



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

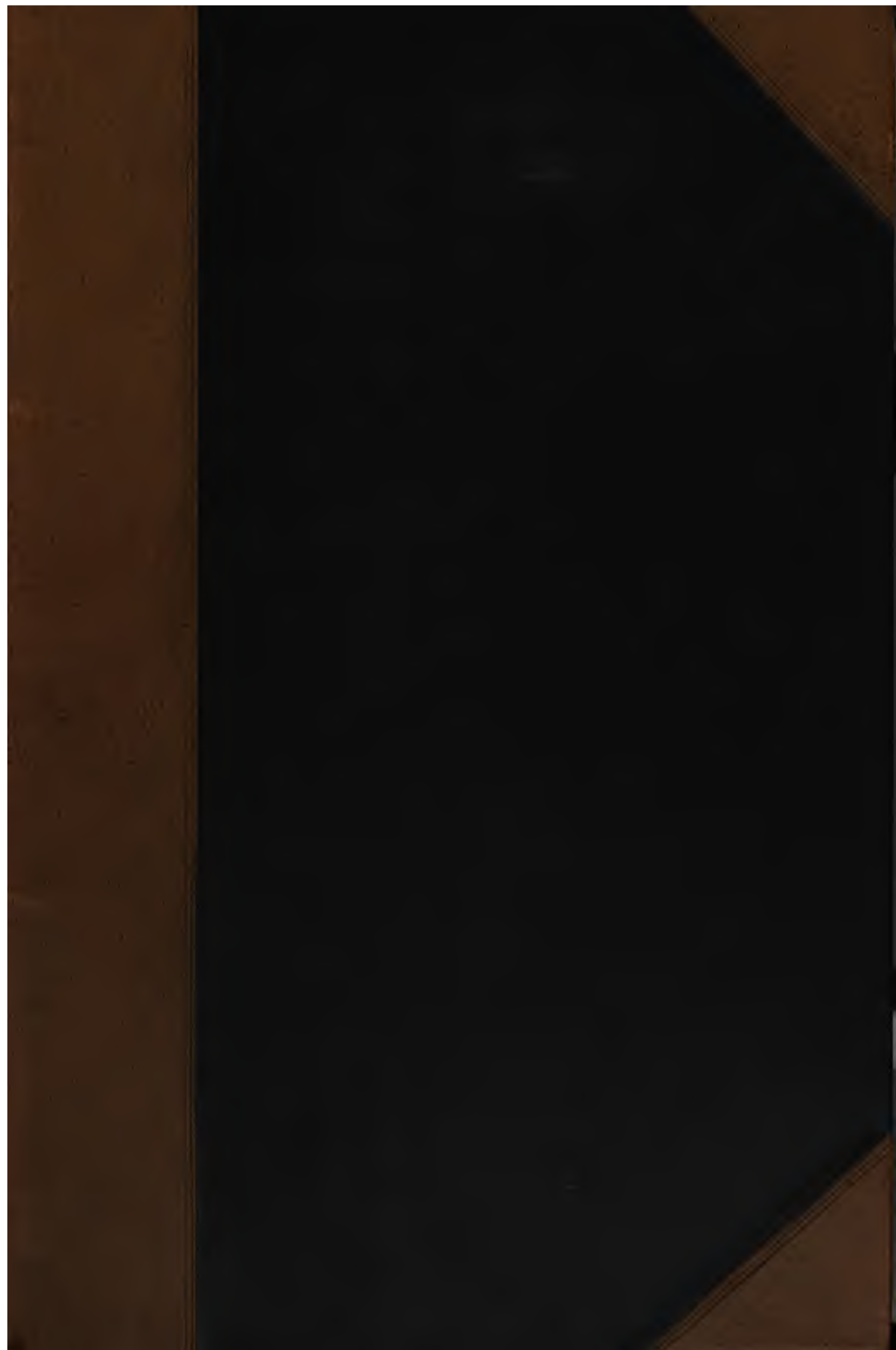
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

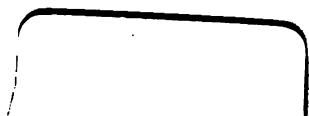
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



84 9 6



NOUVELLE COLLECTION

DES

MÉMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE FRANCE.

—

PREMIÈRE SÉRIE.

VI.

NOUVELLE COLLECTION

DES

MÉMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE FRANCE,

DEPUIS LE XIII^e SIÈCLE JUSQU'A LA FIN DU XVIII^e;

Précédés

DE NOTICES POUR CARACTÉRISER CHAQUE AUTEUR DES MÉMOIRES ET SON ÉPOQUE;

SUIVIS DE L'ANALYSE DES DOCUMENTS HISTORIQUES QUI S'Y RAPPORTENT;

PAR MM. MICHAUD DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET POUJOULAT.



TOME SIXIÈME.

FRANÇOIS DE LORRAINE, LE PRINCE DE CONDÉ,
ANTOINE DU PUGET.

PAR MM. CHAMPOLLION-FIGEAC ET AIMÉ CHAMPOLLION FILS.



A PARIS,

CHEZ L'ÉDITEUR DU COMMENTAIRE ANALYTIQUE DU CODE CIVIL,

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, N° 24.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, N° 56.

1839.



MÉMOIRES

DE

FRANÇOIS DE LORRAINE,

DUC D'AUMALE ET DE GUISE,

CONCERNANT LES AFFAIRES DE FRANCE ET LES NÉGOCIATIONS AVEC L'ÉCOSSE, L'ITALIE
ET L'ALLEMAGNE, PENDANT LES ANNÉES 1547 A 1561,

PUBLIÉS SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX.

NOTICE

SUR

FRANÇOIS DE LORRAINE,

DUC D'AUMALE ET DE GUISE. ✓

nombreuses et de très-mémorables actions illustré la vie de François de Lorraine, duc d'Aumale et de Guise, et lui ont assigné l'une des premières places dans les fastes historiques du siècle. Tous les mémoires contemporains resplendent de sa gloire et de sa renommée : nous bornerons donc à rapporter chronologiquement les actions qui ont élevé le duc de Guise au-dessus de tous ses illustres ancêtres. Il était né le 2 février 1519, au château de Bar.

L'année 1542, il se signale à la prise de Montmédy;

1543 — au siège de Landrécies;

1544 — à la défense de Saint-Dizier;

1545 — au siège de Bologne; il y est blessé.

1547. Il est créé duc d'Aumale, gouverneur du Dauphiné et grand veneur de France.

1552-53. Il se signale au siège de Metz contre Charles-Quint;

1554-56 — au combat de Renty et en Italie.

1557. Il est créé lieutenant général de l'État.

1558. Il prend Calais et Thionville.

1559. François II le fait grand maître de France et l'établit de nouveau lieutenant général de l'État.

1560. Il dissipe la conjuration d'Amboise.

1562. Il gagne la bataille de Dreux, après avoir pris Rouen.

1563. Il met le siège devant Orléans; il y est assassiné par Poltrot, le 18 février, et meurt le 24 du même mois.

Les services militaires du duc François de Guise sont donc des plus brillants; mais ils ne peuvent nous faire oublier ceux que ce même prince rendit à la France dans les conseils du roi. Les nombreuses lettres du roi qui accompagnent les Mémoires de François de Lorraine, et témoignent aussi de la reconnaissance du monarque.

On y voit que le roi ordonna toujours, même au connétable de Montmorency, d'informer exactement le duc de Guise de toutes les affaires importantes du royaume, et de lui communiquer les dépêches des gouverneurs des provinces et des ambassadeurs, toutes les fois que les nouvelles offraient quelque intérêt politique; en l'absence de ce prince, si les événements prenaient un caractère alarmant, le roi le mandait venir « incontinent et en toute diligence, afin qu'entendant l'état des affaires, il le pût conseiller. » François de Guise, par l'ordre exprès du roi, fut donc toujours tenu au courant des événements importants qui touchèrent aux affaires de France, et reçut les mêmes informations des autres membres de la grande famille de Lorraine, qui tous avaient des charges importantes à la cour, et ne cessaient d'avertir le chef de leur race de ce qui pouvait l'intéresser. Ils s'attachaient surtout à lui raconter les petits événements que l'on aurait peut-être voulu lui cacher. Le connétable lui-même qui possédait tous les secrets de l'État, et qui connaissait particulièrement les intentions du roi, ne cessa jamais de consulter le duc, avec lequel il était lié par des intérêts intimes.

Les événements racontés dans les *Mémoires du duc de Guise* s'offrent donc aux lecteurs comme tirés des sources les plus sûres : les nombreux documents qui composent ces Mémoires, dont une partie des originaux existent encore, en démontrent, d'autre part, toute la véracité. Des secrets de famille, restés ignorés jusqu'à ce jour, y sont même révélés; et parmi ceux-ci, on remarquera la mort de Claude de Lorraine, père de notre héros; ces Mémoires nous apprennent qu'il mourut empoisonné.

On peut, surtout dans les relations inédites du duc de Guise, suivre la marche des projets de la maison de Lorraine pour étendre sa puissance, s'attachant à tirer parti, dans ce but, non-seulement des événements politiques, mais des plus ordinaires circonstances de famille. A peine une fille est-elle née du mariage du duc de Guise avec Anne d'Est, naissance qu'on regarde « comme une faute qu'il faut bientôt amender, » et déjà l'on songe au parti le plus avantageux qu'on pourra en tirer pour la maison de Lorraine; on met en œuvre les intrigues les plus capables d'affermir et de

faire réussir un projet d'alliance qui ne se réalisera que dix-huit ans après. Les Mémoires constatent également que les Lorrains affectent de ne pas oublier « qu'ils ont le cœur grand comme vous savez qu'ont ceux du sang dont nous sommes venus, » comme disait Marie, sœur du duc ; mais il était bien reconnu depuis longtemps aussi que ces mêmes Lorrains, « prudents et sages, savoient très-bien hurler avec les loups. »

Les affaires d'État occupent le premier rang dans les Mémoires de François de Guise ; on y trouve cependant un grand nombre de détails sur les affaires privées de ce personnage. On y verra aussi de curieuses et nouvelles révélations sur les affaires d'Écosse gouvernées par Marie de Lorraine, mère de l'infortunée Marie Stuart ; et sur les projets formés par des catholiques d'Angleterre, des comtes de Cornouailles et de Galles, de proclamer pour leur roi un cardinal de la race royale d'Angleterre, s'il voulait venir se mettre à leur tête pour rétablir la religion romaine.

Ces Mémoires nous disent dans la liberté de leur langage, que le secret de toutes les négociations, dans un conclave, a toujours été « d'arriver bien garni d'argent. » Et l'on n'est pas moins étonné d'y lire que le seul obstacle qui s'opposait alors à l'élévation d'un cardinal à la papauté, venait de ce qu'il se trouvait trop homme de bien (1) ; il est vrai que les événements importants qui se succédèrent en Italie vers ce temps-là réduisirent souvent le saint-père à de fâcheuses extrémités, « comme de prendre les gages des officiers de sa cour, de faire une légion de nouveaux cardinaux pour tirer grosse somme de la vente des chapeaux rouges, et autres inventions tyranniques et diaboliques. »

Quant aux affaires de France qu'on trouve traitées dans ces Mémoires, les détails ne manquent point ; on y rencontre beaucoup de faits importants sur le siège de Metz par Charles-Quint : on se rappelle que la ville avait pour défenseur le duc de Guise qui la sauva des armées impériales, bien supérieures en nombre aux soldats du Lorrain. Les difficultés de la position des assiégés et leur peu de ressources y sont indiqués jour par jour, ainsi que les dégâts énormes que la ville eut à supporter pendant ce siège.

Quelque temps après ce succès marquant obtenu sur Charles-Quint, le duc de Guise courait à de nouveaux combats, en acceptant le titre de lieutenant général du roi en Italie ; il alla y affronter des dangers que son génie seul put conjurer. Il y apprit, malheureusement, que parole de pape n'est point parole de roi, « et qu'il ne faut pas toujours croire à la foi d'un pape et à de bons serments. »

En 1557, le duc de Guise fut créé lieutenant général du roi en son royaume de France, en même temps que Henri II le rappelait d'Italie. Après qu'il se fut signalé de nouveau par plusieurs victoires remportées sur les ennemis de la France, la paix

(1) « Et ne s'est trouvé difficulté en luy si non qu'il estoit trop homme de bien pour estre pape. »

fut signée, le 2 avril 1559, à des conditions assez désavantageuses pour le roi (l'influence du connétable de Montmorency en avait ainsi décidé), et les fêtes célébrées en l'honneur des mariages conclus en vertu du traité suspendirent un instant toutes les animosités. Dans les Mémoires de Guise même, il n'est plus alors question que de tournois, de fêtes et repas, de venneries et de *galantises* : mais toutes ces réjouissances se terminent par la mort de Henri II. François lui succéda ; les Guise, ennemis du connétable, lui reprochent, non sans raison, les articles désavantageux du traité de paix, et bientôt après les factions se dessinent plus ouvertement et se choisissent des chefs. D'un côté étaient les Guise et la reine mère de François II ; de l'autre, le prince de Condé, le connétable de Montmorency, les Coligny, le roi de Navarre, le cardinal de Bourbon, etc. Le prétexte de défendre la religion vint couvrir les entreprises des ambitions déçues. Les Guise se mirent à la tête des zélés catholiques romains, tandis que Condé était proclamé le chef des huguenots : sources iniques et misérables de ces guerres de religion qui ont coûté tant de sang à la France. La conjuration d'Amboise fut la première tentative des réformés. Le Languedoc, la Provence, le Dauphiné, furent bientôt après en armes au nom de Calvin et de Luther, et le duc de Guise donna les ordres pour les combattre. Il reçut fréquemment des nouvelles de leurs affaires ; et quand l'édit de Romorantin, dressé par le chancelier de l'Hôpital pour éviter l'établissement de l'inquisition en France, eut excité le mécontentement du parlement de Paris, le duc fut chargé d'obtenir du pape, à force d'instances et de prières, des pouvoirs en harmonie avec les coutumes de France, pour y établir le tribunal de l'inquisition.

L'avènement de Charles IX changea entièrement la face des affaires de la cour de France. L'influence des Guise fut écartée pendant un instant ; mais l'étroite alliance que François de Lorraine forma, quelque temps après, avec le connétable et avec le maréchal de Saint-André, releva son autorité ; et cette restauration des Guise fut connue sous le nom de *triumvirat*. Elle fut bientôt fortifiée par le roi de Navarre, qui se réunit à eux. L'événement de Vassy (1^{er} mars 1562), où il est assez difficile de reconnaître quel fut le parti agresseur, et que les réformés ont appelé le *massacre de Vassy* (1), fut le signal de la guerre civile la plus cruelle. Le baron des Adrets se signala dans cette guerre par-dessus tous les autres. La prise de Rouen, au mois d'octobre, et la bataille de Dreux, gagnée par François de Lorraine, le 19 décembre, furent les derniers avantages remportés par ce prince. L'année suivante (1563), pendant qu'il entreprend le siège d'Orléans, il est assassiné par Poltrot de Méré, le 18 février, et il expire six jours après, des suites de ses blessures.

(1) On trouvera dans les Mémoires de Guise les relations des Réformés sur cet événement ; elles sont suivies des relations du duc, et de ses justifications à ce sujet.

Les manuscrits qui ont servi à cette première édition consistent en deux volumes in-folio. Leur existence avait été depuis longtemps signalée par l'ontette, dans sa Bibliothèque historique : ils étaient alors entre les mains de M. Bernard. Depuis, ils sont passés dans la bibliothèque d'un collecteur vigilant, M. de R***, qui, quoique retenu en province, ne consacre pas moins tous ses soins à sauver de la destruction les monuments utiles à l'histoire nationale. Nous lui devons l'obligeante communication de ces deux volumes. On y remarque deux écritures très-distinctes l'une de l'autre ; la première, fort allongée et assez difficile à lire, à cause de la manière d'orthographier les mots, est celle du duc de Guise ; nous nous en sommes assurés en la comparant avec des lettres autographes de ce personnage déposées à la bibliothèque du roi. La seconde écriture nous a paru être celle de Millet, secrétaire du prince, et qui a contre-signé quelques lettres du duc de Guise, qui existent encore : c'est cette dernière écriture qu'on retrouve le plus habituellement dans les deux volumes manuscrits ; et comme quelques feuillets en ont été arrachés entièrement ou en partie, nous avons cru devoir signaler ces lacunes dans notre édition de ce texte.

La bibliothèque du roi possède aussi un extrait moderne de ces mémoires en un volume in-folio, qui s'arrête à l'année 1557. Nous ne lui avons emprunté que l'usage adopté par l'auteur de cette copie, de commencer l'année au premier janvier ; cette légère modification nous a paru sans conséquence nuisible aux Mémoires de Guise.

Leur authenticité nous semble pleinement démontrée par les pages qui sont écrites de sa main, et l'intérêt historique qu'ils présentent nous paraît assez indiqué par les principaux faits mentionnés au commencement de cette notice. On pourra reprocher à ces Mémoires de ne pas former une narration suivie où les événements rapprochés offriraient un tableau animé des faits de l'époque. Mais un tel travail de rédaction eût exigé les loisirs d'un repos prolongé, et le duc de Guise ne se reposa jamais ; la mort le surprit au milieu des combats. Aussi ses Mémoires sont-ils plutôt un journal sur lequel le prince, et plus habituellement encore son secrétaire Millet, transcrivaient les ordres que le duc donnait ou transmettait, les nouvelles qu'il recevait, soit à Paris, soit pendant son séjour dans le royaume, à la tête des armées du roi, ou bien hors de France ; les négociations qu'il suivit, les sièges qu'il soutint, les batailles qu'il gagna, et les justifications qu'il fut obligé de publier contre les calomnies du parti des Réformés. Ce qui distingue ces Mémoires, ce n'est donc point le charme de la rédaction, mais l'intérêt des révélations historiques ; ils nous ont conservé, tout revêtu de la couleur et des impressions du moment, le texte même d'un grand nombre de documents dont les originaux sont aujourd'hui perdus, tels que lettres,

mémoires, instructions d'ambassadeurs, etc., qui figurent au milieu de la relation des batailles, des combats et des négociations du duc de Guise, documents envoyés au prince par l'ordre même du roi.

La fin des Mémoires paraît avoir été assemblée par le secrétaire Millet, car on y trouve la dépêche qui fut adressée au roi le 16 février 1563, c'est-à-dire, deux jours seulement avant la blessure mortelle reçue par le duc de Guise. Et cette fin ne contient que la copie des dépêches reçues ou envoyées vers ce temps-là. Les documents qui se rapportent aux derniers moments du prince, et au procès fait à son assassin, sont des additions de notre fait, qui nous ont paru indispensables à l'ensemble des Mémoires ; nous nous faisons un devoir d'en avertir le lecteur.

Nous devons lui dire aussi : 1° que les noms propres de personnes et de lieux français, italiens et allemands employés dans ces Mémoires, y étant, pour la plupart, entièrement défigurés, surtout quand ce sont des noms étrangers francisés, nous en avons rétabli quelques-uns dans leur véritable orthographe, conservant les autres, quand ils nous ont paru reconnaissables sans un trop grand effort d'attention ;

2° Que par respect pour le texte original de ces Mémoires, nous avons laissé subsister quelques transpositions qui sont sans doute l'œuvre du secrétaire, quelques documents ne paraissant point placés à leur véritable date ; mais on reconnaîtra facilement celle qui leur appartient ;

3° Que des deux mémoires qui terminent ce volume et complètent l'ensemble des événements de l'époque, l'un est l'extrait du volumineux ouvrage publié par le savant Secousse, sous le titre de *Mémoires de Condé* ; extrait spécialement relatif à la personne même du prince, aux événements de sa vie, aux motifs qui le déterminèrent à se mettre à la tête du parti des religionnaires ; l'autre mémoire est la relation inédite des troubles arrivés en Provence, relation composée par le sieur de Saint-Marc. Dans les deux notices spéciales qui précéderont le texte de ces deux mémoires, nous les ferons plus particulièrement connaître, et le lecteur jugera facilement que c'était ici réellement leur place, afin que ce nouveau volume de la Collection de MM. Michaud et Poujoulat offrît dans son ensemble l'histoire de la naissance et du développement des guerres de religion durant le xvi^e siècle.

Si on ne peut citer les Mémoires que ce volume contient pour l'élégance de la narration, on les consultera du moins avec confiance et avec fruit pour l'exactitude et l'authenticité des faits qui y sont exposés ; et en y voyant grandir la fortune des Guise à la faveur des divisions qu'ils excitèrent à la cour et dans le royaume, on se rappellera le vieux quatrain suivant :

François premier prédit ce point :
Que ceux de la maison de Guyse
Métroient ses enfants en pourpoint,
Et son poure peuple en chemise.

A. C.

MÉMOIRES-JOURNAUX

DE

FRANÇOIS DE LORRAINE,

DUC D'AUMALE ET DE GUISE.

1547 A 1563.

[Mars 1547.] Le Roy François premier estant mort le dernier jour de mars 1547, Henry second luy succéda et fut sacré à Reims, le 27 juillet de la ditte année; et le cardinal de Lenoncourt, estant lors à Rome pour les affaires de France, escrivit, le 24 aoust, au duc d'Aumalle, qui fut après duc de Guise, qu'il avoit escrit au Roy et au révérendissime de Reims (ainsy appelloit-il lors le cardinal de Guise), ce qu'il avoit négocié, et verroit par là qu'il ne seroit pas inutile au service de Sa Majesté et à la maison de Guise, s'il le vouloit ayder. Voicy sa lettre.

« Monsieur, je ne vous feray redite des choses que j'escris au Roy et à monseigneur le révérendissime de Reims, pour ce que je sçais que vous ne ferez de les voir et entendre, et me semble que vous pourrez connoistre que je ne seray ici serviteur inutile du Roy et de vostre maison, sy vous me voulez ayder par de là à conduire l'affaire que j'ay dressé depuis que je me suis trouvé icy hors de maladie. Je vous tiens de sy bon jugement, que vous cognoistrez combien cela peut importer pour vostre maison; parquoy je vous prie n'oubliez rien de ce que vous pourrez de vostre côté, et me faire entendre sy le Roy aura trouvé bon l'avertissement que j'ay fait à mondict seigneur révérendissime de Reims, que j'appelleray toujours ainsy, jusques à ce que je saches comment il veut estre appelé. Vous et luy me pourrez toujours commander comme à celluy qui désire vous faire tous les plus grands services dont il se pourra adviser, se recommandant bien humblement à vostre bonne grâce, et priant le créateur, Monsieur, vous donner santé et prospérité.

« Vostre très humble et affectionné serviteur,

« ROBERT DE LENONCOURT.

« De Rome le 29 aoust 1547. »

L. C. D. M. T. VI.

Ce Robert de Lenoncourt eut premièrement l'abbaye de Saint-Remy de Reims, la quelle il résigna en faveur du cardinal de Lorraine, qui la fit unir à l'archevesché, en récompence de quoy il donna au dict de Lenoncourt l'évesché de Metz, environ l'an 1551; la quelle il ne tint que quatre ou cinq ans, ayant eu quelque desmeslé avec le comte de Vaudemont, Nicolas de Lorraine; il eut depuis les abbayes de Chehery et de Moustier-en-Argonne, et fut aussy pourvu de l'évesché de Chaalons, qu'il quitta aussy; en sorte que l'an 1559 il ne possédoit aucun évesché, demeurant en son prieuré de La Charité. Il estoit fils de Thiéry de Lenoncourt et de Jeanne de Ville; il avoit pour frère Henry de Lenoncourt, père de Robert comte de Vignory, et de Philype évesque d'Auxerre.

[1548] En l'an 1548, les Bourdelois s'estant souslevés soubz les nommés Lavergne, qui fut depuis tiré à quatre chevaux, L'Estonnac, Macquanan et autres séditeux, le Roy envoya le connestable Anne de Montmorancy et le duc d'Aumalle, pour les réduire et punir: ce qui fut fait comme il est porté au long dans l'histoire. Voicy ce que le Roy escrivit audict duc, tant sur ce sujet que sur son mariage et autres choses considérables.

« Mon cousin, depuis mes dernières lettres, j'en ay reçu trois de vous; la première, de Guîtres le 13 de ce mois, accompagné d'un paquet de mon cousin le connestable, par l'abbé de Bassefontaine. L'autre, de Saint-Million le dit jour, par icelluy Bassefontaine; et la dernière, de Bevizemont, par Hoga, qui arriva hier soir en ce lieu, aussy-tost que ledict Bassefontaine. Vous advisant que j'ay esté très aise d'entendre par eux de vos nouvelles et mesme la bonne diligence qu'avez faite pour vous joindre avec mon dict cousin le connestable, faisant mon compte que de présent vous estes tous deux dans Bour-

deux, où les choses estant en l'estat que chacun de vous m'avez escrit, vous en pourrez en bref desloger; qui me donne espérance de vous voir plustost que je n'espérois à Saint-Germain-en-Laye, où je pourray arriver environ le 15 du mois prochain. Et là ce sera à vous à courre: et verra-on sy vous serez aussy gentil compagnon que mon cousin le duc de Vendosme, qui doit estre dimanche marié, comme mon cousin, vostre frère, vous advertit plus au long. Et pour ce que j'envoye à mondict cousin le connestable toutes les lettres qui me sont venues, tant de Marillac que d'Escosse, Picardie et autres lieux, et qu'il ne fauldra de les vous communiquer, ensemble l'advertissement que je luy fais de la despesche que j'ay délibéré faire audict pays d'Escosse, je ne vous en diray autre chose ~~par~~ la présente, seulement vous avertiray-je, ~~mon~~ cousin, que ma fille la royne d'Escosse arriva dimanche en fort bonne santé à Carrières, où sont mes enfans. Et à ce que j'ay veu par lettres, tant de ma cousine vostre mère, que de mon cousin le sieur de Humières, mon fils et elle furent dès le premier jour aussy apprivoisez ensemble, comme s'ils se fussent cognus de longtemps; et ne vient personne de devers elle qui ne la loue tant que merveille: qui me redouble l'envie que j'avois de la voir, ainssy que j'espère faire de bref, aydant nostre Seigneur, lequel je prie mon cousin, vous avoir en sa sainte garde.

« Escrit à Moulins le 18 octobre 1548.

« HENRY; et plus bas, CLAUSSÉ. »

Et au dos: *A mon cousin le duc d'Aumalle, pair de France.* »

Au commencement de ceste année, Sa Majesté visitant la Bourgogne et autres pays de la frontière, se voullut aussi asseurer de la Lorraine: surquoy le comte de Vaudemont oncle du jeune duc, escrivit au duc d'Aumalle son cousin, que Sa Majesté pouvoit estre asseurée de sa fidélité et qu'il ne mettroit point d'estrangers dans les places dudit duché.

« Monsieur mon cousin, la présente sera pour vous advertir que madame ma sœur et moy envoyons devers le Roy pour luy faire response de ce que M. de Poitrincourt vous fit entendre; vous priant bien fort, Monsieur mon cousin, vouloir tant faire qu'en ma faveur nous puissions avoir response. Ce faisant, le Roy m'obligera de plus en plus à luy faire service; aussy, Monsieur mon cousin, pourrez asseurer le Roy que de ma part on ne mettra point de Bourguignons es places fortes de M. mon nepveu: car je veux demeurer toute ma vie son très humble

serviteur, qui sera la fin, après m'estre recommandé de bien bon cœur à vostre bonne grâce, priant Dieu vous donner, en santé, bonne et longue vie. De Nancy, le 21 de mars.

« Vostre bien bon cousin et parfaict amy,

« NICOLAS DE LORRAINE. »

Et au dos: *A monsieur mon cousin le duc d'Aumalle.*

Le duc de Lorraine faisant lors fortifier La Mothe, le Roy qui appréhendoit que ses ennemis ne s'en emparassent, ou pour autre considération, fit connoistre qu'il ne trouvoit pas bon qu'on fortifiât ceste place. Surquoy Chrestienne de Dannemareck, douairière dudit duché, et le susdict comte de Vaudemont, escrivirent cecy à Claude, duc de Guise, leur oncle.

« Monsieur nostre bon oncle, nous avons vue les lettres que par Pompée nous avez escrites, par lesquelles nous faictes entendre ce que à messieurs nos bons cousins avez accordé pour la discontinuation de l'ouvrage de La Motte, jusques à la venue du Roy à Joinville. Et combien, Monsieur nostre bon oncle, que la chose soit de telle importance et sy pesante que le pouvez assez connoistre, néantmoins, suivant vostre conseil, avons faict cesser la besogne jusques à la Pentecoste proche, dedans lequel jour espérons la venue du Roy à Joinville, où, Dieu aydant, ne faudrons l'aller trouver, ainssy que vous mandez, pour luy faire entendre l'estat des affaires de vostre petit neveu, lesquelles vous prions et nos bons cousins continuer en vostre accoustumée bonne souvenance: qui sera l'endroit où, Monsieur nostre bon oncle, nous nous recommandons bien humblement à vostre bonne grace, supplions le créateur vous donner en parfaite santé très bonne et longue vie.

De Nancy, ce 23 jour d'avril 1548. »

« Vos obéissans nièce et neveu,

« CHRESTIENNE, NICOLAS. »

Au mois de mars, le cardinal de Guise donne avis au duc d'Aumalle, son frère, de l'expédition du grand prieuré de France pour leur frère, et le prie d'avoir pour recommander les intérêts de l'ordre.

« Monsieur mon frère, aujourd'huy sur le dîner, après vous avoir laissé, M. de Saint-Gilles m'est venu trouver, qui m'a asseuré de l'expédition du grand prieuré pour mon frère le chevalier, dont je ne veux faillir vous avertir: et outre cela m'a faict entendre l'affection et bonne volonté que porte toute la religion à nostre maison, en quoy nous leur sommes grandement tenus et redevables, mesmement que ceste dernière preuve nous

en rend bon tesmoignage. Ledict sieur de Saint-Gilles s'est fort offert en particulier, comme je crois qu'il fera le semblable en vostre endroict, ayant délibéré vous aller trouver, affin que vous prestiez à la religion une bonne parolle à ce que elle ne soit moins favorablement traitée que le reste du clergé de France. Ce que je crois qu'ils doivent obtenir pour les grandes pertes et dommages qu'ilz ont souffert et portent encore, dont vous avez assez ouy parler. C'est pour le faict de leurs contributions aux décimes, en quoy ilz sont surchargez plus que les autres gens d'église, desirans d'estre traitez de mesme, ainsy que ledict sieur de Saint-Gilles vous fera entendre, lequel je vous recommande, ensemble toute la religion le plus qu'il m'est possible, qui sera l'endroit ou je ferai fin, etc.

• A Bourges, ce 9 mars 1548.

• Vostre humble frère, entierement amy,

« LE CARDINAL DE GUISE. »

Et au dos : *A monsieur mon frère M. le duc d'Aumale.*

Au mois de juillet, la royne douniere d'Escosse escrit au duc d'Aumale et au cardinal de Guise, ses frères, des affaires de son royaume.

• Messieurs mes frères, depuis mes lettres du 6 de ce mois, ainsy que j'estois prest de partir de l'Islebourg pour venir en ce lieu, et que ce porteur s'en vouloit aller, je m'en allay vers le seigneur Pierre Storsy, lequel estoit arrivé le jour de devant blessé d'un coup de hacquebusse à la cuisse, en revoyant la ville de Hadinton, dont il n'est en aucun danger. Je luy demandé quelle résolution il avoit prise sur les affaires du Roy et ce qu'il luy en escriroit, affin que je luy en peusse mander mon opinion, estimant les affaires dudit Seigneur et celles de par deça estre une mesme chose, et son royaume et celluy-cy estre tout un. Il me dit que quant aux affaires de la terre, M. de Dessey en escrivoit audit Seigneur et qu'il envoyoit cedit porteur pour luy faire entendre l'estat de la mer. Il fut hier tenu un parlement icy de tous les Estats, la où chacun consentit d'estre sujet dudit Seigneur, par le moyen de l'honneur qu'il faict à la Royne ma fille de la vouloir bailler à monsieur son fils. Je partz demain pour la luy envoyer, aussy tost que les gallères auront faict retour, comme son ambassadeur luy escrit : qui me gardera vous en faire plus longue lettre, priant Dieu, etc.

• De Ledinton près Hadenton, le 8 jour de juillet 1548.

• Vostre humble et bonne sœur MARIE.

Et au dos : *A messieurs mes frères messieurs le duc d'Aumale et cardinal de Guise.*

Le dixseptiesme octobre, le cardinal de Guise escrit audict duc d'Aumale, son frère, touchant la rébellion de la ville de Bourdeaux, et l'ordre que Sa Majesté vouloit mettre en ladicte ville :

« Monsieur mon frère, ce m'a esté merveilleusement grand plaisir avoir entendu de vos nouvelles; et commenceray par vous dire qu'après avoir veu la première lettre que vous escriviez au Roy, ledict seigneur me fit au soir appeler en la chambre de madame de Valentinois, ou nous leusmes l'autre, escrete de vostre main : laquelle fut trouvée bien fort bonne, et en eut le Roy et elle fort grand contentement, ne celant point de louer vostre entendement et bonne dilligence. Vous ferez merveilleusement bien de continuer et envoyer au Roy, par les mains de maditte dame et par moy, les advis et mémoires de toutes choses : le Roy a faict garder vostre mémoire et est bien délibéré de mettre des gens de bien de de là en tous offices et de ne se point haster. Croyez, monsieur mon frère, qu'il a belle envie que soyez avec monsieur le connestable, qui luy a mandé devoir estre devant Bourdeaux le 20 de ce mois. C'est grande pitié de ce pauvre peuple qui s'est ainsy oublié de mesconnoître son Roy; mais je pense que vous y donnerez sy bon ordre qu'ils y penseront bien une autre fois. Le Roy a trouvé très bon que vous ayez laissé La Rochepozay à Poitiers, et sur ce propos je n'oubli-ray de vous dire comme le Roy continue à vouloir laisser monsieur Du Lude, lieutenant en Guyenne, et mettre le comte de Sancerre au gouvernement de Poictou : de quoy je vous prie ne faire aucun semblant. Le roy de Navarre couche aujourd'huy à six lieux d'icy; monsieur de Vendosme, la royne de Navarre, madame la princesse et tous les seigneurs de ceste cour luy sont allez au-devant, et crois qu'il viendra dans trois jours trouver le Roy à Chevaigne, où nous serons après demain, où après avoir demeuré cinq ou six jours, nous irons à Moulins, où le Roy veut les nocces estre faictes. J'espère vous en mander bien des nouvelles et comme toutes choses seront passées; et sur ce propos de mariage, je n'oubli-ray celluy de Piennes, qui sera mariée, à l'arrivée à Saint-Germain, à Rantigny, qui est icy, de qui le mariage est tout conclud, elle faisant semblant de le trouver bon. Et pour vous consoler de ceste fortune, je vous diray comme monsieur nostre père est ce matin party pour aller à Grenoble, où il veut arriver le 23 de ce mois, et crois que vostre femme y sera le 25. Vous en verrez des nouvelles par ce paquet que Muret vous remettra. Dieu sçayt comme il se loue du lieu d'où il vient, dont je ne vous diray davantage de

peur de vous en faire venir l'eau à la bouche. Madame de Valentinois garde la bague, et vous puis assurer qu'il n'y a personne en ce monde plus à vostre commandement ny plus nostre qu'elle.

« Le Roy vous vouloit escrire ce soir, mais il estoit sy las qu'il n'a sceu, et m'a prié de vous faire ceste excuse ; il est tousjours fâché de l'absence de mon compère qu'il ne peut oublier ; mais je vous assure que madame de Valentinois n'eut jamais meilleur crédit. Le Roy se contente fort de vous et suis bien trompé sy nous ne sommes en sa bonne grace ; quant à monsieur le mareschal, assurez-vous qu'il nous est amy. Au partir de Moulins je vous enverray un exprès pour vous advertir de toutes nouvelles ; cependant tenez-moy, je vous supplie, en vostre bonne grace, etc.

« De la Palisse ce 17 octobre.

« Vostre humble frère entièrement amy,

« C. CARDINAL DE GUISE. »

Et au dos : *A monsieur mon frère M. le duc d'Aumale*

Le 22 octobre, le sieur de Mogiron, qui estoit dans Suze soubz le duc d'Aumale, qui estoit gouverneur et lieutenant général pour Sa Majesté en Savoye et Piedmont, luy donne avis de l'arrivée en ce lieu de la duchesse sa femme, qui estoit la fille de Hercule d'Est duc de Ferrare, et de Renée de France, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne :

« Monseigneur, hier au soir madame la duchesse arriva en ceste ville en bonne santé, Dieu mercy ; aujourd'huy elle ira coucher à Aoste et ne fera aucun séjour par les chemins qu'elle ne soit à Grenoble, où elle a entendu qu'elle doit trouver monseigneur de Guise vostre père. Je suis bien d'avis que vous fassiez diligence de faire vos affaires par delà, et qu'au plustost la veniez trouver, où mondit seigneur de Guise la doit mener, car je vous assure qu'elle est autant belle, sage et vertueuse qu'il y en ayt point au monde, et ne suis point seul de ceste opinion, aussi messieurs de La Roche, de Rousset, d'Anniens, de Mespuis, de Marsonnas, de Montfort, et plusieurs autres gentilshommes de vostre gouvernement, qui sont venus avec moy, ont la semblable ; tous ensemble luy feront bonne compagnie jusques à Lyon ; de ma part, je donneray ordre qu'elle sera bien traitée par vostre dit gouvernement, et honorée, non comme sa hauteesse le mérite, mais selon la pauvreté du pays. Au surplus, Monseigneur, quant ce viendra à asseoir les garnisons, je vous supplie très humblement qu'il vous plaise avoir vostre dit gouvernement pour recommandé, ayant esgard à la pauvreté

d'icelluy, au passage de gens de guerre, et que s'il y a des affaires en Piémont, comme je crains qu'il y en aura, veu la contenance de nos ennemis, ce sera le premier où l'on recourra et qui supportera plus de passage : ce qu'il ne se pourroit faire s'il y avoit garnison. Et cependant, je supplie le Créateur, etc.

« De Suze, le 22 octobre 1548.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur

« MOGIRON. »

Et sur le dos : *A monseigneur monseigneur le duc d'Aumale, pair de France et lieutenant général pour le Roy en Savoye et Dauphiné.*

Le 3 de novembre suivant, le mareschal de La Marche luy escrivit cecy, touchant les fortifications de Dampvillers et Reving par les Espagnols :

« Monsieur, j'arrivey en ceste cour le jour de la Toussaint en poste, venant de nostre frontière, où j'ay laissé le tout en très bonne paix, Dieu mercy, et n'y a nouvelle qui se fasse rien du costé de l'Empereur, sinon qu'on fortifie toutes ses places et principalement Dampvillers qu'ilz ont desja mis en deffence, preste à y mettre l'artillerie : et ne l'ont pas fait carée comme elle estoit, mais en triangle, avec trois boulevards et une belle platte-forme au costeau ; ilz en ont encor une autre commencée à trois lieux au dessoubz de Maiziers, que l'on appelle Reving ; laquelle est bien avancée, et qu'on tient estre sur la souveraineté du Roy.

« Comme j'en ay baillé les mémoires à Sa Majesté, qui a remis ledict quant M. le connestable et vous serez à Saint-Germain, c'est ce qu'on nous rapporte de nouveau. S'il vous plaist me commander quelque chose pour vostre service, je vous obéiray de très bon cœur.

« Je supplie le Créateur, Monseigneur, vous donner santé et très bonne et longue vie. De Chastillon, ce 3 novembre. Vostre bien humble à vous faire service,

« ROBERT DE LA MARCK.

Et au dos : *A monsieur monsieur le duc d'Aumale, pair de France.*

Le 14 au dit mois de novembre, ledict duc receut la suivante du vidame de Chartres, de Vendosme :

« Monsieur, je ne vous feray plus longue lettre sinon vous veu bien assurer comme je ne faudray à me trouver tout prest vendredi, ainsy que m'avez mandé par Touchepez, et vous iray trouver dès demain au soir, s'il m'est possible, pour vous conter le tout comme j'y auray mis ordre ; je vous meneray deux hommes d'armes,

et moy que sont trois, et vous porteray l'esquipage pour quatre autres que sera sept en tout. S'il m'eût esté possible j'en eusse fait faire autant que m'avez mandé par le dict Touchepez. Je vous supplie, Monsieur, vouloir sçavoir et estre content que M. Legrand et Bonnivet soient des vostres, s'ils n'ont pris autre party. Et espérant demain vous dire le demeurant moy-mesme, finiray ceste lettre par mes très humbles recommandations à vostre bonne grâce, priant Dieu, Monsieur, vous donner bonne et longue vie, etc. Vostre humble et obéissant à vous faire service,

« DE VENDOSME.

Et au dos : *A monsieur monsieur le duc d'Aumale.*

[1549] Le duc d'Aumale s'en allant joindre le connestable pour réduire les Bourdelois, avoit passé en Xaintonge avec quatre mil lansquenets et force cavallerie, sans néantmoins y punir rigoureusement ces rebelles, comme fit depuis le connestable ceux de Bourdeaux, s'estant seulement contenté de leur repentir et obéissance, après y avoir pacifié tous les troubles et fait mettre bas les cloches des églises pour partie de leur punition. Ce qui occasionna le cardinal de Vendosme, évesque de Xaintes, de luy escrire cecy, et de le prier de s'entremettre pour le rétablissement des dites cloches :

« Monsieur, le clergé et les habitans de Xaintes envoyant en cour ces porteurs, pour requérir et impêtrer qu'il leur soit permis de remectre cloches en leurs églises, lesquels ayant charge de me communiquer leurs affaires et m'en remectre la principale comme à leur prélat, sont venus jusques icy me trouver et faire telles et sy pitoyables remontrances, de la part de tous mes diocésains, que je ne puis n'en prandre bien grande compassion, et est cause, Monsieur, vous en avoir fait la présente et à M. le cardinal, mon frère, le semblable, pour vous prier par ensemble humblement de vouloir moyenner la remise de leurs dites cloches, pour l'honneur de Dieu, qui seroit doresnavant bien mal servy en Xaintonge, mesmement de ceux qui peu approuvent le service ordonné de l'Eglise, desquelz le nombre est par trop grand; et crainte qu'il ne s'y augmente, leur estant donné occasion de honnestement se pouvoir excuser d'assister à l'église, pour n'estre advertis de l'heure que le service s'y fait : qui me seroit nouvelle charge et peine plus grande d'empescher ceste erreur de rentrer en mon diocèse, que ce ne m'a esté de l'en chasser. Et à ceste cause, vous prie de redire, Monsieur, leur vouloir prester vostre parole et ayde; et sy vous pouvez aussi tant faire

pour l'amour de moy, que la ville du dict Xaintes puisse estre deschargée de la gendarmerie qui y est, à laquelle ils m'ont fait entendre les vivres du pays ne pouvoir pas fournir, je m'en ressentiray pour eux vostre devable, et attendant priant Dieu, etc.

« A Anizy-le-Château, le 22^e jour de janvier 1549.

« Vostre très humble cousin prest à vous obéir,

« CHARLES CARDINAL DE VENDOSME. »

Et au dos : *A monsieur monsieur le duc d'Aumale.*

En ce temps-là le sieur Paul de Termes fut envoyé en Escosse, en la place du sieur d'Essé, pour y continuer la guerre. Marie Stuart, princesse d'Escosse, aagée de six à sept ans, ayant esté de l'année précédente amenée en France, comme nous avons remarqué cy dessus en la lettre du Roy du 18 octobre 1548, et voicy quatre lettres de la Royne douairière à ses frères, de ce qui se passa lors en ce royaume.

« Messieurs mes frères, j'avois despesché le secrétaire du seigneur Doisel, ambassadeur par deça, et bien instruit de tous les affaires; mais de fortune est advenu que un belistre françois l'a blessé; cependant n'ay voulu faillir d'avertir le Roy de l'estat des dictes affaires, principalement de celle-cy de Dannemark, pour ce qu'il est de grande importance. Et pour ce que la narration en est un peu longue, vous verrez ce que ledict sieur Doisel en escrit au dict seigneur, sur lequel je m'en remets, estant de cela et de toutes autres choses sy bien informée, qu'il n'est besoing vous en escrire davantage, seulement vous dizay-je que nous sommes bien enbesongnez à chasser l'ennemy du fort près Dondy, là où j'ay bon espoir, avec l'ayde de Dieu. Il m'a semblé que voyant le dit ennemy estre foible de nostre costé, il estoit bon que la deffence qui se fait par deça ne devoit estre inutile, et que mon cousin le gouverneur estoit en fort grande volonté d'y employer son pouvoir, fournissant de pionniers et de toutes choses, osté l'artillerie et munition d'y celle, et les gens de guerre que le Roy tient à la solde, n'estant les nostres fort expérimentez en telles choses; faisant ce que nous pouvons pour fournir les pauvres gens de guerre, qui n'ont receu argent il y a trois ou quatre mois, qui est grande pitié, car ceste année est fort chère pour tout chacun, tant à cause que le pays est détruit que parce que l'année a esté mauvaise. Vous priant, Messieurs mes frères, faire haster leur argent. Je vous assure que sy le dit gouverneur a bonne volonté aux affaires du Roy, que l'archevesque de Saint-André son frère, n'y

« Je ne les vis jamais plus affectionnez au service du dit seigneur qu'ils sont. Je ne désire d'eux aucune chose qui soit en leur puissance qu'ils ne mettent peyne de la faire; je sçay bien qu'il se pourroit trouver des plus malicieux hommes que mon dit cousin le gouverneur, et seroit besoing qu'il le fust plus; mais pour ceste nation, ce n'est pas la pire faulte que l'on puisse faire que d'estre bon, et croys que le Roy a bien cogneu que jusques icy il ne failly à ce qu'il avoit promis. Et à ceste occasion, Messieurs mes frères, je vous prie estre moyen que le dict archevesque de Saint-André puisse avoir la légation de ce pays, estant nécessaire pour le bien d'y celluy, veu mesme que tous ces archevesques de devant luy l'ont eue, et que c'est chose qui ne vient à aucune despence pour le Roy; qu'il sçayt qu'il a tousjours désiré que ce royaume icy fust sien. Et pour ces causes, je vous prie encore une fois moyenner que cela se puisse faire, et il me semble que ce soit à moy-mesme, me recommandant humblement à vos bonnes grâces, etc.

« De Poteladey, le 4 février 1549. »

Et plus bas est escrit de la main de la dicte Roynne :

« Messieurs mes frères, je vous prie faire pour mondict sieur de Saint-André, car je suis fort tenue à luy, et n'a rien que je n'en fasse comme du mien; et encore que ceste lettre ne soit de ma main, ce n'est pas faulte de bonne volonté, mais de loisir. Je vous prie, sy M. le cardinal nostre frère n'est de retour, luy envoyer la présente par ce porteur. »

« Vostre humble et bonne sœur,

« MARIE. »

Et au dos : *A messieurs mes frères, messieurs les duc d'Aumale et cardinal de Guise.*

« Monsieur, nostre seigneur nous ayant fait une si grande grace depuis cinq ou six jours en ça, je n'ay voulu faillir de vous donner advis des bonnes nouvelles, qui sont que le seigneur de Saint-Forgeux ayant deffait huit ou dix jours devant Noël une compagnie de sept ou huit vingt hommes de ceux des forts près Dondy, par le moyen d'un gentilhomme Escossois qui a charge de chevaux-légers de ce pays, qui les attira à une escarmouche, où le dit Saint-Forgeux fit sy bien qu'il n'en retourna pas un; et estoient tous Espagnols, de sorte qu'il ne demeura dedans les deux forts que cent ou six vingt hommes. Et estant pour lors à Streling, où se trouva mon cousin le gouverneur, l'archevesque de Saint-André, son frère, les comtes de Hontelay, Darguet et plusieurs autres sei-

gneurs, à cause du Noël qui est la constume du pays; et s'estant aussy trouvé là le sieur Doisel, ambassadeur du Roy, le seigneur de La Chapelle-Montluc, et tous les principaux capitaines de l'armée; M. de Termes s'y devoit trouver, mais les gouttes le prindrent, de sorte qu'il n'y peut venir : et estant tous ensemble mondit cousin gouverneur et son frère me vindrent supplier de vouloir faire quelque entreprise sur le fort de Broitay, près Dondy. Voyant le peu de gens qui estoient dedans, et que l'ennemy estoit foible sur la frontière, et n'avoit armée de mer preste pour le secourir, et qu'il estoit meilleur employer la despense que faisoit le Roy par deça que d'estre inutile : je leur fis responce que je trouvois leur volonté fort bonne, mais qu'il n'y avoit poinct d'argent pour faire la despense, et que les pauvres soldats n'avoient eu pas un sols, ny tantes pour camper. Ilz me dirent qu'ils demandoient seulement que M. de Termes fournist l'artillerie et la munition d'ycelle et de ses gens, comme entendant ce mestier mieux que les nostres, et qu'ils leur presteroient ce qu'ilz pourroient pour les faire vivre. Je fus fort aise de les voir en ce bon propos, que je declairay incontinent au dit ambassadeur, et envoyai prier le dit sieur de Termes de venir, s'il estoit possible, pour avoir son advis, ce qui ne se peut faire; et voyant cela, nous allasmes au conseil avec les serviteurs du Roy, qui pour lors estoient au dict lieu, ausquels fut fait l'offre tel qu'à moy, sur lequel le dit ambassadeur et La Chappelle firent beaucoup de difficultez, disans qu'il falloit grand nombre de pionniers, et que les nostres estoient difficiles à faire approcher de l'artillerie; et que de commencer une sy grande entreprise sans en venir à bout, ce seroit plus de dommage que de proffit et croistre le cœur aux ennemis. Nous n'y sceusmes trouver de difficulté qu'ilz ne nous y satisfissent, voullans pourvoir à tout, et trouvâmes que l'entreprise estoit bonne sy M. de Termes en estoit content, devers lequel despeschasmes La Chapelle pour sçavoir son intention; lequel nous fit responce qu'il y avoit bien de difficulté, priant d'y bien adviser; toutes fois qu'il y viendroit sy nous voulions et se feroit porter. Nous renvoyâmes l'ambassadeur devers luy le prier qu'il nous fit ce plaisir d'envoyer son artillerie le plustost qu'il seroit possible; mais il n'y arriva qu'un mois après, parce que les choses de la mer sont un peu longues; l'ennemy y ayant cependant amené cinq navires et trois cens hommes, qui furent mis dedans les fortz, mais c'estoient tous Anglois. Nous ne voulusmes toutes fois perdre nostre opinion pour tout cela et m'en viens en une maison

sur le bord de l'eau, où je voyois tout ce qui se faisoit. Après tout le travail, l'artillerie arriva; et se vint le dit sieur de Termes camper auprès desdits fortz avec sa troupe, et retomba en sa goutte, ce mesme soir, ne pouvant bouger d'un lieu; mais il ne laissa de sy bien travailler, que treize jours après l'artillerie commença à jouer. Encore le lendemain qu'ils arrivèrent sept navires de renfort, l'une d'Allemands et l'autre d'Anglois, qui descendirent en la place d'embas, n'y pouvant être mis empeschement. Quoy voyans, nos gens se mirent entre les deux forts, où l'artillerie des dits forts battoit par tout; et sortirent quatre ou cinq fois les ennemis, pensans passer au fort d'enhaut; mais furent repoussez sy vivement qu'ils perdirent l'envie de plus l'essayer. La Mothe-Rouge y a été blessé d'une arquebusade. Et le mercredi matin 6 de ce mois, l'artillerie commença la batterie, qui fit tel devoir que j'ay ouy dire qu'artillerie n'avoit jamais tant tiré pour un jour; et n'y a jamais eu pièce rompue ni canonier tué, pas seulement un pionnier pour asseoir et remplir les gabions, tant le sieur Du Pont a bien conduit son fait; vous assurant, Messieurs, que c'est un homme de grand service. Or, le soir venu que l'artillerie ne sonnoit plus, environ les sept ou huit heures, je fus estonnée d'ouyr grand nombre d'arquebusades et l'artillerie des ennemis qui tiroit fort, les tabourins qui sonnoient l'alarme: et ne pouvant penser ce que c'estoit, en sortant je vis tant de feux d'artifices que tout sembloit estre en feu. Et dura ce combat jusqu'à une heure après minuit; de sorte que j'eus, environ les quatre heures, la nouvelle de la victoire que Dieu nous avoit donnée. Le sieur Badymont y a fort triomphé; M. de Negreplisse avec sa jambe, Saint-Forgeux, Rethouze et autres. Nous avons bien 240 soldats de blessez et 50 de mortz; le chasteau d'embas se rendit incontinent qu'il fut sommé; ilz ont laissé la place bien fournie, grand nombre d'artillerie, force vivres, bien trois cens halecrets, harquebuses, piques et toutes choses nécessaires que M. de Termes a veues, les ennemis n'ayant emporté que l'espée et le poignard. Il y a force artillerie au chasteau d'enhaut; mais les soldats ont eu le reste, l'ayant bien gagné, et cent fois davantage. Voilà, Messieurs, comme tout s'est passé par un grand œuvre et miracle de Dieu. Et en cet endroit me recommanderay humblement à vostre bonne grace, etc.

• De Fadan, le 18 février 1549.

• Votre très humble et très obéissante fille,

« MARIE DE LORRAINE. »

« Messieurs mes frères, ces jours passez sont arrivées lettres de Rome à mon cousin le gouverneur, par lesquelles luy a esté mandé que le Roy avoit mis un nouveau protecteur des affaires d'Escosse, et que le dit seigneur ne vouloit plus qu'on s'adressat à luy pour la donation des bénéfices. Il m'en a faict sa complainte, disant qu'il ne pensoit avoir offensé le Roy, s'en rapportant à moy, et s'il ne m'avoit pas obéy en toutes choses; à quoy j'ay respondu que j'estois assurée que ce n'estoit l'intention du dit seigneur, et que s'il avoit telle opinion, il me feroit l'honneur de me la faire entendre, l'assurant de sa bonne grâce: de sorte que je le remis le mieux que je pû, luy promettant d'en assurer audit seigneur et luy faire entendre le devoir qu'il faict en son service. Et s'il y avoit quelqu'un qui eut faict entendre le contraire, je vous prie l'estimer meschant et malheureux.

Il est bien vray que l'on a dit à mon dict cousin que l'on avoit mandé au Roy que les bénéfices estoient la principale chose de par deçà, et qu'à ceste occasion, il y avoit des divisions; mais cela ne peut avoir esté dict que contre moy; et n'y a eu de division qu'à cause de l'abbaye d'Arbroch, où mon dit cousin n'a agy qu'à ma requeste; et davantage, m'a faict ce plaisir de ne donner point Glasco, vaccant il y a longtemps, qu'ainsy que j'ay voulu: parquoy ceux qui ont escrit telles choses sont tels que je vous ay dict cy-dessus. Nous avons ausy esté advertis que le frère du comte de Hontelay a désiré faire escrire au Roy, pour le faire pourvoir de l'archevesché de Glasco; en quoy, s'il est vray, il m'a faict un méchant tour, sachant bien qu'elle estoit gardée par l'abbé d'Arbroch, lequel donne son bénéfice pour en récompense plusieurs autres, quoy sy le dict protecteur n'est serviteur du Roy, encore qu'il ayt le don du feu Roy mon seigneur et mary, il y sera mis en sa place tel qui plaira au Roy, estimant qu'il lui plaist bien que les privilèges de la Royne ma fille soient gardez, suppliant le dict seigneur n'avoir autre opinion de mon dict cousin le gouverneur et de son frère l'archevesque de Saint-André, que ses fidelles et très humbles serviteurs, comme ilz l'ont tesmoigné ces jours passez à la prise des forts dont ils ont faict toute la despense, et ont presté aux pauvres gens de guerre tout ce qu'ils ont peu; par quoy, messieurs mes frères (cecy est escrit de la propre main de la Royne douairière), que comme vous aymez les affaires de la Royne vostre niece, que mon cousin monsieur le gouverneur soit satisfait de ce que je vous escriis, vous assurant ma foy que c'est le meilleur amy que j'aye par deçà et le meilleur servi-

teur de quelque nation que ce soit, priant Dieu, messieurs mes frères, etc.

« De Fadan, ce 20 février 1549.

« Vostre humble et bonne sœur,

« MARIE.

« Et au dos : *A messieurs mes frères les duc d'Aumalle et cardinal de Guise.* »

« Messieurs mes frères, j'ay ces jours passez entendu qu'il estoit allé, vers le Roy, des commissaires d'Angleterre, pour traicter quelque paix; je sçay bien qu'il n'est besoing vous prier avoir souvenance de ce pays, et que l'avez assez en recommandation; mais il m'a semblé que ne trouveriez mauvais sy je vous disois le grand mal que ce nous seroit s'il leur demouroit un seul fort dans ce royaume, car ce seroit un recueil pour tous les malfaiteurs et une espérance aux adonnez aux nouvelles opinions; outre que ceste nation ayant un peu l'argent, il y auroit danger qu'ils n'employassent la despence qu'ils font à la guerre à tirer nos gens par présentz, et ce seroit un grand desplaisir à nos gens de bien de voir que ceste espérance demeurast à nos ennemis, dont, avec l'ayde de Dieu, nous pouvons estre quittes ceste année, n'ayant que le seul fort difficile de Douglas, dont on peut venir à bout, comme il plaira au Roy voir par ce que luy en mande son ambassadeur; cependant je vous supplie, messieurs mes frères, supplier le Roy avoir mémoire de ses pauvres gens de guerre; car encore que nous y fassions ce que nous pouvons, ilz ne laissent d'endurer beaucoup. Il leur a esté presté, par l'archevesque de Saint-André et par les amys de l'ambassadeur envers lesquelz il s'est obligé, ne voulans donner ce crédit qu'à luy, environ cinq mil escus. Au reste, je vous diray (cecy est escrit de la propre main de la Roynne douairière), il n'y pas par deçà la moitié de gens que le Roy paye; je vous prie, messieurs mes frères, que ma colère demeure entre vous et moy, car je ne désire nuire à personne; mais il me fault descharger à quelqu'un, et je ne sçauois plus seurement qu'à vous, vous priant me mander vostre opinion de toutes choses.

« De Streling, le 26 février 1549.

« Vostre humble et bonne sœur,

« MARIE. »

Le dernier mars 1549, le sieur de Morvilliers, ambassadeur du Roy à Venise, escrit à Sa Majesté touchant les affaires de Parme et quelque chose de Barbarie et Constantinople. Coppie de laquelle lettre fut envoyée par ordre du Roy au duc d'Aumale.

« Sire, la dernière qu'il vous a pleu m'escire est du 5 de ce mois, à laquelle j'eusse plustost respondu sy elle eust contenu autres choses que de vous faire sçavoir comme avoit esté prise par deçà la restitution de Parme. Sur quoy je vous avois escrit, dès le 21 février, que la ditte restitution sembloit trop accéléérée: car encor que plusieurs de bon jugement, et qui par longue expérience cognoissent les humeurs de ce pays, considérans l'estat des choses, eussent préveu et prédit la ditte restitution, ils estimolent que le pape l'a deust, comme il pouvoit honnestement, différer, usant en cela de la commodité que luy donnoit la nouvelle promotion pour quelque temps, afin d'adviser à l'indemnité pour l'Eglise, que le dit Parme, principal membre de l'Estat d'icelle, ne vienne à autres mains que du duc Octavio. Ceux qui veulent en ce fait excuser Sa Sainteté, disent que s'estant icelle obligée à la dite restitution, et pensant à l'aventure ne pouvoir autrement agir, que la dilation mestroit sa foy en doute et luy pourroit engendrer autres préjudices, des quels, Sire, avez esté plainement adverty de Rome; par quoy s'estoit-il voulu acquérir bonne grace de ce que l'on eust attribué à peur et à contrainte, sy elle eust attendu la sommation de l'Empereur. Toutefois, n'a-il pour s'avancer tant en cet endroit que es-promesses faictes du concile, rien évité de ceste opinion-là; mais au contraire, a-il plustost augmentée, et diminuée la bonne qu'on avoit de luy conçue, par quelque apparence de magnanimité, lors qu'il estoit soubz l'autorité d'autrui; davantage envers l'Empereur n'aura gagné, si non de le rendre plus haultin. Somme, Sire, les deportemens au dit saint père jusques aprésent font yci juger qu'il voudra jouir du papat en aise et repos, qu'à ceste cause craindra-il d'irriter l'Empereur.

« Sire, j'entens que Faulcon est party de la Mirandole pour aller vers vous, suivant la lettre que vous a pleu luy escire, laquelle je luy envoyé par homme exprès, incontinent après l'avoir receue, estant adverty qu'il ne tenoit pas secret l'affaire duquel il m'avoit parlé, et que ja à la Mirandole chacun en estoit abrevé. Le comte Pallatin mesme en ayant eu le vent, est venu deux ou trois fois vers moy fort ennuyé, et m'a dict avoir seu que Faucon avoit tasché de faire venir aux oreilles de ses sieurs, que le dict Pallatin s'estoit vanté de s'empatronir quelque jour de Trevis, et le bailler au roy des Romains; surquoy je ne luy ay voulu rien descouvrir de ce que m'en avoit dit Faucon, mais seulement l'ay-je assuré que des choses qui viendront à ma cognoissance rendray-je tel compte à Vostre Majesté que

doit loyal serviteur, sans faire tort à l'honneur de luy ny d'autre.

« Sire, par le cappitaine Bartholomeo auez esté adverty de l'équipage des gallères que avançoient de faire ces seigneurs, pour la seureté de leurs costes et pays maritimes, doubtant que Drogon Raiz y voulut venir faire quelque dommage; mais ayans esté adverty de la prise de la ville d'Africa en Barbarie, par le dit Drogon, il leur semble qu'il poursuivra ses desseins de ses costes-là. C'est pourquoy ilz ne se hastent pas sy fort, comme ils avoient commencé, à faire sortir leurs gallères. Le Chaoux que le grand seigneur avoit envoyé vers ceste seigneurie, s'en est retourné; durant qu'il a esté en ceste ville, je l'ay envoyé visiter de ma part et luy faire gracieuses démonstrations de parolles, me semblant que la qualité du personnage, le temps, ny le lieu, ne requéroient pas davantage.

« Sire, les seigneurs receurent hier lettres de Constantinople, du premier jour de mars, contenans que le grand seigneur estoit là retourné d'Andrinople quinze ou vingt jours plustost qu'il n'avoit déliébé, pour avoir esté adverty que le Sophy s'estoit mis en campagne avec grosse armée, et qu'à Constantinople on avoit ja faict cris publiques que nul, sur peyne d'estre empalé, ne vendit ses armes ny chevaux, et que chacun fut prest de monter à cheval au premier commandement; que le sultan Selin, n'estant loing de Constantinople, avoit esté visité de la sultane sa mère; qu'il avoient esté faictz de très grandz présens et faveurs extraordinaires: de quoy les jannissaires s'estoient fort altérez et à demy mutinez, pour l'amour qu'ilz portent au sultan Mustapha, lequel se doubtant qu'on veut préparer les moyens au dict Selin pour succéder à l'Empire, a mandé qu'il vouloit venir demeurer à la Bosnie.

« Ces seigneurs, par les dernières lettres de leur ambassadeur résidant vers l'Empereur, sont advertis qu'ayant le roy des Romains faict longuement instance envers l'Empereur d'investir son premier fils, à présent vice-roi d'Espagne, du duché de Milan, suivant ses promesses; que l'Empereur avoit respondu que vous, Sire, veillez continuellement pour recouvrer le dict duché, et qu'ainsy il n'y avoit personne pour le défendre, sinon luy, et en avoit investy le prince d'Espagne, de laquelle responce le dict roy des Romains restoit mal satisfait. »

Le 25 juillet de la ditte année, les habitans de la ville de Bourdeaux prièrent avec grandes submissions le duc d'Aumale de s'entremettre auprès du Roy pour leur pardon; ce qu'il fit: en sorte qu'au mois d'octobre suivant, ilz entrèrent

en grace, moyennant certaines conditions, entre autres qu'ilz seroient tenus et obligez à tousjours de fournir, entretenir et fretter deux barques, sur mer, pour servir en guerre, et en outre d'entretenir de vivres les chasteaux Trompette et du Ha, et les renouveler tous les ans: ce que toutes fois ils ne font pas par la bonté de nos roys. Voicy leur lettre:

« Monseigneur, puis vostre partement de ceste ville, nous cuidons certainement qu'avez esté adverty que avons, comme la vérité est, rendu au Roy toute l'obéissance qui nous a esté possible, non toutes fois telle que nous luy devons; et combien que l'offence contre luy faicte en ceste ville soit très grande, néanmoins nous confians à l'infinité clémence et miséricorde du Roy, et en vostre bonté, selon laquelle espérons, comme nous avons tousjours espéré, que vous serez moyen envers le dict seigneur pour nous, à ce qu'il luy plaise avoir pitié et miséricorde de son pauvre peuple. Nous avons constitué ce porteur nostre procureur, pour ausdittes fins présenter requeste au dict seigneur; nous vous supplions très humblement, Monseigneur, le vouloir entendre, et autant nous vouloir estre aydant comme celluy en qui nous avons tousjours mis et mettons nostre totale fiance et espérance; supplians le Créateur, Monseigneur, vous donner en santé très longue vie.

« De Bourdeaux le 25 de juillet.

« Voz très humbles et très obéissans serviteurs, les habitans de la ville de Bourdeaux.

Et au dos: *A monseigneur, monseigneur le duc d'Aumale.*

Au mois d'aoust, le Roy, s'en allant en Picardye, fut suivy du duc de Guyse, qui escrivit de Mouchy au duc d'Aumale, son frère, des nouvelles de la cour:

« Monsieur mon frère, j'ay reçu les lettres que vous et monsieur le connestable m'avez escrites, par lesquelles j'ay esté très aise d'avoir entendu de vos nouvelles; et pour vous dire des nostres, le Roy est party, ce matin, de Compiègne et venu coucher en ce lieu, espérant estre dimanche à Amiens, comme luy mesme vous escrit: au demeurant, M. de Vendosme, qui ne parle point d'aller devant avec vous et montre n'estre pas trop content, s'il eut demandé son congé pour y aller, il l'eut eu; mais il donne assez à entendre qu'il n'en a point d'envie. J'ay eu des nouvelles de Madame, par Monsieur et Madame qui ont esté deux jours au Bac à Choisy ensemble, elle commence à s'appaiser et se porte bien, Dieu mercy. Au reste monsieur de Vendosme a tousjours faict le courroucé; mais il s'ap-

païse, car j'ay tant faict que le Roy l'a entre-tenu, cejourd'huy, de ce voyage. Il me voudroit bien faire croire qu'il ne se veut fier qu'en nous, mais doute qu'il soit de ceste opinion. Après m'estre très humblement recommandé à vos bonne graces, je prie Dieu vous donner, monsieur mon frère, en parfaite santé, très longue vie. De Mouchy le 8 d'avril 1549.

« Vostre humble frère, entièrement amy,

« LE CARDINAL DE GUISE. »

Et au dos : *A monsieur mon frère, monsieur le duc d'Aumalle.*

Le 25 septembre, le duc d'Aumale escrit au Roy sur la maladie du Dauphin et sur les affaires d'Escosse.

« Sire, j'ay reçu la lettre qu'il vous a pleu me faire l'honneur de m'escire de votre main, de la grande peyne en laquelle vous avez esté de la maladie de monseigneur vostre fils, lequel vous avez cuidé perdre; et que sy ny fussiez allé, il ne fust pas en vie. Je crois, Sire, que vostre présence y a beaucoup servy; tant pour la joye qu'il a receue de vous veoir, que pour vous avoir obéy à prendre ce qui luy estoit nécessaire pour sa santé. Je loue Dieu de sa convalescence et qu'il ne vous a pas empesché ailleurs de sy bien secourir. Je ne doute pas qu'à présent que la Roïne, que vous y avez laissée, ne vous en ayt envoyé de bonnes nouvelles. J'ay veu, Sire, l'extrait de ce qui vous est venu depuis qu'il vous a pleu me permettre venir en ce lieu, et me semble que de toutes partz vos affaires vont de bien en mieux, mesmement du costé d'Escosse, où sy Adinton est prise, comme il y a grande apparence, pouvez aisément jouir dudit royaume, lequel d'icy en avant portera une grande partie des frais qu'il vous y conviendra faire. J'ay aussi veu, Sire, comme M. de Chastillon a faict battre le logis sur la muraille des Dunettes, et que le reste a sy grande espaisseur qu'il y faudroit grand dégast de poudre, avec peu d'espérance d'aucun effet, et qu'il luy semble pouvoir empescher le port laissant l'artillerie où elle est assise, et pour la garder y loger les bandes du Rejntgrave. Je crois, Sire, que pour ceste heure c'est le mieux qui se peut faire, en attendant que, suivant ce qu'il vous a pleu adviser, vos vieilles gallères soient conduictes et enfondrées dedans le port, qui est le plus seur moyen pour leur oster, et aussi empescher la perte d'hommes qu'il y pourroit avoir, logeant longtems ausdites Dunettes, pour y estre comme vous savez très bien, Sire, veu de plusieurs endroitz. Voila pourquoy il me semble, sauf meilleur advis, que devez faire user de toute dilligence pour haster

lesdites vieilles gallères; je crois que vous vez changé d'opinion de laisser les bandes Ludovic près le bois Labbé, où ilz sont en grande commodité de se bien loger, pour le beau temps qu'il a faict jusques aprésent; et m'est advis la faveur des dittes bandes on doit loger ces six vingt hommes dans le chasteau de Honv de quoy ne peut venir inconvenient, et grandement servir à tousjours tenir voz ennemis plus serrez, avec moins de moyens d'estre courus. Et ce qui m'en fait tant parler, c'est je ne leur vois plus de moyen d'estre rafraichis que par là; et me semble, Sire, quelque chose que l'on die, qu'on ne les peut empescher de venir aux Dunettes, où l'on ne peut aller quant la mer haulte, qui est l'heure qu'ilz s'en approchent et plus souvent de nuit que de jour. J'ay veu, Sire, qu'il vous a esté accordé la levée de douze mil Suisses, et comme vous renvoyez devers M. le cardinal de Ferrare bien insinuer de vostre intention, qui est un tesmoignage de pouvoir que vous avez eux, qui n'est moindre que celluy que le feu Roy y avoit, et surprie Dieu etc. »

Il est à remarquer que le roy Henry secoûlant entièrement en la fidélité du duc d'Aumale, luy faisoit part, en quelque lieu qu'il des nouvelles qui luy estoient envoyées des étrangers par ses ambassadeurs et autres, ausy de ce qui se passoit en France, afin jettast mieux ses mesures selon les rencontres ce qui lui a donné sujet d'en former des conjectures, de tant plus qu'ilz ne sont pas pernicieuses, ny de petite conséquence.

Le 27 septembre 1549, le cardinal de Guise escrit au duc d'Aumale son frère l'estat du duc de Boulongne et que les ennemis parlementent.

« Monsieur mon frère, M. le connestable ayant, cejourd'huy, reçu un paquet de Ferrare qui s'adressoit à vous, je vous ay incontablement despesché cet exprès pour vous le porter. Je vous diray pour nouvelles, que le Roy a cejourd'huy, reçu lettres de M. de Chastillon lesquelles il luy mande qu'il a mis devant la Dunette les lansquenets et qu'ilz feront un grand dommage aux ennemis, s'ilz peuvent tant que d'y demeurer cet hyver, et que desjà a mis a fondz un navire anglois, qui venoit aborder au port. Le logis qu'on a trouvé aux Dunettes est sy à propos, qu'il ne scauroit entrer dans la place qui ne soit empesché nos gens à coups d'arquebuses. Quoy qu'il soit, Ludovic y est desjà logé. Vous savez ausy que maistre Palme est sorty de la ville et est venu parlementer avec Chastillon, luy

mandant après beaucoup d'honnestes propos, sus-conduit pour millor Acton leur chef, lequel, voyant l'affection que le Roy avoit à Boulogne estoit contant de traicter de la reddition, moyennant que Chastillon eut exprès pouvoir du Roy de ce faire. Ilz y ont pris jour pour se trouver ensemble aujourd'huy, et pour cet effet le Roy a envoyé un pouvoir en extrême dilligence; nous ne scaurions que penser, sinon que le Roy ne veut point que cecy nous abuse, et a mandé qu'on continuast à faire comme devant, et au plus qu'on pourra. Incontinent que nous en scaurons davantage vous en serez averty, ainsy que le Roy me l'a dit ce soir. C'est, Monsieur mon frère, tout ce que pour ceste heure je vous aurois escrire, vous suppliant en faire part à Madame, avec mes très humbles recommandations, etc.

• Votre humble frère et entièrement amy,

« C. CARDINAL DE GUYSE. »

Et au dos : *A monsieur mon frère, monsieur le duc d'Aumale.*

Lettre du mareschal de la Marche au duc d'Aumale.

• Monsieur, après mon retour de Jametz en ce lieu, qui fut le jour d'hier, n'ay voulu faillir d'envoyer ce gentilhomme présent porteur vers vous pour sçavoir de vostre bonne disposition, ensemble de celle de madame de Guise et madame d'Aumale, et pour tousjours me ramentenir en vos bonnes graces, ne sçachant pour le présent aucune nouvelle de vos voisins digne de vous escrire. Madame la duchesse de Valentinois m'escriit de Saint-Germain qu'elle doit bientost partir avec la Roynie pour aller trouver le Roy à Compiègne, laissant M. le Daufin du tout au retour de sa maladie.

Je ne veux oublier à vous mander qu'il y a trois jours que l'évesque de Verdun est passé par Stenay, venant de devers l'Empereur où il a fait assez long séjour, et luy a baillé toutes les lettres de Chartres qu'il avoit entre ses mains, où il y a beaucoup de chose contre le Roy, contre M. de Jametz et moy, suivant ce que je vous ay escrit cy-devant. Et après que l'Empereur a tout veu, il s'est délibéré à ceste journée de Spire, de faire son abornement de l'Empire, et s'il y comprend tout ce qu'il a trouvé ès dittes chartres le Roy n'aura plus rien deça la Meuse qui ne soit sujet à l'Empire, et de ce ay esté adverty par aucuns mes parens et amys qui sont près de l'Empereur : souvienez-vous que cet évesque de Verdun sera à la fin cause de mettre le Roy et l'Empereur avec madame de Lorraine en un

grand trouble : car vous pouvez bien penser que le Roy ne souffrira jamais que l'Empereur fasse approuvemens qui luy puissent estre préjudiciables; par quoy je pense que s'il y a jamais guerre entre ces deux princes, que cela sera une des principales occasions de les y faire entrer. Voila le bon office de serviteur du Roy qu'a fait le dict évesque; je ne sçay en quel estime le Roy l'a mis en toute ceste frontière et en ces villes impériables et mesme en Bourgogne. On le tient pour fort grand impérialiste; il a tant fait auprès de l'Empereur qu'il demeura seigneur de Verdun temporel et spirituel, ayant les clefs de la ville et le commandement sur icelle, ostant aux gentilshommes la superintendance qu'ilz y avoient par cy-devant. A vostre advis, sy l'Empereur ne l'aymoit bien et qu'il n'eust fiance en luy, luy souffriroit-il ceste grande autorité dans une telle ville que celle là estant de son Empire. Je ne sçay pour ceste heure autres nouvelles : et sur ce, je prie le Créateur, etc.

« De Sedan, le vingt neuf septembre. »

Lettre de la Roynie donairierre d'Escosse au duc d'Aumale son frère, de sa propre main :

« Monsieur mon frère, j'ay reçu la lettre que m'avez escrit et par icelle veu la bonne volonté qu'avez en mes affaires et ce que le Roy faict pour nous, et entendu aussy la bonne yssue qui s'est en suivie. Et de nostre costé, Dieu ne nous a voulu oublier, car nos ennemis ont abandonné Adynton par la sage conduite de monsieur de Termes, tant pour avoir fait le fort Aberlady, que s'estre toujours tenu campé au lieu. Il n'a esté possible à l'ennemy d'avitailler leur ville qu'avec une grosse armée de sept ou huit mil hommes, ne s'estant voulu mettre en danger d'une bataille, et n'ont rien démoly de la forteresse. Sy du commencement j'eusse eu un homme aussy prudent que celuy-là, je n'eusse eu tant de maux, ny le Roy tant de desperce d'argent; le général m'a dit qu'il avoit trouvé plus de quatre vingt mil francs, dequoy il n'avoit peu trouver clair compte; cela eust bien servy à beaucoup de choses qui m'ont donné beaucoup de peyne d'importuner le Roy; mais il y a des gens mal aisez à cognoistre : je n'eusse jamais creu ce que j'ay entendu depuis peu de temps, encor bien que je m'en doutasse quelque peu, et néantmoins on veut mal à tous ceux qui en parlent. Il fault que je vous die, Monsieur mon frère, que je n'ay jamais eu mal en comparaison de celluy que j'ay depuis la venue des François; c'est chose estrange de ces gens là qui avoient quatre ou cinq mil escus en leurs coffres, et voyoient mourir l'armée d'un roy de fain, et me fallut engager ba-

gues et tout ce que j'avois vallant, pour les secourir, et personne ne m'y ayde que le pauvre ambassadeur, qui tousjours baille vaiselle et tout ce qu'il peut emprunter; je me tiens bien seur qu'en son retour ne le voudrez oublier, vous en priant bien fort.

Je faicts une requeste au Roi pour avoir l'ordre pour monsieur de Termes. Je vous prie d'y estre aydant : car c'est le plus sage et vertueux personnage que je veis jamais, et est fort vostre serviteur. Luy et moy sommes bien marris d'avoir entendu les mariages qui se font, et que le connestable se doive allier à la maison de Bourbon. Il me semble que devez empescher cela sur toutes choses, autrement la fin n'en vaudra rien; souvenez-vous de ce que je vous manday après la mort du feu Roy, et je vous prie d'y prendre garde : je voudrois estre auprès de vous pour en parler plainement. Et sur ce je feray fin, priant Dieu, etc.

« De Olssebourg, ce pénultiesme septembre.

« Vostre humble et bonne sœur,

« MARIE. »

Et au dos : *A monsieur mon frère monsieur d'Aumale.*

Le deuxiesme octobre suivant, le duc d'Aumale rescrivit cecy au cardinal son frère, en responce de sa lettre :

« Monsieur mon frère, j'ay reçu la lettre que m'avez escrite par vostre chevaucheur présent porteur, par laquelle vous me faites sçavoir ce qui est survenu par de là, et que maistre Palme est sorty de Boulogne et venu parlementer avec le sieur de Chastillon, et luy a demandé un sauf conduit pour le milor Cleyton leur chef. Je pense, Monsieur mon frère, tels propos n'avoir esté par eux mis en avant sans occasion fondée, à mon avis, sur l'un de ses trois poincts icy : Le premier, que les Anglois voyans le Roy s'y proche voisin de Boulogne, prest à exécuter l'entreprise qu'il veut faire au port, pour leur oster le moyen d'estre secourus par mer, feignent maintenant vouloir entrer en quelque traité, pour cependant demander secours à l'Empereur et anvituailler la dicte ville, chose que je trouve assez sotté et mal fondée, parce que le Roy ne délaissera pas son entreprise. Le second, est que par ce traité, ilz espéreroient avoir quelque argent de nous qu'ilz prétendent leur estre deubs; et ceste ville ne leur pouvant servir que de grande despence estant ainsi assiégée, ilz se pourroient servir de nos deniers contre nous en quelque autre endroit. Le dernier, est que milor Cleyton, après avoir considéré la nécessité où ceste ville peut estre et sera en plus grande, n'estant pas secourue,

ayme trop mieux la rendre maintenant avec le consentement du Roy son maistre et conseil de delà, voyant mesmement dès à présent le protecteur de cest avis, qu'après nous l'avoir rendue par une extrême nécessité tomber en quelque inconvénient de sa personne. Mais pour vous dire au vray ce qui m'en semble, je ne puis croire, Monsieur mon frère, que telz partemens ne nous donnent quelque bonne espérance de la recouvrer en bref par composition ou autrement. J'ay receu une lettre que M. le mareschal de la Marck m'a escrite, laquelle je vous envoie, par laquelle vous verrez qu'il s'eschauffe bien tost et voudroit que ces Barbariens eussent commencé à luy ouvrir la bourse. Quant à ce qu'il escrit de l'évesque de Verdun, il est certain qu'il est allé vers l'Empereur poursuivre pour avoir des commissaires qui sont à présent de deça, pour informer des usurpations faictes sur son évesché, et autres lieux mouvans de l'Empire. Et pour cet effet, madame de Lorraine m'a conté que lesdits commissaires sont venus vers elle luy dire leur commission, poursuivie par le dit évesque, lequel avoit fait entendre à l'Empereur entre autres choses que les seigneurs de Lorraine avoient usurpé sur son évesché, Clermont, Vienne, Hatton-Château : on en sçaura la suite. Cependant je prie Dieu, Monsieur mon frère, etc. »

Le 19 de novembre, le grand cardinal de Ferrare, Hypolite, qui a esté sy renommé pour sa générosité, escrit de Rome au duc d'Aumale, son neveu, au sujet de la mort du pape Paul III, et comme il s'attache fortement aux intérestz de la France :

« Monsieur, je m'estendrois à vous faire plus longue responce à voz lettres, sy ce n'estoit les troubles et confusions où nous sommes maintenant réduits, par la mort du feu pape, comme je m'asseure que vous avez veu, et verrez encor par celle que j'escris au Roy; qui m'excusera, s'il vous plaist, d'en faire icy redite. J'eusse fort désiré que M. le cardinal vostre frère eut esté desjà par deça, qui a la complexion forte et gailarde, affin qu'il eust de son costé porté partie du pays que je soustiens, pour le peu de repos que j'ay à attirer et entretenir icy un chacun, le plus que je puis, à la dévotion du Roy; où toutes fois je prens le plus grand plaisir du monde, quant je considère que je ne sçaurois en temps plus propre que cestuy-cy, faire cognoistre combien je désire luy pouvoir faire service : sy est ce que la présence de mon dict sieur vostre frère n'y eut sceu de rien nuire, lequel j'attends en la plus grande expectation qu'il m'est possible, ayant desjà pourveu et donné ordre qu'à son arrivée il

n'aura faulte de chose qui luy soit nécessaire pour le conclave, où je me délibère bien qu'avec luy je mettray toute la meilleure peyne que je pourray, à ce que le Roy y puisse avoir la plus grande part que faire se pourra. Je me ramenteray, cependant, à vostre bonne souvenance, après m'estre aussy bien humblement recommandé à vostre bonne grâce et de madame ma niepce, priant Dieu, etc.

Humiliss. et affectionatiss.

• LIO HYP. CARDINAL D. FERRARA.

• Escrit à Rome, le 19 jour de novembre 1549.

Le mesme jour 19 novembre, Raincé, homme fort entendu aux affaires de Rome et attaché aux intérêts de la France, escrit au cardinal de Guyse l'estat du conclave, et escrit encor deux autres lettres sur ce mesme sujet au duc d'Aumale, où il y a beaucoup de choses très importantes à remarquer :

• Monsieur, le sieur cardinal Farnèse, jusques à ceste heure, tient un fort bon chemin, s'estant gouverné par le bon conseil et recordz du révérend de Sainte-Croix, suivant le commandement et ordre que luy en donna Sa Sainteté. Le médiateur entre eux deux est le révérend Maphée, à cause des trois quartaines du dit révérend de Sainte-Croix, qui néanmoins compare quelque fois en congrégation et est fort avancé auprès du dit révérend Farnèse, lequel a beaucoup plus grande part au gâteau, et assez plus ferme et plus assuré que l'on n'avoit pensé, ce qui me semble un miracle. M. l'ambassadeur s'est très bien sceu comporter avec luy et ay fait de ma part ce qu'il m'a commandé, de sorte qu'il se dit très content et avoir fort bonne opinion et grande confidence du dit seigneur cardinal Farnèse, lequel luy a dit franchement son intention, qu'est qu'il n'entendoit aucunement de permettre n'y consentir que le cardinal Salviati soit fait pape, et qu'en cet endroit là il ne s'entendrait jamais avec vous, Messeigneurs, n'y de la part du Roy; l'on a regardé par le conseil et bon recordz au dit révérend de Sainte-Croix de luy lever l'impression qu'on luy avoit mise en la teste, et qu'il croyoit fermement que le Roy vouloit entendre à faire le dit Salviati pape, ou le cardinal Ridolphi. Et pour vous en parler à la vérité, Monseigneur, il ne veut ny l'un ny l'autre, et n'y viendra jamais, et ce m'a dit en bonne chère et à d'autres; et s'il s'aperçoit qu'on veuille prandre et tenir ce chemin là, je vous puis bien dire et assurer qu'il tournera chance, et qu'il prandra l'autre party, avec tous ses membres; et en cela, Monseigneur, est tout le danger. J'en ay bien touché quelque mot au seigneur

cardinal de Ferrare, mais je le toucherny plus au vif pour ce que la commune opinion tient qu'il est en la sentence du dict Salviati y tout et outre, ou vrayement pour luy mesme, ne pouvant faire l'autre. Et cela seroit le moins mal; mais je n'y vois pas ordre laissant à part la volonté de Dieu, encor que l'on dit icy que le révérend Salviati a bon appuy de l'Emperenr et du duc Cosme, son neveu, *et qu'il vient bien garny d'argent* avec trois cens mil escus du duc de Ferrare, et deux cens mil du sien, qu'est une belle et grosse poste, dont les cardinaulx murmurent; et quant tout sera dict, s'il est ainsy, il s'en aquerra peu d'honneur et tous ses adhérants, outre l'offence faicte à Dieu, qu'est la chose plus dangereuse que j'y vois, m'en remettant toutes fois, monseigneur, à vostre conscience pour en faire le jugement, qu'il vous plaira, avec Monseigneur le révérend Du Belley. Or quoy que soit, *multi multa dicunt*, et y a beaucoup de coureurs; mais un prandra le poste qui puisse estre agréable à Dieu et à la chrestienté. Dom Diégo faict du papelart et faict instance qu'on despesche et qu'on entende à faire une bonne et sainte élection; il est doux comme une brebis et a tousjours la main au bonnet. Les Espagnolz font peu de rumeur et se tiennent serrez en leurs maisons, sans empescher ny les rues ny les places, sinon bien peu.

NICOLAS RAINCÉ.

« Monsieur, pour l'amour de Dieu, venez bien tost et pour le service du Roy. Je ne veux pas nier qu'aucuns en ceste cour ne se seroient volontiers passé de vous y voir, pour ce que vous marchez plus grave qu'eux et plus avant, chose qui ne leur plaira guère, et moins vostre autorité et grandeur, car ne voudroient tenir de vous, je dis quelque bonne mine qu'ilz fassent; et sy vous ne le croyez ainsy, vous estes en grand erreur; je ne le dis pour mettre glaine, mais le dis pour la vérité, avec vous qui estes prudent et sage et qui sçavez très bien hurler avec les loups. J'espère en la bonté de Dieu, qu'il vous aydera et qu'il aura pitié de son Eglise, comme dévotement je le supplie et vous donner, Monseigneur, en parfaicte santé, très bonne et longue vie.

« De Rome, le mardi 19 novembre 1549.

NICOLAS RAINCÉ.

« Monseigneur, je vous escrivic le 9, par la despesche de monsieur l'ambassadeur, qui despescha un courier exprès, le lendemain matin que feu nostre Saint-Père, que Dieu pardoient, passa de ceste vie mortelle en l'éternelle, parlant tousjours un beau latin jusques à la mort, et fit une fort belle fin. Ce ne fut sans parler du Roy hon-

nestement et avec grand honneur de Sa Majesté ; il est vray qu'il ne pouvoit mettre en oubli ce qui estoit arrivé à Parme, par la faulte du duc Octavio son neveu. Et pour ce que je sçay, Monseigneur, que vous devez estre bien tost par deça, je laisseray jusques à l'heure à vous parler d'aucunes affaires pour le service du dict seigneur Roy ; bien vous puis-je assurer que sy Sa Sainteté eust vescu jusques à ce que les patentes fussent arrivées, et qu'il les eut eu en main, il se seroit laissé conduire plus avant que tout ce que Francisque Ville avoit porté, dit et faict ; et ne fault croire que Sa dite Sainteté eust jamais passé plus avant en ligne, sy elle eust sceu ou entendu quelque chose du manie- ment du dict de Ville. Monseigneur, les choses de ce Saint-Siège sont fort bien ordonnées et les affaires sans travail ny rumeur. Le sieur duc Horace a esté faict cappitaine du collège, et le sieur Alexandre Vitelli, son lieutenant ; le comte Pitilian a la garde du palais avec cinq cens hommes de pied, et les Suisses ont leur garde ordinaire. On a très bien pourveu du costé de la campagne de Rome, vers Naples, et pareillement vers Pérouse ; les Collonnois sont revenus chez eux, toute la force est entre les mains de nos amis et des gens de nostre livrée, et ne reste autre chose sinon que vous, Monseigneur, messeigneurs les révérendissimes voz compagnons, entendez sur toutes choses à donner à l'esperon, car on a faict ce qu'on a peu pour gagner temps, et aujourd'huy seulement ce sont commencées les obsèques qui dureront dix jours, à compter le dimanche, et par ainsy les cardinaux entre- ront au conclave la vigille Saint-André, qui sera le 29 novembre.

« NICOLAS RAINCÉ. »

Lettre du dict Raincé au duc d'Aumale sur les affaires du conclave, du 25 novembre 1549.

« Monseigneur, pour ce que je crois que pour la mort du feu Pape, il aura pleu au Roy en- voyer par deça messeigneurs les cardinaux françois, et que monseigneur le cardinal de Guyse vostre frère, pour le lieu et crédit qu'il tient vers Sa Majesté, aura eu la principale charge et commission en l'affaire, il m'a semblé, en son absence, devoir vous faire l'adresse sui- vant : ce que j'ay tousjours faict en son endroit, afin de pouvoir tenir adverty le Roy de ce qui sera nécessaire pour son service.

Hier au soir, arrivèrent icy le cardinal Dorie, qui vient de Gennes, et le cardinal d'Auguste venant d'Allemagne ; aujourd'huy les seigneurs impériaux, qui sont icy en grand nombre de cardinaux et autres leurs adhérens, attendent

un courier, ou gentilhomme exprès, despesché de l'Empereur, sur le trespas du pape, et sur ce qu'il voudra que les ministres fassent, et le che- min qu'il voudra qu'ilz tiennent en ceste affaire du conclave, pour la nouvelle élection, dont il y a grande diversité d'opinions. Mais, Monsei- gneur, pour en parler du vray, l'effet de tout consistera en la bonne ou mauvaise intelligence qui sera et se fera entre messeigneurs les cardi- naux françois pour la part du Roy et le seigneur cardinal Farnèse, le train et chemin duquel vous pouvez très-bien entendre et comprendre, parce que je vous envoie avec la présente, encor que l'on die que le duc Cosme de Médicis a ordre de l'Empereur de s'employer entièrement pour le cardinal Salviati son oncle. Pour vous dire ce qui en est, on a toutes fois descouvert que quel- que bonne mine que ledit duc Cosme en fasse publiquement, il faict tout le contraire soubs main, par jalousie de l'Estat de Florence ; vous en sçavez la cause, comme aussy monseigneur le connestable, qui est le meilleur et plus seur re- gistre de toutes les humeurs d'Italie. Ledit sei- gneur cardinal Farnèse commence à trouver un peu long qu'il ne soit encor venu ny courier ny autre chose de la part du Roy, depuis qu'il a eu la nouvelle du trespas de Sa Sainteté, et pa- reillement messieurs les cardinaux, amys et ser- viteurs de Sa Majesté, le trouvent un peu estrange et leur en deplaist, et surtout monseigneur le cardinal de Sainte-Croix, pour l'importance de l'affaire et pour la conséquence dudict seigneur cardinal Farnèse, qui est tant battu et tenu de sy preys de l'autre part, qu'ilz ne luy donnent une seule heure de loisir ny de repos. Toutes fois, il tient encor fort et ferme, se desfend et rempare d'une modeste et fort bonne manière, et ne se fault arrester ny prandre ombre pour le recueil et bonne chère que faict au cardinal de Trente, car cela n'est que *pro formâ* et pour avoir receu de luy tout le mesme quant il a esté à Trente en passant, et retournant et en sa mala- die. Et vous pouvez croire qu'il est ainsy, de quoy j'ay bien voulu vous advertir, Monseigneur, su- pliant dévotement le Créateur vous donner, en parfaite santé, très bonne et longue vie.

« De Rome, le 25 novembre 1549.

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« NICOLAS RAINCÉ. »

« Depuis avoir escrit la présente, j'ay esté au palais, où j'ay sceu que les cardinaux impériaux, avec don Diego, ont concerté ensemble et déli- béré de tenir une autre voye avec le cardinal Farnèse et le traicter à l'amiable. Et a esté ceste invention du cardinal de Trente et dudict don

Diego, afin de l'endormir; le tout pour le tirer à leur intention, qui est qu'il soit content, entrez qu'ils seront en conclave; que tout incontinent on procedde à l'élection pour prévenir la venue des cardinaux françois, qui est toute la crainte qu'ilz ont. J'en ay adverty ledit sieur cardinal Farnèse et l'ay trouvé comme devant, mais un peu esbahy qu'il ne soit rien venu de la part du Roy; j'advertiray, ce soir, monsieur l'ambassadeur de ce que dessus. »

Autre lettre dudict sieur Raincé au duc d'Anjou sur ledict sujet.

« Monseigneur, le 25 de ce mois, je vous adressay un paquet pour les affaires du Roy, que je donnay icy au secrétaire de monsieur l'ambassadeur pour vous envoyer; depuis est venu Le Boiteux, qui nous a rapporté avoir écrit à Moulins monsieur le cardinal de Guyse votre frère, avec la compagnie qui vient en poste. Ils sont très desirés des gens de bien, et toute ceste cour s'en est réjouie; mais il est besoing, Monseigneur, qu'ilz fassent diligence: car combien que lesdicts cardinaux impériaux, depuis que je vous ay escrit, soient venus en quelque différent d'eux, et soient divisez en trois bandes, il y a danger, neantmoins, que pour la peur qu'ilz ont de ne pas bien faire leur besogne quant plusieurs les cardinaux françois seront arrivez, qu'ilz ne fassent comme les Anglois quant ils craignent que les François les veuillent assaillir. Je n'ay failliy encor aujourd'huy de bien tenir adverty mondit sieur le cardinal votre frère de tout ce qui m'a semblé à propos pour le service du Roy, et mes lettres luy seront rendues en chemin: car quant ils seront arrivez icy, faudra qu'ilz entrent incontinent au conclave. Les cardinaux impériaux tindrent hier entre leurs mains monsieur le cardinal Farnèse fort longuement; mais au lieu d'avoir rien gagné sur luy, il se vint sy bien déporter et manier avec eux par le moyen de bon conseil, qu'il croit qu'il gagna sur eux. Monsieur l'ambassadeur le vit depuis et le trouva disposé de bien en mieux. Quoy que ce soit, lesdicts cardinaux impériaux estant discordés et partagez en trois bandes, on verra ce qu'ils feront quant ils auront la norme et ordonnance de leur Empereur; ledit dom Diego a ses boyaux liés avec ceux de dom Ferrand, en faveur du cardinal Salviati, et le cardinal de Mantou est frustré et non pas sans compagnie de quelque autre ainsy qu'on dit. Et voyant ledit dom Diego ses cardinaux en division, il a voulu eslever ceux desquelz il se tenoit assuré au profit dudict révérend Salviati; mais quand il les a pressés, ils luy ont dict franchement qu'ilz ne

vouloient point ledict Salmati pour pape, y adjoustans quelques raisons, lesquelles on dit vouloir faire veoir dans le conclave estre sceües et descouvertes par le cardinal de Caipi, et fort alliennées de l'honneur; néantmoins à ce que l'on sçayt et qui se dit, ledit dom Diego n'espargne ny son crédit, ny sa payne, ny l'autorité de son maistre pour ledit révérend Salviati, et le cardinal de Mantou en faict tout ce qu'il peut et y employe tous ses parens et amys. Quoy que ce soit, Monseigneur, sy mesdits sieurs les cardinaux françois arrivent à temps, comme j'espère, et se veuillent bien entendre avec ledit sieur cardinal Farnèse et sa troupe, qui est grande, il se peut espérer et croire qu'ilz conviendront bientôt à faire une très bonne et saincte élection, et qui sera tant à propos pour le bien des affaires du Roy, que son ennemy s'en trouvera très-empresché, autrement ledit sieur cardinal Farnèse, pour n'attédier ny perdre sa troupe, sera contrainct de prendre un autre party pour faire un pape duquel il se puisse fier pour son bien et de toute sa maison, et sera un personnage très-homme de bien et de bonne vie, et les Impériaux y courront. Je ne veux pas dire neantmoins qu'il doive estre agréable au Roy ny propre, parce que ceste nation est nostre ancienne ennemie. J'espère en la bonté divine qu'il luy plaira inspirer les cœurs des gens de bien, concorder messieurs les cardinaux du Roy avec ledit cardinal Farnèse. Je prie le Créateur, etc.

« De Rome, le 27 novembre 1549.

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« RAINCÉ. »

Lettre dudict Raincé au cardinal de Guyse sur le mesme sujet du conclave.

« Monseigneur, je vous escrivis le 19 du présent et adressé ma lettre à M. de Mirepoix à Boulogne, pour vous la présenter en passant, ou vous la faire tenir où vous serez. Hier, en congrégation, fut débattu de rechef sur l'affaire de Parme et furent en grande controverse. Le cardinal Theatin ny comparut, et semble que la résolution ayt esté que la lettre sera soubzericte pour envoyer au sieur Camille, et crois que le duc baillera caution de non aliéner ladite ville et de nouveau la recognoistre du Saint-Siège: au moins il fut ainsy offert de sa part. Les amys de partie adverse augmentent chacun jour. Le cardinal de Mantou arriva hier soir au logis de don Diego et les cardinaux Cibo et Doria sont attendus ce jourd'huy, et bien-tost celluy d'Auguste. Quant au Pacheco, on croit qu'il attend la volonté de l'Empereur. Je ne sçay sy je dois mettre de ce nombre le cardinal Salviati, qui aussy arriva

hier à disner, accompagné, comme on dit, jusques à Pentemote de deux ou trois cens Espagnols, ausquelz fut mandé qu'ilz ne passassent poinct plus avant, et ont pris leur chemin vers les terres des Colonnais. Hier soir arriva monseigneur le révérend de Lenoncourt, lequel s'en est allé trouver, ce matin, monseigneur le cardinal de Ferrare, et sont allé de compagnie à l'obsequé. Dieu nous fasse la grace que vous y pensiez bien tost arriver avec vostre compagnie, ainsy que les gens de bonne volonté le desirent; je dis ceux qui craignent et aiment Dieu, et le bien et repos de la tant travaillée chrestienté : je le dis, Monseigneur, parce que je prévois un grand désordre et combustion en ceste élection future, pour le nombre de ceux qui y prétendent; mais en peu d'heure *Dieu laboure*, et avec vostre ayde et optime fin du Roy, il aura pitié de nous. Je vous escravis il y a quelque temps que le cardinal de Tracy y avoit bonne part, mais la chance est du tout tournée : bien est vray que le feu pape luy portoit quelque affection et en faisoit assez bon jugement; mais en ces derniers jours il s'est totalement descouvert pour le cardinal de Sainte-Croix, pour le bien du Saint-Siège et de chrestienté, et encor pour la protection et stabilité de sa maison. Vous, Monseigneur, cognoissez l'homme, sans que je vous en die plus outre, et pour ce aussy qu'on me pourroit taxer d'affection, il m'a semblé vous en devoir tenir adverty, pour autant que lorsque vous arriverez icy, le temps sera sy court pour entrer dans le conclave, qu'on aura pas le loisir de vous parler. Il est vray, Monseigneur, qu'au temps des trois conclaves que je me suis icy trouvé pour le Roy, j'ay bien veu quelque fois que depuis l'entrée du conclave et qu'il estoit ferme, grande partie des cardinaux changeoient de propos et parloient un autre langage, ce qu'ilz n'eurent pas temps de faire au dernier conclave, sinon que les Impériaux voulurent faire les rétifs avec le cardinal Campegio; mais monseigneur le cardinal de Lorraine vostre oncle et le feu cardinal de Médicis ensemble leur tranchèrent la broche et les firent venir à jubé, ne pouvant faire autrement. J'espère en la bonté divine que vous vous y sçaurez sy bien gouverner avec vostre autorité et pouvoir, que le sieur cardinal Farnèse tiendra le lieu de feu le cardinal de Médicis avec vous; et à ce que j'en puis juger, selon mon ignorance : *Hinc pendet lex et propheta*. Je dis à vous bien entendre vous deux ensemble, et ne se fault pas arrester sur la primauté et bonne chère que ledit cardinal Farnèse monstre à celluy de Trente, car le tout se fait pour le mieux, et est bien entendu; et quant vous

serez au conclave, vous le trouverez ain croy que vous viendrez garny de toutes les vérités nécessaires à cet effet : ce que la mei et plus propre est qu'on luy tesmoigne le mort du pape n'a en rien diminué l'amour portoit à sa maison et l'estime qu'il en fa comme aussy l'affection qu'il avoit pour le gneur duc Horace, pourveu toutes fois qu'il veuille pas faire un pape qui soit son enne contre sa volonté, et c'est le verbe princip

« Je supplie le Créateur, Monseigneur, donner en santé, etc.

« A Rome, le 22 novembre 1549.

« RAINCÉ. »

Lettre du cardinal de Lorraine au duc d'Aumale, son frère.

« Monsieur mon frère, j'en'ay voulu faillir à partir de ceste ville de vous advertir comme suis arrivé avec grande peyne et travail, pouvant bien dire que jamais homme court poste n'endura tant de mal que j'ay enduré voyage, m'ayant esté impossible de cheval que sur le bout des piedz, appuyé des mains l'arson de la selle, dont je suis tellement menté, que je n'ay ny bras ny jambes qui ne sentent. Et m'estoit bien besoing de trouver l'ou où je me metz demain, espérant d'y prandre peu de repos pour poursuivre mon voyage plus grande dilligence qu'il me sera possible lequel j'espère heureusement parfaire; et suis pas en sy grand doubte que j'estois : car mon chemin j'ay rencontré un courrier de sieur, le duc de Ferrare qui m'a apporté mon conduit de l'Empereur et du duc de Savoy gné de leurs mains et cacheté de leurs cac avec mandement exprès à leurs sujets de fournir, passant par leurs terres, chevaux et tres choses nécessaires; qui m'a mis hors de grande peyne; car sy je me trouve mal s'mer, ou que j'aye vent contraire, je pourray remment prandre terre par le moyen desdits conduitz qu'il a pleu à mon dit seigneur le demander pour moy : en quoy il a apperte démontré l'affection qu'il a à la nation fran et la bonne amitié qu'il me porte en partic J'en escrivi présentement au Roy; et pour ce je m'assure que vous verrez le tout, je ne feray plus long discours, priant Dieu vous ner, etc. Vostre humble frère entièrement

« CARDINAL DE GUISE

De Lyon, ce 22 jour de novembre 1549.

Et au dos : *A monsieur mon frère, mon le duc d'Aumale.*

Autre lettre du cardinal de Lorraine s'en allant à Rome, audit duc d'Aumale son neveu.

« Monsieur mon neveu, ayant entendu la volonté du Roy, je m'en vais avec la plus grande diligence qu'il me sera possible. Monsieur de Guyse mon frère et madame de Guyse me sont venus trouver en la rencontre, que j'ay esté bien aise de veoir et d'embrasser avant que partir, et ne feray séjour en ce lieu qu'aujourd'huy et demain, et pour fin des présentes, je vous prie, monsieur mon neveu, m'entretenir tousjours en la bonne grace du Roy; lequel je vous prie aussy assurer, et je ne vous feray pas menteur, je vous le prometz; quoy qu'il advienne qu'il n'aura jamais plus affectionné serviteur que moy, espérant lui donner à cognoistre par bons effets avant que je meure. Vostre bon oncle et vray amy,

« J. CARDINAL DE LORRAINE.

« A Nancy, ce 24 jour de novembre 1549 ».

Estandos : A monsieur mon neveu, monsieur le duc d'Aumale.

Une autre lettre du 6 décembre.

« Sire, dès lors que je receu celles qu'il vous a plu me faire escrire, du 25 de ce mois, je fis demander audience à l'Empereur, pour luy confirmer les propos passez entre Vostre Majesté et son ambassadeur, et du désir qu'aviez de vous comporter en ceste amitié en vous faisant entendre overtement puis qu'il veut faire le semblable, et de luy tenir tout ce que vous luy avez fait dire; dont les effectz en feront tousjours la preuve. Sur quoy M. d'Arras me pria de différer jusques à ce qu'ilz eussent eu lettres de leur ambassadeur, qui arriveroit le lendemain. Depuis est entrevenue ceste feste qui a esté célébrée en toute solennité. A ceste cause on a voulu entremesler autres affaires, par ce mesme que l'Empereur ne se trouve pas bien, qui scayt desjà ce que j'ay à luy dire; lequel quant j'auray veu je ne manqueray de vous faire entendre ce qu'il m'aura dict.

« Le trésorier d'Angleterre, mylord Vardon, qui avoit son congé, est party aussy peu content et satisfait qu'il en avoit d'occasion, n'ayant rien obtenu, comme tout le monde dit, de ce qu'il avoit mis en avant. Il s'en alla d'icy à Anvers pour recouvrer quelques corceletz et munitions qu'il prétend tirer en cachette de ce pays, et de là a pris son chemin vers Gravelynes et Calays, pour passer en Angleterre, là où il trouvera tousjours quelque nouveau mesnage, et mesmement vers Douvre, où il y a son principal bien; car fustens de ceux qui viennent de delà, qu'ilz ont sy bien pillé les villes de Cantorbery et de Ro-

cestre, qu'ilz n'y ont laissé que les murailles, de sorte que le peuple crie, maudissant l'obstination de leurs gouverneurs à vouloir tenir Boulogne, comme estant cause de tous les malheurs qui leur sont obvenus, et demandent la paix sy hautement, qu'on estime que, sans miracle de Dieu, ceste grande crierie ne pourra prandre fin sans engendrer une nouvelle sédition; d'ailleurs ilz sont sy courtz de finances et leurs marchandz d'Anvers sy destituez de crédit, qu'il semble toutes choses avoir conspiré à leur entière ruine, s'ilz ne s'avisent d'heure à vous rendre Boulogne. Toutes fois, ilz montrent avoir volonté de donner le plustost qu'ilz pourront une bataille, sans attendre le renouveau, pour le moins ilz en font le semblant, en faisant passer tous les jours gens vers la mer; ilz ont aussy recouvré quelque nombre d'Italiens qui ont passé par ces Pays-Bas et passent encor tous les jours à petites troupes, entre les quels on a veu un comte Palavicin, un autre dict Angelo Mariano Crémonois, et quelques autres de la famille des Trivulces; et peuvent estre ceux qui ont passé cent ou six vingt chevaux en tout. Quant aux gens de ce pays, l'on ne s'apperçoit point qu'ilz se remuent pour la sévérité que l'Empereur tient à quelques Espagnols qui s'estoient desrobez pour aller par delà, et qui ont esté ramenez de la frontière, ausquelz il ne veut faire autre grâce synon qu'on leur coupe le devant des pieds, et menez en gallère pour toute leur vie, et ce nonobstant les prières du prince son filz, pour les sauver. Toutes fois, ilz n'ont encore esté exécutez, encore que la sentence en ayt esté prononcée. Au demeurant, Sire, les ambassadeurs des villes maritimes qui sont icy pour la réconciliation de Breme, n'avoient esté oüys jusques au jour d'hier, et disent n'avoir eu autre réponse de l'Empereur, sinon qu'il leur feroit bientôt entendre son intention, sans qu'il leur ayt touché aucune chose de la religion; aussy bien n'ont-ils charge que de parler de la rébellion des guerres passées; mais il est vraysemblable, Sire, que pour le moins on leur parlera de l'interim. En quoy ils n'ont aucun pouvoir de respondre chose qui doive estre agréable au dit seigneur.

« Je ne puis obmestre, Sire, que le duc Maurice s'estant apperçu que ses subietz murmuroient contre luy, comme présumans qu'il voulsist faire recevoir le dit interim, il a esté contraint, par lettres patentes, faire publier un escrit que j'ay veu, par lequel il se purge de ceste suspicion, disant qu'il ne veut rien innover de ce qui est introduit en la religion de ses églises; prians ses subietz de cesser de le soubçonner pour ce regard: par où on infère que l'Empereur

ne se doit plus attendre qu'aux quartiers de Saxe il puisse faire de son interim comme es villes qui sont sur le Rheim; lesquelles toutes fois n'ont encor fait chose qui soit selon son intention; par où on juge qu'il est plus que nécessaire de venir à la détermination du concile comme au dernier remède.

« Sire, je supplie le Créateur, etc. » De Bruxelles, le dernier jour de novembre 1549. »

« Sire, pour autant qu'en cloant, hier au soir, ce paquet, une dame des plus prochaines qu'ayt la royne Léonore, dit qu'elle sçavoit de bon lieu que l'Empereur, soubz couleur de différer son partement jusques à jeudy, cinquiesme jour de ce mois, avoit proposé de demeurer encor huit ou dix jours en ceste ville, à cause qu'il appréhendoit la goutte, dont il avoit desja quelque sentiment, j'ay retardé ce paquet jusques à ce jourd'huy pour m'en enquérir plus avant, ne pouvant bonnement croire cela, veu l'assurance que monsieur d'Arras m'avoit fait de son partement et aussy du mareschal des logis. Le payement de la maison de l'Empereur et autres apparences, jusques aux chariotz qu'on prend dans les villages pour le gros bagage, et que tous les agentz de villes ayant esté réunis à Spire, avoient desjà gagnés les devantz. »

La suivante n'est pas moins importante pour ce qu'elle contient :

« Sire, ceux qui pensoient que l'Empereur, ayant peu de volonté d'aller sy tost en Allemagne, avoit pris excuse de différer son partement, sur son indisposition, cognoissent maintenant que la nécessité le contrainct de demeurer; car la goutte l'a saisi aux jointures des mains et des piedz, sy estroitement, qu'il ne se peut bouger. Il avoit néanmoins sy avant déclaré sa volonté d'aller en Allemagne, qu'il n'y avoit homme qui s'ozast présenter pour luy contredire, s'estant sy bien apresté et par son commandement ceux de sa suite, qu'il ne restoit plus qu'à monter à cheval, et à présent on a fait dire que chacun eust à temporiser jusques à la feste des roy, sans toutes fois se desfaire de montures.

« Je ne puis obmettre, Sire, que le roy des Romains, qui se devoit trouver incontinent après Noël à Spire, a rescrit depuis peu qu'il estoit contrainct de séjourner encor vingt jours en Possidonie, où il a assemblé les Estats de Hongrie pour sçavoir sy le pays accordera les propositions de l'évesque Varadin, tuteur de l'héritier du defunct roy Jean de Vayvode; lequel voyant la longueur du voyage du Grand Seigneur, où on dit que les choses luy succèdent peu heureuse-

ment, voudroit de bonne heure composer ses affaires avec le dit Roy, en sorte qu'il peut vivre sans crainte d'estre envahy. Laquelle considération pourroit bien avoir meu l'Empereur de remettre son partement après les roys, joint que ledit seigneur s'en allant en Allemagne, pour les affaires de la religion, comme il dit, il n'y pourra beaucoup avancer sans sçavoir premièrement qui sera pape.

« Sire, les Anglois ont icy publié d'avoir renforcé Boulongne de gens et de vivre pour s'y maintenir long temps, par le moyen de quarante ou cinquante navires qu'ilz y ont fait entrer, qu'ilz ne doutent plus, à ce qu'ilz disent,.... la force de tout le monde; ilz ne laissent pas de faire passer des Italiens de ces costez là mesme, comme j'ay appris, par vostre royaume et rapportent icy des nouvelles de vostre cour sy véritable, et de ce qu'ilz ont veu en vostre propre chambre, qu'il fault assurément qu'ilz y aient eu belle entrée. A quoy il seroit bon, Sire, de remédier et de les y laisser hanter sy privément sans bon adveu. On en voit sy peu par deça, qu'il semble que l'Empereur n'ayt rien en Italie, d'autant qu'ilz cognoissent bien qu'on les y observe de sy court, que sans rendre raison de ce qu'ilz y font, ils n'y pourroient estre les bien venus. Au demeurant, Sire, j'ay sçeu la vérité de ce que les ditz Anglois ont ordonné touchant leur religion, qui est, qu'ayans entendu comme la plus part du monde voyans que le protestant estoit pris, disoit que c'estoit à cause qu'il avoit innové en la religion, les gouverneurs ont fait publier par desclaration autentique, qu'on ne l'avoit pas mis là pour ce fait ains pour plusieurs autres causes de son administration; et quant à la religion, qu'on eust à en tenir ce qui en avoit esté ordonné, jusques à ce que, par le parlement, il fût avisé s'il y avoit chose qui fust digne d'estre adjoustée ou diminuée à leurs décrets précédents, et toutes fois on estime, Sire, qu'ils ne sont pour faire mieux; car outre qu'ilz ont rappelé en leur conseil l'archevesque de Cantorbéry, qu'ilz en avoient chassé comme adhérent au protecteur, et lequel estoit principal moteur de ce nouveau mesnage, ilz carressent et donnent autorité, plus qu'ilz n'avoient encor fait, à ces docteurs venus d'Allemagne et d'Italie, comme Buccere et frère Bernardin, qui sont des plus violents qui ayent esté de ce temps à escrire contre la messe; joint que tant plus ils changeront en la ditte religion, et tant plus ils accroistront la confusion et donneront sujet au peuple de tumultuer. J'ay aussy entendu, par gens qui viennent d'Angleterre, ce qui a esté aussy confirmé par lettres de l'ambassadeur,

que l'Empereur y tient que la crierie du peuple recommençoit sur le faict des parcs que les grandz vouilloient entretenir obstinément, ce qui causoit la cherté des vivres. Le nonce du pape adjoute à ces nouvelles, que deux personnages du pays de Cornuailles sont venus pour le prier de persuader au cardinal Pol de retourner au pays, luy promettant de la part des dits de Cornuaille et de Galles, que chacun prandroit les armes pour le faire roy, et luy feroient espouser madame Marie, princesse catholique, par où, sans grande difficulté, il viendrait à bout de ses ennemis, et restituerait l'usage de la messe qu'ilz ont ostée; car il est sans doute, Sire, qu'on a estimé tousjours la maison de Pol des plus prochaines de la couronne d'Angleterre, dont mal en prit à tous ceux que le feu roy Henry en trouva par delà, lesquels il fit tous mourir jusques à la mère du dit cardinal, qui estoit aagée de 90 ans et davantage. Le peuple a esté tousjours plus enclin à madame Marie du temps que l'Angleterre estoit obéissante à l'Eglise, que à autres enfans de leur deffunct roy, pour estre nez des femmes suspectes ou bien qu'elles ne furent jamais couronnées, comme la mère du Roy d'à présent.

Lettre de Monsieur d'Urfey, ambassadeur de France à Rome, où il advertit le Roy de l'entrée des cardinaux au conclave, de ce qu'il a faict et est à faire promptement pour le service de Sa Majesté; copie de laquelle lettre, comme des autres, fut envoyée au duc d'Aumale.

• Sire, pour vous donner ample advis du succez de ce conclave, messieurs les cardinaux y entrèrent, vendredy 29 du mois passé, en délibération de sur l'heure faire un pape, comme fut fait de dernier; toutes fois, j'ay pourveu aux choses avec dilligence trop longues à escrire, de sorte que je les ay faict temporiser jusques aujourd'hui mercredy 4 de ce mois, lequel jour, de grand matin, ay esté adverty que le cardinal d'Angleterre avoit toute la part Farnèze, et certains autres, jusques au nombre de vingt deux voix, de vingt huit qu'il fault pour estre pape.

• Outre ce, j'ay sceu qu'ilz dilligenteroient à faire ceste election, et que ceux de vostre part estoient trop foibles pour y résister, attendu que ni n'est venu de messieurs vos cardinaux françois, et n'avez icy que les trois accoustumez, Meudon, Armagnac et Lenoncourt, mais m'ont adverty que sy je n'usois de quelstegne, les choses s'en alloient despeser l'heure, je suis allé à la porte du conclave et parlant au maistre des cérémonies qui

est au dedans, je luy ay dit pour faire entendre à messieurs les cardinaux, que j'avois nouvelles que ceux de France estoient embarquez à Marseille, avoient couru fortune jusques à l'isle de Corségne, duquel lieu ilz avoient hazardé un brigantin, pour me donner advis qu'ilz ont esté arrestez au dit Corségne, en partie par le mauvais temps et en partie de ceux du pays, pour scavoir quelz gens ilz estoient et où ilz alloient; mais qu'ilz espéroient estre icy à la fin de ceste semaine, et pour cela je priois affectueusement messieurs du conclave n'avancer ceste election jusques au dict temps; et qu'au cas qu'ilz me voulussent dénier ceste juste demande et frustrer vos cardinaux de leurs voix, je protestois de vostre part, selon le pouvoir que m'en aviez donné, de nullité de tout ce qu'ilz feroient et de non approuver leur election. Et pour ce en ay appellé à tesmoins quatre évesques, estant à la garde du dict conclave. Le maistre des cérémonies m'a faict responce qu'il l'alloit faire entendre à messieurs les cardinaux députez, qui sont six; ce qu'il a faict; et m'est venu faire responce de leur part qu'iceux en parleroient à tout le conclave, et qu'après ilz me feroient entendre leur volonté. Ce qu'attendant je vous diray, Sire, que je n'ay aucune nouvelle de vos dits cardinaux depuis l'arrivée du Boiteux, qui les laissa à Moulius; lequel me dist qu'ilz avoient délibéré de venir par mer; depuis, le temps a esté ay contraire, qu'ilz n'ont peu venir ny aucunement m'advertir de leur voyage, qui me met en la payne que Vostre Majesté peut croire. Et ce qui m'a faict user de la protestation susdite ont esté deux occasions: l'une que j'estois adverty que le cardinal Farnèze avoit recherché le cardinal d'Angleterre pour le faire pape, pour une sûreté qu'il avoit de luy, en cas qu'il le fût, de rendre Parme à son frère Octavio, usant en cela de son scrupule accoustumé, approuvant le dict duc Octavio pour héritier et vray successeur de Parme, attendu que l'Eglise en avoit pris récompense du duché de Camerin; le dict Farnèze a choisy celluy-là pour celuy qui luy a semblé le plus simple, et à qui plus aysément il persuaderoit sa volonté; et au desfault de luy met en avant Sfondiat. Voilà l'une des raisons qui m'ont faict protester; et l'autre, qui est la principale, c'est que vostre plaisir a esté de me le commander et depuis escrire par le dict Boiteux que j'eusse à le faire en cas qu'on ne vouldist attendre messieurs vos cardinaux, attendu qu'ilz estoient partys de France. Et me semble, en cela, avoir suivy vostre intention, suivant les occasions qui se présentent, et ne puis, Sire, penser ce qui a donné ceste volonté à Farnèze,

sinon la cause que je vous ay escrit par Hérout, touchant Salviati, de la quelle j'avois donné ample advis à monsieur le cardinal de Ferrare, combien que je croye qu'il s'en sera acquitté sagement. Au surplus, Sire, vous avez esté adverty, par ma lettre du 13 du mois passé, comme par le moyen de vos ministres, la force de Rome avoit esté mise entre les mains du duc Horatio, qui depuis a appelé Alexandre Vitelle et plusieurs autres ausy bons Impériaux pour ses lieutenantz, de sorte que, pour ceste heure, je ne pense pas qu'il commande chose contre l'Empereur, s'il s'y faisoit icy quelque entreprise, ce qui a tousjours esté à craindre. Que sy messieurs vos cardinaux François fussent arrivez, il eût peu craindre d'estre le plus folble en conclave et eût voulu se fortifier dehors; mais voyant qu'ilz ne sont pas venus, il estime sa part au dict conclave la plus forte, estant jusques icy unye à celle de Farnèze; tant y a que sy ma protestation a eu lieu et que j'aye arrêté ceste première furie, j'espère, avec l'ayde de Dieu, de désunir ceste assemblée. Et pour ce qu'il me semble, Sire, que la protestation que j'avois faicte à la personne du maistre des cérémonies n'estoit pas assez autentique à mon gré, deux heures après, je suis retourné, et ay faict en sorte que les six cardinaux députez sont venus parler à moy à la porte, assçavoir : Trany, Carpy, Lacoyve, Saint-Flour, Farnèze et Ferrare; en la présence desquelz j'ay encore faict entendre la prompte arrivée de mes ditz sieurs vos cardinaux et ay prié tout le collège de les attendre pour toute ceste semaine, et en desfault qu'ilz ne le voulsissent faire, je protestois de par vous de nullité de tout ce qu'ilz feroient. Ilz ont voulu veoir mon pouvoir, je l'ay mis entre les mains de Trany et m'ont dict qu'ilz le communiqueroient à tout le conclave, ensemble, ce que je leur avois dict, et qu'après ilz me feroient response. Ce que je crois qu'ilz feront, parce qu'ilz veulent faire le dit d'Angleterre pape; lequel, comme j'ay entendu en escrivant la présente, est augmenté de trois voix, qui sont vingt cinq, ne luy en restant plus qu'autres trois pour les vingt huit qui sont nécessaires. Toutes fois mes protestations et stratagèmes sont cause que la chose ne soit sy tost résolue, vous asseurant, Sire, que je n'ay oublié en ce faict toutes les feintes et cautelles qui se peuvent apprendre en ce pays, dont je me suis aydé au lieu de la force, qui, pour ceste heure, n'est pour moy; tant y a que mes diligences n'ont esté sy vaines que je n'aye faict différer la ditte élection six jours entiers, attendu que ce jourd'huy est le huitiesme qu'ilz sont en conclave et en délibération de faire un pape le deuxiesme jour, lequel encor n'est

conclu; et feray tousjours le mieux que, ray pour différer. Ce qu'à l'advenir me s' difficult, parce qu'on m'a faict response sous ma parolle, on avoit attendu messieurs cardinaux françois vingt neuf jours après du pape, et qu'il n'est plus possible de d et quant à la proteste que j'ay faicte, q estiez prince de nom et d'effet chrestien vous aviez tousjours acceptable ce qui avec fondement et raison, et que leur sera tant sincère et juste, que vous, com principal filz de l'Eglise, ny prince de la chr n'aura occasion de s'en doulour. Sire, t propos montrent que le conclave ne p attendre; je ne laisseray toutes fois pour suivre ma pointe, par le moyen que j'ay d'entendre tous les jours seurement ce fait au conclave, et supplie très huml Vostre Majesté s'asseurer qu'il ne tiendr diligences que je ne vous fasse quelque l vice. Sire, en achevant ceste présente, l est arrivé qui m'a apporté les lettres qu'il pleu m'escire, lesquelles contiennent er de deux articles, l'un de ne m'avancer i les pieds du pape, s'il est autre que je le avant avoir sceu vostre intention, ce trouve très raisonnable; et je suis de ce nion que moins vous chercherez les p plus tost vous les trouverez; car je ne pu prandre que vostre ayde ne leur soit plus saire que la leur à vous; et quant à l'aut cle de la créance de Lagarde concernant l où il a passé en venant icy, je vous en de ample advis par ma première despesche. dant, je prie Dieu, etc.

« De Rome, ce septiesme jour de dé 1549.

« Les dix-huit cardinaux qui sont band tre le cardinal d'Angleterre, sont : Trar viati, Théatin, Vérulam, Burgos, Leno. Meudon, Armagnac, Moion, Cibo, Ri Pizan, Gaddi, Mantou, Ferrare, Saint-Crispo et Vibin. »

*Lettres du sieur du Thiers au duc d'Aum
10 décembre, touchant ledit conclave*

« Monseigneur, tout présentement nous rivé un courrier venant de Rome, avec quet pour vous, que je vous envoie. Et que toute la despesche est en chiffre, qui r roit estre deschiffée d'un bon jour, je puis mander ce qu'elle contient, sinon choses sont en très grand silence à Rome la mort du pape : et soubz les forces de en la conduite de deux chevaliers de l'oi Roy. Les Impériaux briguent pour Carp

viati et Burgos; nous faisons ce que nous pouvons de nostre costé, et ne s'estoit jamais tant déclaré bon françois le cardinal Farnèze qu'il fit, le 28 de ce mois, venant trouver monsieur d'Urfe, auquel il asseura de se ranger de la part du Roy avec seize voix qu'il a toutes à sa dévotion, qu'est la plus grande partie du collège. Messeigneurs les cardinaux de Guyse, de Vendosme, Du Belley et Chastillon estoient arrivez à Civita Vecchia, le dernier jour du mois passé; ils seront assez à temps au conclave. Les autres plus pezaus les suivront de bien près, qu'est tout ce que vous saurois dire, sinon l'extreme mal de gouttes qui est venu assaillir l'Empereur; lequel est réduit au mesme estat qu'il estoit l'année passée, comme nous a redoublé l'ambassadeur Marillac.

Je prie à Dieu, monseigneur, etc.

De Paris le 10 décembre 1549.

Vostre très-humble et très-obéissant serviteur,

DU THIERS.

Et au dos : *A monseigneur, monseigneur le duc d'Aumale, pair de France.*

Ceste lettre fut envoyée au duc d'Aumale, en Picardie, avec les ordres du Roy que Sa Majesté luy avoit faict donner par escrit et signez de sa main pour faire toutes les choses qui estoient nécessaires pour son service en ceste province, et particulièrement pour le siège de Boulogne.

Mémoire à monseigneur le duc d'Aumale des choses que le Roy luy a ordonné faire au pays de Boulonois, où il l'envoye présentement.

ET PREMIÈREMENT :

Estant monsieur le duc d'Aumale arrivé au dict pays, verra toutes les forces que le dit seigneur y a es environs de Boulogne, tant lansquenetz que gens de pied françois, et les lieux où ilz sont logez et départis; et s'il voit qu'il y en ayt de plus propres commodés et avantageux pour incommoder davantage la dicte ville de Boulogne, et empescher de plus en plus le peu de commodité qu'elle peut avoir du dehors, aussy pour faire teste à l'ennemy s'il se mettoit en campagne pour venir secourir la dicte ville, mon dit seigneur le duc d'Aumale fera desloger les ditz lansquenetz et gens de pied pour les y loger, avec tout l'avantage qui se pourra. Et pour ce qu'il y a long temps que le Roy a pourveu pour faire maisonner les gallères qu'il veut estre mises à fondz au port de Boulogne, pour estre le moyen principale que l'ennemy ayt de secourir et envahir la dicte ville, mon dit sieur d'Aumale verra en quel estat sont les gallères. Et sy elles sont prestes, ainsy que le sieur de Villegagnon l'a faict sçavoir, il advisera les moyens d'en faire promptement l'exécution; pour lequel effet le lieutenant du vicomte de Dieppe a mandé avoir envoyé les trois batteaux dont luy avoit esté escrit.

tement l'exécution; pour lequel effet le lieutenant du vicomte de Dieppe a mandé avoir envoyé les trois batteaux dont luy avoit esté écrit.

« Et affin que mon dit seigneur d'Aumale entende plus particulièrement quelles forces de gendarmerie il y a en Picardie, il luy est donné un mémoire des compagnies qui ont esté ordonnées pour y tenir garnison, et des quelles le Roy a ordonné estre faict monstre, le douziesme du mois de janvier prochain; et néantmoins affin d'avoir plus de forces prestes, a commandé que les compagnies de monseigneur le Daulphin, de monsieur de La Rochepot, du mareschal de Biez, et des sieurs de Créquy et Langey, fassent monstre, le 12 de ce mois; auquel jour il les fera payer comme toutes les autres compagnies, à raison de quatre cent livres par an, qui est cent livres par quartier. En quoy faisant, le dit seigneur entend qu'ilz vivent sans prandre aucune contribution, ny faire autre foule ny exaction sur le pauvre peuple, mais acheptent ce qu'il leur faudra au marché de gré à gré; des quelles cinq compagnies monsieur d'Aumale s'aydera et les approchera et départira aux lieux et ainsy qu'il trouvera bon, et s'il est besoing les renforcer davantage fera approcher tel nombre de compagnie qu'il verra nécessaire.

« Départira les chevaux légers que le dict seigneur a au dict pays, aux lieux les plus importants pour en tirer le service tel que mérite le bon traitement que le Roi leur faict, leur ayant augmenté leur solde jusques à cinquante livres par quartier, dont mesme il leur faut faire advance.

« Advisera mon dit sieur d'Aumale, avec messieurs de La Rochepot et de Chastillon et autres cappitaines et gens de bien qui sont par delà, tous les moyens que pourront servir pour offencer et endommager l'ennemy et retenir en seureté les fortz que le dit seigneur a au dit pays.

« Et affin que sy la nécessité des affaires requéroit faire levée de plus grandes forces que celles que le dit seigneur a de présent au dit pays, on en soit promptement secouru, le dit seigneur mande aux cappitaines des légionnaires du pays de Picardie et Normandie, contenus au mémoire qui en est semblablement donné à mon dit sieur le duc d'Aumale, qu'ils s'asseurent de leurs gens jusques au nombre de quatre mil hommes, affin de les mettre sus, sy tost qu'on leur fera sçavoir. Tellement que sy mon dit sieur d'Aumale voit qu'il soit besoing de faire lever, leur fera sçavoir pour y satisfaire incontinent.

« Verra en quel estat sont les fortz du dit pays de Boulonois, quelz vivres il y a en chacun d'eux, et signamment dedans Ambleteuil, quelle dilligence faict Montpelle pour y en faire mener, quelles réparations ont esté faictes es

dicts fortz, depuis le partement du Roy du dit pays jusques à présent, et semblablement en quel estat est la basse ville d'Ardies, affin que le Roy, ayant ouy le rapport que luy en sera faict, il y fasse pourvoir.

« Sçaura de Salude quel ordre il a donné pour faire l'amas et provision de vivres qu'il est tenu fournir par son marche, tant pour la nourriture et entretènement des forces du Roy, que pour l'envitailllement des places dont il a la charge, et lui fera entendre combien il est nécessaire qu'il y satisfasse, et le dommage qui s'en pourroit en suivre aux affaires du Roy, s'il y trouvoit faulte ou retardement.

« Passant par les villes de Picardie, sçaura particulièrement des maires et eschevins d'icelles quelle quantité de farines et vins ilz pourront fournir pour la nourriture du camp que le Roy mettra aus en Boulinois, l'esté prochain, et jusques à quelz lieux ils pourront faire conduire leurs munitions.

« Et pour ce que le dit seigneur a cydevant escrit au mayeur et eschevins de la ville d'Amiens, de faire mettre en farine jusques à cent muidz de bled, et à ceux d'Abeville cinquante, pour le secours de ses fortz de Boulinois, mon dit sieur d'Aumale passant par les dites villes, sçaura d'eux quelle diligence ilz y ont faicte, quelle quantité des dites farines ils ont ja fourny et livré, èz mains de qui, et ce qu'il en reste à fournir pour y satisfaire incontinent. Et généralement advisera le dit duc d'Aumale sur toutes choses qu'il cognoistra concerner le bien et advantage du service du Roy et la seureté de ses places et de ses forces qu'il a par delà, selon l'entière et parfaite science que le dit seigneur a en luy.

« Davantage, fera venir par devers luy La Fontaine pour entendre de luy ce qu'il a faict en l'exécution de la comission qui luy a esté baillée pour le faict des vivres, et ordonnera aux munitionnaires des places qu'ilz gardent l'ordre à fournir et tenir plains leurs magasins ainsy qu'ilz ont promis au Roy.

« Faict à Saint-Germain-en-Laye, le dixiesme jour de décembre l'an 1549.

« Sy mon dict sieur d'Aumale a quelque moyen de retirer des Italiens et autres estrangers qui sont dedans Boulogne, il le fera, et en retirera au service du Roy le plus qu'il pourra.

« Signé, HENRY, et plus bas, BOURDIN. »

Le duc d'Aumale partit de la cour avec les ordres cy-dessus, et s'estant rendu en peu d'heures au camp devant Boulogne, et ayant veu la disposition du siège et du logement des troupes du

Roy, y remarqua certaines choses à faire, sur les quelles, néanmoins, il voulut avoir l'avis des principaux capitaines de l'armée et le faire porter au Roy pour y ordonner. Voicy la résolution qui fut signée de tous ceux de l'assemblée:

« Les cappitaines cy-dessoubz signez sont d'avis que le comte Rhingrave avec les bandes doit encor demeurer au camp du collonel Ludovic, leurs troupes tousjours ensemblé, jusques à ce qu'on voye quelz autres préparatifs les ennemis feront, ou que le Roy ayt déclaré son vouloir et intention sur ce que le sieur d'Estrées luy fera entendre de la commodité du dit camp, auquel toutes fois ilz ne sont d'avis qu'ilz demeurent davantage, s'il ne plaist au dit seigneur déclarer sy son intention est de voulloir faire ses forces sy gaillardes que sy les ennemis marchent on les puisse combattre avec l'avantage que peuvent prendre gens de guerre; et là où il ne voudroit mettre autres forces que celles des dits lansquenets, semble aus dits cappitaines avoir veu un logement en la montagne près le Mont-Lambert qui leur sera avantageux, ainsy que le dit sieur d'Estrée luy déclarera plus amplement par le menu; et en attendant sa responce, on fera devoir de mettre, dedans Ambleteuil, le plus de vivres que se pourront recouvrir avec les mulets et chevaux qui sont icy.

« Faict au fort de Boulogne, le mercredi unziesme jour de décembre 1549.

« Signé, FRANÇOIS DE LORRAINE, CLAUDE DE LORRAINE, PHILIPPE RHINGRAF, COULLIGNY, CRÉQUY, F. DE COULLIGNY, SENARPONT, ROUAULT, MARTIN DU BELLEY, D'ESTRÉES, SIPHERRE, RUBODANGES, DE BROLLY, PRELONG. »

L'unziesme décembre, M. d'Urfey continue à donner avis au Roy de ce qui se passe au conclave, dont coppie est envoyée au duc d'Aumale.

« Sire, vous entendrez par la créance que j'ay commandé à Boucher vous dire, l'occasion qui m'a faict le vous envoyer, et espère que Vostre Majesté la trouvera de bonne importance, et que la chose venant à effect, ce sera le bien de vostre service et pour cela ne se doit escrire. J'en laisseray le propos pour vous dire, Sire, que depuis la despesche que je vous ay faicte du sixiesme jour de ce mois, messieurs vos cardinaux françois ordinaires, ensemble ceux qui tiennent vostre party, ont tellement combattu, avec l'ayde que je leur ay faict par le dehors, que par la grace de nostre seigneur on a empesché l'élection du pape jusques aujourd'huy, qui est le douziesme jour qu'ilz sont au conclave; qui est une chose, Sire, sy merveilleuse d'avoir

tant résisté, que l'on n'en doit donner louange qu'à Dieu seul : car il estoit quasy incroyable que nous le peussions faire, veu la force de nos parties, malgré lesquelles j'espère que messeigneurs vos cardinaux françois seront attendus : car j'ay moyen de sçavoir du conclave ce qui s'y fait, et d'y faire entendre ce que je veux, dont je me suis grandement prévalu, car j'ay usé de toutes les feintes que furent oncques en Espagne, et sy diverses que quand ilz en avoient descouvert une j'en trouvois une autre, et en ceste manière on a temporisé jusques icy, vous advertissant, Sire, que le cardinal d'Angleterre n'est pas en sy grand prédicament qu'il a esté cy-devant, car il a diminué de trois voix. Les Impériaux présentent maintiennent Burgos, lequel en dix-sept. Aucuns ont mis en avant le cardinal de Sainte-Croix, et ne s'est trouvé difficulté en luy, sinon qu'il estoit trop homme de bien pour estre pape, et ausy que dom Diego a déclaré que l'Empereur approuveroit celluy de la compagnie que l'on voudroit faire pape, excepté Sainte-Croix ; parce qu'il s'estoit tousjours déclaré son ennemy : ce qui me faict croire qu'à grande peyne il pourra parvenir à la papauté. Quant à moy, je l'ay pratiqué quatre ans tant à Trente, Boulogne, qu'icy, mais je n'ay jamais veu à mon gré un plus sage prélat, ny plus enclin à son devoir, et crois que s'il estoit pape, Dieu l'y auroit appelé pour le bien universel de la chrestienté. Toutes fois, on dit que d'un bon moine on peut faire un mauvais abbé, et que semblablement on pourroit doubter que Sa Sainteté ne le fist changer. Au surplus, Sire, on n'a encor mis en jeu ceux que Vostre Majesté prétend : car, jusques icy, nous n'avons faict que réparer, n'ayant eu le pouvoir d'assaillir ; mais sy messieurs voz cardinaux peuvent arriver, nous aurons voix en chappitre comme les autres, et supplie très humblement Vostre Majesté s'assurer qu'il ne tiendra à toutes les dilligences que les hommes puissent faire que vous ne soyez bien servy, et ne veux oublier le devoir qu'a faict M. le cardinal de Ferrare et vos trois cardinaux françois : car ilz ont combatu sy vivement, que tout Rome s'en esbahit. Il y a eu deux cardinaux Italiens, qui, entre les autres, ont faict tant de déclarations pour vous que je ne le dois céler : c'est Sermonette et Crispers ; ces deux ont levé le masque et jetté toute crainte en arrière, et ont, disent-ils, faict ce qu'un homme pouvoit faire, et particulièrement le cardinal Crispers, qui, avec audace et grandeur, en plain conclave, a remonstré à Farnéze ses fautes sy rudement, que devant tous il luy a faict changer de couleur ; et se souvient encor de son pre-

mier mestier de soldat qu'il a faict autre fois très vaillant, et parle encor plus en homme de guerre qu'en homme d'église : car quand quelque cardinal luy promet quelque chose, il luy dit : « Monsieur le révérendissime, pensez à ce que vous me dittes, car sy j'y trouve fault, je vous nommeray meschant et menteur en la meilleure compagnie que je vous trouveray. » Voilà le stile de ce bon prélat et dont il use maintenant pour vostre service au conclave ; et outre ce, il a très bon jugement, et vous assure, Sire, qu'il y est bien aymé et estimé de tous ses campagnons, desquelz il est le plus pauvre ; et me semble que quand vostre plaisir sera luy faire quelque bien, qu'il acquerra icy un serviteur fidelle et ausy affectionné que nul autre de sa nation ; et que cependant il sera à propos que vostre plaisir soit luy en escrire et au dict Sermonette une lettre de contentement. Voilà, Sire, l'estat du conclave jusques à maintenant.

« Reste à vous dire que tous les jours les Coulonnols et Impériaux, qui sont en ceste ville, se fortifient de gens, de sorte qu'à la fille ils y entrent pour eux, et y entra mesme hier, tout d'un coup, quatre cens Espagnols envoyez par le vice roy de Naples, dont j'ay adverty par plusieurs fois le duc Horace, et qu'il estoit en chemin de recevoir la plus roide honte qu'il receut jamais : car s'il laisse grossir ceste masse, ilz luy rompront la teste ; mais je ne trouve response en luy dont je me puisse prévaloir, car Alexandre Vitelle et Julles Ursin avec leurs adhérans, le tiennent attaché, de sorte qu'il ne peut rien conclure sans eux : qu'est tout ce qui se présente, Sire, digne de vous escrire, etc.

« De Rome, l'unzième jour de décembre 1549. »

« Sire, depuis ma lettre escrite, j'ay eu nouvelle que messieurs les cardinaux de Vendosme, Guyse, Chastillon et Du Belley ont pour le certain pris port à Livourne et sont en bonne santé, et espère, Dieu aydant, qu'ilz pourront arriver demain au soir icy ou vendredy au plus tard. Je vous laisse penser, Sire, quel repos ceste nouvelle m'apporte. car j'ay esté en bien grande peyne et doute de leur perte, à quoy Nostre Seigneur a prouvé. J'estime tant de son ayde qu'il validera nos dilligences pour vostre service. »

Avis d'un banquier italien à monsieur le duc d'Aumale du passage du cardinal de Guyse son frère par Lyon, et des offres d'argent que luy ont esté faictes pour les affaires du Roy à Rome.

« Monseigneur, depuis que j'entendis les nouvelles de la mort du pape, je connus très bien

que les pratiques du poste que je menois à Lyon estoient du tout achevées, et que je ne servois de rien là ny au Roy ny à monsieur le cardinal mon maistre. Toutesfois j'ay voulu demeurer jusques à tant que monsieur le cardinal de Guyse y arriva, pour s'en aller à Rome, pour luy communiquer quelque mienne opinion sur le faict de la telle élection du pape, et aussi pour le faire payer d'argent, tant pour le service du Roy que pour le sien particulier, cognoissant qu'en ces urgentes affaires, il estoit besoing faire quelque bonne provision de deniers à Rome, et avois trouvé de mes amys à Lyon qui s'offroient d'y faire payer cinquante mil escus, outre les vingt cinq mil que y fis payer à Albisse d'Elbene. Sur les nouvelles de la mort du pape, mondit sieur cardinal de Guyse arriva à Lyon, et du premier propos fut bien aise d'avoir entendu ce que je luy en dis; et du second, me remercia disant qu'il n'estoit ja besoing de faire autre provision que celle d'Albisse d'Elbene, pour ce que monseigneur le duc de Ferrare luy avoit faict offre de cent mil escus, s'il en avoit affaire, et aussy monsieur de Cahors et Robert Strossy avoient presté quelque somme d'argent au Roy : tellement qu'il luy sembloit avoir suffisante provision de deniers. Et là dessus, je pris congé de luy et m'en suis venu à la cour de beau pas, où je suis marry de ne vous y avoir point trouvé, pour ce que j'ay entendu qu'il a esté faict aucun discours au Roy non pas à l'avantage de monsieur le cardinal mon maistre, et sans vous ne puis bien entendre que c'est; quoy qu'il en soit, c'est chose qui ne vault rien et plaine de passion; sy vostre retour à la cour ne sera bien tost, je vous supplie très humblement me vouloir donner un petit de lumière de tout cela, s'il vous semble qu'il puisse servir de quelque chose à mon dit sieur le cardinal mon maistre, affin que je puisse remédier en ce qui sera en la puissance de mon petit entendement, priant le Créateur, etc.

« Donné à Melun, ce 13 décembre 1549.

« Vostre très-humble et obéissant serviteur.

« GIO. LANFREDINI. »

Le dix-septième du dit mois, Jean, cardinal de Lorraine, et celluy de qui on avoit parlé en mauvaise part au Roy, s'en allant à Rome et estant arrivé à Gennes, escrit au duc d'Aumale, son neveu, l'incommodité qu'il a souffert sur mer, et la route qu'il prend pour achever son voyage.

« Monsieur mon neveu, estant venu de Lyon à Marseille en bien bonne disposition, comme auez entendu plus au long par ma dernière, écrite du dit lieu, j'ay de là pris la voye de la

mer, où en pareille santé ay tant vogué jour et nuict, mais arrivé en cette ville de Gennes, et vous assure monsieur mon neveu, que ce n'a esté sans grande peyne et résistance des ventz et de la mer, dont la tormente a esté sy grande qu'ay esté contrainct faire et deux et trois fois le mesme chemin; qui est la cause que ne voyant apparence de tranquillité, au jugement de ceux qui s'y entendent et sont du mestier, j'ay délibéré d'achever, par terre, mon voyage, en plus certaine dilligence que je ne me puis assurer faire par mer, mestant l'exécution du commandement du Roy sy avant en recommandation, que, pour icelluy accomplir, je n'entendz esparner ma personne ny ma vie. Je mène avec moi monsieur le cardinal d'Amboise, laissant monsieur le cardinal de Boulogne, lequel pour son indisposition fera le reste par mer, accompagné de nos trois gallères. Voilà ce que pour le présent je vous puis escrire, attendant d'estre au lieu d'où je ne faudray vous escrire de tout ce qui surviendra. Cependant, monsieur mon neveu, supliay le Créateur, etc.

« A Gennes, le 17 décembre 1549.

« Vostre bon oncle et parfait amy,

« LE CARDINAL DE LORRAINE. »

Et au doz : *A monsieur mon neveu monsieur d'Aumale.*

Le 18 décembre, le sieur du Thiers escrit au dit duc, au sujet d'un combat qui se devoit faire entre les sieurs de Linières et Spinola :

« Monseigneur, monsieur le mareschal de Saint-André avoit esté d'advis que l'on vous adressât la patente pour la permission du combat et octroy de camp des capitaines Linières et Spinola, ce qu'il me semble devoir estre faict et l'avoir ainsy conclud avec monsieur le connestable qui le trouvoit fort bon; toutes fois, après avoir considéré les mesmes causes que vous avez touché par vostre lettre, c'est assavoir : que pour la conservation de l'honneur du dit Lygnières, qui depuis sa venue devers le Roy à Paris a escrit à Spinola, tant pour l'acceptation dudit combat que pour l'accord des armes, sans toutes fois avoir pris mais oublié la patente sur ce nécessaire, qui doit autoriser le tout et contenir permission de bailler et octroyer camp sûr et libre aux combattans; il estoit nécessaire que le dit Lignières se trouvast garny de la dite patente, laquelle ne se trouveroit recevable, mais du tout faulce sy elle n'estoit dattée du temps que le dit Lignières vint parler au Roy à Paris, où vous, Monseigneur, estiez, au moyen de quoy elle ne vous peut estre adressée : car il faudroit que vous fussiez esté pour lors en Picardie. A ceste cause

on a advisé d'en faire l'adresse pour ce temps-là à monsieur de Chastillon, vous suppliant croire, Monseigneur, que je ne voudrois pour mourir que Dieu m'eût tant oublié que par mes amys il fit passé chose que vous puissiez aucunement trouver mauvaise, ayant mis et constitué en vous l'un de mes principaux fondemens de ma conservation, pour vous obéyr et servir toute ma vie, et prie Dieu, etc.

« Écrit à Fontainebleau, le 18 jours de décembre 1549.

Vostre très humble et obéissant serviteur,

« DU THIERS. »

Et au dos : *A monseigneur monseigneur le duc d'Aumale.*

Cette lettre fut suivie d'une autre du dit Du Thiers, du 20, faisant mention des nouvelles du conclave, que monsieur d'Urfey avoit envoyé au Roy et dont copie avoit esté envoyée au dict sieur duc.

« Monsieur, je ne vous sçaurois rendre meilleur compte de ce que présentement nous avons reçu de Rome, que de vous envoyer le double des lettres mesmes de M. d'Urfey au Roy, où vous verrez, s'il vous plaist, comme toutes choses ont passées depuis les lettres du 6, dont pareillement vous avez veu le double. Boucher, qui a apporté ce paquet, a assuré le Roy d'avoir trouvé M. le cardinal de Guyse et sa troupe vers Montrose et Baccan, à sept lieues de Rome, où il les accompagna. Et incontinent qu'ilz furent arrivés, ils furent enfermez au conclave : M. le cardinal de Tournon arriva le lendemain. Et le 13 de ce mois, MM. les cardinaux de Lorraine, d'Amboise et de Boulogne, s'embarquèrent avec fort bon vent à Marseille, qui a tousjours duré ; au moyen de quoy on estime que quatre jours après ils seront arrivés à Ostie ou Livourne, où M. le cardinal de Guyse descendit avec les trois autres de sa troupe. Les fortunes et dangers qu'ilz ont couru sur la mer, depuis Marseille jusques au dit Livourne, sont suffisants pour faire une seconde Odicée, telle que fit Homère pour les... (adventures) (1) d'Ulysse. La gallère où estoit mon dit sieur le cardinal de Guyse, donna trois fois à terre et sur les sables avant que d'entrer au dit Livourne ; de sorte que tout le monde qui y estoit se confessa aux matz, ainsi que vous pourra dire mon dit sieur le cardinal de la première veue, et ne peut-on oster de l'esprit du Roy qu'il n'ayt eu grande peur, pour le mal luy fera-il bien accroire lors qu'il le verra ainsi qu'il dit, et ne faudra à vous en parler à votre retour.

(1) Ce mot est resté en blanc dans le manuscrit.

« M. d'Urfey parle d'une pratique pour quelque place importante et port de mer de l'Eglise, qui est en nostre disposition, sy nous y voulons entendre. C'est le lieu où nos cardinaux doivent premièrement descendre ; le Roy a bien fort libéralement entendu ce qu'on luy en a dit ; mais il n'en a rien résolu. Vous serez adverty de ce qu'il en fera.

« De Fontainebleau, le 20 décembre 1549.

« Vostre très humble le très obéissant serviteur,
« DU THIERS. »

« Et au dos : *A monseigneur, monseigneur le duc d'Aumale.* »

Le 22, M. de Marillac écrit en peu de mots au Roy, l'estat de la santé de l'Empereur et des affaires d'Allemagne.

« Sire, il y a cinq ou six jours que l'Empereur se trouvant aucunement allégé de ses gouttes, il ne tenoit autres propos que de partir le 20 ou troisieme jour après Noël, pour aller avec les Roys à Collogne, jusques à dire qu'il montreroit par effet à ceux qui disoient qu'il ne pourroit aller en Allemagne, qu'il en feroit tout autrement : et de faict, estoit prest de se faire porter en litière, ayant demandé celle de la royne Léonore, comme la mieux équipée de muletz ; mais les douleurs de sa maladie l'ont repris dès hier matin et le tourmentent sy misérablement, qu'il est plus question de pourvoir à sa guérison que de se mettre en chemin, le mal s'estant arrêté aux espaulles et montant jusques à la nuque, qu'on dit estre un mauvais signe, les médecins voyans ses rechutes sy fréquentes en doutent fort ; de sorte qu'on estime que sans ayde particulier de Dieu, où il y a plus d'espérance qu'aux remèdes humains, le dit seigneur pourroit suivre bien tost le feu pape Paul ; et ne puis obmettre, Sire, que devant ceste dernière rechute, qui est la troisieme depuis trois mois, ença les plus privez et domestiques du dit seigneur s'esmerveilloient grandement et s'estoient fort de ce que, contre sa coustume, il estoit devenu sy difficile et mal traictable, qu'on ne pouvoit tirer de luy une seule parole gracieuse ; mais on a cognu depuis qu'outre la disposition des humeurs, il estoit d'ailleurs desespérant et marry de ce que les affaires ne luy succédoient pas comme il desiroit. Car du costé d'Allemagne, le roy des Romains recule le plus qu'il peut, mettant en longueur les Diettes qu'il tient en Hongrie, qu'il dit estre nécessaire à la seureté de ses terres, pour avoir occasion de s'excuser en ce qu'il ne se pourroit trouver là par où le dit seigneur, son frère, seroit, de peur

qu'on ne le recherche encor à se départir de la succession de l'Empire. D'ailleurs les Estatz de l'Empire ayant entendu la mort du pape demandent le concile, disans que la sayon n'y sçauroit estre plus propre d'autant que, vacant le saint siège, il n'y a personne qui y donne aucun empeschement. Ce qu'ilz font, Sire, en intention de montrer que comme on les veut contraindre à l'interim en attendant un concile qu'on est tenu de leur accorder, maintenant le requérans, ilz puissent avoir cause de s'exempter du dit interim, et dire qu'il n'aura tenu qu'à luy qu'ils n'ayent eu le concile. L'Empereur ne laisse rien en arrière pour parvenir à son desseing; il a envoyé le docteur Scot, un des plus apparens ministres qu'il ayt, vers ces électeurs, pour sonder leurs volonte. Il a faict d'ailleurs escrire aux Estatz de Saxe qu'ils ayent à fournir leurs contributions contre ceux de Bohême et de Magdebourg, qui sont rebelles; il a faict dresser les lettres de l'investiture du prince son filz, par lesquelles il recognoistra tenir de l'Empire tous les Pays-Bas, soubz le nom de Bourgogne, suivant la transaction qui en fut faicte en la Diette d'Auguste, affin que l'ayant faict recevoir en ces pays comme leur prince, et aussy recognoistre subyet de l'Empire, il le laisse asseuré pour ce regard comme estant soubz la protection du dit Empire. Au reste, le dit seigneur Empereur a esté aussy fort marry et demeure encor offensé des déportemens du seigneur Camil Ursin, pour n'avoir voulu rendre Parme au duc Octavio, contre le consentement du collège des cardinaux, au moins de la plus part; et pour autant qu'on a eu quelque avis que le duc de Ferrare se confortoit à tenir la place jusques à l'élection du nouveau pape, l'Empereur a faict dire et requérir l'ambassadeur du dit seigneur duc, qu'il eût à escrire à son maistre que telles façons n'estoient honnestes, et qu'on eust à les cesser; mais pour ce regard, on n'a pas tant de soubçon du duc de Ferrare comme on a de vous, Sire, qu'on dit estre principal autheur que Parme est gardée, soubz le nom de l'Eglise, et toutes fois on ne m'en a sonné un seul mot, encor que je suis bien informé qu'on charge tout sur vous. »

[1550] Le 23 février 1550, monsieur de Marillac, ambassadeur du Roy en Allemagne, escrivit en peu de motz au duc de Guyse les choses les plus importantes qui s'y passent :

« Monsieur, après avoir longtemps attendu, nous avons eu à la fin avec le venu de vostre lettre, l'esclaircissement de deux poinctz entr'autres qui sont de bien grande importance. Le premier, est que la Diette estant rompue sans que les Electeurs ayent ouy parler de la succession de

l'Empire, pour la faire tomber au prince d'Espagne, et la royne de Hongrie estant au point de partir pour s'en retourner aux Pays-Bas, comme aussy est le roy des Romains, j'attire vers Autriche, sans qu'on ayt faict aucune nopce, il y a grande apparence par là que l'Empire demeurera en l'estat qu'il est, de quoy, Monseigneur, on attribue toute la cause au Roy de Bohême, qui a monstré, par effect, avoir le teste et cœur pour ne pouvoir supporter telle dignité, sans jamais avoir voulu gouter ce qui luy a esté offert, en récompence du préjudice que luy eut esté faict. Vray est que les Espagnols publient partout que ces seigneurs d'accord ensemble, mais que l'exécution est remise à une autre fois, laquelle chose, Monseigneur, n'est aucunement croyable; car que pour l'heure on n'en voit aucune apparence et mesmement des nopces qui se devoient faire, il est sans doute que cela ne portera de long temps en effect, d'autant que tous ces seigneurs se contentent de sorte qu'ilz ne seront à peyne jamais ensemble. L'autre point, Monseigneur, est que l'Empereur, pendant la célébration du concile, promet demeurer en l'Empire, ou au plus de là qu'il pourra, par où il nous donne à inférer qu'il ne tiendra qu'à nous que nous ne demeurions en paix avec luy, pour le moins ceste année; et mesmement qu'il luy reste plusieurs affaires à composer par deçà et que d'ailleurs il est sy mal disposé de sa santé, montre bien n'avoir pas grande envie de moins ains plustot de conserver le plus qu'il peut sa tranquillité où il est avec nous. Au demeurant, Monseigneur, on tient pour chose asseurée que le dit seigneur s'en ira après Pasques à Vienne, auprès de Spire, sur le Rhin, tant pour la commodité des vivres dont il y a abondance en ces quartiers là, la cherté estant extrême icy pour estre plus voisin des Pays-Bas; et quant aux affaires du Turc ne luy faisant pas prendre le chemin du Danube, on dit qu'en ce temps le prince son filz retournera en Espagne pour recevoir les contributions que le pays ne veut point donner; auquel cas, Monseigneur, pourroit bien donner le grand adieu à l'Allemagne, où sa nation est sy mal veue que, l'Empereur estant mort, il ne fault pas que les Espagnols entreprennent d'y pouvoir estre en maistrise. Voilà, Monseigneur, ce qui se peut dire en des affaires de ces quartiers; quant aux particularitez qui dépendent de là, mon cousin prince de la présente y satisfiera, sy tant est, Monseigneur, qu'il vous plaise en entendre par le Roy. Et sur ce je prie Dieu, etc.

« D'Auguste, le 23 février 1550.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,

« MARILLAC. »

Et au dos : *A mon seigneur monseigneur le duc de Guyse.*

En ce mois de février et de mars suivantz, la paix fut traictée et enfin faicte entre les roys de France et d'Angleterre, en suite de laquelle la ville de Bollogne fut remise, le 23 avril, entre les mains du Roy, qui y fit son entrée le 15 may suivant.

En ce temps, moururent les deux frères, Claude de Lorraine, premier duc de Guyse, et Jean, cardinal de Lorraine, de toutes lesquelles choses les lettres suivantes font un ample récit, comme aussy des affaires d'Italie.

La première est de M. le connestable à M. le duc d'Aumale, qui s'appela depuis duc de Guyse.

« Monsieur, ce soir mon neveu d'Andelot est arrivé avec la conclusion de la paix avec les Anglois, telle qu'il me semble que nous l'eussions tous sçeu désirer, et sy honorable et avantageuse pour nostre maistre et la royne d'Escosse, que l'on n'y sçauroit mieulx faire. Demain matin M. le chancelier sera icy et verrons les articles qui sont en latin, et après vous en feray sçavoir les nouvelles plus par le menu. Ce que je vous diray davantage, est que nous sommes arrivés icy en un lieu où il faict fort beau, et a commencé le maistre de la maison à bien festoyer le Roy et sa compagnie. Je prie Dieu, etc.

« De Vallery, le 18 jour de may 1550.

« Vostre humble serviteur,

« MONTMORENCY. »

Lettre de M. d'Urfe, ambassadeur à Rome, au Roy.

« Sire, depuis les deux dernières despèches, l'une du 4 mars par M. de Gournay, et l'autre du 12 par un des gens de M. le cardinal de Chastillon, sy reçeu les lettres qu'il vous a pleu m'escire par Carles et le sieur Ascanio; et quant à ce que vous a pleu me mander pour le faict de vos intéretz, estant icy M. le cardinal de Guyse et tenant le lieu qu'il tient envers Vostre Majesté, je luy ay livré et mis en main, ainsy qu'il luy a pleu m'ordonner, vos lettres patentes. Et a le dict sieur avec M. le cardinal de Ferrare, sy diligemment labouré en cela, que je m'asseure que Vostre Majesté en sera fort satisfaicte, ainsy que les dits sieurs cardinaux vous feront amplement entendre, comme aussy feront du faict de vos mandatz, dont M. le cardinal de Guyse a disposé, en sorte qu'à mon advis Vostre Majesté en aura contentement. Ensemble pour vous ren-

voyer en France tous les deniers qui resteront des cinquante mil escus, et son instance pour le recouvrement des vingt sept mil ja desbuorcez pour Parme, dont je le ramentevray tout le temps qu'il sera icy. Et quant au concil, le dit sieur n'y a rien oublié; mais les choses ne sont pour le présent trop échauffées, et semblent plustost estre refroidies: quant l'occasion se présentera, il ne sera rien obmis en cela de ce qu'il vous a pleu m'escire; au surplus selon que vous m'aviez ordonné, je fus, mercredy 26 de mars, prester en vostre nom l'obéissance à nostre Saint-Père, laquelle il reçut avec grand honneur et magnificence, dedans la plus grande salle de son palais, en consistoire publique, en quoy je mis peyne de correspondre et aller devers luy en ambassadeur de grand prince: car selon mon pouvoir je n'espargnay rien à me montrer tel; et vous puis dire en cela, Sire, que les serviteurs que vous avez en ceste ville feirent grande démonstration de la bonne volonté et révérence qu'ilz vous portent, mesmement les maisons des Ursins et des Strossy, qui pour l'honneur de vous me vindrent accompagner depuis mon logis jusques au palais, et avec tant d'autres que furent nombrez deux ou trois mil chevaux; de plus, MM. les duc Horace, et comte de Petilian, chevaliers de vostre ordre, m'accompagnèrent aussy avec leurs colliers, ensemble trente évesques. Et avec toute ceste compagnie, je fust trouver le Pape en la salle susdite, où M. l'évesque de Noyon prononça l'oraison qu'il convient faire en tel cas; à laquelle le Pape fit respondre par un sien secrétaire nommé Blohies, après quoy Sa Sainteté adjousta encor en son dire, de sa bouche mesme, aucunes parolles dont la substance estoit, qu'il avoit telle cognoissance de l'honneur et utilité que ce luy estoit que d'avoir l'obéissance d'un sy grand prince que le roy de France, qu'il s'en tenoit grandement tenu à Dieu et à luy, et qu'il demeureroit à jamais en telle volonté en son endroit que père doit avoir à fils; et ainsy que quant l'occasion se présentera le monstrera et fera toujours cognoistre, soit en publique ou en particulier. Vollà, Sire, ce qu'il me semble avoir tiré de son dire, qui selon mon advis fut à propos, attendu que l'ambassadeur de l'Empereur estoit tout auprès de Sa Sainteté, à laquelle il chassoit les mouches avec son bonnet. Et après toutes ces cérémonies observées, je vous puis asseurer que sy j'avois bien faict l'ambassadeur de France à l'aller, que au retour M. le cardinal de Ferrare fit encor mieulx le protecteur: car je retourné en sa compagnie disner en son logis, auquel il mena tous MM. les cardinaux françois, et ceux qui tiennent vostre party, et les festoya

d'un festin plus solennel et bien conduit que je ne vous le puis escrire. C'est, Sire, le discours de tout ce fait là ; depuis MM. les ducs de Ferrare et d'Urbain ont aussi fait leur obéissance comme ont fait les Lucquois, et que l'on espère que feront, de bref, les Vénitiens, et duc de Florence. Le sieur dom Louis d'Avila, envoyé icy de la part de l'Empereur, dit que ce n'est que pour se congratuler avec le Pape de sa grandeur, sans avoir charge de prester aucune obéissance ; aucuns Impériaux disent que Sa Majesté n'y est point tenue, à cause que luy-mesme l'a faite en personne au feu pape Paul ; et que cela s'entend au saint-siège ; d'autres allèguent des raisons différentes aussi foibles que celle là. Quant à moy, j'ay opinion toute autre : c'est que je pense que l'occasion qui fait différer l'Empereur de prester ceste obéissance, est le désir qu'il a d'obtenir le concile, voulant tascher par là d'intimider le Pape, tant que par crainte, s'il ne peut par amour, luy fasse consentir à ses fins ; et de plus, l'Empereur s'en pensera prévaloir envers les Allemandz, leur disant qu'il n'a pas voulu plusieurs respectz qu'il leur veult porter, et le Pape aussi. Voilà, Sire, ce que j'en puis conjecturer, soubz ce que vostre bon jugement en pourra mieux prévoir, qu'est tout ce que pour ceste heure se présente à vous escrire de ce costé. Reste à vous dire que nous avons reçu les lettres qu'il vous a pleu nous escrire du 19 de mars, et par icelle entendre la bonne et louable nouvelle de vostre recouvrement de Boulogne, et paix avec les Anglois ; dont vous assure que je pense que depuis cent ans il ne fut acte duquel toute l'Italie ayt eu sy grande joye ny contentement, mesmement les potentatz cognoissant très bien qu'elle ne leur importe pas de sy peu que ce ne soit leur totale paix, au moins tant que l'Empereur vivra, de la crainte duquel ils ont de beaucoup diminué et ne doute plus qu'il soit pour entreprendre grande et ouverte guerre de ce costé là, veu que maintenant vous en pourriez estre arbitre, attendu que vous n'avez plus d'empeschement ailleurs ; et que par le moyen du royaume d'Escosse, avez bridé ceux qui souloient de tourber vos prédécesseurs de leurs entreprises.

« Et pour le regard du Pape, je parlé hier environ une heure à luy, lequel ne se pouvoit trop resjouir de ceste paix, et vous donna, Sire, une louange, encor qu'elle soit connue à tous, sy est ce que partante de sa bouche m'a semblé digne de le vous escrire : c'est que Sa Sainteté me dist que dans le troisième an de vostre règne avez fait quatre choses autant utiles et honorables que l'on les scauroit dire. La première, d'avoir joint le

royaume d'Escosse au vostre, et icelluy ne de ceux qui l'avoient occupé qu'asy jusque moitié. La seconde, d'avoir apaisé la plus grande émotion populaire qui ayt esté de longtemps très bien chastié voz rebelles. La troiesime, que qui a esté faite en vous et les Suisse quatriesme, avoir par force d'armes et prévoyance, chassé voz ennemis de France et la paix à vostre gloire et utilité, qui sont tre pointez dont Sa Sainteté faisant office de vous admoneste par moy les recognoistre de et luy en rendre les graces comme de choses grandes qu'elles viennent de luy, adjoustant jours que vous vous servez de longtemps de sonnes sy expérimentées en toutes choses, qui tesmoigne la grandeur de vostre jugement et bonne cognoissance. Voilà, Sire, son propre gage, et au sur plus vous aviseray que patiemment j'ay cognu en M. le duc de Ferrare grand aise et contentement de ceste paix, vostre avantage, que j'oserois mesurer le sir qu'il en a eu au vostre mesme : car sa patience en cela est telle, qu'en ce lieu publique icy, la peut cacher, faisant entière démonstration prince tout enclin de vostre part. Quant à cardinal son frere, il en a eu contentement monstré, faisant feuz de joye et festins sy multiples qu'il se rend admirable par toute compagnie. Voilà, Sire, ce que jusques icy a cédé, après vous avoir dit que le pauvre Villanay a esté exécuté et mis en quatre quart et encor que la coustume soit icy de faire mourir les délinquans en prison et puis les porter la place, sy est ce que j'y ay pourveu en sort publiquement cela s'est fait, pour rendre sa plus exemplaire et faire cognoistre que ceux vous offenseront n'auront lieu seur en Italie demeurant, Sire, j'ay veu par le dernier an qu'il vous a pleu m'escrire, que vous me favez entendre que ma demeure icy vous seroit agréable encor pour quelque temps. A cela, Sire, vous supplie très humblement n'avoir jamais respect à ma maladie, ny encor à ma mort, en ce virrez que je seray capable de vous pouvoir service, avec assurance que pourveu que je sois assez heureux de vous en rendre, je recevais toujours ce bien plus chèrement que ma santé la quelle j'espère que Dieu me donnera pour seul effect, dont je le prie, etc.

« De Rome ce 4 avril 1550. »

Lettres des cardinaux de Guise et de Ferrare au Roy au subject de la paix faite avec les Anglois, et de la joye qu'elle avoit causé à Rome.

« Sire, samedi dernier arriva le courier par lequel vous a pleu envoyer pour l'avertissement

bonne et heureuse nouvelle du traité de paix qu'aviez fait avec les Anglois, et de la reddition de Boulogne, ensemble des fortz qu'ils tenoient tant en Boullonnois qu'en Escosse; laquelle, comme longuement elle avoit esté désirée, a esté receue par vos serviteurs qui sont en ce lieu, de telle joye et allégresse que difficilement nous le pourrions exprimer, sinon qu'il vous plaise, Sire, croire que tous nos souhaits ne sont ou seront autres que de vous voir audessus de ce que prétendez et désirez. Ce porteur vous contera les feux de joye et festins qui ont esté faits par deux jours entiers; nous adjousterons seulement que nostre Saint-Père après l'avoir entendu a fait bien grande démonstration d'en estre fort joyeux et content, comme moy cardinal de Guyse vous diray plus amplement et les propos qui sur ce ont esté tenus, sy je puis avoir tant d'heur que de baiser les mains de Vostre Majesté, ce que j'espère tost après ces Pasques, puis qu'il vous a pleu me donner congé de partir d'icy, où je mettray payeant mon parlement à apprendre et entendre tout ce que je penseray concerner vostre service, afin de vous en rendre bon compte et satisfaire aux charges qu'il vous a pleu me donner. Depuis l'arrivée du dit courier, est arrivé l'abbé Rousset, qui a confirmé les dites nouvelles tant à nostre Saint-Père qu'à messieurs les ducs de Ferrare et Urbain, qui arrivèrent icy la semaine passée pour baiser les piedz à Sa Sainteté et prester l'obéissance et devoir qu'ils sont tenus. Ils ont esté semblablement très aisé d'entendre les honorables conditions et avantage que vous avez au dit traité: et sur ce, nous sommes tombez en long propos, qui seront, Sire, pour le présent remis sur moy cardinal de Guyse pour vous en faire le discours.

- Sire, mercredy dernier 26 de mars, fut faicte, en plain concistoire, l'obédiance en vostre nom par vostre ambassadeur et l'oraison par l'évesque de Noyon, qui tous deux firent très bon devoir pour vostre service. Longtemps y a, Sire, que l'on n'avoit vu en ceste ville ambassadeur quel qu'il fut, marcher en sy grande et belle compagnie que il pour ce jour là le sieur d'Urfey, vostre ambassadeur; et pour ce qu'il vous en escrit particulièrement et envoie ladite oraison nous ne vous en ferons plus longue lettre de peur de reditte, *Prints Dieu*, etc. De Rome, ce 4 avril 1550.

- Vos très humbles subjez et serviteurs,

« LE CARDINAL DE GUISE
« ET LE CARDINAL DE FERRARE. »

Le marquis de Maienne au duc d'Aumale son frère, au sujet du dit traité de paix.

Monsieur mon frère, je n'ay voulu faillir

vous escrire, estant arrivé en ceste ville de Calais, où l'on nous a fait fort bon accueil et festoyé aussy bien qu'il est possible, et monstrent ceux de ce lieu avoir grand aise et plaisir de ceste paix. Les milordz Aidinton et Gaban sont icy, les quels nous ont proposé de passer la mer pour donner nostre foy, ce que nous n'avons voulu faire, parce que par les capitulations de la paix, trois des ostages de France ne doivent passer ceste ville, et de ceux d'Angleterre Abbeville. Ilz ont envoyé par devers le roy d'Angleterre pour sçavoir sa délibération; cependant nous advons averty le Roy de tout cecy. Incontinent que j'auray ma liberté, je demanderay au roy d'Angleterre mon congé pour aller en Escosse, en poste, veoir la Royne, affin qu'après ce voyage je vous puisse aller trouver à Joinville: car je vous puis assurer que le plus grand plaisir que j'ay est d'estre près de mon père et vous. L'on nous a fait entendre que le roy d'Angleterre a bonne envie de nous veoir pour montrer ses chasses qu'il a desjà fait apprestre, et qu'il a délibéré nous faire bonne chère. J'estime au demeurant, Monsieur mon frère, que la pauvreté et cherté des vivres en ce pays a donné grande occasion de faire la paix, ainsy que je puis cognoistre. J'espère de bref vous dire amplement toutes nouvelles deçà, qui me gardera vous faire plus longue lettre, si non, Monsieur mon frère, pour me recommander à vos bonnes graces, etc.

« De Calais, ce 11 avril 1550.

« Vostre humble et obéissant serviteur,

« CLAUDE DE LORRAINE. »

« Et au dos: *A monsieur mon frère, M. le duc d'Aumale.*

Lettre de la royne d'Escosse au duc d'Aumale, son frère.

« Monsieur mon frère, ayant le sieur de Morette, présent porteur, très bien satisfait à la charge qu'il avoit pleu au Roy luy donner pour ses affaires de deçà et rendu tout devoir d'y entendre et cognoistre toutes choses que touchent son service, s'en retourne présentement vers le dit seigneur, et cognoissant sa suffisance estre sy grande, il me sembleroit luy faire tort sy par escrit je vous tenois plus longs propos des dites affaires, vous priant le vouloir croire de ce qu'il vous dira de ma part, luy ayant entièrement déclaré mon intention sur tout ce que j'ay pensé et estimé devoir estre fait pour le bien des affaires du Roy et mesmement de la despence que le dit seigneur a par cy devant faicte.

« Au demeurant, monsieur mon frère, je ne veux faillir vous dire l'aise que j'ay eu des bonnes

nouvelles qu'il a pleu au Roy me faire entendre par le sieur de Fumel; lesquelles ont esté sy agréablement reçues de mon cousin monsieur le gouverneur, et de toute ceste compaignie, qu'il seroit impossible le dire, et d'autant plus qu'il nous semble que Dieu a faict ceste grâce au dit seigneur d'avoir faict ceste paix avec autant honorables et advantageuses conditions qu'il eust sceu désirer. Je crois que les Anglois ne voudront faillir d'accomplir les articles par eux promis, tant des places qu'ils tenoient delà la mer, comme de celles qu'ils tiennent en ce royaume, vous avisant que sy le dit sieur de Fumel eut encor tardé deux jours à venir, par lequel entendismes la seureté de ladite paix, il eut trouvé l'armée du Roy et la nostre devant Douglas, et espérons bien que Dieu nous en donneroit telle raison, qu'il luy a pleu faire de Ladre, lequel fut composé le 8 de ce présent mois, avec conditions que le capitaine et gens de guerre, qui estoient dedans, se pourroient retirer bagues sauvés, en Angleterre, laissant la place entière, l'artillerie et munitions. Au moyen de quoy il me semble avoir bien veu et considéré le traicté de la dite paix, comme le conseil du Roy et celluy de deçà ont bien regardé; ensemble que les dits Anglois ne peuvent prétendre que nous ayons aucunement enfreint ne contrevenu à ce qu'il a pleu audit seigneur traicter et promettre pour la Royne ma fille, son royaume et subjez. Vous entendrez ausy du dit sieur de Morette, comme le conseil du roy d'Angleterre a nommé des commissaires sur leurs frontières de deçà, pour parfourrir le dit traicté de paix, en ce qui touche la compréhension de ce dit royaume, comme de nostre part nous en avons nommé, entre lesquelz il y a des François et Escossois, et pense que, le 4 du présent, ils seront ensemble pour parler de tout ce qui sera nécessaire, selon les mémoires et articles qui leur seront donnez, dont les doubles seront envoyez au Roy par le dit sieur de Morette, lequel j'ay trouvé sy affectionné à son service, et auquel il s'employe sy fidèlement au contentement d'un chacun, que je l'en estimeray tousjours; vous assurant, Monsieur mon frère, que je suis bien aise quant je vois le Roy servy de telz personnages qui ont l'œil à son honneur et au bien de ses affaires, plus qu'à autres choses. Vous entendrez ausy par le dict sieur de Morette l'aise que toute ceste compaignie a reçue de l'honneur qu'il plaist au Roy faire à la Royne ma fille, d'espérer de la voir un jour sy honneste et vertueuse, ainsy qu'il nous a mandé par le dit sieur de Fumel, suppliant Nostre Seigneur qu'elle soit assez heureuse de pouvoir faire les œuvres pour demeurer toujours en sa bonne

grâce, ne voulant vous céler que jamais chose n'obligea tant mon cousin le gouverneur et tous les seigneurs de deçà, comme les bons propos qu'il luy ont esté tenus de sa part, par le dit seigneur de Fumel, lequel en cela et en ce qui est de son service, s'est sy sagement conduit, qu'il a mérité la charge qu'il a pleu au Roy luy donner, et l'estime d'honneste et discret gentilhomme. Vous le verrez sy amplement instruit de toutes choses, que je ne vous feray longue harangue, vous priant m'estre aydant à ce que je puisse aller faire la révérence au Roy et vous voir. Je mettray sy bon ordre par deçà, qu'il n'y arrivera point d'inconvénient, comme je l'ay faict entendre à ce porteur, qui le vous déclarera; mais il ne fault que le Roy laisse partir l'ambassadeur en mon absence, car monsieur de Termes n'y veut demeurer à cause de sa santé, et n'y a personne qui sçache manier ceste nation comme luy, outre qu'il luy est fort agréable. Le dit seigneur de Morette vous dira ce que nous lui avons dit, monsieur de Termes et moy; j'ay escrit à monsieur le connestable pour demander mon congé; je ne sçay s'il le fera. Je prie Dieu, Monsieur mon frère, vous donner bonne et longue vie.

« De l'Islebourg, le 22^e jour d'avril 1550.

« Vostre humble et bonne sœur,

« MARIE. »

Et au dos : *A monsieur mon frère, monsieur le duc d'Aumale.*

Lettre de la royne d'Escosse au duc de Guise, son père, du 13 du dit mois, ausy sur le mesme sujet de la paix faitte.

« Monsieur, ayant receu les bonnes nouvelles de la paix qu'il a pleu au Roy me mander par le sieur de Fumel, je n'ay voulu laisser retourner le sieur de Morette présent porteur, sans vous dire l'ayse que ce m'a esté, qui est tel que vous pouvez assez estimer, louant Dieu de ce qu'il luy a pleu que les affaires du dit seigneur soient sy bien succédez et avec autant honorables et advantageuses conditions que l'on eust sceu désirer; et ausy pour veoir le repos de ce pauvre peuple, qui est de sy long temps travaillé par continuelles guerres. Lesquelles nouvelles mon cousin monsieur le gouverneur et les autres seigneurs de par deçà ont eües sy agréables, qu'il n'est possible de plus, comme vous pourra dire ledict sieur de Morette, estimant que les Anglois ne voudront faillir d'accomplir les articles par eux promis, tant de ce qu'ilz tiennent de la mer, qu'aussy deçà; vous advisant Monsieur que

lit sieur de Fumel eust encor tardé deux venir, il eust trouvé l'armée du Roy et re devant le fort de Douglas, et espérons ie nostre seigneur nous en donneroit telle comme de celui de Lader, lequel fut é le 8 de ce mois, avec condition que le ine des gens de guerre qui estoient dedans olent retirer, bagues sauves, en Angle- laissans la place entière, l'artillerie et n d'icelle. Au moyen de quoy il me sem- s avoir bien veu et considéré le traité de aix ainsy que le conseil du Roy et celluy ont bien regardé ensemble, les Anglois ent prétendre que nous ayons aucune- nfraint ny contrevenu à ce qu'il a pleu eigneur traiter et promettre pour la Roynie lle, son royaume et subietz; ainsy que amplement le dit sieur de Morette vous faire entendre, pour avoir esté présent ce qui s'est faict et passé afin que lesdict n'essayassent d'en persuader au Roy ose que ce qui en est. Pareillement, ur, il vous dira comme le conseil du Roy erte a nommé des députez sur leurs fron- de deça pour parfourrir le dit traité de n ce qui touche la compréhension de ce ie, et que suivant cela, pour abrégier choses et les mettre en seureté le plustost re se pourra, nous avons nommé les nos- u il y a des François. Et pense que le 24 et mois, ils seront ensemble pour parler ui sera nécessaire, selon les mémoires et i qui leur seront baillez, dont on envoie tement le double du Roy par le dit sieur ette, lequel je vous assure, Monsieur, j'ay sy affectionné à son service et l'ay veu sy nent employer que je l'en estimeray tous- Et par ce que je cognois sa susfiance, je nettray de vous dire mon intention sur que j'ay penché et estimé devoir estre faict : bien des affaires du Roy. Cependant je ui, etc.

Lislebourg, le 13 avril 1550.

*de monsieur le connestable de Montmo-
y, du 14 avril 1550, à monsieur le duc
male, touchant l'exécution du traité de*

seigneur, ce matin le sieur de La Garde estenant de Rome avec les lettres de mes- cardinaux de Guyse et de Ferrare et d'Urfe, desquels je vous envoie les par où vous verrez tout ce qui nous est de ce costé là et d'ailleurs; nous n'avons pas pour le présent, sinon que les osta- Angleterre ont faict supplier le Roy de vou-

loir trouver bon qu'ils luy viennent faire la ré- vérence, ce que le dit seigneur leur a volontiers accordé, et mandé aux siens qui sont à Calais, qu'ils aillent jusques à Londres faire le sembla- ble au roy d'Angleterre, où ils demeureront peu : car les deux cens mil escus du premier payement sont ja à Montreuil et les Anglois font la plus grande dilligence qu'ils peuvent de reti- rer ce qu'ils ont dedans Boulogne, tant par mer que par charrois, jusques à Calais, pour nous rendre la dite ville plustost que le traité ne porte, afin de se relever d'autant de despence, vous advisant au demeurant, Monsieur, que le Roy va demain à Saint-Germain, où le viendront trouver les dis ostages; et vous puis assurer qu'il font très-bonne chère, et sa compaignie grâces à nostre seigneur, ce que je supplie, etc.
« De Paris, ce 14 jour d'avril 1550.

« Monsieur, je vous envoie aussy le deschiffre- ment de ce qui nous est venu de Venise.

« Vostre humble serviteur,

« MONTMORENCY. »

« Et au dos : *A monsieur, monsieur le duc d'Aumale.*

En ce mesme temps, Anthoinette de Bour- bon, duchesse de Guyse, escrit fort tendrement au duc d'Aumale, son fils, sur la maladie de son père, dont il estoit déjà adverty.

« Mon fils, mon amy, j'ay reçu vos deux let- tres, où je cognois la peine que portez pour la grieve maladie de M. vostre père, qui n'est sans cause, car le bon seigneur sousfré beaucoup. Le porteur vous dira l'estat où il est, ainsy que j'ay donné charge à maistre Louys de vous escrire, car le propos m'en est sy douloureux que n'en puis guères dire. J'ay veu le devoir qu'avez faict de vous mettre en chemlu pour nous venir se- courir, dont vous estes mal trouvé; et pour ce, mon amy, que ma fortune seroit très grande de vous voir malade et en danger de perdre ce que tant je metz à parent, je vous prie et commande ne vous plus hazarder de venir ny contrister de la volonté de Nostre Seigneur, lequel, pour ma part, je désire faire et supplie à mon Dieu m'en donner la grace. Le bon seigneur receut son Créa- teur dimanche, ayant esté confessé ceste semaine trois fois. Il m'a dict ceste nuit qu'il veut rece- voir la saincte huile. D'espoir de retour, je n'y en vois aucun; aucuns des médecins disent que l'on peut espérer, les autres ne sont de cet advis : nous avons icy M. de Morlette, M. Claude de Beaune; mais il ne vint que hier matin maistre Bastien de Bar, un de Troye et les deux nostres. Sy fortune me faict ce tort de me l'oster, je feray avec les gens de bien que j'ay icy le mieux que

je pourray, et vous advertiray de tout : car, mon amy, après Dieu je ne puis avoir espoir et consolation que de vous autres mes enfans. Je ne faictz doubte de vostre bonne volonté, le bon Dieu nous soit en ayde et vous donne santé et sa grace, et à moy patience de tout ce qu'il luy plaira permettre. Je la désire avoir, mais je ne puis estre sans douleur tant grande, qu'en vérité j'en ay ce que j'en puis porter. C'est le second d'avril.

« Vostre bonne mère,

« ANTHOINETTE. »

Et au dos : *A mon fils le duc d'Aumale.*
Ceste lettre est écrite entièrement de sa main.

Ceste lettre fut le pronostique et la nouvelle quant et quant de la mort du duc de Guyse, sur laquelle le Roy escrivist cecy au duc son fils.

« Mon cousin, j'ay, avec incroyable regret, entendu le trespas de feu mon cousin vostre père, et m'a esté nouvelle très déplaisante, mesme pour estre advenue ainsy malheureusement que m'escrivez, ayant faict mettre ez mains de mes médecins l'attestation que m'en avez envoyée pour en avoir par leur advis plus d'assurance. Or, mon cousin, estant nécessaire et raisonnable se conformer à la bonne volonté de Dieu, je m'assure que vous sçavez bien prandre cet ennuy comme nous devons faire toutes choses précédentes de luy. Et affin que plus aysément vous le puissiez porter pour la consolation que vous recevrez icy, je vous prie disposer vos affaires pour me venir trouver le plus tost que vous pourrez, et faire ce voyage de Picardie avec moy, ainsy que vous dira plus amplement de ma part le sieur de Clervaux, gentilhomme de ma chambre, présent porteur, auquel je vous prie adjos-ter foy comme vous feriez à moy mesme : priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa saincte garde.

« Escrit à Paris, le quinziesme jour d'avril 1550.

HENRY; et plus bas : DE LAUBESPINE. »

Et au dos : *A mon cousin le duc de Guyse, pair de France.* »

Lettre de monsieur le connestable au nouveau duc de Guyse, sur la mort de son père.

« Monsieur, je ne vous diray rien de l'ennuy que le Roy a receu de la triste nouvelle que luy a apporté le sieur de Péguillon, car vous le sçavez assez par sa lettre et ce qu'il a donné charge au sieur de Clairvaux vous en déclarer de sa part; mais je vous assureray bien, Monsieur, que j'en sens autant d'ennuy que de chose qui m'eust sceu advenir, tant par la perte que nous avons tous faicte d'un sy bon et vertueux prince que pour le desplaisir et regret insupportable qui

en demeure à vous et à toute vostre maison, sy est ce qu'estans tels inconveniens communs, il s'en fault conformer à la volonté de Dieu et l'en remercier, comme je suis bien seur que vous sçavez bien faire, vertueux et sage que vous estes, et après avoir donné ordre à vos affaires venir retrouver le dit seigneur, le plus tost que vous pourrez, où nous mettrons peyne de passer doucement ce deuil, en priant Dieu pour luy, ainsy que j'ay prié le dit sieur de Clervaux vous dire plus amplement de ma part, dont je vous supplie le croire comme vous feriez moy mesme. Je vous envoie l'exemption par luy des deux hommes d'armes et de l'archer dont vous m'avez envoyé le mémoire, priant Dieu, Monsieur, etc.

« De Paris, le quinziesme jour d'avril 1550.

« Vostre humble serviteur,

« MONTMORENCY.

Et au dos : *A monsieur, monsieur le duc de Guyse.*

Longue lettre et plaine de plaintes de la royne d'Escosse au duc d'Aumale, son frère, de l'estat des affaires de ce royaume.

« Monsieur mon frère, j'ay reçu les longues lettres que vous m'avez escrites par le sieur de Monluc, lequel les sçavoit par cœur, ce que je trouvé bien estrange : car je n'ay jamais faict personne participant de celles que vous m'avez escrit, me semblant n'estre nécessaire que telle chose, entre frère et sœur, se communique à personne, et encor à personnes qui me sont incognues. Il m'a faict grand mal que celluy que je n'avois jamais veu me vint reprendre de mes escritures : car encor que j'aye souvent communiqué ce que j'escrivis pour les affaires de deça au sieur Dessey, à l'ambassadeur La Chapelle et autres, je n'ay voulu faire personne du monde participant de ce que j'escrivois, bien les ay-je prié de faire entendre ma nécessité et l'importance du bruit que courroit; mais personne n'a jamais veu mes lettres. Je n'eusse jamais pensé que supportant tant de maux et de pauvreté vous le deussiez prandre de telle sorte, qui est loing de me donner confort à supporter mes adversitez : j'endure des peynes insupportables, et personne néanmoins n'en doit recevoir le faict que vous mesmeurs mes frères; et pleust à Nostre Seigneur que toutes les choses fussent en sy bon repos que je n'eusse autre chose à faire, sinon à servir Dieu; et verriez sy vous seriez importunez de moy pour mon particulier. Il me semble que sy vous vouliez prandre la peyne de considérer ce que vous deviez faire, ne prandriez la

chose en mon endroit comme vous faictes; mais je vois bien que Nostre Seigneur n'est encor las à me faire connoistre en quoy consistent les grandeurs de ce monde, où il n'y a point de fin aux troubles. Or, je le loue de tout, car par ce moyen je le cognois mieux que peut estre ne ferois en prospérité. Je laisseray ce propos pour vous répondre à tous les articles que m'escrivez, vous priant de ne le vouloir trouver mauvais, ne vous voulant rien dire que de véritable. Quant au seigneur d'Essey, ce qu'il a faict du passé a esté par ignorance; et néanmoins, je vous sçay fort bon gré de ce que vous luy avez mandé que j'aye voulu ayder ce pauvre homme à s'excuser du passé, ne désirant faire mal à personne.

Quant aux deniers, je vous en ay mandé la vérité, et me semble que ma response ne vous devoit fascher, car j'ay trouvé beaucoup de despense faicte par les gens de finances, qui ne me semble fort raisonnable. Je n'avois jamais entendu que d'Essey n'eut adverty le Roy de toutes choses, comme il luy avoit commandé; le pauvre homme n'a jamais pris conseil à personne, ce qui luy a faict grand tort; mais il fault excuser l'esprit.

Quant à ma despense, je n'en ay jamais faict sur occasion, ny pour mon plaisir, et n'ay jamais rien gasté en la maison quant j'ay esté en France. Mais quant il est question de la perte d'un royaume, il n'y fault rien espargner: car on n'en gaigne pas d'autres aysément, et n'ay jamais pensé que ne désiriez la grandeur de la Royne, vostre niepce, et me semble que vous pouvez bien faire quelque chose pour moy plus que ne faites, ayant la faveur que vous avez. Et sy vous y voulez penser, jamais femme ne fut plus mal traitée, quant en mon particulier, après la peyne que j'ay pris pour conduire ces affaires où elles sont, dont j'ay creu que vous me deviez sçavoir bon gré: car sy je n'eusse régné qu'en mon aise, et que j'eusse oublié l'affection que j'ay au service du Roy, j'eusse consenty à tous les traités que nos voisins demandoient; qu'est pour vous faire entendre qu'après Dieu, je n'ay jamais rien voulu connoistre que le Roy, duquel je ne me plains, sçachant bien que sy vous luy voulez demander quelque chose pour moy, il seroit plus aise de me l'accorder que ne seriez de le désirer, veul les bonnes et affectionnées lettres qu'il luy a pleu souvent m'escrire, et aussy de dire à ceux qui parlent à luy de l'affection qu'il démontre aux affaires de deçà. Je sçay que ce qui vous en garde est la crainte de l'importuner pour les biens qu'il vous faict journellement, et à tous MM. mes frères, de quoy je suis fort aise, mais aussy ne devriez estre marry

sy je voudrois m'en sentir. Quant à ce que vous avez trouvé mauvais ce que j'ay escrit touchant les deniers du Roy, et que pour six mil hommes il n'y en avoit que deux, je crois qu'avant la dernière bande venue, il n'y en avoit pas davantage, et qu'il y a bien du désordre parmy les officiers; et me fallut rompre ma vaiselle, n'ayant peu trouver en emprunt trois mil escus pour le Roy, lesquels je promettrai rendre dans quinze jours; chose qui me mettoit hors de patience, et ne fus secourue que de M. le Rhingrave, qui me bailla sa vaiselle et tout l'argent qu'il peut recouvrer. Je ne sçay par quel moyen je me dois gouverner, car quant j'ay rescrit pour parler au Roy de mes affaires et de me vouloir faire donner ce que le feu Roy m'avoit promis, on m'a faict response que le Roy vous avoit à tous faict tant de biens que ne l'osiez importuner davantage, et que j'en escrivisse à d'autres; pensez-vous me faire plaisir d'en user de ceste sorte et faire connoistre que vous ne voulez importuner le Roy parce que je vous suis trop proche?

Quant à ce qui touche le traitement de la Royne ma fille, et dittes que je n'estime gueres l'affection que le Roy me porte en donnant foy à ce qu'on m'en a dit, ny pareillement madame vostre mère, ny tous messieurs mes frères; je vous diray, quant au Roy, que je n'en ay jamais rien pensé que ce que l'on doit estimer d'un vertueux prince tel qu'il est, et n'a esté pour sa grandeur que j'ay mis mon affection à luy faire service, mais d'une bonne volonté que je luy ay portée et au feu Roy son père, duquel j'ay receu tant de bien et d'honneur, comme aussy de luy, que rien ne me scauroit oster l'opinion de continuer; bien ne pouray-je exécuter la volonté faulte de pouvoir, mais non autrement; et n'y eut jamais personne qui m'en ayt ouy parler d'autre sorte, car je sçay l'affection qu'il a pour les affaires de deçà. Que sy quelqu'un en a parlé autrement et que je le sceusse, je le feray voir le plus grand menteur qui fut jamais. Quant à la mesfiance que l'on dit que j'ay de vous, c'est le plus grand mal du monde à une personne fidelle que d'estre supçonnée, principalement ayant le cœur grand comme vous sçavez qu'ont ceux du sang dont nous sommes venus. Et quant à monsieur mon père et à madame ma mère, je n'ay jamais pensé, sinon ce qu'une très humble et très obéissante fille doit à père et mère, dont je loue Dieu, et de n'avoir jamais faict chose contre leur commandement. Et s'il estoit en ma puissance, monsieur mon dit père seroit plus honoré qu'il n'est, car il seroit plus avant du conseil, et ne demeureroit à la porte avec sa barbe blanche: car encor qu'il ne me feust père, j'ay

eu trop de bon traitement de luy pour estre sy malheureuse que de l'oublier. Quant à Madame, je n'ay jamais ignoré ce que nous luy devions tous et la peyne qu'elle a prise pour augmenter nostre maison; mais je sçai bien qu'elle n'aime plus la despense sy elle n'est bien nécessaire, en quoy elle a grande raison; mais il ne fault pas regarder de sy près pour ce qui s'en peut suivre: car sy vous pensiez que ce que j'ay fait de despense ayt esté pour moy, vous me feriez grand tort, parce que le commun bruit estoit par tout qu'il ne falloit que jamais Escossois espérast bien de France, veu que ceux qui avoient faict tant de service estoient si mal receuz, et je vous prier penser, monsieur mon frère, qu'un royaume qui a accoustumé de n'estre sujet qu'à un de sa nation n'est pas sy tost rangé soubz nouveau seigneur, le commencement en estant fort difficile. Mais c'est sur moy que toute la peyne tombe: car il fault que je fasse deux choses, l'une contre les ennemis, et l'autre à ranger ces gens là à nouvelle subjection. Je croy que ceux qui sont allez par plusieurs fois par devant vous, eussent ausy bien dict ma peyne comme ils ont dit des men songes, qu'eussiez mieux pris toutes choses que vous n'avez faict; et n'eussiez pris sy mal ce mot que j'escrivois à monsieur le connestable; mais je me trouve en une sy grande nécessité et tant tourmentée, et tout en un coup, que je ne scaurois où avoir recours: car par tant de fois je vous avois escrit de mes grandes charges que vous les pouviez bien connoistre, et cependant je n'en ay jamais eu une seule response où je peusse espérer quelque chose, et tous les jours ma nécessité croissoit, qui est sy grande que j'ay honte de le dire; de sorte qu'il me falloit tout vendre, vaiselle et toutes autres choses, pour faire de l'argent, et ne me demeura à peyne pour tenir ma maison: ce qui me met hors de toute patience, me souhaictant plustost morte que vive. Et eusse désiré que ce royaume fust plustost péry entre mes mains qu'en celles du Roy, tant j'ay volonté à son service: et là où on m'a accusée d'avoir mauvaise opinion de père et mère et de tous mes frères, vous m'avez mal jugée pour ce coup: car je n'y pensay jamais que sy monsieur mon père eut eu le moyen de m'ayder, il ne m'eust laissé en aucune nécessité. Je seay trop ce qu'il luy a pleu m'en escrire. Je n'euz ausy jamais mauvaise opinion de Madame, si non qu'elle a eu crainte d'importuner le Roy. Quant à vous autres, messieurs mes frères, je crois que ça esté ausy cela qui vous en a gardé, et pour ce je vous prie ne me condamnez sy tost sans avoir bien entendu mon intention. Et là où vous dittes que je vous tiens pour... (sic), je voudrois bien, quant

vous dittes cela, que vous regardassiez ce qu'il doit mouvoir pour vous tenir pour... Je cro ne desirez ma place, ny moy la vostre, et sy desirez la mienne vous l'aurez fort volontiers le plaisir que j'y ay. Et sy je vous assure je n'en pourchasseray point d'autre. Il s'agit que vous preniez les choses de moy comme personne qui désire vostre ruyne, et m'accuse d'ingratitude envers le Roy, envers père et de mauvaise nature envers tous mes frères, qu'est le plus grand vice qu'on peut avoir. Je pense pas qu'ayez ceste estime de moy, ay assez d'occasion de connoistre le contraire. donnez moy de ce que je dis: car vous n'avez fait un grand tort de la prandre de ceste et m'en puis satisfaire venant de mon frère. Jamais je ne pensey à vous offencer. Quant à ce que j'ay escrit à monsieur le connestable, c'est esté que pour le mouvoir davantage à se servir de mes affaires; et là où vous desirez sy sy je veux continuer en ceste opinion que pensez que j'aye: je ne l'ay jamais eu telle vous pensez. Et vous n'avez jamais personnellement vous appartienne que tant désire vostre honneur et vostre bien que moy. Et sy vous en avez fait, que Dieu ne veuille, vous cognoistrez quelle affection je m'y porteray, et vous priez une fois de croire que ce qui me fait mentir est plus pour vous que pour moy, et bien aise que vous m'avez faict entendre franchement vostre opinion et la conclusion. Le Roy a pris pour les affaires de deçà, qu'à ce que l'Empereur est en Flandres, il n'ose prandre d'envoyer des forces par deçà, de d'y mettre son royaume en hazard; mais il pouvoit faire, il se mettoit hors de la grande despense qu'il est obligé de faire pour ce royaume et feroit chose qui luy apporteroit du contentement: car Dieu nous a beaucoup favorisez, que, depuis cinq ou six mois, nous avons euz nos ennemis quatre ou cinq fois, quoy qu'il y eust gens ne fussent que la moitié d'autant qu'en ce qui le fasche le plus, c'est que ça esté par les François. Et nostre cavallerie escossoise encor hier trois cens hommes du près du teau de Hames. Mais ce que les François ont fait est plus malheureux. Le général d'Adynton, qui est un fort gentilhomme et expérimenté en la guerre, veu que nos forces estoient sur la frontière et si fort que nous faisions n'estoit pas encor en foy, firent venir à Adynton des gens par petites bandes, affin que l'on ne s'en apperceust puis assembla mil chevaux, feignant emporter quelque argent à Adynton, pour penser de donner une alarme à nostre fort, ou faire retirer r

ramp du lieu où il estoit. Et ainsy que la cavallerie passoit par devant d'Ombar, les deux capitaines sortirent avec deux cens hommes pour escarmoucher; à la faveur du chasteau toute ceste cavallerie les vint charger, mais ils firent sy bien leur devoir qu'ils les repoussèrent, blessèrent forces chevaux et hommes, et prirent le dit général d'Adynton, qu'est une des bonnes prises qui se puisse faire: car il est homme de grand service et de grande intelligence dedans nostre pays. Et ce sera fort bien fait de le retenir jusques à ce que l'on voye ce que les choses demendront, car ils ont peu de gens de service parmy eux. Je vous dis cecy pour vous faire cognoistre que quand Dieu nous met la victoire à la main, il est bon de la poursuivre. Quant à la conclusion que dittes que le Roy a pris, dont il aura contentement comme je pense, je n'en ay entendu autre chose que la venue de monsieur de Termes, avec la cavallerie, pour casser la nostre; par ce moyen nous nous enforcerons d'un costé et affoiblirons de l'autre, en danger de reperdre nostre frontière que nous avions recouvré, qui estoit une des principales choses qui nous la faisoit entretenir, vous asseurant qu'ilz triomphent depuis quelque temps, et que la cavallerie françoise se trouvera bien estonnée, sy elle n'a de la nostre pour la guider. Je n'ay que faire de représenter les inconveniens sy on n'y veult pourvoir. Je suis bien aise d'entendre la bonne volonté de nostre frere le marquis, et qu'il ne tiendra à vous qu'il ne vienne, et ne viendra jamais faulte de la nostre, comme vous me priez de le croire et de n'entrer jamais en soubçon contre ceux qui sont moy-mesme. Je ne sçay qui vous a mis cela en l'entendement; et je vous estime sy sage que vous jugerez bien tousjours que j'estime plus vostre bonne volonté que celle d'autrui, autrement vous me feriez tort. Il est bien vray que j'ay trouvé fort estrange, estant sy heureuse d'avoir tant de freres, que je n'aye esté visitée de pas un, depuis le temps que j'ay l'ennemy sur les bras. Je vous en fis jage, et sy pas un de vous avez offert de me secourir d'un denier en toutes mes nécessitez, sinon que monsieur d'Aumale, mon frere, m'en fit dernièrement offrir par Fourquevaux, qui me fit plus de bien qu'aucune chose que j'eusse entendu il y avoit long-temps pour l'amour de l'honneste offre qu'il me fit de venir par deça, m'ayant escrit double lettre pour cet effet. Quant à ma bonne grace, vous ne devez user de ce langage: car il faudroit beaucoup de choses entre un frere et une sœur pour la faire perdre, ny d'un costé ny d'autre. Monsieur mon frere, je l'iray ce propos pour mercier très humblement le Roy de ce qu'il luy plaist me donner, qui m'aydera

à m'employer à son service, vous merçant après toute querelle de ce que vous voulez employer pour mes affaires et que vous avez désiré que je vous fisse entendre mon intention pour la suivre en cas que vous fussiez en ma bonne grace. Vous sçavez bien, dez que vous estiez bien jeune, la fiance que j'ay tousjours eue en vous, et l'affection que je vous ay portée. Je ne voys point qu'il y ayt occasion de faire ceste séparation; ce ne sera jamais de mon costé que telles choses commenceront: se plaindre quelque fois de ses maux n'est pas séparation d'amitié. Et pour vous faire certain de toute mon intention, je vous envoie ce porteur, lequel m'a servy depuis vingt-cinq ans en ça, et qui a veu toutes les choses de par deça et partie de mes humeurs et de quel naturel je suis, que je confesse estre un peu difficile; mais je ne le puis adoucir estant l'age passé de le pouvoir faire. J'ay tant esté trompée de ceux à qui j'ay donné mon crédit, allant devers vous, que je m'en suis voulu fier qu'au porteur, que je suis seure estre fidelle, vous priant de le croire et luy donner foy, comme à moy mesme.

« Je suis bien aise aussy d'avoir entendu, par voz lettres, comme le Roy a envoyé le protonotaire de Moulin pour faire sçavoir son intention et entendre au faict de la justice, et toutes autres choses, estant au Roy homme entier, et fidelle serviteur de toute nostre maison, et en qui vous vous fiez comme à vous mesme. Je suis très aise de sa venue: car tant plus de gens de bien il y aura par deça, sera tant mieux. Mais je trouve estrange ce terme entier au Roy, par ce que par là il s'ensuivroit que ceux qui sont icy ne luy fussent pas fidelz, et que j'en feusse aussy participante: car il y en a qui ont tousjours fait mon commandement. Si je pensois que le Roy donnast crédit, ou vous, à personne du monde plustost qu'à moy, je ne m'entremettrais jamais de son service: car j'ay baillé assez bon gage de fidélité.

« Quant à ce que m'escrivez de prendre une après disnée de loisir pour me faire déclarer sur chacun point de vostre lettre vostre intention, c'est une chose qui m'est bien dure de parler de ce que est entre vous et moy à une personne que je ne cognois pas; toutes fois, pour la fiance que luy donnez, je m'en suis enquis le mieux que j'ay peu et n'a tenu à luy m'en vouloir bien satisfaire, et pour l'amour de vous luy feray tout le plaisir que je pourray. Mais sans cela, je ne l'eusse vu guère volontiers, m'apportant de sy mauvaises nouvelles. Quant à nos nouvelles de par deça, le porteur a charge de vous les dire toutes, vous priant, au reste, oublier toutes choses passées et dorénavant ne parler plus de

vieilles querelles, et penser que vous ne me sçauriez faire autre qu'une bonne sœur doit estre ; mais il fault que j'aye privilège de couroucer : car il fault que je confesse que les troubles que j'ay ordinairement m'ont mis en une ordinaire colère, auquel estat je ne suis pas fort bien de ma santé, encor que personne ne le cognoisse, comme le porteur vous le dira. Je vous prie que j'aye une bonne despesche et de prandre bien tout ce qu'il vous dira de ma part et l'escouter à loisir. Je mettray fin à ceste fascheuse lettre, pour humblement me recommander à vostre bonne grace, vous priant que les choses passées s'oublient, et priant Nostre Seigneur vous donner très bonne et longue vie, etc.

« De l'Islebourg. »

Responce du duc d'Aumale à ceste lettre.

« Madame, j'ay receu la lettre qu'il vous a pleu m'escire par le sieur d'Attigny, présent porteur, et tant par ce qu'il m'a dit de vostre part que ce que m'avez faict sçavoir par vostre ditte lettre, entendu bien au long l'estat des choses de de là, estant bien marry, Madame, de ce qu'avez trouvé ainsy estrange que le sieur de Monluc sceust le contenu des lettres que je vous ay escrites par luy : ce que vous pouvez penser que je ne luy eusse jamais voulu commettre, n'eust esté que je n'eusse icy, de longue main, cognu sy fidelle serviteur et du Roy et de toute nostre maison, qu'il me sembloit me pouvoir bien fier de cela en luy. Et pour ce que ne trouvez bon que autre que vous ayt la cognoissance de telles choses, j'espère y mettre désormais bon ordre, que n'aurez, cy après, occasion pour cet effect vous mescontenter de moy. Et quant à ce que me mandez qu'il a esté aisé à juger, sy l'apparence du repos en l'avantage que pouvez espérer et pour vous faire tant tourmenter des affaires de delà, je ne pense point, Madame, qu'il y ayt personne qui ne cognoisse assez de quelle affection vous vous estes jusques icy employé pour la Reyne vostre fille ; la peyne et travail que vous prenez pour la deffence et conservation du royaume d'Escosse, et le peu d'estat qu'avez faict de ce qui estoit vostre, pour en ayder le Roy, toutes et quantes fois l'ocasion s'est présentée. Et de ma part, je vous supplie très humblement vouloir croire, encor que je n'aye eu jusques à ceste heure grand moyen de vous servir en cela, sy est ce qu'ou l'affaire se feust offert, je n'y eusse espargné, comme je ne feray jamais, chose qui soit en ma puissance, ainsy qu'aurez peu entendre par le sieur de Forquevaux. Au regard de la despense qui a esté faicte par delà, et de ce que me faictes sçavoir de monsieur d'Essey, je

ne vois point qu'on ayt encor bien peu sçavoir comme tout en est passé, et qu'il y ayt eu en cela de sa faulte, que par ignorance, ayant toujours ez autres choses faict tel devoir, et avec tel heur, que graces à Dieu toutes ses entreprises sont venues à bien. Et serois bien marry, Madame, sy vouliez estimer que j'eusse esté pour m'ennuyer de chose qu'il vous ayt pleu m'escire, mesmement de ce que m'avez cy devant mandé sur le faict de la ditte despence, que je scay assez ne pouvoir estre moindre. Et pense que le plus grand désordre qui ayt esté faict, a esté par les gens de finances qui en avoient le maniemment, estant le Roy assez asseuré de ce qui s'est cy devant passé par voz mains n'a esté employé légèrement et sans occasion pour son service, ayant tousjours entendu qu'eussiez la cognoissance des deniers de delà : et en cela, s'il y a eu quelque faulte, je vous puis asseurer, Madame, qu'elle ne procédde que de ceux qui en ont eu la charge, dont le Roy a encor, par sa dernier despesche, escrit pour cet effet. Au regard de ce que m'escrivez que je pourrois bien faire davantage pour vous, veu la faveur que j'ay et qu'en cela vous vous sentez mal traictée, attendu la peyne que prenez, je ne sçauois penser, Madame, que me teniez de sy peu de jugement que je sois jusques à ceste heure à cognoistre la peyne et travail qu'avez pris de par delà ; et sy en ce que je me suis cy devant employé pour vous, les choses ne sont du tout sy bien succedées comme j'eusse désiré, je vous supplie très humblement vouloir croire que je n'y ay rien obmis de mon devoir ; et le moyen que j'ay peu trouver pouvoir y satisfaire, comme je feray tousjours en toutes autres choses. Au demeurant, j'ay veu ce que me faictes sçavoir de l'alliance et support du Roy, que vous estimiez beaucoup plus que celluy de vos voisins. Il m'est advis que vous avez bien grande raison de vous en louer, estant le dit seigneur sy vertueux et débonnaire prince, que quelque chose que vous vous plaigniez d'estre mal traictée, considérant l'estat auquel sont pour le jourd'huy les affaires de deça, et la despesche que ledit sieur d'Attigny vous porte, il me semble que vous n'avez occasion vous mescontenter en cela, ny croire que les biens que j'ay eu du Roy, qui sont tels qu'un chacun sçayt, aient esté pour empescher de vous faire service et m'employer en ce qui vous a jamais touché, vous asseurant bien que le dit seigneur n'a pris en mauvaise part ce que luy avez faict sçavoir des inconvéniens que voyez par fois survenir au lieu où vous estes, mais luy avez faict un singulier plaisir. Et quant à moy, je n'ay jusque icy entendu que l'on ayt ozé lui desguiser rien

de vostre bonne volonté envers luy, et travail et soing que prenez, ny que Cabassolle ayt jamais rien faict entendre au dit seigneur de vostre part que ce qu'il avoit peu apprendre du commun bruit; sy semblablement monsieur et madame vostre mere faict doute de l'honneur que leur devez, dont je vous assure qu'ils se sont tousjours bien apperceuz et s'en contentent grandement. Au regard de ce qu'il vous a pleu m'escire que vous ne pensé point que je désire vostre lieu, ny vous le mien, et que sy j'en avois avie pour le plaisir que vous y avez me le quitteriez volontiers, je vous advise, Madame, que toutes et quantes fois il plaira au Roy me faire tant d'honneur que de me vouloir envoyer par delà, pour son service, il vous sera aisé à connoistre sy ce que j'en feray sera plus pour le vostre et vous obéyr comme vostre très humble frère, que pour aucun autre respect, estant délibéré chercher tous les moyens qu'il me sera possible, pour une fois acquérir vostre bonne grace, qui est la chose que toute ma vie ay le plus désirée. Au sur plus, quant à ce qu'il vous a pleu me mander qu'il semble que l'on veuille prendre les choses de vous comme d'une personne qui désire nostre ruine, je ne sçay, Madame, qui vous pourroit avoir induict à penser cela de nous, ny que jamais eussions peu prendre en mauvaise part ce qui pourroit venir de vous : sachant assez un chacun que ce que vous avez faict par delà, et tant que vous avez esté au lieu où vous estes, n'a esté que pour la grandeur de nostre maison, dont il n'y a pas un de nous tous qui ne s'en sente, et se doive sentir toute sa vie vostre tenu et obligé. Et quant à ce que vous avez escrit à monsieur le connestable et à Andelot, qui avoit esté par delà, je vous supplie très humblement vouloir penser que je ne suis pas pour renouveler vieilles querelles, mais laisser les choses en l'estat où elles sont ; sy est ce qu'encor que nous ne trouvions jamais mauvais chose qui vienne de vous, sy désirons-nous fort n'estre délaissés ny mis en oubly pour eux. Et où il vous plairoit nous faire tant d'honneur que de vous adresser aussy tost à ceux qui vous touchent qu'à d'autres, vous pouvez penser que nous trouverez tousjours autant prestz à vous obéyr, et mettre peyne de vous y satisfaire, et faire chose qui vous soit agréable, qu'autres que sauriez choisir, vous suppliant très humblement ne prendre en mauvaise part ce que je vous ay cy-devant escrit, et le recevoir comme de vostre humble frère, qui ne désire que vous faire service. Espérant que désormais tout ce portera sy bien, qu'il ne sera plus de besoyn prendre pied à telles choses, ny les remettre en jeu, mais les

oublier du tout, et vous assurer de moy que de ce que je pourray faire, je vous donneray toujours sy bien à connoistre par effet le désir que j'ay de vous y obéyr, que vous aurez occasion de changer d'opinion que pourriez cy-devant avoir conçu de moy. Et quant aux bonnes nouvelles qu'il vous a pleu me départir, des desfaictes qui se font ordinairement par delà, je vous puis assurer, Madame, qu'il n'y a celluy qu'il ne s'en esbahisse grandement, et n'estime que ce ne soit plustost œuvre de Dieu que des hommes, qui me faict espérer, puis qu'il luy plaict maintenant ainsy nous regarder, que toutes choses se scauroient de bien en mieux succéder, vous suppliant très humblement, au surplus, me vouloir pardonner sy ne vous ay escrit la présente de ma propre main, ayant esté tellement blessé au poulce, ce jourd'huy, qu'à peyne ay je peu signer. »

La Royne n'estant pas encor advertie de la mort du duc de Guyse, son pere, escrit au duc d'Aumale, son frère, de plusieurs autres choses, comme de l'exécution du traité de paix.

« Monsieur mon frère, mon cousin monsieur le gouverneur et moy envoyons le mestre d'Asquin, présent porteur, devers le roi d'Angleterre luy porter les lettres patentes de la Royne ma fille, soubz son grand sceau, pour le faict de l'acceptation de la paix, suivant la compréhension qu'il a pleu au Roy en faire avec le roi d'Angleterre et ce royaume, et après ce faict, mon dit cousin luy a commandé passer devers ledit seigneur, avec le dit sieur de Morette, pour luy faire entendre ce qu'il aura faict, selon la charge qu'il luy a donnée, et aussy pour le remercier très humblement de la part du dit seigneur gouverneur, de la mienne, et celle des seigneurs de ce dit royaume, de la bonne volonté qu'il luy plaist nous porter, dont à jamais luy en demeurerons en obligation sy très grande qu'il nous est impossible pouvoir faire chose qui en puisse faire satisfaction ; pareillement il porte au dit seigneur la responce sur ce qu'avoit apporté de sa part le dit sieur de Morette, et depuis le sieur de l'umel, par où il connoistra que tout ce que nous avons faict est pour le bien de son service, espérant qu'il n'en recevra que tout plaisir et contentement, vous priant monsieur mon frère, vouloir escouter et croire le dit mestre d'Asquin d'aucunes choses que je luy ay donné charge vous dire de ma part. Je ne fais doute que vous n'ayez souvenance de ce que je vous ay autre fois escrit, touchant les grandz services que j'ay de longuement receuz du pere, qui est par delà, des frères et de toutes leur maisons. Et vous puis assurer, monsieur mon frère, qu'il

n'y a personnages par delà plus affectionnez au service du Roy, et crois que le dit seigneur à ceste estime du père, et que le filz aîné, ses frères et le reste de leur ditte maison n'en font pas moins; lesquels ont partout et de tout temps fait preuve et démontré par effect le désir et affection qu'ils y portoient, qui me fait vous prier, monsieur mon frère, vouloir avoir le dit mestre d'Aquin pour affectueusement recommandé. Et sur ce je prie Dieu, etc.

« De l'Islebourg, le 23 jour d'avril 1550.

« Votre humble et bonne sœur, « MARIE. »

Et au dos : *A monsieur mon frère, monsieur le duc d'Aumale.*

Le 25^e jour d'Avril, Boulongne ayant esté remise entre les mains du Roy, suivant le traicté de paix avec l'Anglois, monsieur le connestable en donne la nouvelle au nouveau duc de Guyse, par sa lettre du jour suivant.

« Monsieur, je vous advise, pour toutes les meilleures nouvelles que vous scauriez avoir, que le Roy et toute la compagnie font très bonne chère, et que ce matin il a eu nouvelles comme hier, environ les six heures, que les Anglois mirent mon frère et mon nepveu dans Boulongne et remirent entre leurs mains les autres forts qu'ils tenoient suivant le traicté. Ils ont laissé dans ledit Boulogne bien trois centz muidz de grains (mesure de Paris), quantité de vin, munitions, poudres et bouletz plus qu'ils n'y en trouvèrent, et l'artillerie promise par le dit traicté; n'estant possible s'y estre conduitz plus honnestement qu'ils ont fait, ny avec plus grande démonstration de faire durer ceste amitié; mesdits frère et nepveux mandent qu'il est impossible, sans voir, croire les belles fortifications que lesdits Anglois ont fait esdit lieux; de sorte qu'on ne doit point plaindre l'argent que l'on leur a donné. Le Roy fait son compte partir d'icy mardy prochain, pour aller coucher à Escouan, et jeudy à Chantilly, ou il pourra séjourner un jour; de là il s'acheminera vers Amiens où il recevra les commissaires Anglois qui viennent pour la ratification du traicté, et les nôtres passeront cependant delà la mer pour aller faire le semblable en Angleterre, de sorte que mon nepveu puisse estre de retour audit Boulongne quant le dit seigneur y arrivera, espérant que entre cy et là, et le plus tost que vous pourrez, vous nous viendrez trouver, qui luy sera le plus grand plaisir que vous scauriez faire pour l'envie qu'il a de vous veoir, qu'est tout ce que vous aurez pour ceste heure, après mes humbles recommandations à votre bonne grace, priant Dieu, etc.

« De Saint-Germain-en-Lay, ce 26 avril.

« Votre humble serviteur,

« MONTMORANCY. »

Et au dos : *A monsieur monsieur le duc de Guyse.*

Les dix lettres suivantes sont au sujet de la mort des duc de Guyse et de Jean, cardinal de Lorraine, son frère, qui ne pensoit pas sy tost mourir, estant arrivée à Lyon, en son retour de Rome, d'où il escrivit cecy au duc d'Aumale, son nepveu.

« Monsieur mon nepveu, j'arrivay en ceste ville de Lyon, le 25 avril, bien sain, Dieu mercy, et le lendemain, monsieur d'Authun vint devers moy, de la part du Roy, me dire et faire sçavoir la mort de monsieur de Guyse, mon frère, à qui Dieu fasse pardon par sa bonté et miséricorde, nouvelles certes pitoyables et lamentables; pour moy, j'espère qu'avec l'ayde de Dieu, sans lequel nous ne pouvons tous rien, il me fera la grace de me conformer à sa sainte volonté, et d'endurer ce qu'il lui plaira m'envoyer, vous suppliant, autant que je puis, monsieur mon nepveu, de vous montrer sage et prudent comme vous estes. J'espère, mon nepveu mon amy, de partir d'icy jeudy au matin, pour m'en aller faire la révérence et baiser les mains à mon seigneur mon Roy, mon maistre, pour le remercier plus que très humblement de tant d'obligations, tant de biens et d'honneurs qu'il luy a pleu me faire, qui me demeureront sur le cœur immortellement, et ne seray jamais content que je n'employe corps, biens et vie pour luy faire service, et à vous, monsieur mon amy, ne voulant vivre pour autre chose que pour vous faire service. C'est vostre bon oncle et parfaict amy,

« LE CARDINAL DE LORRAINE. »

Et au doz : *A monsieur mon bon nepveu, le duc d'Aumale.*

Lettre de monsieur de Troyes, au dit duc de Guyse son frère.

« Monsieur mon frère, j'ay tant de douleur et d'ennuy de la perte que nous avons faite, que je ne puis autre chose vous escrire, pour ce présent, sinon me plaindre et regretter ceste piteuse aventure; mais puis qu'il plaist à Dieu, je mettray peyne de ma part, comme je sçay que ferez de la vostre, de me conformer à son vouloir encor que la playe me soit bien grievée, qu'elle m'a fait par trop cognoistre quelle force et puissance a l'amour naturel. M. le cardinal mon frère a esté d'avis que j'allasse vers Madame, et en ceste délibération, je prandray demain mon chemin à Joinville, ayant prié mon dit sieur le cardinal de

le sur plus et m'assurant qu'il vous
ndre très bon compte de nostre voyage.
commende à vos bonnes graces, priant

vous, ce 10 may 1550.

Je tres humble et très obéissant frère,

« LOUIS DE LORRAINE. »

dos : *A monsieur monsieur le duc de*

*re de la duchesse de Valentinois
au dict duc.*

seigneur, je crois que maintenant aurez bien
ort de monsieur le cardinal de Lorraine,
sté fort desplaisante, pour ce que c'est
ennuy. C'est une visitation que Nostre
vous faict pour vous expérimenter tous-
os vertus; mais depuis que les choses
este sorte, il ne faut pas oublier mes-
frères; aussy crois-je que le Roy suivra
qu'il a faict du passé, je l'en ramen-
ncor par ma lettre, bien que je sache
ra. Et pour ce, Monsieur, que j'espère
r bientôt, je ne vous feray plus longue
on pour vous remercier humblement de
ous plaist me mander des nouvelles de
monsieur d'Aumale, et de ce que vous
affaires en sy bonne recommandation :
après avoir prié Nostre Seigneur vous
utant bonne vie que je la désire pour
me.

met, ce 21 may.

Je humble à vous obéir,

« DIANE DE POICTIERS. »

dos : *A monsieur monsieur le duc de*

*tre de monsieur d'Aumale au duc
de Guyse son frère.*

seigneur mon frère, allant le sieur de Fu-
sent porteur, par delà, je n'ay voulu
as escrire mon arrivée en ce pays d'Es-
l'honneur que tous les princes et sei-
Angleterre m'ont faict en passant pour
me conduisant toujours de poste en
de bonne compagnie, et outre ce le roy
erre m'avoit permis de libérer tous pri-
tant François, Escossois, qu'Espagnols,
ent en ces pays; ce que j'ay faict et les
ré en grand nombre: aussy la bonne
accueil que la Roïne, nostre sœur, et les
du pays m'ont faict. Je l'ay trouvée
confortée et fâchée de la perte qui nous
me, où j'ay mis peyne de la conforter le
ne j'ay peu, ainsy que vous dira ce dit

porteur, et toutes autres nouvelles. J'espère mon-
sieur mon frère, partir d'icy dans dix ou douze
jours pour retourner en bonne dilligence en
France. Cependant la ditte dame me doit faire
voir toutes les places fortes de ce pays, et me dira
toutes choses qui concernent le service du Roy,
pour vous en rendre bon compte à mon retour,
remettant le surplus à la dilligence de ce porteur,
je ne recomanderay en cet endroit à vostre
bonne grace.

« De l'Islebourg, ce 18 may 1550.

« Vostre humble et obéissant frère,

« CLAUDE DE LORRAINE. »

Et au dos : *A monsieur mon frère, monsieur
le duc de Guyse.*

*Lettre de François de Lorraine, grand prieur
de France, au duc de Guyse son frère.*

« Monsieur, j'ay receu vostre lettre de Chan-
tilly du 3 présent : j'estois desjà adverty de l'in-
fortune qu'il a pleu à Nostre Seigneur nous en-
voyer par le trespas de feu Monsieur, à qui Dieu
pardoint, et ayant faict une sy grande perte, je ne
puis sinon me conformer à la volonté de Nostre
Seigneur, suivant vostre bon conseil, et le louer
de tout ce qui luy plaist nous envoyer, me con-
formant aussy que doresnavant vous me serez
père et frère, comme j'ay toute ma vie bien co-
gnu par expérience, tout ainsy que je délibère
vous porter obéissance comme le propre fils. Et
pour commencement de ma obéissance, suivant
le contenu en vostre dicté lettre, j'espère partir
d'icy mardy prochain pour vous aller trouver
là part que serez et faire ce que me comman-
derez, prenant mon chemin par Lorrette, Ve-
nize, Ferrare, Mantoüe et Millan; et mettray
peyne de me contregarder le mieux qu'il me sera
possible par les chaleurs, m'estant jusques à pré-
sent toujours bien porté, hors le regret dont je
ne me puis bonnement exempter : me recom-
mandant cependant, etc.

« A Rome, ceste vigille de Pentecoste,

« Vostre très humble et obéissant frère,

« F. FRANÇOIS DE LORRAINE. »

Et au dos : *A monsieur monsieur le duc de
Guyse.*

*Instruction au sieur de Rancé de ce qu'il aura
à dire, de la part de monsieur le duc de
Guyse, à la roïne d'Escosse et à monsei-
gneur le duc d'Aumale, devers lesquels
mon dit seigneur l'envoye présentement.*

« Pour luy faire entendre, encor que mon dit
seigneur pense bien que de ceste heure elle ayt
esté adverty du trespas de feu mon seigneur le

duc de Guyse par M. de Brezé que le Roy a envoyé par de là, pour s'en condouloir avec elle, et la visiter et consoller de sa part : sy est ce que mon dit seigneur voyant ceste adversité commune à la dicte dame comme à luy n'a voulu faillir despescher devers elle le dit sieur de Rancé, ayant mesmement assisté dix ou douze jours en la maladie de feu mon dit seigneur de Guyse, tant pour luy faire entendre ce qu'il en a veu et cognu et l'advis que les médecins en ont donné, après l'incision faicte de son corps, que aussy se condouloir avec elle de ceste adversité. Et combien que mon dit seigneur de Guyse la sente en soy sy dure et mal aysée à porter, qu'il n'est moyen de plus, toutes fois pour ce que c'est à Dieu de disposer de toutes choses et à nous de nous conformer à son saint vouloir et plaisir, le dit sieur de Rancé supplira la ditte dame vouloir supporter ceste adversité aussy sagement et vertueusement qu'elle a faict les autres, dont il a pleu à Dieu cy devant la visiter. Et d'autant que plus grande est la perte qu'elle a faicte, d'autant plus elle fasse veoir à chacun la grandeur de sa constance et vertu.

« Après le quel discours, le dit sieur de Rancé advisera de desduire, par le menu et selon ce qu'il en a veu et entendu pendant qu'il a esté à Joinville, et suppliera mon seigneur le duc d'Aumale, en cas qu'il n'ayt encor pris congé de la Royne, de haster son retour pour se trouver à l'enterrement de feu mon dit seigneur de Guyse, qui doit estre dedans la fin de juin; pendant le quel temps il est besoing mettre ordre aux affaires survenues tant à madame la duchesse douairière de Guyse, qu'à messieurs ses enfans, mesmement pour adviser aux partages qui furent faictz par feu mon dit seigneur de Guyse peu auparavant son trespas, au douaire que doit prendre ma ditte dame sur tous et chacuns les biens de sa maison. Ce que mon dit seigneur, mes dits sieurs ses frères, selon les coutumes des pays, en doivent porter pour leurs cottes et portions, et finalement toutes autres affaires qui se peuvent maintenant offrir sur qui leur conseil se doit assembler, et en ce temps là se trouver au dit Joinville pour y prendre une bonne et amyable résolution.

« Luy dira que tels affaires pressez et importants, tant à lui qu'à messieurs ses frères, ne se pouvans remettre après l'enterrement de feu mon dit seigneur de Guyse, sans grandement incommoder ma dite dame de Guyse et mes dits sieurs ses frères, qui en ce temps là se doivent tous trouver au dit Joinville, il est supplié vouloir haster son retour par deçà le plus qu'il luy sera possible, pour, après avoir mis une fin à cela, continuer à se soulager les uns les autres ez choses qui se pré-

senteront pour leurs affaires particulières; et unys ensemble, désormais vivre comme ils ont faict jusques là, en une entière et parfaicte amytié, en laquelle mon dit seigneur d'Aumale se peut asseurer qu'il trouvera tousjours mon dit seigneur de Guyse disposé, comme son meilleur frère.

« Ces propos finis, fera entendre à la Royne l'ayse et contentement que mon dit seigneur de Guyse a receu de ce qu'il a pleu au Roy luy permettre venir par deçà, où elle se peut asseurer estre autant la bien venue et longtemps désirée qu'elle sauroit penser, tant des siens que d'un bon nombre de ses serviteurs et amys, qui s'efforceront se mettre en leur devoir pour la recueillir et honorer en tout ce qu'il leur sera possible.

« Et pour ce qu'il semble bien raisonnable que la ditte dame envoie quelqu'un de sa part à l'enterrement de feu mon dit seigneur de Guyse et quelqu'autre pour la Royne sa fille, le dit sieur de Rancé luy fera sur ce entendre que le dit seigneur de Guyse seroit bien d'advis, en cas qu'elle n'auroit encores prouvé à cela, qu'elle mandast aux sieurs d'Asquin et Rewiston d'y assister pour elle et pour ladicte dame sa fille.

« Ayant le dit sieur de Rancé satisfait en ce que dessus à la ditte dame, se retirera vers messieurs les gouverneur et de Termes, ausquelz fera entendre l'occasion de son voyage par delà, n'ayant voulu mon dit seigneur oublier, cognoissant assez la bonne volonté et affection qu'ilz portoient à feu mon dit seigneur de Guyse et désir qu'ils avoient de luy faire plaisir et service, les envoyer visiter de sa part et se condouloir avec eux de l'infortune qui lui est survenue par le trespas de feu mon dit seigneur son père, duquel lui départira mesmement du discours de la maladie, ainsy qu'il advisera pour le mieux, les prians vouloir convertir envers luy ceste bonne volonté et affection qu'ils portoient envers mon dit seigneur de Guyse, et croire que en ce qu'il pourra jamais pour eux n'espargnera chose qui soit en sa puissance pour s'y employer et donner à cognoistre de combien il leur désire demeurer entier et parfaict amy. »

Lettre de la royne d'Escosse au duc de Guyse son frère.

« Monsieur mon frère, j'ai entendu la douloureuse fortune de la mort de monsieur nostre père, et comme il a esté malheureusement empoisonné, et m'a-on dit que vous vous estes trouvé fort mal. Je ne vous dirai point, monsieur mon frère, quelle doulueur j'en ressens, estant asseurée que le sçavez par vous mesmes, ayant perdu le meilleur père que jamais enfant perdit; mais moy qui suis sans mary et sans père n'ay plus recours,

après Dieu, qu'à vous messieurs mes frères, et principalement à vous qui estes nostre chef, vous priant m'avoir en recommandation, non comme sœur, mais comme fille, et pareillement mes enfans; ce m'est un reconfort en ma fortune de voir nostre frère le marquis. Et pource que son retour par delà sera en bref, je ne vous feray longue lettre, et aussy que ce porteur, le sieur de l'umel, est bien instruit de toutes choses et est en bonne volonté de faire service à nostre maison, vous priant le croire de ce que je luy ay donné charge de dire, comme moy mesme. Je vous recommande nostre bonne mère, vous suppliant la consoler autant qu'il vous sera possible, sa douleur luy estant insupportable, sans la grace de Dieu. Je luy supplie la luy donner et vous leur et bien que désirerez.

De l'Islebourg, ce 21 mai.

Vostre humble et bonne sœur,

« MARIE. »

Et au dos : A monsieur mon frère, monsieur le duc d'Anmale.

Lettre de Renée de Lorraine, abesse de Saint-Pierre de Rheims, au duc de Guyse son frère.

Monsieur, ayant receu la lettre qu'il vous a plu m'escire m'avertissement du trespas tant soudain de feu monsieur le cardinal de Lorraine, je vois bien que la main de Dieu nous touche de près, puis qu'il luy plaist en la séparation de plusieurs personnes nous visiter. Chose, Monsieur, qui est autant piteuse, comme peu attendue de ceux qui désiroient leur plus longue vie, que d'autant que l'ennuy augmente à toute vostre maison, aussy à ma sœur et à moy, en considération de vostre peyne sy grande pour telles infortunes, esquelles je vous supplie me pardonner sy je vous fais très humble requeste les vouloir prandre, venant de la permission du Seigneur, en telle patience, accompagnée de vostre vertu accoustumée, en sorte que vous ne vous trouvez plus mal de vostre santé. De moy, Monsieur, je mettray peyne, suivant vostre commandement, de me contenter encor que les causes soient par trop difficiles, n'estoit l'assurance qu'il vous plaist nous donner de vostre bonne grace à ma sœur et à moy, de quoy vous remercions très humblement, priant le Créateur nous donner, Monsieur, en santé, très bonne et longue vie.

De Saint-Pierre de Rheims, ce 22 may 1550.

Vostre très humble et très obéissante sœur.

« RENÉE DE LORRAINE. »

Et au dos : A monsieur, monsieur le duc de Guyse.

Lettre de Chrestienne de Dannemarh, douairière de Lorraine et de Milan, au duc de Guyse.

Monsieur mon cousin, j'ay receu vos lettres du 25 de ce mois par l'abbé de Bonlieu, présent porteur, et entendu ce qu'il m'a dict de vostre part, sur la seconde infortune qui nous est arrivée du décès de feu monsieur le cardinal de Lorraine nostre bon oncle, à qui Dieu fasse mercy, dont j'ay très grand deuil et desplaisir, ainsi que pouvez penser pour la grande amitié qu'il me portoit et moy à luy, et aussy pour estre sy proche de ceste nostre maison : néantmoins puis qu'ainsy à pleu à Dieu, il fault se conformer à son vouloir. Nous avons conclud, mon frère monsieur de Vaudemont et moy, qu'il ira vers vous pour adviser par ensemble ce qui sera de faire, tant pour l'enterrement, que pour le reste : qui sera cause que je ne vous feray plus longue lettre, sinon pour prier le Créateur, etc.

A Nancy, le dernier jour de may 1550.

Vostre bonne cousine et amye,

« CHRESTIENNE. »

Et au dos : A Monsieur mon cousin monsieur le duc de Guyse.

Lettre du cardinal de Bourbon au dict son neveu.

Mon neveu, j'ay receu vostre lettre en ce lieu de Condé, par la quelle me priez tant au nom de madame vostre mère, ma sœur, que de toute vostre maison, me vouloir trouver ou envoyer aux obsèques de feu monsieur de Guyse vostre père et mon frère; je vous assure que sy n'estoit l'accouchement de la Roïne sy prochain, auquel comme m'escrivez ne puis ne dois faillir, il n'y a occasion au monde qui me sceust empêcher de faire en cet endroit mon devoir, encor que je seache bien que mon deuil accompagné de celluy de ma sœur me soit et à elle chose presque insupportable. J'ay, ce jourd'huy, eu de ses nouvelles par un laquais que j'y avois envoyé, et vois bien par sa lettre que sa santé est bonne, mais que son ennuy ne diminue poinct. J'espère qu'ayant veu monsieur le cardinal de Lorraine vostre frère et mon neveu, qu'elle mettra non fin mais ordre à sa tristesse continuelle. Incontinent le baptême fait, je n'auray jamais joye ny plaisir que je ne l'aille visiter; et participant à son deuil que ne mette peyne à tempérer le sien, autant qu'il sera en moi. Quant aux nouvelles de la cour, le seigneur de Victry m'en a dit de vostre part, dont vous mercey bien fort. Je partiray demain pour m'en aller à la cour, où je suis seur qu'auray bien faulte de la présence de monsieur

le cardinal vostre frère et de vous, et n'entreprendray affaire qui soit d'importance avant le retour de tous deux, pour la seureté, amitié et parentage qu'avons ensemble : dont de nouveau, monsieur le cardinal de Vendosme qui est icy avec moy, m'a faict tel tesmoignage qu'en suis au plus grand contentement du monde. Au surplus monsieur de Roy et sa femme partirent hier de ce lieu, et Louys monsieur mon nepveu pour leur conduite; et vous puis assurer que son mariage est arrêté, comme je sçay que vous et toute vostre maison le désirez, qu'est tout ce que je vous sçauois escrire, attendant vous en pouvoir dire plus au long. Toutes fois, je ne vous veux céler qu'en ce mesme lieu et luy et elle m'ont promis l'assurer de trente mil livres de rente. Il sera bien besoing que le Roy parle en ceste affaire selon et en suivant ce qu'avant j'allasse à Rome monsieur le cardinal vostre frère et moy parlâmes au dict seigneur, chose que je réserveray à son retour et au vostre : et me contenteray, pour ceste heure, de vous en escrire aussy ouvertement comme à mon meilleur parent et amy. Vous ferez, s'il vous plaist, la présente commune à ma sœur vostre bonne mère et à monsieur le cardinal vostre frère : qu'est tout ce que je vous puis mander pour l'heure, sinon que je ne faudray envoyer personnage de ma part aux obsèques de feu monsieur de Guyse vostre bon père et mon meilleur frère, priant Dieu, etc.

« De Condé-en-Brye, ce 12 juin.

« Vostre meilleur oncle et amy,

« LOUIS CARDINAL DE BOURBON. »

Et au dos : *A monsieur de Guyse mon bon nepveu.*

Lettre du mareschal de Saint-André au dict duc de Guyse.

« Monsieur, je ne vous puis dire l'extrême ennuy et desplaisir que j'ay de la fortune qu'il a pleu à Dieu vous donner; tant pour avoir perdu un bon seigneur et bon amy qu'aussy pour la crainte que j'ay que la fascherie où vous estes puisse porter dommage à vostre santé et à celle de madame vostre mère; mais je me reconforts à la sagesse et vertu de tous deux et en l'espérance que j'ay que prandrez pour vous tel conseil et consolation que bien et sagement le sçavez donner à un autre, dont très humblement je vous supplie, et qu'il vous souviennne qu'en semblable adversité, pour n'avoir esté assez sage, j'en ay cuidé perdre la vie. Voilà, Monsieur, ce qui me fera vous supplier, comme très humble et meilleur de vos serviteurs, que vous veilliez vous consoler avec Dieu, afin qu'il ne se courrouce et que

pour une fortune il ne vous en advienne d'adversité. Je ne vous en diray davantage, me confiant entièrement en vostre prudence et bons sens demeurant, Monsieur, vous pouvez estre assuré que le Roy ne touchera en chose que soit choses qui estoient entre les mains de feu monsieur vostre père jusques à vostre venue, que je désire plus que je ne vous sçauois dire. Et supplie de croire, Monsieur, que je m'estime trop malheureux de laisser perdre une si bonne occasion de vous faire service, comme plus simplement vous dira ce porteur, sur le quel mettray le sur plus, priant Dieu, etc.

« Vostre plus humble et affectionné serv

« SAINT-ANDRÉ. »

Et au dos : *A monsieur monsieur le duc de Guyse, pair de France.*

Lettre de la duchesse douairière de Guyse duc de Guyse son fils.

« Mon fils, j'ay receu par Jean Baptis lettres que vous m'avez escrit, et ne m'es sy avez tardé à nous les envoyer : car sont longues assez pour y mettre du temps peu de loisir que je sçay que vous avez. J'ai veu celle qu'escrivez à ma fille; elle co bien que ce n'a esté sans peyne que vous avez tant faict. Je voudrois bien que la de la frontière où vous estes fust faicte que vous veniez tous ensemble faire ce qui pour feu monsieur vostre père, sur le mé du hérault qui vint samedy, et commenç à veoir ce qui falloir de velours et de pour l'église et autres lieux. Je suis bien é chée pour le manteau, parce que le dict h nous a dit que vous aviez conclud qu'il semé de croix de Jérusalem. Et quant aux vaux, nous n'y pouvons toucher que les v ne soient venus; ce sera un grand adv que le Roy nous preste les draps d'or. Quant la terre que le Roy vous a accordée de cl je suis d'avis que vous preniez Saint-I pource qu'elle est près de vous et toute r parmy vos terres. Quant vous verrez ce t n'oubliez la partie des vingt mil francs s bois d'Espernay donnez à feu Monsieur. semble que le Roy me feroit grand tort m'oster; et aussy pour la garde noble; feu monsieur l'amiral mourut, le feu laissa à sa vefve tout entièrement ce tenoit de son domaine; le Roy le scait, l retiré depuis sa mort, ce sera beaucoup sa grace que cela nous demeure. Je prie à mon amy, qu'il vous veuille bien garder et c bonne et aussy longue vie que la vous

ostre bonne mère, « ANTHOINETTE. »
au dos : *A mon fils le duc de Guyse.*

13 juin, monsieur de Marillac, ambassadeur du Roy auprès de l'Empereur, escrit ce passe en ceste cour, dont le double est au duc de Guyse.

Le duc de Guyse, l'Empereur estant party de Bruxelles, le premier jour du mois passé, a demeuré douze heures à venir de là jusques en ceste ville, si bien qu'il n'y ayt que 30 lieues, qui ne sont pas semblables à celles d'Allemagne; et de cela procède du séjour qu'il fit à Cologne, pour solemniser la feste du Saint-Esprit, et donner ordre aux affaires de ceste cour sur le faict de la jurisdiction qui est commune entre luy et l'évesque du Liège. A la vérité, ceux qui voyent son visage, jugent bien qu'il n'est pas disposé pour la faire longue; et c'est pourquoy la fin de ce mois devant qu'on puisse aller de Spire, et bien le 10 ou 12 de l'autre, il arrivera à Augste, dont on peut juger que la diette ne scauroit estre icy si courte, et la fin d'icelle, cet esté ne s'escoule. Le duc de Guyse, le séjour que l'Empereur a faict icy, est venu de tant plus à propos, que s'il fust ce matin je n'eusse peu avant qu'eussions à Spire faire l'office qu'il vous avoit pleu commander touchant le faict des Escossois, et j'ay parlé à l'évesque d'Arras, en mesme langage que mon instruction portoit, et en termes auxquels ils peussent cognoistre qu'il faut le moins autant pour eux d'estre en paix, et en costé la, que pour les dits Escossois, qui ne peuvent plus espérer de profit de ceste guerre, et de crainte de dommage, y adjoustant vostre résolution d'envoyer personnages des pays de France, ou en Flandres, selon que l'Empereur vous a advisé du lieu où il seroit convenable d'en aller. Sur quoy le dict sieur d'Arras, après plusieurs honnestes propos qu'il m'a tenu de l'amitié qu'il a pour vous, Siré, et l'Empereur, m'a dit en substance qu'ils ne se fussent jamais attachez aux dits Escossois sans en avoir de bien bonnes causes. Et qu'estans les dits Escossois en guerre contre les Anglois, ils prindrent plusieurs navires Français, sous couleur de ce qu'ils disoient ceux du duc de Guyse favoriser les dits Anglois leurs ennemis : et pour cause que pour se ressentir de telle injure, le duc de Guyse, par traicté faict avec le feu roy d'Angleterre, accorda de faire la guerre contre les dits Escossois, avec condition que l'on ne se peust accorder avec eux sans le sceu et consentement de l'autre. Laquelle chose avoit esté telle qu'on avoit compris les dits Escossois au duc de Crecy, ainsi qu'il fut remonstré en

traictant à monsieur l'amiral. Et depuis, cela mesme avoit empesché que l'Empereur, en son arrivée aux Pays-Bas, n'avoit peu entendre à l'ouverture qu'y celluy avoit proposée de vostre part, Siré, pour pacifier ces différends d'entre luy et les dits Escossois. Et combien que cet empeschement cessast maintenant, par ceste nouvelle paix faicte en Boullennois, toutes fois, par ce qu'il ne sca voit sy l'Empereur feroit quelque autre difficulté sur ceste affaire, il ne me vouloit assurer d'autre chose qu'il ne lui en eust communiqué : ce qu'il feroit ce matin mesme, et attendroit de Sa Majesté son intention, tant en cet endroit comme aussy sur celui convenable à traicter de ceste paix, fust en Flandre devers la royne de Hongrie, ou envers luy vers ses quartiers d'Allemagne; auquel cas il me feroit despescher sauf conduit pour les personnages qui sont venus d'Escosse à cet effet. Au demeurant, j'adjousteray à la présente que l'Empereur a faict dire au nonce du Pape qu'il eust à le suivre de prez pour, autant qu'il vouloit, communiquer avec luy, qui est comme on pense sur le faict du concile, afin d'en tirer quelque résolution avant qu'on soit en la ville d'Augste. Quant aux affaires d'Allemagne, il n'y a rien de nouveau, sinon que les villes maritimes et singulièrement Magdebourg, persistent en leur obstination. Ces autres de l'Empire despeschent de toutes parts leurs députés à ceste prochaine diette. Quant à l'appareil que faisoit le marquis de Brandebourg, à ce qu'on disoit, on dit que c'est une levée de boucliers, et qu'il n'y a ny deniers ny moyens de mettre et entretenir en campagne les forces qu'il avoit retenus. De ce qui surviendra, Siré, je mettray peyne d'en escrire, suppliant le Créateur, etc.

« De Collogne, le 13^e jour de juin. »

Lettre du Roy, au duc de Guyse, sur l'heureux accouchement de la Royne.

« Mon cousin, ce matin entre cinq et six heures, la Royne ma femme est accouchée d'un fils, qui est un de plus beaux enfans que l'on scauroit veoir; dont je suis seur que vous recevrez très grand ayse et plaisir, et que avec moy vous remercierez Dieu de la grace qu'il luy plaist me faire, de me donner de si beaux enfans. J'espère que vous me reviendrez voir bien tost, où vous trouverez mon peuple creu de cet enfant, et la compagnie qui vous fera très bonne chère. Présentement, je despesche en Espagne vers le roy de Bohême, pour le prier d'estre mon compère, et à ma tente la duchesse de Ferrare pour estre ma commère; qui ne luy sera pas, comme je m'assure, nouvelle désagréable. Et sur ce,

faisant fin, je prieray Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte garde.

« Escrit à Saint-Germain-en-Laye le 27^e jour de juin 1550. HENRY. »

Et plus bas, DE LAUBESPINE. »

Et au dos : *A mon cousin le duc de Guyse, pair de France.*

Lettre du cardinal de Lorraine au duc son frère, où il lui parle entr'autres choses que Roy veut estre asseuré de la duchesse de Lorraine.

« Monsieur mon frère, vous verrez par ceste despesche tout ce que nous avons de nouveau d'Allemagne et d'Italie. Le Roy part d'icy demain, et serons samedy à Nantes, pour estre le 20 à Amboise; il m'a dit, depuis deux jours, que voyant les affaires où il peut tomber, il désireroit que vous parlassiez bien à madame de Lorraine, sy elle vient, et aux principaux du pays, de façon qu'il puisse estre asseuré d'eux : car il craint que l'Empereur prenne le pays et voit que ce n'est le temps de commencer des querelles, et qu'il mandera à ses députés de ne rien innover de ce costé là, et luy rapporter seulement toutes choses. Que sy on pouvoit faire que le fils vint à Fontainebleau avec sa mère, pour faire la révérence au Roy et parler du mariage, tout iroit bien, et eschapperait nostre pauvre maison un grand danger. Pour y parvenir, il fault premièrement faire le froid, et dire que jusque icy on a sy peu tenu compte de nous, que nous avons tout laissé; mais que quant on voudra prendre nostre conseil, nous monstrerons bien encore que nous avons de la puissance, et qu'il n'y a rien qui ne se puisse r'habiller. Dieu veuille que vous y puissiez faire quelque chose de bien. Je le prie, monsieur mon frère, etc.

« De Belin, ce 11 juillet.

« Vostre très humble et obéissant frère,

« C. CARDINAL DE LORRAINE. »

Et au dos : *A Monsieur mon frère le duc de Guyse.*

Lettre de Monsieur de Bassefontaine au Roy.

« Sire, j'ay, cejourd'huy, receu deux paquets de Vostre Majesté. Le courrier envoyé par la royne de Hongrie est arrivée le jour d'hier au soir, avec recharge expresse de l'Empereur à la ditte dame de se incontinent mettre en chemin, pour aller en Allemagne. Et pour cet effet, elle est partie présentement conduisant la royne Léonore et le conseil jusques à Bruxelles, où nos logis sont faits; et y devons séjourner pendant ceste absence, qui ne sera pas moins que de quatre mois, m'ayant dit monsieur le président

de sa part qu'elle estoit en délibération, tant l'Empereur la désiroit veoir, de prendre le chemin droict à Coulogne, sans visiter les frontières, et qu'estant à Bruxelles elle parleroit à moy pour me faire certain de tout. Voilà, Sire, comme elle tasche de nous cacher l'entreprise de ce voyage le plus qu'elle peut, sy est ce que c'est chose asseurée que le corps du conseil demeure pour chef, comme m'a dit le dict président; la ditte dame laisse pouvoir de traicter la paix dessusdite; ceulx du conseil mesme confessent que ce voyage se dresse principalement pour accorder les différends qui sont entre l'Empereur et son frère, lesquels, depuis l'ouvairture de ceste Diette, ont eu quelques parolles sur ce faict de l'avancement du prince d'Espagne, qui estoit la cause que le dict Roy s'en vouloit aller, comme m'escrit mesme monsieur de Marillac, n'eust esté qu'à forces de prières on l'a retardé, agissant le roy de Bohême, son père, par continues lettres, comme aussy on le tenoit tout à propos en Espagne, pour cependant conduire son dict père à son préjudice, à la grandeur du prince d'Espagne, son cousin, qui est cause qu'on ne goust pas fort par deça que Vostre Majesté l'ayt esleu pour compère. Ce que communiquant quelquefois la royne de Hongrie par vostre commandement, je me suis apperceu qu'elle ne goustoit grandement telles nouvelles, outre les advertissements qui sont icy du mescontentement de ses deux princes. L'ambassadeur d'Angleterre m'a montré, en secret, un double de lettre que son maître luy a envoyé, escrit par un espion que le dit Roy entretient en la cour de l'Empereur, où la mesme chose est contenue. Et outre que cela est cause que le marquis de Brandebourg, et autres princes d'Allemagne, se tiennent roydes contre, ayans son frère pour arboutant. Sire, je prie le Créateur, etc. De Beins, le 22 aoust 1550. »

Extraict des lettres de monsieur de Marillac, ambassadeur du Roy vers l'Empereur.

« Premièrement, il y a deux poincts en la response que les Electeurs ont faicte, les princes et villes de l'Empire, sur la proposition de l'Empereur, qui touchent le faict du concile et les rebelles, esquels se sont trouvez tant de difficultez que l'affaire ne se peut conclure qu'à grande longueur.

« Qui sont que les Electeurs et princes veulent et acceptent le concile, suivant la conclusion de la Diette passée, qu'ils appellent *recez* en laquelle l'Empereur leur promet le concil général, auquel les protestans soient ouys, et qu'il fust à cela adjousté une clause générale, qui est de faire en sorte, que pour le regard d'aucunes conditions dont ils avoient traicté avec luy,

que chacun demeureroit content. En quoy toutes fois le dict Empereur, soubz les motz de contenter tout le monde, a passé outre, sans spécifier les conditions que l'on mettoit en avant lorsqu'il fut parlé du concile, qui estoient celles là mesme que le duc Maurice a insérées dans sa déclaration, comme de la soubmission du Pape au concile, de l'absolution des prélats, du serment qu'ils luy ont, et autres choses dont on a esté adverty cy-devant par le dit sieur de Marillac. Par là, il s'est descouvert que les estats de l'Empire, au moins les protestans, ne s'estoient autrement soubmis au dict concile. Que l'électeur de Brandebourg s'est joint à la ditte déclaration du duc Maurice, laquelle les autres protestans suivront cy-après, comme ayans ce mesme cœur et volonté, et que la response faicte pour le dit faict du concile, par les habitans des villes impériales, qu'ilz donnèrent par escrit en la Diette passée, se trouve fort approchante de la déclaration du dit duc Maurice, en ce mesme ment qu'ils ne veulent accepter les déterminations du concile de Trente, ny aussy la doctrine des Peres, sinon en tant qu'elle est conforme à la sainte Escriture; et que d'ailleurs ils veulent le concile estre faict à la mode des anciens, par où ils se réservent taicettement, de pouvoir alléguer après les autres obstacles que le dit duc Maurice a mis en avant, à quoy j'estime les affaires du dit concile reduittes aux termes d'impossibilité, et les Electeurs et leurs adhérens et aussy ces villes ne changent d'opinion.

Quant au second poinct, qui touche le faict des rebelles, qu'il est certain que ceux que l'on veut mettre en ce nombre, comme Magdebourg, Brême et autres, allèguent que le poinct de la religion est la seule cause qu'ils ne se puissent reconcilier avec le dit seigneur, et partant feroient leur cause commune avec celle de tous les protestans, autrement l'Empereur faisoit son compte par là de réduire les uns après les autres et les deffaire de leurs propres forces, et que ces Estatz ont très bien cognu. En somme, ny pour le regard de ces deux poinctz de concile, de rebelles, ny d'autres mis en avant en ceste proposition, l'Empereur n'a encore obtenu chose dont il soit satisfait.

Quant au sujet du voyage de la royne de Hongrie, on dit qu'elle y va pour une affaire d'Estat avec le roy des Romains, touchant son Empire. Autres disent qu'elle a charge de remontrer les dangers et inconveniens qui peuvent advenir aux pays de Hollande, Brabant, par la rigueur de l'inquisition nouvellement établie. Aucuns adjoustent que c'est pour moyenner que le roy des Romains cède son tictre en

faveur du prince d'Espagne, en luy donnant sa fille en mariage. Les autres, au contraire, que l'Empereur voyant les difficultez qui sont en Allemagne, désire renvoyer son fils aux Pays-Bas pour s'y accoustumer, et que luy passera en Espagne pour se reposer. En somme, que ceste venue n'est pas sans mystère, attendu qu'il n'y a pas trois mois que la ditte dame a veu l'Empereur et qu'elle mène avec elle les principales testes du conseil du Pays-Bas.

« Que la duchesse de Lorraine viendra par mesme moyen, et que le mariage du duc de Holstein et d'elle à la fin se fera.

« Que les ambassadeurs de la ditte dame duchesse ont faict une proposition à ceste Diette, de la part du jeune duc de Lorraine, par laquelle il requiert en premier lieu avoir quelque prince d'Empire des plus près du pays de Lorraine, auquel il peust avoir recours, et mesme tel secours que feroit tout l'Empire en cas qu'aucun voisin luy vouldist courir sus.

« Par une autre lettre que le dit sieur de Marillac escrit à monsieur le connestable, du mesme jour, il escrit que pendant la longueur de l'affaire du concile et des rebelles, se dressent d'autres troubles qui ne sont pas pour amander les affaires du dit Empereur, et mesmement du costé du Turc. Lequel, ainsi qu'on dit par delà, ayant faict suspension d'armes avec le Sophy, se prépare pour venir en Transilvanie et Hongrie, et que cela ayant esté remonstré à ceste assemblée par le roy des Romains, il a obtenu l'avancement d'un tiers des deniers que luy furent accordez en la Diette, pour la fortification de Vienne: ce tiers pouvant monter à quinze mil ducats, ou environ.

« Qu'il semble qu'on tienne peu de compte en la Germanie des commandemens de l'Empereur, par ce que non seulement les villes maritimes n'ont pas envie d'envoyer à la diette; mais ayant conféré de leurs affaires avec les ambassadeurs du roy de Dannemark et de Suède, à Lunebourg, prindrent résolution de créer un général de leur chevalerie nommé Won Halt, et un collonel de gens de pied qu'ils firent partir pour aller lever le siège que le duc de Brunswick tient contre la ville du dudit Brunswick.

« Que le comte d'Oldembourg est entré au pays du dict duc, qui a couru, pillé, brulé et tant endommagé le pays, que le dict duc a laissé la charge du dict siège à son fils, et est party pour y aller remédier. Sur quoy l'Empereur leur a escrit par plusieurs fois, et envoyé gens pour leur faire poser les armes; mais qu'il semble qu'ils se sont par là plustost irrités qu'apaisés, et font pis que jamais.

« Que le Peghin avoit commandement de mes-
tre en avant le fait de Plaisance, réquerant
l'Empereur d'y vouloir faire adviser, et ~~cepen-~~
dant faire oster les gens de guerre qui sont
dans la ville : sur quoy ne luy a encor esté res-
pondu. »

[1551] *Lettre de la duchesse de Ferrare au duc
de Guyse, son gendre.*

« Mon fils, je vous envoie cy-dedans un chisfre
pour estre chose importante ainsy que vous sçau-
rez juger. Et pour ce qu'elle mérite estre tenue
secrete, et pour le service du Roy et pour plu-
sieurs autres causes, s'il vous semble bon sera
Maisons qui vous le deschiffrera. Auquel me re-
metz pour vous dire, et respondre à quelqu'autre
chose de ma part, qui sera pour fin, priant Dieu
vous donner très bonne et longue vie.

« Le 3 juin 1551.

« Mon fils, je vous envoie deux lettres qui ne
se bailleront point jusque à ce que vous ayez
veu tout ce qui est escrit au chisfre cy à dos : je
vous prie faire tenir seurement à Maisons le petit
paquet à luy adressé, auquel j'escris quelque
chose pour vous dire ; je vous prie me faire sça-
voir des nouvelles de ma fille, vostre femme,
quant vous en aurez, et spécialement de sa
couche et bonne dellivrance, que je supplie à
Dieu luy donner à nostre satisfaction.

« Votre bonne mère. RENÉE DE FRANCE. »

Et au dos : *A mon fils monsieur le duc de
Guyse.*

*Lettre de monsieur de Marillac au Roy, du 13 du
mois de juin, pendant le reste duquel il le
tient souvent adverty de tout ce qui se passe en
Allemagne et autres lieux, dont le Roy fait
envoyer le double au duc de Guyse, auquel
le connestable fait aussi part des siennes.*

« Sire, monsieur d'Arras depuis deux heures
en ça m'a fait appeller pour me dire, de la part
de l'Empereur, que comme le dict seigneur eut
esté adverty par dom Ferrand de Gonzague que
les forces que le Pape a par delà n'estoient suffi-
santes pour réduire à raison le duc Octavio, d'au-
tant qu'en la Mirandole et lieux circonvoisins il
y avoit gens de vostre part, qui s'en renforçoient
tous les jours pour l'ayder à empescher que le dict
duc ne receust le chastiment d'un vassal rebelle
d'Eglise et tel déclaré, devoit attendre ; à ceste
cause, il s'estoit résolu de faire lever en ces quar-
tiers quatre mil lansquenetz, soubz la conduite
du baron d'Aisnée, pour les envoyer en Italie,
non à autre effet que pour assister à Sa Sainc-
teté, comme il estoit tenu faire, à exécuter la
sentence qui estoit prononcée contre son vassal,

y adjoustant que cy après on pourroit aussi faire
levée d'autres quatre mil hommes et d'environ
mil chevaux, pour faire en tout jusques à neuf
mil hommes, en cas qu'on veist que le besoling
y fust, ce que le dit seigneur m'avoit bien voulu
faire dire et avant que les capitaines qui sont
encor en ceste ville deslogeassent, pour le vous
escrire, Sire, tant pour continuer le chemin
qu'il a tenu de vous parler clairement et nette-
ment, comme aussi pour vous oster toute occa-
sion de pencez que ceste levée feust pour vous
entammer la guerre, dont il vous asseuroit n'a-
voir aucune envie ny dellibération, comme aussi
il en attendoit autant de vostre part, et ne se
pouvoit encor persuader que vous, Sire, soyez
pour soustenir le duc Octavio, en un tort sy évi-
dent, comme contre son souverain, et pour
chose où vous n'avez aucun préjudice, comme
en la ville de Parme. Sur quoy luy ayant promis
que je ferois l'office touchant cet advisement,
en la sorte qu'il me requéroit, j'ay respondu que
pour vostre regard ne feriez chose qui peust con-
trevenir aux conventions et traitez qui estoient
entre l'Empereur et vous, non plus que pensiez
qu'il fust pour en faire autrement. Et quant à
Parme, vous aviez assez déclaré par tout le
monde que vous n'y prétendiez aucune chose,
que de garder seulement que celluy qui s'estoit
mis en vostre protection ne receut aucun tort,
remettant le surplus à son franc arbitre de dispo-
ser du sien en la sorte que bon luy sembleroit.
Et pour ce, Sire, que le dict seigneur d'Arras
répliqua qu'on ne le devoit avoir pris en protec-
tion pour n'estre voisin, ny estre chose qui feust
de conséquence en vos affaires, j'ay adjouste
seulement que les roys de France avoient tous-
jours esté plus jaloux de l'honneur que des biens,
comme à soustenir ceux qui avoient imploré leur
ayde pour les garentir et préserver de l'injure
des plus forts. Et partant ils ne devoient trouver
estrange un acte de telle générosité, veu qu'eux
mesme prenoient bien par fois la protection des
Mores et infidèles : ce que luy desnie comme de
moy n'ayant point eu charge de ceste affaire,
sinon que vous, Sire, vous en estiez du tout re-
mis à la volonté du duc Octavio, et qu'en cet
endroit vous n'y aviez autre intérêt que de
l'honneur.

« Le bruit du partement de l'Empereur, pour
aller au Pays-Bas, est maintenant refroidy, et
croit-on qu'il demeurera tout ce mois en ceste
ville. A ce propos, un personnage qui l'entend
bien, dit que ce bruit estoit fondé sur ce qu'on
craignoit l'une de deux choses : que vous, Sire,
ayant rompu vostre voyage de Bretagne prinsiez
vostre chemin vers Lyon où vers Picardie. Au

premier cas, on vouloit faire courir le bruit d'aller au Pays-Bas pour empêcher que ne fissent passer la plupart de vos forces en Italie, en réservant une partie pour faire teste du costé d'Artois; au dernier cas, pour se deffendre, sy d'avanture vous eussiez proposé de faire quelque effort de ce costé là; partant voyant qu'estiez encor vers Bretagne, l'Empereur s'estoit advisé de demeurer icy pour donner réputation aux affaires d'Italie, ne pouvant bonnement d'ailleurs laisser ceux de ce pays qui empireroient par là beaucoup plus qu'ils ne sont. Toutes fois, Sire, je ne vois sy grande assurance qu'on doive séjourner icy, tout dépendant du succez des affaires d'Italie et de ce que vous ferez.

« D'Auguste, ce 13 jour de juin 1551. »

Lettre du 16, du sieur de Marillac.

« Sire, il vous a plu entendre par mes dernières, du 13 de ce mois, les propos que monsieur d'Arras me tint touchant la levée des gens de guerre que l'Empereur entendoit faire, pour envoyer en Italie contre le duc Octavio, ou depuis j'ay faict observer que pour le présent on ne fera que quatre mil hommes de pied, que le baron d'Alsée conduira, et cinq cens chevaux, dont le duc Erneste de Brunsvick aura la charge, après le duc de Holstein, frère du roy de Danemark, auquel on l'auroit présentée, s'en est honnestement excusé, disant que pour le respect de l'amitié que son frère vous portoit, il ne voudroit faire sans son sceu chose qui feust pour vous déplaire. Et combien qu'on ne doute point de ceste affaire ne se fasse, on ne la traite pas beaucoup, outre que l'Empereur n'en a encor rien faict entendre à l'ambassadeur de Venise, moy que ces troupes ne puissent passer que par les terres de la seigneurie, n'estoit que les Suisses leur fassent passage par leur pays, ce qui est mal aisé à croire : encor que le dit seigneur leur instance de l'obtenir en la Diète qui se tient à présent à Bade. Au demeurant, Sire, combien que cy devant les choses d'Italie ayent semblé estre aucunement douteuses pour avoir la paix de la guerre, ces apparences maintenant sont toutes de la guerre, de tant plus, que par lettre de Rome, du 5 de ce mois, on escrit que vostre ambassadeur avoit pris congé du Pape, après luy avoir déclaré le fondz de vostre intention, qui estoit de soutenir le duc Octavio; et que mesmes les cardinaux de Tournon et de Ferrare avoient aussi demandé congé, ayant proposé de se retirer à Venise et l'autre au dict Ferrare. On escrivit de Bologne, par lettre du six, qu'il n'y a plus d'espérance d'avoir Parme du duc Octavio, quelque récompense ou party qu'on

luy puisse proposer : d'ailleurs nouvelles sont venues de Milan que le Pape ayant faict huit mil hommes de pied donc la moitié Corceletz, et dom Ferrand ayant semblable nombre tant d'Espagnols qu'Italiens, sans la cavallerie qui seroit pour les secourir, ces troupes estant jointes ensemble, se doibvent mettre en campagne pour entrer dans le Parmezan, et donner le gast au demeurant des grains qui n'estoient encor coupez : de sorte que de jour à autre s'attend ce qui aura esté faict. L'Empereur estant bien ennuyé et perplex de ce qu'il doit faire, ceux du conseil d'Espagne luy disant qu'il ne doit poinct entreprendre de guerre pour Parme, puis que vous, Sire, en avez pris la protection; mais ses autres ministres d'Italie, pour le désir qu'ils ont d'estre employez, luy font les choses sy aisées qu'ils semblent l'asseurer d'avoir Parme en peu de temps, et d'ailleurs luy remontrent le préjudice qu'elle porte au duché de Millan, qu'il ne peut asseurer à son fils sans la commodité de telle place. Et toutes fois, il prévoit qu'entrée sy difficile, luy estant sy cadue et maladif, est chose fort hazardeuse, tant pour sa réputation qu'il désire fort conserver, que pour la seureté des Estats qu'il entend laisser à son fils. Pour conclusion, Sire, on tient que le dit seigneur fera ce qu'il pourra pour se dellivrer de ce danger. Et ou il ne pourroit qu'il tachera de mettre en jeu le Pape, sy avant qu'il pourra, Sire, affin qu'estant distitué de vostre amitié il s'en joue après à volonté. Toutes autres affaires, Sire, sont en mesme estat que vous avez sceu par mes précédentes.

« D'Auguste, le 16 jour de juin 1551. »

Belle lettre de monsieur de Marillac, ambassadeur vers l'Empereur, au Roy, touchant les difficultez qui se rencontrent pour la tenue du concile; le double de laquelle despesche fut envoyé par ordre de Sa Majesté au duc de Guise, pour l'informer de ce qui se passoit sur ce sujet entre le pape et l'Empereur.

« Sire, combien qu'il y ayt plus de quinze jours que le Peghin est icy arrivé, toutes fois je n'ay peu obtenir de communiquer avec luy que depuis deux ou trois jours en ça, pour autant que devant avoir eu son audience de l'Empereur il craignoit le soupçon des Impériaux, et partant me prioit de différer jusques à ce qu'il eut veu le dit seigneur. Et ces deux ou trois jours derniers, il dit avoir esté occupé encor à négocier par deçà, et à escrire à Rome ce qu'on avoit respondu à ce qu'on avoit proposé en substance. Sire, il m'a dit que le Pape non seulement trouvoit bon l'intention de l'Empereur à vouloir composer les

troubles de la religion, par le moyen d'un concile, l'exhortant à continuer en sy bon et sy saint propos; mais aussy Sa Saincteté, quant tout le monde se fut teu pour le devoir de la charge qu'il a au lieu qu'il tient, eust mis ces termes en avant, de sorte que pour ce regard l'Empereur devoit estimer que le Saint-Père y entendroit de très bon cœur, non seulement comme recherché de par Sa Majesté, mais aussy comme concurrent en mesme opinion, y adjoustant que tout ainsy qu'il n'y avoit chose sy sainte ny sy expédient à la chrestienté qu'un bon concile, pareillement, il sembloit à Sa Saincteté qu'il n'y avoit aussy chose sy dangereuse et plus capable pour diminuer l'autorité de l'Eglise et faire obstiner ceux qui sont desvoyez du grand chemin des autres, que de célébrer un concile qui ne fust pour porter aucun fruit; et partant luy sembloit, pour encheminer bien les choses, que l'Empereur, estant le maistre en Allemagne, devoit avant tout œuvre moyenner et obtenir ces trois poinctz. Le premier, que les prescheurs luthériens cessassent de prescher et fussent contrainctz venir au concile, de peur que pendant la célébration d'icelluy, ils ne preschassent contre l'autorité ecclésiastique et continsent le peuple en sa mauvaise doctrine. L'autre, qu'on ostant tous les livres des luthériens, affin que le monde ne pust ny ouyr prescher ny lire ce qu'estoit réprouvé. Et le troisieme, que les biens d'Eglise, usurpez par les princes et seigneurs protestans, fussent avant toutes choses restituez, d'autant qu'autrement ceux qui les tiennent par la douceur du profit qu'ilz en tirent, malaisément viendroient au concile, présuposant bien qu'on leur parleroit de rendre aux catholiques ce qu'ils tiennent, et partant demeureroient les déterminations du dit concil sans effet. Lesquels trois poinctz toutes fois, Sire, n'estoient mis en avant par le Saint-Père comme conditionnels ou bien préjudiciaux: c'est-à-dire, qu'il voulsist avant toutes choses l'Empereur les devoir exécuter, car c'est le point sur lequel je me suis le plus enquis, comme le plus important, mais seulement avoient ces articles esté ainsy déduitz par forme d'avis et conseil, pour monstrer qu'à disposer bien l'affaire d'un concile dont on peust espérer quelque fruit, il sembloit à Sa Saincteté qu'on devoit faire tel préparatif, en se remettant à l'Empereur de les considérer et regarder s'il y avoit quelque plus court moyen pour parvenir à mesme effect, affin que par mutuelle intelligence cela fust veu et entendu entr'eux. Finalement, pour ce que l'Empereur avoit faict grande instance que ce concile se tint à Trente, comme lieu propre à la nation Germanique qui a

le plus de besoin d'estre reformé par icelluy, que Sa Saincteté pour désirer de sy bon cœur le concile se remettoit en luy du lieu où il se devoit célébrer, et toutes fois pour ce qu'à l'avanture ce lieu de Trente ne pourroit estre agréable à tous les princes, et principalement à vous, Sire, auquel il devoit avoir grand esgard, qu'il luy semble et estre fort convenable que le dit seigneur fist mesme office envers vous pour trouver bon ce lieu de Trente, que Sa Saincteté avoit faict, en vous faisant assurer que seulement il se parleroit de la doctrine et réformation de l'Eglise en général, sans toucher particulièrement au faict des princes. Sur quoy l'Empereur respondit qu'il remercioit le Pape du bon zèle qu'il avoit au bien de la religion, et puis qu'ainsy estoit, le dict seigneur feroit communiquer au dit Pehin tout ce qui se feroit en la Diette, affin que par là se vit comme les affaires de la Germanie estoient disposez. Au demeurant, qu'il tiendrait la main à ce qu'avoit esté proposé d'oster les prescheurs et livres, et faire restituer les ecclésiastiques en leurs biens, affin que ses obstacles ostez on procédast outre au concile. Au regard de l'office qu'il estoit recherché de faire envers vous, Sire, pour vous faire guster le lieu de Trente, estant bien content de l'essayer encor qu'à la nature cela ne profitast de guères pour beaucoup de soupçons qu'on avoit imprimez, c'est en substance, Sire, le propos que le Pehin dist estre passé entre l'Empereur et luy; ce que j'estime d'autant vraysemblable, qu'il n'y a chose aucune qui ne soit grandement à l'avantage du dit seigneur, mesmement que les trois poinctz dessus mentionnez qu'on pensoit estre conditionnels sont seulement mis par forme d'avis par où il est tousjours en la disposition du Pape de passer outre, sans autrement y obliger l'Empereur, qui seroit luy donner du tout cause gagnée. Ce faict, Sire, ce Pehin me vient à part comme en grand secret à faire un discours que l'amitié que le Pape vous portoit, du grand respect qu'il vouloit avoir en toutes choses de Votre Majesté, et de la mutuelle intelligence dont il entendoit user en ce mistère de concile, avec exagération de plusieurs belles parolles à la romanesque, de quoy, sur le champ, il fut payé de ma part en semblable monnoye. Après ce préambule, il me fit un grand discours sur les inconveniens qu'il y eut eu de refuser le concile à l'Empereur, mesmement que le dit seigneur eut pris par là occasion de permettre aux Allemans vivre comme bon leur eut semblé, prenant son excuse sur le refus du Pape, contre lequel néanmoins il eust peu après attenter beaucoup de nouveautéz, en quoy il eust esté aydé par les Al-

lesquels pour mettre le dict seigneur en maison et vivre en leur religion, l'eusé de tout ce qu'il les eust recherché; par propos, Sire, il semble que le Saint-Père intimidé de la puissance de l'Empereur des Allemans, n'avoit peu faire de ne d'accorder le concile, présupposant la parole longue, et voyant d'ailleurs que l'Empereur pourroit tirer aucun profit, pour les uns ont esté souvent alléguées et de remises à Vostre Majesté pour l'évesque de Fano, ainsi qu'il vous a pleu cy devant, faire entendre, qui est cause que je n'en ai autre redite, tant y a que je ne les ay osé trement impugner, pour ce qu'il vous a plu me commander d'oïr tout et faire semblable trouver bon, combien que j'eusse mal préparée pour y respondre et à l'heure que l'Empereur m'a autrefois dit qu'il n'alloit n'ier qu'il ne luy provint un grand bien de la conclusion du concile. Finalement, le dict Saint-Père a conclu qu'il ne pouvoit mieux traiter en ceste sorte l'Empereur, et que vous, deviez trouver bonne ceste intention. Le Saint-Père, y adjoutant que les choses n'estoient sy avant digérées qu'il ne coulast avant que la bulle du concile fut expédiée qu'il n'y avoit autre temps préfix aux uns s'y trouver, par où on pouvoit juger qu'il se passeroit pendant lequel l'on verroit le temps apporterait. Sire, sans faire autre chose à ce que dessus, j'ay seulement, et de moy mesme, demandé à ce Pèghin et à l'Empereur ayant le Saint-Père tant au concile, avoit néanmoins accéléré la conclusion de la Diette, sans attendre sa venue, il estoit en chemin, et comment se pourvoir cela que ledit seigneur dit par sa conclusion avoir le concile en main par le commandement de Sa Majesté, et néanmoins requist de l'Empire que l'interim fust cependant, qu'il sçavoit bien n'avoir jamais esté accompli, ny trouvé contenir doctrine agréables catholiques, et partant me sembloit estre descontraires, de s'ayder du Saint-Père au concile et proposer l'interim de son autorité, le gré et autorité de Sa Sainteté. A ce, m'a répondu, que à la vérité l'Empereur se flattant lors du Pape et craignant qu'il ne maintenant reculer, a ainsi précipité ceste conclusion, pour monstrer au monde qu'il en avoit la confiance des parolles de Sa Sainteté, et l'avoit assuré du concile. Et quant que l'Empereur descouvroit assez par la conclusion de ses ministres d'y vouloir perdre l'autorité de l'Eglise, au fort qu'il es-

toit bon le laisser faire en ceste sorte: car ce seroit l'obstacle par lequel il reculeroit d'autant le concile, qu'il s'amuseroit à l'exécution du dit interim. Ces propos finis, je me retiray vers le vieil nonce, l'évesque de Fano, soubz couleur de luy dire à Dieu, pour autant qu'il estoit sur le point de son partement: lequel ayant mis en divers propos, sans luy déclarer rien de ce que le Pèghin m'avoit dict, j'ay tiré de luy un autre mystère qui se brasse icy, qu'est que ce nouveau nonce Pèghin avoit charge de parler du faict de Parme et Plaisance; mais que ce seroit en autres termes que cy-devant: car comme du temps du pape Paul on s'estoit obstiné à la reddition de Plaisance, on parloirait maintenant de prendre récompense de Parme, y adjoustant que l'Empereur luy en ayant ouvert propos, il l'avoit tout court rompu, disant qu'il ne seroit jamais d'autre opinion que de ravoïr Plaisance, qui a esté cause que ledit seigneur craignant qu'estant à Rome ledit évesque de Fano, il ne vint à troubler les affaires, luy avoit envoyé monsieur d'Arras le prier de ne vouloir rien altérer en cet endroit, et mesmement puisque de son temps il s'en estoit acquitté selon qu'il luy avoit semblé. De là Sire, me retirant, j'ay rencontré un autre nonce estant icy venu pour résider auprès du roy des Romains, frère du frère du comte Georges Martigne de Bresse, qui estoit au service du feu Roy, et duquel le filz est encor retenu au vostre, lequel m'a confirmé à peu près ce propos de Plaisance et Parme, et d'abondant l'ambassadeur de la seigneurie de Venise, auquel cecy doit toucher, m'a aussy adverty avoir descouvert que Pèghin avoit charge de faire un marché sur le faict de Plaisance, dont le Pape ne seroit guère estimé et peut-estre à la fin en demeureroit aussi satisfait que son prédécesseur. Laquelle chose toutes fois le dit Pèghin ne m'a point déclaré, par où on peut présumer que ce mystère du concile se conduira par mesme moyen, et selon qu'on verra que l'Empereur respondra à ce marché; pourquoy il ne seroit de merveille sy le Pape taschoit de vous faire trouver bon, Sire, ce qu'il accorde à l'Empereur quant au concile, pour d'autant plus faciliter ses affaires à vos despens, et reculer d'autant les vostres à son grand profit. Car, à la vérité, tout le monde s'apperçoit que le Pape jusques à présent a faict autant et plus que l'Empereur luy a sceu demander.

« Il y a deux jours, Sire, que j'avois escrit ce que dessus; mais voyant que la voye de Suisse estoit un peu longue, car l'ordinaire d'icy ne partoit point pour Flandre, j'advisay d'attendre jusques aujourd'huy, d'autant qu'on m'assure d'heure en autre que les Estats de l'Empire es-

toient sur le poinct de bailler, par escrit, leur response à l'Empereur, sur les pointcs de la proposition qu'il leur fist au commencement de la Diette, estimant que vous, Sire, ayant secu leur résolution, et par mesme moyen l'ayant conférée avec celle du Pape, vous pourriez plus aysément délibérer ce qui seroit à faire pour le bien de vos affaires. Mais j'ay à la fin trouvé que les Estats ne sont poinct encor d'accord, et confèrent tous les jours ensemble; les Électeurs catholiques voulans avoir simplement le concile, et les autres l'acceptant à condition qu'il seroit général, avec toute seureté, et que chacun y seroit admis et ouy. Semblablement ils sont en différend sur le lieu, les Électeurs s'en remettant à l'Empereur, pourveu que ce soit en Germanie, et les villes franches ne voulant accorder le lieu de Trente, avisant plustost au milieu de la Germanie : qui est cause, Sire, que pour l'heure il ne se peut rien escrire de certain pour ce regard, jusques à ce qu'on voye à quoy la plus part d'eux se tiendront.

« Quant aux autres articles de la proposition, les catholiques demandent l'exécution de l'intérim; les autres persistent, au contraire, qu'on n'en doit plus parler, puisque l'Empereur a le concile en main; pareillement, quant au poinct des rebelles, de la monnoye, de la chambre impériale, tous ensemble se montrent assez esloignez de l'intention de l'Empereur. Ce qui faict penser à tout le monde que ses affaires tireront en longueur. Au demeurant, on ne parle plus que le roy des Romains desloge, ains se dit que la royne de Hongrie vient en Bourgogne et de là pourra passer outre jusques en ceste ville.

« On avoit ausy faict bruict que le duc de Florence se préparoit pour venir en ceste cour, pour se faire membre de l'Empire et se mettre souz la protection d'icelluy, dont pareillement il ne se parle plus, l'ambassadeur du dict seigneur assurant qu'il n'en est rien. Le surplus des autres affaires, Sire, est au mesme estat qu'il vous aura pleu entendre par mes précédentes, du 12 de ce mois, et mesmement touchant les trois Électeurs séculiers, qui sont toujours en leurs maisons, le palatin de Brandebourg s'estant excusé de venir, et le duc Maurice estant en suspend de ce qu'il doit faire. Sire, je supplie le Créateur vous donner en bonne santé très longue vie.

« D'Auguste, le 19 d'aoust 1551. »

« Sire, encor ce matin pendant qu'on mettoit la présente au net, j'ay esté adverty, de sy bon lieu que je n'en puis doubter, que le duc Maurice avoit faict protester par les députez qu'il a icy, en plaine assemblée des Estats, qu'il ne consentoit aucunement au célébration du concile,

ny entendoit l'avoir consenty en la dernière diette, sy ce n'est aux conditions qu'il déclara lors à l'Empereur, et qu'il a de nouveau insérées en sa protestation qu'il a requis estre enregistrees : sçavoir, que le concile fût franc, général et Germanique, inférant par là que tout le monde fust admis et ouy, jusques aux savetiers et revendeurs, qui seroit remettre la conclusion d'icelluy au jour du grand jugement de Dieu : car on n'auroit jamais faict. L'autre, que le Pape se jounit au dit concile et n'y présidast poinct, ny par lui ny par ses légats, ce que Sa Sainteté, Sire, n'accordera jamais. La troisieme condition, que tous évesques et prélats y estans, fussent absouts du serment qu'il ont au dit Saint Père, pour opiner plus librement, sur son autorité, qui est un autre poinct ausy mal aysé que les précédens. Et la dernière, que les prescheurs des protestans eussent oppinion non seulement consultative, mais ausy décisive, qui seroit du tout confondre l'autorité ecclésiastique. Lesquelles conditions furent proposées dans la Diette dernière de bouche à l'Empereur, par les Electeurs séculiers et par les villes franches, baillées par escrit, comme j'escrivis des lors; mais le dit seigneur taisant icelles, avoit simplement dit en sa proposition que les Allemans s'estoient soumis au concile, cuydans faire couler sans qu'on s'en apperceut, sous quelque obscurité de langage, que ce fust avec les conditions susdit, de quoy maintenant on luy demande d'avoir déclaration, car devant la proposition du duc Maurice, les autres Estats protestans n'osans encor s'ingérer sy avant comme de protester, l'avoient supplié les esclaireir et leur déclarer en quelle sorte ce concile seroit cellébré, pour sçavoir sy cela s'accorderoit à la submission qu'ils avoient faicte, estans bien records d'avoir mis plusieurs conditions à icelle, qu'ils désiroient avant toutes choses estre accordées par le dit seigneur.

« De quoy, Sire, il estoit demeuré fort marry et desplaisant; et sera encor plus quant il verra que les dis Estats, ne désirans pas mieux que avoir qu'un qui commenceast de protester, suivra maintenant le chemin du duc Maurice en faict la mesme protestation, ainsy que le secrétaire du dit duc m'a faict advertir et que d'ailleurs j'ay entendu et de diverses parts. Je ne puis ausy obmettre que le Peghin, ayant entendu ce mistère, m'est depuis deux heures en ça venu trouver, et après m'avoir confirmé la disposition de ces Estats sur les pointcs dessus mentionnez, il est venu à inférer que cela n'avoit jamais esté entendu à Rome, où l'on croyoit simplement que l'Allemagne se fust soumise au concile de Trente, y adjoustant

que les affaires estans en ces termes, il estoit certain que le Pape n'accorderoit jamais le concile, voire quand il n'y resteroit que la moindre des dittes conditions, s'esmerveillant, au demeurant, bien fort que l'Empereur eut faict dire et maintenir qu'il avoit la submission des Allemands, sans spécifier les conditions sus dites. Sur quoy je luy ay remontré que dès la diette passée, non seulement ces conditions avoient esté proposées par les Électeurs, mais aussy billées par escrit de la part des villes comme je luy en pourois montrer les actes, luy laissant à penser, comme le Pape avoit esté bien servy de n'avoir entendu ce que tout le monde sçavoit icy. Ce qu'il m'a confessé estre vray, disant qu'on avoit esté bien mal informé par de là de la vérité, laquelle maintenant sceue, il m'assureroit bien que l'Empereur n'auroit rien de ce qu'il prétendoit, quant au faict de ce concile. Lesquelles choses estans vraies, Sire, il y auroit, sous correction, quelque apparence que les affaires cy après ne passeroient pas du tout comme l'on pensoit, mesmement sy ces protestans tiennent bon de leur costé et le Pape en faict autant de l'autre. Quant à moy, j'ay moyen de faire entendre sous main ce qui pourra servir à ceste affaire, et que vous, Sire, n'estes pour vous résoudre sy tost en cet endroit, quelque grand recherchement et instance qu'on vous en fasse, dont j'ay déjà faict parler à ce secrétaire du duc de Mayence, qui a faict demonstration d'en estre bien fort aise, m'assurant que bien tost il me feroit entendre de meilleurs nouvelles. »

« Du mesme jour 19 aoust. »

Lettre de M. de Marillac au Roy, du 9 septembre 1551, dont le double fut envoyé au duc.

« Sire, l'Empereur voyant ces deux Électeurs qui sont icy de Mayence et de Trèves porter mal patiemment la longueur dont il usoit à répliquer aux responces qu'ils avoient rendues au point de sa proposition, hier sur le soir, s'advisa de leur bailler sa réplique, pour icelle veüe, la publier aujourd'huy, et demain aux États de l'Empire. Et combien, Sire, que par ce moyen, je m'en ay peu encore avoir le double, d'autant qu'elle n'est venue plus avant en lumière, sy est ce que ceux qui l'ont leüe, m'ont faict un petit extrait de la substance contenue en icelle, lequel j'ay enfermé dans la présente, attendant que j'aye le moyen d'avoir et faire translater au long l'original. »

« Pour le faire court, Sire, l'Empereur, quant au faict du concile, dit que suivant l'opinion des États qu'il présuppose s'estre soubmis au concile de Trente, estoit après à négotier avec le nonce du Pape tout ce qui estoit requis et expédient

en cet endroit, y adjoustant que voyant Sa Sainteté sy bien disposée qu'il n'y pourroit avoir aucun retardement, sinon du temps qu'il est convenable employer à s'apprester et aller au lieu destiné pour le regard de ceux qui y seroient appelez; cependant qu'il désireroit bien la réformation ecclésiastique et aussy l'interim estre observé, ainsy qu'il estoit bien requis, tant pour la conservation de son estime, d'autant qu'il les avoit proposez, comme aussy pour l'autorité des décrets de l'Empire qui doivent estre inviolablement observez, puisqu'ils avoient esté délibérez. Néantmoins, voyans que les États en leur response y faisoient quelque difficulté, qu'ils les vouloient bien prier et requérir les luy vouloir esclaircir, ainsy qu'il est plus amplement contenu au dict extrait, lequel j'ay bien voulu communiquer au nonce du Pape Peghin, tant pour sçavoir s'il contenoit vérité, comme aussy pour entendre plus amplement ce qu'il luy sembloit de ce que l'Empereur faisoit sy grand fondement sur la volonté du Pape, lequel après longue communication sur les actes de ceste Diète m'est venu à dire qu'à la vérité il trouvoit ces choses plus esloignées d'avoir concile que jamais. Advinsant là dessus comme l'Empereur pressuposoit les États de l'Empire s'estre soubzmis au concile, lequel sçavoit estre notoirement faux, sy ce n'est avec les conditions que j'ay cy devant écrite, le 19 du mois passé; davantage, que ceste réplique faisoit mention de la continuation du concile de Trente, laquelle chose le Pape n'accorderoit jamais, pour avoir esté auteur de la translation qui fut faicte à Boulogne, ains que le concile seroit de nouvel commencé à Trente, en cas toustefois que l'Empereur disposast par deça les choses en sorte qu'on en peust espérer quelque fruit, comme seroit de faire cesser les prescheurs protestans. Laquelle chose ne se pouvant honnêtement obtenir, il ne pouvoit veoir moyen par lequel on peust parvenir à ce concile. Et comme là dessus j'eusse adjouisté par forme de communication que je le priois de me dire comme cela se pouvoit compatir ensemble, qu'on creut icy la célébration du concile sy prochaine, faisant assurance sur la volonté du Saint-Père, et que neantmoins on demandast cependant l'observation de la réformation ecclésiastique et de l'interim, qui sont faicts l'un et l'autre sans l'autorité ny adveu du saint-siège. Le dict nonce m'a là dessus répliqué que cela, entre plusieurs évidences, descouvroit assez que l'Empereur ne se vouloit ayder du Pape, sinon entant qu'il ne s'en pouvoit passer; mais qu'il escrivoit de sorte à Sa Sainteté, qu'encore qu'elle reconnaisse à peu près le fondz de ceste besogne, néantmoins

estant esclaireie par le menu comme le tout passoit par deçà, elle prendroit par là résolution de se tenir close et couverte. Espérant par conclusion que Sa Sainteté et Vostre Majesté vous vous trouveriez d'accord en mesme opinion.

« Finablement, le dit Peghin a venu adjoûter que tout le monde cognoistroit que l'Empereur n'avoit faict tant d'instance d'avoir le concile, que pour avoir excuses de s'en déporter, en cas que le Pape luy eust refusé; mais le luy ayant ainsi accordé, qu'il ne seroit plus au dit seigneur de s'en prendre à autre qu'à luy, d'autant que c'est luy seul qui s'est vanté d'avoir eu les Allemans en main, lesquels néanmoins sont entièrement d'autre opinion, comme il apparoissoit assez par leurs responces passées; contre quoy, Sire, je n'ay voulu autrement contester; ains faict démonstration de trouver bon ce qu'il disoit, combien que j'eusse bien peu dire les termes où le Saint-Pere se feust trouvé sy les Allemans se fussent laissez aller aussy aysément qu'il a dit; mais j'ay mieux aymé mentir, estant satisfait de ce que le dict nonce est maintenant bien instruit de la vérité, laquelle s'il faut entendre ainsi qu'il promet, ce dont il m'a prié vous asseurer, je ne doute point que les affaires ne soient réduits aux termes que je puis désirer pour le bien de vos affaires, qui est en substance, que l'Empereur n'obtiendra rien de ce qu'il entend faire en Allemagne, au moins pour le regard de venir à bout des Allemans, soubz couleur du concile. Quant au faict des rebelles, pour ce que je n'ay veu entièrement la ditte replique, je ne puis asseurer, Sire, qu'il en soit faict mention ou non, tant y a qu'on me veut faire accroire qu'on veut encor laisser cet article en suspend, pour autant qu'on ne peut goûster ce que les Estats de l'Empire ont cy-devant respondu, qui est qu'on devoit nommer ces rebelles là, les admonester et oüyr, avant qu'autrement procéder allencontre d'eux.

« La royne de Hongrie doit arriver jedy prochain en ceste ville, estant demain mecredy, qu'est trois jours plustost qu'on en faisoit le compte : car on l'attendoit seulement au 14^e de ce mois, et partant se trouvera qu'elle aura faict le voyage de Bruxelles icy en seize jours, combien qu'il y ayt deux fois autant de chemin que de Paris à Lyon. Laquelle chose, Sire, confirme l'opinion de tout le monde que ceste soudaineté n'est pas sans grand mystère. Au font, tous ceux qui en parlent estiment que c'est pour essayer de faire le prince d'Espagne second coadjuteur de l'Empire, sy tant est que le roy des Romains l'accorde et que les Electeurs y consentent. Et combien que ce dessein semble

plein de difficultez, par la disposition des volontés des dits seigneurs Roy, Electeurs, qui sont assez esloignées de ce party, toutes fois il y a grande espérance qu'en toutes sortes on le veult essayer, et mesmement que l'Empereur a de nouvel envoyé gens exprès aux trois Electeurs absens, pour les attirer par deçà, s'il est aucunement possible, ayant escrit au duc Maurice entr'autres persuasions qu'il ne fist point de difficulté de venir à cause du fol de Landgrave : car venant par deçà, il y donneroit avant que de desloger d'Auguste, telle provision qu'il auroit cause de demeurer entièrement content et satisfait.

« Le semblable office a esté faict envers l'electeur de Brandebourg, avec promesse de le gratifier, en sorte que les frais qu'il feroit du voyage seroient moindres que la récompense qu'il en recevroit, de façon qu'on estime que les dits Electeurs y pourront venir. Au regard du comte palatin, l'on l'amadoüe aussy le plus qu'on peut, et par tous les voyes qu'on s'est peu adviser; mais luy comme viel renard entendant ce stratagème, paye l'Empereur de mesme monnoye et langage, lui faisant entendre n'avoir en ce monde sy grand regret comme de ne pouvoir accomplir son commandement, à cause de son indisposition qu'il dit estre telle, que sans attente de mort il ne pourroit sortir de sa maison, le priant partant le vouloir excuser. Tant y a, Sire, que jusques aprésent ny les dits Electeurs absens, ny ceux qui sont icy présens, ont entendu de l'Empereur qu'il veuille parvenir à ce but de faire son fils second coadjuteur de l'Empire, par ou il est vraisemblable qu'avant toutes choses on veult par le moyen de ceste royne de Hongrie entendre l'intention du roy des Romains, puis que sans luy on ne peut rien faire. Je ne puis obmettre, Sire, avoir aussy entendu, de bon lieu, que sy ceste royne ne peut conduire ceste menée à la fin qu'on désire, l'Empereur pourra dire le grand a Dieu à l'Allemagne : car n'estant en espérance de venir à bout de ce concile, quelque langage qu'ils tiennent pour tousjours retenir ce nom de catholique, et ne voulant aussy reprendre les armes contre les rebelles, se sentant vieil et moribond, et que ce seroit d'ailleurs hazarder la fortune pour le proffit d'autrui, d'autant que l'Empire ne retourneroit point à son fils; son plus court seroit de se retirer en Espagne pour le désir qu'il a de recouvrer sa santé, et aussy pour éviter la moquerie de sa réputation, qui diminue tous les jours icy, comme tous les siens le confessent. Et à cet effect, on publie ici partout que le dit seigneur

partira en la fin du mois prochain pour s'en aller à Millan, et que la Royne sa sœur emmenera le Prince son fils aux Pays-Bas, pour l'accoustumer aux façons du pays et le faire mieux gouter acenx de la nation qu'ilz n'ont faict cy-devant : car à dire le vray, ils en sont sy mal édisfiez, qu'advenant mutation, ils seroient pour appeller le roy de Bohesme et le faire leur seigneur; mais le monde a esté si souvent abreuvé de tel langage, qu'il partiroit de mois à autre qu'on ne peut rien croire sy on ne le voit; mesmement que de l'an passé nous devions partir de Bruxelles pour venir par deçà, au commencement de novembre, et toutes fois nous y fusmes jusques à la fin de may. J'ay aussy ouy dire, Sire, que ceste Royne se hastoit ainsy de venir pour laisser derrier la duchesse de Lorraine, de laquelle la royne Léonore est en jalousie, voyant que le prince d'Espagne luy porte plus de faveur qu'il ne faict sa fille de Portugal; partant, la ditte duchesse, à ce qu'on dit, demeure peu contente de ce qu'elle s'attendoit de venir avec la ditte dame Royne. Et peut-estre que l'Empereur ne voullant gouter ce party a aussi diverty que la ditte dame sa sœur n'a poinct passé par la Lorraine, comme chacun disoit qu'elle feroit. Toutes fois on estime que la ditte duchesse pourra encor venir, de tant plus qu'on ne voit que couriers, aller et venir, d'elle en ceste cour; qui faict penser qu'il y a quelque mystère qu'elle prend grandement à cœur. Au fort, Sire, sy elle ne faict davantage icy que ses ambassadeurs n'ont obtenu, en ce qu'ils ont proposé pour le jeune duc son fils, ainsy que j'ay cy-devant escrit, elle se trouvera bien loing de son intention : car les dits ambassadeurs ont esté entièrement esconduits de tout ce qu'ils avoient proposé, et qu'ils cuydoient obtenir de l'Empire.

Sire, je supplie le Créateur vous donner, en bonne santé, très-longue vie. D'Auguste, le 9 jour de septembre 1551. »

Suite de l'intrigue d'entre le duc de Guyse et la maison de Ferrare, en la lettre suivante de la duchesse sa belle-mère.

J'ay veu ce que Maisons m'a escrit, sur l'avis que vous a donné mon fils, du service que pourroit faire le sieur Hyppolite de Putty, mon escuyer d'escurie, au Roy; tout ce que j'en ay dit et dis encor de présent procède du désir que j'ay de faire service à Sa Majesté, et y employer tous ceux que pense que fidellement le serviront. Et pource que le sieur Guy de Bentivelle sera bien tost arrivé à la cour, lequel doit encor faire scavoir le service que le Roy pourroit avoir du dict Hyppolite, comme celluy

qui est bien informé, me remettray à la résolution qui s'en prandra. Et afin que vous cognoissiez que je parle avec quelque fondement, je vous advise que suivant et durant la guerre entre le Roy et l'Eglise, il ny a peut-estre personne qui puisse faire plus de service à Sa ditte Majesté, et aussy le chevalier Assale, qui a autre fois servy le Roy; et ne me semble qu'en ce besoing se doive perdre un tel serviteur, lequel en ce pays a tel crédit qu'en moins de huit jours fera trois ou quatre mil hommes. Et luy, avec le dict Hypolite, ont faict long discours sur le service qu'ils pourroient faire au Roy, et trouvent qu'il sera très-grand, et se peut quasy dire infallible : qui est que suivant la guerre on doit croire que le Roy cherchera de faire dommage aux terres de l'Eglise; et eux deux s'offrent, l'un avec trois ou quatre mil hommes de pied, et l'autre avec trois cens chevaux et quelques arquebusiers à cheval, de prendre quatre ou cinq villes qui sont icy voisines, comme Ravennes qui n'est poient forte, où se gaigneroit quantité d'artillerie; Immola, Forlj, Sernye, Fayence, et Sennena; outre qu'ils espéreroient de faire la guerre aux despens des ennemis avec beaucoup de moyens, mais entre autre qu'en Sernye, il y aura dans un maison d'eux, pour trente ou quarente mil escus de sel, dont le prix serviroit à faire la guerre pour un temps; mais il faudroit que le Roy ou ses ministres trouvassent des marchandz, qui le levassent, chose qui seroit facile à trouver à Venise, leur en faisant meilleur marché de quelque chose. Et par ainsy la chose est facile, d'autant plus qu'on n'auroit jamais soupçon des deux susdit; mais se trouveroient premiers surprins que d'y avoir pensé, et la guerre continuant se retireroient avec leurs forces vers Parme, et pour ne doubter de ceste bande laisseroient les villes ruynées. J'ay parlé avec le chevalier Assale, qui m'a dict qu'estant recherché du Roy pour luy faire service, qu'il mettroit deux de ses fils pour gaigne de faire reussir ce que dessus. Et davantage, qu'un peu de temps après qu'ils auroient pris les dittes villes, s'il sembloit bon à Sa Majesté, se fortifieroient ez lieux les plus propres et commodés, et qu'ils mestroient tous les serviteurs et pays du Pape en désordre et subjection : car ils feroient la guerre avec ceux du pays mesme qui la désirent, pour estre grandes les partialitez entr'eux. Je n'ay voullu faillir de donner cet avis; et ne sachant meilleure voye, l'ay adressée à l'ambassadeur du Roy qui est à Venise, pour l'envoyer seurement et faire tenir entre vos mains propres. Et pour ce que le chevalier Assale a

esté au service du Roy, du temps de monsieur le connestable, duquel il est connu, doutant quesyle ditsieur entend ceste pratique il ne nuise au dict chevalier, pour ne l'en avoir faict advertir, je vous envoie une lettre de créance que vous pourrez faire voir à mon dit sieur le connestable, en créance du dit Maisons, affin que s'il vous semble bon que ceste affaire lui soit communiquée, le dit Maisons luy en fasse parler, ainsy que vos luy ordonnerez. Et s'il vous semble que mieux soit ne luy en rien dire, vous ferez brusler la ditte lettre de créance que je luy escrivi, et verrez celle qu'il m'a demandé d'escrire au Roy, de laquelle vous ferez ausy comme bon vous semblera, etc. »

Autre lettre du dict seigneur de Marillac, au duc de Guyse, du dict jour.

« Monseigneur, j'ay entendu par les lettres qu'il vous a pleu m'escrire, du dernier jour du mois passé, les propos que l'ambassadeur de l'Empereur vous tenoit, touchant le faict de Parme; sur quoy, pour en avoir cy devant bien amplement escrit, me reste peu à dire, et adjousteray seulement, que dernièrement conférant avec monsieur d'Arras, sur ce mesme propos, et luy remonstrant comme de moy, que la guerre estant en Italie, ce fruit qu'on attendoit du concile se perdrait, il ne me respondit rien, ains seulement hocha la teste et se prit à rire; qui fut cause que je quittray ce propos, comme ausy je n'en ay faict mention en mes dernières du 13 de ce mois, par ce que là dessus je n'avois tiré aucune responce. Et toutes fois, Monseigneur, je sçais que de nouveau on escrit, en la chancellerie de l'Empereur, lettres à tous prélats d'Allemagne pour les exhorter d'aller au dict concile, qui me faut penser que l'Empereur veut donner à cognoistre à ceste nation que les empeschemens qui peuvent estre en Italie sont sy peu de choses qu'ils ne doivent par là différer de se trouver à Trente; mais à la vérité, Monseigneur, ce seul bruit qu'on a faict des affaires de Parme a esté cause que non seulement il ne se parle plus icy des affaires du concile et d'y aller, ains que toute l'Allemagne ayt repris cœur, estimant que cy-après l'Empereur n'aura ny grand loisir ny grand moyen de leur mal faire. Laquelle chose, a l'avanture, est la cause d'avoir faict changer propos audict seigneur de faire son voyage de Flandres, voyant d'ailleurs que le Roy estant loing de là, et la royne de Hongrie ayant prouvé à la seurété des frontières, il luy est plus expédient d'estre en ces quartiers pour contenir l'Allemagne et favoriser les affaires d'Italie et du Levant, que,

sur ce grand besoing, s'en esloigner. Au demeurant, Monseigneur, le cappitaine Spinola, Rhodien, encor que je luy eusse déclaré que le Roy ne se vouloit servir de luy, veu que d'ailleurs l'Empereur le traitoit bien, néanmoins persistant toujours, m'a baillé un escrit que j'ay faict mettre en chiffres pour le contenter: car il espère que le Roy l'ayant veu le recevra encor en son service. Sur ce, Monseigneur, je prie Dieu, etc. »

Suite de nouvelles en la lettre de monsieur de Bassefontaine, ambassadeur de France aux Pays-Bas.

« Sire, je ne puis mander autres choses à Votre Majesté que des apprest qui se continuent icy. L'homme que j'avois envoyé en Hollande et Zélande vint hier seulement, ayant veu de lieu en lieu tout ce qui s'y est faict, qu'est, en somme, qu'en la ville de la Vere en Zélande, il a veu cappitaines et gens de guerre prest de s'embarquer dans dix ou douze vaisseaux, dont il y en a cinq ou six grandz appelez hurques; lesquelz s'équipent de toutes munitions, avec espérance d'estre bientost en mer. Vray est qu'il n'y a pas assez de souldats pour fournir les dix navires, mais ils arrivent à la fin, ayant la royne de Hongrie desfendu de sonner le tabourin et ausy faict commander, sans bruit, par le pays, que chacun prist garde à la desfence des advenues, de peur de surprise de ce lieu. Il a passé à Amsterdam, où il a veu grand nombre de bons et forts vaisseaux retenus, mais non encor armez, les capitaines des navires estant allez vers l'amiral de Beuvron sçavoir ce qu'ils auroient à faire. Quant aux frontières, ils ont sy bien garny Luxembourg et autres places, que maintenant reste à fournir le pays d'Arthois seulement, dont les quatre navires chargés, que vous avez sceu, sont déjà de retour; et présentement on en despesche trois autres chargez d'artillerie, poudres, boulets et autres munitions, pour la ville d'Arras et Bapaume, y ayant de plus trois marchands qui ont entrepris de lever dans un mois deux mil muidz de bled dans Luxembourg, pour parachèvement de leur entreprise et craignent fort icy le pays du Liège, d'autant qu'ils entendent que monsieur le mareschal de La Marche y a des pratiques. Depuis quatre ou cinq jours, plusieurs capitaines allemands de Gueldres, Clèves et autres lieux, sont venus icy et s'en sont allez avec peu d'argent et bonnes parolles, affin d'estre prests en un besoing; et d'autre costé, un des gens de monsieur du Rhuz a dit que son maistre avoit les roolles secrettement faict de tous les gens de pied qui entreroient dans les places en

cas de besoing. Cependant la Roïne et ceux de ce conseil dessimulent le mieux qu'ils peuvent, ne parlant que de paix et de la bonne volonté de l'Empereur, tellement qu'ils désirent bien que les affaires prospèrent du costé de Parme, sans entrer en guerre icy, et mettent toute leur confiance sur la dilligence et prompt effort dont dom Gonzague et les gens du Pape doivent user, et espérant que le duc Octave sera contrainct de traicter avant qu'il puisse avoir secours de Vostre Majesté. Un marchand allemand venant du costé de Magdebourg dict que depuis quinze jours ils ont fait une sortie et conduit par force dans la ville plus de quatre milles bestes, se moquant hautement de ceux qui les tiennent assiégez, etc. Sire, prie Dieu, etc. De Bruxelles, ce 21 juin 1551. »

lettre de l'ambassadeur de Marillac, sur les mesmes occurrances.

« Sire, vous aurez entendu par mes dernières, du 20 de ce mois, comme le bruit de l'accord que l'on disoit estre fait entre le Pape et le duc Octavio, s'estoit en un instant reduict à son contraire, de sorte que l'Empereur ayant eu nouvelle de ce qui estoit arrivé près de Parme, fit soudainement dire au baron d'Ainsée et aux autres capitaines de lansquenets qui sont icy, qu'ils eussent à dilligenter leurs levées, affin qu'en plustost ilz peussent passer en Italie. Furent aussy envoyez des couriers vers Nuremberg et Francfort, à ceux qui lèvent les gens de chevaux, qu'ilz usassent de toute célérité. Pour le faire court, Sire, il n'y a plus de doute que ces gens de guerre ne passent bientost vers le Parmesan, en délibération d'assiéger la ville, dom Ferrand s'y estant desjà approché, se promettant au demeurant bonne issue de ceste entreprise, par les pratiques et intelligences qu'il dit avoir en la ville, ou bien qu'il feint avoir pour rendre l'Empereur plus enclin au dessein. Dom Ferrand se fait fort de tenir dans peu de jours la ville de sy près qu'on n'aura moyen de mettre ny gens ny vivres dedans, ce qui est néantmoins assez difficile, par ce qu'on ne la peut assiéger sans faire deux gros camps. »

Le 25 juin, le dit sieur de Marillac continue ses nouvelles au Roy.

« Sire, l'occasion s'est maintenant présentée d'ecrire, comme je pence pouvoir asseurer trois poincts qui sont de grande importance pour votre service. Le premier, est que monsieur d'Arras, m'ayant hier fait appeller, me dist, de la part de l'Empereur, que Sa Majesté ayant fait ouvertement déclarer à la vostre qu'il s'estoit résolu d'ayder au Pape contre son rebelle, et depuis rondement fait entendre la levée des

lansquenets et chevaux qu'il envoyoit en Italie, pour ayder à chastier le duc Octavio, il désiroit bien qu'en pareille sincérité, vous, Sire, luy fésiez aussy déclarer sy pour l'assistance qu'il donne au Pape, vous avez proposé luy entamer la guerre. Et comme je luy eusse répondu que je n'avois jamais eu instruction que d'asseurer l'Empereur de la bonne amitié et fraternité que vous luy portiez, il repliqua que monsieur le mareschal de Brissac avoit retenu à Thurin l'évesque d'Astorgo, allant au concile, soubz couleur qu'il prétendoit quelque capitaines des vôtres avoir esté retenu par dom Ferrand, et que c'estoit chose bien différente : car sy ainsy estoit que dom Ferrand en eut retenu, dont toutes fois il ne sçauroit rien, c'estoit au Parmesan et gens de guerre, lesquels il luy estoit permis non seulement retenir mais rençonner allans contre le Pape, lequel l'Empereur avoit promis d'ayder. Sur quoy je luy remonstray que je n'avois pas ouy parler de la rétention de cet évesque, que je pouvois asseurer qu'on n'auroit procedé à le retenir sy dom Ferrand n'avoit commencé le premier, et qu'il n'estoit pas convenable qu'il eut pouvoir de retenir ez terres de l'Empereur les vôtres, Sire, sans en attendre autant de ceux des leurs, qui se trouveroient ez vôtres, et mesmement en temps qu'il estoit question de traicter d'accord entre le Pape et le duc Octavio, et que les choses n'estoient du tout résolues à la guerre, ains estoient en voye de composition. A quoy il me respondit que la guerre estoit toute ouverte, d'autant que le duc Octavio avoit esté déclaré rebelle de l'Eglise, et que sy on nous rompoit les testes au Parmesan, comme il estoit advenu de ses trois enseignes deffaictes, et que d'ailleurs on avoit honteusement chassé le duc Horace des quatre places qu'il avoit prises au Boulonois, et fait legast au dict Parmesan, il ne falloit pourtant retenir leurs évesques allans au concile. Ce qu'il me dict comme en riant, mais toutes fois en démonstration de moquerie, comme ceux qui ont advantage sur leur ennemis, en me répétant, par conclusion, que l'Empereur demandoit estre esclaircy, comme vous, Sire, entendiez proceder en ceste guerre, ayant desjà déclaré de son costé ce qu'il en avoit proposé. A quoy là, j'advisay de répondre que de toutes ces nouvelles je n'en avois rien sçeu. Quoy qu'il en fust, j'avois bien entendu que Parme estoit en son entier, qu'estoit le principal, et qu'au demeurant je vous ferois fidellement entendre tout ce propos, pour après luy rendre la responce que Vostre Majesté me commanderoit luy faire, en quoy me pria à la fin fort gracieusement y faire bon office, y adjoustant que l'Empereur ne demandoit que la

paix et seroit bien marry que de la guerre de Parme on vint à passer outre.

« Le second point, Sire, est que l'Empereur s'est résolu, à ce que l'on voit et que tous les siens disent, de passer cet esté en ces quartiers icy, pour la commodité qu'il a d'entendre à ses affaires, qu'il perdrait en se retirant aux Pays-Bas : car non seulement il peut avoir nouvelles de Milan en deux ou trois jours, comme aussy de Vienne, Hongrie, de Rome en quatre ou cinq; mais il est icy en lieu d'où il peut contenir l'Allemagne, sçavoir ce qu'on a fait en Suisse et pourvoir à ce qui est nécessaire en Lombardie.

« Le dernier point, Sire, est que le dit seigneur Empereur s'est résolu, comme on voit, de faire la cause du Pape contre le duc Octavio, sienne; de quoy, outre la déclaration qu'il m'en fit pleça, on voit maintenant par les préparatifs qu'il fait, que quant le Pape ne feroit que luy prêter son nom, il voudroit néanmoins faire la guerre; par ce moyen s'impatroniser de Parme et par là assurer l'Estat de Milan à son fils : par quoy, Sire, il a tasché non seulement de vous rendre le Pape ennemy, affin que par après il l'aict du tout à sa dévotion; mais encor a moyenné avec luy, en cas qu'il eust la place par amiable composition, de la ravoïr des mains de Sa Sainteté, en faisant ses neveux grandz, qui est le but où tous les Papes italiens ont tousjours tendu, sans qu'il soit croyable qu'il y en aye jamais d'autres qui fassent autrement. Ce que j'ay pleça decouvert, Sire, par les ministres mesmes de Sa Sainteté, par où il n'est point de merveille sy le Saint Père, ayant changé du premier propos qu'il avoit tenu aux vostres, quand il vous requerroit de prendre Parme en protection, il est maintenant marry que cela se soit fait sans son sçu, et désire avec l'ayde de l'Empereur rompre ce qui est fait. Et pour cela, l'Empereur soubz ce nom a premièrement tasché de faire justifier sa cause, en faisant déclarer le dit duc Octavio rebelle de l'Eglise, pour avoir prétexte d'ayder au chef d'icelle; et après, a promis au chef d'icelle, par lettres signées de sa main, de laisser Parme à l'Eglise sans y rien demander de sa vie, réservant néanmoins le droit que l'Empire y prétend, par où il seroit en luy de la retenir comme il fait de Plaisance, autant de fois qu'il en auroit le pouvoir, s'estant autrefois obligé de mesme au feu pape Léon, pour le dit Plaisance, comme il fut depuis remonstré au pape Paul. Ce fait, Sire, je vois que le dit seigneur se prépare pour faire le plus grand effort qu'il pourra, pour gaigner la place par le moyen de ses forces, sans que le Pape y ayde de guère, se contentant d'avoir mis Sa Sainteté sy avant en jeu, qu'il n'est

plus à elle de s'en retirer. L'on sçayt ce que dom Ferrand faict au Parmesan, la levée de ce baron d'Aisnée de quatre mil lansquenets, après laquelle s'en doit faire incontinent une autre de pareil nombre; et quant aux chevaux, encor avant hier à minuit fut despêché une poste vers les capitaines, qui sont à Nuremberg et Francfort, pour en faire lever en toute dilligence jusques à mil, lesquelz tous doivent avoir une hachuebutte chacun, qu'ils appellent pistolets. J'ay esté adverty d'ailleurs qu'on fait lever jusques à cinq cens chevaux rouliers pour mener l'artillerie en Italie, qui est déjà à Isbourg, et qu'on envoie grande quantité de munitions par de là. Sur toutes choses, on veut faire les premiers efforts grands, cuidans par là estonner les seigneurs Farnezes, pour estre jeunes et pour demeurer sur la réputation de monstrier en Italie qu'on y est tousjours le plus fort; on a aussy despesché quelques seigneurs espagnols de ceste cour pour avoir charge de chevaux légers, entr'autres dom Alonse Pimentel, qui est party depuis trois jours. En ceste sorte, Sire, ceste guerre se fait soubz le nom du Pape, entièrement pour l'Empereur, sans que Sa Sainteté ayt peu arracher que cinquante mil escus, de deux cens mil qu'on luy avoit promis l'aider : car on ayme mieux en bailler quatre cens mille à dom Ferrand, affin que, s'il se gaigne quelque chose, cela demeure à l'Empereur qu'il aura conquesté, le Pape n'y ayant apporté que le nom; d'ailleurs l'Empereur fait le compte que l'effort du Turc contre luy ne peut estre grand cet esté, ayant dit tout hault que l'armée qui vient de Constantinople est sy foible, qu'elle ne pourroit prendre aucune place en la coste de Naples, Cicille et la Pouille. C'est, Sire, ce que je sçay de plus considérable.

« A Auguste, ce 25 juin 1551. »

Ceste lettre au Roy fut suivie de celle-cy, au duc de Guyse, du dit jour 24 juin, comme aussy d'une autre du mesme jour au connestable.

« Monseigneur, l'occasion s'est maintenant présentée de despescher ce porteur vers le Roy, afin qu'il luy plaise entendre et considérer ces propos qui m'ont esté tenus, sur le fait de la guerre qui est maintenant allumée en Italie, et prendre pour maxime, qu'on ne veut, en sorte du monde, permettre que Parme demeure en nostre dévotion, ainsy qu'il est amplement déduict par la lettre que j'escris au dit seigneur, dont je ne vous feray icy reditte, croyant, Monseigneur, que le tout vous sera communiqué. Au demeurant, l'Empereur ayant fait semblant cy-devant d'al-

Pays-Bas, s'est maintenant résolu de passer icy, comme au lieu le plus commode entendre aux affaires d'Italie et Hongrie, leurs pour contenir l'Allemagne, en sorte affaires ny puissent tant empirer qu'elles t, s'il estoit à Bruxelles. Le porteur de la e vous pourra dire les particularitez de choses : et sur ce, je me recommande humblement à vostre bonne grâce, priant etc.

Auguste, ce 25 jour de juin.

Vostre très humble et très obéissant serviteur,

MARILLAC. »

du sieur de Marillac au connestable.

Monseigneur, pour avoir esté bien expressé requis, de la part de monsieur d'Arras, de faire ceste despesche et que d'ailleurs les pointes contenus en ma lettre au Roy d'importance, il m'a semblé ne pouvoir faire que de vous envoyer ce porteur, lequel vous suppléera à toutes les petites particularités lesquelles à l'aventure pourroient estre, pour le regard des affaires de ce quartier pour conclusion les choses semblent à faire la guerre au Roy, et soubz le Pape, qui ne sert que de couleur, pour de ceste guerre fondée sur la pointe aiguë : tant y a qu'il est expédient que l'entende de bonne heure, afin que sy tenoit d'aventure autre langage, il regarde les effets qu'aux parolles. Je ne puis obéir, Monseigneur, que monsieur d'Arras, me de la rétion de cet évesque d'Astorgo, dire qu'il avoit bien sceu que messieurs Piennes, Piennes et autres, estoient venus à, pour après avoir tout descouvert se retirer à Mirandolle, où ils estoient, et que nos les estoient brassées de longue main ; ad que le voyage qu'ils firent à Vienne ne pour mine, comme ils avoient sceu avant, et que néanmoins ne les avoient retenu, n'y aussi quatre ou cinq autres nient naguères passé par icy pour aller en A quoy luy ay respondu, que soubz cor, ceux qui l'avoient ainsi informé estoient menteurs, et que j'en sçavois plus qu'eux ; contrainct par le menu comme les dis sieurs d'Estranpes et Piennes, cuydant qu'il y est en Hongrie, s'estoient desrobés pour et voyant qu'il n'y en avoit point, leur offert leur service au roy de Bohême, et estoient passez en Italie, où ayans ouy de Parme, ilz s'estoient retirez à la Mirandolle, cherchant la guerre, estans partis de pour la trouver avant qu'il fust jamais

question du faict de Parme. Et quant aux derniers qui estoient icy venus, qu'ils estoient enfans de Rouen, partis de leurs maisons, il y avoit plus d'un an, et s'en alloient vers Nuremberg et delà vers le Rhin pour s'en retourner en France, où ilz avoient plus d'envie d'estre que là où les coups se donnoient. Ce que toutes fois le dit sieur d'Arras n'a pas voulu croire, disant que par le complot faict les uns estoient allé de propos délibéré à la Mirandolle et les autres tiroient à Magdebourg. Voilà, Monseigneur, comme on prend toutes choses honnestes en mal, qui ne peut procéder que d'un cœur fort passionné et mal disposé à croire la vérité.

« Monseigneur, il vous plaira me renvoyer ce porteur au plus tost, que j'aye occasion d'esclaircir l'Empereur sur ce qu'il requiert, et aussy que je n'en puisse ayder en plusieurs affaires où il m'est bien util, et mesmement en ceste saison sy troublée ; et par mesme moyen, il vous plaira luy faire délivrer argent de ma pension ordinaire, de laquelle je ne me puis passer, comme j'ay escrit par mes précédentes du 22. Au demeurant le dit porteur pourra nommer au Roy le personnage qui m'a decouvert la pratique que l'Empereur conduisoit, pour faire son fils coadjuteur de l'Empire, par le moyen du concile, et aussy celle que touche le faict de Parme, qui est cause de ce que le Pape entreprend, voyant que le duc Octavio ne veut condescendre à ses demandes, afin que par là le Roy puisse cognoistre que je n'ay escrit qu'à bonnes enseignes.

« D'Auguste, ce 25 juin 1551. »

Autre lettre dudit sieur de Marillac au Roy, du dernier du dit mois de juin.

« Sire, il vous aura plu entendre et considérer l'estat au quel se trouvent à présent les affaires de l'Empereur, par les despesches que j'ay cy-devant faictes, par où on peut voir que le dit seigneur propose de faire forte guerre au duc Octavio, encor que le Pape n'y apporte que le nom, afin que le proffit qui en viendra puisse du tout tourner à son utilité. Et comme il est mal aisé que de Parme on ne s'attache ailleurs, veu les commencemens qu'on en voit, et du traitement que dom Ferrand faict aux vostres, commestant acte de pure hostilité, j'en vois d'ailleurs tant d'apparence que je ne puis faire autre jugement que d'une grosse et forte guerre qui se dresse contre vous, Sire, en cas que par ces premières bravades l'on ne puisse ravoïr Parme.

« Les quatre mil lansquenets qu'on a icy levé, doivent faire monstre, le 8 du mois prochain, et en doit-on encor lever autant. Et quant aux chevaux, on envoie tous les jours courriers et lettres

pour leur faire faire diligence; l'Empereur ne fait pas seulement garder les passages, pour empêcher que les lansquenets ne voyent en vostre service; mais a fait faire une desfence estrange de sortir de l'Empire gens de guerre ou de mestier, pour aller au service de princes estrangers, ny de transporter armes, artillerie, munitions de guerre, or, argent, cuivre, plomb, métaux, ny autres choses qui puissent servir à la guerre: qui est entièrement priver la Germanie de ses libertez et franchises; et pourtant, Sire, il ne peut faire telles prohibitions sans le consentement des Estats, et que néantmoins il veult qu'elle soit gardée. Il dit l'avoir fait au sceu et consentement des Electeurs, lesquels à l'avanture n'en ourent ocques parler; lesquelles choses ne sont mises en avant que pour vous oster les commoditez que vous pourriez avoir de ce qui vient de ce pays-là; par où, joint les préparatifs qu'on fait en Flandres, les déclarations aussy faictes en Italie et les pratiques qu'on mène en Suisse, et ailleurs par tout le monde, j'estime, Sire, sa volonté et intention estre sy descouverte, que toutes ces particularitez ne tendent à la guerre; et partant que la célébration du concille ne soit très difficile, nonobstant que l'Empereur ayt fait escrire de nouveau, à tous les Estats de l'Empire, tant ecclésiastiques qu'autres qui y ont intérêt, de se trouver à Trente, devant le commencement de septembre, leur remémorant les troubles advenus en la Germanie, à cause de la religion, les peynes, dangers et despences, où il s'est mis pour les appaiser; les travaux qu'il a pris en tant d'années pour obtenir le dict concille; la promesse que les Estats ont fait de s'y trouver; et finalement, la désobéissance qu'ilz commettront s'ilz ne s'y trouvent point. Par quoy, les requiert de satisfaire à leur foy, et néantmoins les menace sur peyne de perdition de tous leurs privilèges et régales, et aussy d'inobéissance et rébellion, au cas qu'ils n'y viennent ou y envoient; mais s'il persiste à la tenue de concille, je crois qu'il y trouvera de grandes difficultés et mesmement que les Allemans s'aperçoivent que vous, Sire, n'avez point proposé d'y envoyer.

« D'Auguste, le dernier jour de juin 1551. »

Lettre du Roy au duc de Guyse.

Mon cousin, depuis la dernière despesche qui vous a esté faicte sont venues les nouvelles que vous entendrez, par un extrait que je vous en envoie, de l'Empereur et de Flandres: celles que verrez par le double des lettres de mes ambassadeurs en ces quartiers là, dont je ne vous feray redite; mais je veux bien vous advertir que j'ay

occasion d'entrer en grand soubçon de la façon de faire dont a usé le duc Octavio, sans en faire aucune communication à mes gens, et du peu de devoir qu'il a fait à faire la récolte et la mettre dans la ville, eu ayant eu sy bon loisir et tant de commoditez, qu'est une pure ignorance, négligence ou mauvaise volonté de ne faire sy bien que j'en avois espéré. Je suis attendant le succez de ceste affaire, dont il est impossible que par la première despesche je n'entende la claire vérité, dont je vous feray incontinent part. Au demeurant, je n'ay de quoy vous faire plus longue lettre, sinon pour vous faire sçavoir que mes gens qui sont en Escosse m'ont escrit que les députez Anglois ont accordé tous les différendz qui estoient demeurez en difficulté, selon mon intention: de sorte que le royaume d'Escosse est restitué en son entier, et tout tel qu'il estoit auparavant les guerres. Chose que la royne d'Escosse, madame ma bonne sœur et la vostre, entendit de moy en son parlement, et s'en est allée avec ceste bonne nouvelle, non sans mon grand regret et de toute la compagnie, comme je m'asseure qu'elle s'en ira de vous, quant vous serez contrainct de la laisser. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte garde, etc.

« Escrit à Villochier, le 4 juillet 1551. »

HENRY, et plus bas LAUBESPINE »

Et au dos: *A mon cousin le duc de Guyse, pair de France, gouverneur et mon lieutenant général en Dauphiné et Savoye.*

Lettre de l'ambassadeur du Roy près de l'Empereur, au connestable, dont le double fut envoyé au duc.

« Monseigneur, j'ai receu la despesche qu'il vous a pleu me faire de Chateaubriant, du 13 de ce mois, à laquelle j'estime estre quasy satisfait, par ce qui est contenu en mes précédentes, et reste seulement le point contenu en icelle, touchant le mauvais traitement fait par don Ferrand aux souldards qui se retiroient à la Mirandolle, duquel je n'ay encore voulu parler, tant par ce qu'il ne m'estoit commandé de ce faire, comme aussy par ce que je desirois avant toutes choses sçavoir de monsieur le mareschal de Brissac, en quel temps et lieu cela estoit advenu, pour en répondre après plus pertinemment, comme je luy ay pieça escrit, et suis attendant sa response. Au reste, Monseigneur, il vous aura pleu entendre par ce que mon cousin aura porté, comme l'Empereur ne parle point de bouger d'icy, et crois que tout le bruit qu'on en avoit fait auparavant, estoit pour empêcher que le Roy ne s'apochast d'Italie pour entendre de plus

pris aux affaires de Parme. Quant à ce qu'on nous en veut icy faire à croire, les Impériaux, en substance, Monseigneur, publient que dom Ferrand faict battre au Parmezan les chasteaux de Coloure et de Prin, faisant leur comté qu'ils les auront au premier jour, et après viendront aisément à bout de Parme, où ils disent n'y avoir victuailles que pour trois ou quatre mois. En somme, ils chantent le triomphe devant la victoire, et en parlent comme sy desja le tout estoit succédé comme ils le désirent; d'ailleurs ils assurent estre venus je ne sçay combien de millions d'or du Pérou, et en attendent sy grande quantité, que c'est comme un songe d'ouyr ce qu'ils disent. Et toutesfois, Monseigneur, ils ne savent pas de ce qui s'est entendu par autre voye de plusieurs grandz butins que le seigneur Pierre Strasy a fraîchement remenez du Bouhnois. Il ne s'entend chose digne d'estre sceu de Rome, sinon qu'on s'esmerveille que l'armée du grand seigneur, qui doit estre sortie dès le 25 de l'autre mois, n'a pas encor paru en ces mers, et s'en attendent nouvelles d'heure à autre.

« D'Auguste, ce dernier juin 1551. »

*Continuation de nouvelles envoyées au Roy,
par son ambassadeur de Marillac.*

« Sire, avant hier, environ les deux heures après midy, arriva en ceste cour l'évesque de Montepolican, trésorier du Pape, estant venu en poste pour traiter avec l'Empereur de choses qu'on estime estre de grande importance, combien qu'on n'ayt encor peu descouvrir que c'est: de une heure après qu'il fut arrivé, il s'en alla droit parler au dit seigneur, et tout hier il fut avec monsieur d'Arras; joint qu'il est estimé personnage d'esprit et d'expérience, par où tout le monde présume qu'il n'est pas venu sans quelque mystère, parce que, mesme depuis le 18 de may, le nonce qui est icy n'avoit eu lettre de son maître. L'opinion la plus commune est qu'il est venu prendre la dernière résolution du nonce, où il est logé, lequel m'a raporté leur avoir ouy dire que monsieur d'Arras avoit esté marry qu'on n'avoit pas communiqué avec luy avant que parler à l'Empereur, parce qu'on sçauroit tout ce que le dit seigneur auroit sur le cœur. Davantage, Sire, ce mesme personnage assure avoir vu une lettre écrite de la main du Pape, au dit nonce, portant qu'il avoit faict dire au duc d'Aviano qu'il se retirast à l'Empereur, ou à vous, pour trouver moyen d'assurer la ville de Parme, ou en faire comme il trouveroit à propos pour le bien de ses affaires; mais qu'il n'entendoit pas qu'en y deust procedder de la sorte qu'on avoit faict. Il dit ausy que l'on se veult ruer sur le

duché de Castres pour en despoiller le seigneur Horace, et que le duc de Florence y tenoit la main, et se monstroit fort eschauffé, lequel advertissement n'est pas sans apparence de vérité; au demeurant, les lausquenets du baron d'Aisnée ne sont encor du tout levez, combien qu'on ayt faict sonner le tabourin ez quartiers d'Ulm, Munich et Ratisbonne, et que d'ailleurs on ayt faict garder tous les passages de la frontière, pour empescher qu'il n'y en allast aucun pour vostre service. De quoy tout le monde s'esbahit bien fort, veu que cy-devant, sans aucun tabourin, on eust peu assembler deux fois plus grand nombre d'hommes en moins de quatre ou cinq jours. Et ne peut-on penser la cause de cela, sinon que partout le pays les prescheurs cryent contre ceux qui vont au service du Pape; les gens d'apparence les blasment particulièrement, et les petits enfans leur vont après, les appellans valets de prestres et du diable: de sorte qu'aucuns meurent de leurs maisons, et ceux qui vont au lieu de l'assemblée ne sont que belistres qui ne savent que devenir, comme à la vérité, Sire, on les traite en coquins: car au lieu que je pensois qu'on leur eut baillé un taler pour attendre la monstre, qui se devoit faire le 8 de ce mois, j'ay sceu au vray qu'on ne leur a donné qu'un quart de taler, qui font viron neuf sols de vostre monnoye, etc.

« D'Auguste, ce 4 juillet 1551. »

*Lettre du sieur Du Thier, au duc de Guise,
sur les affaires du mesme temps.*

« Monseigneur, il y a trois jours qu'en ce lieu nous receusme une despesche de Rome, par homme exprès, et une autre de la Mirandolle et de Parme, par maistre Thomas d'Alvéche. Quant à celle de Rome, elle contenoit tout le discours de ce qu'avoit négocié Monluc, depuis son arrivée, avec le Pape, qui pour conclusion avoit la plus belle repentance qu'il estoit possible, d'estre entré sy avant qu'il estoit avec l'Empereur, qui le menoit et conduisoit à la guerre quasy malgré qu'il en eust aversion; et de faict, avoit plusieurs expédiens de pacifier les choses; mais qu'à tout propos dom Diego, ambassadeur de l'Empereur, qui est auprès de luy, s'estoit venu jeter entre deux et les avoit interrompus, de sorte qu'il n'y a remède et fault qu'il en passe par où les ministres Impériaux le conduisent, regrettant, avec les larmes aux yeux, de ce qu'il estoit sy malheureux d'estre réduit ez mains de ceux qu'il a tousjours tenus ses ennemis mortels, et esloigné de l'amitié et bonne grace du prince qu'il a tousjours le plus aymé, et auquel il se sent entièrement obligé du lieu et de la dignité où il est

constitué. C'est en substance ce que contiennent les dites lettres et quelques autres de messieurs les cardinaux de Ferrare et de Tournon, qui n'avoient encor sceu obtenir leur congé; mais le jour mesme que le Pape avoit promis de le proposer en consistoire, il advint qu'il receut lettres du cardinal de Saint-Flour, qui estoit allé vers le duc Octavio, sur lesquelles au lieu du dit congé proposa l'investiture du duché de Camerin, pour le dit duc, pour récompense de Parme: dont sur le champ en fut commandée et despeschée la bulle et envoyée en poste aux ministres du Pape au Parmezan, dont les dits sieurs cardinaux se trouvèrent fort estonnez.

Au regard de la despesche du dit maistre Thomas d'Alvéche, elle contient entr'autres choses celles-cy dessus de la résolution du duché de Camerin; ce que voyant, messieurs de Termes et de Strozzy auroient voulu sçavoir du dit duc Octavio comme il alloit de cela; mais il ne leur a fait response qu'en termes généraux, avec une assurance qu'on le trouveroit toujours homme de bien et de parole, ayment son honneur, et qu'il ne voudroit pour rien faillir au Roy. Toutes fois, les dis sieurs de Termes et de Strozzy n'auroient laissé pour cela d'envoyer le dit maistre Thomas d'Alvesche au Roy, pour luy faire entendre ce que dessus; sur quoy nous avons despesché Lagarde, pour advertir les dis de Termes et Strozzy de ce qu'ils auront à faire, soit que la ditte restitution se trouve véritable ou qu'il n'en soit rien, ou bien que pour l'estat et disposition des choses du dit Parme, il soit besoing faire la ditte restitution. Et pour ce, Monseigneur, que je suis pressé d'aller présentement au lever du Roy, et que je ne voudrois retarder la despesche que l'on vous fait, je ne vous en puis mander les particularitez, les remettant à une autre fois: priant Dieu, etc.

« Escrit à Villochier, le 4 juillet 1551.

« Vostre très humble et obéissant serviteur,

DU THIER. »

Et au dos: *A monseigneur, monseigneur le duc de Guyse, pair de France.*

Lettre de monsieur de Marillac au Roy.

« Sire, ce trésorier du Pape, évesque de Montepolican, est encor icy, promettant toujours avoir deniers pour la continuation de la guerre commencée, sans laquelle subvention l'on dit qu'il a déclaré à l'Empereur que le Pape seroit contrainct de retirer ses gens au Boulonois, pour garder son pays; et que là dessus, il y a eu bien bonne response, selon laquelle on attendoit prendre grosse somme d'argent des marchandz de ceste ville les plus pécunieux, à charge que l'Em-

pereur en respondroit. Monsieur d'Arras a dit à l'ambassadeur de Venise, que sy d'avanture quelques bandes qu'on envoyoit en Italie passeroient par le pays de la seigneurie, que l'Empereur prioit et requéroit qu'il ne leur fust fait aucun outrage. On nous fait icy entendre que dom Ferrand est soubz Coulouvre, ayant laissé le marquis de Marignan soubz Parme; que les gens du Pape venoient provoquer les nostres jusques aux portes de la Mirandolle, pour veoir s'ils les pourroient attirer au combat; qu'on avoit d'ailleurs envoyé gens à Castro pour en despouiller le duc Horace, faisans compte de l'avoir de premier assault: au demeurant, que le Pape faisoit dernière preuve de ce qu'il pouvoit pour faire argent, comme de prandre les gaiges des officiers de sa cour; vendre dace sur les aluns au duc de Florance; vouloir faire une légion de nouveaux cardinaux pour en tirer grosse somme de deniers de la vente des chapeaux-rouges, et de semblables intentions tyraniques et diaboliques dont il est autant blasmé par tous ceux qui en entendent parler, jusques aux Impériaux, que tout le monde confesse qu'il fait tout ce qu'il peut pour détruire et abbatre du tout la grandeur de son siège.

« J'ay présentement esté adverty que ce trésorier du Pape fut hier, tout tard, expédié, et qu'il doit partir ceste nuit, et que l'Empereur luy baille deux cens mil escus, qu'il fait porter avec luy sur mulets jusques à Trente; qu'on faisoit compte d'assiéger la Mirandolle, et y faire le plus grand effort qu'on pourroit. »

Lettre de monsieur de Laubespine à monsieur le duc de Guyse.

« Monseigneur, à l'heure que j'ay receu la lettre qu'il vous a pleu m'escire, du 3 de ce mois, je voulois vous advertir de l'arrivée, par devers le Roy, du cousin de monsieur Marillac, lequel a esté despesché de luy pour advertir le Roy des propos assez aigres que luy avoit tenus monsieur d'Arras, ainsy qu'il vous plaira veoir par la copie des lettres qu'il a apportées, que je vous envoie, disant outre cela pour conclusion que le sieur de Marillac luy a donné charge de supplier très humblement le dit seigneur ne se fier aucunement aux bonnes parolles que l'Empereur luy fera tenir: car il n'eust jamais creu qu'il eust tant de venin qu'il en trouve en luy. Le dit cousin fut despesché en cachette par luy, et vint sur des courtaulx jusques en Suisse; ce qu'ayant descouvert, monsieur d'Arras fit deux jours après partir un courrier, qui est venu en extrême diligence trouver leur ambassadeur icy, et à ce que nous sceusmes de bon lieu, tost après son arrivée. C'estoit pour tenir au Roy les mesmes pro-

voit tenu le dit évesque d'Arras au dit Ma-
t pour cet effect, a, cejourd'huy, eu au-
le luy, en laquelle il a parlé beaucoup
destement que son naturel, et moins
e ne fut le dit évesque, concluant enfin
desire rien tant que d'observer l'amytié
: paix qu'il a avec le Roy. Lequel, pour
ise, je voulois bien prier se déporter de
tection de Parme, enquérant fort exac-
sy le Roy seroit pour venir à rupture
te occasion, et s'il n'auroit pas aussy en-
lemeur bon amy de son maistre. Vous
qu'il a embrouillé ce qu'il vouloit dire,
qu'il est aysé de juger qu'il ne se veut
entendre clairement: et peut-on, Mon-
sieur, recueillir de sa négociation que son
n'a rien de bon dans l'entendement,
ois il crainct la lice et n'y entrera que le
que pourra, lequel a à desmesler en Al-
s, n'allant pas selon son souhaict. M. de
a receu vostre lettre de créance du capi-
rancisque Chiaramont, qui est dans
par où il faict sçavoir que sy par tout le
octobre le Roy n'envoye secourir la ditte
le se perdra faulte de vivres, dont on a
grand dégast dans la ditte ville, qu'il
sçauroit avoir pour plus long-temps: ce
bien loing de ce que nous avons pensé.
rez adverty de ce que nous en aurons de
s; cependant je prie Dieu, etc.
Blanc, le 8 juillet 1551.

tre très humble et très obéissant serviteur,

DE LAUBESPINE. »

*le monsieur le connestable au dit duc,
es affaires d'Allemagne et de Parme.*

monsieur, par le double des lettres du sieur
illac, que je vous envoie, vous sçaurez
os passez entre l'évesque d'Arras et luy,
ne vous feray redite; mais je vous avise-
n que l'ambassadeur de l'Empereur eut
liance du Roy, où il luy en parla beau-
las doucement, faisant tout ce qu'il pou-
r persuader le dit seigneur croire que
stre ne desire rien tant que la continua-
la bonne paix et amytié qu'ils ont en-
et l'assurant, sur la prud'homie qui
uy, qu'il ne luy commencera jamais la
luy desplaisant infiniment de ce que
es de Parme sont en tels termes, dont
le Roy de se déporter: et fist grande
d'entendre du Roy s'il seroit pour
aucune chose contre l'Empereur, à ceste
Il trouva le dit seigneur aussy froid
et non moins garny de bonnes et hon-
nolles; et toutes fois il n'oublia rien

pour luy faire sentir que si on l'attaquoit, on
le trouveroit sy roide et sy disposé à s'en res-
sentir, qu'il y parroistroit, et qu'on lui feroit
plaisir de l'en éclaircir plustost aujourd'hui que
demain, vous advisant, Monsieur, qu'à ce que
je peus recueillir de l'intention de ce bon mi-
nistre, son maistre n'a pas envie de remuer sy
tost mesnage: car ses affaires d'Allemagne ne
vont pas comme il voudroit, et sy ay opinion
que son indisposition le tient en grande crainte
de commencer, craignant qu'il n'ayt pas l'ha-
laine assez longue pour achever une sy longue
carrière. Notre Allemand est arrivé, qui propose
chose sy grande qu'il est bien mal aisé qu'il n'en
sorte quelque dommage aux affaires de l'Empe-
reur; de ce qui s'en résoudra vous en serez cy
après adverty. Je prie Dieu, etc.

De Blanc, ce 9 juillet 1551.

« Vostre humble serviteur, »

MONTMORENCY. »

Et au dos: *A monsieur monsieur le duc de
Guyse, pair de France.*

*Double de la lettre escrite au Roy par monsieur
le comte de Tendes, envoyé au duc.*

« Sire, j'ai eu advisement que le prince d'Es-
pagne n'attend que l'heure de s'embarquer et ne
mène avec luy, outre l'armement des galères,
que six ou sept cens hommes de pied, et que
la pluspart des gens qu'il avoit s'en sont retour-
nez, et qu'il attendoit le Roy de Bohême et le
prince de Piedmont, qui devoient arriver le 6
de ce mois à Genes; et ayant regard à ce qu'on
m'en escrit, je pense qu'il sera en ces mers dans
deux jours, auquel, passant par ceste coste,
feray présenter quelques rafraichissemens à
l'accoustumée, pour après vous advertir de sa
compagnie et des propos qu'on y aura peu tenir.
Il a envoyé en Espagne, en diligence, pour
faire partir la royne de Bohême et se trouver à
Barcelonne à son arrivée, en délibération que
les gallères n'y séjourneront que deux jours,
après pour s'embarquer, pour la crainte qu'ils
ont de l'armée du Grand-Seigneur, laquelle on
asseure estre arrivée deçà le far Messine, chose
que je ne puis croire, sy est-ce qu'André Doné a
despêché une gallère pour Cicille, afin d'avoir
nouvelles seures du lieu où peut estre de présent
la ditte armée. Qu'est-ce qui s'offre pour ceste
heure, fors, Sire, qu'il vous plaira me comman-
der vos bons plaisirs.

« Suppliant le Créateur vous donner, en par-
faicte santé, très bonne et longue vie.

« De Marseille, ce 8 juillet 1551. »

Lettre de monsieur de Termes, du 10 dudit

mois, au Roy, sur l'estat des affaires de Parmes.

« Sire, depuis le partement de maître Thomas d'Alvéche, estant les armées de l'Empereur et du Pape devant Parme, j'ay continuellement fait faire courses sur le Boulonnois, pour les empêcher de faire leur récolte et divertir l'armée du Pape du siège du dit Parme: ce qu'elle a esté contrainte faire et vint loger à Castel-Franc, Crèveœur et Saint-Jean, pour favoriser la récolte au dit Boullenois, lequel estoit desjà réduit en bien grande extrémité de vivres, où dom Ferrand leur a baillé cent hommes d'armes, trois compagnies de chevaux-légers et cent harquebusiers à cheval, pour renforcer l'armée du Pape, parce qu'ils ne la sentoient forte pour résister à vostre cavallerie. Et ayant entendu que le dit dom Ferrand leur avoit envoyé la dite cavallerie, je luy ay escrit une lettre, ainsi qu'il vous plaira voir par ce double d'icelle que je vous envoie, dont je n'ay encor responce. Le Pape et ses ministres, avec grande instance, ont requis dom Ferrand vouloir venir avec leur armée devant la Mirandole, pour vous faire débânder, où bien nous assiéger. Lequel ne leur a voulu accorder, comme il plaira à Vostre Majesté voir par une despesche que le Pape et ses ministres ont envoyée à Trente et à la cour de l'Empereur, par laquelle Vostre Majesté cognoistra le bon vouloir du dit Pape et du Dandino entre ses anciens ministres. Et au partement de l'armée du Pape, dom Ferrand a laissé la moitié de la sienne devant Parme, et s'en est allé avec l'autre devant Collornyo, avec douze pièces d'artillerie. Laquelle place, le capitaine qui y commandoit, a rendue assez pauvrement, comme m'a escrit le duc Octavio, lequel, ensemble son peuple de Parme, ne s'en est point effrayé, ains a toujours meilleur courage: car depuis le partement du dit camp du Pape, ilz ont fait la moitié de la récolte; et m'ayant le dit seigneur duc requis de luy envoyer quinze cent hommes de pied et de la cavallerie pour le renforcer, parce que plusieurs soldats, sujets du duc de Florance, qui estoient là dedans, furent contrainctz d'en sortir par les bans et commandemens du dict duc de Florance, j'ay advisé d'y envoyer le seigneur Pierre, avec les vielles bandes estans de quinze cens hommes, des meilleurs de vostre armée, comme aussi monsieur Dandelot, monsieur de Sipiere, sa compagnie et celles du comte de Fontanella et de Cornelio Zabolj, et tous les gentilshommes françois qui estoient icy. Lesquelles troupes de chevaux et de pied sont entrées dedans le dit

Parme, le 2^e jour du présent mois, sans aucun empêchement; de sorte, Sire, que Vostre Majesté se peut bien asseurer maintenant de la dite ville de Parme, veu qu'il y a dedans cent mil bons hommes et deux cens cinquante vaux-légers, sans les compagnies du dit seigneur duc et ses chevaux-légers. Et les ennemis n'ont rien sur nous, sinon qu'ils bruslent tout qu'ilz peuvent au pays de la Mirandolle; ce voyant, j'ay envoyé un trompette vers le sieur Camille, le priant de me permettre de luy envoyer un gentilhomme pour parlerement avec ce que m'ayant accordé, je luy ay envoyé le sieur Flaminio Ursino, pour lui faire entendre que ce lieu de la Mirandole est à Vostre Majesté, et que ces bruslemens sont contre la coutume de la guerre; et luy demander s'ils avoient commission du Pape pour ce faire ou s'ils le faisoient de leur autorité privée. A quoy le dit sieur Camille a respondu en être fort fâché, et qu'il y mettroit le meilleur ordre qu'il pourroit; toutes fois les dits bruslemens continuent, le seigneur Alexandre Vitel, général de l'infanterie, dit au seigneur Flaminio avoir commission du Pape de brusler et de faire du pis sur le pays de la Mirandolle: ce qu'il fait tous les jours. Et sur le partement du sieur Flaminio, ilz luy ont tenu un langage vert, que sy je veux désarmer, ilz deslogeront du dict pays de la Mirandolle et désarmeront ce que je crois qu'ils feroient volontiers pour la grande despence que fait le dit Pape et le peu de moyen qu'il a de la continuer, il n'y a de mois qui ne luy couste soixante dix mil escus, sans beaucoup d'autres despences qu'il fait pour la garde de ses pays. Sur ce, je m'aviseray de répondre à loisir, qu'en cas qu'ils veuillent désarmer et dom Ferrand ainsy je désarmeray, sauf la garde des places et le taillement d'icelles. Ce que je pense que dom Ferrand ne voudra faire, parce que je suis adverty de bon lieu que les Impériaux se renforcent d'Allemands et de cavallerie. Et fait le duc de Florance quatre cens chevaux-légers: il n'en viendra néanmoins arriver que chacun désarmera.

« De la Mirandolle, ce 10 jour de juillet 1551

Lettre du Roy au duc de Guyse, sur ce qu'il a dessein que paroistra en plusieurs lettres vantes, lequel néanmoins n'eut point d'effet.

« Mon cousin, je vous envoie le double de deux lettres que j'ay eues de mes cousins les seigneurs de Tendes et le prieur de Capoue, par où vous saurez les nouvelles qu'ils avoient du passage d'Espagne et du retour de la royne de Bohême. Je vous envoie aussi semblablement ce que je vous pourrois en

nouvelles de delà, vous advisant que, dedans re ou cinq jours, j'attens le retour d'un courrier que j'ay despêché à Marseille, en extrême diligence, par lequel je m'attens de sçavoir au toutes nouvelles, n'estant pas d'avis, mon n, que vous partiez plustost de chez vous vous n'avez de mes nouvelles, dont je vous part incontinant l'arrivée dudit courrier. Je vous escriis rien de Parme, pour n'en eu une seule lettre depuis le retour de pas d'Elveche, dont jem'esbahis grandement. Je vous envoie un double des lettres ressues arillac, par où vous sçauvez comme les cho- ont au lieu où il est; le demeurant, vous ndrez par la lettre de mon cousin le con- ble, qui me gardera de faire ceste-cy plus ie, priant Dieu, mon cousin, etc.
scrit à Ingrande, le 17 juillet 1551.

« HENRY, et plus bas DE LAUBESPINE. »

au dos : *A mon cousin le duc de Guyse, rneur et mon lieutenant général en Dau- et Savoye.*

de du sieur du Thier, audit duc de Blanc, ce 9 juillet.

Monseigneur, depuis mes dernières lettres, nous n'ait venu rien de nouveau, sinon que leur le mareschal de Brissac, du 2 decemois, fait sçavoir que le colonel Francisque Cha- it, qui est à Parme, luy a envoyé un homme s, par lequel il l'advertit que sy Parme, ut le mois d'octobre prochain, n'est bien eue et munie de ce qu'il luy fault, elle est rger très-grand, pour le mauvais ordre qui donné à la conservation des vivres et mu- s qui se trouvent tous perdus ou fort endom- t. Je vous laisse à penser, Monseigneur, sy e sent pas son préparatif, pour faire trou- ms et véritables les articles dont maistre as d'Alveche nous a apporté le double, et le remède, comme il vous plaist me dire par e lettre. Je n'y vois meilleur expédient que as faire aussy forts dedans ledit Parme que Octavio, afin qu'il ne soit en sa puissance e faire sans nostre consentement. Et c'est oy il a esté escrit par Lgarde à monsieur rans, qu'il layt à se jeter dedans ledit Parme t possible, avec Sipierre et deux ou trois eilleures bandes qu'il ayt auprès de luy. s'il n'y a des vivres en suffisance, et n'y en puisse mettre davantage, je tiens eue pour desesperée, et ay grande peur as n'ayons l'honneur ny réputation de la eue que nous en avons prise. Je ne sau- Monseigneur, vous faire sçavoir ce qu'il

nous en viendra : et cependant, je vous advise que par les lettres que nous eusmes avant hier du Levant, le Bagliarlay, général du Grand-Seigneur, partit avec son armée, le lendemain de la Pentecoste, pour aller à l'Elespont, et de là, passant par la coste de la Pouille, Calabre et Cicile, s'en va droit en Barbarie, pour exécuter l'entreprise avec cent cinquante gallères, sans les fustes et grandz vaisseaux qui portent trois mil janissalres et l'artillerie, qu'il faudra mettre en terre. Le roy d'Arger avoit, sept ou huit jours auparavant, envoyé au Grand-Seigneur, sur une de ses gallères, la teste de l'un des fils du chérif roy des Maroques, qui luy estoit allé faire la guerre; et pour accompagner ceste teste y avoit plusieurs esclaves pris avec ledit chérif par ledit roy d'Argier, qui en faisoit présent au Grand-Seigneur.

« Escrit à Blanc, le 9 jour de juillet 1551.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,
DU THIER. »

Autre lettre du Roy, sur ce mesme sujet.

« Mon cousin, depuis le partement du dernier courrier, j'ay eu nouvelles de Marseille, comme le prince d'Espagne est passé, ainsy que vous verrez par le double des lettres que je vous envoie, par où vous sçauvez comme il estoit accompagné, et la diligence que la royne de Bohesme faict pour son retour, ayant jà acheminé partie de son train par mon royaume, et crois avant que vous ayez ceste lettre qu'elle sera embarquée pour sondict retour, au moyen de quoy j'ay advisé que le meilleur sera que les bandes venans de Picardie demeurent en Bourgogne et ne passent pas outre, jusques à ce que vous ayez autres nouvelles de moy : et vous envoie une lettre au sieur Despinac, que vous luy ferez tenir pour les despartir et loger devers Auxonne, Chaulons, Seurre et autres places et endroits, le long de la frontière de Bourgogne, au reste d'une que vous pourrez faire marcher jusques à Bourg-en-Bresse, pour laquelle j'escriis au sieur de La Guiche une lettre que vous luy ferez aussi tenir. Quand à celle de Lignièrres, estinant qu'elle ne soit pas sy avancée que les autres, sy elle est encor en Champagne, vous l'envoyerez loger devers Monron; et à ceste fin vous envoie aussy une lettre pour le sieur Bourdillon: toutesfois, sy elle estoit entrée au pays de Bourgogne, il faudra là l'y loger, comme les autres, sans la faire reculler en arrière, pour ne donner aucun soubçon. C'est l'occasion pour quoy je vous envoie ce courrier, en extrême diligence, vous advisant que j'ay despesché en Dauphiné pour garder que l'on ne lève ces quatre bandes, et aussy après le cappi-

taine Chabert et au cappitaine Vicques, se retirer devers Aiguemorte. Qu'est tout ce que j'ay à vous dire pour le présent, priant Dieu, etc.

« Escrit à Saint-Georges le 17 juillet 1551.

« HENRY, et plus bas DE LAUBESPINE. »

Et au dos : *A mon cousin le duc de Guyse, gouverneur et mon lieutenant général en Savoye et Dauphiné.*

Lettre de monsieur le comte de Tendes.

« Monseigneur, depuis le 8 de ce mois, le prince d'Espagne est arrivé avec quarante gallères en ces mers et a esté contrainct à Fresjuls, pour n'avoir le temps à gré, auquel lieu, suivant ce qu'il avoit pleu au Roy et à vous me commander, a esté faict présent et rafraichissement, où ils ont, comme on m'escrit, pris plaisir. Je m'attens qu'ils seront aujourd'huy ou demain près d'icy, où enverray faire le semblable par quelques gentils-hommes, qui me sçauront bien dire leur équipage et les propos qu'ils auront tenus, pour après en advertir le Roy et vous. Le prince avoit avec luy, en sa gallère, le roy de Bohesme, le prince de Savoye, le fils du marquis de Gonast, et André d'Orie, vous advisant au surplus que maistre Louis Alemain arriva hier au soir, lequel j'accorderay sy bien que son voyage sera faict seurement.

« De Marseille ce 10 juillet.

« Après la présente escrite, ay eu nouvelle comme lesdites gallères sont arrivées d'hier à Porcherolles, près les isles d'Hières, et ne fais doubte qu'ils ne passent, cejour d'huy, par ces mers de Marseille. J'en ay escrit à monsieur de Joyeuse et au cappitaine d'Aiguemortes, pour le regard de vostre gouvernement de Languedoc. »

Le cardinal de Lorraine, qui eut part en ce secret, escrivit cecy par ordre du Roy au duc de Guyse, son frère.

« Monsieur mon frère, ceste petite lettre sera pour vous advertir que le Roy m'a donné charge vous mander qu'il vous envoie ce qu'il a eu de Marseille, et qu'il vous prie que vous concluez avec Chatillon, à quel jour les bandes pourront estre prestes à s'embarquer, affin qu'à ceste heure là, non plustost, vous dressiez vostre chemin pour vous y trouver. Et il a exprès despesché en Provence, affin qu'incontinent que les gallères, qui portent le prince en Espagne, seront retournées, on vous despesche droict à Joinville un courrier sans attendre de venir icy à la cour. Et en ce cas, le Roy ne veut pas que vous partiez dudit Joinville; sy la nouvelle vous en vient que vous soyez prest de vostre gouvernement, vous

ferez semblant d'y voir quelques places : car sy à ceste heure, le temps n'est propre pour exécuter l'entreprise, il la fault tenir couverte pour une autre fois. Monsieur de Saint-Papoul est à Lyon qui vous attend; et là n'oubliez de le mander, vous en aurez nouvelle en la banque de Salviatz.

« Le Roy a bien voulu laisser aller les bandes à toute adventure, s'il advenoit une disgrâce que les gallères ne fussent sy tost de retour; mais nous voyons bien que, pour ce coup, il n'y a point d'ordre et que nous avons commandé trop tard. Dieu en ordonnera pour le mieux. Le Roy entend qu'après avoir veu Chastellonnet conclud de ceste affaire, vous luy despeschiez un courrier, en extrême dilligence, pour l'advertir du jour qu'avez pris, affin qu'il fasse partir nostre frère, et qu'il donne ordre aux bandes de Piedmont, où on a encor touché; et dès que le prieur aura mandé le temps que ses vaisseaux seront prests, on vous en despeschera un pour vous en advertir, affin que, selon ce, on avance ou recule. Voilà ce que le Roy a conclud et m'a chargé de vous escrire de sa part, me commandant vous faire ses recommandations.

« D'Ingrande, ce 17 juillet 1551.

Vostre humble et obéissant frère,

« C. CARDINAL DE LORRAINE. »

Et au dos : *A monsieur mon frère, monsieur le duc de Guyse.*

« Mon frère, depuis ceste lettre escrite, affin que rien ne demeure, le Roy s'est advisé de mander en Dauphiné aux cappitaines qu'ils fassent leurs bandes et s'en allent en Piedmont, sans mander aux autres qu'ils partent; bien on mandera à monsieur le Mareschal qu'il donne congé aux cinq bandes, toutes les fois que Chastillon les mandera, par ainsi concluez ensemble, afin que tout se trouve en mesme temps où sera l'affaire, et incontinent, en extrême dilligence, advertissez le Roy de ce que vous aurez conclud avec Chastillon : et après cela le Roy vous mandera ce qui luy semblera de vostre partement, sans quoy il vous prie ne vous point haster. »

Lettre de Monsieur le connestable au dit duc de Guyse.

« Monsieur, j'estime que mon neveu de Chatillon vous aura trouvé avant que vous receviez ceste lettre, et vous aura dit comme les six cappitaines qu'il tire de Picardie n'ont pu croiser leurs bandes, au moyen de quoy j'ay despesché le cappitaine Chabert, pour aller, en toute dilligence, faire une bande de trois cents hommes auprès de Thoulouse, laquelle suivra celle de Vicques de bien près, et ira, par le mesme chemin, se rendre à Avignon, pour là attendre »

ou luy leur ferez entendre. J'ay aussy mondit neveu une commission en blanc de lever une autre enseigne par La Mole, tre qu'il advisera, pour avec les dis deux faire semblable nombre que sy les dis six eussent faict la creüe qui avoit été avisée. visant aussy, monsieur, que j'ay envoyé en D'Auphiné pour faire la levée de quatre et mandé à monsieur de Maugiron les chercher en Piedmont, d'où toutes fois vieilles bandes ne partiront poinct que luy ne leur fassiez sçavoir. Quant à monsieur, sitost que le courier sera de Marseille, vous serez adverty de ce à faire. Cependant je m'assure que vous dict à mondit neveu ce qu'il devra sept bandes qui sont avec luy, et une résolution s'il les devra faire marsemble, ou les faire aller à la fille, et out nous donnerez advis par un des couriers vous a esté envoyé. Au sur plus, nous avons arresté avec les Anglois le tout ainsy qu'il est contenu aux articles en vistes, et est impossible de faire grande monstration d'estre contents qu'ils comme aussy en ont-ils grande occasion, tant le Roy franchement accordé que sy l'Angleterre survict, le dot qu'il baille à demeure au dit Roy, qui est un poinct out nostre traité estoit accroché : toutes s qu'il a esté veu que les autres mariages semblables endroits ont passé ainsy, le Roy s'y est accordé : ce qu'ils ont receu de grace. Pour fin de ma lettre, je vous prie monsieur, que le dit seigneur s'en va, aux prochaines journées qu'il peut, gagner Bloys, faire peu de séjour et ne cessera qu'il ne soit en Fontainebleau, où il veut que la Royne se couche, afin d'estre tant plus prests pour pourvoir à toutes choses qui se offrent du costé de Flandres. Il n'est rien, sinon que l'on y continue les préparations ; mais il n'y a un seul homme qui ne prie Dieu, etc.

grande, ce 6^e jour de juillet 1551.
vostre humble serviteur,

« MONTMORANCY. »

dos : A monsieur monsieur le duc de

du cardinal de Lorraine au dit duc
de Guyse son frère.

monseigneur mon frère, le Roy vous faisant
parvenir une despesche, je n'ay voulu
l'accompagner de ceste lettre, et vous
C. D. M. T. VI.

dire comme depuis l'arrivée de maistre Thomas de Lusche, nous n'avons aucune nouvelle de Rome, de la Mirande, de Venise, ny d'autre endroit du costé d'Italie, sinon de la part de monsieur le duc de Ferrare, qui a despesché un courier vers son ambassadeur, par lequel nous avons advis que le camp du Pape a esté forcé se retirer vers Boulogne, pour la peyne et travail que luy donnoient nos gens, qui n'est petit, le neveu du Pape ayant esté blessé d'un coup de pique et contraint d'abandonner le dit camp.

« Le seigneur Dom Ferrand n'a encores ozé attaquer Parme et est allé assiéger Colorno ; la principale occasion de la venue de ce courier, c'est pour quelque ouverture de paix que le Roy trouve bonne et délibère entendre, selon les articles qui desjà ont esté envoyez par La Garde, dont le double vous a esté envoyé par le sieur Du Thiers ; le dit seigneur a remis ceste pratique à mon dict sieur le duc, et auquel, pour cet effet, il faut une despesche. Il ne bougera de Fontainebleau de tout l'hyvert, attendant des nouvelles suivant les quelles il prendra ses délibérations. Et sur ce, je prie Dieu, etc.

« D'Ingrande, le 17 juillet 1551.

« Vostre très humble et obéissant frère,

« C. CARDINAL DE LORRAINE. »

Et au dos : A monsieur mon frère, monsieur le duc de Guyse.

Lettre du sieur Du Thiers au dit duc, sur les affaires d'Italie.

« Monseigneur, les dernières lettres que nous avons eues de la Mirandole et de Parme, sont du 17 du mois passé, de sorte que je vous puis bien assurer que le roi en est bien fâché ; car tous les jours on nous faict ici des nouvelles qui ne sont à l'avantage et réputation des affaires du Roy ; mais je crois que c'est un artifice de l'ambassadeur de l'Empereur, lequel voyant qu'on estoit sur la conclusion et arrest du traité d'entre nous et les Anglois, ce bruit a esté semé à l'ayde de quelques Italiens qui sont en ceste cour, comme pensant y gagner quelque chose, ce qu'il n'a faict : car tout a esté gaillardement résolu et passé sans difficulté, ainsy que par la despesche que vous a faict presment monsieur de Laubespine vous pourrez entendre.

« Quoy qu'il en soit, monsieur de Termes ny les autres ministres qui sont par delà, ne se sçauroient excuser qu'il n'y ayt de la négligence, et sy vous puis bien dire, monseigneur, qu'ils ont aujourd'hui de fonsdz, outre le payement de leur mois et toutes leurs parties inopinées, plus de cinquante huit mil escus.

« Messieurs les cardinaux de Ferrare et de Tournon sont partis de Rome, au grand et extrême regret de tous les Romains, lesquels ont fait plusieurs plaintes publiques sur leur parlement; et se lèvent par le Pape de sy gros et insupportables subsidies sur ses sujets pour subvenir à sa despence, qu'il y pourroit bien avoir du souslèvement populaire, ainsy que nous écrit le secrétaire Boucher, qui seroit bien employé.

« Monsieur le duc de Ferrare fait tout ce qu'il peut pour moyenner un appointment et accord, en mettant Parme en dépost entre ses mains, avec certaines conditions qui pourroient bien réussir; d'autre costé les Vénitiens s'accommoderont volontiers en une ligne deffensive, selon le langage qu'ils tiennent en termes couverts. On en a écrit à monsieur le cardinal de Tournon qui est par delà, lequel y fera dextrement ce qui sera requis et nécessaire de faire. Je prie Dieu, etc.

« Escript à Ingrande, le 17 jour de juillet 1551.

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« DU THIER. »

Et au dos : *A monseigneur le duc de Guyse, pair de France.*

Lettre du cardinal de Lorraine au duc de Guyse, son frère, touchant les affaires de leur maison et autres sujets; elle est aussy pour la douairière sa mère.

« Monsieur mon frère, premièrement je vous fais mes excuses de ce que, par la dernière despesche, vous n'avez point reçu de mes lettres; et vous diray que j'ay eu une merveilleuse joye d'entendre que madame ma sœur a esté sy heureusement accouchée. Il est vray que j'eusse bien désiré un fils, mais j'espère que vous recommencerez de sy bonne heure que bien tost vous amanderez la faulte, et ceste fille, sy Dieu plaist, nous fera une bonne aliance. Et si on vous parle de son mariage où vous este, depuis qu'elle est née, j'ay un avantage sur vous, parce qu'on m'en a parlé avant qu'elle le fut. C'est madame de Montpensier, la vieille, que je trouvé à Fontevraux qui offre son fils, qui est hors de danger d'avoir frère, sy Dieu n'y remédie, avec trente mil livres de rentes quiste et deschargé de ses sœurs; jolly, de bonne maison et bien noury. Depuis, madame la mareschalle de la Mack s'est très bien rammentue, et m'a dit qu'elle en escrit à ma sœur; je crois que monsieur de Nevers ne s'y oubliera pas : et par ainsy, sy nous sçavons bien jouer nos roolles, nous en aurons à choisir, et sy aurons du temps pour y penser. Il me semble que

vous avez très bien choisy le compère et le commère; la Royne en escrit à la Royne d'Escosse, et s'attend bien qu'elle portera leurs deux noms Catherine Marie. Croyez que sy ce souhait avoit lieu, j'y serois bien tost; mais il n'y a moyen. Vous verrez encor, par le courier, toutes nos nouvelles et que nostre maistre n'est pareux, lequel je vous assure ne fait rien qu'il ne continent il n'ordonne vous estre envoyé. Monsieur le connestable se monstre en cela aussy fort diligent.

« Les Anglois sont partis, et a esté passé le contract du mariage où il n'y a ny plus ni moins que ce que nous voulions; et a traité de votre place monsieur le mareschal, qui me fait mil excuses du passé et vivons très bien ensemble; de ligue ils n'y ont jamais voulu entrer. Il me gouverne fort bien avec tout le monde, n'y a aucune brouillerie, nostre maistre me faisant meilleure chère qu'il ne fit oncques. Voilà ce que je vous puis mander : priant Dieu, etc.

« De Bloys, ce 26 juillet.

« Vostre très humble et obéissant fils et frère

« C. CARDINAL DE LORRAINE. »

Lettre de M. le connestable au dict duc.

« Monsieur, je vous envoie une despesche que je receus hier de Marseille, par où vous entendrez la diligence qu'a fait une partie de nos gallères, de retourner à Gennes; les autres sont allées en la coste d'Afrique, pour les nouvelles qu'ils ont de l'armée du Turc, laquelle commence fort à se faire sentir ès mers de delà. Les dix gallères ont laissé le Roy de Bohême en Espagne, et crois que c'est chose faite pour le poste afin de l'y tenir plus longuement. Toutefois, j'ay entendu qu'André Dorye avoit manqué aux gallères de Cicille de venir droit à Barcelonne, pour lever le dit Roy et sa femme, laquelle il estoit allé trouver à Valadolid, et elle estoit allée prendre congé de sa grand-mère. Ce mystère se pouvoit bien jouer à propos, pour toujours d'autant plus retarder le dit Roy de Bohême par delà, lequel, à ce que j'entends, a bien bonne envie de sortir de leurs mains. Vous jugerez par tout ce que dessus, monsieur, peu de moyen qu'il y avoit en l'exécution de votre entreprise. Et au demeurant, sçavez de nouvelles d'Italie par un mémoire que je vous envoie.

Du costé de Flandres, la Royne de Hongrie fait arrester tous les navires des sujets du Roy et leurs biens, sans qu'il y en ait aucune occasion; mais elle feint que monsieur l'admiral fait le semblable en Normandie, et il n'y a jamais pensé, comme il nous escrit du jour d'hier.

qui me faict croire que la ditte Roïne à un commandement de son frère de se saisir des premiers, et quelque remonstrance que luy ayt faicte le sieur de Bassefontaine, elle ne laisse de continuer de mal en pis. Toutes fois, l'ambassadeur de l'Empereur est tout à ceste heure venu parler à moy, qui dit que la ditte dame fera le tout déllivrer, sy le Roy veut faire le semblable; ce qui luy à esté accordé pour tousjours entretenir la douceur. Voilà, Monsieur, tout ce que j'ay à vous dire pour ceste heure, sinon qu'avant nostre partement de ceste ville vous aurez nouvelles du Roy, de ce que vous aurez à faire. Je prie Dieu, etc.

De Bloys ce 27 jour de juillet 1551.

Vostre humble serviteur,

MONTMORANCY.

Et au dos : *A monsieur monsieur le duc de Guyse, pair de France.*

Lettre de M. de Bordillon au duc; de Maizières le 29 juillet.

Monseigneur, j'ay receu les lettres qu'il vous à plu m'escire, en semble celles de monseigneur le connestable, par les quelles il me mande que le Roy a ordonné la somme de quatre mil livres, pour employer aux fortifications des places qui en ont plus besoing, outre deux mil livres pour Mouzon.

Quant à la gendarmerie, vous sçavez ce que monseigneur de Nevers y a ordonné, n'estant survenu aucune chose depuis qui mérite que vous en soyez adverty, sy ce n'est de la mutination qui s'est faicte en la ville de Liège, allentant des gens de l'Empereur, dont les aucuns ont esté tuez pour raison d'une citadelle qu'ils y vealloient faire édifier, et plusieurs grands subides qu'il a voulu lever sur eux, qu'ils ne luy ont voulu accorder, ny permettre que leur évesque sortit de la ville. A Comines, qui est près de Maubert-la-Fontaine, ils ont faict le semblable des gens du dict Empereur, et ont amené quelque pièces d'artillerie de Heuz à Duhan contre legré des Impériaux; du costé de Luxembourg, ils ont tous transporté leurs biens aux lieux de seureté; les garnisons y sont tousjours à l'acoustumées ny ayant autre assemblée dans le pays. S'il survient quelque chose, je suis certain que monseigneur de Nevers ne faudra de vous le faire entendre. Je prie le créateur, etc.

De Mézières, ce 29 juillet 1551.

Vostre très-humble et très-obéissant serviteur,

BORDILLON.

Lettre du cardinal de Lorraine au dict duc son frère.

« Monsieur mon frère, le Roy ayant hyer eu nouvelle, comme vous verrez par ce qui vous est envoyé, de la prise des capitaines de Siplerre, Anelot, conte de Fontanella, et Corneille Lobbio, et de tous nos jeunes gens françois, sans qu'il en soit demeuré, et que d'un autre costé le duc Horace avoit cuidé estre defaict, et y avoit esté pris le comte Pallatin; et qu'ainsy ce n'est pas assez d'estre hardy et faire le brave, mais qu'il fault estre sage et avoir de l'expérience, au reste fort marry de ce que Dom Ferrand à mandé à monsieur de Termes qu'il entend offencer la Mirande et qu'elle n'estoit comprinse au traicté. Ce qui le fasche, voyant que ce jeu se joüe sans luy, et que l'Empereur se renforce en Italye, de tous costez, montrant assez qu'il ne veut eschapper que ceste année. Ce qui faict que le Roy a voulu vous mander, qu'incontinent et en toute dilligence, vous le veniez trouver, affin qu'entendant l'estat des affaires, vous le puissiez conseiller, m'ayant exprès commandé vous escire qu'il désire sur tout vostre venue, et qu'il vous prie ny point faillir; ce que je vous prie faire. Cependant croyez que nous n'oublions nulle provision, mesme d'argent; et pour ceste occasion, le Roi m'envoie au partir d'Orléans passer à Paris, pour donner ordre aux deniers, et où je ne seray que trois ou quatre jours, et incontinent je l'iray retrouver à Fontainebleau. Et pour ce qu'il sera bien nécessaire que je puisse avoir parlé à vous avant que vous voyez le Roy, je me trouveray à Paris jedy ou vendredy, où je vous attendray, affin de vous rendre compte de toutes choses et que vous ayez moyen de mieux penser à vostre opinion. On à mandé le mareschal Saint-André de se haster, qui y sera en ce temps, ausy Chastillon et Estrée. Je croys que nostre voyage, pour ceste année, ne sera plus long que jusques à Lyon; mais il est bien malaisé que du commencement de l'autre on ne joue le gros jeu. Au demeurant, monsieur mon frère, j'ay une lettre touchant madame de Lorraine, laquelle j'ay bien faict entendre au Roy; et à vous parler franchement, il aura grand plaisir pour ceste heure de laisser tous ces différends, et m'a commandé d'escire à la Roïne nostre sœur et à madame nostre mère de conduire l'affaire de question sagement, selon que vous conclurez ensemble, sans qu'au commencement on parle de luy; mais que la Roïne d'Écosse se fasse fort auprès de la ditte dame, qu'avec nostre ayde et de nos amis, nous sommes asseurez que nous ne serons refusez. Par ce moyen, le

Roy sera fort content d'estre ainsy recherché de ceste alliance et estre asseuré que ce pays sera neutre, et que ses serviteurs et lansquenets seront toujours favorisés et asseursés de leur passage en Lorraine. Le Roy allant à Lyon, et passant à Joinville, il faudroit que ce petit prince luy vint faire la révérence : pour Dieu, sy madame de Lorraine est encor là, donnez-y ordre, sinon qu'on la fasse plustost revenir à Bar, et que la Royne et madame fassent cela, et qu'on advise que par ce moyen on appaisera toutes querelles de la vallée et autres. Et surtout qu'ils ne moistent point de defflance du Roy et ne fassent difficulté de s'humilier, comme ils doivent, autrement tout est perdu. Je vous laisse le tout à conduire, priant Dieu, etc.

Ce 1^{er} jour d'aoust 1551. »

Lettre du duc de Guyse au Cardinal de Lorraine son frère.

« Monsieur mon frère, la Royne m'a, depuis trois jours, fait une longue harangue du mareschal Strosy, me remettant en avant tout ce qu'il avoit fait, dont on l'eut peut charger; et qu'elle pensoit qu'il s'en fut sy bien justifié envers moy, que je fusse content et satisfait de luy, et ne restoit plus que d'en faire autant envers vous. Et s'en allant présentement par delà le dit mareschal de Strosy, elle désiroit fort que le receussiez favorablement pour l'amour d'elle et luy fassiez quelque bon accueil, dont elle vous prioit bien affectueusement. Vous pouvez maintenant sçavoir, et quasy au vray, comme toutes choses sont passées; et me semble, monsieur mon frère, pour l'honneur du lieu d'où il depend, que devez désormais clore les yeux à cela, vous contentant de ce qui en est et de ce qu'en avez desjà dict, et ne luy donner occasion d'entrer en doute de quelque mauvaise opinion qu'eussiez encor de luy. Depuis ce jour là, m'est venu trouver un personnage que je tiens pour certain avoir esté envoyé exprès devers moy, de la part de la ditte dame, et sans toutes fois m'en descouvrir rien, lequel après quelque propos a mis en avant le fait du dit mareschal Strosy, me faisant entendre qu'estant par delà, il pensoit bien que ne seriez sans vous enquerir de ses deportemens et comme tout estoit passé, et qu'il lui sembloit que feriez beaucoup pour l'honneur de ceux à qui il appartient, de laisser les choses en l'estat qu'elles sont. Selon mon advis, vous le devez ainsi faire et non seulement ne vous en informer en façon que ce soit, mais ne donner occasion de penser qu'en ayez jamais eu le vouloir, et que le dit mareschal Strosy puisse luy-même tesmoigner, qu'en ce voyage,

vous n'avez jamais rien pourchassé allencontre de luy.

« Je vous supplie, monsieur mon frère, le vouloir laisser pour tel qu'il est; ce qui me fait vous en escrire sy avant est que la Royne démontre vous avoir fort supporté en ceste despêche que vous avez faite. Croyez moy, monsieur mon frère, etc.

« Escoutez lesieur de Villandry, présent porteur, sur ce sujet. »

Lettre du Roi au duc de Guyse.

« Mon cousin, je remettray à respondre à la lettre que m'avez dernièrement escrite de vostre main, quant je vous verray, que je désire estre le plus tost que vous pourrez, pour l'occasion que vous sçavez, à vostre arrivée par devers moy, ayant à ceste cause advisé vous despescher ce porteur; vous priant, mon cousin, par tir incontinent la présente receüe pour me venir trouver, en la meilleure dilligence que vous pourrez, où vous serez le très bien venu, ayant remis la conclusion de toutes choses lors que vous y serez : priant Dieu, mon cousin, que vous ayt en sa garde.

« Escrit à Chambort, le 1^{er} jour d'aoust 1551.

« HENRY, et plus bas : DE LAUBESPINE. »

Et au dos : *A mon cousin le duc de Guyse, pair de France, gouverneur et mon lieutenant général en mes pays de Dauphiné et Savoye.*

Lettre du connestable, du dict jour, au dict duc de Guise.

« Monsieur, depuis que nous avez dernièrement escrit, ils sont survenües nouvelles assez nouvelles, sur les quelles le Roy a délibéré prendre nouveau conseil : ce qu'il ne veut faire sans vous, ainsy qu'il vous escrit. Et pour ceste cause a advisé vous despescher ce courier en extresme dilligence, pour vous prier, monsieur, comme aussy fais-je de ma part, le venir trouver le plus tost que vous pourrez. Il fera mardy son entrée à Orléans; le lendemain il en partira pour aller à Court-Dieu; puis prenant son chemin par Naucré, Puiseaux et Saint-Mathurin, par Joiner Fontainebleau le plus tost qu'il pourra, sans séjourner; où il sera très aise que puissiez estre aussy tost que luy : là, vous sçavez le demeurant. Cependant j'ay fait faire un petit mémoire abrégé des dis nouvelles que trouverez en dos dans ce paquet, qui me gardera vous en faire plus long discours; me recommandant humblement à vostre bonne grace, prieray Dieu, monsieur, etc.

« De Chambort le premier jour d'aoust 1551.

« Votre humble serviteur,

« MONTMORANCY. »

Et au dos : *A monsieur monsieur le duc de Guyse, pair de France.*

Lettre de sieur de Tiercelin, seigneur de la Roche du Mayenne, au dict duc, du mesme jour.

« Monseigneur, j'ay receu la lettre qu'il vous a pleu m'escire, dont je vous remercie humblement, que dittes que puisque j'ay ceste place entre les mains, que je n'en ay point pris la charge, que je n'en veuille bien répondre. Vous avez esté présent quand j'en ay dict mon advis; elle sera hors de surprise pour les deux mil francs que le Roy y met, et mettray payne qu'ils soient bien employez; et vous sçavez de quelle importance elle est et seroit sy elle estoit perdue. Je voudrois que le Roy et ceux qui sont autour de luy le sceussent aussy bien que vous faictes, par ce qu'ils y donneroient tost meilleur ordre qu'ils ne font. Sy n'a-t-il tenu de leur dire et à propos et de bien l'escire. Je me recommande, etc.

Escrit à Mouzon, ce premier jour d'aoust 1551.

Vostre très humble et très obéissant serviteur,

« CHARLES TIERCELIN. »

Lettre de M. le connestable au dict duc.

« Monsieur, je ne veux faillir de vous advertir des bonnes nouvelles que mon frère le comte de Tende a mandées au Roy, par un gentilhomme qu'il a envoyé devers luy : qui sont que le sieur de Carces, accompagné de 14 gallères, adverty du partement des Roy et Roïne de Bohesme, s'estoit jetté en mer et avoit assailly jusques dedans le port de Villefranche 14 gros navires chargez de chevaux d'Espagne et autres meubles et bagages des dis Roy et Roïne; les quels après avoir vivement combattu il a pris et emmené à Antibes, nonobstant le bastillon qui est au dit port et autres deffences du dict Villefranche, et faillit de prandre un éléphant qu'il ne faisoit que d'estre descendu à terre. Qu'est une grande faveur et réputation au Roy, et non moins de desfaveur à André Dorie, qui avec sy grande force que la sienne a receu telle perte. Au demeurant, monsieur, je vous puis asseurer que le Roy faict très bonne chère et que vous lui ferez fort grand plaisir de le venir retrouver le plus tost que vous pourrez : me recommandant, sur ce, etc.

« Vostre humble serviteur,

« MONTMORANCY. »

Et au dos : *A monsieur monsieur le duc de Guyse.*

Lettre de René de Lorraine, depuis marquis d'Elbœuf, au duc de Guyse son frère.

« Monsieur, j'ay veu la lettre qu'il a pleu au Roy escire à messieurs le prince de Condé, de Nemours, mon frère, le grand Prieur et à moy, par la quelle il nous commande de retourner incessamment par de là, et craignant de faillir luy faict responce qui luy sera, comme je pense, agréable, veu l'affection que j'ay de veoir et aprendre icy chose pour à l'advenir avoir meilleur moyen de luy faire très humble service : à ceste cause, Monsieur, puis que les occasions ne ce sont encore offertes que j'aye peu veoir l'ennemy et faire preuve de moy, je vous supplie très humblement, pour l'espérance que j'ay toujours eue en vous et la volenté que j'ay de faire parroistre que j'ay l'honneur de vous estre frère, m'efforçant de suivre ce que cy-devant m'avez par exemple monsté au faict des armes, il vous plaise obtenir mon congé; vous promettant faire le devoir, sy j'ay l'heur que puissions rencontrer les Impériaux, que vous aurez plaisir d'avoir moyenné ma demeure. Et en attendant ce qu'il luy plaira me commander, me confiant aussy qu'il aura esgard à ma jeunesse et que suis cadet, mesme que pour moy son service ne peut estre retardé en rien, je me recommande, Monsieur, à vostre bonne grace : priant Dieu, etc.

« A Thurin, ce 12 de novembre 1551.

« Votre très humble et très obéissant frère,

« RENÉ DE LORRAINE. »

Et au dos : *A monsieur monsieur le duc de Guyse.*

Lettre du cardinal de Lorraine au duc de Guyse son frère.

« Monsieur mon frère, pour ce que desjà j'ay commencé à m'esloigner de vous, et que je ne veux estre sy long temps sans vous rendre compte de ce que j'ay faict par le chemin, je vous advise que, cejourdhuy, ayant rencontrée mon train à la Charité, j'ay laissé les postes et suis venu coucher en ceste ville de Nevers, espérant fuire sy bonne dilligence, encor que les chemins soient desjà rompus, que dimanche j'arriveray à Lyon, s'il plaist à Dieu, et mardy à Avignon, pour estre, le jeudy suivant, à Marseille, d'où je partiray sy tost que l'occasion se présentera.

« Sur le chemin, passant par Saint-Mathurin, j'ay rencontré monsieur le mareschal de Saint-André, auquel j'ay communiqué l'occasion de mon voyage, comme vous pourrez entendre de luy. J'ay eu depuis advertissement par lettres qui venoient de Rome, que notre saint père le

Pape, sur certaine requeste que luy a esté faicte pour la dellivrance du cardinal Camerlin, s'est relaché et a eslargy le dit cardinal, à caution de cent mil escus. On peut conjecturer par là une soudaine mutation, qu'est la maladie assez commune a gens de son aage. Il me semble que cela est bien à remarquer, estant arrivé sy tost après les nouvelles que vous avez entendues.

« Le mareschal de Saint-André eust bien désiré, si les choses prenoient bon chemin et que vous allassiez par de là, s'il advenoit faute ou absence du mareschal de Brissac, avoir sa charge pendant la guerre. Je luy ay dit que vous mesmes y aviez pensé et luy en diriez vostre opinion, et que sy vous n'y alliez pas vous l'ayderiez à cela. Je me porte fort bien, mais je commence à avoir mauvaise opinion de nostre vieillard.

« Vostre très humble et obéissant frère,

« C. CARDINAL DE LORRAINE.

« De Nevers, ce 5 octobre 1551. »

[1552] *Lettre de monsieur de Gonnor au dit duc, du 3 fevrier 1552, de Metz.*

« Monseigneur, je vous remercie très humblement des nouvelles que m'avez envoyées; et quant à ce que m'escrivez touchant le magistrat et création de la justice de ceste ville, je lay faict survenir soulx pretexte que les seigneurs n'estoient encor en ceste ville, attendant nouvelles du Roy; vous suppliant que ce soit le plustost quil vous sera possible. S'il vous plaisoit avoir souvenance de vouloir faire donner congé à quatre capitaines, portez au billet que vous verrez, vous les obligerez grandement à vous faire très humble service. J'ay dit à tous, de vostre part, ce que m'avez mandé, et m'ont tous ensemble assuré qu'il ny a prince soulz le ciel quilz desirent tous suivre en tous lieux ou il vous plaira les employer qu'eux.

« Quant au portraict que je fais faire, le peintre y a adjousté presque tout le pays Measin, de façon quil ne peut estre parfait de deux mois : aussy pourra-il servir d'une carte, c'est pourquoy j'ay esté contrainct de le laisser parachever.

« A ce que l'on dit par tout le monde, il est certain que tous les avantages qu'a ceste année le Roy contre l'Empereur, dependant de cette ville, l'honneur vous en demeurera : vous suppliant très humblement que par vostre moyen je puisse avoir souvenance de vous toute ma vie, comme j'y ay parfaicte fiance, suppliant le créateur qu'il vous doinct, en santé, très bonne et longue vie.

« De Metz ce 3 fevrier 1552. »

« Vostre très humble serviteur à jamais.

« GONNOR. »

Et au dos : *A monseigneur monseigneur le duc de Guyse, pair et grand chambellan de France.*

Le Roy voyant l'incommodité du temps pluvieux, et que tant sa gendarmerie que gens de pied avoient grand besoin de repos, pour le long temps qu'il y avoit qu'ils marchaient et pour les nécessités qu'ils avoient eu en aucuns lieux, ayant esté pendant un mois combatus de la pluye, en pays marescageux et quasy inaccessible, auroit bien voulu rafraichir son armée, et toute entière qu'elle est, après avoir luy-mesme assisté aux monstres, tant de la ditte gendarmerie chevaux-legers, que gens de pied (messieurs le connestable et mareschaux de France, avec aucuns princes et seigneurs, ayans servy de commissaires) la départir sur les frontières de Picardie et Champagne, affin que les bandes et compagnies fussent plus en main et plus facilles à les rassembler au besolng, pour les envoyer d'un costé ou d'autre, le dit seigneur ayant esté contrainct de donner ce rafraichissement à la ditte armée, laquelle autrement se fust grandement deffaicte à cause des pluyes.

Il est vray que sans cela il y avoit une belle occasion d'entreprendre sur l'ennemy, car tout les Pays-Bas estoient en estat que les gros marchands et gens riches, tant d'Anvers que des autres grandes villes du dit pays, avoient faict passer leurs biens et meubles en Angleterre, et s'en fuyoient tous les habitans, laissant et abandonnant les dittes villes, lesquelles se fussent rendues sy la ditte armée eut marché plus avant dans le pays, comme avoit délibéré de faire le dit seigneur, sans les empeschemens dessus dit; mais vient à point que peut attendre : car quant il voudra recommencer le jeu, soit d'un costé ou d'autre, avec la commodité d'une belle saison, il est en sa disposition d'entammer, fascier et travailler les dits Pays-Bas, et leur faire pis que devant. Et cependant il a nettoiyé les dittes frontières, pour mettre en repos et liberté ses sujets, ayants razé et bruslé les fortes villes, places et chasteaux où se retiroient les ennemis, pour les travailler durant la guerre.

« D'avantage, ceux des dis Pays-Bas qui avoient mis toute leur espérance en la récolte des bledz en Arthois et Haynault, qui sont leurs mères nourices, s'en peuvent bien tenir pour désespérer; car ayant le Roy ses forces voisines et prestes à marcher au premier beau temps, ne leur lairra pas emporter une seule gerbe; au moyen

de quoy il est assuré de les avoir, comme la corde au col, à sa mercy, la famine estant desjà grande en cesdits pays, qui sont maigres et stérils. Et toute ceste année la royne de Hongrie a fait faire de tous costez de grosses assemblées de gens, tant de cheval que de pied, qui ont mangé & royné lesdis pays.

« Il y a trois ou quatre jours que le sieur de Beaurain, fils du sieur de Rieux, gouverneur de Flandres et d'Arthois, s'assembla avec cinq compagnies de gendarmerie et huit enseignes de gens de pied, pour empescher et prandre quelques vivres et munitions que l'on menoit à Therouenne. Dont adverty le sieur de Villebon, qui estoit à Monstreuil, il prit avec luy les compagnies de monsieur le daulphin, des sieurs de Créquy, de La Meilleraye et la sienne, avec quatre enseignes de vieilles bandes seulement, et s'en alla de nuit se mester aux avenues du chemin que devoient prandre les ennemis; lesquels estans par luy rencontrez, près la ditte ville de Therouenne, ont esté la pluspart mis en pillles, et bien quatorze cens pris prisonniers, amenez à Monstreuil, entre lesquels estoient les capitaines et plusieurs gentils hommes Bourguignons. Et furent, hier, dernier jour de juillet, apportez au Roy cinq enseignes de gens de pied et trois cornettes de gens de cheval, estant le reste demeuré en la meslée, qui fut telle, qu'il s'est autrefois fait des batailles et journées où il n'y a pas tant de morts et pris, qu'en ce rencontre là.

Le Roy, considérant qu'il y a autant et plus d'honneur et réputation à conserver ce qu'on a conquis, comme à faire la conquête, faict en toute dilligence besoingner aux fortifications, réparations et victuaillemens de toutes les places par luy nouvellement conquises, y ayant assez establi de garnisons affin que sy l'Empereur, comme il faict courir le bruit, vouloit pour le reste de ceste année faire quelque entreprise de ce costé là, pour en cuider reprandre quelqu'une ou s'efforcer de passer plus avant en pays, il le trouve en tel estat, avec une sy bonne teste, qu'il est assuré de n'en rapporter que la honte avec perte, quelque force qu'il amène, attendu la saison et le peu de temps qu'il reste pour faire la guerre, et que ses provisions sont fort tardives à marcher et esloignées; et aura là montré de la peur pour le hazard de la fortune, qui demeurera entre luy et nous: car il ne sera rien oublié pour le bien recevoir.

Monsieur de Nevers, gouverneur lieutenant général pour le Roy en Champagne, est de par delà, donnant ordre à faire la récolte à la harbe des ennemis, et faire serrer les grains et fruits dedans les dittes places fortes.

« Monsieur de Guyse partit aussi vers ce même temps pour visiter les places à la Lorraine, spécialement la ville de Metz et la mettre en tel estat, que luy mesme, le cas advenant, qu'il y vouldist entreprendre se puisse mettre et jeter dedans, pour la garder et deffendre envers et contre tous, et pour faire au demeurant ce que le devoir de la guerre lui permettra.

Les dernières lettres que nous avons reçues d'Allemagne sont du 22^e jour du mois passé, par lesquelles nous apprenons que le duc Maurice estoit, le jour de devant, de retour avec son armée, pour venir trouver le marquis Albert de Brandebourg et ses frères devant Francfort, délibéré d'estreindre la ditte ville et faire tout ce qu'il pourra pour la prandre et entrer dedans, et la faire ranger et comprandre en la ligue. Et est la délibération et résolution du dit marquis, cela estant faict, d'aller à Spire, Mayence et autres villes delà le Rhin, pour sçavoir ce qu'elles voudront dire.

Toutefois la Royne ne faict pas grand fondement sur le dit duc Maurice, considérant les grandes légéretes dont il a usé jusques icy; mais les autres princes alliez, fors le jeune Landgrave, duquel il y a un peu de doute, tiennent bon à l'observation de la Ligue.

Cependant l'Allemagne est fort troublée en divers endroits, ce que l'Empereur ne pourra pacifier de long-temps; que s'il nous veut cependant venir chercher, il sera le très bien venu.

Du costé de Piedmont, nous avons nouvelles que depuis la prise de Verrue sur le Pau, vis-à-vis de Crescentin, place imprenable et de très grande conséquence et importance, ils ont encor pris d'assault la place de Cordey, et par composition les villes et chasteau de Saluces. Domp Montferrand s'en est allé malade à Albe, ayant remis ses gens en leurs garnisons et le prince de Piedmont à Verceil. »

*Lettre du duc d'Aumale au duc de Guyse
son frère.*

« Monsieur mon frère, ayant sceu ce matin qu'il estoit venu nouvelles au Roy des pays de Hongrie, Allemagne et Italie, ay choisy l'heure à propos que monsieur le connestable n'estoit avec luy, à le supplier vous faire ce bien et honneur vous communiquer et faire part de ses dites nouvelles, ce qu'il m'a volontiers accordé, et sur l'heure a commandé au révérend de Sens et à Bourdin vous en escrire et vous en envoyer les extraicts; mais j'ay sceu qu'après qu'ils ont fait les lettres, monsieur le connestable les a voulu veoir et leur a commandé vous escrire plus so brement de ceste affaire qu'ils ne faisoient. Tou-

tes fois ils vous envoient les dits extraicts par lesquels vous en pourrez amplement entendre. Quant au Roy, je l'ay trouvé en sy bon propos et desir de vous faire part desdites nouvelles, qu'il n'est possible de plus et vous devez, selon mon advis, vous contenter de sa bonne volonté. Je ne veux oublier de vous dire que la cause de la maladie de monsieur le connestable provient, à ce qu'on dit, de ce qu'estant en l'assemblée se voulut jouer à Thonin, lequel ayant esté plusieurs fois harassé, luy donna un coup de pied : dont s'estant fort couroucé, le frappa en la présence du Roy, qui le trouva sy mauvais qu'il luy dit plusieurs fois qu'il n'estoit qu'un sot et un outrecuydé; sot et audacieux d'avoir ainsy frappé ce pauvre fol et que sans l'amour qu'il portoit à son père il luy en feroit tout autant : dont mon dit sieur le connestable prit sy grand desplaisir, que sur l'heure il se trouva mal. Au reste, monsieur mon frère, je ne faudray vous faire entendre à toutes heures ce que je pourray apprendre de nouveau, tant de madame de Valentinois vostre sœur, que d'autres lieux où je me trouve ordinairement, car je me tiendray toute ma vie heureux faire chose qui vous soit agréable, et prie Dieu, etc.

« A Folambray ce 7 aoust 1552.

« Vostre très-humble et obeissant frère,

« CLAUDE DE LORRAINE. »

Et au dos : *A monsieur mon frère, monsieur le duc de Guyse.*

Lettre de monsieur de Bayonne, dattée de Mayence, au Roy.

« Sire, je vous escrivy et vous envoyay un gentilhomme en diligence, le cinquiesme de ce mois, et vous advertissois amplement comme le duc Maurice estoit party et ce qui luy estoit advenu : quant à ses gens, lesquels de jour en jour se diminuent, le Landgrave et luy font de tous costez levées; mais Vostre Majesté peut trop mieux juger quels hommes ils pourront avoir et que c'est bien loing de les faire monter le Danube, le 12 de ce mois, comme il avoit promis au Roy des Romains. Ils sont merueilleusement marris contre moy, et ne doute point qu'ils n'envoyent vous faire des plaintes, disans que cela pourra empescher la dellivrance du Landgrave. Mais Vostre Majesté jugera bien combien cela met de trouble aux affaires de l'Empereur et importe pour vostre service; et quand elle le cognoistra, je ne me soucieray pas beaucoup en quelle part ils le prennent. J'ay usé toutes fois de toute douceur et humilité envres eux, et n'ay pas fait semblant d'y avoir touché, comme en-

cor Vostre Majesté ne doit faire, jusques à ce qu'on voye ce qu'ils feront. Je m'en iray devers Vostre Majesté, principalement pour éviter les soubçons et afin que les Estats de l'Empire ne disent que vous avez esté en alliance avec le marquis Albert, quant il les a traicté comme il a faict. Le duc Maurice a envoyé des lettres qu'on appelle *schelme*, brief chargeant tous les couronnaulx, cappitaines et lansquenets, les disans estre les plus meschans du monde. Je crois qu'il les fera imprimer, mais on a bien délibéré de luy respondre. Il faict tout cela estant marry de la honte qui luy est advenue, et se trouvant désarmé à la mercy de son ennemy; mais il tache principalement à se justifier envers l'Empereur, afin qu'il ne pense que ce soit une chose faite à poste.

« Le 8^e de ce mois, nous fusmes au Rhin et fismes jurer les lansquenets et les gens de cheval à Vostre Majesté et au marquis Albert, comme chef de l'armée; nous avons aussy resolu le chemin qu'il doit prendre, qui est de faire semblant d'aller vers Trèves et Luxembourg, et puis tourner tout court sur Coulogne, de peur que la garnison qui est à Mastrick, ayant advis de ceste armée, ne se jette dedans ceste ville : ayant composé qu'il entrera dans le pays de l'Empereur par les endroit qu'il verra plus desnuez de gens.

« Les ducs de Michelbourg et comte de Mansfeld s'en vont dresser l'autre armée de Saxe, pour d'escendre par l'évesché de Bresme et monter en Frise, comme je diray plus particulièrement à Vostre Majesté dans peu de jours, que j'espere estre devers elle, avec les ambassadeurs de ces princes.

« J'ay faict soudainement ceste despesche, pour advertir Vostre Majesté qu'il est plus que besoing que vous remettiez une armée sur pied, tant pour ne perdre la réputation qu'aussy pour divertir les forces de la Roïne de Hongrie, aussy pour vous faire entendre certainement que l'Empereur n'estoit passé l'Escluse samedy dernier, et que les trente trois enseignes qui meinent le frère du cardinal d'Auguste ont passé par Ravensbourg, qu'ils ont mal traité parce qu'il s'estoit déclaré pour nous, et s'en vont de ces costés là, ainsy faict Nicolas d'Achstat, qui avoit les dix enseignes près Strasbourg.

« On ne se peut assez esbahir sy l'Empereur veut descendre en deça. Je porteray à Vostre Majesté l'accord de la paix comme il a esté signé du duc Maurice, que j'ay reconnue avec grandissime difficulté, et la responce que fit l'Empereur, sur les articles que j'avois envoyé au nom de Vostre Majesté aux Estats. Il parle bien à moy céans dedans, et faict semblant vouloir

toute sa colère sur moy ; mais il ne laisse toucher grandement à l'honneur de Vostre Majesté, touchant trois poincts, principalement premier : les lettres du sieur d'Aramont, soit le nommé le sieur de Coste, celles Bassa de Budes escrivoit aux princes con-. Pour le second poinct, l'incitation de ces à la guerre contre luy, a la grande perte de l'Allemagne, de laquelle il vous l'auteur. Et pour le troisieme, la prise de Toul et Verdun. A tout cela il se peut par un escrit publicq, comme je diray à Vostre Majesté. Il a bien offensé les Estats, en disant qu'en cela ils se monstroient x.

Le duc de Clèves, le comte palatin et le duc de Saxe, se sont alliés plus estroitement que la paix ne fust gardée, ou du costé de l'Empereur ou des princes. La cause principale de ceste assemblée a esté que le dict duc de Saxe ne voulut entrer en ligue avec la France, de Bourgogne, et a dict ne se vouloir retirer de l'alliance de l'Empire. L'évesque de Cologne, les evesques de Munster, Bresme et Trêves; les comtes Bensten, Melcembourg, Waldeck, y sont entrez. Le comte de Nassfeld les festoya en passant. Je ne vous diray rien de beaucoup de choses que j'espère vous dire.

Mayence le 19 aoust 1552. »

Lettre du Roy au duc de Guyse.

Mon cousin, j'ay veu la lettre que vous m'avez écrite par le sieur de La Brosse, gentilhomme ordinaire de ma chambre, présentée, et les instructions que vous luy avez données, bien particulièrement entendu l'Esquel vous avez trouvé les choses du lieu de la bataille et les propos qu'avez tenu à mon cousin de Vaudemont, suivant la charge que vous en auris baillée, qui a esté sy sage et prudemment, que mieux ne se pouvoit faire pour le bien de mon service. Et pour ce que je j'ay déclaré sur ce mon intention, le dit sieur de La Brosse, je luy ay fait mes simples mémoires et instructions qu'il vous dira, n'ayant rien à y adjouter d'avantage, car ceste-cy plus longue, sy ce n'est pour vous le croire le dit sieur de La Brosse de ce que je dira de ma part, tout ainsy que feriez à toute personne. Priant Dieu, etc.

À Villers-Cotterets, le 21 aoust 1552.

« HENRI, et plus bas, BOURDIN. »

Le duc de M. le connestable au dict duc.

Le sieur, le Roy vous renvoye le sieur de

La Brosse, présent porteur, sy amplement instruit de son intention sur tout ce qu'il luy a fait entendre de vostre part, que ce ne seroit que redite sy je vous en voulois faire autre discours; au moyen de quoy m'en remettant sur luy et sur ces instructions, il ne me reste autre chose à vous dire, sinon que j'ay fait pourvoir pour faire mener par delà l'artillerie qui sera nécessaire pour les places que le Roy y fait fortifier, lesquelles je voudrois estre aussy tost en estat pour la recevoir que l'on sera prest de la délivrer. J'ay fait veoir au Roy le mémoire que le dit sieur de Tavannes vous a envoyé, et est bien d'avis qu'il fasse de bonne heure abbatre et ruyner l'église de Saint-Paul, pour les occasions contenues en son dit mémoire. Et quant aux cordages soulphrés et autres choses qu'il demande avec les munitions d'artillerie, j'en advertiray le sieur d'Estrées pour y pourvoir. Au sur plus, monsieur, je ne vous veux pas celer les bonnes nouvelles que le Roy a reçues ce matin : les unes, sont de la reddition que les Espagnols et Italiens, qui estoient dedans la citadelle de Sienna, jusques au nombre de 800, ont fait de la dite place, ez mains du sieur de Lansac; les autres, de la prise que monsieur de Brissac a faite de Busques et Drouyer. Busques, après avoir veu l'exécution que nostre artillerie commençoit à faire, s'est rendu à la mercy et discrétion du dit sieur de Brissac; et à Drouyer, sy tost que nos gens y eurent apperceu quelque peu de bresche, ils se mirent à suivre le jeune Morette, qui alloit pour recognoistre la dite brèche, et y donnèrent l'assault sans qu'il feust ordonné ny commandé. Et combien qu'ils y eussent esté repoussé par deux fois, sy continuèrent-ils à faire sy bien et vaillamment, que à la fin ils l'emportèrent d'assault. Le capitaine Lichault y eut deux arquebousades, dont il est mort, et le sieur de Vassé, qui voyant le désordre au dit assault y estoit allé en pourpoint, y eut deux ou trois coups de pierre sur la teste. Dom Ferrand est malade à Milan, qui ne prendra point de plaisir, je m'asseure, à toutes ces nouvelles et aussy peu son maistre, qui se trouvera encor bien empesché en Allemagne, comme nous dit et promet l'évesque de Bayonne, qui est en chemin pour venir trouver le Roy. S'il apporte chose digne de vous, je ne faudray, monsieur, à vous en donner advis, me recommandant, etc.

« De Villers-Cotterets, le 21 jour d'aoust 1552.

« Vostre humble serviteur,

« MONTMORANCY. »

Et au dos : A monsieur monsieur le duc de Guyse.

Autre lettre du dict sieur connestable au dict seigneur duc, avec extraict des nouvelles venues de Venise et envoyées au Roy.

« Monsieur, je vous fis hier sçavoir, par le sieur de La Brosse qui s'en est retourné par devers vous, tout ce que pour lors et jusqu'à son partement nous avions eu de nouveau; et pour continuer à vous tenir adverty de toutes choses, à mesure et ainsy quelles surviendront, je vous envoie la copie d'un advis que l'ambassadeur du Roy à Venise luy a faict tenir, par courrier exprès, de toutes les nouvelles qu'un personnage advisé et accort, qu'il avoit envoyé en la cour de l'Empereur, luy a apportées, affin que vous voyez ce qu'il assure, tant du deslogement du dict Empereur que de ses forces, et des autres particulariter contenues au dit advis. Et ne faudray, à mesure qu'il nous en viendra d'autres, de les vous faire incontinant sçavoir, et ausy, monsieur, à tenir main à vous faire secourir de toutes choses qu'il vous seront nécessaires, n'ayant le Roy délibéré de vous laisser avoir faulte de rien. L'évesque de Bayonne arriva hier au soir, qui n'a rien apporté que n'avez cy-devant entendu, qui est de la retraicte du duc Maurice et de la bonne volonté en laquelle le marquis Albert et le duc de Mechelbourg sont demeurez, ce qu'ils auront mis en avant, et quelle résolution le dit seigneur aura prise; me recommandant etc.

« De Villers-Costerets, ce 22 aoust 1552.

« Vostre humble serviteur

« MONTMORANCY. »

Et au dos : *A monsieur monsieur le duc de Guyse, pair de France.*

Rapport de nouvelles de l'envoyé par l'ambassadeur du Roy à Venise, en la cour de l'Empereur.

« Que le 8 d'aoust, l'Empereur partit après dîner d'Inspruch pour aller à Halle, et de là devoit continuer son chemin jusques à Munick, où il devoit assembler ses gens et faire sa masse; qu'en partant au dit Inspruch, il le vit descendre les degrez, avec un baston en une main et appuyé de l'autre costé d'un gentilhomme; qu'il monta de là sur un banc et de là à cheval sur une haquenée grise, dont le harnois estoit de velours noir, et une petite harquebuse à rouet à l'arçon de la selle, estant suivy d'une litière dans laquelle il monta, incontinant qu'il fut hors de la ville.

« Que, le dimanche précédent, il l'avoit veu à la messe, qui se disoit dans une salle, le dit seigneur estant en une chambre voisine et se

faisoit assez veoir, ayant souz ses piedz un selle assez haulte en comparaison de la chair où il estoit assis, dont il ne se bougea le long de la messe, inclinant seulement un peu la test en l'élévation du corps de Nostre-Seigneur ayant le visage fort malgre, attenué et desfaict, ressemblant à un homme tout à faict consommé.

« Qu'à son retour, il avoit trouvé par les chemins le prince de Piedmont, qui alloient à la ditte cour, et forces grandz chevaux, mulets et chariots, avec tentes et pavillons; et estoit le bruit que l'Empereur, au partir de Munich, marchoit devers Auguste, pour remettre et assseurer la ville à sa dévotion et obéissance.

« Que les principaux de la ditte cour estoient le duc de Saxe, qui a une fort belle cour; le duc d'Albe, malade d'une jambe, se faisant porter dans une chaire; monsieur d'Arras, monsieur de Roze, domp Ferrand de La Noglia, domp Almeida d'Avila, monsieur de Carmene, le comte de Mega, domp Jean Mauriquez, chef et général de l'artillerie; domp Francisque Guenara, commissaire des vivres; le duc de Brunsvick, le bastart de Bavières, le prince d'Ascolj, le comte Francisque Dorie; le comte Maximilian de Grimbara; le comte Hannibal Viscomti, le comte Albegne de Lodion, le comte Charles Gonzaga, le sieur Scipion Venara, napolitain, le sieur de Darbez de la chambre de l'Empereur.

« A Venise ce 17 aoust 1552. »

Lettre de la douairière de Guyse au dict duc son fils.

« Mon fils, mon amy, j'ay esté bien aise de connoistre par vos lettres qu'estiez arrivé à Metz, en santé. Je crains fort d'ouyr dire que l'Empereur vous approche : s'il estoit en mon souhait, il prendroit bien un autre chemin. J'ay veu, par ce que vous nous avez envoyé, la despesche que vous avez faite au Roy, qui me semble bien ample et bien bonne. Je ne sçay ce qu'il en dira; je crains et ne me puis assurer de monsieur de Vaudemont, non que pense qu'il ayt autre que bonne volonté; mais faulte de patience, il se faict souvent des fautes. Je serois bien marrye qu'il en fect, et qu'il advint fortune au bien du pays de ce jeune prince. Dieu est si bon, que j'espère qu'il ne le permettra pas. Je l'en supplie, et de vous donner, mon fils, moi amy, bonne santé, avec sa grâce et son ayde à tous vos affaires.

« Vostre bonne mère, ANTHOINETTE. »

La marche de l'Empereur, depuis le 1 aoust jusques au 22 du dict mois, et l'e

troupes qui doivent composer son

le ce mois, le duc d'Albe et le duc léric de Saxe, qui estoit prisonnier, les premiers à Munchen.

u matin, entra monsieur d'Arras et gnes de gens de pied, soubz la charge l de Bavière.

disnée, trois régiments aussy de gens rente six enseignes amassées autour : Constance, commandées par trois, Jean comte de Nassau, Hugues Montfort et Nicolas comte de Hoin.

z demeure pour la garde de Cons- ont campez aux villages près Munchen. de Hastath, avec ses gens qui s'estoit min pour venir au dit Munchen, a eument de s'arrester en Bavière, auprès erg.

ue après une enseigne de gens de pied, qui s'est postée auprès du château avoit esté faict le logis pour l'Empe-

quebusiers espagnols ont suivy, qui se logez près du dit chasteau.

vy, par après, cinq chevaliers espagn armez et montez, qui ont passé en au-delà de Munchen.

, sont venues environ six cens chevaux ie, lesquels s'en sont aussy allé hors ville, en des villages.

nent, ce mesme jour au soir, entre, est entré L'Empereur dans sa litière afin qu'un chacun le vist, ayant avec cent chevaux et est allé descendre àteau neuf.

emain 16, trois régiments de lansquenarché vers Ausbourg et se sont logez de ville. Ce jour mesme, sont arrivés autres enseignes, que l'on disoit avoir au comté de Tyrol et autres terres du omains.

le huit pièces d'artillerie, que le roy ns à données à l'Empereur, le doibvent : quelques bandes de gens de cheval et enseignes d'Espagnols et Italiens.

et aussy que le duc de Brunswick de- r à l'Empereur douze cens chevaux ; lthein quinze cens et le marquis Jean bourg deux mil ; aussy que le grand l'ordre d'Allemagne estoit après pour de cheval.

entrèrent à Munchen trente mulets argent pour la parade ; mais on a seuls mesme que la plupart n'estoient

que grosse mounoye, comme reaux et double reaux.

Les gens de cheval, partis de Munchen, sont aussy venus d'Ausbourg et ce sont logez aux villages.

Deux mil gastadours de Bohème attendoient aussy l'Empereur près d'Ausbourg.

Le 18, l'Empereur fit crier publiquement la paix par le trompette et bourgmestre, et qu'il vouloit bénévolement pardonner l'esmotion passée, et passer seulement à Ausbourg. Et desjà le mareschal des logis estoit arrivé pour faire le logis de l'Empereur qui ne devoit guères tarder à venir à Ausbourg, et disoit-on qu'il y devoit séjourner six ou sept jours, jusques à ce qu'il eut faict la monstre et le payement de sa gendarmerie, qui se plaignoit fort pour n'avoir pas receu un denier, hormis une paye seulement, et cependant en avoit mangé le bon homme, et quelque fois estoit advenu que par deux ou trois jours n'avoient pas tous de pain. Et pour cela, s'estoient jettez aux fruicts et aux herbes, dont plusieurs sont desjà malades et meurent.

Le 19, le duc d'Albe est entré à Ausbourg, et avec luy Jean comte de Nassau, menant neuf enseignes de gens de pied.

Le commung bruit est que l'Empereur, au partir d'Ausbourg, viendra à l'Esse, après par Eslinge, le duché de Wirtemberg et Spire, descendra en la Basse-Allemagne ; les autres disent qu'il veut passer son hyver en Haulsoys pour estre plus près de la Lorraine ; mais on n'en peut rien sçavoir du vray.

Les marchandz d'Ausbourg sèment le bruit qu'on a apporté des Indes, en Espagne, trois millions d'or, qui doivent être transportez à Gennes, et que l'argent ne faudra point à l'Empereur, peut estre par ce que ceux d'Ausbourg, à present quittes de l'obligation des princes, luy ayderont aussy : car les villes de la Haute-Allemagne, Memingen, Cambuly, Lindau, Bibrac et Ravouspurch, auroient envoyé leur ambassadeur à Munchen, vers l'Empereur, qui ne furent sy tost recues et portoient l'obligation faicte aux princes.

L'Empereur aura cent enseignes de gens de pied, avec les dix enseignes qui sont à Ulme, et les autres qui sont à Franfrost.

On dit que le duc Maurice ne sçauroit pour le présent avoir plus de six enseignes de gens de pied, et qu'il n'ira poient en personne en Hongrie.

Que les Turcz ont pris sept chasteaux, et que la ville de Lippen s'est vendue ; car les bourgeois d'icelle, voyans le mauvais traitement qu'avoient receu ceux de Doucesthicar, s'estoient eux mesmes rendus.

L'Empereur est entré, le 20 d'aoust, dans Ausbourg et y a esté receu du senat que Maurice y a mis, envers lequel l'Empereur s'est porté fort gracieusement. Il a donné la main à deux des bourguemestres, et aux autres incliné la teste en signe de clémence, les excusant de ce qu'ilz avoient esté contrainctz servir au temps.

On tient qu'il vient droict à Spire trouver le marquis.

Le Landgrave est toujours prisonnier, la Royne Marie ne le voulant dellivrer.

Extraict de la lettre du sieur de Marcheferrière.

« Monseigneurs, ces jours passéz j'avois envoyé homme exprès vers l'Empereur pour entendre au vray toutes nouvelles, lequel vient présentement d'arriver, ayant esté jusque à Inspruck, où il a trouvé l'Empereur estre party du dict lieu et estre allé, par eau, jusque à Munich et de là s'en va à Ingledade; auquel lieu, il doit assembler ses forces, que les Imperiaux disent fort grandes et grosses, et qu'il a avec lui le viel duc de Saxe, auquel il a promis reconfrimer l'élection de l'Empire, comme auparavant, et marier son fils à la fille du Roy des Romains. Que le duc Maurice servira contre le Turcq en Hongrie, trois mois durant, à ses despens, avec quatre mil hommes de pied et trois mil chevaux, le dit Turcq y estant merueilleusement fort. L'Empereur se trouvant mieux de sa personne quil ne fit de longtemps, délibère de prendre le chemins de Bavière, et de là, sacheminer en Flandre ou Lorraine, pour dommager le Roy tant quil pourra. Ceux d'Ausbourg, Indau et autres villes d'Allemagne, ont envoyé vers l'Empereur le supplier de les vouloir prandre à mercy: ce qu'il n'a voulu faire, pensant les reduire à payer quelque somme d'argent, qu'est tout ce que le dit personnage m'a faict entendre. Et pour estre mieux adverty du nombre de gens que le dit Empereur pourra avoir à la vérité, artillerie et équipage, j'ay presentement despesché un autre homme à Ingolstadt, où se fera l'amas de l'armée du dit Empereur, pour m'apporter le nombre au vray, et vous en pouvoir advertir incontinent. Les soldats de la ditte armée sont mal payez et malades pour avoir mangé des fruits avant quilz fussent murs; quant au marquis Albert, il continue toujours, à ce que l'on dit, en sa volonté de faire service au Roy; on estime que l'Empereur ne fera aucune entreprise pour ceste année, les Imperiaux disans que les Caldéens ne luy ont conseillé, l'assurant qu'il ne pouvoit avoir aucun heur ny prospérité; les autres, quil a voulu dissimuler, pour cognoistre lesquels en l'Empire luy

seroient plus affectionnez vassaulx: et sur ce, monseigneur, je supplie le Créateur, etc.

« De Doyre, ce 22 aoust 1552. »

Lettre de Monsieur de Tavannes au duc, du 24 aoust.

« Monseigneur, j'ay receu les lettres qu'il vous a pleu m'escire, et suis bien empesché pour mettre des vivres en ceste ville comme vous estes à Mets parce que les paysans ne peuvent battre les grains et viennent aux ramparts; aussy je n'ay poinct veu d'expédition touchant les bledz qui me devoient venir de Lorraine par la voye du baillly de Clermont, ainsy que vous aviez ordonné. Je vous prie luy en escire un mot: au demeurant, monsieur de La Brosse répond en général de toutes choses qui sont nécessaires par deça. Vous sçavez ce que j'ay de besoing; sy on ne m'envoie rien, je vous en advertiray affin de vous obeyr en tout, et vous dira aussy le bon traitement que lon me faict, de quoy je ne me soucy pas fort pourveu que je fasse service. Je remets à dire le surplus quand je vous verray. Cependant je prie Dieu vous donner, en santé, très bonne et longue vie.

« De Verdun le 24 d'aoust 1552.

« Vostre très humble et très obeissant serviteur, »

« TAVANNES. »

Lettre du cardinal de Ferrare au dit duc.

« Monsieur, je me suis dernièrement remis de monsieur de Lodesve pour vous faire sçavoir toutes nos occurences de deça; et estant depuis venu de Sienn M. de Lansac, porteur de ceste, s'en retournant maintenant devers le Roy, ma suffisance est telle que j'estimerois luy faire trop grand tort sy le chargeois de trop longue escripture, veu qu'il n'y a homme qui vous puisse mieux dire comme toutes choses y sont allées et quelle bonne disposition elles sont aussy demeurées; dont je me remettray entièrement sur luy. Et a vous dire l'honneur et la réputation que le Roy s'est acquise par deça, en la restitution de la liberté de ceste République, les grands services et commoditez que le dit seigneur s'en peut promettre, vous assurant que monsieur de Lansac sy est, depuis le commencement jusques à la fin, sy dextrement et prudemment gouverné et conduit, comme aussy en sa commission de Rome, qu'il en est de tous tant aymé et estimé que scairoit estre gentilhomme qui soit venu de longtemps par deça; ayant laissé de soy sy bonne opinion, que de ma part j'estimeray qu'il ne puisse tousjours que bien faire en quelque charge que ce soit et qu'on luy veuille commettre. Et pour ce que vous entendrez de luy au surplus

au long de noz autres nouvelles, je ne m'en estendray icy plus avant, et feray fin en cet endroit, me recommandant, monseigneur, bien humblement à votre bonne grace, priant Dieu vous donner ce que le plus desirez.

Escrit à Ferrare, ce 21^e jour d'aoust 1552.

« De vostre excellentie humile et affectionatissimo, » ZIO HIP. CARDINALE DI FERRARA. »

Et au dos : *A monsieur le duc de Guyse.*

Lettre de monsieur le mareschal de La Murch, au dict duc de Guyse.

« Monsieur, Le Mesnil, vallet de chambre du Roy, arriva hier en ce lieu, despesché exprès par devers moy pour sçavoir de mes nouvelles ; lequel me dict avoir rencontré par les chemins le sieur de Brosse, s'en allant à la cour, qui luy dict qu'estiez arrivé à Metz. De quoy adverty, je n'ay voulu faillir incontinent vous escrire la présente, pour vous dire que la Royne de Hongrie a faict assembler tous les gens de guerre qui sortirent de d'Ampvilliers, Montmédy et Yvooy, à la prise des dittes places, auquelz elle a faict bailler nouveaux cappitaines et armes à ceux qui n'en avoient point, et a présent sont campez en ces Ardennes, au lieu appelle Gergos, faisant la réparation de la terre de Saint-Hubert et du pays de Liège, attendant des nouvelles de ladite Royne, faisans les ungs courir le bruit quilz doivent, avec sept ou huit mil hommes quilz attendent tous les jours, aller au devant de l'Empereur qui descend à Spire ; et les autres, quilz sont là pour assiéger ma maison de Buillon et pour faire nouvelles courses dans le pays de France, estans desja trois mil fort bien armez et equippez, cinq cens chevaux et cent arquebusiers à cheval, attendans, comme ils disent, l'artillerie qui leur doit venir de marche pour se saisir en passant de tous les clochers des églises fortes qui sont là à l'entour. Et de faict, sont venus pour prendre l'église d'un de mes villages deppendans de medite Duchie de Bouillon ; mais j'y avois sy bien pourveu et mis de sy gens de biens dedans, et qui se deffendirent sy vaillamment contre eux, quil en demeura des leurs 43 ou 50 sans quil en soit demeuré un seul des miens, fors un qui eut un coup d'arquebuse, mais ce ne sera rien. J'ay donné ordre que s'ils se mettent en devoir de faire ce dont ils se vantent, et demeurent encore quelques jours, de leur envoyer des gens à la queue, qui les hasteront bien d'aller. Quant à l'entreprise de monsieur de Nevers, il ne s'en parle plus et est demeurée là ; je vous assure bien que sans ma maladie je les fusse alle veoir ; et depuis mon retour en ce lieu, il n'a passé un jour que ceux de ma compagnie n'ayent esté en campagne

et donné allarines au dit ennemy. Qu'est tout ce que je vous sçauois mander, vous priant me faire ce plaisir, de me mander de vos nouvelles, qui seront receues de moy d'aussy bon cœur que de personnage à qui les sçauriez départir. Je prie le Créateur, etc.

« De Sedan, ce 24 aoust 1552.

« Vostre obéissant à vous faire service.

« ROBERT DE LA MARCK. »

Lettre du connestable au dict duc.

« Monsieur, j'ai receu les deux lettres quil vous a pleu m'escrire, accompagnées de celle au Roy, lequel vous faict sy ample response sur ce que luy avez faict sçavoir, qu'il n'est point de besoing que je vous en fasse autre reditte, et me suffira seulement de vous advertir que j'ay faict donner quatre mil francs pour la continuation des ouvrages et fortifications de la ville de Thoul ; quand aux cinq mil que vous avez avancez aux marchandz qui vous doivent fournir de vins et autres munitions, il n'y aura point de faulte que je n'en fasse faire le remboursement. Au sur plus, il ne reste autre chose à vous dire, sinon que le Roy ayant eu nouvelle, du jour d'hier, que l'armée turquesse avoit pris sept galleres de celles d'André Dorie, il en a eu ce matin la confirmation par le chevalier de Seure, qui est arrivé de la part du sieur d'Haramon, lequel assure, comme ayant esté présent à l'exécution, que sur lesdits sept gallères a esté trouvé deux ou trois cens mil escus, grand nombre de gentilshommes espagnols, et le sur plus lansquenets, de ceux que le dit André Dorie portoit à Naples, outre lesquels s'est trouvé le cappitaine Madruce, frère du cardinal de Trente, qui estoit collonel de ses Allemands, et un autre jeune gentilhomme qui se dit nepveu du dit cardinal. Le demeurant de l'armée du dict Dorie a esté si vivement chassée et poursuivie, l'espace de cent mil, ou environ, que pour légèrement se sauver, les dittes galleres ont esté contraintes jetter en mer esquifs, barilz et leurs provisions et munitions, de sorte qu'il est bien mal aisé que de longtemps le dit Dorie les puisse mettre en estat de servir, et sans grande despense. Il s'est sauvé à Gennes, où il n'a pas esté suivy de toutes ses dictes galleres : car il y en a encor faulte de trois, qu'il croit estre perdues. De celles qui ont esté prises, il y en a trois à luy, deux de Naples, une d'Espagne et la dernière à Anthoine Dorie. Vous pouvez penser, monsieur, quel renfort de joye ceste nouvelle pourra apporter à l'Empereur, après celle de la dellivrance de Sienne, de la prise de Brusque et Drouier.

L'évesque de Bayonne est arrivé, il y a trois

jours, et depuis luy les ambassadeurs du marquis Albert et du duc de Mechelbourg; nous sommes après pour sçavoir ce qu'ils ont à mettre en avant, affin que le Roy y puisse prendre une résolution, de laquelle je ne faudray vous donner advis.

« J'oublois, monsieur, à vous advertir que le Bascha qui est du costé de la Transilvanie, a pris de forces Tenusvar, qui est la plus forte et importante place de tout le pays, où a esté tué quatre mil hommes des plus braves et vieux soldats que le Roy des Romains eut à son service; et estime-on que la perte de ceste place faict le grand seigneur maistre de la Transilvanie, et luy facillite grandement les entreprises quil pourroit faire sur la Hongrie, pour y estre les places fort mal pourveues et beaucoup plus foibles que celles de Tenusvar.

« Je me recommande à vostre bonne grace, etc.

« De Villers-Costeret le 25 aoust 1552.

« Vostre humble serviteur,

« MONTMORANCY. »

Et au dos : *A monsieur monsieur le duc de Guyse.*

Lettre du Roy au dict duc, en suite de laquelle la précédente luy avoit esté écrite par Monsieur le connestable.

« Mon cousin, j'ay reçu les deux lettres que m'avez escrit des 18 et 22 de ce mois, par la première desquelles j'ay esté bien ayse d'entendre que vous avez trouvé toutes les forces que j'ay à Metz, tant de cavalerie que de gens de pied, en sy bon estat que me le faites sçavoir, et aussy ce que me mandez de l'avancement des ouvrages et fortifications de laditte ville. En quoy je ne feray jamais doute que je n'ay esté très diligemment et soigneusement servy, de la part du sieur de Gonnor, pour la longue cognoissance que j'ay de l'affection qu'il porte à moy et à mon service. Et quant à la recherche et description que vous vouliez jà faire des munitions et vivres qui sont en toutes les maisons particulières, vous n'eussiez sçu prendre un plus sage et plus prudent advis, et me ferez bien grand plaisir, après avoir faict faire laditte description, se puisse faire jugement de ce qui restera à y mettre, ayant veu par vostre seconde lettre que vous avez cependant faict marché avec quelques marchands de vous fournir, en laditte ville, dedans trois semaines, jusques à mil pièces de vin et certaine quantité d'autres vivres et munitions. Surquoy vous leur avez faict avancer, de vos deniers, la somme de cinq mil livres, laquelle je feray rembourcer à celluy qui aura charge de vous de la recevoir, bien assuré

que tout ainsy que je me délibère de ne vous laisser avoir faulte de rien, vous regarderez aussy soigneusement à ne me mettre qu'en la moindre despence que vous pourrez, et de vous ayder de tout ce qui se pourra recouvrer au dehors, selon le bon ordre et provision que m'avez mandez y avoir donné. J'ai faict expédier une commission en blanc pour recouvrer des pionniers, chevaux, et charrios, qui vous seront nécessaires; en quoy il ne fault point que je vous recommande le soulagement de mon pauvre peuple, et mesmement des élections de mon pays de Champagne, que vous sçavez en avoir esté sy grandement chargez : vous userez seulement de laditte commission autant que la nécessité de mon service le requerra. J'ay donné charge à mon cousin le connestable de continuer à vous advertir de ce que, pour le jourd'huy, s'offre icy de nouveau, sur lequel m'en remettant, je pri-ray Dieu, etc.

« Escrit à Villers-Costeret, le 25 jour d'aoust 1552.

« HENRY, et plus bas BOURDIN »

Et au dos : *A Monsieur mon cousin le duc de Guyse, pair de France.*

Lettre du Mareschal de Saint-André au dict duc.

« Monsieur, je ne vous puis assez humblement remercier du bien et grand plaisir qu'il vous a pleu me faire, de me mender sy ample-ment de vos nouvelles et de l'Estat en quoy sont toutes choses par de là. Je vois bien que vostre présence y estoit fort nécessaire; je vous supplie, monsieur, me vouloir faire tousjours part de ce qui vous surviendra. Je n'ay failly de monstret vostre lettre à madame de Valentinois, qui faict ordinairement ce qu'elle peut pour vous faire fournir ce qui vous est nécessaire, et montre tousjours de mieux en mieux vous porter affection et bonne volonté, jusques à me prier de l'advertir tousjours du langage qu'elle devra tenir au Roy pour vous : à quoy vous croyez bien que je ne fais faulte, non plus qu'à moy-mesme. Vous avez pieça veu la despesche que vous a portée monsieur de La Brosse, et entendu ce que particulièrement je luy ay dit, qui me gardera de vous en faire redite, ny aussy de ce qui est survenu depuis : car tout à ceste heure monsieur le connestable m'a dit devant le Roy, qu'il vous envoyoit les extraicts de tout ce qu'avoit apporté monsieur de Bayonne et le chevalier de Seure, qui estoit avec d'Aramon à la prise des gallères de l'Empereur, faicte par l'armée turquesque, lequel assure aussy la prise de Tenusvar, principale ville de la Transilvanie, où il y

is mil hommes qui ont esté mis en pièces. e manderez, s'il vous plaist, monsieur, et vous a esté envoyé, et ausy ce qui de l'entreprise que vous devez faire en je me souhaite de bon cœur. J'ay suploy qu'il luy pleust adviser sy en quelroict je lui pouvoit faire service pour espargner; à quoy il respond tousjours : laissez faire et qu'il me fera bien entendre il sera temps, et qu'il ne fault point raigne qu'il me laisse trop longement en /oilà tout ce que j'en ay peu tirer : et sur ie Dieu, monsieur, vous donne etc. Villers-Costeret, ce 27 aoust 1552. tre très humble et plus affectionné servi-

« SAINT-ANDRÉ. »

le duc d'Aumale au dict duc son frère.

monsieur mon frère, cejourd'huy, environ heures après midy, nous avons livré : à ceux du chasteau de Contes, qui ont voir vaillant de le bien soutenir; toutesfin nous l'avons si bien poursuivy, que sommes entrez, après quils ont autant et qu'il est possible. Ils estoient dedans quatre cens, qui tous ont esté taillez en sans qu'un seul se soit sauvé; vous pousser, monsieur mon frère, que tel exploit fait sans que n'en ayons perdu des nosplace est dans un marays ou nous avons mé à nage, pour aller à l'assault. Mon-Vendosme lève demain le camp pour aller celluy du sieur de Rieux, qui est vers Omer, que j'ay visité et reconnu, comme je ecrit. Nous essayerons de le combattre, s attend. Je ne vous puis escrire, d'avancur ceste heure, sinon, monsieur mon pour me recommander humblement à bonne grâce et prier Dieu, etc.

Camp de Contes, le 29 aoust 1552.

tre humble et obéissant serviteur,

« CLAUDE DE LORRAINE. »

1 dos : à Monsieur mon frère, Monsieur le Guyse.

et jour 29 aoust, ledit duc ayant eu nou- que le marquis Albert de Brandebourg rec ses troupes es environs de la ville de , qui s'étoit rendue à luy, lui escrivit

Mexi te cum omnibus copijs tuis ad Tre- ventase, eorumque civitatem in tuam redegiase; qua dere mirum in modum is sum, decrevique comitem Ringravium mittere, ut, meo nomine, et te visitaret

et hortaretur, ut ab ea optima voluntate, qua continuo erga regem nostrum ostendisti, desistere nollis; nihil enim oportet ut dubij facias aut in ejus voluntate, erga te, aut in ejus valetudine, aut in suis viribus quemadmodum ipse Cesar noscet, si propius accesserit. Reliquum est ut te rogam ut ad me scribas si quid novj accidat, quod mea notitia dignum putes, quemadmodum ego te certiore faciam de omnibus rebus quæ ad nostrum communem salutem pertinere arbitror. Sperans fore ut regis nostrj fortunam continuo sequuturus sis, ad quem scripsj de omnibus rebus tuis. Et statim cum rescripserit, ad te certos nuntios mittam, interim tibi plurimum commendo. »

Pendant que le Roy faict la guerre, ses ministres et officiers de justice rendent arrest pour la conservation de ses droicts au Clermontois. Sur quoy le comte de Vaudemont, oncle du jeune duc de Lorraine, escrit au duc de Guyse et le prie d'en escrire à Sa Majesté.

« Monsieur mon cousin, ce matin est arrivé monsieur Guillaume Baille, ayant charge des affaires de monsieur mon neveu, lequel m'a faict entendre la poursuite que ceux de la vallée ont faict en cour, pour l'exécution des arrest par eux touchant le balliage de Clermont : ce que je trouve fort estrange, attendu que par cy devant il auroit pleu au Roy tenir en surcéance, pendant la minorité du dit sieur mon neveu, tous les différens et prétentions de part et d'autre, et que par les commissions patentes données pour la communication, à Sainte-Menehould, Sa Majesté avoit déclaré qu'il ne vouloit entreprendre plus de cognoissance, autorité, ny juridiction en tous les affaires que lors étoient controversez; mais qu'il entendoit que toutes choses fussent amiablement traictées et advisées. Ausy m'avez faict entendre dernièrement au Pont, ce que Sa Majesté vous en avoit promis à vostre partement, et néanmoins je voy que toutes choses vont au contraire, comme bien le pourrez connoistre, par ce que le dit Baille vous en dira, lequel j'envoye présentement par devers vous à cet effet, et pour ce que tous telz affaires importent sy grandement au bien dudit seigneur mon neveu, et à la conservation de ceste maison qui est vostre, où à la ruyne d'y celle, je n'ay voulu faillir de vous prier bien affectueusement, monsieur mon cousin, que preniez ceste peyne d'en escrire bien amplement au Roy, et luy remontrer le tort que j'estime m'estre faict, et aux droicts du dit sieur mon neveu, en exécutant les dicts arrests; et tant faire, que le tout puisse demeurer en la surséance accordée; et le bien qui en reviendra ne sera pas

seulement faict à moy, mais au dit sieur mon neveu, et pour l'entretien de la grandeur de toute sa maison, comme plus amplement vous dira le sieur de Leymont, porteur de cestes, avec autres choses dont je l'ay chargé de ma part. Sur lequel remettant le sur plus, ne vous feray plus longue lestre, mais prieray le Créateur, etc.

« De Nancy, ce 29 aoust 1552.

« Votre bien humble cousin et amy,

« NICOLAS DE LORRAINE. »

Et au dos : *A Monsieur mon cousin Monsieur de Guyse.*

Le Roy n'estant pas encor bien assuré de ce comte, ny de la Lorraine, escrivit au duc de Guyse d'envoyer vers luy le sieur de La Brosse, à Nancy, pour le sonder et sçavoir sa dernière résolution sur la garde de ses places, où Sa Majesté appréhendoit que les troupes de l'Empereur n'eussent entré.

« Mon cousin, j'ay reçu la lettre que vous m'avez escrite, du 26 de ce mois, et par ycelle entendu comme vous despeschiez le sieur de La Brosse pour s'en aller, le lendemain, par devers mon cousin le comte de Vaudemont, duquel je desire bien fort sçavoir la résolution, principalement quant à la garde des deux places que sçavez, dont le dit de La Brosse a charge de luy parler, dont je m'attends bien, suivant ce que m'escrivez, avoir nouvelles de vous sy tost que le dit sieur de La Brosse sera de retour de son voyage. Quant au faict des vivres, outre ce que je vous en ay mandé par luy, je vous en ay sy amplement respondu par ma lettre du 25 de ce mois, quil ne me reste pour ceste heure autre chose à y ajouter. Bien vous diray-je, quant au surplus de vostre ditte lettre, que je trouve très bonne l'entreprise dont elle faict mention, et l'ordre que vous avez donné pour l'exécution d'ycelle, m'assurant tant de vostre prudence et bonne conduite, que vous n'entreprendrez rien en cela dont vous ne rapportiez honneur et utilité et advantage en mes affaires. J'ay bien noté ce que vous me faictes sçavoir du peu d'avancement quil y a aux fortifications de la ville de Metz, où je suis bien délibéré de faire continuer d'entretenir l'atelier, comme chose que je sçay estre plus que nécessaire; et me ferez fort grand plaisir d'y faire sy diligemment besoigner, quil ne s'y perde pas une seule heure de temps. Vous advisant que pour garder que l'argent n'y manque, et qu'à faulte de ce il n'y puisse arriver aucun retardement, j'escris au commis du tresorier de l'extraordinaire des guerres, qui est là, à qui dès le commencement que laditte ville fut

mise entre ses mains, j'avois faict dellivrer argent pour employer aux fortifications, lequel n'a pas encore esté employé, quil le mette es mains du tresorier des réparations de la ditte ville, pour servir à la continuation des dis ouvrages: que s'il la employé ailleurs, me l'escrivant, j'en feray incontinant dellivrer de l'autre; vous priant, mon cousin, que jaye ordinairement nouvelles de vous, et mesmement qu'elle exécution se fera ensuivre de vostre ditte entreprise. Quant aux mienes, j'ay donné charge à mon cousin le connestable de vous en envoyer un double, et des avis que j'ay reçuez ce matin, par lequel vous verrez ce qu'on me mande de l'Empereur, qu'est, mon cousin, tout ce que pour ceste heure j'ay à vous dire, etc.

« Escrit à Villiers-Costeres, le 30 aoust 1552.

« HENRY, et plus bas BOURDIN. »

Et au dos : *A mon cousin le duc de Guyse, pair de France.*

Lettre du Connestable.

« Monsieur, pour ce que le Roy vous faict ample response sur chacun point du contenu en la lettre que luy avez escrite, du 26 de ce mois, je ne vous en feray nouveau discours; mais viendray au propos que vous a ~~tenu~~ le sieur de La Brosse, vous ayant dit de par moy, comme vous m'escrivez, que le Roy n'entendoit point que vous commandassiez à Thoul, ny Verdun; en quoy, monsieur, je vous veux bien assurer que le sieur de La Brosse a mal entendu ma conception, et s'est en cela un peu eslargy ~~plus~~ que je n'ay voulu, ny pensé dire: car s'il veult bien rementoier le langage que je luy tins, et sur quel propos, il luy souviendra très bien que m'ayant dict que le sieur Desclavolles vous demandoit argent pour la continuation des fortifications de la ville de Toul, je luy respondis qu'il ne falloit pas quil s'adressat à vous pour luy en bailler et ordonner; parce que vous n'aviez aucun moyen de ce faire, ne vous en ayant point esté envoyé; mais qu'il advertit le Roy quant son argent viendroict à faillir, et que lors il luy en seroit envoyé d'icy: ne m'estant jamais estendu sy généralement qu'il vous a faict entendre, dont je me rapporte à son instruction et à ce que je luy en dis devant le Roy. Au demeurant, monsieur, je vous envoie le double des avis que le Roy a eu ce matin, tant de la part de son ambassadeur à Venise, que de ceux quil a en Suisse et en la Ligue grise, affin que les conférant avec ceux que vous avez de vostre costé, vostre prudence fasse jugement de ce quil y a de plus certain, ne voulant faillir a y adjous-

Gondes qui est au montdevis, a, ces jours
rit, en Piedmont, le chasteau de Chieuse
s celluy de Saint-Michel, qui incom-
grandement le pays du gouvernement
ondevis, qui est toujours croistre l'avan-
réputation du Roy. Monsieur de Ven-
st arrivé devant le chasteau de Conte,
17 de ce mois, et a bien bonne opi-
il en aura bien tost bonne issue. Mon-
Aumale, vostre frère, que monsieur
losme avoit envoyé pour prendre lan-
sçavoir des nouvelles des ennemis,
ressé un sy brave escaramouche, qu'à
e trente trois enseignes de leurs gens
et seize cornettes de leur cavallerie
ris. Il leur a faict donner coups de lan-
de leurs gens et pris des prisonniers,
retiré sans y perdre un seul homme, ny
ennemys ayant faict effort de recouvrer
isonniers, et s'il eust eu pour luy servir
e deux cens hommes d'armes, il faisoit
rave chose qui fut faicte il y a long temps,
dis ennemis se trouvoient esperdus et
frimentz en la guerre. Je vous envoie le
de la lettre qu'il m'en a escrite; et de
rrivera soit des costez de deça ou d'ail-
ne faudray de vous en donner conti-
ent advis, me recommandant, mon-
humblement à vostre bonne grace, et
Dieu, etc.

Villiers-Costerets, le 30 jour d'aoust

tre humble serviteur,

« MONTMORANCY »

idos : A monsieur, monsieur le duc de

de monsieur de Tavannes au dit duc.

monseigneur, monsieur de La Brosse, pas-
r icy, à son retour, me dit que monsieur
estable luy avoit respondu en général
e satisferoit à tout ce qu'il fault pour
lle. Le dit sieur m'a depuis escrit qu'il
et du tout à vous, de l'artillerie et mu-
d'icelle qui sera bien tost icy, comme
ande. Je luy ay faict une recharge pour
rgent pour les réparations, n'en ayant
uant aux autres charges nécessaires,
cordages, huile, soulfre, poix et au-
les munitions, je vous en enverray un
sy vous le trouverez bon, comme aussy
sera besoing avoir les gens de guerre
demandé, s'il vous plaist, je n'auray
Allemands. Quant aux bledz, je suis
après messieurs du clergé pour faire
les leurs ceans; mais ils sont fort longs;

aussy monsieur de Vaudemont ne m'a point
secouru par la voye du baillly de Clermont,
comme il m'avoit promis. Vous luy en escrirez
s'il vous plaist, aussy qu'il luy plaise comman-
der aux subjets de monsieur de Lorraine, estans
icy prez de venir, besoingner aux réparations,
en les bien payant : car je ne sçay où trouver
gens, à cause que tous les villages sont à ceux
du clergé; lesquels, comme vous sçavez, four-
nissent icy. Ce porteur ira jusques à Nancy, s'il
vous plaistescrire; au demeurant, monseigneur,
je vous envoie les deux compagnies que vous
m'avez mandé, pour ce que vous dittes les vou-
loir envoyer soudain. Je n'ai envoyé querir que
le cappitaine Boisordan, qui estoit près icy : ce
gentil homme présent porteur vous dira le sur-
plus que je vous supplie très humblement croire.
Je vous envoie aussy la compagnie de mon-
sieur de Saulx, lequel vous supplie le vouloir
renvoyer en ce lieu pour sa garnison, quant
vous aurez faict de luy. Je vous en prie aussy
très humblement, suppliant le Créateur, mon-
seigneur, vous donner en santé très longue et
bonne vie.

« De Verdun, ce 30 jour d'aoust 1552.

« Vostre très humble et très obéissant servi-
teur,
TAVANNES »

Et au dois : A monseigneur, monseigneur le
duc de Guyse.

*Rapport d'un envoyé en la cour de l'Empe-
reur, par le duc de Guyse, pour apprendre
des nouvelles de son armée, sur la fin du
mois d'aoust.*

« L'Empereur est parti de la ville d'Ausbourg
le mercredy pénultieme jour d'aoust, pour aller
à Ulme, où il ne doit estre que deux ou trois
jours au plus. Il est accompagné des ducs de
Saxe, d'Albe, du comte de Nassau et autres
grands seigneurs d'Allemagne,

« Il prandra de là son chemin droit à Spire
par le Wirtemberg, où se doivent dresser les
estapes et les préparations de son armée; et ne
peut on sçavoir au vray quel chemin il prandra
de Spire, sinon que le bruit le plus commung
est qu'il vient ez pays de Metz et Lorraine,

« Il a soixante et dix enseignes de lansquenets,
que l'on estime en nombre de vingt deux mil
hommes.

« Trente cinq enseignes tant Espagnols qu'Ita-
liens, assez mal en ordre, qui peuvent faire en-
viron dix mil hommes; qu'est en tout trente
deux mil hommes de pied.

« Deux mil cinq cens chevaux hongrois et
bohesmois bien montez et esquipez; quatre en-

seignes de gens de chevaux italiens; six mil chevaux clevois, gueldrois, dannemarquois et autres pays d'Allemagne; le tout faisant neuf ou dix mil chevaux.

« Il mène soixante et cinq pièces d'artillerie, tant grosse que moyenne, dont il y a trente double canons.

« Il marche avec cinq cens chevaux, et un régiment de lansquenets seulement, le demeurant de son armée estant en deux troupes qui le suit.

« Le bruit commung est qu'il sçayt assez que monsieur de Guyse est un gentil prince, et ne sera pour demeurer à Metz sans bon nombre de gens; mais qu'il estime sy peu cela que toutes et quantefois qu'il se vouldra attacher au dit Metz, il la battra de façon qu'il la mettra sur la teste de mon dit seigneur de Guyse, faisant aussy peu d'estat de toutes les autres places que le Roy peut avoir par deçà.

« Il a le visage fort pasle et deffaict, les yeux enfoncez en la teste, la barbe blanche, et à peu près semblable au sieur de Piépape. »

Lettre du Roy au duc de Guyse, qui estoit desja entré en quelque méfiance du marquis Albert.

« Mon cousin, le sieur Pierre est arrivé par devers moy, ainsy que j'estois sur mon parlement pour venir en ce lieu, voir mes grands chevaux, d'où je me délibère partir demain pour m'en retourner à Villers-Costerets; et arrivé que j'y seray, je feray besongner à sa despesche pour vous le renvoyer amplement instruit de mon intention, sur tout ce qu'il m'apporte de vostre part. Cependant, pour ce qu'il ma dit que vous estiez en peyne de ce que le marquis Albert est venu avec son armée jusques à Trèves, craignant qu'il ne vouldist entreprendre quelque chose sur le mien, qui n'est sans grande et prudente considération à vous, j'ay bien voulu vous faire ce mot de lettre pour vous advertir que le dict marquis n'a rien faict en cela, sans premièrement m'en avoir donné advis. Je luy ay envoyé le jeune comte de Castel qu'il m'avoit premièrement envoyé, et l'ay prié de donner jusques à Coulogne pour brancater et ruyner tout ce pays, pour oster toutes commoditez à l'Empereur allant là; et pour ce que j'ay sçeu qu'il a grand nombre d'artillerie, bagage et butin, ay donné charge au dit jeune comte de Castel de luy proposer que s'il s'en trouve par trop empesche, il vous en envoie à Metz ce qu'il vouldra, et que s'il est besoing vous enverrez gens audevant, pour l'accompagner jusques au dict Metz, où je luy feray seurement garder et

conserver le tout : au moyen de quoy je prie ne faire difficulté de recevoir ce qu'il en enverra. Qu'est, mon cousin, tout ce vous aurez de moy pour ceste heure, en attendant ma prochaine despesche : et prie Dieu.

« Escrit au Bac-à-Cholsy, le 2 jour de septembre 1552.

« HENRY, et plus bas BOURDIN

Et au dos : *A mon cousin le duc de Guise pair de France.*

A ceste lettre, le connestable joignit la s^{me} de mesme substance, y adjoustant la pri^{ère} chasteau de Contes par monsieur de Vend^{ôme} où 450 hommes, qui estoient dedans, av^{oient} esté tuez, et le priant au reste d'avoir l'oe^{il} monstres des gens de pied qui estoient à l'affin que le Roy ne fut pas desrobé et qu'il mieux accompagné.

Lettre de monsieur le duc de Bouillon à dit sieur le duc de Guyse.

« Monsieur, j'ay receu les lettres qu'il v^{ous} pleu m'escrire du lieu de Metz, du 29 du passé, desquelles je vous remercie bien humblement, pour la bonne souvenance que vous de moy et à me faire entendre sy amplem^{ent} vos bonnes nouvelles et de vostre arrivée au lieu de Metz; auquel, veu ce que me mand^{ez} advertissemens que vous avez eu que l'Em^{per} estoit en délibération de tirer de vostre l^{ieu} je m'assure bien que vous sachant en ce l^{ieu} avec sy bonne et notable compagnie, qu'il donnera ceste peyne, et ne vouldra perdre temps; pareillement, s'il envoie partie force au secours du roy des Romains, et l'empeschement que luy est donné par le quils Albert, lequel est entré dans T^{oul} comme vous m'escrivez, et dont je rece^{vrai} velle le lendemain de la prise, espérant q^{ue} continue en sa fortune, il l'empeschera l^{ieu} vous approcher. Toutesfois, le bruiet cou^{rt} deçà de la levée et amas que faict la roy^{ne} Hongrie, car elle faict sonner le taboui faict grande dilligence de levers gens aux Bas, à ce que l'on dit, c'est pour empesch^{er} vivres au marquis Albert, et qu'en luy ceste commodité, tenant l'Empereur desja vouloir, le duc Maurice, avec le temps vera à son aise de le ruiner.

« Depuis trois jours, les garnison tant lieu, Mouzon, Maizieres, Yuoy, qu'aut^{res} voisins, ont faict course jusques à dix lieu de Liège, en laquelle elles n'ont trouvé empeschement, les gens de la royne de H^{oll} ayant eu ordre de se retirer en la front

sourg, les nostres n'ayans pas laissé de grand butin de meubles et bestail sur ennemy.

Sceu certainement, cejourd'huy, que la Hongrie n'avoit voulu mettre en libertégrave de Hesse, par ce qu'elle dit que le prince n'a tenu promesse à l'Empereur, fournir le nombre de gens qu'il avoit promis qu'à ce moyen n'y ayant satisfait il tenu de tenir la sienne; de sorte que le grave de Hesse a esté réservé plus qu'aut; et que la ditte royne de Hongrie faict emblée à Trey, en Allemagne, qui est par où le dit marquis Albert pourra entrer dans le Brabant. Et sur ce je le Créateur, etc.

Fait le 3 jour de septembre 1552.
tre obéissant à vous faire service.

« ROBERT DE LA MARCK. »

dos : A monsieur monsieur le duc de pair de France, gouverneur et lieutenant-général pour le Roy en ses pays de Dauphiné et Savoie.

Lettre du Roy au dict duc.

mon cousin, j'ay receu la lettre que vous m'escrite par le baron de Fontenay, qui particulièrement discours tous les propos passez entre le marquis Albert, le l'ingrave et luy, et la bonne volonté en le dict marquis faict démonstration de persister en mon endroit, et pour ce, sçin, que l'évesque de Bayonne, que j'ay par devers luy, aura passé par vous et a faict entendre les raisonnables offres luy ay donné charge de proposer au dit de ma part, et quel est les secours que luy faire, pour luy ayder à l'entretenement son armée, tant pour ce mois que le prochain et toutes autres particularitez de sa je ne vous en feray nouvelle redite, re-à vous de faire jugement combien je sur luy en cela, et s'il aura tenu à moy en recueille le fruit, utilité et service, les discours et jugement des hommes l'ont promettre pour l'avantage de mes et au dommage de nostre commun en-

est fort aise de l'ordre que vous avez fait faire retirer et emmener au dit Metz, hors des villages estans es limites de la ditte Metz; et ne se pouvoit mieux le bien de mon service et pour incommodité ennemy, s'il veut prandre son chemin par où vous avez envoyé commen-

cer à faire le gast, vous voulant bien advertir que j'ay mandé mes pensionnaires, les deux cens gentilshommes de ma maison et les archers de ma garde pour se rendre en Champagne, sur la fin de ce mois, et faict publier que tous ceux qui sont de mes ordonnances se retirent en leurs garnisons, et de plus despesché vers mon cousin le duc de Vendosmois, pour luy faire retirer son armée en France, afin de faire acheminer mes forces du costé où vous estes, en délibération de m'y trouver moy-mesme, en personne, dedans bien peu de temps, et de ne rien espargner pour conserver ce que je m'y suis acquis, ainsi que j'ay donné charge au sieur Pierre vous dire de ma part, lequel je vous ay envoyé sy amplement instruit de mon intention sur toutes choses, qu'il ne m'est resté, ne aussy depuis survenu rien pour vous dire d'avantage. Priant Dieu, mon cousin, etc.

« Escrit à Villiers-Costeret, le 10^e jour de septembre 1552.

« HENRY, et plus bas BOURDIN. »

Et au dos : A mon cousin le duc de Guise, pair de France.

Lettre du connestable au dict duc.

« J'ay receu les deux lettres qu'il vous a pleu m'escire du 5 de ce mois par le baron de Fontenay, que vous avez faict grand plaisir au Roy de luy envoyer, pour luy faire entendre ainsi particulièrement comme il a faict en quelle volonté et disposition le comte de Rhingrave et luy ont trouvé le marquis Albert et ses troupes, et quelle est sa résolution. Vous aurez sceu de l'évesque de Bayonne les offres qu'il a charge de luy faire de la part du Roy, qu'est tout le mieux qui se peut faire aux affaires où nous sommes et aux extrêmes despences que le dit seigneur a à supporter. Quant à la fortification de Thoul, je vous assure, monsieur, qu'il n'a pas tenu à argent que la dilligence ne s'y soit faicte telle qu'il estoit possible : car le sieur Desclavolles ne m'a pas mandé qu'il en eut faicte, que quant et quant je ne luy en aye faict envoyer, et ne luy ay jamais escrit que je ne l'aye sollicité d'y faire user de toute dilligence et de n'y laisser perdre une seule heure de temps.

« Au surplus, monsieur, quant à ce que le Roy vous avoit mandé de recevoir à Metz l'artillerie et bagage du marquis, s'il vous en vouloit envoyer, ce n'a pas esté qu'il ait jamais pensé faire fondement là dessus, ainsi que vous avez entendu par le dit sieur Pierre et sy verrez par ce qu'il vous escrit, qu'il n'a pas envie que vous ayez faute de quelque chose, puisqu'il veut em-

ployer toutes ses forces et sa propre personne pour vous secourir.

« Cejourd'huy, ont esté despesché les commissions nécessaires pour lever les chevaux et pionniers qu'il faut pour servir à ce camp; et attens demain monsieur d'Aumale vostre frère et mon neveu de Chastillon que le Roy a mandé pour faire approcher et marcher par delà leurs chevaux légers et gens de pied français. Qu'est monsieur tout ce que j'ay pour ceste heure à vous dire, me recommandant, etc.

« De Villers-Costeret, le 10 septembre 1552.

« Vostre humble serviteur, « MONTMORANCY. »

Et au dos : *A monsieur monsieur le duc de Guise.*

Lettre du dict jour, du mareschal Saint-André au dict duc.

« Monsieur, vous avez pieça entendu la résolution du Roy par le sieur Pierre qui n'est en rien changée, et se délibère le dit seigneur partir bientôt d'icy pour prandre le chemin de Rheims et Chaalons; et partirons devant monsieur le connestable et moy, ainsy que je vous ay dernièrement escrit, vous avisant, monsieur, que le Roy a esté merveilleusement ayse d'avoir entendu, par vostre dernière lettre, le bon ordre que vous donnez tant pour la fortification que pour la provision de vivres et autres choses nécessaires par delà, et cognoist fort bien que vostre présence y estoit plus que nécessaire pour son service. Je luy ay dit, présent monsieur vostre frère, ce qui m'en semble, et croyez, monsieur, que je ne faicts faulte de mettre souvent le Roy en propos de vous, et faire en vostre endroit office au plus fidelle et affectionné de tous vos serviteurs, ce que je continueray toute ma vie d'aussy grande affection que je me recommande à vostre bonne grace, priant Dieu, etc.

« De Villiers-Costerets, le 10 jour de septembre 1552.

« Vostre très humble et plus affectionné serviteur,
SAINT-ANDRÉ. »

Et au dos : *A monsieur monsieur le duc de Guise, pair et grand chambellan de France.*

Nouvelles d'Allemagne, envoyées au dict duc.

« Monseigneur, j'envoyé hier, environ le midy, un messenger vers vous, avec lettres dans lesquelles je vous escrïs de l'Empereur et de ce qu'il a faict proposer aux messieurs de ceste ville; le mesme jour d'hyer, arriva mon homme, lequel j'avois expressément envoyé, le 3 de ce mois, pour entendre de l'Empereur et du chemin qu'il tiendroit, et dit que, le 8 de ce mois,

estant à Eslinguem, entra au dit lieu, environ le midy, le duc d'Albe, lequel ayant par quel qu'un entendu là estre un homme de Strasbourg fit soudain appeller mon dit homme et le fit interroger par de ses secrétaires de ce qu'il faisoit là, et s'il estoit point envoyé de messieurs de Strasbourg pour espier. Et après fut aussy interrogé quel estoit le plus droict chemin vers Strasbourg, par le marquisat de Badem, et par quelles villes et villages il faudroit passer. A quoy mon homme respondit premièrement qu'il n'estoit envoyé des seigneurs de ceste ville; mais qu'il estoit là pour négoce particuliers, et qu'il avoit quelques affaires avec le colonel Nicolas de Hatstat. Quant au chemin qu'il demandoit, il ne le sçavoit; mais qu'il y avoit là des gens du marquisat de Badem qui le pourroient enseigner: a donc le secrétaire luy demanda où estoient ceux là, et mon respondit qu'il les avoit vu tout à l'heure entrer dans la ville et ne sçavoit où ils estoient allé loger. Mais qu'il envoya aucuns de ses gens par les logis, s'enquerir d'eulx, et que luy aussy chercheroit de son costé. Ce qui fut faict. Et par ce moyen, mon homme fut par luy laissé, lequel estant retourné au logis soudain monta à cheval et sortit sur le soir; marcha toute la nuict et arriva, hier au soir, en ceste ville; et dict que les gens de l'Empereur marchent en cet ordre, sçavoir: en premier lieu, marchent quatre régiments de gens de pied allemands, desquels sont colonels le comte Jean de Nassaw, le comte de Zoin, le baron de Trachies, et Nicolas de Hatstat, lesquels suivent mil chevaux bien en point et en bon équipage; après viennent les Italiens et Espagnols avec aucuns Bohèmes, et l'artillerie; après marchent les derniers l'Empereur et ceux de sa maison, et deux régiments de gens de pied conduits par le comte d'Eberstein et Conrad de Bemelberg. Je vous ay, monseigneur, voulu advertir de ces choses, car venant l'Empereur, il me fault fuir d'icy.

« Ce 10 jour de septembre 1552. »

Lettre du cardinal de Lenoncourt au dit duc.

« Monseigneur, je vous puis dire que le Roy a un merveilleux contentement du service que vous luy faictes où vous estes, et a bonne envie de vous aller secourir luy mesme en personne, sy l'Empereur faict tant du brave que de vous aller assaillir. Monsieur le cardinal, vostre frère, et du tout guairy de sa fièvre; il a parlé à monsieur l'abbé de Saint-Martin, qui estoit à la cour pour les affaires de monsieur de Lorraine, pour dire à monsieur de Vaudemont le tort qu'il ne faict d'empescher que je ne retire Brantvillers, et autres portions de mes terres, qui sont

es. Je vous mercie humblement de ce
us en a pleu escrire à monsieur de Vau-
, comme monsieur de Maleroy m'en a
; on ne trouvera point que j'entre-
-hose qui ne soit sy raisonnable que sera
tort quant on me la refusera. Je suis
ce lieu pour deux ou trois jours veoir ma
ur ; mais je m'en retourneray vendredy
n à la cour, pour sçavoir ce qu'il plaira
me commander avant son partement. En
lieu que je sois, je m'estimeray tous-
en heureux quant j'auray moyen de vous
imble service. Et me recommandant
nblement à vostre bonne grace, je sup-
réateur, etc.

Vantheuil ce 13 septembre 1552. »

re bien humble et affectionné serviteur,
OBERT CARDINAL DE LENONCOURT. »

dos : *A monseigneur monseigneur le
Guyse.*

*l'un pensionnaire du Roy au duc de
s, pour l'advertir de la marche de
pereur.*

seigneur, j'ay envoyé de rechef mon
le 10 de septembre, pour entendre de
eur et de son chemin, lequel estant ar-
jour-là à Rastet près du Rhein, à six
Allemagne de Strasbourg, trouva là
ommissaires de l'Empereur, lesquels
commandé qu'on fait provision de vivres
huit mil hommes. Par quoy despescha
un homme pour m'en advertir, lequel
moi l'unzième de septembre. Mon dit
passa plus outre pour aller au lieu où
sur estoit, tellement qu'il retourna hier,
t le douziesme de ce mois, et me conta
le duc d'Albe avoit couché ceste nuit
lieu de Rastet, et qu'aujourd'huy, qui
iziesme de ce mois, l'Empereur y de-
cher. Et qu'il vient en personne pour
Rhine au pont de Strasbourg, avec une
ses gens ; le reste passera au dessus et
ubz du dict Rastel, sur certains ponts
là, pour de là tirer vers Haguenau,
rante mil hommes, à ce que l'on dict.
dant que j'escriis cecy, il est venu nou-
r'on a faict amas de tous costez de ba-
radeaux, où on passe le Rhein à grande
e : ainsy il est certain que s'y l'Empe-
vient demain à Strasbourg, il y viendra
main pour le plus tard, qui sera le
me de ce mois. De quoy on s'estonneroit
reconnoissoit les astuces de l'Empereur,
l'a faict prendre des logis à Spire et par
villages du chemin ; et estoit ja venu

au premier village du Palatinat, appelé Bretin,
qui n'est le droict chemin pour venir à Stras-
bourg, quoy que ce soit le plus beau, de sorte
qu'on pensoit qu'il ne viendroit par deçà en per-
sonne. Mais il a tourné tout court vers Stras-
bourg, et combien qu'il en soit bien près, il
n'a encores envoyé aucun de ses fourriers pour
prendre les logis. Il est vray que Nicolas de
Hatstat, lequel on attend ce soir en ceste ville,
a escrit aux principaux du sénat que l'Empereur
porte grand amour et affection à la ville de
Strasbourg, et qu'il ne la veult offencer en au-
cune chose, et qu'il a esté contrainct de venir
passer le Rhein sur le pont ; mais que de le lais-
ser entrer dans la ville, s'il ne vient de leur
propre motif et volonté, il ne pense point qu'il
soit pour les en presser, et que s'ilz ne veulent
qu'il y entre, ils l'obtiendront facilement de luy :
davantage, qu'il sçayt bien que quant il y entre-
roit, il ny entrera avec luy que les gens de sa
cour ; et que pour sa garde et de ses gens, il ne
voudra autre garde que la garde de la ville, et
ne fera là aucun séjour : car il se haste pour
tirer vers la Lorraine. Le nommé François
Duard a escrit la mesme chose, sur ce ont esté
convoquez aujourd'huy matin, les scabins, qui
sont deux cens homme esleuz du peuple ; et
leur ayant esté proposé ces choses, a esté con-
clud entr'eux qu'on enverroient une ambassade
vers l'Empereur, non pas pour luy présenter le
logis dans la ville ; mais pour l'en destourner
s'il sera possible ; et s'il demandera instament
d'y entrer, avec trois ou quatre cens hommes
seulement. Je voudrois, monseigneur, vous pou-
voir mieux assurer qu'on ne permettra l'Empe-
reur entrer en ceste ville. Il est vray qu'il y a en-
tre ceux du sénat et du peuple, aucuns gens de bien
qui sont d'opinion qu'on doit endurer toutes cho-
ses plus tost que de ly laisser entrer ; mais les no-
bles et les prestres, avec aucuns marchands ai-
leus adhéraus, tiennent pour luy ; de sorte que je
crains qu'il ne fasse ses estapes à Strasbourg, pen-
dant ceste guerre, ce qui apparostro avec le temps.
Il est certain qu'il tire vers la Lorraine ; mais sy ce
sera Saverne ou autre chemin, je n'en ay peu rien
apprendre jusques à présent, combien qu'il est
bruit qu'on a commandé à Saverne de faire
provision de pain et autres choses. La pluspart,
néanmoins, tiennent qu'il s'en va droit à Metz ;
et j'ay entendu d'un homme de bien et digne
de foy, que le commissaire qui a esté ces jours
passez en ceste ville, et duquel je vous ay der-
nièrement escrit, a envoyé un espion vers Metz,
avec charge d'y entrer à quelque prix que ce
soit, pour entendre les force, provisions et mu-
nitions, et aussy les fortifications de la ditte

ville. Je n'en ay peu entendre quelle response le dit espion a rapporté; l'Empereur a sy bien sceu prandre les gens au despourveu, en Alsace, où ceste année il y a eu grande abondance de bled et de vin, que de longtems il n'aura faulte de vivres. Il est encore bruiet, et jay veu aussy une coppie de lettre de Nicolas Hatstat, où on faict aussy mention que l'Empereur aura en ceste guerre quatre mil chevaux; dont il se contente, et qu'il a refusé le grand maistre de l'ordre des Allemans, qui s'offroit de luy lever bon nombre de chevaux. Il est venu un messenger de Francfort, lequel dit qu'il a veu pour certain mil cinq cens chevaux venir vers le dit Francfort, et qu'on en attend encor huit cens : et dit on aussy que Lourat de Houstein a aussy huit cens chevaux dans Francfort. On escrit de Nuremberg que les gens du Roy Ferdinand, depuis la dernière perte qu'ils ont faicte contre le Turq, ont de rechef combattu, tellement qu'ils ont bien tué douze mil Turqz et ont gagné la victoire. On faict déjà icy provision de pain et autres choses. Je demeureray encor icy tant que je pourray, pour continuer tousjours en mon office, qui sera fin, monseigneur, prié avoir le Créateur vous donner, en santé, très longue et heureuse vie.

« Ce 13 septembre 1552. »

Lettre du Roy au dict duc, pour s'asseurer de façon ou d'autre du comte de Vaudemont, qui estoit, en ce temps là, entretenu d'espérance d'ayde et secours contre tous partis impériaux, qui avoient grand accès auprès de luy, par le moyen de Chrestienne de Danemark, duchesse douairière de Lorraine nièce de l'Empereur.

« Mon cousin, ainsy que j'avois advisé des-

(1) Une chronique contemporaine, en vers, rédigée par Jean Bauchert, greffier au village de Plappeville, nous a conservé la relation suivante du siège de Metz, en 1552. (D'après un manuscrit de la bibliothèque du Roi).

Le camp de Metz, 1552.

Charles, grand empereur, averti de ce fait,
Dolent et bien mary il fut s'il fut jamais;
Disant en sa complainte : mes habitans de Metz
Ce n'est pas là la foy ny aussy la promesse

Que vous me prometaste au sortir de la ville,
En entrant, en sortant, en Popone et en Lisle,
Qu'à ma grand majesté, couronne impériale
Seroient toujours fideles, bon Messeln et loyal.

En oultre vous dirent ensemblement
Qu'affaires je n'y avoit d'y mettre un lieutenant,
Moi priant d'un bon cœur, qu'en liberté franchise
J'y laisse les bourgeois, la cité et la ville.

Alors tout instamment assemble une armée
De quatre vingt mil hommes et grosse artillerie
Le thiers il mit en mains de la jeune Réine

pescher devers vous mon cousin le duc d'Aumale, vostre frère, présent porteur, est arrivé le chevaucheur que m'avez envoyé avec vostre paquet, du 13 de ce mois; par où j'ay sceu l'estat des choses de delà et ce que vous avez eu de nouvelle des ennemis, qui se conforment à celles qui m'en sont aujourd'huy venues de mesme lieu, comme j'estime, ainsy que verrez par un double de la lettre que je luy ay faict bailler. J'ay aussy sceu ce que avez faict dire, de ma part, à mon cousin le comte de Vaudemont et la response qu'il a faicte à mon cousin le sieur Pierre Strozzy, dont je n'ay jamais moins pensé. A ceste cause, et pour essayer de remédier à l'inconvénient que je vois préparé de ce costé là, j'ay faict bailler à mon dit cousin vostre frère une lettre de créance à luy adressante, pour luy tenir sur ce tel langage que adviserez par ensemble, et néantmoins exécuter en cet endroit, s'il luy est possible, ce que je luy ay dict qu'il vous communiquera : dont je ne vous feray autre discours, remettant le surplus sur sa suffisance, vous priant, mon cousin, le croire sur le tout comme vous feriez moy mesme. Priant Dieu, mon cousin, etc.

« HENRI, et plus bas, DE LAUBESPINE. »

Et au dos : *A mon cousin le duc de Guyse, pair et quand chambellan de France.*

Lettre du dict duc au Roy, où il luy rend compte de ce qui se faict à Metz (1) pour son service, et luy tesmoigne le desplaisir qu'il a de la conduite du comte de Vaudemont et de ce qu'il ne se rend pas à la raison et à son devoir, après sa parole donnée.

« Sire, par le cappitaine Pellou j'ay bien au long entendu ce qu'il vous avoit pleu luy donner

Du pays de Hongrie qui estoit sa cousine.

L'évesque de Bronbourg conduisoit l'autre tiers, Qui menoit à l'avant garde quinze mil chevalier; L'autre tiers fut menez par un homme ygnorant, Duc d'Albe il s'appeloit, estant lieutenant.

Du grand impérial partout il commandoit, Dessus les trois armées partout il gouvernoit; Les voyant toute en somme et les ayant compté Estoiient bien cent mil hommes sans chars et vivandier.

Au beau mois de septembre, celui dit Bronbourg Vint avec illes et tantes, lundi au cinquiesme jour, Au faubourg Saint Martin proche Lisle devant Metz, Et ilecq establît tranchée et forteresse.

L'abbaye Saint Clément il y print son quartier, Estant desjà en ruine et du tout exillez Mise par les François qui estoient dedans Metz, Se doutant de ce camp et plusieurs autres places.

Katerine de Hongrie, au jour de Nostre Dame, Vint avec son tiers, avec seigneurs et dames; Passant à Sainte Barbe elle y fit chanter messe Par plusieurs prestres et moines qui suivoient sa trace.

Le jour tout instamment au chasteau

de me dire, sur ce que je l'avois prié luy tendre de par moy : et entr'autres choses aires de ceste ville, où j'espère, Sire, empereur sy voulant adresser y sera le receu des gens de bien qui y sont. J'ay eu, Sire, qu'il vous a pleu me faire en par le dit Pelou touchant le guesst qu'enestre faict sur le chemin que l'ennemy tenir, venant en deçà : de quoy j'ay chargé aux sieurs de La Brosse, d'Entrade Biron ; lesquels sont de retour et ont en ceste ville quelques vivres et prison non pas tant qu'ils eussent bien désiré, devoir ils ayent peu faire. Et pour satis-

ent elle alla, élevé sur un hault ;
 oger ses gens à l'environ,
 Valliere, Vantoulz, Nouilly et environ.
 d'Albe, fourny d'ammunition,
 pposa à la Horgue au Sablon,
 apresta plusieurs bombardes
 Messein donner alarmes.
 hiver, qui estoit si froid
 laissé de glace et de verglet,
 be, Catherine, et l'évesque de Bronbourg
 ent, en trois mois, plus d'un tiers mort.
 rent à la ville au mois de septembre,
 leurs camp au dernier du mois de décembre
 que l'hiver estoit si destroit
 lus grand partie de leurs gens mourait.
 lieutenant général,
 e il estoit à Sa Majesté Impérial,
 avoit au sieur de Guise
 nuisance ne feroit à la ville.
 fois Guisard bien estonné
 tant de gens autour lui à campé
 et fit crier tambourin et trompette
 les carefours que chacun y fut prest.
 iste et promptement
 dat que bourgeois et estre diligent
 er à cheval, à cheval quant et quant,
 er reconnoistre en trois parties les camps.
 ville y avoit du vin, du bled assés ;
 ur l'esgard d'autres vivres, on en avoit cherté ;
 e de bon bled valoit cinquante gros,
 t de bon vin n'estoit crié qu'un gros.
 nvoya dire au seigneur de Guise
 ami estoit et aussi de son sire,
 plus fort du lieu il dressa un bassin
 l'endroit d'iceux il feroit le mutin.
 Albe apperçut le bassin estendu,
 le Serpenoize, il prin en son conclud
 lus forte estoit de la cité,
 ses canons, après le fit tirer.
 ona la ville l'espace de trois mois,
 roffit il n'y fit ny trop grand desaray ;
 t mil huit cent coup à la place il tira,
 tours et maison plusieurs il esbranla.
 quiesme devant Metz mit ses camps
 mois de septembre ; au premier jour de l'an
 que la place son train et richesse.
 moins les deux parts tout à sa grand tristesse.
 ent la ville aussi les bons bourgeois,
 furent captif entre les mains des François,
 que la cité avoit entre les mains
 tant et gausoient d'estre maitre Messein.
 nà le sieur de Guise vit que la jeune Reine,

faire à ce qu'il vous a pleu encor me mander,
 par le dit Pelou, touchant le gast et donner tous-
 jours à nos gens moyen de vivre, espargnant ce
 que nous avons, il m'a semblé, Sire, faisant icy
 venir les compagnies de messieurs de Lorraine
 et du prince de La Roche-sur-Yon, avec la
 mienne et les bandes des sieurs de La Rochefou-
 cault, de Rendan et Cursol, pour sy accommoder
 de logis et fourages, d'autant qu'ils ny sont en-
 cor venus, ne debvoir faillir envoyer en leur
 lieu pour l'exécution du dit gast, les compa-
 gnies de monsieur de Nemours avec celle du dict
 Pelou, Saint-Fargeux et Bussy d'Amboise. Ce
 que je faictz des aujourd'huy, ayant donné

Bronbourg, aussi Albe, avoient print la couline,
 S'advisa en mesme temps, soy doutant de querelle,
 Print masson charpentier pour faire la citadelle.

La citadelle fit faire et fortifia si fort
 Qu'on le peut encor voir présentement, alors
 Et la ville en mesme temps il fit fortifier
 De rempart, et boulevard et grand fossé de terre.

Tout deffait et refait, froisé et morfondu
 Et que dedans la ville, bourgeois fussent revenu,
 Lesquels s'estoient s'absenté de la peur
 Du camp qu'estoit venu de Charles l'empereur.

Lesquels furent bien dolent et aussi esbaye
 De trouver la ville ruinée et le pays,
 D'avoir tout perdu leur or et leur argent,
 Maison et héritaiges à la ville comme aux champs,
 Leur jardin et leur vigne.

De grand regret furent mort plusieurs bestes et gens
 Voyant toute en déserte rompus et mis alors
 Tout les monastères tant dedans que dehors,

Comme Saint Martin et Saint Alloy,
 De devant les portes Pont-des-Morts et pont Tiffroy,
 Aussi Saint Arnoult et Saint Clément,
 Le bourg de Saint Pierre et Notre Dame au Champ,
 Saint Louis et Saint Jean au Champ,
 Saint Fiacre-la-Folie, Saint Benoist et Saint Laurent,
 Notre Dame le Martir et Saint Obry,
 Sainte Eutroppe, Sainte Elisabeth et Saint Genoy,
 Saint Privé, Saint Ladre la Belle Croix,
 Saint Binaut, Saint André, l'image Saint Laurent,
 La Horgue au Sablon et Montigny les Metz,
 Le Chanau l'Evesque, le fort Maison Saint Beni,
 La Paupellerie Saint Jullien et le bourg

Maison et maisonnette toute alentour,
 Les deux bourgs de Mozelle aussi des Allemans
 Les faulées d'iceux pareillement.

Semblablement en la ville on avoit fait battre
 Saint Hilaire, les frères Bandés et les sœurs recolettes,
 Une partie des Carmes et couvent,
 Plusieurs autres tour et émolument.

Et grand quantité de maison de bonne alloy
 Qui estoient au dessous de Saint Ferroy
 Et jusque à la porte qui va au pont Raymond,
 Ruinée et abatue furent toute environ.

Tout fut par les François ruinées et démolit
 Toute à leur volonté, faisoient à leur plaisir
 Et n'y avoit petit n'y grand

Qui peut empêcher ce désordre n'y résister autrement.

Ils y firent un fossé de tour, tout en revers
 Qui tranchoit mal et dure au long tout au travers ;
 Depuis les grands Bar de la grand Mozelle
 En jusque le mollin en plaine de la Basse Saille.

Saint Médard le couvent des Pucelles

charge au dict Pelou les mener le plus avant qu'il pourra, tirant vers Saverne, et toutesfois ne se joüer de recognoistre l'armée de l'Empereur et n'en approcher de plus de trois lieues, luy ayant mis en avant ce qui advint à feu monsieur de Montejan en semblable chose; mais pour sçavoir nouvelles pourra bien envoyer quinze ou vingt chevaux pour aussy tost se retirer et faire le gast, le plus qu'il luy sera possible, de ce qui se trouvera par le plat pays, et brusler tous les moulins que je luy ay donné par mémoire, et entr'autres ceux qui se trouveront sur la rivière de Nancy. Quant à ceux qui se trouveront de là vers vostre royaume, je ny

Les Chartreux, l'église Saint Jacque et Saint Sauveur, L'église Saint Thiebault et celle de Saint Simphorien, Le clocher Saint Martin Saint Damien et Saint Cosmien.

Saint Vic, Sainte Glossine, Saint Pierre au Dames, Le temple Saint Jean et Sainte Marie au Dames, Saint Gengoul et les pères Augustins, Et Saint Antoine sur les Mallins.

Aussy en plusieurs autres maisons Et en plusieurs villaiges le toute à l'environ, A l'entour de Metz, n'y avoit aucun villaiges Au pays qu'il n'y eust ruine ou dommaige.

Comme Valliere, Vantoulx et Nouilly Entièrement, Xicule, Malroy et Charly, Alexy, Villélorme, et le chasteau de Grimont, Faily, Vancy, Verny, et toute à l'environ.

Les Bourdes, Bourny, et Crisei, Magny, la belle Tange, Pelte et Crepy, Lagrange au Bois, Meri, le hault Gery, Colombé, Frontigny, Pouilly, et Fleury.

Marly, Chastel Saint Blaize, Olery, Lorigny, Fristo, Preche, Corny, Jouy et Moulin, Le moulin Lougeaux, Sey et Lescy, Saint Quentin, Ladonchamp et Voisoy.

Depuis Mouson tous les villaiges du Vaulx Jusque en tirant en bas en descendant à Vaulx, N'y avoit nul villaige allentour de Metz Que ne fut tout ruiné autant au long que près.

Et aussi alentour du dedans de la ville Furent les maisons abbatus et stérile, Qu'estoient proche des portes et aussi des murailles; Jardin à quantité furent ruinée à merveille.

Tout pour édifier les murs et citadelle, Pour avoir les pierres pour bastir les murailles, Il n'y eut nul maison tant belle qu'elle y fut Près de la dite muraille qu'abatue ne fut.

La ville et citadelle il firent remparer Par boulevard et fossé, et gros monceau de terre. Tout le durant du camp, le bourgeois maigre et gras Hotte et pelle, et chevaux portoient tout au rempart.

Les soldats prenoient et pilloient les bourgeois, Justice n'y police n'y avoit à l'heure là. Le François dessus toute avoit la maltrise Du peuple et de leur bien ils faisoient à leur guise.

Durant le temps et loing temps bien après Tout estoit confus dedans la ville de Metz, Treize, n'y conseillers, n'y prévosté d'offices, Maistre eschevin n'y avoit, n'y avoit nul police.

Et en six parrages de la cité Qu'on faisoit les treize d'ancienneté, Au jour de Nostre Dame au Chandeleur Qu'estoient eillus pour justice en grand honneur.

Les quinze comte qu'on faisoit pareillement

faicts toucher pour ne vous oster le moyen vous en ayder. Venant en ces quartiers de de comme le dict Pelou m'a faict entendre; et aurez changé d'opinion, Sire, il vous plaira de ner ordre de faire en cela ce que cognoistrez es pour vostre service. Je n'ay baillé gens de p au dict Pelou pour le peu de moyen qu'il aur de se retirer comme pouvoit faire la cavalle estant pressé de l'ennemy, aussy, Sire, que j père. Le marquis de Brandebourg voulant séjo ner encore quelques jours avec sont armée lieu où il est, fera aussy dégast par le plat pa; et pour ne laisser nosdis gens de pied d'en fa de leur part, j'en envoie présentement deux

Par les paroisses au plus de voix tous, Portant chaperon rouge sur les espauls, Chose ancienne et honorable.

Et les vingt et un eschevins du palais, Chose faite entre eux pour jamais D'en prendre chacune an, un entre les vingt et un Pour être maitre eschevin de Metz et du commun :

De tout cela rien nullement, N'en fut plus nouvelle aucunement.

Les François osterent à tous les bourgeois Leur franchisses et leurs privilèges et droits.

N'y avoit qu'un prévost des maréchaux François Qu'estoit dedans élu de par le Roy, Pour mettre ordre, faire raison et justice ; Mais par outrance mettoit en son office.

Il laisoit butiner tous les soldats François Es maisons et grenier de tous le bon bourgeois, N'en faisoit qu'un néan ; il n'en faisoit justice Lui le maistre larrons estoit de la complices.

Or le Roy ordonna que justice en fut faite Après un potence le lieutenant et maitre Furent tout ensemblement par leurs cols estranglez, Devant la grande église leurs jours y furent finez.

Robert, cardinal de Lenoncourt, Evêque de Metz y tenant sa court, Prince regaline du saint-empire Laissoit le bien faisoit le pire.

Soy disant maitre et spirituel De la cité de Metz aussi du temporel, L'establisement des treize en la justice Lui appartenoit adcause de son office.

La quelle donna son droit de création Au Roy pour establir la justice à sa dévotion. Le haut chemin, le coing de la monnoye, Qui lui appartenoit et la ville les Tenoient en gaiges pour le prix et sommes De trente mille franc, et après le rachept Les devoit encour tenir trante ans :

Mais le dit Robert de Heu trouva le moyen D'en faire le rachept et de n'en payer rien.

Et pour les treize en la justice restablie, Treize bourgeois de la ville fit élire, Ceux qui cognoissoit les plus favorable A sa personne et à sa majesté royal.

Fut fait maitre eschevin de Metz Jéan Souttain amant, comme bourgeois de Metz Quatre furent élus pour être de son conseil, Avec austre bourgeois pour estre leur pareil.

Les quelle firent serment au Roy et à l'évesque De lur porter obéissance et leur estre fidelle ; Qu'estoient bien loing de leur liberté Que les Messeins avoient toujours esté.

à Pont-à-Mousson pour y manger les
y sont et des villages voisins, ayant
arge au sieur d'Aumont d'y aller et
quelques gens tant pour faire la descrip-
vres qui s'y pourront trouver, que pour
à ceste ville ce qui restera.

Plus, Sire, quant à ce qu'il vous a plu
r du marquis de Brandebourg, je prie
seigneur Pierre Strossy l'aller visiter pour
les estoient ses forces et ce qu'il avoit
aire; ce qu'il a fait comme vous pou-
vrez, par son rapport par escrist que je
ve, signé de sa main. Au regard de ce
a plu me faire sçavoir de monsieur
mont, il me desplaist bien fort que je
ne puisse mande ce que je désirerois
qu'on luy puisse remonstrer que l'on
donner les moyens de se deffendre
nemy, m'ayant semblé, pour ne lais-
es choses là, donner charge audit Pe-
lant vers Saverne, de passer par Lu-
on m'a dit que monsieur de Vaudemont
à luy remonstrer de rechef, feignant
commandement de vous, quelle est la
qu'il vous a fait; le moyen qu'il a de
avec vos forces ou les voudroit accep-
te et déshonneur qu'il reçoit pour ja-
nt ceste fault; que celle cy dont dep-
putation, son bien et sa teste mesme,
de tous ceux que l'on sçayt estre au-
ti, dont ne sera jour que toute leur
en sente, en quelque lieu qu'ilz se puis-
ent. A quoy, Sire, j'espère qu'il poura
er, vaincu de peur, comme je l'estime,
droit recevoir de vos forces. Il vous
e, adviser dès à présent les lieux d'où
secourir, aussy promptement que l'af-
ut requérir; et pour ne laisser refroi-
suis advisé de donner charge au dit
rir de se mettre dedans Nancy avec
nie, et se faire fort que s'il me de-
enseigne de gens de pied, je ne luy
point, et où il le pourra convertir.
mandé au cappitaine Pierre Longué,
nombre de ceux que j'envoye au Pont-
, qu'il fasse ce que le dit Pelou luy
ra; et s'ils font difficulté de le vouloir

et la majesté impériale
à un bourgeois si bon et pitoyable,
il n'avoit pas fait
et le dit Robert ont fait.
Mort-Nou lait tous ses faits accompli
hât en maison neuf rebasti,
don de la cour l'évesque.
à semetierre tout comme un vilain traître.
à Metz que pour autres desseins
à la ville au Roy et les Messacins

laisser entrer s'il ne prend l'escharpe jaune, qu'il
leur accorde, sauf à lui de l'oster par après estant
dedans le plus fort, et reprendre celle qu'il doit
porter, suivant ce qu'il vous a plu me mander
par le sieur de La Brosse. Et pour ce, Sire, que
l'affaire presse et est de besoing d'y prouvoir
dedans cinq ou six jours, j'escris à monsieur de
Nevers de faire approcher de là des troupes,
feignant que ce soit pour les faire passer de deçà.
Je ne vous assure de rien, sinon que j'en espère
quelque chose pour la peur que ceux de dedans
ont desjà. Leymont l'aisné m'est venu trouver
ceste aspres disnée, lequel m'a demandé des nou-
velles de l'Empereur, auquel j'ay respondu que
j'avois esté adverty qu'il avoit pris son chemin
par Strasbourg et Saverne, pour aller droict à
Nancy, et s'en saisir; et que monsieur de Vau-
demont et ceux de son conseil pouvoient bien
remarquer le langage que luy aviez fait tenir
par le seigneur Pierre; qu'ils estoient tous en
danger de perdre leur honneur, leur vies et biens,
tout en un coup; et qu'ils pensassent ce qu'ils
pouvoient mériter de faire une sy grande faulte,
et à vous, Sire, et à leur prince. Sur quoy, il est
demeuré fort estonné, et m'a demandé sy je
voudrois bien prester à monsieur de Vaudemont
trois cens harquebusiers, s'il en avoit affaire. Je
luy ay dit que je ne me voulois pas desgarnir
des forces qui estoient ordonnées pour la garde
de ceste ville, sy ce n'estoit pour chose de bien
grande importance et qu'il me feust par vous
commandé. Toutesfois, que je luy offrois une en-
seigne toute entière, avec un bon cappitaine:
et me demandant s'ils refuseroient l'escharpe
jaune, je luy ay dit que non et qu'on leur avoit
jà dict. Il m'a enfin respondu qu'il estoit venu
en ceste ville en délibération d'y demeurer en la
charge qu'il a en la compagnie de monsieur de
Lorraine. Toutesfois, ayant entendu telles nou-
velles de moy, me prioit luy permettre s'en al-
ler mettre dans Nancy, et qu'il seroit d'opinion
de la tenir jusques au bout avant que d'accorder
à l'Empereur, ny mesme à madame de Lorraine,
d'y entrer. Ce que je luy ay accordés, pour ce
qu'il me semble, Sire, qu'il ne servoit que d'un
homme en ce lieu, et pourra servir d'avantage là.

« Sire, je supplie le Créateur, etc.

« De Metz, ce 19 septembre. »

Et aussi il en fit tellement son devoir,
Qu'en cour présentement il est aisé à voir.

D'alors son esvêché du tout lui fut osté,
A Charles de Guise il fut donné
Voyant le dit Robert demis de ses honneurs
Mourans de regret et en triste douleur.

Prions Dieu le grand Roy du ciel et de la terre
Que de tous nos péchez il nous veuille pardonner,
Priant à jointe mains le Seigneur Jésus-Christ
Tous nous puissions régner en son saint Paradis.

Lettre du Roy, de ce mesme temps, au duc.

« Mon cousin, j'ay receu vostre lettre, du 14 de ce mois, avec les avis que m'avez envoyé, lesquels, à ce que je vois, ne s'accordent pas aux lettres que j'euz hier de Strasbourg, que je tiens pour certaines. Et encores que celluy d'où elles viennent, m'escrive vous en avoir autant fait sçavoir, sy est ce que je n'ay voulu laisser de vous envoyer le double, par où vous verrez où et comment l'ennemy marche; de quoy j'estime que vous aurez encore depuis sceu la vérité. J'ay aussy veu la lettre de l'évesque de Bayonne, et suis attendant ce que mon cousin le sieur de Strossy aura fait avec le marquis Albert. Quant à moy, je partiray demain au matin d'icy, pour estre mercredy à Rheims, d'où mon cousin le connestable s'acheminera devant et je le suivray de bien près, et feray toute dilligence d'avancer mes forces de tous costez, et mesmement celles de Picardie, et n'obmettray rien de tout ce qui se peut faire. C'est ce que j'ay à vous dire pour le présent, n'estant rien survenu de nouveau depuis le partement de mon cousin le duc d'Aumale, vostre frère, lequel s'en est allé amplement instruit de mon intention sur les choses plus importantes à mon service par de là, qui me garde de vous faire plus longue lettre, priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa garde.

« Escrit à La Fère, en Tardenois, le 19 jour de septembre 1552.

« HENRY, et plus bas DE LAUBESPINE. »

Les nouvelles que le Roy avoit receu de Strasbourg, d'un pensionnaire qu'il y avoit, estoient celles-cy, que ce mesme amy de la France escrivit au duc le 13 septembre. (Voyez ci-dessus, p. 85).

« Monseigneur, j'ay envoyé de rechef mon homme pour entendre de l'Empereur et de son chemin, lequel estant arrivé, le 10 de ce mois, à Rastet, près du Rhein, à six lieues d'Allemagne de Strasbourg, trouva là deux commissaires de l'Empereur, lesquels avoient commandé qu'on fit provision de vivres pour 18,000 hommes, combien qu'aucuns eussent semé le bruit que c'estoit pour 40,000; par quoy despescha soudain un homme pour m'advertir de ce, lequel arriva à moy le 11 de septembre. Mon dit homme passa plus outre, pour aller jusque au lieu où l'Empereur estoit, tellement qu'il retourna hier, et me dit comme le duc d'Albe avoit couché ceste nuit là au suzdit lieu de Rastet; qu'aujourd'huy, 13 de ce mois, l'Empereur y devoit coucher, et qu'il vient en personne pour passer le Rhin au pont de Strasbourg, avec une partie de ses gens, le reste passera au dessus et dessous de Rastet,

à certains ponts, pour de là tirer vers Haguenau. Et cependant que j'escris cecy, il est venu nouvelles qu'on a fait amas de tous costez de bateaux et radeaux, pour passer en grande dilligence le Rhin; il est donc tout certain que sy l'Empereur ne vient demain à Strasbourg, il y viendra après demain pour le plus tard; ce qui seroit estrange, sy on ne cognoissoit les astuces de l'Empereur, veu qu'il a fait prendre les logis à Spire et part tout le chemin qui va à Spire, et estoit déjà venu au premier village du Palatinat nommé Breheim, qui n'est le droit chemin pour venir à Strasbourg, quoy que ce ne soit pas le plus beau; de sorte que l'on pensoit qu'il viendrait par deçà en personne. Mais il a tourné tout court vers Strasbourg, et combien qu'il en soit bien près, il n'a encores envoyé aucun de ses fourriers pour prendre les logis. Il est vray que Nicolas de Harstre a escrit aux principaux du sénat, que l'Empereur porte grand amour à la ville de Strasbourg, et qu'il ne la veut offencer en aucune chose, et qu'il a esté contrainct de venir passer le Rhin sur le pont; mais qu'il ne veult entrer dans la ville, sy ce n'est de leur propre motif et volonté, et ne les pressera pas. Que s'ils le laissent entrer, il n'y entrera avec luy que les gens de sa cour, et ne voudra pour ses gardes que les gardes de la ville, où il ne fera aucun séjour, se hantant pour tirer vers la Lorraine. Le mesme a aussy escrit un nommé François Duart; sur ce ont esté convoquez, aujourd'huy matin à neuf heures, les Soabins (que sont deux cens hommes eslevez du peuple), et leur ayant esté proposé ces choses, a esté conclud entre eux, qu'on enverroient une ambassade vers l'Empereur, non pas pour luy présenter le logis dans la ville; mais pour l'en destourner s'il sera possible; et s'il demendera instamment à y entrer, qu'on l'y permette de l'y laisser entrer avec trois ou quatre cens hommes. Je voudrois, Monseigneur, vous pouvoir mieux assurer qu'on ne permettra entrer l'Empereur en ceste ville; il est vray qu'il y a entre ceux du senat et du peuple aucuns gens de bien qui sont d'opinion qu'on doive endurer toutes choses, plustost que de laisser entrer l'Empereur; mais les nobles et les prestres, avec aucuns marchands à eux adhérens, tiennent pour l'Empereur; de sorte que je crains que le dit Empereur ne fasse ses estapes à Strasbourg, durant ces guerres. Il est certain qu'il tire vers la Lorraine; mais je n'ay peu rien apprendre par quel chemin, combien qu'on ayt commandé à Saverne de faire des provisions de pain et autres choses. La plus part tient pour certain qu'il s'en va droict à Metz; et j'ay entendu d'un homme de bien, digne de foy, que le

Juy a esté ces jours passez en ceste ville,
 un espion vers Metz, avec charge d'en-
 quelque manière que ce soit dans la ville,
 prendre les forces provisions munitions et
 deniers. Je n'ay peu sçavoir quel rapport il
 a fait. L'Empereur a sy bien sceu prendre
 au despourveu en ce pays d'Alsasse,
 qu'il y a grande abondance de bledz
 , qu'il n'aura de long temps faulte de
 pain. Il a faict desjà icy le pain et autres
 y demeureray encor tant que je pour-
 continuer tousjours en mon office, et
 monseigneur, après avoir prié le Créa-
 teur, donner, en santé, très longue et très
 vie.

septembre 1552.

e très humble et très obéissant servi-

*« Roy au duc, en suite de celles qu'il
avoit receus de luy.*

cousin, hier à mon arrivée en ce lieu, une lettre, du 18 de ce mois, avec la signature de l'évesque de Bayonne, et ay entendu que vous avez donné pour le gant de Nancy, qui ne sçauroit estre meilleur ; et de quels moyens et expédiens il ayde pour venir au poinct de ceste affaire ; à quoy aura aussy, comme j'espeve l'arrivée par de là de mon cousin le comte de Toul, vostre frère ; trouvant très bon propos ce que vous avez fait. Quant aux autres, et afin qu'il n'y soit rien oublié, j'ay contenu de vostre lettre, escrit au sieur de Toul, qu'il ne faille de vous obéyr et de luy commander des gens de guerre dans Toul, duquel lieu, et des autres lieux que vous avez fait approcher de là, de fournir la ditte place de Nancy, sy elle est ouverte, sans respect de l'esquadrille devront porter jusques à ce qu'ils soient plus forts. Il a esté aussy, mon cousin, que vous avez tenu à l'aisné Leymond de ce que m'escrivez, et que vous l'ayez dans Nancy, où il me pourra, s'il veut, rendre plus de service que là où il est. J'attens bientost en sçavoir la certainté : et l'armée de l'Empereur ja sy-avant d'estre, sy elle a continué à marcher, vous ayez receu mes lettres et que mes lettres dedans Nancy, il y aura peu de temps.

assurant, j'ay veu ce que le dit évesque
me m'a escrit, de ce qu'il a faict avec
le Albert, et par ses responses mesmes
ce qu'il demande; qui est beaucoup plus

que je ne luy veux, ne puis bailler, attendu mesme-
ment ce que mon cousin le sieur Pierre Strossy
dit qu'il a de gens. A cest cause, et que je ne
luy voudrois rien promettre qui ne luy soit tenu ,
pour éviter aux désordres que cela pourroit am-
mener à mon service, s'il y avoit faulte, je me suis
là dessus résolu , ainsi que vous verrez par un
escrit que j'en envoie au dict évesque de
Bayonne, lequel après avoir sur ce bien avant
communiqué avec luy , vous renvoyerez incont-
niant devers le dict marquis, pour luy faire
sur ce entendre ma ditte intention, et y prandre
une résolution finale, sans plus remettre cela en
longueur : car le temps où nous sommes doi-
vre faire oublier toutes ses belles disputes. Et est be-
soin, qu'en une sorte ou autre, je sache ce qu'il
veut faire , pour suivant cela disposer mes affai-
res ; vous priant, mon cousin, que tout incont-
niant et plustost par un courier volant, vous m'a-
vertissiez de ce qui aura esté conclud. C'est tout
ce que je vous puis escrire pour ce présent , si-
non que je fais tout ce que je puis pour haster
mes forces, et feray, lundy , partir mon cousin
le connestable pour acheminer toutes choses, et
préparer ce qui sera à faire pour faire teste à
ceste armée ; dont je vous prie mettre payne d'a-
voir nouvelles, le plus souvent que vous pour-
rez, pour m'en donner advs : priant Dieu , etc.

^a Escrit à Rheims, ce 22 septembre 1552.

« HENRY, *et plus bas* DE LAUBESPINE. »

Et au dos : *A mon cousin le duc de Guyse, pair et grand chambellan de France.*

Monsieur le Connestable, qui sçavoit l'intention du Roy et les affaires les plus secrettes et importante de la France, en escrivit tout autant au duc.

« Monsieur, il est impossible de mieux avoir pourveu à ce que le Roy vous avoit mandé par le Pelou, que vous avez faict, ainssy que jay veu par la lettre que vous avez escrite au Roy, ny aussy au faict de Nancy, où vous n'avez rien oublié : de sorte que sy, par ce moyen, la chose ne reüssit comme le dit seigneur désire, je y ay peu d'espérance. Quant au marquis Albert, vous sçavez comme moy, monsieur, l'estat des affaires de nostre maistre, et combien il est mal aisé de le satisfaire en ce qu'il demande, estant sy déraisonnable qu'on n'a peu prendre autre résolution avec luy, que celle qu'il vous plaira voir par la despesche qui vous en est adressée, pour, après l'avoir veue, renvoyer monsieur de Bayonne devers luy, et y faire une fin : car n'ayant autre assurance de luy que celle que nous y voyons jusques icy, il sera meilleur loing que près.

C'est tout ce que j'ay à vous dire pour le présent, sinon que monsieur d'Estrée ma escrit vous avoir encor envoyé douze canonniers. Je l'attens demain icy, où j'apprendrai et entendray de luy l'ordre qu'il aura donné à ce qui vous est nécessaire, pour s'il y reste quelque chose, y faire promptement pourvoir; après quoy, je m'approcheray de vous le plus avant que je pourray. Cependant il ne se perd point de temps à has-ter toutes choses: priant Dieu, monsieur, etc.

« De Rheims, ce 22 septembre 1552.

« Vostre humble serviteur,

« MONTMORANCY »

Et au dos : *A monsieur le duc de Guyse.*

Le duc, dans le temps des approches de l'Empereur, recevoit d'heure à heure des nouvelles de sa marche. Voicy ce que le sieur Desclavolles luy en escrivit, le mesme jour 22 septembre, de la ville de Toul.

« Monseigneur, présentement est arrivé en ce lieu un Allemant, qui a suivy l'Empereur et son camp cinq ou six jours, auquel j'ay faict bailler chevaux et poste pour aller en diligence vers monseigneur le Connestable, luy faire entendre de bouche, ce que deux personnages l'un nommé Ulrich et l'autre Levenus, bourgeois de Strasbourg, luy ont donné charge; lequel m'a asseuré que lundy dernier, environ une heure après midy, il veit entrer l'Empereur dans le dit Strasbourg, où il disna, et s'en alla souper et coucher à Peschine, qui en est à demye lieue; de là à Haguenau, puis à Wisbourg et à Landau; et est à présent à Spire, avec une partie de son armée, et l'autre est avec le duc d'Albe, qui tire devers Sarbruch; et ont en semble vingt cinq mil hommes, ou environ, quinze cens chevaux avec soixante neuf pièces d'artillerie, et viennent de plus de Franquefort quinze cens autres chevaux et quinze enseignes de gens de pied, sans deux mille chevaux legers qu'un duc d'Allemagne est encor allé lever pour le tout mettre ensemble. Le dit Empereur, ainsy que ma dit icelluy Allemand, est fort cassé et chemine avec un baston en une main, s'apuyant de l'autre sur un homme qui le conduit. Je ne faudray, monseigneur, de vous advertir de ce que je pourray entendre, désirant vous faire très humble service toute ma vie: priant Dieu, etc.

« De Toul ce 22 septembre 1552.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,

DESCLAVOLLES »

Et au dos : *A monseigneur le duc de Guyse.*

L'esprit changeant du duc Albert ne faisant rien esperer au Roy pour son service, le desgoustoit entièrement, comme il escrivit au duc de Guyse, le 23 du dict mois de septembre.

« Mon cousin, après que j'ay oüy le sieur Pierre Strossy et veu ce qu'il a rapporté du marquis Albert, j'ay, pour reformer le mémoire que j'avois faict donner au sieur de Lansac, faict y adjouster le dernier article que vous verrez, qui est mon intention, ne voyant pas que je puisse tirer grand service de luy, puis qu'il a ceste volonté; par ce que aussy que je ne sçaurois faire ce qu'il demandé, vous priant, mon cousin, envoyer devers luy l'évesque de Bayonne et le dit sieur de Lansac, pour luy faire entendre mon intention et y prendre une résolution, l'esloignant de vous le plus que vous pourrez, puis qu'il ne parle autre langage, et néantmoins le faire partir en la meilleure halaine qu'il sera possible, essayant, en tout cas, de retirer le régiment de Reyffemberg, avec lequel j'aurois assez de quoy empescher mon ennemy jusques au bout. Demain je vous renvoyeray le dit sieur Pierre, amplement instruit de mon intention. Sur le surplus cependant, je prie Dieu, mon cousin, etc.

« Escrit à Rheims le 23 septembre 1552.

« HENRY, et plus bas DE LAUBESPINE »

Et au dos : *A mon cousin le duc de Guise, pair et grand chambellan de France.*

Le Roy avoit l'affaire du marquis à cœur, comme aussy, celle de Nancy; et le tesmoignoit au dict duc de Guyse, par sa lettre du 28 du dict mois.

« Mon cousin, j'ai reçu vostre despesche par le chevaucheur que m'avez envoyé; et depuis, l'autre par le jeune Rocqueloire: à quoy je ne vous y faict aucune réponse, d'autant que par le sieur de Lansac, et depuis par mon cousin le sieur Pierre Strossy, je vous avois sur ce bien avant fait sçavoir mon intention, que je n'ay en rien changé. Pour le regard du marquis, présentement est arrivé le sieur de Cursol, par lequel j'ay entendu bien au long ce que mon cousin le duc d'Aumalle vostre frère a faict et rapporté de Nancy, qui n'est que bon; mais encor en seroient meilleurs les effet, que je verrois volontiers, m'assurant que vous ne laisserez perdre une seule occasion de m'en faire avoir le contentement que j'en désire. J'ay aussy entendu les nouvelles que me faictes sçavoir de l'Empereur, qui ne sont pas sans grande considération; et pour en mieux informer mon cousin le connestable, j'ay envoyé le dit sieur de Crussol

ar devers luy, pour luy en rendre bon ; et luy escrits pourvoir à Verdun fait du gast de ce costés là, comme bien fait du vostre : à quoy j'estime bmettra rien, et par le dit sieur de vous advertira du tout, qui me gardera faire plus longue lettre, remettant le sur le dit sieur de Crusol : priant Dieu, sin, etc.

it à Rheins ce 28 septembre 1552.

HENRI, et plus bas DE LAUBESPINE

me jour, le cardinal de Lorraine escrive de Guyse son frère, cecy :

sieur mon frère, s'en retournant devers sieur de Crusol, présent porteur, je vous ullement que le Roy a esté très aise de vous l'avez sy avant et amplement ad tout ce qu'il luy a dict de votsre part, l'envoye rendre compte à monsieur le ble. Et pour ce que, par mon frère r le grand prieur, je vous ay ce matin ent escrit, je ne vous feray plus lonre pour le présent, sinon pour prier c.

sieur mon frère (1), j'ay montré au Roy ettre, pour ce quelle me semble fort trouvé vostre conseil fort bon. Il a int envoyé ce porteur vers monsieur le ble pour luy en donner advis ; vous u'on n'assemble point de camp que er. Je vous supplie ne rien escrire ny e au Roy pour empescher le camp, ny ge de monsieur le connestable : car il : à propos, comme je vous diray lors ous verray, vous asseurant que m'escrimme vous me faictes, je me garderay rien gaster.

re très humble et obéissant frere,

« C. CARDINAL DE LORRAINE »

dos : *A monsieur mon frère, monsieur : Guyse.*

et sieur connestable continue ses soins rer le marquis au service du Roy, et duc de Vaudemont à recevoir de ses our la garde de Nancy ; dont il donne our à autre au duc de Guyse.

sieur, je vous renvoyay hier au matin ns chevaucheurs seulement pour vous de la despesche que j'avois remis à e de ce lieu, par monsieur le Contay, j'ay reservé à vous mander mon ad a difficulté qui s'est offerte à l'instruc- tété de la propre main du cardinal, mon frère

tion du sieur de Lansac, pour le regard de l'offre de 20000 escus qu'il a faicte au marquis Albert, sy au refus d'accepter les autres parties qu'il a charge de luy proposer, il vouloit aller au Pays-Bas de l'Empereur, ou au pays d'Aunois, affin de les travailler, et y faire la guerre ; pour laquelle entreprise l'évesque de Bayonne dict luy avoir ja offert six vingt mil escus, qui font 50000 escus pour ce mois, et semblable somme pour le prochain. Sur quoy, il ma semblé, monsieur, vous devoir escrire, que puis que l'Empereur s'avance, et que nous avons à luy faire teste, il vault beaucoup mieux essayer de tirer service du dit marquis, au lieu où l'affaire s'adresse, et le retenir avec ses forces pour les exploicter, ainsy que le Roy advisera pour le bien de son service, que de l'envoyer, pour le présent au dit pays d'Aunois, dont je ne vois pas qu'il puisse réussir grand profit ny avantage aux affaires du dict seigneur. Pour ceste heure, et pour ceste cause, suis d'avis qu'en attendant la résolution qu'il aura pleu au Roy prandre sur ce que luy avez escrit, vous ne differiez de luy faire proposer les deux autres partis que le dit seigneur luy faict, s'il veut demeurer avec ses forces, selon qu'il est contenu en l'instruction du dict sieur de Lansac, sans luy faire aucune mention de son allée au dit pays d'Aunois, ny de ce dernier party de 30000 escus. Et en cas où il ne voudroit accepter ny l'un ny l'autre desdits deux partys, je vous prie, monsieur, que sans mettre l'affaire en longueur, vous advisiez d'y mettre une fin, et d'en faire accord avec luy, le plus près de l'intention du dict seigneur, au plus grand avantage de son service et meilleur marché qu'il vous sera possible : dont je vous prie m'avertir incontinent, d'autant qu'en attendant cet accord, je ne sçay à quoy me résoudre, vous advisant que pour satisfaire à ce qu'il lui aura par vous esté promis, je vous enverray par le dit sieur de Contay le 50000 mil escus qui luy avoient esté accordez pour ce mois ; et s'il en fault d'avantage, vous m'en advertirez pour y faire incontinent pourvoir : ne voulant oublier de vous dire encor ce mot, que par toutes les offres que l'on a eu charge de luy faire, ont esté à condition qu'il payeroit le régiment de Reisfemberg de tout ce qui luy seroit deub. Je prie Dieu, etc.

« De Verdun, ce dernier jour de septembre 1552.

« Vostre humble serviteur,

« MONTMORANCY. »

Et au dos : *A monsieur monsieur le duc de Guyse.*

Celle-cy luy avoit esté escrite par le dit seigneur connestable, le mesme jour.

« Monsieur, le Roy m'a renvoyé par le sieur de Crussol toute la despesche qu'il luy avoit portée de vostre part et celle de monsieur d'Aumalle vostre frère, par laquelle et ce que le dit sieur de Crussol m'a davantage dit de bouche, j'ay entendu les propos qui sont passez entre monsieur de Vaudemont et monsieur vostre frère, sur ce qu'il avoit charge de lui mettre en avant; et la résolution où en est demeuré le dit sieur de Vaudemont. Et pource que je m'assure que le dit sieur de Crussol vous sçaura rendre très bon compte de ce que je luy ay dit là dessus, je m'en remettray à lui, pour ne faire tort à sa suffisance; me recommandant, etc.

« De Verdun, ce dernier jour de septembre 1552.

« Vostre humble serviteur.

« MONTMORANCY. »

Et au dos : *A monsieur monsieur le duc de Guyse.*

Autre lettre du dict sieur connestable, pour affaires très importantes au service du Roy.

« Monsieur, maistre Thomas d'Elvéche est tout présentement arrivé, par lequel j'ay entendu ce qu'il avoit charge de me dire de vostre part. Et encore, monsieur, que par le dit sieur de Crussol et depuis par le sieur de Contay, qui party hier, je vous aye faict sçavoir le peu de forces que j'ay, et comme le service du Roy requiert que vous m'envoyez quatre ou cinq enseignes de celles que vous avez à Metz, et monsieur d'Aumalle vostre frère avec le surplus des chevaux légers, retenant avec vous les quatre compagnies que porte le mémoire du dict sieur de Contay, d'autant que sans cela je n'auray moyen de pourvoir les places qui restent à fournir, ny mesme ceste ville, qui est de grande garde et beaucoup plus foible que Metz, ny aussy de faire les gastz et autres factions qui ne se peuvent exécuter sans cavallerie; sy ay-je bien voulu vous despescher encor le sieur de Boisdaphin, présent porteur, pour vous faire entendre ce que dessus; et que sy vous ne m'envoyez la ditte cavallerie avec mon dit sieur d'Aumalle, vostre frère, et quatre ou cinq bandes des dits gens de pied, vous me rompez le moyen de l'exécution de tout ce que j'ay à faire pour le service du dict seigneur. Qui me faict vous prier de rechef, que sy les dits forces n'estoient encor parties lors de la réception de ceste lettre, vous fassiez mettre en chemin pour se venir ren-

dre incontinant à Saint-Michel, où je m'en vois demain coucher.

« Au sur plus, monsieur, le sieur de Dampierre est présentement retourné, ayant apporté la lettre du Roy que je vous envoie avec cellecy, m'ayant le dit seigneur mandé qu'il a trouvé bon l'avis dont je vous ay adverty, touchant le faict du marquis Albert, qui est de luy faire proposer les deux premiers partys, portez par l'instruction du sieur de Lansac, sans luy parler du dernier; toutesfois où il n'en voudroit accepter ne l'un ne l'autre, je ne suis pas d'opinion que l'on s'arreste à peu de chose davantage, ainsy que je vous ay escrit par le dit sieur de Contay, dont je m'assure que le Roy ne vous désavotera ny moy aussy : et à tout événement, là où il ne voudroit demeurer, je suis bien d'opinion que le dit évesque de Bayonne et de Lansac essayent de retenir et retirer au service du Roy les régimens de Reffemberg et du comte d'Altembourg, ainsy que j'ay donné charge au dict sieur de Boisdaphin le vous faire entendre, et aussy plusieurs autres choses, mesmement quant au paiement des bandes de gens de pied que vous avez à Metz, et l'artillerie de Rodemach, dont je vous prie le croire comme feriez moy mesme: me recommandant, monsieur, à vostre bonne grace, et priant Dieu, etc.

« De Verdun, ce 1^{er} jour d'octobre 1552.

« Vostre humble serviteur,

« MONTMORANCY. »

Et au dos : *A monsieur monsieur le duc de Guyse.*

En ce mesme temps, le sieur de Soubise ayant esté envoyé à Nancy pour sonder le comte de Vaudemont et sçavoir sa résolution, sur la proposition que le Roy luy avoit fait faire de recevoir de ses troupes pour la conservation de ceste place contre l'ennemy, fit rapport de sa négociation par escrit comme s'ensuit.

« Suivant le commandement de monseigneur le connestable et les instructions qu'il luy a pleu me bailler, j'ay dit à monsieur de Vaudemont son arrivée à Verdun, et les forces qui le suivent et le temps qu'il devoit estre à Saint-Michel, où se doit faire l'assemblée de son armée; qui sera telle, que dans peu de jours elle sera suffisante, sans ce qui est dedans les villes que le Roy veut garder, de faire teste à l'Empereur. Et pour ce qu'il est apparent que le dit Empereur, sachant que les villes qu'il veut garder sont bien pourvues de tout ce qu'il y fault, mesmement que monsieur de Guyse demeure dedans Metz et monsieur le mareschal de Saint-

ledans Verdun, que le dit Empereur cognoistre personnages pour ne s'y estre mis estre accompagnez de tous soldats choizus de toute la fleur de la noblesse de dressera tout son dessein et entreprise lle de Nancy ; laquelle prise, il aura un la Lorraine, et par ce moyen la tiendra telle guerre et travail, et la rendra en tous les gens de guerre, comme a esté le l depuis seize ou dix sept ans. En ça, il davantage, que mon dit seigneur le ble, pour l'ancienne affection qu'il a s portée et porte à la maison de Lorraine m'a despesché par devers luy pour r non pas deux ne trois mille hommes, as ou moins selon qu'il luy plaira, pour ans la ville de Nancy, avec tel chef qu'il a, à la charge de porter l'escharpe jaune e escharpe qu'il luy plaira. Ce que mon dit e le connestable, comme son affectionné r, luy conseille de faire et accepter dès t, pour la conservation de l'Estat de mon- Lorraine son neveu.

Monsieur de Vaudemont me fait response ceptoit très volontiers la dite offre, pour l en auroit besoing ; ce qui n'estoit point t qu'il sçavoit bien que l'Empereur n'es- t encor en Lorraine, et qu'il ne tournoit ste de son costé.

Luy repliqué que mon dit sieur le connestable avoit commandé de luy dire qu'il le e considérer, que les expériences et évé- des choses passées ont appris aux hom- ges et prudens de ne différer jamais à r aux affaires jusques au temps de la né- mesmes, quant le remède en est présent, celluy qui présentement luy est offert ; à telle heure le pourroit-il demander à r le connestable qu'il ne sera en sa puis- e luy bailler, ne à luy de le recevoir ; et qu'il ne pensoit pas estre excusé envers et monsieur de Lorraine, son fils, pour il aura demandé le secours, sy c'est sy il ne luy ayt sceu estre donné.

Je dist qu'il en auroit tousjours assez près comme à Metz et Toul.

Le Roy fis response que l'une ne l'autre ne se it dessaisir de ses hommes ; et quant à r le connestable, qu'il luy sera bien mal tant en la campagne, de diminuer ses for- es que sa délibération est, toutes les villes d'y demeurer sy fort, qu'il puisse faire l'Empereur, de mesmes luy donner ba- voit sont advantage.

Un sieur de Vaudemont me dist lors ttoit bien malheureux de voir que le

Roy ne vouloit recevoir ses justes excuses, et qu'il sçavoit bien qu'il avoit des ennemis qui luy nuisoient, et luy sembloit que le Roy se devoit contenter de la promesse qu'il luy avoit faicte de garder la place ; qu'il se pouvoit asseurer qu'il le feroit puisqu'il y alloit de son honneur et de sa vie, qu'il aymeroit mieux estre mort que si l'Empereur y entrast, et qu'il cognoissoit bien que ce que je luy disois estoit vray, que ce seroit la ruyne de l'Estat de monsieur son neveu ; mais qu'il estoit asseuré que l'Empereur n'avoit point ceste entreprise, luy ayant comme le Roy confirmé sa neutralité.

« Je luy dis que mon dit sieur le connestable m'avoit commandé de luy dire qu'il luy supplioit de ne se laisser abuser par les promesses de l'Empereur, et qu'il pouvoit connoistre qu'il n'observoit pas sa foy lors que la rupture pouvoit servir à sa grandeur et proffit, et que ceux de Cambray, Sienne, Piombino et autres infinis, luy en pouvoient servir d'exemple, et lui faire connoistre la différence qu'il y avoit entre le Roy et le dit Empereur ; lequel avoit eu moyen, et l'auroit quand il lui plairoit, de se saisir non seulement de la ditte ville de Nancy, mais de tout le duché ; et toutesfois portant Sa Majesté affection de père à M. de Lorraine, il avoit esté sy respectif à tout ce qui estoit de son Estat, qu'il n'en avoit voulu prandre que la protection ; et qu'ainsy il luy pleust accepter son offre. Et qu'en cas qu'il voudroit différer, mon dit sieur le connestable penseroit que ce fust à la persuasion d'aucuns siens serviteurs peu fideles, et que s'il en advenoit inconvenient, il faudroit nécessairement que Sa Majesté, pour sa satisfaction et de monsieur de Lorraine, son gendre, s'en attachast à ceux qui en auroient esté cause et leur propre vie et personnes.

« Ceste parole sembla piquer quelque peu mon dit sieur de Vaudemont ; et me fit response, qu'il ne falloît point se prandre à ses serviteurs, et qu'ils n'avoient poinct de pouvoir de luy rien faire faire, et qu'il n'estoit en eulx de ne rien faire sinon luy obéyr, et qu'ils n'avoient serment qu'à luy seul ; mais que le Roy luy faisoit grand tort de ne se vouloir fier en luy d'une chose où il y alloit de son honneur, et qu'il estoit asseuré de bien garder la place.

« A quoy je fis response, qu'il me sembloit que ceste grande assurance ne pouvoit estre fondée que sur deux points, ou sur l'un des deux ; sur ses forces, ou sur l'assurance de l'Empereur. Sy c'estoit sur ses forces, qu'il luy pleust considérer qu'il ne mettoit en sa ville autres soldats qu'Allemands ; et que les conquestes que le Roy avoit faictes ceste année luy pouvoient faire cog-

noistre quels gense estoient pour garder une place.

« Que sy c'estoit sur l'assurance de l'Empereur, il devoit sçavoir qu'elle fiance il y devoit prendre, sy après estre entré en Lorraine il connoist qu'il serve à sa grandeur de rompre la neutralité; à ceste cause il luy pleust avoir esgard sur lequel des deux poincts il fondoit l'affaire en laquelle il disoit aller de son honneur. Je luy dit plusieurs autres raisons selon qu'il me sembla pour luy persuader et luy faire connoistre que de vostre offre dépendoit la conservation de l'Etat de monsieur son nepveu; et du contraire, le hazard et la ruyne; de sorte qu'il demeura tout court fort long-temps, et sembla estre en quelque irrésolution, et me dist enfin qu'il y penseroit et me feroit responce dans le soir. Il s'en alla de là en sa chambre, avec aucuns de son conseil. Après souper, il me fit responce qu'il ne me pouvoit dire autre chose que ce qu'il avoit desjà dict à monsieur d'Aumale, et qu'il n'avoit autre serment au Roi sinou de garder Nancy et La Mothe et Bar, pour monsieur son nepveu, et qu'il ne prendroit pour les garder secours ny ayde des ennemis de Sa Majesté, et qu'à faire autrement il y alloit de son honneur, et aymeroit mieux estre mort que d'y faire faulte.

« Quand à ce que mon dict sieur le connestable me commanda de luy dire, qu'il avoit charge de Sa Majesté d'adviser avec luy sur les affaires dudit pays de Lorraine; et davantage, de luy dire quelque chose de sy grande importance qu'il ne s'en voudroit fier qu'en luy mesme, et que pour ce je le suppliois d'adviser quelque lieu où ils se peussent commodement assembler pour en communiquer ensemble, et que s'il le trouvoit bon il sembloit à mon dit sieur le connestable le lieu du Pont-à-Mousson estre le plus commode pour mon dict sieur de Vaudemont, affin que sa retraite fust plus courte :

« Il me fist responce que de sortir hors de Nancy il ne le pouvoit faire, et qu'il ne vouloit aucunement abandonner sa place; mais que s'il plaisoit à mon dit sieur le connestable venir jusque là, il luy feroit la meilleure chère qu'il pourroit; toutesfois après souper il ne me tint plus ce langage. Et voyant qu'il ne m'en parloit plus, je luy dis que j'estois seur que mon dit sieur le connestable y viendroit puis qu'il ne luy plaisoit aller au Pont-à-Mousson; à quoy il me fit responce qu'il ne voudroit qu'il prit ceste peyne, et qu'il ne voudroit souffrir qu'un connestable de France et tel personnage vint devers luy.»

Lettre de monsieur le connestable à monsieur le duc de Guyse, en suite du rapport du

sieur de Soubise et de sa négociation auprès du comte de Vaudemont.

« Monsieur, vous aurez entendu par ce que je vous ay mandé par le sieur de Contay, comme j'avois envoyé le sieur de Soubise devers monsieur de Vaudemont, pour le prier de vouloir que luy et moy nous nous vissions au Pont-à-Mousson, pour par ensemble adviser à ce qui seroit requis de faire pour la conservation de Nancy et autres places de monsieur de Lorraine. Sur quoy, persévérant en sa mauvaise volonté, il a fait de belles excuses et au reste la mesme responce qu'il vous avoit faite et à monsieur d'Aumale, vostre frère, comme verrez plus particulièrement par le mémoire que je vous envoie, lequel j'ay fait dresser au dit Soubise, qui m'est venu trouver en mon arrivée en ceste ville. Pour le présent, monsieur, je ne vous sçau-rois que dire davantage, sinon que j'ay laissé monsieur le mareschal de Saint-André dedans Verdun, avec bonnes troupes de gens de bien, lequel y est demeuré le plus volontiers qu'il est possible, en délibération de faire telle diligence de sy bien accoustre la ditte ville, que sy l'Empereur entreprend d'y venir, il y sera aussy bien receu qu'en lieu où il sçauroit aller. Et pour ce que j'ay icy bien peu de gens, je ne luy en puis encore bailler ce qui luy est nécessaire, par quoy je vous prie, monsieur, s'il vous est possible, m'envoyer quatre ou cinq des bandes que vous avez à Metz, faisant bien mon compte que monsieur d'Aumale vostre frère est ja en chemin pour venir en deça, avec les cinq compagnies de chevaux légers que je vous ay prié m'envoyer sans lesquelles, pour n'avoir encor comme poins de cavalerie, je ne puis faire ce qui seroit nécessaire pour le service du Roy; me recommandant sur ce humblement à vostre bonne grace et suppliant nostre seigneur, etc.

• De Saint-Michel, le 2 jour d'octobre 1552

« Vostre humble serviteur,

« MONTMORANCY. »

Et au dos : *A monsieur monsieur le duc de Guyse.*

Lettre du cardinal de Lenoncour au duc, d' dict jour 2 octobre.

« Monseigneur, nous avons icy ordinairement des nouvelles des allarmes que vous avez, et encor que le pauvre peuple convoisin de Metz souffre beaucoup, sy fault-il néantmoins avoir patience et imputer cela à la malignité du temps sy vous suppliray toutesfois, monseigneur, avoir le soulagement des pauvres sujets de nostre évesché du dict Metz pour recommandé

mon que je voulussie qu'ilz fussent exemps de ce qu'ilz peuvent faire pour le service du Roy, estant certain qu'en tout le pays il ne s'en trouvera point de plus obéissant à vos commandemens qu'eux. Nous attendons dedans peu de jours avoir la certitude de ce que voudra faire l'Empereur, et crois que s'il vous faict cet honneur de vous aller voir à Metz, qu'il y fera aussy mal ses besoignes que fit son ayeul devant Nancy. Je vous supplie, monseigneur, sy vous cognoissez que je vous puisse faire service en quelque chose, me vouloir employer avec assurance d'estre obéy d'aussy bonne volonté, que je me recommande humblement à vostre bonne grace, priant Dieu, monseigneur, vous donner bonne et longue vie.

« De Rheins, ce 2 octobre 1552.

« Vostre bien humble et plus affectionné serviteur,
ROBERT, CARDINAL DE LENONCOUR. »

Et au dos : *A monseigneur monseigneur le duc de Guyse.*

Suitle des nouvelles de l'approché de l'Empereur et de son armée, vers la ville de Metz, contenues dans la lettre suivante du Roy au duc de Guyse.

« Mon cousin, j'ay entendu ce que m'a dit de vostre part maistre Thomas Delveché, et la despesche que mon cousin le connestable vous avoit faicte, pour luy envoyer les quatre enseignes de gens de pied qui sont dernièrement entrez dans Metz, avec le reste des chevaux-légers. Et pour autant, mon cousin, que sans cela mon dit cousin auroit peu de moyen de prouvoir aux choses qui s'offrent pour mon service, estant l'ennemy sy avancé qu'il est, je vous prie, mon cousin, ne faillir à satisfaire à ce qu'il vous en a escrit. Bien suis-je content qu'outre cela vous reteniez une compagnie de chevaux légers d'avantage, et sy luy escrit que avec les vingt enseignes qui vous demeureront il mette dedans Metz la bande qui est présentement dedans Rodemarch, bruslant la place et rompant l'artillerie, sy elle ne se peut retirer. Et qu'au demeurant, il vous accomode de tout ce qu'il pourra, vous assurant, mon cousin, que sy l'ennemy s'attache à vous, je donneray ordre que vous serez sy bien favorisé que vous n'aurez faulte de rien et que la ditte place ne scauroit estre sy fort bridée que vous ne sçachiez souvent de mes nouvelles. Je vous faictz ceste lettre en haste, pour le désir que j'ay que le dit Delvesche puisse avoir moyen rentrer dedans, affin que par luy vous sçachiez de mes nouvelles et le contentement que que j'ay de vostre bon et grand devoir : vous priant, mon cousin, le croire de tout ce qu'il vous dira

de ma part, tout ainsy que vous feriez moy-mesme. Priant Dieu, mon cousin, etc.

« Escrit à Rheins, le 3 jour d'octobre 1552.

« HENRY, et plus bas DE LAUBESPINE. »

Et au dos : *A mon cousin le duc de Guyse, pair et grand chambellan de France.*

Lettre du connestable au dict duc, sur le mesme sujet.

« Monsieur, s'en allant Aumont, présent porteur, devers monsieur de Nemours, je n'ay voulu faillir de vous escrire ce mot par luy, qui sera seulement pour vous advertir comme depuis le partement du sieur Strossy pour s'en retourner devers vous, où j'estime qu'il est à ceste heure arrivé, il ne m'est rien survenu, sinon que le sieur de Contay qui vient d'arriver icy m'a dit de vostre part, ce que j'ay esté très ayse d'entendre et le seray encor plus de vous pouvoir voir, pour communiquer ensemble de plusieurs choses qui me semblent très nécessaires pour le bien des affaires du Roy, ainsy qu'avez entendu du dit sieur Strossy, et n'attans sinon responce de vous sur cela, et aussy que je sois un peu mieux accompagné de cavallerie que je ne suis, car je n'ay icy que la compagnie de Givry que j'ay encor esté contrainct envoyer ce matin à Estain, avec sa ditte compagnie, pour ce que le sieur de Vieilleville, qui y estoit allé pour faire venir de ces quartier là la plus grande quantité de vivres que faire se pourroit dedans Verdun, mande que pour n'estre pas beaucoup fort, il doubtoit que les ennemis ne feussent pour l'enfermer et luy donner une venüe; mais demain, j'espère le revoir et aussy le sieur de Piennes, que j'ay mandé, vous priant, monsieur, me faire sçavoir de vos nouvelles et de ce qui aura esté faict avec le marquis Albert; et vous me ferez grand plaisir, car j'ay bonne envie de sçavoir quelle en sera la conclusion, me recommandant, etc.

« De Saint-Michiel, le 4 octobre 1552.

« Vostre humble serviteur,

« MONTMORANCY. »

Et au dos : *A monsieur monsieur le duc de Guyse.*

Lettre du duc de Guyse au Roy, sur l'estat où se trouvoient les troupes qu'il commandoit, et la ville de Metz qu'il devoit deffendre.

« Sire, monsieur le connestable m'escrivit à son arrivée à Saint-Michiel deux lettres; l'une par le sieur de Boisdauvin, par laquelle il me manda que vostre service requéroit de luy envoyer de ceste ville quatre ou cinq enseignes de gens de pied qui y sont, et mon frère le duc

d'Aumale, avec le surplus des chevaux légers, retenant avec moy la compagnie de monsieur de Nemours, pour deux cens hommes; celle de monsieur de Gonnor, pour cent; et deux autres telles que je voudrois choisir entre celles qui sont icy; et qu'autrement je luy rompois tout le moyen et exécution de tout ce qu'il avoit à faire pour vostre service. Surquoy, Sire, il m'a semblé ne devoir faillir incontinent envoyer devers luy le seigneur Pierre, pour luy remonstrer le peu de gens qui estoient icy, et que tant s'en falloit que j'en eusse trop grand nombre, que je n'avois celluy qu'il vous a pleu m'accorder, estant mesmement les bandes sy mal garnies, qu'il n'y a deux cens hommes en chacune de celles de gens de pied.

« Là dessus, Sire, monsieur le connestable me fit responce par le dit sieur Pierre, que nécessairement il avoit affaire de cavallerie, et que je ne faillisse de luy en envoyer cinq bandes; mais quant aux gens de pied, qu'il s'en passeroit bien pour ceste heure, et que j'envoyasse à Rodemach, pour tirer l'artillerie, vivres et munitions qui y sont; ce que je fis hier: et pour cet effet fis partir de ceste ville, quatre enseignes de gens de pied et les bandes de monsieur de Nemours, des sieurs de Gonnort, La Rochefoucaulz, Rendan et le Pellou, avec les compagnies de messieurs de Lorraine et prince de La Rochesur-Yon; lesquelles, sur leur partement, je fis mettre en bataille, présent le sieur de Rode, qui m'estoit icy venu veoir. Et par la reveue que nous en fismes, trouvâmes que les dit cinq bandes de cavalerie ne montoient qu'à trois cens chevaux, et les dits deux compagnies de mes dits seigneurs de Lorraine et prince de La Rochesur-Yon à cent dix chevaux, ce que je fis entendre à M. le connestable par le dit sieur de Roole. Et hier, après avoir receu une lettre qu'il m'escrivit, par laquelle il me mandoit que j'eusse encor à luy envoyer de la cavallerie, d'autant qu'il avoit esté adverty que le marquis Albert, ayant seulement esté mandé pour conférer sur la négociation, pour laquelle il vous avoit plus envoyer le sieur de Lansac, avoit amené quant et soy toutes ses bandes. Je n'ay voulu faillir de luy envoyer aussytost les sieurs de Bussy, Saint-Forgeux et Cursol, avec leurs bandes, pour faire ce qu'il leur commanderait pour vostre service, avec celle de Lanques qui partira demain pour l'aller trouver, retournant de Rodemach où je l'avois envoyé, m'estans seulement demeuré en ceste ville les compagnies de cavallerie et infanterie dont je vous envoie le mémoire, le tout faisant cinq mil hommes seulement, qu'est le moins que j'en scaurois avoir pour la garde de

ceste ville, qui est fort grande. Et pour ce qu'envoyant à mon dit sieur le connestable le nombre des gens de pied et de cheval qu'il me demandoit, je m'asseurois, survenant affaire en ceste ville, y recevoir plustost de la honte que de vous y faire service, comme je le desirois, je donnai charge au dit sieur Pierre luy dire que je serois contrainct vous demander descharge, signée de vostre main, et scellée de voz armes, de ce qu'il vous plairoit me commander en cela; dont, Sire, je n'ay voulu faillir de vous advertir, vous suppliant très humblement vouloir croire que ce que je faicts en cela n'est pas pour espargner ma vie en ce lieu, ny autre où il vous plaira m'envoyer, mais par regret que j'aurois de la perte de ceste ville. Je supplie le Créateur vous donner, Sire, etc.

« De Metz, le 6 octobre 1552. »

Le lendemain de ceste lettre escrite, monsieur le connestable receut des nouvelles de l'armée de l'Empereur, dont il advertit le duc de Guyse.

« Monsieur, depuis que je vous ay despesché maistre Thomas d'Elvéche, l'un de mes gens m'est venu trouver, qui m'a rapporté l'advis que vous trouverez enclos avec la présente; et pour ce que, s'il ce qu'il contient est véritable, vous n'avez pas l'Empereur loing de vous, j'ay bien voulu vous despescher incontinent ce porteur, afin que vous voyez s'il se conforme à ce que vous en sçavez d'autre part, dont je vous supplie affectueusement me vouloir advertir, et me renvoyer les compagnies de chevaux-légers dont j'ay à me servir à faire le gast, afin que je les puisse mettre en besongne avant que l'Empereur soit plus prez de nous. Et à présent que l'exécution en est plus aysée, s'il me survient autre nouvelles, je ne faudray à vous les faire sçavoir. Au demeurant, Monsieur, monsieur le prince de Ferrare m'a dit que vous luy avez mandé qu'il vous vinst trouver, dont il m'a demandé congé, que je luy ay accordé, et le feray accompagner par mon cousin de Plennes, avec sa compagnie, jusques au Pont-à-Mousson, où il m'a dit que vous luy devez envoyer autre escorte pour le recueillir et mener à Metz, et pour ce que le Roy m'a commandé de le tenir tousjours auprès de moy, vous me le renvoyerez, s'il vous plaist; et sur ce, etc.

« Vostre humble serviteur,

« MONTMORANCY. »

Et au dos : *A Monsieur monsieur le duc de Guyse, pair de France.*

Double des nouvelles qui avoient esté envoyées au connestable, de Strasbourg.

« Monseigneur, le messenger que j'avois en-

camp de l'Empereur m'ayant rapporté soit sur son parlement, pour aller vers nets, je partis incontinent de ceste ville gner le devant et le voir passer. Et illec rivié, passa, le premier de ce mois, Conzelberg, avec son régiment de lans- accompagné de deux cens chevaux. Ils nt demander des vivres dans la ville, missaires y estans, qui leur en refus- dirent qu'on gardoit tout pour la venue erreur. Deux jours après, le duc d'Albe e les Espagnols, et le marquis de Ma- vec les Italiens, accompagnez de mil ; et avec eux estoit le sieur Francisco , commissaire général de toute la mu- le que voyant, et que l'Empereur ne oinct encor, j'envoyay de là un homme petit mot de lettre à monsieur de , d'autant qu'il eust esté trop tard, fusse retourné en ceste ville. Je party 3 de ce mois, et me vint à une lieue de où estoit l'Empereur, avec son camp, voir des nouvelles de son parlement. J'y lendemain au matin; et illec, je le vis venir de la messe, ayant le visage en estat comme quelque peu bouffy, les ussy menues qu'un baston de cottret, t un peu de la teste et aux mains, allant n au poing. Sur l'heure, je monté à vint à Wysembourg, où je me trouvé mpagnie des commissaires espagnols, en quelques propos avec eux, ne me nt pas et en eusse tiré quelque chose, é que le soir arrivèrent en nostre logis meurs et deux serviteurs de la ville de u, qui me cognurent, murmurans en- outesfois, je ne laissay pas de souper et faire bonne mine, leur disant que lendemain au camp avec eux; ce qui nta aucunement. Cependant, je donnay mon cas, et partis de grand matin avant sent levez et m'en vins d'une traicte en e, quoy qu'il y ayt huit grandes lieues . L'Empereur arriva le 23 de l'autre Weyssinbourg, et fit jurer la ville, par y avoit encor esté. Le lendemain, il ur aller à Landau, où il a tousjours de-, et a avec luy tout le demeurant de son fait sonner le tabourin par tout pour lansquenets, et principalement des a. Il est mesme arrivé en mon logis un e qui en a levé deux mil au duché de erg. Les choses sont fort secrettes de ong séjour, et n'en peut-on rien penser, f'il n'a point d'argent. Tous les soldats incontents et la plus part perdus sy le

temps se remet à la pluye; tous les vivres que l'on tire de ceste ville sont menez par eau à Spire et de là à Cobelents, et dit-on qu'il envoie des gens pour prandre la ville et le chasteau, et fera aller les vivres contremont la Moselle, vers Trèves, et que les évesques du dict lieu, et Coulogne, secoureront de Cobelents jusques à Trèves, d'où il veut tirer pour certain à Metz.

« On n'a pas encor donné un seul denier de vivres qu'on a pris icy.

« Conrad de Holstein est avec son régiment à l'entour de Vormes, et Albert de Rossemberg avec les mil chevaux qui ont esté levez à Francfort; le frère au dict Holstein, y est demeuré avec cinq enseignes.

« Le comte de Bitche est toujours avec l'Empereur et se prépare à l'accompagner avec cinquante chevaux de Bohèmes, et quatre cens Napolitains.

« Le fils aîné du duc de Saxe est arrivé au camp, et y a ammené quatre cens chevaux. J'y ay laissé un homme et un autre que j'y ay envoyé, cejourd'huy. Je ne faudray vous advertir de ce qu'ils me rapporteront: cependant j'apprens que l'Empereur faict revenir son fils en Allemagne, pour essayer de le faire eslire Empereur.

« De Strasbourg, ce 7 octobre 1552. »

Lettre du duc de Guyse au Roy, touchant le mesme sujet de l'approche de l'armée de l'Empereur.

« Sire, hier je despeschay devers vous le sieur de La Brosse, tant pour vous rendre compte de l'estat des choses de deçà, que des nouvelles que j'avois eües de l'Empereur et de l'ordre que j'y avois mis pour en estre encor plus assuré; depuis le parlement duquel, le sieur de Rendan m'est venu trouver, lequel j'avois envoyé vers Sarrabruch pour cet effet. Lequel m'a rapporté avoir esté jusques à Vaudrevanges, sans avoir peu avoir nouvelles de l'armée de l'Empereur; et tirant un peu plus hault, le long de la rivière de Sare, entre le dit Vaudrevange et Sarrebruch, m'a dit avoir veu le logis de la ditte armée; dont, Sire, il m'a semblé ne devoir faillir incontinent vous advertir, par ce capitaine Monphas, lieutenant du dit sieur de Rendan, que je tiens sy homme de bien, qu'il ne faudra vous rendre bon compte de ce qu'il a veu. Et sachant assez, Sire, que malaisément je pourrois estre secouru des choses qui m'estoient fort nécessaires, que je vous avois demandées pour la desfence de ceste place, je me suis résolu, avec les gens de bien qui sont icy, ne vous demander que vostre bonne grace que nous espérons mériter, n'espar-

gnans nos vies pour la conservation d'icelle, ainay que j'ay donné charge au dit cappitaine Monphas vous faire plus au long entendre : attendant que j'aye d'autres nouvelles par le sieur de Saint-Luc, que j'ay aussy envoyé vers Sarrebruch, me semblant estre le plus seur et meilleur espié que nous sçaurions avoir. Et sur ce, Sire, je supplie le Créateur, etc. »

Lettre de mesme substance, du dict duc au cardinal de Lorraine, son frère.

« Monsieur mon frère, depuis le partement du sieur de La Brosse par lequel aurez bien au long entendu l'occasion de sa despesche et ce que je luy ay donné charge de vous dire de ma part, me vint hier trouver sur les onze heures du soir le sieur de Rendan, que j'avois envoyé avec trente chevaux vers Sarrebruch pour prandre langue et avoir des nouvelles certaines de l'Empereur ; lequel m'a rapporté avoir veu entre Vaudrevange et le dit Sarrebruch le logis de son armée, ainay que vous pourra dire plus au long le cappitaine Monphas présent porteur, qui estoit avec luy et messieurs de Martigues : à quoy je vous laisseray à peuser, monsieur mon frère, sy on doit adjouster foy, estant veüe et reconnue à l'œil et par de sy gens de bien que vous cognoissez ceux-cy. Je n'importuneray plus le Roy d'artillerie, qui m'estoit nécessaire en ceste place, et n'auray l'œil à autre chose qu'à ce que je suis obligé de faire avec les gens de bien, pour le service du Roy, pour lequel le moins que nous desirons faire est de n'espargner nos vies pour la conservation de ceste villè, ainay que j'ay donné charge au dit cappitaine Monphas vous faire plus au long entendre de par moy et du surplus de nos nouvelles, sur la suffisance duquel me remettant je me recomanderay très-humblement à vostre bonne grace, priant Dieu, etc.

« De Metz ce 8 octobre 1552. »

Autre lettre du dict duc au connestable.

« Monsieur, vous aurez entendu par maître Thomas d'Elveche, que je despeschay hyer devers vous, tout ce qui se pouvoit offrir de nouvelles que j'ay eu ces jours cy du costé de l'Empereur, et comme j'avois envoyé les sieurs de Rendeau et de Saint-Luc prandre langue affin d'estre encor plus certain du lieu ou pourroit estre son armée : ce que j'ay présentement entendu par le sieur de Rendan, qui m'a rapporté avoir veu les logis de la ditte armée, entre Vaudrevanges et Sarrebruch, ainay que vous pourra plus au long desduire le sieur d'Argence, présent porteur, un peu plus hault que là, où le

Roy vous vint trouver, ayant envoyé Monphas, lieutenant du sieur de Rendan, devers le Roy pour semblablement luy en rendre compte ; et parce que par l'instruction que m'a apporté Aumont me mandez ne me pouvoir secourir d'autre artillerie que de celle de Rodemach, laquelle il m'est du tout impossible avoir, sinon en pièces, pour les raisons que j'ay donné charge audit maître Thomas d'Elveche vous dire de ma part, je vous suppliray seulement, Monsieur, ne voulant d'avantage vous importuner de cecy, me vouloir, incontinant la présente receue, renvoyer la bande du Pellou que le dit sieur m'a accordé retenir des cinq que vous vouliez avoir, et je ne faudray vous envoyer celle de Lanque soudain qu'il sera de retour de Rodemarch. Je me recommande humblement à vostre bonne grace priant Dieu, Monsieur, etc.

« De Metz ce 8 octobre 1552. »

Le dixième d'octobre, monsieur de Montmorenci envoya à monsieur le duc de Guyse un extrait des nouvelles venues de Venise, par où on voyoit la fortune advenue au prieur de Cappoue et au fils du seigneur Pierre Strossy, ensemble la grande perte que la religion en ça faict.

Le duc ayant appris que monsieur le connestable s'estoit plaint du refus ou retardement qu'il luy avoit faict de luy envoyer les troupes qu'il luy avoit demandées, escrivit au Roy, le 10, tout ce qui s'estoit passé sur ce sujet.

« Sire, je vous ay adverty par le sieur de La Brosse comme après que monsieur le connestable m'eut envoyé icy les sieurs de Boisdaphin et de Coutray pour avoir cinq enseignes de gens de pied et cinq compagnies de gens de cheval, je despeschay le sieur Pierre pour luy faire entendre au vray le nombre d'hommes à vostre solde que j'avois icy en cette ville, le priant ne me vouloir desgarnir de ce qu'il en falloit pour la conservation d'ycelle, sur quoy monsieur le connestable se contenta me laisser les vingt trois enseignes de gens de pied qui y sont et que je retinsse avec les trois compagnies de gendarmes telles que je vous ay faict entendre quelles sont, la bande de monsieur de Nemours contée pour deux compagnies, celle de monsieur de Gonnort pour une, et deux autres telles que je voudrois choisir. Là dessus, Sire, je luy renvoye incontinant le sieur de Boisdaphin pour luy faire entendre que je satisferois à sa demande et fis aussytost partir et de nuit les compagnies de Saint-Forgeu, Cursol, de Bussy, et le lendemain matin, Le Pellou avec la sienne ; et quant à Lanques qui estoit dedans Rodemach, sy tost qu'il seroit de retour dans ce lieu je ne faudrois

ra, comme j'ay faict. Et d'avantage, déportement du marquis en son envoi vers luy le sieur d'Antragues compaignie, laquelle je fus contrainct de demander, ayant entendu des nouvelles de l'Empereur par le sieur de Rendan, comme je me suis gouverné en cecy. Le soir, à portes fermantes, il me rendit l'argent de vos gens de pied, les deniers de gens de cheval, me faisant entendre c'estoit afin que j'en fisse les monstres. L'argent estoit icy; incontinent j'est plainct devant les capitaines et de l'ordre, que je ne luy avois rien de ce qu'il demandoit, ayant retenu le baillonnement desdits gens de cheval. Quant vint, Sire, je commanday au payeur de les légers, en présence de ceux que, au conseil, de payer lesdites bandes. Je n'ay pas, je ne sçay avoir retenu autre chose en bled, vin, avoine, paille, chair; j'ay faict mettre en main de vos choses vivres, pour empescher qu'ils ne soient sipez et vendues: d'autant, Sire, qu'ils ne soient payés aucuns denier et qu'ils ne fassent faire proffit. Quant à leurs chevaux, s'ils ne les ont ammenez, il n'a tenu que pour empescher que quelqu'un d'eux ne soit ast icy, j'ay commandé de par vous les capitaines, tant de la cavallerie, que de pied qui sont icy, qu'ils n'ayent à recevoir de leurs bandes sur peyne de vous déshonorer l'avantage, faict publier, ce jourd'huy, et, après en avoir faict la monstre, demeureoit quelqu'un en ceste ville, voyez à leur général pour en faire un. Qu'est, Sire, tout ce que j'ay faict jourd'huy, dont je n'ay voulu faillir, n'ayant faillie d'exécuter tout ce qui est ordonné. Et quoy que puisse dire et monsieur le connestable, je ne m'amuse à chose qu'à vostre service, vous supplie humblement, Sire, vouloir là dessus empescher que vostre service ne se fasse, le sieur de Gonnor de l'aller veoir pour quoy je ne luy ay pas satisfait et de plaindre, afin de le satisfaire en tout ce qui sera possible, pourveu que j'aye de quoy servir ceste place avec mon honneur. Mais, Sire, que je ne vous fasse meschance, car on me tourmente à présent que j'ay esté à remparer, ruiner murailles, apurer toutes choses nécessaires et requises pour contre l'Empereur, que j'attends le Roy. Mais, Sire, j'espère avec l'ayde de Dieu bon droict, que vous serez en

la fin satisfait de moy et que vous cognoistrez la vérité de tout. Et sur ce, je prie Dieu, etc.

« De Metz ce 10 octobre 1552. »

Le douzième dudit mois, le Roy qui n'avoit encore receu les lettres du duc, luy escrit cecy de Rheims.

« Mon cousin, je vous renvoyay hier le courier que vous m'aviez despesché et vous fis entendre mon intention sur le contenu de vostre lettre; depuis me sont venues nouvelles comme l'armée que les ennemis avoient assemblée auprès de Cambray, estoit partie, et à ceste nuict couchée à Fervaques et Fourseuse, qui est le chemin de La Fère; auquel lieu y ay envoyé mon cousin l'admiral, l'ayant faict pourvoir de tout ce que j'ay peu; et encor que ce ne soit pas sy bien qu'il seroit requis et que je désirerois, sy est-ce qu'il me donne espérance qu'ayant des vivres, à quoy on travaille en toute diligence, qu'il m'en rendra bon compte. Ceste armée est de treize ou quatorze mil hommes de pied, et de trois à quatre mil chevaux; et crois que s'ils trouvent ceste place en estat de leur faire teste, toute leur entreprise s'en ira en fumée.

« Au demeurant, afin que vous sçachiez comme je suis avec les Anglois, je vous diray premièrement qu'il estoit fort nécessaire que je fisse en Angleterre la despesche que Villandry y porta, pour les contenter pour la prinse de leurs navires, dont ils faisoient tant de plaintes, comme vous jugerez encor mieux par ce que vous verrez cy-après: car hier au sortir de mon dîner, l'ambassadeur du roy d'Angleterre me vint trouver et me dit de la part de son maître comme pour le devoir de l'entière, sincère et parfaite amitié qu'il me porte, il avoit bien voulu me faire advertir comme depuis peu de jours le sieur de Tuquelay, qui m'a dernièrement suivy en Allemagne, s'estoit adressé à luy, luy déclarant que en recognoissance du bien et honneur qu'il avoit receu de luy qui luy avoit pardonné, il le vouloit bien advertir que je l'avois faict pratiquer par mes cousins les ducs de Guyse, d'Aumalle et autres, pour par son moyen essayer de surprendre Calais et me faire seigneur de tout ce qu'il tient en deçà la mer, et que je luy avois faict beaucoup promettre pour conduire ceste menée, avec autre mil meschancetiez chose qui luy avoit tant desplu pour la seureté qu'il s'est imprimée de mon amitié, que jugeant bien que c'estoit un mensonge et une imposture du patient, il l'avoit sur l'heure faict mettre dans un cul de fosse, m'assurant que, sans en faire plus grande information, il le fera sy bien chastier que je cognoistray qu'il n'y a rien au monde

qui le puisse jamais dementir de madite amitié, et que tous ceux qui l'approcheront pour y culder altérer quelque chose, le trouveront sy constant en cela, que je n'auray de ma vie occasion de penser qu'il me veille estre autre que le meilleur frère, plus obéissant fils, et certain amy, que j'aye en ce monde. Et là dessus me dit le dit ambassadeur que le dit Tuquelay la luy avoit cuidé donner bonne, car il y adjousta qu'il en avoit, estant encor icy, adverty le dit ambassadeur qui n'y eust laissé que la teste s'il eust esté vray : ce dont il m'a asseuré n'avoir jamais ouy parler. A quoy je fis responce audit ambassadeur, qu'entre toutes les occasions que j'avois eües d'aymer le dit roi d'Angleterre comme mon propre fils, j'estimois ceste-ci la plus grande pour l'honnesteté et naïve affection dont je cognoissois qu'il usoit envers moy, et j'en aurois perpetuellement mémoire et l'en ferois remercier par mon ambassadeur, comme je le priois qu'il fist aussy de son costé. Et que puis que j'estois sur ce propos, je leur voulois bien dire tout ce que j'avois jamais eu à desmesler avec ledit Tuquelay, qui estoit qu'au commencement qu'il vint en mon royaume, l'on me fit entendre que c'estoit pour y veoir la guerre et qu'il vouloit passer en Italie ; et lors meu de l'amitié que je porte à mon fils, que l'on me faisoit entendre avoir cestuy-cy en quelque considération, je luy fis bonne chère ; et comme ma cour est ouverte à un chacun il y demeura quelques jours. Toutesfois, je sceuz, bien peu de temps après, qu'il estoit en sa malgrace, pour quelque faulte qu'il avoit faicte, et tout incontinent luy fis dire qu'il se retirast et que si mon dit fils l'envoyoit demander, ou en escrivist, je luy ferois mener piedz et poings liez. Surquoy il s'en alla et fus longuement sans le revoir ; depuis il retourna, et soudain que je le vis, luy fis commander par le sieur de Brezé, l'un des cappitaines de mes gardes, qu'il se retirast ; mais il me fit supplier que je fusse content de luy permettre qu'il attendist encor icy quelques jours, d'autant qu'il espéroit des nouvelles d'heure à heure, comme le roy d'Angleterre, mon fils, luy avoit pardonné, le sieur Barnabé, qui est icy, ayant escrit en sa faveur. Et de faict, peu de jours après, me fit dire qu'il luy avoit donner sa grace et estoit prest de s'en retourner, me suppliant que je luy voulsisse donner une lettre : ce que je ne luy voulus refuser en considération de mondict fils, en faveur duquel je luy fussois toute ceste honnesteté, que le paillard avoit très meschamment recognu et que j'estimerois au plus grand honneur et plaisir que mon dit fils ne scauroit jamais faire qu'il luy pleust, pour l'entière satis-

faction de mon cœur qui s'est totalement dévot à l'aymer comme moy mesme, de me faire connoistre par l'effet de sa bonté et justice, combien luy doit desplaire une sy infame imposteure calomnie, affin que l'exemple et la mémoire soit portée partout ; estant croyable qu'en lui donnant ma fille, qui est mon propre sang, que j'estime fort heureuse de devoir estre sa femme, je ne le voulois pas par voyes sy esloignées du droit de Dieu et des hommes despouiller de son bien. Sortant de ceste audience, j'ay trouvé ledit Barnabé, auquel j'ay demandé s'il avoit autrefois escrit au Roy, mon fils, en faveur du dit Tuquelay ; il m'a dit que non, qu'il sçavoit bien que c'estoit un paillard, et qu'il ne feroit jamais rien qui vaille en lieu où il aille : donc j'ay esté bien aise, par ce qu'estant ainsi cognu du dict ambassadeur et du dit Barnabé, ses affaires ne peuvent aller que selon qu'il méritent. J'ay entendu comme ledit de Villandry avoit esté très bien venu par de là, où on avoit receu grand contentement de sa despesche, de sorte que toutes choses y vont très bien, et n'est possible que tout y soit mieux restauré qu'il est. J'attens bientost le dit Villandry pour vous advertir de ce qu'il rapportera ; cependant je n'ay voulu faillir vous faire sçavoir ceste bonne nouvelle, que je ne tarderay d'envoyer en Italy pour éviter qu'ils ne demeurent par delà en suspens de l'estat auquel ledit roy d'Angleterre et moy sommes de nostre amitié, et prie Dieu mon cousin, qu'il vous ayt en sa très sainte et digne garde.

« Escrit à Reins le dixième octobre 1552.

« HENRY, et plus bas DE LAUBESPINE.

Et au dos : à mon cousin le duc de Guyse pair et grand chambellan de France.

Lettre de monsieur de Chastillon au duc de Guyse touchant le marquis Albert.

« Monseigneur, ce matin que je suis party de Saint-Michiel, monsieur le connestable m'a commandé de vous faire entendre la résolution que j'avois eu du marquis Albert, sur les offres que je luy faisois de la part du Roy, qui estoient de cent cinquante mil escus pour le satisfaire de toutes choses, pour les mois de septembre et d'octobre, en servant le Roy ; et qu'en cas que le Roy ne se voulsist servir de luy davantage, il lui feroit encor un présent de cinquante mil escus pour se retirer ; mais le dit marquis a trouvé ces offres sy desraisonnables, qu'il n'y a voulu aucunement entendre et s'est arrêté qu'il ne pouvoit satisfaire au paiement de ses dettes, outre l

comme il demandoit encor un autre mois retraicte. Voyant qu'il estoit sy desraïsur cet offre, je luy en ay faict un auesté de luy bailler cent mil escus de pour se retirer par le Pays-Bas, ainsy il tousjours dit qu'il en avoit la volonté, re tout le pire qu'il pourroit à l'Empereur accepté cet offre, mais il veut sçavoir l demeure avec le Roy, et s'il entend cyder cy-après de quelque somme de de chacun mois, aussy le recompenser de, et de satisfaire à certains articles qu'il oyé; et dit que cependant, et attendant ce du Roy, il veut demeurer icy : chose ouve estrange et fascheuse, car auparae parloit que du tort que luy faisoit sa. Par quoy il sera bon de prandre garde encor qu'il tesmoigne un grand desplaisir ir pas le moyen de demeurer au service

Voilà monseigneur, en substance, en mes nous sommes demeurez; il seroit long de mettre par escrit les autres parlez, car nous n'avons pas esté moins de rosses heures à parler ensemble. J'estir demain de bon matin pour m'en reà Saint-Michiel, où je trouveray encor r de Gonnor, ou pour le moings par les, auquel j'en diray plus par le menu. nt, etc.

re très humble et obéissant serviteur,

« CHASTILLON. »

dos : *A monseigneur le duc de Guyse.*

Le connestable au dict duc, de l'onzième du dit mois d'octobre.

sieur, j'ay receu celle que vous m'avez ar mon cousin le sieur de Gonnor, préteur, et de luy entendu ce qu'il avoit de me dire de vostre part. Et pour ce n retournant présentement par devers l'ay prié vous dire de mes nouvelles, et que pour cejourd'huy s'offre icy qui le m'en remettant sur luy et sur sa suffi i vous est assez connue, je ne vous en tre redite, ni ceste plus longues, sy ce ir vous advertir que je vous envoie par cousin un roolle des chevaliers de l'ort-Jean de Jérusalem que Morataga a tuez et en une descente que les dits chevalent faicte à Tripoly, où ils trouvèrent Morataga qui se rafraichissoit avec six eux turqz, la plus part harquebusiers, mil hommes de pied; lequel s'en alloit les pour leur certain tribut et faire les tributaires à luy : et ayant reconnu la des dits chevaliers, leur donna dessus

avec sa susdite troupe et les deffit, non sans grand combat, qui est une bien piteuse et lamentable nouvelle; et comme vous verrez, il y a eu perte de grand nombre de chevaliers françois, gentils hommes de maison. Je vous envoie aussy la coppie d'une lettre qui m'est venue de Strasbourg, affin de continuer à vous donner advis de toutes les nouvelles que j'auray de l'ennemy, me recommandant, monsieur, humblement à vostre bonne grace.

« Du camp de Saint-Michiel, le 9 octobre 1552.

« Vostre humble serviteur,

« MONTMORANCY. »

Noms des chevaliers tuez par Morataga.

DE FRANCE.

Hericourt (l'aisné).
Hericourt (le jeune).
Fontaine de Fleury.
Beauras Estoyes.
Venain.
Devaulx.
Leviste.
Estienne de Flogny.
Bruny, mort de blessures, après son arrivée à Malthe.

DU PRIEURÉ D'AQUITAINE.

Mexellieres.
Bourdaiges.
Gourbillerie.
Pibolliere.
Moulins.
Lefief.
Puys Patrot.
La Roche Tollays.
Berthonnière.
Chieillières.

DU PRIEURÉ DE CHAMPAGNE.

Despance.
Haraucour de Chambley.

DE PROVENCE.

Lalaupye, commandeur de Vallence.
Griihe.
Labroul.
Montbrun.
Duissac.
Les deux frères Amparé.
La Roca.
Cavital, commandeur.
Gymac.
Symiana.
Perles.
Georges de Macherez.
Briançon (l'aisné).

Briançon (le jeune).
 Rochefort.
 Gabriel de Torre.
 La Torette.
 Maillac.
 Saint-Sulpice.
 Chambrilham.
 Truzelles.
 Rons.
 Fernandières.
 René de Fraces.
 Bioussac.

D'Auvergne.

Séverac, (l'ainé), commandeur.
 Severac (le jeune).
 Lodam.
 Gybertes.
 Jou.
 La Mothe Morgom.
 Ladouze.
 Jean de Montfort.
 Sarragosse, blessé à mort.
 Lardich, *idem*.
 Le chevalier Fontaine, *idem*.

ESPAGNOLS.

Bernardin de Mug Muguel.
 Louys Verres.
 Delglères.
 Dom Louis de Sottenaire.
 Surana.
 Nyette.
 Hieronimo Lispar.
 Allanto.
 Berigner Dons.
 Moigurs.
 Moncax.

D'ITALIE.

Scippion Strozzy.
 Gady Voloms.
 Val Boufle.
 Preriolle.
 Francisco del Mayo.
 Naudica de la Torre.
 Balvaspeoquel
 Jac Mortillio.
 Fabio Costa.
 Jean Corona.
 Dom Basillion Murula.

CORTES.

Diego Barientes.
 Bredo.
 Bagueumonte.

Cousade.
 Pino.
 Barange.
 Maizible.
 Paraye
 Georges Fustier.

*Autre lettre du sieur de Lanssac au d
 après la conférence qu'il eut avec
 marquis.*

« Monseigneur, estant, cejourd'hui, d
 d'auprès monsieur le marquis Albert,
 gneur le connestable m'a commandé
 escrire incontinent ce que nous aurions p
 clure avec luy : ainsy après que mons
 Bayonne et moy luy avons faict entendre
 tenu en mon instruction, dont je vous en
 double, j'ay advisé de vous despescher ce
 pour vous dire sa response, qui est tel
 estoit vray qu'il n'avoit voulu accepter
 cinquante mil escus que nous luy avior
 pour le mois de septembre passé et du j
 et cinquante mil escus en la fin de ce mo
 se retirer, d'autant que ce n'estoit pas son
 flsante ny raisonnable pour la solde desoi
 et que pour cela il avoit dict qu'il s'en
 aller au Pays-Bas. Sur quoy M. de Ch
 à ce qu'il dit, luy offroit de la part du
 présent de cent mil escus, ce qu'il avoit
 non pas pour s'obliger, et qu'il n'en vou
 bailler par escrit, et quant à l'offre de
 tion de quarante mil escus contenu en l
 truction, durant le temps qu'il fera la
 l'Empereur, il m'a respondu qu'il n'o
 jamais son armée à prince du monde
 peu, et que le Roy donnoit beaucoup d'
 au duc Maurice qui n'avoit pas plus gra
 bre de gens que luy. Et quant au tr
 point de ma ditte instruction, qui esto
 retirant en France, le Roy luy feroi
 honorable traictement pour luy et j
 nombre de cappitaines, il m'a faict resp
 jusques icy il avoit esté tousjours entre
 bonnes parolles ; mais que pour cela il
 geroit à rien, accompagnant ce prop
 cholère et très fascheuse contenance, c
 coup de folles parolles. A quoy mons
 Bayonne luy a fort bien repliqué ; toutesf
 n'en avons peu tirer autre chose : qui n
 une très mauvaise opinion de luy, atten
 mement qu'il veult retarder son parter
 le plus qu'il pourra, et ne se veult ob
 bailler aucune promesse par escrit. Je
 vais vers mon dit sieur le connestable, a
 y prenne telle délibération qu'il y adviser
 temoings, l'argent n'est pas en hasard, et

meuré entre les mains du sieur d'Esquilly à Dun-le-Château, attendant que l'eusse mandé et que j'eusse esté d'accord avec le dict marquis ; et sur ce je prie Dieu , etc.

• Du Pont-à-Mousson, le 12 jour d'octobre 1552.

• Vostre très humble et très obéissant serviteur,

« LANSSAC. »

Et au dos : *A monseigneur monseigneur le duc de Guyse pair et grand chambellan de France.*

Instruction du sieur de Lanssac allant vers le marquis Albert , de la part de monsieur le connestable , pour l'entretenir au service du Roy.

• Monsieur de Chastillon à son retour par devers monseigneur le connestable , luy a faict entendre le reffus que monsieur le marquis Albert a faict d'accepter les cent cinquante mil escus qu'il luy a offert , pour l'entretènement de son armée du mois de septembre et le présent mois d'octobre , et cinquante mil escus pour , ce dit mois expiré et passé , s'en aller avec ses forces ez Pays-Bas , où ailleurs , ainsy qu'il adviseroit plus à propos , pour faire la guerre et endommager l'ennemy le plus qu'il pourroit.

• Et que le dit sieur marquis n'ayant trouvé le dit party assez avantageux a accepté celluy qu'il luy a offert de cent mil escus pour dès à présent aller ez Pays-Bas , où il a tousjours faict entendre aux ministres du Roy vouloir aller pour y continuer la guerre.

• Au moyen de quoy , mondit seigneur le connestable voullant aller de bonne foy en ceste affaire , et faire satisfaire au party que mon dit sieur de Chastillon luy a proposé , a incontinent despesché le sieur de Lanssac pour s'en retourner par devers luy , avec monsieur l'évesque de Bayonne , luy faire entendre la forme que mon dit seigneur le connestable entend estre gardée en la dellivrance des dits cent mil escus , qui est que mon dit sieur le marquis promettra par lettres et promesse signée de sa main et scellée du scel de ses armes , et en foy de prince , de s'en aller présentement esdits Pays-Bas , par le chemin qui a esté baillé audit sieur de Lanssac par escrit , qu'il luy fera sçavoir , pour faire esdits Pays-Bas avec les forces qu'il a , la guerre à l'Empereur et luy porter tout le dommage qu'il luy sera possible , et fera tout ce qu'on peut espérer d'un prince de foy , fort et armé comme luy. Et en delivrant , pour mon dit sieur le marquis , sa promesse telle que dessus est dit , ledict évesque de Bayonne et le sieur de Lanssac luy feront four-

• comptant quatre-vingt mil escus , qui est la

somme qu'il avoit demandée à mon dit seigneur le connestable par prest , et lors qu'il sera arrivé à Rouvre prez Estain luy feront dellivrer les soixante mil faisant le parfait de la ditte somme de cent mil escus.

« Outre cela , mondit seigneur le connestable lui enverra un commissaire pour lui faire administrer vivres jusques sur les fins de la Lorraine seulement , d'autant qu'il ne pourroit plus avant , entrant le dit seigneur marquis de la ez Pays-Bas de l'obéissance de l'Empereur ou de ses serviteurs et amys. »

Monsieur le connestable commanda en outre à monsieur de Lanssac de mander à monsieur de Guyse tout ce qu'il feroit avec le dit marquis.

Lettre du cardinal de Lorraine au duc son frère.

« Monsieur mon frère , pour ce que je me trouvoy hier un peu mal , crègnant d'avoir pis , à présent que je suis seul auprès du Roy , dont j'aurois plus de regret que sy c'estoit en un autre temps , affin de n'estre icy inutile au service du dit seigneur , je m'estois délibéré de prandre médecine ce matin ; mais ce porteur m'est venu trouver à mon lever , qui m'a rendu les lettres que vous m'avez escrites , desquelles ayant faict lecture , je me suis voulu lever pour aller au lever du Roy à qui je les ay présentées et leues moy-mesme , luy ayant aussy faict veoir le contenu des miennes. Le dit seigneur a esté fort marry de veoir la peyne où vous estes de ce que vous luy mandez , sçachant bien que d'ailleurs vous estes assez travaillé pour son service. Et au regard de ce qu'a dit monsieur le connestable , il en avoit esté de mesme par deçà , dont le dit seigneur ne fait autre semblant , feignant ny rien entendre , comme de mon costé je feis de mesme , et passay pardessus assez légèrement , sans en vouloir dire autre chose ; et pour ce que le dit seigneur cognoist très bien combien cela peut nuire à son service , il vous a voulu incontinent renvoyer le dit porteur , et a escrit de sa main à monsieur le connestable ce qu'il luy en semble. Surquoy je ne vous diray autre chose , sinon que je vous supplie , monsieur mon frère , ne vous vouloir fascher de rien : car je vous puis assurer que vous estes en telle opinion envers nostre maistre que vous en devez avoir contentement ; qui est l'endroit où je me recommande très humblement à vostre bonne grace , priant Dieu vous donner , monsieur mon frère , en santé , très bonne et longue vie.

« De Rheims , ce 12 octobre 1552.

« Monsieur mon frère , madame ma sœur et moy avons ouverte là lettre que le Roy vous

escript, de laquelle il nous semble que devez avoir contentement.

« Vostre très humble et obéissant frère,

« C. CARDINAL DE LOBRAINE. »

Monsieur de Lanssac escrivit à monsieur le connestable, par le baron d'Aguera, la lettre suivante, au sujet de monsieur le marquis Albert, dont le double fut envoyé au duc de Guyse.

« Monseigneur, en nostre arrivée en ceste ville, avons trouvé le marquis campé aux portes d'icelle, lequel l'a visitée par dehors; qui faict penser à monsieur d'Esclavolles et à nous autres qu'il a envye de s'en saisir: pourquoy vous en avons bien voulu advertir. Monsieur de Bayonne est avec luy, auquel n'avons encores parlé. Il vous escript et pensons qu'il vous fera entendre par sa lettre partye de la voullunté dudict marquis. Ma compaignye est arrivé à Foug, et ne faudray demain de la départir pour entendre des nouvelles et les vous mander. Et quant à moy ne faudray demain au matin d'aller à Nancy faire entendre à monsieur de Vaudemont ce que m'avez commandé. En cest endroit nous prions le Créateur vous donner, Monseigneur, très bonne et longue vye.

« De Thoul, ce 14 jour d'octobre 1552. »

En mesme temps, et par le mesme porteur, monsieur d'Esclavolles écrivit aussi à monsieur le connestable, qui en envoya encore le double au duc de Guise:

« Monseigneur, ce jourd'huy environ deux heures après mydy, est arrivé devant ceste ville le marquis Albert, avec son armée; lequel incessamment a visité la ville par dehors tout alentour, et est logé aux faulx bourgs de Saint-Mansuy, et ses gens auprès. Et pour autant que le contrerolleur Pequineau m'a escript que aviez ordonné de ne luy plus fournir pain ne vin, de quoy il a grand faulte en sondict camp, doubtant que en luy en resfusant il vueille faire quelque effort: je n'ay voulu faillir de vous en advertir, affin qu'il vous plaise m'en commander vostre bon plaisir, pour y obéyr et en toutes autres choses, comme j'espère faire toute ma vye, Dieu aidant; auquel je prie, Monseigneur, vous donner en parfaicte santé, très bonne et longue vye. »

« De Thoul, ce 14^e jour d'octobre.

« Monseigneur, depuis ceste lettre escripte, j'ay entendu, par le baron Daguerre et le capitaine Carouen, ce qu'il vous a pleu me mander. Le dict marquis faict tout ainsi que s'il vouloit assiéger ceste ville.

Le quinziesme d'octobre, monsieur d'Estrées escrivit au sujet des canoniers que le duc de Guyse avoit demandé, ce qui suit:

« Monseigneur, monseigneur le connestable m'a demandé si je ne vous avois pas envoyé Maitz les vingt-quatre canoniers qu'il m'a ordonné: auquel j'ay répondu que oui et que dès le mois d'avril je y en avois envoyé douze, et que au mois de septembre derrain vous avois envoyé les douze autres, dont je vous envoie les noms: et quant aux douze premiers, Hurlublu qui est là pour moy, et le commis contrerolleur, vous les monstreront et vous rendront raison quant il vous plaira leur commander, car je leur ay tousjours depuis envoyé leur paiement par chacun mois.

« Monseigneur, vous adviserez en quoy il vous plaira m'employer, et je le feray d'aussi bon cueur, que je m'en recomande en cest endroit très humblement à vostre bonne grace, en priant Dieu vous donner, en très bonne santé, longue vie.

« Du camp de Teley, ce 15^e jour d'octobre

« Vostre humble et obéissant serviteur,

« D'ESTRÉES. »

Le dixhuitiesme du dict mois, attendant nouvelles de la marche et contenance de ce marquis, le duc de Guyse écrit cecy au Roy:

« Sire, depuis la lettre que je vous ay escripte par laquelle je vous ay faict entendre ce que m'a rapporté le sieur Paul Baptiste, de l'armée de l'Empereur, est arrivé icy le sieur de La Roche-foucault, que j'avois hier envoyé avec vingt-cinq ou trente chevaux pour semblable effet, lequel m'a dit avoir donné jusques dans les faulxbourgs du chasteau de Boulac, qui est à trois lieues d'icy, et y avoir trouvé quelques gens de l'armée de l'Empereur, et qu'il y avoit bien dans le chasteau sept ou huit cens hommes qui estoient pour servir d'escorte aux vivres. Cet advis, si est suivant celluy que m'a rapporté ledit Paul Baptiste, toutesfois pour tousjours sçavoir au vu nouvelles de la ditte armée, j'ay encor, ce jourd'huy, envoyé trois petites troupes de gens de cheval pour en apprendre quelque chose, et eux envoyés plus grandes forces n'eut esté que le peu est fort difficile pour la retraicte, et qu'en toutes choses je ne sçaurois faire perte de sy peu de gens, qu'elle ne feut bien grande pour le besoin que j'en ay, l'Empereur s'approchant sy près de nous; lequel il y a grande apparence, comme il tiens aussy quasi pour tout certain, qu'il s'adresse plustost icy qu'à nul autre endroit, veu le grand apprest qu'il faict tant de pionniers et forces

renvoyées du Pays-Bas et de tous autres lieux où il a quelque moyen d'en recouvrer, de dire, que, dedans la nuit de demain, je veoir quelques uns de leurs gens devant elle, où il ne se pert une heure de temps à ce qui nous est possible pour vous la servir, comme j'espère que ferons, Dieu aide je prie, Sire, vous donner, etc.
Metz, ce 13 octobre 1552. »

Roy, qui estoit à Reims, pour voir d'autre contenance des ennemis, escrivit au duc en avoit appris.

mon cousin, depuis ce que je vous ay dernièrement écrit de l'armée des Pays-Bas, qui La Fère, elle a tellement approché que viendrent veoir de bien près mon cousin il; mais voyant sa contenance, ils ont dit, ainsy que le verrez plus par le menu que j'ai faict rédiger par escrit de ce que rapporté Latrousse, que je vous envoie, pour le présent de quoy vous faire plus de lettre, sinon que vous dire, mon cousin, trouvant peu accompagné, comme je suis, j'ay esté et suis assez empesché de donner l'ordre que ceste armée qui marche ne soit le mal qu'elle voudroit bien. Et sy on ne peut exécuter ce que tant et de sy long-temps j'avois commandé pour retirer les vivres des places fortes, laditte armée n'eust pas eu de faire long chemin, n'étant de domicile elle pourra faire au plat pays. Priant mon cousin, vous avoir en sa sainte

à Rheims le 14 jour d'octobre 1552.

« HENRY et plus bas LAUBESPINE »

dos : *A mon cousin le duc de Guyse grand chambelland de France.*

Le même jour, le cardinal de Lorraine, étant à Rheims avec le Roy, escrivit au duc son frère.

Monsieur mon frère, vous verrez par la lettre que qui vous est présentement envoyée l'estat sont nos affaires en Picardie, et les ennemis ont laissé La Fère, voyant l'ordre qu'on y avoit donné, en quoy mon cousin l'admiral a usé de très grande diligence et fait peu de service au Roy, qui en a un grand contentement, comme aussy il y a de l'espérance, que vous avez dit vérité. Il est maintenant en payne de ne pouvoir avoir adhésion de ce que l'Empereur veult faire; mais bien d'opinion, puis qu'il a tant

marchandé auprès de vous, qu'il n'a envie de vous aller veoir. Le Roy a reçu ce matin lettres de monsieur le connestable les plus honnestes du monde, où il dit qu'il vous a tousjours offert, comme il fera tousjours, selon qu'il en sera besoin, tout ce qu'il verra estre nécessaire pour vostre deffence, voire jusques à sa propre personne : qui est, monsieur mon frère, tout ce que j'ay à vous dire, sinon que madame ma sœur se porte très bien, ainsy faict vostre petit fils, qui est le plus jolly qu'il est possible de veoir. Et sur ce, je prie nostre seigneur etc.

De Rheims ce 14 octobre 1552.

« Vostre très humble et obéissant frère,

« C. CARDINAL DE LORRAINE. »

Suite des nouvelles de ce temps-là, en la lettre de Monsieur le connestable au dit duc, et de celle du dit duc à Monsieur le connestable.

« Monsieur, j'ay reçu la lettre que vous avez écrite par vostre chevaucheur d'escuyrie, présent porteur, lequel est arrivé bien à propos pour vous reporter un paquet du Roy que je viens de recevoir pour vous. Je ne faudray de luy envoyer le vostre avec la despesche que j'espère luy faire aujourd'hui, vous merciant de bien bon cœur des nouvelles qu'il vous a pleu me départir de l'avancement du camp de l'Empereur, et mesme de ce qu'il tourne l'œil à Nancy, qui est bien la chose que vous et moy avons toujours le plus désiré et qui me mettoit en plus grande payne et soucy. Et encor, monsieur, que j'estime que le Roy vous faict sçavoir ce qu'il a eu du costé de Picardie, sy ne laisseray-je, à toute aventure, de vous en dire un petit mot : qui est que monsieur de Vendosme l'a adverty que les ennemis estoient campés, l'unziesme de ce mois, en un village nommé Fervaques et Foussonne qui n'est pas loing de vous et le chemin de La Fère, où on pense qu'ils sont pour faire leur premier effort. Ils estimoient leurs forces d'environ quatre mil chevaux et douze ou treize mil hommes de pied : j'espère que dedans un jour ou deux, j'auray nouvelles du lieu où ils seront adresses, dont je vous advertiray tout aussy tost. Cependant je prie Dieu, etc.

Du camp de Saint-Michel le 14 octobre 1552.

« Ainsy que je voulois signer ceste lettre, j'ay eu avis que l'armée de l'Empereur venoit loger et camper à Morhange, qui est le droit chemin de Nancy, le marquis loge aujourd'hui à Jaillon, qui est à deux lieues de Toul.

« Vostre humble serviteur. »

« MONTMORANCY »

Et au dos : *A Monsieur Monsieur le duc de Guyse pair de France.*

Lettre du duc au connestable.

« Monsieur, je reçeus hier la lettre que m'avez escrite par monsieur de Crenay, par lequel j'ay bien au long entendu la response que vous luy avez faicte sur ce que je luy avois donné charge vous faire entendre de ma part, estant bien marry, Monsieur, de ce que vous ne me pouvez secourir de l'artillerie, poudre et pionniers, que je vous demandois, dont je ne vous eusse voulu prier n'eut esté qu'ils me sont merveilleusement nécessaires icy, et pour les raisons que je donnay encor hier charge au sieur de Dampierre vous dire de par moy. Quant aux nouvelles de l'ennemy : ceste nuit sa cavallerie a couché en un lieu nommé les Estangs, qui est à deux lieues d'icy, où hier, sur le soir et la nuit fis donner deux allarmes, de sorte que saditte cavallerie fut contraincte se mettre en bataille; leur armée est à une demye lieue de là, et séjourne, cejourd'huy, pour le mauvais temps qu'il faict qu'il les empesche d'emmener leur artillerie; et à ce que je puis juger, j'espère qu'ils seront bientost devant les portes de la ville, où ils seront les très bien venus, mettant ordre partout pour les y bien recevoir, et mesmement pour les empescher d'en approcher de sy près, comme ils pensent, que j'espère n'estre sans y en faire demeurer quelqu'un. Ceste nuit, ils ont envoyé quelques harquebusiers à deux ou trois cens pas de ceste ville, près un pont de pierre du costé de la rivière, pour visiter le lieu et voir l'assiette de leur camp; lesquels furent descouverts de la muraille, et n'eusse failly de les faire veoir de plus près n'eut esté l'incommodité du lieu où ils estoient, qui est dedans des vignes et pendant la nuit : qui est monsieur ce que je vous puis mander pour le présent, me recommandant, etc.

De Metz ce 14 octobre 1552.

Lettre de Monsieur le connestable à Monsieur le duc de Guyse.

Monsieur, suivant ce que je vous ay escript par le cappitaine Behoux, je vous envoie avecques monsieur le duc Orace, présent porteur, l'argent et munitions que vous entendrez de luy, ensemble ung pacquet du Roy à vous adressant, que j'ay reçu ce soir, par lequel je ne faitz doubte que ledict sieur ne vous advertisse des nouvelles qu'il a eues de Picardye. Toutesfoys, je n'ay laissé pour cela de les communiquer audict sieur duc, pareillement celles que j'ay du marquis et tout ce que au reste je vous sçauroy pour

ceste heure mander de nouveau, m'assurant qu'il vous en sçaura rendre bon compte, et gardera vous en faire plus longue lettre, et pour vous asseurer, monsieur, que sans l'adudit marquis, je vous eusse ja myeulx secouru comme je feray de tout ce que me sera possible toutes et quantes foys que le moyen se pourra trouver. Me recommandant humblement à bonne grâce, et priant Dieu, monsieur, vous doint bien bonne et longue vye.

Du camp de Tillay, ce 15^e. jour d'octobre

« Vostre humble serviteur. »

« MONTMORANCY. »

Monsieur d'Aumalle informoit exact monsieur le connestable des nouvelles du quis Albert, et incontinent le double m'en envoye, comme le fut celui des deux suivants

« Monsieur, à mon arrivée de ceste ville n'ay failly d'envoyer Gobion devers monsieur de Bayonne pour luy porter voz lettres et ordre de luy quant il seroit prest; de quoy j'en ay encor eu response. Le camp du marquis deslogé et s'en est allé loger au dessoubz de dreville, qui est à demye lieue de Thoul, et que je voy, monsieur, vont prandre la val Sorcy et Commercy. J'ay despesché, une fois devant le jour, le sieur de Soupet, lieutenant Peloux, avecques douze ou quinze chevaux, pour veoir s'ilz deslogeront pour aujourd'huy; ilz yront loger, dont je ne fauldray, selonc vostre intencion, de les suivre de plus près que me sera possible. Le bruit est qu'ilz ne deslogeront point aujourd'huy. Je part à ceste heure m'envoys loger à Bouque à deux lieues de eulx, en attendant que j'ay response de monsieur de Bayonne. Je vous eusse demandé des nouvelles; mais mes compagnons n'arrivèrent icy qu'il ne feust deux heures nuict, disans qu'il avoit d'icy cinq grandes lieues jusques au lieu d'où ils estoient partiz; et par là un messaiger qui dict pour tout ce qui n'estre demeuré ung seul homme au Picardie que les François en deslogièrent hier : qu'à la fin, monsieur, après m'estre recommandé à votre bonne grâce.

A Bouconville, ce 15^e. jour d'octobre

« Monsieur, depuis la lettre que vous m'avez escript ce jourdh'huy, est arrivé Gobion, et peu parler ne approcher Monsieur de Bayonne pour les gardes du marquis, mais a laissé reschal des losgeis de Coursot affin de veoir qu'il voudra faire, pour ce qu'il est bruict qu'il partira aujourd'huy. Je ne fauldray, monsieur, incontinant vous advertir de ce que en a

ce, je prie Dieu vous donner longue

ville, ce 15^e. d'octobre.

endu que le marquis s'en va loger
ar delà Toul; mais ne sçay encores
village.

*Monsieur le connestable, du seize
octobre.*

eur, depuis le partement de monsieur
Castre, que j'ay faict accompagner de
rte pour vous aller trouver, et la des-
je vous ay faicte pour luy, j'ay re-
x lettres que m'avez escriptes des 13
e mois; desquelles je vayz envoyer
doubles, afin de le tenir adverty de
me faictes sçavoir des nouvelles de
ne voullant faillir de ma part à vous
ris que tout présentement je viens de
ne lettre de Monsieur de Nevers, qu'il
e par Mouy, qui m'a dict et faict en-
prise que mondict sieur de Nevers a
ireton, où il y avoit une enseigne de
ié, qui est de six cens, et une cornete
cheval, ayant si bien faict leur de-
sesont vouluz rendre que après avoir
ng assault. J'ay l'enseigne de gens de
a envoyée, et quant à la cornete elle a
e, ainsi qu'il m'escript. La composi-
leurs vies sauves seulement, encores
eur de Nevers ne leur vouloit-il ac-
is l'instance prière que luy en a
sieur de Jametz qui s'est trouvé à la
osition. Il n'a pas tenu à monsieur le
Ferrare qu'il ne se soit allé enfermer
si je luy eusse voulu permectre et ac-
icores ne se tient-il pas pour du tout
esconduit, car il a envoyé vers le
essayer s'il en pourra obtenir dudict
on congé. Je n'ay encores rien sceu
avec le marquis, ainsi que je vous
ce matin. S'il m'en vient autres nou-
ous en advertiray incontinent, me re-
nt, monsieur, humblement à vostre
e et priant Dieu qu'il vous doint bonne
ie.

p du Tillay ce 16^e. octobre 1552.

a encores qui veullent aller vers vous
faict vous prier que vous me mandiez
qui sera le plus seur.

humble serviteur. »

« MONTMORANCY. »

*duc de Guyse au Roy, en response de
il avoit receu de Sa Majesté touchant*

l'armée de la Royne de Hongrie et Tuquelay.

« Sire, j'ay reçu la lettre qu'il vous a pleu
m'escire du douzième de ce mois, par laquelle
j'ay veu les nouvelles qu'il vous a pleu me faire
entendre de l'armée de la Royne de Hongrie, qui
descend du costé de La Fère, où je pense, Sire,
que prenant ce chemin, y seront les bien reçeus
de monsieur l'admiral, qui ne faudra se munir de
tout ce qu'il luy sera possible pour vous bien gar-
der ceste place, et crois que sy ce temps continue
ils seront bien empeschez à faire leurs tranchées.
Les places de Laon, Coussy, Han, Guyse et
Saint-Quantin estantaussy pourveues et les vivres
ostez depuis Chauny jusques à Compiègne, vos
ennemys s'ennuyront de demeurer longtemps en
campagne, comme ils ont de coustume, cognois-
sans n'y pouvoir gaigner que du froid. J'ay aussy
veu, Sire, ce qu'il vous plaist me faire entendre
les propos que vous a tenu l'ambassadeur d'An-
gleterre et la responce que vous luy avez faicte,
qui ne pourroit estre, Sire, ny plus sage ny
meilleure, et mesmes que vous avez tue les mes-
chancez que Tuquelay vous avoit mises en
avant, pour ne donner occasion à ses ministres
de penser qu'avez jamais voulu prester l'oreille
à telles choses; ausquelz n'eussiez sceue aussy
mieux faire, que de démontrer le désir que
vous avez d'entretenir l'amitié qui est entre vous
et luy, et combien vous voulez faire pour la con-
servation de son Estat et royaume, d'autant que
cognoissez cela vous estre nécessaire; et pour
cet effet d'advertir tous vos ministres de la ma-
rine de ce costé là, se comporter avec ceux du
Roy d'Angleterre, selon vostre intention. Ce que
je m'asseure, Sire, ne voudrez de vostre part
faillir conserver, estant en telles choses plus que
nécessaire vostre exprès commandement, pour
les inimitiez naturelles qu'ils ont les ungs avec
les autres.

Je prie Dieu, Sire, etc.

« De Metz ce 16 octobre 1552. »

*Autre lettre du dict duc au Roy touchant
les mesmes nouvelles.*

« Sire, par la lettre qu'il vous a pleu m'es-
crire du 14 de ce mois, j'ai veu comme l'armée
des Pays-Bas, qui venoit à La Fère, en a telle-
ment approché qu'elle vint veoir de bien près
monsieur l'admiral, et que parce que vous en a
rapporté La Trousse, veu aussy le bon ordre que
mon dit sieur l'admiral ya mis, y estant arrivé
tout à propos pour vous y faire un bon service,
ayant esté cause de ce que l'ennemy a failly à
l'entreprise qu'il avoit faicte sur ceste place, où
j'ai toujours pensé qu'il s'adresseroit plustost

qu'à mille autre, veu le chemin qu'il tenoit, et voyant, Sire, qu'il n'use sur ce commencement que de feu. J'espère qu'il ny aura que le peuple qui en patira et ne sera ledit ennemy pour faire long séjour en vostre royaume, pour veu qu'il vous ayt pleu encor faire mettre quelque ordre aux vivres qui se pourront trouver le long de la vallée de Noyon et Compiègne, comme je vous ay dernièrement escript, et quelques gens dans les places par où il passera, ausquelles il ne s'amusera pas longuement, mesmement à Chaulny, s'il avoit jusques à six cens hommes. Quant à nos nouvelles, Sire, je vous envoie le rapport que ma faict un Italien que se vint hier rendre à moy aux portes de ceste ville, par lequel vous pourrez cognoistre tout ce que se peut pour ceste heure de l'armée de l'Empereur, que je ne puis croire, comme je ne tiens encor pour tout certain, au chemin et contenance qu'elle demonstre, se devoir adresser à autre lieu qu'à ceste ville, et mesme que si j'en apprendray quelque chose, je ne faudray d'en advertir monsieur le connestable, pour vous le faire entendre. Au surplus, Sire, sur l'heure que j'achevois ceste lettre est arrivé icy monsieur le duc Horace, avec lequel monsieur le connestable m'a envoyé 4508 livres de poudres, 120 pionniers et 12000 escus, qui sont venus bien à propos, vous assurant, Sire, que je ne m'en ayderay qu'au besoing et les mesnageray le mieux qu'il me sera possible.

« De Metz ce 17 octobre 1552. »

Extrait de la lettre en chiffre du connestable au dit duc.

« Monsieur, depuis la despesche que je vous ay faicte ceste après disnée, par l'un de vos chevalcheurs d'escuyrie que je vous ay renvoyé, le sieur de Fontaines est arrivé par devers moy, de la part du Roy, pour me venir advertir que les ennemis, ayant passé devant La Fère qu'ils ont senty trop bien prouvéie pour s'y attacher, ont donné jusques à Jancrey qu'ils ont pris et bruslé, continuant de faire en ces quartiers là un sy estrange degast et bruslement, que le dit seigneur s'en trouve en grande payne, estant seul à Rheims et sans moyen d'y pouvoir remedier. C'est pourquoy je fais aujourd'huy desloger ce qu'il a icy de forces pour approcher plus près de luy et aller coucher à Saint-André, et demain à Clermont. Quant à moy, je m'en vois passer par Verdun pour adviser aux choses qui y sont nécessaires pour y pourvoir, autant que j'en auray le moyen, pour de là aller rejoindre les troupes au dict Clermont, où après avoir disposé toutes choses au plus près de l'intention du dict seigneur, et avoir faict Monsieur de Ne-

vers aux autres affaires de la frontière avec les forces que je luy laisseray, j'iray trouver ledit seigneur afin de résoudre des choses qu'il y aura à faire pour la seureté de ses places, et de tous costez empescher les ennemis d'entrer dans ses pays. Cependant je faicts approcher de luy le régiment du comte Rhingrav, afin qu'il soit toujours plus près du lieu où on le vouldra envoyer.

« Et pour ce que nous sommes encor irrésolus avec le marquis Albert et incertains de son intention, ayant sceu qu'il veut tirer le long de la frontière de Champagne, vers le comté de Bourgogne, pour passer au comté de Ferrette, ainsy qu'il dit, j'ai faict pourvoir à toutes les places de la frontière de ce costé là, afin qu'il ny puisse faire de surprise, et davantage, ay envoyé gens pour faire recueillir les vivres du plat-pays et les mettre dans les villes, et luy faire rompre les moulins, et l'incommoder en sorte qu'il soit contrainct de prendre un autre chemin; et ay faict partir ce matin monsieur d'Espinac, afin qu'avec sa compagnie et celle de monsieur de La Guyche, il favorise l'exécution des choses susdites. Je feray aussy partir demain le sieur de Brezé, avec la compagnie de monsieur d'Aumalle, vostre frère, pour aller du costé de luy à Joinville et luy empescher le passage de ce costé là; chose dont je vous ay voulu advertir, afin que vous entendiez quelle est la disposition des affaires et la volonte du Roy sur mon retour par devers luy, et ne faudray, passant par Verdun, d'adviser avec monsieur le mareschal de Saint-André au moyen que nous aurons à tenir pour vous faire sçavoir de mes nouvelles et d'avoir des vostres.

« Du camp de Tilly ce 17 octobre. »

Le mesme jour le dict duc escrivit cecy au connestable.

« Monsieur, j'ay ce matin, estant avec monsieur le duc Horace, receu les pouldres qu'il vous a pleu par luy m'envoyer, lesquelles j'ay faict mettre entre les mains du commissaire octroyé, qui m'a dit y en avoir 7608 livres, tant grosse que menüe, grenée, dont je vous merchie de bien bon cœur, ensemblant des 122 pionniers et des 12000 escus que vous m'avez aussy envoyez, lesquels sont venus bien à propos pour les causes que je vous ay fait entendre, vous assurant, monsieur, que je les mesnageray le mieux qu'il me sera possible, et ne les employeray qu'à bien grand besoing, comme pouvez penser. Quant à nos nouvelles, vous les pouvez sçavoir par le mémoire que j'en ay envoyé, sur le rapport de l'Italien de l'armée de l'Empereur qui s'est venu rendre icy : me recommandant, etc.

Le lendemain 18 octobre, le connestable écrit au duc.

« Monsieur, je vous fis hier sçavoir bien particulièrement l'ordre que j'ay donné le long de la frontière de Champagne, tirant vers la Bourgogne, pour y tenir toutes choses en seurté et garder, sy le marquis tire de ce costé là, qu'il n'y puisse faire de surprise ne dommage, ayant donné charge au sieur de La Bresche, sy ledit marquis prenoit le chemin de Joinville, d'en advertir d'heure madame vostre mère. J'ai encore envoyé, ce matin, monsieur d'Annabeult avec sa compagnie le long de la ditte frontière, affin d'y augmenter la troupe, et y avoir plus de forces ensemble; les choses du marquis sont tousjours au mesme estat, il estoit encor hier campé près de Toul, ayant monsieur d'Aumalle, vostre frère, à sa queue, avec bon nombre de cavallerie légère, et la compagnie de monsieur d'Anguyen, et en a encor trois compagnies de gens de pied, et deux compagnies de gendarmerie, que je luy ay laissé à Saint-Michel pour le favoriser en ce qu'il aura à faire. Je suis venu en ce lieu, suivant ce que je vous escravis hier, pour y voir monsieur le mareschal de Saint-André, et adviser aux choses nécessaires en ceste place, que j'ay trouvée sy fort avancée depuis que j'y ay passé dernièrement, et la fortification sy bien ordonnée, que je vous puis assurer qu'elle s'en va l'une des plus belles places de France, j'ai dit à mon dit sieur le mareschal qu'il fasse ordinairement sçavoir de ses nouvelles, comme aussy je vous prie faire des vostres en son endroit, tout autant que vous ferez au Roy ou à moy.

« De Verdun ce 18 octobre 1552.

« Vostre humble serviteur,

« MONTMORANCY. »

Autre lettre du dict connestable datée de Rheims, où le Roy l'avoit mandé.

« Monsieur, ainsy que je m'en venois hier en ce lieu, je receu la despesche que vous m'avez faite par le capitaine Losse, que mon nepveu de Chastillon m'envoya, pour ce que j'estois party du jour de devant, et qu'à grande peine il m'eut peu joindre avant mon arrivée auprès du Roy, auquel je présenté moy-mesme vostre paquet, et luy fis entendre ce que le dit capitaine Losse avoit charge me dire de vostre part, tant du fait du Hatton-Chateau, dont vous escriviez d'avis que je me saisisse, que des Italiens qui sont au service de l'Empereur, qu'il seroit bon d'essayer de retirer: quant au dict Hatton-Chateau, vous aurez vëu par les deux dernières lettres que je vous ay escrites, avant mon par-

tement, comme j'ay, par le commandement du dit seigneur, retiré ses forces plus en ça pour les avoir plus près de luy, de sorte que vous pouvez juger combien la chose pour ceste heure seroit difficile, et s'il y avoit de nos gens dedans, le peu de temps que l'on les y laisseroit demeurer. Et au regard des dictz Italiens, s'il vous plaist en parler à André Maye, qui est avec monsieur le duc de Chastre, vous sçavez la charge que je luy ay donnée d'en retirer; et me semble véritablement que ce sera bien fait de l'essayer et le faire, s'il est possible, soit par le moyen du dit de Maye ou d'autres gentilshommes de mon dit sieur le duc de Chastres, et s'il est besoin, de luy-mesme; lequel, comme je m'assure, seroit très aise de s'y employer, et de faire service au Roy en cet endroit. Au demeurant, monsieur, je vous advise, qu'à mon arrivée le Roy avoit eu avis que les ennemys, ayans pris et bruslé Noyon qui s'est perdue aussy pauvrement et malheureusement que verrez par le mémoire que je vous envoie, se retirent par le chemin de Nesle et de Roye, que je pense bien qu'ils n'espargneront non plus qu'ils ont fait le demeurant. Je ne laisse de faire acheminer le régiment du comte Rhingrave Veisliesse, affin de l'avoir plus près à son service au besoin. J'attens d'heure à heure response de monsieur d'Aumale, touchant la dernière despesche que je luy fis le jour que je partis de Clermont pour venir icy, au sujet du marquis Albert, dont j'ay grande envie que nous soyons despescchez, affin que le Roy se puisse puis après plus certainement résoudre sur ce qu'il aura affaire de ses forces, qui ne sera sans vous en advertir. Jay fait partir les payeurs des compagnies qui sont à Metz, et leur ay commandé passer par Verdun, ou monsieur le mareschal leur baillera escorte, ainsy que je luy escrit; me recommandant, etc., je prie Dieu, etc.

« De Rheims, ce 21 octobre 1552.

« Vostre humble serviteur,

« MONTMORANCY. »

Lettre du mareschal de Saint-André au dict duc, du dit jour.

« Monsieur, encor que je vous aye escrit pendant que monsieur le connestable estoit en ceste ville, et que par ma lettre je vous aye supplié me faire part des advisemens que vous aurez, sy vous feray-je encor ceste très humble requeste qu'il vous plaise vous en souvenir. Je ne vous puis rien dire d'icy, sinon de la continuelle diligence que je fais faire en nos fortifications, ausquelles il ne se pert aucune heure de temps, attendant qu'elle sera la délibération de l'Empereur,

dont je ne puis avoir plus seur advisement que par vous, monsieur, à qui je suis sy affectionné serviteur, qu'outre le service du Roy, je m'attens, pour la bonne amytié qu'il vous a pleu toujours me porter, de recevoir de vous tout ce que vous sçavez et pourrez entendre, que sera pour toujours augmenter la singulière et affectionnée volonté que j'ay de vous faire service, ne voulant faillir à très humblement vous remercier du bon advis et conseil qu'il vous a plus cy-devant me donner. Et sy d'avanture ceste lettre n'alloit jusque à vous, je vous en feray encore deux autres toutes semblables, affin que vous en puissiez recevoir une, me recommandant, etc.

« De Verdun ce 21 octobre 1552.

« Vostre très humble et plus affectionnée serviteur,
SAINT-ANDRÉ. »

Lettre du dict jour, du Roy au duc.

« Mon cousin, mon cousin le connestable me présenta, hier en son arrivée par devers moy, une lettre de vous, et aussy le rapport des six prisonniers qui vous avoient esté envoyez du camp de l'Empereur, par lequel j'ay veu ce qu'il vous ont confessé de son armée et de son logement, avec les autres particularitez qui y sont contenues, et comme la plus commune opinion de tout son camp est que le dit Empereur a délibéré d'assiéger Metz, qu'il trouvera plain de cœurs et de volonteiz sy entièrement dediez à me faire service, et commandez par un sy vertueux et prudent chef, que j'en demeure en repos, et m'assure qu'il ne fit jamais entreprise dont il rapportat plus de honte et dommage qu'il fera de celle là. Jay esté bien aise d'entendre que ce que mon cousin le connestable vous a envoyé soit arrivé en seureté, et aussy de vous faire sçavoir ce qu'aujourd'huy s'offre en mes affaires digne de vous estre escrit. Je ne vous feray ceste cy plus longue, sy ce n'est pour prier Dieu, mon cousin, etc.

« Escrit à Rheims le 21 octobre 1552. »

M. de Brissac, qui estoit logé proche de Thoul, informoit M. le connestable de la tranquillité de son quartier, en même temps qu'il en envoyoit le double à M. de Guyse :

« Monseigneur, ne trouvant chose qui me puisse succéder à plus grand bien, heur et singulier plaisir, que d'entendre quelquefois de voz nouvelles, quant voz affaires le pourront permectre et que la commodité me voudra d'autant favoriser, estant en grand peine du long temps qu'il y a que je demeure en l'attente d'icelles avec très humble affection, je n'ay voulu faillir, sur

l'occasion de ceste depesche que je fais présentement au Roy, vous faire ce petit mot de lettre qui n'est pour ceste heure acompagné d'aucun argument pour estre toutes choses par deçà en très bon ordre, union et silence, fors quelque différent que prétend estre le sieur Domp Ferrand entre luy et moy à l'occasion de l'abay de Barges, ainsi que par le discours que j'en fais à Sa Majesté vous pourrez mieulx voir, qui me gardera vous en tenir autre propos, me soulsant en cest endroit vous supplier très humblement, monseigneur, me vouloir, suyvant vostre acostumée grâce et bonté, gratifier de quelque peu de voz nouvelles qui seront receues à l'endroit de personne qui ne désire chose plus en ce monde que de vous faire service qui vous soit agréable, et d'estre maintenu et continué, s'il vous plaist, en vostre bonne grâce et sovenance; à laquelle très humblement je me recommande, priant le Créateur, monseigneur, vous donner, en parfaicte santé, très longue et heureuse vie.

« De Thuom ce 21^e d'octobre.

« Monseigneur, je ne veulx oublier à vous faire entendre comme j'ay esté adverty par ung banny de ce pais que j'ay fait constituer prisonnier, que quelques autres foryssuz de mesme ligne ont dessaigné et entrepris quelque chose sur le chateau de Guerascq en Daulphiné; et que je vous ay bien voulu faire entendre à ce que vostre plaisir soit y donner l'ordre qu'il vous semblera trop mieulx pour la seurté dudict Guerascq.

« Vostre très humble et très obeissant serviteur,
« BRISSAC. »

Lettres du duc au Roy, sur le logement de l'armée de l'Empereur à une lieue de Metz.

« Sire, devant hier matin j'envoyay le sieur de La Rochefoucauld avec sa compagnie, pour recognoistre l'armée des ennemis, que pour brusler les villages d'icy-auprès, pour empesche leur cavallerie de sy loger; lequel me rapporta que laditte armée estoit venue loger en un village auprès de Sainte-Barbe, qui est à une lieue et demye d'icy. Il prit quelqu'uns de leurs fourrageurs, et pour encor mieulx les visiter, la nuit de ce jour là, j'envoyay le capitaine Paul Bagtiste, avec quelque nombre de chevaux, qui donna jusques dedans leur corps de garde de gens de pied Italiens, et firent telle allarme par tout leur camp, que tous leurs gens de pied de cheval se mirent en bataille, menant grand bruit. Hier matin, sur les huit heures, est tombé un grand brouillard, a esté descouvert par le campanin de ceste ville ce que mène duc d'Abbe de la ditte armée, qui s'est veni

nostre veüe, sur une montagne la plus de la croix où vous montastes, Sire, vous estiez icy, d'où sont venus quelques cheval donner jusques à nostre guet, à pont de pierre, et se sont aussy tost voyans quelques cavallerye des nostres ay mis avec des harquebusiers, n'ayans voulu s'attaquer aux nostres, se souvenant qu'ils avoient esté pincéz mécredy, vous pouvant asseurer, Sire, que nous toient bien et seurement accommodés à recevoir avec la faveur de nostre archy qui ne leur est espargnée, selon le peu bre qu'en avons. Ils ont mis la leur à veüe, un petit trop loing de nous pour faire mal, ayans planté dessus unze ende gens de pied, pour la garde, et ont des gens, jusques à ce soir, à quatre cens de l'autre, ne leur voulant abandonner l'agne que le plus tard que je pourray. Mais, je pense qu'à ceste présente nuit, ils s'approchent plus près : je m'en vois, tout heure, faire la ronde et donner ordre de tout où il est besoing, et de ce que je vermatin de nouveau, je ne faudray vous dire. Cependant, Sire, que depuis six ours se sont venus rendre à moy plusieurs de la ditte armée, de toutes nations et ont un grand nombre d'Italiens, tant famine qu'ils disent estre en leur camp, deffiance qu'on a d'eux, me faisant enquerre s'il vous plaist les recevoir, il y en a dix mil qui se retireront en vostre camp, nous envoye ordinairement, ne les voulant icy pour ces causes que vous pouvez connoistre que moy, et me semble que où plairoit les recevoir, comme je mande à vous le cardinal mon frère, cela n'apportera de desfaveur à l'Empereur, à ses forces putation qu'ils luy donneroient; m'ayant dit n'avoir faulte de bledz en la ditte armée nul moyen de les faire mourir, et les chefs les entretenoient le plus qu'ils ont, leur faisant entendre qu'il leur viendrait des vivres par ceste rivière. Il y en a dix mille m'ont demandé sauf conduit pour se rendre en Italie, par la Lorraine, ce qu'il m'a

duc d'Aumale, Claude de Lorraine, avait écrit, et par la lettre suivante a son frère le duc de

leur, étant dernièrement à Saint-Mihel, me fut par un bon capitaine parlé du présent porteur et qu'il a par cy devant fait soubz le capitaine un fait des vivres, et pour la requeste qui par lui faite de le vous adresser, que je n'ay peu vous prie, Monsieur, vous en vouloir servir et m. Je ne vous ay ausé mander autre chose par

C. D. M. T. VI.

semblé ne leur pouvoir refuser, ny de recevoir icy deux Provençaux qui se sont aussy venus rendre à moy, les quels estans à Parme, ne pouvoient aysément retourner en France. Je prie le Créateur, Sire, etc.

« A Metz, ce 23 octobre 1552 (1). »

Lettre du duc au cardinal de Lorraine son frère.

« Monsieur mon frère, peu après la despesche que je vous fis hier du logis qu'avoient pris nos ennemis, qui estoit à une lieüe d'icy, d'où ils partirent hier matin, s'estans venus camper vis-à-vis de nostre grande trenchée, à la portée d'une coulevrine, comme vous verrez plus au long par la lettre que j'en escriis présentement audict seigneur, à la quelle ne pouvant rien adjouster de nos nouvelles, j'espère que Dieu nous aydera sy bien en ceste occasion, que nostre maistre se contentera du service que luy ferons, ne perdans une seule heure de temps à pourvoir aux choses qui nous sont nécessaires et à faire ordinairement besoigner depuis le premier jusques au dernier, et jour et nuit, à nostre rempart, où je m'en vois encor présentement, vous advertissant que me tenant à ce coup assuré d'estre assiégé, j'ay fait dresser une ordonnance pour faire desloger la pluspart de ceux à ceste ville, la quelle ordonnance je seray contrainct, pour les raisons que pouvez assez juger, faire exécuter fort rigoureusement. C'est, Monsieur mon frère, tout le discours que je vous puis faire pour ceste heure en telz affaires, vous suppliant me tenir pour excusé sy n'avez plus longue lettre de moy, et tousjours en vostre bonne grace, priant Dieu, etc.

« De Metz, ce 23 octobre 1552. »

Lettre du dict duc au connestable, portant les mesmes nouvelles.

« Monsieur, j'ay receu les lettres que vous m'avez escrites ces jours passez, par un de mes chevaucheurs, suivant lesquelles je ne faudray advertir monsieur de Nevers de tout ce que ce pourra offrir de deçà, par le chiffre que luy avez baillée, comme j'ay fait dès ceste heure, monsieur le mareschal de Saint-André ayant veu ce qu'il m'a écrit de vostre chiffre. Quant à nos nouvelles, nos ennemis se sont sy bien adedict porteur pour la peur que j'ay de sa prinse par les chemins. Pour ce vous plaira m'envoyer un chiffre par lequel je vous puisse seurement mander toutes nouvelles. Ce sera l'endroit où me recommanderai bien humblement à vostre bonne grâce, et prieray Dieu, Monsieur, vous donner en santé bonne et longue vie.

« A Tronne près Toul ce 18^e d'octobre 1552.

« Vostre humble et obéissant frère.

« CLAUDE DE LORRAINE,

vancez depuis avant hier, qu'ils estoient logez près Sainte-Barbe, que hier matin ce sont venus camper sur une montagne près d'icy, de sorte, Monsieur, que je ne doute plus que les ayans sy proche de nous que ne voyons bien tost leur canon près nos portes, le quel est présentement dressé sur le hault de la ditte montagne, pour la mettre mieux à nostre veüe, comme pourrez voir plus au long par la lettre que j'en escriis présentement au Roy, à laquelle je ne puis rien adjourser, sinon la bonne volonté que les gens de bien qui sont icy avec moy ont tous d'y faire un bon service audict seigneur, à qui j'escriis sy au long des Italiens qui me viennent chacun jour de l'armée du dit Empereur, que je vous supplieray seulement vouloir mander à monsieur de Nevers, sur ce, l'intention du dit seigneur, d'autant que je ne faudray luy envoyer autant qu'il m'en viendra, pour les causes que je vous ay mandé : me recommandant, etc.

« De Metz, ce 23 octobre 1552. »

Lettre du dict duc au Roy, du jour suivant.

« Sire, peu après vous avoir envoyé les lettres que je vous escravis hier, environ les dix heures du soir, et sur une heure après minuit, les ennemis sont venus reconnoistre ceste ville, depuis la rivière de Mozelle jusques à celle de la Seille, durant une sy grande pluye, qu'à peyne ils se pouvoient reconnoistre l'un l'autre, et pense qu'ils sont venus jusques sur le bord du fossé, qu'est l'endroit où nous sommes tousjours doubté qu'ils s'adresseroient le plustost, et n'a tenu à coups d'arquebuses que j'ay faict tirer, qu'ils n'ayent eu tout le loisir qu'ils eussent bien voulu de sy amuser longuement, ne les ayans néanmoins peu voir pour l'obscurité de la nuit. Ce jourd'huy, est arrivé le reste des forces et artillerie de l'Empereur, lequel estant encor malade, a délibéré se retirer à Thionville, à ce que j'ay peu apprendre. Je n'attends que l'heure de veoir quelque commencement de leurs approches, ne perdant cependant temps, quelque pluye qu'il fasse, de faire travailler à tous les endroits où je pense qu'ils veulent faire leur batterie, qui doit estre en trois lieües, dont je ne faudray vous advertir, tant que j'en auray le moyen. Il n'est pas au reste croyable la nécessité qu'il y a de peine en leur camp, ayant d'ailleurs assez de vivres; et sy je voulois recevoir de leurs soldats en ceste ville, et pour un pain mesme, je n'en aurois que trop, leur ayant faict entendre qu'ils se retrassent en vostre camp, pour les raisons que je vous ay mandées ces jours passez. Présentement m'est venu un paysan qui m'a dit avoir veu, sur le commencement de ceste nuit,

des plonniers besoignans à une tranchée commençoit au bas de la montagne, à la Croix, et qu'il y avoit huit pièces un peu derrière, toutes attelées. Sire, je supplie le

« De Metz, ce 24 octobre 1552. »

Autre lettre du dict duc au mareschal de S André, du dit jour.

« Monsieur le mareschal, hier sur les dix heures du soir, je vous envoyay le double de la pesche que j'avois faicte le matin, craignant la première ne fust perdue, depuis laquelle n'est rien survenu que ce que aurez veu s fin de ma dernière lettre, et ce que je mand cor par ceste-cy au Roy, ne s'estant offert gr chose pour le mauvais temps qu'il a faict puis hier le midy, lequel je pense avoir cause d'empescher nos ennemis de faire plu leurs approches, qu'ils ne tarderont pas à mencer, estans ceste nuit venus jusques à bord de nostre fossé, ainsy que vous pouvez voir par la lettre que j'en escriis présentée au dit seigneur, sur laquelle me remettar surplus, et sur ce porteur, du lieu où est as camp de nos ennemis qu'il a veu, je vous vouloir faire mettre en lieu seur les deniers de compagnie de monsieur de Lorraine dont vez escrit, et ceux de la miennè, sy tost que pourrez avoir nouvelles, lesquels on m'a dit à Saint-Mihiel, et que je voudrois estre icy, nous en ayder à la solde mesme des soldatz lon le besoing. Je vous prie me mander des velles de Picardye, dont l'on parle icy en plus façons; me recommandant, sur ce, etc.

« De Metz, ce 24 octobre 1552. »

Lettre du Roy au duc.

« Mon cousin, par vostre lettre du 21 mois, j'ay seeu comme l'escarmouche de credy passé et le bon et grand devoir que rent les gens de bien que vous mistes de l de quoy il medemeure très grand contenter et encor plus de vostre sage et prudente duitte en toutes choses, espérant que puis a pleu à Nostre-Seigneur donner sy bon mancement qu'il ne fera la fin moins heu et glorieuse. Je suis attendant pour sçavoir ceste armée se sera du tout attachée à pour aviser ce qui se pourra faire, pour voriser de tout ce qu'il sera possible en ce m en quoy je vous prie croire, mon cousin, ne sera rien espargné, et que le plus grand sir que je puisse recevoir en ce monde est voir souvent de vos nouvelles. Et pour ce vous sçaurez plus amplement des miennes,

lonnée charge à mon cousin le connestable, je ne vous feray plus longue lant Dieu, mon cousin, vous avoir en et digne garde.

« à Rheims, ce 25 jour d'octobre 1552. »
 « de cela le Roy adjousta de sa main :
 cousin, j'ay veu ce que m'escriviez de
 du duc d'Albe; et à ce que je vois, il
 nu la ville de sy près qu'il pensoit; je
 tant au bon ordre que vous donnez,
 re qu'ils s'y morfondront. Je vous as-
 tout se porte fort bien de deça, priant
 l vous ayt en sa garde.

ENRY, et plus bas DE LAUBESPINE. »

los : *A mon cousin le duc de Guyse,
 rand chamblellant de France.*

« cardinal de Lorraine au duc son
 frère, du dit jour 25 octobre.

« Monsieur mon frère, je vous escrivis hier
 de Montmorancy; aujourd'huy je
 ien d'avantage, sy ce n'est que le Roy
 tendu tout ce que Buy a rapporté, et
 it jusques au bout, et croyez qu'il n'es-
 eux ny prières, comme aussy toute sa
 peuple d'icy à l'entour, de façon que
 rons mettre Dieu de vostre costé, et ne
 is pas les hommes. Madame ma sœur
 ité; mais en toutes les peynes que vous
 nser. Je la serviray de tout mon pou-
 quant à vostre fils, il est impossible
 mieux. Madame et nostre petit mes-
 vera jeudy; nos sœurs de Saint-Pierre
 merveilles pour vous. Je me recom-
 ce.

« très humble et obéissant frère,

« C. CARDINAL DE LORRAINE. »

los : *A monsieur mon frère, monsieur
 Guyse.*

« Le duc de Saint-André, n'ayant peu ob-
 Roy de se jetter dans Metz, escrit le
 qu'il en a au duc de Guyse, et l'adver-
 sieurs choses considérables.

« Monsieur, je ne vous puis dire le desplaisir
 est de ce qu'il n'a pleu au Roy me per-
 vous aller trouver à Metz, m'ayant
 ment deffendu de ne bouger d'icy,
 vous pourra tesmoigner monsieur le car-
 tre frère, qui a faict ce qu'il a peu pour
 avoir mon congé, et n'y a peu rien faire,
 m'a rapporté le sieur de La Chapelle,
 Sa Majesté m'a faict ce commande-
 Monsieur, puisqu'il ne m'est possible
 ce que j'avois de sy longtemps déli-

béré et dit au seigneur Pierre, et que je ne puis
 estre auprès de vous, par le moins pouvez vous
 estre assuré que sy l'Empereur s'aresté à Metz,
 comme maintenant je le crois, asseurement que
 tout le secours et le service qui sera en ma puis-
 sance, je le feray d'aussy grande affection que
 j'eusse faict estant auprès de vous, espérant qu'en
 bref je seray sy fort de cavalerie, que les enne-
 mis auront souvant nouvelles de moy. Au de-
 meurant, Monsieur, j'ay envoyé au Roy et à
 monsieur le connestable les trois despesches que
 j'ay receues de vous : la première, par monsieur
 de Buy, et deux autres qui estoient semblables,
 par lesquelles j'ay veu premièrement le bon or-
 dre que par vostre bon sens et longue expérience
 vous avez donné de bien recevoir le duc d'Albe
 venant recognoistre vostre place, et comme le
 tout a esté sy sagement et bravement conduit
 qu'à la vérité mérite grande louange à vous,
 Monsieur, duquel je n'aurois jamais moins pensé
 et espéré, estant assuré que le Roy aura receu
 grand contentement de cela. J'ay aussy veu de-
 puis, par vos deux autres despesches, comme les
 ennemis estoient proche de vos murailles, et suis
 assuré que vous ne les aurez aisément laissé
 approcher sans leur donner de vos nouvelles,
 qui ne leur auront pas esté plus agréables ny
 profitables que le bon accueil que vous leur
 fistes au commencement. Je prie Dieu, Monsieur,
 vous donner autant d'heur et de victoire, que
 j'en désirerois pour moy sy j'estois en vostre
 place, vous suppliant que le plus souvent que
 vous pourrez, le Roy ayt de vos nouvelles : car
 il ne sçauroit recevoir plus de plaisir. Je vous ay
 envoyé trois hommes, mais il n'en est revenu
 que celluy qui m'aporta vostre dernière des-
 pesche.

« Monsieur de Montmorancy partira ceste
 nuit ou demain, avec bonne compagnie, pour
 vous aller trouver; et pour ce que ceste lettre
 va avec luy et que par luy vous entendrez tou-
 tes choses, je ne la feray plus longue que de mes
 très humbles recommandations à vostre bonne
 grace.

« De Verdun, ce 25 octobre 1552.

« Monsieur, depuis ma lettre écrite, mes-
 sieurs d'Anguyen, prince de Condé et d'Amville
 sont arrivés icy, et s'en vont vous trouver. Je
 crois que jamais prince ne fut mieux accompa-
 gné que vous serez, et sy j'en pouvois autant
 faire qu'eux, j'ose bien dire qu'il n'y en va point
 qui en ayt si grande envye que moy.

« Vostre plus humble et très affectionné ser-
 viteur,

« SAINT-ANDRÉ. »

*Lettre du connestable au dit duc, du dit jour
25 octobre.*

« Monsieur, le sieur de Buy arriva hier avec vos lettres du 21 de ce mois, auparavant la réception desquelles le Roy avoit déjà bien sceu quelques nouvelles de ceste escarmouche, mais non au vray comme il a entendu par icelles, qui luy a esté très grand plaisir, mesmement d'avoir entendu que les choses sont sy bien et sy heureusement succédées : ce qu'il attribue à vostre prudence et sage dextérité, de laquelle il attend encore meilleure fin de la garde de la place où vous estes ; dont nous sommes attendans sy l'ennemy s'approchera, pour le travailler et incommoder autant qu'il nous sera possible. Et à ceste fin, ay laissé à Clermont l'armée, et fait fournir les autres places prochaines de Verdun du plus grand nombre de gens de cheval que j'ay peu, affin que s'offrant l'occasion, on ne les espargne point, d'autant, Monsieur, qu'il n'y a rien plus nécessaire pour le service de nostre maistre que d'avoir souvent de vos nouvelles. Je vous prie d'en chercher tous les moyens, et n'y espargner rien, m'estant payne, sy vous estiez assiégé, de me faire sçavoir par le menu comme sont départis leurs gens, et les lieux où leurs camps sont assis, et en quel nombre, affin qu'avec ce que j'en sçauray d'ailleurs, je regarde s'il y aura moyen de dresser une venue d'aucuns de leurs camps. Sur quoy je vous ferois sçavoir la délibération qui en seroit précise, et le jour qu'elle se pourroit exécuter, affin que de vostre part vous fissiez ce que vous pourriez faire.

« Je vous envoie mon fils de Montmorancy, lequel je désirerois estre sy heureux qu'il puisse faire service au Roy soubz vostre charge et heureux commandement, et sy j'avois quelque chose de plus cher n'y seroit rien espargné, estant bien marry de ne vous pouvoir secourir d'artillerie et poudre, comme j'eusse bien fait sans l'empeschement de ce fascheux marquis Albert, duquel je ne sçaurois encor rien dire de certain : car il y a six jours passez que j'envoyay à monsieur d'Aumale, vostre frère, cent mil escus pour luy bailler, ainsy qu'il avoit accordé de les prandre, et en laissant le régiment de Reiffenberg, s'en aller faire la guerre au comte de Ferrette et au pays du roy des Romains. Je n'en ay point ouy de nouvelles depuis. Je vous advise, au demeurant, Monsieur, que les boutte-feux qui estoient en Picardie se sont retirez et ont repassé la rivière de Somme à Bray, n'ayans failly à brusler Neste et Roze, et tout ce qu'ils ont trouvé sur le chemin de leur retraite, dont il faudra avoir quelque jour la revange, que j'espère que vous

commencerez à bon escient, faisant recevoir une honte à l'Empereur, s'il s'opiniastre à vostre place. Du costé de Piedmond, monsieur le mareschal de Brissac continue de faire de bien en mieux, ayant mis en l'obéissance du Roy tout le pays de Caunes et le marquisat de Siennes, que dom Ferrand devoit secourir ; mais il fut mal mené par mon dit cousin le mareschal, qu'il fut contrainct, avec les forces qu'il avoit beaucoup plus grandes que les nostres, de repasser un pont à grande haste et gagner la montagne ; de sorte que la possession en laquelle nous sommes de les battre ne s'y est point perdue. Je ne vois, au demeurant, rien qui ne soit fort bien, prouvé qu'il plaise à Nostre-Seigneur vous conserver la santé, dont je le prie de bien bon cœur, etc.

« De Rheims, ce 25 octobre 1552.

« Je ne vous pensois envoyer qu'un de mes fils, mais il y vont tous deux, vous priant de les avoir pour recommandez comme vostres, car je leur ay commandé de vous obéyr comme à moy mesme. »

Lettre du Roy au dict duc, du 27 du dit mois.

« Mon cousin, ceste lettre servira pour vous dire l'aise et le plaisir que j'ay eu de deux de vos lettres du 23^e jour de ce mois, par où j'ay sceu ce que les ennemis avoient fait jusques à là, qui me fait croire qu'ils s'attachent à vous, dont j'attens bientost nouvelles, pour après m'y résoudre sur beaucoup de choses qui demeurent en suspens pour ceste incertainté, ne faisant doute, mon cousin, que tant vous aurez moyen vous ne perdrez une seule occasion de me tenir adverty de tout ce qui surviendra, comme j'y mettray aussy ordre que vous le serez de mon costé. J'ay veu ce que m'escrivez des Italiens qui se viennent offrir à mon service, vous n'en sçauriez mieux faire que de les envoyer en mon camp, où ilz trouveront mes cousins le duc de Nivernois et le sieur de Chastillon, qui ont chargés de moy d'en retirer le plus qu'ils pourront. Et j'ay le dit sieur de Chastillon a baillé charge au capitaine Anthoine de Poyrin, que vous cognoissez, et aussy à un autre gentilhomme italien qui est par deçà, d'employer tous moyens possible pour cet effet. Tout ce que je vous puis dire de nouvelles qui s'offrent icy, est qu'enfin le capitaine Reiffenberg a envoyé son régiment de lansquenetz à mon service, qui est de cinq mille bons hommes et des meilleurs qu'eust le marquis Albert, lequel s'en va droict en la Franche-Comté, et puis dedans les pays du roy des Romains faire tout le pis qu'il pourra, et de se joindre avec le comte de Mansfeldz, lequel

t le duc de Brunsvich, en espérance
emuer le mesnage de la Germanie. Et
timuler à mieux faire son devoir, j'ay
mon cousin le duc d'Aumalle, vostre
nt mil escus pour luy bailler, dont j'es-
ne fera pas reffus : car il s'est monstré
beaucoup plus traictable et gracieux.
que ce renfort du dit régiment, en mon
e plaira poinct à l'Empereur. Je vous
plus que les ennemys se sont du tout
la Picardie et passé l'eau à Bray-sur-
ainsy que je vous ay escrit : priant

» octobre 1552. »

*du connestable, du jour suivant,
au dit duc.*

sieur, tous les advis que nous avons des
où je vous assure que l'on ne dort
conformement à ce qu'avez escrit au Roy,
ce mois, lequel a tant de plaisir d'en-
sy souvent de vos nouvelles, que je vous
nsieur, ne rien espargner pour luy en
: nous sommes attendans sçavoir au
s dits ennemis se seront attachez à vous,
e leurs gens seront despartis, pour par
ndre une résolution du mal que nous
is, où il n'y aura rien d'oublié. Et desjà
le duc de Buillon a commencé à leur
pre les vivres, auprès de Saint-Hubert,
e de leurs estapes des Pays-Bas, ainsy
avons sceu cejourd'huy, et ont ses gens
bon nombre de prisonniers et chevaux
ayant gasté les vivres qu'ils menoient;
ne ceux qui sont venus de leur camp
y a grande faulte de pain, qui ne ces-
sy Dieu plaist. Ils disent aussy que
ur s'est trouvé sy mal de sa personne,
: retiré à Thionville. C'est tout ce qui
ur le présent, ayant le Roy voulu que
sse ceste petite lettre, pour vous tenir
lement adverty de ses nouvelles qui
bonnes, Dieu mercy, et vous assure
t jour qu'il ne quitte par souhaict sa
de Roy pour estre sauté auprès de vous.
», Je prie Dieu, etc.

heins, ce 28 octobre. »

*la Royne, de sa main, au dict duc,
sur celle qu'il luy avoit escrite.*

mon cousin, j'ay receu vostre lettre par
Thomas, et suis bien marrie de ce que
de l'Empereur est sy près de vous : car
lois acroire qu'il ne vous iroit poinct
puisqu'il en est sy près, j'ay grande
n'y aille; non pas que je ne m'assure

bien que tant que vivrez, il n'y sçaurait acquérir
que de la honte et vous grand honneur; mais j'ay
tant de peur qu'il ne vous y arrive quelque for-
tune, que je ne seray bien aise que je ne sçache
qu'il ne soit plus là. Vous me mandez de vous
tenir en la bonne grace du Roy, sy je pensois en
cela pouvoir faire quelque chose, assurez-vous
que n'avez parente qui de meilleur cœur s'y em-
ployast; mais je loue Dieu de quoy en cela, ny
moy, ny personne, ne vous y peut servir, car il
vous ayme comme il doit; et en récompense, je
m'employeray à prier Dieu et le faire prier afin
qu'avez autant d'heur que je vous en désire.
Vostre femme et vostre fils sont icy qui se por-
tent bien.

« Vostre bonne cousine, CATHERINE. »

Et au dos : *A mon cousin monsieur le duc de
Guyse.*

Lettre du duc au Roy, du 29 octobre.

« Sire, devant hier au soir, fermant la dernière
despesche que je vous ay envoyée, j'ay receu en
un mesme paquet les lettres qu'il vous a pleu
m'escire des 21 et 25 de ce mois, par lesquelles,
Sire, j'ay esté bien aisé d'entendre le contente-
ment qu'il vous a pleu recevoir de l'escarmouche
qui se fit devant les portes de ceste ville, venant
le duc d'Albe pour la recognoistre, depuis la-
quelle il n'est rien survenu de leur costé, que ce
que je vous en ay escrit, sinon qu'envoyant encor
hier monsieur le vidame de Chartres, avec trente
ou quarante salades, pour veoir sy les dits enne-
mis envoyeroient au fourage sans escorte, il a
encor esté par luy, que tué, que pris, que blessé,
un grand nombre de valletz et chevaux : et pour
meilleure enseigne, il a eu le loisir d'ammener
en ceste ville deux charriotz attelés de bons che-
vaux, chargés de gerbes; et par le rapport qui
m'a esté par eux fait, les dits ennemis sont
tousjours en extrême nécessité de vivres, tant
pour les hommes que pour les chevaux. Ils sont
de rechief, cejourd'huy, après disner, venus reco-
gnoistre ce lieu, où je crois qu'ils feront un de
leurs logis auprès de la rivière de Seille, et au
lieu, Sire, où dernièrement, venant en deçà,
vous vistes vostre armée en bataille; et pense
que ce sera le premier qu'ils feront, s'estans
présentés du costé de la porte Mozelle douze ou
quinze cens chevaux et un bataillon de gens de
pied bien armez, ayant monstré qu'ils estoient là
plus pour l'escorte du duc d'Albe ou des mares-
chaux de camp, que pour chercher quelque es-
carmouche : car ils ne se sont jamais voulus at-
taquer aux nostres, où estoit Paul Baptiste avec
la moitié de la compagnie de monsieur de Ne-
mours, jusques à midy. Et après La Rochefou-

cault avec une trentaine de gentilshommes, qui n'estoient de leurs bandes, et cinquante harquebusiers à leur costé, et suis marry, Sire, du peu de moyen qui m'est donné de les festoyer comme je désirerois bien à ceste arrivée, ayant desjà quatre pièces d'artillerie tant crevées qu'esventées de sept que j'ay faict tirer, estant bien délibéré de n'en faire plus tirer qu'à demye charge, et m'en servir pour leur donner plus de crainte du bruit que de l'effect, et m'ayder des fauconneaux et autres petites pièces, pour la deffence des bresches et du fossé, et plustost de pierres pour ne rien obmettre du service que nous espérons vous faire en ce lieu, etc.

« De Metz, ce 29 octobre 1552 (1). »

*Lettre du mareschal de Saint-André,
au dit duc.*

« Monseigneur, monsieur le connestable arriva hier en ceste ville de bon matin, où il employa tout le demeurant de la journée à visiter les ouvrages et fortifications de ceste place, esquelles je vous puis assurer, que depuis mon arrivée en ce lieu, il ne s'est perdu une seule heure de temps; et tout ce qui a esté en la puissance des hommes d'y faire, pour le nombre que j'en ay, n'y a esté espargné. Au demeurant je m'en remet à ce que mon dit sieur le connestable vous en a écrit. Présentement il a advisé avec moy que je vous fasse ordinairement sçavoir de mes nouvelles, comme tousjours a esté telle mon intention, et que vous en userez de mesme en mon endroit et me ferez sçavoir autant de vos nouvelles qu'au Roy ou à luy, estant besoing pour le bien du service du dict seigneur que je sois ordinairement adverty du chemin que tiendra l'Empereur et de ce qui se pourra sçavoir de son dessein, que je ne sçauois plus certainement sçavoir que de vous, Monseigneur, qui l'avez à vostre porte. Monsieur le connestable m'a faict laisser le double de l'un de vos chiffres, pour m'en servir en cela, ayant advisé qu'il valloit mieux ainsi le faire que de vous envoyer le double du mien, pour le danger des chemins. Je me recommande très humblement à vostre bonne grace, priant

(1) Une lettre de M. de Brissac portant la même date, indique aussi que les environs de Toul étaient au contraire parfaitement tranquilles.

« Monseigneur, pour ne discontinuer à mon devoir qui me commande vous escrire ordinairement, encores que il ne se présente pour ceste heure occasion digne de vous estre envoyée, je n'ay voulu perdre la commodité de ceste dépêche sans vous faire ce mot de lettre, pour tant seulement vous dire comme toutes choses par deçà se retrouvent en très bon estat et disposition au service du Roy, ainsi que vous pouvez mieulx voyr par ce que j'en

Dieu qu'il vous doint, Monseigneur, bonne vie.

« De Verdun, ce 18 jour d'octobre 1552

« Vostre très humble et plus affectionné viteur,
SAINT-ANDRÉ. »

*Lettre du dict duc au connestable, en re-
des nouvelles qu'il luy avoit envoi-
Picardie et d'Italie.*

« Monsieur, j'ay, en un mesme paq, m'envoya dernièrement monsieur le mar-
de Saint-André, receu les deux lettres
vous a pleu m'escrire des 21 et 25 de ce
par les quelles ay entre autres choses veu
me faictes sçavoir du Haton-Château, le
m'avoit semblé ne devoir faillir vous re-
voir, suivant ce que je vous en avois ma-
le sieur de La Brosse, en ma première des-
estant le lieu le plus commode que j'ai
trouver ez environs d'icy pour nous se-
choses que m'avoit faict entendre de vos-
le sieur de Lesse, vous merciant, Monsi-
nouvelles qu'il vous a pleu me départir
de la Picardie, et mesmement de la pro-
Noyon, que je trouve fort estrange; et il
ble que le Roy pour son service ne sçaura
trop exemplaire punition de ceux qui
cause de telle faute, pour donner une es-
tous autres qui se trouveront en sembla-
fautes, de ne penser sauver leur vie de la
de Leurs Majestez, estans eschapez de
des ennemis, dont j'estime le dit seigneur
peu fasché de telle chose, ayant tous-
péré que les dits ennemis, après avoir
jeu, ne tarderoient guères à se retirer ce-
ont faict. J'ay aussy veu ce que m'avez
tendre de monsieur le mareschal de Brissac
j'ay esté très aise, m'asseurant bien
perdroit une seule occasion de gagner et
quelque pied sur l'ennemy, avec les for-
a, qui ne sera peu de service au Roy
quartiers là.

« Quant à nos ennemis d'icy, je vou-
tiray où sera assis leur camp quant ils
arresté; pour le siège que je pense es-

fais ordinairement entendre à Sa Majesté; qui
vous en faire en cest endroit autre reditte; voi-
très humblement me voloir tousjours tenir
bonne sovenance, me commandant voz bon-
pour les accomplir d'aussy bon cœur que je pre-
très humbles recommandations à vostre bon-
priant le Créateur, Monseigneur, vous donner
santé longue et heureuse vie.

« De Thion ce XXIX d'octobre.

« Vostre très humble et très obéissant servit-

« BRISSAC. »

mier logis par delà la rivière de Seille, ce que j'ay esté adverty qu'ils avoient fait, ce jourd'huy, recognoistre cet endroit si tost envoyé brusler les villages de toutz costez, dont je vous envoie le mémoire, pour pouvoir mettre à couvert : qu'est ce que vous pourriez mander, pour ceste heure, ne sachant la liberté que je pourray vous advertir de telles choses par le moyen que j'essayeray toutesfoies de faire par les moyens dont je me pouray adviser, tant bien que cependant monsieur le marquis de Lesdiguières avec les forces et cavallerie que luy assignées, ne perdra l'occasion d'empescher, lequel se délibère nous bien festoyer l'artillerie. Au demeurant, Monsieur, il y a plusieurs jours que monsieur de Montmorency est icy, monsieur d'Anville aussi, pour les- vous supplie penser que je ne feray jamais que je voudrois faire, s'ils estoient mes enfans, ne voulant oublier de vous mander, monsieur, que de sept pièces d'artillerie que je veu tirer, il y en a quatre qui sont desjà esbranlées ou esventées, ce qui m'est un très grand plaisir pour le service du Roy en telle occasion et de sy grande importance que je ne puis, n'ayant tenu à moy d'advertir de l'importance de ce qui m'estoit de besoing lors que j'ay esté au moyen de m'en secourir. Toutesfoies, me c'est chose à laquelle on ne peut requiesce quelque nécessaire qu'elle soit, nous ne pouvons nous mettre au meilleur devoir qui sera possible, avec les fauconneaux que nous avons icy, et n'obmettray que puissions pour le service du dit Roy, tant par le service des autres pièces que nous avons icy, que de ces quatre, d'autant plus que d'un mesme temps et fonte.

Quant aux Italiens du camp de l'Empereur, j'en ay fait d'essayer de les retirer du costé de Metz par le moyen d'André Mazé ou autres personnes de monsieur le duc de Castres, et mesme s'il est besoing. J'en ay parlé au seigneur le duc Horace, qui m'a dit que le dit Mazé depuis que vous le renvoyez qu'il envoie icy le cappitaine Torquatus avoit moyen d'en retirer et particulièrement de ceux de Pistoye, et ne restoit que de leur où ils feroient l'amas, m'ayant nommé, qui m'a semblé n'estre mal à propos, de les y faire séjourner long temps, le lieu n'est pas si dangereux, mais pour apprendre les ordres du dit cappitaine, qui les pourra aller chercher ou quatre lieues au delà : me recommandant sur ce, etc.

Metz, ce 29 octobre 1552. »

Autre lettre du dict jour, du dit duc, au cardinal de Lorraine son frère.

« Monsieur mon frère, vous verrez par la despesche que je faitz présentement au Roy tout ce qui sçauroit offrir de nos nouvelles, et entr'autres choses le peu d'assurance que j'ay de me pouvoir ayder de l'artillerie qui est en ceste ville, et qu'elle me servira plus de mine que d'effet : souviennes-vous au moins qu'il n'a pas tenu à en demander de bonne heure. Toutesfoies, je ne me veux pas couvrir de cela, et dittes au Roy, puisqu'il n'y a plus de moyen de m'en secourir, que je chercheray tous les moyens pour nous desfendre jusques à faire un bel mourir, et avoir cet honneur que nous luy ayons fait un bon service : qui sera l'endroit, etc. Priant Dieu, monsieur mon frère, etc.

« De Metz, ce 29 octobre 1552. »

Lettre du Roy au dict duc, où il luy parle du marquis Albert et de son infidélité, après toutes les conférences de l'évesque de Bayonne et du sieur de Lanssac avec luy, pour l'attacher aux intérêtz de la France.

« Mon cousin, ce matin j'ay eu grand plaisir d'avoir vos lettres du 27 de ce mois, pour avoir sceu par icelles comme les choses se passent au lieu où vous estes, et le peu de diligence que font les ennemis de vous approcher; dont je ne puis penser l'occasion, n'estant seul qui demeure en doute s'ilz seront pour s'attacher à bon es-cient à vous, cognoissant bien que c'est le pis qui leur pourroit advenir et le plus grand service qu'ils me sçauroient faire, puis que vous estes là dedans sy bien accompagné que j'ay espérance en Dieu qu'ils n'y gagneront que des coups.

Quant à l'Empereur, j'ay certain advis qu'il est dedans Thionville fort travaillé de maladie, et fais mon compte que voyant Metz sy hors de son commandement, il ne l'est moins de l'esprit que du corps. Vous avez sceu, mon cousin, comme j'ay retiré le régiment Reiffenberg à mon service, qui a esté fort à propos, car depuis deux jours ce malheureux marquis Albert a fait chère démonstrative de sa mauvaise volonté, car après s'estre laissé pratiquer de l'Empereur, comme il estoit à deux lieues de la Franche-Comté de Ferrette pour y aller bracheter, comme il disoit, il est retourné tout court vers Nancy et Pont-à-Mousson, et s'en va comme il fault penser se vendre à l'Empereur, car mon cousin le duc d'Aumalle, que j'avois mis après, a desjà troussé quelques uns de ses gens, portans l'escharpe rouge, qui ne sont pas tous retournés au logis. Il est vray que je ne suis pas encor

hors d'espérance de retirer le régiment du capitaine Bourg, et une partie des autres soldatz qui trouvent le plus mauvais du monde l'infidélité dont il use : qui est tout ce que vous aurez pour ceste heure, sinon pour vous advertir que j'ay donné ordre à vous envoyer un fondeur et un charpentier, et vous prie ne perdre une seule occasion à me faire sçavoir de vos nouvelles, priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa saincte et digne garde.

« Escrit à Rheins, ce 30 octobre 1552. »

Lettre du connestable, du dict jour 30, au duc.

« Monsieur, je vous mercie de très bon cœur des nouvelles qu'il vous a pleu m'escire de mes enfans ; et loue Notre-Seigneur de ce qu'il leur a tant fait de graces de les avoir seurement conduits jusques à là, affin qu'ils puissent faire service au Roy, soubz un sy digne et vertueux prince que vous estes, qui est le plus grand heur qui me sçauroit advenir, vous priant me faire ce bien de les avoir pour recommandez et les faire tenir prez de vous, sans souffrir qu'ils s'exposent aux escarmouches et saillies, qui ne sont pas propres à tels gens. Au demeurant, je vous diray que le Roy est le plus content et plus satisfait prince du monde des lettres que vous luy escrivez. Et notez ce que est par articles en chiffre de la seureté, qui est en celuy qui vous doit emmener les douze Espagnols dont vous ne sçauriez faire un plus beau sacrifice que celluy que vous avez avisé, ne voulant pour ceste heure faire plus longue lettre, sinon pour me recommander humblement à vostre bonne grace, priant Dieu, etc.

De Rheins, ce 30 octobre 1552. »

Lettre du duc au Roy, du dernier jour d'octobre.

« Sire, cejourdhuy, au point du jour, ont commencé d'aprocher les Espagnols, Italiens et quelque régiment d'Allemandz, lesquels se sont logez derrière la belle croix, et commencent fort leurs pionniers à remuer terre depuis ceste nuit; nous ne leur espargnons rien de nos clochers, tours murs et des endroitz d'où l'on les puisse veoir, mais ce n'est sy souvent que je voudrois de nos grosses pièces, pour les raisons qu'il vous aura pleu veoir par mes lettres; leurs harquebusiers se monstrent de plusieurs costez et ne tient qu'à moy que je ne voye beau passetemps des nostres avec eux; mais il fault que je garde ce que j'ay icy. J'ay envoyé seulement dehors trente harquebusiers, avec ceux de ma garde, qui, je vous assure, Sire, ont triomphé et n'y

en a eu qu'un des nostres blessé et po tuez. Je crains fort que d'icy en avant, puisse que malaisément mander de nos nouvelles car outre le bon guet que les ennemis fero nous engarder, tous les paysans d'icy avec par tous les bois les armes en main qui sont que maraugois.

« Sire, je supplie le Créateur, etc.

« De Metz, ce 31 octobre 1552. »

A la fin du mois d'octobre, fut dressé l'ordonnance de la despense faite par maistre Benoist Legrand, conseiller du Roy et l'ung des trésoriers extraordinaires de ses guerres, de l'ordonnement de monseigneur le duc de Lorraine, gouverneur et lieutenant général du Roy en la ville et pays de Metz, tant pour le payer vingt quatre enseignes de gens de guerre François et Gascons, et d'une autre enseigne de harquebusiers à cheval, estans en garnison en ladicte ville de Metz et lieux circonvoisins, que pour les taxations des commissaires et contrerolleurs qui ont fait les monstrances desdicts gens de guerre; et ce pendant et durant le dit mois d'octobre. Et nous voyons de Lorraine, duc de Guyse, pair et chambellan de France et lieutenant général du Roy en la ville et pays de Metz, certiffie messieurs les gens des comptes du Roy, dict Sire, à Paris et aultres qu'il appartient que toutes et chacunes les parties et sommes de deniers contenues au dit estat, montant venans ensemble à la somme de cinquante mil sept cens quatre livres tournois, fut par nostre ordonnance et commandement, bailliées et délivrées comptant par maistre Benoist Legrand, conseiller du Roy et l'ung des trésoriers de l'extraordinaire de ses guerres, gens de guerre et aultres personnes déclarées au dit estat, pour les causes et ainsy qu'il est contenu et déclaré particulièrement esdicts d'icellui présent estat, contenant quatre feulx de pappier escriptz, et ce pendant et durant le présent mois d'octobre. Si priames que portant par ledict maistre Benoist Legrand, rolles des monstres et reveues qui ont esté desdictz gens de guerre, deuement signés et expédiés des devantz dictz commissaires et contrerolleurs à ce par nous commis et députés, les quictances des parties où elles estoient seulement, ladicte somme de cinquante mil sept cens quatre livres tournois fut payée et allouée en la despense de ses comptes et de sa recepte, sans aucune difficulté.

*ieur de Nevers au duc, au subject
u marquis Albert.*

je vous eusse volontiers plustost ne m'a pas esté possible pour les is a donné le marquis. Il a laissé Bourgogne qu'il tenoit, et estant atiqué par l'Empereur, tire vers outes fois retiré le régiment de qui peut estre de trois mil cinq fort bien armez, que j'ay envoyé néanmoins avoir livré trente et marquis, pour le remboursement qu'il leur avoit payé; laquelle Leiffembertg porta jusques à une mp, où il fut par le dit marquis parler un mot à luy, et y estant avec quelques capitaines et furent voyés. Je ne veux oublier que pour eurs d'aucuns les principaux de r ce qu'ils s'estoient monstrez a- rables au Roy, je m'advisey leur résent au nom du dict seigneur; nvoyé pour ce faire quelques gen- ls n'y firent rien et ne voulut le ue pas un en print, disant qu'il e payer ses gens jusques à ceste ie sans le Roy les payeroit bien royé de mes gens après eux par rtent, et en a esté fait sy bon roit aisé de les suivre à la brisée. issy que quelque bonnes gens de ce atu par les chemins plus de deux t continuent par tout où il est : e qu'ils se tiennent plus serrez. Le lepuis deux jours escrit une lettre e ne pense contenir autre chose tentement. J'arrivay hier en ce e favoriser monsieur Desclavolles i sont dedans Toul. Ce faict, j'es- ser l'eau pour faire la plus grande sera possible, pour estre souvent riant Dieu, etc.
le jour de Toussaintz. »

*dinal de Lorraine au duc son
frère.*

mon frère, j'ay reçu les lettres que crittes du 29 du mois passé, par esté merveilleusement aise d'en- nouvelles. Je ne vous feray longue nostres, me remettant du tout sur le Roy, où vous serez bien au long laires du dit seigneur, qui sont en us costez; sinon que nous sommes le vous voir maintenaut sy mal

pourvuen d'artillerie, et n'y à celluy qui ne cog- noisse bien, et le Roy mesme, la faulte qu'on a faicte de ne vous en donner, et qu'il n'a pas tenu d'en demander de vostre costé. Toutes fois, quelque chose qui se présente, voyant les déla- tions dont use l'Empereur, nous ne pouvons croire qu'il vous doive assiéger pour ceste année; peut-estre que la crainte que nous en avons nous en oste l'opinion, et d'avantage, on nous l'a faict sy malade et ses affaires en sy mauvais estat, qu'il est mal aysé de se persuader qu'il nous puisse mal faire, ny à vous aussy, pour cet hy- ver. Néanmoins, le Roy se délibère faire par- tir dedans peu de jours la Reyne et les dames de ceste ville, où il séjournera encor pour quelque temps, attendant le succéz des affaires de Metz, et quelle fin prandront les desseings de nos en- nemis, vous assurant, monsieur mon frère, que le plus grand plaisir que reçoive le Roy est d'en- tendre de voz nouvelles, vous priant que nous en ayons le plus souvent que vous pourrez, qu'est l'endroit où je prie Dieu, etc.

« De Rheins, ce 4 jour de novembre 1552. »

*Lettre du connestable au dit duc, du mesme
jour.*

« Monsieur, la lettre que le Roy vous escrit satisfait à tout ce que je vous sçauois dire pour le présent pour responce aux lettres que nous avons receues de vous du 29 du passé, et sommes attendans ce que les ennemis, après un sy long séjour devaut Metz, auront faict. Ceux de Picardye se sont rassemblez, faisans courir le bruit qu'ils veulent attaquer quelque place; mais il y a tel ordre que j'espère qu'ilz n'y gagneront rien. L'autre jour il sortit de Corbie une partie de la compagnie de monsieur d'Estamps, autant de celle de monsieur de Rohan et environ vingt gentilshommes que monsieur de Rion me- noit, qui trouvèrent quatre cens chevaux des dits ennemis et cinquante arquebusiers que les nostres chargèrent sy vivement, qu'ils les def- firent tous et furent pris ou tuez. C'est pour gar- der la possession de les battre par tout, comme ils s'en sont bien asperceu à l'escarmouche de- vant vostre place, où ils ont fait perte de beau- coup de gens de service. Priant Dieu, etc.

« De Rheins, ce 4 jour de novembre 1552.

« Vostre humble serviteur,

« MONTMORANCY. »

Le 5 novembre M. de Guyse escrivit au mar- quis Albert pour l'eschange d'aucuns prisonniers.

« Mon cousin, devant hier je receuz la lettre que m'avez escripte touchant deux de voz gens que me mandez avoir esté esgarez en l'escar-

mouche qui fut faicte jedy dernier, lesquelz ont esté prins des nostres et ayant esté blessez j'ay ordonné qu'ilz fussent pensez par noz chireurgiens et traictez de façon que l'ung d'eulx commence à se très bien porter, et seray tousjours très aise non seulement à ceulx cy, mais à tous autres, user de bonne guerre comme j'ay jusques icy fait. Et pour cest effect, je vous advise que me faisant entendre au vray ce qu'ilz ont de soule par chacun mois, je les vous renvoierez avecques le trompette qui apportera leur solde d'ung mois pour leur dite rançon, pourveu que veuillez faire le semblable d'ung nommé Vignolle, homme d'armes de la compagnie de monsieur de Lorraine, et d'ung nommé Forges archer de ladicte compagnie que j'ay perduz en ceste escarmouche, desquelz je vous assure l'homme d'arme n'avoir de sa paye par chacun mois que trente trois livres six solz huit deniers, et l'archier seize livres treize solz quatre deniers, sur quoy, je

vous prie, me manderez vostre intention par ce dict trompette et au surplus croirez que n'eust esté la quallité du gentilhomme de vostre maison dont m'escripvez au commencement de vostre dicte lettre et que je désire bien m'en informer plus avant, suivant ce que j'en ay long temps a escript au Roy, je ne l'eusse tant détenu icy, où il n'aura faulte de choses qui luy soit nécessaire pour sa guérison, comme n'auront ausy ceulx qui pourroient encores tumber en nos mains des vostres.

« De Metz, ce 5^e jour de novembre. »

L'emprisonnement du prince Albert de Brandebourg (1) est le sujet de plusieurs lettres qui seront cy-après rapportées, et premièrement du cardinal de Lorraine, son frère, au duc de Guyse.

« Monsieur mon frère, vous verrez ce que monsieur le Connestable vous escrit présente-

(1) Un extrait de l'Histoire de France de La Poplinière touchant le marquis Albert de Brandebourg, fera connaître les motifs de cest emprisonnement et par conséquent comprendre les lettres du Roy, du connestable, du duc de Guyse, etc., sur son sujet. Il est tiré du second livre de cette Histoire.

« Or pour ce qu'Albert de Brandebourg ne voulut accorder les conditions de paix conclue à Passau, et qu'à faulte de poser les armes il fut comme banny de l'Empire, il assembla troupes de gens ausy mal contents qu'il luy, lesquelz se désunissans de la confédération première, continuèrent la guerre contre les villes qui n'avoient voulu secourir la ligue contre l'Empereur, comme Nuremberg, dont il eut grosse somme d'argent, assiégea Ulme et forcea les évesques de Bamberg et Wissebourg à fort estranges conditions, entra dans Vorms, Spire, Mayence, Trèves et plusieurs autres places dont il receut grandz deniers, somme que faisant la guerre et soubz le nom et adveu du roy de France, duquel ses gens portoient levrs armes en leurs drapeaux et cornettes, il se faisoit renommer plus pour ses rigueurs et cruautés extrêmes que pour autres traictz de guerre, tousjours suivy de deux mil chevaux huit mil piétons et quelques pièces qu'il traismoit pour se faire passage et forcer les places de résistanc. Enfin il descendit à Trèves qu'il pillà, et comme il passoit outre vers la France, le Roy au nom duquel il guerroyoit luy envoya Jean du Fresne, évesque de Bayonne, tout frais retourné d'Allemagne, pour entendre son intention et convenir avec luy de la solde et de celle de ses gens qui continuoient leur façon de vivre soubz le titre et adveu du service de France, endommangeans les ennemis en toutes sortes. Sa responce fut honneste et gracieuse, disant quant à son appointment n'estre venu au service du Roy pour un proffit particulier, mais que toute sa vie il avoit eu désir d'employer sa personne et moyens pour luy rendre tout humble service, veu le bon zèle de Sa Majesté d'avoir ausy maintenu les franchises de la Germanie, occasion qu'il s'estoit séparé du duc Maurice, estimant le Roy tant raisonnable qu'il feroit donner appointment egal au mérite de ses soldats, hommes élevez et prestz à mourir pour son service avec plusieurs autres gracieusetés. Mais le Roy et son conseil regardoient les choses de plus loing, et comme il se defioit que l'Empereur ne feust après pour le pratiquer, survindrent assez tost quelques

particularitez pour faire juger que son appointment estoit desjà en termes, et aucuns luy conseilloyent de s'arrestier aux offres du Roy, les autres de suivre la fortune du plus grand de son pays. Sur ces menées secrettes, il passa outre montant contremont la rivière de Moselle et costoyant Thionville, vint camper à Rozanges trois lieues près de Metz, où sy tost qu'il fut arrivé envoya demander vivres au duc de Guyse que le Roy avoit jà envoyé pour gouverneur à Metz, tant pour l'opinion de sa valeur que pour la créance et réputation qu'il avoit en tous ces pays, affin d'entretenir son armée de vivres, lequel pour luy oster toute occasion de mescontentement fit tout le possible de luy en départir pour aucuns jours : ce que toutes fois estant par luy autrement considéré, ne desistoit de l'importuner de jour à autre pour en avoir en ausy grande abondance comme s'il n'eust esté question que de les prendre à son plaisir sans avoir esgard du lieu où le prince devoit garder pour temps incertain ; ce qu'il fit contrainct de luy remontrer par Pierre Strossy etc. ; de quoy semblant se contenter, demanda un homme qui sceut le pays pour le conduire et mener ; à quoy fut ordonné par le duc de Guyse Gaspard de Hue gentilhomme natif de Metz. Toutesfois il changea d'avis, car au lieu de prendre le chemin vers les salines, il s'ap procha à une lieue de Metz et fut camper en un lieu appelée Acy, où il fit quelque séjour, usant de toutes les ruses qu'il pouvoit imaginer pour gagner la bonne grace de l'Empereur par quelque signalé service ; et finalement dévala au Pont-à-Mousson sans avoir encor rien résolu avec l'évesque de Bayonne pour son appointment, combien que derechef le Roy eut envoyé Lanssac devers luy pour la même cause, et on entra en soubçon de luy, par quoy, le Roy qui avoit sceu les desseingtz et préparatif de l'Empereur, avoit jà mandé toutes les garnisons han et arrieroises se assembler son camp à Saint Mihiel, petite ville de Lorraine, à six lieues dudit Pont-à-Mousson, où se trouvoient le connestable, le duc de Nevers le comte d'Anguyen, le prince de Condé, le comte d'Aumale, vicomte de Melhan, le mareschal Saint André, Chastillon général de l'infanterie françoise, et comte de Villars Bourdillon ordonné lors mareschal de camp. Le comte Rhingrave et Reive avec leurs régimentz de lansquenetz et plusieurs autres grandz seigneurs et capitaines, et le duc d'Aumale Chastillon et le comte Rhingrave luy, furent envoyez pour se

chiffre, à quoy je vous diray autre
chose que puis qu'il a pleu à Dieu in-
convenient à nostre frère, il la fault
à patience, vous asseurant qu'il a faict
levoir et acte d'homme de bien, qu'on
auroit imputer qu'il y ayt eu de sa
part il a esté mal servy. Dieu veille que

luy le dernier accord de son appointemen-
t. Ouvrirent ce qui n'e-toit auparavant formé de
répondre une response sy ambiguë et hautaine
d'un homme dépité et malcontent, qu'il de-
sire la moutié de la rançon du Roy pour
t et jusques à refuser les deniers que le com-
envoya, de quoy on connut qu'il s'estoit ré-
l'Empereur, lequel le voyant hors son pou-
nalfaire et qu'il avoit faulx de gens, luy par-
ses fautes. Tellement que l'advis de beau-
e charger ce marquis, les autres persuadèrent
bon de soustraire la meilleure part de ses
soldats par le moyen des Allemans venus
du Roy, ce qui fut sy bien conduit que le col-
berg accepta dès lors le party du Roy, de
quis eut un extrême despit; mais voyant
l'armée de France qui s'enfloit tous les jours
voisine, et que desjà on murmuroit de luy
arque etc. fit entendre au connestable puis-
oit au Roy le retenir à son service qu'on luy
age pour se retirer, protestant qu'en autres
terres de son ennemy, il luy pourroit faire
t ou plus que celle part, l'asseurant sur sa
ndre party avec l'Empereur contre luy. De
adverty et ceste affaire debatue au conseil,
lus expédient estre de faire pont à l'ennemy
ue mettre les armes en la fournaise pour les
avantage etc. Pour ce l'évesque de Bayonne
de luy pour luy faire donner libre passage
pays du Roy; d'autre part le duc d'Aumale
pour le cottoyer avec deux cens hommes
inq cens chevaux légers, pour empêcher
s siens ne se desbandassent à la ruyne des
y etc.

t le duc d'Aumale asseuré de toutes les me-
nis en advertit le Roy, qui estoit à Rheims,
tendre que le plus expédient estoit le de-
que le permettre se joindre à l'ennemy et
autant. Et pour ce faire luy faisoit enten-
les moyens qu'il avoit, deux cens hommes
oient à la defaite. Le Roy luy fit response
it bonne ceste expédition pourveu qu'elle
prudemment et sans trop grand hazard, et
t manda à Bourdillon de l'aller joindre avec
l'armes et luy obéyr en ce qu'il le voudroit
r son service etc.

ctobre, estant le duc d'Aumale informé du
marquis pour s'aller joindre à l'Empereur,
diane, avec toute sa cavallerie du pont
où il avoit couché, et se vint mettre en bat-
ault d'une montagne appelée la Croix du
dessus de ce marquis, pour considérer et voir
oit faire, lequel aussy ordonnoit ses batail-
re son chemin accordé sans avoir opinion
combattre contre les François. Toutes fois,
des ne furent pas longtemps voisines que
les commencèrent à se dresser chandement
du pays que d'aucuns soldats François qui
rus pensans voler et de trourser quelque
pou de ce marquis, auquel en fut faict le

vous soyez mieux servy qu'il n'a esté; et pour
ce qu'il est présentement malaisé de vous faire
seurement tenir lettres, je ne vous feray la pré-
sente plus longue, que pour vous asseurer qu'en
toute la defaite, hormis ce pauvre monsieur de
Rohan et monsieur d'O, qui y sont demeurez
mortz, il n'y a point eu plus de quarante per-
sonnes de tuez : qui est pour vous monstrier

rapport par deux ou trois fois avant qu'il ne voulust rien
croire, faisant response que le duc d'Aumale ne le cher-
choit pas. C'estoit sur le commencement de novembre
que les plaintes se redoublans de toutes partz, luy mesme
avec son truchement alla recognoistre comme il estoit du
tout à la vérité, où il fut repoussé fort rudement, sy que
d'une arquebusade son truchement fut tué près de luy. Ce
qui l'esmeut tellement, qu'il retourna vers les siens et
avec vives et affectionnées prières leur remontra que
le duc d'Aumale avec grand nombre de cavallerie fran-
çoise les attendoit au passage pour les hacher en pièces, et
que le moins qui leur pouvoit avenir c'estoit la mort, laquelle
ils ne pouvoient éviter sans faire une extrême et grandis-
sime hardiesse, mit toute peyne de les encourager au com-
bat, leur proposant aussy que s'ils avoient doubté la rigueur
et punition de l'Empereur qu'il ne leur falloit attendre ny
espérer meilleur traitement des François : tous ses propos
néanmoins ne sceurent eschauffer l'infanterie d'Albert, la-
quelle mutinée faute de paye refusa d'aller avant, ouy
bien la cavallerie mesmement les chefs et surtout Georges
de la noble maison de Leuchtenberg, qui estoit, comme en
la guerre des protestans, souslieutenant général. Lesquels
teste baissées vindrent charger les compagnies du duc
d'Aumale qui estoit sur le point de se retirer, encor que
l'évesque de Bayonne le poussast à la defaite du marquis;
c'estoit sy tard qu'ils estoient ja prest à combattre avec
sy grand malheur que de première abordée rencontrèrent
une troupe de valletz que l'on avoit faict demeurer en
un lieu pour faire monstre, lesquels ils mirent incon-
tinant à vauderoute et quant et quant chargèrent sur un
autre escadron de chevaux légers et harquebusiers à che-
val, lesquels pareillement ils mirent en désordre, trouvant
ouverture sans combattre pour donner jusques aux rangs
de la gendarmerie, laquelle ils enfoncèrent et contraign-
rent reculer à coups de pistoletz, comme troupes et com-
pagnies mal pourveues de lances pour les soutenir. Le
duc d'Aumale voyans sa cavallerie ainsy rompue et fuir
de tous costez pique de grande envie et prevoiant une
malheureuse fin à ceste entreprise, manda à Brezé lieute-
nant de sa compagnie qui se retirast, et le mieux qu'il se-
roit possible sauvast sa compagnie. Depuis néanmoins
voyant le grand feu allumé près de luy et les ennemis fort
meslez avec la principale troupe de sa gendarmerie et la
plus prochaine de sa personne où le combat estoit fort
aspres et les ennemis vertueusement soutenus par ce pe-
tit nombre qui estoit de gentils hommes, se rallia avec
peu des siens, leur criant avec un visage riant et asseuré :
mes compagnons mes amis bataille bataille, puis s'aban-
donnant à la fortune qui l'avoit toutes fois sy mal carescé
et entretenu jusques à là, sans respect de sa vie, l'espée au
poing, donna dedans cette meslée et fit tous les plus grandz
effortz qui luy furent possibles; mais la foule de ses en-
nemis renforçoit continuellement et le nombre des siens
diminuoit, tant pour estre abandonné d'aucuns qui s'en-
fuyrent, que pour le décedz de plus vertueux tuez et abba-
tus devant luy, les autres fort blessez et mis à pied pris
et emmenez prisonniers : tellement qu'estant blessé de
deux couptz de pistoletz au corps et en la teste, son cheval
tué soubz luy, finalement fut abbatu et pris. »

comme ils ont bien fait leur devoir, priant Dieu, etc.

« Vostre très humble et obéissant frère,

« C., CARDINAL DE LORRAINE.

« De Rheins, ce 8 novembre 1552. »

Et au dos : *A monsieur mon frère monsieur le duc de Guyse.*

Lettre du connestable au duc de Guyse.

« Monsieur, depuis les dernières nouvelles qu'avez eüs de nous, par lesquelles je vous faisons sçavoir les fascheux déportements du marquis Albert, il est advenu que, vendredy dernier, ainsy que monsieur d'Aumalle vostre frère, auquel le Roy avoit mandé de tenir le dit marquis de plus près qu'il pourroit, envoya reconnoistre son armée, pour veoir ce qu'il faisoit. Les coureurs qu'il avoit despesché trouvèrent une ambuscade de cinq cens chevaux, que ledit marquis avoit mis sur une advenue, qui les chargea sy rudement qu'ils furent contraints eux retirer quasy jusque au lieu où estoit ledit sieur d'Aumale, et de là s'attacha l'escarmouche sy roide, qu'il ne luy fut possible retirer ses gens, ainsy qu'il avoit délibéré, et vouloit faire de manière que marchant sur luy toute la force du dit marquis, il fut contrainct de venir au combat, où il fit ce que le plus vaillant et vertueux prince du monde sçauroit faire. Et sy tous les chevaux légers, dont il avoit sept ou huit compagnies, et quatre de gens d'armes avec la sienne, eussent fait la moutié du devoir qu'il fit, la prise ne fust pas arrivée; mais ayant esté son cheval tué soubz luy, et n'estant pas bien secouru que des siens, se trouva blessé en trois endroitz. Il y est demeuré à la mercy de ses malheureux barbares, qui avoient pris quant et luy le pauvre monsieur de Rohan, lequel à ce que nous avons sceu, ils ont tué depuis. Et n'y a, à ce que nous avons peu sçavoir, autre personnage pris que le lieutenant de Pelour, et de tuez que le gros Vantou, ne se trouvant que vingt ou vingt cinq hommes mortz des deux costez, ne croyant pas que du nostre il y a en nyt plus de dix : tout le demeurant étant revenu à Thoul, ordre ayant esté donné, sur l'heure, de les recueillir. Ce que j'ay bien voulu vous faire entendre par le menu, affin que l'on ne vous fasse pas la desfaite plus grande. Et n'estoit la perte de monsieur vostre frère, ce ne seroit pas chose dont on deust parler.

« Le lendemain, le dit marquis Albert fit le serment à l'Empereur, et à ce qu'avons sceu, s'en va en son camp, dont il crois que vous aurez bien sceu des nouvelles d'ailleurs, que le Roy

receut hyer advis, que nos gens qui estoient dedans Hesdin rendirent la place sans avoir enduré aucun assault; mais nous ne sçavons pas encore pourquoy, ny comment, et nous a esté la plus estrange nouvelle qu'eussions peu avoir, veu l'assurance que l'on pouvoit prendre aux sieurs de Rancé, Senlys, Saint-Luc, Douven et Mouy, qui estoient dedans avec douze cens hommes de pied et la compagnie de monsieur de La Meilleraye, bien pourvue de tout ce qu'il leur falloit; de sorte qu'il faut penser que c'est un désastre. Le Roy y fait marcher une partie des forces qu'il a par deçà, pour, cependant que l'Empereur est attaché à vous, essayer d'en prendre revenche, et par adventure recouvrer la ditte place, laissant toutes fois sy bonne compagnie de gens de pied et de cheval à monsieur le mareschal de Sainct-André, et aussy à monsieur de Nevers, qu'ils auront moyen de travailler l'ennemy de vostre costé. Cependant je prie Dieu, etc.

« De Rheins, ce 8 novembre 1552. »

« Je vous envoie un advis de fort bon lieu, dont vous pouvez faire profit, et depuis ceste lettre escrite, nous avons eu nouvelles par Cobioux, lieutenant de Crussol, qu'il y a plus de morts que je ne vous disois, comme Saint-Forgeux, La Mothe, Du Seau, l'enseigne de Pierre et quelques autres. »

Lettre de monsieur le connestable au duc.

« Monsieur, ayant dict au porteur qui dit estre à vous, tout ce que je vous pourrois escrire, je remettray à luy de vous faire le discours de la prise de monsieur d'Aumalle, de l'estat en quoy il est, et la peyne en quoy est le Roy, ayant sceu ceste mauvaise nouvelle, et esté adverty de la prinse de Hesdin, qui s'est rendue par composition, assçavoir bagues sauvées, et quatre pièces d'artillerie. C'est tout ce que l'on en sçayt pour ceste heure. Le sieur de Rance, comme vous sçavez, estoit dedans, et le sieur de Senlis, desquels on ne sçayt encor nouvelles, et ne puis penser qu'ils ne soient mortz, les estimant tant qu'il est mal aisé à croire que sans endurer assault ils ayent voulu rendre une sy bonne place, et sont nouvelles qu'il me semble n'estre besoing de publier, et mesmement la prinse du dit Hesdin. Achievant ceste lettre, est arrivé maistre Thomas d'Elveché, par lequel j'ay entendu bien amplement de vos nouvelles, qui sont bonnes, Dieu mercy, et sy avantageuses pour vous que le Roy en recevra très grand plaisir, et mesmement d'estre asseuré que l'Empereur s'attachera à Metz, où il a bonne espérance qu'il ne recevra que honte et dommage, et vou

e louange et réputation : dont je prie
meur et vous donner, Monsieur, en
longue et bonne vie.
dun, ce 9^e jour de novembre 1552. »

*Luc au mareschal de Saint-André,
en chiffre.*

renvoye ce porteur, auquel j'ay tout
bien et le mal de ce lieu. Je suis
e vous l'envoyez au Roy pour luy en
nte, auquel je ne feray longue lettre
ffiance. Il vous dira, s'il eschappe,
chemin par où il est venu et retourné,
sy avez envie de m'envoyer homme
fassiez venir par là. Il y en a encor
il ne se peut faire qu'une fois, lequel
erver pour une bonne occasion, qui
r au soir de là où vous estes, et mar-
s au pinct du jour; s'arrester dans
Mallatour, apporter de quoy repaistre
s et chevaux, et puis à l'entrée de
d'après, venir passer à costé de Ma-
à Donchamps, de là s'en venir par le
i vient de Thionville droict au Ponti-
trouvera sur le bord dix ou douze
u marquis qui y font toute la nuit la
crois, s'ils estoient chargez, il n'y
grand affaire à les amener icy; et
s voudrez esprouver ce chemin, je
m'en advertir, affin que je fasse de
ce qui est de besoing pour favoriser
, donnant par l'autre pont l'alarme à
: et fault noter que s'il y peut avoir
me pouvoir secourir de gens ou d'au-
nécessaires, ce ne peut estre par au-
; nos ennemis commencent à réchauf-
; et sçay pour certain qu'ils sont en
atre endroictz soubz terre: nous ver-
: sera,

*duc au Roy, où il luy donne advis
e qui se passe en ce siège, et de l'es-
ravaux des ennemis et de leur bat-*

os ennemis après avoir mis quelques
illerie en l'une des plateformes, dont
is escrit le 9 de ce mois, commen-
r, sur les sept heures du matin, à
asteau de la Porte Champenoise, et
tterie qu'ils ayent sceu faire, ne peu-
re pour le jour deux petites tourelles,
dessus du dict chasteau. L'unzième,
mencement du jour, ils recommencè-
terie en ce mesme endroit, et ayans
e des dittes tourelles, ont laissé l'au-
tamber, et commencent à battre une

tour carpée, quasy joignant laditté porte, tirant
vers la platteforte verte. Ce qu'ils ont continué
jusques sur la minuit, qu'ils ont veu qu'elle es-
toit fort ouverte par le dehors. Ils ont aussy tiré
tous ces jours aux deffences de la porte Saint
Tiébaut et à la plateforme où besongne mon-
sieur d'Anguien, près des Célestins.

« Et le douziesme, en batterie, à la porte Cham-
penoise, au boulevard, lequel encor qu'il ayt
dix huit pieds despaisseur et de bonne muraille,
sy n'ont-ils laissé d'y faire jour. Cejourd'huy, ont
continué leur batterye audit boulevard, qu'ils
ont fort ruyné; et s'ils continuent encor demain,
ils y feront bresche de quarente pieds de large.
Ils trouveront derrier que, durant leur batterie,
nous n'y avons perdu temps, y ayans mis assez
de terre pour saouler leurs doubles canons. Ils
ont force artillerie preste, et se dilligentent de
continuer leurs trenchées pour la loger; nous
avons démonté deux de leurs grosses pièces de
nostre double canon, qui est en la platte forme
Sainte-Marie; et sy jeusse eu bien de quoy, je
leur eusse bien fait connoistre qu'ilz ne s'estoient
pas bien couverti. L'une des clavettes de la ditte
pièce sort dehors, qui nous montre qu'il la fault
espargner; l'autre grande coullevrine s'est esclat-
tée par le bout de devant, environ un pied et
demy, que je faicts soier et m'en pourray encor
servir. Vous pouvant assurer, Sire, que la faulte
ne vient pas de les tropt charger; mais elles
sont sy mal fondües, et de matière sy aigre,
qu'elles ne peuvent endurer sy peu de charge
quelles ne s'ouvrent ou rompent, et serois très
aise, Sire, que le fondeur duquel il vous a pleu
m'escire, par vostre lettre du 24 du passé, fut
jà arrivé icy pour nous ayder à les fondre. Le
marquis Albert est venu ce matin loger devant
nos ponts, sur une petit haulteur de vignes, près
de l'abbaye de Saint-Martin, estant présente-
ment sur le bord de l'enue, à l'endroict de l'es-
cluse, devant nous, et avec toutes ses troupes.
Et ayant veu que j'avois faict avancer au bout
du Pont-des-Morts, de leur costé, le cappitaine
Gourdan avec quarente arquebusiers des siens,
il a envoyé leur attacher l'escarmouche à deux
ou trois cens Allemands, qui n'y ont rien gagné.
Toutes fois, voyant les nostres en petit nombre,
je commanday au cappitaine Cantellou d'y aller
avec trente des siens, choisis, ce qu'il fit; et y
estant arrivé, le dit cappitaine Gourdan retira
les siens en une petite trenchée sur le bord du
pont, tant pour les rafraichir que pour soutenir
le dit Cantellou; le quel s'estant mis un peu bien
avant, décochèrent sur luy soixante chevaux
allemands, lesquels se vindrent mesler avec les
nostres, avant qu'ils peussent regaigner le dit

pont, lesquelz sans perdre l'entendement et n'estans que trente à pied, contre soixante à cheval, commencèrent, en se retirant, tirer en assurance chacun leur coup, que portèrent pour la plus part, et puis mirent la main à l'espée, se joignirent au dit Cantelou, lequel n'estant armé que d'un moion et de manches de mailles, une allebarde en main, en combatit un auquel il tua le cheval; et y eut beaucoup des dits ennemis de mortz et blessés, et n'y en eut un seul de blessé, ny tué des nostres. Somberton y estoit avec une harquebuse, qui n'a pas moins bien faict que les autres. Il ma semblé, Sire, vous devoir déduire cela par le menu, lequel je pense de grande louange, deux mil personnes de la ville l'ayans veu comme moy. Sur les trois heures du soir, j'ay faict sortir de ce costé mesme Paul Baptiste, avec quarente chevaux, pour donner jusque à leur guet, qui estoit de six enseignes de gens de pied et de quatre cens chevaux; et ayant attaqué l'escarmourche un peu large, comme je leur avois commandé, ayant vu de dessus la muraille forces chartées de foing et de paille qu'ils ammenoiént du costé de Thionville, j'ay incontinent mandé au dit Paul Baptiste qu'il continuast à les amuser; et que cependant il envoyast douze des siens avec des arquebusiers à cheval pour tuer leurs chevaux et mettre le feu au dit foing et paille, ce qu'ils ont fort bien exécuté; et cognoissant le guet des ennemis ce feu, qui se monstroït grand comme qui eust bruslé une douzaine de maisons, et leurs fourageurs battus, ils se sont descochez a bride abbatue pour tascher de les recouvrer; mais il estoit trop tard. Voilà, Sire, comme s'est passé ceste journée. Je ne vous mande rien de plusieurs petites saillies que je faicts la nuit et le jour, de vingt hommes au plus, pour recognoistre leurs trenchées, qui se sont tousjours trouvées fort plaines d'hommes, n'y venant pas moins en garde tous les jours de douze enseignes, aucunes fois quatorze, de trois nations. Au surplus, Sire, la veille de la Tous-sainctz, ainsy que les ennemis commençoient leurs trenchées sur la montagne de la Belle-Croix, le marquis de Marignan sçachant que Moret, trompette de monsieur de Nemours, estoit en leur camp pour y remener un prisonnier espagnol, l'envoya querir, luy demanda des nouvelles de monsieur le duc Horace, et luy donna charge de luy dire qu'il desiroit fort parler à luy; ce que ledit Moret m'ayant faict entendre, et qu'ils se peussent seulz trouver ensemble en lieu seur; et au cas qu'il ne voudroit s'y trouver le prioit de luy envoyer quelqu'un des siens, ce que le dit Moret m'ayant faict entendre, je le dis à

monsieur le duc Horace. Et estant l'ennemy sy près de nous, qu'il avoit jà mis quelques pièces d'artillerie sur sa trenchée pour battre la ville, il ne me sembloit pas que le dit duc Horace deust parlementer avec le dit marquis, nonobstant tous ses tesmoignages d'amytié, à raison de quoy rien ne fut conclud pour ceste heure. Le cappitaine Paul Baptiste rompt tousjours les vivres aux ennemis en la campagne. Il trouva leur escorte, qui fît une charge à ses coureurs, desquelz Navailles ayant la charge, s'estant retiré sans rien perdre, sinon que le trompette Moret y fut retenu blessé d'un coup d'espée à la teste, ils le menèrent au camp, ez mains du général de la cavallerie légère, où il coucha la nuit; et le lendemain matin fut envoyé querir par le duc d'Albe, lequel après luy avoir demandé qui estoit celluy qui l'avoit blessé et qu'il le ferroit pandre s'il le sçavoit, luy faisant au reste bon cœur, l'envoya vers le marquis de Marignan, qui est logé en l'abbaye de Saint-Arnould, où, incontinent qu'il fut arrivé, le dit marquis fit sortir tous ceux qui estoient dedans sa chambre et demeurant seul avec le dit Moret luy demanda quelle reponse luy avoit faict mondit sieur le duc Horace, sur ce que il luy avoit donné charge de luy faire entendre de sa part, et ce qui avoit esté cause qu'il n'avoit eu response. Sur quoy le dit Moret dit qu'il ne luy avoit esté commandé de luy en faire aucune. Ce que voyant le dit marquis, et qu'il n'en pouvoit rien tirer d'avantage de luy, le renvoya, et un quart d'heure après, le manda de rechef, et entr'autres discours luy dit en embravant, qu'il sçavoit bien que ceste ville n'estoit sy forte qu'elle ne se peut prendre de force, et voyant la perte que ce seroit estant prinse d'assault de tant de princes, capitaines, gentilshommes et autres gens de bien qui y estoient, ne pourroient estre sauvez par les Espagnols et Italiens des mains des Allemands et Boyesmiens, voyant aussy le Roy sans moyen de nous secourir, d'ailleurs l'Empereur viel et maladif et luy gouteux, très aise de se retirer en sa viellesse en sa maison, il desiroit trouver quelque moyen d'accorder ces deux princes, et pour cet effet prioit de rechef bien fort le duc Horace qu'ils puissent parler ensemble en lieu seur, ou bien luy envoyer quelqu'un en qui il se peut fier, et avec lequel il en peust conférer, et qu'outre cela on trouveroit quelque moyen d'accommoder les choses de Parme. Sur quoy, Sire, après avoir communiqué avec ceux qu'il m'a semblé plus desvoués pour vostre service, avons esté d'avis de renvoyer un de ses jours le dit Moret, soubz couleur de remener des prisonniers, et dire au prince de Piedmont que monsieur de Ne-

nous luy mande qu'il luy a faict apprester à diner et à souper, et que s'il veut venir, il amène bonne compagnie et qu'ilz y seront bien et honorablement receuz; et ne diroit le dit Moret autre chose, sinon qu'au cas que le marquis luy demandast quelle responce luy auroit fait le duc Horace, il luy diroit ne luy en avoir parlé avant que de me le faire entendre, comme estant icy chef et vostre lieutenant en ceste ville, et que m'ayant parlé et rapporté ce qu'il luy avoit dit, j'avois respondu que je croyois que le dit marquis de Marignan ne se souvenoit pas que je fusse en ceste ville avec tant de gens de bien, puis qu'il parloit ainsy avec tant de pitié et ne sçavoit pas que tous nos soldats couchoient à couvert et en bonnes maisons jusques au moindre pionnier, n'ayant aucune faulte de vivres, d'artillerie, de munitions, d'argent et d'un bon maistre, qui nous avoit pourveu de tout, pour faire recevoir une honte à l'Empereur nous venans attaquer. Lequel estant vieil et caduc se devoit contenter de ses bonnes fortunes, plustost que de venir donner de sa teste contre des murailles qu'il trouveroit assez dures pour y consumer sa vie, avant que d'en venir au bout. Ce sont, Sire, les propos qu'il nous a semblé devoir faire tenir au dit marquis et prince de Piedmont, par le dit Moret, pour responce à leur braverie, veu aussy l'estat auquel nous en sommes avec l'ennemy, qui se pourroit servir des assemblées qui se feroient entre ledit duc Horace et le dit marquis de Marignan, estant aysé à juger telles choses ne venir d'autre que de leur maistre qui voudroit bien avoir deux cordes en son arc, comme il fit devant Saint-Dizier, et s'en ayder pour eschauffer à ceste entreprise les princes et villes de l'Empire, qui ne le sont pas jusques à présent, à mettre la main à la bourse pour souldoyer ceste armée, qui est assurément composée de quarante cinq mil hommes de pied et de plus de huit mil chevaux. Et pour ceste honte, je ne vois rien, Sire, qui vous doive mettre en payne avec la volonté en laquelle nous sommes tous, depuis les grandz jusques aux modestes, de vous faire service, vous asseurant que ceste ville n'est sy mauvaise que nous ne la fassions bien trouver imprenable à nos ennemis, et espère que vous aurez pour agréable, sy en cas qu'ils nous prissent encor à tels parlemetz, je leur coupe broche; je leur dis que je n'ay autre charge de vous que de vous rendre bon compte de ceste place; et que s'ils ont quelque party à mettre en avant, ils le fassent entendre à messieurs de Nevers ou mareschal de Saint-André, lesquels leur respondront selon que vous leur commanderez. Ils continuent leur batterie

au boulevard de la Porte Champenoise et aux desfences de la porte Saint Thibault jusques à la platte forme Sainte Marie, et ont tiré, depuis jeudy jusques à cejourd'hui, sept cens coups de doubles canons et doubles coullevrines. Il n'y a rien survenu de plus. Priant Dieu, Sire, etc.

« Le 14 octobre 1552. »

Autre lettre du dit duc au Roy, du 17 du dit mois.

« Sire, je vous envoie le double de la lettre que je vous ay escrite du 14^e de ce mois, pour la crainte que j'ay, estant enclos comme je suis de tous costez, que celluy à qui je l'avois baillée n'ayt esté pris sur le chemin depuis ce partement, duquel nos ennemis ont tousjours continué à battre le boulevard de la Porte-Champenoise, jusques à ce matin qu'après y avoir faict quarante pas de bresche, s'en sont contentez et n'y ont tiré il y a plus de cinq heures, et crois qu'ils se sont fâchez d'avoir trouvé la terre que nous y avons mise derrier pendant qu'ils tiroient. S'ils nous veuillent attaquer par là, ils peuvent bien faire provisions d'eschelles. Ils logent toutes les nuitz des pièces nouvelles sur leur troisième plate forme qu'ils ont faict, et en font encor une autre vis-à-vis de la plate forme verte. Nous mettons peyne d'y remédier et mesme de la mine, où ils employent leurs Bohémois qui s'y entendent fort bien. Hyer, sur les deux heures après midy, je manday La Rochefoucault, lequel est fort blessé à la main d'un coup d'arquebuse, qu'il fit monter le capitaine La Faye à cheval, Toucheprès son enseigne, et trente des siens; et pareillement à Lanques, vingt cinq harquebusiers, et qu'ils me vinsent trouver à la porte Mozelle, et au cappitaine Fanax enir prêts cinquante harquebusiers des siens à la porterne des Célestins, où besongne monsieur d'Anguyen. Et ayant veu, Sire, que entre la Seille et leur camp il y avoit plus de trois cens hommes de nos ennemis qui s'amusoient à cueillir des navetz, n'ayans autres armes que leurs espées, je commanday au dit cappitaine La Faye et Lanques de sortir, et passant sur un petit pont de la Seille, que monsieur le connestable y a faict faire, les aller charger, donnant droict à leur camp, le plus avant qu'ils pourroient, et que s'ils estoient après suivis en désordre, comme je me doubtois et avois jà veu un autre coup, ils prissent la fuitte, feignans les craindre, et par après qu'ils retournassent à eux roidement. Dieu voulut, Sire, qu'il en advint comme je pensois, car ayans chastiez les cueilleurs de navetz comme il falloit, ils firent advancer douze ou quinze chevaux jusques à la seconde abbaye, où est la

teste de leur camp, lesquels furent aussytost suivis de plus de douze cens hommes, sans ordre ny personne qui les commandast, tous crians après les nostres qui les amenèrent jusques à nostre troupe : laquelle faisant encor semblant de se retirer, tout à coup tourna et chargea ce nombre de gens sy vivement, qu'ils furent contraincts tourner les espaulles et deployer leurs jambes le plus villainement qu'il est possible. Et advint qu'arrivans les nostres dedans eux, ils trouvèrent un grand fossé plein d'eau qui les empescha bien de se retirer, et pouvez penser ce que devinrent les moins vistes et dispos des leurs, les Allemands particulièrement, qui ne sont pas bons sauteurs de fossez; et fut bien faict mon commandement de n'en ammener point de prisonniers, mon frère le marquis et monsieur de Montmorancy s'estoient desrobez de moy et ont esté de la feste, où ils ont fort bien faict, comme aussy les chefs gentilshommes et soldatz, lesquels tous estans suivis de plus de deux mil hommes, se sont retirez au pas sans rien perdre, à la faveur de Fanas que j'avois faict mettre avec ses arquebusiers et ceux de ma garde pour les recevoir à des ruynes d'une église, vis-à-vis de la poterne, où ils receurent tout ce grand nombre, avec la faveur aussy de ce qui estoit sur nostre muraille, que j'avois adverty d'heure, de sorte qu'il n'y a eu perte des nostres que du capitaine Arvet, qui a un coup d'arquebuse dedans le ventre, dont la vie est désespérée, et d'un des nostres. Et pource que je me doubtois bien que grande partie des Espagnols, qui estoient en garde aux trenchées, viendroient à ceste allarme, je fis mettre dedans le fossé de la porte Champenoise quarente corcelletz, cinquante arquebusiers des bandes de Cantelou, Choqueuse et Rendan avec vingt chevaux de sa compagnie, et conclurent qu'à l'heure qu'ils seroient les plus eschauffez, ferions sortir sur le pendant de vers la grande rivière, où est leur garde des Italiens et le bout de leur trenchée, cinquante harquebusiers pour commencer à recognoistre leur mine, qui estoit assez bonne, ramenans les nostres jusques à moictié chemin de là où ils estoient au bord de nostre fossé, d'où décochèrent le demeurant de nos gens avec une vingtaine de gentilshommes, avec l'espée et la rondelle; et lorsqu'ils commencèrent à approcher, Rendan avec ses gens descocha aussy, qui avoit donné temps à nos gens de pied de s'avancer, les chargea fort vaillamment et eut son cheval deux coups d'arquebuse et un coup de hallebarde, estans partie des notres à pied, sy bien engenbez, qu'ils y arrivèrent incontinent, où ils menèrent sy bien les mains,

que sans en ammener qu'un pour tesmoing ils acconstrèrent le demeurant fort mal, jusques à en tuer de leurs dagues propres, et n'ont nos gens de butin d'eux que leurs armes, mais pinct d'argent, estans fort mal payez. Après laquelle entreprinse, et estre demeuré un petit quart d'heure sur le lieu, se sont retirez les nostres au pas, sonnans le tabourin et tirans tousjours, et tournans visage à ceux qui les suivoient; et n'y avons perdu que trois soldatz, dont le jeune Herbouillé en est un, qui estoit avec Estange. J'avois donné la charge de ceste saillie, de ce costé, au sieur Pierre Strossy qui l'a bien et sagement exécutée; du costé de la montagne entre l'armée des Pays-Bas et celle du duc d'Albe, fis sortir monsieur de Nemours avec sa compagnie, monsieur de La Brosse avec celle de monsieur de Lorraine, le cappitaine Saint-André cinquante arquebusiers les ungs par l'Isle d'autres par la porte Mozelle, pour les empescher de recognoistre le nombre de nos gens, et tous se vindrent rendre en un petit fondz près la Belle Croix, et à leur faveur Navailles, avec quarente chevaux, faisant semblant d'aller battre le chemin entre leurs deux camps, soudain le marquis d'Harrambergue et toute sa cavalerie monta à cheval, prit des gens de pied avec luy et commanda à un des siens de prendre quarente pistolliers pour s'attaquer avec les nostres, afin qu'ils s'y amusans ilvint à temps pour se mesler. Le dit Navailles, les voyant approcher, print la charge sy longue, feignans les craindre, qu'il les mena jusques auprès de la troupe, puis tourna à sy bonnes enseignes, que partie ont esté pris, autres tuez et blessez, et à l'heure que ledit marquis voulut venir à la recousse, nos gens se sont retirez, laissant le dit cappitaine Saint-André sur la queue, qui les a bien gardé d'approcher avec ses harquebusiers. Messieurs de Nemours et prince de Condé y estoient, et aussy le duc Horace, le grand prieur d'Anville et plus de cent gentilshommes, que je n'eusse laissé sortir n'eut esté qu'on ne les pouvoit venir combattre au lieu où ils estoient, que par un lieu fort estroit, où trois mil chevaux ne sçauroient forcer cent harquebusiers, ce qui a fort aydé à ce qui a esté exécuté. Voilà, Sire, comme ceste journée s'est passée, laquelle je voudrois qu'eussiez peu veoir et qu'il m'en eust coûté de mor sang, m'asseurant qu'eussiez receu grand contentement de tous les gens de bien qui sont icy. Le marquis Albert mit tous ses gens aux champs devant nos pontz, fit séparer toutes ses enseignes et mettre chacune en rang, qui me fit croire que ce n'estoit que pour faire leur monstre. Au reste Sire, vous pouvez estre certain que les autres

e nostre frontière, ne se sentiront de née pour cet hyvert : car il n'est en leur e de remuer, ny traisner leur grosse plus loing que jusques à leurs batteaux : rivière, et ne trouveront à manger. Espiant de croire que, veu le nombre des j'ay et les menaces de nos ennemis, je deray rien sans bien bonne occasion.

les trois heures après midy, j'ay faict arerente chevaux de la compagnie de de Gonnor par le Pont-des-Morts, lesendant une grande pluye, ont donné dedans le camp du marquis Albert, où eé quelques ungs de ses gens, pris et chevaux de leurs bagages, de façon rme s'est tellement eschauffée de cela, t esté contrainctz se mettre tous en t sont venus enseignes desployées, après es, jusques au pont, qui n'a esté sans quinze ou vingt des leurs, qui sont encor z sur le champ, sans perte de nostre costé nqou six chevaux qui ont esté blessez. 7 novembre 1552. »

Lettre au Roy, du dit jour 17 novembre, du duc Horace.

, environ le jour de la Toussaintz, Mopette de monsieur de Nemours, se troucamp des ennemis pour quelque prisonagnol qu'il y remenoit, le marquis de n l'envoya querir, et s'enquérant de moy, n'il désiroit fort parler à moy en lieu seur, où je n'y pourrois aller, je luy envoyasse iens en qui je me puisse fier. Ce que le et ayant faict entendre à monsieur de il luy a semblé le temps n'estre fort à telles assemblées, estans assiégez sous l'estions desjà, et desquelles l'Eme pouroit ayder, ne venans les choses à bonne fin, et pour ceste raison elles sont es là jusques à ce que le dit Moret, se : encor au camp des dits ennemis, det jours, fut envoyé par le duc d'Albe au quis. Lequel luy demandant à quoy il u que je ne luy avois faict responce sur m'avoit mandé, avec plusieurs autres prodit que l'Empereur commenceoit d'estre t maladif, et vous, Sire, fort denué ; et qu'il me prioit bien fort trouver que je le peusse voir en lieu seur, ou vroyer quelqu'un des miens pour adviser imoder vos affaires et ceulx du dit Emde façon qu'il en peut réussir une bonne mesme qu'en ce faisant, on pourroit encor le moyen d'accommoder ceux de Parme. ay, Sire, mondit sieur de Guyse a esté

C. D. M. T. VI.

de l'avis porté en la despesche qu'il vous a faict, laquelle il vous a pleu voir, sur laquelle me remettant, je vous suppliray très humblement croire que vous ayant pleu me faire tant d'honneur que de me permettre d'entrer en ceste place pour vostre service, je me tiendray très heureux sy jamais je puis avoir le moyen de vous y en faire qui vous puisse estre agréable, n'ayant autre chose devant les yeux que d'obéyr à mon dit sieur de Guyse, en cet endroit et tout autre, où il me commendera pour vostre service, comme tenu et obligé que je suis. Et sur ce, Sire, etc. »

Lettre du duc au cardinal son frère.

Monsieur mon frère, vous verrez ce que j'escris au Roy des propos du marquis de Marignan à Morete, trompette de monsieur de Nemours, et, à dire le vray, ce sont parolles qui viennent du maistre qui prévoit que de dans un mois il aura faict le pis qu'il aura peu contre nous, et que s'il n'en vient à bout, il voudroit bien que l'on parlast d'aspointement, qui luy serviroit à monstre par tout qu'il auroit eüe la paix, les armes en la main, sy on luy accorderoit ce qu'il demanderoit. Que sy ou luy refusoit, ce luy seroit un subjet d'appeller à tesmoing tous les princes et villes de l'Empire du resfus que le Roy feroit de restituer et remettre en son premier estat ce qu'il auroit usurpé sur eux : ce qui les obligeroit à cracher au bassin et entretenir son armée. Mais il vault mieux faire le sourd et attendre quelle fortune Dieu nous donnera : et pour conclusion, sy l'on veut escouter, je vous supplie d'autant que m'aymez, dire au Roy que ce ne soit point icy, tandis qu'ils en seront sy près ; car j'aymerois mieux estre mort qu'aucun d'icy eut commission de parlementer. Nous sommes en la veille de veoir le pis qu'il nous scauroit arriver, et croyez quelque chose que l'on dise ou que l'on escrive, que nous serons furieusement assaillis. Il y a trois gros camps devant ceste ville ; le duc d'Albe loge où le Roy vit son armée ; Barhanson au-dessus de la Belle-Croix, et le marquis Albert devant nos pontz, sur le chemin de Verdun. Je verrois volontiers que l'on me peust secourir de ce qu'il me fault, aussy aysément que l'on l'a faict entendre au Roy. Vous me mandez qu'un de ses jours il s'en veult aller du costé de Paris ; je vous supplie luy conseiller de ne bouger encor, car s'il se retire, ce sera desfaveur à toute la frontière, et se verra dans six sepmaines sy nos ennemis se voudront résoudre à camper icy tout l'hyver ou non. S'ils le veullent faire, ledit seigneur pourra s'en aller, comme me mandez ; donnant bon ordre de ce costé ; et s'ils sont contrainctz de se retirer, tant pour la nécessité que

pour estre hors d'espérance de nous pouvoir prandre par force, nostre maistre pourra faire la mine de marcher, et dira-on qu'il aura fait lever le siège, qui sera un acte fort honorable et dont ne peut arriver inconvenient, la gloire ne pouvant appartenir à autre qu'à luy, sy Dieu nous donne ceste bonne fortune. On nous a desjà tiré huit cens coups de double canon, et quatre mil cinq cens de grande coulevrine. Et vous diray bien en frère, qu'il est bien besoing qu'il y ayt beaucoup de gens de bien en ceste ville pour la deffendre en l'estat qu'elle est. Mais j'espère qu'avant que l'Empereur parte de devant, je luy feray bien rachepter la rançon de mon frère; et puis que la fortune luy a esté telle, je suis fort aise de ce que l'on dit qu'il a esté pris combattant jusques au bout, ne s'estant jamais rendu, qu'après avoir esté porté par terre et qu'on ne luy ayt mis le pistolet, le *coc* abbattu, sur la gorge.

« Vous ferez part, s'il vous plaist, de ceste lettre à madame nostre mère, à laquelle je présente les recommandations de ses trois enfans qui sont icy, se portans tous bien; nostre femme en aura aussy sa part, et ditte luy qu'elle reverra son mary, ou je mouray en la peyne. »

Lettre du dit duc au mareschal de Saint-André, du dit jour 17 novembre.

« Monsieur le mareschal, le 14 de ce mois, j'envoyay un homme vers vous, tant pour porter une despesche au Roy que pour servir de guide à maistre Thomas d'Elveche, à son retour par deçà, et aussy vous advertir que le marquis Albert ayant, le 13 de ce mois, logé ses bandes delà l'eau, et toute sa cavalerie sur le chemin de Verdun, et print la plus part de ses vivres à Estaing, ez environs de là, vous sçavez, monsieur le mareschal, quel moyen vous avez à présent de luy ayder en cela, prenant ses ditz vivres sy près de vous comme il fait, qui me gardera de vous prier davantage de ne vous y espargner, s'offrant l'occasion. Quant au surplus de nos nouvelles, nos ennemis ont fait brèche au boulevard de la Porte-Champenoise, où ils ne sçauroient venir sans eschelles; et ce jourd'huy, ne nous ont tiré que dix ou douze coups de canon. Hier, je fis donner l'allarme en leur camp par trois endroits, et sy vivement, que d'un costé, ils furent contrainctz d'abandonner leurs tranchées; de l'autre costé, où estoient quarante chevaux de la bande du sieur de La Rochefoucault, ils furent repoussez sy rudement, qu'il en demeura beaucoup des leurs; et du costé de la Belle-Croix, où estoit la compagnie de monsieur de Nemours, il y eut trente

pistolliers qui pris qui deffaictz : qui est tout ce que j'escris présentement au Roy, outre le double de celle que je luy ay dernièrement faicte, que je vous prie faire encor tenir au dict seigneur.

« Ce 17 de novembre. »

Lettre du cardinal de Lorraine au duc de Guyze son frère, du 24 du dit mois.

« Monsieur mon frère, j'ay receu les lettres que vous m'avez escrites du 17 du présent mois et auparavant celles du 14^e, par lesquelles j'ay esté merveilleusement ayse d'entendre de vos nouvelles, et aussy a esté toute ceste compagnie et sur tous le Roy en a reçu un extrême plaisir, voyant sy bien réussir vos entreprises par vostre moyen et bonne conduite et de l'ordre que vous y donnez, en quoy vous avez acquis un nom et réputation inestimable; et vous puis assurer que nostre maistre a autant de contentement de vous et de ce que vous faictes pour son service, que jamais eut maistre de son serviteur; et croyez que toute son espérance, et la conservation de son royaume gist entièrement en vous et en vostre place, que je prie Nostre Seigneur vous donner la grace force et vertu de bien garder de tous vos ennemis. Vous entendrez par les lettres du dict seigneur de ses nouvelles; je vous diray seulement qu'il va à Soissons et Compiègne, pour tascher de reprendre Hesdin. J'ay veu ce que monsieur d'Antragues m'a escrit de vostre part, touchant vostre frère monsieur d'Aumalle, et ne fault pas que vous doutiez que nous nous y soyons autrement conduitz que vous mandez, ayant oublié et mis tout en arrière, et ne prenons intérêt à cette affaire comme vous à vostre honneur, et à la satisfaction de nostre maistre. Toutes nos affaires dépendent du lieu où vous estes, et pour cela, nous ne sommes pas paresseux à faire des dévottes prières et oraisons à Dieu, tous les jours, et pour la conservation de nous tous: je me recommande à vostre bonne grace, etc.

« De Rheims, ce 24^e jour de novembre 1552. »

Lettre du duc au Roy, de l'estat du siège, du 25 du dit mois de novembre.

« Sire, depuis le 9 de ce mois que je despeschay devers vous maistre Thomas d'Elveche il vous aura pleu veoir par mes lettres du 11, 15 et 17, tout ce qui se pouvoit offrir de deçà, les quelles je ne sçay, Sire, sy les aurez reçues par la difficulté des passages, n'ayant eu une seule de vous depuis celle qu'il vous pleut m'escire du 4 de ce mois, qui me faict vous supplier très humblement qu'à tout le moins vous commandiez

qu'il me soit mandé ce qu'avez reçu de mes dites lettres, afin que selon celles qui auront été prises, je change de chiffre, et aussy ceux qui vous les auront portées; car je n'en ay plus qu'un avec celluy-cy que j'espère faire sortir.

Quant à noz nouvelles, Sire, l'Empereur est arrivé en son camp le 20 de ce mois, dedans une litière, et approchant son armée qu'il avoit fait mettre en bataille, pour la veoir, à la réserve de la garde des trenchées qui est de seize enseignes, monta sur un turc blanc, où il fut un quart d'heure, et de là s'en vint souper et coucher chez le duc d'Albe, en l'abbaye de Saint-Clément, en un petit coing qui estoit échappé du feu, où il est encor, se portant assez bien, réservé les jambes qui ne le peuvent soutenir.

Quant à leur batterie, depuis le 17 que je vous fis une despêche jusques au 22 de ce mois, ilz n'ont tiré que quelques coups de loing à loing aux deffences, ayant employé ce temps à contraindre leurs approches. Le 23, au point du jour, ils nous monstrèrent bien cinquante gabions plantez en un endroit, et 30 en un autre, et sept ou huit pièces qui tirèrent tout ce jour, avec celles des deux premiers cavalliers, en batteries, contre trois tours, et aux pans des murs qui sont depuis la Porte-Champenoise jusques au bout de la platte forme Sainte-Marie, du costé de la Mozelle. Ceste nuit passée, ils ont continué de planter des gabions, où ils ont fait des canoniers pour y loger en un endroit trente six pièces et en l'autre quinze; et en ont logé vingt qui ont tiré, depuis le point du jour jusques à 4 heures de ceste soir, sept cens trente deux couptz. Ils ont desja fait faire le sault à deux des dites tours, et la troisième est bien mallade; mais les pans des murs, qui sont entre deux, ne sont encor guères en dommagez, et crois qu'ils en ont pour quatre ou cinq jours à ne faire autre chose avec toutes leurs pièces: car, à ce que nous pouvons juger de ce qu'ilz ont commencé de tailler de la brèche, ils n'en veulent pas moins faire de trois ou quatre cens pas de longueur, et n'ose dire d'avantage, encor qu'il soit vray, par ce qu'il est estrange à ceux mesmes qui le voyent de mettre une telle longueur en batterie, ayans encore commencé ceste après disnée de battre la grosse tour ronde, qui est au bout de la ditte courtine, qui est de seize piedz d'espaisseur. Au surplus, Sire, monsieur le prince de La Roche-sur-Yon et moy commandasmes, il y a trois jours, au sieur de Biron de prandre trente chevaux de sa bande, et d'aller donner une alarme au camp du marquis Albert; et que, se retirant, il prit garde comme il seroit suivy et quels pas-

sages il y avoit, afin que quelque fois que ver-rions à propos l'on peust leur en donner d'une de ce costé là. Il fit très bien ce qui luy avoit esté commandé, et d'avantage, voyant que soixante chevaux des leurs, tous pistolliers, s'avançoient pour se mesler, jusques à trois fois il les chargea sy bien qu'il ne luy demeura, ny aux siens, lance entière; qui est bien l'arme, à ce que j'ay peu connoistre, qu'ils craignent le plus: car ils ne tiendrent point devant les nostres et en fut porté par terre une bonne douzaine et pris un prisonnier, que mondit sieur le prince m'a assuré qu'il fera bien garder, jusques à ce que vous ayez commandé ce qu'il vous plaist que l'on en fasse, estant personnage à mon avis qui le mérite. Il a deux coups à la teste et un à la main, qui ne sont point mortels. J'envoye la figure de ses armes, que j'ay fait tirer sur son cachet à monsieur le cardinal mon frère, pour sçavoir de monsieur de Bayonne s'il le cognoist. Il dit au commencement qu'on le fist bien penser, et qu'on ne le laisseroit pas long temps en prison pour dix mille escus; mais à ceste heure, il fait fort du petit, j'ay aussy fait faire une saillie, maredy dernier, par Saint-Estienne et Deschamps, lieutenant de La Bor et de Cantelou, avec soixante arquebusiers, aux trenchées du costé de la porte Saint-Thiébault, des quelles ils gagnèrent plus de deux cens cinquante pas de longueur. Et les ayans tenus plus d'une demye heure, il ne s'y est perdu qu'un soldat. Il y a souvent quelque petite troupe de nos gens de cheval entre leurs deux camps, où je crois qu'il leur a esté tuez plus de cinq cens chevaux, prins coffres plains d'armes et de hardes, des mulets de l'Empereur, et de ceux de sa cour.

Sire, j'ay retenu ce paquet jusques à ce soir 25 de novembre, pour vous mander comme se seroit passée ceste journée, qu'ils ont employée à tirer de 28 ou trente pièces, aux endroits mesmes d'hyer, et achèvent de battre le boulevard de la Porte-Champenoise. Ils besoignent toujours à leurs trenchées devers la Seille, estans délibéré de faire une autre batterie du costé de la porte Saint-Thiébault; et ce qui les garde de faire les deux approches tout d'un coup, c'est qu'ils n'ont point de pionniers pour y pouvoir fournir, vous pouvant assurer que nos harquebousiers à crocq les ont un peu maltraitéz.

« Du 25 novembre. »

Le mesme jour, monsieur de Guyse signa une promesse de la somme de huit mil livres à Jacquemin Maillot, dont il fut remboursé, comme

à plein se voit par la lettre du Roy du 30 octobre (cy après).

« Nous François de Lorraine duc de Guyze, pair et grant chambellan de France, lieutenant général pour le Roy en la ville de Metz, certifions que ce jourd'huy Jacquemin Maillot, marchand, demourant à Saint-Nicolas en Lorraine, a, par nostre commandement,ourny et délivré comptant à Pierre Dupré, commis en ceste dicte ville de maistre Benoist Le Grand, trésorier de l'extraordinaire des guerres, par son récépissé qui est demouré par devers nous, la somme de huit mil livres tournois ès espèces contenues au bourdureau signé dudict Dupré, et ce pour convertir et employer pour le service du Roy ainsy qu'il luy sera par nous ordonné; de laquelle somme de huit mil livres nous promettons au dict Maillot le faire rembourser par le Roy, nostre dict sire, à la suite de la court ou à Paris ès mains de Jehan Poinguan, demourant au dict Paris, rue de la Tableterie, à l'enseigne du Papegault, pour en faire et disposer ainsy que luy sera dict par ung serviteur ou facteur à luy congneu, qui soit de la maison du dict Maillot; et en deffault de ce nous promettons à icelluy Maillot le payer d'icelle somme de noz propres deniers; de laquelle nous faisons dès à présent nostre propre faict et debte par la présente; laquelle en tesmoing de ce nous avons signée de nostre main et faict sceller du scel de noz armes.

« Audict Metz, le 25^e jour de novembre mil cinq cens cinquante deux. »

Lettre du Roy au duc, du dit jour 25 novembre.

« J'ay bien entendu l'estat de Metz et le bon et grand ordre que vous donnez par tout. Il est impossible de mieux faire que vous faites, ny que mes affaires puissent mieux aller qu'ils vont : de quoy vous pouvez penser le grand et parfaict contentement que j'en ay, m'estant ce service tel et sy à propos que l'on ne le scauroit assez estimer, de quoy, avec la gloire et l'honneur immortel qui vous en demeurera, je vous feray, sy Dieu plaist, un jour connoistre combien il m'est agréable et me touche avant au cœur.

« A ce que j'ay veu par vos lettres, l'ennemy n'a pas encor un grand avantage, et sy je scay qu'il a faict une merveilleuse perte de gens : car outre ceux que vous sçavez par de là, je vous assure que mes gens, qui sont à Saint-Mihiel, Verdun, Thoul et dedans quatre ou cinq petits chasteaux encor plus près de vous, tous les jours sont au carnage. Je ne scay, mon cousin, sy ceste opiniastreté durera à l'Empereur; mais ayant l'assurance que vous me donnez de vos-

tre place, je ne le scaurois désirer en plus beau lieu, pour se consommer et ruiner du tout tant du bien de la vie que de l'honneur.

« J'ay trouvé très bonne la response que vous avez faicte pour le marquis de Marignan sur ceste ouverture de la paix, et vous prie, mon cousin, leur en couper du tout comme vous avez bien commencé, pour luy oster toute espérance de toutes ses petites menées accoustumées, et de faire venir au point les princes et Estatz de l'Empire, dont il ne faict pas ce qu'il veut; aussy n'oublieray-je rien pour luy rompre les couptz : car j'envoye gens de tous costez et escriis en tant de lieu, que j'estime que l'on ne le croira tant comme on a faict par cy-devant. Il me desplaist, mon cousin, de ce que vos pièces d'artillerie se portent sy mal, et fais tout ce que je puis pour mettre le fondeur dans vostre ville; mais il est fort mal aisé, comme vous pourra dire ce porteur, qui est venu jusques-icy avec très grande difficulté, et néantmoins, je vous prie, pour le grand aise que je puis avoir, continuer à me faire sçavoir ordinairement de vos nouvelles, et ce que vous pourrez entendre des ennemis, vous advisant que j'ay faict renforcer de gens de cheval les garnisons de Toul et Saint-Mihiel, pour les tenir de plus près et les garder de s'élargir, qui est le meilleur moyen de les ruiner bientôt, veu la nécessité des vivres qu'ils ont, mesmement par les chevaux, comme je suis bien adverty aussy que l'Empereur continue tousjours se porter fort mal; et n'y a apparence qu'il soit mieux tous cet hyver, mais par adventure pis et du corps et de l'esprit, se voyant descheu de ce qu'il se promettoit : qui est l'occasion pour quoy il tarde et cherche par tous moyens d'entrer en quelque traicté. En quoy vous pouvez estre assuré, mon cousin, que je donneray ordre qu'il ne gaignera pas davantage ne un seul point d'honneur. Cependant, désirant recouvrer Hedin, j'y fais acheminer mes forces, et tiens prestz trente canons pour y faire une furieuse batterie; de sorte que j'espère que ce voyage me sera plus heureux que long. De tous autres costez mes affaires se portent fort bien, Dieu mercy; les Impériaux avoient faict courir quelque bruit qu'ils vouloient faire entreprinse sur Sienne; mais il ne s'en parle plus. Mon cousin le cardinal de Ferrare est dedans qui pourvoit à toutes choses, de sorte que s'il a un peu de loysir, il fera, avec la bonne volonté de ceux de la ville, que ceste seigneurie sera hors de danger. La Vigne est, de puis deux jours, retourné de Pologne, qui a rapporté les meilleurs nouvelles qu'il est possible de l'affection et bonne volonté que me porte le Roy, qui, à ma faveur, a accordé ce que je voulo-

quelques gens qu'il avoit jà tout prester au Roy des Romains. Il luy aze de parler du mariage de madame vostre belle sœur, dont présentement despesche à mon oncle le duc de Ferrapitaine Valleron, que je renvoye devers le cappitaine La Garde, le mes gallères en l'isle de Sio, pour vère estre plus prestes, avec les fords Seigneur, de faire ce que la saison ermis ceste année. Pour fin de maous priray, mon cousin, faire trèsrede ma part aux princes, cappitaines ommes qui sont avec vous, le grandat que j'ay d'eux, et de leur bon et r, les assurant que j'en auray pervenance, et que je n'oublieray à faire qu'un roy doit à de sy bons, dignes erviteurs.

Heims, ce 25 de novembre 1552. »

Connestable au dit duc, du mesmes (et fault remarquer que la plupartres précédentes et suivantes tousiége de Metz, sont en chiffre).

trois jours, je vous ay envoyé deux par eux escrit amplement tout ce, et par le dernier, adverty de la révos lettres du 17 de ce mois; mais je Monsieur, de vous remercier comme ablement du soing qu'il vous plaist s enfans, que j'estime heureux d'estre e et digne compagnie que la vostre, issant au lieu de cela que vous en le plus gentil du monde, qui est tousa au col du Roy, qui partira d'icy estre mardy à Soissons, où il doit n jour ou deux, de là à Compiègne, ntreprise qu'il fasse d'aller à Hesdin, 'il n'ira pas loing, que ne soyons cerer jeu seur. Le fils de monsieur de dans le dit Hesdin, et sept ou huit e gens de pied et de cheval, qui remgrande dilligence; nous sçavons, , qu'ils ont grande peur, non seullelans, mais par toute la frontière; et ur ne leur envoie rien, j'espère que bon voyage et court, vous assurant, ue sy le Roy cognoissoit que l'esloises troupes vous apportast la moindité du monde, il n'y a rien qu'il Mais estant l'ennemy attaché comme e pouvant entreprendre cet hyver e veut point perdre d'occasion, s'il Toutes les forces sont fort avancées, rvient autre chose, j'espère que de-

dans le 8 ou 10 du mois prochain, nous ferons peur à nos ennemis, s'ils nous attendent. Je hazarderay tant de gens, que vous ne manquerez pas d'avoir de nos nouvelles, comme vous ferez le plus grand plaisir du monde au Roy de luy en faire sçavoir des vostres.

« Ce 25 novembre. »

Lettres du duc au cardinal de Lorraine son frère, du mesme jour 25 novembre.

« Monsieur mon frère, vous verrez par la lettre que j'escris au Roy comme nous en sommes: croyez que de ce que les eunemis tirent, ilz meinent pour le moins aussy beau bruict que nous faisons devant Yvoy, et sy ce n'est que de l'une de leurs deux batteries nous sommes peu de gens; mais croyez moy, il y en a du bon et n'y a personne qui n'ayt bon courage. Je n'en parleray pas d'avantage, pour faire premièrement le bien de s'en vanter. Quant à nostre frère, il est en l'abbaye de Saint-Martin, au camp du marquis; il a eu six ou sept blesseures dont il se porte bien; son cheval quatorze. Le duc d'Albe a son harnois qui est tout en pièces de coups. Et croyez que tous les seigneurs et soldatz du camp de l'Empereur le vont voir par admiration, le tenant pour un des plus vaillantz cavalliers du monde. Puis que Dieu l'a mis où il est, je suis bien aise que ce soit à telles enseignes: quoy qu'il en soit, il a esté pris faisant ce qu'il luy avoit esté commandé pour le service de son maistre. Le marquis fait mine de le vouloir garder pour en faire son profit, qui me donne espérance que l'aurons pour argent; mais il n'en fault encor parler qu'il ne soit hors d'icy: car l'Empereur s'en saisiroit, ce qu'il n'ose faire, craignant de mal contenter le dit marquis. Il est venu un Basque parler à moy, qui est au duc de Vogre, lequel laissa monsieur l'admiral après la mort du feu Roy, et ne manque point de deux jours en deux jours de m'advertir de tout ce qu'il peut entendre en leur camp. Je luy ay donné charge d'aller parler à Sabat, que je crois estre avec nostre dit frère, pour sçavoir de ses nouvelles, quelle garde il y a, et s'il y a moyen de faire quelque entreprise où il est. Le reste de tout ce qui vous appartient icy se porte bien, aussy font tous les autres princes et seigneurs, et n'avons encor perdu de gens que vous cognoissiez que les cappitaines Moufas, Cornet, Selly, Marigny et Cambrou, une trentaine de simples gentils hommes des ordonnances, et près de deux cens cinquante soldatz. Le pauvre Du Guenon est blessé d'un esclat en la teste et le fault trépaner; il y a néantmoins un peu d'espérance, et vous assure que c'est dommage,

Marly a esté blessé d'un coup d'arquebuse en l'espaule; mais ce n'est rien. Nous avons un Allemand de fort bonne apparence, et à ce que j'entens est de fort bonne maison. Je supplie monsieur le prince de le bien faire garder. Je vous envoie ses armoiries que j'ay faict prandre sur son cachet. Je vous prie me mander qui il est, quant vous le sçauvez, d'autant qu'il pourroit servir à rabattre quelque chose à nostre pauvre frère.

« De Metz, ce 25 novembre. »

Lettre du dict duc au Roy, du 28 du dict mois.

« Il vous aura plu veoir, par la despesche que je vous fis vendredy 25 de ce mois, ce qui s'estoit offert depuis mes dernières, dont je vous envoie un double. J'ay présentement receu un billet de monsieur le mareschal de Saint-André, par lequel il me mande m'avoir despesché trois ou quatre personnes, avec lettres, dont je n'ai encor rien veu: et pense, Sire, à ce que je puis juger par le dit billet, que les despeschés que je vous ay envoyés des 11, 14, 17 et 25 de cedit mois, n'ayant peu passer pour la difficulté des passages, estant en peyne de ce qu'elles seront devenues. J'escris présentement à monsieur le mareschal de Saint-André le chemin qu'il me semble que M.^{re} Thomas d'Elvesche doit tenir pour me venir trouver, ce que je désirerois fort estre déjà arrivé, pour avoir ce bien et heur que d'entendre de vos nouvelles. Devant hyer, Sire, les ennemis ont continué leur batterie ou ilz l'avoient commencée, et firent bresche en trois endroits. Hyer ils continuèrent tout le jour aux mesmes endroits; aujourd'huy, ils ont achevé de battre un pan de mur et une tour au bout, de la longueur de plus de cinquante pas, et est la brèche fort rasée; et à l'heure que la muraille est tombée, y estans tous à remparer, j'ay faict tirer par la ditte bresche cent harquebusiers qui tousjours ont continué entre les volées, jusques à la nuit, et pareillement aux deux autres dont l'une est de trente pas et l'autre de vingt. Le reste des tours et des murailles est fort endommagé, et semble qu'ils veulent mettre tout ce coûté, qui n'est pas moins de trois cens pas, en bresche; et à ce compte, ils auront à y despendre trois mille couptz de canon en deux bons jours: cela faict, Sire, nous verrons sy ce grand nombre d'Allemands, dont ils nous menacent, paroistra et mettrons peyne de leur donner une mauvaise curée, vous suppliant très-humblement vouloir croire ou qu'il me coustera la vie, ou vous n'aurez point de mauvaises nouvelles de ce lieu. J'avois oublié à vous dire qu'ils ont percé la grosse tour ronde plustost que je ne pensois,

et y a déjà un grand trou comme une porte de grange. Il la faut remparer par dedans et ay espérance que je leur feray perdre des hommes, avant qu'ils y mettent le pied. Le talu de la fausse Braye est encor entier; ils le menacent fort. Ils n'ont pas encor mis leurs pièces du costé de la porte Saint-Thiebault, et n'y font grande garde quoy que leurs tranchées soient fort avancées. »

Lettre du dit duc au cardinal de Lorraine son frère, du dict jour 28 novembre.

« Monsieur mon frère, je ne vous feray longue lettre pource que verrez ce que j'escris au Roy. Il n'y a rien icy jusques aujourd'huy qui ne se porte bien et crois que Dieu continuera d'estre pour nous. Nos ennemis ont déjà tiré plus de sept mil coup de canon, sans conter ce que tire le marquis, et encor ceste nuit ils logent des pièces nouvelles dont serons saluez demain matin; mais qu'ils tirent ce qu'ils voudront, et vienne à l'assault toute l'Allemagne, la Flandre, l'Espagne et ce qu'ils ont d'Italiens, ils ne me feront jamais dire mauvais mot, ny autre langage, sinon de mourir ou rendre bon compte à mon maistre de ceste ville. Mon frere et moy présentons nos très-humbles recommandations à madame ma mère, et puis en prendrez vostre part et nos femmes: après lesquelles se peuvent asseurer que leurs maris se portent bien.

« De Metz, ce 28 novembre. »

Lettre du duc au mareschal de Saint-André, du dit jour.

« Monsieur le mareschal, par le bultin que m'avez envoyé par ce porteur, j'ay veu le long temps qu'il y a que n'avez eu de mes nouvelles, encor que je vous aye écrit quantfois, et les despeschés que je vous ay envoyés pour le Roy des 11, 14 et 17 de ce mois, n'ayant eu des vostres ny de celles du dit seigneur depuis une despesche que m'envoyastes du 4, et désirerois fort sçavoir que sont devenus ceux qui les portoient. Quant à nos nouvelles, nos ennemis, après s'estre résolu de battre depuis la porte Champenoise jusques à une tour ronde, qui est sur la Moze, au bout de la platte-forme Sainte-Marie, depuis mercredy jusques à cejourd'huy au soir qu'ils y ont ordinairement tiré, ils ont faict deux bresches une de trente et l'autre de vingt pas, et semblablement à laditte tour, sans ce qu'ils avoient faict au boulevard de la ditte porte. Et pense qu'avant qu'ils aient abbatu ce qui reste de la ditte muraille, il leur faudra bien encor trois mil coups de canon pour la longueur de la bresche qu'ils veulent faire, qui n'est pas moings

cents pas : ce qui se dit icy, où nos ennemis les très bien receuz, s'ils se jouent comme ils nous menacent fort de leurs s, me remettant du sur plus à ce que présentement, en italien, de nostre chifmaistre Thomas d'Elveche, à qui je vous : que je le feray attendre sur les onze le la minuit, à la porte du Pontifroy ; le me du mois qui vient, et au surplus faire Roy la despesche que je vous envoie. me ferez peu de plaisir de me mander l va de Hesdin, d'autant que je n'en ay s nouvelles que celles que m'en avez ar vostre première despesche.
Metz, ce 28 novembre. »

du Roy au duc, du 30^e du dit mois.

uis la réception de la vostre du 17 de ce vous ay faict trois despeschcs : l'une, par ager de Lorraine qui a servy de guide cousin le connestable à Saint-Mihiel ; par un soldat de Lanques ; et l'autre, par gens de Fenuillet maistre d'hotel de mon le Vaudemont, et par icelles vous ay au erty de la réception des vostres des 11, 7, ayant esté très aise d'avoir ainsi au endre de vos nouvelles et de l'estat en nt toutes choses au lieu où vous estes, 'ay sceu, tant par les dittes lettres, que : du 25, par où je trouve que vous pour- usjours mieux à ce qui est nécessaire et y grand devoir, que je ne puis qu'espérer e issue de ceste entreprise, ne faisant ue, cognossant le desseing de l'ennemy atteries qu'il faict, vous ne luy fassiez une bonne honte, estant en la fin con- le se retirer. Je suis très marry, mon des gentilshommes et gens de bien qui ja mortz et ont esté blessez ; mais puis à très bonnes enseignes et en sy honno- u, le regret en doit estre moindre ; et au e, je me resjouis et contente des beaux ns actes qu'ils font tous les jours sur les t principalement du dernier qui a esté cuté par le sieur de Biron, auquel fut ntilhomme allemand, dont avez envoyé rries, que je suis après à faire recog- our vous advertir de ce que j'auray peu tr. Cependant il sera bon de le faire bien vous advisant que d'ailleurs je donne ire qu'il m'est possible pour les endom- la tous costez, et n'est jour que les gens lions que j'ay à Saint-Mihiel, Toul, l, et dedans quatre ou cinq chasteaux s de là n'en tuent une infinité, et encor trois jours par ceux de la compagnie de

mon cousin le duc de Nivernois, et de celle du sieur de Bourdillon, les chevaux-légers du Pelou et quelques harquebusiers à cheval rencontrèrent en un village nommé Chamery six vingts chevaux du marquis Albert, lesquels ils chargèrent en sorte qu'ils demeurèrent tous sur la place, hors- mis quinze qu'ils emmenèrent prisonniers, et quatre vingts chevaux dont le moindre vault quarente ou cinquante escus : et n'est possible que à ceux que vous leur tuez de la ville et qu'ils perdent d'ailleurs, que leur camp ne se diminue grandement, à quoy aussy peut servir la saison mauvaise comme elle est. Maistre Thomas d'Elvesche, que je vous renvoie, mon cousin, voyant la ville sy serrée n'ose entreprendre son retour et est demeuré à Verdun. Ce porteur, que vous dittes estre sy bon guide, s'en allant par Verdun, je luy escritz prandre l'avanture, affin qu'il vous puisse rendre compte, à bouche, des choses dont il partit fort bien instruit. Vous aurez bien sceu, sy vous avez receu aucunes de mes lettres, comme son portefeuille fut perdu en venant et est tumbé ez mains de l'Empereur, qui se vante avoir sceu les secrets de vostre place, par où et comme vous la voulez deffendre, de quoy il faict son compte son entreprise estre plus facile. A ceste cause, vous considérerez et pour- voyerez, mon cousin, à ce que par là il pourroit avoir desouvert, selon vostre sage et prudent advis et jugement. Je vous avois escrit que j'al- lois à l'entreprise de Hesdin, mais ayant depuis entendu qu'elle se pouvoit facilement exécuter sans moy, j'y ay envoyé ce matin mon cousin l'admiral, monsieur d'Estrée, pour, avec mon cousin de Vendosme et toutes les forces que j'y fais acheminer, en sçavoir plustost ce qu'il plaira à Dieu qu'il en réussisse, et me suis délibéré ne bouger de Compiègne, pour estre tant plus près à donner ordre à ce qu'il pourroit survenir, ayant retenu mon cousin le connestable, pour, selon le besoin, le faire marcher où il sera à propos, n'estans mes forces sy engagées où elles sont qu'en peu de temps je ne les puisse faire rendre où je voudray, vous assurant que je n'oublieray rien à incommoder mon ennemy, pour donner faveur au lieu où vous estes. Le neveu de Jacquemin Mailot est venu icy, auquel j'ay faict rendre et payer les huit mil livres que vous aurez prises de luy. Il dit avoir encor dans la ditte ville pour trente mil francs de marchandise, desquelz il vous aydera, vous assurant, mon cousin, qu'il ne viendra rien en ma cognois- sance de quoy je vous puisse ayder dont je ne mette peyne à vous accommoder et secourir, et estime tant ce que vous faictes pour moy, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour vous faire connoistre

combien il m'est agréable. Je partiray demain, premier jour de décembre, de ceste ville de Soissons, pour estre vendredy à Compiègne; d'où je vous feray souvent sçavoir de mes nouvelles, comme je vous prie continuer à me faire sçavoir des vostres, et pensez qu'il n'y a rien en ce monde que je désire tant que vostre santé, et des gens de bien qui sont avec vous, pendant laquelle j'auray confiance en nostre seigneur qu'il m'assurera ceste ville, et que vous n'en sortirez jamais qu'avec plus grand honneur que prince sçaurait désirer de son maistre (1). »

*Lettre du mareschal de Saint-André au duc,
le 3 décembre.*

« Monsieur, j'ay receu par ce porteur que je vous renvoye les lettres qu'avez escrites au Roy, à monsieur le cardinal, à monsieur le connestable et à moy, lesquelles j'ay incontinent fait deschiffrer, réservé celle de monsieur vostre frère, et incontinent après, j'ai envoyé le tout à Sa Majesté, qui recevra grande joye et plaisir d'entendre de vos nouvelles et que toutes choses, graces à Nostre-Seigneur et par vostre bonne conduite, soient en sy bon estat en vostre ville de Metz, dont de ma part je louë Dieu, ne recevant en cela, Monsieur, moindre plaisir que vous mesme. Au demeurant, Monsieur, j'ay veu par vostre lettre le doubte où vous estes qu'il soit perdu quelques unes de celles que cy devant vous avez escrites au Roy, desquelles il ne fault plus que demeuriez en peyne, vous pouvant assurer qu'il a receu toutes celles dont vous faictes mention par vostre dernière despesche, qui sont des 11, 14 et 17 de novembre. Et sy tous ceux que je vous ay depuis despesché eussent peu passer jusques à vous, je n'avois pas oublié de vous le mander, ensemble ce qui estoit survenu de nouveau et mesmement la prise de Hesdin, qui a esté rendue aux sieurs de Race et de Genlis, avec composition de sortir quatre pièces d'artillerie et enseignes desployées et bagues sauvées, vous pouvant assurer que nostre maistre en a esté grandement ennuyé, estant délibéré de bien chastier lesditz Race et Genlis qui s'excusent le mieux qu'ils peuvent, mais on n'y adjoute pas

grande foy; l'intention du Roy est de la reprendre, et pour cela a fait acheminer les forces qui estoient deçà, qui peuvent estre à présent près la Picardie, et luy mesmes est party de Rheins pour y aller, Nostre-Seigneur luy en veille donner telle issue que vous et moy la désirons : de quoy j'ay fort bonne espérance. J'ay esté devers ledit seigneur jusques à Chaalons, vous pouvant assurer que je suis party d'avec luy fort content, comme bien tost vous entendrez par maistre Thomas d'Elvesche, qui partira demain, et prandra, suivant vostre lettre, le chemin du costé des Salines, et passera la Seille au pont d'Anois, et de là à Desme pour prandre le chemin entre les deux camps, et se trouvera envoyez quelqu'un au pont d'Anois ou à Desme, pour le conduire, pour ne faillir le chemin entre les deux camps, et qu'il n'attende aux portes. Je vous ay aussy escrit la mort de monsieur l'admiral et le regret que le Roy et tout le monde y a eu, et aussy que M. de Chastillon a eu l'admiration, monsieur le mareschal de La Marche le gouvernement de Normandie, et monsieur le prince de Ferrare les gens d'armes; vous y avez perdu un bon et seur serviteur, et moy un parfait amy. Nostre-Seigneur soit loué du tout. Il y a deux jours que je receu, par un trompette du marquis Albert, des lettres toutes ouvertes que monsieur d'Aumalle escrivit à madame vostre mère, à monsieur le cardinal et à madame de Valentinois, par lesquelles il leur mandoit qu'il commenceoit à se bien porter de ses blessures, et pour le bon désir qu'il avoit de faire service au Roy, il avoit offert pour sa rançon audit marquis quarente mil escus, qu'il avoit refusé, menaçant de l'envoyer en l'une de ses maisons, et que jamais il ne le laisseroit à moins de cent mil escus. Il n'y a propos ni apparence à cela, estant puisné comme il est. Je vous envoye un petit paquet du Roy, qui a esté apporté deux fois par deux hommes qui n'ont jamais peu entrer à Metz, vous pouvant assurer que deux jours ne se sont jamais passé que je ne vous aye envoyé quelqu'un; mais les ungs sont revenus, les autres possible pendus, ou bien essayans encor de faire ce que je leur ay commandé. Je vous sup-

(1) On trouve dans la collection Dupuy, tome 479, la lettre suivante, adressée à M. Deschenetz. Elle est relative au siège de Metz et à d'autres nouvelles :

« Monsieur Deschenetz, j'ay receu vostre lettre, ne pouvant assez vous sçavoir de gré et mercier des nouvelles que vous me faictes entendre, que je vous prie continuer, n'oubliant me faire sçavoir au retour de monsieur de Vaudemont du camp de l'Empereur ce qu'il y aura fait, veu et entendu. Quant à la gendarmerie dont m'escrivez, qui vit si désordonnément en Bassigny, je y ay envoyé pour y pourveoir et les faire reserrer en leurs

garnisons; à quoy je tiendray plus royde la main à ceste chose qui m'est entre toutes autres odieuse. Au surplus, je délibère séjourner icy encores pour deux ou trois jours, pour entendre ce que ce sera de l'assault de Metz et pour l'envye que j'ay d'estre souvent adverty de toutes choses. Je vous prie de rechef me faire sçavoir tout ce qui vous surviendra chacune heure de nouveau; priant Dieu, monsieur Deschenetz, vous donner ce que plus désirez.

« Escrypt à Saint-Mihiel, ce deuxiesme jour de décembre 1552.

« Vostre antièrement bon amy, FRANÇOIS. »

plie me renvoyer ce porteur et par luy escrire au Roy de voz nouvelles, pour le plus grand plaisir qu'il puisse recevoir et ne fut jamais plus content ny plus satisfait de personne qu'il est de vous. C'est de Verdun, le 3 de décembre.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,

« SAINT-ANDRÉ. »

« Vous aurez, comme je crois, bien entendu la mort de monsieur de Rohan qui fut tué le jour de la prinse de monsieur d'Aumale; monsieur le vicomte de Turenne a sa compagnie et monsieur de La Chappelle est lieutenant de monsieur le connestable. »

Lettre de monsieur le duc de Guyse à monsieur le cardinal de Lorraine son frère.

« Monsieur mon frère, devant hier, faisant une saillie par nos gens il y en eut quelques uns qui prirent un chevaucheur de Lorraine, auquel ayant faict rendre son esmail et renvoyer sans rançon, m'a promis mettre seurement le paquet de lettres entre les mains de monsieur de Vaudemont, qui n'est que le double de celles que je despeschay au Roy le 28 du mois passé, par lesquelles pourrez voir, avec celles que j'ay escrit audit seigneur, selon le moyen que j'en ay pu avoir, ce qui est survenu de jour à autre en ce lieu depuis que nous sommes assiégés. Et pour ceste heure, je n'ay rien que j'y puisse adjoûter, sinon que nos ennemis n'ont, depuis lundy, continué leur batterie comme ils avoient commencé, n'ayant tiré que sept ou huit cens coups de canon depuis ce jour là, tant de jour que de nuit; mais se sont amusez à faire deux tranchées nouvelles, l'une à my chemin de leurs pièces et des fossés, et l'autre, sur le fin bout, d'où ils nous peuvent tirer jusques dessus nostre brèche de leurs harquebuses de point en blanc; et s'ils nous baillent des poix nous leur rendrons des feves. Elles commencent depuis l'endroit du boulevard rond de la Porte-Champenoise, jusques au bout de l'eau vers la Moselle, joignant la grosse tour ronde qui est fort battüe, de façon que l'on y peut monter; mais ils ne s'y sont essayé. On m'assure qu'ils sont soubz terre et qu'ils veulent miner avec une partie de la fausse Braye; nous sommes en beaucoup d'entrouit attendant, et trouvons l'eau presque partout, qui sera fort contraire à leur entreprise, et vous puisasseurer que Saint-Remy ne s'endort point. Ils ont retiré une partie de leurs canons qu'ils avoient mis en batterie, et ont mis en leur lieu des grandes coulleuvrines et des bastardes. Et à ce que nous pouvons juger, c'est pour remettre

à la plus prochaine tranchée de nostre fossé, pour de là nous pouvoir battre plus aysément le pied de nostre muraille et nos flancs. Conclusion, nous ne dormons point non plus qu'eulx; plus on va en avant et plus on connoist que ce vieillard est obstiné, mais j'ay espérance en Dieu et aux gens de bien qui sont icy qu'il n'y fera non plus que devant Metz, qui est l'ancien mot du pays. Jeudy, après disner, je fis sortir monsieur de La Brosse avec près de cent chevaux de la compagnie dont il a la charge, et Saint-Luc avec quarente de la mienne, par Lepontifroy, leur ayant commandé de donner sur les fourageurs et vivres du marquis, qui passoient à nostre veue, venans du costé de Thionville, et que s'ils sortoient quelques ungs de leurs gens en désordre, ils fissent ce qu'ils verroient à l'œil pouvoir faire sans rien hazarder. D'aborder, lesdits fourageurs et vivres furent despescchez au moins ce que pouvoit estre en nostre puissance, et puis donnèrent les courreurs jusques dedans le camp, et quelques ungs à leur abrevoir, où ils tuèrent forces gens et de beaux cheveaux. Soudain furent suivis de seize ou dix-huit enseignes de gens de pied et se desbandèrent à l'escarmouche plus de sept cens harquebusiers et piquiers sans tenir ordre, mais courans après les nostres comme en une huée, et avec eux cent ou six vingtz chevaux partie pistolliers, parties lances. Et voyant le dit sieur de La Brosse qu'il avoit occasion de leur en donner d'une, dist au sieur de Saint-Luc qu'il se jettast sur la main droicte et qu'il chargeast les gens de cheval, et qu'il donneroit aux gens de pied, ce qui fut faict et sy à propos que lesdits gens de cheval furent repoussez dans les gens de pied et tous ensemble menez, tuans jusques à la teste de leurs enseignes qui s'arrêtèrent fort court où estoit le marquis, auquel le baron de Torey faillist de donner un coup de lance et luy servit bien que son cheval fut prompt. Finablement il en est demeuré des leurs plus de quatre vingtz estendus sur la neige, huict ou dix prins, dont il y en a quatre de cheval, et des nostres un homme d'armes prins et un archer mort. Roquefeuille fort blessé d'un coup de pistolet presque au mesme endroit que feu Destanges, mais non du tout si dangereux, Suze a un coup de pique entre le morion et la teste qui ne touche que la peau, Fovion un coup de lance audessus de l'œil qui ne luy perse aussy que la peau, Clermont un coup de pistolet en la main droicte qui luy rompt seulement un doigt. Il y a esté tué huit ou dix chevaux; et faut que je vous dis que ledit sieur de La Brosse a vaillamment et sagement exécuté ceste entreprise, Saint-Luc l'a fort bien faict, Chastellet et tous ceux qui y

estoyent, dont Lanques estoit du nombre et fit triomphe avec quelques ungs des siens, et sy l'entreprise fut belle et bien exécutée, la retraite le fut encore plus, car ayans faict demeurer toutes leurs enseignes sur le cul, se retirèrent au pas jusques au bout de nostre pont : je les faisois attendre par monsieur de Campfavas avec cent harquebusiers et quelques corceletz qui gardèrent bien que nostre cavallerye ne fust suivie plus avant. Et ainsy tous les nostres se retirèrent en cette ville à la vue de tous les camps de l'Empereur et de ses tranchées, dont ils firent tirer deux pièces pour favoriser les leurs, et en fut tué sur le dit pont, en revenant, deux soldatz des nostres. Il ne tint qu'à moy que nos gens de bonne maison ne fussent de la partie, mais je leur célay et à beaucoup d'autres jusques à ce que nos gens fussent partis, après quoy il ne se trouva plus de clefz aux portes. Ledit jour je fis aussy sortir Navaille avec vingt chevaux, qui alla battre le chemin entre les deux camps, où il tua force chevaux de vivandiers ; cette nuit j'ay faict sortir Quando avec douze arquebusiers de garde et un sergent de Glenay, lesquels ont tiré du bout de leurs trenchées dedans, et a le dit Quando long temps combattu avec les leurs, n'ayant que son espée et une rondelle. Hyer j'envoyay le cappitaine Thomas entre lesdits deux camps avec trente des miens, qui faillit à prandre Barbançon qui retournoit du camp de delà et s'en alloit ausien avec six vingts chevaux ; il fut contrainct de haster un petit son pas, et le buttin fut de deux tonneaux plains de bottes dont nous avons grand besoing et firent tousjours carnage sur le chemin tant de chevaux que d'hommes, en quoy ne sont espargnez les Lorrains quant on les trouve portans vivres.

« Nostre fourneau pour l'artillerie sera secq la semaine qui vient et les mousles et métal prestz pour fondre une coullevrine et une bastarde ; la crainte que j'ay que nous maistres ne soient pas trop bons me garde d'en fondre d'avantage pour la première fois. Je vous supplie monstrier ceste lettre au Roy et luy présenter mes très humbles recommandations à sa bonne grace, s'il vous plaist, et à monsieur le connestable aussy que pouvez asseurer ses enfans estre en bonne santé, et que D'Anville sçayt aussy bien porter la hotte et mieux qu'écrire ; Buguenon se porte bien ; je m'estois oublié de vous dire que nous avons une bresche au boulevard de Champagne, une autre à la grosse tour ronde et trois au pan de mur entre deux, et sy ne cognoissons poinct encor que les ennemis veuillent venir à l'assault, et crois qu'aparavant ils veuillent essayer de nous oster nos flancs devant que s'y présenter. Nostre frère

d'Aumale a esté mené par les gens du ma à une de ses villes.

« Du cinquiesme jour de décembre. »

Lettre du cardinal de Lorraine au duc son frère.

« Monsieur mon frère, j'ay receu les lettres que vous m'avez escrites le 28 du mois p desquelles j'envoyay incontinent le double à dame nostre mère et à madame ma sœur, les les sont en bonne santé comme verrez par mot de lettre que la bonne mère vous escri pouvez estre asseuré qu'on n'oublie pas de costez à faire dévotes prières pour vous, de que j'espère que moyennant la volonté de vous nous en manderez bientost quelques nouvelles et croyez que toute l'espérance du gist entièrement en vous, et sy Dieu vous tant de graces que de pouvoir résister et teste, jamais homme n'eut tel bruict et rétion que vous aurez en ce royaume qui se desjà infiniment obligé à vous de ce qu'avez jusques à présent, et mesme le Roy s'en tie plus content et satisfait du monde, vous arant que de vous dépend sa grandeur et le de ses affaires qui prospèrent de tous costz pourveu que les choses succedent du vostre trouverez tout le demeurant en telestat que riez désirer. Au reste vous avez un frère qui peut estre à son aise qu'il n'en voye l'issue qu'il la désire, ayant plus expérimenté ceste qu'est d'ennuy que je n'avois jamais faict, j'espère que Dieu me mettra bientost de vous de tout danger. Le Roy est en ce lieu il ne bougera qu'il ne voye la fin que Dieu donnera ; il a esté conseillé de ne poinct a Hesdin pour beaucoup de raisons que vous vez assez penser. Il en a laissé toute la charge monsieur de Vendosme qui est en campagn aujourd'huy se devoit loger devant la place estime reprendre et espérons dans trois ou tre jours en avoir bonnes nouvelles que je feray entendre : cependant je vous asseu que vostre petit fils se porte bien et prie pour vous ; je me recommande à vostre grace.

« De Complégne, ce 8^e jour de décembre

Lettre du Roy au duc, du jour suivan

« Mon cousin, affin que sy vous n'avez ma lettre du 30 du passé vous en sçachiez tenu je vous en envoie un duplicata par où verrez, mon cousin, comme toutes vos lettres cepté celle de l'unziesme, sont venues seure jusques à moy. Cette cy sera pour vous ad comme j'ay receu la dernière du 28, qui

dire que vous le pouvez penser, m'estant le
 e que vous me faictes de sy grande impor-
 qu'il est, et plus je vous en avant et je connois
 image que mon ennemy en reçoit, qui est
 il y a grande apparence qu'il partira bien
 la avec très grande honte et confusion, car
 s les advis que j'en ay il perd une infinité
 gens et de chevaux, et est en moindre es-
 e que jamais de pouvoir rien proffiter, et
 nécessairement que son armée soit dimi-
 e plus d'un tiers aux gens qu'il a perdu et
 retirez. Mon cousin de Vaudemont fut, le
 int-André, en son camp en bien petite com-
 et vict l'Empereur; mais ne m'a jamais
 ict sçavoir de ce qu'il y a faict et veu, dont
 bahis; Bassompierre a bien escrit à mon
 le connestable qu'il luy avoit dit qu'il
 en aussy bonne volonté qu'il fut jamais
 dre au propos de la paix dont il a esté cy
 question, mais qu'il ne conseilleroit pas
 maistre de parler le premier, ce qui me
 lus croire que je n'ay encor faict, qu'il ne
 que d'attacher ceste pratique puisque par
 ière responce qu'il en avoit faict au dict
 opierre il luy dit qu'il n'en faisoit plus
 ; et voyant que de ce costé on n'en faisoit
 semblant, comme au vray je ne m'en sou-
 ères, il ne s'est peu garder luy en jetter ce
 quoy ne luy sera faict aucune responce.
 l a envie que ceste affaire aille plus avant
 ussiera autrement entendre. Encor est-il
 é qu'il n'y gagnera et qu'il ne se fera rien
 mnes enseignes. L'escuyer Christophe que
 gnoissez serviteur du dit sieur de Vaude-
 lit que les dits ennemis font courre le bruit
 ur camp qu'ils feront nouvelle batterie du
 e la porte Saint-Thiebault, rempliront le
 le fascines et le rehausseront de terre sy
 qu'ils pourront aysément venir au combat
 esche, que d'ailleurs ils font quantité d'es-
 et s'en veillent ayder pour l'assault; et au-
 rant qu'ils font estat d'emporter la ville a-
 que. Mais je cognois bien qu'on luy a faict
 , car il les faict beaucoup plus mauvais
 e sont. Et a oüy son rapport, vous diriez
 ont ayez, logez, traictez, nourris et payez
 : s'ilz estoient dans les delices du monde.
 n'asseure bien, mon cousin, que vous sça-
 p le contraire, ayant de bons avis qu'il
 possible d'estre en plus pitoyable estat qu'ilz
 it n'a l'Empereur serviteur par delà qui ne
 me bien qu'il a faict une très grande folie.
 s que vous avez bien sceu le partement de
 cousin le duc d'Aumale, vostre frère, et
 les gens du marquis Albert se retirent tous
 n, et luy en meurent tant que l'on m'asseure

qu'il n'a pas à ceste heure quatre mil hommes.
 Je n'escriis encor rien de Hesdin, car mes forces
 ne peuvent estre là qu'aujourd'huy ou demain.
 J'espère que dimanche pourra commencer la bat-
 terie et bien tost après en avoir de bonnes nou-
 velles, dont je ne faudray à vous faire part. Encor
 que la royne de Hongrie, comme l'on dit, fasse
 rassembler ses forces au comté de Saint-Paul,
 les Impériaux ont faict courre le bruit qu'ils
 vouloient faire une entreprise sur Sienne, mais
 jusques à ceste heure ne s'en voit aucune appa-
 rence. Mon cousin le cardinal de Ferrare et le
 sieur de Termes sont dedans qui donnent l'ordre
 possible pour la conservation du dit Estat, aussy
 la seigneurie n'oublira rien pour cela, qu'est
 tout ce qui s'offre jusques aujourd'huy 9 de
 décembre, ayant advisé renvoyer le porteur jus-
 ques à vous pour le désir que nous avons de sça-
 voir de vos nouvelles : c'est celluy qui plus et
 mieux m'a faict service en cest endroit. Il a charge
 de demeurer deux ou trois jours par le camp
 pour vous rendre compte des choses qu'il y pourra
 apprendre, vous priant que par luy nous puis-
 sions avoir de vos nouvelles. »

*Lettre du connestable audit duc, dudit jour.
 9 décembre.*

« Monsieur, le Roy fut très aise de la venue par
 devers luy de maistre Thomas d'Elvesche, et
 l'ouyt bien au long sur toutes choses de delà, dont
 il n'obmit rien, de manière qu'il demeura en
 grand contentement du bon estat en quoy il sen-
 tit par luy qu'elles estoient, et du grand ordre
 qu'avez mis par tout, et après le vous renvoya
 amplement instruit de son intention. Toutes fois,
 à ce qu'avons sceu, est encore à Verdun, n'ayant
 osé entreprendre s'en retourner par l'arrivée au-
 tour de vostre place du marquis Albert; par là
 nous nous apercevons bien que les passages sont
 estroitement gardez, d'autant qu'il ne nous est
 venu aucune nouvelle de vous et peu du camp.
 Et pour autant que le dit maistre Thomas perdit
 son vallet en venant et sa malle aussy, dans la-
 quelle estoit le desseing et portraict de vostre
 place, dont l'Empereur se pourroit servir, je n'ay
 voulu faillir vous en advertir, affin, Monsieur,
 que vous donniez ordre, s'il y a quelque chose à
 craindre de changer vos deffences et vos des-
 seins.

« Je vous advise aussy que la plus grande par-
 tie de sa grosse artillerie est encor entre Thion-
 ville et Metz, sy avant dedans la boue qu'elle ne
 se peult quasy tirer et qu'il y a grande faulte
 de pain parmy son camp, de sorte qu'ils sont con-
 traintz en faire venir de la Franche-Comté.

« Le marquis Albert est logé à Saint-Martin et

est bruit qu'il a eu un coup de fauconneau devant Metz. S'il est ainsy il n'est pas seul, car il est incroyable le nombre d'hommes qui ont esté blessez aux trenchées par vos mousquetz et faulconneaux et ne sçauriez mieux faire que de continuer à en user.

« Ils doivent faire deux batteries depuis la porte Champenoise jusqu'à celle de Saint-Thiebault, et doit l'Empereur estre aujourd'huy ou demain en son camp, son logis estant prest en une petite maison près la ville, où dernièrement mon fils estoit logé: qu'est un assez beau lieu. Quant à nos nouvelles, je vous assure que je vous ay envoyé les deux hommes que demandiez à Verdun. Et Verdun est au meilleur estat que l'on le sçau-roit désirer et ne s'oublie rien en toutes les autres places, ny aussy à bien chastier les ennemis qui s'escartent, de sorte qu'il s'en fait un massacre infiny et plus d'Italiens que nous ne voulons, plusieurs se rendans à nous. J'espère que nous recouvrerons bientost Hesdin.

« Du costé de Piedmont, cependant que dom Ferrand s'amusoit à prendre une petite place que mon cousin de Brissac avoit conquis et fortifiée depuis peu de temps, mon cousin a sy bien fait qu'il a surpris la ville et citadelle d'Albe, qui est place de telle importance que vous sçavez.

« Je vous prie nous faire sçavoir de vos nouvelles en essayant avec autres moyens que vous avez de faire sortir quelque garçon qui sçache bien nouer par l'isle, et passer l'eau à nage, portant ses lettres dans la cire, ce sera bien le plus grand plaisir que vous pussiez faire au Roy.

« En achevant ceste lettre, j'ay esté adverty que l'Empereur a dit avoir veu par vostre portraict les lieux que vous voulez desfendre avec artifices de feux, ceux des tables avec pointes despées et daguettes, les flancs que vous avez tant caché que vous descouvrez, et tous les secrez de vostre place tant du dedans que du dehors, à quoy, Monsieur, il vous fault bien adviser pour y remédier et les tromper au desseing

qu'ils pourroient avoir fait là dessus: visant que nous sçavons pour certains ennemis sont en une merveilleuse saillies que vous faictes, pour la grande gens qu'ils font tous les jours. Je ret ledit homme pour vous le renvoyer ou quatre jours. »

Le dit jour 9 décembre, monsieur table escrivit encore à monsieur de lui faire part des nouvelles de la cotes, dont il n'avoit parlé dans la j

« La dernière lettre que nous av vous, monsieur, estoit du 28^e du p donné très grand plaisir au Roy, sceu par icelle comme toutes choses mieulx en mieulx en vostre place; dehors mettons peine d'en avoir souguères jour qu'il n'en vienne quelque tous concluent que les ennemis sont leur science et hors d'espérance de p faire de tout ce qu'ils se promettent gens se meurent et se retirent, et r reur moins travaillé de l'esprit qui trouvant bien estrange le traitement luy faictes. J'espère que la fin de sera encore plus honteuse que le ment, au bien et grandeur du Roy jour en jour plus content et satisfait et vous assure qu'il n'a aise et plaisir il a de vos nouvelles. Voylà pour renvoyer ce porteur, par lequel je bien au long tout ce qui s'offre, qui vous faire plus longue lettre après présenté mes humbles recommandations bonne grace.

De Compiengne le neufviesme cembre.

Le Roy et toute la compaignie bonne chère (1). »

Lettre du duc au Roy

« Sire, jay receu la lettre qu'il

ploier pour le service du Roy, ainsi qui lu ordonné. De laquelle somme de deux mil tournois nous promettons audict Petit de rembourser par le Roy en la ville de Paris celui Petit ou de Marie Cochet, sa femme par procuration dudit Petit de recevoir et p de tous et chacuns les deniers deus à ice deffaut de ce nous promettons à iceluy comptant et à sa volonté d'icelle somme deniers; de laquelle nous faisons dès à propre fait et debte par la présente que n moing de ce signée de nostre main et faic de voz armes.

« Audict Metz, le deuxiesme jour de décembre cinq cens cinquante deux.

« FRANÇOIS, et plus bas BA

(1) On trouve parmi les documents de la bibliothèque du roi l'engagement suivant, de la somme de deux mille cinq cents livres, contracté par le duc de Guise, toujours pour le siège de Metz.

« Nous, François de Lorraine duc de Guyse, pair et grant chambellan de France, lieutenant général du Roy en la ville de Metz, confessons que, ce jourd'huy, Guillaume Petit, marchand demourant à Paris, nous a presté comptant de ses deniers en ceste dicte ville de Metz, la somme de deux mil cinq cents livres tournois, en deux cens escuz sol, cent pistollets, six cens livres en réelles, six cens livres en testons, et le reste en douzains; laquelle somme nous avons fait mettre par ledict Petit es mains de Pierre Dupré, commis de maistre Benoist Legrant, trésorier de l'extraordinaire des guerres, par son récépissé, qui est demouré par devers nous, pour icelle em-

re par maistre Thomas, et entendu de que luy avez commandé de me dire, me trop heureux de ce qu'il vous plaist avoir le service que je vous faictz, qui ne sçavoir sy grand que je desire, et cognoissant il y va de vostre grandeur en la charge y de vous en ce lieu, je vous supplie très-humblement, Sire, vouloir croire que ma vie, sy Dieu me les avoit donnés, ny seront espargnées, et ozerai asseurer que tant ces, seigneurs, cappitaines, gentilshommes, soldats qui sont en cette ville, ont voue vous y servir en vrayz fidelz subjets et vrs. Ce porteur a tout veu, et comme les uns, après avoir tiré depuis quelques jours follement, s'amusent à leurs trenchées et Ils se sont, aujourd'huy bien matin, mis de douze pièces contre le boulevard rond de l'orte-Champenoise, et crois qu'il veulent de mettre tout en bresche, ce qu'ils pour- ront en deux jours, s'ilz continuent; mais veront derrier un rampart qu'avons faict leur plaira point. Ils démonstrent aussy achever leur grande bresche, nous ac- cess nos flancs, allons au devant de leurs et renforçons toujours le rampart, qu'est l nous semble plus nécessaire. Et se co- clairement, que l'Empereur veult demeurer en ce siège, nonobstant la perte des qu'il a faicte. Nous mettrons peyne et cognoistre que le voulons estre jusques à. S'il vous plaist donner bonne audience porteur, il m'a promis vous rendre compte de ce que je luy ay monstré. Nous commençons à la munition que je feray le mieux possible qu'il me sera possible. Aujourd'huy le sieur Fanaz, se promenant assez près de nous, eut un coup d'arquebuse au ventre, qui est dangereux. Je vous assure, Sire, qu'il ne t peu de perte pour le service qu'il vous icy, m'ayant semblé estre nécessaire at- tendre sa guérison, commettre quelqu'un en son lieu pour mareschal de camp, et ny avoir plus ny suffisant que le cappitaine Cleray que j'ay commandé faire ceste charge pendant que luy. « Ce 12 décembre. »

*du duc au cardinal de Lorraine son frère,
du dit jour 12 décembre.*

Monsieur mon frère, j'ay receu par maistre Thomas les lettres qu'il vous a pleu m'escire et entendu ce qu'il m'a dit de vostre part, tant bien que ne voulez oublier de me remercier tousjours l'amitié que me portez, et supplie croire que n'aurez jamais un plus affectonné frère que je vous suis.

Quant à ce qui se faict du costé de noz ennemis et du nostre, ce porteur vous dira ce que je luy en ay monstré et que j'en sçay s'il le peult retenir. Conclusion, je les tiens, à leur déportementz, fort obstiné en leur entreprise; et croyez, à vous parler privéement qu'il fault que le Roy bastisse de longue main les forces qu'il voudra avoir pour nous secourir et les vivres qu'il luy faudra tant pour son armée que pour mettre cœans, et ne fault pas faire les choses à demy sur peyne de s'en trouver court, et quoy qu'il y ayt retenue en vostre entendemens pour le dire quant on parlera des vivres qui sont icy. Le pain ne peut durer que jusques au mois d'aoust, qu'est ce que j'ay mandé par ledit maistre Thomas, sans rien acheter ny en avoir cédé un grain, et ne faict comme beaucoup d'autres qui ne disent que le tiers ou quart de ce qu'ilz ont, ce que j'eusse faict à un lieutenant de roy, mais à mon maistre je ne luy veux rien céder, afin que selon que ses affaires se porteront il y pense d'heure: il me semble que ce n'est pas peu en un lieu où il n'entre rien que le vent, de fourner pour dix mois, n'ayant esté aydé d'un seul liart. La chair fraîche commence à nous faillir et de la sallée une partie, nous en aurons jusque au caresme prenant, le lendemain vivra avec pain et vin. Et de là en avant il faudra que je distribue le peu de ris, lard et poissons sallez et fromage que j'ay acheté, dont avez veu les marchez; après quoy nous serons tous de mesme livrés en belles soupes à l'eau, par ce qu'il ne se parlera par d'herbes à cause que nous avons pris toutes les terres des jardins pour les rampartz. Et néantmoins toute cette compagnie n'est délibérée de s'estonner quelque nécessité qu'il arrive et croyez que je leur montreray le chemin, ne voulant avoir plus de commodité que le moindre. Je vous prie ne monstrer ceste lettre à personne, mais souvenez vous en et la tenez aussy vraye que l'Evangile, et s'il y a mieux, ce sera par le bien mesnager, car la quantité ny est pas. Le pauvre Foujou est mort d'un coup de lance qu'il avoit eu à la teste, et pensoit-on que ce ne fust rien, mais on luy a trouvé tout le taix rompu. Il estoit cappitaine de Montreau-faux-Ionne. Je vous prie en demander la capitainerie au Roy pour Chailly mon maistre d'hostel, lequel est icy, faisant beaucoup de services audit seigneur en ce lieu, tant au faict des vivres qu'autres choses où je l'employe. J'ay aussy Milliet avec moy, qui prend bien grande peyne à deschiffrer toutes les despeschés que je faict pour le service du Roy, il est dans cet estat de feu monsieur d'Orleans à deux cens livres de gaiges et

demeure seul de tous ses compagnons, etc. »

Lettre du Roy au duc, du 13 décembre.

« Ce porteur est un de ceux que je vous despeschay devant mon parlement de Rheins avec une lettre, dont je vous ay depuis envoyé copie par un autre n'ayant peu entrer dedans, et toutes fois a esté en danger d'y demeurer pour homme de son pays, comme il vous dira. Et pour autant qu'il a veu et entendu beaucoup de choses au camp, dont je serois bien aise qu'il vous peust rendre compte, aussy pour le désir que j'ay de vous faire sçavoir de mes nouvelles, j'ai advisé vous le renvoyer avec un duplicata d'une despesche que je vous feis par l'homme du comte Roquendolf, du 9 de ce mois, par laquelle vous saurez toutes nouvelles, et comme je suis de toutes mes affaires, qui sont, Dieu mercy, en très bon estat. Je receu hier lettres de mon cousin l'admiral qui avoit esté avec les autres cappitaines visiter le logis de mon armée devant Hesdin par où il me donne espérance de m'en faire bientost sçavoir de bonnes nouvelles, que j'attens demain par tout le jour. Car dez dimanche ils doivent mettre leur artillerie en batterie, le fils de monsieur de Ruz est dedans la place qui servira, s'il Dieu plaist, à retirer mon cousin le duc d'Aumalle vostre frère du lieu où il est, car j'ai escrit à mon cousin le duc de Vendosme, sy la place vient a estre prise, qu'il ne fasse aucune composition, sinon que luy, les capitaines et principaux demeurant prisonniers. Au surplus toutes les nouvelles que j'ay de ceux qui reviennent du camp de devant Metz, disent, tous les advis communément, que la plus grande pitié du monde y est pour les maladies, la nécessité et faulte des vivres pour les hommes et les chevaux, et est impossible que, continuant le bon et grand devoir que vous faictes, que l'Empereur ne soit bientost contrainct s'en retirer. Je n'ay point eu de vos nouvelles depuis le 28 du passé, dont je suis en peyne, non que je ne sois tout asseuré que vous n'aurez failly à hazarder quelques ungs, pour me donner la joye que vous pouvez penser que j'en reçois, ainsy que je sçai que vous avez quant les miennes vont jusques à vous, dont je faict tout devoir, car voici le sixiesme homme que je vous ay envoyé depuis un mois, dont il n'est revenu un seul et est marri et grand malheur et fâcheux desplaisir sy quelqu'un pour le moins n'est allé jusques à vous, à qui je prie Dieu donner santé et ce que désirez. »

En même temps, monsieur d'Elvèche porteur de la lettre du Roy m'en donna aussi une de monsieur le connestable, ainsi qu'il suit :

« Nous faisons tout ce qu'il est possible de vous tenir adverty de nos nouvelles,ignons le hazard d'autant d'homme peult trouver propres à cela, commetendrez par les deux despeschés de Il y a huit jours que messire Thomas est party de Verdun, pour essayer dedans Metz. S'il a tant de faveur qu faire, sans empeschement, vous sçavez coup de choses de luy pour ce qu'il ment demeuré audict Verdun, et ve despeschés que nous y avons faictes mourant s'en sera allé si bien il monsieur le mareschal Saint-André recevrez grand plaisir de son arrivement, il ne s'offre rien de quoy vous luy enverrez lettre; car celle du Roy, de ce treiziesme décembre, satisfait à tous vous scauroiz escrire, après vous a du grant et parfaict contentement qu'il vous enverra; vous priant, monsieur, de m'en dire s'il y a rien en quoy je vous sois service et sçavoir toujours mes ennuys commandation qu'il vous a pleu les t

Autre du Roy au duc, 14 décembre.

Le jeune Grec, mon cousin, par m'avez escrit des 8 et 12^e de ce mois et dextrement faict et exécuté ce qu'il vous avez commandé, m'ayant seurement vos dittes lettres et rendu bon compte de tout l'estat de la place et de ce qu'il a veu, par où je juge qu'il n'a rien de charge que vous luy avez donnée, merveilleusement aise d'entendre qu'il soit en sy bon estat, cognoissant vous continuerez à faire de bien en me voyant sy bien à tout, qu'il fault ce que vous me faictes service tant que je l'ay espéré de vous. J'ay bien remarqué qu'il ne criviez de l'opiniastreté de l'Empereur, il y a grande apparence, et qu'il finisse son entreprise sur la longueur, père que le temps et ce qui advient et qu'il puisse avoir moyen de vous faire feront rabattre beaucoup de ce qu'il joint qu'il n'y sera rien oublié du conseil que vous soyiez en asseuré. Par les nouvelles de ceux qui reviennent du camp des ennemis, laissez leurs mines, et ne trouvent plus de veuille entrer dedans, ayans descouvert que vous contremenez à l'endroit de sorte qu'ils sont hors d'espérance de s'en aller, à l'occasion de quoy ilz ont cessé de battre, encor qu'il soit tout comme eux qu'ilz ne feront que s'y morfondre.

l'obstination et dureté de l'Empereur ne se peut vaincre, ayantsy grand regret de se voir descheu de la ditte entreprise, qu'il ne sçayt où il en est. Je m'attens, mon cousin, que son marché ira toujours en empirant; car, à ce que je sçay pour certain, son camp est en plus grande incommodité de toutes choses qu'il n'a poinct esté, tant de vivres que d'autres nécessitez, ne s'osant plus escarter, comme il faisoit, par ce que les garnisons de Verdun, St- Mihiel et l'autre que j'ay mis aux lieux les plus propres en ont tué une infinité, principalement du marquis, des quels, depuis quatre ou cinq jours, l'enseigne du sieur de Tavannes defilait six ou sept vingtz chevaux, où il y eut tel carnage, que hors dix ou douze qu'ilz retindrent prisonniers, tous le reste demeura sur la place, et enmenèrent au dit Verdun quatre vingtz dix ou douze chevaux, tous de service. Ilz ont envoyé cinq jours le comte d'Alquemont du Pont-à-Mousson avec trois ou quatre mil hommes de pied et deux mil de cheval, qui ont esté courir jusques à une lieue de Thoul; mais elle a faict sy bonne mine, qu'ils n'ont ozé s'y attacher, et se sont retirez au dit Pont-à-Mousson. J'ay donné ordre de faire continuer la fortification du dit Thoul; et, s'il plaist à Dieu me donner quelque loisir, j'espère qu'elle sera bientôt en bon estat. Je mets dedans Bordillon, et n'épargnera rien pour la mettre en seureté, sçachant de quelle importance elle est à mon service. Je ne vous puis encor rien escrire de Hesdin, et il y a trois jours que mes gens ont commencé la batterie: car, à ce que j'entens, ils l'ont assailly par le plus fort, à la relation du sieur de Rasse, que mon cousin de Vendosme y a mené quant et luy, sy est ce qu'ilz m'en donnent tousjours bonne espérance. Ayant sceu par vostre ditte lettre, mon cousin, que vous estres malourny de chirurgiens, je vous envoie monsieur Ambroise (1) l'un des miens, qui est très bon et fort expérimenté, et me desplaist que je n'ay moyen de vous faire autant d'ayde et secours de toutes choses que je voudrois bien. Je luy ay donné charge porter quant et luy le plus de drogues qu'il pourra. Espérant que Nostre-Seigneur me fera tant de graces, qu'il ira seurement jusques à vous, par le bon ordre qu'y donnera mon cousin le mareschal de Saint-André, qui ne faudra, comme j'en suis assuré, de vous advenir de ce qu'il aura entendu. Du costé d'Italie, les Impériaux ont depuis quelques jours remis sus l'entreprise de Sienne; cependant le royaume de Naples demeurera entièrement desgarny de toutes forces, et sera aysé de faire quelque bonne entreprise dessus.

(1) Le célèbre Ambroise Paré.

« Aujourd'huy j'ay receu les lettres du sieur Daramont, mon ambassadeur en Levant, où il m'escriit que le Grand Seigneur a trouvé bon ce qui estoit passé, et faisoit tenir son armée de mer preste. Quant à la mienne, pour au premier bon temps exécuter l'entreprise qui a esté faillie l'esté passé en Piedmont, dont Ferrand faict courir bruit qu'il veult venir assiéger Albe, où est Bonnivet avec dix enseignes françoises, et a despesché cappitaines par l'Italie pour lever gens d'avantage, dont il se trouve peu; mon cousin de Brissac a départy le reste de ses forces par les places voisines, afin que s'il attache, il soit travaillé et incommodé autant que faire se pourra.

« J'oublions à vous dire, mon cousin, que j'ay certaines nouvelles que l'Empereur n'a encor rien faict demander de secours à l'Empire, aussy qu'il n'y a rien de prest ny disposé pour cela, et que le comte de Mansfeld a envoyé devers moy pour me faire offre de me faire service avec douze mil lansquenetz et deux mil cinq cens chevaux pour les employer ou je voudray, selon l'utilité que je verray en pouvoir tirer. Je n'y oublieray rien. Qu'est tout ce que j'ay à vous dire pour le présent après vous avoir assuré de l'entier et parfaict contentement de vostre maistre, que prie Dieu vous avoir en sa sainte et digne garde. »

Lettre du duc au Roy, du 17 décembre.

« Sire, par ma dernière lettre, du douziesme de ce mois, que je vous ay escrite par le Grece de la compagnie de monsieur le mareschal de Saint-André, je vous ay mandé que nos ennemis avoient recommencé à battre de douze pièces le boulevard de la Porte-Champenoise, ce qu'ils n'ont continué qu'un jour. Ce qu'ils avoient battu estant tumbé le soir, ensorte qu'il y avoit bien cinquante pas de bresches: bien est vray qu'ils n'y peuvent monter sans eschelles. Quant à toutes les autres bresches, ils n'y tirent que de dix ou douze coups par heure, et en endroictz différendz, qui n'est que pour empescher que nos harquebusiers ne leur tirent, et aussy que ne remparions, comme nous faisons malgré qu'ilz en ayent. Tous ceux qui nous viennent de dehors ne nous chantent autre leçon, sinon qu'ils nous minent à l'endroict de nos deux flancs et de la grande bresche. Saint-Remy dilligente tant qu'il peut pour se trouver audevant, et cejourd'huy j'ay encor continué d'ailer veoir tout ce qu'il faict, et iray encor ce soir sur la minuict, qui est l'heure qu'on les entend le mieux besogner et le moins dangereux d'icy en avant. Je ne manqueray point à tenir grand nombre de gens prestz pour les recevoir quant ilz mettront le feu à

leur mine. Le dit Saint-Remy jureses bons dieux qu'il leur fera une fricassé de bon goust. Je crois, Sire, qu'ils n'auront point de froid au sortir; nous n'entendons autre chose de l'Empereur, sinon qu'il est toujours à la Horgue, assez mal de ses gouttes et toujours obstiné à demeurer icy devant. Les trois camps sont toujours au mesme logis et continuant à faire grande garde sur les avenues de cette ville.

« Jeudy dernier, je fis sortir le cappitaine La Faye par le pont des Morts, avec vingtz chevaux seulement, du nombre desquelz estoit le comte de Charny, Ouart, Torcy et Créquy, et sept harquebusiers à cheval de ceux de Lanques, luy ayant deffendu de n'abandonner de loing le bout de nostre poinct, et commandé d'envoyer quelqu'un des siens jusques au corps de garde du marquis, pour se faire suivre d'eux et les attirer devant le dit pont. J'avois fait porter des arquebuses à crocq pour les festoyer; le dit Lafaye voulu luy même y aller avec toute sa troupe, et d'arrivée leur fit une charge fort belle et se retira assez loing d'eux. Cependant leur troupe commença à se renforcer; et, comme ils se virent six ou sept vingtz chevaux, ils en firent desbander cinquante pour charger les nostres, mais le dit cappitaine Lafaye estant demeuré dernier, son cheval ayant receu un coup de lance, il fut porté par terre, et puis soudain sa troupe retourna pour le recouvrer, et fit tout ce qu'elle put combattant; mais il fut impossible, et se retira les espées sanglantes aux despens des ennemis. En mesme temps, je fis sortir Rendan par le Pontifroy avec vingt autres chevaux et dix arquebusiers de Lanques, pour cependant qu'ils s'amuseroient d'un costé battre le chemin par là où venoient leurs vivres, ce qu'il fit bien et sagement, et leur prit des chariotz de vin de Rhin qui fut amené icy avec des prisonniers et chevaux. Hyer se vint présenter du costé de la montagne, entre les deux camps de l'Empereur, cinq cens chevaux bohesmes et espagnols, qui conduisoient domp Louis Davila, le quel fit donner ses coureurs à la portée du mousquet de nostre fossé, et de fortune estoit à heure que j'avois faict monter à cheval les cappitaines La Brosse, Rendan et Paul Baptiste, pour aller recognoistre quelque chose de ce costé là avec chacun seize chevaux des leurs, lesquelz je fis sortir accompagnés de soixante harquebusiers par la porte Mozelle, lesquelz furent logez sy à propos pour les favoriser, que messieurs les cavalliers n'en voulurent point manger après avoir esté longuement teste à teste. Venant l'heure qu'ils se vouloient retirer, vint l'enseigne de dom Alonze Puientel, lequel cognoissant Navaille demanda

à parler à luy, ce qui fut accordé, et devisai luy fit offre que s'il y avoit capitaines ou soldats des nostres qui vouldussent donner un coup de lance, qu'il y en avoit là deux qui avoient lieu de leur général; surquoy le dit Navaille dit qu'il s'asseuroit que de nostre costé il ne seroit refusé et que ce seroit avec mon congé, et qu'il me venoit demander, ce qu'il fit, et me dist que Rendan me supplioit qu'il en fut un, ce que luy accordé, moyennant que celluy de leur costé fut aussy cappitaine, et que s'il y en avoit un second, j'en accorderois autant à Chastellet qui faisoit semblable requeste. Le dit Navaille s'en retourna leur en porter la nouvelle, et que les gens estoient là tous prestz avec seureté que deux troupes ne s'approcheroient et qu'ils seroient conduits à Mylhenim. Ilz se cuidèrent repentir de leur offre, s'excusans qu'il estoit tard de se retirer, et que ce seroit pour un autre jour. Toutes fois, Sire, nyant honte, selon mon advis qu'ils avoient esté pris au mot, s'accorderent d'un seullement qu'il asseuroit estre capitaine et Hidalgo, et que nostre trompette et leur les mèneroient sur les rangs: ce qu'ilz firent. Ilz coururent la première et seconde fois aspres l'un de l'autre sans se toucher par faulte de croiser. La troisième, Rendan rompit sa lance de bien droit, fit et faulsa le bras droit à l'Espagnol, qui se laissa emporter par son cheval jusques à sa troupe et tumber sa lance qui demoura aux nostres. On m'a dit que le dit Espagnol lieutenant du général de leur cavallerie. »

Autre lettre du duc de Guyse, au cardinal de France, frère, et au connestable.

« Messieurs, je vous supplie m'excuser pour cette fois, n'avez qu'une lettre pour vous deux: vous verrez tout ce que je puis mandier par la lettre que j'escris au Roy, et me souvenez que, selon nos petites nécessitez, tout se passe bien icy. Nos ennemis nous ont tiré onze coups de canon, et tout dépend de la poudre. Ils disent que les mines sont prestes à jour, et nous sommes à leur monstrier une bresche garnie comme il faut pour recevoir un Empereur, s'il y veut venir en personne. Il y a dix jours que, sur les sept heures du matin, commencèrent au camp où est l'Empereur à sonner tous les tabourins, qui estoit, comme j'ay ouy dire, pour faire monstre de leur paye, et ont envoyé deux grosses troupes, chacune quatre mil hommes, tout au bord de leurs tranchées, derrier les murailles qui y sont où on voit leurs piques. Et encor que je me donne tasse bien qu'ilz ne nous donneroient point d'assault, je fis, sans sonner allarme, rendre

gens de pied et de cheval aux lieux que je leur avois ordonné tant aux bresches, flancs, places de secours que murailles, esuelles nous nous trouvasmes petit nombre pour une ville de sy grande garde. Mais ce qui y est, ne parle que de bien faire : nous n'avons fait autre chose jusques à cejourd'huy que de ramparer ; et à ceste heure que nous sommes couvertz, nous mettrons peyne de loger nos petites pièces seurement, et de mettre nos arquebusiers à couvert, et les arquebusiers à crocq, espérant leur faire bien baisser la tête en leurs trenchées, où ilz se descouvrent fort peu. Il n'est pas croyable la terre qu'ils ont remuée pour nous approcher. Le pauvre Fanaz est mort de sa blessure, dont par ma dernière despêche j'adverty le Roy, m'ayant fait prier sur sa fin que je voulusse bailler sa compagnie au capitaine Cornet, ce que je luy ay aysément accordé, m'ayant fait entendre prou de fois le dit capitaine Fanas que monsieur de Chastillon lui avoit promis la première, et aussy qu'il m'a semblé qu'il n'y a personne icy qui le mérite mieux.

Le capitaine Poulledre a esté tué d'un coup de canon, qui est grand dommage. Il estoit de ceux qui ont trente francs par mois. Le seigneur Pierre et moy vous supplions les demander au Roy pour le capitaine Michel, lequel il cognoist bien, et est icy faisant service : c'est celluy qui est un coup d'arquebuse au visage, allant reconquiesre le fossé à Dampvilliers.

« Ce 17 décembre 1552. »

Lettre du duc de Guyse à M. Deschenet.

Messieurs, j'ay entendu, par ce que monsieur Dechenetz m'a escript, que vous avez fait difficulté de recevoir en garnison à Vaucouleur dix hommes d'armes et dix-huit archers de sa compagnie qu'il y avoit envoyez, craignant que cela préjudiciast à la neutralité du duché et unité de Bourgogne où vous estes comprins. Et pour ce que je m'asseure que cela ne vous peut préjudicier, attendu mesmement que le Roy a tousjours eu garnisons en la duché, et le Roy d'Angleterre en la Franche-Comté, et icelles tolérées tant d'un costé que d'autre, sans faire démonstration qu'il y en eust mescontentement, vous ne fauldréz à recevoir la dicte garnison sans en faire difficulté, m'asseyant sur le dict sieur Dechenetz donnera charge de cette garnison à personnaige si suffisant qu'il ne fera courses ny autres actes préjudiciables à la dicte neutralité. A tant, Messieurs, je prie Dieu vous avoir en sa très sainte garde.

De Saint-Germain en Laye, le XXII^e de décembre 1552.

Vostre bon amy.

FRANÇOYS.

L. C. D. M. T. VI.

Lettre du Roy au duc.

« Mon cousin, présentement est arrivé devers moy le sieur de Jarnac, qui m'a rapporté nouvelles comme hier ceux qui estoient dedans Hesdin ont rendu la place en mon obéissance, laquelle ne s'est point trouvée sy mauvaise qu'elle n'ayt enduré quatre mil couptz de canon pour le moins, et encor n'estoit pas la bresche sans grande difficulté. Mais le bon et vaillant devoir des gens de bien qui estoient là pour mon service les estonna tellement, qu'encore qu'ils eussent deux mil hommes de pied dans la place fort bien armez et équipés et que l'armée des Pays-Bas fust aussy à Parmes, qui n'en est qu'à trois lieues, en nombre de trois mil chevaux et quarente ou cinquante enseignes de gens de pied, néantmoins ils ont eu à grande grace de s'en aller leurs bagues sauves, les enseignes prises et deux petits fauconneaux, après y avoir perdu pour le moins deux ou trois cens hommes de couptz de canon ; et vous asseure, mon cousin, à ce que j'entens qu'ils ont fait dedans, durant la batterie qui a duré depuis le 17 de ce mois jusques à hier matin, aussy bien que jamais firent gens : il s'est trouvé à l'endroit de la bresche par où ils l'avoient prise, qu'il y avoit encor dix pieds de muraille debout, et le rempart derrier de plus de vingt piedz de hault, grand, fort et large, par où vous pouvez cognoistre de plus en plus la meschanceté de ceux qui la rendirent. Encore qu'elle soit fort endommagée de ce dernier effort, sy est-eeque mes serviteurs qui y sont jugent qu'elle est telle que j'en pourray encor tirer du service en y mettant de plus gens de bien que ceux qui y estoient, comme j'espère faire. Il se pourra aussy trouver occasion que mon armée aura moyen de faire quelque autre bonne chose, et sy les ennemis les veulent attendre, Nostre Seigneur me fera s'il luy plaist, encore tant de faveur, comme j'advoue tenir de sa bonté seule le recouvrement de la dicte place, que je vous feray encore bientost sçavoir de bonnes nouvelles de ce costé-là, n'ayant voulu vous garder ceste cy plus longuement que cejourd'huy vingt-quatriesme de décembre 1552.

« Je vous ay escrit depuis trois jours comme j'avois receu vostre lettre par le jeune Grec, et vous ay envoyé un de mes chirurgiens avec une ample response contenant nouvelles de tout ce qui s'offrit, et depuis n'est survenu que ce que dessus, attendant tousjours en bonne dévotion de vos nouvelles. »

Lettre du duc au Roy, du 25 décembre 1552.

« Sire, depuis le premier de ce mois je vous ay

escriit deux lettres l'une du 12 par le Grec de la compagnie de monsieur le mareschal de Saint-André, et l'autre du 17, dont hyer j'envoyay le double à mon dit sieur le mareschal pour vous faire tenir, ayant ordinairement faict le semblable de toutes les despesches que je vous ay faictes depuis le commencement de ce siège; et quoy que cela soit ainsy, sy est ce qu'ayant veu par vos lettres du 9 et 13 de ce dit mois que n'avez receu celles que je vous avois escrites du 11 du passé, je vous en envoie encores présentement un double. Quant à nos nouvelles, nos ennemis ont continué à nous tirer cinquante ou soixante coups de canon par jour et en divers endroitz, jusques au 24 de ce mois qu'ils se sont un peu reschauffez, avec sept pièces, dont ils ont tiré six cens coups en deux jours et demy contre la tour ronde du costé de la Mozelle, qui estoit jà bieu malade, sy est ce Sire, que nous sommes encore dedans, et ay espérance qu'ils ny mettront point le pied s'ilz n'achevent de la ruyner du tout, ce qui leur coûtera encor mil coups de canon. Ils ne peuvent donner à l'estage d'en bas que de deux pièces qui sont sur le bord du fossé, où ils peuvent bien confesser qu'ils ont eu des places de canoniers vacantes. Le second est ramparé de terre et le troisième de balles de layne et de fumier, ce qui nous faict opiniastrer davantage à la deffendre. C'est que s'ils la gaignoient, ils trouveroient des contremines que nous avons faictes, desquelles ils se pouroient aysément ayder pour nous venir chercher bien avant. Ils font tous les jours trenchées nouvelles, et à ce que je puis juger tendent à une mesme fin, d'estre maistres de nostre fossé; mais ils ny ont encor descendu, bien sont allez sy près du bord que leur terre coulle dedans et sont ordinairement plaines d'arquebusiers, vous pouvant asseurer, Sire, que qui se descouvre mal à propos tant de leur costé que du nostre, il n'arreste gueres à estre payé comme à esté le pauvre Camille Marin au milieu du front, le faisant regarder auprès de moy pour accommoder un flanc, dont je me suis oublié de vous advertir par ma dernière despesche. Après avoir faict cognoistre par sept ou huit fois avec petites troupes bien menées comme se souviendroient les gens du marquis des passades que les nostres leur avoient données, et qu'ilz nous a semblé qu'ils venoient aussy eschauffez après les nostres qu'au commencement, je permis à monsieur le vidame vendredy dernier, de monter à cheval avec 80 hommes telz qu'il voulut choisir, comme aussy à Lanques avec 20 de ses arquebusiers, et les fit mettre, sur les unze heures du matin, entre les deux portes du chasteau, dessus le pont des Mortz, afin qu'il n'en sortist

davantage et ny eust confusion. Après je luy commanday ce qu'il auroit à faire et aussy à celui qui menoit ses coureurs, qui se nomme Moncery, lequel incontinent avec ses cinquante chevaux alla droit au corps de garde dudit marquis, qui pouvoit estre de cinquante pistolliers, lesquels firent du commencement les froids comme ils avoient accoustumé et se mirent sur le bord d'un fossé attendant que l'alarme fut donnée à leur camp et qu'ils eussent à mon advis adverty le marquis pour sçavoir ce qu'ils auroient à faire, et ne tardèrent guères à venir par six et dix chevaux tant qu'ils pouvoient bien estre six vingt, dont y avoist environ quarante lances; et à leur queue venoient quatre ou cinq cens hommes de pied, la plus grande partie harquebusiers, et comme ils se virent fortz commencèrent à faire avancer une troupe de coureurs qui vindrent au galop pour charger les nostres qui prirent la charge longue, outre ledit pont des Mortz et droict au Pontifroy, et faisant semblant de vouloir tourner firent incontinent assembler leurs deux troupes et quelque trente hommes de pied, qui soudain se délibérèrent encore charger nos dits coureurs, lesquels obéirent un peu pour les mener encor plus avant, comme je leur avois dit, et alors qu'ils verroient sortir monsieur le Vidame avec sa troupe ils donnassent dedans. J'estois sur la porte pour veoir quant il y feroit bon, et voyant qu'il estoit temps pour les nostres, je fis partir mondit sieur de Vidame accompagné de cinquante bons hommes, qui s'en alla droit pour leur couper chemin du costé de leur camp. Soudain qu'ilz l'apperceurent, ils se mirent à fuir et nos coureurs ne s'oublèrent de les charger sytost qu'ils les virent bransler, ny monsieur le Vidame de leur venir donner par flanc, de façon Sire, que tous ceux de cette ville et du camp de l'Empereur qui voullurent regarder le passetemps ne virent jamais pistolliers, lanciers et Allemans, mieux battus que ceux là, lesquels n'arrestèrent guères qu'ilz ne fussent auprès de leurs quatre cens hommes de pied, qui leur vindrent fort à propos, fuyans tous devant nos gens; mais monsieur le Vidame fit fort sagement de ne les vouloir rechercher pour ce qu'il falloit passer un fossé à la fille et que c'estoit près de leur camp, dont sortit seize enseignes de gens de pied pour venir à la recouree. Ils n'emmenèrent qu'un gentilhomme allemand prisonnier pour tesmoing et en laissèrent sur la place plus de vingt cinq des leurs à cheval, la plupart du reste bien marquez eux et leurs chevaux à la mode des François quant ils se meslent avec leurs espées bien franchantes. Il y demeura aussy trente ou quarante hommes de pied de

leurs gens tous estendus sur la place, qui au moins s'il y en avoit en vie n'en ozèrent faire le semblant, se laissant prandre leurs bourses et leurs armes sansse remuer; et à l'heure que ce beau message fut commencé, je fis sortir les sieurs d'Anraques et La Brosse, avec chacun trente hommes d'armes, par le Pontifroy, pour favoriser les nôtres et leur donner moyen de se retirer en cas qu'ils fussent suivis.

« Je commanday aussy aux cavalliers de Lances avec vingt harquebusiers de son frère, quinze chevaux de ma compagnie menez par Pallays et autant de celle de monsieur de Lorraine avec le nommé La Réelle, d'aller battre le chemin de Thionville, où ils trouvèrent quatre-vingt hommes de pied, lesquels ne portoient que leurs espées et se voulurent sauver dans une petite abbaye sur le chemin, où ilz furent sy bien mis et chastiez qu'il n'en reschepa aucun. Ils emmenèrent aussy quelques moutons et vaches, qui fut un peu de rafraichissement à nos pauvres blessez et malades. Le duc Horace a esté de la partie ayant fort bien faict aussy à le chef de l'entreprise et tous ceux qui y estoient. L'Empereur est toujours en son camp logé au chateau de la Hongrie, et ne sy parle d'autre chose sinon qu'il est délibéré, quelque perte d'hommes qu'il fasse, de demeurer icy devant jusques à la fin. Avant hier je fis sortir La Rochefoucault du costé du dit marquis, qui prit les prisonniers bien avant sur le chemin de Thionville. Aujourd'huy matin la compagnie de monsieur de Gonnort en a faict autant et tout de mesme celle de monsieur de Nemours, sur les quatre heures du soir, sans que pas un des ennemis ayt ozé abandonner leur camp de cinq cent pas, à cause de l'alarme que je leur fais donner le plus souvent que je pus pour leur faire tenir le pied frais, ayant bien opinion, Sire, que sy nous n'avons à faire qu'au marquis et à sa troupe, nous en viendrons bien à bout par le menu; mais nous en avons icy devant des plus fins qui cherchent de tous costez de trouver des nôtres à leur advantage, ce qu'ils n'ont encore faict. Et sy espérance que Dieu nous aydera à garder l'avantage que nous avons eu jusques à ceste heure sur noz ennemis. Le sieur de La Palisse est mort ceste semaine passée d'une fièvre lente, et disent les médecins qu'il estoit empoisonné. Boisdauphin m'a prié vous supplier très-humblement luy vouloir donner la place de gentilhomme de vostre chambre. Au surplus Sire, j'ay receu les lettres qu'il vous a pleu m'escire des 9 et 13 de ce mois et du dernier du passé par le valet du sieur de Feullet; je ne faudray à vous le ravoyer demain ou après demain. »

Lettre du dit duc au cardinal de Lorraine son frère.

« Monsieur mon frère, je ne vous feray longue lettre m'assurant que vous verrez ce que j'escris au Roy : conclusion ne me chantez plus par vos lettres que l'Empereur doit desloger d'icy et tenez pour certain que, s'il ne nous trompe bien fort, tant qu'il aura de vie il ne voudra recevoir cette honte d'en partir avant qu'il en voye la fin, sy les forces de nostre maistre ne l'y contraignent, et pensez donc de bonne heure à trouver de bons hommes car à ce coup il fault avoir courage. Je réserve à vous en escire plus au long quant j'auray meilleur loysir. Nous avons esté saluez jusque à cejour d'huy de treize mil coups de canon et toujours continuent, m'estant advis qu'ils nous veullent monstrier qu'ilz ont toute la poudre d'Allemagne en leur commandement. Ce la néanmoins ne nous estonne pas icy. Vos trois frères se portent bien et vous supplient de les tenir en vostre bonne grâce.

« A Metz, ce 26 décembre 1552. »

Lettre de monsieur de Nevers au dit duc de Guyse, du dit jour.

« Monsieur mon compagnon, deux hommes que j'envoyay dernièrement en la comté de Bourgogne pour me faire certain d'un engin que j'avois sceu y estre dressé par l'ingénieux Degré pour mener contre vous, sont retourné ce jours d'huy par devers moy et ont rapporté ce que vous entendrez cy dessoubz; au moyen de quoy je n'ay voulu faillir de vous hazarder ce porteur, comme encor je feray deux ou trois autres pour vous en advertir, combien que je m'assure assez que cela leur servira autant en vostre endroit comme tous les effortz qu'ils ont faictz jusques icy.

« Le dit engin est de trois cens pas de longueur et de telle largeur que dix hommes peuvent marcher de front dessus; il est monté sur deux petits rouages de bois d'un pied et demy de hault, estans les dits rouages proches l'un de l'autre en travers de vingt à vingt deux piedz pour le soustement dudit engin; en la fin du premier pont du dit rouage est un reply faict avec charnures, et après tous les autres de mesme jusques à la fin, sinon qu'au dernier ce sont viz sans fin sy bien faictes que peu de gens font cheminer le dit engin, et là où le bout peut arriver contre une muraille, il s'y dresse tant hault soit elle avec les engins qui sont adressez pour le soustement de la premier pointe, et sy le premier pont en fin de son reply tombe dans la ville, tout le reste du dit pont suit après. Quant à cela, monsieur mon compagnon, encor que je sa-

che bien que vous y sçavez mettre très bon remède, sy est ce que je n'ay voulu faillir vous dire l'advise et opinion que plusieurs ont là dessus, c'est que pour autant que le dit pont est mal aisé à rompre, estant tout à faict de bois, fer et cordages qui ne se peuvent couper à cause du dit fer battu très subtilement qui l'engarde, il seroit bon de faire un tendis de grandes pièces de bois qui sortiroient à fleur de muraille de vingt à trente pieds de long, pour présenter au devant de la première pointe du dit engin et qui servira pour renverser le dit premier ply, et conséquemment le second et le troisième à mesure qu'ils commenceroient à monter, lequel tendis il faudroit conduire par vis sans fin pour approcher et reculer quant mestier seroit. Le sieur de Lessay conduit le dit engin avec quelque cavalerie et environ deux mil hommes de pied de la comté. Il pourra estre en leur camp dans sept ou huit jours. Quant à nos nouvelles, je suis venu en ce lieu pour prandre résolution sur la fortification d'icelluy, avec les sieurs de Vieilleville et de Bleneau, ausquelz le Roy avoit mandé de s'y trouver pour y faire continuer les ouvrages en toute dilligence. Je vous supplie, mon compagnon, sy vous cognoissez que je vous puisse servir et favoriser en quelque chose, me vouloir faire cet honneur que de m'en advertir : car je tiendray à fort grand heur d'y employer et moy et tout ce qui sera en ma puissance ; et sur ce je prie Dieu, etc.

« De Thoul, ce 26 décembre 1552. »

M. Le connestable au duc de Guyse, du mesme jour.

Monsieur, vous verrez par ce que j'escriptz au Roy comme nous vivons avec noz voisins ; lesquels continuent d'estre ostinez de ne vouloir bouger d'icy, à ce que j'en puis entendre par ceulx que nous prenons et d'aultres. Il a fallu depuis huit jours qu'ayons commencé de mettre la main à la monition que je feray filer tant que je pourray ; vous assurant, Monsieur, que le plus cher trésor que je tiens en ceste ville c'est le bled que j'ay icy assemblé, duquel, et des gens de bien qui y sont, j'ay espérance de faire ung bon service à nostre maistre. Voz enffens se portent bien, et contera au Roy et à vous se porteur de noz nouvelles, ce qu'il pourra apprendre en passant, lequel n'a poinct voulu prendre d'argent de moy pour la doubte qu'il avoit d'estre foullé en passant par le camp des ennemis. Je vous supplie, Monsieur, le vouloir faire contenter par delà comme vous sçavez qu'il le mérite. Je n'ay receu par ce dict porteur la thérebentine de Venise dont vous m'escripvez, qui

ne nous serviroit peu pour les pauvres blessez, se il vous plairoit nous en envoyer.

« De Metz, ce XXVI^e décembre.

Lettre du mareschal de Saint-André au dit duc, du 28 du dit mois.

« Monsieur, craignant que la despesche que je vous avois envoyée par l'homme que le sieur de Saint-Luc avoit faict sortir de Metz fust perdue en chemin, je vous ay bien voulu envoyer encor celle cy pour vous advertir du retour du Grec vers le Roy, qui s'est sy bien acquitté de la charge qu'il avoit de vous que sa Majesté en est demeurée fort satisfaite et contente et encor plus aise que je ne vous sçaurois escrire d'avoir par luy amplement entendu de vos nouvelles, comme vous verrez par les lettres que sa dite Majesté vous escrit, lesquelles je n'ay voulu hazarder par ce porteur craignant qu'il ne puisse seulement entrer à Metz et les vous envoyeray avec un chirurgien que le Roy vous envoie, lequel j'adviseray de faire conduire le mieux et plus seurement qu'il me sera possible, vous assurant que vous aurez contentement de la despesche qu'il vous portera. Le Roy a faict resserrer le sieur de Rasse pour avoir rendu Hesdin où il y avoit encor dix pieds de muraille à la bresche et bien grande hauteur de rampars. Je croy qu'il jouera bien tost son personnage sur un eschaffaut. On ne sçayt ce qu'est devenu Genlis. Je m'attens que comme vos voisins n'oublieront de vous faire bien tost entendre la prise audit Hesdin, vous les payerez en mesme monnoye. Monsieur le cardinal vostre frère est maintenant paisible possesseur de Meudon. Je me recommande à vos bonnes grâces et suis etc.

« De Verdun, le 28 décembre 1552. »

Lettre du cardinal de Lorraine au duc son frère, du dit jour 28 décembre.

« Je me doutois que pendant mon absence il pouvoit venir de voz lettres ; j'avois laissé icy expressément un de mes secrétaires qui a la charge de mes chiffres, auquel j'avois commandé s'il en venoit les deschiffrer incontinent et en monstrier le deschiffrement au Roy ; ce qu'il a faict. Vous ne devez avoir crainte qu'il ne soit satisfait et donné bon ordre à tout ce qui sera nécessaire pour vostre secours ; c'est l'intention du Roy et d'employer pour cela sa puissance sans attendre que vous soyez à trois mois près du terme, cognoissant de quelle importance seroit une telle faulte pour le royaume, vous suppliant, monsieur mon frère, vouloir tousjours continuer à bien faire comme avez faict jusques à ceste heure, et soyez assuré de nostre costé et croyez

Dieu vous fait la grâce de persévérer en
 il luy a pleu vous donner par cy devant,
 comme n'eut plus grande occasion d'estre
 que vous aurez, car je vous prometz que
 d'une ville où vostre nom est immortel,
 tant aymé, qu'il n'y a petit ny grand
 ous adore et confesse desja vous estre
 gé qu'à homme de ce monde; et outre la
 que vous y acquerez vous rendrez mer-
 ment soulagez ceux que pour vous sont
 uelle peyne, dont je pense estre le pre-
 xelluy qui plus en endure, et n'est pos-
 je sois en mon aise que je ne vous voye
 à à vostre honneur, n'oubliant de prier
 ir cela, comme font mesdames nostre
 nos sœurs, auxquelles je fais ordinaire-
 rt de ce qui nous survient de vos nou-
 Laubespine m'a asseuré que vous serez
 ent satisfait de toutes choses, qu'est
 t où je me recommande très-humble-
 vostre bonne grâce, priant Dieu vous
 Monsieur mon frère, etc.
 Compiègne, le 28 décembre 1552.»

connestable escrivit, le 30 du dit mois,
 le Nivernois, une lettre dont il envoya
 le à M. de Guyse. En voici la teneur :

sieur, pour l'affection grande que je voy
 loy a à la fortification de Thoul, je ne
 garder, outre ce qu'il vous en escript,
 désir que j'ay qu'il ayt tousjours de plus
 grand contentement, de vous prier tant
 que je puis, voulloir entreprendre ceste
 ation et y faire mettre la main aussi à bon
 que ont fait M. de Guyse et mareschal
 it-André à Metz et Verdun; chose qui
 ra aysée avec l'assurance que pouvez
 vous reposer sur moy que rien ne vous
 ra, estant certain aussi que vous y ferez
 er les choses et espargner tout ce qu'il
 mible pour son service, tirant des gens de
 que vous aurez là dedans et de par toutes
 toutes les corvées que vous pourrez. De
 vous supplie, monsieur, croire que pour
 ar et affection que je vous porte, j'auray
 aysé et de plaisir, outre le bien du ser-
 e nostre maistre, que de choses que je
 ys veoir advenir. J'ay veu ce que m'avez
 pour excuse des plaintes que faisoit mon-
 le Vandemont des commandements que
 vez fait faire sur les terres de monsieur
 maine une foiz doubte que vous n'avez
 quelle que lettres de créance; mais ceux
 en avez envoyez sur les lieux ont esté si
 fers qu'ilz ont laissé veoir et communi-
 eurs instructions; car j'ay veu le double

d'une que vous envoyastes à Bar par le Parc, ce
 qui n'est aucunement nécessaire et suffist que
 verbalement vous leur faciez sçavoir ce que
 vous voudrez avoir et le faciez prandre sans rieurs
 bailler par escript, toutesfois le plus doucement
 qu'il sera possible. C'est, monsieur, tout ce que
 j'ay à vous dire pour le présent, ayant le surplus
 esté mys par ung mémoire qui vous est présen-
 tement envoyé par où vous serez amplement ins-
 truit de l'intention du Roy sur toutes choses;
 priant Dieu, monsieur, vous donner bonne vye
 et longue.

« De Compiègne, le 30^e jour de décembre
 1552.

« Vostre bon serviteur,

« MONTMORENCY. »

« Veu que le baron de Fontenay m'escript ordi-
 nairement les plus plaisantes nouvelles du
 monde, je luy en baille de mesmes par une let-
 tre que je luy escript.

« Monsieur, le Roy n'entend pas que vous
 vous engaigiez ne demouriez du tout dedans
 Thoul, et suffira que vous acheminez la fortifi-
 cation, selon le contenu au mémoire, et puis
 l'avanciez avecques le soing que vous en pourrez
 avoir allant et venant. »

Vers ce temps, de l'ordonnance et comman-
 dement de monsieur de Guyse, le sieur de Saint-
 Remy dressa l'inventaire des artifices à feu et
 autres inventions, tant de bois que de fer, néces-
 saires pour la deffence de la bresche à Metz, et
 la remit à mon dit sieur de Guyse, ainsi qu'il
 suit :

Premièrement, vingt-deux pavois montez sur
 roues avec leurs essieux et ferrures.

Ung engin de charpenterie avec son tour garny
 de deux ingles de fer, servant à tirer terre de
 contremynes.

Quatre tazières servant aux contremynes;
 l'ung d'eulx en longueur de deux piedz, l'autre
 de trois, l'autre de quatre et l'autre de cinq
 piedz.

Item treze rasteaulx vollans montez sur roues,
 avec chacun deux essies, desquelz en y a cinq qui
 ont broches de fer et les autres de bois, et vingt
 six manches pour les mener et pousser.

Item trente tables garnies de broches de fer
 grandes et moyennes et de clouz, le tout ser-
 vant à chausse trappes.

Item quatre cens douze potz plains de chausse
 trappes pour gecter de hault en bas de la bres-
 che.

Item trente et une lanterne de bois, de plu-
 sieurs calibres, plaines de cailloux.

Seize lanternes de fer, les unes plaines de dez de fer et autres de cailloux.

Item trente deux estuiz de bois pour servir aux fougades et trainées.

Item unze tables percées servant ausdites fougades.

Item six douzaines de cartouches de toille plaines de pouldres avec leur moulée de bois de plusieurs calibres poisans ensemble XI^e III^{es} VIII livres.

Item soixante unze potz à feu.

Item soixante quatre autres plus petit potz à feu.

Item soixante deux boulets esclatans.

Item cent grenades à feu.

Item cent pieques à feu.

Item trente lames à feu.

Item six vingtz ung sercles simples à feu.

Item cinquante cercles à truffle.

Item cinquante deux cercles croisez.

Item quatre vingtz douze ferynes à feu.

Item quatre barilz plaines d'artifices à feu.

Item ung monceau de tourteaulx.

Item six cuillers de fer avec leurs hampes pour gecter les grenades et boulets esclatans.

Item six fourches de fer avec leurs hampes pour gecter les sercles à feu.

Item vingt-cinq boutefeuz garniz de corde et meiche.

Item trente ung boutefeuz qui ne sont garniz.

Item ung asfustage monté sur six roues de bois que l'on nomme orgues, où il y a vingt trois petitz quanons de fonte.

Item quatre mil cinq cens quarente livres de pouldre appropriées pour faire fougades.

Le suivant mémoire fut envoyé à monsieur de Nivernois par monsieur de Laubespine, pour luy servir d'instructions, sur ce qu'il auroit à faire pour les fortifications de Toul :

« Affin que monsieur le duc de Nivernois entende clèrement l'intention du Roy, sur le fait de la fortification de la ville de Toul, le dict seigneur l'a fait mettre et rédiger par escript ainsy qu'il s'en suit :

« Premièrement, ayant ouy ce que le chevalier de Seure lui a rapporté de la part dudict sieur de Nevers, du moyen qu'il y a de mettre ladicte place en peu de temps en l'estat qu'il désire, icelluy seigneur veult et prie ledict sieur de Nevers prendre en main le fait de ladicte fortification, et se mettre et loger luy mesmes dedans ladicte ville, avec le sieur de Bordillon, et sa compaignye avec luy et les chevaux légers qu'il a par delà, et deppartir chacun son quartier pour, en toute dilligence et comme il a esté fait à Verdun

et Mets, faire mettre la main à l'œuvre, et comme il sera advisé pour le mieux par le dict sieur de Nevers et les cappitaines qu'il a avecques luy.

« Pour cest effect, ledict seigneur envoie présentement deux commissions pour lever deux mille pionniers; c'est assavoir une au sieur d'Espinat pour en faire lever mille en Bourgogne, laquelle ledict sieur de Nevers luy fera incontinant venir; et une autre au dict sieur de Nevers pour en faire lever semblable nombre en Champagne et partout où il en pourra trouver en payant.

« Davantaige, ayant le hérault Vallois escript à monsieur le connestable que le pays de Barrois a esté taxé à quatorze cens quarente hommes de corvée, par chacune sepmaine, pour la fortification de Clermont et qu'il luy semble qu'ils seront beaucoup mieux emploiez audict Thoul, le dict sieur de Nevers advisera d'en prendre ce q^{te} besoing sera, et à ceste fin est escript audict Vallois se retirer incontinant par devers le dict sieur de Nevers. Bien est le Roy d'advis que pour donner plus de couraige ausdicts hommes de corvée de besongner, que ledict sieur de Nevers leur face donner à chacun quelque chose par jour des deniers du Roy.

« Pour à quoy commencer à satisfaire, le Roy a présentement fait bailler au commis du trésorier des réparations qui est icy la somme de deux mille livres tournois et assignation de huit mille six cens soixante, et six livres tournois qu'il va prendre à Chaumont en Bassigny que ledict sieur de Nevers fera dispenser et ménager le mieux et plus utillement que faire se pourra.

« Surtout ledict seigneur désire qu'il y soit fait extrême dilligence et que pour cest effect ne soit riens espargné ne en regard en personne que ce soit de Lorraine, Barrois, ne autre endroit; et regardera le dict sieur de Nevers de faire que le clergé et ceulx mesmes de la ville y aydent et s'efforcent de tout ce qu'ils pourront, attendu qu'il est question de leur conservation. Aura le dict sieur de Nevers souvenance d'employer et faire besongner à la dicte fortification ses souldats et vallets des gens de guerre qui seront en ladicte ville, ainsi qu'il s'est fait en celles qui ont esté fortifiées; et affin qu'il y en aist plus grand nombre et que ledict sieur de Nevers aussi y soit plus fort, pourra tirer et faire venir en ladicte ville de Thoul, des places de Dampvilliers, Ivoy, Montmedy et autres de la frontière de delà, de chacune une enseigne, estant la saison telle qu'il ne faut pas craindre que l'ennemy soit pour y povoir faire entreprise et toutesfois aura regard de ne les desgarnir pas trop.

Roy trouve trop excessif l'offre que fait Bega pour le fait des vivres, ce luy que ladicte ville de Thoul estant en pays dant il n'y faut autre provision de vicelle que l'on y pourra faire des pays isins, ainsi qu'il s'est fait ez autres places, desquels vivres il entend que l'on face et venir tant de bledz et vins qu'il sera ; et pour cest effect envoie le dict sieur delà le sieur de Borran, auquel à ceste sieur de Nevers baillera toutes les conditions il aura besoing ; et affin que le accommoder plus volontiers à y mener est nécessaire que ledit sieur de Nevers face bailler logeis à les retirer et les réserver à ce que l'on les leur puisse rendre n'en avoit affaire et qu'il n'y ayt aucun dommage, comme il sera besoin leur faire.

autres menus vivres comme huilles, chandelles et autres petites choses nécessaires, qui ne se pourront trouver par le plat ledit sieur de Borran regardera aussi d'en provision au meilleur marché que faire se peut et en envoyant ung estat sera ordonné pour y satisfaire.

Et au sel, est présentement envoyée une pécunie de la propre main du Roy, adressée au fermier du magasin et grenié à sel de Mont en Bassigny, pour en faire debllivrer que ledit sieur de Nevers envoyra devers luy à dix muidz et au dessoubz, qui luy près rabattuz sur sa ferme. Ledit sieur de Nevers trouve bon aussi que ledit sieur de Nevers faire les moulins à cheval et à bras pres et le plus tost qu'il sera possible, les fera paier sur les deniers desdictes réserves.

En regard de l'artillerie et munitions, ledit sieur de Nevers doit avoir souvenance qu'il y a tant-Dizier bonne quantité, toute portée à la et attendant que la dicte ville de Thoul soit plus grande deffence pourra y faire beaucoup de harquebustes à croc et quelques des pièces légiers qui sont au dit Saint-Dizier avec une chartée ou deux de pouldres pour éviter une surprise, et à mesure qu'il en fera plus forte y faire venir les autres, pour la faire fournir et accommoder de munitions nécessaires ; à quoy le Roy ne luy a rien, et cognoist que la fortification est et de si grande importance qu'il prie le sieur de Nevers et après luy ledit sieur de Nevers entreprendre et espouser de toute action et autant qu'il sait qu'ilz aiment de son service tenancement d'icelle, les

assurant qu'ilz auront facilité de ce qu'ilz scauroient demander pour y satisfaire, et que le Roy les fera secourir et ayder de tout ce qui sera en sa puissance.

« Affin que ladicte fortification soit mieux conduite ledit seigneur escript à Fredance le père qu'il ne bouge dudict Thoul, estimant bien que monsieur le mareschal de Saint-André s'en passera bien pour le présent, estant Verdun tant avancé qu'il est.

« Pour ce que par la lettre que ledit sieur de Nevers escript à monsieur le Connestable, il dict que les villes de delà sont fort desgarnies de marchandises, et mesmes d'apothiquairye, à cause de l'imposition forayne pour raison de laquelle les marchands diffèrent d'y en mener ; le Roy veult qu'ils entendent qu'il y a lettres despeschées, ainsi que a asseuré le général de la Chesnaye, par lesquelles il est permis à ung chacun d'y en mener sans payer ladicte imposition en baillant caution de rapporter certification, aux bureaux, comme ils les ont vendues ez villes de l'obéissance du Roy ; au moyen de quoy il est satisfait à ce que ledit sieur de Nevers désire en cest endroit.

« Ledit seigneur a fait pourveoir au payement des appointez de la bande du capitaine Anthoine de Poyrin et luy suffist aussy que le capitaine André de Maye ait seulement sa compaignye entière de cent harquebuziers à cheval, sans qu'il la puisse faire de plus grand nombre.

« Fait à Compiègne le 30^e jour de décembre 1552.

« HENRY. »

« Depuis que le Roy a signé ce mémoire, il a sceu par Borran, que ceulx de l'élection de Langres ont mis douze mille livres sur ladicte election au lieu des corvées pour les places de Montclere, Cressy et Montigny, et pour ce qu'il luy semble que ladicte somme avecques les troys mille livres des chevaulx d'artillerie de l'élection dudict Langres est suffisante pour mectre lesdictes trois places en toute deffence, il prie ledit seigneur de Nevers faire prendre garde que lesdictes sommes soyent bien mesnagées, et faire s'il est possible que l'on réduise le faict des fortifications des dictes places à la toyse, ou à la hottée, ainsy que fait faire le sieur de Bleneau à Yvoy.

« DE L'AUBESPINE. »

[1553] Au mois de janvier, monsieur le Connestable écrivit au duc de Guise en même temps que le Roy et les deux lettres arrivèrent ensemble. Elles étaient ainsi conçues :

« Monsieur, j'ay receu la lettre qu'il vous a pleu m'escripre du 23^e du passé, en response de

la myenne précédente du 18^e; et me semble que à l'ordre que l'on a donné tant de vostre part que de celle de deçà, pour advertir les capitaines de Saint-Jacomo et Montmelian, de se tenir sur leurs gardes, nous ne pouvons estre en doute qu'ilz ne fassent si bon guet en leurs places, qu'il n'en sçauroyt advenir inconueniant. Encores ay-je escript au sieur de Maugiron qu'il jecte promptement dedans ledict Saint-Jacomo vingt ou vingt cinq soldatz pour plus grande seureté du lieu. Quant aux quatre bendes de Picardye que l'on a ordonné pour Champagne, dont vous me mandez que le sieur de Bourdillon estoyt en peine pour n'en auoir point de nouvelles, je vous advise, Monsieur, que je viens encores présentement de recevoir une lettre du sieur de Villebon du 29^e du passé, qui m'assure avoir parlé à l'homme qui luy a dict avoir veu auprès de Mézières les deux que le capitaine Esnart a fait partir de Saint-Quentin; et quant aux deux Escossoises, qui estoient à Bray, il avoyt envoyé ung gentilhomme pour les conduyre audict pays de Champagne, ainsi qu'il m'avoit jà auparavant escript, de sorte que je ne puis croire que ledict sieur de Bourdillon n'ayt de ceste heure et les unes et les autres. Vous verrez par l'extraict qui sera cy encloz tout ce qui nous est venu d'Angleterre depuis ce que je vous en ay dernièrement fait sçavoir; s'il survient autre chose d'importance et mérite, je ne faudray à vous en donner avis tout aussy tost, en attendant que nous ayons ce bien de vous reveoir en ceste compaignye, où le Roy vous désire fort, ainsi que verrez par ce qu'il vous en escript. Me recommandant, Monsieur, très humblement à vostre bonne grace, et priant Dieu qu'il vous doint en santé bonne et longue vye.

« Escrip à Fontainebleau, le premier jour de janvier. »

« Depuis ceste lettre escripte, j'ai fait parler au Roy ung jeune gentilhomme anglois, qui luy a dict beaucoup de choses d'importance, dont je remetteray à vous faire le discours à vostre arrivée en ceste compaignie.

« Vostre très humble serviteur,

« MONTMORENCY. »

Lettre du Roy au duc de Guise.

« Mon cousin, ceste despesche que je vous fait sera premièrement pour vous advertir que j'ay receu la lettre que vous m'avez escrete du 23 du passé, et prandray à bien grand plaisir quant cellecy, que vous avez envoyé au duché de Luxembourg, sera de retour, de sçavoir ce qu'il vous en aura rapporté. Je vous envoie un

extraict des nouvelles que j'ay eues d'Angleterre, affin que vous voyez comme les choses s'y passent de jour à autre, qui n'est pas sans grande apparence de quelque grande esmotion. Nous verrons ce que le temps en apportera dont je vous feray tousjours tenir adverty : et demeurant, pour ce que je me délibère commencer de bonne heure à disposer des choses que j'auray à faire ceste année, et que je désire que vous y soyez, je vous prie que le plus tost que vous sera possible vous partiez pour me venir trouver. Priant Dieu, mon cousin qu'il vous ayt en sa sainte grace.

« Escrit à Fontainebleau le premier jour de janvier 1553.

« HENRY, et plus bas BOURDIN. »

Et au dos : *A mon cousin le duc de de Guise pair de France.*

Lettre du cardinal de Lorraine au dict duc son frère.

« Monsieur mon frère, je vous eusse plustost escript, mais j'ai voulu dsiferer jusques à ceste heure, ayant retardé le partement de ce porteur le plus qui m'a esté possible, lequel autrement fust party incontinent après les festes : à présent suis contrainct le laisser aller, pour autant que le Roy s'est courroucé par trois ou quatre fois de ce qu'il estoit encor icy, et a voulu qu'il fust despesché tout à l'instant, voyant que le temps estoit court, et les choses qu'il a délibéré de faire et entreprendre ceste année de grand poids et importance; sur quoy, à ceste occasion, il désire se résoudre de bonne heure; ce qu'il ne veut faire sans vous. Et vous cognoissez assez le naturel de nostre maistre estre tel, que depuis qu'il a quelque affaire en fantaisie, jamais n'est en repos, ny en son aise, que les choses ne soient conclues et arrestées; qui est cause de faire haster ce porteur plus que je ne voudrois pour accélérer vostre retour, dont je suis bien marry, pour l'aise et contentement que je sçay que vous avez par delà, estant assuré que ce peu de repos servira beaucoup à la conservation de vostre santé, que je désire plus que toutes autres choses de ce monde; et sy moy mesme estois en vostre lieu, je chercherois tous les moyens que je pourrois pour y séjourner. Mais puis que les affaires qui se présentent ne permettent, et qu'il n'y a autre remède, je suis d'avis, suivant ce que le Roy vous mande, que vous pensiez à retourner non pas sy promptement, mais encor huit jours après l'arrivée de ce porteur, et jusques au 20 pour le plus tard; autrement on pourroit dire de vous, comme

dit de hoste estant en sa maison : m'en remettant, toutes fois, à vostre discrétion ; et des nouvelles de par deçà, sur la suffisance de ce porteur ; je vous diray seulement que le mareschal de Saint-André a esté fort malade à Valéry d'une fiebvre continue, et se porte bien maintenant, et espère que nous l'aurons icy dans quatre ou cinq jours, où il se faict amener en litière. La cour marche selon son train accoustumé ; qu'est tout ce que je vous puis escrire pour le présent, me recommandant très humblement à vostre bonne grace, et priant Dieu, etc.

• De Fontainebleau le premier jour de janvier 1553.

• Vostre très humble et obéissant frère,

« C. CARDINAL DE LORRAINE. »

Lettre de M. de Vieilleville à M. le duc de Guyse.

• Monseigneur, pour ce que depuis mes dernières lettres, Le Couldray m'a dict que vous desiriez avoir promptement ung homme pour envoyer en Allemagne, qui m'a faict incontinent vous dépêcher ce porteur qui est homme fidelle et est celuy qui mena le comte Reingrave à Meydebourg, et se tient ordinairement en ceste ville. Je croy qu'il fera fort bien et seurement ce que vous luy commanderez. J'ai obmis l'autre jour vous escrire l'essay que j'ay faict de vos deux pièces, dont la plus grosse me cuyda tuer, si est ce que je ne luy ay fait autre mal que de luy faire couper le bout, et après la confiner au magazin de ceste ville, en commémoration de l'honneur que vous y avez acquis.

• Monseigneur, après m'estre très humblement recommandé à vostre bonne grâce, je supplie le Créateur vous donner, en très bonne santé, très longue vie.

• De Metz, le second jour de janvier 1553.

• Vostre très humble et très obéissant serviteur,

« VIEILLEVILLE. »

Par un autre lettre du jour suivant, le dit sieur de Vieilleville, gouverneur de Metz, s'excuse au duc de Guyse de n'être pas allé lui faire la révérence, et l'inforinoit de diverses nouvelles :

• Monseigneur, je ne vous sçaurois dire combien je suis marry de n'avoir eu le moyen de vous aller faire la révérence. Je m'assure que vous ne faites bien cet honneur de croire que ce n'a point esté faulte de bonne volonté, mais bien du commandement que vous m'eussiez peu faire par vostre lettre. J'essuy donné sy bon ordre par deçà, qu'il n'en fust point advenu de faulte ; et

toutes fois, l'ayant faict sans ceste occasion, je crois, Monseigneur, que vous ne m'eussiez pas estimé davantage d'avoir sy légèrement abandonné le lieu.

• Monseigneur, il y a 6 ou 7 jours que je fis sortir de ceste ville partie de la compagnie de M. d'Espinal, celle de mon beau fils, et de M. de Langues, et trois cens hommes de pied conduits par les cappitaines Bonnenim et Appaste ; les quelz je fis embusquer fort près de Thionville, et sy à propos, que sy les gens de pied de la ville fussent sortis, comme ils avoient accoustumé, ils se fussent malaisément retirez ; mais il n'en sortit que la cavalerie seule, à la quelle la nostre s'attacha sy fort, qu'encore qu'ils n'eussent abandonné la faveur de leur artillerie, nos gens les chargèrent sy vivement que le gouverneur leur fit fermer les portes ; beaucoup des leurs y estant demeurez blessés, le lieutenant du vicomte de Blétanges y estant tué et le filz de celluy qui commandoit en la place au paravant celluy-cy. Martin Vandevousse est tousjours gouverneur de Luxembourg, et Thonnbourg à Thionville. Nous faisons aujourd'hui meilleure guerre que nous n'avons accoustumé. Il n'est plus nouvelle de la Diette qui se devoit tenir à Ausbourg. J'ay eu nouvelles de ce jour de M. le cardinal Farnese, que j'ay fait conduire seurement jusqu'à Strasbourg. Qu'est, Monseigneur, tout ce que je vous puis dire, sinon que toutes choses se portent bien icy pour le service du Roy, comme vous aurez peu entendre par le cappitaine Salude.

• De Metz, ce 1^e janvier 1553.

• Vostre très humble et très obéissant serviteur,

VIEILLEVILLE. »

Lettre du cardinal de Lorraine au dict duc de Guyse son frère.

• Monsieur mon frère, le Roy, ce soir, se voulant mettre à table, est arrivé un courier de Rome qui nous a apporté nouvelle de la promotion de nostre frère monsieur le cardinal de Guise, de quoy j'ai bien voulu incontinent vous advertir et m'en réjouir et congratuler avec vous, estant asseuré que telle nouvelle ne vous sera nullement fascheuse. Je suis certain que, de sa part, il ne faudra de vous le faire sçavoir ; mais je me suis voulu haster pour estre le premier qui vous en donnera advis : car il n'en sçayt encore rien, estant allé à Paris depuis deux jours, où je luy ai envoyé un courier, toute nuit, pour lui faire entendre ces nouvelles demain en son lever : outre les quelles je n'ay rien à vous dire, pour le présent, sinon que je me recommande à vos bonnes graces, priant Dieu, etc.

• De Fontainebleau, le 3 jour de janvier 1553.

« Votre très humble et obéissant frère,
« C. CARDINAL DE LORRAINE. »

Lettre du connestable au dit duc.

« Monsieur, la bonne nouvelle que nous a apporté maistre Thomas, de votre part, nous a donné le comble et consommation de l'ayse où nous estions de savoir le camp de l'Empereur ainsi esbranslé; et ne vous scaurois dire combien le Roy et toute la compagnie loue et estime le bon et vaillant devoir que vous y aurez fait. J'ay présentement fait pourvoir au payement, pour trois mois, des gens de guerre que vous aviez dedans Metz, que le trésorier de l'extraordinaire fera tenir par delà aussy tost que vous aurez ceste lettre, affin qu'il vous plaise en faire faire les monstres le plus tost que vous pourrez, avant qu'aucun des autres se puisse mesler avec eux. Et pour vous y servir, j'escris au sieur de Borran de vous aller trouver, le plustost qu'il pourra, pour faire ce qu'il vous plaira luy commander. Le demeurant, vous l'entendrez du dit maistre Thomas, que je vous prie croire de ce qu'il vous dira de ma part tout ainsi que vous feriez moy mesme : priant Dieu, Monsieur, après mes humbles recommandations à vos bonnes grâces, vous donner bonne vie et longue.

« Le 7^e jour de janvier 1553.

« Votre bon serviteur, MONTMORENCY. »

Lettre du cardinal de Guise au duc son frère, sur la nouvelle de sa promotion.

« Monsieur mon frère, nostre Saint-Père a tant et sy souvent esté sollicité et semondé de sa promesse, qu'en la fin il s'en est voulu acquitter, ainsi que vous a déjà fait sçavoir monsieur nostre frère monsieur le cardinal, mais non pas comme je crois le lieu ny la compagnie où j'estois quant j'en receus les nouvelles, qui nous pressèrent messieurs le prince de Ferrare, de Nemours, Bendam et moy, de laisser Paris un demy jour plustost que nous n'avions délibéré. Nous y estions allez, ainsi que vous pouvez bien penser, pour adviser à des grands et importants affaires, et y fismes, Dieu-merci, sy bonne diligence et devoir, qu'il n'y demeure rien à exécuter de nostre intention. A nostre retour, le Roy, dès le soir, en la présence de l'ambassadeur de Sa Sainteté que j'avois ammené en poste de Paris avec ceste compagnie, me fit recevoir tant d'honneur que de me changer mon bonnet noir à un rouge, que je désire sur toutes choses du monde m'estre le moyen que je luy fasse quelque jour service agréable. Vous aurez entendu de sa délibération de desloger de celieu, et de nos autres nouvelles, par ce que vous

a escrit M. le cardinal, plus que je ne scaurois dire : parquoy je ferai fin à la par mes très humbles recommandations à bonne grace et de madame ma sœur. Dieu qu'il vous doint, Monsieur mon frère, continuelle santé, très bonne et longue.

« De Fontainebleau, ce 8 jour de janvier

« Votre très humble et obéissant frère

« LE CARDINAL DE GUISE

Lettre du duc de Guise au connestable la retraicte de l'Empereur et la levée du siège de devant Metz.

« Monsieur, j'envoie le sieur de Renda porteur devers le Roy pour luy faire dire la pauvre retraicte qu'ont fait nos gens ce matin; les quels s'en vont fort desconfits, Monsieur, que de soixante mil pour le moins que l'Empereur avoit ammené devant ceste ville, il n'en remenne pas de sains. Quant à moy, j'ay veu, aujourd'huy, rente enseignes toutes en un bataillon et avoit poinct quatre mil hommes. Ils ont aussi monsté quinze ou seize cens chevins, tant Espagnols, Bohèmes, Allemans, ausquelz ne manquoit cornette de seignes, non plus qu'ausditz gens de pieux, quant il s'en escartoit une seulle, elle es mal accompagnée. Je vous supplie vouloir ce que vous dira le dit sieur de Renda, par lequel s'est sy vaillamment et si conduyt durant ce siège, pour le service duquel il en mérite estre grandement loué : tant pour la fin oublier à vous assurer que vos enfans se portent bien.

« De Metz, ce 9 janvier 1553. »

Lettre du Roy au duc.

« Mon cousin, affin que les princes, seigneurs et capitaines, qui sont dedans Metz et ont fait service, sçachent le contentement que j'en ay, je leur escriis à chacun une lettre particulière, pour les en remercier. Je vous prie, mon cousin, la leur faire bailler, et au demeurant dire que j'estime et tiens sy cher ce service qu'ils ont fait, qu'il sera en perpétuelle mémoire pour en avoir bonne reconnaissance à chacun selon son mérite, qu'ils auront de plus en plus occasion de servir en l'affectionnée volonté de me faire dont ils ont fait sy bonne démonstration. Je prie Dieu, mon cousin, qu'il vous en sa sainte garde.

« De Paris, ce 9^e jour de janvier 1553

« HENRY, et plus bas DE L'AUBESPEYRE

Le double d'une lettre du Roy à moi

duc de Nivernois, du 10^e de janvier, fut envoyé aussi à M. le duc de Guyse, pour l'informer des ordres qui estoient donnés dans le voisinage du dit duc.

« Mon cousin, j'ay bien congneu par les avis que j'ay eüs de mon cousin le duc de Guise, depuis vous avoir escript, que vous estiez bien et véritablement adverty de ce que faisoit l'Empereur, et du deslogement de son armée, par où j'ay de plus en plus occasion de me loier et contenter du service que vous m'avez fait par delà, en quoy vous n'avez rien obmis, comme je me suis très bien apperceu, tant au bon ordre que vous avez donné par tout, que au soing et diligence dont vous avez usé à avoir de ses nouvelles; et pour ce que j'estime, mon cousin, veu l'estat auquel il est party, et la ruïne en laquelle estoit sa dite armée, que ma frontière de delà ne pourra doresnavant bien passer de si grandes forces, et la chose du monde dont j'ay plus de besoin est d'espargner argent et reposer ung peu ma bourse durant cet hyver, afin que le printemps nouveau j'aye tant mieulx de quoy satisfaire à ce que je voudray entreprendre, je vous prie regarder à casser le plus que vous pourrez des enseignes nouvelles qui sont par delà, et mury les harquebusiers à cheval de l'Aventure et du sieur d'Aynville, retenant seulement ceux de Saprigue et de André de Maye, et faire en entendroit le meilleur mesnaige dont vous pourrez adviser, et le plustost qu'il sera possible, considérant les grandes et extrêmes despences que j'ay supportées, et que j'ay encores sur les bras de tous coustez, comme vous sçavez assez, dont il est besoing que je me soullaie le plus que je pourray.

« Au demourant, mon cousin, je m'assure que vous sçavez bien pourvoir à estendre et despartir les gens de guerre qui vous demoureront aux lieux plus à propos de mes frontières, après que vous aurez veu et congneu ce que les ennemis font de leur cousté et que en tout et partout vous donnerez non moins bon ordre que vous avez fait jusque icy, dont je suis si avant satisfait qu'il n'est possible de plus, ainsy que vous dira de ma part le sieur de Fourronne présent porteur, sur lequel me remettant je ne vous feray plus longue lettre, priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa garde.

« Ecscript à Paris, le X^e jour de janvier 1553.

« HENRY, et plus bas L'AUBESPINE. »

Le translat d'une lettre du Sieur Célius, qui enfermoit des nouvelles d'Allemagne, fut adressé au dit duc.

« Monseigneur, il y a vingt-six jours que je

vous envoyay ung homme exprès pour vous advertir de choses qui me sembloient de grande importance, lequel n'est point encore retourné, qui me met en grande peyne, pour la peur que j'aurois que mes lettres eussent été interceptées; ce dont vous ay bien voulu advertir, ensemble de ce qui me vint hyer de Saxs.

« Le duc de Brunsvich, après avoir deffaict ce qui se trouvoit des gens du marquis dans Liechtenfelz, assiégea Culembach, et ceulx que ledit marquis y avoit mis, lesquels désespérant de pouvoir garder ladite place, meirent le feu dedans et essayèrent de se saulver; mais il en demeura beaucoup entre les mains des ennemis.

« Cela fait, ledit duc de Brunsvich se retira avecques ses gens à Bamberg, et le prince de..... (sic) alla mettre le siège devant Plassembourg, où il commença à faire des mynes; mais ceulx de dedans estans sortis meirent en pièces tous leurs pionniers; toutes fois depuis on pourvut mieulx à leur seureté.

« L'espérance de prendre ledit chasteau n'est fondée que sur la faulte d'eau qu'il y peult avoir, pource que l'on souloit prendre l'eau de la rivière de Maine qui bat le pied de la montagne, sur quoy ledit chasteau est assis, pour l'usage de ceulx dudit chasteau, ce qui ne se peult faire maintenant, d'autant que l'on a mis deux enseignes de gens de pied pour leur empescher le passage. Il y a bien une fontaine dans le chasteau, mais elle est fort creuse, et a grand poyne pourra elle suffire pour tant de gens qu'il y a dedans, et aussy qu'ils espèrent par leurs mines divertir ceste source.

« Il est fort malaisé en ce temps si froid et si aspre de faire si bonne garde, et tenir la place de si près qu'il n'en sorte ou n'y entre tousjours quelqu'ung, et la veille de Noël ceulx de dedans feirent une saillie, où ils tuèrent beaucoup de ceulx de dehors.

« Cependant ledit marquis voyant Culembach perdu, et ne doutant point que ses ennemis n'essayassent Schblynsfelde après, depescha capitaines de gens de pied et de cheval à qui il bailla argent pour luy faire gens et les assembler en ung lieu nommé Nebbstetlin qu'il avoit prins à l'évesque de Wirtzburg, lesquels ont esté levez en Thuringe, la Marche, et aultres lieux, et a esté baillé aux gens de pied ung talers et demy pour homme, et à quelques ungs deux pour commencer à marcher.

« Ledit marquis pendant que le duc de Brunsvich estoit à Bamberg, il brusla huit villages et bourgs, ceulx de Britzingen où il demoura, et fit ung grant butin sur le pays de l'évesque de Wirtzburg, et puis il se retira à Schblynsfelt

ayant entendu que ledit duc de Brunswick estant renforcé du secours de l'évesque de Bamberg, et de ceulx de Nuremberg estoit party de Bamberg. Le huitième de décembre, comme le duc de Brunswich feust approché du Schblinfelt, le marquis mest deux cens arquebusiers en embuscade en des ruynes d'un villaige bruslé, non guères loing dudit Schblinfelt, et comme ledit duc feust venu reconnoistre la place avec six compagnies de cavallerie, ledit marquis sortit avecque 1400 chevaux qu'il a dans Schwinfort, comme l'on dit, avecques onze enseignes de gens de pied, et chargea si vivement les ennemys qu'il les m'eist en fuyste, lesquels estans venus à ce villaige bruslés trouvèrent ses harquebuziers en teste qui les traittèrent fort mal, et sans la nuict il y fust mort beaucoup plus de gens qu'il ne feist.

« Et ayant ledit duc de Brunswick entendu que il s'assembloyt gens à Newsterlin pour ledit marquis, et qu'ils y estoient arrivez quatre cens chevaux et deux enseignes de gens de pied, et que l'on y en attendoit encores huict, il y alla mettre le siège, et l'ayant deux fois assailliy il y perdit beaucoup des siens; finalement les gens de cheval qui y estoient, perdans le cueur, délibérèrent se saulver au travers le camp des ennemys, ce qui réussit à quelques ungs, aux autres non, et y en eut beaucoup de pris, et entre les autres ung capitaine nommé Georges de Lipsia. Ledit marquis voulut aucunement recevoir ceulx qui estoient eschappez comme poltrons; les gens de pied après le partement de ceulx de cheval se rendirent à mercy, et feurent envoyés ung batton blanc au poing.

« Cela fait, ledit duc logea ses gens ez environs de Schwinfort à ung mille ou deux près, car le marquis a bruslé tous les villages, moulins, et maisons de gentilshomes de par à l'entour, affin que par ce froid temps l'on n'y puisse séjourner, et a fait porter dans la place tout ce qui s'est trouvé de vivres et munitions à six milles à l'entour, de sorte que l'on l'estime pour d'icy à ung an. Quant audit duc, ayant laissé l'armée aux évesques qui y ont aussy leurs gens, il est retourné avec deux cens chevaux et 60 charriots à sa maison, et est à Wolfenbutel présentement.

« Le marquis feust, au... de décembre, mis au ban de l'Empire; ce néanmoins il a beaucoup d'argent, et l'on tient pour certain que l'autre jour il depescha treze, les autres dient six capitaines de gens de cheval en la marche Poméranie, Schélésie et au duché de Melkelbourg, et leur bailla argent pour lever des gens de cheval, et les tenir prests pour le commencement de çaresme.

« Il se dict aussy qu'il se lève gens à l'entour de Lubech, et que au duché de Holstat il s'assemble 30 enseignes de gens de pied par le comte de Oldenbourg qui a fait faire serment au marquis, comme l'on dict, combien que l'on die que le roy de Dannemarch veuille chasser Henry de Brunsvich de l'évesché de Hildesheim, et la bailler à son frère. L'on a sceu que l'électeur de Brandebourg et le marquis Jehan de Brandebourg, et le duc de Prusse avoyent envoyé leurs ambassadeurs vers les évesques, pour les prier de vouloir penser aux moyens par lesquels ceste guerre se pourroit terminer par quelque amiable composition, car s'ils ne posent les armes, ils ne pourront laisser régner leur cousin avecques lequel ils ont leurs biens commungs, et pour ceste effect s'assemblèrent à Rottembourg, mais ils en sont partis sans riens faire, comme l'on dict.

« Quant au duc Auguste, on dict qu'il est compris en la ligne de Heldebergue, laquelle est faite en partie pour empescher et troubler la succession de l'Empire au prince d'Espagne qui semble y aspirer, et pour ceste occasion se fait de grands apprets, et l'on estime aussy que quelque bannissement que l'Empereur ait ordonné contre le marquis, qu'il le favorise et luy fournit argent, et y en a qui dient qu'il l'a faict son conseiller et son collonnel général, de quoy je ne vous puis asseurer, mais il en est quelque bruyt; et en cripvant ceste lettre est arrivé ung homme en poste, qui dict qu'il a trouvé ledit marquis avec 13 chevaux de poste s'en allant à Bruxelles.

« Et quant à ce que vous desirez sçavoir si la ville de Brunswick a rachapté la paix du duc de Brunswick de quatre ving mille tallers, je vous assure qu'elle n'en a pas baillé ung liard, mais que les évesques et ceux de Nuremberg promirent de donner ceste somme affin de pouvoir avoir l'armée du duc Henry, tant ils avoyent de peur de la venue du marquis en Franconie.

« L'accord n'est pas encore fait entre le duc Auguste, et le duc Jeah Frédéric, et y a eu autre fois plus d'espérance de faire la paix entre eux qu'il n'y en a. Toutesfois, leurs conseillers se doibvent encores assembler le quatrième jour de janvier. Voilla tout ce que contiennent les lettres de ung mien amy escriptes le troisième jour de janvier en Saxe, à quoy je ne puis rien adjouster, sinon que les Impériaux font grande joye, et braylent fort pour le mariage d'Angleterre. La diette n'est pas encore commencée; toutefois on escript de Bruxelles que l'Empereur est fort après pour la faire faire.

« Le quatorzième jour de janvier 1553. »

le monsieur Bourdin au dit duc.

gneur, j'ai receu la lettre qu'il vous a
tre du 5 de ce mois, et pour conti-
s donner advis de ce que le Roy a eu
e depuis mes dernières, je vous diray,
r, que ce ne sont que parolles géné-
a royne de ce pays tient à monsieur
s, du désir qu'elle a à la continuation
une amitié d'entre le Roy et elle, et
se peut traicter quelque bonne paix
seigneur et l'Empereur, à quoy elle
ien fort s'employer ainsy qu'elle dit;
seigneur, il est aisé de juger que ce
procède pas tant de dévotion qu'elle
de l'envye qu'elle a de nous endormir
arolles pendant que le prince d'Es-
on passage devers elle. Ladite Royne
rée à Richemont, où elle se délibéroit
eption des députez que l'Empereur y
is encore qu'elle y tint cour ouverte,
l'elle s'y est trouvée sy mal accom-
a noblesse, qu'elle a esté contrainte
à Londres, pour y faire ladite récep-
ivrir tant qu'elle pourra le mal con-
que sa dite noblesse prend de son ma-
attendons d'heure à autre des nou-
iomphe de ladite réception, et de ce
députez pourront négocier par de là,
y n'a point encore de nouvelles :
nseigneur, le sommaire de la der-
sche qui en est venue. Le Roy a ac-
tuation de la neutralité de ceux de
e, suivant le premier traicté qui en
ous sommes en quelque espérance de
essation de feuz et bruslemens entre
et nous. Le sieur de Boufflers ayant
de Rumiers que la royne de Hon-
bien accorder, pourveu que le Roy
blable de sa part et que ce soit géné-
pour toutes les frontières et pays du
Empereur, ce que le Roy a trouvé
art, nous en attendons la responce,
et de toutes choses que je sçauray
le vous, je ne faudray de vous donner
ussy tost.

15, ce 14 janvier 1553.

très humble et très obéissant servi-
BOURDIN.

*oy à monsieur le duc de Nevers, du
15 janvier, dont le double fut envoyé
le.*

mon, par vostre lettre du huitième
j'ay seu vostre allée à Metz, dont je
1. Depuis par une autre de vos lettres
ne, entendu le parlement du duc

d'Albe, et du marquis Albert, et comme toutes
les forces de l'Empereur sont retirées, ce qui m'a
esté depuis confirmé par le sieur de Rendan que
mon cousin le duc de Guise a envoyé devers
moi, lequel m'a par le menu rendu bon
compte de toutes choses, qui sont les plus hon-
teuses et misérables que l'on sçauroit penser.

« Au demeurant, mon cousin, sçachant très
bien que une des principales choses à quoy il
faut présentement pourveoir est de faire fournir
de bleds la ville de Metz, dont il n'y a point de
plus aisé moyen que la ville de Thoul, dont la
rivière est prochaine, où il faut faire lemagazin
pour la nourriture de ladite ville, je vous prie
regarder le moyen qu'il y aura de l'en secourir;
vous avez Borran par delà qui a escript à mon
cousin le connestable deux ou trois expé-
diens, que je ne trouve point mauvais; je
vous envoie ung double de sa lettre, sur la-
quelle vous pourrez y prendre une résolution
avecques luy, pour le plus tost qu'il sera pos-
sible, y donner quelque commencement, et en
m'advertissant des frais qu'il sera besoing faire
pour cet effect; je y feray pourveoir incontinent.
Il sera aussey besoing, mon cousin, que vous
adviesiez quel nombre de gens de guerre de ceulx
qui sortiront de Metz l'on pourra loger et mettre
en garnyson en Barrois, qui est comme vous
sçavez si plein de vivres, afin de soullager d'au-
tant la Champagne, dont le pays n'aura de quoy
se plaindre, d'autant qu'ils vivront en payant. Le
surplus se départira en quelques autres endroits
qui n'ont point eü de foule, comme je vous fe-
ray ci après entendre, qui est tout ce que j'ay
à vous dire pour le présent, sinon que je vous
prie donner ordre que la fortification dudit Thoul
soit continuée en toute la dilligence qu'il sera
possible. J'oublyois à vous dire, mon cousin,
que mondit cousin le duc de Guise m'escript
qu'ils ont grande nécessité de maçons dedans
Metz : à ceste cause, je vous prie regarder d'en
faire recouvrer par delà jusques à vingt ou trente,
et les luy envoyer le plustot que faire se pourra.
Priant Dieu, mon cousin, qu'il vous ait en sa
sainte et digne garde.

Esript à Paris le quinziesme jour de jan-
vier 1553.

« HENRY, et plus bas, DE L'AUBESPINE. »

*Lettre du Roy audit duc, du 15 du dit mois
de janvier.*

« Mon cousin, j'ay receu vostre lettre du 11
de ce mois, par où j'ay seu ce que vous avez
fait au dommage et travail de mes ennemis; en
quoy ce n'est pas de ceste heure que je cognois
que vous n'y avez rien oublié. Et pour ce qui

me semble, s'estans retirez comme ils sont, que vostre demeure par delà n'est plus nécessaire et que je désire grandement vous veoir, je vous prie, mon cousin, après avoir advisé de ce qu'il sera besoing laisser de forces à Verdun, et bienfaict entendre au sieur de Tavannes ce qu'il aura à faire pour continuer l'ouvrage et mettre en seureté ladicte place, partir et me venir trouver le plustost que vous pourrez. Je désire bien, cependant, que vostre lieutenant et vostre compagnie ne bouge, ny semblablement le sieur de Saulx et les autres forces qui y sont, jusques à ce qu'ayant entendu de vous l'estat des choses, je prenne résolution que je remetz à vostre arrivée, qui me sera très agréable, et serez le très bien venu. Priant Dieu, mon cousin, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

« Escrit à Paris, le 15^e jour de janvier 1553.

« HENRY, et plus bas, DE L'AUBESPINE. »

Instruction au sieur de Saint-Luc, de ce qu'il auroit à dire au Roy de ce que maistre Thomas d'Elvesche avoit fait entendre de la part de Sa Majesté à monsieur le duc de Guyse.

« Quant à ce que Sa Majesté veult, que l'Empereur ayant esloigné ses forces de ce pays et du tout rompu son armée, monseigneur le duc de Guyse retienne quelques chevaux-légers dedans Metz, et envoie le reste de la cavallerie en garnison au duché de Bar, et que des vingt-trois enseignes de gens de pied, retenant ce qui est nécessaire pour la garde de la ditte ville, il mette le surplus aussy en garnison ez lieux circonvoisins, et les plus proches, pour en estre promptement secours survenant affaire :

« Fera le dit Saint-Luc entendre à Sa Majesté que mon dit seigneur de Guyse, estant icy monsieur le mareschal de Saint-André, en a conféré avec luy et quelques capitaines, et leur a semblé, après avoir cherché la commodité des lieux d'icy allentour, la ditte cavallerie devoir estre mise en garnison ez villes et endroits qu'il plaira au dit seigneur voir, par le département que le dit sieur de Saint-Luc porte. Sur quoy, remonstrera à Sadicte Majesté la grande perte de chevaux qu'a faict la ditte cavallerie aux factions pendant le siège, et qu'il semble à mon dit seigneur de Guyse qu'il seroit bon les soulager pendant cet hyver de la ditte garnison, pour leur donner moyen de s'accomoder de plusieurs choses qui leur sont nécessaires; n'ayant, toutesfois, pour cela voulu laisser les y envoyer, attendant qu'il ayt pleu au dit seigneur en ordonner autrement.

« Au regard des gens de pied, fera aussy en-

tendre le dit sieur de Saint-Luc qu'il de Gonnort ayant dit qu'il luy fallo enseignes pour la garde de la ville, est heure sy mal complettes comme elles : dit seigneur de Guyse a départy les restoit des dits vingt trois, ez lieux sins d'icy, et les plus commodés de peu adviser, ainsy qu'il plaira veoir gneur par le département qu'il en a semble le nombre des chasteaux près où l'on pourra mettre quelque petit gens de pied des dits quatorze ense tant très aise mon dit seigneur de ce qu'il plaist au Roy faire user de sy ligence pour le payement des dits gens qui sera cause que le peuple en sera plus soulagé; à quoy il tiendra la qu'il luy sera possible.

« Outre lesquelles choses, fera aussy que mon dit seigneur de Guyse n'a trouver par tout ce pays aucun mar ayt voulu entreprendre mener des ceste ville, sy ce n'est un de Saint qu'il a mandé pour cet effet. A quoy au dit seigneur pourvoir et considér temps qu'il y a que l'on vict de ce q dans la ville, sans avoir que bien p aux munitions; et le peu de moyens q recouvrer vivres en la Lorraine, après séjour que l'armée y a faict.

« Dira, au surplus, le dict sieur de Saint-Luc quant à ce qui touche le faict des fortifications tant du Pont-à-Mousson que de la ditte Metz que le dit seigneur y entend f dit seigneur de Guyse a bien voulu, département d'icy de monsieur le mareschal de Saint-André, adviser ce qui estoit nécessaire à la ditte ville de Metz. Et pour cet effet, sentement allez ensemble et voir s' moyen d'y faire la ditte citadelle; en eust grandement servy un ingénieur faire le desseings; et eust mon dit sieur de Saint-Luc, s'en retournant présentement à envoyé Fredan à mon dit seigneur de Saint-Luc, n'eut esté qu'il est à Thoul pour le fortifications de la ditte ville, où mandé, comme aussy pour celles du Pont-à-Mousson.

« L'Empereur avoit assiégé la ville avec quatorze régiments et sept vingt enseignes de lansquenets, comptées par le marquis Albert.

« Vingt sept enseignes d'Espagnols, italiens, et neuf à dix mil chevaux, à mil de son camp, outre sa cour et les plusieurs grands seigneurs.

quatorze pièces d'artillerie, sept mil grande quantité de boulets et de

ces de la ditte armée estans plus grande mil hommes qu'autre que l'Empereur n'eust assemblée.

ÉGLISES RUINÉES EN LA DITTE VILLE DE METZ, ET HORS.

Les abbayes dans la ville.

Amphorien,
 Sainte-aux-Dames,
 Sainte de Ponthefroid,
 Sainte des Pucelles,
 Sainte des frères de l'Observance,
 Sainte des sœurs de l'Ave-Maria,
 Saint-Eustache,
 Sainte de la Trinité,
 Sainte du Saint-Esprit,
 Collégiale de Saint-Sauveur,
 Collégiale de Saint-Thiébauld,
 Parrochiale de Saint-Hillaire,
 Parroissiale de Saint-Médard,
 Parrochiale de Saint-Jacques,
 Parrochiale de Saint-Vit,
 Sainte de Prez (autrement le prieuré de Nicolas du Prez),
 Sainte de Saint-Jean-outre-Mozelle.

ÉGLISES RUINÉES HORS DE LA VILLE.

Sainte de Saint-Clément,
 Sainte de Saint-Arnould,
 Sainte de Saint-Martin.

Églises ruinées, hors la ville.

Église de Saint-Jean,
 Église de Notre-Dame aux Martyrs,
 Église de Saint-Amand,
 Église de Saint-Eusèbe,
 Église de Saint-Béguin,
 Église de Saint-Jullien,
 Église de Saint-Privé.

Chapelles hors de la ville.

Chapelle des Énoys,
 Chapelle de Saint-Eustache,
 Chapelle de Sainte-Catherine,
 Chapelle des Énoys,
 Chapelle de Saint-Romain,
 Chapelle de Sainte-Elisabeth,
 Chapelle de Saint-Martin,
 Chapelle de Saint-Jacques,
 Chapelle du Moulin.

Prieurez, hors de la ville.

Prieuré de Saint-Pierre aux Champs,

Le prieuré de Saint-André,
 Le prieuré du Nostre-Dame aux Champs.

Lettre du mareschal Saint-André au duc de Guyse, du 19 janvier, avec l'avis qu'il avoit receu le 16, touchant l'armée de l'Empereur.

« Monseigneur, hier arrivant en ceste ville, je trouvay un chevaucheur que le Roy m'a envoyé exprès, par lequel il me commande de m'en aller incontinent devers luy, ainsi que vous envoye, et vous puis assurer, Monsieur, mais c'est sur ma foy, qu'il me desplaist plus que je ne vous scaurois dire, de ne vous pouvoir attendre et vous faire compagnie jusques à la cour, ainsi que ma délibération estoit. Mais encore que je pense bien que Sa Majesté ne scauroit avoir pour ceste heure grand besoin de moy, sy est ce que je craindrois faillir sy je n'obéissois à son commandement : pourquoy je vous supplie très humblement, Monsieur, m'avoir pour excusé et croire que sans ceste occasion je n'eusse en rien failly à ce que je vous avois promis, non plus qu'à vous faire toute ma vie très humble et fidelle service, vous assurant bien qu'à vostre retour vous entendiez que je n'auray failly de faire office du plus affectionné serviteur que vous ayez en ce monde. J'acheveray, par tout demain, d'aviser aux choses qui sont nécessaires en ceste ville et partiray vendredy au matin : et en attendant le bien de vous revoir, je vous suppliray me tenir tousjours en vostre bonne grace, à laquelle je présente mes très humbles recommandations, et supplie le Créateur vous donner très bonne et longue vie.

« De Verdun, ce 19 janvier.

« Vostre très humble et plus affectionné serviteur,
 SAINT-ANDRÉ.

« L'Empereur est à Thionville où il n'est pas bien de ses gouttes, et en doit partir le 17 ou 18 de ce mois de janvier, pour aller à Bruxelles.

« Le quinziesme, furent licentiez beaucoup de cappitaines allemans, ausquels on n'a point payé, en passant le Rhein, ce qui leur estoit deub et à leurs bandes.

« Il y a encor des bas Allemans au pont de Richemont, mais bien peu, et se doivent retirer le jour que l'Empereur partira du dit Thionville.

« Les Espagnols, tant cavallerie qu'infanterie, sont logez entre Thionville et Rodemach.

« L'infanterie va en garnison au pays de Liège, jusques au printemps, vivans à l'accoustumée.

« La cavallerie espagnolle doit accompagner l'Empereur jusques en Flandres, et de là aller en garnison en Arthois.

« Le marquis se retire en Allemagne avec ses capitaines, auxquels l'Empereur donne quelque entretènement, ayant cassé toutes ses bandes qui estoient fort diminuées.

« Le comte d'Egmont, de qui les bandes sont cassées, demeure audit Thionville avec sa compagnie de gendarmes et quelques enseignes d'Allemands.

« Le comte Jean de Nassaw y demeure aussi pour sept ou huit jours, et s'en va de là à Bruxelles.

Depuis cet advis, Monseigneur de Guyse en a receu un autre portant que les bandes des bas Allemands sont deslogées et n'y a plus personne entre Metz et Thionville.

Advis sur l'entreprise des Espagnols sur Sienne, envoyé au duc.

« Par les derniers lettres que nous avons reçues de Rome et de Sienne, on tenoit tousjours pour certain que l'entreprise de Sienne se feroit, et que Domp Garcye, fils du vice-roy, seroit, le 28 du mois passé, à Gayette, avec une partie de l'armée que l'on dit à ceste heure n'estre que de quatorze mil hommes de pied et de dix huit cens ou deux mil chevaux, combien qu'auparavant on la fist de vingt mil hommes et quatre mil chevaux.

« Le vice-Roy, avec sa femme et sa famille, un grand nombre d'amis de Naples, femmes des seigneurs et barons de la ditte ville, qui vont à la ditte entreprise, doivent aller par mer, et se tenir à Florence, pour y résider pendant la ditte entreprise, et vont aussi les gens de pied espagnols sur les gallères.

« Plusieurs tiennent que tout cela s'en ira en fumée, ayant entendu la prise de Hesdin et la retraicte de l'Empereur devant Metz. Qu'ainsy ne soit le duc de Florance, qui faisoit compte d'estre de la partie, ayant senty le vent de ses nouvelles, commence à retirer ses cornes et parler un autre langage qu'il n'avoit faict, comme font la plupart des Impériaux qui avoient faict feux de joye et allégresse de la prise de Metz et victoire de l'Empereur, qui ne fut néanmoins jamais en plus mauvaise réputation en Italie, et conséquemment ses affaires.

« Monsieur le cardinal de Ferrare et monsieur de Termes ont faict extresme diligence de fortifier les places d'importance de l'Estat et marisme de Sieune qui sont imprenables; et quant à la ville, les Impériaux ne la scauroient offencer quant ils seroient trois fois plus qu'ils ne sont.

« Le Roy y a dix mil hommes de pied braves soldats, avec six cens chevaux-légers, et outre

cela, les Siennois ont leur bataille origens de pied; parquoy l'Empereur n'estimant n'y feront pas davantage qu'à Metz.»

Lettre du cardinal de Lorraine à son frère.

« Monsieur mon frère, j'ay receu la lettre que vous m'avez écrite par le secrétaire de mon frère le duc d'Aumalle, par laquelle il vous aye d'entendre les bonnes nouvelles que vous nous en avez envoyées: et afin de mander au vray l'ordre qui a esté mis pour sa rançon, je despeschay avant hier vers madame nostre mère, qui m'a dit que sy tost qu'elle eut receu vostre lettre, elle envoya le secrétaire de nostre dit frere monsieur d'Espinac et le receveur général de Bourgogne, pour recevoir d'eux les escus qu'ils nous avoient, par plusieurs manières seurer estre tout prest, et que le dit duc devoit user de telle diligence à les faire passer par chevaux de poste, qu'ils seroient entre les mains d'Albice d'Albeyne, le 22 de ce mois au plus tard. Et d'avant qu'il s'enquist à Dijon et par la Bourgogne aussi du dit Albice, s'il y avoit moyen de trouver quelqu'autre bonne à interest de la cour, constituée, afin que peussions plus facilement estre secourus en cas de besoing pour avoir les cinquante mil escus, auxquels on a promis que la rançon de nostre dit frere sera payée. Toutes fois où il seroit besoing de moi, je ne craint de cela, je vous supplie croire, Monsieur mon frere, que je veux estre le premier qui gagerai tout le bien que j'ay et n'espererai que soit en ma puissance, pour ne point manquer à ceste occasion, que je vous supplie de ne pas laisser passer, quoy qu'il nous couste, c'est pour le recouvrement de nostre frere. Nous partirons mardy prochain pour vous aller voir, à plus grandes journées que femme et tel train que le nostre pourra permettre ceste saison, afin que l'on ne pense que nous sommes en l'absence de nostre mère, les freres et les sœurs ne veuillent pas les mains à ce qui touche de sy près à nostre frere: et sur ce je prie Dieu, etc.»

On donna les instructions suivantes au duc de Villers Les Saulx, de ce qu'il auroit à faire à Nancy, où il estoit envoyé, pour commander la rançon de monsieur d'Aumalle, à qui seroient envoyez de la part du marquis de Bert, pour cet effect.

« Premièrement, le dict sieur de Villers Les Saulx, partant de la cour, se retirera

rille, où, après avoir fait entendre à madame la duchesse de Guyse le contenu en ceste présente instruction, attendra la nouvelle de monsieur de Vaudemont, du temps qu'il se devra trouver au dict Nancy, pour traicter avec les députez de la dicte rançon. La ditte responce attendu et les dictz députez prest, le dit sieur de Villers-Les-Saulx se trouvera au dict Nancy; et quelz après avoir fait entendre l'occasion de son voyage et tout ce qu'il cognoist à pouvoir servir au fait pour le quel il est envoyé de là, et mesmement descouvert des ditz députez la rançon à quoy le dit marquis veut mettre le dit seigneur d'Aumale :

Dira là dessus que ce qui a cy-dessus retardé par l'on n'ayt voulu entendre à la dite rançon, c'est que l'on a trouvé que le dit marquis en avait escrit à monseigneur de Guyse, sy hors de saison, que non seulement le revenu du bien de mon dit seigneur d'Aumale et ses pensions de huit ou dix années ny eussent peu satisfaire, mais les deniers mesmes qui pourroient provenir de son bien sy on le vouloit vendre, n'estant chose sy cachée qu'elle ne se puisse clairement cognoistre : et toutes fois que madame de Guyse mme d'un amour maternel, et madame d'Aumale comme tenue et obligée qu'elle est, se voyant soubzmettre pour mon dit seigneur d'Aumale à tout ce qu'il leur semble pouvoir payer pour sa dite rançon de tous ses biens et facultez, n'ont voulu, après avoir entendu la volonté du dit marquis de mettre le dit seigneur à quelque raisonnable rançon, envoyer par de là pour cet effet le sieur de Villers-Les-Saulx, gentilhomme de sa maison et luy donner charge.

Sur quoy, les ditz députez demandans à combien monte, leur monstrea par le mesme, selonc le mémoire qui en a esté baillé. Ceste offre leur a débattue par le dit sieur de Villers-Les-Saulx, comme il sçaura bien faire par sa prudence et bonne conduite, ou les ditz députez ne la vouloient accepter, leur offrira avec le revenu de mon dit seigneur d'Aumale ce qu'il a d'estat et pensions ordinaires du roy par chacun an, où, suivant le pouvoir qui luy en est présentement donné, ou seront insérez ces deux articles. Où le dit sieur de Veillers-les-Saulx cognoistroit que quelque remonstrance qu'il puisse faire la chose, il n'y eut aucun moyen de faire condescendre les ditz députez aux raisons susdittes, il est présentement expédié un autre pouvoir, par lequel la somme est en blanc, qu'il leur pourra offrir entre le revenu des dittes terres, pensions et estat de mon dit seigneur d'Aumale, et en cela se conduira sy bien et sy dextrement, offrant tout à-peu, comme de soi-mesme, ce qu'il jugera

à propos qu'il puisse faire condescendre les ditz députez à la dite somme, la quelle n'excédera. Et pour ce que par trois ou quatre lettres que le dit marquis a escrites à mon dit seigneur de Guyse, il semble s'estre obligé envers l'Empereur, deslivrant le dit sieur d'Aumale, le comte de Mansfeldz et le sieur de Prane seroient rendus, le dit sieur de Villers dira que c'est chose qui depend de Roy, et que toutes fois il s'assure tellement de sa bonté, qu'estant tombés d'accord de la rançon de mon dit sieur d'Aumale, s'obligent faire rendre, par le dit seigneur, les ditz sieurs comte de Mansfeldt et de Prane, pour la rançon à quoy ils seront mis, qu'il ne peult penser estre que raisonnable et selonc le traictement qu'il aura veu avoir esté fait à mon dict seigneur d'Aumale.

De toutes lesquelles choses le dit sieur de Villers se gardera de ne rien descouvrir à personne, qu'à mesure qu'il négotiera avec les ditz députez, et de ce qu'il traictera avec eux ne faudra en advertir de jour à autre messeigneurs le cardinal et duc de Guyse.

Les lettres venant de Turme, du 17 janvier 1553, contenoient les nouvelles suivantes :

« L'on fait icy courre plusieurs bruits du marquis, et n'y a nulle espérance de paix, et pense l'on que tout ce qu'il fait c'est par le commandement de l'Empereur, et mesme à ses dépends et à ses deniers, dont il eut dernièrement une bonne somme, de façon qu'il paya les gens de guerre qu'il a à Tschinfort, où l'on dit qu'il a plus de mille cheyaux.

« Il a transporté dans ladite place tous les vivres qui estoient à six milles à l'entour, de sorte que l'on pense qu'il y a vivres pour plus de quinze mois, ayant préalablement fait bruler tous les villaiges qui estoient à troys milles à l'environ, pour empescher que l'on ne s'y puisse loger.

« L'on m'a escript qu'il a envoyé vingt capitaines de gens à cheval en Poméranie et en Prusse pour luy assembler de la cavallerie.

« Il semble que l'Empereur fasse tout ce qu'il pourra pour assembler tant de forces en la Germanie, que le marquis ne luy puisse résister, et qu'il puisse faire la diette à sa décision, et là, faire décerner ce qui luy plaira de laditte succession de l'Empire pour son fils, et de vous faire la guerre aux despends de l'Empire, car il ne peult estre qu'il ne sçache la ligue que les princes ont faite, laquelle encore qu'elle croisse de jour en jour, il dissimule de sorte qu'il semble qu'il n'en fasse compte, et veuille joindre audit marquis le duc Jean Frédéric, et le duc de Po-

méranie et le cousin dudit marquis, le duc de Prusse, et les deux frères de Brandebourg; et semble mesme que la paix que le Roy de Dannemarch essaye mettre entre ledit marquis et les évesques, se pratique par le conseil dudit Empereur.

« On assemble à Lubek et au pays voisin trente deux enseignes de gens de pied sous la charge du comte d'Oldembourg; les ungs estiment que c'est pour le marquis, les aultres pour le Roy de Dannemarc pour faire son frère évêque de Hildesine; ne l'ung ne l'autre ne vault rien, car encores que ce fust pour le Roy de Dannemarc quant il en aura faict ce qu'il aura voulu, l'Empereur sera si fin qu'il pourra retirer ses gens là, et les joindre audit marquis.

« Je mesmerveille que ledit Roy de Dannemarc ne prévoit ce qui luy est à craindre de ce mariage d'Angleterre, et que les aultres princes ne l'admonestent point qu'il reserche, avant le danger, des amys comme vous, et les Ecossoys, et se fie tant à l'Empereur, lequel assemble des gens à Ratisbonne sous ombre de la diette.

« Plassembourg, un chasteau du marquis, est encore assiégé par le prince de Plano et y a dans la place grande faulte d'eau, n'y ayant qu'un puy dont ledit sieur veult divertir la source, et pense l'on qu'il sera bientost perdu s'il n'est secouru, mais le marquis le veult aller secourir.

« Du seize janvier 1553. »

L'extrait suivant d'une lettre de monsieur de Bayonne à M. le connestable, fut adressé à monsieur le duc de Guyse.

« Monseigneur, parce que monsieur de Fourquevaux m'escript d'ung costé, que, en extrême diligence, je vous envoie le paquet adressé à monsieur le duc de Parme, et de l'autre la seigneurie de Venize recommande fort le sien, je ne feray si ample response à la lettre qu'il vous a plu m'escrire du sex de ce moys que j'eusse fait, mays bientost, Dieu aydant, je vous rendray compte de beaucoup de particularitez que j'ay tousjours obmises en escripvant des advis que j'avois pour ne faire redicte, et ce que j'en ay fait a esté seulement pour confermer les aultres advis que le Roy et vous pourriez avoir de lieu de plus de conséquence, et d'aultres plus expérimentez ministres que moy. Aussey que je sçay bien que quand on m'escript de quelque lieu que ce soyt on ne met que ce qu'on veult, et pour en tirer davantage de moy. Mais en somme quant à ce que je congnois et entends, laissant ce qu'on dist et encores qui m'a esté escript et de bon lieu, en toute la haulte Allemagne n'y a pas un prince qui veuille (ou) ne puisse, Bavières, Wirtemberg, Palatin, Electeurs ecclésiastiques,

ne les villes memes des aultres, elles sont au s'il y a longtemps, et ne demandent que à rempler leur bource; Noremberg quelque mine qu'e fasse ne demande que la paix, et par tous les actes ne fait que souspirer et se plaindre; les évesques encore plus. Le sieur de Blan se voudra bien vanger, et quant s'asseurer, mais il ve bien que y allant ainsi lentement à la tude qu'il se despendra de l'argent, et à la fin ne se fiera de conséquence. Le Roy des Romains travaille seulement pour la réputation que ung prince de l'Empire luy ayt tenu teste; là, Monseigneur, quant à ce costé. De l'autre les villes maritimes pour l'ancienne hayne qu'elles ont eue du duc de Brunswigh, et peur de sa prospérité nourriront en guerre quiconque la leur voudra faire. Le vieux duc de Saxe ayant receu ce injure de l'argent qu'il luy a fait bailier, luy a comme il se peult juger, ennemy mortel; le luy a grave de longtemps; Méchelbourg, et les aultres voisins, tout ainsi. Outre cela se confiant à un peu de succez que avoyent fait ses entreprises il a recherché sur les villes cette ancienne querelle qui ne se monte pas moins à son compte que de douze cens mille florins; de tout cela, de la partialité de religion contre les évesques s'est ensuyvy que on a pratiqué ez dites villes maritimes contre icelluy duc, que les villes de haulte Allemagne se sont refroidies de prest faveur et ayde à Noremberg, qu'il a esté contraint d'aller penser à ses affaires. Tout ce redonde à l'avantaige du marquis, et luy ne veult point désarmer, parce, quelque assemblement de prince et aultres moyens qu'on ayt cherché il n'a voulu encores entendre à la paix, et ve bien qu'on pense qu'il est François, et favor du Roy; et davantaige pour ne perdre tout point envers l'Empereur, est bien aise qu'on pense qu'il auroyt bien envye de faire une entreprise en ces bas pays, si le Roy vouloit il a faveur par moyen que j'ay dict des princes et estats de nommez, en choses qui ne coustent rien que fa plaisir. D'argent il en a tiré des villes maritimes du duc de Prusse son oncle, et quelque chose du Roy de Dannemarch, il a branschatté et pi partout: il avoyt de reste encore deux cens mille florins et plus de l'année passée, c'est ce qui tient en estre: aultre secours ne espérance il n'a. Le Roi des Romains dict ne luy vouloit jam pardonner; tout le monde luy est aultrement ennemy, tant pour ses insolences, que pour avoir dict qu'il mettroit au prince d'Espagne le sceptre à la main. Il tient Schvinfort qui est ville d'Empire, et Plassembourg; il a le chemyn en libre de l'ung à l'autre, il espère beaucoup du costé des villes maritimes, et pour résolution

garde de se désarmer, et rentrer en son pays tout ruyné; il ne veult ne bien, ne desyre l'honneur du Roy, ce qu'il faict est par force, et qui pourroit avoir monseigneur d'Aumalle, le plus sage seroye n'avoir riens à faire à luy, sinon ne dextrement on le detournast en lieu où il servist au Roy.

Tout ce qu'on peut espérer d'Allemagne est que les princes et les estats à leur façon asinine se laissent picquer et esperonner devant que d'aller en avant et faire ce que l'Empereur voudra. Que autrement ils entreprennent ou facent, c'est nullement à espérer. Je les congnoy et par gouvernement, et mesme quelque chose d'en escripve et dye, je ne puis changer l'opinion que j'escrips au Roy, dez le commencement, avec du landgrave et du duc Auguste. Quant au Roy des Romains, c'est ung prince qui estime tant la grandeur de l'Empereur et par conséquent de sa maison, que facilement il ne se aise de déshaler. Sa court est partie pour cela, son fils aisné qui a le principal intérêt est plus lent qu'on ne pensoit, et l'Empereur ne manque point de mettre partiz en avant et donner bonnes parolles. J'ay peur que tout cela se lairra endormir, et que tous les bruits qu'ils font de désirer l'amitié du Roy n'est que pour avoir meilleure raison de l'autre costé, oultre ce qu'ils sont en espérance que du costé du Turc les choses se facilitent fort et qu'ils sont encores pour s'aggrandir de ce costé là. C'est en somme, Monseigneur, ce que le Roy et juge des affaires d'Allemagne, qu'il ne vous plaira prendre en bonne part, et me pardonner si en telle haste je le coupe court, laissant à part tous aultres discours. De Milan on m'escript qu'il se fera une ligue défensive, entre la Sainteté, l'Empereur, Florence et Urbain, réservant lieu aux Vénitiens pour la conservation des Estats d'ung chascun. Aussy on m'advertit que Saint Florent est tenu à Gènes mêmes pour inexpugnable encores trois semaines, que l'Empereur est lent à le secourir. Domp Ferdinand est retourné à Milan; je croys que ce projet d'aller à Naples ira en fumée, il est après à trouver argent, et faict semblant de vouloir pourvoir et Italiens et Allemands pour Corscique, pour Florence et aussy pour soy mesmes. Il me prie, Monseigneur, que je vous remercie très humblement de l'espérance qu'il vous plaist me faire; vous m'avez faict faire plus de bien et de honneur que nul autre ne feyt jamais, et bien que je sois en extrême pauvreté après avoir longement servy, je ne lairray jamais pour cela à vous être prest à tout ce qu'il vous plaira me commander, et en quelque sorte qu'il vous plaira, croyant bien de ma première jeunesse aultre but

que de n'espargner jamais ma vye pour faire service au Roy.

Monseigneur, je suis adverty que deux coquins assassins ministres de domp Fernand se potir-meynent par les confins de ce pays icy, et que il y en a ung en ceste ville qui faict le guet à ceux qui passent, et qui debvront passer.

Je ne me veulx ingérer en rien; monsieur le duc de Parme se fist cognoistre à tout le monde fors que à moy en passant par icy. Ce qu'il plaira au Roy, et à vous Monseigneur me commander, je le feray et Dieu aydant n'en viendra point de faulte.

Monseigneur, je prie le Créateur vous donner etc.

Votre très humble et très obeissant serviteur.

« L'EVESQUE DE BAYONNE. »

De Coire ce 28 janvier 1553.

Monsieur le connestable respondit la lettre suivante à monsieur l'évesque de Bayonne.

« Monsieur de Bayonne, j'ai receu les deux lettres que vous m'avez escriptes des vingt huit du passé, et premier de ce moys; lesquelles j'ay faict voir au Roy; lequel a esté bien ayse de voir ainsy par le menu les particularitez dont vous me donnez advis par vos lettres, et luy ferez service fort agréable, et à mon bien grant plaisir quant vous aurez chose qui le mérite, de continuer à nous en donner advis, le plus souvent que vous pourrez; n'ayant riens à vous mander d'icy pour ceste heure, sinon que nous sommes en grande expectation des choses d'Angleterre, où le feu est bien fort allumé ainsy que je vous ay faict scavoir par mes précédentes, et suis en grant espérance que l'Empereur n'en aura pas aisément ce qu'il s'en promettoit; le temps nous en éclaircira bientost, dont je vous tiendray adverty.

Monsieur le duc de Parme s'en retourne par de là, auquel j'ay faict entendre le danger où il s'estoit mis de ne s'être faict cognoistre à vous quant il passa par la Ligue grise, pour s'en venir icy, ce qu'il ne fera pas cette fois, et parcequ'il est personnage tel que vous savez, et que le Roy a pour fort recommandé, ne faillez de luy faire bailler gens s'il en a besoing, et de le faire pourveoir et accommoder de toutes choses qui luy seront nécessaires pour la seureté de son passage ainsy que je scay que vous le scaurez bien faire.

Priant Dieu, Monsieur de Bayonne, vous donner etc.

Lettre de monsieur de la Vielleville à monsieur le connestable.

« Monseigneur je debvois avoir response de

Clans Dalhestat mecredy dernier; et voyant ce retardement j'ay encores envoyé devers le sieur de Chasteauvoy son parent, pour seavoir à quoy il a tenu, lequel sera demain de retour; je ne faudray incontinant de vous faire entendre la résolution que le dit Clans aura prinse, cependant je n'ay voulu faillir de vous faire ceste despesche et vous envoyer deux lettres; l'une que le marchand du Pont a Mouzon m'a envoyée, qu'il a receu de celuy dont je vous ay par cy devant escript: il m'a semblé à veoir sa lettre, que c'est ung grand causeur, et qui à mon advis en dict plus qu'il n'en scait; je le feray toutes fois tous-jours entretenir pour veoir si l'on en pourra tirer quelque meilleur service. L'autre est de Sturm qu'il écrit au lieutenant de Berry et à moy.

« Monseigneur, je fais tousjours continuer nos ouvrages entre la porte des Allemands et celle de Mazelle; j'espère que dedans Pasques j'auray achevé la contrescarpe, le rempart et le fossé, qui sera bien des plus beaux que l'on voye; et s'il y avoyt ung boulevart à ladite porte des Allemands, ce costé là ne seroit point assailable. Vous avez aussy le retranchement où il fault besoigner à bon escient; vous adviserez, Monseigneur auquel des deux lieux il vous plaira que je fasse commencer ce mois de mars, car à l'ung et à l'autre il fault besolgnier de maçonnerie, mais je voudrois bien premier que d'y commencer, qu'il vous pleust de m'envoyer quelque bon ingénieur pour ung mois, car vous savez très bien que je n'en ay jamais eu depuis que je suis icy.

« Monseigneur, ceulx de Strasbourg demandent quelque rente qu'ils ont sur ceste ville, pour quelque argent qu'ils ont par cy devant presté; il vous plaira me mander ce que je dois faire là dessus, ou ce que je leur doys respondre. Je ne puis trouver façon de nous défaire de nos farines gastées, et si les ay faict mettre à fort petit prix. Je feray tout ce que je pourray pour les faire débiter avant que les challeurs viennent. J'ay parlé au receveur de ceste ville, et luy ay faict faire ung petit estat abrégé de la velleur des deniers de ladite ville, et de ce qu'il en a eu en ses mains, que je vous envoie. J'espère que le fondeur que vous m'avez envoyé sera prest à mettre le feu la première sepmaine de fevrier; je vous envoie aussy, suyvant ce qu'il vous a pleu me commander, ung mémoire du nombre des officiers de l'artillerie, qui sont icy.

« Monseigneur, j'avoys ces jours passez esté adverty qu'il se faisoit grand amas de vivres aux terres du costé de Bisch, où j'envoyay incontinant, et trouvay que c'est si peu de chose, que l'on n'en doit riens doubter de ce costé là. Il me

semble, Monseigneur, qu'il seroit bien nécessaire d'envoyer ung homme de bien à Marsault, tant pour la police de la place, que pour tenir un peu la bride royde aux soldats, car j'ay tout plain de plaintes de ce costé là. Il vous plaira aussy me mander que c'est qu'il vous plaist que je fasse de ce prisonnier Latro, duquel je vous ay cy devant escript.

Monseigneur, suyvant les lettres qu'il a pleu au Roy et à vous m'escire, j'ay faict desloger la garnizon qui estoit au Pont-à-Mousson, et après qu'ils ont eu faict la monstre, ils s'en sont allez. et m'en est seulement demouré le quart suyvant une ordonnance que le commissaire et controlleur qui a faict ladite monstre leur a monstrée. Je m'attends d'avoir icy demain le payement de gens de pied de deça, ensemble ce qui a esté ordonné pour le faict des fortifications, dequoy je rembourceray ledit deniers que j'ay emprunté pour cest effect provenu de la vente des livres et ce faict je vous enverray incontinant ung petit estat des deniers clairs qui me resteront.

Monseigneur, après m'estre très humblement recommandé à vostre bonne grace, je supplie l'Créateur vous donner entres bonne santé très longue vie.

De Metz le vingt-huitième jour de janvie 1553.

Monseigneur, l'exemption des hault passaige nous a apporté si grand habondance de vivre en cette ville, qui si ce n'estoit trop grand intrets pour les deniers du Roy, je vous suppliro le vouloir faire continuer; je vous supplie aussy Monseigneur, vouloir ordonner ung maitre d'camp en ceste ville, la résidence duquel y e très requise pour le service du Roy.

« Votre très humble et très obéissant serviteur,
VIEILLEVILLE. »

Lettre du grand prieur de France au dit duc de Guyse son frère.

« Monsieur, M. le marquis mon frère arrivé mecredy en ce lieu sain et sauf, graces à Dieu avec toute sa compagnie, et depuis sont arrivés les sieurs de Rancé et Mailly. Mon dit frère m'a bien amplement faict entendre les commandemens qu'il receut pour vous et pour moy de madame et de vous. Je luy ay aussy communiqué toutes les lettres que vous m'avez escrites, lesquelles nous suivons le plus près que nous pouvons; mesmement au service de Dieu, qui nous sera, s'il luy plaist, aydant à nostre voyage toutes nos nécessitez, et rendrons sy bonne obéissance aux lieutenans de roy et à ceux qui ont les principales charges pour le service dudit seigneur, en tous lieux où nous nous trou-

vous cognoistrez combien nous révé-
commandemens. Monsieur de Lagarde
aujourd'hui, appelez au conseil, comme
vous faict depuis que je suis par deçà,
M. Deschenet nous a faict entendre la
volonté du Roy, et chacun se mettra en devoir
de son service. Le dit sieur de Lagarde
compte que dedans huit jours les gal-
lées seront prestes. Il y avoit nouvelles de deux
endroits de la mort d'André Doria; mais
rien n'est encore chose assurée. Nous ne fau-
vous faire, le plus souvent que nous
pourrions, sçavoir de nos nouvelles, mesmement
de l'arrivée en Corse, et de ce qui s'y fera
de ce côté. Cependant, etc.

Je suis très humble et obéissant frère,

« F. LOUIS DE LORRAINE.

Marseille, ce 8 janvier 1553. »

Vieilleville informe M. de Guyse, que
qu'il avoit envoyé en Allemagne étoit
sans avoir pu arriver où on l'avoit en-

voies, l'homme que vous aviez en-
Allemagne est de retour en ceste ville
pour passer plus loing que Strazbourg
pour raisons que vous escrit le docteur Cel-
luy a remys de parachever son voiage
vers de Francfort qui doivent commencer
le carême. Il vous plaira me mander si
vous là vous voulez que je le dépêche et
bailleray de l'argent, car je croy que
et le chemin qu'il a faict et achepté ung
pour son voiage, qu'il ne luy en soit
devenu. J'ay aussi encore ung homme
suivant ce que m'avez mandé; incon-
n'il me sera de retour, je ne faudray de
advertir. Les neiges nous ont encores
encore par deçà si grandes, que l'on ne les
a jamais telles. Et ne se présentant pour
rien chose digne de vous estre écrite, je
feray plus longue lettre que de mes très
recommandations à vostre bonne grâce.
Dieu, Monseigneur, vous donner en très
grande et très longue vye.

Metz, ce XI de février 1553.

Je suis très humble et très obéissant servi-

VIEILLEVILLE. »

Ordre : A monseigneur le duc de Guyse,
grand chambellan de France.

La nouvelle en cour, M. le duc de Guyse
des nouvelles suivantes de son gouverne-
ment de Savoye, que le sieur Prunier lui adres-
se de Grenoble.

Monseigneur, je revins au soir de Chamberi
et demeuré huit jours pour vos affaires,

mesmement pour, avec messieurs les présidents
de Valentiers et de Portès et procureur général
Coignet, ouvrir le compte de la recette que a
faite maître Guillaume Langlois du revenu
des biens réduits sur les absents de vostre gou-
vernement de Savoye. Nous avons trouvé ledit
compte bien cler et raisonnable, et vous puez
assurer qu'il a esté rendu par homme de bien.
Vous y avez là ung serviteur fidelle; et pour le
rendre plus cler et net, il vous a faict recepte
de revenu de tous lesdits biens despuis qu'ilz
furent réduits jusques à présent, et y a compris
des termes qui ne sont pas encores de tout es-
cheus. Le dict compte est de grant peyne et de
volumme de cent feuillets, qui me garde de le
vous envoyer; joint que j'en auray tousjours
affaire pour me gouverner en vosdictes affaires,
suivant le passé. Toutesfoys, si le voulez, je
le vous enverray par la fin d'icelluy. Il vous est
demeuré débiteur de III.^m VI.^c III.^x XVIII li-
vres, IX sous, VII deniers; sur quoy il m'a
fourny II.^m III.^c livres; le demeurant sont de-
niers qu'il n'a encores peu recevoir et qui luy
sont ou seront deus bien tost. Je n'ay pas douté
qu'il nous face faulte. A ce que j'ay peu cong-
noistre voyant ledit compte, le revenu desdits
biens saisis dymynue ordinairement au moyen
des mainlevées que le Roy donne à ceux qui re-
viennent à son obéissance, comme à monsieur
de Montfalconnet duquel le bien estoit baillé à
ferme à XI.^c XXXIII livres par an. J'ay aussi re-
ceu de revenu des seaulx dudit Savoye IX.^c
LXII livres. Et comme j'ay entendu par mon-
sieur le président de Valentiers et par le rece-
veur desdits seaulx, le revenu dymynue aussi
par ce qu'il y a assez long temps qu'il n'a esté
expédié aucunes lettres de notaire ne sergent. Ce
que m'a semblé bon vous faire entendre; car les
années passées je recevoys volontiers par chacun
cartier desdits seaulx VI.^c livres, et je voy main-
tenant qu'il m'en vient pas III.^c livres.

« Monseigneur, à mon retour j'ay icy trouvé
vos lettres du 4.^e de ce mois et celles que es-
crivez au sieur Balthazar de Laraiz, que je luy
feray tenir; et par son moyen j'espère recouvrer
bientost la copie du testament de madame la
comtesse de Nanthuell et la vous envoyer. Mon-
sieur de Gordes, qui naguères est venu de Pro-
vence, m'a dict qu'il ne pense pas que madicte
dame la contesse soit de présent en vye, à ce
qu'il en a appris passant en Avignon. Je suys as-
suré que ledit de Laraiz ne faudra à vous en
advertir par la poste, comme encores présen-
tement je luy escriptz. Quant à l'amende de mon-
sieur de Saincte-Jalhe, monsieur Fabri conseiller
de ceste court y est allé pour exécuter l'arrest.

A son retour je vous feray entendre quelle espérance on en pourra prendre. La cour secrète de monsieur de Clarmont m'a dict qu'il n'a pas apporté l'acquit des deux mille neuf cents livres pour employer aux réparations d'Exilles et Briançon ; il vous plaira commender qu'il soit envoyé.

« Monseigneur, je vous merceye bien humblement du bien qu'il vous a pleu faire à mon cousin le secrétaire Darrag. On m'a dict qu'on delibère vous divertir qu'il n'en joyse. Il vous plaira luy continuer vostre bonne volonté ; j'espère qu'il vous y fera service. Il vous plaira, Monseigneur, me tenir tousjours en vostre bonne grâce et souvenance. Je pry le Créateur qu'il vous doint santé, prospérité et très longue vye.

« De Grenoble, ce quinziesme de février.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,
PRUNIER. »

Lettre de monsieur le général de Champagne.

« Monseigneur, j'ay receu les lettres qu'il vous a pleu m'escripre faisans mention que j'aye à vous faire tenir la somme de dix mille livres sur les deniers qui vous reviennent bons de l'année passée. Et pour ce, Monseigneur, que la recepte faicte par vostre trésorier, mon filz, ne monte à si grant somme que ce qu'il a payé et déboursé ; aussi que il m'est advenu une grande infortune, pendant mon dernier véaige de Joinville et Esclaron, qui est que ung demes clerks domestiques que j'avoye laissé en ma maison avoit des faulces clefz de mes coffres esquelz il a prins et desrobé telle somme, que toute ma sustance et saviour est bien fort dyminuée : à ces causes, Monseigneur, je vous supplie très-humblement me vouloir excuser et croire que si ma puissance le pavoit porter, que en cela ne en toutes aultres choses où il vous plairoit me commander, mon corps et mes biens ne défautroient et ne défautroient jamais pour vostre service. Si Monseigneur de Nevers ne vous a encores payé des trois mille livres qu'il vous doit, et il vous plaist, Monseigneur, faire assigner sa pension sur mon filz, à prandre sur les restes de la recepte générale de l'année dernière passée, en envoyant le mandement du trésorier de l'espargne incontinant, ladicte somme vous sera fournie, et si emploieray tous mes amys pour parfournir au reste de ladicte somme de dix mille livres. Je vous envoie, Monseigneur, ung estat de toute la recepte et despence faicte par mon filz depuis qu'il a esté pourveu en l'estat de vostre trésorier jusques à ce jour.

Monseigneur, je supplie le Créateur donner à

vous, Monseigneur, en santé très bonne et gue vie.

« Escript à Lhaval ce 15 febvrier 1553.

« Vostre très humble et très obéissant seigneur,
HUGUES DE CHAMPAIGNE. »

M. d'Esclavolles informa le duc de Guyse l'état de la ville de Troyes.

« Monseigneur, suivant la promesse qu vous fis à vostre partement de Troyes, que mauvais temps qu'il aye faict, je me suis tr en ceste ville le quatorziesme de ce moys j'ay trouvé qu'il n'y a argent pour payer le parations de dimanche qui est demain. Par n'ay voullu faillir en advertir monseigneur connestable et vous, affin que en ordonnez voz bons plaisirs.

« Monseigneur, je vous supplie avoir s nance de ce que vous prioz à Troyes de pour moy. Et quant il playra au roy de d'icy le cappitaine Sarragosse, il vous p tant faire que la compaignye de mon filz ranforcée ; et je ne luy donnerai hommes q soyt de congnoissance et pour satisfaire à l lunté du Roy. Je vous promect que de tant d ger c'est la destruction et mescontentemen ceulx de la ville.

« Monseigneur, en tout ce qu'il vous pl me commender je n'y ferez point défaut, aydant, que je prie vous donner en parf santé très bonne, heureuze et longue vie.

« De Thoul, ce seiziesme février.

« Vostre très humble et très obéissant seigneur,
D'ESCLAVOLLES. »

M. d'Antragues envoya à M. de Guyse un tiercelet pris à Malesherbes où on en avoit jours pris de très bon, avec la lettre suivante

« Monseigneur, je vous envoie ung tier de faulcon sor et ung d'une mue, lesquelz estéz pris aux tentes du boys Malesherbes, s'en prent fort peu de maulvays, quant veult prendre peine de les faire bien dres Vous commanderez, s'il vous plaist, qu'ilz so mis entre bonnes mains, ou bien les envoy monsieur de Querqui qui en avoyt sy grand vye. J'ay retenu ung faulcon sor qui a esté quant et eulx pour mectre pour le hayron mes saccres que je espère qui vous pour donner quelque plaisir : qui sera l'endroit.

« Monseigneur, où je priray Dieu qu'il doinct en senté très bonne et longue vie.

« De Marcoussis, ce dix neuviemes vrier 1553.

« Vostre très humble et très obéissant seigneur,
D'ANTRAGUES. »

Lettre de la royne douairière d'Escoce, au dit duc de Guyse son frère.

« Monsieur mon frère, je ne vous sçaurois dire l'aise que j'ay receu d'avoir eutendu le parlement de voz ennemis, et de ce grand Empereur qui avoit tant accoustumé d'estre victorieux. Vous avez grande occasion de louer Dieu et de recognoistre les grâces qu'il vous a faict. Je suis aueurée que vous ne l'avez oublié. Je voudrois pouvoir avoir faict un sault, pour avoir ma part de la joye que votre retour a apporté; mais ne pouvant avoir ce bien, je vous prie le penser et me dire de vos nouvelles par la première despesche qui se fera par deça. Quant aux miennes, elles ne peuvent estre que bonnes, voyant les affaires du Roy se porter sy bien, comme il a fait du passé: et à ceste occasion je despesche devers le Roy. J'en escrit bien amplement à M. le cardinal nostre frère; je vous prie le bien considérer, et que nous ne diminuerons rien à la grandeur de nostre niepce, car on la voudroit bien faire royne de la febve. Je vous prie avoir mes affaires et les miennes pour recommandées, et supplie Nostre Seigneur vous donner très bonne et longue vie.

« Ce 20 février.

« Vostre humble et bonne sœur,

« MARIE. »

Par une lettre du cardinal de Ferrare au Roy, fut informé des affaires d'Italie, la quelle lettre fut communiquée au duc de Guyse, dont en suit la teneur.

« Sire, ce me seroit chose superflue de vous en escrire, de l'estat et disposition de vos affaires de Parme, oultre et par dessus ce que vous m'entendrez par la depesche de monsieur de Thermes, dont le sieur de Beaudisme sera maintenant le porteur, qui de son costé vous en pourra rendre de bouche très bon compte, comme celui qui n'en fait que venir. Je vous accuseray seulement la reception que j'ay fait par Ambys de vostre dernière depesche du dix huitième du mois passé, où j'ay veu plus au long deduit ce que par cy devant en termes généraux vous me souliez toucher de vos desseings et délibérations, et attendu ce qui s'est ensuivy entre vous et les principaux princes et potentats, villes et communautés de la Germanie, après avoir fait pas eulx recherché avec si grandes et honorables offres et partits si avantageux pour vous, si comme Dieu mercy les choses sont passées et d'une part et d'autre accordées avec telle sûreté comme je puis entendre, dont entre le nombre de tant de serviteurs que vous avez, je

ne scaiche personne qui en reçoive plus de plaisir ny contentement que je fais, qui ne puis assez estimer ny louer une si haute et magnanime entreprise qui véritablement n'estoit digne d'ung moindre roy que vous estes, et laquelle, Sire, cuidoient donner témoignage à tout le monde de la grandeur de vostre couraige, dont je ne me puis si non promectre une très heureuse issue pour vous, qui de ma part me semble si évidente, que je n'en puis et n'en doibz faire doute, veu aussi le bon ordre que vous avez ordonné et establi en tous les lieux et endroits, provinces et gouvernements de vostre royaume tant par mer que par terre pour la garde, seureté et conservation d'iceulx, à ce que pour vostre absence il n'y puisse survenir aucun inconvenient. Toutes fois, il y a bien quelqu'un qui voudroit dire que vous ne deussiez point hors vostre dit Royaume tant hazarder vostre personne, et combien que vous n'ayez serviteur qui fut en plus grant peyne, ne plus travaillé desplaisant et ennuyé que je serois si mal vous en avenoit. Sire, ne puis je assez de ma part approuver et louer une telle délibération que je juge de plus en plus admirable, et me semble la dessus que pour l'exploier est bien requise et y servira beaucoup la personne mesmes de celui qui l'entreprend, j'ay bien espérance en Dieu que ce sera le vray remède pour bien demesler vos affaires avec l'Empereur et que vous n'en viendrez moins à bout que vous avez fait jusques icy de tout ce que vous avez voulu entreprendre ailleurs de quelque costé que ce soit, car je voy que l'on s'y est si bien conduit, si prudemment et si saigement, qu'il eust esté impossible de mieux. Par lettres que j'ay dernièrement reçues de monsieur le cardinal de Tournon, du vingt septième du mois passé, l'on ne pouvoit encores riens croire à Rome, et quant au fait de sa négociation, il n'en avoit encores rien sceu tirer du Pape, sinon parolles générales, et y actendoit Sa Sainteté le cappitaine Jhérosnime du Pyze qui y devoit bien tost après arriver. Je me suis bien douté toutes fois sur cette nouvelle que j'ay sceu de la licence de son légat, que ledit cappitaine Jhérosnime ny feroit pas grand chose, mais pour cela, il ne m'a semblé qu'il deust différer de sy rendre, afin que le Pape ne puisse avoir excuse de dire qu'il ait tenu à monsieur le duc Octavio si ces choses n'auront pris autre résolution. Sa dite Sainteté avoit desja accordé à monseigneur le cardinal, à ce qu'il m'a mandé, qu'elle lui donneroit congé de se retirer devers vous et où il voudroit pour votre service; mais je désire bien fort de sçavoir laquelle aura voulu dire, quant elle aura entendu le parlement de son dit légat, et qu'elle aura esté amen-

rée de la conclusion du traité et intelligence que vous avez avec lesdits princes et potentats de ladite Germanie, car je m'assure que cella la rendra, et beaucoup d'autres qui n'en vouloient riens croire, bien estonnez.

« Je n'ay failly à faire faire ung extrait de tout ce discours qu'il vous a pleu m'en faire, que j'ay envoyé par le cappitaine Liccio Crotto, à messieurs les comte de Mirande et de Sansac, les assurant bien de vostre part, comme ausy ay je fait ledit sieur duc Octavio et monsieur de Thermes, que quelque grande entreprise que faciez, ny quelque despence qu'il y ayt, vous ne les lairiez avoir faulte de chose que ce soit, et que ordinairement il ne lerront pour cela d'estre secouruz d'argent, payez et entretenuz comme si vous n'aviez affaire ny respondre que à eulx, dont de ma part je ne fais point de doubte, m'assurant, Sire, que vous en avez très bonne souvenance et que vous ne consentirez que, à faulte d'y faire les provisions nécessaires, l'on perde non seulement toute la despence que vous y avez faites jusqu'à présent, mais encore la bonne réputation que jusques icy avez acquise, laquelle grace à Dieu ne pourroit estre meilleure.

« Vous pavez estre bien seur, Sire, que de mon costé je ne faudray de les ayder et secourir de tout le moyen et puissance qui me sera jamais donnée; ne voulant oublier à vous dire qu'il avoit desjà esté advisé par mesdits seigneurs les comtes de Mirande et de Sansac, par l'advis mesme de monsieur de Thermes, comme ils m'ont fait entendre, de faire une creue de deux cens hommes; à quoy l'on avoit desjà donné quelque commandement pour pouvoir tant plus aysément soustenir les assaulx que les ennemys préparoient de leur donner, comme l'on disoit; car pour cest effect ils avoient desjà fait conduire jusques à Sacques, assez près de la dite Mirande, quatre gros canons d'artillerie avec forces boulets et munitions. Néantmoingt j'ay entendu depuis, Sire, que ladite artillerie et boulets ont esté renvoyez à Mantoue, et pense que ceste délibération de battre ladite Mirande et d'y donner l'assault, ne passera point plus avant, car selon quelques advertissements que j'ay trouvé moyen d'avoir de leur camp et d'ailleurs, comme par mon homme Bendedio vous aurez peu entendre, le pape ne se veut mestre en ceste despence, parquoy l'on ne passera ausy point oultre à faire ladite levée, si l'on ne veoit qu'il en soit plus de besoing, mais l'on s'y gouvernera à la journée selon le déportement qu'il s'actendra desdits ennemys.

« L'on avoit délibéré de faire encores de nouveau deux forts à ladite Mirande, mais mainte-

nant il ne s'en parle plus. Mondit sieur de mes a aussi reçue, comme il m'a escript a reçue de monsieur votre ambassadeur à Ven et m'actends qu'il aura bientost entre ses mains la dépesche que ledit de Cambyz m'a appor avec laquelle je l'ay adverty comme j'avois collier de l'ordre de monsieur le comte pour luy faire tenir et en faire ce qu'il m'en rendra, dont j'ay semblablement adverti monsieur comte qui en sera, comme je suis bien seuré, bien ayse, et se sentira merveilleusement tenu à vous, Sire, de l'honneur qu'il vous plait luy faire et lui accroistra cela et à tous vos seigneurs le couraige de continuer à faire tousjours mieulx en mieulx. Et encores que je cuyde vous avez fait à mon dit sieur vostre ambassadeur semblable dépesche à la myenne, que aura esté envoyée, à ce que ledit de Cambyz m'a dict, par la voye de Luna, je n'ay laissé luy avoir ausy envoyé ung autre extrait de tout ce qu'il vous a pleu m'en escrire, affirmant de son costé il veoye tousjours d'en faire vostre service son profit, comme il sçaura bien faire à ce qu'il puis de son costé vous tenir la main à entretenir vifves les pratiques que vous sçavez, puisqu'il vous plaist les diffier et supercedder jusques à ce que l'on voye le boncez de vostre dite entreprise.

« J'ay veu au surplus, Sire, le contentement et la satisfaction que vous monstrez avoir de mon service et l'assurance que vous me donnez en avoir, qui m'est bien aussi grand plaisir de chose qui me pourroit advenir de ma part m'estant tousjours efforcé et efforcé de faire sorte que vous peussiez ordinairement cognoistre l'affection et grande obligation que je vous porte, pour le devoir de laquelle je ne puis jamais pouvoir tant faire comme j'en ay bien volonté, mais je me sens et me répute en trop heureux pour que vous ayez celle cogissance qu'il vous a pleu me faire sçavoir, et vous estime grandement la puissance et la liberté que vous me donnez de faire adviser et commander en vos affaires selon qu'il me semblera requies nécessaire. Si est ce que je vous advise bien ce sera la dernière chose que je feray jamais d'y commander sans premièrement vous en advertir, si je ne veoy que ce ne soit en temps de nécessité que je ne puisse faire de moins de vostre dit service; et espère que si vous estes contenté jusques icy de si peu que j'ay fait que vous aurez tousjours bonne occasion d'estre meureur cy après de plus en plus satisfait et content.

« Si je n'eusse si longuement retardé la dépesche, n'eust esté le désir et l'ennuy que j'avois de tirer de monsieur mon frère qu-

resolution sur les grandes et honorables offres et avantageux partits que vous luy avez faits, pour la vous faire entendre, laquelle n'a jusques icy esté autre que tout ainsy que luy mesmes l'a voulu escrire à son ambassadeur résident auprès de vous, alléguans comme vous verrez tant de difficulté, que quelque bonne inclination qu'il ayt comme il dict de vostre costé, je me doute très bien qu'il ne tasche que à laisser couler le temps à veoir ce qu'il réussira de votre susdite entreprise, et quelques remontrances et persuasions que je luy aye veu faire, et quelque assurance que j'aye sceu luy donner que vous ne fardriez à luy envoyer par deçà, Suisses et toutes autres choses requises et nécessaires pour la tenton et deffence de ses États et conservation de vostre crédit et bonne réputation, il ne m'a toute fois esté possible d'en avoir sceu tirer autre chose; si ne lairrai-je point en toutes les occasions qui se présenteront de luy en faire autres allarmes pour essayer d'y mieulx faire mon profit, vous advisant, Sire, que je n'ay pas oublié de luy dire que veu qu'il n'acceptoit maintenant vos dites offres, que vous ne seriez semblablement point tenu une autre fois de les luy entretenir et qu'il pourroit survenir telle occasion que cela ne seroit raisonnable, à celle fin que sy je ne l'ay peu l'yer avec vous, que pour le moins vous ne demeuriez lyé en son endroit.

« Sire, sur la clotture de la présente est arrivé le secrétaire Nicquet présent porteur avec une dépesche de monsieur le cardinal de Tournon, que vous verrez, qui désirant aussi que je la veisse, m'a mandé ouvrir vos lettres; sur le contenu desquelles et pareillement des instructions que ledit Nicquet vous porte, je ne vous repliceray autre chose sinon que je serois quant à moy bien d'opinion, puisque le pape commande de vouloir traiter avec vous sans la restitution de Parme, que vous ne voulussiez point différer d'envoyer audit sieur cardinal de Tournon ample et suffisant pouvoir pour aussi traiter avec luy, ou j'estime bien que pour son bon sens et grande expérience qu'il a au maniement des affaires et la singulière affection qu'il a tousjours portée à vostre service, il ne conclurra ne passera chose qui ne soit à vostre avantage et selon vostre commandement.

« Je pense que si le pape s'est adouley pour avoir entendu le parlement de son dit légat à la délibération de vostre entreprise, qu'il s'adoulera encore beaucoup davantage quant il entendra les grandes forces que vous assemblez pour l'exploict de vostre entreprise, et qui pourroit tant faire que de le venger au moins à se tenir

comme ung bon père commun et neutral d'une part et d'autre. Si l'on ne peut aultrement gagner, je pense aussi que cela ne serviroit peu en ce temps où nous sommes pour vostre dit service qui en sera tousjours tant pleu favorisé des princes et des subgetz de ce pays d'Italye, ainsy que mondit seigneur le cardinal de Tournon vous desduit plus amplement par ses dites lettres et instructions, et que j'ay bien longuement discouru avec cedit porteur, comme il vous plaira de luy entendre, remettant toutes fois le tout à vostre meilleur et plus prudent avis et conseil qui est celluy où je m'arrestteray tousjours, et que j'estimeray devoir estre ordinairement ensuivy.

« Sire, me recommandant tant et si très humblement qu'il m'est possible à vostre grace, je prie Nostre Seigneur vous donner très longue et très heureuse vye.

« Escrit à Ferrare, ce neuviesme jour de mars 1553.

« Di Vostra Maesta humilitissimo et obediensissimo servitore,

« HI.. CARDINALE DI FERRARA. »

Sur le dos estoit escrit : *Au Roy mon souverain seigneur.*

M. de Brissac et d'autres personnes informèrent le duc de Guyse, par plusieurs lettres, des affaires de son gouvernement de Dauphiné et Savoye. En voici le contenu :

Monseigneur, j'ay entendu, par le sieur Francisque Bernardin, ce qu'il vous a pleu luy donner charge de me dire touchant la continuation de vostre bienveillance et affection envers moy; de laquelle je ne puis sinon très humblement vous remercier et vous dire que j'estime cela le fondement de tout mon bien et honneur; vous suppliant très humblement me vouloir excuser, si ceste fois je ne vous en fais plus ample reconnoissance. Aussi bien quant je l'entreprendrois, je ne la scaurois déclarer, ne exprimer telle que je la vous dois et voudrois faire.

Monseigneur, j'ay aussi sceu dudict sieur Francisque que le Roy n'a point encores pourveu à la capitainerie du chasteau de Ravel. Et pour ce que ceste place estant en vostre gouvernement, je désirerois qu'il y eust ung de voz plus affectionnez et obéissantz serviteurs, et que Mombazin est tel; à ceste cause, Monseigneur, je vous supplie très humblement qu'il vous plaize de le nommer au Roy et supplier Sa Majesté l'en vouloir pourveoir suivant vostre nomination. Vous congnoissez assez ledict Mombazin

et sçavez s'il est homme pour s'acquitter de telle charge et y faire tel service qu'il est requiz, joint que vous ne ignorez pas combien il est aymé dans le marquizat de Saluces, mesmement de toute la noblesse. Je vous supplie aussi, Monseigneur, vouloir tenir propos de luy au Roy qui soient conformez à la congnoissance que vous en avez. Et nous vous en serons toutz deux très obligez.

« Monseigneur, j'ay faict tenir le paquet qu'il vous a pleu dernièrement m'envoyer de l'ambassadeur de Ferrare au maistre de la poste de ceste ville. Sur ce je me recommande très humblement à votre bonne grâce et supplie le Créateur qu'il vous donne en parfaite santé très bonne et longue vie.

De Thurin, ce lendemain de Pasques.

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« BRISSAC. »

« Monseigneur, on pourroit par adventure alléguer que Mombazin aiant la charge qu'il a, ne pourroit pas tenir résidence au chasteau de Ravel. Mais je me assure qu'il y mettra un gentilhomme qui y fera son devoir que l'on en sera content et satisfait. »

« Monseigneur, vous estes assez adverti que messieurs des Estatz de ce païs ont accordé la creue très nécessaire de six conseillers en ceste court; pour ce sera votre bon plaisir nous faire pourvoir de gens dignes de tels Estatz. Ce que je vous supplie avoir en souvenance, pour le devoir de ma charge et nécessité, que nous en avons de telz.

« Monseigneur, je vous supplieray encores très humblement, pour me faire récompenser de plusieurs voiaiges que j'ay fais, et aussi mon homme présent porteur, pour les affaires du Roy et de sa justice, non sans grande despence, de vouloir demander au Roy la survivance de l'estat de secrétaire et greffier emul de maistre Anthoine Morard son filz, et me faire donner, s'il vous plaict, la taxe d'icelle survivance, dont la pareille ne monte que cinq cens escus, qu'en ha esté dernièrement faicte pour François Basson, filz de l'autre greffier et secrétaire. Ce faisant, vous m'obligerez de plus en plus à prier Dieu pour vous et me donnerez meilleur cueur de tousjours roidement poursuyvre les affaires de justice. Ceste partie par vostre bon moien plus aisément ne peult estre accordée par ce que n'en est fait encores estat.

« Monseigneur, je me recommande très humblement à votre bonne grâce, et prie Dieu vous donner en très bonne santé longue vie.

« De Grenoble, ce sixiesme d'avril 1553.

« Votre très humble et obéissant serviteur.

« Iehan de LANTIER. »

« Monsieur, j'ay receu vostre lettre escripte à Amyans du 25^e mars dernier, par laquelle me mandez que je vous advertisse au vray que c'est de la chappelle Sainct-Vincent fondée en l'église Nostre-Dame de Grenoble, et qu'elle peult valoyr par le menu, suyvant le mémoyre et articles que me mandez avec vostre dicté lettre.

« Autre premier article me mandez qu'elles charges y a en ladicte chappelle. Je vous advise qu'il y a d'ordinaire pour le service d'icelle chappelle quinze florins pour deux messes chacune semaine, et deux doubles livres à ceulx de ladicte église Nostre-Dame qui valent huit florins pour chacune année.

« Au deuxiesme article me mandez si icelle chappelle est logée et comment je vous advertiz qu'elle n'a point de logis ny habitation.

« Au troysiesme article me mandez quelz arpans de vigne y a appartenans à ladicte chappelle, je vous advertiz qu'il n'y a auculne vigne, terres ny prez quelz qu'ilz soient.

« Au quatriesme article me mandez en quoy consiste le revenu de ladicte chappelle et en quoy consiste le revenu et que je le vous mande par le même; et satisfaisant audict article, je vous envoie le double de la lieve des recongnoissances de ladicte chappelle, là où vous pourrez tout veoyr par le même. Et quant vous viendrez ou enverrez de par deçà, je vous feray monstrer les originaulx des recongnoissances.

« Au cinquiesme article me mandez qui en a esté et est titulaire et s'il en a jouy paisiblement. Je vous advertiz que ung nommé maistre André Charpillac en a esté et est paisible titulaire, qui l'a eu du filz de monsieur de Maugiron.

« Au sixiesme article me mandez qui en a esté et est fermier et rentier, je vous advertiz que ung prestre appelé maistre Gabriel Lobet en a esté et est présentement fermier, lequel en baille pour chacune année, assavoyr les deux premières années quarante livres pour année, et astuteur il en paye quarante six livres, et oultre celle paye les charges ordinaires contenues audict premier article tant seullement.

« Au septiesme et dernier article, me mandez en quelle taxe est icelle chappelle aux decimes. Je vous advise quelle paye pour les quatre decimes huit escus sol moingz deux carolus, que ledict maistre Charpillac chapelier paye sur ledict revenu, et non ledict fermier quoy qu'on vous aye dict. Car j'ay veu les arrentements et aussi la cote desdictes de-

cimes. Et pourtant prenez vous y garde, s'il vous plaist, et vous voylà satisfait en tout ce que m'avez mandé par vostre dicté lettre et articles.

« Monsieur, vous avez sceu qu'on a tenu dernièrement et dudict mois de mars les estatz, et qu'on a accordé au Roy ce qu'il luy a pleu de demander, et à monseigneur ont baillé huit mil francz comme l'année passée, et à vous aultres, messieurs les secrétaires, ont donné deux cens livres. Je n'en ay rien osé escrire à monseigneur nostre maistre, pour la présence de monsieur d'Avellan qui est en ceste ville et a esté tousjours présent ausdits estatz, qui luy en a escript tout au long; il n'y a aultre chose en ce pays qui mérite l'escripre. Si je vous puy faire quelque service de par deçà, le feray selon mon petit pouoir de très bon cueur et à tous vous aultres, messieurs, de par de là tant en particulier que en général; me recommandant très humblement à voz bonnes graces, pryé le Créateur vous donner en très bonne santé longue vie.

« De Grenoble ce sixiesme jour d'avril 1553.

« Vostre bien humble et obéissant serviteur.

« ANTHOINE BESSON. »

Vers ce temps là, on eut advis que les ennemis s'assembloient fort entre Arras et Saint-Omer, et qu'ils s'estoient mis en campagne environ avec deux mil chevaux et quatorze ou quinze enseignes de gens de pied, pensant donner quelque alarme à nos Allemands et aussy pour mettre des vivres dedans Renty; mais qu'ils s'estoient retirés attendant plus grande force.

Cest advis fut donné par monsieur de Touthville à M. d'Humières gouverneur de Péronne qui en informa M. de Guyse.

M. le duc de Guyse fut informé par de La Chassée de l'estat de sa vennerie de Joinville, au mesme temps qu'il lui envoyoit huict de ses chiens gris.

« Monseigneur, j'ay receu la lettre qu'il vous a pleu m'escripre de Saint-Germain-en-Laye par Bertrand vostre chevaucheur d'escuirie. Et quant à ce qu'il vous plaist me mander avoir envoyé lettres du Roy au prévost Claude Lhoste, pour envoyer par deçà de ses lieutenans, afin d'y pourvoir en ce qui y est requis et nécessaire, tant pour les teneurs de champs, que pour la garde des boys dudict sieur et des vostres, aussi et semblablement pour le faict des chasseurs et tireurs de hacquebuttes; ce a esté très bien faict. Toutefois, Monseigneur, il n'est encores venu par deçà aucun lieutenant dudict prévost; et pour ceste cause j'en escrips présentement à mon-

sieur le général de Champagne, par vostre secrétaire Rameru, qui s'en va à Chaalons, pour tenir la main en cela.

« Monseigneur, touchant ceulx de vostre compaignie qui ont tenu les champs en aucuns de voz villaiges de par deçà, sans payer leurs hostes, au moins que pour ce qu'ilz avoient despendu en auroient baillé leurs cédulles promectans les en paier; j'ay depuis sceu qu'ilz ont satisfait au lieu de Moustier-en-dez à leursdicts hostes, tellement qu'il n'en est depuis venu aucunz plaintifz. Je m'en enquéréray encores pour sçavoir s'il en y a quelzques ungs qui n'aient satisfait, afin de vous advertir et vous envoyer ce qu'en pourray recouvrer.

« Monseigneur, quant à ce qu'il vous plaist me mander que je vous envoie par Patacque tous les jeunes chiens gris, je vous en envoiray huict dedans quinze jours, et en retiens sept pour qu'ilz n'ont pas encores l'aage d'un an; et avant que partir, je leur feray bailler une curée, pour ce qu'ilz n'en avoient encores eu que une. Cependant je retireray toutes les plus belles mues de par deçà, pour vous en envoyer six telles et ainsi que les demandez. Et quant aux faisans, je m'en suis enquis à beaucoup de gens, qui m'ont dict en avoir vu depuis quinze jours au Der et au Jar. Le gruyer de ceste ville m'a dict n'avoir eu nouvelles de ceulx du pré Jacques depuis qu'ilz y ont esté mis; le pais est grand et peut être en autre lieu. J'ay ung faisan et une faisande que je metteray aujourd'huy derrière le chasteau. Quant aux perdrix et lyèvres, le pays en est assez bien peuplé. Les hérons ont esté bien tardiz ceste année. Madame ne veult pas faillir de donner bon ordre que l'on n'y touchera: et semblablement à voz ayres d'oiseaulx, dont en advertiray les sieurs de Grammont et Bonnebault pour y tenir la main chacun de leur part. Je n'ay encores receu les glans des chesnes vers, dont m'escripvez incontinant les avoir receu. J'en feray suivant ce qu'il vous plaist me commander.

« Monseigneur, je vous remercie très humblement de la peyne qu'il vous a pleu prendre touchant le faict de mon escollier: car, à ce que m'a dict vostre argentier Le Seurre, le Roy par vostre moien en a escript au lieutenant criminel de Paris et vous aussi, qui me faict espérer que l'ysue de son faict sera telle que je désire. Vous me sentirez grandement tenu envers vous, Monseigneur, estant assuré que, sans vostre moien, il eust receu beaucoup de peine.

« Monseigneur, je supplie le Créateur vous donner, en santé, très bonne, longue et heureuse vie.

« De Joinville, ce 7^e jour d'avril 1553.

« Monseigneur, je vous feray entendre par Patacque combien d'aires aurez par deçà, par ce en chacune ayre faudra avoir garde et ordonnance de vous de les payer.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,
DE LA CHAUSSÉE. »

Le duc de Guyse receutaussi les deux lettres suivantes.

« Monseigneur, suyvant ce que dernièrement m'escripvit monsieur le général, j'ay esté à Metz pour exécuter le contenu ou mémoire que luy aviez envoyé, où n'ay trouvé le cappitaine Salcède pour recevoir les trois cens escuz qu'il vous doit. Toutesfois j'ay tant faict avec monsieur Androuyn que, à la promesse de monsieur de Vieilleville, qui luy a respondu desdicts trois cens escuz, il m'a délivré voz quatre pièces d'artillerie, avec tant peu d'équipage qu'il y avoit; quinze pièces de bronze pesans quinze cens soixante cinq livres; huit bandes de fer; trente huit broches de fer et troys cable servans à remonter l'artillerie quant les roues se rompent par les champs. Lesquelles pièces ay faict desmonter et charger ensemble les fustz, bronze et aultres choses, sur cinq chariotz et le tout conduit jusques à Commercy. Et de là voyant que ma présence ne servoit plus de rien à les accompagner, et que les charretiers qui les menoient estoient la pluspart de Chaallons et gens de congnoissance, ay ce tout envoyé audict sieur général, audict Chaallons, pour les faire mener à Guyse. Il ne m'a esté possible de pouvoir recouvrer ung chariot pour mener les roues desdictes pièces. J'ay donné argent et mémoire à Tartier pour les faire mener audict Chaallons, par le premier charretier qu'il pourra trouver. J'ay parlé à monsieur de Borran touchant vostre promesse de dix mille livres pour le sel; lequel m'a asseuré la vous avoir envoyée.

« Monseigneur, Michel Vermans m'a escript que pour faire apparoir des vivres qu'il a fourniz audict Metz, il a levé ung extrait de mon compte et qu'il ne trouve point que je me charge par icelluy de son blé, et aussi de la poix et oing viel qu'il a livrez à ceulx de l'artillerie. Je sçay bien qu'il a esté par vostre commandement sollicité de mener du blé en ladicte ville et que pendant le siège son homme m'a dict qu'il en avoit quelque quantité que ledict Vermant luy avoit envoyée, pour faire délivrer à la munition du Roy, quant vous l'ordonneriez; mais, Monseigneur, je croy que vous sçavez très bien qu'il n'en a jamais fourny, ny déclaré ung seul grain es greniers de la munition; ains est tousjours demouré entre les mains de sondict homme. Et

quant il le m'eust offert, je n'eusse prins la hardiesse de le recevoir sans vostre commandement. Il me mande que je luy envoie récépissé de ce qu'il a fourny; cela ne seroit raisonnable, Monseigneur, car je me rendroye comptable de choses dont j'ay aultant bien et loyalement compté que fait jamais homme, comme l'on verra par le compte que j'en ay rendu. Quant à l'oing viel et poix qu'il dict avoir fourny pour l'artillerie, il doit avoir certificatz des commissaires de ladicte artillerie de ce qu'il leur a délivré sans s'en adresser à moy; car telles choses n'estoient de ma charge. Il m'a aussi mandé que par vostre commandement, Monseigneur, il avoit faict amatz d'une bonne quantité de boys pour envoyer audict Metz, lequel luy fut prins et bruslé par les gens du marquys de Brandaubourg. Je sçay bien que estant ung jour à Saint-Malas il m'en monstra beaucoup, disant qu'il l'avoit préparé pour satisfaire à la promesse qu'il vous avoit faicte, et que au moyen des eaues qui estoient trop basses, il ne le pouoit envoyer: cependant ledict marquys arriva. Il vous plaira, Monseigneur, ne trouver mauvais la hardiesse que je prens vous escrire ce que dessus, et croire qu'il ne se trouvera point de faulte es charges qu'il vous a pleu me donner.

« Monseigneur, je supplie le Créateur vous donner, en santé, très bonne, longue et heureuse vye.

« De Joinville, ce vingt cinquième apvril 1553.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,
JEHAN LESEURRE. »

Mon très honnoré seigneur, j'ay accepté le service de vostre maison dernièrement, le Roy estant à Saint-Germain-en-Lay, que m'est bien et honneur que toute ma vie ay désiré, m'apportant fort que monseigneur le cardinal de Lenoncourt, que de si long temps j'ay servy, trouveroys bon, comme luy en ayant auparavant parlé. Et de vostre bénigne grâce m'avez permys de l'accompagner et le servir jusques à Metz, me commandant que je m'eusse à trouver par devers vostre excellence aux festes de Paques, ce que n'ay sceu faire. Mais de présent m'avez respondu qu'il feroit que vostre dicte excellence se contenteroit que je demeurasse en ceste ville de Marsal, commis pour la fortification d'icelle, ce que très humblement vous supplie faire entendre audict cardinal de Lenoncourt vostre vouloir et intencion, que me sera moyen de me tirer en la bonne grâce dudict seigneur cardinal, et tout le demeurant de ma vie servir vostre très haulte et puissante seigneurie, avec l'ayde du benoit Créateur, que je prie, mon très-honoré

qu'il vous donne bonne vie et longue.
sal, ce deuxiesme jour de may 1553.
estre esclave et indigne serviteur,

REGNAULT DU PEYRET.

vidame de Chartres escrivit au duc de
le lettre de protestation de service, en
s :

ur, puis qu'il vous a pleu faire cest
à celles dont m'adves escript et à moy
ir souvenance, je croy que n'aures houe-
ste de la létanie de la vile de Metz seu-
ar les aultres seroist trop longue ; mais,
j'ay tousjours ouy dire, ceste marchan-
dée ne vault riens, par quoy il fauldra
our l'advenir à en trouver d'aultres,
pour l'estat où je suis maintenant, l'on
le bien d'y panser. Mais je espère que,
sé la rivière, le cuer me reviendra.
, il vous a pleu aussy me mander
: Roy vous a faict dépescher trois mille
ar vous aider à vostre fortification de
hou il vous a pleu envoyer Herviel, ar-
a garde, que je advois mené advecque
uel je panse vous y fera servisse qu'y
a agréable. Toutesfoys pour en estre
ain, je espère partir demain de ce lieu
ay ma fame à La ferté au Vidasme à
uict lieux d'Annet pour estre plus prest
commode à entendre et hobéir à vos
lemants ; et dès que je y seray, vous
ray un gentilhomme Italien, qu'y est à
quel je advoys mené advesques moy et
en entendu ma volonté pour aler voirs,
lest, ce à quoy les aultres désogneront ;
is aultres endroites là où il vous plaira
e commander, ou que je pouray cong-
ous pouvoir jamais faire service, je vous
Monsieur, que je m'y emploieray mei-
ulunté, après le Roy mon maistre, que
e aulstre personne de ce monde, comme
y qu'y m'y à le plus hobligé, et ne fai-
atandre vos commandemants, quant
trez que je doibveray partir. Je donne-
ndant la meilleur ordre que je pouray à
res pour estre prest à faire servisse au
vous, quant il me sera commandé. Et
nt priray noustre Seigneur, Monsieur,
mer en santé bonne et longue vie et à
tre bonne grâce.

Rochelle ce troiziesme de may.

sieur, je n'ay poinct encore veu le marié
à pleu me faire luy mesme assurer des
du jour de ses nopces, qu'il fault croire
le dict. Je espère ne partir de ce pais

sans le voirs en son mesnalge et vous dire com-
ment il s'y trouverra en sa compaignie.

Vostre plus hobéissant et affectionné cerviteur,

DE VENDOSME.

Monsieur, ce jourduy après ma lettre escripte,
j'ay repceu ungne commission, que je panse
m'advoir esté depeschée soubz vostre opinion,
qui est de vint et cinq harquebusiers pour ma
compaignie, que je espère qu'y me aideront fort
à exécuter ce que me commanderés ; car par ma
foy sans cela le pistolié auroict trop grand avan-
tage à se venir jecter et escarmoucher contre
l'home d'armes. Mais je espère vous en maistre
vingt cinq en l'esquipaige que je vous ay ouy
dire qu'il vous plaise.

Lettre d'Antoine de Vendosme au dit duc.

« Monsieur mon compaignon, je ne la vous fe-
ray longue, si est ce que faisant ceste dépesche
au Roy ay bien voullu vous escrire ce mot, tant
pour vous faire entendre comme je revins hier de
Hesdin veoir la place que j'ay trouvée en très
bon estat, et ne reste que environ deux mil livres
pour la rendre plus parfaicte, ainsi que je l'es-
cripts audict seigneur ; que pour vous dire comme
noz gens de Therouenne, en des saillies qui fei-
rent dymenche dernier, demoura bien de trois à
quatre cens hommes mors des ennemys ; aussi
pour vous prier, monsieur mon compaignon, me
faire part de voz nouvelles. En les attendant me
recommanderay de très bon cuer en vostre
bonne grâce ; priant le Créateur vous donner la
sienne.

D'Auxi, ce dixneuviesme de may 1553.

« Monsieur mon compaignon, j'ay parlé à celle
que m'avez prié. On m'a dit que je vous asseure
ardiment qu'on luy a faict tort, et que, depuis
qu'elle ne vous a veu, homme ne luy a esté de
riens. Sy je vous vois, je vous en dirois davan-
taige ; mais lettres se voient. Je vous mersie de
bien bon cuer de l'avertissement que m'avez
faict de vostre main. Il ne fust jamais que ne
fussiez son amy, et plus ne vous en dira

Vostre bien bon compaignon et milheur amy
à jamais.

ANTOINE.

Et au dos : *A monsieur mon compaignon
monsieur le duc de Guyse.*

Monsieur le duc de Bouillon informe le duc de
Guyse de l'état de la place du Hesdyn et lui donne
des nouvelles des ennemis qui sont devant The-
rouenne.

« Monsieur, venant en ce lieu, je suis passé
par Hesdyn et veu la place qui est en l'estat que
vous entendrez par le rapport qui vous en sera

faict par Laucide, présent porteur; lequel s'en va par de là pour le faire entendre et ce qui y est nécessaire d'y faire encores. J'ay délibéré de me mettre dedans incontinent que je seray adverty que les ennemys y tourneront la teste. Monsieur de Langey et le commissaire Dupont partent aujourd'hui de ce lieu pour y aller donner ordre à ce qu'ilz verront estre nécessaire. Je n'ay pas trouvé bon de m'y mettre encores, pour ce que j'ay suicte de plusieurs gentilzhommes qui n'y serviroient de rien que de manger les vivres attendant le siège. J'en suis si près que dans deux heures je me rendray dedans. Les ennemys sont tousjours, comme ils ont acoustumé, devant Théroouenne, continuant leurs tranchées, dont je ne vous puis dire autre chose pour la diversité des advisemens que nous en avons. Messieurs Danville et vicomte de Thuraine sont aujourd'hui arrivez et m'ont dict que monsieur le comte de Villars sera bien tost par deçà et qu'ilz ont charge de monsieur le connestable de s'enfermer avecques moy en quelque lieu que ce soit, dont je suis très aise. J'ay espérance que s'il se présente quelque chose de bon, que nous ne serons pas loing les ungs des autres à l'exécution.

« Monsieur, je prie le créateur vous donner une très bonne santé longue vie.

Au camp d'Auchy-le-Château, ce vingtiesme jour de may.

Vostre plus humble à vous obéyr.

« ROBERT DE LA MARK. »

Autre lettre du dit duc de Bouillon au dit duc de Guise.

« Monsieur, encore que, par la despesche que présentement faict monsieur de Vendosme au Roy, pourrez veoir les nouvelles que nous avons eues ce matin du costé de Théroouenne et autres qui se présentent maintenant par deçà, je n'ay voulu néanmoins faillir d'accompagner de la présente M. de la Vanleroy présent porteur; lequel s'en va de la part de monsieur de Vendosme devers le Roy pour luy en faire plus au long le discours; comme aussi il m'a promis, monsieur, suivant la prière que je luy en ay faicte. La suffisance duquel me gardera de vous en faire aucune redicte, ne la présente plus longue, si ce n'est pour me recommander humblement à vostre bonne grâce et prier Dieu vous donner, monsieur, en bonne santé très longue vie.

« Du camp d'Ochy-le-Château, ce vingt deuxiesme jour de may 1553.

« Vostre plus humble à vous obéyr,

« ROBERT DE LA MARK. »

Lettre du Roy au dit duc.

« Mon cousin, j'aye receu vostre lettre de l'onzième de ce mois, et par icelle et celle du 9, qu'avez escrit à mon cousin le connestable, entendu ce que vous aviez sçu du costé des ennemis, et mesmement des Espagnols qui sont à Cambray; à quoy se conformant tous les advisemens que j'en ay eu jusques icy. Mon cousin le connestable vous enverra le double des lettres que j'ay reçues, cejourd'hui, du sieur Dessey, par les quelles vous verrez la bonne volonté que luy et tous les gens de bien qui sont dedans Théroouenne ont de me faire service, et les braves et heureuses saillies qu'ilz continuent de faire sur mes ennemis: dont j'ay grande occasion de louer et de remercier Dieu de m'en contenter. J'ay veu ce que me mandez de la defaictte de l'une des compagnies des Anglois qui sont en mon service, et comme cela est advenu; dont je suis bien marry et mesmement de la mort de leur cappitaine, mais vous sçavez, mon cousin, que nous jouons un jeu où il est malaisé que n'advienne quelquefois de telles desfortunes. Je trouve bon de bailler la charge de la compagnie à celluy qui en estoit lieutenant, ayant considéré ce que vous m'en escrivez; vous l'en advertirez, et qu'il fasse diligence de remettre sur la dite compagnie ainsy qu'il vous l'a promise. Voilà tout ce que vous aurez de moy en attendant vostre retour, après avoir prié Dieu, mon cousin, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

« Escrit à Saint-Germain en Laye, le 13 jour de may 1553.

« HENRY, et plus bas BOURDIN. »

A ceste lettre du Roy estoit jointe la copie de la lettre du sieur Dessey, que le Roy avoit ordonné d'envoyer au dit duc. En suit la teneur:

« Sire, cejourd'hui est arrivé icy l'enseigne de monsieur de Montmorency avec vingt hommes, le sieur de La Chapelle-des-Ursins et Pierre Commissaire sans aucun empeschement, parce que les guides, partans d'icy, voyent les lieux où il faut qu'ilz passent: ce qui seroit autrement fort difficile. Sept enseignes de gens de pied s'estans logez de là la rivière, en lieu fossoyé, et en l'abbaye de Saint-Augustin, autres enseignes de gens de pied et de cheval, le reste de leur armée estant derrier la Saint-Jehan, je crois, Sire, que s'il ne leur vient autres gens, qu'ils ne mettront jamais leur artillerie en batterie: car ilz ont esté sy bien battus, et par tant de fois, comme vous avez entendu, qu'ilz auroient peur de la perdre. Sire, aujourd'hui, matin, j'ay fait sortir le cappitaine Ferrières

avec cent hommes dans les tranchées, lesuelles il a fait abandonner aux ennemis, et s'en sont fuyz tous ceux qui y estoient à garde, y laissant la pluspart leurs armes; ne se sont présentez pour la deffendre qu'environ cinquante hommes, les quelz ont tous été mis en pièces de coups de main; grand nombre de leur camp y est venu pour en cuider tirer les nostres, mais ilz ont esté sy bien renués par nos harquebuziers, qu'il en est tombé un grand nombre. Le dit sieur de Ferrières y ayant fait le plus vaillamment qu'il est possible, étant le premier dans la tranchée et en sortant le dernier, retirant ses soldatz devant luy, faisant souvent teste: qui a esté cause qu'il n'en a resté un seul, n'y en ayant eu que deux fuyez.

Une heure et demye après disner, monsieur le Montmorency a fait une entreprise, est allé d'icy avec soixante chevaux ou environ, par l'icuy de sa compagnie, et les compagnies de plusieurs de Prennes et de Lasse, sachant les ennemis en embuscade près Saint-Augustin, faisant semblant d'attraper quelques gens de pied qui estoient débandez de la plaine, pour les faire partir de leur embuscade et les venir secourir; mais qu'ilz ont fait, ne nous sachans sy fortz de cavallerie que nous sommes, et tostont trouvé M. de Montmorency en teste avec ce que dessus, qui les a pressé de si près qu'ilz ont esté contrainctz se retirer devant le susdit fort, parmy les gens de pied; mais non tous, car il en est demeuré beaucoup qui n'ont sceu gagner le dit fort, laissant leurs gens de pied derrier; et je vous laisse à penser, Sire, comme les ditz gens de pied ont été frottés sur le lieu, et tant de prisonniers que nous avons que nous n'en sçavons que faire. Le dit sieur de Montmorency y ayant fait tout bien et sagement qu'il n'est moyen es plus, montrant que pour vostre service, Sire, il veut espargner sa personne non plus que le moindre soldat. La perte que nous avons faite à la dite escarmouche a esté de Marivault, brave et bonneste gentilhomme, du quel nous avons grand regret, et qui a esté tué d'une arbalustrade au travers du corps.

« Sire, je vous supplie vous faire tant d'honneur et n'estre en peyne de vostre ville, j'espère, avec l'ayde de Dieu et tant de gens de bien qui sont icy, vous en rendre content.

« De Théroüenne, le 9 may 1553. »

Antoine de Vendosme écrivit au duc de Guise au sujet des affaires de Théroüenne le 22^e de may :

« Monsieur mon compaignon, vous entendrez l'occasion du voiage du sieur de la Vauleroy que j'envoie vers le Roy, avec ung jeune homme qui vient de Théroüenne, duquel pourrez amplement entendre comme les affaires se conduisent là dedans; qui me gardera vous faire autre discours. Bien vous veulx prier tenir main que ledict La Vauleroy ne soit renvoyé incontinent, et que par luy je puisse entendre l'intencion du Roy, sur ce que m'asseurerez ce que luy escriptz; et au demourant, monsieur mon compaignon, me faire tant de bien me despartir de voz nouvelles: car est icy la troisieme lettre que vous ay escripte sans en avoir eu. Les attendant, je me recommanderay de très bon cueur en vostre bonne grace, priant Dieu, monsieur mon compaignon, vous donner la sciencie.

« Du camp d'Auxi-le-Château, le vingt deuxiesme de may 1553.

« Vostre bien bon compaignon et milleur amy,

« ANTOINE. »

Nouvelles de Sienne furent envoyées par M. de Termes, le 19 de may, ainsi qu'il suit :

Monseigneur, encores que par le cappitaine Fraujot que monsieur le cardinal de Ferrare et moy despechastes il y a treize jours, vous avez entendu l'estat où se trouvera lors les affaires de deçà, il nous a néanmoins semblé debvoir de nouvel despecher le sieur Flavino de Stabbia présent porteur bien informé, avec ample instruction sur toutes choses, mesmes de ce que depuis que ledict cappitaine Fraujot est party, est survenu tant sur la responce qu'il a semblé à mondict sieur le cardinal et à moy debvoir faire au pape, pour le service du Roy, honneur et réputation de ses affaires, sur les articles de paix par luy proposez et faitz présenter, du traicté n'a guères par nous descouvert et mené par le duc de Florence, avec le capitaine du peuple de ceste ville, ung de ses frères et quelques autres leurs adhérents, lesquelz nous avons faitz saisir ainsi qu'il vous plaira entendre par ledict sieur Flavigno; auquel je me remettray à vous dire entièrement de toutes noz nouvelles. Pour ne faire tort à son entière suffisance et ne vous ennuyer de redicte, seulement vous supplieray-je, Monseigneur, me vouloir commander et tenir en la bonne grace du Roy et la vostre, pour très humblement recommandé; sur quoy je feray fin après avoir prié Dieu vous donner, Monseigneur, très honne et très longue vie.

« De Sienne, le dixneufviesme jour de may 1553.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,
« DE TERMES. »

Un nouveau courrier apporta une lettre du cardinal de Lorraine, au duc son frère, dans la quelle il luy donnoit quelques nouvelles du dit lieu :

« Monsieur mon frère, combien que celluy que le Roy vous avoit envoyé m'ayt asseuré, à son retour, vous avoir laissé en bon estat, sy ay-je bien voulu vous envoyer ce porteur exprès pour entendre comme depuis vous vous serez porté, et vous supplier d'aviser sy vous aurez rien oublié à me dire pour y satisfaire, ainsy que vous me manderez. Il nous est, ce soir, venu un paquet de Picardie, au quel estoient les lettres de monsieur de Vendosme et de monsieur de Canaples, adressantes à vous, les quelles je vous envoie et où vous verrez entièrement tout ce que nous en avons de nouveau : car celles du Roy ne contiennent rien davantage; ce qui me gardera de vous en faire reditte. Le soir est aussy arrivé un courrier exprès de l'évesque de Lodesve, qui a apporté en substance que l'Empereur ne veult pas tenir l'appointement de Sienn pour parler à Ferrare, et le duc de Florence faict de pis en pis, ayant destroussé un despêche qui passoit par ce pays, soubz son sauf conduit, et a peu voir par là beaucoup de vos nécessitez qui leur font tenir leur marchandise plus chère. Le duc de Ferrare a, de nouveau, apresté les cinquante mil escus, de façon que nos gens auront le payement de Sienn pour tout le mois de juin; on demande secours et que l'argent ne manque pas. Vous pouvez penser sy nous sommes en peyne. Le siège est toujours devant Montalime, se portant, le chef et ceux qui sont dedans, si vaillamment, que sans la fain ilz n'en sortiront pas; mais on les craint bien fort : ceux de Sienn empirent plus. Nous sommes logez chez Guillot le Longeur. Vous aurez nouvelles de ce que sy fera; cependant, etc.

« De Corbeil ce 30 mars 1553.

« Vostre très humble et obéissant frère,

C. CARDINAL DE LORRAINE.

En ce temps, le comte de Mansfelt s'engagea au service du Roy après avoir presté serment ainsi qu'il suit :

« Nous Guolradt sieur et comte de Mansfelt, avons promis et juré, promettons et jurons sur nostre honneur, et sur la part que nous pretendons en paradis, que nous servirons le Roy de France très chrestien, et la couronne de France, bien et loyalement, et ainsi qu'à homme de bien et d'honneur appartient, envers tous et

contre tous ses ennemys quels qu'ils soyen exceptez le Saint-Empire, et pareillement duc Maurice de Saxe, électeur dudit Saint-Empire, quant à l'offension dudit Saint-Empire duc Maurice tant seulement et non aultrement et en toutes choses qu'ils nous seront possible soyt en la Germanye, ou dehors, procurera le bien, proffict, advantaige et utilité de S dite Majesté, et de ladite couronne de France et des droits d'icelles, sans faire ne souffrir faire chose qui y puisse préjudicier, ny aulc nement les amoindrir, et toutes et quantes fois que requis serons par Sadite Majesté de faire levée de gens de guerre à pié, lansquenets pour les amener soubz nostre charge en son service depuis six, jusques à dix mille hommes, nous les ferons et les amenerons et conduyrons la part qu'elle nous fera sçavoir, en nous en advertissant deux moys devant et nous faisant faire avances accoustumées pour lesdites levées, quant nous serons entrez en service nous faisons payer et délivrer les memes estats, soldes, appointemens tant pour nous, que nos capitaines particuliers, officiers et soldats qu'il se fait et est convenu, accordé, et arrêté avec les autres colonnels des gens de ladite nation est au service de Sadite Majesté. En tesmoing quoy nous avons signé ces présentes de nos main, et à icelles faict mettre et apposer nostre scel.

A Saint Germain en Laye, le vingt-unien jour de may l'an 1553. »

Lettre de la royne d'Escosse.

Monsieur mon frère, le gentilhomme prése porteur, frère du conte de Glyncarn que vous connoissez, avoit esté cholsy pour l'un des capitaines des gens de guerre à pié qu'il avoit proposé au Roy désirer de ce pays. Et estant ceste occasion hors de sa main, il ne laisse toutesfoys aller par de là pour l'envye qu'il a de veoir guerre et affection de faire service au Roy. pour autant, monsieur mon frère, que ledit conte s'est de tout temps monsté mon très affectionné serviteur, comme je vous puis assurer qu'il est en parfaite dévotion de faire service au Roy, de quoy il a assez bon moyen par deçà quand il y sera employé, je n'ay voulu laisser partir ledit porteur sans l'accompagner de la présente, par laquelle, monsieur mon frère, je vous prie très affectueusement l'avoir en singulière recommandation, tant pour le respect du dict conte que pour l'envye que ledit gentilhomme a de veoir la guerre par de là y apprendre pour cy après pouvoir faire leur service au dict sieur. Et sur ce, monsi

rière, je prie nostre dict seigneur vous bonne et longue vye.

Sterling ce 23 de may 1553.

Monsieur mon frère, pour ce que je trouve le e ce porteur bien affectionné à mon yn- et quy me peut faire servise, je vous prie pour recommandé; ceme fera grant plaisir. Vostre humble et bonne sœur «MARIE.»

Le Vendosme assura, en ce temps, le duc de se du bont traictement qu'il vouloit faire de Ferrare quand il viendrait devant enne :

Monsieur mon compaignon, vous pouvez tre certain qu'encores que vous ne m'heus- n escript pour monsieur le prince de Fer- sa compaignye, je l'heusse voullé avoir sy grande recommandation que moy et ne mesmes. Et pour ce qu'il n'est pas en- rrvé et que je suys toutz les jours en expectation de sa venue, je ne vous ray aultre chose du recueil que je me dé- luy faire, attendant mays qu'il soyt icy en faire toute la démonstration qui me ssible; qui est, monsieur mon compai- tout ce que je vous escripray pour ceste n'ayant en particulier aultres nouvelles us mander, sinon celles que vous pour- endre que j'escriptz à présent au roy, de erie que je croy avoir esté ce matin com- : à Théroienne; me recommandant bien fectueusement à vostre bonne grâce, et Dieu, monsieur mon compaignon, vous bonne et longue vye.

Esript au camp de Dampierre le vingt cin- e jour de may 1553.

Vostre bien bon compaignon et meilleur

«ANTOINE.»

La dicte lettre précède de quelques jours ent une autre du dit sieur de Vendosme uelle il donnoit au duc de Guyse des les du camp de Dampierre et des ennemis.

Monsieur mon compaignon. Depuis vostre lu vingt troiziesme de ce mois, et la der- ue je vous ay escripte, il ne s'est présenté n jusques à présent de depescher au Roy; encores que vous puissiez entendre ce luy mande des nouvelles de ce costé, je eray pas toutesfois à vous en faire part. emys ont ces jours passez tiré devant enne beaucoup de coups que nous avons e ce lieu. Et estant en doubte en quel en- de la ville ce pouvoit estre, j'ay sceu au- ry par homme qui vient de leur camp nt battu la platte forme du chasteau et

C. D. M. T. VI.

les deffences et qu'ils n'ont encores commencé de batterie. Aussi je n'ay rien ouy ce matin comme nous faisons ces jours passez. Au de- meurant, ils actendent tous les jours renfort tant de gens de cheval que de pied. Monsieur de Bouillon me manda, hier au soir, de ses nou- velles et faict fort bonne chère, et n'est pas croiable le soing qu'il prent à faire besongner à Hesdin où je suis seur que sa présence a beau- coup avancé les ouvraiges. Je vous laisse au demeurant penser comme il se traicte et le ré- gime qu'il tient ayant auprès de luy monsieur de Rion. Voilà, monsieur mon compaignon, tout ce que je scay, vous priant me voulloir aussi de vostre costé faire entendre des nouvel- les de la bonne santé du Roy et la vostre, qui ne seront jamais meilleures que je desire. Me recommandant en ceste bonne vollonté tant et si affectueusement que je puis à vostre bonne grâce; et priant Dieu, monsieur mon compai- gnon, qu'il vous doint bonne et longue vye. Esript au camp de Dampierre, ce vingt neu- viesme may 1553.

«Vostre bien bon compaignon et milleur amy.

«ANTOINE.»

Et au dos : *A monsieur mon compaignons monsieur le duc de Guyse.*

Monsieur le vidame de Chartres écrit au dit duc du 30^e jour de may :

«Monsieur, incontinent après advoir repceu vostre lettre escripte de Saint-Germain du vingtiesme de may, j'ay incontinent envoyé quérir ce gentilhomme italien, dont vous ad- voys escript, qui estoit à ma garnison, lequel je vous envoie, et a fort bien entendu l'opinion que je pris et ceuls quy estoit advecque moy, quant je fus à Guise. Toutesfois, monsieur, aiant entendu que y adves depuis esté, je m'en confie autant ou plus à vostre opinion que à la mienne propre, par quoy vous luy commande- rés ce qu'il vous plaira, dont du tout après s'en estre bien informé et advoir veu se quy s'y est faict, luy ay donné chairge m'en advertir et faire ce qu'il vous plaira luy commander. Je ne le vous envoie pas pour ingénieur; car il ne l'est pas. Touteffoys il est souldat quy a bon juge- mant, et en cela et aultres choses de l'estat d'un souldat me samblet advoir bon jugement et exsecutera bien et fidelemant ce quy luy sera commandé. Monsieur, je vous suplic très-hum- blemant vous assurer quy ny a gentilhomme en France plus affectionné à faire vos commandement que moy, et n'usse failly à me trouver à la court dès l'heure que mon home que j'ay laissé à la

court pour savoir quant auriez quelque chose à me commander, m'a mandé que luy adviés commandé que je m'y trouvasse le plustost que je pourrois, et voyant que ce n'estoit par commandement exseprés de ne failir à m'y trouver, a esté cause de me faire encore un peu demeurer pour donner ordre à de fort grandes affaires que je ne vous veuls céler que j'ay comme à l'ungne des personnes de ce monde à quy je désire le plus faire service; mais je ne veuls aussy vous céler que j'ay, Dieu mercy, les moiens d'y donner ordre et la plus pressente que j'aye est pour tout ce que j'ay enguaigé à un marchand de Paris pour quatre vints et dix mille francs et me le fault retirer dans la fin de ceste année; et ne sachant quant je pouray revenir cheus moy mais que j'en soie party, suis après pour donner ordre à ce faict d'avant mon partement, se que je espère faire: sy est-ce, monsieur, que cela ne me arêtera ungue seule heure à monter à cheval, après en advoir repeu vostre commandement et ne faudray à estre à la Ferté au vidasme, le sixiesme de juin là où je seray tant et sy peu qu'il vous plaira; quy me fera vous finir ceste lettre par mes très humbles recommandations à vostre bonne grasse. Priant Dieu, monsieur, vous dhonner bonne vie et longue. De vostre maison de Prully, le 30^e de may.

« Monsieur, je vous envoie un aulstre gentil-homme italien de ma compaignie pour maictre ordre à advoir des armes pour les vingt-cinq arquebusiers qu'elle m'a commandé faire. Je vous supplie très humblement ne trouver mauvais quy saiche de vous en quel équipage vous trouverez bon que je les mette, comme seluy quy se délibère en cela et toutes aultres chose que je pourray estre sy heureux de congnoistre, que vous trouverez bonne en suivre vostre opinion plus que de homme de ce monde.

« Vostre hobligé et affectionné serviteur,

« DE VENDOSME. »

Lettre de madame la duchesse de Ferrare du deuxiesme jour de juing.

« Mon filz, j'ay receu vostre lettres par Hercule Trotte, et ay eu bien plaisir de veoir la satisfaction que vous avez de luy, et vous assure, mon filz, qu'il est très affectionné à vostre service et que avecques son grand regret il a demeuré par deçà jusques icy; et ne demandoit que de pouvoir retourner pour vous servir en tout ce que vous le voudrez employer, selon l'obligation qu'il a qu'il ne celle à personne. Mais ses affaires ont esté telz et de tous ses frères à cause de la mort de son feu père qui leur est de très grand perte et domaige, qu'il n'a sceu plustost partir,

quelque sollicitation qui se soiet peu faire en leurs affaires qui ne sont encores achevez. Toutesfoys il s'en retourne présentement devers vous avecques bonne volonté selon qu'il dit de vous servir et obeyr. Et après le vous avoir recommandé je foyz fin, priant Dieu, mon filz, qu'il vous ait en sa sainte garde.

« De Ferrare le deuxiesme jour de juin 1553.

« Vostre bonne mère, « RENÉE DE FRANCE. »

Lettre de monsieur de Vendosme.

« Monsieur mon compaignon, depuis ma dernière lettre du troisieme de ce mois, encores que j'aye depesché vers le Roy le sieur Danville et hier renvoié Mauvoisin, il ne s'est offert nouvelles par deçà digne de vous estre particulièrement escriptes. Mais pour ce que présentement, monsieur, de ce qui s'en va devers ledict seigneur bien informé de toutes choses et que je luy ay prié les vous faire entendre, comme à celuy que je desire rendre participant de ce qui se passe es lieux où j'ay pouvoir, sa suffisance qui vous est assez congneue me gardera, monsieur mon compaignon, de vous en faire plus particulier discours en ceste lettre. Vous priant de bien bon cueur de vostre costé me faire ce plaisir de continuer à m'advertir de voz nouvelles, estant assuré que ne les adresserez jamais à personne qui les reçoipve de meilleure vollonté. Me recommandant sur ce bien affectueusement à vostre bonne grâce, et priant Dieu, monsieur mon compaignon, vous donner très bonne et longue vye.

« Escript au camp de Dompierre, ce sesptiesme jour de juing 1553.

« Vostre bien bon compaignon et meilleur amy.

« ANTOINE. »

A monsieur mon cousin le duc de Guyse.

« Monsieur mon cousin, combien que j'estime vostre amitié estre sy bonne et parfaicte vers ceulx qui vous apartiennent, que ne les vous dirés esloingner de vostre bonne grace, sy est-ce que suy demeurée fort ennuyée après advoir entendu que ung jeune homme vous a présenté lettres de par moy par lesquelles vous requerois me prester vingt escus; ce que n'ay jamès faict ne pence et sont faulces. Qui me faict vous supplier, monsieur, me advertir de son non; et se il est possible soit prins et pugny de sa malheureuse entreprise, qui me rant en scandalle vers messieurs mes parantz, desquels a pris argent; et puysque il se adresse à vous avecques faulces lettres, crains me fasse de rechef ennuy. Vous ne pourriés me secourir en plus grant besoing que de me délivrer d'ung si dangereux personnage: vous suppliant ces follies ne me esloignent de vostre bonne grace, à laquelle très humble-

ment me recommande, desirant y faire perpetuelle demeure et pour l'obtenyr veulx termynner ma vie sous l'obéissance de vos commandemens, repérant la bonté divine vous donner, monsieur mon cousin, en santé très bonne et longue vie.

« Escrip ce dixiesme juing.

« Vostre très humble et obeissante cousine.

« M. DE BOURBON. »

M. le duc de Guyse escrivit la suivante instruction à monsieur le cardinal de Lenoncourt et à messieurs de Vielleville, lieutenant du Roy à Metz et pays Messin, et de Marillac, évesque de Vannes, conseiller dudit seigneur, et maître des requestes ordinaire de son hostel, de ce qu'ils auront à traiter et négocier avec les ambassadeurs et députez que monsieur le duc Maurice de Saxe, électeur du Saint-Empire et autres électeurs, princes et estats de la Germanie vivent envoyer à Metz.

« Premièrement, mesdits sieurs les députez du Roy après avoir faict remonstrance aux députez des susdits, de l'affection que Sa Majesté a toujours portée à la liberté germanique telle et si sincère qu'il n'a esparigné ses forces, sa bourse et sa propre personne pour ayder et favoriser la conservation et restablissement d'icelle, et leur avoir touché de poinct à aultre combien il différé les offices que Sadite Majesté a faictz par eulx à ce que l'Empereur a faict et pratiqué, et faict et pratique encores aujourd'huy en la Germanye à l'entière ruïne et oppression d'eulx et de leur dite liberté, regarderont de bien parler les premiers les députez desdits électeurs, princes et estats, afin d'entendre ce qu'ils voudront proposer et mettre en avant sur la paix et alliance de laquelle ils reccherchent à premier Sa Majesté.

« Et pource qu'il est aysé à juger qu'ils demanderont à Sadite Majesté secours d'argent pour la conservation d'eulx et de leurs Estats, il peut estre pour l'offension de l'Empereur et d'ami du marquis Albert,

« Lesdits sieurs députez s'ilz sont reserchez de ladite offense quant à l'Empereur, insisteront de leur faire déclarer quelles forces lesdits princes contraliens et alliez voudront mettre en, et en quelz lieux et endroitz ils entendent exploicter, que Sadite Majesté voudroit en estre spécifiés les Pays-Bas dudit Empereur, et telz autres endroitz qui seront lors de première jugez par Sa Majesté et eulx plus incommodes et advantageux à la ruïne de leur ennemy, et que l'armée fust de douze cens hommes de pied et quatre mille chevaux, et équipage d'artillerie à l'équipollent, d'autant

que estant moindre elle ne scauroit pas faire grant effect; ausquelz cas Sadite Majesté se contentera de contribuer pour sa part jusques à la moitié de ce qui se montera de l'entretenement de ladite armée par chacun moys, tant qu'elle sera debout, si tant est qu'il ne se puisse faire pour moins, comme du quart ou du tiers, et sera la somme envoyée en tel lieu et en tel temps qui sera arresté et convenu par les députez d'une part et d'autre.

« Si c'est pour l'offension dudit marquis, et pour l'aller trouver et combattre, Sadite Majesté contribuera de pareille portion pour l'entretenement de l'armée qui sera mise sus pour ledit effect, laquelle portion ledit sieur entend estre de vingt à vingt-cinq mille écus.

« En cas de la deffense d'eulx et de leurs estats et pays ou ils seroient invahis par ledit Empereur et marquis, ou aultres de par ledit empereur, Sadite Majesté leur fournira la somme de vingt ou vingt cinq mille écus par chacun moys tant que ladite invasion durera, et que lesdits ennemis auront armée notable au dedans de leurs pays, pourveu que de leur part ils accordent un mutuel ayde pour Sadite Majesté si elle est envahie en ses pays par ledit Empereur ou ses adherens, soient princes de la Germanie ou aultres, de quelque qualité ou dignité qu'ils soient, et sera ledit ayde de la moyctié de ladite somme, ou de gens de guerre de cheval et de pié, au choix et option de Sadite Majesté soldoyez et entretenus à leurs despends jusques à la concurrence de ladite moitié aussi par chacun moys, tant que ladite invasion durera et se fera avec armée notable.

« Ledit duc Maurice, et les aultres princes, seigneurs et estats ses coallez donneront faveur, assistance et passage aux gens de guerre que le Roy fera passer en Germanie pour son service, et prometteront qu'il en puisse lever à ses despends au dedans de leurs dits pays s'il veoyt que sa commodité le requiere, et le veuille ainsi faire, pour de là les faire marcher la part que bon luy semblera.

« Donneront faveur aux ambassadeurs, députez, héraulx et messagers que ledit sieur enverra aux diettes, avec seur et libre avez et passage par leurs dits pays, et feront tous offices convenables à l'amitié et alliance qui sera entre ledit sieur et eulx.

« Seront receuz audit traité d'alliance tous princes, et estats de la Germanie qui y voudront entrer.

« Quant à la pension annuelle demandée par ledit sieur duc Maurice, elle se remettra jusque après la conclusion de ladite alliance, et toutes-fois soit que ladite alliance se fasse ou non, le

Roy sera content luy donner de pension jusques à la somme de six mille escus par an, pourveu que ledit sieur duc fasse serment qu'il demeurera fidelle et affectionné serviteur du Roy, portera et favorisera ses affaires en la Germanie, et dehors, tant ez diettes et assemblées que ailleurs, ne permettra, consentira et favorisera qu'il se fasse chose au préjudice de Sadite Majesté ne des droits de la couronne de France, mais l'empeschera en tout ce qu'il pourra, et se comportera en toutes choses qui concerneront Sa dite Majesté et le bien de ses affaires, comme amy d'icelle, et qu'il appartient à ung prince de foy, d'honneur et de vertu.

« Faict à Paris le treizième jour de juin l'an mil cinq cens cinquante et troys. »

Mon dit sieur duc joignit une instruction particulière à monsieur l'évesque de Vannes, ainsi conçue :

« Le Roy envoyant monsieur l'évesque de Vennes son conseiller et maître des requestes ordinaire de son hostel à Mets pour traiter et negotier avec les députez de monsieur le duc Maurice et d'aucuns aultres électeurs, princes, et estats de la Germanie sur le faict d'une alliance et ligue d'entre Sadite Majesté et eulx, luy a donné charge particulière des choses qui s'ensuyvent.

« Premièrement Sa Majesté ayant esté advertie que l'Empereur est mort, ou tellement affligé et exténué de diverses malladyes qu'il est pour demourer le demourant de ses jours du tout inutile, veult que ledit sieur évesque de Vennes mette peine estant arrivé audit Metz d'entendre par tous les moyens qu'il pourra comme les affaires de la Germanie seront disposez, et si tost qu'il aura plus grande certainté de la mort de l'Empereur, il fera dilligemment entendre aux électeurs, princes et estats de la Germanie que le Roy a délibéré d'envoyer par devers eulx ung grant personnaige des siens pour avec eulx adviser traicter et négotier des choses qui appartiendront au bien, utilité, conservation, et restablissement de leur ancienne liberté, pour lequel effect il leur demandera le saufconduit nécessaire pour la seurté du voyage dudit ambassadeur suyvant la lettre que le Roy leur en escript, qu'il emportera quant et luy.

« Ledit évesque de Vennes ayant faict ladite depesche en advertira incontinent ledit sieur et luy mandera son advis sur les affaires de ladite Germanie selon ce qu'il en aura appris depuis son arrivée audit Metz, et mesme de celui des électeurs qui luy semblera que l'on devra plus solliciter et favoriser pour entreprendre sa promotion en ladite dignité d'Empereur, affin que le Roy se

puisse resouldre sur ce que luy en fera sçavoir, et sur ce qui sera à faire pour la depesche dudit ambassadeur, ayant bien délibéré d'empescher par tous les moyens qui luy seront possibles que ladite dignité ne parvienne ez mains du Roy des Romains, ny d'aultre de la maison d'Autriche, ce qui semble ne se pouvoir mieulx conduyre que par le moyen dessusdit. Et ores que en ce faisant lon ne pust parvenir à ce dessaing, si sera ce tousjours nourrir des divisions en ladite Germanie, et rendre celui desdits électeurs qui aura faict cette entreprinse perpétuellement ennemy dudit Empereur, et aussy dudit Roy.

Et affin que ledit sieur évesque puisse entendre plus particulièrement et de poinct en poinct comme toutes choses passeront en ladite Germanie, sera escript à Nicolas de Labre, et à Celius qu'ils mettent plus de peine que jamais pour en estre véritablement et ordinairement informez et advertis et qu'ils donnent advis de tout audit évesque de Vennes, et luy envoient leurs pacquets à Metz où il les verra, et puis les enverra au Roy et fera le semblable de tous les aultres qu'il trouvera par les chemyns depuis ce lieu jusquetz audit Metz où il s'en ira le chemyn des postes et davantaige luy arrivé audit Metz advisera avec monsieur le cardinal de Lenoncourt, et le sieur de Vieilleville, de quelques autres personnes fidelles qu'ils pourront envoyer en ladite Germanie pour en avoir encores plus particulier advis.

« Faict à Paris le treizième jour de juing 1553. »

Double du pouvoir commun donné par le Roy à messieurs le cardinal de Lenoncourt, Vieilleville et Marillac.

Henry, par la grâce de Dieu, Roy de France, à tous ceulx qui ces présentes lettres verront, salut. Sçavoir faisons que nous, désirans singulièrement la desfense et conservation de la liberté germanique, et de la veoir restituee et restablie en sa première grandeur et dignité, à plain confians des personnes de nostre cher et amé cousin le cardinal de Lenoncourt, et de nos amez et féaulx les sieurs de Vieilleville, gentilhomme ordinaire de nostre chambre, et nostre lieutenant en la ville de Metz et pays Messin, et de Marillac, évesque de Vennes, nostre conseiller et maistre des requestes ordinaire de nostre hostel, iceulz pour ces causes et autres à ce nous mouvans, avons commis, ordonnez et députez, commettons, ordonnons et députons par ces présentes, et les deulx en l'absence du tiers, pour eulx trouver en ladicte ville de Metz et là assister et s'assembler avec les personnaiges qui seront députez de la part de nostre cher et amé cousin

laurice de Saxe et les autres electeurs, et estats de la Germanie que s'y voulover garnis de pouvoirs suffisans, au sera pour ce préfix ou autre continué, lietz Metz traiter, conclure et accorder mble une bonne et parfaite alliance et ace avec ligue offensive et deffensive us et nostre dict cousin le duc Maurice et lesdicts electeurs, princes et estats de inye, tant pour la défense et conservaos'royaulme, pays et estats, et de ladicte germanique, et pareillement des estats iers d'iceux electeurs, princes et estats ns, et autres qui seront compris en icelle ue pour l'offension de nos commungs, et de toutes choses qui seront pour le s et commung advantaige de nous et s tels pactes, conventions et convenances rront estre à faire tout ainsi que nous ferions et faire pourrions, si présens en y estions, jacoit qu'il y eust chose ist mandement plus espécial qu'il n'est en cesdites présentes; promettant en y et parole de Roy, avoir agréable, me et stable tout ce que par nosdicts aura esté fait, accomply et exécuté en ssus, et le tout rattifyer, approuver et edans le temps, et ainsi qu'il sera pro-cordé, sans jamais aller ne souffrir aller aire : car ainsi nous plaist il estre fait. ing de ce nous avons signé ces présentes e main, et à icelles fait mettre et apstre seel. Donné à Paris le 13^e jour de an de grâce 1553, et de nostre règne le .

« HENRY. »

le reply, « *Par le Roy*, BOURDIN. (Et i cire jaune).

Nouvelles de Théroutenne.

seigneur mon compaignon, ayant donné u sieur de Renty présent porteur de e entendre l'occasion de sa depesche; ie les choses se retiennent maintenant l'héroane, dont je viens présentement nouvelles par deulx hommes qui en sont e ne vous en feray icy aultre discours; ant, monsieur mon compaignon, tant et eusement qui m'est possible, faire tant pour l'amour de moy audiet Renty que oir demander au Roy pour luy la place l'homme servant en sa maison que tenoyt aine Ferrieres qui est mort a cest assault one. Et je vous assure que je ne me avoir petite part à l'obligation qu'il vous tra. Me recommandant sur ce de bien e cœur à vostre bonne grâce, et priant

Dieu, monsieur mon compaignon, vous donner bonne et longue vye.

« Escript au camp de Dompierre, le quatorziesme juing 1553,

« Vostre bien bon cousin et parfaict compaignon et amy,

ANTOINE. »

Double d'une lettre de Henry II Roy de France aux ordres de l'Empire assemblez pour l'élection d'un Empereur.

« Henricus dei gratia Francorum rex, etc. Universis et singulis sacri romani Imperii ordinibus conventum nunc habentibus, consanguineis, foederatis et amicis charissimis, salutem. Renunciatum est nobis vos comitia nunc habere, in quibus cum de romani Imperii et Germaniæ rebus gravissimis consilia inire statueritis, visum est nobis pro mutua nostra observatione ac studio in rem germanicam perpetuo, legatos aliquot a consiliis nobis proximos ac primarios deligere, ut illi mentem nostram vobis aperire, et consilia communicare facilius possint, quæ cum omnia rationibus vestris commodent amplissimam illis pro jure gentium securitatem, ac pro mutuâ amicitia dicendi facultatem concedi optamus. Itaque admeatorem nostrum ac nuncium hunc ad vos cum his litteris permittimus, ut ille a vobis litteras in hanc rem nobis reportet, quibus vos legatis nostris eundi ac redeundi securitatem fide publica promissam intelligamus : quod ut faciatis pro nostrâ sanguinis conjunctione et amicitia perpetuâ ratione rogamus, Deumque optimum maximum precamur ut res vestras, dignitatemque semper conservet et adaugeat.

« Scriptum Lutetiæ, die mensis junii 1553.

« HENRICUS. »

Monsieur Millet secrétaire de mon dit seigneur le duc de Guyse reçut la suivante lettre du sieur de La Brosse en laquelle étoit enclose une autre pour mon dit seigneur :

« Monsieur Millet, vous me dictes derriere-ment que c'estoit à ceste heure vostre cartier, je vous ay bien voulu escrire ce mot pour vous prier voulloir de solliciter monseigneur de me faire responce et me renvoyer ce porteur le plus tost que faire se pourra, et faire tant pour moy de me mander des nouvelles et l'estat de la guerre et le temps que le Roy sera en camp, s'il y va. Qui sera fin me recommander à vostre bonne grâce, en priant Dieu, monsieur Millet, vous donner honne et longue vye.

« De Moulins, ce vingt-uniesme juing.

« Vostre entièrement bon amy,

« DE LA BROSSE. »

Et au dos : *A monsieur Millet secrétaire de monseigneur le duc de Guyse.*

A monseigneur le duc de Guyse, per et grand chambellan de France.

« Monseigneur, suyvant ce que je vous dictz que je serois à Vendeuvre le premier jour de juillet pour faire la monstre des harquebuziers, je me y vois, et pense, suyvant ce qu'il vous plaist me dire, que je y trouveray le commissaire et contreroleur avec l'argent pour les payer; et s'il y a faulte, eulx et moy serons en bien grand peyne, pour ce qu'ilz n'auront moyen de y vivre; vous suppliant très humblement y pourveoir et me mander ce qui en doit advenir. Je y meine de ce pays ce que je puis, non sy bien sy ordre que je voudrois; car je y suis venu après que d'autres ont levé ce qu'ilz ont peu. J'ay mandé à messieurs de Lemont et Chastellet en faire chacun dix.

Monseigneur, estant arrivé au dict Vendeuvre, sy j'ay le temps, ne faudray aller faire la révérence à madame à Jemville, vous suppliant très humblement m'y faire tant d'honneur que j'entende de voz nouvelles. Celles de ce pays sont sy reffroidis de la guerre que je ne voy personne qui bouge de sa maison et croy qu'ilz n'en partiront que ne c'est pour la monstre.

Monseigneur, je suppliray le Créateur vous donner en santé très longue et très heureuse vye.

« De Moulins, ce vingt uniesme juing.

« Vostre très humble et très hobeissant serviteur,
« DE LA BROSSSE. »

Autre à mon dit seigneur.

« Monseigneur, je vous ay escript par la poste que suyvant ce que je vous dictz derrierement que je serois à Vendeuvre le premier jour de juint pour faire la monstre des harquebuziers à cheval, à quoy il n'y aura faulte que je ne m'y treuve. Vous suppliant très humblement, Monseigneur, me mander par ce pourteur que j'envoye exprès sy le payment se y treuvera; car s'il estoit retardé, comme l'on dict en ce pays, je contremanderois les souldatz, encoires qu'il fust bien tart, sy est ce que ce leur seroit grand desplaisir et dommaige s'ilz n'y treuvoient à quoy parler; car ilz n'auroient moyen de vivre.

« Monseigneur, par vostre commandement je me suis obligé au faulseur de bardes et de plurmartz pour la compaignye de monseigneur de Lorraine; je vous supplie très humblement en solliciter monsieur de Vaudemont; car s'il ne les paye à ceste prochaine monstre, il fault que ce soit moy: qui ne viendroit bien mal à propos. Que sera l'endroit où je suppliray le Créateur, Monsei-

gneur, vous donner très bonne et très longue vye.

« De Moulins, ce vingt uniesme juing.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,
DE LA BROSSSE. »

Nouvelles des ennemis envoyées par M. de Canaples à mon dit seigneur de Guyse, du 21^e jour de juing.

« Monsyegneur, ayant eu nouvelles de ceulx que je avoys envoyée au camp des ennemyz qu'yl dyset ne avoyr basty qu'aux deffenches troys jours et qu'il recommenchet leurs mygnes pour achever à faire tomber les tours du chastyau et de chapyttre, et qu'yl achevet à voulloir combler les foussés, et que les deux plastefor mes qu'yl avoyt commenchées à faire plus hautes voyent dedens les tranchées de noz gens mays que yl ont fayct des nouvelles traverse quy ne avoyoit de jour quy donnasset l'assaut. mays noz eunemys achevet ce quy poeuvelt pour combler ledict foussé et à leurs mygnes et que cella achevé yl voeuillet donner ungne assaut. Dyeu voeulle quy soyt paryllet de l'autre - que les charyotz des dames quy yer y sont venuees s'en ayller moquées, comme elle ont esté à Saint Aumer. Il tiengnet quynze prysonye du régymment du prinche pour l'enttrée de nos gens quy les a prou refroydys pour quelque jour; mays l'hoste de l'esquyer de Theuroynne s'en est venu rendre quy leurs a dyt oeu quy savet tous les advertyscemens que je ay eus se suyvet synon que deulx dyset que les pouldres sont aryvées et que yl voeuillet bastre la tour des Marres et basse Portte, et que yl y a mylle chevaux et quatre enseignes d'Allemands quy vont Arras. Yl dyset que yl voeuillet faire ungne grande couche, je le avoys escript à monsieur vostre compaignon yl y a troys jours. Yl y ont desya commenché à prendre du bestyal tant au ballyage et auprès de Monstrocul. Yl y a prou d'autre pettys choses en leurs advertyssemens et quoyque avés grand affayre là où vos estes, je les a escript à mondyt sygneur vostre compaignon.

« Monsyegneur, le prestre, de quoy je vous avoys escript pour ungne prébende de Péronne, m'a envoyée son cousin quy vyent de Brucelles. L'Empereur ne se voyt point sy ce n'est par la ryve, et monsieur d'Arras et quelques autres gentyshommes; mays yl dyset là que yl ne voeult parler à personne, sy a yl parllé au légat, et que yl voeult que sa sœur achevet son entrepryse; mays que yl achevera byen syenne quy voeult faire vers le Hénault, et que yl attenderont la battaylle devant Therouengne et que le prinche de Pymont devoys partyr le jour quy partyt.

« Monseigneur, je prie Nostre Seigneur vous très bonne et longue vye. A Poys le mesme de juing myl cynq cens cynrois.

« Monseigneur, je vous puis dyre ce que je t voy pour vérytté que sy on vouloyt des gens pour sçavoyr des nouvelles mort de feu le sieur du Roeux en mestet : umgs quy servyret pour le servyche là où l'on leurs commanderet; je dys à personnages; mais il y fauldroyt de la Majesté.

« Monseigneur, yl tyrachiet fort aux deffencommenchet à mestre les gabbyons de Nostre Dame jusqu'à la tour des Marres. t que yl voeuillet commencer ungne e et écouller l'eau du foussé.

« Je suis très humble et très obbéyssant ser-

CANAPLES. »

« Le connestable communiqua à M. le Guyse le double de plusieurs lettres de neur l'évesque de Vannes, relatives à ce oit à traiter avec les princes d'Alle-

« Monseigneur, ce matin suis arrivé en cette j'ay sceu qu'on vous avoit faict courir pacquet contenant nouvelles d'Allema- quel je n'ay aultrement rencontré, d'aul- le postillon qui le portoit a pris une : à une lieüe d'icy au lieu où je tenois chemyn : tant y a que monsieur d'Es- m'a monstré lettre que Nicolas de l'Ar- est à Francfort luy escrivoit contenant lres choses que le marquis Albert estoit parti qu'on n'avoit publié par deçà, car arler les Lorrains il sembloit qu'il eust et forces suffisantes pour faire descente oigne, au lieu que ces advis derniers affaires plus difficiles comme estant le- quis reduit en terme d'estre maintenant peyne de se defendre que de penser à progrez, qui est, Monseigneur, l'avis nécessaire à la négociation de ce cousté rroit estre. A ceste cause j'ay incontinent les lettres qui s'adressent audit de Lar- y écrivant que surtout il me tynt adverty si succéderoit pour ce regard, sans qu'il mcore du lieu où il est, si n'est qu'il eust instruction de vous de s'en venir, et me, qu'il eust à passer par Metz pour m'in- au long et par le menu des occurrences agne. J'ay aussy escript à Strasbourg s et luy ay fait tenir la lettre qu'il vous a y escrire, de quoy Monseigneur, il m'a vous debvoir advertir sans obmettre en

la présente que je trouvay en venant par deça ung gentilhomme courant la poste, et allant en cour de la part de monsieur de Vauldemont, lequel ne se voulut faire cognoistre à moy, combien qu'il ayt souvent henté en ma maison, mais mon cousin d'avanture le recognut, et se nomme Marcasan, personnage du tout impérial, et qui confessoit publiquement du temps que j'estois auprès de l'Empereur l'affection qu'il avoit au party dudit Empereur, et au prince de Piedmont duquel il est subject, qui me faict croire qu'il est envoyé par delà pour veoir et oyr ce qui se fera et dira en France, affin d'en rapporter toute certaineté à celui qui l'a envoyé, ce que il m'a semblé, Monseigneur, ne vous devoir taire, affin qu'il vous plaise le faire observer de près comme ministre suspect, ou bien donner ordre qu'il soit renvoyé au plus tost affin qu'il scaiche moins des affaires du Roy qu'il sera possible, et mesmement sur ce point que l'on veut dresser un camp pour celles en Picardye.

« Monseigneur, je ne vous puis rien escrire des princes d'Allemagne jusques a ce que j'ay parlé a messieurs le cardinal de Lenoncourt et Vieilleville, ny adjouster aultre chose a la présente, si n'est que les nouvelles qu'il vous a pleu faire escrire icy de ce qui a succédé à Theroüenne ont grandement resjoüy tous les serviteurs du Roy, car à oyr parler les Lorreins, il sembloit que la place ne fust plus qu'a la mercy et disposition de l'Empereur.

« Monseigneur, je me recommande très humblement à vostre bonne grace, priant Dieu très humblement vous donner la sienne.

« De Thoul le vingt-deuxième jour de juing 1553. »

Du 24^e juing.

« Monseigneur. Mes précédentes furent de Toul du vingt-deux de ce mois. Depuis estant arrivé en cette ville ung messaigier estant venu de Strasbourg à Toul, m'a esté renvoyé par monsieur Desclavoles, qui sera cause que les lettres qu'il apportoit, lesquelles je vous envoie, se trouveront de plus vieille datte qu'elles n'eussent faict, mais pour l'advenir l'on sera hors de cette poyne, daultant que les messaigiers viendront icy droitct. Tant y a monseigneur que pour ceste foys il n'y a point grant danger, daultant que sont seulement advis qui conferment ce que auparavant vous avoit esté escript de Francfort, et que d'ailleurs monsieur de Vieilleville à ce qu'il m'a dict vous avoit faict entendre touchant la diette de Francfort où le marquis Albert n'a faict ny paix, ny trefve avecques les évesques, estant au demourant en danger d'estre bientost

mal traicté par l'armée que lesdits évesques, ceulx de Neuremberg, le duc Maurice, et autres ont mis ensemble. Au demourant, Monseigneur, ces lettres de Strasbourg font mention d'autres lettres estant encloses avecques icelles, adressant au comte de Mansfelt qu'on pençoit estre encore en ce pays, et n'estoit que nous avons icy advis qu'il estoit seulement retourné, cela nous mettroit en poyne : tant y a que j'ay advisé de les retenir jusques à ce que je sçache si ledit comte à prins son chemyn pour retourner en ça, comme il pourroit estre, ou bien que j'entende s'il est allé devers vous, auquel cas je ne feray faute de luy faire tenir sesdites lettres.

« Monseigneur, j'ay receu les lettres qu'il vous a pleu m'escrire du dix-neuf de ce mois, avec le double des lettres de l'indiction de la diette à Ulme, qui est au seiziesme du mois d'aoust, surquoy je faict compte que l'Empereur voulant monstrier bonne mine en mauveys jeu desire persuader aux Allemans qu'il est encore en deliberacion de composer les affaires d'Allemagne. Tant y a que le terme estant si long, et le lieu de la diette si loing d'icy, comme à une journée près d'Auguste, ce sera bien la fin de septembre avant qu'on y ait riens conclud. Cependant je ne puis voir ou penser une seule chose par laquelle les affaires du Roy se puissent pour ce regard porter autrement que bien. Quant aux députés qui doivent icy venir, nous n'en avons sceu aucunes nouvelles, aussi le temps n'est encore passé. Cependant je communiqueray avec messieurs le cardinal de Lenoncourt et Vieilleville le faict de nostre dicte instruction, et adviserons ensemble les moyens qui seront propres pour decouvrir tout ce qui se fera en la Germanye.

« Monseigneur, je me recommande très humblement à vostre bonne grace, priant Dieu vous donner la sienne.

« De Metz le 24^e jour de juing.

Lettre de M. de Vaudemont.

« Monsieur mon cousin, je ne vous tiendray long propos sur le tort que j'estime m'estre faict tout recentemente par monsieur le cardinal de Lenoncourt, porcoile que ce porteur, le sieur de Marressan que j'envoie exprès par delà, vous fera entendre le tout. Et pourtant je vous prie les croire en ce, comme moy mesmes, et vous asseurer que je ne suis aultre que celluy que m'avez tousjours congneu, prest et appareillé faire tousjours très humble service au Roy, quelque rapport qu'on face au contraire de moy à Sa Majesté. Et en ceste confidence que j'ay de vous et que serez moien de la despeche favorable de ce-

dict porteur, m'en vois recommander bien humblement à vostre bonne grace et prie le Créateur vous donner, monsieur mon cousin, très bonne et longue vie.

« De Nancy ce vingt quatriesme jour de juin 1553.

« Vostre humble cousin et amy,

« NICOLAS DE LORRAINE. »

Et au dos : *A monsieur mon cousin monsieur le duc de Guyse.*

En ce temps, le cardinal de Lenoncourt écrivit audit duc une lettre relative aux affaires de Metz :

« Monseigneur, j'aye receu vos lettres par Le Miron, et entendu de luy sa créance, dont je vous remercie humblement, vous suppliant penser que je suis un vieil bon-homme et que au maniemment des affaires que j'aye icy j'use et je useray de la plus grande discrétion que je pourray, ne laissant pas, néantmoins, en arriere les choses dont il faut user selon le temps, et qu'en autre saison on ne feroit sy à propos. Le Roy et vous cognoistrez cy-après combien servira la commodité de la ville et du passage de Normmency ; monsieur de Vaudemont s'y gouvernoit de sorte que nous n'en avons ny secours que s'yl fust esté pays ennemy. Je suis honteux des lettres qu'il a ecrites et escrit journellement à monsieur de la Vieilleville. Je ne sçay quel conseil il a auprès de luy, mais on ne scauroit guerres faire plus imprudemment qu'ilz font. J'escriis à monseigneur le cardinal vostre frere que je ne trouve point de lieu en ceste cité où je puisse mettre l'abbaye de Saint-Clément, sinon aux grands cordeliers où est la maison de Saint-Anthoine, où vous avez mis les cordeliers appelez les freres Bandez. Ce seroit beaucoup le plus commode de prendre les dits cordeliers que nul autres lieux, parce qu'il est tout basty et n'y manque rien. Toutes fois, pour faire les choses en plus grande raison et par plus grande considération, mon advis seroit qu'on mist les deux couvents en ung au dit grand couvent, où il y a pour loger plus de relligieux qu'il n'y en a en tous les deux, sauf à ceux qui n'y voudront aller d'aller en quelqu'autre couvent, dehors : aussy est-ce une trop grande charge pour le peuple d'avoir deux maisons de ces mesmes relligieux. Je vous prie nous faire sçavoir à mon dit sieur de Vieilleville et à moy l'intention du Roy sur cela, et nous la ferons bien exécuter, etc.

« De Metz ce 25 jour de juin 1553.

« Vostre bien humble et plus affectionné serviteur,

« ROBERT CARDINAL DE LENONCOURT. »

Une autre lettre du dit cardinal sur les affaires de Metz et des environs, contenant des nouvelles de l'Empereur, fut apportée au dit duc vers le mesme temps : et le dit cardinal continue aussi d'informer M. de Guyse des affaires du dit pays Messin par d'autres lettres.

« Monseigneur, je ne vous feray redite de ce que verrez par la despesche que monsieur de Vieilleville et moy faisons au Roy, seulement je vous diray que la ville de Marsal commence à se représenter pour se deffendre, et disent les gens de guerre qui sont dedans, que de ceste heure elle est plus forte que n'estoit Metz quand y fustes assailly. Je n'ay point fausté d'exercice pour les affaires que j'ay au dit Marsal et en ceste cité; je me délibère tout cet esté estre quinze jours en un lieu et quinze jours en l'autre. Monsieur de Vaudemont a trouvé raisonnable qu'au nom de monsieur de Lorraine il tienne garnison à Goings, pour être sief de Lorraine, comme il maintient; mais il ne trouve pas bon qu'à ma requeste, pour le service du Roy et la seureté de ma personne et des miens, on en meste au chasteau et ville de Nommency, qui est de mes fiefs et de mou evesché. Je croy que le Roy mandera qu'on y en mette, car je vous assure qu'il est bien nécessaire d'ainsy le faire. Le tabourin sonne fort autour de Strasbourg, et parle-on plus de la Roynie de Hongrie que de l'Empereur. On verra bientost pour quel effet cela se dresse. On dit que l'Empereur ne se mesle plus de rien, et que la dite Roynie fait tout.

« Je supplie le Créateur, Monseigneur, etc.

« Vostre bien humble et plus affectionné serviteur, ROBERT, CARDINAL DE LENONCOURT. »

Lettre de M. de Canaples.

« Monsyegneur, je ne vos peus escrire par Fontayne de Monstroeuil, car je ne faysoys que ariver. Je m'envoys coucher à Dourlens par le commandement de monsieur vostre compagnon. Delà je escryray à monsieur le connestable ceu que j'y auray trouvé; car yl m'a esté aussi commandé, et ne faudray de vous escrire ceu que j'escay. A ceste heure noz ennemys estyoient encore semady à Therouengne sans y avoyr guerres fait, ny de ruyner ou de labyller, et estoit leurs conclusyons de aller à Ardre et estoit resollu je crois que les Engles ont préféré leurs blays au service de l'Empereur et a faylle hyre ung ne aultre dessein; c'est que yl ont envoyes devers ledict Empereur pour entendre son commandement de ceu qu'yl ont conclud qu'il est de venyr à Hesdin et à Dourlens, et ne pensset guerres demeurer devant lesdicts chastyaux, sy

esse, à mon advys que monsieur de Pullen a fort bonne voullonté de se byen deffendre. Je crains plus la sappe que la mygne, comme je luy ay escryt de Monstroeuil; encore que monsieur de Vendosme dyce qu'y vient à luy, je ne le peulx croire et en serés très marry en ceu que je ay veu là, car yl n'y a riens de fait de ceux qu'y dyt qu'yl avoyt commandé à Vylleroy, n'y aussi peu d'autys pour y besongner, et n'estoyt pas byen fournye de vyvres pour la troupe qu'y est; may les vyilles d'Amyens et Abbeville le ont secouru de quelques ehoses. Je pense que pour blé et vin, ung pour troys et l'autre guerres mains aussi comme je l'ay gesté; may je crois fort en cela beseigner de lansquenetz à la roste. Nos ne avons ny commissayres ny cannyers, prou de canons et des doubles, peu de pettytte pyece, pouldre quasi en aussi, et bollès de moyennes et bastardes; encore que ce soyt la vyille de ce pays qu'y en voeult aultant, mondict syegneur pense que je ne y voeulle demeurer, j'en suys en fort grand playsir; car je ne seay que je luy en doys respondre. Je pense que Sa Mayesté luy en aura fayct responche devant que ayees eu ceste lettre, me tenant prest de obbeyr à ceu qu'y me sera commandé; ces Espagnos sont fort ayze de aller à Hesdin pour ce que elle ne est point flanquée. Sy esse Monsyegneur que je ne peus, car, veu la grande despenche que yl ont fait de pouldre, qu'y puisse redoubter ungne grande basterye, yl tyenguent en leurs pays que l'Empereur fayct ung aultre armée et que ceste ycy après avoyr prys Hesdin et Dourlens aller à Corbye et marcher en pays, et delyberays de essayer ungue battaylle. Yl ne sont pas foyble et se renforchet comme vos vos reuforcees. Yl dyset que yl en feront aultant ceu qu'y survyendront. Si je revoys à Monstroeuil je vos escryray par la poste, sy non je escryra de sus, par gens seurs, ceu que je scauray.

« Monsyegneur, je pry Nostre Syegneur vous donner très bonne et longue vye.

« Abbeville ce vyngt syxyesme de juymg myl cynq cens cynquante troys.

« Vostre très humble et très obbeyssant serviteur, « CANAPLES. »

A monsieur le duc de Guyse.

« Monsieur, j'ay esté advertie par un gentilhomme que j'ay au conté de Neufchastel, que monsieur Truchon président de Chambéry en obéissant au commandement que luy avez fait par vostre lettre a fait prendre au corps un nommé messire Claude Collier par un advisement qui vous en avoit esté fait par l'ambassadeur du Roy aux ligues. Et parce que l'affaire

dont il est prisonnier touche grandement le fait de monsieur de Nemour et de mon filz en leur conté de Neufchastel, je vous ay escript la présente pour vous supplier bien humblement d'en escrire encores audict Truchon affin qu'il ait l'affaire pour recommandée en interrogeant ledict Collier sur quelques articles qu'il luy seront envoyez par ledict gentilhomme et les gens de mondict sieur de Nemour. Et seroit besoing monsieur qu'il vous pleust prandre ceste peine d'en escrire au procureur du Roy audict Chambéry, qu'il requiere pour ledict sieur Roy que les interrogatoires se fassent audict Collier et qu'il n'ait autre partye; car par ce moyen j'espere que beaucoup de menées et meschancetez seront decouvertes par lesquelles on veut faire perdre grande partie des prééminences et revenu audict conté. Et si me rendrés tousjours de plus en plus et mon filz vos tenuz et obligez, me recommandant très humblement à vostre bonne grâce, je suppliray le Créateur, monsieur vous donner très bonne et longue vie.

« De Paris ce vingtsixiesme juing.

« Vostre humble et obéissante,

« JAQUELINE DE ROHAN. »

Lettre de monsieur le connestable à monsieur de Vannes, dont communication fut donnée à M. de Guyse.

« Monsieur Marillac, j'envoye présentement à monsieur de Vieilleville un extrait de nouvelles que nous avons eues de Theroüenne, qui sont telles et si bonnes que je suis asseuré vous serez bien aise qu'il vous en face part : et quant je vous envoye une copie des lettres que l'Empereur a envoyées aux princes de l'Empire pour l'indiction de la diette de Ulme, où il dit qu'il se trouvera en personne; mais si sa santé n'admende je ne veoy pas qu'il en ayt le moyen; car par tous les advis que nous avons de sa disposition, il va tousjours de pis en pis, qui est tout ce que je vous puis escrire pour le present, priant Dieu, monsieur Marillac vous donner ce que plus désirez.

« De Saint Germain en Laye le vingt neuvième jour de juin 1553.

« Vostre bon amy signé,

« MONTMORENCY. »

Lettre du capitaine La Grange du dernier jour de juing à M. le duc.

« Monseigneur, j'ay esté adverti que l'on tire dix compagnies de par deçà pour mener en Picardie, desquelles la mienne n'est de nombre et l'on m'a dict que monsieur le cardinal de Lenon-

court en est cause; dont j'ay grant regret qu'il ne se presente aucune chose ceste par le service du Roy et qu'il n'est nouvelle d'assemblée, plus prez de cent lieues d'Allemagne. Pour ceste cause j'ay despesché ce gentilhomme présent porteur pour m'adresser à vous et à mon seigneur et maistre et celluy duquel pend tout le bien et advancement que j'ay et prétendz recevoir du Roy à l'advenir, vous supplier très humblement d'estre occu que je aille la part où se présenteront les affaires me tenant pour asseuré, Monseigneur, que vous serez esconduort de chose sy raisonnable que vostre bon plaisir est me faire cest honneur parler au Roy, et ne me sentiray moins content envers vous pour cest effect que pour m'avez fait donner la compagnie que j'ay eu à la faveur et espere que la trouverez belle et bonne. Et sy je ne desloge par ce qu'il n'est en non de guerre, elle sera toute rompue et ne de rera avec moy que ceulx qui ayment l'ois. Je ne vous escrips riens de l'estat de ceste compagnie est suffisant pour le vous faire tendre; elle est hors de surprinse, une nouvelle compagnie y sera d'aussy grant service que la mienne, jusques qu'il y survienne une autre affaire.

« Monseigneur, je feray la fin de ma lettre vous suppliant de rechef très humblement voir en souvenir; et prie Dieu vous maintenir en prospérité très longue et très heureuse.

« A Marsal, ce dernier de juing 1553.

« Vostre tres humble et très obéissant porteur,

« JACQUES DE LAGRANGE. »

M. de Guyse fut informé des nouvelles du siège de Terouenne, deffendue par M. de Lamoignon, vers le même temps qu'il reçut avis plus certains de ce qui se passoit en Picardie par le rapport d'un messagier retournant de Picardie, comme cy après s'ensuit :

« Lundy 12 du présent mois de juin les ennemis estans devant Terouenne après l'avoir assiégée environ trente jours et tellement que qu'ilz n'ont guieres laissé de murailles de ces endroits où principalement ilz avoient entendu pouvoir faire quelque chose, ilz ont fait un assaut si brusque et furieux qu'on s'attendoit qu'ilz ne l'ont emportée de ce coup. dura dès les quatre heures au matin jusqu'à environ midy, dont ilz ont esté tellement résistés par la grâce de Dieu et vertu de monsieur d'Essay qui est dedans et monsieur de Montmorency, qu'il en est demeuré dans les fossés cent corselets des leurs, comme porte l'assaut. Et sement que le Roy en a eu tant par les let-

monseigneur de Vendosme comme de monsieur de Langey et d'autres. Ainsy les Espagnols qui avoient voulu avoir la pointe pour l'honneur et butin, ont esté les premiers aussy aux coups et à la honte, ilz sont en tout environ de vingt quatre mille Flamands, Allemans et Espagnols, et se renforcent tous les jours grandement. Par quoy le Roy assemble ses forces de tous costés en plus grand nombre qu'on ait encor veu armée de nostre temps. Le bruit est que monseigneur le connestable part dans peu de jours pour s'y en aller. Le Roy arriva vendredy prochain à Saint Germain de retour de Fontainebleau et de cette ville pour le baptesme de Madame sa troisieme fille dimanche prochain. Mais lundy le festin et les espousailles d'une des filles de monsieur le connestable avec monsieur le comte de Ventadour. Au reste icy ne se parle plus d'armes et équipages de guerre. Je croy que vous avés entendu la mort de monsieur Du Beux chef des impériaux décédé puis peu de jours en ça de maladie, deux jours après qu'il eut envoyé par un tabourin à monseigneur de Vendosme qu'il passeroit bientôt en France cinquante lieues par delà où il s'estoit campé pour arrêter et qu'il ne l'en scauroit garder. Mais je vois qu'il est passé encor plus outre et plustost qu'il n'y possible qu'il ne pensoit. Monsieur le duc de Bouillon qui est dans Hesdin s'attend bien contre assiégé des susdits impériaux en bref ; mais il s'est délibéré de les recevoir d'une autre sorte que ne fit dernièrement le jeune seigneur Du Beux nos assaillants qui comme scavés l'emportèrent d'obstination et d'audace. Quand à nostre armée de Levant, j'ay lettres de monseigneur de La Garde général pour le Roy en icelle datée escrites à Père-lez Constantinople du xvii avril, et n'y en a jusques à présent point de si fraische, comme il avoit baillé la main au Grand Seigneur et qu'il s'en partoît dans deux jours pour la ville de Chio où ilz avoient hiberné par là s'apprester et attendre l'armée du Grand Seigneur avec laquelle si tost qu'ilz seront joints feroient voile ensemble et tascher exploiter à cette mer quelque chose de bon en cette mer ou bords de la Méditerranée.

« Noi in questo mezzo saremo a vedere quello farà. Dieu nous doint bone issue de toutes nos surprises à son honneur, gloire et utilité de la République. Monseigneur de Ronsard, Bayf, Puc, Le Conte et tout le reste de la bande de la mer font bonne chère, comme, je pense, vous aurés entendu plus expressément par Monsieur de Mare. L'on a receu lettres à la cour escrites de monseigneur de Vendosme et monsieur de Langey qui sont à la campagne, et de monsieur de

Montmorency qui est dans Terouenne lequel a averty le Roy comme, lundy xii de ce mois, fut donné le troisieme assault des deux costés de la ville, le plus furieux et à plus grand nombre de gens allants tous à la fois par dessus des ponts volants où ilz pouvoient estre quarente de front, que l'on ait jamais veus ; ce qui dura dez les quatre heures du matin jusques environ midy, d'où les ennemys ont esté bravement repoussés et d'une façon merveilleuse par la vertu et conduite du sieur d'Essay et autres vaillants homes avec lui. En sorte que des ennemys, principalement des Espagnols et autres, tous gens d'eslite y en sont demeurés seize cent corselets dans les fossés et autour, sans les blessés et ce pour tout certain. Et des nostres y sont morts iceluy sieur d'Essay qui est une grande perte, Piennes, Beaudinay, Ferrieres, Cordier tous vaillants capitaines avec deux cent braves homes et de nom aux armes, monsieur de Contay, autrement Humieres blessé à mort. Par quoy mercredy prochain le capitaine Le Breuil et un autre sy en allèrent de gayeté de cœur deux hardys capitaines avec deux enseignes fort bien en point ; lesquels y sont entrés de nuit après avoir assailli et guet et sentinelles et mis presque tous à pièces ; lesquels assurés-vous auront esté les bienvenus en ladite Terouenne ; depuis encor il y est entré du vin dont ilz avoient grande faute. L'on avoit fait bruict que mon dict sieur de Montmorency estoit blessé ; mais il ne l'est point, auquel on donne bien fort grande louange pour le devoir mémorable qu'on luy a veu faire à toutes occasions, principalement au combat ; et après, voyant le chef et principaux capitaines y estre demeurés, comme il encourageoit le reste de paroles et de faicts, ce qu'on n'eut encor deu attendre de sa jeunesse, mais plustost de la sage expérience et vaillante sagesse de monseigneur son père ; lequel on bruit qu'il s'en part dans peu de jours pour aller lever ledit siège, et que les forces du Roy, à ce que l'on dit, s'assemblent de tous costés en plus grand nombre et équipage que l'on avoit jamais veu.

Advis d'Allemagne.

« Après que les gens du duc Maurice qui sont conduits par le baron de Hayder, Diestecter et aultres furent retournés en arriere en s'arrestant à Milheuse, le marquis Albert aussy se ferma, et pour autant que l'évesque de Vitzbourg avoit envoyé quatre cent chevaux après ledit marquis Albert pour travailler les derniers qui seroient en sa troupe, et leur oster la commodité des vivres, le marquis les assaillit et chargea au despourvu si roidement qu'il en

tua ou prenit la plus grant part, et se dit que la pluspart d'iceulx estoient gentilshommes de Franconie. Ce faict le marquis venit à Schymfort où il asseyt son camp en le munissant d'artillerie et de vivres pour quelque tems, et y laissant douze enseignes de gens de pied et quelque nombre de chevaux pour garder le pont de Meny, et empescher par là que les évesques ne peussent avoir les gens qui venoient à leurs secours.

« En ce temps là le marquis entendit par ses espies que ceulx de Neuremberg envoyoient en un ville dicte Lauffen dix enseignes de gens de pied, et troys compaignies de gens à cheval et si délibéra de leur aller couper chemyn, usant de telle diligence que dans deux jours il feit treize mille d'Allemagne, et combien qu'il eust à consumg ses ennemys, toutesfois il ne les osa assalir, pour aultant que ses gens estoient trop las, et travaillez; de sorte que les gens de Nuremberg viendront au lieu seur qu'ils désiroient, duquel lieu en l'absence du marquis ils ont faict plusieurs saillies, et endommaigé grandement le pays du marquis, car ils ont bruslé ung sien chasteau dict Bayerdorff, et la ville qui y estoit joignant, et aussy la ville de Neustre, et quelques aultres places.

« Cependant le marquis se monstroient maintenant ça et là pour brancheter le pays, et s'en retournant à Bambergue environ le commencement de juing, il brusla ung fort qu'on disoit le viel chasteau, et si dit qu'ayant mis le feu ez maisons de tous les chanoines du lieu, il appella les gens du pays pour saulver les aultres maisons.

« J'ay devant escript que le filz du duc Henry de Bronsvic venant à l'aide des évesques avoit esté contrainct de retourner, pour aultant que le comte de Oldembourg se ruoit sur son pays; depuis ayant chassé ledit comte outre la rivière d'Albis, il a reprins son chemyn, et s'est conjoint avec les gens du duc Maurice qui sont à Milhuse, en délibération d'aller tous ensemble contre le marquis; les gens de guerre des évesques de Nuremberg s'actendoient au mesme lieu, et aussi se disoit que le roy des Romains y devoit envoyer quelque secours.

« De l'autre part le marquis attendoit le comte de Oldembourg, et le duc Eriz de Brunsvic avecques quelques gentilshommes foryssus du pays; mais voyant que les gens qui venoient à son ayde ne pouvoient commodément venir à luy, d'aultant que ceulx de Maurice et du duc de Brunsvic n'estoient que quatre mil de là, il laissa aussy quelques enseignes de gens à Colimbert et Holandsperg, et aussy renforça la garnison de Plassembourg de quatre enseignes.

« Ce faict, ledit marquis avecques deux mille

chevaux bien en ordre, et cent harquebusiers et cent cinquante charriots, le cinquième de juing partit de Colimbac après dysner, et entra en grant dilligence dans la forest de Thiringe, laquelle il eust passée le septiesme dudit moys, de sorte qu'il venit au pays de Thiringe, à l'imporveu et estonna tout le pays, et le huitiesme il entra en la ville de Arvstat, où il séjourna ung jour pour payer ses souldarte.

« Au mesme lieu les comtes de Schwartembourg invitèrent ledit marquis à disuer en leur chasteau, auquel il venit tout botté, et y demoura jusques à onze heures de nuict. Entre aultres choses, il dict qu'il vouloit mourir ennemy de ceulx de Nuremberg, et au demourant qu'ils ne scavoient pas si bien le mestier de brusler qu'il faisoit, d'aultant qu'ils avoient laissé quelques murailles au chasteau de Bayerdorff, mais là où il mettroit le feu, qu'il seroit bien ayse de nettoyer les reliques avecques le baleit.

« En ce temps Jehan Federic le viel électeur de Saxs estoit à Gotte, duquel lieu il envoya ambassadeurs devers le marquis pour le prier de soulager et espargner ses subjects, ce que ledit marquis luy promit, et tenit, et dit aux ambassadeurs qu'il pençoit les moyens de remettre leur maître en tout son pays.

« Le neuviesme de juing le marquis passa à la veüe de Ereffort en logea en ung village qui appartenait entre aultres à ceulx dudit Ereffort, car ils ont soixante et dix villages dont plusieurs ont esté fort travaillez par les gens dudit marquis. Cette venüe inopinée apporta beaucoup de terreurs en toute la terre du duc Morice, car cependant que ledit duc Morice leur enverroient secours, ceulx de Thyringe et de Mysne n'attendoient autre chose qu'estre pillez, ranconnez et bruslez. Toutes fois le marquis passa sans endommaiger les subjets dudit Morice, et le dixième dudit mois arriva à Sangershausen. Le dimanche unziesme il passa par ung pays qu'on appelle Ainhart vers Halberstat, où il faict compte d'attendre le comte de Oldembourg, le duc Eriz de Bronsvic et les nobles qui ont esté despoilliez de leurs biens par le duc Henry de Bronsvic: le bruyt commun est que ceulx cy admèneront avecques eulx troys mille chevaux et cinquante enseignes de lansquenets qui ont esté levez et assemblez vers Breme, Voerde, Hambourg, Lunebourg et aultres villes, nommément qu'ils veullent plustost destruire le duc Henry de Bronsvic, et après assaillir le duc Morice. Ledit duc de Bronsvic a faict couper les bleds dans son pays encores qu'ils ne feussent meurs, pour oster la commodité des vivres à son ennemy.

Le duc Maurice de son costé arme tous ses voisins, de sorte qu'en peu de temps il aura une armée preste, qui pourra estre, à ce qu'on dit, de cinq mille chevaux, car l'on faict bruit que le roy des Romains luy envoie deux mille chevaux, du pays des Husserins.

Le baron de Haydek, et le fils du duc Henry de Bronsvic partirent d'auprès de Schirmfnor pour retourner en Saxs, venant à doz du marquis. Le quatrième de juing, ils logèrent en Isennari en Tiringe. Si ces armes viennent à choquer, il ne s'en peult attendre que une funeste et misérable yssue.

L'on s'esmerveille que les citez maritimes se joignent au marquis, ny si peult estimer que ce soit pour aultre cause que pour exteindre du tout ledit Henry de Brunsvic. Voilà ce qui se peult escrire des choses de Saxs.

Au reste, les souldars qui estoient en Hongrie pour le roy des Romains reviennent bien malcontents pour avoir esté mal payez : l'on dit que ledit sieur roy a obtenu tresves avecques le Grant Seigneur, mais c'est à très griefves conditions.

Le duc de Virtemberg Christophle a composé ses différens avecques le roy des Romains : les lettres de l'accord sont escriptes et scellées, et contiennent que ledit duc retient tout son pays franc, moyennant deux cens cinquante mille florins qu'il paye audit seigneur roy.

Les coronels et cappitaines qui estoient au siège de Metz sont encores ez environs de Spire, où ils sont allez pour avoir payement. Cornelle de Ché est à Bruxelles près de Spire tenant ung régiment de lansquenetz au nom de la reyne de Hongrye, et s'y disoit qu'on fairoit les montres le jour de la Saint-Jehan.

L'on escript d'ailleurs que les Espagnols avoyent voullu seuls Terouenne pour en avoir le butin, mais qu'ils avoyent esté repulsez, y ayant perdu cinq cens hommes, et si dit que de huit cappitaines n'en est en vye que ung, ce que vous pouvez myeulx sçavoir d'ailleurs.

L'on faict bruit à la court de l'Empereur que la diette d'Ulme se transporte à Vorms, ou à Ratispont.

Après la prise de Terouenne qui arriva le 20 du mois de juin de ceste présente année, et son rasement ordonné par l'Empereur, les alchibans d'Allemagne continuèrent d'occuper le roy. Messieurs de Vannes et de Vieilleville, qui résidoient à Metz, en informoient Sa Majesté, monsieur le connestable et monsieur le duc de Guyse. Le double de leurs lettres lui estoient envoyés ainsi que decelles à eux escriptes par le Roy et par M. le connestable.

L'estat de la Germanie fut la principale affaire qui occupa le reste de ceste année 1553 ; on en voit le récit dans les lettres suivantes, ainsi que les ordres que le Roy y donna.

Lettre de M. de Vennes au Roy.

« Sire, hyer au soir me furent renduez quelques lettres escriptes en latin par celuy qui est à Strasbourg, lesquelles j'ay translatées cette nuict, affin que ce matin j'eusse le moyen de les vous envoyer en la dilligence qu'il est requis, et mesmement, Sire, que par les advis contenuz en icelles se peult aisément comprendre l'estat auquel maintenant est réduite la Germanie ; à quoy l'on peult d'autant plus adjouster foy, que, les advis précédents que j'ay cy devant faict tenir, se rapportent à ces derniers, et d'ailleurs se confirment à peu près par les marchands d'Allemagne qui sont venus à la dernière foire qui est à Strasbourg. En somme, Sire, l'on peult soubz correction de tous ces advis inférer deux maximes pour le faict de la Germanie, dont s'en peult tirer une troisième pour le regard de vos affaires. La première que l'Allemagne est en telle combustion qu'elle fust oncques, estants les plus grands d'icelle en armez et animez les ungs contre les aultres : car ceulx de Nuremberg, les évesques, le duc Morice, le duc Henry de Bronsvic, et comme l'on faict bruit, et qu'il n'est hors de considération, le roy des Romains estant d'une partie ; et d'aultre cousté le marquis Albert, fort comme l'on sçait ; les villes maritimes, les duc Ériz de Bronsvic, et aultres mentionnez en ces advis, il y a soubz correction, Sire, beaucoup de choses à démesler puisque tant de gens sont en picque, et mesmement que les villes maritimes et Saxs doibvent donner faveur à ce marquis, qui n'est pas sans grant misère ; car ce sont républiques qui usent de conseil, et qui ne se mènent sans grande considération. L'autre maxime, Sire, est que toute cette guerre estant jectée vers les quartiers de Saxe, où les gens sont les plus bellicieux et les plus obstinez, il est vraysemblable qu'elle sera de plus de durée et plus difficile à composer qu'elle ne seroit en aultre endroit de la Germanie : et partant s'ensuit pour vostre regard, Sire, que les forces des Allemans sont le plus loing de vostre royaume qu'elles pourroient estre. D'ailleurs que ceulx qui les conduisent sont échauffez et indignez et si irritez pour leur propre faict qu'ils n'ont loisir de penser celluy qui est à démesler entre luy et l'Empereur ; et partant, Sire, sont moins à craindre pour le regard de vostre frontière. A tout le moins il n'y a riens de présent qui vous puisse mettre en

doute : car quant ores tous ces troubles comme par miracle se pourroient composer et ces forces se tourner contre vous, cette exécution au pire aller ne pourroit estre plus tost que sur la fin de l'esté ; pendant lequel temps il est en vous, Sire, de conduire l'effort qu'entendez faire du costé de Picardie, sans estre en aulcune crainte de celui qui pourroit venir du costé des Allemands.

« Sire, nos députés du duc Maurice ne sont encore comparus icy, n'y avons entendu aultre particularité sur ce faict, sinon que ces advis de Strasbourg portent l'on entend le comte de Mansfelt estre retourné par deçà : comment qu'il en soit, Sire, j'estime que le duc Maurice se voyant au parti qu'il est contre le marquis Albert, et en quelque doute de ses estats, recherchera vostre faveur et votre amitié plus qu'il ne feict oncques : mais pourceque ses affections pourroient empirer, à tout le moins qu'il ne sçauroit ayder aux vostres, estant si empesché aux siens ; et d'ailleurs s'il est vray qu'il soit aydé du roy des Romains, il sera bien requis, Sire, de considérer ce qu'on aura à traicter avec luy, et examiner ce qu'on en pourroit tirer, et quelle seureté se pourroit trouver, qui est en substance, Sire, ce que je puys escrire pour mon regard : car quant au fait de cette ville, et des forces qu'on en tire, vostre lieutenant, Sire, n'a rien obmis de ce qui touche vostre service, et en escript si amplement, que n'est à moy d'y rien adjouster.

« Sire, je supplie le Créateur vous donner, en santé, très longue vie.

« De Metz ce premier jour de juillet 1553. »

Lettre de MM. de Vannes, et de Vielleville à monsieur le connestable.

« Monseigneur, hyer au soir nous fut rendu ung pacquet de Nicolas de Larbre qui nous fut envoyé de Toul par monsieur d'Esclavoies, sans le faire courir droict en court, doubtant que la suscription s'adressoit à moy Marillac, et que le messalgie de Strasbourg n'avoit sceu prendre le droit chemyn de Metz, qui est aussi court que l'autre qui va à Toul. Cela, Monseigneur, sera cause que les lettres se trouveront de plus vieille datte, comme aussi les advis contenuz en icelle sont desjà viels, n'estant pour la pluspart aultres que ceulx qu'il vous aura pleu entendre par nos précédentes despescheez, excepté ce qu'il dit que le marquis Albert, et duc Maurice estoient en quelques termes de s'appoincter, ce que d'ailleurs avons entendu qu'on en faisoit quelque bruits à Strasbourg, comme à la vérité, Monseigneur, ce que le comte de Mansfelt avoit faict icy entendre par la créance de celui qui re-

tourna du lieu où il estoit, le nous fait alement présumer, en ce qu'il rapporta que comte de Mansfelt et ses deux fils avoient et parlementé avecques ledit marquis, et espéroient ravoit bientost monsieur d'A Laquelle chose sembloit procéder de quelque cord arresté entre eulx ; toutes fois pour tant que cette nouvelle est vieille, et qu puis l'on n'en a eu confirmation, il s'en nécessairement remettre à ce qu'on orra cy de ceulx qui sont retournez en Saxs, e mement que les ministres du comte Palat voulu faire entendre audit Nicolas que Maurice avoit esté battu et fait prisonnier marquis Albert, qui est ung advis aultant que le lieu d'où il vient est suspect : car estoit vray, tout le monde l'eust desjà esgard au temps que ledit advis a esté b Strasbourg, où le bruiet est au contraire duc Morice et marquis sont d'accord.

« Monseigneur, les paroles qui sont e en la dernière lettre de Nicolas, du cinc de ce moys, sonnent en françois que le d Held avoit escript par delà qu'il n'y av six jours qu'il avoit parlé avecques l'Emp il ne se portoit pas du tout bien, mais l luy estoit de tant crèue que dans peu de j seroit en convalescence ; et que la fortu verse, les tumultes de la Germanye, les prises des François, et inventions qui n'e du tout finies, luy avoient plus aydé que s et les medecins. Au regard de la lettre de il dit en substance que le collonel des g pied qui ont esté levez soubz le nom de la de Hongrye, près de Spire, estoit le cont lippes de Eberstein, combien que cy dev eust teu son nom, et dit que c'estoit une co de Eben, mais que l'Empereur a voullu e ce qu'il avoit fait à Tresve, dont il estoi en luy baillant ceste commission novell ce regiment de dix enseignes partit de Br près de Spire au premier jour de ce moys, cendoit par le Rhein au Pays-Bas pour se j aux forces de l'Empereur ; que ceulx q avoit faict venir à Spire tant coronels qu pitaines estant des reliques du siège de pour recevoir deniers au vingt-quatrième du mois passé, s'en retournoient sans avoi faict. Le trésorier de l'Empereur dit l monstre lettres où il n'y avoit riens qui r dit à propos pour eulx, car il estoit escri les derniers estoient à Cologne, mais poi tant qu'ils estoient en florins, et Philippu n'eust sceu les changer si tost en aultre mc qui eust cours en Germanie, et portant q coronels et cappitaines eussent à retourn

fin de juillet pour estre payez. Lesquels propos eussent ils crièrent tous contre l'Empereur, le maudissant en toutes sortes d'execration, y adjoustant à la fin qu'il attendoit le retour de son homme qui estoit retourné en Saxs depuis treize jours, c'est du sixiesme de ce mois. Le surplus des lettres qui sont au paquet sont en françois, et partant Monseigneur, n'en ferons autre reditte, mesmement des nouvelles de Thérèse que les Imperiaux publient tant à leur advantage; mais nous avons escript en Alemaigne la verité, et y adjousté la retraicte des gens de l'Empereur qui estoient auprès de Siene, pour les tumultes qui s'estoient de nouvel suscitez par tout le royaume de Naples, suyvant ce qu'il vous avoit pleu, Monseigneur, nous faire entendre pas vos dernières du deuxieme de ce mois.

Monseigneur, pour ce que le Roy a voulu que l'abbé de Saint-Arnoult fust logé au couvent où souloient icy les jacobins, le prieur desdits jacobins procede contre luy par censures, et veult en toutes forces retourner en sa maison; dequoy il nous a semble bien au long escrire à monseigneur le cardinal de Lorreine pour estre chose d'Eglise et de religion, afin qu'il luy pleust remonstrer le tout au Roy, et nous faire la dessus entendre son bon plaisir et vouloir; car quelque commandement qu'on fasse au prieur, il n'y veult obeyr.

Monseigneur, les compagnies des capitaines Lhoquenze, et Pernot Dagner qui devoient icy venir, ne sont encore arrivées, de quoy moy Vieilleville suis enbahy bien fort, celles que j'ay fait desloger d'icy, seront aujourd'huy à Chaalons, ou bien près de là. Si j'eusse attendu à les faire partir jusques à ce que j'eusse eü nouvelles des autres, ce eust esté ung grant retardement par le service du Roy. Quant à nos Allemands, ils viennent de jour à autre, encores que leur passage soit plus difficile qu'on ne penseroit. Toutes-foies dans cette semaine j'espère qu'il y en aura beaucoup de passez.

Lettre de monsieur de Vennes au Roy.

Sire, de trois hommes qui furent baillez au comte de Mansfeld quant il partit d'icy, à sçavoir deux guides pour luy monstrer le chemin et ung gentilhomme pour luy tenir compagnie, l'ung des guides piecà revint pour faire entendre qu'il avoit passé le Rhin, ainsy qu'il vous aura pleu entendre par autres lettres; les autres ont esté jusques à la maison dudict sieur comte. Duquel lieu avons ce matin receu par celui qui servoit de second guide les lettres qu'il a escriptes à Vostre Majesté et à monseigneur le connestable qu'avons translaté fidellement et présente-

ment les envoyons, afin que par icelles il vous plaise entendre, Sire, que les derniers advis de Strasbourg estoient entierement véritables, et mesmement en ce que les affaires en Alemaigne sont aussi troublez qu'ilz furent oncques, et la guerre si loing de vostre royaume qu'elle pourroit estre, ainsi qu'il est plus au long contenu esdictes lettres, et qu'il est d'ailleurs confirmé par autres que le gentilhomme qui est demouré avec ledict comte a escript à moy Vieilleville que pareillement nous a semblé enclorre avecques les présentes, et mesmement que ce gentilhomme escript avoir veu le duc Maurice faire monstre de neuf mille chevaux, ce qu'il repete par deux fois, où le comte de Mansfeld n'en met que mil cinq cens, qui pourroit proceder de la faute de celui qui auroyt escript la lettre, car il y a grant différence et inegalité de ce nombre à l'autre: joint aussy que le duc Maurice pour estre duc de Saxs, et en son pays abondant en chevaux, n'est pour mettre si petite force comme de mille cinq cens, quant il est question de faire preuve de ce qu'il peut. Au demourant, Sire, l'on demande prorogation de terme pour le regard des députez qu'on devoit ici envoyer de quinze jours ou troys semaines, fondée sur les troubles inopinez venus en ces quartiers là, qui est ung point ou soubz correction l'on peult prendre beaucoup de matière de penser; car combien que le duc Maurice ait ses affaires réduits à ces termes, qu'il doit rechercher vostre amitié plus que jamais, et qu'en toutes sortes, et quoy qu'il advienne de cette guerre, il luy soit grandement à propos d'avoir l'ayde et faveur d'ung tel prince, tant pour la seureté de ses estats que pour la repputation qu'il entend retenir en Alemaigne, et aussy que ayant si avant offensé l'Empereur il ne soit vraysemblable que jamais il se puisse fier: toutefois, Sire, ce retardement d'envoyer ses députez ne peult estre sans quelque mistere fondé peult estre sur ce qu'il a quelques pratiques avecques le Roy des Romains, duquel il espère tirer secours, comme les derniers advis portoient, ce qu'il voudroit essayer plustost qu'on desconnoist qu'il ayt si grande intelligence avec vous, ou bien qu'il vouloit veoir comme vos affaires, Sire et les siens aussy passeront, pour selon la disposition du temps composer les partis qu'il entendroit mettre en avant. Quoy qu'il en soit, beaucoup de choses sont croyables en ung prince tel que le duc Maurice qui est subtil en esprit, subpessonneux de nature, variable en opinion, et qui n'entre jamais si avant en parti qu'il ne tasche avoir une porte ouverte pour s'encheminer en ung autre. Au fort, Sire, il vous peult beaucoup ser-

vir de remuer beaucoup de choses, et mesmement touchant l'empire, pour estre personnaige inquiet et ambitieux, et vault souhz correction myeulx de le retenir suspect amy que luy donner occasion d'estre du tout ennemy, pour après user de son amitié selon la necessité du temps et comme il trouvera myeulx à propos au bien de vos affaires.

« Sire, celui qui est revenu de ces cartiers a dit à moy Vielleville comme ayant de la part du comte de Mansfelt, que le père dudict sieur comte et deux de ses frères avoyent esté avecques le marquis Albert à une petite ville estant à une lieue de Mansfelt, nommée Elsleben, où ledict marquis soupa et coucha, où ils avoient veu monseigneur d'Aumale qui se portoit bien, et que ledict comte se faisoit fort de le ravoïr bientost, et luy mesme le ramener par deçà. A cest effect il me prioit luy renvoyer le mesme personnaige affin qu'il les peust conduire pour passer plus aisément lesdicts cartiers du Rhin qui seroient les suspects; ce que j'ay proposé de faire aujourd'huy mesme, affin que si belle entreprinse ne vienne à faulte pour si peu de chose; à tout le moins, Sire, nous sçaurons par là comme les affaires succederont en ces cartiers là, et aurons moyen d'avoir plus aysément lettres du gentilhomme qui est demouré par delà. Le secrétaire aussi dudict comte luy sera renvoyé, et les chevaux d'Espagne qu'il vous a pleu ordonner estre présentés de vostre part ausdits sieurs duc et comte.

« De Metz le troisieme jour de juillet, l'an 1553. »

Lettre de monsieur de Vennes à monsieur le connestable.

« Monseigneur, j'ay translatté le plus fidèlement que j'ay peu les lettres qui sont venues de la part du comte de Mansfelt, ayant d'autant plus d'égard à représanter les paroles au vray, que les lettres, et mesmement les vôtres, sont couchées bien fort obscurément, et en façons de parler qui ne sont guières reçues en nostre langue. Il vous plaira considérer le retardement des depputez qui doibvent venir, et aussy l'estat auquel se trouve pour le présent la Germanie, où il y a tant de choses brouillées, et tant difficiles à desmêler, que si les affaires ne se réduisent bientost en myeulx, il y a peu d'espérance qu'on puisse tirer des princes d'Allemagne grant ayde pour le Roy, comme aussy il y a peu d'apparence pour le présent qu'ils soient pour nous nuire, ainsy monseigneur, qu'il vous aura pleu entendre par mes précédantes, et mesmement celles que j'escrivis par le sieur de Brossinières,

esquelles ne se peult rien adjouster, sinon que j'ay rescript à Strasbourg et à Nicolas qu'ils useront de la plus grant dilligence qu'ils pourront à découvrir et escrire ce que se fera par delà : s'il aultre chose que je puisse faire icy en attendant la venue des députez, il vous plaira, monseigneur, le me faire entendre. De ce qui touche les compagnies qui sont sur le point de partir d'icy, et le mauvais office que ceulx qui ont les deniers qui sont encores en chemyn font au Roy, pour aultant, monseigneur, qu'en serez amplement adverty, par monsieur de Vielleville, je n'estendray plus avant la présente.

« Monseigneur, je me recommande très humblement à vostre bonne grace, priant Dieu de vous donner la sienne.

« De Metz, le troisieme jour de juillet 1553. »

Translation du latin de la lettre du comte de Mansfelt au Roy.

« Très chrestien et très puissant Roy, estant retourné en Allemagne, j'estimay qu'il n'y avoit riens plus convenable à moy que de m'enquérir de l'estat de notre République pour en escrire au vray à Votre Majesté; mais ce qu'on en disoit estoit si incertain, et ceux qui en parloient estoient gens si peu dignes de foy, que je ne pouvoys croire la pluspart de ce qu'ils en divulgoient, tant s'en fault que je vous en puisse escrire au vray : par quoy, j'advisay d'amener avec moy ceulx que monsieur de Vielleville m'avoit baillez pour m'accompagner jusques aux lieux desquels je peusse faire entendre, non pas les maneries du populaire, mais les choses de plus grant importance qui se mainoient par-deçà, ce qu'à la vérité je cuydois plustost faire; mais le succez inopinez des choses m'a auculement troublé et diverty de mon intention; car quant j'entray dans la terre du comte palatin, j'entendis que ledit sieur, et les aultres électeurs qui habitent le long du Rhin, estoient assemblez à Francfort avecques quelques autres princes qu'ils y avoient appelez. Donc pour sçavoir ce qu'on y faisoit je y envoyay Jonas, lequel estant entré en la ville trouva qu'il n'y avoit aultres princes que lesdits électeurs, toutesfoiz il parla avecques aucuns depputez, lesquels estoient tous en cette opinion que cette assemblée de Francfort seroit bientost dissolue, pour aultant que l'Empereur avoit faict indiction au dixiesme d'aoust d'une diette qu'il entendoit estre tenue à Ulme par tous les Estats de l'Empire. Davantaige, j'avois receu lettres par lesquelles on m'escrivait que grant nombre de gens de guerre s'assembloit vers les villes maritimes de Saxons, et que leurs chefs tenoient leur conseil

en la ville de Hambourg, ce que Jonas me rapporta aussi avoir oy dire à Francfort, par où je pus assez comprendre que c'estoit une trame de l'Empereur qui scait user des occasions qui se présentent, et non pas les négliger; en quoy je me trouvoy déceü de mon opinion, car je n'eus pas fait deux jours de chemin, quant je receus autres lettres par lesquelles il m'estoit mandé que je m'en retournasse le plustost qu'il me seroit possible en mon pays, d'autant que le marquis ayant laissé ses gens de pié dans les villes de Franconie, tiroit avec trois mille chevaux au pays de Saxs, et à si grant journées, qu'il venoit le mesme jour souper au lieu auquel j'avois disné. La cause de le faire ainsi haster estoit que le duc de Saxs, électeur de l'Empire, Maurice, avoit envoyé au secours des évesques trois mille et cinq cens chevaux, et treize mille lansquenets, souz la conduite du duc Philippes de Bronsvic, et que le marquis, craignant sa venue, estoit parti sans faire bruiet, et taschoit, à la plus grant diligence qu'il pouvoit, de venir en Saxs pour se conjoindre avecques les gens de guerre qui y estoient. A tant il passa tout droict par le comté de Mansfelt, et s'y dit maintenant qu'il a mis son camp si près de celui des autres, que chaque fois qu'il sera besoing il se pourra joindre avecques eux, quoy faisant il aura une armée de quatre mille chevaux, et de plus de vingt mille lansquenets: doncques je me suis retiré ez lieux où j'ay entendu les forces dudit leur Electeur estre telles qu'avec l'ayde de Dieu il pourra soustenir et repoulsier tout l'effort de ses gens de pié qu'il est requis, qui sont à mon avis plus de seize mille.

« Je ne doute point, Sire, que Votre Majesté, pour la grant prudence, avis et conseil qu'il est dans vostre esperit, ne prévoit bien combien ce grant appareil soit non seulement pernitiex à nostre nation, mais aussi à toute la chrestienté, si Dieu ne descouvre les moyens par lesquels ces dessains de l'Empereur, qui est aucteur et architecte de tous ces troubles, soient rejettez et réduits en vain. A la vérité, j'ay confiance que par la vertu et industrie du personnage que je scay estre congnü à Vostre Majesté, l'on pourra faire quelque chose par où le grant appareil de cette guerre prochaine succédera mieulx que plusieurs ne pensent, l'effort monstrera bientôt combien est grande son affection, et combien est prompte la volonté de son cueur envers Vostre Majesté; mais il vous supplie, Sire, de proroger le temps préfix à la négociation que savez, jusques à deux ou troys sempoines. Cependant il sera donné ordre que Vostre Majesté cognoistra qu'il n'y aura point de faulte, en ce

personnage, d'affection et de poine envers Vostre Majesté. Davantaige l'on essayera tous les moyens dont l'on se pourra ayder pour la délivrance de M. d'Aumale. Le marquis, à ce qu'on dit, mène ledit sieur en tous les lieux qu'il va sans le traicter rudement, ains luy faict rendre les honneurs dignes d'un prince. Au surplus, Sire, je prie Dieu qu'il luy doinct glorieuse victoire contre tous les ennemis de la maison de France, l'estat du royaume très florissant, très bonne santé et prospérité en toutes aultres choses; et par mesme moyen je dédie à Vostre Majesté avecques toute affection, très humble service, mon zèle à tousjours prest, et ma foy perpétuelle et inviolable.

« Le vingt-quatriesme juin 1553. »

Translation de la lettre du comte de Mansfelt, à monsieur le connestable.

« Monseigneur, vous entendrez par les lettres que j'escripts au Roy sur le faict de nostre république en quel estat sont nos affaires, et comme toutes choses sont troublées; toutesfois aux floes de cette grande tempeste esmue par l'artiffice de l'Empereur y a quelque espérance du beau temps qui semble promettre perpétuelle tranquillité, si ceulx que Dieu a voulu gouverner le tymon en la république, dressent le cours de leur navigation là par où ils verront la splendeur des rayons du soleil. Vous connoistrez bientôt plus clairement ce que je dis: cependant je vous supplie avec la révérence et respect qui est requis, qu'il vous plaise en l'affection qu'avez accoustumé, tenir le salut et santé de nostre patrie (que dis-je nostre) mais plustost de toute la chrestienté: celluy qui se faict si grant amy de la majesté du roy, comme à la vérité il l'est, donnera ordre que l'affaire dont nous sommes convenus ensemble prendra une très désirée fin, et quant au retardement qui procède non pas tant de luy que de la nécessité de la chose, vous le prendrez en bonne part, et selon vostre bonne volonté l'excuserez envers la majesté du Roy. Je prie à Dieu qu'il vous veuille tousjours guider et garder par son Saint-Esprit.

« Le vingt-huitième jour de juing 1553. »

Lettre du Roy à messieurs de Vennes et de Vieilleville.

« Messieurs, ayant bien considéré la dépesche que m'avez envoyée du comte de Mansfelt avecques vostre lettre du troys de ce mois, encores que la prologation qu'il demande pour la venue des députez des princes soit subjecte à quelque soupçon, il me semble estans les affaires de là si troublez qu'ils sont, et le feu si avant en pays

qu'il est, que les choses ne s'y sçauroient mieulx porter qu'elles font; et quoy qu'en puisse advenir, je veulx avecques honneste démonstration faire tout ce qu'il sera possible pour faire croire au duc Maurice que je tiens et répute son intention droicte et sincère, et son affection envers moy aussy certaine que je désire qu'il croye la mienne en son endroict, ne faisant doubte puisqu'il est si fort que portent lesdits lettres, qu'il ne sçauroit avoir que bon et heureux succez de ses affaires, et cependant tenir ceulx de la Germanye en si grande combustion qu'il n'y a point d'aparence que je sois de cette année pour en craindre aucun dangier, ne que l'Empereur s'en puisse promettre grant ayde, car estant la saison si avancée qu'elle est, et les cartes si meslées, je ne vois pas que le marquis soit pour luy faire grant service. A une chose faut-il bien prendre garde, c'est d'estre bien adverty si ces princes s'accorderont point, comme il semble par quelques advis que j'en ay qu'il en estoit quelque propos, au moins y avoit-il gens qui s'en empeschoient, dont peult ameyner quelque doubte la légiereté et variété qui est entre eulx, et pour cette cause ay trouvé très bon et à propos que ayez renvoyé audit conte de Mansfelt la guide qui vous avoit apporté les lettres sous coulleur de servir à la délivrance de mon cousin le duc d'Aumale: encore que je n'y aye pas grant espérance, si esse que vous ne me sçauriez faire service plus grant, que de tenir mes amys advertis qu'ils ne sçauroient rien faire qui me feust plus agréable, s'ils se trouvoient à l'endroict de le pouvoir saulver, que d'y employer toutes leurs forces et moyens, et si auroient d'autant affoibly et appouvry ledit marquis nostre ennemy commun. Or, revenant audit conte de Mansfelt, et computant le temps qu'il prolonge en la venue desdits députez, je trouve qu'ils ne sçauroient plus guères tarder, au moyen de quoy il n'y aura pas grant temps perdu pour vous, monsieur de Vennes, qui cependant entendrez parler tout ce qui peult apprendre et sçavoir d'Allemagne servant à mes affaires pour m'en donner advis, et si ne serez que très utile à regarder, avec vous monsieur de Vieilleville, à ce qui peult servir au bien de la pollice de ma ville de Mets, et pays de delà qui est en mon obéissance, pour y presster vostre bon conseil et advis pendant vostre séjour audit lieu.

« Au demeurant, je envoye ung extraict de lettres que j'ay eues de Pietmont despuis deux jours, par où vous verrez combien mon cousin le mareschal de Brissac y a etendu mes limites, et les places et pays qu'il a réduictes à mon obéissance: et quant aux nouvelles de Picardye,

despuis le quatrième de ce mois les ennemis sont attachés à Hesdin, où ils ont esté très receus à l'arrivée, y ayant perdu plus cens hommes en troys ou quatre saillies ont fait mes gens qui sont en si bon nom si bien disposez, et pourvus Dieu mercy qu'il leur fault, que j'espère avoir mon assez tost preste pour les faire partir de luy m'y veuillent attendre: priant Dieu, mes vous avoir en sa garde.

« Escript à Chantilly, le neufviesme jour juillet 1553. »

Double d'avis venus d'Allemagne.

« Monseigneur, je suis actendant d'heultre mon homme, lequel me rapportera rité des choses de Saxs; cependant il m'blé vous devoir advertir de ce qu'on d'icy, et mesmement ayant entendu qu'ung l s'apprestoist pour aller à Metz. Ce que j'ay tendre est que despuis troys jours est ic le conte Loys de Ottingen lequel ose af pour chose certayne, que le duc Morice s' concilié avecques le marquis Albert par le du troisième fils du roy des Romains, C

« Le mesme conte dit que ligue a esté en la ville de Bronsvic entre le marquis Al les citez maritimes, la noblesse qui a esté sée de leur terre, le duc Eriz de Bronsvic, conte de Mansfelt, Albert, et le marquis de Brandebourg, lesquels doivent donner nombre de chevaulx ou de lansquenetz au bert, de sorte qu'en peu de temps il pourra sept mille chevaulx, soixante enseignes de pied, ainsi qu'il appert par la liste qui e

« Le mesme conte de Ottingen dit que marquis a tellement gasté la terre du duc de Bronsvic, qu'il ne luy a riens laissé d' fenbustel, auquel le vieil duc Henry, à ce dit, est malade de paralisie gardant le chasteau prins; on dit que le marquis faiseing de passer par Westphalie vers l'Em avecques son armée.

« En cette perplexité de choses tout le craint que le marquis Albert ne soit merc de l'Empereur, lequel comme jadis C Romain désire que la Germanie soit dest

« J'espère que dans deux ou trois jour le plus j'auray mon messaigier, et lors cripray plus au vray: cependant je n'ay taire ce qu'on disoit pour n'obmettre de tout office.

« C'est du onze de juillet. »

Autre advis d'Allemagne.

« Monseigneur l'on m'escript de deux

ambassadeurs de ces princes qui estoient lez à Haybelbergue environ Pasques avecques quelques cappitaynes, se devoient trouver s'ung au neuf, et selon les autres au de de ce moys de julliet à Lendebourg qui ville sur le Nétis distant ung mille de ergue. Le *comte Palatin* a faict appeller noblesse à Haydelberg pour s'y trouver, qui est treize.

Lesque de Trèves s'appreste, pareillement e Mayences, les gens de pied et de cheval voir leurs souldats prests; ce sont pluignifications de mouvement qui se faict ermanie, et mesmement si le fils de l'Emvient.

Il a dit que la ligue des villes maritimes est avecques le marquis Albert, pour deset confondre le duc *Henry de Bronsvic*, c'est avecques le consentement de l'Emauquel les villes maritimes ont promis ependant l'on travaille fort à faire la paix e *marquis Albert* et les évesques, et si l'on faict, ne doubte point que le mares ne s'en aille trouver l'Empereur, car sjà au duché de Bronsvic, et de jour en l se renforce de chevaulx et de gens de a le chemyn tout plain de là en Brabant. aussi commodément retourner aux siens en son pays, car Chirmfurt tient encore y, mais le temps nous apprendra la vépour l'heure en cette grande confusion iques, il n'y a personne qui puisse rien r, ny moy escrire aulcune chose certaine es de Saxs, jusques à ce que mon homme enu.

st du douze julliet. »

Avis venus de Strasbourg.

Monseigneur, je vous escriis hyer comme le de Ottingen nous assuroit comme le duc et le marquis Albert estoient d'accord; contrainct d'escrire maintenant le conryant parlé à ung personnaige qui vient p dudit duc Morice.

Il a donc qui est venu assure que les deux estoient contre Hildeston et Hannover, à lle loing l'ung de l'autre, et que le maroit cinquante enseignes de gens de pied, [mil chevaulx, attendant encores le duc ein frère du roy de Dannemarq, qui luy oit de renfort deux mil chevaulx et trente-enseignes de gens de pied.

Il a dit à *Morice*, il avoit de huit à dix mille alx et trente-deux enseignes de landsqueet qu'il avoit envoyé ung trompette le quade de ce moys pour annoncer la guerre, et

défyer le marquis Albert, lequel auroit mené ledit trompette partout son camp pour en faire son rapport audit *duc Morice*, disant qu'il estoit prests de combattre.

« Le lendemain le marquis envoie ung trompette pour déflyer ledit duc Morice, lequel print résolution de combattre devant que renfort du duc de Holstein venit au marquis.

« Cependant le duc de Mikelbourg, et de Pomeran s'estoient interposez pour les accorder, et avoyent obtenu trèves pour deux jours.

Ce personnaige pour estre sorty lesixiesme jour ne scait ce que sera succédé, sinon qu'il estime que s'ils n'ont faict paix le septième, qu'ils auront combatu, ce que après se sçaura mieulx.

« L'on disoit que le marquis avoit surprins plus de soixante et dix mil talers que les évesques envoyoyent au duc Morice.

« C'est de Strasbourg du treiziesme de julliet. »

Lettre de Nicolas de L'Arbre.

« Monseigneur, je n'ay voulu passer sans vous dire cette bonne nouvelle. Le neufviesme de ce moys entre troys ou quatre heures la bataille a esté donnée entre le duc Morice et le marquis Albert, en laquelle plusieurs grands cappitaynes et seigneurs ont esté tuez, le marquis a esté rompu, avecques grosse perte de ses gens; quand je sortois l'on ne sçavoit encores s'il estoit mort, et l'on le cherchoit entre les corps des morts, pour autant qu'on avoit trouvé son manteau, et aussy le cheval allant sça et là où il avoit monté. De l'autre cousté les deux ducs *Morice* et *Henry de Bronsvic* ont esté blessez, et deux enfans du duc *Henry* tuez, *Philippes* et *Charles*. Maurice a gaigné trente enseignes et toute l'artillerye. Le baron de Hayedebert suyt ceulx qui foyent. Vous sçauvez les autres particularitez quand je repasseray. »

Lettre de monsieur le connestable aux sieurs de Vieilleville et de Vennes.

« Messieurs, hier je receus vos lettres du onze de ce moys, avecques celles de Nicolas de L'Arbre, et ce que vous estoit venu de Strasbourg qui est confirmation de tant d'autres advis semblables que nous avons eus, et y a grande apparence en ceste réconciliation du duc Maurice et marquis Albert, puisque le bruit en est tel de tous cousté, chose qui ne seroit pas trop à propos: toutesfoys il ne peult estre que bientost vous n'en entendiez la vérité par ceulx qui sont allez en Saxs, et qu'il ne vous vienne quelque nouvelle du conte de Mansfelt, dont vous m'advertirez incontinent, afin que suivant cela je regarde à ce qui se debvra faire pour le myeux,

Quant aux nouvelles que les Impériaux publient de leurs vaillances et si bonnes dispositions de leur maistre, je vous advise pour le premier point que depuys la perte de Téroüenne, tout ce qu'ils ont fait a esté de perdre trois cens hommes à l'entrée de la ville de Hesdin, qui est telle que vous sçavez et où il n'y avoit que cinquante hommes qui se retirèrent dedans le chasteau; aux approches dudit chasteau ils y en ont perdu déjà plus d'autant, et si n'y ont encore qu'une seule pièce en batterye. Despuys deux ou troys jours cinquante chevaulx du conte Rheingrave avecques environ cent de nos chevaulx légiers alloient à la guerre, où ils trouvèrent deux cens des leurs, dont il y en eut six vingtz tuez et cinquante prisonniers. De Monstreuil et Doullens l'on m'a escript qu'ils y en ont plus de cent prisonniers, et bien cent qu'ils meurent l'autre jour en pièces, s'escartans pour gagner des vivres, dont ils ont bien peu, et pour gagner quelque escu, car il n'est nouvelles qu'ils com- leur camp, et semble à leur langage qu'ils com- mencent fort à craindre l'armée du Roy qu'ils regard de sa santé elle est telle qu'il ne se sou- tient en façon du monde pour la débilité qui est en luy, et si empire tous les jours quelque chose qu'ils facent publier, de manière que tous ceux qui le voyent dient qu'il est ung peu moins que mort; ce que je sçay par homme qui l'a veu despuis huiet jours, et ce qui me fait plus croire qu'il est encore pis, c'est que despuys deux jours nous avons eu nouvelles quasi de tous les endroits de la chrestienté, qu'il se portoit mieulx qu'il n'avoit fait de deux ans, par où il fault inférer que ce sont nouvelles que l'on leur a mandées de Flan- dres pour publier partout. Comme je m'assure que vous sçavez bien faire ce que dessus, qui est tout le contraire et bien véritable, et puis à cette heure vous n'estes pas à congnoistre de quelles vanitez ils sont costumiers de repaistre le monde et advantaiger leurs affaires de men- songes; mais au lieu de cela je vous veulx adver- tir d'une vérité aussi, c'est que despuys deux jours nous avons eü advis de la mort du roy d'Angleterre qui a esté tel desplaisir au Roy que vous povez penser, à laquelle mort pressentant de longtems et prévoyant ledit Empereur, je ne sçay pas s'il a des espies en l'autre monde, avoit pièce faict de grandes pratiques pour faire tomber cette couronne ez mains de sa cousine dame Marie, et la maryer à son plaisir, pour de ce royaume comme il a faict de son dessaing, dépescha peu devant son tres- son conseil en Angleterre pour, soubz couleur de visiter iceluy Roy, essayer d'achever son entre- prinse: ce que congnoissans les sieurs du conseil ne leur ont donné aulcune audience, de sorte que ladite mort est intervenue; et suivant la résolu- tion prinse audict conseil présent et vivant le dict feu Roy, ont appelé à ladite couronne fille aînée du duc de Northumberland, comme second fils du duc de Northumberland, comme plus près, et capable d'appréhender cette suc- cession, ayant ladicte dame Marie esté cy devant et pièce déclarée illégitime, et la seconde et aussi bastarde, comme chacun sait. Ce voyant lesdits Impériaux, et qu'ils ne pouvoient atteindre à l'intention de leur maistre, ont pr- et importuné ledit duc de faire que son fils qui a espousé une des filles du feu duc de merset, répudias sa femme, et prist dame Marye, par lequel moyen il assurait couronne à sa maison sans aucun mais ayant esté ce moyen trouvé aussi qu'il doit estre desplaisant à Dieu, et fa- leur en a esté coupée la broche, et fait que ce qui avoit esté faict de ladite fort estoit chose passée du consente- et de son conseil, et comme telle a possession dudit royaume, et ja f- à la Tour, qui est ung des princ- ont acoustumé faire les roys d- tout ce que dessus le Roy a- homme exprès, que ceux du- voyé devers luy pour luy en- plainte, et l'asseurer que cette veult continuer avec luy la- faite amytie qui estoit en- luy, et l'estraindre enco- moyens, luy faisant ente- mais les meilleurs et pl- roit avoir, comme ils- que il leur demeure. E- sieurs, aux termes au- pouvons aultant ou- aultres. Chose dont discours affin que- cience desdits Im- vous verrez que- que vous en esc- gne, affin que d'assurance- « J'ay au d- ce que m'av- poursuyt l- couvent, très bien-

dict couvent estoit maculé et infecté de
velles doctrines, dont ledict prieur et
sa secte ne sont pas exempts, m'ayant
adé icelluy sieur escrire à vous, monsieur
leville, que vous ne permettiez point que
bé de Saint-Arnoul soit ainsi molesté par
et faciez dire au prieur, que ayant
les choses ainsi qu'elles sont, vous n'y
rucher. Le surplus de ma lettre sera pour
ier de faire haster les deux bandes de
nets au plustost que vous pourrez, et
tir quant elles seront prestes, priant
Messieurs qu'il vous doint ce que désirez.
Compiègne ce vingt-quatre julliet 1553.
ous envoie ung paquet à Nicolas de L'Ar-
: je vous prie donner ordre deluy faire tenir
ost et le plus seurement que vous pourrez.
vous prie mettre toute la poine que vous
pour sçavoir s'il se fera aulcune assem-
r delà, vous advisant que nous avons pré-
ent sceu que d'hyer matin les ennemys
amencé à battre Hesdyn.
ne me puy garder de vous prier haster
mands tant que vous pourrez, et en faire
e plus grant nombre qu'il sera possible. »

*des sieurs de Vieilleville et de Vennes
à monsieur le connestable.*

Monseigneur, nous avons receu les lettres
us a pleu nous escrire du quatorze de ce
et entendu par icelles ce qui est succédé
ur le regard des gens de guerre de l'Em-
comme de sa disposition, et de la mort
d'Angleterre, et ce que nous ferons pu-
n Allemagne, et aultres lieux où nous
qu'il sera plus convenable pour le ser-
Roy, ainsi que devant avons fait bien
nent, et ce que entendrons passer par delà
e de Théroüenne, aussy pays de Siénoys
mont, de sorte qu'estimons la vérité pou-
tre sceue, et estre plustost creue que les
ges des Impériaux. Au demeurant, Mon-
r, nous sommes attendant d'heure en
le retour du gentilhomme des miens Viel-
qui est avecques le comte de Manfelt,
ferons aller incontinent qu'il sera arrivé
le Roy, pour luy rendre compte de toutes
ticularitez de la bataille entretenue entre
Morice et le marquis Albert, si tant est
n soit échapé, comme il est vray sembla-
il se y sera trouvé : cependant, Monsei-
nous adjousterons icy que le maître éche-
cette ville dit avoyr eu lettres comme ledit
uis s'estoit sauvé luy quatriesme, et re-
é vers ses cartiers de Franconie, où la ville
herinfurt tient encores pour luy, qui est ung

advis escript à la volée, et fondé seulement sur
ung bruit que l'on en faict vers les cartiers du
Rhin, ce que Monseigneur pourra cy après
mieulx entendre, et mesmement à la venue des
députés du duc Morice lesquels comme il est
vraysemblable ne peuvent plus guieres tarder,
et mesmement que ledit duc ne voudra perdre
cette occasion de faire alliance avec le Roy la
plus estroite qu'il pourra, ayant congnu par ex-
périence qu'en ce dernier appareil de guerre toute
cette menée se dressoit contre luy pour le des-
truire et confondre du tout, affin que après
l'Empereur jouist de la Germanie et en feist à sa
volunté par le moyen du duc *Jehan Frédéric*
qui est tout sien : qui sera cause que quelque
victoire que le duc Morice avoit eue il taschera
de s'asseurer par tous les moyens qu'il tachera
d'inventer, entre lesquels il considérera de com-
byen l'amitié du Roy peult donner de réputa-
tion et porter de profit au bien de ses affaires.
Monseigneur, nous avons eu response du colo-
nel Clausse, qui nous a mandé que dedans lundy
prochain il nous feroit entendre s'il pourra venir
au service du Roy, comme il dit le désirer, fai-
sant offre s'il y vient d'amener seize enseignes,
et quatre ou cinq cens chevaulx : il demande-
roit qu'on luy feist ung bon présent pour sa le-
vée, et qu'il eust une demye paye sur les lieulx
pour les gens qu'il lèveroit, et le reste au lieu
où ils feroient la monstre; que ses chevaulx se-
roient payé à la façon qu'on les paye en Alle-
magne, et auroit pareil traitement qu'ont les
aultres colonels qui sont au service du Roy, y
adjoustant que au cas qu'on luy prist ses biens
en Alemagne pour estre venu en France, que
le Roy l'asseurast de quelque bonne pension en
son royaume, offrant passer de deçà quinze
jours après avoir receu ses deniers : mais pour
ce que il nous semble qu'estant la saison si ad-
vancée il ne sçauroit estre au camp d'un moys
après avoir receu l'argent et que la dépense se-
roit fort grande, nous n'avons voulu passer
oultre sans avoir eu premièrement de vos nouvel-
les; cependant nous l'entretiendrons le myeulx
que nous pourrons. Quant aux enseignes moy
Vieilleville espère de les faire achemyner dedans
quatre ou cinq jours droit sur Ligny, où mon-
sieur de Nevers m'a mandé avoir envoyé com-
missaires pour leur fournir vivres, et faire leurs
monstres. Cependant, Monseigneur, il vous
plaira demourer asseuré qu'il ne se faict aulcune
assemblée de gens en ces quartiers, car il seroyt
bien ayse de les découvrir, d'autant qu'il y a
gens qui vont et viennent tous les jours devers les
cartiers du Rhin. Quant aux dix enseignes qui
furent levées aux environs de Spire, et qui s'em-

barquarent sur le Rhin pour descendre au Pays-Bas au commencement de ce mois, nous avons parlé à personnage venant de Cologne, lequel nous a rapporté les avoir trouvez sur l'eau auprès dudit Cologne, disant qu'ils passaient outre le long de la rivière pour aller descendre en Brabant vers le cartiers d'Avers. C'est en substance, Monseigneur, ce que pour ceste heure se peut escrire, sinon qu'il sera fait du prier des jacobins ainsi qu'il vous a plu nous faire entendre estre l'intention du Roy.

« Monseigneur, nous avons reçu les lettres que le Roy escript au conte de Mansfelt, qui ne se peuvent faire tenir par le moyen de Nicolas de Larbre, d'autant qu'il est en France, mais nous les envoyons à Strasbourg, pour de là les envoyer s'il est possible où elles sont adressées, combien qu'il n'en soit pour l'heure grant besoin, d'autant que après cette victoire du duc Morice il y a grand apparence que l'on aura bientôt nouvelles dudit conte, et peut être que luy mesme retournera par deçà.

« Monseigneur, nous prions Dieu, etc. »

Lettre du comte Mansfelt au Roy, transmise vers ce temps là.

Sire, je ne fais doute que Vostre Majesté n'aye tant par mes dernières lettres que autrement, entendu l'estat des affaires de par deçà, et que très prudemment pourrez aussi juger ce que despuis est advenu et adviendra par cy après; et toutesfoys afin que fussiez de tout adverty, à la vérité d'une deü obligation et d'une fidelle bonne volonté, n'ay voulu obmettre vous escrire en bref la présente. Et premièrement touchant l'amiable bonne volonté que le duc Maurice de Saxe vous porte, je vous puis dire à la vérité que en tout ce qui touche le bien, honneur, et avantage de vous et de vostre couronne je le trouve fort affectionné, veoir jusques là qu'il ne se fâcherait d'employer son bien, sa personne, pays et subjects pour vous : car encores que pour sa personne il eust pu obtenir appointement avec le marquis, si esse toutesfois que jusques icy veu que le marquis est serviteur de l'Empereur, il n'a voulu entrer en appointement à vostre préjudice, ains parceque ledit sieur duc a tousjours entendu jusques là par les bennignes responses qu'avez faictes à ses ambassadeurs, et aux instructions qu'ils vous ont présenté, que vous désiriez sçavoir à la vérité ce que ledit sieur duc vouloit faire au regard de ce qu'il vous demandoit; et à ceste occasion qui à ceste heure s'est présenté allencontre dudit marquis, il y a mieulx aymé vous monstrier par effect ce qu'il vouloit, que le vous déclairer amplement

par paroles, ne faisant doute que vous con prince vertueux et libéral, de bonne volé ainsi réputé partout, ne puissiez juger et me en considération le prouffit et advantage vous en peut advenir; et quant à moy qui suis obligé serviteur pour mon debvoir, je vous veulx celler la fidelle affection et volé que vous porte ledit sieur duc, et encores je me trouve trop foible d'esperit pour vous donner conseil en ceste affaire, si esse que l'obligation que je vous doibs, après avoir le tout considération, veult que très humblement vous fasse entendre ce que j'ay advisé estre avantageux pour vous; toutesfoys il vous plaira premièrement croire à la vérité que ledit sieur duc a pour ceste heure une force de gens de guerre à pied et à cheval telle que n'a guères esté veue en Allemagne; et quant à la gendarmerie de Brunsvic ma dernière lettre elle est tant accrue qu'elle est jusqu'à neuf mil et quelque cens d'hommes et chevaux tous de combat et les gens de pied sont jusques à vingt mil hommes avec lesdits gens de guerre. Ledit sieur duc marcha en campagne, et partit de ses pays le vingt-huitiesme jour de juing en délibération de combattre son ennemy, lequel avecques son armée est au lieu où j'estoys l'hyver passé avecques mon armée, sçavoir ez terres du duc de Brunsvic, lequel duc de Brunsvic, ledit marquis Nassault comme ennemy ou serviteur de l'Empereur, ains plustost comme celuy qui n'est satisfait au mandement de l'Empereur touchant la noblesse dudit pays de Brunsvic, lequel avoit le comte Vrelrodt de Mansfelt par cy-devant luy avoit fait la guerre, et despuis que l'armistice dudit conte feust rompue, se retira avec le marquis; et combien que ledit marquis a quelque temps joué son personnage comme s'il feust esté content de l'Empereur, ains que l'estimoit, si est ce que les postes ordinaires ont rapporté de l'une à l'autre font sousçonner que l'Empereur par ses subtilles pratiques attira le marquis du tout à luy, dont toutesfoys je ne sçauois pour ceste heure riens escrire à la vérité, et adviendra de ce qu'il pourra : si esse que je suis assuré que ledit sieur duc vous est un entier fidelle amy, et qui comme prince sage et prudent veoit comme il appert plus avant en affaires que ung autre prince, lequel avecques l'esperit a les forces, ne laissant passer aucune occasion dont en pourrez tirer service, tant pour l'eslargissement de monsieur d'Aumalle, que d'autres choses.

Car de combien ledit sieur duc vous est affectionné, le pouvez suffisamment connoistre par ce qu'il fait présentement, qui n'est pas une

titie entreprinse. Il y a longtems qu'il n'y a eu armée d'Allemands si complete de bons hommes de guerre que celle qu'il a presentement, et s'est fondé ledit sieur duc sur vostre escript et adhortation publique à tous les Allemands faits, premièrement pour leur bien, et secondement pour le vostre, d'autant que ledit sieur duc a bien considéré que si à la couronne de France il n'estoit domageable, toutes foys qu'il ne luy seroit pas fort advantageous, se reposoient, et laissent faire ledit marquis, ou bien que par l'occasion d'un doulx appointemens qu'on eust bien pu obtenir, sçavoir en joignant toutes les forces contre vous : et puisque les choses en sont là, et que Vostre Majesté veoit que ceste guerre n'est seulement pour vous nuire et empescher presentement, ains ausy à tous vos amys, qui est la cause que vous et ledit sieur duc, par ses ambassadeurs qu'il espère avoir en brief vers vous, se déclarera plus amplement et amiablement envers Vostre Majesté, ledit sieur duc vous suppliant qu'il vous plaise vous résoudre cependant d'une certaine assurée response de ce qu'il vous plaira faire et contribuer en cette présente guerre, affin que les ambassadeurs dudit sieur duc ne soient détenus en longueur, ains sans estre retardez puissent retourner incontinent vers ledit sieur duc ; car vous pouvez bien considérer si ceste guerre s'appointoit, ou que le marquis eust la victoire, ce que Dieu ne veuille, et que ledit sieur duc fust lors chargé du fardeau de la guerre, qu'il seroit impossible audit sieur duc de le porter à la longue, et faudroit qu'il rompist son armée, et par là la présente despense de la guerre ne seroit seulement du tout perdue, ains elle seroit ausy faite à l'avantage de l'ennemy, chose à laquelle on peut obvier pour peu, (je dis ce peu au regard de ce grand faict) ; et vous, Sire, voyant ladite fidelle volonté dont ledit sieur duc s'est résollu d'user envers vous par les efforts qui paroissent, cela doit estre cause qu'il n'en fault plus doubter, ny autrement s'en informer, ains sans plus différer luy donner secours et ayde.

• L'intention dudit duc est de ne cesser cette guerre, que premièrement entre la couronne de France et l'Empire il n'y ait une perpétuelle et stable paix érigée, affin que par là la despense qui se fait presentement soit restable, vous sçachant très bien comme l'argent amassé en temps de paix se dépend plus largement en temps de guerre.

• Et quant à l'alliance dont il a esté parlé cy devant, ledit sieur duc est résolu de la conclurre amplement, mais puisque ledit sieur duc pour l'importance de ses grands affaires n'y peut

sitost entendre, mesmement que les affaires de la guerre luy sont sur les bras, et que à la longue elles luy seroient insupportables ; parquoy ledit sieur duc supplie qu'il plaise à Vostre Majesté mettre le tout en considération avec l'inconvénient qui s'en ensuyvroit si ledit sieur duc estoit abandonné de secours, et que les affaires prissent long train ; et pour obvier à tous inconveniens, qu'il vous plaise escrire incontinent audit sieur duc ce que voulez contribuer en cette guerre, et où c'est qu'on recevra l'argent, et cependant ledit sieur duc avec l'ayde de Dieu par le moyen de ses affaires de la guerre trouvera les moyens et voyes pour faire amplement ladite alliance qui puisse estre de persévérance. Vostre Majesté sçait assez que les affaires de si grant importance ne se font ainsi à la voulée : pour ce regard, Sire, il vous plaira continuer faire bien à la nation, et éviter la longueur si elle estoit préjudiciable ; mais si elle apportoit advantage, comme à la conclusion de ladite alliance, lorsque vostre volonté se fait, après vous avoir faict offre de mon très humble et très obéissant service, je vous recommanderay à la protection de Notre-Seigneur.

« Donnée après le camp dudit sieur duc près d'Ember, le quatriesme jour de juillet 1553.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,

« WELRODT COMTE DE MANSFELC. »

Lettre des sieurs de la Vieilleville et de Vennes au Roy.

« Sire, nous avons receu cette nuit nouvelles de Strasbourg portant confirmation de la bataille qui s'est faite en Saxe, telle qu'il vous aura pleu entendre par Nicolas de Larbre, mais c'est avec addition d'une particularité qu'on dit tenir pour certaine touchant la mort du duc Morice qui s'ensuyvyt la minuy et du jour mesme qu'il avoit combatu et gagné la victoyre, ce que cy après se pourra plus particulièrement entendre, et mesmement si tant est, Sire, que le gentilhomme que moy Vieilleville avoys par delà puisse revenir, ce qu'il fera sans doute s'il n'y est demouré par mort ou blessure. Quant au marquis Albert l'article de la lettre, qui est le dernier, est ung peu ambigu, car l'on ne peut bien juger des paroles latines si véritablement il demeure prisonier. Toutesfoys, Sire, monseigneur le cardinal de Lenoncourt estant presentement revenu de Marsel nous a dit avoir en quelques advis venant du secrétaire du frère du comte Rangrave, portant que ledit marquis estoit prisonier ; au regard de monsieur d'Aumalle nous n'avons pu sçavoir une seule nouvelle des-

puis les lettres du comte de Manfelic, par lesquelles s'entendoit qu'il estoit en la compaignye du marquis, de quoy sommes fort esmerveilliez : tant y a que ayant sceu particulièrement ceulx de nom qui sont morts, s'il estoit mésadvenu audit sieur d'Aumalle l'on en eust escript quelque chose, laquelle présomption, Sire, fait penser qu'il ayt plustost bien que mal.

« Sire, ceulx de Lorreine ayant obtenu la neutralité qu'ils vous supplièrent leur voulloir octroyer, y veullent comprendre entre aultres les villages de l'Empereur qui sont entre cy et Thionville, dont nous recepvoins icy aultant de dommage que d'autre lieu qui soit, car non seulement ils recèlent les Marangiers et reçoivent les ennemys qui peuvent venir par ce moyen à couvert jusques aux portes de ceste ville, mais encores font barrières de notre cousté pour nous empescher le passage, tirent arquebuzades à vos chevaulx légiers et souldarts quant ils vont, et incontinent font entendre leur venue à ceulx de Thionville par des feulx qu'ils allument pour les faire venir à grant troupes, de sortes que s'il ne sont les plus forts sont contraincts de se retirer, et de nouveau, Sire, ils ont garni quelques églises de hacquebutes à croc et mousquet pour endommaiger les vostres, s'ils s'approchent de là, et néantmoins ont fait écrire à moy Vieilleville par monsieur de Vauldemont qu'ils debvoyent joir de la neutralité soubz prétexte qu'elle est octroyée pour les anciennes gardes de Lorreine, sous lequel nom d'anciennes gardes ils veulent comprendre lesdits villages et soubstenir qu'ils ne peuvent estre endommagés de ce cousté; et sur ce que nous remontrons l'hostilité évidente qu'ils commettent, ils répliquent qu'il en fault informer par deux commissaires députez l'ung de vostre part, Sire, et l'autre de celle de monsieur de Vauldemont, qui seroit en effect recevoir les Lorreins juges et partye en cest endroit, et néantmoins bailler loisir cependant ausdits villaiges de nous faire du pire qu'ils pourroient, et saulver ce qu'ils ont, pendant qu'on informeroit sur ce fait.

« Par quoy, Sire, sur les lettres dudit sieur de Vauldemont, et remonstrances qu'il nous a fait faire en cest endroit, je Vieilleville ay respondu qu'ils se retirassent si bon leur sembloit vers Vostre Majesté et son conseil, pour en avoir telle response qu'il seroit advisé, mais que cependant je n'avois cause pour laquelle je deusse traiter lesdits villages comme estant subjects héréditaires de l'Empereur, tant à cause de ce que soubz ce nom de gardes anciennes couché en la neutralité sans aultre spécification il n'estoit convenable que les subjects de l'Empereur

y fussent entendus, comme aussy que qu'il devroit estre comprins, ils sont indignes de de la neutralité veu leurs déportemens et manifestes d'hostilité qu'ils commettent tous jours, et mesmement en ce que y ayant nag envoyé des souldarts ils en ont rapporté ques harquebuzades; et quant à l'inform qu'ils requerroient estre préalablement faicte, la feissent si bon leur sembloit de leur costé car quant à nous nous tenons la chose pour toire, et puy le temps de guerre ne requ point qu'on gardats toutes ces solemnitez que s'ils vouloient aller sur les lieux, ils veroient les choses en l'estat que dessus es et d'ailleurs nous estions ceulx qui estioi domagez et partant nous estoit permis de en ressentir. Lesquelle choses, Sire, il n semblé escrire, afin que s'ils se viennent dre à vostre conseil, comme il est vrayse ble qu'ils feront, l'on leur puisse respon qui sera convenable.

« Sire, nous prions Dieu, qu'il vous ait,

Monsieur de Vendosme escrivit à M. de C au sujet d'une petite victoire qu'il avoit rem tée sur les Espagnols :

« Monsieur mon compaignon, j'envoy mothe, l'un de mes secrétaires, présent teur, vers le Roy tant pour le tenir averty cuns affaires concernans son service par ensemble d'une petite deffaicte que j'ay ce d'huy faicte de six vingtz Espagnolz qui toient ung peu escartez du camp de l'enn que aussy de la rigueur qu'on me veult fai la prise qu'une mienne Rouberge a faic peu de tens près de La Rochelle; auquel j'a mesme moi en commandé le vous faire ent vous priant, monsieur mon compaignon, a ter foy à ce qu'il vous en dira de ma part, c si c'estoyt à ma parolle, et m'y secourir bon amy que mon bon droit y puisse estr servé. Qui sera pour continuer l'office qu accoustummé en mes affaires, ne les aia moindre recommandation que les vostres pres et particuliers. Par quoy et pour ne tenir davantaige par ceste présente, j'y fe fin de supplier le Créateur, après m'estre d fort bon cœur recommandé à vostre bonne vous donner, monsieur mon compaignon santé bonne, heureuse et longue vie.

« D'Abbeville, ce unzième jour de juillet

« Vostre bien bon compaignon et parfaic

« ANTOINE (1). »

(1) Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, qui en 1555, à la couronne de Navarre, avec Jeanne d

Et vers le même temps mon dit sieur le duc eut nouvelle du sieur d'Eutragues, ainsi qu'il suit :

« Monseigneur, ayant receu vostre lettre par mon laquest, qui nous eust esté plus profitable si vous eust pleu plus tost l'avoir dépesché, pour la destresse que nous avons eue, toutesfoys demain ce que nous admenons, monsieur de Saint-Falle et moy, arrivera en ceste ville qui peut estre au nombre de trente cinq logis; et me desplaist que le voyage que j'ay fuit n'a servy davantage. Mais je vous assure, Monseigneur, qu'il y en a qui sont bien deurs à l'esperon; sy est ce qu'il y en a quelque peu en ce lieu d'arrivez; et croy que sans la montre qui aproche encores, en eussiez vous maintz. J'ai veu monsieur le viconte d'Auchy qui a ung très beau commencement de compagne; je luy en ay admené troys ou quatre en ceste ville; mais je luy en avoys

bien envoyé douze ou quatorze fort braves à noz garnisons, ainsi qu'il vous avoyt pleu nous commander. Mais il n'y ont trouvé personne; qui a esté cause qu'ilz se sont depuis promenez. Vous me commanderez, Monseigneur, ou s'il vous plaist que je vous voyse trouver à Compiègne ou que je demoure en ce lieu, attendant vostre bon volloir. Je prie Dieu, Monseigneur, qui vous doinct en senté très bonne et longue vie.

« De Crespy en Vallois, ce treiziesme juillet 1553.

« Vostre très humble es très obéissant sèrviteur,
D'ANTRAGUES. »

Mémoire particulier donné au sieur Benti-voille pour présenter au Roy ou à monseigneur le connestable de la part de monsieur de Thermes (1) avec l'occasion.

« En premier lieu, fera ledit sieur Cornélio

(1) Le duc de Guise était exactement informé de tous les événements qui pouvaient intéresser le royaume, et l'on voit par ces Mémoires que lorsque les rapports sur les affaires extérieures ne lui étaient pas directement adressés, le connétable, par ordre du Roi, s'empressait de lui en envoyer des copies ou de lui faire voir les originaux. Ce dont il tenait soigneusement note. C'est ce qu'il explique sans doute l'existence dans ses papiers de la narration suivante, qui se rapporte aux affaires d'Italie. Paul de Termes s'y distingue contre les Impériaux, et avec le secours du corsaire Dragut-Rais, il les battit dans le pays de Sienne et s'empara d'une partie de la Corse. Le document suivant contient quelques détails à ce sujet, et sert de complément au *mémoire particulier* envoyé par lui au connétable de Montmorency :

« Le vingtiesme du mois de février dernier partirent quatre gallaires de l'Helbe pour venir à Marceille pour estre fort endommagé du temps, et le lendemain passèrent devant la forteresse de Porte-Ferrare avec six seulement que estoient demourées et qui avoyent suivy, et alumes surgir en ung port de ladicte isle, attendans que l'insolence du temps fût appaisée pour nous en retourner à La Planouze, où nous nous estions séparés, n'entendant nouvelles des autres. Et temporisant en ceste sorte, travaillez d'un costé de la tourmente de mer et de la crainte des ennemis qui estoient advertiz, et nous ne laissâmes pendant huit jours que y fûmes de rompre le trafic qui se faisoit, tant de gens que de vivres qui se vouloient aller rendre au camp du duc de Ferrare, et si eussions eu le temps propre à naviguer pour gallaires, eussions prins le demourant des Espagnols, dont avions desjà prins quatre enseignes, et ne osâmes faire autre chose qu'en aprocher seulement à la portée du canon pour empescher qu'ilz ne se désambarquassent à Plombin, comme ilz avoient délibéré; mais aller à Ligorne qui leur a allongé leur voiage de quelques jours.

« Le lendemain le temps commença ung peu à s'abonner, et feismes tant que veinmes au port Louys qui est en ladicte isle, et nous trouvâmes une grosse nef ragoisoise, chargée de quatre mil salines de bled des Genevoys et de bonne quantité de sucres et cire, que prîmes avec deux autres petitiz vaisseaux où avoit des quelques vituailles, et soubdain donnâmes ordre à

l'amariner des gens de noz gallaires et faire tout ce qu'il estoit possible pour la rendre à Boniface, l'ayant remorquée jusques en ladicte isle de la Planouze, où je fus veoir le lieu auquel furent perdues les gallaires, et y trouvai encores quelque nombre de forscenez qui s'estoient saisis des armes desdictes gallaires rompues, disans vouloir plustot mourir en terre que d'y retourner. Et après leur avoir remonstré ce qui me sembla, tous les Français se vindrent embarquer volontairement, et ne demoura que quelques Espagnols et Italiens; qu'a esté ce que j'ay peu exploicter, n'ayant tenu à moy faire tout l'effort que m'a esté possible pour la conservation desdictes gallaires, et tâcher de recouvrer pour le moins l'artillerie. En sorte que beaucoup de gens craignoient que y laissasse la vie et le demourant desdictes gallaires qu'estoient avec moy, d'autant qu'il nous tourna reprendre une autre tourmente, laquelle nous contraignit habandonner ladicte nef que remorquions, encores en délibération de la conduire audict Boniface. Et veoyant n'y avoir autre remède, je baillay charge à ceulx qui estoient dessus se gouverner selon le temps, et s'il leur estoit propos d'essayer venir en ce pays, synon audict Boniface ou bien au port Hercules; et estant arrivé en Corse ayant entendu qu'elle avoit capitée audict port Hercules, je dépeschay incontinent ung nommé le capitaine Anthoine qui est au sieur Pierre Strossy avec charge de faire venir ladicte nef audict Boniface; laquelle si Dieu veult qu'elle y puisse comparoir, il y a dedans bledz pour le maintien de deux ans sans ce qui y est et pour en despartir encores beaucoup à ladicte isle. J'advertiz ledict sieur Pierre Strossy de ce qu'avois peu entendre de ces capitaines espagnols, et à ce qu'ilz disent, s'il ledict Strossy n'est secouru à bon essient, il y aura bien affaire à garder Siennes, veu les intelligences et ordre que le duc de Florence a tant de l'Empereur que du Pape. J'escrivis aussi à monsieur de Selve ambassadeur à Venise voulant faire tenir la dépesche que je faisois au sieur de Codignac, le persuadant faire tout le dilligence qu'il pourra pour faire sortir l'armée turquesque, et là où il n'y avoit ordre, que pour le moins il face que nous ayons intelligence avec les corsaires pour travailler la Cécille et le royaume de Naples. Car encores que celle d'Arger vienne, si le Roy ne donne les moyens de parachever les gallaires qui sont encommandés, nous aurons

entendre à Sa Majesté ou à mondit seigneur le connestable, la grande instance que fait monsieur le duc Octavio audit sieur de Termes de luy faire advictuailier Parme pour les dangers qui pourroient survenir, veu les forses que l'Empereur a ez environ de Parmesan, qui ordinairement s'engrossent : et combien que ledit sieur de Termes voye bien que c'est chose juste et très raisonnable, de pourveoir à ladite place, néantmoins pour contenter et entretenir ledit sieur duc en attendant la volonté du Roy, dont pour cest effect il a escript par trois diverses fois sans en avoir oncques heu responce, il luy a tousjours fait entendre et encores que ce n'est point chose si pressée de faire ledit advitaillement et qu'il y sera bientost pourveu, car il en a escript, comme il est vray, à Sadite Majesté, à mon dit sieur le connestable, sur quoy il aura responce, aucune chose que ledit sieur de Termes ait cy devant escript pour le service du Roy, toutes fois il a bien voulu prier et donner charge expresse de faire entendre à Sadite Majesté, et mondit sieur

bien affaire à nous venir présenter devant celles de l'Empereur, estans toutes jointes ensemble ce que pourroit faire aisément, n'estant empesché par lesdicts corsaires. Quant à la Corse, il estoit très nécessaire que je repassasse pour le désespoir en quoy s'attreuvent tous les gentilzhommes qui ont prins le party du Roy et le paouvre peuple, tant pour la réduction de Saint-Florent que pour le bruit qu'on avoit fait courir que nous estions tous perdus ; craignant estre habandonnez toutallement, veu la nécessité et paouvreté où s'attreuve monsieur de Termes, et ce peu de gens qui sont demeurez auprès de luy. Sur quoy je n'ay failly remonstrer à ceulx qui sont venu devers moy, qu'ilz ont veu par effect que le Roy s'est tousjours mys en son devoir pour les secourir, et qu'il n'a tenu que à la mauvaïse saison que nous a gardé, sinon ce qu'il avoit commandé. Et quant au payement des gens de guerre et autres fraiz que convient faire par delà, qu'il estoit prest icy, et ne l'avois porté ne cuydant aller ailleurs que pour advitailier ledict Saint-Florent, leur ayant donné la meilleure espérance qu'il m'a esté possible, comme fait ledict sieur de Termes de son costé. C'est ce qu'il ne peust estre qu'en bien grant peyne et hazard, ne se trouvant avec luy que peu d'hommes des vielles bendes italiennes qui sont grandement fâchées, comme j'ay sceu, de la nécessité de vivres, auscy qu'il leur est deu deux moys et entrent au troisieme, et aux Corses encores davantage. Touchant aux places fortes je laissay à Lajasse en m'en allant vivres et moyens d'argent pour continuer aux fortifications, n'estans avancées comme je cuydois. À Boniface je levay les compaignies italiennes qu'estoient dedans avec le bon devoir que fit le sieur Vincente Thédéo, sans leur bailler ung sol ; bien qui leur fut deu deux payes. Et s'embarquèrent ; et en leur place y mis trois compaignies françaises, ausquelles en passant à fallu faire faire monstre ~~par~~ ce moys de mars, afin qu'ilz se puisent un peu mettre en ordre et qu'ilz payent la munition en la prenant. Mais ne leur a esté baillé que quatre livres à chacun, attendant l'entier payement. Et pour la fortification qu'est nécessaire faire très promptement, fut baillé ordre pour continuer ung moys et demy, et vivres pour plus d'un an pour la garnison ordinaire qu'est de cinq à six cents hommes de

le connestable, et leur dire de rechief très nécessaire d'y faire ordonner quel vision ou à tout le moins mander audit sieur de Termes ce qu'il doit en cela faire et dre audit sieur duc Octavio.

Aussi fera ledit sieur Cornélio enten ledit sieur de Termes veoit madame la de Parme en si grand nécessité et malc qu'elle ne sçait comment faire ne pense signation qu'il a pleu au Roy luy fair biens de la royne Éléonor, pour et au li tant que l'Empereur luy lève, actendu longueur qu'elle veoit en cest affaire qu'elle y ait envoyé expres Montmerle poursuivre, dont il n'a peu ne peut avoir expédition, ainsi que ladite dame a fait dre audit sieur de Termes, sur quoy il Sadite Majesté voloir ordonner estre po renvoyer ledit Montmerle depesché.

Daventaige fera entendre ledit sieur que, estant Sadite Majesté résolue de faire reprise de Naples, la grand nécessité où

guerre. Par ainsi Sa Majesté se peult reposer place que j'ay trouvée la plus belle que soyt monde et assise en lieu que sans faire autre que d'entretenir quelque nombre de gallaires, tra en une despence incroyable les ennemis circ sans le dommaige qu'ilz recevront journalles prises qui se feront sur eulx. De l'ajasse je auscy ayant entendu du sieur collonnel Sain Corse, mandé devers moy de la part de m Termes, qu'il n'y pavoit venir et qu'estoit que je veisse encores la place et que parlasse à estoient là proches, me priant y vouloir laise d'argent que je pourrois et le secourir, ce que ainsi que le Roy verra par l'estat que luy envo quoy sont esté employés les soixante mille l furent apportez dernièrement, qu'il trouvera a ce me semble, bien mesnagez et que la despence esté inutile avec tout le malheur qui est adve fut que pour faire congnoistre à tout le monde tenu qu'à temps que Sa Majesté n'eût secou Florent ou combattu l'armée des ennemis ; aus composition a esté beaucoup plus advantagi ceulx qui estoient dans ladite place à cause de ladite armée, qu'elle n'eust esté ; car sans eussent jamais acceptez que à discretion. Led l'ajasse est fourny de vivres pour la garde né venant le siège pour huit ou dix moys orrn vin. Mais pour cela ilz m'ont tous promis que là de Saint-Florent ont fait leur devoir, qui part ilz n'en feront pas moins. Les autres charge ledit sieur de Termes y a fait pourve qu'il me mande et est après pour faire dresser de toute la despence qu'a esté faite avec le gé quel sera envoyé au Roy plus particulier que ce a fait dresser, ensemble des vivres qui sont en estre par de là ; et pour ce qu'il seroit impossi tir si promptement comme Sa Majesté le voudr mander, nous avons esté d'avis, monseigneur de Tende et moy renvoyer le sieur de Condé instruction, estimant que s'en aller par delà pou tost défavrer ses affaires que y servir, sans gent. »

de Termes, lequel encores qu'il ne s'az de faire service à Sa Majesté, ains transporter la part que luy sera com-
éantmoins qu'il est si endebté tant à
rme, que ailleurs en ce pays, qu'il ne
omme en sortir ne satisfaire ses crédi-
se faire décrier ou faire mocquer de
e plaist à Sa Majesté luy donner le
y satisfaire et pouvoir faire les provi-
l fault pour ung tel voyage et pour
sa femme en sa maison, dont il se trouve
énué, volant considérer que ledit sieur
s n'est point des gentilshommes et lieu-
u Roy qui ont les dix et douze mille li-
ente, pour les pouvoir despendre avec
le Roy leur donne, dont il est bien
ar quant il en auroit bien deux foys
e, il est tousjours prest à le despen-
le service du Roy, toutes et quantes
plaira à Sa Majesté luy en donner le

à Chiosi, le dix-huitiesme jour de juil-
PAULE DE TERMES. »

*nouvelles de la Germanie. — Lettre
nte de Mansfelt à monseigneur le
table.*

rissime princeps ac domine. Discesse-
stris recta in Galliam profecturus, cum
ubito rumor veros rei gestæ nuntios
t, Electorem commissio cum marquione
it victum, aut si vicisset cruentam om-
riam reportasse : tantò enim utrinque
agnatum fuisse ferebatur, ut difficile
torem a victo discernere ; quod quale
ntelligerem, substiti, reditum eorum
noscenda illius rei causa, statim audito
limiseram, expectans. Qui cum reversi
is exercitum cæsum, fugatumque di-
acquiescere non potui, antequam de
de quâ ambigebatur incolumitate cer-
1. Jonam itaque dimisi, ut ipsum Elec-
(quod sperabam) superstes esset, com-
ac simul reliqua pro præsentis rei oc-
cpediret. Ille verò non Electorem, sed
ectoris, qui in prima acie fortiter pu-
æciderat, in castris haberi intellexit.
quantum non mihi solum, sed universæ
e dolorem attulerit commemorando as-
possum. Cum itaque hoc tam inopi-
planè subito, hujus longè tristissimi ca-
ventu, iter illud meum moram aliquam
rum cernerem, has litteras præmitten-
sensui, in quibus pro meâ in celsitudi-
na observantiâ, rei summam breviter
m.

« Nonâ die julii, horâ post meridiem primâ,
exercitus noster, qui peditum erat circiter vi-
ginti, equitum verò plus quam decem millium,
non procul ab Hildesiana urbe in agmen Mar-
chionis incidit, qui cognito hostis adventu, in-
trepido prorsus animo signa convertit. Cumque
et loci opportunitas, et militum ardor, acres utrin-
que stimulos ad committendum prælium adde-
rent, dicto citius signis collatis pugnatum est.
Marchionis equitatus primum nostrorum impe-
tum non solum fortiter sustinuit, sed aliquot ex
nostris : signa in fugam convertit : quod cum, qui
carris præsidio relictis erant, equites conspexis-
sent, cohortati suos citissimo cursu fugientibus
accurrere, qui partim commissæ turpitudinis ve-
recundia, partim novorum auxiliorum fiducia
primo consistere ceperunt, postea resumptis ani-
mis, maximo impetu in prælium reverterunt :
quo facto terga haud dubiè vertunt hostes, con-
fusus equitum ordinibus ; posteaquam acrius ins-
tabant nostri, nec sustineri impetus eorum jam
poterat, Mauritius magnam equitatus partem in
peditum aciem immisit, qui propter pavorem,
festinationemque qua res gerebatur, nihil jam
memores qua cuique proximum fuit in fugam
effusi, certam nobis ac indubitatam reliquerunt
victoriam, quasi salvo duce potiti essemus, ali-
quam doloris illius partem, quem ex præstantis-
simorum virorum interitu cepimus, levasset.
Nunc verò cum non solum tantò multorum san-
guine, acquisita sit tristis illa victoria, sed morte
præstantissimi principis, perpetuam Germania
luctum pepererit : discerni vix potest, utrum
victa, ac victricis partis melior sit conditio,
Mauritii funus Friburgum defert, ut in eodem,
quo pater sepultus est, sacello terræ mandetur.
Marchio in Hanoveriana urbe novum colligit
exercitum, magnas in Germaniâ, ni caveatur,
turbas excitaturus. Augustus Saxonie dux, de-
functi Electoris frater, ex Daniâ, quò paulò ante
susceptam hanc fratris expeditionem, cum con-
juge regis Daniæ filia, concesserat, nundum re-
diit.

« Exercitus Mauritii, qui in vicina Misniæ op-
pida distribuetur, ejus reditum avide expectat.
Henricus ille Brunsvigæ dux, Mauritianarum
copiarum eam partem quam suis stipendiis sus-
tentasse dicitur, apud se retinet, ut Marchionis
conatus impediât. Sed tantum est Henrici apud
omnes odium, ut a propriis militibus deseratur ;
Marchionem verò milites turmatim undique con-
fluant. Habes, illustrissime princeps, qualemcum-
que rerum nostrarum formam, quam pro tua
prudencia ac singulari im rempublicam studio
intueberis. Ego ipse propediem ad vos veniam,
ut signa in re, vel sanguine meo regiæ majestati

commodum, aut gratum facere possim, non minus in præstandis quam exequendis humillimis obsequiis promptum me esse appareat: Deus optimus maximus celsitudinem tuam perpetuò regat, ac servet.

« Ex Mansfeltio, die quindecimo julii 1553.

« VOLRADUS COMES ET DOMINUS DE MANSFELDT. »

Lettre du Roy aux sieurs de la Vieilleville et de Vennes.

Messieurs, je vous ay dernièrement escript et fait response aux lettres que j'avoys receues de vous, semblablement adverty des nouvelles que m'avoit apportées Nicolas de l'Arbre, dont il m'a dit vous avoir escript passant par Toul: despuys et quasi au mesme instant que le dit de l'Arbre est arrivé, j'ay receu une lettre du comte de Mansfelt, dont je vous envoie ung double, par où vous verrez qu'il semble que le duc Morice seroit bien content tirer de l'argent de moy, devant que venir en aultre communication; qui ne seroit pas, comme assez vous cognoissez, le plus seur chemyn; au moyen de quoy, et sans luy faire congnoistre que j'entends riens à cela par sadite lettre, je luy fais response que vous estes pièce à Metz bien instruits de mon intention sur les choses arrestées entre luy et moy à son parlement, et que les députez dudit duc ne scauroient sitost arriver que vous ne soyez prêts à y prendre une résolution, à laquelle sera tost incontinent satisfait de mon cousté, et qu'il n'y aura aulcune longueur. Madite response est aussi accompagnée des plus honnestes et gracieux propos dont je me suis pu adviser, de manière que j'estime qu'il en aura contentement, joinct l'aise et plaisir qu'il aura receu de la victoire qu'il a ainsi obtenue contre le marquis, de laquelle toutesfois je ne luy touche ung seul mot, d'autant que sa lettre est précédente ladite victoire. Cependant j'ay bien voulu vous faire cette despêche, afin que vous vous teniez tant mieulx préparez.

« Au demourant je vous advise que j'eus hyer nouvelles que mes ennemys estants devant Hedin ont fait tel et si furieux effort de batterie, et tellement myné et sappé le rempart, que finalement ils ont contraint mes gens, lesquels le jour précédent les avoient repoulsez d'un assault où lesdits ennemys perdirent grant nombre de leurs plus braves souldats, de venir à quelque composition, mais je n'ay point encores entendu quelle elle est, et encores que ce fust une place qui n'est pas de grant compte, comme chacun sçait, toutesfois y estans entrez quasi contre ma volonté, mon cousin le duc de Bouil-

lon, mon fils, le duc de Castres et le comte de Villars, je ne puis que je n'en aye grant regret; j'espère que mon armée sera aux champs à la fin de ce moys, et que j'en auray bientost la revanche, ayant ce jourd'huy fait partir mon cousin le connestable, et avecques luy mon cousin le mareschal de Saint-André pour se mettre devant. J'ay aussy fait donner assignation de troys livres, pour continuer la fortification de Metz, que je vous prie, monsieur de Vieilleville, regarder à faire mesnager, et durer le plus longuement que vous pourrez, et aussy n'oblier à hastier les lansquenetz, et m'advertir du temps qu'ils pourront partir, priant Dieu, messieurs, qu'il vous ayt en sa garde.

« Compiègne, le vingt-deux jullet 1553. »

Lettre de monsieur le cardinal de Lorraine aux sieurs de Vieilleville et de Vennes.

« Messieurs, le Roy vous envoie ce qui luy est venu du comte de Mansfelt, par où vous scaurez quelle attente il y a à la venue des ambassadeurs du duc Maurice, attendant laquelle ce sera moyen de vous tenir myeux préparez suivant ce que ledit sieur vous en escript, vous advisant que hyer au seoir nous receusmes la lettre que vous escripvez à monsieur le connestable du dix neufviesme de ce moys, auquel elle sera envoyée, et puy vous y sera faite plus ample response. Cependant il sera donné ordre que la première et la présente assignation qui a esté ordonnée pour la continuation des ouvraiges de Metz sera satisfaitte le plustost que faire se pourra; mais je vous diray bien aussy qu'il fault, monsieur de Vieilleville, et je vous en prie bien fort, la faire bien durer, et le plus que vous pourrez, mettant en consideration les aultres grants affaires où est de présent le Roy: priant Dieu, messieurs, vous donner ce que désirez.

« De Compiègne, le vingt-deuxiesme jour de jullet 1553. »

Lettre de messieurs le cardinal de Lorraine et duc de Guyse aux sieurs de Vennes et Vieilleville, le 22 jullet 1553.

« Messieurs, par la lettre commune que le Roy vous escript vous serez amplement advertis et satisfaits sur tous les points de vos dernières depesches, à quoy nous ne veoyons riens à adjouster, sinon asseurer vous monsieur de Vennes, que vous ferez service très agréable au Roy de continuer par delà à vous employer au fait de la police de Metz, et aussy à sçavoir des nouvelles d'Allemagne pour nous en faire souvent part, mettant en considération, si la



mort du duc Maurice se trouve véritable, s'il seroit hors de propos d'envoyer au duc Auguste son frère, qui a tousjours fait démonstration de vertu et d'aimer le Roy, pour le conforter à suivre les erres de son frère, et en vanger l'injure, et par là tenir les choses de delà en la confusion qui nous y est utile, comme vous sçavez, et sur ce nous faire sçavoir vostre advis, que l'on y pourroit envoyer, et le moyen qu'il y faudroit faire; vous pouvez aussi penser, messieurs, l'aise que ce nous sera de sçavoir nouvelles de monsieur d'Aumalle nostre frère, qu'il nous fait recevoir ses longs ennuyes plaindre encore de nouveau, si tant est qu'il feust à cette bataille, et hommes esbays y ayant si long-temps qu'elle fut donnée, qu'il n'en soit venu despuis de plus particulières. Quant à celles de deçà, vous ne sçavez autant que nous vous en pourrions escrire, par lesdites lettres dudit sieur, priant Dieu, messieurs, vous avoir en sa garde.

« Escript à Compiègne, le vingt-deuxiesme jour de juillet 1553. »

Lettre des sieurs de Vieilleville et de Vennes à messieurs le cardinal de Lorraine et duc de Guyse.

« Messieurs, nous avons receu les lettres qu'il a pleu au Roy et à vous nous escrire duingt sept de ce mois, et quant à celles du Roy nous y faisons chacun à part response, pour ce tant que cependant que l'ung translatoit et escrivoit ce que touchoit l'Allemagne, l'autre passoit à ce qui touchoit les lansquenetz, et autres particularitez qui sont présentement escriptes au Roy, le tout si amplement qu'il nous a semblé n'en faire icy aultre redicte, seulement nous y adjouster que nous n'avons sceu aucunes nouvelles de monseigneur d'Aumalle, quelque diligence dont ayons usé pour entendre ce qu'en aura esté fait, car d'avoir esté à la bataille, il y a peu d'apparence, d'autant qu'il n'estoit pas en estat de combattre, et d'ailleurs on a sceu tous ceulx de nom qui y sont demorez, entre lesquels on n'eust pas tant teung prince de belle qualité; et qui nous fait croire la cause de nous émerveiller, est que le comte Mansfeld n'a riens escript depuis, au moins qu'il soit venu jusques à nous, ny avons sceu aucunes nouvelles du gentilhomme que moy, Vieilleville avoyz envoyé avecques ledit comte, ce qui fait penser qu'il ait à l'avanture eu quelque empêchement s'en retournant par deçà, et que tant n'ayons entendu ce qu'il apportoit, car n'est pas vraysemblable que le comte susdit ait tant demouré sans faire entendre le succez des affaires qui sont par delà. Au fort chacu-

nes foyes qu'escripvons en Allemagne, sur tout prions les serviteurs du Roy de s'enquérir diligemment de mondit sieur d'Aumalle, n'ayans pour l'heure moyen d'y faire meilleur office.

« Messieurs, pour aultant que les deputez des électeurs du Rhin, et des ducs de Wirtemberg, Bavières et Juillers, sont assemblez à Landebourg, ville prochaine de la maison du comte palatin, nous avons advisé d'envoyer Talasius en ces cartiers là, pour estre familier dudit sieur comte, afin qu'il veoye s'il pourra découvrir quelque chose de ce qui se brasse en Allemagne, et pour luy donner meilleur couraige, nous l'avons fait payer des gaiges que ceste couronne luy devoit de sa pencion, avecques espérance de le faire gratifier par le Roy s'il fait service digne d'estre recognu, et au demourant mettrons toute peyne à nous possible de découvrir du fait de la Germanie le plus avant que nous pourrons. Au demourant, messeigneurs, nous avons entendu le povere estat auquel sont réduictes les affaires d'Angleterre, dont ne s'en peult attendre que la ruine du pays, tant à cause des partialitez sur le fait de la succession à la couronne, comme aussy pour la division de la religion, et mesmement si le duc de Norfol et évesque de Hoyncestre peuvent estre tirez de la tour où ils sont prisonniers; car comme il est vraysemblable pour le désir qu'ils auront de se ressentir des injures qu'ils ont receues, ils feront ung monde tout nouveau, faisans mourir selon la façon du pays tous ceulx qu'ils penceront leur avoir esté ou pouvoir estre contreres, ce que ne se peult sans grande exécution de sang, et occasion de grands tumultes, lesquelz seront si mal aysez à composer, qu'avant qu'ils soient pacifiez le Roy aura eu bon loisir de mener à fin les affaires qu'il a allenconte de l'Empereur.

« Messieurs, nous nous recommandons très humblement à vos bonnes graces, priant Dieu de vous donner la sienne.

« De Metz, le dernier jour de juillet 1553. »

Advis d'Allemagne envoyez à monsieur le comte de Mansfeld.

« Monseigneur, Je vous ay n'a guières fait entendre la mort du duc Maurice, et pleust à Dieu que je n'eusse pas dit vray, mais jusques à présent la chose a esté confermée par tant de lettres que je suis contrainct d'asseurer que le onze de ce mois environ huit heures du matin il mourut à la ville de Ciperhâussen du coup de harquebouzade qu'il avoit receu au cousté, et non pas la nuit que je disois ce jour auquel l'on avoit combattu. Le corps a esté porté en son pays solempnellement par ceulx de Misnen.

« Quant à la façon de la bataille l'on m'escript ainsi. Les deux armées estans environ les villages de Imbres et Bertorf au chemyn de Ildchesnem, et bien près l'une de l'autre, ils s'avisèrent d'ung lieu dict Halbendorf qu'il sembloit donner beaucoup advantaige à ceulx qui premier le gaigneroient : attant le marquis envoya ses gens pour le prendre, mais ceulx de Maurice l'avoient gaigné, et incontinant après les deux armées vindrent veoir, et s'approchèrent de près, ce que fut le neufviesme du moys environ deux heures après midy.

« Quant les deux armées furent sur le point de combattre, et que l'artillerie eust tiré d'une part et d'autre sans toutes foyz faire grant dommaige, le duc Morice envoya quatre compaignies de gens à cheval pour attacher l'escarmouche soubz la conduite de Guillaume de Staeten du pays de Hez, Daniel Olfert, et Rens de Pleiren : le marquis envoya contre eulx pareil nombre, et après qui se furent entrehurtez, et qu'il y en eust plusieurs de morts d'une part et d'autre, le duc Morice voyant que les siens estoient esbranlez en envoya d'autres pour les secourir, dont s'ensuyvit après que les deux batailles de gens de cheval vindrent à se choquer où y il eut grant nombre de gens tuez et blessez. L'on dit que Morice avoit commandé de tuer les chevaux, et pardonner aux hommes, et le marquis Albert au contrere, dont s'en est ensuyvy que du cousté de Morice plusieurs grands personnages ont esté tuez, et de celui du marquis plusieurs ont esté prins.

« Du cousté de Morice les gens de cheval de Misnen et Thuringe qui estoient les premiers au combat se postarent très bien ; mais ceulx qui estoient derrière les enseignes commençoient à s'esbranler, de sorte qu'on voyoit le principal estendart du duc de Bronsvic, où il y a le loup painct, céder à l'effort de ceulx du marquis.

« Quant le duc Morice veit cela, il s'avança avec tous ceulx de sa maison, et par telle reddeur que ceulx du marquis commençarent bientôt après torner le doz : et mesmement qu'il y en avoit quelqu'uns d'iceulx estans derrière les enseignes, qui commençoient à se retirer et fuyr.

« Ce qu'estant apperçu par les gens de pied du marquis, qui ausy estoient chargez par deux troupes de chevaux du duc Morice, ils se mirent tous en fuyte, mais ils n'eurent pas tous si bons pieds qu'on n'en praint bien grant nombre. Les ungs disent huit mille, les autres moins. Toutesfoys le troisieme jour d'après, qui fut le onzieme, ils furent tous relaschez, après avoir juré que de six mois ils n'apporteroient point d'armes contre le duc Morice, ny ses confédérés.

« En ce conflict le duc Morice fut mort, les deux fils du duc Henry de B aussy furent tuez, un duc de Hunembo atteint d'une harquebouzade, et despu admené à Hildesten, où l'on dict que des mourut de ce coup. Aulcuns disent qu'il cinq comtes ausy tuez, Beslinguen, I bourg et je ne sçay quels autres.

« Plusieurs autres grands personnages ausy demourez, et mesmement des gens val, et s'estime qu'en poursuivant ceulx qui, ceulx de Morice se sont faicts de dommaiges ; car ceulx du marquis ay escharpes toutes rouges, et ceulx de rouges et blanches, il advenoit souvent rouge apparesoit en ce mouvement, et blanc ne se pavoit cognoistre à cause de l'rité de la nuit, d'autant que la chasse de bonne partie de la nuit. Quant aux gent du duc Morice, pour ce qu'ils n'eurent loisir de venir aux mains, il y en mourut b

« Au regard du marquis Albert, on eust aucunement blessé, autres affirm sans avoir nul mal, il se retira avec bien gens de cheval à Hanover, et qu'on avoit son manteau, sa chaisne, et habit de test est certain que de Hanover il envoya un tilhomme des siens, au duc de Juilliers ques lettres de créance pour s'excuser de ses ennemys luy mettoient sus, qu'il e treprins d'opprimer la liberté de la Ge Cela s'est entendu despuys quatre jours, putez du duc de Juilliers qui sont à Land avec autres députez, d'autres princes d pire. Le marquis ayant demouré deux Hannover s'en alla à Neustat ville du d de Bronsvic, où le bruit est tout comm par tous moyens à luy possibles, il veult blier nouvelle armée, de sorte qu'il prom talers par moys à l'homme de cheval ; dav qu'il dit estre marry de la fortune de bons hommes qu'il avoit avecques luy, n ce n'avoit esté que jeu au pris des choses ensuyvroient, qui seroient plus grandes atroces.

« L'on a escrit que le duc Eriz de B ne fut point en ceste bataille, ne ausy de Oldembourg, toutes foyz que de ce y avoit de ses gens, entre lesquels on ne baron de Warberk, et que Nicolas Bar estoit enfouy avecques ledit marquis. I que ceulx de Morice prindrent seize pié tillerie qui n'appartenoient pas au marq à ses confédérés. Quant au nombre des e qu'on y preint, ausy de morts, l'on n encore bien la vérité.

mort du duc Morice, le duc Henry voulut avoir la charge de l'armée, fut à plusieurs. L'on compte en dice que fut fait après. Aucuns disent c Henry de Bronsvic, et baron de Marsuyvoient la victoyre contre ceulx qui foyent; les autres maintiennent noncé la guerre à la ville de Hannos la tiennent assiégée, de qu'oy je ne je puisse assurer.

usieurs bonnes parts se sont perdues Morice, car il estoit prince de grant orieux, belicqueux, et courageux, rt point qui soit digne d'estre mis en pendant il semble que le marquis ne point, car il a plusieurs gens encore atiers, et si en a qui disent que le ys de Layrembourg luy mène sept ilx.

se aussi que les gens du comte de arg sont en leur entier; et davantaige iconye il a encores vingt et ung engens de pied, c'est assavoir : onze à quatre au chasteau de Placembourg, le Nuremberg ont levé le siège, sans forcer : item quatre en Buornt, et ienlamsperg.

t aussi que le marquis se vante qu'il romesse à l'Empereur, qui est de luy ille chevaux, quatre vingt enseignes pied. Il y en a d'autres qui disent despuys peu de jours avec des gens, avoir apporté d'iers audit marquis de la reyne de Hongrye, tant pour les reliques des gens qu'il a, que : sus nouvelles troupes.

è que pour le présent je puis escrire les de Saxes. Cependant lon fait bruit que la diette de Ulme est trans-

nce immense du duc de Guise sur les déci-eil et sur les faveurs particulières à obtenir orée. On voit par la lettre suivante, trouvée rs, et par d'autres qui ne sont pas d'un asrèt pour être publiées, combien on avait re : à sa protection. La lettre suivante du duc rg servira de preuve :

mon cousin, ayant entendu par mon cou-Belvoir le bien et plaisir que luy avés fait touchant son affaire, dont par plusieurs et vous en ay rescript, mesmes d'une lettre ry obtenue du Roy par vostre moyen, par tres il a fait deffence à ses officiers, tant isque de Troie, de ne poursuivre plus oultre ement en seroit ordonné par luy : dont je le bien bon cuer, vous asseurant où j'auray rde réciproque envers vous, me trouverés efaire. Toutesfoys, mon cousin, vous veu-je ceste fois que à ma faveur veuillés faire tant er moyen vers le Roy de faire donner main

férée en auguste, et que l'Empereur s'y doit trouver.

Despuys peu de jours en ça les députez d'aucuns princes se sont assemblez à Landebourg qui n'est pas loing de Haydelberck, c'est assavoir ceulx du comte Palatin, les électeurs de Mayonce, de Trèves, des ducs de Wirtemberg, de Bavières et de Juilliers, et si est certain que ces princes ont arresté des colonels qui ont desoutz eulx des cappitaynes de gens de pied et de cheval.

C'est du vingt septiesme jour de juillet 1553. »

Lettre du Roy au sieur de Vennes.

« Monsieur de Vennes, je faitz présentement response au sieur de Vieilleville, sur ce qu'il m'a escript de la faulte commise par le prevost de Metz, et le capitaine Nicolas, dont il désire que la justice soit faite telle qu'il appartient, et suis attendant si vous avez riens sceu de certain des affaires d'Allemagne despuys la bataille, affin que là dessus je me puisse résoudre de ce qu'il y fauldra faire pour mon service : cependant comme je vous ay escript, j'estime que vostre séjour à Metz sera très utile à mon service et au bien de ladite ville pour y establir la pollice en la justice le mieulx que vous pourrez, en quoy je vous prie vous employer selon l'affection que je sçay que vous portez à mondit service, et que vous sçauvez bien faire; et croyre que ce sera chose que j'auray très agréable, n'ayant de quoy vous faire plus longue lettre pour le présent, priant Dieu, monsieur de Vennes, qu'il vous ayt en sa garde.

« Escript à Offemont, le deux aout 1553.

Lettre de messieurs les cardinal de Lorraine et duc de Guyse (1) aux sieurs de Vieilleville et de Vennes.

« Messieurs, cette lettre sera commune pour

levée audit de Belvoir de sadicte terre. Car par ladicte lettre patente il a pleu au Roy luy concéder, il est dict que sur le rapport fait par le procureur dudict sieur au lieu de Paris, lequel a déclaré qu'il estoit au service de l'Empereur, à ces raisons a enmis sa dicte terre soubz la main dudict sieur Roy et en main séquestre; nonobstant qu'il n'en avoit donné aucune charge à sondict procureur, comme il n'a asseuré sur sa foy et à son honneur, mesmes que depuis les charges sur luy imposées il n'est bougé du conté de Bourgoingne, sy n'est esté en venant à mon service; par quoy vous prie vouloir poursuivre envers ledict seigneur Roy tant à la réintégration de son honneur que de sa main levée de sa dicte terre. Ce faisant où j'auray moyen m'employer pour vous, m'y trouverés bien prest, comme sçait nostre seigneur, que je prie, après m'estre de bien bon cuer recommandé à vostre bonne grâce, vous donner bonne et longue vie.

« De Nurtingue, le 26^e juillet l'an 1553.

« Vostre entier bon cousin,

« DUC DE WIRTEMBERG. »

accompagner celles que le Roy vous escript en particulier, encores que nous n'ayons pus grand chose à y adjouster, estans certains que vous, monsieur de Vieilleville, sçavez bien pourveoir que la justice d'ung si malheureux cas que celluy dont avez escript audit sieur sera faite à la satisfaction de Dieu et du Roy : bien vous voullons nous advertir que nous sommes en paine de sçavoir où sont les deux bandes de lansquenetz qui s'assembloient auprès de Metz, et si elles sont partyes ou non, vous priant les haster tant que vous pourrez, d'autant que l'armée du Roy s'en va preste, et faisans compte que dedans le dix ou douziesme de ce moys il sera en son camp, où ne restera plus que lesdites deux bandes, car les Suisses sont desjà bien avant en pays. Quant aux ennemys ils n'ont point bougé de Hesdin depuis la prinse dudit lieu qu'ils s'amusement à faire démolir, et ne sauroit on juger ce qu'ils ont délibéré de faire, estants les advis qui en viennent fort divers, dont est cause en nostre advis l'armée du Roy qu'ils sentent si preste, que j'espérons que bientost vous en sçavez de bonnes nouvelles, comme nous désirons avoir souvent des vostres, et mesmement sçavoir s'il se remuera riens de votre cousté, de quoy vous ne luy ferez pas peu de service mettre paine d'entendre ordinairement la vérité, et s'il se fera point d'assemblée pour passer vers l'Empereur, ou bien pour autre entreprinse, car n'ayant de forces que ce qu'il a, ce sera doresnavant à luy à se deffendre. Priant Dieu, Messieurs, vous donner ce que désirez.

« De Offemont, le deuxiesme jour d'aoust 1553. »

Mémoire envoyé de la cour, au héraut Piedmont, le six aoust 1553.

« P.émont ira devers monsieur le landgrave de Hesse, auquel il présentera les lettres que le Roy luy escript, et luy dira que pour la grande et parfaicte amitié particulière qu'il luy a toujours portée comme successeur de la volonté du feu Roy son père, ayant sçeu la perte qu'il a faite d'un prince si grand et si vertueux que estoit le feu duc Maurice de Saxe son beau fils, et combien luy doibt estre griefve et ennuyeuse la mort d'ung si digne personnaige qui le touchoit de si près, a advisé de l'envoyer devers luy pour se plaindre et condeloir avecques luy de son ennuy, en quoy icelluy sieur Roy particippe grandement pour y avoir perdu ung amy si grant et si affectionné qu'il l'a tousjours congneu en son endroict, le priant estre asseuré qu'il n'en est moins fasché et dolent que s'il eust esté son propre frère, pour les vertus gran-

des dont Notre-Seigneur l'avoit accomplie, et l'espérance qui estoit en luy de le veoir ung jour le plus grant prince qui ait jamais esté en sa race, en quoy l'ayde, faveur, et moyen de Sa Majesté ne luy eust esté espargnée, comme il ne sera jamais pour le bien et avancement de ceux qu'il ayme, et congnoist dignes de si grandes choses qu'estoit le feu duc Maurice, la mort duquel doibt estre regrettée et pleurée non seulement de ses parens et amis, mais aussy de toute la Germanye, pour estre vertueusement (ainsi le peult-il dire) immolé et sacrifié pour le bien et restauration de la liberté de toute la nation opprimée comme chacun la veoit : et à ce propos luy touchera le plus avant qu'il pourra, et comme de luy mesmes, les injures et dommaiges qu'il a receus de l'Empereur, et finalement la grande playe qu'il a faite en sa maison, luy ayant perdu et faict tuer ung tel gendre qui estoit la ressource, grandeur et exaltation d'icelle, et comme quemment le reestablishement de l'ancienne et tant célébrée liberté germanique; mettant peu de sentir de luy comme il le prendra, le semblable pourra-il faire à son fils aîné qui en doit estre point et piqué autant et plus avant que son dit père.

« Et s'il congnoist qu'ils mordent en ce morceau, et eussent envye de s'en ressentir, luy pourra dire de la part dudit sieur, qu'ils n'ont jamais plus de moyens d'en faire démonstration qu'ils ont à présent, estant la chose sanglante encores, que la plus grande partie des princes qui congnoissent le danger commun dépend de cela, et veoyent l'ambition de l'Empereur plus grande et eslevée qu'elle ne l'a jamais, seront prêts comme il est vraysemblable de les y assister, comme le Roy sent content faire de sa part, pour leur faire congnoistre qu'en ces troubles il ne les veult abandonner, et plus que jamais embrasser leur protection, leur monstrier qu'il est nécessaire n'y perdre point de temps, afin de ne donner loysir à ce ennemy commun qui fait exercer sa mauvaise volonté par le marquis Albert souz couleur d'une querelle particulière qu'il prétend avoir contre les évesques : mais le Roy sçait de bon lieu et certain que tout ce mystère ne se joue que pour l'entière ruyne de la Germanye, et retourner en sa première délibération de la faire banir d'icelle à sa maison, ce que tous les princes doivent bien poiser pour y pourveoir de bonne heure; en quoy ils trouveront ledit sieur amy jusques au bout, pour le bien et conservation de ladicte Germanye; sentira d'eulx ce qu'il estiment du duc Frédéric de Saxe, frère du feu duc Maurice, et selon qu'il pourra juger

qu'il sera à propos, ira devers luy faire le mesme office de condoléance de la mort de sondit frère, et s'il le trouve disposé luy tiendra les propos dessusdits auxquels il adjousterà la grandeur de la maison de Saxe, et la générosité de ses ancestres, la mémoire desquels luy commande de ne laisser point impugni ceste injure, ne moins permettre que la vengeance s'en fasse par aultres que par eulx, dont leur sang propre crye, outre ce qu'il y va du bien public et commun de toute ladite Germanye. Le surplus est remis aux sieurs de Vieilleville et de Vennes, qui le pourront plus avant instruire selon qu'ils congnoistront qu'il en aura besoing.

« Signé HENRY; et plus bas, DE L'AUBESPINE. »

Lettre du cardinal de Lorreine et duc de Guyse aux sieurs de Vieilleville et de Vennes.

« Messieurs, après une si ample lettre que celle que le Roy vous escript, nous ne nous esbahissons plus à faire ceste-cy longue, et nous suffira vous dire que aymant le bien des affaires dudit sieur comme vous faites, vous ne scauriez faire service plus agréable que de dépescher Anthoine le hérault le plustost que vous pourrez, bien instruit de ce que vous penserez debvoir estre adjousté au petit mémoire qui vous est présentement envoyé, outre lequel vous luy donnez charge s'enquérir songnieusement et mettre peine de sçavoir, comme aussien escripriez à tous les aultres serviteurs que le Roy a par delà, et à vos amys mesmes, si le marquis Albert fait aucunes autres assemblées de gens, le lieu où il se retrouve, et quel sont ses dessaings, aussi si l'Empereur fait aucun amaz pour luy, où et combien, pour en donner advis audit sieur, comme de chose nécessaire qu'il entende, et n'espargniez riens pour en découvrir la vérité; qui est tout ce que vous aurez pour le présent. Priant Dieu, Messieurs, vous avoir en sa garde.

« De Offemont, le sixiesme jour d'aoust 1553. »

Lettre de monsieur de l'Aubespine au sieur de Vennes.

« Monsieur, suyvant ce que m'avez escript, j'ay fait tenir à monseigneur le connestable la lettre que luy escripviez, ainsi que vous verrez par la response qu'il vous y fait, vous advisant que j'approuve très bien ce que vous faites, et desire que vous y continuyez dextrement: mais pour le temps où nous sommes, il a advisé qu'il vault myeux laisser faire le personnaige dont vous vous sçavez si bien instruire, que à vostre retour vous en rendrez très bon compte, et ferez beaucoup pour celuy qui ira par delà après vous, vous assurant que le Roy et tous les seigneurs

qui sont icy ont trouvé très bon ce qu'en avez escript.

« Audemourant, je vous advise, Monsieur, que les deux legats qui sont vers le Roy et l'Empereur s'en retournent sans riens faire, et que nous eusmes hier nouvelles que celluy qui est en Flandres a escriptes au cardinal Saint-George qui est icy, que l'Empereur luy avoit dit tout court qu'il s'en pouvoit bien retourner, d'autant qu'il ne vouloit point de trefves, mais seroit toujours prest d'entendre à une bonne paix quant on la luy presenteroit, et il voyoit bien que l'on n'en avoit point d'envye; aussi voyoit-il que nostre seigneur commençoit tant à favoriser sa fortune, qu'il la vouloit poulser jusques au bout, luy estant survenue depuis ung moys ou six sepmaines, sans y avoir pensé, les plus heurieuses nouvelles qu'il eust sceu desirer, la prinse de Therouëenne et Hesdyn, la couronne d'Angleterre à sa cousine qu'il estimoit comme à sa fille, et que avoyt plus besoing de bride que d'esperon en son endroit, et la mort du duc Maurice son plus fascheux ennemy, aussy la resurrection du marquis Albert le plus grand et mortel ennemy que scauroient avoir les Francoys, comme il leur fera bientost sentir, estant après à amasser gens pour venir en Champaigne faire ung eschec plus grant que l'on ne pensa, dont ledit Empereur ne se meslera point, se dit il, et que de sa part il a envoyé en Allemagne lever le plus qu'il pourra recouvrer de gens à pied et à cheval pour faire deux armées, et nous enfoncer en deux endroits de la Picardye, ayant les yeulx à l'Itallye et à l'Allemagne, ne se souciant que d'aller en France; que on verra comme ceste année se passera, et puy l'on regardera de parler de paix, si les choses y sont disposées, avecques une infinité de braveryes semblables, lesquelles estant vrayes, ung homme couard comme moy en voudroit desja estre quitte pour ung bras. Vous le congnoissez myeux que j'moy, voyla pourquoy, Monsieur, il m'a semblé qu'il n'y avoit riens mal que vous sceussiez ce beau discours fait à la haste, d'ung homme assez empesché comme vous pouvez penser, pour en tirer ce que vous congnoistrez pouvoir servir aux affaires du Roy, et aussy penser à ce que en pourroit estre vray. J'oublyois à vous dire, qu'il escript davantaige qu'il y a six ans, qu'il ne se porta si bien qu'il faict, allant à pied trois ou quatre cens pas, et demourant une ou deux heures debout à donner audience, et qu'il se doit trouver en personne à son camp. De nous, nous y allons devant, et verrons ce qu'il vouldra dire pour le commencement, et puis Dieu nous conseilera et conduyra s'il luy plaist. Les Suisses

seront à Amyens le seize de ce mois, et le Roy aussy, dont l'on commencera à marcher; c'est tout ce que s'offre, après que j'auray présenté mes bien humble recommandations à vostre bonne grace, priant Dieu, Monsieur, vous donner bonne vye et longue.

« De Offemont le septiesme jour d'aoust 1553. »

« S'il vous plaist vous ferez part à monsieur de Vielleville de ces belles nouvelles et me recommanderez bien humblement à sa bonne grace. »

Lettre des sieurs de Vennes et de Vielleville au cardinal de Lorraine, et duc de Guyse.

« Messeigneurs, nous avons receu les lettres qu'il a pleu au Roy et à vous nous escrire du quatorze de ce mois, avec le mémoire contenant le succez des bonnes nouvelles advenues en Picardye; sur la rouverte et deffaitte quatre cens chevaux du camp de l'Empereur, où nos ennemis pour déguyser la vérité avoyent si bien joué leur ruelle, qu'ils avoient escript partout avoir prins en ce rencontre et deffait la fleur de tous les braves qui estoient en l'armée du Roy, et défaict ceulx de Thionville; ung jour avant la réception des lettre du Roy avoient fait tirer leur artillerie en signification de bonnes nouvelles, et davantaige ils avoyent monsté à quelques souldats et prisonniers ung cahier qu'ils faisoient publier partout, où le faict estoit entièrement narré au contraire de la vérité; à ceste cause, Messeigneurs, nous avons mis peyne de translater en latin ce qu'il a pleu au Roy nous départir, et l'avons incontinent envoyé en Allemagne, présupposant bien qu'il n'y sera ja sitost que les Imperiaux pour n'estre descryez, n'ayant fait leur effort de persuader le monde à croire tout aultrement.

« Au demourant, Messeigneurs, l'argent des compaignies pour le mois de juillet seulement arriva hyer, dont les souldards ont esté bien esbahys, attendu qu'ils debvoient beaucoup qu'il ne leur a esté payé, d'autant que ayant cy devant vescu à credit, ce qu'ils ont emprunté leur a esté vendu beaucoup plus chèrement que s'ils eussent eu argent comptant, vous suppliant, Messeigneurs, de mettre en considération ce faict à l'advenir, afin qu'il n'en viengne point d'inconvenient.

« Messeigneurs, monsieur de Sault vint hier de Marsal icy, pour dire et declairer en quel estat estoit sa place, tant pour le regard des fortifications, comme aussi des munitions qui sont dedans, et aultres choses qui y sont requises. Mais pour aultant que ce qu'il en dit est aulcune-

ment différent de ce que monsieur de Lenoncourt en escript, à toutes occasions nous avons advisé avant que d'en escrire plus particulièrement, que je Marillac, avecques le capitaine Salcede, irois demain visiter ledit sieur cardinal, et delà j'iroys voir Marsal, tant pour sçavoir la verité de tout, que pour conférer avec luy l'ordre qu'il entend donner en la seureté de cette place, qui est d'aussy grande importance après cette ville, que lieu qu'il y ait dans ce pays icy. J'ay aussy occasion d'aller parler audit sieur cardinal pour le faict de la diette d'Ulme, duquel a esté cy devant escript, pour aultant que les lettres d'indiction pour Metz, Thoul et Verdun ont esté apportées jusques à Nancy par homme exprès, mais le porteur d'icelle ne vouloit passer oultre, pour le danger des chemins qu'il disoit estre à venir esdites villes; parquoy sera besoing recouvrer ces lettres de la chambre impériale de Spire, et sçavoir là dessus ce qu'il sera besoing de faire, tant pour conserver cette opinion que ces villes ne sont desmembrées des corps de l'Empire, comme aussy pour n'altérer le service du Roy, dequoy je sçauray la resolution dudit sieur cardinal dedans deux jours. Messeigneurs, ledit sieur cardinal nous a fait entendre avoir eu quelques advis d'Allemagne, que le marquis Albert avoit esté deffait par le duc Henry de Bronsvic, qui avoit assistance de l'armée des evesques, et de ceulx de Nuremberg; ce que ne pouvions bonnement croire, car le marquis est en Saxs à Brème, ville des plus fortes qui soit entre les maritimes, et les evesques avec ceulx de Nuremberg tiennent leur armée en Franconye devant Plassembourg, qui est assiégué, qui sont lieux fort distans des autres. Au fort, il pourroit estre que le marquis auroit eu quelque venue si d'avanture il eust entrepris de retourner en Franconye, autrement cest advis ne peult avoir lieu. Tant y a, Messeigneurs, que dedans peu de jours nous en serons éclaircis, car le hérault Pietmont peult estre desjà sur les lieux, qui ne faillira de retourner, ou d'escrire, comme aussy ceulx de Strasbourg nous en escripront de jour en aultre ce qu'ils en auront apprins.

Messeigneurs, nous sommes tousjours attendant qu'il vous plaise nous envoyer un prévost des mareschaulx, tant pour le procez à celui que nous tenons prisonnier, comme aussi pour vacquer au faict de la justice du criminel, et mesmement estant que touche les souldards.

« Messeigneurs, nous vous recommandons, etc.

« De Metz, le vingt aoust 1553. »

du Roy à messieurs de Vennes et de Vieilleville.

sieurs, ce qui a esté cause que plustost
ait response à vos lettres des sept, huit
e ce moys, est que j'avoys envoyé tou-
pesches à mon cousin le connestable,
il sceust et entendist comme les choses
en Allemagne, de quoy l'on ne peult
is de lumières que au retour par deçà
: de Mansfelt, que j'attends en bonne
: cependant ce m'a esté très grant plai-
ndre les nouvelles que m'en avez fait
et aussy que vous avez fait la depesche
ilt Pietmont, et à Célius pour se trou-
ndeberg, par où l'on pourra aisément
r s'il se remuera rien en la Germanye,
en d'advys que mon cousin le cardinal
ecourt ne faille à faire trouver les dépu-
ournée indicté à Ulme, dont je luy es-
ivant vostre advys. Quant au prévost
schaulx, mondit cousin le connestable
après à vous en envoyer ung qui soit
capable de ceste charge. Au regard des
illyers de lyure de Mozelle, dont on a
: à monsieur de Vieilleville, pour sept
cent, je le trouve bien raisonnable, et
vis que vous y employez les cinq cens
: vous avez pour cet effect, et le surplus
payer des deniers commungs de la ville
, chose qui ne pourra estre trouvée mau-
: ceulx de ladite ville, attendu que cella
: la défense, seureté, et conservation
: des habitans, n'y ayant aultre chose
présent qui requière plus longue lettre,
mt dernièrement fait sçavoir la belle de-
zi a esté faicte sur les ennemys, dont je
ls que vous avez fait part à mon cousin
al de Lenoncourt, estant merveilleuse-
muyé du désastre advenu aux deux en-
de lansquenets qui s'assembloient près
al, lesquels à dire la vérité se sont aussi
tez qu'il est possible, et ne les puis esti-
s de guerre, sans aultre guet si près de
y si longtemps. Vous me ferez plaisir de
tir par le menu comme cela sera advenu,
te que y aura esté faicte, priant Dieu,
rs, vous avoir en sa garde.
ript à Compiegne le dix huitiesme
1553. »

*du cardinal de Lorraine et duc de
e, ausdits sieurs de Vennes et de
eville.*

sieurs, le Roy vous fait présentement res-
ur toutes les despeschés que avons eües
i, des sept, huit et neuf de ce moys, à

quoy ne sçaurions riens adjoûter. Bien voullons
nous vous advertir que despuis l'estraincte que
ont eü les ennemys, dont vous fut faicte dernièrement
une depesche, ils sont demourez si es-
tonnez qu'ils ont commencé à fortifier le camp
où ils estoient, et ont reserrez tous leurs gens
dedans sans plus permettre que nul d'eux s'avan-
ture d'en sortir ; et portent tous les advys qui en
viennent à mousieur le connestable, qu'ils sont
en grant effroy, ainsi qu'il escript au Roy, ordi-
nairement faisant son compte que, estans les
Souysses joints au camp lundy prochain, comme
ils seront encores moins asseurez entre cy et là,
nous verrons ce qu'ils délibéreront de faire, et
ne voyons pas que s'ils ne se font plus forts, qu'ils
soient pour doresnavant amender leurs affaires.
Lundy le Roy sera à Saint Jussien, où il résoul-
dra ce qu'il voudra faire, et espérons que do-
resnavant vous n'aurez plus que bonnes nouvelles
des affaires dudit sieur, vous priant continuer à
nous faire ordinairement part de celles que vous
apprendrez d'Allemagne, remettant à faire en-
tendre à vous, monsieur de Vennes, ce que vous
devrez devenir après que vous aurez trouvé mon-
dit sieur le connestable.

« Priant Dieu, Messieurs, qu'il vous doint ce
que plus désirez.

« De Oschy-le-Chastel, le vingt huitiesme
jour d'aoust 1553. »

Lettre du cardinal de Lenoncourt au dit duc.

« Monseigneur, j'ay retenu ce porteur le plus
que j'ay peu par deçà, pour le service qu'il me
faisoit très bon, à la fortification de Marsal ;
mais il m'a tant requis, par plusieurs fois, de
s'en aller par devers vous, faire son devoir et
vous bien servir comme il est tenu, que je ne
l'ay plus voulu arrester, veu les nouvelles que
nous avons que l'armée du Roy s'approchera
bientost de celle de l'Empereur. J'ay receu vos-
tre lettre que m'avez escrite du 10 de ce moi,
en faveur des frères Bandez de Metz, qui ont
été mis en la maison de Saint-Anthoine par vos-
tre ordonnance et commandement, me priant
de vouloir permettre qu'ilz en soient mis dehors,
sans que sur cela la volonté du Roy soit bien dé-
clarée et entendue. Vous pouvez bien penser,
Monseigneur, que je n'aye garde de faire autrem-
ent. Depuis que vous estes party du dit Metz,
on a desmoly le couvent de Saint-Clément, le
quel devoit estre mis en grand couvent des Cor-
deliers ; ce que j'aye toutesfois différé de faire,
encore que ce soit une grande pitié de voir les
religieux du dit Saint-Clément aussy mal logez
qu'ilz sont ; et puisque j'ay tant attendu je lais-
seray encore les choses comme elles sont, jus-

qu'à ce que je me puisse trouver auprès du Roy, après que les armées se seront retirées d'une part et d'autre, estant bien nécessaire que je sçache l'intention du dit seigneur sur cela et beaucoup d'autres choses qui sont à faire audit Metz. Je ne souhaytay jamais tant l'hyver que je fais ceste année, afin que les dittes armées se departent et que je sois un peu hors des allarmes que l'on me faict par deçà. Sy j'étois aussy souvent battu que je suis menacé des ennemis, ma peau ne vaudroit guères; mais je mettray peine de la garder pour en faire service au Roy et à vous. Le dit porteur vous dira ce qui a esté faict aux fortifications du dit Marsal, qui est une belle chose; et sy elle est une fois achevée, ce sera une des belles places du monde. Mais il y fault encore dépendre de l'argent plus que je n'en ay.

Je supplie le Créateur, Monseigneur, etc.

« De Vic ce 25 août 1553.

« Vostre bien humble et plus affectionné serviteur,

« ROBERT CARDINAL DE LENONCOURT. »

Lettre de M. de Vendosme au duc de Guyse.

« Monsieur mon compaignon, arrivant en ce lieu pour m'acheminer vers le Roy mon beau père, j'y ay trouvé monsieur le marquis de Trans mon cousin, présent porteur s'en allant en diligence vers le Roy, tant pour luy remonstrer et faire entendre les portz d'armes, rebellions et autres grandz excez faictz par le sieur de Cambes et ses complices, en la ville et chasteau d'Armet, contre l'auctorité dudict sieur, que pour luy en demander raison et justice, l'ayant à ceste cause bien voulu accompagner de ceste lectre pour vous prier de penser combien tel faict si lourd est important et de grande conséquence pour ne debvoir estre tolleré ne supporté mesmes en ce pais, où par une convenue mal avisée sont jà advenues les esmotions que sçavez; qui me fera vous prier, autant et de si bon cœur qu'il m'est possible, monsieur mon compaignon, y vouloir tenir la main de vostre costé, que la correction et justice en soit faicte, si bonne qu'elle puisse porter le bon exemple à tous autres. Et oultre ce que ce sera pour le debvoir et l'équité, je me ressentiray autant de la peine que prendrez en cest endroict pour mondect cousin, comme si c'estoit pour moy mesmes; sur lequel, ne voulant faire tout à la suffisance, je remettray le demourant de ce que je vous pourrois escrire du costé de deçà, pour suplier le Créateur vous donner, monsieur mon compaignon, longue et heureuse vie.

Escrit à Montguion, ce vingt neuviesme jour d'octobre 1553.

« Vostre bien affectionné cousin et compaignon, « ANTOINE.

Extrait d'une lettre de monsieur le duc de Lorraine à monsieur le duc de N.

« Monsieur mon cousin, etc : le Roy voir monsieur le connestable, au bac à qui s'en alloit en sa maison; il est fort n débile, toutesfois il se porte assez bien soin de long repos pour se refaire. Mon mon frère et moy avons esté tous réjouis dre que nous vous verrons cest hyver, et ma cousine aussy. Je luy escrips présente bien au long touchant la belle seur du briel faisant response à ce qu'elle m'en a vous suppliant ne trouver mauvais ce fais, car nous ne pouvons moins que p serviteurs domestiques comme est cel mien, que de les avoir pour recommander choses de raison qui leur touchent, et dant que j'ay ce bien de vous veoir, je de la présente par mes humbles recon tions à vostre bonne grace, priant No gneur vous donner, monsieur mon cous bonne et longue vie.

« De Villiers-Costerets, ce vingt-huitie d'octobre 1553.

« Monsieur, je vous supplie pardonner maladie si je ne vous ai peu escrire de non à moindre affection que vous veult mais porter vostre obéissant antièrement cousin.

« C. CARDINAL DE LORRAINE

Pasquil de ce temps.

« A très hault et puissant seigneur Batarnay, chevalier conte du Bouchaigt d'Anthon et d'Auborme, seigneur de Mo du Bridore, et de Moulins en Berry, homme ordinaire de la chambre du Roy pitaine du Mont-Saint-Michel : Pierre H humble, salut.

« Monseigneur, deux ou troys jours si par votre commandement, Simon, La bailla ung petit traicté en latin, autren pellié pasquille, pour le mettre et traic aultre langue vulgaire. Auquel comma voullant satisfaire à mon pouvoir et sel neur et capacité de mon petit esprit; j'ay tiers amployé quelques heures de l'après à la mettre et traduire au plus approch m'a esté possible de nostre rommung tant pour mieux retenir et praticquer le sentences et saints propos de l'escripti contenus, que pour le grand plaisir que ceu d'avoir le moyen de vous déclairer

t prompte volonté que j'ay de vous
re, à quoy les biens que j'ay receuz de
t grandement aservy. Par quoy, mon-
soubz la guide de vostre adveu, je me
nturé de vous présanter la traduction
it traité, laquelle jaçoit qu'elle soit
ée, et le langage assez mal orné et
est-ce, toutefois, que je me suis
présenter devant vostre noble sei-
e que je n'eusse ozé entreprendre,
é la nécessité que j'ay de vous obéyr,
a confiance que vostre seul nom suffira
ner occasion et argument ci après de
en aultre lieu de vouer mon service,
is qu'il vous soit plaisant et agréable,
ussi que vostre prudence s'estendra
suppløyer au deffault de ma présente

orce que ce petit traité contient en
ise des faicts belliqueux, héroïques,
ix des Roys, princes et grands sei-
i sorte que d'une chose vieille et anti-
l'escripture, on en a fait une toute
elon nostre temps : et ce pour nous
t endoctriner : quoy considérant, vous
nblé digne entre tous les hommes au-
oivent vouer et dédier tels faicts,
elluy qui a de coustume d'en user,
a point la chose aproprier) en telle
on, que je croy qu'estes né pour estre
et patron de vertu et des vertueulx,
et lettrez. Doncques, monseigneur,
des bons, je vous voue et dédie ceste
nslation de latin en françois, non
it digne, partant de moy, tomber en
eu esgart à vostre grandeur et haul-
à mon ignoranue et imbécillité, mais
perpétuel tesmoing que je vous dois
révérence, à laquelle je me recom-
ès-humblement; priant le Créateur
er en bonne sancté aussi longue vie
stre singulière vertu et bonne nature
t.»

*l'interprétation françoise des mots
ontenus en pasquille.*

DE FRANCE POUR ANIMER LES GENS
DE GUERRE.

*ves qui laboratis, venite ad me et ego
reficiam vos.*

asi que Jésus Christ promet rémuné-
eulx qui auront diligemment labouré
é en la vigne de son évangille des biens
ussi à semblablement le Roy promet
a, loyer et récompense à ceulx qui luy

seront fidelles, et exposeront leur vie pour le
salut de son royaume en biens temporels, disant
de ceste faczon : Vous tous qui travaillez, ve-
nez à moy et je vous soulagerai.

L'ITALIE.

*Ecce ancilla domini, fiat mihi secundum ver-
bum tuum.*

Voicy la chambrière du Seigneur, sa volonté
soit accomplie en moy. C'est le verset du can-
tique de la Vierge, voulant respondre à ce que
l'ange luy dist, qu'elle concepveroit le Fils de
Dieu; sa petite chambrière, dist-elle, suys à son
commandement. Ainsi l'Italie veult rendre obéis-
sance à notre bon prince, qui signe assez évi-
dent qu'il parvient aux fins de sa devise qui sont :
Donec totum compleverit orbem : par ce donne
à cognoistre qu'il doibt estre quelque jour mo-
narque.

LA FRANCE COMME SI ELLE VOULLOIT DIRE :

*Deposuit potentes de sede et exaltavit
humiles.*

Monseigneur a subjugué et mis au bas les
grands de la terre, et les humbles a eslevez et
mis en crédit, à l'exemple de Jésus Christ qui a
exaltez les humbles de cueur et a déprimé et mis
au néant les superbes et arrogans. Je serois trop
long, Monseigneur, si je m'arrestois à réciter
les exemples de la sainte Escripiture qui font à ce
propos, joint que vous entendez trop mieulx
que ma langue et ma plume ne sçauroient dire
ne escripre.

LE PIEDMONT.

*Attollite portas principes vestras et elevamini
portæ æternales.*

Eslevez vos portes grands portaulx, eslevez
vos portes, affin que illecq entre le Roy de
gloire, ce disoit David le bon roy prophétizant
l'advènement de Jésus-Christ en Jhérusalem, qui
devoit estre roy de Syon. Aussi le Roy est des-
tiné pour estre prince et seigneur de Piedmont :
comme nous verrons plus amplement à l'exemple
subséquent de monsieur de Brissac.

L'ESTAT DE MILAN.

*Domine ante te omne desiderium meum, et
gemitus meus a te non est absconditus.*

Seigneur, en toy gist mon espérance, mes
peines et travaux ne te sont point incogneuz,
mes pleurs et gémissemens non point esté mys
arrière de toy; ainsi disoit David estant en af-
fliction, circumvenu et environné de ses ennemys.

METZ.

Venit princeps mundi hujus et in me non habuit quicquam.

Le prince de ce monde est venu pour m'assiedger, et de moy n'a sceu avoir joissance.

PARME DICT AU ROY CE QUE JADIS

Ecce refugium in tribulatione que circumdedit me,

Le bon David disoit rendant grace à notre Dieu de ce qui luy donnoit tousjours victoire contre ses ennemys: Tu es (disoit-il) mon lieu secret, tu me garde de tribulation, tu m'environne de la joye de délivrance.

SIENNE.

Vos omnes qui transitis per viam attendite et videte si est dolor sicut meus.

Vous tous qui passez par ces voyes et sentiers arrestez vous et pensez s'il y a aucune douleur semblable à la mienne.

PLAISANCE VILLE PRINSE AU PAYS DE VIENNE.

Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo.

Rendez à César ce qui lui appartient, et à Dieu aussi semblablement.

ESCOFFE.

Eripuisti me Domine de manu Pharaonis et de servitute captivorum.

Tu m'a délivré, Seigneur, de la main et tyrannie de Pharaon et de la servitude moleste des Égyptiens.

FERRARE.

Si dimittis eum non es amicus Cæsaris.

Si tu le laisse eschaper tu n'es pas amy de César.

GÈNES.

Ecce tradam urbem in manu regis.

Si bientost je n'ay secours, je rendray la ville entre les mains du Roy.

ALLEMAIGNE.

Filii Abraham sumus et nemini servivimus unquam.

Nous sommes enfans d'Abraham père de justice, et jamais ne fusmes serfs.

VENISE.

Vidimus stellam in oriente et venimus cum muneribus adorare eum.

Nous avons veu son estoile en Orient et sommes venuz avecques dons et présent pour l'adorer. Je pense que c'est quelque présent que les

Vénitiens ayent faict au Roy, sauf à votre meilleur jugement et advis, Mons

ANGLETERRE.

Adeo nos dilexit Deus ut traderet filium suum ad lapidendum et crucifig

Le souverain Seigneur nous a tant aimé n'a point doubté de nous bailler et déléguer son Fils unique pour estre crucifié et lapidé

L'EMPEREUR.

Spiritus meus attenuabitur, dies mei tribuantur, et solum mihi superest sepulchrum.

Mon esprit me deffault, mes jours s'écoulent, il ne me reste plus qu'estre mys au tombeau.

LE ROY D'ANGLETERRE.

Pater, si possibile est transeat a me crucifixus, non est mea voluntas, sed tua.

Mon père, s'il est possible que je ne sois point ce breuvage si amer, et s'il ne se peut autrement, ta volonté soit faicte, non la mienne.

LE ROY DES ROMAINS DICT AVECQUES

Nolite confidere in principibus terræ.

Ne vous confiez aux princes de la terre, mais aux enfans des hommes esquels n'a aucun de salut, ains seulement en Jésus-Christ interprète Sauveur en notre langue.

LE DUC OCTAVIAN.

Bonum certamen certavi, cursum coram deo fidem servavi, in reliquo posita est corona justitiæ.

J'ay entrepris tousjours juste guerre, consommé et achevé le cours de ma vie, j'estay fidelle à mon prince, parquoy à présent j'attends la couronne de justice.

LE DUC DE FLORENCE.

Qui gladio ferit gladio peribit.

Qui de glaive ferit et meurdrist, doit mourir; et cela se doit entendre ainsi que nous ferons à nostre prochain, sera faict.

LE CARDINAL DE FARNAISE DICT JOUR
LON LA DOCTRINE DE DAVID PAR
JÉSUS-CHRIST,

Annunciabo nomen tuum fratribus meis in medio ecclesiæ laudabo te,

J'annunceray ton saint nom à mes freres au milieu de la congrégation des fideles, et je te loueray.

LE CARDINAL DE FERRARE.

Iniquos vias tuas et impii ad te convertentur.

Jeigneray aux transgresseurs tes voyes et leurs se convertiront à toy.

DON FERRANT.

Adederunt me dolores mortis et pericula inferni invenerunt me.

ordeaux de mort m'ont environné, et les es du sépulchre m'ont trouvé; j'ay trouvé es et tristesses.

QUIS DE MARIGNON DICT COMME LE BON LARRON,

ne recorderis peccata mea dum veneris in regnum tuum.

neur, n'aye mémoire de mes déliets et quand tu viendras en ton royaume.

IEROL GOUVERNEUR DE MILAN DICT COMME SAINT PIERRE,

Aurum neque argentum habeo.

in neque argentum habeo, je n'ay ne argent, partant deffendu à luy d'en

MONSIEUR DE BRISSAC.

quinque talenta tradidisti mihi, ecce alia quinque superlucratus sum.

si tu m'as baillé cinq tallens, en voicy d'autres que j'ay gagné d'abondant, vout-e qu'il a beaucoup augmenté et conquesté de Puymont.

MONSIEUR DE TERME.

quos tradidisti mihi non perdi di ex eis quanquam.

oute ma compaignie je n'en ay pas perdu il.

LE SEIGNEUR DE STROCE.

humilitatem et laborem meum et dimitte universa delicta mea.

et considère mon humilité et mon labeur, ardonne toutes mes offences.

UR DE FOUGERANT PRISONNIER A FLORENCE DICT AVECQUES SAINT PAUL:

aspicio dissolvi et esse cum Christo,

sire estre hors de ce monde et estre avec hrist.

MONSIEUR DE BONNIVET.

super turbam, quia jam triduum manducet me et non habet quod manducet.

pitie, Seigneur, sur ceste multitude et

grande compaignie, car ja troys jours sont avecques moy et n'ont de quoy menger.

LE PAPE.

Non veni mittere pacem sed gladium.

Je ne suis point venu mettre paix en terre, ains au contraire la guerre: ce nous démontre, Monseigneur, que les papes, cardinaulx et évesques doivent porter le glaive de justice qui est la parolle de Jésus Christ, laquelle, ainsi que dict saint Paul, pénètre jusques à la division de l'âme et du corps. Ainsy selon que dict Isaye au cinquante neufviesme chapitre: Mon Dieu, dit-il, a mys ma langue comme ung cousteau, et tranchant pour couper et extirper les racines de péché.

L'ARMÉE DE FRANCE.

Ergo dum tempus habemus operemur bonum.

Cependant que nous avons le tems faisons bien.

LE COMMUN DU PEUPLE.

Salus mea in manu tua est Domine; respiciat super nos misericordia tua, et securi serviemus regi.

L'espérance de nostre salut gist en toy, mon Dieu. Parquoy nous te prions qu'il te plaise estandre sur nous ta pitié et miséricorde, afin que nous puissions plus seurement servir à nostre prince et bon Roy.

Miror cujus ordinis sunt prælati hujus temporis; nam in sanitate habentur ut clerici, in negotiis ut laici, in vexatione populi ut milites, in ornatu ut mulieres; tamen non prædicant ut clerici, non laborant ut laici, non pugnant ut milites, non pariunt ut mulieres; ergo nullius ordinis sunt; quo ibunt, rogo, ubi nullus est ordo, sed sempiternus horror habitans.

Je memerveille de quel ordre sont les prélats de notre temps, ils vivent en senté comme les clercs, en traficques et marchandises comme les gens laiz, en tourment et vexation comme les gens d'armes, en ornemens et preciositez d'habits comme les femmes: toutefois ils ne nous preschent comme les clercs, ils ne travaillent comme les laiz, ils ne bataillent comme les gens d'armes, ils n'enfentent comme les femmes, par quoy ils ne sont de nul ordre. Mais où iront-ils, responise, où il n'y a point d'ordre, ains au contraire ung horreur et grissement de dents perpétuel, qui est à tous les dyables en enfer.

AUTRE PASQUILLE.

LE ROY AU CONNESTABLE L'ENVOYANT A BORDAULX.

Abi ad populum nequam, et quemcumque ligaveris super terram erit ligatus, et quemcumque solveris erit solutus.

LE CONNESTABLE AU ROY.

Judicabo gentes in justitiâ et populos in equitate, et perdam eos qui operantur iniquitatem.

LES PARENS DU CONNESTABLE.

Dominus custodiat introitum tuum et exitum tuum ex hoc nunc et usque in sæculum.

LE CONNESTABLE AUX GENDARMES.

Si quis vult venire post me abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me.

LES SOULDARS AU CONNESTABLE.

Eamus et moriamur cumeo.

LES SACCAIGEZ DE BOURDEAULX PRIANS LE CONNESTABLE.

Cum exurgerent homines in nos, forte vivos diglutissent nos.

L'ADVOCAT DU ROY LACHE.

Adversum me susurrabant omnes inimici mei, adversum me cogitabant mala mihi.

LE COURONNEL DE MARANNES AUX BOURDELAIZ.

Estote prudentes sicut serpentes, tradent enim vos in consilium et ad reges, et presides ducemini propter nomen meum.

LES SAINTONGEOYS AUX BOURDELOIS.

Nolite confidere in principibus, nec in filiis hominum in quibus non est salus.

LEUR COURONNAL.

Si consistant adversum me castra non timebit cor meum.

LES BOURDELOIS A MONSIEUR DE CANDALLE.

Sub umbrâ alarum tuarum protege nos.

MONSIEUR DE CANDALLES AUX BOURDELLOIS.

Ego sum paratus vobiscum mori et subire crucem.

MESSIEURS DE PARLEMENT AU PEUPLE.

Hellyas venturus est et restituet omnia.

LE ROY AUX BOURDELOIS.

Ecce ego mitto ad vos prophetas, sapientes, scribas et phariseos.

MONSIEUR DE CANDALLE.

Ecce sponsus venit obviam ei et tunc ipsi rexerunt.

LE CONNESTABLE AUX GENDARMES.

Ite in castellum quod contra vos.

LES LANSQUENETZ ARRIVEZ DEDANS BOURDE

Bonum est hic nos esse.

LES GENTILSHOMMES DE GASCOIGNE AU CONNESTABLE.

Bene fac, domine, bonis et rectis corde.

MONSIEUR DE CANDALLE AU CONNESTABLE.

Fiant aures tuæ intendentes in vocem dicationis meæ.

LE CONNESTABLE POUR RESPONSE.

Ego autem surdus non audiebam et sicutus non aperiens os suum.

LE CONSEIL PARLANT AU CONNESTABLE.

Quid faciemus domine?

LE CONNESTABLE POUR RESPONSE.

Confundantur omnes.

LES MÉDOCQUINS AU CONNESTABLE.

Nonne bene dicimus quia samaritanus es demonium habes?

LE SECOND PRÉSIDENT.

Beatus vir qui non abiit in consilium.

LES COMMISSAIRES DEPPUTEZ PAR LE CONNESTABLE.

Nos legem habemus et secundum legem debet mori.

LES BOURDELOIS QUI ONT PORTÉ LES PAR LA VILLE.

Si iniquitates observaris domine, domine sustinebit.

LA CHASSAIGNE SE PRÉSENTANT AU CONNESTABLE.

Ave, Rabi.

LE CONNESTABLE.

Ergo rex es tu?

LA CHASSAIGNE.

Tu dicis.

LE PRÉVOST DES MARESCAUX A LA CHASSAIGNE.

Non audis quanta adversum te dixerim testimonia?

LA CHASSAIGNE.

Nihil respondit ad ullum verbum.

LE DIT PRÉVOST.
il respondes.

LA CASSAIGNE.
habes potestatem adversum me ullam.
'FICIERS ET AULTRES GENS SUYVANS LA
BANDE DUDIT CONNESTABLE.
me dimittis non es amicus Cesaris.

LESTONNAT AU CONNESTABLE.
; si possibile est, transeat a me iste calix,
am habe in me et omnia reddam tibi.

LE CONNESTABLE.
nim voluit, sed eum tortoribus dedit.

CARLOTAIN.
timere eos qui occidunt corpus, ani-
tem non possunt occidere.

LE SUSDIT BRULÉ.
erunt sicut fumus dies mei, et ossa mea
mum aruerunt.

LE CAPITAINE DU SAULT.
a me, domine, secundum justitiam et
m innocentiam meam super me.
AULTRES QUI ONT ESTÉ JUSTICIEZ.
mortui qui in domino moriuntur.

LES FEMMES DES JUSTICIEZ.
et flebant.

LES CONDAMNEZ AUX GALLÈRES.
mdederunt nos dolores mortis et peri-
rui invenerunt nos.
EUR DE POMMIERS AU CONNESTABLE.
ere mei domine qui infirmus sum.

MONSIEUR DE BALES.
mihi, domine, nihil enim sunt dies

MONSIEUR DE CIRET.
ame, domine, a labiis iniquis et a lingua

UR DE MONCIUS CONSEILLER EN PARLE-
MENT A BORDEAULX.
mei semper ad dominum quoniam ipse
eo evellet pedes meos.

UR DE GANS CONSEILLER EN GUYENNE.
re mei domine quoniam iniquus et pau-
ego.

MONSIEUR JEHANNOT LE SEC.
a mea sicut passer erepta est de laqueo
m.

LES ABSENS QUI S'EN ESTOIENT ALLEZ ET FOUYZ
DE BOURDEAULX.

Benedictus dominus qui non dedit nos in
captione dentibus eorum.

GENS D'ÉGLISE VOYANT ABATRE LES CLO-
CHES.

Vah qui destruunt templum Dei!

LES COMMISSAIRES DÉPUTEZ POUR FAIRE ABA-
TRE LES CLOCHERS.

Quid hic statis tota die otiosi.

LES PRESTRES.
Quia nemo nos conducit, domine.

LES ESTRANGERS VOYANS BRUSLER LES PRIVIL-
LÉGES DE BORDEAULX.

Ut quid perditio hac.

CEUX QUI DÉSENTÉRÈRENT MONSIEUR DE
MOULINS (MONEINS).

Lazare, exi foras.

MADAME DE MOULINS AUX CARMES.
Ubi posuistis eum?

LES CARMES.
Surrexit; non est hic; ecce locus ubi posue-
runt eum.

LES BAYONNOYS A LADITE DAME.
Jussit corpus reddi; et eo accepto involuit in
syndone mundo et posuit in monumento.

MONSIEUR DE MOULINS GOUVERNEUR.
Ecce nunc in pulvere dormio et si mane me
quæsieris non subsistam.
Super sanctis faisant le sermon à Saint-
André.
Qui Lazarum resuscitasti.

LES SIX VINGT DE BORDEAUX ASSISTANS AU SER-
VICE.

Vide humilitatem meam et laborem meum et
dimitte delicta nostra.

LE CLERC DE LA VILLE AU CONNESTABLE.
Ne reminiscaris domine delicta nostra vel pa-
rentum nostrorum, neque vindictum sumas de
peccatis nostris.

LES PETITS ENFANS.
Delicta juventutis mea et ignorantias meas ne
memineris, domine.

LE CONSEIL AU CONNESTABLE.
Respexit orationem humilium et non spreuit
preces eorum.

LA COMMUNE APRÈS LE DÉPARTEMENT DU CON-
NESTABLE.

Beati quorum remissæ sunt iniquitates et quo-
rum tecta sunt peccata.

LE CONNESTABLE AUX GASCONS.

Habetis custodiam, illum custodite sicut sci-
tis.

LES HABITANS DE BORDEAUX AUX SACCAIGEZ.

Ve illi per quem scandalum venit.

Manuscrit de la bibliothèque du Roy, du rè-
gne de François I^{er} v. 53. f. 91.

Autre pasquil

LE JEU DE PRIME ENTRE TOUS LES POTEN-
TATS.

SUÈDE.

J'ay cinquante-cinq sur la première carthe,
ça il y va de mon reste.

FRANCE.

J'ay encore cinquante-cinq et tout y va, arrive
ce qu'il pourra, perte ou gain.

L'EMPIRE.

Mettez bas les carthes, jé aultant que vous et
moyen de faire jouer.

VENISE.

Nous ne jouons point, espérant de gangner
sans jouer.

PALLATIN.

Si en ceste première carthe je ne gangne, je
veux jeter les carthes au feu.

PARME.

Je mesauve des flux, j'ai assez bon jeu, j'attans
une seule carthe, mais elle ne vient point.

ESPAGNE.

Si je puis éviter le jeu, je vous monstreray par
après peu à peu comme il fault jouer.

LE PAPE.

Asseurez vostre jeu, n'empeschez le point et
que personne ne paye que je n'aye compté.

FLORANCE.

Meslez les carthes tant que vous voudrez, vous
ne descouvrirez mon jeu.

HOLLANDE.

Si je n'eusse joué avec l'Espagne, j'eusse perdu
mon estat et mes enfans.

Je ne regage point lequel a le meilleur point,
mais je gangneray à chaux ou à sable.

ANGLETERRE.

Puis que je voy le jeu désespéré, je ne dis
et en lave mes mains comme Pilate.

SAVOYE.

Qui gangnera de vous aultres, payera les
thes, car il m'a trop cousté à les fournir.

MANTOUE.

Teste bleu, laissez moy jouer, j'ai le bien d'
truy pour espargner le mien.

LORRAIN.

Maintenant il me fault jouer comme vo
puis que jé tout perdu, à crédy.

DANNEMARC.

Je vous ay trop long temps regardé fair
ne quittez le jeu, je jouray aux des pens de q
qun.

SAXE.

C'est une chose estrange qu'il me fault j
malgré moy; mais à la fin je m'osteray
jeu.

BRANDEBOURG.

J'ai gagé que je ne jouerois point si je ne
bien mon point.

BAVIÈRE.

C'estestre bien malheureux! j'ai de bonnes
thes et ne puis jouer.

MOSCOVIE.

Pleust à Dieu que je n'eusse point joué, e
j'eusse mieulx faict ma partye.

COLLONGNE.

J'ai gagnéung beau jeu, je ne say si je gan
ray encore celui-cy.

L'INFANTE.

Je n'ay pas grande espérance de mon jeu
n'ay que des méchantes carthes.

LE GRANDS SEIGNEUR.

Paix là, brouillons! vous mestourdissez,
estes cause que je n'ay point joué et faict
partye.

« Le grand prieur de France, frère du du
Guyse, l'informa des nouvelles d'Italie par
lettre suivante,

« Monsieur, estant encore aux isles près
seille, assiéé de grosse mer et vents contra
ai receu la lettre qu'il vous a pleu m'escri
Fontainebleau, du 24^e jour de novembre, p
cappitaine Bache, et me vint trouver dedai

gallère, environ minuit. Et trois jours après se leva un maïstral qui nous emmena jusques en ce lieu de Porquerolles, où nous descouvrimmes en arrivant, une gallère; pensant qu'elle fust d'ennemye et qu'elle voulust traverser en Espagne, nous doubstans qu'elle ne fust pas sceulle et qu'il n'y eust en embuscade, derriere ces isles d'Ières, d'autres gallères, qui fut cause que nous fismes les signaux que le sieur de Lagarde nous avoit dit de faire par le chevalier de Seurre; mais ladite gallère ne respondit rien à propos, parcequ'elle n'estoit point instruite du signal. C'estoit la gallère du cappitaine Cabasolles, qui de son costé pensoit que nous fusions ennemys et faisoit compte de nous venir investir et nous de le prendre; à la fin nous envoyasmes notre frégate sy près de luy qu'elle le recogneut: et me fit entendre que monsieur de Lagarde estant arrivé en un lieu, en Corse, nommé Galleria, et voulant de là exécuter sa commission, s'esleva un ponant sy grand, qu'il sépara la dite armée, et le seigneur Pierre avec neuf gallères arriva en un petit islot, en Corse nommé Isle-Rousse, où ilz ne peuvent guères demeurer; que le mauvais temps le contraignit de demeurer; et en se levant, une gallère invistit sy rudement la gallère du dit Cabasolle, qu'elle rompit en trois pièces le timon, qui fut cause qu'il perdit une heure de temps à en mettre un autre, qui ne vaut rien, avec lequel il est venu jusques ici à toutes peines. Cependant le seigneur Pierre, avec huit gallères, faisoit chemin; monsieur de Lagarde ne sceut afferer ladite isle aux trois gallères et passa assez près de Saint-Florent, où est André Dorie avec trente deux gallères et quinze navires qui attendent les gallères d'Espagne et de Cicille. Nous ne sçavons encore ce que nostre armée sera devenue: je crains que monsieur de Termes n'aura grand besoin de ce que nous luy portons, car maintenant les vents se sont mis Ponant et Maïstral qui sont en poupe pour nous; mais ilz sont sy impétueux et la mer sy grosse, que nous sommes contrainctz d'attendre qu'ilz soient un peu abaissez pour partir incoutinant et ne perdre un seul quart d'heure de temps. Je suis merveilleusement marry que je ne puisse estre plustost en Corse, pour obéyr à monsieur de Termes, et hïre pour le service du Roy ce que m'avez commandé. Je vous supplie vouloir remercier monsieur le comte de Termes et madame la comtesse de tant d'honneurs et bonne chère qu'ilz m'ont fait. Je me recommande, etc.

« Vostre très humble et obéissant frère,

« FRANÇOIS DE LORRAINE. »

« De Porquerolles ce jour 10^e de décembre 1553. »

Lettre de monsieur Bourdin au dit duc.

« Monseigneur, je vous ay envoyé ces jours une copie de nouvelles que le Roy avoit eues d'Allemagne; ce qui est depuis survenu est la certainté du mariage de la royne d'Angleterre avec le prince d'Espagne, que les Anglois tiennent pour tout résolu, et a mandé monsieur de Noailles quel'on attendoit en Angleterre les sieurs de Lallain, de Courriers et de Negry et le comte d'Egmont que l'Empereur a délégué pour y aller traicter et passer avec solempnité ledit mariage, et que ledit prince d'Espagne y sera incoutinant après ce Noël: au moins le tiennent ils par de là pour tout certain. Et combien que l'on ayt toujours estimé que lesdits Anglois ne voudroient en sorte du monde endurer qu'un prince estranger leur commandast, et que le bruit de ce mariage soit non seulement entre les grandz mais jusques au commung populaire, sy ne font-ils pas grande démonstration de se vouloir mouvoir pour cela; s'ilz en ont envie, l'heure est venue qu'il faut qu'ilz mettent la main à l'œuvre et crois que le Roy ne tardera guère à en avoir bientost des nouvelles des quelles Monseigneur, je ne faudray à vous donner advis tout aussitost. Je me recommande, etc.

« Escrit à Fontainebleau ce 14 décembre. Vostre très humble et très obéissant serviteur.

« BOURDIN. »

« Les nouvelles qui furent apportées d'Angleterre furent envoyées par ordre du Roy au duc de Guyse. En voici les principales :

« Monsieur de Noailles par lettres du 12 escrit que ledit jour le traité de mariage d'entre le prince d'Espagne et la royne d'Angleterre devoit estre accordé, passé et signé.

« Et que le dimanche en suivant le comte d'Egmont flanceroit laditte dame au nom du dit prince.

« Que toute la noblesse et le populaire ont ce mariage sy à contre cœur, qu'ilz ne se peuvent garder d'en parler mal publiquement, et se pourvoient tous d'armes secrettement en intention d'empescher au dit prince sa descente au dit royaume d'Angleterre et de le combattre s'il y met le pied.

« Leur première délibération estoit de tuer tous ceux qui conseileroient ce dit mariage à leur royne, et d'attenter mesme à la propre personne de la ditte dame; mais cette délibération n'a pas pleu à tous qui, toutesfois, s'accordent bien

à l'entreprise dont est fait mention au premier article.

« La dite dame et ceux de son conseil estant en un merveilleux soubçon de la dite entreprise, ont mandé Pietro Daro qui est des principaux auteurs et conducteurs, et l'ont envoyé querir jusques au pays de Dampohér où il est pour dresser ses pratiques et y attirer madame Elisabeth; mais on croit qu'il se gardera bien de venir à leur mandement, et que cela sera cause de luy faire mettre plustost la main aux armes et à ses compagnons, qu'ilz n'avoient délibéré.

« Les députés de l'empereur ont parlé à la dite dame Elisabeth du mariage du prince de Piedmont, avec beaucoup de belles promesses de la part de l'Empereur; mais elle s'est résolue de ne prendre aucun party qui luy soit présenté de ce costé là, voyant la bonne part et attente qu'elle a à la couronne d'Angleterre sy les choses entreprises pour elles succèdent à bonne fin.

« La royne d'Angleterre a retardé le parlement de ceux qu'elle devoit envoyer en Espagne, et pense-on que ce n'est à autre intention que pour amuser un chacun soubz l'attente que le dit prince d'Espagne ne doive partir que les ditz députés ne soient arrivés vers lui, et cependant prévenir tous ceux qui le voudroient empêcher en son voyage et sa descente en ce dict royaume.

« On dit que le dit prince amène avec luy cinquante cinq enseignes espagnols, et que le sieur de Buves amiral de Flandre meyne au devant de luy un grand nombre de vaissaulx jusques en Espagne ou bien jusques au cap de Cornouailles.

Lettre du cardinal de Lorraine au duc de Guyse son frère.

« Monsieur mon frère, depuis vous avoir dernièrement écrit, il ne nous est venu nouvelle importante de lieu du monde sinon qu'avec une despêche qui vint hier du mareschal de Brissac, un advis qu'il a donné de Montmeléon et Saint-Jacomo qu'on vous envoie, et s'il vient rien d'important vous en serez incontinent adverty. Le mareschal de Brissac avait peur que le Roy fut courroucé contre luy pour ce qu'il luy avoit mandé que l'on avoit trop tard pourveu par Magnolle et trop amusé à prandre des petites places, mais tout cela est bien rabillé. Le Roy m'a commandé vous faire ses recommandations et vous dire qu'il désire bien votre retour incontinent après Noël, et c'est l'occasion qu'ayant ouy parler monsieur de Serme il est en grand doute s'il doit attaquer les Pays-Bas par Namur ou par Arras, y ayant bien des raisons des deux costez. Il désire fort vostre advis la dessus et partant informez vous en. Le mariage est arrêté entre

le prince d'Espagne et la Reyne d'Angleterre n'en fault plus doubter : elle-même le fait au Roy par son ambassadeur. Devinez nouvelles ont esté agréables. Elle dit qu'elle se veut point mesler de querelles à charge son royaume demeurera en paix, mais il croit rien. Dieu en disposera comme il luy Nostre maistre se porte bien et faisons tous chère. Je crois que vous ne nous en portez d'envie où vous estes, et que vous n'en reviez que le plus tard que vous pourrez. J'en bien de même sy j'y estois. le Roy est de vous envoyer querir exprès après ce N vous envoie ce double du contrat d'acquies du marquisat de Néelle, dont je suis de possession, après en avoir fait foy et hor entre les mains de monseigneur le garde sceaux. Il n'en fault dire mot. Je l'ay dit à et que je ne faisais que vous prêter mort et m'a promis n'en faire semblant. Dieu fait plus de bien que nous ne méritons: ai reconnostons s'il luy plaist et besognera à nostre Eglise. Je prie Dieu, etc.

De Fontainebleau ce 18 décembre.

Vostre très humble et obéissant frère.

C. CARDINAL DE LORRAINE.

Nouvelles envoyées au duc.

« De Rome sont venues nouvelles coram pape se porte mieux que de coutume, et tesfois les médecins jugent qu'il n'est pas faire longue.

« L'on a receu une despêche de monsieur cardinal de Ferrare, par la quelle il mande le duc de Florance parle plus doux qu'il est costumé, et luy a écrit une lettre dont monsieur cardinal nous a envoyé le double, quelles il le prie bien fort de le vouloir avec des moyens par les quelz il luy semble qu'il pourra asseurer du Roy du quel il veut serviteur. Toutesfois il parle comme le cardinal de Lorris, car il ne craint point la veue de monsieur Pierre Strozzy au Siennois, pour avoir filsamment promeu à toutes requises et nécessaires pour la conservation de son Estat. Mais tant il confesse qu'il le craint, parce que le coup de gens penseront que s'il vient à accorder quelque chose avec le Roy, ce sera pour ce qu'il aura du dit seigneur Pierre, lequel attendoit d'heure à autre à Ponthercu monseigneur le cardinal avoit envoyé des nouvelles et autres chevaux pour l'emmenner à avec ceux de sa suite.

« Monsieur le mareschal de Brissac s'en va en la plus grande peine du monde et penche en la malgrâce du Roy, qu'il est possible

u la lettre que le Roy luy escrit, ent, le 20 du mois passé, ayant pris pour Guillaume, car il a pensé que ce Roy luy mandoit de Domp Ferrand se rendre pour luy, et fait les plus belles choses qu'il est possible, sur quoy le Roy a ordonné de telle sorte qu'il aura occasion d'aller et d'aller.

Montaigne, ce 18 décembre.

Je très humble et obéissant serviteur,

« DUTHIER. »

De du sieur Bourdin au dit duc.

Seigneur, depuis ce que je vous ay écrit, le Roi a reçu une despesche du sieur de Nouailles, son ambassadeur en France, qui ne mande autre chose, sinon des préparatifs pour la célébration du mariage de la royne d'Angleterre avec le prince de France, et que l'on y attend des nouvelles que l'Empereur y envoie, à cette fin que les doibvent recueillir et mener de France, estant déjà partis pour leur aller. Madame Élisabeth, sœur de la dite royne, en estoit allée en sa maison avec bonne compagnie, et la dite sœur, sy ne peut on croire qu'elle ne soit fort mescontente. Montaigne est fort desfavorisé, mais non d'ordinaire de la dite dame Élisabeth, qu'il aime et désire grandement l'espouser. Montaigne, le sommaire de l'estat au pays de la dite dame. Monsieur le baron de la Garde arriva hier et ce jourd'huy matin au duc, fraichement venu de Corsègue, et dit au Roy que les ennemis ne battent pas à Florens, espérant l'emporter par force sur cette espérance fortifiez en France. Le dit sieur baron est party de France pour s'en retourner avec commission de la dite isle quatre mil hommes de guerre vivres, pour le rafraichissement et de tout ce que le Roy tient par France, espère avec cette dernière force et ce jourd'huy, monsieur de Termes aura bien battu les ennemis qui ne sont pas de huit mil hommes, et luy, avec l'armée, porter grand dommage aux Génois de leur rivière. De ce que en succès de tous autres endroits, je ne faudray, monsieur, à vous donner avis, et sur ce je prie, etc.

Montaigne, ce 22 décembre 1553.

Je très humble et très obéissant servi-

« BOURDIN. »

Le cardinal de Lorraine au duc son frère.

Je veux faillir vous advertir comme mon-

sieur de la Garde et le capitaine Basche Martel sont venus devers le Roy, luy ayant apporté réponse du sieur Pierre qui a trouvé très bons nos desseins d'envoyer cinq mil hommes en Corsègue, lesquels arrivant par de là en prospérité, sera le plus beau trait pour les affaires du Roy qu'il est possible, et au contraire la plus grande ruine pour l'Empereur qu'il sauroit recevoir; et pour mettre à fin cette entreprise sont partis ce matin les dits sieurs de la Garde et capitaine avec argent, et s'en vont à Marseille pour faire armer trente cinq galères et six autres vaisseaux qui seront en tout quarante, et en voile, et en délibération de combattre sur mer les ennemis, s'ils se présentent, les quels ne sont que trente deux galères, ou bien les combattront à terre s'ils attendent qu'ilz y soient descendus, et a promis le dit sieur de la Garde au Roy que dedans le huitième mois qui vient pour le plus tard, il sera prest à faire voile, et que dedans la fin d'iceluy cette pratique sera mise en exécution, qui sera à mon avis une des belles choses qu'on puisse voir, ce que le Roy mesme, en devisant aujourd'huy avec luy, m'a avoué; par quoy je suis bien fort aise que nostre frère le grand prieur ne soit encore party de Marseille, afin de faire ce voyage où toutes jeunes gens doivent souhaiter d'estre: et à cette occasion je désire la présence de nostre frère le marquis, le quel le Roy m'a permis y faire aller, m'ayant chargé toutesfois de n'en rien découvrir à personne qu'à vous, afin de luy envoyer en diligence, sans en rien dire aux autres de sa qualité, qui n'y voudroient faillir non plus qu'il doit faire; à ceste cause vous ay-je bien voulu envoyer ceste en diligence, vous suppliant, monsieur mon frère, incontinent icelle recevoir, faire partir nostre dit frère, au quel ne sera besoin faire provision de grandes sommes de deniers pour faire ce voyage, puisqu'il ne sera pas long ny de grandz frais, car le tout pourra être exécuté dans la fin du mois de janvier, et en pourra peut-estre luy mesme porter les nouvelles au Roy. Il prendra son chemin par la Bourgogne pour se rendre à Lyon, et de là à Marseille, dans le quatrième ou cinquième de janvier. Je sçais bien que ma sœur la marquise ne trouve pas bon mon avis, mais il me semble que nous ne devons laisser perdre une si belle occasion à son mary, la quelle peut-estre ne se présentera jamais meilleure pour sa grandeur et réputation, que nous devons désirer sur toutes choses. Les affaires du Roy sont, Dieu mercy, en bon estat de tout costez, mesme de celui du seigneur Pierre. On espère que luy estant arrivé se fera un beau carnage. Il me semble que nostre frère

ne doit faillir à suivre cet advis, car le Roy avoue que ce sera la plus belle chose qui ait esté faite depuis ces guerres, et pour certain on combattra; et si nous avons la victoire, ilz ont délibéré entrer dedans Gennes sy les gallères de l'Empereur ont du pire, et poursuivre jusques delà leur entreprise. Je me recommande très humblement à la bonne grâce de la mère de la femme et des enfants.

« De Fontainebleau, ce 22 décembre 1553.

« Vostre très humble et obéissant serviteur,

« LE CARDINAL DE LORRAINE. »

Extrait des lettres de M. de Noailles, des 18 et 23 décembre 1553.

« La royne d'Angleterre, après l'arrivée devers elle des députez de l'Empereur, a délibéré envoyer en Espagne le comte de Betfort, l'évesque de Londres et Philippe Aulbin, et de les faire accompagner de beaucoup de noblesse, mais il n'y trouve personne qui les y veuille suivre.

« L'Empereur fit instance à la ditte Royne de luy bailler quarante ou cinquante jeunes mil-lords qui demeureront pour ostage et seureté de son filz le prince d'Espagne, durant le temps qu'il sera en Angleterre, pour le peu qu'il a d'assurance en cette nation.

« Le mescontentement que les Anglois ont de ce mariage croit de jour à autre.

« Ceux qui ont intelligence avec madame Elizabeth taschent de le faire retirer peu à peu jusques au pays de Galles Cornuaille, et d'en tirer le revenu et domaine, comme aussy de faire prisonnier tous ceux qui veulent aller en Espagne et espèrent qu'en plusieurs autres lieux du royaume il y aura de semblables révoltemens.»

[1554]. Au mois de janvier de la présente année le sieur D'Oysel escrivit au duc de Guyse une lettre où estoit contenu l'estat des affaires d'Escosse, et des travaux qui y estoient exécutés pour l'amélioration du dit royaume. Il y parle aussi de la suite des négociations pour le mariage de monseigneur le Dauphin avec la royne d'Escosse niepce du dit duc.

« Monseigneur, j'ay par ci devant escrit au Roy et à vous, fort emplement, l'estat des affaires de deça, et encore dernièrement parlant d'icy les cappitaines Lussaingnet et Sorlabos qui sont vos créatures et serviteurs, je leur donnay charge vous faire entendre, Monseigneur, bien particulièrement et par la mesme manière de vivre de tout ce monde-cy, les remèdes qui à mon advis y seroient nécessaires pour l'establis-sement et seureté de toutes choses à l'advenir et

toutes nos autres nécessitez; de quoy je ne vous feray redite par la présente, la quelle servira pour vous dire qu'ayant mis ces jours passez en considération que l'avancement du mariage de monseigneur et de la royne d'Escosse madame vostre niepce ne scauroit nuire aux affaires du Roy et bien du service de Sa Majesté, mais au contraire de grande utilité, j'ay pris la hardiesse, après en avoir communiqué avec la Royne madame vostre sœur, qui s'en est contentée, d'en escrire présentement au Roy, ainsy qu'il vous plaira veoir plus à plain par le contenu en la lettre de Sa Majesté, qui me gardera m'en estendre davantage par la présente. Je vous diray seulement de rechef, Monseigneur, qu'il ne se joue pas de ces peu de choses maintenant pour le bien ou dommage des affaires du Roy, ayant les voisins que nous avons, ce que j'ay veu vous estre mieux cogneu qu'à tous autres par la lettre qu'avez dernièrement escrite à la Royne madame vostre sœur, qui m'a faict l'honneur de me la communiquer, dont j'ay été plus ayse pour les bons et saiges advis y contenus, que de chose qui m'ayt arrivé de long temps, tout autant du bien des affaires de Leurs Majestés. Sur quoy, je vous diray que la ditte dame a tant d'envie de soulager le Roy et ne l'incommoder par sa despense, qu'elle se passera de plusieurs choses: elle n'est pas encore bien obéye, combien qu'elle soit beaucoup mieux et avec plus de respect sans comparaison que jamais n'a esté observée par deça depuis la mort du feu roy d'Escosse son mary, que Dieu absolve; et quant à la considération qui se doit prandre sur la bonne volonté de ses voisins tant vieux que nouveaux, vous comprenez bien ce que cela vault, et combien les nouveaux venus cuydront gratifier les Anglois leur proposans la conquête d'Escosse. Je voudrois bien que la ditte dame fust assez riche et opulente qu'au lieu de demander au Roy, elle eut moyen de l'assister en ses affaires; mais je n'en vois encore le temps. Il fault premièrement faire valloir ce royaume, en mines, pescherie et aultres commoditez, en quoy on ne peut rien avancer sans l'obéissance des sujets envers leur souveraine, qui ne sera chose beaucoup difficile ayant la verge en main, j'entens se faisant craindre des mauvais et aimer et honorer des bons: car ce peuple ne demande et ne désire que repos et justice. Mais il y a en toutes nos frontières des cheffs des races et maisons que je ne scaurois mieux appeller que Bandouliers, qui ne vivent que de proye, soit des Anglois ou des Escossois mesmes, de sorte qu'ilz ne valent rien ny en guerre ny en paix, et n'en peut-on tirer service. Il y en a aussy d'autres dans le pays

voudroient jamais voir de police. Il y a des isles qui belles, bonnes et grandes, sont en très mauvais estat, à quoy il sied et délibérer y aller avec le congé pour visiter ces gens de bien là, avec les seigneurs de ce pays et une troupe de rebuziers et autres de nos soldatz armez de jaques d'Escossois, espérant y elque service au Roy et aus dites dames es avant revenir, car ces pays abondent biens, et sans ces moyens la Roynes et le demeureront pauvres dont il adviendra ds inconveniens. Quant aux fortifficant vous parlez en vostre ditte lettre, je ay, Monseigneur, que nous n'avons en une forteresse sur nos frontières où nous faire arrester une heure nostre enl y venoit, de façon qu'il peut aller de tez de plain pied s'il a des vivres. J'ay vent escrit et dit de bouche toutes ses epuis que j'ai eu l'honneur de commander pays; mais il n'a esté rien ordonné les affaires qui sont survenues au Roy: st à faire c'est de se prendre vivement ongne et de ne s'épargner à l'advenir; n'y peut mettre la main sans avoir gens: un ingénieur qui sera malaisé à recoua ditte dame fera néanmoins ce qu'elle selon vos advis, ayant desjà faict grande n de bois de toutes sortes et prouveu à t et autres choses qui ne se trouvent en où elle trouvera des vivres. Elle vous surreste, Monseigneur, ne vous lasser de ner de vos bons advis, car seurement touchez plus vivement d'un seul mot de ie ses serviteurs de cent mil: ce qu'elle e si bonne part qu'il sert beaucoup à ses

Elle m'a commandé de vous faire ses uses recommandations à vostre bonne ayant remis de vous escrire de sa main remière despesche qu'elle fera. Je prie onseigneur, etc.

Islebourg, ce 11 janvier 1554. »

égotiation estoit commencée entre messieurs de Vannes, Bassefontaine et Saint-Laurent, deurs du Roy, avec le député du marquis de Soleures; les dits députés en remoyte par de nonbreuses lettres à M. le duc et à M. le cardinal de Lorraine frère de, les quelles lui estoient aussi envoyées le. Enfin les dits ambassadeurs dressèrent mémoire de leur dite négociation dont le fut également donné au duc de

mois de février, messieurs de Vannes et

Saint-Lorent avoient écrit à mon dit sieur le cardinal:

« Monseigneur, estant ce matin arrivé en cette ville, j'ay entendu de Mons de Bassefontaine qu'il avoit, dès hier, fait une despesche au Roy, faisant mention entre autres choses qu'il avoit convenu avecques les députez du marquis Albert, lesquels sont maintenant à Chaffuse, que nous serions à Bade aussitost qu'ils nous aurlons fait entendre avoir eu nouveau pouvoir de Leurs Majestez, ou bien seroient autrement preste pour négocier, ce que m'a gardé de passer jusques là, comme j'eusse peu faire aisément, tant pour ne leur donner occasion de penser qu'on les recherchast, comme aussi qu'il n'eust esté guères convenable à l'honneur du service du Roy que ses ministres eussent prévenu ceulx dudit marquis. Outre le bruit qui en eust couru par toute la Germanie, qui peut estre eust esté cause d'empirer aucunement nos affaires, pour le moins n'y eust porté aucun advancement, et mesmement, Monseigneur, en cette négociation qui n'est sans difficulté et hazard, et où la dextérité est si requise qu'il n'y a un seul petit respect qui ne vienne en considération. Au demeurant, Monseigneur, j'ay communiqué le pouvoir et instruction que j'ay porté audit sieur de Bassefontaine et à monsieur de Saint-Laurens qui est pareillement arrivé, et avons advisé par ensemble la forme qu'avons à tenir en ce traité dont après avoir oy ledits députez en escripiont bien amplement au Roy, ne s'estant pour l'heure offert autre chose digne de luy estre escripte.

« Monseigneur, je me recommande très humblement à vostre bonne grace. Priant Dieu vous donner en santé très bonne vie.

« De Soleure, le vingt-neuf février 1554. »

Discours de la négociation passée entre messieurs de Vannes, Bassefontaine et Saint-Laurens, ambassadeurs du Roy, et le sieur Silvestre Baid, député de monsieur le marquis le jeune Albert de Brandebourg à Soleure, le sixiesme jour de avril 1554.

Silvestre, député du marquis, accompagné du docteur Poyer de Schafouze et d'un truchement, comparu à Bade en Suice dès le vingt deuxiesme du mois de février dernier pour traiter avecques nous, qui y estions aussy venus sur le propos ouvert de la part du dict marquis, touchant l'entreprinse qu'il promettoit exécuter contre l'Empereur, d'où dépendoit la délivrance de monseigneur le duc d'Aumale, et la subvention que le Roy à cest effect luy promettoit. Depuis ce jour là jusques à l'onzième de mars

ensuivant, nous nous assemblâmes à diverses fois pour procéder au fait de cette négociation; mais pour autant que ledict Silvestre n'avoit reçu depuis deux ou trois mois nouvelles aucunes de son maistre et que d'ailleurs il ne nous sceut dire aucunes nouvelles de monseigneur d'Aumale, tant s'en fault qu'il eust fait aprocher de Chafuse pour nous estre rendu, en baillant les deniers qu'on devoit délivrer comptant, ainsi qu'il avoit promis à Paris, il fut advisé de nostre part que nous ne déclarerions pour lors à ce député le fons de nostre instruction de peur que le marquis qui estoit comme il s'est entendu en pratiques avecques l'Empereur et qui avoit auparavant montré au Pais-Bas toutes les lettres, mémoires et instructions qu'il avoit envoyez en France, avecques les réponses qu'il avoit receues des ministres du Roy, n'en fait autant de cette dernière instruction dont dépendoit la conclusion de toute la besogne; et néantmoins pour ne donner occasion aux princes de la Germanie qui tenoient desjà le marquis serviteur du Roy et mesmement à ceulx de la ligue nouvelle qui estoient assemblez auprès de Spire, de faire quelque délibération au préjudice des affaires du Roy et bien de celles de l'Empereur, nous advisâmes de nous séparer jusques à ce que lesdits députés trouvèrent très bon, comme aussi ils nous en avoient ouvert le propos, et de fait s'en retournèrent à Chafuse dont ils estoient venuz, et nous l'ung à Saleurre et les deux autres à Basle, à la charge de nous rassembler dans un jour chacune fois qu'il en seroit besoing et que ce député auroit eu nouvelles qu'il attendoit.

Estant ainsi séparés, Silvestre dépescha son truchement devers le duc Frédéric de Cymers, beau frère du marquis, pour sçavoir et rapporter certaines nouvelles de monseigneur d'Aumale, qu'on disoit estre en sa maison, et aussi mémoires et instructions de ce que seroit à faire; lequel n'est depuis retourné et ne s'attend plus qu'il revienne à ce que Silvestre nous a confessé.

D'autre part le Roy nous escripvoit, du dix neuvième jour dudict mois de mars, qu'il avoit trouvé très bon qu'eussions négocié sans nous déclarer plus avant, nous commandant expressément de ne faire aucune déclaration de nostre instruction à ce député quand nous viendrions à nous rassembler avec eulx, sinon que fussions asseurez du lieu où le marquis avoit fait venir monseigneur d'Aumale, et sans traiter de sa délivrance à rançon.

Par autres lettres de monseigneur le connestable du vingt quatriesme jour dudict mois de mars, nous estoit commandé tirer une dernière résolution de ce député et que ferions très bien

de les presser et estraindre de venir à une conclusion, afin de ne leur laisser occasion de plus longuement dissimuler ains qu'on sceut par où l'on en sortiroit; lesquelles lettres vindrent si bien à point, qu'au mesme instant qu'elles nous furent rendues nous receusmes autres lettres de Silvestre par lesquelles il disoit avoir eu lettres de son maistre, par lesquelles il désiroit traiter et faire une fin avecques nous, et qu'à cest effect il estoit délibéré venir en ce lieu de Soleurre.

Silvestre estant icy arrivé avecques le docteur Poyer seulement, au lieu de demander son langage, nous tient propos plus haultains et moins raisonnables que auparavant; car comme d'entrée nous l'eussions interrogé de plusieurs particularitez touchant son maistre pour tirer le plus avant qu'on pourroit ce qu'il nous en déclareroit avoir, si cela se rapportoit aux advs qu'en avons euz de divers lieux, il nous confessa que l'Empereur le recherchoit et sollicitoit fort ayant fait consigner en certain lieu les deniers qu'il lui devoit à la charge de les luy livrer aussi tost qu'il auroit déclaré qu'il seroit de son party et renoncé à celluy du Roy; qui estoit autant à dire que s'il y avoit icy argent pour cuyder avoir son maître à bon compte, il y en avoit pareillement de consigné du costé de l'Empereur.

En passant oultre il adjousta que le marquis avoit desjà trois mille chevaux, tous ceulx de sa maison l'assistoient jusques à l'électeur de l'Empire Joachim, et que nonobstant tous les bans de l'Empereur, il feroit si beau feu en tous les lieux où ses ennemis se tiennent, qu'ils se repentiroient de l'avoir irrité; lesquelles choses confirmeront ce que d'ailleurs en avions entendu de divers lieux, que toute la maison de Brandebourg estoit en armes, dont il s'ensuivroit que cest appareil tendoit plus à poursuivre la guerre des évesques ou à quelque querelle particulière qu'à prendre celle du Roy ou de l'Empereur.

Pour venir au fait particulier de nostre négociation, Silvestre disoit avoir reçu lettres du marquis de Balyn, qui est en la marche de Saxe, du seiziesme de mars, par lesquelles il l'advertissoit n'avoir reçu aucunes lettres de luy combien qu'il en eust escript plusieurs et à diverses fois, et que au demeurant il persistoit en sa première résolution de servir le Roy aux conditions qu'il avoit proposées.

Après que nous l'eusmes recherché de nous déclarer plus ouvertement ce qu'il demandoit, il vint à dire clairement et à le répéter par plusieurs fois, que son maistre vouloit estre asseuré d'avoir pour délivrance de monseigneur d'Aumale 100,000 escus, dont les 60 seroient payés lors

seroit délivré, et les 40,000 restans aux
es qui seroient advisez.

ir quoy luy ayant replicqué que nous n'es-
point icy pour traiter de la délivrance du
seigneur principalement, ains d'une bonne
et intelligence que il devoit exécuter con-
l'Empereur : car quant il seroit question
ment de ravoir mondict seigneur d'Aumale
anier, cela se manieroit soubz le nom de
seigneurs ses frères, et quant aux cent mille
dont ils faisoient mention, que nous au-
bien charge de les promettre. Mais c'estoit
aultre respect que pour la rançon dudict
eur puisné de la maison de Guyse, pour
l nous ne voudrions accorder soixante
ny la moitié, n'estoit en considération du
du Roy qui espère, en usant de telle libé-
; d'obliger si avant le marquis que pour
enir il se perpétuera en son service.

l tout événement, pour monstrier que Sa
sté y procédoit sincèrement et avoit inten-
de traiter à bon essient, il en apparoissoit
: en ce que d'entrée l'on livroit soixante
: escus, lesquels nous estions prests de bail-
-a voyant monseigneur d'Aumale ou estans
urez de luy; et ce fait, l'on traiteroit du sur-
, et mesmement de la promesse des quarante
: qui restoient de cent mille, ou qui seroient
z lorsque ledict marquis auroit exécuté ce
auroit fait promettre au Roy, y adjoustant
de traiter plus tost bonnement ne se pou-
faire, d'autant que l'apareil de guerre du
quis ne pouvoit sortir effect sans avoir ces
nte mille escus, lesquels nese pouvoient bail-
ms ce que monseigneur d'Aumale fut délivré,
rtant ne se pouvoit arrester le temps et le
du surplus qui restoit à traiter, que cette
rance ne fut premièrement accomplie, d'au-
qu'elle se pourroit à l'aventure faire si
que la saison de mener la guerre seroit à
y passée. Davantage, le Roy estant desjà
! et prest à exécuter son desseing, les forces
marquis seroient inutiles si elles n'estoient
oyées en mesme saison que Sa Majesté au-
essiennes en campagne. Or, de les employer
: pourroit faire que le marquis n'eust receu
rs, d'autant que monseigneur d'Aumale
roit esté délivré ainsi, et toute nostre entre-
ne seroit réduite en fumée.

quelles raisons et autres par nous déduites,
ans à mesme effect, nous priames ce dé-
: de bien considérer, et adviser qu'il estoit
venable qu'il receut la finance que nous
maicy preste en nous rendant monsieur d'Au-
le, et que le surplus sans aucune difficulté
a ensuivroit; mais ledict député n'a oncques

voulu gouter ce party, disant qu'il pourroit
estre qu'après que la délivrance de monseigneur
d'Aumale nous ne serions point d'accord des au-
tres conditions; ou bien pourroit advenir que la
ligue, encores qu'elle fut conclue, nesortit point
d'effect, et partant ils perdrieroient les quarante
mille escus qui restoient des cent mille, et se
trouveroit mondict seigneur d'Aumale rendu pour
soixante mille seulement, ce qu'il n'entendoit
accorder en aucune manière; ains persistoit à
dire que son instruction estoit d'avoir assurance
de cent mille escus, avant que accorder la déli-
vrance du prisonnier qu'ils tenoient, ainsi que
dès lors qu'ils estoient en France ils l'avoient
dit et déclaré à monseigneur le connestable,
en protestant qu'ils n'avoient charge de faire
autrement, encores demandoit-il desjà quatre
mil escus en déduction des quarante qui se pro-
mettoient.

Laquelle proposition nous semble si estrange
et si loing de l'espérance qu'ils nous avoient
baillé au commencement de cette négociation,
que nous ne sceusmes que respondre, sinon que
nostre affaire estoit publique et non pour affai-
res privez, et que d'accorder ce qu'ils requé-
roient pour affaire particulier nous ne le pou-
vions faire, comme aussi ce n'estoit la raison, et
que si ce député ne se vouloit réduire aultrement
à raison, nous serions contrainctz de nous départir
sans riens conclurre, et mesmement que cella
estoit directement contraire aux propos que Spée
avoit tenez en France, ainsi qu'il leur feust des-
duit par le menu.

Le député répliqua que puisqu'il estoit ainsi,
qu'il s'en partiendroit volontiers, y adjoustant, en se
levant de table, que l'Empereur n'estoit pas en-
cores mort et que son maistre n'auroit point
faute de party : le disant en telle fierté et arro-
gance, qu'il méritoit bien d'en rapporter une bien
aspre responce. Toutesfois la considération du
seigneur qui est prisonnier, fut cause que cela fut
coulé doucement de peur qu'il ne feust mal-
traitté, et luy fut respondu seulement que son
maistre se raliât avecques l'Empereur, n'en ra-
porteroit aultre fruit que une telle repentance
qu'il en sentit l'an passé, où il expérimenta
combien l'on pouvoit mettre d'espérance et as-
surance aux promesses de l'Empereur.

Ce fait, nous nous départismes pour lors de ce
député assez gracieusement, le priant à penser
sur ce qu'il avoit à faire, comme aussi nous
prianst de nostre cousté; car combien qu'il nous
donnast assez à cognoistre qu'il ne vouloit faire
guères de bien, et que par là eussions juste cause
de rompre la négociation, toutesfois nous avons
tousjours délibéré et proposé de ne riens rompre,

ains tenir plus tost les pratiques en suspend pour empescher que le marquis ne veint par désespoir à se jecter entre les bras de l'Empereur; ains plus tost se rendre plus difficile, voyant que les choses seroient en leur entier pour pouvoir encores traitter avecques le Roy.

A tant voyant l'obstination de ce député et qu'il n'y avoit ordre d'avoir monseigneur d'Aumale sans traitter entièrement du tout, nous advisasmes de bailler au docteur Poyet aucuns articles dressez selon nos instructions pour communiquer audict député, sans autrement les luy laisser, par lesquels les cent mille escus luy estoient promis, comme dit est; mais c'estoit avecques clauses telles qu'il plaira au conseil, et considérer lesquelles tournent toutes à l'honneur et bien des affaires du Roy et selon l'intention dudit seigneur.

Ce député ayant pensé de plus sérieux à son fait, après avoir veu et examiné ces articles, le lendemain nous vint déclarer qu'il les trouvoit raisonnables et justes, si n'est en trois points sur lesquels il faisoit difficulté.

Le premier estoit qu'il demandoit avoir quarante mille escus par mois lorsqu'il marcheroit contre l'Empereur, au lieu que nous ne luy en avions accordé que trente mille. L'autre qu'il vouloit son maistre estre payé pour trois mois au coup lors qu'il seroit prest de marcher contre l'Empereur, comme dict est. Le troisieme qu'ils vouloient avoir pension de huit mille escus par an au lieu que nous n'en avons accordé que six mille. Sur quoy nous luy respondismes qu'il estoit par nécessité besoing le faire entendre au Roy, d'autant que nostre instruction ne s'estendoit pas plus avant que nous avions couché par nos articles.

Mais pour gagner temps nous estions d'avis que ce député signat le traité en la sorte qu'il le requerroit, et de là s'en allast à Metz ou en la maison du vieil comte Ringrave, auquel lieu l'on luy feroit entendre l'intention du Roy et par mesme moyen recevroit le traité signé au cas qu'il pleust à Sa Majesté luy accorder ce qu'il requerroit, et ainsi auroit ces soixante mille escus en randant monseigneur d'Aumale.

Le député ayant requis temps pour y penser vint devers nous deux heures après, ayant, comme il est vraysemblable, trop beu, ou bien estant entré en merveilleuse deffiance et sans cause, et nous dit ouvertement qu'il vouloit traitter et conclurre en la sorte qu'il le requerroit, autrement qu'il vouloit dès lors et sans plus s'arrester icy monter à cheval pour s'en aller. Sur quoy luy fut remonstré par nous que s'il ne vouloit aller à Metz ou à la maison du comte Rin-

grave, qu'il attendist par de là la response que le Roy nous feroit, ce qu'il nous refusa entièrement faire, disant qu'il s'estoit decouvert du lieu où monseigneur d'Aumale estoit et qu'il pourroit advenir inconvenient, pour tant qu'il y convenoit remédier d'heure et oster monsieur d'Aumale de ce lieu et le transporter ailleurs.

Voyant laquelle façon de faire estrange et barbare, nous persistasmes à luy dire qu'il feist ce que bon luy sembleroit; car quant à nous, nous ne pouvons excéder les termes de nostre instruction ny lui dire autre chose sinon que nous luy rendrions la response dans quinze jours telle qu'il plairoit au Roy la nous faire.

A tant le député se départit de nous, et feint aprestre ses chevaux, preint ses bottes, poya son hoste et feint démonstration entièrement de desloger, cuidant peult estre que nous le deussions retenir en luy accordant toutes ses demandes; mais voyant que nul de nous ne luy faisoit force demourer, il changea d'avis et prenant meilleur conseil revint à nous faire comme amande honorable, promettant d'attendre icy quinze jours, et néanmoins signer le traité selon ce qu'il avoit requis y estre adjousté, ce qu'il a fait comme il appert.

Maintenant il plaira au Roy et à messeigneurs de son conseil considérer que, par ce traité si tant est qu'il plaise à Sa Majesté accorder les demandes de ce député, l'on recouvrera monseigneur d'Aumale pour soixante mille escus; et quant au surplus de ce qui est promis, le marquis n'en peult riens avoir qu'il n'ait fait la paix avecques les évesques, et conséquemment que ce bien ne soit rendu à la Germanie par le moyen du Roy, et aussi qu'il ne marche contre l'Empereur, auquel cas la condition de quarante mille escus par mois n'est soubz correction trop desraisonnable, actendu qu'il promet admener trois mille chevaulx et quarante enseignes de gens de pied, qui est la première difficulté proposée sur ce qu'avions pouvoir d'accorder.

L'autre difficulté qui est sur l'avancement de trois mois au coup, dépend de la commodité des finances du Roy, actendu que le marquis offre à bailler ostages.

Quant à la troisieme touchant la pension, elle est soubz correction petite, d'autant que pour deux mille escus d'avantage de pension un tel exploit ne doit estre retardé, et aussi que telles pensions ne se payent sinon autant qu'on veut.

En tout événement où le Roy après avoir recouvert monseigneur d'Aumale ne voudroit entrer en telle despense pour avoir le marquis en son service, il peult reculer ou empescher

il se doit faire entre luy et les évesques ,
 lmoings tenir tousjours le marquis en
 , sans ce qu'il se puisse tourner du costé
 pereur, ny que Sa Majesté soit tenue d'en
 aucune somme de deniers, sinon quant
 prest à marcher contre l'Empereur ; sur
 aient subvenir plusieurs empeschemens,
 s'y peuvent donner soubz main , si tant
 on se veuille passer dudict marquis, pour
 ulté qui se pourroit faire sur sa foy, et
 nent qu'estant une fois armé il pourroit
 r ses vengeancees premières au lieu d'en-
 ce qui touche le service du Roy, et pour
 pourra la fin de ceste affaire exécuter se-
 le Roy se pourra passer ou aura besoing
 es que ledict marquis peult assembler.
 à Soleurre , le sixiesme jour du mois
 , l'an 1554.

*mentionné dans le précédent discours
 par Silvestre Raid conseiller et servi-
 du marquis Albert, envoyé au Roy. Du
 redy quatriesme jour d'avril 1554.*

ce que monsieur le duc de Meckelbourg
 tendre premièrement au Roy très chres-
 la part de monsieur le marquis Albert
 debourg, et depuis ledict sieur marquis
 léputez et agents qui sont icy présents,
 sté a, comme sçavent les dits députez,
 hé les seigneurs de M. M. M. pour trait-
 melurte avecques eux en ce pays des li-
 : qui touchera tant le bien, paix et tran-
 le l'Empire dont elle a tousjours désiré le
 l'unyon, comme aussi le fait particulier
 leur marquis, où sa dicte Majesté se ré-
 umyablement en la sorte que cy après

lèrement qu'il y aura extinction et obly-
 s choses avecques renonciation à toutes
 s, demandes et actions, et de tout ce qui
 oit prétendre d'une part et d'autre.
 pour ce que ledict sieur marquis a très
 neu le naturel et façons de l'Empereur,
 rien soubz faulces dissimulations et dé-
 ns indignes de grand prince il luy a im-
 généralement molesté et travaillé enco-
 s les Estats tant de la Germanie que
 et qu'ils s'est résolu avecques l'assistance,
 secours qu'il recherche dudict sieur Roy
 amys, de s'en venger et donner à cog-
 tout le monde sa bonne affection à l'en-
 Saint Empire contre ce que jusques
 publié par ses malveillans, à employer
 rtipation d'un tel tyran tout ce que
 a donné en ce monde comme plus am-

plement et particulièrement est contenu en ses
 offres et instructions :

Le dict seigneur Roy qui tousjours ainsi que
 chacun sçait a préposé le bien et liberté de la
 Germanie aux affaires de son propre royaume,
 voyant cette bonne et sincère intention à l'en-
 contre de ce commun ennemy, trouve très bon
 que ledict sieur marquis assemble et treuve prest
 dedans la fin de mars quarante enseignes de gens
 de pied de sa nation et trois mille chevaux, ins-
 truits et garniz d'artillerie grouse et menue,
 soit pour campagne ou batterye , et générale-
 ment toutes munitions nécessaires à telle expédi-
 tion, et que an ceste force sans s'amuser à aultres
 desseings ny particulières querelles, dedans le
 commencement d'avril prochain venant, il as-
 saille ledict seigneur Empereur, entre en ses ter-
 res et seigneuries du Pays-Bas, soit par le costé de
 Gueldres ou Frize, Hollande ou aultres endroits
 que l'on verra estre à propos, et qu'il se pourra
 sur le lieu, avecq le conseil de ceulx de Sa Ma-
 jesté qui l'accompagneront, comme il demande
 adviser et recognoistre estre le plus dommagea-
 ble à l'ennemy, le tout ez despens et fraiz dudict
 marquis.

Item le Roy usant de sa libéralité et en consi-
 dération de ce que des susdits et de ce que cy
 après sera spéciffié, fera bailler et dellivrer au-
 dict sieur marquis la somme de cent mille escus
 dont les soixante seront fournis d'entrée et comp-
 tant en la ville de Bade ou Schaffouze, affin que
 ledict sieur marquis au meilleur moyen de ce ,
 promptement et sans demeure, pouvoir fournir
 à ses affaires, et les quarante mille restant se
 payeront au plustost à la fin du mois de septem-
 bre que l'on comptera 1554, qui sera lors que
 ledict sieur Marquis aura mis à exécution ce
 qu'il a entrepris sur les pays et terres de l'Em-
 pereur, pourveu toutes fois qu'en considération
 de cette libéralité dont le Roy use envers ledict
 sieur Marquis, monseigneur le duc d'Aumale
 soit mené et conduit à Metz et là mis en toute
 liberté pour s'en pouvoir aller franchement de-
 vers Sa Majesté, sans qu'on luy puisse deman-
 der ou quereller à l'advenir aucune chose pour
 le regard de sa prinse et détention, et lors ladite
 somme de soixante mille escus par mesme
 moyen sera délivrée sur l'heure et instant aus-
 dits députez ou autres ayant pouvoir de la part
 dudict sieur marquis.

Et affin que ledict sieur marquis cognoisse
 d'avantaige la bonne intention du Roy envers
 luy, et qu'il puisse plus aisément supporter les
 fraiz qu'il luy conviendra faire, durant le temps
 de l'exécution de cette entreprnise, Sa Majesté
 accordera libéralement de contribuer durant

l'espace de trois mois tant que la guerre durera, un chacun mois quarante mille escus et au commencement la soule de trois mois au coup, et conséquemment tousjours faire payer pour trois mois quarante mil escus pour ung mois. Si tost que ledict sieur marquis entrera au service dudict sieur Roy, Sa Majesté luy fera payer et mettre entre ses mains ladicte somme et non plus tost, et de ce luy en baillera lettres signées et scellées en la façon accoustumée, et donnera Sa Majesté tel ordre au payement d'icelle somme qu'il n'y aura faute qu'elle ne soit livrée au lieu et temps qu'il sera advisé.

Davantage Sa Majesté accordera que ledict sieur marquis se puisse impatroner de la duché de Gueldres et qu'il en demeure seigneur comme de son vray conquest et héritage, et aussi accordera que tous branchuts, pillages et butins faits sur l'ennemy par ledict sieur marquis luy appartiendront, pour en faire et disposer ainsi que bon luy semblera, moyennant toutes fois que les villes et pays, autre que ledict duché de Gueldres conquis sur l'ennemy, soient mis ez mains du Roy ou de ses serviteurs, comme propre à la couronne, dont néanmoins Sa Majesté fera telle part et pourtion audict sieur marquis qu'il aura occasion de s'en contenter et louer la libéralité de Sadiete Majesté; laquelle consent aussi que sur les pais héréditaires dudict Empereur il puisse prendre soit par rançonnement, exactions et aultres moyens tels qu'il advisera, jusques à la somme de cinq cens mille escus, ainsi que l'Empereur luy avoit promis sur le pays du Roy, lorsqu'ils traitèrent ensemble devant la ville de Metz.

Et pour encores faciliter cette entreprinse et monstrier combien le Roy va en cecy de bon pied, offre et promet Sa Majesté mettre, au mesme temps que ledict marquis fera cette exécution, une bonne et grosse armée royale en campagne du cousté de Picardie, où s'il est besoin Sa Majesté se trouvera en personne, affin d'attacher l'ennemy par divers lieux et tellement séparer ses forces et traverser ses desseins, qu'il ne puisse empescher ledict seigneur marquis de prendre villes et pais et faire sans grande résistance d'armée telles conquestes que bon luy semblera.

Pareillement Sa Majesté n'acceptera jamais trefves, paix ny autres appointemens avec l'Empereur, que ledict marquis par le consentement du Roy et de luy ny soit compris, et que suivant sa demande il ne s'accorde ung concile libre et chrestien en la nation germanique et que l'Empire ne soit du tout remis et restitué en son ancienne dignité et liberté.

Au demeurant, Sa Majesté se confiant et as-

seurant de la fidélité et preudhommie dudict sieur marquis, pour encore luy monstrier par effect combien elle l'aime et estime, accordera qu'il demeure et soit son pensionnaire à huict mill escus de pension par an, l'assurant bien Sadiet Majesté que si par fortune ou inconvenient, e que toutesfois elle ne pense pouvoir advenir, i luy meschéoit en cette expédition, tellement qu'il fut par là contraint de habandonner et perdr sa demeure en Allemagne, il luy sera si bien pourveu d'une autre seigneurie, maison et retraite en France, qu'il pourra honnestement e selon sa condition y vivre et s'entretenir, moyen nant aussi que en considération de ce que des sus, ledict sieur marquis demeurera perpétue serviteur du Roy, sera obligé, tenu et affectionné à luy faire service et à son royaume à l'advenir et qu'il prestera serment à cest effect tel qu'en tel cas est accoustumé.

« Mais pour autant qu'il est nécessaire pour l'exécution de cette entreprinse que la guerre qu'il a à présent à l'encontre évesques, ceux de Neuremberg, le duc de Brunchwich et autre princes ennemys dudict marquis, cesse, ains que Sa Majesté l'entend et présuppose pour l bien de ceste affaire de l'Empire et généralement dudict marquis mesmes, et que la paix avan qu'entrer en tout ce que dessus soit traitée e conclue ou bien quelque bonne et longue trefv de laquelle avecques le temps s'en puisse espérer pareille ou aussi bonne yssue : a cest effect, suivant la demande de ses depputez, quand le choses seront en ces termes, Sa Majesté inter cédera volontiers, soit par lettres ou aultremen envers tous les Estats de la Germanie, pour traiter de la paix et accorder le différend qu est entre ledict sieur marquis et ses ennemys pourveu que icelluy sieur marquis se submettra comme Sa Majesté espère, à toute raison à c qu'il prétend par le contenu des lettres et seaulx et qu'il aura plus de respect que sa propre vindicte à une si grande et digne entreprinse, d laquelle tout proffit et honneur luy peuvent ad venir, d'autant qu'il contentera généralement l'Allemagne et la rendra à sa dévotion, autan qu'il sera possible, voyant un chacun qu'au lieu de travailler et vexer le pays, il aura tourné le armes à l'encontre de leur ennemy commun, e de celluy qui depuis trente ans nourrist la Germanie en toutes divisions et guerres civiles.

Finablement que ledict sieur marquis baille ostages à Sa Majesté, suivant ce qu'il a honnement fait offrir par lesdicts depputez, lesquels hostages soient de telle condition et qualité qu Sa Majesté ayt cause d'en demeurer content satisfait.

ront les ostaiges Vuilhelm von Grumpach
hins von Strectpecg, ou le jeune comte
qui présentement est avecques le jeune
Lorraine, avecques consentement de mon-
n père

nant ledict marquis en la façon susdicte
étuel service et alliance avecques ledict
oy, alors sa Majesté le maintiendra et
personne, son bien, et ses terres et sub-
emblable protection et deffense le mieulx
urra.

ilvestre Raid, conseiller, serviteur de
ès honoré seigneur et prince monsei-
e marquis le jeune de Brandebourg, ay-
nent accordé les dessusdictes capitula-
ourveu toutes fois que le Roy les accepte
ne sa déclaration.

le mecredy quatriesme jour du mois
mil cinq cens cinquante quatre.

ant le mois de juing, monsieur le duc
e Croissy le jeune la lettre suivante, con-
les nouvelles des armées de l'Empereur.
signeur, je ne vouller failliy à vous fairre
e commant la compagnie de monsigneur
e ariva hier en ce lieu de Marle, où doit
ostre garnison, vous aseurant, Monsi-
que il y fait bien cher vivre à resson que
té breullé : toucte foy, nous y demeure-
onsigneur, hier l'on me dit que l'armée
pereur s'est assamblé à Gives; et le cas
que il voullut mettre le siège à Guize, il
ble, Monsigneur, que vous n'y sauriés
une millieure compagnie que la nostre;
s sommes comptés à dix homes d'arme
squels nous atandons d'heure à autre,
t que là où vous nous commanderés, nous
ons très humble service. Il vous plaira,
neur, avoier souvenance de l'office de
upère et vous ferés beaucoup pour moy.
signeur, je supplie le Créateur vous
en prospérité, très heureuze et longue

Marle, le cinquiesme juin.

tre très humble et très aubéyssant ser-

« RENEAU DE CROISSY. »

t le Roy réduit en son obéissance les
t chasteaux de Bovynes et Dynan où
eur avoit mys huit ou neuf cens hommes
Espaignols et moitié Allemans, vieulx
; gens esleuz et choisiz parmy toutes ses
et tiré desdits lieux toute la commodité
is, tant pour son armée que l'avitaille-
Mariebourg, qu'il a peu; et du surplus
lesdites places et d'infinies d'autres chas-

teaulx, petites villes et gros bourgs à cinq et
six lieues à la ronde enrichiz ses souldatz, il a
faict démolir et ruyner lesdits chasteaulx de Bo-
vynes et Dynan, et est party avecques son ar-
mée pour venir loger une lieue ou deux plus
avant tirant le chemin de Namur, où il a sé-
journé deux ou troys jours pour donner ordre et
achever de pourveoir de vivres, forces, muni-
cions et autres choses nécessaires à sadicte ville
de Mariebourg. Et là pris résolution d'aller droit
trouver son ennemy. Et encores qu'il eust adver-
tissement certain qu'il avoit faict rompre le pas-
saige du pont d'Annelay sur la rivière de Sembre
qui est très difficile et malaisée, et qu'il estimast
comme ledict Empereur faisoit courir le bruit et
rapportoient toutes les espies que le duc de
Brunswick feust arrivé et jouainct en son camp
avecques vingt quatre enseignes de lansquenetz
et trois mille chevaulx, néanlmoings il a marché
avec sadicte armée droit audict passaige qu'il
a forcé et passé sans difficulté, et a logé sadicte
armée une lieue audessus tirant le chemin dudict
Namur, et sur lequel s'estans decouvertz quinze
ou seize cens chevaulx des ennemys sortiz de
leur camp qui est près ledict Namur, furent
chargez par la cavallerye de son avant garde si
rudement, qu'il y en demoura plusieurs de mortz
et pris, et le reste menée battant jusques au por-
tes dudict Namur; et y furent noz gens tant que
le jour dura pour essayer de les attirer au com-
bat et faire sortir de leur fort; ce qu'il a esté
impossible de faire, combien que à la veue de
l'Empereur, qui estoit dedans son camp et y
avoit faict venir toutes ses forces, n'estant pas
en moindre nombre que vingt mille hommes de
pied et six mille chevaulx, ledict seigneur ayt
faict prandre et brusler la ville de Fosse et ung
infinité de chasteaulx, petites villes et villages
jusques aux fausbourgs dudict Namur. Et con-
gnoissant icelluy seigneur qu'il ne le pouvoit
attirer audict combat, a pris son chemin en la
ville de Gossely, qui a esté prise et bruslée; de
là au chateau de Carmer; et en passant a faict
prandre et brusler la ville de Fontaines et la
maison de Merlarin que la royne de Hongrie
avoit faict bastir, aussy sa belle maison de Ma-
riehrout, le Ruz, Dresigny et tous les autres
chasteaulx, maisons de gentilzhommes et cinq
ou six autres petites villes et infiniz bourgs et
villages jusques au nombre de plus de douze
cens, de sorte que depuys ledict lieu de Dynan
jusques aux portes de Baings ne à quatre lieux
à la ronde, il n'est riens demouré, et estant son
armée près dudict Baings saichant par aucuns
prisonniers que ledict Empereur y avoit envoyé
sept enseignes de gens de pied pour la deffen-

dre, l'a bien voulu faire tenter en passant; ce qui a esté si furieusement exécuté par son artillerie, que, ayant commencé le matin à la battre, lesdicts sept enseignes et tout ce qui estoit dedans se sont troyes heures après, craignant la fureur de ceste armée, renduz à la mercy de Sa Majesté, qui a bien voulu user de ceste clémence qu'il n'y a eu aucun sang espandu. Et a esté ladicte ville, qui estoit très riche et opulente, pillée et saccagée par ses souldatz, et entre autres les chasteau et maison principale de ladicte royne, une des plus belles et sumtueuses que l'on sçauroit veoir, tant enrichie de marbres et de toutes autres choses exquisés, et garnye d'insignes meubles précieux de ladicte royne, et ung si grant et si riche butin qu'il ne se peult estymer; et ledict jour passa une lieue oultre, après y avoir faict mettre le feu. De là ne trouvant ledict seigneur à qui combattre, et sans ce qu'il soit jamaiz comparu ung seul homme, encores que cesdicte armée ayt passé au travers et parmy toutes les plus fortes places et grosses garnisons que ledict Empereur ayt point, et à deux ou troyes lieues de Vallenciennes, Montz, le Quesnoy, Avennes, Landressy et Cambrey, est venu en ladicte ville de Baings qui a esté semblablement prise, pillée et bruslée, celle de Maubeuge aussi et tous les lieux circonvoisins jusques dedans le Cambresis, où ledict seigneur, c'est venu rendre et retrouver avecques sadicte armée, en délibération de ne perdre point de temps, combien qu'il ayt fait et exécuté une partie de ce qu'il vouloit faire, bruslé et ruyné audict ennemy le plus beau et riche pays qu'il eust prins et passé à travers plus de trente grandes lieues.

Et pour ce que l'Empereur faict semblant de le vouloir suyvre avecques les forces qu'il a, c'est ledict seigneur aresté sur le bord et dedans les pays d'icelluy Empereur pour avoir commodité de vivres en intencion de le combattre, comme il a toujours désiré faire et y a quarante journées entières qu'il est dedans sesdits pays ne cherchant autre chose.

[1555]. Le duc d'Aumale, frère de M. de Guyse, l'informa, estant en son gouvernement de Bourgogne, des nouvelles d'Allemagne et de la trefve qui se pratiquoit avec l'Empereur par l'intermédiaire du cardinal de Lorraine.

« Monsieur, j'ay receu des deux lettres que vous a pleu m'escire de Bloys, les 7 et 9 du présent, et ne vous sçavez assez mercier très humblement de la bonne souvenance qu'il vous plaist avoir de moy, me faisant si souvent participant de vos nouvelles, ensemble de la bonne

volonté et affection qu'il vous plaist me porter, vous pouvant asseurer, Monseigneur, que n'avez frère qui de meilleur cœur désire vous faire service que moy, en quoy il n'espargnera jamais non seulement ses biens mais sa propre vie aussi. J'ay veu, Monseigneur, ce qui est contenu en vostre dernière lettre touchant la trêve, en quoy je n'ay jamais eu d'autre opinion sinon que les Impériaux ont voulu sentir en quelle volonté estoit le Roy de l'accepter, ou de penser par ceste longueur accrocher et devister la négociation de monsieur mon frère, monsieur le cardinal de Lorraine, vers le pape. Toutes fois, je crois que Sa Majesté aura si bien prouvé à tous ces affaires, qu'il ne se trouvera en rien trompé; au demeurant, Monsieur, j'ay esté adverty par M. Despinac comme le premier président de la cour de parlement de Bourgogne et ce corps d'icelle ont voulu et veulent chacun jour entreprendre sur les choses qui touchent mon autorité, comme gouverneur du dit pays, et s'entremesler de vouloir réformer les arrêts et jugemens par moy donnés, ou par le dit sieur Despinac en mon absence, mesmement en un faict de crime de lèse-majesté, commis par un nommé Borbizet, accusé d'avoir ouvert les portes de Dijon, la nuit, à heure indue et deffendue: et d'autant que le procès est par de là pour estre veu au premier conseil, je vous supplie très humblement vouloir tenir la main à ce que mon autorité et ce qui appartient à un gouverneur de Bourgogne ne luy soit osté, car autrement je passerois pour juge subalterne sy la ditte cour de parlement prenoit cognoissance des appellations de mes jugemens, lesquels sans difficulté doivent ressortir au dit premier conseil comme font celles de tous les autres gouverneurs du royaume, et semble en cela que la ditte cour veult estre gouverneur de Dijon. Je vous supplie très humblement avoir pour recommandée la vuidange de cette affaire, et supplie le Créateur, et

De Maulny, ce 14 janvier 1555.

Votre très humble et très obéissant frère,

CLAUDE DE LORRAINE. »

Par une lettre du cardinal de Lorraine au duc de Guyse son frère, de Venise le 17 du mois de janvier, il l'informoit du fait du traité de paix négocié avec le pape.

« Monsieur mon frère, pensez si je me trouvois bien empesché, ce jour que j'avois pris congé de nostre Saint-Père, quand le Boiteux arriva soir avec la despesche que le Roy nous envoyoit sur le faict de la conclusion du traité de la paix de la quelle je seray tousjours bien ayse, pour zèle que je porte à la tranquillité et repos de tous

hienté; mais je vous ose bien asseurer que roy n'eut et n'aura peut-estre telle occasion, comme avoit nostre maistre, ainsy gnoistra par les choses que je luy portois sy d'avantage, que quand luy-mesme les eut et souhaitées, il ne les eut sceu désirer ny plus avantageuses pour luy, et aux bien dire que s'il eut encore eu pour quelque peu de temps, il se pouvoit r d'avoir la paix toutes fois qu'il luy eut ec conditions beaucoup meilleures et adreuses qu'il ne l'aura eue. Toutes fois ce me es grand plaisir qu'elle se fasse et que y en ayt remis sur ce propos à bon es- t non pour nous amuser ny pour rompre ertir les entreprises du Roy, le quel je seure a mis à ce coup sa réputation à ce e deça au plus grand hazard qu'il fit ja- et c'est ce qui me tourmentoit, craignant Saincteté ne le prit en mauvaise part; ant partir j'abouchay sy bien monsieur inal de Caraffe, que Incontinent il en ler à Sa Saincteté, et le rendit sy capable le cardinal de Tournon m'escriit comme errez par ses lettres que je vous envoie, nt allé veoir Sa Saincteté pour lui enton- propos et luy dire ce qui nous en avoit crit, il le trouva très bon, dont j'ay été eux pour la crainte que j'avois du con- et pour tout cela je ne laissay de partir ray en cette ville en très bonne santé, où signeurie m'a faict un sy grand et honno- ecueil, qu'à ce que l'on me dit il y a long- qu'il n'arriva personne en leur ville pour ie du quel ils ayent faict plus grande dé- ation de joye et de contentement qu'ilz ct de la mienne. J'attends le courier que ray exprès pour le faict de monsieur le e Ferrare, et à la vérité ce qui m'a faict cy a esté pour attendre son retour avant arrive au dit Ferrare. Je prendray mon r après avoir encore demeuré icy deux ou urs, et selon les nouvelles qui me seront ées, je séjourneray trois ou quatre jours on dit sieur le duc, puis m'en iray droict r'arrester en aucun lieu, que je ne sois en ; vous asseurant que j'ai un merveilleux le vous voir. Je me recommande, etc.

Venise, le 17 janvier 1555.

Vostre très humble et obéissant frère,

C. CARDINAL DE LORRAINE.

Le mareschal Strozzi écrivit à la fin de r à monsieur de Montmorency sur le e sujet du traicté de paix négocié à Rome,

dont le double est envoyé à mon dit sieur le duc ainsi qu'il suit :

« Monseigneur, monsieur le cardinal Caraffe et moi fumes hier en campagne pour parler ensemble suivant ce que nous avions auparavant advisé, lequel fit tout son effort pour me mener le soir à Rome pour parler avec le pape : ce que je le prié différé encores deux jours pour ma plus grande commodité. En tous les propos que nous eumes tout le jour ensemble, je le recongneu celuy mesmes bon Charles qu'il estoit autrefois pour le service du Roy et encores en mon particulier; il n'est aulcunement changé, et parlant de vous je luy concluds après ung long discours que toutes choses et particulièrement celles de la guerre avoient à passer par vos mains, et par tant je le conseillois de s'adresser et faire fondement dessus tout où est le sçavoir et le pouvoir, et que toute autre chose estoit fumée et vanité. Je luy dis danventaige qu'il debvroit totalement se remettre en vostre jugement tant de la manière de faire la guerre comme du lieu et du temps, parce que enfin il falloit que tout homme feist son mestier, et ceulx qui le font le mieulx sont les plus praticque; et si seroit chose trop longue de vous racompter toutes les particularitez de ce propos, bien vous diray-je que je trouvai ledit cardinal enclin de luy mesmes à suivre ce conseil, et l'ay laissé en icelluy comme il me semble du tout persuadé. Il me dit entre autres choses ceste cy digne de vous estre escripte, que le cardinal de Lorraine par les capitulations faites avecq le pape avoit accordé choses ausquelles auparavant ils n'avoient jamais pensé, comme de Gayette et d'autres qu'il me nomma, adjoutant par après ces mesmes paroles qu'ils estoient délibérez par vostre moyen réordonner les conditions passées par ledit sieur cardinal de Lorraine, parce qu'ils cognoissoient qu'il leur avoit plus concédé que n'estoit le devoir, et que eulx mesmes ne vouloient, mais que à vous seroit remise toute capitulation de qui vouloient entièrement despendre, congnoissant ung sens fondement aux choses qui passoient par vos mains; il me dit aussi que vous avoit adverty de tout cecy par le duc de Somme, et vous asseure bien sur mon honneur que je ne change une seule parolle de celles qu'il me dist, et par ce qu'il m'a semblé cest advis digne de vous estre escrit, je n'ay voulu faillir de le faire.

« Dedans deux jours, je iray à Rome pour mettre ordre avec les ministres de Sa Majesté, que j'aye ceulx des munitions; et jusques à présent quelque grande instance que j'aye fait, je ne suis venu à bout d'aucune chose, mais j'espère bientost éclaircyr cette partye et toute aultre à

la satisfaction de sadite Majesté et mon honneur. Au surplus je vous ay desjà escript par cy-devant comme monsieur de Lodève ne m'a voullu payer de mes estats par deçà, combien que le Roy et vous luy eussiez mandé; à ceste cause je vous supplie très humblement d'y vouloir pourveoir le plus promptement qu'il vous sera possible, aultrement il est impossible de m'entretenir n'ayant aultre chose en ce monde que cela qu'il plaist à Sa Majesté de me donner, vous asseurant que j'auray grande difficulté à vivre jusques à ce que j'aye de vos nouvelles : et sur ce je me recommande, etc.

« De Stubbiac, ce trentiesme jour de janvier 1555.

« Vostre très humble et obéissant serviteur,
« PIETRO STROZZI.

Lettre de madame de Fontevrault au dit duc son neveu.

« Monsieur mon neveu, si Dieu me faisoit la grâce que je vous visse en ce lieu selon le grand désir que j'en ay, ce me seroit double joye et plaisir tant pour l'assurance de penser estre en vostre bonne grâce à laquelle de toute ma puissance me recommande, comme aussy pour avoir le moyen de vous parler et vous dire, monsieur mon neveu, la grande nécessité qu'il y a de mettre la main à la ville de Saumur la quelle pour un temps a esté la ville de la province la plus nette de toutes fausses doctrines et hérésies, et est à présent la plus affectée et un second Genève. Dieu y est tellement offensé, que si vous estiez adverty vous useriez de puissance et de justice selon le bon naturel de la vertueuse maison dont vous estes qui a tousjours soutenu l'honneur de Dieu et deffendu sa foy. Je vous supplie, monsieur mon nepveu, y faire donner ordre; ce porteur vous dira la nécessité qu'il y a d'y prouvoir et vous le dira mieux que je ne vous saurois escrire, qui me fera finir ma lettre suppliant le Créateur vous donner, monsieur mon nepveu, bonne et longue vie.

« De Fontevrault ce 17 février 1555.

« Vostre entièrement bonne tante en nostre seigneur, etc. DE BOURBON.

Au mois de may, le pape Marcel, qui avoit esté élu le 9 du mois d'avril, fut saisi d'une apoplexie dont il mourut, n'ayant esté pape de vingt et ung jour. Aussitôt que la nouvelle en fut apportée à M. le cardinal de Lorraine, il escrivit ce qui suit à M. de Guyse son frère.

Lettre du cardinal de Guyse au duc son frère sur les affaires négociées à Rome.

« Monsieur mon frère, encores que par le bon

recueil qui me fît hyer nostre Saint-Père, et les honnestes propos qu'il me tint, il me sembla que l'on ne devoit attendre de Sa Sainteté que tout bien et faveur tant aux affaires du Roy qu'aux nostres particulières quand l'occasion se fust offerte et que nous en eussions eu besoin, toutes fois je regrettois fort la payne que j'avois prise d'estre icy venu seul des cardinaux françois, et trop tard pour aider à l'effet de la cause qui me faisoit plus courageusement venir, qui estoit le service de Sa Majesté premièrement, et après, celuy de monsieur le cardinal de Ferrare qui a esté aussy près du but que vous avez pu entendre. Mais je ne vois en cela point de perte sinon que les choses qui se devoient et pouvoient dès lors faire ont esté un peu différées, et lesquelles seront dans peu de jours exécutées selon que nous sçaurions désirer. S'il plaist à Sa Majesté commander à messieurs les cardinaux françois qu'en toute dilligence ilz achèvent le voyage qu'ilz avoient commencé pour venir eslire un Pape, et-surtout de ne faillir de donner leurs voix à mon dit sieur le cardinal de Ferrare qui a icy la meilleure part de tous les cardinaux, et encore plus expressément commander à monsieur le cardinal du Belley que, laissant toute affection particulière et injuste, avec tous les moyens qu'il peut avoir, que pour le bien de son service et de ses affaires, que mon dit sieur le cardinal succède au pape présent lequel est en telle extrémité, que s'estant hyer trouvé en quelque apparence de cognoissance, il est aujourd'huy retombé sy grièvement qu'il a esté desjà cinq ou six heures sans parler, et n'y a espérance qu'il puisse passer demain tout le jour : parquoy il nous a semblé ne devoir aucunement différer à vous en advertir et vous envoyer Niquet, combien que ce matin nous eussions délibéré vous escrire par Montluc. Mais il ne fault pas que messieurs les cardinaux fassent les longs ny retifs soubz ombre que celluy a esté sy promptement fait et n'y pourroient pas estre à temps; car sy celluy que nous voulons ne l'est avant qu'ilz soient arrivés, nous ferons bien en sorte qu'ilz seront attendus et afin que je ne retarde plus long-temps le partement du porteur je vous diray en un mot, monsieur mon frère, il fault qu'à ce coup le Roy monstre de favoriser monsieur le révérendissime cardinal de Ferrare, et s'il estoit possible que monsieur nostre frère monsieur le cardinal de Lorraine fust retourné de son voyage, il feroit un grand bien à mon dit sieur le cardinal de Ferrare, mais il fault surtout que le Roy escrivoit à monsieur le cardinal de Farnèze de faire pour mon dit sieur cardinal et me recommandant, etc.

« De Rome ce 25 avril 1555.

« Vostre très-humble et obéissant frère,

« LOUIS CARDINAL DE GUISE. »

« Monsieur mon frère, vous verrez la despêche commune que M. le connestable et moy faisons au Roy, et ce qu'il nous a semblé lui devoir dire sur ce qui se présente, dont je ne vous feray redite ny autre plus long discours sur les affaires de Rome dont nous estions en terme pour la venue de Montemerle, puis que ces choses ont pris fin par la mort du feu Pape. Seulement vous presseray-je, monsieur mon frère, qu'en la despêche que le Roy fera pour le faict de la création du nouveau, ne laisse oublier que le dit seigneur escrive bien expressément à tous messieurs les cardinaux qui sont à sa discrétion, qu'en cas que l'affaire de monsieur le cardinal de Ferrare fust désespérée et ne réussit selon son intention, ilz ayent à bailler leurs vœux à monsieur le cardinal d'Angleterre, car outre sa bonté et prud'homme et tout le bien que tout le publicq en recevroit, je ne trouve point de qui les affaires du Roy receussent plus de commodité que de luy pour beaucoup de raisons que vous sçavez. J'en ai bien long-temps devisé avecq monsieur le connestable depuis que je suis arrivé en ce lieu, qui est bien en cela de mon opinion et m'a assuré l'avoir desjà ainsy escript au Roy. Je vous prie y tenir la main et par la première despêche faire tenir une lettre cy inclose que j'escris à monsieur le cardinal de Guyse, nostre frère, me recommandant très humblement, etc.

« De Beauvais ce 11 jour de mars 1555.

« Vostre humble et obéissant frère,

« C. CARDINAL DE LORRAINE. »

Autre lettre du dit cardinal de Lorraine au cardinal de Guyse, son frère, sur le mesme sujet.

« Monsieur mon frère, j'ay receu deux de vos lettres du 20 et dernier du mois passé et par icelle entendu vostre arrivée à Rome et ce que depuis y est survenu ; surquoy j'ay bien voulu vous faire la présente qui sera commune à monsieur le cardinal de Ferrare et à vous, laquelle je voudrais bien le trouver esleu pape quand vous la recevrez, et vous prieray monsieur mon frère puisque les choses sont ainsi succédées et que ne sommes encore hors d'espérance de ce que nous avions désiré pour luy, luy vouloir rafraichir la mémoire des propos que je vous tins à vostre partement, luy faisant ces mesmes offres que je vous avois prié luy faire, et le suppliant de ma part ne vouloir espargner tous mes biens ny choses qui soit en ma puissance pour parvenir s'il est moyen à son entretien, et n'y faisant

entendre le grand regret que j'ay de passer ces deux occasions sans avoir moyen de luy pouvoir aller faire service, vous priant en tout ce que vous pourrez vous efforcer de suppléer pour moy et luy faire cognoistre l'envie que vous avez de luy obéyr et servir, en quoy jesuis certain que vous ne voudrez rien oublier ; bien vous veux-je prier luy dire de ma part qu'au cas que son affaire fust hors d'espérance, que je le supplie s'employer pour l'élection du cardinal Pole ne sçachant que luy après luy de qui les affaires du Roy pensent recevoir plus de commoditez, et suis assuré que ce seroit un très grand bien pour toute la respublicque chrestienne pour les raisons que je vous dis à vostre partement. Sur quoy vous luy pourrez remonstrer qu'estant les dit Pôle esleu, il auroit tout loisir avant que d'aller à Rome d'adjouster quelques bons ans à son vieil âge, et suis seur qu'il n'abandonneroit point ces limites de deça sans avoir donné ordre à beaucoup d'affaires qui se présentent, de façon que je ne sçais encore s'yl auroit temps d'y fournir, vous priant le faire bien entendre au dit cardinal de Ferrare lequel trouvera icy mes très humbles recommandations à sa bonne grâce : aussy feront messieurs les cardinaux Farnèze et d'Urbain.

« De Beauvais ce 11 may 1555.

« Vostre très humble serviteur et frère;

« C. CARDINAL DE LORRAINE. »

Lettre du cardinal de Lenoncourt au duc de Guyse, sur son voyage à Rome.

« Monseigneur, depuis que je vous ai escrit de Lyon, j'ay trouvé plus de chevaux de poste qui guarissent de la sciatique et du mal de costé que de ceux qui me la donnoient, de sorte que je suis arrivé ce jourd'hui en ce lieu de Bade dont je partiray encore pour aller coucher à Zurich, et espère en moins de deux jours sortir hors les pays des Grisons. Cela fait, si les forces de mon aage peuvent accompagner ma volonté, je me rendray bientost à Rome, quoy que je trouve que je ne suis plus celluy que j'estois il y a six ans, quand je fis le chemin de Lyon à Rome en cinq jours et demy, à la création du pape Jules. J'espère que monseigneur le cardinal de Vendosme, encore qu'il soit party un jour après moy, n'arrivera à Rome quatre jours après que j'y seray arrivé. Ceux qui prétendent à se faire pape n'auront garde de faire telle entreprise ; mais la volonté que j'ay de faire service au Roy et de servir de quelque chose en ce que vous m'avez dit, feront que je feray estendre les forces de ma vieillesse autant que je pourray, me recommandant bien humblement à votre bonne

grâce, et suppliant le Créateur vous donner, Monseigneur, etc.

« De Bade, ce 14 may.

« Vostre bien humble et plus affectionné serviteur,

« ROBERT CARDINAL DE LENONCOURT. »

Lettre du cardinal de Lorraine au duc de Guyse son frère.

Monsieur mon frère, par monsieur de Lanzac, présent porteur, vous serez sy amplement adverty de l'estat où nous sommes de nostre négociation, que je ferois tort à sa suffisance de vous en dire davantage, sy ce n'est que je vous puy asseurer qu'en la journée d'hyer nous n'oublia mes rien de part et d'autre de ce qu'il nous sembla à propos, chacun pour le service de son maistre, qui est le vrai but de notre négociation, de laquelle nous serons du tout résolu à l'assemblée qui se fera sabmedy comme vous entendrez du dit sieur de Lansac et que nous aurons à faire aux gens les plus obstinez de ce monde qu'est l'endroit où je me recommanderay très humblement à votre bonne grâce. Nous sommes bien attachez M. d'Arras et moy, et crois que quand nostre maistre en sçaura la vérité, il en aura contentement; pour le moins je vous puis asseurer que j'ai fort enduré, Dieu en soit lué. Quand à la fin je ne l'espère point bonne, et sy elle vient bien ce sera par un moyen que j'ay mis en avant que vous sçavez assez à temps et où M. le légat a espoir et y travaille. Dieu en ordonnera pour le mieux, car tout gist en luy, surtout gardez-vous d'un eschec en campagne. Mettez deux mil-hommes d'armes à l'entour de Maubert et Maizières; ne les espargnez point puisque le danger est au dit Maubert, et faites approcher nos Allemans et François près de là et toute nostre cavalerie. J'en parle d'affection, car je suis despesché s'ilz viennent là et tout sera fricassé jusques à Rheims et Laon, à Dieu Marchais. Ilz tiennent icy pour certain qu'ils veulent prandre Rocroy en passant, venir de là à Maubert et laisser trois mil-hommes pour brider Mariembourg. Pour Dieu que le Roy ne se laisse point endormir; quand tout est dist ce n'est pas mon mestier.

« Daledus, ce 30 jour de may 1555.

« Vostre très humble et obéissant frère,

« C. CARDINAL DE LORRAINE. »

Autre lettre du dit cardinal au dit duc son frère.

« Mon frère, vous entendrez de ce porteur l'occasion de son voyage et verrez par la despesche que nous faisons par luy au Roy dans

quel terme est nostre négociation, qui me gardera vous en faire redite; je vous diray seulement que je parlay hier à M. d'Arras touchant la prière que je luy avois faicte d'obtenir permission de l'Empereur pour envoyer visiter M. de Bouillon, en quoy il m'avoit promis de s'employer; maintenant il dit qu'il en attend réponce, et pour ce qu'il voit bien qu'il y a peu d'espérance que la paix se fasse et que nous désirons traicter pour les prisonniers, il nous dit qu'encores que la paix ne se fasse point, ilz seront bien contens d'entendre au faict des prisonniers et les mettre tous à rançon, et desjà les parents de M. de Crequy ont tant faict, que sa rançon en quoy il fut mis avant la mort de son père, qui est de quatre mil escus, ne sera de rien augmentée; en y a aussy plusieurs autres de cette compagnie qui sont en bonne volonté de ravoir leurs parents qui sont prisonniers, et mesme M. le connestable est bien délibéré d'y faire mettre son filz sy le Roy luy permet de le retirer. Mais quant à M. de Bouillon, M. d'Arras m'a dit que l'Empereur permettra qu'il y soit mis comme les autres, pourveu qu'il rende Bouillon, et pour ce que nous leur avons proposé cette place au nombre de celles prises par le Roy, des quelles nous ne leur en voulons rendre une seule comme nous leur avons dit. Je vous prie faire entendre à madame de Valentinois et à madame de Bouillon ce que nous aurons à faire si en mettant madame veuve de Bouillon à rançon, l'on demande pour partie d'icelle Bouillon; en quoy je sçais bien qu'elles suivront la volonté du Roy; mais il fault entendre la résolution qu'elles en auront prise affin que nous sçachions si mon dit seigneur de Bouillon sera exclud du nombre de ceux qui seront mis à rançon, et que pour cela nous ne laissions à passer outre pour celle de tous les autres. Il me tarde bien que j'aye réponce sy j'auray permission de l'envoyer veoir par l'abbé de Valleroy qui est icy, mais quelque diligence que j'ai sceu faire, il m'a esté impossible de le sçavoir, dont il me desplaist pour le désir que j'ai de luy faire plaisir en cette nécessité, comme je ferois toute ma vie en tout ce qu'il me sera possible: et me remettant à la despesche et à sa suffisance, je feray fin de la présente par mes très humbles recommandations à vostre bonne grace, priant nostre Seigneur vous donner, monsieur mon frère, très bonne et longue vie.

« D'Ardres, ce 2 juin 1555.

« Vostre très humble et obéissant frère,

« C. CARDINAL DE LORRAINE. »

Lettre du duc de Guyse à monsieur le prince de Ferrare son beau-frère, au sujet des affaires de Rome.

« Monsieur mon frère, j'ai tousjours jusques y différé de faire response à 3 ou 4 lettres que l'avez escrites attendant quelque résolution sur l'élection du pape que sur le traicté de paix entre les députez du Roy et de l'Empereur, pour cette heure les choses sont en telz termes au costé de deçà, qu'après s'estre les dits députez assemblez quelquefois d'une part et d'autre, il ne s'est peu rien accorder et sont partis d'avec eux M. le cardinal de Lorraine et M. le comestable il y a deux ou trois jours sans plus l'espérance de paix, de sorte que j'espère que cet esté ne se passera poinct sans faire quelque chose de bon et qu'on ne se batte bien, ayantjà nos ennemis ensemble dix ou douze mil hommes à Guyse, qui est le lieu où le Roy séjourna au paravant de Mariembourg, et où M. de Nevers le peut trouver. Il est bruit qu'ilz veulent fortifier la montagne qui est près de là, et croit-on que c'est pour attaquer Mézières ou Maubert Fontaine et plustot celui-cy que je ne trouve des si fortes places qu'ayt le dit seigneur; toutes fois il se délibère la faire garder le plus que l'on pourra, et pour cet effet met un bien homme dedans; nostre gendarmerie estjà toute rassemblée et marche de ce costé là avec nos autres forces pour lui faire teste, et m'est advis, mon frère, que voicy l'heure que ne devez plus différer de partir, dont je m'assure tellement tant ce que m'en avez tousjours mandé, que je dresser tout un équipage tant de chevaux que d'hommes, le quel vous trouverez prest à vostre départ de deçà, vous assurant que vous disposerez toujours de ce qui sera en ma puissance tant ainsi que du vostre propre, et vous supplie de vouloir faire cet estat. M. de Nemours m'a écrit par plusieurs fois des propos qu'avez ensemble touchant le mariage de madame Louise sa sœur et de luy, et que vous luy avez promis d'en faire quelque chose envers M. le duc, et il n'a eu aucune réponse; il semble qu'on ne l'adaigne, et à vous en parler franchement sans fasche, il m'a dit que sans plus le remettre il en vouloit avoir une entière résolution. Vous savez quel est son honnesteté et ses vertus, et ne sçais sy en perdant cette occasion on en pourra retrouver une semblable. Je vous supplie de faire une fin, car j'en suis fort pressé. Et sur ce je prie Dieu, etc. »

D'un autre costé les nouvelles estoient données par monsieur de L'Eschelle à M. de Guyse, des diligences qui se continuoient et des courses faites sur les ennemis, dont estoit chef M. le Ringrave.

« Monseigneur, le peu de moyen que j'ay eu m'a gardé vous escrire des nouvelles, tant de

ce qui faict en vos ouvrages, que de la guerre de deçà, et voyant ce porteur se retirer vers vous, n'ay voulu faillir vous en escrire ce mot, afin que ne me teniez en réputation d'ung paresseux, vous assurant, Monseigneur, que vos dicts ouvrages se sont conduictes bien fort diligemment, mais le mauvais temps nous y a fort nuyt. Je ne vous en feray long discours, parceque monsieur de Trenchillion, auquel j'ay le tout monstre, vous pourra dire ce qu'il en a veu : au surplus je pense qu'avez entendu la course qu'avions faict sur les ennemis dont estoit chef monsieur le conte Ringrave, auquel ay faict entendre l'entreprise selon que autrefois vous l'ay dict, où avons bien fort endommagé l'ennemy, et fayt le plus grant ravaige qui ayt esté faict despuys vingt ans en la terre. Au reste vos hargoules n'ont cessé d'estre journellement à la guerre et ont assez bien faict leur prouffit sans rien perdre, Dieu mercy, et au contraire les ennemis nous ont laissé sans nous faire dommaige en ceste frontière. Au demourant, Monseigneur, je vous puis assurer que en toutes les choses que je pourray penser vous faire service tant céans que dehors, que le feray en sorte que aurez contentement de moy; ce sçayt nostre Seigneur, auquel je supplie, Monseigneur, vous tenir en santé et longue vye.

« De vostre chasteau de Guyse, le deuxiesme jour de juing 1555.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,

« L'ESCHELLE. »

Lettre de monsieur de Guise à monsieur le mareschal de Saint André.

« Monsieur le mareschal, il me semble qu'il n'est pas grant besoing que je vous fasse icy reditte de ce que le Roy vous répond, tant pour le faict de la Capelle, que pour les autres choses contenües en sa dépesche qui est ample, et vous satisfera sur le tout; bien vous diray-je en passant, que le Roy se contente tant du bon et grant debvoir que vous faites, et du prudent advis que vous prenez en toutes choses qui concernent et peuvent toucher son service aux lieux où vous passez, qu'il n'est possible de l'en voir plus satisfait qu'il est. Pour ma part je vous merceye bien fort de la peine que vous avez prinse de visiter si soigneusement Guyse, et à me mander si précisément l'estat où vous l'avez trouvé, vous advisant que puisque vous m'avez condamné à y employer jusques à dix mille livres entre cy et six sepmaines, et m'assurez que en ce temps là faisant ceste dépense, elle sera une des bonnes places de la frontière, je me suis résolu pour l'affection que j'ai de la voir en estat de pouvoir faire ung bon et utile service

au Roy et à son royaume, de mettre jusques à ma chemise, et ay déjà commencé à donner si bon ordre à l'argent, que je vous puis asseurer qu'il ne manquera point : mais il fault que là dessus je vous prie encore d'une chose, c'est que vous fassiez si bien marquer et desseigner par Meliorin ce qui est à faire, que ceulx qui auront charge de la conduite de l'ouvrage n'y puissent faillir, et si vostre commodité pouvoit porter d'y faire quelque voyage, comme vous avez donné espérance, je sçay combien vostre œil serviroit à cela, et combien je vous en seroye tenu : pour le moins je vous prie que vous y laissiez ledit Meliorin le plus que vous pourrez, l'ayant toujours connu tant affectionné en mon endroit que je m'assure qu'il sera bien aise de l'y employer, et d'y faire œuvre digne de l'expérience, et du bon jugement qu'il a en semblables choses. J'escrips au sieur de la Baune qu'il preste les cinquante muids de farines que vous avez advisé envoyé à la Capelle, n'ayant rien que je n'emploie tousjours pour le service du Roy ; mais parce que vous sçavez qu'elles feront faute en madite place, je vous prie que vous les fassiez remplir de celles que avez résolu de prendre à Saint Quentin, et commander à ceulx qui en auront la charge qu'ils prennent garde qu'elles soient rendues bonnes et de garde, ainsi qu'il est raison. Nos depputez se doivent demain assembler et estans jusques icy demeurez sur une résolution qu'ils ont prinse de ne rendre rien d'une part ny d'autre, d'autant que ceulx de l'Empereur avoient tousjours déclaré comme ils ont tousjours continué depuis, qu'ils ne rendront jamais le duché de Milan. Je croy que leur assemblée de demain apportera une fin et résolution à leur négociation ou de paix, ou de continuation de guerre, dont je ne faudray à vous donner advis sitost que le Roy en aura eu des nouvelles.

« Cependant je prie Dieu, etc. »

Mémoire pour monsieur le cardinal de Guise de la part de monsieur le cardinal de Bellay au sujet du Saint-Père, etc.

Nostre Saint-Père feist en son consistoire une grande et fort belle exhortation sur ce qu'il luy sembla qu'il se deup faire pour le commencement de son pontificat, spécialement pour continuer tant par bonnes meurs que par ordonnances les réformations acheminées par le pape Jules sur le fait de l'Eglise et de ce saint-siège, afin que par l'exemple que toute la chrestienté verroit naître de ce lieu, elle feust d'autant plus enclinée à s'accommoder à la gloire et honneur de Dieu et conséquemment au bien et repos de la chrestienté et de ce saint-siège. Prya fort Sa

Sainteté et exhorta tout le collége en général de luy estre aydant à porter le faiz de l'administration et charge qui luy estoit tombée sur les espauls en cest age si décrepit, et en la multitude d'affaires qui se présentoient, dont Sa dite Sainteté dit que plus à loisir se feroient particulières députations selon les qualitez, suffisance et force des ungs du colléges ou des autres : mais principalement et sur tout n'estant par sa promotion au papat, le lieu du choix tombé entre les mains du cardinal du Bellay, personnage tel que si l'élection eust deu estre faicte, il ne se feust pu trouver personne plus digne de telle charge, Sadite Sainteté s'en tenoit fort consolée et alléguadessus quelques choses en la recommandation dudit cardinal, et entre les aultres louenges qu'elle luy donna, elle feist mention des services que de si longue main, avec si grande prudence et avec tant de labeurs il avoit faits au Roy très chrestien son prince et seigneur, chose qui d'autant plus estoit digne d'estre louée, que ceste sacrée couronne de France avoit tousjours été la vraie colonne de l'Eglise, et que véritablement Sadite Sainteté ne pouvoit sinon louer que les grands princes, de la force desquelz dépend l'entretien de ce saint-siège, eussent en ce collége personnes qualifiées qui y eussent la protection de leurs affaires en main, mais estant icy si nécessaires ledit cardinal du Bellay qu'il est pour toutes raisons et principalement pour le degré dessus dit au soulagement de Sadite Sainteté et de l'estat de ce dit saint-siège, et ne y manquant au Roy très chrestien personaige qui soit pour très-bien porter le faiz de ladite protection et tout autre grand et honorable faiz et charge, qui est le cardinal de Ferrare, es louenges duquel elle s'estendit, qui avec layde du cardinal d'Armaignac et de l'ambassadeur de Sa Majesté, estoit pour satisfaire à ladite charge, Sadite Sainteté le prioit bien fort et en tout la plus grande instance qu'elle pouvoit, qu'il feust moyen de porter le Roy très chrestien à ce qu'il se contentast de donner ledit cardinal du Bellay tout entier à Sa Sainteté, que ce seroit bien assez quant il pourroit satisfaire à cette seule charge pour grantesperit, sçavoir et expérience qui feust en luy ; et répétant Sa Sainteté ce propos pour deux ou trois fois et tousjours y augmentant quelque chose, adjousta que non seulement ledit cardinal de Ferrare eust à faire cest office envers Sa Majesté, mais qu'encores il la conjurast de ne revocquer ledit du Bellay ne aussi peu de luy donner congé de son retour quant il le luy voudroit demander, disant comme en riant qu'aussi bien quant il s'en voudroit aller et abandonner ce saint-siège en la nécessité où il est, elle retien-

me son prisonnier, et ne souffriroit que eust privée de sa présence, passa aussi sur la translation de l'évesché d'Ostie translation avec les autres fut lors de-

Lettre de M. d'Avanson.

seigneur, vous serez, comme j'espère tel-
stre satisfait de ce que vous entendrez
seigneur le cardinal de Guise touchant les
lu Roy de part deçà, qu'il ne me reste
dire, Monseigneur, sinon que jamais
ne s'y porta mieulx, ne avec plus grand
qu'il a fait. Et au surplus je vous sup-
rès humblement de me conserver autant
bonne grâce, comme je désire de m'y
er et de vous estre toute ma vie très hum-
ès obéissant serviteur. Priant sur ce le
vous donner, Monseigneur, en très
anté et prospérité heureuse et longue

omme ce cinquiesme juing 1555.

re très humble et très obéissant servi-

« T. D'AVANSON. »

*es de différends pays contenus dans les
suivantes adressées à mondit sieur le
Guyse.*

seigneur, je ne vueulx faillir vous ad-
l'envoy qui nous a esté fait, le huities-
e mois, de quatre cens soixante dix-neuf
farine, sept vingtz deux sacz avoine,
bestes à corne, et de sept douzaines de
et aussi de ce que les volontaires ont
qui est environ quatre vingtz pièces de
ngt-quatre pièces pour la provision des
nes, ensemble de huit vingtz moutons,
eurent, Monseigneur que je les mesna-
bien que le Roy et vous en aurez contante-
ay fait faire la monstre des gens de pied
garnison, où il s'est trouvé, compris
six mallades, le nombre de dix sept cens
ng hommes, qui est soixante quatre hom-
entaige que à la reveue faicte en la pré-
e monsieur de Charluz. Mais l'occasion
oy je les ay retenuz et faict paier, a esté
voir receu la lettre du Roy en la lettre du
e de ce moys, par laquelle ledict seigneur
mande d'en retenir jusques à dix huit
tant s'en peult trouver en ceste place.
d au reste qui fut cassé, je y fis tout ce
it possible à les retenir pour servir de
rs, ce qu'ilz n'ont jamais voulu. Par quoy
gneur, je vous supplie très humblement
ordonner qu'il nous en soit icy envoyé;
ren ay à présent que six vingtz neuf, et
que monseigneur de Nevers m'a dit ne

m'en pouvoir envoyer, sans qu'il luy soit expres-
sément commandé. J'ay faict paier les creues des-
dictes bandes de gens de pied pour le mois de
may entier, encores qu'ilz ne soient arrivez que
environ le meillieu du mois. Mais c'est pour
donner occasion aux cappitaines d'avoir quel-
que contantement, et ou vous ne le trouveriez rai-
sonnable, je vous supply, Monseigneur, le me
vouloir mander affin de le leur faire desduire à
la prochaine monstre.

Quand aux nouvelles de noz voisins, ilz font
une extrême diligence de faire parachever leur
fort, où il y a bien trois mil pionniers et trois
cens massons qui y besognent et travaillent tous
le jours. Ilz ont trouvé l'eau en faisant les fosses
de leur place, de quoy ilz se sont fort resjouys.
L'on m'a asseuré qu'il y a deux boulevardz qui
sont desjà de treize ou quatorze piedz de hault-
eur. Il leur est arrivé ung bon nombre de caval-
lerie et autres gens, et pour en sçavoir la vérité
je y ay envoyé ce matin expressément; aussy
m'a asseuré ce personnaige que Martin Vau-
drousse est mort depuis trois jours en leur camp
vendredy derrain. J'envoyai messieurs de La
Roche, du Maine et La Ferté avec leurs compai-
gnies et environ deux cens hommes de pied en
ung villaige à deux lieues d'icy, où ilz trouvèrent
cent ou six vingts chevaulx et une enseigne de
gens de pied des ennemys des garnisons
d'icy autour, qui estoient là attendant cinq
ou six enseignes de Nammurois, les pistol-
liers et quelque autre gendarmerie pour aller
courir ès environs de Mezières et de Montcor-
net. Mais noz gens les serrèrent de si près que les
gens de cheval se meirent en fuite et habandon-
nèrent leurs gens de pied, dont ilz en admenèrent
environ quarante, où estoient leur tabourin et phi-
fre et bien autant qu'ilz tuèrent sur le champ. Mon-
seigneur de Nevers a veu icy leurs tabourins qui
lessont venuz demander. Qui est tout ce que pour
ceste heure je vous puis escrire, après avoir
présenté mes recommandations très humblement
à vostre grâce. Je supplie le Créateur, Monsei-
gneur, vous donner en parfaicte santé très longue
et heureuse vye.

« De Mariebourg, ce treiziesme jour de juin 1555.

« Vostre très humble, très obéissant conbligé
serviteur. »

« DE PINNET »

« Monseigneur depuis ceste lettre escripte,
l'homme que j'avois envoyé à Gives est arrivé,
qui m'a asseuré la mort de Martin Vaudrousse
et qu'il est arrivé audit Gives quinze cens che-
vaulx le jour d'hier, et quatre cens qui y arri-
vèrent mercredy, et encores ung grand nombre
de gendarmerie; de sorte qu'il m'assure estre
à présent audit Gives trois ou quatre mil che-

vaulx et environ vingt mil hommes de pied, sans ce qu'ilz disent leur venir bientost force Alle-mans. Leur artillerie est encores toute desmon-tée soubz les pontz dudit Gyves ; mais ne m'a sceu dire véritablement le nombre. Bien avois-je sceu pour vray, y a desja plus de huict jours, qu'il y en avoit vingt deux pièces ; l'on dict qu'il y en est encores venu depuis. Il y a un grand nombre de barques qui leur admènent si bien provision de vivres qu'ilz sont à fort bon marché. Qui est tout ce que pour ceste heure j'en ay peu sçavoir.»

Et au dos : *A monseigneur, monseigneur le duc de Guyse, pair de France.*

Du cappitaine Romanesche.

« Monseigneur, combien que par sy devant j'ay escript à vostre seigneurie ung paquet que j'ay envoyé par la poste, et creignant que vostre seigneurie ne l'aye receu, je n'ey voutu faly de reschier fayre entendre à vostre seigneurie qui vous playse me pardonner que je ne puys estre pour la fin de ce présent moys de juing par de-vers vostre seigneurie, pour cause des oiseaulx qui sont esté sy tardif ceste année, qui ne seront prest pour yceulx pourter à vostre seigneurie, Jeusque au huytiesme du moys de juillet. Et ausy, Monseigneur, je n'ay encores receu ny entendu nouvelles des oiseaulx que monsieur de Grenoble me doyt fayre teuir pour vostre seigneurie. Mais yceux ayant receu, je ne feray faulte avecque tous ceux que j'aurey recovers les pourter là part où vostre seigneurie me com-mandera avecques moy en estant averti ; car tout ce que plus je désire, c'est que je prie Dieu qui me doyn grâce que je puyse donner plaisir et contanement à vostre seigneurie toute ma vie. Monseigneur, sy vostre seigneurie me commande de desparti plus tostz que les oiseaulx, je ne fe-rez faulte soubdayn m'adresser là part où vostre seigneurie sera. Monseigneur, je suys jornellement actandant les lectres de mon lieutenant Francoys de Roynse, de la place apellé Brianson en Ta-rentayse, qui a pleu à vostre seigneurie luy avoir donné en garde à la requeste de monsieur le compte de Clarmont, pour le désir que j'auroys le mettre en possession de ladicte place, à celle fin avant mon partement de porvoir en sa place dug myen parant gentihomme homme de bien duquel je serez toute ma vie responsable que en mon absance il fera sy bonne garde, que acsident n'aviendra, aydant Dieu, en la place qui a pleu au Roy et à vostre seigneurie m'avoir donné en garde. Et pour ce que j'ay entendu que lesdic-tes lectres sont entre les mayns d'ung des secré-tayres de vostre seigneurie et croy que c'est le secrétayre Myron, qui me faict supplier très

humblemant vostre seigneurie qu'il vou commander audict secrétayre nous en dictes lettres et qu'il playse à vostre commander que mondict lieutenant se du jour et dacte de l'impétration de ces

« Monseigneur, il se faict à présent chasteaux quelque réparation bien for sayre tant sur l'esperons près la port chasteau que ausy l'on faict les for forge qui est une partie de mon retar pour le désir que j'ay d'avertir vostre de ce qui sera faict et de ce que verriez besoing y fere ; qui me gardera fayre que lectre à vostre seigneurie qui sera pe le Reddenteur Jésus, Monseigneur, qu vostre seigneurie très bonne santé, prosper gue et heureusse vie.

« De Montmillian ce treiziesme de jui

« Monseigneur, je n'obliera de fayre les ducs à Jeville et ausy quelques bi parviers.

« Vostre très humble et hobeysan serv

ROMANECH

Du président Bailly.

« Monseigneur, estant arrivé par de plus grande dilligence et à plus grand nées que possible m'a esté nonobstant m die, et ny ayant encores esté que ung s'est pas offert grande occasion de vous et advertir de ce qui concerne le service Et de si peu que je y ay peu apprendi voullu faillir incontinant vous en rendre comme je doy et suis tenu faire.

« Et pour y parvenir, je commanderay, gneur, par ce que j'ay veu de désordre e tes grandes pour l'exposition des réalles qu'il a esté permis au trésorier de Foc quoy, Monseigneur, j'ay dressé une pe truction et mémoire selon la vérité que, forceray tousjours suivre au plus près sera possible, avec ce qu'il me semble dient et remede y pouvoir estre donn vostre corection toutes fois et meilleur ay donné charge à monsieur Frolo qui v sentera ceste lettre, de vous en commu particulièrement, s'il vous plaist, l'e amplement instruit par escript.

« Au surplus, Monseigneur, j'ay tro nécessaire qu'il vous plaise me faire envi chacun mois ung estat de l'extraordina guerre, pour le maniement et administ dict Foclus, pareil à celluy que l'on luy de la court ; afin d'avoir meilleur moye contreroller et avoir l'œil tant sur sa rec despence, tel que je ne puis faire sans ung estat au vray ; lequel je vous suppli

, doresnavant me faire envoyer, par ce ay peu en recouvrer certitude par deçà. trouvé aussi une fort grande plainte et de la part des chevaux légers estans quelz dient n'avoir esté paieiz depuis dix i leur sont entièrement deubz, et ainsi certifié monseigneur le mareschal de A quoy il est bien grand besoing donner sur les raisons que trop mieux entendez; vous supplie pareillement faire pour le service du Roy.

Attendant que je suis arrivé au camp de deçà vers à Salussolies, dans le voisinage de re, je me suis efforcé de persuader au l des Suisses de faire faire monstre à ses comme font les autres nations, en suite que leurs supérieurs leur ont escript et faire, n'oubliant rien de ce qui me sembleroit pertinent et propre à leur remonstrer. A s'est rendu fort difficile et contraire, me traitant que les lettres de leurs supérieurs sent que ung advis et non commande- de mesmes que par icelluy ilz les recevoir remonstrance de leur intérêt si aulcun ont; ce qu'ils dient vouloir faire et en plusieurs, se plaignans de la tardité des es et qu'ilz sont tous faitz en réalles à alt pris, perdans en leur pais six deniers cune pièce. Mais enfin j'ay obtenu dudict il, nommé Frolicle, que j'ay trouvé affecté au service du Roy, qu'il fera faire monstre s ses bandes, pourveu que l'on les paie un mois sans aucunement faillir. Et en l'a accordé qu'ilz se contenteront d'estre la fin du mois, n'y ayant point de combien que par leurs capitulations le it tenu de les paier au commencement de mois. En quoy, Monseigneur, je ne as avoir moins, avec l'aide de mon dict r le mareschal, acquis au Roy en espar- neuf ou dix mil livres par mois que les es gaingnoient sur ledict seigneur, ne point monstre et vivans comme ilz ont esques icy. Et espère y faire commencer sept ou huit jours pour ce mois de si l'argent nous vient, comme le dict tré- m'a mandé, et les faire continuer dores- . Et a délibéré mondiet seigneur le mares- y tenir la main.

a regard desdits réalles n'a esté et n'est e faire condessendre lesdits Suisses à les e à plus de quatre solz pièce, sinon soubz les protestations qu'ilz font de répéter e querelle cy après au Roy de la tare et qu'ilz y font et feront. En quoy je pré- e grands fraiz pour le Roy à l'advenir,

s'il n'y est promptement pourveu et rémédié.

Quant à l'estat de la despense qui est faicte par deçà et de la forme d'icelle, je n'en ay encores peu tirer ung certain et au vray pour l'envoyer au Roy, par ce que j'ay trouvé que l'on à emprunté des assignations d'un mois pour l'autre pour la nécessité qui se y est offerte. De sorte qu'il y a quelques invollutions, et fault attendre la fin d'aucuns paiemens sur lesquelz ont esté faictes quelques avances, seulement pour n'envoyer rien par de là qui ne soit net et liquide.

« J'ay sceu par deçà, qu'il n'y a aucun fons ne deniers pour les réparations, ne artillerie, qui sont tant nécessaire pour la conservation de tant de belles conquestes faictes par deçà et exécution des entreprises; à quoy il vous plaira, Monseigneur, faire pourvoir.

Il vous plaira semblablement me faire envoyer ung estat au vray et par le menu des places et chasteaux de Piedmont, esquelles le Roy entend avoir garnison, par ce que je n'en ay peu rien avoir par deçà. Et doresnavant faire s'il vous plaist que les assignations soient ordonnées en lieu où elles puissent promptement estre levées et recouvertes; vous assurant, Monseigneur, que la promptitude acommodera de beaucoup les affaires et service dudict seigneur.

Depuis huit jours mondiet seigneur le mareschal ne voullant perdre temps a conquis deux beaux chasteaux forts avec les villes y estans jointes, et chassé l'ennemy de la campagne devant la ville de Vallence, et pour y avoir esté présent et si près que deux chevaux m'y ont esté tuez d'un s'eul coup de canon, sans offencer mes gens estans dessus et joignant mondiet seigneur le mareschal et moy, en reconnoissant le camp de l'ennemy. Je vous en envoye ung petit discours et progrès particulier que j'ay dressé au plus près de la vérité, estant bien délibéré, Monseigneur, de vous faire tousjours entendre ce qui s'offrira et pourra survenir par deçà digne de vous.

Monseigneur, après avoir présenté mes très humbles recommandations à vostre bonne grâce, je supplieray le Créateur vous conserver en toute félicité longue vie.

Du camp de Saint-Salvador près Vallence et Alexandrie. Ce dix septiesme jour de juing 1555.

Vostre très humble et plus obéissant pour jamais serviteur,

« BAILLY. »

Du comte de Tende et de François de La Garde.

« Monseigneur, ayant tout à ceste heure par une frégatte venue de Corse receu lettres de messieurs de Termes, Jourdain, Ursin et de

Sainct Lux avec ung paquet adressant au Roy, nous n'avons voullu différer à le luy envoyer, et pour aultant que par ledict paquet, ainsi qu'ilz nous escripvent, ilz advertissent bien au long Sa Majesté de l'estat de ses affaires audict Corse et à Portherculles. Pour l'assurance que nous avons que vous verrez le tout, ne vous en feront aucun récit pour ne vous ennuyer de redicte, seulement vous dirons, Monseigneur, que volant que les promotions nécessaires tant pour les gallères que armée du Grand Seigneur retardent tant à venir, nous craignons fort que ledit seigneur ne tire d'icelle armée le service qu'il prétend. Par noz précédentes vous aurez peu veoir l'ordre que de nostre cousté y avons donné. En quoy n'y avons obmis chose qui soit en nostre puissance. Par quoy vous supplions très humblement, Monseigneur, qu'il vous plaise y voulloir faire pourveoir ainsi que pouvez congnoistre estre requis pour le service de Sadicte Majesté.

« Monseigneur, nous supplions le Créateur vous donner très bonne santé, très longue et très heureuse vye.

« De Marselle, le dixhuitiesme jour de juing 1555.

« Vos très humbles et très obéissans serviteurs,

« CLAUDE DE TANDE, LA GARDE. »

De M. de Saint-Estève.

« Monseigneur, par la lettre que je vous ay escript du quatorziesme de ce moys, estes adverty de la diligence de messieurs le conte de Tende et baron de La Garde à faire équiper les cinq gallères qu'ilz me baillent et préparer toutes choses nécessaires pour mon parlement. Et ne reste plus maintenant que de donner dans la mer; ce que je feray ce jourd'huy, Dieu aidant; par ce que la compaignye du cappitaine Carrière que nous attendions arriva hier en ceste ville. Mais avant que partir je vous ay bien voulu advertir, Monseigneur, que mesdits sieurs ont advisé pour le service du Roy d'escripre au sieur Jordan Ursin qu'il me baille en passant par Corsegue une compaignye complete en retenant celle du cappitaine Carrière, en laquelle n'y a plus de cent hommes ou assez de gens pour parfaire ladicte compaignye. Et combien que je ne soye expressément chargé de conduire autre compaignie de gens de pied que celle que je prendray en ceste ville, toutes foys par ce qu'il me semble que le service du Roy en sera plus assuré et que mesdits sieurs pour la longue expérience qu'ilz ont ne peuvent faillir en telles délibérations, je me suis résolu de leur obéyr, pençant, Monseigneur, que le Roy et vous ne le

trouverez mauvais. Sur ce je pry le Créateur, Monseigneur, pour vostre prospérité et longue vie.

« A Marseille, ce vingtiesme de juing 1555.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,

« JEHAN DE SANCT ESTEBAN. »

De M. Tranchelion.

« Monseigneur, incontinent après avoir esté arrivé en ce lieu, suys allé à Moncornet là où ay trouvé monsieur le mareschal de Saint-André, auquel ay présenté vostre lettre, et luy ay dict de vostre part ce qu'il vous avoit pleu me commander. Lequel sieur est venu en ce lieu pour regarder à ce qu'il pourroit estre nécessaire, tant pour la garde du chasteau que des déceincts des boulovars commencez ou de ceulx qui sedolbvent commencer; mais d'aultant que Meliorin n'est point venu, aussi que encores ne se peut trouver assez ouvriers, a esté despechée commission pour en faire venir en payant et cependant faict besogner au boulovar que aviez commencé qui se doit nommer Saint-André. Monseigneur, pour vous donner à entendre les vivres qui sont à présent en vostre chasteau, il n'y a non plus qu'il y avoit quant vous partistes. Mais j'espère que ceste sepmaine prochaine ferons mener les bledz que le sieur de la Baune y a aproisiez et de retirer en vostre chasteau ceulx que vostre dict recepveur a à la ville, craignant que à la nécessité ne puissions les retirer à nostre aise. Quant à ceulx des habitans de la ville n'y toucherons en rien jusques à ce que serons plus pressez. Quant aux faissines et bois en ferons ceste prochaine sepmaine le plus mener qu'il nous sera possible, pour le moins ne tient à faulte que je n'en sollicite bien souvent ledit sieur de la Baune et ne crains point de bien souvent l'en presser d'aultant que c'est pour vostre service. Monseigneur, quant aux mil escus qu'il vous a pleu me commander luy dire qu'il advance, suyvant l'offre que par moy il vous en avoit faict, m'a dict qu'il les offre fournir en ce que je luy baille l'instruction qu'il vous a pleu me donner pour la seureté de son argent, d'aultant qu'elle est signée de vostre main, par ce que aultre lectre ne luy en avez escript. Quant à vostre recepveur m'a dict qu'il avancera tout ce qu'il pourra; mais ne m'a pas dict ce qu'il pourroit faire. Quant à trouver argent aux habitans de la ville, j'en ay parlé audict sieur de la Baune, lequel m'a dict qu'il ne se mesleroit point de cela. J'en ay parlé aux principaux de voz officiers, et moy présent en parlèrent à une douzaine des principaux de la ville, qui ont fait response que d'argent n'en avoient point »

mais des vivres qui estoient dans leur maison et que tout leur bien estoit à vous obéyr à ce qu'il vous plairoit l'employer pour vostre service. Monseigneur, je vous feray entendre plus amplement leur response, mais que je sois devers vous. Monseigneur, j'escriptz ung mot de mémoire pour vous faire entendre ce que j'ay peu apprendre. Quant aux vivres qui se pourront mettre promptement dedans vostre chasteau, je croy que monsieur le mareschal et le sieur de La Baune vous en escrivent au loing, et qu'ilz vous en pourront faire plus certain. Monseigneur, il vous plaira me commander ce que j'ay affaire pour vostre service en attendant ce qu'il se pourra présenter là où je mettray peine, et aussi bonne affection vous obéiz, comme je fais le Créateur vous donner bonne, longue et heureuse vie.

« De Guyse, ce vingt troiziesme jour de juing.

« Vostre très humble et houbéysant servytteur,

« TRANCHILLON. »

De M. de La Baune.

« Monseigneur, j'ay veu et bien entendu l'instruction et crédence qu'il vous a pleu donner au sieur de Tranchillon, à quoy ne faudrais de satisfaire de point en point suyvant vostre entente, et de fait j'ay ce jourd'huy dressé ung petit billet avec monseigneur le mareschal qui est en ce lieu, des choses que sont nécessaires pour vostre service; duquel il vous en envoie la copie. Et quant aux pains et vins, suyvant l'avis de monsieur le mareschal, nous en avons pour quatre mois. Au reste des autres choses nécessaires, nous y pourveoirons si bien, Dieu ayant, que le Roy et vous en aurés contentement. Quant au baulvert de la potterne, le descein en est encorres arresté à l'occasion que le sieur Mellorin m'est arrivé, et crains que ledict baulvert ne vous soit de plus grand coustenge et sytost fait que l'on pensa. Pour le moins tiendrais la main d'y faire toute la diligence qu'il me sera possible. Et ne vous deffauldront nul escutz mentionnez en l'instruction signée de vous que m'a baillée ledict sieur de Tranchillon. Et quant à voz subjectz de Guyse, ne m'y fault attendre comme plus amplement le vous dira cy après ledict sieur de Tranchillon. En surplus, Monseigneur, je vous mercie bien amplement des propos qu'avez faictz tenir à ledict sieur le mareschal en ma faveur; pour recompense de quoy ne vous scaurois présenter de ma vie ou biens, qui ne vous seront espartez pour vostre service. Quant à noz ennemys, est bruit de quelque amas de vivres qui se font à Cambray en délibération. Comme ilz font

courre le bruit de venir faire quelque assemblée à Happe ou Marolles, lieux prochains de nous, je ne faudrais de envoyer de jour à aultre pour vous en rendre certain, si la vérité est telle. Il y a ung capitaine de Allemans en garnison en ceste ville, appelé Ausboure, bien fort honneste et bien conditionné, ayant sa compaignie en ce lieu, bien vivantz et grandement au contentement de voz subjectz. Advenant affaire en ceste place, si le trouvez bon, je désirerois fort qu'il demeurast en ce lieu, estant asseuré qu'il a bien grand volonté de vous y faire service. Pryant Dieu, Monseigneur, qu'il vous doint en santé bonne vie et longue.

« De vostre maison de Guyse, ce vingt quatre de juin 1555.

« Monseigneur, j'ay receu les deux commissions que m'avez envoyées, ausquelles ne faudrais de satisfaire, en vous suppliant avoir souvenance de mes cent quarante troys escutz que monseigneur le connestable m'a faict desbourser; lesquels pourront venir en ce lieu à propos pour vostre service.

« Vostre très humble et obéissant serviteur,

« DE LA BAUNE. »

Lettre de M. de L'Aubespine au dit duc de Guyse.

« Monseigneur, j'ay receu la lettre qui vous a pleu m'escrire du 13 de ce mois; je n'oublieray rien de ce qui touchera le service du Roy et le vostre, Monseigneur. Avant que de partir dernièrement de Thoul, je donnay ordre d'acheminer aucunement la justice de là, et mis fin à plusieurs procès et différendz que y estoient. Sy on fust entré ou en la paix ou en la trêve, j'avois bien délibéré de vous faire entendre plus amplement du fait de la dite justice et de ce que le Roy a délibéré d'y faire; mais pour ne mestre le dit seigneur en despence de ce costé là durant la guerre de cet esté, j'y donneray le meilleur ordre que je pourray, m'ayant Sa Majesté donné charge pour y faire comme icy, et y mettray en mon absence un homme qui y puisse servir sincèrement et ainsy qu'il fault, et du quel je me serviray aussy icy aux occasions. Nous avons ces jours passez faict icy une nouvelle création de MM. eschevin et justice, où nous avons au plus près suivy l'entention de Sa Majesté, qui est d'y mettre des plus gens de bien et des plus affectionnez à son service, ce que nous avons faict sans innover ou changer au fait de la dite création, sinon de bailler aux bourgeois ce qui estoit aux parages, ce qui s'est faict au grand contentement d'un chacun; et pour autant, Monseigneur, que les ordonnances de la dite

justice ont esté imprimées ces jours icy, je vous en envoie une copie ; et adviserez s'il vous plaist en quoy je vous pourray faire très humble service , pour y obéir comme celuy qui l'estimera tousjours au plus grand heur et bien. Monseigneur, après m'estre très humblement recommandé à vostre bonne grâce, je prie Dieu vous donner une santé très bonne et heureuse vie.

« De Metz , ce 28 jour de juin 1555.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,

« DE L'AUBESPINE. »

Lettre du cardinal de Lorraine, au duc de Guyse son frère.

« Monsieur mon frère, voulant despescher au Roy et cuidant partir demain, j'ay eu nouvelles du marchand du quel je tireray trois cent mil escus et assurez vous en, mais il ne veut rien bailler si le traité n'est ratifié, et par ainsy j'ay despesché ce courier en extrême dilligence pour en advertir le Roy et luy donner le temps dans lequel je puisse estre adverty de son intention avant que j'arrive à Ferrare, et pour ce j'ay retardé mon partement de cette ville jusques après les Roys, et passeray à Venize avant que me rendre là. Et Dieu vous veuille bien inspirer, car si vous me mandez que je rompe avec le duc, le depost que nous avons promis est du tout impossible. Nous venons à manquer au Pape, le Roy pert la Toscane, pert le Pape, pert sa foy, sa réputation, stabilit la grandeur du roy d'Angleterre en Italie, faict piller Rome et subjuguier toute l'Eglise, et ce pauvre vieil homme qui s'est mis entre les bras du Roy, le cardinal de Tournon, délibère bien s'enfuyr et dire maudit soit le dernier. Quant à moi je seray bien loing hauny pour jamais d'Italie, de quoy je n'aurois pas grand regret s'il n'y avoit autre mal, car je puis dire que nous perdons la plus grande occasion que jamais le Roy eut, et n'eusse ozé espérer faire la moistyé de ce que j'ay faict pour luy ; il est vray que le Roy y pourroit remédier envoyant de deçà en dilligence trois cens mil escus pour garder sa réputation et la promesse faicte par la ligue, et laissant faire les serviteurs qu'il a icy, puisqu'il nous a faict l'honneur de se fier en nous. Après quoy, sy luy et vous n'estiez contans vous me chastiriez et prendriez tout mon bien pour satisfaire à ce que j'aurois trop promis plus que le Roy n'aura voulu tenir, pour servir d'exemple aux autres ; mais sy je vous porte assurance du Pape pour tout ce que vous sçauriez demander d'un million comptant, de cinquante canons prests, avec douze mil bouletz et deux cens milliers de poudre et davantage s'il est besoing, et les chevaux nécessaires pour tout l'attirail, de retraicte assurée

dans les places importantes, et de trois cens mil livres de rente pour monsieur d'Anjou s'il plaist au Roy, vous n'aurez occasion de vous plaindre. Que le Roy envoie donc la rattification de ce que j'ay faict avec le duc, et sy après j'ay mal faict, que l'on ne m'espargne poinct. Je vous ay bien voulu mander tout cela affin que vous rendiez monsieur le connestable capable de mes intentions et vous deux ensemble le Roy, affin qu'il me soit commandé ce que j'auray à faire, à quoy je ne faudray poinct. Je vous supplie faire mes recommandations très-humbles à la bonne grâce du Roy et l'asseurer que je n'espargneray jamais tout mon entendement de luy faire service, et remercier aussy, s'il vous plust, monsieur le connestable du bien qu'il m'a faict de me mander ainsy franchement son advis, et luy dire que je luy supplie de prendre aussy le mien en bonne part, car en parlant ainsy franchement le Roy sera mieux servy et noz amitez plus fermes, et tenez moi en vos bonnes grâces et de madame de Valentinois. etc., etc.

Sommaire d'aucunes choses notables faictes à Rome au mois de juillet 1555.

Nostre saint-père le Pape a faict défences publiques par toutes les terres de l'Eglise que nul subject n'aye à aller au service d'un prince quel qu'il soit, sans son congé, et n'ayt à donner faveur ny ayde, faire assembler masse ou congrégation pour quelque soit, soubz grosses paines, bannissemens, confiscations et autres.

A faict gens pour envoyer sus les frontières de la marine, de peur des invasions des Turcs, prenans exemple à ceux de la ville de Paula en Calabre, qui par une matinée furent surprins, et par lesdictz Turs pillés, mal traictés, le couvent de Saint-François de Paula bruslez, et plusieurs religieux prins et mys es gallères.

A faict ung décret sur les éveschez, que nul cardinal ne pourra plus proposer aucune évesché ou archevesché pour homme qui soit de moindre aage de vingt sept ans. Et pour commencer à le faire entretenir, a refusé la résignation que faisoit monsieur l'évesque de Montauban en faveur de son nepveu, le frère de monsieur de Montpezat, nonobstant qu'il fut dit estre de vingt quatre ans, docteur-ès-droictz et lecteur publicq à Toulouse; aucuns dient que c'est pour empescher que Crémone ne soit résignée à l'un des filz de feu cardinal de Saint-Fondrato, qui n'a encores vingt deux ans.

A faict autre décret sur les nominations des princes, les déclarant nulles après le temps préfix par les concordatz et privilèges ; et déclarant que si les nommés ne viennent demander leurs

ledans ledit temps, qu'il en pour-
oit apostolicé sans avoir esgard
nominations. Ce décret a esté causé
de l'église de Roussillon qui est va-
l'un any a.

ne bulle de jubilé et plénière rémission
r trois jours et communier le diman-
ant, pour la paix et mitigation de l'ire

ne autre bulle contre les juifs de ceste
nant qu'ilz se retirèrent tous en ung
a seur comme en Avignon, porteront
ilnes comme à Venise; et ne pourront
is grande usure que douze pour cent.
ing *motu proprio* révocatoire de tou-
iations faictes des biens de l'Eglise de-
ps de Jules second, y comprenans les
ités, villes, terres et autres domaines.
tous les engagemens faictz par feu
les troisième.

on neveu, conte de Popoly, gouver-
al de toutes les terres de l'Eglise sans
on du duc d'Urbain ny d'autres ayant
s charges, luy assignant cinq mil
ention et deux cens escuz le moys
lat; lesquelz deux cens escuz il luy
erpétuellement sur la chambre.

end de luy que réformation, et au pre-
ubliera le décret de la résidence des
leurs diocèses.

suivante du cardinal Sermonette au
Ferrare, dont coppie fut envoyée
Guyse, fait mention des intrigues et
la cour de Rome.

ur, au consistoire qui fut hier tenu
té assista résolue d'y faire six cardi-
e la volonté du cardinal Caraffe et de
ns; les nommez furent l'archevesque
e, frère Pierre, autrefois confesseur de
'Angleterre, ou Pierre Picard, pres-
ris, frère Michel, inquisiteur, et dom
révost de Thitery, à Padoue; et com-
Sa dite Saincteté eut résolue leur
effet toutes fois fut contraire, tant les
furent fermes en leurs opinions. Les
sont diverses, c'est pourquoy je n'en
asseuré sinon que le collège estimoit
lon estre faicte de personnes incognues.
aurez cy devant entendu la brusque
ue nostre Saint-Père a faicte au dit
le faict de M. le cardinal de Sainte-
s scaurez maintenant qu'il obtint sa
jour suivant comme vous scaurez plus
ement par M. l'ambassadeur. Je vous
seulement comme, soubz le prétexte de

la délivrance du Carmelingué, a semblé à M. le
cardinal du Bellay, comme j'ay entendu du con-
sentement de M. Davanson, ambassadeur du Roy,
de faire quelqu'office en vostre faict. Je ne sçay
si cela se devoit faire en publique ou secrète-
ment, et me parlant le dit cardinal du Bellay du
dit office sans me parler du dit ambassadeur, je
luy dis en présence du cardinal Saint-Ange
qu'il advisât à ce qu'il faisoit et que je n'estois
pas bien asseuré de ce qu'il en arriveroit; sur
quoy il me fit response qu'il sçavoit bien sonder
la volonté du Pape, et me le droit à part; et pour
ce que je crains les Grecqz et faiseurs de présens,
je partis de là et m'en allay prendre advis d'un
mien amy homme fort avisé; et arrivant nos-
tre Saint-Père au consistoire, je dis de rechef au
dit cardinal du Bellay que je ne trouvois pas
bon qu'il parlât de vous qu'après que vous seriez
arrivé à Ferrare et que vous auriez entièrement
obéy aux ordonnances de Sa Saincteté, et qu'il
advisât bien quelle estoit sa volonté; à quoy il
respondit qu'il ne s'entremettroit de ce qu'il en-
treprenoit, sans fondement, et que je m'asseu-
rassé qu'il ne parleroit de vos affaires en publi-
que sans estre premièrement certain de la
volonté du Pape, et qu'on le laissât faire. Enten-
dant, cella je serray les espauls et ne seu que
penser, considérant le grand tort qu'il vous fai-
soit venant à manquer son coup. D'autre part je
considérois que son desseing pouvoit réussir,
voyant Sa Saincteté portée à accommoder telles
affaires et pensant que ceux qui avoient esté au-
teurs du bruit vouloient par adventure estre
cause d'une paix. Pendant ce temps là, le cardi-
nal du Bellay parla à nostre Saint-Père environ
deux heures, où je me trouvois, devisant lors avec
quelques cardinaux et l'ambassadeur de monsei-
gneur le duc de Ferrare, les quelz furent tous
d'opinion que le dit cardinal du Bellay ne devoit
parler de vos affaires sans sçavoir vostre volonté;
et voyant qu'ayant achevé de parler il ne retour-
noit à moy comme il m'avoit promis, je m'en
allay par devers luy; et le trouvant assis auprès
du cardinal d'Armagnac, luy demanday s'il
avoit parlé de vostre faict, sur quoy il me res-
pondit en ces propres termes: Ho! ho!, comme
sy les choses se passoient bien, et me dit que le
Pape ne luy avoit donné permission d'en parler;
et sur ce que je luy demanday ce qu'il avoit en-
vie de faire pour vostre service, luy disant que sy
Sa Saincteté me vouloit entendre là dessus je me
trouverois fort empesché, et partant qu'il advi-
sast à ce qu'il vouloit faire, il me répondit en
ces termes: Que diable! me tenez-vous pour fol;
sy je n'estois certain de la volonté du Pape je
n'en parlerois; je prends sur moy tout le dom-

mage qui en peut arriver au cardinal de Ferrare. Ce qu'entendant, je ne sceus que dire sur son opinion qui estoit fort contraire à la mienne et à celle de tous vos amys. Sy tost que le consistoire fut fermé, le Camerlingue s'estant présenté, Sa Sainteté luy dit en peu de parolles que le collège avoit parlé pour luy et qu'elle luy accordoit sa demande, à charge qu'il ne seroit pas ce qu'il avoit esté et que de là en avant il eust à se déporter des menées et factions qui l'avoient porté à faire mal penser, sans luy tenir autre propos : de quoy le dit du Bellay l'ayant remercié au nom du collège comme doyen, prit occasion de parler de vostre fait, disant que le dit collège voyant la grâce que Sadite Sainteté avoit faite au dit Camerlingue, on pouvoit moins que de luy recommander aussy un cardinal qui sembloit estre en contumace, qu'estoit le cardinal de Ferrare, lequel encore qu'il n'eust pesché contre Sa Sainteté, toutesfois ne vouloit nier qu'il n'eust fait quelque faulte, au moins quelqu'un des siens, mais en quelque sorte que ce fust, le recommandoit au nom du dit collège à Sa Sainteté afin qu'elle le resceut en grâce : sur quoy elle fit responce qu'encore qu'elle considérast fort la prière du dit collège, mais qu'elle avoit eu grande raison de faire ce qu'elle avoit fait, que vostre faulte estoit un crime de lèze majesté au premier chef, parce que vous procuriez d'estre pape, et qu'en cela ne pouvoit estre sans désir de sa mort ou de la pourchasser, et que par voyes illícites en faisiez plusieurs menées par promesses et présentz, qu'elle s'en esbahissoit fort, et que vous eussiez voulu penser à telles choses veu qu'il y avoit tant de seigneurs en ce collège qui estoient devant vous en aage, en doctrines et mérites. En ce propos elle parla fort honorablement de M. le duc et de toute sa maison. Du Belley voulut dire quelque-chose là dessus, mais quelqu'un de nous luy fit signe qu'il se tust. Voila ce qui se passa de plus considérable ; sur quoy je crois que par faveur et amys vous devez insister à vostre justification, et pour ce que le collège sans vostre sceu a parlé pour vous, vous devez envoyer par deçà un homme exprès avec celluy qui viendra de la part de M. le duc, avec lettres à tout le collège, excepté au cardinal Carpy, remerciant tous ces seigneurs de la bonne volonté qu'ilz ont tesmoigné pour vous, et les priant de continuer à favoriser vostre innocence envers Sa Sainteté. Outre les lettres particulières, vous en escrirez une au collège de la même substance, mais latine, avec ordre à celluy qui en sera chargé de la présenter à propos et d'y adjouster ce qu'il trouvera bon selon l'estat des affaires, et ainsi qu'il trouvera pour le mieux, et d'autant

qu'il y a si grande faulte d'hommes qui ne tous ou malins craintifs ou mal advertys d J'ay pris résolution de faire surseoir tous ces qui se pourroient faire pour vostre jusques à ce que vous m'avez fait respo la présente. Vous ne vous ennuyerez point que le Pape a dit au collège, parce qu'il fort peu d'estime, et m'assure que je ne s exempt, et sur ce je fais fin et me recom humblement à vostre bonne grâce.

De Rome 21 septembre 1555.

Lettre du cardinal de Ferrare, à monsieur Prououel, dont copie fut envoyée au duc de Guyse.

« M. Scipion, après avoir longuement et l'occasion pour vous envoyer la présente, le Roqueroe présent porteur s'est offert allé cour, par le quel vous entendrez les causes voyage : et sy par mes précédentes je vous que les affaires d'entre nostre Saint-Père et pereur estoient rompues, je vous puis a par la présente qu'elles le sont tout-à-fait bien besoing que le Roy fortifie cette vol délibération, pour ce qu'autrement en pe ver un grand inconvéniement : et encore qu eussiez désiré le retour d'Anibal Rucel deçà pour asseurer davantage Sa Sainteté volonté du Roy, toutes-fois ses affection tellement augmentées qu'il n'est possible veoir plus ouvertes, et sy Sa Majesté le sca se mouvra davantage à l'entretenir, ne tant point qu'elle ne soit pour grandeme vir au bien et réputation de ses affaires en et au contraire d'un infiny dommage e veur à l'Empereur et au duc de Florence

« Depuis la dellivrance des seigneurs (lingue et Camille, il sembloit que les affa deçà se deussent seulement entretenir ayant Sa Sainteté entendu par les lettres nonce vers l'Empereur, que Sa Majesté avoit pris en très mauvaise part cette ex faite par deçà contre les seigneurs et le Colonnes, et qu'elle témoignoit en estre ti content et attérée, Sa Sainteté a creu devoir plus fier.

« Quant à mes affaires, vous scaur continuant le cardinal du Bellay en : mauvaise volonté envers moy faisant q remonstrances en ce dernier consistoi la dellivrance des susdits Camerlingue mille, a voulu de son propre mouven contre l'opinion de plusieurs de mes ar s'efforcèrent de l'en dissuader, parler en moy et prier Sa Sainteté de me pard voulant par là monstrier que sy je n'av

comme Sa Sainteté pensoit, j'avois néanmoins quelque faulte dont je demandois grâce, toutes fois j'espère avoir par justice, et comme la cause de ce que Sa Sainteté dit. Mais par M. Rozette, le quel monsieur a voulu envoyer vers Sa Sainteté cette occasion, j'ay fait entendre bien ent à Sadite Sainteté et à tous ces seigneurs que je ne demande autre grâce que de passer, ne doutant point que je ne fasse toucher au doigt que non seulement je n'ay fait aucune pratique pour le papat de l'élection de Sadite Sainteté, mais ny autre ny depuis je n'ay cherché aucune voye de corrompu aucun, ny fait amy à cette fin, de dire que j'aye désiré ou procuré sa mort, je laisse à juger à ceux qui me cognoissent, estant de la maison dont je suis et de la terre dont j'ay acoustumé de vivre, j'ay grand peur contre Sa Sainteté, qui ne m'a fait aucun tort ny déplaisir. Mais d'autant que mes ennemis ont cherché de me rendre coupable, tant plus ilz ont descouvert le schandale et donné sujet à mes amis de stre l'opinion qu'ilz avoient de mon courage et l'amour qu'ilz me portoient; de ce que j'espère que je perdray moins de tout ce que je ne gagneray, ayant descouvert un grand nombre d'amys que je n'espérois, ce sont ceux que vous fassiez entièrement entendre au seigneur le connestable, le priant en ce nom s'asseurer que tant que cet homme sera vivant, il travaillera tousjours de cette façon, le Roy et tous autres bons ministres de Sa Majesté cognoissant que le révérendissime cardinal se comportoit envers moy avec la perfection et office que l'on scauroit désirer, estage que Sa Sainteté s'adoucissoit en moi et s'apaisoit, et craignant pour cette cause que les affaires ne réhussissent favorablement pour moy comme il ne vouloit, a en cette occasion cherché de divertir Sadite Sainteté et d'imprimer aux amys du dit cardinal cette mesme mauvaise opinion qu'il bloit avoir imprimé de moy à Sadite Sainteté tout ainsy qu'il n'a rien fait envers les seigneurs révérendissimes, comme je vous ay as dit, ainsy j'espère que Sadite Sainteté sera de la vérité et me tiendra pour un homme de bien et luy pour malain tel qu'il est, ce point je prieray Dieu qu'il vous ayt en sa sainte.

Ferrare, ce 4 octobre. »

du duc d'Aumale, au cardinal de Lorraine son frère.

seigneur, je n'ay voulu faillir vous escrire la

présente pour tousjours vous tenir adverty de mes nouvelles, et vous dire aussi comme Dieu m'a fait cette grâce qu'après avoir fait tirer mil ou douze cents coups de canon à cette place de Montcalve, elle s'est ce jourd'hui rendue entre mes mains, vous pouvant assurer, Monsieur, qu'elle est très forte et de grande importance, et que s'il y eust eu des gens de bien dedans nous n'estions pour la prendre de long temps; ceste place est grandement favorable à Cazals, et rend beaucoup de liberté à tout le reste du Montferrat; j'espère bien que le Roy cognoistra et vous aussi que je luy ay fait service et que je ne me suis attaché à ce lieu que je n'aye eu le bonheur de l'emporter. J'ay escrit incontinent à monsieur le mareschal de Brissac pour entendre de luy ce qu'il veust que je fasse de cette armée, afin que suivant sa résolution je me puisse gouverner, et je crois, Monsieur, que veu ce temps et la saison où nous sommes, et aussi la faulte d'argent qu'ont tous les soldatz, qu'on ne s'en pourra plus servir, qui me fait espérer qu'en l'ayant remise entre ses mains, de me retirer après toutes fois avoir eu mon congé du Roy, comme je vous ay escrit cydevant, qu'est tout le discours que je vous feray à cette heure, priant Dieu, etc.

« Montcalve, ce 7 oct. 1555.

« Vostre très humble et très obéissant frère, »

« CLAUDE DE LORRAINE. »

Lettre du cardinal de Guyse à M. de Saint-Laurent.

« Monsieur de Saint Laurent, la plainte que j'ay cy devant faite du tort que me fut fait à la poste de Burre, a esté contre celluy qui la deservoit, lequel j'ay raisonnablement deu désirer en estre chastié, et estant la poste sienne, qu'il en fust osté comme il l'avoit très bien mérité. Et ainsi en ay supplié le Roy, qui par ses lettres vous a commandé en pourvoir Morellet. Toutesfois ayant depuis entendu que ladicte poste n'estoit point à luy, mais à Robert Le Gras, cy devant secrétaire de l'abbé de Basse-Fontaine, vostre prédécesseur en ceste charge là, qui pour lors estant ailleurs occupé au service du Roy y avoit mis l'autre, l'estimant plus homme de bien qu'il n'est, et m'ayant ledict Le Gras fait remonstrer le déplaisir qu'il a que cela soit ainsi advenu, considérant qu'il ne seroit raisonnable que pour la faulte d'un sien commis il perdist ce bien là, qui est récompense de partye des services qu'il a faitz au Roy soubz sondict maistre, par l'espace de quinze ou seize ans, je l'ay fait entendre audict seigneur qui se contenta, comme vous verrez par sa lecture, et moy

aussi, que celluy qui a ainsi failly soit seulement osté hors du service de ladicte poste et privé d'aillieurs de tout bienfaict qu'il pourroit espérer du Roy, puisque aultrement il ne peut estre pugny, et néaulmoins soit ladicte poste remise ès mains dudict Le Gras pour en joyr comme il faisoit auparavant. A quoy je vous pryé tenir la main et y donner ordre, de sorte que les choses soient restablies en leur premier, estat sans ce que ledict Le Gras y ait aucun dommaige; lequel aussi pour aucunement contanter ledict Morellet m'a asseuré et promia le commettre et luy laisser l'exercice de ladicte poste, ainsi qu'il faisoit à l'autre. Priant Dieu, monsieur de Saint-Laurent, vous donner ce que désirés.

« De Rouasy, le douziesme jour d'octobre 1555.

« Vostre bon amy, L. CARDINAL DE GUYSE. »

Et au dos : *A monsieur de Saint-Laurent, conseiller du Roy en son conseil du Roy et son ambassadeur en Suisse.*

Voici la relation de monsieur le président Séguier, des remontrances par luy faites au nom de la Cour, au roy Henry II, sur le blasme que Sa Majesté imputoit à ladite cour au sujet de l'édit de l'inquisition qu'elle vouloit estre absolument passé et vérifié contre ceux de la religion prétendue réformée, où se voyent les causes et raisons du retardement de ladite vérification, et les grands périls et désordres que la précipitation d'icelle pouvoit occasionner dans les affaires les plus importantes de l'Estat.

Toutes les chambres de la cour et le parlement estant assemblées, monsieur le président Séguier auroit présenté les lettres du Roy et des ducs de Guise et Montmorency, et dit à la cour que suivant l'ordonnance d'icelle, maistre Adrian du Drac, conseiller en ladite cour et luy partièrent de cette ville samedy dix-neuf de ce mois, arrivèrent à Villiers Costerets le lundy matin ensuivant, et pour ce que le Roy, ledit matin estoit allé à l'assemblée, ne le virent ce jour; ce qui arriva à propos pour eux, car ils eurent loisir de s'enquérir des choses desquelles ils estoient porteurs, et eurent advis que le Roy estoit offensé contre cette compaignie de la longueur par elle apportée de la vérification de l'édit de l'inquisition contre les hérétiques, comme temps perdu en affaire pressante pour la justice, et que ledit seigneur Roy estoit grandement scandalisé contre tous et en avoit conceu une mauvaise opinion; qu'il accusoit cette compaignie estre mal avisée du fait de la religion, et en ce qui estoit de l'obéissance due à l'Eglise, jusques à croire que s'il y failloit choisir jusques au nombre de douze, pour punir les luthériens, il ne s'y pourroit trouver, que cela pourroit avoir esté la cause

de l'édit encorre qu'elle n'y fust exprimée, et leur fut dit par gent qui ayment et honorent cette cour, qu'ils se doivent délibérer d'estre souples et simples, et avoir les oreilles grandes en cas qu'ils fussent mal receus du Roy.

Le landemain matin trouvèrent moyen au lever du Roy en sa chambre, de luy faire la révérence, où estoient messieurs de Guise, le connestable, le mareschal de Saint André, le garde des seaux, quelques évesques, les secrétaires des commandemens et quelques autres.

La révérence faite au Roy par eux en toute humilité, présentèrent à Sa Majesté les lettres de la cour, desquelles il leut seulement la subscription, leur disant : « Vos lettres sont de créance, dites tout ce que vous voudrez. »

Alors ils commencèrent par les lettres patentes du semestre de janvier, par lesquelles estoit autant mandé en substance que par celles pressantes adressantes au présent semestre de juillet, que la cour ne pouvoit vérifier les premières lettres non plus que les secondes patentes en forme d'esdit au semestre de juillet, et encorre qu'elles fussent dattées du précédant semestre de janvier, avoit esté conclud qu'elle ne pouvoit faire la vérification desdites secondes lettres comme ceux du précédant semestre n'avoient peu les premières.

Et afin que la charge ne demeurast sur cette compaignie seule, ledit sieur président Séguier remontra que les deux semestres assembles fussent jusques au nombre de huit vingt personnes, tous ayant fait serment audit seigneur Roy et à justice, vestus de robes d'escarlatte, qui est l'antique marques et enseigne de vérité et de justice, estimoit que ce nombre estoit composé d'hommes de conscience et de telle suffisance qu'il seroit bien difficile au Roy, encorre qu'il soit le plus grand de la chrestienté, en assembler huit vingt autres pour opposer à ceulx cy, et que si Sa Majesté ne recevoit la vérité par les mains de ces huit vingt, à peine elle la trouveroit ez autres, jusques à dire que si ledit sieur Drac et luy estoient condamnés par ses huit vingt, ils ne voudroient demander grâce.

Après, par forme d'excuse sur ce qu'il avoit appris que le Roy s'offençoit de la longueur du temps employé pour délibérer sur lesdites lettres de l'édit de l'inquisition contre ceulx de la nouvelle opinion, auroit ledit sieur président apporté plusieurs justifications de la brièveté et diligence par eux apportée à cette procédure comme à une affaire de grande importance.

Et pour satisfaire à ce qui estoit de plus grande conséquence, sur ce qu'ils avoient, ledit

du Drac et luy, appris que ledit seigneur Roy avoit grande défiance de cette compaignie pour le fait de la religion, dit audit seigneur Roy que par le serment de fidélité qu'ils avoient fait à Sa Majesté, ils n'avoient jamais veu chose dont ils peussent sçavoir qu'en cette compaignie il y en eussent qui fussent alliéz de la religion et obéissance de l'Eglise, ne voudroit toutes fois témoigner qu'il n'y en eust point, parce qu'en moindre compaignie se trouvoient des hommes perdus, mais qu'aussi il ne voudroit témoigner qu'il y en eust, et ne le pourroit faire sans calomnie; que si Sa Majesté vouloit entrer en défiance des hommes de sa justice que luy mesmes avoit esleuz, qui avoient charge de luy, et desquels il avoit esté informé de leur foy et de leur vie, ce seroit un grand malheur en sa justice, et une grande misère pour les membres subalternes, que la cour souveraine représentant le chef fût malade et infectée de cette peste d'erreur. Suppliant le Roy de n'en rien croire.

Que si le bon plaisir de Sa Majesté estoit de faire cette grâce et cest honneur audit du Drac et à luy, d'adjouter foy à leur dire, ils cognoissent ceux de cette compaignie tels que s'il leur falloit mourir de mort présente ou offencer Dieu de science certaine en ce qui est contre la foy et religion, et mesmement en ce qui concerne leurs affaires, ils aimeroient mieux mourir que de faillir, et que de leur part ils croiroient plustost que l'Antechrist fut nay en terre, et que la fin du monde fust venue, qu'ils ne croiroient que la suspicion qu'on leur avoit donnée contre cette compaignie fust véritable, suppliant très humblement Sa Majesté de retenir l'opinion de ceux de cette compaignie qu'il en avoit lors qu'il les a colloquez en leurs offices.

Et pour ce qu'on leur avoit dit que ladite cour craignoit les inquisitions, luy remonstrèrent que, quant l'inquisition est prise en l'ordinaire par personnes dignes, elle peut estre bonne, combien que Trajan, bon empereur, osta l'inquisition aux chrestiens qui lors estoient persécutez comme de présent les luthériens, et fut d'avis par sa providence qu'on ne receust l'inquisition, et qu'il vailloit mieux attendre la déclaration de ceux qui se mettoient eux mesmes dans les filets. Que néantmoins encores qu'ils n'eust charge d'en parler, tenoit pour certain que cette cour ne craignoit et ne déclinoit l'inquisition pour son innocence en laquelle elle constituoit sa sécurité, que toutes fois ils supplioient Sa Majesté de se ressouvenir qu'estant au parquet de ses gens, et depuis en sa cour, elle avoit eu la cognoissance de plusieurs fautes notables commise, par les inquisiteurs, sans pour ce en nommer

aucuns, tant pour ce qui estoit des formes des procès, que autres circonstances, esquels il ne vouloit charger de dol lesdits inquisiteurs, mais pour le moins y avoir ignorance grossière.

Et quand il plairoit audit seigneur user de cette voye d'inquisition, le supplioient très humblement qu'au moins lesdits inquisiteurs fussent gens approuvez sans suspicion, et de telle sincérité et suffisance qu'il appartient, à la charge que ce seroit une inquisition rapportée au Roy pour en ordonner, et sans ce qu'après l'inquisition faite il demeure aux inquisiteurs aucune fonction de justice contre les loix et simples clerks sujets de Sa Majesté.

Plus luy remonstrèrent que ce que sa cour avoit délibéré ne pouvoir vérifier ledit édit d'inquisition, n'estoit ce qu'on luy avoit représenté que sadite cour avoit en horreur les inquisitions, lequel rapport procédoit d'un esprit malin ennemy d'icelle, mais que sadite cour avoit esté meüe d'une telle nécessité qu'elle ne pouvoit autrement juger, luy donnant à entendre cette vérité en luy proposant qu'il y avoit deux sortes d'hommes sujets à luy, tous naissans ses subjects et demourans en son obéissance : les uns purs laiz et simples clerks, les autres passans aux ordres sacrez. Pour les premiers y a édit commandé par luy, vérifié en ses parlements, passé en forme et force de loy, attribuant à luy et à ses juges privativement à tous juges d'Eglises, la punition des hérétiques; et aujourd'huy, mandant la correction à autres et leur donnant la mesme jurisdiction et cognoissance, y auroit contrariété et en conséquence nullité au jugement.

De sorte que les advocats et procureur dudict seigneur auroient déclaré en plaine cour ne pouvoir conclurre en la vérification de l'édit des inquisitions pour le regard des laiz et simples clerks, mais seulement pour les promez aux ordres sacrez.

Le fait estant venu en ce point que son procureur général n'en demandoit la vérification quant aux laiz et simples clerks, qu'il estoit difficile que les juges passassent oultre sans requeste, trouvant de leur office les requestes, quant elles eussent esté faictes, contraires à l'édit précédant, fondé en grande raison; pour le regard des promez aux ordres sacrez, la cour avoit advisé qu'elle en devoit laisser la cognoissance aux juges d'Eglise, et aussi contre tous pour les articles non décidés par l'Eglise; mais laisser les purs laiz et simples clerks ez articles décidés et qu'il n'i reste que le fait pour juger à justice, ce seroit grande mutation et changement en l'estat publicq, un grand décroissement et altération de l'autorité de la justice dudict seigneur, y

ayant une clause en l'édit qui ne se pouvoit dissimuler de permettre le jugement aux juges d'Églises sans appel, et mander aux juges royaux punir les condamnés selon que les cas le requéroient.

Remonstra ledict sieur président au Roy, estre souvenant qu'il n'y avoit qu'un seul roy en France, seul souverain de la justice: pour le luy faire entendre luy dist qu'il y avoit diversité de juges, les subalternes en leurs jugemens parlans, et ses cours de parlement en leurs arrests ne parlans point pour n'entamer la souveraineté à laquelle ils portent telle révérence, qu'ils ne parlent, ainsi font parler le Roy seul, et sont scellez du sceau du Roy; ainsi et au chef et en la queue est tousjours le Roy, pour monstrer que sa souveraineté est en luy cohérente comme la chair aux os, et comme la souveraineté de la justice appartient au Roy.

Il luy remonstra aussi que l'appel de ses subjects s'adresse à luy seul et non à aultres, et pour estre l'appel le vray recours et azille d'innocence il devoit estre receu par ledict seigneur, estant seul protecteur et conservateur des innocens, et ne pouvoit le Roy abandonner ses sujets à autres juges, encore moins leur desnier la voye d'appel, parce qu'il y avoit quelque lien et obligation mutuelle entre le prince et ses subjects, qui obligeoit les sujets à leur prince au devoir de dévotion et obéissance, et le prince à ses sujets à celui de la protection et deffense contre l'oppression, et à cette fin payent les sujets à leur prince l'ayde, la gabelle et la taille.

Ne seroit rien de dire que les procès faits par les juges ecclésiastiques contre les condamnés d'hérésies seront receus par les juges royaux; car n'estant les juges royaux juges d'appel, ils ne pourroient réformer ny adnuler les sentences des juges d'Église, et qu'il y ait appel d'eux; pour lequel juger ledict seigneur Roy obtient rescript du pape à ses cours souveraines appellant avecques eulx des conseillers de l'Église en bon et suffisant nombre, ny es aultres gens d'Églises qualifiez et soit jugé l'appel *communi consilio*.

Scront par ce moyen les promoteurs aux ordres sacrez satisfaitz comme les laiz et simples clercs, et auroit supplié le Roy avoir souvenance de ces deux remèdes.

Après luy dit que sa court avoit chargé ledict du Drac et luy de supplier très humblement Sa Majesté que son bon plaisir fût de regarder plus avant que à la punition nécessaire de ce qui estoit gasté, pour ce que le souverain remède estoit aller audevant de la maladie; et pour faire fin aux hérésies, que le meilleur estoit d'observer l'estat de l'Église primitive, laquelle a

esté établie non par le glaive ny par le feu, mais au contraire elle a résisté au glaive et au feu, ayant esté persécutée par longues années; néanmoins a duré et s'est accreue par la doctrine et vie exemplaire des bons prélats et de leurs curez dans la résidence de leurs charges.

Que si les prélats ont esté zellez par le passé, ont presché ou bien ont choisi de suffisans prédicateurs et n'ont souffert le peuple estre famélique de la parole de Dieu, ny laissé envahir leurs troupeaux de l'Église par gens desvoyez de la foy, et bref si l'Église par ces moyens pieux a esté établie dans le fort de son adversité, et au mieux qui pourroit advenir, le layc demoureroit condamné d'hérésie et infâme de droit, comme aussi le promoteur aux ordres sacrez, et dégradé de fait; et néanmoins, en cas d'évocation, les juges royaux ouvrent les prisons aux condamnés, et cela estant s'en ensuivroit un grand préjudice aux subjects du Roy, tant de l'une que de l'autre condition et qualité, d'estre les uns et les autres jugés hérétiques sans appel, ce qui renverseroit tout ordre en la distribution de la justice de condamner d'une part, et en mesme cause et par mesme moyen d'un autre ouvrir les prisons.

Par ces raisons il persista en ses supplications très humbles à ce qu'il pleust au Roy trouver bon ce que sa cour avoit conclud et arrêté ne pouvoir vérifier sesdictes lettres dudict édit d'inquisition, cela non dit pour favoriser ou dissimuler la punition des hérétiques, puisqu'elle est aujourd'hui plus que nécessaire. Aussi le Roy y a pourveu pour ses subjects laiz et simples clercs, ayant ordonné par édits vérifier que lesdits laiz et simples clercs seroient jugés par les juges présidiaux, et que les appellations des présidiaux viendront *recta viâ* au parlement.

A supplié le Roy de trouver bon que ce qu'il avoit fait et commandé soit gardé sans addition de nouvelles loix, la multitude desquelles blesse les parties, les présidiaux cognoissans de ce fait en première instance en bonne compagnie.

Que la cour ayant à voir s'ils ont failly, l'exécution n'en pourroit estre plus briefve en justice; et quant aux promoteurs aux ordres sacrez, le remède n'y est encores donné.

Qu'il soit accordé que par les juges ce mesme moyen estre maintenus en sa prospérité.

Fit très humble supplication et requeste au Roy y vouloir penser et d'y tenir la main, alléguant les constitutions de l'empereur Justinian: *in autentiquâ, quomodô optimi eximios ad ordines perducî*; et: *in autentica, de sanctissimis etc.*, pour luy faire entendre que cela appartient à l'office de roy; les deux constitu-

tions commandant aux évesques et ministres de l'Eglise la résidence, leur deffendant de venir en la cour impériale sans mandement et y a peine judiciaire de suspension : *non à divinis*, mais de leur temporel; que si Justinian informé de la foy a eu ce zelle, que devons nous attendre du Roy Très Chrestien; la cour espérant que Sa Majesté y pourvoirait pour l'advenir.

Plus luy a remonstré l'ayde qu'il avoit par la présentation et prélatrice de son royaume en y présentant gens qui soyent suffisants et résidans, et commandant le semblable estre fait par toutes les cours de son royaume, et fit entendre tant qu'il peut que ce moyen estoit le premier, non seulement pour la purgation des hérésies, mais aussi pour l'entretienement et confirmation de l'estat du royaume; et s'il estoit besoin abejuerait le temoignage de l'Ecriture sainte, qui est expresse chapitres 18 des Nombres, 23 et dernier du livre de Judges et du livre des Roys, le chapitre douzième du livre de Ezechiel, les chapitres 3, 23 et 24.

Qu'il falloit croire l'Ecriture et rendre temoignage de sa créance par bonnes œuvres, et qui ne la veut croire et accuse les autres estre luthériens, est plus hérétique que les mesmes luthériens; en cestendroit lui remonstrant qu'il estoit très important à Sa Majesté de mettre toutes ces circonstances en considération, la suppliant très humblement, estant ce moyen en sa main, y vouloir penser et adviser avec son conseil, affin que l'honneur et la gloire de Dieu par luy soit multipliée par l'obéissance de ses subjects, luy disant que, pour ceste heure, la remonstrance estoit pour le pauvre peuple qui ne pouvoit venir le supplier, ne sachant s'il y a duc, comte ny pair à qui cest édit puisse toucher de près.

Luy représentant en oultre comme l'histoire est commune que les grands par foys perdent la bonne grâce du Roy par fortune, et tel par la libéralité de son prince s'en va riche esloigné de sa faveur, si que celui qui prend sa place estant pauvre et voulant estre riche y pourvoit parvenir avec grande facilité par le moyen de l'inquisition avec deux tesmoins forgez pour le faire brusler, et par cest artifice et invention s'approprier de ses biens par la confiscation d'iceux qu'il se feroit donner : et ne fut ce propos trouvé mauvais par les seigneurs qui estoient présens par la démonstration qu'ils en firent.

A toutes lesquelles remonstrances le Roy ayant donné audience sans avoir interrompu d'une syllabe, il parla en bon roy qu'il est, et dit chose digne d'un aussi grand contentement, qu'il estoit très aise que sa cour prenoit ce chemin de l'advertir de ce qu'elle pensoit et jugeoit estre le

meilleur et plus certain, qu'il avoit pris à gré et plaisir ce qui luy avoit esté dit et représenté de par elle, qu'il trouveroit toujours bon qu'elle continuast, qu'il y penseroit avec son conseil et y feroit response, dont le remercièrent très humblement.

Après, luy dit ledict sieur président qu'il y avoit un autre édit appelé des confiscations, qui est à part et scellé. Toutesfois pensoit que les deux ne fissent qu'un, par ce que celluy de l'inquisition est datté de mars vers la fin, et celluy des confiscations d'avril ensuivant, et que c'estoit inadvertance à ceux qui en estoient auteurs de les avoir tant approchez, et qu'il falloir aviser à les mettre plus loing l'un de l'autre.

Le mercredy ensuivant demandèrent response qu'ils ne peurent avoir pour empeschemens qui survinrent.

Le jedy matin sur les dix heures, le Roy les manda et dist qu'il avoit pensé aux remonstrances qu'ils luy avoient faites et qu'il y convenoit encores penser pour mieux en délibérer, et leur commanda qu'ils s'en renvinssent, leur disant qu'il en ordonneroit par bon conseil sy à propos que chacun seroit content.

Et auroit requis ledict sieur président, pour ledict du Drac et pour luy, la cour d'excuser les fautes de la charge qu'elle leur avoit donnée de l'effect et exécution de laquelle ils luy avoient bien voulu rendre compte.

Sur quoy a esté dit par monsieur le mareschal de Saint André que la cour les remercioit du bon devoir et office qu'ils y avoient apportés avec les offres accoustumées.

Ensuit la teneur de la lettre du Roy à ladicte cour, portant créances sur lesdits sieurs président Séguier et du Drac, conseiller; et de deux autres de messieurs les duc de Guise et de Montmorency, sur le sujet dudict édit de l'inquisition.

De par le Roy.

« Noz amez et féaux, par noz amez et féaux maistre Pierre Séguier président et Adrian du Drac conseiller en nostre cour de parlement de Paris, vos confrères, présens porteurs, nous avons entendu ce que leur avez donné charge nous dire et remonstrer de vostre part sur le fait de l'édit de l'inquisition de la foy, dont ils se sont si bien et dignement acquittez, que nous demeurons garndement satisfaits de l'honneste debvoir qu'ils ont fait en cest endroit, et présentement les vous renvoyons instruits de nostre intention sur ce, de laquelle nous estimons qu'il vous en irons rendre aussi bon compte qu'ils ont fait à nous de la charge qu'ils avoient de vous.

Sur quoy nous vous prions, et néantmoins

mandons les croire tout ainsi que feriez nous mesmes.

« Donné à Villiers Costerets le vingt quatriesme jour d'octobre 1555.

« Signé: HENRY » et au dessoubz DE L'AUBESPINE. »

Et en la subscription est escript : *A nos amez et féaux les gens tenans nostre cour de parlement à Paris.*

Lettre de monsieur le duc de Guyse audict parlement sur le mesme sujet.

« Messieurs, j'ay receu la lettre que m'avez escripte par messieurs les président Séguier et conseiller du Drac, et d'eux bien entendu l'occasion de leur voyage par deçà duquel il leur a esté incontinent satisfait par Sa Majesté, ainsi qu'entendrez à leur arrivée devers vous; sur la suffisance desquels me remectant, je vous prie vous assurer qu'en tout ce que je pourray jamais pour la compagnie tant en général qu'en particulier, elle mettra tousjours du nombre de voz bons et plus affectionnez amys, comme j'ay prié ledict sieur Séguier vous faire entendre plus au long de ma part dont vous le croirez comme nous mesmes. Priant Dieu, Messieurs, qu'il vous donne ce que plus désirez.

« De Villiers Costerets ce vingt quatriesme octobre 1555.

« Votre entièrement bon frère et amy,

« FRANÇOIS DE LORRAINE. »

Suscritte : *A messieurs tenant la cour de parlement à Paris.*

Quant à celle de monsieur de Montmorency elle est semblable en substance et en superscription et dattée du mesme jour.

Lettre du cardinal de Lorraine, au duc de Guyse son frère, du mois d'octobre, l'informant du mauvais traité fait à Rome, ainsi qu'il suit :

« Monsieur mon frère, ce porteur nous vint hier trouver, au soir, qui nous apporta lettre de M. Davanson, ensemble les coppies de ce qu'il a fait avec le Pape, qui est une ligue le plus au désavantage de nostre maistre, que l'on eust sceu faire, et en quoy il est aisé à voir qu'on luy a baillé escrite tout ainsy qu'elle est pour y consentir, et qu'il y a eu faulte de bonne volonté du costé de nostre Saint-Père, mais bien de bon jugement de la part du dit sieur Davanson, qui ne s'est apperceu de l'intérêt que le Roy y auroit, comme vous pourrez aysément cognoistre, par ce que l'abbé de Saint Ferme luy en a porté; et quant à moy voyant cela ainsy despesché, que c'estoit la plus grande occasion pour laquelle j'alloy par delà, j'estois quasy en propos de m'en

retourner, avec ce qu'ayant fait tout ce qui m'a esté possible pour passer outre, et m'estant hier engolpé pour passer en Corsègue, nous trouvâmes la mer sy forte et la tempête sy grande qu'elle nous rembarra en sorte que nous fumes contrainct de plus de soixante mil que nous estions déjà en haultemer, de retourner en ce port, et me trouvant si mal que je pensay bien mourir; toutes fois je me porte maintenant fort bien, Dieu mercy. Monsieur le cardinal de Tournon m'atant persuadé que ce seroit la ruyne des affaires du Roy et qu'ilz demeureroient tous décousus et en désordre sy je ne continuois mon voyage, qu'à la fin je me suis délibéré de le croire et d'aller à Rome, mais non par mer, car je ne le scaurois endurer, et n'y feray jamais voyage, si ce n'est en extrême nécessité, mais je m'en iray par terre avec ceux de mes gens qui me sont plus nécessaires, et iray en Suisse pour de là tirer à Ferrare, espérant arriver à Rome dans le 20 da mois qui vient; et s'il plaist au Roy que je m'en retourne il me pourra faire entendre de ses nouvelles sur le chemin, car autrement je n'entreprendrois de me désister de mon voyage et me semble qu'estant à Rome il y aura bien moyen de rabiller la faulte qui a esté faicte, s'il plaist à nostre maistre, sur quoy je vous prie faire qu'il me mande sa volonté et vous de vos nouvelles le plustost qu'il vous sera possible; et sur ce, etc.

« De Toulon ce vingt sixiesme octobre 1555.

« Votre très humble et obéissant frère,

« C., CARDINAL DE LORRAINE. »

Lettre du cardinal de Ferrare au dit duc son beau-frère, sur les affaires de Rome.

Monsieur, m'ayant fait le Roy cet honneur et tant de faveur que de m'envoyer Scipion expressément pour me faire entendre le desplaisir qu'il a reçu de mon partement de Rome et la bonne opinion qu'il a de moy nonobstant tout ce qui m'est survenu, je vous laisse à penser la consolation et contentement que j'en puis avoir eu, dont je me sens luy avoir telle obligation, que je ne pense jamais avoir le moyen d'y satisfaire, vous voulant bien avec cela remercier autant affectueusement que je puis de la démonstration qu'il vous a plu faire. Vous aurez au demeurant entendu par l'abbé de Saint-Ferme la disposition en laquelle se retrouve Sa Sainteté à l'endroit de Sa Majesté, sur quoy je ne vous diray rien davantage sinon que je seray bien marry que cela fust cause d'interrompre le voyage de M. le cardinal de Lorraine pour le regard du service du Roy et de l'occasion que le dit seigneur cardinal auroit de luy en faire, dont je suis à cette cause attendant en grande dévotion ce que en sera.

pendant je ne veux oublier de vous prier d'avoir le sieur Cornelio Bentivoglio pour recommandé tant pour la servitù qu'il vous a tousjours porté, que pour l'amour de moy, en ce que le duc de Soubize remonstre la difficulté qu'il y a le pouvoir retirer le service qu'il appartient des compagnies italiennes qui sont par deçà sy elles sont commandées d'un chef suivy, aymé et affectionné au service de Sa Majesté comme est le sieur Cornelio, en ce que de vostre costé vous menez la main que sa longue et fidelle servitù semble ses mérites soient recognus de cet honneur de la charge de susdites compagnies puis l'occasion s'en présente, dont je ne vous auy moins d'obligation que sy l'affaire me touchait, qu'est l'endroit, etc.

De Ferrare ce 27 octobre 1555.

Humble et affectionné,

« ZIC. HIPPE, CARDINAL DE FERRARA. »

Lettre secrète du duc de Guise au cardinal de Lorraine son frère.

Monsieur mon frère, je me suis advisé séparément ceste despesche d'avec celle que je vous écrit présentement dedans le paquet du Roy, de crainte d'autre que vous ne voye ce que je vous mande; celle-cy sera pour vous advertir comme deux jours apres l'arrivée par deçà de l'abbé de Saint-Ferme, j'ay receu celle qu'il vous a pleu m'ecrire du 26 du passé, et estre bien marry tant de l'indisposition du temps que de la vostre, et ne vous ayez esté contrainct faire ce voyage par terre; toutesfois puisqu'il n'a esté possible de faire autrement, j'ayme mieux votre santé et sûreté de vostre personne que toutes les dilliances qu'eussiez sceu faire, et craignois fort n'après avoir entendu la despesche apportée par le dit abbé de Saint-Ferme, vous n'allassiez pas plus avant, ce que le Roy n'eust trouvé bon, et avez bien faict de suivre en cela l'avis de M. le cardinal de Tournon et de vous résoudre ainsi n'avez faict. Et pour vous faire entendre comme les choses sont passées de deçà à l'arrivée du dit abbé de Saint-Ferme, sa despesche fut de prime nez trouvée sy bonne qu'il fut commandé à Marchaumont mettre la main à la plume pour répondre à ce qui avoit esté traicté où il ne se trouvoit rien de mauvais que l'article des Suisses, et sy vostre despesche ne fut venue nous partions tout le demeurant, et vous en devoit porter le dit abbé de Saint-Ferme les despesches; mais après avoir veu ce que vous en aviez mis par escrit, vostre avis a esté suivy comme verrez par ce que vous en est envoyé; je crains que le trop haster ne soit cause que s'estant sy fort avancé le Pape et les siens, et voyant que l'on veuille re-

venir à parler par escrit, de l'age et naturel soudain qu'il est, il ne l'altère et veuille croire ce changement venir de vous; toutes fois, voyant ce que le Roy luy en escrit de sa main, il cognoistra le contraire; Sadite Majesté vous faict une si ample despesche sur le faict de cette ligue, que je ne vous en diray autre chose sinon qu'il faudroit commencer à mettre la main sur le dépost des cinq cens mil escus pour payer les forces qui sont sur les terres du Pape et au Siennois sitost que le traicté sera passé, et pour ce ne resteroit de la ditte somme que pour servir aux levées des hommes contenus au dict traicté, et pour faire le paiement de l'armée l'espace de deux mois ou environ avant que les forces de France soient jointes avec celles du Pape, et en ce faisant on ne donneroit temps de penser à de nouveaux partys, ny sujet à l'armée de tomber au bout de trois mois en mesmes nécessitez que celles de l'autre de Saint-Pol et procédantes, et ne scauroit-on faire moins de despôt que douze cens mil escus pour les raisons que nous avisâmes dernièrement ensemble, de la quelle somme fault faire estat que le tiers sera despencé avant que l'on commence à offenser nostre ennemy à bon escient. Quant à l'artillerie, je ne sçay si Sa Sainteté entend la fournir selon l'équipage qui se mène depuis ces guerres aux armées. Vous sçavez que pour prandre une place de réputation il ne fault parler moins de 24 canons pour faire deux batteries, et de six ou huit grandes couleuvrines pour tirer aux deffences, et de huit ou dix mil boulets et deux cens milliers de poudre en lieu propre pour y avoir recours au besoing. Je m' imagine que vous devez sçavoir s'il peut satisfaire à tout cela, et s'il y a des chevaux pour le mener; voilà ce qu'il m'a semblé vous devoir mander, qui m'est advis estre un peu de mon mestier. Vous entendrez comme l'Empereur s'est démis de tous ses biens et de chef de l'ordre de la Toison entre les mains du roi d'Angleterre son filz, remetant ce qui concerne l'Empire au roy des Romains, s'estant résolu passer avec les Roynes ses deux sceurs en Espagne, dont toute cete compagnie est fort aise, se promettant que nous aurons bientost une paix qui nous sera avantageuse, pourveu que nous n'ayons plus affaire qu'à ce jeune roy qui continue tousjours ses coups avec l'abbé de Saint-Salut, qui assure que son maistre y a plus d'espérance que jamais quand le vieillard sera party, qui doibt s'embarquer dans le mois qui vient, mais je ne crois pas que son armée de mer soit sytost preste ny qu'elle ayt ce temps-cy à commandement. J'ay gardé à vous dire pour la bonne bouche que vous verriez ce qui a esté faict pour la dellivrance des

prisonniers ; mais le meilleur est que monsieur le connestable a fait trouver bon au Roy que monsieur l'admiral estant de retour en Picardie, il s'abouchast en quelque lieu qui seroit advisé avec monsieur de Begnicourt, si ceux de deçà le vouloient, pour adviser de prandre quelque conclusion touchant la rançon des dits prisonniers, disant en outre que l'on pourroit peut-estre remettre quelque chose de la paix en avant. Madame de Valentinois ne se fye en luy pour le fait de son filz, et m'a dit qu'elle suppliera le Roy y envoyer Estrée. Je luy ay dict qu'elle faict bien ; et pour revenir au fait de la ditte paix, j'ay espérance qu'elle nese pressera sy fort, que n'ayez le loysir d'achever vostre commission pour estre des députez pour la faire. Sy néantmoins je voyois que l'on la presse plus que je ne pense, je ne faudray aussitost vous en advertir. Nous sommes bien ensemble monsieur le connestable et moy, il me monstre toujours quelque signe d'amitié comme il faisoit devant vostre partement, depuis lequel il n'y a rien eu de changé par deçà et venons à l'accoustumée.

« Je vous prie ne faire aucune démonstration au sieur Davanson de la faulte qu'il a faicte de s'estre tant hasté en ce traité, d'autant que le Roy ne le trouveroit bon le voulant soutenir en cela, encore qu'il cognoisse très bien qu'il y ayt eu de l'inconsidération, et est madame la duchesse de Valentinois en semblable opinion. »

Lettre du cardinal de Lorraine au duc de Guyse son frère.

« Monsieur mon frère, m'assurant que vous verrez les bien amplex mémoires et instructions que j'ay baillées à ce porteur, le despeschant vers le Roy suivant l'ordre de vostre lettre en chiffre, je vous envoie la présente dans le paquet de mon secrétaire et que vous recevrez de luy, par la quelle je ne vous diray autre chose sinon que nous avons trouvé ce bon Pape en si bonne volonté envers le Roy, que j'espère que nous lui enverrons dans dix ou douze jours par monsieur de Lansac, non pas les articles qu'il nous a envoyés par l'abbé de Saint-Ferme corrigez suivant les apostilles qui sont en marge, mais un original tout nouveau de la ligue que nous aurons faicte avec luy, dont Sa Majesté aura autant grande occasion de se contenter que de chose qui luy ayt jamais esté faicte pour le bien de ses affaires, car à la vérité ce bon homme luy est tant affectionné et a sy grande joye de nostre venue et tant de fiance en nous, que quand il nous bailloirait la carte blanche, il ne sçaurait plus faire pour nous que ce qu'il faict, et sy

avons monsieur le cardinal Caraffa qui nous ayde de toute sa faveur et pouvoir, ne se montrant pas moins désireux du Roy que nous mesmes. On dit par deçà que le Roy est sur le point de vouloir faire la paix ; mais je vous prie luy dire de ma part que s'il la faict ou qu'il envoie ses députez pour entendre au fait d'icelle que je ne sois de retour par delà, qu'il fera chose dont il se repentira, car j'espère estre vers luy le 20^e jour de janvier prochain, et pour ce je le supplie qu'il temporise un peu, entretenant toujours cette pratique sans rien rompre jusques à ce que je sois arrivé, ayant bien moyen de luy faire en cela quelque grand et notable service. Et quant à ce que m'escrivez d'argent, artillerie, poudre et tout autre équipage, cela est prest et ne manquera rien de ce costé là, de sorte que sy le Roy veult il n'eut jamais telle occasion, et qu'il luy souvienné quand l'Empereur alla à Algiers, quant il passa par la France, de ce qu'il disoit du feu Roy son père, et comme il trouvoit mauvais voyant l'Empereur à demy noyé il n'eut pas ce cœur de faire la paix ; ce n'est pas que je ne sois bien ayse qu'elle se fasse, mais s'il m'entend parler avant d'y entendre, je suis sûr qu'il la fera plus à son avantage ; il pourra cependant entretenir la pratique sans rien rompre et sans y envoyer ses députez, car s'il la faisoit maintenant, le Pape le trouveroit le plus mauvais du monde, veu qu'on luy a promis de n'en rien faire ny conclure sans luy. Il me semble vous devoir faire cet advisement affin de le faire entendre à Sa Majesté, et pour ce que vous verrez par la despesche que je luy faict ce que nous avons faict depuis notre arrivée, je ne vous en feray plus longue lettre, me recommandant très humblement à vostre bonne grâce, et priant Dieu, etc.

« De Rome, ce dernier jour de novembre. 1555. »

Lettre du duc de Guyse au cardinal de Lorraine son frère, estant sur son partement de Rome, au sujet de la paix que se traite avec les Impériaux.

« Monsieur mon frère, par la despesche que je vous ay dernièrement faicte vous aurez entendu comme toutes choses sont passées entre M. l'admiral et les députez de l'Empereur, et à la fin comme ilz s'estoient séparés les uns des autres sans rien conclure, ayant seulement lesdits Impériaux promis que s'il leur venoit plus ample pouvoir de leur maistre, ils ne faudroient d'en escrire au dit seigneur admiral, ce qu'ilz ont fait trois jours après. Le suivant cela ilz se rassem-

leudy dernier, et au commencement de la négociation les Impériaux firent les difficultés à la paix et vouloient que les Anglois en fussent médiateurs; mais voyant que les nostres n'eussent point consentir à cela, déclarant qu'ils n'osoient ordonner de conclure une trêve s'ils la faisoient, demeurant à chacun ce qu'il avoit, aide de se retirer, les dits Impériaux se sont tant des dits Anglois que de parler de la paix, s'accordant de faire une trêve défensive et marchande par tout ce que le Roy leur a pourveu que le dit seigneur leur quitte Mariembourg et baillast au prince de Piedmont le territoire et revenu d'Ivrée et non la place de Mariembourg; que de leur part ils n'ont rien fait pour le dit Mariembourg le fort de Mariembourg les nostres n'ayant voulu entendre aucune façon, disant n'avoir charge de la rendre, ilz se sont séparés ayant sur Mariembourg esté requis des Impériaux s'ils n'alloient pas, en cas qu'ilz eussent charge de Mariembourg et le dit revenu d'Ivrée, la trêve fust conclue, à quoy les nostres ont répondu qu'ils n'en ont rien fait. Le Roy a dessus à monsieur l'admiral, qu'il désire conclure la trêve sans les deux conditions de Mariembourg et d'Ivrée, s'il estoit possible, en cas que les Impériaux s'opiniâtrassent à ne pas être contents pour un si grand bien et à la chrestienté en repos, d'accorder le mariage comprenant avec le fort de Mesnil le dit de Hesdin, et qu'après qu'il auroit reçu la valeur du revenu d'Ivrée il donneroit une pension au prince de Piedmont et en donneroit à Rome ou à Venise. Vous voyez par là que sont les choses que nous tenons pour nécessaires à l'assemblée qui se doit demain tenir, et assurez-vous que si les Impériaux ne font une paix ou une trêve, nous ne nous laisserons pas monstrés paresseux à y entendre. Je supplie, monsieur mon frère, ne donner pas de la peine que je vous ay rien écrit de tout ceci, ayant bien voulu advertir par ce porteur, de la despêche que le Roy vous en doit donner les premières nouvelles de la conclusion des dits députés. Monsieur le cardinal de Lorraine se recommande à votre bonne volonté et vous supplie fort bien nous advertir, incontinent la présente reçue, du chemin que le Roy en fera, d'autant qu'il désire aller au devant de vous pour beaucoup de choses qu'il vous fera entendre, dont il voudroit conférer avec vous tout à loisir. Je ne suis pas volontiers le semblable, mais je suis sûr que m'en tiendrez pour excusé, m'assurez-m'en si vous pouvez, il vous satisfera pour tous deux et vous dira

comme toutes choses se sont passées; attendant que j'aye le bien de vous voir, et sur ce, etc. »

M. l'évesque de Genève à M. de Guyse.

« Monseigneur, Longtemps ha que messieurs les chanoines de mon église de Genève sont en difficulté avec les religieux de l'ordre Saint-François du couvent d'Annessi, sur l'empeschement que les dictz religieux leur donnent au divin service qu'ilz font audict couvent, où ilz se retirarent quant ilz furent par la secte luthérienne expulsés dudict Genève. N'ayans en tout ce peu qui est resté de mon diocèse sous l'obéissance de l'Eglise, peu trouver église qui leur fût plus propre que celle du dict Annessi où ilz ont tousjours depuis continué et faict leur divin service, et à telles heures qu'ilz n'ont empeschés les dictz religieux au leur office. Et cela a bien sceu congnoistre le parlement de Chambéry qui y a pourveu par arrest par lequel ilz pensoient estre à repos. Mais à la grande sollicitation desdictz religieux, la cause est maintenant au grand conseil et preste à décider. Que me faict avancer vous en escrire et supplier avoir ceux de mon église avec leur bon droit en souvenir, estant la chose tant pitouable et considérable comme elle est. En leur endroit, Monseigneur, je vous ay déjà tant souvent importuné du tort que l'on me faict de me détenir le bien que j'ay en ces pays et obéissance du Roy, à la seule occasion que je suis subject de l'Empereur, que craindrois vous en plus supplier, si ce n'estoit l'assurance que j'ay vous ne refusez jamais votre favorable audience à ceux qui demandent justice. Je vous supplieray, quant il vous viendra à propos, me faire tant d'honneur et faveur que d'en parler au Roy; et s'il vous plaisoit luy faire remonstrance comm'il est bien vray que je suis natif et résidant au conté de Bourgongne, pays neutre; mais que je n'y ay aucune entremise ny maniance en façon que ce soit, des affaires de l'Empereur, et ne me mesle synon d'administrer mon abbaye de Saint-Claude au moins mal que m'est possible; aussi que beaucoup des subjectz du Roy, aultres que des pays comprins en la neutralité, tant du royaume de Champagne, Bresse que Savoye, ont de bons et notables bénéfices et revenus en ce conté, ausquelz l'on ne met aucune empeschement, mais les en laisse l'on jouir paisiblement; et puis qu'ilz reçoivent si gracieux traitement en ce conté, je n'ay mérité l'on ne me fasse pire en ces pays du Roy. Cela avec votre bonne aide et faveur pourroit mouvoir Sa Magesté à m'en faire main levée; et si jamais ce bonheur me pouvoit advenir de m'employer

pour vous ou autres qui vous fût en recommandation, vous me trouverés astant prest à vous faire très humble service q'homme de ce monde à qui le pourriés commander, ainsi que sçait le Créateur; que je supplie vous donner, Monseigneur, en bonne santé, très longue vie, en me recommandant très humblement à vostre bonne grâce.

« Dez Maratz, ce premier décembre 1555.

« Vostre très humble et obéissant serviteur,

« L'EVESQUE DE GÈNÈVE. »

Lettre de l'abesse de Frontevau à Antoinette de Bourbon, mère du duc de Guyse sa sœur.

« Ma bonne sœur, ayant receu aujourdhuy de la part de madame de Rieux nostre sœur une lettre de vous, j'en ay esté autant ayse comme est grand le désir que j'ay d'entendre tousjours de vos bonnes nouvelles et de vostre santé; et comme vous me dites ma sœur, ma mye, que sy nous avions la paix nous serions en grand repos, il nous fault tant importuner nostre bon Dieu que nous la puissions avoir. Croyez que j'ay en si grande affection tout ce qui vous touche, que je n'oublie rien à demander pour eux, et que depuis que j'ay sceu ce voyage de M. le cardinal vostre filz à Rome, je l'ay faict accompagner des prières de céans, et feray davantage affin qu'il puisse faire quelque chose de bon contre les meschans hérétiques dont ce pays est tellement gasté, que les bons chrestiens en souffrent beaucoup, et dont il fault que monsieur de Guyse parle au Roy affin qu'il parle aux officiers de Saumur de faire mieux leurs devoirs. S'y passent telles choses qu'en les souffrant il est impossible que Dieu ne nous envoie des punitions : mais vous avez des enfans sy amateurs de la sainte foy, que s'ils veulent monstrier leur puissance en faisant faire bonne justice, ils en seront bien reconnuz devant Dieu, le quel je supplie, ma sœur ma mye, vous donner bonne vie et longue.

A Fontenraust ce 2 décembre.

Vostre entièrement bonne sœur et vraye amy
etc.

DE BOURBON.

Lettre du grand prieur de France, au duc de Guyse son frère.

« Monsieur, pour vous faire entendre le discours de mon voyage jusques à Porto-Vecchio, en Isle de Corse dont je vous escrivis bien amplement de tout ce qui m'estoit succédé depuis mon partement de Marseille, la présente sera seulement pour vous advertir qu'au partir du dit lieu de Porto-Vecchio ayant vent assez à propos je pris mon chemin en volte de la Favilasse, espérant avec la faveur de ce bon temps traverser le

golphe qui estoit le plus à craindre, environ le milieu du quel se leva un sero fort impétueux qui me contraignit de retourner; mais ayant la Sardaigne soubz vent affin de ne perdre tout le chemin que j'avois faict en deux jours, il fut advisé de gagner la Gouellastre, port assez commode en l'isle de Sardaigne où je trouvay beaucoup de courtoisie en ceux qui habitent ce lieu, les quels me donnèrent tous les rafraichissemens qui s'y pouvoient recouvrer, de sorte qu'estant forcé d'y séjourner l'espace de huit jours à cause des vents contraires, je fus accommodé pour argent de ce qui estoit nécessaire à mes gallères, et s'estant favorablement le temps mis au beau, je traversay en deux jours et une nuit jusques au lieu de la Faillano dont pour la suspicion des corsaires qui ordinairement y repairent je partis le lendemain, encore que le temps ne fut pas fort commode pour navigateur, tellement que ne pouvant tenir la voile de Malthe que j'avois entreprise, la furie du vent qui régnoit et l'impetuosité de la mer me contraignirent non seulement de m'accoster de la Sicille mais aussy de surgir au premier redes que je trouvay le long de la coste près d'une petite ville nommée Châgre ou je fis descendre en terre un chevalier Italien qui s'estoit embarqué à Antibes sur mes galères, avec un soldat nismart, leur donnant charge comme j'avois faict en Sardaigne d'asseurer ceux de la ville que je m'en retirois à Malthe avec les dites gallères pour le service de la religion, à ce qu'ilz n'eussent doute qu'on leur voulusse faire desplaisir. Ce nonobstant le cappitaine qui estoit là avec une compagnie de gens de pied retint le dit chevalier Italien, lequel escrivit que le dit cappitaine avoit advisé de l'envoyer à Messine pour rendre raison au viceroy de Sicille du voyage des dites gallères et de mon dessin. Quoy voyant, après avoir donné part du temps à la nuit, encore que le temps ne fût bien maniable pour naviguer, je me levay de la et costoyant la Sicille fus pareillement contraint de donner fondz près la Lecata où j'envoyay ma frégathe en terre pour leur signifier que j'estois venu la comme amy. Toutesfoi, le gouverneur du lieu où il y avoit une compaignie de chevaux légers fit dire à quelqu'un des miens qu'il ne nous pouvoit pas recevoir, pour ce que le bruit estoit par toute la Sicille que j'estoit parti de France avec quatorze gallères pour faire quel qu'entreprise, desorte que j'ay sceu que la nuit suivante, il envoya en un autre lieu querir quarante ou cinquante chevaux : mais comme j'avois beaucoup plus de désir d'arriver à Malthe que de volonté et de puissance de leur mal faire, au commencement de la seconde garde je commanday de faire voile tant, que le lendemain qui fut

présent environ midy, j'arrivay grâces à Saulvete en un port de cette isle bien y, d'où j'envoyay Chastaignières avec ate vers monsieur nostre grand maistre gneurs de son conseil, pour les en avers de sçavoir ce qu'il leur plairoit que je environ l'heure de vespres avec le consent et congratulation d'eux tous j'entray en où on me fit tout l'honneste recueil et qu'on sçauroit faire à autre de ma qualuant avec artillerie et toute démonstrallégresse et contentement; mesme les uux de toutes les langues et nations, après receu au desembarquer, me menèrent au vers mon dit sieur le grand maistre qui rien en arrière de toute la bonne chère il dont il se put adviser, me traictant et préparer un logis au dit chasteau, où assé le reste de ce jour et le lendemain it tryer en cette réjouissance et compa a aujourd'hui faict convoquer le conseil terrainer quel lieu je tiendrois en icelluy, ement ont advisé d'en user en mon enomme ilz avoient autrefois faict à monprieur de Castille, qui est de la maison de m'assignant lieu pour ma session à costé de mon dit sieur le grand maistre, mais r opiner je tiendrois le rang de prieur de et ce du consentement unanime de toutes ons dont j'ay grande satisfaction pour r extraordinaire qu'ilz ont faict en cela maison et à moy, avec grande discrétion, faict vous supplier très humblement, r, non seulement de les remercier par mais aussy de vous employer en tout ce iernera le bien et utilité de la religion alement pour obtenir du Roy permission hors de son royaume et pays de son ice les bleds, victuailles et provisions agents de la dite religion pourront re, vous pouvant asseurer, Monsieur, que présent elle se trouve en telle nécessité s choses à cause de la stérilité advenue mée en icelle, que sans le secours que pérons de France dont je vous ay desja e Corse à ce qu'il vous plaist le remonsroy, nous sommes en dangers de pastir : pour à quoy obvier, je retiens pour l'enent de ma maison et de mes deux gallères : galsconet chargé de quatre cens salmis que Monsieur le baron de Lagarde avoit e les gallères du Roy, dont je luy envoyai messe et obligation pour s'en faire payer iers de mon prieuré, sans quoy je ne moyen de pouvoir fournir à la despence gallères, l'une des quelles, pour ne mettre

en ce lieu plus grande famine qu'il y a, j'espère envoyer au levant soubz la conduite de Chastaignières charcher fortune. Je regarderay avec le temps de les employer en sorte qu'elles puissent gagner sinon letout à tout le moins une partie de ce qu'elles me coustent. Au surplus, Monsieur, pour ce que je sçay que vous aurez toujours plaisir du bien et advancement de monsieur de Themtereine qui s'est toujours montré fort affectionné serviteur de nostre maison, je ne veux oublier à vous dire comme avant nostre arrivée en ce lieu et en son absence, pour les bonnes parties et vertueuses qualitez qui sont en luy, monsieur nostre grand maître l'a esleu et crée baillly du Lango, qui est une dignité en cette religion de peu de profit, mais bien fort honorable pour estre conjointe avec la grande croix et degré à plus grand bien, dont j'ay esté merveilleusement content et satisfait de voir les mérites d'un si bon personnage unanimement recognoz en cet endroict, de tant plus aussy qu'il y aura plus de moyen de m'ayder en mes affaires estant incorporé au conseil de la religion.

Je me recommande etc.

De Malthe ce vingtroiziesme jour de décembre 1555.

« Vostre très humble et très obéissant frère,

« F. FRANÇOIS DE LORRAINE. »

Ceste année s'achève par le pouvoir donné à M. François de Lorraine duc de Guise, pair et grand chambellan de France, pour s'acheminer en Italie en qualité de lieutenant général pour le Roy, avec son armée, vers nostre saint-père le Pape, pour obtenir de Sa Sainteté l'investiture des royaumes de Naples et de Sicile au nom de monseigneur le duc d'Orléans, second fils de Sa Majesté, comme relevant en foy et hommage du saint-siège apostolique, ainsi qu'il suit :

« Henry par la grâce de Dieu roy de France, à tous ceux qui ces présentes lettres verront salut. Comme par le dix septiesme article du traité de la ligue d'entre nostre saint-père Paul quatriesme à présent, et nous, soit expressément dit que venant à reconquérir les royaumes de Naples et de Sicile, nostre d. Saint-Père en baillera l'investiture toutes et quantes fois qu'il en sera par nous requis à l'un de nos très cher et amez enfans, pourveu que ce soit le Dauphin, avec les conditions et réservations contenues et déclarées et autres subséquents articles dud. traité de la ligue, et que nostre d. fils n'estant en aage suffisant pour accepter lad. investiture et pretter la foy et hommage et serment de fidélité, jurera et promettra l'observation et entretènement des-

d. conditions et réservations et autres particularités d'icelle investiture; Nous comme père et administrateur de nostre d. fils feront et prêteront les foy, hommage et serment de fidélité selon la forme des autres sermens qui se sont parcydevant faicts et prestez par les roys de Naples et Cicile aux prédécesseurs papes et au s. siège apostolique, et mesmement au feu Pape, icelles mectre avec les autres promesses d'observer et entretenir lesd. conditions d'icelle investiture suivant lesd. articles du traité de ce faisant mention. Et soit ainsy que ayant depuis despéché nostre très cher et amé cousin le duc de Guise François de Lorraine, pair et grand chambelland de France, pour et avec charge de nostre lieutenant général sous et en l'absence de nostre très cher et amé oncle le duc de Ferrare, conduire et exploiter l'armée que nous faisons passer en Italie pour le secours de nostre s. pere le pape Paul, et le s. siège apostolique, et leur maintenir la protection que nous leur avons promise par lad. ligue, espérant que Dieu par sa grâce, bonté et justice voudra tant favoriser ces entreprises d'icelle ligue que repoussant les torts et injures que les ennemis et adversaires desd. S. Pere et s. siège leur ont faits, avec tous actes d'hostilité sur les terres et subjects de l'Eglise, violant et contemnant les liberté, franchise et immunités d'icelle; pour la punition et correction que justement ils ont mérité, on pourra parvenir à la conquête desd. royaumes de Naples et Cicile, et que puisqu'il a pleu à Sa Sainteté accorder par icelluy traité de la ligue d'en musnir l'un de nosd. fils comme quelque fois ont esté aucuns de nos prédécesseurs qui les ont tenuz et possédez, nostre d. cousin le duc de Guise nostre lieutenant et capitaine générale sur les forces de lad. ligue, se tournant auprès de nostre d. S. Père, où il va avec nostre d. armée, pourra faire exécuter et accomplir en ce négoce et ce qui en dépend tout ce que comme père et légitime administrateur de nostre d. fils, nous aurions à faire si nous nous trouvions en personne par delà.

« Pour ces causes et autres justes et bonnes considérations à ce nous mouvant, nous confiant parfaitement, comme nous pourrions faire de nous mesmes, de la personne de nostre dit cousin et de ses grands sens, claires vertus, probité et dextérité, loyauté et diligence, considérant aussi la singulière affection qu'il porte au bien de nostre service, réputation et autorité de nos affaires et conséquence à ce qui nous touche, icelluy avons fait constitué, ordonné et estably, faisons, nommons, ordonnons, constituons et établissons nostre procureur général et spécial, pour en premier lieu déclarer à nostre d. s.

père le pape Paul, que icelluy de nosd. que nous avons entendu et entendons luy mer et recevoir de luy les grâces, favorable commission de lad. investiture d'iceux roy de Naples et Cicile, soit que la conquête sera faite ou pour la déclaration de pri qui se pourra ensuivre contre le roy Ph. d'Espagne ou autrement en quelque so manière que ce soit, a esté et est nostre très et très amé second fils, le duc d'Orléans lequel nostre d. cousin requerra Sa d. S. en nostre nom et comme père et légitime nistrateur dessus d., lad. investiture desd. mes de Naples et Cicile, et icelle accepter les conditions et réservations, coutumes et a du traité de la ligue de ce faisant mention et protestera ès noms et qualités que de nostre d. S. Père et au s. siège les foy, hon et serment de fidélité pour raisons d'iceux mes selon la forme du serment accoustumé cas requis, et spécialement de celui qui f au feu pape Jules 3^e; promettra et jurera tretienement et observation des conditions servations et autres particularités de cette titure, ainsi que le portent lesd. article traité de la ligue; conviendra et accordera nostre d. S. Père ou ses ministres de tout sera requis et nécessaire pour faire con résoudre et arrester pour l'exécution et a plissement du contenu en iceux articles, cores pour ce qui concernera et touche gouvernemens, conduite et direction des a et Estats desd. royaumes, deppendance e constances d'iceux, et généralement fera, ttera, négociera, exploitera et accomplira d. cousin le duc de Guise, pour nous esd. et qualités de père et de légitime administ de nostre d. fils le duc d'Orléans, es choses touchées, leurs circonstances et deppendi tout ainsi que nous mesmes ferions et faire rions si présent en personne y estions, ou que nostre d. fils feroit et faire pourroit s'il en aage suffisant pour y vacquer et ent. Que le cas requiert mandement plus spécia n'est exprimé en ces présentes.

« Promettant en bonne foy et parolle de sous l'obligation et hipotecque de tous eucuns nos biens présens et advenir, avoir ag et tenir ferme et stable, rattifier de nostr et faire rattifier à nostre d. fils le duc d'O quand il sera en aage pour ce faire, tout ce q nostre d. cousin le duc de Guise aura esté exécuté, négocié, et exploité, commencé, acconclud, résolu et arrêté, en tout ce que ces circonstances et deppendances, car t nostre plaisir. En tesmoin de quoy nous

es présentes de nostre main et à icelle
tre nostre scel, donné etc. »

*r à monseigneur le cardinal de Lorraine
allant à Rome.*

ary, etc. A tous ceulx qui ces présentes
verront salut. Comme par nostre ambas-
et autres noz ministres résidans à Rome
ussions esté advertis que nostre Saint-
Pape Paul IV de ce nom, voullant faire
origier et réprimer l'insolence et témérité
ns ses vassaulx et subjectz qui auront en-
s contre son auctorité, violé les franchi-
libertez acoustumez d'estre observés en
lieux et endroictz de sa diction et obéis-
mporelle; ayans oultre cela faict plusieurs
es et menées contre la personne et estat
saincteté, ilz se seroient acostés et voullu
oir des impériaulx qui les soutiennent et
nt, lesquels auroient uzé de menaces et
audacieux ou nom de l'empereur, préten-
s délinquans vassaulx de nostre dict
Père estre en la protection dudit Empe-
luy debvoir ressentir de la punition qui
t faicte; de sorte que, selon le bruict qui
par delà, icelluy Empereur faisoit leurs
guerre du costé du royaume de Naples
grossir ses forces et les faire selon l'opi-
mmune venir en la Romagne ou Toscane
jetter sur les terres de l'Eglise et y faire
u'il pourra. Au moyen de quoy nostredict
Père, pour obvier à telz desseings et en-
s, soit qu'il y ayt du vraysemblable ou
roit de sa part faict assenbler quelque
de gens de cheval et de pied pour tenir
té ses villes et places, oultre cela donné
ue à un besoin il aura de quoy prompte-
igmenter et acroistre sa force, selon et
ue contiennent les advis que nosdictz an-
urs et ministres nous ont sur ce donnez.

est-il que nous, considérant la bonne,
et parfaite amitié que nous porte nos-
Saint-Père, et que pour ne dégénérer
s-vertueulx et louables faictz et actes de
décesseurs roys qui ont esté restaura-
protecteurs et deffenseurs des Papes et
et siège apostolique quand on les a voulu
et opprimer, nous ne seaurions faire de
que d'envoyer visiter Sa Saincteté et luy
out l'ayde et secours qui sera en nostre
ce et dont il aura besoin, attendu mes-
il a esté tenu quelques propos entre ses
es et les nostres d'une ligue offensive et
ive qui seroit bien requise et nécessaire
re pour la liberté de l'Italye que nous
sultant recommandée que nul aultre prince

de la crestienté : à cette cause vous avons choisy
et esleu pour faire telz offres en nostre nom,
nostre très cher et très amé cousin Charles car-
dinal de Lorraine, archevesque et du duc de
Reins, premier pair de France, l'un des plus pro-
chains de nostre personne, et auquel nous avons
parfaicte seureté et fiance, tant pour la proximi-
té du lignage dont il nous atient que par les
rars et louables qualitez qui sont en luy, voullant
que partant présentement d'avec nous pour
aller audict Rome, il prenne en chemin avec
luy nostre très cher et féal cousin François car-
dinal de Tournon primat des Gaules, que nous
avons desja faict acheminer pour faire ce voyage;
ausquelz nosdictz cousins; et senblablement à
nostre très cher et amé cousin Ypolite cardinal
de Ferare, et eux d'eulx ou un d'entre eulx en
l'absence du tiers ou des deulx autres par mala-
dye ou aultre légitime empeschement, confians
à plain de leurs sens, vertus, prudence, probité,
intégrité, loyauté, dextérité, dilligence et grande
expériance à la conduite, direction et manie-
ment d'affaires d'Estat et autres grandz et impor-
tans négoces,, nous avons donné et donnons
plain pouvoir, puissance, auctorité et mande-
ment spécial, pour après avoir sceu et entendu à
leur arrivée audict Rome l'estat et disposition
des affaires de nostre dict Saint-Père, aller visi-
ter Sa Saincteté de nostre part, luy faire noz offres
telles que dessus et autres qu'ilz adviseront selon
les occasions, présenter, sçavoir son vouloir et
intention sur le faict de ladicte ligue offensive et
deffensive jà proposée et mise en termes, comme
dict est, entre sesdictz ministres et les nostres,
et pareillement sur les qualitez, conditions et
particularitez d'icelle, pour selon cela appeller
par nosdictz cousins avec eulx noz amez et
féaulx messire Jehan d'Avanson, sieur dudict
lieu, nostre conseiller président en nostre grand
conseil et ambassadeur devers nostredict Saint-
Père, Louis de Saint-Gelays sieur de Lanssac,
gentilhomme ordinaire de nostre chambre, qui
desja est intervenu avec nostredict anbassadeur
et lesdictz ministres de Sa Saincteté en propos
dont est question; messire Jehan de Morvillier,
evesque d'Orléans, maistre des requestes de
nostre hostel, et conséquemment telz autres de
noz ministres estans par delà que nosdictz cousins
voudront appeller en leurs colloques, commu-
nications et assenblées; adviser, consulter et dé-
libérer de tout ce que sera besoin requis et né-
cessaire de faire quand au faict de ladicte ligue
offensive et deffensive, pour icelle traiter, con-
clure, arester, passer et accorder avec nostre-
dict Saint-Père et le saint-siège apostolique,
conjointement, ou avec Sa Saincteté particulièrement

ment, ou ceux de sesdicts ministres et deputez qu'il voudra nommer, ayans de luy suffisant pouvoir en cette partye, et soubz telles qualitez, conditions et particularitez qui seront résolues et accordées entre eulx soit pour le nombre des forces tant de cheval que de pied de quelque nation que ce soit, artillerye, munitions, pionniers et tout autre équipage d'armes qu'il faudra leur mettre sus et assembler pour l'offensive, aussy pour les contributions que chacun des contrahans respectivement debvra faire à l'entretènement desdictes forces nécessaires pour ladicte offensive, ou autre moindre sy on verroit à se réduire à la deffensive, et disposer icelles forces es lieux et places que lesdictz contrahans voudront garder et deffendre chacun endroict soy ; semblablement pour le partage des conquestes sy aucune se fait durant l'offensive ; et généralement feront, conclueront, résoudront, acorderont et passeront nosdictz cousins et deputez tous et chacuns les pointz, clauses et articles qu'ils verront et congnoistront estre raisonnables, nécessaires et pertinans au cas et qui par le commun accord et consentement des contrahans ont accoustumé estre mis et couchez en telz et semblables traitez comme celluy qui sera dressé, fait et passé de ladicte ligue offensive et deffensive sy elle ce conclud, auquel traité sera laissé lieu et place à noz très chers et grandz amys confédérés et allyés, les ducs et seigneurs de Venize, à nostre très cher et amé oncle le duc de Ferrare et aultres princes et potentatz qui pour la liberté de l'Italye y voudront entrer pour leur part et portion de la despence et participation, tant au fruit des conquestes de l'offensive que au bénéfice de la deffensive, et pour à ce les attirer et persuader d'y entendre, nosdictz cousins les cardinaulx de Lorraine, de Ferrare et de Tournon, s'il en est besoing, leur feront et feront faire telles promesses et assurances de nostre part qu'ilz verront estre raisonnables. Voulons et nous plaist que nostre dict cousin le cardinal de Lorraine, cependant qu'il résidera et sera audict Rome, escrive, mande et face sçavoir à noz ambassadeurs et ministres estans audict pays d'Italye ce qui luy semblera qu'ilz debvront faire pour exécuter et négocier pour nostre service et la conduitte de noz affaires, ausquelz ambassadeurs et ministres, et à chacun d'eulx, nous mandons et enjoignons luy entendre et

obéir en cest endroit et luy respondre du fait de leurs charges, circonstances et deppendances d'icelles. Aura soing et regard sur le fait de noz deniers et finances qui sont et seront envoyées par delà pour nos dictes affaires et service durant le temps qu'il y sera, congnoistra de la despence qui se fera de nosdictz deniers, tant audict Rome, au Syennois, à Venize, à Parme, à La Mirandolle que ailleurs, et enverra et fera vériffier les estatiz qui en seront dressez, ordonnant de nosdictz deniers en tout ce qu'il verra estre nécessaire, et sur ce en expédier les acquitz au comptable pour luy servir à la reddition de ses comptes. Pourra pareillement nostredict cousin appeler et retirer en nostredict service les personnages qu'il luy semblera y estre utiles et nécessaires, soit qu'ilz se y présentent d'eulx mesmes ou qu'il les faille pratiquer, et leur permetra telz estatiz, pensions et entretenemens qu'il verra estre raisonnable, selon leurs mérites et qualitez, promettant en bonne foy et parole de roy par ces présentes signées de nostre propre main avoir agréable, tenir ferme et stable et ratiffier sy besoing est tout ce que par nosdicts cousins les cardinaulx de Lorraine, de Ferrare et de Tournon ceulx qu'ilz auront appelez aura esté fait, négocié, proposé, traité et acordé quand au fait de ladicte ligue, circonstances et deppendances d'icelle selon et ainsy que dict est dessus ; et conséquemment aussy tout ce que nostre dict cousin le cardinal de Lorraine particulièrement a fait, ordonné, procuré et accordé quant aux autres particularitez dessus couchées et mentionnées et ce qui en deppend, sans aller ne venir d'un costé ny d'autre directement ny indirectement au contraire en quelque façon et manière que ce soit, car tel est nostre plaisir ; et pour ce de ces présentes l'on pourra avoir affaire en plusieurs et divers lieux, nous voulons que au verso d'icelle fait soubz scel royal, foy soit ajoutée comme à ce présent original, ou que le tesmoing de ce que nous avons fait mettre sur le trescel. Donné à, etc.

[1556] Avant de s'acheminer en Italie (1), avec son armée, monsieur le duc de Guyse reçut diverses nouvelles du dit pais, et entr'autres la lettre suivante de monseigneur le cardinal de Ferrare, dont suit la teneur :

« Monsieur, j'ay receu les lettres que vous à

(1) En même temps que des préparatifs importants occupaient le duc de Guise, il ne songeait pas moins à ses affaires de famille, comme on le voit par la lettre suivante du roi de Navarre au duc de Nevers, et qui se trouve dans les papiers du duc de Guise, sans doute parce qu'il y est question de ses propres affaires :

« Mon frère, vous pouvez penser qu'estant ce que vous

et moy nous sommes l'un et l'autre d'alliance si proche et de parenté, j'estimeray tousjours le bien de vos affaires et la grandeur de vostre maison comme chose qui est si mye avec la mienne, que je ne vous doy riens moins désirer qu'à moy et pour ce m'assurant que vous n'estes point si avant entré en propos du mariage de mon neveu d'Orval vostre fils avec la seconde fille de madame

leu m'escripre du vingt uniesme du mois passé, pour response à ce que Scipion vous a dict de ma part sur le faict pour lequel il estoit venu par eçà, par lesquelles j'ay esté bien fort aise d'entendre que les forces que vous menez soient telles que vous mandez, non seulement pour le regard du faict susdict, si se présentera occasion de le tenter par ceste voye là, mais encores pour toutes occasions, ne volant point quant à l'autre voye des pratiques qu'il y aye lieu que vous ne soiez par deçà pour en faire, après que vous aurez entendu comme toutes choses passeront tout ainsi que vous adviserez. Vous aurez entendu comme je voulois mettre sur la pratique du capitaine Livio Grosso; celluy qui en est auteur m'a escript qu'il est en meilleure volonté de la faire que n'a jamais esté, et en meilleure espérance qu'elle réussira. Dont pour ceste heure je ne vous puis dire aultre chose, n'estant encores retourné ledict Livio que j'ay envoyé vers luy pour adviser et résoudre ensemble des moyens que faudroit tenir pour l'exécuter. Mais bien vous pouvez vous assurer qu'il ne s'y fera rien que vous n'en soiez adverty et que de deçà n'espargnera rien de tout ce qui se pourra faire pour en venir à bout, s'il sera possible. J'ay envoyé gens en Allemagne, lesquels ne m'ont encores rien faict entendre, qui me faict penser que les choses n'y sont si eschauffées comme les ennemis voudroient faire croire; de ce qui enendra je ne faudray aussi de vous en faire tout incontinent. Les ministres du Roy à Rome m'escripvent que nostre Saint Père avoit certains advis que le duc d'Albe, incontinent après les festes de Noël, devoit aller à l'Abruzze avec dessein d'occuper quelques unes des principales villes des terres de l'Eglise du costé de la Marche pour les fortifier, pensant par ce

de Bouillon, que vous n'avez très bien considéré ce qui y devoit regarder, et qui d'ailleurs par les lettres qu'il a les au Roy et à la Royne m'en escripre comme ils voient ceste alliance agréable, qui sont ceulx que vous avez le plus contenter. De ma part mon frère, je n'ay à vous dire sinon que je suis bien marry que je ne me puisse trouver sur le lieu pour vous tesmoigner, par ma présence, comme mon opinion en cela est conforme à la vostre. Toutefois afin que madame de Valentinoise et madame de Bouillon en soient satisfaites je leur en escrips par ce porteur le plus honnestement qu'il m'est possible ce que j'en pense, et le désir que j'ay que ceste alliance soit un moyen de nous joindre et unir tous les uns avec les autres de très étroite et parfaite amitié.

« A regard de l'autre mariage que vous espérez moyenner cestuy cy mener à perfection entre mon neveu le duc d'En vostre fils et ma seur madame d'Anghien, vous l'avez presser comme j'en seroys aise, n'ayant personne de ce royaume à qui elle peult estre baillée qui me soit si proche que ce qui est à vous, et n'estoit que vous m'avez et escripvez que monsieur le cardinal de Lorraine le prend le mieulx en considération qu'il est possi-

moyen mieulx s'asseurer au royaume et vous rendre plus difficile l'entrée en icelluy, et pour pareille pouvoir tant plus endommaier les terres de l'Eglise, ayant à cest effect donné ordre de faire débarquer à Gayette les Allemans que vous avez entendu qui leurs venoient long temps avant. Mais quant à moy, j'ay opinion qu'ilz sont pour plustost eslire ung ou deux lieux audict royaume sur les frontières de l'Eglise qu'ilz congnoistront plus commodés à fortifier et empêcher ladicte entrée du royaume, que de venir perdre temps à occuper les terres de ladicte Eglise; desquelles ilz ne prendroient que celles que l'on ne pourroit garder ny fortifier. A quoy je ne voy meilleur remède que vous veuillez avancer le plus que vous pourrez, comme vous avez délibéré; m'assurant que si vous estiez par deçà le vingtiesme de ce mois, comme vous me l'avez mandé, ilz ne sont pour faire chose qui leur puisse apporter grand profit. Quant aux autres occurrences de deçà, mesmement de Venise, je ne vous en retiendray de plus longue lettre, me remettant à ce que M. le duc vous escript: qui sera cause que je feray fin par mes bien humbles recommandations à vostre bonne grace, en priant Dieu, Monsieur, vous maintenir et conserver en la sienne.

« De Ferrare, ce 3^e jour de janvier 1556. »

En mesme temps, monsieur le connestable escrivit au duc de Guyse :

« Monsieur, le Roy vous faict si ample response à tout ce que luy avez escript par vos lettres des 27, 28 et 29 du passé et 4 du présent, qu'il ne me reste riens sur cela à vous dire, sinon que nous attendons à grande dévotion nouvelles de ce que vous et mon cousin monsieur le mareschal de Brissac aurez fait où vous sçavez,

ble, mesmes qu'il le vous a conseillé, j'eusse fait doute, veu les propos où l'on m'avoit dit que vous estiez avecques monsieur de Guyse de sa fille, qui s'en fussent un peu altérés, et puisque les choses se peuvent ainsi mettre en termes et poursuyvre avecques le contentement et vouloir de tout le monde, au moins de ceulx qui y peuvent le plus, vous pouvez penser si de ma part je m'y voudrois espargner. Mais considérant qu'il n'y a encores que dueil et ennuy en la maison de ma tante, madame de Saint Pol, et que je fay mon compte de vous veoir à ce carnesme prenant, comme il a pleu au Roy me mander que je l'alasse trouver, je vous prie m'excuser si je n'escrips points à madite tante, n'y à ma seur sa fille de ce propos, et actendre qu'estant ensemble nous prenions sur le tout une bonne résolution, priant Dieu mon frère, après mestre de bien bon cœur recommandé à vostre bonne grâce, vous donner ce que plus désirer.

« Escrip à Bragerac, le dixième jour de janvier 1555.

« Vostre plus affectionné frère et meilleur amy.

« ANTOINE. »

Sur le dos est écrit : *A mon frère, monsieur le duc de Nevers.*

désirant que les choses y soient si heureusement succédées, que vostre voiage n'en ayt guères esté retardé. Nous sommes aussi attendans de celles de ce que monsieur le cardinal Caraffe aura faict à Venize; et si tant est que vous vous puissiez veoir et parler ensemble avant son retour à Rome, je m'assure bien, Monsieur, que vous ne fauldrez de faire tout ce que pourrez, tant pour luy persuader de retrancher le nombre de gens de guerre entretenus audit Rome et es environs, pour d'autant diminuer la despense, afin de pouvoir myeux faire vye qui dure, que pour vuyder les difficultez par luy, et aultres ministres de nostre Saint-Père, mises en avant sur le faict de la contribution de la despense de l'armée que vous menez, qu'ilz prétendent ne devoir commencer que au temps que serez passé le Piedmont, combien que par le traicté il s'entende autrement, comme vous sçavez, actendu mesmement que ladite armée n'a jamais esté levée pour aultre effect que pour le service de la ligue; au moyen de quoy elle doit estre payée des deniers du dépost dès le commencement de sadite levée, ainsi que les sieurs de Selve et de Laussac leur ont très bien sceu remonstrer, comme pourrez veoir par ung extraict de la dépesche du sieur de Morette, que je vous envoie pour vous ayder du contenu, si voyez qu'il vienne à propos. Monsieur, me recommandant bien humblement à vostre bonne grâce, je supplie Nostre Seigneur vous donner bonne et longue vye.

• Escript à Saint Ligier, le 13 janvier 1556.

• Vostre hobeyssant servyteur,

• « MONTMORENCY »

Le partement de M. de Guyse en Italie.

L'armée de la sainte ligue, en la quelle est lieutenant général le duc de Guyse, partit de Thurin le 9^e du mois de janvier, et en huit bonnes et grandes journées le camp arriva devant la ville de Valence, qui est assise sur le Pau, distant de Pavie de , d'Alexandrie de sept milles et de Milan de 35 milles de Lombardie, dont les trois font la lieue française. Après que ladite ville fut bien reconnue, mondit seigneur de Guise et monsieur le mareschal de Brissac leur firent entendre que, pour le passage et le rafraichissement de ladite armée, il estoit besoing que les gens de guerre qui estoient dedans se retirassent au chasteau qui est la principale forteresse, afin de laisser la ville pour loger les nostres et y estre accommodés de vivres, et qu'à leur refus nous avions de quoi nous y faire obéir. La response fut qu'ils n'estoient délibérés nous y laisser rentrer les plus forts, et que en tou-

tes choses ils nous feroient toutes les honnestetés et gracieusetés qu'il leur seroit possible, disant avoir telle charge de leurs supérieurs, conservant au demeurant soigneusement la trêve tant d'un costé que d'autre, sans que aucun d'eulx sortit pour nous faire dommage, ou autre effort, que se tenir sur leurs gardes pour nous empescher d'y entrer de force. Ceste response entendue, monseigneur de Guyse avec ladite armée se campa devant, qui fut le dimanche 27^e dudit mois, et y coucha en personne ayant laissé tous les bagaiges et une grande partie de son train à Girolles, distant de la dite ville de quatre milles; et pour ce dit jour et tout le lundy ensuivant, tant pour les mauvais chemins que pour autres incommodités ne fut faite aucune batterie sinon quelques vollées de canon qu'on leur tira dès le soir; et le mardy de grand matin fut commencée la batterie de deux costés avec sept doubles canons. Depuis le dimanche jusqu'au lundy au soir que l'on commença de les battre, nostre armée s'entretenoit avecques eulx au plaisir des escarmouches et au son des arquebusades qui pleuvoient de toutes parts; la batterie fut telle et si furieuse, qu'en moins de de cinq ou six heures fut faite brèche, laquelle encore qu'elle ne fût trop raisonnable, si est-ce que l'ardent désir de combattre pressoit si fort nos bandes françaises, que leur estant donné le premier lieu de l'assault, y entrèrent au premier abord si furieusement, que les ennemis quitterent ladite brèche pour ne la pouvoir plus soutenir, se retirant en fuite dedans leur citadelle et si près talonnés des nostres qu'il en resta un bon nombre passés par le tranchant de l'espée. La dite ville ainsi prise de force y eust le désordre que l'on peult imaginer, fors que par la présence de monseigneur de Guise, lequel y entra par la brèche; et des premiers les églises et monastères de femmes furent conservés sans aucune violence, le reste pillé et saccagé, pour tout ce jour qui commença environ les seize heures, qui est à la mode française sur les neuf ou dix heures du matin que nous y entrâmes; le lendemain fut faite ordonnance que tous les habitans pourroient seurement retourner en leurs maisons sans estre vexés d'aucune rançon, et deffense aux soldats de leur méfaire sous peine de la vie, faisant parmi ce bon ordre les approches du chasteau où s'estoient retirés lesdits ennemis, les quels après avoir esté battus furieusement jusqu'au soir sont venus à composition, tel que le vendredy en suivant ils sont sortis avec leurs armes et bagues sauves, fors leur enseigne que M. de Guyse a retenus pour envoyer au Roy, ayant mieulx aimé l'honneur des dites enseignes que la dépouille de leurs bagues et armes dont il avoit

le choix. La Raquette, qui estoit encore assez forte après que ledit chateau nous a esté rendu de telle sorte, a voulu endurer quelques douzaines de coups de canon, espérant, pour ce qu'ils estoient dedans tous Espagnols naturels, avoir quelque meilleur et plus honorable traitement que les autres, toute fois leur reddition a esté égale, et dès ce jourd'hui est demeuré la ville, chateau et Raquette en la possession et obéissance du Roy. La ville est fort belle, bonne et grande, et en pays fort fertile et de grande importance pource que d'icelle on pourra faire la guerre guerroyant jusqu'aux portes de Milan, de Pavie et d'Alexandrie, et s'y pourront tenir grandes forces pour tousjours approcher d'Italie.

La force des ennemis de ladite ville et chateau estoient de dix enseignes, les sept d'Italiens, deux de Grisons et une d'Espagnols naturels, lesdites deux de Grisons contre l'alliance qu'ils ont avec le Roy, à la suasion du cardinal de Trente, estoient venus en ladite ville au service de l'Empereur et ont eu si grande honte de la perte de leurs enseignes, que sortant de ladite place se sont rendus pour la plus part au service du Roy sous les autres enseignes de leur nation que le Roy a par deçà, de manière que nos forces sont d'autant augmentées, ayant esté la

perte des nostres si petite que l'on ne s'en aperçoit comme point. Nostre armée séjournera encore icy pour un jour ou deux en délibération de prendre au partir le chemin de Florence à bonnes journées et sans s'arrester, si n'est pour combattre avenant que nos ennemis voulussent empescher le passage comme l'on dit qu'ils sont délibérés de faire, ayant desjà un bon nombre d'arquebusiers ensemble pour jeter sur les destrais des chemins.

Si est-ce que le bon et heureux commencement que nous avons fait en ce lieu anime nos soldats de telle sorte, qu'il en faut espérer un honorable et victorieux voyage avec l'aide de Dieu, mesmes que nous militons sous l'enseigne et armes de nostre mère la sainte Eglise de la quelle le Roy est protecteur, et au lieu des armes de France le roy d'armes et les trois trompettes du Roy portent en leur cottes les clefs et armes du Pape entourées de cet escript : *Henricus Dei gratia Francorum Rex ac protector sanctæ matris Ecclesiæ*. La cornette de mondit seigneur de Guise est de mesme.

Le passage de monsieur de Guise par la Lombardie (1).

Le sabmedy 23 de janvier 1556, monsieur de

(1) On trouve dans un manuscrit du chancelier Segulier, à Londres, la relation suivante du passage du duc de Guise par la Lombardie :

« Nostre armée après la prise de la ville et chateau de Valence sur le Pau passa tout le reste de son droit chemin par le Milanais, Estat de Plaisance, Parme et autres de la Lombardie, jusqu'aux terres du duc de Ferrare sans aucune résistance, et avec telle abondance et de vivres et autres choses commodés à son voyage, que partout où se dressoit le camp sembloit une foire et apport des marchands, en quoy est grandement à louer la bonne police qui se tenoit, de sorte que rien ne fut jamais pris sans payer qu'avec punition et chastiment de celui qui l'avoit fait. Les vivres nous furent de quelque peu chéris sur le Ferrarois, tant pour le soulagement que l'on leur vouloit faire en faveur de l'alliance avec leur prince que pour n'estre le pays si bon. Je ne vous dirai la rencontre particulière de m^{rs} les ducs de Ferrare et de Guise, qui fust à Rége, avec telle démonstration d'allégresse et joye que chacun peut penser. Là auprès fut monstrée tout nostre armée tant des gens de pied que de cavallerie en un balaillon, comme pour combattre, audit duc de Ferrare avec une salve de nostre artillerie et harquebusiers accoutumée, le quel la trouva belle, comme à la vérité pour le chemin qu'elle avait passé durant le plus mauvais de l'hiver, il estoit quazi incroyable qu'elle se fust pu conserver si fraîche et gaillarde tant d'hommes que de chevaux. De là monseigneur de Guise s'achemina devant à Ferrare avec ledit duc et se destourna seul au droit chemin pour passer à la Mirandolle. Cependant l'armée marchoit toujours jusqu'aux portes de Boulogne où nostre dit chef la vint retrouver, et l'ayant fait séjourner trois ou quatre jours tant pour reprendre un petit allayne que pour avoir moyen de se mettre sus d'équipage et accoustumés, le fait costoyer le grand chemin jusqu'à Arimini où il arriva le premier avec le cardinal Carraffa, »

qui l'estoit venu trouver audit Boulogne, et dudit Arimini partirent ensemble en poste pour aller à Rome et y entrèrent le jour de caresme prenant. Là furent menées les choses en plus grande longueur que l'on ne pensoit pour beaucoup de difficultés trop longues à réciter, jusques à ce que ayant enfin déterminé le voyage au royaume de Naples le lundi de la sepmaine sainte, mondit seigneur de Guise avec titre de lieutenant en Italie de Sa Sainteté et du Roy très chrestien, capitaine général en l'armée de la sainte ligue, se partit de Rome en poste comme il y estoit allé, ayant quelques jours auparavant mandé à M. d'Aumale son frère, qui durant cette absence estoit tousjours demeuré aux environs du dit Arimini, chef en l'armée, qui la fist acheminer droit à la marque d'Ancone, et là mondit seigneur de Guise les vint retrouver aux environs de Nostre Dame de Lorrette; il y séjourna pour la dévotion de la madonna jusques à la veille des Pasques qu'il vint coucher à Cività Nova, dix mils par deçà, où il feist ses pasques, et le lendemain alentour de Ferme où il séjourna quasi le reste de la sepmaine, attendant que nostre artillerie venue par mer jusqu'au port dudit Ferme se remontast. Estant sa délibération d'entrer au dit royaume par le pays de l'Abruzza, il envoya devant, pour reconnoistre l'ennemi, tous nos chevaux legiers avec cent hommes d'armes en deux compagnies et trois enseignes françoises tous harquebusières, le tout conduit par les sieurs de Tavannes et Scipierre auxquels la fortune fust si favorable sur l'entrée, que à dix mils dedans le pays ils prindrent par surprise et escalade une ville et chateau nommée Sarnio, dont le butin a esté estimé à plus de deux cent mil escus. Il est vrai qu'il n'y avoit dedans que ceux de la ville et force paysans d'alentour ramassés là avec leurs biens, les quels peu de jours auparavant avoient refusé garnison de gens de guerre, s'estimant assez forts pour se garder d'eux mêmes, ce qui est croyable qu'ils eussent peu faire pour quelque temps, s'ils eus-

Guise estant à Valence despescha monsieur d'Aumale avec l'avant-garde pour aller loger à Bassignaue, à demy mille de la rivière de Tamur, affin que dès le soir et lendemain dimanche on feist un pont sur la dite rivière qu'est aussi grosse et aussi large à peu près que le Pau.

Le lundy 28, monseigneur d'Aumale passa ledit pont avec l'avant-garde. Monseigneur de Guyse avec le reste de l'armée partist de Valence pour passer aussi la rivière cedit jour et aller loger à une petite ville, cinq mille de là ledit pont, nommée Sulle; mais la pluie qu'avoit commencé dès le dimanche au soir et dura tout le lundy jusque au mardy matin, avoit tellement rompu le chemin, avec la foule de neiges qui étoit encores sur la terre, que nos gens de pied et bagages ne pouvoient quasi cheminer, et avoit grande quantité de torrents par le chemin aux lieux où communément il n'y a point d'eau, et pour l'heure les chevaux y estoient jusques à la selle. La rivière engrossa tellement qu'il fallut allonger le pont et le rabiller par deux fois qu'il se rompit, lesquelles choses furent causes que le tiers de nostre bagaige ne sceust passer ce jour là ny l'artillerie. Monseigneur de Guyse voyant cela, laissa Monsieur le prince de Ferrare et sa compagnie d'hommes d'armes et les suisses audit Bassignaue, afin que le lendemain il puit tout passer, et Monseigneur de Guise avec sa compagnie de gens d'armes passa l'eau quand il veilla nuit pour s'en aller audit Salle pour lendemain pourveoir aux choses nécessaires et prévenir tellement ceux des villes où il nous falloit passer, qu'avant qu'ils sceussent qu'avions la grosse artillerie ils nous heussent assurée et baillée l'entrée desdites villes; et outre meistun tel ordre de faire payer au commencement, que chacun où nous passions monstroit estre bien aise de nous avoir pour hostes. Le mesme jour

sent été bien unis, car l'on tient à merveille cette prinse sans artillerie, pour le nombre d'hommes desquels il fust rapporté pour trophées deux enseignes. Le commencement a esté une curée à nos soldats et donné tel advis et conseil à beaucoup d'autres places voisines, qu'ils sont venus de bonne heure à obéissance et fournitures de vivres, dont nous n'avons encore eu faulte ni les chevaux de verdure. Depuis, tout le reste de nostre armée est venu mettre le siège à Civitelle, trois mils plus près et à sept mils de Arcoli dernière ville du Pape, ou à l'aborder des premiers en présence de monseigneur de Guise fut faite une belle et brave escarmouche sans grande perte de part ni d'autre; l'assiette de la ville est fort bigarrée et malaisée, estant sur le pendant d'une montagne qu'elle occupe quasi toute, et à du costé d'en haut un précipice de roc inaccessible, de l'autre la clôture de la muraille est si avant sur ladite montagne, que le vallon de dehors en est fort long, et faut longuement monter et bien droit devant que de venir à ladite muraille laquelle est au demeurant bien remparée et environnée de cinq ou six gros boulle-

monseigneur le mareschal de Brissac estoit party avec les forces pour venir loger à iceluy Bassignaue et nous favoriser audit passage. Mais y demeurant monseigneur le prince de Ferrare, il fallut qu'il s'en retournat à Valence.

Le mardy, la rivière estant encore fort grosse, le pont se rompit deux fois, par sorte que mondit seigneur le prince de Ferrare ne sceut par tout le jour que faire passer le reste du bagaige. Monseigneur de Guyse estant à Sulle envoya Messieurs de Tavanne avec les chevaux-légers et quatre enseignes de gens de pied à trois mille delà à une ville nommée Casalnové, assez grande ville et riche, qui est au marquis de Perquière, et falloit passer la rivière de Scoinye sur le bort de laditte ville, qu'estoit tellement creue, que les grands chevaux trempoient la selle bien avant, et avant que la passer monseigneur de Tavanne appela ceulx de la ville qui envoyèrent deux hommes de cheval parler à luy, auxquels il demanda passaige et loyer dans la ville, ce qu'ils allèrent faire entendre aux habitants, et incontinent revindrent avec deux gentilshommes du marquis, qui avaient charge de ses affaires, disant que volontiers ils bailleroient leur ville, suppliant Monseigneur de Guise de les vouloir préserver de sac et de forcement de femmes, et que l'on ne fist desplaisir aux serviteurs du marquis qui estoient dans laditte ville. Monsieur de Tavanne fust dans la ville et commanda aux principaux de faire cryer qu'il n'y eust homme qui eust à encherir les vivres; ce qui fut faict soudain. Et ceste cry fust faicte au nom de Monseigneur de Guyse lieutenant de Sa Sainteté et du Roy que ung chacun à peine de la vie eust à payer ce qu'il prendroit. Puis tost après Monseigneur d'Aumale y arriva avec la gendarmerie de l'avant-garde, et pource qu'il n'y avoit que deux petites méchantes barques où à grande peine avoient passé les quatre enseignes ausdites, Monseigneur de Nemours demeura sur le bort de vards de terre qui flanquent toute cette courtine basse, de manière que les approches en sont fort difficiles, mesmes pour estre tout le pays d'alentour montueux et les vallées longues du costé de la dite ville; qui fait que l'on ne peut asseoir l'artillerie en lieu qui l'offense beaucoup, ni approcher de plus près que tout à la decouverte; outre ce ils ont la rochette tout au hault pour une dernière retraicte, leurs forces sont de huit enseignes soldoyées et deux de la commune qui se montrent bien gens de guerre; ils ont pour chef le comte de Saint-Floire chevalier de l'ordre de l'Empereur, homme de grande espérance, parvenu par ses vertus au degré d'honneur qu'il tient. Leur siège commença dès le 24^e d'avril et fusmes renforcés devant hier de douze enseignes françaises que le sieur de Ginsil a amenées de Rome. Dieu veuille que l'issue en soit à nostre souhait. Et plus bas est escript en latin: Civitella obsidio tandem soluta, nec ulterius prosum, et mense augusto, pugna Sanquintiana subequata, revocatus ex Italia Guiseus.

au, logé en quelques casines avec onze de ses seignes.

Le mercredi 27. Monsieur le prince de Ferrare passa l'eau et vint à Sulle avec les Suisses et stre artillerie, pièces qui sont six moyennes que nous ayons grande paine à passer et conduire et la terre est bonne et forte, et Monseigneur Guise alla diner à Castelnove pour adviser avec les capitaines qui estoient là, des moyens de passer plus avant, et laissa monsieur de Senly pour commander à la bataille qui demouroit à Sulle, et envoya ce soir là le sieur de Sipierre avec les chevau légers à une autre ville qui est deux milles plus avant, petite ville esplanellée, et envoya une trompette à Vignire commander logis à la ville, ce qu'ils accordèrent, et envoyèrent au devant de monsieur de Guise.

Il fut envoyé une aultre trompette à Tortone pour faire commandement de porter des vivres au camp. Ils appellèrent le chastelain qui est esagnol pour luy en demander advis, lequel demanda au trompette s'il en demandoit comme amy ou comme ennemy. Le trompette fait response qu'il n'avait charge que de demander des vivres et qu'il ne seroit office d'autre s'il en bailloit. Le chastelain envoya quérir deux notaires, et prist acte publiquement qu'il en envoyoit comme amy et non aultrement et avec ce nous envoyèrent à force. Monsieur de Guise s'en retourna coucher à Sulle, et ce jour 6 ou 7 chevaux qui venaient pour reconnoistre le logis de monsieur de Nemours trouvant 5 ou 6 gojats n'estaient allés fourrager là alentour, auxquels donnèrent quelques coups de lances, et ce mesme jour ceulx de Castelnove feirent ung pont pour passer nos gens de pied le lendemain.

Le jeudy 28. Monsieur de Guise avec la bataille en vint loger à Castelnove; monsieur d'Aumale avec l'avant garde alla loger au pont courent, et monsieur de Tavanne et monsieur de la Brosse maistre de camp allèrent avec monsieur de Sipierre avec la cavalerie légère et quatre enseignes de gens de pied loger à Voguera.

Le vendredy 29. Toute nostre armée vint loger dans Voguère.

Le samedy pénultiesme, monsieur d'Aumale avec l'avant garde alla loger à une petite villette nommée Scyclerra et des chevaux-légers trois milles plus avant et envoyant vingt sallades à la Stradelle, parce que les gens du pays faisaient bruit le bruit que les ennemis y estoient forts pour nous empescher le passaige, et n'y fut arrivé personne. Monsieur de Guise avec la bataille logea à Montabel un mille près l'avant-garde, et au sortir de Voguère le sieur de Fortin, valet de chambre du Roy et commissaire des

vivres, qui estoit demeuré derrière et estant à la porte pour s'en venir, son cheval lui fut teué et lui pris par environ 50 chevaux des ennemis qui estoient entrés dans la ville aussitost que l'armée en fut partie, de quoi l'allarme vint incontinent aux derniers où monsieur de Guise avoit laissé monsieur de Montpesat avec le guidon de monseigneur le prince de Ferrare la compagnie de chevaux légers de monsieurs le marquis d'Elbeuf, et 300 arquebusiers, et renvoya incontinent quelques arquebusiers à cheval et l'enseigne de monsieur le marquis avec 50 sallades qui trouvèrent les ennemis qui estoient encores sur la porte, s'amusant audit commissaire; soudain ils leur firent une charge et recouvrèrent le commissaire, et ne sachant ce que pouvait estre derrière dedans la ville et pour ne s'amuser sans cause, veu que le camp marchait, ledit sieur de Montpesat fait retirer ce qu'il avait envoyé derrière et marcha vers le camp.

Le dimanche dernier dudit mois, monsieur de Guise avec la bataille alla loger à Brone et monsieur d'Aumale avec l'avant garde à l'Estradelle et les chevaux légers, et allames tout ce jour là ayant bort à bort les montaignes du costé de main dextre, et y avoit quelques petits chasteaux sur les hauts; on y avait des ennemis qui quelquefois sortoient et se pressaient sur les haults au costé du chemin, sans toute fois oser approcher ne donner au bagaige, et y eust quelques Suisses qui voulurent courir après et le pays estant malaysé pour les hayes et les montaignes, ils n'avancèrent riens; c'est un capitaine des leurs nommé Clary qui eust un arquebusade à la teste, de quoi il fut trespasé le lendemain. Quelques gojats français et un soldat qui avoient esté prins fourrageant quelques jours paravant qui reviendrent ce soir, et dirent à monsieur de Guise qu'ils avoient bien 14 enseignes de gens de pied et 500 chevaux qui les suivaient et aller loger au lieu d'où il parloit, ce que je crois qu'ils mentoient comment monsieur de Guise le sceut dès le soir.

Le lundy premier febvrier monsieur de Guise avec la bataille alla loger à Castol Saint-Jehan qui est une ville la première où nous venrons de la duché de Plaisance ou nous fûmes bien venus, et vint des gentilshommes du duc au devant de monsieur de Guise. Monsieur d'Aumale avec l'avant-garde fut cagé plus avant à quatre milles de Plaisance; Monsieur de Guise pour le rapport que luy avoient fait dès le soir les soldats, et aussi que le passage de la Stradelle estait facheux et que les ennemis faisaient courir le bruit de nous venir veoir, laissa monsieur de la Brosse et monsieur de Senly derrière avec 30 chevaux de

monsieur de Montpesat, avec les guidons de mondit sieur de Guise, de monseigneur le prince de Ferrare, pour les soutenir et le capitaine Gordan avec 500 Arquebusiers, monsieur le prince de Ferrare avec sa compagnie et celle de monsieur de Guise pour commander à cette troupe de derrière, et monsieur de Guise devant luy avec sa cornette et 1000 Suisses. Il ne se présenta rien, si non ceulx qui estoient dans les chasteaux qui sortirent sur les haults et d'ung mille y tiroient des arquebusades pour dire qu'ils y estoient.

Le mardy 2, nous séjournames.

Le mercredi 3, monsieur de Guise avec la bataille vint loger à Salmira qui est 7 milles de Plaisance, et estant arrivé, quelque gens du pays le vindrent advertir que quatre barques d'Espagnols descendaient de Pavie à Crémone, estoient débarquées de nostre costé à deux milles près; et incontinent monsieur de Guise y envoya monsieur de Genly avec 50 chevaux pour savoir s'il estait vray, et cependant fit tenir bon nombre de gens de pied prests; mais monsieur de Genly trouva qu'ils estoient passés sans descendre et ne veirent rien si non une compagnie de gendarmes au dela du Pau qui à ce endroit à ung mille de large, et 2 compagnies d'Espagnols à pied avec eulx, et sceust à la vérité qu'il estait passé ce jour là 9 barques qui descendirent à Crémone.

Le jeudy 4 mars, M. de Guise avec la bataille alla loger à Saint-Nicolas, 3 milles près de Plaisance, toujours sur le grand chemin romain, et pour ce que nous ne pouvions passer dans la ville, l'avant-garde s'avança à costé de la ville, trois milles, deux milles plus avant que nous. Monsieur de Guise avoit demandé aux gens du duc de Plaisance qui estoient sortis de la ville pour luy faire bailler vivres et autres choses nécessaires pour le camp, si les provoyeurs du camp pourraient aller asseurement dans la ville, pour l'amour des Espagnols qui estoient dans le chateau. Ils dirent qu'il faillait parler au chastelain, la responce duquel fust, que s'il voyait une croix blanche qu'ils ne se pourraient tenir de leur courre sur, et le sieur Paul Vitre qui est chief dans la ville pour le duc prinst le parti de nous fermer les portes, nous envoyant tousjours toutes les commodités, et entre aultre choses dans une place qui estait reservée au camp, il y avait 6 boutiques de draps de soie et infinis aultres artisans. Monsieur de Guise voyant la responce du chatelain sy brave, commanda que monsieur de Montpesat, le capitaine Gordan et le capitaine Conflan d'aller recognoistre s'il y aurait quelque endroit près de la citadelle où se peut loger 500

arquebusiers à couvert et près de là 100 chevaux, afin que sy les Espagnols voulaient y quelque apparence estre sy mauvais qu'ils disaient, que l'on leur peult donner une esterette jusques dans les fossés, et encores qu'ils ne trouvassent lieu fort commode, monsieur de Guyse vouloit qu'ils y allassent dès le matin et commanda à monsieur de Montpesat de les mener.

Le vendredy 5 monsieur de Guise avec la bataille vint loger à de méchantes casines nommées Quartes, et monsieur d'Aumale avec l'avant-garde à d'autres casines plus avant, qui sont lieux escartés du grand chemin romain, qu'il nous fallut laisser à l'occasion de la ville de Plaisance, et monsieur de Montpesat des deux heures avant jour avec le capitaine Conflan 500 arquebusiers et 100 chevaulx et s'en alla en conséquence dedans les casines sur le bord de la Taillade dudit Plaisance, et quand il fut haulte heure et qu'il veit que les Espagnols ne bougeoient, il envoya 4 chevaulx et 5 ou 6 arquebusiers eulx promener daudans la Taillade assez près du fossé: mais le chastelain fut plus courtois qu'il ne disait, et au lieux de courre sur aux nostres, il leur tira seulement des canonnades; monsieur de Montpesat les envoya retirer et voyant que le camp estait tout passé et les bagages, se retira et au déloger le capitaine Conflan fit faire une salve fort belle par ce peu qu'ils estoient; ceux du chateau leur en firent une aultre de sa cannonade.

Le sabmedy 6 Monsieur de Guise alla loger avec la bataille à Ponteverd qui est sur le grand chemin Romain et monsieur d'Aumale à Firenzuole plus avant avec l'avant-garde.

Le dimanche 7 Monsieur de Guise avec la bataille vint loger audit Firenzuole assez bonne ville, et monsieur d'Aumale s'avança à deux milles plus avant, à Cadde, où ils ont séjourné 3 jours et fait les monstres de gens de pied français et suisses, et arrivèrent le lendemain matin. Monsieur le prince de Ferrare partist avant jour avec escorte pour aller trouver monsieur le duc de Ferrare à Regio, à passer près de Parme où est le duc et le cardinal Farnèse; mais ledit sieur destourna à costé pour n'entrer dedans. Nous avons passé quelques aultres torrens et rivières des quelles je ne fais mention pour ce que les avons trouvées basses.

La ville de Firenzuolo est à 23 milles de Parme sur le chemin dudit Parme à Plaisance.

Lettre du duc de Guyse à messieurs de Selvo et Lanssac, escrites pendant le voyage d'Italie.

«Messieurs, j'ay receu les lettres que vous m'avez escrites aux quelles j'ay tousjours différé de

usques à mon arrivée en celieu où j'ay
 y receu les vostres par les quelles j'ay
 tement du cardinal Caraffe pour aller
 t par vos precedentes l'opinion et ré-
 la quelle nostre Saint-Père estoit de
 mais en accord avec les ministres du
 pletterre, que ne vienne de la propre
 loy, ce que j'ay esté très ayse d'enten-
 semblant que n'eussiez mieux ny plus
 et pu vous conduire que vous avez faict
 et abbouchement ; et pour oster l'oppi-
 la ditte Sainteté pourroit avoir conceu
 r encore les forces de Sa Majesté sy
 quelle pensoit par ce que je luy en avois
 vous prie de luy dire de ma part com-
 29 je suis en cette ville où j'ay trouvé la
 le mes forces et attens le reste dedans
 cinq jours, n'ayant esté en leur puis-
 lilligenter davantage, estant quasy in-
 quelles peynes et travaux les soldats
 rt, par les chemins, des gélées et orages
 et pendant deux mois, joint qu'il avoit
 congé a une partie de la gendarmerie
 tirer en leurs maisons pour s'y rafrai-
 ques jours, ayans pendant ces dernières
 téemployez hyverteté. Néantmoins
 ie asseurer Sa Sainteté que je partiray
 ier avec M. de Tavane, qui doit venir
 au lieu de M. de Termes qui est indis-
 re estre sur l'Estat de l'Eglise le plustost
 sera possible, en sorte que sadite Sainc-
 dra des nouvelles telles quelle désire,
 le de monsieur le mareschal de Brissac
 mandement non-seulement de m'y fa-
 nais de rompre et tenir la campagne
 us serons passez, en sorte que j'espere
 ques peynes et travaux que cette armée
 , la mener à monsieur le duc de Ferrare
 absence la présenter à Sa Sainteté, sy
 une ne nous survient au passage, autant
 luy faire service qu'elle scauroit dési-
 les soldats étant délibérez de n'esper-
 vie pour le service du saint-siège. Et
 que je suis adverty que le cardinal Ca-
 vouldroit bien veoir avant son retour à
 me semble devoir envoyer le sieur de
 vaulx vers luy de ma part le visiter et le
 je le puisse veoir en lieu où monsieur
 de Ferrare se puisse aussy trouver pour
 ensemble de toutes choses et l'advertir
 enées et partialitez et l'induire à mar-
 a autre pied envers Sa Sainteté qu'il
 usques icy ; et sur ce, etc. »

*L'evesque de Lodève au duc de Guyse ;
 affaire d'Italie.*

igneur, je viens de recevoir tout main-

tenant une despesche de messieurs les ministres
 du Roy qui sont à Rome et vous envoie un ex-
 traict de la lettre qu'ilz m'ont escrite, par où vous
 verrez les motifs et préparatifs du duc d'Albe
 pour recommencer la guerre et se remettre en
 campagne expirée que sera la trêve. Monsieur le
 cardinal Caraffe est encore icy attendant la réso-
 lution de ces seigneurs sur sa négociation, de
 laquelle je ne puis pour cette heure rien dire de
 certain, n'ayant jusques icy pu entendre la vo-
 lonté de ces seigneurs ; mais sy nous ne les pou-
 vons avoir de nostre costé, pour le moins nous
 pouvons nous asseurer que nous ne les aurons pas
 contraires et on a icy opinion que sy une fois ils
 entendent que vous soyez passé avec vostre ar-
 mée ilz seront incontinent tous nostres. Tout ce
 monde est icy en grande expectation de vostre
 progresz et d'entendre de vos bonnes nouvelles,
 des quelles il seroit bien nécessaire que vous
 nous fissiez quelquefois part pour le service du
 Roy. C'est de quoy je vous supplie très humble-
 ment, suppliant aussy Nostre Seigneur vous don-
 ner, Monseigneur, très-bonne et longue vie.

« De Venise le 15 janvier 1556.

« Vostre très humble et obéissant serviteur. »

D. E. DE LODEVE.

Par une lettre du duc de Guyse et du mares-
 chal de Brissac, le Roy estoit informé du dit
 voyage d'Italie, ainsi qu'il suit :

« Sire, à l'arrivée du sieur de Boval devers
 vous il vous aura pleu entendre en quel estat es-
 toient toutes choses du costé de deçà depuis le
 partement, du quel, Sire, avons esté contrainctz de
 combattre et le temps et les chemins, n'ayans peu
 faire faire en huit jours à notre artillerie, encore
 que nous y missions double attirail de chevaux,
 ce que nous eussions bien peu en une autre sai-
 son en trois. A la fin, Sire, sommes arrivés devant
 cette ville où après avoir faict tirer à l'endroit
 que nous cognoissions le plus foible sept ou huit
 boulets de canons, avons faict bresche et donné
 l'assault par nos bandes françoises qui l'ont em-
 porté de force, y ayans trouvé neuf enseignes de
 gens de pied dont les deux estoient de Grisons et
 les autres sept Italiens, avec environ six-vingt
 Espagnols ; vous pouvant asseurer, Sire, les dits
 Grisons y avoir esté traictés comme ils méritoient.
 Cejourd'huy nous faisons venir une de nos pièces
 qui estoient demeurées par les chemins et espe-
 rons avec sept autres que nous avons desja icy
 avoir aussy bon marché du chasteau que de la
 ville, de la quelle, Sire, combien que ne fassions
 doute que ne soyez assez informé et de l'assiette
 et des commodités qu'en pourrez recevoir, sy est-

ce qu'il nous a semblé pour l'importance dont elle vous est, vous devoir dire que la voulant conserver, outre un grand pays que vous gagnez sur vostre ennemy avec la faveur de la rivière de Pau, et d'avoir pris pied sur le duché de Milan pour y employer vos forces toutes et quantes fois l'occasion s'en présentera, vous établissez une telle frontière à vostre Piedmont, que vous pouvez dire l'avoir rendu comme paisible et en repos pour jamais, et empesché l'ennemy d'y mettre plus le pied en fortifiant cette ville et y mettant gens, comme aussy à Cazal, qui sont nécessaires. Le fossé en est bon et grand, et la plus-part de la courtine de terre, et ne faisons doute qu'elle ne se puisse garder et mise bientôt en deffence, encore qu'elle soit grande et vague, pourveu qu'il vous plaise y prouvoir promptement et y employer une bonne somme de deniers; sur quoy il vous plaira faire entendre à mons. de Brissac vostre vouloir, et considérer le regret et dommage que vous recevriez y venant quelque désastre. Au surplus, Sire, nous attendons dedans deux jours le reste de nos forces, et moy de Guyse le demeurant de mes deniers, et cela arrivé et estant pourveu à nos vivres, je ne faudray m'acheminer à mon passage ayant dès-aujourd'huy envoyé à Bassignane toute nostre cavalerie légère, une partie de nostre gendarmerie avec ses enseignes de gens de pied, pour commencer à dresser nos ponts, et moy de Brissac d'adviser de faire par deçà avec ce qu'il vous a pleu m'ordonner de vos forces ce que je cognoistray pour vostre service.

« Sire, nous supplions le Créateur, etc.

« Du camp de Valence ce 20 janvier 1556.

Monsieur le duc de Ferrare fut informé du partement de Valence du dit duc et de la marche qu'il devoit suivre.

« Monsieur, sur mon partement de Vallence, je vous ay renvoyé par La Longue le gentilhomme grison que vous m'aviez ces jours passez dépesché pour vous advertir de mon acheminement en mon passage; et comme j'avois séparé mes forces d'avecques celles de monsieur le mareschal de Brissac et venois coucher en ceste ville où je suis arrivé dès devant hier au soir: et fault que je vous confesse, Monsieur, que de ma vie je ne veiz pouvres soldatz et chevaux estans dedans les fanges jusques au ventre, patir si grande pitié et pouvreté pour ung jour; n'ayant quasi esté en leur puissance de pouvoir venir gaigneur le pont que j'avois fait dresser pour nostre passage de la rivière de Tanero, où il n'y avoit que trois mille de là où ilz estoient partiz, et estans les eues si désespérément creues à moins

d'ung demy jour et impétueuses, que par trois fois elles nous rompirent ledict pont. Il ne feut possible à monsieur le prince vostre filz, qui demeura à Bassignane avecques sa compaignie, tous noz Suisses, sept enseignes françoises et nostre artillerie, de pouvoir faire passer pour le jour d'hier que lesdictes bandes Françoises et nostre argent; de jour d'huy il faict passer le reste qui doit tantost arriver en ceste dicte ville, où j'ay esté contrainct séjourner ces deux jours pour ceste occasion, et vous supplie très humblement penser que, si je devois estre enterré jusques à la moitié du corps dedans ces chemins que nous trouverons, je ne faudray user de toutes les diligences qu'il est possible de faire à homme pour vous aller trouver. Je partirai demain pour coucher à Castelneuf où nous passons la rivière d'Escrinie, et de là nous acheminerons en nostre dict passage. Cependant, Monsieur, si vous plaira me faire ce bien de vouloir approcher vos forces de deçà pour tousjours nous favoriser, suivant la lettre que je vous en ay dernièrement escripte. Vous merciant très humblement de l'ordre qu'il vous a pleu mettre au faict de l'artillerie et vivres, desquelz il vous plaict nous secourir, comme j'ay peu veoir par la lettre que m'en a escripte le sieur de Forquevaux par ce porteur. Et espère, Monsieur, quelques incommoditez qui nous sachent advenir en nostre dict passage, Dieu nous fera ceste grâce, de vous veoir bientôt. Me recommandant en cest endroit très humblement à vostre bonne grâce, et priant Dieu, Monsieur, qu'il vous doint ce que plus désirez.

« Du camp de Salle, le vingt septiesme jour de janvier 1556.

« Je ne veulx aussi oublier, Monsieur, à vous dire comme voulant venir en ceste ville icy, ay envoyé noz mareschaulx de camp, où après avoir demandé logis et passage et fait entendre le traitement dont l'on avoit usé à ceux de Vallence pour semblable effect, partie par belles parolles, partye par menasses m'ont accordé ledict passage, suppliant que je ne voullisse souffrir leur estre faict aucun tort en leurs biens, famille et logis; ce qu'il a esté accordé et y faictz tenir la main le plus roide qu'il m'est possible. Ceulx de Catelneufve ont fait le semblable, et de Vauguières, où je vois après demain coucher.

M. le connestable à M. de Guyse.

« Monsieur, suivant ce que le Roy vous a dernièrement escript, il envoie présentement devers nostre Sainct Père le Pape et vous, monsieur l'archevesque de Vienne amplement instruit de ses vouloir et intention sur toutes cho-

qu'entendrez de luy. La suffisance telle comme vous sçavez, que je luy si je vous faisoys par luy plus longue quoy sera la présente seulement pour mander bien humblement à vostre lce, et supplier Nostre Seigneur qu'il ; Monsieur, bien bonne et longue vye. net, ce vingtiesme jour de janvier 1556. hobeyasant servyteur,

« MONTMORENCY. »

ltre de monsieur le connestable à monsieur le duc de Guyse.

eur, après avoir long-temps attendu de lles, vous nous en avez faict sçavoir es qu'il n'est possible de plus, dont je pour l'espérance que ce bon commun vous donne d'une bonne fin et issue de age; et ayant veu ce qu'avez escript de ice de Valance et Bassignane, le Roy a le ne rien espagner pour les faire forant envoyé en toute diligence six mil on cousin monsieur le mareschal de ur faire commencer à y besogner en : qu'il luy en soit envoyé davantage, et il y sera renforcé de gendarmerie et led à mesure qu'il en aura besolng. Je ray rien, monsieur, de ce que nos gens le Rome ont faict, m'assurant qu'ils failly de vous en advertir et aussy que rous mande ce qui luy en a esté escript. it vous adviseray que le dit seigneur a messieurs les prince de Salerne et duc qu'ilz s'aprestent pour s'en aller incon-Marseille et de là sur les gallères à Civipour dudit lieu vous aller trouver où ez. Au demeurant, monsieur, le dit sei- demain à Paris, où il séjournera jus- es carême prenant. Il a donné congé à adeur du roy d'Angleterre pour s'en r de vers le dit Roy et faict revenir le qui n'est pas signe de paix comme vous bien penser. Et sur ce, Monsieur, etc. Saint Germain en Laye, le 3^e jour de 1556.

re obéissant serviteur, MONTMORENCY. »

re du duc de Guyse au cardinal de Lorraine son frère.

nsieur mon frère, en toute la despesche hict présentement au Roy, dont hyer je voyay un double, je ne l'advertis sinon de rivée en ce Parmesan attendant que je lieu sy ferme que je luy puisse envoyer ample discours de tout ce qui m'est sur-

venu depuis mes dernières du 28 du mois passé, et pour cette heure vous n'aurez, Monsieur mon frère, autre chose de moy que de mon partement de ce lieu, qui sera demain, pour m'en aller coucher près le bourg de St Denis le lendemain, deux ou trois mille deçà Parme, et le jour d'après au pont de l'Euse, où se doivent trouver messieurs les ducs de Ferrare et cardinal Caraffe, et assurez vous qu'il ne tiendra à leur user de toutes les persuasions et remonstrances qu'il me sera possible pour estre nos forces employées en lieu où nous puissions faire quelque bon service à nostre maistre, et plust à Dieu qu'il me fust seulement donné deux mois pour ayder monsieur le mareschal de Brissac; mais vous voyez ce que j'ay affaire, croyez qu'il ne m'ennuye pas de perdre cette belle occasion, m'ayant les principaux des villes de Salles, Castelneuf et de Vauguières faict dire en passant que toutes et quantes fois que monsieur le mareschal de Brissac ou moy yrons pour les prandre et les conserver pour le Roy, ils se fortifieront et fourniront leur dite ville de vivres à leurs dépens, et employeront jusques à la dernière goutte de leur sang pour s'y conserver. Quand il plaira à sa dite Majesté en donner le moyen, elle se peut conserver sans y dépendre point de poudre ou bien peu, et trouvera-t-on des assiettes de ville autant belles et aysées à fortifier qu'il est possible, et ouvrons ce chemin par où je suis passé pour tousjours et sépare on les forteresses de la duché de Milan en deux, en sorte qu'elles ne se pourront secourir l'une l'autre qu'elles ne fassent le tour par le Plaisantin et par des montaignes fort mauvaises du costé de Ginne, qui sont au comte de Serve, lesquels, encore qu'ils soient impériaux, seront contraincts à la longue de demeurer François malgré qu'ilz en eussent, et obligez de tenir sur pied plus de trente mil hommes, pour seulement se garder. Ce sont de mes resveries que je vous mande, dont vous prendrez ce que trouverez bon pour le service de nostre maistre, remetant, Monsieur mon frere, à vous de parler plus au long de nos nouvelles dans ma première despesche quand j'auray plus de loysir que je n'ay pour cette heure. Priant Dieu, etc.

« Du camp de Fiorenzoles, le 9 février 1556. »

Nouvelles de Rome envoyées à M. de Guyse.

« Monseigneur, encore que monsieur l'ambassadeur vous escrive toutes choses de par deçà jusques à celles des finances, si est ce que pour la charge qui m'y a esté commise, je ne veulx faillir de mon devoir envers vous, Monseigneur,

et chercher le moyen de vous faire entendre ce peu de service que je y faitz.

« Monseigneur, depuis le partement de monseigneur de Lansac, qui fut au mesme jour que messieurs le duc de Palliane et mareschal Strossi allèrent au camp de Thioully, les ministres de nostre Saint Père ordonnez icy pour ses finances, ont proposé à mondict sieur l'ambassadeur et à moy que nous payons pour ce mois la despence de par deçà, tout ainsi que le mois passé. Mais suivant l'advis de mondict sieur l'ambassadeur, me trouvant dimanche dernier à leur conseil, je leur proposay la despence de vostre armée, et soustint si vivement qu'ilz y devoient contribuer et d'autant diminuer nostre part de la despence d'icy, que, finalement, les choses entendues et du Pape et de messieurs qui sont au camp, ils se y sont condemnez avec quelque condicion d'empruntz. J'ay ladessus, Monseigneur, dressé trois petitz estaz et ay escript par le menu le tout à monseigneur le cardinal de Tournon et aussi l'escrictz présentement à monseigneur de Lansac par mon paquet cy encloz, afin qu'il vous en die, s'il vous plaist, ce qui méritera vous estre dict, comme estant iceluy sieur si bien informé de telles choses que encores qu'elles soient advenues depuis son partement, il les vous fera mieulx entendre en trois parolles que je ne les sçauois escrire de ma vie.

« Monseigneur, je ne prendz la hardiesse de vous escrire la présente seulement pour ce que dessus, mais bien et principalement pour vous supplier, comme je faitz très humblement, puisqu'il vous a pleu me faire cest honneur de me nommer au nombre de ceulx qui sont au service de vostre armée, ainsi que Sa Majesté le m'a escript, qu'il vous plaise me commander que je me rende par devers vous ou ailleurs où mon service vous sera plus agréable, et j'espère faire si bonne diligence de vous obéir et à tous vos plaisirs et commandemens, que vous congnoistrez, Dieu aidant, par mes œuvres que j'ay telle et si bonne envie de vous faire service que, si j'osois partir d'icy sans vostre congé, je n'attendrois point autre commandement, mais serois par devers vous aussi tost que la présente.

« Monseigneur, je supplie le Créateur vous donner en très parfaite santé très heureuse et longue vie.

« Escript à Rome, ce onziesme jour de février 1556.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur à jamais,
COYFFIER. »

Pendant le voyage de M. de Guyse, la relation suivante de la résignation de l'Empire faite par

l'empereur Charles et de l'élection faite par les électeurs, conformément à ladite résignation, lui fut adressée :

Mercredy dernier, nostre Saint Père propos en consistoire la façon qui a esté tenue en l'élection de l'Empereur, disant entr'autres choses que ledit élu ne voulust qu'un docteur qu'il avoit envoyé vers luy quelque temps devant, le suivist à la diette qu'il alloit faire tenir à cest effect, de peur qu'il feust adverty de cette entreprise, luy bailla pour excuse que voulans tirer les protestans à l'ayde de la chrestienté, il ne seroit besoing qu'il se trouvast accompagné d'homme qui y fust pour le Pape. De cest acte s'ensuyv deslors Sa Sainteté un peu plaincte, parlant moy ne sçachant encores sadite Sainteté que luy feust à l'effect que dessus.

Continuant puis après sadite Sainteté dit que l'on avoit envoyé par le prince d'Orenge un mandat ou nom de Charles naguères Empereur pour résigner l'Empire, usant notamment de ce mot en pluriel pour ce qu'il estoit, ce disoit-elle aisé à entendre que le dit Charles n'avoit point parlé, et quant bien il auroit parlé, tout ce qu'il auroit fait estoit de nulle valeur, attendu que c'est notoire à chacun qu'il est *impos mentis*; et aussi que le premier jour les électeurs ecclésiastiques ne voulurent entendre ne à cette cession ne aussi peu à l'élection de son frère, mais après ils consentirent à tout, comme ils seroient d'un temps en ça qu'à tout ce que veulent les scismatiques et hérétiques l'Allemagne est contrainte de y consentir, touchant ladessus des usurpations qui se font à mettre les évesques en leur poste entreprendre toutes choses sur Dieu sur son vicaire en terre et sur ce saint siège voulant que tout ce qui se passe par le récé des leurs diettes soit tenu comme sacrosanct, ce que sadite Sainteté disoit pouvoir estre encores de la mémoire d'aucuns de ce colliège, qui se pourroient récordeur que quand durant pape Pauliers telles choses se faisoient, et que ces bons ministres impériaux vouloient abuser le colliège de mensonges et tromperies manifestes, il y consistoit de tout son pouvoir; en quoy clairement apparoissoit qu'elle vouloit dire de ceste galantise dont usa domp Diégo sur les protestes du concile de Boulogne, et à leur barbe appelloit dès lors ces recés, *recessus a fide et ab Ecclesia Christi*, comme maintenant il l'a ainsi répété, ayant donc icelle déduit ces propos en une grande élégance et force d'esprit que jamais je luy aye veu user, combien que la force de la voix accoustumée ne l'accompagna si bien, et comme vicaire de Jésus Christ elle auroit esté

« faire communication de ceste
ceux qui tenoient le lieu des apostres,
chacun selon la capacité de son esprit
y pensast meurement à bien à loisir,
et néantmoins cependant avec grandes
actions de Dieu que nul n'en eust à com-
mencer à personne, fors que ceux qui en
voulent consulter secrètement avec per-
sonnes intelligentes, ils le peuvent faire
action de taciturnité semblable, aussi
à chacun dessous d'en communiquer
avec messire Guillaume de la li-
quell il feroit commandement de nous
r tout ce qui se trouveroit en ladite
pouvant servir à ce propos, et la dessus
la translation de l'empire de Grèce
les Papes et le privilège d'en faire
ordonné par iceulx à la Germanie, lequel
bien entendu en y mettant en considé-
racion beaucoup de choses qui s'y pourroient
ne se trouveroit point qu'il fust en la
d'un empereur de résigner l'Empire,
lecteurs d'accepter la résignation, et
celle faire nouvelle élection *inconsulto*
pontifice.

« Il ne serviroit rien de dire que Ferdi-
nant desjà au précédent *César et designa-
tor et rex Romanorum*, car toutes
élections sont invalides et nulles, comme
nulle et invalide ceste élection, et ne
digne d'avoir le nom de chrestien, dire
rien qu'elle soit ne bonne ne valide.
termes dont elle usa, allégua aussi
Saint-Père une raison qu'il disoit suffi-
sant elle seroit seule, à rendre ladite
nulle, c'est que bonne partie des éli-
sés hérétiques et scismatiques,
à seulement ez choses pures spirituelles
élections faites par telles personnes
s, mais aussi toutes autres élections
ontes la hiérarchie chrestienne, que
roy, qui ne désiroit autre chose que de
s'illir de cette pesante charge, rendant
la terre, n'estoit point crainte ou autre
rien estre proditeur de la cause de
Christ, ne pour laisser en derrière ceste
e contre son honneur, et contre l'au-
son Eglise, qu'il entendoit bien qu'un
rs Ferdinand lui envoie dire de belles
es en payement; mais vraies moque-
me tant d'autres que l'on a pieça veues
de ceste mesme source. Toutesfois qu'il
pour se y laisser tromper, estant mis
rit de Dieu en ce saint siège, puisque
minoribus ne sy estoit jamais laissé
tromper.

« J'obmets plusieurs beaux traits que nostre
dit Saint-Père donna ça et là selon les occur-
rences, tant pour ce que je ne sçauroie si bien ne
si élégamment les représenter, que pour n'avoir
sceu retenir si particulièrement toutes choses,
actendu mesmement que j'avois l'entendement
tendu à ce pendant penser en moy mesmes ce que
j'avoys à respondre, s'il eust demandé les vœux
et votes; il feist en ces disgressions des lamenta-
tions de l'Estat ecclésiastique et des troubles du
monde, ausquels il disoit ne veoir la fin ne au-
cune espérance de paix, lesquelles lamentations
monstroient bien la grande affliction de son cuer,
mesmes là où il vint à tomber sur un passage de
saint Paul *ad Thessalonicences* sur ces mots :
nisi primum fuerit discessio, interprétant cette
discession aux actes que maintenant conjointe-
ment avec cestuy cy se font contre ce saint-
siège, laissant néantmoins plus à penser là
dessus à personnes de jugement qu'il n'en expri-
moit; car il traita ce passage là par clauses
intercises, et comme à demy entre ses dents.
De là vint tomber sur ses propos accoustumez de
réformation et en especial sur les meurs des ec-
clésiastiques, touchant ung peu en passant,
mais aigrement, le collège ou aucuns d'iceluy
de divers âges, mais amèrement s'attacha à des
vieulx, sur le faict de la luxure, et interprétant
sur eux ce mot : *Ut regno cujus puer rex est*,
lequel mot de *puer* ne l'accommodoit à l'âge :
tout ce que dessus ay bien voulu brocher cou-
ramment et en gros, principalement ce qui con-
cerne ce fait de l'Empire, afin que avec quel-
qu'un des plus sçavants de mes amys de par
delà vous en coignez secrettement et en tiriez ce
qu'il vous sera possible pour servir à cette ma-
tière, et au plustôt que pourrez et vous-mesmes
cherchez de y puiser au plus profond, afin que
j'en puisse donner meilleure satisfaction à notre
Saint-Père, si les matières passent plus oultre;
car il se pourra trouver peu delà des livres
comme ce resveur Abbas Tritemius et autre
d'Allemagne qui pourront donner lumières au
fait de ces élections, comme aussi en la chambre
du trésor et librairie de Bloys où j'ay autrefois
veu des choses au contraire de ce que le Pape
prétend lui appartenir, traitées par lettres au
Roy de France par l'empereur Barberousse, à
quoy le greffier du Tillet vous pourra beaucoup
servir. »

De M. de Montmoranci.

« Monsieur, vous verrez, par ce que le Roy
vous escript et ce que vous dira à bouche le pro-
thonetaire Manne, l'occasion de sa dépesche;
qui me gardera de vous en faire autre discours

par la présente pour me remettre sur sa suffisance. Si est ce, Monsieur, que je ne veulx oublier de vous dire que vous ne sçavez mieulx faire pour le service de Sa Majesté que de restraindre et oster le plus que vous pourrez de la despence inutile qui se fait par de là; car les longueurs que vous en ferez nous serviront, à ce que je veoy bien, par deçà où noz voisins font semblant de se mettre en devoir pour nous faire du pis qu'ilz pourront. Vous entendez trop mieulx que je ne vous sçauroids dire ne escrire ce qu'il nous est besoing. Et pour ce que par ledict prothonetaire Manne vous entendrez le surplus de noz nouvelles, dont il vous sçaura rendre très bon compte, il n'est nul besoing que je vous en face la présente plus longue, me recommandant humblement à vostre bonne grâce, prie à Dieu, Monsieur, qu'il vous doinct en santé bonne et longue vie.

« Escript à Paris, le quatorziesme jour de février 1556.

« Monsyeur, nostre ambassadeur sera dedans troys ou quatre jors de retour de la cour deu roy d'Espagne. Je vous avertyré de tout ce quy nous aporte, et je vous envoie cepandant le double de la lestre quy m'a escripte; c'est

« Vostre hobéyssant servyteur,

« MONTMORANCY. »

« Monsieur estant sur la closture de ceste despesche, nous avons receu vostre lettre des 27 et 28 du passé et vous advise qu'il est impossible de plus vous plaindre que fait le Roy et toute sa compaignye, pour l'extrême peyne du travail que vous avez eu à combattre le temps. Mais l'aise que vous aurez eu de vous retrouver depuis en lieu horsde l'empeschement de l'ennemy, vous aura le tout fait passer et comporter doucement et pasciement, et espère cella à ung bon présaige; car l'on ne peut bien gouter le doulx qui n'a senty de l'amer. Vous sçavez au demourant que le plus grant plaisir que vous nous sçauriez faire, c'est de nous mander de voz nouvelles le plus souvent que vous pourrez. »

Vers ce temps, M. de Gayse reçut la lettre suivante relative à son gouvernement de Dauphiné.

« Monseigneur, ces jours derrains, ung homme de Crémeyea nommé Pierre de Luans, lequel après la mort de feu Pierre Maistre, maistre particulier de la monnoye de ceste ville, fut commis par messieurs des comptes de ce pais pour ouvrir et besogner en ladiete monnoye, ainsi que on a acoustumé de faire en attendant que le Roy ou vous, Monseigneur, qui avés le pouvoir de y

pourvoir et commettre y eussiez pour quel non content a depuis prins lettres d commission du Roy pour le faict de ladicte trise, contre vostre auctorité, qu'il a faict fier par messieurs les généraulx des mon Paris, d'où il a lettres dictes d'attache si viles; lequel de Luans est puis venu en ce et a présenté sesdictes lettres et vériffié messieurs de la cour pour avoir lettres d *pareatis*; lesquelles elle a envoyées à sieurs des comptes. Et cejourd'huy au nous sommes allés au bureau de ladicte pour en conférer et délibérer avecques voyant que le procureur général du Roy desjà elles avoient esté présentées avoit à pour raison d'une seconde requeste at lettres d'attache, les verroit de rechief, le procureur du pais par ce qu'il y esto ressé les verroit semblablement, et par ce seigneur, qu'il m'a semblé que vostre d' torité est grandement en ce faict inté cause qu'il se devoit adresser à vous, Monseigneur, pour en avoir provision, mon m'a commandé vous en advertir, à ce qu plaise donner ordre que non seulement visions de semblable chose, mais des aul dépendent de votre auctorité, vous soy voyées pour en pourveoir pour la cons de vostre dicte auctorité, laquelle lesdic et chambre se mettent en devoir de ce et garder de tout leur pouvoir, ainsi qu qui désirent vous faire en tout très hum vice.

« Monseigneur, n'ayant encores trouvé digne de l'office de premier président de tes en Piedmont que je tiens de vous, gneur, pour luy résigner, je m'en vois à Thurin pour l'exercice d'icelluy où supplie très humblement me command en tout vous obéyr, ainsi que celluy q sur toutes choses estre par vous, Monsieur, tenu vostre très humble, très obéyssant obligé serviteur; et je supplieray le red vous donner, Monseigneur, en prospère reuse santé très bonne et longue vie.

« De Grenoble ce derrain jour de février

« Vostre très humble, très obéissant obligé serviteur. »

PONIER.

Les nouvelles du royaume estoient en mon dit sieur le duc par les lettres du con de Montmorency, qui le qualiffoit tout lieutenant et de capitaine général de la ligue, et lieutenant général du Roy en l'absence de monsieur le duc de Ferrare

« Monsieur, pour ce que par plusieurs

aventez et supposez contre la vérité impériaux et ministres du roy d'Espaigne, qui ont voulu rejeter sur le Roy les causes de la rupture de la trêve et ouvrir la guerre, Sa Majesté a fidèlement faict rédiger par escrit le vray discours des causes entre l'Empereur, le roy d'Espaigne et luy depuis la conclusion de la trêve, et quel discours que je vous envoie présente, j'en envoie avec la présente, toutes personnes de bon sens et sain jugement cognoistront occurrir, qui le tort ou le droict doit estre imputé à la rupture; par quoy il viendra fort facile la justification de la cause du Roy pour la conservation de sa réputation qu'il ne faille faire part, communication et publication de ce discours en tous les dits lieux et par où il vous verrez que besoing sera, afin qu'il ne puisse prétendre cause d'ignorance, j'ay droit après vous avoir présenté mes recommandations à vostre bonne

à Paris le dernier février 1556,
obéissant serviteur,

« MONTMORANCY. »

Madame la duchesse de Ferrare.

Monsieur, j'ay esté priée de vous escrire en vostre nom par un nommé Jullian del Forno qui a esté envoyé à Romme, sans que l'on saiche la cause; et pour ce que il avoit un service de mon filz aîné qui mourut en prison, son portement, mondict filz est allé avec mondict Jullian son frère, et aussi avec les Loys; et n'y a de présent un autre service avecques luy; lequel m'a inspiré de vous faire la présente. Par quoy je prie, mon filz, vous vouloir informer du prisonnement et vouloir favoriser Jullian del Forno, qui est de bon parentage. Je prie, vous en obligerez plusieurs, par où vos deux frères, et me sera grandement agréable que le dict gentilhomme soit avec qui se pourra. Qui sera pour fin, je prie, mon filz, vous donner l'heur et félicité que vous désirez.

Le cinquième jour de mars.
bonne mère,

RENÉE DE FRANCE. »

Monsieur, pour la desfavor que ce me servent de par deçà estoient satisfaitz de moy de la demande de laquelle je prie monsieur le cardinal de Lorraine et j'ay promis de parler au Roy à son service luy, en ce temps de la trêve que

chacun demandera à mondict seigneur chose qui ne sera dès longtemps promise et retins, comme à moy la pension qu'il luy plaist me promectre et accorder comme sçait mondict sieur le cardinal, lequel en est amplement informé et du grand besoing que j'ay de si petite chose, vous serez content d'en veoir quelque partie par un double de lettre que j'ay envoyé à mondict sieur le cardinal, que je vous prie luy demander pour le veoir. Et me remettant à ce que davantage vous en sçaura trop mieulx dire mondict sieur le cardinal que je ne pourrois escrire, et pour ne retarder ceste despesche, je foye fin à la présente par mes plus affectionnées recommandations. Priant Dieu, mon filz, vous donner bonne santé et longue vie.

« De Ferrare le dixiesme jour de mars 1556.

« Vostre bonne mère,

RENÉE DE FRANCE.

Lettre de monsieur le cardinal de Lorraine à monsieur de Montmorency.

Monseigneur, le porteur vous dira la résolution que avons prinse de aller droit à la Brusse et ce qui se peut icy offrir de nos nouvelles, et m'asseurant qu'il vous en sçaura rendre très bon compte, cela avecques la suffisance qui est en luy me gardera vous en faire plus longue lettre, si ce n'est pour vous prier le vouloir croire de ce qu'il vous dira sur ce de ma part, tout ainsi que moy mesmes, me recommandant en cest endroit bien humblement à vostre bonne grâce et priant Dieu, Monseigneur, qu'il vous doint bonne et longue vie.

« De Rome ce dix huitiesme jour de mars 1556.

« Vostre bien humble et affectionné cousin.

FRANÇOIS, CARDINAL DE LORRAINE.

Lettre de M. de Lodève au dit duc.

« Monseigneur, ce jourd'huy est party d'icy monsieur le duc de Ferrare et croist que ça esté sans avoir faict chose d'importance avec ces seigneurs, pour le moins il ne m'en a dit chose quelconque, et pour ce qu'il couroit icy un bruit commun qu'il estoit mal content du Roy et qu'il se vouloit retirer de son service, et persuader ces seigneurs à une ligue entr'eux le duc de Florence et luy, il m'a assuré que cela n'entra jamais dans sa pensée et qu'il n'a parlé du Roy ni du Pape à ces seigneurs si non bien fort honorablement et avec la soubmission et observance que doit un leur serviteur fidèle et homme de bien comme il est; qu'il voit bien qu'il y en a qui ont envie qu'il se retire de ce service quoiqu'il y veuille demeurer; mais si on ne luy veut

garder ce qu'on luy a promis, il sçayt bien ce qu'il a affaire, et ne faudra en ce cas là de se retirer du dit service, demandant là dessus argent pour son mois de mars dont jamais il ne s'estoit pu accorder avec M. Pasquier pour deux raisons, les quelles aucun ministre du Roy ne luy peut accorder sy Sa Majesté ou vous, Monseigneur, qui avez toute puissance, ne le commandez; l'une est qu'il veult que ses gens de pied et de cheval estre payés à plus grande solde que les Papalins et autres Italiens qui servent à la ligue; l'autre qu'ils ne veult les soldatz estre payés en la banque, mais qu'on luy baille l'argent en main, et faisoit en cela des fascheuses protestations, à quoy le dit sieur Pasquier et moy avons trouvé un expédient affin qu'il ne s'excusast sur nous s'il luy prenoit quelque mal fantaisie, et luy avons baillé neuf mil cinq cens escus à quoy peuvent monter ses garnisons et son estat de lieutenant pour un mois, à charge que si le Roy et vous le trouvez mauvais, la dite somme sera en diminution et payement des trente mil escus qu'il presta comptant à Sa Majesté il y a environ dix-huit mois; cependant on sçaura l'intention du Roy sur la forme et reiglement de son payement; de quoy il s'est contenté, et est party pour aller donner ordre à ses affaires, ayant eu advis que les Impériaux passaient le Pau à Cazal Major, et qu'il s'estoit descouvert une trahison en l'une des places où monsieur le prince son filz estoit allé donner ordre. On dit que les dits Impériaux passent le Pau pour aller en Toscane, qui seroit moindre mal que s'ilz s'arrestoient sur le Ferrarois, car il faudroit entrer dans une nouvelle despence pour cette protection, et je crois bien aussy par ce qu'on escrit de Rome que vous n'aurez que faire en Toscane n'ayant peu détourner le Pape de l'entreprise de Naples. C'est grand desplaisir, Monseigneur, qu'on vous tienne sy longuement à Rome sans résolution. Ces seigneurs ont nouvelle de leur bayle que le sieur de Lavigne est arrivé à Andrinople le 4 février, et qu'on faisoit grande dilligence d'armer grand nombre de gallères; ilz disent tousjours que c'est pour garder leur pays, mais je crois que le dit sieur de La Vigne l'aura aisée en leur remontrant qu'il n'y a nullement seureté pour leur pays que de venir assaillir l'ennemy dans le sien. Aujourd'huy qui est le 17, est venue la nouvelle à monsieur le légat qui est icy de la promotion des cardinaux faicte lundy, dont il est du nombre, vous asseurant que le Roy n'a un meilleur serviteur que luy ny qui soit plus homme de bien; si j'ay quelque chose du costé du levant digne de Vostre Excellence,

je ne faudray vous en donner advis. Je suppli Nostre Seigneur, etc.

« De Venize, ce 16 mars 1556.

« Vostre très humble et obéissant serviteur,

« D. E. DE LODÈVE. »

Outre la despesche que le prothonetaire port au Roy touchant la création des cardinaux, monseigneur le duc de Guyse a commandé estre rédigé par escrit le sommaire de ce qui a esté traicté aujourd'huy au conseil après dîner en la chambre de monsieur le cardinal Caraffe, où estoient mon dit seigneur de Guyse, le dit sieur cardinal, messieurs le duc de Palierno, maréchal Strozzy, de Montmorancy, de Montlac, l'archevêque de Sienne et l'ambassadeur du Roy, auquel ambassadeur, selon qu'il luy en souvient, semble que la principale substance de ce qui a esté traicté en cette assemblée, consiste en deux points :

Le premier, attendu l'exclusion de toute pratique de paix ou neutralité avec le duc de Florence, si la guerre devoit estre faicte en Toscane ou au royaume de Naples.

Sur lequel poinct mon dit seigneur de Guyse a demandé l'opinion à chacun des gens de guerre qui estoient là. Le sieur de Carnavalet présent, en sçaura dire les particularitez au Roy. Cependant Sa Majesté entendra s'il luy plaist que la ferme résolution du Pape et de ses ministres par ce qu'on a peu comprendre de leurs propos tenus tant en conseil qu'en un autre temps auparavant sur mesme chose, est que cette armée soit employée au royaume de Naples, et outre cela se fondent principalement sur l'obligation que le Roy a de secourir le Pape et de le défendre, et prétendent qu'il n'est vailablement ny suffisamment secouru qu'il n'ayt recouvré toutes ses places perdues, ses ennemis estant encore dedans. Sur quoy mon dit seigneur de Guyse, après avoir ouy toutes les opinions, n'a rien voulu conclure, ains a remis à y penser cette nuit pour y prendre résolution demain; mais on voit manifestement qu'il en faudra passer par la résolution de Sa Sainteté et de ses dits ministres, ayans délibéré de ne se laisser vaincre en ce poinct.

Le second poinct et proposition faicte en la dite assemblée a esté, en cas qu'on prit résolution d'aller à Naples, sy le Pape bailleroit de ses places à mon dit sieur de Guyse pour retraicte et seureté de l'armée en cas de besoing et d'..... de pontificat : dont les ministres de Sa Sainteté ont affirmé ne luy en avoir jamais parlé, offrant d'en parler qui voudroient, mais

'estoit point de cet avis, sachant que Saincteté n'accorderoit jamais cela et s'en grandement; et quant elle s'en conseil-
eux qu'ilz ne luy conseileroient pas, et ilz estoient maistres de tout l'Estat de
et qu'ilz estoient gentilshommes d'hon-
serviteurs du Roy en corps et en biens,
oient bailler la vie propre de leurs en-
efs de leurs maisons, noms et armes pour
de leur foy, il ne falloit rien rechercher
ge d'eux, et que leur honneur ne voul-
qu'ilz donnassent autre seureté.

a esté remoustré par monsieur de Guyse
seroit bien asseuré qu'ilz demeurassent
s maistes des dites places, le Roy s'en
t pour tout certain; mais d'autant que
nt un autre pape ilz en estoient exclus,
loit penser de pourvoir à tout ce qui pou-
iver; davantage, que c'estoit chose dont
l'asseuroit comme promise par M. le car-
araffe à monsieur Davanson, ainsi que
ieur Davanson avoit tesmoigné tant au
l. l'archevesque de Sienne présent qui en
'oy, qu'à monsieur de Guyse par un mé-
u'il luy bailla à Lyon, faisant expressé-
ention de ceste promesse, la quelle pro-
dit cardinal Caraffe a désavouée et en
in conseil desdit le dit sieur Davanson,
qu'il luy avoit faict plusieurs promesses
er celle-là de luy, mais qu'il ne l'avoit
oulu faire, comme chose trop meschante
e le serment qu'il devoit au Pape et au
lége.

rès le conseil a monstre à mon dit sieur
e, l'ayant tiré à part, certain escrit du
r Davanson de la teneur et substance
mandé au Roy par le dit sieur de Car-

à on peut croire qu'il ne se fault atten-
ilz mettent aucune forteresse entre les
lu Roy, ny donnent autre seureté que
er le marquis de La Cave, filz unique du
Paliano, au Roy avec M. de Sienne,
ilz assurent qu'ilz feront.

les autres poincts et provisions, tant pour
iers que pour le reste de l'estat de la
pour assaillir et pour deffendre, ont esté
estre vuidés demain incontinent après la
résolution du chemin que l'armée devra

la principale substance de ce qui a esté
au dit conseil, tenu comme dessus à
e 16 mars 1556.

*Mémoire de ce qui fut négocié à Rome depuis
le partement du sieur de Carnavalet, du 5
avril 1556.*

Par le sieur de Carnavalet, despesché devers
le Roy le 29^e jour du passé, le dit seigneur a
esté amplement adverty de tout ce qui avoit esté
négocié par monseigneur le duc de Guyse, tant
avec le Pape que ses ministres, et de l'estat de
ses affaires du costé de deçà. Depuis, mon dit
seigneur de Guyse a continuellement pressé très
instamment les ministres de Sa Saincteté pour
tirer résolution d'eux promptement et effectuelle
provision sur le faict des finances et les contri-
butions que Sa dite Saincteté doit faire, tant
pour le passé que pour le présent. Sur quoi,
après infinies disputes, visitations et débats de
compte, à esté accordé et résolu entr'autres
choses ce qui s'en suit :

« Premièrement, nonobstant toutes les de-
mandes et prétentions de nostre Sainct-Père pour
le regard des despenses par luy faictes depuis le
traicté de la ligue, lesquelles le Roy doit contri-
buer selon que prétend Sa Saincteté, et sans pré-
judice d'icelles demandes et des deffences de
Sa dite Majesté au contraire, ny des demandes
qu'elle peut faire de sa part au dit Sainct-Père.
Sa Saincteté, dès à présent, passera obligation
et recognoissance en bonne et valable forme à
Sa dite Majesté de luy payer ses trois dixiesmes
parties de la despence de l'armée conduite et
menée de France par mon dit sieur de Guyse,
depuis le premier jour de décembre passé jus-
ques au premier jour de mars dernier, qui sont
trois mois entiers, montant la part du Pape à la
somme de cent cinquante mil livres ou environ,
et la despence du Ferrarois dont le Pape promet
aussy payer sa part.

« Et pour satisfaire à la dite obligation, Sa
Saincteté n'ayant le moyen présentement d'en
faire le payement en deniers comptans, mon dit
sieur de Guyse recevra à bon compte de ceste
debte, poudres, boulets, vivres, charrois et
autres commodités pour son armée, qui luy se-
ront fournies par les ministres de Sa Saincteté,
selon leur juste valeur.

« Et quant aux autres demandes et prétentions
respectives de Sa dite Saincteté et de Sa dite Ma-
jesté, elles n'ont jusqu'ici peu estre vuidées à
cause que les ministres de part et d'autre sont
demeurez entiers en la deffence de leurs raisons,
comme le Roy pourra veoir par l'escrit qui en a
esté dressé, contenant les demandes des ministres
du Pape et la responce qui leur a esté faicte, à
quoy Sa Majesté ajousterà s'il luy plaist ce qu'elle
voudra et le fera sçavoir à mon dit sieur de Guyse

et à son ambassadeur à Rome, ayant esté accordé que les dits comptes et demandes se vuideront de part et d'autre dans quatre mois.

« La chose la plus urgente estoit de faire desbourser à nostre Saint-Père sa part de la despence tant du mois de mars que du mois d'avril, montant à deux cens quatre-vingt-treize mil livres ou environ, en quoy il a eu de très grandes longueurs de la part des ministres de Sa Sainteté, plus par faulte d'argent qu'aucune autre chose; mais enfin elle s'est chargée de satisfaire promptement à la despence qu'il fault faire pour les dits deux mois, en la Toscaue, Rome et es environs de la Romagne, et tout l'Estat de l'Eglise, excepté Ascoly et Fermo, dont nous nous sommes chargez, et s'est trouvée monter à 338,000, partant Sa dite Sainteté fournit plus que sa part desdits deux mois de 45,000.

« Et affin d'éviter tous inconvéniens pour le payement du mois de mars prochain, a esté vivement remonstré aux ministres de Sa Sainteté qu'il en falloir dès à présent faire un fonds sans plus attendre, et user en dilligence des moyens dont les princes qui entrent en grosse despence de guerre ont accoustumé de s'ayder pour trouver argent, Sa dite Sainteté en ayant beaucoup de bons et raisonnables qui luy sont proposez et dont elle se peult prévaloir, sy elle ne les veult trop scrupuleusement rejeter.

« Toute la despence de la ligue, selon l'estat qui en a esté dressé, ne pourra monter à moins de 537,000 livres par chacun mois, partant Sa Majesté considérera s'il luy plaist que le dépôt de cinq cent mil escus ne pourra fournir aux trois mois entiers comme on espéroit, à quoy Sa Majesté doit pourvoir s'il luy plaist et au second dépost par monsieur le duc de Ferrare et le tenir le plus content que faire se pourra pour n'entrer en aucune difficulté avec luy qui le puisse faire froid ny lent à ayder le Roy du dit second dépost, ce qui tourneroit à très grand inconvéniens et dommage de Sa Majesté et de son armée.

« Le propos d'envoyer au premier jour le marquis de La Cave en France avec l'archevesque de Vienne, sur les gallères de monsieur le mareschal Strozzi, a esté de nouveau confirmé à mon dit seigneur de Guyse par le duc de Paliano, ce qui sera fait bientôt à ce qu'il dit, et que dedans ce temps là la sentence de privation du royaume de Naples pourra estre faite et publiée par Sa Sainteté, de la quelle sentence et forme de proclamation d'icelle coppie a esté envoyée au Roy par le sieur de Carnavalet. Sa dite Sainteté voulant haster ceste affaire avant que l'armée entre dedans le royaume. »

A Monseigneur.

« Monseigneur, je receuz hier au soir la lettre qu'il vous a pleu m'escrire par vostre trompette présent porteur, et soubdainement suis voulu retourner par devers vous; mais monsieur de Tavannes m'a dict qu'il estoit plus que nécessaire que je donnasse jusques à Ascoly pour sçavoir quel moien il y avoit de pouvoir nourrir quelques jours le camp et pourveoir aux aultres choses qui seront nécessaires pour le fait des vivres, et sur cella m'a commandé de suivre mon voiage, m'assurant que vous, Monseigneur, l'auriez agréable. Estant arrivé en ce lieu après que mondict sieur de Tavannes a eu fait le logeis, j'ay dressé les places et y faiz porter vivres pour quatre jours, où vous, Monseigneur, n'en pourrez estre moins actendant l'artillerie. J'ay outre cella fait la discretion des vivres de ce lieu, et mesme informé bien amplement de la commodité et incommodité que l'on pourra avoir pour fournir le camp de vivres quant il aura passé l'Otronto; aussi où l'on pourra dresser les magazins et faire faire les jours et ay le tout communiqué avecques mondit sieur de Tavannes, qui, comme il m'a dict, vous en escript amplement; quoy me gardera, Monseigneur, de vous en faire redicte par la présente; seulement vous diray, Monseigneur, que le tout est en tel estat qu'il est nécessaire de pourveoir en grant dilligence, comme plus amplement je vous rendray compte dedans deux jours, que j'espère estre auprès de vous.

« Monseigneur, je supplie Nostre Seigneur vous donner en parfaite santé très bonne et longue vie.

« De Ferare, le neufliesme avril 1556.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,
SERRES. »

M. le cardinal de Lorraine à M. de Saint-Laurent.

« Monsieur de Saint-Laurent, j'ay receu les trois lettres que m'avez escriptes par cy-devant, et veu la peine que vous avez eue à contenter mes Grisons. Il n'y a remède, il en fault échapper. Ilz ne peuvent oublier leur naturel. Ilz sont maintenant sur le chemin d'entre Lyon et Paris, et au lieu qu'ilz ne devoient amener que deux hommes avecques eulx, ilz en ont sept ou huit. Quand vous m'aurez mandé la despense que vous aurez faite pour la conduicte et volture de leur marchandise et hardes jusques à Lyon, je donneray ordre incontinent à vostre remboursement, tant des cent escuz que vous leurs baillastes que de la dicte despense, et bailley les deniers par deçà à qui vous ordonnerez vous remerciant bien fort de la peine qu'en avez prise. J'ay donné bon ordre à Lyon pour recep-

voir leursdictes hardes et payer ce qu'il faudra pour la voitture, et selon que vous l'aurez escript. J'ay bien veu par une lettre que vous m'avez envoyé la diligence que vous faictes pour recouvrer l'argent de mon aulmosnier; à ce que je veoy, il est bien esgaré. Toutes fois, s'il s'en peult retirer quelque chose, il luy viendra tousjours à poinct. J'escriis ung mot à monsieur d'Asnoye que je vous prie luy faire tenir. Au demourant vous sçavez que je suis à vostre commandement, et ne vous feray pour ceste heure plus longue lettre; priant Dieu vous donner, monsieur de Saint-Laurent, entièrement ce que mieulx désirez.

« D'Amboyse, ce dixiesme jour d'avril 1556.

« Vostre bon amy,

« C. CARDINAL DE LORRAINE. »

Lettre du duc de Guyse au Roy du 13 avril 1556.

« Sire, encore que je fusse en espérance de partir bientost de Rome pour aller trouver nostre armée, lorsque je vous despeschay Carnavalet, sy est-ce que je ne l'ay peu faire que lundy dernier, y ayant esté arrestée par des difficultez qui restoient à vider jusques à l'heure que je montay à cheval; mais à la fin, Sire, tout s'y est passé suivant le mémoire cy enclos, que j'ay prié à messieurs de Selve et de Vienne de dresser pour nous trois. Nous nous justifierons tousjours devant Vostre Majesté qu'il n'a pas tenu à bien débattre un bon mois durant et quasy tous les jours, pour en tout ce que nous avions à négotier gagner nostre cause, mais leur évidente pauvreté et le mauvais ordre qu'ilz avoient donné à trouver argent, les a rendus opiniastres et faict sortir assez souvent hors des termes de raison, et quelquefois quand ilz voyoient qu'ilz ne nous pouvoient pas respondre rompoient l'assemblée demy en cholère sans aucune résolution, et leur parlant d'achever le payement de nos soldatz pour mars et avril, ne remettoient tousjours à venir à bon compte du passé avant faire autre chose. Voyant ces longueurs et que je n'y pouvois plus demeurer, pour ne perdre temps de l'entreprise que je vais faire et que lesdits sieurs de Selve et de Vienne n'y mettoient jamais fin, avons esté d'avis de faire le mieux que nous pourrons pour vostre service, veu que d'argent comptant ilz ne nous en pouvoient donner, ayans esté contrainctz r'ayder de ce qui estoit dans le chasteau Saint-Auge, qui ne montoit qu'à soixante et dix ou quatre-vingt mil escus au plus, le Pape n'y ayant voulu consentir qu'en toute contraincte, dont le cardinal Caraffe a esté fort brouillé.

« Avant mon partement de Rome, il me sembla ne devoir faillir à remonstrer audit sieur cardinal l'occasion qui vous avoit esté donnée de ne vous contenter fort de cet dernière création de cardinaux, en laquelle il n'avoit esté faict que deux de ceux que vous avoit pleu nommer à Sa Sainteté, sur quoy il me fit plusieurs excuses et dit que depuis quatre jours il avoit entendu de Saditte Sainteté, qu'à la prochaine création de cardinaux, qui seroit à la Pentecoste, elle n'oublieroit ceux que vous lui avez nommé; mais quant à monsieur de Sainte-Croix elle n'y vouloit en facon quelconque entendre, et aussy peu à monsieur de Troye, et à son nonce vers Vostre Majesté; mais bien s'offrant l'occasion elle n'oublieroit monsieur de Saint-Papoul, l'archevesque Ursin, et le sieur Amerique, archevesque d'Agde (?). Je vous ay mandé le sujet de tout cela par Carnavalet, et s'il vous plaist que le sieur de Selve fasse quelque poursuite pour ceux-là, il sera bon de luy en envoyer vos ordres. Le dit cardinal avoit envie d'y avancer l'évesque de Verceil, frère du marquis de Maceran, dès la création passée, n'eust esté que je luy dis que vous ne l'auriez pas agréable pour estre son évesché au pays du duc de Savoye et son frère assez peu sûr serviteur de Vostre Majesté; ayant veu qu'il continuoit à la fort favoriser et qu'il me recherchoit de luy faire quelque bon office, me faisant connoistre que s'il vous estoit agréable, il seroit cardinal sans difficulté, je luy ai encore redit un mot suivant les premiers propos, après quoy il m'a asseuré, après les raisons que je lui avois dittes, qu'il se garderoit bien de parler pour luy.

« Sire, je n'ay failly estant à Rome faire entendre à monsieur le cardinal Caraffe que vous désiriez que le duc de Somme fût continué en ceste entreprise général de tous les gens de pied italiens tant de Sa Sainteté que de Vostre Majesté, suivant ce qu'il luy en avoit esté accordé de tous deux, sur quoy ledit sieur cardinal respondit qu'il avoit effectivement servy, mais que depuis s'en estant desmis, Sa Sainteté avoit baillé ce qui luy appartenoit en cela au sieur Julle Ursin son beau-frère qui en avoit jouy, auquel il ne luy sembloit pas estre raisonnable de luy oster.

« Quant à la pension du sieur Camille Ursin, je vous diray que s'estant trouvé en un conseil tenu chez le dit sieur cardinal, auquel se trouverent ceux qui avoient coustume d'y assyster, déclara en plaine assemblée, comme nous estions sur le poinct de dresser l'estat de ce mois, ne vouloir ny estat ny pension de la ligue, et que pour estre serviteur très humble et parfait de

Sa Sainteté comme il estoit, il luy feroit tout le service qui luy seroit possible à Rome et autres lieux où il luy plairoit l'employer, mais que de prendre solde ou pension, il n'estoit homme pour se bailler pour argent. Le duc de Palliano souffrit à cela et dit depuis que le dit sieur Camille leur avoit bien cousté trois mil escus en présent au temps qu'ilz avoient eu affaire de luy ; on ne scayt d'où luy venoit ceste nouvelle superstition sur la quelle je le pris au mot et en sa présence fit rayer ceste partie.

« Au demeurant, Sire, j'avois esté d'avis à mon parlement de Rome que monsieur de Selve, vostre ambassadeur, meist par escrit le propos qu'il avoit eu avec monsieur le cardinal Caraffe en la présence des seigneurs duc de Palliano, mareschal Strozzy, l'archevesque de Sienne et de moy, et ce qui se passa entre le Pape et luy, le lendemain au soir, quand je luy baisay les piedz, les susdits présens et les cardinaux de de Pize, de Naples et marquis de Montbel, ce qu'il a faict depuis par une lettre qu'il m'en a envoyée. Je ne doubte point, Sire, que vous ne trouviez fort mauvais que l'on parle ainsy à vostre ambassadeur, chose, à la vérité, qui n'est pas à souffrir. J'en ai dit mon sentiment à part au cardinal Caraffe, qui ne veult advouer avoir tort et se plaint que vostre ambassadeur prenne les choses sy hautement contre luy. Quoy qu'il en soit, vous ne luy devez celer avoir trouvé mauvais qu'au lieu de le soutenir et l'honorer en publique et en particulier, puisqu'il se dit vostre serviteur, et luy a dit des parolles qui ne vous plaisent en aucune façon que ce soit, et cela le fera plus doux à l'advenir. Quand au Pape, je crois qu'il ne sera que bon que vous le priez de n'user plus de menace envers vostre ambassadeur et qu'il vous en réserve le chastiment qui n'appartient à autre, et que Vostre Majesté entend sy Sa Sainteté a agréable qu'elle tienne un ambassadeur à Rome, qu'il y soit recue et honoré comme le mérite le sien qu'il y doit tenir pour vous, et l'amitié sy estroite qui est entre vous d'eux ; et vous supplie très humblement, Sire, lui faire tenir ces propos ou telz qu'il voue plaira, sur ce faict, par personne qui ne le laisse sans estre addoucy après des honnestes parolles de vostre part, autrement ce vieux bonhomme crevera de déplaisir, et seroit pour le faire mourir, osant bien dire, Sire, que je n'oserois écrire combien il vous ayme ; la crainte seule qu'il a que l'on ne vous desguise ce qu'il faict l'ayant porté à ce qu'il a dit, car il ne prendroit moins à cœur sy quelqu'un des siens estoit accusé de ne vous estre pas serviteur, que sy on avoit parlé du sacrement ; et sy je luy eusse voulu dire le

procédé du dit cardinal et ses deportemens envers moy, je luy eusse faict oster le manient de ses affaires, ce que le duc de Palliano eust fort désiré pour succéder en sa place, se montrant fort déplaisant de ce que l'on nous faisoit ; mais sy nous eussions allumé le feu entre les frères, nous eussions mis la nouvelle création des cardinaux entre les mains des Impériaux et brouillé ce bonhomme et sa maison, de façon qu'ilz n'eussent plus pensé qu'à leurs querelles particulières, et non à l'argent, munitions et autres choses nécessaires pour nostre entreprise, en quoy ilz se trouvent assez empeschez sans s'amuser ailleurs. »

Lettre de..... (1) au duc de Guyse.

« Monseigneur, il me faudroit une main de papier pour vous dire les raisons que M. le duc m'a apportées sur ce qu'il vous a pleu me donner charge de luy faire entendre de vostre part, et suis contraint, attendant mon retour devers vous, vous faire ceste double lettre pour vous mander la vérité des choses, et fault que je vous confesse que je ne vis jamais personne non en sy grande colère, mais en une sy grande furie qu'il se myt après avoir veu vostre lettre, et sans me donner loisir de luy faire entendre de vos nouvelles ; avant que de venir à ceste demande, me dit de l'abord qu'il sca voit assez pourquoi j'estois venu, et qu'en quatre parolles il me despescheroit : que c'estoit qu'il ne me bailleroit rien de ce que je luy demandois, et commença lors à me faire toutes les plalutes qu'il vous plaira veoir en ma première lettre. Sur quoy luy répondant quand à ce qui touchoit le mémoire qu'avoit porté M. de Lanssac à la cour, il luy estoit satisfait, me dit ne sca voir que c'estoit, et qu'il ne l'avoit jamais veu, et me croyoit, ny en parole, ny en lettre de Roy, ny d'homme de ce monde, sinon en soy-mesme ; qu'il ne luy falloit plus donner de buzies en payement, et n'estoit un banquier comme on le croyoit, ne luy estant jamais parlé que de bailler argent, ayant esté fait sy peu de compte de luy que le Roy, depuis qu'il est son lieutenant général par deçà, ne luy a faict cet honneur de luy écrire que par deux fois, et qu'il avoit esté traité de mesme du costé de Rome ; qu'il demandoit estre secouru des gens de guerre, son traité entretenu et satisfait de ce qu'on luy devoit ; et lui remontrant que ledit sieur de Lanssac se fut plus avancé qu'il ne devoit, que sa faulte estoit aysée à rabiller, pourveu qu'il luy pleust me faire entendre ce qu

(1) Le manuscrit étant un peu déchiré en cet endroit il nous a été impossible de lire le nom de la personne qui écrivait la lettre, non plus que la date de ce document.

t dudit estat, à ce qu'il demandoit que : lettres qu'il avoit eues de la cour estoit ilte des secrétaires des finances et non que pour l'amour de luy vous aviez cha- ; en vostre négociation de Rome en nombre, le sieur Alexandre Fiasque une ire deux pour luy faire entendre le pro- vos affaires affin de l'en advertir. Que 'Albeyne vous avoit mandé, outre la ie le Roy vous a dernièrement escrite, oligereoit par ce despôt toutes et quantes l voudroit, et qu'estans les forces qui es- ans la Romagne plus destinées pour la ation de son Estat que d'autres, il y pou- mander, et ne faudroit-on de le secourir forces qu'il voudroit lorsqu'il le deman- ne dit qu'il n'estoit homme de mensonge vérité, et se vouloit seulement assurer ses qu'il auroit en main et dedans son non d'autres, et que le Roy ne le secou- ry qu'il estoit tenu, et qu'il sçavoit bien forces n'estoient que pour la Romagne et r luy, ayant esté fait deffense au sieur ay n'employer ailleurs la compagnie de r le prince son filz. Le dit seigneur ui là estoit seul présent en toutes nos , voyant que tant plus je luy respondois nt, tant plus il s'aigrissoit, fut d'avis uy laissasse passer son feu ; et lors luy gaigner toutes ses raisons, me dit qu'il bien que je n'estois là venu que pour t mil escus, et puisqu'ainsy estoit il it satisfait. Je luy dis que c'estoit une rges qu'il vous avoit pleu me donner, a principale estoit de luy monstre la ie que vous faisiez maintenant au Roy ndre compte de toute vostre négociation e, de crainte que ceux que vous aviez é en cour, passant par icy, ne l'eussent t ainsy qu'ils devoient. Finalement, neur, après plusieurs redittes de ses es plaintes, mon dit seigneur le prince lia me vouloir donner audience l'après our lui rendre compte de toutes les autres ce qu'il m'a accordé; et sur les 19 heures, 'avoir mandé vers luy et entendre vostre e du Roy, trouva tres bon tout ce qu'elle réservé tout ce qui touche les cent mil es- quelz il dit n'estre en aucune façon obligé stoit bien loing de son compte, et s'eston- ndement de vous que, au lieu de luy en- mpour la conservation de son Estat, ayant à ses portes, et d'escire en sa faveur à sté à ce qu'il fust satisfait à son traicté, ssez si peu de compte de luy. Je luy res- ce qui me sembla bon estre, dont il de-

meura satisfait ; et, venant à tomber sur le dé- post des trois cens mil escus qui se doit prendre de huit à dix pour cent, après luy avoir leu le traicté et monstre que les marchands se devoient trouver avant les seuretez, il me dist pour résolution que les dites seuretez devoient premièrement luy estre données du général d'Albeyne, et qu'il n'en vouloit autres de luy que celle qu'il a accoustumé luy bailler, et que je n'entendois pas le dit traicté ; et venant à tomber sur les trois ou trois cens cinquante mil escus qu'il devoit bailler pour ce second dépost, il fist autant l'estonné que s'il fust tombé des nues, me faisant quatre ou cinq fois répéter mon propos, et m'ayant enfin fait lire deux ou trois fois le traicté, me dist qu'il ne sçavoit que c'estoit de ses trois cens mil escus, et qu'il n'en sçavoit que de ceux qui estoient portés au dit traicté. Je ne sus que luy dire ny respondre là dessus, et après avoir achevé de lire la lettre du Roy, et qu'il m'eut donné congé pour s'en aller aux ténèbres, je m'en allay trouver monseigneur le cardinal de Ferrare, à qui je fis entendre toute ma négociation du matin et de l'après disnée ; et venant à parler des trois cens mil escus du second dépost, me dit que mon dit seigneur le duc se pouvoit souvenir de la promesse qu'il en avoit faite signée de sa main, que monseigneur de Lodesve avoit, et que luy maintenant il ne le desniroit point, tesmoignant estre fort fâché des emportemens de mon dit seigneur le duc ; et me dist qu'il luy en parleroit sy je voulois, mais qu'il gasteroit tout, et valloit mieux que les choses fussent conduittes par moy et que j'en viendrois mieux à bout que nul autre, mais qu'il ne laisseroit pas de luy en parler et de luy en dire son avis. Ce jourd'huy matin j'ai veu monsieur le prince, auquel me semblant devoir faire entendre ce que je n'eusse peu faire à mon dit seigneur le duc sans le mettre en une extrême colère, je luy remonstray que vous trouveriez fort mauvais que la despesche que j'avois apportée pour le Roy fust plus longuement retardée, et que j'estois obligé d'advertir Sa Majesté et monseigneur le cardinal de Lorraine par ce courrier des propos que mon dit seigneur le duc m'avoit tenu et de la response que je luy avois faite, que je luy montrerois avant que d'envoyer le paquet, et que les choses estant bien pezuées, il y auroit sans doute des personnes près Sa Majesté pour remarquer ce que j'escrivois, avec les bruits qui couroient que monseigneur le duc se vouloit départir de ceste ligue, qu'il y en avoit toutes les apparences, et que sy ce dépost second vous estoit refusé, Sa Majesté ne le requerroit jamais d'aucune chose ; ce qu'ayant entendu le dit seigneur prince, il alla trouver mon dit sei-

gneur le duc, au quel il n'oublia rien de dire de ce que je luy avois représenté; car une demye heure après, ayant esté appelé vers luy, je le trouvay comme en colere, et m'ayant demandé sy j'avois délibéré despescher ce courier en cour, je luy dis que vous m'aviez commandé de le supplier en vouloir envoyer incontinent un des siens avec un paquet, et tomba sur sa chanson ordinaire qu'il ne luy estoit pas satisfaict; et après l'avoir supplié, s'il ne vouloit faire ce service au Roy et à l'armée qui est plus à luy qu'à vous, qui se ruine et se perd faute de payement, il le veille faire à tout le moins pour l'amour de vous qui luy touchez de sy près, que vous vous obligerez à luy de ceste somme en vostre propre et privé nom, et tant de gens de bien qui se trouvent en l'armée; et que de ma part j'y mettrois mon corps tenant prison au cas qu'il ne luy fust satisfaict au temps promis, et que pour l'honneur de Dieu il considérast les peynes que vous avez souffertes jusques icy à emmener ceste armée; et maintenant qu'il est question d'exécuter quelque chose de bon, l'honneur que ce luy seroit de la laisser ruiner par faute de la secourir de choses qu'il ne pouvoit perdre, il me remit en avant, pour la huitiesme ou dixiesme fois, les mil hommes de pied qui luy avoient esté cassez dernièrement au lieu de luy augmenter ses forces. Feignant m'en vouloir aller pour faire cette despesche au Roy, dont j'avois parlé auparavant à monseigneur le prince, mon dit seigneur le duc m'a dit qu'il ne vous bailleroit rien que premièrement vous ne vous obligassiez à luy des choses que trouverez au mémoire qu'il en a donné pour vous envoyer. J'essayeray, attendant le retour de ce porteur, de l'adoucir le plus que je pourray, et ay un peu commencé ce soir que je mesustrouvay une heure seul avec luy, l'ayant fort contenté quand je luy ay faict entendre la lettre que vous escriviez au sieur Domp Louys pour sa promotion au cardinalat, et l'assurance que je luy ay donnée que ce seroit pour ceste première création.

« Voilà, Monseigneur, ce que j'ay peu faire avec luy jusqu'à présent.

« A Ferrare, ce..... apvril 1556. »

On envoya à M. de Guyse le double de la response faicte par le Roi à monsieur le duc de Ferrare, sur ce qui luy a esté dit par monsieur le prince de Ferrare, de la part dudit sieur duc. Elle estoit ainsi conçue :

« Le Roy ayant entendu ce que monsieur le prince de Ferrare luy a dict et exposé de monsieur le duc son père, suivant le contenu en une lettre que ledit sieur duc a escrite à son ambassadeur estant par deçà, sur ce qu'il a entendu

que le sieur de Rambouillet, que Sa Majesté luy avoit dépesché lors de la conclusion de la trefve, s'est grandement émerveillé des malcontentement, confusion et désespération où icelluy sieur duc dict estre entré, de ce que Sadite Majesté ne luy veult comme il estime continuer et observer la capitulation qu'il luy a pleu ratifier par escripture publique et autentique signée de sa main et scellée de son scel, pour à quoy luy respondre, le Roy ne luy veult user que de raison commune sans autre artifice de remonstrance et persuasions.

« L'on sçait bien que toutes promesses et obligations sont faites avec fondement, selon les conditions accordées entre les contractans et dont l'effect et exécution se remettent ou au présent ou au futur, avec le temps ou l'occasion, ainsi qu'il est dict et porté par les traictez qui en sont passez.

« Le principal fondement de la cappitulation faicte avec ledit sieur duc est la ligue offensive et defensive traittée avec notre saint père le Pape, de laquelle Sa Majesté luy doit bailler la charge et auctorité de capitaine général, et d'avantaige le faire son lieutenant général en Italie, hormis de Piedmond; en considération desquelles charges et pour aucunement luy ayder à porter la despence qui luy conviendrait croistre et augmenter, pour raison d'icelles, il luy devoit estre baillé et payé par chacun moys deux mil escus de pension, luy promettant Sadite Majesté outre cela le prendre en sa protection, ses personne Estat et pays.

« Or, si depuis ceste capitulation la trefve est intervenue entre l'Empereur, le roy d'Angleterre son fils et le roy Très Chrestien, lequel suspend l'exécution du traitté de ladite ligue quant à l'offensive, pour le temps que ladite trefve doit durer, qu'est ce qu'il se peult maintenant faire et observer quant aux points cy dessus touchez; car pour le regard des charges de lieutenant général du Roy et de capitaine général de la ligue, encores que Sa Majesté advoue qu'elles sont affectées audit sieur duc venant à l'exécution de ladite ligue, si est ce qu'elles ne se peuvent cependant exercer, n'y ayant armée ni forces assemblées ne pareillement autres actes exploier deppendant de l'autorité d'ung lieutenant et capitaine général.

« Et par ainsy celluy sieur duc n'a esté et n'est aucunement contrainct de croistre et augmenter sa despence pour raison d'icelles charges, et par conséquent aussi il ne peut demander ce qui luy avoit esté accordé pour cest effect, qui sont lesdits deux mil escus par mois. Mais se retrouvant les choses au temps et avec l'occasion qu'elles pour-

ont avoir lieu, il ne fault point qu'il face doubte de tout ce qui a esté promis par la capitulation et luy soit inviolablement observé et entretenu.

« Reste seulement cependant le fait de la protection, laquelle dès maintenant et pour tousjours le Roy veult observer audit duc ainsi qu'il l'a fait entendre par le sieur de Rambouillet, asseurant que au cas qu'il soit assailly ou offensé en quelque lieu et endroit de son Estat ou autrement, par quelque prince ou potentat que

soit, Sa Majesté avec ses forces, voire jusques à sa propre personne s'il estoit besoing de luy employer, le deffendra, maintiendra et conservera envers et contre tous. Et combien que ledit sieur duc ne doive aucunement doubter que l'on luy veuille courir suz ne entreprendre sur son Estat, si la foy des princes est inviolable, puisqu'il est comprins dedans la trefve, tant de la part de l'Empereur et du roy d'Angleterre que de celle dudit seigneur roy Très Chrestien, toutesfois Sa Majesté, pour luy maintenir sadite protection, l'asseure de l'effect d'icelle et luy ayder à aucunement supporter la despence qu'il pourroit faire pour augmenter la garde de ses places ou autrement s'asseure de quelque doubte où souspeçon où il pourroit estre entré pour avoir cappitulé avecques le Roy, qui désire singulièrement recognoistre la grande démonstration que ledit sieur duc luy a fait de l'entière affection et dévotion qu'il luy porte, s'accommodant à ladite cappitulation, dont néantmoins il ne s'est encores ensuivy aucune exécution, luy a accordé les cinquante mille livres de pension par an avec la compagnie de cent hommes d'armes, dont il doit estre chef selon ce que par ledit sieur de Rambouillet luy a fait offrir sadite Majesté, à laquelle il semble par le dire et jugement de tout homme d'expérience, raison et équité, que icelluy sieur duc a très bonne et juste cause et occasion de s'en contenter, sans pour le présent aucunement répéter les autres particularitez de ladite capitulation, mesme ce qu'il touche l'entretènement des gens de pied et de cheval pour la garde de ses dites places. A quoy, par les raisons dessusdites et par ce que le Roy s'aciet maintenant pour ledit sieur duc, Sa Majesté pense avoir suffisamment satisfait en attendant que le temps et l'occasion se présentent que icelluy sieur duc en puisse raisonnablement faire instance, venant à l'exécution du traité de la ligue, ou bien au cas qu'il fust offensé ou assailly en son Estat. Et au regard de la responce que ledit sieur duc a faicte sur ce que ledit Rambouillet luy a proposé que le Roy vouloit qu'il eust dorénavant la communication et participation de tous ses affaires d'Italie, il doit entendre que

ce que Sadite Majesté en a fait n'a esté que pour la parfaite et entière confiance qu'elle a en luy et pour la grande estime qu'elle a tousjours faicte de ses vertuz, prudence et bon jugement, dont elle s'estoit pensée prévaloir à la conduite et direction de sesdites affaires et non point pour le faire compagnon de ses ambassadeurs et ministres, comme ledit sieur duc a voulu dire par sa lettre, car le Roy ne ignore pas sa qualité; et puis voyant que pour le temps où nous sommes, il ne pouvoit mieulx accommoder le tiltre de son lieutenant général qui demoure sans exercice durant ladite trefve, ainsi que dit est, que de bailler à icelluy sieur duc l'intelligence desdites affaires, il a bien voulu que par sesdits ambassadeurs et ministres il luy en fut rendu compte comme à un superintendant sur iceulx.

« Fait à Blois, le vingt neuviesme jour d'avril, l'an 1556. »

Lettre de monsieur de Lodève à monsieur le connestable, dont le double est envoyé à M. de Guyse.

« Monseigneur, je vous écris de l'affaire de Ferrare par une autre, accompagnée d'un mien mémoire auquel je n'ay pas dit tout ce que j'en pense pour les respects que je vois, Monseigneur, que vous avez très bien considérés à la dépesche que vous porta mon secrétaire, dont je vous remercie très humblement; mais il est force que je vous en dise franchement mon opinion par ceste cy que j'adresse à monsieur de Beauregard pour la lire à vous seul et puis la retirer à fin que l'autre que vous, Monseigneur, ne la puisse voir si d'avanture vous ne pensiez qu'il fust bon de la monstrer au Roy; à ce que j'ay pu entendre, Monseigneur, monsieur le duc est pour se contenter de ce que le Roy luy a offert, s'il n'en peut, en faisant le mal content, en tirer davantage; mais il veut tascher, à ce qu'on m'a dit, que vous lui fassiez bailler le payement de cent hommes d'armes par sa quittance sans faire monstre comme l'on faisoit la garnison de Bresseil, et convertir ceste dépense en pension avec les cinquante mille livres; mais il se garde bien de m'en parler, car je luy dis fort ses vérités et ne suis plus de ses favoris; je crois certainement qu'avec ceste pension il ne mettroit pas un homme davantage à garder son Estat, mais cela seroit pour d'autant augmenter son trésor, et je vous laisse à penser si ceste libéralité est ny bien deüe, ny bien employée, et si le Roy a besoin d'entrer en une telle dépense, de laquelle Sa Majesté ne se déchargera pas après aysément si elle est une fois introduite et commencée. Je pense que Sa Majesté ne se lairra pas aller jus-

ques là, et vous supplie, Monseigneur, excusez moy si je vous dis deux mots de mon avis sur tous ces brouillemens d'Italie; car ayant veu durant ces guerres le procédé de ces potentats et de ceste nation envers le Roy quand ils l'ont veu en grand travail pour leurs affaires propres, j'ay désiré souvent une chose que Dieu mercy et vous je vois aujourd'huy, c'est de les voir en nécessité et avoir besoin du Roy, et que Sa Majesté se peut passer d'eux pour leur rendre la pareille; vous avez en cela fait le plus fort, et m'attends que vous conduirez bien le reste. La ligue du Pape et la capitulation de Ferrare ont esté faites au temps de notre nécessitez, et est impossible qu'il n'y ait quelque chose trop désavantageux pour le Roy, car nous estions contraints de s'accommoder à toutes leurs complexions et volontez, et maintenant, Dieu mercy, c'est à eux à s'accommoder aux vostres; le Pape ne se peut plaindre de la trêve faite sans son sceu, et au préjudice de la ligue, car oultre que vous l'y avez fort bien compris, vous la luy fistes entendre avant que la conclure et Sa Sainteté fit response qu'il en estoit très content, conseilloit et persuadoit Sa Majesté d'accommoder ses affaires s'il pouvoit avoir paix ou trêve; il me souvient bien que M. le cardinal de Tournon me l'écrivit, et si bien Sa Sainteté avoit autre intention en son cueur, et ses neveux, car ils eussent eu honte de dire autrement. J'entends que le Turc qui est infidèle n'a pû faire de moins que de la louer, puisqu'elle estoit à l'avantage du Roy. Maintenant le cardinal Caraffe s'en va trouver Sa Majesté, et ne scauroit on oster de l'opinion du monde qu'il n'aille là pour essayer, par tousmoyens, de vous remettre en la guerre et vous attirer à leur emprise de Naples; et monsieur le duc de Ferrare se veut en son particulier fort aider de la faveur du Pape et dudit cardinal en vostre endroit, non qu'il désire la guerre, car il n'en voudroit jamais ouïr parler, et sçait bien aussy que vous vous y remettrez mal volontiers, mais il se voudroit ayder de pieds et de mains pour avoir un grand traitement du Roy sans rien faire. Vous devez, Monseigneur, bien honorer et caresser monsieur le cardinal Caraffe et montrer de trouver bon tout ce qu'il proposera, mais surtout avoir vostre intention principale de rompre et mettre à néant les traitez de la ligue et de Ferrare pour les faire d'une autre façon; maintenant que c'est à eux à vous rechercher et qu'ils ont besoin de vous, et vous nul besoin d'eux, vous ferez fort aisément cela, si vous les embarquez l'un et l'autre en nouveaux partis; je vois que le Pape a procédé à la privation de

l'estat d'Ascanio Colona, qui est de trente mil escus de rente et en a investy le comte de Montorio; il en veult faire autant de Julien Césarini et de beaucoup d'autres choses qui ne peuvent durer après la mort de ce Pape, si ses neveux ne sont défendus du Roy. Sa Sainteté fait fort mauvais traitement à l'ambassadeur de l'Empereur et au duc de Florence, et semble qu'il cherche toutes occasions de guerre, et est mal aisé que l'Empereur ny son fils suportent tout cela s'ils ne s'en gardent pour le respect du Roy. Les neveux de Sa Sainteté voyent bien aussi qu'ils ne peuvent fonder, ny asseurer grandeur en leur maison sans l'appuy du Roy; il ne fault aussy jamais craindre que le duc de Ferrare ne meste du costé de l'Empereur, prenant exemple, comme je luy ay dit souvent, sur les ducs de Savoye et de Mantoua qui se voyent ruinez pour avoir suivy ce party là, et là où le Roy se contente de donner gros entretenement audit sieur duc, l'Empereur voudroit avoir gros tribut de luy et de son argent pour le recevoir en sa protection, ou en son service; je veux dire par là que le Pape et ses neveux, et ledit duc aussi sont réduits à tels termes qu'ils ne se peuvent passer de la protection et faveur du Roy, et que c'est à eux maintenant de prier et rechercher, et à vous de demourer sur la réputation, et ferez beaucoup pour eux quand vous leur offrirez une ligue défensive pour les Estats de l'Eglise et de Ferrare et pour ceux que Sa Majesté tiendra en Italie, ou en son obéissance et protection, hors le Piémont, sans y faire aucune mention de guerre offensive; ce seroit un traité sans dépense qui pourroit estre publié et seroit honorable et profitable, car vous sachant tous trois bien unis, il est malaisé que personne vous vueille assaillir, et entrant le cardinal Caraffe en ce nouveau marché, voilà sa première ligue oubliée et mise à néant comme non faite, qui n'est pas peu de chose; car vous, Monseigneur, qui avez longuement mainé telles marchandises pourriez faire le nouvel traité plus raisonnable et plus avantageux pour le Roy que n'estoient les premiers, et si d'avanture pour embarquer et mieux embarquer ledit cardinal Caraffe il estoit besoin de luy donner quelque espérance de l'emprise de Naples, et vous en pourriez faire articles secrets lesquels le Pape signeroit après de sa main, et par cela vous gagneriez toujours temps et tiendriez Sa Sainteté et ses neveux en bonne volonté pour vous en servir selon les occasions, entremeslant en vos marchez vos places de Toscane, au moins en apparence et en espérance si vous ne le vouliez faire en effet; car si d'avanture l'Empereur vous vouloit faire tort au fait

onniers, et que le Roy fust contraint de
ntir de la mauvaise foy et des indignitez
es dont cet Empereur use sur l'exécution
ve, vous pouvez tirer plus de service du
Caraffe, que si le papat estoit entre les
un François, mais que vous luy donniez
espérance de sa grandeur. Et pour ceste
e croy qu'il n'y avoit nul mal de luy
quelque espérance de la voix de tous les
ux serviteurs du Roy pour le faire luy
pape; cela luy donneroit une grande
de vous faire avoir une douzaine de
ux françois, et vous assurer pour
du papat; et si le Roy se vouloit servir
elque temps du port et citadelle de Civi-
pour y tenir partie de ses galères, il
ra fort aisé de l'avoir, et de toutes les
places fortes de l'Eglise ce que vous en

int au duc de Ferrare, si bien, Monsei-
il vous faisoit entendre estre content de
l plaist au Roy luy donner, il n'est pas
able qu'il ayt cela sans qu'il s'oblige en
chose au service du Roy; et pour ce
l faut faire nouvel traité avec luy et qu'il
n la ligue deffensive qui est la vraye seu-
conservation de son Estat, lui disant pour
résolution que sa première capitulation
e pour non faite et entièrement abolie,
le Roy pour ceste heure aucune volonté
en guerre offensive s'il n'en est bien fort
né. Par cela vous viendrez à vous déchar-
promesses de Crémone et des autres
tes où il vouloit avoir sa bonne part sans
rien du sien; et s'il entre une fois en
veaux partis, il y faudra beaucoup d'al-
de venues avant qu'il vienne à aucune
ion, et vous ferez durer ce marché là si
nent que vous voudrez, qui est pour
s gagner temps, et le conclure ou le
selon les occasions et le besoin qui se
ront. Voylà, Monseigneur, mon avis, en-
il ne m'appartienne d'en parler si avant;
ous en pourrez prendre ce que vous y
le bon et laisser le reste.

Monseigneur, je supplie Nostre Seigneur
d'avoir très bonne et très longue vie.
Venise, ce 16 may 1556.

« DE LODÈVE. »

double de la lettre suivante, de monsieur
lve à monseigneur le conestable, fut aussi
à mondit sieur le duc.

Monseigneur, il vous plaira veoir ce que j'es-
u Roy de l'affaire de monseigneur le duc
rare, lequel renvoye par de là son ambas-

sadeur pour vous dire sa résolution qui ne
pourroit estre ce me semble plus douce ne plus
honneste qu'elle est, m'ayant prié de faire par-
ticulièrement office envers vous seul et par lettre
à part pour la servitude qu'il sçait que j'ay
avecques vous, et vous prier de sa part que vous
ne luy veuillez reffuser vostre ayde et protection
en ce négoce; car s'il acceptoit le party qui luy
est offert, lequel le Roy donne à beaucoup de
prince et de gentilshommes qui n'ont autre chose
que la cape et la vye, il luy semble qu'il feroit
grand tort à sa réputation, à la seureté de son
Estat et à son repos, et que cela mesmes seroit
indigne de la grandeur du Roy. Il vous plaira
veoir entr'autres choses ce que j'escrrips à Sa Ma-
jesté de l'ouverture qui m'a esté faite par le sieur
dom Francisco, de convertir le payement des
gens de pyé et de cheval qu'il luy fault pour la
garde de son Estat en argent comptant; il m'a
semblé que ce moyen ne seroit pas mal à propos,
car par là le Roy auroit tousjours meilleur mar-
ché qu'il n'auroit de payer lesdictes garnisons,
et mondict sieur le duc se pourroit contenter de
quelque chose moins en argent que en luy
payant la garnison promise, et les hommes
d'armes, lesquels ledict sieur duc est résolu
d'entretenir pour sa réputation et pour le service
du Roy, si l'occasion se présente qu'il s'en faille
servir. Il vous estime son amy et parle tousjours
de vous, Monseigneur, avec grand respect et
observance, et qu'il ne veult entrer en ce service
si non par vostre main. Par quoy il se tiendra
grandement obligé à vous, Monseigneur, s'il
vous plaist en cela l'ayder et le favoriser, ce
qu'il désire bien fort, afin que le monde ne se
puisse mocquer de luy. Sondict ambassadeur sera
porteur de la présente, lequel persévère tous-
jours à faire les meilleurs offices qu'il peult pour
le service de Sa Majesté, et est bien informé de
l'intention de son maistre. Vous pourrez prendre
sur le tout quelque bonne résolution par delà, et
je m'en retourne présentement à Venise attendre
ce que me commanderez.

« Monseigneur, je supplie Nostre Seigneur
vous donner très bonne vye et longue.

« De Ferrare, ce vingt septiesme de may 1556.

« Vostre très humble et obéissant serviteur,

« D. E. DE LODÈVE. »

Les commis des Estats du Dauphiné et le sieur
Prunier informèrent monsieur de Guyse de ce
qui se passoit lors en son gouvernement.

« Monseigneur, pour ne retarder les paie-
mentz des deniers tant du Roy que aultres, le pro-
cureur des estats a présenté à la court de parle-
ment requeste, joincte à icelle la parcelle et estat

de la despence par ce pais soubstenue, tendant aux fins qu'il luy pleust mander à messieurs des comptes pereguer au sol et livre à la manière accoustumée le contenu en icelle; laquelle par décret de ladicte court a esté communiqué à messieurs les gens du Roy qui y ont formé certaines oppositions, ausquelles par ledict procureur a esté respondu. Sur quoy, par après ladicte court a ordonné que la grosse somme en icelle parcelle contenue seroict peregüée à la façon et manière accoustumée, mandant ausdictz seigneurs des comptes ce faire avec certaines modifications et inhibitions y contenues, qui nous semblent grandement dommageables et dérogeantes à nos bons us, conventions, privilèges et libertés par plusieurs bonnes raisons, desquelles serez bien amplement informé par messieurs de Presié et Du Pras noz délégués. A ceste cause, Monseigneur, nous vous supplions très humblement qu'il vous plaise ouyr et entendre nosdictz délégués, et nous ayder à estre maintenez en nos bons us, costumes, conventions et libertés, ainsy que de vostre grâce par cy devant il vous a pleu tousjours faire. De quoy nous vous demeurerons à jamais tenuz et obligez; et nous prierons le Créateur qui vous doint, Monseigneur, en sainteté, très bonne et longue vye.

« De Grenoble, ce douziesme juing 1556.

« Voz très humbles et très hobéissants servit.,

« LES COMMIS DES ESTATZ EN DAUPHINÉ. »

Monseigneur, je vous ay naguères escript pour l'affaire des larudz (?) de Bresse, j'atendz d'en avoyr responce de vous et les lettres expédiées dont monsieur le président Cadenet dressa la minute pour par ung seul voyage faire vériffier le tout où il appartient.

Monseigneur, je vous ranvoye les lettres du don de l'amende de ceulx de Verzol, lesquelles monsieur le général de ce pays, messire Jacques de Beaune, m'a dict qu'il ne peult vériffier, que les clauses contenues au mémoyre qu'il a attaché ausdictes lettres n'y soient adjouxtées. Pour ceste cause, Monseigneur, il vous plaira incontinent commander qu'elles soyent refaictes ou que vous ayez dessus nouvelles lettres pour déroger à l'obmission desdictes clauses. J'ay parlé de ladicte amende, il n'y a pas ung mois, au receveur général de Saluces qui me désespéroit fort le recouvrement d'elles; mais je viens d'estre adverty par monsieur l'avocat du Roy en ce parlement comme la court a depuis naguères donné arrest contre lesdits habitans de Verzol en vertu duquel ilz ont esté contrainctz mettre en dépôt environ cinq cens cinquante escuz faisant partie de ladicte amende. Car, ainsi que j'entendz, il a

esté cogneu que, déduict ce qu'ilz ont payé durant la vye de feu Gabriel monsieur de Saluces, ilz ne doyvent de reste que ladicte somme; et afin qu'elle soit recouverte et non esgarée, il vous plaira ne tarder beaucoup à renvoyer le tout.

« Monseigneur, je vous ay quelque fois fait entendre que le commissaire député par ceste chambre des comptes a renouvéllé les recognoscances des fiefz et arrièresfiefz de la terre de la Bussière que j'ay en engaiement du Roy, m'a dict et asseuré par escript qu'il s'y trouvera de grands larudz (?) deubz audiet sieur. Mais voulant procéder ausdictes recognoscances, il s'est trouvé des opposans dont le procès a esté formé et est prest à juger. Et pour ce faire, monsieur le procureur général en ce parlement, pour garder de perdre les droictz du domaine du Roy, a dressé une lettre qu'il est besoing obtenir, ainsi que j'escript à monsieur le premier président de ce pays, qui vous en pourra dire ung mot pour s'il vous plaist, y estre aydant.

« Monseigneur, je suis tousjours attendant qu'il vous plaira me mander pour l'office du lieutenant au siège du vibailly de ceste ville.

« Monseigneur, il vous plaira me tenir tousjours recomandé à vostre bonne grâce et souveraineté; je prie le Créateur qu'il vous donne santé, prospérité, très longue et très heureuse vye.

« De Grenoble, ce treiziesme jour de juing.

« Je viens d'avoir advis que bientost j'auray les soixante aulnes de veloux cramoyssy que Madame demande, et ne fauldray incontinent de les luy envoyer.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,

PRUNIER. »

A monsieur de Guyse. — Nouvelles diverses.

« Monseigneur, je dépesche ce porteur de vos le Roy pour l'advertir de quelques motifs de guerre dont on menace le Pape. Je sçay que Vostre Excellence verra ma dépesche que m'a gardera de vous en fère redicte. Seulement, Monseigneur, je vous supplieray très humblement d'avoir pour recommandé le sieur de Camby, présent porteur qui vouldroit avoir quelque employment au service du Roy, et je sçay qu'il vous est affectionné serviteur. Au reste, Monseigneur, quant je vous pourray fère quelque service, je me tiendray à très heureux d'y estre employé. En me recommandant très humblement à vostre bonne grâce, et priant Nostre Seigneur vous donner bonne vie et longue.

« De Venize, ce dix huictiesme de juing 1556.

« très humble et obéissant serviteur,
« D. E. DE LODÈVE. »

« Je vous envoie ce gentilhomme exprès pour vous advertir que depuis l'arrivée de ceste ville, je n'ay bougé allade. Toutes fois, pour cella je n'ay envoyé journallement devers messieurs conseil, tant monsieur de Chaallons es, pour savoir quant l'on adviseroit fin aux affaires d'entre vous et moy, et j'ay voye amyable qu'il vous avoit pleu m'aler, Monsieur, j'ay touzjours eu res- pect n'ont nulz pouvoir de vous; et affin d'eviter que vous et moy avons avisé et que l'on ne vous feist entendre que m'en eslongner, je n'ay voulu faillir advertir en tout pour vous supplier tant tant que je puy qu'il vous plaise me mander vostre intencion, affin que je l'en- voye si vous plaist ne trouverez mauvais, que pour me achever de guérir je m'en voye l'air de ma maison, ne partant de sans laisser pouvoir et procuration spé- ciale parachever nosdictes affaires comme vous le presant.

« Je ne vous feray plus longue lecture, pour vous supplier croire ce porteur de vos lettres de ma part, me tenir du nombre des affectionnez serviteurs, et qui plus est bonne grâce, à laquelle tant et si tant que je puy me recommande, sup- pliez Créateur vous donner, Monsieur, très et longue vie.

« Je vous prie, ce vingt-cinquesme jour de juing, de vous en retourner humble serviteur,

« FRANÇOIS DE ROHAN. »

« Il la lettre du Roy, écrite de sa main au mois d'IV, par mon dit sieur le duc, lors de son départ pour l'Italie.

« Saint Père, puisque, pour le présent, je ne puis vous entreprendre, pour les causes que vous pouvez penser, d'aller en personne faire ce que vous désirerions de tout nostre cœur pour accomplir pour vous obéir et satisfaire, vous m'excusez, Monsieur, notre place, notre cousin le duc de Guise, porteur de ceste lettre, qui vous représente nous-mêmes, estant Vostre Saint Père informée en quelle estime, affection et confiance nous l'avons, quelles sont ses grandes qualitez et du lien qu'il tient avec nous, comme vous dira monsieur le légat, vostre neveu. Par quoy nous supplions, autant affectueusement que faire se peut, qu'il vous en parle franchement et ouvertement

de toutes choses, et conséquemment le croire et adjoûter foy sur tout ce qu'il vous dira de nostre part, comme vous voudriez faire à la propre personne de celui qui luy a fait entière ouverture de toutes ses intentions.

« C'est vostre très obéissant et dévot fils,
« HENRY. »

Le Roy à monsieur de Lodève.

« Monsieur de Lodève, mon cousin le connestable m'a fait entendre de mot à mot tout ce que vous luy avez particulièrement escript par aucunes de vos lettres; qui m'a esté plaisir, et vous sçay fort bon gré de la peine et diligence dont vous usez à nous advertir si amplement que vous faicte de ce qu'il vous semble estre à propos pour le bien de mon service et conduite de mes affaires, la principale partie desquelles et où il est plus que requis et nécessaire de pourvoir, consiste au bon mesnaigement et retranchement des despences inutiles et superflues que j'ay esté contraint de faire durant le temps de la guerre où il a convenu fermer les yeux.

« Mais maintenant que nous devons jouir du bénéfice de la trefve, il faut que nous nous deschargions le plus que nous pourrons desdictes despences inutiles, affin d'acquitter nos debtes et faire ung fonds suffisant pour nous ayder et subvenir à nous et à nos amis, lorsque l'occasion se présentera. A ceste cause, ayant fait diligemment veoir et visiter les estats que vous m'avez envoyez de Parme et La Mirandolle, où se trouve beaucoup de parties inutiles et superflues, qui ont esté payées durant ledict temps de guerre, combien que par les capitulations que le duc de Parme et comte de La Mirandolle ont avec moy je n'y sois aucunement tenu, à moingt à les continuer en cedit temps de trefve où les occasions de telles despences cessent. J'ay fait dresser un estat de la réduction de la dictée despense de Parme, selon et en suivant la forme desdictes cappitulations, et ung autre desdictes parties inutiles et superflues que je ne veulx plus estre payées ne continuées oultre ce qu'il est dit par lesdictes capitulations; et ay fait faire le semblable pour La Mirandolle. Lesquels estats j'ay signez, affin qu'ils soient entretenus et observez doresnavant aux payemens qui se feront de mois en mois, tant audict Parme que La Mirandolle; à quoy vous vous employerez et tiendrez la main, en sorte que mes vouloir et intention soient en attendant ensuiviz, dont j'escrips présentement audict duc de Parme et comte de La Mirandolle, affin qu'ils n'en prétendent cause d'ignorance, et que en cela, pour la singulière affection et dévotion qu'ilz portent à mon

service et au bien et prospérité de mesdictes affaires, de me soulaiger de ladite despence extraordinaire au temps qu'il n'est point besoing de la faire; car ce que je pourray faire d'espargne, une partye sera pour eulx et autres mes amys et ayez que j'ay en ma protection; lesquels ont veusi, en temps de nécessité, je leur ay voullu plaindre aucune chose de tout ce qu'ils m'ont demandé.

« Et davantaige, ne faudray aussi d'en advertir les commissaires et contrerolleurs qui feront les monstres et assisteront aux paiemens; lesquelles commissaires et contrerolleurs estants réduits au nombre de deux office, seront suffizans pour faire lesdictes monstres audict Parme et La Mirande, sans y employer trois commissaires et trois contrerolleurs, comme l'on a faict jusques icy; et sur tout prenez bien garde que de ce qui reviendra de bon à cause de ladite réduction il soit tenu bon compte, soit en déduction de l'assignation des prochains paiemens ensuivans et subséquens ou autrement, en sorte qu'il n'en soit riens perdu ny esgaré.

« Au demourant, j'ay escript au général d'Albene sur aulcuns advisemens qui nous sont venus de quelque remuement que veullent faire les Collonoys contre nostre Saint Père pour le recouvrement de leurs terres, que incontinent il aict à remectre et faire tenir prests jusques à vingt cinq ou trente mil escus oultre la despence ordinaire, soit à Venize ou à Romme, s'il est possible, affin que le cardinal de Tournon et le sieur d'Avanson, mon ambassadeur, s'en puissent prévaloir pour ayder et secourir nostre dict Saint Père, si tant est qu'il en aict besoing pour l'effect dessusdict, en attendant que je feray faire plus ample provision par delà; car je veulx que chacun entende que je ne suis pour aucunement habandonner nostre dict Saint Père ny

(1) Les deux lettres suivantes font partie des papiers du duc de Guise :

« Monsieur mon cousin, Nycolas Chuert, présent pourteur, m'a serviz pour queques années, bien acquittant son devoir; et pour ce que je le voudroye volontiers avancer et mettre en lieu pour apprendre la langue françoise, affin de tirer service de luy à l'advenir, comme ayant besoing d'ung tel qu'il sçache ladite langue et escrire; et aussi luy a grand désir pour la comprendre. Par quoy sçachant que pour ce mesme effect il ne pourroit myeulx estre qu'en vostre service, aussi qu'il me donne espoir qu'il vous rendra deheuz et loyal service en tout ce qu'il pourra, selon sa capacité, avec la très bonne confidence que j'ay en vous, j'ai advisé le vous envoyer, vous priant bien affectueusement, monsieur mon cousin, le vouloir accepter en ma faveur ou le mettre telle part comme bien avés le moyen, affin d'exercer et apprendre, comme desjà il a assez bonne main, d'escrire en allemand. Et en ce ou semblable et en si grande honnesteté seray prest à vous faire plaisir. Priant Dieu que à vous, monsieur mon cousin, doint bonne vie et longue.

« Des Blamont, ce douziesme en julij, l'an 1556.

les siens, mais le maintenir, conserve fendre envers et contre tous.

« Monsieur de Lodève, je fais prés une dépesche en levant, par laquelle à Rostan Bascha et le prie très instamment, pour le devoir de la bonne amytiegence d'entre le Grand Seigneur et mevoir et donner ordre à ce que Cambray remis et restitué en liberté pour s'en retrouver par deçà, et qu'il en face rema part au Grant Seigneur, s'il est d'autant qu'il se trouvera, à ce que j' que le supçon auquel on a voulu met Cambray est une pure calumpnye. J' aussi très expressément au sieur de que, pour le devoir de sa charge et qu'il craint de me desplaire, il tienne la face tout ce qu'il sera en luy pour lad vrance, ayant trouvé très mauvais qu discord et différend soit intervenu entre mes ministres, d'autant qu'il y va de la tation avec un intérêt et préjudice à service. A quoy j'espere pourveoir de brie plaist, auquel je prie, monsieur de Lodève

« Escrip à Fontainebleau, le . . . juing 1556. »

Lettre de monsieur de Bassefontaine dont Sa Majesté fit envoyer copie à Guyse (1).

« Sire, j'euz sabmedy dernier audienc d'Angleterre, où je lui fis particulièrement divers chefs et articles dont Vostre m'avoit chargé, m'ayant, quant au qui est pour affaire de messieurs de fait déclaré par l'évesque d'Arras pressément et pour résolution que ce qui accordé à madame la duchesse de Parme

« Le tout vostre bien affectionné cousin,

« CH., COMTE DE WURTEMBERG

« Monseigneur, j'ai receu vos lettres ensembles patentes impétrées de la part de Madame contenues, sur lesquelles j'ay donné mon avis et ensuyvant le vouloir et intencion du Roy long déclaré par lesdictes patentes, vous a Monseigneur, que incontinent que le receveur de Bresse, Beugey et Veromney, aura dressé vray de la recepte et despence par luy faicte par des lotz et obventions escheuz et advenuz esdi depuys la réception et institution faicte audic receveur général, comme il luy est mandé madicte atache. Je seray au surplus, Monseigneur le devoir de ma charge et service que je vous qu'il vous plaira me commande en toutes choses

« Monseigneur, je suppliray le Créateur pour sa sainte prospère sancté, bonne et heureuse

« Escrip à Paris, le quatorziesme jour de ju
« Vostre très humble et très obéissant ser
général de Bourgogne et Bresse, MAJ

point en considération du traité de la trêve, ainsi de grâce spéciale et en faveur aussi de ce que Vostre Majesté avoit accordé pour la reyne Léonore, n'estant aucunement obligez l'Empereur et le dit Roy, au nom des quelz généralement mon dit sieur d'Arras parloit, leur donner la main levée que je demandois, d'autant que leurs biens n'avoient esté saisis et confisquez à l'occasion de ceste guerre, ains quelques mois auparavant, l'Empereur ayant faict appeller à Naples le duc de Parme comme rebelle pour le punir luy et son frère de leurs mauvais depporemens, la guerre n'estant pas lors commencée entre Vos Majestez; ainsi cela ne dépend pas du dit traité. Qu'est tout ce que luy peut faire, ayant conseillé au secrétaire de mes dits sieurs l'ardeur de poursuivre cependant la main levée de sa maistresse qu'il a obtenue. Quant à Crevecoeur, ilz respondent contre Dieu et la vérité, car la veille, le jour de la trêve et tout ce temps là, monsieur de Chaunes, qui estoit à Vauselles avec nous, alloit et venoit au dit Crevecoeur qui, sans cela, n'eust peu estre occupé, car il y avoit deux mois qu'il estoit en neutralité, et n'avoit aucun ennemy; ce que j'ay bien remonstré au dit évesque d'Arras qui en faict l'ignorant; pourtant je leur ray encore, à l'arrivée de ce Royicy, qui sera dans deux ou trois jours, estant hier au soir retournées les Roynes pour commencer la reception d'ilz veulent faire au roy de Bohesme: et d'autant que parlant en ma dernière audience au roy d'Angleterre du pouvoir que Vostre Majesté avoit donné à monsieur le mareschal de Brissac pour recorder les limites des frontières du Piedmont, me sembla varier quelquelement de ce qu'il m'avoit faict dire auparavant, qu'il en donneroit le pouvoir au marquis de Pescaire; je l'en requis instamment, ensorte qu'il fut contrainct de me dire qu'il espérait que le dit marquis s'accommoderoit de tout avec le dit mareschal, et qu'il ne trait point besoing d'arbitres, sur quoy je ne puis juger de leur desseing; et leur parlant de la manière dont ilz ont outrageusement et contre la trêve procédé aux baulx et oustrées du comté de Chiny, ilz m'ont dit que leur ambassadeur avoit instruction pour en respondre sy besoing en estoit, et que l'intention ny le commandement de Carondelet avoit, n'estoit pas de nuire, mais de garder leur possession comme nous avions laché de conserver la nostre, et que vos gens, Sire, les frontières les avoient menacé de leur couper bras et jambes, dont ilz se vouloient préserver sans offenser personne, attendant qu'il en fust décidé; qu'est tout ce que j'en ay peu apprendre après avoir bien faict sonner à ce Roy combien ceste façon est estrange et esloignée de la sincé-

rité et justice de nostre traité. Quant aux prisonniers, je suis attendant, ce jourd'huy, monsieur de Lallain, le quel est à Louvain; cependant je vous puis asseurer qu'il se porte fort bien, ainsi que j'ay mandé à madame de Valentinois, mais il n'est possible de faire rabattre un escu à ce Roy de la demande qu'il luy faict. Il désiroit changer d'air, et ay faict toutes poursuites pour cela; mais monsieur de Savoye respond qu'il fault qu'il en change un bon coup, et sorte en payant sa rançon. Quant à monsieur de Montmorency, les choses en sont demeurées où le sieur de Gordes vous dira, et suivant ce que j'ay mandé à monseigneur le connestable, suppliant très humblement Vostre Majesté faire donner ordre aux deniers des pauvres gendarmes et archers de Bruxelles.

« Ce 14 juillet 1556. »

Autre lettre du dit sieur de Bassefontaine au Roy.

« Sire, par la despesche que vous a portée monsieur de Gordes, Vostre Majesté aura au long entendu l'estat des choses de deçà; rien n'est arrivé depuis, sinon qu'au parlement du roy de Bohesme de Coulogne, l'Empereur l'a tant pressé et feint d'estre nécessaire qu'il s'en allast en Espagne, et son filz en Angleterre, que contre l'imputation du duc de Clèves, ceste visite a esté remise au retour du dit Roy, qui a esté cause que ledit duc n'est pas venu icy, ayant bien senty que l'on ne l'y cherchoit pas; aussy, par ceste cause, l'Empereur hasta son retour mercredy dernier icy au soir bien tard, où il se renferma en son petit logis, estant le roy d'Angleterre son filz allé jusques à Louvain au devant du dit Roy et de sa sœur, et sont entrez aujourd'huy matin ces deux Roys ayant ceste Roynie au milieu d'eux, accompagnés de monsieur de Savoye et autres chevaliers de l'ordre, sans autre grande solemnité; les deux Roynes douairières de France et de Hongrie les ont receuz à la dernière marche de l'escalier de la salle, où le disner estoit prêt. Leurs salutations achevées, ilz ont disné eux cinq et madame de Lorraine au bout bas sans avoir visité l'Empereur, que deux ou trois heures après le disner. Je pensois que le roy de Bohesme d'eust estre mieux accompagné; mais outre son petit train ordinaire, il ne se voit chose qui mérite d'estre écrite; car horsmis un ou deux riches gentilshommes bohémois, il n'y a prince ny seigneur de l'Empire qui l'ayt voulu ou daigné suivre en ce lieu, où il ne doit pas faire long séjour à ce que l'on tient. De cela et de toutes les résolutions qu'ilz prandront en leurs affaires, il n'y a que le temps qui me puisse instruire,

m'assurant, ainsy que je vois les choses préparées, que s'il y a plus de dissimulation entr'eux pour un temps que de coustume, l'amytié diminuera plustôt qu'elle n'augmentera. Au mesme instantest aussy arrivé un des gens de monseigneur le légat Motulé venant de Basle, qui a assuré que son maistre sera dedans cinq ou six jours icy, où on lui prépare desjà son logement. Cependant on ne travaille pas à la dellivrance des prisonniers, et envoient secrettement vers eux de lieu à autre leur dire qu'il faut qu'ilz payent leur première taxe, et ainsy les intimident de ceste nécessité, affin d'arracher d'eux ce qu'ilz en veulent contre les traictes et la légalité qui doit estre entre vos majestés; ce qui faict qu'il n'y a pas un d'eux, voyant ceste longueur, qui ne vult avoir vendu jusques à sa propre maison pour avoir liberté; sy nous entrons en communication particulière le dit sieur de Lalain et moy, j'en advertiray Votre Majesté, à la quelle je supplé le Créateur etc.

« De Bruxelles le 6^e jour de juillet 1556. »

Nouvelles de Dauphiné.

« Monseigneur, s'en allant devers vous le chasteelain de Tharentaise, je vous ay bien voulu advertir, comme monsieur de Challon faict difficulté, je ne veulx encores dire reffus, de bailler à vostre concierge les huit livres, à quoy il seroit bien besoing que vous pourvoissiez d'ailleurs; car pendant ce beau temps et pour si peu de chose ce seroit dommage de laisser vostre pavillon imperfect, et donner congé aux ouvriers; s'il vous plaisoit de luy envoyer vostre blanc pour ladicte somme, je m'assure qu'il ne fera faute de la fournir; car j'ay entendu de luy que la maladie vient de là, disant qu'il n'auroit seureté de la mettre es mains de vostre dict concierge, et que l'on luy pourroit après demander en quoy elle auroit esté employée et tenu d'en rapporter les parties. Monseigneur le garde des sceaulx m'a dict encores ce jourd'huy comme il a dépesché messieurs les présidens de Savoye et Dauphiné, et pareillement messieurs de Rouen, et qu'il fera signer au Roy tous les articles, et commander audict Petremol de faire lesdits sieffes. J'en ay desjà l'édit et la commission toute grossoyés, et n'attens que la venue du Roy, qui couche aujourd'huy à la Houlsaye. Il sera samedi à Camp, et dimanche à Paris. Je suz mardi à Villeneuve-le-Comte, où il estoit, pour avoir l'attache du trésor de l'espargne sur le don qui a esté faict à Madame des lotz et obventions de Bresse, que le général de Bourgongne me renvoye avec son attache, que vous portera le tailleur de Madame, qui parti-

ra d'icy samedi. Il me reste, Monseigneur, à vous dire que le présent porteur est le chasteelain de Tarantaise, de la part duquel je vous ay offert quatre cents solz pour le faire joyr des droictz et auctoritez appartenans à son office. Il s'en va devers vous pour vous présenter requeste, et ne demande aultre chose que le renvoy au général de la charge. Monsieur Coiffier peut sur icelle vous donner son advis, affin d'en ordonner après vostre bon plaisir. Cela viendroit bien à propos pour achever vostre pavillon sans employer mondict sieur de Challon, si le vouloit avancer.

« Monseigneur, je vous envoie une lettre de office de notaire à Saumur, de laquelle on présente cinquante mil livres qui est la somme à quoy elle a esté taxée, combien que les dernières ayent esté laissées pour quarante mil livres. Et de laquelle monsieur de l'Estant, escuyer de madame Marguerite, avoit offert soixante mil livres, qui m'a dict n'avoir depuis veu son homme, affin que, s'il vous plaist qu'elle soit dellivrée pour lesdits cinquante mil livres, commandiez qu'elle soit sceellée, et me la renvoyer pour en recevoir l'argent, et le bailler ou envoyer à qui il vous plaira ordonner.

« Monseigneur, je supplieray le Créateur vous donner en parfaite santé très heureuse et très longue vye.

« De Paris, le selziesme juillet.

« J'ay oublié dernièrement à vous présenter ces deux permissions que je croy que trouverez raisonnable, sur l'une desquelles a jà passé monsieur de Cleremont, et ne reste que vostre ratification; l'autre est pure et simple.

« Incontinant que mon édict et la commission seront scelez, je m'en partiray avec monsieur le président Petremol, et ne bougeray d'auprès de luy pour l'exécution des sieffes, et luy tiendray maison de commission, espérant qu'il s'y emploiera ainsi qu'il vous a promis, et sans perdre une heure de temps.

« La lettre de notaire à Chambéry est pour l'un des serviteurs de monsieur le président Vallentier qui paiera comme les aultres au payer ainsi qu'on a accoustumé.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,

« RICHER. »

Nouvelles du chasteau de Guyse.

« Monseigneur, vous sçavés comme il a esté ordonné trente hommes de pied de renfort pour la garde de vostre chasteau, que monsieur de la Baune me faict bailler par les mains de Beaufort et ont faict monstre depuys huit jours pour les moys de juing. Et pour autant que par ci devant

en me dire que n'entendiez avoir pour de vostre dict château aultres gens que ibjetz naturelz, je n'ai vullu faillir vous que ungne bonne partie desditz trente n'en sont, et y en a d'aussy mal cogneuz possible ; vous suppliant me mander sy qu'ilz soyent moins subjetz que voz res ; car ilz m'ont dit que ledict sieur de leur a mandé que en couchant chacun place, ayant faitz leur garde chacun à , qui n'est que à sept ou huyt jours, unqu'ils sont quittes qui leur seroit grande partir à toutes heures de la place sans au reste, Monseigneur, j'ay en l'absence sur de La Baune fait la monstre desdictz mmes. Or m'a esté ordonné par le comdix francs avec ma simple paye, comme la commandé aux ditz trente hommes. ns j'ay depuys entendu que ledict sieur ne entent faire donner leur estat à ung outefoys les lieutenans des places en commandant en telles choses et en ont paye comme j'ay fait, comme pourés la coppie d'ung estat que je vous enus suppliant que en cela il ne m'y fasse ous pryé en mander vostre volloir et incar la poursuyte qu'il entent faire d'avoir alauditz trente hommes n'est que pour r et baillier ung homme qui me coneu que quant il avoit cent hommes il oit point et en pourchassoit ung n'en ie trente. Au surplus voz ouvraiges se rès bien, Dieu mercy, de sorte que en ps nous aurons monté la devanture du de derrière l'église de vostre château. urnement nouvelles du messenger par us ay fait entendre la faulte de boys is en voz bricquetenes, qui nous est failly quetenes d'embas, ceste sepmainne, et ay rainct en faire mener du chateau ausdits mes. Atendant la response de mes letnseigneur, je supplie Nostre Seigneur ner en santé très longue et très heureuse

ostre chateau de Guyse, le dix neufillet 1556.

e très humble et très obéissant serviteur,

« LESCHELLE. »

*cardinal de Lorraine au duc de Guyse
rère, sur le sujet des prisonniers.*

sieur mon frère, depuis vous avoir derit écrit, nous n'avons fait autre chose ntinuer nostre voyage, de sorte que le va hyer en ce lieu, et le jour précédent le connestable avoit envoyé devers Sa

Majesté, Gordès, nouvellement revenu de Flandres, lequel a rapporté que Montmorency est rançonné à cinquante mil escus, que monsieur le connestable fait ramasser pour la fournir dans la fin de ce mois, affin de le faire incontinent retourner. L'Empereur et le roy d'Angleterre sont d'accord de mettre tous les prisonniers à rançon, et les renvoyer l'un après l'autre ; ilz les salleront sy bien que ilz ne crieront pas aux larrons. Vous pouvez penser que le sieur de Bouillon ne sera pas quitte à meilleur marché. Ilz s'opiniastrent à en vouloir avoir quatre vingt mil escus ; toutesfois le dit de Gordes croit qu'ilz s'accorderont à soixante mil ; il y a au reste de grande pauvreté et nécessité par delà à ce qu'il dit, qu'ilz ne sont pas pour se remuer ny pour faire la guerre, de façon que nous jouirons de la trefve pour le temps qu'elle a esté accordée, et davantage s'il plaist à Dieu. Monsieur le légat ne parle point encore de s'en retourner, et est icy où nous ne mangeons pas de bonne chère ; nous en partirons dimanche pour aller à Escouen et à Paris, puis nous irons passer à Meudon et Dampierre, où je n'oublieray pas à bien festoyer mes hostes, et mettray peyne de leur faire veoir le logis bien dressé et paré. Qu'est tout ce que je vous puis escrire.

« De Chantilly, ce 21 juillet 1556.

« Vostre très humble et obéissant frère,

« C. CARDINAL DE LORRAINE. »

Lettre de monsieur de Bassefontaine, ambassadeur aux Pays-Bas, au Roy.

« Sire, depuis le partement du sieur de la Bourdaizière, l'allarme a été fort grande du partement du Castellan de Milan ; et d'autant que son filz est encore au chasteau, ilz ont envoyé en Italie trois ou quatre couriers les ungs sur les autres, tant ilz ont peur que le chasteau ne se perde, et s'alamentoit hyer la royne de Hongrie à bon escyent avec la royne Léonore. D'autre part ilz continuent leurs plaintes du département du Pape, et pensent que le gentilhomme de monsieur le légat Caraffe, qui est arrivé pour aller rencontrer le légat de Pize, vienne pour autre intention, ne croyans en façon que ce soit qu'ilz ayent envye de parler de la paix, parceque ceste cour tient pour certain qu'elle est rompue en Italie, de tant plus que les ministres de Vostre Majesté ont mis la main aux armes et envoyé des forces pour s'emparer de Thiny, jusque là qu'ilz avoient fait marcher de l'artillerie ; et se publie de plus, vers Metz et Lorraine, vostre cavalerie ce renforce et que l'on fait munir et avictuallier vos places, en telle dilligence et précipitation que de là on ne peut attendre que la guerre

et rupture du dernier traité; ainsi le tient-on icy, chacun s'estonnant que j'y demeure encore, d'autant que depuis deux jours on a arrêté chevaux et chariotz, comme aussy en toutes les villes voisines, pour mener à Gyve, Philippeville et autres places vingt canons et autant de moyennes pouldres, piques, hallebardes, boulets, et telles munitions qui passent aujourd'huy à la veu d'un chacun à Louvain, tout ainsi que sy une armée marchoit, et se faict le semblable partout, tant ilz se hastent; aussy furenthyer renvoyés les capitaines, et est ceste nuit party monsieur de Meyhen, gouverneur de Luxembourg, en extrême dilligence, qui n'est pas fort habile homme ny estimé par delà digne de sa charge. Il n'y a pas une heure que monsieur de Savoye m'a mandé, luy ayant faict parler de la liberté de monsieur de Montmorency, qu'il ne se falloir pas attendre à quelque chose que monsieur de Bugnicourt eust arrêté et non seulement à la liberté de celui-là, mais de mil autres, veu vos deportemens, et que sy le Roy son maistre vouloit endurer telles bravades qu'on faisoit vers Luxembourg, que luy ne le permettroit pas, avec beaucoup de haultes paroles qui rompent pour ceste fois la négociation des prisonniers. Le sieur Rigennesme n'en dit pas moins ne parlant que de la rupture de la trefve, disant que c'est chose indigne d'un prince de jurer ce qu'il ne veut pas entretenir, et que monsieur le connestable avoit tenu des propos à leur ambassadeur depuis le retour du sieur de Gordes qui ne sembloient avoir rien de conforme à l'amitié que l'on devoit entretenir, dont j'ai bien voulu faire ce mot de despescher en hâte, afin que Vostre Majesté entendit comme nous en sommes icy et cependant donnast ordre du costé de Luxembourg où les dittes choses pourrout tomber en aigreux, etc.

«A Bruxelles, ce 24 juillet 1556.»

Lettre du cardinal de Lorraine au duc de Guyse son frère.

«Monsieur mon frère, il n'est rien survenu icy depuis mes dernières, sinon que dom Jean de Luna, Castellan de Milan, est venu en ceste cour et arriva à Senlis il y a trois jours, ayant abandonné le service de l'Empereur; pour autant que pour satisfaire et appaiser dom Ferrand il luy a osté ce gouvernement, dont il a esté si fâché et mal content qu'il ne l'a peu comporter, d'autant mesme que le roy d'Angleterre luy avoit promis de luy tenir main à cela et faire que ceste autorité ne luy seroit ostée, mais il ne l'a pu empêcher. L'ambassadeur du Roy nous advertit incontinent qu'on a seue la nouvelle de son partement et dit que toute la cour et les serviteurs

de l'Empereur en sont fort troublez et fâchez pour la cognoissance et intelligence qu'il a des affaires du duché de Milan. Il a faict la révérence au Roy, qui lui a faict bon accueil, l'ayant receu à son service; je le trouve homme de belle apparence et promet faire chose pour le service du Roy, dont le dit seigneur nura contentement. Il n'a encore rien déclaré ny faict aucune ouverture dont je vous puisse donner avis, ce que je feray à l'occasion. Nostre dit ambassadeur ne mandoit autre chose par ses lettres, sinon que le roy de Bohesme est par de là, lequel n'est peu tomber d'accord avec le prince d'Espagne et s'en doit retourner bientôt fort mal content, dont l'Empereur de son costé est bien marry, voyant combien cela importe pour l'establisement des affaires de son filz, qui luy faict désirer retourner en Espagne, dont il y a grand bruit icy, ce que a gardé jusques icy de le croire comme on faict à présent, ayant esté le peu de soing que l'on prenoit au ravictuaillement de ses navires où on travaille à présent; on verra ce qui en arrivera, mais il vaudrait mieux le voir que d'en prendre l'espérance; au surplus ilz attendoient le légat en délibération de le bien recevoir et luy faire tout l'honneur dont ilz se pourroient adviser, l'Empereur ayant ordonné que les ditz roys d'Angleterre et de Bohême luy soyent au devant. Cependant je vous diray que l'argent de la rançon de monseigneur de Montmorency est party, et espère monsieur le connestable dedans ceste my-aoust ravoir son filz. Les deux Broses et les deux Villeclair sont retournez et se sont sauvez, qui pourra causer que les autres seront plutôt mis à rançon. La Bourdaizière est venu sur sa foy faire argent pour le payement de la sienne. J'ajouterai que le seigneur dom Alphonse requiert l'ordre à Chantilly, dont nous sommes partys ce matin après y avoir faict longuement bonne chère, estans venus au gist en ce lieu où nous serons jusques à mercredi que le Roy sera à Paris, et jeudy matin dès cinq heures doivent courir aux liees huit, contre huit dont le Roy sera l'un, et rompront chacun six lances pour montrer à monsieur le légat ce que nous savons faire, et y séjourneront jusques à dimanche que le voyage se continue chez moy à Meudon et Dampierre, ainsi que je vous ay faict entendre. Je me recommande très humblement, etc., priant Dieu, etc.

«D'Escouan, ce 26 juillet 1556.

«Vostre très humble et obéissant frère,

«C. CARDINAL DE LORRAINE.»

du cardinal de Lorraine au duc de Guyse son frère (1).

sieur mon frère, je vous diray que, le jour nous séparâmes, je vins trouver le Roy nay, où monsieur le prince de Ferrare blessé et desnoué un pied, et de mauvaise, de sa bonne jambe, dont il a esté bien et se porte bien neant-moins à présent. Ions à Chantilly, de là à Paris, de Paris on, de là à Dampierre, puis à Saint-de là à Annet, de sorte que nostre retour inebleau ne sera que vers la fin du mois.

Au partir du dit Fontenay fut despesché sadeur de Ferrare, qui s'en alla avec les nestes parolles du monde de la part du : escrivit de sa main. Mais du costé de ir leconestable, vous ne veistes oncques lus froide ny sy maigre, de façon que y mon dit seigneur le prince a esté prest ompre. Voyant mesme d'autre costé pour r que tous ceux qui s'adressoient à luy orisez, il avoit faict donner une pension e mil escus au dit dom Alphonse, sous u'il faict semblant se ranger de son costé, ie j'ay trouvé très bonne, et doit recedre le lendemain que nous serons arrivez lly : de quoy le dit seigneur prince semre un peu jaloux et alteré; toutesfois je is et faict qu'il ne trouve maintenant . Voilà, monsieur mon frère, quant à ce e je quitteray pour vous dire que les e sont si eschauffées du costé de Rome i faisoit, et combien qu'il y ait toujours bruit d'assemblée et entreprise, sy n'y en re point d'apparence et nes'en descouvre e que mande monsieur le cardinal de ; et se trouve Palliano sy bien fortifié : Saint-Père sy bien muny, qu'il n'a nulle d'estre en crainte; ce que voyant, mon- légat s'est résolu de ne partir encore de aines ou un mois, attendant l'arrivée de égat son compagnon en Flandre, où il tost arriver pour entendre quelque chose gociation. Et à ce que j'ay veu par deux ttes de monsieur de Bassefontaine, toutes

lettre suivante, qui fait partie des papiers du nise, se rapporte aussi aux nouvelles que le le Lorraine donnait à son frère :

seigneur, monseigneur le cardinal a donné à de Beauregard la permission d'accepter les ivres de Salusses, que j'espère toucher à Paris r ainsi qu'il vous a pleu m'escrire. Nous parlons à Estcouen, de là jeudy à Paris, puis à Dem- sinct Ligier et Annet-des-Hersoir. Monseigneur d avoit délibéré vous escrire; mais je croy éré pour vous faire savoir nouvelles de Rome. monsieur de Villendry d'en escrire à monsei-

D. M. T. VI.

choses sont en repos du costé du Pape et ne se remue rien pour luy demander du costé de l'Empereur. Au reste, monsieur le légat commence fort à se déclarer, et est allé en poste à Paris avec Cipierre et monsieur d'Arles, qui l'ont mené loger chez Boisdaphin, dont il est retourné aujourd'huy; il va à la chasse, joue à la balle et joue avec monsieur de La Rochefoucault; il n'est possible de se mieux déclarer qu'il faict: qu'est tout ce que je vous puis escrire, etc.

« Vostre humble et obeissant serviteur,

« C. CARDINAL DE LORRAINE. »

« A la Saulsaye, le 27 juillet 1556. »

Coppie de la lettre envoyée au Roy par monsieur de Bassefontaine, son ambassadeur en Flandres.

« Sire, je n'ay que respondre à vostre lettre du 17, si ce n'est que depuis trois jours monsieur de Lalsin, le président Viglius et de Bruxelles sont venus en mon logis pour s'excuser de la longueur dont ils ont usé au fait des prisonniers, et lors, comme encore hyer matin, nous nous abouchâmes tellement que nous y avons travaillé par ensemble l'espace de six heures en deux fois. Toutesfois, je les trouve sy entiers en tout ce qu'ilz ont demandé et estimans les leurs sy peu en comparaison des nostres, que je ne sçay qu'en dire; ilz ont voulu que tous soldatz, capitaines, lieutenans et porte enseignes de gens de pied payassent leur année, qu'est une chose contre justice; quant aux enfans de famille, ilz veulent avoir esgard à la qualité de leur père, et veulent rapporter cela à leur conseil, et ne veulent eschanger aucun prisonnier à autre, mais bien que chacun soit taxé comme messieurs le comte de Villardz, La Rochequion et d'Estrée. Quant à la qualité du comte de Mansfeld, ne voulant qu'elle soit autre que du dit sieur comte de Villardz, aussy celle du comte de Pontdevaux et de M. de La Roche, ilz l'ont remis à leur conseil; et voyans que le bastard de Sombraye estoit taxé à cinq mil escus, qu'est une taxe insupportable, la qualité de Silly sera esgallée avec celle d'un autre gentilhomme de la maison de l'Empereur. Je crains ne pou-

gneur le cardinal de Guyse. Au suplus, Monseigneur, monsieur d'Amiens m'a dict qu'il a receu les lettres qu'il vous a pleu luy escrire par Boucherat, et que je vous face savoir qu'il est sollicité de par monseigneur le cardinal de Lenoncourt et ses nepveux de ce que savez, et que s'il vous plaist en ayez souvenance.

« Mon-eigneur, je supplie le Créateur vous donner en parfaite santé très bonne, longue et heureuse vye.

« De Chantilly, ce vingt sixiesme jour de juillet.

« Vostre très humble et très obeissant serviteur,

« BASDOULX. »

voir pas contenter tous les dits prisonniers comme je désirerois; toutesfois, ilz m'escrivent sy souvent de leur misère, que pour peu de chose il sera plus utile à vostre service et à leur santé de les retirer estans plus mal qu'entre les Turcqs. Quant à monsieur de Montmorancy, ilz n'ont voulu toucher à cette partie comme chose qu'ilz tenoient comme bien estimée, de même que la taxe de M. de Bouillon. Je verray, négociant pour la généralité, s'ilz en voudront rabattre quelque chose, louant Dieu, Sire, qu'ilz n'ont plus grand moyen pour exécuter leur mauvaise volonté. »

Lettre du cardinal de Lorraine au duc de Guyse son frère.

« Monsieur mon frère, hier au soir, depuis mes lettres escrites, nous receusmes de bien mauvaises nouvelles de Rome : car le 13 de ce mois la ville a manqué d'être surprise par les intelligences des Impériaux qui desjà avoient fait entrer deux mil hommes gens de guerre desguisez et travestis, lesquelz s'estoient logés en divers logis des serviteurs de l'Empereur, et ce jour mesme estoient partis du costé de Naples et de Florence, environ huit mil hommes, et les gallères de l'Empereur qui estoient à Ostia pour favoriser l'entreprise; mais Dieu a eu pitié de ce bon homme et voulu que le tout a esté descouvert par un courrier qui fut pris portant lettres et mémoires où le fait estoit contenu; ce qu'ayant veu, le Pape les a fait prandre, et là-dessus a fait une congrégation où il voulut que tous les ambassadeurs qui sont auprès de luy assistassent pour leur faire entendre le fait, et monstrier comme il estoit traité de l'Empereur. Je vous laisse à penser en quelle peyne peut estre Sa Sainteté de veoir la guerre ouverte par de là, où je vois un grand Inconvénient et nos places du Siennois en grand danger, ne pouvant estre secourues assez à temps, veu mesme que nous n'avons pas un sol.

« Ceste armée est conduite par Marc Antoine Colonne, et disent les ministres de l'Empereur que ce n'est pas leur maistre, mais le dit Marc Antoine, qui, avec le duc de Florence, a fait ceste entreprise. Leur desseing est d'approcher les gallères de Rome le plus qu'il leur sera possible pour empescher les vivres, qui est le vray moyen de les affamer. Autres disent que l'Empereur veult faire deffence à ses subjets d'aller plus à Rome pour expédition, qui est se retirer de l'obeissance du Pape. Lequel d'autre costé a mandé aux cardinaux espagnolz, qui sont à Milans et autres lieux, lieutenans et gouverneurs du dit Empereur, parce qu'il croit qu'ilz sont participans et cousentans à ceste machina-

tion, de se trouver à Rome, délibéré, à deffaut de ce faire, les priver de leurs chapeaux et biens ecclésiastiques; les quelz voyans ces remuemens avec ce qu'ilz pourroient estre trouvez coupables du fait, ne seront pour y obéir, de façon qu'on ne peut espérer qu'un schisme en l'Eglise et une imminente ruine en la société. De quoy je porte tel ennuy que vous pouvez pencer, tant pour la réputation du Roy nostre maistre que beaucoup plus pour l'intérêt de toute la chrestienté, car vous sçavez comme les Allemands et protestans feront là dessus de beaux discours: aussy n'en auront faulte de sujet à leur grand avantage. On attend en Flandre, ainsy que vous verrez par ma lettre, le légat de Sa Sainteté, lequel l'Empereur délibère retenir et ne le rendre que ceux qui ont esté pris par de là ne soyent remis en liberté; vray est que le Pape ayant descouvert tout cecy luy a ordonné de retourner; mais j'ay peur que ce soyt trop tard. D'autre costé, le Colonnaïs menace de se saisir des places que tient Sa Sainteté devers Naples, qui vallent beaucoup mieux que celles qu'on a pris sur eux, et les veulent fortifier disans qu'en rendant ils rendront et non autrement.

« Monsieur le légat, qui est ici, est fort estonné de ces nouvelles et fait son compte de partir dedans deux jours, de sorte qu'il ne fera le voyage de Meudon ny d'Anet comme nous espérons. Monsieur le cardinal de Tournon voyant tous ces tumultes, s'est retiré à Venize dès le 11 de ce mois, mais avec licence du Pape, qui a monstrier n'en estre pas trop marry. »

A ce que dessus est adjousté cecy de la main du dit cardinal. « Monsieur mon frère, hier nous eusmes nouvelles du sieur de Bassefontaine, qui mande que le duc de Savoye et Rigaulme l'avoient fort bravé et luy avoient dit que monsieur de Montmorancy n'estoit pas un prisonnier et ne seroit lasché, et envoient gens par les frontières faisant mine comme s'ils vouloient rompre, quoiqu'à ce qu'il dit ilz en ayent plus de peur que d'envye. Nous verrons comme tout se passera. Il y en a de bien empeschez. Le mareschal et moy ne faisons semblant de rien et laissons desmesler la fusée à qui l'a embrouillée. Notre maistre est bien empesché et me fait meilleure chère qu'il ne fit jamais. Je vous supplie et mes frères de ne faire semblant de ce que je vous écris, car nos ministres de Rome escrivent que tout est si bien pourveu que l'on ne doit rien craindre, puisque les ennemys ont failly leur coup et se sont retirez, et n'y a nouvelle qu'ils s'amassent. Le Pape a dix mille hommes et nous couste bon ceste deffensive. On se fache bien du légat et ne le peut-on faire partir. Il est fort

mal content, il voit bien comme tout va. Je ne fus jamais sy heureux que de ne m'en estre meslé. Je me recommande à vos bonnes grâces de tous trois, et vous supplie qu'elle vous soit commune, etc.

• D'Escouan, ce 27 juillet 1556.

• Votre très humble et obéissant frère,

« C. CARDINAL DE LORRAINE. »

Lettre de M. Bourdin au duc de Guise.

• Monseigneur, ceste despesche sera la troisieme que vous avez eue de moy depuis vostre partement de ceste cour, avec les quelles je vous ay ordinairement envoyé tout ce que nous avons receu de monsieur de Bassefontaine, comme je faitz encore présentement de ses deux dernières despesches, par les quelles vous verrez, Monseigneur, quelle différence il y a d'un jour à l'autre, et en quelle opinion ceux de delà demeurent d'une rupture, dont, comme je pense, la seule crainte qu'ilz ont les fait parler ainsy ouvertement. Je me remettray de tout au contenu des dites despesches, et vous diray seulement que le castellan de Milan, nommé dom Juan de Lune, arriva à Chantilly le 25 de ce mois; a offert de faire service au Roy au quel il s'est entièrement dédié, portant si impatiemment l'injure que l'Empereur luy a faite, de l'avoir privé de son estat de castellan sans l'avoir pourveu du gouvernement de Sardaigne, comme il luy avoit promis, qu'il ne veult point mourir sans s'en esre vengé par tant de recommandables services qu'il fera au Roy, au dommage et détrimet du lit Empereur, que le monde congnoistra quel il est, et s'il est homme qui veuille souffrir un tort fait à son honneur.

• Vous avez veu, Monseigneur, et beaucoup mieux que moy entendu la suffisance et le mérite du personnage, estant, à ce que l'on dit, fort estimé de toutes les parties qui appartiennent à un prudent et vaillant cappitaine, et est la cour de l'Empereur aussi fâchée et troublée qu'il est possible. Il baisa la main au Roy au dit lieu de Chantilly, et s'est depuis retiré à Paris, où il attend l'arrivée de Sa Majesté et ce que on luy vouldra ordonner. Nous y allons demain disner, pour y séjourner jusques à dimanche que le Roy doit partir pour aller jusques Annet.

• Monseigneur, je me recommande, etc.

• D'Escouan ce 28 juillet 1556.

• Votre très humble et très obéissant serviteur.

« BOURDIN. »

Depuis son partement de la cour, le duc de Guise continua d'estre informé, pendant son sé-

jour à son château de Joinville, des nouvelles de l'étranger. Sessecrétaires lui escrivirent aussi les lettres suivantes relatives à ses affaires particulières; et mesme le sieur Cadignac, qui avoit esté envoyé à Constantinople pour y acheter des chevaux, lui écrivit aussi.

« Monseigneur, du cappitaine Toteinx, par lequel j'ay receu vostre dernière lettre, j'ay entendu que ne vouliez les chevaux que m'aviez demandez, sinon qu'ilz feussent choisis par le sieur de Morenger présent porteur. Ce sera cause que pour ceste heure ne serez servy que d'ung, lequel à grande difficulté avons recouvert; car luy en ayant fait veoir ung nombre que j'ay en mon logis, il ne y a trouvé chose qui l'aye contenté, faisant veoir à l'œil les deffaultz que nous qui n'avions pas si grande expérience n'avions pas congneuz. Et pour ce qu'il ne s'est pas offert l'occasion d'aller en la Natolie en achapter pour le Roy, pour n'avoir le moyen du denier, où je l'eusse prié d'en achapter quelque ung pour vous, je luy ai fait veoir tous les chevaux de ceste ville, où il n'a trouvé chose digne pour vous, comme il vous pourra tesmoigner, que le cheval qu'il vous meyne, pour le peu de chevaux qui se treuvent depuis les guerres de Perse, où s'en sont perdus beaucoup. Et pour ce que le Beglierbey de la Grèce en a mené grant quantité à la volte d'Hongrie, où il se treuve campé, a esté merveilleusement cher, ayant cousté de prim achapt deux cens escuz, non que j'en recherche le remboursement, Monseigneur, mais pour vous supplier de croire que je n'eusse espargné chose du monde, quant j'eusse trouvé ung second pour l'accompagner, à quelque pris que s'eust esté; car ne reconnoissant moy que de vous tout le bien et honneur que j'ay, je délibère de despendre pour vostre service non seulement les biens, mais le corps et la vie; laquelle je ne veulx maintenir que soubz vostre protection, désirant l'employer pour vous et les vostres en tous les endroitz que je congnoistray que sera vostre service.

« J'attends ung homme que j'ay à la court depuis neuf moys, pour avoir l'assignation d'une somme de deniers que le Roy doit icy à ma requeste, pour, m'estant acquité envers mes créditeurs, avoir le moyen d'envoyer en Natolye achapter une douzaine de poulains que je nourriray chez moy, pour vous accommoder de ce qu'en réussira de bon, quant ils seront de service, espérant, Monseigneur, que passé ung an ou tant j'auray tousjours le moyen de vous mettre à cheval, à vostre fantaisie, à quoy je ne veux vacquer pour le passé pour les grandes

despences que en temps de guerre m'a convenu faire pour les affaires de Roy, à la peine de ne tirer rien de ses Turcqs pour son service.

« De cela et aultres des pais que pourriez désirer entendre, ledit sieur de Morenger vous donnera plaine et entière information, m'en estant remis sur luy pour ne faire tort à sa suffisance.

« Monseigneur, je suppliray le Créateur vous donner en très bonne santé, heureuse et longue vie.

« De Constantinople, ce pénultième de juillet 1556. »

« Monseigneur, j'ay offert argent audiet sieur de Morenger pour faire la despence dudict cheval et du garçon que je luy ay baillé pour l'amener jusques en France; mais il m'a dict qu'il vouloit faire la despence luy-mesmes.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur.

« CODIGNAC. »

« Messieurs mes cousins, j'ai bien voulu vous advertir, par ce mot de lettre, que mon arrivée des Pays-Bas a esté en ce lieu ce jourd'huy, comme vous dira cest ambassadeur porteur de ceste, auquel j'ay donné charge vous faire entendre de mes nouvelles. Et pour ne faire tort à sa suffisance si grande et telle que la congnoissez, me reposeray sur icelle et vous prieray bien fort, Messieurs mes cousins, vouloir adjouster foi ad ce qu'il vous en déclarera. Me recommandant en cest endroit bien humblement à voz bonnes grâces, priant le Créateur vous donner, Messieurs mes cousins, en continuation de bonne santé, très longue vie.

« De Trèves, ce dernier juillet 1556.

« Vostre bien humble cousin et amy.

« NICOLAS DE VAUDEMONT. »

« Monseigneur, j'ay différé jusques icy vous envoyer ung tiercelet, par ce que ceulx que j'ay recouvert ne me sembloient assez beaulx; cependant il m'en est mort cinq. J'ai recouvert cestuy-ci d'un de mes amys qui m'a assuré estre d'une fort bonne ayre. Je vous supplie très humblement, Monseigneur, la prendre de bonne part. Il ne se présente riens du costé de noz voisins digne de vous; si j'entendz quelque chose ne fauldray vous en advertir.

« Monseigneur, je pryé notre seigneur Dieu vous donner, en parfaicte santé, heureuse prospérité, très bonne et longue vye.

« De Moyce, premier jour d'aoust 1556.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur.

« ROBERT D'AULCOURT. »

« Monseigneur, suivant la lettre qu'il vous a pleu m'escrire du vingt deuxiesme du passé, j'ay baillé à la femme de mon compagnon Millet les cinquante escuz d'or sols, receuz de l'officede notaire à Saulmur; et quant aux huit cens livres que avez escript à monsieur de Challon fournir, il ne luy en a esté depuis parlé.

« Vous savez, Monseigneur, que la lettre du Roy que m'avez à vostre partement commendé faire dépescher, pour bailler à ferme le greffe du Mans, appartenant à Pierre Auroy, afin de veoir l'intérêt que le Roy pourroit avoir à l'occasion de l'érection de vostre marquisat, et la récompense que vous luy en debveriez faire, ne l'ayant trouvé bonne ledict Auroy, il en a esté dépesché une autre dont je vous ay bien voulu envoyer la coppie. J'ay depuis entendu que vous avez autre récompense à faire où je crois que n'avez encores pensé, qui est pour la diminution du greffe des appeaulx, au siège présidial du Mans, dont est pourveu monsieur le secrétaire Burgensis. Je m'assure que vous en ferez avec luy tout ainsi qu'il vous plaira. J'ay, cejourd'hui, parlé à monsieur le Camus, lequel faict quelque doute de partir encores pour vous aller trouver à Joinville, combien que monsieur Boucherat luy ayt faict entendre vostre intention, et attendroit volontiers responce du paquet que je vous ay envoyé où estoit la minute de son pouvoir. La cause principale pour quoy il le fait, est pour ce qu'il ne sçait comme voulez qu'il informe Guise contre voz officiers. Il m'a prié de vous escrire encore de rechef que, si entendez qu'il instruisse les procès jusques à sentence deffinitive exclusivement, qu'il sera besoing qu'il meime ung clerc expérimenté; mais si vous voulez qu'il informe tout simplement pour après vous estre par luy le faict rapporté, qu'il ne sera besoing que du sien; si la responce de vostre intention luy pouvoit venir à temps, il donneroit mieulx ordre à cela et aux vostres affaires et siennes. C'est ce qu'il m'a prié vous en escrire. Messieurs de Rouen n'ont esté encore dépeschez et sont remis à Annet, où le Roy sera dans huit jours. Je les suivray, et nostre édict publié, il ne tiendra à moy ne à argent que monsieur le président Petremol n'entre en besogne et vous en recepte.

« Monseigneur, je supplieray le Créateur vous donner, en très bonne santé, très heureuse et très longue vie.

« De Paris, ce deuxiesme aoust 1556.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,

« RICHER. »

« Monseigneur, hier soir je receu le paquet

qu'il vous a pleu m'adresser, dans lequel estoient les lettres que j'envoye à monsieur Bourdin, qui est avec monsieur le connestable à Escouen. Je porteray demain à monsieur de Beauregard les siennes à Saint-Ligier, où le Roy va, au partir de Dempierre, où il est allé après avoir disné à Memby. J'ay laissé à vostre concierge, présent le frère de Millet, le blanc des six cents livres de Salusses, qu'ilz prendront du trésorier de Bourg, dans trois jours, comme il nous a promis.

« Au surplus, Monseigneur, je me suis enquis particulièrement à messieurs de Challon, Doyen, Boucherat, Camus et Pestelle, de vos affaires, et pryé qu'ilz vous en escrivissent; mais ilz disent qu'ilz ne savent de quoy . . . (*sic*) mondict sieur de Challon. A ce que je puis entendre, l'arrest contre monsieur de Gyé n'est encores levé à faulte de deniers, au moyen de quoy on n'a point besogné à l'arbitrage, et me doute, si vous ne commendez, que ceste matière sera longue, estant les arbitres gens de pallaiz qui ne s'assemblent guères ailleurs que es festes, et si ne besongnent que deux ou trois heures et par adventure quelques ugs voudroient estre payez à leur mode. Je vous supplie très humblement, Monseigneur, ne trouver mauvaiz ce que je vous en escry icy, car il me semble que je le doy faire.

« Je suis allé voir Duvivier pour sçavoir quant il seroit prest d'aller à l'exécution de l'arrest du règlement de voz forestz. Il me dict qu'il ne tient pas à luy. A ce que je puis entendre, on n'a pas payé les espices dudict arrest, combien qu'il ait esté levé soubz la parolle dudict Duvivier de les faire payer. Messieurs de Challon et Boucherat m'ont dict qu'ils ont communiqué aux gens du Roy la lettre qu'on m'avoit envoyé pour monstrier à vostre conseil et qu'ils treuvent qu'il n'est besoing qu'elle soit expédiée. Le contenu de la lettre est de faire partaige entre le Roy et vous de certaine terre de l'enclave de vostre principauté.

« Monseigneur, je supplie le Créateur vous donner en parfaicte santé très bonne, longue et heureuse vye.

« De Paris, ce troisiemesme aoust.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,

« BASDOULX. »

« Monseigneur, j'ay receu la lettre qu'il vous a pleu m'envoyer du vingt huitiesme juillet, par laquelle me faictes mention de la mauvaise diligence que font les postes de Champagne à vous porter vos paquetz de la court à Joinville et ailleurs, que je trouve bien fort estrange, vous asseurant, Monseigneur, que je leur en rescrip-
rry ung brevet bien amplement pour sçavoir d'où

est venue la faulte, et de les si bien chastier, que celluy qui aura faict la faulte servira d'exemple aux autres. Quant à l'assignation de la demye année deue aux chevaucheurs de Champagne et d'ailleurs, monsieur le trésorier de l'espargne en a donné assignation au comis de monsieur Millet despuys six jours en ça. Monseigneur, présentement je viens de recevoir ung paquet à vous adressant de la part de monsieur Basdoulx, vostre secrétaire, ainsi que il vous plaira veoir.

« Monseigneur, le Roy arrive cejourd'huy à Annet en très bonne sancté, gens à nostre seigneur et toute sa noble compagnie; priant le Créateur, Monseigneur, vous donner en très bonne santé heureuse et longue vie.

« De Paris, je en vostre maison malade d'une fiebvre qui m'a dellaisé, Dieu mercy, ce cinquesme jour d'aoust 1556.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,

« DUMAS. »

« Monseigneur, j'ay receu la lettre qu'il vous a pleu m'escrire par mon frère le protho-notaire, et par luy entendu vostre volloir, ensemble par les mémoires que monsieur Lemegue d'Amyens m'a envoyé; vous suppliant, Monseigneur, ne trouver mauvaissy je ne vousay faict plus tostz responce, d'autant que je prétendoy de jour en jour me mettre en chemin pour vous aller trouver; ce que je heusse faict, n'eust esté ung flus de sang qui me tient en telle subjection que je n'ozeroys partir d'yci sans me mettre en grand danger, qui me vient fort mal à propos pour l'envye que j'ay vous faire entendre la grande incommodité et préjudice que me seroyt d'accorder le contenu aux mémoires que mondict seigneur d'Amyens m'a envoyé, attendu le peu de proffit que j'en ay heu, lequel je n'espargneray jamais pour vous en faire très humble service, et que, en ce faisant, il vous plaise moyenner avecques monsieur de Vigneroy de y concentir et s'en contenter, et aussy que les contractz se passent en telle seureté myene que je trouveray par conseil, à ce que par aulcun moyen personne ne me puyse quereller ny demander aulcune chose concernant les biens de feu madame la contesse de Nanteuil, et que je soye hors de tout moyen de procès; qui est comme mondict frère m'a dict selon vostre intention, et en ce faisant, Monseigneur, je avoys plus de commodité à vous faire très humble service quant il vous plaira m'employer, qui est bien la chose de ce monde que plus je désire. Il vous plaira me faire entendre vostre volonté en laquelle je mettray peyne toute ma vie de satisfaire: qui sera

pour fin, Monseigneur, avoir prié Dieu vous donner, en toute prospérité et santé, très bonne et heureuse vie.

« De Venterol, ce cinquième août 1556.

« Votre très humble et très obéissant serviteur,
« DE VENTROL. »

« Monseigneur, le paquet estoit jà à la poste quant j'ay reçu une lettre qu'il a pleu à Madame signer, par laquelle me mendez que j'en voye à vostre concierge unes cédulle et lettres de vous à monsieur de Challon, pour recevoir de luy huit cents livres, les baillant audict concierge. Il m'a dict que peu après vostre partement il en pria, et que franchement luy respondit qu'il ne les bailleroit point, dont il vous avoit adverty par homme exprès, duquel il attendoit de joür à autre le retour. Et pour ce, Monseigneur, que vostre varlet de chambre Jehan de Paris, qui a porté lesdictes lettres et cédulle, a dit qu'il a trouvé ledict homme allant vers vous, nous avons bien congneu que n'aviez encoré entendu ce refus. Parquoy avons advisé que ledict concierge ne retournera vers ledict sieur de Challon, qu'on ne ait entendu vostre vouloir sur cela, et que si cependant Dubourg fournist les six cens livres, que le comis de Millet et ledict concierge les prendront sans les employer, et ou vostre plaisir seroit qu'on retourne, et que ledict sieur de Challon baille lesdicts huit cents livres; ledict concierge rendra audict commis les trois cents livres qu'il aura pris. J'ay veu les ouvriers fort presser le concierge.

« Monsieur Robertet me vient d'envoyer son paquet adressé à monseigneur le cardinal.

« Monseigneur, j'ay fait veoir à monseigneur le cardinal la lettre de monsieur de Grignan et le double de celle de monsieur le cardinal de Tournon. Mondict seigneur le cardinal a demandé et a eue l'abbaye de Aiguanne par le trespas du feu évesque d'Orange, pour la mettre au nom de tel personnalge qu'il vous plaira; monsieur de Suze a eu l'autre. On n'a encores pourveu à l'évesché. A ce que j'ay entendu, l'abbaye d'Aiguanne vault deux mil escuz ou quatre mille francs pour le moins.

« Au surplus, Monseigneur, je croy que monseigneur le cardinal vous a fait savoir comme monseigneur le prince vostre filz a eu, en ce lieu, quelque accès de fièvre, à cause de ces extresmes chaleurs. On luy a donné ung clistère qui luy a fort aydé, de sorte qu'on espère, Dieu aydant, qu'il n'en aura plus. Monsieur d'Arches ne le pert point de veue.

« Monseigneur, je supplie le Créateur qu'il vous

donne en parfaite santé très bonne vye et

« D'Annet, ce sixiesme jour d'aoust.

« Vostre très humble et très obéissant
teur,
« BASDOU

« Monseigneur, j'ay présenté voz les messieurs mes compaignons du bureau ville, et avons regardé tout le moyen pourrions satisfaire la partye de troys vres deue, vous assurant que jamais ne feust plus chargée qu'elle est à p au moyen de quinze mil livres qui baillez au Roy l'an passé; et douze mil ceste année pour les réparations des villières, et dont nous avons esté cont jusques à estre menez prisonniers. Il nous venu engalger le domaine de la ville et tuer rente, et aussy en prendre à noz pour satisfaire au Roy, vous assurant seigneur, que descouvrant le moyen pour faire à hadicte partie vous en donneray espérant que ce sera de brief.

« Cependant, Monseigneur, me recommanderay bien humblement à vostre bonne gracye Dieu vous donner, en parfaite santé longue et heureuse vie.

« De Paris, ce sixiesme jour d'aoust 15

« Vostre très humble et obéissant,

« GERMAIN BOURSIER

« Monseigneur, si j'eusse eu dès hier l'avis de monsieur de Beauregard qui est empesché, comme j'en eusse de messie maréchal de Saint-André et Bourdin, je l'eusse envoyé. Je croy que l'on vous fera par homme exprès ce qui est venu de Fla et la dépesche de monsieur Legot. J'ay matin monseigneur le prince vostre filz, bonne chère, Dieu mercy; que je supplie, seigneur, vous donner en parfaite santé bonne vye et longue.

« D'Annet, ce huitiesme aoust.

« J'ay entendu que le sieur de Lemo monsieur de Lorraine est habandonné de decins à Paris, et qu'il n'a eüriné depeut jours.

« Votre très humble et très obéissant
teur,
« BASDOU

Extrait d'une lettre de monsieur de Montrency à monsieur d'Humières, en M. de Guyse.

« Je viens de recevoir une lettre de nostre bassadeur le sieur de Bassefontaine, qui donné l'espérance de veoir bientost mon liberté; s'il vient à Peronne, je croy qu

seres pas de luy prester une hacquenée, m'amener jusques à Chantilly.

ript à Ennet, le huitiesme jour d'aoust

stre bon cousin et amy,

« MONTMORENCY. »

nseigneur, pour ce qu'il y a deux ou troys ue l'on disoit qu'on vous envoyroit quel- et que cela me sembloit long, je vous y dès hier matin les lettres que j'avoie de messieurs les maréchal de Salnet-Syrepière, Beauregard et Bourdin. De n'est riens survenu que ce dont estes ad- ar ceste dépesche que vous porte le sieur on, aussi que monseigneur de Lorraineuvé ung peu mal ceste nuit.

surplus, Monseigneur, voyant que l'o- té n'avoit permys à monsieur le garde ulx de faire commender par le Roy à ur le président Petremol de besongner ès j'ay supplié monseigneur le cardinal qui t bien voluntiers; de quoy ledict sieur nt est fort contant.

nseigneur, je supplie le Créateur vous , en parfaicte santé, très bonne, longue père vye.

nniet, ce neufviesme aoust.

stre très humble et très obéissant servi-
« BASDOULX. »

nseigneur, je croy que vous aiez bien u comme le lieutenant Duvivier a faict les arrestz donnez pour la refformation tre forest du Mayenne. Encores que les n'en eussent esté païées, l'assignation 'exécution dudict arrest est donnée et e aux parties au vingtiesme de ce mois, it plus que nécessaire qu'il soit par delà ur. Il faisoit quelque difficulté de partir ener avec luy ung arpenteur du Roy, emuserer vostre dicte forest; chose qui et avoir esté ainsi advisée avec monsieur stre de Hangest. Pour ce que les arpen- le delà ne sont seurs, et que à la première e ilz en avoient trouvé moins de six cens ; et pour ce que aucuns de vostre conseil ient remectre à faire partir ledict mesu- craignant de vous mectre en fraiz et jus- ce que eussions eu nouvelles et commen- t de vous de ce faire, voiant qu'il ne tenoit rgent, et que cela vous eust peu apporter , perte, j'ay par l'advis dudict lieutenant ier et avec luy faict pris tant pour les s, journées que despences dudict mesu- our aller seulement jusques là à quarente r jour, que je luy avanceray de mon ar-

gent. Quant il sera sur les lieux il fera pris, et tous fraiz aussi sur les cinq cens livres que vos- tre juge Peschart a receuz pour employer aux fraiz de ladicte refformation, et par vostre rece- veur ainsi que luy avez mandé si ceulx là ne suffissent, desquelz cinq cens livres ledict Pes- chart n'a desboursé par deçà aucune chose, ainsi comme m'a dict ledict lieutenant Duvivier pour le faict de ladicte refformation. Et quant aux cinq cens livres qu'avoit receuz monsieur Le Doien de Paris, aussi pour cest faict, il dict qu'il n'en peult avoir baillé pour ladicte reffor- mation que cent escuz au plus.

« Monseigneur, je me suis encores dépesché de nostre édict et suis remis à la venue du Roy qui sera icy jendi de retour de Annet. Si tost qu'il sera scellé, je yray trouver monsieur le président Petremol, qui s'en est allé, pour le faire publier et commencer à besongner. Monseigneur le garde des sceaulx n'a bougé d'icy depuis que le Roy est parti de Fontainebleau, qui est la cause qui m'a faict tenir icy auprès de luy.

« Monseigneur, je suppliray le Créateur vous donner en santé bonne et longue vie.

« De Paris, ce neufviesme aoust 1556.

« Vostre très humble et très obéissant servi-
teur, »

« RICHER. »

Autre lettre du sieur Bourdin audit duc, con- tenant les nouvelles arrivées de Gand, c'est à sçavoir le départ de l'Empereur de ladite ville et les nouvelles du roy d'Angleterre, du roy de Bohesme, et de monsieur de Bouillon.

« Monseigneur, j'ay receu la lettre qu'il vous a pleu m'escire du 16 de ce mois et vous mercie très humblement de la grâce que me faictes de vouloir oublier faulte que je fis, oublyant de vous envoyer la lettre de monseigneur le con- nestable, dont je fus aussey marry que de chose qui m'advint jamais. M. Badoux m'a dit le con- tementement qu'il vous plaist avoir de moy, et m'a faict veoir l'article de vostre lettre qui en fait mention; dont je me sents infiniment obligé à votre bonne grâce, vous suppliant très humble- ment croire que n'avez serviteur en ceste cour qui avec plus de bonne et prompte volonté désire vous faire plus de service que je feray toute ma vie, et qui se sente plus honoré d'y estre employé que moy.

« Monseigneur, nous avons veu par les der- nières lettres qui nous sont venues de Flandres, dont Dardoys a esté porteur, que l'Empereur s'en est allé à Gand avec les deux roynes, ses sœurs, où ilz se sont logez fort à propos sur le canal, pour, au premier bon vent, gagner leurs vais- seaux qui sont en mer et faire voile pour leur

voyage d'Espagne; et tient-on leur partement dans ce mois sy certain, que personne n'en doute plus; et à ce que dit le dit Dardols, il est impossible de voir sans grande pitié et compassion ce département là : les officiers de l'Empereur ayans esté cassez sans payement de leurs gaiges, et par ce moyen demeurez sans maistre et sans argent. On dit que quelques marchandz se sont obligez de les payer petit-à-petit, mais cela ne leur oste pas l'occasion de crier et de pleurer et faire pitié à tous ceux qui voyent un si désolé spectacle. Je pense que le roy d'Angleterre sera de ceste heure au dit Gand; le roy de Bohesme a eu, avant s'en retourner en son pays, soixante six mil escus de rente qui luy sont assignez sur l'Espagne et sur le royaume de Naples, tant pour luy, sa femme, que pour leurs enfans, et cinquante mil escus que le roy d'Angleterre leur donne davantage de pension; ce que ledit roy de Bohesme a accepté, quoiqu'il selon le bruit commun il sorte bien malcontent et satisfait, prétendant qu'il luy en est bien deub davantage du partage de sa femme. Le roy d'Angleterre doit aller voir la royne sa femme, mais on ne sçait pas quant : quoiqu'il en soit, monsieur de Savoye demeurera comme il est lieutenant et gouverneur des Pays-Bas et aura M. Darras auprès de luy pour le conseil.

« Je m'assure, Monseigneur, que vous aurez entendu le partement de monsieur le légat Caraffe et aurez sceu les particularitez de sa despesche par monsieur de Beauregard. Monsieur de Montmorancy est retourné de prison et monsieur de Bouillon retombé malade de sa fiebvre tierce.

« Monseigneur, je me recommande, etc.

« De Paris, ce 18 aoust 1556.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur.

« BOURDIN. »

AFFAIRES DE ROME ET DE NAPLES.

Le cardinal Caraffe ayant descidé le roy de France à rompre la trefve et à envoyer une armée en Italie et une autre en Flandres, les hostilités continuèrent avec ceux de Naples de la part du Saint-Père. Ce qui donna lieu au duc d'Albe d'escrire à Sa Sainteté la lettre suivante :

« Très Sainct Seigneur, j'ay receu le brief que Dominique du Nero m'a apporté, et entendu ce que au surplus il m'a dit de la part de Vostre Sainteté, ce que ne tend à autres fins qu'à une justification des torts et griefs faits à Sa Majesté, que je vous envoyay remonstrer par le conte de Saint-Valentin. Mais pour ce que les responces ne sont telles qui puissent satisfaire et servir d'excusation à ce que jà est fait, il m'a semblé

n'estre nécessaire d'user d'autre réplique, mesmes ayant Vostre dicte Sainteté du depuis procédé à certaines choses de plus grand déplaisir, tort et préjudice à Sa dicte Majesté, et ausquelles on peut clairement appercevoir l'intention et volonté de Vostre dicte Sainteté estre du tout conforme; et pour ce que Vostre dicte Sainteté me veult persuader que je laisse les armes sans offrir de son costé aucune assurance pour les affaires, estats et seigneuries de Sa dicte Majesté, qu'est tout ce que nous prétendons, je me suis advisé de vous envoyer pour une finale justification et excuse Pyrrhus de Lofredo, gentilhomme Napolitain, avec la présente pour faire entendre à Vostre dicte Sainteté ce mesmes que jà quelques fois, par mes autres lettres, je vous ay fait sçavoir, qu'est que la Césarée Majesté et le Roy Philippe, mes souverains seigneurs, comme très obéissans et vrayz protecteurs du saint Siège apostolique, ont jusques à présent passé par dissimulation et enduré plusieurs offenses à eulx faites de vostre part; chacune des quelles a peu donner juste occasion de s'en ressentir et en faire telle démonstration qu'il eust bien convenu, considéré mesmes que Vostre dicte Sainteté, dès l'assomption à son pontificat, a commencé d'opprimer, poursuivre et maltraiter par emprisonnement et privation de leurs biens les serviteurs et nourrissons affectionnez de Leurs dictes Majestez, et depuis recherché avec importunité les princes, potentats et seigneurs de la chrestienté, les invitant d'entrer en ligue avec vous offensive des royaumes, estats et seigneuries de Leurs dictes Majestez, et envoyé prendre les courriers tant d'eux que de leurs ministres, leur ostant et ouvrant les paquets qu'ils portoient; ce que les seuls ennemis ont accoustumé de faire; et davantage à Vostre dicte Sainteté donné faveur et secours aux rebelles et ayants commis plusieurs fautes envers Leurs dictes Majestez, leur donnant offices et gouvernement, et se servant d'eulx en telles charges et endroits qu'ils ont grand moyen d'esmouvoir et mettre en trouble leurs dits estats et seigneuries, et a acconduit et fait venir ez terres de l'Eglise nations estranges, non en autre intention, comme il est à conjecturer, que celle qui est du tout à reprouver, c'est de surprendre ce royaume.

« En laquelle opinion nous sommes confirmés, d'autant plus que nous voyons que Vostre dicte Sainteté a fait levée de gens de pied et à cheval, à cachete envoye grande partie d'iceulx sur ces confins et limites, et, n'abandonnant ung seul point de son desseing, a fait constituer prisonnier et tormenter asprement Jehan de Tassis, maistre des postes; entreprenant par ce moyen

ur la charge qui a de tout temps appartenu à leurs dictes Majestez et à leurs prédécesseurs en la ville de Rome.

• Et non satisfaite de ce, a Vostredicte Sainteté fait emprisonner et maltraitter Garcilasso le la Vega, serviteur de Sadicte Majesté, qui avoit esté envoyé par devers Vostredicte Sainteté pour les fins et raisons que bien sçavez, et maintes fois tenuz en publiques propos si enuoyeux et intéressables à Leurs dictes Majestez, qu'ils discordent du tout à ce que bien sied à un souverain pontife et à l'amour paternel qui luy est propre; lesquelles choses et autres plusieurs, comme dict est, ont esté tollérées plus pour le respect qu'on a eu au Saint-Siège apostolique et au bien public que pour autres quelconques, espérant tousjours que Vostredicte Sainteté se remettrait en meilleur chemin et recognoissance pour n'estre aucun qui se peult persuader que Vostredicte Sainteté, pour entendre au bien et grandeur de ses parents, voulust détourner le repos de la chrestienté et de ce saint-siège, en ce temps mesmement si plain d'hérésies et mauvaises opinions qu'il seroit beaucoup plus à propos de mettre peine à les desraciner et corriger, que de penser agréver sans occasion Leurs Majestez.

• Par quoy, voyant les affaires tenir telle route et aller si avant, et que Vostredicte Sainteté a bien permis qu'en sa présence le procureur et advocat fiscal ont requis et conclut à ce que le Roy mon seigneur feust destitué et privé du royaume, prestant à Vostredicte Sainteté son oeu et consentement pour avoir à ce respondu qu'il y seroit pourveu, l'opportunité se offrant, et voyant que par le monitoire expédié contre l'escano de la Corna, Vostredicte Sainteté a publié sadicte Majesté pour ennemy dudict Saint-siège, et parlant audict conte de Saint-Valentin usé de paroles deshonnestes et mal sonnantes contre les personnes mesmes de Leurs dictes Majestez, donnant clairement à cognoistre le peu de plaisir qu'elle prend à la trefve tant nécessaire et avantageuse à l'universelle chrestienté, et qui ne se contente de procurer l'avancement et grandeur des siens par le moyen et avec la bonne grâce de Sadicte Majesté qui s'en est offert le faire sans y espargner son propre patrimoine. Quoy faisant, il ne se peult déguiser que son dessein soyt autre que de nuire à Sadicte Majesté, ce qui a donné à cognoistre aussi avant son pontificat incitant feu pape Paul III à s'emparer dudict royaume pendant les rumeurs et motions de la ville de Naples, et lui remonstrant toute heure l'importance de la perte de telle occasion. Voyant donques l'estat desdictes cho-

ses qui se passent estre tel, et cognoissant clairement qu'il ne s'en peult espérer que la perte de la réputation, estats et royaumes de Sa dicte Majesté, et veu qu'on use à l'endroit de Vostredicte Sainteté de toutes les honnestetez qu'on a peu voir, et que néantmoins Vostredicte Sainteté a finalement réduit Sadicte Majesté en nécessité si extrême que, si ung fils tant obéissant et obsequieux soit-il estoit en telle façon vexé et maltraité par son propre père, il ne se pourroit commander de ne luy faire teste et lui oster les armes des poings avec lesquelles il le veult offendre, ne pouvant faillir à l'obligation que j'ay à Sadicte Majesté comme ministre, en la charge duquel sont ses estats au pays d'Italie, je seray contraint me munir pour les deffendre et procurer, avec l'ayde et faveur de Dieu et par telle meilleure manière dont je me pourray adviser, de vous oster la puissance et moyen de les offendre.

• Je pouvois bien me déporter de ces justifications et excuses mesmes, les ayant si souvent faictes en vostre endroit; ce néantmoins, estant désireux du repos de la chrestienté, et que l'Italie jamais tant travaillée reçoive quelque allégement, et pour le respect et révérence que Leursdictes Majestez hont à ce saint-siège, j'ay bien voulu, à ce coup et finalement, me jeter aux pieds de Vostredicte Sainteté pour la supplier ou importuner qu'il lui plaise avoir esgard aux travaux infinis et escorgées dont Nostre Seigneur a permis que la chrestienté ayt esté affligée, aux innumérables misères, calamitez et extrême nécessité où, non sans doute de pestilence, elle est rédiguée, aux dommages incroyables, aux gastes et ruynes qui ne se peuvent souffrir, aux cruels meurdres suyvis de manifeste danger de la perte des âmes mesmes, et au surplus aux sacs, feuz et despeuplements à quoy les citez et contrées ont esté mises, aux forces, violemens et adultères, et aultres maux sans nombre que les guerres nécessairement nous admènent. Et à ce que, comme bon pasteur, trouviez bon de mettre en arriere la hayne et cœur animé que avez de nuire à Leursdictes Majestez en leurs royaumes et seigneuries, et qu'il vous plaise de admettre et recevoir entre vos bras, avec charité et amour paternelle, le Roy mondict sieur; lequel suivant les traces de son père ha tousjours fait offre, comme fait encores à présent, de sa propre personne et de toutes ses forces pour le service de ce saint-siège, et considère que le Tout-Puissant et souverain Dieu, après si longs travaux, surmontant de sa bonté et miséricorde l'infinitude de nos péchez et démerites, nous a voulu donner l'allégement et

remède nécessaire et repos de la trêve, que vous ne veuillez pour aucun désir qu'ayez de faire grands les vostres; à quoy toutesfois vous pouvez aisément parvenir, voir en cedict royaume, au contentement de Sadiete Majesté qui vous en fait offre et repos perpétuel, mettre aucun trouble ou empeschement au bien que Dieu a octroyé à la chrestienté; ains plustost comme vray pasteur commis à paistre et non à laisser dévorer les brebis estans soubz vostre charge, laissez et souffriez le peuple, jà allangoury par tant et de si continuels travaux, jouir de ceste benoïste grâce, recouvrant son haleine et se séjournant par le moyen de ladicte trêve et de l'espérance où quoy il est de la paix perpétuelle.

« Et si Vostredicte Sainteté, comme la raison veult et je m'y attends, est contente d'ainsi le faire, je la supplie très humblement qu'elle envoie assurer Sadiete Majesté, par telles seuretés que au cas appartiennent, qu'elle ne le grèvera ne fera grèver audict royaume ne ses autres estats et seigneuries, ce qu'en particulier satisfait à tous et obvie aux maux qui en pourroient issir. Et de ma part, au nom de Sadiete Majesté, je m'offre tout à l'instant d'en faire de mesmes, vous certifiant et asseurant que Sadiete Majesté ne prétend aucun advantaige ne chose aucune de Vostredicte Sainteté, et n'a intention de diminuer d'ung seul poids l'estat et seigneurie dudict saint-siège apostolique, et que tant luy que ses serviteurs et dévotionnez ne désirent autre chose qu'estre asseurez que Vostre Sainteté ne le travaillera ne molestera en sesdits royaumes et estats.

« Et ainsi je proteste à Dieu, et à Vostre Sainteté, et à l'universel monde, que si Vostredicte Sainteté, sans plus attendre, ne veult faire et mettre à exécution ce que dit est, je me mettray en debvoir de deffendre ce royaume et Sadiete Majesté, le mieulx dont je me pourray adviser; les maux et calamitez qui en proviendront soyent sur vostre âme et conscience. Ce me seroit un bien singulier, s'il plaisoit à Vostredicte Sainteté communiquer les choses cy-dessus au sacrosaint collège, permettant à icelluy d'en dire librement ce que luy semblera; car suis asseuré que non seulement les gens d'icelluy ne vous détourneront du chemin de la paix et tranquillité que Sadiete Majesté et ses ministres désirent sur toutes choses, ains comme piliers et appuis de la sainte Eglise vous ayderont à la moyenner, en faveur de laquelle je supplieray Dieu très humblement ceste part qu'il mette en l'entendement de Vostredicte Sainteté de la conduire et admenier, de sorte qu'avec tranquillité et bénivolençe vous puissiez à tretous com-

mander, et nous, comme il est servir en toute obéissance à vos personne, que Dieu veuille conseqgues années que la chrestienté en De Naples, ce vingt-uniesme ao

*Lettre de messieurs le mareschal
vanson et Lansac, au Roy,
qui se passoit alors à Rome.*

« Sire, il y a deux jours que nous solu vous dépescher monsieur de présent porteur, comme celluy qu'il tient icy, qui est ordinairement en tous les conseils et assemblées faites avec les ministres du Pa personnaige qui peut à la vérité raison de toutes particularitez et cognoissance qu'il a de toutes choses concerner le bien de vos affaires deçà; mais depuis, voyant le peu pouvoyent durer les congrégations faire par les depputez de Sa Sainté du duc d'Albe, nous avons advis jusques à ce jourd'huy, afin de vous dire, par mesme moyen, ce qu'il en céder comme nous faisons par la

« Et premièrement, comme les cardinaux qui sont sept en nombre, à sçavoir aux Saint-Jacques, Carpy, Montmotula, Trany, tous impériaux, sont assemblez par trois fois, les deux au logis dudit cardinal Saint-Jacques, et devant nostre Saint-Père, à la première Francesco Pacecco envoyé par le dit duc d'Albe, et le secrétaire dudict cardinal, les articles qu'il a proposez à Sa Sainteté, desquels il demande l'observance avant que venir à aucun traité de concord, qui est tout ce qui feut fait par

« Le lendemain 21, ledit sieur cardinal nous pria nous trouver au matin en l'endroit où il nous communiqua lesdits articles. Sire, nous vous envoyons présentement le d'Albe, nous priant de luy vouloir dire et ce qu'il avoit à faire sur iceulx articles, nous eusmes longtems débat sur tenoient, nous résolûmes enfin quelque chose par escript, par lequel nous ponce, comme il vous plaira veoir que nous vous en envoyons, que nous en avons communiqué à messieurs les cardinaux d'Armagnac, ensemble tout ce que nous a esté dit par ledit sieur cardinal Ca-

« Ce mesme jour 21^e, lesdits sieurs se s'assemblèrent de rechef au logis de Saint-Jacques, où il fut advisé qu'

té que le cardinal Caraffe avoit faite, en ce i concerne l'eslargissement des prisonniers saulx du Pape, deschargement des cantons cardinal Saint-Fior et de Camille Collonne, titution des Estats et biens d'Ascanio et Marc thonio Colonne et Ascanio de la Corgue, il se pouvoit rien décider sans qu'il y eust abouement entre ledit cardinal Caraffe et le duc Albe, ce qui a esté ce jourd'huy arresté en la rnière congrégation desdits sept cardinaux, it en présence de nostre dit Saint-Père, si tant t toutefois que ledit duc se veuille, à petite mpagnie, approcher plus prez de ceste ville, endroit où ledit sieur cardinal et luy respecvement puissent faire ledit abouchement en seurance, chose qui nous semble tirer une telle nséquence à soy, voyant l'estat où les affaires nt réduites, que nous ne pourrions prendre ce mmencement à bon augure pour la fin qui s'en urra succéder, actendu mesmement que ceulx i s'en meslent sont tous Impériaulx, et que, obstant les remonstrances que nous avons es audit cardinal Caraffe de n'y vouloir conir, tant pour la seureté de sa personne que ir l'opinion que chacun pourra avoir qu'il approuvé ce qui pourroit estre fait en cest uechement au désavantage de Vostre Majesté, esté finalement arresté que ledit cardinal nt-Jacques et luy iroient ensemble audit uechement, ayant eu la charge le cardinal pi de dépescher son secrétaire vers icelluy d'Albe pour regarder les moyens de s'en r pour ledit cardinal Caraffe, vous voulant a advertir, Sire, que quelque instance et rsvites que nous eussions faites envers ledit cardinal Caraffe à monsieur le duc de Palir de faire en façon que quelqu'un d'entre assistast auxdites congrégations, leur ronstrant que ce n'estoit que pour leur ayder btenir quelques plus doulces et raisonnables ditions que celles qui estoient proposées; nmoins, il ne nous y ont jamais fait appeller, n qu'ils nous eussent assuré que nous y pouras intervenir. Il est certain que ledit sieur nille a voulu et nous a très instamment prié faire entendre à Vostre Majesté, par ledit abbé Saint-Ferme, que l'intention du Pape est de rder aucunement la restitution de l'Estat lare-Anthoine Colonne, ne pareillement que pereur ne le roy d'Angleterre s'empeschent que Sa Sainteté fait ou pourra faire cy avec ses vassaulx, disant, quant aux auticles, qu'il y a moyen de s'y pouvoir acoder; mais là où ledit duc d'Albe voudroit er sur la restitution dudit estat, Sadite Saint la biens sont délibérez de se deffendre

jusques au bout, nous ayant pareillement prié de vous faire entendre, que là où Vostre Majesté (ce qu'ils ne cuydent) les abandonneroit ou leur deffauldroit du secours, protection et deffence qu'elle leur a promis, qu'en ce cas ils seront contrains de prendre tout appointement à la discrétion desdits Impériaulx, et que, à ces fins, il plaise à Vostre Majesté d'y vouloir adviser.

« Quant au propos que Sa Sainteté a tenu audit abbé de Saint-Ferme, et ce que luy en a dit et baillé par escript ledit sieur cardinal Caraffe, Vostre Majesté l'entendra s'il luy plaist de luy, qui nous gardera de faire autre discours en la présente, si ce n'est pour vous advertir, Sire, que ledit sieur cardinal nous a monsté plusieurs lettres interceptées du cardinal Burgos, par le deschiffrement des quelles que nous vous envoyons présentement, il se trouve trois choses, à sçavoir, que le conte de Petillan, qui recherchoit tant naguères estre employé au service du Pape, est en grand traité pour entrer en celluy du roy d'Angleterre, en estant desjà les choses fort avancées; et à ce que nous voyons, ledit comte luy a fait demander le comté de Role, en lequel il prétend quelque droit, sur quoy ledit cardinal Burgos sollicitoit grandement ledit seigneur roy d'Angleterre de luy faire responce, vous advisant, Sire, que nous luy avons escript qu'il s'en vienne icy pour exercer la charge de la cavallerie légèrre que nostre Saint-Père luy a donnée, suivant ce que nous vous escrivons par le dernier article de nostre première lettre. Es point ce qu'il ne vouloit partir de sa maison sans que nous luy accordassions cent hommes davantage qu'il n'a pour la garde de ses places, nous avons advisé par ensemble de luy satisfaire en cest endroit, affin d'avoir meilleur moyen de l'attirer et le faire venir icy, nous semblant, Sire, qu'il seroit très bien fait de l'arrester et le faire mettre dedans le château Saint-Ange, suivant ce que moy, mareschal Strossi, praticquay au marquis de Saluces, comme Vostre Majesté sçait, car en ce faisant, on le peult garder de faire mal et s'asseurer mieux de ses places et de la commodité qu'on en peult espérer, sur quoy Vostre Majesté nous ordonnera, s'il luy plaist, ce que nous aurons à faire le plustost qu'il luy sera possible.

« Dans lesdites lettres déchiffrées s'est decouvert pareillement ung traité que ledit cardinal Burgos a sur la ville de Grosset, par le moyen d'un porte enseigne d'Asdrubal de Médicis, dont nous avons adverty incontinent monsieur de Soubize pour s'en saisir, afin de mettre ceste trahison en lumière, aussi que celle du médecin de Montaleine, et couper chemin à la mauvaise

issue qu'elle pourroit prendre : estant le troisieme point contenu dans lesdites lettres, que ledit cardinal Burgos et autres ministres du roy d'Angleterre sont résoluz de nous empecher en la fortification de Talamon, comme Vostre Majesté pourra veoir plus particulièrement par le double desdites lettres interceptées, que nous luy envoyons par ledit abbé de Saint-Ferme.

« Au surplus, Sire, par ce que monsieur de Soubize nous a fait entendre que les habitans de Montaleine demeurent grandement effrayez et la mesme place en quelque danger, à cause du parlement des lansquenets que nous avons envoyé querir, nous avons advisé, pour éviter à tous inconvénients, suyvnt ce que ledit sieur de Soubize nous a escript, de luy envoyer encores, outre les deux enseignes Italyennes que nous luy avons envoyées, qui sont desjà arrivées à Montaleine, la compagnie du capitaine Alons, qui est icy soubz le régiment de monsieur de la Molle.

« Sire, nous supplions le Créateur vous donner, etc.

« De Rome, ce 24 septembre. 1556.

« Vos très humbles et très obéissans serviteurs et subjets,

« PIETRO STROZZI, J. D'AVANSON, LANSAC. »

Lettre de messieurs de Strozzi, d'Avanson et Lansac au Roy, sur le mesme sujet.

« Sire, s'en allant le sieur Cézare Arancasse, cy devant gouverneur de Rome, pour résider nuncce du Pape près de Vostre Majesté, nous ne l'avons voulu laisser partir sans l'accompagner de la présente, pour vous rendre raison de ce qui est survenu en ce lieu, depuis le vingt quatriesme de ce mois, qui fut le jour du parlement de monsieur l'abbé de Saint-Ferme, par lequel nous vous avons fait amplement entendre l'estat de toutes choses de par deçà jusques audict jour, vous advisant, Sire, que l'abouchement qui se devoit faire le lendemain entre messieurs les cardinaux Caraffe et Sainct-Jacques et le duc d'Albe ne se fit point, par ce que, estant venu ledit duc à Grotte-Ferrate, qui est une abbaye à dix mille de ceste ville, avec la plus grand part de sa cavalerie, et neuf cens ou mille arquebuziers; et y ayant entre cy et ledict lieu des bois à passer, où se feust peu trouver quelque danger, Sa Sainteté et ledit cardinal Caraffe feurent d'opinion qu'ilz n'y devoient point aller; ce que depuis on a trouvé fort bien fait pour les advis qu'on a euz du bruit qui couroit au camp dudict duc, qui estoit de retenir lesdits sieurs cardinaux. Néanmoins, nostre Saint-Père offrit là où le duc se voudroit trouver en plaine campagne, à quatre ou cinq mille d'icy, avec compa-

gnie pareille, que ledict sieur cardinal s'y verroit; mais depuis ceste pratique est ce ne s'en parle plus. Cependant, Sire, moy vanson ay receu par ung courrier de l'envoyé exprès par monsieur le général d'El la dépesche qu'il a pleu à Vostre Majesté faire, du treiziesme de cedit mois; laquelle avons veue par ensemble, et communiqué contenu audict sieur cardinal Carafe, qui dit qu'il ne désireroit rien plus que de veir choses en tels termes qu'il s'en peult en ung bon accord; toutesfois que voyant l'grez desdicts Impériaux, qui marchaient jours avec, il ne luy sembloit point qu'ilz lussent entendre à pacifier les choses, assurant que quand on luy présenteroit raisonnables, il ne faudroit de les accepter s'accommoder tousjours à l'intention de Vostre Majesté.

« En ces entrefaites, et sur l'avis avoit que le camp dudict duc s'en venoit, on envoya monsieur de Montluc avec ou six cens arquebuziers et trois cens chevalliers, tant pour tirer dehors dudict lieu souldatz qui y estoient en garnison, n' point placé pour se défendre, que pour faire les molins qui y estoient en grande quantité dont l'ennemy pouvoit tirer des commodités pour ceulx de son camp. Toutesfois ledict duc de Montluc n'y fust presque plustost des de cheval, que lesdits ennemis y arrivèrent toutes leurs forces, tellement qu'il fut contraint de se retirer, emmenant ceulx qui estoient avec lui, comme il fait, sans riens, après qu'il eust fait rompre l'artillerie desdicts lieux, en restant encores cinq ou six autres n'a esté possible de rompre pour le peu de temps et de loisir qu'il en eust. Mais le pis est qu'ilz ont ennemis auront trouvé une grande quantité de vivres dans ladite place, dont ils se grandement soullagez, estant certain qu'ils avoient grandissime faulte, vous pouvant dire, Sire, pour en parler ouvertement à Vostre Majesté, que ce a esté une fort petite prévoyance à ceulx qui manyent ces affaires, que de ne pas fait consumer ou mener les vivres qui estoient en ceste ville.

« Et pour autant que l'on doute que les ennemis veuillent passer le Tybre au delà de ceste ville, ledict sieur de Montluc a été chargé d'aller demain matin reconnoistre le lieu, et veoir les endroits où ils pourroient passer pour les empêcher avec quinze cens ou mille hommes et trois ou quatre cens chevalliers qu'il pourra tirer de ceste ville, avec six pièces d'artillerie de campagne et des

niers pour se fortifier où il advisera. Le comte Petillan est arrivé en ce lieu, lequel nous mettons peyne d'entretenyr en attendant ce qu'il vous plaira nous commander, sur ce que nous vous en avons escript par ledict abbé de Saint-Ferme, vous suppliant très humblement, Sire, que ce soit vostre plaisir de nous en faire entendre vostre intention le plustost qu'il sera possible.

« Nostre Saint-Père tint hier ung consistoire auquel il feit lire la lettre que Vostre Majesté luy avoit escripte par monsieur le cardinal Caraffe; à sçavoir, l'original en françois par monsieur le cardinal Du Bellay, doyen du collège, et la translation par le cardinal Sainte-Fior, pour lors doyen des diacres, s'estandant Sa Sainteté en une infinité de louanges de Vostre Majesté et sur ladicte lettre touchant la paix, le concille et autres choses spirituelles, comme vous entendrez plus particulièrement par monsieur d'Angoulesme qui partira dans trois ou quatre jours bien instruit et résolu de tous les affaires de deçà; n'ayant voulu faillir de vous faire, cependant, ceste petite dépesche, pour la fin de laquelle il nous a semblé, Sire, vous debvoir faire entendre les plaintes que nous font ordinairement tous les capitaines qui sont icy du peu de moyen que leurs souldats ont de vivre, ayant seulement la paye que Vostre Majesté leur a ordonnée par le dernier règlement, laquelle véritablement, Sire, nous voyons estre telle, qu'ils ne sçauroient eschapper, s'il ne vous plaist leur faire ordonner quelque chose oultre l'estat ordinaire, attendu mesmement que les vivres sont extrêmement chers en ceste ville et qu'ils n'y ont aucune subvention, ny vont dehors en endroit où ils puissent riens proffiter, joint que pour entretenir la réputation, nous leur tenons la plus courte bride qu'il nous est possible, afin de les faire bien porter à ceste première fois qu'ilz sont venuz par deçà. Sur quoy il vous plaira nous faire entendre vostre volonté.

« Sire, nous supplions le Créateur vous donner, en parfaite santé et prospérité, heureuse et longue vie.

« De Rome, ce vingt neufviesme jour de septembre 1556.

« Vos très humbles et très obéissans subjects et serviteurs,

« PIETRO STROZZI, D'AVANSON, LANSAC. »

Monsieur le cardinal de Guyse annonça à monsieur de Nevers, par la lettre suivante, l'armée que l'on préparoit pour envoyer en Italie :

« Monsieur, par la dernière lettre que je vous ay escripts, je réservoirs à vous parler du voyage qui se préparoit en Italie, d'autant que le Pape, en faveur et pour le secours duquel il se fera, estoit en quelques termes d'accord avec le duc d'Albe, et ne sçavoit-on pas comme il en réussiroit; mais estans les choses demourées au trouble qu'elles estoient sans ce qu'il se soit peu rien traiter, ce voyage d'Italie continue et commence fort monsieur mon frère de Guyse à pourveoir et donner ordre à tout ce qu'il luy sera nécessaire. Il menera avec soy, ainsi qu'il avoit délibéré dès l'année passée quant on en parloit, mon frère, monsieur d'Aumalle, qui menera l'avant garde, monsieur de Nemours, collonel de l'infanterie, et mon frère, monsieur le marquis.... (sic) des Suisses, qui seront les principales charges de l'armée. Les autres se départiront à divers capitaines, et le plustost qu'il sera possible on s'acheminera, pour ne perdre point de temps, et pour ce que vous avez assez de fois oy deviser quel chemyn et quel ordre on tiendra pour le passage par la duché de Milan, jusques à celle de Ferrare, et que maintenant il ne se change ne innove aucune chose de ce que l'on en délibéroit l'année passée, je ne vous en rediray rien; mais se survient quelques autres nouvelles, je ne fauldray ordinairement à vous en advertir, me recommandant humblement à vostre bonne grâce et priant Dieu qu'il vous donne, Monsieur, très bonne et longue vie.

« De Paris, le vingt d'octobre 1556.

« Vostre humble et obéissant cousin,

« LOYS, CARDINAL DE GUISE. »

Par une lettre considérable de monsieur l'évesque de Troyes au duc de Guyse, on fut informé de l'ouverture et proposition faicte par le Pape, d'investir monsieur le duc d'Orléans du royaume de Naples.

« Monseigneur, notre Saint-Père m'a, cejour-d'huy, après disner, tiré à part, et fait un long discours, duquel il m'a commandé escrire sa substance au Roy, ce que je n'eusse failly à faire entendre à Sa Majesté et à vous, encore qu'il neme l'eust commandé, cognoissant de quelle importance il est pour son service et le vostre.

« Sa Sainteté prie le Roy de tout son cœur et avec la plus grande affection qu'il est possible, qu'il s'assure qu'il n'y eut, ny sera jamais pape au saint-siège, plus ny tant affectionné à sa couronne, à sa personne et à sa maison qu'il est, et qu'en cela il ne cède point aux François, mesmes aux plus favoritz de Sa Majesté; mais se voyant en un aage auquel briefve mort se doit craindre

et longue vie ne se peust espérer, il désireroit, pendant que Dieu luy donne le temps, et que le temps luy présente les occasions, que Sa Majesté ne les refusast poinct, et n'ostast à Sa Sainteté les moyens de luy faire service, lesquelz par le passé se sont présentez et de nouveau se présentent, tellement que s'il ne tient qu'à elle, et qu'il veuille comme il appartient embrasser ceste entreprise pour la seureté de son royaume, pour sa grandeur et réputation, et pour commencer à accommoder ses enfans, il s'assure et promet de luy mettre le royaume de Naples entre ses mains, et en couronner roy monsieur d'Orléans; et pour autant qu'il connoit l'astuce et la ruse des Espagnolz, lesquelz, quand leurs affaires vont mal, pour éviter la ruyne dont ilz sont menassez usent de douces parolles, et offrent party de paix fort raisonnable en apparence, il prie Sa Majesté et l'admoneste à ne poinct se laisser gagner par leurs feintes et cauteleuses parolles, et ne perdre ceste occasion de s'investir dudit royaume, lequel facilement et asseurement il conquerra en envoyant par deçà une bonne et forte armée, et afin que les choses viennent bien à propos, il prie Sa Majesté qu'il envoie par deçà tous seigneurs Napolitains, lesquelz, moyennant le crédit qu'ilz ont avec la noblesse, le peuple et leurs vassaulz, estant espendus en mesme temps en divers lieux dudit royaume, feront un tel bruit que les ennemys se trouveront fort estourdys et sans conseil, et Dieu mercy, les choses sont tant bien disposées qu'avec l'ayde de sa divine bonté, elles sortiront sans aucun doute leur effet selon qu'elles sont espérées: qui sera l'endroit, etc.

« De Rome, ce 6 de novembre 1556.

« Vostre très humble et obéissant serviteur,

« A. EVESQUE DE TROYES. »

Le Roy, ensuite des prières et sollicitations du Pape, luy envoie des forces soubz la conduite du duc de Guyse, et le fait son lieutenant en Italie, pour les commander en l'absence du duc de Ferrare, par une patente dont suit la teneur :

« Henry, par la grâce de Dieu, roy de France, à tous ceux qui ces présentes lettres verront salut : Par la capitulation de nostre très cher et amé oncle Hercule d'Est, duc de Ferrare, avec nous, il luy a esté par nous accordé qu'il sera nostre lieutenant général en Italie, et aura la suprême autorité de commander à nos armées et aux ministres et serviteurs d'icelles en toute l'Italie, horsmis le Piedmont, et que au demeurant pour estre par nous entré en ligue avec nostre Saint Père le pape Paul IV, nous luy ferons bailler la charge et autorité de cappitaine gé-

néral de ladite ligue, avec tous les pouvoirs et facultez en telz cas requis et nécessaires; parquoy, considérant l'estat des affaires qui s'offrent à présent audit pays d'Italie, où les ministres du roy d'Espagne ayant assemblé ses forces de gens de cheval et de pied avec artillerie, ont courus aux villes, terres et subjets de l'Eglise, fait et exploité tous actes hostilles de guerre, pour empescher nostre Saint-Père de chastier et punir aucuns ses vassaulx rebelles estans ses serviteurs et en sa protection, encore que luy-mesmes soit vassal de nostre Saint-Père, qui de son costé a ausy assemblé quelques forces, pour résister à celles dudit roi d'Espagne, à quoy nous luy avons aydé d'un certain nombre de gens de pied françois, chevaux légers, et quelques lanquenetz que nous avons au Siennois. Mais voyant Sa Sainteté que ledit roy d'Espagne s'y reforce, pour faire du pis qu'il pourra, ainsy qu'il se vante partout, elle nous a fait requestir luy vouloir donner secours; ce que très volontiers nous luy avons accordé, tant pour satisfaire à nostre devoir et à ce que nous lui avons promis par le traicté de ladite ligue d'entre nous, que ausy pour imiter et ensuivre les louables et mémorables faicts et actes de nos prédécesseurs roys très chrestiens, qui ont de tout temps esté protecteurs, deffenseurs et restaurateurs du Saint-Siège apostolique et des Saintz Pères : à ceste cause nous faisons assembler audit Piedmont une suffisante armée d'un bon nombre de gendarmerie, chevaux légers, gens de pied françois, suisses et italiens, accompagnez de l'artillerie et munitions et provisions qu'il leur fault, pour, avec la conduite de nostre très cher et amé cousin le duc de Ferrare, son beau père, qui l'aura comme nous estimons fort agréable, voulons faire nostre lieutenant général, à ceste fin passer outre et aller joindre les forces de nostre dit Saint-Père, afin de luy maintenir la protection que nous lui avons promise, et d'autant que depuis la capitulation faite avec nostre dit oncle, il ne luy a pas encore esté envoyé nos lettres patentes en forme, touchant les pouvoirs et facultez dont nous voulons qu'il use à l'exercice de ceste charge, pour ce que les occasions ne se sont ausy présentées, qu'il ayt à faire de s'en ayder, comme il a maintenant, pour ces causes et autres, bonnes, justes, raisonnables considérations à ce nous mouvans, l'ayant par la dite capitulation d'entre nous desjà fait, créé et ordonné, constitué et établi, comme encore par ces présentes nous le créons, ordonnons, constituons et établissons nostre lieutenant général, représentant nostre personne en et par toute l'Italie, horsmis le Piedmont; nous lui avons par

présentes donné et donnons plain
 autorité, commission et mandement
 commander tant à nostre dicte armée
 mise sus, qu'aux autres que nous
 marcher au dit pays pour le ser-
 v. Sainteté, ligue et autres entre-
 courroient offrir; de laquelle ligue,
 le traicté d'icelle nous est réservé
 ment sur les armes avec la dispo-
 et superintendant général d'icelles,
 aict et faisons le dit sieur duc ca-
 al, pour faire assembler en tous
 bon lui semblera, tant nos gens de
 nous avons au dit pays d'Italie, que
 s'y faisons marcher pour le service
 ie, et les employer contre les enne-
 leur adhérens et tenans leur party,
 u et voudront courir sus à nostre
 , au saint-siège, terres et sujets de
 opprimer ou endommager en quel-
 manière que ce soit; d'ordonner et
 a gendarmerie et autres gens de
 pied de quelque nation qu'ilz soient,
 l'artillerie, et conséquemment de
 es de la ville, selon et ainsi qu'il
 distra estre à faire pour le mieux et
 de d'icelle, bien proffit et honneur
 mmander et ordonner à tous capi-
 enans, gens de guerre et autres
 dite armée et au service de la ditte
 ble aux autres armées que nous
 embler et faire aller par delà, ainsi
 e qu'ilz devront faire pour la satis-
 devoir et service; d'assurer et faire
 et chasteaux et y donner assault,
 prendre par force ou composition
 irra; livrer journées, batailles, ren-
 rmouches et autres forts actes et
 ierre; mettre à rançon prisonniers
 emys et rebelles, et les faire exé-
 ve qu'il l'ayt mérité, et tout ce que
 , leur pardonner, quitter les cas et
 lz seront chargez; de faire abattre
 il voit que bon soit, toutes forte-
 es contraires et désobéissantes à
 nt-Père et à nous et semblablement
 nostre lieutenant et cappitaine gé-
 ligue ou des autres, ou celles-là
 réparer, fortifier et advituailier;
 députer telz personnages qu'il ad-
 garde, conservation, gouvernement
 non des villes, chasteaux, places,
 pays qu'il aura nouvellement réduit
 l'obéissance de la ditte ligue; de
 er, quand bon luy semblera, lesdits
 qu'il aura commis à ladite garde,

et gouvernement des places et pays nouvelle-
 ment conquis, leur donnant pouvoir, puissance
 et autorité de faire faire fortifications, rem-
 pards, munitions, advituaillemens et autres pro-
 visions nécessaires selon et ainsy qu'il verra es-
 tre à faire; ordonner de nos deniers et finances
 à ce nécessaires tout ainsy que s'il y estoit pré-
 sent; semblablement commestra et establira en
 iceux pays nouvellement conquis toutes maniè-
 res d'offices, tant de justice qu'autres, pour les
 régir et gouverner, entretenir et conserver en
 obeissance et fidélité qu'ilz auront prestée et jurée
 à la ditte ligue et autres alliez d'icelle, en la
 personne de nostre dit oncle ou de ses commis
 ou députez, ou bien les punir des rebellions et
 désobeissances par eux commises selon leurs mé-
 rites et exigence des cas; de pourvoir et donner
 ordre à toutes choses requises et nécessaires pour
 la conservation, seureté et deffence des villes,
 places et pays que nous aurons pris et pourrons
 cy après prandre et recevoir en nostre protec-
 tion; commander à ceux qui y sont et seront
 de par nous establis, soit en titre et qualité de
 nostre lieutenant général ou cappitaine, ensemble
 aux soldats y estant en nostre solde, ce qu'ilz
 auront à faire pour nostre service et celluy de la
 ligue s'il voit qu'il en soit besoing et ainsy que
 nostre dit Saint-Père l'ordonne, telles nouvelles
 bandes et compagnies de gens de guerre à che-
 val et à pied qu'il verra estre de service, ou
 bien, sy la nécessité le requiert, en faire livrer
 d'autres la part où il verra bon estre, et leur or-
 donner leurs gaiges et souldes selon nostre estat,
 et autrement ainsy qu'il advisera, dont il leur fera
 faire payement durant le temps de leur service
 ainsi qu'il appartiendra, le tout, jusques à ce que
 par nous en ayt esté ordonné; faire faire les mons-
 tres et reveues des gens de guerre, tant de nos
 ordonnances, chevaux légers qu'autres gens à
 pied et à cheval, et pour faire faire les dites
 monstres commettre et députer commissaires et
 controlleurs ordinaires de nos guerres, toutes
 les fois que bon lui semble, iceux casser, cor-
 riger, punir selon l'exigence des cas et ainsy
 qu'il verra estre à faire; de faire vivre en bon
 ordre, justice et pollice lesdits gens de guerre
 sans leur souffrir faire aucuns maux, pilleries,
 rançonnemens et insolences, et sy aucuns ilz en
 font, en faire faire la justice, punition et correc-
 tion telle et sy briefve que les cas le requerront
 et que ce soit exemple à tous autres, ou bien les
 leur remettre, quitter et pardonner s'il luy sem-
 ble bon, et des grâces et rémissions qu'il en ac-
 cordera, en faire expédier ses lettres patentes à
 ce requises et convenables; de révoquer et ap-
 peller tous bannys et enhiliez et les remettre en

leurs biens, terres et possessions, en se rendant à nostre service comme dit est, s'il voit que bon soit; d'ouyr et entendre ou faire ouyr et entendre les complaints de ceux qui se voudront adresser à luy, et sur icelles, leur pourvoir par justice ou autrement comme il appartiendra; de recevoir et ouyr toutes manières d'ambassade de princes, villes, communautéz, seigneuries, potentatz et autres telz qu'ilz soient, et avec eux capituler, traicter et composer des choses dont il leur aura baillé ou baillera mémoires et instructions selon et ainsy qu'il verra bon estre pour nostre dit service, et sur ce passer et expédier telles lettres et actes que besoing sera, promettant icelles faire ratifier et faire confirmer par nous et nos lettres quand requis en seront; d'essayer, accroistre ou diminuer, muer ou changer les garnisons des gens de guerre, tant de cheval que de pied, estans à la soule de la ligue, selon le temps et quel'affaire le requerra; de donner et faire donner taux aux vivres et munitions et les faire ammener, vendre et délivrer seurement, sans pilleries, rançonnemens et désordres, et les édits, ordonnances, deffences et commendemens qu'il fera là dessus faire publier à son de trompe et cris publique où besoing sera, les faire estroitement garder et observer, punir et faire punir les transgresseurs selon l'existence des cas; voulons en outre et à nostre dit oncle le duc de Ferrare avons donné et donnons plain pouvoir, puissance, autorité et mandement special de retirer et recevoir en nostre service, celuy de la ligue et en la compréhension d'ycelle, telles personnes, communautés, seigneuries et potentats qu'il verra estre à faire, ou qui s'y voudront offrir ou présenter et retirer, et en ce faisant leur promettre telz estats, pensions ou appointemens soit en temps de guerre ou de paix, et seigneuries à tousjours ou à tel temps, charge et conditions que bon leur semblera, et au surplus d'ordonner pour quelque cause, considération et entreprise que ce soit, ainsi qu'il verra estre à faire pour le bien, direction et conduite des affaires de sa charge, sur le faict des deniers et finances qui ont esté et seront ordonnez et mis en despôt par nostre Saint-Père le Pape et par nous, pour subvenir à la despence de la ligue selon les traitez et capitulations d'icelle, ensemble de tous autres deniers qui seront ordonnez, remis et assignez par de là pour nos affaires et service, tant qu'il sera nostre lieutenant général; et quant à tout ce que payé aura esté par ses ordonnances et mendemens, nous voulons, entendons et nous plaist estre passé et associé ez compte, ou compté et rabatu de la recepte de celluy et ceux qui auront faict les dits payementz par nos amez et

féaux les gens de nos comptes et partout ailleurs où besoing sera, leur mandons ainsy le faire sans difficulté, en rapportant sur iceux compte ou comptes le vidimus de ces présentes faictes soubz scel, les quittances des parties où elles escherront, avec les mandemens et ordonnances dudit sieur duc de Ferrare, ou ses cahiers dedits frais et despences duement de luy signez, verrifiez et approuvez, les quelz mandemens, ordonnances ou cahiers nous avons comme pour lors validé et autorisé, validons et autorisons par les dites présentes signées de nostre main, comme s'ilz avoient esté faict et expédiés de nous; voulans en outre que nos ambassadeurs et ministres estans à Rome, Venise, Levant et autres lieux et endroits de l'Italie, luy fassent sçavoir ordinairement le faict de leurs négociations pour l'en rendre capable, affin que selon sa prudence, dextérité et expérience il leur puisse mander ce qu'il lui semblera qu'ilz pourront et devroient faire pour nostre service et le bien de nos affaires, à quoy ilz ne faudront de satisfaire soigneusement et en dilligence; et généralement fera le dit sieur duc de Ferrare, mon oncle, en ceste présente charge de nostre lieutenant et capitaine général de la dite sainte ligue, tout ce qu'un lieutenant général, bon chef et conducteur d'armes, peut, doit et est tenu faire, et tout ainsy que nous-mesmes ferions et faire pourrions, si présent en personne y estions, jaçoit que la chose requist mandement plus spécial; promettant par ces présentes, en la foy et parolle de roy, avoir agréable, tenir ferme et stable tout ce que nostre dit oncle le duc de Ferrare aura faict, besongné et mis en exécution, ez choses susdites, circonstances et despences, et le tout confirmer, rattifier et approuver toutes et quantes fois requis en serons; néantmoins pource que nostre dit Saint-Père le Pape se trouvera prochain des lieux où l'affaire se pourra offrir et présenter, nous voulons, entendons et nous plaist que nostre dit oncle le duc de Ferrare, comme la raison le vult, luy réfère toutes choses et qu'avec sa participation et communication il fasse et exécute les entreprises et exploits de guerre avec les autres actes d'importance deppendans de sa dite charge, sy tant est que Sa Sainteté soit en lieu sy a propos que nostre dit oncle le puisse advertir et luy communiquer commodément, ainsy que dit est, sans pour ce perdre l'occasion. Sy donnons en mandement par ces présentes à tous nos lieutenants généraux, gouverneurs, maréchaux, cappitaines, chefs et conducteurs de nos gens de guerre, tant de cheval que de pied, et de nostre artillerye, et à tous nos autres justiciers et leurs lieutenans, gouverneurs

liers, potestatz, magistratz, consulz et arateurs de villes, et chacun d'eux en voy, sy comme à luy appartiendra, que l'oncle le dit sieur duc de Ferrare ez choses dites, leurs circonstances et deppendances, ilz obéissent et entendent et fassent entendre de tous ceux et ainsy qu'ilendra, tout ainsy qu'à nostre propre persans y contrevenir directement ou indirectement en quelque manière que ce soit, car tel est le plaisir; en tesmoing de ce nous avons ces présentes de nostre main et à icelles estre nostre scel.

Donné à Saint-Germain en Laye, le 14^e jour du mois d'octobre l'an de grâce 1556, et de nostre règne dixième.

Sieur de Guyse fut informé, vers ce temps du départ de Ferrare de monsieur d'Avanson, et les deux lettres suivantes.

Mon filz, ayant si suffisant et bon moyen de luy de monsieur d'Avanson, qui en laisse le trop congneue et manifeste par decà, je ne sçay ne l'estre moins du Roy et de pardelà, parquoy ne fault que je vous davantage ne pour luy pourter plus de de celle que je sçay que vous avez en ais seulement me resjouys d'avoir si bon de vous faire sçavoir de mes nouvelles, tant que Dieu me donne la grâce de vous voir dire moy mesmes et de nous donner nouvelles que vous désirez pour le service de la grandeur de vostre cueur. Et me retient entièrement audiet sieur d'Avanson, fin par mes affectionnées recommandations vostre bonne souvenance; priant Dieu maintenir en bonne santé et longue vie. Ferrare, le treiziesme jour de novembre

estre bonne mère,

« RENÉE DE FRANCE. »

Monsieur, venant monsieur d'Avanson d'un lieu il estoit si bien veu comme vous sçavés estoit, accompagné de la charge qu'il y l'estimerois luy faire tort si je ne m'en ois entièrement sur luy de tout ce qui entre de ce cousté là, et entre aultre de la volonté et résolution en laquelle il a la Sainteté et monsieur le cardinal Cardeffroit du service du Roy. En quoy il ne peut si bien entretenir qu'il en est digne de la bonne grâce de Sa Majesté, laquelle ne sçait qu'elle ne luy en use de quelque fa-
demonstration, s'estant encores au de-
du fait de sa charge si bien acquité,

C. D. M. T. VI.

comme vous verrés qu'il en sçaura rendre très bon compte. Dont quant à moy je ne reçois moins de plaisir que si c'estoit chose qui me touchast, comme aussi je suis certain que vous en recevres tout aultant de vostre cousté, sachant la bonne protection que vous avés de tout ce qui luy appartient; laquelle, si je pensois que pour l'amour et affection que je luy porte vous la deussiez augmenter, je ne fauldrois de vous en prier avec toute telle fasson que si c'estoit pour moy-mesmes; comme aussi je vous en auray toute telle obligation. Et me recommandant bien humblement à vostre bonne grâce, je pri-ray Dieu, Monsieur, vous donner en parfaite santé très longue vie.

« De Ferrare, ce treiziesme jour de novembre 1556.

« Di V. E.

« Humil. et affectionatissimo,

« HIP. CARDINALE DI FERRARA. »

Le bruit du partement de monseigneur de Guyse pour l'Italie, s'estant répandu, monsieur de Brissac lui écrivit ainsi qu'il suit :

« Monseigneur, aiant cejourd'huy entendu vostre partement de la court, je vous escriz ceste lettre pour vous supplier me vouloir faire sçavoir le temps que vous pourrez estre à Lyon, et si vous séjournerez, afin que je puisse ladesus considérer. Et vous pourriez estre en Piémont, où je continue de m'acheminer à petites journées, et les meilleures que je puis toutefois, selon le temps et les mauvais chemins que je trouve.

« Monseigneur, je me recommande très humblement à vostre bonne grâce, et prie nostre Seigneur vous donner très longue et très heureuse vie.

« De la Pacaudière, le vingtiesme jour de novembre 1556.

« Vostre très humble et très hobeissant serviteur,
« BRISSAC. »

Continuation des nouvelles de Rome, envoyées par les lettres des sieurs de Selve et Lanssac au Roy, en date du 21^e dudit mois.

« Sire, nous vous escrivismes avant hier par Le Sueur, que nous despeschames en diligence par le court chemin, lequel ne put partir qu'hier avant le disner, après quoy monsieur de Montmorancy et nous deux ensemble allasmes veoir monsieur le cardinal Caraffe, où nous trouvâmes monsieur le mareschal Strossy, qui arrivoit de nostre camp; ledit sieur cardinal, après nous avoir demandé sy nostre courier estoit party, et que nous luy eusmes respondu qu'ouy, nous

monstra certaines lettres du roy d'Angleterre, à luy adressées d'assez vieille dâte, qu'il nous asseura n'avoir receues, néantmoins que le jour précédent, par les mains du cardinal Pascheco, lesquelles lettres contiennent en substance le plaisir que le roi d'Angleterre a eu d'entendre, par ses ministres et serviteurs de deçà, la bonne volonté et disposition dudit cardinal à s'employer pour la pacification des differendz entre nostre Saint Père et luy, le priant vouloir estre bon moyen envers Sa Sainteté, de composer les choses en telle façon, qu'il puisse servir et révéler Sadite Sainteté, comme il a toujours fait et désire faire pour l'advenir, et que pour ceste affaire il a donné ample pouvoir au duc d'Albe pour en traicter avec ledit sieur cardinal, toutes les fois qu'il voudra, disant outre que sy ledit sieur cardinal le va veoir, comme ses ministres luy on fait entendre qu'il en a bonne volonté, il luy fera grand plaisir; et qu'il luy fera connoistre combien il ayme et estime luy et toute sa maison: de quoy il a donné charge à ses dits ministres de par deçà lui faire entendre sa volonté, se remettant en créance sur eux. Or, dit ledit sieur cardinal Caraffe, que la créance que luy a exposée ledit cardinal Pascheco, en luy baillant lesdites lettres, consiste en trois points: le premier est qu'il le prie de faire bons offices vers le Pape, et se vouloir employer pour accorder les differendz qui sont entre Sadite Sainteté et ledit roy d'Angleterre, et estre moyen d'une bonne paix entr'eux. Le deuxiesme, est d'aller veoir ledit roy d'Angleterre après l'accord fait par deçà, luy donnant assurance que s'il est demeuré quelque chose en traictant ledit accord, ledit roi d'Angleterre mettra peyne, quand il sera près de luy, de le rendre si content et satisfait en tout ce qu'il scauroit désirer pour le particulier de luy et de sa maison, qu'il cognoistra n'avoir pas perdu sa peyne et son voyage, et que ledit roy d'Angleterre l'ayme grandement et estyme. Le troisieme et dernier poinct, que sy pour le particulier de sadite maison et de luy-mesme, il vouloit entrer en capitulation, ledit duc d'Albe avoit chargée expresse et toute puissance d'y entendre et d'en accorder avec luy, avec tel honneur et advantage pour luy, qu'il auroit cause de s'en contenter. A laquelle créance ledit cardinal Caraffe nous dit avoir respondu qu'il avoit fait et ne cesseroit jamais de faire tous bons offices pour moyenner une bonne et sainte paix, et qu'il ne tiendrait à luy que pour cet effect il ne se trovast avec le duc d'Albe quant besoiñ seroit; secondement, que sy laditte paix et accord se pouvoit faire, il espéroit bien avec le temps qu'il se pourroit présenter occasion d'al-

ler veoir ledit roy d'Angleterre, et luy faire la révérence, ce qu'il feroit volontiers; quand au particulier de luy et de sa maison, qu'il avoit assez de tesmoignages par le passé, que cela ne l'avoit jamais gueres meu ne mouviroit, et qu'il n'avoit oncques cherché que l'honneur en toutes choses, selon lequel il chemineroit toujours en toutes ses actions, sans avoir pour mire ni pour but aucune sienne particularité: et s'estendit là-dessus en plusieurs bonnes parolles pour nous assurer, Sire, que nous le trouverions jamais autre que homme de bien et vostre serviteur, nous priant luy donner nostre advis et conseil de ce qu'il devoit faire pour prolonger et delayer tant qu'il pourroit ceste suspension d'armes, ou bien quant il faudroit venir au poinct, et qu'on verroit que ledit duc d'Albe présenteroit condition telle qu'il ne seroit pas honneste, ny raisonnable de les despriser, ce qu'il nous sembleroit qu'il faudroit faire en ce cas et quel langage il auroit à parler audit duc d'Albe: surquoy messieurs le mareschal Strossy, de Montmorancy et nous luy avons respondu que la sincérité et fidélité de sa volonté et de ses actions envers Vostre Majesté estoit sy bien cognue de vous, Sire, que quant tout le monde vous en voudroit faire doubter on y auroit bien affaire.

« Davantage, que quant vous seriez pour y faire quelque doute, ce que Dieu mercy vous n'avez jamais fait, que les deportemens et les assurances qu'il nous donnoit, estoient pour oster et lever tous soubçons; par ainsy qu'il ne falloit se mettre en peyne de vous donner plus d'assurance que vous avez de sa bonne volonté et de la fidélité de son service. Quant au conseil qu'il nous demandoit, qu'il estoit sy prudent et advisé qu'il se pouvoit bien conseiller luy-mesme: toutes fois pour luy en dire ce qu'il nous en sembloit, puisqu'il n'estoit question que de gagner temps, que c'estoient aux ennemis à proposer, attendu qu'ilz estoient demandeurs et assaillans, et le Pape deffendant en ceste querelle, et qu'il falloit, s'il estoit possible, comme la raison vouloit, qu'ilz parlassent les premiers, et que par après on leur respondroit. A quoy il répliqua que le duc d'Albe, comme il estoit vray-semblable, mettroit en avant les sept articles par luy proposez en sa première demande, et que là dessus ce qu'il auroit à répondre estoit de se tenir à la responce qu'il avoit déjà faite, sur laquelle il nous avoit par cy-devant fait entendre les propos que le cardinal camerlingue luy avoit tenus, lesquels venoient sy près du poinct, qu'il n'y avoit presque difficulté à accorder que celle de la seureté que demandoit ledit duc d'Albe, que les Estats de son maître ne seroient

l'offense par le pape, et de l'estat de Paliano, lequel poinct il estoit bon qu'il se préparast à sçavoir ce qu'il auroit à dire audit duc d'Albe. A cela nous luy dismes que pour la première emblée il ne seroit jamais sy pressé de se résoudre qu'il ne peust prandre quelque journée d'avis et de conseil, et luy mismes devant les yeux que le roy d'Angleterre et ses ministres sans bien que l'union du Pape et de Vostre Majesté est leur grand désavantage, soit qu'on vict ou qu'on continue la guerre, ne manquent d'user de tous les artifices qu'il leur soient possible pour désunir Sa Sainteté et les nôtres d'avec Vostre Majesté, et leur faire faire quelque marché à part, pour par après venir à bout d'eux plus facilement; mais qu'en se tenant en bonne union et intelligence ensemble avec Vostre Majesté, ilz se pouvoient assurer que la guerre continuant, ilz seroient les plus forts, et la paix se faisant ilz la feroient sans comparaison plus avantageuse, et donneroient loy aux autres, au lieu qu'ilz seroient obligez de la recevoir en faisant le contraire; que de vostre part, moy, de Selve, pouvois et voulois bien assurer que la résolution de Vostre Majesté, comme je l'avois recueillie de sa bouche propre, estoit de persévérer tousjours en bonne union avec Sa Sainteté, et de la faire arbitre et de la paix et de la guerre, et que tenant par deçà le mesme chemin, il estoit impossible que les choses ne se portassent fort bien, et pour Sa Sainteté et pour Vostre Majesté, de laquelle nous avons bien-tost des nouvelles certaines et resoluës de l'assemblée de son armée du Piedmont. Cependant qu'il se falloir ayder des dix jours de la suspension d'armes et parachever les fortifications des places qu'on veut tenir, vuidier les vivres des lieux foibles et les remettre dans les plus forts, fortifier de plus en plus le passage de Fiumentino, et reunir par delà la plus part de la cavallerie et infanterie qui est avec le marquis de Montebello, laquelle ne faict pas grand effet là, affin de s'en pouvoir prévalloir en cas que les ennemys passassent ledit Fiumentino et voulussent entrer dans le patrimoine de l'Eglise, auquel cas on ne sçauroit mettre une sy petite armée aux champs qu'elle ne soit suffisante pour faire mourir de faim la leur, et la mettre en extresme nécessité. Après lesquels propos ledit sieur cardinal nous mena tous en la chambre du duc de Paliano son frère, auquel il dit les causes qui l'avoient meu à entendre à la suspension d'armes, et que c'estoit pour tousjours gagner temps, et de l'abouchement qui se devoit faire entre luy et le duc d'Albe; surquoy ledit duc témoigna n'approuver pas beaucoup

ladite trêve de dix jours, ni ledit abouchement, disant qu'il falloit que ledit cardinal regardast bien ce qu'il faisoit, et qu'il n'y avoit pas grande fiance audit duc d'Albe, et qu'il ne taschoit qu'à donner des parolles, et que s'il estoit creu, on assembleroit toutes les forces du marquis Montebello et autres, pour l'aller combattre et chasser du lieu où il estoit. Surquoy luy fut remonstré que ceste entreprise estoit trop hazardeuse, parceque ledit duc ny hazarderoit que des hommes, et le Pape y hazarderoit ses hommes et l'Estat. Sur lequel propos fut discouru quelque temps par monsieur le cardinal Caraffe, et après fort amplement et sagement par monsieur le mareschal Strossy, monstrant par plusieurs bonnes raisons que ledit duc d'Albe estoit presque forcé de s'arrêter à Ostia, sans passer plus outre, parceque s'il se hazardoit de passer la rivière et s'esloignoit de la mer, il se mettroit en très grand et évident danger d'affamer son armée; davantage, qu'avant que la trêve de dix jours fust finie, le pays seroit en tel estat qu'il seroit bien difficile à forcer. Et après les discours, la dernière résolution fut qu'aujourd'hui le dit sieur cardinal iroit dîner à part, et que peut-estre ilz se pourroient veoir luy et le dit duc d'Albe, et pria le dit sieur cardinal monsieur le mareschal d'aller avec luy, et qu'il ne feroit rien sans luy; et finalement que quand il verroit qu'il ne pourroit plus reculer, il diroit au dit duc d'Albe que ses deportemens envers le Pape ont esté telz qu'ils l'ont contrainct à implorer l'ayde des forces de Vostre Majesté, à la quelle il estoit bien raisonnable, avant conclure aucune chose, que l'on fist entendre l'estat des affaires qui se traictoient et d'avoir son bon advis; la quelle résolution fut approuvée de chacun de nous, et ce matin il a monstré à monsieur de Lanssac la minute de la responce qu'il a faicte à la lettre que luy a écrit le roy d'Angleterre, contenant en substance qu'il a reçu la dite lettre du 15 octobre, pleine de tant de gracieusetés et faveurs qu'il ne l'en sçauroit assez humblement remercier et dont il se sentoit merveilleusement tenu à luy, et mesmement de ce qu'il l'avoit prévenu en escrivant le premier; que ce que le dit seigneur avoit entendu de la volonté du dit cardinal à la paix, se trouveroit véritable par ses effectz, quoiqu'on ayt peu dire au contraire. Quant à la créance qui luy avoit esté exposée par le dit cardinal Pascheco et le sieur Ferrard de Sanguini, qu'il luy avoit faict la responce telle qu'il luy sembloit devoir faire.

« Sire, nous vous dépeignons les choses comme elles se passent et les mesmes propos que l'on nous tint, qui ne sçaurolent estre meilleurs,

ni plus plains d'assurance de continuation de bonne union et intelligence avec Vostre Majesté; de quoy, sy M. le cardinal Caraffe et monseigneur le duc de Palliano nous assurent de leur costé, croyez, Sire, que le Pape monstre y estre encore plus ferme et résolu du sien, sy est-ce que les pratiques que les dits impériaux ont faict avec le dit cardinal, longues et secrettes depuis quelques jours en ça avec le cardinal camerlingues et Ferrand de Sanguini, qu'on dit devoir estre en cet abouchement, font croire à plusieurs discoureurs que les matières doivent estre sy bien esbauchées que c'est comme un marché faict, et que chacune des parties doit à peu près estre assurée de la conclusion. De quoy, Sire, nous ne vous scaurions rien dire de certain, car les discours ne sont pas sans quelque apparence; néantmoins les promesses et asseurances que l'on nous donne du contraire, nous gardent de nous y arrester. En tous cas Vostre Majesté doit se renforcer en Piedmont, car c'est le seul moyen de se faire respecter, aymer et redouter aux amys et aux ennemys, et empêcher qu'il ne se fasse aucun marché où elle n'ayt la part qui luy appartient.

« Sire, nous prions le Créateur vous donner en parfaicte santé et prospérité, très longue et très heureuse vie.

« De Rome, ce 21 novembre 1556. »

La dite lettre de monsieur de Selve estoit accompagnée de la suivante de monseigneur de Montmorency adressante aussi à mon dit seigneur de Guyse.

« Monsieur, j'ay receu la lettre qu'il vous a pleu m'escripre, et vous advise que le jour mesmes que le Roy partit de ce lieu, qui fut jeudy, le cheualcheur que vous avez envoyé au sieur de Beauregard pour querir voz pouvoirs et autres patentes des charges de l'armée, s'en retourna devers vous en poste, disant qu'il vous trouveroit à Milli, où vous deviez aller coucher ce jour là, et vous porta, suivant ce que j'avois donné charge au dict Beauregard, tout le sommaire du contenu es despêches que nous avions receues, tant par le courrier Gobyo, qui arriva au soir, le jour de devant le partement de vostre dict cheualcheur, que aussi par monsieur d'Angolesme. Et m'a dit icelluy Beauregard qu'il vous met tous les pointz principaulx des dictes despêches dedans une sienne lettre qu'il vous escrivit. Il est vray que la pluspart desdictes despêches ne sont que discours fort longs des propos tenus par monsieur de Selve à nostre Saint-Père et les responces de Sa Sainteté là dessus, avec quelques autres particularitez que vous aviez peu veoir, ausquelles l'on fait présente-

ment responce par ce mesme courrier Gobyo, selon l'extraict que je vous en envoie, n'ayant pour ceste heure autre chose à vous dire, sinon que l'ambassadeur de Ferrare vint trouver le Roy hier matin avant son partement de Paris. Et pour ce que le dict seigneur estoit prest à monter à cheval, je n'eus loysir de l'achever de l'oyr, au moyen de quoy il le remist à luy venir parfourrir le reste de sa charge en ce lieu, qui sera ce jourd'hui. Vous advisant, Monsieur, que le Roy a esté grandement content et satisfait de ce qu'il en a desjà oy pour le commencement. Qui est tout ce que j'ay à vous dire pour ceste heure. Me recommandant humblement à vostre bonne grâce, je prie à Dieu, Monsieur, vous donner, en santé, bonne et longue vye.

« Escript à Saint-Germain en Laye, le vingt-troisième jour de novembre 1556.

« Je vous supplie, Monsieur, me vouloir envoyer vostre baneret que a Sablonnières, pour accompagner les deux que monsieur votre frère, monseigneur d'Aubmalle, m'a donnez; lesquels se trouvent les meilleurs qu'il est possible, et vous me ferez fort grand plaisir.

« Vostre hobeyant servyteur,

« MONTMORENCY. »

Lettre de monsieur de Montmorency.

« Monsieur, je vous ay ordinairement faict responce à tout ce que vous m'avez escript, et adverty bien au long de tout ce qui s'offroyt, mesmement par le dernier courrier venu de Rome, que je vous ay envoyé avecques ample despêche aux lieux où il s'en retourne, comme vous aurez veu. Depuis nous en avons receu une du sieur Bassefontaine, de laquelle je vous envoie la coppie, afin que vous sachiez tant mieulx comme toutes choses vont de tous costez, n'estant riens survenu d'avantage depuis ma dernière qui mérite plus longue lettre. Me recommandant humblement à vostre bonne grâce, priant Dieu, Monsieur, vous donner bonne et longue vye.

« De Saint-Germain en Laye, le vingt-quatrième jour de novembre 1556.

« Je vous prie après que vous aurez veu la despêche du dict sieur de Bassefontaine, l'envoyer à mon cousin monsieur le maréchal de Brissac avecques la lettre que présentement j'eluy escriptz, vous advisant, Monsieur, que je viens de recevoir vostre lettre de Noyon, et que j'ay tout souldain mandé le trésorier Bourg pour le haster de tout ce que sera possible.

« Vostre humble servyteur,

« MONTMORENCY. »

De monsieur de Brissac.

« Monseigneur, j'ay ce matin receu lettres de

iedmont esuelles on m'escriit l'arrivée de Carrières, et que pour fournir à l'achat du charroy : voz vivres et pontz à basteaulx, il se veult der des dix mil francs ordonnez pouremployer des vivres. Je vous envoie les estatz que le dict arrières a dressez beaucoup plus amples, ce l'est advis, que ce que nous avions projecté. Il vous plaira, Monseigneur, les veoir, et pour le applement que veult icelluy Carrières, en escrire Sa Majesté, affin qu'elle y pourvoie par de nouvelles assignations, et que ce qui est defectueux pour le regard du charroy ne soit récompensé en diminution de vivres.

• Monseigneur, je me recommande très humblement à vostre bonne grâce et prie Nostre-Seigneur vous donner en sancté bonne et longue vie.

• De Lyon, ce vingt-troisiesme jour de novembre 1556.

• Vostre très humble et très hobéissant serviteur,
« BRISSAC. »

Autre du dit sieur de Brissac.

• Monseigneur, depuis les lettres que je vous escrivy hier, j'ay receu celle qu'il vous a pleu m'escrire, ensemble l'extraict des nouvelles envoies de la cour, dont je vous remercie bien humblement. Je pensois en partir demain pour aller en Piémont, mais il m'est survenu quelque peu de mal au genou, qui m'en gardera. Toutefois, j'espère que ce ne sera rien. Aussi tost que je ne pourray mettre en littière je m'acheminera. Cependant j'escritz, oultre mes précédentes lettres, à monsieur de Termes pour loger la cavallerie. Je m'assure qu'il y aura très bien pourveu. Mais aussi je vous supplie, Monseigneur, vouloir despescher lettres pour faire que la dicte cavallerie vive réglément selon l'intention du Roy et vostre; aultrement le païssera bien tost ruyné.

• Monseigneur, je me recommande très humblement à vostre bonne grâce et prie Nostre-Seigneur qu'il vous donne, en santé, bonne et longue vie.

• De Lyon, ce vingt-sixiesme novembre 1556.

• Vostre très humble et très hobéissant serviteur.
« BRISSAC. »

Lettre de monsieur de Montmorency à mondit sieur le duc de Guyse.

• Monsieur, vous verrez ce que le Roy vous escript présentement, pour responce à ce que vous nous avez fait sçavoir par voz dernières lettres; et me semble que vous n'eussiez sceu choisir personnaige plus à propos que monsieur de Burye pour l'employer en la charge que devoit avoir monsieur de Termes, si tant est que

vous estant en Piedmont, vous voyez et congnoissez que vous ne le puissiez mener avec vous. A ceste cause, le Roy escript présentement audict sieur de Burye qu'il aict à incontinent vous aller trouver avec sa compaignie, luy donnant pouvoir que es places des hommes d'armes et archers qu'il trouvera absens lorsqu'il arrivera à Thurin, il en puisse faire enrouler d'autres; et au regard de ce que vous nous avez escript des Suisses, il a esté satisfait au remplissement de l'assignation pour leurs paiemens, et n'ay oublié à de rechef commander bien estroitement au trésorier Bourg de ne leur envoyer aucuns realles pour ce commencement. A quoy il m'a assuré ne faire faulte, autrement je luy ay bien promis que je l'en feray chastyer. Qui est tout ce que j'ay à vous dire pour ceste heure, sinon ce que vous verrez par un extraict que j'ay donné charge à l'Aubespine vous faire de ce qui est venu d'Angleterre et de Flandres. Et au demourant mon pauvre cousin, monsieur de Bonnyvet, est ce matin allé à Dieu, autant regretté du maistre et de tout le reste de la compaignie que personnaige qui mourût il y a long temps. Le Roy a pourveu en son lieu de l'estat de collonnel des bandes françoises mon cousin, monsieur le Vidame. Me recommandant humblement à vostre bonne grâce, je prie à Dieu, Monsieur, qu'il vous doint en santé bonne et longue vie. Escriit à Saint-Germain-en-Laye, le vingt neufviesme jour de novembre 1556.

• Monsieur, si vous avez nouvelles certaines que monsieur de Termes ne puisse aller avec vous, il faudra, s'il vous plaist, que vous despeschiez ung courrier expres en diligence envers monsieur de Burye, pour luy porter la lettre que je vous envoie, que le Roy luy escript selon l'advis de monsieur le cardinal vostre frere; et, au demourant, l'Aubespine m'a dict qu'il vous auroit depuis deux jours envoyé ce qu'il nous estoit venu d'Angleterre et de la court du roy d'Espagne.

• Vostre hobéissant serviteur,

« MONTMORENCY. »

Nouvelle de la suspension d'armes entre le Pape et le duc d'Albe, apportée par la suivante lettre de monsieur de Strozzi à monsieur de Montmorency.

• Monseigneur, tout présentement je suys arrivé avec le cardinal Caraffe du lieu auquel le duc d'Albe et luy se sont assemblez, et trouvant à mon arrivée que monsieur l'ambassadeur faisoit partir un courrier, je n'ay le loisir de vous faire plus longue lettre, et pour ceste heure je vous advertiray seulement comme les-

dits cardinal et duc d'Albe ont conclud une suspension d'armes pour quarante jours, et ce qui la faict accorder à ceux-cy, ce a esté, comme il me semble, qu'ils venoient que le secours dudit duc estoit arrivé à Porto-Santo-Stéphano, qui, à l'occasion d'icelluy, pouvoit endommager et gaster tout ce pays, et que du leur il y avoit longtemps qu'ils n'en avoient aucunes nouvelles : et, quant audit duc, je pense que ce qui luy a faict condescendre, ce a esté seulement l'espérance qu'il a de gagner ceulx-cy durant ledit temps. Ledit cardinal m'a dict qu'il vouloit dépescher quelqu'un vers le Roy pour luy faire entendre les raisons pour lesquelles il a voulu faire suspensions, et un aultre vers le roy d'Angleterre pour sçavoir de luy la dernière résolution qu'il voudra prendre en ceste guerre.

« De Rome, ce vingt neuvième jour de novembre 1556.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,
« PIETRO STROZZI. »

Lettre de monsieur le mareschal de Brissac audit duc, au sujet du passage de son armée par le Piémont.

« Monseigneur, j'ay receu la lettre qu'il vous a pleu m'escrire par le sieur de Bruilly et entendu de luy l'occasion de sa dépesche. Il trouvera à son arrivée en Piémont les choses assez bien acheminées, comme je vous ay escrit par mes précédentes, quant à la construction des pontz et basteaux et commencement de bonne provision de vivres, encores que la partie de dix mil livres ordonnée pour ladiete provision ne soit encores, de ceste heure, rendue audiet Piémont, ainsi que m'a escrit monsieur le président de Birague. Mais il reste, monseigneur, à faire pourveoir de l'argent pour l'achat des beufz et charrettes nécessaires pour le port de vostre pont et vivres, affin que cela ne se prenne sur ladiete partie de dix mil livres tournois, dédiée expressément, comme vous sçavez, pour l'achat d'iceulx vivres; de quoy, j'espère, vous aurez escrit à Sa Majesté. Le commis en ceste ville de Dubourg, trésorier de l'extraordinaire, m'a dict que les deniers dont on l'a assigné pour payer les douze compaignies nouvelles ne se peuvent recevoir, ne toucher plus tost que la fin de décembre, et lesdictes compaignies sont assignées à faire monstre à la fin de cestuy-cy, dont il ne peult advenir que désordre et retardement, s'il n'y est pourveu d'ailleurs, ainsi que je l'escriz à monsieur le connestable présentement. Vous avez sceu, monseigneur, comme j'ay esté contrainct de demeurer en ce lieu pour le mal qui me prins à ung ge-

noul, duquel je me trouve si extrêmement travaillé qu'il y a quatre jours et autant de nuits qu'il ne me laisse prendre tant soit peu de repos. Je pensois au commencement qu'il ne deust estre tel ne pour si longtemps que je me doute qu'il sera, dont je suis désespéré. Je prends toutefois toute la peine et diligence que je puis à me bien gouverner pour en estre bientôt guéry, et n'ay laissé pour cela d'escrire par ledict sieur de Bruilly à monsieur de Termes et audiet sieur président Birague pour accélérer, cependant, toutes choses, de quoy je les solliciteray tous jours.

« Monseigneur, je vous remercie très humblement de l'extraict des nouvelles de Flandres et d'Angleterre qu'il vous a pleu m'envoyer, vous suppliant me faire tousjours part, s'il vous plaist, de celles qui vous surviendront cy-après, et je vous tiendray à toutes heures adverty de ce que j'entendray de Piémont et d'ailleurs; me recommandant très humblement à vostre bonne grâce, je prie Nostre-Seigneur, Monseigneur, qu'il vous donne très bonne et très longue vie.

« De Lyon, ce vingt huitiesme novembre 1556.

« Monseigneur, voulant signer la présente, j'ay receu celle qu'il vous a pleu m'escrire de Nevers, du vingt sixiesme du présent, ensemble les advis de l'ambassadeur du Roy vers le roy d'Angleterre que monsieur le connestable vous a envoyez, dont je vous remercie très humblement, estant bien de vostre opinion, Monseigneur, que veoiant ce que contiennent lesdicts advis, il fault penser de ne plus perdre temps. J'avois bien sceu que les Suisses ne partoient de leur pais que le cinquiesme du prochain, et que partant ilz ne pourroient pas arriver à Sa avant le dix-huitiesme ou vingtiesme, bientôt après lequel temps il s'en faudra servir pour ne consommer leur paye inutilement. Cependant, s'il s'offre quelque chose que l'on puisse faire avec les forces qui sont par-delà, on n'en laissera passer l'occasion. Il est vray que de l'entreprise dont je parlay au Roy à Paris, on m'escrit qu'on a renforcé la garnison pour quelque jalouzie qu'ilz ont prise, non de nous, mais de quelque autre que je vous diray, tellement qu'il n'y a espérance pour ceste heure de la faire. Il y en a encores deux ou trois autres en termes, et est-on après de regarder ce qu'il s'en pourra faire, sinon nous aurons l'honneur avec les canons d'en faire exécuter quelqu'une. Je renvoye présentement le sieur Francisque Bernardin en Piémont pour haster toutes choses, et pareillement tous les autres gentilzhommes qui estoient avecques moy, de sorte que je reste icy tout

fin que pour eulx rien ne demeure du du Roy. Mon mal commence et monstre air dyminuer depuis ceste nuict. Mais je n'ay pas toutesfois qu'il me permette de s'occuper mesmement par ces grands froids. Et que je renderay peine et m'efforceray de ne faire faulte en service de Sa Majesté de ne luy estre quicte le plustost que je pourray. Le vingt-neufviesme jour de novembre

estre très humble et très obeissant servi-
« BRISSAC. »

*du Pape au duc de Guyse pendant
ceste guerre.*

Ecce filii, nobilis vir, salutem et apostolicam benedictionem. Cum pacis authores effectoresque rebus conaremur esse, maximis gravissimisque impiorum hominum in nos atque in eandem injuriis coacti sumus ut de nostra ac dignitate, armis ac viribus repellere ac Domino nostro volente, cogitare eorum qui nos tanquam parentes summa revereri et colere debuerant, inveteratamque pacem insolentiam, in nos quoque efarie irruentem, timore saltem compelleremus. Quando ad nostram vero aulam ita uti æquum erat, nobis non liquit, sed divina benignitate freti fore id, quod que accidere solet, ut bello pacem parare quod compositis tandem rebus, atque insidiarum suspitione remota, spatium nominemque sit cæteris christianæ reipublicæ bus sanandis; neque enim aliud justissimis armis querimus aut precibus a Deo et optatissimo contendimus, nisi ut improborum et contumacia repressa, nostram atque intactam sedis auctoritatem salvam atque intactam retinere possimus. Quod ut commodius fieret, fœdus quod tibi non ignotum est varissimo nobis filio Henrico rege christiano inivimus, memoria repetente Francie reges pientissimos homines bellicisque ac florentissimos, perpetuos sedis apostolice auctoritatis defensores, libertatisque semper indices: sed quoniam, quamvis magnæ firmitatis copiarum adveniunt sine capite ac duce, re eadem rege communicata, dilectum nobis Herculem Estensem Ferrariæ ducem præficeris capitaneum generalem delegimus, armis et declaravimus, eique confederari copiarum, equitum, peditum, fabrum, torum, cæterarumque rerum ad usum eum pertinentium omnium curam atque imperium demandavimus. Cum vero in tua erga

nos atque hanc sanctam sedem pietate clarissimaque rei militaris scientia, magnam præterea spem secundarum rerum nostrarum reponamus, in ipsius Ferrariæ ducis absentia, ejus te potestatem gerere capitanei que generalis personam sustinere volumus, statuimus et declaravimus, atque omnes ipsius fœderis exercitus, militaresque copias cum terrestres, tum maritimas, cum presentes, tum futuras, tuo imperio subjecimus, mandantes omnibus et singulis nostris confœderationis militibus cujuscumque generis, tam equestribus quam pedestribus, tam futuris quam presentibus, tam iis qui stipendia merentur quam qui sine stipendiis militare munus exercere, cum occasio postulat, tenentur, eorumque item capitaneis, tribunis, ductoribus, ac præterea navium triremiumque præfectis, ut summo studio, obsequio, observantia nobilitati tuæ præsto sint, mandatisque tuis obtemperent ac sine exceptione, aut ulla omnino mora, omnia faciant quæ sibi abste, quovis loco, quovis modo, quovis tempore, jussa atque imperata fuerent, sub pœnis tuo arbitrio ac voluntate imponendis; decernentes præterea harum vigore, ut omnibus provinciis, oppidis, vicis, feudatariis vassalisque sedis apostolicæ tuo arbitrio imperare valeas, stationes, diversoria, frumenta, commeatus, molita cibaria cæteraque omnia quæ ad bellum gerendum pertinent, imperioque tuo omnes domini nostri homines in muniendis oppidis, aggeribus vallisque faciendis, cæterisque ejusmodi rebus, obsequentes esse præcipimus, non secus ac si nos ipsi juberemus; ac demum quantum auctoritatis ac potestatis ipsi Ferrariæ duci capitaneo generali concessimus, tantumdem in ejus absentia tibi tradimus atque condonamus, cum omnibus honoribus, dignitatibus, privilegiis, titulis, insignibus, quibus antehac cæterorum similium fœderum capitanei generales uti, frui et potiri de jure vel de consuetudine soliti sunt. Hortamur autem te pro nostra paterna auctoritate et pro ea pietate ac religione quæ maxime propria est generis ac familiæ vestræ, ut in tuenda hujus sanctæ sedis dignitate summum decus tibi constitutum esse putes, et cum majorum tuorum illustrissimorum fortissimorumque hominum gloriam jam pridem virtute ac rebus gestis adæquaveris, nunc in tam pia justaque causa omnibus antecellas. Is enim actiones tuas ad optatum finem perducet, qui pro fidelium piorumque salute mortem non dubitavit appetere, a nobis certe omnia quæ ad tuam laudem atque amplitudinem augendam pertinent, cumulata potius expectare.

« Datum Romæ apud Sanctum-Petrum, sub annulo piscatoris, die III^a decembris M D L V I. Pontificatus nostri anno secundo, Fr. Spinus. Et

au dos : Dilecto filio nobili viro Francisco de Lotharingia duci Guisizæ.

Autre bref de Saditte Saincteté au duc de Parme, au sujet de celluy qu'il avoit envoyé au duc de Guyse.

PAULUS PAPA IIII.

• Dilecte filii, nobilis vir, salutem et apostolicam benedictionem. Cum gravissimo injustissimoque bello quotidie magis urgeamur, implique homines statum apostolicæ sedis nefariis armis conentur evertere, necessario ac justo dolore coacti sumus ut charissimi nobis in Christo filii Henrici Francorum regis auxilium atque opes imploraremus, eumque ad tam grave incendium restinguendum excitaremus, ut improborum insolentia atque contumelia christianissimi regis viribus repressa, nostram atque hujus sanctæ sedis dignitatem salvam atque incolumem retinere in Domino valeamus. Qui quidem Rex, summa pietate præditus ac veræ solidæque laudis amantissimus, statim ad fines nostros defendendos exercitum rebus omnibus instructum in Italiam mittere decrevit, majorum suorum pientissimorum hominum gloriam reminiscens, qui hujus sanctæ sedis libertatis perpetui defensores ac vindices extitere. Cum igitur prædictus exercitus ductu atque auspicio dilecti nobis filii Francisci de Lotharingia ducis Guyse per tuos fines sine ullo maleficio iter facere debeat, omni a te contentione petimus, et tanquam vassallo ac feudatorio sedis apostolicæ præcipimus atque mandamus ut sine ulla omnino mora itinera omnino tuta, facilia et expedita præbeas, frumento commectu, molitisque cibariis juves, tecto, diversoriis, stationibus amice recipias, ac demum ipsum ducem atque omnem exercitum consilio, autoritate opibusque tuis confirmes. Hoc si feceris, tam nobis id erit gratum ut ex omnibus officiis quæ abste huic sanctæ sedi debentur, nullum gratius esse possit; si vero pravis consiliis inductus, quod a tua virtute nequaquam expectare debemus, a nostra atque apostolicæ sedis autoritate recesseris, atque justissima nostra postulata neglexeris, præterquam quod ingrati hominis officio functus fueris, nostram ac Dei omnipotentis indignationem subibis atque in ea præjudicia eas pœnas incurres quas tam urgens necessitas, tantarumque rerum pondus repetent a vassallo ac feudatorio sedis apostolicæ. Eas ut diligenter caveas teque dignum majoribus tuis præbeas, te etiam atque etiam hortamur. Datum Romæ apud Sanctum-Petrum, sub annulo piscatoris, die III^a decembris M D LVI.

• A tergo : Dilecto filio nobili viro Octavio Farnesio Parmæ et Placentiæ duci. »

La cause du pape estoit si favorable qu'elle touchoit tous ceux qui la pouvoient soutenir : deux des frères du duc de Guyse entr'autres, dont Sa Saincteté luy tesmoigne sa satisfaction en son bref de l'onzième du dit mois de décembre.

PAULUS PAPA IIII.

Dilecte filii, nobilis vir, salutem et apostolicam benedictionem. Cum carissimi in Christo filii nostri regis christianissimi pietas et studium in comparandis quas nobis et huic sanctæ sedi auxilio mittat copiis, gratum per se est, ut debet, tum quod earum huc adducendarum negotium nobilitati tuæ potissimum dedit, in eo quoque rem gratam admodum nobis et prudentia sua dignam fecit. Quod vero tecum una veniant duo fratres tui agnoscimus, familiæ vestræ perpetuam erga sedem hanc devotionem atque observantiam magnamque spem tuendarum rerum nostrarum imprimis in Dei omnipotentis auxilio, tum in præstanti virtute tua reponimus ac fratrum tuorum opera quos tui similes fore ac potius esse jam persuasum habemus. Quare nobilitatem tuam et illos simul paterno animo et eo quo decet honore excepturi sumus, de cæteris rebus quid constitutum fuerit ex litteris dilecti filii Caroli cardinalis Caraffæ, nostri secundum carnem nepotis, tua nobilitas cognoscat. Datum Romæ apud Sanctum-Petrum sub annulo piscatoris die xi decembris MDLVI, pontificatus nostri anno secunda.

• *Et au dos* : Dilecto filio nobili viro Francisco de Lotharingia, duci Guisizæ. »

Sur ces belles protestations de Sa Saincteté, les sieurs de Lansac et de Selve qui estoient attachez à Rome et ordinairement à ses costez et des siens, pour observer sa contenance, continuèrent d'escrire pour rendre compte de sa conduite.

Les nouvelles de Rome arrivèrent fréquemment, et monsieur de Guyse en étoit informé aussitôt par les soins de monsieur le connestable. Les ordres avoient esté donnés à monsieur d'Aumalle, frère de mon dit sieur le duc, de hâter son partement; il étoit porteur d'un mémoire contenant les instructions du Roi. Les lettres suivantes de monsieur le connestable au dit duc, de monsieur de Lansac, de monsieur de Selve, de monsieur de Lodève, du cardinal de Ferrare et de monsieur de Guyse au Roy, contiennent la relation du différend du Pape avec le duc d'Albe, pour lequel le Roy envoyoit une armée en Italie et jusqu'à la fin du mois de décembre de la dite année 1556, ainsi que le pouvoir donné par Sa Majesté au maréchal Strozzi, d'Avanson et sieur de Lansac touchant le dépot

de l'argent pour les frais de la ligue à l'encontre du dit différend.

Lettres de M. le connestable.

« Monsieur, le Roy, après avoir présentement veu la dépesche de Romme et ce que vous luy avez escript du vingt-neufviesme du mois passé, a advisé d'avancer le partement de monsieur le duc d'Aumalle et le vous envoyer avec ung mémoire signé de sa main, contenant son vouloir et intention, que vous demandez sçavoir, sur les affaires qui se offrent. Au moien de quoy me remettant là dessus, et sur ce qu'il vous sçaura très bien dire et exposer de la part de Sa Majesté, il n'est nul besoing que je vous face la présente plus longue; seulement vous diray que, pour le regard des payemens des Suysses, nous y avons donné l'ordre que je vous ay faict sçavoir par ma dernière lettre; et est le trésorier Bourg allé à Paris pour faire porter en diligence le plus que l'on pourra d'escuz, affin de ne bailler des réalles ausdictz Suysses pour ce commencement. L'on a aussi commandé de fournir et envoyer promptement les parties qui restoient à assigner selon l'estat que vous nous avez envoyé avec vostre précédente dépesche, et de ce qu'il vous faudra davantaige. Oultre tout cela, vous en serez entièrement satisfait en la meilleur diligence que faire se pourra; me recommandant humblement à vostre bonne grâce, je prie Dieu, Monsieur, qu'il vous doinct en parfaicte santé bonne et longue vye.

« Escript à Saint-Germain-en-Laye, le troisieme jour de décembre 1556.

« Je vous envoie, Monsieur, le double du deschiffrement de la dépesche de Romme que vous nous demandez, et ne vous mande point autrement des nouvelles que nous avons eues d'Angleterre et de Flandres; pour ce que le Roy en a bien longuement devisé et tenu propos à monsieur d'Aumalle, vostre frère, en son cabinet, dont il vous sçaura rendre très bon compte. Je vous envoie aussi une lectre d'ung personnage que vous congnoistrez à la lecture de son stille.

« Vostre hobéysant servyteur,

« MONTMORENCY. »

« Monsieur, par une aultre lettre vous sera respondu à ce que avez escript par l'homme venant de Romme des affaires d'Ytallye. Mais avecques ceste dépesche que j'envoie présentement en Suisse, vous ay bien voulu advertir que j'ay donné tel ordre avecques le trésorier Bourg, qu'il n'y aura point de faulte que les bandes desdicts Suysses ne soient payées en aultres

espèces que réalles, et que l'argent ne soit là à point nommé: dont j'advertiz les sieurs de Saint-Laurens et de Mendosse. N'ayant de quoy vous faire plus longue lettre pour le présent, je prieray Dieu, Monsieur, vous donner bonne vye et longue.

« De Saint-Germain-en-Laye le troisieme jour de décembre 1556.

« Je vous envoie une lettre que vous escript ledict trésorier Bourg, affin que vous, Monsieur, preniez de luy autant de seuretté qu'il nous en promet.

« Vostre hobéysant servyteur,

« MONTMORENCY. »

« Monsieur, j'ay veu ce que vous m'avez escript, du premier de ce mois, du paiement des Suisses, montant trente mille escuz, pour la première levée; à quoy il avoit jà esté pourveu passé dix jours, si es-ce que ne me voullant pas encore trop fyer à ma mémoire, j'en ay voullou reveoir l'estat, où je trouve que le trésorier Bourg a eu l'assignation entière deladicte somme. Et m'a asseuré, comme jà je vous ay escript, qu'il n'y aura point de faulte que la somme ne soit à Suze en autres espèces que réalles dès le vingtiesme de ce mois. De sorte que vous vous trouverez satisfait en cet endroit. Et si bien il fault quelque chose de plus pour le paiement des estats des officiers, il aura de quoy y fournir; car ilz ne se montent guères. J'ay envoyé querir ledict Bourg à Paris pour luy communiquer le mémoire que vous a envoyé mon cousin le mareschal de Brissac, pour rabiller la faulte que y sera; et incontinent en serez adverty. Cependant, affin que vous sachiez des nouvelles que avons eues d'Angleterre, je vous envoie le double d'une despesche que en vint hier. Et me recommande humblement à vostre bonne grâce, priant Dieu, Monsieur, vous donner bonne vie et longue.

« De Saint-Germain-en-Laye, le cinquieme décembre 1556.

« Vostre hobéysant servyteur,

« MONTMORENCY. »

« Monsieur, il a esté pourveu au contenu du mémoire que mon cousin, monsieur le mareschal de Brissac, m'a envoyé avecques ses lettres du vingt-neufviesme du passé et à tout ce qui restoit pour vous, comme jà je le vous ay escript; vous advisant que survenant aultre chose à quoy il faille pourvoir, il y sera tout aussitost satisfait que j'en seray adverty. Pour le moins vous povez estre asseuré qu'il ne tiendra à y faire de ma part tout ce qui me sera possible. Au

demourant, Monsieur, vous trouverez avec la présente le double de la dépêche que le Roy faict à Rome par le secrétaire du sieur de Lanssac qu'il renvoye présentement par delà, par le chemyn de Suyse, pour evicter à tout inconvenient. Au moyen de quoy il ne vous pourra veoir, si avant son arrivée à Lion vous en estes party; mais il n'y aura pas grant danger, pour ce qu'il ne vous sçauroit riens dire qui importe, outre ce que verrez par ledict double de sa dépêche. Me recommandant sur ce humblement à vostre bonne grâce, je supplie Nostre-Seigneur vous donner, Monsieur, bien bonne et longue vye.

« De Saint-Germain-en-Laye, ce septiesme jour de décembre 1556. »

« Monsieur, voullant signer la présente, j'ay receu la vostre de Rouenne, le deuxiesme de ce mois, avecques une de mon cousin, monsieur le mareschal de Brissac, auquel je faiz responce, et ne faudray de donner ordre de faire dilligenter de marcher les compaignyes de gendarmerye ordonnées pour aller en Piedmont pour y demourer. Et quant à celles qui vous doibvent suyvre, à ce que j'ay peu entendre, vous les aurez toutes assez à temps; car celle de mon filz, qui estoit des plus loingtaines, peult estre de ceste heure à Lion ou bien près. Au regard des troys vieilles bandes de gens de pied qui estoient en Picardye et Champaigne, elles en sont partyes, il y a jà quatorze ou quinze jours. N'étant au reste riens plus vray que ce qui vous a esté dict du second filz de monsieur le duc de Ferrare, ainsi que j'ay veu par lettres de monsieur le cardinal de Ferrare; mais nous n'en avons riens entendu d'ailleurs, mesmes de l'ambassadeur dudict sieur duc. Vous verrez ce qui nous veint hyer de Flandres par les doubles qui vous en sont envoyez; qui me gardera vous dire aultre chose.

« Vostre hobéysant servyteur,

« MONTMORENCY. »

« Monsieur, hier au soir je receuz ensemble deux lettres de vous du quatriesme de ce mois, l'une de Saint-Symphorin et l'autre de Ferrare, et avecques la première le double de celles des sieurs de Saint-Laurens et de Mandosse, touchant le payement des Suysses. A quoy par deux autres précédentes despêches je vous ay si avant respondu, et d'ailleurs tant commandé et recommandé ledict payement en bonnes espèces au trésorier Bourg, qui m'a promis qu'il n'y aura point de faulte, que, j'espère, vous en trouverez satisfait. Je lui avois aussi ordonné qu'il tint quelque argent à Chambéry pour leur prester en passant; dont il m'avoit pareillement assuré; ou s'il n'a pourveu il m'auroyt ja commencé à

trompper. Toutesfois c'est peu de chose. A vous ferez bien s'il vous plaist donner ordonnance néanmoins ay incontinent envoyé le quoy par Paris pour sçavoir de luy encores plus au comme il va tant dudict payement desdicts Suysses, prest dudict Chambéry, que des autres dont mon cousin le mareschal de Brissac cript, affin d'y donner tout l'ordre que je pourray; et aussi au faict des pouldres qui n'ont toutes esté envoyées d'Aussonne, où j'ay incontinent; car quant à celles de Tours, j'ay bien qu'elles sont jà fort avant en chemyn peuvent tarder d'arriver par delà. J'ay au vovoyé querir le trésorier de l'artillerye pour voir à quoy il tient qu'il n'est ou ayt en Lyon pour le payement des chevaulx et deniers, dont, à ce que j'ay veu par l'estat du trésorier de l'espargne, l'assignation luy fut faite dès le quatorziesme du passé, et vous avertis Monsieur, que s'il y a de sa faulte, je le tiens très bien chastier. J'oublyois à respondre par postille de vostre première lettre sur le faict desdicts Suysses; savoir comme les traictez qu'ils ont avous avecques eulx nous obligent à les payer; vous ay envoyé la coppie d'iceulx traictez est seulement dict qu'ils le seront à tant homme sans dire en quelles espèces; et tant mal qui y est sont les protestations qu'il ont vent avoir faictes ausdicts sieurs de Lauz Mandosse, avant que partir, de ne prendre les réelles et autres espèces à plus hault prix que celluy auquel ils ont cours par deçà, et ce pour le second payement, il le faudroit ainsi. Mais après vous en ferez pour le me recommandant humblement à vostre grâce, priant Dieu, Monsieur, vous donner bien bonne vye et longue.

« De Saint-Germain en Laye le neuvième jour de décembre 1556.

« Je ne deiz pas, Monsieur, quant les Suysses auront passé la barrière qu'il ne soit aisé et convenable leur faire prandre les monnoies auxquelles qui se despenderont au lieu où vous serez. Mais je ne suis encores forcé, Monsieur, de vous dire que je suis incroyablement ennuyé de veoir telle lenteur et si peu d'assurance en noz deniers. Mais je prendrez pour excuse l'extremesme dilligence que se fera à haster les escuz que je ne laisse dormir, je vous assure.

« Vostre hobéysant servyteur,

« MONTMORENCY. »

« Monsieur, hier depuis vous avoir escrivu j'ay fait responce à vos dernières lettres, et receusmes une dépêche de Rome dedans laquelle paquet de l'évesque de Lodesve, de laque-

ous envoie le double, par où vous pourrez veoir le tout y va selon que lescaurions désirer, mesmes quant à ce que le cardinal Carraffe avoit libéré de traicter à l'abouchement qu'il debbit faire avecques le duc d'Albe, au moins si qu'il promet et assure est suivi. De quoy nous pourrions avoir de brief plus certaines nouvelles. Et quant ad ce que nous escript le dict esque de Lodesve, il n'y a riens qui mérite vous en être mandé, pour ce qu'il ne parle que du faict monsieur le duc de Ferrare; sur quoy depuis il a esté vers luy a esté résolu et arresté ce que vous avez peu entendre. J'ay aussi advisé de vous envoyer le double d'une lettre que m'a escripte le duc de la Mirande, avecques celluy de la certification par luy baillée de l'artillerie et munitions d'icelle, tirées de Parme, qui luy ont esté allées en garde, ensemble le double d'un article d'une lettre que m'a escripte le général d'Almeida, afin que puissiez estre amplement adverty de tout ce qui nous vient de par de là.

« Au surplus, Monsieur, je vous envoie par l'ordinaire ung estat dressé par les sieurs du conseil, de Rocquencourt, de Voisinlieu et trésorier de l'espargne, après avoir veu ce que le trésorier Bourg vous avoit escript et à moy aussi sachant ses assignations, par le quel estat pourrions veoir ce qui luy a esté fourny de comptant, et ce dont il a esté assigné et en quel temps il pourra recevoir les deniers des dictes assignations, qui est pour le plus tard partye dedans quinze ou six jours, et le reste dedans la fin de ce mois. Je luy ay mandé qu'il vienne icy incontinent pour vérifier avecques luy icelluy estat. Mais faict, s'il se treuve rester aucune chose à vous fournir, il y sera promptement satisfait; mais si le dict estat contient vérité, il ne luy faut plus riens pour tout ce mois. Vous suppliant croire, Monsieur, qu'il ne tiendra à moy s'il ne soit usé de toute diligence possible pour vous secourir et satisfaire de tout ce qui vous en aura besoin, ainsi que congnoistrez par effect; et recommandant sur ce humblement à votre bonte grâce, et suppliant Nostre-Seigneur vous en faire, Monsieur, en santé longue vie.

« De Saint-Germain en Laye, ce dixiesme jour de décembre 1556.

« Monsieur, je viens de recevoir une lettre de l'évesque d'Allet, dont je vous envoie un extrait, par où vous verrez que pour le présent, on ne passe point d'Espaignolz d'Espaigne en Ytalie, si ce n'est deux bandes de celles qui vont à Parpignan pour accompagner l'argent qui est envoyé pardella. De quoy j'escriptz présentement au dict évesque mettre peine de sçavoir, s'il peut, certaines nouvelles pour m'en advertir,

ensemble de tout ce qu'il pourra apprendre de nouveau de tout ce costé là méritant l'escripre. Ce que alant faict, je vous en donneray advis.

« Voullant signer la présente le conte Ringrave est arrivé, lequel est agressé de trois doigtz et dit qu'on luy a fait fort grande chère et beaucoup d'honneur d'où il vient.

« Votre hobeyant serviteur,

« MONTMORENCY. »

Lettre de messieurs de Lanssac et de Selve au cardinal de Ferrare, du 11 décembre 1556.

« Monseigneur, nous faisons présentement au Roy une despesche pour respondre à celle que le courier Gobbé nous a apportée de Sa Majesté, et par mesme moyen n'avons voulu faillir de respondre aux lettres qu'il nous a apportées de vous, du 5^e de ce mois, desquelles nous vous remercions très humblement, vous advisant, Monseigneur, que nostre Saint-Père et M. le cardinal Carraffe, ausquelz moy de Selve ay faict entendre le contenu en la ditte despesche du Roy, en ont esté fort aises, et seront encore plus quand je pourray porter nouvelles de l'armée de monseigneur de Guyse en Piedmont et de l'acheminement de son armée, car il n'est rien que tant ils désirent, m'ayant encore hier commandé nostre Saint-Père d'escrire de sa part au Roy, qu'il s'assure de trouver tousjours Sa Sainteté très constante et ferme en son accoustumée étroite amitié et confédération, et quelques propos d'accord que le roy d'Angleterre et ses ministres luy fassent tenir, quant ils luy présenteront tous les partis du monde, il n'en trouvera jamais un bon s'il ne vient de la propre main du Roy: et nous pouvons bien dire, Monseigneur, que si Sa Sainteté a veu que tende à accord avec le roy d'Angleterre, il y a beaucoup de gens trompez, et sommes de ce nombre, car nous ne pensons pas qu'il y entende à tout le moins quand il verra qu'il sera en moyen ou espérance d'avoir raison de ses ennemis par les armes; pour le moins s'il fault croire à la foy d'un pape et à de bons sermentz, moy de Selve vous puis assurer, Monseigneur, qu'il m'en renouvella encore hier de belles et grandes promesses, me priant fort de solliciter et le Roy et monseigneur de Guyse de diligenter le passage de l'armée en Italie, qu'il désireroit estre, s'il estoit possible, sur cet Estat de l'Eglise avant la fin de la trefve de quarante jours, qui viendra à expirer environ le 7 ou 8 du mois prochain. Nous vous avons amplement adverty par M. de Morette de la ditte trefve et de tout autres choses de de ça. Le duc d'Albe s'est depuis la trefve retiré à Naples avec les principaux seigneurs et barons et grande partie de la cavalle-

rie, laquelle a grandement souffert et fait perte de plus de sept cent chevaux ; il a laissé quatre enseignes d'Espagnols, qui sont environ quatre cents hommes à la garde d'Ostye et des fortz qu'il a fait à la bouche de ceste rivière. Le Pape dit hyer à moy de Selve, que les gallères et les Allemans qui estoient dessus pour se venir joindre au duc d'Albe, s'en estoient retournés devers Genes, et que les Allemans s'en alloient servir en Lombardie et en Piedmont; ce que nous croyons véritable par l'advis conforme que nous en avons de monsieur de Monluc. Monseigneur, nous prions le Créateur, etc.

« De Rome, ce 10^e décembre 1556. »

Lettres de monsieur le cardinal de Ferrare.

« Monsieur, vous aurez entendu par le sieur de Moret tout ce qui se passe par deçà, de façon que renvoyant Scipion pour continuer auprès du Roy sa résidence pour mes affaires, je n'auray rien à vous dire sinon que si bien vous pouvez assez imaginer le plaisir que j'eusse reçu de vous veoir, comme j'espérois de faire, continuant ces troubles par deçà en l'estat qu'ilz faisoient auparavant ceste trefve qui a esté faite.

« Toutesfoys, si cest accord réussira à l'honneur et satisfaction de Sa Sainteté et repos de toute la chrestienté, comme il semble que l'on en soit plus tost en ceste espérance que aultrement, l'aise que j'en recevray, veu mesmement qu'il se pourra dire que les forces du Roy et vostre venue par deçà en aura esté cause, compensera assez le plaisir que j'en perdray de l'autre part de ne vous veoir. Cependant je vous priay vouloir me continuer en la mesme protection que vous avez toujours eue de mesdictes affaires, dont je me sentz vous avoir l'obligation que vous dira ledict Scipion, sur lequel me remettant pour n'avoir pour le présent aultre chose digne de vous; après m'estre bien humblement recommandé à votre bonne grâce, je prieray Dieu, Monsieur, vous donner en parfaite santé très longue vye.

« De Ferrare, ce douziesme jour de décembre 1556.

« Di Vostra Eccellenza,

« Humil. et affectionatissimo zio,

« HIP. CARDINALE DI FERRARA. »

« Monsieur, encores que je ne face doubte que vous ne soiez adverty d'heure en aultre de l'estat des affaires de Milan, je vous ay ce néantmoins bien voulu faire part de ce que j'en ay eu par l'extract que je vous envoie, et aussy de ce que j'ay eu de Rome par ung courrier qui n'en fait que venir, qui sera porteur de la présente

jusques à Lyon. Vous envoyant à cest effect la copie de la lettre que messieurs de Selve et de Lanssac m'en ont escript, combien que pareillement je veuille presupposer qu'ilz ne faillent de vous escrire par ledict courrier, mesmes tout aultant ou beaucoup plus qu'ilz n'ont fait à moy. J'ay envoyé, suivant ce que Scipion vous aura dict que j'avois délibéré de faire, ung capitaine en Allemaigne avec ung Allemand, par lequel j'espère que nous entendrons à la vérité tout ce qui s'y fera, dont je ne faudray de vous advertir quant j'en auray quelque chose; et sy ay trouvé deux autres hommes qui pourront aller et venir vers vous et moy par le droit chemin, quant j'auray quelque chose qui me semblera digne de vous. Me recommandant bien humblement à votre bonne grâce, je prie Dieu, Monsieur, vous donner en parfaite santé très longue vye.

« Di Vostra Eccellenza.

« Humil. et affectionatissimo zio,

« HIP. CARDINALE DI FERRARA. »

« Monsieur, le sieur Julio Ursin sera porteur de la présente jusque au lieu duquel il vous dépêchera ung courrier pour vous faire entendre la cause de son voyage, de laquelle je n'ay voulu laisser pour cela de vous dire ce que il m'en a dict; qui est qu'il est envoyé vers le Roy, tant pour luy faire entendre la bonne volonté en laquelle Sa Sainteté et toute sa maison continue plus que jamais envers Sa Majesté et la prospérité de ses affaires; que aussi pour lever l'ombre et soubson que l'on pourroit avoir pris de la résolution de ceste trefve et propos d'accord qui ont esté et sont encores, remonstrant que ce qui a esté fait n'a esté que par l'advis de Sa Sainteté et de ses ministres, pour donner temps et loysir à l'armée que vous conduits, laquelle Sa Sainteté attend avec la plus grande dévotion que l'on scauroit estimer. Il a semblé à monsieur le duc, mon frère, avoir trouvé ledict sieur Julio ung peu froid et quel plus inclinant à la paix que à la guerre. Mais quant à moy, je ne suis que demouré content de ce qu'il m'a dict. Il s'est bien laissé entendre avec moy que les Impériaux tenoient la paix pour faite pour ce qu'ilz estoient délibérés d'accorder à nostre Saint-Père tout ce qu'il voudra, ne parlant plus de la restitution de Paliano, des prisonniers, fortifications ny d'autres choses, ains que Sa Sainteté et les siens advisent seulement ce que le roy d'Angleterre pourra faire pour eux tant au temporel que au spirituel, faisant déjà leur compte de les attirer tellement de leur costé, que si le Roy n'a scu con-

t se prévaloir de l'occasion qu'il a t, que quant à eulx, ils sont bien dé- ne la perdre; dont se peult aisément e estre véritable, ce que j'ay tousjours e ce que lesdicts Impériaux font : tant pour appaiser ceste guerre, que r'ils ont faict leur compte d'avoir par Sadiete Sainteté de la leur, comme ilz nt si une foys ilz la peuvent faire con- à quelque accord. Au quel toutesfoys io m'a bien dict qu'en effect Sadiete n'est aucunement délibéré d'entendre, e sent offensée d'eulx. Et ne veoyant le s'en puisse fyer, ayant mitz toute ce au secours de Sadiete Majesté, à uquel par deçà ledict sieur Julio s'est ndre que monsieur le cardinal Caraffe opoz de s'en venir à Boulogne pour lic sieur le duc, vous et moy, résoul- ement tout ce qui se debvra faire en re, et que le Fantuccio qui sera dépes- dict roy d'Angleterre n'a commission ndre ce que ledict roy d'Angleterre lléguer pour sa justification d'avoir la guerre, et escouter seulement ce mourant il voudra proposer pour la qu'il puisse rien accepter ny respon- que bien il a commandement très ex- ertir en toute dilligence le nonce de incteté, qui est auprès du Roy, de tout sera dict et mitz en avant; qui sont ne me peuvent que satisfaire, pour- issi de l'autre cousté Sadiete Majesté ndict secours le plus qu'elle pourra, nt n'estre que à craindre que si au emps que ledict Fantuccio advertira inteté de tant beaulx et larges partiz d'Angleterre luy pourra faire, tant ral que sur le particulier, ledict se- adiete Majesté ne se trovast si avant e Saincteté désireroit bien, elle n'en sion de penser ad ce que jusques à elle n'a faict et n'est pour faire tout- tes foys que vous trouverrés par deçà. si, quant tout est dict, le plus seur : l'on puisse avoir pour tronquer et oubsons et jalouzies qui sont et peu- e d'une chose plus que d'une autre te Saincteté et le Roy. J'eusse bien esté e ledict-sieur Julio eust passé par le nin, tant pour la commodité qu'il eust veoir que pour myeulx endormir les les rendre plus lentz en leurs provi- issi affin que le veoyant passer par le n entrent en telle deffiance que cella de leurs faire faire tout le contraire.

A quoy il se laissoit aller si mondict sieur le duc l'eust trouvé bon. Qui est tout ce que j'ay pour ceste heure à vous dire, me remectant du sur- plus sur ce que vous entendrez, tant par la dé- pesche que vous enverra ledict sieur Julio, que par ce que vous escript mondict sieur le duc. Ne me restant, pour ceste cause, pour le présent rien plus que de me recommander bien humble- ment à vostre bonne grâce, et prier Dieu, Mon- sieur, vous donner en parfaiete santé très longue vye.

« De Ferrare, ce seiziesme jour de décembre 1556.

« Di Vostra Eccellenza,

« Humil. et affectionatissimo zio,

« HIP. CARDINALE DI FERRARA. »

Monsieur le connestable à mondit sieur le duc.

« Monsieur, le Roy voiant qu'il n'est encores nouvelles de l'arrivée du sieur de Morette et sçachant le service que luy peult faire le sieur Charles de Birague ès entreprises qu'il désire et veult estre tentées et exécutées si tost que vous et mon cousin, monsieur le mareschal de Brissac, serez arrivez en Piedmont, il luy a semblé le vous debvoir incontinent renvoyer sans plus le retenir. Et pour ce qu'il vous sçaura rendre bon compte de toutes choses, pour ne faire tard à sa suffisance, je ne vous feray par luy plus longue lettre, si ce n'est pour me recomman- der bien humblement à vostre bonne grâce, et supplier Nostre-Seigneur vous donner, Monsieur, en santé bonne et longue vye.

« De Sainct-Germain en Laye, le dix-huictiesme jour de décembre 1556.

« Vostre hobéysant servyteur,

« MONTMORENCY. »

M. le cardinal de Ferrare au mesme.

« Monsieur, j'ay receu par la voye de Venize la lettre qu'il vous a pleu m'escrire de Lyon du huictiesme de ce mois. Ayant esté bien fort ayse d'avoir entendu le contenu en icelle et encores plus ce que maintenant monsieur de Lodève m'en a faict sçavoir, mesmement de la résolution que vous avez prinse de vous acheminer par deçà le plustost que vous pourrez, nonobstant ceste dernière trefve dont ledict sieur de Lodève n'a faillyt de donner incontinent advis à Rome, sachant le plaisir et satisfaction grande que Sa Saincteté en recepvroit, comme de la chose que plus elle désire en ce monde. Vous pouvant bien asseurer que ceste recharge du Sueur n'empirera de rien la feste, de façon que quelque diligence que vous faciez de venir vous n'arriverez jamais

aitost que plus tost vous ne soiez attendu et désiré. Je vous envoie ung petit extrait de ce qui s'est peu sçavoir par homme qui a esté sur les lieux, que vous pourrez entendre par le contenu audit extrait, lequel je vous ay voulu envoyer, me semblant ne pouvoir qu'estre que bon que vous soyez informé de toutes choses de deçà, desquelles selon que je verray qu'il sera besoing, je ne faudray de vous advertir de main en main; cependant pour n'avoir chose digne de vous retenir de plus longue lettre, après m'estre bien humblement recommandé à votre bonne grâce, je priay Dieu, Monsieur, vous donner en parfaite santé bonne vye et longue.

« De Ferrare, ce dix-neuvième jour de décembre 1556.

« Di Vostra Eccellenza,

« Humil. et affectionatissimo zio,

« HIP. CARDINALE DI FERRARA. »

« Monsieur, je ne faictz aucun doute que vous ne vous esbahyssez bien fort de l'allée si à l'improviste de monsieur le cardinal Caraffe à Venise, de laquelle je présume que les ministres du Roy, qui sont à Rome, vous advertissent avec l'occasion du courrier qu'ilz dépeschent à Sa Majesté pour cest effect, lequel sera porteur de la présente jusques à Lyon, me esbahyssant d'autant plus de ceste entreprinse, tant de ce qu'elle a esté faicte sans le communiquer ausdicts ministres de Sadite Majesté, que aussi de ce qu'il m'a faict entendre par le sieur Torquato, que ce n'est que pour justifier la cause du Pape et essayer de descouvrir avec quel party l'on pourra tirer les Vénitiens de la ligue, la coustume desquelz toutefois n'est d'estre les premiers à s'offrir. Mais encores qu'il y ait bien peu d'apparence de croire que aultres choses ne l'ayent meu à faire ce voiage, si est ce que outre que ledict Torquato qui est bien des myens le m'a ainsi asseuré, et mesmes que ledict sieur cardinal est plus loing que jamais de l'accord, je m'inductz avec cella à tant plus facilement le croire de ce que quant bien il inclineroit audit accord, il ne seroit ja besoing pour cella d'aller audit Venise, j'ay envoyé vers luy l'un de mes secrétaires pour veoir sy soubz le prétexte de visite il pourra entendre quelque chose d'avantage. de cedit voiage, luy faisant offrir par mesme moyen d'estre prest d'aller audit Venise, incongneu, luy faire compagnie privéement, si peu de jours qu'il y sera, au temps qu'il sera hors d'affaires, plus pour le tenir en foy où l'on en pourroit doubter que pour penser en rien pouvoir ayder sa négociation, que j'eusse désiré estre revisé à vostre arrivée pardeçà. Laquelle il

m'a semblé que vous ne pourriez m'en que de l'avancer toujours. Je plus pourrez, m'ayant faict entendre ledict cardinal Caraffe que s'il pensoit que vous estre passé dedans trente jours qu'il droict de s'entretenir tant audit Vicy, pour vous veoir. Vous ayant bien ner ce peu de compte de cest affaire, que l'on entendit ce qui en sera et réu je ne faudray de vous en advertir de main, et de tout ce qui surviendra. je me recommanderay bien humblement bonne grâce, et prie Dieu, Monsieur, maintenir et conserver en la sienne.

« De Ferrare, ce vingtième jour de décembre 1556.

« Di Vostra Eccellenza,

« Humil. et affectionatissimo

« HIP. CARDINALE DI FERRARA. »

Lettre du Roy à monsieur de S

Monsieur de Selve, depuis le part Sueur que je vous ay renvoyé des mois avec ample réponse à tout ce qui apporté et déclaration de mon intention des choses de delà, les sieurs de Soubise Couldray sont arrivés par lesquelz et j'ay veu par les mémoires et instructions luy la Couldré, j'ai entendu la peine et vous et tous mes autres ministres estiez du long-temps qu'il y avoit que lettres de moy, pour ne sçavoir bonne répondre aux plaintes que nostre Sa vous faisoit des nouvelles que les Impérialoient tant de la paix qu'ils disoient le point d'estre conclue entre le roy terre et moy, et autres choses controumettre Sa Sainteté et les siens en comme véritablement elle estoit, et en lère qu'elle ne s'estoit peu tenir de vos grandes menaces dont m'avez adverty je ne luy feray aucun semblant, m'qu'après avoir entendu ce que je vous tant par le chevaucheur Dupuy que de la Gobbio et aussy par ledit Lesueur despesches que j'ai faict adresser au gébis de d'Albeyne pour vous faire tenir, esté très contente et satisfaicte, et suis bien que ledit Dupuy n'estoit arrivé par de le partement d'icelluy Lesueur et aus que vous avez bien remonstré à Sadite qu'elle pouvoit assez cognoistre que je l'ois d'autres choses que de parolles et p'employant pour sa conservation et quatre vingt et tant de mil escus par ntre le service qu'elle tire des gens de

autres que j'ay par delà, et de mes de la dilligence dont j'use pour luy on cousin le duc de Guyse avec les conduit et sont desjà en Piedmont, is esté possible à cause de la saison mbler plustost. Davantage, parce que escrit à mon cousin le connestable, qu'avez esté adverty que son nonce t au cardinal Caraffe, dès le 27 d'octobre m'ayant faict entendre le commandement il avoit de retourner devers Sa Sainteté que le propos de la pratique susdit continuast, je lui avois répondu que j'aré à l'ambassadeur du roy d'Angleterre le faire sçavoir à son maistre, que j'entendrois à aucun accord avec luy d'Albe ne se fust avec ses forces levé e l'Estat de l'Eglise et qu'il n'eust res'il avoit pris, par où Sa Sainteté pour certainement juger que ladite paix preste à faire que les Impériaux luy faire eroire; outre cela je vous ay il y ps mandé comme me faisant, ledit amudit roy d'Angleterre, instance pour les forces que je faisois assembler es faire la guerre à son maistre, je luy rtement dit que c'estoit pour secourir iet Père, pour lequel effect je n'oublie-argnerois chose que j'eusse, ainsy que omme chacun peut voir.

neurant, M. de Selve, j'ay il y a à quel-reçu les lettres que m'avez escrites mois passé tant par la voye de Venize urrier exprès jusques à Lyon d'où elles envoyées par la poste, par lesquelles lu la prorogation de la trefve conclue ardinal Caraffe et le duc d'Albe en-que vous avez remonstré audit card il est party pour aller à l'abouche-e doit faire, auxquelles j'attendois de-épouce jusques après l'arrivée du sieur, par lequel, ainsy que m'escrivez, me sçavoir les particularitez du traité de ogation; mais voyant qu'il tarde tant à bien voulu vous faire ceste despesche advertir de tout ce que dessus et pa-comme mon cousin le mareschal de commandement de moy de rompre de-ou six jours du costé de Piedmont, et tisfaire à la très instante prière que et faire plusieurs fois nostredit Saint-me vous sçavez; ce que plutost j'eusse rt esté qu'il me sembloit estre meilleur que j'eusse le baston en main pour rtost prest à frapper qu'à menacer, et pre je ne veuille croire que nostredit

Saint-Père ny aussey le cardinal Caraffe traictent jamais d'aucune paix sans moy, comme de ma part je ne l'ay voulu faire ny feray sans eulx, sy est ce que je trouve fort estrange qu'ilz fassent tant de choses sans vous les communiquer, veu que je suis des plus avants en la partie et mesme en la despence, et qu'il seroit bien raisonnable que pour mon argent j'en seusse des nouvelles avant que les choses fussent faictes, ce que vous leur remontrerez dextrement ainsy que sçavez bien faire encore que j'en aye presque dit autant au nonce de Saditte Sainteté qui comme je m'asseure leur a escrit.

« Quand à la prière que me faict Saditte Sainteté d'envoyer par-delà le sieur de La Garde avec le reste de mes gallères, c'est chose que je ne faudray de faire et d'en croistre le nombre; à l'effet de quoy je l'ay mandé, et sera icy dedans un jour ou deux. Au surplus, je vous enverray avec ma première despesche le pouvoir qui vous est nécessaire pour ordonner de mes deniers et autres mes affaires par-delà avec mon cousin le mareschal Strossy et le sieur de Lanssac, comme faisoit le sieur d'Avanson. Au reste, je suis adverty que dedans les papiers saisis d'Ascamo de La Carno, lorsqu'il se retira vers le duc d'Albe, s'est trouvé une promesse de mon cousin le cardinal de Ferrare, portant dix mil escus soleil pour les grains par luy fournis pour l'avietuaillement de quelques places en Toscane. C'est pourquoy, comme cela a esté déclaré confisqué à Sa Sainteté, aussey bien que le reste de ses meubles, il me semble que Saditte Sainteté ne me refusera de me faire don de ladite promesse sy je lui demande, ce que vous ferez de ma part quant vous en verrez l'occasion, et ce tant pour ma décharge que de mondit cousin le cardinal de Ferrare. Vous communiquerez la présente à mon cousin le mareschal Strossy et au sieur de Lanssac. Je prieray Dieu, M. de Selve, etc.

« Escriet à Saint-Germain-en-Laye, le 20 décembre 1556. »

Lettre du Roy à M. de Lodesve, son ambassadeur à Venize.

« Monsieur de Lodesve, j'ay veu ce que m'avez escrit du 23 du passé, et quant à ce qui concerne le faict de mon oncle le duc de Ferrare, il n'est besoing que je vous fasse autre responce que ce que vous avez veu par mes dernières, avec lesquelles je vous ay envoyé les expéditions de l'accord que j'ay faict avec luy, sy ce n'est pour vous donner advis que je donneray ordre pour le faire payer et satisfaire dorénavant suivant icelluy traicté, et quant de tout

ce qui se trouvera luy estre deub du passé, quand j'auray veu l'estat qu'il vous en doit envoyer. Au demeurant, mon cousin le duc de Guyse, qui, de ceste heure, est bien près de Piedmont avec les forces que j'envoie quant et lui pour le secours de nostre Saint-Père, vous a, ainsy qu'il m'a escrit, adverty de la dilligence qu'il faict, par où chacun peut connoistre ce que je faicts pour Sa Sainteté, et comme je veux estre observateur de ma promesse, m'assurant que Sadite Sainteté fera le semblable de sa part, sachant assez quelle fiance elle doit avoir en ceux avec lesquelz elle a à faire, et ne faict doute que la seigneurie très prudente et avisée qu'elle est, considérant que la ruyne de Sadite Sainteté peut causer la sienne, elle ne luy preste ayde et secours, et seroit, ce me semble, beaucoup meilleur pour eux qu'ilz ne fussent en cela sy froidz et sy tardifs qu'ilz ont accoustumé d'estre en semblable cas, comme je suis seur que ne ferez de leur bien remonstrer; vous me ferez en ce faisant un très agréable service, priant Dieu, etc.

« Escrit à Saint-Germain-en-Laye, le 20 décembre 1556. »

Lettre du duc de Guyse au Roy.

« Sire, j'ay reçu la lettre qu'il vous a pleu me faire tant d'honneur de m'escire de vostre main, de quoy je ne vous scaurois assez très humblement remerciier, et ne m'esbahys pas, Sire, de la payne où vous avez esté des deportemens et familiaritez dont avoit usé le cardinal Caraffe avec le duc d'Albe, en leur abouchement par trois diverses fois, et ne pouvant croire qu'ilz n'y allassent tous deux d'un mesme pied pour vous laisser en arriere, n'eust esté la ferme résolution du Pape qui ne s'y est voulu laisser aller. Moretto, Sire, vous aura rendu bon compte de tout ce qui s'est passé de là jusques à son partement, et m'est advis que les choses y vont bien pour vostre service. J'espère qu'elles n'empireront point quant j'auray le bien d'y arriver. Il vous plaira voir par les doubles lettres que je vous envoie, les provisions que font les ministres du roy d'Angleterre en la duché de Milan pour empêcher mon passage. Quand ilz n'auront qu'une partie de ce que l'on demande, sy seront-ils forts? Je crois, Sire, que le meilleur sera de les prévenir, et que je passe plustost qu'ilz ne pensent, ce qui ne peut estre devant 18 ou 20 jours, attendant les troupes et l'argent de vostre armée.

« Cependant, j'ay mandé à monsieur le mareschal de Brissac qu'il advise que nous puissions employer ce temps-là en quelqu'endroit aux dépens de vos ennemis, ce qui se fera à ce

qu'il me mande, et qu'en mon arrivée à Thrin tout sera prest à nous mettre aux champs. Je seray bien aise que l'entreprise pour laquelle le sieur Carle de Birague vous a esté envoyé puisse exécuter, et crois qu'il fault surprendre la place avant qu'il y ayt des forces pour garder, car sy les ennemys s'en doutant, mettent des hommes, elle nous tiendra longtemps, et par là, Sire, vous voyez le dommage que vous en recevriez. Il vous plaira me faire cet honneur, me croire que je ne perdray une seule occasion sy je puis où je connoisse pouvoir faire service avec les moyens qu'il vous a pleu m'en donner, etc.

« De Laumbourg, ce 24 décembre 1556. »

Lettre du connestable audit duc de Guyse.

« Monsieur, le Roy vous envoie Maresc present porteur avec des lettres contenues mémoire que vous nous avez envoyé par luy, le bref de nostre Saint-Père, par lequel il vous fait capitaine général de la ligue, en l'absence de M. le duc de Ferrare, accompagné d'un autre adressant au duc de Parme pour vous donner passage libre, vivres et autres commodités requises par ses terres, un autre responsif à lettres que luy avez cy-devant escrites, avec double de celle que Sa Sainteté a envoyé M. le duc de Ferrare. Il vous envoie aussi double de la despesche que Le Puy a apporté de Rome, par où vous verrez, Monsieur, combien il est requis que vous continuyez la diligence que vous avez commencée, et que m'assure que vous avez eu sy grande recommandation qu'il n'est besoing autrement vous en solliciter. Nous avons eu lettres de mon frere le comte de Tendes, qui nous assure avoir donné sy bon ordre à Marseille que l'on en est en doute, vous advisant au surplus, Monsieur, que par les nouvelles que j'ay de mon gouvernement, les bandes qui sont sous charge de M. de Nemours, levées en Gascogne estoient fort avancées le 12 de ce mois, de façon que j'espère que n'attendrez point apelles. Ceux de la frontière de Rossillon voyant ces levées ont retiré leur bestail plus avant du pays, monstrans appréhender la rupture de la trêve, car ilz ont sy grande nécessité de ble par-delà que, s'ilz n'en sont secourus d'ailleurs, ilz sont en danger d'une grande famine avant que les nouveaux soient venus. Je n'ay failliy faire escire aux sieurs de Saint-Laurent et de Dunois de faire toute l'instance qu'ilz pourront vers les seigneurs des ligues pour faire rappeler les Grisons que Scipion dit avoir trouvez en Lombardie, allans au service du roy d'An

terre. Monsieur, le Roy ce send un peu des matines de Noël ; cela est cause qu'il n'a peu escrire de sa main au Pape, ce pourra estre pour ce soir ou demain, et incontinent après, elles vous seront envoyées : me recommandant cependant à vostre bonne grâce, priant Dieu, etc.

• Escrit à Saint-Germain-en-Laye, le 26 décembre 1556.

• Vostre obéissant serviteur,

• MONTMORENCY. •

Monsieur de Guise à monsieur de Saint-Laurens.

• Monsieur de Saint-Laurens, j'ay jusques icy différé vous faire responce à la lettre que m'avez escripte du douziesme de ce moys, parce que je l'avois baillée au maistre des requestes qui estoit demouré derrière; aussy qu'il n'y avoit chose, sinon les raisons dont les Souysse nous veulent payer pour n'estre payez en réelles; à quoy sera satisfait, de sorte qu'ilz n'auront occasion de s'en pleindre : mais je veulx bien vous advertyr, monsieur de Saint-Laurens, que j'attendz en bonne dévotion la responce que vous auront fait messieurs des ligues, sur l'instance que je vous ay escript leur faire pour la levée des Grisons qui sont allez au service de l'Empereur; comme aussy ay-je fait ensemblement (pareillement) au sieur Danoy, pour m'advertyr de ce qu'il aura entendu de son costé. Je me délibère passer demain la montaigne et aller coucher à Suze, où les Souysse ont ja fait monstre, qui sont, à ce l'on m'a rapporté, les plus beaulx hommes que l'on sçauroit choysir, dont je me sens grandement satisfait. Je les verray à mon arrivée en Pietmont. Cependant je vous prieray me faire tousjours part de voz nouvelles, comme je continueray des miennes. Priant Dieu, monsieur de Saint-Laurens, vous donner ce que plus désirez.

• De Lavebourg, ce vingt-sixiesme jour de décembre 1556.

• Vostre bien bon amy, FRANÇOYS. •

Pouvoir à messieurs les mareschals Strozzi, ambassadeurs d'Avanson, et sieur de Lansac, touchant le dépost de l'argent pour les fraiz de la ligue.

• Henry, etc., etc., à tous, etc., salut. Comme nostre Saint-Père le Pape Paul III, pour bonnes, justes et raisonnables causes et occasions due-ment prouvées et vérifiées, eut confisqué tous et chacuns les biens et estats d'aucuns ses sub-jects ayant commis envers luy rebellion et félonie avec aultres cas et crimes contenuz et déclarez par les sentences et jugemens consistoriaux qui

se sont ensuiviz à l'encontre d'eulx, et soit ainsi que pour empescher par lesdits rebelles l'effect et exécution desdits jugemens, condamnations et confiscations ils ayent jusques à présent fait plusieurs menées et pratiques avec ceulx dont ils peussent avoir faveur, ayde et secours, pour lever et mettre sus quelque force de gens de cheval et de pied, accompagnez d'artillerie pour entreprendre, non-seulement de recouvrer leursdits biens et estats confisquez, mais d'avantage pour courir suz à nostredit Saint-Père et au Saint-Siège, et jusques à menacer publiquement de vouloir donner un sac à Rome, ainsiz que de tout nostre Saint-Père nous a adverty bien amplement, nous faisant requeste et instance, suivant les traittez et capitulations entre nous, de luy maintenir la protection telle que nous luy avons promise, et, à ceste fin, pourveoir et donner ordre, tant au fournissement de gens de guerre que nous devons avoir et joindre avec les siens, pour faire teste et mettre et deppartir ez lieux et endroits que besoing sera, affin de s'opposer aux desseings et entreprinses desdits rebelles, leurs alliez et adhérens, que aussi pareillement à ce qui est nécessaire de faire de nostre part pour cest establissement et consignation du dépost que nostre Saint-Père et nous devons faire à Rome ou à Venize, pour subvenir et satisfaire aux commungs fraiz et despences de la ligue deffensive, à laquelle nous nous sommes, pour le présent, arrestez et résoluz; en ensuivant laquelle instance, nous avons déjà envoyé par-delà sur nos gallaires un bon nombre de gens de pied qui seront bien prez suiviz d'une autre bonne troupe, en attendant que l'on puisse veoir et cognoistre plus clairement ce que voudront faire et entreprendre lesdits rebelles et alliez, pour selon cela augmenter nos forces et faire nos provisions, telles que le besoin le requerra, pour satisfaire à ce que nous devons par lesdits traittez et capitulation. Et au regard dudit dépost qui doit estre pour nostre part de trois cens cinquante mille escus, pour ce que d'aventure il se pourroit trouver quelque longueur ou difficulté à le faire et consigner, sitost qu'il seroit besoing, par la voye et moyen du général messire Albisse d'Elbéne, ayant la charge de nos payemens qui se font hors de nostre royaume.

• Nous, confians aplain des sens, vertus, suffisance, intégrité, loyauté et bonne diligence de nostre amé et féal cousin, le sieur Pierre Strozzy, chevalier de nostre ordre, mareschal de France, et de nos amez et féaulx conseillers, mareschal Jehan, sieur d'Avanson, président en nostre grand conseil, et nostre ambassadeur devers nostre Saint-Père le Pape, et

Lois de Saint-Gelais, chevalier, sieur de Lanskac, gentilhomme ordinaire de nostre chambre, iceulx et les deux d'entr'eux en l'absence, maladie, ou autres légitimes empeschemens du tiers, par ces présentes, faits, nommez et constituez, faisons, nommons et constituons nos procureurs généraulx et certains messagiers spéciaux, leur donnant plain pouvoir, commission et mandement spécial pour et en nostre nom, convenir et accorder avec marchands banquiers de Rome et autres dudit dépost, que nous entendons estre faicte à Venise, montant pour nostre part et portion, à ladite somme de trois cens cinquante mil escus, moyennant les intérêt et dons gratuits avec les seuretez et assignations des remboursemens tels et semblables que nous avons accoustumés de bailler à ceulx à qui nous avons prins et prenons argent pour prest en nostre ville de Lyon, ou bien avec autres meilleures et plus avantageuses conditions et de moindre despense pour nous, sy faire se peut, et si lesdits marchans sy veulent accommoder; ausquels marchans banquiers, qui entreprendront et auront promis faire ladite consignation, d'iceluy despost pour nous audit Venise, nosdits procureurs dessus nommez feront et passeront, tant en nostre dit nom qu'en leurs propres et privez noms, telles promesses et obligations que besoing sera, et que iceulx marchans banquiers leur requerront, tant pour les payemens qui se feront aux termes pour ce préfixé desdits intérêts et dons gratuits qui leur auront esté promis et accordez comme dessus, que ausy pour les assignations et seuretez qu'ils debvront avoir telles et semblables que nous avons accoustumé de les bailler pour nos emprunts dudit Lyon, dont il est envoyé mémoyre contenant la forme à nosdits procureurs dessus nommez; et néantmoins si, pour plus grande seureté lesdits marchans vouloient avoir les promesses et obligations des gens de nostre dit conseil, prins en la manière accoustumée, nosdits procureurs les leurs accorderont et promettront d'en fournir dedans tel temps qu'il sera advisé, moyennant lesquelles promesses, seuretez et obligations, iceulx marchands banquiers seront tenus de faire audit Venise l'effectuelle consignation de trois cens cinquante mil escus pour ledit dépost, au mesme instant que nostre dit Saint-Père fera pareillement consigner la somme qu'il doit ensemble déposer au prorata, selon ledit traité, et ce en la présence de nostre amé et féal conseiller et ambassadeur devers La Seigneurie de Venise, messire Dominique du Gabre évesque de Lodève, lequel, ou un autre qui pourroit estre cy-après en son lieu nostre ambassadeur audit

Venise, ou autre qu'il plaira à Sa Sainteté sur ce commettre et deputer avec ceulx qui en auront la garde, afin que quant ce viendra à toucher ausdits deniers dicelluy dépost, selon le besoing et la nécessité des affaires, cela ne puisse faire sans le sceu et commune participation des ministres d'une part et d'autre, et à mesure que ledit mareschal Strozzy et lesdits sieur d'Avanson, nostre ambassadeur, et de Lanskac, estant audit Rome auprès de nostre dit Saint-Père, verront et cognoistront estre requis et nécessaire de prendre et tirer quelque somme d'iceulx deniers du dépost, après toutesfois que la despense qu'il fault faire pour maintenir la deffensive seulement aura esté deuement réglée, pour ce qu'elle debvra monter par chacun mois d'une part et d'autre, ils le prendront et feront sçavoir audit évesque de Lodève, nostre ambassadeur, lequel, suivant le commandement qu'il a de nous par le pouvoir que nous luy avons fait expédier, pour recevoir iceluy dépost et en faire faire, pour nous, les distributions, et envoyer par le menu par les ordonnances et mandement des dessus nommez nos procureurs et ministres, ne faudra d'y satisfaire selon lesdits ordonnances, mandemens et réglemens de ladite despense, mesmes quant il se trouvera que les autres provisions de deniers que nous avons accoustumé de faire mettre chacun mois audit Venise, pour satisfaire à nos despences de delà, seront tardives et n'auront peu venir au temps, ny à propos pour s'en ayder; et pour ce qu'il y a déjà d'avance par nous fait soixante mil escus que nous avons puis naguères fait fournir en deux parties, à Rome, par commission du général d'Elbene, outre aultre dix mil escus qui auparavant avoient esté délivrez par nos ministres dudit Rome à la requeste et instance de nostre dit Saint-Père, qui font en tout soixante-dix mil escus, ledit sieur mareschal Strozzy, d'Avanson, nostre ambassadeur, et de Lanskac en viendront à compté avec nostre dit Saint-Père et sesdits ministres, ensemble de la part et portion que Sa Sainteté doit porter, selon le traité, de la despense que nous faisons par chacun mois au Siennois, Parme, la Mirandole et ailleurs en Italie; hormis le Piedmont, à commencer du jour mesmes que nous commencerons d'entrer en contribution de la ligue deffensive, afin que toutes ces parties comptées, précomptées et deffalquées ou compensées, l'on puisse venir à bon compte les ungs avec les autres, comme il est très requis et raisonnable entre amis. Et pource que nostre vouloir et intention est résolativement de maintenir la protection et deffension de nostre dit Saint-Père et des

siens avec leurs estats, selon que porte ledit traité, lesdits sieurs mareschal Strozzy, d'Avanson, nostre ambassadeur, et de Lanssac feront entendre, avec commandement très exprès de par nous, à tous capitaines qui sont et seront par-delà avec charge de nos gens de guerre, tant de cheval que de pied, estant à nostre solde pour l'aide et secours de nostre dit Saint-Père, qu'ils ayent à obéir et faire ce qui leur sera commandé et ordonné de la part de Sa Sainteté pour le service d'icelle, seureté, conservation et deffences des places ou estats où elle voudra faire mettre et départir nosdits gens de guerre, avec l'avis et conseil dudit sieur mareschal Strozzy et autres ministres d'une part et d'autre expérimentez au fait de la guerre; voulons en outre et nous plaist que iceluy sieur mareschal et lesdits sieurs d'Avanson et de Lanssac puissent, toutes et quantes fois que besoin sera et le service de nostre dit Saint-Père le requerra, mander et faire sçavoir au baron de La Garde, capitaine général de nos gailaires, ce qu'ils verront et cognoistront estre requis et nécessaire qu'il face et exécute avec nosdites gailaires, ou parties d'icelles, pour accommoder et favoriser les affaires de nostre dit Saint-Père, à quoy ledit baron ne faudra de satisfaire et obéir, selon le commandement très exprès qu'il a de nous à ceste fin.

Ordonneront ausy les dessus nommez du fait de nos finances, selon les estats et réglemens qui seront faits et passez de la despense, sur quoy ils expédieront aux trésoriers de l'extraordinaire de nos guerres, ou leurs commis ou autres nos comptables qu'il appartiendra, leurs ordonnances et mandemens, lesquels dès à présent comme pour lors, nous vallidons et autorisons et voulons qu'en iceux rapportans avec les quittances des parties où elles escherront les sommes y contenues soient passées et allouées ex comptes desdits trésoriers et comptables, partout où il appartiendra sans aucune difficulté, promettant en bonne foy et parolle de Roy par cesdites présentes signées de nostre propre main, et seules l'obligation et hypothèque de tous chascuns nos biens, meubles et immeubles présents et avenir, avoir agréable, tenir ferme et stable, et que par nosdits procureurs dessus nommez, et les deux d'entre eux en l'absence du tiers, aura été fait, exploité, négocié, passé, accordé, prêté et assuré, et spécialement ausdits mareschals banquiers, qui, pour nous, auront fait ledit dépot, ainsi que dit est, sans aller, ne souffrir, aller ne venir directement ou indirectement au contraire, en quelque manière que ce soit. Et quant aux obligations qu'ils auront

faites pour nous, ainsi que dit est en leurs propres et privez noms, les en rendront quittes, indemnés et déchargés partout où il appartiendra et besoing sera, selon droit, raison et équité, car tel est nostre plaisir : et pour ce que de ces présentes l'on pourra avoir affaire en plusieurs et divers lieux, nous voulons que, au vidimus d'icelles, fait soubz scel royal, et deuement collationné, foy soit adjoustée comme au présent original, auquel, en tesmoing de ce, nous avons faict mettre nostre scel. »

[1557] *Mémoire du voyage de monsieur le duc de Guise en Italie, son retour, la prise de Callais et de Thionville* (1).

Le Roy, pour satisfaire au traité de la ligue fait et conclu avec nostre saint père le Pape Paul IV^e, et respectivement ratifié d'une part et d'autre, en l'an 1555, par lequel il estoit tenu et obligé, toutes et quantes fois qu'il seroit assailly dans ses pays, de le secourir avec une armée de dix mille hommes de pied, moitié Suisses, moitié François, cinq cents hommes d'armes, et six cents chevaulx-légers; avoit, au mois de novembre mil-cinq-cent-cinquante-six, en l'instance sollicitation que le dit Pape luy faisoit de le secourir contre l'armée que le duc d'Albe tenoit aux portes de Rome, envoyé monsieur le duc de Guise, son lieutenant général en Italie, à son secours, avec quatre mille François, soubz vingt-quatre enseignes; six mille Suisses, soubz vingt-quatre enseignes, que conduisoit le cappitaine Frulich; cinq cents hommes d'armes, soubz sept compagnies : c'est à sçavoir, la sienne de cent lanets; celles de messieurs les princes de Ferrare, des ducs de Nemours, de cinquante; duc d'Aumalle, de cent, et prince de Salerne, de cinquante; celles de messieurs de Montmorency et de Thavanne chacune de cinquante; six cents chevaux légers, soubz quatre compagnies, qui estoient celles de monsieur le marquis d'Elboeuf, de deux cents; celles des sieurs de Sipierre, de deux cents; de Biron et de La Roche-Posay de chacune cent; lui ayant baillé pour l'accompagner et soulager monsieur le duc d'Aumalle.

(1) Le fragment qui est compris sous ce titre ne fait point partie des manuscrits des Mémoires du duc de Guise; mais comme il résume tous les événements dont le journal de ce duc contient les détails, nous avons cru utile de le placer en tête de l'année 1557. Ce fragment, cité par Fontette dans sa *Bibliothèque historique*, n° 17697, fait partie du manuscrit n° 9740 de la Bibliothèque du Roi. Il a déjà été imprimé dans une ancienne édition du journal de Henri III; mais nous l'avons supprimé dans la nôtre, bien persuadé qu'il serait plus convenablement placé dans les Mémoires de Guise.

son frère, qui menoit l'avant-garde, Monsieur de Nemours, qui estoit colonel des bandes françoises, et monsieur le marquis d'Elboeuf des Suisses; le sieur de Thavannes, chevalier de l'ordre, qui estoit maréchal de camp de l'armée, et monsieur de Sipierre, maréchal de camp de la cavallerie légère, qu'il conduisoit en l'absence de mondit sieur d'Aumalle, qui estoit occupé à l'avant-garde. Et outre ce, ung bon nombre de seigneurs, gentils hommes de la chambre et aultres de la noblesse, qui estoient accourus au voyage, tant pour l'espérance d'y voir et apprendre quelque chose, comme le François est naturellement curieux, que pour estre, monsieur de Guyse, merveilleusement aimé et suivi de toute la noblesse.

Le quel, après avoir traversé toute l'Itallye avec infinies incommodités, et conduit son armée jusques aux confins du royaume de Naples, au lieu où le Pape le vouloit employer, avoit trouvé la foy de ceulx qui luy devoient assister et luy donner les moiens d'exécuter l'entreprinse commune, suspecte, incertaine, leurs actions et deportemens sy estranges, qu'il ne s'y pouvoit rien promettre de bon; et finalement toutes choses dont il espéroit tirer quelque faveur, entièrement défavorables; de façon qu'ayant une armée en teste et de gens de pied et de cheval deux fois plus grande que la sienne, après avoir tanté tous les moyens possibles pour l'attirer à la bataille, et l'estre allé chercher mesme jusques dans son fort, luy défailant toutes choses nécessaires pour mener et conduire la guerre, avoit esté contraint, pour ne perdre les hommes qui commençoient à advenir mallades de la grande chaleur et intempérie de l'air, de se retirer et déppartir ses forces par les garnisons, sur la terre de l'Itallye, où il avoit esté tellement travaillé, que sy sa vertu, dextérité et prudence, et grande patience, n'eust vaincu les nécessités dont il estoit combattu, il ne se pouvoit espérer de ceste petite armée autre issue qu'une pareille ruyne qu'avoit eue celle de monsieur de Laultrec et de tous les autres chefs qui avoient été d'avant luy en Itallye. De quoy il avoit conçu tant d'ennuy et de desplaisir, qu'avec la saison fort fascheuse, une fiebvre le surprit, qui le mit en grand danger de sa vie; et de pareille malladye tous les princes, seigneurs, gentils-hommes et quasy soldatz, particulièrement estant en son armée, s'ensentirent et furent persécutez.

Du costé du Piedmont, monsieur le maréchal de Brissac, qui avoit esté si longuement favorisé de la fortune en toutes les guerres passées, et qui de fresche mémoire luy avoit, s'il ce peut dire, de sa franche et pure faveur, lui avoit mis Valfresnier et Guerasse, deux places quasi im-

prenables, entre ses mains, se trouvoit avoir esté contraint, après avoir très heureusement assailly Conis et y avoir perdu ung grand nombre de ses meilleurs hommes, de se retirer; et depuis, tenant le marquis de Pesquière dans Fossano, avec une partie des forces de l'Estat de Millan, assiégé et réduit en telle extrémité ou qu'il luy falloit combattre avec désavantage ou bien d'y mourir de faim, l'avoit, par une pure défaveur de la fortune, contre toutes les raisons qui se pouvoient imaginer, perdu, estant luy marquis saulvé inopinément par des chemains incognus; de façon qu'il ne pouvoit clairement voir en ce quartier là une face de la fortune entièrement tournée et dissemblable à celle de deux mois auparavant.

En ce mesme temps, estant le Roy à Compiègne, mal fortuné de tous ces deux costez, se trouve avoir son armée, qui estoit en Picardie, en la quelle estoit toute son espérance, estre deffaite, son lieutenant général, monsieur le connestable, personnage de grande expérience et de saige conduite, comme tout le monde scait, et auquel estoit toute l'assurance de nostre salut, prisonnier, et avec luy messieurs les ducz de Montpensier et de Longueville, le sieur Ludovicq de Gonzague, monsieur le maréchal de Saint-André, le comte Ringrave, colonel des lansquenets et infinis chevaliers de l'ordre et cappitaines; monsieur le duc de Touthville et monsieur le vicomte de Thouraine mortz avec une infinité d'autres gentils hommes; ses ennemis avec plus grande armée que jamais n'eust son père victorieux en son royaume, luy sans nulles forces de pied ni de cheval, pour avoir esté en ceste rencontre toute sa gendarmerie, qui estoit déjà ruinée et deffaite, ses places de frontière près Saint-Quantin despourvues entièrement de chefs, d'hommes et de vivres; ses peuples sy estonnez et esperdus qu'il n'y avoit homme qui sceust ce qu'il devoit faire, et les gens de guerre sy estonnez qu'on ne les pouvoit rassurer.

Voilà l'estat au quel se trouvoient lors les affaires du Roy, le mercredi unzyesme jour d'aoust mil cinq cent cinquante-sept, qu'il eust la malheureuse nouvelle de la plus grande playe que ce royaume ayt receu, il y a plus de deux cents ans, advenue le jour précédent feste de saint Laurent, d'avant le quel deux jours auparavant, comme s'il eut prévu le malheur qu'il luy devoit advenir, avoit envoyé la royne, avec messieurs de son conseil privé, à Paris, pour voir s'il y avoit moiens de trouver quelque denier et l'esloigner d'autant plus du péril qu'il le sentoit voisin, auroit despéché monsieur du Mortier, conseiller en son conseil privé, à Senlis et Paris pour recouvrer deux cents

muydz de bleds pour les achemyner droit à Compiègne, afin de là les envoyer à celles de ses villes qui en auroient le plus besoing.

Monsieur l'évesque d'Amiens estoit allé pour le mesme effect à Reims, afin d'en pouvoir recouvrer de là et des environs pareil nombre pour envoyer à Guyse, qui estoit fort menacée; et le sieur de Voulzay, maistre des requestes dudit seigneurs estoient semblablement allé à Soissons, pour de là et des lieux circonvoisins, en envoyer à la Fère la plus grande quantité qu'il pouvoit; et afin que rien ne demourast en arrière, l'on avoit envoyé faire une levée de six mil lansquenets, soubz le colonel Rocqueroch: toutes lesquelles choses servirent plus en la nécessité où l'on se trouva par après, que quand elles furent commandées on pouvoit penser qu'elle puissent faire, comme l'on verra par le discours de ces mémoires.

Incontinent doncq après ceste mauvaise nouvelle annoncée au Roy à son lever, par le sieur Descars, au mesme instant, au lieu de perdre et consommer le temps en regretz et plaintes inutiles et avoir appelé Dieu à son ayde, comme celui de qui il recognoissoit ceste verge luy estre envoyée, et pour ses peschez et pour ceux de son peuple, desquels avec eulx il lui falloit esgallement porter la pénitence, il prit une vertueuse résolution de donner tout l'ordre possible pour remédier à l'inconvénient présent, espérant qu'après avoir fait tout ce que les hommes peuvent faire, Dieu feroit le reste, et l'ayant auparavant tant favorisé ne l'habandonneroit en ceste nécessité, comme bien tost il en monstra de grands et évidens signes.

La première chose qu'il fist fut de bailler à monsieur le cardinal de Lorraine, lors estant seul auprès de luy, la charge et le maniement de ses affaires, pour l'expérience qu'il sçavoit estre en luy, pour longtemps qu'il y avoit esté nourri et pour l'assurance qu'il avoit de sa suffisance et fidélité.

Et d'autant que la principale chose qu'il luy defalloit et dont il avoit le plus de besoing, estoit d'un chef qui eust le sens, l'expérience et la vaillance pour conduire le fait de la guerre soubz luy, et manier ung si grand faict comme est la marche de ceste monarchie, où le plus habille homme se trouve empesché s'il ne l'a accoustumé, et sur le quel il se peust reposer comme il faisoit sur monsieur le connestable, il dépescha le sieur Scipion, son escuyer d'écurie, pour aller querir monsieur de Guyse, comme celui en qui il sçavoit très bien estre toutes les parties qu'un bon, grand et digne cappitaine peut avoir, l'avertissant du désastre qui luy estoit advenu, et le priant de donner tout l'ordre

qui luy seroit possible aux affaires de par delà, afin de le venir trouver en bonne dilligence et amener avec luy le plus de princes, cappitaines et gentils-hommes qu'il seroit possible qui estoient en son armée. Et pour cest effect, dépescha un courier vollant devers le baron de La Garde, par lequel il luy mandoit qu'il eust à faire partir du port de Marseille dix ou douze gallaires, pour aller querir monsieur de Guyse et la troupe qu'il ameneroit avec luy. Il dépescha aussy le sieur de Vyneuf, Piedmontois, de vers monsieur le maréchal de Brissac, pour faire venir monsieur de Termes avec sa compagnie et monsieur d'Anville avec la sienne de chevaux-légers, et dire au sieur maréchal qu'il advisast de se mettre en la défensive et de partir les forces dans les places, et luy amener quatre mil Suisses de ceulx qu'il avoit en Piedmont; fut mandé au sieur de Saint-Laurent, ambassadeur en Suisse, qu'il eust à faire acheminer du costé de deça les six mil Suisses qui avoient esté levez, et de bonne fortune estoient prêts pour marcher en Itallie au secours de monsieur de Guyse. Fut pareillement envoyé de vers la Royne, qui arrivoit à Paris, le sieur de Fresne-Robertot, pour luy dire ce qu'il sembloit au Roy quel devoit faire pour contenir le peuple en obéissance, et en attendant sa venue, commença à donner ordre au recouvrement de deniers, comme la chose la plus importante et la plus nécessaire en telle nécessité. La quelle, après avoir entendu ce que dessus, tant s'en faut qu'elle se fust laissé vaincre à la juste douleur qu'elle portoit, tant de l'ennuy qu'elle sentoit souffrir au Roy, que du malheur qu'elle jugeoit devoir advenir aux dict seigneurs et au royaume de ceste perte, que se résolvant avec ung coeur viril et magnanime, elle assembla le conseil du Roy son seigneur, qui estoit avec elle, et envoya querir au mesme instant les principaux de la ville, lesquels elle pria tous vouloir, en la nécessité présente, montrer le service qu'ils vouloient faire au Roy et rendre preuve de leur affection et fidélité, et le lendemain se trouva à l'Hostel de la Ville en pleine assemblée de peuple, où elle leur parla avec tant de constance et d'ellocquance, et leur fist sy bien et sy digne-ment entendre le malheur qui se présentoit, commung aultant à eulx comme au Roy, et le grand besoing qu'il avoit de l'ayde et secours des bons et féaux serviteurs, qu'ilz lui accordèrent trois cents mille francs, pour soldoyer dix mille hommes de pied, trois mois durant.

Fut aussy dépesché en Allemagne, pour avancer les levées que le colonel Rocqueroch estoit allé faire, et escript à Reiffleberg pour essayer de recouvrir deux ou trois mille pistoles. Sy l'on

avoit usé de toutes les diligences possibles pour estre secouru des forces qui estoient les plus lointaines, et à escrire par tous les endroits de la chrestienté, aux provinces amies et alliées du Roy, la fortune qui luy estoit survenue, l'on n'en fist pas moins à tous les cappitaines, ministres et officiers du Roy, qui estoient en quelque lieu d'importance; tellement qu'avant deux jours on eut satisfait à tout ce que dessus, et furent faites plus de deux cents dépêches différentes.

Cependant l'ennemy ayant une telle et si inespérée victoire, se contenta de poursuivre le siège de Saint-Quentin, sans passer plus outre, où le Roy d'Espagne voyant le jeu sy sur qu'il n'y avoit plus de danger, s'en vint trouver son camp et fist faire, quinze ou seize jours durant, tous les efforts qu'il fut possible pour la forcer. Et le Roy ne perdit point de temps de son costé de se rendre aux lieux où estoit le feu vosmi, qui avoit le plus besoin de secours. Car s'estant monsieur de Nevers de bonheur sauvé de ceste rencontre, et retiré à Laon pour rassembler ce qu'il pouroit d'estrangers et de François, tant de pied que de cheval, et monsieur le prince de Condé avec luy, qui avoit la charge de la cavallerie légère, monsieur de Monmorency à Soissons, monsieur de Bourdillon à la Fère et monsieur le comte de Sancerre à Guise; et estant monsieur de Humières demouré dans Péronne, le Roy envoya à monsieur de Nevers ung pouvoir de lieutenant-général pour commander à toutes ses frontières de delà, luy semblant qu'il ne pouvoit faire une meilleure eslection ni plus digne, semblablement plus utile pour sauver les places qui luy restoit, y commettre de plus dignes personnes que les sieurs dessus dits, qui de bonne fortune, s'estoient retirez de la route de la bataille; lesquelles places demourant à sa puissance, il y avoit apparence que le mal ne eust pas esté si grand comme il avoit peu et que l'on craignoit, comme par effet il s'est depuis peu voir.

Mais pour ce qu'il n'y avoit pas en une desdictes places ny forces ny vivres, hormis à Péronne, où il y avoit assez bonne quantité, il se fist une extrême diligence d'y mettre telle abondance de vin et de bleds de ceulx qu'on avoit peu auparavant commencer d'assembler, qu'en moins de dix jours elles en furent bien et suffisamment pourvues. Et cependant l'on donna ordre d'y mener tant ceulx qu'on avoit recueilliz de ceste défaite que d'autres bandes qui se trouvoient, de bonne fortune, marchant au camp, que d'autres qu'on fist venir des places de Champagne, et si bon nombre d'hommes, que le dit seigneur en demoura fort assuré.

Le Roy estant à Paris, où il vint le lendemain qu'il eust eu advis de ceste défaite, pour estre le lieu de Compiègne sy voisin de l'ennemy, que aucune personne n'estoit en seureté, il se trouva grandement travaillé, d'autant qu'il luy fallut non seulement faire l'office de Roy, mais de cappitaine et de conseiller, ayant au près de luy peu d'hommes de guerre et nul de qui il se peust servir en sy grande chose; de façon qu'estant monsieur le cardinal de Lorraine grand et digne et pourveu d'une grande cognoissance des affaires d'Estat, sy est ce qu'honnestement il pouvoit ignorer beaucoup de chose qui n'estoit de son gibier, où il falloit que le Roy print de luy mesme l'expédient et la résolution. L'on procéda à la cotisation pour lever les trois cents mil livres octroyés par la ville, où il se trouva de grandes difficultés: car ayant esté besoigné par supputation et ne pouvant le plus riche payer plus de cent vingt livres, et le plus pauvre moins de vingt livres, il y eut infinies réclamations, les uns pour estre trop cottisez, et les autres pour voir ceulx qui avoient cent fois mieux de quoi qu'ils n'avoient ne payer non plus qu'eulx, ce qui amena une telle longueur, qu'encore que promptement il s'en tira une très bonne et notable somme, il se vit par expérience que qui voudra promptement recouvrer deniers d'une ville, il n'y fault nullement suivre ce chemin, comme plain de grande longueur et beaucoup de difficultés; aussi ne fut-ce de l'opinion de monsieur le cardinal et de quelques gens des plus advisés.

Et fut escript à toutes les villes du royaume de France, et envoyé gens pour les solliciter de vouloir ayder Sa Majesté et suivre l'exemple des secours que ceux de Paris luy avoient fait en l'affaire présente: en quoy les peuples se montrèrent si affectionnez qu'il se tira une bonne quantité de deniers qui vindrent bien à propos, d'autant que si avec ceste infortune l'argent fut failly, il n'y avoit nulle espérance de ressource.

L'on fist levée d'un grand nombre de gens de pied François, outre ce qu'il y fut employé des hommes qui, en autre temps, n'eussent esté réalisez, sy est-ce que pour la nécessité il s'en falloit servir; pour les quels armer et semblablement ceux qui estoient eschappez de ceste défaite, qui estoient demouré nuds et sans armes, il fist faire ung grand nombre de corcelets, mairons et harquebusiers, qui furent departis par les compagnies; de façon qu'en peu de temps elles commencèrent à se rhabiller et armer. Et pour ce qu'il y avoit grand besoin de cavallerie, le Roy fist dix compagnies nouvelles de gendarmerie, chacune de cinquante lances, faisant toutes le nombre de cinq cents hommes d'armes, pour

é sa gendarmerye à la bataille desvali-
voit espérance d'avoir celle qui estoit
e à temps. Les cappitaines qui eurent
s compagnies furent monsieur le marquis
f, monsieur d'Ampville, monsieur de
, monsieur de La Trémoille, monsieur
retz, monsieur de Beauvois Nangis, mon-
comte de Charny, messieurs de Humiè-
zhaulne et Morvillers.

toutes ces provisions données et pourveu
ce pouvoit, il me semble n'estre hors de
le dire qu'en ce temps là, le Roy tint un
où il assembla tous ceux qui estoient
luy de quelque expérience, pour sçavoir
irs oppinions et ce qui leur sembloit qu'il
aire : où il y en eust qui furent d'oppi-
il se devoit retirer à Orléans, d'autant
ennemy marchoit, il luy faudroit avoir
ite d'habandonner Paris; le quel conseil
rince vertueux et magnanime il rejecta,
de mourir plustost que de suivre ce parti
honte et d'infamye, estimant sa demeure
ville aultant honorable et plain de seur
la conservation de tout l'Estat, comme
gnut par expérience qu'elle estoit, en la
solution il fut grandement fortifié par le
, qui n'estoit d'oppinion qu'on habandon-
is.

eur l'admiral et ceux qui estoient dans
antain, encore qu'ils eussent veus la
que les ennemys avoient eu, et qu'ilz
t de présents secours et nulle espérance
ir, sy est-ce qu'ilz ne perdirent le courage
at de malheur, d'autant qu'ils voyoient
eposer le seul but de l'espérance de la con-
du royaume. Mais comme ung digne et
cappitaine qu'il est, donna si bon courage
ieun, que tous d'une voix se délibérèrent
rir avant que de parler de composition.
ons le xx du mois d'aoust, monsieur de
on y fist entrer par dedans les marais cent
rquebusiers de deux cents, qui estoient
és François. Le reste fut tué ou noyé,
cela et ce qu'ils peurent faire depuis la
de monsieur le connestable, tindrent en-
place pendant dix sept jours.

donna ung peu d'espérance au Roy, y
pparence que pendant que le dit Saint-
tiendroit, l'ennemy ne passeroit oultre, et
nt il auroit loisir d'assembler les grandes
u'il préparoit; mais ceste espérance ne
guère, car le 27 du mois d'aoust Saint-
fut forcé et emporté d'assaut, pour ce
t les ennemys maistres du fossé, pour estre
le bastie à la vieille mode, de laquelle en-
le fossé soit proffond et le rampart grand,

sy est-ce que n'y ayant nulz fianez pour le def-
fendre, il leur fut aysé de le gagner comme ils
furent. Où estant logez, ils se mirent à saper et
miner le pied du rampart, où ils besoignèrent si
bien dix-huit jours durant, qu'ilz le démolirent
avant qu'ilz eussent commencé leur batterye, quel-
que loizir et peu d'empeschement qu'ilz eussent,
qu'avec l'extresme sécheresse, que, durant sept
jours continuelz, ils firent neuf breschessi grandes,
qu'estant deffendue avec si peu d'hommes, comme
de huit cents en tout et mesmement d'arquebu-
siers, dont il n'y en avoit pas deux cents, que ne
pouvant tout ensemble, estant arrangez les ungs
près des autres, border lesdites bresches, et estant
combattus d'un grand nombre d'hommes, oy fu-
rent aisément forcez. Monsieur l'admiral fut
pris, messieurs Dandelot et de Jarnac tué, et
beaucoup de cappitaines, qui y estoient entrez
avec monsieur Dandelot, comme Saint-Romain,
Gordes, Brimo, et plusieurs aultres; le sieur
Dandelot, la nuit mesme qu'il fut pris, les
sauva pour parler bon espagnol et passa au tra-
vers le marais, dans l'eau jusques à la gorge, où
il pensa se noyer, et vint trouver le Roy ainsi
comme il venoit d'avoir nouvelle de la perte de
la dite ville.

Le 29^e jour d'aoust 1557, le Roy reçut encore
cette mauvaise nouvelle, qui empiroit grande-
ment la première; car jusque là nous n'avions
point senti la conséquence d'une battaylle perdue;
sy ainsi se doit nommer la deffaitte du jour Saint-
Laurans, d'autant qu'estant lors l'ennemy
maistre de la ville, ses forces gaillardes et vic-
torieuses, il pouvoit et devoit passer oultre
droit à Paris. Mais Dieu ne lui fist pas la grace
de prendre si bon congé, voulant, comme sa
bonté l'a toujours démontré, conserver la France
et s'opposer à sa ruine. Je diray par paran-
thèse comme le sieur de La Roche Du Maine,
viell et expérimenté cappitaine, ayant esté pris à la
bataille, bien recongnu comme il l'estoit de tout
les vielz cappitaines espagnolz, allemands et ita-
liens, pour s'estre toujours trouvé à toutes
les batailles, rencontres, sièges de villes, qui se
sont faits de son temps, l'on fist récit au Roy
Catholique de son mérite, et comme en ses dis-
cours il estoit prompt et hardi, Sa Majesté
Catholique le voulut voir, et luy demanda entre
autres choses combien il pouvoit avoir encores de
journées de Saint-Quantin jusques à Paris. Ledit
sieur de La Roche luy feist response que l'on
appelloit les batailles bien souvent journées, et
que s'il l'entendoit comme cela, il en trouveroit
pour le moins trois, la France n'estant point sy
despeuplée d'hommes, mesme de noblesse, que
le Roy son maistre avoit encore peu mettre en-

semble de plus grandes forces que celles qui avoient esté deffaictes.

Pour toutes les provisions susdites, que l'on faisoit en toute dilligence, mesme monsieur de Guyse qui s'advanca devant les forces qu'il ramenoit arriva près du Roy, qui en receut ung extrême plaisir et allegresse. Sa Majesté se deschargea sur ce prince de toute la paisanteur et fardeau de la guerre, de façon que le sieur duc de Guyse et le cardinal son frère commandoient tout, l'un aux affaires et finances, l'autre aux gens de guerre. Et comme il estoit très prudent, brave et heureux, bien aymé des gens de guerre, chacun prist espérance de revoir les affaires en bon estat, et ce prince, pour ne frustrer la bonne oppinion qu'on avoit de luy, il ne faisoit qu'ymaginer en son esprit toutes sortes de moyen de pouvoir faire quelque acte remarquable, qui peut rabattre l'orgeueil de ceste superbe nation espagnolle, et relever le courage aux siens, et estima que les choses que les ennemys tenoient les plus assurées seroient les moins gardées. Il est vray que quelques années auparavant le sieur de Senepont avoit donné quelque advis à monsieur le connestable que l'on pouvoit faire entreprise sur Callais, assez négligemment gardée, et la place n'estant d'elle pas bonne, ayant beaucoup d'incommodités qui empeschoient la fortification; le dit sieur de Guyse donc mit cest entreprinnee en avant, le fait entendre au Roy, suppliant Sa Majesté n'en communiquer à nul aultre, et la supplia luy permettre de tenter ceste entreprise : ce que le Roy trouva bon.

Le dit sieur de Guyse donc accompagné de tous les princes et noblesse de France qui restoient de la bataille, avec quelque troupe ralliée fresche et de bons hommes, tant cappitaines que soldats, fait semblant de rassembler l'armée plutost pour entreprendre sur la coste de Champagne ou ailleurs, et tout à ung coup, tourne vers Callais : ce que les ennemys n'eussent jamais pensé, tenant ceste place inprenable et prest d'estre secourue par la mer. Toutefois la dilligence du sieur de Guyse fut telle que marchant le (premier) jour de (janvier 1558) droit au pont de Nyeullé, qui est frontière du pais d'Oye et le passage de la rivière pour venir à Callais, la place fut prise et forcé avec peu de résistance, le cappitaine Gourdan y eust la jambe emporté d'un coup de canon. Ce passage pris, l'armée marcha droit aux dunes, le long de la mer, où elle se logea; le lendemain, force le Risban, qui est la forteresse du Havre de Callais; cela fait, entre le dit Risban et le chasteau, dans la mer mesme, fut mis douze canons qui battoient le dit chasteau, lors-

que la mer estoit basse, et quant elle estoit en plaine marrée, il falloit quitter et habandonner l'artillerie et les gabions qui estoient sy bien liez, attachez et retenus d'ancres et pieux, que la mer ne les esbranloit nullement; et lorsque la mer estoit retirée l'on retournoit à la batterie. Mais cela ne dura guère; car y ayant quelque bien petite bresche au chasteau, la bresche fut recogneue, et bien que non jugée raisonnable, la hardiesse françoise, pour le désir que un chacun, tant les grandz que les petits, avoient d'effectuer quelque coup notable jugèrent y devoir donner, et que sy l'on attendoit au landemain la dicte bresche seroit renforcée et mise en estat plus forte que d'avant.

Tous les cappitaines supplioient le dit sieur de Guyse de les y laisser donner. Le dit sieur jugeant quelque aparance à leur dire, se fiant aussi en la grace de Dieu et en sa bonne fortune, consent et donne charge à monsieur d'Aumalle, son frère, d'y conduire ses troupes, qui estoient d'environ trois mille soldats, mais de bons et choisis, et grande quantité de noblesse qui se mit parmi eux. Le dit sieur de Guyse donna charge à monsieur d'Aumalle, son frère, qu'ayant gagné la dicte bresche, s'il la trouvoit trop difficile, il s'y logeast seullement et empeschast que les ennemys ne ramparassent. Mais le tout succéda sy heureusement, qu'après peu de danger et moins de résistance, la dicte bresche fut forcée et toute ceste troupe se rendit maistre et logea dans le chasteau, qui est celui où est maintenant la citadelle.

Le millord (Wentworth) qui commandoit dans la dicte ville de Callais, sçachant la perte du chasteau par le bruit qu'il entend, et le tesmoignage de ceux qui s'estoient saulvez dans la ville, se résolut la nuit, comme homme désespéré et qui se voyoit ainsy qu'ainsy perdu, de faire à la faveur de la nuit une batterie de six canons à la porte qui entre de la ville au dict chasteau, le fossé n'estant guère bon, et aussy que de secours de l'armée il ne falloit point que ceux du chasteau en espérassent, qu'après que la mer seroit retirée. Le dit millord donc fist sa batterie forte et furieuse, perçoit de chacun coup la muraille non ramparée de ce costé-là, et fist tous efforts de tirer à force ceux qui estoient dedans; mais estant une troupe aussy mal aysée à forcer, comme de s'estonner, et laquelle en plaine campagne dust combattre deux fois autant d'hommes comme icy estoient, de façon que le pauvre millord voyant ceste brave résistance, eut recours à demander s'il devoit espérer une composition, qui luy fut accordée telle que s'est veu. Et la ville deux cens ans

près sa perte, retourna françoise pas l'astuce, diligence et bonne conduite du duc de Guyse, qui fist ceste heureuse exécution en huit jours.

Ce bel exploit exécuté remict toute la France à bon espoir; le Roy mesme en fut extrêmement resjoy, en rendit grâce à Dieu, tant en particulier qu'en procession et action de grâce publique.

Son lieutenant, le duc de Guyse, ne voulant pas demourer en si beau chemin, peuce et rence de faire encores quelque coup mémorable, d'une extrémité en l'autre conduist son armée Thionville, place que l'on tenoit comme imrenable, à cinq ou six lieues de Metz, et qui incommodoit fort la ville de Metz et la tenoit obiecte. Ayant donc planté le siège devant Thionville, il se trouva plusieurs difficultez à cause d'une rivière qui bat les rives des courtines de dicte ville d'un costé, et néantmoins la prise d'une tour, qui fut emportée en plain jour, non sans la perte de plusieurs bons cappitaines et soldats, et la mort du maréchal Strozzi, parlant sans les tranchées audit sieur de Guyse, qui luy tenoit lors la main sur l'espaule, qui fut dommage et perte pour le service du Roy, car estoit bon cappitaine et vaillant de sa personne.

Ceste tour donc prise et forcée, nonobstant toutes les difficultez qui s'y trouvèrent, les ennemis voyant qu'elle commandoit fort à la courtine et de près, et qu'il se préparoit une bresche qui estoit fort en vue de la dicte tour, commandoit à perdre courage et demandat appointement. Ce qui leur fut accordé, et se rendirent baissant la place entre les mains du lieutenant du Roy.

Ces deux exploits faitz sur une armée et prince victorieux d'une bataille, où toutes les forces qu'avoit le Roy avoient esté perdues et dissipées, tant par la mort de la plupart de l'infanterie, que de la noblesse et de cheffz estant morts ou retenus prisonniers.

En ce mesme temps, un peu auparavant, le maréchal de Termes, de tout temps estimé pour estre fort saige et prudent, bien advisé et expérimenté au fait de la guerre, l'on luy avoit donné une petite armée à commander pour assésurer le pais conquis et environs de Callais, que l'on repeuploit et rabilloit-on les bresches de la ville, la fortifiant au mieux que l'on pouvoit, s'avança jusques à Dunquerque qu'il prist, forca et pillà, et saccagea la ville, puis fit sa retraite ou la pansoit faire à Callais, sentant le comte d'Aiguemont s'approcher avec beaucoup plus de forces qu'il n'avoit; mais à cause de la mer, qui remplit de douze en douze heures

le canal qui est entre le dit Dunquerque et Callais, ses troupes ayant commencé de s'acheminer, les uns passant de bonne heure le dit canal, et se sauvant, les autres ne le pouvant, les autres combattant mal et par nécessité, furent défaits, l'infanterie taillée en pièce et la cavalerie les uns pris et les autres mortz sur la place, et le dit maréchal mesme fut pris. Il pouvoit avoir en son armée de cinq à six mil hommes de pied et huit cent chevaux de la gendarmerie du Roy, la plus part furent thuez ou dévallisez comme l'infanterie presque tout. L'hiver survenant, fallut retirer les armées tant de part que d'autre aux garnisons; le roy d'Espagne à Bruxelles, le Roy à Paris, et de l'un à l'autre on commença à traicter d'une paix générale, laquelle enfin se conclud par les nopces du Roy Philippes à la fille aînée du Roy, madame Elisabeth, et de madame Marguerite, sœur de Sa Majesté, avec le duc de Savoye, avec la reddition de monsieur le connestable et autres personnes payant leur rançon, et lors ne fut plus qu'allées et venues de tous les princes françois et les grandz de ce royaume et de toute la jeunesse de la cour à aller voir le roy d'Espagne à Bruxelles, où chacun estoit reçu, bien traicté, festoyé, comme aussy estoient ceux de ce costé là, qui venoient à Paris, où enfin les nopces promises se parachevèrent, arriva le malheureux coup pour la France de la mort du meilleur Roy, plus doux, affable et gracieux, qu'elle ayt jamais eu, et qui a causé tous les malheurs que nous avons depuis veu en France, par les guerres civiles qui y sont arrivées.

J'apporteray icy par parantaise un acte qui arriva à ung des frères du sieur de La Bourdaisières, lors maistre de la garderobbe du Roy, qui se nommoit le sieur de Vouillon, lequel avoit esté pris à Saint-Quentin, et commandoit une compagnie de gens de pied françois. La faveur de son frère le faisoit estimer plus grand seigneur qu'il n'estoit, et luy demandoit-on une grosse rançon; luy escripvolt et disoit qu'il estoit cadet et ne pouvoit tant paier. Enfin il promist de sa rançon au Roy jusques à deux mil escus, avec une clause que s'il ne pouvoit trouver parmy tous ses molens et ses amys moien de fournir la dite somme, il se viendroit rendre prisonnier entre les mains de monsieur de Savoye, lequel à ces conditions luy donna congé sur sa foy à tel terme qu'il luy plut l'inviter de se représenter. Le dit sieur de Vouillon vint à Paris parler à ses amys, pour ne faillir au temps qui luy estoit ordonné, print des chevaux de poste et fist telle diligence, mesurant le temps à son desseing, qu'il arriva à Bruxelles,

ainsy comme le duc traitoit festoloit à disner une troupe de seigneurs françois qui s'y estoit ascheminée. Vous pouvez pencez que lors le dit sieur de Savoye, la paix estant résolue, son mariage arrêté, ne pensant qu'à l'événement d'ycelluy et à son restablissement dans ses pays, se souvenoit peu de ce qui s'estoit convenu entre luy et le dit sieur de Vouillon, qui se présente à luy comme il estoit a table; il fut benignement reçu, et ayant fait entendre audit duc qu'il n'avoit peu trouver pour le rachat de sa liberté les deux mil escus par luy promis, et pour ne manquer à sa foy, il s'estoit venu remettre entre ses mains pour recevoir de luy ce qu'il luy plairoit ordonner, en s'acquittant de la foy promise. Le dict duc respondit qu'après disner il en ordonneroit, et, sans plus en parler s'amusa à boire d'autant à la compagnie et faire bonne chère. Cependant le dit sieur de Vouillon, qui avoit aultre desseing et qui pensoit s'estre honnestement acquité de sa foy, se démesle de la presse, et sortant, trouva ses chevaux de poste à la porte, comme ses gens estoient bien instruits, monte dessus et s'en retourna à Paris, et prestendre s'est bien acquitté de sa foy, estre quitte de sa rançon. L'affaire est mise en délibération devant les capitaines, tant françois qu'espagnolz à ce appelez, par lesquels ceste subtilité fust approuvée et jugée que tout prisonnier gardé comme l'avoit toujours esté le dit de Vouillon jusques à ce qu'il eust la licence de monsieur de Savoye, comme dict est sur sa foy dese représenter, comme il fist dextrement, il fut tenu quitte de sa rançon que monsieur de Savoye paya à son maistre. Et pour ce qu'il fut dict que le sieur de Vouillon s'estant acquité de sa foy et représenté devant luy, en estat de subir la prison du garde, il n'avoit fait que ce que chacun peult faire, de rechercher sa liberté, ceci pourra servir à la postérité.

Dès le mois de janvier, le Roy escrivit à monsieur de Guyse pour tenir la main à ce que nostre Saint-Père donnast le chapeau de cardinal au garde de ses seaulx, et aussi à ce qu'il eut à pourvoir et donner ordre aux excessives despences de son estat de par delà.

Mon cousin, j'ay présentement dépesché le prothonotaire Manne, porteur de ceste, tant pour vous aller trouver et vous dire de mes nouvelles, que aussi pour advertir mon ambassadeur, le sieur de Selve, d'aucunes particularitez que je luy mande solliciter et moyenner envers nostre Saint-Père le Pape, et mesmes pour le fait du chapeau de cardinal que je désire estre par Sa Sainteté accordé et octroyé au garde de mes seaulx, à ceste première création

de cardinaux qu'elle fera, selon ce que par nostre mienne lettre particulière je vous escrivis y tenir la main. Et pour ce que, sur le tout, ledit prothonotaire Manne vous sçaura rendre très bon compte, et qu'il vous communiquera le double de la dépesche que je fais à mondit ambassadeur, je ne vous en diray autre chose par la présente.

« Au demourant, mon cousin, j'ay fait veoir en mon conseil l'estat que le général a envoyé pardeçà de la despense que je fais par delà chacun mois; laquelle, pour une grande partie, me semble si excessive et de peu de utilité, que je ne puis teuir de vous dire que l'une des choses où vous devez premièrement regarder, étant arrivé sur les lieux, où vous pourrez mieulx voir et cognoistre comme il en va, ce sera d'y pourvoir et donner ordre avec ung bon reiglement, car soit que l'ennemy aiet ses forces entières ou non, il est nécessaire que leur faictes une description de celles que nostredict Saint-Père et moy entretenons à la souldie de la ligue, tant à Rome que autres terres et places de l'Eglise et de la Tuscanne, pour selon ce que vous verrez qu'il y aura de garnisons inutiles ou de plus grant nombre d'hommes qu'il n'est besoing, casser et licencier ce que vous trouverez de superflus et inutile; d'autant que selon les lieux où vous serez avec vostre armée, vous pouvez couvrir et mettre hors le danger de l'ennemy la pluspart desdites terres et places. Et quant tout sera bien espeluché selon la raison de la guerre, il se trouvera qu'il y a plus de dix mille payes entretenues, qui ne sont qu'autant d'argent perdu. Vous en pourrez communiquer au cardinal Caraffe quant vous serez ensemble; et sur ce que vous en arresterez, il faudra que vous dressiez ung estat de la réduction et réglemeut qui seront esté par vous faits pour le m'envoyer afin que selon cela il soit pourveu aux assignations du trésorier de l'extraordinaire, sur ces deniers du despost, pour mettre ung but certain à ladite despense, remettant le surplus sur ledit prothonotaire Manne, lequel je vous prie croire de ce que vous dira, comme vous voudriez faire moy-mesmes. »

Monsieur de Lansac continua d'informer M. de Montmorency de la marche de l'armée d'Italie, en mesme temps qu'il en instruisoit aussi monsieur de Guyse, à qui le double de ces lettres estoit tousjours adressé.

« Monseigneur, je partiz hier cinquesme de six mois de Rome, d'où ung peu auparavant m'estoient partiz messieurs de Montmorency et mareschal Strossy, avec tous les gens de chev

de pied estant audit Rome, excepté quelques seignes qui sont demeurez pour la garde du pape, pour s'en aller à Tivoli, d'où, le jour auparavant, le conte de Populo estoit parti avec cinq six enseignes d'espaignols et troys cens cheulx pour se retirer dans Viconare, où mesdits lieurs sont délibérez de l'aller assaillir, s'ils ouvent que ce soit chose raisonnable d'entreprendre, et poursuivront de chasser les ennemys des places qu'ils tiennent encore sur l'estat de l'Eglise le mieulx qu'ils pourront, attendant venue de monseigneur de Guyse, lequel je m'en vais trouver à Régio, où j'espère qu'il sera, et monseigneur le duc de Ferrare, aussytot s'il y pourroit estre. Mais s'il ne y est, après avoir attendu ung jour ou deux, je continueray mon voyage en la meilleure diligence que je pourray, laissant toutesfois bien amplies mémoires esdits seigneurs ducs de l'estat et disposition en ce j'y j'ay laissé les affaires au lieu d'où je viens, de toutes autres choses que j'estime qu'il est plus utiles qu'ils entendent pour le service du Roy, et que selonc qu'ils jugeront au tout, ils puissent faire fondement et prendre résolution de ces entreprises; vous advisant, monseigneur, que j'ai laissé nostre Saint-Père en très bonne santé et volonté de persévérer en la grande et benedictionnée amytié qu'il porte à Sa Majesté.

« Monseigneur, suivant vostre commandement audit sieur de Montmorency vous envoie le sieur de La Porte avec les lettres que vous m'avez qu'il escriptist à mademoiselle de Plénies, par lesquelles j'espère vous satisfieront, estant conformes à ce que vous désiriez, et ma ledit sieur de Montmorency chargé de vous assurer avec très grant sermens que jamais il ne révéla la suite qu'il avoit faite audit sieur de La Porte le sucrer de ses serviteurs, et que le premier à qui il en parla jamais fut monseigneur le cardinal de Chastillon, dernièrement à Paris. Par quoy il vous supplie très humblement, puisqu'il vous a pleu luy faire ceste grace de luy pardonner, qu'il vous plaise aussy n'avoir point de soupçon ny malcontentement de ceulx qui n'ont eu de part ne coulpe en son offense.

« Il sera attendant de vos bonnes nouvelles en grande dévotion, et d'autant que quant il partit le Roy lui commanda très expressement, prenant sa foy et promesse pour cest effet, de ne retourner point en France sans son congé, si vous le trouvez bon il désireroit avec vostre commandement recevoir aussy une lettre de Sa Majesté pour le rappeler.

« De Nocé le 6^e jour de febvrier 1557.

« Vostre très humble, très obéissant et très obligé serviteur

« LANSAC. »

Monsieur le duc de Guyse, après avoir connu ce qui se passoit à Rome, depescha le sieur de Carnavalet auprès de Sa Sainteté, avec des instructions sur ce qu'il auroit à lui représenter. Elles estoient ainsi :

« Après avoir, de la part de monseigneur de Guyse, baisé les piedz de Sa Sainteté et présenté les lettres qu'il luy escrit, lui dira avoir esté envoyé devers elle pour deux raisons; l'une pour l'avertir de l'arrivée des forces qu'il a pleu à Sa Majesté donner en charge à mon dit seigneur de Guyse ammener par deça et les luy présenter en l'absence de monseigneur le duc de Ferrare, les quels dès le premier jour de ce mois arrivèrent des costes Saint-Jean, et le subyet de leur retardement.

L'autre, pour justifier la cause de Sa dite Majesté sur certaines parolles dites en plusieurs lieux, que Sa dite Majesté vouloit feindre d'envoyer ceste armée pour le secours de Sa Sainteté, mais qu'en effet elle seroit employée pour son particulier au duché de Millan, et lors luy fera entendre les difficultez qui se sont rencontrées en la levée des compagnies nouvelles, qui sont venus en ce voyage, tant de cheval que de pied, attendu la mauvaise saison.

« Et voyant mon dit seigneur de Guyse, combien ce retardement pouvoit desplaire à Sa Majesté et apporter d'incommodité à Sa dite Sainteté, voyant le jour de la rupture de la paix d'entr'elle et le duc d'Albe quasi venu, sans plus attendre à Thurin le reste de ses forces et deniers, en partit avec monsieur le mareschal de Brissac pour s'acheminer à son passage et venir à Valence, où après lui avoir esté refusé l'entrée et le logis, et voyant l'incommodité qu'il en pouvoit recevoir, la laissant derriere, à cause des forces des ennemis,.....(sic) que pour prendre les villes par où il alloit passer comme celui-cy, luy sembla, attendant aussy le reste de ses dites troupes et deniers, devoir l'assiéger avec M. le mareschal de Brissac par certain endroit qu'ilz cognoissoient sy faible, que sans doute ilz s'asseuroient l'emporter dedans deux jours après leur arrivée, comme ilz ont fait.

« Et sur ce poinct pourra venir sur les prétendues parolles dites par Sa Majesté, et dire là dessus qu'encore que la dite ville de Valence importast grandement à Sa Majesté pour son Piedmont, que Sa Sainteté toutesfois se peut assurer que sy mon dit seigneur de Guyse eust aussytost voulu prester l'oreille aux occasions qui se présentoient et offres qui lui estoient faites, comme d'acheminer ses dites forces par deça, son séjour au dit duché eust apporté à Sa dite Sainteté autant de fruit et commodité et à sa dite Majesté, comme le plaisir et contentement.

qu'elle pourra dès ceste heure recevoir de son arrivée sur ces estats, et n'ayant autre chose devant les yeux que d'obeyr à ce qui lui avoit esté commandé par Sa dite Majesté, s'est acheminé à son dit passage, ce qui a esté faict à Valence, luy ayant beaucoup aydé à ce qu'il a faict et pour servir d'exemple aux autres villes, les quelles partye de crainte partie par douceur et bon traitement se sont venues offrir ouvrir leurs portes, donner des vivres et les autres choses nécessaires pour le dit passage, joincts aussy le bon ordre qui a esté mis par mon dit seigneur de Guyse, tout en y faisant vivre les soldats gracieusement et en payant, que pour ne souffrir estre rien pillé, transporté ny faict aucuns torts aux habitants.

« Ce propos parachevé, suppliera très humblement Sa dite Sainteté, de la part de mon dit seigneur de Guyse, considérer quant au dit retardement et longueur dont il a esté usé à l'achèvement des dites forces par deça les choses dont nous faisons estat et tenons comme en nostre main, les incommoditez et empeschemens qui y surviennent et telz qu'il n'est pas de dilligence ny en la puissance des hommes mesmes de pouvoir forcer, ce que toutesfois mon dit seigneur de Guyse a faict ceste fois, contre le temps et les incommoditez sy grandes qu'il n'est possible de plus. Mais Dieu a voulu luy tant ayder qu'il soit passésansperdre qu'un soldat, lequel encores luy a esté rendu et avec le nombre d'hommes qu'il a en son armée bien sains et en délibération de n'espargner goutte de sang qu'ilz ayent pour le service de Sa Sainteté, espérant les présenter dans trois ou quatre jours à monsieur le duc de Ferrare, suivant le commandement qu'il en a de Sa Majesté, pour luy porter toute obéissance selon les pouvoirs qu'il en a de Sa dite Majesté et de Sa dite Sainteté, se tenant bien heureux de ce que M. le cardinal Caraffe luy a mandé le vouloir voir avant son retour à Rome, à qui il espère rendre compte de toutes choses, et s'offrir à luy faire service de bien bon cœur. Finalement se congratullera avec Sa dite Sainteté de la part de mon dit seigneur de Guyse de la reprise d'Ostie et du bon et heureux succès qu'il a eu en ce commencement, qui ne scauroit encore estre tel comme je le désire pour le bien, prospérité et advancement de ses affaires.

« Voilà, en substance, ce que le dit sieur de Carnavalet luy fera entendre de la part de mon dit seigneur de Guyse, à son arrivée vers elle, luy remettant toutes particularitez du voyage des dites troupes, depuis Thurin jusqu'icy, ce qui s'y est passé, les princes, seigneurs et capitaines qui y sont et en faire un bien ample discours à Sa Sainteté, quand elle voudra prendre

la peyne et le temps de l'entendre, après, néantmoins, que le tout aura esté communiqué à M. de Selve, ambassadeur de Sa Majesté, pour suivre son advis, déportant aux autres ministres ce qu'il verra bon estre, et surtout n'oubliera de prendre du dit sieur mareschal Strossy un mémoire des chemins qu'il est d'advis que l'armée suive pour aller à Rome, en quoy et où elle pourra estre employée lorsqu'elle y sera arrivée.

« Faict à Ponteneuve, le 7^e jour de février 1557. FRANÇOIS; *et plus bas*, MILLET. »

Les négociations entamées par monseigneur l'archevesque de Vienne, pour faire entrer le duc de Florence dans la ligue d'entre le Roy et le Pape, estoient continuées; et par le double des lettres du dit archevesque de Vienne, le Roy estoit informé des résolutions du dit duc, et de ce qui s'estoit dict au passage de mon dit sieur de Guyse à Regio avec le cardinal Caraffe, ainsi que de l'audience obtenue du Pape par le dit archevesque, après son arrivée à Rome, et le propos d'entre luy et le Saint Père.

« Sire, ayant tenu les propos au duc de Ferrare et cardinal Caraffe, qu'il vous aura pleu entendre par mes précédentes de Regio, du 16 de ce mois, et continuant mon voyage, je passay par Bolongne, où le dit cardinal aussi estoit venu, lequel, reprenant le mesme propos sur le fait du duc de Florence, me confessa, en substance, qu'il voyoit cest affaire par nécessité se debvoir réduire à ces termes, que ce duc entra en ligue ou fust tenu du tout pour ennemy, à tout le moins où l'on se contenteroit de sa neutralité, qu'on en devoit estre assuré par bons ostages, puisque on avoit trouvé, par expérience, que cy devant il n'avoit eu grand esgard aux promesses qu'il avoit baillées par escript; et pour ce que j'y adjoustay que c'estoit maintenant le vray temps auquel ce duc se devoit entièrement déclarer, voyant nostre armée acheminée et s'approcher de ses pays, ou la crainte de son Estat qu'il pouvoit estimer estre en grand bransle, le pouvoit mouvoir à faire quelque chose de bon s'il en avoit la volonté,

« La réplique du dit sieur cardinal fust que s'il s'oublioit de tant qu'il ne print party amiable, qu'à la vérité les premiers efforts de ceste armée devoient tomber sur luy; car sans estre ou bien asseuré de luy ou qu'il fust rabaissé en sorte qu'il ne peust nuire, l'entreprinse de Naples estoit de grand hazard et de difficile exécution. Finalement, Sire, il me confirma qu'il avoit dit à Regio à monseigneur de Guyse qu'il avoit envoyé homme exprès au Pape pour le supplier d'encheminer et enfoncer si avant cest

matique, qu'à mon arrivée en ceste ville j'en eusse tiré une brève résolution.

« Atant, Sire, ayant prins congé du dit sieur cardinal et continuant mon chemin, je passay à Castel Durand et communiquay le fait de mariage à monsieur le cardinal de Tournon, selonc mon instruction portoit; lequel, en substance, je trouvay conforme à cest opinion que l'entreprise de Naples seroit par trop difficile et tardive sans qu'on feust assuré du duc de Florence, pour les moyens qu'il avoit d'y donner empeschement et autres considérations qui sont notoires, en cas qu'il advint quelque désas- en ceste armée, ou quelque mutation au pa-; y adjoutant que ceste pratique estant ou- le par le Pape, il estoit convenable que sans ruction d'autres ministres ce fait fut conduit Sa Sainteté seule: et que sur toutes choses devoit faire instance d'en tirer résolution, avant que l'armée fust passée et que ce duc de Florence se vist hors de danger, au demeurant: s'il pouvoit découvrir quelque chose qui ser- à ce propos qu'il m'en advisoit de jour à au- , et le feroit selonc la silence qu'il vous plaisoit oir en luy.

« Sire, estant arrivé en ceste ville, le 26 de mois, et fait instance d'avoir audience, j'ob- is de parler hier au Pape, en la présence de onseigneur de Selve, vostre ambassadeur, où, substance, il me sembla pour la première fois e luy toucher en trois points, comme les prin- paux de mon instruction, remettant à me dé- larer sur aucunes autres particularitez, après ue j'aurois à peu près entendu ce qu'on pouvoit s- pérer sur ce qui estoit le plus important.

« En premier lieu, Sire, je vins au faict de Florence, pour lequel j'avois esté dépesché, se- on les propos que Sa Sainteté en avoit tenu à M. d'Avançon, et depuis, à diverses fois, à M. de Selve, pour sçavoir à quelles conditions l'on pourroit entendre à la réconciliation de ce duc, qui vous avoit tant offensé, Sire, tenoit si grand tort à la Roynie et avoit tant aidé aux Impériaux, lesquelles injures néanmoins, se- lon le conseil de Sa Sainteté, vous, Sire, vou- liez oublier, pour parvenir plus aisément au but de l'entreprise de Naples; Je y adjoutay aussi ce que le cardinal Caraffe m'avoit dit à Régio et à Bolongne de ce duc, pour sçavoir si nous l'au- rions pour amy ou ennemy, ou bien pour neutre, avecques telle seureté qu'on peust estre assuré de sa foy, le suppliant, puisque par sa seule exhortation et conseil vous, Sire, aviez condes- cendu à oublier toutes injures receues de ce duc de Florence, en cas qu'il revint à meilleur sens, Sa Sainteté y voulust procéder, en sorte que

vous, Sire, seussiez au vray ce qu'en pourriez attendre, et mesmement que le cardinal Caraffe m'avoit assuré d'avoir envoyé homme exprès de Régio pour l'avertir de ce fait et le supplier, comme dit est, enfoncer si avant ce propos que, arrivant à Rome, je treuvasse les choses dispo- sées à prendre quelque conclusion.

« A quoy le Saint-Père, après une grande dé- monstration d'estre merveilleusement content et satisfait de vostre bonté, Sire, qui estoit de vou- loir encore pardonner à ce duc en cas qu'il se vouldit sauver, et aussi que ma venue estoit fort à propos pour estre arrivé justement à temps, d'autant que venant plus tost je n'eusse guères avancé, et venant plus tard, cest office n'eust du tout rien servy, et autre infinité de langage plain de douceur et d'affection envers vous, Sire.

« Finalement, vint à dire que l'homme qui estoit venu de la part du cardinal Caraffe, n'a- voit point fait cest office de parler du duc de Florence, et que depuis quinze jours en ça qu'il en avoit tenu propos à monsieur de Selve, il n'a- voit point oy parler de ce fait, auquel néanmoins il desiroit bien pincer pour le conduire en sorte que vostre réputation, Sire, y estant surtout gardée, ce duc de Florence cogneust que tout cecy provenoit de sa part; qu'il l'exhorteroit comme père spirituel de ce qu'il avoit à faire pour le bien et conservation de son Estat: au demeurant, pour ce qu'on ne pouvoit différer pour les raisons que j'avois déduites, que si nous le trouvions bon il enverroient homme exprès en toute diligence devers le dit duc pour sçavoir le fons de son intention, pour après prendre advis de ce qui seroit à faire selonc vostre intention, Sire, consistant qu'à l'avenir il falloit avoir le dit duc pour amy du tout ou ennemy; et quant à la neutralité qu'il pourroit promettre, qu'on ne s'y devoit arrester qu'avec bonne seureté et gaige, pour la preuve qu'il avoit donné au passé du peu de foy qu'il avoit, et partant qu'il convenoit avoir son fils pour ostage. Qui est en substance, Sire, ce que le Saint-Père nous a dict, avecque ung long et grand discours duquel ne se peult re- cueillir autre chose, si ce n'est qu'il sembloit, par les propos qu'il entremettoit par fois, qu'il eust bien désiré que vostre armée passast oultre au royaume de Naples, et qu'on seroit tousjours à temps de chastier le duc de Florence en cas qu'il ne se recogneust et qu'il vouldit empescher vos desseings; pour à quoy rendre taisiblement, M. de Selve vint à dire que les Impériaux vouloient faire de la Toscane, comme vous, Sire, du Pied- mont, et y assembler leurs forces pour après les disperser et envoyer vers Milan et Naples, ou donner sur l'estat de l'Eglise, selonc qu'il leur

tourneroit le plus à propos, et partant qu'il y convenoit d'heure remédier, et cependant que l'armée de la ligue estoit encores à ses cartiers. Ce que Sa Sainteté monstra de prendre en bonne part : venant à reprendre les propos d'envoyer de sa part homme exprès devers le dit duc de Florence, qui est le myeulx, Sire, que nous avons peu obtenir et à quoy il nous a semblé debvoir faire instance, toutesfois pour ce que le cardinal Caraffe s'actend icy dans deux jours et que d'ailleurs le Pape nous a requis d'en conférer avec le duc de Paliene, ce que le jour mesme fut faict, nous pouvons estimer, Sire, qu'on attendra la venue du dit sieur cardinal, toutesfois nous ferons toute instance que cest homme de Sa Sainteté parte.

« Sire, il vous plaira de ce que dessus est dit cognoistre et mettre en considération deux choses : l'une que j'ay trouvé ceste pratique de Florence sans autre fondement que des propos que le Saint-Père avoit tenus à vos ambassadeurs, lesquels encores, à ce qu'il se veoit, semblent estre plus froids maintenant qu'ils n'estoient au commencement, qui est cause qu'il nous a semblé, pour vostre service, faire instance de faire parler ce duc, car s'il ne le faict maintenant que vostre armée s'approche de luy, il pourroit après tenir aultres termes quant il se verroit hors de danger et que vos forces seroient occupées à Naples. Mais quoy qu'il responde, la résolution de ce qui se debvra faire en ce fait se prendra lorsque monseigneur de Guyse se trouvera icy, qui sera dedans deux ou trois jours, à ce que le Saint-Père nous a dict.

« L'autre point, Sire, qu'il vous plaira considérer, est que nous trouvons par tout ce qui se peut discourir et juger pour l'heure qu'il y a peu d'apparence que ce duc se rallie à vostre party et mesmement que ses principales forteresses, comme la Roquille de Florence et Ligorne sont entre les mains des Espagnols, desquels il conviendrait se desvelopper plus tost qu'entrer en party contraire, qu'il se sent obligé à l'Empereur, pour avoir esté seul autheur d'avoir l'estat qu'il tient et qu'il ne doit laisser aisément sans encourir ung blasme de grande et extresme ingratitude, qu'il est aussi possédé par sa femme autant impériale qu'on scauroit pence et qui est d'ailleurs audacieuse à merveilles, ayant trouvé sujet propre à se faire croire comme d'ung mary qui luy diffère tant d'avantage qu'il sçait vous avoir offensé, Sire, et partant seroit difficile qui s'y peult tant fier qu'il se départist de l'Empereur, lequel il pence, comme à la vérité, il a grandement obligé. A quoy se peut ajouster ce qu'on voit par de hors qui fait juger l'intention qu'il

a pardedans, c'est que pendant ces j s'arme très bien, fait venir quatre mes et cinq cens chevaux d'Allemagne nouveau a envoyé grand quantité d Syennes avecques renfort d'une gro lesquelles considérations jointes en font à peu près estimer, Sire, que pour se départir aisément de l'Emp Philippes, et que le plus qu'on peut luy seroit une neutralité, si tant peust avoir assurée. Et quant à ce ont esté mis en avant sur ceste est vraysemblable, s'ils ne sont par du Pape seul, que ce duc les a fait pour se garentir de vostre armée, l procher de son Estat, ou bien pour aysé moyen de tirer secours des faisant publier par tout, soubz main recherché de vostre costé, Sire, et prendre vostre party avecques honn des conditions, comme à la vérité de marchans de Paris, de Lyon, autres lieux, s'est divulgué partout par de ça pour le fait du duc de Floi traiter mariage d'une de Mesdames du quel bruit j'estime que ce duc a son profit, ne fust qu'à estonner cœurs des foryssuz Florentins, l loient contribuer, en cas que l'e Toscane se feist, et conduire ses : ques les Impériaux plus avantage

« Sire, le second point qui fut tout fut le propos du mariage de monsieur avecques sa nièce, lorsqu'avecques le dit Seigneur seroit roy de Naples que la Roïne fut de la maison de partant que l'amitié qui est entre S Vostre Majesté fust perpétuée, Sire, téritez, sans y obmettre la bonne verez, Sire, de recevoir le fils aisé Paliene, que le père desiroit envoyer pour estre nourry avecques monseigneur phin, lequel avez proposé d'honorer de vostre sang quant il seroit temps party de mariage, et y adjoutant qu'avez de son autre nepveu Dom estoit par delà et des avantages qu pouvoit attendre, la conquête de Naples à succéder, sans toutes fois les spécifier pour l'heure, me réservant à les détailler fois, le quel propos, Sire, fut si agréable à Sa Sainteté que le bon vieillard perdit nance, levant souvent les mains et larmes lui venans par fois aux yeux en une infinité de remerciemens, et personne, les siens et tout ce qu'il a

disant qu'il ne désiroit que le bien de luy, avecques semblables propos qui ngs à coucher par lettre et dont la qu'il ne souhetoit rien en ce monde l vous plairoit.

Le dernier article de ma proposition fut ag point et lieu dont vous désiriez es- , de peur qu'avenant mutation, vostre er ne vint à recevoir quelque désastre, que l'expédition du royaume de Naples retardée ou demeurast sans effet, divint de la défection d'André Dorie, se que le dict royaume, qui estoit desja r le feu Roy, fut entièrement perdu, qu'en toutes sortes il convenoit pré- ortunes qui sont humaines et mesme- lreté de vostre armée, Sire, qui seroit e gallaires bonnes et bien équipées. roy, pour le faire court, Sire, le : respondit que tout estoit vostre, et me il venoit à nommer Civita-Vec- t qu'ayant mis sa personne entre les vestres, car il avoit baillé la garde du it Pierre aux Gascons, comment il oit refuser Civita-Vecchia et les forts dont estiez protecteur, par conclusion examinions la capacité du lieu pour estoit assez ample pour vostre armée, joint de doubte qu'il ne voulust mettre us les autres entre vos mains : qui est ce, Sire, la plus belle responce qui se dre, pourveu que l'exécution ne soit empeschée par autres, car certes le a fait toutes démonstrations d'avoir e en vous, prenant pour maxime que tion du Saint-Siège dépend entière- ostre seule protection.

Le voyant les choses en si bons termes et du Pape si ouverte, Je n'ay point er du fait du Syenois, tant parce que du ley qu'on n'en faisoit plus d'ins- me aussy qu'il y a apparence à ce ntendu de monsieur de Selve la de- on en a fait en France estre procédé ue du bon homme, qui pence que les ront jamais pauvres quant les vestres, nt grands en Italye, joint que l'oyant ur le faict de Naples et sur les acci- euvant advenir, il disoit souvent que née, Sire, en son événement avoit aitte au Syenois, où vous teniez encores rts, sans faire jamais mention qu'il roir ce pays pour les syens, ny qu'il e de vos mains : à ceste cause j'avisay, l'entamer point ce propos et me résér-

ver d'en parler quant j'y serois recherché, et mesmement que je sçay vostre intention, Sire, estre que ce fait de Syenois soit remis au temps qu'il conviendra partir ce butin des conquestes qui sont à faire.

« Sire, je supplie au Créateur vous donner, en santé, très longue vie.

« De Rome, ce 26^e jour de febvrier 1557.

« Sire, comme je voulois cloré la présente, le Pape m'a envoyé quérir pour me dire que ce soir mesme il dépeschoit ung homme qui estoit moyne, devers le duc de Florence, lequel estoit fort dextre et accord, sçauoit très bien faire l'office comme il appartenoit; y adjoustant que les propos venant en avant, il assureroit ledit duc de faire ung sien fils cardinal. Au demeurant, m'ayant aussy dit que ce duc voudroit, à ce qu'il avoit sceu, estre assuré du mariage d'une de Mesdames pour son fils, j'ay respondu que vous, Sire, si Sa Sainteté le vous conseilloit et le trouvoit bon, y condescendriez, et qu'à cest effect j'avois apporté bon pouvoir; de quoy il a fait merveilleuse démonstration estre bien aise, entrant par là en bonne espérance que ceste pratique prendra quelque bonne fin, ce qui se déclarera dans peu de jours. »

Le premier soin de mondit sieur de Guyse à son arrivée dans les Estats de l'Eglise, fut de retrancher toutes despences superflues de son armée, et de continuer les négociations pour s'assurer du duc de Florence, pour le grand regret que mondit sieur auroit de faire l'entreprise de Naples en laissant quelque empeschement par derrière lui; de toutes les quelles choses le Roy estoit informé par la lettre du cardinal de Tournon, et monsieur le connestable aussi.

Lettre du cardinal de Tournon au Roy.

« Siré, m'ayant plusieurs fois escript monseigneur de Guyse qu'il désiroit me veoir pour parler avecques moy des affaires dont il a charge de vous, jusques à me dire qu'il me viendrait chercher en quelque part que je fusse, Je suis, incontinent que j'ay entendu qu'il s'approchoit, party de Castel Durant avec ung temps de neige et bien fort froid, pour le venir attendre sur le grand chemin en ce lieu où monsieur le cardinal Caraffe et luy sont arrivez aujourd'hui; et m'ont fait c'est honneur et leur compaignye de venir disner avecques moy, et après nous sommes nous trois retirez en une chambre, là où monsieur de Guyse a voulu commencer par me dire l'affection qu'il avoit jusques ici congneu et qu'il trouvoit tous les jours plus grande en mondit sieur le cardinal, en tout ce qui touchoit vostre service et le bien de vos affaires, et qu'il en auroit

prises une telle seureté qu'il n'en scauroit jamais faire doubte. Il m'a dit aussi qu'ils avoient parlé ensemble du faict de la despence, et que comme aux choses nécessaires ils ne vouloient rien espar- gner, aussi qu'il falloit retrancher toutes despences superflues et regarder à faire le meilleur mesnage qu'il seroit possible, et que le sieur cardinal estoit bien délibéré d'y tenir la main et de suivre et exécuter cela de tout son pouvoir.

« Pareillement, il a voulu toucher ung mot des disputes qui ont esté entre vos ministres de Rome et ceulx du Pape, touchant la contribution qu'il doit faire, et que ledit sieur cardinal les assure qu'il trouvera toutes choses à son arrivée à Rome si bien disposées et en si bons termes qu'il n'en sera point en peyne; ce que le dit sieur cardinal a avoué et confirmé et tout ce que dessus, qui estoit, comme vous pouvez penser, ce que le dit seigneur de Guyse desiroit. Ils sont après entrés au discours du voyage de mondit seigneur de Guyse et de l'entreprinse qui se deb- vra faire, et mesmement des difficultez qu'il y pourra avoir en celle du royaume de Naples, si l'on ne s'asseure premièrement du duc de Flo- rence, suivant la dépesche que vous avez faite par monsieur de Vienne, et que si l'on ne pouvoit rien faire avec le dit duc, qu'il seroit plus raison- nable de commencer la guerre à luy et à son Éstat, mesme qu'il ne feust jamais si despourveu de toutes choses comme il est, ce que aussi le dict cardinal a confirmé et confessé estre très véri- table, encore qu'il deust plus désirer la dicte entreprise de Naples que toute autre, et pour cet effect, ne sçachant ce qui succédera de ceste pra- tique du dit duc, ou faire sesjourner, ou faire si petites journées à vostre armée, qu'on sera tou- jours à temps de luy faire prendre tel chemin qu'on voudra, sans que le dict duc s'en puisse appercevoir, d'autant qu'il aura occasion de croire, ayant veu que vostre dicte armée avance vers Bologne et s'en vient par la Romagne, qu'elle doit aller droit à la marque et à l'Abruzze, comme le commun bruit est, et faire le mesme chemyn que feist M. de Lautrec. Et toutes fois il y a ung endroit par où l'on peult, s'il est ainsi advisé, faire tourner tout court vostre dite ar- mée et entrer au cuer des pays du dit duc, par Castramariano, qui est le chemin que feist mon- sieur de Bourbon quant il alla à Rome.

« Sire, je ne faillis de louer grandement et approuver, comme je devois, leurs dictes déli- bérations et si prudents advis, tant en ce qui concernoit le faict du mesnage et de l'espargne et règlement des despences, que pour résouldre et vuyder toutes les disputes qui peuvent avoir esté entre vosdits ministres et ceulx de Sadicte

Sainteté : et sçavoir ce que chacun doit porter et faire, affin que cela bien accordé, on n'aye plus rien à pencer que au bien de l'entreprinse. Et quant au voyage dudict seigneur de Guyse et où l'on debvra commencer à employer vos forces au royaume de Naples ou de Toscane, j'avoie quelques jours auparavant envoyé à mondit seigneur de Guyse ung recueil des dis- putes et raisons qui en furent débattues d'une part et d'autre, dernièrement, que monsieur le cardinal de Lorraine et moi estions à Rome, au moyen de ce qu'il me peust souvenir, dont il aura meilleure souvenance que moy, et vous en sçaura trop mieux représenter tout le discours, qui me gardera de vous en dire autre chose, comme aussi je me vouldrois remettre en telles choses à ceulx qui les entendent mieux que moy, mais je lui ay bien voulu dire que toute la crainte que j'avois en cecy, estoit que ledit sieur de Florence ne voulust tenir l'affaire en longueur et dissimulation, pour cependant laisser passer vostre armée et affin (après qu'il la verra esloignée et empeschée au royaume de Naples) d'estre en liberté de faire ce qu'il vouldra, et comme il est à doubter le pire qu'il pourra; de sorte qu'il me semble très nécessaire de solliciter le plus qu'il sera possible d'avoir prompte résolution et plustost de luy protester de tenir pour reflux et exclusion toute responce de longueur et remise, ce que lesdits sieurs ont trouvé bon, et m'ont confessé que c'estoit plus la seureté du Pape et son service que le vostre.

« J'en avois auparavant dit autant à M. de Vienne quant il passa devers moy, lequel me dit que vous luy aviez ainsi commandé et tenu ung si honneste langage de la fiance que vous aviez en moy, que cela m'a donné tant de contentement que ma santé en est, il me semble, amandée. J'ay aussi fait entendre auxdicts sieurs Caraffe et de Guyse comme j'avois envoyé ces jours passez à monsieur de Selve le double de la capitulation que j'avois faict avec ledit duc, et escript que qui ne pourroit le rendre du tout vostre amy et allyé, à tout le moins on gaigne ce point de s'asseurer de luy qu'il ne nous face point de mal, comme il estoit obligé par ladicte capitulation. Il est vray que je ne voy pas maintenant, veu ce qu'il nous a fait par le passé, qu'on s'y puisse bonnement fyer, sans bons hostaiges et grandes seuretez. Ce que je ne peux pas faire lors, car on n'avoit rien de quoy luy faire peur, et me suffiroit qu'il ne nous gastast point l'entreprinse de Sienné.

« Sire, quelque résolution que le susdict duc prenne avec mondict seigneur de Guyse, il est bien de besoling qu'il vous plaise pencer de

bonne heure de rafraichir et renforcer ledict seigneur de Guyse d'ung bon nombre de François et Allemans, car encores que son armée soit belle, si n'est-elle pas grande, et comme vous sçavez elle ne ira pas en augmentant, et diminuera toujours davantage quand on sera en pays d'ennemis et qu'on la mettra en besongue, et mesmement s'il fait le voyage de Naples, et qu'il prenne quelque lieu d'importance où il hille laisser garnison en qui on se fye, sans le langier des maladyes qui peuvent survenir en ce pays-là. Je luy dys, Sire, pour la crainte et regret que j'aurois, oultre la perte de vostre réputation et service, de veoir tomber ledict seigneur de Guyse et ceste bonne compaignie qu'il mène, aux inconveniens qui sont advenus à ceux qui ont eu semblables charges, encores que l'Angleterre, Milan, les Vénitiens et la plus part de toute l'Italie feust alliée avec vous, et ne vous veult point celler, Sire, que le seigneur de Guyse m'a dit franchement qu'il fera à grand regret ceste entreprinse de Naples sans estre asseuré du costé de Florence; comme il le fera de bon cœur s'il ne laisse point cet empeschement derrière : et ce qu'il en dit n'est pas pour crainte qu'il ayt du danger de sa personne et fye, mais pour le desplaisir qu'il auroit de ne vous en veoir l'honneur et l'effect qu'il désire, et de vray, Sire, je ne le trouve pas estrange, car sans la condition que dessus j'en veis jamais chose (encores que ce ne soit pas de mon mestier) si dangereuse ny plus mal fondée, et me suis grandement resjouy de veoir que le cardinal Caraffe ait ceste mesme opinion, comme il a dit en ma présence.

« Sire, je vous assure bien que ledict seigneur de Guyse est en bonne santé, grâces à Nostre-Seigneur, et espère que s'il est bien secouru, il ne périra entre ses mains. Il court si bien à poste que je m'en esbahis, et a fait trouver mon audict cardinal Caraffe qu'il demeurast près luy pour parler plus privéement à moy, ce qu'il a fait, et avons demeuré deux bonnes heures ensemble, où à mon advis nous n'avons rien oublié de dire l'un à l'autre de ce qu'il nous a semblé estre nécessaire pour vostre service; et quant à moy je suis demeuré grandement consolé de l'avoir veu, et il m'a fait cest honneur de me monstrier que de son costé il n'en estoit pas marry.

« Sire, j'envoye ceste dépesche à monsieur de Lédève, et le prie que s'il n'a moyen de vous la faire tenir bientost qu'il la face courir au plus tost par ung courrier, et me semble que ce ne vous fera point un desplaisir d'entendre ce que j'en ay dit.

« Sire, je supplie Nostre-Seigneur vous donner, en parfaite santé, très bonne et très longue vie.

« De Fossembrun, ce 27^e de fevrier 1557.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur et subject. F. CARDINAL DE TOURNON. »

Lettre du cardinal de Tournon au connestable.

« Monsieur, je ne vous feray point de redicte de ce que j'escripts au Roy, auquel j'escripts nayvement et tout ainsy que je l'entends pour le service dudict seigneur, je suis seur que s'il y a quelque erreur, vous, comme mon bon serviteur et amy, m'en excuserez : de quoy je vous supplie humblement.

« Monsieur, voyant que le cardinal Caraffe est venu disner avecques moy et avecques fort bon visage, je ne me suis peu garder de luy parler de l'affaire de monsieur de Montmorency vostre fils, et dit qu'il me sembloyt qu'il devoyt avoir cet honneur à son arrivée à Rome de faire dépescher la dispense qui estoit si raisonnable, qu'on n'y devoit point faire de difficulté, pour les raisons que je luy en ay dit; et que tant plustost et libéralement on vous la accorderoit, tant plus on vous obligeroit, et que la longueur ne servoit que de diminuer le gré qu'on en auroit, ce qu'il m'a assuré et promys de fort bon cœur. Ce me semble qu'il le fera, et monseigneur de Guyse a voulu prendre la charge de les solliciter et faire souvenir quant il sera audit Rome, et avec un langage qu'il semble bien qu'il ayt envye de faire quelque bonne chose pour vous, comme il espère bien que vous ferez autant pour luy quant il en sera besoing.

« Monsieur, je partiray demain, s'il plaist à Dieu, pour prendre mon chemyn à Pezaro, où j'espère arriver mardy prochain, qui sera le dernier jour de carême prenant, et fais mon compte de y séjourner quelques temps, dont j'ai bien besoing, car je me trouve fort travaillé de m'estre mys en chemyn par ce mauvais temps. Cependant vous adviserez ce qu'on voudra que je face, et si ma santé le peult permettre, je me tray peine d'y satisfaire : mais je vous assure qu'elle n'est pas encore très bonne, dont j'ay grand regret, et plus pour me veoir inutile que pour mal que j'en sens. J'auray moyen au dict Pezaro de sçavoir de vos nouvelles; car je croy que le duc d'Urbain fera dresser les postes de ce chemyn là, et ceux qui voudront éviter bien mauvais pays seront plus ayses de passer par là que par ailleurs, et auront plustost fait troys postes de ce costé de ça, qu'ils n'auront fait deux de l'autre.

« Monsieur, après m'estre recommandé bien humblement à vostre bonne grâce, je prie Nostre-

Seigneur de vous donner bonne vye et longue.

« De Fossembrun, ce penultiesme febvrier 1557.

« Vostre meilleur serviteur.

« F. CARDINAL DE TOURNON. »

Lettre du Roy à M. de Selve pour solliciter du Pape le bref apostolique de l'introduction dans son royaume de l'inquisition, à l'effet de détruire l'hérésie et faulces doctrines.

« Monsieur de Selve, voyant les hérésies et faulces doctrines, qui à mon très grant regret, ennuy et desplaisir, pululent en mes royaume et pays de mon obéissance, j'avoys despiéca advisé, selon les advs que le cardinal Caraffe estant dernièrement pardeça m'en a donné de la part de nostre Saint-Père, de mettre sus et introduire l'inquisition selon la forme de droict, pour estre le vray moien d'extirper la racine de telles erreurs, pugnir et corriger ceulx qui les font et commettent avec leurs imitateurs : toutes-fois pour ce que en cela se sont trouvez quelques difficultez, alléguant ceulx des estats de mon royaume, lesquels ne veulent recevoir, approuver, ne observer ladicte inquisition, les troubles, divisions et autres inconveniens qu'elle pourroit apporter avec soy, et mesmes, en ce temps de guerre, il m'a semblé pour le mieulx de y parvenir par aultre voye, et supplier nostre Saint-Père le Pape, comme je veulx que vous faictes très instamment de ma part, à ce qu'il vueille estre content d'octroier et décerner son bref apostolique à tels de messieurs les cardinaulx et autres grands et notables personnaiges ecclésiastiques estant pardeça que Sa Sainteté advisera, contenant ledict bref pavoir de subdéléguer et substituer par eulx tels autres bons et vertueux prélats, soient évesques ou autres constituez en dignité ecclésiastique, ou pour le moing à suffisans docteurs en la faculté de théologie, qui pourront choisir et élire, cogneuz et approuvez zelateurs de nostre sainte foy et religion, pour par eulx et lesdicts substituez et subdéléguez estre procédé à l'introduction et observation de ladicte inquisition en la forme et manière accoustumée de droict, soubz l'autorité du saint siège apostolique, avec l'invocation du bras séculier et jurisdiction temporelle, à quoy de ma part je ne fauldray à tenir la main et m'employer vivement, comme celluy qui ne désire autre chose en ce monde, que veoir mon peuple nect et exempt d'une telle dangereuse peste et vermyne que sont lesdictes hérésies et faulces et reprouvées doctrines; et ledict bref ninsi expédié vous ne fauldrez à le me faire tenir et envoyer le plus tost que vous pourrez, car ceste affaire requiert diligence.

« Vous entendrez par le protonotaire Manne l'occasion de sa dépesche, tant devers monsieur de Guyse que pardevers vous, oultre ce que j'escriptz par luy à nostre Saint-Père en faveur du garde de mes seaux touchant le chapeau de cardinal dont mention est faicte par une autre lettre; aussi vous sçavez le temps qu'il y a que je suys après à faire poursuivre l'unyon de la Sainte-Chapelle du Vivier en Brie et du prieuré des Bons-Hommes du boys de Vincennes au collège de la Sainte-Chapelle du boys de Vincennes, que j'ay nouvellement establie pour le lieu des assemblées et congrégations de mon ordre, et pour y dire et célébrer le service divin ordonné par l'institution dudict ordre, vous priant tenir la main et vous employer partout où le besoing sera à ce que les bulles de ladicte unyon, avec ce qu'il reste pour le regard de la fondation, dotation et augmentation dudict college, soient expédiées selon les mémoires qui ont pieça esté envoyez escriptz par delà par l'abbé de Saint-Ferme; et me semble qu'il n'y a aucun propos ne apparence à la longueur dont l'on y a usé jusques icy.

« Au demourant, j'ay fait commencer par certains bons et notables personnaiges, pour ce par moy depputez, à dresser certains articles pour le faict de la réformation de l'université de Paris comme chose très nécessaire, pour l'utilité publique de la chrestienté, et pour ce que je désire singulièrement que ladicte réformation ait lieu et porte effect. A ceste cause, vous ferez instance envers nostre Saint-Père, à ce qu'il luy plaise décerner un autre bref apostolique à tel desdicts sieurs cardinaulx estant par deça qu'il advisera, pour appeller avec luy aucuns bons et vertueux personnaiges de la qualité requise, procéder à l'exécution de ladicte réformation, selon lesdicts articles qui en seront dressés et arrestez en bonne et notable compagnie, que je feray pour ce assembler; et en cest endroit, je prie Dieu, monsieur de Selve, qu'il vous aict en sa sainte garde.

« Escript à Paris, le... jour de febvrier 1557. »

Lettres de monsieur le cardinal de Ferrars à monseigneur le duc de Guyse, pair et grand chambellan de France, cappitaine général de la sainte ligue et lieutenant pour le Roy en Italie, relatives aux affaires de ladicte ligue.

« Monsieur, je ne puis rien adjouster à ce que je vous escrivitz hier de ma main par vostre secrétaire Millet, que je n'aye plus particulièrement entendu l'estat de voz affaires. Cependant je me congratulleray avec vous de la bonne ve-

lunté en laquelle j'ay entendu, par monsieur de Seuze, que est le Roy envers vous, encores qu'elle ne soit secondée par d'autres, comme je le désirerois bien. Je ne puis croire que les effectz du roy d'Angleterre, du costé de France, soient pour réuscir telz que l'on les presche, ny qu'il soyt pour tirer des Allemantz les forces que l'on dict qu'il desire d'en avoir, veu les sublevations que j'entendz estre entre eulx. De sorte que Sa Majesté aura tant meilleur moyen de vous secourir et de tenir ce qu'elle vous promet par ledict sieur de Seuze. Et si cependant que les Allemantz que l'on vous doit maintenant envoyer arriveront, vous pourrez durer et répondre au duc d'Albe, j'espérerois que à la fin voz affaires ne pourroient que bien passer, et suis d'adviz que vous continuez tousjours à faire la plus grande instance que vous pourrez, que la compaignye de monsieur le prince vous soyt envoyée, estimant quant à moy que de ceà l'on s'en pourra passer, veu la foiblesse qu'il ne semble que les ennemys y ont monsté, l'estant contantez de mectre dedans Corrége ung lemy canon, demye coulevrine et deux sacres avec quelques pouldrez, bouletz et farines, sans faire aucun domage à l'estat de monsieur le duc, vous pouvant asseurer que de ma part je feray bien tout ce que je pourray pour entretenir ley ces choses le plus paisiblement qu'il sera possible. Et je veulx croire que monsieur le mareschal de Brissac, qui est encores devant Cony, empêchera le marquis de Pescara de ce costé là, de façon que en ce lieu l'on pourra avoir tant moins d'occasion de vous refuser ce dont l'on vous pourra secourir; qui est tout ce que vous aurez de moy pour ceste heure, attendant d'heure à autre de voz nouvelles, pour incontinent vous envoyer Nioquet, suivant ce que j'en ay desjà dict à monsieur le duc, qui ne le trouve que très bon, bien informé tant des occurrences de ceà que sur les vostres, après que j'en auray eu quelques nouvelles. Priant Dieu, Monsieur, vous donner en santé longue vye.

(1) La lettre suivante du roi de Navarre à la duchesse de Berrymois se trouve parmi les papiers du duc de Guise.

Ma seur, on dit qu'il ne fault rien celler à ses amys, et me pensant avoir de plus proche ny de meilleurs que ma, pour le bien que nous tenons l'ung à l'autre, je serois très faire part de nouvelle qui ne fust agréable à personne dont vous ne feussiez aussi des premières adverties, cela est cause qu'envoyant devers monseigneur le Cardinal, mon frère, le capitaine Beauvais, présent porteur, je luy ay aussi donné charge vous faire entendre le bon et faveur qu'il a pleu au roy me démonstrier par l'accord entre nous du mariage de madame Marguerite, sa sœur, et de mon fils aîné, chose que je prens à si

« De Ferrare, ce vingt-troisiesme jour de mars (1).

« Di vostra eccellenza humillissimo et affectionatissimo zio,

« HIP. CARDINALE DI FERRARA. »

« Monsieur, au mesme temps que a passé par cy l'abbé de Saint-Ferme, est passé le sieur Hermes Paluezin pour s'en aller en vostre camp, lequel je n'ay voulu laisser partir sans vous faire ce petit mot pour vous dire que je n'ay falli, s'en présentant l'occasion, de dire librement et faire entendre au Roy, à monsieur le connestable et mesmement à monsieur le cardinal vostre frère mon adviz sur les affaires de ceà, qui est que j'attribue toute la longueur que je veoyz que Sa Sainteté met à proceder à la privation et investiture du royaume, et aux autres choses que l'on désireroit d'elle, au peu de forces qu'elle vous veoyt, et aux grandes provisions que au contraire les ennemys font à l'encontre de vous, et qu'il ne se fault point tant esbayer si elle va retenue aux choses susdictes. De sorte que qui fera compte de s'en vouloir prévalloir et de la maintenir en amitié et ligue avec Sa dicté Majesté, il se fault aussi résoudre de vous tenir si fort que vous aiez moyen d'entreprendre sur les ennemys, au lieu que depuis quelque temps en ceà vous avez assez en affaire de penser à vous conserver, qui ne voudra que Sa dicté Sainteté par volonté ou par force entende à s'accorder avec les ennemys, lesquelz l'on ne peut nyer estre de tous costez les plus fortz en Italye, de façon qu'il ne se falloit esbair du peu de progrez que vous avez fait. Pouvant bien faire estat Sa dicté Majesté que du succès que prendra vostre armée, tout le reste de ses affaires et ce qu'elle a en Italye en prendront la loy, remonstrant particulièrement audict sieur cardinal qu'il doitve tenir la main surtout à la provision d'argent et renfort de gens, consistant toute l'espérance de voz entreprises en ces deux choses là. J'atendz en bien grand dévotion le

particulier tesmoignage de sa bonne grâce, que je me tiens aujourd'huy en repos et satisfait de ce que plus affectueusement je pouvois désirer en ce monde.

« Je ne doute pas que vous ne me secondiez en ceste opinion à vouloir, et que vous consideriez le bien et l'honneur que nous en pouvons tous recueillir, ou vous devez estimer avoir part comme moy mesmes, en me recommandant de tout mon cœur à vostre grâce je prie Dieu, ma seur, vous donner ce que plus desirez.

« Escript à Chantilly le 26^e jour de mars 1557.

« Vostre très affectionné et meilleur amy,

« ANTOINE. »

Sur le dos est écrit : *A ma seur, madame la duchesse de Berry.*

premier que vous envoie vers le Roy, pour, après avoir plus particulièrement entendu l'estat auquel vous trouvez, vous envoyer Niquet tout incontinent pour par luy vous faire aussi plus particulièrement sur le tout entendre mon adviz, et tout ce que je cognoistray concerner le service de Sadicte Majesté, vostredict honneur et réputation, laquelle je n'auray jamais en moindre recommandation que la myenne propre. Et à tant je prie Dieu, Monsieur, après m'estre bien humblement recommandé à vostre bonne grâce, vous donner en la syenne tout prospérité et longue vye.

« De Ferrare, ce vingt-sixiesme jour de may 1557.

« Di vostra eccellenza humillissimo et affectionatissimo zio,

« HIP. CARDINALE DI FERRARA. »

« Monsieur, je suis tant asseuré de la volonté que vous avez de ne me rien celer de voz affaires, qu'il faut bien que je vous dye qu'il n'estoit jà besoing que vous usissiez de l'excuse de laquelle vous avez usé par la lettre qu'il vous a pleu m'eschre, du vingt-uniesme de ce mois, touchant la dépesche de Marceille. Et ayant oppinion que ceulx que vous dépescheriez en France seroient pour passer à Venise, y estant monsieur le duc mon frère, cella ayda bien à me faire suivre l'envye que j'avois d'aller prendre ung peu d'air aux champs. Je ne faitz doubte, au demourant, qu'il ne vous surviennent assez d'occasions pour vous faire devenir le poil gris, quant je ne ferois que vous mesurer de moy-mesmes que prévoyant assez les difficultés auxquelles vous vous trouvez, je ne puis faire que je n'aye part à l'ennuy que je scay que vous avez. Mais comme j'ay tousjours estimé que vous vous armeriez de vostre accoustumée patience, avec laquelle par vostre prudence vous seriez pour à la parfin réduire les choses en meilleur estat, maintenant que je veoyz que vous le faictes, j'en ay le plaisir que vous pouvez penser. Dont je ne puis faire que je ne vous exhorte de y vouloir continuer de plus en plus, me semblant que ce soyt le meilleur moyen que vous puissiez tenir pour parvenir tant plus facilement où vous désirez pour le service du Roy. Dont je suis actendant la résolution par le sieur Carnavalet, lequel d'autant plus je veoyz demourer à arriver, tant plus me semble qu'il se pert de temps qu'il seroit bon d'avancer. Et me remectant au demourant de tout ce que je vous pourrois eschre sur ce que vous dira de ma part Le Prévost, je feray fin à la présente par mes bien humbles recommandations à vostre bonne grâce, en priant

Dieu, Monsieur, vous donner en parfaicte santé très longue vye.

« De Ferrare, ce vingt-neufviesme jour de mars 1557.

« Di vostra eccellenza humillissimo et affectionatissimo zio,

« HIP. CARDINALE DI FERRARA. »

Lettres du duc de Guyse au Roy, sur les affaires d'Italie.

« Sire, par le sieur de La Chapelle, présent porteur, Vostre Majesté entendra ce qui se pourra espérer du Pape sur la résolution qu'il aura prise es choses que j'ay prié monsieur le maréchal Strozzi luy faire entendre de ma part, tant pour la conservation de l'estat de l'Eglise que pour ne laisser ceste armée inutile, et pour ee, Sire, je suis ces deux points : le discours est fort long des moyens que je cherche pour contenter le Pape et ses neveux et suivre ce qu'il vous a plu me commander ; il ne me semble devoir faire ce tort audit sieur de La Chapelle, lequel en est si bien instruit de vous en rien escrire, il a aussi veu le camp et grande partie des forces du duc d'Albe, lequel a dix huit mille hommes de pied et moy je n'en ay que dix mille, il a trois mille chevaux et moy je n'en ay que dix huit cens ou près de deux mille au plus comptant ma cornette, et si ne se vantra pas le dit duc avoir osé reconnoistre seulement mon camp comme j'ay fait le sien, si ce n'esté avec dix ou douze Albanois qui se sont quelque fois montrez un mille loing de nous, sans y faire de séjour ; il est vray, Sire, que le jour de ma retraicte il voulut faire du brave, s'assurant comme il disoit de nous donner sur la queue et nous contraindre de combattre à nostre désavantage ; pour cet effet, il avoit fait marcher toutes ses forces et de furie attaché bien proche des nostres que j'avois envoyé retirer ceux que j'avois dedans Sorsorelle, mais ils furent fort bien soutenus par monsieur d'Atmale, mon frère, qui me ramena tout sans rien perdre au lieu que j'avois fait reconnoistre, où je commençay à arriver avec six canons, six moyennes, nos Suisses et François et la gendarmerie et ma cornette, mettant incontinent toutes nos troupes en lieu à propos pour combattre à la veüe des ennemis et de leur chef, qui ne trouva rien de si à propos pour luy comme il pensoit, car autant que je cherehois à les attacher avec nos chevaux légers ils se montroient froids de leur costé, de façon, Sire, que en nostre veüe, estant suivis des nostres, ils commencèrent à nous laisser la place et à marcher droit à leur camp fortifié avant que nous fissions rien bouger d'où nous estions ; de là nous eusmes nostre retraicte fort aysée jusqu'à

stre logis. Il ny a eu chef, n'y autre jusqu'au vintre soldat, qui ne se soit montré fort résolu n'épargner sa vie pour vous faire un bon service. Lessieurs de Tavannes et de La Brosse, qui loient allez faire nostre logis, me vindrent en ste retrouver, mais le duc de Paliene et le mareschal Strozzi qui y estoient aussi allez, ne se virent point donner ceste peine, se doutant en, comme ils me dirent, que nous ne combatrions point. Sire, j'ay espérance en Dieu que le Pape se veut contenter de raison, qu'il vous mourera tel qu'il est, sinon se decouvrira un venin, et que Vostre Majesté aura plus fait s'elle ne doit pour la conservation de Sa Sainteté, du saint siège, l'honneur et avantage de la maison, et si ay espérance que si l'on me put empescher de passer sur mon chemin il y ira du débat, et cependant que je tiens ces rres du duc d'Albe attachées, se trouvant moncar le mareschal de Brissac le plus fort en compagne, je m'assure qu'il se sert bien de ceste elle occasion.

« Sire, je prie Nostre-Seigneur qu'il vous oint en santé heureuse et longue vie.

« De vostre camp au port d'Ascoly, ce péultisme de may.

« Vostre très humble et très obeissant sujet et serviteur,

« FRANÇOYS DE LORRAINE. »

« Sire, il vous aura pleu entendre par le sieur le Viven l'allée de monsieur le mareschal Strossi, à Rome, ce que je luy avois prié dire au Pape de ma part, tant de l'ordre qu'il me sembloit devoir donner pour la conservation de son Estat que de mon partement avec ceste armée pour l'aler employer au lieu où elle luy feroit servisse et à Vostre Majesté, comme vous aura dict plus en long ledict sieur Viven, pour venir à suivre vostre intension, et auroit ung coup Sa dicte Sainteté trouvé le meilleur du monde ce que j'avois dellibéré de faire; mais il ne luy dura guères; et ne se trouverra, comme l'on m'a dict, que personne l'aye plus avant eschauffé de ne consentir mon partement comme le cardinal Pachèque ou aultre.

« Par le bon conseil qu'il luy en fust incontinent donné, et à ce que j'entends, monsieur le Viven y fist son office plus en cardinal fort esloignant ou qu'y a quelque chose de mauvais dedans le cuer, plustost que de vostre subject et trop obligé serviteur. Il n'a pance peult estre attaché qu'à moy pour ce qu'il ne trouve bon de ne luy communiquer tout ce que je sçay de ces affaires, qui seroit aultant que sy je faisois mesme au Pape, et au cardinal Caraffe;

et y avez estez sy bien servy, Sire, que Sa Sainteté m'a faict par ledict sieur cardinal, une response fort courte et de telle conséquence que Vostre Majesté aura peu antandre par La Chapelle aux Ursins, et pour ce, Sire, que en desamparrant ce costé à l'heure mesmes, Sadicte Sainteté vous devenoit ennemye acceptant les partis qui luy estoient présentés par les ministres du roy Philippe, consentoit le passage du duc d'Albe avec son armée par l'estat de l'Eglise, au quel il deffandoit de vous donner vivre ne aultre commodité; et par ce moyen je vous pouvois faire aultre servisse, sinon avec la faveur de monsieur le mareschal de Brissac repasser, s'il n'eust esté possible, de son costé et sans m'arrestar à rien ny pouvoir mener guères d'artillerie pour me faire craindre, estant sur mes talons une armée plus forte que la mienne. Il ne m'a samblé, pour ne vous faire une playe irréparable, devoir faillir vous représenter au vray par le sieur de Navaille, présent porteur, l'estat en quoy sont vos affaires de ce costé, de quel pois est de rompre avec ce pape, ce qu'y adviendra sans doubte sy je pars d'icy, non pour son respect et de ses parans, mais pour la ruine de l'estat de l'Eglise et la belle victoyre que vous baillez à vostre ennemy. Des quatre pars... les trois où je voy de l'aparance qu'il ne vous y demeroit ung seul prince ou potantat amy ny serviteur, et faudroit après ne penser plus au Piémont et qu'à vous deffendre, vous suppliant très humblement, Sire, considérer sy j'ay occasion d'attandre encore en ce costé ung nouveau commandement de Vostre Majesté de son intantion, après avoir bien considéré ce que vous dira de ma part ledict sieur de Navailles. Et pour ne perdre ceste ocazion, et cependant faire ce que je puis pour vostre servisse, il m'a samblé prier ledict sieur maréchal Strossi retourner devers Sa Sainteté luy déclarer franchement que quelque chose que l'on luy eust dict de mon partement, je ne faizois rien qu'il ne vous eust pleu me commander, ce qu'elle ne devoit trouver estrange et ne luy voulois celer puis que sy franchement elle me faizoit déclarer sa volunté, que vous estiez à bon ocazion mal content de ce qu'il n'avoit esté rien observé de tout ce qu'il se devoit faire pour vous. De quoy je luy ay baillé ung mémoyre des poins que je demande que vous fussiez incontinent satisfait, déclarant que en ce faizant j'atandrois le retour dudict sieur maréchal Strossi quy vous doit aller randre compte de toute ceste négociation et de beaucoup de choses qui sont d'importance pour vostre servisse; et en cas que je soye remis en longueur, spécialement des poins principaux

luy déclarer mon retour sans plus rien attendre; ce que le Pape, à ce qu'il a montré, craint le plus du monde. De façon, Sire, que sy j'obtiens partie de ce que je demande, il seront mieux liez qu'il ne sont, et ay Dieu me faict ceste grasse de conduire les choses à la conclusion que je pourrais depuis le mois passé, j'espère que ceste armée sera plus libre de vous aller faire service, suivant ce qu'il vous plaira m'en commander par ledit Navaille, après avoir entendu, s'il vous plest, ce que ledit sieur maréchal vous dira, et sy conserverez le Pape, son estat, et mettez bien loing de leur compte les ministres de vostre ennemy qui sont de ce costé.

Lettre de monsieur de Lodève, ambassadeur du Roy à Venise, au duc de Guyse.

« Monseigneur, je reçus hier au soir un paquet de monsieur le duc de Ferrare où il y avoit un paquet du Roy et une lettre vostre de Rome, du 30 mars, en laquelle il y a quelque mention de m'avoir donné quelque advis de vos négociations à Rome, par les despaches de Marseille et de monsieur de Manne; mais je n'en ay rien veu, et s'il y a eu des lettres de Vostre Excellence pour moy, elles ont esté portées en France, et voyant que M. de Carnavalet ne vient point et que je n'ay aucun estat ny nouvelle de ce qu'il vous fault pour l'assignation d'avril, je feray demain partir pour Ancone un tiers de nostre deposit, à la réserve de vingt mille escus qu'il fault pour payer un quartier des hommes d'armes de M. le duc de Ferrare, et le reste de la garnison ordinaire pour le mois d'avril, ensemble aussi la garnison de la Mirandolle et le reste montant à quatre-vingt-seize mille escus vous sera envoyé entièrement pour le distribuer à vostre armée en la Romaine et en Toscane, ce qui est nécessaire.

« Au reste, le Roy me mande d'aller trouver le duc de Ferrare pour terminer toutes les difficultés qu'on a avec luy, mais j'ay nécessairement affaire icy pour recouvrer et envoyer toute vostre assignation, et pour la venue de M. de Montmorency qui vient loger chez moy, de sorte que je me suis excusé à mon dit sieur le duc de ne pouvoir pour ceste heure aller devers luy, et pour en parler franchement aussi iray-je malvolontiers, estant las de n'ouyr parler de son particulier et rien d'aucun ayde au service du Roy, et d'autant plus que Sa Majesté nous laisse en mesmes termes que nous estions pour le temps de guerre, ne mettant aucun règlement sinon au temps de paix et de trêve, et monsieur le duc veut en tout temps avoir l'argent de sa garnison entre ses mains et payer ses gens comme il l'en-

tend. Je luy escriis qu'aucun ministre du Roy ne peut changer les loix et ordonnances et la police observée de tout temps en semblables choses, s'il n'y a dispence et commandement exprès du Roy, et je ne sçay sy vous meames qui avez toute auctorité le voudriez entreprendre; par ainmy qu'il luy plaise se résoudre à laisser faire les monstres et payemens aux ministres du Roy comme on a accoustumé, autrement que sa garnison ne sera point payée. Je luy envoie un homme exprès pour cet effet et ne sçay ce qu'il y fera. Il se dit icy, et vous m'escrivez aussi un mot de vostre voyage de Naples. On parle encore d'une révolte d'Atrye; sy cela estoit ce seroit un grand advancement et grande espérance pour vostre armée, laquelle pourroit trouver là beaucoup de vivres et de commoditez. Quant aux autres choses que Vostre Excellence avoit à faire à Rome, ceste longueur qu'on vous y a tenue est grandement facheuse et préjudiciable au Roy et à ourselves, et à l'avenir je leuerois fort que vous prinsiez conseil et résolution de vous meame, autrement vous mettez vostre réputation et les affaires du Roy, avec son armée, en grand danger. Je vous envoie, monseigneur, une lettre de monsieur de Lavigne qui a despesché un homme du Roy du 22 février, et depuis en est encore venu un autre du 1^{er} mars, et en effet les nouvelles de la poste sont que l'armée sortira plus forte qu'elle n'a encore fait, mais que c'est pour estre employée en leurs affaires d'Afrique et de Horan, en quoy elle fera la même favorable affaire du Roy que sy elle venoit pour nous, tenant les forces de l'ennemy occupées à la marine de Naples et de Sicille, et la mer seure pour nous et suspecte à l'ennemy, et disent davantage qu'elle sortira de bonne heure, tous les gens de Rome estant déjà commandez. Qu'est tout ce que je vous scaurois dire pour ceste heure, suppliant Nostre-Seigneur, etc.

« De Venise ce 29 mars 1557.

« Vostre humble et obéissant serviteur,

« D. ÉVÊQUE DE LODÈVE.

Lettre de monsieur le mareschal de Brissac au Roy.

« Sire, depuis ma despêche du dernier de mars, ceux que j'ay nommez pour se trouver avec les deputez de monsieur le marquis de Pescaire se sont rassemblez avec eux suivant que je vous en escrivois, et ont commencé d'une part et d'autre à faire leurs propositions et demandes, lesquelles ils se sont accordés de mettre par écrit, afin qu'il y soit respondu de meames et que les matières se débattent plus certainement et aysément; lorsqu'ils se sont departis les un

d'avec les autres, les Impériaux ont demandé quatre ou cinq jours de terme pour se rassembler afin d'avoir, à ce qu'ils disent, commodité de faire leurs pasques.

Pour leurs dictes propositions et demandes, il est aisé à juger qu'ils ont plustost envye, procédant si lentement qu'ils font, de tirer les choses en longueur, que venir à aucun bon effect et résolution, ainsi que j'ay desjà fait sçavoir à Vostre Majesté, qui presumant par la dernière dépesche que j'ay receue partye de ceste longueur, me commande que je face dresser un bien ample mémoire de toutes les innovations, dommalges et autres procédures par eux faites, depuis le cinquiesme febvrier, pour icelluy envoyer à vostre ambassadeur qui doit résider près de l'Empereur. Là dessus j'ay fait assembler toutes les plaintes et mémoires particuliers que nous avons commencé à recouvrer, mais je trouve qu'il y en a desjà tant qu'il faudroit beaucoup de temps pour les assembler et desduire aussi minutement que le désirez. Néanmoins, afin que cependant Vostre Majesté en demeure aucunement satisfaite, j'en ay fait dresser ung mémoire que je vous envoie, contenant les plus principaulx et importants points soubz lesquels les autres plus particuliers sont compris. Il y en a ung de plus grande conséquence que tous les autres. C'est que par l'abouchement susdict les Impériaux ont évidemment démontré qu'ils prétendent tout le Piedmont, Montferrat et autres pays leur estre contribuables, soubz prétexte de ce que durant la guerre leurs garnisons couroient dans lesdits pays, prenant prisonniers et bestail, et faisant plusieurs autres saccaigemens, pour raison de quoy les pauvres paysans estoient contraints leur donner de l'argent pour avoir des saufs conduits et sauves gardes, afin d'éviter par ce moyen auxdits saccaigemens qu'ordinairement ils enduroient; voylà la contribution dont ils disent appartenir vouloir aujourd'huy maintenir la possession, chose que Vostre Majesté trouvera, comme aussi nous faisons, estrange et desraisonnable, et à laquelle je vous supplie très humblement vouloir remédier selon que vous adviserez estre plus à propos, car quant à eux ils ne veulent pour quelque remontrance qu'on leur sçaiche faire, se depporter de ceste si mal fondée prétention.

• Sire, messieurs de Mantoue et madame la marquise de Montferrat envoyèrent avant-hier un gentilhomme vers moy, pour me prier qu'après le cas que Vostre Majesté me permist de s'en aller faire la révérence, je voulusse estre ayant à ce que les propositions que leur ambassadeur vous a faites, pussent réussir selon qu'ils

désirent. Je luy respondiz que je ne ferois jamais de leur faire tout le service qu'il me seroit possible, excepté ez choses qui seroient préjudiciables au vostre; davantage, m'alléguant l'affection qu'ils portoient à Vostre Majesté, je luy dis que je ne m'en estois point encore apperceu comme j'avois bien fait de celle qu'ils portoient à l'Empereur, amoins que du costé de deçà ils vous eussent fait aucun service, ainsi qu'ils avoient fait et faisoient tous les jours par divers effects audit Empereur, luy donnant tout le secours, ayde et faveur qu'ils pouvoient, et nommément de vivres, contributions, logis et autres choses, et qu'à ce moyen ils avoient toujours tenu depuis les prinses de Casal et de Mont-Calve et tenoient encores de présens les Impériaux des commissaires, qui en leur nom et soubz leur autorité faisoient des commandemens dans ledit Montferrat, et plusieurs autres deportemens contraires à ce qu'ils me remontoient et à ce qu'ils devoient faire, voulants mériter de Vostre Majesté. Ledit gentilhomme est là-dessus demouré si court et estonné qu'il a esté long-temps avant qu'il sceust que me respondre; enfin il m'a confessé qu'il estoit véritable, mais qu'ils n'avoient pu faire de moins parce qu'ils sont vassaux de l'Empereur.

« Après, il m'a fait instance de rendre leur artillerie qui demeura au chasteau de ceste ville, lorsqu'il fut rendu; je luy ay respondu que je ne pouvois faillir de tenir ce que je leur avois promis si tost que je verrois les affaires estre un peu plus paisibles qu'elles n'estoient encores. Pour ceste raison, je vous supplie très humblement, Sire, en vouloir accorder avec eux, comme j'estimois que vous eussiez desjà fait, attendu que Vostre Majesté ne m'en avoit rien mandé depuis la dernière fois que je vous en escrivis, car autrement je ne pourray moins que la leur rendre, suivant maditte promesse. Il y en a bon nombre, et s'il la fault restituer, il sera nécessaire que vostre plaisir soit en faire faire d'autre pour remettre dans ledit chasteau. Je pense bien que s'il plaist à Vostredite Majesté en parler à leur ambassadeur, qu'ils se contenteront la vous laisser en payant toutes fois; si ainsi est qu'il la faille payer, il me semble qu'il seroit beaucoup meilleur d'en faire faire de nouvelle, attendu que ceste cy est comme celle des Impériaux, qui creffe et s'esvente bien souvent, et qu'aujourd'huy nous avons le loisir d'y entendre.

« Je ne veulx oublier de dire à Vostre Majesté que les habitants de ceste ville et de tout le Montferrat en particulier et en général sont en la plus grande peine du monde pour la crainte qu'ils ont que Vostre Majesté ne les habandonne, dysant qu'ils aymeroient mieux manger leurs

femmes et enfans que retourner soubz la juridiction de ceste maison de Mantoue et Montferrat. Je fais tout ce que je puis pour leur oster ceste opinion et les asseurer : de ma part je trouve (soubz vostre correction toutes fois) que la grandeur de Vostre Majesté, son service et affaires, ne requièrent qu'en quelque sorte que ce soit, vous les habandonnez, et qu'il vault mieux que Vostredite Majesté les récompense en quelqu'autre endroit.

« Au reste, tant plus je vais pensant sur la résolution en laquelle Vostredite Majesté persiste de ne me vouloir laisser les gens que je demandois pour la conservation de ce pais, et tant plus je trouve impossible de le pouvoir autrement garder, attendu le grand nombre des places qu'il y a et ausy de chasteaulx qu'il faut outre cela nécessairement garder, parquoy je vous supplie très-humblement vouloir sur ce prendre quelque bonne résolution, si desjà ne l'avez fait avant le partement du sieur Ludovic Birague, qui aura baillé à Vostredite Majesté le rôle des plus importantes places. Je vous advise au demeurant que du côté des Impériaux il ne se parle plus si fort qu'ils faisoient d'aller au voyage de Ungrye, et que par certain la nouvelle levée qu'ils auroient fait des quatre mille Italiens ne soit à autre intention que pour s'impatroniser de la plus grande estendue de pays qu'ils pourroient.

« J'adjouteray encores ce mot à ceste présente, c'est que l'impression qu'ont ceux de ceste ville et du Montferrat, que Vostre Majesté doit rendre cest estat ausdits sieurs de Mantoue et Montferrat, ne procedde d'autre lieu que de la part de leurs ambassadeurs résidants près icelle vostredite Majesté, lesquels escrivent tous les jours à leurs amys chose qui sy confirme, pour les entretenir en espérance, et garder que les peuples et particuliers ne se démontrent si apertement qu'ils feroient volontiers vous estre singulièrement affectionnez. Lorsque j'estois sur la closture de ceste présente, le sieur de Rambouillet, porteur d'icelle, est arrivé retournant de son voyage. Je luy ay communiqué ce qu'il plaira à Vostre Majesté entendre de luy, que je vous supplie croire comme moy mesme.

« Sire, je supplie le Créateur vous donner en très parfaite santé, très bonne, très longue et très heureuse vye.

« De Casal, ce cinquiesme d'avril 1557.

« Vostre très humble et très hobéissant, très obligé sujet et serviteur.

« BRISSAC. »

« Et au dos se lit : *Au Roy, mon souverain seigneur.* »

Lettre écrite au Roy par monsieur de La Vi-

gne, ambassadeur du Roy en Turquie, dont le double fut envoyé à monsieur de Guyse en Italie.

« Sire, depuis ma dépesche du 22 febvrier, le Seigneur a demeuré à la chasse jusques au 20 de mars, où je n'ay pas laissé de tenir tousjours un homme auprès du bassa, pour le souvent solliciter par mes escrits de me faire une meilleure responce que celle que vous ay envoyée, attendant de jour en jour que Vostre Majesté m'envoyast quelques nouvelles de la rupture de la trefve, qui eust esté bien à propos après que Sa Haultesse a esté receue en ceste ville, et que par M. de Lodève j'ay esté averty que monseigneur de Guyse estoit bien avant en Italie, et que vous aviez rompu de toutes choses.

« J'ay recommencé à négocier plus vivement que jamais, pour obtenir vostre intention, démontrant de bouche audit bassa, et par escrit au grand seigneur, que lorsque je partis de France, vos affaires estoient en tel estat, que facilement et fort honorablement vous pouviez jouir de la trefve pour autant de temps qui vous eust pleu, mais en considération du regret et desplaisir que Sa Haultesse avoit eu qu'une trefve eust esté faicte, et du desir que vous aviez entendu qu'elle se peust rompre, vous ayant donné le roy Phillypes de justes occasions de ce faire, sans que personne vous en peust rien imputer, me deppeschat Vostre Majesté vers luy pour sur ce sçavoir sa volonté et résolution en tous evenemens, vous estiez entré sy avant aux despences et préparations de guerre, que voyant le Pape en danger de perdre Rome et tous ses estats, et l'ennemy sy fort en Italie qu'il seroit par après malaysé de l'en chasser, qu'aviez esté contrainct de rompre et vous mettre en campagne avant qu'avoir la responce de Saditte Haultesse, espérant qu'en un sy grand besoing elle ne vous faudroit point ny de son armée ny d'autre secours que vous luy pourriez demander, vous qu'elle faict autant pour la conservation de ses estats et grandeur que pour vous mesme. Mesurant son affection envers vous à celle que luy portez, qui est telle que vous ne voudriez faillir de seconder ses entreprises, quant bien vos affaires ne le porteroient point comme bien luy avez faict connoistre lorsqu'il estoit en personne en Perse et autrefois en Hongrie, et que vous estiez sollicité et prié par tous les potentats de la chrestienté pour avec eux joindre vos forces contre luy, ou pour le moins ne faire pas la guerre à l'Empereur, ains qu'il peust seurement entreprendre contre Sa Haultesse, ce que jamais Vostre Majesté ne voulut accorder, ains a tousjours tenu

despaché ledit Empereur en divers endroits, affin que Sa Haultesse eut mieux moyen d'exécuter ses entreprises, et que toutes les fois que les restiens ont voulu faire assembler pour contraire la guerre contre les Turcs, vous avez toujours fait en sorte que jamais rien ne s'en estoit suivi, et que maintenant vous estant entré en l'ite guerre plus pour nécessité des affaires de vos amys confédérés que pour les vôtres propres, me sembloit que ce seroit grandement faire tort à l'ancienne et grande amitié qui est entre vos deux Majestez, de vous abandonner maintenant et ne vous point accorder l'armée, veu qu'elle est toute preste, sans l'espérance de laquelle vous eussiez tasché d'ayder le Pape par quelques autres moyens que de vous mettre en grande despence et d'entreprendre la guerre en Italie, et fussiez demeuré en la treve dont esiez tant prié par le roy Philypes et autres potentats, et qu'une si grande amitié comme celle qui est entre la maison de France et celle des Ottomans, laquelle a duré si longuement, et durera au regard de vous perpétuellement, veuille à un amy secourir l'autre en ses nécessitez.

• Sy est ce que pour un tel plaisir fait si à propos, comme seroit s'il vous baillait l'armée, votre Majesté luy demeureroit bien fort obligée et chercheroit l'occasion de s'en revancher par semblables offices. Et que combien que vos ennemis se soient tousjours efforcez de mettre quelque doute entre vous deux, je le pouvois bien assurer que jamais votre amitié ne diminueroit pour accroissement des Etats où autres venemens de fortune, ains croistroit de jour en jour jusques à l'extrémité de votre vie. Par une infinité de semblables raisons d'honnesteté, utilité et dommages qui leur en peut arriver, j'ay tasché de leur faire accorder laditte armée, et que si d'avanture ils ne la pouvoient accorder pour l'esté et l'hiver, je l'eusse au moins l'esté.

• Ayant esté refusé et de l'un et de l'autre, j'ay core fait instance que Sa Haultesse m'accorderait vingt-cinq gallères, avec lesquelles les vôtres et les nostres quarente nous eussions pour une petite armée suffisante pour vous faire vice, garder l'Affrique et l'Archipelague contre l'ennemy, lequel Sa Haultesse ne veut ny laisser mettre hors que quarente gallères pour la garde de ses pays; à ce que je pus cognoistre Sa Haultesse fut fort fâchée et entra en grand despit, lorsque la sollicitant par deux ou trois despaches de vous bailler l'armée, vous listes la faire sans l'advertir, et après l'avoir faite jaillir, jusques à ma venue que vous avez eu besoin de son ayde, vous ne vous estes souvenu de luy escrire ny moins respondre à quatre ou

cinq lettres qu'il vous a envoyées, se tenant fort desdaigné de cela, m'ayant despaché ici sans luy apporter des présents, comme c'est la coutume de tous nouveaux ambassadeurs, et il n'est pas aisé de luy oster l'opinion qu'on luy a premièrement donnée, car il est barbarement opiniastre comme sont communément tous les ignorans, et ce qu'il dit une fois soit raisonnable ou non, il le révoque fort rarement; il est aagé de soixante-neuf ans, caduc et gouteux; ce qui le rend difficile et fort craintif; et faut que ses ministres n'esloignent ses forces d'auprès de luy, car ils ont à craindre les ennemis de tous costez, les esclaves et leurs propres enfans, et ce bassa, sa femme et la mère craignans que Sa Haultesse meure ailleurs qu'à Constantinople, taschant par tous moyens d'avoir la paix tant en Hongrie qu'ailleurs, et que ledit seigneur ne soit contrainct d'aller en personne à la guerre, où on ne fait rien qui vaille sans luy, et désireroient que Vostre Majesté l'eust aussy ou qu'elle se peust passer de leur armée, qui est la plus grande force qu'ils ayent: d'autre costé, ils sont entrez depuis un an en ça en plus grand doute de votre grandeur que jamais n'eurent de l'Empereur, vous voyant ainsy prospérer et tousjours victorieux, et appréhendent qu'en vous baillant leur armée aisément ne vous fissent maistre de l'Italie, et de trop près leur voisin; ce qu'ils ne voudront aucunement, car leurs propheties et livres ne leur chantent autre chose sinon leur certaine ruine, lorsque les terres de France leur seront frontières. Et fault croire, Sire, qu'ils ne vous aiment ny aymeront jamais que pour leur profit, et que lorsqu'ils commenceront amitié avec le feu roy, après sa prise devant Pavie, ce ne fut que pour ayder le plus foible, et de peur que l'Empereur ne se fust trop puissant, la mesme crainte leur donnent de vous journellement ceux qui ne vous désirent grand en Italie, voilà pourquoy je pense estre venu en mauvais temps, et que je feray peu de choses icy pour vostre service tant que le seigneur vivra; s'il vient à mourir, comme je pense qu'il fera bientôt, les choses yront autrement, comme j'espère vous faire entendre par la première despêche, ensemble l'utilité que vous pouvez tirer de ceste intelligence et des moyens de l'entretenir et conserver, mieux que par cy devant. Que s'il est vray, comme nous entendons icy par les Venetiens et Ragonziens, que monseigneur de Guyse soit passé à Ancone pour aller au royaume de Naples, comme ceste guerre durera plus d'un an, j'ay pensé que ce ne seroit pas mal advisé sy je demandois deux commendemens à ce seigneur, l'un à Dragut et l'autre au roy d'Alger, affin que sy d'avanture

Vostre Majesté se pouvoit servir d'eux avec leurs gallères, ils soient prest à vous obéir : et cela estant vous seriez plus fort que l'ennemi, y joignant vos quarente gallères; et ne devez faire difficulté à cause qu'ils sont larrons et qu'ils prennent où ils peuvent, car l'armée du Grand Seigneur n'en faict pas moins, ils sont tous corsaires. Et afin de ne perdre point de temps, j'ay demandé icy une galliotte audit Dragut et roy d'Alger, et un gentilhomme avec ledit commandement nommé le cappitaine Totens que bien cognoissez, Sire, pour les disposer et faire assembler pour vous venir faire service, ce qu'il sçaura fort bien faire, car il est dilligent et sage, et selon qu'il aura faict avec eux il vous en portera les nouvelles.

« Sire, les roys et seigneurs ont accoustumé d'envoyer ambassadeurs gens de qui ils se fient, aux lieux où ils ne peuvent aller eux-mesmes, pour par eux faire leurs affaires et estre advertis de tout ce qu'il faut qu'ils sachent, partant m'ayant faict Vostre Majesté tant d'honneur que de se fier en moy, je ne sçaurois luy céler que depuis ce jour que je suis arrivé en ce pays, je n'ai ouy que plaintes et querelles de ceux qui ont eu charge par deçà, et des debtes qu'ils y ont faict fort mal à propos et au préjudice du service de Vostre Majesté, qu'est une des principales causes que je n'ai peu obtenir vostre intention, ce qui a rendu le maniement de vos affaires fort difficile et donné sy mauvaise réputation au nom françois, qu'ils nous estiment vains, menteurs et *forfans*. Il semble que ceux qui sont venus icy devant moy ayent voulu faire leur dernière main en empruntant et ne laissant rien après eux, se soucians peu de laisser les difficultez où ils mettroient les affaires de Vostre Majesté et de la peyne qu'ils donneroient à ceux qui viendroient après eux. Dieu leur veuille pardonner. Ce n'est pas de monsieur de Gottignac qu'on entend parler, s'estant gouverné si sagement qu'il n'y a aucune plainte contre luy, au contraire ledit bassa m'a prié cinq ou six fois de vous advertir, Sire, du grand contentement que Sa Haultesse a eu de luy, et qu'aucun ambassadeur devant luy ne luy a esté plus agréable, estant fort homme de bien et bon serviteur de Vostre Majesté, et que sy quelqu'un la voulu mettre en vostre mal grâce par quelques fausses accusations, que vous ne leur veuillez adjoûster foy, ains le récompenser des services qu'il vous a faict par deçà, dont il vous en supplie, Sire, car le pauvre gentilhomme a beaucoup travaillé; et à dire la vérité, je n'ay pas jusques icy veu chose en quoy on le puisse reprendre d'avoir failly pour vostre service, sinon que vous trouviez mauvais, Sire, qu'il espouse une damoiselle qui le

faict souverain seigneur de deux isles et luy porte près de deux mille escus de rente, dont il espère un jour avoir plus de moyen de vous faire service, que s'il estoit ambassadeur, pauvre et engagé jusques aux dents. Vostre Majesté verra ce qu'il luy en escrit, du reste j'ay trouvé ceste charge d'ambassadeur de Vostre Majesté en sy grand désordre et sy peu de réputation, qu'il faudra du temps pour la remettre en la dignité et honneur qu'il fault qu'elle soit pour en tirer proffit et contentement, et pour la conservation et augmentation de ceste amitié et intelligence, laquelle Vostre Majesté doit entretenir et garder tant qu'il luy sera possible, pour les profits et utilitez qu'on en peult tirer, quant ce ne seroit que pour descouvrir les desseins, conseils et volontez des Venitiens envers Vostre Majesté, car icy plus qu'ailleurs ils se descouvrent, aussy pour le respect de toute la chrétienté, pour le repos de laquelle vos ambassadeurs peuvent beaucoup faire.

« Le bassa m'a dit de la part du Seigneur, deux fois, et demandé sy vous ne tiendrez pas la promesse que vous avez faicte au petit roy de Hongrie, de luy bailler une de vos filles en mariage; je luy ay respondu que les roys de France ne promettent jamais rien, quant ce seroit à leur desavantage, qu'ilz ne veuillent maintenir; mais que je pensois que Vostre Majesté n'avoit jamais promis ceste chose, car vos filles, Sire, sont encore petites, et que la coustume de France n'estoit pas de marier les filles sy loing, toutesfois que je vous l'escrirois puisque Sa Haultesse le commandoit. Je ne sçay que sont ces gens qui marient ainsy les filles et sœurs du Roy.

« A Andrinople, le 20 avril 1557. »

Despesche du duc de Guyse au Roy sur la fin de ce qu'il avoit négocié à Rome, consistant en plusieurs pointz de grande conséquence, entre autres pour la guerre et l'investiture du royaume de Naples, en faveur du second fils de France, et la création de cardinal

« Par le sieur de Fourquevaux il aura plu à Sa Majesté entendre mon parlement de Bourgogne, et de monsieur le cardinal Caraffa venir par deçà vers Sa Sainteté, afin de prendre quelque bonne résolution sur les choses que nous aurions désormais à faire, pour son service et celui de Sa Majesté, et par la lettre que je prie monsieur le cardinal de Tournon faire tant en son nom qu'au mien à Sa dite Majesté ainsy tendu ma négociation avec monsieur le cardinal Caraffa.

« Depuis lesquelles despesches, j'arrivay en ceste ville, le jour du carnaval, sur les sept

es, ayant Sa Saincteté pour l'honneur de Sa dite Majesté, et le lieu et charge qu'il luy a pleu se donner, envoyé à un mil au devant de moy messieurs les ducs de Palliano, marquis de Monsbello, grand nombre de gentils-hommes romains, évesques, la justice de la ville et toute sa maison qui me vindrent congratuler de mon arrivée par deça, des forces qu'il avoit pleu à Sa dite Majesté y envoyer pour le secours de Sa dite Saincteté et du saint siège et d'une sy bonne et juste entreprise.

• Ce jour là, je ne fis que baiser les pieds à la dite Saincteté, et le lendemain, après avoir assisté à une messe solennelle que on a accoustumé dire le dit jour en certaines cérémonies, et laquelle Sa dite Saincteté commandast que je la servisse, j'en le soir audience en sa chambre, où après luy avoir présenté les lettres qu'il a pleu à Sa dite Majesté luy escrire, luy fis entendre la justification de la cause qui l'avoit meue de prendre les armes en main, le long temps qu'elle avoit attendu avant que de vouloir entrer en guerre, quelque occasion qu'on luy en donnast, la patience qu'elle avoit eu en cela, postposant toutes choses au bien et repos de la chrestienté, les remontrances dont elle avoit usé envers le roy Philippe pour l'induire à quelque bonne paix et accord avec Sa dite Saincteté, et finalement la voyant conriver en ceste obstination, et les subterfuges et dilations dont il usoit par les propos qu'il faisoit tenir par ses ministres à Sa dite Majesté, et que cela ne tendoit qu'à avoir plus de temps et loysir d'incommoder Sa dite Saincteté avant que Sa Majesté se fust déclarée contre de luy, plustost que par envye qu'il eust d'entrer en quelque bon accord. Sa dite Majesté comme Roy très chrestien, pour les obligations dont elle est tenue envers Sa dite Saincteté, et pour l'amour filiall qu'elle luy doit porter, voulant en cela ensuivre le chemin et le conseil de ses prédécesseurs, auroit esté poussée à prendre les armes, non seulement pour le secours des forces qu'elle a envoyées du costé de devers l'ennemy, n'ayant esgard aux incommodités et charges et foulles que son peuple en peut porter pour cet effet avoir faict lever l'armée qu'il luy a pleu me donner charge emmener par laquelle j'avois conduitte jusques icy, avec les armes et travaux que Sa dite Saincteté avoit commandé par le sieur de Carnavalet, et que ceste heure estant en la Romaine, qu'est le lieu où je les devois avoir conduittes affin de faire eschominer en tel endroit qu'il seroit nécessaire, estoit venu vers elle pour en l'absence de Sa dite Saincteté, les luy présenter et prepa-

dre une résolution du lieu où elles seroient employées, l'assurant les avoir laissées en estat, santé et volonté que leurs vies ne seront jamais espargnées à luy faire service.

« Ce propos finy, après m'avoir Sa dite Saincteté tenu une bonne demy heure sur les congratulations de mon arrivée, la confiance qu'elle avoit en Sa seule Majesté, et l'amour et l'affection qu'elle luy portoit, je tombay sur les trois principaux poincts que m'avoient meü à venir vers elle.

« Le premier pour l'investiture du royaume de Naples, la remerciant tant et sy affectueusement que je pouvois de la part de Sa dite Majesté du bien qu'elle luy vouloit en cela et aux siens, pour les remettre en leurs possessions et royaumes desquels injustement leurs prédécesseurs avoient esté spoliez. Et que pour y parvenir estoit besoin d'oster les obstacles et empeschemens qui s'y pouvoient présenter, dont le principal estoit le duc de Florance, lequel, nous demeurant pour ennemy, ne seroit non seulement pour nous grandement incommoder de ce costé là lors que nous serons entrez dans le pays, mais voyant nos forces esloignées d'icy, entreprendre sur l'estat de Sa Saincteté, et en ce faisant la mettre en nouvelle peyne.

« A cela, Sa Saincteté me dist avoir bien au long entendu par M. l'archevesque de Vienne ce que Sa Majesté luy avoit donné charge luy dire touchant le faict dudit duc, et que pour cet effet elle avoit envoyé devers luy, depuis cinq jours, le sieur Francisco Villo afin de rapporter une résolution de sa volonté, suivant laquelle adviserions les lieux où se pouvoient employer nos forces, voulant en ce qui touche le faict de la dite injustice gratiffier Sa dite Majesté en tout ce qu'elle pourroit pour monseigneur d'Orléans, fils de Sa Majesté, sur quoy toutesfoi elle vouloit bien prendre l'advis de quelques uns de son conseil, lesquels pour cet effet elle assembleroit le lendemain, avec tels autres que je luy nommerois de la part de Sa Majesté, délibérée d'user de toutes les censures et excommunications non seulement contre les usurpateurs dudit royaume, mais encore contre les sujets et seigneurs d'yceluy tenans leur party.

« Le second poinct, a esté du despost et message qui se pourroit désormais faire des forces qui sont présentement icy, y estant maintenant avec celles de Sa Majesté arrivées.

« Sur quoy Sa dite Saincteté m'ayant faict entendre combien il avoit esté nécessaire entretenir jusques icy celles que l'on avoit par deça, l'ennemy estant ordinairement fort en toutes ses places et voisin de celles de Sa Saincteté, où il avoit tou-

jours esté besoing tenir des garnisons fortes, estoit d'avis que faisant pour deux ou trois mois quelque bonne despence et augmentant celle du jourd'huy pour l'exécution de ceste entreprise, on la rendroit beaucoup plus facile, ce qu'elle trouvera fort bon, disant qu'elle remettoit le tout à moy seul, désirant néanmoins que la résolution s'en prit en sa présence, et que non seulement il en vouloit entendre mon avis, mais l'approuveroit jusques à y obéir mesme.

« Le dernier point, fut de la création des cardinaux dont je luy leus la liste que Sa Majesté en avoit envoyée à monsieur son ambassadeur par deça, desquels elle me dit avoir délibéré à ceste création faire quelque bon nombre, pourveu que ce fussent gens de bien, lettrez, et ne se trouvassent atteint d'aucun crime, et que sy toutesfois ils n'estoient fort affectionnez au service de Sa Majesté, quelques suffisantes et louables qualitez ilz eussent elle ne les promueroit pas, et voyant qu'elle ne desiroit rien plus que d'estre priée pour le sieur domp Alphonse, son petit neveu, fils du marquis de Montebelo, je commençay par luy comme par la chose que je pensois luy plaire le plus, et l'en ayant supplié, me dist qu'encore que le dit sieur domp Alphonse ne luy appartint de sy près comme il faisoit et ne fust en aage comptant pour obtenir tel degré, et qu'outre ce, il eut esté assez longtemps esloigné de Sa Sainteté, toutesfois les bonnes natures, mœurs et conditions, le rendoient digne d'estre receu en ce nombre.

« Le second fut monsieur de Béziers, les grandes vertus duquel, dont il me dist estre doué, mériter bien cet honneur, outre les particulières obligations dont Saditte Sainteté se sentoît tenue envers M. le mareschal Strossy pour les services qu'il luy avoit faitz et au saint siège, et encore ressentement, en considérations desquels seulement il eut bien voulu gratifier en cela.

« Le troisième fut monsieur l'archevesque des Ursins, au subyet duquel je luy représentay que de tous temps ses prédécesseurs avoient esté fort affectionnez au saint siège, en quoy ils n'avoient espargné leur vie ny leur puissance, méritant bien qu'il en demeurast quelque marque aux leurs par quelque honorable degré et dignité, que les vertus du dit archevesque sembloient outre cela mériter ceste grace, avec l'affectionnée requeste que luy en faisoit Sa Majesté, ce que Sa Sainteté tesmoigna avoir pour agréable, me priant néanmoins de n'en faire aucune démonstration.

« C'est ce qui s'est passé en la négociation de ma première audience, qui a duré depuis la première heure de la nuit jusques aux six. »

Le jeudi 4^e du dit mois d'avril, environ deux heures de nuit, le Pape ayant appelé et fait venir en sa chambre le duc de Guyse, les cardinaux de Pize, de Mirepoix, Caraffe, duc de Palliano, mareschal Strossy, l'archevesque de Vienne, et M. Bartholomeo Benevento, leur dit et exposa en substance ce qui suit :

Premièrement racompta la grace que Dieu et le Roy luy avoient faite de luy avoir envoyé mon dit seigneur de Guyse avec son armée si heureusement, sans aucun danger ny inconvenient, ay rencontre de personne qui leur eust osé demander où ilz alloient, qu'estoit presque un miracle de Dieu.

Qu'il confessoit, veu le rude temps de l'hiver et les mauvais chemins et autres grandes difficultés qu'il avoit fallu vaincre et surmonter en ce passage, qu'il n'estoit possible de désirer plus de prudence, d'industrie et de diligence pour le passage de ceste armée, ny plus grande célérité qu'il avoit esté usé.

Que jusques à présent la nécessité où il s'estoit trouvé et la condition de ses affaires l'avoient contrainct de dissimuler beaucoup de choses et user de patience et silence, voyant ses ennemis avec une armée de campagne, et jusques aux portes de Rome, ce qui avoit obligé Sa Sainteté à se gouverner comme elle avoit fait, et de venir aux trêves et suspensions d'armes pour passer le temps avec l'espaule et attendre la venue de mondit seigneur de Guyse, et de son armée, à quoy Sa Sainteté s'estoit d'autant plus volontier accommodée qu'elle avoit toujours esté conseillée du Roy, tant par son ambassadeur que par l'abbé de Saint-Ferme, de se gouverner de ceste façon, lequel conseil venant de son très chier fils, et se trouvant aussy conforme à la raison, Sa Sainteté n'avoit peu qu'approuver le suivre.

Et que sy elle en eust autrement usé, on eust attribué à peu de prudence et discrétions d'un de menaces et bravades, de parolles et d'escritures contre ses ennemis plus puissantz, avoir la force ny le moyen de leur mal faire de les chastier. Et que s'il eust voulu lors de procès ou de privations ou censures, comme elle pouvoit justement faire, chacun s'en moqué et avec raison comme de chose de peu de dignité et générosité, abboyer ainsy escrit contre ses ennemis pendant qu'il étoit le plus foible.

Mais qu'à présent il n'estoit plus temps de faire autrement, qu'on pourroit attribuer trop grande timidité ce qui avoit auparavant esté fait par prudence et bon conseil, à raison duquoy il estoit temps de prendre quelque

e de proceder à l'encontre des ennemis de son Église, selon le droict et raison selon les solempnitez requises et accoustumables cas.

Il y il falloit bien regarder et adviser ces choses avec toute seureté, et avec flection que les procès en puissent aller au monde et en toutes langues, afin qu'il n'y puisse rien opposer ny calumnier; que l'investiture que Sadicte Saincteté faire du royaume de Naples en la de l'un de messeigneurs les enfans du ferme et stable à jamais pour toute la laquelle investiture elle se sentoit de faire pour recognoissance et rémunération grandes démonstrations que le Roy de la bonne et filiale affection et dévotion Sa Majesté luy porte, il falloit prest parler de la privation.

Et que, comme on dit, la corruption doit à la génération, partant il estoit nécessaire venir à laditte investiture faire bien légitime et justement la ditte privation dudit royaume de Naples, de laquelle privation les estoient sy grandes, sy justes et notoires et notoriété de fait et de droit, qu'il en plus clair au monde, et n'en falloit aucune ayant esté l'hostilité et invasion d'Angleterre et de son armée contre l'estat de France, chose si publique et manifeste estoit ignorée de personne, et qu'il ne s'en dire qu'il n'y eust qu'une cause de lation, mais qu'il y en avoit sy grand qu'on seroit plustost empesché d'en objecter d'en apporter les raisons que d'en pour les rapporter.

Il falloit en la narration qui se feroit des crimes, félonnies et rebellions, justification de la privation, se restraindre aux pointz principaux et substantiaux sans y employer paroles, ce qui ne convenoit à la gravité du Saint-Siège, ni du négoce qui se traitoit demandoit d'estre gravement, substantiellement et brièvement traité, et, qu'après d'un costé les démerites du roy d'Angleterre et laditte privation fondée sur iceux, il falloit l'opposite mettre les mérites du Roy prédécesseurs envers le Saint-Siège et finalement à l'investiture faite pour grande rémunération d'iceux.

Pour proceder plus meurement et seulement il falloit revoir toutes les investitures et les faictes le temps passé, adressant la parole aux cardinaux de Pise et de Rome, leur demandant s'ilz les avoient point faites comme il leur avoit commandé,

et leur donnant charge de nouveau de les revoir diligemment et d'appeler avec eux conseil de notables et savañs personnages, telz et en tel nombre qu'ilz verroient bon estre, au nombre desquels et pour un d'iceux Sa Saincteté nomma M. Bartholomeo Benevento là présent, le louant de sa doctrine et parfaite cognoissance qu'il a des affaires du royaume de Naples; et qu'après que la chose seroit bien digérée et entendue entre eux il falloit dresser la minutte en la meilleure forme que faire se pourroit, et par après monstrer le tout à Sa Saincteté afin qu'elle y peust adjouster ou diminuer ce qu'elle verroit bon estre.

Que quant au principal de laditte privation, la chose estant sans aucune difficulté et bien claire, mais que le plus grand doubte et malaysé seroit l'observation de la formalité et de sçavoir sy elle se pouvoit faire sans citter ni adjourner la partie, ou sy l'adjourneur estoit requis, sur quoy il falloit prendre une bonne résolution.

Après cela Sa Saincteté parla des censures et excommunication qu'il falloit faire, non seulement allencontre du roy d'Angleterre, de tous ses vassaux et autres qui luy seroient adhérens ou qui luy presteroient ayde, en quelque sorte que ce soit contre l'Église, sur quoy fut remonstré à Sa Saincteté par monseigneur de Guyse qu'il n'estoit pas bon ny utile de désespérer les peuples et les pays en général, et qu'il sembloit que lesdittes censures ne se devoient point estendre jusques aux peuples, pour le regard de l'Allemagne, Flandres et Angleterre, et qu'il suffisoit qu'elles s'estendissent sur les vassaux et subjects portans faveur et ayde ex pays et estats que ledit roy d'Angleterre a en Italie seulement: ce que Sa Saincteté monstra approuver, disans que jusques à là elle n'avoit usé que de grâce et humanité envers lesdits peuples, tant d'Allemagne, Angleterre, que d'Espagne, les favorisans en ce qu'elle avoit peu et ayant fait en leur faveur suspendre auxdits pays d'Espagne l'exaction de deniers de la croisade, dont le roy d'Espagne et ses ministres avoient tellement foulé les peuples, qu'ils estoient prest de se souslever; et quant à l'Angleterre, qu'elle avoit dit à l'ambassadeur que pourveu que la Royne sa maistresse ne se déclarast point adhérente à son mary contre l'Église ou contre le Roy confédéré et allié de ce Saint-Siège, elle luy seroit tousjours bon père; mais que sy elle se laissoit gagner jusques à participer aux malignitez de son mary, sy mary se devoit appeler, elle useroit contre elle des mesmes censures que contre luy, répétant en ceste endroit ce que par plusieurs fois il a dit à l'ambassadeur de Selve, qu'il falloit qu'il

fust bien adverty de jour à autre de ce que la royne d'Angleterre feroit, afin que selon cela Sa Saincteté advisast de se gouverner envers elle.

Dont ledit seigneur de Guyse promit l'advertir, selon les nouvelles qu'il auroit de la cour, luy faisant entendre celles qu'il avoit reçues par le prothonotaire Manne, et aussi du sieur de Saint-Laurent des menées du cardinal de Trente avec les Suisses qu'il tasche d'alliéner du Roy, au grand préjudice de ses affaires et du service de Sa Saincteté, et que luy et tels autres cardinaux se déclarans directement ennemys du Saint-Siège méritoient bien d'estre chastiez.

Pourquoy Sa Saincteté dit clairement que quant audit cardinal de Trente et aux cardinaux de Burgos, qui est à Sienne, et la Cueva qui est à Naples, ils estoient manifestes fauteurs et serviteurs des hérétiques, et ennemys de Dieu et de l'Eglise, et avoient encouru indubitablement les peynes de leurs dignitez et autres de droit, lesquelles il falloit déclarer et publier, et quant cela ne leur feroit autre mal et qu'à l'advenir ils disputeroient s'ilz estoient bien et juridiquement privez ou non, ilz demeureroient cependant exclus d'entrer au conclave, sa mort arrivant, et d'avoir voix en la création et election du Pape; mais que la difficulté estoit sy on les pouvoit condamner absens et résidens en France, l'absence desquelz pouvoit aucunement colorer et excuser celle desdits Impériaux, sur quoy il falloit adviser comme on pouvoit proceder; là-dessus fust remonstré par mondict seigneur de Guyse que l'absence des cardinaux françois estoit bien légitime et excusable, d'autant qu'ilz résidoient au pays où ilz ont leurs bénéfices, églises et peuples dont ilz ont la charge et administration, à quoy ilz sont obliges de vaquer et entendre, mais que les cardinaux impériaux dessus nommez se meslans de servir le roy d'Angleterre en fait de guerre contre le Pape n'avoient aucune excuse pour eux.

Finalement, Sa Saincteté commit toute ceste affaire de délibérer sur la privation et investiture du royaume de Naples et privation des cardinaux ennemis du Saint-Siège aux cardinaux de Pize et de Mirepolx, appeller avec eux M. l'archevesque de Vienne, M. Bartholomeo Benevento, et autres gens de sçavoir et de lettres qu'ilz jugerolent les plus capables, leur déclarant, en substance, que son intention estoit d'investir solennellement du dit royaume de Naples un fils du Roy autre que monseigneur le Dauphin, pour luy et sa postérité, aux charges et conditions contenues aux anciennes investitures

faictes auparavant celle qui fut faicte par le pape Léon, lequel il blasma grandement d'avoir consenty que le dit royaume se peust tenir avec l'Empire, contre la teneur des anciennes investitures, et que son intention estoit, en cas que le fils du roy couronné roy de Naples, ou ses descendants, mourussent sans lignée, que le roy de France, qui pour lors seroit, peust nommer un des princes de son sang, ou autre prince de son royaume pour estre roy de Naples, et comme tel venir régir et gouverner le dit pays, sans que le dit royaume peust jamais estre tenu ny possédé par celuy qui seroit roy en France, qu'il vouloit estre tenu d'en vider ses mains en la manière que dessus.

Volla, en substance, les propos qui furent tenus par Sa Saincteté plus diffusément, de sorte qu'ilz durèrent jusques à cinq heures de nuit, en comptant une digression qu'elle fit de quelques parolles de réprimende et de courroux qu'elle eschappa premièrement contre messer Bartholomeo Benevento et contre le cardinal Caraffe, qu'elle taxa et blasma par plusieurs fois de tenir quelqu'un sans le nommer infâme et atteint de plusieurs vices et meschancetez, et qui portoit deshonneur à sa maison, luy disant qu'il le chassast de sa maison, sinon qu'il chastieroit non seulement le dit personnage qu'il ne voulut nommer, mais quiconque ne l'auroit voulu obéyr ny servir à sa mode, et qu'il vouloit estre le maître et seigneur, et que ce qu'il commanderoit fut faict, et que bien en prendroit à celluy qui auroit faict ses volontez et mal à ceux qui feroient le contraire, et n'auroit esgard ny à neveux, ny à fils, ny à cardinal, ny à chose du monde, mais seulement à son devoir et à son honneur, et que Dieu ne l'avoit pas mis au lieu où il estoit pour endurer le vice et l'infamie en sa maison, alléguant la parolle de Jésus-Christ: Quiconque a son père ou son fils par dessus moy n'est pas digne de moy.

L'occasion de ceste altération vint de ce que messer Bartholomeo Benevento avoit dit qu'il avoit veu certains mémoires et investitures du royaume de Naples en un livre du cardinal Mignanello, voulant tesmoigner qu'il sçavoit quelque chose de ceste matière, ce qui fut soudain mal pris par le Pape, qui luy demanda de quel il avoit ordre d'en parler avant qu'il luy en eust donné charge, luy disant que ceste diligence ne luy plaisoit point, et qu'il luy donneroit sy bien sur les doigts, et à tous ceux qui en voudroient parler, qu'il les feroit bien rethrir en arriere; et s'estant excusé le dit Benevento sur la charge qu'il disoit en avoir eue du cardinal Caraffe, et faisant mention à ce propos d'Aldobrandin, Sa

l'écrité tourna sa parole contre le dit cardinal sy parla aussy aigrement et plus qu'elle avoit fait au dit Benevento; et, à ce qui se peut conjecturer, celluy dont Saditte Saincteté parloit de venir de sa maison estoit le dit Aldobrandin, rétaire au lieu du feu sieur de la Caze, envers lequel toutesfoiſ. le dit cardinal Caraffe a depuis à monseigneur de Guyse qu'il avoit adouci appaisé Sa Saincteté dès le mesme soir et tout instant que le dit seigneur duc de Guyse et autres qui estoient là assemblez furent sortis, et avoir ouy tout le dit discours, laissant le cardinal Caraffe en la chambre de Saditte Saincteté, à qui il rendit de sy bonnes raisons de qu'il avoit faict et le dit Aldobrandin, qu'elle neura bien contents de l'un et de l'autre.

gociation du prothonotaire Manne, envoyé par le Roy en cour de Rome.

le samedi 6^e de ce mois, sur le soir, le prothonotaire Manne, qui estoit arrivé deux jours auparavant, fut conduit devers nostre Saint-Père par l'ambassadeur du Roy, lequel ensemble avec le dit Manne, après avoir présenté les lettres du Roy adressantes à Sa Saincteté, luy parlèrent de la promotion de M. le garde-des-sceaux, luy exposant ce que Sa Majesté lui avoit commandé, et des bonnes et dignes qualitez du dit personnage, et du désir que le Roy avoit pour ses dites affaires, et comme chef de la justice de son royaume, de l'honneur de ceste dignité, ce qui devoit estre très agréable à Saditte Saincteté, et pour ce qu'elle employeroit une personne à la méritoit, que pour ce que ce seroit toujours plus de faveur aux affaires de ce Saint-Père et de Sa Saincteté d'avoir, près la personne du Roy, un cardinal chef de la justice du royaume de France, et duquel Sa Majesté se trouvoit jusques icy si bien servie qu'elle desiroit merveilleusement qu'en luy accordant ceste grâce, il luy eust octroyer un fief pour continuer l'exercice du dit office de garde des sceaux, afin que Sa Majesté ne demeurast privée ny frustrée d'un tel personnage.

À quoy le Pape respondit qu'il portoit tant d'amour au Roy qu'il ne luy pouvoit refuser chose qui luy demandast, et qu'il expérimentoit l'effet que l'amour estoit une puissante chose, pour conclusion qu'il accorderoit le chapeau de cardinal à M. le garde-des-sceaux, fort gracieusement et promptement, mais quant au bref par lequel il pouvoit exercer son office de garde des sceaux, il y feroit grande difficulté, alléguant que la dignité est sy grande qu'elle n'admet en Espagne aucun office séculier, et qu'un cardinal ne devoit poinct accepter un royaume, ny es-

timer plus grande dignité que la sienne, sy on n'estoit le pontificat, et que tout ce qu'il pouvoit accorder au Roy estoit le cardinalat, qu'il accorde très volontiers, mais que pour le dit bref il ne le pouvoit.

Luy fut respondu que ce n'estoit chose nouvelle que les cardinaux se meslassent des affaires des roys et des princes, et que le Roy en avoit plusieurs de son conseil privé qui n'avoient pas moins de voix en l'administration de la justice du royaume de France qu'avoit un chancelier, parce qu'il se traictoit tous les jours au conseil du Roy des matières sur lesquelles les dits seigneurs cardinaux disoient leurs opinions, et que du temps du feu roy François, nous avons eu un chancelier qui avoit esté faict non seulement cardinal, mais légat, et qu'en Angleterre le cardinal d'Yorc avoit pareille dignité avec le dit garde-des-sceaux du Roy, et que souvent en France la ditte garderie des sceaux avoit esté commise aux évesques et personnes ecclésiastiques, la ditte garde à le bien prendre estant plus tost une commission qu'un office, davantage que l'administration de la justice et en avoir la souveraine autorité en France estoit un œuvre de saincteté, qui ne pouvoit estre contraire à la dignité de cardinal, et que ce désir que le Roy avoit n'estoit pas de rien-oster au garde-des-sceaux de sa dignité et autorité, mais bien en retenant l'exercice de sa ditte charge le faire honorer par nostre Saint-Père, sy c'estoit son bon plaisir, de ceste dignité par voye d'augmentation d'honneur et non de diminution de celui qu'il possédoit auparavant.

À cela Sa Saincteté répliqua que ses prédécesseurs papes avoient concédé pareilles choses, mais qu'elle ne pensoit pas qu'il eussent bien faict, et qu'elle ne feroit pas volontiers ce semblable, et que des évesques qui ont leur évesché dans le royaume, elle ne feroit pas sy grande difficulté que des cardinaux, lesquels estoient successeurs des apostres.

Mais qu'il falloit, s'il étoit possible, trouver quelque expédient pour contenter le Roy, comme seroit un commis qui eust l'exercice du dit office, demeurant la principale autorité et direction au dit garde-des-sceaux, et dit au dit ambassadeur d'en communiquer avec le cardinal du Bellay pour sçavoir comme cela se pouvoit faire.

Sa Saincteté continuant ces propos, survint monseigneur le duc de Guyse, auquel elle dist les mesmes choses en présence de l'ambassadeur du Roy, auxquelles fut respondu par mondit seigneur en la mesme sorte que j'ai esté déjà respondu par l'ambassadeur, y adjoustant qu'il ne

falloit point parler de donner un commis ou conducteur au garde des sceaux, parceque c'estoit un lieu de sy grande autorité et dignité qu'il ne falloit point luy donner de compagnon, et que le Roy ne le feroit jamais, parceque la conséquence en estoit dangereuse, luy représentant le serment que faict ledit garde des sceaux en sa création, la grande intégrité et sainteté requise en l'exercice du dit office pour monstrier que celuy qui avoit une fois esté élu par le Roy pour le porter ne pouvoit facilement estre changé, et que s'ilz en communiquoient avec autre qu'avec Sa Sainteté, tant luy que l'ambassadeur, en seroient mal vouldus du Roy, qui sçavoit qu'elle estoit plus capable de juger de ceste affaire qu'aucun autre, la suppliant partant vouloir gratifier Sa Majesté qui ne luy avoit pensé demander en cela chose qui ne fust raisonnable, nonobstant quoy le pape voulut prendre conseil sur ce qu'il avoit à faire là dessus.

Après fut parlé à Sa Sainteté par l'ambassadeur, en présence de mon dit seigneur de Guyse, tant de l'inquisition que de la réformation de l'université de Paris, et expédition des bulles et de l'union et dotation du collège de la Sainte-Chapelle du bois de Vincennes, conformément à ce qui a esté commandé par le Roy en ses lettres du 14 febvrier aux deux premiers pointz desquelz Sa Sainteté a accordé ces brefs demandez, qui seront adressez à monseigneur le cardinal de Lorraine, qui sçaura bien s'en acquitter pour son grand sçavoir et rares vertus; mais quant au troisième point concernant l'union de la chapelle de Vivier en Brye, et de la chapelle des Bons-Hommes à la ditte Sainte-Chapelle de Vincennes, Sa Sainteté dit qu'estant question en cela du droict d'un tiers et d'abolir et estandre deux églises, les parties devoient estre appellées, et advertit ledit ambassadeur de produire les pièces et mémoires qu'il avoit pour cela.

* Fut aussy parlé à Sa Sainteté de se vouloir résoudre à faire la création et promotion des cardinaux dont la liste luy avoit esté donnée, sur quoy après avoir usé d'infinies gracieuses parolles, nonobstant qu'elle ne demandast que de contenter le Roy en tout ce qui luy estoit possible, déclara qu'elle ne se pouvoit résoudre à la ditte promotion devant la Pentecoste prochaine, et qu'il la falloit différer jusques à ce temps-là, tant pour ce qu'il n'y avoit assez de cardinaux pour la faire, estant besoing d'assembler un consistoire pour en conférer avec eux, qu'à cause qu'elle n'avoit pas le loisir de le faire entre les quatre temps, mais que le temps n'estoit pas long.

Luy fut remonstré là-dessus par monseigneur le duc de Guyse qu'il pleust à Sa Sainteté considérer de quelle conséquence estoit la ditte création de cardinaux, qu'il prioit à Dieu de luy donner cinquante ans de vie, mais que sy, par disgrâce, sa mort advenoit sans avoir faict ceste promotion, les Impériaux, comme les plus forts, feront dès le lendemain un pape à leur dévotion, et par conséquent le dit sieur duc de Guyse et son armée se trouveroient au plus grand danger d'estre perdus et ruinez que l'on sçauvoit penser, et le Roy et son bon fils, au lieu de conquérir le royaume de Naples, se trouveroient avoir perdu de grandes forces et beaucoup de gens de bien, pour ainsy qu'il supplioit très humblement Sa Sainteté de ne plus différer, et de faire aujourd'huy, plutost que demain, la ditte promotion comme chose plus que nécessaire et très importante: et sur ce mesme propos fut représenté à Sa Sainteté par l'ambassadeur, qu'elle luy avoit tousjours dit qu'au retour de monsieur le cardinal Caraffe, et incontinent que monsieur de Guyse seroit passé avec son armée, elle feroit la ditte création des cardinaux, et puisqu'il avoit nécessité d'en créer, qu'estoit le principal point, elle ne devoit point laisser passer ces quatre temps, attendu la présence de mon dit sieur de Guyse, sans déclarer tous ceux qu'il avoit volonté de promouvoir, et que cela n'empescheroit pas qu'elle ne fist par après une seconde promotion, ce qu'elle monstra ne trouver mauvais, disant pour conclusion qu'elle sçavoit bien que la création des cardinaux ne dépendoit que de son autorité et volonté, et qu'elle avoit grand sujet de ne laisser partir mon dit sieur de Guyse sans luy donner contentement et satisfaction.

Mondit sieur de Guyse sollicita de nouveau Sa Sainteté de luy vouloir donner seureté de quelques places, tant en mer comme en terre, où il peust retirer et sauver son armée en cas de quelque disgrâce, sur quoy elle luy dit d'en conférer avec le dit sieur cardinal Caraffe, l'assurant qu'elle ne vouloit pas seulement accommoder le Roy de ses places, mais de tout ce qui est en sa puissance.

Lettre de monsieur le cardinal de Tournon au duc de Guyse.

* Monsieur, j'ay veu la lettre que vous m'avez escrite en chiffres, où je n'ay rien veu que je ne pensasse de vous, et ne sçauriez croire combien je me resjouyray quant j'ouyray dire que vous serez de retour, tant pour ce que toutes choses en iront mieux que pour vous voir hors des mains des gens à qui vous avez eu affaire, lesquelz ne sont

pas pour faire ce qu'ilz vous ont promis, comme je dis quant nous partismes de Fossembrun; mais il en fault faire comme on fait de mauvais payeurs, et veux espérer que Dieu vous aydera et conduira pour faire le service au Pape et au Roy, tel que vous et moy le désirons; il est vray que je suis en peyne d'avoir entendu que le cardinal Caraffe a pris la charge de payer les forces qui demeurent à Rome, et dedans les terres de l'Eglise, et en la Toscane, ce que je trouve fort dangereux, craignant qu'elles ne soient bien payées, et qu'il n'en arrive quelque inconvenient, à quoy, Monsieur, il me semble que devez bien penser.

• Monsieur de Selve m'a fait entendre les propos qu'on vous a tenu de moy, qui sont meilleurs en ces affaires-là que je ne les désire, mais je pense et n'en suis pas marry, que leurs parolles en mon endroit ne sont semblables à leur volonté, et quoy qu'on vous ayt dit, ilz n'ont point d'ennui de me veoir si près d'eux, et je vous jure, Monsieur, que j'en ay encore moins, vous suppliant croire que sy ma personne à Rome pouvoit servir au Roy, je n'attendrois pas qu'on me commandast d'y aller, mais ayant affaire à ceux que vous savez, il m'est impossible de luy estre utile, au contraire, il est certain que je gasterois tout, car de la complexion dont je suis et que je pense que tous les gens de bien sont, je ne scaurois endurer ce que je verrois desraisonnable constre mon maistre, et c'est un crime capital en ce pays-là, où on ne veut ouyr parler de ce qui est raisonnable, outre qu'ils ne sont pas chiches d'injures, et que je ne suis pas assez sage pour les endurer: de sorte que je serois en danger (quelque belle parole qu'on vous ayt ditte) d'aller bientost au chasteau Saint-Ange, ce que je vous veux bien dire, Monsieur, parce que je veois que vous désirez pour le service du Roy que je retourne à Rome, et pour ce mesme service je désire et me semble que je n'y dois point retourner, n'ayant point d'envie d'oster le decanat à monsieur le cardinal du Bellay; au reste, je n'ay pas moins d'envie que vous que nous puissions estre quelque temps ensemble, tant pour ouyr ce qu'il vous plaira me dire, que pour vous faire le mesme de ce que j'ay sur le cœur, comme à un des seigneurs de ce monde que j'aime et estime le plus.

• De Pesaro, ce 9 avril 1557. »

• Le faict de certains propos de querelle passés entre l'archevesque de Vienne Marillac et de Selve, ambassadeur du roy à Rome, est prétendu tel que s'ensuit, de la part dudit de Selve.

Fault premièrement entendre que le dit ar-

cevesque de Vienne arriva à Rome le XXV^e de fevrier au logis dudit ambassadeur où il a demouré jusqu'au VI^e de may en suivant, y aiant receu tous les honneurs, honnestes et gratieulx traitemens de bonne chaire que ledit ambassadeur luy a peu faire, dont pron de grands et dignes personages peuvent porter foy et tesmoignages sans en faire particulière commémoration.

Le XXVII^e ou XXVIII^e avril advenu, que M. le baron de la Garde estant venu visiter le dit ambassadeur avec bon nombre de gentilshommes, capitaines et soldats, tellement que la salle en estoit presque plaine, le dit arcevesque de Vienne tenant les mains derriere et avec ung geste et ung visaige d'homme indigné et qui vouloit faire démonstration de quelque puissance ou auctorité sur le dit ambassadeur, l'interrogea pourquoy il ne faisoit payer deux pouvres cannoniers de Civita-Vecche là présents qui attendoient leur argent il y avoit plus de six jours et que c'estoit grande honte. L'ambassadeur, se voyant ainsi indignement traité de parolles en si bonne compagnie, luy demanda en soubzriant s'il luy vouloit faire son procès là dessus, pour ce qu'il ne bailloit pas l'argent du Roy aux premiers qui le demandoient. Ledit arcevesque repliqua: Je les depescherois donc si je ne leur en voulois bailler et leur dirois qu'ils n'en auroient point. L'ambassadeur deist là dessus: Il fault que je vous en rende compte puisque vous me le demandez et que vous me voulez faire mon procès en leur présence. Ils demandent leur payement pour le mois de janvier, febvrier, mars et avril; de mars et avril, vous savez que c'est monsieur le cardinal Caraffe qui en doit faire le payement par accord fait avec M. de Guyse. — Moy, dict le dit arcevesque de Vienne, je ne sçay pas, — Vous le sçavez, respond l'ambassadeur, comme moy, car vous y estiez présent. — Après, dit le dit arcevesque, des autres deux mois que ne les paye-ton! Respond l'ambassadeur: Pour ce que le trésorier monstre par quittance d'ung contre-rolleur qu'ils ont esté payés au mois de janvier, combien que eulx disent le contraire, et je suis après à verifiser lequel d'eux dict vérité, et ne veulx pas les faire payer deux fois pour ung mesme mois. Et quant à febvrier, s'il le fault payer, c'est semblablement au cardinal Caraffe à le payer, car il s'en est chargé pour la despence de Civita-Vecche tout ainsi que monsieur de Guyse s'est chargé de la despence de la marque pour le dit mois; mais a esté advisé entre eulx de ne payer les dicts arréraiges de febvrier et de les faire perdre tant au dit Civita-Vecche qu'en la marque. — Que ne le dites-vous doncques aux dits cannoniers! dict le dit arcevesque. — Pource,

dict l'ambassadeur, que je ferois ce me semble une sottise d'aller declairer aux soldats et à ceux qui ont sery, qu'on leur veult faire perdre ce qu'on leur doit. Et voyla comme passa ce propos, auquel le dit arcevesque, comme se void, se déporta comme s'il avoit autorité de se faire rendre compte de toutes choses par l'ambassadeur du Roy et de le faire redarguer ou reprendre; et quant il debvoit encores prendre telle autorité, si en debvoit-il user en plus juste occasion, plus modestement et en aultre lieu qu'en public, et en telle assemblée et devant les parties intéressées.

Le premier jour de may 1557, arriva à Rome le sieur de La Chapelle aux Ursins, gentilhomme de la chambre du Roy, au logis du dit de Selve, venant en poste du camp de monseigneur de Guyse et en la chambre du dit ambassadeur conféra du faict de sa charge et commission qu'il avoit tant du Roy que de monseigneur de Guyse entièrement, tant au dit ambassadeur qu'au dit arcevesque de Vienne, lequel prenant la parole se mict à dire qu'il vouloit, dès le lendemain, aller demander son congé au Pape et parler du faict de la privation, et quant et quant luy dire que si le marquis de la Cave estoit prest à partir, que le Roy lui auroit commandé de luy faire bonne compagnie, disant au dict sieur de La Chapelle : Vous et moy irons demain tous deux au Pape; ce qu'il répéta par deux fois. L'ambassadeur voyant qu'on le comptoit pour o en chiffre et pour néant, se mect à dire au dict arcevesque qu'il luy feroit compagnie, il respondit ces paroles : Y voulez-vous venir, c'est bien dict, il ne sera que bon; nous irons donc tous troys.

Le lendemain matin feurent tous troys parler à M. le maréchal Strozzy, en son logis, et après à monsieur le cardinal Caraffe.

Et retournèrent dîner ensemble chez le dit ambassadeur; incontinent après disner, s'estant levez de table, ledit arcevesque de Vienne publiquement en pleine salle, devant chacun dict tout hault au dit ambassadeur comme si c'estoit à luy à ordonner, qu'il falloir qu'ils se retrassent tous troys en une chambre, ce qui feust faict sans dilation ni réplique du dit ambassadeur. En la chambre duquel s'estant tous troys assiz, le dit arcevesque continuant les entreprises de prééminence va départir à chacun sa charge et commission sur laquelle il auroit à négotier devers le Pape, disant au dit sieur de La Chapelle : Vous parlerez du faict des cardinaux, je parleray du faict de la privation du royaume et du voyage du marquis de la Cave et de mon congé. Vous, dict-il à l'ambassadeur, vous parlerez du faict de la promotion de M. de Sainct Papoul suivant ce que la Royne vous en a escript. Soudain après

va dire au dit ambassadeur : Vous oubliez une chose.— Moy, dict l'ambassadeur, je n'oublie rien que je sçaiche, car je n'ay encores de rien parlé : qu'est-ce que j'oublie?— Vous oubliez, dict l'aultre, de parler de cedont vous avez parlé le matin à M. de La Chapelle et à moy. Respond l'ambassadeur :— Si je vous en ay parlé ce matin, ce n'est pas signe que j'ay oublié, et ne s'ensuit pas que je soye tenu de vous en parler l'après disnée s'il ne me plaist, avec ce que vous ne m'en donnez le loisir; davantage, monsieur de La Chapelle sçait bien que je n'ay rien oublié là dessus, car nous en avons depuis parlé ensemble. Mais quand je y pense, Monsieur, vous me traictez d'une estrange façon, car il semble que je soye vostre clerc ou votre disciple, et que vous me veniez icy régenter comme si vous estiez mon pédagogue; je le trouve bien estrange, car je ne l'ay pas accoustumé, et y a long temps que je sçay aller tout seul, et n'ay point veu que le Roy entende que vous preniez aucune autorité sur moy au faict de ma charge; j'en ay trop enduré et faut que je vous dye après que tout le monde s'en apperçoit et s'en mocque de moy, que je ne le puis plus souffrir sans me plaindre. Ledit arcevesque va dire là dessus au dit ambassadeur qu'il ne luy faisoit point de tort de luy parler comme il avoit parlé et qu'il ne l'avoit point dict pour luy desplaire et qu'il avoit tort de s'en courroucer et de s'en mettre en cholère.

L'ambassadeur respond qu'il ne se courrouçoit point, mais qu'il seroit bien indigne du lieu qu'il plaisoit au roy qu'il tint, si l'on le vouloit traicter en enfant ou en disciple et qu'il ne le sentist, et que ce qu'il en disoit n'estoit pas seulement pour ce qui estoit advenu à l'heure, mais pour d'autres semblables actes qu'on luy avoit faict endurer au préjudice de son honneur, ce qui advenoit trop souvent, et que de fraîche datte, présent M. le baron de La Garde, et tous les capitaines des galères et plusieurs gentilhommes et soldats, il luy auroit naguères faict une honte et reprimande de ce qu'il n'avoit fait bailler argent à deux canonniers de Civita-Vecche, et que plusieurs gents avoient notté et observé et estimé moins ledit ambassadeur de s'estre, sans propos, laissé rabrouer de ceste sorte, et que cela advenoit trop souvent et qu'à la fin il n'y avoit patience qui n'eschappât. Ledit arcevesque, sur ce propos, dict qu'il ne l'avoit point faict à mauvaïse intention, usant ces paroles : Je ne le disois que pour bien, mais je suis ainsi mal gracieux. Respond l'ambassadeur : Voylà de quoy je me plains, car je n'ay pas mérité envers vous que vous le soyez en mon endroit. Je ne le suis pas au vostre et ne vous en ay point donné

occasion. Dict le dit arcevesque : Si vous connoissiez mon cœur, vous trouveriez que je vous ayme et vous vénere. Respond l'ambassadeur : Si vous voyiez le mien, vous trouveriez le semblable. Dict davantage le dit arcevesque : J'ay négocié avec vous aussi sincèrement et nettement que homme scauroit faire. Respond l'ambassadeur : Et moy avec vous aussi sincèrement et nettement que vous avec moy, pour le moins. Réplique le dit arcevesque en cholère et eslevant sa voix et repétant ceste parole : Pour le moins ! Vous voulez donc dire qu'il y a quelque chose de plus ; vous ne scauriez avoir négocié plus sincèrement que moy. Dict l'ambassadeur : Je ne veulx point dire plus, je veulx dire ce que j'ay dict et vous redits encores : Vous me reprochez que vous avez négocié sincèrement et nettement avec moy, je dis que j'en ay fait autant avec vous pour le moins. Là dessus, sans autre raison ne propos, le dit arcevesque luy va donner un démentye. Le dit ambassadeur fust si troublé qu'il confesse, recevant ceste injure, avoir esté tout prest de le saisir à la barbe et à la gorge, et ne scait comme Dieu l'en garda. Toutefois, toute la revanche qu'il en prist feut de luy dire : Maître fol, maître sot, vous m'avez indiscretement et insolentement et sans propos démenty et oultragé en ma maison, tenant le lieu que je tiens ; souvenez vous en, si je n'avois respect au mestre que nous servons, et au lieu où je me trouve et plus de discrétion que vous, je vous ferois saulter par les fenestres et n'y auroit point de faulte, et vous apprendrois comme il fault parler aux gens de bien, mais j'espère que je vous le feray sentir. Le dit arcevesque continuant ses indiscrettes et bravades parolles, entre autre luy deist qu'ils se trouveroient ailleurs. Le dit ambassadeur respondist : Quand vous voudrez, pleust à Dieu que ce peust estre tout à ceste heure. L'arcevesque deist : Je ne suis pas homme d'espée.—Nemoy, dist l'ambassadeur, non plus que vous, mais je ne suis point homme pour endurer oultrage ; et puisque vous n'avez respect à moy ne à mon honneur, et que vous me traistez en vallet, j'en auray aussy peu à vous que à ung laquay. Le dit arcevesque suivant son stille d'injures, hors de propos, va dire : Je vous serviray de laquay, je feray vos fiebvres quartaines. L'ambassadeur respond : Voylà ung honnette langage, c'est le langage d'ung vray béliestre, vous monstrez l'honnêteté qui est en vous ; je vous prie, ne tentez plus ma patience, car j'ay peur qu'à la fin elle n'eschappe. Continuant ses coups, il va menasser ledit ambassadeur du conseil privé du Roy, disant que leur querelle se vuyderoit là. Il luy respond que les siens et luy estoient connus des roy et de leur conseil avant qu'on

sceust qu'il feust au monde, et quand le Roy entendroit le faict, Sa Majesté jugeroit que le dit ambassadeur avoit usé de grande patience et de grande discrétion, veu le lieu qu'il tenoit, l'oultrage qui luy estoit faict et le moyen qu'il avoit de s'en ressentir. Et au contraire, seroit jugé que le dit arcevesque avoit sottement, témérairement et insolentement parlé, et seroit connu à l'adventure que ce n'estoit pas la première fois qu'il n'avoit parlé avec toute la discrétion et le respect qu'il debvoit avoir.—Vous voulez donc dire, dict l'arcevesque, que j'ay esté jugé indiscret du conseil privé.—Je ne deist point cella, deist l'ambassadeur, mais je dictis que le conseil connoistra que ce n'est pas la première folie que vous avez faite, et qu'il ne fault point que vous me menassiez du conseil du Roy, car je y seray ouy comme vous et n'ay point peur là de vous, tout évesque que vous estes, car vostre diocèse ne s'étend point jusques là, et je ne suis vostre brebis ne vostre mouton, et n'avez nulle autorité sur moy.

Ceste mesme après dinée allèrent tous trois devers le Pape, où ledict arcevesque de Vienne persévérant de se magnifier et de primer l'autorité appartenante à l'ambassadeur à cause de sa charge tant en public qu'ailleurs, après avoir dict au Pape qu'il falloir qu'il s'en retournast en France suivant le commandement qu'il en avoit receu du Roy, luy dict que si la privation ne pouvoit estre si tost faite, qu'il laisseroit icy un sien parent qu'il appella chambrier du Roy, pour porter ladicte privation, comme si l'ambassadeur en toutes choses ne devoit estre pour rien compté et que ce fust à luy de disposer et ordonner des dépêches et de ceulx qui les doibvent porter, non seulement durant le temps de sa résidence par deçà, mais encore après. A quoy ledict ambassadeur, par modestie, ne vouleust aulcune chose respondre ou replicquer, combien que ce feust une notable arrogance et une nouvelle bastonnade qu'il luy donnoit en bonne compagnie, où ses termes furent bien nottez.

Voilà les parolles advenues après que ledict ambassadeur a recueilly, honoré et le mieulx traisté qu'il luy a esté possible ledict arcevesque de Vienne, plus de deux mois. Faict et rédigé par escript, audict Rome, le 5^e dudit mois de may 1557.

Et suit l'atestation du secrétaire de l'ambassade.

« Cejourd'huy 13^e jour de may 1557, le présent escript contenant quatre feuillets a esté par moy souscript secrétaire du Roy à Rome, monstret et leu parole pour parole au sieur de La Chapelle, qui a dict et respondu que ce qui a passé en sa présence est bien et deuement narré selon

la vérité du faict. En foy de quoy j'ay signé la présente certification ou attestation ledict an et jour dessusdict, à la requeste de mondiet sieur de Selve ambassadeur.

« Signé BOUCHER. »

Double d'une dépêche apportée de Rome par Nicquet.

« A l'arrivée de Nicquet à Rome, le Pape veit le pouvoir envoyé par le Roy à monsieur le cardinal de Tournon pour négotier, conclurre et arrester queque réconciliation entre Sa Saincteté et Majesté Christianissime, ne se pouvant pour ceste heure conclure une bonne et parfaicte paix, après plusieurs partis mis en avant, finalement Sadicte Saincteté, tant en son nom que au nom de l'Empereur, et ledict sieur cardinal au nom de Sadicte Majesté Christianissime, se sont résoluz à une suspension d'armes; tant à Parme que à la Mirandole, pour l'espace de deux ans, pendant laquelle Sadicte Saincteté, au nom que dessus, promet qu'il ne sera fait guerre ni aucune entreprinse directement ou indirectement entre lesdicts Parme et la Mirandole, et de ne les offencer par eulx, leurs gens ou estats, ny autrement, en quelque manière que ce soit, et réciproquement ledict sieur cardinal au nom que dessus promet que Sadicte Saincteté ny ledict Empereur ne seront aucunement du costé desdits Parme et la Myrandolle molestez, troublez et offensez, et sont passez les choses de telle sorte que ne trouvant bon et ne voulant ratifier ledict Empereur ce que dessus en ce qui luy touche, que Sadicte Saincteté ne déclara se retirer en tout et partout de la guerre, sans prester audict Empereur son autorité ne luy donner ayde et faveur de gens, de deniers, de vivres ny autrement en quelque manière que ce soit, et que tout ce qui seroit mis au traité d'entre Sadicte Saincteté et Sadicte Majesté Christianissime, mesmes que Sadicte Saincteté a promis s'efforcer de donner tous les moyens qu'il sera possible de refreschir la Myrandolle, et donner temps d'abatre les forts qui sont devant ladicte Myrandolle avant que les Impériaux y mettent le pied, après que Sadicte Saincteté en aura levé ses gens.

« Que moyennant ledict accord, les biens et mesmement la cité de Castres seront rendus au duc Horace, et tous les biens restituez aux serviteurs du Roy comme aux sieurs Strossy, Paule Ursin, Aurelio Fregoze et autres auxquels ils auroient esté ostez.

« Que Sadicte Saincteté a esté si dextrement maniée, que le vendredi-saint en congrégation générale elle se déclara amy du Roy, et sus-

pendit le concille de Trente sans en attendre ny de l'ung ni de l'autre la volonté ny consentement dudict Empereur, au grand regret des cardinaux impériaux qui se trouvèrent en ladicte congrégation, avec plusieurs honnestes propos que Sadicte Saincteté tint de Sadicte Majesté, tant de la religion qui est en elle que de ses bons deportemens envers l'Eglise et le Saint-Siège, disant qu'elle aimeroit mieulx avoir perdu cent Parme que la bonne grâce de Sadicte Majesté, et que si ceste réconciliation ne s'appelloit que suspension d'armes, que quant à elle ceseiroit une paix, ayant résolu de ne prendre jamais les armes contre Sadicte Majesté Christianissime.

« Que pour la nouvelle que Sadicte Saincteté eut de la mort de son nepveu le sieur Jean-Baptiste, depuis les choses cy-dessus accordées elle n'a rien empiré en sa bonne volonté, mais plustost amandé, espérant d'avoir plus d'obéissance en ceulx qui ont maintenant la supresme intendance en son camp devant la Myrandolle, pour l'exécution de ce qu'elle a promis quant aux forts et refreschissemens de ladicte Myrandolle comme dessus est deist, qu'elle n'eust eu audit sieur Jean-Baptiste. »

« Nostre armée, après la prinse de la ville et chasteau de Vallence sur le Pau, passa tout le reste de son droit chemin par le Milanoys, estat de Plaisance, de Parmes et aultres de la Lombardye jusques aux terres du duc de Ferrare, sans aucune résistance et avec telle abondance et de vivres et aultres choses commodés à son voyage, que partout où se dressoit le camp sembloit une foire et apport de marchans. En quoy est grandement à louer la bonne police qui se tenoit, de sorte que rien ne fut jamais pris sans paier qu'avec punition et chastiment de celluy qui l'avoit faict. Les vivres nous furent de quelque peu renchérés par les Ferraroys, tant pour le soulagement que l'on leur vouloit faire en faveur de l'alliance avec leur prince que pour n'estre le pays si bon. Je ne diray la rencontre particulière de messeigneurs les ducs de Ferrare et de Guyse, qui fut à Rege avec telle démonstration d'allégresse et joie que chacun peut penser; là auprès fut monstrée toutte nostre dite armée tant de gens de pied que de cavallerye en ung bataillon, comme pour combatre, audit duc de Ferrare avec une salve de nostre artillerie et harquebuziers accoustumée, lequel la trouva fort belle, comme à la vérité elle estoit, pour le chemin qu'elle avoit passé durant le plus mauvais de l'hyver, il estoit quasi incroyable qu'elle se fust peu conserver si fresche et gaillarde tant d'hommes que de chevaux. De là monseigneur

de Guyse s'achemina droiet à Ferrare avec ledit duc et se destourna seul du droiet chemin pour passer à la Myrandole. Cependant l'armée marchat tousjours, jusques aux portes de Bollongue, où nostredit chef la vint retrouver; et l'ayant faict séjourner en ce lieu par trois ou quatre jours, tant pour reprendre ung petit alayne que pour avoir moyen de remettre ses équippage et acoustrementz, la fait costoyer le grand chemin jusques à Arimini où il arriva le premier avec le cardinal Caraffe, qui l'estoit venu trouver audict Bollongue. Et dudit Arimini partirent ensemble en poste pour aller à Rome, et y entrèrent le jour de caresme prenant. Là furent menées les choses en plus grande longueur que l'on ne pensoit, pour beaucoup de difficultez trop longues à réciter, jusques à ce que ayant enfin déterminé le voyage au royaume de Naples, le lundy de la sepmaine sainte, mondit seigneur de Guyse avec tittre de lieutenant en Italye de Sa Sainteté et du Roy Très-Chrestien, cappitaine général en l'armée de la sainte ligue, se partit de Rome en poste comme il y estoit allé, ayant quelques jours auparavant mandé à monsieur d'Aumalle son frère qui, durant ceste absence estoit tousjours demeuré aux environs dudit Arimini, chef en l'armée, qui la feist acheminer droiet à la marque d'Ancone, et là mondit seigneur de Guyse la vint retrouver aux environs de Nostre Dame de Lorette. Il y séjourna pour la dévotion de la madone jusques à la veille de Pasques, qu'il vint coucher à Civita-Nova, dix mil par deçà, où il feist ses Pasques. Et le lendemain, à l'entour de Ferme, où il séjourna quasi le reste de la sepmaine, attendant que nostredite artillerye venue par mer jusques au port dudit Ferme se remontast. Cependant étant sa délibération d'entrer audit royaume par ce pays de l'Abruzze, il envoya devant, pour recognoistre l'ennemy, tous nos chevaux légers avec cent hommes d'armes en deux compagnies, et trois enseignes françoyses, tous harquebuziers, le tout conduit par les héritiers de Tavannes et Scipierre, ausquelz la fortune fut si favorable sur l'entrée, que à dix mil dedans le pays ilz prindrent, par surprinse et escallade, une ville et chasteau nommée Sempio, dont le butin a esté estimé à plus de deux mille escus. Il est vray qu'il n'y avoit dedans que ceulx de la ville, et force paisans d'alentour ramassez là avec leurs biens; lesquelz peu de jours auparavant avoient refusez garnisons de gens de guerre, s'estimant assez fortz pour se garder d'eux-mesmes; ce qui est croyable qu'ilz eussent peu faire pour quelque temps s'ilz eussent esté bien uniz, car l'on tient à merveilles ceste prinse

sans artillerye, pour le nombre d'hommes, desquelz il fut rapporté pour trophée deux enseignes. Ce commencement a esté une curée à nos soldatz, et donne tel advis et tel conseil à beaucoup d'autres places voisines, qu'elles sont venuez de bonne heure à obéissance et fournitures de vivres dont nous n'avons encore eu faulte, ny les chevaux de verdure. Depuis, tout le reste de nostre armée est venu mettre le siège à Civitelle, trois mil plus près, et à sept mil de Ascoli, dernière ville du Pape, où à l'abords des premiers, en présence de monseigneur de Guyse, fut faicte une belle et vraie escharmouche, sans grande perte d'une part ny d'autre. L'assiette de la ville est fort bizarre et malaisée, estant sur le pendant d'une montaigne qu'elle occupe quasi toute, et a, du costé d'en hault, ung précipice de roc inaccessible; de l'autre, la closture de la muraille est si avant sur ladite montaigne, que le vallon de dehors en est fort long, et fault longuement monter et bien droiet devant que devenir jusques à ladite muraille, laquelle au demourant est bien remparée et environnée de cinq ou six gros bouleviers de terre qui flanquent toute ceste cortine basse, de manière que les approches en sont fort difficiles, mesmes pour estre tout le pays d'alentour montueux et les vallées longues du costé de la dite ville, qui fait que l'on ne peut asseoir l'artillerye en lieu qui l'offense beaulcoup ny approcher de plus près que tout à decouverte. Oultre ce ilz ont la Rochette tout au hault pour une dernière retraicte. Leurs forces sont de huict enseignes souldoyées et deulx de la commune qui se monstrent bien gens de guerre. Ilz ont pour chef le comte de Sainte-Fiore, chevalier de l'ordre de l'Empereur, homme de grande espérance, parvenu par ses vertuz au degré d'honneur qu'il tient. Leur siège commença dès le 24^e d'avril, et fusmes renforcez devant hier de douze enseignes françoyses que le sieur de Givry a amenées de Rome; Dieu veille que l'issuc en soit à notre souhait. »

Lettre de monsieur de Lodève au dit duc de Guyse.

« Monseigneur, j'ay reçu ce matin la lettre qu'il vous a pleu m'escire, du 15, et entendu de monsieur le cardinal de Tournon l'estat de vos affaires, dont j'ay parlé à la Seigneurie, pour dire comment vous vous estiez levé de devant Civetelle pour aller combattre le duc d'Albe et l'aller chercher le plus avant que vous pourriez, et que desjà vos deux armées estoient bien voisines. Je vous jure, Monseigneur, que vous avez esté plus loué de ceste action et belle résolution que sy vous eussiez pris Civetelle, et n'y a personne

par-decà qui ait opinion que le dit duc d'Albe veuille venir au combat, encore qu'il ayt plus grand nombre d'hommes que vous n'avez, et luy ayant ainsy moustré le visage vous pouvez tourner honnorablement vos entreprises en tous les endroits où vous verrez un advantage. Je vous escravis hier par un homme de monsieur de Nemours, la venue d'un secrétaire de monseigneur le connestable icy, pour le passage des lansquenets que le Roy vous veut envoyer pour renfort, ne vous voullant abandonner ny laisser en nécessité de ce que vous aurez besoin. Je vous supplie très humblement ne penser qu'à conserver une petite troupe avec laquelle vous pouvez faire grand service au Roy et acquérir grande réputation.

« La Seigneurie m'a dit aujourd'huy que M. de Brissac estoit encore devant Coni, et la prise qu'on avoit icy publiée de Fossan s'est trouvé véritable; qu'est, Monseigneur, tout ce que je vous puis écrire pour ceste heure, suppliant le Créateur, etc.

« Venise, ce 22 may 1557.

« Votre très humble et obéissant serviteur,

« D. ÈVESQUE DE LODÈVE. »

Monsieur la duc de Guyse continuant son logement entre Norette et Coropoly, où il séjourna dix jours entiers pour voir la contenance de l'ennemy, et essayer tous les moyens de l'attaquer, après avoir considéré la façon de faire de son dit ennemy, avoir esté bien informé de toutes ses forces et bien regardé la situation du pays, délibéra de proposer à M. le duc de Palliano d'employer ceste armée sans la laisser plus longuement perdre temps, puisqu'elle avoit déjà essayé tous les moyens possibles pour venir au combat, et qu'ensemble on donnast sy bon ordre que les pays du Pape ne peussent estre aueunement endommagés, ce que considérant plus particulièrement, le tenoit plus retenu en toutes ses résolutions, dont finalement le 25^e jour de may, après disner, s'estant trouvé un peu indisposé, envoya à M. le duc de Palliano pour le prier de prendre la peyne de le venir voir pour communiquer avec luy des affaires communes, et estant le dit duc arrivé, luy dit qu'il avoit bien voulu luy en parler en particulier avant que de rien proposer au conseil, pour faire quelque bon projet et adviser à prendre une bonne résolution.

Luy remonstra qu'ayant esté contrainct pour éviter que l'ennemy ne se vinst mettre entre luy et ses vivres, durant qu'il tenoit Civitelle assiégée et qu'il ne courust les terres de l'Eglise, il avoit esté obligé de se poster au lieu où il estoit

pour couvrir ses vivres et se tenir à la teste de l'ennemy, pour voir s'il y aura moyen de luy présenter bataille, où il ne l'avoit néantmoins peu attirer, s'en esloignant autant qu'il pouvoit, l'ayant bien témoigné en ce qu'il n'avoit voulu entreprendre de se faire maistre de la ville de Tortorette, qui est sur la colline, où il pouvoit prendre grand advantage pour ce faire, ayant en outre choisy un camp le plus fort qu'il estoit possible, environné de la mer d'un costé, et de la rivière de l'autre, et non content de cela, il s'y fortifioit tousjours, s'y tenant à couvert, en sorte qu'il n'y avoit aucune apparence de l'aller assaillir par la teste, à moins que de se vouloir rompre, ce qui pouvoit estre imputé à peu de prudence, à un chef de guerre; que sy on le vouloit attaquer par derrière, se logeant entre luy et ses vivres, il n'estoit assez fort pour ce faire, pour ce que les vivres luy pouvoient tousjours venir par la mer dont il estoit maistre, qu'ainsy de demeurer plus longtemps devant les ennemys avec l'armée, où il y avoit déjà beaucoup de malades et perdre le temps sans rien faire, c'estoit aussy faire perdre le cœur aux siens, et qu'il seroit beaucoup plus à propos pour le service de Sa Sainteté et de Sa Majesté de tascher d'endommager l'ennemy, et que pour cela en falloit advertir Sadiete Sainteté comme estant plus voisine, et ce par monsieur le mareschal Strossy pour la suffisance et confiance que Sadiete Sainteté et Sa Majesté avoient en luy, et cependant que l'armée pourroit changer de logis pour respirer un peu; ce qui fust assez approuvé par le duc de Palliano après quelque résistance à la proposition d'envoyer le dit sieur mareschal Strossy, parce qu'en effet il estoit malade de fiebvre.

Lettre de monsieur le connestable à monsieur le duc de Guyse.

« Monsieur, ayant reçu votre lettre du 9 de ce mois, je n'ay failly, après l'avoir faict déchiffrer, de la faire lire au Roy, de mot à mot, qui m'a commandé de vous faire response par vostre secrétaire Marseille, que nous vous renvoyons présentement, ne voulant en premier lieu oublier de vous assurer que le dit seigneur ne scauroit estre plus content et satisfait de vous, qu'il est avec bonne et juste occasion, ainsy qu'il estoit, et a esté fort aise que vous soyez d'opinion conforme à la sienne, avec résolution de suivre ce qu'il vous a mandé par le sieur de La Chapelle aux Ursins, au moyen de quoy vous n'avez qu'à vous disposer au plustost que vous pourrez et retourner sur vos brisées, ainsy que le dit seigneur vous escrit et que vous avez très

bien et sagement délibéré, donnant le meilleur ordre que vous pourrez aux choses que vous proposez par vostre lettre, comme étant très nécessaires; au demeurant les lieux par où vous passerez et les occasions vous pourront apprendre ce que vous aurez à faire, sans que nous vous en instruisions de long. Il est vray, Monsieur, que une des choses qui sont plus à faire, est que nos places du Siennois et de la Toscane soient bien pourvues, parce que ce doit estre là où les ennemis doivent jeter leur venin, à quoy ils eussent esté empêchez sy l'entreprise sur Porto-Hercule eust peu réussir; que sy vous pouviez en passant donner quelque estreinte à ce bon duc de Florence, je m'assure bien que vous le ferez et ne vous y espargnez point, mais surtout il vous souviendra, s'il vous plaist, de vous garder de repasser par Rome, quelque semonce et sollicitation que l'on vous puisse faire, soubz quelque prétexte ou occasion qu'on vous puisse alléguer, vous suppliant de croire que vous tenant joinct à une armée sans l'abandonner, vous donnerez la loy partout où vous passerez. Le Roy renvoye mon fils Damville, qui estoit venu par deçà pour les nocces de son frère; nous advertirons par luy M. le mareschal de Brissac de vostre retour, affin que vous favorisiez l'un et l'autre à entreprendre quelque chose dans le Milanais. Le dit sieur mareschal a pris d'assault Valfenyères et Querasque, et est avec son armée fort gaillarde devant Conys, où les ennemis ont fort obstinez, nonobstant la furieuse batterie les nostres. Cela néantmoins n'empeschera pas qu'elle ne soit emportée comme les autres. Monsieur, je vous advyse que le Roy a esté très aise l'entendre l'ordre que vous avez donné de payer nos pauvres gens de guerre de la Toscane, car il avoit esté adverty des longueurs et dissimulations du cardinal Caraffe et autres ministres du Pape à leur envoyer de l'argent, et du dessein qu'ils avoient de leur retrancher un moys de paye, ce qui les faisoit desbander; vous ne sçauriez aussy croire combien le dit seigneur a trouvé mauvais la braverie et insolence dont ce marquis de Montebello a voulu user en vostre endroit, et trouve bon que vous luy ayez sy bien rendu son change comme vous avez faict. Il faut que je vous die que je m'esbays bien fort, veu que vous avez une aussy bonne teste qu'il y en eust en Champagne, que vous ayez peu souffrir cela sy patiemment, car c'estoit bien s'oublier en ce beau seigneur de se vouloir comparer à vous, non seulement pour le lieu où vous tenez, représentant les personnes du Pape et du Roy, mais aussy pour toutes autres qualitez qui sont y dissemblables entre vous et luy. Quant tout

est dit, on ne peult trouver en un homme que ce qui y est, et sur ce je feray fin à la présente, avec laquelle je vous envoie celle que le Roy vous escrit de sa main, et un extrait des nouvelles que nous avons reçues, ne me pouvant empêcher de vous dire sur les autres particularitez de vostre lettre, où il ne gist point de responce, qu'il est impossible de s'acquitter mieux et plus dextrement de la charge que vous avez que vous faicte, me recommandant humblement à vos bonnes grâces, et priant Dieu, etc.

« Escrit à Ferre en Tardenoy, le 28 may 1557.

« Je ne veux oublier de vous dire, Monsieur, que nous sommes après à retirer M. le duc d'Urbain au service du Roy, suivant ce qu'il nous en a faict rechercher par homme exprès que nous a despêché monseigneur le cardinal de Tournon, auquel le Roy a fait entendre là-dessus son vouloir, vous pouviez sçavoir de quelle importance le dit duc et son estat peut estre à la seureté et conduite de nos affaires par delà.

« Vostre obéissant serviteur,

« MONTMORENCY. »

Copie du pouvoir du herault d'Angleterre d'intimer la guerre au Roy, du 1^{er} de juin 1557, dont le double fut envoyé au duc de Guyse.

« Mariâ Dei gratia Regina Angliæ, Hispaniarum, Franciæ, ustrisque Siciliæ, Jereusalem et Hiberniæ, fidei defensor, Archiducissa Austriæ, Ducissa Burgundiæ, Mediolani, et Brabantiae, Comes Habsburgi, Flandriæ et Tirolis, omnibus ad quos presentes Litteræ pervenerint, salutem. Notum facimus quod nos de fide, probitate, et industriâ dilecti nobis Wilhelmi Horrey principalis regis armorum pro partibus nostris borealibus plurimum confidentes, eidem mandavimus et commissimus illustrissimum principem Henricum regem christianissimum adire, et nomine nostro quædam mandata et commissionem aperire, proponere, et declarare, et ad belli denunciationem et intimationem hostilitatis procedere, juxta formam in eâ re de consilio et assensu consiliariorum nostrorum in quibusdam instructionibus scriptam, et manu nostrâ signatam. Promittentes bona fide, et in verbo regio, nos ratum, gratum, et firmum habituros quicquid dictus heraldus noster fecerit de præmissis, et in aliquo præmissorum. In cujus rei testimonium his litteris, manu nostrâ signatis, sigillum nostrum apponi fecimus. Datum in palatio nostro de Westmonasterio, primo die mensis Junii, anno Domini millesimo quingentesimo quin-

quagesimo septimo et regnorum nostrorum tertio et quarto. »

Lettre du duc de Guyse à M. de Nivernois.

« Monsieur mon compaignon , le discours que je fais présentement à Sa Majesté tant de la guerre que du fait de nostre négociation, est si long, que je ne m'estandray vous en faire reedit, sçachant bien que en sçavez ce qui en est, et me suffira seulement vous dire, monsieur mon compaignon, que le duc d'Albe, comme sage qu'il est, ne s'est jamais voulu hazarder de combattre, encore qu'il fust plus fort que nous de bien huit mille hommes et quinze cens ou deux mille chevaux, mais m'asseure bien que ses gens ne sont plus resolu de combattre que les myens, lesquels, Dieu mercy, j'ay jusques à ceste heure conservez, et ne paroît pas beaucoup que j'en aye perdu. Nous sommes retirez de l'entreprise de l'Abruzzes pour tourner où nous verrons qu'il sera plus à propos d'offenser le commung ennemy.

« Je ne veux faillir, monsieur mon compaignon, à vous dire que vous devez bien aymen et estimer monsieur vostre fils, lequel m'a fait si bonne compaignie en tous lieux où j'ay esté, qu'il ne a pas tenu en luy qu'il n'ayt mis la main aux armes et se soit trouvé où les gens de bien se montrent. Il fait fort bonne chère et mettray peine de la luy conserver et garder, comme s'il estoit mien propre, pour vous le rendre ainsi que vous ne le désavouerez point. Cependant, monsieur mon compaignon, je me recommanderay bien humblement à vostre bonne grâce, priant Dieu vous donner en santé longue vie.

« Du camp de la Sainte Ligue, près le port d'Ascoly, ce 11^e jour de juin 1557. »

« Monsieur mon compaignon, il fault que je vous dye que monsieur vostre fils estant devant Civitelle m'oût un jour dire que je voulois le lendemain faire donner l'assault; il n'en fist semblant jusques à l'heure qu'il pensoit que les François devoient marcher, qu'il envoya un sien page querir son corselet et morion, et le fist cacher derrier un arbre en attendant l'heure qu'il le deust prendre. Son entreprinse fust découverte; de quoy je ne fis semblant sinon de prendre garde à luy. Sy vous le désavouez pour cela, je diray que je vous porte envie d'avoir un tel fils. J'ay plus de peur qu'il aye mal que moy.

« Ceste lettre sera s'il vous plaist pour madame vostre fame aussi bien qu'à vous, à laquelle je présente mes humbles recommandations à sa bonne grace.

« Vostre bien humble compaignon cousin et bon amy, »

« FRANÇOIS DE LORRAINE. »

Le dessein du duc de Guyse n'ayant pas esté tout à fait caché, voicy ce que monsieur de Selve, ambassadeur du Roy à Rome, luy en écrit.

« Monseigneur, environ les deux heures après midy, après le partement du courrier Gobe, M. le cardinal Sermonette m'est venu trouver, envoyé par M. le cardinal Caraffe, pour me faire entendre que Le Franquin, secrétaire de M. le cardinal Saint-Ange, l'estoit ce jourd'huy venu trouver pour luy faire entendre de la part de son maistre comme il estoit adverty par lettres de M. le cardinal Farnèze, son frère, outre le bruit qui en estoit commung partout, que vous vous en retourniez avec une armée laissant l'estat de l'Eglise; de quoy il ne vouloit faillir comme cardinal et vassal de Sa Sainteté, tant luy que le duc de Parme, son frère, d'advertir Sa dite Sainteté; et de plus que vous deviez et que certainement vous estiez délibéré, partant de l'estat de l'Eglise, d'aller attaquer Parme et les terres de l'estat du dit duc, son frère, qui avoit tousjours esté et seroit tousjours bon et fidelle vassal de l'Eglise, laquelle sy vous veniez à abandonner pour luy aller courir sus avec les forces d'un sy grand roy comme estoit le roy de France et celles d'un autre grand prince voisin dudit duc de Parme, qui pour son intérêt pourroit bien estre cause principale de ceste entreprise, qu'il pleust à Sa Sainteté l'advertir de ce quelle en sçavoit et ne trouver point mauvais que pour y obvier ils'adast des forces qui luy seroient plus à propos et voisines; surquoy le dit cardinal Caraffe dist avoir respondu qu'il ne sçavoit rien de vostre départ et retraicte, et ne le pouvoit croire, et qu'il ne falloir parler de semblables choses, et quant bien vous vous en iriez par délibération commune de Sa Sainteté et du Roy pour attaquer le Parmezan, il seroit mauvais ministre de tous les deux d'en receller quelque chose; mais qu'en vérité il ne sçavoit rien de ceste entreprise et n'en avoit jamais ouy parler.

« Le dict Franquin, au contraire, a dict qu'il n'y avoit rien de sy vray et qu'il en avoit lettres du dict cardinal Farnèze en sa main, lesquelles contenoient un autre second chef, à sçavoir qu'un secrétaire du dict duc de Parme, nommé Dominique, estoit dernièrement revenu de la cour du roy d'Angleterre, et en avoit rapporté beaucoup de bonnes parolles à son maistre et au cardinal Farnèze, touchant la bonne affection d'iceluy roy à la réconciliation du Pape, qu'il monstroist désirer infiniment, jusques à là qu'il luy dit que combien que le duc de Florence le fist fort rechercher de luy bailler Sienn et ce qu'il tient du Siennois,

il le bailleroit plus volontiers au Pape et à l'Eglise pour faire la paix avec luy, et estoit prest à le faire sy Sa Saincteté y vouloit entendre, pour preuve de quoy le dit Franquin a monstré au dict cardinal Caraffe les lettres du dit cardinal Farnèze contenant ce que dessus; et pour ce que le dit cardinal Sainct-Ange sollicitoit d'avoir audience du Pape pour sçavoir sa volonté, et que le dit sieur cardinal Caraffe craignoit que le Pape ne trouvast mauvais qu'il ne luy eust pas parlé, attendu que le dit cardinal Sainct-Ange l'avoit prié d'en advertir Sa Saincteté, il désiroit sçavoir de moy, avant luy en faire aucune ouverture, ce qu'il ne pourroit éviter, de la façon que j'en devois parler, ou pour rompre ce négoce, ou pour l'entretenir; que s'il estoit bien assuré que vous demeurassiez avec une armée, il romproit ceste pratique, mais que je considérassé aussy quelle ruyne ce seroit au Pape, si vous vous en alliez ayant une armée puissante des ennemis sur les bras, après avoir refusé des propositions sy avantageuses, ajoutant le dit sieur cardinal Sermonette, qu'il luy sembloit, avant que donner aucun conseil là dessus au dit cardinal Caraffe, que je m'en pouvois conseiller aux autres ministres que le Roy a icy. Je luy ay respondu que de chose de sy grande importance que celle là je n'en voulois prandre conseil d'homme du monde que du Roy mesme, et le temps permettoit que j'en puisse sçavoir la volonté, ou bien de vous, Monseigneur, qui représentez la personne de Sa Majesté en tous les affaires d'Italie, et qu'il falloit avant toutes choses avoir un conseil là dessus; cependant que je luy voulois bien dire qu'il me sembloit que le dit sieur cardinal Caraffe devoit considérer que la grande union et estroicte confédération qui estoit entre le Pape et le Roy, estoit son ouvrage et qu'il estoit obligé par tous offices de le maintenir et empescher ce qui la pouvoit rompre, et que le roy d'Espagne avoit aussy peu d'envy de bailler Sienné au Pape comme au duc de Florance, et que ce n'estoit que des paroles que l'on pouvoit escouter sans néanmoins se laisser persuader: et pour conclusion j'ay dit au dit cardinal Sermonette que je vous donnerois advis de tout par un courier exprès; j'ay sceu d'ailleurs que samedi au soir arriva un courier de Parme au cardinal Sainct-Ange qui alla soudain vers le Pape et négotia avec Sa Saincteté et le cardinal Caraffe un fort long temps, et je crois que c'estoit sur le mesme marché et qu'ilz en sont plus avant que le cardinal Caraffe me dict, et y a danger qu'il demande conseil après avoir pris la résolution de luy-mesme.

« Je prie le Créateur, etc.

« De Rome, le 8 juin 1557.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,
« ODET DE SELVE. »

Lettre du duc de Guyse au cardinal de Lorraine son frère.

« Monsieur mon frère, il me semble que ce seroit faire tort à la suffisance de M. le mareschal Strossy présent porteur, sy je vous faisois une longue lettre des occasions de son voyage vers le Roy, qui est de telle importance que je supplie très humblement Sa Majesté avant que se résoudre sur le partement de son armée d'icy, bien considérer ce que le dit sieur mareschal luy dira, et ce qui en peut arriver de mal à son service, ayant esté forcé de séjourner encore par deçà pour tout ce mois, sy je n'eusse voulu mettre en danger les affaires du Roy par deçà, voir du jour au lendemain de mon partement Sa Saincteté jointe avec le Roy Phillippes, comme elle m'a fait franchement entendre, toutes les villes de l'estat de l'Eglise opposées à mon passage, et une grosse armée des ennemis à ma queue: j'attends responce là dessus de Sa Majesté, laquelle je vous supplie très humblement me faire envoyer au plutost, et au surplus croire le dit sieur mareschal de ce que je l'ay prié de vous dire, tout ainsy que vous voudriez faire ma propre personne. Je n'ignore point, M. mon frère, le commandement exprès que Sa Majesté me fait de m'en retourner et employer ceste année pour son service que je désire surtout, et avois le tout conduit comme je l'avois escrit au dit seigneur, le Pape trouvant bon mon partement d'abord, mais beaucoup de personnes l'ayant sceu à Rome, commencèrent à s'en estonner, et ceux mesme de qui je devois estre soutenu furent les premiers. Dieu sçayt sy le cardinal du Bellay en voulut faire la première harangue au Pape, laquelle, comme je crois, il avoit étudiée avec le cardinal Pascheco, disant qu'il sçavoit bien ce que le Roy m'avoit escrit, et que je prenois la résolution de partir de moy mesme; protestant contre Sa Saincteté, que sy elle me laissoit partir, il falloit qu'il s'en allast hors de Rome, et tous les cardinaux qui se sont affectionnez au roy Phillippes, ou se mestre dedans le chasteau Saint-Ange, veoir saccager la ville et endurer le martir, à quoy il n'y avoit autre remède que de se jeter du tout entre les bras du dit roy Phillippes et recevoir telles conditions de paix qu'il voudroit. Voilà le beau langage de vostre doyen sujet du Roy; j'en sçay une demi-douzaine qui ne sont pas plus affectionnez que luy. Je ne vous dis rien de tout cela que le Pape n'ayt dit au dit sieur mareschal auquel je vous prie faire bon accueil, car il fait tout ce

qu'il peut pour le service du Roy, et pour mon particulier. Si le Roy luy commande luy dire toutes les brouilleries, il cognoistra comme ses sujets s'oublient de leur devoir poursivre leurs passions. Le cardinal d'Armagnac a un peu moins mal faict, sy est ce que s'en est meslé, ne vous donnez point de peyne, mon cher frère, et assurez-vous que je me scays desmêler d'un mauvais passage et monstre à mon maistre qu'il m'a nourry et faict tel que je suis, j'essaye cependant que le fer est chaud de tirer du Pape ce que je puis, comme vous verrez par un mémoire de mes demandes, me recommandant, etc.

« Ce 9 juin 1557. »

Instruction au sieur de Navaille envoyé de la part du duc de Guyse au Roy, pour luy rendre compte de tous ses affaires d'Italie, attendant la résolution que le sieur mareschal de Strossy doit apporter de Sa Majesté.

« Premièrement, dira que le dit seigneur de Guyse estant sur le point d'exécuter ce qu'il avoit pleu à Sa Majesté luy commander par le sieur de La Chappelle des Ursins pour le retour de ceste armée, que Sa Saincteté avoit semblé approuver en la première audience, que le sieur mareschal Strossy avoit eu d'elle en sa négociation de Rome en luy laissant les forces nécessaires pour la conservation de son estat, a en mesme instant d'un costé reçu les lettres qu'il a pleu à Sadiete Majesté luy escrire du 28 du passé, confirmatives de son intention sur le parlement de sa dite armée et de l'autre par le dit sieur mareschal entendu l'obstinée et finale résolution de Sadiete Saincteté là dessus, qui estoit que partant d'icy ceste armée, Sa dite Saincteté ne faudroit le mesme jour se jetter entre les bras du Roy Phillippes et empescher partout l'estat et villes de l'Eglise le passage du dit sieur de Guyse, leur commandant qu'ils ne le recogneussent plus ny son armée que pour ennemy, et au contraire ayder le duc d'Albe de ce qui luy seroit nécessaire pour l'exécution de ses entreprises, qui est en substance ce que le dit sieur mareschal a rapporté de Sadiete Saincteté, usant toutesfois de prières que le dict seigneur de Guyse vous fist, attendu que Sa Majesté eust esté advertie de l'estat en quoy Sadiete Saincteté se trouvoit, ceste armée s'esloignant d'elle.

« Ce que le seigneur de Guyse ayant bien voulu pezer avant autrement se résoudre de ce qu'il avoit à faire pour l'importance dont ceste résolution est au service du Roy, estant contrainct de deux choses en choisir une, ou de séjourner par deçà jusques à la fin de ce mois, attendant là dessus nouvelle de Sa Majesté, et cependant

employer ceste armée à la conservation de cet Estat, et pour le moins rendre au lieu où est celle de l'ennemy inutile, ou bien la retirer suivant le commandement de Sadiete Majesté, et en ce faisant rompre entièrement avec le Pape, et n'avoir la commodité des vivres et passages qu'il pourroit autrement trouver à son retour, et perdre aussy la Toscane où la récolte n'est pas faicte, et finalement se faire suivre par le duc d'Albe, victorieux de tout l'Italie, avec une armée qui grossiroit en passant et se renforceroit des forces de Sa Saincteté et des trois mille lansquenets du duc de Florence, s'il n'en vouloit laisser une partie pour empescher la récolte de la Toscane, et pourroit suivre la nostre jusques aux frontières et mesme jusqu'au Piedmont, où se joignant avec les forces du duché de Milan, avoir une armée de quarante mille hommes, entre lesquels il y avoit bien dix-huit mille estrangers.

« A pour cet effet le dit seigneur de Guyse assemblé messieurs les ducs d'Aumalle, mareschal Strossy, de Tavannes et La Brosse, et après avoir eu sur ce leur opinion, et pour prendre de ces deux partis le moins dangereux, voyant aussy les lettrez qui luy ont esté escrites par les ministres de Sa Majesté, et par quelques princes de deçà, lesquelz voyantz l'armée partir, au lieu d'estre amis, se déclareroient contre; a trouvé pour les considérations susdites, attendant la résolution finale de Sa Majesté, ne devoir en partir d'icy, pourveu aussy qu'il luy feust par Sa dite Saincteté satisfait au contenu du mémoire baillé au dit sieur mareschal Strossy, ayant conclu en cas qu'on luy refusast, ou qu'il n'en voulust l'entretenir de parolles, de revenir par deçà en toute diligence.

« N'oubliera le dit sieur de Navailles monstre à Sa Majesté le double de la lettre que le seigneur de Guyse a présentement reçu de monsieur de Selve, et là dessus la supplier vouloir considérer qu'en abandonnant entièrement Sa Saincteté, non seulement le duc de Parme se pourra aisément accommoder des forces du roy Phillippe pour la seureté de son Estat, mais encore de celle de Sa dite Saincteté, et par ce moyen le passage estant entièrement clos à l'armée, elle ne pouvoit faire aucune chose.

« Tout cela bien au long déduit par le dit sieur de Navaille, comme le dit seigneur de Guyse luy a fait bien entendre, il suppliera très humblement Sa Majesté, après avoir considéré ce qui peut survenir de la rupture avec le Pape, et ce qu'elle peut après cela espérer des princes d'Italie, outre les dangers et incommoditez où peut tomber ceste armée en sa retraicte, vouloir en toute diligence faire entendre audit sieur de

se son entière et finale resolution, laquelle sera par luy suivye de point en point. Faict au camp, ce 11 juin 1557.

l'envoyé de monsieur le duc de Guyse à me, lui rendit compte de sa conversation avec luy et le cardinal Caraffe ainsi qu'il suit :

Monseigneur, je n'ay failly de faire entendre à monseigneur le cardinal Caraffe toutes les choses qu'il vous a pleu me commander la bonne volonté que vous avés d'obeyr et faire service à sainteté, non seulement pour le bien de l'Eglise et de l'estat d'icelle, mais encores en ce que vous cognoistrez luy pouvoir estre utile, cherchant de leur lever l'opinion qu'ils pourroient avoir eue que vostre retraicte venue de vous, ce qu'il me semble que personne ne croye plus. Toutesfoys qu'il estoit nécessaire qu'ils aydassent et favorissent vostre dicte volonté, par les moyens qu'ils ont de satisfaire le Roy, suivant ce que plus au long je m'esduictz. Sur quoy ledict sieur cardinal Caraffe, après plusieurs justifications qu'il me feroit, sousbons qu'il dict que à tort et sans que l'on a eu de luy, m'a faict response que sa Majesté sera satisfaicte, non seulement de ce qu'elle pourra demander, mais de ce qu'elle pourroit penser et songer, et que l'on s'en puisse apercevoir. Dont il me a de prier Dieu d'en faire veoir les effectz. Je m'entendrés par la lettre de monsieur le cardinal Caraffe l'occasion pour laquelle il a esté d'adviser monsieur l'ambassadeur vous dépeschast un courrier. Quant au demourant, il semble à moy parier qu'il tienne pour résolu que vous n'estes satisfait selon ce que vous pourriés aux desirer, et aultre chose n'en ay peu tymer remettant tousjours à quant je partiray. Luy ai-je bien voulu recorder qu'il ne pourroit estre que bon que des choses qui ne se feroient maintenant effectuer, il essaye d'en faire promesse et escripture de la main du Pape. Je quoy il m'a dict que l'on l'en pouvoit bien faire, estant chose qui luy touchoit de si près, et que déjà il a dict à Sadicte Sainteté que ce que il portera de sa part à Sadicte Majesté qu'il le fera et l'en assurera sur sa teste, et que Sadicte Sainteté eust tout meilleure opinion d'y penser. Le retardement de son parlement procède, ad ce qu'il m'a dict, du temps qu'il a fallu employer à mettre en ordre le marche pour lequel effect il m'a assuré qu'il aye mis fin. Avant que je parte, je verray et l'ung m'entraîne à cheval, affin que si je partoies plus tard, il ne survint après quelque changement que vous ne fussiez portés.

« Monseigneur, je prie Dieu vous donner, en toute parfaite santé et prospérité, très longue vie.

« De Rome, ce douziesme jour de juing 1557, à vingt-quatre heures.

« Vostre très humble, très obéissant serviteur,
« ONCQUET. »

Monsieur de Guyse informa son frère, le cardinal de Lorraine, des affaires d'Italie par la lettre suivante :

« Monsieur mon frère, vous verrés ce que j'escris au Roy, et je ne vous feray aucune reditte et vous abrégerez ceste lettre pour ce que monsieur d'Aumalle ne vient d'escripre que le camp des ennemis a marché et est logé près Tortorette, qui est à mon avis pour assaillir ung chasteau que nous avons de là le Trente appelé Auquaranne. Je seray aujourd'huy au camp pour voir comme nous le pourrons favoriser; sy nos chevaux d'artillerie, que j'avois envoyez à Ancône mener des pieces rompues, peuvent ariver à temps, il y pourroit bien avoir du débat. Je vous diray d'avantage de l'entreprinze du duc de Ferare que je n'escris au Roy, n'ozant en parler sy avant que je ne voye plus d'apparence de ce qu'il en doit succéder. Ledict duc n'a à la teste que Guastalle, qui luy demange jusques au vif et non sans cause; car s'il l'a prant ce ne luy est pas peu guagné, et sy bridera Corège qui ne luy porra eschapper, n'aura plus de voyzin qui le mette en doute, et ira de pied en pied jusques à Bresel, qui est lieu d'importance. Les ennemis ont Quazal Major à veu six mille de là sur le pais du costé mesme de Crémone, et sépare le Crémonnès et le Mantouan sur le chemin par où peult estre secourue Parme. J'ay dépesché Saint-Luc devers monsieur le duc pour l'accompagner à sa première guerre, où je voudrois qu'il eust bonne curée, et en cas qu'il presgne ledict Guastalle luy supplier vouloir envoyer ses forces et les nostres audict Quazal Major, les y fayzant conduire par les sieurs Cornélie et de Saint-Luc qui savent mon intansion, lezquelz m'ont assuré que s'il y sont ungne fois, ils l'auront bientôt mis en deffence et ne seroit ung commencement de pied: et ne vous diray point pour ceste fois quelque chose d'avantage pour ce que vous ne seleriez à nostre maistre, sy est ce que je voudrois bien n'en parlassez point que vous ne entendissiez ce qu'il succédera de ceste entreprinze. Car sy l'on ne fait rien à la première, il y aura plus de difficulté et ai peur qu'il y aie plus de mine que d'effect; j'attens d'en voir ce qu'il en aviendra. Monsieur le mareschal vous proposera bien chaudement l'entreprinze de Tusquane; à quoy il y a apparence d'y gagner

ung bon morceau, mais je ne me rend encore pour la Lombardie. Ne dittes point, s'il vous plaist, quelle en est mon avis; car selon ce qu'il peult survenir, j'en pourrais changer. Mais bien vous puis-je assurer que sy Sa Majesté s'en remet en moy, comme m'en doute bien, je mettray peine, avec le conseil de beaucoup de gens de bien, ne choysir point le pire; pour le moins ne dira-t-on point que j'aye rien fait sur ma seulle opinion. Je voudrais que le Roy flatast ung peu ledit maréchal, lequel se jettroit dedens ung feu pour rabiller les fautes qu'il connoist bien qu'il a faictes, et luy faire goûter deux choses: que faizant l'antreprinze de Tusquane, il fault qu'il s'en mesle comme nous l'avons conclu ensemble. Mais voicy le point: que sy je vais en Lombardie, nostre maistre lui fasse promettre qu'il trouverra bon pour son servisse de demorer chef, en l'absance du duc de Ferare et de moy, de nos forces quy demoreront en l'estat du Pape, pour le conserver; quy ne luy sera peu d'honneur, et sy vous puis assurer qu'il aura moyen de soy aquitter mieux que ung aultre pour la surreté que Sa Saincteté et les siens ont en luy; et sy vous luy donnés encore autorité en apparence seulement sur la Tusquane, vous le mettés au ciel, et n'en peult venir inconvenient, car nous n'avons à y rien remuer, et y est le sieur de Montluc quy saura bien se conduire comme il doit. En ce faizant, vous me releverés de beaucoup d'alarmes qui me seront faicte de ce costé pour m'y faire retourner et m'y feront tant de protestations que sera ungne pitié qu'à la fin nous causerions quelque rupture, quy ne nous seroit encore à propos pour les raizons qu'avés veu par d'autres dépesches.

Lettre de monsieur de Guyse à l'ambassadeur du Roy à Rome.

« Monsieur l'ambassadeur, j'ay reçu la lettre que m'avez ces jours passez escripte, par laquelle ay veu l'advis que l'on vous a donné que vos ennemys avoient deffect une partie de noz chevaux légers en Tuscanie, prins deulx places et sur le point de vous assiéger Montalcin, que j'ay trouvé fort estrange, n'estant en rien conforme à ce que je venois à l'heure mesmes de recevoir de monsieur de Montluc, comme avez depuis peu veoir par les effectz qui s'en sont ensuivy, si ce n'est de quelque escarmouche qui s'est faicte par le sieur Mario de Sainte-Fiore avecques lesdits ennemis, où ilz n'ont moins perdu des leurs que nous des nostres, et pouvez penser, monsieur l'ambassadeur, comme je vous ay ces jours passez escript, saichant assez le désir que Sa Majesté a de vous conserver et

en voz biens et en voz personnes de tout ce qui sera en sa puissance. Je n'ay failly, il y a assez longtemps, pourveoir ledict sieur de Montluc des forces qui luy sont nécessaires pour cet effect, et encores qu'elles ne feussent telles que j'eusse bien désiré pour ceste récolte, si est ce qu'elles estoient suffisantes à la favorizer, que vous savés à ceste heure, comme moy, estre toute faicte, de fasson que monsieur de Montluc me mande n'avoir plus besoing de forses, plustost m'en veult-il renvoyer. Asseurez-vous, monsieur l'ambassadeur, que je n'obmectray jamais rien des choses que je doibve pour le devoir de la charge qu'il a pleu à Sa Majesté me donner, et la conservation de ceste République que j'auray toujours devant les yeulx, aultant que chose qui concerne le service de Sadiete Majesté, vous priant en cela vous en fier en moy ne m'uzans plus de persuasions en chozes qu'il fault s'y gouverner par résolutions bien fermes sellon le pouvoir que l'on en a; priant Dieu, monsieur l'ambassadeur, qu'il vous doinct ce que plus désirez.

« Du camp de Marane, ce 29^e jour de juing 1557. »

En attendant les résolutions de ce qu'il auroit à faire sur ces choses qu'il avoit proposées, monsieur de Guyse écrit la lettre suivante au Roy.

« Sire, attendant l'entière et résolution finale qui vous plaira prandre sur ce que vous porté M. le mareschal Strossy, de tous vos affaires de deçà et de la négociation vers Sa Saincteté, j'ay ces jours icy visité toutes les places de ceste frontière avec M. le duc de Palliano, et entr'autres Ascoly que je trouve de la grandeur de vostre ville de Reims, laquelle ayant veue partout, n'est à fortifier que d'un costé, estant au reste fort aisée à mettre en deffense; j'y ay laissé pour la garder le sieur Anthonio Toralde, gouverneur, avec deux mille gentilshommes de la ville, qu'autres personnes tous soldat et gens de guerre, et quatre à cinq mille autres hommes qui se pourront en un moment lever sur le territoire du dit lieu, tous gens bien aguerris, outre quinze centz ou deux mille hommes que nous y laisserons des bandes entretenues.

« L'autre est Offide que l'on ne peut assaillir que d'un costé, et sy aisée à fortifier qu'en quinze jours elle peult estre mise en deffence par quinze cents pionniers, dans laquelle j'ay laissé le colonel Chairemont; la dernière est la Rupe Trossone, de semblable assiette, et non moins aysée à fortifier que l'autre, où j'ay laissé le comte de Garasse Saint-Seuryn, et luy sera baillé douze ou quinze cents hommes quant il en aura be-

donné la charge des fortifications places au Pellou pour y travailler avec diligence que faire se pourra, et les pionniers que le dict duc de Guise lever pour départir en toutes les

Au surplus, Sire, par le sieur de Guise vous aura pleu entendre les avis de la fortification de Gastalde, depuis duquel M. le duc de Ferrare a encontinent despesché devers moy le sieur Bentevoglio, et auparavant le sieur de Guise, me priant considérer l'évidente de son Estat, laissant davantage la place avec Corrège, qui sont assés de ses terres, et que pour obvier à ayder de douze ou quinze cents de gens avec lesquelz les huit enseignes qui sont en la Romagne, la compagnie du prince de Ferrare, les chevaux légers, les forces de sa protection, quatre mille hommes qu'il feroit lever, selon l'avis de monsieur le duc de Ferrare et de domp Francisque, la place au dit Guastalde avant qu'elle soit

et pour ce, Sire, voyant l'armée diminuée de quelques Italiens qui étoient, et de huit enseignes de chevaux qui sont allez du costé d'Anagny, avec le sieur Anthoine Colonne, je me pourrois bien passer du dict nombre de Suisses, ibéré en parler au colonel Forlicq, un bon y conduire luy-mesme six enseignes, afin qu'il n'en fissent difficulté, lesquelles j'ay faict partir ces jours, considérant qu'en satisfaisant M. le duc, elles seroient outre cela utiles pourroient s'acheminer à un dessein que vous ordonneriez sur la proposition du sieur mareschal, et venant de la dite de son entreprise serez relevé d'une charge que vous estes obligé de faire conservation de ses Estats.

Surant, Sire, M. le cardinal de Touraine la commodité qui se présenteoit de ce moi de vos affaires est venu en ce point, l'ay faillie de luy faire entendre tout ce qu'il offroit jusques à présent : sur quoy bien pensé, il nous a semblé n'y pouvoir mieux qu'après vostre résolution sur la porte le dit sieur mareschal Strossy.

Aussy oublier de vous dire avoir le duc de Palliano selon ces honnestes propos qu'il nous a tenus à M. le duc de Tournon et à moy, et en tous ses temps depuis quelque temps, autant affecté à son service qu'il est possible, disant

que quelque chose qu'il arrive, il ne manquera jamais du service qu'il vous doit, offrant de vous envoyer son fils, héritier unique de sa maison, pour gaige le plus cher et meilleur qu'il ayt de sa parole, ou d'y aller luy mesme plustost que l'on doubtest de luy. S'il continue, j'auray grande occasion de m'en louer et de changer d'opinion ; que s'il me donne des paroles sans effect, je ne m'y endormiray pas ; et là où il y a de bon pied, comme le dit sieur mareschal a ordre de vous dire de sa part, sur une lettre de créance qu'il vous porte, j'espère, Sire, avoir plus de moyen et commodité de vous faire service. J'envoye le sieur de Saint-Luc avec quatre de mes cappitaines entretenus pour accompagner monsieur le duc Ferrare à son entreprise, et me mander la vérité de tout ce qui s'y fera. C'est, Sire, tout ce qui s'est peu offrir en vos affaires de deçà depuis le partement du dict sieur de Navailles, et que j'ay creu vous devoir escrire. »

Le dict duc de Guise continuant ses desseings pour son retour, en donne avis au Roy.

« Sire, il vous aura pleu entendre, par ma lettre du 24 de ce mois, que j'ay escrit à M. le connestable l'avis que j'avois eu du deslogement de nos ennemys du lieu où ils estoient ; depuis, j'ay esté adverty qu'ils estoient venus loger au dessoubz de Tortorette, et qu'ilz avoient quelque desseing d'assiéger Ancherano ; et voyant que la place n'estoit pas pour endurer quatre coups de canon, je délibéray de donner ordre que sy les ennemys y venoient avec leur camp, d'en retirer un capitaine et cent soldats que nous avions mis dedans, et lesquels y sont encore, faisant bien leur devoir. Le duc d'Albe a en son camp, les Allemants et Espagnols débarquez les derniers à Naples, et n'a moins de 7000 Allemants, de 5000 Espagnols, comme le sieur Litenaye vous sçaura bien dire, et de toutes autres choses de vostre armée, qui me gardera de vous en faire autre redite. Sire, pour préparer mon retour, ayant prié M. le duc de Palliano d'aller luy mesme devers le Pape pour luy faire entendre deux choses : l'une, ce que nous faisons de ce costé, tant à fortifier les places les plus importantes qu'à favoriser la récolte qui est fort avancée ; la seconde, pour luy mettre en considération mon partement avec ceste armée pour l'aller employer, puisque il s'en est remis à moy, au lieu où je cognoistray pouvoir plus offenser nostre ennemy. Le dit duc m'a aussi promis de me rapporter de l'argent, tant pour le payement de la gendarmerie, pour le mois prochain, que pour leur part de nostre dépence, ne doubtant point qu'il y fasse ce qu'il

pourra; mais le cardinal Caraffe a une teste pour ruyner tout le monde, et néantmoins il m'a promis d'en parler franchement au Pape. Cependant, Sire, nostre récolte se faict, en restant peu de chose qui se fera à la faveur de nostre cavallerie. Et ayant esté adverty que ceux d'Ascoly ne se conduisoient avec telle résolution qu'ils devoient, j'y ay incontinent despêché le collonel Chairamont, pour y servir selon sa charge à unze enseignes qui sont dedans, et les sieurs de la Rochepozay et de Biron avec leurs compagnies, et deux cents arquebusiers françois, et Pograne, trois mille près du dict Ascoly, pour leur garder non seulement leur récolte, mais encores leurs melonnières et fruitz, leur semblant que, pour estre en guerre, ils ne doivent rien perdre; mais sy le temps dure, ils s'accoutumeront mieux aux maux. Je mets aussy à la Rippe Trossonne les deux enseignes de Rocroq, et délibère de les mettre dans trois ou quatre jours en un logis plus avantageux, pour commencer à m'acheminer peu à peu sans estonner le pays à mon partement, et faire venir après moy ce que je laisse derrière de nostre nation. Au surplus, M. le duc de Ferrare m'ayant mandé avoir besoing de quelques personnes des nostres pour l'exécution de ses entreprises, je luy ay envoyé ces jours passés le sieur Paul Ursin, outre lequel m'ayant aussy prié luy prester le sieur Tavannes, il m'a semblé ne faillir à vostre service, Sire, sy, à nostre deslogement, et que je verray n'en avoir pas tant de besoing, je luy envoyois pour la nécessité qu'il en a; car sy mon dit sieur le duc prend Guastalde, comme j'en ay bonne espérance, pour aller de là fortifier Casal Major, comme se seroit un grand avantage pour entreprendre ce que j'ay pensé pour vostre service, et surtout quelque beau filz qu'il y ayt, j'ay donné charge au dict sieur de Tavannes, qui aura le mot avec les Suisses et François, de ne permettre que les dittes forces soient employées ailleurs, et de le vaincre par raison, estant certain qu'il sera suyvi en cela des susdits sieurs Paul Ursin, Cornelio Bentivoglio, Saint-Luc, collonel Forlicq et Saint-Vidal, qui a charge de huit enseignes françoises qui y sont.

« Ainsy que je commençois ceste deppesche, j'ay receu la lettre qu'il vous a pleu m'escire du 12 de ce mois, par laquelle j'ay veu la dénonciation de la guerre que vous a faicte la royne d'Angleterre, la façon dont a usé le hérault qu'elle a envoyé pour cet effet, et la saige et prudente responce que vous luy avez faicte, qui sera trouvée partout bonne, juste et sainte, et crois que de ceste injuste querelle, que ceste

royne s'est tant oubliée de vouloir entreprendre contre Vostre Majesté, pour l'amour de son mary, ses pauvres subjects en souffriront tant qu'ils ont jà faict en semblables causes.

« Monsieur le prince de Salerne est icy depuis dix jours, lequel je vous puis asseurer, Sire, comporter autant sagement et gratuitement, tout ce qu'y se peut offrir par deçà pour vos service, qu'il est possible, ne nous ayant peu envers monsieur de Palliano, et choses que nous avons à desmesler ensemble, de quoy vous prie luy escrire et le contentement que vous en avez. »

Au sujet de la déclaration de guerre faite par le Roy par la royne d'Angleterre, et cy dessus rapportée (page 359), M. de Selve, ambassadeur du Roy à Rome, escrivit ainsy qu'il suit à mon dit sieur de Guyse.

« Monseigneur, je vous escravis hier l'homme de Carrières, et ce jourd'huy ay les lettres qu'il vous a pleu m'escire du 20 passé avec l'acte de déclaration de la guerre faicte par le hérault d'Angleterre, lequel esté bien ayse de recevoir pour avoir occasion de parler à bon escient à nostre Saint-Père, et sayer de l'en faire ressentir contre la dite royne aussy vivement, comme il a tousjours fait, et dit le vouloir faire, lequel office j'eusse pluostot envers Sa Sainteté, n'eust esté qu'il sembloit que ceste occasion estoit plus à propos que nulle autre pour le faire déclarer et sy contre le roy et la royne d'Angleterre; et que ce bruit de ceste déclaration courut deçà, sy est ce que j'en attendois la certitude du Roy ou de vous pour en parler avec plus de fondement, avec ce qu'en l'audience demandée de vous manday les propos, je cognois bien que sans formelle occasion Sa Sainteté n'estoit pas délibérée de passer plus outre à une rigoureuse déclaration contre le roy et la royne, nonobstant ce qu'y avoit esté dit et fait contre luy en le monitoire; que premièrement elle n'eut eu responce du Roy sur la déclaration portée par monsieur le mareschal Stroncy montrant très bien que delà dépendoit toute sa résolution, et que cependant elle vouloit éviter l'imputation qu'on luy donnoit de s'obstiner à la guerre et de fuir la paix, justes à dire pour éviter ceste calomnie, faire responce aux lettres du dict roy Philippe, qui est bien de le vouloir algrir et irriter plus avant qu'il n'est.

« Mais maintenant je suis délibéré avec vous de la dénonciation de la royne d'Angleterre, luy parler franchement du faict d'elle et de

mary, et de ce qu'il me semble que Sa Sainteté oit faire contre l'un et l'autre, et n'eust esté la congrégation qui se faict aujourd'huy pour inquisition, j'eusse tasché d'avoir mon audience. Cependant, M. le duc de Palliano, par lequel je vous envoie ceste lettre, vous rendra compte de l'estat de toutes choses de deçà, et de tout ce qu'il a faict et négocié.

• Et sur ce, Monseigneur, je prie le Créateur, etc.

• De Rome, le premier jour de juillet 1557.

• Vostre très humble et très obéissant serviteur.

ODET DE SELVE.

Autre lettre du dict ambassadeur au dit duc, du mesme jour, premier juillet.

• Monseigneur, depuis mon autre lettre écrite, est venu icy M. le cardinal Sermonette me faire entendre en passant, pour s'en retourner en son logis, que le Pape vous renvoie ceste nuit M. le duc de Palliano, pour vous faire sçavoir l'estat des choses de deçà, le progrès que les ennemys y font, et le péril qu'il y a qu'ilz n'y fassent piz sy l'on n'y obvie, pour lequel effect sembleroit nécessaire à Sa Sainteté que vous pleust prendre la peyne de venir par deçà en personne, avec telle partie de vos forces que vous y jugeriez nécessaires, laissant monseigneur le duc d'Aumale par delà en vostre lieu, ou bien que le dit seigneur vint icy, vous demeurant par delà, ainsy que vous adviserez estre pour le mieux : de quoy M. le cardinal Caraffe m'a mandé que le Pape desiroit que je vous eussie en conformité de ce qu'il vous en a faict sçavoir, et pour ce, Monseigneur, que je sçay de quelle affection vous avez accoustumé de vous employer sans rien espargner, en tout ce qui se tourne à service à Sa Sainteté, avec ce qu'il ne m'appartient que de vous servir et obéir, et non vous conseiller mesmement aux choses de la guerre, il me sembleroit superflu de vous en écrire en autre façon, sachant bien que tout ce qu'il est possible et que la raison et le devoir valent que vous fassiez pour la saureté de la personne de Sa Sainteté, et des lieux voisins d'icy, dont la perte ne peut estre que très importante, vous ne fardrez de le faire, et les sçavez mieux penser et considérer que nul autre que vous ne le sçaurroit dire. Au reste, je vous diray que je viens avoir de bonnes nouvelles de Monsieur de Montluc, qui a repris Picquière par force, où il y avoit une compagnie de cavallerie, une enseigne d'Espagnols et deux d'Italiens, comme vous verrez par les lettres que je vous envoie.

• Et sur ce, je prie Dieu, Monseigneur, etc.

• De Rome, ce premier juillet 1557.

• Vostre très humble et très obéissant serviteur.

ODET DE SELVE.

Et au dos : *A monseigneur, monseigneur le duc de Guyse, pair et grand chambellan de France, et lieutenant général du Roy et de la sainte ligue en Italie.*

Lettre du Pape au duc de Guyse.

« Dilecte fili, nobilis vir, salutem et apostolicam benedictionem. Delectus filius, nobilis vir Joannes dux Paliani, noster secundum carnem nepos, nobilitatis tuæ mandata nobis diligenter exposuit, verum cum ille abste discederet nobilitas tua nimirum hujus sanctæ sedis necessitatem ignorabat. Si enim eam satis novisset, non dubitamus quin pro proximis carissimis in Christo filii nostri regis christianissimi pietate, et pro sua ipsius virtute, nihil ei majori curæ futurum fuerit quam ut ad hujus sedis pericula depellenda accurreret : etiam si longè abesset, nedum cum adsit aliud consilium capiat, quomodo autem res nostræ se habeant in hoc tempore ipse Paliani dux tibi referet, et cætera quæ sibi in mandatis dedimus exponet, nobilitatem tuam hortamur vehementer in Domino, et rogamus ut cognita melius gravi hujus sanctæ sedis necessitate ad ejus defensionem omni studio, cura et opera incumbat. Maximam ex hac re hominibus laudem et a Deo mercedem adeptura, quemadmodum eam facturam esse confidimus.

Datum Romæ apud Sanctum-Petrum, sub annulo piscatoris, die prima julii M.D.LVII, pontif. nostri anno tertio.

• Et au dos : *Dilecto filio nobili viro Francisco duci Guisæ.*

Lettre du sieur de Selve au Roy.

« Sire, je receu avant hier une lettre de monseigneur de Guyse, du 29 du passé, avec l'acte de la dénonciation de la guerre faite à Vostre Majesté par le héraut d'Angleterre, sur ce je ne voulu faillir d'aller hier visiter nostre Saint-Père pour entendre comme Sa Sainteté avoit pris la dite déclaration, et luy mettre en mémoire comme de moy mesme ce qu'elle m'a souvent dit, que sy la roïne d'Angleterre venoit à aucune ouverture de déclaration d'hostilité contre Sa Sainteté ou Vostre Majesté, dont les affaires luy estoient à cœur comme les siens propres, et se rendoit en façon quelconque favorable et participante aux mauvaises actions du roy Phillippes son mary, Sa Sainteté la tiendroit pour hérétique et procederoit contre elle par censures et privations ny plus ny moins que contre son

dit mary, ce que je ne manquay hyer de représenter à Sa Sainteté, et comme elle m'avoit souventes fois tenu ce propos et n'avoit faillie de vous l'escrire, je desirois fort sçavoir quelle estoit à présent sa résolution là dessus, pour vous en advertir. Sa Sainteté me répondit qu'elle se souvenoit bien de m'avoir tenu ce langage et que j'avois bien faict de vous le mander, et qu'elle ne m'avoit rien dit en cela qu'elle n'eut envye d'exécuter, et avoit entendu ceste nouvelle de déclaration de guerre avec le plus grand desplaisir qu'il estoit possible, et que sy elle avoit les forces et le moyen comme la volonté, elle montreroit prendre ce fait plus à cœur que s'il touchoit à elle mesme, et qu'elle vouloit penser quel remède et provision elle y pourroit donner et quel ressentiment en monstrier, ne voulant pas pour certain dissimuler ce mal contentement qu'elle en avoit, et ce repentant d'avoir escrit au dit Roy et Roïne, et envoyeroit querir un de ces jours l'ambassadeur d'Angleterre pour luy en dire ce qu'elle avoit sur le cœur, et peut estre luy donner son congé, me demandant ce que Vostre Majesté luy conseilloit là dessus, et qu'elle en vouloit bien entendre vostre advis. Je luy responds, Sire, que vous ne m'en aviez encoré rien mandé, et que j'espérois en entendre quelque chose par vostre première despêche, cependant que je n'avois voulu faillir de demander à Sa Sainteté sy il luy souvenoit pas des propos qu'elle m'avoit autrefois tenu pour ce que je vous les avois mandé, et que j'estois bien aise qu'elle s'en souvenoit; et ce que la roïne d'Angleterre avoit faict, en cela n'avoit esté qu'à l'importune prière de son dit mary, qui monstroient bien par là et par ce qu'il avoit fait à Valmontone et Palustrine, quelle envie il avoit de la paix générale, faisoit sy instantment proposer par tant de voyes à Sa Sainteté, qui devoit bien juger par là que ce n'estoit qu'à elle qu'ilz en vouloient principalement; et que la guerre où vous entriez avec les Anglois n'estoit que pour avoir pris et ambrassé la deffense de Sa Sainteté contre eulx, et vous estre opposé aux dommages qu'ilz luy vouloient faire, et puis qu'ilz nuisoient à Sa Sainteté par tous moyens possibles, qu'il me sembloit qu'elle ne devoit pas différer de leur en faire autant que son autorité et puissance luy permettoit. Elle me répliqua qu'elle avoit très bonne volonté de ce faire et de ne s'y pas espargner, mais que depuis trois ou quatre jours elle s'estoit trouvée en sy grande perplexité sy monseigneur de Guyse se fust retiré avec ses forces, que cela la faisoit plus réservée et retenue jusques à ce qu'elle eust des nouvelles de ce que M. le mareschal Strossy auroit négocié avec Vostre Majesté, et de la réso-

lution que vous auriez prise pour pourvoir à sa seureté et indemnité, laquelle elle ne pouvoit penser que Vostre Majesté voulust jamais abandonner, luy estant sy fidelle et constante en amitié comme Sa Sainteté et toute sa maison vous sera à jamais, parlant nommément de tous ses neveux l'un après l'autre et spécialement de M. le cardinal Caraffe, en quy Sa Sainteté promet et assure que Vostre Majesté trouvera pour toujours la plus grande et la plus fidelle servitude qu'elle sçaurait désirer, quoy que plusieurs malins vous ayent voulu donner à entendre par leurs faux rapports qu'il estoit homme de sang et de guerre, et n'ayant pas la paix encor qu'il la désirast fort, pourvu qu'elle fut bonne et sincère et du consentement de Vostre Majesté et non autrement. Voilà, Sire, le sommaire de ce quy se passat en ceste audience d'hier, et tout ce que je vous puis dire de nouveau, sinon que j'ay esté adverty, que jeudy premier de ce mois, en la congrégation des députés en l'inquisition de la foy, M. le Nonce, résident près Vostre Majesté, a esté absout et déclaré innocent des choses qui luy avoient esté imputées, laquelle absolution ne seulement le restituera en sa bonne renommée, mais encore en la voye où il estoit de parvenir au cardinalat sans les dites accusations, dont je sçay que Vostre Majesté se réjouira, comme aussy de la belle exécution faicte à Pieuze par monsieur de Montluc, qui me semble, Sire, vous avoir en cest endroit faict un notable service, comme il a toujours faict ailleurs.

« De Rome, ce 3 juillet 1557. »

Lettre de M. de Selve au duc de Guyse.

« Monseigneur, pour ne vous rien celler de ce que j'entens, ce prevost Trolly me vient de dire qu'il a ce jourd'huy entendu de fort bon lieu que ces jours passez fut envoyé un homme au duc d'Albe par le cardinal Saint-Fior, à l'instance du cardinal Caraffe, pour la négociation de la paix, lequel envoyé est depuis de retour avec responce du dict duc, par laquelle il dit des merveilles de ses forces qu'il faict monter à plus de dix sept mille hommes de pied estrangers, et se vante d'avoir forcé argent, et qu'il n'a tenu qu'à luy qu'il n'ayt faict beaucoup de mal en l'estat de l'Eglise, et dit qu'encore qu'il ayt grande raison de se deffier du Pape veu l'intelligence qu'il entretient avec le Roy, ayant dernièrement envoyé vers luy le marquis de Cany et le mareschal de Strossy, sachant néanmoins la bonne volonté que son maistre a à la paix, il ne laisseroit d'offrir de nouveaux au Pape les mesmes conditions qui avoient esté offertes et accordées

à Astie avec M. le cardinal Caraffe, selon lesquelles, sy Sa Saincteté vouloit venir à conclusion, il avoit pouvoir de son maistre de la faire et non autrement, bien s'offroit-il en cas que Sa dicte Saincteté demandast davantage de luy en escrire en toute diligence, et luy en faire bon office en cela envers son dit maistre, et que Sa dicte Saincteté se pouvoit assurer qu'il estoit aussy bien pourveu lors d'armes temporelles qu'il confessoit que Sa Saincteté l'estoit de puissance spirituelle, à laquelle il avoit eu respect et reverence, et qu'il n'avoit tenu qu'à luy de prendre, et il y avoit desjà long-temps, une bonne partie de l'estat de l'Eglise; ce que Sa Saincteté ayant entendu dit qu'il falloit passer plus avant. On ne sçayt ce que s'en est ensuivy, ou qui en arrivera, mais ce personnage dessus dît m'a assuré que tout ce que dessus estoit véritable, et que la nouvelle venoit de la source. Je ne sçay sy M. le cardinal Caraffe vous fait part de toutes ces allées et venues, mais je sçay qu'il ne m'en dict rien. J'ay esté adverty que nonobstant les honnestes propos que le duc de Palliano a tenu de vous en publique et en parlant à moy, qu'il a néantmoins fort mal parlé au Pape de vostre armée, la blasmant du peu d'hommes qu'il y avoit, et des désordres quy s'y commetoient. Je tiens tout cela pour véritable.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,
« ODET DE SELVE. »

L'abbé de Saint-Ferme allant à Rome de par le Roy, fut chargé d'une instruction particulière ainsi conçue :

« L'abbé de Saint-Ferme est présentement dépesché pour retourner à Rome, où arrivé qu'il sera, il communiquera au sieur de Selve, ambassadeur pour le Roy devers nostre saint-père le Pape, ce présent mémoire, qui lui a esté baillé sur les particularités cy après déclarées, pour avec le dit sieur ambassadeur en parler à Sa Saincteté et sy besoling est à ses ministres.

« Premièrement, fault remercier nostre Saint-Père très affectueusement et cordialement de la part du Roy des tant honnestes et gratieux propos que Sa Saincteté luy a fait tenir par M. le mareschal Strossy, quant à la parfaite amitié paternelle qu'elle porte à Sa Majesté, dont le dit Seigneur n'a jamais douté, aussy n'a-t-il jamais diminué d'un seul poinct de l'entière affection, dévotion et obeissance filiale que réciproquement il a jusques icy observée et observera tant qu'il vivra envers Saincteté, laquelle il a bien voulu esclaireir par le dit sieur de Saint-Ferme des causes et raisons qui l'ont meu de vouloir rappeler M. le duc de Guyse avec l'ar-

mée, sur quoy le dit sieur de Saint-Ferme luy dira que les dites causes et raisons sont :

« En premier lieu, que le Roy voyant et considérant comme toutes choses estoient passées depuis l'arrivée de son armée en ces quartiers de delà, le temporisement qu'elle avoit fait assez inutilement avant que marcher en l'Abbreuzze où elle s'estoit mise en devoir de faire ce qu'il luy a esté possible, jusques à ce que le duc d'Albe se soit approché avec ses forces, pour lesquelles attirer au combat le dit sieur de Guyse estoit allé au devant, et levé le siège de Civitelle, au moyen de quoy et attendu aussy que par la contenance du dict duc d'Albe, il faisoit assez cognoistre qu'il n'avoit aucune volonté de combattre, mais seulement travailler nostre ditte armée, la mettre en nécessité de vivres, cherchant les lieux avantageux pour se loger et opposer aux entreprises du dict sieur de Guyse, et l'empescher en tout ce qu'il pouvoit, Sa Majesté auroit esté d'avis qu'il estoit impossible de plus rien tenter de ce costé là, et d'y séjourner plus longuement n'estoit que perdre le temps et la réputation, joint la mauvaise provision que se donnoit à toutes choses, et sembloit à Sa Majesté que faisant retourner le dit sieur de Guyse avec la ditte armée il n'en pouvoit arriver aucun inconvénient à nostre Saint-Père, laissant bonne garnison pour la seureté de son estat, la protection duquel Saincte Majesté n'a jamais entendu laisser par le rappel de la dite armée, car il ne voudroit pour choses de ce monde dégénérer de ses prédécesseurs roys, qui ont toujours esté protecteurs et deffenseurs des saints pères et du saint-siège apostolique; davantage, le dit Seigneur considérant que venant le dit sieur de Guyse avec la ditte armée en Lombardie, ayant de l'austre costé sur la frontière du Milanais M. le mareschal de Brissac avec grosses et suffisantes forces, il y avoit moyen de sy bien empescher l'ennemy en ces quartiers là, que le duc d'Albe, quelque bien accompagné qu'il fust, n'eust osé entreprendre de s'attacher à nostre dict Saint-Père ny à son estat, mais au contraire d'abandonner toutes choses pour se conserver, qui sont les principales raisons que Sa Majesté a eues pour rappeler son armée.

« Toutesfois, ayant depuis ledit Seigneur entendu ce que nostre Saint-Père luy a fait remontrer par le dict mareschal Strossy, encore qu'il ayt sur les bras tous les plus grandes affaires qu'un prince quelque grand qu'il soit pourroit avoir de tous costez, ainsy que chacun peut veoir et connoistre, Sa Majesté n'a voulu considérer tout cela pour contenter nostre Saint-Père, ayant mandé présentement par le sieur de Navailles

au dict sieur duc de Guyse, qu'il ayt à demeurer par delà avec la ditte armée, selon le désir et vouloir de Sa Sainteté, laquelle il a bien voulu advertir par ledit abbé de Saint-Ferme, attendant l'arrivée par devers elle au dict sieur mareschal Strossy, par lequel elle entendra amplement l'avis et opinion de Sa Majesté sur ce qu'il lui semble devoir estre fait pour profiter des forces de la ligue, pour l'observation de laquelle et de la parfaite amitié paternelle qu'elle porte au Roy, son meilleur et plus obéissant fils, le dict Seigneur s'assure qu'elle fera de son costé toutes les démonstrations et bons offices qu'elle verra estre requis et nécessaires, afin que rien ne demeure qui puisse aucunement changer ny altérer ceste bonne et entière amitié, qui est entre eux.

« Fait à Compiègne, le 8^e jour de juillet 1557. »

Lettre du duc de Guyse.

« Monsieur de Saint-Laurens, le sieur de Brouilly, présent porteur, vous dira l'occasion de la dépêche que je faictz présentement au Roy, et tout ce qui se scauroit icy offrir de noz nouvelles; ausquelle je ne puis rien adjouter, ny à la lettre que je vous ai dernièrement escripte pour nostre levée de Suisses, si ce n'est pour vous prier la haster, d'autant qu'en cela geist l'exécution de toutes noz entreprises et l'espérance qu'il y a de pouvoir faire quelque service à Sa Majesté par deçà, pour le reste de ceste année; et où vous verriez que si l'on vous y feist encores quelque difficulté, vous me ferez plaisir m'en advertir en toute diligence par courrier exprès, avant que vous en soyez du tout refusé, d'autant que les capitaines qui sont icy m'ont fait entendre avoir moyen de remplir leurs compagnies, chacune de deux cens hommes. Toutesfois où ladicte levée se pourroit faire, je l'aymerois beaucoup mieulx. Priant Dieu, monsieur de Saint-Laurens, que vous donne ce que plus vous désirez.

« Du camp de la sainte ligue, le quatorziesme jour de juillet 1557.

« Je m'estois oublié à vous dire que quelque deffence que j'aye sceu faire, j'ay esté adverty que plusieurs de noz soldatz se retirent en

(1) Parmi les papiers du duc de Guyse figure la lettre suivante, qui donne une idée de l'état de l'armée de ce prince pendant son expédition en Italie. C'est ce qui nous détermine à l'insérer ici en note.

Lettre de monsieur de Genly à monsieur de Nemours.

« Monseigneur, le présent porteur, nepveu d'un homme d'armes de la compagnie de monsieur de Guyse, m'a demandé congé pour aller voir son oncle qui est malade, et n'ay voulu faillir vous escrire ce petit mot pour vous advertir comment tous nos soldatz tombent malades d'heure à autre, de sorte que je crains qu'au

France; je vous prie me faire ce plaisir de donner ordre au lieu où vous estes que tant qui s'en trouvera sans congé signé de ma main, l'on ne face faute de les desvalizer entièrement.

« Vostre bon amy, FRANÇOIS. »

Lettre de monseigneur le cardinal de Lorraine à monseigneur le duc de Nivernois.

« Monsieur, j'ay reçu les lettres que m'avez escrites et veu celles que vous avez envoyées, et vous assure que je n'ay point failly à bien remonstrer tout ce que j'ay deu suivant que vous le desirez et sur tout le bon devoir que vous faites, et croy que vous aurez desja veu par deux ou trois dépêches que le Roy ne veult point que l'on enferme les lansquenets. Il vous baille les trois enseignes que vous avez faictes et deux que monsieur le connestable vous a envoyées depuis deux ou troys jours, entre lesquelles est celle de M. de Charlus. Je vous prie, au nom de madame de Valentinois et de moy, de mettre ledict sieur de Charlus à Maisières avecques vous, ou bien le mettre à Maubert, et surtout que ne le mettiez point à Raucroÿ, et vous prie qu'il ne sçache que nous vous en avons fait requeste; et pour ce que par la dépêche du Roy vous entendrez plus amplement toutes choses, je ne vous feray plus longue lettre, me recommandant humblement à vostre bonne grâce, et priant Nostre-Seigneur vous donner, Monsieur, très bonne et longue vie.

« De Compiègne, ce seiziesme juillet 1557 (1).

« Monsieur, quant à vos lansquenets, il ne veult point ouïr parler que l'on les enferme; car c'est la principale force du camp, et à ne vous rien celer, on dit que vous n'avez jamais adverty le Roy que les boulevardz de Rocroy fussent creus, et que le Roy pensoyt, selon que vous luy avez dit, qu'elle fut en estat de se deffendre, hormis le boulevard de Bourdillon, et qui eust sceu qu'elle n'eust rien valu, comme l'a dict S. Eran, on l'eust ruinée, car elle sera cause de perdre Marlabourg, et dient que vous ne devriez mander artillerie, ni telles munitions, ni les vivres, car elle ne se peut deffendre, et que jamais on n'ouï parler de ne ramplir point

partir de ce lieu la plupart n'y demeure, sy par vostre moyen ne vous plaist parler à Monseigneur de Guyse d'envoyer quelques mullets pour porter leurs armes, et chevaux pour les faire porter. Je pense, monseigneur, que aurez entendu comment l'ambassadeur du Pape s'est retourné du duc d'Albe, et aussi comment ledict duc a renvoyé partie desdictes enseignes et cavalerie; et ce dit icy que le Pape et luy sont d'accord.

« D'Ascoly, ce deiziesme juillet 1557.

« Vostre très humble et obéissant serviteur,

« GENLY. »

; boulevarts. Voylà ce qu'on en dit et dont le roy est en grand peine. On fait toute diligence à sembler nostre camp, et dans trois ou quatre iours monsieur le connestable partira. Monsieur, vous supplie, comme fait madame de Valentis, que Charlus ne soit point de ceux qui seront fermes à Rocroy.

« Vostre entièrement plus affectionné cousin à us obéir. C. CARDINAL DE LORRAINE.

« Sur le dos est écrit : *A monsieur mon cousin, monsieur le duc de Nivernois.* »

Lettre du cardinal de Lorraine.

« Monsieur Boucherat, maintenant que le Roy Navarre est à Paris et monsieur de Mende près de luy, je vous ay faict ceste dépesche pressément pour vous dire que j'ay conclud ce ledict sieur roy de Navarre que vous vous tirerez vers luy, par le moyen de mondict ar de Mende, auquel vous communiquerez le tract de mariage de madame ma mère, où ilz agnoistront clèrement qu'elle n'a point reuect à la succession collatérale, et que, prenant recompense en deniers, il fault qu'elles'adreesse premier lieu au roy de Navarre; et lequel, il vouloit recognoistre la dette, il faudroit demander assignation qui seroit bonne et seure sur recepte de Tours, sur laquelle il est assigné sa pension, s'ilz la vouloient bailler, sinon quelque autre lieu bien asseuré. Vous avez occupation de madame ma mère, estes bien strict de tout le faict; et quant à l'autre poinct us leur déduirez toutes les raisons de madiete me, afin de sçavoir l'intention dudict roy de Navarre et la forme qu'il veut qu'on y tienne; la que devant que l'année soit expirée, madete dame se puisse pourvoir, et ne faillez de faire entendre incontinent quelle résolution auront prise, afin que de nostre costé nous us puissions résoudre. Je sçay bien que vous vez ceste affaire assez pour respondre; qui me rdera vous en faire plus long discours, ai que monsieur d'Amyens vous en escript us au long. Priant le Créateur vous donner enbrement, monsieur Boucherat, ce que désirez.

« De Compiègne, ce vingtroiziesme juillet 1557.

« Le bien vostre,

« C. CARDINAL DE LORRAINE. »

Instruction donnée à Marseille, secrétaire du duc de Guyse, allant à Rome pour les affaires du roy, le 23 juillet 1557, et ce qui s'en suivit.

« Le secrétaire Marseille estant arrivé devers l'ambassadeur du Roy à Rome, le 22 juillet 1557 au matin, envoyé de la part de monseigneur le duc de Guyse avec instruction et lettres dudict sieur du 17 du diet mois, le dict ambassadeur

dès l'après disnée fit diligence de parler au Pape pour luy faire entendre les choses contenues es dites instructions et lettres, selon le vouloir et intention dudict sieur duc.

« De la part duquel, après avoir présenté à Sa Sainteté le baiser des pieds accoutumé, luy fit entendre que le Roy avoit escrit à mon dict seigneur le duc de Guyse que nonobstant les grands affaires que Sa Majesté avoit contre un eunemy très puissant de tous costez de son royaume, il n'avoit voullu faillir de complaire et satisfaire entièrement Sa Sainteté de la demeure et séjour par deça dudict sieur duc et de son armée pour la seureté et deffence de l'estat de l'Eglise, pour laquelle Sa Majesté n'avoit jamais rien oublié de faire, comme elle n'oublieroit jamais à l'advenir.

« Que voyant ceste armée dédiée du tout au service de Sa Sainteté, il estoit bien raisonnable d'accomplir maintenant les choses promises et surtout très nécessaires: qu'il luy plust bien promptement faire pourvoir à tout ce qui estoit deub de sa part pour l'entretenement de ladite armée, tant pour le passé que pour le présent et advenir, selon que monsieur le duc de Palliano avoit promis de sa part tant à Ancone que depuis en son dernier retour, disant qu'il seroit bientost satisfait à tout ce qui estoit deub de l'ordinaire et à la somme de 36,000 escus pour la part que doit Sa Sainteté du payement de la gendarmerie, et que Hyeronime Grosse seroit incontinent envoyé pour cet effet, et néanmoins on n'avoit encore receu un seul denier de tout cela, que de la faulte d'argent arrivoit deux inconveniens: l'un que les soldats se perdoient et desbandoient, qui estoit perte inestimable et irréparable quant c'estoient des hommes choisis et bons soldats estrangers, fort malaysé à recouvrer, comme ceux de l'armée de mon dict sieur de Guyse. L'autre qu'il estoit fort difficile de les contenir en la discipline militaire et empescher d'offenser le peuple pour vivre, au lieu de le conserver et garder, à quoy mon dict sieur de Guyse usoit néanmoins de la plus sévère et rigoureuse punition qu'il luy estoit possible; par ainsy que le bon plaisir de Sa Sainteté fust ne permettre plus qu'il fut usé en cela de dilation, car elle estoit par trop préjudiciable, outre ce que le dilay de payer ce qui estoit deub et promis seroit bien esloigné de ce que Sa Sainteté avoit veu par la despesche de l'abbé de Saint-Ferme, que le Roy se promettoit que son armée seroit aydée et accomodée de prest et advance de deniers s'il en estoit besoing, pour après venir en contribution à bon compte, en attendant les provisions de Sa Majesté.

« Qu'il y avoit une autre chose qui ne pouvoit estre que de grand dommage et préjudice au service commung de Sa Sainteté et de Sa Majesté, à sçavoir un certain bruit qui courroit à Rome, à Venise et partout l'Italie et qui pis est en l'armée, que Sa Sainteté et ses ministres traictoient ordinairement de la paix avec les cardinaux Pacheco et Saint-Fior, et qu'il y avoit gens qui alloient ordinairement vers le duc d'Albe pour cet effet. Et combien que tels traits ne peussent en rien mouvoir mon dict sieur de Guyse, qui cognoissoit assez le ferme et saint propos de Sa Sainteté et l'assurance qu'on en devoit prandre, toutesfois telz bruits de paix à Rome, pendant que la guerre se faisoit à la campagne, ne pouvoient que grandement descourager les gentils hommes, cappitaines et soldats qui avoient laissés leurs maisons et familles pour venir sy loing secourir Sa Sainteté, et sembloit estre expedient d'empescher ces bruits là par tous moyens possibles, et que les meilleurs estoient, puis que Sa Sainteté estoit du tout asseurée du Roy et de ses forces, de rompre toutes les pratiques que luy mettoient en avant les ministres du Philippes et esloigner de soy et des siens les dicts ministres, qui semoient tels bruits d'estre d'accord avec Sa Sainteté pour luy nuire et donner soubçon au Roy et à ses ministres, et que pour en parler franchement c'estoit une chose bien estrange que le dict cardinal Saint-Fior, qui estoit eslargy de prison soubz caution, depuis trois jours seulement, pour crime de lèze-majesté et pour avoir attenté à la propre vie de Sa Sainteté, ou pour avoir participé aux conjurations faictes contre elle, fust à présent tous les jours fort familièrement avec le cardinal Caraffe, au veu et sceu d'un chacun, à quoy il estoit bon de remedier, et à toutes ces allées et venues des gens que le dict cardinal Saint-Fior envoyoit avec sauf conduit de Sa Sainteté devers le duc d'Albe, ce que nous n'avons jusques icy voulu expliquer en mal, nous arrestant du tout à la parole et foy donnée par Sa Sainteté au Roy, en pensant que tout cela avoit été fait pour endormir le dict Roy Philippe et les siens par semblables artifices.

« Sa Sainteté répondit avec les plus belles paroles qu'on sçauroit desirer ny penser de l'amitié qu'elle a portée, porte et portera au Roy jusques au dernier soupir de sa vie.

« Que quant à l'argent, elle commanderoit très estroitement que tout ce qui estoit deub de sa part fut payé promptement et sans aucun délai, sçachant très bien les très grands inconveniens qu'y pouvoient arriver faulte de paiement des gens de guerre, et quant elle ne devoit rien, qu'elle ne vouloit en aucune manière espargner

au Roy sa bourse ny quelque bien qu'elle eust, et qu'elle se vouloit ouvrir jusques au cœur pour secourir et servir Sa Majesté, et de son sang s'il en estoit besoing.

« Au regard des pratiques de paix, qu'il n'en falloit entrer en scoubçon par le Roy et ses ministres, car il n'y avoit que de belles paroles en général, finement et malignement mises en avant par le roy Philippes et ses ministres, pour en faire leur profit et s'en servir envers le monde sans volonté d'en venir à quelque bonne fin, ce que Sa Sainteté cognoissant et considérant très bien, pour les payer de mesme monnoye, les escoutoit doucement, et quand ilz alloient criants et disants partout à Venise et ailleurs : Nous ne voulons que la paix, nous voulons donner la carte blanche au Pape, faire ce qu'il voudra, il faict et veult la guerre sans raison, Sa Sainteté ne pouvoit moins faire pour éviter une sy grande calomnie pour un Pape, que de dire où est ceste paix, quelles sont les conditions, où est ceste repentance du roy Philippes, la restitution de ce qu'il m'a injustement pris, qui a faict la guerre sinon luy, qui est plus prest d'embrasser la paix que moy quand je la pourray faire avec l'honneur de Dieu et le mien, et semblables propos qu'elle ne pouvoit honnestement tenir autres, au langage fin et artificieux desdicts Espagnols, mais que tout ainsy qu'ils ne parloient que de paix et cependant luy prenoient et brusloient ses places, tuoient les pauvres subjects et gastoient les campagnes, Sa Sainteté leur respondoit de paix, en belles paroles générales selon les leurs, faisoit venir des Suisses et leur vouloit faire la guerre la plus rude qu'elle pourroit, et quant elle les tiendoit prest à leur faire trancher la teste, s'ils luy crioient paix, elle leur respondroit paix, et néanmoins ne laisseroit de faire exécuter ce que la justice et leurs mérites vouloient, et qu'il n'y avoit mal qu'elle ne leur fist, nonobstant les pratiques de paix, qu'elle confessoit que Pacheco luy venoit parler tous les jours, et disoit que Sa Sainteté avoit la paix en la main et que son Roy ne demandoit autre chose ; le mesme disoient Caspy et Saint-Fior, et le cardinal Saint-Jacques qui parloit par la bouche des autres, à cause qu'il se trouvoit mal et gardoit le logis, et demandoient par fois s'il plaisoit pas à Sa Sainteté qu'ilz envoyassent au duc d'Albe pour la paix, à quoy elle consentoit, et cependant elle n'avoit laissé nonobstant toutes ces belles pratiques d'envoyer au plus fort d'icelles son petit marquis de Cruy en France, qui estoit son plus cher gage et héritier, par où elle avoit bien montré à ceux qui luy parloient de paix, comme ils la devoient espérer, et où ils la devoient aller

hercher, outre qu'elle leur avoit tousjours dict obliquement et en particulier qu'ils ne s'attendaient jamais que pour se reconcilier avec le Roy philippes, Sa Sainteté voulust faire au Roy le moindre desplaisir du monde, ny chose aucune sans son consentement, et qu'il estoit et seroit toujours son fils bien aimé et aîné, et auquel elle sentoit infiniment obligée, et que personne ne oisist désunir ceste amitié, et qu'encore le jour précédant, Sa Sainteté faisant un festin pour honorer les Suisses venus en son service, il estoient tous les cardinaux tant espagnols qu'autres, elle avoit dict tout hault : On va disant que je ne veux point la paix, et que je fais amas de gens de guerre; qui la veut plus que moy, et de gens de guerre que j'ay faict venir et dont accroistray encor le nombre sy besoing est, pourquoy est-ce sinon pour faire la paix. Je vois bien que je n'auray aultre moyen de l'espérer et de l'avoir que quant il sera en ma puissance de passer mon ennemy, luy donner la loy et le contraindre à la recevoir.

• Par tous lesquels propos, Sa Sainteté venoit à noter que l'on pouvoit bien croire qu'elle estoit bien loing des termes de paix avec ledict roy l'Angleterre, et que quand elle verroit quelque apparence de la faire bonne et honorable pour la chrestienté qu'elle ne l'a voudroit pas refuser, mais que ce ne seroit jamais que par l'avis et le consentement du Roy, selon lequel elle se conduiroit en paix et en guerre et partout, comme estant son très cher fils, et qu'on ne prist ombre ny soupçon de ses actions pour l'honneur de Dieu, mais qu'on regardast aux effets, et que, s'il ne faisoit entre le Roy Philippes ce qu'il pourroit bien dire par censures et privations, que ce n'estoit pas par fault de bonne volonté, mais pour ce qu'il luy sembloit de peu d'honneur et de dignité pour luy abboyer de parolles sans mordre; et puis ne le Roy ne vouloit entreprendre la conqueste du royaume de Naples, comme à la vérité il n'y voit apparence, sans les forces de la mer, qu'elle escavoit à quoy serviroient toutes ces privations, néanmoins qu'après que le mareschal Strossy estoit venu et que par luy elle auroit entendu la volonté du Roy, elle le satisfairoit entièrement.

• Après fut parlé à Sa Sainteté, par l'ambassadeur, du departement faict par monseigneur de Guyse de l'armée pour obvier aux maladies, de la faction de nos gens près Ascoly que Sa Sainteté n'avoit entendu à la vérité, et de la prise de seize barques faicte par nos gens, et du bruit que le duc d'Albe vouloit venir assiéger Ascoly, et de la ferme volonté qu'avoit monsieur de Guyse, le dict cas arrivant, d'assembler toutes les forces tant du Ferrarois que d'ailleurs, et ne faillir de

bon et prompt secours à la dicte place, et à monsieur le duc de Palliano qui estoit dedans.

• De toutes lesquelles choses Sa Sainteté prit grand plaisir et contentement, se louant en toutes choses autant qu'il est possible de la vertu, valeur et prudence de mon dict sieur duc de Guyse et de sa bonne et droicte intention et affection au bien de ses affaires, disant là-dessus qu'elle s'attendit qu'il n'avoit pas failly suivant sa promesse de luy envoyer les gens de guerre promis par le sieur de Rendam, qu'elle attendoit en grande dévotion, afin qu'estant unis avec ses Suisses de donner quelque bonne venue au sieur Marc Anthonio Colonne qui avoit déjà receu un bon score ces jours passez, et qu'elle faisoit le jour mesme sortir ses dicts Suisses avec cinq ou six pièces d'artillerie et sa cavalerie et infanterie italienne, soubz la charge du marquis de Montebello, qui estoit homme de guerre et d'exécution, pour donner une estreinte au dict Colonne, s'il estoit possible; sur quoy le dict ambassadeur voulut bien repliquer à Sa Sainteté qu'il estoit à craindre que ce qui estoit nouvellement succédé ces jours derniers contre le dict Colonne ne donnast cœur aux gens de Sa Sainteté d'entreprendre trop légèrement quelque chose qui ne reussiroit pas sy bien, et que s'il arrivoit par malheur qu'ils fussent deffaicts, elle seroit en danger de n'estre pas assurée vingt quatre heures après dedans Rome ny dedans sa propre chaire, et qu'elle devoit, sy elle cognoissoit le dict marquis ainsy désireux de combattre, luy deffendre de ne se point hazarder qu'avec jeu fort assuré en la main, ce que Sa Sainteté monstra trouver bon, et tout ce qui avoit esté représenté sur cela.

• Lelendemain au matin, le dict ambassadeur fit entendre au cardinal Caraffe tout autant qu'il en avoit dict le jour précédant au Pape, luy faisant très grande instance d'envoyer sans plus tarder les deniers deubz et promis par monsieur le duc de Palliano, lequel promit et assura qu'il feroit dedans deux jours, disant qu'il n'eut pas tant demeuré à le faire n'eust été la maladie survenue au trésorier Tronchi, qui estoit celluy qui entendoit et avoit tous les comptes de ce qui estoit deub par Sa Sainteté.

• Quant aux pratiques de paix, il en parla comme Sa Sainteté, disant outre que monseigneur le duc de Guyse luy manda dernièrement par monsieur le mareschal Strossy, qu'il estoit d'avis que le Pape entretinst le duc de Florence le mieux qu'il pourroit, et qu'il fist s'il pouvoit une trefve et suspension d'armes avec luy, ce qui avoit esté cause que l'on auroit pressé l'oreille aux ministres du dict duc, qui estoient entrés en termes de

vouloir parler de paix entre le Pape et le roy Phillippes et que pour ne le desesperer encore, bien que l'on veid qu'il n'y avoit aucune atteinte à la dicte paix, l'on avoit tousjours doucement entretenu de bons propos et de bonnes parolles semblables aux siennes, et qu'on avoit aussey respondu de mesme à Pacheco qui s'estoit voulu mesler d'en bailler; quant au cardinal Saint-Fior, qu'il estoit vray qu'on avoit depuis peu donné un sauf conduit à un nommé Placidi, qu'il avoit voulu envoyer devers le comte de Saint-Fior son frere, pour se rallegrer avec luy de l'ordre du roy d'Angleterre, qui luy avoit esté solemnellement donné, et qu'au retour le dict Placidi avoit indiscrettement divulgué en ceste ville parmy ses amys que la paix estoit en bons termes, et que le duc d'Albe la vouloit et tous les seigneurs de son camp. Ce qu'estant rapporté au dict seigneur cardinal Caraffe, il avoit envoyé querir le dict Placidi et avoit bien parlé à Sa Réverence, luy demandant pourquoy il tenoit tels propos veu qu'il ne luy en avoit rien dict, et s'il avoit en commission du duc d'Albe de luy en porter quelque parolle; à quoy il avoit respondu que non, mais que c'estoit le commung bruit du camp que la paix y estoit désirée tant du roy Phillippes que de ses ministres, et qu'à son retour il en avoit ainsy devisé entre ses amys sans cuyder mal faire, dont il dict luy avoir donné une bonne reprimande, menassant de le chastier, et tous autres qui se mesleroient de tenir de semblables propos, aux quels il dict qu'il ne falloit point prendre garde, ainsi aux effects de Sa Sainteté et de ses ministres, que l'on trouvera tousjours constantz en l'entretienement de l'amitié du Roy, et que ce que le Pape monstre entendre à la paix, n'est que pour éviter les calomnies qu'on luy a mises sus; il est vray que Sa Sainteté ne nie pas, quant elle verroit quelque bon moyen de remettre ces deux grands princes ses enfans en bonne et fraternele paix ensemble, qu'elle ne fust bien ayse d'y faire ce qu'elle pourroit, et le tout par le consentement et bonne intelligence du Roy et non autrement.

« Voilà tout ce qui a esté négocié avec le Pape et le dict sieur cardinal Caraffe sur le contenu en l'instruction du dict Marseille.

« A Rome, ce 28 juillet 1557.

« ODET DE SELVE. »

Bref du Pape au duc de Guyse, du 28 du dit mois.

« PAULUS P. P. IV.

« Dilecte fili, nobilis vir, salutem et apostolicam

benedictionem. Quæ acta ad Palianum fuerint nobilitas tua cognoscet, ex dilecto filio, nobili viro comite Aliphæ, quem ad te misimus; quibus cognitis, intelligis quantopere hujus sanctæ sedis necessitas, ut rei magnitudo, adventum in has partes tuum, eumque quam celerrimum, postulet ac requirat. Confidemus autem te vel pro tua in nos et hanc sedem devotione prestantique virtute ac fide, vel quod charissimi in Christo filii nostri regis christianissimi mandatis et voluntati testas vel maxime obsecuturum esse, intelligis nullam moram interpositurum, sed summo animi studio statim iter ingressurum, cum res, ut pro tua prudentia intelligis, celeritatem maximam exigeat. Quod si propter adversam, quod absit, valetudinem, ipse minimè venire potueris, hortamur te ut eos quos tibi videbitur una cum dilecto filio nobili viro Joanne duce Pallani, nostro secundum carnem nepote, mittas: cui ipsi quoque mandavimus ut ad nos se conferat, quibus de rebus ipsi comiti Aliphæ mandata nostra tibi exponenti eandem quam nobis haberes fidem: ut habeas nobilitatem tuam in Domino hortamur ac rogamus.

« Datum Romæ apud Sanctum-Petrum, sub annulo piscatoris, die 28 julii M. D. LVII, pontificatus nostri anno tertio. »

Par une longue lettre de monsieur de Guyse au Roy, Sa Majesté fut informée de l'état de ses affaires en Italie; elle fut quelque temps après suivie d'une autre de son ambassadeur monsieur de Selve.

« Sire, par la dépesche que je vous ay faite par le sieur de Brouilly, vous aurez esté si long informé de l'estat de vos affaires de par deçà, que je ne veoy que à présent j'aye grande chose à vous dire, y estant depuis succédé bien peu de choses desquelles vous n'avez esté déjà adverty, mesmement par le sieur de Selve vostre ambassadeur à Rome, et le sieur de Randan qui à son retour de devers Sa Sainteté vers laquelle je l'avois envoyé pour les causes et raisons qu'il vous aura pleu entendre par ladicte dépesche dudict sieur de Brouilly, ne m'en a rapporté que toute la plus grande satisfaction que j'en peu desirer. Ayant fort bien cognu Sadicte Sainteté par les offres et remonstrances que vous avez entendu que je luy faisois, le devoir auquel je me mettois beaucoup plus grand que lors que les affaires qui se présentotent de deçà ne le comportoient et que celles du costé de Sadicte Sainteté ne le requéroient, selon que la fin en a donné bon tesmognage. Ne s'estant Sadicte Sainteté trouvée, Dieu mercy, si pressée de ses ennemys, qu'elle n'ait prins le loisir d'est-

tendre monsieur le mareschal Strossy pour s'en servir, pour l'effect pour lequel elle me prioit si instamment de l'aller trouver ou de luy envoyer quelque autre en mon lieu. Cependant, Sire, la dépesche qu'il vous a pleu me faire par le sieur de Navailles, du sixiesme de ce mois, contenant la résolution qu'il vous a pleu prendre que ceste armée demeure encores par deçà pour le service et conservation, tant de Sadicte Saincteté que de son estat, ne me pouvoit venir plus à propos de ce qu'il me semble qu'elle a faict, tant pour m'en aider tousjours à ne laisser aucune occasion à Sadicte Saincteté ny aux siens de prester l'oreille ny entendre aux menées et grandes pratiques d'accord qui se faisoient audict Rome, selon ce que ledict sieur de Selve me faisoit ordinairement entendre. Desquelles si bien je ne voulois croire ny me persuader qu'il feust rien, pour l'asseurance laquelle je congnoissois bien que je pouvois mettre en la parole de Sadicte Saincteté, qui avoit tousjours dict qu'elle ne le feroit jamais sans le consentement de Vostre Majesté, qui de plus en plus par ladicte résolution que vous avez prinse sur la dépesche de monsieur le mareschal Strozzy faisiez assez congnoistre l'amour et affection que vous aviez tousjours porté à Sadicte Saincteté et aux siens estre plus grande que jamais. Je leur voulois ce néantmoins bien faire entendre le bruit qui en estoit si grand partout le monde et entre lesdictz ennemis, mesmes qu'il n'y avoit celluy qui ne le tint pour faict au grand préjudice des affaires communs d'entre Sadicte Saincteté et Vostre Majesté, qui n'en pouvoient recevoir que deffaveur, selon ce que vous pourrez le tout veoir plus amplement par les instructions que j'en baillay à Marseille mon secrétaire, lequel je depeschay tant incontinent après l'arrivée dudict sieur de Navailles audict sieur de Selve, affin qu'il voulust remonstrer et faire instance de tout ce que dessus tant à Sadicte Saincteté que audict sieur cardinal Caraffe, dont il m'en a rapporté la response qu'il vous aura pleu veoir par la copie des instructions que luy en a baillées ledict sieur de Selve, qui sera cause que je ne vous en diray autre chose. Quant au demourant, Sire, du lieu et endroit où je vois par la dépesche dudict sieur de Navailles qu'il vous plaise que ceste armée soit employée, je m'y vois préparant le plus que je puis de tout ce que je congnois qui nous y est nécessaire, attendant le retour dudict sieur mareschal Strozzy, sans lequel je ne veoy point comme je me puisse résoudre plus particulièrement de ce que j'auray à faire, veu qu'encores par luy je m'attendz d'estre plus amplement informé de vostre intention, que aussi

j'ay bon besoing de luy pour me demesler de plusieurs choses desquelles je me trouveroies autrement plus empesché à en sortir; joingnez que les forces desquelles Vostredicte Majesté faict compte de me renforcer, comme il est plus que nécessaire à qui voudra penser à quelque chose d'importance, ne sont pour estre sitost prestes, que l'on n'ait encores plus de loisir à bien penser et examiner ce que l'on aura à faire; ce qui est cause que pour le présent je ne vous puis dire autre chose, sinon que cependant j'ay esté plus que forcé de despartir ceste armée et la mettre à couvert es lieux qu'il m'a semblé plus à propos et voisins du chemin que nous aurons à tenir. Pour ce que nous avons affaire, voiant les grandes maladies qui y estoient entrées, lesquelles d'heure à autre croissoient tellement que qui n'y eust prins cet expédient ne s'en pouvoit qu'en suivre sa totale ruyne, n'y en aiant cependant eu pas ung depuis le plus petit jusques au plus grand qui en ait esté exempté, ormis monsieur de La Brosse qui s'est toujours bien porté. Il est vray qu'il y a eu cela de bon, Dieu mercy, que comme lesdictes maladies facilement survenoient, aussi facilement elles s'en alloient; commençant ung chacun à se remectre si bien que j'espère, Sire, que le temps ne se présentera point plustost de vous faire service que cestedicte armée pour ce regard n'en soit en aussi bon estat qu'elle a jamais esté. Il ne me reste plus, Sire, que à vous répondre quant à la provision d'argent, de laquelle je puis faire estat pour la despence de cestedicte armée, selon le mémoire qu'il vous a pleu m'en envoyer. Sur quoy je vous diray que en ce qui touche les deux cens mille escus qui se pourroient recouvrer du deppost qui se doit faire à Ferrare pour la protection de monsieur le duc, de cela il n'en fault faire aucun estat, veu qu'il n'y en a encores ung seul denier ensemble, et que moins se doit espérer que ledict sieur duc soit pour le faire, veu la response que le général d'Elbéne a faicte premièrement à monsieur le , et depuis audict sieur duc et à moy touchant les seuretez que ledict sieur duc prétend d'avoir avant que d'y mettre la main, qui est la promesse des biens dudict général et de ses compaignons; laquelle ne voulant donner ledict général. Aussi ay-je opinion qu'il ne fault faire estat d'ung seul denier de ce costé là, combien que je n'aye voulu délaisser d'envoyer M. Thomas d'Elvecchio pour veoir ce que s'en pourra espérer, selon qu'il vous plaira veoir par l'instruction que je luy en ay baillée, laquelle je vous envoie; ce qui fera que je ne vous en diray autre chose, sinon ce que j'ay ordonné audict messire Thomas, de in-

continent vous advertir de ce qu'il aura fait ou sera pour faire, et aussi que cependant j'ay escript audict général qu'il vueille envoyer sa promesse tant pour les trente mille escus de l'intérêt de l'entier deppost desdits trois cens mille, que pour lesdits deux cens mille desquelz Vostredicte Majesté fait estat que je me prévalle, afin que si ledict sieur duc la voudra accepter, je l'aye toute preste, comme aussi Vostredicte Majesté se peult bien assurer que si je ne touche lesdits deux cens mille escus, je ne donnerois ny l'une ny l'autre promesse. Quant à l'autre partie de deux cens mille escus contenue au susdict mémoire, laquelle vous faictes compte que ledict général doibve remettre pour tout ce mois entre les mains de monsieur de Lodesve, je n'ay jamais veu que ledict général m'en ait rien escript, de sorte que tant du costé dudict seigneur duc que du costé dudict sieur général, je ne pourrois sinon me trouver en blanc, si ce n'estoit que je retiendray les 95 mille que ledict général a envoyé par deçà pour rembourser de semblable somme ledict sieur duc, attendant ou qu'il y pourvoye autrement et aussi Vostredicte Majesté, laquelle cependant j'ay bien voulu advertir de la peine et des termes ausquelz je me trouve, affin que vostre bon plaisir soit y donner l'ordre que vous pouvez aussi bien que nul autre congnoistre estre nécessaire, veu mesmement que ledict sieur duc, depuis l'arrivée vers luy de messire Alexandre Fiasque, par lequel il a esté adverty du reffuz dudict général d'Elbene, s'est retiré d'ung autre party à Venize de cent mille escus à douze pour cent, qu'il m'avoit escript estre après de faire, duquel je me pensois aider tant pour paier les Suisses qu'il plaist à Vostre Majesté m'envoyer, que pour faire les autres despences qu'il conviendrait faire, attendant que l'on eust donné ordre au surplus, suivant le mémoire que j'en ay fait dresser responsif à celluy qu'il vous a pleu m'envoyer, lequel je vous envoie attendant ledict sieur mareschal, par lequel j'entendray les autres moïens qu'il doit apporter de recouvrer argent; sur quoy aussi lors je vous escripray ce qu'il me semblera.

« Sire, par trois ou quatre lettres que j'ay reçues en deux ou trois jours l'une sur l'autre de monsieur Caraffe, il me semond avec toute la plus grande instance qu'il est possible de luy envoyer le secours que j'envoyai offrir à Sadicte Sainteté par ledict sieur de Rendan, pour s'estre lesdits ennemis du costé de Paliane si engrossiz, tant de huit enseignes vieilles espaignolz que le duc d'Albe y avoit envoyé, que des villains du pais, qu'il ne veoit point que sans

ledit secours il se peust pourvoir à l'envitaillement et autres choses nécessaires audict Paliane. Sur ces mesmes alarmes, il a dépesché courrier exprès à monsieur le duc dudict Paliane, le priant que pour se trouver mal disposé et estre le marquis de Montebello leur frère dehors, ne sachant pour ceste cause à qui commettre auprès de Sadicte Sainteté la charge des grands affaires qui se présentoient, il ne deust faillir de tout incontinent, et le plustost qu'il pourroit, s'en aller à Rome, et faire avecques moy que, suivant aussi ce qu'il m'en escripvoit, je l'accompaignasse dudict secours, sans lequel ledict Paliane estoit réduit en mauvais termes. Mais pour ce que par la mesme dépesche ledict sieur duc de Paliane receut lettres d'ung sien serviteur qui l'advertissoit que le Pape se trouvoit mal, lequel il disoit estre tellement dégousté qu'il ne prenoit rien, et que au demourant il estoit si altéré qu'il ne faisoit autre chose que boire, de sorte que tous ses serviteurs le conseilloyent qu'il ne deust faillir de incontinent s'en aller audict Rome. Nous prîmes oppinion que cela feust plustost la cause pour laquelle ledict sieur cardinal l'appelloit, avecques si fort grande instance, que pour aultre chose dont nous arrestâmes qu'il s'y en iroit, comme il fait tant incontinent, et que cependant je tiendrois ledict secours prest pour le luy envoyer ou non, selon ce qu'il m'escripvoit tout incontinent qu'il seroit arrivé audict Rome, comme il me promist de faire quand ce ne seroit que pour me mettre hors de peine, feust pour le regard desdites affaires dudict Paliane ou bien pour la maladie de Sadicte Sainteté, avec l'occasion de laquelle j'ay bien voulu sonder le guay de la volonté en laquelle seroit ledict sieur duc de Paliane, mesadvenant de Sadicte Sainteté, qui ne feust que la meilleure que j'eusse sceu désirer, de faire tout ce qu'il luy seroit possible à l'avantage et service de Vostre Majesté, et ny plus ny moins que j'aviserois. Je faictz au demeurant tenir prestes au sieur de Givry huit enseignes françoises, pour tout incontinent les faire marcher quand en sera besoing, et ay escript au sieur de Montluc d'en faire autant de quatre des siennes et de deux cornettes de sa cavallerie, espérant bien, Sire, que pour cela je ne perdray une seule heure de temps, auquel j'ay désir en moy-mesmes désigné de me trouver au lieu qu'il vous a pleu me commander, si ce n'estoit que je fusse contrainct par la trop grande instance que m'en pourroit faire Sadicte Sainteté d'aller au secours dudict Paliane, qui ne sera jamais que à mon corps deffendant, envoyant pour ceste cause Niuet vers ledict sieur mareschal Strossy, pour le

rier de faire de sorte, ou comme desoy-mesmes, selon que l'occasion s'en présentera, qu'il me svelope et exempte dudict voiage, pour ce ne autrement je ne me pourrois sinon veoir ordre toute l'espérance de faire rien de bon du sté qu'il scait, pour les raisons et considérations que plus amplement luy desduira de maurt ledict Niquet. Combien, Sire, que je me veuille bien laisser entendre au contraire, et me servir de ceste occasion pour aider à endormir retarder tousjours davantage les provisions celluy où nous voullons donner, qui autrement me voiant rappeler mes forces de Lombardie, et s'apercevant de quelques autres provisions que je faictz, se pourroit quelque peu us doubter du bien que l'on lui prépare.

Cependant est arrivé Le Tronce avec les comptes desquelz de si long temps se faict insuance; combien que je me doute qu'ilz seront us accompagnez de belles parolles que d'argent. Il partit de Rome le jour mesmes qu'en est party le susdit courrier qui avoit apporté dudict sieur de Paliane les susdites nouvelles, si m'a asseuré que le Pape se portoit fort bien; mais qu'il estoit vray que ledict sieur cardinal estoit ung peu mal disposé. Dont toutesfois je sçay que penser et ne pourray qu'en estre encline jusques à ce que j'en aye des nouvelles par ledict sieur duc de Palliane, desquelles tout à l'eure je ne fauldray vous advertir si elles le meritent. Sire, ainsi que j'achevois ceste dépense est arrivé icy le comte d'Aliffe, envoyé devers moy de la part de Sa Sainteté avec lettres d'elle et de messieurs les cardinaux Caraffe et duc de Paliane, et présentement me vient encores de venir trouver ung camariste dudit sieur cardinal d'un semblable effect, ainsi qu'il vous plaira voir par le double des lettres et instructions qu'ilz m'en ont apportées. Et voiant, Sire, que je ne pouvois plus différer de secourir Sadictie Sainteté de ce que je luy avois faict offrir par sieur de Randan, et que faisant semer ce bruit y aller moy-mesmes en personne avec toute ceste armée, suivant la requeste qu'elle m'en avoit par sa lettre, seroit mettre en doute l'ennemy de nostre entreprinse de Tuscanie, dont pourroit jà avoir senty quelque vent, et par aventure le divertir d'y faire acheminer les forces que j'ay entendu qu'il se délibéroit y envoyer, me suis advisé, Sire, oultre les quatre enseignes de gens de pied et deux compagnies de chevaulx légiers de la Tuscanie, dépescher encores le sieur de La Brosse, avec tout ce que nous avons icy de cavallerie légere, et le sieur de Vivry avecques neuf enseignes françoises, et les envoyer vers Sadictie Sainteté pour la secourir

en ce qu'elle aura affaire par delà, et cependant lever des garnisons de ce que j'avois départy du reste de noz forces, et les faire acheminer droict à Folligny, qui est ung lieu pour prendre le chemin de Rome ou de la Tuscanie, et entre cy et là, après avoir entendu quel party aura prins l'armée desdits ennemis, si ainsi estoit qu'ilz n'eussent renforcé ce qui est du costé de Paliane, et que les forces que j'envoie présentement avec ledict sieur de La Brosse feussent suffisantes avec ce qui est de delà, pour l'effect que Sadictie Sainteté demande, je ne fauldray, Sire, avec ce que j'ay mandé et tout ce que nous en avons au Ferrarois, aussitost les employer en ladiete Tuscanie suivant ce qu'il vous a pleu m'en commander; et où il adviendroit autrement et que lesdits ennemis tirassent toutes leurs forces du costé dudict Paliane, et il ne me semble, Sire, aiant pleu à Vostre Majesté si ouvertement mander comme elle a faict à Sadictie Sainteté, vostre voulloir estre ceste armée demeurer par deça pour sa conservacion, ne luy pouvoir plus refuser le secours qu'elle demande en une si pressée nécessité; et de l'aller secourir avec cestedite armée, où je feray le moins de séjour qu'il me sera possible, pour aussitost après retourner en la Tuscanie, l'employer ès choses qui se y pourront offrir pour vostre service. Et pour ce que présentement je viens d'estre adverty que monsieur le maréchal de Strozzy estoit arrivé à Civita-Vecchia, j'ay donné charge audict sieur de La Brosse sçavoir de luy s'il y aura moien de mettre quelques vivres dedans ledict Paliane avecques les forces que je y envoie avec ledict sieur de La Brosse, pour exempter le reste de ceste armée d'y aller, sinon qu'il me mande franchement son advis de ce que j'auray affaire dessus.

« Sire, je supplie le Créateur vous donner en parfaite santé très longue et très heureuse vie.

« De Mactrate, ce premier jour d'aoust.

« Vostre très humble et très obéissant sujet et serviteur, FRANÇOYS DE LORRAINE. »

Lettre de monsieur de Selve.

« Sire, je receuz le XVII^e de ce mois les lettres qu'il vous a pleu m'escrire du derrain du passé, avec les adviz de l'estat de vos affaires du costé de Picardie, dont j'allay faire part au Pape dez le lendemain, qui en feust merveilleusement aise, ne pouvant croire, veu le bon ordre que Vostre Majesté a donné aux choses nécessaires pour la deffence de toutes voz places fortes dudict costé de Picardie, que les ennemis soient pour prendre par force Saint-Quentin, comme

ilz s'en ventent par deçà, disantz avoir lettres du V^e de ce mois du roy d'Angleterre, que son armée estoit devant avec quatre-vingt canons, et qu'il n'y avoit que 4 cents hommes dedans pour la deffence de gentz nouvellement levés, de sorte qu'ilz se permectent et veulent faire accroire par deçà qu'ilz s'en feront maistres, et bravent outre cela d'une aultre grosse armée avec laquelle ils disent qu'ilz veulent assaillir vostre royaume de l'autre costé de la Picardie, devers la mer, avec la faveur de plusieurs navires et vaisseaulx qu'ilz se ventent de mettre sur ladicte mer, pour favoriser et secunder ladicte armée de terre. A quoy j'espère que Dieu remédiera par la Providence et les forces de Vostre Majesté, lesquelles n'ont pas accoustumé de ceder aux leurs.

« Sire, j'ay trouvé nostre Sainct-Père en son accoustumée bonne santé, mais avec le visaige ung peu triste, ce me semble, pour les nouvelles que l'on avoit icy que le duc d'Albe estoit avec toutes ses forces venu à Valmontone, qui n'est qu'à XXV ou XXVI mil d'icy, et à XII ou XIII^m de Thivoli, dont l'on estoit en quelque crainte, par ce qu'il n'y avoit que six enseignes italiennes dedans, soubz la charge du sieur Francesco Colonne, et que c'est le lieu où l'on desseignoit faire l'amaz et réunion de vostre armée, et qu'il y avoit desjà bonne provision de vivres; qui feust cause que l'on y envoya, dèz le mesme jour du XVIII^e, troys enseignes de gentz de pied françois, et deux italiennes, avec deux compagnies de chevaux légers, arrivez de Tuscan le jour précédent, soubz la conduite du sieur Mario de Sainte-Fior, en attendant que monsieur de Sipierre, avec la cavalerie légère, et monsieur de Givry, avec son régiment de François, qui sont les troupes plus prochaines et avancées de vostre arrivée, s'y peussent rendre, ce que l'on pense debvoir estre aujourd'huy. Et si monsieur de Tavanès n'y arrive aussitost que eulx, je croy qu'il y pourra estre un jour après, et tout le reste de voz forces les unes après les autres, à mesure qu'elles viennent; de sorte que puisque les ennemis ont tant temporisé, il n'y a pas apparence qu'ilz puissent maintenant plus nuire audict Thivoli ny en ceste ville. Mais s'ilz eussent esté bien conseillez, et gentz de prompte résolution depuis la prinse de Segno, il est tout certain, Sire, et n'y a homme de guerre ne de discours qu'il ne l'advoue, qu'ilz avoient le choix de venir prendre Thivoli ou ceste ville, sans empeschement, et mesmes venir à bout de tous les deux. Car dedans ledict Thivoli, qui est grand lieu non tenable ne deffensable qu'à force de gentz de bien, il n'y avoit que les six enseignes italiennes soubz

ledict sieur Francesco Colonne, fils du feu sieur Stephano Colonne, que Vostre Majesté peut aultresfois avoir veu en vostre royaume, qui est ung jeune homme de bon cuer; mais il n'a pas plus de vingt ans.

« Et en ceste ville, il n'y avoit que le reste des Suisses du Pape, quy naguères ont esté battuz et en sont encores effraiez, et environ trois cents chevaux légers italiens. Je vous laisse juger, Sire, comme cela eust deffendu ceste grande ville contre l'arrivée du duc d'Albe, beaulcoup plus forte qu'elle n'estoit cest hyver, durant lequel nous avions en cestedicte ville deux régimentz de François, deux enseignes d'Allemands, et XXXV ou XL enseignes italiennes, et plus de VI^e chevaux légers italiens, et encores ne se tenoit-il on pas fort assuré. En somme, ilz ont perdu une belle et seure occasion de finir la guerre du costé de deçà. Car il estoit impossible aux forces de monseigneur de Guise, qui ne peuvent encores de huit jours estre bien assemblées, d'y remédier. Et y a pis, c'est que toute la noblesse et le menu peuple de cestedicte ville sont si las de ceste guerre, et si mal contans du gouvernement de ce pontificat, que je croy qu'ilz eussent esté les premiers à forcer le Pape à quelque vitepeurable composition, pour mettre fin au jeu. L'on pense que, grâces à Dieu, nous sommes hors de cest inconvenient, puisque voz forces commencent à comparoistre. Et peult bien faire estat Sa Saincteté que vous l'avez ostée par deux fois ceste année, avec sa ville de Rome, hors des mains de ses ennemis. Reste de secourir et pourvoir de vivres Paliano, ce qu'aucuns pensent que les ennemis voudront empescher et qu'ilz combattront, se fundantz sur la contenance qu'ilz ont faicte d'en vouloir manger, veu qu'ilz se sont approchez, attendantz la venue de vostre armée, et sur ce que le pays d'autour Paliano est pays de montaigne et mal aisé, et où la cavallerie qui est nostre principale force, ne peult jouer son jeu, avec ce que ung train de vivres est toujours plain d'empeschement et d'embarasement, et que ceulx qui l'assaillent ont toujours plus d'avantaige que ceulx qui les advisent et deffendent; dont je ne sçay qu'il adviendra. Mais quoyque ce soit, quand bien ilz auroient à se retyrer, ilz auroient toujours eu cest avantage d'estre venuz nourrir leur armée bien avant sur les terres du Pape, espargnants cependant les vivres plus prochains d'eulx, et mettant nostre armée en plus grande difficulté de les suivre sur leur retraicte. Ce matin messieurs le cardinal Caraffe, duc de Paliano et maréchal Strozzy sont allez audict Thivoli pour revoir le lieu, et doivent estre ce soir de retour en ceste ville. Tous

passer nous avons esté chaque matin, avec le mareschal Strozzy et moy, avec le cardinal Caraffe pour la provision des nécessaires tant pour ledict advieement de Paliano que pour nourrir l'armée, charrettes et bestes de somme requises pour port desdites vivres. En quoy je vous assure, Sire, que monsieur le mareschal n'a rien de la diligente et urgente sollicitude qui y est requise. Et si les choses se font en l'effect et en l'exécution telles sont là ordonnées, qu'on nous assure de toutes promptes et appareillées, il n'y a point d'avis point de désordre par faute de

pour ne mentir point, j'enoy faire promptement telles matières par deçà que je voulant, ne dont je osasse répondre. Je ne puis céler, Sire, qu'en ladite dernière audience j'ay eue du Pape, il m'adveint sans de lui dire une nouvelle concernant les affaires, qu'il ne sçavoit pas, qui est la lettre du Segno dont il ne sçavoit rien. Et me dudit lieu je lui en teins propos comme une chose perdue, et venue en mains des ennemis, cuidant qu'il sceust devant moy ce qui s'est advenu, comme il me semble que la chose ne vouloit bien. Il trouva fort estrange et encore plus que je lui en disois de nouvelles, combien qu'elle feust de plusieurs jours auparavant. Je m'excelle lui avoir parlé, lui disant que je pense que Sa Sainteté en feust très bien informée, et je sçavois que Sa Sainteté qui estoit sage et prudente n'est pas pour s'estonner de d'une bicoque comme ceste là; qu'il ne que les grandz princes entendaissent toutes les affaires et se préparassent aux bonnes et mauvaises nouvelles; car la guerre leur fait des unes et des autres. Sa Sainteté m'ecrya de le luy avoir dict, me pryant de ne à l'advertir tousjours de la vérité de ce sçauroy, et qu'elle vouloit bien qu'on soit voulu céler de peur de l'ennuyer, et il avoit fait plus de mal et de desplaisir de luy dire. Je croy bien, Sire, que ceulx qui ont céler ont crainct de l'ennuyer; mais je croy que cela ne les a pas tant retenus de parler, que la honte qu'ilz ont d'avoir de tous les jours nouvelles de quelque venue par leur désordre et mauvais gouvernement, contre l'assurance qu'ilz luy donnoient pourveoir fort bien à tout, dont le bon se repose sur leurs belles paroles, et fait comme il y est servy et quel soing on peut bien louer Dieu de la venue de

monseigneur de Guise, sans lequel, au gouvernement qui est icy, je croy que les ennemis auroient bon marché de toutes leurs entreprises. Vostre Majesté peut prendre cela pour ung argument qu'il y a peu d'autres choses qu'on luy cèle, qu'il seroit bien expédient que Sa Sainteté sceust pour y mettre ordre, et croy bien que cest office que j'ay fait de luy révéler ce qu'on luy avoit cèle, ne me mettra pas plus avant en la bonne grâce de monsieur le cardinal Caraffe que je souloy, duquel toutesfois je n'ay jamais voulu parler que le plus honnorablement qu'il est possible. Je croy que Vostre Majesté aura sceu d'ailleurs les paroles passées naguères entre ledit sieur cardinal et le duc de Paliano son frère, qui furent presque à venir aux mains, si monsieur le maréchal Strozzy, qui estoit présent, ne les en eust gardez, et pour les plainctes que ledit duc faisoit de la manière de vivre et de gouverner dudit cardinal.

Sire, hier matin monsieur le cardinal Caraffe me deist que l'ambassadeur de Florence lui estoit venu dire d'avoir nouvelles de son maistre, par lesquelles il lui donne charge de déclarer au Pape qu'il estoit adverty que Sa Sainteté avoit entrepris avec Vostre Majesté de lui faire la guerre et de l'assaillir en son estat, et que c'estoit chose toute résolue et arrestée entre vous deux; et que le voiage de monsieur le maréchal Strozzy, dernièrement, devers Vostre Majesté, n'avoit esté à aultre fin, et que la hayne qu'il luy portoit luy rendoit plus vraysemblable cest advertissement; que de luy il s'estoit tousjours déporté avec tant de respect envers Sa Sainteté, qu'il ne luy avoit pas donné cause de le traicter de ceste sorte. Mais, s'il en faillloit venir là, et qu'on le vouldist aller chercher pour l'offenser, on le trouveroit bien pourveu pour se deffendre. A quoy ledit sieur cardinal dict avoir respondu qu'il n'avoit point ouy parler de telle entreprise, ne que Sa Sainteté et Vostre Majesté eussent aucune délibération de l'assaillir, et quand il en sçauroit quelque chose, il ne le diroit pas pour l'obligation qu'il avoit au service de Sa Sainteté et au vostre, et que ledit duc estoit sy tenu au Pape qu'il le devoit bien reconnoistre, car il avoit esté cause que non seulement vostre armée ne l'avoit en rien offensé, mais encor que vous l'aviez recherché d'alliance. De quoy au lieu de sçavoir quelque gré et y entendre, il s'estoit voulu servir et prévaloir pour gagner Sienne, et qu'il pourroit bien avoir esté si friant et convoiteux de ce morcean là qu'il luy pourroit couster plus cher qu'il ne vault et s'en repentir, et qu'il sembloit que ce que ledit ambassadeur diroit feust une protesta-

tion pour faire connoistre une mauuaise volonté dudit duc contre le Pape, et la vouloir coulourer sur quelque chose, et que s'il se gouvernoit saignement et doucement avec Sa Saincteté, il feroit bien, et que s'il faisoit aultrement il s'en pourroit repentir. De laquelle responce, Sire, je laisseray le jugement à Vostre Majesté; mais si me semble-il qu'il y a du verd et du sec et qu'il y a aucunes choses qui eussent esté aussi bonnes teues et non touchées que dites.

« Le Pape ne sçavoit encores rien de ceste harengue quand je le veitz; bien me dict-il qu'il se doubtoit que le duc de Florence n'avoit rien de bon au cuer, et qu'il feroit quelque déclaration contre luy; et qu'il ne devoit pas avoir eu Sienn pour néant en ce temps icy, ne sans s'obliger à quelque chose au roy d'Angleterre pour la subvention de ceste guerre. Qui est, Sire, tout ce que j'ay à vous faire entendre; si ce n'est que messer Bartholomeo de Benevento continue à user grand soing, diligence et industrie en la provision des vivres et toutes choses nécessaires pour la provision et le service de vostre armée, et jusques à emprunter argent là où il peust, et bailler ce qu'il en a pour prester à monseigneur de Guise qui m'a commandé en emprunter jusques à dix ou douze mille escus, en attendant celluy qu'on luy doit envoyer de Venise, laquelle somme je suis esmerveillé, Sire, qu'il n'a jamais esté possible de trouver sur l'obligation de monsieur le mareschal, du sieur Robert et de moy qui en ay autrefois trouvé à prester en ceste ville les trente mille escus tout seul. Ceste bonne affection dudit Benevento, Sire, mérite bien qu'il vous plust de le traicter bien favorablement en toutes choses et mesmement au payement de sa pension, dont il luy est deu sept ou huit mois et n'en est encores satisfait.

« Sire, je pry le Créateur vous donner en parfaicte santé et prospérité très longue et très heureuse vye.

« De Rome, ce XXI^e aoust 1557.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur et subject. ODET DE SELVE. »

Monsieur le cardinal de Lorraine, lors résidant à Paris, escrivit au général d'Elbene l'estat des affaires du temps, ainsi qu'il suit :

« Monsieur le général, mon compère, j'ay fait voir au Roy de mot à mot le contenu en la lettre que vous m'avez escripte du 14 de ce mois, à la lecture de laquelle je vous puis asseurer qu'il s'est grandement consolé pour les saiges et prudens récis qu'il y a trouvé, mais avec ceste consolation vous luy avez voulu donner quant et quant l'espérance et assurance du

remède pour pourvoir au mal et désastre qui luy est advenu, dont il se sent infiniment tenu et obligé à vous, et ne vous sçauroit dire ny escrire le grand contentement qu'il en a avec bonne raison, ainsy qu'il faict sçavoir à M. l'évesque d'Orléans, ne voulant oublier de vous advertir, qu'outre que nostre armée se rassemble de jour à autre, de sorte que la perte ne paroistra tantost plus, le Roy a faict venir douze mil Suisses comme vous sçavez et dix mil lansquenets qui sont tous prêts, outre ceux que nous avons desjà par deçà pour s'en servir au besoing; il faict aussy venir d'Allemagne deux mil chevaux pistoliers, ayant de plus dix-huit cents hommes d'armes avec les creues et compagnies nouvelles de sa gendarmerie et un bon nombre de harquebusiers à cheval: desorte que devant peu de temps Sa Majesté aura non seulement forces égales à celles de son ennemy, mais plus grosses pour luy résister fortement si Dieu plaist et le combatre s'il en veut venir là. se trouvant plus empesché qu'il ne pensoit devant Saint-Quentin, où il faict chacun jour grande perte de ses gens, tant à cause de la nécessité de vivres que de coups d'artillerie dont ils sont saluez en toutes heures de ceux de laditte ville, qui ont le meilleur cuer qu'il est possible, y ayant un grand nombre de cappitaines et gentils hommes aussi vaillantz qu'il y en ayt point en la chrestienté, nous donnans espérance de faire en sorte que nous aurons le loisir de les aller secourir, à quoy nous ne perdrons heure ny temps, vous advisant que pour le regard de l'Italie ledit seigneur a escrit à monsieur mon frère qu'emmenant avec luy les princes et quelques seigneurs et gentils hommes, ilz pourront prendre la poste et venir par mer avec quatre ou cinq enseignes de François harquebusiers; il laisse tout le reste pour la garde, seureté et defense de nostre Saint-Père et des places de son estat; qu'est tout ce qu'on sçauroit faire, ce me semble, priant Dieu, monsieur le général mon compère, qu'il vous ayt en sa sainte et digne garde.

« Escrit à Paris, le 21 aoust 1557. »

Lettre de l'évesque de Lodève au duc de Guise, escripte de Venise.

« Monseigneur, vous avez entendu le malheur advenu à monsieur le connestable, et à nostre pauvre France; j'ay grand peur que la seconde nouvelle que nous en aurons ne soit encore pire que la première, de sorte que le Roy a bon besoing d'aide, de bons conseils et de bons ministres, car si la gendarmerie est deffaicte et tous les Allemans, comme on dit, je ne vois pas qu

sté puisse rassembler promptement forme de camp pour empêcher les couronnemens et leur venue à Paris, le malinquant qu'il ne luy soit resté un seul chef auprès de luy, et que vous estes sy malade que je compte de venir sans Je ne sçay quelle résolution Dieu vous rendre là dessus.

Aus hier en Seigneurie, deviser avec ces s de ce malheureux accident, et ayant une secrette, je leur voulu bien dire que avoit fait une très grande perte et fort opos, estant l'ennemy dedans le royaume sement armé, mais que j'espérois que i sçavoit la justice de la querelle de Sa ne l'abandonneroit ny son royaume en versité, et qu'en peu de temps, avec son a Majesté remédieroit à ce grand mouvement le Roy avoit durant son règne aydé affligez de la chrestienté, et obligé beaux princes en ceste Italie, et néanmoins voit bien peu d'apparence que Sa Majut avoir aucun ayde de personne à ce besoing, et que bien luy serviroit à mon y de luy mesme il y pouvoit remédier; sur ceste cause Sa Majesté seroit content de clore pour quelque temps l'oreille et e à toutes despences d'Italie, et recommander à ceste Seigneurie la protection de la e et de l'Etat du Pape et du duc de leurs prochains voisins, d'autant que la vous touchoit de plus près que le pour et qu'il falloit avant toutes choses coner royaume, assailli des plus formidables u'il ayt jamais esté, qu'ils devoient bien rer de quelle importance estoit à eux ite l'Italie d'empescher la grandeur du spagne, puisqu'il suivoit déjà le party de e et son naturel. Ilsm'ont à cela respondu leur vie ils n'ont receu nouvelle qu'il les davantage; ce que leurs visages tesmoilairement, mais ils n'ont rien dit que gênent et honnestement, ne s'estant expliquant. Monsieur de La Vigne partit our la cour, et porte au Roy plusieurs parolles de la part du Grand Seigneur et s'offres des secours pour l'année prochaine, d'argent, de munitions, de gallères, et armée en Allemagne, la plus grosse que homme ayt veu; mais j'ay peur que ce ne es la mort le medecin. Nostre-Seigneur regarder en pitié nostre Roy et nostre pauvre, et vous doint très bonne et longue vie. Venise le 22 aoust 1557.

Je suis très humble et très obéissant servi-

« D. EVESQUE DE LODÈVE. »

Et au dos : *A Monseigneur Monseigneur le duc de Guyse, pair de France et lieutenant général du Pape et du Roy en Italie.*

Le 10^e du mois d'aoust avoit eu lieu devant la ville de Saint-Quentin le désastre et perte entière de l'armée du Roy, et monsieur le connestable y avoit esté fait prisonnier. Le Roy entendit la nouvelle par une lettre que lui escrivit monsieur d'Humières, en response de laquelle Sadicte Majesté donnoit avis à monsieur d'Humières de la dilligence qu'il faisoit pour lever une puissante armée, et lui ordonnoit, si l'ennemi s'avançoit en son dit pais, de faire le gast par tous les sortes de moyens qu'il sauroit adviser.

« Monsieur de Humières, j'ay entendu par la lettre que m'avez escript, du jour d'hier, le désastre qui est venu à ma ville de Saint-Quentin, dont je receoys ung ennuy et desplaisir tel que vous pouvez bien penser; mais pour ce que en telle adversité il faut que tous mes bons serviteurs et moy semblablement nous nous évertuions à tout ce qui se doit faire pour nous opposer si vivement aux entreprises de mondiet ennemy, que nous le gardions de passer outre et de porter plus grand dommaige à moy et à mon royaume, ainsi que peut-estre il se promet et propose, je fais, pour mon regard, toute la dilligence qu'il est possible d'assembler mon armée, que je fais compte d'avoir preste dedans le 20 ou 25^e du mois prochain, et qui sera telle et si puissante que j'espère bien, avec la grâce de Dieu, non seulement deffendre mondiet royaume du surplus de l'effort de mondiet ennemy, mais aussi le chasser du tout hors de mes limites, et reconquérir sur luy ce qu'il a injustement gaigné et usurpé sur moy, de sorte qu'il ne manquera riens quant à ceste provision là dedans le temps que dessus. Et quant à mes places fortes, je pense, monsieur de Humières, que vous et les autres cappitaines, sur lesquels je me repose de la garde de mesdictes places; avez jà si soigneusement et diligemment pourveu, chacun pour vostre regard, à tout ce qui appartient à la garde, conservation et deffense de vostre place, et n'y a celluy qui n'ait si bonne volonté d'exposer sa vye pour me faire le service que j'ay toujours espéré de luy, qu'il me semble que je n'en dois nullement doubter, mais plustost en demeurer en repos. Toutesfois je vous recommande cela d'autant que vous m'aymez et le bien de mon service et de mondiet royaume; mais pour ce que voullant mondiet ennemy entrer en pays sans s'attacher à pas une de mesdictes places forces, j'ay estimé qu'il n'y

a nul meilleur moyen, et attendant l'assemblée de madicte armée, de l'en empescher que de ruyner tous les moulins tant à vent que à eue, dont il se pourroit accommoder sur son chemin, et faire faire tellement le gast devant luy qu'il ne treuve riens dont il se puisse avantager pour donner à manger à son armée, chose dont il me semble que je ne scaurois donner charge plus à propos que aux gouverneurs de mesdictes places fortes, pour le faire faire chacun en son regard et destroit.

« Je vous prie, monsieur d'Humières, que voullant mondiet ennemy marcher en pays, comme dessus est dict, vous ne faillez d'envoyer rufner tous lesdicts moulins, si jà vous ne l'avez fait, et ce plus avant en pays qu'il vous sera possible, et par gens qui vous soient cogneuz et que vous serez asseuré ne debvoir faire faulte en l'exécution de ce que vous leur en ordonnerez, lesquels vous ferez si bien accompagner, que avec cela ils puissent faire le gast devant mondiet ennemy par toutes les sortes dont ils scauront adviser, et sans espargner le feu en quelque lien et endroit, ny pour le respect de qui que ce soit, car je le veulx et entends que ainsi ils le facent, et le vous commande et ordonne sur peine de m'en prendre à vous et à eulx par la présente, que j'ay pour ce signée de ma propre main, laquelle vous garderez et retiendrez pour servir de décharge par tout où il appartiendra, réservant de la vous faire encores expédier plus ample et expresse après l'affaire passée s'il en est besoing.

« Et affin que vous entendiez comme vous aurez à faire la ruyne et démolition desdits moulins, faites cyer par le pié ceulx qui seront à vent pour les jetter par terre, et en faites enlever les fers, et semblablement de ceulx qui seront à eue, desquels vous ferez davantaige jetter les meules en l'eue, et rompre et briser lesroues et rouaiges pour les rendre du tout inutiles et oster le moyen à mon dict ennemy de les pouvoir remettre sus pour en tirer commodités.

« Mandez moy quelles forces vous avez pour la garde de ma dicte ville de Péronne, et comme vous vous trouvez pourveu de vivres, et principalement de blez et aussi d'artillerie, pouldre, boulez et monicions, et jusques aux outils, pour ce que ce me fera plaisir que ce soit si bien que je le désire.

« Priant Dieu, monsieur de Humières, qu'il vous ayt en sa saincte garde.

« Escript à Paris, le 29^e jour d'aoust 1557.

« HENRY, et plus bas, BOURDIN. »

Monsieur d'Humières continue d'estre informé

de l'estat des ennemis, et comme les dits ennemis se disposoient à l'aller envelopper, monsieur de Nevers l'en advertit en mesme temps qu'il lui envoyoit plusieurs compaignies.

« Monsieur d'Humières, ung peu après que celluy qui m'a apporté vos lettres est arrivé, je vous avoys fait responce par luy, comme je vous avoys envoyé six enseignes de gens de pied, et que demain je vous enverroy six motennes avecques quelques bouillots, toutes fois que de pouldre je n'en avoys point. Depuis, j'ay eu advis par monsieur de Bordillon, et d'autres endroits, comme les ennemis doivent partir ceste nuict pour vous aller envelopper, au moyen de quoy j'ay incontinent dépesché en toute diligence après les bandes du sieur de Grammont pour les faire haster et estre devers vous ceste nuict s'il est possible. Au demourant, l'avis du dict sieur Bourdillon porte qu'il est sorti du dict Péronne un Italien et un soldat de la bande du capitaine Vicques, qui ont fait entendre au roi d'Angleterre l'endroit où il devoit assaillir la ville, qui est depuis la porte devers Bourgoigne jusques à une tour qui est pendente, et depuis le chasteau jusques à un flanc où le terrouer ne vault rien et où les maisons touchent au derrière : de quoy je vous ay bien voulu advertir, vous priant, monsieur d'Humières, trouver moyen de me faire souvent sçavoir de vos nouvelles, à celle fin que, suivant cela, je regarde tout ce qu'il me sera possible pour vous secourir et accommoder, en quoy je n'omettray chose qui soit en ma puissance.

« Escript à Laon, le 30^e jour d'aoust.

« Vostre entièrement bon amy, FRANÇOIS. »

Lettre de M. l'évesque de Lodève au duc de Ferrare, du 31 dudit mois.

« Monseigneur, j'ay veu ce qu'il vous a plu m'escire par M. le secrétaire Miron, présent porteur, et loue Dieu de ce qu'on n'a pas encore mauvaises nouvelles de Saint-Quentin, ny que les ennemis ayent poursuyvys leur victoire; s'ils manquent à prendre ceste place dans le 15 du mois prochain, je tiens leur ruyne toute certaine; car le Roy a desjà de fort bonnes troupes, et nos Suisses seront arrivez, les playes et les longues nuicts auront abattu le cœur à la bravure des ennemis; les difficultés des charrois et des vivres seront plus grandes, de sorte qu'ils n'auront plus beau party que de se retirer; que sy le malheur vouloit que la place se perdist, le Roy ayant son camp frais, il luy sera facile de la recouvrer avant que les ennemis ayent réparé ce qu'ils en auront abbatu. Quant aux choses d'Italie, s'il m'est permis, Monsei-

sur, d'en dire mon opinion, il est aisé de les servir en l'estat qu'elles sont aujourd'huy. Lequel peut arriver du costé de Rome, est la te de Paliano, chose que le Pape et ses neux ont bien mérité, puisqu'ils la pouvoient ctuailler à leur aise, pendant que monseigneur Guyse estoit devant Civitelle et que toutes les ces du duc d'Albe estoient occupées de ceste-là; et si le Pape ne fait la paix, qui est tant lictée de ses seigneurs, laquelle il semble aussy re désirée de Sa Sainteté, deses neveux et du / Phillipes, sy faudroit-il que Sa Sainteté se tentast de se mettre tout du tout sur la ffensive, et de conserver Rome et ses prin-ales places, à l'effet de quoy on a moyen luy laisser partie des forces de M. de Guyse, quelles, selon mon jugement, on ne doit int penser à ramener en France de cet hyver, is les départir en trois lieux, une partie au pe, une à nos places de Toscane, et l'autre à deffense de vostre estat; car de les mener pour secours du Roy en France, il est certain elles n'y arriveroient jamais à temps, parce il y a de grandes difficultez en leur passage, seront combattues et consommées par le mau-ies temps avant qu'elles soient à moitié chemin. is il faut, Monseigneur, que je vous die, avec ute la soubmission et révérence que je vous is, que vous faites une grande ruyne en nos laires, aux vostres et à ceux du Pape, refusant rgent que le général d'Elbéne a envoyé à Fer-re, avec commission à Nuzé de le nous dellivrer ur en payer l'armée du Roy; c'est l'intention adit d'Elbéne, et le Roy l'escritainsy et com-ande très expressément, et sçay, Monseigneur, ommont vous n'avez quelque respect à user de este retention violente à l'endroit du Roy et en n besoin de sy grande importance, comme est i conservation d'une armée, et vous supplie rès humblement, Monseigneur, y bien penser, i encore que le Roy vous soit débiteur de ceste mme et de plus grande, vous ne pouvez la tenir justement contre sa volonté, et offenser randement Sa Majesté et le Pape. Monsei-neur de Guyse s'excusera et deschargera sur os de n'avoir pu secourir Paliano, parceque os aviez retenu le payement de l'armée; nos laces de Toscane seront perdues parcequ'ils leur ot deubz trois mois, qui leur estoient assignez r le dict argent que vous retenez; je suis sceur, onseigneur, que de tels reproches vous fache-dient. Vostre Excellence a faict sy volontiers plus and secours à l'un ou à l'autre en temps où n en avoit moins de besoin, et je la supplie que ce peu ne luy fasse pas perdre beaucoup d'a-antages, d'autant plus que les cent mille escus

que vous faisiez chercher en ceste ville seront tous prêts aussytost que vous envoyerez l'obligation de vos marchandz, lesquels cent mille escus vous pourrez prendre, et cependant secourir mon dict seigneur de Guyse, de ceux là qui sont prêts et comptant. Je sçay bien, Monseigneur, que vous dittes avoir besoin du vostre, et que vous n'attendez que l'heure que vostre ennemy vous viendra assaillir; j'avoue que vous le devez craindre et vous bien pourvoir; mais je vous veux bien dire qu'il n'y a aucune apparence de cela, car vos récoltes sont faictes, vos places bien munies d'hommes et ne peuvent estre prises que par de longs sièges, outre que l'ennemy ayant tant de guerre et d'armée ailleurs, il n'y a point d'apparence qu'en l'entrée del'hyver et sur la fin de son argent, il veuille lever une autre armée contre vous, sçachant bien que vous estes le prince d'Italie qui peut mieux se deffendre. Il vous plaira, Monseigneur, m'excuser sy je vous en dis franchement ce qu'il m'en semble; car sy le monde tournoit sans dessus dessous, je ne veux point faillir de vous estre véritable et fidel serviteur, etc.

« De Venise, ce dernier aoust 1557. »

Le Roy continuoit toute diligence à ceste fin d'assembler une formidable armée pour repousser l'ennemi hors des limites de son royaume, et ne cessoit d'inviter ses généraux et gouverneurs de ses places à assembler le plus d'hommes qu'ils pouvoient. Sa dicté Majesté escrivoit à monsieur d'Humières, de Paris, le dernier jour du dit mois d'aoust :

« Monsieur d'Humières, j'ay receu vostre lettre du jour d'hier, et quant à ce qui touche la provision de vostre place, j'ay entendu que vous y avez les compagnies du mareschal Strossy, Pierre de Sansac, et de Langey et la vostre qui s'en va preste, de sorte que vous pouvez faire estat de ces quatre compagnies pour la garde de vostre dicté place; avec cela, j'ay toujours pensé que vous n'avez point eu moins de quatre bandes françoises sans la vostre, dont je vous ay dernièrement escript bailler la charge à vostre lieutenant, et les quatre du sieur de Gramont, que mon cousin, le duc de Nyvernois, me vient d'escrire vous avoir envoyées, qui seroient par ce moyen neuf bandes françoises, et force, comme il me semble, suffisante avec la dicté gendarmerie pour me faire un bon service à la deffence de vostre dicté place, et pour faire recevoir une honte et confusion à mon dict ennemy, s'il sy attache. Avecques ce que je n'estime pas vostre dicté place si mal pourvue d'habitans que vous ny en puissiez trouver ung bon nombre près à porter les armes, qui s'employeront vertueuse-

ment à la défense de leur ville et de leurs propres maisons et facultez. Et si vous veoyez qu'il y ait moyen d'en recouvrer encore des villaiges circonvoisins, faictes, je vous prie, tout ce qui sera possible pour vous pourveoir si grandement que vous en ayez plustost trop, que trop peu.

« Quant à moy, je fais toute la diligence qu'il est au monde possible de mettre mon armée ensemble, que j'espère avoir preste dedans le XX^e ou XXV^e du moys prochain, si grosse et furieuse, que j'auray moyen de repoulsier mon ennemy hors de mes limites, et de regagner l'avantaige qu'il a acquis sur moy pour ce coup. Et pour ce que la plus part des advis que j'ay du camp de mes dictz ennemys, portent qu'ils seront plus tost pour s'attacher à Corbye que à vostre place, si d'avanture vous veoyez que les dictz ennemys, au partir de St-Quentin, descendent plus bas que vous pour tirer vers le dit Corbye, et que seurement vous y puissiez envoyer quelques unes de vos bandes françoises, faictes les incontinant partir pour s'aller jecter dedans le dit Corbie, et le sieur de Villebon qui est là fera le semblable s'ils passent plus bas que luy, affin de secourir Abbeville; ou pour n'estre encores prestes, la plus part des bandes nouvelles que je fais lever, je ne puis si bien pourveoir que je le désire, et mon dict cousin, le duc de Nyvernois, en fera venir des places les plus estoignées pour vous remplir, et que vous et le dict sieur de Villebon en aurez ainsi. Si vous pouvez entendre quelque chose du chemin que mes dictz ennemys auront résolu de prendre au partir du dict St. Quentin, vous me ferez service à m'en advertir incontinant, car selon cela, il me sera beaucoup plus aysé de pourveoir aux lieux qui en auront besoing.

« Priant Dieu, monsieur d'Humières, qu'il vous ait en sa garde.

« Escript à Paris, le dernier jour d'aoust 1557.

« HENRY, et plus bas, BOURDIN. »

Lettre du Roy à monsieur d'Humières.

« Monsieur de Humières, je viens de recevoir vostre lettre du jour d'hyer, par laquelle j'ay entendu ce que me faictes sçavoir de la reddition que a faicte le baron de Solignac ez mains de mon ennemy, de ma place du Castellet, qui est bien au contraire de ce qu'il m'en avoit mandé et fait asseurer par Ricourt, son cousin, que je redespachay hier pour l'aller retrouver et passer par vous, et ne pouvant trouver ceste reddition là que bien fort estrange, je veulx et vous ordonne, quasi, lors de la réception de ceste lettre, le dict baron est encores à Peronne, vous le faictes prendre prisonnier avec les autres chefs et capitaines qui estoient dedans le dict Castellet,

et les faictes mettre en lieu seur jusques à je vous en-aye aultrement fait entendre nention, et quant aux soldats, vous leserez devers mon cousin le duc de Nyvernois leur fera entendre ce qu'ils auront à faire.

« Le sieur d'Estrée me vient de faire trer une lettre par laquelle l'on l'advertit deux cens pionniers que je vous ay ordpartirent le 5^e de ce mois de Soisson s'en aller à Peronne, qui me fait croire vous seront arrivez plus tost que ceste dltre. Et quant à l'artillerie, pouldres et l que vous demandez encores, ayant veu de ce que vous en avez, je ne treuve vous n'en soyez bien suffisamment et rablement pourveu, de sorte que avec la bonté que je sçay que vous avez de me fa bon service, il me semble que j'ay grand sion de demeurer en repos de vostre place m'asseurer, si mes ennemys s'y attachent n'en rapporteront que honte et confusion. envoie une lettre pour le sieur de Ligon vous prie, monsieur de Humières, que votez toute la peine qu'il vous sera poss sçavoir bien à la vérité quelle part mes en voudront dresser leur entreprise à ceste que le Castellet est à eulx, pour me donner d'advis de tout ce que vous en rez entendre.

« Priant Dieu, monsieur de Humières, vous ayt en sa garde.

« Escript à Paris, le VII^e de septembre

« HENRY, et plus bas, BOURDIN

Lettre de madame la duchesse de Fer

« Mon filz, je viens de recevoir vostre par Nicquet, et loue Dieu de vostre bonne et combien que ce me soit grand regret vous povoir veoir et remémorer moy et faictes à vostre bonne grâce et souvenan particulièrement que ne puis faire par sente, toutefois, mon filz, je me fye et tant de vostre bonne volonté, que de vous mes vous en aurez souvenance, et estant venu ce qui est arryvé en France, je souhaicte souvent et le plustost qu'il se sible avecques vostre santé. C'est raison que cun s'en contente, et de ma part, je le pour la satisfaction du Roy et son service la vostre mesmes et de tous ceulx qui seront de vous y veoir, comme j'ay dit long au sieur Alexandre Frasquet, qui faire fin pour la haste de son partement, mectant à luy de vous dire le reste de m suppliant le Créateur de vous conduyr à bonne santé et longue vie que je vous

avecques tout l'heur et contentement que se peut souhaiter.

« De Ferrare, le derrain jour d'aoust 1557.

« Vostre bonne mère, RENÉE DE FRANCE. »

Et au dos : *A mon filz, monsieur le duc de Guise, per de France.*

Mémoire de l'évesque de Lodève au duc de Guyse, sur les affaires de ce temps là.

« Ayant entendu l'évesque de Lodève, ambassadeur pour le roy à Venise, que Sa Majesté avoit mandé à monseigneur de Guyse s'en retourner en France avec son armée, le plus dilligemment qu'il luy seroit possible, laissant les places et l'estat du Pape fournis de garnisons pour les deffendre, soubz la charge de M. le mareschal Strossy, ledict évesque a bien voulu prendre la hardiesse de dire son advis des choses qui luy semblent nécessaires aux affaires de Sa Majesté en Italie, et l'envoyer par escrit à mondict seigneur de Guyse par le secrétaire Myron, affin qu'après avoir entendu par ledict sieur diverses et peut-estre diverses opinions des ministres de Sa Majesté, son excellence avec sa prudence et son jugement se puisse mieux résoudre de ce qu'il aura à faire.

« Premièrement, il est vraysemblable que le Roy n'a mandé venir la personne de mondict sieur de Guyse, que pour avoir auprès de Sa Majesté un grand chef de guerre, tel qu'il est, pour gouverner et commander à la grosse armée que Sa Majesté est contraincte préparer pour conserver la France, et ne révoque l'armée d'Italie sinon pour espérance qu'elle vienne secourir son royaume sur ceste grande infortune qui est advenue devant Saint-Quentin.

« Il est certain que laditte armée, laquelle se trouve desjà à Rome, ne peut aller en France promptement et dilligemment, sinon par mer, auquel cas faudroit attendre bien longuement, avant que l'armée de Marseille la feust venue trouver, et maintenant qu'on entre sur l'hyver la navigation pour les gallères sera assez fascheuse et mal seure, joinct aussy que l'armée impérialle nous est tousjours supérieure, et que c'est mettre nos gallères et gens de guerre en danger de la mer et de l'ennemy.

« Sy on veult faire repasser l'armée par le chemin de Lombardie comme elle vint, sy elle marche en troupes elle sera combatue et rompue des ennemis, parcequ'elle est petite, sans artillerie ny suite de vivres; s'ilz vont desbandez, ils seront deffaicts et desvalisez en beaucoup de lieux des ennemis où ilz passeront, et peut-estre envoyez en gallère.

« Sy on les veult casser et renvoyer desbandez

par la Suisse, le voyage est sy long et fâcheux qu'ils seront combatus et ruynez du long du voyage, des neiges et difficultez des montagues, et n'y aura ny homme ny cheval qui puisse servir estant arrivé à Lyon, joinct que quant ilz seroient bien payez avant partir, encoré faudroit-il que la plupart des soldats demandassent l'aumosne en chemin.

« Ainsy quelque voye qu'on leur fasse prendre pour retourner sur le commencement de l'hyver en France, ce ne sera que perted'hommes et de chevaux, de réputation et d'argent, et semble qu'il seroit meilleur se résoudre à éviter tous ces inconveniens et maintenir encore pour quelques mois la réputation et les affaires de l'Italie en l'estat qu'ils sont, en attendant que l'on voye le progrès de l'ennemy en France, et n'abandonner tout d'un coup pour une petite adversité l'Italie, et les amys que le Roy y a sy chèrement acheptez et pour lesquels il a faict tant de despences.

« On voit que le cardinal Trivulse qui est icy pour le Pape, a esté depuis deux jours avec ces seigneurs, et leur a faict grande instance qu'ilz voulussent procurer et solliciter l'accord avec le roy d'Angleterre. La Seigneurie a envoyé querir l'ambassadeur Vargner qui est icy pour ledict roy d'Angleterre, lequel a un pouvoir bien ample de traicter et remettre tous les différends du Pape et dudict Roy, au jugement et arbitrage desdicts seigneurs, et en sont les choses sy avant que la Seigneurie a despéché en dilligence un de leurs principaux secrétaires vers le Pape et vers le duc d'Albe, reprenant les conditions quasy arrestées à Ostie, entre le cardinal Caraffe et ledict duc.

« De sorte qu'il y a apparence que l'accord se fera, veu que les deux parties le désirent, et que ces seigneurs icy y mettront de leur autorité ce qu'ilz pourront pour le faire réussir, et aussy que le Pape et ses neveux voyans l'adversité advenue au Roy, craignent d'estre abandonnez de Sa Majesté.

« Sy ledict accord se faict, le Pape aura esté conservé des forces du Roy, et le Roy se trouvera deschargé d'un grand fais, et de gens de qui on ne peult espérer aucun ayde ny aucun office d'amitié, ayant veu par expérience qu'ilz ont faict tout le contraire de ce qu'ils avoient promis et qu'on espéroit d'eux.

« Et en cas dudict accord, mondict seigneur de Guyse peut retirer toute son armée des environs de Rome avec satisfaction et contentement de Sa Sainteté, laquelle aura grand sujet de se tenir obligée au Roy, et Sa Majesté pourra dire n'avoir guère amandé ses affaires pour s'estre

allié avec Saditte Sainteté, mais encore est-il meilleur de s'en retirer tard que jamais.

« Que sy ledict accord ne se faict poinct et que le Pape demeure tousjours en guerre, je serois d'avis que l'on laissast plustost perdre Paliano que de hazarder une bataille désavantageuse pour nous, comme elle seroit sans doute, le duc d'Albe ayant plus d'Allemands et d'Espagnols que nous n'avons de Suisses et de François, car quant à nos Italiens on sçayt qu'ilz ne servent que de nombre et non pour le combat, cela ayant esté veu sy souvent qu'on n'en doute plus; que s'il nous arrivoit un second malheur, nous serions perdus d'honneur et de réputation par tout le monde, et sy nous estions victorieux, nous n'aurions le moyen le Pape ny nous de poursuivre la victoire, de sorte que à mon avis nous devons fuir l'occasion de venir à ceste extrémité, mais faire résoudre Sa Sainteté qu'elle se contente, sur l'hyver, de demeurer sur la défensive avec des garnisons raisonnables.

« Davantage, ledict évesque ne seroit pas d'avis qu'on luy laissast aucun François ny de pied ny de cheval, car on sçayt le mauvais traitement qu'ils firent aux régimens de M. de Givry et de La Motte au temps qu'ils avoient plus besoin; on sçayt aussy comment ils traversèrent à Bologne ceux de M. de Saint-Vidal, que le cardinal Caraffe s'estoit obligé de payer; faute de quoy faire, ils alloient demander l'aumosne de porte en porte, après avoir vendu toutes leurs armes au grand déshonneur de la nation françoise, outre qu'il est impossible que ceste année on ne voye à Rome et ez environs une cherté incroyable, et peut estre une famine, sy de Provence on n'y porte des bleds et des vins.

« On voit de plus qu'il est deub desjà trois mois à nos places de Toscane, de sorte qu'elles se vont perdre pour n'y avoir en la plupart que d'Italiens non payez, lesquels n'ont aucune affection ny fidélité qu'autant qu'ilz sont bien payez; M. de Montluc y a faict ses récoltes de bledz et de vins abondamment, et ne peuvent ces places que le Roy y tient estre en nécessité de vivres de ceste année.

« Donc pour conserver ce pays conquis, qui est aujourd'huy au Roy comme son patrimoine, il semble qu'on y devroit envoyer tous les gens de piedz et chevaux légers françois, quant bien ils seroient quatre mil, qui sont avec mondict seigneur de Guyse, avec bons chefs, car en ce faisant on conservera ces bonnes troupes fidèles au Roy, et les chevaux qui seront ruinez avant qu'ils fussent à demy chemin de France; on tient aussy les places du Roy en seureté, et le duc de Florance en crainte et despence conti-

nuelle, qui est le vray moyen de le consommer comme on dit à petits feux.

« La despence ne sera que de vingt mil escus par mois, sy elle est bien réglée, que le Roy pourra porter pour cet hyver; ces forces donneroient quelque réputation au Pape, et l'hyver estant passé, pourroient estre rafraichies et secourues par mer, faisant cependant fortifier le port de Talamon pour y avoir quelque descente seure, pouvans estre secourus par l'estat de l'Eglise sy le Pape nous demeure amy, ou par le duché d'Urbain qui demeurera en neutralité comme il est aujourd'huy.

« Que sy au printemps le Roy a besoin de faire quelque entreprise en Italie, pour favoriser l'armée turquesque, sy elle vient, ou pour autre chose, Sa Majesté aura là des forces de gens de sa nation aguerris, Italienez, fideles et cognoissans le pays.

« Quant aux Italiens qui sont en la Toscane, je les enverrois au Pape et à M. le mareschal Strossy pour s'en servir, et les payer sy Sa Sainteté en avoit besoin, ou pour les casser sy elle n'en avoit que faire.

« Quant à nos Suisses amenez par mondict sieur de Guyse, ils ont sy bien servy qu'on ne les doit pas mécontenter, et leur doit on donner le choix, ou de leur retour en leur maison, ou d'une bonne garnison sur l'estat du duc de Ferrare, qui les doit payer pour cet hyver, puisqu'il a sy grande peur d'estre attaqué, ce qui ne luy scauroit couster cent mil escus, moyennant que ses pays seroient en seureté, et auroit grande réputation partout; que sy aucuns desdicts Suisses vouloient aller passer l'hyver en leurs poiles, ils en auroient le moyen et d'aller et venir par le Venitien, sans passer sur le pays ennemy.

« Quant aux hommes d'armes qui sont avec mondict seigneur de Guyse, attendu qu'ils ne se peuvent retirer en France que par le chemin des Grisons, qu'est une despence incroyable et la ruine des chevaulx, je leur donnerois garnison à Ferrare, où le duc les recevra, comme je crois, attendu sa crainte, et leur laisseroit pour chef ou M. de Tavannes ou M. de Brosses, et sy l'hyver estant passé il fault continuer la guerre, ce sont des troupes portées en Italie, suffisantes pour attaquer et se deffendre, et qui tiendront tousjours l'ennemy en crainte et despence, et les affaires du Roy en réputation, et les amys et allies contens et asseurez, et fera-on valloir cela auprès du Grand Seigneur pour le porter à se remuer à bon escient l'année prochaine.

• Et ayant mondict sieur de Guyse ce département aisé à faire, dans peu de jours il se peut embarquer avec sept ou huit gallères pour Mar-

eille, et mener avec luy tous les princes, seigneurs et gentilshommes qui l'ont suivy, non bligex par les ordonnances, et qui sont venus ar honneur et pour plaisir, et aller trouver le Roy pour luy faire service, laissant les chevaux u'ils auront de prix avec les troupes d'hommes d'armes dans le Ferrarois, pour ne les perdre a sy long voyage.

« Il est mal sceant à un prebtre de parler de ces choses sy avant, qui ne sont de sa profession, mais la qualité qu'il plaist au Roy que j'aye en son service, et l'affection que je dois au bien de ces affaires, et celle que j'ay aussy à vous en particulier, Monseigneur, m'excuseront s'il vous laist de présomption et de tout reproche.

« Fait à Venise, le premier jour de septembre 1557. »

Lettre dudict évesque de Lodève dudict jour premier septembre 1557.

« Monseigneur, depuis mon autre lettre esrite, est venu un courier de Lyon, avec lettres du 24, lequel a apporté dix mil escus sur la paye des cent mil livres de la gendarmerie, je vous envoie la coppie de la lettre esrite par M. le cardinal de Lorraine au général d'Elbéne, par laquelle on voit les affaires du Roy en assez bons termes; il semble par laditte lettre qu'on entend que vous laissiez l'armée en Italie, mais encore fault-il voir que ce soit en lieu où elle puisse gagner le pain du Roy et luy faire service, et je vois les affaires de Rome tellement conduittes que vous devez croire perdu tout ce que vous y laisserez, et sy vous laissez nostre Toscane es mains des Italiens non payez, vous en entendrez dire quelque désordre avant peut-être que vous soyez en France; que sy vous faictes le département de l'armée selon mon mémoire, vous conservez la Toscane et le duc de Ferrare. J'ay veu, Monseigneur, les lettres de Rome, la bravade des ennemis venus jusques aux murailles; il est impossible que vous puissiez honnorablement abandonner le Pape, que vous ne les ayez fait un peu retirer, afin que soubz la faveur de vostre armée, Sa Sainteté puisse avoir meilleure condition en l'accord, et vault mieux pour cela que vous différiez vostre département pour sept ou huit jours, que de partir en haste, et laisser les choses en confusion. Je prie Notre-Seigneur, etc.

« A Venise, le 1^{er} septembre 1557.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,

« D. ÈVESQUE DE LODÈVE. »

Monsieur de Guyse ayant esté rappelé par la Majesté de son commandement d'Italie, et

Sa Majesté estant informée de son prochain embarquement, envoyait ses ordres ainsi qu'il suit :

Lettre du Roy à monsieur de Nemours.

« Mon cousin, ayant entendu par Nicquet la résolution prinse par mon cousin le duc de Guyse touchant son embarquement, et le retour de l'armée par terre, passant par le Ferrarois, où vous et mon cousin le duc d'Aumalle devez prendre la poste pour vous en venir me trouver, j'ay bien voulu dépescher ce courier exprès devers mon dit cousin le duc d'Aumalle, afin qu'il face diligences d'exécuter ce que mon dit cousin de Guyse luy en aura donné charge, suyvnt sa dite résolution et délibération, à ce que vous et luy soyez le plus tost que vous pourrez par deçà où j'ay bien affaire de tous mes bons serviteurs et chefs de guerre, pour exploicter les grosses forces que j'assemble, non seulement pour résister à mon ennemy, mais le repoulsér vivement sur ses limites, et en cest endroit, je prie Dieu, mon cousin, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

« Escript à Paris, le 8^e jour de septembre 1557.

« HENRY, et plus bas : DU THIER. »

En mesme temps le Roy proclama mon dit sieur le duc de Guyse son lieutenant-général en son royaume, et en fit délivrer les pouvoirs ainsi qu'il suit, dès avant son arrivée en son royaume.

Pouvoir de lieutenant-général du royaume, pour Sa Majesté, donné par le Roy à monsieur le duc de Guyse.

« Henry, par la grâce de Dieu, etc., à tous ceux qui ces présentes verront, salut. Chacun sçait avec quelles forces le roy d'Espagne, nostre ennemi et adversaire, est entré en nostre royaume, ce qu'il y a fait et les désastres et infortunes qui nous sont succedez à la déroute de nostre armée, où sont morts avec nos très grands regrets, ennuy et déplaisir, aucuns princes, seigneurs et capitaines, gentils-hommes et autres faicts prisonniers, entre lesquels est nostre très cher et amé cousin le duc de Montmorency, connestable de France, estant mesme à cause de son estat et office nostre lieutenant-général représentant nostre personne par tout nostre royaume, et sur lequel nous nous sommes tousjours entièrement reposez du principal manquement de tous nos plus grands, arduz et principaux affaires, que depuis sont tellement augmentées à cause de la guerre, qu'il est plus que requis et nécessaire

que nous soyons soullagez à la conduite, dévotion et administration où jusqu'ici depuis la dicte déroutte de nostre armée intervenue, nous nous sommes évertuez de faire ce que nous avons pu avec le soing, la diligence et le travail qu'il a esté besoing d'y user, en quoy nous nous trouvons autant bien que jamais disposez de continuer, persévérer jusqu'au bout; mais pour ce que en tel et sy pesant fait, mérite bien que en l'absence du dict connestable nous appellions pour nous soullager un personnage d'auctorité, choisy en icelle et entre ceux dont nous avons plus de seureté et confiance, par le tesmoignage et certitude que nous pouvons avoir de ses rares vertus, prudence, vaillance, grande expérience au fait des armes, en matière d'estat, intégrité, dextérité, bonne conduite et dilligence : à ceste cause, sachant et cognoissant toutes ces vertueuses et convenables qualités estre en la personne de nostre cher et amé cousin François de Lorraine, duc de Guyse, pair et grand chambellan de France, pour lesquelles nous l'estimons digne d'estre appelé et employé en ceste charge, et non moins capable de l'exercer pour y faire continuer le devoir qu'il a ordinairement fait en toutes les autres grandes, honorables et importantes charges que nous luy avons commises, où il s'est si prudemment et vertueusement porté, conduit et acquité à nostre très grand contentement et satisfaction, pour le singulier zèle et affection qu'il a toujours eu à nostre service, que nous avons tout juste occasion de le faire participer avec nous aux labeurs, soings en ce et dilligences nécessaires à la conduite de nos affaires. Pour ce est-il que nous, pour les considérations dessus et autres, à ce nous mouvans, avons fait, ordonné, institué et estably, faisons, ordonnons, instituons et établissons nostre dict cousin François de Lorraine, duc de Guyse, par ces présentes, nostre lieutenant général, représentant nostre personne et par tout nostre dit royaume, et les pays de nostre obéissance, en l'absence de nostre cousin le connestable, avec plains pouvoirs, anctorités, facultés et mandement spécial de faire vivre en bon ordre, justice et police nos gens de guerre, tant de cheval que de pied, de quelques nations qu'ils soient, sans leur souffrir faire aucune extortion, outrage, pillerie, ni mollestation à nostre peuple, leur faisant bailler et administrer vivres et victuailles, en payant selon les prix et taux qu'il aura mis ou fait mettre par ceux qui à ce il commettra et depputra, fera entretenir, garder et observer estroitement et inviolablement nos ordonnances, tant sur le fait de nostre gendarmerie que aultres nos dits gens de

guerre, ordonnera de leurs monstres et remonstres et payement, desquelles monstres ou remonstres il fera faire toutes et quantes fois que bon luy semblera et verra estre requis et nécessaire pour nostre service, par les commissaires et controlleurs ordinaires de nos guerres, et en l'absence d'iceux et du secrétaire et controlleur général de nos guerres pour bailler des controlleurs, nostre dict cousin commettra d'autres commissaires et controlleurs loyaux et expérimentez qu'il advisera, les faisant payer de leurs gaiges et taxations par eux et ainsy qu'il appartiendra; commandera aux compagnies et les conducteurs de nostre dite gendarmerie, chevaux légers, ban et arrier ban et autres nos gens de cheval et de pieds et de notre artillerie, tout ce qu'ils auront à faire pour nostre service et le bien de nos affaires, les fera marcher en lieux et endroits où l'occasion et affaire se présenteront; et sy aucun d'eux ou autres de quelques qualités et condition qu'ilz soient, présume d'enfreindre et contrevenir à ses commandemens, droits et ordonnances, en ce qui concernera nostre service et le fait de sa charge, Nous voulons, entendons et nous plaît qu'il les fasse châtier et punir corporellement, ainsy qu'il trouvera qu'ils l'auront mérité, et autrement, selon l'exigence des cas, de sorte que ce soit exemple perpétuel à tous autres; advertira ordinairement nos officiers et les gouverneurs, magistratz, maires, maior, eschevins, bourgeois, manans et habitants de nos villes et bourgs, et les cappitaines de nos places et chasteaux, de ce qu'ilz respectivement et chacun d'iceux auront à faire selon les occurrances. C'est assavoir nos dits officiers et magistratz pour satisfaire à l'exécution de nos vouldoirs et intentions, selon le devoir de leurs estats, charges et offices, les dits gouverneurs, maires, maior, eschevins, manans et habitants des dites villes pour recevoir et loger garnisons, fournir de vivres, munitions, provisions et autres choses nécessaires pour la guerre, et les dits cappitaines de nos places, chasteaux et forteresses, pour avoir leur œuil ouvert à la garde, seureté et consommation des dites places, chasteaux et forteresses, et pourvoir aux choses pour ce requises et nécessaires, ce à quoy nostre dict cousin le duc de Guyse tiendra la main envers eux et chacun, dira et ordonnera et commandera tout ce qu'il sera besoing de faire pour les effets dessus dits et la satisfaction à nos dits vouldoirs et intentions, afin d'y estre obéi promptement et sans aucune dissimulation; longueur ni difficulté, contiendra nostre dit peuple par toutes les voies et moiens qu'il verra estre plus à propos en la loiale fidélité,

ance et dévotion qu'il nous doit et à faire avoir en toutes choses concernant nostre bien, le bien de la chose publique et nostre honneur et la seureté et conservation de nostre royaume conduira et exploitera nos forces et armées et unies qu'elles seront es lieux, endroits et l'exécution des entreprises qu'il aura esté, soit dedans ou dehors nostre royaume, et telles assiégera et fera assiéger villes et châteaux, y donnera assaulx ou assault, et les aura par force ou composition, ainsy qu'il se livrer à continelles journées, escarmouches, autres faicts, actes et exploits de guerre, à rançon prisonniers et autres ennemis ou fera exécuter, s'il trouye qu'ils méritent, ou bien s'il voit que faire ce leur pardonnera, remestra, acquitera et crimes dont ils seront chargez, fera et desmollir s'il voit que bon soit de forteresses et places à nous contraires et nuisantes, et les autres ou celles-là mesmes; réparer, fortifier artillerie et avitaillies, extra et depputra les personnages ydoynes sans qu'il advisera pour la garde, conservation, gouvernement et administration tant des chasteaux et forteresses et pays quelement il aura réduit et mis sous nostre puissance, que autres que nous tenons en possession, s'il voit que besoing soit pour le bien de nostre service, changera et renverra, quand il semblera, et verra que faire ce doit par les personnages par luy commis à la dicte administration, gouvernement, administration des dictes villes et pays, leur donnent pouvoir de faire fortifications, rempartz, munitions, vivres et autres provisions nécessaires ensemble d'ordonner de nos deniers et de ceux qui, que pour ce il faudra employer, ainsi qu'il y estoit présent, semblablement comettra par les dictes pays par luy nouvellement, toutes manières d'officiers, tant de justice que autres, pour les régir et gouverner, enraciner et conserver, et pareillement les subalternans et habitans d'iceulx pays en sance et fidélité qui nous auront esté par eux promis et jurez en la dicte personne de dict cousin, ou de ses commis et depputez; et les fera punir de ces rébellions et désobéissance par eulx commises, selon les mérites et des cas; de révoquer et rappeler tous et exilés, et les remettre en leurs biens, et possessions, en se rendant à nostre service; s'il voit que bon soit de faire ouyr et entendre les complaintes de ceux qui se voudront adresser à luy, et de leur faire poursuivre par justice ou autre-

ment, comme il-appartiendra, pourra recevoir et ouir toutes manières d'ambassades de princes, villes, communautés, seigneurs, potentatz et autres quelz qu'ilz soient, et avecque eulx, en nostre absence, traicter et capituler pour et au nom de nous, des matières qui s'offriront ainsy que nous pourrions faire. Semblablement pourra obliger et depputer autres ambassadeurs de par nous, devers telz autres princes, seigneurs, villes et communautés, potentatz ou particulier qu'il advisera; aussey pouvoir, puissance et autorité et commission de traicter, capituller et composer des choses dont nostre cousin leur baillera mémoires, instructions, selon et ainsy qu'il verra bon, et sur ce passer et expédier tels actes et acte que besoing sera, promettant iceulx ratifier et faire confirmer par nous et nos lettres, dedans les temps où touttefois et quand que requis en seront. Pourra pareillement, nostre dict cousin, asseoir, croistre ou diminuer ou changer les garnisons des gens de guerre, tant de cheval que de pieds, estant enquis secours à nostre service, selon que le temps et les affaires le requerront; fera amener en nos dictes armées, vivres et munitions, pour les y vendre et délivrer sévèrement, sans aucune pillerie, rançonnement, ni désordre, et les esditz et ordonnances, deffenses, injonctions et commandemens, qui sur ce auront esté par luy faict: fera proclamer et publier à son de trompes et cry publics par tout ou besoing sera, les faisant estroitement garder et observer, punir et corriger les transgresseurs, selon les mérites et exigences des cas. Voullons en outre que à nostre dict cousin le duc de Guyse, nostre lieutenant général, avons donné et donnons pouvoir, auctorité et mandement spécial d'ordonner pour quelques causes, entreprise et considération que ce soit, ainsy qu'il verra estre à faire pour le bien, direction et conduite des affaires de sa charge, sur le faict des deniers et finances qui ont esté et seront ordonnés et assignez pour le faict de la guerre; et ce tant et sy avant qu'elle durera, et qu'il sera avec nostre armée lieutenant général; voullons, entendons, et nous plaist que tout ce que païé, baillé et délivré aura esté par son ordonnance et mandement, soit passé et alloué es comptes ou compte et rabattu de la recepte de icelluy ou ceux qui auront fait les dictes payemens, par nos amez et féaux les gens de nos comptes et par tout ailleurs où besoing sera, leur mandant aussey de faire sans difficulté en rapportant sur iceulx comptes ou compte le *vidimus* des présentes faict, sous seel roial, les quittances des parties où elles escheront, avec les mandemens et or-

ordonnances de nostre dict cousin, ou les cahiers des frais et dépenses dument de luy signez, certifiez et approuvez; lesquels mandemens et ordonnances ou les dicts cahiers, nous avons dès à présent connu pour lors vallidez et autorisez, vallidons et auctorisons par ces présentes, comme s'ilz avoient esté ou estoient faicts et expédiés de nous; et généralement fera nostre dict cousin, le duc de Guyse, en ceste présente charge de nostre lieutenant général, circonstance et deppendance d'icelle, tout ce que nous mesmes ferions et faire pourrions en toutes et chacune des choses susdites, sy présent en personne y étions, ou bien nostre dict connestable pour nous; promectant par ces présentes, signées de nostre main propre, en bonne foy et parolle de Roy, avoir agréable, tenir ferme et stable tout ce que par nostre dict cousin le duc de Guyse, en ceste présente charge de nostre lieutenant général, sera faict, besoigné et mis à exécution, selon et ainsy que doit estre, et le tout confirmé, ratifié et approuvé toutes et quantes fois que requis en serons: ce donnons en mandement à nos amez et féaux les gens de nos cours et parlemens et aultres nos cours souveraines, que à nostre dict cousin ils facent obéyr et entendre de tous ceulx et ainsy qu'il appartiendra, et à tous nos lieutenans, gouverneurs, mareschaux, admiraux, baillifs, sénéchaux, prévostz, cappitaines, chefs et conducteurs de nos gens de guerre, maistre de nostre artillerie, cappitaines et gouverneurs des villes et chasteaux et forteresses, et à tous noz justiciers, officiers et subjects qu'ils et chacun d'eulx luy obéyassent et entendent, et facent obéyr et entendre diligemment en toutes les particularitez dessus dites et autres concernant nostre dict service et le bien de nos affaires: car tel est nostre plaisir.

« En tesmoings de ce, nous avons faict mettre nostre scel à ces dictes présentes, au vidimus desquelles, faict soubz scel roial, ou collationné de l'un de nos amez et féaux notaire et secrétaire, nous voulons estre foy adjoustée, comme à ce présent original. »

Dans les lettres suivantes de monsieur de Villebon, de Sa Majesté, du sieur Viallar, ambassadeur du Roy à Ferrare, et de monsieur le duc d'Aumalle à monsieur de Nemours sont contenues les nouvelles des événements qui arrivèrent pendant la fin du présent mois de septembre, en France et en Italie.

Lettre de monsieur Villebon d'Estouteville, signée de sa main, à monsieur de Humières, gouverneur de Péronne.

« Monsieur de Humières, je ne feray faulte

que si l'ennemy va de vostre costé, comme ils en font courir le bruit, de vous secourir de ce que je pourray; mais il me semble, en l'estat là où est vostre place, l'entreprinse ne leur sera aisée à exécuter, veue la saison là où nous sommes, et croirois plustost qu'ils feissent ce que l'homme qui a accoustumé de servir monsieur l'amyral vous a dict, car je ne fais doubte qu'ils ne sachent bien la diligence que le Roy faict d'assembler son armée; toutes fois, il ne fault pas laisser de se tenir bien sur ses gardes. J'ay receu le chiffre que vous m'avez envoyé, et ay escript au mayeur d'Amyens de vous laisser passer les vins que vous luy avez donné charge d'achapter; j'espère que le chasteau de Han tiendra plus longuement que l'on ne pensoit, car il y a trois enseignes de gens de pied, de quoy les capitaines sont gens de bien, et le bon homme monsieur de Helly qui y est entray, qui ne parlera pas des premiers. Je n'ay point donné charge au capitaine Bazas de brusler les villes de Bred, mais bien de rompre tous les moulins qui sont du cousté des ennemys, parce que le Roy m'a escript que si je ne le fais faire, qu'il s'en prendra à moy. Il me semble que le peuple de ce pays icy est trop opiniastre, car ils ne vuellent faire chose que l'on leur commande. Les Écossois m'envoyèrent y sept hommes de cheval ennemys qu'ils avoient pris y auprès de Nesle, qui disent que, sur leur vie, qu'il leur doit arriver dedans le quinzième de ce mois encorés trente enseignes d'Allemands et quatre mil chevaux, qui est chose fort malaisée à croire; s'il estoit ainsy, ils ne voudroient pas estre les plus foibles à la campagne. J'ay entendu que monsieur de Guyse estoit embarqué, et qu'il sera dans la fin de ceste semaine à la court. Il a laissé monsieur de Nemours lieutenant pour le Roy en l'armée.

« Je me recommande bien fort à vostre bonne grace, et supplie le Créateur, monsieur d'Humières, vous donner ce que désirez.

« De Corbie, ce 12^e jour de septembre 1557.

« S'il vous plaist, vous baillerez la lettre que le Roy escript à celui qui a la charge de la compaignie de monsieur le mareschal Strossi. Je viens de recevoir les lettres de monsieur l'amyral, je luy fais ung mot de response que je vous pryé bailler au trompette, quand vous luy donnerez congé de s'en retourner.

« Vostre entièrement bon et plus sûr amy,
« D'ESTOUTEVILLE. »

A monsieur de Humières, capitaine de cinquante hommes d'armes et gouverneur de Péronne.

« Monsieur de Humières, j'ay envoyé mes

cheval ceste nuit à la guerre, qui ont quelques Angloys et en ont amené deuxers, pour sçavoir des nouvelles des ennemis dient que pour certain ils partent pour arclorre ceste nuit, je ne sçay s'ils di- y, mais je n'ay voulu faillir à le vous rendre. Ils dient davantage, que le chas- Han a esté rendu ce matin par composi- me recommande à vostre bonne grâce, ieux, monsieur d'Humières, vous donner ésierez.

Lorbie, ce XII^e jour de septembre 1557.
re entièrement bon et plus sûr amy,

« D'ESTOUTEVILLE. »

re du Roy à monsieur de Humières.

seigneur de Humières, j'ay receu vostre 21 de ce mois, et auparavant celle du mesme, par lesquelles j'ay veu toutes les choses que me faites sçavoir de mes ennemis, advise que continuant ainsi que vous en posez qui le mérite, vous ne me ferez peu de pour le désirer que j'ay d'en estre sou- verty, et mesmes si vous pouvez entendre ulent adresser leur grande course, affin e pourveoir d'heure en ce qui me sera ; j'ay donné si bon ordre au fait du paye- toutes les garnisons de mes places de e, que aujourd'huy mon cousin le duc de ls a de quoy faire payer partout, et pense il aura envoyé pour faire faire monstre le vostre place, ainsy que je luy avoye et suis bien aise, au demeurant, que ez faict mettre l'endroit de la porte de dont je vous avoye donné advis, en si it, que vous n'ayez plus occasion de le ; priant Dieu, monsieur de Humières, is ayt en sa garde.

Écrit à Boulogne les Paris, le 25^e jour de re 1557.

En ceste lettre escripte, j'ay eu nouvelle vée de mon cousin le duc de Guyse à es, qui a esté le 20^e de ce mois, avec mes cousins les grand prieur et marquis ; bonne et grande compagnie de sei- t gentilshommes et sept bandes de har- ers françois, le demeurant des forces par terre, et mon cousin le duc d'Au- ra bien tost par deça.

« HENRY, et plus bas : BOURDIN. »

Le sieur Vialar, ambassadeur du Roy à re, au duc de Guyse, après son par- t de Rome.

seigneur, à l'instant de votre partement

de la ville de Rome survint une sy grande inon- dation et débordement du Tibre que j'y fus as- siégé trois jours durant sans en pouvoir partir, qui a esté cause de la longueur que j'ay apporté à l'exécution de vos commandemens, estant ar- rivé seulement le 22 de ce mois à Pesaro, où se trouve monsieur le cardinal de Tournon prest à faire voile pour Venise ; je luy communiquai les articles du traité de la paix entre Sa Sainteté et les ministres du Roy Phillippes, qu'il n'avoit encore peu recouvrer ; il loua grandement vostre prudence et bon advis de ce qu'aviez faict séjour à Rome jusques à la conclusion finale de la dite paix, disant que cela vous donneroit grande ré- putation par toute la chrestienté, et feroit dire que sur l'appuy et faveur de vostre arrivée, le Pape avoit moyenné ceste paix, et que vostre re- tour ne pouvoit estre qu'honorable après avoir exécuté l'intention principale qui vous avoit amené par deça, semblablement je luy fis enten- dre ce que vous m'aviez donné charge de propo- ser à la seigneurie de Venise, qu'il trouva fort à propos pour les affaires de monsieur le duc de Ferrare, pour les esmouvoir à résister aux entre- prises qui se dressent contre luy, lesquelles à la vérité les doivent toucher d'aussy près que le feu allumé en la maison de leur voisin ; et sur ce point, il me communiqua les lettres qui luy avoient esté escrites par le cardinal Farnèse, portant la des- couverte de la malheureuse et ingrate volonté de son frère fort contraire aux propos qu'ils me tin- rent lorsque je les visitay à Parme par vostre commandement. Je ne me puis persuader que Dieu veuille souffrir que l'événement de ceste en- treprise tombe sur ce desloyal duc de Parme, feudataire de l'Eglise, commençant la guerre contre un autre vassal compris au traité de la paix souz termes généraux, et espère pour chose cer- taine qu'avec le temps le Roy, qui l'a maintenu et conservé en son estat, luy monstrera qu'il a puissance de le ruyner. J'arrivay le 24 en ceste ville, ou ayant eu l'honneur de voir et saluer mon- sieur le duc, il me dit, avec contenance et visage d'homme fort passionné, que c'estoit une chose fort estrange que le Roy eut entrepris de faire la guerre en Italie sans avoir pourveu aux finan- ces, rejettant sur luy tous les frais et despences de l'armée, que c'estoit une grande vergogne de ruyner ainsy un pauvre prince, et après luy avoir tiré toute sa substance luy demander encore de l'argent, au temps que son ennemy estoit à ses portes, et que sa ruine estoit prochaine s'il n'es- toit secouru d'hommes et d'argent, adjoustant qu'on ne luy avoit tenu un seul article de son traité, qu'il sembloit qu'on ne l'eut faict entrer en ligne avec le Roy que pour servir de banquier,

qu'on luy devoit cinq cent mil escus dont il n'avoit aucune seureté ny obligation des Gadagne, comme on luy avoit promis. Oyant cela plein d'aigreur, je luy dis que s'il me vouloit entendre je luy montrerois clairement qu'il n'avoit matière de ce douloir : premièrement, en ce qu'il disoit que le Roy voulant faire la guerre en Italie n'avoit pourveu à ses finances, mais avoit rejeté toute la despence de l'armée sur luy, ayant mané la charge qu'il vous avoit pleu me commettre, d'avoir l'intendance sur les finances, j'avois connu qu'il estoit impossible de mieux assurer le payement d'une armée que vous aviez fait, ayant d'entrée, avant vostre partement, les deniers nécessaires pour la despence des mois de novembre, décembre, janvier et février, en sorte que toutes parties solues et acquittées il y avoit resté de bon dix-sept mil livres, et pour la despence de mars, avril, may, aviez mes ordres et remis à Venise trois cent cinquante mil escus qui avoient esté employés en l'armée, avec cent mil livres envoyées de France pour un quartier de la gendarmerie; quant à la despence des mois de juin, juillet et septembre, l'armée estant sy avant entrée en pays qu'elle ne pouvoit facilement tirer argent de France pour son payement, il n'y avoit moyen plus grand que de prandre les trois cent mil escus que Son Excellence avoit promis rester au Roy, par l'entremise et prières de messieurs les cardinaux de Lorraine et Tournon, qu'ainsy on ne luy avoit rien demandé que l'accomplissement de sa promesse pour faire subsister l'armée, outre lesquels trois cent mil escus le Roy a envoyé par la banque de Nazy cent cinquante mil escus, dont on en a employé cinquante mil, les autres cent mil ont été par luy arrêté en sa douane dont est arrivé la disette de l'armée et des troupes de Toscane, et non par faulte du Roy; je luy remonstray que la requeste que je luy avois faite, n'estoit de prester argent qu'il n'eust point, mais de consentir la délivrance des deniers du Roy qu'il avoit arrêté en sa douane, et le suppliy sur ce point d'envoyer querir deux docteurs de son conseil pour avoir leur opinion, et sçavoir sy en termes de droict les deniers envoyez par un débiteur à son créancier peuvent appartenir au créancier avant la dellivrance et tradition réelle d'iceux, recognoissant la vérité estre telle que les deniers avoient esté premièrement destinés à son remboursement, mais depuis destinés au payement de l'armée, luy soustenant qu'avant la dellivrance d'iceux qui ne luy a jamais été faite, ils n'avoient changé leur nature de deniers royaux, remettant à son saige et prudent jugement, sy le Roy auroit subject de se contenter quant il sera adverty que Son Excellence luy voudra imposer

une loi nouvelle, contre la disposition de droict commun, et user envers luy d'une voye de fait qui ne seroit trouvée raisonnable entre deux personnes égales, devant bien penser en quel réputation il seroit envers vingt mil hommes retournans en France, qui feroient plainte de leur ruïne de ce que ces deniers du Roy avoient esté arrestés à Ferrare, et sy cela donneroit cœur aux François de venir à son secours s'il estoit attaqué comme il croit devoir estre.

« Et pour respondre à sa dernière plainte qu'on ne luy avoit gardé aucun article de sa capitulation, je luy remonstray que ceste plainte devoit estre considérée en deux façons, ou pour le regard de sa protection que le Roy avoit prise, ou pour les deniers qu'il avoit desboursez; quant à la protection, sy le Roy luy avoit manqué en la moindre chose du monde, il seroit le premier seigneur d'Italie qu'auroit occasion de s'en plaindre, et sçavoit bien comme Sa Majesté s'estoit comportée envers le duc de Parme et les Siennois; depuis qu'il estoit en sa protection, Sa Majesté l'avoit secouru non seulement des forces ordinaires qui luy avoient esté promises pour sa deffence, mais d'extraordinaires pour attaquer son ennemy, ayant conquis Saint-Martin avec les armes du Roy, assiégé Gastalde, Corrége, tiré cent mils escus des seigneurs de ceste dernière ville, lesquels luy ont pour ce obligé les biens qu'ils ont en ses estats, et le priay m'excuser sy je disois qu'il avoit esté mieux secouru que le Roy ny le Pape, d'autant qu'à leur mandement vous n'aviez jamais voulu désuoir et séparer vos forces, et que néanmoins en sa faveur vous avez essayé huit enseignes de François et six de Suisses en son estat, au temps que vous en aviez le plus affaire, l'ennemy estant près de vous. Je luy dis plusieurs autres raisons trop longues à desduire, sur lesquelles il commença de changer de volonté.

« Le dimanche 26, il me donna de rechef audience, et après nouveaux discours de l'estat de ses affaires, il me remit à la venue du duc d'Aumale et Alexandre Fiasque, disant qu'il estoit bien juste, avant se dessaisir de ses deniers, qu'il sceust du dict Fiasque comme se portolent ses affaires, et de M. d'Aumale quelles forces il luy vouloit laisser pour sa protection; enfin il se laissa vaincre et m'accorda cinquante mil écus, à la charge que les François et Suisses qu'en luy laisseroit seroient payez du mois de septembre.

« Voilà, Monseigneur, ce que j'ay peu faire auprès de mon dict sieur le duc de Ferrare, lequel se monstre en bonne volonté de se deffendre contre ses ennemys avec l'ayde du Roy, et sur ce je prieray le Créateur, etc.

rare, ce lundy matin 27 septembre

très humble et très obéissant servi-
« VIALARD. »

Monsieur d'Aumalle à M. le duc de Nemours.

Monsieur, je n'ay voulu laisser partir le sieur qui est frère de monsieur de laquel s'en va par delà, sans vous tit mot de lettre pour vous advertir arrivé en ce lieu, où j'ay trouvé toute agnie faisant bonne chère, et mesme cresce. Je luy ay dit de vos nouvelles de sa santé, et vous puis assurer qu'elle est si constante qu'elle n'ayt monsté lachée de vostre maladie. Quant au massadeur du Roy est arrivé icy, qui est là pour en parler à monsieur le duc de Sa Majesté. Incontinent qu'il aura esponce, je ne faudray de vous en ensemble de toutes nos nouvelles, vous attendant que j'aye cest heur de vous en faire part des vostres; et sur ce, je manderay humblement à vostre bonne priere Nostre-Seigneur vous donner, en très bonne santé, longue vie.
rare, 29^e de septembre 1557.

Monsieur, je vous puis assurer que quand serez icy que vous y serez le très bien bon délibéré vous y faire bonne chère.
très humble et obéissant à vous faire

« CLAUDE DE LORRAINE. »

En les mois d'octobre, novembre et les préparatifs se continuèrent, et le Guyse chassa de Bresse le baron de et s'efforça d'eschouer ses projets sur la ville. Lors fut public un discours contenant de nouvelles de la téméraire entreprise de la noble couronne de France, par Philibert de Savoie. Les autres faits nus en les lettres suivantes pour le é, depuis le dit mois de septembre fin de décembre de la présente année sont telles:

du Roy à monsieur d'Humières.

Monsieur d'Humières, j'ay receu la dépêche faite par le sieur de Ligondez, de luy et par le contenu au mémoire apporté de vostre part, tout ce que et remonstrer touchant le fait de vous et pour ce que j'ay advisé d'envoyer au duc de Guyse à Compiègne, où il samedy prochain pour adviser avec le duc de Nivernois et les sieurs

capitaines qu'il a auprès de luy sur les affaires de delà, et la provision qui s'y devra donner, au moyen de quoy vous l'advertirez au dict Compiègne de tout ce qui vous fera besoin. Cependant, je vous veulx bien dire que je trouve merveilleusement estrange que s'estant trouvé à la monstre que mon cousin le sieur Dandelot a faicte des bandes de gens de pié françois que vous avez dedans vostre place jusques au nombre de deux mil trois cens hommes, ainsi qu'il m'a asseuré et fait apparoir par les extraits qu'il m'en a monstrez, vous n'avez trouvé à la revue que vous avez faict faire des dictes bandes, en la présence d'Octavian, mon varlet de chambre, que de treize à quatorze cens hommes, ne pouvant penser d'où en si peu de temps peut estre procédée une si soudaine et grande diminution, et me ferez plaisir de vous en informer, pour m'en advertir afin d'y donner la provision que je verray estre nécessaire pour le bien de mon service, et là dessus, je voys prier Dieu, monsieur d'Humières, qu'il vous ait en sa garde.

« Escript à Saint-Germain en Laye, le 11^e jour d'octobre 1557.

« HENRY, et plus bas : BOURDIN. »

Lettre de monsieur le cardinal de Lorraine à monsieur d'Humières.

Monsieur d'Humières, la nouvelle que vous avez fait sçavoir au Roy du parlement du roy d'Espagne pour se retirer à Bruxelles, ne nous sçauroit estre que bien fort agréable, pour l'espérance que nous avons que s'il est ainsi, nous verrons bientôt son armée dispersée et rompue, et au contraire la nostre ensemble, grosse et puissante, pour faire quelque bon effet; mais pour ce que cest advis là est de telle importance que l'on n'en sçauroit estre trop seurement adverty, je vous prie que vous donnez ordres d'en sçavoir encores des nouvelles, et des autres particularitez mentionnées en la lettre du Roy, suivant ce que le dict sieur vous en escript; en quoy faisant, je vous puis bien assurer que vous luy ferez ung service fort agréable, pour le désir qu'il a de sçavoir la vérité de ce deslogement: et sur cela je voys prier Dieu, monsieur d'Humières, qu'il vous doint ce que plus désirez.

« Escript à Saint-Germain en Laye, le 15^e jour d'octobre 1557.

« Ainsi que ceste dépêche se signoit, la vostre du xiii^e nous est arrivée, par la quelle le Roy a esté bien ayse d'entendre la confirmation du parlement du roy d'Espagne; mais pour ce que son armée demeure encores ensemble, il n'est pas d'advis que vous desemparez vostre place pour

venir à Compiègne trouver monsieur mon frère, mais bien le pourrez-vous advertir de tout ce que vous semblera importer au service du dict seigneur et au faict de vostre place.

« Vostre bon amy,

« C. CARDINAL DE LORRAINE. »

« Monseigneur, suyvant ce qui vous pleust dire dernièrement à Boyvin, je le renvoie devers Sa Majesté et vous, pour, après vous avoir communiqué toutes choses, s'y gouverner ainsi que luy commanderez; et puisqu'il est personne seure, je remetrai sus luy ce que j'escrirois en faisant ceste lettre bien longue. Seulement je vous remerciré très humblement de ce qu'il m'a dit et assuré de vostre part, chose de quoy je m'asseurois tousjours, veu l'ancienne amitié que de temps il vous a pleu me porter. Je vous supplie, Monseigneur, qu'elle dure toutes nos vies et que ne lessiez jamais entrer en vostre entendement aultre chose de moy, sinon ce qu'il y doit entrer d'ung vray bon serviteur, qui vous présente ses très humbles recommandations à vostre bonne grâce; priant Dieu, Monseigneur, vous donner très bonne et longue vie.

« De Quiers, ce seiziesme octobre 1557.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,

« BISSAC. »

« Et au dos : *A monseigneur, monseigneur le duc de Guyse.*

Lettre du Roy à monsieur d'Humières.

« Monsieur d'Humières, mon cousin le duc de Guyse, retournant de Compiègne, m'a fait veoir ung mémoire que luy avez envoyé, contenant plusieurs points, par lequel j'ay bien cogneu le soing que vous avez de vostre place, et loue en cest endroit la démonstration que vous faites, comme tousjours, en ce qui touche le bien de mon service; sur quoy je vous diray, quant au fait des réparations, que je regarderay à vous faire cy après accommoder de ce que je pourray pour continuer ez choses qui seront plus nécessaires, aussi de munitions, cognoissant très bien que, pour ceste heure, vostre dicte place a plus de besoing d'estre soigneusement considérée qu'elle n'a eu par le passé; mais quant aux vivres, si ce que l'on m'a dit de la grande quantité qui y a esté mise est véritable, j'auray temps et loisir d'y pourveoir. Reste seulement à vous advertir que je trouve bon et vous accorde, pour les considérations portées par vostre dict mémoire, que vous reteniez soubz vostre charge, outre les gens d'armes que vous avez, vostre compagnie de trois cens hommes, ainsi que vous aviez, pour l'employer tant au chasteau de vostre dicte place que ez autres forts et villages que

vous aviserez pour le bien de mon dict service, estant assuré que vous y mettez ung si bon lieutenant que, quant il sera besoing qu'elle serve où vous ne serez pour cela, n'empeschera pas que je n'en tire autant de service. Quant aux femmes et paysans qui se sont retirez ez villages voysins de Saint-Quentin, Han et le Castellet, où les ennemys les cuydent allécher et donner moyen d'attirer leurs marrys et familles, le sieur de Villebon sçayt qu'il a esté advisé que l'on feroit faire une description de troys lieues à la ronde des dicts lieux, dedans lesquelles, si aucun paysant se trouvoit habitué et retiré pour accommoder l'ennemy, il seroit de bonne prise, et en doit dresser la déclaration et ordonnance pour la faire publier par delà, ainsi que vous entendrez de luy, qui doit estre de ceste heure dedans Péronne, voulant que, suivant cela, vous vous conduisiez et donniez tel ordre pour l'incommodité de l'ennemy, que l'on n'espargne personne de ceulx qui se trouveront dedans la dicte limite, mais soient courus, pillés, prins et encores mieux chastiés que mes propres ennemys, empeschant par ce moyen qu'ils ne servent riens, et n'en puissent mes dicts ennemys retirer aucune commodité: qui est la chose du monde qu'il fault le plus considérer pour l'impossibilité qu'ils auront sans cela d'avitailler les dictes places.

« Au demeurant, je trouve bon vostre advis sur le parachèvement de la porte commencée, tirant vers Han et Saint-Quentin, et sçay de quelle utilité elle sera à la seureté de vostre dicte place et conservation du pays de Vermandoy, ayant bien délibéré à ceste cause d'envoyer deniers pour cest effect; mais pour ce que le principal est d'accommoder la chaussée du passage, il me semble que le meilleur sera que vous y faires mettre la main premièrement. J'ay aussi entendu vostre indisposition, laquelle continuant vous pourrez, estant le dict sieur de Villebon là, changer d'air quant vous voudrez, désirant que vous pourveoyez à vostre santé avecques tout soing et diligence, pour après continuer à me faire service.

« Présentement, je viens de recevoir la lettre que vous m'avez escripte du 21 de ce mois, par laquelle j'ay entendu de quels hommes vous avez fait vostre compaignye, ce que j'ay agréable, et trouve bon qu'ils soient receus et passez en la monstre qui s'en fera, comme il en sera donné charge au commissaire qui y sera ordonné. Priant Dieu, monsieur d'Humières, vous avoir en sa garde.

« Escript à Saint-Germain en Laye, le XXIII^e jour d'octobre 1557.

au lieutenant du baron de Solignac tenez prisonnier, envoyez le soubz seure garde par devers monsieur le a Sens, garde des seaulx, qui est ordire faire le procès du dict baron.

RY, et plus bas : DE LAUBESPINE. »

monsieur le duc de Guyse à monsieur d'Humières.

sur d'Humières, ayant receu vostre urd'hier, que ce porteur m'a présentée part, je l'ai faict appeller au conseil semblé en ce lieu, pour estre oy en strances, et sur les autres particulari- tés en vostre dicte lettre, et le tout e luy ay ordonné de faire entendre au eschevins de Péronne qu'ils ayent à n- tinent démolir et abattre le faulx est du costé de l'ennemy, et qu'ils t encoures la démolition de l'autre où it les pescheurs, pour ce que le sieur on m'a faict entendre que, en l'estat il se peut deffendre, et quand l'on y ire quelque dépense, tellement fortif- aura moyen de le rendre imprenable temps. Le dict porteur m'a parlé de ner quelque argent pour la continua- fortification de la dicte ville de Pé- nt j'ay remis d'advertir le Roy pour oyen d'y riens bailler d'icy, et au de- ay assuré que je soulageray et des- bien tost la dicte ville d'une partie de a qui y est de ceste heure, qui sera sitost ray les ennemys retirez, et que cela faire sans aucun souspeçon de péril n'y nient.

apiègne, le 21^e jour de novembre 1557. e entièrement amy. »

monsieur le duc de Guyse à mon- sieur de Humières.

sur de Humières, je suis adverty de lieux que nos ennemys sont fort tra- maladies et de nécessitez dedans Han, qui nous couste troyz deniers, leur re- à troyz patards, de sorte que on a esté d'y envoyer un charroy de vivres de- de jours en ça, et pource que si vous souvent la cavallerye qui a esté laissée a- tre place, en intention principale- courre le pays pour les travailler, et ler en leurs vivres, là et à Saint-Quen- ne feront de leur part les garnisons de a Fère et Ribemont, et quelques foys commune intelligence vous vous assem-

blez ensemble pour faire une grosse cavalcade, je ne fais point de doubte que vous ne les faites grandement souffrir en l'une et en l'autre place, qui est bien le plus grand et utile service que le Roy sçauroyt désirer de vous en cest endroit. Je vous prie que vous vueillez prendre cela à cœur, pour y faire tout le possible, et faire cognoistre au dict seigneur en quelle recommandation vous avez ce qui touche son service si avant, et si vous me voulez de foys à autre avertir comme telles choses passeront, vous me ferez plaisir et si ne le céleray pas au dict seigneur pour vous en sçavoir le gré. »

AFFAIRES D'ALLEMAGNE.

[1558]. Le duc de Guyse de retour en France, avec son pouvoir de lieutenant général, après s'estre emparé de Calais, donna aussi toute son attention aux autres affaires du royaume, et notamment aux négociations avec les souverains et princes d'Allemagne.

Le sieur de Bourdillon et l'archevesque de Vienne furent chargés d'aller en Allemagne à cest effet; et les lettres et instructions suivantes rendent compte des dites affaires importantes pour le service du Roy. Toutes furent communi- quées à mon dit sieur de Guyse conformément aux ordres du Roy.

Instruction au sieur de Bordillon, chevalier de l'ordre du Roy, son lieutenant général au gouvernement de Champagne, en l'absence de monsieur le duc de Nyvernois, et à l'ar- chevesque de Vienne, conseiller du dict sieur en son conseil privé, de ce qu'ils auront à faire en Allemagne, où le Roy les envoie présentement.

« Premièrement, entend le Roy qu'ils s'ache- minent droit à Auguste, où la journée est assi- gnée et se doit tenir, et si avant que d'y arri- ver ils peuvent veoir messieurs les comtes Palatin, duc de Wirtemberg, landgrave de Hessen, et le duc Jehan Fridéric de Saxe, les visiteront particulièrement de la part de Sa Majesté, et leur diront le grant contentement et satisfaction qu'il a de la bonne et affectionnée démonstra- tion qu'ils ont toujours faite envers luy, et le bien de ses affaires, et mesmes ceste dernière année par l'ayde et bon secours que chacun d'eux luy a faict, dont ils les remercieront, leur assurant qu'il ne sera jamais qu'il n'en ayt mémoire, pour le recognoistre envers eux et la grandeur de leurs maisons, par tous les bons of- fices d'amytié dont il se pourra adviser.

« Après cela leur pourront faire entendre l'oc- casion de leur voyage par delà, et comme sui-

vant leurs bons advis, et pour renouveler, rafraischir et confirmer de plus en plus l'ancienne et parfaite amytié qui a esté de tout temps entre le Saint-Empire et la maison et couronne de France, il les a bien voulu dépescher devers le nouveau Empereur et les princes et Estats d'yceluy, pour user envers luy de l'honnesteté qui s'est toujours gardée par ses prédécesseurs à l'endroit des princes qui ont tenu ce lieu là; en quoy il leur a donné charge se conduire et porter selon leur bon conseil, duquel ils s'instruiront, et sçauront des dicts princes, ou de ceulx qu'ils trouveront myeux disposez d'entre eulx envers le Roy et le bien de ses affaires, le moyen et chemyn qu'ils auront à tenir en cest endroit, et quel langage il leur semblera qu'ils debvront parler tant au dict Empereur que aux princes et Estats assemblés, pour s'y accomoder autant que le dict sieur de Bourdillon et archevesque de Vienne verront qu'il sera à propos, selon la fin et intention du dict seigneur qui est telle qu'il s'ensuyt :

« Sadite Majesté considérant l'estat en quoy sont de présent les choses de la Germanie, où il pense avoir de grans amys et beaucoup de bons serviteurs, désireroit bien, avec l'occasion qui s'offre, trouver moyen de pouvoir tellement y accommoder ses affaires, que l'ancienne liberté que lui et ses prédécesseurs y avoient, et qui s'est altérée et aulcunement interrompue du temps de l'Empereur dernier mort, se peust restablir par bons offices, tant envers le dict Empereur que les princes et Estats du dict Saint-Empire; et à ceste fin veult que le dict sieur de Bourdillon et archevesque de Vienne visitent de sa part le dict seigneur Empereur, et après luy avoir présenté les lettres de créance que Sa Majesté luy escript, luy fassent entendre que sitost que l'occasion et la commodité luy a esté donnée, il n'a voulu faillir d'envoyer devers luy pour faire le devoir d'amy et bon frère en son endroit, et se resjoüyr avecques eulx de son advènement à la dignité impériale, comme prince qu'il en estime digne, et qu'il a toujours cognu amateur du repos, et conservateur de la liberté germanique, et du bien des princes et membres d'yceluy, et de leurs bons amys et allies, des principaux desquels Sadite Majesté a toujours esté, et de ceulx qui ont plus désiré de bien, d'honneur et de grandeur à la dicte Germanie, accompagnant ceste visitation des plus honnestes propos dont ils se pourront adviser, pour concilier l'amytié et bonne intelligence qu'il désire doresnavent avoir avecques le dict seigneur Empereur, et luy faire trouver bon qu'il puisse tenir auprès de luy ung ambassadeur or-

dinaire comme il pourra aussey avoir par deçà pour maintenir entre Leurs Majestez ceste bonne intelligence.

« Après feront instance d'estre oys, en l'assemblée de la diette, et là le dict archevesque de Vienne dira, et fera publiquement entendre aux dicts princes et Estats sur les lettres de créance qui leur sont présentement baillées, l'ennuy et regret que Sa Majesté a eu cy devant, de n'avoir eu plutost moyen de les envoyr visiter pour refreschir avecques eulx la bonne, parfaite et entière amytié, alliance et confédération qui a de tout temps esté entre le dict Saint-Empire et ses prédécesseurs roys, dont il a esté empêché par les occasions qu'ils sçavent assez. Du présent estant les choses en l'estat qu'elles sont il n'a voulu faillir pour son devoir les dépescher devers eulx pour faire ce bon office, et renouveler ceste leur amytié, pour fortification de laquelle ils le trouveront à toute heure prest de le gratifier en toutes choses qu'ils congnoîtront appartenir au devoir du meilleur et plus parfait amy qu'ils auront jamais, les priant entre assurez que si la dicte Germanie a trouvé en ses dicts prédécesseurs et ancestres faveur, amytié et bienveillance ez choses qui ont touché et regardé la grandeur d'eulx et de leurs Estats, défense et conservation de leurs libertez, il ne sera pas moins prest ne disposé d'y employer toutes ses forces qu'ils ont esté; qu'il les prie et en particulier et en général regarder en quoy ils voudront expérimenter les effects de sa bonne volonté, et croire que Sa Majesté aura à grant plaisir les gratifier de tout ce qui sera en sa puissance.

« A ceste publique visitation se pourront ajouter les honnestes et convenables propos que l'on jugera dignes du temps, et des occasions qui se présenteront pour rendre les dicts princes plus capables de la bonne volonté et intention du dict seigneur envers eulx et le bien de leurs Estats, leur remémorant ce que les roys de France ont cy devant mérité du Saint-Empire, et comme ceste affection s'est continuée jusques en la personne du dict seigneur Roy, par les bons et grands offices qu'il s'est efforcé faire depuis son advancement à ceste couronne, pour le bien et grandeur du dict Saint-Empire et entretènement de leurs dictes libertez, ou comme ils sçavent, il n'a espargné ne sa personne ne ses facultez, qu'il est bien prest d'employer encores quant il en sera besoin, pour leur faire congnoître qu'il leur est amy de nom et d'effect le plus seur qu'ils auront jamais, estimant qu'ils voudront bien user aussey de semblable bonne volonté envers luy, et des mesmes bons et agréables déportemens de commune et mutuelle

intelligence que requiert leur dicte amitié, pour etant plus corroborer et confirmer de leur part ceste réciproque bienveillance, par bons et priez offices et sincère démonstration en toutes choses envers Sa dicte Majesté, et biens de ses affaires, taschans par là les dicts sieurs de Bourdillon et archevesque de Vienne à disposer les dicts Estats de s'accommoder que le dict seigneur ayt cy après en la dicte Germanye la mesme seure et plaine liberté pour luy et les siens qu'ils ont eue par cy-devant, sans aucunes touches aucune particularité, sinon aultant qu'ils ayront sceu et apprins desdits princes, comte Palatin, duc de Wirtemberg, landgrave de Saxe, et aultres bons et fideles serviteurs du Roy, qu'il sera à propos, ou que le Roy remecte à sa discrétion, n'estant ja besoing comme il luy sembleroit de mettre postes par le pays, d'autant que la liberté y est ouverte pour le Roy et les siens, il en sortira toute la commodité que l'on auroit désirer.

• Visiteront particulièrement les autres princes et Estats qui se trouveront à la dicte assemblée pour les assurer de la bonne volonté de Sa Majesté, et du désir et affection qu'il a de leur aimer amy, les assurant que s'il s'offroit quelque chose en son endroict en quoy il les peut ratifier, il leur fera toujours cognoistre qu'ils n'en ont point de meilleur que luy.

« L'on a cogneu par cy devant que le duc Auguste de Saxe, électeur, a eu quelque jalousie et soupçon de ce que le Roy a retenu et appelé à son service les deux princes de Saxe ses cousins, craignant que le moyen qu'ils auroient du Roy fust cause de leur faire entreprendre quelque chose à son préjudice, dont toutesfois le dict seigneur luy a fait donner toute assurance, et aussi a bien veu que les choses sont jusques icy doucement passées; et afin que le dict électeur puisse encores d'autant plus estre confirmé en ceste opinion, veult le Roy, qu'en luy présentant les lettres particulières qui leur ont esté baillées par luy, ils luy en touchent encores quelque mot, luy remémorant la grande amitié qu'il a portée au feu duc Maurice son frère, laquelle est toujours demourée envers luy semblable, bien que les occasions de luy en faire sentir le fruit ne soient pas encores présentées, et que l'estimant si digne prince qu'il est, il l'assure qu'il aura en son cuer la mesme affection que ont cy devant eu ses prédécesseurs envers luy et sa couronne, le priant tenir pour chose certaine qu'il pourchassera tousjours plus sa grandeur et son contentement, qu'il ne sera pour luy donner occasion d'en douter, car il est prince d'honneur et de vertu qui ayme le repos et contente-

ment de ses amys, et quant il luy plaira faire preuve de la bonne volonté que Sa Majesté luy porte, il en aura plus d'assurance. Le Roy a plusieurs princes, seigneurs, colonels et capitaines ses pensionnaires par de là qui se trouveront à la dicte diette, desquels le dict sieur de Bourdillon et archevesque de Vienne auront faveur, avis, conseils et service pour les affaires du Roy, en ce qui se présentera par delà, et à ceste fin leur escript les lettres qui leur ont esté baillées pour les faire tenir; et davantaige est envoyé quant à eulx ung clerc et de l'argent pour les payer de demy année de leurs pensions, lesquelles ils leur feront distribuer selon le roolle et estat qui leur a esté baillé, pour toujours les tenir enclins à s'employer selon les occasions, ayant Sa Majesté délibéré les faire doresnavant payer par delà de leurs dictes pensions, à mesure que les termes écherront, afin qu'ils soient relevés de la peine qu'ils auroient d'envoyer querir icy leurs dictes pensions.

« Pour ce que le plus grand moyen qui soit d'entretenir les dicts princes et de gaigner leurs principaux conseillers, chancelliers, et secrétaires qui sont ceulx qui les gouvernent, le Roy veult que les dicts sieurs de Bourdillon et archevesque de Vienne voyent et s'enquièrement par delà de ceulx qui seront pour luy faire plus de service, et essayent de les pratiquer et retenir à son service, leur accordant telles pensions qu'ils jugeront particulièrement mériter, jusques à deux cens escus pour la plus haute; et jusques à 20 ou 25 hommes s'ils en congnoissent tant dignes, et pour luy faire service. Il y a aussi ung accesseur à la chambre impériale qui a esté autrefois truchement du dict archevesque de Vienne, lequel ledict comte Palatin a retiré à son service pour sa suffisance et grande intelligence qu'il a des affaires de la Germanie, dont ils pourront tirer service, et veult le Roy que pour mieulx le y disposer, ils luy fassent entendre que Sa Majesté luy a accordé telle pension qu'ils adviseront.

« Si le roy de Bohême est par delà, ils le visiteront aussi de la part du Roy, duquel ils luy présenteront ses lettres, luy faisant ses très affectueuses et cordiales recommandations, le priant estre assuré de la continuation de la bonne et affectionnée volonté qu'il luy a fait tousjours entendre qu'il luy porte, dont il cognoistra les effects quant il luy plaira l'expérimenter, et qu'il n'y a point au monde plus aymant son contentement et sa grandeur que luy, sans entrer en aucune particularité, sinon qu'il se déclarast premièrement. Se fera semblable visitation à l'endroict de l'archiduc d'Autriche.

« Aussi, si les dicts princes et Estats entrent en aucun propos de ligue particulière avecques Sa Majesté, pourront respondre que c'est chose qu'elle oira très volontiers, et les ayment comme il faict il ne scauroit rien mieulx désirer, que par tous bons moyens augmenter et fortifier leur bonne amytié, intelligence et ancienne confédération.

« Il y a grande apparence que à ceste diette les dicts princes et Estats menez de l'Empereur et de ceulx de sa ligue et faction, pourront faire instance aux dits sieurs de Bourdillon et archevesque de Vienne des villes de Metz, Thoul et Verdun, et remonstrer beaucoup de choses tendant à en vouloir dessaisir le Roy : à quoy ils pourront respondre qu'ils n'en ont aucune charge, mais qu'ils sont assurez que, quant l'Empereur en voudra parler au Roy, ils le trouveront en cela si raisonnable, qu'ils auront occasion de demourer contans, et cognoistront qu'ils n'ont amy ny allié plus observateur des biens, libertez et grandeur du dict Sainct-Empire que luy; qu'il n'y a moindre affection que y ont eue ses prédécesseurs, lesquels en ont tant mérité, que chacun sait; et au pis aller, essayeront de trouver moyen de remettre ceste affaire à la prochaine diette.

« HENRY, et plus bas : DE L'AUBESPINE. »

Discours envoyé au Roy par Rascalon, trouvé à Meaulx le jour des Rois.

« L'archevesque de Vienne s'estant encheminé pour le voyage d'Allemagne, et ayant entendu du porteur de la présente, l'estat auquel estoient les affaires du quartier dont il venoit, dict et remontre par forme de discours seulement, que comme il ne seroit chose seure de passer en Allemagne sans sauf conduit, veu mesmement qu'on l'a desjà demandé particulièrement, et qu'on attendoit de l'obtenir en l'assemblée de Foulla, qu'on prétend estre rompue, ainsi de retourner arrière si tost, pourroit tourner à défaveur des affaires du Roy, car tout le monde ayant entendu ceste dépesche, si maintenant le dict archevesque retournoit si court, cela donneroit matière à tous les ambassadeurs de l'escrire à leurs seigneurs, et interpréter tout ce faict plus tost à mal qu'à bien. Davantaige, le propos de la paix estant en termes d'estre reprins bien tost, ce seroit donner à pincer aux députez du roy Philippes que les affaires du Roy seroient beaucoup défavorisées du costé de l'Allemagne, et partant se rendroient plus difficiles aux conditions d'accord, ou bien, s'ils avoient volonté de continuer la guerre, de faire leurs menées en Allemagne pour empescher le fruit que le Roy

attend des serviteurs et intelligences qu'il a. Parquoy considéré que le retour du dict archevesque de Vienne devers Sa Majesté ne pourroit profiter, et de continuer son chemyn à petites journées, ne pourroit nuyre, il a advisé d'aller en deux journées jusques à Chasteau-Thierry, où il attendra nouvelles du dict seigneur, beaucoup plus aisément que demourant tout court en ceste ville de Meaux, trop prochaine de Paris, et où il seroit trop aisément éclairé, afin que s'il plaist au Roy qu'il passe oultre, seignant d'aller jusques à Metz, où il attendroit des nouvelles d'Allemagne, il ayt gagné d'autant plus de chemin, ou bien qu'il fasse ainsi que aultrement luy sera ordonné.

« Fust escript à monsieur le connestable qu'il luy pleust faire response sur ce que dessus, afin que l'archevesque de Vienne sceust ce qu'il auroit à faire; sur quoy estant en la ville de Dormans il eust paquet du Roy apporté par Bonnet, auquel y avoit lettres du Roy et du dict sieur connestable. »

Lettre sur copie du Roy à monsieur l'archevesque de Vienne.

« Monsieur de Vienne, si tost que Rascalon a esté arrivé, mon cousin le connestable vous a fait response, et adverty suivant ce dont je lui avois donné charge, que je trouvois bon que vous continuassiez vostre voyage. Depuys j'ay pensé que pour avoir le sauf conduit nécessaire à la seureté de vostre dict voyage, le meilleur est d'envoyer devers l'Empereur et les princes le hérault Piedmont, qui est auprès de vous, lequel je vous prie faire partir incontinent la présente recene, pour aller en toute dilligence à Augste, où jà est arrivé le dict Empereur, luy porter la lettre que je luy en escripts en particulier, et celle qui s'adresse aux princes et Estats du Sainct-Empire pour avoir le dict saufconduit, l'instruisant de ce qu'il aura à faire pour présenter les dictes lettres et en avoir response, avec charge d'aller et revenir en la meilleure dilligence que faire se pourra pour vous apporter le dict saufconduit, s'il est accordé, sinon vous advertir de ce que vous aurez affaire : cependant vous ferez bien de vous acheminer à petites journées jusques à Thoul, et là scaurez ce que vous aurez affaire, selon les moyens et occasions qui se présenteront. Priant Dieu, Monsieur de Vienne, vous avoir en sa garde.

« Escrip à Paris le 8^e jour de janvier 1558.

« HENRY, et plus bas : DE L'AUBESPINE. »

Lettre sur copie de monsieur le connestable à monsieur l'archevesque de Vienne.

« Monsieur de Vienne, depuys la lettre que je

us escripviz hyer, et sur la résolution qu'il a eu au Roy prendre de ce que Rascalon a rapporté de là où il vient, le dict seigneur a voulu le hérault Piedmont aille porter à Auguste, les lettres dont il vous escript, où il est besoing de vous le dépeschez incontinent, affin que le lustost qu'il sera possible vous en puissiez avoir response, et que nous voyons ce que nous pouvons espérer de ce voyage, qui est tout ce que je vous diray pour le présent, priant Dieu, Monsieur de Vienne, vous donner ce que désirez.

« De Paris ce 8^e jour de janvier 1558.

« Vostre bon amy MONTMORENCY. »

Double d'une lettre du Roy à l'Empereur.

« Très hault, très excellent et très puissant prince, nostre très cher et très amé bon frère et cousin, salut. Ayant délibéré d'envoyer aucuns de nos personnaiges nos ambassadeurs devers vous pour vous visiter de nostre part, et nous congratuler avec vous de vostre advancement à la dicte impériale, comme de chose qui nous a esté si agréable, et désirant que nos dicts ambassadeurs puissent faire et accomplir le dict voyage si plus seurement, nous avons advisé dépescher porteur, l'un de nos héraults d'armes, par devers vous, vous priant, très hault, très excellent et très puissant prince, nostre très cher et très amé bon frère et cousin, estre content de nous occurrer et accorder à nos dicts ambassadeurs nostre saufconduit à ceste fin, et le nous envoyer par ce dict porteur. Cependant nous ne laissons de faire acheminer nos dicts ambassadeurs vers nos frontières, affin que tant plus tost ayant la dicte seureté, ils puissent estre devers vous pour faire cest office, que nous n'eussions tant tardé si la commodité y eust esté, priant à tant Dieu, très hault, très excellent et très puissant prince, nostre très cher et très amé bon frère et cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

« Escript à Paris le 8^e jour de janvier 1558. »

Double d'une lettre du Roy à l'Empereur et aux Estats de l'Empire.

« Gratissimum nobis fuit de conventu quem Augustæ Vindelicorum mense hoc Januario indixistis certiores fieri, quando quidem occasionem ille præbebit vos per legatos nostros, quemadmodum jam pridem optavimus, visitandi, et sinceram illam et antiquam amicitiam quæ inter nos et sacri Imperii ordines perpetuo fuit renovandi. Quod ut celerius et commodius præstaretur, itineri jussimus se committere legatos nos-

tros, qui ut tutius, et minori vel potius nullo cum detrimento iter conficere possint, rogatos per hunc nuntium feralem vos volumus, serenissime ac potentissime Imperator semper Auguste etc., Reverendissimi, etc., etc., ut velitis salvum conductum illis, ut vocant, concedere, uti liber eis patent ad vos eundi ac redeundi aditus, quo possint munere isto amicitia nostra dignissimo absque ullo impedimento fungi. Deum opt. max. rogamus, serenissime etc. etc. »

Double d'une lettre de messieurs de Bordillon et archevesque de Vienne, au Roy.

« Sire, estans arrivez en ceste ville, et y séjourant jusques à ce que le hérault Piedmont, qui est allé quérir le saufconduit de l'Empereur, soit de retour, nous avons reçu deux lettres encloses dans ce paquet, l'une venant de Montanus, par laquelle entre autres choses il fait mention de la rençon du Debitis de Calais, que son secrétaire, estant à Strasbourg, requiert estre modérée comme trop excessive et dont en tout événement il requiert que les cautions soient baillées au dict Strasbourg, plustost qu'en la ville d'Anvers, nous priant le dict Montanus intercéder pour cest effect, comme de chose qui peut tourner au bien de vos affaires, et donner ouverture à des propos qui par là se pourroient mettre en avant, en quoy, Sire, il vous plaira en ordonner vostre bon plaisir et vouloir; cependant il nous a semblé devoir escrire au dict Montanus que nous intercéderons envers vous pour le fait du dict Debitis, pour ne le laisser en mauvaist goust, ains plus tost de disposer en bonne volonté de faire quelque service. L'autre est du président de Metz, Seneton, qui fait mention de ce qu'on prétend la religion debvoir estre librement preschée à Metz, comme ville de l'Empire, dont vous, Sire, portez le nom de protecteur; en quoy, Sire, il nous semble, soubz correction, qu'il n'est besoing d'entrer en ce propos, si tant est qu'en soyons recherchez, et mesmement que la solution alléguée par le dict président n'est fort recevable en ce qu'il advienne ce qui a esté fait du temps de l'empereur Charles V; car, depuis, les décrets de l'Empire sont autres, et mesmement ceulx qui concernent le fait de la dicte religion. Parquoy le plus expédient sera d'entrer en ce propos le plus tard qu'on pourra, et cependant gagner temps à tout le moins jusques à ce que ceste entrée première soit faite en la négociation qui nous est commise, laquelle n'estant sans quelque difficulté, il est requis de s'y porter dextrement, et sans se haster à respondre chose qui peut porter préjudice.

« Sire, nous supplions le Créateur vous donner en santé très longue vie.

« De Thoul, ce 18 janvier 1558. »

Double d'une lettre des sieurs de Bourdillon et archevesque de Vienne, à monsieur le conestable.

« Monseigneur, nous envoyons deux lettres lesquelles nous ont esté présentement rendües de Metz et de Strasbourg; quant à la première, elle contient ung propos qu'il ne conviendra toucher que le plus tard qu'on pourra, et gagner temps le plus dextrement qu'il sera possible. Quant à l'autre lettre touchant la rançon du Debitis de Calais, pour aultant que c'est chose dont n'avons oy parler, et qui excède les termes de nostre charge, nous ne nous ingererons d'en parler plus avant; cependant avons escript au dict Montanus, en sorte que ceulx de qui il fait mention puissent demourer en goust de faire service au Roy.

« Monseigneur, nous nous recommandons, etc.

« De Thoul, le 18^e de janvier 1558. »

Lettre sur copie des dictz sieurs de Bourdillon et archevesque de Vienne, au sieur de Montanus.

« Monsieur Montanus, vos lettres du 16^e de ce mois envoyées par ce porteur ont esté présentement rendües à moy, archevesque de Vienne, qui les ay incontinent communiquées à monsieur de Bourdillon, lequel et moy avons esté d'avis de vous respondre que n'avions auparavant oy parler du fait du sieur Debitis, dont son secrétaire fait instance, comme de chose qui estoit aliénée de nostre négociation et mesme du fait de ceste légation. Bien nous semble que pour les causes contenües en vos lettres, le Roy aura égard à ce qui est requis, et quant à nous, nous avons advisé d'en escrire incontinent à Sa Majesté, estimant que oultre les raisons mentionnées par vous, nostre intercession y pourra aulcunement aider, et mesmement que ceste office se fera avecques démonstration de la bonne volonté et affection pour obtenir ce à quoy l'on prétend. Au reste, nous attendons le retour d'Anthoine pour après nous enchemyner droict vers l'endroit où nous penserons trouver l'Empereur, qui ne sera sans passer au lieu où vous estes, et conférer ensemble de tout ce qui sera propre au service du maistre que nous servons, qui nous gardera pour l'heure de vous faire plus longue lettre. Cependant, s'il se présente chose digne d'estre sçeuë, nous vous prions n'espargner messaigiers pour nous en donner advis, et nous don-

nerons ordre de satisfaire à tout. A tant sieur Montanus, nous prions Dieu vous do grâce, après nous estre recommandez de bon cuer à la vostre.

« De Thoul, ce 18^e janvier 1558. »

Lettre de messieurs de Bourdillon et archevesque de Vienne au comte Palatin.

« Monseigneur, combien que la suffise ce porteur vostre serviteur peult suffire déclarer tout ce que la présente en sul contiendra; si est ce que pour le commandement du Roy qu'avons de vous visiter de sa part que passer oultre, nous ferons cest off les lettres, puisque ne le pouvons accorder bouche, vous suppliant, Monseigneur, entendre que le fons de nostre charge et ambassade estoit fondé sur le bon conseil nous donneriez en ce qui seroit à négotier l'Empereur et les Estats du Saint-Empire comme le Roy a parfaite fiance en luy que luy portez, aussi il nous a depesche vostre conseil pour faire ce voyage, de principale instruction s'attendoit de vostre dence et sage advis; mais les affaires est posées en sorte qu'il n'est expédient que fassions la révérence avant que avoir l'Empereur, nous vous supplions, Monseigneur pour l'affection que portez au bien des commandement du Roy, nous vouloir souvent faire advenir vos ministres ou par tels autres moyens ront trouvez propres, de ce qui succédera vous semblera debvoir estre négocié par de nostre part, nous nous mettrons en devoir de vous tenir adverty de jour en jour tout ce qui sera digne d'estre sçeu, faisant que n'ayant cest heur de vous voir en la diette, nous mettrons peine de suppléer faut à nostre retour, pour vous commander tout ce que y avons fait et entendre de qu'il vous plaira nous commander.

« Monseigneur, après nous estre très humblement recommandez à vostre bonne grâce prions Dieu vous conserver en santé et tranquillité.

« De Thoul, ce 20^e de janvier 1558. »

Double d'une lettre de monsieur le duc de Metz à monsieur l'archevesque de Vienne.

« Monsieur, le duc Jehan Frédéric de marquis de Brandebourg, électeur, ont ung messaigier avec lettres de leur part de ceste ville, pour avoir icy Église pour qui suivent la confession d'Ausbourg et religion; ils se fondent sur ce que par

1543, entre eulx et aucuns autres prin-
llemagne, et les villes de Strasbourg et
z, a esté permis y avoir Église, et que
librement vivroit selon la religion de
romaine ou la leur. Je m'en suys voulu
r de ceulx qui y estoient de ce temps là,
ve que la vérité est telle, et qu'il y eut
ns envoyez en ceste ville qui y furent
temps; et depuys par le commandement
percur Charles et ordonnances de mes-
e la justice qui y gouvernoient lors ceste
rent lesdits prédicans chassiez comme je
escript, et n'y estoient lorsque le Roy
, et les a jusques icy conservez dans l'es-
l les a trouvez. Il m'a semblé bon vous
ce petit mot d'avertissement pour veoir
moyen de découvrir ceulx de ceste ville
t telles poursuyttes, pour la crainte que
ons que soubz prétexte de la religion ne
e quelque autre chose.

Monsieur, après m'estre très humblement
andé à vostre bonne grâce, je prieray le
r vous donner en santé bonne et longue

Metz, ce 20^e jour de janvier 1558.

tre très humble serviteur,

« ANT. SENNETON. »

*ur copie de monsieur de Bourdillon et
vesque de Vienne à monsieur le con-
ble.*

seigneur, après avoir séjourné icy 8 jours
, en attendant que le hérault Piedmont
t apporter le sauf conduit de l'Empereur
retour, et voyant que la disposition
ps s'empiroit pour rendre les chemyns
daisez, ayant d'ailleurs avertissement
Empereur, avecques le duc Auguste,
sjà arrivez à Augsbourg, nous avons
de déloger demain de ceste ville, et nous
ier d'Allemagne en tirant jusques à Nan-
t-Nicolas et Ravon, qui est à monsieur
ngrave, dans lequel temps le dict hé-
ous pourra trouver, ayant déjà gagné
de chemyn, et estant émerveillez qu'il
e tant.

demourant, Monseigneur, pour aultant
fait estat de payer les dicts pensionnai-
Roy en la diete ville d'Ausbourg, si tant
e celuy qui s'y doit trouver avecques de-
quis au dict payement n'estoit délogé de
t, il vous plaira commander et tenir la
d'il parte en toute dilligence, car, s'il n'y
tost que lesdicts pensionnaires y arrive-
ela pourroit reculer d'aultant le service

C. D. M. T. VI.

« Monseigneur, nous nous recommandons,
etc., etc.

« De Thoul, ce 22 janvier 1558. »

*Lettre de monsieur de Bourdillon et archeves-
que de Vienne au sieur Montanus.*

« Monsieur Montanus, nous avons présente-
ment receu vos lettres du 24^e de ce mois par ce
porteur, qui nous a trouvez icy actendant le re-
tour du hérault Piedmont, et nous a esté grant
plaisir entendre nouvelles de vos cartiers, qui
nous seroit encores sans comparaison plus grant
si vous nous advertissiez ung peu plus au long
et par le menu de ce que pourrez apprendre, et
mesmement de ce qui se faict et dit dans la ville
d'Auguste, quels princes sont avecques l'Em-
pereur, quels ambassadeurs, combien pourra
durer l'assemblée ou diette, et ce qu'on présume
qu'on y traittera : pareillement ce qu'on peult at-
tendre d'Angleterre du mariage de la nouvelle
royne, si le roy Philippes y prétend encores,
ou s'il y a apparence du contraire, vous priant
bien fort ne nous ennuyer de faire ce bon office,
et nous renvoyer incontinent ce porteur ou au-
tre qui nous trouvera icy.

« Au demourant, si avant la réception de la
présente, Anthoine le hérault n'estoit de retour,
nous vous prions d'envoyer incontinent quel-
qu'un en la ville d'Auguste pour luy dire qu'il se
contente du saufconduit de l'Empereur s'il voit
qu'il y eust longueur à obtenir autre sauf-con-
duit des électeurs et Estats de l'Empire, car le pre-
mier nous servira jusques à ce que nous soyons
dans la ville d'Auguste. Et si celuy que vous en-
voyerez ne trouve le dict Anthoine pour aultant
qu'il pourroit estre parti, il rapportera nouvelles
de ce qu'on faict en la ditte ville. Quant à ce que
luy aurez baillé ou promis bailler, nous le vous
envoyons incontinent par ce porteur, lequel
nous contenterons aussi tout ainsi que l'escrip-
rez; et quant à ce que ne luy baillasmes que
trois escus, ce n'estoit pas pour payement de son
voyage, ains seulement en attendant que sceus-
sions de vous combien il luy convenoit bailler,
et aussi qu'il n'avoit demandé que deux escus
jusques à ce que vous feissiez entendre combien
luy aviez promis, qui est tout ce que pour
l'heure vous dirons en nous recommandant de
bien bon cueur à vous, priant Dieu, M. Monta-
nus, de vous avoir en sa garde.

« De Raon, ce 27 de janvier 1558. »

*Lettre de messieurs de Bourdillon et archeves-
que de Vienne au Roy.*

« Sire, hyer vostre hérault Piedmont arriva
icy bien tard, estant de retour d'Ausbourg avec

le saufconduit que nous attendions, et lettres que l'Empereur vous escript. La cause d'avoir tant demouré, à ce qu'il nous rapporte, a esté qu'on l'a détenu onze jours entiers, combien que d'arrivée il eust parlé au dict seigneur, pendant lequel temps l'on consultoit sur le faict de ce saufconduit; en quoy les ambassadeurs du roy Philippes, qui sont par de là comme il est vraysemblable, y peussent avoir esté appelez et oys, ou bien, Sire, telle dilation pouvoit estre fondée sur ce que les princes de l'Empire n'y sont encores arrivez, et semble bien par les lettres de l'Empereur qu'ils n'y arriveront si tost, en ce mesmement qu'il dict que vos ambassadeurs ne se doibvent haster de peur d'attendre trop longtemps la venue des dicts princes: tant y a, Sire, que pour le devoir de vostre service nous avons résolu de partir demain d'icy et tirer d'roit à la ditte ville d'Ausbourg, tant pour monstrier à l'Empereur que sommes principalement venuz pour faire l'office de bënëvolence, et desclaration de bonne amytié que luy portez, Sire, comme aussy pour estant d'heure sur les lieux nous enquérir de toutes choses, et encheminer ce qui se tournera au bien de vos affaires avant que toute la compagnie soit arrivée, présupposant qu'estant jointe ensemble, elle pourroit avoir digéré beaucoup de choses, et icelles réduit en termes de conclure avant qu'eussions eü le loisir et inventé les moyens de pouvoir y remédier.

« Sire, ceste assemblée des Estats de l'Empire n'estant si hastée qu'on faisoit courir le bruit par le monde, nous fait aucunement espérer que cela reviendra à l'avantage de vos affaires, car d'autant plus l'on différera, les délibérations en seront plus longues, et l'exécution plus tardive, de sorte que pendant ces longueurs ung bon temps coulera, duquel on pourra attendre les commoditez qui en pourront procéder. Il pourroit estre, Sire, que ces dilations ne se feroient sans mystère, et que l'on voudroit veoir le succez des affaires de la paix, pour selon la conclusion qu'on y prendroit se gouverner en ceste diette, qui n'est chose, soubz correction, Sire, hors de considération; par quoy il vous plaira considérer s'il seroit à propos que messeigneurs vos députez, qui sont retournez à Cercamp, ne fussent si prompts à prendre les conclusions de leur négociation pour gagner aultant de temps sur ce qui se brassera en Allemagne, et en tout événement en reculer l'exécution: au demourant, Sire, il n'y a aulcun prince de l'Empire qui soit encores arrivé en la diette ville d'Ausbourg, l'on y attendoit les roys de Bohême et de Pologne, le duc Auguste des premiers, et après

dit on que les autres suivront. Aultres nous donnent à entendre que les princes se veullent trouver à Gotte, qui est en Saxe, avant que venir en la diette, mais il n'y a rien de certain en telle diversité d'avis, comme aussy les dicts princes changent souvent d'opinion, ainsy que l'on a veu de l'assemblée qui se debvoit faire à Folla, dont le propos fut incontinent changé. Aussy il y a des advertissemens qui bien souvent s'escripvent sans grand fondement, car naguères les lettres de Strasbourg portoient que l'Empereur estoit en bien povre estat de sa santé, et que les princes de l'Empire ne vouloient venir à la diette s'il ne mourroit; qui est bien loin, Sire, de ce que vostre hérault nous a rapporté, c'est que le dict seigneur se trouve aussy bien de sa personne qu'il feist il y a longtemps et qu'il va tous les jours à la chasse; au fons, Sire, nous serons bien tost sur les lieux, et mettrons peine de vous advertir de toutes choses au vray.

« Sire, le hérault nous a rapporté que Sturme et ung docteur de Strasbourg, nommé Crampin, sont mandez pour venir à la diette, et qu'ils partiront dans douze jours, et au demeurant qu'il a entendu que la proposition que l'Empereur fera, touchera principalement le faict de la religion, et de Metz, de quoy nous serons cy après éclaircis, et donnerons amplex advertissemens du tout par la voye de Souysse, que nous semble pour l'heure la plus aisée, d'aillant que d'Ausbourg jusques à Schafouze, en Suysse, il n'y a que trois journées, duquel lieu, Sire, vos postes feront courir de main en main les pachez.

« Sire, nous prions Dieu vous donner en santé très longue vye.

« De Raon, ce dernier jour de janvier 1558.

« Sire, le hérault rapporte pour chose assurée que le roy Philippes a fait délivrer en Allemagne deniers d'attente pour six mille chevaux, ce que d'ailleurs nous a esté escript par Montanus. »

Lettre de messieurs de Bourdillon et archevesque de Vienne à monsieur le duc de Guyse.

« Monseigneur, nous vous envoyons les lettres que l'Empereur escript au Roy, après les avoir ouvertes, pour sçavoir s'il y avoit quelque chose qui pust servir à nostre négociation, et en retenir une copie; comme aussy le Roy nous a esté envoyé le double de celles qu'il escrivoit audit seigneur, dont il a présentement la response. Il vous plaira aussy voir le double du saufconduit, et noter une limitation y contenüe, en ce qu'il porte seureté pour nous, pourveu que nous nous rendions conformes audit saufconduit, par où

il semble qu'on ayt doubté que soubz couleur d'icelluy fussions pour dresser pratique en Allemagne préjudiciable à l'Empire; tant y a que ces paroles se peuvent aussy interpréter à ce qu'en usions sans fraulde, comme le plus souvent on met telles choses aux saufconduits; au demourant, Monseigneur, pour ce que le hérault qui est revenu n'a entendu en la ville d'Ausbourg aucunes nouvelles de celui qui s'y loibt trouver pour le faict des pensions, et que Rouvet est parti de là pour y faire venir les pensionnaires, selon qu'il fut advisé quand nostre dépesche fut faite, si tant estoit que ce payeur des pensions n'estoit encores deslogé de la court avecques les provisions qui sont nécessaires, il vous plaira, Monseigneur, le faire partir incontinent, de peur que cela ne porte reculement aux affaires du Roy, en considérant quelles crieries il y auroit si lesdicts pensionnaires arrivoient audict Ausbourg, et qu'ils ne trouvassent leurs deniers prêts.

• Monseigneur, l'on nous faisoit icy l'Empereur bien malade, et toutes fois il va tous les jours à la chasse. Autres disoient que le duc de Virtemberg estoit décédé, dequoy il n'en est riens. Quant au roy de Danemarc les lettres de nostre ambassadeur d'Auzay, qui a naguères escript, en pourront myeulx parler, tant y a que les advis de Strasbourg le font mort.

• Monseigneur, nous nous recommandons très humblement à vostre bonne grâce.

• De Raon, ce dernier janvier 1558. »

Lettre sur copie des mesmes à monsieur le connestable.

• Monseigneur, pour ce que nous avons esté advertis par la voye de Metz qu'estes retourné à Cercamp, pour le traité de la paix, nous ne vous ferons plus longue lettre pour l'heure, si ce n'est à vous supplier très humblement que si celui qui doit payer les pensions n'estoit délogé de la court, tenir la main qu'il parte au plus tost pour nous venir trouver par la voye de Sayse en la ville d'Ausbourg, où nous pourrions estre dans douze jours. Le surplus de ce qui se peut escrire, pour estre contenu en la lettre du Roy, qu'il vous plaira veoir, ne mérite, Monseigneur, qu'il soit icy redict.

• Monseigneur, nous nous recommandons très humblement, etc., etc.

• De Raon, ce dernier de janvier 1558. »

Lettre sur copie desdicts sieurs de Bourdillon et archevesque de Vienne à monsieur le cardinal de Lorraine.

• Monseigneur, nostre saufconduit ayant esté

apporté par le hérault Piedmont, lequel arriva hier bien tard, nous avons pris résolution de suivre nostre chemyn, pour estre d'heure à la ville d'Ausbourg, et monstrier à l'Empereur que sommes venuz principalement pour l'office d'armytié que le Roy entend faire en son endroict, le surplus qui se peut escrire quant aux advis d'Allemagne, est contenu en la lettre qu'escrivons au Roy présentement, où il n'y a chose qui soit grandement digne d'estre sceüe, si ce n'est que la diette n'est si pressée que l'on cuydoit, laquelle chose, Monseigneur, peut servir au bien des affaires du Roy.

• Monseigneur, Montanus nous a faict entendre par le hérault, que ung nommé Bernard, provençal, homme de grandes lettres, que vous avez dépesché pour aller devers le comte de Altembourg, estoit décédé de peste, en la ville de Emden, appartenant à la comté de la Frise Orientale, avant que d'avoir exposé sa créance audict seigneur comte; bien est vray qu'il avoit dict à son hoste, qui est un docteur nommé Mettemanus, conseiller du comte de Frise, fils de ladicte dame, tout le contenu en sa charge; mais nous ne sçavons que c'est, n'ayant jamais oy dudict Bernard, ny de ce qu'il avoit à négocier; à ceste cause, Monseigneur, il vous plaira y pourvoir, ou bien nous faire entendre ce qu'il faudra qu'y fassions.

• Monseigneur, nous nous recommandons très humblement à vostre bonne grâce, priant Dieu, etc., etc.

• De Raon, ce dernier janvier 1558. »

Lettre de l'empereur Ferdinand au Roy.

• Très hault, très excellent et très puissant prince, nostre très cher et très amé bon frère et cousin, salut. Nous avons par vostre hérault d'armes receües vos lettres, de main de secrétaire, du huitième de ce présent moys, et par le contenu d'icelles entendu le plaisir que ce vous a esté d'apprendre nostre advenement à la dignité impériale, ensemble la bonne affection que monstrez nous porter, pour laquelle vous remercions de bien bon cuer, et que à cest effet estes délibérez envoyer devers nous ambassadeurs, pour nous congratuler icelle dignité, moyennant que nous voulsissions accorder nos lettres de saufconduit, et vous les renvoyer par vostre hérault d'armes à ceste fin. Parquoy très hault, très excellent et très puissant prince, nostre très cher et très amé bon frère et cousin, vous voulant à ce complaire, nous vous envoyons suivant vostre réquisition par vostredict hérault d'armes, le saufconduit que désirez à l'effect que dessus, bien que à nostre advis ne vous deb-

vez haster d'envoyer vosdicts ambassadeurs à ceste diette impériale, jusques à la venue de la plupart des princes-électeurs, aultres princes et Estats du Saint-Empire, que alors nous leur proposerons les lettres que jointement nous avez escriptes, et vous puyssions tant mieulx respondre, affin que vosdicts ambassadeurs ne perdissent temps, et fussent icy plus longuement détenus. A tant, très hault, très excellent et très puissant prince, nostre très cher et très amé bon frère et cousin, nous prions le Créateur vous donner sa saincte grâce.

« Escript en nostre cité impériale d'Ausbourg, le 26^e jour de janvier 1558. »

Lettre du Roy à messieurs de Bourdillon et archevesque de Vienne.

« Messieurs, j'ai receu la lettre que m'avez escripte du 18 de ce mois, par laquelle j'ay entendu vostre arrivée à Thoul, et le séjour que vous estes contrains d'y faire en attendant le saufconduit de l'Empereur, dont j'estime que ne pouvez plus guères tarder à avoir des nouvelles, estant le hérault Piedmont passé il y a longtemps vers Auguste pour cest effect, ainsy que j'ay sceu par ce qui m'en a esté mandé de divers lieux d'Allemagne, qui se sont trouvez tous conformes en cela. Au demourant, quant au faict de la rançon du Debitis de Calais, dont vous a escript Montanus, et faict mention vostre dicte lettre, je croy que vous n'ignorez point quel traitement ont receu jusques icy, et reçoivent journellement encore tous les prisonniers françois que ont eü en main mes ennemys depuis le plus grand jusques au plus petit, et s'ils ont oublié d'en tirer plus que leur pouvoir et facultez ne debvoient porter raisonnablement; de sorte que l'on ne doit point trouver estrange que si mes subjects taschent d'avoir le plus qu'ils peuvent de profit et d'utilité de ceulx qu'ils tiennent; et quant tout est dict, ledict Debitis a esté donné au sieur de Tavannes, avec lequel il a à composer de sa rançon, et du lieu où il aura à bailler ses cautions, et fault, s'il y recherche quelque grâce, que ce soit de luy et non pas de moy, qui ne m'en veux mesler aucunement, joint aussy qu'à vous en parler franchement, je n'ay pas opinion qu'il ait tant de faveur en Angleterre, que la grâce que l'on luy auroit faicte ne sceust apporter aucun fruit ny utilité, qui est ce qui m'a semblé vous debvoir respondre sur ce point; et quant à celuy dont vous a escript le président Seneton, je trouve vostre advis bien fort bon d'entrer en ce propos là le plus tard que vous pourrez; mais quand vous y serez contrains, il me semble qu'il n'y aura point de mal

de respondre, que quand je suis entré en la protection de Metz, j'ay promis et juré de ne rien innover de l'estat auquel je y ay trouvé toutes choses; à quoy il ne me seroit honneste, comme aussy je n'ay jamais pensé de contrevénir, et moins en ce faict qui concerne la religion, qu'en nul autre, attendu mesmement que c'est chose qui appartient à l'évesque de ladicte ville, auquel seul il s'en fault adresser, et non pas à moy, qui ne veux attribuer aultre chose en ladicte ville que le soing de la protection. Toutes fois je remetx à vos prudences de vous conduire en cela selon que vous, estant sur les lieux, cognoistrez estre plus à propos pour le bien de mon service, priant Dieu, Messieurs, qu'il vous ait en sa saincte et digne garde.

« Escript à Paris, le 26 janvier 1558,

« HENRY, et plus bas : BOURDIN. »

Double d'une lettre de monsieur le connestable, aux mesmes.

« Messieurs, le Roy vous faict si ample responsesur le contenu en la dépesche qu'il a de vous receu du 18 de ce mois, que je ne me mettray point à vous en faire une aultre redicte par ce petit mot de lettre, mais seulement vous advertiray que nostre assemblée avec les députés du Roy Catholique pour la continuation de nostre première négociation, qui estoit assignée à ce jour d'huy 26 de ce dict mois, a esté remise au Chasteau Cambresis pour le 5^e du mois de février prochain, sur ce que nous en avons escript, monsieur le cardinal et moy, à madame de Lorraine, et la remonstrance que luy avons faicte de ne nous pouvoir trouver audict lieu si précisément que nous l'avons promis à nostre département, qui faict espérer, puisqu'ils se sont si facilement accommodez à cela, et d'eulx mesmes envoyé une prorogation de la dernière suspension d'armes jusques à la mynuict entre le 10 et le 11^e du dict mois de février prochain, que nous pourrons faire, avecques la grâce de Dieu, quelque chose bon à nostre prochaine assemblée, au bien et repos de toute la chrétienté, dont et de ce qui s'y avancera de jour à aultre, j'auray le soing de vous faire advertir ordinairement; priant Dieu, Messieurs, qu'il vous doint bonne et longue vie.

« Escript à Paris, le 26^e jour de janvier 1558,

« Vostre bien bon amy. MONTMORENCY. »

Lettre sur copie de monsieur le connestable à messieurs de Bourdillon et archevesque de Vienne.

« Messieurs, ce mot de lettre que je vous fais ne sera seulement que pour vous advertir de la

le celle que m'avez escripte du 22^e de t que l'ayant fait voir au Roy, il a que pour les raisons touchées et men- r votre dicte lettre, vous soyez partiz our vous approcher d'Allemaigne, en e saufconduit que vous doit apporter Piedmont, que je ne trouve pas moins ue vous de voir tarder si longuement, z plaisir, si tost qu'il vous sera ar- ne donner advis de la dépesche qu'il apportée, de la façon dont il aura esté occasions qui l'auront retardé ung si , et mesme s'il n'aura rien appris par partienne au service du Roy, et qu'il g qu'il entende, dont vous le sçavez erir soigneusement. Je fais donner le payement des pensionnaires alle- vant cequi enfut résolu à vostre par- poutez bien estre assurez qu'il n'y de faulte que l'argent ne soit par de mesme temps que vous. Nous parti- sieur le cardinal de Lorraine et moy, prochain de ce lieu pour nous en aller u Cambresis, où nous nous debvons iber le 5^e de ce mois prochain préci- ur continuer nostre première négó- a paix, ainsi que je le vous ay mandé nière lettre, n'ayans rien plus à vous ste cy, si ce n'est que je prie Dieu, qu'il vous donne bonne et longue vie. t à Chantilly, le 29^e jour de janvier

« bien bon amy, MONTMORENCY. »

monsieur de Bourdillon et arche- esque de Vienne au Roy.

près vous avoir escript de Raon en du dernier jour du mois passé, et idre la réception du saufconduit de , ensemblement tout ce que le hérault nous avoit rapporté, nous nous cheminez en ces cartiers, et venus à nées jusques en ceste ville, où il nous ious arrêter ung jour ou deux, tant re que nostre logis fust fait en la ville qui n'est qu'à dix lieues d'icy, que le loisir de vous escrire, Sire, ce û entendre du fait de ceste diette, et ppris en passant pays, et mesmement Virtemberg, ayant rédigé le tout par ung cahier à part, encloz avecques la u'il vous pleira, Sire, commander leù.

ces jours passez nous sommes allez duc de Virtemberg en la ville et e Stocar, qui n'est qu'à demye lieue

du grand chemin, auquel lieu il nous recent et traitta magnifiquement, pour la façon du pays, sans toutes fois s'estendre fort avant en propos que communs et généraux, si n'est à faire démonstration de trouver bon que luy feissions entendre de jour en aultre ce qui toucheroit vos affaires, Sire, et de nous communiquer de sa part tout ce qu'il apprendroit : nous y fusmes seulement la matinée, et dînâmes avecques luy, combien qu'il nous vouldist retenir davantage ; mais nous voyons qu'il estoit occupé à festoyer les deux marquis de Bade, et quelques autres qui estoient avecques luy, et à quelques tournois qu'il faisoit le jour mesme ; et d'ailleurs puisque nostre charge principale estoit d'aller veoir l'Empereur, il nous sembla ne debvoir point faire grand séjour en visitations pour décliner toute envye, veu mesmement que le dict seigneur duc, à ce qu'il nous disoit, faisoit estat d'estre bientost en l'assemblée des princes en Auguste, où nous aurions occasions meilleures et plus grand loisir de le visiter et communiquer avec luy.

Ce duc de Virtemberg semble par les propos esquels il est fort réservé et à la façon de vivre qu'il tient d'ailleurs, estre homme timide, qui ne désire que vivre en tranquillité sans se mesler d'aucunes négociations, ains seulement procurer ce qui convient à sa seureté, tant pour avoir veu les hazards et la fortune que son feu père a passé, comme aussy qu'il peult craindre ceulx de la maison d'Austriche, qui ont toujours envye sur son Estat, l'ayant autres fois tenu bien long-temps en leurs mains. Les deux marquis de Bade feirent démonstration d'estre affectionnez à vostre service, Sire, et mesmement celuy qui estoit à la journée de St-Laurens pour le roy Philippes, jusques à dire à monsieur de Bourgmoyen, qu'il n'estoit allé servir le dict seigneur que pour se faire cognoistre, voyant que de vostre costé il n'avoit jamais esté recherché de prendre aucun party. Quant à l'autre, qui est l'ainé de la maison et plus grand seigneur, il dict pareille-ment que quand on le rechercheroit, il seroit toujours prest de prendre party en vostre service.

« Sire, nous supplions le Créateur, etc., etc.

« D'Ulme, ce 14 février 1558. »

Double de la lettre des mesmes à monsieur le connétable.

« Monseigneur, depuis nostre partement de Raon, qui fut aussitost qu'eusmes receu le saufconduit de l'Empereur, nous avons receu les lettres qu'il pleut au Roy et à vous nous escrire du 25 et 29^e jour du mois passé, lesquelles ne nous

a semblé cy devant advertir avoir reçues, pour n'y écheoir aultre response ny aussy nous escrire plutost ce qu'on disoit ez lieux où nous avons passé, pour aultant qu'on parloit du faict de ceste diette en tant de sortes, que désirions plutost entendre ce qui seroit vray, ou plus vraysemblable, comme maintenant avons apprins de monsieur le duc de Virtemberg, et qui se confirme et vérifie tous les jours par aultres; par où, Monseigneur, il résulte que ces affaires passeront en quelque longueur, et que la diette pourra durer trois ou quatre mois, pour aultant que sur ce nouvel empire, il y a assez de choses à démesler qui concernent la tranquillité du pays, sans en chercher de nouvelles, comme nous espérons esclaircir bientost, et en advertir le Roy de jour en aultre; cependant, Monseigneur, il vous plaira avoir souvenance de nous faire entendre en quels termes seront les affaires de la paix, pour selon cest advis nous régler par deçà, et aussy tenir la main que si le payeur des pensions n'estoit despesché, qu'il le soit incontinent, car si les pensionnaires que Rouvet est allé quérir, venoient plutost que ce dict payement, ils demanderoient de grandes récompenses, et seroit une grande défaveur aux affaires du Roy.

« Monseigneur, Montanus en passant par Strasbourg nous a fait dire qu'on luy avoit promis mille livres de pension, et que de cela il en avoit lettres du Roy, désirant en estre payé, ou sçavoir quand il le seroit. Et pour ce que ne l'avons trouvé au rouble des autres pensionnaires, pour aultant qu'à l'aventure c'est ung fait à part, il nous a semblé plutost que de luy faire aultre response de vous en advertir, affin que par ce qu'il vous plaira nous rescripre, nous sçachions ce que nous aurions à luy dire, etc. »

Advis venant d'Allemagne.

« L'on tient pour certain que le roy de Danemarck est mort, et que son fils ayant esté auparavant couronné est demouré paisible, et pour aultant qu'il est homme remuant, et aymant les armes, l'on estime qu'il attempera quelque chose contre les Anglois à cause du royaume d'Yslande, qu'il prétend luy appartenir.

« L'Empereur est en la ville d'Auguste dez le dernier jour de décembre, pour ce que la diette estoit assignée pour le 1^{er} jour de janvier.

« Le roy de Bohême son fils se porte maintenant bien, et se trouve en Autriche, où il a quelques forces, pour empescher une fortification que les Turcs entendent faire ez frontières de ce cartier là, qui porteroit grand dommaige à Vienne, et laquelle ayant esté une fois défaitte par les

chrétiens, les Turcs veulent maintenant reprendre et parachever.

« L'archiduc Ferdinand est en Bohême, en la ville de Prague, où il entend aux affaires du Pape, après estre revenu d'une grande malladye en convalescence. Ainsy l'Empereur n'a de ses fils que le plus jeune, Charles, qui luy tient compagnie, le dict seigneur a encores six filles qui luy restent à marier, de dix qu'il en avoit, dont les quatre ont esté pourveues, deux en Pologne, la tierce en Bavières, et la 4^e avecques le duc de Clèves.

« Les princes de l'Empire se trouveront tous en la diette, excepté le comte Palatin qui est mal disposé, et aussy le landgrave de Hez, et ne sont encores comparuz en la ville d'Auguste, y ayant toutesfois leurs ambassadeurs, délibérez de les suivre bientost, comme dans quinze jours d'icy.

« Le duc Auguste ayant proposé de se mettre en chemyn a différé, soit pour la mort qui est advenue au roy de Danemarck son beau père, pour ne laisser sa femme désolée, ou bien pour une levée qui se faict en Saxe par le duc de Lambourg, avecques le colonel Filsberg qui ne se laissent entendre où ils la veulent employer: toutesfois par ce que le dict seigneur Auguste a escript à aucuns princes de l'Empire, il debvoit partir le 7^e de ce mois pour venir à la diette.

« L'électeur de Magonce debvoit aussy partir dans le 8^e ou 10^e de ce mois, ayant desjà envoyé gens à Ausbourg devant, qui luy font ses provisions.

« De Trièves et Coloigne ne s'entendent encores certaines nouvelles, quant ils y pourront estre. Tant y a que on parle de quinze ou vingt jours, dans lequel temps le duc de Virtemberg s'y doit aussy trouver, s'estant à cest effect préparé de tout ce qui luy est nécessaire, n'attendant au demourant que la venue d'aucuns des électeurs.

« La proposition de la diette se pourra faire avant la fin de ce mois, encore que les princes n'y soient arrivez, veu que les ambassadeurs depputez y sont desjà. La proposition sera touchant le règlement en la religion, la subvention contre le Turc, et autres affaires politiques, comme de la monnoye, et tranquillité du pays.

« L'on ne peult au vray juger combien durer la diette, tant y a qu'on estime qu'elle ne pourra durer moins de trois ou quatre mois.

« La royne de Pologne fille de l'Empereur n'est pas morte, comme l'on avoit dit, mais l'on estime que le Roy son mary ne peult guères durer, pour estre éthique et thésique.

« Et pour ce qu'il n'a nuls enfans, l'on tient que le roy de Bohême fait pratique pour luy

succéder, comme aussy font le jeune roy de Danemarc, et le fils de l'électeur de Brandebourg.

« Le duc Henry de Bronsvicq n'est encores mort, mais bien demeure malade au lict, sans espérance de venir à convalescence, tant à cause de son grand aage, qui est de soixante douze ans, comme d'une paralipsie qui luy tient la moytié du corps sans qu'il s'en puisse ayder.

« Le 16^e jour du mois passé il fait ung grand tremblement de terre en la ville de Strasbourg, avecques une inflammation du ciel fort estrange.

« Quand aux nouvelles estrangères, par lettres de Bruxelles il s'entendoit qu'on estoit en bonne espérance de la paix, si ce n'est que le faict de Caletz y meist empeschement.

« La royne Isabel avoit esté couronnée le 16^e jour du mois passé et avoit dépesché ung comte devers le roy Philippes, qui faisoit penser à beaucoup de gens que les choses du mariage entre les dicts sieur et dame fussent fort avancées et en terme de sortir effect.

« Cela n'a point empesché que l'Empereur n'y prétende aussy pour l'archiduc Ferdinand son fils, ayant pour cest effect dépesché le comte Ladron pour aller en Angleterre pour y conduire ceste pratique.

« Le roy Philippes fait venir à la diette le comte Haremberg Brabanson, oultre l'ambassadeur ordinaire qu'il tient auprès de l'Empereur, soit qu'il ait sceu nouvelles de ceulx que le Roy y envoyez, ou pour conduire et dresser quelque pratique; car tel personnage n'a pas esté dépesché sans cause.

« D'Italie s'entend, par advis du 29 du mois passé, que les enfans du Turc qui s'estoient mis en campagne, avoient esté appaisez par le père, et renvoyez chacun dans leur gouvernement.

« Que le Pape estoit bien fort mal avec ses neveux les Caraffe.

« Tous les jours passent icy gentilshommes du roy Philippes, et mesmement Espagnols, qui vont et viennent d'Italie au Pays-Bas. »

Lettre du Roy à messieurs de Bourdillon et de Vienne.

« Messieurs, mon cousin le connestable me vient d'envoyer le double d'une lettre que l'evesque d'Orléans et l'Aubespine, qui s'estoient acheminez devant à Guyse, luy ont envoyé sur le chemin, par laquelle ils l'advertissent que au Chasteau Cambresis, l'on a réservé l'une des principales hostelleries pour y loger les seigneurs de l'Empire qui s'y doivent trouver, sans autrement dire l'occasion qui les peult amener là, laquelle toutesfois s'il est ainsy il est bien aisé de

conjecturer, et qu'elle ne peult estre aultre que pour y faire instance de la restitution des villes de Metz, Toul, et Verdun; et pour ce que je trouveroies merveilleusement estrange si ceste dépesche là avoit esté par la délibération et consentement des princes électeurs et Estats de l'Empire, que les amys et serviteurs que j'ay en la Germanye en bon nombre se fussent tant endormys que de ne m'avoir donné advis d'une si importante chose, avant qu'elle eust esté résolue, et que d'aultre part je ne sçay point qu'il ait esté tenu diette de longtemps, où telle pratique se soit pu manier, je demeure en grant incertitude de ce que j'en dois croire, et ay grande occasion de désirer d'en estre esclairey, et pour ceste cause je vous prie que Incontinent ceste lettre receue vous donniez tout l'ordre qu'il vous sera possible par le moyen de mes dicts amis et serviteurs, de sçavoir que c'est de la dépesche des dicts seigneurs de l'Empire, par quels moyens elle s'est faite et à la poursuite et instance de qui, qui sont ceulx qui y ont consenty, et à quelle fin, pour en la plus grande diligence qu'il vous sera possible, me mander tout ce que en aurez pu descouvrir, et de toutes aultres particularitez que vous estimerez appartenir à mon service; et mesmes si le dict roy Philippes a envoyé faire des recreues en la ditte Germanie, de quel nombre d'hommes elles se feront, et pour quel temps. Et là dessus, Messieurs, je veoyz prier Dieu qu'il vous ayt en sa sainte garde.

« Escript à Paris le 6^e jour de février 1558.

« HENRY, et plus bas : BOURDIN. »

Double d'une lettre de monsieur le duc de Guyse aux mesmes, du dict jour.

« Messieurs, vous sçavez l'occasion de ceste dépesche par ce que le Roy vous escript présentement, à quoy je n'adjouteray aultre chose, sinon que vous ferez ung agréable service à Sa Majesté, si vous mettez peine de l'esclaircir sur le contenu en sa lettre le plus tost qu'il vous sera possible, pour le désir qu'il a de sçavoir comme il en va, et pour ce que vous n'ignorez qui sont les amys et serviteurs qu'il a en Allemagne, de qui vous pourrez tirer plus de certitude sur tout cela; il n'est nul besoing que je vous les nomme, et aussy peu que je vous dye comme vous aurez à vous y gouverner, et n'ayant d'aultre part de quoy vous faire la présente plus longue, je veois prier Dieu, Messieurs, qu'il vous doint bonne et longue vie.

« Escript à Paris le 6^e février 1558.

« Vostre entièrement bon amy.

« FRANÇOIS DE LORRAINE. »

Lettre de messieurs de Bourdillon et archevesque de Vienne au Roy.

« Sire, hier au soir arrivâmes en ceste ville ayant temporisé environ quelque peu de jours, en attendant que nos logis fussent faits, lesquels cependant nous ont esté baillez fort honorables, avec démonstration de l'Empereur de nous faire mieux loger, si tant estoit que nous ne le feussions à nostre gré. Estansicy arrivez, Sire, avons trouvé le frère du trésorier des liguez, Marmagne, instruit, à ce qu'il nous a dit, de ce qu'est requis, dont cy après, Sire, vous ferons entendre les particularitez. Cependant encores que soyons fraîchement venuz, et que n'ayons eu commodité de communiquer avec beaucoup de gens, nous avons sceu les aprests qu'on a faits pour le service et obsèques du feu Empereur, où on usera à ce qu'on voit de grand magnificence, et telle solemnité qu'il est convenable à un Empereur, et tel que le deffunct a esté : cela fait, Sire, on tient que on commencera la diette, encores que nul des électeurs soit encores venu, excepté l'archevesque de Magonce, ny des autres princes de l'Empire, que le duc de Bavière, gendre de l'Empereur, pour avoir ses terres qui confluent quasi aux portes de ceste ville : autres disent que l'Empereur ne se hastera point de faire la proposition de la diette que les princes ne soient arrivez ; car combien que leurs deputez y soient, pour aultant qu'ils ont communément pouvoir et instruction limitée, le dict seigneur désireroit plustost négocier avecque les maîtres, et à ceste cause il pourroit attendre leur venue. Il y en a, Sire, qui adjoustent que la mort du comte Palatin sera cause que l'on ne pourra procéder à entamer la diette, que son successeur, le duc de Cymber, n'ayt prins possession du Palatinat et autres Estats du deffunct.

« Sire, ce seroit témérité à nous de vouloir si tost juger quelle yssue les affaires de ceste diette pourront prendre ; tant y a que pour les avis que nous avons d'aucuns serviteurs que nous avons attiré à vostre service, et ce que pour le peu de temps qu'avons esté en ces quartiers nous pouvons imaginer, il y a grande apparence qu'ils se présenteront de grandes difficultez à démesler en ceste assemblée, lesquelles pourront estre tenues en quelque longueur, ou peut estre remises à une autre diette ; entre lesquelles, Sire, il y en a deux qui sont grandement à considérer. La première est le règlement sur le faict de la religion tant d'une part que de l'autre ; car les princes protestans n'estant bien d'accord avecques les jeunes princes de Saxe, fils du feu

électeur Frédéricq, qui ont grand support et faveur des villes maritimes sur quelques opinions de leurs prescheurs, qu'on avoit accordées, et mesmement touchant le Saint Sacrement, et la diette de Foulla qui avoit esté assignée pour composer tels différends, n'ayant esté tenue, si l'on veult démesler telle matière en ceste diette, ainsy que l'affaire a esté remis, il y en a pour ung bien long temps. Davantage, s'il est vray ce qu'on dit communément, que aucuns princes catholiques se veuillent faire protestans, pourveu qu'ils joyssent du revenu de leurs bénéfices, ils trouveront une partie des protestans qui leur ayderont et promouvront ceste besoigne. Autres qui prétendent s'appliquer la plus grande partie du revenu des dictz bénéfices, et le tenir en fief de l'Empire, y pourront entendre, parquoy il se trouvera d'étranges contradictions selon la diversité des opinions et des consciences, et pourtant l'altercation ne pourra estre si tost résolue, encores l'exécution en sera plus difficile en cas que telle innovation se feist. L'autre difficulté, Sire, pourra estre sur la contribution que l'Empereur requerra contre le Turq, où l'on peut prévoir de grands obstacles, car les protestans, à ce qu'on dit, n'entendent riens accorder, s'il n'est permis à ceulx de leur secte de vivre comme ils sentent en la religion, encores qu'ils soyent en l'obéissance du prince catholique, qui seroit une merveilleuse façon de faire, comme de voir un prince estre contraint d'endurer ses sujets vivre autrement que luy. Autres allèguent que devant que contribuer aulcune chose, l'on doit faire rendre compte des deniers qui ont esté cy devant contribuez pour repousser les affaires du dict Turcq, et néanmoins employez aux affaires de la maison d'Autriche, comme au rachat des terres qui estoient engagées aux comtes Pallatin, duc de Wirtemberg et autres ; tant y a, Sire, que outre les difficultez susdites, le faict de la monnoye, de la chambre impériale, et autres constitutions qui regardent l'estat politique estant adjoutez aux précédens articles, nous font estimer que ce mistère ne peut passer sans longueur, et partant que les conclusions de ceste ligue ne pourront avoir exécution de ceste année, à tout le moins en chose que peut porter préjudice à vos affaires, qui est ung des plus grands points que mettrons toujours peine d'éclaircir plus avant.

« Sire, Rascalon nous vint hier trouver estans encores à trois lieues d'icy, pour nous dire la mort du comte Pallatin son maître, advenue le 12^e de ce mois, dont estimons, Sire, que en avez esté adverty, adjoustant qu'il y avoit grande apparence de pouvoir aisément attirer son succes-

le duc de Cymber à pareille intelligence et tant que le deffunt avoit avecques Vostre Majesté, tant pour estre homme plutost simple que sage, et qui se gouverne par conseil, lequel devoit estre composé d'autres ministres que eulx que le deffunt avoit, qui sont, Sire, et actionnez à vostre service, comme aussy que dict seigneur peult avoir affaire contre le duc de la yère apuyé par l'Empereur, où il désirera un support d'autre prince qui le contrepoise, lequel ne peult estre autre que vous; pour y parler il dit que le vray moyen seroit qu'il vous eust, Sire, envoyer homme vers le duc de Cymber pour s'esjouir avecques luy de l'accroissement de tels honneurs et biens à luy advenus, où le dict seigneur feroit difficulté d'admettre l'une des vostres à négocier pour la suspicion en pourroit naistre sur ce commencement d'estat, de faire escrire ung mot de lettre au Rascalon qui s'y suppleroit, et useroit de ce, Sire, que au traitté il n'y auroit à changer que le nom du deffunt à celui qui luy a succédé. Au demourant, Sire, il nous a grandement exaulcé la bonne volonté des ministres du dict seigneur deffunt, qui a esté cause qu'il nous a semblé bon leur devoir escrire une lettre de la teneur qu'il vous plaira veoir par le double d'icelle, et que par mesme moyen avons adonné une autre lettre au nouveau électeur, pour entretenir en bonne dévotion, en attendant, Sire, qu'il vous ait pleu ou luy escrire, ou nous faire entendre ce que nous aurons à faire en cest endroit.

« Sire, nous ne pouvions obmettre que Rascalon nous a fort parlé du comte de Erbach comme ministre affectionné au feu comte Palatin et qui est personnage de bon sens, de probité, et d'autorité, lequel maniera tous les affaires du nouveau électeur Palatin, estant bien d'avis que s'il vous plaisoit luy escrire ung mot en faisant visiter le duc de Cymber, que il pourroit grandement enchemynner la besogne.

« Sire, nous avons advertissement de divers lieux que le roy Philippes faict bailler deniers tentente pour une grosse levée de chevaux: nous parlent de six mille, les autres de quatre. Le duc Henry de Brunsvic, encores qu'il soit de lit avec peu d'espérance de sa santé, employe le plus avant qu'il peult, aussy le duc de Saxe son cousin en doit estre le colonnel. Au demourant, Sire, le comte de Haremburg Branson depuis quatre jours en ça est arrivé en vostre court, y estant venu en poste; Polviller aussy y est, qu'on dict avoir charge de faire lever un régiment de lansquenets. Dailleurs,

Sire, hier viendrent icy nouvelles que les Turcs en nombre d'environ douze mille, avoient pris ung fort chasteau sur l'Empereur, au pays de Tirol, qu'aucun nomment Croya, et qu'ils alloient vers une ville nommé Labac, qui confine avecques les pays des Vénitiens, lesquels peult estre par là se sentiront des coups.

« Sire, ce matin sont icy venues nouvelles que le duc de Olsten, frère du feu roy de Dannemarc, s'estoit mis en armes avec grosse troupe de gens de guerre, contre le jeune roy son neveu, qu'il prétend déposséder du royaume, sous couleur de vouloir restituer le roy Chrétien jadis prisonnier, soit qu'il ait intelligence avecques luy de partir le gasteau ensemble, ou que par là il cuyde avoir meilleure entrée dans le pays. On y adjouste que le duc Auguste se prépare pour ayder le jeune roy son beau frère, qui pourroit estre la cause pour la quelle il ne s'est enchemyné pour venir en la diette. Cet avis se peult rapporter, Sire, à ce que par nos dernières lettres il vous aura pleu entendre qu'il se faisoit une levée de gens des quartiers de Saxons par le duc de Lambourg, lesquels pourront estre employez en ceste entreprinse par le duc d'Olsten: tant y a qu'il est vraisemblable que ceste succession du royaume de Dannemarc qui souloit estre électif, ne passera sans quelque remuement ou nouvelleté qui seroit tousjours trouble par l'Allemagne, et retardation aux affaires de la diette, veu mesmement que le duc Auguste qui n'y pourroit estre est un de ceulx à qui l'Empereur a plus de confiance. En escripvant la présente, Rouvet est arrivé de là part où il avoit esté envoyé, lequel nous a confirmé cest avis de Dannemarc, et qu'estant à Trezin, lieu principal du duc Auguste, il avoit appris que les capitaines du dict seigneur avoient esté mandez, sans manifester pourquoy. Bien se disoit qu'on avoit si bien pourveu aux forteresses du Dannemarc qu'on ne craignoit point les entreprises du duc d'Olsten. Au demourant, Sire, le dict Rouvet rapportant les lettres et nouvelles du pays d'où il vient, il ne nous a semblé le devoir plus retenir, ny en faire aultre redite icy, vous suppliant très humblement, Sire, nous faire entendre la résolution de ce qu'entendez estre faict ceste année pour le regard de ceulx qui viennent par deçà, car ils s'attendent bien de sçavoir de nous à quoy on a conclu de les employer.

« Sire, nous supplions le Créateur, etc.

« D'Auguste, le 21 février 1558. »

Ce qui suit estoit en chiffres :

« Codignac qui estoit en Levant pour vous, Sire, est passé depuis deux jours par ce pays, estant dépesché par le duc de Sées, lequel l'en-

voye en poste devers le roy Philippes, au service duquel il est retenu ; ung sien homme nous est venu descouvrir tout ce qu'il a pu entendre de son maistre, duquel avons tiré mémoire, et d'ailleurs advisé de vous envoyer le mesme personnaige pour vous rendre compte, Sire, des particularitez sur lesquelles il sera enquis, comme la chose qui est d'importance le requiert bien : cependant, Sire, nous escripons à Venise et en Levant, affin qu'on se garde des menées de ce galland ; il vous plaira, Sire, en faire autant en Provence, affin qu'il n'y ayt aucune surprinsce, et mesmement vos ennemis n'espargnent riens pour moyenner que vos serviteurs fassent quelque bonne trahison. »

Mémoire de l'entreprinse de Codignac envoyé au Roy.

« Premièrement a entrepris, estant en guerre, aller prendre ou faire prendre Sisteron ; secondement a envoyé lettres par son neveu à monsieur de Cares pour le faire détourner du service de Sa Majesté, du quoy il n'a point eu de réponse ; tiercement a envoyé homme exprès, en France, nommé Gilles, autrement M. de Santiers, pour faire détourner monsieur de La Garde, disant, s'il se sent mal satisfait de Sa Majesté, qu'il se vienne retirer à luy, et il luy fera tel party que celluy qu'il a en France, et luy fera donner l'ordre de la Toison d'or.

« Quatrement, estant délibéré, si la paix se faict, de négocier avec le grand Turcq et ses bachats en faveur du roy Philippes, pour la leur faire trouver mauvaïse, affin de faire déchasser l'ambassadeur de Sa Majesté. »

Lettre de monsieur de Bourdillon et archevesque de Vienne à monsieur de Guyse.

« Monseigneur, nous avons escript au Roy et à vous, d'Ulme, du 14^e jour de ce moys, tout ce que pour lors avions apprins en passant pays : depuis nous a esté envoyé par la voye de Thoul ung paquet contenant lettre du Roy et de vous du 6^e, faisant mention d'une hostellerie retenüe au Chasteau Cambresis pour aucuns seigneurs de l'Empire, qu'on inferoit par là se debvoir trouver à l'assemblée et négociation de la paix, et combien, Monseigneur, que nous estimons que vous puissiez desjà estre éclaircis sur ce point, toutes fois pour satisfaire à ce qui nous estoit commandé, nous nous sommes enquis quel fondement cest advis qui vous fut baillé pourroit avoir prins de ce cousté, en quoy pour le faire court, nous ne trouvons point que ce mistère peult procéder des Estats de l'Empire, pour aultant qu'ils n'ont encores esté assemblez, et partant n'y peult avoir

esté prinse conclusion, qui présupposition, premièrement, et après consultation, nous n'avons advisé de quelque soit qu'on ait dépesché aucuns ambassadeurs de l'Empire ; seulement se dit partout que l'Empereur voulant négocier avec les princes, et non avec leurs députez, a envoyé de la comte de Levistain pour les solliciter à chercher de se trouver à ceste diette. / entendu que si de l'assemblée qui se deb à Folla entre les princes protestans e effect, que l'on proposoit envoyer ambassadeurs devers la royne d'Angleterre, pour la sur le faict de la religion, affin qu'elle faict de vivre des protestans, veu m que la diette dame avoit envoyé par homme docte, pour les prier de luy les moyens par lesquels elle pust restituer d'Angleterre en bon estat, les requerrai prier Dieu par toutes leurs églises, affin la pust bien inspirer, qui estoit taisiblement insinuer en leur amitié, et leur déclarer desiroit la reigle des protestans ; et puisqu'il n'y avait eüe aucune assemblée à Folla, l'on ne parloit plus d'envoyer ambassadeurs en Angleterre. Une chose, Monseigneur, roit estre, c'est que l'empereur de se décret précédent des estats de l'Empire gratifier le roy Philippes, pourroit avoir dépesché gens qui fussent allez députez de la paix pour parler des villes pire qui sont sous la protection du Roy ; messeigneurs les députez du Roy sont qu'ils pourront congnoître leur pouvoir, qui ne peult estre de l'Empire, puisqu'il n'y a pas par délibération des dictes Estats, substance, Monseigneur, ce que nous en dire, ne voyans pour l'heure chose que empescher que le Roy doibve traiter moins à son advantage, pour le respect que peult procéder de ce costé »

Double d'une lettre des mesmes à monseigneur le connestable, du dict jour.

« Monseigneur, il vous plaira veoir discouru en la lettre du Roy touchant électeur Pallatin : Rascalon faict, à ce pouvons veoir, tous les bons offices de peult adviser, non toutesfois sans aucunement du peu de recompense qui fait jusques à présent, disant qu'il y a qu'il a quasi toujours esté à cheval, et qu'il n'a moins son maître venant à mourir, il a trouvé quinze escus à la bourse, de quoy a semblé vous debvoir toucher ung m que si le Roy propose de s'en servir, et

loyer, qu'il vous plaise tenir la main qu'il soit ratifié de sorte qu'il ne perde pas la volonté de bien faire; quant à nous, il nous semble personnel de jugement et de bonne volonté, qui conduit assez sagement ce qu'il entreprend, et ailleurs subject du Roy, et partant plus digne qu'on s'y fie qu'à un autre. C'est en substance, Monseigneur, ce que nous pouvons dire pour l'heure, faisant compte de vous faire bien tost une autre dépêche, qui sera aussi tost que nous aurons parlé à l'Empereur, car nous ne faisons que l'arriver.

« Monseigneur, nous supplions le Créateur vous donner bonne vie et longue.

« D'Auguste, ce 22^e jour de février. »

Lettre sur copie de messieurs de Bourdillon et archevesque de Vienne à M. le comte Pallatin, électeur.

« Monseigneur, le décès depuis naguères advenu de feu monseigneur le comte Pallatin, électeur du Saint-Empire, nous a porté grand deuil, pour le regret que sçavons que le Roy sentira d'avoir perdu un si bon, sincère et entier amy. Mais ayant entendu comme avez à succéder en toutes les dignitez et grandeurs qu'il tenoit, nous ne pouvons qu'estre grandement aises, espérans que tiendrez mesme lieu en l'amytié qu'il portoit au Roy, comme aussy nous vous pouvons assurer, Monseigneur, que ne trouverez amy en ce monde qui désire plus la conservation et augmentation de vostre grandeur que Sa Majesté, et laquelle en toutes les occasions qui se présenteront pour le bien de vos affaires se monstera toujours telle que vous la pourrez désirer, comme espérons entendrez bien tout plus amplement et particulièrement d'elle, qui nous gardera de vous en faire plus long discours, si n'est d'adjouster à la présente, qu'en tout ce qu'il vous plaira nous commander par deçà et ailleurs, vous nous trouverez entièrement disposez à vous faire tout service à nous possible, estimans qu'en ce faisant, nous ferons toujours office convenable au lieu que nous tenons cy, et d'ailleurs très agréable au maistre que nous servons.

« Monseigneur, nous nous recommandons très humblement à vostre bonne grâce, priant le Créateur vous donner une bonne et longue vie.

« D'Auguste, 21 février 1558. »

Double d'une lettre des mesmes au comte Erbac, et à MM. les ministres de M. le comte Pallatin.

« Messieurs, ayant entendu par ce porteur le

sieur Rascalon, comme il a pleu à Dieu d'appeler à soy feu monseigneur le comte Pallatin, et néanmoins vous laisser tousjours affectionnés envers les affaires du Roy, selon l'honneste déclaration qu'il nous en a fait de vostre part; il nous a semblé ne devoir passer cette occasion sans vous faire la présente, tant pour nous condoloir avecques vous de la perte que vous avez faite d'un si bon prince, comme du regret que le Roy nostre maistre sentira d'avoir aussy perdu un des meilleurs amys, et des plus sincères qu'il eust, et auquel il avoit autant de fiance qu'à seigneur qui fust dans la Germanye; comme aussy pour vous remercier de la bonne volonté que portez ez affaires de Sa Majesté, et vous assurer que vous la trouverez bien disposée en tout ce qui touchera le bien des affaires de mon seigneur le duc de Cymber, qui doit succéder au dict seigneur deffunct, que vous aurez cause d'estimer avoir à faire à prince qui n'oblie ny les amys, qu'il désire tousjours conserver et gratifier, ny ceulx qui s'employent pour luy, envers lesquels il reconnoit toute démonstration de bonne volonté, aultant et plus que prince qui soit en la chrétienté, ainsi que nous estimons entendrez bientost plus amplement de luy. Cependant nous n'obliions de faire tel office qui est convenable au lieu que tenons, et que nous sommes certains sera agréable à Sadicte Majesté, espérans vous en faire entendre bientost telles nouvelles que pourrez désirer.

« Messieurs, nous nous recommandons très affectueusement à vostre bonne grâce.

« D'Auguste, ce 21^e jour de février 1558. »

Lettre de messieurs de Bourdillon et archevesque de Vienne à monsieur Dacqs, ambassadeur pour le Roy à Venise.

« Monsieur, le 22 de ce mois nous arrivâmes en ceste ville, ayant esté dépeschez par le Roy pour venir visiter l'Empereur de sa part, comme nous estimons avez entendu d'ailleurs, et par mesme moyen faire déclaration envers les Estats de l'Empire de la bonne amytié que le Roy leur a tousjours portée et désire de continuer, ainsi que plus au long vous ferons cy après entendre, car encore n'avons nous eu audience de l'Empereur qui nous est assignée à ce matin: ny pareillement sont arrivez les électeurs et aultres princes de l'Empire pour aucuns accidens survenus en la Germanie, comme entre aultres la mort du roy de Dannemarc, et du comte Pallatin Otto-Henry, la maladie du marquis de Brandebourg, électeur, et du duc de Clèves, qu'on dit estre réduit en extrémité de maladie, avecques peu d'espérances de convalescence. Cependant,

Monsieur, nous n'avons voulu faillir à vous faire entendre nostre arrivée, par mesme moyen y adjoûter ung advis qui est d'importance pour les affaires du Roy, et dont l'en avons adverty en dilligence. C'est que Codignac, jadis ambassadeur en Levant, et maintenant retenu au service du roy Philippes, a passé depuis 4 jours en ce pays allant en poste au Pays-Bas devers le dict seigneur roy, dépesché à Milan par le duc de Sééz, duquel il a reçu cinq cens escus : ses desseings sont, si la guerre continue et que des propos de paix ne sortent aultre effect, de faire surprendre quelque place des nostres en Provence, et à cest effect se fait fort de gagner gens et capitaines en ces cartiers là pour les induire à commettre une trahison, et où la paix se feroit, il doit retourner en toute dilligence au pays de Levant pour faire entendre au Grand Seigneur par le moyen des bassats et aultres intelligences qu'il dit avoir par de là, que le Roy ne désire que se reconcilier avecques le dit roy Philippes, pour après d'ung accord dresser tous deux leurs forces contre le Grand Seigneur, pour causes qu'il inventera propres pour faire qu'on luy adjoust foy, et qu'on chasse par là l'ambassadeur du Roy, comme de prince suspect, et qui ne désire que la ruine des Turcs. Vous sçavez, Monsieur, que toutes choses sont faisables et croyables en Levant, où les corruptions ont lieu avecques le mescontentement que peult estre ils présupposeront estre demouré au cuer du Roy du peu d'effect que leur armée de mer feit l'an passé, au plus grand besoin que nous en pouvions avoir : au fort il ne peult nuire, ains servir grandement d'en estre adverty de bonne heure pour y remédier. A ceste cause, nous vous prions bien fort de faire entendre tout ce mystère à l'ambassadeur du Roy qui est en Levant, le requérant d'y faire tel office qu'il verra estre requis, avecques telle dextérité que nous soyons creus, et que Codignac, pour estre prévenu, se trouve desceu et descheu de toutes ses entreprises, et affin que vous soyez plus certain que cet advis procède d'un bon lieu, ung de ses gens qui l'accompagnoit, l'ayant laissé en ces quartiers, soubz couleur d'avoir perdu un estuy de bonnet plein de papier, nous est venu trouver, qui nous a déclaré tout ce mystère, et pour justification de son dire nous a exhibé plusieurs papiers, qu'avons envoyez au Roy, en ayant retenu un enclos avecques la présente, par lequel vous pourrez à l'aventure reconnoistre quelque chose que ce galland faisoit à Venise, qui est tout ce que pour l'heure vous dirons, sinon que nous avons escript au Roy, comme nous vous avons adverty de tout cecy, affin de

l'escrire en Levant, et y envoyer la présente, ou le double d'icelle.

« Monsieur, nous nous recommandons, etc., etc.

« D'Auguste, ce 22^e jour de février 1558.

« Monsieur, nous avons obmis à vous dire que Codignac a demouré quelque temps caché à Venise, ayant fait deux voyages à Mantoue ; il se nommoit le chevalier d'Avignon ; une fois entre autres il estoit au logis du sieur Russelay où vous estiez à ce que son homme dit, et vous oyoit parler avecques le dict Russelay. »

Lettre de monsieur de Bourdillon et archevesque de Vienne au Roy.

« Sire, l'Empereur envoya hier devers nous le baron de Strocsix du comté de Ferrette et le docteur Selt son vice chancelier, nous faisant entendre par eulx qu'il estoit bien aise de nostre venue, que fussions arrivez en santé, y adjoustant qu'il estoit prest de nous oyr, suivant ce que l'en avions fait requérir, et nous laisser le choix d'avoir audience en la présence de tous les conseillers de l'Empire, ou des siens particuliers, ou de luy seul : sur quoy après avoir fait des remerciemens convenables, remonstrasmes que nostre ambassade estoit spécialement fondée pour visiter Sa Majesté et se conjoier, et congratuler avec luy, Sire, comme son bon frère, parent et amy ancien, de la dignité à lui advenue, et partant que nostre charge pour ce regard n'avoit riens de commun avecques les Estats de l'Empire, pourquoy nous sembloit, sous sa correction, n'estre besoing d'autre présence ou assistance d'iceulx, et, quant aux siens, qu'il estoit en luy d'en ordonner comme son bon plaisir seroit, et nous suivrions ce qu'il commanderait. Suivant ce propos, Sire, le baron susdit avecques ung aultre seigneur nous ont conduit ce matin de nos logis à celui de l'Empereur, où avons trouvé grand nombre d'archiers et gentilshommes, et autres, le tout disposé en grant ordre, comme ces seigneurs en sont amateurs et accoustumez de garder telles solemnitez : l'Empereur estoit en sa chambre retiré en un coing, et l'archiduc Charles avecques le duc de Bavières, et aultres de son conseil, rangez le long de la muraille, debout et découverts. Le dict seigneur nous voyant venir à luy s'est avancé la teste nue pour nous recueillir, ce qu'il a fait fort gracieusement ; pour le faire court, Sire, après luy avoir présenté vos très cordiales recommandations, et baillé les lettres que luy escriviez, nous avons exposé le fait de nostre charge de la congratulation que luy faisiez pour la dignité impériale, à laquelle il estoit dignement parvenu,

nce que conceviez, Sire, du bien qu'il roit tant à la Germanie, amys et alliez, que de toute la chrestienté, et semblables termes d'amitié, usitez en telles uns et déclarations d'amitié, sans y obli l'excuse de ce que plustost tel office esté fait pour les infélicitez de ce temps de telles guerres, que tout le monde eu et senty; surquoy avons eu pour resu'il recevoit en bien bonne part ceste viny, vous en remerciant, Sire, de très bon et quant à la charge de l'empire qu'il i, dont l'en estimiez digne, qu'il voudroit la estre vray, et mesmement en ce temps de troubles et d'affliction pour la chrestienté pour lesquels composer, il convenoit avoir principalement à Dieu, qui en estoit le dieu et seul auteur, et néantmoins que l'un des leur part en attendant et implorant secours s'y debvoient employer et faire qui seroit en eulx. Delà, Sire, après esté par nous répliqué de propos conforment il n'est besoing de spécifier aultrement, le seigneur est venu faire mention de l'assembledu Chasteau Cambresis sur le fait de, disant que vos députez, Sire, y estoient l'ung jour après ceux du roy Philippes, les estoient tousjours à traiter, désirant par leur négociation pust produire quelque chose, et mettre la chrestienté en repos; luy avons seulement adjousté qu'il ne soit à vous, Sire, que toutes choses n'allobien, sans spécifier aucune particularité qui estoit en dispute, comme aussy il ne l'avoit enquis.

De ces propos parachevez, nous sommes à luy parler de trouver bon qu'il y eust un seigneur ordinaire de vostre part, Sire, qui soit auprès de Sa Majesté, et aultre de sa part près de la vostre, à quoy n'avons obtenu de luy qui puisse porter résolution, comme à l'ordinaire hors les responses communes et générales. Luy ny le feu Empereur son frere, ne l'un des seigneurs constumiers de respondre à dequels leur fust proposée, sans la communication de leur conseil, ainsy que moy Marillac, seigneur de Vienne, ay tousjours expérimenté parquoy pour gagner temps ledict seigneur, que puisque nous avons à faire sécher deçà, et mesmement que vous, Sire, soit demander sauveconduit pour nous aux princes de l'Empire, par les lettres que le hérault apportées, lesquelles il avoit ouvertes en la présence des princes, comme il faisoit ordinairement, qu'on adviseroit là dessus ce qui luy faisoit faire, et que tout se passeroit bien, sans

se laisser entendre plus avant; comme aussy il ne nous a semblé pour ceste première entrée en debvoir, faire plus grant instance, ains monstrier de prendre tout en bonne part, en y adjoustant seulement pour aultant qu'il faisoit mention desdits Estats de l'Empire, que vous, Sire, voyant le temps à-propos de le faire visiter, aviez proposé de nous dépescher pour user de l'office qu'avons présentement fait, et pour aultant qu'on disoit partout que la diette se devoit tenir, si tant estoit que les princes de l'Empire veinssent à s'assembler, nous avons charge de les saluer de vostre part, Sire, et leur faire la déclaration d'amitié et bonne intelligence, qu'avez tousjours désiré estre cognüe, pour le regard du Sainct-Empire; mais fust qu'il y eust diette ou non, vous aviez tousjours résolu, Sire, de nous envoyer pour l'office que dessus est dit; et pour aultant, Sire, que ledict seigneur adjoustoit que la diette commenceroit lundy prochain, dernier jour de ce mois, qu'il feroit la proposition selon la coutume, par où cy-après nous nous pourrions acquitter de tel office que nostre charge portoit, nous avons respondu qu'en cela nous n'entendions faire chose qui ne procédast de son bon gré et permission, et qu'après la venue d'aucuns princes, nous adviserions d'exécuter ce qu'il nous estoit commandé, qui ne seroit sans l'en advertir plutost, et d'entendre là-dessus son bon plaisir; et sur cela, Sire, après plusieurs propos honnestes, tenus par ledict seigneur, où toutesfois il n'y a aultre particularité, et de nostre part l'avoir très humblement remercié de la gracieuseté dont usoit en nostre endroit, en signification de l'amitié qu'il vous portoit, l'assurant qu'il trouveroit tousjours correspondant en vostre endroit, sommes départiz de luy, estant accompagnez jusques à nos logis, par les mesmes seigneurs qui nous y estoient venus querir.

« Sire, pour aultant que ceste assemblée est nouvelle envers prince qui n'en avoit point eu de semblable de vostre part, et d'ailleurs qu'on eust pu à l'adventure estimer qu'il la recepvroit mal volontiers à cause du roy Philippes son neveu, il nous a semblé debvoir spécifier ainsy au long comme nous avons esté logez, receuz, oys et visitez, qui est en toute gracieuseté et honnesteté. De ce qui sera à faire cy après, le temps et les occasions nous conseilleront, et mesmement d'après les nouvelles qui s'entendront du fait de la paix, dont l'on fait icy l'espérance bien petite; quoy qu'il en soit, nous tenons de divers lieux, que le roy Philippes faict bailler deniers d'actente aux reytres pour deux mois, et d'ailleurs qu'on faict lever quatre ou cinq cens chevaux en Bohême,

pour faire descente au premier jour au Pays-Bas; ce qu'il vous plaira, Sire, vouloir considérer, veu mesmement les forces qu'il tient desjà audict Pays-Bas, qui sont de cinq régimens de lansquenetz, de cinq à six mille Espagnols, et deux mille chevaux allemands, avecques lequel nombre jointect avecques aultre renfort qu'il auroit de ce costé, il pourroit advenir qu'il tascheroit de forcer quelque place de vos frontières, avant que fussiez armé, ou en estat de l'empescher: ce que pour la fidélité que debvons en vostre service nous a semblé, Sire, vous escrire, pour ce qu'on ne fait point de doubte icy qu'il n'y ait guerre, et que d'ailleurs, Sire, une belle occasion vous leur pourroit donner matière et volonté de vous surprendre, soubz couleur des propos de la paix.

« Sire, les advis de l'effort que les Turcs ont fait, se continuent, et dict-on qu'ils estoient bien quinze ou vingt mille hommes, qui ont couru jusques au Friol vers Trieste, en ayant rapporté ung grand butin, et fait ung dommage fort grand, mais que le chasteau qu'ils ont prins n'estoit chose dont l'on doihve tenir grant compte; tant y a, Sire, que soubz ceste nouvelle on pourroit haster la proposition de la diette, car l'Empereur ayant entre aultres choses à requérir contribution contre le Turc, l'occasion de l'advis susdict viendroit bien à propos: quoy qu'il en soit, l'on tient que les électeurs aultres que les ecclésiastiques ne pourront estre icy d'ung bon mois, tant à cause des mouvemens de Dannemarc, où le duc Auguste a envoyé les forces de son pays, et partant ne s'en esloignera guères, comme pour la mort du comte Pallatin, et malladye de l'électeur de Brandebourg qui a la fiebvre quarte; il y en a d'aultres qui s'excusent pour en avoir peu de volonté, aultres qui ne peuvent, mesmes le duc de Cleves qu'on tient pour déploré de sa santé, et n'en attend-on d'heure à aultre que la mort; le surplus, Sire, qui se pourroit escrire de ce costé, il vous aura pleu entendre par la dépesche de Rouvet, à laquelle bientost nous adjousterons le contenu en la proposition qui se doit faire, et ce que après se pourra découvrir. »

Double d'une lettre de messieurs de Bourdillon et archevesque de Vienne à monsieur de Guyse.

« Monseigneur, nous escripvons au long et par le menu le recueil que l'Empereur nous a fait avecques les propos, en quoy n'y pouvons cognoistre que toute gracieuseté. Vray est qu'il n'y a encores termes généraux sans aucune particularité, et mesmement sur le propos de leur

ambassadeur ordinaire près de luy, ou rons cy après office pour en tirer résolucion que par les nouvelles qui viendront d nous pourrons prendre conseil de prestement temporiser. Au reste, Monseigneur, vous plaira poiser ce qu'est contenu en du Roy, touchant l'argent d'actente, qui par deçà de la part du roy Philippes, e des chevaux de Bohême, et mettre ce qu'on tient partout certain avecques la ration des forces que ledict seigneur F avoir au Pays-Bas, luy estant bien ay dant qu'on dispute des conditions de la p une bonne armée, et nous rendre, s'il n pourveu par vostre bon soing et vigill que l'an passé vous leur feistes, qui est ter quelques places de nostre frontière Monseigneur, tout ce qui se peult adjoindre que Rouvet aura apporté, dont avons ung duplicata par la voye de Suyse, que la dépesche nous sembloit estre l' consequence.

« Monseigneur, en attendant argume faire aultre dépesche, nous nous recomr etc., etc.

« D'Auguste, le 24 février 1558.

« Monseigneur, nous attendons ceulx vent venir devers nous, dont aucuns tent y estre bientost, et les aultres s'issent. »

Lettre sur copie de messieurs de Bourdillon archevesque de Vienne au Roy

« Sire, l'Empereur ayant délibéré de proposition de la diette dez le dernier mois passé, a différé jusques au 4^e de tant pour estre occupé au service qu'il pour le feu Empereur son frère, et desp la reyne de Hongrie sa sœur, et celle de terre sa cousine, comme aussy pour l'électeur de Triefves, lequel estoit en et arriva icy ung jour seulement avant proposition, celui de Collogne s'y attentost, et estime l'on que le duc de Virtemberg sera dans huit jours. Quant aux aultreurs et princes séculiers, nous n'avons vu qu'ils soient encores partis de leurs r mesmement le duc Auguste de Saxe, ce firment ses députez, et que les choses de marc passeront gracieusement, pour estre d'accord le Roy qui est à présent avec duc de Olstain son oncle, moyennant mille tallers, qu'il luy baille tous les ans

« Sire, nous vous envoyons la proposition a esté faite, laquelle nous n'avons pu produire promptement pour la haste de ce j

Ille contient principalement cinq articles : le premier, touchant la religion ; le second pour la contribution contre le Turc ; le troisième touchant la monnoye ; le 4^e de la paix et seureté du pays ; et le cinquième, de la réformation de la chambre impériale, comme il vous plaira voir plus amplement par la dicte proposition.

« Sire, nous avons visité l'archiduc Charles, fils de l'Empereur, estans avec les roys de Bohême et l'archiduc Ferdinand ses frères, lequel aux recommandations que luy feismes de vostre part, Sire, et de la bonne affection et mytié que luy portez, fait response qu'il vous remercioit bien humblement, et qu'il désiroit bien vous faire service. Demain nous avons délibéré d'aller visiter l'électeur de Magonce, et après ceuy de Triefves et aussy les aultres princes de Empire, à quoy il nous a semblé cy devant ne devoir haster, tant pour ce que la proposition n'estoit faicte, comme aussy pour gagner temps, pour ce que les aultres princes et électeurs n'estoient arrivez, afin que ce que leur avons à dire en général de la part de Vostre lieute Majesté se face en plus grant nombre et assemblée. L'on a faict, Sire, ces jours icy, le roy de Pologne mort, l'électeur de Brandebourg, et le vieil duc de Bronsvic : il est venu depuis certaines nouvelles qu'ils ne le sont point, estans toutes fois tousjours travaillez de maladie, comme en semblable est le duc de Clèves.

« Sire, depuis deux jours il est arrivé ung homme de la part du colonnel Grombach, tant pour s'excuser de ne venir icy pour beaucoup de raisons qu'il allègue, que aussy pour se tenir près du nouveau comte Pallatin pour le maintenir par la mesme affection et volonté envers Vostre Majesté, qu'estoit son prédécesseur ; et pour avoir trouvé, Sire, son excuse bien raisonnable, nous luy avons escript qu'il ne scauroit myeux faire que de se tenir près du dict comte, et de faire tout son pouvoir en ce que dessus. Il s'est présenté icy, Sire, ung gentilhomme nommé Sixce de Hedstat, qui a autres fois eue ung régiment sous les Genevoys, et qui s'est présenté par cy devant en vostre service, lequel dict estre connu par monseigneur de Guyse ; il nous a prié de le ramener envers Vostre Majesté, afin que s'il se présente occasion, il ne soit point oublié, et assure de faire son devoir ; ainsi y a t'il trois ou quatre capitaines en ceste ville, qui aultres fois ont esté au service du feu Roy et au vostre, qui désirent bien cest heur que d'y retourner.

« Sire, nous supplions le Créateur vous donner en santé très longue vye.

« D'Auguste, ce 6^e mars 1558. »

« Depuis ces lettres escriptes, nous avons fait veoir la dicte proposition, en laquelle n'avons trouvé aucune chose qui vous touche pour le présent. »

Lettre sur copie de Pierre Le Clair à monseigneur de Guyse.

« Monseigneur, despuis mon partement d'avecques vous j'ay fait mon devoir envers Guillaume de Grombach, et luy ay communiqué l'affaire dont m'avez donné charge, et parce que c'estoit hors de saison, et qu'il falloit premièrement faire dépescher l'intelligence avec le marquis Jehan Georges de Brandebourg, comme avez congnu et entendu par la lettre de Grombach, et, comme j'espère, Courtary vous auroit donné plus amplement à entendre la conclusion de l'entreprise de ce costé là, laquelle le dict Grombach et Zitwiz par moy vous avoyent donné par escript devant Amyens, et pour l'exécution de laquelle j'ay esté envoyé par devers luy, a esté différée jusques au douzième jour de février, auquel les personnages que savez se sont trouvez en la ville de Magdebourg, et après longue consultation par eulx faicte, tant pour le bien et profit de Sa Majesté, qu'aussy pour leur honneur, ils ont rédigé leur résolution par escript, signée de leurs mains et scellées de leurs armoyries, par laquelle ils montrent le chemyn comment ceste menée ne doit point seulement estre bien entreprise, mais encores myeux exécutée, estant conclut le nombre des gens tant de pied que de cheval, et le chemyn qu'il faut prendre pour le joindre avecques les vostres, fait aussy provision des pouldres et artillerie sans l'intelligence des gens de bien du costé mesme, à quoy le comte de Volrat de Mansfelt, et le comte Christophle ne servent pas peu de choses, espérant, Monseigneur, quand aurez veu leur résolution sur le dict fait, et ce qu'ils ont charge de vous dire de bouche, que jugerez estre le seul et souverain moyen de dompter et ruyner vostre ennemy. Et parce que l'ennemy, ceste année-cy, s'est le premier avancé avecques ses gens, il faut user d'une aultre ruse pour luy obvier ailleurs, et là où il ne pense pas.

« Monseigneur, ayant dépesché ceste affaire, nous sommes partis le 5^e du dict moys pour aller à Coberg, au quel lieu se devoit trouver le personnage que savez, et parce que le dict personnage estoit desjà en la ville d'Ausbourg pour faire vuyder ung différend entre luy et son frère, il manda à Grombach qu'il ne peut comparoistre si présentement en la dite ville de Coberg, tant par les raisons sus-

dites, que aultres par luy alléguez en sa lettre, luy mandant encores qu'on n'eust jamais pensé qu'on deust estre si négligent pour avancer un tel et si grand bien pour la couronne de France, lequel ne s'estoit jamais offert tel; et parce que l'importance de l'affaire requiert qu'il soit gardé estroitement, et bien secrettement, il l'offre au dict de Grombach qu'il le mande en quelque aultre lieu, où il se puisse trouver avecques luy, et après avoir dépesché les affaires, qu'il luy communiquera ceste dite entreprinse à luy tout seul, et à qui il luy plaira après; au moyen de quoy le dict de Grombach m'a dépesché devers le dict personnage en la ville de Heidelberg où il l'attendra; quoy suyvant, je me suys trouvé le troisième jour de mars avecques luy, et luy ayant montré tout au long l'intention de Grombach, avecque le bien, honneur et proffit qu'il en aura en faisant service au Roy, qui est seigneur pour le recognoistre tousjours et pour le soutenir contre tous ennemis, et nonobstant toutes les difficultés et inconveniens par luy alléguez, lesquels j'ay donné à entendre à messeigneurs les ambassadeurs, si est-ce qu'à la fin il m'a accordé de vouloir prendre la poste avecques moy ceste semaine pour nous trouver au dit lieu le plustost qu'il sera possible, ce qu'estant fait, et l'intelligence des princes et des villes découverte avecques leur résolution là dessus, qui sera prinse par escript, je ne fauldray de me trouver en brief avecques vous, Monseigneur, pour vous communiquer toutes les deux entreprinse, et j'ay esté de cest advis de vous envoyer la première délibération, si est-ce que Grombach me l'a refusé, disant ne se vouloir point fier en ceste affaire à personne qu'à moy, comme à celui qui luy a fait le serment de le vouloir traiter loyalement et fidèlement, comme je feray Dieu aydant. Monseigneur, pour vous donner à cognoistre le zèle de Grombach, qu'il a pour faire service à Sa Majesté, il a bien voulu choisir le lieu de Heidelberg pour avoir plus ample occasion de parler audit Friderich, le nouveau électeur, pour le faire d'ung mesmes vouloir de son prédécesseur qu'il a eu envers la couronne de France, ce qu'il espère de faire, sachant bien que c'est l'appuy des évesques, et que sans luy il n'y a point d'attente à eulz; il s'est aussy de tant plus dilligent, puisqu'il a esté adverty que le Roy d'Espagne estoit fort après pour le tirer de son costé.

« Monseigneur, me souvenant d'ung advisement que Grombach vous fait auprès d'Amyens par Ernst de Mandesloc de l'ennemy, lequel

estoit qu'ils s'estoient vantez de l'avantage qu'ils auront ceste année, et qu'ils seront les premiers en la campagne, nous trouvons en effect que toute l'intention de l'ennemy n'a prétendu à aultre chose, sinon d'estre mis le premier sur les pieds, car sans deux mille chevaux et les quatre régimens de lansquenetz qu'il a réservé cest hyver au Pays-Bas, il fait d'aultres levées, comme j'ay esté adverty au vray, car Moriz Friz, ung de ses colonnels, a charge de mil chevaux, lesquels il lève en la ville de Brunsvic, et ez environs, et le duc Ernst de Brunsvic aultres mil chevaux, desquels ils en font la levée en toute diligence, pour les faire marcher le plustost qu'ils pourront, sans les aultres que le duc de Lunebourg fait lever, qui naguères s'est avoué serviteur du roy d'Espagne. Doncques, Monseigneur, il est bien temps d'y envoyer l'argent d'attente, affin qu'on ne laisse point hors des mains les meilleures gens de guerre, car je vous puis bien assurer, Monseigneur, que tous les colonels et capitaines ont si grande dévotion de faire service à Sa Majesté, et à vous aussy, Monseigneur, qu'ils ne demandent aultre chose sinon d'estre employez pour le service de Sa Majesté en quelque endroit que ce soit. D'aultre part, Monseigneur, je vous veulx bien advertir que le seigneur de Warberg m'a dit qu'il a entendu des gens du roy d'Espagne, que l'ennemy a pour ce retenu les deux mil chevaux pour empêcher et fermer les passages du costé du Rhin, ce qu'est vraysemblable; mais ayant retiré ce présent comte Pallatin du costé du Roy, et suyvant la résolution par Grombach et les aultres faite, l'on y mettra bon remède Dieu aydant; outre ce, ung personnage digne de foy m'a escript que le duc de Lunebourg, Herbolt de Languen et Frilz Berger sont levée de gens aux villes maritimes, comme à Bremen, et à Lubec, ne sachant encores au nom de qui, ny là où ils doivent estre menez. Estant doncques assuré que la dite levée soit desjà faite, et celle du Roy trop longtemps retardée, s'il plaist à Sa Majesté de faire traiter avecques eulx, j'espère trouver le moyen avec Herbolt de Languen, qui m'a aussy bien desjà communiqué tout son secret de ceste mesme entreprinse, de faire tourner toute ceste armée du costé du Roy, avecques des capitaines des navires qui se présenteront aussy pour le service de Sa Majesté.

« Monseigneur, je supplie, etc.

« D'Ausbourg, le 6^e mars 1558.

« PIERRE LECLAIR. »

lettre de monsieur de Bourdillon et archevesque de Vienne au Roy.

« Sire, nos dernières, du 6^e de ce mois, faisoient mention de la proposition faite par l'Empereur aux Estats de l'Empire, laquelle depuis, selon la coustume, a esté envoyée par les députés des princes et des villes à leurs maistres et périeurs, de sorte que Pasques pourront estre assez avant que la response y soit rendue; cependant, Sire, il nous a semblé visiter les deux électeurs de Magonce et de Triefes, qui sont allés en ceste diette, celluy de Cologne n'y estant encores arrivé, et les aultres électeurs séliers estant encores en leurs maisons, sans l'on voye encores grande apparence, pour l'heure, qu'ils soyent pour y bientost venir. Nous avons aussy visité le duc de Bavières, le fils de l'Empereur, et de tous rapporté paroles gracieuses et honnestes, et singulièrement monsieur de Triefes qui s'est plus ouvert et déclaré que les aultres. Tant y a, Sire, que les uns qu'il vous a pleu escrire aux dicts électeurs, faisans mention que désiriez que fussions aux Estats, combien que de première arrivée nous leur eussions déclaré que nous désirions tendre la venue des aultres électeurs et princes, toutes fois ayans entendu que les Estats ne seroient guères, qu'ils souhestoient d'entendre : qu'avions à leur dire, qu'ils y en avoient les uns sous main vouloient empescher ceste audience jusques à la fin de la diette, ou bien qu'on nous eust à prescrire certain jour pour leur aller et lever tout scrupule, et connoissans qu'il pourroit nuire de leur déclarer l'honneste démonstration qu'avons à leur faire de vostre part, Sire, nous avons remis à eulx de nous y aller lorsque ce seroit leur commodité, combien n'a la vérité nous eussions pu encores différer quelque peu de jours, de sorte qu'on estime le demain, ou le jour en suivant, nous ferons nostre proposition en latin, de laquelle incontinent après, Sire, vous enverrons la translation françoise avecques la response, ou propos l'on nous aura tenus.

« Sire, en attendant nostre audience, les capitaines vos serviteurs et pensionnaires qui estent mandez pour se trouver en ceste diette ont pour la plus part arrivez, partie en ces enrons, partie en ceste ville, faisans grande instance d'entendre de nous ce qu'ils auroient ceste année à faire pour vostre service, comme ceulx qui estoient venuz à cest effect, et que par nos précédentes vous avions supplié, Sire, nous faire entendre ce qu'aurions à leur dire : mais pour aultant que despuis le partement de messieurs vos députez pour retourner au traité

de la paix n'avons eu une seule lettre, et que d'ailleurs nous avons considéré que le Roy Catholique qui faisoit ses apprêts, sans obmettre chose qui fust duysante à ce but; que le bruit de la guerre estant grant par deçà, et l'opinion de la paix aultant petite, retenir par deçà vos colonnels et aultres ayans charge, estoit leur oster le moyen de faire promptement leurs levées où le besoing seroit, et partant vostre ennemy pourroit estre le premier arrivé, davantaige que nostre principale instruction estoit de fonder une bonne confluence avecques ces Estats, sans les effaroucher comme l'on eust faict voyant tous vos pensionnaires à nostre queue, et mesmement l'Empereur qui n'a encores résolu s'il y aura auprès de sa personne ambassadeur ordinaire y résidant de vostre part, Sire, et aussy qu'il ne se traittoit choses que puissions voir pour l'heure tourner au préjudice de vos affaires. Il nous a semblé, Sire, pour éviter tous ces inconveniens, estre expédient de renvoyer les dicts capitaines pensionnaires pour se retirer en leurs cartiers, affin que, selon le succez des affaires de la guerre ou de la paix, l'on leur puisse faire entendre, Sire, vostre intention, et que par mesme moyen l'on s'exempte d'une grande récompense qu'ils eussent demandez des frais par eulx faits pour venir icy, et dont ils ont touché ung mot par l'escript qu'ils nous ont baillé enclos avecques la présente, désirans sur tous les points y contenus avoir response de vous, Sire, mais en telle célérité qu'ils ayent temps et moyen de vous pouvoir servir. Ce qu'il vous plaira, Sire, mettre en considération, et nous faire entendre au plus tost ce qu'on leur respondra, si mieulx il ne vous plaist, Sire, leur envoyer homme exprès, car ils sont bien loing de nous; ayant esgard qu'en tels affaires il n'y a riens si requis et nécessaire qu'estre résolu d'heure, affin qu'on ne soit surpris.

« Sire, toutes aultres choses par deçà sont au mesme estat qu'il vous aura pleu entendre par nos précédentes, excepté que par advis des marchands escriptvans de Constantinoble l'on a publié que la trefve estoit accordée pour trois ans entre l'Empereur et le Grand Seigneur, moyennant la somme de trente mille ducats qui se doit payer par an audit Grand Seigneur; aultres disent que la dite trefve n'est faite, ains seulement qu'il y a espérance qu'elle se fera. Quoy qu'il en soit, cest advis est venu mal à propos pour la contribution que l'Empereur requiert par le second point de sa proposition, et où il tend le plus, encores que ceulx cy semblent s'en reculer le plus qu'ils peuvent : ce qui s'éclaircira cy après plus avant, car pour l'heure ne s'en peut riens écrire de certain.

« Sire, nous supplions le Créateur, etc.

« D'Auguste, ce 16^e jour de mars 1558. »

Addition à la lettre cy-dessus.

« Sire, en voulant clorre ceste dépesche nous fusmes advertiz de l'Empereur que ce matin nous serions oys, ce que présentement a esté fait en la présence de l'Empereur et des électeurs, et aultres princes qui sont à la diette. Nostre proposition a esté telle en latin qu'il vous plaira veoir en la translation françoise. Sur laquelle avons eu pour response que l'Empereur et les Estats prenoient en bonne part ceste tant amiable déclaration de bonne volonté que leur faisons de vostre part, Sire, et dont il vous remercioit bien affectueusement, et que au demourant après qu'ils auroient veu nostre proposition qui leur fut baillée sur-le-champ signée de nous, ils adviseroient de nous faire plus ample response. Qui est en substance, Sire, ce que pour l'heure se peult dire, sinon qu'ils ont usé de toute honnesteté et gratieuseté envers nous, tant à nous envoyer querir en nos logis, nous y faire ramener, par seigneurs députez de la part de l'Empereur, des électeurs et des Estats, qu'en tous aultres respects qui concernoient l'office qu'avions à faire.

« Sire, nous prions le Créateur qu'il vous donne bonne vie et longue.

« D'Auguste, ce 16^e jour de mars 1558. »

Lettre de messieurs de Bourdillon et archevesque de Vienne à monsieur de Guyse.

« Monseigneur, par ce qu'il vous plaira veoir en la lettre que nous escripvons au Roy, nous attendons d'estre oys demain, ou le jour en suivant, des Estats de l'Empire; cependant ayant icy tous les cappitaines sur les bras qui ne peuvent servir qu'à leur ouvrir la porte à demander des grandes récompenses, et néantmoins leur oster le moyen de s'apprester où le besoing y seroit, nous avons advisé de les laisser retourner pour les raisons susdittes, et pour n'effaroucher à ce commencement cest Empereur, et mesmement que sans leur présence les choses se peuvent conduire assez gratuitement, n'ayant veu encores chose qui nous doibve faire doubter; toutes fois, Monseigneur, en peu de jours le Roy sera esclarcy plus au vray de tout; cependant il vous plaira avoir souvenance de nous faire escrire, et respondre à ce que nos lettres portent, et mesmement sur le mémoire baillé par nos cappitaines pensionnaires, considérant quel bien ou mal peult advenir d'estre advertys tost ou tard.

« Monseigneur, nous nous recommandons, etc., etc.

« D'Auguste, le 16^e jour de mars 1558

« Monseigneur, après ceste proposition qui doibt estre demain ou l'autre, nous sçavons plus que debvoir faire par deçà, vous plaist tenir la main que soyons mieu vertis pour l'advenir, que n'avons esté passé, n'ayans eü une seule lettre depuis quiesme février. Cependant nous voyons deçà que le Roy Catholique se prépare, qu'il parle pas de guerre, qui a esté cause av les raisons contenües en nos lettres escrij Roy, qu'il nous a semblé ne debvoir retenir nos cappitaines, estimans qu'il ne pourriens nuire à les renvoyer, et ne pouvoit nement servir de les retenir; vous supplie Monseigneur, tenir la main que response faite au plustost sur ce que lesdits cappitaines demandent, et mesmement sur les deux escus que Stanbitz demande, ainsi qu'il est tenu par l'escript enclos en ce paquet.

« Monseigneur, nous nous recommandons etc., etc.

« D'Auguste, ce 16^e mars 1558. »

Double d'une lettre de monsieur de Vie monsieur le cardinal de Lorraine.

« Monseigneur, ce matin a esté prononcé moy la proposition en latin que j'avois avant dressée, et dont la copie est en latin ques la présente, et la translation en françois dans le paquet du Roy; Dieu m'a fait grâce non seulement de la dire par eu sans prothocolle, comme nos ambassadeurs devant avoient accoustumé user, mais d'avoir eü merveilleuse silence avecques de l'attribution de les avoir laissez tous satisfaits. À la response, puisqu'ils veulent selon leur tume consulter plutost sur ce qu'ils ont à dire, je me remettray alors à escrire ce qui en sera, et qu'il nous en semblera; cepeut Monseigneur, je vous supplie avoir plaisir nous, et tenir la main qu'on nous fasse responce à tant de lettres que nous avons escriptes par nostre arrivée, et mesmement sur le mémoire baillé par les cappitaines et pensionnaires au Roy, affin qu'ils sçachent ce qu'ils auront pour le service dudict seigneur. Quant à la diette, les choses ne s'échauffent guères, semble, si je ne suis pas trop déçu, qu'il ne touchera point au fait de la religion; et à la contribution que l'Empereur demande contre le Turc, qu'on luy fera le moins de que l'on pourra.

« Monseigneur, je me recommande, etc.

« D'Auguste, le 17^e jour de mars 1558.

ion baillée à Bonnet, allant en Allemagne.

Roy ayant entendu tout ce que Bonnet apporté de la part de monsieur de Mandosse, touchant l'accord par luy fait avec les princes et collonels, avec lesquels à traiter au nom de Sa Majesté, et veu par le contenu esdicts traittez et accords, a advisé de redépescher ledict Bonnet effect qui sera cy après déclaré.

est que passant en premier lieu la part ledict sieur de Mandosse, luy dira le Roy que le Roy a receu de son indisposition l'aisse que ce luy eust esté qu'il eust lever son voyage, affin d'oyr par sa tout le succez de sa négociation, encores soit chose dont il a esté bien particulièrement adverty par ledict Bonnet, qui luy adu si bon compte à son arrivée, que le Roy est demeuré fort content et satisfait de son service que ledict sieur de Mandosse luy a fait à cest endroit, et désire qu'il ne se donne aucuning que de se guérir bien parfaitement, et sa santé recouverte, et assez confirmée par le travail du chemin, il le vienne la part que sera le plustost qu'il pourra. Le demourant luy fera entendre ledict tout le fait de sa charge, et luy commutera tout le contenu en ce présent mémoire des dépêches, affin que s'il estime qu'il y ait aucune chose changer ou immuer pour le service de Sa Majesté, il luy en donne avis, et qu'il verra se devoir faire d'instruction.

Et Bonnet ayant satisfait à ce que dessus, a par la part que sera le collonnel Riffemberg, luy avoir présenté les lettres de créance du Roy et messeigneurs les cardinaux de Lorraine et de Guise luy escripvent, luy dira le Roy seigneur se trouvant assuré de quatre mille cens chevaux pistolliers, qu'il doit lever le premier jour du mois de may prochain, et luy faire entendre que ledit seigneur est résolu de ne faire lever pour ce mois trois mil chevaux de ceux que ledit seigneur a retenus en son service, pour avec les quatre mil trois cens susdicts, faire jusquept mil trois cens chevaux, qui est le nombre dont ledict seigneur a fait estat se servir de deçà pour ce commencement, affin que le collonnel, selon la bonne et grande volonté qu'il a tousjours monstré porter au service du seigneur, et au bien de ses affaires, l'arrestera la levée desdicts trois mil chevaux non plus soubz les plus traictables et

agguerris cappitaines de tous ceulx qu'il a retenus.

« Et les advertisse de partir si à propos qu'ils ne faillent de se rendre à Valdevreng, qui est le lieu assigné pour leur monstre dedant le premier jour dudict mois de may prochain, auquel lieu ils trouveront les commissaires controrolleurs et trésorier pour faire la monstre et premier paiement de ce premier mois, ayant le Roy fait donner si bon ordre aux huict escus qu'il leur fault pour la levée de chacun cheval, qu'il n'y aura point de faulte que ledict collonnel ne les treuve à Saint-Guever en Allemagne ou à Francfort, suivant ce que luy en dira ledict Bonnet, dedans le huict ou dixiesme du mois d'avril prochain, affin qu'il ayt loisir d'en faire la distribution ausdicts cappitaines, et lesdicts cappitaines à leurs soldats avant le 15^e dudict mois, qui est le temps auquel ledict argent leur doit estre fourny pour commencer à marcher.

« Il y trouvera aussy 15 cens escus pour la levée de ses cinq enseignes de gens de pied, ayant le Roy advisé de ne faire faire lesdictes enseignes que de trois cens hommes chacune, et néantmoins de luy laisser les mesmes estats et appointemens que si lesdicts cinq enseignes estoient chacune du nombre de cinq cens; afin qu'il ayt moyen de se pourvoir de meilleurs hommes et qu'il n'y ait rien de rebut en ce qu'il amènera.

« Et quant aux autres capitaines de chevaulx pistolliers retenus qui ne seroient point employez pour ce commencement, leur pension leur sera continuée suivant l'accord qui en a esté fait avec eulx, en attendant que l'occasion s'offre de les employer, se réservant le Roy de leur faire bailler aucun argent pour l'attente de leurs hommes, lorsque celui qu'ils ont jà receu pour semblable effect viendra à faillir, s'il voit que faire se doibve, et que son service le requière ainsi.

« Et pour ce que ledict collonnel ne faudra d'enquérir ledict Bonnet sur la retenue des susdicts quatre mille trois cens chevaux pour sçavoir qui sont ceulx qui les doivent amener au service du Roy, et descouvrir s'il peult les particularitez de leurs traittez et accords, et que le prince qui en a la principale charge a prié que cela ne soit point sceu ni descouvert avant le temps, le Roy veult que ledict Bonnet en preigne l'advis du dict sieur Mandosse, pour sçavoir s'il luy en devra dire quelque chose ou non. Et ores qu'il trouve bon qu'il s'en ouvre à luy en quelques poincts, il le fera dextrement, comme personne privée qui n'en a rien sceu de particulier ny de certain, et qu'il ne luy peult faire

aucune déclaration des conditions desdits traitez, de peur que cela ne renchérist davantage la marchandise de son costé.

« Et au demeurant, priera ledit collonnel de faire une bien ample despesche au Roy de tout ce qu'il aura faict et accordé en la charge qui luy a esté accordée, affin que ledict seigneur qui a esté longtemps sans sçavoir de ses nouvelles saiche ce qu'il debvra espérer de la négociation. Ce que dessus exécuté, ledict Bonnet passera devers les deux princes qu'il sçait, et leur fera entendre le contantement que ledit seigneur a receu de la démonstration qu'ils luy ont faite de leur bonne volonté, par le renouvellement qui s'est fait puis naguères avec leurs ambassadeurs de l'ancienne amitié d'entre la couronne de France et leurs maisons, les assurant qu'ils n'eussent sceu adresser leur amitié et affection à l'endroit de prince de ce monde qui ait toute sa vye plus désiré la grandeur et accroissement de leurs maisons que fait ledit seigneur, ainsy qu'ils connoistront par bons effects, s'en offrant les occasions, et que au demeurant ayant ledit seigneur bien fort agréable l'accord qui a esté fait puis naguères entre l'ambassadeur de Sa Majesté et les leurs, il a incontinent dépesché ledict Bonnet pour leur faire entendre qu'il a agréé et accepté ledict accord.

« Et pour en retirer leur ratiffication et acceptation soubz leurs grands seaux, laquelle ils ne doivent faire difficulté de luy envoyer de crainte qu'elle soyt découverte, car il ne permettra qu'elle soit veüe de personne, et la ferra resserver et garder avec ses plus secrets et importants papiers, ayant donné charge audit Bonnet de faire fournir à l'aisné desdits princes une demye année de sa pension, remectant de faire fournir à l'autre ce qui luy sera deu de la sienne, jusques au jour qu'il entrera au service avec les chevaulx lors de son arrivée en France, ou ce qui sera eschu de ladicte pension luy seraourny avec le paiement de luy et de ses gens.

« Et là-dessus requerra lesdits princes qu'ils donnent ordre d'avoir les deux mil cent chevaulx que le jeune d'eulx doit amener au service de Sadicte Majesté prests à partir avant la fin du mois prochain, affin de les rendre audit lieu de Valdevrange dedans le premier jour dudit mois de may en suivant, ou bien le 15^e dudit mois pour le plus tard, leur faisant bien entendre que l'argent de la levée est à Francfort, où ledict Bonnet leur fera délivrer à la mesme heure que ceulx qu'ils envoyront avec pouvoir de le recevoir y seront arrivez. Et semblablement les deux mil cent escus qui restent de l'argent d'actente qu'il leur fera fournir par mesme

moyen, avec une demye année de la pension de leurs lieutenants et cappitaines, affin qu'ils dicts lieutenants et cappitaines ayent moyen de se mectre en équipage, et consentent ce que ledit seigneur leur veult faire bon traitement, s'assurant ledit seigneur au faict de ceste levée, les ungs et les autres donneront ordre à se pourvoir de si bonnes mesmes que l'opinion que ledit seigneur s'est primée de leur affection et dévotion, point esté à tort, et sans grande et justsion. Et pour ce que l'aisné desdits n'est intervenu audit accord, et qu'il est à dire qu'il ne veuille estre nommé en la serattification, auquel cas l'on auroit autre de luy que de paroles, ledict Bonnet regde tirer de luy pour le moins une lettre escripra audit seigneur pour tesmoignagbonne volonté, et la confirmation de leursdicts ambassadeurs ont promis qu'il faire pour le bien de son service, laquelle sera si bien gardée et conservée, qu'elle jamais veue d'autre que de Sa Majesté.

« Ledit Bonnet exécutant ce que des selon queson chemin s'adonnera, verra le colonel Grombach s'il luy est possible, et lui entendre que ledit seigneur l'a bien volontément accepté en son service, pour l'estimer a desavertu, et l'assurance que l'on luy a de l'affection qu'il a tousjours portée au bien de son service, et que pour luy donner à contre ce que ledit seigneur luy veult faire de bon traitement, il luy envoie une demye année de sa pension et de celle de ses lieutenants et capitaines, avec les deniers de la levée de 12 cens chevaulx, qui seront délivrez avec pensions susdictes au lieu de Francfort, qu'il enverra là avec pouvoir pour les recevoir. Au moyen de quoy il fera dilligence de les suz et acheminer sesdits chevaulx pour le rendre audit lieu de Valdevrange au temps dessus est dit, et surtout se pourvoir de si bons hommes et luy si bon équipage que ledit seigneur ait occasion de s'en louer et content.

« Le semblable fera entendre ledit Bonnet collonnel Jacob Ausbourg, affin qu'il envoyablement quérir audit lieu de Francfort gent de la levée, et en ce faisant n'oublie luy mander que s'il ne fait ses dix enseignes de 300 hommes chacune, le Roy l'aura agréable, pour ce qu'il accorde à ses autres collonnels de ne les faire de plus grand nombre et néantmoins ne laisse de leur bailler les mesmes estats et appointemens comme si chede leurs enseignes estoient de cinq cens, de leur donner moyen de se pourvoir de

ames, qui est suyvant ce qu'ils l'en ont
r et requérir. Au moyen de quoy,
collonnel Jacob accorde de ne faire
gnes que au nombre susdit, il ne luy
aire délivrer que trois mil escus pour
vée des quatre mil qui sont envoyez à
lventures pour ce mesme effect, en
lit Bonnet regardera de faire tout ce
ra de bon mesnage. Et surtout n'ou-
passant par Lion, d'aller vers le sieur
Aubret pour sçavoir quel ordre il aura
ur le fournissement de toutes les som-
ctes, suyvant ce que mondict seigneur
al de Lorraine luy en a escript; et prin-
nt dedans quel jour l'argent sera esdicts
Francfort à Saint-Guenet, affin que sur
que luy en aura donné le sieur Au-
puisse assurer les dessusdicts princes,
et cappitaines, et qu'il ne sy treuve
n seul jour s'il est possible.

Et toutes les lettres deppendantes de
esche l'on en baille audit Bonnet ad-
s à messieurs les comte Pallatin, duc
mberg et Lantgrave de Hez pour favo-
lits collonnels et cappitaines et leurs
leurs passaiges, selon que ledit Bonnet
de leur part.

Avantage, luy est baillé ung petit estat
les sommes et de ceulx à qui elles doi-
vées, affin que cela le reigle en
ution qu'il aura à faire dudit argent. »

AFFAIRES DIVERSES.

aires diverses des royaumes, qui arri-
endant les précédentes négociations,
eues dans les pièces qui vont suivre,
ent assez les grandes occupations de
leur le duc.

1 Mardy onzième jour de janvier 1557.

Les gens du Roy ont présenté à la cour
de la légation du cardinal Trivulse à
égat en France, où ils ne trouvent rien
blable aux précédentes légations, leurs
ns sont ordinaires et semblables à celles
prises sur les lettres de la légation du
Caraffe, au mois de juin mil cinq cens
six. Supplie la cour adjouter foy à la
m qui se fera de la présente légation
ter aux abbys que font les dattaires de
n qu'il y ait un condataire françois,
son départ il soit tenu laisser les re-
s expéditions de la dicte légation dans
ez mains de quelqu'un des conseillers
n ceste cour, autrement que l'on n'aura
ses dictes expéditions.

Ce dict jour, monsieur Antoine Minard, prési-
dent en la cour de parlement a dit à la cour que ce
matin monsieur Pierre Séguier, aussy président,
maistre Bernard Prevost, président ez enquestes,
et luy estant ce matin au Louvre, le cardinal de
Lorraine leur a dit que le Roy avoit délibéré
venir demain en sa cour et fera apporter quel-
ques édits, aussy il veult estre et assister à la
plaidoirie, et outre leur a donné charge de dire
que le dict seigneur veut et entend que tous les
présidens et conseillers des deux semestres ayent
à s'y trouver.

Sur quoy luy a esté dit par maistre René
Baillet pareillement président, que le jour d'hyer,
en l'audience, sur la requeste des advocats et
procureurs, ordonna qu'elle vacquera jedy pro-
chain en la manière accoustumée.

A quoy ont dit les gens du Roy présents, par
maistre René Du Mesnil, advocat du dict seigneur,
qu'il y avoit bon expédient, qui est que puisqu'il
plaist ainsy au Roy l'on pourra ce matin en la
plaidoirie dire que la cour entrera jedy nonobs-
tant le dict arrest, ce qui a esté arresté, et outre
que l'on advertira les présidens et conseillers de
l'autre semestre, de la volonté du Roy.

A monsieur le duc de Guyse.

« Monsieur, monsieur le cardinal de Lorraine
vostre frère m'a envoyé ung paquet pour vous
faire tenir sûrement, lequel j'ay adressé à mon-
sieur de Forquevaux pour le mettre entre voz
propres mains, comme je m'assure qu'il fera. Il
y a si longtems que nous n'avons rien eu de
vostre cousté, que j'estime qu'il ne peult guières
tarder qu'il n'en vienne quelque chose, voulant
espérer toutesfois que, si vous aurés retardé plus
que vous ne pensiés, ce n'aura esté que pour
quelque bonne occasion et que vous n'aurés
perdu temps, de sorte que je suis attendant en
bien grand dévotion ce que vous aurés faict de-
puis la prise de Valence, et aussi de vos nouvel-
les. Monsieur le duc, mon frère m'a laissé icy
pour s'en aller audevant de vous; lequel, je
m'assure, ne faudra de vous tenir adverty de
toutes occurrances de deçà. Qui sera cause que je
ne vous en diray aultre chose, me réservant du
surplus à quant j'auray la commodité de vous
veoir, que, j'espère, sera bientost, avec la meil-
leure et plus prompte volonté que je pourrois
avoir de vous faire tous les services qui seront
en ma puissance. Cependant je me recommande
bien humblement à vostre bonne grâce et pryé
Dieu, Monsieur, vous donner, en parfaicte santé
très longue vye.

« De Ferrare, ce vingt neufviesme jour de jau-
vier 1558.

« Di Vostra Eccellenza humillissimo et affectionatissimo zio. HIP. CARDINALE DI FERRARA. »

Du mardy 15 février.

Ce jourd'huy, les gens du Roy par maistre Bapteste du Mesnil, advocat du dict seigneur, a dit que présentement ils ont veu des lettres patentes octroyées par le Roy à mons. le duc de Guyse présentées de sa part à la cour, et par ordonnance d'icelle à eux communiquée pour prendre leurs conclusions. Ces lettres sont données à Callais, signées Henri, et plus bas : par le Roy de l'Aubespine, et contiennent que le Roy fait don au dict duc de Guyse d'une maison assise en la dicte ville de Callais, appelée la maison des marchands. Est mandé les entériner et faire registrer au registre de la cour. Quant à eux ils ont bien voulu, non seulement témoigner par escript, mais dire de bouche en ceste compagnie que ces lettres les ont mis, non pas en doute de la validité d'icelles, *Quis enim in eâ re potest esse dubitationis locus*, mais en double admiration, l'une de la bonté du Roy, qui néanmoins que tout très humble service luy soit deub par les siens, toutes fois veult monstrier par effect se ressentir aucunement touché, sinon de la nécessité, à tout le moins de la pointe louable des obligations, rémunérations et antidotalles desquelles nous lisons en droit les pères estre souvent excitez envers leurs enfans.

L'autre est la modeste grandeur du dict seigneur duc, qui contant de sa gloire respandue maintenant par l'univers, d'avoir expugné une place et conquis un pays que depuis deux cens ans homme n'avoit non seulement entrepris de faire mais ne compris en l'esprit, ne demande pour toute trophée et pour toute marque qu'une maison dedans ladicte ville, laquelle par luy est faite entièrement nostre, tellement qu'il peut dire que par son moyen est fait que le don mesmes luy puisse estre fait, *ut propterea suum magis quam alienum recipere quodam modo videri possit*; partant ont dit que non seulement ils n'empeschoient l'entérinement et registrement des lettres susdites, mais le consentoient. Eux retirez la matière délibérée :

La dicte cour a ordonné et ordonne que sur le reply desdictes lettres de don sera mis : Registrata, audito et consentiente procuratore generali regis pro gaudendo per impetrandem effectu presentium.

Du mardy 23 février.

Veues par la cour les lettres patentes du Roy données à Paris le dix septiesme jour de janvier dernier, signées Henry et plus bas par le Roy monsieur le cardinal de Lorraine, présent du Thier,

par lesquelles et pour les causes contenues le dict seigneur permet et octroye avec privilège spécial à maistre Christophe Prudhomme, truchement du Roy en la langue germanique, d'aller ou envoyer par les villes, bourgades et lieux du Royaume et pays de l'obéissance du Roy, communiquer l'invention puis naguères découverte par le dict Prudhomme pour l'espargne et gain de la troisième partie pour le moins du bois chauffer et battir, que feront non seulement les fondeurs d'artillerie, mais aussi les teinturiers, boulangers, paticiens et autres qui ont ordinairement à exploiter grande quantité de bois, comme plus au long le contiennent les dictes lettres. Les conclusions du procureur général du Roy, et tout considéré, la cour a permis et permet au dict suppliant de faire assembler les maîtres des métiers et artifices mentionnées es dites lettres pour communiquer de l'expérience dont mention est faite par icelles, et leur rapport veu, pourveoir au dict suppliant comme de raison.

A monsieur le duc de Guyse.

« Monsieur, enquorez je vous aye amplement escript de puis troys ou quatre jours, et que à cest heure il ne me reste pas beaucoup de choses à vous dire, si est ce que pour ne faillir à faire mon devoir en vostre endroit, et trouvant ceste commodité au sieur de Saint-Jehan, présent porteur qui s'en va devers vous, je n'ay voulu faillir de vous faire par luy ce mot de lettre, tant pour vous offrir tout ce qui est en ma puyssance à vous faire service, que pour tousjours me ramentevoir en vostre bonne grâce comme celluy de tous vus plus affectionnez serviteurs qui de meilleure volonté la désire. Et pour ce, Monsieur, que ledit sieur de Saint-Jehan vous sçaura rendre bon compte de toutes les particularités de ceste compagnie, je m'en remectrey à sa suffisance, et vous suppliery très humblement, Monsieur, me vouloir tant faire de bien et d'honneur de croire estre assuré qu'en tous les endroits où j'auray moyen de m'employer pour vostre service, je n'espargneray la vie ny chose qui soit en ma puyssance. Mays c'est d'aussi grande affection, Monsieur, qu'après avoir présenté mes très humbles commandations à vostre bonne grâce, je supplie Créateur vous donner très heureuse et longue vie.

« De Paris, le premier jour de mars.

« Vostre très humble et perpétuel serviteur.

« SAINT ANDRÉ. »

Au mesme.

« Monsieur mon frère, vous verrez par nostre dépêche commune, que nous faisons présentement au Roy, l'estat des affaires de par deçà

dont je ne vous feray redicte par la présente. Bien vous diray-je que ce m'a esté très grand plaisir d'entendre qu'avez recouvert vostre santé, en laquelle je prie Dieu vous vouloir maintenir et garder. Et me semble que vous vous estiez bien oublié de ne vouloir croire aux médecins et ne faire ce qu'ilz ordonnoient, comme vous lira Lugerye que j'ay ce matin despesché par delà. Au reste je vous envoie ung discours du voyage de monsieur de Lorraine qu'il vous plaira veoir et le monstrar au Roy ; me recommandant en cest endroit très humblement à vostre bonne grâce, en priant Dieu vous donner, Monsieur mon frère, très bonne et longue vie.

« De Casteau Cambrésis, ce troisieme jour de mars 1558.

« Je vous feray demain response aux lettres que mon courrier m'apporta hier avant l'arrivée de monsieur le connestable. Je vous supplie baiser les mains de la Royne, car je n'ay loisir lui escrire.

« Vostre très humble et obéissant frère.

« C. CARDINAL DE LORRAINE. »

Au mesme.

« Monseigneur, je vous ay escript cy devant de ce qui se présentoit par deçà, et sommes attendant la volonté de Sa Majesté et la vostre, et neamment pour le payement des soldatz de ceste rle ausquelz sont deubz neuf mois. Et comme e vous ai mandé, Monseigneur, me semble que e trouvez bon que plus aisément on leur feroit perdre quelque mois de l'année passée, s'il vous plaisoit faire bailler assignation pour deux ou trois mois de ceste année ; car ce qui pourront recevoir de ladicte année passée ne sera suffisant pour es acquitter de ce qu'ils doibvent, et ce qu'ils recevront de la présente année suffira pour les recomoder avec belles parolles qu'on leur baillevoit, comme on a tousjours fait.

« Monseigneur, le grand prieur vostre frère a print.... (sic) veoir toutes choses et a veu une grande pitié vers lesdicts... (sic) toutes aultres nécessitez qui sont par deçà. Qui m'a commandé dresser ung petit estat pour le vous envoyer, ce que j'ay fait. Auquel grand prieur je me remettray de toutes choses, et seulement vous diray que.... (sic) à vostre passage venant d'Itallie, avez assuré la Corse pour Sa Majesté.... (sic) des bledz et aultres munitions, estans réduictz par deçà en toute extresmité. Maintenant mondict seigneur, le grand prieur à son arrivée avec ses gallaires a parachevé de rendre ung chascun assuré et à la dévotion du service de Sa Majesté, ayant commencé à garnyr les villes de ce qui leur est besoyn ; mais pour les fournir comme il

appartient, et exécuter les entreprises qui se présentent ordinairement, s'il vous plaist, ferez envoyer le contenu audict estat. Ce que vous en escriptz, Monseigneur, n'est pour aultre chose que pour vous advertir des affaires telz que sont pour en ordonner comme adviserez. Et attendant ce qu'il vous plaira me commander, me recommanderay tousjours, Monseigneur, très humblement à vostre bonne grâce et souvenance. Priant à Dieu, Monseigneur, vous donner en très parfaite santé, très bonne et très longue vie.

« De l'Ajasse, ce septiesme jour de mars 1558.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,

Ro. . . »

« Monsieur, vous serez par ceste myenne adverty commandant monsieur le Mareschal est allé en France trouver le Roy pour aucunes particulières affaires de ce costé ; en l'absence duquel Sa Majesté m'a commandé de demeurer en ce pais pour pourveoir à toutes choses qui concerneront son service, dont je vous ay bien voulu advertir, à celle fin que si de vostre costé il survient chose pour son service qui mérite advisement, il vous plaise m'en advertir, ensemble de toutes les autres occurrences que vous apprendrez mesmes du costé de l'Allemagne, pour de ma part y donner l'ordre qui sera requise pour le service de Sadicte Majesté et de ma charge. Je vous envoie une lettre que le colonnel Apro m'a prié mettre dans mon paquet. Attend, je prie Nostre Seigneur, Monsieur, après mes recommandations à vostre bonne grâce, vous donner en santé bonne vie et longue.

« De Guîers, le septiesme mars 1558.

« Vostre milheut et plus perfet amy à jamais,

« GONNORT. »

« Monseigneur, combien que les gentilz hommes et subjectz de vostre seigneurie de Saumur aient deuement obéy et comparu, en vostre ville de Saumur, au ban et arrière ban à la première convocation et assemblée qui en a par nous esté faite, suivant deux lettres patentes du Roy qu'il vous a pleu nous faire avoir, toutes fois les officiers d'Angiers veulent de rechef faire comparoir les gentilzhommes et subjects audict ban et arrière ban de vostre dicte seigneurie en leur ville d'Angiers ; qui seroit, en ce faisant, les vexer grandement et les consommer en fraiz au retardement du service du Roy, et leur cousteroit plus deux fois en fraiz que ne montent leurs . . . et cottisations de leurs fiefs. A ces causes nous vous supplions nous faire avoir lettres du Roy confirmatives des premières, et de ce que nous avons fait en vertu d'icelles. Les officiers de la ville de Vendosme (qui d'ancienneté est des

anciens enclaves d'Anjou), ont eu commission particulière pour faire la convocation et assemblée des nobles et subjectz audict ban et arrière ban du duché de Vendosme; et les officiers de la ville et ressort de Lodun ont eu semblable commission particulière pour faire la convocation dudict ban et arrière ban des nobles et subjectz de ladicte ville et ressort, que ceux de l'ung des sièges particuliers qui ressort..... au siège présidial de Tours. Nous n'avons esté de tout temps aussi accoustumé d'en user: il vous plaira nous faire conserver en noz droictz et possessions accoustumez, et ne souffrir que de vostre temps lesdicts officiers veuillent de rechef contraindre lesdictz nobles et subjectz pour les consumer en fraiz.... s'il vous plaist, nous vous... le roolle que nous avons dressé des nobles et subjectz de vostre seigneurie qui ont... contribuer à deniers, pour monstrier en ce que le Roy est servy au désir de son cueur; et sur ce nous prions Dieu, Monseigneur, vous donner en parfaite santé, heureuse et longue vie.

« A Saumur, ce douzième de mars 1558.

« Voz très humbles et très obéissans serviteurs et subjectz, les lieutenant et procureur du Roy. »

« Mon filz, estant en extrémité de mort ung vieil homme des quarente de Bologne nommé Maestro Bartolomeo di Bolognini, je vous prie que vous soyez content de faire, envers monsieur le cardinal Caraffe ou envers nostre Saint-Père mesmes, que M..... Innocent Ringuier, gentilhomme Bolognoys, duquel le père et autres ses parens et prédécesseurs ont esté au nombre des quarente dudict Bologne, ayt promesse d'entrer après le trespas dudict Bologni; lequel pour estre si viel ne peult plus guères vjvre. Vous ferez pour ung homme de bien duquel l'on pourra tirer du service pour le Roy et me sera plaisir bien grand que à ma prière il ayt esté satisfait d'un advantage qui luy est si convenable et raisonnable. Par quoy je vous prie, mon filz, tant que je puis, que vous vueillez employer en sorte qu'il obtiegne ceste faveur, chose que j'auray pour très agréable. Et en cest endroit je feray fin; priant à Dieu, mon filz, vous avoir en sa sainte garde. De Ferrare, le douziesme jour de mars 1558.

« J'escriptz encores de cest affaire à l'ambassadeur du Roy, lequel vous pourrez employer à parler et solliciter l'expédition du susdict affaire.

« Vostre bonne mère, « RENÉE DE FRANCE. »

Du mardy 15 mars 1557.

Ce jour, le seigneur de Lezigny, maître d'hostel

ordinaire du Roy, a présenté à la cour lettres missives du Roy, desquelles la teneur en suit.

De par le Roy.

Nos amez et féaux, nous envoyons de par de là nostre amé et féal conseiller et maître d'hostel ordinaire, le sieur de Lezigny présent porteur, affin de faire approprier et accommoder nostre pallais, pour y faire tenir incontinent, après ces Pasques prochaines, les nopces de nostre très cher et très amé filz le Dauphin, avec nostre très chère et très amée fille la royne d'Écosse, en quoy il est besoing user de dilligence, et que, pour ce faire, vous deslogiez du dict palais pour aller tenir nostre cour de parlement aux Augustins, ou autre lieu que verrez plus appropos, ainsy qu'avez accoustumé faire en tel cas, et que avons donné charge audict sieur de Lezigny vous dire plus au long de nostre part, dont vous le croirez, tout ainsy que vous voudriez faire nous mesmes, sans y faire faute. Donné à Fontainebleau, le 9^e jour de mars 1557. Ainsy signé Henry, et sur la suscription, à nos amez et féaux les gens tenans nostre cour de parlement à Paris.

Après lecture desquelles lettres, présent ledict sieur de Lezigny, a dit qu'il n'y avoit pas à tarder à faire ce qui avoit esté commandé du Roy, principalement en la grande salle de ce pallais. Luy retiré, la matière mise en délibération, ladicte cour a délibéré et arresté qu'elle ira seoir vendredy prochain aux Augustins.

Lettre du duc de Guyse à monsieur d'Humières.

« Monsieur de Humières, j'ay envoyé par delà certain personnage qui est assez accord et adroit pour nous en rapporter de fort bons et seurs avis; et pour ce que à son retour il pourra prendre son chemin par Péronne, je vous prie que s'il s'adresse à vous vous le recevez et le faictes incontinent amener et conduire là part que je seray. Il est homme de petite stature et assez forte taille, portant barbe blonde et espoisse, et pour plus ample remarque se doit nommer à vous Jacques, dont vous aurez mémoire, afin que se présentant à vous, il vous souvienné de ce que je vous en escripts. Priant Dieu, monsieur d'Humières, qu'il vous doinct bonne et longue vie. De Paris, ce troisieme jour de may 1558.

« Vostre bien bon amy, LE DUC DE GUISE. »

Lettre de monsieur le cardinal de Lorraine à monsieur d'Humières.

« Monsieur d'Humières, je trouve fort estrange et suis en grande peine de n'avoir point encore

elles de la venue de madame de Lorraine, veu que c'est aujourd'hui le y doit arriver; parquoy et aussi de Lorraine et monsieur de Vautirent dès avant hier pour s'acheminer; en attendant desdites nouvelles j'ay dépescher ce porteur en toute diligence pour vous pour vous prier de me mander que vous en avez peu seavoir, lequel enverrez en pareille diligence, de puisse estre icy de retour demain de, pour, selon ce que manderez, partir ou retarder mon partement. C'est le troisieme jour de may 1558. bon amy,

« C. CARDINAL DE LORRAINE. »

*monsieur le cardinal de Lorraine
monsieur d'Humières. Extrait.*

ur d'Humières, j'ay à ce matin receu de m'escripvistes hier et veu ce que comme madame de Lorraine sera Lambray. Et quant au commissaire vous advertis que dès hier il est party int-Mixant en poste pour aller faire la s reistres, ainsi que m'a escript mon-ubespine qui est là. Je ne veulx faillir que ceux de Linons où j'avois envoyé cossois ne les y ont voulu recevoir, ose que je leur aye seu escrire, ne mission que je leur ay fait dépes- plus que nécessaire qu'il soit fait e telle désobéissance, car cela tireroit ace pour une autre fois; je vous pry, on m'a dict qu'il aïst vostre gou-, d'y donner ung bon ordre et qu'il laire à tous autres. ntidier, ce quatriesme may 1558. entièrement bien bon amy,

« C. CARDINAL DE LORRAINE. »

*copie d'Estienne l'Allemand, envoyée
igneur le cardinal de Lorraine sur
de Thionville, le dix-septiesme de
18.*

igneur, je feray ceste lettre separée, advertir en premier lieu, que monseigneur frere est en très bonne santé, grâces poursuit en telle diligence son entretien de Thionville, qui ne se perd une seule ur et de nuit sans travailler l'ennemy. es est ordinairement aux tranchées quatre heures du matin jusques au du soir, et a tant fait que lesdictes ont achevées, l'estat et façon desquel-

les le sieur de Rochevert vous pourra faire entendre pour les avoir veües à ce matin. J'estime que si tout le tour et circuit estoit en longueur, qu'elle contiendrait une bonne lieüe. Je ne vous puis escrire ce qui s'y fait à l'approche de la tour sur laquelle aboutissent lesdites tranchées parce que n'y ay point esté, mais à ce que je vois de loing, et que j'ay entendu de ceulx qui y vont ordinairement, c'est la plus hardye entreprise qui feust jamais faite, car il a mené les sappeurs jusques au pied au dépit de cent mille arquebuzades et trente mil coups de canons; car pour ung coup qui a esté tiré des nostres, ils en ont tiré six. Les sappeurs ont déjà sappé ledit tourillon en deux endroits environ cinq pieds de profond, six de large et sept ou huit de hauteur; au-dessus de ceste sappe, par escallade, premièrement, il a fait monter des soldats en bon nombre sur la muraille de la tour, sur laquelle y a ung parapet qui les défend de la plate forme qui est à main gauche de ladite tour, tellement qu'ils n'en peuvent estre offensez, ne pareillement du ravelin qui est à main droite, parce que n'y peut battre, ce que vous pourrez entendre sur la forme de ladite ville que vous porta le sieur d'Allvy, et sont les soldats nostres et les ennemys seulement divisez là dessus de quelques sacs pleins de terre que les nostres y ont mys pour eulx garder d'arquebuzades, pour ce que les autres sont en plus grand nombre; et toutesfois lesdits sacs n'empeschent qu'ils ne viennent quelquesfois jusques aux mains: or est ladite tour creuse du dedans, laquelle par-dessus le parapet qui est sur les environs de la muraille, les ennemys jettent à coups perdus forces pierres qui descendent jusques au pied, mais elles ne peuvent avoir grand force: il y en a peu de tous ceux qui y ont esté qui n'ayent esté frappez desdites pierres, et mondit sieur mesmes par plusieurs fois, mais elles blessent peu, sinon qu'elles rencontrassent le nud. On dict que les ennemys percent de leur costé: si les trous se rencontrent il y a apparence qu'il y aura beau jeu. Ladite tour percée servira pour rencontrer la terre du rempart pour lesapper ou myner, qui sera la prise de la ville. On eust bien fait voller ladite tour, mais elle nous couvre de la plate forme qui nous endommageroit par trop. S'ils se sont bien assaillys, ils se défendent aussy bien dedans, car des vingt-quatre heures du jour et nuit il n'y a point demye heure à tout prendre sans travail, et n'y a histoire ny chronique qui ayt jamais parlé de telle furee et entreprise sy chaudement suivye d'une part et d'autre. Ils font quelque saillie, mais peu, et de peu d'effect, car ils sont assez empeschez au dedans; il n'y a

eti que une allarme encore faulce qui feut sur les dix heures du soir au camp des reistres. Sitost que mondit seigneur l'eust oüye, il y feut le premyer, et la descouvrit telle qu'elle estoit. Le camp est si bien assis qu'il ne fault rien craindre, les vivres en abondance, la scituation belle et plaisante, ilsont de belles prairies(?) alorées de boys taillis, et par le millieu le fleuve de Mozelle avec une infinité de fontaines à cinquante pas l'une de l'autre. Je n'y voids inconvenient, synon la portée du canon qui exécute souvent, tout est en la garde de Dieu. Il se perd des hommes, mayz peu de nous, partout bon visaige et meilleur qu'en lieu où j'aye jamais esté: car à l'exemple du prince, chacun se veult monstrier qu'il est sans peur, et par coustume ainsy se fera, les effects le démontrent, et ne peult ce commencement qu'apporter une bonne et heureuse fin. Quant à luy, il sçait et entend sy bien qu'il se doit faire et l'exécute avec telle grâce et vertu, que le grant et le petit le void en admiration; car la providence, le commandement et l'exécution s'entresuyvent toujours avec ung mesme visalge, qui est son vray naturel, quy me faict croire, Monseigneur, que le contenu en vostre lettre par luy entendu, servira de peu pour vostre intention. Je ne faulderay toutesfoiz de faire ce qu'il vous a pleu me commander, lorsque je le verray mieulx à propos. Vous avez entendu le nombre des gens qui est dedans, le nom du capitaine, la scituation de la ville, qui me gardera vous en escrire davantalge, aussy que le sieur de Rochevert monte à cheval pour son retour. Monseigneur, je pryé Dieu vous donner très bonne et très longue vye.

« Du camp de Thionville, le dix-septiesme jour de juing 1558.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,

« ESTIENNE L'ALLEMANT. »

Ce sont les articles de la cappitulation accordée entre monseigneur le duc de Guyse, pair et grand chambellan de France et lieutenant général du Roy, d'une part, et le sieur de Caderébe, gouverneur de Thionville, et les capitaines estans de présent à la garde et deffense de ladite ville, d'autre, sur la reddition de ladite ville.

« Premièrement que lesdits sieurs de Caderébe et capitaines mestront et délivreront présentement en l'obéissance dudit sieur Roy, et ez mains de mondit sieur le duc de Guyse la susdite ville de Thionville, avec toutes ses forteresses au mesme estat qu'elles se retrouvent pour ceste heure sans y riens ruiner, gaster ne démollir.

« Laisseront en ladite ville toute l'artillerie, pouldres, boulets et munitions tant d'artillerie que de guerre sans plus en consgaster, cacher, ny enterrer aucunes choses susdites procedder de male foy.

« Laisseront pareillement les armes enseignes tant de la cavallerie que inf de quelque langue et nation qu'elle soit. riens gaster comme dessus.

« Et en ce faisant mondit sieur le duc promettra audit gouverneur et capitaine semblablement aux gens de cheval estans sent en ladite place d'en sortir avecques armes et aus soldats avecques leurs dagues pour toutes armes, et les uns et tres avecques ce qu'ils auront d'habille argent sans qu'ils soient fouillez ne qu'il aucun desplaisir.

« Sortiront pareillement les doyens d'Eglise, gentilshommes et bourgeois a ce qu'ils pourront emporter d'argent et leurs meubles.

« Et leur sera baillé au sortir de lad bonne et suffisante conduite, sans qu'il fait tort en leurs personnes et biens, n or ny argent, ny touché à l'honneur d mes et des filles que mondit sieur le Guyse promet sur sa foy et parole d faire conserver de tout son pouvoir.

« Et seront semblablement accommbatteaulx ou charlots pour emporter leu des, la part que bon leur semblera.

« Et dès à présent recevront en lad tels personnages qu'il leur voudra envc ques au nombre de quatre, et en envoye dits gouverneurs et capitaines quatre at vers mondit sieur de Guyse, des pri d'entr'eulx, pour seureté de l'accompli de la présente capitulation, laquelle a est de la main de mondit sieur le duc de d'iceulx gouverneur et capitaines.

« Le vingt-deuxiesme jour de juing 1558

Lettre de monsieur le cardinal de Loimonsieur d'Humyères.

« Monsieur d'Humyères, tout à cest est arrivé le sieur de Carnavallet portant velle de la prise de Thionville, qui s mercredy dernier soubz la capitulation q verrez par le double de la composition vous en envoye, et à ce qu'il nous a e impossible de prendre place mieulx d et pourveue qu'elle estoit, et si est trou ou neuf cens hommes que morts que bk plus de treize à quatorze cens qui en so sains et saulves; de sorte que sans le g

monsieur mon frère et des gens de bien
yt avecques luy, accompagné de la grâce
il y avoit peu d'apparence d'en espérer
bon : il faisoit son compte de partir de là
ng jour ou deux pour marcher avec-
armée où il verra le jeu plus beau, et
e nous en apprendrons cy après je ne
à vous advertir, priant Dieu, monsieur
res, vous donner ce que désirez.

Villiers-Costerets, le vingt-quatriesme
ing 1558.

re bon amy,

« C. CARDINAL DE LORRAINE. »

Le duc de Guyse à monsieur d'Humyères.

sieur d'Humyères, le Roy me vient d'en-
msieur le grand escuyer, pour me dire
l'avez adverty que vous avez eu advis
ns endroits que vous tenez assez seurs
nnemys sont en délibération de mar-
ous pour assiéger vostre place, et que
e de vous renforcer pour vous garder
prise, qui est cause que je vous ay bien
pescher le sieur d'Authevil, lieutenant
compagnie, présent porteur, pour vous
ue j'escripsis au baron de Ape, qui a
gne de légionnaires à trois ou quatre
cy, que incontinent il s'achemine à
r la faire entrer là dedans, et je man-
sieur de Feuquières que à la mesme
elle sera preste à entrer dedans ledit
en face sortir les deux enseignes qui y
sont celles des capitaines Trouville et
i les envoie dedans vostre dite place
enfort de vostre garnison, ei affin que
nture les ennemis faisoient telle dili-
vous voulliez aller fermer que vous
ue les deux enseignes vous feussent
s avant que la bande dudit baron de
arrivée à Roze, vous ne demeurerez
pourveu.

us envoie une autre lettre audit sieur
ières pour vous envoyer lesdites deux
à la mesme heure que vous les deman-
ais je vous prie que ce ne soit que au
t à l'extrémité, affin de ne laisser ledit
pourveu et abandonné sans occasion.
arderez aussi de retirer dedans vostre-
le plus que vous pourrez des soldats qui
rtiz ez forts circonvoysins de vous, sans
s les faire abandonner avant le temps.
je m'assure que vous estes homme
, ce sçavez bien faire avec les respects
érations qui y appartiennent. Cepen-
s moy sçavoir le plus souvent que vous

pourrez de vos nouvelles, et vous asseurez que
j'ay icy avec moy de quoi bien garder l'ennemy
de faire grant effort devant vostre dite place et
d'y croupir longuement; priant, etc.

« Escrict au camp de Pierrepont, le dix aoust
1558.

« Vostre antièrement amy,

« LE DUC DE GUISE. »

Du samedi vingt-cinq juin 1558.

Ce jour, les chambres estans assemblées, la
cour a receu les lettres missives du Roy, ense-
mble du cardinal de Lorraine, desquelles la teneur
ensuit :

De par le Roy.

« Nos amez et féaux, il a pleu à Nostre-Seigneur,
par sa grande bonté, tant favoriser la vaillance
et sage conduite de nostre cher et très amé cou-
sin le duc de Guyse, pair de France, et nostre
lieutenant général, que mercredy dernier il mist
en nostre obéissance la ville de Thionville, dont
nous avons bien voulu vous donner incontinent
adviz comme à nos plus chers et spéciaux sub-
jects, sçachant combien vous sera agréable une
si bonne et heureuse nouvelle, pour en remer-
cier et louer Dieu avecques nous, affin qu'il luy
plaise nous continuer la faveur de sa sainte
grâce et embrasser nostre juste querelle pour en
faire sortir le nécessaire repos que nous cher-
chons à la chrestienté, ainsy que plus ample-
ment vous entendrez de Longue, l'un de nos
secrétaires présent porteur, que nous vous prions
croire sur ce, tout ainsy que vous feriez nous
mesmes. Donné à Villiers Cotterets, ce quator-
ziesme jour de juin 1558. *Signé*, HENRY, et
plus bas : DE L'AUBESPINE, et sur lesdites let-
tres estoit escrict : A nos amez et féaux les gens
tenans nostre cour de parlement à Paris. »

« Item... « Messieurs, si tost que ceste bonne
nouvelle est arrivée et sçachant le plaisir que
vous en aurez, le Roy a voulu que vous en fus-
siez des premiers advisés, afin que vous parti-
cipiez en tout ce que Nostre-Seigneur luy envoie
de prospère pour l'en louer et remercier avec-
que luy, vous advisant que je ne fauldray à
mesme qu'il en viendra d'autres à vous en faire
semblable part, priant Dieu, Messieurs, vous
avoir en sa sainte et digne garde. A Villiers Cot-
terets, le vingt-quatriesme jour de juin 1558.
Au dessoubz est escrict : Vostre bon frère et amy
C. cardinal de Lorraine, et sur lesdites lettres est
escrict : A messieurs de la cour de parlement de
Paris. »

Après lecture desquelles la cour a délibéré et
arrêté que pour rendre action de grâces à Dieu de
la victoire obtenue de ladite ville de Thionville,

ladite cour se levera à neuf heures et ira en l'église Nostre-Dame de Paris faire chanter le *Te Deum*, et pour faire signification de ladite victoire a envoyé présentement l'un des huisiers d'icelle faire sonner entre huit et neuf heures les cloches de ladite église Nostre-Dame, affin d'induire le peuple à prier Dieu de trois choses :

La première de la victoire obtenue de ladite ville. La seconde, de ce que la ville a esté gaignée sans effusion de sang au fil de l'espée et rigueur de la guerre.

La tierce et dernière qu'il plaise à Dieu que la prise de ladite ville soit occasion de paix entre les princes.

Lettre du duc de Guyse à monsieur d'Humières.

« Monsieur d'Humières, j'ay receu les lettres que m'avez escriptes des seiziesme, dix-septiesme et dix-huictiesme de ce mois, que j'ay toutes fait veoir au Roy, et vous advise qu'il demeure tousjours de plus en plus satisfait du soing que vous vous donnez à nous tenir ainsi continuellement advertiz de tout ce que vous pouvez entendre du costé de l'ennemy. Je luy ay aussy fait entendre le contenu en la lettre qui a esté interceptée et fait parler à Sa Majesté le sieur de Bassompierre, qui luy a rendu fort bon compte de ce qu'il a veu au lieu d'où il venoit. Je mène demain coucher ceste armée à deux lieues près de Corbye pour après, selon les nouvelles que nous aurons des ennemys, prendre party ; et s'il s'offre chose qui importe, vous en aurez des premiers la meilleure part des nouvelles. Priant, etc.

« Du camp près Roye, le vingtiesme jour d'aoust 1558. Signé, vostre entièrement amy,

« LE DUC DE GUYSE. »

Lettre du duc de Guyse à monsieur d'Humières.

« Monsieur d'Humières, j'ay reçu la lettre que m'avez escripte du vingt-septiesme de ce mois, par laquelle ay veu les nouvelles que me départez, tant de l'artillerie qui s'achemine au camp des ennemys, que de la mortalité et du nombre des gens de guerre qui sont présentement à Saint-Quentin ; ce que j'ay fait entendre au Roy, ensemble ce que me faites sçavoir de la munition qu'avez départye aux soldats suivant ce qui vous avoit esté mandé par Sa Majesté, estant d'avis que vous faictes le semblable à ceulx qui sont ez forts de delà ; et n'ayant pour ceste heure autre chose que je vous

puisse mander, je feray fin à la priant, etc.

« Du camp près Amyens, le trentiesme d'aoust 1558. Vostre bien bon amy,

« LE DUC DE GUYSE »

Lettre du duc de Guyse à monsieur d'Humières.

« Monsieur d'Humières, ayant veu ponce que le sieur de Famas a faite aux que vous luy aviez escript pour la restitution de ce qui avoit esté prins par ses gens sur subjets du Roy au préjudice de l'abstinence de la guerre, laquelle vostre lieutenant m'a en votre absence, je fis tout exprès mander à messieurs les députez pour entendre vérité si ladite abstinence se devoit pratiquer sur le jour de la conclusion du traité qui en avoit esté par eux fait ou sur le jour de la publication, affin de vous le faire savoir et à plusieurs autres qui en sont tombez vous sur pareils différends que vous avez avecques ledit de Famas, lequel fait son serment, à ce que j'ay veu par sadite réponse ladite publication qu'il dit n'avoir esté faite de son costé avant la prinse et course de ceux de son party ; mais d'autant qu'il maintenez que ladite publication avoit esté de votre costé avant ladicte course, il semble que ledit sieur de Famas usant de fautive foy l'ayt tenue en longueur et en pour donner moyen à ses hommes de se retirer, il est indubitable que telle entente ainsi faicte ne sera jamais trouvée raisonnable ne recevable au préjudice de ceulx qui ont esté les plus diligens de suivre l'intervolonté de leur prince sur l'exécution de ladite publication : et pour ceste cause vous ne devez de poursuivre vostre raison pour la satisfaction des choses qui auront esté princes, mais entendre à vos voisins qui sont tombez en telle peine de suivre ce chemyn là pour leur et plus asseuré qu'ils sçauroient véritablement ce seroit chose fort dure et estrange que ceulx qui ont fait diligence à faire ladite publication fussent grevez et puniz pour la bonne foy dont ils ont usé, bien à croire que sans cela ils eussent esté diligens et songneulx de se garder de leurs ennemys, et en cest endroit, monsieur d'Humières, je vous prie, etc. De Beauvais, ce 1^{er} d'octobre 1558.

« Vostre bien bon amy,

« LE DUC DE GUYSE »

ince de Condé à monsieur le duc de Guyse.

ir, voyant de ceste heure ma compai-
tour par deçà et estant auprès
tant lassé et travaillé que vous
ier la fatigue d'ung tel voiage, sans
té que les gentilshommes et soldats
ir eu, je me suis advisé vous en es-
ettre pour vous supplier bien hum-
onsieur, me faire ce bien que de me
is si je les dois faire marcher plus
rt où vous serez, ou ce qu'il vous
facent, encores que pour cela ils ne
aigner tousjours pais aux plus jus-
qu'il est possible, attendant vostre
laquelle sitost que l'auray entendue
feray aussi tost accomplir de ceste
le volonté que après m'estre humble-
mandé à vostre bonne grâce, je su-
eur vous donner, Monsieur, en par-
très longue vie.
erté, ce dix-huictiesme jour de sep-
8.

plus humble et obéissant cousin à
rvice,

« LOUIS DE BOURDON. »

est : *A monsieur, monsieur le duc*

idasme de Chartres à monsieur de Guyse.

ir, j'envoye ce présent porteur ex-
liligence envers le Roy pour les oc-
vous plaira veoir par la lettre que
pts, à laquelle je vous supplie très
t, Monsieur, me vouloir faire faire
dans vendredy prochain, et me faire
re sur cela la volonté de Sa Majesté
, pour y obéir et faire tout le ser-
e sera possible. N'ayant autre chose
ipre pour le présent, je feray fin à la
r mes très humbles recommandations
me grâce, suppliant le Créateur vous
nsieur, en parfaicte santé, très heu-
s longue vye. De Calais, ce vingt-
ir de septembre 1558.

ir, après cest éfect qui sera faict ou
e vouloir du Roy dans sapmedy, je
ray incontinant le capitaine Corvet
ecques les aultres, selon la depesche
m'en a faicte par Carondelet, et es-
s envoyer tous pour petit nombre
équipé pour gens que j'ay trouvé
ez, principalement de corselets et de
uant aux harquebuses que m'avez

envoyées elles sont fort meschantres, il en est ja
crevé ung quart. J'en ay icy un cent de belles et
bonnes que je fis apporter de Paris comme vous
escripviz. Je ne les ay encores livré. Mandez moy
si vous semble milieure que je les délivre à ceulx
que je vous enverray, ou si je les garderay pour
ceulx qui demouront en ceste ville, elles sont
fort belles, il m'en demeurera peu icy si ceulx
que envoiez par deçà n'en sont bien fournis.
Monsieur, quant à l'effect dont j'escrips au Roy, je
vous supplie très humblement vous asseurer sur
moy que je l'entreprendray sans azart et
eust-il six mille homes dans Gravelines et me
retiray et mon artillerie sauve, maugrés eulz;
et sy vous assure, Monsieur, que ce sera randre
toute la terre doie seure au Roy, ce quy n'est
pour le jourd'huy à cause de ses petits forts qui
nous tourmentent fort et sont tous les jours sur
nos chemains que ne les pouvons trouver dans
les foussez qui sont leur enbuscade.

« Signé : Vostre hobligé et affectionné servi-
teur, »

« F. DE VENDOSME. »

De par le Roy.

A nostre très cher et très amé cousin le duc
de Guise, pair et grand chambellan de France,
nostre lieutenant général, et autres nos lieutenans
généraux, capitaines, chefs et conducteurs de
nos gens de guerre tant de cheval que de pied, de
quelque nation qu'ils soient, et autres nos justi-
ciers, officiers et subjects, salut et dilection. Comme
pour trouver moyen de faire cesser la présente
guerre et mettre la chrestienté en repos ayt ces
jours passez esté commancé quelque communi-
cation entre aucuns bons, grands et notables
personnages, ministres de très hault, très excel-
lent et très puissant prince le roy d'Espagne et
les nostres en la ville de l'Isle en Flandres, et sur
les ouvertures y faictes entre ledit sieur Roy et
nous, que pour veoir si dudit commencement de
négociation se pourra tirer le fruit nécessaire à la
chrestienté. Nous ferons trouver en l'abbaye de
Cercamp nos députez d'une part et d'autre en
plus grand nombre avecques pouvoir, et ayant
à cet effect choisy de nostre part nos très
chers et très amez cousins les cardinal de Lor-
raine, archevesque et duc de Reims, premier
pair de France, ledit sieur de Saint-André, mar-
quis de Fronssac et mareschal de France, mes-
sire Jean de Morvilliers, évesque d'Orléans, con-
seiller et secrétaire d'estat et des finances, et de
la part dudit seigneur roy d'Espagne, les ducs
d'Albe, grand maître de son hostel, messire
Guillaume de Nassau, prince d'Orenge, Ruy-
gomes, comte de Mélita, messire Anthoine Per-
renot, évesque d'Arras, et Viglino Zwychen,

chevalier président et chef de son conseil, tous de son conseil d'estat, et affin que les dessusdits le puissent trouver audit lieu de Cercamp avecques leur suite et vacquer à ladite négociation en la tranquillité, repos et seureté requise, et de mesme avoir la commodité pour y faire amener vivres et autres choses dont ils auront besoin, et que les messaigers et lettres que de temps à autre leur seront envoyez et qu'ils dépescheront ailleurs seurement.

« Nous, à ces causes et pour y satisfaire de nostre part, nous donnons par ces présentes toute seureté et sauf conduit ausdits députez dudit sieur roy d'Espagne et à ceulx de la roynne d'Angleterre, si tant est qu'elle y en veille faire trouver en ladite assemblée, ensemble à leur train, famille, courriers, marchands, vivandiers, serviteurs et quelconques autres personnes pour venir séjourner et retourner librement depuis la ville d'Arras jusques au camp dès le jour et datte des présentes, tant et si longuement que ladite assemblée et négociation durera, et deux jours après la séparation d'icelle, et sera suspendu l'exploict des armes, sans que de nostre part soit usé directement ne indirectement d'hostilité quelconque durant ledit temps, sur le grand chemin, dès ladite ville d'Arras jusques audit camp, et dudit camp en ladite abbaye de Cercamp, et une lieue d'un costé et d'autre desdits grands chemins, pourveu toutesfois que dès lesdites lieux comprins en ladite suspension d'armes l'on ne puisse partir pour exercer aucune hostilité à l'encontre de nous, nosdits subjects, gens de guerre, serviteurs et ministres, et si aucune innovation s'y faict ledit seigneur roy d'Espagne la fera incontinent réparer, comme nous ferons de nostre part si aucune chose se faisoit par les nostres à l'encontre de nostre présente sauvegarde, promettant par cesdites présentes, signées de nostre main propre, en bonne foy et parolle de roy, ainsi l'observer inviolablement; si voulons et vous mandons et à chacun de vous en droit soy et si comme celuy appartiendra, que le contenu cy dessus vous gardez, observez et effectuez et faites garder, observer et continuer sans enfreindre; car tel est nostre plaisir.

« Donnée en nostre camp près Amlens, soubz le scel de nostre secret, le huictiesme jour d'octobre 1558. »

Lettre du duc de Guyse à monsieur d'Humières.

« Monsieur de Humières, vous m'avez fait plaisir d'avoir faict arrester au Bourget les Espagnols qui ont passé par Péronne pour s'en re-

tourner en Espagne; car il ne les fault accoustumer de venir là où sera le Roy, ny les entretenir en opinion que nous leur veillions faire bailler argent pour leurs voyages, et réparer le deffault de leur payement; je vous envoie un saufconduit pour ceulx cy que je vous prie leur faire tenir incontinent et leur mander que de là où ils sont ils preignent et poursuivent leur voyage en Espagne, sans venir passer par ceste court, ny faire plus long séjour en ce royaume qu'il est porté par ledict saufconduit. Et me semble que vous ferez bien de mander à l'enseigne de vostre compaignie qu'il laisse passer tous ceulx qui viendront vers luy pour s'en retourner en Espagne, mais qu'il se garde bien de leur rien bailler, affin qu'ils ne fassent leur fondement là dessus, et que avant que partir de Flandres ils apportent l'argent qui sera nécessaire pour la despense de leur voyage. Je commanderay au trésorier de l'extraordinaire le ramboursement de ce que vous avez payé pour le duc de Luebourg, dont il sera besoing que vous luy envoyez les parties, affin qu'il le rabatte sur ses estats, ainsi que vous sçavez que l'on a accoustumé faire en semblable cas.

« Escript à Saint Germain en Laye, ce neuvième jour de décembre 1558.

« Vostre bon amy, LE DUC DE GUISE. »

« Monsieur mon oncle, j'ay recouvertz quelques faulcons du Rhin dont je vous en envoie quatre par ce porteur qui m'ont sembles les plus beaux. Je suis après pour avoir des gerfaulx; incontinent que je les auray je ne faudray vous en faire part. Je vous prie, si vous est possible de me recouvrer de quelques sacres pour le héron, m'en envoyer par ce mesme porteur, et me vouloir mander au surplus de voz nouvelles, desquelles j'espère bien tost entendre par le sieur de Melay, que j'ay despêché ces jours passés vers le Roy et vous. Cependant je me recommande bien humblement à vostre bonne grâce, et supplieray le Créateur qui vous doit en santé, Monsieur mon oncle, bonne et longue vie.

« De Nancy, ce sixiesme jour de novembre 1558.

« Vostre bien humble neveu,

« CHARLES DE LORRAINE. »

« Monseigneur, ces jours passez monseigneur votre neveu ayant recouvert quelque nombre de faulcons du Rhin, j'en ay faict choisir quatre des plus beaux qu'il vous envoie par ce porteur. Il espère avoir bien tost des gerfaulx. Je tiendray encores la main que les plus beaux vous seront envoyés. Depuis le partement de

Monsieur de Melay, je vous ay encores despéché un postillon pour vous faire entendre ce qu'est survenu de nouveau, et depuis ne s'est offerte aucune chose. Mondict seigneur attendestre responce par ledict sieur de Melay; j'espère que luy rendrez bien ample comme il désire. Je ne vous feray plus longue lettre, sinon ur vous dire qu'il se porte tousjours très bien vous assurer au reste que je continueray le devoir que je suis tenu et obligé pour son service. En quoy je ne désire plus grand heur en monde que de vous y pouvoir donner quelque contentement et vous faire au surplus très humble et très agréable service en tous endroits n'il vous plairame commander. Aydant le Créateur, que je supplie, Monseigneur, vous donner perpétuelle santé, très heureuse et longue vie.

De Nancy, ce sixiesme jour de novembre 1558.

Vostre très humble, très obéissant et obligé serviteur,
CLAUDE DAGUERRE.

Monsieur, mon frère est présentement arrivé icy tout blessé, comme il m'a dit et avez bien peu entendre. Et pour ce que je ne sçay comme le Roy aura prins ce qui a esté fait, je vous supplie, Monsieur, faire ce bien à luy et à moy le le nous mander et nous avertir aussi, s'il vous plaist, comme en tout nous y devons conllyre. Car en cela et toutes autres choses voulons tousjours suyvre et user du bon conseil n'il vous plaira nous donner, comme vous dira avantage cedit porteur que je vous supplie vouloir oyr et croire que je demeuray perpétuellement,

Vostre plus obéissant cousin,
LOYS DE BOURBON.

Monsieur, vous ferai beaucoup pour mon frère si vous plaist luy envoyer vostre sirugyen.

Les estats et appointemens des seigneurs et personnes ci-après nommées estans pour le service du Roy à la suite du camp et armée dont lieutenant général monsieur le duc de Guyse, employez au compte de l'extraordinaire des guerres rendu par maistre Pierre Bertrand, pour l'année mil cinq cens cinquante huit, est arresté ainsi qu'il suit :

A monsieur le duc de Guyse lieutenant général pour le Roy en son camp et armée par chacun mois la somme de deux mil livres tournois, cy 2000 liv.

A François de Cleves duc de Nivernois, lieutenant et gouverneur pour le Roy es pais de Champagne et Luxembourg, par mois la somme de mil livres tournois, cy 1000 liv.

A Imbert de la Platrière, chevalier de l'ordre

du Roy, sieur de Bourdillon, mareschal de France de son camp et armée, la somme de trois cens livres tournois pour son estat et entretenement audict camp, trois cens livres par mois, cy 300 liv.

A Gaspard de Saulx sieur de Tavennes aussy mareschal de camp trois cens livres par mois, cy 300 liv.

Au sieur de la Brosse, aussy mareschal de camp, trois cens livres tournois, cy 300 liv.

A Dom Diego sieur de Mandosse la somme de trois cens livres pour son estat et entretenement par mois, cy 300 liv.

Au sieur de Racé deux cens livres pour pareil estat et appointement, cy 200 liv.

Au sieur d'Esclavolles pareille somme de deux cens livres tournois par mois, cy 200 liv.

Au sieur de Guilly semblable somme par mois, cy 200 liv.

Au sieur de Planen deux cens livres tournois par mois, cy 200 liv.

Au sieur Bourdin, secrétaire des finances, pour son estat et entretenement audict camp par mois trois cens livres tournois, cy 300 liv.

A Estienne Lalement sieur de Voulzay, maître des requestes, pour pareil appointement par mois, trois cens livres, cy 300 liv.

A Baptiste Praillon sieur de Bourgmoien, pour son estat de truchement en langue germanique par mois deux cens livres, cy 200 liv.

A François Bouvet aultre truchement en ladicte langue par mois 60 liv.

Au sieur de Camby ordonné à la conduite de partye des lansquenetz, quarante livres par mois, cy 40 liv.

A chacun des héraulx d'armes, par mois soixante douze livres tournois, cy 72 liv.

Aux mareschaulx des logis du Roy, à chacun soixante livres, cy 60 liv.

A chacun fourrier ordinaire dudict sieur, quarante livres tournois, cy 40 liv.

A chacun trompette trente livres tournois, cy 30 liv.

A chacun médecin, estans en nombre de trois, soixante-dix livres tournois, cy 70 liv.

Aux chirurgiens, estans en nombre cinq, à chacun quarante livres tournois, cy 40 liv.

A ung ingénieur italien par mois neuf vingtz livres tournois, cy 180 liv.

A luy pour vingt hommes artisans à raison de vingt livres par mois, cy 400 liv.

A luy encores pour l'entretienement de deux chevaux et deux charrettes par mois 120 liv.

[1559]. Au commencement de janvier, monsieur le vidames de Chartres, retiré à Calais,

envoya à M. de Guyse copie d'une lettre justificative de ses services, tant en Savoye pour le Roy, qu'au dit pays de France, et pour se plaindre qu'injustement on le privoit de sa charge sous prétexte de l'avancer en une autre.

« Monsieur, vous sçavez comment il vous pleust me mander par un chevaucheur d'escurie quant feu M. de Bonnavet mon cousin mourut, de venir devers le roy : ce que je fis en vous allant trouver à Saint Germain, en vostre chambre, où il vous pleust me dire que le Roy se vouloit servir de moy en Piémont, et me faire cest honneur de m'y donner la charge des gens de pied quy avoyet mon feu cousin, où, après avoir leu ma dépesche, je m'en allois le plustot que je peus me fournir de ce quoy my estoit fort nécessaire, et là estant arrivé, huit jours après monsieur le mareschal de Brissac fit l'entreprise de Querase où je fus à l'assault et ordonnai tout moy mesme tant aux François que d'Italiens, que pour lors ne avoient là de chef, et conduisis toutes les troupes jusques à dix pas de la muraille, leur monstrant à eulx ce que je voulois qu'ils fissent; puis me mis à ma troupe à faire du mieulx que nous peusmes tous, dont il advint ce que en advez seu.

« Or, depuis ce dit succès, le mareschal alla assiéger Conis où il me envoya reconnoistre la place et loger dès le lendemain quy fusmes arrivez à la contrescarpe du fossé, où je fus douze ou quinze jours sans l'abandonner jour ny nuit davant qu'il fut tiré coup d'artillerie, à nul tour ou défense, et m'y avoit esté tué ou blessé quatre ou cinq cens soldats, des bons comme pouvez penser, davant que coup de canon fust tiré des nostres; puis après fut assailly la ville si mesgrement que je vous ose dire, Monsieur, encores que ce soit des jeunes soldats, que si je voulois assaillyr une ville pour ne la prendre point et advoir crainte que nos gens entrassent dedans, je ferois ce semblable de tout ce qui fust faict là, comme je m'assure vous faire bien voir et congnoistre estre vray advecques plusieurs raisons quant il vous plairoit les ouyr; puis après avoir tiré force cannonades, je ose dire, fut entrepris quelque mine avec peu de fondement, dont du tout vaudrois compter encores que à toutes choses je feusse fort peu appelé par le supérieur, mais le deu de ma charge me commandoit assez de cognoistre toutes choses.

« Or, depuis avoir esté là près de trois mois, ou peu s'en fault, nous feust ordonné ung assault où le dit mareschal ne me laissa faire comme à celui de Querase, ne sascant la raison; à quoy ne luy fis aucun refus, ne dispute et desparti ce

lieu le plus commode pour entrer dans la ville et où la bresche estoit la plus raisonnable au mestre de camp de mes compagnies, le baron de Piqui y fut tué, faisant fort bien son devoir, depuis ne m'ayant rien dict de quelque chose qu'il avoit délibéré ensemble, de ce cousté là, ny fust donné autre ordre; quant au costé où il m'ordonna d'aller, je le laisse à ung chacun à juger s'il estoit possible à homme d'y monter sans eschelles de quinze à vingt pieds, encore que je y fus et fort blessé et coups de pierres à force, où me cuida couster la vie, et m'assure y avoir faict mon devoir. Et il pleust à Dieu nous en déchasser pour ceste foys encores que sy, le lendemain que nous en partismes, se fust faict semblant de leur demander quelque chose, euls mesmes qu'il n'estoit que attendant qu'on les appelast pour se rendre, mayns en délogerames fort soudain et avec peu d'occasion ce me semble toutesfois; je estois au lict, blessé, par quoy n'en peut aller entendre les raisons, depuis en ce que mon dit sieur le mareschal m'a commandé et fait seulement entendre ce qu'il ny plaisoit que je fisse pour le servisse du Roy, luy hobey à mon pouvoir et tant que j'ay esté de là auprès de luy, s'il m'a commandé envoyer quatre ou cinq cens arquebuziers en quelque lieu faire servisse sy s'est présenté occasion d'y combattre j'ay en cest heur de m'y estre trouvé à la teste, dont, pour tesmoignage, en une escarmouche pour le soutenir comme il m'avoit commandé, reconnoissant quelque chose d'avant Foussan avecques mons. de Termes, voyant les ennemys venir fort du costé où il estoit, fis ungne charge où je les remys jusques dans les fossés, où me fut tué un cheval d'Espagne entre les jambes, estant à la teste de mes gens qui chargeoient, et une aultre fois un aultre blessé de coups de main, et en plusieurs aultres qui m'a commandé l'ay en tout satisfait et hobey le mieulx que j'ay peu.

« Monsieur, je ne vous ayt faict ce discours que pour vous faire entendre que je advoys, ce me semble, bien pris possession de ma charge, ny n'ai jamais esté paresseulx, ny desdaigneux de l'obeir pour le servisse du Roy et non pour me vanter; il est vray que, suivant ce qu'il vous advoit pleu me faire cet honneur de me dire et ordonner quand je pris congé de vous, pour vous satisfaire et le Roy en l'honneur qu'il luy avoit pleu me faire, je estois le plus affecté et jaloux de ma charge que je ne pouvois pour luy en rendre bon compte et à vous de tout, et meisme pour plusieurs occasions, qui venoist tous les jours pour les compagnies, qui seroist longues à vous réciter, encores que j'en ayt de la plupart mémoire. Je luy remontois vos ordonnances et ce

qu'il vous plaisoit de m'escripre que je fisse pour le faict desdites bandes, tant pour les prest ou palements que autres choses, luy aléquant ce que m'aviez mandé et l'autorité de ma charge, à quoy il me respondoit que ce que en adviez par déçà ordonné estoit pour agrandir vos nepveux, et que ne vous estions pas nepveux; et ung jour pour un grand malcontentement que heurent les soldatz qui s'en vouloient aller la pluspart pour un prest qu'il leur vouloit faire faire d'ugne....., je luy alegé et monstrés, advecque plusieurs raisons, ungne lettre que vous m'adviez escripte tout au contraire de son opinion, à quoy il me respondit sous parolles : « ces délibérations là se sont faictes en ungne chambre, je voudrois qu'ils fussent icy pour en délibérer » ; d'où je cogneus bien qu'il n'avoit esté contant que luy alléguasse les ordonnances et commandemens que m'aviez faict. Depuis, Monsieur, ayant entendu les fortunes qui estoient advenus par deçà et vostre prise, dont je fus aussi fâché que quel homme de France pour la grande obligation que je vous dois, alors je mandés un gentilhomme vers le Roy, comme vous pourra dire monsieur de Danville auquel je m'en conseillé, pour le faire souvenir de la volonté que j'advoys toujours eu de luy faire service, et s'aschant que l'ennemy, après la prinse le Saint-Quentin, comme l'on disoit, vouloit marcher en avant, entrepris de luy remontrer que à mon opinion le plus grand advantage que j'ay jamais congneu que eut eu l'ennemy sur nous, a esté de son harquebuzerie, principalement espaignolle, et voyant que de picquiers il s'en levoit en Allemagne et en France, mais arquebuziers peu, me offris, se luy plaisoit, de luy mener deux mille bons arquebuziers sans en tirer que six cens de ses forces du Piedmont, dont je avois la charge : ce que le Roy trouvoit bon, et par son commandement pris quatre compaignies françoises des miennes, chascune de cent-cinquante hommes, et quatre cens hommes envoyez davant faire à Lyon, et les mille arquebuziers italiens à pied et deux cens à cheval, aussi beaux et bons qu'il en feust levé il y a longtemps, en si peu de temps, dont il y en avoit pas cens de ceuls là qui feussent à la paye du Roy quand je les fis, et n'y eut capitaine qui demeurist dix jours à la garnison à faire la compaignie, encore que je heusse tout l'empeschement du monde du dit sieur mareschal qui estoit mal content de quoy je avoys faict cest offre au Roy sans son congé, lequel estant ung jour au conseil, tout hault devant tout ceulx du conseil, me dist que je voulois faire comme vous azarder tout le Piedmont en ung coup de dés, comme aviez fait le royaume de France, et le jour mesme me dist

encores, à luy et à moy, que j'avois voulu faire comme le président Bailly, qui advoit faict quelque offre de piquiers au roy du Piémont dont il n'estoit aussy contant; et alors je luy respond comme mon faict n'estoit finances comme celuy du président, mais que quand à vous dont il m'avoit parlé, je aurois beaucoup plus agréable la comparaison sur vous que sur le président, et que je estois asseuré que si adviez failly ce seroit en pansant et voulant bien faire, comme aussi avoit cest intention, et si je failloy, c'estoit le Roy qui me faisoit faillir.

« Et après plusieurs propos qu'il me tint, me dist que je avois tant fait que luy ou moy sortirions du Piémont, à quoy je luy respondis que quant il plairoit au Roy me faire cognoistre avoir aussy agréable que je en sorte comme il a faict que je y vinse, je serois aussy prest de en sortir comme je avois esté d'y aller. Depuys je admenoys les dits deux mille arquebuziers à pied et les deux cens de cheval jusques à Lyon sans avoir eu ung seul escu du Roy d'aide, et ainsy les entretins bien troys moys sans piller personne, et me trouvis à temps à Lyon, que je ne voudrois pour beaucoup pour le service de mon maistre avoir failly de m'y estre trouvé, qui fut au temps que aurez peu entendre que un Pol Miler vint en Brèce, encores que huict ou neuf cens arquebuziers que admena d'Italie sur les galères de monsieur de Guyse fussent entrez dans Bourg de fortune, mais aussy tost furent les miens prests à y entrer, et y eussent esté bien ung moys plustost, comme ung chacun sçait, sans les empeschemens susdits; puis allai à la court sçavoir du Roy qui luy plaisoit que je fisse, et me fust dist par monsieur de Guyse, que le dict sieur mareschal avoit mandé au Roy le mesme propos qu'il m'avoit dict : qu'il falloir qu'il l'ostat luy ou moy du Piémont. Vous suppliant très humblement, Monsieur, me tenir pour excusé si j'ay entrepris vous faire ce long discours, et donné cest ennuy, comme à celuy seul en quy j'ay mys toute mon espérance, et n'ay voulu rechercher ny espérer aultre raison de personne que de vous, et juger sy en cela ay faict acte qui méritast que il me cherchast une telle rigueur. Monsieur, vous me cognoissez mieux que ne vous sçaurois le dire. Je vous supplie aussy vouloir considérer si je suis de si petite qualité, ny la charge qu'il avoit pleu au Roy me donner, ayant autant ou plus employé ma vie et mon bien pour chercher le moyen de faire service au Roy que luy, encores qu'il soit plus vieux que moy; il en a plus faict, mais aussy luy en a t'on donné plus de moyens que à moy; et si la fortune me devoit

faire faire ceste honte, encores que je l'aye soufferte du mieulx et le plus patiemment que j'ay peu et fait semblant de le prendre comme l'on a voulu, sans avoir en rien failly ny offensé comme suis tout prest à me justifier, mais j'ay servy mon mestre non comme je estois tenu, mais de bien vouloir, comme je remets au moindre soldatz de delà à en dire la vérité, et me semble que je en avois pris bonne poession, comme vous ayt dict cy devant.

« Il me semble que non à moy, mais au moindre home d'armes de France, l'on ne luy peult par raison oster sa place sans qu'il ayt failly; je ne pence avoir jamais faict faulte ny chose quy luy deust desplaire, si ce n'est d'avoir heu le service du Roy, à vostre commandement, plus d'avant moy que son fait particulier. Depuis, Monsieur, le Roy me fist ma dépesche et me paia deus moys pour mon arquebuzerie, mais pour les deux cens arquebuziers à cheval encores que je heusse ses commissions, toutes fois pour lors, selon le temps, ne le voulus presser et me contentois de ce que luy pleust ordonner et satisls ung chacun, comme tout le monde scait, puis fus renvoyé en Piémont en ma charge où je demeuris encore deux ou trois mois, et à mon arrivée trouvay que le dit sieur mareschal m'avoit entièrement osté le commandement sur le magasin des armes et pouldre de mes compagnies, et semblablement sur l'infirmerie et hospital, que tous aultres couronnels et mestres de camp ont comme d'avant moy, et, ad ce que j'ay peu entendre, estoit toujours en volonté de son proumier propos, mesme me faisant dire qu'il ne vouloit plus avoir que ung mestre de camp et point de couronnell, puis s'en allant à la court me fust escript une lettre par le Roy, par laquelle il me commande l'aller trouver et m'en aller par devers luy instruit et informé de l'estat de ses affaires de par delà, pour luy en rendre bon compte estant par deça.

« Voilà la substance de la lettre que j'ay encore, suivant laquelle je m'enquis le plus que je peus de l'estat et affaires de par delà, et comme s'y passaient toutes choses, et entre aultres en sceut possible quelques ungs dont il peut estre adverty que je l'advoys sceu, dont il ne fut possible contant, encores que je ne les ay dites ny faites entendre au Roy, comme je les eusse bien peu dire sy je usse voulu, à la grande chairge ce me semble du dit mareschal, comme remettrai à vous dire quand il vous plaira, et en quelques unes ne voudrai autre tesmoing que vous mesme qui savez les choses comment elles sont passées, et maintenant vous veus faire entendre et cognoistre ce quy en

est, toutefois, Monsieur, au Roy, je coulai tout cela et luy dis quelque chose de ses affaires de delà, quant il me commanda, dont depuis il peult avoir quelque cognoissance si je luy ay dict vérité ou non, et le congnoistra encore plus en ses affaires de par delà, s'il n'y remédie y donnant autre ordre, dont vous rendray bon compte quant il vous plaira, et ne vous diray que chose véritable à peine de ma vie.

« Je croy, Monsieur, que avez souvenance et le Roy aussi en quelle affection et volonté je eulz de delà de hobéir le dit sieur mareschal et le satisfaire en ce que je usse peu; tout autres lieutenans de Roy, soubse qui j'ay jamais esté ne se mal contentirent onques de moy, et au contraire m'ont fait cognoistre en avoir esté fort satisfaits et contants; par quoy ne puis juger pourquoy il m'a voulu premièrement mal, si ce n'est pour avoir cogneu ma trop grande affection à regarder de près au servisse du Roy, ou pour la grande confiance que je advois en vous, dont je espérois qui me fust plus favorable ayant cest honneur comme moy de estre advoué vostre parant; aussy, Monsieur, ne puis penceer que le Roy me aye voulu oster ma charge, si ne luy a dit quelque mal de moy ou donné à entendre quelque mienne insuffisance en la charge qu'il luy avoit pleu me donner, comme je scaay que à moy mesme et à plusieurs il a dict quelquefois de mon prédécesseur quand il ne s'accordoit avec luy.

« Par quoy, Monsieur, comme celuy en qui j'ay toute mon espérance, je vous supplie très humblement en ce fait où il vous advoit plu me départir vostre faveur et me acheminer en honneur, et où, soubz vostre protection, je me voulois efforcer de servir sy bien mon mestre, que vous et luy en ussiez contentement de moy, et pence, Monsieur, qui vous souviendra des commandements qu'il vous en pleust me faire pregnant congé de vous à Saint-Germain, mesme ce qu'il vous en a pleu m'escire, ce que j'ay voulu suyvre au mieulx que j'ay peu, il vous plaise m'estre aidant en raison qu'elle me soit gardée et que ung chacun aye cognoissance si j'ay failly ou non, et sy j'ay faict chose qui aye mérité que l'on m'aye osté ma charge comme l'on a fait, encores, Monsieur, que l'on vous puisse dire que c'estoit en intention de me avancer en plus grand honneur et m'envoyer en Escosse lieutenant du Roy, dont ne ay sy peu de jugement que je n'aye bien cogneu que il m'ont faict, comme dict ung vieulx proverbe, convier ung homme d'asler dianer ou il n'y advoit pot au feu ny esquelle lavée, car il n'y advoit encore nulle chose aprestée ny

libérée non plus qu'il n'y a maintenant; et l'autre m'avoit-on promis, quand je acceptay le bon vouloir du Roy, que ma charge ne se seroit ostée que je ne fusse prest à me embarquer pour aller en Escosse, et que moy mesme ne la quitasse entre les mains du Roy, estant à la court ma charge fut laissée à monsieur le prince de Condé, sans jamais m'en dire un mot, lequel, Monsieur, mérite trop mieulx de cela, mais je n'advoispour cela ny autre raison, ny, si me semble, mérité que ce tour me fût fait. Cela sera bel exemple à beaucoup d'autres serviteurs dont j'ay desjà esté de plusieurs alégué.

« Or, Monsieur, entre plusieurs autres bons serviteurs que le Roy a, je vous assure qu'il n'en a ung seul qui l'ayt plus servy pour l'honneur que moy, ny ayant jamais pencé de restendre acquérir autre chose et sa bonne grâce, puisque comme celuy qui me semble doit estre nostre protecteur et conservateur de tout nous autres qui dépendons de vous et sommes souz vous, il vous plaira, si cognoissez que j'aye droit, me despartir vostre faveur comme à celuy qui a tousjours, attendant vostre retour, comme il a pleu à Dieu vous donner, gardé ceste mesme plainte dans mon cœur, espérant tousjours vous la lire moy mesme; mais puisqu'il n'a pleu à Dieu m'en donner le moyen, sy tost que l'ay désiré, craignant de trop retarder, ay entrepris de vous importuner de ce long discours, que je vous promets estre véritable, dont il vous vaira me tenir pour excusé, et avoir s'il vous fait esgard à ma passion, que vous ay tousjours gardée dans le cœur, sans l'advoir jamais voulu dire ny faire cognoistre à personne que à vous seul, en me recommandant, Monsieur, très humblement à vostre bonne grace.

« De Calais, le 8^e jour de février 1559.

« Par vostre très humble et très obéissant et vous faire servisse,

« FR. DE VENDOSME. »

Au mois de mars, par une longue lettre de Sa Majesté adressante à monsieur de Bourdillon et à monsieur l'archevesque de Vienne, les dits seigneurs furent informés des intentions du Roy relativement aux princes et seigneurs d'Allemagne, ainsi qu'il suit. Et à la dicte lettre estoit joint un mémoire des choses qu'ils auroient à exécuter, selon le commandement du dit Roy.

« Messieurs, j'ay esté très aise d'avoir veu, par vos lettres du 14 du passé, le discours de ce que vous aviez pu apprendre depuis qu'estiez entrez en pays, tant de ce qui se devoit traiter à la diette que des autres particularitez de l'Al-

lemagne, que j'ay trouvé se conformer aux aultres advis qui d'ailleurs m'en sont venuz. Ce m'a esté aussi grand plaisir d'avoir entendu, par vos lettres du 22, que Rouvet m'apporta en extrême dilligence, ce que vous aviez depuis entendu de la ditte diette, et la dépesche que par l'advis de Rascalon vous aviez faite au comte Palatin qui est de présent, devers lequel, de bonne fortune, quasi au mesme temps, j'avois dépesché l'ung de mes varletz de chambre seulement pour le visiter et sentir, tant du dit Rascalon que des autres serviteurs du feu comte, ce que je me pouvoye promettre de son amitié, afin que si tant estoit que je trouvasse disposé à l'entretienement de celle qui estoit entre son prédécesseur et moy, et qu'il fust pour renouveler le traité que nous avions ensemble, s'ils trouvoient qu'il fust bon et à propos, je vous feisse à vostre retour passer par là, faisant semblant de le visiter, afin de traicter et conclure, ou bien s'il ne se vouloit déclarer, suivre le chemin qu'ils adviseroient le meilleur, dont depuis je n'ay eu aucunes nouvelles; aussi y a-t'il peu de temps que le dit varlet de chambre sera arrivé par devers luy. Bien ay-je lettres du dit Rascalon qui m'assure d'autant d'amitié du dit comte et de faveur pour mes affaires et serviteurs, comme j'en ay desjà eu de son prédécesseur, et semblablement de la continuation de la dévotion des principaulx serviteurs dudit feu comte, qui tiennent encore le mesme lieu de celuy qui l'est à présent, comme ils souloient auprès de son dit prédécesseur, lesquels il sera bon que vous mettiez peine d'entretenir par lettres, quand l'occasion s'y présentera; et si les ambassadeurs du dit comte arrivent à la diette, vous comporter de façon avecques eulx, et user de telle démonstration d'amitié en leur endroict, qu'ils congnoissent par là le cas que je fais de celle de leur maistre.

« Je ne veulx aussi oublier à vous dire que j'ay receu encores vos dernières lettres du 24^e, très ayse du bon et honorable recueil que l'Empereur vous a fait; en quoy il me semble que vous vous estes comportez si bien et si saagement, tant en ce que luy avez dict et repliqué, que j'en demeure entièrement content et satisfait; qui est, à mon oppinion, ung bon commencement, pour estans si solennellement admis à ceste diette en la présence de tous les princes, establir l'amitié et intelligence que je désire perpétuer, et inviolablement observer avec le Saint-Empire, et les princes d'icelluy, laquelle ayant esté si longuement intermise, j'auray ung merveilleux contentement de veoir si bien renouvelée et confirmée, qu'il ne puisse jamais

rien survenir qui ayt puissance de l'interrompre. J'ay aussi bien notté et considéré les bons et sages records contenus en vos dittes lettres des préparatifs que faict le roy d'Espagne, et deniers d'attente qui se baillent pour la retenue de cinq ou six mille chevaux; ce qui m'a esté confirmé par tous les advis que j'ay eus d'une infinité d'endroits, et qui me faisoit croire que je ne me debvois rien promettre que bien à point de son amytié, en quelques bons termes que fussent dès lors mes députez avec les siens, sur le faict de leur négociation; et là dessus j'avois fait tenir une dépesche toute prette que je pensoye vous envoyer, pour faire entendre à tous mes collonnels et cappitaines qu'ils s'en veinssent à Basle, sur la fin de ce mois, où j'ay faict achemyner le sieur de Mandosse, avecques charge de leur dire ce qu'ils auroient à faire pour mon servisse, et s'il falloit encore continuer la guerre pour ceste année, leur faire bailler les deniers de leurs levées; ainsi, si nous venions à la conclusion de la paix, leur faire donner l'autre demye année de leurs pensions, afin qu'ils n'eussent point perdu leur temps d'estre venu jusques là, et les renvoyer les plus contents et satisfaits qu'il eust été possible; qui estoit le sommaire de la ditte dépesche, laquelle, selon ce que j'ay veu croistre d'espérance au faict de la ditte paix, j'ay esté contrainct de retarder jour après l'autre, et jusques à présent, qu'estant tombé d'accord avecques les Angloys, ausquels j'ay accordé de restituer Calais avec tout le territoire que j'ay conquis sur eulx, après en avoir joy huit années, et cependant de leur bailler des marchands étrangers qui s'obligeront de leur payer cinq-cens-mille escus de peine, au cas que je sois refusant et délayant de faire la dite restitution, le dit temps expiré, et passé. En attendant que je leur aye fourni de leurs obligations, de leur bailler des ostages aultres que princes, et ceulx de grandes et illustres maisons de mon royaume: et considérant d'autre part que mes députez sont jà d'accord avecques ceulx du roy Catholique sur la plupart des articles du traité, comme du mariage de ma fille aisnée avec le prince d'Espagne, et de la restitution réciproque des places patrimoniales que nous avons conquises les uns sur les aultres, je n'ay plus voulu différer à vous faire ceste dépesche pour vous donner advis de tout ce que dessus, et quant et quant vous envoyer ung mémoire de quelques particularitez que j'ay fait mettre à part, pour n'estendre la présente en si long discours, ne voulant oblyer à vous dire, qu'encores que je voye les choses de la dite paix si proche d'une bonne et prompte résolution que je n'en

puisse espérer aultre chose que celle qui est nécessaire pour le bien et repos de la chrétienté, si suis-je bien d'advise, pour ne me desnuer tout d'un coup de tout ce qui me seroit nécessaire si par malheur il falloit continuer la guerre que vous entreteniez encores quelque peu de temps les collonnels et cappitaines qui vous sont venus trouver, attendant que je vous fasse savoir ce qu'ils auront à faire, qui sera bientost après la réception de celle-cy, et selon la conclusion qu'aura pris laditte négociation.

« Au demourant, Messieurs, ainsy que ceste dépesche s'en alloit preste pour vous estre envoyée, j'ay receu la vostre du 7^e de ce mois, par laquelle j'ay entendu ce que me faictes savoir des nouvelles du lieu où vous estes, de la visitation que vous avez esté faire de l'archiduc Charles, fils de l'Empereur, de l'honneste response que vous avez rapportée de luy, et de ce que vous estes délibéré faire pour la visitation des électeurs et princes de l'Empire, que vous avez, avecques grandes raisons, différée jusqu'après la proposition que j'ay baillée pour estre traduite, et en veoir le contenu, s'il y a chose qui requière response, de la vous faire avecques ma première dépesche qui suivra ceste-cy de bien près.

« Ayant trouvé bon, au demourant, que le colonnel Grombach demeure auprès du nouveau conte Palatin pour l'effect que m'escripvez: et quant aux cappitaines qui se sont présentés à vous pour entrer en mon service, je n'ay nul besoing de croistre en cela mes despences, et toutesfois suys bien d'advise que vous les remerciez de la démonstration qu'ils font de leur bonne volonté, de laquelle vous leur direz que j'auray bonne mémoire pour le reconnoistre envers eulx si l'occasion s'en offre cy après, sans vous eslargir aultrement de leur rien promettre qu'ils puissent tirer en obligation. Et pour le regard des deux marquis de Bade, il m'a semblé que je ne m'en doibs résoudre sans premièrement veoir quelle yssue prendra le faict de la susdite négociation de paix, car selon cela il faudra que je me gouverne en toutes mes retenues, et que voulant faire dépense durant la paix à l'entretènement de quelque nombre de princes, collonnels et cappitaines allemands, je regarde d'en faire une si bonne election, que je ne me charge que de ceulx desquels je pourray tirer plus de service au besoing, et recueillir plus d'utilité de la dépense que j'auray faicte à les entretenir si longuement.

« Priant Dieu, Messieurs, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

« Escript à Villiers-Costeretz, ce 21^e jour de mars 1559. »

Mémoire du Roy envoyé dans la lettre du Roy cy dessus transcrip̃te.

« Le Roy ayant entendu ce que messieurs de Bourdillon et archevesque de Vienne luy ont par devant mandé de ce qu'ils avoient decouvert fait de Codignac, qu'ils ont détourné de son chemyn pour le faire venir de deçà, lequel à son arrivée a donné telle intelligence de toutes pratiques que le dit sieur en est demouré bien et esclaircy.

« Et pour ce qu'estant si meschant et malheureux qu'il est non seulement d'avoir quitté et abandonné le service de son prince et naturel seigneur, pour servir son ennemy contre luy, mais, qui pis est, changé la foy et la religion religieuse pour prendre celle des Turcs, comme plusieurs fois il en a esté chargé, on ne le peut plus cruellement punir; le plus beau remède qu'il y a à Sa Majesté pour empescher l'effet de sa meschante volonté, et remédier à ses malheurs desseins, est d'en dépêcher le pays, s'il est au monde possible, et en son endroit pratiquer un chemyn extraordinaire.

« Pour lequel effect, estant en lieux où sont les sieurs de Bourdillon et de Vienne, avecques lesquels gens qui n'ont pas la conscience moins large que le dit Codignac, le Roy les prie d'adviser lesquels ne pourroient trouver quelques uns qui oseroient entreprendre, passant par là, comme il faut qu'il passe de brief pour s'en retourner en Italie, de luy mettre un chaperon à gorge, l'amener mort ou vif, promettant à celui qui pourra faire, que le Roy luy donnera mille écus comptant, laquelle taille il veult qu'on luy mette sur sa teste, et que surtout lesdits sieurs gardent de n'employer à cela personnes qui ne soient secretes, et pour faire exécuter un tel lect, en sorte qu'une si meschante et malheureuse créature soit exterminée comme elle le mérite; estimant Sa Majesté que le dit sieur archevesque de Vienne l'a tant de foy veu, qu'il en verra de si bons indices, que ceux qui feront la dite entreprise ne pourront faillir de le reconnaître, et attraper à poinct.

« Que semblablement Courtelary est arrivé récemment de devers Grombach et Sitznitz où il avoit été envoyé, par lequel ils luy font entendre qu'ils étoient, suivant la charge qu'ils en avoient de Sa Majesté, fort avant entrez en propos avecques le marquis Jehan de Brandebourg, fils de l'électeur, pour l'attirer à son service, duquel il avoit une si bonne réponse, qu'il avoit envoyé un gentilhomme devers le roy d'Espagne pour quitter son service, délibère, incontinent qu'il seroit de retour, de leur faire entendre sa dernière ré-

solution, laquelle ils espéroient estre grandement à la dévotion et satisfaction de Sa dite Majesté; au moyen de quoy les dits sieurs de Bourdillon, et de Vienne, si les dits colonnels se trouvent à la diette, et leur parlent de ce que dessus, les conforteront en cela avec les plus honnestes paroles, et si générales toutefois, qu'elles ne puissent obliger à rien Sa dite Majesté, en attendant que sur ce elle ait pris plus ample résolution, dont elle les advertira; et pour ce qu'ils parlent aussy de quelques conseillers du dit marquis qui ont grande part avec luy, avecque entière connaissance des affaires d'Allemagne, qu'ils désirent estre approuvez de Sa Majesté, lesdits sieurs de Bourdillon et de Vienne mettront peine de sçavoir quels gens ce sont, et s'ils mériteront que le Roy les retienne, et à quelle pension, pour l'en advertir, et leur en mander après son intention comme du demourant.

« Il ne veult aussy faillir de leur faire entendre comme ung homme qu'il avoit envoyé devers le duc Auguste, est retourné depuis 4 ou 5 jours, par lequel il a reçu lettres du dit duc Jehan Guillaume de Saxe, qui est en France, pour la crainte qu'il avoit que le Roy avec les troupes qui revenoient de son service, le voulust favoriser pour le recouvrement de ses pays, mais qu'il luy avoit levé ce soupçon, par l'assurance qu'il luy avoit donnée que Sa Majesté ne seroit jamais pour se laisser conduire pour prester faveur ou ayde à personne vivante qui luy voulust courre sus, pour l'amitié qu'il luy avoit tousjours portée, et à feu son frère, de façon que, s'il vient à la diette, il sera bon que les dits sieurs de Bourdillon et de Vienne, en les visitant, s'il luy en estoit demouré aucune scintille en l'opinion, mettent peine dextrement de la luy oster, et l'assurer, aultant qu'il sera possible, de l'amitié et bonne volonté dudit sieur, tant envers luy que tous les siens.

« Au surplus, M. le cardinal de Tournon a escript au Roy du 10 du mois passé, que l'abbé de St.-Salut, retournant de la court du roy d'Espagne, est passé par l'Allemagne, où le duc Auguste luy a tenu certains propos pour faire entendre au dit sieur cardinal de Tournon; qui est, que l'Empereur estant de présent à Auguste, voyant la difficulté que le Pape fait à sa confirmation, se plaint grandement de luy, non tant pour l'intérêt particulier qu'il y peut avoir, que pour la peur qu'il a que ce peu qui est resté de bon audit pays d'Allemagne, quant à l'obéissance de l'Eglise, ne soit contraint de changer d'opinion, ou endurer beaucoup de mal des protestans qui leur voudront courir sus à son très grand regret et desplaisir, à quoy il ne sçauroit

toutes fois remédier, ne luy en estant pas donné le moyen ne l'autorité. Sur quoy le dit duc Auguste avoit donné charge au dit abbé de Saint-Salut d'aller trouver le dit sieur cardinal de Tournon, et de sçavoir de luy si le Roy seroit content d'en escrire au Pape, pour, avecques la faveur de Sa Majesté, essayer de rabiller cela, et que, si le dit duc Auguste pensoit que le Roy ne le trovast mauvais, il essayeroit de faire que le dit Empereur envoyeroit par deça ung personnage de qualité devers Sa Majesté pour l'en prier, et en faire ouverture à l'archevesque de Vienne, et au seigneur de Bourdillon, ses ambassadeurs et députez à la diette du dit Auguste. A quoy le dit cardinal de Tournon fit response au dit abbé de Saint-Salut, qu'il ne sçauroit juger de si loing qu'il estoit si le Roy le trouveroit bon, ou mauvais, mais qu'il ne faudroit d'en escrire à Sa Majesté, comme il a faict, ainsy que dict est.

« Et encores que iceluy abbé de Saint-Salut soit personnage qui avec sa lentitude cherche ordinairement de mener quelque pratique pour se faire de feste, et que, suivant cela, il a par aventure pu forger ce discours de luy mesme, si est ce que ledit sieur n'a pu trouver que très bon l'advise que sur ce luy a donné iceluy sieur cardinal de Tournon, c'est à sçavoir de faire entendre ce propos audit sieur archevesque de Vienne et sieur de Bourdillon; car c'est chose qui ne peult tourner qu'à l'honneur et réputation de Sa Majesté, si le dit Empereur vouloit envoyer devers elle pour l'effect dont est question. Toutesfoys, lesdits sieurs de Vienne et de Bourdillon se donneront bien garde de faire en riens du monde sentir, ne mesme donner opinion au dit duc Auguste, que iceluy sieur recherche aucunement à se vouloir mesler de ceste affaire, mais bien s'il en estoit prié et requis, il y fera tout office digne de l'amitié qu'il porte du dit Empereur, et qu'il désire perpétuer entre leurs deux majestés, ayant mandé au dit sieur cardinal de Tournon qu'il n'y aura point de mal qu'il en escriive un mot audit abbé de Saint-Salut, comme de luy mesme, affin qu'il sçache par la response qu'il a reçue de Sa Majesté sur ce qu'il luy avoit faict entendre du dit propos, si on le trouvera prest à s'employer, et de bon cœur, en ce qui touche la ditte affaire, si tant est que Sa ditte Majesté en soit recherchée, et non autrement, et pourront faire les dits sieurs de Bourdillon et de Vienne regarder et adviser là dessus s'il sera bon que en prenant couleur d'aller visiter ledit duc Auguste ils taschent, sans faire semblant de rien, et toutesfoys avec la dextérité et industrie dont ils sçauront user en cest

endroit, de le faire tomber sur ce propos, affin que si ledit duc Auguste se trouve en la mesme disposition que le dit abbé de Saint-Salut a rapporté au dit sieur cardinal de Tournon, il ayt occasion d'en faire ouverture aux dits sieurs de Vienne et de Bourdillon, et eulx de luy en respondre, suyvant les contenus cy dessus. »

Lettre sur copie de M. le connestable à messieurs de Bourdillon et archevesque de Vienne.

« Messieurs, vostre dépesche du 7 de ce moys m'a esté icy envoyée par le Roy, par laquelle j'ai entendu tout ce qui se passe par delà, et la proposition que y a faitte l'Empereur, n'y voyant riens que ne soit bien pour le présent, estant bien esbahy que, depuis mon partement de la court, vous n'en ayez point oy de nouvelles, ne eu lettres de ce qui se fait icy, dont j'escrips au Roy et aux secrétaires qui sont là pour mieulx vous y satisfaire à l'advenir, jugeant assez que telles négligences peuvent nuire aux affaires de Nostre Majesté, mesmement estant attachés à l'affaire qui se traite icy, de l'estat duquel j'estimois qu'on vous feist ordinairement part, vous advisant que finalement nous avons accordé avec les Anglois, par où Calais demoure au Roy pendant huit ans, et après le doit rendre en l'estat qu'il sera, avecques aultres certaines conditions qui seroient longues à vous escrire; mais tant y a que les choses sont bien de ce costé là, et jà avons aussy accordé avecques les Espagnols la plus grande partie de ce qu'avions à démesler ensemble. Ne reste plus qu'au fait de M. de Savoye, sur lequel nous sommes, et estimons que ceste négociation n'a point passé si avant qu'il n'en reste quelque fruit. Toutesfoys, comme les choses du monde sont incertaines, de rien ne vous veulx-je assurer, seulement vous advertis de l'estat de nostre négociation jusques à aujourd'hui; par ainsi vous ne sçauriez mieulx faire pour le service du Roy d'avoir l'œil ouvert, affin qu'il ne se remue ou pratique par delà aucune chose à son préjudice, dont ne soyons de bon' heure advertis, et sur tout s'il se commencera par delà aucune levée près ou loing de vous, dont les serviteurs du Roy, qui seront là, debvront bien avoir nouvelles; de ma part je ne faudray aussi à vous advertir de ce qui succédera de ceste assemblée: cependant je prie Dieu, Messieurs, vous donner, etc.

« De Chasteau Cambresis, le 23 jour de mars 1559.

« Vostre bon amy, « MONTMORENCY. »

Monsieur de Guyse qui estoit resté auprès de

oy pendant que la paix se préparoit à Château umbresis, escripvit la lettre suivante à monsieur le duc de Nivernois, pendant ledit mois de mars.

« Monsieur mon compagnon, pour ce que vous verrez par la lettre que le Roy vous escript, et le discours du voiage que a fait icy monsieur mon frère, monsieur le cardinal de Lorraine, et avec quelle résolution il est party ce matin dès le point du jour, je ne vous en feray point de nouveau discours par ce petit mot de lettre qui sera seulement pour vous reconfrmer ce j'espère qu'il ne sera besoing que vous faites voyage pour lequel Sa Majesté vous avoit desché Coucault; car, ce dernier point de Verl a esté accordé, nous ne voyons qu'il reste une chose qui empesche que, dès le lendemain, ils ne mettent la main au traité pour le guer, dont si tost que nous en aurons eu les nouvelles, je n'oublieray à vous faire part des premiers. Cependant je continueray à me recommander tousjours bien affectueusement à vostre bonne grâce, en priant Dieu, Monsieur mon compagnon, qu'il vous doint bonne et longue vie. « De Villiers-Costerets, ce vingt-sixiesme jour de mars 1559.

« Votre bien humble compagnon, cousin et amy, « FRANÇOIS DE LORRAINE. »

Sur le dos est écrit : *A monsieur mon commandement, monsieur le duc de Nivernois, gouverneur et lieutenant général pour le Roy es pays de Champagne et Brye.*

Monsieur le duc de Guyse, en l'absence du connestable, envoyoit aussi des instructions en Allemagne, comme on le voit par la lettre suivante dudit duc, à messieurs de Bourdillon et de Vienne.

« Messieurs, vous avez esté longuement sans avoir eu nouvelles de nous, aussy jusques icy comme demourez si irrésolus de ce que nous devions espérer ou de paix ou de continuation de la guerre, que nous ne sçavions à quoy nous résoudre de ce qui seroit à faire de vostre costé, et mesmement, pour le regard des collonnels et cappitaines qui ont esté mandez et qui vous sont venus trouver; car, d'entrer en une si grande despense que de les charger de faire leurs levées, et de leur bailler l'argent nécessaire, pour, au mesme instant, venir à une conclusion de paix, ce eust esté une despense infinie et si inutile qu'il n'eust pas esté possible de plus; aussy de les renvoyer aussy absolument que si nous eussions déjà eue ladite paix pour toute résolue et assurée, il eust eü danger de nous tromper, et de reculer

tellement les préparatifs requis pour le soustènement de la guerre, qu'il eust esté bien aysé de nous prendre au despourveu: et voyla comme remettant la dépesche qui vous avoit esté faicte là dessus de jour à aultre, le temps s'est coullé, pendant lequel vous n'avez eu aucunes nouvelles de nous: encores verrez-vous par ceste cy que nous ne nous pouvons résoudre si absolument de la chose, qu'il ne faille attendre quelques journées dedans lesquelles nous espérons estre du tout dedans, ou dehors de ce traité, et lors vous advertirons résolument de ce que vous aurez à faire: ayans cependant faict acheminer le sieur de Mandosse à Basle, qui a l'argent à la main pour lesdictes levées, si par malheur il en falloit encore venir là, sinon il l'employera au payement de l'autre demye année de la pension desdits collonnels et cappitaines, et aux aultres affaires, selon ce que le Roy luy en fera sçavoir; cependant il est force que vous entreteniez encores pour quelque peu de temps lesdits collonnels et cappitaines, suivant ce que ledit sieur vous en escript, lequel demoure si satisfait qu'il n'est possible de plus des sages deportemens que vous avez à le tenir aussi souvent adverty de ce que vous y connoissez digne de luy, à quoy vous luy ferez fort agréable service de continuer ordinairement, priant Dieu, Messieurs, vous donner ce que plus désirez.

« Escript à Villiers-Costerets, du vingt-uniesme jour de mars 1559. »

Lettre de monsieur de Guyse à messieurs de Bourdillon et archevesque de Vienne.

« Messieurs, vous verrez par ceste dépesche, ce qui est à la fin succédé de la négociation de la paix, et ce que le Roy a advisé pour le congé de ses collonnels et cappitaines de reistres, qu'il désire estre renvoyez avecques le plus que l'on pourra de contentement, et c'est pourquoy il a esté d'adviz de leur faire bailler par advance la seconde demye année de leurs pensions, aussy pour leur fermer la bouche de ne demander récompense de la dépense qu'ils voudroient dire avoir faicte à la diette, en attendant le commandement de Sa Majesté, chose à quoy il sera bien besoing que vous pourvoyez le plus dextrement qu'il vous sera possible pour vous sauver de ceste querelle, où ces gens là entrent assez souvent avecques aussy légère occasion. Si tost que le discours de ladite paix auroit esté dressé, je vous en feray envoyer une copie, considérant combien il est nécessaire que vous en sçachiez les particularitez pour infinies occasions.

« J'ay receu vostre lettre du huict de ce mois, avecques l'incluse qui estoit en chiffre, à la-

quelle je n'ay pour ceste heure aultre response à faire, ny d'ailleurs de quoy estendre la présente.

« Si ce n'est de prier Dieu, Messieurs, qu'il vous doint bonne et longue vie.

« Escript à Villiers-Costerets, ce vingt-neuvisme jour de mars 1559.

« Nous avons receu vostre dépesche du quinze et seize de ce mois, ainsy que ceste cy estoit preste à signer, pour laquelle ne retarder plus longuement l'on ne vous a pû faire response que sur le faict des cappitaines pensionnaires, remettant à vous la faire entière sur le demourant d'icy à ung jour ou deux, que je vous feray par mesme moyen envoyer le discours de la négociation de la paix, dont je vous escrits cy deussus.

« Vostre entièrement bon amy.

« FRANÇOYS DE LORRAINE. »

Lettre de messieurs de Bourdillon et archevesque de Vienne, au Roy, en response d'une précédente dépesche de Sa Majesté.

« Sire, entre plusieurs causes qui nous ont meu à dépescher ce porteur exprès, les principales sont que ayant entendu de bon lieu que les Estats de l'Empire sont disposez de nous faire bientost response sur ce que leur avons cy-devant proposé de vostre part, laquelle response eüe il ne nous restera rien à plus négocier pour vostre service, et partant, Sire, ne pourrions honnestement faire plus long séjour icy, s'il ne vous plaisoit avant que laditte response fust rendue nous commander quelque autre chose, et ainsy que plus amplement il vous aura pleu entendre, Sire, par nos précédentes du 26^e jour du mois passé, par quoy il est nécessaire que sur ce point il vous plaise d'heure nous en faire advertir. L'autre cause est, Sire, que n'ayant eu depuis que sommes arrivez par deçà aucune response à neuf ou dix despêches qu'avons faites, il ne peult estre que ne soyons en peine non tant de la réception de tous nos paquets, car à ce qu'entendons ils ont esté portez seurement, et rendus fidèlement en Suyse, comme de plusieurs particularitez contenues en nos lettres, où nous supplions, Sire, entendre vostre bon plaisir et vouloir, et surtout si ceste négociation a passé selon vostre gré et intention. Davantaiges, les nouvelles estant icy communes que la paix est arrêtée et conclue entre vous, Sire, et le roy Catholique, ce que non seulement tous les ambassadeurs asseurent par lettres qu'ils ont receus de Bruxelles du 29 du passé, mais aussy l'Empereur mesme à la relation seule du comte d'Aremberg qui le luy

a ainsy dict, a faict remercier Dieu de ceste ville; et néantmoins voyant que le sieur Empereur n'a eu lettres de ce faict nous aussy, ny l'ambassadeur du roy, que, combien qu'il y ayt sept jours que est icy tout commun, nous désirerions pour le bien de vostre service en sçavoirrité, tant pour satisfaire à vos cappit collonnels, qui demandent de jour en au voir ce qu'ils auront à faire, comme aus respondre à ceulx qui publient par tout maigne les conditions de ceste paix e désavantageuses et inesgales pour vostre La tierce cause est, qu'ayant pleu à Dieu siter moy Bourdillon, et de prendre ma il me seroit bien fort expédient, s'il vo soit, Sire, me faire ceste grâce de m'en ner au plustost en France, pour comp affaires domestiques, qui ne peuvent e bien endommagées par une telle mutatio suppliant très-humblement, Sire, me accorder congé pour mon retour, et mes que n'ayant rien plus à faire par deçà, q tendre la response desdits États de l'Em vous tenir cependant adverty de ce qu dera, mon collègue en ceste charge y pou suffire, et vous rapporter à son retour la r que maintenant nous attendons, et rendre de ce que depuys mon partement sera venu. Cependant, Sire, en quelque sorte affaires soient disposez, nous vous suppl croire que nous ne voyons par deçà chose pour vous debvoir faire changer ce qu résolu, soit pour entrer en paix, si tant es ne soit encore conclüe, ou pour continuer la guerre, mesmement veu la plural poincts qui se traictent en la diette, où de la religion entre aultres qui est sur le ne peult être voidé sans longueur, veu division qui est entre ces princes, et la sa est desja tant avancée, que ny résolu sçauroient prendre, ny exécution qui s'roit ensuyvre, vous pourroient apporter dommaige, ou préjudice, ainsy que par précédentes il vous aura pleu entendre, qu'il nous semble debvoir encores icy pour estre le poinct auquel prenons plus de et le neu de ceste négociation.

« Sire, pour estre toutes choses au mes qu'il vous aura pleu entendre par nos dentes du deuxième de ce moys, nous drons plus avant la présente, ainsy prieros Sire, vous donner en santé très longue v

« D'Auguste, le 7^e jour d'april 1559. »

ir copie de MM. de Bourdillon et archevesque de Vienne à M. le connestable.

seigneur, pour aultant qu'on estime aurons bientost responce sur ce qu'avons

et que partirons à regret d'icy sans e seulle lettre du Roy sur tant de dé-qu'avons faictes, et mesmement pour s'il luy plaist nous commander aultre pendant que sommes sur les lieux, il semblé estre plus que nécessaire de déce pourteur exprès, affin qu'en toute e il nous puisse rapporter ce qu'il plaira en ordonner, et mesmement sur le re-roy, Bourdillon, pour le besoin que j'ay er ordre à mes affaires domestiques, qui s descousus par une telle mutation ad- mon absence, comme la perte de ma joint le peu d'affaires qui restent par quoy il sera bien aysé à ceulx qui de-nt prendre garde, vous suppliant, Mon-, tenir la main à ce que responce sur pesche nous soit faicte au plutost, et erque la saison estant si avancée qu'elle es divisions estant telles qu'on veoyt par l n'y a chose qui puisse advenir ceste laquelle soit suffisante pour altérer le s affaires du Roy. Au demourant, Mon-, il vous plaira pourvoir à l'estat du à nous sommes entrez, ainsy que devant ons escript, soit pour avoir moyen de r en France, ou pour subvenir à la nour-e celoy qui demourera icy, si tant est diffère à nous bailler la dite responce. seigneur, pour estre toutes choses au estat qu'il vous aura pleu entendre par cédentes, nous mettrons fin à la présente, us estre recommandez très-humblement bonne grâce, priant Dieu de vous donner e.

Auguste, le 7^e jour d'april 1559. »

d'une lettre de M. l'archevesque de Vienne à M. le cardinal de Lorraine.

seigneur, le pauvre monsieur de Bour-lyant entendu la mort de sa femme desy désolé et marry qu'il n'aura jamais nps qu'il n'ayt congé de retourner en ; quant à moy j'en désirerois bien autant, il n'y a rien plus à faire, n'estoit qu'il est ire d'attendre la réponce des Etats de e sur ce qu'avons proposé, ce qu'on nous tendre sera bientost, et partant nous est oing de sçavoir d'heure du Roy s'il luy nous commander quelque autre chose que desloger d'icy ; ceste diette est pour

estre longue, veu le faict de la religion qu'on a entamé. Tant y a que je nè puis veoir chose par deça laquelle nous doibve faire altérer le cours de nos affaires en quelques sortes que les vueillions disposer, soit à la paix, ou à la guerre : qui est en substance, Monseigneur, tout ce qui se peult escripvre, sinon que je vous envoie ung discours que j'ay faict de l'estat auquel la religion se trouve maintenant en Allemagne, lequel j'eusse plustost envoyé, n'eust esté que je ne sçay que deviennent toutes nos dépesches, car à neuf ou dix pacquets qu'avons envoyé n'avons eu responce à ung seul, en quoy j'ay eu un peu plus d'assurance en ce porteur, qui est expressement dépesché, affin qu'il nous vienne trouver aveq quelque responce.

« Monseigneur, je me recommande à vostre bonne grâce, priant Dieu vous donner la sienne.

« D'Auguste, le 7^e avril 1559. »

Les affaires d'Allemagne continuoient d'occuper monsieur le connestable et monsieur de Guyse, en mesme temps que le traité de paix alloit se signer au dit Chasteau Cambrésis ; les ordres se succédèrent rapidement.

Lettre sur copie de monsieur le connestable à messieurs de Bourdillon et archevesque de Vienne.

« Messieurs, j'ay trouvé à mon arrivée en ceste court que vous aviez jà esté satisfaits sur la pluspart du contenu en vostre lettre du quinze du mois passé, mesmement quant au licentement que vous avez fait des collonels et capitaines pensionnaires qui avoient esté mandez pour vous venir trouver, que le Roy a eu fort agréable, pour s'estre trouvé ce que vous en avez fait conforme à ce qu'il vous en escripvoit. Il a aussy esté pourveu pour vous faire bailler encore deux mois de vos estats ; et par deux ou trois dépesches consécutives qui vous ont esté faictes, il vous a esté respondu sur les vostres précédentes, et mandé à ce que j'ay sceu, tout ce qui se pouvoit escrire des choses de deça. Présentement l'on vous envoie un petitsommaire du traité de paix où vous verrez comme toutes choses y sont passées, vous tenant si sages et advisez que vous ne vous estendrez à en dire à l'Empereur, ny aux électeurs et princes de la Germanie que vous congnoissez affectionnez au party du Roy, ce que vous sçavez bien juger estre à faire pour leur donner quelque contentement de l'estime que Sa Majesté fait d'eux de leur vouloir faire part d'une si bonne nouvelle, le demourant demourra secret entre vous pour en respondre si l'on vous en parle le plus à l'avantage du service dudit

sieur, et de sa repputation qu'il vous sera possible, priant Dieu, Messieurs, qu'il vous doint bonne et longue vie.

« Escript à Soissons le huict apvril 1559.

« Vostre bien bon amy. MONTMORENCY. »

Lettre de M. de Guyse aux mesmes.

« Messieurs, j'estime que de ceste heure vous aurez receu les dépesches qui vous ont esté faites responsives à toutes celles que nous avons eues de vous par cy devant, et pouvez bien croire que l'incertitude et longueur qui s'est trouvé en la conclusion de la paix qui sembloit de jour à autre si proche, et par conséquent le doubte où nous estions si l'on feroit faire nos levées ou non, a esté cause du long temps que vous avez esté sans avoir de nos nouvelles; de ceste heure vous pourrés avoir entendu le bon mot de la conclusion de ladicte paix, et avecques ceste dépesche vous aurez le discours des choses comme elles y sont passées, qui vous sera grant plaisir comme je m'assure, m'ayant esté impossible de le vous faire envoyer plustost, parce que messieurs nos députez avoient réservé plusieurs choses dudict traité à faire entendre au Roy jusques à leur arrivée qu'il a faillu attendre pour le sçavoir et vous advertir de toutes particularitez par ung mesme moyen. J'ay fait pourveoir comme je vous ay mandez à vous faire fournir encores deux mille livres pour chacun de vous, et ne veulx finir ceste lettre sans vous dire que le Roy reçoit ung si grant contentement des saiges et prudens deportemens que vous usez en toutes choses qui s'offrent au lieu où vous estes, et a trouvé vostre proposition si saige et si bien et prudemment digérée qu'il en est demeuré entièrement satisfait; et là dessus je veois prier Dieu qui vous doint, Messieurs, bonne et longue vie.

« Escript à Soissons le huict apvril 1559.

« Vostre entièrement bon amy.

« FRANÇOIS DE LORRAINE. »

Ordre du duc d'Albe espousant Elisabeth de France, fille aînée du roy Henry II, comme procureur de Philippes II, roy d'Espagne, en l'église Nostre-Dame de Paris, l'an 1559, au mois de juin.

Le Roy ayant entendu par ses ministres que le duc d'Albe, sujet du roy d'Espagne, devoit venir en sa capitale ville de Paris, pour prendre, comme procureur, à espouse sa première fille au nom dudict roy d'Espagne, et sçachant qu'il estoit fort près de Paris, envoya aucuns princes de sa cour parer à l'avantage pour luy faire le recueil, comme appartenoit à la bien-séance,

lesquels princes estoient : monseigneur le duc de Condé, les révérendissimes cardinaux Lorraine et de Guyse, le duc de Lorraine, le duc de Nivernois, monsieur de Guyse, moi d'Aumale, le duc de Bouillon, monsieur de Nemours, le prince de Ferrare et plusieurs autres qui estoient suivis de leurs pages, comme à tels princes appartenoit et portant livrées enrichies de broderies d'or mise de veloux de couleurs; allans ainsi en tel équipage d'ordre, ils parvinrent au lieu de rencontre, où les révérences comme il convenoit bien de faire à tel d'un costé et d'autre, lesquels princes accompagnèrent jusques au Louvre, où l'attendoit. Or, l'entretenant quasi tout le duc de Lorraine, gendre du Roy, ils allèrent jusques audict Louvre, les gens deux à deux, qui estoient en grand nombre comme pages en nombre de cent cinquante, tans habillemens entremeslez de trompettes, laquais et autres suivans aux princes si bien équipés et si braves qu'ils donnaient l'admiration aux spectateurs. Après lesquels venoient les princes tant d'Espagne que de France, les uns devant, les autres derrière; entre lesquels le duc de Lorraine l'entretenoit par un discours jusques à ce qu'ils arrivèrent au Louvre. Le Roy avoit gagné la dernière porte du Louvre et les deux cens gentils hommes qui ont l'honneur de l'accompagner marchaient par une escadronne, devant lesquels marchaient les soldats, autrement appelez la garde du Roy; au nombre de trois cens s'entresuivoient lesquelz, monsieur le connestable marchant devant le Roy, donnant le signal et l'ordre au saire. Le Roy bien tost après suivit, lequel près s'entretenoit avec monseigneur le roy cosse, dauphin de France, son fils aîné, et aucuns des plus grands de sa cour, lequel, tant apperceu du duc d'Albe, fut incontinent d'iceluy caressé; lequel s'efforça par trois fois de baiser les pieds de Sa Majesté, montrant la soumission espagnolle à ses princes. Le Roy par autant de fois le souleva l'embrassa, ne voulant permettre qu'il s'humiliât tant envers luy, mais comme à la propre personne du roy d'Espagne, duquel il estoit le procureur, luy faisant cet honneur de le faire marcher costé à costé de luy, le mena à la salle du beau chasteau du Louvre, où il luy fit voir Reyné son espouse, à laquelle ayant fait la révérence et luy ayant baisé les mains, il vint madame Elisabeth, fille de France; à laquelle ayant présenté les recommandations du roy d'Espagne son maistre, et luy ayant dévotement

de par luy, la laissa pour aller faire la ce à madame Marguerite sœur unique du ille du roy François premier, l'assurant rière demeure que feroit encore le prince iont, pour venir jouyr du plaisir qui luy réparé, lequel desjà estoit hors de son our s'acheminer vers la France; ce qui beaucoup de joye à ladite dame.

ndant les sermens de la paix estans faits t quelques jours, enfin les lettres de furent recogneüs pour faire ceste action de procureur du roy d'Espagne, et le s noces estant arrivé, et chacun ayant re à son affaire, le duc d'Albe, procureur dit roy d'Espagne, qui avoit accoustumé nir simplement, ce jour mit une couronne l'impériale ornée de pierreries entortillées vestit d'accoustremens de draps d'or, ls estoient enlassés de menues pierreries : s estoit de trois couleurs, noire, jaune et à laquelle estoit attaché du passement force broderie, les chausses rouges dont la re estoit enrichie de passement d'or, le int de satin jaune avec force broderie, ayant la tocque de veloux noir, et les s pendans de rouge et de noir : d'un aug estoient plusieurs pages ainsi acoustrez ns à pied : après lesquels pages ceux du d'Orenge marchaient, tous ayans livrée sur lesquels estoit force broderie de fil i aussi grand nombre, ou peu s'en falloit, autres, luy ayant un manteau tout battu s mesmes chausses, et le chapeau de guères it : après lesquels autres messires Espa- accoustrez tous de la livrée des maîtres ls ils estoient soumis, marchaient d'ordre à quatre. Ledit duc d'Albe ainsi accom- partit de son logis qui estoit à l'évesché s, où avoit couché madame Elisabeth, la luer, laquelle estoit ornée d'une robbe atüe en pierreries précieuses, tant qu'on iceu voir sur quoy elles estoient mises, et me couronne sur la teste pareillement l'impériale, aussi enrichie de plusieurs précieuses ou trois vergettes d'or, sur les estoient assises ces pierreries, au haut les pendoit entre les trois cercles un gros t; suivoit la reyne de France, sa mère, en lquipage, horsmis la couronne, qui estoit agnée des reynes d'Escosse et de Navarre ils habits, hormis les livrées qui estoient alées, les damoiselles desquelles mar- après elles d'ordre, avoient robes de lolet bordées à chaque bord de fil d'or, et les en grand nombre. Les autres princes- dames, ayans leurs damoiselles toutes

habillées de leurs livrées, arrivèrent ainsi acoustrées sur un théâtre couvert de veloux violet, entresemé des armoiries de France et d'Espagne, entre lesquelles la devise du Roy estoit escrete en or et estoit mise en ce lieu; et furent espousez par l'évesque de Paris revestu d'ornemens à luy propres. Cela fait, fut la reyne catholique proclamée femme du roy d'Espagne par le duc de Guyse en jetant la largesse accoustumée au peuple qui estoit là en grande abondance. Ces cérémonies achevées, on fut au disner qui estoit préparé à l'évesché avec telle solemnité qu'il n'en fut jamais faite de plus grande. Après vespres toute ceste compagnie royale s'en alla au palais, qui aussi estoit préparé pour ledit jour, là où fut fait le souper royal : on ne scaurait qu'à peine décrire les bravades et magnificences des princes et grands seigneurs qui furent faites les jours suivans, suffit de dire que c'estoient choses admirables.

Projet de l'ordre qui se devoit tenir aux fiançailles dudit roy d'Espagne.

Pour les fiançailles qui se feront à la haute salle du Louvre, du Roy catholique et de Madame fille aînée du Roy, le duc d'Albe sera conduit devers le Roy par les princes à qui tout sera ordonné.

Après le contract de mariage, leu dans la chambre du Roy, le Roy et la Reyne entreront en la salle.

Les ambassadeurs seront assistans en ladite salle.

Les fiançailles se feront par un cardinal.

Les fiançailles faites, se commencera un bal.

Ledit bal finy, le Roy et la Reyne se pourront retirer en leur chambre ou antichambre, cependant que l'on dressera les tables.

L'assiette de la table du Roy sera sur le haut des deux tables joignans en potence à celle du Roy.

Les princes, princesses et autres seront assis en ladite table ainsi qu'il a esté ordonné.

Après le souper, il se dansera un bal, et après le Roy et la Reyne iront en leur logement de Nostre-Dame.

Au festin qui sera fait le jour desdites fiançailles.

Le Roy et la Reyne seront assis au milieu de la table.

A la main droite seront assis ceux qui s'en suivent :

La Reyne Catholique, le duc d'Albe, monseigneur le duc d'Orléans, madame de Lorraine, madame la princesse de Condé, un cardinal, monsieur de Montpensier, madame la

douairière de Guyse, madame la princesse de la Roche-sur-Yon, madame de Guyse.

Un cardinal, madame de Vaudemont, un cardinal, madame de Nevers, un cardinal, l'ambassadeur du Pape, l'ambassadeur de Portugal, l'ambassadeur de Venise, l'ambassadeur de Ferrare, l'ambassadeur de Mantoue.

A la main gauche de la Reyne ceux-cy s'ensuivent :

Le Roy dauphin, la Reyne dauphine, monseigneur d'Angoulesme, madame Marguerite, madame de Savoye, madame d'Estouteville, madame de Saint-Paul, un prince, mademoiselle la princesse de la Roche-sur-Yon, madame de Vaudemont, mademoiselle de Montpensier, un prince, madame de Rotelin, mademoiselle de Longueville, madame la marquise d'Isle, un prince, madame d'Elbeuf de Nevers, madame de Valentinois, mademoiselle d'Aumale, la mareschale de Saint-André.

Continuation à droite.

Un cardinal, madame de Montmorency, un cardinal, la duchesse de Bouillon.

Continuation à gauche.

Un prince, mademoiselle de Bouillon, un prince, la duchesse de Bouilloy (*sic*).

La table dessusdite aura deux potences, esquelles après les seigneurs et dames dessus nommez, les autres apparentes dames, damoiselles et filles de la reyne d'Escosse et de la reyne de Navarre, seront assises sans rang; et seront aussi assis esdites potences, entre les susdites princesses, dames, damoiselles et filles, messieurs les princes cardinaux et chevaliers de l'ordre, et autres sans rang.

Les prévôts des marchands et eschevins seront pour se trouver à la célébration du mariage de ladite Élisabeth avec le susnommé roy d'Espagne, l'an 1559, le vingt-un juin.

Le mercredi vingt-un juin, environ les huit heures du matin, monsieur de Lézigny, maistre d'hostel du Roy, vint en l'hostel de la ville se-mondre messires pour eulx trouver, le lendemain jeudy vingt-deux jour dudit mois, vestus de leurs robes de soye, en l'église de Paris à la célébration du mariage de madame Élisabeth, première fille du Roy, et du Roy catholique, Philippes II, roy d'Espagne, en vertu de la procuration passée au duc d'Albe; et au souper, en la salle du palais: ce que messires promirent faire, et firent dresser mandement à messieurs les conseillers qui ne sont point des cours, et au seize quarteniers seulement, mais il ne s'en trouva guères.

La célébration du mariage de ladite Élisabeth, l'an 1559, au mois de juin.

Messieurs de la ville, accompagnez d'aucuns des conseillers en peu de nombre, et des quarteniers, archers, arbalétriers, haquebutiers et sergens estans vestus de leurs robes de soye my parties de satin cramoisy et tanné, sortirent tous ensemble et allèrent au cloistre Saint-Germain de l'Auxérois où estoient leurs mules, et là se mirent en ordre et s'en allèrent droit à Nostre-Dame de Paris pour assister à la célébration du mariage de madame Élisabeth: entrèrent dedans le chœur, où ils trouvèrent messieurs de la cour au costé dextre, messieurs des comptes et les généraux au costé senestre, et y avoit bien peu de place pour messieurs de la ville, et furent la plupart d'entre eux debout sans se pouvoir assseoir.

Environ le midy, après que le dernier coup de la messe de l'espousée fut sonné, monsieur l'evesque de Paris alla à la porte de l'église pour faire ledit mariage, selon la coustume de nostre mère sainte Église. Ce fait vindrent dedans le chœur et marchioient premièrement les évesques, après eux les archevesques.

Suivoient messieurs les cardinaux de Lorraine, de Guyse, de Sens, de Lénoucourt, Strossy et autres.

Après suivoient les cent gentilshommes de la maison du Roy.

Après eux, les chevaliers de l'ordre.

Après, marchoit monsieur le grand escuyer vestu d'une robe de drap d'or

Après, monsieur le connestable vestu d'une robe de drap d'or fourré de lubernes blanches.

Après, monsieur le duc de Guyse et autres grands princes et seigneurs.

Après, monsieur le duc de Lorraine.

Après luy, le roy d'Escosse, dauphin de France.

Après, vint le Roy qui menoit l'espousée, si richement vestue et accoustree tant en sa couronne impériale qu'elle avoit sur la teste, qu'en son accoustrement de corps, que ce seroit prolixité de l'écrire par le menu.

Suivoit la Reyne avec la reyne d'Escosse, madame Marguerite et toutes les princesses vestues de tant de riches habits garnis de pierreries qu'elles faisoient étinceler les yeux des assistants de leur lueur.

Pendant que l'on disoit la messe solennelle, les hérauts d'armes du Roy, l'un estant sur le théâtre, devant le portail Nostre-Dame, et l'autre sur le pont de bois fait emmy la nef, jetoient au peuple grande quantité d'or et d'argent en criant *largesse*. La messe dite, le Roy, la

t les princes s'en retournèrent au logis sché, et messieurs de la ville s'en redisner en l'hostel de la ville, et après sur les quatre heures, s'en allèrent au our y souper; aucuns y entrèrent à orce, les autres n'y sceurent entrer, ny de messieurs de la cour, qui furent ts eux en retourner en leurs maisons et eux qui y estoient entrez eussent voulu hors pour la grande confusion qui y

des meubles pour Madame sœur du ui devoit espouser le roy d'Espagne.

accoustrements de pierreries.
bbes de toile d'or frizé et six cottes.
robbes de broderie et deux cottes.
e robbes de toile d'or et de toile d'ar-
ine et quatre cottes.

obbe de veloux cramoisy avec du passe-
argent large, et une cotte de mesme.
robbe de veloux jaulne doré avec du
at d'argent, et une cotte de mesme.
obbe de veloux noir avec du passement
'argent, la cotte de mesme.
le veloux noir avec du passement d'ar-
cotte de mesme.

obbe de satin blanc avec du passement
e cotte de mesme.

obbe de damas blanc avec du passement
, une cotte de mesme.

obbe de satin cramoisy avec du passe-
r, la cotte de mesme.

obbe de damas cramoisy avec du passe-
r et d'argent, et une cotte de mesme.

obbe de satin jaulne paille avec du pas-
l'argent, la cotte de mesme.

obbe de satin blanc avec de l'or et de
, et une cotte de mesme.

robbe de satin violet avec du passement
'argent, la cotte de mesme.

obbe de damas gris avec de l'or, et la
satin gris avec de l'or.

ottes sans or et argent de satin cramoisy,
blanc, de satin jaulne doré, de satin
aile, de damas blanc, de satin colum-
veloux cramoisy, de haute couleur,
x jaulne paille, de veloux jaulne doré,
x violet, de veloux noir, de satin noir.

Pour le jour de ses nopces.

anteau à la royalle, ung bort de brode-
g pied, une cotte dessoubz de drap d'or
manches.

anteau de nuit de toile d'argent plaine,
le loup serviers.

asquine de satin jaulne doré passemen-

tée toute d'argent avec le corps et les manches.

Une juppe fourrée de satin jaulne doré avec
du passement d'argent à l'entour.

Une tapisserie pour la chambre, de toile d'or
damassée par laizes et de veloux cramoisy de
hault couleur.

Le lit et le daiz de veloux cramoisy de haulte
couleur, passementé de demy pied, et demy pied
de grand passement large d'or.

Pour la salle une tapisserie aussy de toile
d'or et veloux cramoisy de haulte couleur par
laizes, et le daiz de mesmes.

Pour la garde-robbe, salle et chambre, des ta-
pisseries de haute lisse, et la vaisselle d'argent
pour sa chambre.

De la vaisselle d'argent pour la servir à sa ta-
ble et sa maison.

Le linge tant pour sa personne que pour sa
maison.

Une lictière acoustrée comme il les fault.

Six hacquenées et ung chariot.

Cinq mullets de coffre avec les couvertures.

Une hacquenée acoustrée de toile d'argent
frisée.

Pour la Roynne Daulphine et Mesdames des
robbes de toile d'argent frisée et des cottes de
mesmes.

Mémoire de ce qu'il faut pour Madame.

Premièrement : une tapisserie de veloux cra-
moisy violet par laysses de toile d'or frisée toute
jaune, qui sera pour sa chambre, avec le lit
grand ciel et daiz de mesmes chayses et tabourets.

Pour la salle, une tapisserie de veloux cra-
moisy violet par laysses de toile d'or damassée
toute jaulne, avec le daiz de mesme et une chaise
pour s'asseoir à table.

Ung tapis de veloux violet avec ung passement
et une frange d'or à l'entour pour sa table de nuit.

Ung coffre de nuit de veloux violet aux qua-
tre coings accoustré d'argent doré avec l'ense
au milieu doré.

Ung mirouer accoustré d'or, le vallet pour le
tenir de mesme, une pellotte de veloux violet
accoustré d'argent doré à l'entour.

Une poche de veloux violet à mettre ses pei-
gnes, avec du passement d'or à l'entour : des pe-
tites époussettes, le manche de veloux violet
accoustré et doré pour nettoyer ses peignes.

Des vergettes pour nettoyer ses besongnes
de veloux, le manche de veloux violet accoustré
d'or.

Ung bougier doré, ung poinçon et une longue
esguille doré, deux petites chaufferettes d'argent
ainsy qu'on en montrera le patron.

Deux tappiz velux pour mettre à l'entour de son liect, ung tappiz de veloux violet avec ung passement et frange d'or à l'entour pour mectre sur le buffet.

Ung grand tappiz velu pour mettre soubz ses pieds en la salle.

Une tapisserie de haute lisse pour sa salle, une pour sa chambre et une pour sa garderobe.

Ung liect de veloux violet avec des passements d'or et le daiz de mesme, douze linceux, douze chemises de jour, douze chemises de nuict ouvrez, et une douzaine de rouailles ouvrees d'or et d'argent, et une douzaine de souilles dorilléz ouvrees d'or et d'argent, et de la toille de Hollande pour faire le demourant du linge qui luy est nécessaire, la quantité que l'on monstrera en estre besoing.

Ung petit liect avec ung pavillon de damas violet, frange d'or, pour celle qui couchera en sa chambre, une paillasse pour ses femmes de chambre, avec ung pavillon de camelot violet, frange de soye violette.

Six coffres de bahu pour porter ses besongnes.

Quatre flambeaux d'argent doré.

Quatre chandeliers à mectre contre les murailles, d'argent doré, comme ceulx qui sont en la chambre de la Roynie.

Ung valet d'argent doré pour tenir le flambeau, comme celluy qui sert devant la Roynie.

Ung bassin pour se laver les mains, et une esguierre, le tout doré.

Une coupe dorée, ung essay doré.

Ung petit bassin doré pour laver la bouche.

Ung vase doré pour jetter la lescive sur la teste.

Une petite cuvette à mectre le mortier, qui soit dorée.

Une petite chaufferette dorée de la façon qu'on monstrera.

Une buye dorée et deux petits flacons dorez.

Une bassinore d'argent.

Ung bassin à laver la teste.

Une cuvette à laver les jambes.

Ung grand coquemart et ung petit.

Ung pot à pissér.

Une petite cuvette à mectre la chandelle.

Ung bassin pour son bourlet, et ung pour sa chaize persée.

De la vaisselle d'argent pour la servir à table et pour toute sa maison, et du linge pareillement.

Quatre lits pour ses huit filles, avec des pavillons de damas violet frangéz de soye violette, pour les quatre lits, douze paires de linceulx de toille de lin, ung liect de damas noir pour la gouvernante, et troys paires de linceulx de lin, une paillasse pour leurs femmes avec ung pavillon de sarge violette, et trois paires de draps, et

six aultres paires pour les deux lits de la chambre de Madame.

Un entour de liect pour Madame, qui soit d'escarlatte violette avec des passementz d'or et soye violette.

Une lictière.

Pour l'escurie.

Une lictière couverte de veloux violet, frange d'or, et le dedans de satin violet pourfillée d'or, comme celle de madame de Lorraine, les harnois de mullets de mesme, au mulletier une saye de veloux violet et ung manteau de violet tout bendé de veloux jaune.

Quatre pages abillez de veloux violet avec de l'or, et des manteaux de drap violet bendez de veloux.

Quatre laquais abillez de veloux violet et jaulne, et les manteaux de violet bandez de veloux.

Une planchette de veloux violet frangée d'or.

Une hacquenée pour sa personne enharnachée de veloux violet acoustré d'or, et ung manteau de drap violet acoustré d'or, et ung taffetas violet acoustré d'or avec les davantieres de mesme, et ung de veloux violet acoustré d'or.

Ung harnois de drap d'or pour le lendemain de ses nopces, une malle de veloux violet frangée d'or, à porter ses manteaux. Ung manteau de veloux violet frangé d'or, doublé de taffetas pour mectre en sa lictière.

Huit hacquenées pour ses filles, enharnachées de veloux violet avec des franges d'or, huit manteaux avec les davantiers de drap violet bendez de veloux violet avec des bizettes d'or dessus, et une tresse d'or au bout, huit chapeaux de veloux violet avec une tresse d'or autour et des plumes violettes acoustrées d'or.

Quatre lacquais pour les filles abillez de satin violet, et jaulne, et des manteaux de drap violet bandez de veloux jaulne.

Quatre hacquenées pour les femmes qui vont avec elle, enharnachées de veloux noir, quatre manteaux avec les davantiers de drap noir bandez de veloux noir, et des chapeaux de veloux noir.

Deux palfreniers abillez de drap violet bandé de veloux jaulne et deux aydes.

Deux chariots branslans, doublés de drap violet, les deux chartiers et les deux lacquais abillez de drap violet et jaulne.

Troys mullets pour sa lictière, six mullets pour son liect et ses coffres, six couvertures de drap violet et jaulne en broderie.

Une grande garderobe pour mectre les habillemens de Madame.

Une autre garderobe pour mectre les

ns des filles et leur gouvernante.
coffres de bahu pour les huit filles et
vernante, quatre coffres de bahu pour
es de chambre.

chayère persée de veloux violet frangée,
rlet de mesme et ung pavillon de damas
angé d'or pour mectre sur ladite chayère.
manteau à la royalle, de veloux violet
l'hermines tout dyapré d'or et la cotte et
de mesme.

e robes et quatre cottes de drap d'or
ent frisé.

e robes et quatre cottes de toile d'or
d'argent plaines et damassées.

obbe et une cotte de satin blanc pour-
r.

obbe et une cotte de damas blanc pour-
r.

robbe de taffetas blanc avec du passe-
ment à jour, de quatre doits de large, pour
l'entour, et la cotte de mesme.

obbe de satin cramoyssi, pourfillée d'ar-
la cotte de mesme.

obbe et une cotte de damas cramoyssi,
e d'or et d'argent.

obbe de veloux cramoyssi de haulte cou-
ec du passément d'or et d'argent à l'en-
lemy pied de large, et la cotte de mesme.

obbe et une cotte de veloux violet, pour-
r.

obbe et une cotte de satin violet, pour-
r et d'argent.

obbe et une cotte de veloux noir, avec
ment large à jour d'or et d'argent.

obbe et une cotte de satin noir, avec du
nt d'argent large à jour.

obbe et une cotte de damas noir, avec
ment large à jour.

robbe et une cotte de taffetas noir, avec
emens larges à jour d'or et d'argent.

robbe et une cotte de damas violet, avec
ment d'or à jour large.

robbe et une cotte de satin jaulne paille,
e de passément d'argent.

robbe et une cotte de veloux jaulne
avec un passément d'argent large à jour.

verdugade couverte de camelot d'or violet.

juppe dessoubz de mesme, de la tresse
bout.

manteau de nuict de toile d'or violette,
de mesme, brodé de tresse d'or.

manteau de nuict pour tous les jours, de
violet avec du passément d'or large à jour.

couverture de verdugade, pour tous les
de damas violet avec du passément au-
rge, à jour.

Enfin les despences qui ensuivent furent en-
core ordonnées pour les dictes noces que le Roy
voulut estre magnifiques.

A Gilles de Suramont, orfèvre du Roy, 288 li-
vres, sur son payement de l'or et façon de deux
couronnes que ledit sieur luy a commandez pour
servir aux noces de mesdames Élisabet et Mar-
guerite, fille et sœur du Roy.... 288 livres.

A Jean Bonneau, marchand muletier, demeu-
rant à Lyon, 500 livres, pour deux mulets poil
bay, vendus et livrez au dit seigneur, qui en a
luy mesme fait le prix, et à l'instant fait don à
madame Élisabet, sa fille..... 500 livres.

A M^e Oudart le mercier, trésorier des of-
frandes et aumosnes dudit sieur, 36 livres, qu'il
a fournie es mains de monsieur le duc d'Albe;
sçavoir, 13 escus pour offrir à la messe, le
jeudy 22^e juin 1559, célébrant comme procu-
reur le mariage du roy des Espagnes et de ma-
dame Élisabet, fille du Roy, et deux autres
escus pour les offrandes des dits seigneurs et
dames..... 36 livres.

A Antoine du Bois, sieur de Bergeris, grand
prevost de la connestablie de France, 138 livres,
que ledit sieur a ordonné pour aider aux frais à
faire conduire l'argent que le Roy a envoyé en
Flandre, pour partie du mariage du roy d'Es-
pagne..... 138 livres.

A Claude Bobie, mercier, demeurant à Paris,
178 livres 166 deniers pour 10 aulnes 1/3
de volant à 7 fr. l'aulne, pour des manchettes ou-
vrées d'or, d'argent, et de soye, pour 39 aulnes
de toile de Lyon, 1 once de fil de Florence, etc.,
desquelles choses le Roy a fait don à la Reyne
Catholique, sa sœur..... 178 livres.

A François Daniel, marchand, demeurant à
Paris, 210 livres pour 4 collets à l'espagnolle
d'or et d'argent, 20 aulnes 1/3 ouvrage blanc de
Florence, que le dit sieur a donnez à la Reyne
Catholique, sa sœur.... 210 livres.

A Jacques Daner, marchand de soye, demeu-
rant à Paris, 281 livres pour six livres de soye
noire déliée et perlée, pour 17 livres de soye de
plusieurs sortes, dont le dit seigneur a fait don
à la Reyne Catholique sa sœur.... 281 livres.

A Pierre Grassent, dit de Provence, mar-
chand, demeurant à Paris, 203 livres 13 de-
niers, pour 160 aulnes de passément et bisette
de fil blanc de Florence; pour 1 livre de fil de
Florence, 12 crespes de fisle, 36 aulnes ouvrages
blancs, fil de Florence estroit, demie aulne ou-
vrage large, fil de Florence, et du tout fait don
à la dite Reyne, sa sœur..... 203 livres.

A Noël Pins, mercier à Paris, pour 20 aulnes
de ruban large de soye blanche, pour trois
grosses d'éguillettes de soye, pour deux grosses

d'esguillettes de fil blanc, le tout donné à la dite Reyne Catolique.....(sic.)

A Nicolas l'Évesque, faiseur de peignes, demeurant à Paris, 21 livres pour deux douzaines de peignes de beine; pour une douzaine de peignes de bouy dont le Roy a fait don à la dite Reyne..... 21 livres.

A André Thomas, joailler au dit Paris, 32 livres 10 sols pour trois milliers de grenats dont le Roy a fait don à la Reyne Catolique sa sœur..... 32 livres 10 sols.

A Pierre Plancon, épinglier de la Reyne, 58 livres pour 116 milliers d'espingles grosses, moyennes et petites, qui en a fait don à la Reyne Catolique.

A Richard Toustain, orfèvre, 6 livres 10 sols pour un poinçon à accoustrer trèsses et six grosses coneilles à lasser, le tout d'argent, donné à la dite Reyne..... 6 livres 10 sols.

A Françoise Poteau, jardinière, 9 livres pour dix-huit douzaines de chapeaux d'œuillets blancs, et deux douzaines bouquets longs, huit douzaines communs et deux douzaines bouquets blancs à 6 sols la douzaine, l'un portant l'autre, pour le jour des noces de la dite Reyne dont le Roy luy a fait don..... 9 livres.

A Jeanne Godefroy, lingère, 94 livres 19 sols pour plusieurs ouvrages, dont le dit Seigneur a fait don à la dite Reyne. 94 livres 19 sols.

A Catherine Saiot pour plusieurs ouvrages de son métier, donnez à la dite Reyne.....(sic.)

A Thomas Ecouffler, passementier de la Reyne, 336 livres 8 sols 9 deniers pour vingt-deux aulnes et demie de bisette et passement d'or, d'argent et de soye, huit aulnes deux tiers bisette dentelle et paillette, quatre aulnes deux douzièmes bisette d'or, d'argent et de soye, 6 aulnes 1/2 bisette de mesme dentelée, neuf onces six gros cordons rons or, argent, soye, donnez à la dite Reyne... 336 livres 8 sols 15 deniers.

A Jean Jehannet dit Herpin, marchand de chevaux, 1467 livres 10 sols pour xi courtaux vendus au Roy, qu'il a donnez à sa sœur, sçavoir 8 pour ses charriots et trois pour ses pages et muletiers..... 1467 livres 10 sols.

A Yuon Mascot, marchand de chevaux, 280 livres pour trois haquenées, données par le Roy à la Reyne Catolique..... 280 livres.

A Guillaume le Fieu, receveur de l'escurie de la Reyne mère, 100 livres pour une haquenée donnée par le Roy à la dite Reyne, sa sœur.

100 livres.

A Guillaume la Beau, marchand de chevaux, 362 livres 10 sols pour trois haquenées, dont le Roy a fait don à la dite Reyne... 362 l. 10 s.

A Nicolas Chariot, 62 livres pour une autre haquenée que le Roy a donnée à la dite Reyne, sa sœur..... 62 livres

A Bonnaut Frette, aussy marchand de chevaux, 100 livres pour un courtaut donné à la dite Reyne..... 100 livres.

A Robert de Nogent, marchand de chevaux, 500 livres pour chevaux donnez à la dite Reyne. 500 livres.

A Jean Pierre et Robert de la Noüe, brodeurs, 1000 livres sur ce qui leur est deu pour la fourniture et façon d'une litière que le Roy a commandée pour la dite Reyne... 1000 livres.

A Mathurin Bruneau, orfèvre de monseigneur d'Orléans, 1000 livres pour façon et fourniture des hoquetons des fourriers et couverture des mulets de la dite Reyne Catolique. 1000 liv.

A Estienne Croquet, brodeur, 250 livres pour partie de la broderie d'un manteau que le Roy luy a commandé pour la dite Reyne... 250 l.

A Annibal Foussard, mercier de la Reyne mère, 250 livres pour partie de ce qui luy est deu pour chapeaux et bonnets des demoiselles, pages et laquais de la dite Reyne... 250 l.

A Sébastien le Gaigneux, sellier de la Reyne mère, 400 livres pour selles et harnois de l'équipage de la dite Reyne..... 400 livres.

A Richard Calais, bossetier, 250 livres pour partie des dorures des harnois de l'escurie de la dite Reyne..... 250 livres.

A Gratien Pibaleau, chaussetier, 50 livres pour les façons des chausses des pages et laquais de la Reyne Catolique..... 50 livres.

A Antoine Spire, tailleur de la Reyne mère, 100 livres pour les façons et acoutremens de la Reyne Catolique..... 100 livres.

A Jean Bruslé, cler de M. Guillaume de Marillac, maître des comptes, 1500 livres pour son remboursement de l'argent employé à 51 pièces d'or et 1250 d'argent, portant la figure du roy Philippe et de madame Élisabeth, son espouse: 50 pièces d'or et 877 d'argent pour estre jettes (par les hérauts) par forme de largesse les jours des noces desdits seigneurs, sçavoir le jour de celles du Roy Catolique XII cents IIIII^{xx} I pièces, sçavoir 21 d'or et XII^c d'argent, XL d'icelles d'or, 20 de chacune figure, qui ont esté mises ès mains de monseigneur le connestable pour en faire la distribution, et le reste mis ès mains du Roy..... 1500 liv.

A François du Jardin, orfèvre du Roy, 1626 livres, faisant partie de 2346 livres, pour plusieurs ouvrages commandez par le dit seigneur, sçavoir 153 livres 12 sols pour plusieurs chatons d'or, pour l'acoutrement de 43 chapeaux de triumphes, 508 livres pour l'or

d'une ceinture contenant 60 pièces et boutons émaillés de blanc, 132 livres pour un an contenant 67 pièces, 14 fleurs et 26 fleurs, 398 livres 8 sols pour une autre an contenant 45 pièces et 45 fleurs, coupe, 247 livres 46 sols pour la coutoir an 65 fleurs et 65 pièces, 856 livres pour ans, garnis de 18 tables de rubis et d'une maillée de blanc et 48 autres boutons garnis de 48 tables de diamans émaillés et vert, et 49 livres 4 sols pour avoir ré plusieurs chaisnes et patenostre et auisselles d'argent que le Roy a donné à la

..... 1626 livres.
 an Dallemart, maître charpentier à Paris, vres pour un perron de charpenterie au s Licès de la rue Saint-Antoine, près les lles, et un grand eschaffaud, depuis le jusqu'à l'hostel de Graville, pour le x qui y a esté fait à l'occasion des susdits s..... 2500 livres.

ayon le Doux, maître peintre, demeurant , 3003 livres pour avoir fait l'enfonce- u palais, la grande salle du palais et frise autour, fourny bouy, lière, chandeliers chose..... 3003 livres.

Charles le Comte, charpentier demeurant , 4250 livres pour ouvrages de charpen- a la grande salle du palais et ailleurs en l'église Nostre-Dame et maison épis- 4250 livres.

an Richardeau et Jean de Beaucousin, s demeurant à Paris, 30 livres pour voya- Fontainebleau pour estimer bagues et pour les dits mariages.... 30 livres.

an Picard, imagier, 512 livres pour avoir s les personnages de moulleure qu'il fal- dit perron, jusqu'au nombre de 16, et à la salle des tenans et 18 pièces de moul- pour les chandeliers de la grande salle du garnis de roulleaux..... 512 livres.

illaume Maumier, tapissier et garde des s de Fontainebleau, 542 livres pour la du dit seigneur, depuis Fontainebleau Paris, et pour autres ouvrages. 542 l.

an Dhierce, garde des meubles du chas- Amboise, 492 livres 15 sols pour la voi- sdits meubles et autres parties.

492 livres 15 sols.

1, 70 livres pour faire amener la tapisse- 10 chambres d'Amboise à Fontainebleau,

. Francisque Sabet, maître menuisier à 110 livres pour un portail qu'il a fait de- hostel de Graville, où estoit la salle des 110 livres.

C. D. M. T. VI.

A Josse Queltra, menuisier à Paris, 225 liv. pour la menuiserie qu'il a fait pour mettre devant le grand perron de l'église Nostre Dame de Paris..... 225 livres.

Au mesme, 65 livres 10 sols pour l'enrichis- sement de 32 loges, dans la grande salle du pa- lais, garnies de cartouches... 65 liv. 10 sols.

A Pierre Clément, marchand potier de terre, demeurant près Beauvais, 21 livres 12 sols pour 36 grandes cruches de terre de Beauvais, pour mettre de l'eau pour le service des tenans.

21 livres 12 sols.

A Christophle de Levas, maître menuisier à Paris, 42 livres pour 6 chaises ferrées, prestes à couvrir de velours, pour servir aux chambres et garderobes des députez des Roys Catolique et duc de Savoye..... 42 livres.

Au mesme, 37 livres pour 12 chaises et 12 ec- cabelles de bois de noyer qu'il a fournies et livrées pour le service du duc d'Albe, prince d'Orenge, comte d'Egmont, député du Roy Catolique.

37 livres.

Au mesme, 70 livres pour 36 chandeliers à croisées et des tables pour servir au palais le jour des noces..... 70 livres.

A Françoise Revase, 150 livres pour deux tapis de Turquie pour servir au logis des dépu- tez du Roy Catolique et du duc de Savoye, et après estre mis aux meubles du Roy. 150 l.

A Marie le Riche, 180 livres pour 12 petits tapis de Turquie, pour servir au logis des dits députez, et ensuite estre mis aux meubles du Roy..... 180 livres.

A Estienne Piquebeuf, natier, 141 liv. 9 sols pour 353 chaises à natte, tant à la salle de l'é- vesque de Paris, salle des tenans, qu'ailleurs.

141 livres 9 sols.

A Marin le Vasseur, vitrier, 12 livres pour 6 panneaux de vitre de verre mis à l'hostel de Graville dans la salle où le Roy et les tenans s'armoient..... 12 livres.

Ensuite sont rapportez plusieurs articles pour la despense des meubles et autre chose pour le tournoy et pour les autres cérémonies.

Puis encore est la despense pour la salle qui fut faite dans le parc des Tournelles pour les festins des noces du Roy Catolique et de ma- dame Elisabet, fille du Roy Henry, de M. de Savoye et de madame Marguerite, sœur du feu roy Henry, de mesme que pour le triomphe du tournoy fait à cause desdites noces.

Le compte de l'argenterie de l'année 1559 n'a pu estre trouvé à la chambre.

Il doit contenir plusieurs parties concernant les despenses et présents pour le mariage d'Elisa- bet de France avec Philippe II, roy d'Espagne.

Instruction donnée par le seigneur de Montluc à monsieur de La Tour qu'il envoioit au duc de Guyse, pour l'informer des dispositions du roy de Navarre à l'égard de ce duc.

« Remonstrera M. de La Tour de la part du seigneur de Montluc à monseigneur le duc de Guyse, comment le roy de Navarre s'en va par de-là, avec délibération d'estre entièrement ung en amitié avec luy et monseigneur le cardinal de Lorraine, non seulement comme cousin, mais comme frère, et que depuis le camp il n'a jamais cogneu que ledict seigneur roy de Navarre ayt eu autre volonté. Encores que M. le connestable luy ayt escript plusieurs lettres, néantmoins il m'a tousjours dict qu'il ne se feroit jamais de luy, ayant bien cogneu que ce semblant d'amitié qu'il luy portoit n'estoit que pour l'attirer de son costé, afin de ruiner ses cousins : aussi que le peu de compte qu'il avoit fait de ses affaires à Cercamp, luy avoit assez monstré le peu d'amitié qu'il luy portoit.

« Et à ce que a peu entendre ledict sieur de Montluc, ce que ledict seigneur roy de Navarre désire le plus, est qu'à son arrivée, les Espagnols, et autres estrangers subjects du roy d'Espagne, cognoissent que le Roy et son conseil luy facent si bon accueil, qu'ilz puissent faire rapport par tout, qu'il n'est point petit compagnon en France, et principalement par la faveur du Roy et le recueil qu'il fera, et puis de toute la cour : car cela pourroit estre cause que le roy d'Espagne condescenderoit à luy faire quelque jour raison du tort qu'il luy tient.

« Fait à Verteul, le 22^e jour de juillet 1559.

« Signé, BLAISE DE MONTLUC. »

Arrest du parlement de Paris, qui ordonne aux propriétaires et principaux locataires des maisons de ceste ville, de s'informer exactement des vie, mœurs et religion de ceux qui y demeurent, pour en rendre compte aux commissaires et aux quarteniers.

« Sur la remonstrance et requeste ce jourd'huy faicte par nostre procureur général du Roy, la court a ordonné et enjoinct à tous propriétaires et locatifz des maisons de ceste ville et faulxbourgs de Paris, s'enquerir diligemment de la conversation, bonne vie et chrestienne de ceulx qui habitent et logent esdictes maisons; faire diligences sçavoir si esdictes maisons se font aucunes assemblées et conventicules, pour les révéler à justice; et où ils seroient négligens ou dissimulans, sera procédé à l'encontre d'eulx par

punition corporelle et exemplaire, et confiscation des dictes maisons. Pareillement enjoinct à ceulx qui sont chefs et habitans des dictes maisons, faire diligence entendre et sçavoir si ceulx qu'ilz logent vont aux églises oyr le service divin, mesmes les jours de festes, et s'ilz vivent catholiquement. Aussi enjoinct à tous hostellers cabaretiers et toutes personnes qui louent chambres, prendre les noms, surnoms et qualitez de ceulx qui logent esdictes maisons, et en faire roolles, pour les bailler aux commissaires et quarteniers du quartier; et ce, sur peine d'i mende arbitraire. Oultre, enjoinct aux commissaires du Chastelet de Paris, et aux quarteniers dixainiers et cinquanteniers de ceste dicte ville garder les ordonnances et arrestz cy-devant faictz et donnez, sur peine de privation de leur estats et charges, et de plus grande, si elle y eschet. Et sera la présente ordonnance publiée par les carrefours de ceste dicte ville et faulxbourgs d'icelle, à ce que nul n'en puisse prétendre cause d'ignorance.

Arrest d'enregistrement des déclarations du Roy, du 4 de septembre, du mois de novembre, et du 14 de ce mesme mois 1559.

« Ce jour, après avoir veu par la court, le grand'chambre, chambre du conseil, et l'un des présidens de la Tournelle, assemblées; après avoir veu par la court les troys lettres patentes du Roy; les premières données à Villiers-Cotteretz, le quatriesme septembre dernier, signées: Par le Roy estant en son conseil, BOURDIN; par lesquelles et pour les causes y contenues ledict seigneur statue et ordonne que les maisons où l'on trouvera et vérifiera y avoir eu assemblées illicites et conventicules nocturnes, où les habitants profanent et célèbrent l'usage de la cène du Saint Sacrement, contre celluy qui est tenu et observé de toute l'Eglise catholique, soyent razées, démolyes et abbatues à perpétuelle mémoire, sans qu'elles puissent plus estre rebasties à l'avenir; soyt que les dictes maisons appartiennent à gens d'église, ou aultres de quelque estat ou condition qu'ilz soient, et que les propriétaires y soient demourans, ou qu'ilz aient baillées à louage et soient tenues par des locataires; les secondes données à Blois, ou présent au 14 de novembre, en forme d'édict, par lesquelles icelluy seigneur veult par édict perpétuel et invocable, statue et ordonne ce qu'il a ordonné par les dictes premières lettres, que tous ceux qui feront conventicules et assemblées illicites soit pour le faict de la religion ou pour quelque autre cause et occasion que ce soit, et soit la nuit ou de jour, et semblablement ceulx qui

se y trouveront ou assisteront, soient doresnavant puniz de supplice de mort, sans aucune espérance de grâce et modération de peine, et les maisons où se feront les dictes assemblées et conventicules, rasées et démolyes sans pouvoir estre rebasties et réédifiées : et les troisièmes données à Bloys, le xiiij^e dudict moys de novembre, contenans commission dudict seigneur au premier des conseillers de sa court de parlement de Paris, et prévost dudict lieu ou son lieutenant, pour à la requeste de son procureur, informer diligemment, secrettement et bien par eulx et chacun d'eulx, des faveurs, menaces, injures et intimidation des accusez d'estre sacramentaires ou entachez d'autre crime d'hérésie, comme plus au long le contiennent les dictes lettres. Les conclusions et réquisitoires du procureur général du Roy; la matière mise en délibération; ladicte court a ordonné que sur le reply des dictes lettres sera mis : *Lecta, publicata et registrata, audito et requirente procuratore generali regis, et sub modificationis in registro curie contentis*, pour le regard des deux premières tant seullement, qui sont que la court ne fera procéder au rasement et démolition des maisons, sinon que quand les propriétaires seront trouvez sciemment ou consentans, ou qu'ilz seront en faulte et négligence inexcusable.

Double de la lettre que monsieur de Guyse a escript à monsieur le connestable, le 25 octobre 1559.

« Monsieur, j'ay receu la lettre que m'avez escripte par le recepveur Jehan Gaultier, présent porteur, par laquelle ay veu le retour du Roy de son volaige de Saint-Germain, ensemble le bon estat auquel il y a laissé monseigneur le Dauphin, où je pense que sa bonne présence a plus servy pour la santé de mondict seigneur et à le faire obéyr à prendre ce qui luy estoit nécessaire que chose de ce monde. Qui me faict esperer que aiant pleu à la Royne y demourer encores quelque temps aura à son retour à la court apporté nouvelles de son entière convalescence, dont je ne veulx oublier de ma part à mercier et louer Dieu du bien et grâce qui luy plaist nous faire en cela et bon estat auquel il continue d'acheminer les affaires dudict sieur, lequelz, à ce que je puis veoir par l'extraict qu'il luy a pleu m'envoier de ce qui est survenu depuis mon parlement, et ce que me faictes semblablement entendre par vostre dicte lettre, sont en très bon train mesmement du costé d'Escosse où je voy qu'il y a grande apparence que Hadvion soit des ceste heure rendu, à ce que l'on

en peult juger par les propos que en tiennent les clesnoys qui ont esté prins de noz gallères, lequelz je m'attendz bien estre traictez de ceulx qui les ont maintenant en main comme personnes qui le méritent, vous merçant bien humblement, Monsieur, de la bonne souvenance que avez eue à me despartir de voz nouvelles, que je vous prie voulloir continuer encores qu'il ne s'offre chose pardecà, dont je me puisse revancher que de mesnage et femme grosse, délibère après avoir icy faict quelque temps mon debvoir envers père et mère, aller retrouver ledict sieur, si tost que luy aura pleu me commander.

« Monsieur, me tenant asseuré que verrez ce que je respondz au Roy à la lettre qui luy a pleu m'escripre et envoyer par extraict ce qui est survenu depuis mon parlement je ne vous en feray point de redite. Et encores que je sache bien que en toutes choses il y sont très bien pourveu si m'a semblé ne debvoir laisser pour cela d'en faire ce mot audict sieur pour l'affection que je porte aux biens de ses affaires. »

Lettre sur minutte du Roy et de la Reyne à la reyne d'Escosse leur mère, en forme de déclaration contre l'assemblée des rebelles dans le royaume d'Escosse.

« François et Marie par la grace de Dieu Roy et Reyne de France, et d'Escosse, d'Angleterre et d'Irlande, à nostre très-chère et très-aimée dame et mère, la Reyne douairière, régente dudit Escosse, salut et dilection. Comme après avoir entendu qu'il s'estoit commencé quelque mouvement en nosdits pays et royaume d'Escosse, par la malice de quelques ungs, lequelz soubz le nom et le manteau de religion s'esforçoient d'attirer à leur party plusieurs de nos subgectz dudit royaume, en intention, comme il s'est découvert depuis par leurs actions, d'opprimer du tout en tout nostre autorité pour se l'attribuer et approprier, nous eussions, oultre ce que nostre dite dame et belle-mère s'estoyt efforcé d'y donner d'ordre et gratieuse provision, député deux grands et notables personnaiges, qui sont les sieurs de la Brosse, chevalier de nostre ordre, et messire Pelevé, évesque d'Amiens, pour se trouver à la journée du parlement assignée audit pays, et là essayer de terminer et deffinir gratuitement les choses qui leur donnoient occasion dudit mouvement, qui estoit le chemin que nous aurions voullu tenter le premier, estimant tant de la bonne volonté, fidélité et obeyssance de tous nos subgectz dudit royaume d'Escosse, tant grands que petits, pour les infiniz biens qu'ils ont receus de nos prédécesseurs, et de nous en la conservation et défence

d'eulx, leurs femmes, enfans, biens, liberté et patrie, et pour les garder de tomber en la misérable servitude de leurs ennemys et leur acquérir le repos dont ils pouvoient si heureusement joyr, qu'il nous sembloit qu'il seroit bien aysé de ramener ceulx d'entre eulx qui s'estoyent ainsy oublyez au bon chemyn dont ils s'estoyent dévoyez et distraits si légierement, mais estant nosdits députez arrivez par delà, tant s'en est fallu qu'ils se soyent voulu laisser persuader à ce qui estoit de leur devoir et de leur salut, que adjoustant mal sur mal, impiété sur impiété, et rebellion sur rebellion, après avoir ruyné églises, temples et monastères et cruellement déchassez les ministres d'iceux, avoir pris les coings de nos monnayes, s'estre emparez de nos palais et maisons et fait infinis aultres actes de félonnyie et crime de lèze majesté divine et humaine, ils ont couru aux armes, et ayant les chefs de ceste conspiration mis jusques à un grand nombre de gens de guerre ensemble, se sont saysys de la ville de l'Islebourg de laquelle vous avez esté contrainte de vous retirer avec ce que vous aviez avec vous de seigneurs escossoys et françoys favorisant nostre party,(sic) sont lesdits rebelles tous les jours après à couryr sus aux François que nous avons là, la plupart desquels ont mille foyz exposé et hazaré leur propre vye, à infinis périls pour leur salut et conservation, et à ceste heure pour toute récompense ils leur font guerre ouverte et tous actes de déclarez ennemys; et pour en brief dire, n'oublions riens de ce qu'ils peuvent faire pour entièrement abolir et opprimer nostre autorité et se faire souverains de nostredit royaume et pays d'Escosse, à quoy nous sommes bien résolu de nous opposer et pourveoir à une si audacieuse et téméraire entreprise, avec tous les moyens qu'il a pleu à Dieu nous en mettre entre les mains: toutesfoys, désirans n'en venyr à l'effect que le plus tard que nous pourrons, et que premièrement nous n'ayons encore ouvert quelque moyen à ceulx qui désirent nous demeurer fidelles et obeyssans subjects de se séparer desdits rebelles et que par ceste séparation nous puissions congnoistre qui sera digne de grace, faveur et récompense, et au contraire de la rigueur et sévérité de nostre ire et juste indignation et punition; à ceste cause nous vous prions et mandons, que vous faites publier de par nous à son de trompe et cris publics, et affichez ez portes des villes, eggliques et aultres lieux publiques et convenables que tous nos subjects, à cause dudit royaume d'Escosse, qui naguères ont print les armes, et qui se sont mis aux champs portant lesdites armes sans nostre autorité et contre nostre estat, et pour vous

priver de vostre régence, et expulser dats françoys dudit pays, et signamr lieux et forteresses es quelles ils sont et ordonnez, et conséquemment d'abthorité royale de nous et nostredite conayent à eux départir, délaissier et dépdites armes, et se retirer en leurs mlieux de leur demeure paisiblement et sans aucune molestation, injure, ny oppressi subjects dudit royaume, et à vous obeyr celle que nous avons institué, et que nous demeurer régente dudit pays, et ce(sic) sous peine d'estre déclarez recriminels de lèze majesté, le temps pass qu'ils demeurent en leur obstination, et désobéissance, et n'ayent obéy audit cément, et tous lesquels de quelque diqualité qu'ils soient, nous avons, au cas sus, dès à présent comme lors, et pour lors maintenant déclarez et déclarons et criminels de lèze majesté, et voul comme tels ils soyent punis du supplice leurs fiefs et terres nobles réunis à la c d'Escosse perpétuellement et inséparal et tous autres leurs biens tant meubles e bles déclarez confisquez, et leurs enfartéritez infames et incapables de tous b estats et dignitez, ayant au surplus tous et chacuns les sujets desdits rebe serments de fidélité qu'ils leur doib permis et enjoint de les prendre quel qu'ils soyent, soyt en lieu saint ou dehors constituer prisonniers soubz bonne et seu ou bien les amener par devers vous, si peuvent seurement, pour après en estre fè punition que dessus; et là où ils ne les po prendre, leur courront sus comme à n mys, et de nostre dit royaume d'Esc quant aux prélats, et gens d'église au ca dit et par faulte d'obeyr dedans ledit te dit commandement et proclamations, ne ensemblable permis et enjoint à tous si soit officiers ou personnes privées, de les et constituer prisonniers en bonnes et se sons, pour estre procédé allencontre d' tels juges et ainsy qu'il appartiendra subjects desditz prélats et ecclésiastiq avons relaxé des serments de fidélité q doivent à cause de leur temporel, et leu défenses soubz les peines que dessus de le à cause de ce aulcun droict ny debvoi donnons tous et chacuns leurs biens, m immeubles, chasteaux et forteresses estr nostre main comme souverain, faisans mourant, expresses inhibitions et def tous nos subjects dudit royaume d'Esc

ment à tous François, soubz peine d'estre
z criminels de lèze majesté, et comme
mis des peines que dessus, de porter
s vivres, armes, harquebutz, artillerye,
ons de guerre, ny aultres provisions et
ditez quelconques ausdits rebelles estans
es et assemblés contre nostre autorité,
l s'en trouvera, soit desdits Escossois ou
ys, qui après la publication de ces pré-
assent le contraire, faictes procéder allen-
d'eulx par lesdicts peines, de sorte que
y puisse prendre exemple, et se garde
semblable faute, au préjudice de nostre
, et à la faveur desdits rebelles nos en-
En tesmoing de toutes lesquelles choses
vons signé ces présentes de nostre main,
elles fait mettre et apposer nostre sée.
nné à Blois, le . . . jour de novembre l'an
ce 1559, et de nos règnes, assavoir de
le premier, etc. »

Du 16 décembre 1559 :

r la remonstrance faicte ce jourd'hui à la
le céans, par le procureur général du Roy,
lcuns prédicateurs de ceste ville et faulx-
, abusans del'autorité de la chaize au lieu
tenir le peuple en la craincte de Dieu et
unce du Roy et de ses magistratz, tenoient
irs propos scandaleux, tendans plus à sé-
et émotion populaire, que à aucune édi-
n ; requérant à ceste cause qu'il pleust à
ourt y pourveoir.
ladicte court a exhorté et exhorte l'évesque
is et ses vicaires, de faire informer dedans
ine des dictz propos scandaleux et sédi-
tenuz et preschez publicquement ; et ce
y pourveoir le plus sommairement que
e pourra, et de ce en certifier ladicte
Et néanmoins pour obvier à l'advenir à
andales et inconveniens qui s'en pour-
ensuivre, ladicte court a ordonné que les
au cas qu'ilz ne voudroient eulx-mesmes
er en leurs paroisses en ceste ville, faux-
et diocèse, seront tenuz avec les mar-
rs ensemblément, présenter ou nommer
evesque ou ses dictz vicaires, celluy qu'ilz
ont prendre pour prédicateur, soit doc-
théologie, religieux, mendiant, estudiant,
tre quelconque, pour soy enquérir au
e la doctrine et suffisance du personnaige
résenté ; et ce faict, luy bailler licence
cher. Et a ladicte court fait défense à tous
iteurs, de monter en chaize sans ladicte
sion, sur peine de suspension de leurs
ges, degrez et aultres peines arbitraires ;
l'opposition cy-devant formée, tant par

la faculté de théologie, curez, que autres men-
dians de ceste dicte ville et faulxbourgs, portée
par le procès-verbal de la signification à eulx
faicte de l'arrest de ladicte court du dix-septiesme
janvier dernier, à la requeste du procureur gé-
néral du Roy, a ordonné que sans préjudice des
dictes oppositions, sur lesquelles les dictz oppo-
sans viendront dire leurs dictes causes au pre-
mier jour, les arrests cy-devant donnez sur le
faict des dictz prédicateurs, auront lieu et se-
ront exécutez. »

*Arrest qui porte qu'il sera publié un monitoire
sur le meurtre de M. le président Minard.*

La court, après avoir veu la requeste à elle
présentée par le procureur général du Roy, luy a
permis et permect obtenir monition, *nemine
dempto*, contre toutes personnes de quelque es-
tat et qualité qu'ilz soient, qui sçavent et ont
aucune congnoissance de ceulx qui ont meurtry
cruellement et inhumainement, mardy dernier,
environ les cinq heures du soir, feu M^e An-
thoine Minard en son vivant conseiller et l'un
des présidens de ladicte court, en revenant de
tenir la justice, et s'en retournant en son logis,
d'un coup de pistolet, conspiration et entreprinse
pour l'exécution de cas si malheureux ; et la-
quelle monition sera publiée par les paroisses de
ceste dicte ville et forsbourgs, le plus prompte-
ment que se pourra.

*Arresté de la cour du parlement dans lequel
sont insérées trois lettres de cachet du Roy,
adressées à ceste cour, et une de monsieur
de Guyse.*

« Ce jour, la court a receu les lettres missives
du Roy, cy-après insérées ; ensemble celles de
M. le cardinal de Lorraine, aussi cy-après insé-
rées ; et se sont toutes les chambres d'icelle court
assemblées, pour se départir en six tournelles,
pour juger les procès des mal-sentans de la re-
ligion ; en sont les arrestez au greffe criminel ;
et est demourée la seconde chambre des en-
questes, pour ce pendant juger les procès civilz ;
en laquelle sont entrés les gens d'église. « De par
le Roy. Nos amez et féaulx. Nous avons receu
vostre lettre du dix-neufiesme de ce moys, par
Des Croisettes présent porteur, par laquelle avons
entendu l'advertissement qui vous fut donné sa-
medy dernier, de l'entreprise qui se dressoit
pour forcer nostre palais, la conciergerie et au-
tres prisons, et en mesme instant mectre le feu
en aucuns endroictz de nostre ville de Paris ; à
la vérification duquel advertissement, vous avez
procédé jusques et tout le jour de la date de vos-
tre dicte lettre ; et tellement que, à ce que nous

a dict ledict Des Crolsettes, le fait se trouve bien prouvé contre (1) le prisonnier escossoys que avez fait arrester, par troys divers témoins qui luy ont esté recollez et confrontez, et par luy non reprochez; chose qui nous sembloit requérir si prompte et sommaire provision et remède, que nous sommes grandement esbahiz que vous ayez tant différé d'y mettre la main plus roidde et à bon essient, pour l'importance grande dont est le fait; d'autant que le retardement en est très-dangereux, se pouvant cependant ladicte entreprinse mettre à exécution, ou les coupables et complices d'icelle eulx retirer et évader. A ceste cause, et que nous débitions singulièrement que ce fait soyt diligemment et vifvement cherché et descouvert jusques au fondz et à la source du mal, nous vous mandons, commandons et ordonnons très-expressément, que vous ayez à y procéder toutes choses cessans, y usant de tous moyens et voyes de justice nécessaires pour en atteindre la vérité; ce qui ne se pourra mieulx faire que par la question, à quoy le fait tel qu'il est est assez subject; estans les dictes preuves telles et suffisantes, de manière que l'on puisse parvenir à la cognoissance de ladicte entreprinse, et sçavoir qui sont les auteurs et complices de ladicte conspiration, y employant toute diligence, à ce que par faulte d'icelle, l'on ne tombe point en ung inconvenient irréparable tel qu'il en dépend. Et afin que plus seurement vous puissiez pourvoir aux choses nécessaires pour estre obéyz, nous escrivons présentement à nostre cousin le mareschal de Montmorancy nostre lieutenant général et gouverneur de l'Isle de France, qu'il ayt à se retirer à Paris, pour entendre de vous le besoing qu'il sera d'y mettre la main forte. Et d'avantage, vous permectons pour cest effect vous servir et employer tant des gens du guet, archers de la ville, sergens et autres ministres de justice, que verrez bon estre, et leur faire telle taxation qu'ilz mériteront pour y vacquer plus volontiers, et que riens de ce que y est requis, ne demeure en arrière, pour l'obéissance qui nous est due, et seureté de voz personnes, si vous entrez en quelque doute; ainsi que l'avons avant déclaré audict Des Crolsettes, sur lequel nous remectons le surplus. Donné à Chambort, le 22^{me} jour de décembre 1559.

(1) Il se nommoit Robert Stuart, et il se disoit parent de la reine Marie Stuart, qui ne voulut pas le reconnoître. Il fut mis à la question; mais il n'avoit rien.

On croit que ce fut ce Robert Stuart, qui, à la bataille de Saint-Denis, tira le coup de pistolet qui donna la mort au connétable de Montmorency. Robert Stuart ayant été pris au combat de Jarnac, fut tué à coups de poignard.

Estant cest affaire de l'importance qu'elle est, nous avons depuis pensé que entendant par le menu le fait et discours du procès commencé contre ledict Escossoys, tel qu'il est, nous pourrions par aventure en le voyant, descouvrir et nous adviser de beaucoup de chose que vous ne congnoissez. A ceste cause, nous voulons et vous mandons, que incontinent la présente recue, vous ayez à nous envoyer la coppie signée de vostre greffier, de tout ce que vous en avez déjà, pour icelle veue, y donner de nostre costé les remèdes que penserons encores y estre nécessaires. Signées FRANÇOIS. Et plus bas : DE L'AUBESPINE. Et sur la superscription : A nos amez et féaulx présidentz en nostre court de parlement à Paris, advocatz et procureurs audit lieu. » — « De par le Roy. Nos amez et féaulx. Nous avons grande occasion de mal contentement de veoir telle longueur en la vuydange et expédition des procès pendans en nostre court de parlement, contre les conseillers détenus pour le fait de la religion; et mesmement celluy du conseiller Du Bourg (1). Et pour ce que nous désirons qu'il y soit mis une prompt fin, à ceste cause nous vous mandons et enjoignons très-expressément, que tous aultres affaires cessans et postposez, vous ayez à procéder, vacquer et entendre au jugement de leurs dictz procès, au nombre de juges qu'il a esté et sera advisé par nostre dicte court, sans souffrir ne permectre qu'ilz tirent en plus grande longueur, de manière que nous en puissions avoir autre et plus grande occasion de satisfaction que n'avons eu jusques icy. Donné à Chambort, le 22^{me} jour de décembre 1559. Signées, FRANÇOIS. Et plus bas : DE L'AUBESPINE. » Et sur la superscription : « A nos amez et féaulx les gens tenans nostre court de parlement à Paris. »

De par le Roy.

« Nos amez et féaulx. Nous avons présentement esté advertiz que ung pauvre homme qui se disoit sergent de l'inquisition, venant icy portant lettres de vous et de l'inquisiteur, à nos oncles les cardinal de Lorraine et duc de Guyse, a esté tué et meurdry assez près de ce lieu, et ses paquetz et lettres prises et remportées par ceux qui ont fait le meurdre; dont nous sommes après à faire faire la diligence pour en actaindre la vérité. Et pour ce que nous désirons sçavoir ce que contenoient les dictes dépesches, nous voulons et vous mandons que incontinent la présente recue, vous ayez à les faire refaire, et les nous

(1) Le 23 de décembre, le lendemain de la date de ces lettres du Roi, Du Bourg fut condamné à mort et exécuté.

envoyer le plustost et le plus diligemment que vous pourrez. Advertissez ledict inquisiteur de ceste fortune, affin que de sa part il vous baille mesme dépesche pour la mectre avec la vostre; laquelle vous mectrez entre les mains du poste de Paris, pour la nous faire tenir seurement et en toute diligence. Donné à Chambort, le 23^e jour de décembre 1559. *Signées.* FRANÇOIS. Et plus bas. DE L'AUPESPINE. » Et sur la superscription. « A nos amez et féaulx les gens tenans nostre court de parlement à Paris. » — « Messieurs, vous entendrez par ce que le Roy vous escript, l'inconvénient advenu au pauvre homme qui apportoit icy vos lettres et celles de l'inquisiteur, dont nous sommes après à descouvrir les coupables. Et affin que nous puissions sçavoir ce que contenoient les dictes lettres, pour pourveoir à ce qui sera nécessaire, ledict seigneur a voulu vous estre faicte ceste dépesche en toute diligence; suyvant laquelle vous ne faldrez à nous en renvoyer les doubles le plustost que faire se pourra. Et si de-là on peult prendre quelque conjecture de soupçon de ceulx qui peuvent avoir faict ce meschant cas, ce nous sera grand plaisir d'en estre advertiz. Priant Dieu, Messieurs, vous donner ce que plus désirez. De Chambort, le 23^e jour de décembre 1559. Vostre bon frere et amy FRANÇOIS DE LORRAINE. » Et sur la superscription. « A messieurs les gens tenans la court de parlement à Paris. »

Vers ce temps là fut divulgué l'escrit suivant sorti de la main d'un huguenot hérétique ennemi de la maison de Guyse.

Les Estats de France opprimez par la tyrannie de Guyse, au Roy leur souverain seigneur.

Sire, nous apercevons assez que ceste nouvelle assemblée a esté trouvée estrange de Vostre Majesté, pour n'avoir cognoissance de l'extresme nécessité qui nous a contraincts d'essayer un extresme remède pour la préservation de vostre Personne, de vostre grandeur, et de tout le peuple que Dieu a soubmis à vostre obéissance.

A ceste cause, Sire, nous présentons à Vostre Majesté ceste remonstrance par laquelle la cause de ce faict estant sommairement déclarée et bien entendue, nous espérons de non seulement effacer le soupçon de sédition et mutinerie, mais aussi estre recogneus pour tels que nous sommes : à sçavoir vos très-humbles et très-fidèles subjets et serviteurs.

En premier lieu donc, Sire, nous protestons, devant la Majesté de Dieu et la vostre, que nous n'avons voulu, et ne voulons attenter aucune

chose contre Vostre dicte Majesté : ainsi voulons vivre et mourir en l'hommage, servitude, et très-humble obéissance que nous vous devons. Et que les hommes et les forces qui vous sont apparues, n'ont esté que pour vostre service : lequel nous a armez pour nous opposer à la tyrannie de ceux de Guyse, qui n'ont jamais tasché en toute leur vie, qu'à s'agrandir au pris de vostre ruine, et de tous ceulx qui vous appartiennent.

Et combien, Sire, que la façon dont avons usé puisse sembler de prime face estre nouvelle et violente : néantmoins nous supplions très-humblement Vostre Majesté de considérer, que n'ayans autre moyen pour oster le péril qui vous est prochain, et à tout vostre royaume, pour ce que nous craignons la cruauté accoustumée de ceux qui sont auprès de vostre personne : nous avons pensé qu'on ne trouve jamais nouveau, n'estrange, ce que les subjects font pour la conservation de leur prince, et que c'est plustost justice que violence de repousser la violence des ennemis d'un roy, et d'un royaume, comme sont ceux contre lesquels nous sommes assemblez. Ce qu'avons cogneu par les démonstrations qu'ils en ont faites : desquelles nous toucherons en brief quelques-unes des principales, s'il plaist à Vostre Majesté les entendre.

Premièrement, Sire, ils n'ont jamais dissimulé qu'ils prétendent droict sur deux des principales provinces de vostre royaume, assavoir, le duché d'Anjou et la comté de Provence : déclarant ouvertement assez de fois, que ce n'estoit que par force qu'ils estoyent privez de la possession de ces deux pais : tellement, Sire, que du tems du feu Roy vostre père, en son advènement à la couronne, ils voulurent par leurs cautelles et menées luy soubstraire ladicte comté de Provence pour la mettre entre leurs mains. Et combien que leur entreprise ne soit parvenue à son but, si a-elle esté tellement acheminée, qu'il en est demeuré quelque chose par escrit.

D'avantage, leur ambition a bien esté telle, que de mettre en peine quelques gens doctes pour rechercher leur race es vieilles croniques : se voulans dire estre descendus de la droicte ligne de Charlemagne, espérans si quelque jour l'occasion se présenteoit, débattre vostre royaume : comme si vous, Sire, et vos prédécesseurs n'en estiez qu'usurpateurs. Et encores qu'ils ayent longuement tasché de dissimuler leur mauvaise et pernieuse affection, si en ont-ils tousjours murmuré quelque chose : et sur tout depuis le temps qu'il a plu à Dieu vous appeller à la couronne.

Au surplus, Sire, leur audace a esté du tout intolérable à vos sujets, quand ils se sont comme

saisis de vostre personne, et du gouvernement de vostre royaume, incontinent après le décez du feu Roy : espérans par ce moyen se faire si grands que de pouvoir abaisser et vous, Sire, et les vostres, quand il leur plaira : lequel acte seul est très-suffisant pour descouvrir leur ambition extremes : attendu qu'il n'y a loy, coustume, n'exemple, qui les ait appelez au lieu qu'ils tiennent près de Vostre Majesté. Mais au contraire, les ordonnances de vos prédécesseurs, Sire, la coustume et la résolution des Estats de vostre royaume, les empeschent assez, s'ils y eussent voulu prendre garde : veu mesmes que les Estats tenus à Tours au commencement du règne de Charles huitième, ne donnent aucun lieu aux princes estrangers auprès du Roy estant en bas aage, mais plustost aux princes de sou sang, par le conseil desquels il puisse gouverner son royaume : à quoy ces ambitieux n'ayans aucun esgard, ont empesché la convocation de vos Estats, Sire, sachans bien que ceux qui sont affectionnez à vostre service, n'approuvent jamais qu'eux qui sont estrangers, qui prétendent quéreler vostre couronne, et qui ont tasché d'en desmembrer aucunes des principales parties, eussent le maniment de ce qu'ils vous veulent ravir. Joinet aussi qu'on se souvenoit assez des grandes pertes qu'ils ont causées en ce royaume du vivant du feu Roy vostre père : et mesmes par le dernier voyage d'Italie, par lequel l'un prétendoit se faire pape, l'autre roy de Sicile et de Naples, retirans pour ce faire les principales forces de la France, dont les grandes pertes desquelles nous nous résentons encores, sont ensuyvies. Ayans donc senti tant de dommages par leur ambition, vos Estats, Sire, n'eussent jamais estimé leur préseuce auprès de Vostre Majesté vous pouvoir estre profitable. Mais ceux dont nous parlons, n'ont point eu crainte d'offenser Vostre Majesté, ne violer vos Estats, et renverser les loix et coustumes de vostre royaume. Davantage ils ont bien monstré qu'ils vouloyent tenir par force le lieu qu'ils avoyent usurpé par leur audace, faisant jurer quelques-uns des estrangers entretenus néanmoins des deniers de France, de marcher au mandement du seigneur de Guyse. En après, Sire, il vous peut apparoir de quelle affection ils ont esté poussez pour prendre le maniment de vos affaires, en ce que dernièrement ils ont voulu soustraire de la couronne de France la souveraineté du pais des Barrois, pour en enrichir le duc de Lorraine, ne tendans à autre fin, qu'à affoiblir vos forces, pour puis après faire ce dont quelqu'un des leurs s'est osé vanter, assavoir, qu'il ne tenoit qu'à monsieur de Guyse

son frère, qu'il ne se faisoit roy de France.

Et de faict, Sire, le changement qu'ils ont commencé à faire des gouverneurs de vos villes frontières, et autres places fortes, pour y en remettre d'autres faicts de leur main, a bien fait penser à vos subjects, que de longue main ils se vouloyent préparer le chemin pour parvenir à leur intention : mesmes quant les charges de plus grande importance, tant par mer que par terre, ont esté mises entre les mains d'eux-mesmes, ou de leurs serviteurs : ce qu'on peut plus aisément cognoistre par le grand amas d'argent qu'ils ont faict, et qu'ils ne peuvent nier avoir desrobé de vos deniers, car depuis qu'ils manient vos affaires, Sire, les tailles ont esté redoublées, les impositions et gabelles extraordinaires sur le sel, blez et vins, les emprunts plus grands qu'ils ne furent oncques, mesme du temps des plus grands affaires. Tellement que vos pauvres subjects qui avoyent tant souhaité la paix, pour l'espérance du repos qu'elle leur devoit apporter, la trouvent aujourd'huy plus intollérable que la guerre; et mesmes on sçait que beaucoup de villages, sur tout en la Normandie, demeurent inhabitez, par ce qu'hommes, femmes et enfans ont esté contrains d'abandonner leurs maisons, à cause des exactions si grandes. Néanmoins on voit le nombre d'argent infini, qui a esté recueilli, n'estre employé pour vostre service, et le soulagement de vos affaires : veu que, tant vostre gendarmerie, infanterie, cavallerie légere, qu'officiers de vostre justice, et autres, ont demeuré long-temps, et demeurent encores, pour la plupart, sans estre payez, et vos debtes sans estre acquittées. Pour autant, Sire, s'il plaist à Vostre Majesté de faire ouir tous les contables, qui ont eu et ont encores le maniment de vos finances, vous pourrez appercevoir les larrecins innumérables que lesdits de Guyse journellement commettent en l'estat de la superintendance d'icelles.

Et parce qu'ils n'estimoyent rien tant contraire à leur ambition, qu'une bonne justice observée en France, ils se sont du tout estudiez à renverser l'autorité des cours de parlement, et mesme celle de Paris : laquelle néanmoins a esté de tout temps honorée et entretenue par les rois vos prédécesseurs, comme le principal lieu de leur domination. Tellement qu'eux voulant avoir tous les officiers de vostre justice à long, pour ne faire ne dire que ce qu'il leur plairait, ordonnans commissaires à leur fantasie çà et là, et leur donnans cognoissance de telles causes qu'ils veulent, brief renversans tout l'ordre jusques icy observé : il y a grand danger, Sire, qu'à l'endroit des estrangers, et de tous ceux qui ne cognoissent vostre bonté naturelle, ils ne

érent quelque notte de cruauté. ge, Sire, ne se contentans d'avoir le confusion en France, l'ont voulu le loing. Se faisant causes de tous les il sont à présent en vostre royaume par leur audace intolérable : et rejet- occasion de bon accord et tranquillité, le Vostre Majesté les cœurs de plu- es estrangers : chose qui pourroit à pporter grand dommage à vostre

ie, Sire, on a tousjours veu et expéri- leur ambition a produit une extresme quelle a esté cause des injustices et dont ils ont affligé vostre povre peu- le feu Roy commençant à cognoistre e ses jours, estoit prest de les déchas- s de sa personne, si la mort luy en loisir.

Sire, n'ayans peu jusques ici faire es choses à Vostre Majesté, eussions t désiré d'avoir maintenant le moyen ent de faire ample preuve de ce qui enu, mais aussi produire autres choses es ce mesme faict : nous estimans très- si par la présente remonstrance nous audience et permission de déclarer au : nous avons à en dire. Mais puisque as que leur cruauté contre nous, et ent contre ceux qui sont prisonniers t, s'en aigrit de plus en plus, et qu'ils ent aucunement que ceste cause par- ques à vos oreilles, s'en voulant faire arties, nous ne pouvons faire autre n déclarer à Vostre Majesté, que nous pour vos ennemis, et de tout vostre us suppliant très-humblement, Sire, nion que ce qui a esté fait, et se fera s, contre leur tyrannie, s'adresse con- dicte Majesté, quoy qu'ils taschent à suader, et vous faire accroire, que tous en meslent, ne prétendent à autre fin, luire quelque nouvelle religion. Car a'entre ceux qui se sont eslevez contre ait qui désirent vivre selon la réfor-

l'Évangile, comme mesmes aucuns t requis, estans amenez devant Vostre sté, néantmoins ceste seule cause ne ait jamais prendre les armes, s'il n'y cause civile et politique, qui est l'op- icte par eux de Vostredicte Majesté, : et costumes de France. Et de faict, eu recommande la patience au faict ion, aussi veut-il que les sujets pren- : de conserver la grandeur de leurs t maintenir les loix et coustumes de

leurs pais. Sur quoy, Sire, réitérans ce que nous avons protesté dès le commencement, déclarons que nous voulons demeurer perpétuellement vos très-humbles et très-obéissans sujets et servi- teurs, n'ayans prétendu autre en ce faict ici, si- non que ce fust une preuve perpétuelle à toutes les nations de la terre, combien les François sont affectionnez à leur naturel prince, et com- bien ils craignent de tomber es mains des es- trangers.

Pouvoir obtenu par le duc de Guyse, du roy François II. A Amboise.

François par la grace de Dieu roy de France : à tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut. Chacun sçait et cognoist combien nos prédécesseurs rois de bonne mémoire, et mes- mement nostre très-honoré seigneur et père (que Dieu absolve) ont porté d'amitié et faict bon traictement à leurs subjects, et comme ils ont tousjours esté trop plus faciles et indulgens à leur pardonner leurs faultes, que de les punir à la rigueur de la voye de leurs ordonnances : au moyen de quoy il soit advenu, comme bien souvent advient, de bonnes, sainctes et louables intentions, l'effet vient au contraire, que pour les avoir veus si aisez et faciles à leur pardon- ner, le cœur leur soit quelquefois creu de telle sorte que qui n'y eust pourveu, incontinent il en fust peu advenir de bien grands et dange- reux inconveniens. Ainsi que au commencement du règne de feu nostre seigneur et père, il luy advint en ses pais et duché de Guyenne ; où il sçeut si sagement et dextrement pourvoir, que l'honneur et la force demeurèrent de son costé, et si bien que depuis ce temps-là, il n'auroit ja- mais esté nouvelles d'aucun trouble, esmotion ou sédition advenue dedans nostre royaume : ains auroient si bien recogneu l'obéissance et fidélité qu'ils doyvent d'eux-mesmes à leur prince, que véritablement ils auroient donné grand occasion de se contenter d'eux : voire de telle sorte que nostredit seigneur et père à son décez ne nous auroit rien tant recommandé que d'user à nosdits sujets de toutes les gracieuse- tez et douceurs à nous possibles. En quoy, pour la singulière amitié que leur portons, suyvant les bons et saincts advis de nostredit seigneur et père, et le sage et prudent conseil de nostre très-honorée dame et mère et des princes et sei- gneurs estans près de nous, il s'est veu depuis nostre advénement à la couronne, combien nous y sommes emploiez, tant par la diminution des tailles et subsides à eux imposez que tous au- tres moyens dont nous serions peu adviser : es-

pérans par cela acquérir leur amour, et nous acquiter de la charge que Dieu nous auroit donnée d'eux, à leur contentement, et à la discharge et repos de nostre conscience. Mais puis peu de temps en ça, il est bien advenu autrement, avons esté fort deceus et trompez de nostre espérance, s'estans ces jours passez en plusieurs et divers endroicts de nostre royaume eslevez en armes, et mis ensemble aucuns de nos sujets, meschans et malheureux, sans avoir esgard à l'honneur, révérence et fidélité que ils nous doyvent et sont tenus porter, lesquels désirans esmouvoir une si grande et damnable entreprise, sur le prétexte de la religion : ainsi que par la déposition d'eux-mesmes a esté decouvert, auroient délibéré de nous venir trouver en ce lieu d'Amboise, comme de faict ils ont fait en intention de se saisir de nostre personne et de la Roine nostre espouse, de nos très-honorée dame et mère la Roine, de nos très-chers et très-amez frères et sœur, et d'aucuns des princes et seigneurs estans près de nous : ayans opinion que cela fait, ils pourroyent faire toutes choses indifféramment à leur volonté, disposer de nostre royaume, le mettant en proye de tous costez, et nous oster et priver de la couronne de nos antecessours, chose qui nous a tant desplaie d'entendre qu'il n'est possible de plus : et non tant pour y voir aucun évident danger qui soit à craindre, que pour nous voir en nostre jeune aage, et au commencement de nostre règne, réduits et contrains de mettre la main aux armes, et espandre le sang de aucuns de nos sujets, que tant nous aimons, et désirons bien traiter. Toutesfois puisque l'on voit que ni par les admonestemens que leur en avons fait faire, pardonnant à ceux qui ont esté permis (*sic*), ne par la correction qu'ont receüe aucuns d'eux, il n'y a eu ordre ne moyen de les retirer de leur folie, et désunir d'ensemble : estans plus que d'avant obstinez et animez contre nous : il nous a semblé, et à nostredite dame et mère la Roine, oui sur ce l'advís de nostre conseil, qu'il ne falloit plus user de dissimulation contre ceux mesmes qui ouvertement s'estoyent déclarez contre nous, et qu'il estoit besoin de prendre les armes pour y obvier, et de tout nostre pouvoir leur faire si vivement sentir leur erreur, et les en corriger si asprement, que ci-après ils ne soyent plus pour y retourner.

A ceste cause, et qu'il est bien nécessaire de commettre aucun bon, grand et notable personnage, ayant le crédit et autorité requis en telles affaires, pour commander, pourvoir, et ordonner de toutes choses qui sont à faire pour le bien de nostre service, et la seureté et conser-

vation de nos personnes et Estats, dur faire et les occasions qui se présentent.

Sçavoir faisons, que nous conservons pour cest effect nous ne sçaurions faire leure ne plus convenable eslection, que la personne de nostre très-cher et très-aimé François de Lorraine, duc de Guyenne, grand maistre, et grand chambellan de France, tant pour la parfaicte et entière confiance que nous avons en luy (attendu la proximité du lieu dont il nous attient) que pour la vertu, vaillance, grande expérience des armes et de la guerre, et bonne conduite dont il a faict jusques yci telle preuve en plusieurs et notables lieux et endroicts où il s'est trouvé du temps de nostredict seigneur et père mandant en ses armes, que chacun en a esté suffisamment informé; iceluy pour ces causes et autres à ce nous mouvans, avons, par nos lettres patentes, durant les mouvemens et affaires qui ont esté faict, ordonné, et establi, faisons et établissons par ces présentes, nostre lieutenant général, présentant nostre personne absente et en ceste nostre ville d'Amboise et autres endroicts de nostre royaume que besoyn sera, avec plein pouvoir, autorité, comme par mandement spécial d'assembler toutes fois que besoyn sera et l'affaire le requerra, tous les princes, seigneurs, capitaines, hommes et autres de quelque estat, et de quelque condition qu'ils soyent ayans charge et commandement de nos gens de guerre, tant de cheval que de pied, toutes et quantes fois qu'il leur avisera, leur dire, ordonner et commander de ce qu'ils auront à faire pour nostre seureté et conservation de nosdites personnes, Estats, et la répression et correction de toute seditieuse et rebelle seditio; regarder, adviser, et avec quelles forces pourront et sont nécessaires de faire promptement lever et mettre sur pied ceste dite ville tant à cheval qu'à pied, avec quelles armes et équipage ils pourriront vir : iceux faire assembler à son de trompe et en faire les monstres et revues, faire corriger et chastier ceux desdits séditieux et rebelles contre nous eslevez, et qui pourriront prins, par les peines et rigueurs accoustumées en tel cas et sans forme ne figure de procès, généralement commander, ordonner, et disposer de toutes choses requises nécessaires à l'effect dessusdict, tant pour la seureté et munition, répareremens et fortification de ceste nostre dite ville d'Amboise et ailleurs que besoyn sera, que des fraiz qu'il conviendra de faire, tout ainsi que nous-mesmes pourrirons faire pourrirons : promettant en bonne foy

loy avoir agréable tout ce que par nos-
tre sera fait, ordonné, et exécuté en
présente charge de nostre lieutenant géné-
ral, le tout approuver quand requis en se-

monons en mandement à tous nos lieute-
nans-gouverneurs, mareschaux, baillifs, sé-
nécux, prévôts, juges, ou leurs lieutenans,
et de nos gens de guerre tant de cheval
qu'à pied, maires, eschevins, consuls, et
autres des bonnes villes, cités, chasteaux, et
villages, portes, ponts, passages, destroits
et lieux : et à tous nos justiciers et offi-
ciers, à chacun d'eux endroit soy, et si comme
il leur appartient : qu'ils et chacun d'eux,
seul et entendent, et facent obéir et enten-
dre, et ostredict oncle le duc de Guyse en tout
ce qui sera par luy ordonné et commandé
pour son service, et la seureté et conservation
de la personne et Estats, et la répression
et punition de la présente sédition, et tant
qu'il leur sera seulement : car tel est nostre plai-
sant dessein et volonté, de ce nous avons fait mettre
par écrit à cesdites présentes : et pour ce que
l'on pourra avoir affaire en plusieurs
lieux, nous voulons que au *vidimus* qui
sera fait sous scel royal, ou d'ailleurs colla-
tionné par l'un de nos amez et féaux notaires et
seigneurs, soy soit adjoustée comme à ce pré-
sental. Donnée à Amboise le dix-septième
mars, l'an de grâce mil cinq cens cin-
quante-neuf, et de nostre règne, le premier.

En François. Sur le repli est escrit : Par
Robertet : et scellé sur double queue de
lin.

2). Au mois de janvier, Elisabeth de
France, femme du roi d'Espagne, fut conduite
à Madrid, et les cérémonies du mariage y
observées ainsi qu'il suit :

*Les fêtes faites en Espagne au mariage de
la reine Elizabeth de France et du roy
Philippe second.*

La Reyne entra le dimanche 28 de janvier
à Gadalaajara, et le Roy le mardy sur les
cinq heures du soir, petitement accompagné, non
sans le bruit divulgué qu'il ne viendrait que
le lendemain du matin.

Le mercredi ensuyvant se célébrèrent les
fêtes à la veüe d'un chacun en la manière qui
suyvra :

Le lendemain, vers les six heures du matin,
le Roy sortit de sa chambre accoustré de pour-
point et chausses fort bien brodez et semez de
perles et pierreries, la robe de velours cra-

moisy violet, brodée à l'avenant si moult qu'à
peine pouvoit-on juger de quelle couleur estoit le
dit velours, la dite robe doublée d'ouvrages
d'argent, et estoit Sa Majesté assistée de la plus
grande noblesse d'Espagne, qui estoient tous
fort bravement et merveilleusement en ordre,
et entr'autres du duc Eric de Brunsvich, du
duc de l'Infantasgo, du duc d'Albe, grand maistre
d'hostel, duc d'Estalona, duc de Nagera,
duc de Villafranca, admiral de Castille, don
Antoine de Toledo, tous deux grands prieurs de
l'ordre de Rodes, du comte d'Alua, frère de la
duchesse d'Alua, qui sera le grand maistre
d'hostel de la Roynie, du comte de Oringna, du
marquis de Genette, marquis de Soria, et du
jadis grand maistre d'hostel de feue la Reyne,
mère de l'Empereur, et un autre nombre infiny
de princes, marquis, comtes et autres seigneurs
attendans Sa Majesté en son quartier. Le prince
de la Roche-sur-Yon, frère du duc de Montpen-
sier, qui est tenu conduire la Reyne, lequel vint
baiser les mains de La Majesté du Roy avec l'am-
bassadeur de France, évesque de Limoges, et
après avoir dit à Sa Majesté ce qu'il pouvoit
avoir eu en charge du Roy de France son maître,
Sa dite Majesté sortit accompagnée du cousté
droit du dit duc de Brunsvich et au gauche du
duc de l'Infantasgo, et assisté du surplus de la
dite compagnie, et passant par une longue gua-
lerie alla trouver la Reyne en son quartier en
une grande salle où elle estoit assise dessous un
dossier accoutrée d'un chaperon à la mode de
France, orné de brodures pleines de grosses
perles et pierres précieuses mises en forme de
couronne, et d'une robe de toile d'argent plaine
de ventres de loups cerviers, semelée de sembla-
bles perles, de pierreries avec un carquant au
col, et au bout d'iceluy une bague correspon-
dante à sa grandeur, et à la main droite d'elle
estoit la princesse de Portugal sœur du Roy, à
la gauche de la dite dame princesse, plus bas et
non au mesme rang, estoit à demy tourné le
cardinal de Burgos, et le dit sieur prince de La
Roche-sur-Yon, comme il arrivoit entre les pre-
miers du train du Roy, se mit à la droite de la
Reyne en la mesme façon et à l'opposite du dit
cardinal.

Ainsy que lesdits seigneurs grands et au-
cuns autres principaux, comme le prince de Sal-
mona et autres seigneurs, baisèrent les mains à
la Reyne.

Ceux qui estoient assis près disent que le
duc d'Albe dist au Roy que la Dame qu'il veoit,
dénotant la Reyne, estoit celle qu'il avoit espou-
sée par sa charge, et incontinent Sa Majesté
l'embrassa, et de rechef les dits seigneurs prin-

cipaux se mirent à baiser les mains du Roy, et tost après de la Reyne.

Le sieur de Lansac qui est venu avec les autres de la part du roy de France appella les dames de la Reyne pour pareillement baiser les mains du Roy, et pendant toutes les cérémonies le dit sieur cardinal se retira vers une autre salle où l'on avoit préparé ce qui concernoit les épouzailles et services de la messe.

Ceste première passée, le Roy se mit en chemin avec la compagnie que dessus allant seul devant, et incontinent après la Royne accostée à la main gauche de la princesse qui la menoit par la main.

À l'entrée de la dite seconde salle vint le cardinal la mitre sur la teste les recevoir, et à l'entrée d'icelle se firent les flançailles et devant l'autel les épouzailles.

Les filles d'honneur des dites dames et princesse suivans chacune respectivement leurs dites maistresses.

La messe se disoit par le cardinal; et les dits seigneurs Roy et Royne observèrent toutes les solennitez accoutumées en ces royaumes d'Espagne.

Après la dite messe achevée ils se retirèrent par quelque peu de temps, et revenus se mirent à table et dînèrent ensemble, le Roy au milieu, la Reyne au costé droit, et la princesse à gauche, et pour ce que la dite dame princesse faisoit le festin comme l'hostesse au lieu des gentils hommes de la bouche dont le Roy a accoutumé se servir, aucunes jeunes dames servoient à la table selon la coutume d'Espagne.

Vers le soir se tindrent les dames où le Roy se trouva en personne avec les dites dames Royne et princesse et dansa, et les danses achevées ils soupèrent ensemble comme ils avoient dîné; toutefois en autre salle et non publiquement, combien que l'entrée y fust permise, et la retraite se fit vers les dix heures.

Le jeudy lendemain des noces, environ les trois heures après midy, le dict seigneur prince de La Roche-sur-Yon vint accompagné du dit sieur évesque de Limoges, ambassadeur de France, et du prévost de l'ordre de France, et présenta l'ordre du Roy Très Chrestien son maistre au Roy avec lettres et propos y servant, et le dit ambassadeur comme substitut ou commis du chancelier de l'ordre fit une harangue à l'accoutumée en matière semblable, et après l'acceptation du dit ordre et le serment fait avec proteste, dont l'on use quand l'ordre se donne d'un prince souverain à autre, le Roy ordonna à la réquisition des présentateurs que l'on en fist un acte.

Avec cet accoutrement le Roy alla ouïr les

vespres de Nostre-Dame, comme estoit la la Chandeleur.

Force jeux de cannes et de tauraux miers en Espagne aux grands festins le jeudy, et tenoit'on que toute la compaignie tourneroît de bref à Madrid, et de là à l'endroit où l'on a fait beaucoup plus d'appareil. Disant que le tout succède et redonde au bien de la chrétienté, comme chacun espère et c.

Monsieur de Chastillon informe mon connestable des projets de la Reine de terre par la lettre suivrante, dont le duc a envoyé aussi au duc de Guyse.

« Monseigneur, j'ay receu les deux lettres qu'il vous a pleu m'escire, l'une du P. M. le cardinal de Chastillon avoit envoyé vous, l'autre par mon laquais, que j'avoys aussi dépesché ces jours passés. Son retour vers moy, il me trouva point de m'acheminer pour m'en venir ceste compaignie en lieu que je faisais compte de m'en aller faire mon carême avec M. Dandelot, à sa maison de Tou. Pour ce que je me doute bien, Monsieur, vous désirerez sçavoir l'occasion par laquelle m'a fallu retourner sitost en ceste compaignie, et mesme que j'aye été entièrement pressé de ce faire, je ne veux faillir à vous en esclaircir, vous advisant que pour ce que j'ay eu nouvelles que la Reyne d'Angleterre a fait quelques vessaux armer jusques au nombre de quatorze ou quinze sur le port d'Escosse, pour empescher le passage du secours que vous veult envoyer en ce pays là; le Roy pourvoir à cela, desorte que sy le dit secours ne peut avoir le passage libre, par amytie, je le puis prendre par force, s'est délibéré d'équiper plusieurs vaisseaux qui pourroient servir à cest effect de pouvoir secourir ceux qui tiennent en l'audit pays d'Escosse, la quelle a esté l'occasion de me mander pour retourner si soudainement en ceste compaignie, et fais bien mon compte qu'elle me fera aussy rompre le voyage que j'avois projecté d'aller faire en Bretagne pour Pasques, et qu'il me faudra plutôt tirer de là, ce qui ne sera sans vous aller dire. Mais parcequ'il n'a encore icy rien de certain de ce que dessus, je remets à vous escrire certainement devant que je parte de ceste compaignie, ce que j'espère debvoir estre fait dans peu de jours; au moins ferais-je tout ce qui sera possible pour estre dépesché au plus tost.

« D'Amboyse, ce 24^e jour de février.

« Vostre très humble et très obéissant

« CHASTILLON

Deux jours après, le frère de monsieur de bastillon escrivoit au mesme connestable sur diverses nouvelles.

« Monseigneur, pour me mettre en devoir de vous faire entendre ce que j'apprends en ceste compaignye pendant le séjour que j'y fais, je m'ay voulu faillir de vous faire ceste lettre et vous dire qu'ayant les troubles et esmotions intervenuz estre appeaisez près et alentour de ceste court, et aucuns exécutez pour ceste occasion, il est venu nouvelles que en plusieurs rovinces de ce royaume l'on commence à se évolter, entre autres au pays de Languedoc et Provence, où deux ou trois mille hommes se ont assemblez près la ville d'Aix, qui disent valoir retirer ung personnage que ceulx de la justice y tiennent prisonnier, et, soubz ceste couleur, sont tousiours ensemble, se renforçant jour à aultre de grandes troupes. Ceulx de la justice, à ce qu'on dit, font myne de prendre le chemin, aussy ceulx de Berry qui desjà ont commencé une esmotion et tout pour mesme subject. Je crois, Monsieur, que vous avez bien en que à Rouen ils se mettent en ce dangier sont encores en troubles, tellement que nous ne pouvons rien attendre de bon, si Dieu ne nous conserve et renverse les mauvaises volontez. Je suis à près de deça pour essayer à y donner le meilleur ordre qu'il leur est et sera possible pour soupir toutes ces menées, ce que j'espère qu'ils feront avec le temps; c'est, Monseigneur, ce que j'ay appris de ceste part. Quant aux autres nouvelles, depuis trois jours est arrivé un courrier venant d'Escosse qui en est party le six y a quinze, lequel a rapporté par ce qu'en a script M. de la Brosse et les ministres du Roy et delà, que nos gens sont encore bien asseurés en places qu'ils tiennent et ne sont foibles, mais qu'ils espèrent les bien garder, si les Anglois ne se mettent de la meslée; toutefois ils ont grand besoin d'argent et vivres qui ne sera pas leur envoyer, si ces dits Anglois se détachent, comme est en bien grand doute; et pour avoir moyen de secourir nos gens, il a esté délibéré de faire embarquer ce mois de may toutes les compaignyes de gens de pied avec de la gendarmerie; toutefois il n'en a esté encore résolu aucunes choses au vray que premièrement on n'en saiche nouvelles plus assurées et du dessin des Anglois, et pour ce que je m'attends de m'embarquer pour seulement y conduire les bandes, si elles y sont envoyées, de crainte que je fusse surpris sans avoir mis ordre à mes affaires, je me délibère prendre mon chemin en Bretagne dans quatre ou cinq jours, pour ne faillir d'estre en Nor-

mandie au temps qu'il faudra faire le dit embarquement. Si pendant le séjour que je feray de deça, survient ou se passe chose digne de vous faire entendre, je ne failliray vous en tenir adverty.

« D'Amboise, le 26^e jour de mars.

« Monsieur de Guyse me dit qu'il est venu nouvelles de la part du roy d'Espagne qui s'offre à favoriser le Roy de ce qu'il pourra, et mande que si on a besoin de ses vaisseaux et Espagnols qui sont en Flandres que l'on s'en serve: ce que je croy sera fait pour d'autant l'animer contre les Anglois contre les quels on ne fait plus de doute que nous n'ayons à faire.

« Vostre très humble et très obéissant neveu,
« ANDELOT. »

Du mesme.

« Monseigneur, estant hier arrivé un courrier qui puis neuf jours est party d'Escosse, je ne voulus faillir de vous en advertir et vous faire entendre qu'il a rapporté que les Anglois sont en délibération d'entrer audit pays, comme desjà ils ont espié plusieurs fois, et qu'il pense que de ceste heure ils ayent mis huit enseignes en terre à Montsulebourg, qui est près de Dumbarre, afin de favoriser la descente du reste de leur armée de mer, aussy font leur compte de mettre en terre au plustost plus de cent pièces d'artillerie pour faire batterie, ayant délibéré de s'adresser au petit lit, lequel, à ce que dit le courrier, est bien fortifié, et nos gens qui sont dedans bien résolus de leur résister; mais ils ont grandement faute d'argent et peu de vivres, qui est cause que M. de Guyse avance en toute diligence nos forces pour leurs secours, et délibère faire embarquer douze vieilles bandes des treize qui sont de deça, et au lieu des sept cents hommes d'armes qui avoient esté ordonnez pour le voyage, se fait levée d'autant d'hommes de pied, et pour la garde des villes frontières des quelles on tire les dites vieilles bandes, se fera levée de légionnaires qui y entreront ainsy que les autres en sortiront; et pour ce, Monseigneur, qu'il ne restera qu'une de mes compaignies, je me délibère de me trouver au dit embarquement, qui se fera vers la fin de may, et moy mesme faire le voyaige pour les conduire, non point pour demourer au pays, car il n'y doit entrer que quatre enseignes, et les huit autres ont ordre de retourner de deça, les quelles je rameneray, afin de plustost faire mes affaires pour m'y trouver; je prends dès demain mon chemin pour aller en Bretagne, et là attendray le mandement de mon dit sieur de Guyse. Qui est, Monseigneur, ce qui m'eschet pour le présent à vous dire, si non que tous les jours

se fait l'exécution de ceux qui cy devant ont esté pris par ceste émotion dernière; non pourtant plusieurs ne laissent de s'eslever en diverses provinces, et en a l'on advertissement d'un jour à l'autre. Dieu veuille par sa grace corriger toutes ces mauvaises et pernicieuses volontés, et vous donner, Monseigneur, en très bonne santé heureuse et longue vie, me recommandant très humblement à votre bonne grace. D'Amboise, le 29^e jour de mars 1559.

« Monseigneur, je n'oublieray à vous dire que le bruit d'émotion de ceux de Provence et Dauphiné continue tousiours; pour ce a-t-il esté advisé de prendre cinq ou six cents hommes d'armes du costé de Bourgogne pour y envoyer, et les menera monsieur d'Aumalle dans peu de jours, afin de faire cesser les dits troubles.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,

« ANDELOT. »

Et l'adresse est ainsy : « *A Monseigneur, Monseigneur le duc de Montmorency, connestable et pair de France.* »

Monsieur le cardinal de Lorraine au duc de Nivernois.

Monseigneur, je n'eusse si longuement différé de vous escrire et faire participant des occurrences de ceste court, si j'en eusse eu quelque bonne occasion; mais je vous promets que depuis vostre absence, de quelqu'endroit que ce soit, ny d'Angleterre qui est le costé duquel nous attendons nouvelles en plus grande dévotion, ne nous est survenue chose dont je vous puisse faire discours. Au regard de ceste compaignie, il n'y a rien changé depuis vostre partement et y sont toutes choses au mesme estat que les avez laissées. Le Roy part demain pour aller à Pointpoint dont je ne faudray vous tenir adverti et de tout ce que d'ailleurs nous surviendra. Cependant je vous veulx bien dire comme Vigenaire m'a fait entendre le propos que luy avez donné charge me dire, lequel je trouve très bon et loue en cela vostre délibération, laquelle ne pouvoit, ce me semble, estre meilleure et ne scauriez mieulx faire ne choisir que de vous venger et entendre à ce party, où je vous ayderay, favoriseray et serviray en tout ce qu'il me sera possible, comme aussy je feray avec ce que vous commanderez, en autre endroit; je vous en eusse dès hier mandé mon advis et escript de ma main, n'eust esté qu'il y a deux jours que ne suys esté à mon ayse, néantmoins je me porte bien maintenant, ainsy que le docteur Vigenaire vous pourra dire, sur lequel me remettant du demourant ne vous feray la présente plus longue, si non pour vous prier d'entendre et prendre soi-

gneusement que de vostre santé en laquelle je prie Nostre-Seigneur, après m'estre bien recommandé à votre bonne grâce, vous conserver et donner, Monsieur, très bonne et longue vie.

« De Chasteaudun, ce 10^e jour de juing 1560.

« Vostre très humble et très affectionné cousin. C. CARDINAL DE LORRAINE. »

« Monsieur, on dit que les huguenots veulent faire pis que jamais, je n'en crois rien, mais de ce qui en surviendra, vous le scaurez; tenez moi en vostre bonne grâce. »

Nouvelles de Rome.

« Monseigneur, je reçus dès le 13^e du mois passé la lettre qu'il vous a pleu m'escrire du précédent par le chevaucheur présent porteur, lequel aussy me baille de vostre part deux petits mémoires desquels je vous renvoye la coppie, à celle fin que vous, Monseigneur, puissiez mieux voir à quoy il a tenu que la dépêche que vous m'aviez chargée de poursuivre, ne vous ait esté envoyée avecques la présente, vous advisant, Monseigneur, que incontinent que j'eus vos deux mémoires je fis venir vers moy ung personnage entendu au fait de telles expéditions pour en avoir son advis et le charger de la sollicitation, et trouvay que le fait estoit si facile, que cela passoit par l'ordinaire sans en parler au Pape, estant une dispense que l'on ne refuse jamais à personne de quelque basse qualité qu'elle soit; bien trouvoit-on peu estrange comme celui qui avoit dressé les dits mémoires vouloit que cela passa par simple pénitencerie, de laquelle les expéditions sont aulcunement douteuses et en font les cours de parlement aucunes fois difficultés: et pour ceste cause n'y a si petit gentilhomme qui ne pregne telle dispense de la chancellerie du Pape, attendu quelles n'y coustent que quelque vingtaine d'escus d'avantage, et si sont seures sans contredit; vray est qu'il faut tousjours payer, soit par chancellerie ou pénitencerie, cent escus pour le moindre, et de cinquante escus pour personnes basses et pauvres; cent escus pour le moindre gentilhomme et deux cents escus pour les princes, si le Pape n'en fait grâce.

« Or, Monseigneur, je me délibéray pour les raisons susdites de la faire passer par chancellerie et en fut la bulle toute dressée, et n'estoit plus question que de payer la dite composition, ou bien de la demander au Pape; je demanday au chevaucheur s'il avoit apporté argent pour satisfaire à tout, il me dit que non et qu'il n'avoit argent que pour son voyage: au demourant que vous, Monseigneur, me mandiez que je payasse tout et puis vous envoyasse mes parties;

ous, Monseigneur, ne donniez par vostre lettre aucune créance audit cheualcheur, et toutefois e voullant que vostre affaire demourast, par salt de denier, je commanday, comme dit est, que l'expédition en fut faicte dressée, faisant compte d'en dire un mot au Pape pour voir s'il redonneroit de luy-mesme que cela se passast gratis, si non luy payer plustost que de luy en lire requeste, ne pensant pas que vous, Monseigneur, luy voulussiez demander si peu de choses. Le Pape estoit lors hors de Rome, et j'attendois pour luy en parler que son retour, ni fut à trois ou quatre jours de là; cependant, m'advisay, Monseigneur, que les mémoires ne m'avez envoyés ne valaient rien, et que, si j'eust sur iceulx dressé vostre dispense, les ennemis que vous, Monseigneur, eussiez pu avoir de ce mariage, n'eussent été légitimes parceque vous, Monseigneur, et madame d'Anghien, estes bien tous proches en affinité qu'il n'est porté par les vres mémoires, qui disent que vous, Monseigneur, et la dite dame, estes au quart et cinquième degrés d'affinité, et toutefois vous, Monseigneur, estes au deux ou troisième, ainsy que porte l'arbre mesme de consanguinité que vous m'avez envoyé, dont je vous renvoye la coppie, car, comme vous, Monseigneur, sçavez madame l'Anghien, que prétendez espouser, est cousine germaine de feu madame la duchesse, vostre femme, et vous, Monseigneur, estes cousin issu de germain de feu monseigneur d'Anghien, son mary, et ne sais comme celluy qui a dressé vostre mémoire a faict ceste erreur, duquel, m'estant advisé, je feis venir vers moy Duconail et trouvay que vostre dispense estoit bien plus difficile à obtenir, et qu'elle ne passoit pas par l'ordinaire; mais falloit que le Pape le commandant de sa bouche et vous feist grâce spéciale, et si, attendu vostre qualité, il y eschet deux mil ducats pour le moins de composition; voyant tout cela, j'en feis, Monseigneur, dresser une supplique, laquelle je présentay au Pape, qui m'ordonna de la bailler au dataire pour en faire rapport à Sa Sainteté; devant que le dit rapport fut faict, il passa sept ou huit bonnes journées, quelques sollicitations que je sceusse faire; et, n'estant depuis réitéré par plusieurs fois devers Nostre Saint Père, je n'eus autre response de Sa dite Sainteté, sinon que pour Dieu je luy donne un peu de loisir d'y penser.

« A la fin, Monseigneur, Nostre Saint Père, pressé de me donner quelque résolution, me demanda si le Roy m'avoit escript de faire ceste poursuite; je dis que je savois bien que je faisois chose agréable à Sa Majesté, encore que je n'en eusse rien par escript, et que je n'avois garde de

m'en ingérer autrement, sachant bien que si je luy eusse dit avoir des lettres, il les eust voulu voir, et ne m'eust jamais cru s'il m'eust trouvé menteur; par quoy je fus contrainct d'uzer de ce langage avecque toute fois toutes les raisons et remontrances que je sceus pour l'induire à vous concéder ce que demandez, en quoy je ne profitay rien, me remectant toujours Sa dite Sainteté à quant elle verroit des lettres du Roy, et premièrement elle n'octroyeroit la dite grâce, ne sçachant certainement, attendu les brouilleries qui estoient en France, si ceste alliance seroit à plaisir ou desplaisir à Sa Majesté, ce qu'elle en vouloit estre certifiée par ses lettres, ce qu'il m'a semblé, Monseigneur, vous devoit découvrir au long, à celle fin que si estes toujours en l'opinion de contracter ledit mariage, vous m'envoyiez, s'il vous plaist, des lettres du Roy pour présenter au Pape, à qui il me semble que vous, Monseigneur, feriez bien semblablement d'en escrire, et, au surplus, vous recommander à celluy qui dressera les mémoires nécessaires pour vostre dispense, qu'il les fasse si bons et amples qu'on n'y puisse rien désirer, et qu'on n'oublie d'envoyer lettre de banque pour fournir à la composition, au cas que le Pape n'en feist grâce, comme j'espère qu'il fera, et tiendray tous les moyens que je pourray pour luy faire venir de luy mesme; toutes fois meilleure, c'est d'estre à toutes adventures garny de ce qu'il faict besoing.

« Il y a ausy quelques droits des officiers qu'il faudra payer, je ne sçay que cela pourra monter, ny de quelle libéralité voudrez user; mais à toutes adventures, Monseigneur, vous ne pouvez faillir d'envoyer lettres de banque jusqu'à 2500 escus, vous assurant que je ne laisseray de faire tout ce que je pourray honnestement et avecques vostre réputation, à ce que vous soyez servi à bon marché, et pour rien s'il est possible; ne désirant rien plus, Monseigneur, que de vous faire service, estant bien déplaisant de ce que vostre cheualcheur a esté tenu si longuement sans résolutions, ou pour le moins qu'il n'a emporté à la fin ce qu'il y estoit venu querir. Je pense, Monseigneur, que l'y renvoyant une autre fois avec lettre du Roy, suivant ce que dessus, et de vous Monseigneur, il ne sauroit séjourner plus de six ou huict jours tout au plus. Monseigneur, je prie Dieu, etc.

« De Rome, ce 17 novembre 1560.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,
E. D'ANGOULESME. »

Sur le dos est escript : *A Monseigneur, Monseigneur le duc de Nivernois, pair de France.*

[1561] *Sommaire des choses premièrement accordées entre les ducs de Montmorency conestable, et de Guyse grand maistre, pairs de France, et le mareschal Sainct André, pour la conspiration du triumvirat, et depuis mises en délibération à l'entrée du sacré et saint concile de Trente, et arrestée entre les parties, en leur privé conseil faict contre les hérétiques, et contre le roy de Navarre, en tant qu'il gouverne et conduit mal les affaires de Charles neufiesme roy de France, mineur; lequel est authcur de continuel accroissement de la nouvelle secte qui pullule en France.*

Premièrement, afin que la chose soit conduite par plus grande autorité, on est d'avis de bailler la superintendance de tout l'affaire, au roy Philippe Catholique; et à ceste fin, d'un commun consentement le tout chef et conducteur de toute l'entreprise. Ont estimé bon de procéder en ceste façon, que le roy Philippe aborde le roy de Navarre par plaintes et quérelles, à raison que contre l'institution de ses prédécesseurs, et au grand danger du Roy pupille, duquel il a la charge, nourrit et entretient une nouvelle religion; et si en cela se monstre difficile, le Roy Catholique par belles promesses, aissera de le retirer de sa meschanceté et malheureuse délibération, luy descouvrant quelque espoir de recouvrer son royaume de Navarre, ou bien de quelque autre grand profit et émolument, en récompence dudit royaume: l'adoucira et ployra, s'il est possible, pour le retenir de costé, et conspirer avecques luy contre les autres auteurs de ceste secte pernicieuse; ce que succédant à souhait, seront lors faciles et abrezes les moyens de la guerre future: mais poursuivant et demeurant iceluy toujours obstiné, néanmoins le roy Philippe, à qui, tant par l'autorité à luy donnée par le saint concile, que par le voisinage et proximité, la chose touche de plus près, par lettres gracieuses et douces l'admonestera de son devoir, entremeslant en ses promesses et blandices, quelques menaces: cependant, tant secrètement et occultement que faire se pourra, se fera sur l'hyver quelque levée et amas de gens deslité au royaume d'Espagne: puis ayant ses forces prestes, déclarera en public ce qu'il brasse; et ainsi le roy de Navarre sans armes et pris à l'impourveu, facilement sera opprimé; encores que d'aventure avecques troupe tumultuaire et ramassée, s'efforçast aller à l'encontre, ou voulust empescher son ennemi d'entrer en país.

Or s'il cède, sera aisément chassé hors son

royaume, et avecques luy sa femme et ses enfans; mais s'il luy fait teste, et plusieurs volontaires gendarmes et sans souldes, le defendent (car plusieurs des conjurez d'icelle secte se pourroyent avancer pour retarder la victoire), alors le duc de Guyse se déclarera chef de la confession catholique, et fera amas de gens d'armes, vaillants, et de tous ceux de sa suite. Aussi d'un autre part, pressera le Navarrois; en sorte qu'estant poursuyvi d'un costé et d'autre, tombera en proye: car certainement un tel roy ne peut faire teste à deux chefs, ni à deux exercites si puissants.

L'Empereur, et les autres princes allemands qui sont encores catholiques, mettront peine de boucher les passages qui vont en France, pendant que la guerre s'y fera; de peur que les princes protestans ne fassent passer quelque force, et envoient secours audit roy de Navarre: de peur aussi que les cantons de Souysse ne luy prestent ayde, faut que les cantons qui suivent encor l'autorité de l'Eglise romaine, dénoncent la guerre aux autres; et que le Pape aide de tant de forces qu'il pourra, lesdicts cantons de sa religion, et baille soubz mains argent et autres choses nécessaires au soustenement des frais de la guerre.

Durant ce, le Roy Catholique baillera part de son exercite au duc de Savoye, qui de son costé fera levée de gens si grande que commodément faire se pourra en ses terres. Le Pape et les autres princes d'Italie déclareront chef de leur armée le duc de Ferrare qui se viendra joindre au duc de Savoye; et pour augmenter leurs forces, l'empereur Ferdinand donnera ordre d'envoyer quelques compagnies de gens de pied et de cheval allemands.

Le duc de Savoye, pendant que la guerre troublera ainsi la France et les Souysnes, avec toutes ses forces, se ruëra à l'impourveu sur la ville de Genève, sur le lac de Lozane, la forcera, et plustost ne se départira ses gens, qu'il ne soit maistre et jouissant de ladicte ville; mettant au fil de l'épée, ou jettant dedans le lac tous les vivans qui y seront trouvez, sans aucune discrétion de sexe ou aage, pour donner à congnoistre à tous, qu'enfin la divine punition a compensé le retardement de la peine, par la grievie grandeur de tel supplice; et qu'ainsi souvent faict ressentir les enfans et porter la peine, par exemple mémorable à tout jamais, de la meschanceté de leurs pères, et mesmes de celle qu'ils ont commise contre la religion; en quoy faisant, ne faut doubter que les voisins touchés de ceste cruauté et treneur, ne puissent estre ramenez à santé; et principalement ceux qui, à

raison de l'âge ou de l'ignorance, sont plus rudes ou grossiers, et par conséquent plus aisez à mener; ausquels il faut pardonner.

Mais en France, pour bonnes et justes raisons, il fait bon suivre autre chemin, et ne pardonner en façon quelconque à la vie d'aucun qui autrefois ait fait profession de ceste secte; et sera baillée ceste commission d'extirper tous ceux de la nouvelle religion, au duc de Guyse, qui aura en charge d'effacer entièrement le nom de la famille et race des Bourbons; de peur qu'enfin ne sorte d'eux quelqu'un qui poursuive la vengeance de ces choses, ou remette sus ceste nouvelle religion.

Ainsi les choses ordonnées par la France, et le royaume remis en son entier, ancien et pristin état, ayant amassé gens de tous costez, il est besoyn d'envahir l'Allemagne, et avec l'aide de l'Empereur et des évêques, la rendre et restituer au Saint-Siège apostolique: et où ceste guerre seroit plus forte et plus longue que l'on ne pense et désire, afin que, par faute d'argent ne soit conduite plus laschement ou plus incommodément, le duc de Guyse, pour obvier à cest inconvenient, prestera à l'Empereur et aux autres princes d'Allemagne et seigneurs ecclésiastiques, tout l'argent qu'ils auront amassé de la confiscation et despoûille de tant de nobles bourgeois et riches, qui auront esté tuez en France, à cause de la nouvelle religion; qui se monte à grande somme; prenant par ledit seigneur de Guyse suffisante caution et respondant, par le moyen desquelles, après la confection de la guerre, sera remboursé de tous les deniers employés à cest effect, sur les despoûilles des Luthériens et autres, qui pour le fait de la religion seront tuez en Allemagne. De la part des Saints Pères, pour ne défailir, et n'estre veus négligens à porter aide à tant sainte affaire de guerre, ou vouloir épargner leur revenu et propres deniers, ont adjousté que les cardinaux se devoient contenter pour revenu annuel, de cinq ou six mille escus; les évêques plus riches, de deux ou trois mille au plus; et le reste dudit revenu, le donner de franche volonté, à l'entretenement de la guerre qui se conduit pour extirper la secte des Luthériens et Calvinistes, et rétablir l'Église romaine, jusqu'à ce que la chose soit conduite à heureuse fin.

Que si quelque ecclésiastique ou clerc a voulu de suivre les armes en guerre si sainte, les Pères ont d'un commun consentement conclu et arrêté qu'il se peut faire et s'enrouler en ceste guerre seulement, et ce sans aucun scrupule de conscience.

Par ces moyens, France et Allemagne ainsi

I. C. D. M. T. VI.

chastées, rabaissées et conduites à l'obéissance de la sainte Église romaine, les Pères ne font doute que le temps ne pourvoye de conseil et commodités propres à faire que les autres royaumes prochains soyent ramenez au troupeau et sous un gouverneur et pasteur apostolique, mais qu'il plaise à Dieu ayder et favoriser leurs présents desseings saints et pleins de piété.

Lettre de monsieur Bourdin à monsieur le connestable.

« Monseigneur, mon homme m'a apporté la lettre qu'il vous a pleu m'eschre du 21^e du passé, de laquelle j'ay leu le contenu à la Royne de mot à autre, et vous assure qu'elle a esté bien ayse d'entendre l'ordre que vous avez disposé et permis pour passer doucement les deux jours esquels il pouvoit survenir quelque garbouille, et mesme d'avoir sceu depuis que l'un des deux s'estoit escoullé sans aucun scandale ni sédition, ou bien avec si peu de chose qu'il ne s'en estoit rien ensuiivy de mauvais; elle espère que l'octave se fera encore mieulx portée, dont elle ne peult tarder qu'elle n'ait bientôt la certainté. Nous avons mis fin à tous nos triomphes et festoyemens qui ont esté somptueux et magnifiques s'il en fut jamais; les particularitez s'en sçauront parce que la Royne en a fait mettre par escript qu'elle veult faire imprimer ainsy que j'entends. Leurs Majestez amenèrent hier coucher en ce lieu la royne d'Espagne, et ce jourd'huy l'accompagnent jusques sur le bord de la frontière au mesme lieu où le Roy l'a reçu, lequel viendra coucher en ce lieu et la Royne passera la rivière et ira coucher à . . . avec ladicte dame royne d'Espagne, pour avec plus de loisir et moindre presse prendre congé d'elle, et dès demain venir retrouver ceste compaignye. Nous serons contraincts de séjourner quatre ou cinq jours à Bayonne, où l'on a encore donné ordre à aucun officier de la ville ny du pays, et si vous assure que le Roy y a ung gouverneur peu advisé et qui a beaucoup de querelles avec les habitans, qui ne sont pas de peu d'importance à la seureté de la ville et au bien du service de Sa Majesté. Dieu nous ouvre l'entendement pour y prendre ung bon et salutaire conseil et résolution.

« De Saint-Jean de Luz, le 3^e juillet.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,
« BOURDIN. »

(1) Instruction baillée à messieurs les ducs de

(1) Le colloque de Poissy ne fut pas toujours occupé du fait de la religion. On y traita aussi des affaires temporelles.

Guyse et de Montmorency, connestable, que le Roy a envoyé à Poissy, devers messieurs les prélats y assemblez.

« Le Roy ayant entendu l'offre que messieurs les prélats du clergé de ce royaume luy ont fait faire pour le secours et subvention de ses affaires; qui est de le remettre dès le premier jour de janvier prochain, en jouissance de tout le domaine, aides et gabelles, aliénez hors la ville de Paris, montans de six à sept cens mille livres de revenu par chacun an; desquelz domaine, aydes et gabelles, lesdictz du clergé se chargent payer l'intérêt, et faire le rachapt du sort principal dedans six ans prochains après ensuivans; et à la fin des dictz six ans, remettre Sa Majesté en pareille jouissance du surplus de son dict domaine, aides et gabelles, faisant pareil paiement des intéretz et remboursement du sort principal dedans dix ans lors ensuivant, à commencer de l'expiration des dictes premières six années; qui est tout ce que ceulx dudict clergé ont trouvé pouvoir faire après les aultres grandes charges par eulx supportées, tant pour la subvention des affaires de Sadicte Majesté et des roys ses ayeul, père et frère, que pour autres occasions qu'ilz ont amplement faict déduire par leurs depputez. Sadicte Majesté, avant que rien arrester ny résoudre sur l'acceptation ou refus dudict offre, a bien voulu le faire veoir, digérer et consulter par la Royne sa mère, le roy de Navarre, et les aultres princes de son sang, et gens de son conseil privé, estans lez sa personne; lesquelz, après avoir bien soigneusement espluché le faict dudict offre, l'ont jugé tel que Sadicte Majesté a juste occasion de se louer de l'honneste démonstration que les dictz du clergé continuent de faire, de l'entière et parfaicte affection et dévotion qu'ilz portent au bien et subvention de ses dictes affaires, et d'estimer qu'ilz ont mesuré leur dict offre, selon leur possibilité; mais venant à penser au moyen requis pour l'exécution dudict offre, il s'y est enfin trouvé une impossibilité, ou bien telle incommodité, que satisfaisans lesdictz du clergé à leur dicte promesse, Sa Majesté pourtant n'en seroit cy-avant accommodée que le requiert le bien de son service.

« La principale cause de ladicte impossibilité, est que l'on ne pense pas que ceulx qui sont aujourd'huy possesseurs des dictz domaines, aides et gabelles, par les aliénations qui leur en ont esté bien et deuement faictes, consentent jamais d'estre dépossédez de ce qu'ilz ont justement acquis, que en les remboursant au préalable du sort principal par eulx fourny, et de leurs loyaux-coustz, selon les condicions apposées en leurs

contractz; et de dire que l'on les y contraigne par force, il n'y a personne qui le peust ny voudrait conseiller à Sadicte Majesté; d'autant que outre que ce ne seroit pas leur faire justice, l'on aliéneroit entièrement les volonteiz de ses subjectz d'entendre jamais à telles acquisitions; et la priveroit-l'on par conséquent du secours que en la nécessité de ses affaires, elle trouvera tousjours en eux, leur observant et faisant inviolablement observer la foy promise par leurs dictz contractz; et quant à l'incommodité, c'est que encores que les dictz possesseurs s'accordassent de se départir de la jouissance des choses ainsy par eux acquises, il est tout certain qu'ilz ne se voudront contenter de la seule obligation de ceux dudict clergé, soit pour le paiement de leurs rentes annuelles, soit pour le remboursement de leur principal; mais inciteront que les choses par eux délaissées ne laissent de leur demeurer affectées et ipotéquées, en cas qu'il y ait faulte de paiement de la part desdictz du clergé; ce qui ne leur scauroit estre refusé ne dénié aucunement; et ainsy le faisant, il est tout certain que venant Sa Majesté à tomber en telle nécessité d'affaires durant les dictes premières six années ensuivantes, qu'il fust contrainct faire revente des dictz domaines, aides et gabelles, pour y subvenir, il n'y auroit personne qui à l'occasion desdictz ipoteques et recours de garentye, il voulüst entendre; et par ce moyen, demeureroit Sadicte Majesté privée pour ledict temps, de la principale commodité qu'il en espère tirer en un besoing :

« Qui sont choses, lesquelles après avoir esté bien meurement digérées et délibérées, Sa Majesté a voulu que messeigneurs les ducs de Guyse, et de Montmorency connestable de France, voysent rémonstrer ausdictz prélats et clergé, les ayant choizis à ceste fin, pour leur dignité et suffisance, et pource qu'estans si bien instruits de ses affaires qu'il n'est possible de plus, ilz en scauront faire toute la vifve et persuasive rémonstrance ausdictz du clergé, que requiert le bien de son service; et après cela, leur proposeront ce que Sadicte Majesté désiroit d'eux pour la subvention de ses dictes affaires, avec plus d'utilité pour elle, et comme il luy semble, avecq moindre charge ausdictz du clergé;

« Qui est, que en se départant dudict premier offre, ilz luy veillent accorder quinze millions de livres, payables en six années, qui sont des millions cinq cens mille livres par chacun an; et quant tout est dict, moindre somme que ne porte leur dict premier offre; il est vray que Sadicte Majesté désire qu'elle soit payable au moindre temps.

« Et afin qu'ilz ne pensent que ce que l'on leur demande, soyt à aultre effect que pour le rachapt des dictz domaine, aydes et gabelles, Sa Majesté leur accorde, veult et consent qu'ilz fassent recevoir les dictes sommes par leurs commis et deputez, sans que ses recepveurs et officiers comptables s'en empeschent en quelque sorte que ce soit. Bien commettra-elle seulement certains bons personnaiges pour assister à l'employ que les dictz du clergé feront des dictes sommes, au rachapt des dictz domaine, aydes et gabelles, par chacun an, et jusques à la concurrence des dictz quinze millions; afin que à mesure que ledict rachapt se fera, ilz retirent les contractz des aliénations, et fassent faire recepte des dictes choses retirées, au profit de Sadicte Majesté.

« C'est en peu de paroles, la requeste et proposition que Sa Majesté donne charge à mesdictz seigneurs les ducs de Guise et de Montmorency connestable, de faire à mesdictz sieurs les prélats et clergé assemblez à Poissy : remettant toutesfois à leur prudence, de s'y gouverner selon qu'ilz adviseront sur le lieu, estre pour le mieulx; assavoir, de faire seulement ladicte requeste et proposition en l'assemblée des dictz prélats, sans y appeler le demeurant du clergé, ou bien en présence de tous; estans si saiges et prudens, et si suffisamment instruitz de l'estat, disposition et nécessité de ses dictes affaires, qu'ilz sçauront bien employer toutes les vives raisons et rémonstrances qu'ilz congnoistront nécessaires pour persuader les ungs et les autres, à l'accord de ce que Sadicte Majesté désire d'eulx en cest endroit.

« Faict à Saint-Germain-en-Laye, le x^j jour de septembre 1561. »

Lettre de monsieur de Joyeuse au connestable, dont le double est envoyé à M. de Guise.

« Monseigneur, depuis vous avoir ces jours passés escript et faict entendre comme messieurs de nos assemblées de ce pays usoiert de représailles à l'endroit de ceulx qui les veullent empescher en icelles assemblées, lesquels actes estonnent et intimident grandement les gens de bien, j'ay eu advis comme ceulx de Castres, Lavaur et Réaumont, qui sont villes de vostre gouvernement, ont saisi ces villes parrochiales et aulcunes des mandians à force d'armes, et font là prescher leurs prédicans, empeschant que esdites esglises l'on n'y célèbre plus de messe ny autre office divin, les gens du roy de Thoulouse m'ont adverty aujourd'hui comme ung bon nombre de ces séditieux s'estant mis en campagne pour venir surprendre une petite ville auprès du dict Thou-

louse, à laquelle ilstrouvèrent résistance des gens de la ville, les dictz séditieux firent le gast des vignes de la dicte ville: et voilà leur religion. Je crois qu'ils commencent à tenir les champs puis qu'ils se sentent fortifiez et ayant les armes en main. Hier, Monseigneur, je fus adverty que à deux lieues d'icy l'on y avoit descouvert quelque nombre d'arquebuziers en campagne; incontinent je despeschay ung gentilhomme avec une troupe d'iceulx que j'ay avec moy pour découvrir que c'estoit; le dict gentilhomme trouva en une petite ville, à deux lieues près de ceste cy, quasi des moindres de ce pays, cent arquebuziers à la porte en bon esquipage, et cent autres qui estoient à la place qui tenoient le corps de garde, et cent autres autour d'ung ministre qu'ils avoient là mené ce jour mesme. Ce gentilhomme, par moy là envoyé, fut bien aise, se trouvant dépeuré de ceste troupe, qui fut le plus doucement qu'il peut. Vous pouvez voir par là, Monseigneur, comme es grandes villes ils sont pourvuz, puisque en ces petites ils sont si bien assemblés. A ce que j'ay entendu, à Montpellier, il y a deux mille hommes et bien armez, et leverons jamais les armes sans en estre bien contraincts et forcés par bonnes forces; aux petites villes, elles se sont ralliez les unes avec les autres en ung faict, ung monopole et une ligue ensemble, pour au premier signal se devoir rendre tel nombre de gens qu'ils ont advisé pour se secourir les uns aux autres; vous pouvez penser par là, Monseigneur, si sans bonnes forces l'on les domptera jamais; déjà à Montpellier disent publiquement que si l'on ne leur baille autres forces que le quart des compagnies qui y doivent venir, qu'ilz les contraindront de faire comme eulx: il y a, en tant de lieux de ce pays, de ces assemblées et toutes en armes que sans levée de gens de pied il est impossible de les garder de faire leurs entreprinses; je les vois avoir si peu de respect à leur Roy, et les vois tous les jours tant fortifiés et d'hommes et d'armes, que s'il n'y est promptement pourveu, je me doute qu'il ne sera guères aysé quand l'on voudra, Monseigneur, d'autant que je crois que Sa Majesté veut tanter tous les bons expédiens pour retirer ces gens de leurs insolences avant que de venir au dernier, qui est de les faire dompter par la vigueur de ses forces. J'avois advisé, Monseigneur, que d'autant que la ville de Montpellier et Nismes sont les plus séditieuses de vostre gouvernement, où toutes les autres prennent exemple, veu que sont composées de plusieurs magistrats qui s'acquittent assez mal de leur devoir en ces troubles, s'il plaisoit à Sa Majesté ordonner, actendu que audiet Montpellier n'ont

tenu compte de voulloir observer son édict, et au contraire continué en leurs folies de plus en plus, que à ceste cause et par manière de provisions toutes les courts qui sont audict Montpellier seroient suspendues, assavoir : la chambre des généraulx, le présidial, la chambre des comptes, la justice ordinaire que les consulz de la ville ont en leurs mains, et l'attribuer au gouverneur par provision, et en l'université suspendre les gages aux docteurs régens, et crois, Monseigneur, que si Sa Majesté ordonnoit cela il y auroit si grande contention entre eulx, qu'ils iroient crier incontinant au Roy et à vous miséricorde, et capituleriez avec eulx tous ainsy qu'il vous plairoit : et à Nisme autant du siège présidial, feignant le voulloir mettre à Baucaire qui n'y a point eu de sédition, et les cours de Montpellier ausy es villes où il n'y a point eu de sédition. Et ce, Monseigneur, qui m'en faict vous escrire cecy, c'est d'autant que toutes ces assemblées sont composées ou soutenues des parens et amys de tous ces magistrats, et m'asseuré que eulx voyant que Sa Majesté les voullant translater ailleurs, je m'assure qu'ils aimeront mieulx quitter leurs presches que leurs biens et maisons, et crois véritablement que cela les fera appaiser, joint et ausy que eulx mesme impriment au pauvre peuple que les édits et instructions que l'on fait pour rompre ces assemblées ce sont choses controuvées, et ils verroient par là que c'est à bonne fin : et aux petites villes et es terres des gentilshommes, l'on pourroit adviser quelque autre expédient, et si par ce moyen ce appaisoient en ces quartiers, je m'achemineraï es environs de Thoulouse où l'on dit qu'ils commencent à tenir les champs, et là essayer par tous les moyens de les faire retirer. Il s'agit, Monseigneur, du fait du Roy et de l'obéissance que ses sujets luy doivent ; je vois au dessein de ceste canaille et à leurs succez, qu'ils tendent ailleurs que à la religion : car, à ce que je puis voir, s'il y en a trois esdites assemblées qui n'excèdent point la religion, assurez-vous qu'il y en a douze qui font autres desseins quoy qu'ils en disent, et je en vois tous les jours tant d'exemples, qu'ils m'en font vous en parler ainsi franchement ; et en cest endroit je supplie, etc.

« Escrit à Pezenas, le 16^e jour de septembre 1561.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,

« JOYEUSE. »

« Monseigneur, je ne puis pour ceste heure escrire autres choses que malheurs qui viennent journellement en vostre gouvernement ; après vous avoir escrit l'ordre que je donnay à Bésiers

pour la pacification de la dicte ville, je m'en vins en ceste cy de Narbonne pour pourvoir ausy, parceque l'on commençoit à s'y remuer, le tout estant maintenant en bon estat, Dieu mercy. Présentement, Monseigneur, la ville de Montpellier m'a envoyé deux gentilshommes qu'ilz ont député de leur part pour venir vers moy me faire entendre, comme lundy dernier, estant assemblez en la dite ville environs deux mille hommes armez, voulant ad ce que les uns disent saisir l'église Saint-Pierre principale de la dicte ville, et s'en impatroniser, et les autres pour faire oster dix ou douze soldats qui estoient en la dicte église, là mis par les chanoines pour la garde d'icelle de peur d'ung pillage, veu le nombre d'estrangers qu'estoient dans la dicte ville ; l'exécution a esté que les dictes estrangers sont entrez par forces dans la dicte église, et après l'avoir pillée ont tué environ vingt cinq ou trente personnes dans la dicte église, et entre autres quelques chanoines et deux prescheurs qui preschoient tous les jours ; et ayant faict cela ils sont allez piller les couvents jusques à tirer hors de la religion les religieuses réformées ; les soldatz se sont mis dans les maisons des principaux de la ville, n'estant de leur secte, et y ont vescu à discrétion, le tout, Monseigneur, y est réduit en grande extrémité ; tous les prestres sont hors de la ville, les magistrats se retirent ; à ce j'entends, chacun y vit à sa porte et comme l'on se trouve le plus fort. Et voilà, Monseigneur, la religion que nous tenons en ce pays. Les dictes députez m'ont faict entendre comme hier sortant de la dicte ville, ils trouvèrent trois cents soldats armez qui leur dirent qu'ils alloient pillier quelques monastères et maisons de gentilshommes là autour ; je vois ce pays icy aux armes et aux plus grandes guerres civiles que l'on aye jamais entendu, si Dieu et nostre Roy n'y pourvoient. J'ay mandé venir vers moy en diligence les consulz de la ville, et partie des magistratz et bourgeois d'icelle pour entendre mieux le tout, et résoudre tous ensemble quelques bons réglemens pour l'advenir : ce que sera à mon advis malaisé, estant les partialitez dans la dicte ville entre toutes espèces de gens et même entre ceux qui doivent donner le régleme et la police. Je me doute que nos voisins voudront faire leur profit de ces désordres qu'ils voyent faire en plusieurs villes, ils ne trafiquent point si librement en ces dictes frontières comme souloient, depuis peu de jours en çà. Monseigneur, tout cecy ne peult tomber qu'à un grand désastre ; je vois partie de la noblesse et le menu peuple prestes à mettre les armes en main, et si animez les uns contre les autres qu'il

je n'espère que malheur encore plus grand par cy après ; je en voys autant advenir à toutes les principales villes du Languedoc. Il vous plaira, Monseigneur, me faire entendre le commandement que plaira au Roy et à vous me faire pour pourvoir aux dictz désordres. Et à tout je supplie le Créateur, Monseigneur, vous donner en très heureux estat de santé longue et très heureuse vie.

« Escript à Narbonne, le 24^e jour d'octobre 1561.

« Monseigneur, je ne veulx oublier à vous dire comme la pluspart du peuple de ce pays est si désespéré d'estre contrainct, par forces d'armes, à se réduire à vivre selon la religion nouvelle, que je sçay qu'il y en a qui se retirent en Espagne, pour essayer si le roy d'Espagne les voudroit mettre en sa protection, et je sçay à la vérité que le gouverneur de Catalogne en a esté sollicité, estant bien assuré que s'il se assemble bien peu de gens en Espagne sous prétexte de venir en France, beaucoup de peuple se rendroit à eulx comme désespérés, et c'est une des principales choses qui me fasche aujourd'hui le plus.

« Monseigneur, depuis la présente escripte les consulz de Montpellier m'ont envoyé les procédures par eulx faites et le lieutenant criminel, non à autres fins que pour couvrir les excès qu'on a commis en la dicte ville, et qu'ilz continuent faire journellement ; il vous plaira ne vous endormir aux dictes procédures, ne les faire entendre au Roy, car la vérité est ainsy que je vous escrips par ma dicte lettre, comme m'ont assuré mesmeurs les délégués du dict Montpellier, et tous ceux qui ont fait les dictes procédures sont suspects et principaux auteurs de la sédition, qui se sont bien gardez de faire mention du saccagement des églises, et comme ils font vivre à discrétion les soldatz, et tiennent garnisons dans les deux principales églises du dit Montpellier, chose piteuse et misérable de voir, et requérant prompt provision.

« Vostre très humble et très affectionné serviteur.

JOYEUSE. »

« Monseigneur, vous avez esté adverty des malheureux désordres et grandes cruautés qui se sont commises en la ville de Montpellier et ailleurs, à l'endroit des personnes de plusieurs bons subjects du Roy, sous prétexte de religion. Les affaires prennent tel cours, et vont si en empirant, que, ad ce que je veoye et oye, il n'y a personne d'assuré que ceux qui ont moyen de se retirer en quelque lieu fort. Je voys plusieurs gens de bien habandonner leurs propres maisons,

et se retirant avecq leurs familles, pour n'avoir seureté de leurs dites propres vies, que en estant bien loing retirez des séditeux. Sa Majesté m'a escript par ses lettres du 7 de ce mois, comme ceulx de la nouvelle religion de ce pays luy ont présenté requeste, déclairans qu'ilz désirent vivre en paix, et le veuillent sans molester personne, s'il y a quelqu'ung d'entre eulx qui fasse choses dignes de punitions ils veuillent à leurs propres contes et despens les mettre entre les mains de ses officiers pour en estre faictes les punitions requises, et estant assuré de leur bonne volonté, Sadicte Majesté me commande contremander les compagnies du sieur don Francisque d'Est et de M. le prince de Salerne, en leurs premières garnisons ; le Roy de Navarre m'en escript de mesme ; je ne sçay ce que je dois faire : car les gens d'armes ne font que d'arriver à ceste heure, et de les renvoyer ce leur seroit grand désespoir. J'attendray s'il vous plaira me faire entendre ce que j'auray sur ce à faire ; si vous assure-je, Monseigneur, qu'il n'y a rien si vray que ceulx de la religion ont mis en leurs églises par deçà si grande quantité de meschants et gens sans aveu, qui n'ont nulle religion, qu'à présent ils n'en sont pas maîtres, et sont bien aises d'avoir paix avecq eulx, et ad ce que je croye et voye ils en sont bien empeschez, et voudroient bien trouver le moyen de les renvoyer s'ilz pouvoient. Toutefois, pour estre entretenus en leurs formes de vivre, ils sont contraincts de dissimuler, et de endurer d'eulx mesmes beaucoup de choses insupportables. Je vous supplie très humblement, Monseigneur, que nous ayons quelque règlement en ce pays, car les affaires estant en l'estat qu'ils sont, il n'y a nul magistrat obéy, et chacun vit à sa porte ; et quand à moy, si les choses sont ainsy tolérées, je me trouve fort inutile pour le service du Roy ; tout le peuple recourt à moy, me demandant ayde, justice et protection ; je ne sçay ce que je leur ay à répondre : le feu est allumé en tant de lieux, et puis je vois que remonstrations n'ont point de lieu à l'endroit de ces gens cy, qui sont si opiniastres qu'il n'est possible de plus. Au reste, Monseigneur, je vous veulx bien advertir que je n'ay point eu de vos lettres depuis le 22^e du passé, je ne sçay s'il vous a pleu m'en escrire.

« Monseigneur, je supplie le Créateur vous donner en très bonne santé très longue et heureuse vie.

« Escript à Narbonne, le 28^e jour d'octobre 1561.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur.

« JOYEUSE. »

« Monseigneur, je vous ay autrefois adverty que entre autres villes de ce gouvernement de Languedoc qui se sont maintenues en l'obéissance du Roy, et à l'observation de ses édits, les habitans de la ville de Beaucaire y ont fort bien fait leur devoir, et aiant quelques-uns de la dicte ville entrepris d'introduire dans icelle ung ministre y ont résisté, pour raison de quoy on a formalisé contre eulx ung procez criminel, les chargeant d'estre séditeux, et aujourd'huy en sont venus vers le présidial de Nymes qu'ils ont pour suspect, et n'ont voullu obtempérer au parlement de Thoulouse. Ils se sont venus retirer à moy pour leur pourvoir; mais voiant la controverse qu'est entre les officiers du Roy et les divisions qui sont entre eulx, les ungs soubstenant ung party et les autres l'autre, ay advisé de les renvoyer à Sa Majesté et à vous, Monseigneur, vous suppliant très humblement y pourvoir et à tant de désordres qui sont aujourd'huy par ce pais, et desquels vous ay par cy devant informé, et qui proviennent par la diversité des mandemens qui sont envoyez, et que ne savons à quoy nous en tenir.

« De Narbonne, ce 28^e jour d'octobre 1561.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,

« JOYEUSE. »

« Monseigneur, combien vous aye adverty de l'état pitoyable de vostre gouvernement et le beau mesnage et massacre que ont fait les céditeux à Montpellier contre les gens de l'église et aultres gens de bien de la ville, ils ont si bien continué et continuent encores, qu'ils ont chassé, tué la plus grande partye des presches et autres n'estant pas de leur secte, qui estoient es environs de Nisme et Montpellier. Dans ladite ville de Montpellier ne se célèbre aujourd'huy aucune messe non plus que à Genève; la plus part des gens de bien s'en sont fuys aux lieux forts : à cest'heure, en la dite ville de Montpellier et Nisme, les céditeux ont osté les clefs des villes aus consuls et se sont fait cappitaines, tellement que les portes sont aujourd'huy guidées comme si elles actendolent un siège; il y a jour et nuict es environs des dictes villes sentinelles d'une vintène d'arquebuziers aux avenues de la ville, et quand j'en escrips de ces affaires à la court il y en a qui le trouvent mauvais, comme si estoit actes que l'on doitvent endurer, et comme si n'estoit d'aucunes conséquences; je vous veux bien advertir ausy, Monseigneur, comme aucuns de la court ont conseillé ces cédicieux, affin qu'ils n'ayent aucune résistance d'autre qui comande et qu'ils puissent avoir le lieutenant de Roy à leur porte,

comme ailleurs de trouver moyens de faire faire des cendicats à plusieurs gens interposer, et supposer les noms de quelques villes pour supplier le Roy me commander de ne me mesler plus des affaires de vostre gouvernement, ou pour le moins sy ne m'en peuvent priver, ils me veulent faire commander de ne me mesler point de leurs assemblées; il y en a desjà qui vont par les villaiges dresser leurs syndicats, ils disent qu'ils ne sçavent estre si mal faycts qu'ils ne ne soyent trouvés bons, et me doit estre commandé, comme ils disent, que je n'entre pas aux estats, j'entends qu'ilz veulent demander beaucoup de choses que je ne permettray ny accorderay : nous verrons ce qui en sera. J'aime mieulx en estre privé à la persuasion de ces cédicieux ennemys du Roy que pour nul autre fayt; ausy vous assure que je ne sers pas beaucoup au Roy, ausy n'y a il aucun magistrat obey ny moy, et toutes ces belles religions n'ont fait autre fruit que apprendre au peuple à ne obeyr point au Roy ny à ses ministres, et je ne double fort que ne les pourront ravoir comme ils voudront; l'on leur a donné trop de liberté et ont osté le cœur et la volonté aux bons serviteurs du Roy. Je vous supplie très humblement, Monseigneur, voulloir trouver bon que, après les estats, je m'en aille à ma maison, où je n'ay esté il y a un an, combien que je les aye en Languedoc; car comme je vous y al mandé, je ne sçay de quoy je sers icy; il y a six ou sept ans que j'ay cest honneur d'avoir eu la charge de vostre gouvernement, et cuide bien entendre les affaires, je vous promets, Monseigneur, que je me trouve ausy nouveau à mener à ceste heure les affaires du Roy que si estois venu au plus estrange gouvernement de France : nous ne pouvons sçavoir ce que nous faut faire pour faire nostre devoir et faire le service du Roy, chacun est en confusion.

« A Narbonne, le 2^e novembre 1561.

« Monseigneur, le cartier de mes arquebuziers finira à la fin de ce mois; s'il vous plaist, Monseigneur, qu'ils soient entretenus, il vous plaira commander leur payement; ils ne sont point inutilés en ce pays; il vous a pleu me mander qu'ilz faict ordonner pour moy soixante livres, et moy; je vous avise, Monseigneur, que ne m'a esté rien baillé, le trésorier ne m'avolt pas mis en l'estat.

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,

« JOYEUSE. »

« Monseigneur, je vous ay escript par le sieur de Rieux et le syndic de ce pays, naguères, les quels vous auront fait entendre les occurrences

hires de ce pays; nous y sommes toujours oubles accoutumez, d'autant que les édits taulcunement observez; incontinant après fus party de Béziers après ces estats, les ux ont commencé à remuer mesnage, et assés leurs assemblées où se font beaucoup onces; à Carcassonne se sont très bien ts jusques à ceste heure; il y a deux qu'il y est venu une grande sédition à que quelques bélistres de la ville avoient me image Notre-Dame d'une église et la ent par ladite ville, attachée par le col corde et puis la laissèrent dans la boue; ulasse voyant que les principaulx de la e faisoient grand compte de pourveoir excès, ils se mutinèrent si fort qu'ils ent la gorge et mirent en pièces une ne de ceux là que l'on soubçonnoit qui t faict ceste belle entreprise, et y avoit urgeois de la ville, estimez fort riches; 'a dit que ung ministre, qui y estoit arrivé ent ce jour là, fut traicté comme les ; la dite populace ayant perdu la bride et este exécution, commença à saccaiger les e de ceulx qu'ils soupçonnoient; en som- l y a eu ung grand désordre, et ce sont uvelles que j'entends tous les jours ve- plusieurs lieux de vostre gouvernement, es avoir disputés de la religion, et les t les autres s'accordent très bien à venir au e. Les magistrats s'en sont assez mal acqui- ques icy; l'impugnité des délinquans les à persévérer; soubz prétexte des assem- pour la religion, j'y vois tant faire de cho- ine tendent à rien de bien, que je suis con- t d'habandonner ceste ville de Narbonne, n d'occasion mectroit ses gens à faire e les autres; j'espère que tant que j'y seray, y fera rien au préjudice du service du Roy. drois que M. de Fourquevaux y fust, et de eur que Sa Majesté trouve bon, et vous, que lles de Narbonne, Béziers et Carcassonne', feissent aulcunes des assemblées, d'autant s sont en frontières; mais qui auroyt envye : des presches allast ez autres lieux de gouvernement, où ils en pourroient ouyr, : cela fust commandé estroitement; car s des frontières d'Espaignes ne sont point s les autres de France: ce pays se remplit it de volleurs et d'autres meschans, qu'il homme qui puisse aller seurement par mps. Les Espaignols qui passent reçoivent uvals traictement, par tout ce gouver- it, de ceste canaille, que eulx estant arri- i ceste ville, j'ay assez à faire à les er; et sommes desjà si descrivez que peu

de gens estrangers passent que avecq une grande crainte; je me doubte qu'ils ne se vuel- lent revancher, et que cela nous engendre une guerre; j'en ay escript souvent, et j'es- cripts tous les jours aux magistratz des villes : à ce que j'entends, ils n'en sont point maf- tres.

« Escrip à Narbonne, ce 19^e décembre.

« Vostre très humble et très obéissant servi- teur,

« JOYEUSE. »

« Monseigneur, le juge de Montpellier est icy avecq moy, qui vous faict entendre comme mes- sieurs de la ville le veulent traicter pour ce qu'il n'est point de leur ligue; je vous assure bien, Monseigneur, que je l'ay toujours trouvé bon serviteur du Roy. »

[1562]. *Relation de l'occision faite par le duc de Guyse, à Vassy en Champai- gne, composée par un huguenot, l'an 1562* (1).

Le samedi dernier jour de febvrier, le duc de Guyse coucha à Dammartin-le-Franc, où il y a deux lieuës de Joinville; et dudict Dam- martin à Vassy, y a deux aultres lieuës, qui sont quactre lieuës de distance dudict Join- ville, qui est la maison et séjour dudict duc, jusques audict Vassy.

Le dimanche premier jour de mars, ycelluy duc partit dudict Dammartin, accompagné de deux cens chevaulx, pour le moins, ayant, chacun homme monté sur iceulx, deux ou troys pistoletz, et plusieurs d'eulx portans grandes haquebutes.

Et faignit ledict duc de Guyse qu'il vouloit aller droit à Esclaron, sans passer à Vassy, et en fut faict grand bruict avant que desloger, et passe par Broussel, villaige prochain dudict Vassy de ung quart de lieue. On sonnoit lors le presche de l'Eglise réformée audict Vassy, à quoy ledict duc et sa troupe prindrent occasion de parler et demander que c'estoit que l'on sonnoit.

Il leur fut respondu, mesmes par plusieurs de la mesme compaignie dudict de Guyse, et aulcuns aultres dudict Vassy, que c'estoit le presche des Huguenots: surquoy il ne fut possible user de si grande dissimulation et feintise, qu'il ne eschapast de la bouche de ceulx qui y estoient

(1) Les Mémoires du duc de Guyse contiennent, sur les massacres de Vassy, les relations publiées par les huguenots. Elles sont suivies des réfutations que le duc fit publier pour se justifier de ce déplorable évé- nement, dont le jugement fut déferé au parlement. On aura donc ainsi sous les yeux les relations des partis op- posés.

plus grandement respectez et honnorez, et encores de aultres moyndres en qualité aussi, ces motz : Par la mort-Dieu l'on les huguenotera bien tantost d'une aultre sorte.

Aultres ; assavoir, leurs inférieurs et les pages, varletz et lacquays, en jurant la mort de Dieu, disoient : Ne nous baillera-on pas le pillage ?

Et si-tost que cela fut achevé, ledict duc avec sa troupe, tira droit audict Vassy, et ainsy armez et équippez entra au lieu du moustier, faisant tenir de luy et des plus apparens les chevaux tous bridez, sans riens mectre en l'estable.

Estans dans ledict moustier avec plusieurs, accompagné et suyvi du prier dudit Vassy, nommé De Salles, et après eulx, force pages et lacquais avec leurs hacquebutes longues et leurs ganteletz et pistoletz, y séjourna ung bien peu, pour ce qu'il ne se pouvoit contenir, et que le temps luy tardoit trop d'exécuter ses desseings de long-temps délibérés, comme il a esté aisé à véoir et facile à juger ; et y estant pour faire le dévot et bon chrestien, print de l'eau béniste seulement, puis sortit avec sa grande compagnie.

Dans la halle dudit Vassy estoient quarante hommes d'armes et archiers de sa compagnie, qui a accoustumée de y tenir garnison ; lesquels se y estoient mys et se y pourmenoyent bien armez et équippez, en attendant la venue dudit duc, dès le matin.

S'adjoignirent semblablement à luy, lesdictz hommes d'armes et archiers, mesme le chef d'icelle compagnie, et le jeusne Brosse, filz du sieur De La Brosse, marchant tous en ordre pour combattre, et allèrent droit au lieu où ceulx de ladicte Eglise et religion reformée faisoient le presche, qui est en une grange qu'ilz avoient cy-devant pour ce faire appropriée, laquelle est loing dudit moustier, envyron ung trait de hacquebute, en tirant de visée.

Harrivantz, trouvèrent la petite porte ouverte ; quoy voyant, ledict duc y fit entrer ledict Brosse le jeune le premier, avec sept hommes d'armes.

Et ayant considéré le ministre et le peuple assemblé, qui estoit d'environ de 200 personnes, leur fut dict par quelcuns d'eux : Messieurs, s'il vous plaist, prenez place : à quoy pour responce du premier mot, usarent de ces termes : Mort-Dieu, il fault tout tuer.

Et ce disantz, vouloyent sortir, et de faict en sortirent quelqu'uns, et les aultres demourèrent dedans, d'autant que le peuple sur ceste outrageuse menasse, envoyèrent à la porte

pour la penser fermer sur eulx, cognoissant qu'il y avoit entreprise, et plusieurs dehors ; et à ce moyen, qu'ilz estoient en grand danger ; et lors apperceurent ledict duc de Guyse, en armes.

Quoy voyant ledict de Guyse avec tout son nombre, présentèrent hacquebutes et pistolets, et en tirèrent à travers ledict guychet de la grange, ouvert, contre les plus proches dudit huys, qui furent tuez et blessez ; et par ce moyen ledict huys fut abandonné, et conséquemment l'assemblée mise en proye.

Lors entra ledict duc et plusieurs aultres, tyrans force coups au-dedans de l'espeueur du peuple de ladicte assemblée, et en tuèrent et blessèrent grand nombre.

Cela faict, à grands coups de coustelatz, cy-mettèrez et espées, chassèrent hors les pauvres hommes, femmes et petitz enfans ; et en sortant, leur convenoit passer par deux reings tant de gens d'armes que des aultres de sa compagnie, et par le millieu d'entre eulx, comme par une allée et passaige de grande longueur ; et en passant, chacun d'eulx frappoit à grands coups d'espées et coustelats sur eulx, de telle façon que une grande partie n'alloit pas loing sans tomber morts.

Toutesfois par la grace de Dieu, quelques-ungz eschappoient, estans aucuns blessez et aultres non ; mais incontinent estoient remontez par une aultre troupe de la compagnie, lesquels en tuoient et blessoient en aussi grande cruauté que les aultres, et plus qu'ilz pouvoient.

Ceulx qui montoient sur les toitx de ladicte grange, cherchans moyens d'eulx sauver, estoient poursuivis et tirez à coups de hacquebutes, dont plusieurs estoient blessez et tomboient morts sur la terre.

Et dura ce spectacle tant horrible et espouventable, avant que cesser, une heure et demye.

Puis après cela furent sonnées les trompettes en signe de triumphe et victoire ; combien que après ledict son, ne se retirèrent encores de demye heure.

Ilz moururent dans ladicte grange, 12 que hommes que femmes et enfans, et plusieurs aultres, tant par les reings et rues, que en leurs maisons où ilz se retiroient avec leurs playes, navrures et blesseures ; et en meurt de jour en jour.

La maison de ung nommé Champignon, qui est prochaine dudit temple, fut saccagée et pillée jusques à la dernière serviette ; et prenoient occasion pour le faire, que l'on disoit qu'il y avoit léans des armes.

t de Guyse print, serra et emmena le fort navré et blessé, et aussi le capidict Vassy, et quelques aultres de laur prisonniers; et après alla disner à aige nommé Alancourt, et coucher à l.

ar ce que ledict ministre ne se pouvoit cheval à cause des playes qu'il avoit, qui t point esté médicamentées, fut porté audict Esclaron, sur une eschelle, par ommes.

ravant le parterment dudict duc, sortit emple la femme d'ung nommé Nicolas se bon marchand, fort blessé; et se retirer en sa maison, veid son filz dans, auquel on bailloit un coup d'espée au lu corps, qui la meut de y courir, penvir pour remède et pitié; mais tant ut, que ung descendit du cheval et luy nblablement l'espée au travers du corps, sta ceinture, bourse, et aultres choses avoit, et puis remonta à cheval.

ardy suyvant, 3^e jour dudict mois, y 45 personnes mortes et inhumées, et y : encores 80 ou 100 de blessez, dont s sont en fort grand dangier de mort. ivent les noms d'aucuns de ceulx qui uez et morurent ledict jour de di-, à raison des coups à eulx donnez, ladicte grange que es ruës et maisons, obert de Portilles, Fehan de Mongrot, Juychart, Nicolas Bassonet, Jehan Co-Grand Gollas dict de Provins, Nicolas er, Guillaume Trouet, Claude Le Fevre, m print la bourse où y avoit 45 livres, e la Loge, Jehan Boucher, Simon Chiehan Poussiennes, Nicolas Maillard, iequenart, Guillaume Bruyart, M^{re} Damas, Jacques Joullin, Claude Le Jeune, , femme de Nicolas Foinct en la Messe, audesson, Claude Maillars, Pierre Ar-

mdy et mardy ensuyvant, est augmenté re des morts, jusques à 45 comme dit

à peu près l'entier discours de ceste ité, tyrannie et cruauté.

s au vray et en abbrege, de ce qui est èrement advenu à Vassi, y passant eigneur le duc de Guise.

angues des malings sont aujourd'hui si t aguisées pour mesdire, et les oreilles uilleüses pour volontiers ouir les détract les esprits si disposez pour inconti-

nent croire aux mensonges : mesmement ceulx qui sèment ces faulx bruits, pour troubler et esmouvoir le peuple, sont si cauteleux et ingénieux pour desguiser les matières, qu'est besoing quelquefois de respondre à ces faulsaies, et descouvrir leurs embusches, pour maintenir la vérité, et deffendre l'honneur de ceulx qui sont ainsi oultragez : aussi pour n'endurer pas tous-jours que le monde soit abusé par ces calomniateurs.

Il est vray que les princes et grands seigneurs peuvent hardiment mespriser tout le babil de ces menteurs : et un cœur fondé sur une bonne conscience, se contente bien que la vérité avecq le temps soit congneuë d'elle-mesme, sans autrement cependant se soulcier beaucoup de calomnies populaires.

Toutesfois comme Dieu commande de ne porter faulx tesmoignage, aussi il veult que chacun en son endroit, aidant à la vérité, tasche à descouvrir et rembarer la faulseté; et qu'à ces fins l'on en advertisse ceulx qui en sont mal informez; principalement quand le mensonge est masqué du tiltre de religion : car c'est bien cest'hypocrisie, laquelle est la plus à craindre, et qui trompe le plus.

Il est notoire combien de faulx bruits, et de libelles diffamatoires, depuis quelques années ont esté semez par quelques malheureux, contre l'honneur d'un prince, duquel autrement la vertu estonne tous ses adversaires. Iceluy a tous-jours mesprisé toutes ces détractions, par une brave magnanimité, et ne les a jamais estimées dignes de response; comme aussi leur vanité et impudences'est rompuë de soy-mesme. Et de faict, comme jadis il fut bien dict, que c'estoit une condition royale que d'estre blasmé des mesdisans, pour la rescompense de tous bienfaits; aussi est-ce une deffence vertueuse et excellente, en bien faisant les desmentir et leur fermer la bouche. Et c'est ainsi que jadis se sont portez tous les preux et vaillans princes et seigneurs, combataus contre l'ingratitude de leur peuple.

J'allegueroye la modération et patience qui fut jadis en un Periclès, poursuivy par un importun mesdisant : mais ceste est la plus propre et ordinaire vertu d'un cœur hault et généreux. Il est vray que c'est une chose misérable, d'entendre comme jadis après tant et si grands services faicts à la République, furent traictez et rescompensez deux Scipious à Rome, ou bien un Miltiades, ou un Themistocles, en leur ville d'Athènes. Mais comme nous nous estonnons d'une telle ingratitude, aussi avons-nous en admiration un Camillus, ou ses semblables, qui ne se sont pas pourtant despitez contre leur

République, et n'ont pas laissé d'aider et bien faire aux ingrats.

Au reste les anciens aussi ont eu en révérence la magnanimité de ce Scipion, qui estant accusé par je ne sçay quels envieux, pour toute récompense racompta ses victoires et services faicts à la République, sans autrement faire mention de ce dont il estoit accusé : et fut oui en sa louange, avec tel contentement, que jamais homme ne fut loué par autrui avec plus grande louange. Puis estant derechef pressé par ses accusateurs, de respondre à ce qu'on luy objectoit, desdaignant derechef de ce faire, comme estant chose par trop indigne, il se leva en plein jugement, et dist au peuple, que c'estoit le jour auquel il avoit vaincu Annibal et les Carthaginois, et que pour cela il s'en alloit au Capitole rendre graces à Dieu. Incontinent il fut suivy de tout le peuple qui, estonné de la mémoire de telle victoire, ne le tenoit plus pour accusé, mais l'honoroit comme en son triomphe africain.

Or si aujourd'hui le prince et seigneur, dont il est maintenant question, vouloit faire le mesme, il ne feroit que son debvoir, et n'auroit pas moins d'argument et de raison. Au reste, si une telle bravade de ce Scipion a esté louée, lors qu'aultrement il y avoit un accusateur grand et légitime, et comme une partie formée, combien plus pourra un aultre Scipion mespriser un tas de libelles fameux qui ne sont pas soubscripts, et les détracteurs tels qui n'oseroient se présenter en jugement ?

Il est vray qu'il a quelquefois espéré que leur malice en la fin se lasseroit, et auroit quelque jour honte de cest'impudence; mais il expérimente de plus en plus qu'elle est autant effrontée qu'insatiable, voire mesmes incurable, d'autant que c'est une passion transportée de despit et d'envie, et une faction qui n'a aucune bride n'honnesteté, ni de raison, ni de religion; et qui poursuivant ses vengeances, et servant à ses affections, en attendant qu'elle ait le glaive à commandement, desploie le tranchant de sa langue meurtrière; ou bien, fait comme les chiens affamez, qui n'aisans que mordre, se vengent et se repaissent d'abboier. Tant y a que ces jours derniers, elle a bien pensé avoir rencontré une belle occasion de crier alarme, et se tempester, aiant ouy quelque bruit odieux, qu'ils ont accoustre à leur mode, touchant un carnage (comme ils parlent) faict en la ville de Vassi : et sur cela incontinent s'est mise aux champs avec toute sa rhétorique, pour desguiser le faict et aggraver le compte, et abreuver le peuple d'un faulx rapport, pour l'enflammer avec ses trompettes, et le poulser à l'estourdi contre ce prince, du-

quel ils se vantent avoir juré la mort : de sorte qu'ils semblent, à ces fins, estre aussi joleux de cest inconvenient advenu audict Vassi, comme le seigneur qu'ils accusent, en est marri et desplaisant; encorres que ce n'ait esté par sa faulte. Il est vray que c'est un accident misérable; et ne peult estre autrement où il y a effusion de sang. Et pleust à Dieu que ceux qui ont faict grand bruit soubz couleur de la religion, eussent apprins les principes de la religion; c'est-à-dire, de haïr la cruauté, et laisser le glaive et les armes au magistrat.

Mais quant au faict dont il est question, celui qui regardera toutes les circonstances, s'il est juge raisonnable, il jugera incontinent que ceux qui avec une telle impétuosité en chargent le seigneur dont nous parlons, sont faulx et machans calomniateurs exercez à mentir et mendire. C'estoit pour le moins, que de donner quelque audience aux loix, ou bien aux premières reigles de droict, qui ordonnent qu'il fault oyr partie, et s'informer diligemment du faict, devant qu'en juger. Or ce prince que ces malhageux veulent charger, s'offre et se présente d'en dire ce qui en est à la vérité, et d'en rendre raison; et de faict, voiant qu'iceulx par une malheureuse anticipation, faisoient courir aux quatre coings du monde leur mensonge sur ce faict, pour avec tel discours abuser les ignorans et les attirer à leur passion, pour après s'en servir à ung plus malheureux dessein, il a bien voulu advertir un prince son ami, de toute la vérité du faict, cependant que le tout se jugera et déclarera par arrest de la court de parlement.

Or pour ce qu'il en escript comme un prince véritable à un prince ennemy de faulxeté, et qu'il en escript simplement et rondement, et avec les conditions les plus raisonnables qu'il est possible, et sans rien desguiser ou dissimuler; et que moy-mesme aiant sur les lieux vu qu'il en dict ouvertement ce qui en est, plutôt moins que plus de ce qui pourroit estre à son avantage, il m'a semblé que c'estoit le plus court de vous envoyer un extrait de sadite lettre, puisque m'avez prié de vous advertir à la vérité sans aucune couleur de rhétorique, comme les choses se sont passées; et croy pareillement que cest advisement aiant satisfait et contenté ce prince, auquel premièrement il a esté envoyé, pourra d'autant plus estre receu de tous ceux qui en voudront juger sans passion, et qu'il pourra pour le moins arrester le cours de la calomnie, et faire surseoir les jugemens téméraires jusques à pleine congnoissance de cause, et sera pour le mieulx à mon advis, que voyez les propres mots que le susdict prince en

cripts, par sadiete lettre, après autres propos
il sont telz.

« Il fault que, cependant, je vous face entendre
l'accident qui m'est survenu par les chemins,
ainsi que je hastoye mon volage, qui est, que
tant de Janville qui est à moy, pour aller à
le autre de mes maisons nommée Esclarron,
s'adonnant mon chemin de passer par une
tite ville qui est entre-deux, appartenant au
roy, appelée Vassi, il y est advenu chose que
n'eusse jamais pensé, et dont je ne me feusse
mais douté, de voisins si proches que ceulx-là,
dont la pluspart sont mes subjects, qui me
avoient fort bien cognoistre. Il est vray, que
chant il y a long-temps, que la pluspart d'entre
ilx estoient gens scandaleux, arrogans et fort
méralres, combien qu'ils feussent calvinistes,
aisant profession de suivre l'Eglise qu'ils appel-
lent entre eulx Réformée, je ne voulu souf-
rir que l'on dressast ma disnée audict Vassi;
mais j'ordonné qu'elle fust à un petit village
lus avant, à demie lieuë, expressément pour
viter ce que depuis est advenu audict Vassi,
our raison de ma suite; voulant fuir les occa-
sions que quelques-uns des miens ne peussent
passer ne dire mot à ceulx de ladite ville, et
qu'ils n'entrassent ne les uns ne les autres en dis-
pute de religion, ce que j'avoie expressément dé-
fendu aux miens. Si est-ce que passant par là,
qui fut un jour de dimanche premier jour de ce
mois de mars, et y estant descendu au-devant
de l'église, seulement pour y ouyr la messe
(comme est ma coustume), il me fut bien-tost
après rapporté, comme j'estoye en ladite
église où s'estoit desjà commencé le service di-
vin, que guères loing de là, en une grange qui
est en partie à moy, se faisoit un presche, où
s'estoit faicte assemblée de plus de cinq cens per-
sonnes: et m'avoit-on desjà faict plaincte, qu'à
la suasion de quelques ministres, qui peu aupa-
ravant s'y estoient trouvez, venus de Genève, il
se monstroient desjà fort refroidis et esloignez
de porter au Roy l'obéissance qu'ils devoient:
parquoy estant ladite ville de l'assignat du
doüaire de la royne d'Escosse, doüairière de
France, madame ma niepce; et sachant le com-
mandement que j'y avoye, tant à cause de l'au-
torité et superintendence générale que ladite
dame m'a laissée par deçà sur tout son doüaire,
qu'aussi pour estre bonne partie de l'assemblée
de mes propres subjects, il me sembloit estre
trop près d'eulx, qu'ils n'estoient qu'à la veüe de
la porte de ladite église, n'y alant que la ruë à
traverser entre deux, pour ne leur devoir faire
telles rémonstrances que je cognoistrole plus à
propos, à ce qu'ils congneussent combien ils se

forvoient du debvoir auquel ils estoient tenus,
et le peu de respect qu'ils avoient à l'obéissance
qu'ils devoient porter au Roy, pour les rébel-
lions, séditions et insolences, dont encores peu
auparavant ils avoient usé envers aucuns pré-
lats de ce royaume, sans me vouloir autrement
empescher du faict de leurdict religion, sinon
en ce qui eust esté seulement aussi contraire
aux ordonnances et commandements de Sa Ma-
jesté; et esmeu par les considérations dessus-
dictes, de ce faire, comme je pensole en forme
d'un admonestement gracieux et honneste, sans
que je sceusse qu'ils fussent saisis d'armes,
comme ils furent depuis trouvez avec harque-
buzes, pistolets, et autres munitions, qui estoit
contrevenir davantage aux édicts et ordonnances
de Sa Majesté, j'envoyai devers eulx deux ou
trois de mes gentilshommes, pour leur signifier
le désir que j'avoie de parler à eulx, lesquelz je
suivoye de bien près; et ne leur fut si-tost la
porte où estoit ladite assemblée, entre-ouverte,
que tout soubdain par une impétueuse résistance,
ceulx de dedans ne vinsent à la refermer, et à
repousser ceulx que je leur avoie envoie, si
rudement à grands coups de pierre dont ils
avoient une bonne provision, et des plus gros-
ses, sur un hault eschaffault qu'ils avoient
dressé à l'entrée du portail de ladite grange;
tellement que les uns jectans d'en-hault lesdic-
tes pierres, et autres tirans leurs harquebuses
et pistolets sur moy et les miens, qui pouvions
estre environ trente personnes, n'alants que noz
espées à noz costez, ilz firent tout debvoir de
me choysir, et de nous assommer, si-bien que
quinze ou seize de mes gentilshommes furent
à mes pieds lourdement offensez et oultragez.
J'en receus moy - mesme trois coups, qui tou-
tesfois n'eurent pas grand portée (Dieu merci),
car je ne m'en suis qu'un peu senti en un
bras, qui n'a esté chose d'importance. J'ay eu
fort grand regret d'y veoir blessé entre autres,
le seigneur de La Brosse, chevalier de l'ordre du
Roy, qui y fut fort navré en la teste, avec une
grande effusion de sang: le tout par l'insolence
et aggression de ceulx de ladite ville, qui avec
leurs susdictes harquebuses et pistolets, dont
plusieurs ont esté trouvez saisis, firent tout ef-
fort de faire contre moy et les miens, le pis
qu'ils peurent; et faillirent à gagner une mai-
son, joignant de-là, où se trouva une grande ta-
ble toute couverte d'autres harquebuses et pisto-
lets tous chargez, estant ladite maison percée,
qui flanquoit l'entrée de leurdict grange, et
dont je n'avoie rien encores entendu. Néan-
moins ledict effort ne peut estre si grand, que
je ne vinsse avec ma petite troupe à estre mala-

tre de leurdictes porte; mais ce ne peut estre (dont j'ay un merveilleux regret) que de l'autre part il n'en soit demeuré vingt-cinq ou trente de tuez, et plus grand nombre de blessez; combien que pour chose qui m'ait esté faicte, je n'aye jamais voulu frapper personne, et le defendisse aux miens tant qu'il m'estoit possible, admonnestant les autres aussi de cesser de leur costé: bien marri que leur résistance ne permettoit plustost de les faire délivrer entre les mains de la justice, comme j'eusse bien désiré. Ceci ne fust jamais advenu sans l'aggression de ceulx de ladicte ville; et s'est faicte la plus grande partie de ceste exécution, par aucuns de nos valets qui estoient à nostre suite, trouvans ainsi qu'ils arrivoient, leurs maistres tous blessez et offensez, et qui avoient aussi ouy le bruit des harquebuses et pistolets deslaschez, nous estans dans ladicte grange. Si est-ce que m'appercevant de ceste insolence, encores qu'on continuast tousjours de ruer sur moy, et sur ceulx qui estoient autour de moy, je ne laissay de donner incontinent ordre, et le plustost que je peu, de faire le tout cesser; et sans cela, il fust beaucoup pis advenu. Je feis soubdain aussi mettre prisonniers tous ceulx dont je me peu saisir coupables et auteurs de tel inconvenient, où je m'attendoye aussi peu qu'à chose de ce monde; vous asseurant que si j'y eusse pensé, j'eusse bien pourveu que les miens n'eussent esté désarmez, ne blessez comme ils furent, et me fusse fort bien gardé de m'accompagner, comme je faisoie, de monsieur le cardinal de Guise mon frère, ne de mener quant et moy mon fils aîné, ne ma femme qui estoit à ma queue en sa litière, avec un de ses enfans aagé de sept ans seulement. Le magistrat aiant recognu la vérité du faict tel que dessus, j'en donnay tout soubdain advis au Roy, à la Royne, et au roy de Navarre, qui ont peu considérer depuis, si telles gents que ceulx-là, et de mes subjects mesmes, ont eu ceste hardiesse d'oser entreprendre à l'encontre de moy, ce que l'on doit espérer d'eulx en autres choses, et jusques où ils sont desjà parvenus par la tolérance qu'on a faicte par deçà de ces nouveaulx calvinistes, qui ne preschent, en la pluspart, qu'une liberté toute pleine de sédition. Il vous peult souvenir, Monsieur, de ce que nous en disions dernièrement ensemble. Or ay-je désiré comme je fay encores, que bonne et deue information en soit faicte, non pour en requérir autre vengeance ni réparation, ainsi que Dieu m'en est bon tesmoing (car la reconnaissance desjà qu'ils ont faicte de leur péché, m'est suffisante satisfaction: et ne trouvera-t-on jamais en moy, en ce qui me touche,

la douceur et humanité qu'on scauroit espérer de prince que ce soit, et qui en ce que je peux, et de bien bon cœur, leur pardonne); mais je dois bien souhaiter que la vérité de ce faict soit entièrement entenduë, et non desguisée; comme je scay que par la malice et imposture dont sont pleins plusieurs qui leurs adhèrent, elle pourroit estre en vostre endroict et ailleurs, veu qu'ils se sont desjà efforcez de faire entendre à leurs susdictes Majestez le rebours de la vérité, et ne prenans que ce qui est à leur avantage; et combien que je pense bien, Monsieur, que vous m'estimiez véritable, si vous prieray-je de leur surseoir l'opinion que vous en pourriez prendre, jusques à ce qu'il vous soit apparu du jugement qu'en aura faict le principal sénat de tout ce royaume; et me tenir tousjours en vostre bonne grace, à laquelle bien humblement et le plus affectueusement que je peux, me recommande.

Mémoire dressé par un huguenot, au sujet du tumulte de Vassy.

Oppidum est in Campania, vicinum Janville, nomine Wassei, ubi Christus mediocrem ecclesiam collegerat ad mille et quingentos, qui regis edicto freti, securè suos conventus agebant. Quùm seiret Guysianus inermes, et nihil sibi metuentes, subito impetu facile posse opprimi, copias suas tanquam alio tendens, armavit. Quosdam præmisit qui pistoletis terrorem incuterent: ipse mox subsecutus est. Accidit quod speraverat, ut inermes et imparatos deprehenderet: tantum enim ad doctrinam et preces attenti erant: quare nihil fuit negotii in strage edenda. Occisi sunt in ipso conventu plures centum et 50: 200 ferme vulnerati: reliqui se fuga eripuerunt: mox ad prædam concursus est: expilatæ sunt domus, tanquam parta de hostibus victoria. Qui elapsi erant, statim venerunt Lutetiam, et à Beza ad regem deducti sunt: qui conquestus de tam atroci et barbara scœvitia, suppliciter omnium nomine postulavit, ne rex pateretur innoxium sanguinem fundi. Rex Navarræ Guysiani patrociniū suscepit. Decreta est tamen inquisitio; sed in reliquo itinere non destitit Guysianus quascunque potuit exhibere molestias ecclesiis; nisi quod per coedes grassari non ausus est. Nunc fidem illustrissimorum principum implorant gallicæ ecclesiæ, et quicunque in regno purè Deum invocant, ut maturè remedium aliquod adhibere studeant, antequam ventum sit ad extrema. Hæc autem videtur optima auxiliandi ratio; si legatis ad regem missis, mansuetudinem ejus et clementiam laudent, quod edicto suo tutos et immunes esse voluerit ab

ntia, qui religionem sequuntur à Pa-
am; sed odiosos rumores volitare di-
nonnulli spreto edicto, vi et manu
multos moveant, et occidant quietos
ætus fidelium hostiliter oppugnent,
et omnia pessundare : ideò se regem
rogare, ut pergat in sancta illa mo-
qua ad fovendam pacem nihil utilius
nam vident tantum esse in quibus-
iæ et temeritatis, imò amentia, pro-
opus sit, se fore auxilio, si quid pa-
ni statum turbare moliantur, vel ejus-
m labefactare : neque enim aliud pos-
am ut vigeat edictum, et sub regis
liberè et tutò conveniant fideles :
cleritate opus erit; quia nisi maturè
fortè quorundam importunitas eo
difficile sit rebus confusis et perditis
sterunt etiam illustrissimi principes,
sua prudentia censuerint, consilium
a sint erga reges observantia, et
dio et sollicitudine cupiant res ejus
tegras stare, testari : precipuum ta-
t rogando, promittant non defore sua
oad facultas dabitur et feret oc-

*entier de la persécution et cruauté
en la ville de Vassy, par le duc de
le 1 de mars 1562.*

que le Seigneur par une bonté et misé-
mirable, a redressé les enseignes de
vangélique au pays de France, pour
e qui estoit esgaré en sa bergerie, le
eau de Vassy a esté comme au pre-
proposé en ces derniers temps à toute
pour un miroir auquel on contemple
les du Seigneur. C'est une petite ville
te au roy de France, des plus ancien-
té de Champagne, assise sur les limi-
té de Barrois, en lieu plaisant et fer-
commodité. Il y a prévosté et siège
ressort duquel sont plusieurs villes,
villages, mesme de toute ancienneté
Jouinville (de laquelle cy-après sera
ion) et plusieurs villages dépendants
it esté justiciables et tenus respondre
y; et pour ceste cause, elle a esté de
s'enviée par la maison de Guyse; tel-
du vivant des rois Henry, et Fran-
ers décédez, François de Lorraine,
yse, et Charles, cardinal de Lorraine
furent tant que pour augmenter leur
famille, du consentement desdits rois,
adit Jouinville, où ils ont esté nés,
en titre de principauté, estant au-

paravant une simple baronnie tenue en fief du
Roy; et qui avoit esté donnée en mariage à feu
Claude de Lorraine, père d'iceluy François duc,
par un évesque de Mets en Lorraine, oncle du-
dit feu Claude. Et pour orner ceste principauté
nouvelle, environ trente-trois ou trente-quatre
villes que villages, furent distraits de la prévosté
dudit Vassy, et joints à icelle principauté de
Jouinville.

Advint le douziesme d'octobre, M. D. LXI.
après le colloque de Poissy, qu'un des ministres
de l'église de Troye en Champagne, ayant esté
esleu pour visiter ceux de Vassy, et dresser quel-
que forme d'église selon la parole de Dieu; y
estant arrivé pour exécuter sa charge, aucuns
des principaux de Vassy l'advertirent qu'il n'y
avoit lors aucun moyen de rien dresser, pour
crainte de ceux de Guyse qui s'assembloient à
Jouinville au retour dudit colloque. Et de faict,
le duc d'Aumalle suyvy de près de ses frères,
arriva audit Jouinville en ce mesme temps. Ce
nonobstant, le ministre ne doutant point que le
Seigneur ne l'eust là envoyé, délibéra avec ceux
qui monstroyent avoir plus grand faim de la
parole de Dieu, d'essayer premièrement s'il
pourroit rien bastir en secret, pour puis après
annoncer Jésus-Christ aux assemblées, comme
il avoit fait à Ronay. A la première exhortation
qu'il feit en la maison d'un marchand drapier,
ne pensant y avoir que bien petit nombre de
personnes des plus fermes et mieux instruits, il
se trouva, tant hommes que femmes, fideles
que papistes, qui avoyent senty la fumée de
ceste assemblée, environ six vingts personnes,
demandans d'estre repeus de la pasture de vie.
Le sermon faict, on éleut quatre surveillans et
deux diacres. Le jour suyvant 16 dudit mois,
l'assemblée qui se trouva à la prédication, fut de
cinq à six cens personnes, et croissoit de jour en
jour, tellement qu'ils furent contraints de pres-
cher en la court de l'Hostel-Dieu, au descouvert;
où plusieurs ignorans s'y trouvant, furent si bien
réduits, que maints vieilles gens, tant hommes
que femmes, disoyent à la sortie des sermons:
Loué soit Dieu qui nous a faict ceste grace d'a-
voir cogneu sa sainte vérité devant que mourir.

Le 20 dudit mois, le ministre partit de Vassy
pour s'en retourner à Troyes, l'église estant
dressée, les diacres advertis d'avoir tel soin des
pauvres que leur charge requeroit, les anciens
tenir la main à ce que nul ne se pollust au bap-
tesme de la papauté, de lire aussi quelques ser-
mons faciles en l'assemblée, en commençant par
les sermons qui sont imprimez sur les comman-
demens, jusques à ce qu'il pleust au Seigneur de
les pourvoir de quelque fidele pasteur.

Ce qu'aussi ils firent soigneusement et heureusement : car le povre peuple fut tellement retenu en son devoir par ceste lecture, que le diable mettant en teste au duc de Guyse d'envoyer quelques gens d'armes, environ le commencement du mois de novembre, pour estouffer ceste petite église en sa naissance, ne perdit que ses peines. Voilà en somme comment l'église de Vassy a esté plantée. Reste de traiter de l'accroissement, et des assauts qu'elle a soustenus.

Le 13 de décembre, le ministre duquel mention a esté faicte cy-dessus, partit de Troyes pour visiter de rechef les fidèles de Vassy, à raison de quelques baptêmes qu'il falloit faire d'aucuns enfans par eux gardez à ceste fin-là. Aussitost qu'il fut arrivé, il fallut prescher, tant estoit le povre peuple ardans après la pasture.

Le 17 dudit mois, il advint une chose mémorable, qui ne doit estre obmise, tant pour ce qu'elle a esté une des principales causes du carnage qui sera cy-après décrit, que pour ce qu'on peut cognoistre par icelle, combien le Seigneur besongne puissamment, quand bon luy semble, par les choses infirmes.

L'évesque de Chaalons, nommé Hiérome Burgensis, fut envoyé du duc de Guyse, suyvant le conseil du cardinal de Lorraine son frère, à Vassy, diocèse de Chaalons, accompagné d'un moine fort estimé entre les papistes, pour estre confit en toute la théologie de la papauté, afin que par le moyen d'iceluy, il renversast la foy (si faire se pouvoit) des simples gens de Vassy. Iceluy estant arrivé avec sa troupe garnie de pistoles, le 16 dudit mois, sur les trois heures après midy, appella aucuns des plus apparens de l'église, à ce que par leur moyen il peust tant faire envers le peuple, qu'il vinst le lendemain au sermon du moine qu'il avoit amené. Ceux qui furent par luy appelez, respondirent en toute modestie, que quant à eux, ils ne voudroyent ny ne pourroyent en bonne conscience ouyr un faux prophète : et quant au peuple, qu'ils ne pensoyent pas qu'on le peust amener à ce point-là : que s'il plaisoit à monsieur l'évesque venir ouyr leur ministre, ils se faisoient forts qu'on ne luy feroit ne mal ne desplaisir, ny aux siens : et outre-plus, qu'il trouveroit que la doctrine de laquelle on repaissoit le povre peuple, n'estoit autre que celle des prophètes et apostres. L'évesque ayant ouy une telle responce, fut bien esbahy, et se meit à leur faire quelques remonstrances tendantes à ceste fin, qu'ils suyvisent le train de leurs pères, qui avoyent esté si gens de bien, sans s'embrouiller en opinions nouvelles, qui ne pourroyent estre cause que de leur totale ruyne, s'ils y persistoyent, ne tenans conte de rentrer en grace

avec nostre Mère Saincte Église, de l'obéissance de laquelle ils s'estoyent révoltez, à l'appétit de quelques affronteurs de Genève. Voylà en effect ce qu'il leur disoit, adjoustant qu'il estoit bien marry qu'il ne sçavoit prescher ; mais que le moine qu'il avoit amené, suppleroit à son défaut. Voyant qu'ils demeuroyent fermes et arrestez en leur première responce, il leur promit qu'il se trouveroit le lendemain au sermon ; et ainsi se départirent tout joyeux de luy, espérans que le sermon ne seroit sans un grand fruit.

Au sortir du logis de l'évesque, ils vindrent droit en la maison du ministre, environ les cinq heures, pour l'advertir de tout : et nommément de la promesse qui leur avoit esté faicte par l'évesque de venir ouyr le sermon. Iceluy loua le Seigneur, espérant que l'évesque seroit suyvy de beaucoup de pauvres ignorans de Vassy, auxquels il pourroit profiter ; encore que la doctrine qui seroit annoncée fust rejetée par l'évesque et par les siens.

Et afin qu'il peust profiter davantage, délibéra après avoir eu sur ce l'avis des frères, de faire confession de sa foy ; laissant pour une autre fois le second commandement qu'il devoit exposer.

L'heure du sermon venuë, l'évesque empencha qu'on ne le sonnast ; mais le peuple ne s'esment aucunement pour cela, donnant ordre qu'un chacun fust adverty de main en main, de venir ouyr la parole de Dieu, comme de constume, encores que le sermon ne fust pas sonné.

Le peuple estant assemblé, on vint querir le ministre, lequel ne voulut partir du logis, que premièrement il n'eust prié le Seigneur de luy donner de quoy respondre à ce moine qu'on luy faisoit si terrible. Après la prière il s'achemina vers le temple, s'asseurant de l'assistance de celui qui a promis aux siens bouche à laquelle leurs ennemis ne pourroyent résister. Comme on chantoit les commandemens de Dieu d'entrée, l'évesque arrivé, estant suyvy du prévost, homme qui s'estoit révolté de la cognoissance qu'il avoit eue de la vérité de l'Évangile, du procureur du Roy, du prieur dudit Vassy, de son moine, et de douze ou quinze personnes qui estoient de sa suite ordinaire. Après qu'on eut fait fin de chanter les commandemens, on se mit à prier Dieu pour demander la grace du Sainct-Esprit ; mais l'évesque interrompit la prière, disant : Messieurs, je viens icy comme évesque de Chaalons, et par conséquent de ce lieu. Le ministre ne le voulant laisser passer plus outre, rompit son propos, et luy dit : Monsieur, puisque je suis le premier en chaire, c'est raison que je parle le premier. Que si vous trouvez chose digne de reprehension en ma doctrine, il vous sera libre de parler puis

après. Ceste response ouye, le peuple commença à faire quelque bruit, lequel estant appaisé, l'évesque rentra en son propos, usant de mesmes termes que dessus : Messieurs, dit-il, je viens icy à ce qui s'ensuyt.

Le ministre l'empescha derechef de poursuivre disant : Monsieur, je m'esbahy comment vous vous voulez empescher d'invoquer Dieu en ce lieu, veu que le Roy le nous permet, et monsieur le gouverneur. Or disoit-il cela, estant seur qu'ainsi estoit : car il n'y avoit rien que le gouverneur de Champagne estant à Troyes, leur avoit permis d'invoquer Dieu à la façon des églises réformées ; se disant avoir charge d'exposer les édicts du Roy : fermer la bouche aux prestres, requérans instamment l'observation d'iceux. L'évesque ne luy voulut rien respondre, retournant encore un coup à son premier propos.

Quand le ministre vit qu'il n'en pouvoit autrement chevir : Bien, dit-il, puisque vous avez si grand envye de parler, faites-le ; non pas en qualité d'évesque, ains d'homme particulier seulement : car nous ne vous cognoissons point pour tel. — Pourquoi, dit-il, si est-ce que j'ay l'imposition des mains. — Pourquoi, respondit le ministre, pour ce qu'il faut que l'évesque presche la parole de Dieu en vérité : qu'il administre les sacremens, et ait soin jour et nuict du Seigneur. Mais vous, quand avez-vous répeu vostre troupeau de la pasture de vie ? Quand avez-vous administré les sacremens, ou fait la moindre chose de ce qui est requis en vostre charge ?

— Comment sçavez-vous que je ne presche point, dit l'évesque. — Vous dites hier vous-mesmes, respondit le ministre, à ceux de nostre église, que vous appellastes pour parler à vous, que vous ne aviez prescher, et que vous en estiez bien marry. — Et où trouvez-vous, dit-il, qu'il faille qu'un évesque presche ? — Je le trouve, respondit le ministre, au sixiesme des Actes. Item au quatriesme chapitre de la première à Timothée.

Or ne faut-il pas oublier en passant, que le ministre estudiant au matin son sermon, estoit tombé par la providence de Dieu, sur ces deux passages-là, comme il cherchoit autre chose : par ainsi il luy fut facile de respondre ainsi promptement à l'évesque, ayant la mémoire de ces passages toute fresche. L'évesque voyant qu'il estoit pris : — O, dit-il, je presche par mes vicaires. Le ministre respondant de grande affection, luy dit : Ce sont toutes moqueries, les apostres et anciens évesques preschoyent-ils par vicaires ? L'évesque ne pouvant contredire : Et vous, dit-il, estes-vous ministre ? avez-vous l'imposition des mains ? — Je le suis, dit le ministre, et ay ce qu'il

faut que j'aye. — L. Si est-ce que vous n'avez pas l'imposition des mains de quelque évesque, dont je me puis asseurer. — Vous avez, respondit le ministre, l'imposition des mains de faux prophètes. L'évesque dit : Nous sommes les vrais bergers de l'Église, successeurs des apostres. — Et comment le seriez-vous, dit le ministre, veu que vous estes excommuniés par vos canons mesmes, en tant que vous entrez en la bergerie par la fenestre ? Veux que vous vous estes ingérez de vous-mesmes ? Veux que le peuple n'a point approuvé vostre élection ? — Alors l'évesque dit, regardant derrière luy : Monsieur le prévost, j'en demande acte. Le ministre respondit, et dit : Ouy, c'est raison, mettez-là, que je m'offre à monstres, mesme par les canons du Pape, que celui qui se dit évesque de Chaalons, est excommunié et indigne d'estre évesque. Le ministre estant pressé par quelques risées de l'évesque, fut contraint de dire haut et clair, qu'il avoit plusieurs fois exposé sa vie pour le nom du Seigneur Jésus, et qu'il estoit prest de la quitter à toutes heures. — Je suis prest, dit-il, de sceller de mon sang la doctrine que j'annonce à ce pauvre peuple, duquel vous vous osez bien dire pasteur, sous ombre que vous avez l'imposition des mains, comme vous dites, de trois ou quatre de vos évesques. La pasture que vous pouvez alléguer, est que vous avez mis peine de repaistre vostre insatiable convoitise, et non point les ames qui ont esté rachetées si chèrement du sang du fils éternel de Dieu. Puis s'adressant au peuple, dit : Voyez-vous, pauvre peuple, ce qu'il vous dit : il vous veut faire accroire en somme, que cestuy-là est le berger qui se contente d'avoir une panneterie et houlette, pour vivre à son plaisir en la maison, sans mener les brebis aux champs pour repaistre ? L'évesque desgarni de repliche, ne pouvant plus dissimuler la cause de sa venue, dit : Si est-ce que vous délogerez. Le ministre respondit, et luy dit : Je prescheray l'Évangile du Seigneur Jésus : si vous le voulez escouter paisiblement, escoutez-le ; si non, ne nous troublez point. — Je voy bien, dit l'évesque, que tout se gouverne icy par furie. — Non, non, respondit le ministre, tout se gouverne de nostre costé par un saint zèle qui a esmeu jadis les apostres à dire à vos semblables : Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Cela dit, l'évesque se retira avec sa honte, n'estant si bien accompagné que quand il estoit entré : car le prévost et les autres qui devoient former le procès-verbal que l'évesque vouloit faire, s'estoient ja retirez de crainte, sans coucher un seul mot par escrit de tout ce qui avoit esté dit.

Le peuple voyant que l'évesque se retiroit

avec son moine, qui jamais n'avoit osé sonner mot pour aider aux responses impertinentes de son évesque, commença à louer Dieu, levans les mains au ciel. Aucuns leur crièrent à haute voix : Au loup, au renard, à l'asne, à l'escole, devant devant.

Voilà à la vérité ce qu'on fit à l'évesque, lequel de ce pas s'en alla faire prescher son moine au moustier de la papauté, n'estant suivy que de son train : car les pauvres ignorans qui estoient venus quand et luy en la grange, pour veoir le débat du ministre et du moine, ayant ouy l'offre que le ministre de première arrivée avoit faite, de satisfaire, après le sermon, à tout ce qu'on voudroit amener contre la doctrine qu'il annonçoit, ayans aussy ouy comment il avoit respondu à l'évesque, et que rien n'avoit esté repliqué qui fust pertinent, demeurèrent au sermon du ministre, et l'ouyrent de bout en bout, non sans fruit. Entre ceux qui furent gaignez au Seigneur, il y eut un vieillard tout gris, auquel à l'issuë du sermon on dit : Et bien, père, qui vous en semble ? Ha, mon enfant, respondit-il, je voy bien que nous avons esté abusez.

Comme le peuple sortoit paisiblement, et se retiroit un chacun en sa maison, le moine preschoit encores : mais oyant quelque petit bruit du peuple devisant au sortir, de ce qui estoit advenu, fut saisi de telle frayeur, pensant qu'on luy en voulust, qu'il quitta la chaire abillement, sans dire ny pourquoy ny comment, y laissant une de ses pantoufles. L'évesque aussi pensant estre poursuyvy, se sauva en grand'haste, par une petite porte de la maison du prieur, qui est tout joignant le moustier : mais ils cogneurent incontinent, qu'ils s'estoyent espouvantez de leur ombre.

Lendemain au matin, l'évesque, sans autre bruit, s'en alla droit à Jouinville, pour dire des nouvelles de son voyage ; mais aussy tost qu'il fut arrivé, il se sentit tellement picqué des brocards du duc d'Aumale (comme on a sceu des serviteurs domestiques de la maison) qu'incontinent à sa relation, on dressa un procès-verbal pour envoyer à la cour ; lequel estant fait à leur poste, touchant l'injure qu'ils disoient avoir esté faite à l'évesque, tendoyent à ceste fin que commission fust donnée au duc de Guyse, pour estre exécutée sur les délinquans de Vassy ; lesquels en estans advertis par aucuns serviteurs domestiques du duc d'Aumale, envoyèrent gens de leur costé à la cour, garnis du procès-verbal, par lequel le conseil privé du Roy informé de la vérité du faict, ne voulut permettre qu'aucune chose par voye de faict, fust attentée contre ceux de Vassy. Cependant on sert tousjours Dieu

à Vassy ; mesmes le 25 du mois de décembre, au jour de Noël qu'on appelle, la Cène fut administrée, nonobstant qu'aucuns eussent mandé par homme exprès, de Bar-le-Duc, qu'on se gardast bien de la faire, se disans sçavoir de bonne part que le duc de Guyse avoit délibéré de tout saccager ce jour-là.

Il y eut environ neuf cens personnes (de trois mille qui y pouvoient estre tant de la ville que des environs) qui la receurent après avoir rendu raison de leur foy.

Le lendemain, vingt et sixième jour dudit mois de décembre, le ministre voyant que le temps estoit expiré qu'il devoit estre à Vassy, retourna à Troyes, après avoir tant fait envers les frères, qu'ils envoyassent à Genève et à Paris, gens, pour avoir ministres qui résidassent sur le lieu. Celuy qui fut envoyé à Paris n'emmena personne : mais celuy qui fut envoyé à Genève emmena à la fin un bon homme craignant Dieu, nommé Léonard Morel.

Or d'autant qu'il mettoit beaucoup à venir, et qu'il y avoit huit ou neuf baptêmes à faire, depuis que le ministre de Troyes estoit party, estant requis ledit ministre pour la troisieme fois, de les venir visiter, arriva à Vassy le vingt-septième de janvier.

Ayant fait ce qu'il avoit à faire à Vassy, et illec demeuré autant qu'on luy avoit permis, s'en alla à Bar-sur-Seine, suyvnt ce qui luy avoit esté enjoint par les frères de Troyes, devant qu'il partist, pour là faire le semblable, consolant et fortifiant l'Eglise au Seigneur. Or après y avoir demeuré quelques jours, deux ministres arrivèrent, l'un pour Bar-sur-Seine, et l'autre pour Vassy. En ce mesme temps, aussi arrivèrent aucuns des frères de Vassy, avec lettres de l'Eglise de Troyes, par lesquelles elle mandoit à son ministre qu'il retournast à Vassy avec les porteurs desdites lettres, pour y demeurer le temps de caresme, qu'ils appellent, à cause d'un caphard que l'évesque de Chaalons devoit envoyer pour prescher audit temps ; à quoy ceux de Bar s'opposèrent, d'autant qu'on leur avoit promis ledit ministre pour quelque temps, qui n'estoit encores expiré : accordans toutesfois à ceux de Vassy de l'avoir pour quatre ou cinq jours, à fin qu'ayant introduit leur ministre, et mis toutes choses en bon ordre, il retournast faire le semblable à Bar. Ainsi donc il retourna pour la quatrieme fois à Vassy, et y arriva le 2 de fevrier ; et si tost qu'il fut arrivé, on le sollicita de prescher selon la coustume. Le pauvre peuple de la ville, et ceux qui estoient occupez de la besongne des champs, quittoient tout au son de la cloche, pour venir ouyr la parole de Dieu.

Cependant Antoinette de Bourbon, douairière de Guyse, mère desdits duc et cardinal, portoit fort impatiemment ce qui se faisoit audit Vassy, prochain dudit Jouinville (où elle fait sa résidence) de trois lieuës, cherchant tous les moyens à elle possibles de les divertir et empescher, esant à ce faire sollicitée par le prévost et prieur dudit Vassy. Et de faict, elle fit faire défenses sur grandes peines à tous ses subietz et ceux de ses enfans, de n'aller ny assister es presches qui se faisoient audit Vassy et ailleurs, et ne tenir aucuns propos contre l'Eglise catholique romaine; eulx enjoignant d'aller à la messe et vivre comme leurs prédécesseurs: escrit aux gouverneurs et principaux dudit Vassy lettres comminatoires; eulx remonstrant que Marie, royne d'Escosse, sa petite-fille, estoit dame usufruitière dudit Vassy, et que ce qui se faisoit audit Vassy, touchant l'exercice de la religion, luy desplaisoit grandement; et que ses enfans (qui estoient illeux aux Allemagnes) à leur retour ne seroient contents de ce, et en pourroyent bien faire remembrance à ceux dudit Vassy, s'ils ne se désistoyent de leurs assemblées, lesquelles menaces auroient depuis sorty effect.

Car retournant le duc de Guyse, audit mois de febvrier, des frontières d'Allemagne, après que par son moyen et sa poursuite un espinglier du bourg de Saint-Nicolas en Lorraine, fut pendu et étranglé à un poteau près la halle dudit lieu, pour avoir fait baptiser son enfant en la forme et manière qui se fait es églises réformées; après aussi comme environ soixante mesnagers de la ville de Nancy en Lorraine (appartenant au cardinal de Lorraine son frère, à cause de son évesché de Metz), furent à sa persuasion déchassez et mis en fuite: luy arrivé audit Jouinville, demanda à sa mère et autres ses plus familiers, si ceux de Vassy faisoient tousjours presches, et avoyent ministres. On luy respond qu'ouy, et qu'ils s'augmentoyent de jour en jour et de plus en plus. Lors commença à marmonner et s'animer en son courage, mordant sa barbe, comme il avoit de coutume faire quand il estoit courroucé et fort irrité, et qu'il avoit vouloir de se venger.

Le samedi dernier jour dudit mois de febvrier 1562, ledit duc de Guyse, pour plus secrettement exécuter sa vengeance contre les fidèles dudit Vassy, partit dudit Jouinville, accompagné du cardinal de Guyse son frère et de sa suite, et vindrent loger au village de Dammartin-le-Franc (desirant les trouver assemblez), distant de Jouinville de deux lieuës et demye, et dudit Vassy d'une lieuë et demye françoise.

Et le lendemain qui estoit le dimanche, premier jour de mars, après qu'il eut ouy messe du

grand matin audit Dammartin, accompagné des dessusdits et d'environ deux cents hommes de sa suite, garnis de haquebutes, pistoles et coustellaces, partirent dudit Dammartin, et s'acheminèrent droit audit Vassy; et passans par le village de Bronzeval, prochain dudit Vassy d'un petit quart de lieuë, comme on sonnoit hautement la cloche audit Vassy, à la manière accoustumée, pour aller au presche, ledit duc, oyant icelle cloche, demanda à aucuns qu'il rencontra par le chemin que c'estoit qu'on sonnoit audit Vassy si hautement; lesquels firent response que c'estoit pour aller à la prédication du ministre. Lors fut dit par un nommé La Montagne, maistre d'hostel du duc d'Aumale (qui avec La Brosse l'ainé marchoit à costé d'iceluy duc), que c'estoit pour assembler les huguenots, et qu'il y en avoit beaucoup audit Bronzeval qui fréquentoyent les presches audit Vassy, et que ce seroit bien fait de commencer audit lieu, et leur bailler une charge: à quoy fut dit par iceluy duc ces mots: Marchons, marchons, il les faut aller voir cependant qu'ils sont assemblez. Plusieurs de ceste suite, comme les laquays, se resjouissans de ceste entreprise, disoyent que le pillage seroit pour eux, juroyent la mort et le sang qu'il y en auroit qui seroyent bien huguenotez.

Or il y avoit audit Vassy environ soixante hommes d'armes et les archiers de la compagnie dudit duc de Guyse, qui n'aguères avoyent fait leurs monstres au lieu de Monthièrender (comme auparavant ils avoyent accoustumé de faire), les uns estans logez audit Vassy, les autres audit Monthièrender, Vignori et autres lieux circonvoisins; lesquels, si-tost que la monstre estoit faite et leurs gages receus, s'en retournoyent chacun d'eux en leur maison; ce que toutesfois ne fut fait ny observé en ce temps.

Car au lieu de loger es lieux accoustumez, ils se retirèrent tous à Vassy, et se logèrent la plupart d'eux es maisons des papistes. Et le samedi précédant le carnage, on les veoit préparer leurs armes, hacquebutes et pistoles. Toutesfois les fidèles ne se doutoyent aucunement de ceste conjuration, et avoyent opinion que ledit duc ne leur vouldroit point meffaire, attendu qu'ils estoient subietz du Roy, et qu'environ deux mois auparavant, ledit duc et ses frères avoyent passé assez près dudit Vassy sans leur porter mauvais visage; sinon que ledit cardinal avoit envoyé l'évesque de Chaallons audit Vassy, pour les penser divertir et séduire, comme il a esté déduit cy-devant.

Arrivant ledit duc de Guyse audit Vassy avec la troupe, un jeune homme, cordonnier de son mestier, sortant de sa maison près de la porte,

fut monsté au doigt par ledit La Montaigne, disant audit duc que c'estoit l'un des ministres. Ce cordonnier fut appelé par ledit duc, et interrogé s'il estoit ministre et où il avoit étudié : lequel fit response qu'il n'estoit point ministre et n'avoit jamais esté aux escolles, ce qui estoit vray ; et par ce moyen, eschappa hors de ceste troupe qui l'avoit environné ; et luy fut dit par l'un de la compagnie que son cas estoit bien sale s'il eust esté ministre.

De-là, ledit duc de Guyse ayant quelque peu conféré en secret avec lesdits cardinal de Guyse, La Montaigne, et autres ses familiers, passa outre en ladite ville avec sa troupe, comme voulans prendre le chemin pour aller droit au village d'Esclaron, où on disoit qu'il alloit disner ; mais passant par devant la halle dudit Vassy, qui est assise vis-à-vis et prochaine du moustier, au lieu de suivre le chemin audit Esclaron, se destourna et alla descendre en ladite halle, puis entra audit moustier ; et ayant appelé à soy un nommé Dessalles, prieur dudit Vassy, un autre nommé Claude Le Sain, prévost dudit Vassy, le fils duquel est pourveu de la cure dudit Vassy, et du prieuré des Hermites, près Vassy, dont la maison dudit prévost est entretenue. Ayant un peu communiqué avec eux, il sortit hors dudit moustier (comme fort irrité), et fut suivi de beaucoup de gens de sa troupe.

Et comme il en sortoit, fut commandé aux papistes de se tenir audit moustier, et se garder bien de se trouver par les rues ; ou autrement, ils pourroyent estre en danger de leur vie.

Estant donc le duc hors de ce moustier, aperceut ainstes de sa compagnie qui l'attendoient, se promenant sous ladite halle, et à l'entour du cymetière, et leur commanda de marcher droit où le presche se faisoit, qui estoit en une grange distant dudit moustier d'environ cent passées, tout au contraire et à l'opposite de la rue et chemin que ledit duc devoit prendre pour aller à Esclaron.

Suyvant lequel commandement, ceux de ladite compagnie estant de pied, marchèrent droit à ladite grange ; et pour le premier, marchoit le guidon d'icelle compagnie, nommé La Brosse ; et à costière desdits gens de pied y avoit des gens de cheval ; après lesquels gens de pied, ledit duc de Guyse marchoit accompagné de La Brosse l'ainé, et de plusieurs autres, tant de sa suite que de celle dudit cardinal de Guyse : et pour lors le ministre avoit déjà commencé sa prédication, et fait les premières prières à ceux de ladite assemblée, qui pouvoit estre d'environ douze cens personnes, tant hommes que femmes, qu'enfans.

D'arrivée, ceux qui estoient à cheval, approchant de ladite grange environ vingt-cinq passées, tirèrent deux coups de hacquebutes droit à ceux qui là estoient sur les eschaffaux, à l'endroit des fenestres ; quoy voyant ceux qui estoient en icelle grange près la porte, la voulurent fermer ; mais ils furent furiusement forcez et empeschez de ce faire par ceux de ladite compagnie, lesquels incontinent commencèrent trestous à degainer leurs espées, crians : Tué, tué, mort dieu, tué ces huguenots.

Le premier qui fut par eux rencontré estoit un pauvre crieur de vin, qui estoit au-devant la porte de la grange, auquel ils demandèrent s'il n'estoit pas huguenot, et en qui il croyoit ; et ayant respondu qu'il croyoit en Jésus-Christ, luy donnèrent deux grands coups d'espées à travers du corps, dont il fut atterré ; et s'estant relevé pour se sauver, luy en furent derechef baillies d'autres ; tellement que chargé de playes de toutes parts, il tomba par terre, et mourut tout soudain.

Deux autres hommes au mesme instant furent tuez et abatus à l'entrée de ladite porte, comme ils pensoient sortir et eschapper d'icelle grange, voyans le désarroy.

Et alors, ledit de Guyse et ses gens entrèrent à grande foule en icelle grange, avecques grande furie, touchans et frappans asprement à grands coups d'espées, et dragues et costelaces, sur ces pauvres fideles, sans aucunement avoir esgard ny au sexe, ny à l'aage ; et estoient là dedans tellement esperdus, qu'ils ne sçavoient que faire ; couroyent ça et là tombans les uns sur les autres, fuyans comme pauvres brebis devant une troupe de loups entrez en la bergerie.

Aucuns des massacreux tirèrent plusieurs coups de hacquebutes et pistoles au travers de ceux qui estoient sur les eschaffaux ; les autres d'une grande furie fauchoyent à grands coups d'estocs à travers les corps de ceux qu'ils rencontroyent ; autres leurs fendoyent les testes, leur coupoient les jarrets, les bras et mains, et taschoyent à les mettre tous en pièces ; tellement que plusieurs furent tuez, et moururent sur la place. Les murailles et eschaffaux d'icelle grange estoient taintes et arrousées du sang de ces pauvres gens, en plusieurs et divers endroits d'icelle.

La furie estoit si très-grande, que ceux qui estoient dans icelle grange furent contraincts pour la plupart de rompre et percer le toict pour se sauver par dessus iceluy : et estans sur ledit toict, craignans de tomber derechef en leur mains, sautoyent par dessus les murailles de la ville, qui lors estoient de grande hauteur, et s'enfuyoyent droit aux bois et aux vignes, où ils

ouvoyent mieux, les uns estans blesez aux bras, les autres à la teste, et autres parties de leurs corps.

Le duc estoit luy-mesme en la grange, avecques son espée que en la main, commandant à ces gens de fuir, et nommément les jeunes gens : sur la fin, dit qu'on laissast les femmes grosses ; criant après ceux qui estoient sur les escaffaux, qui efforçoient de se sauver par ledit dict : En bas canailles, en bas ; et usant de grandes menaces.

Ce qui le meut lors d'ordonner qu'on laissast des femmes grosses, fut par le moyen de la richeesse sa femme, laquelle passant auprès des murailles dudit Vassy, et oyant un si grand bruit de clameur de ces pauvres gens, et le son des hacquebutes et pistolets, envoya en diligence vers le duc son mary le supplier de cesser sa persécution, de peur des femmes grosses.

Pendant ce massacre, le cardinal de Guyse estoit devant le temple dudit Vassy, appuyé sur les murailles du cymitière, regardant vers ladite grange, où estoient ceux de sa suite, tuans et massacrans.

Plusieurs de ladite assemblée estans ainsi pressez, se sauvèrent par dessus ledit toict, sans que l'on s'en apperceust de dehors d'icelle grange ; sinon que sur la fin qu'aucuns de ladite suite estans assez près dudit temple, en apperceurent qui estoient sur ledit toict, et tirèrent sur eux avec longues hacquebutes ; dont il y en eut plusieurs de tuez et blesez, mesmes par les serviteurs domestiques dudit Dessalles, prieur dudit Vassy, lesquels tirans sur ces pauvres gens, les faisoient tomber en bas dudit toict, comme on fait des pigeons estans sur un toict. Et fut l'un des serviteurs dudit Dessalles bien si effronté, qu'il se vanta depuis ledit massacre, en présence de plusieurs personnes, que de sa part il en avoit fait tomber à bas dudit toict une demie douzaine pour le moins : disant que si les autres avoient fait comme luy, il n'en fust pas tant échappé.

Le ministre nommé Léonard Morel, pour le commencement de la persécution et massacre, ne cessa de prescher, et tint bon jusques à ce que l'on tira un coup de hacquebute droit à la chaire où il estoit : quoy voyant, il se mit à deux genoux en la chaire, priant le Seigneur d'avoir pitié, non seulement de luy, mais sur tout du pauvre troupeau ; et après la prière, pensant de se sauver, quitta sa robbe, afin de n'estre cognu ; mais ainsi qu'il passoit par la porte, il tomba tout effrayé sur un qui estoit mort, et là receut un coup d'espée en l'espaule dextre : s'estant relevé, et pensant se sauver, il fut appréhendé et

frappé derechef à grans coups d'espées sur la teste, dont il tomba tout plat à terre, et se sentant mortellement navré, s'escria : O Seigneur, mon ame en tes bras je vien rendre, car tu m'as racheté, ô Dieu de vérité : en faisant sa prière, il y accourut un de la troupe sanglante, pour luy couper les jarrets ; mais Dieu voulut que l'espée de cestuy-là se rompit à l'endroit de la garde ; et pour monstrier comment il fut délivré de cest instant de mort, voicy deux gentils-hommes, se trouvant à l'endroit qu'on le vouloit achever de tuer, dirent : C'est le ministre, il le faut mener à monsieur de Guyse. Ceux-cy le prindrent par dessous le bras, et l'emmenèrent jusques devant la porte du moustier ; d'où le duc sortant avec son frère le cardinal, demanda audit ministre : Vien-ça, es-tu le ministre d'icy ? qui te fait si hardi de séduire ce peuple ? — Monsieur, dit le ministre, je ne suis point séditieux, mais j'ay presché l'Évangile de Jésus-Christ. Le duc tantant que ceste simple et brève response le condamnoit du tout, commença à maugréer, en disant : Mort dieu, l'Évangile presche-il sédition ? Tu es cause de la mort de toutes ces gens ; tu seras pendu tout maintenant : ça, prévost, qu'on dresse une potance pour pendre ce bougre. Cela dit, le ministre fut livré entre les mains des laquais, qui l'outragèrent de toutes façons.

Les femmes de la ville qui estoient ignorantes et papistes luy vindrent jeter la fange au visage : avec cris et voix de lamentations, disoient : Tuez, tuez, le meschant : car il est cause de la mort de tous ces gens icy ; de manière qu'on avoit assez à faire de garder ledit ministre de la rage des femmes.

Cependant que lesdits laquais eurent en gouvernement ledit ministre, le duc entra en ladite grange, où on lui apporta une grande bible dont on usoit es prédications ; et le duc la tenant entre ses mains, appela son frère le cardinal, et luy dit : Tenez, mon frère, voyez le titre des livres de ces huguenots. Le cardinal le voyant, dit : Il n'y a point de mal en cecy : car c'est la Bible et la sainte Escripiture. Le duc se sentant confus de ceste parole, entra en plus grand rage que paravant, et dit : Comment, sang-dieu, la sainte Escripiture ? Il y a mille et cinq cens ans que Jésus-Christ a souffert mort et passion, et il n'y a qu'un an que ces livres sont imprimez : comment dites-vous que c'est l'Évangile ? par la mort dieu, tout n'en vaut rien. Ceste fureur si extreme despleut au cardinal ; tellement qu'on luy ouyt dire : Mon frère a tort : et le duc se pourmenoit en la grange, et escumoit sa fureur, et tiroit sa barbe pour toute contenance.

Pour revenir à la troupe des pauvres affligés, ceux qui n'eurent moyen et loisir de monter et gagner le toit de la grange, s'enfuyans, estoient rencontrés et suivis par lesdits massacreurs qui frapoyent sur eux très-raidement avec leurs espées et coustelaces. Et ores qu'ils fussent sortis et eschappés hors de la grange, néanmoins pour cela n'estoyent mis en seureté : car estans hors d'icelle, ils estoient contraints et pressez de passer parmi deux autres rangs desdits ennemis qui tenoyent le destroit de toutes les ruës, tant à pied qu'à cheval, et les poursuivoyent très-furieusement, frapans sur eux ; de manière qu'une grande partie n'alloit pas sans tomber, ou estre morts, fort navrés et mutilés en leurs membres : et y eut lors un grand massacre et une grande tuerie : toutefois, par la grace de Dieu, plusieurs desdits fidèles eschappèrent tant par dessus ledit toit qu'autrement, sans estre blessez.

Ce massacre dura une grande heure, et pendant laquelle les trompettes dudit duc sonnèrent par deux diverses fois.

Quand aucuns desdits fidèles demandoient miséricorde au nom de Dieu et de Jésus-Christ qu'ils imploroyent à leur aide, les meurtriers, se moquant d'eux, leur disoyent en ceste manière : Vous appelez vostre Christ, où est-il maintenant qu'il ne vous sauve ? Et quand les pauvres gens disoyent : Seigneur Dieu ; eux, par grande dérision, leur disoyent : Seigneur le diable.

Il mourut lors dans ladite grange et hors d'icelle, parmi les ruës, et environ quinze jours et un mois après, de cinquante à soixante personnes, hommes que femmes, au moyen dudit massacre. Et entre autres moururent maistre Jacques de Moniot, recteur des escolles dudit Vassy ; Jan Le Poix, procureur sindic des habitans dudit Vassy.

Anthoine de Bordes, sergent royal en la prévosté dudit Vassy.

Jeannette, femme de Nicolas Tiellement.

Claude Le Febvre, drapier, auquel fut prins, après qu'il fut tué, une bourse dans laquelle y avoit bonne somme d'argent, que les meurtriers emportèrent.

Nicolas Caillot, Quentin Jacquart, Daniel Thomas, Jacques Joly, tous drapiers ; Jean Vencienne, Claude Maillart, Claude Richart, Nicolas Robin, Claude Brachot, Nicolas Couvert puis, Didier Jacquemart, Claude Le Jeune, Simon Geoffroy, Jean de Moniot, Simon Chaignet, Jean Jacquot, Denis Marisot, Nicolas Brissonnet, Jean Colleson, Jean Bouchier, Guillaume Drouet, Nicolas Menissier, Jean Jacquemart, Claude Thevenin, Pierre Girard, Jean Baudes-

son, Claude Simon, Jean de La Loge, Pierre Deschets, Jean du Bois, Girard Dauzamilliers, Benjamin, son fils, Jean Le Febvre, Jean de Moisi, Guillaume Briel, Pierre Arnaud, Nicolas Maillart, Didier La Magdeleine, Didier Johart.

Marguerite, femme de Girard Lucot.

Nicoles de Bordes, vefve de feu Jean Robin, demeurans audit Vassy.

Jean Pataut, marchand, demeurant à Trois-Fontaines-la-Ville, qui est un village près Vassy.

Robert de Portille de Hauteville, et autres dont on n'a encores cognoissance.

Outre les personnes ci-dessus nommées, il y en eut encores plus de deux cens cinquante autres personnes, tant hommes que femmes, qui furent fort navrés et mutilés ; dont aucuns en sont morts, les autres sont manchots et estropiés de leurs membres, ayans aucuns d'eux les bras, jarrets et doigts des mains coupez et emportez.

Ladite Jeannette, femme de Nicolas Tiellement, fut tuée en la halle dudit Vassy, par deux laquais qui luy ostèrent son demi cein et agrippes d'argent ; et son fils la voulant secourir et aider, eut un coup d'espée dans le ventre, et fut en grand danger de mort. Les autres morts et abatus, tant en ladite grange que parmi les ruës, pour la pluspart pillés : mesme jusques à deschausser leurs souliers, les manteaux, bonnets, chapeaux, ceintures et gibecières des hommes : les chapperons, les coiffes, et les couvrechefs des femmes, prins et emportés par les massacreurs et pillars.

Le tronc des pauvres, attaché avec un cranpon de fer à l'entrée de la porte du temple, fut rompu, et environ douze livres tournois, qui estoient dedans, prins et emporté par les meurtriers : la chaire du ministre rompue et mise en pièces : la Bible, où on avoit leu un chapitre avant la prédication, fut emportée.

La maison d'un nommé Pierre Changuyon, boucher, prochaine de ladite grange, fut totalement pillée, jusques à la dernière serviette.

On ne voyoit parmi les ruës, sinon femmes descoiffées et deschevelées, couvertes de sang sur le visage, ayans plusieurs coups d'espées et dagues, et faisans grans pleurs et gémissemens.

Les barbiers et chirurgiens eurent tant de pratiques, qu'il y en avoit aucuns d'entre eux qui avoyent soixante ou quatre-vingts personnes à panser ; et mesmes y en eut plusieurs qui moururent par faute d'estre pansez.

Plusieurs nouveaux testamens, pseumes et catéchismes, prins et ostés par lesdits voleurs, à ceux de ladite assemblée, furent rompus et mis en pièces par la voye.

Ledit Claude Le Sain, prévost, l'un des auteurs et solliciteurs dudit massacre, et qui auparavant (avec La Montagne) avoit sollicité la jouairière de Guyse, mère dudit duc et cardinal, et icelle animé à l'encontre desdits fidèles, sortit du temple papal, voyant ledit duc aller ladite grange, accourut incontinent à l'hostel Cigne, où y voyant quinze ou seize lacquais desdits duc et cardinal de Guyse, il leur dit qu'ils perdoyent bien leur temps, qu'ils n'estoyent avec le duc et ses gens, qui accoustroyent bien les huguenots de la grange : lesquels oyant ces paroles, partirent du logis, et couroyent avec les autres, aucuns d'eux garnis de longues hachebutes, les autres de leurs espées et dagues nues, firent grans meurtres et excès.

Ledit ministre ayant plusieurs coups d'espée sur la teste et autres parties de son corps, fut prins hors dudit temple, comme il pensoit se sauver avec un nommé Estienne Gallois et ledit Nicolas Thielement, eschevins dudit Vassy, qui furent liez et garrotez de l'ordonnance dudit duc, lequel demanda à Claude Le Sain, prévost, s'il avoit point de maistre des hautes-œuvres ; il luy fit response que non ; mais qu'il en auroit tost trouvé, si luy en plaisoit.

Et au mesme instant, ledit duc manda Claude Tondeur, capitaine dudit Vassy, qui estoit en sa maison au chastel dudit lieu, lequel vint audit mandement ; et après avoir esté par iceluy duc asprement reprins, et de ce qu'il avoit souffert faire assemblée audit Vassy et d'y prescher, luy commanda de le suyvre, et dit à ses gens qu'on le menast prisonnier où il alloit : ce qu'ils firent.

Furent lesdits ministre et Gallois liez et menez en traicts et cordes de charruës, et traînez comme chiens parmi les fanges et bouës, depuis ledit Vassy jusques au village d'Ettancourt, tirant droit à Esclaron, distant dudit Vassy d'une demie lieue.

Et quant audit Nicolas Thielement, il fut eslargi à caution, pour aller faire inhumer ladite Jeannette sa femme, et panser son fils qui avoit un coup d'espée des mesmes lacquais qui tuèrent sa mère en ladite halle, en voulant icelle secourir ; sous promesse toutesfois qu'iceluy Thielement se deust représenter audit duc le lendemain matin à Esclaron.

Et alors ledit duc monta à cheval et partit dudit Vassy avec le cardinal de Guyse son frère, la duchesse sa femme, et plusieurs autres de leurs plus familiers, et s'en allèrent disner audit Ettancourt, en la maison d'un nommé Jean Colleson. Et après disner, fit ledit duc venir devant luy lesdits capitaine et Gallois, auquel

il fit plusieurs remonstrances ; usant toutesfois de parolles fort sévères et rigoureuses, les menaçant de les faire pendre, et ruiner ladite ville de Vassy, si jamais ils entreprenoyent de s'assembler et avoir ministre, comme ils avoyent fait : leur commanda de vivre comme leurs ancestres, et aller à la messe : ce que par contrainte et crainte ils promirent faire. Nonobstant laquelle promesse, ne délaissa ledit duc, à l'instigation desdits prévost de Vassy et de La Montagne, leurs plus grands ennemis, de les faire mener audit lieu d'Esclaron, où iceluy duc et sa compagnie allèrent au giste : auquel lieu ledit ministre fut porté sur une eschelle par trois ou quatre hommes depuis ledit Ettancourt ; et sur le chemin, outre ce que le ministre enduroit grand-peine et froidure, il fut battu et outragé par les lacquais et autres de ladite suite.

Furent lesdits ministre, capitaine et Gallois, gardez toute la nuit audit Esclaron, comme criminels.

Le lendemain lundi, deuxiesme dudit mois, lesdits Gallois et capitaine, avecques ledit Thielement (qui s'estoit venu représenter suyvnt le commandement dudit duc), estans audit Esclaron, furent menez en une gallerie où ledit duc devoit passer ; et y estans, on les fit mettre à genoux pour crier mercy au duc, lequel (peu de temps après qu'ils furent en icelle gallerie) passa tout auprès d'eux ; et comme il passoit, luy fut dit par aucuns de sa suite, que ceux de Vassy avoyent envoyé vers le Roy : à quoy iceluy duc fit response : Qu'ils y aillent, ils ne trouveront pas leur admiral ne chancelier ; ne daignant quasi regarder vers les dessusdits estans à genoux.

Le lendemain suyvnt, après que cesdits eurent baillé caution, furent eslargis et renvoyez audit Vassy.

Et quant au ministre, fut le jour mené prisonnier, de l'ordonnance du duc de Guyse, au chasteau de Saint-Dizier, sous la garde d'un nommé François des Bosves, dit Dumesnil, capitaine dudit Saint-Dizier, maistre d'hostel, et ayant la super-intendance des affaires d'iceluy duc, audit pais. Iceluy Dumesnil auroit depuis ledit jour détenu ledit ministre prisonnier en une prison fort estroite, misérablement et inhumainement, sans de sa part luy administrer vivres n'autres nécessitez ; mesmes ne voulant souffrir qu'aucun de ceux qui luy portoient à boire et à manger de la ville, entrast dans ledit chasteau, pour voir ledit ministre, et sçavoir s'il avoit quelque nécessité. A esté ledit ministre, durant ce temps par quelquesfois plus de vingt et quatre heures, sans boire ne manger : a aussi par plu-

sieurs fois esté menassé, des gens dudit Dumesnil, d'estre jetté dans un sac à l'eau.

On voulut contraindre ledit ministre à faire ses pasques à la manière des papistes, sous promesses de l'eslargir : toutesfois ne voulut aucunement obéir à ce, et est demeuré ferme, estant prisonnier audit Sainct-Dizier, en la garde dudit Dumesnil, jusques au huitiesme de may 1563, qu'il sortit.

Pendant le temps que ledit duc estoit audit Esclaron, l'on envoya audit Vassy un nommé maistre Alexandre de Gruyer, ancien advocat du Roy à Chaulmont en Bassigny, pensionnaire de la maison dudit duc de Guyse; lequel estant arrivé audit Vassy, ledit Claude Le Sain et luy commencèrent à faire une information du tout à la descharge du duc, pour le fait de ce massacre; en laquelle information furent ouïs et examinez cinq ou six tesmoins, mesmes qui avoyent assisté audit massacre, et aidé à commettre lesdits meurtres et excès faits au moyen d'iceluy. Mesmement ledit La Montaigne qui a son fils pourveu d'un prieuré vallant mille ou douze cens livres de rente, à une lieuë près dudit Vassy, auteur et solliciteur dudit massacre, avecques ledit prévost, et lequel entre autres aida à tuer et massacrer Jean Pataut, diacre de l'église : semblablement furent ouïs, Claude Digoine, mareschal des logis dudit duc, La Brosse l'aisné et autres apostats de la vérité; et leur déposition mise et rédigée par escrit.

Durant ce temps que ledit duc de Guyse estoit audit Esclaron, les laquais et plusieurs autres de sa suite, vendoyent et exposoyent en vente, à qui plus en bailleroit, les manteaux, bonnets, chapeaux, ceintures, coiffes, œuvrechefs et autres choses par eux prins et butinez audit massacre, les criant à haute voix, comme feroit un sergent ayant prins des meubles par exécution.

Environ huit jours après l'exécution dudit massacre, la douairière, mère dudit duc de Guyse, envoya audit Vassy le seigneur de Thou, nommé Duchastellet, grand ennemy à ceux de la religion; lequel à son arrivée, pour empescher que le reste des pauvres fidèles ne se rassemblast audit Vassy, fit par le conseil dudit prévost prendre du bois de ladite grange où on preschoit, mesmes de celui servant à faire sièges, et en fit faire et dresser deux potences, usant de grandes menaces à l'encontre desdits fidèles.

Et fit aussi aller ses gens par les maisons de Vassy voir s'il y avoit des armes; et leur fit commandement sur peine de la hart, d'aller à la messe, et vivre comme leurs ancestres : et en contraignit aucuns qui avoyent leurs parens

morts, à les enterrer à la manière des papistes.

Et environ autres huit jours après l'arrivée d'iceluy de Thou, arriva audit Vassy un autre nommé le seigneur Despots, lequel disoit estre envoyé pour s'informer de la vérité dudit massacre : ce que toutesfois il ne fit; ains au contraire, ayant fait venir un nommé Goudrecour, lieutenant particulier du bailliy de Chaulmont, et quelques autres officiers pensionnaires d'iceluy duc de Guyse et ses frères, pour procéder au fait de ladite information, ledit lieutenant reprint seulement la déposition desdits premiers tesmoins ouïs par ledit Le Sain, avec quelques autres qui estoient au fait dudit massacre, et n'en voulut jamais recevoir d'autres, jaçoit qu'il luy en fut présenté estans des villages circonvoisins dudit Vassy, et qui estoient audit lieu, lors dudit massacre, non suyans l'église réformée dudit lieu : et ladite déposition ainsi reprise, ledit lieutenant et autres susdits s'en retournèrent dudit Vassy.

Paravant ledit massacre, les habitans de Vassy souloyent vendre et distribuer leurs denrées et marchandises, tant à Saint-Dizier, Jouinville, qu'autres lieux; mais depuis iceluy massacre, furent empeschez de ce faire, signamment à Saint-Dizier et Jouinville, où il estoit estroittement deffendu, comme il est encore de présent, de ne les laisser entrer ny traffiquer, nommément à ceux de la religion : mesmes ledit Dumesnil, capitaine dudit Saint-Dizier, deffendit à ses gens et morte-pays de ne souffrir entrer en icelle ville ceux dudit Vassy, surtout lesdits de la religion qu'ils appellent huguenots : et que ceux qu'on sauroit venir tant dudit Vassy que Victri, estant de ceste secte, qu'on se gardast bien d'en laisser entrer un seul audit Saint-Dizier; et le plus souvent parlant de ceux dudit Vassy, et de ceux qui avoyent suivi leurs presches et assemblées, disoit qu'il les chastieroit quand il les pourroit tenir.

Et de fait, pour mieux exécuter sa volonté, incontinent que ledit duc fut arrivé à la cour du Roy, iceluy Dumesnil obtint une commission pour lever gens au plus grand nombre qu'il pourroit, des villages circonvoisins dudit Saint-Dizier; laquelle depuis il mit à exécution, et leva grand nombre de soldats, lesquels il fit payer et soudoyer par les habitans desdits villages, ce que toutesfois n'estoit de sa charge; et furent lesdits villageois, au moyen de ce, grandement foulez et travaillez par les menées dudit Dumesnil; mesmes les habitans dudit Vassy et villages circonvoisins : et ne servoyent les gens levez par ledit Dumesnil, sinon à piller, à pas-

ter et molester le pauvre peuple, de troubler et empêcher ceux de la religion, conduire et faire escorte à tous ceux qui alloient ou venoyent de Jouinville, et qui estoient du party dudit duc de Guyse et de ladite doctairière.

Le dimanche premier jour d'aoust 1562, Dumesnil ne se contentant de ce grand nombre de gens, qu'il avoit fait venir audict Saint-Dizier, fit sonner le toxin ès villages circonvoisins, et fit tellement qu'au son d'iceluy il assembla grand nombre de gens, tant dudit Saint-Dizier, Esclaron, Vallecourt, Humbescourt, Allichamps, Loupuemont, et autres circonvoisins, qu'il contraignoit le suyvre, avec grandes menaces et coups de baston : et iceux assemblez, les fit marcher au lieu du Bulsson, distant d'une petite lieue dudit Vassy : avoyent intention de prendre un gentil-homme nommé La Chapelle, demourant audit Bulsson, qui auparavant souloit fréquenter les assemblées et presches qui se faisoient audit Vassy ; lequel toutesfois ne fut pour lors rencontré des dessusdits. Et voyant par iceluy Dumesnil, qu'il estoit frustré de son entreprise, fit entrée en la maison d'iceluy La Chapelle, prendre et emporter ce que bon leur sembloit : et estoit à ce faire présent le prévost dudit Vassy, sollicitant ledit Dumesnil pour aller avec ses gens audit Vassy, suyvnt la conclusion qui avoit esté par eux faite.

Du Bulsson, ledit prévost mena ledit Dumesnil et ses gens à un grangeage assez près dudit lieu, appelé communément la grange Collart, en la maison d'un nommé Jehan Marisot ; en laquelle maison ceux de ladite suite prendrent grande somme d'argent dans un coffre, et autres meubles appartenans audit Marisot.

Au partir duquel grangeage, ledit Dumesnil fit marcher ses gens droit à Voille-conté, à costière dudit Vassy, à une lieue de distance, pensant illec rencontrer un nommé Mombelart et son gendre Monthliérander, grans ennemis et adversaires à ceux de l'Eglise réformée, lesquels avoyent pareillement fait assembler grand nombre de gens des villages, à son de toxin, tant de Sommenoire, Rozières, Robert-Magny, qu'autres lieux voisins, à intention d'aller avec ledit Dumesnil au lieu de Vassy, pour surprendre et massacrer le reste de ceux qui avoyent recommencé à se rassembler, et faisoient prières les jours des dimanches et festes, soir et matin : toutesfois ledit Dumesnil, Mombelart et leurs gens, ne se peurent joindre ensemble, parce qu'environ les quatre heures après midy dudit jour, survint une gresle et tempeste tant impétueuse et véhémente, que les pauvres paisans qui suyvoyent ledit Dumesnil, estoient

contraints de se mettre le visage par terre : au moyen de laquelle tempeste, plusieurs graines estans encores sur la terre, furent perdues et gastées : mesmes les chaumes furent coupés de terre. Il y eust une perte merveilleuse au moyen d'icelle tempeste ; et estimoit-on que c'estoit une juste vengeance de Dieu, advenue à cause d'une telle conjuration, signamment sur les finages dont les habitans estoient à ceste suite, comme Saint-Dizier, Esclaron, Vallecourt, Humbescourt, Voille-conté, Sommenoire, Monthliérander, et autres lieux.

S'en retourna ledit Dumesnil, voyant icelle tempeste, droit audit Saint-Dizier, avec ses gens, et renvoya les paisans chacun en leur lieu, et mena prisonnier un nommé Guillaume Nobis, pour autant qu'il fréquentoit avec ledit La Chapelle ; et l'ayant tenu quelques jours, il le renvoya, ne trouvant aucune chose qui méritast détention de sa personne.

Cedit jour premier d'aoust, ledit prévost et le procureur du Roy de Vassy firent monter les sonneurs dudit Vassy au clochier, et leur commandèrent de lier les batans des cloches, pour sonner le toxin sur les quatre heures du soir, lorsqu'on seroit aux prières, afin d'assembler les villageois voisins dudit Vassy (ausquels eux-mesmes avoyent les jours précédens fait commandement d'eux trouver audit Vassy, incontinent qu'ils oyroient sonner la cloche) pour se ruer sur ceux qui se trouveroyent aux prières qui se faisoient environ les quatre et cinq heures du soir : dont advertis, ceux de l'Eglise réformée dudit Vassy se mirent en armes, afin de résister aux paysans, si tant estoit qu'ils vussissent exécuter leur entreprise ; laquelle toutesfois, par le vouloir de Dieu, ne fut exécutée au moyen de ladite tempeste.

Depuis cedit jour, les habitans dudit Vassy, nommément ceux de la religion, ont esté errans çà et là, mis et exposez en proye aux voleurs et brigans, dont aucuns estans rencontrés par les ennemis, furent pillés, leurs chevaux, armes et argent perdus, et les hommes contrains à payer telle rançon que bon sembloit aux adversaires.

Advint qu'en ce temps les informations (desquelles cy-devant est fait mention) estans mises par devers la cour de parlement à Paris, le procureur général d'icelle, à l'instigation dudit duc, obtint, au moyen d'icelles informations ainsi faites que dit est, arrest par lequel, entre autres choses, fut dit et ordonné que ladite ville de Vassy seroit démantelée, et les diacres, anclens et surveillans d'icelle église seroyent prins aux corps, sinon adjournez à trois briefts jours avec

saisie et annotation de leurs biens : suyvant lequel arrest, les murailles de ladite ville ont esté depuis ruinées, rasées et abbatuës pour la pluspart, et les diacres, anciens et surveillans d'icelle église, adjournez à trois briefts jours, avec saisie et annotation de leurs biens.

M. Denys de Raynel, natif de Jouinville, l'un des diacres de ladite église de Vassy, fut prins, pendu et estranglé à la poursuyte et diligence de ladite douairière de Guyse, sous couleur que ledit de Raynel avoit prins et porté les armes sous le prince de Condé.

Un nommé Pierre Gallois, marchant dudit Vassy, estant rencontré, fut prins et mené prisonnier audit Dumesnil à Saint-Dizier; lequel le détint par l'espace de six semaines ou deux mois comme un criminel, en une prison humide et aquatique : et après luy avoir fait payer certaine somme d'escus de rançon, fut renvoyé audit Vassy.

Depuis le mois de septembre dudit an 1562, et jusques au mois d'avril ensuyvant, les habitans dudit Vassy ont tousjours eu garnison en leurs logis, mesmes ceux de la religion; lesquels les ont pillez, voire batus et outragez, leurs maisons rompues, froissées et desmolies, huis, fenestres, serrures et barreaux de fer, prins, robez et emportez par les soldats, tant de la compagnie d'un nommé Dernepont, que d'un autre nommé Aspremont, et autres estans sous la conduite dudit Claude Le Sain, prévost de Vassy : en somme, les choses y furent autant desbordées, que de long-temps on a ouï estre advenu; et le tout aux despens des povres fideles sujets du Roy.

Plusieurs exécrables meurtres, voleries et saccagemens ont esté faits durant ce temps, par lesdicts soldats, envers ceux de la religion, au veu et sceu desdits Dernepont, d'Aspremont, et dudit prévost.

En ce mesme temps, furent tuez et inhumainement massacrez Pierre Have dudit Vassy, estant au-devant la maison du Pavoux, où pend pour enseigne la ville de Calais.

Un autre appelé Moniot, sergent royal, fils de Jacques Moniot, estant aux champs, fut tué et jetté dans la rivière.

Nicolas Le Cler, dit Le Bleat, chapelier.

Un autre menuisier fut tué de nuit en sa maison.

Un surnommé Claudin Centfrances, chantant des pseumes, le nez luy fut coupé par les satellites dudit prevost.

Trois autres, revenans du camp du prince de Condé, passans à Troyes en Champagne, furent prins, pendus et estranglez.

Conclusion de ceste histoire.

Voilà en brief l'histoire de l'église de Vassy, son commencement et advancement, et comment les gens y sont entrez d'une rage désespérée, et du tout desbordée. Les débonnaires du Seigneur y ont esté exposez à tout outrage, jusques à leurs corps jettez aux bestes de ceste terre. Jamais la publication de la loy n'a ainsi esmeu la terre, comme la prédication de l'Evangile du Fils de Dieu l'esbranle maintenant; lequel, comme il a esté de tout temps odeur de mort à tous ceux desquels Sathan a ensorcelé les entendemens, aussi est-il odeur de vie à tous ceux qui en espérance et patience possèdent leurs ames, et qui par tels exemples, estans deuëment enseignez, renoncent à toutes impiétez et désirs charnels, vivans en ce monde sobrement et justement, en attendant la pleine venuë de la gloire de nostre seul Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

Discours faits dans le parlement de Paris, par le duc de Guyse et le connestable de Montmorency, sur l'enregistrement de la déclaration du 11 d'avril 1562, sur le tumulte de Vassy, et sur ce qui est arrivé depuis.

Ce jourd'huy, messieurs les duc de Guyse, grand chambellan et grand maistre, duc de Montmorency, connestable, tous deux pairs de France, et mareschal de Montmorancy, gouverneur de Paris et Isle de France, filz aîné dudit sieur connestable, sont venuz en la court, toutes les chambres assemblées; et après s'estre lesdictz sieurs duz convyés en grande honnesteté et amitié, qui parleroit le premier, combien que ledict sieur duc de Guyse précédast en séance, ledict sieur connestable a dict que, puyque ledict sieur de Guyse vouloit honorer son vieil aage, il diroit (luy voulant céder et suivre sa volonté en toutes choses) la charge que eulx deux ont eüe des Roy et Royne, de venir céans apporter unes lettres patentes; laquelle dame, comme princesse très-vertueuse, par sa bonté, en gardant l'honneur de Dieu et service du Roy, essaye tous moiens pour faire vivre les subjectz en paix, et cesser les troubles commencés; y fait oultre son devoir et puissance qu'elle a sur ceulx qui les font, affin de les réduire à unyon. Pour ce ont esté lesdictes lettres patentes advisées; et pour les veoir, furent mandez le jour d'hyer messieurs les présidens et gens du Roy de ceste court, qui s'y trouvèrent, fors messieurs les présidens Séguier et de Harlay, excusés; lesquels avec la compaignée en orront la lecture; pour ce, les a présentées avec le mémoire duquel la teneur ensuyt: « Mémoire à mes-

urs les ducs de Guyse, pair et grand cham-
an, et de Montmorancy, aussi pair et con-
able de France, de dire à messieurs de la
rt de parlement, que encores que par la dé-
ation qu'ilz sont allé porter à ladicte court
parlement, pour en faire faire la lecture,
lication et enrégistrement, il ne soit parlé
de l'édict du moys de janvier dernier, ce
ntmoins Sa Majesté entend que la déclara-
a faicte sur ledict édict, y soit entenduë et
prise; que en faisant la publication et enre-
grement de ladicte déclaration, il en soit
ation. Faict à Paris, le XIII^{me} avril 1562,
pas Pasques. Ainsi signé, CHARLES. Et contre-
sé, BOURDIN. »

Monsieur le président de Saint-André a dict
ce matin, par l'huissier David, a esté pré-
senté un paquet de lettres à monsieur le pré-
sident de Thou; la première couverture duquel
paquet contenoit lettres à messeigneurs de la
rt de parlement de Paris, pour les très-ex-
cellentes affaires du Roy, de la part de messieurs du
conseil de Toulouse; et quant celle couver-
ture a esté levée, en est apparue une autre, con-
tenant lettres de monseigneur le prince de
Condé, gouverneur et lieutenant général pour
le Roy en Picardye, pour les très-express affaires
de Sa Majesté, à messeigneurs les gens tenans
la court de parlement à Paris; et dedans, une
lettre missive et une déclaration et protesta-
tion, chacune signée, LOYS DE BOURBON. Après
quelles ont esté leues, ladicte court a député le
conseiller civil d'icelle pour les porter au Roy et
au conseil, affin qu'il leur plaise commander à la
court ce qu'ilz adviseront qu'elle devra
faire. Ledit huissier a esté enquis par serment
s'il avoit baillé ledict paquet : il a respondu
non, au soir, à la servante de sa maison qui alloit
par l'huys, fut baillé par homme incogneu,
qui se retira sans que ledict huissier, prest à
rechercher, parlast à luy ne le veist. Par ladicte
déclaration, y a plusieurs plainctes; entre autres
l'on a pris les armes (comme lesdictz sieurs
verront ceste après dinée).

Ledit mondiet sieur le connestable, que nul
n'a y a pensé : sçavent qu'il n'appartient à au-
cun prendre sans permission du Roy; n'en
a aucune. Vray est que l'on avoit voulu oul-
trager ledict sieur de Guyse, comme chacun a
sçeu et y ayant failly, on a usé de fortes me-
sures; qui luy a donné occasion pour se garder
des ennemys, s'accompagner d'aucuns gen-
tils hommes ses amys; la pluspart desquelz sont
de sa maison, ou ont charge au service du Roy.
Estant adverty luy qui parle, alla au-devant

du dict sieur de Guyse à Nanteuïl, pour luy faire
honneur et service : s'en vindrent ensemble en
ceste ville, sachans que monsieur le prince de
Condé y estoit. Ledit sieur de Guyse envoya
devers luy le sieur de Givoy, luy dire qu'il n'es-
toit acompagné que pour se garder : luy et ses
amys estoient à son commandement, et qu'il ne
les espargnast pour son service. Luy y envoya
son filz, pour luy faire pareil offre et déclara-
tion. N'y a eu querelle ne plaincte entre eulx ne
les leurs; allèrent parler à monsieur le cardinal
de Bourbon, qui les recueillit : offrirent luy
obéyr comme à lieutenant général du Roy en
ceste dicte ville; et pour ce qu'il fut d'avis
qu'ilz sortissent la ville d'une part et d'autre, et
que ledict sieur prince déclara qu'il sortiroit
demye heure après qu'ils s'en seroient allés, ilz
offrirent partir à mesme heure. Despuis, les ha-
bitans, mesmement les marchans, se craignans,
parce qu'il y avoit suyte de quatre ou cinq cens
hommes, et ne sçavoit-on qu'ilz vouloyent, les
vindrent requérir n'abandonner ladicte ville.
Les roys, longues années a, luy ont faict cest
honneur de luy commettre leur espée, pour en user
pour leur service; au moyen dequoy il a quelque
pouvoir sur les armes, et pour garder la ville
capitale. Après la venue du roy de Navarre, qui
est le premier prince du royaume après mes-
sieurs frères du Roy, il manda audict sieur
prince son frère, qui est bon prince, venir de-
vers luy : fut diverty : n'y vint, et envoya ma-
dame sa femme, laquelle est petite niepce de
luy connestable. Fut faicte la procession à
Sainte-Genevieve, où ledict roy de Navarre
assista, et eulx avecques luy, et aultres plusieurs
chevaliers de l'ordre, sans armes que leurs es-
pées qu'ilz portent ordinairement; puy se re-
tirèrent devers le Roy et la Roïne. Sçayt la
court ce qui c'est despuis faict : n'ont querelle
ne dissention à personne, ne portent envye à
aultruy; n'ont forces ne armes, sinon pour ser-
vir le Roy : ne se sont saisis de ville ne chas-
teau : le veult bien dire pour la descharge du-
dict sieur de Guyse et de luy, si l'on en a faict
aultre rapport.

A dict mondiet sieur de Guyse que, oultre le
tesmoignaige que monsieur le connestable a
rendu véritable, affin que nul pense mettre es
oreilles d'aultruy, qu'il ayt faict acte autre que
de bon chrestien, fidèle subject et serviteur du
Roy, ores qu'il ne s'attendist entrer en ce pro-
pos, et ne feust venu céans que pour la présen-
tation desdictes lettres patentes, il en parlera le
moingz qu'il pourra, pour n'offenser personne :
voudroict que les choses feussent restablies en
aultre estat qui ne les voit; et semble que l'on

face avoir des bruits pour se couvrir ; mais ne voudroit que l'on touchast à luy, qui n'a jamais voulu alumer le feu ny amener aucuns troubles en ce royaume, au quel il a désiré tousjours entretenir la paix et le repos : aussi en est-il subject fidèle. Estant dernièrement en sa maison où plusieurs sieurs ses amys luy faisoient cest honneur de le vésiter, voulant venir trouver le Roy son souverain seigneur, il passa à Vassy, ayant avec luy monsieur le cardinal de Guyse son frère, son filz aîné, sa femme grosse, et ung aultre sien filz de sept ans : n'avoit volonté ne compaignée pour offenser personne : ne veut que de sa bouche la court entende l'insolence qui luy fut faicte : en a parlé au Roy et à la Roïne, et requis que les informations faictes par les officiers soient renvoyées céans : ce qui a esté ordonné par le conseil, après le rapport fait d'icelle : aussi en ladicte court sont ses vrayz juges : n'a failly par ignorance ne par malice : ce qu'il a faict a esté pour sauver ses honneur et vye, et de ses femme et enfans : voyoit le sang tumber jusques aux piedz des chevaliers de l'ordre, gentilzhommes de la chambre du Roy, et autres personnalges d'honneur : ne les a deu ne peu abandonuer ; et encores qu'il ayt esté offensé, n'a offensé personne : sont si bons juges qu'ilz luy feront justice : ne demande vengeance, laquelle il remet à Dieu à qui elle appartient. Ilz estoient plus de cinq cens hommes, la plupart armés. Ce mesme jour s'en alla à Escaron où il séjourna ung jour ou deux : cependant sceut qu'il y avoit à Vitry ung homme qui faisoit profession de la nouvelle opinion, et aux despens et par charge de leurs esglises qu'ilz appellent réformées, avoit levé cinq ou six cens hommes de pied contre luy ; qui aussi fut adverty d'une querelle de deux gentilzhommes, lesquels il manda et appoincta, et les pria de l'accompagner : ne voulut passer audict Vitry, pour éviter trouble ; à Chaalons, où a vii ou viii^m personnes, et seulement ix^{xx} ou deux cens gastés, lesquels tiennent le cousteau sur la gorge à tous les autres, par la connivence d'aucuns officiers du Roy ; mesmes sont irrévérans à leur évesque, ne voulut loger : alla en ung villaige hors ladicte ville, passant près Fère qui est à mondiet sieur le connestable. Quelque nombre de gens de cheval armez le menassèrent : ne voulut qu'on les chargeast : avoit lors xiii^{xx} ou cent gentilzhommes, et quelques chevaliers de l'ordre. En cest équipage arriva à Nanteuil, où mondiet sieur le connestable et monsieur le mareschal de Saint-André le vindrent visiter : leur compta ce qui luy estoit advenu despuis qu'il estoit party de sa maison de Joinville, et qu'il

ne s'estoit acompagné ne armé que pour garder : remonstra audict sieur connestable qu'il tenoit le premier lieu pour la guerre : pour luy mettroit entre ses mains, tant de ceux qu'il avoit amené, que sa personne, avecques ses armes, pour en disposer. Quelques jours après vint en ceste ville en la compaignée des dits dessusdictz, et de plusieurs autres gens de bien. Dès l'entrée, despescha le sieur de Givoy, gentilhomme de la chambre du Roy, devers monsieur le prince de Condé, pour luy tenir le langage récité par mondiet sieur le connestable, et que luy ne aucun des siens avoient voulu offenser aucun pour le faict de la religion, que luy estoit humble serviteur et cousin. Depuis qu'il feut en ceste ville y eut plusieurs propos tenus contre luy, et menasses rapportées : aucuns disans qu'ilz voudroient estre mortz, que le cousteau qu'ilz monstroient fust en la main du duc de Guyse ; et assés d'autres par leurs façons de désespoir et vengeance, qui faisoient venir de la paillasse que l'on dict avoir esté sée au duc de Milan : en parla aux gens de bien et les pria en faire informer d'office : estant d'un homme d'église venant de Blois, qui avoient despesché xxx hommes, et baillé à l'un argent pour le venir tuer en une paroisse que cela s'exécutoit à la Sainte-Chapelle ou aultre église : a bien sceu ceux qui l'ont menassé, et faict pratiquer contre luy : les a eus en ses mains et puissance : ne les a voulu nommer : a remis toute la vengeance à Dieu : le prie pardonner à ceux qui sont ses ennemis : n'a abusé de la force qu'il a eue : a plus : est es mains du Roy : sçayt ce qui appartient à Dieu et à son Église, au Roy et à la justice, pour les rendre : n'espère partir de chemin : monsieur le prince de Condé a le sang du Roy ; estant si bien né, on ne le peut blasmer : d'aucuns qui sont près de luy ne parlera plus avant, sinon qu'il voudra que Dieu les inspirast de prendre le jou de la sance qu'ilz doivent au Roy, prévoir et éviter aux calamités dont ilz pourroient estre atteints : bien voulu déclarer l'obéissance et honneur qu'il porte au Roy et à sa justice, et supplier qu'il ne soit adjoustée à ce que l'on dict, sans la connoissance de la vérité : s'offre pour ladicte justice ; et se soubzmettre à estre puni, s'il est ordonné ; et s'il est trouvé qu'il a failly, qu'il soit pugnny de tel chastiment qu'il plaira qu'il sera advisé.

Mondiet sieur le président de Saint-André luy a respondu que la court sçayt les bons services que luy et sa maison ont faictz à la couronne : qu'elle ne croyt légèrement et

qu'il est : fera tout devoir de luy admi-
bonne et briefve justice.

dict, les gens du Roy présens, a esté faicte
des dictes lettres patentes, et du mé-
dessus inséré; et après, les dictz gens du
sont retirez pour en conférer ensemble.
tant les dictz sieurs ducs ont dict que la
tion qu'ilz ont présentée ne parle que
présent : car le Roy n'entend se l'yer les
et n'a résolu qu'il ne puisse changer cy-
édicte de janvier, selon qu'il verra estre
dire ou utile : en a exceptée la ville de
la banlieue, parce que c'est la ville ca-
exemple et mirouer des aultres, et que
tions y seroient plus dangereuses; ce qui
a commandé aller dire ausdictz gens du
et je l'ay faict.

dictz gens du Roy revenuz, ont dict par
de maistre Baptiste Dumesnil, advocat
seigneur, qu'ilz ont veu les dictes lettres
et mémoires envoyés en ladicte court,
deux sieurs ducs, lesquelles sont plaines
moignage de la bonne volonté de la ma-
du Roy, prudence de la Roynes, et sage ad-
sieurs de leur conseil, et du regret qu'ilz
veoir les subjectz du Roy en troubles et
ma, et cherchent les moïens pour les re-
en bonne et parfaite unyon, qui est œu-
Dieu. Lesdictes lettres contiennent deux

Le premier concerne la religion; et en ce
, déclare le Roy qu'il n'a entendu mettre
ment en doute ne révoquer l'ordonnance
vier dernier. Le second chief est l'offre
mence, en posant les armes. Quant au
r, n'ont empêché que ladicte ordonnance
lée, ne l'ayt esté avecques les déclara-
t modifications qui y ont esté mises. De
ne veulent empêcher la publication des
stres patentes, avec la déclaration portée
mémoire concernant les officiers, et que
par provision, attendue la nécessité plus
qu'elle n'estoit lors, et avecques sembla-
modifications. Au second chief, ceux qui ont
armes de leur auctorité, sont sans excuse;
doit estre grief les poser. Le Roy use en-
de clémence, et monstre sa miséricorde.
e, pendant qu'ils ont encore les armes,
offrir : n'en empêchent la publication.
retirés, les dictz sieurs ducs ont demandé
retireroient de la délibération, pour ce
voient présenté les dictes lettres patentes;
a esté respondu, que s'ilz vouloient estre
cte délibération, la présentation ne les en-
it, et qu'ils estoient pairs de France; au
de quoy, ilz y sont demourés : et la ma-
ise en délibération a esté. . . . (sic.)

*Copie d'une lettre du duc de Guise, escript
au duc de Wirtemberg.*

« Monsieur mon cousin, j'ai différé comme je
fais encores de vous dépescher Rascallon, que
j'ay long-temps-a proposé de vous renvoyer,
pour l'envye que j'ay tousjours heu de vous re-
présenter au vray comme toutes choses sont
passées par dechà; mesmement en ces troubles
et divisions où nous sommes, vous congnoissant
prince tant amateur de vérité, de laquelle j'ay
aussi toute ma vye faict profession, que j'auray
tousjours faict grand plaisir que riens ne vous
en soit desguisé, pour remectre à vostre bon
jugement de pouvoir après considérer et co-
gnoistre là-dessus la très-dangereuse et perni-
cieuse conséquence qui résulte des entreprises et
obstinations de quelques-uns, qui à la pour-
suyte de leurs desseings se sont tousjours voulu
servir de manteau de religion, combien qu'ilz
en soyent totalement si esloingnez, qu'il ne se
cognoist en eulx chose qui en approche, ainsi
qu'il vous sera à mon advis bien fort aisé d'en-
tendre au retour dudict Rascallon. Je vous prie
me vouloir tousjours continuer en vostre bonne
amitié, pour estre celle que je désire aultant, et
vous assurer que de ma part je ne souhaite
rien plus que la perfection d'ung si saint et
louable œuvre que celluy où vous avez déjà donné
si bon commencement, auquel je penserois que
aisément nous pourrions parvenir, si Dieu nous
avoit fait la grace que nous puissions veoir tous
ces dictz troubles apaisés et assoupis. Je luy
en faictz très-dévotie prière et requeste, et me
recommandant tousjours bien humblement à
votre bonne grace; je la supplie aussi vous
donner, monsieur mon cousin, très-bonne et
très-longue vie. Escrip à Paris, le xxii^e jour de
may 1562.

« Monsieur mon cousin, j'espère bien-tost vous
renvoyer Rascallon, qui vous rendra compte
comme les choses se passent en ce royaume tant
affligé; et voudrois qu'il m'eust cousté de mon
sang, et qu'eussiez veu la désolation et dérision
du bon et notable nombre de noz églises, la
ruyne qui est en aucunes de nos principales
villes et bourgs, la cruauté dont est usé contre
des prestres et aultres personnes de nostre an-
cienne religion. Je m'assure qu'estez si ver-
tueux et bon prince, que les grosses larmes vous
en tomberoient des yeulx; et quand il vous plaira
m'envoyer quelque vostre fidèle serviteur, le-
quel sans passion vous en rapportera la vérité,
j'espère luy faire veoir et entendre à la vérité
plus que je ne vous en mande; laissant encore
appart ce qui s'est entrepris en aultre chose

contre nostre prince, comme de chasser et tuer des lieutenans de Sa Majesté, de chasser et offencer sa justice et retenir ses finances ; estans toutes choses qu'il ne semble ne pouvoir estre excusées ny couvertes soubz le prétexte et manteau de leur religion ; choses fort esloingnez des commandemens de Dieu. »

*Copie d'une lettre du cardinal de Lorraine
audict duc de Wirtemberg.*

« Monsieur, estant à Reins, après Pasques, je receus vos lettres par Rascalon, auquel je conseillé d'aller trouver monsieur de Guyse mon frère qui estoit desjà arrivé en ceste court, où ung quinze jours après la Royne et le Roy de Navarre me mandèrent venir. Il a esté tousjours près de nous cuydant le vous renvoyer avecq la résolution telle quelle se prandroit aux troubles que nous voyons en ce désolé royaume, où jusques en ce temps présent nous n'avons de rien profité, encorcs que de jour en jour on envoie vers noz rebelles pour essayer d'accorder avecq eulx ; et encorcs le xvi^e de ce mois, furent despeschés devers eulx le conte de Villars et le sieur De Vielleville, tous deux chevaliers de l'ordre, qui leur portent assurance que pour la religion, nul ne seroit puni ny en corps ny en biens, pourveu qu'ilz remissent les villes entre les mains du Roy, et qu'ilz rendissent entière obéissance : car sur mon honneur, Monsieur, et comme je m'en oblige par ceste lettre escripte de ma main, jamais nul des seigneurs du conseil n'a pensé ne voulu aultre chose que donner ordre à la police et ès choses politiques ; de telle façon que toutes causes de querelles et sédition cessassent, et que le ministre de la prédication ne fût entrepris par personne sans l'autorité du Roy : car nous avons jusques à ceste heure, trop à nostre grand domage, expérimenté la force que les mauvais ministres ont heu de soulever les peuples, se saisir des deniers du Roy, abattre les temples, piller tous les trésors, chasser les évesques et prestres, avecques infinis saccagemens et pilleries, avecq ung lieutenant du Roy, chevalier de l'ordre, en mectre deux prisonniers, et en chasser trois aultres de leur charge, desquelz les deux sont princes du sang, monsieur de Montpensier et monsieur le prince son frère, et monsieur de Bouillon, de Normandie ; et ne pardonner aux femmes ny petitz enfans ès lieux où ilz ont heu puissance ; qui nous contraindra, s'ilz abusent de la patience du Roy, de ne riens espargner à faire obéyr et reconnoistre Sa Majesté, et nous délivrer de telle tyrannie : mais, Monsieur, encorcs que Dieu nous permecte quelque repoz, ce sera pour peu, et

sera tousjours à recommencer si nous ne venons à quelque bonne assemblée, sainte réunion des dictes églises et fructueuse réformation ; et vous supplie, Monsieur, croire que je le sens et pense ainsi, et depuis mon despart d'auprès de vous, j'en suis tousjours entré en grand espérance, et désir de vous y servir ; et si j'en cognois quelque chemin, je m'y employeray sans y espargner ma propre vie ; et désire de tout mon cœur pouvoir estre si heureux, que quelque occasion de voyaige vers la Majesté Impériale me fût donnée. S'il se tenoit quelque diette ou assemblée de princes en Allemagne, j'espère y estre accompagné de quelques personnes des plus sçavans et désireux du repoz public, et réconciliation des Eglises, telle que l'on sçauroit souhaitter de nostre costé. Cependant l'on m'a mandé que à Trente il ne se dressera rien ès controverses des dogmes, et que l'on actendra l'hiver. Je y ay fait de mon costé tout mon pouvoir, de craincte que cela ne amène nouveaulx troubles. Je ne sçay toutesfois que en assurer. L'ambassadeur de France a charge tenir le chemin, et prendre bonne intelligence avecq les ambassadeurs de Sa Majesté Impériale. Monsieur, il est icy grand bruit que le prince d'Espagne estoit sans espoir de vie, le x^e de ce mois ; dont nous avons lettres de nostre ambassadeur qui le tenoit pour mort. Ce sont tousjours advertissements pour nous faire cognoistre le juste courroux de nostre bon Dieu, et le besoing qui nous est d'appaiser son ire, et nous changer en mieulx ; dont je luy supplie nous donner la grace. Monsieur, je vous supplie me tenir en vostre bonne grace, et prendre en bonne part ce que je vous escriptz familièrement ; et congnoissant que comme les œuvres de noz adversaires sont sans Dieu, qu'il vous plaise n'adjouster foy à leurs escripts diffamatoires, ny à ce qui est mandé de leur part ; ains seulement à la vérité ; et ay maintesfois souhaité veoir en ce lieu quelque personne qui vous fût fidelle, et qui vous en peult escrire la vérité sans passion : car du costé de messieurs mes frères et de moy, il ne sortira riens indigne du sang dont nous sommes issus, ny du nom de chrestiens que nous voulons porter en tout ce qui nous sera possible, jusques à la mort : vous offrant tout service, quand il vous plaira commander, et désirant tousjours vos sages avis en toutes choses. Monsieur, je me recommande très-humblement à vostre bonne grace, et prie Dieu vous donner bonne vie et longue. De Prays, ce 22^e de may 1562. »

D'une lettre du duc de Wirtemberg, sieur le duc de Guyse, en response sienne.

leur mon cousin, j'ay entendu par vos itées de Paris, l'une du 17 de mars, et 10^e jour d'avril dernier passé, le bon ne vous firent dernièrement, à vostre Nantueil, messieurs les connestable et gneurs de France, et l'occasion pourz long-temps différé de me faire res- la lettre que vous avoye envoyée par , et l'un de mes serviteurs que luy joint pour me rapporter de vos nou- que, et aussi le retour de mondit ne tarde bien. Et quant est à ce qui arvenu à Vassy, je vous assure que sté fort marri d'avoir entendu ledit cident; et d'autant plus que l'on ne le prête pour cas fortuit; ains l'on dit et tous costez en Allemagne, que ce a nis à vostre bon escient. A quoy aussi is grande vigueur et corroboration, ce is vostre advènement en cour a esté is, où une maison devant ladite ville, e les chrestiens se souloyent assembler r la parole de Dieu, a esté bruslée, s fidèles emprisonnez, leurs maisons ucuns de eux misérablement tuez et nt traitez, avec expresse défense de s prescher en la ville de Paris, ni à l'icelle. Aussi l'on charge monsieur le le Guyse vostre frère, estre cause de du sang de plusieurs chrestiens, tant s, femmes que enfans, qui fut derniè- ite à Sens. L'on dit aussi pour certain que auriez donné commission au sei- La Mothe Gondryn, d'aussi pareille- tter et persécuter les povres fidèles à et Lyon; ainsi comme aussi depuis nue en cour, pareille effusion de sang e à Amiens et à Abbeville, et plusieurs droits: vous assurant, monsieur mon ce que je vous en escri, est pour cause is fort marri d'ouyr tels rapports de es vostres, et auroye encore plus grand il estoit ainsi: et me seroit bien grand entendre de vous ce qu'il vous plairoit ponde à ce que dessus. J'ay depuis en- lon le contenu de vos autres lettres, la tion que doit faire le sénat du Roy, ledit faict de Vassy. Et quant à vostre re du dixiesme d'avril, je vous assure nue dudict Rascalon me tarde beau- pour la cause que je n'ay à respondre es et objections des princes d'Alle-

magne, sur la conversation que monsieur le cardinal de Lorraine et moy avons eue par ensemble dernièrement au lieu de Saverne, de laquelle j'ay adverty lesdits princes. Et quant au piteux estat auquel est maintenant réduit le royaume de France, je vous assure que j'en suis très-fort marri: pourtant aussi ne me suis espar- gné avec toute diligence pourchasser afin que aucuns princes de la Germanie envoyassent de leur part en France, et se meslassent pour moyenner et appaiser lesdits troubles et sédi- tions, ainsi qu'en bref se fera: vous priant, monsieur mon cousin, bien affectueusement, que préférant la conservation du Roy et la tranquillité dudit royaume à toutes affections et passions particulières, vous mettiez peine de vostre costé, que les armes soyent déposées de toutes pars, et lesdits troubles pacifiez; et par ainsi tout le royaume maintenu en bonne paix et concorde; permettant aux povres fidèles et chrestiens le presche et ouye de la parole de Dieu, et ne souffrir qu'ils soyent d'oresnavant, comme jusques à présent, mis en proye et pil- lage d'un chacun. Ce faisant, ferez œuvre cha- ritable et agréable à Dieu, qui vous tournera à louange, et à l'augmentation du repos et tranquillité du royaume: vous assurant que par contrainte, persécution et effusion du sang innocent, l'on ne fera autre chose que d'aug- menter de plus en plus l'ire de nostre bon Dieu, duquel en suivra temporelle et éternelle vean- geance et punition. Monsieur mon cousin, le truchement du Roy nommé Courtelary me bailla naguères, estant par-deçà, un petit som- maire, touchant le fait de Vassy, auquel est réduite et inserée de mot à mot la lettre que m'en aviez escrite du 17 de mars dernier passé; auquel ay leu et trouvé qu'en icelle sont com- prins les mots suyvens; assavoir (il vous peut souvenir de ce que nous en disions dernière- ment ensemble), lesquels mots, il en y a aucuns qui les veulent interpréter jusques-là, comme si j'avoye ci-devant parlé avec vous dudit faict, et que j'auroye bien sceu ce que depuis est ad- venu: combien toutesfois je ne pense aucune- ment que le veüilliez entendre ou interpréter de telle sorte: car vous estes encore bien souve- nant de ce que je vous dict et à monsieur le car- dinal vostre frère, vous exhortant avec grandes prières ne vous vouloir faire participans ou maculer du sang des innocens. Vous savez aussi avec quelle assurance vous m'avez res- pondu que l'on vous faisoit grand tort de ce que l'on vous vouloit imposer estre cause et autheur de la mort de tant de povres chrestiens qui ont espandu leur sang par ci-devant, vous priant

me vouloir tenir et avoir pour excusé de tout cela. Semblablement vous avez aussi en bonne mémoire mon simple et petit advis que je vous en ay fait dire à vostre demande, par Rascalon, lorsque vous avez esté mandé du Roy et de la Roynemère, d'aller sur vostre gouvernement du Daulphiné, comment vous vous pourriez gouverner illec. Ce que, monsieur mon cousin, vous ay bien voulu réciter; non pas que par ce je vous veuille rien imputer, ains pour vous monstrier la bonne affection que je vous porte, afin que ne tombiez en disgrâce de nostre bon Dieu, et à la conservation, repos et tranquillité du royaume; de laquelle vous prie le vouloir recevoir en aussi bonne part comme je le vous escri, qui sera l'endroit, où après mes bien affectueuses recommandations à vostre bonne grace, je prieray le Créateur qu'il vous doint très-heureuse, etc. »

Extrait d'une lettre du duc de Guyse, écrite de sa main, à monsieur le cardinal de Lorraine.

« Je vous envoie ce porteur en diligence, pour vous advertir que tout fut hier accordé, et puis vous dire que le commencement est à l'honneur de Dieu, service du Roy et repos du royaume. Ce dit porteur est suffisant, et n'auront la nouvelle nos chers cardinaux que par ceste lettre; comme aussi nostre mareschal de Brissac qui cognoistra qu'il y en a qui sont bien loing de leurs desseins : nostre mère et son frère ne jurent que par la foy qu'ils nous doivent, et qu'ils ne veulent plus de conseil que de ceux que sçavez qui vont le bon chemin. Conclusion, la religion réformée, en nous conduisant et tenant bon, comme nous ferons jusques au bout, s'en va aval l'eau, et les admiraux, mal ce qui est possible : toutes nos forces entièrement demeurent, les leurs rompues, les villes rendues sans parler d'édits ne de presche et administration de sacrements à leur mode. Ces bons seigneurs croiront si leur plaist cedit porteur de ce qu'il leur dira de la part des trois de leurs amis, et baise la main.

« De Baugency, ce jeudy vingt et cinquième de juin 1562. »

Lettre de M. le duc de Montpensier à M. le connestable, par laquelle il luy mande ce qu'il a fait contre les huguenots, dans la ville de Champigny.

« Monsieur, affin de vous faire part de ce qui m'est survenu depuis les dernières lettres que j'ay escriptes à la Roynemère, je ne veux vous céler comme par ceste despêche je luy donne

advertissement qu'ayant à mon arrivée à Champigny, receu beaucoup de nouvelles et plusieurs scandales et insolences que ceux de la ville ont faict et continué jusques icy, l'honneur de Dieu, l'auctorité de la majesté du Roy, révérence des magistratz, et le public; que pour satisfaire à la requeste de gens de bien m'en ont faicte, et eslong de la maison de madame ma mère, telle m'est reté, j'ay amassé quelque troupe de gens hommes mes voisins, avec lesquels je m'y suis mis ce matin en ceste ville, et saisi de plain de personnes qui estoient cause de scandale qui s'y commettoient, que j'ay faict contraindre prisonniers au chasteau de ce lieu; contre lesquels ayant promptement faict faire instruction, j'ay trouvé que publicquement, plusieurs fois la semaine, il s'y est faict des sermons et prédications par ministres qui se disoient voyez de Dieu et des cantons de Suisse, et de la pure vérité de l'Évangille; esquelles assemblées se sont célébrées mariages et baptêmes, à l'ordonnance de Genève, avec telle liberté, que plusieurs ont prins par force ung enfant nouveau né, et contre le vouloir de ses père et mère baptisé de ceste sorte. Quant au langage qu'ils tiennent ceulx qui y assistent, il est si téméraire qu'ils osent bien dire qu'ils ne cesseront de continuer pour le Roy ne pour moy, ne pour le lieutenant; et mettant leurs folles parolles en action, ilz se trouvent avoir en grande paignye et armez à blanc, avec arquebuzes et pistoletz, assailly la maison d'un conseiller de ceste ville, homme de bien, sur les dix heures du soir, rompu sa porte, tiré des arquebuzes, et faict tout plain d'insolence soubz prétexte seulement qu'il avoit retenu un cordelier qui avoit presché l'Évangille aultres que leurs ministres; et affin qu'il ne demontre aucune irrévérence et malice dont ilz monstrent entachez, encores hier ay fait contraindre quelques-uns d'entre eulx esté faict condamner, par le lieutenant de ceste ville, de porter des armes, au lieu d'y obéir, mesirent la main aux espées, et donnèrent occasion à une grande scédition, s'il n'y eust été pourveu. Par là, Monsieur, vous pouvez juger de quel esperit ilz sont conduits, combien leurs actes sont différens des sances et humilitez qu'ils promettent, et de leurs requestes et escriptz qui publient par car combien qu'ils blasment noz évesques de vendre les sacrements, leurs dictes choses ne laissent pourtant de prendre argent de baptêmes, mariages et cènes qui font, et si gros gaiges des lieux où ilz sont, que j

comme ceux qui y contribuent ne content leur imposture; et qui est plus à nous estre de dangereuse conséquence à tout l'aulme, ilz ont icy ung trésorier de leur maistré, qui m'a confessé avoir envoyé qu'il a amassé de leurs fidèles, à Get ce, par le commandement du ministre fays point de doute que les autres ont de mesme, et que ce ne soit ung il n'y est mys ordre pour tyrer l'arroyaume, comme ilz ont osté la foy religion, qui l'ont tenu jusques icy en louable grandeur. Voilà, Monsieur, ce faict icy, où je n'ay point si peu appris de ces folz, que s'il plaist au Roy d'oyer deux ou troys cens harquebuziers ou me donner commission d'en lever et entretien sur ceux de mon gouvernement qui voudront volontairement y conceler se fera sans aucune foule du peuple de ceste force, avecques troys voyes qui sont en mondict gouvernement faire révéler le Roy, comme il appartient cesser toutes ces malheureuses assemblées y font; sans que la venterye de ceulx dont ce party m'en puisse empescher; tant, Monsieur, que telle exécution redonne honneur de Dieu, conservation de la Reine, de la majesté dudict Seigneur, et le salut des personnes et consciences des gens de bien sont choses que je sçay vous avez en recommandation, je vous supplie y recommander et à loisir, et tenir la main qu'il plaise à Sadicte Majesté m'y faire qu'il tourne à la diminution et extirpation des hérésies, et dangier où ce royaume va à peu, et serve d'exemple aux aulx gouverneurs d'entreprendre le semblable; desquelz lesdictz arquebuziers appelleront aisément et promptement, à ceste guerre et affaires ailleurs. Je ne discourerois davantage, sinon que je vous le comprendrez assez, et le sçavez mieulx dire et remonstrer partout où sera : ceste assurance, et que je sçay bien de retrancher promptement ce mal, si le veult veoir bientost incurable, me ferez ce propos, pour me recommander à vostre bonne grace, et supplier le Seigneur vous donner, Monsieur, bonne vie et longue. De Chinon, ce xxxi^e jour de Mars.

Monsieur, depuis ma lettre escripte, j'ay advoqué par ce porteur, l'un de mes secrétaires, afin de solliciter la résolution qui m'est

« Vostre plus obéissant à vous faire service,

« LOYS DE BOURBON, »

Est écrit au dos de ceste lettre : *A monsieur, monsieur le connestable.*

Acte par lequel la Reine-mère et le roy de Navarre déclarent que la retraite volontaire que font de la cour le duc de Guyse, le connestable et le mareschal de Saint-André, ne pourra porter préjudice à leur honneur.

Afin que le deppartement et retraicte de messieurs le duc de Guyse, pair, grant maistre et grant chambellan, le duc de Montmorency, aussi pair et connestable, et du sieur de Saint-André, mareschal de France, ne puisse pour le présent n'y à l'avenir donner occasion de penser ou dire chose au préjudice de leur honneur, estime et réputation, et que nul en ladicte retraicte ne puisse ymaginer cause ny motif procedent de leur coulpe,

Nous déclarons et certifions à tous à qu'il appartiendra, que eux meuz du seul respect et affection qu'ilz portent au service du Roy, conservation de sa couronne et repos de ses subjectz, et sans aucune autre cause dont on leur puisse donner blâme ne faire reproche, se sont retirés et deppartiz de l'armée du Roy de leur bon gré et franche volonté, afin de lever tout ombre d'excuse à ceulx qui en eussent voullu fonder sur leur présence; en quoy comme en toutes leurs œuvres et desportemens du passé, nous reconnaissons leur singulière affection au service du Roy, et que pour le veoir obéy en ses villes et pals, et ses subjectz en repos, postposant toute considération de particullier intérêt, ilz se sont volontairement soubmis à ceste condiclon et party. Pour faire foy desquelles choses, avons fait expédier ce présent acte, pour leur servir et valloir où et ainsi qu'il appartiendra : promectant outre du contenu cy-dessus, et de tout ce qui peut toucher la justification de leur fait, comme bien informez de la véritable chose, leur faire bailler déclaration du Roy et de son conseil, en telle forme qu'il appartiendra.

Fait à Baugenci, le 28^e jour de juing 1562.

CATHERINE, ANTOINE, DE L'AUBESPINE.

Lettre du cardinal de Lorraine.

« Monsieur de Gonnor, la despesche que vous recevrez par ce porteur est si ample, comme vous verrez, qu'il ne me semble estre besoing de vous en faire redicte. Cedict porteur vous dira de nos nouvelles, et comme nous partons pour nous en aller devant Bourges, où le sieur Dinoy a faictz ce qu'il est possible pour tenir la ville.

Mais nous espérons que dans deux jours il cognoistra la faulte qu'il a faicte; ayant pris la ville nous irons droict à Orléans, d'où je partiray incontinent que le Roy y sera pour m'en aller par Paris, qui ne sera sans vous y veoir, et cependant, après mes bonnes recommandations, je prie Nostre-Seigneur vous donner, monsieur de Gonnor, entièrement ce que mieulx désirez.

« De Mun, ce vingtiesme jour d'aoust 1562.

« Je vous prie que monsieur le maréchal recoyve mes recommandations à sa bonne grâce.

« Vostre meilleur amy,

« CHARLES CARDINAL DE LORRAINE. »

Lettre de monsieur de Guyse au mesme.

« Monsieur de Gonnor, j'ay veu ce que vous m'avez escript et le mémoire que vous m'avez envoyé de l'homme du gouverneur d'Abbeville, touchant l'avertissement qu'il nous donne des Angloys, chose dont nous ne sommes plus en doute pour en avoir desjà veu d'ailleurs aultres advertissements conformes que le Roy et la Roynie en ont receuz. Cela est bien cause de nous faire haster, comme nous faisons, d'aller veoir Rouen, que nous tiendrons, Dieu aydant, dès demain assiégé, affin que cela serve; et quant aux pouldres dont vous me faictes mention, c'est chose où l'on a aussi desjà pourveu, comme semblablement vous entendrez avoir esté faictz pour la jussion que vous demandez sur la publication du contraict, au recouvrement des deniers qui nous font plus que de besoing, ainsi que vous pouvez pancer. Je vous pryé y user toutte dilligence à vous possible, comme je m'asseure bien que vous faictes, et en sorte que je n'aurois jamais defiance que noz affaires n'allassent bien si nous en estions aussi promptement secouruz, que je sçay que vous en avez bien bonne affection; priant Dieu vous donner, monsieur de Gonnor, ce que plus désirez.

« Escript à Rouville, ce vingt-huictiesme de septembre 1562.

« Il a esté pourveu à ce que avizames ensemble et que m'écrivés; c'est choze certaine de la venue des Anglois et ne dormons point de ce costé. Si je ne me trompe, ce monsieur Sainte-Quaterine sera prins, et de la ville je n'en crains que l'opignastreté folle de ceux qui y commandent. J'avons besoin, je diz sans manterie, de vous voir en ceste compaignye, et sur tout faicte remercier à ce party de Gondy, et me semble qu'il ne s'en doit refuzer d'autres.

« C'est du camp devant Rouen, le deux de septembre.

« Vostre bien affectionné amy,

« FRANÇOYS DE LORRAINE. »

Bataille de Dreux.

Estant, monsieur le prince de Condé d'Orléans, avec ce qu'il avoit de gens pour aller recueillir les reistres et laque le sieur d'Andelot amenoit d'Arles après qu'il se fût joint à eux, s'esti fort de pouvoir tenir la campagne, il avec son armée vers Paris: de quoy la vertie, qui estoit encores en la ville naguères prinse et réduite par force de s'aller jetter elle et le Roy son ceste grande et principale ville, pour ver; et fait avancer monsieur de Guyse le connestable, pour y aller camp fortifié aux faubourgs Saint-Jacques d'y pouvoir loger l'armée, et en gardant d'effroy le peuple de ceste ville par mesme moyen, sans mettre en sard, les entreprises du prince; lequel cependant prins en passant Pluviers et estoit venu avec toutes ses forces pour aussi Corbeil, afin de se prévaloir de l'adité de ce lieu et du pont et passer sur la rivière de Seine: ce qu'ayant e avant bien préveu, monsieur le marquis Saint-André avoit esté de bonne heure dedans, avec d'autres si bonnes forces leur fait bientost cognoistre qu'ils n'aucunement là leurs besoignes. Donc ceste entreprise, marchèrent droit à venant loger à Ville-Juifve qui n'en est petite lieue loing; et de là marchèrent avant le 18 de décembre (*novembre*), prendre logis plus près, vis à vis de nostre camp: ce qui ne fut sans grande mouche, et sans que l'artillerie qu'on sur les deux plateformes que de long-roy François premier avoit en cest lieu dresser, leur fit beaucoup de dommage présentant de leur costé de trois à quatre chevaux en campagne, ils donnèrent à ceux qui estoient sortis en trop nombre de nostre tranchée, de se retirer et loger sans plus grand empeschement de pied quasi à la portée du canon, sur le chemin du Bourg-la-Royne, servant de rue au milieu de leur camp; et les cheval à Mont-Rouge, Gentilly sous et autres villages d'alentour; d'où se eun jour divers combats et escarmouches donnèrent apparence d'y devoir avoir une bataille; mais envoyant monsieur supplier la Roynie qu'il eust ce bien d qu'il feroit toutes choses à luy possible contenter, ladite dame considérant

s'alloit exposer le Roy, son fils, et son Estat, par le hasard d'une bataille, par l'advis de tous les saiges seigneurs qui estoient auprès d'elle, accorda de le voir; et estant accompagné de messieurs le cardinal de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon et connestable, se trouva avec luy en une maison entre les deux armées : où, sur la pacification des choses, furent mis en avant plusieurs partis, desquels encores que aucuns semblaient durs, furent-ils néanmoins approuvez et conseillez des dits seigneurs, avec l'universel consentement de tous les gens de bien qui estoient lors en ceste ville de Paris, qui pour parvenir à un plus grand bien, jurèrent estre grandement besoing de céder à la présente nécessité du temps; et comme l'on fut sur le point de conclure là dessus un accord, par le moyen duquel l'entière obéissance des villes et sujets du Roy estoit recouverte, et les armes généralement ostées à toutes, ormis à ceux que le Roy et la royne l'ordonneroient, et le fait de la religion aucunement accommodé, demeurant toutes autres choses paisibles dedans le royaume, l'on vint enfin sur les seuretés, en demandant monsieur le prince aucunes que la Royne estima ne pouvoir ny devoir bailler, et luy en proposant elle avec l'honneur et avantage du Roy son fils, d'autres qu'on jugeoit bien raisonnables. La chose se prolongea par plusieurs allées et venues, en bonne espérance; néanmoins tousjours d'accord jusques au septiesme jour, que demourant le tout interrompu et non accepté de monsieur le prince, il se leva avec son armée de devant Paris, le huitiesme ensuyvant, y ayant assez mal fait ses besongnes; mesme que le jour précédant, estant les trefves faillies, et les Espagnols desjà arrivez en nostre camp, l'on estoit allé assaillir ses gens de cheval jusques dedans leurs logis; et s'entendant qu'il s'acheminoit vers un quartier d'où il pouvoit choisir son chemin, ou à Orléans, ou à Chartres, ou bien en Normandie, la Royne, avec infiny regret de voir ainsy continuer ceste guerre, ne voulant toutes fois luy laisser exécuter ses entreprinses, dépescha incontinent messieurs de Guyse, connestable et mareschal de Saint-André, avec tout ce qui estoit lors de gens de guerre assemblez à Paris, pour le suivre : ayant premièrement remonstré à ces seigneurs que pour la conduite des grands et importants affaires qui se présentoient, elle ne pensoit pouvoir faire aucune meilleure ny plus certaine élection que d'eux, lesquels le feu roy Henry, son mary, avoit tousjours tant approuvez, et lesquelz elle cognoissoit prudentz et de grande expérience, et au demeurant bien affectionnez et autant fidèles à ceste couronne,

comme ils y avoyent d'obligation; en confiance de quoy, elle ne faisoit aucune difficulté de mettre franchement toutes les forces du Roy son fils, et tout le pouvoir et moyen qu'elle avoit de soutenir maintenant son Estat, entre leurs mains, pour poursuivre et parachever diligemment ceste guerre, comme il estoit très nécessaire que par un bout ou par autre elle se terminast bientost, estant certain que tant plus on l'iroit prolongeant, plus verroit-on de jour en jour sortir de nouvelles et très dommagéables incommoditez, à la totale ruine du royaume : ce qui luy feroit continuer, de sa part, encores tous les jours, de pourchasser la paix pour y mettre fin; que à ce mesme effect, eux de leur costé exécutassent et employassent les armes, sans laisser passer l'occasion de combattre et de donner la bataille, quand le temps et le lieu le requerroient; se reposant tant sur leur accoustumée prudence et vertu, qu'ils ne hazarderoient rien que bien à propos; et que s'ils en venoient là, qu'ilz en rapporteroient une certaine victoire : ce qu'ayant ces seigneurs accepté, et donné toute bonne espérance du succès de l'entreprise, ilz pourveurent diligemment à toutes choses qu'ils estimèrent leur estre pour ce nécessaires; et ainsi partirent de Paris le neufiesme du mois, avec leur armée qui se trouva d'environ seize mil hommes de pied, et deux mil chevaux seulement; et ayant advis que monsieur le prince de Condé prenoit le chemin de Normandie, pour se joindre à un bon nombre d'Anglois qui luy venoyent de renfort de ce costé là, ils délibérèrent de l'empescher; et s'estans bien asseurez du chemin qu'il leur failloit tenir pour luy aller au devant, et pour couvrir la Normandie, afin qu'il n'y peust entrer, ils arrivèrent le dix-huitiesme du mois au lieu de Mézières, sur la rivière de Eure, et se trouvèrent avoir devancé monsieur le Prince, le quel pour s'estre amusé quelques jours à sommer la ville de Chartres, ou pour autre empeschement, n'estoit venu que le mesme jour loger à Néron, trois lieues en derrière de nostre camp; en lieu toutesfois assés commode pour pouvoir le lendemain gagner le devant, si, laissant à main droicte la ville de Dreux, il s'acheminoit à gauche vers Chasteau-Neuf : ce que considérans, ces seigneurs voulurent dès le soir mesme passer la rivière, pour luy estre encore mieux au devant; mais d'autant que l'on avoit desjà cheminé trois lieues, et qu'il eust esté trop tard avant que toute l'armée eust esté de l'autre part, par deux petits et estroits passages qu'il y avoit seulement en cest endroit sur ceste rivière, aussy que monsieur le connestable se trouvoit pressé de la colique, il fut advisé qu'on

logeroit là pour le soir ; mais incontinent après minuit, l'on commença de passer sans aucun trouble, et sans faire bruit de tambourins ny de trompettes, afin que les ennemis n'en sentissent rien, avec tant de diligence, que mesmes l'artillerie fut au delà de l'eau avant le jour, et fut incontinent gaigné le dessus du cousteau, non guères loing de Dreux, qui se trouva un lieu plein de vignes par le costé droict, et par le devant, il y avoit une pleine unie et bien espacieuse, qui s'estandoit en baissant un bien fort peu vers la venue de monsieur le Prince ; et là fut prins place de bataille et logis en attendant le bagage. Mais ainsi que sur une heure du jour du xix du dit mois, les tambourins de l'armée du Prince commencèrent s'ouyr, comme par les champs, les coureurs rapportèrent bien tost après qu'elle marchoit : qui fut cause que les seigneurs entrèrent en délibération de ce qu'ils avoient à faire : de quoy s'estant bientôt résolus, et ayant commandé à chacun capitaine l'ordre qu'ils avoient à tenir, ils marchèrent aussi par la plaine campagne vers l'armée du dit Prince ; de laquelle, pour avoir plus certaine notice et estre bien advertis de l'estat d'icelle, envoyèrent le sieur de Biron la reconnoistre, du plus prest qu'il luy seroit possible ; lequel ne tarda guères à mander qu'il l'avoit trouvée tenant le chemin de Normandie, droict à Chasteau-Neuf ; dont jugeans les seigneurs, si le Prince gaignoit l'avantage de deux heures de chemin, qu'il leur seroit fort mal aisé, d'autant qu'il estoit plus fort de gens de cheval qu'eux, de luy pouvoir de là en avant empescher plus l'entrée du dit pays ; et que y entrant et se joignant aux Anglois, son armée demoureroit par après supérieure à la leur, aussi bien de gens de pied, comme elle l'estoit desjà de gens de cheval, et s'accommodoit davantage de deniers qu'on disoit que la royne d'Angleterre lui envoyoit ; qui estoient toutes choses grandement importantes au fait de ceste guerre, ils se résolurent en toutes façons de les empescher ; et à ceste cause, marchèrent plus avant vers le Prince, lequel sentant alors une telle force en campagne, et si voisine de luy, qu'il ne pourroit tant diligenter de luy gaigner le devant, qu'elle ne luy fust sur la queue en danger de le rompre, il délibéra de s'arrêter, et commença de faire toute aultre contenance que faire chemin ; dont le dit sieur de Biron advertit incontinent les seigneurs, que si monsieur le Prince ne logeoit sur le lieu où il estoit, à quoy il ne voyoit grande apparence, que dedans une heure ils auroient la bataille : sur quoy ordonnans promptement, selon la grande expérience,

toutes choses pour le combat, ils m trouppes de l'avant-garde et de la b mesmes front, aussi avancées vers les les uns que les autres, et la gendarme n'estre en grand nombre, entremeslée ment avec les bataillons de gens de pi dans les uns et les autres depuis t qui les flanquoit par main gauche, les bandes espagnoles au bout de la ma lesquelles se joignirent aux murailles qui leur estoit prochain, pour n'avoir cheval qui les couvrît ; de ce costé, i quelque nombre de charrettes devant tout joignant à la gauche, furent les de gendarmerie de monsieur de Gu sieur de La Brosse ; après estoient l de François gascons, puis le régimer sieur le mareschal de Saint-André ; a taillon de lansquenets ; et après, au régiments que monsieur d'Aumalle el Damville conduysolent, où s'achevoient pes de l'avant-garde : et tout joignant Suisses, qui estoient la première trou taille ; puis monsieur le connestable av giment de gendarmerie, et le seigneur vais avec un autre ; après un bataillon d qu'on appelloit Bretons ; et après, le Sanssac avec autre régiment de gen qui faisoit le bout de la bataille, et troupes joignant le village de main avec deux bandes d'artillerie, l'un l'avant-garde et l'autre devant la b en cest estat attendoient leurs enne quelz faisans du commencement mar ferme leurs troupes de gens de el suivre après leurs gens de pied, semb estimassent pouvoir surprendre nos à demy passé la rivière ; car autre ne pense qu'ils eussent rien hazardé s'estre renforcez des Anglois, ausquels l si près de se joindre ; mais trouvant l en bon ordre et en lieux avantageux, bon, se délibérant néanmoins de comb ayans reparty leurs troupes en deux de gens de pied, l'un de François et l'a lemans, tous bien armez, et faict tr pax escadrons de cavalerie, chacun d quinze cens chevaux, tant de Reîtres qu cois, avec pistolletz ou lances, ils en f vancer un autre moindre par le costé nostres, pour les reconnoistre ; auquel f nent tiré quelques volées de nostre artill présenta alors, tant d'un costé que d'au y avoit journée entre ces deux armée desormais si près l'une de l'autre, q se pourroient plus départir sans un gé

mat, dont ne voulans aussi ces seigneurs en laisser aucunement passer l'occasion, à cause de l'importance des Anglois, ils commencèrent par donner cueur et d'animer par leurs parolles et par leur présence et vertu, toutes leurs troupes, et les confirmer si bien, que toutes l'un cry et d'une voix demandèrent bataille; dont faisant deux ou trois fois crocheter plus en avant leur artillerie, pour tirer de plus près des ennemis, ils les contraignirent se haster l'avantage de venir aus mains: et de fait, marchans lors leurs trois principaux escadrons de cavalerie, vers nostre avant-garde, passèrent, sans s'y arrester, droit à la bataille, se débandans environ 60 chevaux des leurs, qui vindrent premier de grande resolution donner dedans les Suisses, sy avant qu'ilz allèrent jusques aux enseignes: ce que voyant monsieur le connestable, et que tout leur fort de cavalerie le venoit charger, il s'advancea avec grande hardiesse et assurance de les recevoir et soustenir; mais la charge fut si grosse et furieuse, et de si grand nombre de chevaux passant et rapassant, à coups de pistolet, de lance et d'espée, dedans ses troupes, que nonobstant le grand devoir de capitaine et vaillant chef de guerre qu'il y feit, son cheval luy fut tué entre ses jambes, luy blessé, et finalement prins, ensemble le sieur de Beauvais avec luy, et le sieur de Montberon, son quatriesme fils, et le sieur de Givry tuez, monsieur d'Aumalle porté par terre et fort froissé, avec plusieurs autres prins et morts, son artillerie saisie, et toutes les troupes de la bataille, tant de cheval que de pied, et les deux régimens de monsieur d'Aumalle et de monsieur d'Amville, qui estoient de l'avant-garde, rompus, horsmis le bataillon des Suisses, qui estoient d'environ cinq mille hommes, lequel se rallia promptement; et eux, avec cest heureux commencement, outrepassèrent nos troupes, dont les aucuns furent poursuivans ce qui estoit rompu, et qui s'en alloit devant eux jusques au premier lieu de bataille et logis que les autres avoient prins le matin, et y pillèrent plusieurs bagages, mesmes celui de monsieur de Guyse, et sa vaisselle d'argent; mais s'estans leur plus grand nombre rallié et remis en ordre, feirent semblant de venir par derrière, charger nostre avant-garde, ce que appercevant, monsieur de Guyse et monsieur le mareschal de Saint-André commandèrent au sieur de Biron, lequel ils avoient ordonné derrière eux avec trois guidons pour les soustenir, qu'il leur feist quelque teste; mettans eux au reste bonne peine de leur faire avoir un sy bon ordre en toutes les troupes de l'avant-garde, qu'ils congneurent n'y pouvoir

rien gagner de les attaquer; dont laissant ceste entreprinse, s'en retournèrent charger les Suisses, lesquels estoient desjà en bataillon, et qui encore que de rechef ils fussent en grande partie deux et trois fois portez par terre, et leurs reings traversez, se refeirent-ils néantmoins tousjours de façon qu'ayant soutenu l'effort de leurs gens de cheval, ils s'avisèrent encores de faire si bonne teste à leur bataillon de gens de pied Allemans, lesquels les venoient affronter, qu'ils l'esbranlèrent bien fort. Lors monsieur de Guyse et monsieur le mareschal de Saint-André, qui encores en ce temps ne s'estoient bougez nullement, mais pour garder d'estonnement leurs lansquenets jusques ausquels la furie de la première charge estoit approchée, avoyent jetté le régiment de gendarmerie de monsieur le mareschal d'entre les Gascons et eux, et fait des deux un seul bataillon, pour en monstrier une plus grande teste; voyans ceste charge que leurs ennemis avoient faicte aux Suisses, et que leur bataillon de François, qui estoit de plus de quatre mil hommes, s'estoit approché jusques au devant d'eux, et leurs lansquenetz encores assez entiers, commencèrent de marcher avec toute leur avant-garde, s'adressant premièrement à leur bataillon de François, auquel cognoissant que nos gens de pied n'y pourroient advenir sans quelque perte de temps, leur feirent la charge avec la gendarmerie, où ne leur fut faict grande résistance; et de là, donnans dans leurs lansquenetz, les meirent aussi en routte, suivans les aucuns de nos gens de pied François et les Espagnols, ceste exécution avec grand meurtre et boucherie des ennemis; et de ce pas, s'adressa monsieur de Guyse et monsieur le mareschal, ensemble monsieur Damville qui s'estoit rallié avec eux, droit à leurs gens de cheval, tant à ceux qui n'avoient encores combattu, qu'à ceux qui avoient fait les susdites charges, lesquels commencèrent à se retirer, et monsieur le Prince, de qui le cheval se trouva lors blessé en la jambe, demoura prins. La victoire fut cependant poursuivie sur leurs gens de pied, et sur quelques troupes de leurs gens de cheval escartées, et principalement sur sept enseignes de leurs lansquenetz, d'environ deux mille hommes, qui s'estoient retirez en une court fermée de muraille, joignant le village de main gauche; lesquels se sentans enfin forcer, se rendirent à monsieur de Guyse qui les print à mercy: en quoy alla tant de temps, que les gens de cheval ennemis eurent quelque loisir de se rassembler, et de recharger encores leurs pistolets, dedans un petit vallon couvert d'un petit bois taillis, qui estoit auprès, et fut dit à

monsieur de Guyse qu'ils pouvoient estre environ de quatre cens chevaux seulement, lesquels, avec ce peu de troupes qu'il avoit près de luy, de laquelle estoit monsieur le mareschal de Saint-André, qui avoit laissé son régiment avec les autres bataillons, il délibéra aller rompre, afin qu'incontinent après il peust envoyer suivre ceux qui admenoient monsieur le connestable, pour le leur recourir; mais comme ils marchaient vers le dit vallon, il en veit sortir beaucoup plus grand nombre d'ennemis qu'on ne luy avoit dit, environ quinze ou seize cents chevaux en deux troupes, au rencontre desquels, qui furent vivement soutenus, luy et les siens furent tous couverts de fumée de pistolets; mais s'estant lors nos harquebuziers françois avancez, ils arrivèrent tout à temps pour le recueillir; et fut tué en ceste charge beaucoup de leurs gens, mesmes aucuns capitaines de Reitres. Nous y perdismes des nostres, monsieur le mareschal de Saint-André qui y fut prins et depuis tué; le sieur de La Brosse, et autres des nostres aussi morts et plusieurs blessez; et peu auparavant, monsieur de Nevers avoit reçu un coup de pistolet dans la cuisse, par l'inadvertance (comme l'on dit) de quelqu'un des nostres. L'obstination du combat avoit duré par diverses charges et recharges, avec variable et douloureux événement, depuis midy jusques à ceste heure là fort prochaine de la nuit; quand les ennemis quittant du tout la campagne, avec la perte de leur chef et de leur artillerie, et laissant plus de huit mille de leurs morts, prins ou blessez sur la place, ceux qui estoient de reste, se retirèrent à deux lieues de là, ne permettant l'obscurité que monsieur de Guyse les peust poursuivre du tout pour achever de les rompre; et fut rapporté que monsieur l'amiral de Chastillon avoit, le lendemain matin, mis en avant de retourner au combat; mais que les Reïstres, se sentant du travail du jour précédent, et reconnaissant leur perte encores plus grande qu'ils n'avoient pensé, tant de morts, de prisonniers, que blessez, et la pluspart de leurs chevaux déferrez, et leurs armes et fournimens rompus, luy remonstrèrent qu'ils n'estoient en état pour ce faire; dont prenant leur chemin vers Orléans, abandonnoient deux canons qu'ils avoient encores de reste, lesquels ils n'avoient conduit à la bataille, qui furent depuis amenez en nostre camp.

Lettres du duc de Guyse escriptes après la victoire de Dreux.

« Monsieur de Gonnort, pour responce à la lettre que escriviez à monsieur le connestable et

que j'ay receue pour son absence, puis que ne pouvez si promptement recouvrer argent pour ceste armée qu'il est requis, je trouve très bien que nous faictes secourir des cinquante mil livres de Bretagne qui sont au Mans, assignant la chambre aux deniers et autres qui devoient prendre ladicte somme de cinquante mille livres sur la ville de Paris; par quoy je vous prie de faire dépescher le trésorier de l'extraordinaire et luy commander qu'il m'envoie incontinent ses clercz avec les mandemens du trésorier de l'espargne rescoivant les treize mille livres, pour les bandes de monsieur le conte Ringrave, afin que tout incontinent que lesdicts clercz seront arrivez je les envoie audict Mans avec si bonne escorte qu'il m'y aviendra aucun inconvenient avec l'aide de Dieu, lequel je prie qu'il vous doinct, monsieur de Gonnort, en bonne santé, longue vie.

« Du camp de Nuysement, ce vingtiesme décembre 1562.

« J'ay depuis advisé de faire venir toute ladicte somme en ce camp, affin de faire plus facilement et seurement porter les deniers audict sieur le conte Ringraf.

« Je voudrois, pour le service du Roy, vous avoir veu demie heure pour faire entendre à la Royne beaucoup de choses que j'ay en la teste, qui me semble d'importance pour bien jouir de ceste victoire.

« Vostre entièrement bon amy,

« FRANÇOYS DE LORRAINE »

« Monsieur de Gonnor, ayant voulu veir l'estat des deux cents vingt mille livres ordonnez au trésorier de l'extraordinaire, son commis qui est icy m'en a présenté ung que j'ay fait mettre en autre forme pour le rendre ung peu plus clair, affin que vous faictes veoir si toutes les parties qui sont couchées par ledict trésorier en sondict estat et par luy acquittées avant que l'armée partist de Paris, doivent estre allouées en sondict estat. Et si vous trouvez qu'il doive avoir du fondz en ses mains, luy commander de l'envoyer à sondict commis en la plus grande diligence qu'il pourra; car vous verrez, par l'estat de sondict commis que je vous envoie aussi, qu'il ne luy reste aucuns deniers que ce qu'il attend de l'assignation du Mans, qui ne pourra pas si tost arriver, comme il se présente des parties pressées dont je me trouve souvent en grande peine. Et en cest endroit, monsieur de Gonnor, je prie Nostre Seigneur vous conserver en bonne et parfaite santé.

« Du camp de Nuysement, ce vingt cinquième jour de décembre 1562.

Quant à nostre entreveue, j'ay espérance
ce sera pour samedi à Rambouillet, puisqu'il
eu à la Roynie de me mander de la y aller trou-
, par sa lettre que j'ay présentement receue.
Vostre bien affectionné amy,

« FRANCOYS DE LORRAINE. »

1563]. Monsieur de Guyse ne quitte plus l'ar-
e et continue de suivre les ennemis, et se pré-
a bientôt aux sièges d'Orléans, qu'il entre-
t au mois de février. Dans cet entre temps,
onsieur de Guyse s'informa des différentes af-
res propres à ses projets, de l'état des finances
Roy et autres choses contenues dans ses suivan-
lettres escrites de son camp proche Orléans.

« Monsieur de Gonnor, j'ai receu vostre lettre
1 quatriesme de ce mois où vous m'escrivez
en particulièrement de tout ce que vous pensez
tre à faire pour réduire à bon mesnage toutes
s despenses extraordinaires de ce royaume, eu
gard au peu de moien que l'on peult préveoir
ne l'on aura doresnavant pour y pouvoir satis-
faire, selon les advertissements que vous avez
z de divers endroitz de la part des trésoriers
t généraulx des finances de cedict royaume;
ay esté bien aise, car il n'y a personne qui dé-
tre plus que moy de veoir toutes lesdictes des-
pences si bien reiglées que l'on ne puisse dire
qu'il y en ait une seule qui soit inutile ou su-
perflue. Mais quand j'ay voulu commencer par
cette armée et mettre la main à réduire nos
compaignies françoises à certain nombre bien
complettes, comme j'avois délibéré, j'ay trouvé
que de tous deniers il n'y avoit es mains du
trésor de l'extraordinaire que les
rente sept mille livres venuz du Mans, qui n'est
pas pour bailler à chacune desdictes compaignies
que nous avons, comprins celles de Chevalières,
soit cents livres en leur rabatant encores tout ce
qu'ilz doivent des vivres et des armes que l'on
leur a baillées à crédit, sans les autres despenses
qui se peuvent présenter par chacun jour, tant
pour l'artillerie et lesdicts vivres qui ne se peu-
vent différer, comme vous sçavez, que pour les
arquebuziers à chacunes parties inopinées et
chevaux légiers; et pour faire ladicte réduction,
comme je le désire, il est nécessaire que l'on me
donne le moien de pouvoir payer lesdictes com-
paignies pour deux mois pour le moins (1), et
que l'on considère que en la saison où nous som-
mes, et aux journées qu'il nous fault faire pour
attaindre ceulx qui marchent devant, nous ne

sçaurions éviter que nous n'ayons ordinairement
des demandeurs d'argent pour se remectre en
équipaige du grand dékast qu'ilz font, princi-
palement de chausses et de soulliers, et desjà
les Suisses m'ont commencé ceste querelle, pour
laquelle appaiser, il fault que j'emprunte six
mille livres pour faire bailler cent escus pour
compaignye. Et pour ce je vous prie, monsieur
de Gonnor, de regarder, par tous les moyens
qu'il sera possible, de m'en faire accommoder
le mieulx que vous pourrez en cestedicte armée,
de l'exploict de laquelle l'on doit espérer le prin-
cipal soulagement et repos de cedict royaume.
Je croy que vous avez bien sceu, pour le regard
de Normandye, comme la Roynie a mandé mon-
sieur le maréchal de Brissac, pour l'envoyer là;
et quand il y sera, je ne doute point qu'il ne
regarde de bonne grâce à faire ung bel estat de
tout ce qu'il pensera estre nécessaire pour la
seureté dudict pais, et qu'il ne face ung si bon
reiglement de toutes les despenses, tant pour les
reistres que gens de pied Allemands et François,
qu'il n'y aura que redire. Je croy aussi que mon-
sieur de Nemoux du costé de Lyonnais, et mon-
sieur de Mont-Luc du costé de Guyenne, feront
le semblable, quand ilz en seront advertiz. Du
costé de Champaigne, je suis d'advis qu'il n'y
soit riens laissé que les garnisons ordinaires tant
seulement, sans autres despenses quelzconques
extraordinaires. Monsieur de Montpensier, pour
le regard de ce qui est de sa charge, a baillé ses
mémoires, sur lesquels il faudra encores retran-
cher tout ce que l'on pourra adviser dont l'on
se pourra passer. Et quant à monsieur de Ta-
vannes, il luy a esté mandé de faire venir les
forces qu'il peult avoir du costé de Bourbonnois,
pour empescher que celles que a le baron des
Adrets ne se puissent joindre avec ce qui reste de
celles de monsieur le prince de Condé, comme
l'on peult juger qu'ilz ont eu volonté de faire
par le chemin qu'ilz tiennent; car, il n'est pas
possible que ce que nous avons en cestedicte ar-
mée, puisse estandre ses aisles si avant, et se
dépártir en tant de divers endroitz où il est be-
soin de pourveoir, sans demourer trop foible et
manquer pour les entreprises qu'elle a à exé-
cuer, affin de ne perdre une seule occasion ne
une seule heure de temps en ce qui se présen-
tera, dont il puisse réussir quelque advantaige
pour nous contre les desseings de nosdicts enne-
mis. Et en cest endroit, monsieur de Gonnor,
je prie Nostre Seigneur vous conserver en bonne
et parfaite santé.

« Du camp de Messas, ce dixiesme jour de
janvier 1563.

« Si l'on m'envoïait l'estat des lieux où sont

(1) Il s'entend avec ce qu'il ont receu depuis Paris jus-
qu'à aujourd'huy desdictes vivres. (Ces lignes sont à
la marge du manuscrit.)

toutes ces forces hors celles de Normandie, qui sera pour Boséde, j'en manderois mon avis de ce qui s'en pourroit retrencher. J'ay guagné le pont de Boigensy que je fais racoustrer pour voir après ce qu'aurons affaire. Noz soldassont tous nus par ce froit, qui est pitié. Je n'ay oblié vos dix hommes d'armes. Baize la main.

« Vostre bien affectionné amy,

« FRANÇOYS DE LORRAINE. »

« Monsieur de Gonnor, j'ay présentement receu vostre lettre du onzième de ce mois, par le commis qu'a icy envoyé le trésorier Fayet, et veu par icelle comme vous aviez receu la mienne précédente, depuis laquelle j'ay receu lettres de la Royne et du trésorier Brochet, pour m'advertir de retenir pour ceste armée la partie dont ledict Brochet avoit esté assigné à Tours pour les garnisons de Champaigne et Picardye, et encores depuis m'a ladicte dame adverty que ladicte partie estoit arrivée à Chasteaudun où je l'envoyai hier querir, ayant espérance qu'elle sera icy à ce soir ou demain au plus tard; je voudrois bien que les assignations qui ont esté baillées audit commis de Fayet sur les décimes de Tours et de Nantes, montant soixante mille livres, feussent aussi près de moy que ladicte partie; car j'aurois moien de faire meilleur mesnage sur le paiement de nos compaignyes, estant tousjours contrainct de mettre es mains desdicts cappitaines les prestz qu'il leur fault faire, que j'estime estre au désavantage des souldatz que je ferois contenter à la banque, si j'avois de quoy leur parfaire leur paiement pour deux mois, comme je vous ay escript, et rendrois les compaignyes beaucoup meilleurs et en moindre nombre, par la réduction que j'en ferois par mesme moyen. Et pour sçavoir au vray ce qu'il nous fault de reste pour lesdicts deux mois pour noz compaignyes françoises, j'en fais dresser ung estat au vray sur les certifications que je fais tirer des cappitaines, signées de leur main, du nombre des hommes qu'ilz peuvent avoir, attendant que je leur puisse faire faire monstre, en marchant, ou bien les emprisonner au logis pour garder leurs abus, faisant rabatre audit estat tout ce qui leur a esté par cy devantourny en vivres, armes ou argent comptant, pour nous servir de tout à leur paiement, jusques à ce que nous ayons moien de rembourser lesdicts vivres et armes. Et quant aux Suisses, il sera deu deux mois au vingtiesme de cestuy aux quatorze premiers enseignes, et ung mois aux huit autres, qui est escheu le huitiesme de cedit mois, dont le paiement monte ensemble, comprins leurs justice et estat particuliers, six vingts neuf mille six cens livres.

Sur quoy je leur ay faict prester seulement cinq mille cinq cens livres, et s'ilz nous demandent ung mois de la bataille, ce nous sera autant de surcrestz. J'ay pensé aux estametz dont vous dictes que vous nous pourriez ayder jusques à quinze mille livres. Mais si vous vous en pouvez servir aux garnisons, argent comptant nous viendrait plus à propos pour les fraiz qu'il y auroit à les faire venir, et pour nous suivre où nous pourrions aller, selon les occasions qui se présenteront. Je seray bien aise que monsieur le marchal de Brissac puisse estre bien tost en Normandy, pour l'assurance que j'ay du bon mesnage qu'il y fera faire. A quoy les trente mille livres que luy faictes délivrer, luy donneront bon moien, et aussi je croy que sa présence y est bien requise pour les affaires qui s'y augmentent de jour en jour, selon les advertissements que j'en ay peu avoir. Si vous tenez la vendition du domaine de l'église à si hault pri que j'ay veu par vostre dicte, je crains que l'argent que vous en espérez ne se recouvrera pas si tost, et mesmement en aucunes provinces où les terres sont à si bon marché. Quant aux vingt cinq mille escus des Espaignols qui sont à Bayonne, et des deniers qui sont à Bordeaux de la recepte générale d'Agen, j'escriz à la Royne le chemin et la seureté qu'il semble que l'on y devroit tenir. Mais pour n'y avoir trop grande fiance, je remectz à Sa Majesté d'en ordonner ce qu'il luy plaira. Et cependant je désirerois bien que nous feussions si accommodés d'ailleurs que j'eusse moien de secourir lesdicts Espaignolz à la nécessité qu'ilz ont, qui les contrainct prendre plus grande licence sur le pauvre peuple, dont toutes fois je ne laisse de les faire bien chastier. Si quelque marchand ou banquier avoit affaire de leurs deniers où ilz sont, pour les faire rendre en lieu plus convenable pour eulx, cela viendrait bien à point, et pour fin de ma lettre, je vous prie affectueusement, monsieur de Gonnor, de faire tout le secours et faveur que vous pourrez à cestedicte armée. Et je prieray Dieu vous donner en bonne santé heureuse et longue vye.

« Du camp de Messas, ce dix septiesme jour de janvier 1563.

« J'ay faict une depesche pour les escortes qui sont nécessaires pour les deniers que l'on va recouvrer à Nantes et à Tours des subventions de l'église.

« Je m'assure qu'estes aussi bien averty que moy de ce qu'y se passe à Chartres sur les disputes de cest abouchement, et voy apparence qu'il se fera, et sy plect à Dieu nous apportera quelques repos. Quant à noz nouvelles, monsieur de Chastillon et ces diables noirs sont à Jersey

aux environs, où s'y racoustre le pont pour leur assaige, et doute qu'ils se veulent mettre en un lybre avec la commodité pour leur pouvoir tirer, s'il en ont envie, soit par accort ou autrement, sinon pour resevoir des forses fraiches de ur nation, de quoy il s'en dict quelque choze; encore qu'il n'y aie pas grande apparance qu'on vive tourner du costé de Chartres, si esse que ne lesse pour cela d'y envoyer demain monneur de Sipierrre assés bien accompagné, pour urder ce que nous avons de si pressieux, attantant noz forses entières. Il faict ung estresme sauvès tamps, et partout ce n'est que eaue, ins cela je fusse plus avant : et aussi que nous ommes issi bien mal accommodez qui ne. . . . oz pauvres soldas extremement pauvres et si nal vetus qu'il ne pouroient porter deux de ses nauvaizes journées, lezquelles je lesse ung peu passer. Si nostre Bosséde est là, faicttes lui part de ceste lettre avec mes affectionnées recommandations à sa bonne grasse, et baize la main.

« Vostre bien affectionné amy,

« LE DUC DE GUISE. »

« Monsieur de Gonnor, j'ay receu vostre lettre du vingt-quatriesme faisant response à la mienne du dix-septiesme, et veu ce que monseigneur le maréchal de Brissac et vous avez escript à la Royne pour les despenses de Normandie. A quoy Sa Majesté m'a escript vous avoir baiché la bride pour le paiement d'un mois des gens de guerre qui y sont, dont je suis bien aise, affin que mondict sieur le maréchal se puisse acheminer plus voluntiers si desjà il n'est party comme vous m'en donnez espérance par vostre-dicte lettre; car comme je vous ay ce matin mandé, sa présence y estre fort requise, mesmement si les enuemis en prennent le chemin, comme l'on le tient pour certain. Quant aux parties contenues en l'estat que vous avez envoyé à Sadicte Majesté de ce que nous devons avoir en pour ceste armée depuis la bataille, il s'en fault les quatre-vingt mille livres de Poitiers et les trente-cinq mille livres de Bretagne que nous ne les ayons toutes receues, et faictz mon compte que lesdictes deux parties nous mectront hors de ce qui est deu aux Suisses jusques au vingtième de ce mois, affin que j'aye moyen de leur faire faire monstre et espargner ce que nous perdons sur leurs vieilz roolles. Et quant à nos François ausquelz j'ay faict ce jourd'huy faire monstre pour les réduire à trenta enseignes si e puis pour ceste armée et les faire paier pour deux mois, il nous faudroit bien encores cent mille livres, tant pour achever de les contenter par lesdicts deux mois, que pour les autres des-

penses dont nous sommes bien en arrière, ainsi que je faictz entendre à Sadicte Majesté; et cela faict j'estime que nostre despense de cestedicte armée ne sera que de deux cens milles livres ou environ par mois, dont je feray faire ung estat au vray pour le vous envoyer par la première dépesche. Je suis aussi bien aise que l'on retienne vingt-cinq mille escus en Flandres de la partie du Pape, affin que, s'il nous fault lever des Allemens, cela nous y puisse servir. Et pour la fiance que j'ay, monsieur de Gonnor, que vous emploierez toutes voz forces pour nous accommoder de mois en mois le mieulx que vous pourrez, je ne vous feray la présente plus longue, priant Nostre Seigneur vous conserver en bonne santé.

« Du camp de Messas, ce trentiesme jour de janvier 1563.

« J'auray souvenance de vostre homme d'armes et de voz quatre archers.

« J'ay faict aujourd'huy la montre de noz François où je cuide avoir ung peu ménagé.

« Vostre entièrement bon et affectionné amy,

« FRANÇOYS DE LORRAINE. »

« Monsieur de Gonnor, suivant ce que je vous ay escript ces jours passez, j'ay faict dresser par le commis du trésorier de l'extraordinaire de la guerre, Fayet estant près de nous, ung estat de tout ce que se monte la despence de ce camp et armée, ensemble des compaignyes estans es villes des environs de cedit camp suivant la réduction que j'ay faict des bandes françoises, ensemble de l'artillerie et vivres qui m'a semblé estre la moindre que j'eusse peu faire ainsi que pourrez veoir par ledict estat que j'ay commandé au commis dudict Fayet luy envoyer pour le vous présenter et que je croy que trouverez fort bien. Mais ce n'est pas le tout, car ledict estat ne sert de riens sans argent : qui me faict vous prier que en toute dilligence vous nous veuillez secourir de la somme de deux cens six mille huit cens quatre vingts livres huit sols tournois, à quoy monte ledict estat pour le mois de janvier, congnoissant que nous sommesjà au mois de février. Aussi que nous n'avons plus d'argent à cause que j'ay faict paier les vingt-deux enseignes de Suisses de ce qui leur est deu de toute l'année passée, comme j'ay faict commencer aux bandes françoises. Vous voulant bien dire qu'il est plus que besoing pour le service de Sa Majesté de payer lesdicts Suisses ce qui leur est deu de cedit mois; et sera encores pour l'advenir, jusques à ce que ayez envoyé argent, affin de leur faire faire monstre, pour ce que je sçay que le Roy y aura proffiet en ce faisant de bien de vingt mille livres, qui serviroient bien à paier partie des

bandes estans es garnisons des environs dudit camp, dont il faudra aussi que faciez estat de leur trouver argent ; mais surtout que vous me teniez la promesse que m'avez faicte par vostre dernière lettre, qui est tout ce que j'ay à vous dire pour le présent, sinon que de mes recommandations à vostre bonne grâce, après avoir prié le Créateur, monsieur de Gonnor, qu'il vous tienne en santé heureuse et longue vye.

« Du camp de Messas, ce troiziesme février 1563.

« Vostre bien affectionné amy,

« FRANÇOYS DE LORRAINE. »

« Francoys de Lorraine duc de Guise, pair de France et lieutenant général du Roy en tout son royaume et pais, à Jehan de la Chastre sieur de Bruillebault, home d'armes de la compagnie de monsieur le conte de Charny, salut. Comme nous avons advizé pour le service de Sa Majesté d'envoyer ladicte compagnie en garnison es lieux de Chastillon sur Indre, Palnau et Saint-Genou, et pour la conduite d'icelle jusques esdicts lieux soit besoing commectre quelque bon et suffisant personnage, sçavoir faisons que, à plain conlant de vos sens, suffisance, bonne conduite et diligence, vous avons par ces présentes commis et député, commectons et députons pour mener ladicte compagnie jusques esdicts lieux de Chastillon sur Indre, Palnau et Saint-Genou à bonnes et ressonnables journées, selon le département de logis qui par vous en sera fait et avisé que verrez bon estre, les faisant venir tant par le chemin comme au lieu de la garnison, en payant de gré à gré selon et en ensuivant les ordonnances de Sa Majesté, jusques à ce que en ait esté autrement ordonné. Priant et néanmoins mandant en vertu de nostre pouvoir aux maires, eschevins, manans et habitans desdits lieux de faire ouverture des portes à ladicte compagnie et faire bailler et administrer logis, vivres, ustancilles et autres choses nécessaires en payant de gré à tous selon et en ensuivant lesdictes ordonnances, comme dessus, et en ce que leur sera par vous ordonné pour l'effet que dict est, ilz vous obéissent et entendent dilligement. De ce faire vous avons donné et donnons plain pouvoir, auctorité, commission et mandement spécial.

« Donné à Calais, le cinquiesme jour de février l'an 1563,

« FRANÇOYS.

« Par monseigneur le duc pair et lieutenant général,

« FOURNYER. »

Lettre du duc de Guise, au mareschal de Montmorency, par laquelle il luy mande qu'il

s'est emparé du portereau de la ville d'Orléans.

« Monsieur le mareschal, je vous ay bien voulu faire ce mot de lettre, pour vous dire comme vendredy dernier, avec environ quinze centz harquebusiers tant françois que espagnols, et douze centz corcelletz, je forcé le portereau où il y avoit deux mille hommes soubz douze enseignes; desquelz j'en deffictz un bon nombre; les aucuns se voulans saulver, se sont naiez, et le reste s'est retiré dans la ville; et encorez qu'ilz se fussent retranchez et fortifiez beaucoup mieulx que nous n'estions aux faulxbourgs de Paris, ilz ont esté assailliz si vivement, que je leur ay faict abandonner leur fort; qui aportera, comme j'espère, beaucoup de bien au service du Roy; estant maintenant délibéré de donner tel ordre à tout ce costé, et barrer bien la ryvière, que tout ce pays jusques en Guyenne, demeurera sûr et libre; et si nous pouvons bien asseurer les rivières de Seyne et Marne jusques à Troyes, nous pourrons aisément faire venir et assembler toutes noz forces, et les présenter telles et si grandes à noz ennemis, qu'avec l'aide de Dieu, nous mectrons quelque bonne pacification à ce reaulme : vous priant de vostre costé, avoir l'œil et donner ordre à toutes les choses qui seront nécessaires pour cest effect. Ce sera l'endroit où je me recommanderay d'aussi bon cueur à vostre bonne grâce, que je prie Dieu, Monsieur le mareschal, vous donner ce que plus désirez. Du camp devant Orléans, ce 7^e jour de février 1563.

« Vostre entièrement bon et affectionné amy.

« FRANÇOYS DE LORRAINE. »

Est écrit au dos de ceste lettre : A monsieur de Montmorency, mareschal de France.

« Monsieur de Gonnort, j'arrive jedy en ce lieu, et le landemain avec environ quinze centz harquebusiers françois et espagnols et douze centz corcelletz je force le portereau où il y avoit deux mille hommes soubz douze enseignes; desquelz je desfictz ung bon nombre, aucuns se voulans saulver se nayèrent et le reste s'est retiré dans la ville; et encorez qu'ilz se fussent retranchez et fortifiez beaucoup mieulx que nous n'estions aus faulxbourg de Paris ilz ont esté assailliz si vivement que je les ay contrainctz de abandonner leur fort. Et si j'eusse esté promptement secouru d'artillerie, jusse dès lors faict chose dont tout ce royaume eust receu ung grand bien. Toutes fois là, grâce à Dieu, nous avons beaucoup faict, et espère donner tel ordre à tout le costé de decà que tout le pays jusques en Guyenne

demeurera en seureté; dont je vous ay bien voulu advertir, pour le plaisir que je m'asseure que vous en recevrez. Je ne vous feray plus longue lettre que pour me recommander à vostre bonne grâce; priant Dieu, monsieur de Gonnort, vous donner ce que plus désirez.

« Du camp devant Orléans, ce septiesme jour de février 1563.

« Mon bon homme, je me mange les dois de panser que si j'eusse heu six quanons et pour en tirer deux mille coups, ceste ville estoit à nous. Il n'y avoit ung seul parapet qui vaille et ne les ont guarni que de tonneaux. Il n'ont pas quatre cens soldas bons, le demourant jens de la ville et cinq enseignes d'Allemands qui ont sortis jusques hors de la ville pour le venir randre ung effroy dézespéré parmi eux. Je ne puis faire mieux que de essayer de guagner le pont qu'ils couppent, ce qui n'est mallezé; mais je amployeray le peuple à fortifier le portereau pour y laisser quinze cents hommes de garnison, rompant le pont de Perquan il ne le velle de ce costé; si l'on me donne loizir, je le feray, sinon je serai contrainct prendre aultre party: mandez-moy vostre opinion, mon bon homme.

« Vostre bien affectionné amy,

« FRANÇOIS DE LORRAINE (1). »

« Monsieur de Gonnor, monsieur de Caillac, présent porteur vous fera si bien entendre l'occasion pour laquelle il s'en va présentement à Paris que je ne vous en diray rien par ceste lettre, sice n'est vous prier le croire de ce qu'il vous dira de ma part, vous advisant que nous sommes si manqués et despourvus de l'équipage qui nous est nécessaire, que vous prieray qu'il y soit si promptement pourveu que bien tost nous en soient secourus. Je m'asseure que vous y tiendrez si bien la main qu'il n'est besoing que je vous face plus longue lettre que pour me recommander à vostre bonne grâce. Priant Dieu, monsieur de Gonnor, vous donner ce que plus désirez.

« Du camp prez Orléans, ce treiziesme jour de février 1563.

« Je vous prie que Incontinant que les capitaines Suysses seront arrivés à vous de les faire promptement dépeschez; car ilz ont promis que, dans ung moys après le jour de leur partement, qu'ilz seront à Dijon. Vous sçavez de qu'elle importance est ce fait, qui est la cause que je vous prie l'avoir pour bien recommandé.

« Vostre bien affectionné amy.

« FRANÇOIS DE LORRAINE. »

(1) Le dernier paragraphe de cette lettre a été imprimé dans les Mémoires de Condé.

« Madame, le trésorier de l'extraordinaire de la guerre Fayet a cy devant esté assigné sur les deniers du clergé de Bourges de la somme de quinze mille livres, laquelle le receveur des tailles de Paris, son commis en ce camp, avoit envoyée recouvrez par un clerc pensant que ce fussent deniers tous pretz, comme à dire la vérité ilz eussent, n'eust esté que le chappitre dudict Bourges a faict responce par la sommation que ledict clerc a faict faire à leur receveur que la majesté du Roy et la vostre la leur ont remise et donnée en considération des pertes qu'ilz ont eues et souffertz, ainsi qu'il vous plaira faire veoir par ladicte sommation; sur laquelle somme il a esté seulement receu quatre mille huit cens treize livres huit sous sept deniers. Et pour ce, Madame, que je m'asseurois que toute ladicte somme seroit receue, de laquelle je faisois estat m'ayder pour la fortification et réparation du portereau, pour le paiement des pauvres veignerons que j'ay faict lever es environs dudict portereau, lesquelz pour leur nécessité il fault faire paier journellement, avec ce que icelle fortification ne peult moins couster que de pareille somme, j'ay advisé vous enveoier exprès ledict receveur pour oultre ce que je vous en escrips en parler à Messieurs de voz finances. Mais, Madame, ce n'est pas tout ce que j'ay à vous dire: et je m'asseure suivant la réduction que j'ay faict faire des bandes Françaises estans en ce camp, comme Vostre Majesté a peu veoir par ung estat qui vous a esté envoyé, comme il a esté fait à monseigneur de Gonnor, luy faisant entendre la nécessité d'argent qui est en vostre camp pour estre promptement secouru de la somme portée par icellui, luy mectant en considération que nous sommes ja près du mois de mars, auquel temps il sera deu trois mois ausdictes bandes Françaises, le debvoir desquelles je vous le laisse penser, et davantaige que pour faire un bien grand service à Sadicte Majesté, il seroit besoing de paier les Suisses de deux mois qui leur sont deulz, afin de leur faire faire monstre (ce qu'ilz n'ont faict il y a six mois) et où Sadicte Majesté auroit proffict de quinze ou vingt mille livres par mois, sinon ilz seront tousjours paieez sur les vieilz roolles. A quoy ledict sieur de Gonnor m'a faict fort malgre responce, dont je vous ay bien voulu advertir, pareillement des despences extraordinaires comme pour les vivres, artillerie et voyages, où il fault trouver de jour argent (chose plus que nécessaire), et qui montent bien trente mille livres par mois, suivant mesmes le retranchement que en ay faict porté par les Estats. Et néantmoins pour y satisfaire, le commis dudict

Fayet n'a encores receu, comprins lesdits quatre mille huit cens livres, qu'environ dix mille livres, parce que j'ay esté contrainct faire mettre le reste des soixante mille livres qui luy sont venuz en ce camp es mains des trésoriers, Brochet, (chevaux légiers et artillerie) pour paier les deux mois de l'année passée; encores y a-t-il sept bandes Françoises à paier, dont je suis ordinairement cryé ainsi que je vous ay faict entendre depuis deux jours, vous suppliant très humblement, Madame, y voulloir pourveoir, comme à tout le contenu de la présente, et que cedit porteur ne retourne sans quelque bonne responce et assurance de Vostre dicte Majesté, affin que je face le semblable à ceulx qui ont besoin de pardeçà de vostre ayde, mesmement envers nosdits Suisses; lesquelz je m'asseuré qu'ilz demanderont ce jourd'huy argent (chose plus que raisonnable) pour aultant qu'ilz paient parties de ce qu'ilz prennent de vostre peuple. Vous suppliant d'avantaige, Madame, pour la craincte que j'ay que ledict sieur de Gonnort ne tienne en longueur les cappitaines desdits Suisses encores à Paris pour prendre argent, affin d'aller faire leur creue, laquelle ilz m'ont promis rendre dedans ung mois après qu'ilz seront depeschez en la ville de Dijon (ce qui retarderoit grandement le service de Sa Majesté.) Aussi qu'il n'est besoing d'envoyer en Normandie la somme que demandoit monsieur le maréchal de Brissac pour l'entreprise de Dieppe, soit pour l'artillerie, vivres et autres choses portées par l'estat qu'il vous en envoya, et qui serviront bien à présent pour ceste armée, obstant que les forces de gens de cheval et partie de celle à pied se doivent joindre (estant ladicte entreprise de Dieppe rompue) avec celle de cedit camp; dont il vous plaira incontinent faire advertir ledict sieur de Gonnort pour satisfaire à ce que dessus, cognoissant de combien cela importe le service de Sa Majesté et le vostre. Qui me gardera, pour l'assurance que j'ay qu'elle y mettra la main, vous envoyer de plus longue lettre, sinon que de supplier, Madame, nostre bon Dieu qu'il vous tienne en santé heureuse et longue vie, et accroissement de grandeur à Vostre Majesté.

« De vostre camp, près d'Orléans, le seiziesme février 1563.

« Madame, je n'entens pas par ma lettre que vous aidiez des deniers de ce costé qui sont ordonnez au maréchal de Brissac pour la Normandie, sinon de cestes parties pour l'artillerie, et me veux taire de celle des vivres, niant entendu ce que m'en a dict Mauvissière, que j'espère vous ranvoier aujourdhui avec monsieur de Bostin pour répondre à sa depesche.

• Vostre très humble et très obéissant sujet et serviteur, « FRANÇOYS DE LORRAINE.

DOCUMENTS RELATIFS A L'ASSASSINAT DU DUC DE GUYSE DEVANT ORLÉANS, LE 18 FÉVRIER 1563, ET A SA MORT ARRIVÉE LE 24 DU MÊME MOIS, SERVANT DE COMPLÉMENT A SES MÉMOIRES.

Relation de la blessure et de la mort du duc de Guyse.

Le jeudy XVIII de février, M. D. LXIII. messire François de Lorraine duc de Guyse, chevalier de l'ordre, pair de France, et lieutenant général pour le Roy, comme vers le soir il visitoit les tranchées du camp, dressées devant et alentour de la ville d'Orléans, occupées par un an en ça par le prince de Condé et associés, ayant laissé son harnois pour se rafraîchir, menant son corps de cuyrasse qu'il avoit porté tout le jour, ainsi qu'il retournoit du Portreau, après estre descendu du bateau où il avoit passé la rivière du Loiret, allant doucement le petit pas, et acompagné de deux gentilshommes seulement, dont l'un estoit le seigneur de Ratin, monté sur un petit mulet, avec lequel il parloit; l'autre le jeune Villecomblin, marchant devant à cheval, fut ledit seigneur de Guyse suyvy par derrière par Jean Poltrot, soy-disant seigneur de Merey, nourry en la maison du seigneur de Soubize, lequel Poltrot avoit despiça proposé le tuer; et comme il approchoit de son logis, en un carrefour où il y a plusieurs chemins tournans de costé et d'autre, ledit Poltrot tira contre luy sa pistolle chargée de trois boulets, de la longueur de six à sept pas; et le frappa à l'espaule, cuydant qu'il fut encores armé par le corps; et à l'instant qu'il l'est frappé, il picqua son cheval d'Espagne, sur lequel il estoit monté, et se sauva de vitesse, passant par plusieurs bois et taillis; durant laquelle nuyct, il fit environ dix lieues, pensant toujours s'esloigner d'Orléans; mais à l'obscurité, il se destourna de son chemin, et vint jusques au village d'Olivet, et picqua jusques le lendemain huit ou neuf heures de matin, qu'il cogneust son cheval estre las; parquoy, il se logea en une cense, où il reposa jusques au samedi xx, qu'il y fut trouvé fortuitement par quelques soldats ne le cognoissans point, ny sachans qu'il eust commis ledit cas; mais par subson, le voiant seul, et de contenance aucunement effrayé, espérans si c'estoit il, en avoir bonne récompense, par ce que le Roy avoit faict crier par son camp, que quiconques en trouveroit l'auteur et le représenteroit, il luy donneroit mille escus; qui fut cause de mettre plusieurs en le

dux donc qui le descouvrirent en la-
le trouvant en une chambre où il
sa pistole, et reinezchans son cheval,
ent au camp vers la Royné; ausquels
nin il déclara l'affaire; promettant un
nt, s'ils le vouloient sauver. Or fut-il
dimenche XXI, en la présence de la
si le fait interroguer par maistre Jean
des requestes; où il fit une longue
de tout le cas, ainsi qu'il avoit en-
exécuté; laquelle fut rédigée par es-
arce qu'en icelle, se trouvoit entr'au-
é le sieur de Chastillon, admiral de
y fut incontinent envoyée par aucuns
ys, estans lors à Caen avec ses reîtres;
il respondit le deuxiesme jour après
eue, et fait imprimer et publier en di-
responses, avec les dépositions du-
; et quant et quant, escrit une lettre
; priant qu'elle fait sursoir son sup-
garder en quelque lieu seur, où il ne
suborné ne intimidé; afin que la paix
fust confronté audict sieur admiral,
pavoir myeulx la vérité. Toutefois le
de sadite déposition, il fut mené de
c quatre chevaux de poste, à Paris,
la tour carrée de la conciergerie du
il demoura jusques à jeudy XVIII de
sur de devant que le corps du feu duc
entrast à Paris; et lors fut condamné
le la court de parlement à estre tenaillé,
atre chevaux en la place de Grève, où il
aucoup avant que mourir: car d'au-
voit varié en sa déposition, après
ré les tenailles ardantes et la dure sé-
chevaux, il fut détaché, et relevé
miner derechef. A donc, estant admo-
re vérité, sur le pout de la mort, l'on
n deschargea sa conscience, confes-
t, et ceux qui luy avoient fait faire.
tourner audict seigneur de Guyse,
fut blessé en la travée susdite, si-
Royne le sceut, vint vers luy au
e l'abandonna jusques à son trespas.
il de Guyse estant lors à Paris, n'en
jusques au samedy ensuyvant; mais
t qu'il l'entendit, s'y en alla; et ne
si grande diligence, qu'il ne trouvast
ès-mallade: car le lundy il tomba en
continue, par sa playe que les chirur-
nt dilatée et cautérisée avec un fer-
gent tout ardent, cuydant par ce
er la poison qu'ils pensoient estre aux
à la pouldre. Toutefois, tant s'en fal-
a servist de rien, que plustost il luy
mort, causant ladite fièvre dont il dé-

céda le mécredy des Cendres XXIV. de février,
sur les dix heures du matin, après avoir fait plu-
sieurs remonstrances à madame sa femme et à
son fils aîné, qui ont esté rédigées par escrit et
publiées. Son corps demoura quelque temps au
lict mortuaire; puy fut mis en un lieu où cha-
cun pouvoit passer pour le voir. Ceux de la ville
et du pais à l'entour y vindrent à troupes;
mesmement grandes compagnies de capitaines,
gens-d'armes et soldatz; et dedans le camp, y
eut de grandes plaintes. Les enseignes furent
mises bas, et les tabourins sonnèrent le descon-
fort. Puy il fut posé en un coffre de plomb, et
porté le vendredy XXVII, par la rivière de Loire,
à Blois, conduit par les bandes françoises, suys-
ses et espagnoles, jusques au bateau.

*Lettre de l'évesque de Riez, au Roy, contenant
les actions et propos de monsieur de Guyse,
depuis sa blessure, jusques à son trespas.*

AU ROY TRÈS-CHRESTIEN, CHARLES NEUVIESME
DE CE NOM.

SIRE, pource que les exemples des vertueuses
actions se doivent (quand l'occasion s'y offre)
représenter devant les yeux des princes, mesme-
ment quand ils viennent des personnes aymées,
de qui l'on reçoit aisément l'imitation, j'ay bien
voulu vous rendre compte des dernières œuvres et
propos de monsieur de Guyse, ayant receu de luy
cest honneur, lorsque je vins au camp avec la
Royné, qu'il m'appella pour luy assister en son ex-
trême maladie, et veiller les nuicts avecques luy.
Ce qui m'a fait résoudre de prendre ceste har-
diesse, a esté le commandement de madite Dame,
qui a désiré qu'une si sainte et exemplaire fin
d'un tel prince fust par mes escripts connue à
Vostre Majesté, et tesmoignée à tout le monde.
Et encores, Sire, que pour l'amour que vous luy
avez portée, vous ne pourrez lire cecy sans quel-
que tristesse, je m'asseure toutesfoies que vous ne
trouverez moins de contentement d'esprit en la
saincteté de sa fin, que de douleur en une si
grande perte, et jugerez que les louables et chres-
tiennes actions de sa mort sont bien respon-
dantes aux illustres effects de sa vie. J'y ay esté
présent, et luy ay rendu le plus fidèlement et le
mieux que j'ay peu, le dernier devoir qu'il dé-
siroit de moy: dont je n'estime rien toutes les
autres instructions que j'ay jamais receues, au-
pris de celles que ses divines parolles m'ont im-
primées dedans le cœur; et semble, Sire, que
véritablement on luy feroit tort d'estre marry
d'une mort si heureuse pour luy, de laquelle
luy-mesme se rejouissoit, et qui, après tant
d'honorables trophées, a adjousté, par la victoire

de ce monde et de soy-mesme, une immortelle couronne à ses précédens honneurs : car ses rares et tant excellentes louanges, qui pour l'instabilité des choses pouvoient recevoir quelque mutation, sont scellées et confirmées par sa magnanimité au mespris de ce siècle, par sa douceur à pardonner à ses ennemis, par sa prudence de pourvoir à sa maison, et finalement par un ardent zèle de charité et d'affection envers Dieu. Si je pouvois entièrement rédiger par escript ses dernières parolles, vous cognoistriez, Sire, que je vous dy bien peu, au pris de ce qui en est ; mais je crains (comme je dois) que mon imbécillité diminue par trop tant de perfections ; combien qu'une partie exprimée suffira tousjours à ceux qui les liront, pour se former un vray exemple et miroir des vertuz qui, au passage extrême de ceste vie, se peuvent attendre d'un homme chrestien : en quoy je ne doute point, que vous, Sire, ne m'adjoustiez foy, qui sçavez sa suffisance ; et espère que les autres ne me souspeçonneront point de mensonge en choses testifiées par la majesté de la Royne, par messeigneurs les princes, et plusieurs autres seigneurs et personnages d'autorité, de qui j'en ay entendu l'une partie, et l'autre je l'ay veue et ouye moy-mesmes.

Avant que d'entrer au récit de ceste triste désaventure, je reprendray le propos un peu plus hault, pour vous faire entendre, Sire, que monsieur de Guyse voyant l'évidente ruïne qui adviendrait à ce royaume, pour la continuation de la guerre qui attiroit les estrangers de tous costez, et que luy et les siens y mettoient les biens et la vie ; aussi pour effacer l'opinion qu'aucuns avoient conceue, qu'il voulust par les armes maintenir sa grandeur, il s'advisa de despêcher par plusieurs fois hommes exprès, avec mémoire, vers la Royne, mesmement le seigneur de Crenay, pour l'inciter de plus en plus à la paix, suivant les propos qu'il en avoit mis en avant, tant au camp après la bataille, qu'à Chartres, et dernièrement à Blois ; mesme parlant à monsieur le Prince de Condé, lorsqu'il le fut visiter ; et conseilloit à madicte dame, de choisir quelques personnages propres, pour aller à Orléans vers monsieur le connestable, négocier ceste affaire : surquoy elle s'advisa de despêcher messieurs de Lymoges et d'Oysel, leur commandant de passer au camp, pour en communiquer avec ledict seigneur de Guyse ; ce qu'ilz firent le sabmedy treziesme de febvrier ; et après qu'ils eurent receu son advis ils s'en allèrent ce mesme jour à Orléans, où ils parlèrent à mondict seigneur le connestable, à madame la princesse de Condé, à monsieur d'Andelot, et autres qui avoient là

le maniement des affaires. Cependant qu'il se traictoit, monsieur de Guyse estoit en la guerre, pour se garder de surprise, ceste occasion estoit allé, le jeudy en au portereau, où il s'arresta longuement au retour trouver en chemin lesdi revenants d'Orléans ; mais voyant qu'ils doivent trop à venir, il se délibéra d'aller les attendre à son logis, et de passer luy de Loyret dans un bateau, à cause que dont ceux de la religion qu'ils disent avoient rompu une arche, n'estoit encor Lors le seigneur de Crenay qui l'accompagna et couchoit ordinairement en sa chambre vint d'aller trouver madame de Guyse l'oster de la peine où elle pouvoit estre, du tardif retour de monsieur son mary dire qu'il arriveroit incontinent. Il qu'ayant passé la rivière de Loyret, le mary qui ne mérite qu'on le nomme, s'estant ment promené le long du rivage, attenant occasion, l'aperceut, et luy demanda Monsieur viendrait : ledict Crenay luy dit qu'il estoit bien près, et continua son chemin. Le traistre voyant le temps à propos pour couter l'entreprise qu'il avoit faicte de tuer monsieur de Guyse, et ne voulant plus différer l'opinion qu'il print, comme il dist depuis s'il vivoit davantage il mettroit en brèche le dessein de la prise d'Orléans. Il dit jusqu'à la descente du bateau, puis se leva le devant, monté sur un cheval d'Espagne pour cest effect, peu de jours auparavant acheté d'un des gens mesmes dudict seigneur et le voyant au droit d'un chemin croiser deux grands noyers, sur le destour de ne pas aller che qui conduit à son logis, estant je ne sçay quelle heure de nuit (ne le voulant regarder de peur, à ce qu'il confessa après, qu'il gardant il ne perdist la volonté de le tuer) faire, comme il avoit faict plusieurs fois, s'avança et luy tira, par derrière, de force un coup de pistole chargée de trois balles l'attaignant sous l'espaule droite, et par l'oultre, dont la violence fut si grande, courba et baissa la teste jusques sur le cou du cheval, puis se dressant et voulant ramener son main à l'espée, trouva la force de son bras due. Lors il luy sembla que l'espaule luy emportée de ce coup, et se jugea estre instantement atteint. Après qu'il fut venu à se lever et entré dans sa chambre, il trouva monsieur de Guyse qui n'attendoit rien moins que de luy arriver en tel estat ; et la voyant effrayée de si soudain et inopiné accident, après luy parlée, il la consola, et luy dist qu'il luy

nouvelle; mais telle qu'elle estoit, il recevoir de la main de Dieu, et s'acquiescer de sa volonté: que l'on l'avoit tué auprès de Roustain, en trahison, parlant de la paix avec le duc de Guise, et s'esbahissoit qu'il y eust lice aux hommes: qu'il n'avoit nul malheur, mais bien qu'un de sa nation fust un tel acte; et quand madame de Guise, irant, dist qu'elle en demandoit venu, il la reprint, disant qu'il ne faillirait Dieu qui nous commandoit de ne pas à noz malfaiteurs, et luy laisser la charge comme estant le présent plus agréable à un homme chrestien luy scauroit faire: très-heureux de mourir pour son honneur et le service du Roy: bien avoit-elle fait et se doloit, car il l'aimoit et l'avoit tant aimée; mais que Dieu la consolât, aux tribulations ne délaisse jamais le nombre desquels elle estoit; et monsieur le prince de Guise pleurant, aussi, et luy dist: Dieu te face la même chose d'estre homme de bien; puis se tournant vers vous, Sire, et de la Royne, il dist qu'il eussent bien marryz de son inconvenient, et ne perdiez un bon serviteur qui ne vous eussent fait faute. En parlant de madame de Guise le monsieur le cardinal de Lorraine, et les sieurs ses frères et du desplaisir que monsieur de Guise qui l'aymoient recevoient de son malheur, il leur souhaitta pouvoir prendre conseil en son mal, qu'il prenoit luy-mesmes que sa playe fut veue par les chirurgiens, trouvèrent que le coup n'entroit dans le corps, il conceut meilleure espérance de sa vie, et qu'il estoit disposé pour vivre ou mourir, ainsi qu'il plairoit à Dieu; le priant qu'il fust possible estre utile pour son service et pour le bien public, il le laissast de; sinon, qu'il le print bientôt; requiescent le tout à son ordonnance. Je ne puis oublier à vous dire que le traistre meurtre suivy que par monsieur de Roustain, qui estoit venu vers monsieur de Guise de la Royne, et luy faisoit lors commiseration pource qu'il estoit sur un mulet, et par l'obscurité de la nuit, il ne luy pouvoit longue poursuyte, et aussi que celui qui le tenoit l'espée en la main, et s'esquivoit luy-mesmes semblant de poursuyver qui avoit donné le coup; mais le juste jugement de Dieu ne permit que pour course ny pour malice qu'il sceust faire toute la nuit, et le lendemain tout le jour et encores l'autre nuit, le duc de Guise esloigner du lieu de son malheur, et qu'entre Gergeau et Olivet, il fut

pris (comme par miracle) de ceux mesmes qui ne le congnoissoient point; et après avoir esté ouy en la présence de la Royne et de messieurs les princes et seigneurs de vostre conseil, il a esté mené à Paris, pour estre jugé par la court de parlement, selon son démerite. Je vous diray seulement, Sire, qu'entre autres choses, il confessa qu'il estoit venu à Messas, vers ledict seigneur, faignant se repentir d'avoir porté les armes avec ceux de la religion qu'ils disent réformée, et les vouloir d'oresnavant porter soubz sa charge, pour vostre service, et qu'il avoit quelque temps conversé en sa maison, à fin de trouver plus aisément le moyen de le tuer; mais la grande bonté et gracieuseté qu'il voyoit en luy, l'avoit tousjours gardé de exécuter sa mauvaise intention.

Messieurs de Lymoges et d'Oysel passaient la rivière quand le coup fut donné; de sorte qu'ils l'ouyrent clèrement; et venuz au logis dudit seigneur, ils le trouvèrent prest à se mettre au lit, et s'estans condoluz avecques luy de ceste Infortune, il leur dist qu'on l'avoit assez maltraicté pour une fois; mais qu'il ne se trouveroit point qu'il eust jamais fait de telles despêches: qu'il aymeroit beaucoup mieulx mourir qu'en faire de pareilles, et n'eust jamais pensé qu'il y eust eu tant de cruauté en France. Lors ayant loué Dieu de ce qu'il n'estoit en danger, comme luy-mesmes l'estimoit, il luy rendirent compte sommairement, pour ne l'ennuyer de leur négociation, dont il se resjouit, voyant les affaires si bien acheminez à la paix. Il est vray que sur le propos des ostages, il dist qu'il estoit bien d'avis que monsieur d'Estampes et monsieur Danville allassent à Orléans; mais quant à monsieur le prince son fils, il doubtoit que madame sa femme et ses amys y feissent quelque difficulté, pour le mauvais estat où il estoit: toutesfois si la Royne congnoissoit estre nécessaire qu'il y allast pour le bien de la paix, et qu'il luy pleust luy commander, non seulement il l'y voudroit envoyer, mais aussi tous ses autres enfans ensemble. Peu après les capitaines de l'armée le vindrent visiter, portants au cueur et au visage une incroyable tristesse, ausquels il dist qu'ils voyoient en quelle façon estoient traictez les gens de bien et les bons serviteurs de Vostre Majesté: que l'on frappoit ainsi par derrière, quand on n'osoit frapper par devant: qu'il les prioit de parachever les despêches qu'il avoit commencées, et de pourvoir aux affaires de la guerre, sans que pour sa blessure vostre service fust retardé; et que ses secrétaires obéyroient à leurs commandemens, en attendant des nouvelles de la Royne. Puis quand il la veit ar-

rivés au camp, le samedi vers le soir, expressément pour le voir, il se resjouyt grandement de sa présence, et de l'honneur qu'elle luy faisoit de luy tenir plusieurs favorables propos, se montrant très-soigneuse de sa guérison, comme celle qui vouloit chercher tous les moyens qu'il luy seroit possible de la luy faire recouvrer, sachant assez combien elle importoit pour le bien de ce royaume et pour vostre service; de quoy il la remercia très-humblement; et luy ayant rendu compte de ses actions et entreprises, et communiqué tous ses desseins, il sembla estre de beaucoup allégé, et plus content que de coutume; mais le mal croissant tousjours de plus en plus, et ses forces se diminuant pour le sang qu'il avoit perdu, il se trouva entre le doute et l'espérance de sa vie, sans toutesfois laisser le soing de voz affaires, desquels il conféroit souvent et longuement avec la Royne qui le visitoit tous les jours deux fois. Monsieur le cardinal de Guyse y arriva le lundy sur le soir, qui luy fut un redoublement de consolation, et un grand soulagement à madame de Guyse, qui estoit si affligée qu'elle avoit bien besoin d'un tel secours, pour pourvoir aux choses nécessaires; et quand la Royne y revint le mardy, après qu'elle luy eut demandé comme il se portoit, il luy tint le propos qui s'ensuyt, en la présence de messieurs les princes, et des seigneurs de vostre conseil.

A la Royne.

« Madame, vous voyez l'estat où je suis réduit par le coup que j'ay receu pour maintenir l'honneur de Dieu et le service du Roy, dont le plus grand desplaisir que je sente, c'est de ne pouvoir continuer à le servir et vous, comme j'ay de coutume: car oultre les anciens grands bienfaits que j'ay euz des roys et de vous, Madame, vous me faictes encores de présent tant de bien et d'honneur de me visiter ainsi souvent, et me consoler par voz sages propos et offres honorables, que j'en sens une obligation passant tous les biens qui se peuvent recevoir de prince ny de princesse du monde. Je me trouve en un combat où il fault nécessairement que je vainque ou que je sois vaincu. Si je demeure le vainqueur, et la vie m'est conservée, je ne l'espargneray jamais en rien pour le très-humble service du Roy et le vostre, et l'emploieray autant que je fais onques, et plus s'il m'est possible, en toutes les occasions qui se pourront offrir; mais si Dieu veut que la force du mal ayt la victoire sur moy, et que je sois venu à la fin de mes jours, je commande à mes enfans de toute la puissance que j'ay sur eulx, de succéder à mes voluntez en

cest endroit, et les tenir comme mes biens, pour un certain héritage, afin de se dédier continuellement eux et leurs vies, pour vostre humble service. Je m'assure que vostre bonté, sans mes parolles, les vous recommandera tousjours assez, et que les longs services que j'ay faicts aux Roys mes bons maistres, et à vous, ne seront jamais effacez de vostre mémoire: si ne veulx-je laisser à vous en faire une très-humble et affectueuse recommandation, et vous supplier, Madame, de tenir leur mère et eulx en vostre souvenance. Je ne vous veulx point parler de mes facultez; mais je vous veulx assurer qu'ilz auront bien besoin de vostre faveur et ayde. Je m'en iray, s'il plaist ainsi à Dieu, sans aucun regret de laisser ceste vie; et combien que le Roy et vous feissiez perte d'un très-affectionné et fidèle serviteur, si est-ce que puisque Dieu vous laisse monsieur le cardinal de Bourbon et messieurs les princes du sang pour vous assister, avecques plusieurs autres seigneurs, je ne vous feray pas grand' faulte, et m'estimeray heureux d'estre mis hors des extrêmes misères et malheurs qui en ce temps régnent au monde, mesme en ce royaume, où je nous voy en telle disposition d'esprits, que nous ne pouvons aucunement souffrir le repos n'y estre en patience: parquoy il fault, Madame, et je vous en supplie très-humblement, que vous pourchassiez une bonne paix, et metiez une fin au bon commencement que vous y avez donné, comme vous cognoissez estre nécessaire: ce que je désire pour les autres plus que pour moy, qui ne suis assuré de jouyr d'un tel bien, veu le danger où je me trouve d'une mort prochaine, dont toutesfois la peur ne me trouble point: car comme faisant profession des armes, je m'en suis de long-temps résolu; et comme chrestien, Dieu me faict la grace de me donner une assurée espérance de mon salut: il me présente sa clémence et sa bonté: il met devant mes yeulx sa miséricorde, et encore que par la rigueur de sa loy, je me sente subject à la condamnation de mes fautes, toutesfois par sa douceur paternelle, et par ce grand mérite du sacrifice de son Filz, je voy pour moy une plénière rémission préparée: je me tiens assuré de ce qu'il m'a promis: je scay que le créateur ne veult point perdre sa créature qui met sa fiance en luy; et encores que mes iniquitez soient venues par dessus ma teste, si ay-je certaine espérance que l'abisme de la miséricorde surmontera l'abisme de mes pechez, et que l'ayant pour moy, l'enfer ny la mort ne me pourront faire nuisance. Soit doncques de moy ce qu'il plaira à Dieu en ordonner: je ne commande ny désire rien outre sa volonté que je me

n tout pour mon but et résolution, pour
d'un cuer content et humilié, me
tant à l'obéissance que doit la facture
teur, l'enfant à son éternel Père, et le
eluy qui a faict sa rédemption. Je con-
ion propos en ces deux poinctz; que si
demeure, je la recognolstray de Dieu,
ay tousjours faict toutes choses, et la
ay très-voluntiers pour son honneur, et
ervice du Roy et le vostre: si je la pers,
que je mourray en luy, et que par sa
me fera participant de son royaume

opos, Sire, qui furent plus diffusément
z par luy poursuiviz, attirèrent abon-
t les larmes des yeulx de la Roynie, et
es seigneurs assistans: à quoy toutesfois
ertua de respondre, qu'elle espéroit que
feroit ceste grace, de le laisser encores
onde pour le besoing qu'en avoit ce
, pour conserver la religion, et pour
vice; de sorte qu'il luy seroit luy-même
faire pour sa maison et pour les siens,
lésroit; mais si Dieu (ce qu'elle ne pen-
ordonnoit autrement, elle ne faudroit
er son pouvoir envers vous, Sire, pour
et grandeur, et feroit ny plus ny moins
t, qu'elle avoit délibéré de faire pour
nes, sans jamais oublier ses tant impor-
ices, qui ne scauroient estre assez digne-
ompensez; et luy vouloit dire plusieurs
ropos, mais se trouvant empeschée par
ar qui l'avoit saisie, elle fut contraincte
lirer. Sur le soir, l'ardeur de la fiebvre
a avec une sueur froide, non sans quel-
litation de son entendement. Lors je luy
le Dieu, de la consolation qu'il devoit
en luy, et de la patience de son mal,
enant de luy; ce qu'ayant un temps es-
me respondit qu'il estoit très-bien ad-
il failloit recongnoistre Dieu aux adver-
nme aux prospéritez, comme monsieur
nal son frère qui estoit la présent, luy
en sceu dire; et pour ce qu'il se sentoit
ient travaillé de la fiebvre et de la sueur,
qu'on le laissast prendre son repos. Un
s, estant advisé par monsieur le cardi-
frère, que le temps estoit venu où il luy
penser à sa conscience, recepvoy les
acremens, et disposer de ses derniers af-
près avoir esté quelque temps en cogi-
l me fait appeller, n'estans lors que mon-
sieur le cardinal son frère, et monsieur
tain avecques luy; et adressant sa parolle
dist qu'il avoit délibéré de faire trois
Premièrement de remémorer ses fautes

passées, pour se réconcilier avecques son Dieu;
les dire en confession particulière à son aulmos-
nier, et déclarer par une confession publique de-
vant tous, ce qu'il pensoit debvoir venir à nostre
congnoissance. Secondement, de se présenter au
sainct sacrement de l'Eucharistie, invoquer la
faveur divine en son secours, pour luy faire la
grace de le pouvoir dignement recepvoy; et fi-
nablement, après qu'il auroit deschargé son es-
prit du faix de sa conscience, pourveoy à ses
affaires domestiques, et faire son testament. Et
sur ce propos, avecques une grande élévation
d'esprit, il se mit à parler de Dieu, du sacrement
du corps de Jésus-Christ, et de la seureté de ses
promesses, si sainctement, qu'il ne laissoit aucun
lieu à nous qui estions présens, de luy pouvoir
dire chose pour son édification, qu'il ne se la
dict soy-mesmes; de sorte que nous n'avions pas
tant à faire à le conseiller, qu'à luy conforter
ses bonnes intentions. Après qu'il se fut confessé
à son aulmôsnier, la minutet passée, il voulut que
la messe fut dicte devant luy; et particulièrement
m'appela, pour me tenir près de son chevet; et
estant la messe achevée, il feit tourner le prestre
devers luy, et ayant faict approcher madame de
Guyse et monsieur le prince son filz, il commença
de parler à elle, qui misérablement explorée, se
composoit le mieulx qu'il luy estoit possible,
pour ne luy monstrier l'extrême ennuy qu'elle
portoit: puis adressa son propos à mondiet sieur
le prince son filz, et le continua comme vous
pourrez veoir en ce qui s'ensuit.

A madame de Guyse.

« Ma chère et bien aymée compagne, puisque
Dieu veult que je m'en aille le premier, c'est
bien raison, cependant que j'ay encores le loisir,
qu'à vous la première j'adresse mon propos,
vous communiquant de mes derniers affaires.
Nous avons longuement esté conjoincts ensem-
ble par le sainct lien de foy et d'amitié, avec-
ques une entière communion de toutes choses.
Vous sçavez que je vous ay tousjours aymée et
estimée, autant que femme peult estre, sans
que nostre mutuelle amitié ait receu aucune di-
minution en tout le temps de nostre mariage,
comme je me suis tousjours mis en mon debvoir
de le vous faire cognoistre, et vous à moy, nous
donnans tous les contentemens que nous avons
peu. Je ne veulx pas nier, que les conseils et
fraglitez de la jeunesse ne m'ayent quelquefois
conduit à choses dont vous avez peu estre of-
fensée: je vous prie m'en vouloir excuser et me
les pardonner: si veulx-je bien dire que je ne
suis pas en cest endroict des plus grands pé-
cheurs, ny aussi des moindres; combien qu'en-

vers Dieu je sois en tout des plus coupables : mais depuis quelques années, vous sçavez bien avecques quel respect j'ay conversé avecques vous, vous ostant toutes occasions de recevoir le moindre mescontentement du monde.

« Dieu m'a donné des biens : je vous en laisse la part que vous en voudrez prendre. Je vous laisse les enfans que Dieu nous a donnez, qui sont assez bien heureusement nez et nourriz jusques icy. Je vous prie, par l'inviolable amytié d'entre nous deux, que vous leur soyez tous-jours bonne mère : que vous leur rendiez lés prudens et songneux offices que vous leur devez, les nourrissant sur toutes choses en l'amour et en la crainte de Dieu, pour obéir à ses commandemens, et suyvre le chemin de vertu : que vous les entreteniez en l'obéissance du Roy et de la Roïne ma bonne maistresse, et de messieurs ses enfans, sans recongoistre que Leurs Majestez et mesdicts seigneurs : que vous leur donniez de bons précepteurs qui les instituent aux bonnes lettres ; j'entens les lettres qui ne sont subjectes à aucune repréhension, et que vous leur donniez de sages gouverneurs, qui les puissent dresser au chemin des gens de bien et d'honneur, pour estre tels que je les désire. Les plus chers thrésors que vous leur puissiez faire acquérir, sont les vertus, qui leur feront une seconde obligation envers vous, non moindre que la naissance. Je vous prie de tout mon cueur, les avoir tous pour recommandez, et principalement mon fils icy présent, qui estant le plus avancé d'age, pourra servir de guyde et d'exemple aux autres. Je vous donne la puissance de leur faire les partages de mes biens, et d'oster à celuy qui vous sera désobéissant, la tierce partie des biens qui luy escherra, et la donner à celuy de ses frères que vous voudrez choisir ; en quoy je m'asseure que vous gouvernerez par l'advis et conseil de madame ma mère, et de messieurs les cardinaux mes frères, et s'il advient que vous vous oubliez en ce dont je vous prie, vous rendant trop rigoureuse ou nonchalante à vostre devoir envers eux, je prie mon Dieu qu'il vous en donne une forte punition, pour vous faire congnoistre vostre faulte. Je ne dis pas cecy, ma mye, pour aucune défiance que j'aye de vous : car je vous tiens en trop bonne estime ; mais l'amour paternelle, et le grand désir que j'aye que vous suiviez ma volonté, me fait parler en ceste sorte. Or je vous prie mettre si bien en vostre mémoire ce mien dernier propos, qu'il n'en puisse jamais sortir. »

A monsieur le prince de Genville.

« Mon fils, tu as oy ce que j'ay dit à ta mère, que Dieu te laisse pour tenir ma place, et l'estre une bonne et sage conduite, tant qu'elle demeurera en ce monde : je te commande de luy estre obéissant, et de luy rendre honneur et révérence, suyvant les bons conseils et prudentes instructions qu'elle te donnera : aye, mon mignon, mon amy, l'amour et la crainte de Dieu principalement devant tes yeulx et dedans ton cœur : chemine selon ses voyes par le sentier droict et estroict, laissant le large et oblique qui conduit à perdition : garde ses saints commandemens tant qu'il te sera possible : demande luy en la grace, et il te la donnera : dresse toutes tes actions et desseins au chemin de la vertu, pour laquelle avoir, il te fault enquerir que c'est que vertu ; et l'ayant aprins, t'enquerir où sont les hommes vertueux, et après les avoir trouvez, hante-les, fréquente-les, et te les propose pour imiter : lors Dieu te fera la grâce de devenir vertueux : ne te laisse aucunement attirer aux compagnies vitieuses : car la fragilité de la jeunesse s'attache aysément à l'exemple de mal, et pour petit commencement que tu en ayes, tu ne te donneras garde que peu à peu te laissant vaincre au vice, tu y viendras jusques au plus hault degré : garde toy, mon fils, d'y entrer, pour n'obscurir par tes coupes l'heur de ta naissance : évite toutes les occasions qui t'y pourroient conduire ; ny mesme au jeu, ne commence à tromper pour quelque petite occasion que ce soit : car du peu tu viendrois au beaucoup, et acquerrois avec le temps une coutume vitieuse : mesprise la conversation des femmes mal sages : car il ne s'en peult acquérir que malheur et damnation : ne cherche aucun avancement par voyes mauvaises, comme par une vaillance de court, une fortune vitieuse, ou une faveur de femmes : car ce sont tous incertains appuiz, sur lesquels ne se peult fonder aucune chose stable ; mais attens les honneurs de la libéralité de ton prince, par tes services et labeurs, et ne désire les grandes charges : car elle sont très-difficiles à exécuter ; mais en celles où Dieu t'appellera, employe entièrement ton pouvoir et ta vie, pour t'en acquiter selon ton devoir, à l'honneur de Dieu, et au contentement de ton Roy, lequel tu dois recongoistre (après Dieu) pour souverain maistre et seigneur, et la Roïne ma bonne maistresse, pour ta souveraine dame, du tout leur dédiant tes services, et honorant Messieurs, comme frères et enfans de tes Roys ; et si la bonté de la Roïne te fait participer en mes Estats, n'estime point que ce

tes mérites, mais seulement en faveur et de mes laborieux services; et regarde-
ras venu à l'âge d'en pouvoir pren-
nément, de t'y porter avec modéra-
sant à un chacun tous les raisonnables
que tu pourras, sans jamais faire injuste
à personne. Les grandeurs ne sont
elles ne sont accompagnées de la vertu; et
qu'eslevé en plus hault degré tu seras,
seront tes fautes plus apparentes;
quelque bien qu'il te puisse advenir, garde
mettre ta confiance: car ce monde est
r, et n'y peult estre assurance aucune:
vois clairement en moy-mesmes, qui
grand capitaine, suis tué par un petit
Je ne dis pas cecy pour ma louange:
rends du tout à Dieu, mais pour t'en-
le mespris du monde; estimant que
capitaine se peult dire celui qui est chef
de vaillans hommes combatans pour
de Dieu, et pour le service de leur
Or, mon cher fils, pour la fin de mon
je te recommande ta mère: que tu
as et la serves, ainsi que Dieu et na-
commandent: que tu ne luy desplai-
ne la mécontentes jamais en rien: que
tes frères comme tes enfans, estimant
comme le tien propre: que tu gardes
vec eux: car c'est le vouloir de Dieu,
ad de ta force; et je prie mon Dieu qu'il
sa sainte bénédiction, comme je te
ésentement la mienne. »

*vers les cardinaux de Lorraine et de
Guyse.*

ous messieurs les cardinaux mes frères,
ez tousjours tant aymé, j'ay receu de
biens de vous, lesquels je désire que les
tissent reconnoistre, en vous obéissant,
aisant service: je vous prie les avoir en
commandation, et leur estre pères, et
dre protecteurs de ma femme et de ma
Je m'asseure que mon frère, monsieur
le, fera tousjours envers eux office de bon
t que mes autres frères vous obéiront
roz enfans. Vous, monsieur le cardinal
e, qui estes esloigné pour une si bonne
je vous prie quand vous entendrez ceste
, prendre la consolation avecques Dieu,
sçauriez très bien donner aux autres;
monsieur le cardinal mon frère, que
 oulu faire assister à ma fin, et qui avez
peine de me venir trouver à ce besoing
e, vous m'avez grandement obligé de
tant d'autres que j'ay receuz de vous,
tout de ce qu'en ceste extrémité vous

m'avez advisé de penser à Dieu et à ma cons-
cience, et de recevoir les sacremens selon la
sainte et louable coutume de l'Eglise. »

Aux assistans.

« Et vous, Messieurs, qui estes icy présens, que
Dieu m'a envoyez pour ma consolation, je vous
prie ne vous lassez point de continuer jusques à
ma fin les bons et charitables offices que vous
avez commencez. Je ne cuidois pas estre si près
de mon but, et sentoies mes forces assez grandes
pour aller plus oultre; mais puisque mon heure
est prochaine, il est temps que je pourvoye à mes
derniers affaires. Je vous prie, Messieurs, quand
Dieu m'aura appelé à l'autre vie, souveniez-
vous d'avoir toute ma famille pour recomman-
dée envers la Royne, et luy ramentevoir mes
longs et fideles services, qui ont esté les meil-
leurs que j'ay peu envers les roys mes bons maî-
tres, et envers elle; et luy dire que s'il luy plaist
départir à mon fils mes Estats, j'espère qu'elle en
sera bien et fidèlement servie. Quant à mes-
sieurs les cardinaux mes frères, je croy qu'ils
se contentent des biens qu'ils ont. Il faut que je
die de monsieur d'Aumalle, mon frère, que c'est
un bon et vaillant capitaine qui a bien et lon-
guement servy, et qui mérite qu'on le recon-
noisse. Quant à moy, vous voyez l'estat où je
suis réduit par la blessure d'un homme qui ne
sçavoit pas bien ce qu'il faisoit. Je vous prie
faire très-humble requeste à la Royne, qu'en
l'honneur de Dieu, et pour l'amour de moy,
elle luy pardonne. S'il est trouvé avoir offensé
le public, je n'y touche point; mais en ce qui
concerne l'intérêt particulier de ma vie, sup-
pliez-la affectueusement de ma part, qu'il ne
reçoive aucun dommage; et vous qui en estes
la cause, je vous suis grandement obligé: je
serois bien ingrat si je ne vous remercioys, puis-
que, par vostre moyen, je suis voisin de l'heure
où j'espère assurément m'approcher de mon
Dieu, et jouyr de sa présence. Les roys ont de
belles maisons, les princes en ont, j'en ay de
belles; mais ce ne sont que ténébreuses prisons,
au pris de la sainte cité et de la haulte habita-
tion où je m'avance. C'est le temps où je dois
penser aux offenses que j'ay faictes, et recueil-
lir les fautes de ma vie. Vous sçavez que j'ay eu
de grandes et difficiles charges, et ce a esté
sans les chercher. J'ay esté lieutenant des roys
en grandes armées, dedans et dehors ce
royaume, ayant commandement sur les finan-
ces dont je signois les roolles, et expédioys les
acquets; qui n'estoit soing de petite importance;
mais je ne les ay employées que pour le service
du Roy, sans jamais en appliquer rien au profit

de moy ny des miens. J'ay esté quelquefois contrainct d'user d'aspres sévérité; comme en Lombardie, de faire mourir des hommes pour peu d'occasion, pour avoir seulement prins un pain, ou un morceau de lard; qui estoient rigueurs nécessaires pour la guerre; toutesfois désagréables à Dieu, dont je sens un fort grand desplaisir, comme d'autres semblables offénces. J'ay esté aussi d'avis qu'on print des biens de l'Eglise, et qu'on vendist du temporel des bénéfices; mais ce a esté à bonne intention, pour la nécessité du temps et l'utilité publique; et ay tousjours désiré une bonne réformation en l'Eglise, afin que Dieu y fust mieulx honoré et servy. J'espère que ce bien adviendra en la chrestienté, lorsqu'on verra ceulx qui l'entreprendront porter la marque de vrayes et fidesles serviteurs de Dieu. Quant aux dernières armes que j'ay prinses, j'invoque la bonté divine en témoignage que je ny ay esté conduit par aucun intérêt particulier, par ambition, ny par vengeance, mais seulement pour le zèle de l'honneur de Dieu; pour la vraye religion que j'ay tenue sans fléchir, et le service de mon prince; qui sont cause que je meurs présentement; dont je me tiens heureux, et remercie de très-bon cueur mon Dieu de m'avoir fait tant de grace. Je vous prie croire que l'inconvénient advenu à ceux de Vassy, est advenu contre ma volonté: car je n'y allay onques avecques intention de leur faire aucune offence. J'ay esté deffendeur, non agresseur; et quand l'ardeur de ceux qui estoient avec moy, me voyans blessé, leur fist prendre les armes, je fey tout ce que je peu pour parer leurs coups, et garder que ce peuple ne receust aucun outrage. J'ay désiré et pourchassé, par tous les moyens qu'il m'a esté possible, une bonne paix; et qui ne la désire, n'est point homme de bien ny amateur du service du Roy, et honny soit qui ne la veult. Je vous prie remonstrer à la Royne, qu'elle la face, pour la conservation de son royaume qui est tant affligé, que s'il demeure quelque temps en ce misérable estat, l'enfant ne pourra hériter aux biens de son père, ny le seigneur soutenir ce qui est sien. Il vaudroit mieulx estre ailleurs beschant la terre; tellement que si Dieu ny remédie, j'ay pitié de ceulx qui demeurent après moy. Il est vray que le moyen de la paix est hors de la puissance des hommes, pour les volentez exorbitantes et les cueurs trop endurciz; de sorte qu'il fault que ce bien advienne à ce pauvre royaume seulement par la bonté de Dieu. Il nous la donnera quand il en sera temps, et quand nous aurons appaisé son ire par nostre conversion de vie. Il est notre père, et nous sommes ses enfans. Il

sçait mieulx que nous mêmes ce qui nous est prouffitable. C'est luy de qui il fault attendre toutes bonnes choses: car le monde n'est plain que de tout mal, de misère et de calamité. Il luy plaist qu'il soit ainsi pour exciter nostre foy, et nous garder de mettre icy nostre fiance. Et vous mes amys et serviteurs, qui avez prins pour moy tant de peines, je n'ay pas fait beaucoup pour vous; si ay-je fait ce que j'ay peu, et si mieulx je pouvois, je le feroys volontiers. Je vous prie, si la colere ma quelquesfois incité à vous dire ou faire chose qui vous ayt déplu, me le vouloir pardonner; et si à quelqu'un d'entre vous ou à d'autres, je me trouvois redevable d'aucune debte, dont il ne me souvienné, j'entends que à la première demande, il y soit promptement satisfait. »

Oraison à Dieu.

« O mon Dieu, que grande est ta clémence et béginité envers ta créature, envers ton pauvre serviteur: tu m'as départy en ma vie plusieurs grands bienfaits, tant d'honneurs et de prospérité et tant de faveurs; mais, mon Dieu, toutes ne sont rien au pris de celle que tu me fais de m'appeler à toy. O heureuse la playe qui en si peu de temps me délivre de ceste prison terrestre, et me mène en la céleste habitation vers toy, mon Dieu, qui est le salut, le bien seul et assuré où nous devons préteindre, où j'aspire de tout mon cueur, et espère de parvenir; non point par mes mérites, ny par mes œuvres qui sont trop imparfaites: car je ne suis que péché; mais par ton infinie bonté et miséricorde, par le mérite du sang espandu de ton Filz mon sauveur. Je mets tous mes pechez sur mes espalles, et les jette à tes pieds, afin que tu les reçoives et me laves dans le sang de ton Filz Jésus-Christ. O Trinité divine et incompréhensible, trois personnes en une déité, soyes-moy aujourd'huy secourable: ne permettez point que pour mes fautes, l'ennemy use de sa puissance sur moy. Tu m'as promis, mon Dieu, que tu recevras la conversion du pécheur toutes les foys qu'il se repentira de ses fautes. Regarde mon humilité, mon desplaisir et ma ferme espérance; espérance qui n'abuse point et ne confond jamais: car elle est appuyée sur la roche de la vérité, sur tes saintes promesses qui ne furent onques vaines et ne peuvent faillir. N'entre point en jugement avec ton serviteur. Je demande ta miséricorde, mon Dieu, ta sainte miséricorde qui est infinie, qui surmonte l'infinité de mes pechez. Fais moy participant de la mort de ton Filz Jésus-Christ, qui a vaincu la mort et le péché du monde. Confirme moy de ton Saint-Esprit: mets dedans

leur avec ton doigt divin, la foy et com-
m ton souverain ayde, jusqu'au dernier
de ma vye. Embrase mon esprit de ta
, afin qu'il ne pense qu'en toy, qu'il ne
que toy ; et ne permets que mes tentations
par-dessus mes forces. Or, mon Dieu, je
sja ta promesse accomplie : je me sens
nombre de tes esleuz, dont je te rends
grâces. Je voy tes saincts bras ouverts
re recevoir aux félicités éternelles, pour
te vivre entre tes bienheureux. O mon
e n'ay plus aucun doute de mon salut :
plus qu'un peu d'espace qui me garde
à toy. Je suis venu au bout de mon
: je n'ay que le travers d'une rue à pas-
sage moy, mon Dieu ; ce passage, non
our me délivrer de la peine : car je me
e de ce qu'il te plaist, sçachant bien
y a tribulation qui soit digne de la future
mais je désire ce partement, pour bien-
r ta divine face. Or, mon rédempteur
brist, je me voys présenter au saint-
ent de ton précieux corps, où tu es pré-
sente et en essence, ainsi que tu l'as
ir le recevoir en toute humilité, et me
de ceste divine pasture, pour me fortifier
sécurité de ma chair, par ta chair, et me
lire et unir inséparablement avecques toy ;
que je soys du tout indigne d'une telle

raisons, beaucoup mieux et plus copieuse-
citées qu'elles ne sont escriptes, furent
agnées d'une si merveilleuse véhémence,
d'un tel personnage, qui parmi les mor-
tifications retenoit encores en son action
son visage l'accoutumée dignité, que
sçavons ce que nous devons le plus
à nous douloir d'une pitié si lamentable,
resjouyr d'une ame si heureuse, ou en-
ses saincts préceptes en noz entende-
ment admirer son infinie éloquence. Après
le aulmosnier luy eut fait une briefve
tion convenable au saint-sacrement
y administroit, il le receut avec une
humilité et révérence, puis se monstrent
plus consolé qu'auparavant, se resjouis-
sant Dieu, le priant sans cesse de demeurer
à luy, et estre sa force et deffence contre
les cautelles et embüches de l'ennemy
il n'avoit aucune crainte ; et souvent se
fit sur la seurété des divines promesses,
le mérite du sang espandu pour nous en
de sorte qu'en ses tant eslevez propos,
doloit moins de trois heures ; dont pour le
de la peine qu'il avoit de parler trop lon-
t, je prins souvent la parolle, pour luy

dire ce que je jugeois estre le plus convenable
aux termes où il estoit ; et quelques fois, je luy
lisois de la Sainte Escripüre, mesmement des
Epistres saint Jacques ; à quoy il prenoit un
grand plaisir, disant avoir regret qu'il n'y avoit
employé le temps despendu inutilement en cho-
ses vaines, et que la jeunesse feroit bien de se
nourrir en si saintes lectures. Après, il pria
monsieur le cardinal, n'oublier de luy faire ad-
ministrer l'extreme-unction ; et quand l'on allé-
gua l'incommodité du camp et des églises rui-
nées, il dit qu'il seroit marry s'il ne l'avoit. Je
ne parleray point de ses ordonnances touchant
ses affaires domestiques, ses funérailles et ob-
séques, que je remetz à son testament, et les
autres particularitez d'importance au propos
qu'il tint à monsieur de l'Aubespine, pour les
rapporter à la Royne, de sa part, l'ayant envoyé
quérir expressément pour cest effect.

C'est, Sire, ce que j'ay peu recueillir des
principales et dernières actions de monsieur de
Guyse. Il rendit l'ame à Dieu, le mercredi
24^e febvrier, et le sixiesme de sa blessure, en-
tre dix et onze heures avant midy ; en quoy
l'on peut voir les singulières graces que Dieu
luy a faictes, de l'avoir advisé de mener mon-
sieur le prince son filz au camp, pour lui don-
ner les premières instructions militaires, luy
monstrer le chemin d'honneur et de vertu, et
de faire venir madame sa femme, comme pré-
voyant ce qui luy devoit advenir, afin que la
mère et le filz fussent près de luy en ses derniè-
res nécessitez, pour le secourir et recevoir ses
commandemens ; puis de voir avant sa fin la
Royne, monsieur le cardinal de Guyse son frère,
et la plupart de ses bons amys et serviteurs ; et
si je doibs estre mis en quelque compte, que je
me y sois trouvé, pour réduire en mémoire
ses dernières paroles qui ne sont à mon advis
point périssables ; et finalement, que sa mala-
die n'ait pas esté si longue, qu'il en puisse avoir
receu beaucoup de torment, ny si briefve, qu'il
n'ayt eu le loisir de donner ordre aux affaires
de sa maison, de pourvoir à sa conscience ; et
qu'encores après sa mort, nous recueillions les
fruits de ses bons conseils, par la paix qui a esté
bastie sur les mesmes fondemens qu'il avoit
faits. Ainsi se départit de nous ce grand person-
nage, laissant à nos yeulx les abondantes lar-
mes de douleur, et à noz esprits, la douceur
de consolation infinie pour l'heureuse récordation
de ses tant rares graces et vertus, si excellentes,
qu'elles seront célébrées au monde avec immor-
telles louanges.

Lettre du cardinal de Bourbon à la duchesse de Guyse, écrite après la nouvelle de la blessure de son mari.

« Madame, ayant entendu la blessure de monsieur vostre mari, je ne voulu faillre vous despescher ce présent porteur, pour l'envoyer visiter et vous pareillemant pour vous supplier de croire que Dieu le préservera pour son service et pour la nécessité de ce pauvre réaume; encores que l'acte a esté mescant et malheureux, je me fie tant en Dieu qu'il guérira bien tost, en despis de ses ennemys. Si ma présence luy pouvoyt servir, je ne faudrois d'y aller, et luy faire aussy voulantiers service que parent et amy qu'il est en ce monde, me recommandant, Madame, très humblemant à vostre bonne grâce, prieray le Créateur vous donner bonne vie et longue.

« Vostre très humble cousin à vous faire service. « CHARLES CARDINAL DE LORRAINE. »

A monsieur de Gonnor, même sujet.

« Monsieur de Gonnor, je vous faiz ce petit mot en haste pour vous dire que passant par ceste ville de Chartres, j'y ay rencontré ce courrier, qui est à monsieur mon frère, monsieur le cardinal de Lorraine, par lequel j'ay receu avis certain que, grâces à Dieu, la bléceure de monsieur mon frère, monsieur de Guyse, n'est si dangereuse que nous craignons au commencement, et que les chirurgiens qui sont près de luy promettent de le remettre bientost en santé avecq l'ayde de Dieu; dont je vous ay bien voulu faire part pour l'aise que je m'asseure en recevrez, vous priant de la communiquer au prévost des marchandz et aultres qu'advisez; et afin qu'ilz n'en facent doubte, je vous envoie la lettre que m'en a escripte monsieur Dalluyt pour la leur monstrier. Me recommandant en cet endroit de très bon cueur à vostre bonne grâce, et priant Dieu, monsieur de Gonnor, vous donner bonne vie et longue.

« De Chartres ce vingtiesme février 1563.

« Vostre entièrement bien bon amy,

« LOYS CARDINAL DE GUYSE. »

Articles de la paix faite avec Louis de Bourbon, prince de Condé, au siège d'Orléans, après la mort de François duc de Guyse, général de l'armée quy l'assiégeoit.

« Tous seigneurs, gentilhommes, chastelains et hault justiciers pourront vivre en leurs maisons en liberté de leurs consciences et exercices de leur religion avec leurs familles et subjects quy librement s'y voudront trouver et les autres gentilhommes ayant fiefs aussi en leurs maisons

pour eux et leurs familles, tant seulement moyennant qu'ils ne soient demeurans aux villes, bourgs et villages d'autres seigneurs hault justiciers, auquel cas ils ne pourront esdicts lieux faire aucun exercice de leur ditte religion, sinon par expès commandement de leurdits hault justiciers et non aultrement.

« En chacun bailliage ou sénéchaussée, le Roy ordonnera à la requeste des évangelistes, villes ou faubourgs esquels l'exercice de la religion se fera de tous ceux du ressort quy y voudront aller, et néantmoins chacun pourra vivre en sa maison sans pouvoir estre recherché pour le faict de sa conscience.

« En toutes les villes où laditte religion est aujourd'hui purement exercée, outre celles quy seront particulièrement spécifiées des bailliages et sénéchaussées, le mesme exercice sera continué en un lieu ou deux dedans lesdittes villes tel qu'il sera advisé, sans qu'ils puissent prendre ne retenir aucun temple des gens d'église quy seront remis en la jouissance de leurs biens.

« Toutes villes seront remises en leur premier estat et les estrangers hors du royaume.

« Chacun retournera et sera conservé en ses estats, biens et honneurs, et tous jugemens donnez au contraire seront de nul effect et valeur.

« La ville et ressort de la prévosté de Paris sera et demeurera exempte de l'exercice de laditte religion. »

S'ensuit le saint et pitoyable discours, comme ce bon prince François de Lorraine, duc de Guyse, se disposa à recevoir le Saint-Sacrement de l'autel, et l'extrême-onction, et des regrets et complainctes que feirent les capitaines et soudars, après qu'il fut décédé.

Ce bon prince duc de Guyse, ayant une fièvre continue avecques sa playe, par les doctes et bien expérimentez medecins, qui la estoient, fut faicte consultation pour chercher le moyen de luy donner guérison, et trouvarent qu'il y avoit peu d'espoir à sa convalescence; laquelle chose oyant monsieur le cardinal de Guyse, se transporta vers son frère, et luy fait entendre l'opinion des medecins, l'admonestant de se disposer pour chrestienement recevoir les Saints-Sacrements de l'Eglise. Quand ce bon prince eut ouy l'avertissement de son frère, au lieu de se troubler, au lieu de se fasher, au lieu de se tourmenter, regarda son frère d'un œil doux et benin, et luy dict: Ha! mon frère, je vous ay aymé grandement pour le passé, mais je vous ayme encore plus que je ne feis oncques, veu le bon vouloir que vous me portez: je congnois maintenant que vous m'aymez: car me faictes

un vray tour de frère, dont grandement je vous suis tenu, et de cueur vous en remercie : vous ne me pouviez annoncer chose qui me fust plus agréable, que de m'inciter à prendre les remèdes ordonnez de l'Eglise, pour avoir vie et salut lassus avecques Dieu, où j'aspire d'un désir parfait. Et incontinent ce prince bien né se mit dévotement en oraison, et pria Dieu long-temps, estant comme ravy au ciel; puis après, demanda un confesseur, et vint un personnage docte et honorable homme d'église, qui l'ouist en confession; et s'accusa avec grand dévotion et contrition, devant Dieu et son confesseur; puis après, estant confessé, ayant parfaite contrition de ses fautes, se remit à faire dévotes prières à Dieu, avec propos plus céliques que terrestres, et continua ainsi jusques environ la minuict; puis on prépara un autel pour célébrer la sainte messe devant luy, laquelle il ouit avecques pleurs, larmes, oraisons, et grande dévotion; et après que la messe fut achevée, premier que recevoir son Créateur, apella toute la compagnie au tour de luy, et pria qu'on luy donna audience. Lors, en présence de tous les assistans, fait une confession générale de toutes ses fautes, commençant à sa jeunesse, jusques à l'heure présente; et parloit d'une telle façon, avecques telle dévotion, qu'on pensoit plus ouïr parler un ange du ciel, qu'un homme terrestre : cela fait, apella madame de Guyse son épouse, et luy dit plusieurs propos à secret, en luy recommandant messieurs ses enfans; l'exhortant aussi à prendre patience, puisque c'estoit le vouloir de Dieu : madame toute explorée se retira un peu, et feit venir monsieur le prince de Jainville son fils, et se présenta devant son père qui luy donna sa bénédiction, et luy fait de grandes remonstrances, comme un vray père; et après fait son testament et ordonna de sa dernière volonté. Quand il eut fait comme un Zachée, et fidèlement disposé de sa maison, se meit à prier Dieu, et avecques larmes et dévotes oraisons, receut le Saint-Sacrement de l'autel, et puis rendit grâces à Dieu. Là estoit un vertueux et notable prélat, monsieur l'évesque de Rieux, qui se meit à lire le saint Évangile et les épistres de saint Pierre et saint Jacques, devant luy, jusques à son trespas; la leçon desquelles ce bon prince escoutoit en grande affection, et disoit à tous propos : O mon Dieu ! que voylà bien dict : O mon Dieu ! que ces parolles me consolent. Quand fut au matin qui estoit le mercredy des Andres, jour Saint Matthias, on le voulu faire nanger, et luy présentarent des restaurans et viandes exquises, pour soustenir un peu le corps débilité : Ostez, dict-il, ostez, car j'ay pris la

viande céleste, la manne du ciel, par laquelle je me sens si consolé, qu'il m'est advis que je suis desjà en paradis : ha ! me voulez-vous donner ces aliments terrestres, pour me retenir encores icy ? Ce corps n'a plus nécessité de nourriture, j'ay esté frappé à la mort pour soustenir l'Eglise et la querelle de mon Dieu, lequel je prie affectueusement qu'il veille pardonner à celluy qui m'a blessé et donné le coup mortel, de bon cueur je luy pardonne, et ne veux qu'il luy en soit fait aucune chose : toutesfois, s'il y a quelque intérêt public, je ne le puis garentir de cela ; mais de ma part n'aura aucun intérêt. Monsieur le révérendissime cardinal de Ferrare, légat du Saint-Siège apostolic, arriva au logis, et, voyant que ce prince s'approchoit de la fin, se disposa, et avec révérence et dévotion luy donna la sainte et extrême-onction. Cependant l'esprit de ce bon prince se retiroit des extrémités du corps, dont il perdit la parole ; mais monstroït par signe qu'il approuvoit les saintes Escritures qu'on récitoit devant luy ; et sur les dix heures du matin, ou environ, leva les yeux en haut, feit un soupir vers le ciel, et rendit l'âme au sein d'Abraham. O que ce n'est pas la fin d'un tyran : ô que ce n'est pas la fin d'un Catiline perturbateur d'une république : ô que ce n'est pas la fin d'un Scilla, comme vous l'avez escrit et estimé, ô aveuglez hérétiques, en voz paroles menteuses, et invectives injurieuses ! C'est, c'est la fin d'un prince chrestien : c'est la fin d'un Roland : c'est la fin d'un roy saint Loys, de la race duquel il est descendu, à cause de sa propre mère qui est yssue de la noble maison de Vendosme. Le corps dudit prince fut mis en un lieu où chacun pouvoit passer pour le voir. Ceux de la court et du pais à l'entour, venoient à troupes pour le voir ; mesmes grandes compagnies de capitaines, gendarmes et soudars, vindrent aussi pour le voir ; et tous ceux qui passoient au lieu où il estoit, estoient si explorez, et avoient le cueur tant saisi de regret, que l'un ne pouvoit parler à l'autre, et fondoient tous en larmes. Dedans le camp, on n'oyoit que plaintes, regrets, soupirs et lamentations : on mettoit les enseignes bas, on traïnoit les picques, les tabourins sonnoient le pitoyable desconfort, tous ceux du camp fondoient en larmes, voyants qu'ils avoient perdu leur Achille, leur Hannibal, leur César ; et chacun en son endroit, faisoit mémoire des prouesses du prince trespasé ; le corps duquel a esté avec honneur transporté à Blois ; et après quarante jours, sera posé et mis au tombeau, attendant le jour de la résurrection universelle, en laquelle plaise au Tout-Puissant et grand Père de famille, nous faire participer

et jouir du banquet et convi éternel, qu'il a préparé à tous ses esleus qui auront obéi à ses commandemens, et faict sa sainte volonté.

Lettre de la Reine-mère, au cardinal de Guyse, par laquelle elle lui mande que le duc son frère a été blessé.

« Mon cousin, tout à ceste heure je viens d'estre advertye comme hier au soir environ six heures, retournant mon cousin le duc de Guyse vostre frère des tranchées, et ayans desjà repassé la petite rivière de Loyret pour se retirer en son logeis, à cent pas de-là, luy estant seulement accompagné du sieur de Rostaing, ung paillard estant derrière une haie, bien monté, luy donna ung coup de pistole au hault de l'espaule du costé droit, qui a passé tout à travers; qui m'est l'extresme et desplaisant ennuy que vous povez penser. Ayant néantmoins sceu quant et quant que la balle est passée oultre, et pour ce premier appareil, jugent les chirurgiens que le coup n'est pas mortel; qui me donne quelque confort; d'autant mesmement qu'il ne touche point aux oz, n'y entre dedans le coffre; dequoy il a fallu que je vous aye adverty, pour m'en condoloir avecques vous, et prier, mon cousin, advertir le mareschal de Montmorency et le sieur de Gonnor, aussi tous les bons serviteurs du Roy monsieur mon fils, à ce que pour cest inconvenient, il n'advienne là aucun désordre; et de vostre cousté, envoyer là en toute dilligence, tout le secours de chirurgiens, et autres aydes que vous luy pourrez faire: priant Dieu, mon cousin, vous donner ce que désirez. De Blois, le xix^e février 1563.

« Mon cousin, encore que l'on m'aye aseuré que le coup de vostre frèren'est mortel, si est ce que je suis si troublée, que je ne sçai que je souis; mes je vous aseure byen que je meteré tout ce que j'ai au monde et de crédist et de puisanse, pour m'en vanger; et suis seure que Dieu me le pardonnera. Vostre bonne cousine,

« CATHERINE. »

Lettre de la Reine-mère au connétable de Montmorency, par laquelle elle lui fait part du dessein que le Roy a de donner la charge de grand maître de France, au fils du duc de Guyse, en cas que celui-ci meure de sa blessure.

« Mon compère, je vous renvoy La Coudre, pour l'amour de ma cousine madame de Guyse, qui m'a priée, suivent la requête que m'a fayste son mari, de volouyr donner la grant-mestrie ha son fils; set que ne voleu faire, que premièrement ne le vous ay fayst entendre; d'aulent

que à ma requête, vous en désistés; m'aseurant que aymés trop monsieur de Guyse, pour ne trouver bon que je faze tout set que je pouré pour ses enfens; veu encore le méchant hacte que l'ons ha fayst an son endroyt, aytant blessé de la fason, et an faysant servise au Roy mon fils. S'il ann avenet fortune, y me semble byen raisonnable de reconestre en ses enfans ses servises, et sela sera aysample pour seulx qui serviront byen le Roy mon fils, et qui haunt byen servi ses pères et grand-pères. Je luy ay donné charge de vous en parler. Je désire byen que se souit san témoy; set que je m'aseure vous acordera madamela princese pour l'amour de vostre bonne coumère et amye,

« CATHERINE. »

Est écrit au dos de cette lettre : *A mon compère, monsieur le connestable.*

Response à l'interrogatoire qu'on dit avoir esté fait à un nommé Jean Poltrot, soy disant seigneur de Meray, sur la mort du feu duc de Guyse; par monsieur de Chastillon, admiral de France, et autres nommez audit interrogatoire.

EPISTRE.

Peu de jours après que le feu seigneur de Guyse eut esté blessé à la despourvenue, devant la ville d'Orléans, le dix-huitième jour du mois de febvrier dernier, il s'esleva un bruit qu'un nommé Meray avoit fait le coup, à la suggestion de monsieur l'admiral, qui pour lors estoit, et est encores de présent en la ville de Caen en Normandie, lieutenant en l'armée du Roy, sous la charge de monseigneur le prince de Condé: dequoy ledit seigneur admiral ne s'esmeut pas beaucoup; d'autant qu'il estimoit que ceste calomnie, ainsi que plusieurs autres, s'esvanouiroit d'elle-mesme. Mais depuis, par la sollicitation d'un nommé la Valette (1) maistre de camp de la cavallerie légère, sous ledit sieur de Guyse, taschant à désunir les Allemans, et mettre l'armée dudit seigneur admiral en trouble, estant semée en ladicte armée une coppie de confession, attribuée à un nommé Jean Poltrot, soy disant seigneur de Meray, et signée de la main d'un nommé Maluaut greffier, par laquelle il appert que ledit de Poltrot estant examiné par la Royne mère du Roy, en personne, et en la présence d'aucuns seigneurs, conseillers et chevalliers de l'ordre de Sa Majesté, auroit grandement chargé ledit seigneur admiral, et que l'

(1) Jean de Nogaret, baron de la Vallette, père du duc d'Espernon, qui a joué un si grand rôle sous les règnes d'Henry III, d'Henry IV et de Louis XIII.

es autres seigneurs, et pareillement aucuns nistres de la parole de Dieu, d'avoir induit et iré par paroles et argent, ledit Poltrot à faire que dessus; ledit seigneur admiral ayant esrd à la vérité et à son honneur, et ne pouvans ribuer telle controuvée accusation qu'aux ennemis du repos de ce royaume, continuans en ir mauvaise volonté, qui est de ruiner entièrement ledit seigneur admiral avec tous ceux qui ont profession de l'Evangile, en les rendant ioux à tout le monde par tels artifices et pratiques, n'a voulu faillir d'y remédier promptement; et pour ceste cause, sans avoir esgard aux ruses et fallaces des dessusdits, et se contentant en Dieu et en sa bonne conscience, n'a fait difficulté de publier la susdite confession de mot mot, en y adjoustant ses responses sur chacun article comprins en icelle. Protestant devant Dieu d'en répondre devant tous juges de la restienté, non suspects; et s'offrant de maintenir son innocence, en toutes sortes raisonnables et convenables au lieu et degré qu'il tient ce royaume, à fin que telle calomnie estant découverte, et vérité ayant surmonté mensonge, coupables soyent punis, comme le fait le querra.

Le xxi^e jour de febvrier mil cinq cens soixante-trois au camp de Saint-Hilaire près de Saint-Mesmin.

Par devant la Royne mère du Roy, messieurs cardinal de Bourbon, duc d'Estampes, prince de Mantoue (1), comte de Gruyères, seigneurs de Martigues, de Sansac, de Sipierre, de Losse, l'évesque de Limoges, respectivement conseillers du conseil privé du Roy, et chevaliers de l'ordre, présens: A esté amené Jehan Poltrot, soy disant sieur de Merey, natif du pays d'Angoumois, en la seigneurie d'Aubeterre, âgé de xxvj ans ou environ; lequel admonnesté par dite dame de déclarer au vray la cause de son emprisonnement; qui l'a suscité de donner le coup de pistole, dont monsieur le duc de Guyse fut atteint et frappé jedy dernier; quel estoit le but et intention, ou de ceux qui l'avoient fait à ce faire, et quels deniers il en a pour ce receuz, et espère en recevoir; a dict et confessé (se mettant à genoux devant ladite dame, et luy demandant pardon) ce que s'ensuit.

Déposition ou confession.

C'est asçavoir, qu'environ le mois de juing ou juillet dernier, le prince de Condé estant à Orléans, et le seigneur de Souzbize en sa compa-

1) Ludovic de Gonzagues, depuis duc de Nevers.

gnie, duquel il est serviteur, il s'en alla audit Orléans.

Response.

Monsieur l'admiral respond en vérité et comme devant Dieu, qu'il ne scait quand ledit Poltrot arriva audit Orléans, ne quand il en partit; et n'a souvenance de jamais l'avoir veu, ni en avoir ouy parler en sorte quelconque, jusques au mois de janvier dernier, par l'occasion qui sera dite cy-après.

Déposition.

Auquel lieu le seigneur de Feuquères le jeune, gouverneur de Roye, et le capitaine Brion, s'adressèrent à luy; et luy dirent, qu'autresfois ils l'avoient cogneu homme d'exécution et entreprise; et que s'il vouloit entendre à faire une bonne entreprise qui tourneroit au service de Dieu, à l'honneur du Roy, et soulagement de son peuple, il en seroit grandement loué et estimé; et les ayant iceluy confessant requis de se découvrir davantage, et luy faire ouverture de quelle entreprise ils entendoient parler, les asseurant que de sa part il seroit toujours prest de faire un bon service au Roy; cognoissans sa bonne volonté, ils le remirent à monsieur l'admiral, et luy dirent qu'il luy feroit plus amplement entendre le propos qu'ils luy avoient touché.

Response.

Quant au capitaine Brion, ledit seigneur admiral déclare que jamais il ne l'ouit parler dudit Poltrot; et n'est vray-semblable, que si ledit Brion eust sceu quelque telle pratique, il s'en fust teu depuis, quand il a esté au service dudit sieur de Guyse, où il est mort; et quant au seigneur de Feuquères, ledit seigneur admiral a bien souvenance qu'environ la fin de janvier dernier, et non jamais auparavant, il luy dict, en parlant dudit Poltrot freschement arrivé de Lion, qu'autresfois l'avoit cogneu homme de service, durant la guerre de Picardie; qui fut cause que ledit seigneur admiral, peu après le raport dudit Feuquères, l'employa, comme tantost il sera dit; et quant au surplus, ledit seigneur admiral ne doute point que ledit Feuquères ne sache très-bien répondre de ce qui est de son fait.

Déposition.

Et de faict, deux ou trois jours après, lesdits Feuquères et Brion le présentèrent audit seigneur de Chastillon admiral, estant logé audit Orléans, près la maison du prince de Condé; et estoit pour lors ledit seigneur de Chastillon en une salle basse dessous ledit logis; et après que

lesdits Feuquères et Brion l'eurent présenté audit seigneur de Chastillon, il commanda à tous ceux qui estoient en sa salle, de se retirer : ce qu'ils feirent; et mesmes lesdits Feuquères et Brion s'en allèrent, et demeura seul avec ledit seigneur de Chastillon, qui luy demanda en telles parolles ou semblables, s'il vouloit prendre la hardiesse d'aller au camp de monsieur de Guyse (estant lors le camp du Roy, que ledit sieur de Chastillon appelloit le camp de monsieur de Guyse, près de Baugency); et que s'il entreprenoit d'aller audit camp pour l'effet qu'il luy déclareroit, il feroit un grand service à Dieu, au Roy, et à la république; et luy ayant iceluy confessant demandé de quelle entreprise il entendoit parler, il luy dict que s'il vouloit entreprendre d'aller audit camp pour tuer ledit sieur de Guyse qui persécutoit les fidèles, il feroit un œuvre méritoire envers Dieu et envers les hommes : oyant lesquels propos, qui luy sembloient passer outre ses forces et puissances, il dist audit seigneur de Chastillon qu'il n'eust osé entreprendre si grande charge : ouye laquelle responce, ledit seigneur de Chastillon ne l'en pressa davantage; mais le pria de tenir ce propos secret, et n'en parler à personne.

Response.

Le contenu de cest article est entièrement faux et contrové; sur lequel ledit seigneur admiral remonstre en premier lieu, qu'en toute ceste confession il n'est appelé que seigneur de Chastillon, qui est un nom qu'il ne desdaigne point; mais tant y a, que cela monstre clairement de quelle boutique est sortie ceste confession; attendu qu'il n'est ainsi appelé en pas un lieu de ce royaume, ni ailleurs, sinon par ceux qui prétendent par tels artifices le despouiller de l'estat et degré qui luy appartient. En second lieu, ces mots, « étant lors le camp du Roy, que ledit seigneur de Chastillon appelle le camp de monsieur de Guyse, près Baugency, » monstrent assez que quiconques a dicté ceste déposition à ce pauvre confessant, a esté par trop passionné pour bien sçavoir faire son mestier; et n'a tasché à autre chose, qu'à ne rien obmettre qui peut charger ledit seigneur admiral, soit qu'il fust à propos, ou non. Finalement, quand il est dit que ledit seigneur admiral, pour induire ledit Poltrot, luy alléguoit qu'il feroit un œuvre méritoire envers Dieu et envers les hommes, qui est-ce qui ne voye clairement, que tout ce propos a esté forgé par quelqu'un du tout ignorant de la vraie religion, de laquelle ledit seigneur admiral fait profession? Il devoit doncques pour le moins entendre que c'est de la doctrine de l'E-

vangile, et combien elle condamne ces mots de mériter et œuvres méritoires, devant qu'entreprendre de contrefaire le langage d'un évangélique : mais voilà comme il en prend aux faux tesmoins, par un juste jugement de Dieu, afin que par leur propre bouche ils soyent convaincus.

Déposition.

Et depuis ledit seigneur de Soubize partant de ladite ville d'Orléans pour s'en aller à Lyon, iceluy confessant l'accompagna et y demeura continuellement avec luy, jusques environ quinze jours après que la bataille fut donnée près Dreux.

Response.

Ledit seigneur admiral ne sait rien de tout cela.

Déposition.

Que ledit seigneur de Chastillon escrivit audit seigneur de Soubize étant audit lieu de Lyon, qu'il eust à luy envoyer iceluy confessant.

Response.

Ledit seigneur admiral a escrit en ce temps-là plusieurs fois à Lyon au seigneur de Soubize; mais sur sa vie et sur son honneur, il ne se trouvera que jamais il ait escrit qu'on luy envoyast ledit Poltrot, lequel il ne sache avoir jamais vu ni cogneu auparavant, et ne pensoit aucunement à luy.

Déposition.

Et de fait, iceluy seigneur de Soubize le despacha pour aller par devers ledit seigneur de Chastillon, et luy bailla un paquet à porter, sans luy communiquer ce qu'il escrivoit audit seigneur de Chastillon; et étant arrivé près la ville de Celles en Berry, en lieu nommé Ville-franche, il y trouva ledit seigneur de Chastillon, auquel il présenta ledit paquet.

Response.

Le seigneur admiral est mémoratif qu'il est ainsi; mais tant s'en faut que ce fust pour employer ledit Poltrot au fait dont il est question, qu'au contraire ledit seigneur de Soubize mandoit qu'on le luy renvoyast, pour ce qu'il estoit homme de service, comme les lettres en feront foy.

Déposition.

Et après l'avoir veu, il luy commanda de l'aller attendre audit Orléans, ce qu'il fêl.

Response.

Ledit seigneur admiral ne le renvoya point à

mais luy donna congé d'y aller, pour soit y avoir affaire.

Déposition.

Quelque temps après le retour dudit seigneur de Chastillon audit Orléans, s'estant présenté seigneur de Chastillon, pour entendre, il luy demanda s'il lui souvenoit du luy luy avoit tenu l'esté précédant; et fait responce qu'il s'en souvenoit très-bien que c'estoit une chose trop hazardeuse, seigneur de Chastillon luy dist que s'il vouloit entreprendre ladite entreprise, il feroit la chose la plus honorable pour le service du bien de la république, qui fut oncques l'efforça de luy donner courage et harer exécuter ladite entreprise, dont de se voulut excuser : mais à l'instant surdore de Besze et un autre ministre de stature, assez puissant, portant barbe, lesquels luy firent plusieurs remonstrances, mandans s'il seroit pas bien-heureux de croix en ce monde, comme le Seigneur estée pour nous; et après plusieurs autres paroles, luy dirent qu'il seroit le plus homme de ce monde, s'il vouloit entreprendre dont monsieur l'admiral luy a propos; parce qu'il osteroit un tyran de ce monde, par lequel acte il gaigneroit parainement avec les bien-heureux, s'il mourroit si juste querelle. Desquelles remonstrances luy confessant se laisse persuader, et seigneur de Chastillon qui estoit présent dit à tous lesdits propos desdits ministres, fit donc la volonté de Dieu, et s'en iroit ludit seigneur de Guyse, pour s'efforcer de ladite entreprise à exécution; dont il fut estimé, tant par ledit seigneur de ce monde que lesdits ministres; et luy dirent qu'il ne soit pas seul qui avoit fait de telles entreprises, parce qu'il y en avoit plusieurs autres qui ont entrepris semblables charges; et ledit seigneur de Chastillon luy dist qu'il y a plus de cinquante autres gentils-hommes de ce monde qui luy avoyent promis de mettre à fin de telles semblables entreprises; et luy fait bailler vingt escus par son argentier, pour luy aller au camp de Messas, où lors estoit le seigneur duc de Guyse, à fin de penser et adjoindre des moyens comme il pourroit venir à bout de ladite entreprise.

Response.

Le seigneur admiral respond en vérité de ce qu'il a dit et devant les hommes, que le susdit seigneur duc de Guyse a fausement et malheureusement con-

trouvé; et d'abondant, à fin que tout le monde sache comme il s'est porté envers ledit seigneur de Guyse, il déclare franchement que devant ces derniers tumultes il en a sceu qui estoient délibérés de tuer ledit seigneur de Guyse, pour le mescontentement qu'ils en avoyent; mais tant s'en faut qu'il les y ait induits ni approuvez, qu'au contraire il les a desmeuz et destournez, comme peut mesme savoir madame de Guyse, laquelle il en a suffisamment advertie en temps et lieu. Vray est que depuis le fait de Vassy, après les armes prises pour maintenir l'autorité des édits du Roy, et défendre les povres oppressez contre la violence dudit de Guyse et de ses adhérens, il les a tenus et poursuyvis comme ennemis publics de Dieu, du Roy, et du repos de ce royaume; mais sur sa vie et sur son honneur, ne se trouvera qu'il ait approuvé qu'on attentast en ceste façon sur la personne d'iceluy, jusques à tant qu'il a esté dûement adverti que ledit de Guyse et le mareschal de Saint André avoyent attiré certaines personnes pour tuer monsieur le prince de Condé, luy et le seigneur d'Andelot son frère; comme ledit seigneur admiral l'a naguères amplement déclaré à la Roynne, devant Paris, et depuis à monsieur le connestable, à Orléans : quoy voyant, il confesse que depuis ce temps-là, quand il a ouy dire à quelqu'un que, s'il pouvoit, il tueroit ledit seigneur de Guyse, jusques en son camp, il ne l'en a destourné; mais sur sa vie et sur son honneur, il ne se trouvera que jamais il ait recherché, induit ni sollicité quelqu'un à ce faire, ni de paroles, ni d'argent, ni par promesses, par soy, ni par autrui, directement ni indirectement; et quand aux vingt escuz dont il est fait mention au précédent article, il reconnoist estre vray qu'à son dernier retour à Orléans, environ la fin de janvier dernier, après que le seigneur de Feuquères luy eut dit qu'il avoit cogneu ledit Poltrot pour homme de service, il délibéra l'employer à sçavoir des nouvelles du camp des susdits ennemis; et pour cet effect, luy fait délivrer vingt escus, sans luy tenir autre langage ni propos; et sans jamais luy faire mention de tuer ou ne tuer pas ledit seigneur de Guyse : car mesme tant s'en faut que si ledit seigneur admiral eust eu quelque telle entreprise, il ne s'en fust voulu fier audit Poltrot, que mesmes quand il l'envoya au camp dudit de Guyse, pour ce que dessus, ce ne fut sans se défier de luy; d'autant qu'il luy sembloit qu'il faisoit les moyens d'entrer audit camp par trop faciles; comme ledit seigneur admiral le déclara au seigneur de Grammont, qui pour lors se trouva présent; et toutesfois ne laissa de l'envoyer pour sçavoir des nouvelles dudit camp, en disant ces

propres mots : qu'il seroit plustost essayé que nourri.

Sur ce mesme article, Théodore de Besze déclare en toute vérité ce que s'ensuit, pour sa descharge, devant toute la chrétienté; c'est à sçavoir que, voyant plusieurs animez contre ledit sieur de Guyse pour le meurtre perpétré à Vassy, il n'a toutesfois jamais esté d'avis pour lors de procéder contre ledit sieur de Guyse, que par voye de justice ordinaire; dont il appelle à tesmoins ceux qui l'ont veu et ouy parler en ce temps-là : qui fut aussi la cause pour laquelle il fut à Monceaux en la compagnie d'autres députez par l'Eglise réformée de Paris, pour demander justice dudit meurtre à la Majesté du Roy, à la Roynne sa mère, et au feu Roy de Navarre; les supplians très-humblement de pourvoir en toute diligence aux troubles qui desjà menaçoient le royaume, et qui du depuis en sont survenus. Et de faict, la response qu'il pleut à la Roynne luy faire, fut telle que ceux de ladicte Eglise réformée en furent satisfaits, pour l'espérance qu'on leur donnoit qu'on feroit bonne et briefve justice des coupables; mais tost après, ledit seigneur de Guyse et les siens, ayans pris les armes, et les choses estant réduites en tel estat, que droict et justice n'avoient plus de lieu; et qui plus est, les personnes du Roy et de la Roynne estans traittez comme chacun sçait, il confesse avoir dès lors, tant en public en ses prédications, que par lettres, et de paroles, adverti de leur devoir, tant monseigneur le prince de Condé, que monsieur l'admiral, et tous autres seigneurs et gens de toute qualitez, faisans profession de l'Evangile, pour les induire à maintenir par tous moyens à eux possibles, l'autorité des édits du Roy, et l'innocence des povres opressez; et depuis, il a tousjours continué et continue encores en ceste mesme volonté; exhortant toutesfois un chacun d'user des armes en la plus grande modestie qu'il est possible, et de chercher après l'honneur de Dieu, la paix sur toutes choses, pourveu qu'on ne se laisse tromper ni décevoir; desquelles choses il prend à tesmoins tous ceux qui l'ont ouy en public et particulier, et qui en voudront dire la vérité. Et au surplus, quand au seigneur de Guyse, pource qu'il l'a tousjours tenu pour le principal autheur et fauteur de ces troubles, il confesse avoir infinies fois désiré et prié Dieu, ou qu'il changeast le cœur dudit seigneur de Guyse (ce que toutesfois il n'a jamais peu espérer), ou qu'il en délivrast ce royaume : de quoy il appelle à tesmoins tous ceux qui ont ouy ses prédications et prières; et nommément madame de Ferrare sçait ce qu'il luy en a dit de bouche et de cœur, et qu'il luy

en a souvent escrit : mais il ne se tr^{ou}ve jamais il ait parlé audit Poltrot en p^{ar} autrui, ne qu'il l'ait jamais cog^{no}ue affaire à luy de chose quelconque, ta^{nt} qu'il l'ait induit à ce faire. Dit d'au^{tre} de Besze, qu'il ne se trouvera que j^{am}ais attilré aucun autre pour ce faict; au^{tre} fois il recognoist un juste jugement menaçant de semblable ou plus grand tous les ennemis jurez de son saint É^{glise} qui sont causes de tant de misères eⁿ en ce royaume. Et pour vérification p^{re}se, outre ce que dessus, il p^{re}nd les propres termes attribuez audit F^{ait} fessant : car Dieu merci, il n'est point pris en sa charge, de si mal applique^{re} en ce qui est là dit, de porter sa^{ns} moins encores de dire que les hommes paradis; et pourtant, renvoye tout ce^{ste} sion en la boutique dont elle est sor^{tie} prest au surplus à se submittre en gé^{ne}ral particulier, touchant ce qu'il a fait et c^{on} présente guerre, à la cognoissance de non suspects, tant en ce royaume q^{ue} en peine d'estre puny comme le mesc^{em}ent terre, s'il est trouvé menteur ni ca^use ceste response.

Déposition.

Lesquels vingt escus il receut, et audit camp de Messas, où il se prés^{enta} sieur duc de Guyse; et luy dist q^{ue} p^{re}sentoit d'avoir porté les armes contr^e et qu'il se vouloit dorénavant rendre que ledit seigneur de Guyse print en b^{ien} et luy dist, qu'il estoit le bien venu; ledit seigneur duc de Guyse partit d^u camp pour s'en aller à Blois, iceluy confess^a et retourna avec luy.

Response.

Ledit seigneur admiral croit qu'il d'autant que ledit Poltrot luy fei^t rapport, non pas à Orléans, là où il ne ques, puisqu'il l'envoya audit camp sçavoir des nouvelles, mais en un li^{eu} Neufville, comme il sera dit ci-après; vient ledit seigneur admiral, que l^{uy} rapportant ce qu'il avoit veu et c^{on} camp, luy dist qu'il s'estoit adress^é Meung, à un qu'il nommoit le seigneur tang, qui l'avoit présenté au feu s^{ieur} Guyse.

Déposition.

Et quelques jours après, il retourna l^{eu} par devers ledit seigneur de Ch^{arles}

s'excuser envers luy d'entreprendre la charge, parce que ledit seigneur se n'avoit accoustumé de sortir de sans estre bien accompagné : mais le duc de Chastillon luy renforça le courage devant, et luy dist qu'il sçavoit luy avoit promis; et qu'il ne falloit pas d'aucune excuse: et d'abondant, plusieurs remonstrances par ledit l'autre ministre qui luy en avoit dit parlé, qui luy troublèrent telle-ment et l'entendement, qu'il s'accorda à l'avis qu'ils voudroyent; et pour le confirmer, mauvaise opinion, ledit seigneur de Guyse bailla luy-mesme cent escus solapier, pour acheter un cheval, si le assez bon pour se sauver après avoir lesquelz cent escus iceluy confes- et s'en vint audit camp de Messas, les moyens de mettre à fin ladite

Response.

ainsi que ledit Poltrot revenant à l'Orléans son rapport, n'y trouva plus ledit seigneur, qui desjà s'estoit acheminé au nord : ce qui est suffisant pour le reste du précédent article n'est pas aux et controuvé. Bien est vray que d'Andelot ayant ouy son rapport à luy envoya audit seigneur admiral son rapport lors arrivé au village de Neuville, à deux lieues d'Orléans, sur son dit voyage; et l'accompagna expressément de Traves, par lequel il luy mapdoit en quelque délibération de mettre en luy Poltrot, pource qu'il luy sembloit port assez douteux et incertain. Tou- seigneur admiral l'ayant ouy, jugea pouvoit servir pour entendre certai- es dudit camp; et pour cest effect, les cent escus dont est question, mieux monter, que pour faire les requises en tels advertissemens, et n'osa de s'adresser en son absence, au duc d'Andelot son frère. Davantage le duc admiral est bien recors mainte- ledit Poltrot s'avança, luy faisant, jusques à luy dire qu'il seroit aisé à luy seigneur de Guyse; mais ledit sei- admiral n'insista jamais sur ce propos, il l'estimoit pour chose du tout fri- sa vie et son honneur, n'ouvrit ja- me pour l'inciter à l'entreprendre. Le même article, Théodore de Besze luy n'a souvenance d'avoir jamais veu

ledit Poltrot, et ne l'a jamais cognu, ni ne co- gnoist encores, tant s'en faut qu'il luy ait ja- mais parlé de telle entreprise.

Déposition.

Et depuis, ledit sieur de Guyse estant venu avec l'armée en ce lieu de Saint-Hilaire près Saint-Mesmin, il le suivit, ayant acheté du seigneur de La Mauvoysinière, un cheval d'Es- paigne, audit lieu de Messas, moyennant la somme de cent escus qu'il luy bailla, avec le courtaut sur lequel il estoit monté auparavant; et fut par quelques jours logé au chasteau de Corneil, distant de deux ou trois lieues dudit camp de Saint-Hilaire, différant d'exécuter la- dite entreprise, jusques à ce qu'il vid qu'on pressoit fort ladite ville d'Orléans, et qu'on fai- sait tous efforts de la prendre; et craignant lors que plusieurs gens de bien qui y estoient fus- sent tuez et saccagez, il résolut en son esprit de tenir sa promesse : et pour ce faire, jeudi dernier dix-huitiesme de ce présent mois, après avoir disné en une métairie distant de demie lieue de la maison où est logé ledit seigneur duc de Guyse, il luy vint en intention d'exécuter ledit jour ladite entreprise; et de fait ledit sieur de Guyse passant la rivière de Loiret, pour s'en aller au Portereau, il l'accompagna et suivit jusques audit Portereau; puis s'en retourna par le pont et village d'Olivet, où sont logez les Suisses, et vint attendre ledit sieur de Guyse au passage de ladite rivière de Loiret, en intention, soit qu'il fust bien ou mal accompagné, d'exé- cuter son entreprise, comme il fait; et oyant une trompette qui sonnoit au retour dudit sieur de Guyse, quand il voulut entrer dedans le bas- teau pour passer l'eau, il s'approcha de la ri- vière : et après que ledit sieur de Guyse fut des- cendu en terre, estant seulement accompagné d'un gentilhomme qui marchoit devant luy, et d'un autre qui parloit à luy, monté sur un petit mulet, il le suivit par derrière, et approchant de son dit logis, en un carr-four où il y a plu- sieurs chemins tournans de costé et d'autre, il tira contre luy sa pistole chargée de trois balles, de la longueur de six à sept pas, s'efforçant de le frapper à l'espaule, parce qu'il pensoit qu'il fust armé par le corps : et à l'instant piequa ledit cheval d'Espagne sur lequel il estoit monté, et se sauva de vitesse, passant par plusieurs bois tailliz; et fait ceste nuit, environ dix lieues de pais, pensant s'eslongner de la ville d'Orléans : mais Dieu voulut qu'à l'obscurité de la nuit, il se destourna de son chemin, et se vint rendre jusques au village d'Olivet, dedans le corps de garde des Suisses, où il luy fut dit par l'un des-

aits Suisses, ces mots : HO, WER DO? Entendant lesquels mots, il cogneut que c'estoit la garde des Suisses, et se retira en arrière, picquant jusques au lendemain huit à neuf heures du matin ; et cognoissant que son cheval estoit las et travaillé, il se logea en une cense, où il se reposa jusques au lendemain, qu'il y fut trouvé et amené prisonnier.

Response.

Cest article appartient particulièrement audit Poltrot ; et pourtant on s'en rapporte à luy ; louant Dieu cependant de tous ces justes jugemens.

Déposition.

Et sur ce que ladicte dame l'a enquis, si autres estoyent consentans à ladicte entreprise, que ledit seigneur de Chastillon et lesdits ministres : a dit qu'il ne luy en avoit esté parlé par autres personnes que par ledit seigneur de Chastillon, ledit de Besze et son compagnon ; mais qu'il estime bien que le seigneur de La Rochefoucault en sçavoit quelque chose ; d'autant que quand il arriva audit lieu de Villefranche, près la ville de Celle, ledit seigneur de La Rochefoucault luy faisoit bon visage, et luy dist qu'il estoit le bien venu.

Response.

Ceste confession est notoirement contraire à ce qu'il a par ci-devant déclaré contre le seigneur de Feuquères et le capitaine Brion ; à tort toutesfois, et sans cause, comme estime ledit seigneur admiral : et quant à ce qui concerne monsieur le conte de La Rochefoucault, il respond en vérité, et que s'il avoit sceu quelque chose d'une telle entreprise, il ne le voudroit point dénier ; mais que jamais il n'ouit parler de telle chose avant qu'elle ait esté faite ; et laisse aussi à juger à tous hommes équitables, si la conjecture dudit confessant est bien fondée ou non : et s'il n'appert pas que ledit Poltrot ait esté plutost induit à charger ledit seigneur de La Rochefoucault en quelque manière que ce fust, qu'à tesmoigner la pure vérité.

Déposition.

Et quant au prince de Condé, estant sur ce enquis, a dit qu'il n'a jamais cogneu qu'il fust participant de ladite entreprise, ne qu'il en sceust aucune chose ; et pense en sa conscience qu'il n'en sceut jamais rien ; mais au contraire, la première fois que ledit seigneur de Chastillon luy parla de ladite entreprise, luy demandant si c'estoit monsieur le prince qui la faisoit faire, ledit seigneur de Chastillon luy fait response qu'il

n'avoit que faire de s'enquérir dudit prince de Condé.

Response.

Ledit seigneur admiral reconnoist par l'article, l'artifice de ses ennemis, tache tous moyens à le séparer et toute ceste d'avec monseigneur le prince de Condé, nant général pour le Roy en icelle ; mais seure que telles entreprises, moyennant l'aide de Dieu, retourneront sur la teste de tous les malicieux et trompateurs. Au surplus, il ne doute point et portera tousjours tesmoignage de l'innocence et innocence dudit seigneur prince, non seulement en ce fait, mais aussi en tout ce qui a été entrepris, fait, dit ou escrit par iceluy de ceste guerre ; et nie expressément le contraire dudit article ; se rapportant à ce qu'il a dit et pondu ci-dessus.

Déposition.

Pareillement a déclaré qu'il ne lui a jamais parlé par le seigneur d'Andelot, seigneur de Soubize ; ains au contraire, ledit seigneur de Soubize confessant fait entendre audit seigneur de Soubize les premiers propos qui furent faits par ledit seigneur de Chastillon, il a ci-dessus parlé, il luy dist qu'il n'alloit par tel moyen ; et que si Dieu venoit à punir ledit seigneur de Guyse, il le puniroit par autre voye, sans user de telle manière de faire.

Response.

Ledit seigneur admiral estime que ledit Poltrot ne tint tel propos audit seigneur de Soubize, duquel jamais il ne en a rien ouï et ne doute aussi nullement de l'innocence dudit seigneur d'Andelot son frère, ni de celle dudit seigneur de Soubize.

Déposition.

Et a ledit confessant adverti ladicte dame de se tenir sur ses gardes ; parce que depuis la bataille a esté donnée près la ville de Dole, ledit seigneur de Chastillon, ensemble les capitaines et soldats estans avec luy, ont tenu une telle conduite, disans qu'elle leur faisoit beaucoup de mal, parce qu'elle leur avoit promis devant beaucoup de choses qu'elle ne leur avoit point tenus.

Response.

Ledit seigneur admiral dit que certainement ne peut estre parti que d'un malin conseil, qui ne désire autre chose que la continuation des présentes misères et calamités.

et pour preuve de sa fidélité, il ne légua meilleurs tesmoins, que la Royne, avec les services qu'il a faits par ci; protestant devant Dieu, que moyennant d'iceluy, nul mauvais traitement ne jamais fait, ni ne fera oublier le devoir à Leurs Majestez et à sa patrie; et ne nullement que l'intention des seigneurs, et autres de ceste armée, ne soit sem-

Déposition.

Justant qu'il y avoit plusieurs personnages à la suite de la cour, qu'à la suite de luy, qui estoient envoyez par ledit seigneur de Chastillon, pour exécuter pareilles et semblables entreprises: toutesfois n'a ouy nommer les personnages que ledit seigneur de Chastillon vouloit faire tuer; mais seulement qu'il luy a ouy dire qu'après que ledit duc de Guyse seroit tué, il feroit faire semblable à tous ceux qui voudroient succéder à l'armée; et aussi qu'il feroit mourir six ou sept chevaliers de l'armée sans autrement les nommer, sinon qu'il le tout communément des capitaines et estans audit Orléans, qu'ils hayoyent le seigneur le duc de Montpensier et le Sansac; et que si ledit sieur de Guyse, ensemble lesdits chevaliers ausquels il y avoit mauvaise volonté, ils viendroient tous se soubmettre sous la bonne grace, et feroient ce qu'il leur commande-

Response.

Le seigneur admiral respond à cest article, au précédent; laissant à juger à toutes personnes qui le cognoissent, s'il est vray que le cas advenant qu'il eust fait telles entreprises, il les eust descouvertes à un homme de qualité que ledit Poltrot: et quant à ce qu'il avoit ouy des capitaines et soldats, le seigneur admiral n'en doit respondre, et n'en a aussi; veu mesmement qu'il n'y a si occasion ni apparence de hayne contre luy, ni contre aucun d'eux.

Déposition.

En outre, qu'estant en ladite ville de Blois avec ledit seigneur de Guyse, pendant que le camp estoit audit Messas, il trouva dedans les jardins dudit Blois, près le Roy qui estoit au palemaille, un homme de moyenne stature, ayant barbe rousse, portant chausses et un colet de cuir déchiqueté, qui avoit une bandée en la main, lequel autresfois il

avoit veu audit Orléans, en la salle dudit seigneur de Chastillon.

Response.

Ledit seigneur admiral ne sçait ce que ledit Poltrot a peu voir à Blois, et n'en doit aussi respondre; mais il sçait très-bien que luy et toute son armée portent selon leur devoir une singulière affection, obéissance et révérence à Sa Majesté, comme ses vrais et loyaux sujets et serviteurs, et qu'ils n'ont chose de ce monde en si grande recommandation que la prospérité et grandeur d'icelle.

Déposition.

Et outre, qu'il a veu en ce camp, quatre personnes bien montées, qu'il n'a peu autrement nommer; mais en les voyant il les recognoistra; lesquels estoient en la salle dudit seigneur de Chastillon, quand il parla à luy la dernière fois, et luy demanda iceluy seigneur de Chastillon, s'il vouloit se faire cognoistre ausdits personnages, lesquels luy avoient promis d'exécuter d'autres entreprises; mais iceluy confessant craignant d'estre découvert, pria iceluy de Chastillon de ne le découvrir envers eux: et a dit qu'en luy donnant liberté de se pourmener par ce camp, il espère les monstrer et enseigner.

Response.

Ledit seigneur admiral dit que ceste calomnie et fausseté a esté forgée en une mesme boutique que les autres; et que pour en avoir cognoissance certaine, il falloit laisser pourmener ledit Poltrot avec bonne et seure garde.

Déposition.

Enquis ce que ledit seigneur de Chastillon partant d'Orléans pour aller au pays de Normandie, avoit entrepris de faire et exécuter: a dit qu'il avoit entrepris de s'aller joindre avec les Anglois, et les amener audit lieu d'Orléans: et qu'il promit à son parlement, audit seigneur d'Anelot son frère, que si ledit seigneur duc de Guyse s'efforçoit de venir assiéger ladite ville d'Orléans, il viendroit à son secours, et s'efforceroit de luy donner une bataille.

Response.

Ledit seigneur admiral respond, que ses ennemis cherchans si curieusement tous moyens de le ruiner, sous couleur et prétexte de justice, devoient plustost s'enquérir de ces choses par quelques autres de son conseil, que par ledit Poltrot, ou par autres de telle qualité; joint que ledit Poltrot n'estoit à Orléans, quand ledit sei-

gneur admiral en partit, au moins qu'il l'ait sceu, et pourtant ne scauroit tesmoigner que par ouï-dire de ce qu'il avoit promis au seigneur d'Andelot son frère : et dit davantage ledit seigneur admiral, qu'il ne se trouvera qu'il ait jamais fait, et aimeroit mieux mourir, que de vouloir penser à faire entreprise contraire au devoir d'un vray et loyal sujet et serviteur de Sa Majesté; comme il le monstrera toutesfois et quantes qu'il sera bésolng.

Déposition.

Davantage, enquis de la forme de la mort du feu mareschal de Sainct-André, et en quelle manière il avoit esté tué, a dit, qu'il ouit dire audit Orléans, à plusieurs gentils-hommes, que d'autant que ledit seigneur mareschal de Sainct-André avoit premièrement donné sa foy à un jeune gentil-homme qui est de haute stature, portant une petite barbe blonde ou rousse; et depuis pour la seconde fois il avoit donné saditte foy au prince de Portian, ledit gentil-homme auquel il avoit premièrement donné sa foy, le tua, et lui donna un coup de pistolet; et plus n'a dit; et a signé à la minutte.

Le vingt-deusiesme desdits mois et an, ces présente sconfessions le jour d'hier faites par ledit Jehan Poltrot, par devant la Roïne et les seigneurs du conseil et chevalliers de l'ordre du Roy, ont esté releues et répétées audit Poltrot, ausquelles ses confessions, après serment par luy fait, il a persisté, disant qu'elles contiennent vérité; et en tesmoing de ce, a signé en chacun feuillet, à la minutte. Ainsi signé, *P. Maluaut.*

Response.

Si ledit Poltrot, ou pour crainte de la mort, ou par autre subordination, a persisté en ses confessions fausses et controuvées, à plus forte raison ledit seigneur admiral, et ceux qui par icelles sont chargez avec luy, persistent en leurs responses, qui contiennent la pure et simple vérité: et d'autant que la vérification de tout ce fait dépend de la confrontation dudit Poltrot, ledit seigneur admiral, avec les dessusdits, après avoir recusé les cours de parlemens, et tous autres juges qui se sont manifestement déclarez leurs ennemis en ses présens tumultes, supplient très-humblement Sa Majesté, ordonner que ledit Poltrot soit bien et seurement gardé, en lieu où il ne puisse estre intimidé ni suborné, jusques à tant que Dieu ottroye la paix tant désirée et nécessaire en ce royaume; et que par ce moyen, le tout puisse estre vérifié et vuidé par-devant juges non suspects; et cas advenant qu'aucuns desdits juges de parlemens ou autres, vueillent

dés maintenant procéder au jugement et tution dudit Poltrot, et par ce moyen oster seigneur admiral et à tous autres, le vray de se justifier des susdictes fausses accusations, ils protestent de leur intégrité, innocence et bonne réputation, contre les dessusdits juges, contre tous ceux qu'il appartiendra.

Fait à Caen en Normandie, ce douziesme mars, l'an mil cinq cens soixante et trois. signé, CHASTILLON. LA ROCHEFOUCAULT DE BESZE.

Copie des lettres envoyées à la Roïne ledit seigneur admiral, avec la response.

« Madame, depuis deux jours, j'ay veü un interrogatoire qui a esté fait à un nommé Poltrot, soy disant seigneur de Mery, le XXI^e i^eesme du mois passé, lequel confesse avoir blessé monsieur de Guyse; par lequel aussi il est chargé de l'avoir sollicité, ou plustost pressé, de faire ce qu'il a fait; et pour ce que la chose n'est point au monde que je craindroye autant, ce seroit si ledit Poltrot fust exécuté que premièrement la vérité de ce fait ne fust bien cogneue, je suis très-humblement Vostre Majesté, comme qu'il soit bien gardé; et cependant, j'ay fait quelques articles sur chacun des siens, qui semblent mériter response, que j'envoie à Vostre Majesté par ce trompette; par lesquels il est dit que si les personnes de bon jugement pourront à pleins estres esclaircis de ce qui en est; et outre ce, je dis qu'il ne se trouvera point que j'aye recherché cestuy-là, ny autre pour faire acte; au contraire, j'ay tousjours employé tout mon pouvoir que telles entreprises ne missent à exécution; et de cela en ay-je plusieurs fois tenu propos à monsieur le cardinal de Lorraine, et à madame de Guyse, et mesmes à Vostre Majesté; laquelle se peut souvenir que bien j'ai esté contrariant à cela; réservé cinq ou six mois en ça, que je n'ay pas fait tester contre ceux qui monstroient avoir tant de l'ouïe, et ce a esté depuis qu'il est venu de nouvelles personnes que je nommeray quand il sera que qui disoyent avoir esté pratiqués pour me tuer, comme il plaira à Vostredicte Majesté. Je me souviens que je luy dis à Paris, en sortant du Moulin où se faisoit le parlement, ce qu'il a aussi dit à monsieur le connestable; et moi-même puis-je dire avecques vérité, que de mesme je n'ay jamais recherché, sollicité, ou pratiqué pour tel effet, et m'en rapporte bien à tous ceux qui ont vcu mettre telles entreprises en avant devant moy, combien j'en suis mocqué; et pour n'ennuyer Vostre Majesté

la lettre ; je la supplieray encorés un humblement, commander que ledit soit bien songneusement gardé, pour ce faict ce qui en en est ; aussi qu'esté à Paris, comme l'on m'a dit, je é que ceux de la cour de parlement le faire exécuter, pour me laisser ceste et imposture, ou bien qu'ils voulsissent à l'encontre de moy pour ce faict ; ce peuvent faire, estant mes parties, et comme ils sont ; et cependant ne pensez que j'en di, soit pour regret que j'aye de monsieur de Guyse : car j'estime it le plus grand bien qui pouvoit ad- ce royaume et à l'Eglise de Dieu, et ténien à moi et à toute ma maison ; et : s'il plaist à Vostre Majesté, ce sera le iur mettre ce royaume en repos ; ce que de ceste armée désirons bien vous faire s'il vous plaist nous donner seureté de ce vant ce que nous vous avons fait requérir que nous avons esté advertis de la mort r de Guyse. Madame, je prie Dieu vous n très-parfaite santé, très-heureuse et ue vie. De Caen, ce douziesme de is.

comprenant en brief ce qui est advenu le département des sieurs de Guyse, d'Amboise, et autres, de la court estant à Paris, jusques à ce temps présent.

royne ayant par sa bonté accoustumée, à charge du gouvernement de ce royaume offerte par les estats, du consentement du roy de Navarre, et messeigneurs ses cousins, princes du sang ; faisant en ce de mère, tant envers le Roy que envers les sujets, a bien monstré qu'elle n'a rien de recommandation que de donner ordre aux troubles et tumultes procédans à cause de ce : n'ayant cessé par sa prudence et par sa bonté de rechercher tous les remèdes et de ce l'on a estimé pouvoir servir à ceste fin d'avoir cogneu par l'exemple du passé la sévérité des loix et les exécutions rigoureuses n'y pouvoit rien profiter, et qu'au lieu de les cendres d'un qui a esté bruslé en ce ont infinis autres de mesme opinion et de constance ; que ce n'estoit aussi chose de le à l'aage ne au naturel d'un jeune homme de commencer son règne par effusion de sang, après mesme avoir suyvy et exécuté les faits du temps du feu roy François dernier de Fontainebleau, qui estoit d'assouvir ceux qui voudroyent venir pour requérir quelque chose appartenant au faict de

la religion ; et adviser si par quelque moyen de conférence on pourroit mettre fin ausdits troubles et émotions ; et n'ayant finalement rien laissé arriéré qui peust appartenir au repos et tranquillité publique, elle a esté enfin contrainte, pour appaiser ces tumultes, de prendre le remède de l'édict de janvier dernier, attendant l'issuë du concile, et satisfaisant par ce moyen (à tout le moins en patrie) à la très-instante plainte et requeste des états de ce royaume.

Et combien que par ce moyen d'iceluy, la Royne eust donné grand' occasion de contentement à tous, ayant suyvi l'advis de la plus notable et mieux choisie assemblée de toutes les cours des parlemens de ce royaume, et y ayant gardé toute la solennité que l'on y eust peu désirer ; ce néantmoins, aucuns (dont nous parlerons cy-après, comme il est mal-disé de contenter un chacun) se sont proposez d'empescher l'exécution de l'édict par tous moyens à eux possibles ; et en ceste délibération, ayans prins les armes en mains, se soyent venus joindre près la personne du Roy et de la Royne, s'autorisans de leur présence, et abusans de l'autorité du roy de Navarre, à l'encontre de monsieur le prince de Condé ; lequel voulant au contraire maintenir ce qui a esté octroyé aux estats, s'est aussi armé pour empescher leur violence, et y donner résistance de son pouvoir. Et d'autant que plusieurs peuvent ignorer le discours particulier de ce tumulte, et mesme les causes et raisons qui ont peu et peuvent faire mouvoir l'une et l'autre partie, il m'a semblé que je ferois chose non moins agréable que profitable, de les exposer et donner à entendre au vray à tous, et à ceux mesmement qui ont intention de servir et combattre pour l'une ou l'autre partie, à celle fin que la simple vérité du faict cogneu de tous, chacun puisse mieux juger quel est celui des deux lequel est assisté de meilleure raison, et mieux fondé pour avoir prins les armes.

Ils doyvent donc scavoir que la Royne estant sur le poinct d'assembler un bon et notable nombre de présidens et conseillers de tous les parlemens de ce royaume, pour adviser quelque remède profitable pour faire cesser les troubles, et faire réponse à la requeste des estats requérans très-instamment des temples ; les sieurs de Guyse commencèrent à murmurer, et dire qu'ils voyoyent bien que l'on vouloit parvenir à un *interim*, et par ce moyen abolir la religion de l'Eglise romaine ; et que ce n'estoit le moyen d'assoupir les troubles, lesquels ne procédoyent sinon de la facilité de ceux qui avoyent donné l'entrée si aisée aux hérétiques, pour y planter les hérésies, et de la paresse et connivence des magistrats et

ministres de la justice; et passans plus outre, venoyent à taxer, en termes couverts, la Royne de trop de douceur, et couvertement accuser le roy de Navarre (lequel véritablement a esté celuy qui a autant aydé à planter et avancer la religion en ce royaume, comme maintenant sous son autorité, l'on tasche à la reculer et supplanter) et messeigneurs ses frères, et autres princes du sang; blasmans la manière de gouverner, et rejettans sur eux toute la faute; tout ainsi que si les troubles n'eussent esté suscitez que de ce règne, adjoustant que si les moyens d'extirper les hérésies, tenus par les prédécesseurs Roys, eussent esté suyvis, que l'on ne fust tombé en ces fautes, et que le seul remède estoit de les reprendre, et de garder l'édicte de juillet précédent, chasser tous les ministres, et ne permettre plus d'assemblées; qu'il seroit très-facile par ce moyen de faire garder l'ancienne religion en son entier, que partant, voyans toutes choses aller au rebours de leur désir, ils aimoyent mieux s'en aller, comme de fait ils partirent de la cour sur la fin du mois de novembre dernier, donnans bien appertement à cognoistre leur mescontentement, lequel peu de jours après augmenta encores à cause des procédures faites contre monsieur de Nemours (1), suscitée par eux pour ravir et mener avec luy monsieur d'Orléans, et l'ayant à leur dévotion, le faire chef de leur entreprinse, dont ne sera icy parlé plus avant.

Or ledit seigneur de Guyse et ses frères estans partis de la cour, commencèrent tout aussi-tost à pratiquer tous les moyens qu'il leur fut possible pour parvenir à leurs desseins, qui estoient de revenir avec plus grand faveur et auctorité qu'il leur sembloit bien n'en estre sortis, et prenant le titre de la religion, taschent de gagner et attirer de leur part (avec l'ayde du légat, oncle de madame de Guyse) le roy de Navarre et monsieur le connestable: ce qu'ils feirent à la parfin facilement; à sçavoir, le roy de Navarre, par l'induction d'une vaine espérance de le remettre en son royaume de Navarre, et que le pape récompenseroit le roy d'Espagne, pourveu qu'iceluy roi de Navarre vousist maintenir l'Eglise romaine; et ledit seigneur connestable, par le moyen d'un traité qu'ils feirent de quelque différent qu'ils avoyent ensemble pour la terre de Dammartin: aussi qu'il luy fut mis en avant, que si ceste religion (qu'ils appellent nouvelle)

avoit lieu, que ce seroit une planche droict à la requeste faite par les estats à ce que lesdits seigneurs de G. le mareschal Saint-André et autre rendent compte des immenses larges receuës des deniers du royaume, pour acquitter le Roy de ses debtes; ce qui à induire aussi le mareschal de S. A. d'ailleurs par le cardinal de Tournon toitoit aussi du parti; avec autres qui temps pourra découvrir.

Ayans ainsi fait leur complot, ils de solliciter le roy de Navarre de m'estoit pour le pape. Le roy de Navarre tost commence à déclarer appertement tous, qu'il vouloit maintenir le maine; chasse les ministres d'entour à la messe aux plus apparentes églises; veut contraindre par toutes voyes Navarre et monsieur le prince son frère; brief il n'a rien qu'il n'exécute; qu'il eust assisté à l'édicte de janvier esté d'avis d'iceluy, toutesfois, il ne sollicite et pratiqué, qu'estant question de aller à la court de parlement pour le venir à Paris pour ceste fin, il n'en va au contraire, sous main l'évesque de Sens serviteur domestique, fait tant et menées, donnant advertissement à tous et aucuns des conseillers dudit parlement, de délibérations du seigneur de Guyse est empesché par ce moyen d'estre prévost des marchans, d'austre costé mesme endroit, avec quelques mutins, fait tant par oppositions, voyages sur voyages, qu'il empesché conde fois ladite vérification, y ayde le nombre des gens d'église, faisant l'ordonnance de ladite cour du parlement, formalisée du tout pour le pape; de manière que peut estre enfin vérifié, sinon moyennance de monsieur le prince de la Roche-envoyé par le Roy à ladite cour pour la présence et révérence duquel feut partialité trop manifeste, estant en qui lors se dissipa et s'esvanouit à la confusion des partiaux.

Cependant le seigneur de Guyse d'autre part, de faire ses pratiques en ville d'Allemagne, où il estoit, s'attacha gens pour les tenir prests au besoin bien que ceste entreprise ne se pouvoit fin sans la violence des armes; tel

(1) On peut consulter sur ce fait les additions aux Mémoires de Castelnau. On accusait le duc de Nemours d'avoir voulu emmener le duc d'Orléans en Lorraine ou en Savoye. Brantôme (voy. *ibid.*) a tenté de justifier le duc de Nemours de cet attentat.

(2) Philippe de Lemoignon, depuis cardinal évêque de Reims.

(3) *Formalisé*: attaché aux intérêts.

voyans lesdits seigneurs de Guyse, connestable et mareschal Sainct André, cest édict estre ainsi vérifié, à leur bien grand regret, ils adjoustent à leur première intention et délibération de venir forts et armez en la ville de Paris, et de-là à la cour du Roy, pour, s'estans asseurez de la ville, ensemble des personnes du Roy et Royne, exécuter plus facilement leur entreprise. Et pour bailler le seigneur de Guyse plus honneste couleur à son retour, se fait mander par le roy de Navarre, et au deceu toutesfois de la Royne. Ledit seigneur connestable, en mesme temps, voulant prendre occasion de partir de la cour avec mescontentement, estant en peu de jours sorty de la cour par deux fois, à la dernière entra en telle contestation de parole avec la Royne, qu'elle porta bon tesmoignage du peu de respect, de l'honneur et révérence qu'il luy portoit. Et quant au mareschal de St. André, non content d'avoir arrogamment refusé d'aller à son gouvernement, sous l'assurance de la ligue de laquelle il se sentoit porté, il s'attache à ladite dame en plein conseil, avec contenance et parolles de peu d'obéissance.

Estant doncques leur desseing ainsi acheminé, le seigneur de Guyse retournant de son voyage d'Allemagne, pour donner à cognoistre, le premier de tous, l'inimitié hostile qu'il portoit à la religion, laquelle il entendoit persécuter, et à tous ceux aussi qui la veulent favoriser, print délibérément son chemin par une ville de Champagne nommée Vassy, estant adverty qu'audit lieu y avoit une église réformée; et y estant arrivé accompagné de nombre de gens de guerre, y fait un tel et si cruel carnage de pauvres gens sujets du Roy, qu'il n'y fut occis moins de quatre-vingt personnes, et autant ou plus de blessez: entre lesquels y avoit femmes et petits enfans, tous assemblez sans armes, pour ouyr la prédication et prier Dieu à leur manière accoustumée.

Ceste crainte rapportée à Paris, tous d'une part et d'autre furent grandement esmeus, s'attendant bien que ce n'estoit qu'un commencement d'un plus grand mal; et soudain fut par tout le bruit espandu que le seigneur de Guyse venoit en armes en grande compagnie, avec délibération d'exterminer toutes les églises réformées, lesquelles aussi de leur part, en considération que l'édict du Roy sembloit ne les pouvoir maintenir contre la violence et fureur de leurs ennemis, se tenoyent sur leurs gardes, après avoir envoyé à la Royne certains personnages de toutes qualitez, pour luy demander justice des meurtres perpétrés audit lieu de Vassy. La Royne estant lors arrivée à Monceaux avec le Roy presque seul; le roy de Navarre, le mareschal Sainct

André, le mareschal de Brissac, et autres estans à Paris, où tost après arriva monsieur le connestable, lequel venant de sa maison audit lieu avec tout l'arrièreban de ses amis et serviteurs, rencontra près de Sainct Denis le Roy, la Royne, qui alloient à Monceaux, et, sans les saluer, se hastant pour gagner Paris, passa tout ainsi que s'il eust donné à travers une troupe de gens incognus; combien que le seigneur de Sanssac l'eust adverty de s'arrêter, luy disant: Voilà le Roy, le seigneur connestable respondant: Je le sçay bien.

Environ ce temps, monsieur le prince de Condé ayant pris congé du Roy et de la Royne pour s'en aller à sa maison; et arrivé à Paris, désirant remédier aux inconveniens qui menaçoient la ville, s'en alla au mandement de la Royne trouver le Roy et elle à Monceaux, où il leur dit ce qu'il craignoit; que pour éviter les troubles, il seroit bon que ledit seigneur de Guyse (que l'on disoit venir à grande puissance et main armée, en contrevenant aux ordonnances du Roy) pour le moins ne passast par la ville de Paris; lequel conseil fut trouvé bon par la Royne et le roy de Navarre; et suyvant iceluy, en escrivit bien expressément ladite dame au seigneur de Guyse, estant lors en sa maison de Nanteuill, le priant de venir trouver le Roy à Monceaux, luy démontrant l'envie qu'elle avoit de le veoir et de le festoyer en sa maison. Ledit seigneur de Guyse manda pour response qu'il ne pouvoit aller vers elle pource qu'il estoit empesché à festoyer ses amis qui l'estoyent venu voir. Depuis la Royne en ayant encores escrit audit seigneur de Guyse à mesmes fin, une lettre, ne luy fut donné aucune response; ains après avoir receu ses amis, suyvant la conclusion de l'entreprise, print son chemin à Paris; combien qu'il fust trop plus loing de luy que d'aller trouver le Roy et la Royne à Monceaux, qui estoit plus près.

Ainsi le seigneur de Guyse, accompagné du connestable, duc d'Aumalle, mareschal de Sainct André, et autres du conseil de l'entreprise, vint à Paris par la porte Sainct Denis, combien que son droit chemin fut d'entrer par la porte Sainct Martin, faisant son entrée en armes descouvertes, qui estoit l'estat auquel véritablement le seigneur de Guyse avoit tousjours esté depuis la journée de Vassy; et à ceste entrée mesme y assista le prévost des marchans et trois des eschevins, contre toute coustume, lequel (comme il est homme léger et factieux) l'alla recueillir en bien grand compagnie, avec grandes acclamations de gens attitrez, comme si le Roy mesme y fust entré en personne, jusques à crier à haute voix: vive monsieur de Guyse; sans toutesfois que ledit sei-

gneur ne autres de sa compagnie monstrassent que cela leur desplaist aucunement ; et incontinent après que ledit seigneur de Guyse fut ainsi arrivé et reçu en la ville de Paris, ledit seigneur connestable, le mareschal de St. André et mareschal de Brissac, commencèrent à tenir tous les jours conseil particulier entr'eux, sans y appeler monsieur le prince de Condé, estant audit lieu.

Sur ces entrefaites, le Roy, la Royne et le roy de Navarre, estant encores à Monceaux, la Royne ayant eu advisement de trois lieux ; à sçavoir, de Portugal, d'Espagne et de Savoye, de l'entreprise de ceux de Guyse, se voulans saisir de la personne du Roy et d'elle, et de toutes les choses qu'elle expérimente aujourd'huy, se délibéra de haster son partement, et se retirer en quelque lieu de seureté ; et ayant communiqué ses lettres au roy de Navarre, partirent dudit lieu, et arrivèrent à Melun, en délibération de gagner Orléans. Voicy arriver le prévost des marchans aposté à propos, criant après la Royne, que si elle se reculoit de Paris, tout estoit perdu, monsieur le prince de Condé y estant avec grand nombre d'hommes ; protestant que tout le mal qui en adviendrait seroit sur elle, et non sur luy ; avec plusieurs autres semblables propos fols et téméraires, tenus lors par luy ; de sorte que combien que ladite dame soit dame d'une singulière vertu et constance, estant toutesfois intimidée de toutes parts, s'accorde d'aller à Fontainebleau ; et ayant le prévost des marchans gagné ce point, commença à faire entendre que les citoyens de la ville de Paris estoient désarmez, et monsieur le prince de Condé armé en icelle ; que lesdits citoyens estoient en grand nombre ; fait tant qu'il obtient que leurs armes leur soyent rendues ; lesquelles véritablement leur avoyent esté auparavant ostées, et mis dans l'hostel de la ville, pour obvier aux troubles et émotions qui estoient auparavant en ladite ville, et recommencèrent depuis qu'icelles furent rendues. Mais aussi l'intention dudit prévost des marchans n'estoit autre que pour tousjours fortifier le seigneur de Guyse dans la ville, sachant bien qu'il s'y vouloit venir retirer, s'estant une fois saisi des personnes du Roy et de la Royne.

Monsieur le prince de Condé estoit cependant dans la ville de Paris, avec aucuns qui pour lors se trouvèrent auprès de luy, retenu à la prière de plusieurs de la religion réformée, redoutans grandement la violente armée du seigneur de Guyse ; et de faict, sa présence empescha bien qu'il n'y eust aucun trouble et que le populaire qui ja commençoit à s'enfler d'une vaine espérance pour la venue dudit seigneur de Guyse,

n'osast exécuter ny commencer une folle entreprise. La ville ayant esté pendant tout son séjour en grand repos et tranquillité, ceux qui estoient venus avec mauvaise volonté, ne l'osans pour lors découvrir, comme ils feirent bien après quand ils se virent seuls, et n'estre plus retenus de ceste bride, au moyen de laquelle voyans qu'ils ne peuvent bien exécuter leur entreprise ne à Paris ne ailleurs, feirent tant à la parfin, qu'ils feirent venir le roy de Navarre à eux, tousjours aidez de leur prévost des marchans qui alloit crier que sa présence estoit nécessaire à Paris, pour le danger des tumultes.

Le roy de Navarre donc arrivé, le seigneur de Guyse et toute sa suite furent très-aises, et commençans à tenir leur conseil comme devant, et faisant venir vers eux les gens du Roy, présidens, conseillers et officiers de la ville, donnaient à entendre que c'estoit le vray conseil du Roy, comme tenu par les principaux officiers du royaume ; et faisoient ainsi leurs délibérations ensemble, sans y appeler mondit sieur le prince de Condé, non plus qu'auparavant : tous lesquels conseils estoient grandement suspects, mesmes à gens d'honneur et de qualité, ne pouvant comprendre qu'il ne fust besoin ne licite de les faire ainsi à part et séparés de celui qui estoit près du Roy et de la Royne ; et mesme présent mondit sieur le prince, et sans rien luy en communiquer ; jugeans bien ceux qui tant peu avoyent cognoissance des affaires, que ce n'estoit qu'une continuation d'une menée qui avoit esté tissée long-temps auparavant ; et ce qui confermoit encores plus ceste opinion, estoit le mescontentement qu'on sçavoit bien de monsieur de Guyse, connestable, et mareschal Sainct André, dont a esté parlé cy-dessus.

La principale fin de tous ces conseils, fut de bien s'asseurer de la ville de Paris, et chasser hors d'icelle monsieur le prince, comme celui qui nuisoit beaucoup à leur entreprise ; de s'aller saisir des personnes du Roy et de la Royne, et puis les mener en ladite ville, pour, ayant l'un et l'autre à leur commandement, y mieux parfaire l'exécution de leur desseing ; et pourtant comme la présence dudit seigneur prince desplaist grandement audit seigneur de Guyse, et voulant partir de la ville tant que ledit seigneur prince y seroit, combien que venant à Paris, il lui dire qu'il n'y vouloit coucher qu'une nuit, s'visa de faire dire que ledit sieur prince estoit à Paris, accompagné de grand nombre de gentilshommes ; la ville craignant d'estre saccagée, l'avoit prié de demeurer pour la défendre : voyant entendu le seigneur prince, pour éviter toute occasion de maligne suspicion faussant

trouvée, offrit tout aussi-tost à monsieur le cardinal de Bourbon, député gouverneur lors de la ville de Paris, qu'il estoit prest de sortir par la porte, quand le seigneur de Guyse sortiroit par l'autre; monsieur le mareschal de Montmorency, vray gouverneur de ladite ville, révoqué lors à la suscitation du prévost des marchans, comme celuy qu'il estimoit estre trop sage et adré, pour ne vouloir endurer ces factions et séditions apostées.

Mais le seigneur de Guyse n'ayant voulu accepter cest offre, ledit sieur prince estant adverti que la Royne desiroit qu'on se départist d'un costé et d'autre, et que pour cest effect le roy de Navarre estoit venu à Paris, fut si prompt et si volontaire d'obéir à ce commandement, qu'encores qu'il eust esté malade au lit par l'espace de deux jours, il ne laissa toutesfois de se retirer promptement avec toute sa compagnie, tirant droit à sa maison de La Ferté, à l'intention de renvoyer incontinent tous les siens, si ledit seigneur de Guyse eust fait le semblable.

Mais ayant le seigneur de Guyse ce qu'il demandoit, s'en alla en l'équipage d'armes qu'il estoit, trouver notre jeune Roy et la Royne sa mère, à Fontainebleau, où se voyant de toutes parts environnée d'armes et de force, contre sa volonté et mandement exprès, se trouva grandement intimidée.

Cependant le prévost des marchans voulans bien asseurer la ville de Paris à la dévotion des seigneurs de Guyse, melt aussitost le nombre de quinze cens hommes sus, pour la garde d'icelle, sans aucune assemblée ou délibération de ville précédente, où c'est qu'auparavant il avoit fait tout le refus à luy possible d'en recevoir trois cens, ordonnez par le Roy audit seigneur mareschal de Montmorency, gouverneur; et ledit refus fait, après plusieurs assemblées de ville faites à ceste fin, disant lors que c'estoit contre les privilèges et franchises d'icelle, n'ayant accoustumé d'avoir autre garde que celle des bourgeois; et avec le nombre de quinze cens hommes ainsi par luy establis, donna toute licence aux citoyens de valider de leurs armes qui leur avoyent esté rendus; ce qui fut exécuté avec une telle insolence populaire, qu'il sembloit que ce fust ville frontière en temps d'hostilité, pour ne voir autre chose qu'armes et artillerie sonner de tous costez, avec maintes volleries et outrages; mesme sur ceux qui estoyent de la religion (qu'ils appellaient nouvelle) allans ou venans de l'assemblée, pour prier Dieu et oïr sa parole; de façon que le seigneur mareschal de Termes voulant un jour empêcher telles forces, y fut luy-mesme en bien grand danger de sa personne, et ne sçeut tant

faire, que cinq ou six meurtres n'y fussent promptement faits en sa présence; ses gens mesmes outragez; sans toutesfois qu'aucune justice en ait esté faite, non plus que des autres violences faites par la furie du peuple: car mesme les seigneurs de Guyse et connestable, depuis venus à Paris, mandèrent le prévost dudit seigneur mareschal, et puis le lieutenant criminel d'icelle ville, ausquels, avec grandes menaces et intimidations, feirent très-exprès commandement de supprimer les informations qu'ils en avoyent par devers eux, et mettre hors ceux qu'ils avoyent emprisonnez.

Advint que ledit seigneur prince ayant esté en sa maison, reprit son chemin pour s'en retourner à la cour, ainsi qu'il avoit promis de faire incontinent après la feste de Pasques: ce que ayans entendu les seigneurs de Guyse, mandèrent incontinent au prévost des marchans de se tenir sur ses gardes, et empescher surtout que ledit seigneur n'entrast en la ville: en quoy fut faite telle diligence par ledit prévost, qu'incontinent et sans faire autre assemblée de ville (comme il est accoustumé de faire), il mande à tous les quarteniers de la ville, d'aller dire par toutes les maisons d'icelle, que chacun eust à se tenir prest; puis ayant fait tendre les chaînes de la ville (ce que l'on n'a accoustumé ne veu faire qu'en temps d'hostilité et grand péril, et lorsque l'ennemy approche), il s'arme, et accompagné de tous les archiers et harquebousiers, et plusieurs marchans de la ville de Paris, fait sa monstre par icelle; et ainsi que ledit seigneur prince passoit près de Paris, avec ceux qui l'accompagnoient, allant à Saint Cloud, et ne pensant rien moins que de vouloir entrer en ladite ville, faisoit tirer coups d'artillerie sans cesse; de manière qu'il n'est mémoire d'avoir veu en ladite ville une telle émotion y a cent ans et plus, quelque danger de guerre qui soit survenu en ce royaume.

Si tost que lesdits seigneurs de Guyse entendirent que ledit seigneur prince tiroit droit à la cour, voyans bien que sa présence ne leur seroit propice audit lieu, et les empescheroit d'amener le Roy et la Royne en la ville de Paris, pour avoir l'un et l'autre en leur puissance, suyvant leur premier desseing, tout aussi-tost, abusans de l'autorité du roy de Navarre, lequel ils avoyent et ont encores du tout de leur part, feirent tant qu'il vint aussi-tost dire à la Royne qu'il falloit qu'elle partist de Fontainebleau, pour la seureté de la personne du Roy; rejettans calomnieusement sur ledit seigneur prince, qu'il vouloit venir se saisir de sa personne: ce que la Royne d'entrée voulut oster hors de l'opinion du roy de Navarre, luy remonstrant que cela n'estoit aucune-

ment croyable, estant bien esbahie de ces propos ; disant que le Roy aussi ne vouloit partir de Fontainebleau : mais ledit roy de Navarre poussé desdits seigneurs de Guyse, voyans que leur dessein estoit autrement rompu, vint derechef dire à ladite dame, qu'il falloit par nécessité partir, et qu'il alloit prendre le Roy, et qu'elle vint après, si elle vouloit. Venans doncques ainsi à la personne du Roy plorant avec la Royne sa mère, se hastèrent si bien, qu'en peu d'heures ils l'amenerent dans la ville de Melun, auquel lieu le logerent dans le chasteau, où il y a cent ans que roy ne logea, ne autres que ceux qu'on a accoustumé d'y envoyer prisonniers.

Le seigneur prince ayant entendu ceste nouvelle, voyant que l'intention desdits seigneurs de Guyse estoit assez appertement déclarée à tous, auparavant encores en doute envers plusieurs, considérant qu'il estoit prince du sang, et à qui appartenoit de droict naturel de défendre les subjects du Roy, et mesmes résister à ceux qui les voudroyent opprimer par force et violence, advisa de se retirer pour sa seureté à Orléans, pour dudit lieu faire entendre à tous les subjets du Roy, son intention et désir de pourvoir à l'urgent péril qui se présentoit à tous, pour luy estre aidans à remettre la personne du Roy, de la Royne, et de monsieur d'Orléans, en liberté, et maintenir les édicts du Roy en leur force et vertu.

Les seigneurs de Guyse cependant, voyans ledit sieur prince estre reculé d'eux, non toutesfois en tel lieu qu'ils l'eussent bien désiré, pour mieux pouvoir jouir de lui, commençant à plus appertement exécuter leur entreprise, faisant dire à la Royne par le roy de Navarre, qu'il falloit aller à Paris ; combien que le Roy ne parlast que de retourner à Fontainebleau, ne cessant de plorer avec la Royne, cognoissans bien leur captivité ; et la Royne mesme, que ce qu'il luy avoit esté dit de luy, estoit advenu au grand desplaisir de ses obéissans subjets et serviteurs ; et tant fut fait avec l'aide du prévost des marchans, qui derechef continuoit à mander que la présence du Roy estoit nécessaire à Paris, qu'estant résolu le matin d'aller à Fontainebleau, tout aussi-tost le propos fut changé après disner, pour aller à Paris.

Monsieur le connestable ayant entendu ceste résolution, entreprit de venir le premier à Paris, pour commencer à exécuter l'entreprise délibérée pour toutes les villes de ce royaume, ainsi que depuis les effets qui s'en sont ensuyvis, l'ont ordonné à cognoistre ; et ce avec plus grand effroy et intimidation à un chacun qu'il pourroit ; en manière que partant de Melun à une heure après

midy, accompagné de deux cens chevaux plus, tous garnis de deux ou trois pistoles, riva en ladite ville sur les huit heures du soir et le lendemain de grand matin s'en alla sans aucune charge ne commission, prendre monsieur Ruzé, advocat en la cour de parlement ; lequel luy ayant demandé en vertu dequoy il le fai prisonnier, et à quelle occasion, n'eut pour réponse, sinon ces mots : Suffise vous que je sois connestable : car à la vérité il prétend sans autre commission ne mandement, il a puissance de commander en l'absence du Roy et roy de Navarre, ce qu'il adviseroit estre bon ainsi qu'il disoit tout haut à un chacun, fais toutes choses avec telle furie, qu'elle est incroyable à plusieurs.

Ayant esté ainsi pris ledit Ruzé, et envoyé prisonnier en la Bastille, dans une cage bien estroite, dont chacun est encores à en savoir la raison (sinon qu'il est l'un de ceux qui plus fréquentoit et favorisoit appertement la religion réformée), soudain commença d'aller hors ville en une maison nommée le Temple de Jérusalem, près la porte Saint Jacques (auquel lieu se faisoit l'assemblée et prédication), où il abattre et mettre par terre la chaise où l'on preschoit, et quelques bancs et sièges qui estoient ; et le tout assemblé en un monceau mit le feu dedans, assisté d'une infinité menu peuple, qui le bénissoit et louoit infiniment, de luy voir faire un acte si vertueux digne d'un connestable de France ; disant publiquement iceluy connestable, qu'il ne fall plus que telles assemblées se fissent en royaume, et qu'il falloit que les prédicans retirassent hors iceluy ; qu'il y auroit un édit à ceste fin, qui seroit publié. De-là en vint tant faire après disner, en une autre maison se faisoient aussi les assemblées, nommée l'Pinccourt, qui est hors la porte Saint Antoine et là, suyvi encores plus que devant du menu populaire, après avoir fait abatre et assembler la chaise et les sièges ensemble, fit tout ainsi qu'il avoit fait à l'autre maison ; de sorte que le peuple voyant ainsi caressé d'un connestable de France, comme s'il eust esté presque son compagnon, s'eschauffa si bien, que non content d'avoir veu le feu mis à la chaise et aux sièges prit ceste hardiesse tout aussi-tost, et ledit seigneur connestable présent et consentant, mettre le feu dedans la maison qui estoit grande et spacieuse ; de sorte qu'elle est maintenant zée jusques au pied en terre.

Et non-content, ce menu peuple fol et insensé par le moyen de ceste privauté receüe du seigneur connestable, et par la permission

faite à tous de prendre les armes, à la et rémonstrance du prévost des marchez par quatre ou cinq jours durant, soit parler que de meurtres, briganderies, et voyes de fait entreprises par, sur le premier de quelque qualité qu'il eust esté en suspition de la religion; soit si homme de bien qui passant par pourveu qu'il fust en la moindre suspeçon ou supposée d'icelle religion, qui ne fust ni lié et outragé, chacun ayant pleine licence de porter pistoles par les ruës; si bien que soit de toutes parts que coups tirer sans

après la venue dudit seigneur connestable et la Royne furent amenez au bois de Vincennes; et dès le lendemain, craignans les intentions de Guyse que le lieu ne fust assez secret pour leur intention, précipitèrent l'entrée pour le loger au chasteau du Louvre, le lieu qu'ils estimoyent estre le plus asseuré d'eux. Telle entrée faite en façon non ordinaire, et avec diminution de la grandeur jusques vers les nations estranges; et pour cacher et abolir la cognoissance de l'importunité en laquelle ils détiennent maintenant la Majesté du Roy, et le tenir en asseuré à leur dévotion; et tout aussitôt furent ainsi arrivez, commencèrent à parler de faire guerre ouverte audit seigneur; et voulans en prendre conseil entrèrent par le dit seigneur connestable à la cour du Roy, qui lors estoit présent avec le chancelier, qui lors estoit présent avec le Roy, que cest affaire n'appartient pas à eux qui manient les armes: à quoy le seigneur le chancelier dit, que jadis et ceux de sa robe ne se cogneussent des armes, qu'ils ne l'alloient toutes-fois cognoistre quand il en falloit user; mais d'autant que tout se traitoit de la vie et de la mort (et non de la vieillesse) avecques armes et des violences, il en fut forclos, comme il a esté depuis; et pour s'asseurer d'avoir en toutes choses, mesme pour avoir le Roy à leur commandement, y mirent l'autorité privée ceux desquels ils pensent s'asseurer, comme le seigneur de Montmorency, le comte de Villars, parens dudit seigneur connestable, le seigneur de Montmorency, serviteur intime desdits sieurs de Montmorency, le seigneur Descars, et l'Auxerre, serviteurs domestiques du duc de Montmorency, et desquels les sieurs de Guyse principalement pour faire toutes leurs entreprises et en reculèrent ceux qu'ils voyoyent estre bien public à leurs passions privées.

Mais pour revenir à leurs conseils et exécution d'iceux, ayans entendu les sieurs de Guyse la protestation et déclaration faite de la part dudit seigneur prince, et envoyée au Roy; qui estoit en somme, que n'estant meü d'aucune particulière affection, ains du devoir et amour seul qu'il avoit particulièrement à la couronne, sous le gouvernement de la Royne, il auroit esté contraint de prendre les armes, pour remettre en pleine liberté la personne du Roy et de la Royne, et maintenir l'observation des édicts et ordonnances de Sa Majesté, et nommément le dernier sur le fait de la religion; offrant de se retirer en sa maison, faisant ledit seigneur de Guyse le semblable. Ayant donques entendu ceste déclaration, et voyans qu'il y avoit deux points, lesquels il falloit subtilement couvrir; à sçavoir, la captivité du Roy, et la contravention de l'édict de janvier, procurèrent à toute diligence l'expédition d'unes lettres du huitiesme d'avril dernier, par lesquelles le Roy déclare, que le bruit de sa captivité est une fausse et mensongère calomnie controuvée par ledit seigneur prince, pour s'excuser de ce qu'il faisoit; déclarant que la Royne et luy estoient en telle liberté que jamais ils furent et qu'ils pouvoient désirer; et luy et ladite dame estoient venus volontairement en ladite ville de Paris, pour pourvoir et remédier aux troubles survenus; et estoit mandé à la cour de parlement de lire et publier lesdites lettres; ce qui fut fait si promptement, ou pour mieux dire, précipitamment, et contre toute coustume, que estant portées à la chambre du plaidoyer, et pendant qu'on y plaidoit, incontinent furent baillées aux gens du Roy, et après en avoir tout aussi-tôt esté requise la publication par eux, fut ordonné qu'elles seroyent leuës, publiées et enregistrées: puis après s'advisans tout aussi-tôt d'une plus subtile cautelle, faisans dresser autres lettres du dix-huitiesme ensuyvant, par lesquelles est déclaré que ledit seigneur prince, sous une fausse et simulée couleur de religion, estoit saisi en sa personne, par aucuns séditions qui le tenoyent en leur puissance.

Et pour obvier à l'autre et second poinct porté par la déclaration faite par ledit seigneur prince concernant le fait de la religion, font expédier autres lettres de l'onzième dudit mois, par lesquelles le Roy donne à entendre, qu'il est adverty que plusieurs se sont retirez à Orléans (assemblez en grand nombre) et ailleurs, sous prétexte d'une crainte qu'ils disent avoir, qu'on les vueille rechercher en leurs consciences, et empescher qu'ils ne jouissent des édicts et ordonnances par luy faites, mesme au mois de

janvier dernier, sur le fait de la religion, et les véxer et travailler pour l'opinion qu'ils ont; déclare par icelles, que pour oster ceste crainte et scrupule, il n'a entendu mettre en doute ledit édict, ne que pour raison du fait de la religion l'on soit molesté; sauf et excepté sa ville de Paris, fauxbourgs et banlieuë d'icelle, en laquelle ledit seigneur déclare qu'il ne veut qu'il se face aucunes assemblées publiques ne privées, n'aucune administration de sacremens, en autre forme que celle qui est receuë et observée en l'église romaine: lesquelles lettres présentées en ladite cour par lesdits seigneurs de Guyse et connestable, combien qu'elles soyent du tout contraires à l'édit de janvier, général pour toutes villes, sont néanmoins leuës, publiées et enregistrées; adjoustant ladite cour, que ladite lecture et publication par elle faite, est, ayant esgard à la présente nécessité du temps, et par manière de provision seulement, et jusques à ce que autrement y fust pourveu; qui découvre assez l'intention de ladite cour, conforme à celle des seigneurs de Guyse; à sçavoir, d'anéantir le dernier édit de janvier, retenant pour eux la principale ville, ainsi que ledit seigneur de Guyse déclara lors bien expressément à ladite cour; et ainsi que mieux encores fut donné à cognoistre par autres lettres expédiées en mesme temps, par lesquelles le Roy déclare qu'il n'entend qu'iceluy édit ayt lieu, que pour les villes où les prédicans avoyent jà esté établis, et non pour autres; lesquelles furent ainsi données, partie pour donner occasion de faire le carnage cruel et horrible qui bien-tost s'ensuivit en la ville de Sens, où il y eut grand nombre de personnes inhumainement occises, avec grandes briganderies et saccagemens; lesquels durèrent par deux jours, non sans véhément suspicion à l'encontre (et de ses ministres et serviteurs) du cardinal de Guyse archevesque dudit lieu: qui est en somme tout ce que j'ay peu recueillir de ce qui est advenu jusques à maintenant, appartenant au présent trouble et différent estant en ce royaume, et pour lequel chacun s'est eslevé en armes en iceluy.

Reste maintenant de faire entendre par le menu, toutes les raisons dont les uns et les autres se peuvent aider, pour mieux faire cognoistre à un chacun, lequel des deux est mieux fondé, et peut estre dit avoir pris les armes à meilleur titre. Nous avons donc veu comment les seigneurs de Guyse, connestable et mareschal Saint André, se retirèrent de la cour, les uns après les autres, et le peu de respect qu'ils ont eu à la Royne, depuis qu'ils se sentirent estre

appuyez du roy de Navarre, et comment leur première et principale cotiverture a tousjours esté qu'ils se arment pour maintenir la religion catholique, prenans occasion de blâmer la manière de gouverner le royaume, en taxant la Royne de trop grande douceur et facilité; le conseil du Roy, de connivence, et les magistrats, de négligence; sur tout se complaignans de l'édit dernier de janvier. Nous avons aussi veu le commencement, le progrez et la suite de leur entreprise, tousjours conduite par violence et force d'armes, par meurtres et effusion de sang, et par désobéissance aux exprès commandemens de la Royne; puis leurs conseils séparés de celui du roy; les brigues, émotions et tumultes suscités en la ville de Paris, par gens apostez, et par caresses populaires faites tout à propos; et finalement, le saisissement des personnes du Roy et de la Royne, l'oppression faite au conseil du Roy et à sa justice, jusques à avoir violemment extorqué et fait vérifier lettres sur lettres, insolites et contraires aux édits.

De la part de monsieur le prince, nous voyons au contraire, son partement de la cour fait avec le contentement de la Royne, et avec promesse de retourner incontinent. Nous voyons sa présence en la ville de Paris, tranquille, et servant d'empescher les émotions qui s'y préparoyent; puis l'obéissance prompte au mandement de la Royne; encores que ce fust au seigneur de Guyse de premier y obéir; l'outrage et injure audit seigneur faite par le prévost des marchans, tout ainsi qu'à un ennemy de la couronne, patiemment néanmoins portée par iceluy; sa retraite à Orléans, pour la seureté de sa personne et des siens, après estre la captivité du Roy et Royne assez apertement descoverte; et finalement, la déclaration de la cause qui l'avoit meu de recourir aux armes, envoyée au Roy; offrant de se retirer et laisser les armes; mais que les seigneurs de Guyse feissent le semblable; demorans les édits du Roy en leur entier.

Tellement qu'il n'y a celui qui d'une part, se voye clairement toute obéissance à la Royne, et d'autre part, toute désobéissance à icelle; les armes prises d'un costé, pour offenser, et de l'autre, pour défendre; la violence en l'un, et en l'autre la résistance; l'un voulant renverser la loy du roy par voye de fait, et de son autorité privée; l'autre, comme prince du sang, et l'un des protecteurs des loix de France, les voulant maintenir; ainsi l'un retenu en son devoir, et l'autre mis en son tort: car, quel si grand intérêt est-ce que les seigneurs de Guyse peuvent prétendre de se retirer, et de laisser les armes, puisque monsieur le prince se soumet de

quelle raison peuvent-ils avoir pour eux, et empêcher d'eux-mêmes, ce que les évêques ont si instamment requis, et le Roy a par maturité de conseil ottroyé? S'ils disent qu'ils veulent maintenir l'Eglise romaine, luy qui leur y donne empeschement? Les évêques et curez chassez de leurs villes, ne voit-on estre empeschez de prescher, que bons et fidèles ministres doyvent au point qu'ils portent envie à ceux de la religion (qu'ils appellent nouvelle) de les en chasser, que d'estre chassez hors les villes, et de les en lépreux ou pestiférez, exposez à la mort, au vent, et à l'opprobre d'un chacun? Les nations chrestiennes qui endurent les maux dans leurs villes, et mesmes la mort du pape les endure en sa principale ville; et ceux qui confessaient le nom de Christ, comme celuy auquel seul ils ont le salut, croient et souffrent pour la foy, ne trouveront point de lieu en France pour se retirer?

Mais, disent-ils, est-ce le faict d'une religion, que de s'emparer des villes et du Roy; de prendre les armes sans son permission, et de retenir les deniers de la France? Je leur demanderois volontiers ce qu'ils leur respondre, est-ce le faict d'une religion, de s'emparer des personnes de la Royne, et de la principale ville du royaume, de toutes ses forces, auctorité et finances, pour l'employer à rompre ses loix, opprimer ses subjects, et subvertir son gouvernement pour ce faire, s'aider des estrangers, et de les subjects ne veulent consentir à une telle tyrannie? Voyez donc, je vous prie, nous sommes aigus au faict d'aveuglez au nostre propre.

Donques maintenant pour leur respondre, c'est à monsieur le prince, comme à un homme de sang, conseiller né et l'un des princes de la couronne, voire à qui de droit appartient de défendre les subjects, quand les opprimer par violence, d'y résister par le glaive que Dieu luy a mis en la main; et par mesme moyen, de les loix et édicts du royaume: et quant aux places dont ils se plaignent que ledit prince s'est emparé, le Roy a-il laissé servir et obéir autrement qu'au précédent? A l'on rien apperceu de changement, les gens s'arment, ne se voulans soumettre à la violence des sieurs de Guyse? Les deniers retenus, je voudrois bien savoir quoy l'on voudroit blâmer celuy qui les a leustez hors la main du furieux.

Si donques monsieur le prince a voulu empêcher que ceux de Guyse n'abusent de la finance du Roy, pour faire entrer des estrangers en son royaume, et opprimer ses sujets, en quoy est-il à reprendre?

Mais pour discourir un peu plus avant et par le menu leurs raisons, désirant n'en obmettre une seule, s'il m'est possible, je leur demanderois volontiers par quel moyen c'est qu'ils entendent maintenir la religion romaine, pour laquelle ils se monstrent tant affectionnez? C'est par la force, disent-ils, chassant les ministres hors ce royaume, ostant les assemblées, et faisant mourir les principaux de la religion contraire, à l'exemple de la sédition de Xaintonge et de Bordeaux, sans toutesfois rechercher les consciences des personnes, pourveu qu'elles se contiennent dans leurs maisons, et n'en fassent démonstration par dehors. Je ne puis assez m'esmerveiller d'un tel advis, du tout contraire à celuy qu'eux-mêmes, di-je, les sieurs de Guyse (ayans pour lors la totale administration du royaume entre leurs mains, du temps du roy François dernier) firent publier par lettres et édicts, et lorsque le nombre de ceux qu'ils persécutent et persécutoyent auparavant, estoit en beaucoup moindre nombre, et trop plus aisé d'opprimer par force, que maintenant: car ils furent d'avis que toute rigueur cessast (comme non convenable à l'âge d'un jeune Roy, et indigne, dont son advenement à la couronne de France fust marqué par la postérité d'estre sanglant), tels troubles et divisions fussent terminées par assemblées du clergé de ce royaume, y appeler et recevoir toute manière de gens qui y voudroyent venir proposer quelque chose pour le faict de la religion: ce que ayant esté interrompu par la mort dudit feu Roy dernier, a esté exécuté de ce règne, en continuant ce que par eux-mêmes avoit esté advisé, et depuis confirmé par l'advis de tous les princes du sang, cardinaux, et plusieurs autres du conseil privé, assemblez en la cour de parlement.

Ayant donques veu les sieurs de Guyse, que ceste voye n'a sceu rien profiter (et sçait-on pourquoi), et ayant eux-mêmes entendu les requestes tant de fois faites et représentées par les estats, à fin d'avoir des temples, et cogneu que la Royne n'ayant rien laissé arriere pour trouver quelque bon remède, a esté enfin contrainte de venir à celuy de l'édict de janvier dernier, par l'advis des plus suffisans de ce royaume, comme le plus proufitable de tous; c'est chose admirable qu'ils sont encores néanmoins venus à mettre en avant la voye des armes, et de faict l'ont entreprise, comme s'ils avoyent déjà oublié ce qu'elle leur proufita quand ils marchèrent de

Paris à Orléans, environnez de gens de guerre, tout ainsi que s'ils eussent esté en terre d'ennemis, et sous le prétexte d'une conspiration faite à l'encontre dudit feu Roy dernier, qui pour l'aage et son bon naturel, n'avoit jamais offensé personne.

Et si ainsi est que les exemples du passé, et mesme du temps des Arriens, Novatiens et Macédoniens (ausquels pour mesmes raisons furent baillez temples, quelques fois hors les villes, quelquesfois dedans), ne peuvent rien servir pour nous esmouvoir à tollérer le semblable; qu'à tout le moins ceux que nous avons veu devant noz yeux, ayent ce pouvoir de nous faire plus sages pour l'advenir. N'avons-nous pas veu l'Allemagne autant troublée pour le mesme faict de la religion, et plus que nous ne sommes? Et scauroit-on rien désirer de vigilance, prudence et force à l'empereur Charles V : empereur certes digne d'estre mis au ranc des plus grands; et toutesfois il n'y a celuy de nous qui n'ait veu devant ses yeux, que tout cela n'a rien sçu profiter pour apaiser les troubles de la religion, jusques à ce qu'il soit venu accorder un interim, depuis lequel le pais d'Allemagne ne fut oncques veu en plus grande paix et repos. Au royaume d'Angleterre, la voye des armes et de rigueur y a-elle non plus servi? Et pour venir à celuy d'Escoce, en quel danger l'avons-nous veu, pour y cuider faire par les sieurs de Guyse mesmes régnans lors en France, ce que maintenant ils ont encores commencé? Quel propos y a-il doncques de dire que c'est par force qu'il faut maintenir la religion catholique, en chassant les ministres (disent-ils) hors du royaume, comme si entre ceux qui les escoutent, il n'y en a pas un million (s'il faut ainsi dire) suffisans pour faire l'office et charge de ministre?

Mais leur ignorance et témérité se descouvre bien encores plus par l'autre point qu'ils mettent en avant, faisant comparaison du trouble de la religion, au fait d'une sédition populaire, en laquelle ceux qui se rébellent et prennent les armes contre leur prince, au temps mesme qu'ils sont plus séditeux, cognoissent bien leur faute en leur conscience; et ceux qui pour le faict de la religion s'esmeuvent, tant s'en faut qu'ils pensent mal-faire, qu'ils ne voudroient pour rien offenser, n'y contredire au devoir de bons et fideles sujets contre leur Roy et naturel seigneur; tellement qu'il appert que c'est une très-folle et inconsiderée opinion à l'estimer, que quand les chefs seroyent morts, il seroit aisé de ramener les autres qui se monstrent souvent aussi fermes et constans que leurs chefs et conducteurs. Moins de sens et de raison y a-il encores de dire ce

qu'ils adjoustent, comme par une grande prudence meslée de douceur, qu'ils ne veulent rechercher les consciences, pourveu que chacun se contienne en sa maison : car avec ce que c'est chose impossible de faire, comme ceux qui mieux l'entendent qu'eux ne le cognoissent, il n'y auroit pas un meilleur moyen pour oster toute discipline et révérence de Dieu d'entre les hommes, et les abandonner enfin à toute liberté de vice; estant nécessaire que la religion d'un chacun soit policée, et tesmoignée en public. Voyre mais, disent-ils, un mesme royaume ne peut souffrir deux religions? Nous voyons le contraire en la pluspart de l'Europe; ceste maladie n'estant particulière pour ce royaume, pourquoy doncques n'y pourra-l'on souffrir le semblable?

Il n'y a celuy des deux religions, qui véritablement ne désire qu'il n'y ait qu'une seule : mais puis qu'ainsi est advenu, encores faut-il adviser le meilleur moyen, et devenir à tout le moins sages par l'exemple des autres. Ouy mais, répliquent-ils, si cela a lieu, la religion nouvelle croistra tous les jours, et enfin viendra à perdre la nostre. Voilà un grand commencement de defiance de la bonté de leur religion : car si elle est de Dieu, il ne faut douter qu'elle ne surmonte l'autre, et qu'elle ne demeure. Mais ce qui leur fait dire cela, est l'exemple qu'ils ont devant leurs yeux, de la force de ceste religion (qu'ils appellent nouvelle), laquelle quoy qu'elle soit pauvre, abjecte, et mesprisée de tous, n'a laissé pourtant en peu d'années de gagner presque toute l'Europe, à vaincre et surmonter les armes, la force et la violence des empereurs et roys, la pompe, la richesse, l'orgueil et la bassesse du pape, des cardinaux, et toute leur séquelle. Je voudrois bien sçavoir à ce propos, si la religion des juifs, pour avoir esté tollérée en la chrestienté, y a mille ans et plus, a pourtant perdu et gagné la religion chrestienne.

Ainsi le tout bien discouru et meurement considéré, il y a grande apparence que ce n'est le zèle de la conscience, qui pousse ceux qui se monstrent si affectionnez pour la religion romaine, ayans ce principal but proposé devant leurs yeux, des'emparer du gouvernement du royaume, et s'ils pouvoyent, de la coronne mesme; le tout sous le masque et couverture du roy de Navarre, pour s'estans servis de luy, l'opprimer puis après, et entrer en sa place : s'aydans pour parvenir à ceste fin, du manteau de la religion, pour sous couleur d'icelle maintenir l'auctorité du pape à eux du tout favorable; et rien moins que de regarder à la paix des consciences, et repos des sujets; de manière que celuy qui vouldroit dire en un mot, que ceste guerre est la

pape, ne sortiroit par aventure loin é; ayant tousjours esté le stile et m-océder de la Saincteté, pour le faict ion, et de tous ses ministres par luy : susciter guerres pour contraindre les de se ranger par force à son Eglise; qu'au contraire, la voye de l'Evangile volontairement ramener les hommes lication de la parole de Dieu; et nous la parlin, laquelle voye des deux sera meilleure. Ils verront combien ceux nt affaire, sont liez, joints et unis enmes et constans en leur opinion; com-entr'eux ne fait difficulté de perdre voire de mourir plustost que de chan-départir aucunement de la doctrine receuë, et recognoistront que pour les force, il faut qu'ils les fassent tous ue autrement celuy qui restera en vie, endres des morts, en fera resusciter

présenté à la Reine mère, pour em-que la maison de Guyse n'allât de-justice au parlement de Paris, de inat de François duc de Guyse.

mpre et empescher que la délibération donner audience publique en plain, à ceux qu'il veulent faire leur et demander ouverture de justice con-

nonstré à la Royne, que ceste audience iure tel esclandre, qu'on ne le sçauroit réparer, et que si ceste entreprise est est un vray moyen pour détruire et une heure, tout le fondement de ce prins grand'peine de bastir depuis six

a faict avec grand labour et vigilance d de pacification (1), lequel elle a faict ec peine; et depuis pour le faire entre-
envoyé avec grand soing commissaires ovinces; que aujourd'huy après la déle la majorité du Roy, elle insiste en-
ouvel à faire confirmer par autre édit d de pacification, cognoissant le fruit u'il apporte en tout ce royaume :
ésent donnant ceste audience publique faict particullier, elle renverse tout ce aict : car ceste audience est formelle-
raire et à l'accord de pacification, et s commissaires sont allez faire par les pour l'observation d'icelluy, et à l'é-
nfirmation dernièrement faict :
nsuit encores inconvenient plus grand; de pacification, du 19 de mars 1562.

c'est que ouvrant la porte aux plainctes et quérimonies pour ce faict particullier, il fault qu'elle la tienne ouverte pour toutes autres quelconques deppendans de la première et principale quérelle; et si elle veut dire qu'elle tiendra la porte ouverte aux plainctes pour ce faict particullier, et close pour tous autres, ce seroit injustice notoire, qui luy apporteroit perte du bon nom et estime qu'elle a au faict de la justice, qui n'est autre chose que une égalité gardée envers ung chacun;

Et si elle l'ouvre à tous, ce sera occasion de nouvelle et publique querelle : et encores ne l'ouvrant que pour ce seul faict particullier, outre la perte qu'elle fera de son bon nom et estime en la justice, il s'ensuivra tant de déflance et mal-contentement envers elle, de tous ceulx qui ne sont pareillement ouyz en leurs plainctes, et tant de dévotion des autres envers celluy qu'on veut rechercher, et tant de recharges sur ceulx qui se veulent plaindre, que à bon conseil prendre, du jour que cest audience sera donnée, il faudra que chacun se tienne sur ses gardes, et pense à ses affaires, et mette son repos non en justice, mais en la force; qui sera à recommencer la guerre civile comme devant; et lors ne sera plus temps d'aller veoir les villes et provinces pour les pacifier, comme on a délibéré. Parquoy, avant que d'exécuter une chose de si grand poids et de telle conséquence, il eschet que Sa Majesté y pense plus d'une fois, et qu'elle en preigne l'advis et conseil de ses plus fidelles et loyaux serviteurs, affin qu'elle ne tumbe en occasion de s'en repentir, et peult estre en danger de ne pouvoir réparer la faulte.

Arrêt du conseil du Roy, par lequel il évoque à sa personne, le procès meu entre les maisons de Guyse et de Chastillon, à l'occasion du meurtre du feu duc de Guyse; et en suspend le jugement pendant trois ans.

« Veu par le Roy estant en son conseil, la requeste à luy présentée par dame Anne d'Est, veuve de M^{re} François de Lorraine en son vivant duc de Guyse, pair et grand maistre de France, et lieutenant général du Roy en son armée, lors de son trespas, en l'absence de M. le connestable; tendant afin que son bon plaisir fust lever et oster l'interdiction de sa court de parlement de Paris, en vertu de l'évocation obtenue par le sieur de Chastillon, amiral de France, et ses frères, de leurs causes et procès, au grand conseil qu'elle avoit suspect; à ce que ladicte court de parlement en vertu du renvoy qu'il avoit pleu à Sa Majesté faire en icelle court de la cognoissance de la justice qu'elle

demandoit de l'homicide commis en la personne du feu seigneur de Guyse son mary, y peut proceder; ou bien la renvoyer à l'une de celles de Toulouse, Bourdeaux, Dijon ou Rouen; la response sur ce faicte par ledict seigneur admiral insistant que ladicte évocation demeure en son entier, avec les remonstrances par luy faictes des causes de suspicion contre les cours de parlement, récusations proposées par l'une et l'autre des parties, à l'encontre de la plus grande part des princes et seigneurs du conseil privé dudit seigneur; proposition et ouverture à elles faictes par Sadicte Majesté, de s'accommoder à prendre pour juges une desdictes cours et ledict grand conseil par ensemble; ce qui ne s'est peu accorder pour les causes de suspition alleguées d'une part et d'autre; autre requeste présentée au Roy par ledict seigneur admiral du 28^e jour de décembre dernier passé, concluant à ce qu'il ne soit distrait de ladicte jurisdiction du grand conseil, où il prétend, entre autres choses, qu'il doit estre préalablement jugé, si ladicte dame de Guyse est recevable en sa prétendue accusation; attendu l'ouverture préjudiciable que ce seroit faire à l'édit de la pacification des troubles de ce royaume, et conséquemment au bien et repos public d'iceluy; la response faicte à ladicte requeste par ladicte dame de Guyse, le 4^e jour de ce présent mois de janvier, par laquelle elle conclut à ce qu'il plaise au Roy et à la Reine seuls, juger et décider promptement la fin de non-recevoir qu'elle prétend avoir esté mise en avant par ledict seigneur admiral, de la conséquence dudict édit de pacification, persistant au surplus en ses requestes du 26 octobre et 8 de décembre, par elle cy-devant présentées; et tout ce que par lesdictes parties a esté sur ce dit, proposé et remonstré d'une part et d'autre : considéré aussi par ledict seigneur les récusations par icelles parties proposées tant contre lesdictes cours de parlement et grand-conseil, que gens de sondict conseil privé, et de cela l'impossibilité de trouver juges non suspectz pour cognoistre dudict affaire, et le bon et grand devoir faict par Sadicte Majesté, pour leur faire sentir le fruit de la justice qui leur auroit ouverte, et qu'il désire singulièrement leur estre faicte; se voyant seul avec la Reine sa mère pour décider dudict affaire, qui est de tel poids et importance qu'il requiert le sage conseil d'un prince plus expérimenté et de plus grand âge que le sien; voulant obvier aux inconvéniens que la poursuite dudict affaire faicte en temps si mal-à-propos, pourroit apporter au repos et tranquillité de sondict royaume; et le tout bien considéré par luy, a de son propre

mouvement déclaré qu'il a retenu et retient à luy et sa personne, la cognoissance dudict procès; lequel de sa pleine puissance et autorité royale pour les causes et considérations dessusdictes, et autres grandes et pertinentes à ce le mouvans, il a tenu et tient en estat, suspens et surséance pour le temps et terme de trois ans prochains venans, à compter du jour et datte de ce présent arrest, ou tel autre temps qu'il plaira au Roy, selon que ses affaires le pourront porter; pendant lequel il deffend très-expressément ausdictes parties, de par Sa Majesté, de n'attenter ni entreprendre l'une à l'encontre de l'autre par voye de faict aucune chose : leur est défendu de nouveau suivant les dictes premières défenses, offenser et travailler l'une l'autre directement ou indirectement durant ledict temps, sur peine d'encourir son indignation, et d'estre punis comme contempteurs de ses ordonnances et commandemens, espérant que ledict temps luy apportera ce qu'il désire, et attend de la bonté et grâce de Nostre Seigneur et plus du moyen de rendre sur ce auxdictes parties l'équitable justice requise et nécessaire à la descharge de sa conscience.

« Donné à Paris le 5^e jour de janvier 1563.

« CHARLES, et plus bas DE L'AUBESPINE, »

Copie de la requeste présentée au Roy très-chrestien, par ceulx de la mayson de Guyse, pour leur faire administrer justice, à cause du meurtre commis en la personne du feu duc de Guyse; avec la response du Roy.

AU ROY NOSTRE SOUVERAIN SEIGNEUR.

Supplient très-humblement Anthonnette de Bourbon, vefve de feu Claude de Lorraine, en son vivant duc de Guyse, pair de France, mère de deffunct François de Lorraine, en son vivant duc de Guyse, pair, grand-maistre et grand-chambrelain de France; Anne d'Este, duchesse de Guyse, vefve; les enfans, frères, parens et amys sousignez de feu François de Lorraine, que comme à Vostre Majesté et à toute la chrétienté, le meurtre proditoire et inhumain, cruel et malheureux assassin dudict deffunct, soit publique et notoire, commis lorsqu'il avoit cest honneur d'estre vostre lieutenant général en l'armée qu'il vous avoit pleu meetre sus, à laquelle charge, comme il debvoit, s'estoit tousjours employé sans espargner sa vye ny biens, pour vostre service, en faisant et s'employant; auquel par conjurations, conspirations et machinations, il a esté tué dez le moys de febvrier dernier; néanmoins les suppliantz pour l'obéissance qu'ilz vous doibvent et veuillent tousjours porter à Vos-

tre Majesté, ayantz entendu que voulliez la poursuite qu'ilz proposoient et entendoient après le cas advenu, faire par voye de justice, la réparation d'icelluy cas, estre surcise, pour quelques grandes occasions, l'ont différé par vostre commandement jusques à présent; et pour ce que les occasions cessent à présent, et leur seroit chose trop honteuse et ignominieuse à eux et à leur postérité, et pourroient estre tenuz deffailans au devoir que nature, la loy de Dieu, tant des hommes chrétiens que infidèles, mesme le sang commun et naturel leur commande, s'ilz faisoient plus longue demeurée à faire ceste poursuite; et aussy qu'ilz seroient arguez d'ingratitude et de deffillance de devoir et de bonne volonté: pour ces considérations, et que les dictz suppliantz ont cest honneur de vous appartenir, Sire, de parenté, que le deffunct, son filz aîné et deux desdictz frères sont pairs de France, que Vostre Majesté a de droict la protection des vefves et pupilles oultragés et affligez, et devez justice à tous voz subjectz, il vous plaise en administrant justice, permectre à iceulx suppliants faire poursuytte dès maintenant de la réparation dudict fait, aux lieux et devant les juges qu'il appartiendra, et mander et ordonner estre procédé tant à l'instruction que diffinition contre ceulx qu'ilz s'en trouveront chargez et coupables; et les suppliantz seront plus obligez et inclins à prier Dieu pour Vostre Majesté.

Signé : CHARLES, cardinal de Bourbon;
FRANÇOIS DE BOURBON; LOYS DE BOURBON,

duc de Montpencier; ANNE D'ESTE; LÉONARD D'ORLÉANS, duc de Longueville; HENRY DE LORRAYNE, duc de Guyse; LOYS, cardinal de Guyse; CLAUDE DE LORRAINE, duc d'Aumale; JACQUES DE SAVOYE, duc de Nemours; RENÉ DE LORRAYNE, marquis d'Elbeuf.

*Le décret apposé par commandement du Roy,
au dessoubz de ladicte requeste.*

Le Roy a permis et permect aux suppliantz, poursuyvre en justice pour le fait mentionné en la présente requeste, pardevant les juges des pairs de France, lieutenans généraulx de Sa Majesté, où la cognoissance de ladicte cause en appartient. Faict au conseil privé dudict seigneur tenu à Nullain, le xxvi^e jour de septembre, l'an mil cinq cens soixante-trois.

Signé: DE L'AUBESPINE.

Responce verballe faicte par le Roy aux suppliants.

Il me semble avoir ouy dire que Dieu faisoit régner les roys par la justice: c'est pourquoy je vous ay cy-devant dict, ma cousine, que je vous la ferois faire quand vous m'en requériez. Le cas me semble si malheureux, faict à ung prince tant recommandé de ses services, et qui tenoit le lieu en l'armée que j'avois lorsqu'il fut ainsi malheureusement tué, que moi-mesme la poursuiverois: pour ce vœux-je qu'elle soit ouverte et faicte si bonne, que Dieu et le monde en demeurent satisfait, et que ma conscience en soit deschargée.

MÉMOIRES

DE

LOUIS DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ,

ET DE CE QUI S'EST PASSÉ DE PLUS MÉMORABLE EN FRANCE PENDANT LES ANNÉES 1559 A 1564.

NOTICE

808

LE PRINCE DE CONDÉ

ET SUR SES MÉMOIRES.

me fils de Charles de Bourbon, duc de
est la souche des princes de Condé.
na Louis de Bourbon, né à Vendôme
30, et se signala d'abord par des ser-
is au roi Henri II, comme gentil-
sa chambre : ses premiers exploits
atent de l'expédition faite contre les
ur le recouvrement de Boulogne. En-
Metz avec le duc de Guise, le prince
participa vaillamment à la défense de
assiégée par Charles-Quint (1552), qui
d'en lever le siège. Après avoir assisté
tions militaires exécutées en Piémont,
le Condé se retrouve encore parmi les
a journée de Saint-Quentin (1557), et
mémoires de Calais et de Thionville
is là s'arrêtent les services rendus par
de Condé à la couronne royale de

né d'avoir favorisé la conjuration d'Am-
is de Bourbon fut mis en prison, à Or-
les ordres de la faction des Guise,
toutes les avenues du pouvoir pendant
e François II; et sans la mort de ce
le prince courait risque de perdre la
nement de Charles IX changea entière-
ce des affaires. Un arrêt du parlement,
mbre 1560, reconnut et proclama l'in-
prince de Condé.

aine profonde que la persécution des
it inspirée à ce prince, et plus encore
de leur trop grande influence dans le
ent, le déterminèrent à se mettre à la
rti des huguenots. Le 11 avril 1562 il
aré le chef. Des monnaies à son effigie,
ende de *Louis XIII premier roy chres-*
ançois, en consacrèrent la mémoire.

es furent assez malheureuses dès ce
il perdit la bataille de Dreux (1562), où
é fait prisonnier. Le duc de Guise le
une grande affabilité; ils soupèrent en-
, n'ayant qu'un seul lit, ils le partagèrent
s n'eussent pas cessé d'être les meilleurs
onde. La paix conclue en 1563 rendit à
iberté. La reine n'épargna rien pour le
our : les caresses, les distinctions et des

sommes énormes lui furent prodiguées. Dans cette
intention, Catherine de Médicis, qui avait souvent
recours à des moyens peu scrupuleux, parut favo-
riser les relations du prince de Condé avec Isa-
beau de La Tour, demoiselle de Vimeuil, l'une de
ses filles d'honneur. De ce commerce naquit à
Lyon, en 1564, dans la garde-robe même de la
reine, un enfant qui mourut peu de temps après.
Le père Anselme a consigné dans son grand ou-
vrage ces souvenirs historiques, et il existe encore
d'autres documents authentiques qui ne laissent
aucun doute sur cette intrigue à la fois galante et
politique.

En 1567, Condé disputa la victoire à la bataille
de Saint-Denis. En 1569, le 13 mars, au combat de
Jarnac, il se rendit prisonnier, et le sieur de
Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou
(plus tard Henri III), l'assassina de sang-froid.
Lestoile a raconté cette action infâme avec une
juste émotion (1).

L'esprit d'opposition à la couronne de France
que le premier prince de la branche de Condé af-
fecta, dès la fin du règne de Henri II, paraît
avoir passé comme un héritage à tous ceux qui
en portèrent le nom et les armes jusque vers la fin
du règne de Louis XIV. Tous se signalèrent en
combattant contre les armées royales; et quand
les forces qui étaient au service du parti des
Condé ne suffisaient pas pour ébranler dans ses ra-
cines les plus profondes la monarchie française, les
princes protestants d'Allemagne et d'Angleterre
même étaient alors appelés à leur secours. C'est
ce que fit l'héritier de Louis de Condé, Henri, se-
cond prince de cette branche. Le troisième ne fut
pas moins audacieux contre la reine mère et ré-
gente de Louis XIII. Enfin jusqu'où ne furent pas
portés les projets du grand Condé (Louis II de
Bourbon), qui, après avoir rendu les plus grands
services à la monarchie française, tint en échec
toutes les armées de Louis XIV pendant huit ans?

Après cette époque l'esprit d'opposition s'affai-
blit et disparut dans la maison de Bourbon-Condé,
mais, chose remarquable, en même temps s'affai-
blirent et disparurent les éminentes qualités

(1) Journal de Lestoile, tome 1^{er}, page 21, 2^e série de la
Collection de Mémoires.

NOTICE SUR LE PRINCE DE CONDÉ.

qui la distinguèrent, et cette brillante bravoure dont le souvenir excite encore l'admiration.

Le prince Louis de Condé, comme les autres chefs des partis qui s'agitaient en France, écrivit des proclamations, rédigea les relations des combats et des batailles livrés sous ses ordres, dressa des mémoires justificatifs de ses actions, fit des professions de foi, et adressa de nombreuses lettres au roi, à la reine, aux princes du sang, et aux ministres du roi. Ce sont ces documents, liés entre eux par de courtes narrations, qui forment les *Mémoires de Condé*. Ils comprennent les années 1559 à 1564. Ils ont été publiés et réimprimés plusieurs fois, la meilleure édition en a été donnée par Secousse en 5 volumes in-4°; mais cet éditeur y a ajouté un grand nombre de pièces et

blement augmenté cet ouvrage. Dans les des pièces il y en a même qui appartiennent au parti opposé à celui de Condé et dont la véritable place est dans les *Mémoires de Guise* : tels sont : la relation de la bataille de Dreux, les documents relatifs au *Triumvirat*. Nous avons donc supprimé dans notre édition ce qui se trouve dans les écrits de Guise et des partisans : comme ces écrits sont pour la plupart insérés dans la Collection de MM. Michoud et Poujoulat, toutes les additions de Secousse étaient inutiles, et si les cinq volumes de l'ouvrage sont réduits à quelques-uns de nos volumes, c'est parce qu'en effet les *Mémoires de Condé* n'ont pas une plus grande étendue.

A



MÉMOIRES

DU

PRINCE DE CONDÉ.

RECUEIL DES CHOSES MÉMORABLES FAITES ET PASSÉES POUR LE FAICT DE LA RELIGION ET ESTAT
DE CE ROYAUME, DEPUIS LA MORT DU ROY HENRI II JUSQU'EN L'ANNÉE 1564.

Discours de la mort du roy Henry II.

[1559] On sçait assez comme du règne de Henry deuxième de ce nom, les feux estans alluméz par toute la France, la persécution menaçoit grièvement tous ceux qui faisoient profession de l'Evangile, voire de quelque part que les pauvres fidèles vinssent; en quelque lieu qu'ils tirassent, ce n'estoit point sans traîner mille et mille dangers avec eux, assaillis à toute outrance, et poursuivis de façon qu'on n'a point accoustumé d'aller autrement après les bestes enragées: mais (comme nous verrons en tout ce grand et pitoyable discours) que la poursuite en a tousjours esté sans comparaison, moins furieuse. En ce temps aussi lamentable et fâcheux, on voit entre les autres lieux, les places dedans Paris si flambantes, que les nations les plus esloignées se ressentoyent des maux extremes qu'on faisoit souffrir à tous pauvres gens pour la confession seule du nom de Dieu: à la grande playe desquels ils eussent remédié, s'ils l'eussent peu faire par leur diligence. Or combien que les Romanisques (1) ayent été de tout temps ennemis jurez de la pureté de la parole de Dieu, et que c'est aussi pour ceste cause qu'ils ont combattu de tout leur pouvoir, à fin qu'elle fust ensevelie. Toutes-fois si est-ce que les pauvres François, à la cent-millième partie n'eussent enduré tant de misères, si la perversité cuisante de ceste haisable engence des Guisians eust ouvert la terre pour l'engloutir aussitost que l'air fut infecté de leur naissance. Entre lesquels ces deux François et Charles de Lorreine, cestui-cy cardinal, et l'autre duc de Guise, se sont portez si cruellement et desloyaument endroict l'estat du royaume,

(1) Ceux qui font profession de la religion catholique, apostolique et romaine.

(A. E.)

que tous (sans dire autre chose) grands et petits cognoissent assez que c'est de traistres estrangers, quand ils approchent ainsi près de nos rois. Or ce cardinal de Lorreine, duquel mention vient d'estre faite, s'estant seul emparé de la personne du roy Henry, et l'ayant ensorcelé de son hypocrisie, fit que ce prince, autrement fort débonnaire, se laissoit aisément mener par son conseil, qui tendoit du tout à l'extermination des luthériens. Ainsi donc à la sollicitation de ce cardinal, le roy Henry alla le dixiesme de juin 1559 au couvent des Augustins de Paris, où pour lors s'assembloit la cour, pource que le Palais avoit esté pris pour y faire les festins du mariage du roy d'Espagne et d'Elizabet, fille aînée de France. Le Roy estant accompagné du susdict cardinal, et d'autres ses semblables, mais suyvi de bon nombre de chevaliers de l'ordre, se trouva audict lieu des Augustins le jour de la Mercuriale (Mercuriale estoit une assemblée de toutes les chambres qui convenoyent pour adviser de grandes affaires qui ne se peuvent bonnement traicter qu'en bonne compagnie: en laquelle assistance chacun disoit librement son opinion). Là arrivé il leur feit sçavoir la cause de sa présence, à sçavoir pour entendre de la dicte cour l'occasion qui l'avoit meü de mettre hors des prisons les criminels sans punition, ainsi qu'il avoit entendu qu'elle s'estoit portée envers quatre luthériens, lesquels néantmoins avoyent tousjours persisté en leur hérésie. Item, qu'ils eussent à respondre pourquoy de tant long-temps qu'il leur avoit esté mandé, ils n'avoient point encores inthériné un édit qu'ils avoyent reçu de sa part contre lesdits luthériens. (Cest édict estoit sorti de l'oracle dudict cardinal de Lorreine.) Là-dessus le Roy escouta fort patiemment ceux qui estoient demourez à opiner, comme du Faur, Fumée, de Foix, de

la Porte, et du Bourg. Entre lesquels du Bourg ne laissa rien arrière qu'il ne dit tout ce qu'il sento  t en sa conscience de la religion, pour laquelle on faiso  t mourir les personnes sans examiner    bon escient leur cause. Et quant    l'  dict, il ne pouvo  t conseiller son roy qu'il fust inth  rin   : ains qu'il esto  t de cet advis qu'on surceast les peines y contenu  s, jusques    tant que les opinions que tenoyent ceux qu'on envoyoit si-tost au supplice, eussent passé par un bon concile, et fussent po  s  es mûrement, comme il esto  t requis en une affaire de si grande importance.

Le Roy pour ces propos fut grandement irrité, et poussé par ledit cardinal de Lorraine    ce faire, commanda de prendre lesdits conseillers, prisonniers : et les bailla en charge    Lois, conte de Mongomm  ry, sieur de Lorges, fils aîné du vieil chevalier de l'ordre et capitaine de la garde escossoise, lequel les rendit prisonniers en la Bastille ledit jour : et le seigneur de Chavigni, capitaine des gardes, prit au corps les trois autres sus nommez, et les emprisonna en ladicte Bastille le jour mesme. Puis pour esgayer le mariage de madame Elisabeth son aînée, avec le roy d'Espagne, comme il est dit cy-dessus, où le duc d'Albe esto  t venu comme son procureur la prendre, le jeudi vingt et uniesme jour de juin mil cinq cens cinquante-neuf, le Roy se délibéra faire tournois et joustes    toutes sortes d'armes : dont luy le premier tenant, accompagné de François de Lorraine duc de Guise, Alphonse (d'Est) d'Aest prince de Ferrare, Jacques de Savoye duc de Nemours.

Le m  credi xxviii dudit mois ouvrirent le pas, et continuèrent le jeudi et vendredi : auquel jour    quatre ou cinq heures du soir fut blessé d'un contre-coup de lance en l'œil droit par ledit sieur de Lorges, qui avoit mené lesdits Bourg et du Faur prisonniers en la Bastille, parroisse de S. Paul : duquel lieu tous les prisonniers de l  ans pouvoient ouir les clairons, haut-bois et trompettes dudit tournoy. Ledit jour du vendredy esto  t feste en ladicte parroisse    cause de la conversion Sainct Paul. Et ledit jour au matin le Roy avoit baillé commission audit de Lorges, pour aller au pays de Caux contre les luthériens, incontinent les tournois finis : par laquelle il autoriso  t ledit de Lorges de mettre au fil de l'espée tous ceux qui luy feroient résistance, et ceux qui seroient at‐tains et convaincus, ou confessans, leur faire donner la question extraordinaire, couper la langue, et brusler après    petit feu. Et    ceux qui seroient soup  connez, leur faire crever les deux yeux.

Or le Roy blessé, se sentant grièvement malade, le dimanche ix jour de juillet fit faire le mariage du duc de Savoye avec madame Marguerite sa sœur aux Tournelles, sans aucune pompe : (lequel mariage ne se devo  t célébrer que le dimanche d'après.) Auquel lieu des Tournelles ledit sieur Roy rendit l'ame entre midi et une heure : (pareille heure que quand il fit emprisonner les susdits conseillers de sa cour de parlement, le dixième jour de juin paravant comme il mourut) le dixième jour de juillet. Et fut environ quinze jours en parade mortuaire en une grande salle dressée dans les Tournelles (lieu destiné pour faire festins et danses.) Puis l'onzième jour d'aoust en pompe funèbre, fut apporté desdites Tournelles au grand temple de Paris : et le lendemain reporté de-là    Saint Denis en France : et le dimanche ensuyvant enterré en la manière accoustumée.

Pendant ledit temps on publia deux vers françois qui contiennent tous les surnoms desdits conseillers :

Par Foix, de la Porte, du Faur,
J'apper  oy du Bourg, la Fumée.

[1560]. *Tumulte d'Amboise.*

Il y a une loy en France, establie tant par l'ancienne coustume, que par le commun accord et détermination des trois estats assembles en la ville de Tours, l'an 1484, que si la couronne de France échet par succession    celui qui seroit en bas aage, alors les susdits trois   tats, savoir, des nobles, des ecclésiastiques et du peuple, soyent assembles, et par iceux le Roy s  t pourveu d'un conseil, pour le gouvernement et administration de son royaume, pendant son bas aage. Tellement que toutes choses soyent au nom et en l'autorité du Roy, avec cette clause :    la relation du conseil. En l'ellection de ce conseil, deux choses ont toujours été observées : l'une est que les princes du sang y soient le premier lieu : l'autre que les estrangers n'y soient aucunement admis. Or, comme l'an 1563, Henri, second de ce nom, roy de France, eut laissé par sa mort, le royaume entre les mains de François, second fils, aag   de quinze    seize ans, tout le peuple attendo  t que, par la convocation légitime des susdits trois estats, on observast l'ancienne ordonnance. Mais les princes de Guise, assavoir, François, duc de Guise, et Charles, cardinal de Lorreine, qui ne sont du sang de France mais estrangers, et issus de la maison de Lorreine, ayans gaigné l'oreille de ce jeune prince, se saisirent du gouvernement du royaume, esloignans d'auprès du Roy, ceux qui auparavant avoient eu le maini  ment du

affaires de France, comme le connestable, l'amiral et autres; et craignant que si l'assemblée des estats se tenoit, ils fussent, selon la loy, lémis de l'autorité qu'ils s'estoyent eux-mesmes usurpée, et rabaissez en leur degré, ils taschèrent par tous moyens de l'empescher. Et donnerent à entendre au Roy, que celui qui pareroit d'assembler les estats, luy seroit ennemi et coupable de lèse-majesté: et que s'il donnoit une fois congé à son peuple de luy eslire un conseil, il le voudroit doresnavant tenir comme sous la verge, tellement qu'il ne luy demoureroit rien d'un roy, sinon le seul tiltre: bref, que cela seroit faire injure à la prudence, qu'il avoit desja assez grande et suffisante pour gouverner et soyt son peuple. Quant à eux, ils luy promettent une aide pour le garder de ce danger, et de faict ils y mirent si bon ordre, que avant que le roy de Navarre fust arrivé à la cour, le duc de Guise avoit lesja le gouvernement de ce qui concerne le faict d'estat de la guerre, et le cardinal de Lorraine a superintendence sur la justice et les finances.

Chose qui revint au grand mescontentement les principaux de France, et mesmes de la pluspart du peuple, tant pour voir un gouvernement au royaume trop desraisonnable et illégitime, que pour sentir le joug insupportable de ces nouveaux gouverneurs, à cause des emprunts et exactions dont il estoit surchargé. Ce que cognoissans ceux de Guise, et voulans pourvoir à l'entretien de leur grandeur, trouvent le moyen de retirer de la cour les autres princes, sous couleur de quelque honorable charge, comme d'aller vers le roy Philippe, pour la confirmation de la paix, de conduire en Espagne la sœur du roy de France et autres telles commissions. D'avantage ils cassent les capitaines qu'ils pensent estre moins favorables à leur entreprinse, mettent en leur lieu ceux qui estoyent faits à leur dévotion, et craignans que de tant de gens offensez il s'en levast un qui attentast quelque chose contre eux, ils défendent sous étroicte peine le port d'armes, et sur tout de pistolets. Comme donc ils estimoyent leur autorité estre fort bien assurée et establie sur tels fondemens, cependant on oit par tout beaucoup de murmures, et de plainctes à l'encontre d'eux, on poise ce qu'autresfois ils avoient dit, et commençoient à remettre en avant que la couronne de France avoit esté transférée de la lignée de Charlemagne (dont ils se disent estre descendus) à Hugue Capet, duquel le Roy et ses prédécesseurs sont venus: on estime que mal aisément ils laisseront escouler une si belle occasion de faire ce qu'ils prétendoyent, veu mesmement que l'on les cognoissoit autant ambitieux, et

d'aussi grande menée, que princes qui soyent en l'Europe. On mesloit avec cela les disputes des gens sçavans et bien entendus aux affaires politiques, qui débatoyent l'administration du royaume estre illégitime, veu que le Roy n'estoit d'aage pour gouverner sans conseil légitimement ordonné selon la loy susdite; et que tous ceux qui usurpoient le lieu de son conseil, s'y estoyent ingerez sans légitime vocation, contre les status et coutumes du royaume: et que on ne devoit avoir esgard à ce qu'on alléguoit ordinairement, que tel estoit le plaisir du Roy. Car, en premier lieu, c'est contre tout droict, que le pupile se constitue luy-mesme un tuteur, ou que le mineur se donne luy-mesme un curateur à sa volonté, d'autant qu'ils doyvent estre donnez légitimement, selon la coustume des lieux où on est; et que si cela est observé entre personnes privées, à plus forte raison doit avoir lieu en un roy, veu qu'en sa personne il est question du bien commun, et de la tranquillité publique, et que mesmes les rois de France en ont tousjours ainsi usé en tel aage, recognoissans de leur bon gré les loix et statuts de leur royaume, de peur que la monarchie qui est appelée très-chrestienne, ne s'abbastardist, et se changeast en quelque espèce de tyrannie. D'avantage qu'on entendoit assez, que si le Roy usoit quelque-fois de tel langage, c'estoit seulement à la suasion et importunité desdicts de Guise, lesquels le tenoyent tellement enveloppé de leurs personnes (ce que le cardinal signifie par sa devise du lierre embrassant une pyramide) que personne ne pouvoit avoir accez à luy, sinon par leur congé. Outreplus on disputoit que selon les constitutions du droict civil (lequel a tousjours esté maintenu, et approuvé par les rois de France) celui qui a affecté ou s'est ingéré à quelque tutelle, ou curatelle, en doit estre rejeté comme suspect, et que celui qui prétend quelque droit es biens d'un pupille ou mineur, n'en doit avoir aucunement l'administration: au moyen de quoi lesdicts de Guise sont du tout incapables du gouvernement de France, puisqu'ils prétendent y avoir droict, comme estans de la race de Charlemagne, ainsi qu'il a esté dit, et que s'ils veulent desguiser leur intention en cest endroict, toutesfois ils querellent manifestement la conté de Provence, duché d'Anjou, et autres membres de la couronne de France, lesquels ils prétendent leur appartenir: comme de faict ils en entretiennent l'opinion par quelques formalitez de justice, comme retenans tousjours la possession dudict duché d'Anjou. Sur cela on alléguoit les exemples de ceux qui, sous couleur de tutelle ou cu-

ratelle, avoyent autresfois usurpé meschamment les royaumes et principautez, comme Tarquin le Superbe et autres, entre lesquels on en produisoit un mémorable, qui est récité par Tite-Live en son *xxiiii* Livre, assavoir : d'un Andronodore, lequel Hiero, roy de Sicile, laissa, avec quatorze autres, pour gouverner Hierosme fils de son fils (ja décédé) aagé de quinze ans ; et voulant ledict Andronodore s'emparer du royaume, persuada au jeune prince de retirer d'avec soy les quatorze gouverneurs établis par son ayeul, luy remontrant qu'il estoit desja assez suffisant pour gouverner seul son royaume. Ce qu'estant fait par Hierosme, lors Andronodore qui estoit demeuré auprès de luy, parce qu'il estoit son oncle (comme aussi ceux de Guise se nomment oncles du Roy), tascha d'opprimer Hierosme, pour occuper le royaume, et fut empesché de ce faire par la noblesse du pais.

Ces choses et plusieurs autres telles estoient proposées et débatues ordinairement ; cependant que lesdicts de Guise ayans fait absenter de la cour tous ceux qui n'estoyent de leur faction, eux seuls possédoyent le Roy paisiblement. Comme doncques les affaires de France estoient en tel estat, plusieurs gentilshommes ne pouvans plus longuement porter une telle oppression et outrage fait aux estats de France, se ralièrent ensemble sous un certain chef, lequel, deument autorisé, se peut légitimement au nom des estats opposer à l'outrage qui estoit fait à tout le peuple, et mesmes au Roy, qui par son jeune aage ne le pouvoit cognoistre, et moins y donner ordre. Leur but estoit de desposséder lesdicts de Guise de l'autorité qu'ils avoyent usurpée par cautelle et audace, et qu'ils retenoyent par force et violence, afin que leur procès estant fait, il peust estre notoire à tous, que lesdicts de Guise estoient ennemis du Roy, et que ceux qui leur avoyent résisté estoient ses fidèles subjects et amateurs du bien public. Le chef autorisé estoit un gentilhomme nommé La Renaudie, homme, comme l'on dit, de grand esprit, et de diligence presque incroyable, lequel eut pour son conseil environ trente capitaines, bien expérimentez au faict des armes ; par l'advis desquels il devoit conduire toute son entreprise, sans passer ce qui estoit arrêté en ce conseil. Mais sur tout on donnoit ordre avec serment de ne rien attenter ni entreprendre qui fust préjudiciable au Roy ni à son estat, comme par après il a esté cogneu en la cour, par le moyen d'un papier auquel le tout estoit escrit, d'une façon cogneuë seulement à celui qui l'avoit escrit, nommé La Bigne, qui estoit ancien serviteur du dict de La Renaudie. Car estant prins après la

mort de son maistre, promit pour sauver sa vie, de déclarer ce qui estoit contenu audict papier. Ce qu'il fit, et trouva-on que le premier article estoit couché en ces termes :

« Protestation faicte par le chef, et tous ceux du conseil, de n'attenter aucune chose contre la majesté du Roy, et les princes de son sang. » Ce qui monstre ouvertement, que le blasma de sédition qui leur a esté imposé, est forgé seulement par la ruse et cautelle de ceux de Guise, qui par ceste ouverture ont employé les forces du Roy pour empescher ceste entreprise, laquelle ne tendoit à autre fin qu'à les démettre du gouvernement du royaume, et faire observer l'ancienne coustume de France, par une légitime assemblée des estats, comme il est aisé à juger par la remontrance qui a esté présentée au Roy de la part desdicts estats.

D'avantage ceux de ceste entreprinse, il y en avoit plusieurs tenans la doctrine de l'Évangile, qui s'y estoient adjoincts volontiers, parce que c'estoit une cause civile et politique, et qui concernoit seulement les lois et statuts du royaume : le tout au profit et service du Roy, contre lequel s'il y eust eu la moindre chose du monde, ceux-là ne s'en fussent jamais meslez ; d'autant qu'ils ont déclaré ouvertement ce qu'ils sentent de l'obéissance deuë aux roys et autres principautez, par le dernier article de leur confession de foy imprimée, où il est contenu qu'on doit franchement, et de bonne volonté, porter le joug des rois et princes, encores qu'ils fussent infidèles. Sur quoy aussi ils condamnent et rejettent les séditeux et perturbateurs de l'ordre de justice.

Or combien qu'ils ne fussent point en armes pour la religion, si est-il vraysemblable qu'ils espéroient, si les estats estoient une fois assemblez légitimement, présenter leur profession de foy, afin d'obtenir quelque relasche des extrêmes persécutions et violences qu'ils souffrent tous les jours par la cruauté de ceux de Guise. Et ce qui leur donnoit espérance de bonne issuë en cest endroit, estoit qu'en l'an 1559, au mois de juin, sous-Henri II, en la cour de parlement à Paris, par une commune assemblée qu'ils appellent Mercuriale, il fut presque résolu de ne persécuter plus pour la religion avant la détermination d'un concile, quand cela fut interrompu par le cardinal de Lorraine, à la suasion duquel plusieurs conseillers de ladite cour furent emprisonnez pour ceste seule cause, et le seigneur du Bourg bruslé. Il estoit doncques à présumer que ledict cardinal et son frère estans hors de leur autorité, la sentence libre des estats eust peu esteindre les feux qui sont encores allumez en France contre ceux qui ne veulent

obéir au pape de Rome. Voilà doncques quel a esté le but de ceste entreprise, pour l'exécution de laquelle ledit La Renaudie ayant ralié grand nombre de gens, en eust jusques au nombre de 500 chevaux et quelques gens de pied, lesquels il fit approcher de la ville d'Amboise, où ceux de Guise faisoient séjourner le Roy, parce que la petitesse de la ville et la force du chasteau leur sembloit estre commode pour la défense et la seureté de leurs personnes. Or il y a un chasteau près d'Amboise nommé Noyze, auquel s'estoyent assemblez les principaux de l'entreprise, attendans ledict de La Renaudie.

La nouvelle en vint à ceux de Guise, qui ne laissoient rien en arriere pour persuader au Roy que c'estoit des luthériens qui le vouloyent mettre à mort, pour se vanger de ce qu'il en avoit tant fait mourir. A ceste cause, le Roy envoya vers le chasteau le duc de Nemours (ami familier et proche desdits de Guise) avec quelques chevaux, pour recognoistre la vérité du rapport qui luy avoit esté fait. Estant donc parvenu au lieu, il parla avec eux; et avec grande douceur s'enquist pour quelle raison ils sont en armes, et s'ils veulent faire perdre aux François la loüange qu'ils ont tousjours eüe d'être fideles et loyaux à leur prince.

Ils respondent qu'ils ne veulent attenter aucune chose contre la majesté du Roy; mais, au contraire, qu'ils sont armez pour maintenir sa personne et la police de son royaume; qu'ils veulent remonstrer à sa dicte Majesté les machinations secrettes de ceux de Guise contre sa grandeur, leur violence manifeste contre ses subjects, l'oppression faite par eux de sa justice, de ses estats, des lois et costumes de son royaume; qu'en telle nécessité ils veulent entretenir le nom de fideles subjects qu'ils ont acquis de si longtemps; et pourtant qu'ils se sentent obligez de faire ce qui est convenable pour la conservation de leur prince. Surquoy ledict de Nemours leur remonstre que ce n'est pas la façon d'un subject de présenter quelque remonstrance à son prince avecques armes et force ouverte, mais qu'il y faut venir avec révérence et humilité. A quoy ils respondent que leurs armes ne s'adressent aucunement contre le Roy, mais contre lesdicts de Guise qui luy sont ennemis, lesquels empeschent avec violence qu'aucun ait accès au Roy, sinon celui qui leur plaist. Qu'ils se sont donc armez afin que si besoin est ils puissent, malgré lesdits Guise, se faire voye jusques à la majesté du Roy; là où estant ils savent bien l'honneur et révérence qu'ils luy doyvent porter. Après ce propos et plusieurs prières dudict de Nemours de laisser les armes et venir sous sa foy parler au Roy,

s'obligeant par foy de prince que il ne leur en reviendrait aucun mal ni danger. Eux s'asseurant, comme il appartient, sur la parole d'un prince, et ne se doutant aucunement de tromperie, obéirent audit sieur de Nemours; prenant cela pour grand avantage d'avoir accès libre au Roy, sans qu'il fust besoin de l'acquérir par armes ne par force. Mais estans arrivez à Amboise, furent incontinent reserrez en prison, tormentez par tortures et géhenes, condamnez comme coupables du crime de lèze-majesté; et eux avec d'autres qui furent aussi prins par les champs, exécutez par diverses manières de mort, les uns décapitez publiquement, les autres pendus aux fenestres dudict chasteau d'Amboise. Or, entre ceux qui s'estoyent mis entre les mains de monsieur de Nemours sur sa parole, estoit le baron de Castelnau, gentilhomme de grande maison et loüable entre les hommes pour les vertus desquelles il estoit doué. Iceluy oyant sa condamnation comme de lèze-majesté, remonstra qu'il n'estoit aucunement apparu qu'il eust rien entrepris contre le Roy, mais seulement qu'il s'estoit voulu opposer, avec une grande partie de la noblesse de France, à l'injustice de ceux de Guise; et que si une entreprise faite contre eux estoit un crime de lèze-majesté, il les falloit prononcer rois de France avant que le condamner de crime. Finalement que ne pouvant appeler devant les hommes d'une sentence tant injuste, il en appelloit devant Dieu, lequel en bref feroit une vengeance exemplaire du sang innocent qui estoit respandu. De semblables propos usèrent plusieurs autres, lesquels ayant prié Dieu à haute voix et appelé pour juge de leur cause, moururent avec telle constance, que leurs ennemis mesmes estoyent contrains de plorer. Et est mémorable ce qu'on dit avoir esté fait par l'un d'eux, lequel ayant trempé ses mains au sang de ses compagnons, qui avoyent esté sur l'heure décapitez, les esleva en haut au Ciel tant qu'il peut, s'escriant en semblables paroles : Seigneur, voici le sang de tes enfans; tu en feras vengeance. En ce mesme temps il y advint une chose que plusieurs estiment avoir esté envoyée de Dieu pour advertissement à ceux de Guise de ne poursuivre leur cruauté : à sçavoir une griève maladie qui saisit soudainement le susdit chancelier Olivier, comme punition de sa desloyauté; parce que cognoissant la cause desdits prisonniers estre juste, et estant chef de la justice, se laissoit néanmoins mener à l'appétit et ambition desdits de Guise. Or estant soudain picqué d'un vif remors de conscience, tomba en maladie d'une extrême milancholie, par laquelle il jettoit des souspirs sans cesse, murmurant misérablement contre

Dieu, et affligeant sa personne d'une façon estrange et épouvantable; et en ce torment fut visité par le cardinal de Lorreine, lequel ledict Olivier ne peut voir; mais le sentant esloigné, il s'escria en ces mots: Ha! cardinal, tu nous fais tous damner. Il regrettoit aussi fort souvent la mort d'un conseiller de Paris nommé du Bourg, qui avoit, par la sollicitation dudict cardinal, esté bruslé pour la religion, comme il a esté dit cy-dessus. En après s'estre ainsi tormenté quelques temps, il mourut.

Comme ces choses que nous avons dictes se faisoient, La Renaudie, taschant par tous moyens de s'adjoindre à sa troupe, fut rencontré par un gentilhomme nommé Pardillan, qui avec plusieurs autres couroyent çà et là pour descouvrir quelque chose. En voyant que La Renaudie luy faisoit teste et s'apprestoît au combat, il luy pensa tirer un coup de pistolet; mais il ne print pas feu, et à ceste cause, ledict de La Renaudie, luy donnant deux coups d'espée au costé droict, le tua, et fut quant et quant frappé d'un coup d'arquebouze par le serviteur dudict Pardillan, dont il mourut sur le champ; et puis son corps fut porté à Amboise, et deux de ses serviteurs menez prisonniers, dont l'un estoit la Bigne, duquel avons parlé cy-dessus, et là son corps demoura pendant quelque temps, et depuis fut mis en quatre quartiers, pendus en divers lieux, et fut attaché un escriteau avec sa teste, contenant ces mots: La Renaudie dit La Forest, chef des rebelles. Qui fut cause que le reste s'escarta.

Voilà comment ceste entreprinse ne parvint pas à son but, ce que plusieurs ont trouvé estrange, attendu la prudence par laquelle elle avoit esté conduite jusques au point de son exécution, et que les cinq cens chevaux estoient tellement disposez, qu'ils avoyent peu venir jusques près d'Amboise de toutes les provinces de France sans estre descouverts. Mais on sçait assez qu'il y a eu des traistres qui, contre leur foy, et préférans le salaire qu'ils attendent de ceux de Guise au devoir qu'ils avoyent, et au Roy et à leur pais, descouvrirent ce qu'ils sçavoient de l'entreprinse. Nous cacherons sous silence le nom de quelques-uns, pour leur honneur; seulement nous en nommerons un, qui n'a point fait de difficulté de s'en vanter ouvertement, à sçavoir un nommé des Avenelles, suivant le Palais de Paris comme advocat, au demourant altéré, et prest de se donner à loüage au premier offrant; lequel ayant senti le vent de ceste entreprinse, ne cessa jamais qu'il n'en eust quelque cognoissance, et estant ambitieux et nécessaire tout ensemble, il pensa avoir trouvé le moyen pour se rendre riche et mémorable à jamais. A ceste

cause, il se retire vers le cardinal de Lorreine, lequel, pour avoir desjà eu beaucoup d'advertissemens de quelques-uns, se tenoit sur ses gardes avec une frayeur incroyable. Et cela fut cause que du premier coup il tint pour suspect ledict des Avenelles, le faisant tenir en prison quelque temps. Mais à la fin, l'ayant bien sondé et cogneu, il l'escouta paisiblement, et entendit assez obscurément de luy ce qu'il sçavoit bien clairement d'ailleurs. Cependant il juge ledict des Avenelles propre pour son service, et pourtant luy donna quelque somme d'argent, et luy fit de grandes promesses, le tout à fin de se servir de luy pour mettre en exécution une chose qu'il avoit conceue en son entendement. Car sachant qu'il y avoit en l'entreprinse grand nombre de ceux que l'on appelle luthériens ou évangélistes, il délibère de rejeter le tout sur l'Evangile. Et fait publier partout que ceux qui se sont eslevez en France sont luthériens; que leur but a esté de tuer le Roy, la Roine, messieurs ses frères, et tous les princes, de mettre en avant leur religion à coups d'espée, d'abatre la monarchie de France et la réduire en forme de république. Brief, de piller, de saccager et tout perdre, taschant, par ce moyen, de rendre l'Evangile tant odieux, qu'il en peust dégoûter le peuple de France, lequel néantmoins (cognoissant à veuë d'œil que ces blasmes ne sont qu'autant de mensonges) si affectionne de plus en plus, et semble, au jugement de plusieurs, qu'il sera impossible de luy persuader le contraire de la vérité, dequoy nous nous rapporterons à la providence de Dieu, qui sçait et cognoist ce qui est expédient, tant au royaume de France qu'ailleurs, pour le salut et entretènement de son Eglise.

Lettre du Roy au connestable de Montmorency par laquelle il luy mande de luy envoyer le sieur de Soucelles et le vicomte de St. Aignan, prisonniers au bois de Vincennes, et Robert Stuart, Escossois, prisonniers à la Conciergerie du Palais, soubzconnez d'être complices de la conspiration d'Amboise.

« Mon cousin, il s'est descouvert une très-méchante et malheureuse conspiration, où n'il y a de riens moins que d'attenter à la personne de la Roine ma mère, la mienne propre, celles de mes frères, et des principaulx de ceulx qui sont auprès de moy, et de-là venir à toute la subversion de l'estat de mon royaume; et pour ce que le sieur de Soucelles et ung nommé le vicomte de St. Aignan, à présens prisonniers en mon chasteau de bois de Vincennes, en doyvent sçavoir quelque chose, et qu'il est besoing pour mieulx le vérifier et d'avantage esclairsir, oyr les dictes deux

personnages, je vous prie, mon cousin, les faire mettre et délivrer entre les mains de mon cousin, le mareschal de Montmorency vostre filz, auquel j'escris les m'envoyer, et ung autre gentilhomme escossoys, qu'il prendra à la Conciergerie aussi, avecques telle et si seure garde qu'il n'en puisse advenir inconvenient. Et pour cest effect, me ferez service agréable de luy bailler des forces de vostre prévost, ou telles autres dont il aura besoing, avecques celles qu'il y connectra de sa part; et le plustost sera le meilleur: priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde. Escript à Amboise, le xxv^e jour de février 1560. FRANÇOYS. DE L'AUBESPINE. »

Est écrit sur le dos de la lettre : *A mon cousin le duc de Montmorency, pair et connestable de France.*

Arrest du parlement sur l'enregistrement de la déclaration du Roy du mois de mars 1559, portant abolition et pardon général pour le crime d'hérésie, etc.

Ce jour, M^e Jaques de Morog, conseiller et secrétaire des finances du Roy, a apporté à la court les lettres missives du Roy, à la court adressantes; desquelles la teneur ensuyt.

De par le Roy.

« Noz amez et féaulx. Nous vous envoyons présentement nos lettres d'édicte par lequel nous pardonnons à ceulx qui ont failly et se sont obliez au fait de la religion, ainsi que vous verrez; à la vérification et publication duquel nous vous prions et néanmoins mandons très-expressément, que vous ayez à procéder incontinent et le plustost que faire ce pourra, sans remectre à envoyer par devers vous pour nous en faire mesme remontrance; et garderez d'y faire faulte ny difficulté, sur tant que vous avez cher et aymez le bien de nostre service et la conservation de nostre Estat. Et afin que chacun n'en puisse prétendre cause d'ignorance, donnerez ordre tost après iadicte vérification, de le faire mettre es mains de nostre prévost de Paris ou son lieutenant; luy enjoignant que tout incontinent et dedans le mesme jour, il ait à le faire publier à son de trompe, par tous les carrefours de nostre dicte ville de Paris. Et néanmoins, si aucuns des prisonniers detenez pour raison de la religion, présentent requeste, pour en vertu d'icelluy edicte, estre mis en liberté, vous sureoyez et supercederez d'y toucher, jusques à ce que par nous autrement en soit ordonné: croyant au demeurant ce que sur ce vous dira de nostre part nostre amé et féal conseiller et secrétaire de noz finances, le sieur de Lande présent porteur, comme vous feriez nous mesmes. Donné à Am-

boise, le huictième jour de mars 1560. Signées, FRANÇOYS, et plus bas, DE L'AUBESPINE. » Et sur la superscription. *A nos amez et féaulx les gens tenans nostre court de parlement à Paris.* Ensemble les lettres patentes du Roy, dont cy-après sera faite mention. Et pour ce que les dictes lettres missives portent créance sur ledicte de Morogues, et que les dictes lettres d'édicte ne se peuvent vérifier que les chambre assemblées, ont esté à l'instant toutes les chambres assemblées. Ce fait, ledicte de Morogues assisté de l'évesque de Chalon, auquel il a apporté lettres missives dudicte seigneur, a dict après lecture faite des dictes lettres patentes, en présence des gens du Roy, que ledicte seigneur luy avoit commandé d'apporter et présenter les dictes lettres à sa court de parlement, et luy faire entendre que son désir et intention sont que les dictes lettres soient publiées et vérifiées promptement et diligemment, pour la conséquence que cela luy importe pour son service, et qu'il veult bien faire cognoistre à ses subjectz la clémence dont il veult user envers ceulx qui l'ont offensé, espérant qu'ilz s'amenderont pour l'advenir; et quant à ceulx qui sont prisonniers pour le fait de la religion, veult ledicte seigneur que l'on supersède jusques à huit jours, qu'il enverra le reiglement qu'il désire y estre gardé, et que cependant l'on ne touche à leurs procès. Au surplus, que le douzième jour du mois passé, Sa Majesté eut advertissement d'une conspiration faite tant contre luy que ses frères et ses principaulx ministres estans auprès de luy; à quoy il espère donner bon ordre et remède.

Et afin que de cest advertissement l'on rende graces à Dieu, luy a commandé monsieur le cardinal de Lorraine de dire à ladicte court, que le Roy, la royne sa mère et ceulx qui sont auprès de luy, trouveront très-bon que icelle court face une procession à Nostre-Dame de Paris; et pour cest effect prendre un jour au plustost qu'elle advisera. Quand à monsieur le président de Saint André, luy a ledicte seigneur commandé dire à sa court, qu'elle supersède jusques à quatre jours, qu'il enverra évocation de ce qui s'est fait en ceste matière. Et outre cela, il a eu commandement exprès de la Royne mère, pour dire à la court de sa part, qu'elle procède le plus promptement qu'elle pourra à la vérification des dictes lettres. Et après les lettres missives dudicte seigneur, adressées audicte évesque de Chalon, leues, et luy sur ce oy; eulx retirez; et tost après les dictes gens du Roy revenuz, ont dict par maistre Baptiste Dumesnil, advocat dudicte seigneur, qu'ils ont veu les dictes lettres patentes du Roy, et ses lettres closes envoyées à

ladicte court, et entendu la créance dudict Morogues, secrétaire des finances; en quoy ilz ne voyent chose qui ne soit subjecte à rendre louange et action de graces à Dieu, et au Roy, qui par imitation et inspiration de Dieu, faict congnoistre comme de tous moyens et façons il désire rappeler et révoquer à l'union de l'Eglise ceulx qui ont esté desvoyez; et signamment par miséricorde, pardon et abolition générale des offenses passées et commises en ce regard, comme au semblable il se trouve avoir esté faict par Gracian et Theodosian le premier, et depuis par Justinian, *cujus extat edictum de fide*, dont sembloit que la teneur des dictes lettres estoit prinse et dérivée; et de vérité, n'y avoit riens *quod magis principem deceret quam clementiæ*; mesmement quant elle ne s'escartoit pas du tout de la sévérité, ains la coustoyoit et accompagnoit, afin que l'une des voyes fust aydée de l'autre: *Severitate enim opus erat in reipublicæ administratione, et nihil erat quod magis vulgum in officio contineret, quam severitas; maxime in causa religionis*. C'est pourquoy en telles abolitions générales pour le faict de la religion, *magna cautio olim adhiberi solebat*, comme de les charger de jeûnes, pénitences, oraisons, confession et abjuration publique, profession et déclaration de sa foy, et *ceteræ hujusmodi*; et certes combien que l'abolition générale portée par les dictes lettres, soit couchée en telz termes, qu'elles se doivent entendre avoir esté seulement faictes et dressées, et avoir lieu et effect pour ceulx qui de présent sont pénitens et réduictz en l'union de l'Eglise et qui y veulent demeurer, si est-ce qu'ilz remettent à la discrétion de la court d'aviser et délibérer s'il sera bon d'abondant déclarer cela par la publication qui s'en fera; assavoir, que ledict bénéfice du prince aura lieu pour les vrais et non simulez pénitens, et pour les fautes advenues avant la dernière prohibition des conventicules, faicte n'aguères par le Roy, et à la charge que l'on pourra reprendre les anciennes charges contre ceulx qui se trouveront cy-après récidiver et retourner à telles fautes; aussi qu'elles ne s'extenderont aux prisonniers de présent retenuz pour le faict de la religion; pour le regard desquelz le Roy doit dedans peu de temps envoyer déclaration de sa volonté. Au surplus consentent et requièrent la vérification, registre et publication des dictes lettres, selon le bon plaisir, vouloir et commandement du Roy. Surquoy eulx retirez, et la matière mis en délibération, a esté arresté que les dictes lettres seront ce matin leues et publiées sans aucune modification ne restriction. Et ce faict, qu'elles seront envoyées

au prévost de Paris ou son lieutenant, pour les faire publier dedans cejourd'huy par les carrefours de ceste ville, à son de trompe et cri publicq, en la manière accoustumée.

Arrest du parlement de Paris, contre les assemblées illicites.

« La court, sur le réquisitoire faict par le procureur général du Roy, faict inhibitions et défences à toutes personnes de quelque qualité, estat ou condition que ce soit, de faire assemblées ou monopoles; et permect icelle court aux lieutenants civil, criminel, consellers, commissaires, et sergens, tant dudict Chastellet, connestablie, que officiers du guet et archers de ceste ville, les prendre et appréhender au corps sans commission ne permission, ou cas qu'ilz trouvent gens assemblez en armes en plus grand nombre que de troys: enjoignant icelle court ausdictz lieutenantz civil et criminel, et commissaires dudict Chastellet, d'en informer promptement et en certifier la court le jour mesmes, ou au plus tard le lendemain, sur peine de privation de leurs estat. Enjoinct aussi aux hostelliers de ceste ville et forsbourgs, et autres personnes logeans en chambres garnies, d'avertir incontinent ledict lieutenant criminel des assemblées, s'aucunes en sçavent, sur peine de confiscation de corps et de biens. Et sera le présent arrest leu et publié à son de trompe et cry public, par la ville et faulxbourgs. »

Lettres du Roy au parlement de Paris, sur la conjuration d'Amboise.

Ce jour, la court a receu les deux lettres mîmes du Roy, dont les teneurs ensuyvent. « De par le Roy. Nos amez et féaulx. Encores que le faict de la conspiration n'aguères descouverte, et par la bonté de Dieu soubdennement rompuë, soit notoire à ung chacun, et que le seul bruit ait deu causer horreur à tous ceulx qui par le monde peuvent avoir entendu qu'un peuple soit venu en armes devers son prince, pour luy proposer aucune chose pour bonne qu'on la puisse désigner, et qu'il n'y ait ny religion instituée de Dieu ny loy receue par les hommes, qui puisse excuser le subject de s'estre armé sans le commandement de son souverain, auquel seul Dieu a réservé l'austorité et le pouvoir du glaive: toutesfoiz ayans entendu qu'entre ceulx qui ont conpiré ou qui favorisent telle entreprinse, il y en a qui osent bien encores déguiser le faict en diverses sortes, et qui taschent à donner couleur ou de justice ou d'excuse à si damnable et détestable rebellion, pour tousjours induire les simples à penser qu'ilz ont eu quelque cause de se mouvoir, et confirmer les réfractaires à suivre leurs in-

ventions; nous avons advisé vous escrire la vérité des choses qui sont passées, et les moyens qu'avons proposé de tenir pour empêcher à l'advenir que les mouvemens des mauvais ne puissent empêcher ou altérer le repos et tranquillité des vobres, affin que à la charge qui vous est par nous répartie, vous sachiez les offices dont vous devez user pour contenir noz subjectz en l'obéissance qu'il nous doit, puyqu'il a plu à Dieu vous constituer et establir leur roy; et divertir ceulx qui auroient cy-devant fourvoyé du chemin qu'ilz suyvoient, qui les conduisoit à perdition et malheureuse fin. A tant vous serez adverty comme par la grace de Dieu auquel seul nous devons l'honneur et en rendons graces, nous avons descouvert et vérifié tant par déclarations que les complices mesmes de la conjuration nous ont fait, comme par lettres des conjurez, informations envoyées de divers lieux, confession de ceulx qui ont esté appréhendez, et toute autre sorte de preuve, comme depuis quelque temps ça, aucuns de noz subjectz qui avoient esté prévenuz en justice de plusieurs crimes, condamnez et bannyz de ce royaume, et qui autrement n'y oseroient converser pour les délits par eux commis, dont la conscience leur représentoit la peine qu'ilz eussent eu à porter, s'ilz feussent tombez es mains de nos juges, ont à la fin esté machiner une abominable trahison qui tenoit à l'entière subversion de nostre Estat; ce qui ne pouvoit estre sans que nous, nostre très-honorée dame et mère, nostre très-chère et très-aimée compaignie la Roynne, noz frères et autres princes ayans le principal manquement de noz affaires, ne feussent si avant en ce qu'ilz avoient désigné, tout le moins nous ne feussions réduictz à tel party que l'auctorité du Roy fust rabaissée à la merci du subject qui donnast la loy à celluy auquel il la doit prendre. Or comme il leur semblast que telle œuvre ne se peust bonnement exploicter sans assistance de grand nombre de personnes et sans venir aux armes, ce qu'ilz désespéroient de pouvoir impétrer envers noz subjectz pour la naturelle obéissance et dévotion qu'ilz portent à leur Roy, n'ayant jamais donné exemple par lequel on peust révoquer en aucun doute leur loyauté, ils s'avisèrent de s'aider d'aucuns prédicans de nouvelle doctrine, dispersez en nostre royaume, lesquels après avoir dogmatisé en assemblées secrettes et conventicules réprouvez par toutes loyx, voyans beaucoup de gens estre imbuz de leur doctrine et désirer mutation touchant la religion, feirent à la longue par leurs persuasions, qu'ilz induirent ceulx qui les escoutoient, à s'eslever de divers endroits de nostre obéissance, en intention de

venir en gros nombre nous présenter une requête, tendant à ce que sans les rechercher sur les doctrines qu'ilz tenoient, ilz peussent seurement vivre selon la nouvelle institution de leur secte, encores qu'elle feust contraire à l'ancienne observance de sainte Église; laquelle exhortation voyans estre receue, ilz obstindrent après que ceulx qui viendroient devers nous seroient armez, leur ayant fait entendre que sans les armes il n'y avoit seur accès envers nous, ny pour le regard de ceulx qui présenteroient telle requête, ny des autres qui les accompagneroient. Ainsi la chose ayant esté délibérée soubz le masque de religion, et par la persuasion de ceulx que les simples avoient en estime, et comme ministres de la parole de Dieu, et soubz l'assurance qu'on leur avoit faulcément imprimée que aucuns princes embrasseroient leur dessein et se constitueroient cheffz et conducteurs de leur menée, combien que la preuve du contraire les ait exemptez de toute soupçon, les auteurs de la trahison se voyans asseurez de l'assistance des pauvres gens ainsi séduictz, et d'ailleurs s'étans renforcez d'aucuns autres noz subjectz, personnaiges factieux, dont les uns ayans suivy les guerres et vescu comme la licence du temps et l'impugnité leur avoit tolleré, voyans les moyens de piller durant la paix leur estre du tout ostez, les autres après avoir malheureusement consumé leurs biens, vouloient vivre de ceulx d'autrui; aucuns turbulentz de leur nature, désiroient toujours changement de temps; et tous ensemble séduictz, les uns de mauvais conseil, les autres de mauvaise volonté, accentèrent si avant en ce qu'ilz avoient désigné, que sans la bonté de Dieu, lequel comme par miracle feist descouvrir peu auparavant la conspiration, et sur l'instant de l'exécution, livra entre noz mains les principaulx auteurs et conducteurs de l'entreprinse, les plus malheureux d'entre eux eussent exploicté quelque piteux effect avant que nous en feussions apperçu ou eu temps à y remédier; et mesmement les troupes de gens qui les suyvoient, approchant de toutes partz en ce lieu; autres des plus furieux ayans couru jusques à noz portes qu'ilz cuydoient trouver ouvertes; aucuns soubz divers prétextes s'estans logez dans la ville, ayans intelligence avec ceulx qui estoient dehors, pour après s'estre réuniz ensemble, procéder à si damnable exécution, dont ne se pouvoit ensuyvre que désolation et subversion de l'estat institué de Dieu, et tant nécessaire pour la conservation des bons et cohertion des iniques; lesquelles choses nous avons ordonné vous estre escriptes ainsi au long, affin que les ayans au vray entendus, vous en

tenez advertiz ceulx qui sont soubz vostre ressort ; et que si ceulx de la conjuration qui n'ont encores esté appréhendez, taschoient le peuple divertir du vray chemyn, qu'ilz ayent premièrement à considérer le péril auquel ilz mettroient eulx, leur famille et leurs biens, de prester l'oreille à telz séducteurs qui les voudroient induire à se soustraire de la fidélité et entière obéissance qu'ilz doibvent à leur Roy ; qu'ilz se représentent devant les yeulx les fruictz qui peuvent procedder de la diversité de sectes, qui ne peuvent estre autres que division, et de la division ne se peult attendre que désolation, dont les premiers malheurs auroient à tomber sur eux ; combien ilz doibvent détester une telle faulte, comme à voulloir proposer en arme chose à leur prince qui reçoit et donne accès sans acception de personne à tous ceulx qui sont affligez, et preste l'oreille aux plus pauvres qui ont recours à la justice que Dieu a mis en sa main pour la leur distribuer ; combien telle faulte qu'ilz estiment petite, doit estre estimée grande, ne pouvant estre que capitale ; veu que les armes sans commandement du prince qui en est dispensateur, ne se peuvent ne doibvent prendre ; qu'ilz considèrent les maulx qui de-là s'en son par degréz ensuivy, comme à la fin de donner ouverture et moyen aux parricides, de mettre la main au sang, rompre l'ordonnance de Dieu, abolir les loix, et dissoudre les liens de toute société humaine, pour introduire toute licence aux meschans, pour opprimer les bons et mettre toutes choses en confusion ; et finalement qu'ilz n'abusent de la clémence dont avons usé envers les simples, leur remettant la peine qu'ilz avoient méritée, pour avoir congneu qu'ilz avoient esté séduictz soubz le nom de religion, par ceulx qui doibvent entendre que nulle sédition peut estre conforme ny approuvée par religion ; que telle clémence n'a pas esté pour leur promectre impugnité s'ils reprenoient tel chemin, mais pour leur déclarer par effect que nous n'avons rien si cher que leur repos et conservation, ny tant en horreur que l'effusion de leur sang ; laquelle toutefois en seroit nécessaire, si le malheur les conduisoit jusques-là comme de rencheoir en mesmes crimes que nous avons aboliz et oubliez ; et surtout se gardent de ces conventicules et assemblées illicites où s'est commis tout le mal, qui après s'est si avant respandu, tant pour le regard de la conscience, puyque toutes loix les réprouvent (laquelle chose doit bien mouvoir les bons), que pour la peyne qui doit estonner les mauvais, et telle que les loix contre les attainctz de crime de lese-magesté ordonnent ; lesquelles nous proposons contre ceulx qui rencherront,

estre exécutées en toute sévérité et rigueur, comme contre gens dignes d'estre du tout exterminéz et indignes de toute miséricorde et pardon ; et pour aultant que en la diversité des doctrines, les perverses menées des ministres de la religion donnent souvent occasion de scandalle ; et mesmement que par le mespris de l'ancienne discipline ecclésiastique, l'intermission des conciles et négligence des prélatz, s'en est ensuivy grande corruption, et que en l'église de Dieu se sont par temps engendrez et accumulez plusieurs choses mauvaies qui ont besoing d'estre retranchées ou refformées, nous tiendrons la main et donnerons si bien ordre par les exhortations qui s'y feront de nostre part, que tous les prélatz et membres de l'Eglise gallicane s'assembleront dedans six mois au lieu qui sera advisé, pour conférer de toutes choses, ensemble refformer l'estat ecclésiastique, et le réduire en son ancienne splendeur et intégrité, affin que ceulx qui seroient offencez de la corruption de ce siècle, se puissent doucement réconcilier et revenir à ceste unyon de l'Eglise, tant amyable, tant désirable et tant nécessaire, puyque hors de la communion et société d'icelle, il n'y a ny rémission de péchez ny espérance de salut. Cependant nous donnerons tel ordre que les gouverneurs des pays de nostre obéissance, se retireront chacun pour leur regard, et résideront es provinces de leurs gouvernemens, accompagnés de telle force, que l'audace des meschans ne pourra altérer ne troubler la sécurité et repos des bons. Donnée à Amboise, le dernier jour de mars 1560, avant Pasques. Signées. FRANÇOYS. Et contresignées. ROBERTET. Et sur superscription. A voz amez et féaulx les gens de nostre court de parlement à Paris.

Lettre du roy François II au roy de Navarre, escrites après le tumulte d'Amboise.

« Mon oncle, pource qu'avant et depuis le retour du secrétaire Deslandes, j'ay tousjours esté infiniment empesché à pourvoir aux séditions que ces mal-heureux hérétiques et rebelles avoyent suscitées contre moy ces jours passés, ainsi que je m'assure vous aurez peu entendre, cela a empesché que vous n'avez eu plus souvent de mes nouvelles. Ayant bien voulu, avant que de vous en mander, voir comme toutes choses passeroient, et quelle fin prendroit leur damnable desseing. A quoy je vous puis dire à ceste heure qu'il a pleu à Dieu par sa sainte grâce et bonté, congnoissant leur mauvaise intention et de quel pied ils marchoyent, se couvrans néanmoins du manteau de religion, me secourir et assister de telle façon qu'il a bien monsté que

noye justement sa querelle, ayant mis les pauvres gens telle peur et irrésolution, que leurs entreprises sont tournées en fuyans esté à leur arrivée la plus part mesmes les principaux auteurs, content chefs, prins et arrestez : desquels, le, encores qu'à bonne et juste occasion, l'avoir porté les armes contre leur prince vain seigneur, il me fust permis de faire satisfaction en leur endroit telle et si grande péché et offence le requerroit : toutes- idérant que beaucoup d'entr'eux avoyent apeux et déceuz par leurs prédicans et mi- j'ay bien voulu avoir d'eux plus de pitié sion qu'ils ne méritoient, pardonnant à part d'entre ceux qui ne se sont par orrmations trouvez chargez de s'estre as- pour autre raison que pour le faict de m, et qui se sont voulus reconnoistre : et renonçans à leurs mauvaises doc- opinions. Mais quant à Castelnau, Reu- zères, Damynes et Briquemault, avec- quelques autres ausquels ils avoyent iqué et délibéré plus secrettement de ce- roient à faire, il s'est avéré par leurs ns que le desseing qu'ils faisoient de- trouver, tendoit bien à une autre fin, r venir me parler du faict de la religion. it autre leur entreprinse que de se saisir ersonne, ensemble de celles des roynes e et femme, et de mes frères et sœur, s-après avoir fait cela, et tué quelques- seigneurs estans auprès de moy, subver- l'estat de mon royaume, et le mettre de costez en perte et division. Chose, mon ue j'eusse bien mal-aisément peu croire, l'eusse veu à l'œil, et touché au doigt, l'eux-mesmes à la mort ne l'eussent tous Et voilà comme j'ay esté contraint à and regret et desplaisir de commencer à commencer de rigueur, leur faisant beaucoup plus doux chastement que je : conseillé de faire, et dequoy eux-mes- fessoient n'estre dignes : dont l'exemple ition qui en ont esté faits, a servi de p pour appaiser toutes les esmotions, voyent donné ordre, au mesme temps riveroyent vers moy, s'eslever en plu- ndroits de mon royaume. Là où depuis ntendu le chastement que leurs chefs et s avoyent receu, toutes leurs assemblées léparties, et Dieu mercy, il n'en est plus relles, estans toutes choses bien remises sées pour ceste heure. Dequoy, mon on- y bien voulu vous advertir, sachant a ceste nouvelle vous sera agréable,

m'aimant comme vous faites, et par mesme moyen vous remercier des offres que m'avez faits par Deslandes, de me venir aider et secou- rir. Ce que aussi pour ne vous donner ceste peine, j'ay voulu réserver jusques à plus grand besoing, considérant combien vostre présence a servi en vostre gouvernement à contenir mes subjetz en repos, desquels, vous estant absent, je ne me fusse peu tenir asseuré comme j'ay fait, et que par expérience ils m'ont fait congnoistre. Dont je ne puis, mon oncle (sachant que vous seul en avez esté cause), assez vous re- mercier, ny vous exprimer le contentement que j'en ay, vous priant les vouloir tousjours con- forter en leur bonne volonté. Et s'il y en avoit quelques-uns qui voulussent faire les séditeux, les faire promptement empoigner, et chastier suyvant le pouvoir que vous avez de moy; mesmes s'il est possible, je vous prie, mon on- cle, vous saisir d'aucuns prédicans et ministres de Genève, que l'on m'a dit aller souvent par de-là, et entre autres ung nommé Bois-Normant, et l'autre maistre David, qui sont, à ce que les prisonniers ont confessé, deux des principaux séducteurs, et qui les avoyent suscitez à ceste belle entreprinse, leur donnant à entendre que par leur nouvelle loy, il estoit permis s'eslever contre son prince, et mettre la main aux armes. Je m'asseure que s'ils sont en ce quartier là, vous ferez toute diligence pour les recouvrer, afin que cy-après ils n'abusent plus tant des po- vres simples personnes. Au demeurant, mon oncle, en instruisant les procez de tous ces re- belles, il y a eu quelques-uns d'entre eux qui ont déposé devant les juges que mon cousin le prince de Condé, vostre frère, estoit de la partie, et qu'il avoit de long-temps sceu toute leur en- treprinse, leur ayant promis de présenter leur requeste quand ils me viendroyent trouver. Et pource que je me doubtay incontinent que ou ces belistres là disoyent telles choses, pensans pro- longer leur vie, ou bien que cela leur avoit esté donné à entendre par Malliguy, qui n'est pas plus homme de bien qu'eux, ne me pouvant en- trer en l'entendement que mondit cousin me tou- chant de si près comme il fait, m'ayant tant d'obligations comme il a, y deust jamais avoir pensé : je ne failli incontinent à l'envoyer quérir en ma chambre en la présence de la Roynie ma mère, auquel je fei entendre ce que ces mal-heu- reux prisonniers avoyent dit de luy : qui m'as- seura tant qu'il n'en estoit rien, et me confirma si fort en l'opinion que j'avoye que Malligny et d'autres ses compaignons luy avoyent presté ceste charité, pensans soubs ce nom se préval- loir entre leurs troupes. Et davantage sur les ré-

monstrances que je luy fei, me donna tant de congnoissance combien une si meschante calomnie luy pesoit sur le cœur, que je m'assurai, comme encores je fay, que tous ces pendus avoyent menti. Et pour vous dire la fin de nos propos, je demeuray très-content et satisfait de luy. Ce que j'ay bien voulu vous escrire à la vérité, à fin, mon oncle, que si on le vous avoit donné à entendre d'autre façon, vous n'en soyez en peine, et n'adjoustez foy qu'à ce que je vous en mande. Aussi je vous envoie la coppie d'une lettre que j'ay avisé d'escrire à tous les parlemens et bailliages de mon royaume touchant les choses passées : dequoy je seray bien aise par la première dépesche que me ferez, d'avoir vostre advis, ensemble de savoir de vos nouvelles : priant Dieu, mon oncle, qu'il vous ait en sa très-saincte et digne garde. Escrit à Marmoustier, le ix jour d'avril, mil cinq cens soixante. »

Et au dessoubz est escript de la main du Roy.

« Je m'assure, mon oncle, que vous ne congnoissez pas Boys-Normand, et maistre David si meschans qu'ils sont. Je vous prie d'autant que vous avez envie de me faire service, les faire prendre et mettre en lieu si seur que je les puisse cy-après recouvrer, pour leur faire recevoir la punition qu'ils ont bien méritée. Signé : FRANÇOYS. Et au bas : ROBERTET. » Et à la subscription : *A mon oncle le roy de Navarre.*

En juillet 1560 fust publié en la court un édict du Roy sur le règlement des maisons-Dieu, hospitaux, maladeries, aumosneries, léproseries, et autres lieux pitoiables.

En aoust 1560 furent publiés plusieurs édits du Roy; et premièrement un édict pour la résidence personnelle des évesques et preslats en leur diocèse.

Autre édict sur la résidence personnelle des gouverneurs, sénéchaux, baillifs, prévosts, et leurs lieutenants, sur les lieux de leurs offices.

Autre édict prohibitif à tous gouverneurs, leurs lieutenants, présidans, trésoriers généraux et autres officiers royaux, de ne prendre

ni exiger du peuple aucuns deniers sans la permission expresse dudit seigneur Roy.

Autre édict (1) du Roy, deffendant à toutes personnes venans à secondes nopces, de n'avancer leurs personnes ou leurs enfants l'un plus que l'autre, ni les enfants de leurs enfans.

Combien que M. du Fort, conseiller en la court, par arrest de ladite court, pour quelque opinion qu'il avoit tenu, sçavoir, qu'il falloit faire concile, *et interim suspendenderentur judicia capitalia contra hereticos*, en la présence du feu roy Henry, auroit esté condamné en grosses amendes envers le Roy et les pauvres, et par arrest de ladite court, suspendu de son estat jusques à cinq ans; si est-ce que ledit du Fort ayant obtenu lettres du Roy adressantes en ladite court, de révision, toutes les chambres assemblées, a proposé nullité contre ledit arrest, auquel estoit séant le président de Saint-André, et autres notables gens de bien de ladite cour, jusques au nombre de trente juges; en la révision *veri* du procès, ils étoient soixante et quatorze juges, entre lesquels estoit séant le président Baillet, de Thou, Seguier et de Harlay. Finalement par arrest de ladite court, donné le pénultième jour d'aoust, a esté le premier prétendu arrest déclaré nul et cassé, et ordonné que les amendes lui seront rendues, et que ledit arrest auparavant donné, seroit rayé du registre de la court. Cet arrest donna occasion à beaucoup de parler, *et ansam prebuit* à messieurs de la court de division entre eux. *Magna enim debet esse rerum judicatarum auctoritas.*

Le vingt-neuvième d'aoust 1560, monsieur le vidame de Chartres (2) fust par commandement du Roy envoyé prisonnier en la Bastille, et mené audit lieu par l'écuyer Poton, sénéchal d'Agonais. L'occasion ne se disoit pour lors, ou estoit si diverse en opinion, que l'on ne pouvoit rien assurer de la vérité. Toutes-foi on estimoit que ce estoit pour le faict de l'entreprise d'Amboise.

Au mois de septembre, fust assemblé conseil à Fontainebleau; là où assistèrent plusieurs grands personnages; et dit-on que audit conseil furent présentées deux requestes par monsieur l'admiral, ainsi intitulées.

Brissac, sous qui il servoit en Piémont, et avec qui les Guises étoient ouvertement broüillés. Il fit en 1557 une action qui le déshonora. Le maréchal de Brissac aîné, Cony, et ayant disposé ses troupes pour l'assaut, et donné la première attaque au baron de Chépy, et la seconde au Vidame, celui-ci, qui fut piqué de la préférence donnée au baron, le fit tuer par derrière, et marcha très-lentement au secours des troupes de la première attaque, qui étoient vivement repoussées par les assaillés. (A. E.)

(1) C'est l'édit des secondes nocces du mois de juillet de cette année. La disposition en est assez mal rapportée ici. (A. E.)

(2) François de Vendôme. Il fut le dernier mâle de la maison des anciens comtes de Vendôme, dont la branche aînée se fonda dans celle de Bourbon, par le mariage de Jean de Bourbon 1^{er} du nom, comte de la Marche, qui épousa Catherine de Vendôme, seule héritière de Jean VI comte de Vendôme, son père, sous le règne de Henri II. Le vidame de Chartres étoit fort attaché aux Guises; et par cette raison il vécut fort mal avec le maréchal de

Le quinsiesme dudit mois, un nommé M. de La Haye, conseiller du Roy en sa court de parlement, fust mené par le prévost de l'hostel vers le Roy à Saint-Germain en Laye; là où fust retenu prisonnier par le commandement du Roy.

Harangue faicte devant le roy François second, à l'assemblée des trois Estats faicte à Fontainebleau, par monsieur l'évesque de Valence.

Sire, de ce qu'il vous a pleu nous faire dire par monseigneur le cardinal de Lorraine, monseigneur de Guise, et monsieur vostre chancelier, nous avons à nostre grand regret entendu l'estat de vos affaires, et principalement les poincts sur lesquels vous voulez qu'il soit délibéré; qui sont de la religion, de vos finances, des moyens pour vous faire obéir. Ces trois articles, Sire, sont de telle importance, et nous présentent tant de difficultez et si mal aisées à desmeller, que si je ne suis déceü, tous les cerveaux de France seroyent bien empeschez à y remédier, et s'il y a quelque peu d'espérance, je ne puis de ma part la voir ny comprendre qu'en la bonté de Dieu, qui ne monstre jamais tant de nécessitez en une main, qu'il ne présente aussi avec l'autre quelque prompt remède et secours. Et de fait nous l'avons expérimenté ceste année : car s'il a permis que les malins séditeux aient voulu exécuter leurs fols et téméraires desseings, aussi a-t-il descouvert le mal avant qu'il eust pris racine : et a miraculeusement anéanti le conseil des conducteurs, tellement que à peyne avoyent-ils commencé de consulter leur entreprinse, que en mesme temps Vostre Majesté en fut à plain advertie. En quoy comme en toutes autres choses avez-vous esté bien et diligemment et fidèlement servi, d'autant qu'on ne vous a rien celé. On vous a fait promptement entendre le mal, et les moyens qu'il falloit pour y pourvoir. Diocletian souloit dire que la condition des princes est misérable et dangereuse, et pour la pluspart du temps sont trompez de ceux en qui ils se fient le plus. Il ne leur est permis d'aller par les rues, parmi les places, pour entendre des nouvelles : ils sont quasi tousjours enfermez en leurs chambres, et n'entendent leurs affaires, sinon autant que leurs ministres leur en veulent communiquer : lesquels ministres pour couvrir leurs fautes et de ceux qui sont employez, consultent le plus souvent comme ils pourront desguiser à leurs maistres les advisemens et estat de ses affaires. Et ainsi le bon empereur sachant et consentant, est vendu par les siens. Voilà ce

que disoit Diocletian de la manière de vivre des princes de son temps, qui fut un grand empereur sage et advisé, horsmis au faict de la religion. Cela n'est pas advenu en vostre cour, Sire, ny adviendra jamais, car au premier inconvenient qui est advenu de vostre règne, la Roynne vostre mère avec sa prudence accoustumée, et messeigneurs de Guyse, sous son autorité, ont usé de telle diligence, que des souspeçons qui sembloient légers et de nulle apparence, ils descouvrirent toute l'entreprise, et soudainement vous en advertirent, et advisèrent aux moyens pour y remédier. Les remèdes furent promptement exécutez, non tant avec la force que avec la douceur. Et combien que fussiez grandement irrité, ne voulutes pourtant commencer vostre règne avec une grande effusion de sang de vos subjects, pour ne tomber en un inconvenient qui a esté autresfois noté par un bon et ancien personnage, qui disoit que tout ainsi que le médecin, ores qu'il soit bien sçavant, ne peult estre que blasmé, si plusieurs malades luy meurent en ses mains : aussi est-ce grand malheur à un prince, si de son temps adviennent des inconveniens qui le contraignent à mettre la main au sang.

Ceste sédition appaisée, vous avez voulu pourveoir à l'advenir, et pour cest effect avez fait appeler ceste grande et notable compagnie, où il y a tant de gens de bien et affectionnez à vostre service, qu'il est mal aisé qu'estans assemblez à bonne fin, comme ils sont, et ayans la crainte de Dieu, ils ne satisfacent par leurs opinions au bon désir de Vostre Majesté. Parmy lesquels pour suyvre l'ordre accoustumée, il vous a pleu me commander de faire l'ouverture des opinions. Ce m'est une grande incommodité et désavantage qu'il fault que je parle le premier devant vous, Sire, et devant tant de graves personnages, que j'eusse désiré oïr pour m'instruire de ce que doibs dire, d'autant que je suis nouveau, qui n'ay peu et n'ay eu intelligence des affaires de ce royaume, et que le temps m'a esté donné court pour me préparer à y penser. Toutesfois le commandement qu'il vous a pleu me faire, me servira d'excuse tant envers Vostre Majesté, qu'envers tous ceux qui ne seroyent satisfaiets de mon opinion.

Et premièrement, par l'obéissance, Sire, et la religion, qui sont deux articles qu'on ne peult à présent séparer l'un de l'autre : je voy bien et suis bien marry que cela soit divulgué ailleurs qu'en vostre royaume. Comme parmy vos subjects, il y en a grand nombre qui sont desreglez, et pour diverses opinions, se sont distraits de l'amour, de l'honneur et révérence qu'ils

doivent à vos ministres de justice et de l'église, et pareillement de tous supérieurs quels qu'ils soient; la confusion y est si grande qu'elle m'rameine au temps qu'Esaye prophétisoit la ruine du royaume de Jérusalem et de Juda : En ce temps (dit-il) sera le prestre comme le peuple, le maistre comme le serviteur, la chambrière comme la maistresse, le débiteur comme le créancier : voulant dire que tous ordres seront pervertis et confondus. Ce que nous voyons d'un jour à autre advenir parmi nous : car vos officiers souloyent estre par tout craincts et honnorez, et vostre seul nom apportoit plus de terreur aux malfaiteurs, que toute la force de vostre royaume. En peu de temps nous avons veu un si grand changement, qu'on n'oit parler que de séditions et rébellions, de contredire ouvertement à vos édicts, et repousser avec les armes ceux qui les veulent publier et faire entretenir. D'autre costé, l'ordre ecclésiastique est tombé en si grand mespris, que l'homme d'église à peine ose-il confesser de quel estat il est. Pour remédier à ce grand désordre, il faut discourir d'où cela procède, et si j'en veux parler, comme je doy, selon le jugement des plus clairs voyans et plus advisez, je diray que la religion n'en est pas cause, mais bien a servi d'occasion parmi ceux qui en ont voulu abuser. Sur quoy, Sire, je suis contrainct d'estre un peu longuet, parce que la matière est de telle importance, qu'il est mal aisé d'en discourir avec peu de parolles. Et aussi que celui qui opine le premier, doit esbaucher tous les poincts principaux, afin que les plus expérimentez n'ayent la peine que de résoudre les doutes proposez, et arrester une bonne conclusion.

La doctrine, Sire, qui amuse vos subjects, a esté semée en trente ans, non pas en un ou deux ou trois jours, a esté apportée par trois ou quatre cens ministres diligens et exercez aux lettres, avec une grande modestie, gravité et apparence de sainteté, faisans profession de détester tous vices, et principalement l'avarice, sans aucune crainte de perdre la vie pour confirmer leur prédication, ayans tousjours Jésus-Christ en la bouche, qui est une parolle si douce, qu'elle fait ouverture des oreilles qui sont les plus serrées, et découle facilement dans le cœur des plus endurcis. Et ayans lesdicts prédicans trouvé le peuple sans conduite de pasteur ni de berger, ni personne qui print charge de les instruire ou enseigner, ils ont esté facilement receus, volontiers ouys et escoutez. Tellement qu'il ne se faut point esbahir s'il y a grand nombre de gens qui ayent embrassé ceste nouvelle doctrine, qui a esté par tant de prescheurs et par tant de livres

si diligemment publiée. Or il faut discourir des moyens qu'on a tenus pour empescher et pour y contredire, et commençant par le Pape (je proteste que je ne veux parler de ce siège qu'avec l'honneur et la révérence que je luy dois), toutesfois ma conscience me fait déplorer la misère de nostre temps, qui avons veu la chrestienté combatre par dehors, troublée par dedans, et divisée par diversitez d'opinions, et les papes y donner si peu d'ordre, qu'ils ne se sont amusez qu'à la guerre, et entretenir l'inimitié et dissension entre les princes. Les rois vos prédécesseurs meus de bon zèle, ont ordonné de grandes peines, par cemoien cuidans desraciner ces opinions, et réunir vostre peuple en une mesme religion. Mais ils ont esté déceus de leur espérance, et frustrez de leurs desseings. Les ministres de justice ont grandement abusé de ces ordonnances, et les ont le plus souvent exécutées par un mauvais zèle, pour complaire à ceux qui par leur advertissement mesme avoyent demandé la confiscation des prévenus. Et est advenu depuis quatre ans, qu'un personnage d'autorité a fait demander pour un qui luy touchoit de près, les biens d'un accusé, et au jugement duquel il vouloit assister. Et pour le dire en un mot, s'il y a eu quelque meschant président, conseiller ou autre officier de justice, pour couvrir ses fautes passées, il a moyenné de se faire adresser telles commissions, et s'il a abusé de la charge qui luy avoit esté baillée, tout cela a esté couvert sous prétexte du zèle de la loy, comme si la religion avoit besoin d'estre soustenue par mensonges et meschancetez. Et ne faut point s'esbahir si Dieu a permis que de telles exécutions l'issue ait esté mauvaise, et si le peuple est irrité voyant que ceux qui vouloyent faire du mal, se couvroient du manteau de justice. Les évesques (j'entens pour la pluspart) ont esté paresseux, n'ayant devant les yeux aucune crainte de rendre compte à Dieu du troupeau qu'ils avoyent en charge, et leur plus grand soulci a esté de conserver leur revenu, en abuser en folles dépenses et scandalleuses : tellement qu'on en a vu quarante résider à Paris, pendant que le feu s'allumoit en leurs diocèses. Et en mesme temps l'on voit bailler les éveschez aux enfans, et à personnes ignorantes, et qui n'avoyent le savoir ni la volonté de faire leur estat. Et enfin les yeux de l'Eglise, qui sont les évesques, ont esté bandez : les colonnes ont fleschi, et sont tombées à terre sans se relever. Les ministres de ceste secte n'ont pas failli de le rémonstrer à ceux qui les ont voulu escouter : usans de telle façon de parler : Vous voyez que ceux qui se disent vos conducteurs, ne tiennent conte de vous

truire, ils ne cherchent que vos biens, et pour se faire dire bons pasteurs et bons évêques, ils ne désirent que la mort de vostre corps et non pas le salut de vos âmes. Les curez avarés, ignorans, occupez à toute autre chose qu'à leur charge, et pour la plupart estans pourveus de leurs bénéfices par moyens illicites : et en ce temps qu'il falloit appeler à nostre secours les gens de savoir, de vertu et de bon zèle, autant de deux escus que les banquiers ont envoyé à Rome, autant de curez nous ont-ils envoyez. Les cardinaux et les évêques n'ont fait difficulté de bailler les bénéfices à leurs maîtres d'hostels, et qui plus est, à leurs valets de chambre, cuisiniers, barbiers et lacquais. Les menus prestres par leur avarice, ignorance et vie dissolue, se sont rendus odieux et contemptibles à tout le monde. Voilà les bons remèdes dont l'on a usé pour procurer la paix et l'union de l'Eglise. Voilà l'occasion que le peuple a prins de se distraire de l'obéissance des magistrats temporels et spirituels. Reste donc à trouver les moyens qu'il falloit tenir pour relever la religion, et ramener tous vos subjects à l'obéissance, à l'honneur et révérence qu'ils doyvent porter à vostre nom : en quoy je me trouve grandement empesché pour la peur que j'ay de faillir à faute de jugement, et non de bonne volonté. Toutesfois puisqu'il vous a plu me commander de parler librement, j'espère que vous prendrez en bonne part, si pour vous obéir, je dis ce que selon ma conscience peult le plus profiter à la cause de Dieu, la conservation de vostre grandeur, et soulagement de vostre povre peuple.

Le premier remède, Sire, et sans lequel tous autres qu'on y voudra appliquer ne serviront de rien, c'est de recourir à Dieu, qui nous a par plusieurs fois monstré combien il est courroucé et irrité contre nous, et semble qu'il ait ja préparé nostre dernière ruine par les mesmes moyens dont il usa quand il voulut renverser la grandeur du royaume des Juifs, et les remettre sous la servitude et tyrannie des princes estrangers, les ayant auparavant fait menasser par ses prophètes : Je vous osteray, dit-il, la force du pain et de l'eau, je vous osteray le fort homme de guerre, le capitaine, le conseiller, le juge, l'homme honorable, l'architecte, et autres personnes de service. Je feray lever le voisin contre le voisin, le frère contre le frère, le jeune contre l'homme aagé, l'innoble contre le noble. Ces trois punitions avons-nous depuis quelque temps : la terre n'a plus rendu comme elle avoit accoustumé, la famine a esté quelque fois universelle en toutes les années en une ou

autre de vos provinces : la mort violente, repentine et inopinée qui a saisi depuis vingt-cinq ans les plus grands, non tant pour leurs péchez que pour les fautes d'autrui : les villes princes, les batailles perdues sous la conduite des plus sages capitaines, des plus advisez et expérimentez, rendent certain tesmoignage de l'ire de Dieu. Et toutesfois tous ces inconveniens ne nous ont sceu faire lever les yeux au ciel pour regarder ceste main de vengeance estendue sur nous. Qui a esté cause d'une grande submission à leur prince. Sont advenus séditeux, et se sont eslevez les uns contre les autres, sans aucun respect de l'amitié qui souloit estre entre eux, de la conjunction paternelle, et qui plus est, de l'honneur et de la révérence qu'ils souloyent porter à leurs supérieurs. Tout ceci me fait vous supplier, Sire, de recognoistre et confesser que Dieu est courroucé, de suyvre en cela l'exemple de ce bon roy David, qui est le miroir de tous les rois, et de qui vous devez apprendre comment il se faut gouverner, lequel fut persécuté d'une partie de son peuple, de ses propres enfans, jusques à estre contrainct d'abandonner sa maison et sa ville, et estant en chemin, outragé et injurié par un des séditeux, ne voulut pourtant que ses serviteurs en fissent aucune vengeance, usant de telles paroles : Laissez-le, car Dieu luy a commandé de me maudire. Il vous fault donc humilier, Sire, devant Dieu, et recognoistre que les punitions viennent de luy et de son juste et certain jugement. Il fault mettre peine de l'apaiser, avec continuelles prières et changement de vie.

Il faut appeler de toutes les provinces un nombre de gens de bien, pour entendre quels vices et abus abondent le plus en vostre royaume, et quel moyen il faudroit tenir à les desraciner, et rendre vos subjects mieux vivans qu'ils n'ont esté par le passé. Il faut que vous qui le représentez en vostre royaume, preniez garde que son nom ne soit prophané, comme il a esté par ci-devant.

Que son Escripture soit publiée et interprétée sincèrement et purement, et qu'elle ne soit d'ici en avant deschirée d'un costé par les hérétiques, ni usurpée sans propos par ceux qui s'en aident à couvrir leur avarice, abus et superstitions, et qu'en vostre maison il y ait sermon tous les jours, qui servira à clorre la bouche de ceux qui disent qu'on ne parle jamais de Dieu à l'entour de vous.

Et vous, mesdames les Roines, pardonnez-moy s'il vous plaist, si j'ose entreprendre vous supplier qu'il vous plaise ordonner qu'au lieu des chansons folles, vos filles et toute vostre suite ne

chantent que les psaumes de David, et les chansons spirituelles qui contiennent louange de Dieu. Et souvienez-vous que l'œil de Dieu passe sur tous les lieux et hommes de ce monde, et ne s'arreste sinon là où son nom est mentionné, loué et exalté.

Et sur ce je ne me puis tenir de dire que je trouve extrêmement estrange l'opinion de ceux qui veulent qu'on défende le chant des Pseaumes, et donnent occasion aux séditeux de dire qu'on ne fait plus la guerre aux hommes, mais à Dieu, puis qu'on veult empescher que ses louanges soient publiées et entendues d'un chacun. Si l'on veut dire qu'il ne les faut traduire en nostre langue, il fault donc qu'on nous rende raison pourquoy David les composa en la langue hébraïque, qui estoit la langue commune et vulgaire à tout le pais. Il faut qu'ils dient pourquoy l'Eglise les a fait traduire en la langue grecque et latine : et ce, au temps que ces deux langues estoient vulgaires et communes, la grecque en la Grèce, la latine en l'Italie, et en autres pays où les Romains avoyent autorité. S'ils maintiennent qu'ils sont mal traduicts, il vaudroit mieux marquer les fautes pour les corriger, que de contemner tout l'œuvre qui ne peut estre que bon, saint et louable. S'ils disent qu'on ne les peut chanter ailleurs que en l'Eglise sans les prophaner, Moïse ne sera jamais de leur opinion, qui fist chanter son cantique en dansant par les hommes d'un costé et les femmes de l'autre, avec tabourins et instrumens musiciens. Les titres de pseaumes leur contredisent aussi, par lesquels il appert que David après les avoir composez, les bailloit aux musiciens pour les faire chanter et les mettre en musique. Saint Paul admonnest les Ephesiens et Collossiens, sans faire distinction de sexe ni de personne, de chanter les psalmes, les hymnes et cantiques spirituels. Saint Jacques exhorte un chacun qui est triste, de prier, et à celui qui a l'esprit en repos, de chanter. Et ne fault pas penser que ce bon apostre ait entendu des chansons du monde ni d'autres que celles que Saint Paul avoit recommandées. Tertulian, docteur ancien et prochain du temps des apostres, au second livre qu'il a dressé à sa femme, tesmoigne que le mari et la femme chrestiens en leur maison s'efforçoient à qui mieux et plus doucement chanteroit les Pseaumes. Et David dit, qu'il ne pouvoit estre que tel mesnage ne fust sous la bénédiction et protection de Dieu. Le mesme auteur en son apologetique dict, que les chrétiens sur la fin de leurs convis chantoient les Pseaumes. Clément Alexandrin qui fut peu s'en faut en mesme temps, homme sçavant et de grande auctorité

parmi les docteurs de l'Eglise, en son livre de la pédagogie, admonnest tous les chrestiens de laisser les chansons du monde, et en leur convis rendre louange à Dieu, et chanter les pseaumes de David. Saint Hiérosme escrivait à une dame, pour l'enseigner comment elle devoit bien et chrestienement nourrir une petite fille appelée Placatula, l'admonnest et exhorte de luy bailler quelque verset de Pseaumes, pour les premiers mots qu'elle apprendra de parler, et en la mignardant et carressant, les luy faire apprendre par cœur. Le mesme autheur en l'épistre qu'il a faicte sous le nom de Marcella, des louanges de Bethléem, reprend la ville de Rome qu'il appelle la Putaine purpurée, pour les chansons impudiques et lassives que l'on y chante : et au contraire loüe sur toutes choses Bethléem, de ce que le vigneron accoustrant sa vigne, le laboureur après sa charrue, le moissonneur après sa moisson, le berger gardant son troupeau, ne chantent que les Pseaumes. Saint Chrisostome, Saint Ambroise, et plusieurs autres docteurs de l'Eglise, ont pareillement de leur temps approuvé et recommandé au peuple le chant des Pseaumes. L'auctorité de l'Ecriture, Sire, et de ces grands personnages, empesche que je ne puis estre de l'opinion de ceux qui les défendent, et principalement quand ils sont chantez avec honneur et révérence, et aux maisons privées, non à lieux illicites et défendus.

Pour le second remède, Sire, je vous supplie de vouloir promettre un concile général, qui est le moyen que nos anciens ont suivy pour mettre en paix la chrestienté, qui a esté à plusieurs fois divisée par les hérésies plus pernicieuses que ne sont celles du jourd'huy. Et encores qu'il s'y présente plus de difficultez, j'espère que avec l'aide de Dieu, on les pourra surmonter. Et que le Pape non seulement l'accordera, mais sollicitera les autres pour y venir : et faut que je confesse que je ne sçay comment sa conscience peut estre en repos, je ne sçay comment il peut dormir un seul moment d'heure, quand il luy souvient que tant de pauvres âmes périssent tous les jours pour ceste diversité d'opinion. Toutesfois s'il advenoit qu'il y eust empeschement au concile général, vous deschargerez vostre conscience, s'il vous plaisoit en faire un national, à l'exemple de vos prédécesseurs le roy Gontran, Charlemagne roy, roy Loys III, lesquels, à moindre nécessité que ceste cy, ont faict convoquer tous les évesques de ce royaume. Et pour préparer ce concile national, à fin qu'il nous apporte tel fruit que nous devons désirer, je serois d'avis, me remettant toutesfois au jugement de ceux qui sçavent plus que moy, qu'on fist ap-

peller-les plus sçavans de ceste sorte, et leur bailler seureté, lieu et commoditez, et personnages à ce députez, pour disputer et conférer ensemble, s'il y avoit moyen de nous accorder. Et s'il plaisoit à Dieu d'estre l'auteur de cest accord, ou bien que leurs ministres demourassent convaincus, le peuple ne feroit puis après plus de difficulté de se réunir à une mesme religion, ou pour le moins ceux qui viendroyent au concile national, trouveroyent les matières préparées à y mettre une bonne fin.

Cecy semblera nouveau et estrange à beaucoup de gens, mais l'exemple et auctorité des anciens excusera ma faulte, si aucune y en a. Théodose empereur sage, bon, et diligent à repurger la chrestienté de toutes les erreurs qui furent de son temps, voyant que nombre d'Arriens augmentoit tous les jours, combien que par le concile de Nicéne et plusieurs autres, ils eussent esté justement condamnez, il assembla un concile à Constantinople, fist aussi appeler les évesques des Arriens, des Macédoniens et des Novaciens, qui estoient trois hérésies ja condamnées, et feit par après publier la dispute qui avoit esté faicte en sa présence, pour monstrier que les Arriens avoyent esté convaincus par les catholiques; qui fut cause (comme tesmoigne Socrates et Sozomenus en leur histoire) qu'une infinité de personnes séduits de ces meschantes erreurs, revindrent à la cognoissance de la vérité. Les Donatistes qui troubleient si long-temps l'Affrique, non seulement avec la mauvaise doctrine, mais avec toute espèce de cruauté contre les catholiques; et toutesfois les bons évesques estans assemblez en grand nombre, députerent certain d'entre eux pour aller devers les évesques hérétiques, pour les prier de leur vouloir donner lieu et temps pour disputer, et essayer à oster les causes de leur division. Saint Ambroise voyant que les Arriens ja plusieurs fois condamnez, estoient escoutez de plusieurs en la France et en Italie, se trouva en une assemblée d'évesques faicte à Aquilée, et disputa contre Paladino et son compagnon, fauteurs et defenseurs de ceste meschante doctrine.

Par ces exemples me semble (que avec grande raison) pouvoir dire, puisque nous sommes en pareille cause, nous deussions user de semblables remèdes, semblable zèle et charité. Et quant aux peines ordonnées contre les prévenus, je sçay bien que ce lieu est glissant, et qu'il est mal aisé de se y arrester sans broncher d'uncosté ou d'autre. Toutesfois par la confiance que j'ay en vostre bonté, et au commandement qu'il vous a pleu me faire de parler librement, j'en diray ce que je sens en ma conscience, sans rien desgui-

ser n'y dissimuler. Je trouve, Sire, que ceste doctrine es lieux où elle a esté receue, a faict diverses opérations et contraires effects, les uns l'ont trouvé bonne soudain qu'ils en ont ouy parler, et sans l'examiner plus avant, se sont contentez de sçavoir qu'il ne falloit point aller à la messe, qu'ils pouvoient manger chair en caresme, qu'ils n'estoyent tenus d'aller à confesse, et pouvoient mesdire des prestres; et toutes les fois qu'on les a voulu remener au chemin d'où ils s'estoyent départis, ils ont voulu deffendre leur façon de vivre avec les armes, et sous le prétexte et manteau de la religion, sont ennemis séditieux et rebelles, et pourtant ne doivent estre aucunement escoutez. Car s'ils sont chrestiens ou évangelistes, comme ils disent, il leur doibt souvenir que Sainct Pierre et Sainct Paul nous commandent de prier Dieu pour les bons, de leur rendre toute subjection et obéissance, et à leurs ministres, ores qu'ils fussent iniques et rigoureux. Il est certain que aux douze persécutions que l'Eglise endura, il y a eu effusion de sang de cinq cens mil hommes, et toutesfois ne s'en trouve pas un qui avec les armes se soit voulu revenger. Ce grand Tertulian au livre qu'il escript au président de Carthage, le reprenant de la trop grande sévérité qu'il exerceoit contre les chrestiens, luy fait telles rémonstrations : Tu nous fais brusler, tu nous fais mourir, tu nous persécutes de toute espèce de tourmens, et toutesfois il n'y en a point un seul de nous qui soit autre que bon subject à l'empereur, nous prions Dieu pour luy, nous l'aymons, nous l'honorons comme la seconde personne après Dieu. Prends garde que tu ne trouveras point qu'aucun de nous ait esté assez incrémeux et abysmeux, comme furent trois compagnies qui se rebellèrent à l'empire. Melitus qui de son temps a esté dict la lumière de l'Asie, et pour la doctrine et sainteté de la vie, écrivant à l'empereur Anthonin, use de telles paroles : Tu nous as icy envoyé des édicts rigoureux pour nous faire tous mettre à mort, cuydant par là abolir tout le nom de chrestien, sans qu'aucun de nous ait jamais offensé ta Majesté. Nous désirons sçavoir si ces édicts procèdent de ton intention et de ta volonté, et en ce cas, nous obéirons, estimans qu'il ne peult rien venir de toy, qui ne soit bon : mais nous te supplions entendre que plusieurs calomniateurs abusent de tes ordonnances, et cherchent nostre mort, pour s'enrichir de nos biens. Voilà comment les chrestiens par leur patience, et non pas avec les armes, ont vaincu la sévérité des empereurs. Il ne fault point donc que tels téméraires couvrent leur meschant desseing d'aucun zèle de la religion :

car il n'y en a point de réprouvée qui leur puisse servir d'excuse, ny de bonne qui leur puisse favoriser. Qui me faict d'autant plus détester leurs folles entreprises qu'ils ont faictes, et désirer que par tous moyens on garde que tels inconveniens n'adviennent plus en ce royaume. Et en cela avez-vous bien pourveu, tant par vos édicts, que par le commandement que vous avez faict à tous gouverneurs des pays, baillifs et sénéchaux, et se retirer es lieux où ils sont, et y exercer leurs estats. Et pour autant qu'en toutes provinces, il y a des gentilshommes qui ont moyen en peu d'heure de fortifier les ministres de vostre justice, il me semble que s'il plaisoit à Vostre Majesté leur faire escrire à chacun une bonne lettre, et leur faire entendre le désir que vous avez que vos subjects s'employent à réprimer la témérité des séditieux, il n'y a celuy d'entre eux qui n'y employast sa personne, ses biens et l'aide de ses amys, et voylà quant aux séditieux.

Il y en a d'autres, Sire, qui ont receu ceste doctrine, et la retiennent avec telle crainte de Dieu, et vous portent telle révérence, qu'ils ne voudroient pour rien vous offenser. Et par leur vie et par leur mort, on congnoist bien qu'ils ne sont meux que d'un bon zèle et ardent désir de chercher le seul chemin de leur salut; et cuidans l'avoir trouvé, ils ne s'en veulent départir, ne tiennent compte de la perte des biens, ny de la mort, et de tous les tourments qu'on leur veut présenter. Il faut que je confesse que toutes les fois qu'il me souvient de ceux-là qui meurent si constamment, les cheveux me dressent en la teste, et suis contrainct de desplorer la misère de nous qui ne sommes touchez d'aucun zèle de Dieu ny de la religion. Ceux-là, Sire, méritent (me semble) d'estre distinguez et séparés des autres qui abusent du nom et de la doctrine qu'ils disent avoir receüe. Ceux-là ne doyvent estre nommez, ny punis comme séditieux. Et oultre que mon estat et la profession que je fais de desnier l'effusion de sang, d'oppiner aux peines corporelles, je vous supplie très-humblement prendre deux poincts qui confirment mon opinion: qui sont l'expérience de ce que nous avons veu, et l'exemple et auctorité des anciens. Pour l'expérience, tout le monde a veu et cogneu, que les peines n'ont de rien profité, ains au contraire, la patience de ceux qui les ont endurées, a incité plusieurs à favoriser leur cause, et de-là est advenu que ceux qui n'en avoyent jamais ouy parler, ont voulu entendre si ceste doctrine estoit bonne ou mauvaise, et en peu de temps ont esté gaignez et prests à mourir, et suyvre le chemin des autres. Telle et semblable considération révoqua quelques temps l'empereur Anthonin de

la persécution qu'il avoit commencée contre les chrestiens, lequel respondant à ceux d'Asie, qui l'avoyent sollicité d'user de toute rigueur et vérité, à ce que parmi les subjects de l'empire il n'y eust division ny diversité de religion, usa de telles paroles: Ceux que vous cuidez vaincre par menaces et par tourmens, tant plus ils sont persécutez, tant plus ils demourent victorieux sur vous, d'autant que sans aucune crainte ils présentent leur vie et leur sang pour confirmation de leur doctrine. Tertulian usa de mesme argument au livre qu'il escript à Scapula, président de Carthaige: Tu t'abus grandement, dict-il, de penser par la mort et cruauté esteindre le nom que nous portons. Car ceux qui voyent nostre constance, se persuadent facilement que nostre doctrine ne peut estre mauvaise, pour l'auctorité et pour l'exemple. Sire, je me propose devant les yeux trois cens dix-huit évesques qui furent au concile de Constantinoble, deux cens au concile d'Ephèse, six cent trente au concile de Calédoine, lesquels ne voulurent user d'autres armes que de la parole de Dieu, contre Arius, Macedonius, Nestorius, Eutichès, hérétiques condamnés d'hérésies et de blasphèmes contre la sainte Trinité. Constantin, Valentinian, Théodose, Martian, empereurs chrestiens, catholiques, et qui sont de sainte et recommandable mémoire parmi tous les princes qui depuis ont esté, et qui seront par ci-après, toutesfois ne voulurent user de plus grande sévérité envers les auteurs desdites hérésies, qu'ils envoyer en exil, et leur oster les moyens de séduire les bons. Léon premier, nommé (et avecques grande raison) parmi les grands papes, pour le lieu qu'il tenoit, et pour la sainteté de vie, ayant entendu qu'Eutichès en son exil continuoit plus que jamais à espandre son venin parmi ceux qui le vouloyent escouter, en advertit l'Empereur, et le punit, non pas de le faire mourir, mais seulement de le renvoyer encore plus loin. Tous ces exemples bons ay-je voulu ramener, Sire, pour vous remonstrer combien nous sommes esloignez du zèle de la charité, et de l'opinion des bons et anciens Pères. Et quand ausdictes assemblées, elles furent de tout temps défendues, pour le danger qui en peut advenir. Et de vostre part aussi, vous y avez bien pourveu par vos édicts et ordonnances. A quoy je ne puis rien adjouster que (me remettant tout à vostre bon jugement) il seroit raisonnable de la punition des transgresseurs, il y eust distinction des peines, qu'on eust esgard à l'heure, au nombre, l'intention et la façon qu'ils se seroient assemblez.

temps-là on disoit qu'il y avoit quelques intelligences avec le prince de Condé ;

(1) Le prince de Condé étant en Guyenne auprès du roi de Navarre son frère, envoya La Sague, gentilhomme gascon, à la princesse sa femme, et le chargea de voir le comte de Montmorency. La Sague retournant en Guyenne, fut arrêté par l'ordre des Guises ; il était porteur de plusieurs lettres écrites au roi de Navarre et au prince de Condé. Il en avait des Montmorency ; mais elles ne contenaient que de simples compliments. (A. E.)

suppliant de creoyre en estre seur, que oncques en jour de ma vie, je ne tins propos de vous, ny ne me mandastes jamais chose qui ne fut pour le service du Roy, honneur et grandeur de sa couronne, et que vous estes le principal dudit royaulme après messeigneurs ses enfans; qui me faict vous supplier très-humblement, de ne creoyre chose que l'on vous ayt mandé par cy-devant, ny que l'on vous mande cy-après, qui ne soit pour votre honneur et grandeur; et vous ayant tousjours congneuz si affectionné au service du Roy, que vous ne désiré que son bien et sa grandeur. Si ce fût esté autres personnes que le Roy et la Royne mère qui eussent escript, je parlerois le langage qu'un homme de bien et d'honneur doit tenir quand on le charge d'une chose où il n'a jamais pensé: ce que je vous supplie très-humblement de creoyre, et que je ne sceu oncques la prinse dudit La Sague, qu'un jour après qu'il fut prins; et vous escripvois par luy, pour vous rendre response à l'honneste lettre qu'il vous a pleu m'escrire.

« Sire, en me recommandant très-humblement à vostre bonne grace, je supplie le Créateur vous donner en parfaicte santé, longue et très-heureuse vie. De Paris, ce xxvi^e septembre. »

Est écrit au dos : Coppie de lettre missive envoyée au roy de Navarre, de la part de monseigneur le connestable, le xxvi^e septembre 1560.

Au mois d'octobre, au commencement, vindrent nouvelles que un nommé Montbrun, lequel avoit espousé la propre nièce de monsieur le cardinal de Tournon, avoit faict piller la ville de Nismes et avoit pillé tous les joyaux de l'église et choses appartenants au ministère d'icelle, et que luy et ses adhérents avoient retenu les deniers du Roy de sa recepte générale en la ville de Montpellier; et ce, soubz prétexte, ainsi que l'on dit, de je ne sçay quelle religion, ou bien de mettre division au royaume de France, et d'une jalousie du gouvernement.

Le septiesme d'octobre audit an, furent expédiées lettres de par le Roy, envoyées au chapitre de Paris, de la teneur suivante :

« Chers et bien amés, vous scavez les troubles qui sont aujourd'huy au faict de la religion entre les subjects de nostre royaume, pays, terres et seigneuries; et comme soubz ombre d'icelle, aucuns se sont jà eslevés à l'encontre de nous, contrevenants et enfreignants nos ordonnances et injonctions; à quoy désirants par tous moyens pourvoir, et mesme à pacifier lesdits troubles, et oster aux desvoyés leur mauvaise volonté et opinion, nous avons pour pouvoir résister à leur entreprise, esté con-

« traints faire lever et mettre certain nombre de gens de guerre, et requérir non seulement vos tres évesque, mais vous en particulier, que pour partie du payement et solde desdits gens de guerre, vous vous veuilliez de nostre part, comme ceux à qui le faict touche autant que à nuls autres, aider de vos facultés, et jusques à y employer par engagement, s'il en est besoing, et ne pouvés par autre moyen recouvrer plus promptement deniers, vos vaiselles et autres précieux meubles, mesmes les reliquaires et joyaux de votre église, de la somme de quatre mille livres tournois; et pour vous faire ceste requeste, avons commis notre amé et féal conseiller en nostre conseil privé, le seigneur d'Avanson, présent porteur, vous priants et exhortants à cette cause, que mettant par vous en considération ce que dessus, vous nous veuillies octroier et accorder laditte somme, et icelle promptement fournir es mains du trésorier de notre espargue, ou du commis à l'extraordinaire des guerres du costé de Picardie et Champagne, ou des commis de l'un d'eux, par leurs quittances, représentant les quelles, vous ferez rendre et restituer icelle ditte somme, sitost qu'elle aura esté levée et recouverte, comme entendons estre faict, sur les biens de ceux qui auront esté et seront trouvés rébelles, sur lesquels avons ordonné assiette, cottisation et levée en estre faicte; et où series de ce faire refusants ou délayans, attendu qu'il est question du gouvernement de la religion et conservation des ministres d'icelle, voulons et entendons estre procédé à l'encontre de vous en vos biens, selon le pouvoir et instructions que avons à cette fin baillés audit sieur d'Avanson. Si ni faictes faulte; car tel est nostre plaisir. Donnée à Saint-Germain en Laye, le vii^e jour d'octobre 1560. Signé FRANÇOIS. *Etaubus, BURGENSIS.* »

Mémoires et instructions au seigneur d'Avanson, conseiller du Roy en son conseil privé, de ce qu'il aura à dire et faire à Paris, où il est présentement envoié pour les affaires et service dudit Seigneur.

« Présentera les lettres que le Roy escript à l'évesque de Paris ou à ses vicaires, et aux doyen, chanoines et chapitre de l'église Nostre-Dame dudit lieu, aux religieux et prieur Saint-Martin des Champs, aux couvents et chapitre des Chartreux, des Célestins, et aux religieux, abbé et couvens Ste. Geneviefve, St. Victor, St. Germain des Prés, et S. Denis en France; et leur fera particulièrement entendre, outre le contenu en icelles, qu'estant adverty ledit seigneur des troubles qui sont aujourd'huy en la

religion-, pour laquelle aucuns de ses subjects se sont ja eslevés en intention, comme il est à présumer, d'exécuter quelque mauvaise volonté; pour y obvier, auroit ordonné certain nombre de gens de guerre à pied, estre levés, le payement desquels ledit seigneur, d'autant que ses affaires ne le peuvent porter, veult et entend icelui estre fourny par manière de prest et avance, par les prélats de son royaume, attendu que c'est pour le fait de la religion qui leur touche de plus que à nuls autres, et que ledit seigneur Roy a ces prochains estats assignés au mois de décembre, où il leur a mandé et mande encores de rechef se trouver, pourvoyera au remboursement de ce qu'ils auront fourny et advencé pour l'effect que dessus; et cependant faire icelle somme cottiser et imposer sur les biens de ceux qui se trouveront avoir esté rebelles et coupables desdites émotions, pour servir audit remboursement; que à cette cause lesdits évesque, chapitres et convents, ayent à fournir dans six jours après la présentation desdites lettres, ce à quoi ils auront esté cottisés, qui est; c'est à sçavoir, pour ledit évesque, cinq mille livres; pour ledit chapitre Nostre-Dame, quatre mille livres; pour St.-Martin, mille livres; pour les Chartreux, pareille somme de mille livres; pour les Célestins, mille livres; pour Ste Genevieve, mille livres; pour St. Victor, semblable somme de mille livres; pour St. Germain des Prés, autres mille livres, et pour St. Denis, cinq mille livres; dont sera besoin que aucuns d'eux fassent advance, sans en attendre la levée et cuillette particulière sur eux, parceque audit payement ledit seigneur veult lesdits évesque, chapitres et convents, estre tenus ensemblement, et un seul pour le tout.

« Leur remonstrera en outre, qu'estant l'affaire de telle conséquence que chacun le peut voir, qu'ils ne doivent faire aucuns reffus; mais plustost que d'y faillir, qu'ils doivent vendre leurs meubles, grains, vins et autres biens, et mesmes à ce besoing si grand, engager leurs vaisselles, joyaux et reliquaires de leurs églises, pour y satisfaire, et constituer rentes sur iceux et sur tout le revenu de leurs bénéfices; ce que ledit seigneur veult et entend qu'ils fassent, là où ils n'auroient autres moyens; les assureants de leur en faire obtenir, de nostre St. Père le Pape, tel bref ou autres provisions et expéditions qui leur seront pour ce requises et nécessaires.

« Et d'autant qu'il est besoing que lesdites sommes soient incontinent receuës, où lesdits évesque, chapitres et convents seroient refusants de fournir leurs cottisés dedans lesdits jours à eux préfix, après avoir fait saisir le revenu de leur temporel, fera aussi saisir par les

officiers dudit seigneur, particulièrement es maisons de chacun desdits évesque, chapitres et convents, tous leurs deniers, joyaux, meubles, bleds, vins, et autres choses estants en leurs maisons et domiciles; et s'enquerra diligemment et secrètement, s'il y en a aucuns en autres maisons que celles où ils font leurs demourances, soit es mains de leurs recepveurs, fermiers ou autres ayants charge et administration sous iceux, lesquels il fera aussi prendre et saisir, et iceux exploicter et vendre sommairement, sans aucune solemnité de justice y garder, et le plus promptement que faire se pourra, au plus offrant et dernier enchérisseur, jusques à la concurrence de laditte somme.

« Et pour ce qu'il pourroit estre que aucuns desdits recepveurs, fermiers et autres de la qualité susditte, n'auroient payé ce qu'ils sont tenus et doivent faire, et qui néanmoins voudroient dire l'avoir fait; ledit seigneur D'Avanson les fera contraindre par lesdits officiers dudit seigneur, à eux en purger par serment, et à en monstrier les quittances.

« Et fera au surplus en ce négoce, tout ce qui lui sera possible, à ce que laditte somme soit le plus promptement que faire se pourra recouverte, et mise es mains du trésorier de l'espargne ou de son commis, par ses quittances; et ce dedans lesdits six jours pour le plus tard.

« Déclarera aussi ausdits évesque, chapitres et convents, que le séjour et frais qu'il fera attendant lesdits deniers, seront à leurs despens.

« Et enfin, s'il cognoist que les dessusdits usent de trop grande longueur à payer la dessusditte somme, amenera avec luy en toute diligence ledit évesque, abbés, ou leurs vicaires, et quatre des plus apparents de chacun desdits chapitres, devers ledit seigneur, la part où il sera, pour estre et demeurer à sa suite jusques à ce que laditte somme ayt esté entièrement fournie; et la tout à leurs propres cousts et dépends.

« Et de tout ce qui y aura esté et en sera fait, en advertira de jour en autre ledit seigneur D'Avanson, ledit seigneur et nos seigneurs de son conseil privé. Fait à St. Germain en Laye, le septième jour d'octobre, l'an 1560. Ainsi signé : FRANÇOIS, et plus bas : BURGENSIS. »

Ledit neufiesme jour, la matière fust mise en délibération au chapitre de Paris; là où monsieur l'évesque de Paris assista; et fust résolu que l'on engageroit ses meubles précieux; mais de vendre, *nullum verbum*; et depuis ne se trouva personne qui voulut prendre en engagement lesdits reliquaires, qui fut cause que quelqu'un du chapitre, que l'on ne veut nommer

pour son honneur, tenant le party de l'évesque, et le voulant descharger de la somme de cinq mille francs, à laquelle il estoit cottisé pour sa part, fist ouverture de vendre le chef St. Philippe, duquel on offroit neuf mille trois cent vingt livres; mais cette opinion ne fust trouvée bonne par la compagnie; et fust advisé que l'on cherchoit argent à rente; et à cette fin messieurs du chapitre me prièrent de leur en faire trouver à prester par mademoiselle ma mère; ce que je fis très-volontiers, et leur fis bailler à rente la somme de quatre mille livres, pour trois cent trente trois livres six sols huit deniers. Bien vray est que le chapitre accorda à monsieur de Paris, de se obliger réciproquement l'un pour l'autre, et que ils prendroient quittances séparées. Ce qui fust fait.

Le douzième de ce mois, le Roy partist avec son armée pour aller à Orléans, pour ainsi que l'on disoit, punir les rebelles contre Sa Majesté.

Le jeudy dernier jour du mois, arriva à Orléans monsieur le roy de Navarre, accompagné de monsieur le prince de Condé, lesquels, à ce que l'on disoit, ne furent fort bien receus.

Le jour de la Toussaint premier jour du mois de novembre, vindrent nouvelles que le Roy avoit fait constituer prisonnier le prince de Condé, en la ville d'Orléans, à la garde du sénéchal d'Agénois et de Mr. Saviny, capitaine des gardes; et disoit-on qu'il estoit chargé des rébellions faites contre le Roy et esmotions en plusieurs pays de son royaume.

Peu de temps après le Roy manda monsieur le président de Thou et monsieur le procureur général du roy, et autres de messieurs de la cour, pour le procès, ainsi que l'on disoit, de monsieur le Vidame de Chartres.

Peu de temps après, fust constitué prisonnier monsieur le bailliy d'Orléans, le lieutenant général, le procureur et advocat du roy de ladite ville.

Le troisième jour de novembre, furent assemblés les trois Estats, suivant le commandement du Roy. L'assemblée se fist en l'évesché de Paris, chacun estat en salle séparée; là où fust rémonstré des doléances et plaintes du peuple, et furent dressés mémoires et instructions pour estre monstrees et portées en l'assemblée générale de tous les Estats de ce royaume, au douzième de décembre, en la ville d'Orléans.

(1) Les commissaires nommés par le Roi pour faire le procès au prince de Condé, étaient le chancelier de l'Hôpital, monsieur de Thou, président au parlement de Paris, et messieurs de Faye et Viols, conseillers au même parlement. Le 13 de novembre, dit M. de Thou, ils se rendirent dans le lieu où il était détenu prisonnier, pour l'interroger. Ce prince soutint qu'il ne devait pas être jugé

En ce mois ici, fust constituée prisonnière par commandement du roy, madame de Roye belle-mère de monsieur le prince de Condé; et fust mise au chasteau de Saint-Germain-en-Laye.

Arrêt signé par François II, portant que nonobstant l'appel interjetté par le prince de Condé, des commissaires nommez pour lui faire son procès, ce prince sera tenu de donner le jour même ses moyens de récusation contre ces commissaires; à faute de quoi, ils procéderont au jugement de son procès.

Veu par le Roy en son conseil, la procédure faite par les commissaires (1) députez par ledit seigneur, pour l'instruction du procès de messire Loys de Bourbon prince de Condé, chevalier de l'ordre dudict seigneur, du dixseptiesme de ce mois, contenant que ledict de Bourbon prince de Condé se seroit porté pour appellant deditz commissaires, et les auroit tous en termes généraux récusez, sans vouloir bailler causes particulières de récusation; disant qu'il les déclareroit devant ledict seigneur, assisté et accompagné comme il avoit auparavant requis; les arrestz d'icelluy seigneur donnez les treize et quinziesme de ce mois; la matière mise en délibération en sondict conseil, et tout considéré:

Ledit seigneur a ordonné et ordonne, que nonobstant ladicte appellation interjettée des dictz commissaires, laquelle il a déclaré et déclare pure, frivole et non recevable, et chascune dictée et alléguée par ledict de Bourbon prince de Condé par devant les dictz commissaires, que dedans huy, pour toutes préfixions et délais, il sera tenu bailler causes de récusation particulières contre iceux commissaires, si aucunes en a; autrement et à faute de ce faire dedans ledict temps, et icelluy passé, sera par les dictz commissaires passé outre à l'instruction dudit procès, suivant les dictz arrestz, ainsi qu'il appartient par raison. Et sera ce présent arrest enregistré audict de Bourbon, par M^{re} Florimond Robertet, secrétaire de ses finances; lequel ledict seigneur a commis et comect pour ce faire. Fait à Orléans, le vingtiesme jour de novembre l'an mil cinq cens soixante. FRANÇOIS.

Le cinquième jour de décembre décéda le roy François second de ce nom, en la ville d'Orléans, à une heure du matin.

Peu de temps après son corps fut transporté par des commissaires, mais par le Roi, par les pairs, et par toutes les chambres du parlement assemblées. Il appela des procédures qu'on faisoit contre lui, au Roi, et ensuite au conseil privé, qui déclara ses appels sans être frivoles. Ayant interjeté plusieurs appellations semblables, il en fut toujours débouté. (A. E.)

à Saint-Denis en France, sans aucune solennité.

Au roy François second de ce nom succéda à la couronne Charles, frère du roy François, nommé Charles neuvième, âgé de dix ans ou environ.

En ce temps ici, monsieur le prince de Condé qui avoit esté constitué prisonnier par commandement du roy François, fust eslargy et envoyé en sa maison de Ham.

En ce temps, furent tenus les estats en la ville d'Orléans; portant la parolle pour l'Eglise monsieur Quintin, docteur en la faculté de Décret; monsieur de Rochefort, pour la noblesse; et pour le tiers-estat, un nommé monsieur Lange, advocat.

Peu après les estats tenus, monsieur le cardinal de Lorraine se retira de la cour, et s'en alla prescher en son archevesché de Reims.

Aux dessusdits estats ne fust aucunement parlé du gouvernement, demeurant ledit gouvernement à la Royne mère, ayant pour son conseil le roy de Navarre et autres princes du sang, et seigneurs et chevaliers de l'ordre.

Au mois de mars furent assemblés les estats en cette ville de Paris, ceux seulement de la prévosté, en la salle de monsieur de Paris, là où assista monsieur l'évesque de Paris, monsieur le lieutenant civil, et autres notables personnages; et pour l'Eglise mesme, l'archidiacre de Brie; l'abbé d'Amiens; messieurs de Thou, conseiller en la court et trésorier de Beauvais; monsieur le chancelier du Vivier, chanoine en l'église de Paris; monsieur Le Coq, aussi chanoine; messieurs Machecau et monsieur Brulart, abbé de Maillois, aussi chanoine; et la résolution et proposition oüie de la demande et subvention que le Roy demandoit; c'est à sçavoir, qu'il falloit que l'Eglise rachestast dedans certain temps le domaine du roi du tout aliéné, montant à la somme de quatorze millions de francs; et outre, un impost et nouveau subside que le Roy désiroit estre fait et mis sur le sel et vin, duquel personne ne seroit exempt; fust advisé par le clergé, que parce que la cause estoit commune entre la noblesse et le tiers-estat, suivant l'ancienne observance, nous prendrions advis d'eux, pour avec eux d'un commun accord faire une résolution pour contenter le Roy; et à celle fin furent députés monsieur l'archidiacre de Brie en l'église de Paris, et conseiller du roy en sa cour de parlement, et monsieur Griveau, chanoine de la Sainte-Chapelle et doyen d'Amiens, pour en porter parolle à la noblesse et tiers-estat; lesquels estants de retour, firent réponse que la noblesse en adviseroit, et qu'elle rendroit res-

pense à messieurs du clergé. Peu après vindrent de la part de laditte noblesse, ung nommé Martine, et un autre nommé Lusarche, lesquels remonstrèrent au clergé que en vertu des lettres du Roy, l'on ne pouvoit procéder ausdits estats, attendu que *morte mandantis, expiratum erat mandatum*. Au contraire leur fust remonstré par monseigneur l'évesque de Paris qu'il ne falloir entrer-là, et que les estats combien qu'ils ussent esté publiés par le roy François, et que, *morte preventus*, ils n'eussent pu estre tenus, si est-ce que le roy Charles, en continuant le mandement de feu son frère, les avoit continués sous le même mandement; et pour ce qu'il ne falloit révoquer cela en doute. Ceux de la part de la noblesse firent response, que s'ils estoient contraincts de passer outre, ils avoient charge de dire que d'autant que le Roy estoit mineur et en bas âge, et à cette cause, ils ne sçauroient seulement contracter avec lui, ils estoient d'avis de n'accorder aucune subvention au Roy, que premièrement il ne fust arrêté d'un gouverneur et régent de France; et pour ce faire il eslisoit le roy de Navarre; et si il ne vouloit accepter ledit gouvernement, il le donnoit au plus proche d'après lui. Messieurs du clergé ne leur firent aucune response. Je ne veux obmettre comme au tiers-estat il y eust grandes altercations pour le gouvernement, jusques à nommer du conseil pour le roy, sans que aucunement fust mandé par ledit seigneur Roi de entrer au gouvernement; de sorte que l'insolence grande fust cause de remettre les estats *in aliud tempus opportunus*.

Le clergé, *inter tot et tam varias opiniones et altercationes*, ne se voulant mesler, advisa de faire remonstrances au roy, qu'il estoit près de luy subvenir en sa grande et urgente nécessité, *indefinité et indeterminaté*, et que l'on le prioit de se contenter de quatre decimes, entendu que lesdites decimes n'avoient jamais esté introduites sinon pour la nécessité des guerres; laquelle raison ne pourroit cejourd'huy militer, entendu que nous sommes en paix avec nos ennemis.

En ce temps ici, fust grand bruit de faulx prédicateurs qui preschoient en la cour, et lesquels monsieur l'admiral, neveu de monsieur le conestable, faisoit prescher; qui estoit un grand scandalle pour la religion chrestienne. *Catholica Ecclesia multos hoc tempore adversarios habuit et habitura est, nisi Deus optimus maximus suorum misereatur, et exurgat et judicet causam suam*. La division et contrariété aux ministres de justice, a causé une grande augmentation et division en la religion chrestienne;

et crois à la vérité qu'il y en a plus de contraire religion que d'autres.

Relation de ce qui se passa à Orléans, le lendemain de la mort du roy François II, au commencement du règne du roy Charles IX, le 6^e jour de décembre 1560.

Extrait du registre de monsieur de l'Aubespine, secrétaire d'estat.

Le cinquième jour de décembre l'an 1560, le roy François II de ce nom estant en sa ville d'Orléans, rendit l'ame à Dieu ; et luy succéda à cette couronne, Charles IX, son frère, à présent nostre souverain seigneur, en l'aage de onze ans ou environ.

Et pour ce qu'il n'est encore en aage pour administrer luy-mesmes, et manyer les affaires d'un tel royaume, ont esté mises en considération les grandes vertus, prudence et sage conduite de très-haulte princesse la royne Catherine sa mère, et l'affection grande qu'elle a toujours démontrée au byen et utilité de ce dict royaume, et combien elle ayme l'honneur, grandeur, conservation et augmentation d'icelluy ; et sur cela esté conclud et advisé par le roy de Navarre et aucuns princes, et gens du conseil privé delaissez par ledict feu seigneur Roy, que ledict royaume ne scauroit estre manyé de plus digne main, ne sage administration, que celle de ladicte dame, soubz le nom et auctorité dudict seigneur Roy son filz ; en espérance que Nostre Seigneur favorisera par sa bonté et clémence, les actions de ladicte dame, congnoissant la sincérité de son cœur ; de sorte que tout redonnera à son honneur, et gloire de Dieu, et au bien, repos et consolation de son peuple et de ses subjectz.

Cela ainsy résolu et arrêté, ladicte dame s'estant retirée auprès dudict seigneur Roy, le 6^e dudict mois, vindrent par devers Leurs Majestez ledict sieur roy de Navarre, messieurs les cardinaux de Bourbon, Lorraine, Tournon, Guyse et Chastillon, le prince de la Rochesuryon, duc de Guyse, d'Aumalle et d'Estampes, le chancelier, les sieurs de Saint-André et de Brissac, mareschaulx, le sieur de Chastillon, amiral de France, le sieur du Mortier, évesques d'Orléans, de Valence, d'Amyens, et sieur d'Avanson, tous dudict conseil privé, qui furent benignement receus dudict seigneur Roy, lequel les remercia des grands services qu'ilz avoient faitz au feu Roy son frère, et de l'affection qu'ils démontroient envers luy, laquelle il les pria continuer ; et au demourant, obéyr et faire ce que leur commanderait ladicte dame Royne sa mère estant accompagnée de tant de grands et nota-

bles personnages de son conseil, duquel elle entendoit user : qu'il espéroit que toutes choses passeroient au byen de son royaume et de son service.

Vindrent aussy devers Leurs Majestez, les cinq cappitaines des gardes, et celuy des Suisses, faire le semblable ; ausquels le Roy feit pareil commandement. Furent mandez et appelez les sieurs de l'Aubespine, Bourdin, de Fresne et Robertet, secrétaires d'estat, ausquels ledict seigneur commanda que doresnavant ils se tinssent près ladicte dame et la suivissent, et non autres, pour recevoir d'elle ses bons commandements, et ne faire aucunes expéditions des affaires de ce dict royaume, que celles qu'il leur seroient par elle ordonnées.

Le semblable fut aussy commandé aux intendans des finances.

Vindrent aussy devers ledit seigneur Roy et ladicte dame sa mère, tous les chevaliers de l'ordre et gentilzhommes de la chambre dudict seigneur, qui se trouvèrent lors en ce lieu, faire le semblable devoir.

Peu de temps après, ce mesme jour, mondict sieur le cardinal de Lorraine vint rapporter à Leurs Majestez, le cachet du feu Roy, qui fut rompu en leur présence ; et ordonné en faire un autre soubz le nom du Roy qui est à présent ; lequel demourera entre les mains de ladicte dame.

Lettre de Charles IX au parlement de Paris, par laquelle il lui mande la mort de François II, avec la response du parlement au roi, et une lettre à la reine-mère.

Ce jour, toute la court a receu les lettres missives du roy Charles neufiesme à présent régnant ; desquelles la teneur ensuyt. DE PAR LE ROY. Noz amez et féaulx. Nous estimons qu'avez jà entendu la grande perte que a fait ce royaume, de la personne du feu Roy nostre trichier frère qu'il a pleu à Nostre Seigneur tirer à sa part ; la longue vie duquel promectoit, pour ses dignes vertuz, beaucoup de bien, de repos et de consolation à ses pauvres subject ; dont nous asseurons que vous avez le doloireux régré qu'en doibvent porter bons et affectionnez subjectz, ainsi que nous faisons de nostre part. Toutesfois puyisque telle a esté sa volonté, il s'y fault conformer, et la remercier de tout ; n'ayant de rien tant de régré, sinon que nous laissons successeur de sa couronne, ce n'ayt esté en aage et estat digne d'une si poissante charge. Mais nous confiant en sa bonté qui conduit et dresse le cueur et l'esprit des princes, et en la vertu et prudence de la Royne nostre très-chère et très-

et mère, laquelle nous avons supplié en main l'administration de cestuy royaume, et suppléer ce que nos jeunes ans ne peuvent encore faire; nous espérons que les choses seront si bien conduictes par elle, avec conseil et advis de nostre très-cher et noble le roy de Navarre, et des notables personnages que ledict feu Roy nous a laissé de son conseil, que tout tournera à la grandeur et splendeur du royaume, et au bien et contentement de toutz. Et pour ce que nous sçavons que c'est une des principales, par laquelle les royaumes ont esté maintenuz, nous vous continuons à y faire le bon devoir que (comme avons entendu) faict jusques-nous le Dieu, descharge de nostre charge et bien de nostre peuple; et vous assurez que vous ne ferez jamais riens qui plus agréable. Donnée à Orléans, le VIII^e de décembre 1560. Signées. CHARLES. Et par. DE L'AUBESPINE. Et à la superscription nos amez et féaulx les gens tenans l'art de parlement à Paris.

Ilz ont esté les chambres assemblées; les lettres missives leues, a esté arresté, mise en délibération, que M^{rs} René président, Adrian Dudrac conseiller, le Ferrier aussi conseiller et président des, et François Briçonnet conseiller de court, qu'elle a commis et commect effect, yront au plustost qu'il sera par devers le Roy estant à Orléans, à la révérence, et luy rendre l'obéissance par de sa court de parlement, ainsi accoustumé faire; et que par eulx, selonc telle qu'ilz la pourront prendre, l'audict seigneur Roy et à messieurs de la court, pour le faict des gages des gens de court. Ensuyt la teneur de la lettre par la court, à la Roine-mère.

du parlement à la Roine-mère.

souveraine dame. Tant et si très-humblement possible nous est, à vostre bonne gracie nous recommandons. Nostre souveraine dame nous a escript, que pour ses jeunes ans a supplié prendre en main l'administration de son royaume, pour le gouverner par le sage conseil et advis du roy de Navarre et des notables et grands personnages esleus par le conseil du feu Roy que Dieu absolve; nous a esté la plus grande consolation en la vie que nous advenü, que nous eussions peu et n'en pouvons assez rendre de grâces au Créateur, qui n'a jamais délaissé la

France sans bonne conduite; et nous faict congnoistre qu'il a mis au cuer du Roy jeune, le sens de tous ses meilleurs et plus anciens et expérimentez subjectz, qui n'eussent peu conseiller ne désirer aultre élection que celle que ledict seigneur a faicte. Nous avons député un président et trois conseillers de ceste court, nos frères, pour aller bien-tost rendre l'obéissance que devons à Sa Majesté et à la Vostre, et continuerons faire nos devoirs en sa justice. Nostre souveraine dame, il ne nous reste plus que à supplier nostre Rédempteur, qu'il luy plaise vous conserver et vous donner en très-bonne santé, très-longue vie. Escript à Paris en parlement, souz le signet d'iceluy, le XII^e jour de décembre 1560. Et au dessoubz est escript : *Voz très-humbles et très-obéissans subjectz et serviteurs, les gens tenans le parlement du Roy.* Et sur la superscription : *À la Roine mère du Roy, nostre souveraine dame.*

[1561] *Lettres du Roy au parlement de Paris, par lesquelles il luy mande de faire punir ceux qui depuis peu se sont assemblés tumultuairement à Paris, et ont brisés des images.*

Ce jour, la court a receu les lettres missives du Roy, desquelles la teneur ensuyt. « De par le Roy. Nos amez et féaulx. Nous avons esté advertiz qu'il s'est faict ces jours passez en nostre ville de Paris, certaines assemblées en armes, avec lesquelles aucuns poussez de malings et séditions espritz, ont en grand mespris, contumacement et irrévérence de nostre foy et religion chrestienne, abbatu, brisé et rompu des images, et faict plusieurs aultres actes grandement scandaleux, et tous tendans à troubles, tumultes et séditions; chose qui nous a despleu et desplaist aultant qu'il est possible; et mesmes de ce que abusans de la douceur et bénignité avec laquelle nous désirons faire traicter les choses de nostre royaume, pour une commune et générale union et tranquillité, ilz ne cherchent que de troubler le repos de nostre Estat, et par telles assemblées illicites, excès et scandales réprouvez de Dieu et des hommes, le précipiter en une calamiteuse confusion. Au moien de quoy, désirans estre pourveu à une si effrénée licence, ainsi que l'importance de la chose le requiert, vous mandons et enjoignons par l'advis de la Roine nostre très-çhere et très-amée dame et mère, que vous ayez à faire de nouveau défendre à son de trompe et cry publicq, en nostre dicte ville de Paris, par tous les lieux

d'icelle accoustumez à faire criz et publications, que aucuns de quelque qualité ou condition qu'ilz soient, n'ayent à faire assemblées et conventicules illicites, et défenduz par les éditz et ordonnances faictz à ceste fin; et soubz les peines contenuës en iceulx, que vous ferez de nouveau exprimer et déclarer par ladicte publication, si veoyez que besoing soit. Et au demeurant, ferez diligemment informer de ceulx qui ont faict les susdictes assemblées et brisement d'images, pour estre procédé à l'encontre d'eulx, ainsi que de raison. Donnë à Orléans, le xiii^e. jour de janvier 1561. Ainsi signé : CHARLES. Et au dessoubz : BOURDIN. » Et à la superscription : *A nos amez et féaulx les gens tenans notre court de parlement de Paris.*

Lettre du Roy, par laquelle est mandé que tous ceulx qui seront détenuz prisonniers pour le faict de la religion, soyent mis hors des prisons. Car tel est le bon vouloir dudict sieur.

De par le Roy.

Nostre amé et féal. Regardant aux affaires de nostre royaume, principalement aux choses plus nécessaires pour y maintenir la tranquillité publique, et conférans du moyen pour y pourveoir, avecques la Roynie nostre très-honorée dame et mère, nostre oncle le roy de Navarre, prince de nostre sang, et autres princes et gens de nostre conseil privé : ils nous ont mis devant les yeux les singulières vertuz des roys noz très-honorez seigneurs, ayeul, père et frère, et entre autres, la charité qu'ilz ont tousjours exercée envers leurs peuples et subjectz, et la clémence dont ilz ont usé à l'endroit de ceulx qui en ont eu besoin : et considérant que à leur exemple, et pour estre chose fort descente et convenable à nostre jeune aage. Nous ne pourrions mieux faire à cestuy nostre nouvel advènement à la couronne, que de l'estendre sur ceulx noz subjects qui se treuvent travaillez et emprisonnez pour le faict de la religion, soubz l'espérance que nous avons au bien qui en pourra sortir : ayant de ce prins le bon et prudent advis, et conseil de nostre-dicte dame et mère, de nostre-dict oncle, princes et gens de nostredict conseil ; et suyvant iceluy, nous voulons, vous mandons et ordonnons très-expressément que vous ayez à cesser et supercéder toutes poursuites, procédures, recherches, adjournemens, deffaux et jugemens qui se pourroient faire et donner par vous à l'encontre de toutes personnes, de quelque qualité qu'elles soient, pour le faict de la religion, encores

qu'elles eussent assisté aux assemblées, avecques armes, pour la seureté de leurs personnes,ourny argent ou autrement. Semblablement que vous ayez à mettre en plaine et entière liberté et faire ouvrir vos prisons à tous ceulx et celles qui à ceste occasion y seroient détenuz, les admonestant de vivre cy-après catholicquement, et sans faire aucun acte scandaleux ne séditeux, sur peine d'estre puniz ; sans pour le passé plus avant les enquérir, inquiéter, ne molester en quelque sorte que se soit : ce que nous voulons demeurer comme oublié et ensevelly, pour le bien que se peult espérer de ceste nostre douceur envers eux : n'entendant toutefois que au nombre d'iceulx, soyent compris les auteurs et chefs des séditions, qui ont conspiré et pris les armes contre nostre propre personne, et l'estat de nostre royaume ; lesquelz seulement et non autres, voulons estre exclus de ceste nostre grace. Et quant à l'advenir, entendons et nous plaist que l'édict faict dernièrement à Romorentin par le feu Roy nostre frère, ayt lieu, et soit par vous et ceulx ausquelz il touche, observé et entretenu de point en point, au bien et repos de nostre peuple, soulagement des bons, et chastiment des mauvais : vous mandant et ordonnant de rechef très-expressément, que vous ayez à suyvre et effectuer le contenu en ces présentes, tout ainsi que si elles estoient par lettres patentes esmanées de nous ; lesquelles nous avons, pour aucunes bonnes causes et considérations, différé faire expédier. Si ny faictes faute. Car tel est nostre plaisir. Donnë à Orléans, le vingt et huitième jour de janvier, l'an mil cinq cens soixante et un. Ainsi signé, CHARLES. Et au dessoubz : DE L'AUBESPINE.

Lettre du Roy et de la Reine-mère, au parlement de Paris, au sujet des prisonniers détenus dans la conciergerie du Palais, pour cause de religion.

Ce jour, maistre Bourdin sieur de Villaines, conseiller du Roy et son secrétaire d'estat, a apporté et présenté à la court les lettres missives du Roy et de la Roynie sa mère, cy-après insérées. Et pour ce que les dictes lettres contiennent créance ; et luy interpellé de dire sa créance, a dict, que les Majestez du Roy et de la Roynie sa mère, ayans entendu qu'elle faisoit quelque difficulté ou longueur de procéder à la vérification et réregistrement des lettres patentes, et lettres closes à elle envoyées, afin de faire ouvrir les coffres des prisons, et mettre en liberté les prisonniers détenuz pour le faict de la religion, et faire cesser les poursuites contre eulx ; il avoit eu commandement cy-après de dire à ladicte

court, que à l'instance prière et requeste des trois estats, et afin de pourveoir et obvier aux troubles et divisions, attendant la décision du concile général accordé par le saint Père, ledict seigneur avoit envoyé les dictes lettres; lequel avec son conseil, ayant considéré que ce qui seroit expédié céans pour ce regard, feroit loy par tout le royaume; et d'autant que ces jours passez l'on a faict bruit de quelque remuement, il est chargé de dire à ladicte court, que toutes choses cessans, elle ayt à procéder à ladicte vérification des dictes lettres. Ce faict, luy a esté respondu par monsieur le président de Saint André, que en la conciergerie il n'y a pour le présent aucuns prisonniers pour le faict de la religion; et quant à ceulx qui sont prisonniers es aultres prisons de ceste ville, ladicte court n'y peult toucher; d'autant que par les dictes lettres missives, est mandé de tenir secret le contenu en icelles; et s'il plaist au Roy que l'on y face quelque chose, il faudroit que Sa Majesté envoyast lettres patentes à ceste fin. A quoy a respondu ledict Bourdin, que les dictes lettres ne sont que pour le regard des prisonniers estans en la Conciergerie ou ailleurs, par ordonnance de la court, et que l'on en a encript de semblables aux aultres courtz de parlemens et juges ordinaires de ce royaume. Ensuivent les teneurs des dictes lettres missives.

De par le Roy.

Noz amez et féaulx. Ayant entendu la difficulté que vous faictes de suyvre et exécuter ce que vous avons dernièrement escript d'Orléans, pour le regard de ceulx qui sont accusez et détenuz pour le faict de la religion, et désirans que cela sorte effect; nous avons commandé au sieur de Villaines nostre conseiller et secrétaire d'estat, présent porteur, vous dire et déclarer sur ce nostre intention; dont nous vous prions le croire tout ainsi que vous feriez nous-mesmes. Donné à Fontainebleau, le xiiij^e jour de février 1561. *Signées.* CHARLES. *Et au dessoubz.* DE L'AUBESPINE. Et à la superscription. *A nos amez et féaulx les gens tenans nostre court de parlement à Paris. Registrata xv^e. februarii 1561.*

Messieurs, vous entendrez du sieur de Villaines présent porteur, quelle est l'intention du Roy monsieur mon filz, sur l'exécution des lettres qu'il vous escripvit d'Orléans; laquelle je vous prie suyvre, et cesser toute difficulté; qui est le plus agréable service que vous luy scauriez faire; ainsi que j'ay donné charge à ce dict porteur vous dire encores de ma part; dont je vous prie le croire; priant Dieu, Messieurs, vous donner ce que désirez. De Fontainebleau, le xiiij^e jour de février 1561. *Signée.* CATHERINE. Et

au dessoubz. DE L'AUBESPINE. Et sur la superscription. *A messieurs les gens tenans la court de parlement à Paris. Registrata xv^e. februarii 1561.*

Lettres patentes sur l'exécution de la lettre de cachet du 28 de janvier 1561, concernant les prisonniers détenuz pour fait de religion.

Charles par la grace de Dieu, roy de France. A noz amez et féaulx conseillers les gens tenans nostre court de parlement à Paris: salut et dilection. Comme par nos lettres closes du vingt-huictiesme jour de janvier dernier passé, nous vous alons, par l'advis de nostre très-honorée dame et mère, de nostre très-cher et très-ami oncle le roy de Navarre, princes de nostre sang et gens de nostre conseil privé, déclaré et faict entendre nostre intention pour le regard de ceulx qui sont détenuz prisonniers, prévenuz ou accusez pour le faict de la religion; lesquelles pour certaines et grandes considérations, nous voulons sortir effect: nous à ces causes, vous mandons, commandons et enjoignons très-expressément, que le contenu en nos dictes lettres vous entretenez, gardez et observez, et faictes entretenir, garder et observer, selon qu'il vous est plus amplement mandé par icelles; et d'autant que nous sommes advertiz qu'il y a plusieurs des dictz prisonniers, lesquelz contre l'intention de nostre grace et faveur, monstrent et déclairent ouvertement une obstinée volonté et pertinacité de vivre après ladicte délivrance, et se comporter au faict de ladicte religion autrement que nous ne désirons, et que leur demeure en nostre dict royaume y seroit dommageable et préjudiciable, nous par l'advis dessus dict, vous ordonnons de rechef, que en les mettant en liberté, suyvant le contenu en nos dictes lettres, vous enjoignez à tous ceulx et celles qui vous déclaireront vouloir demeurer en ceste opiniastreté, et ne voudront vivre catholiquement, qu'ilz aient dedans tel temps que vous adviserez et leur sera par vous préfix, à se retirer après ladicte délivrance, hors cestuy nostre royaume, sur peine de la hart; et afin que le semblable se face par tous les bailliz et sénéchaux de vostre ressort, qui ont eu de nous pareilles lettres dudict vingt-huictiesme janvier, vous leur enverrez la copie de ces présentes, signée de vostre greffier, et leur enjoindrez de suivre aussi le contenu: car tel est nostre plaisir. Donné à Fontainebleau, le vingt-deuxiesme jour de février; l'an de grace mil cinq cens soixante et un, et de nostre règne le premier. Ainsi signé. Par le Roy en son conseil. DE L'AUBESPINE. *Registrata, audito procuratore generali regis, Parisiis in parlamento, prima*

die martii, anno Domini millesimo quingentesimo sexagesimo primo. Sic signatum. Du TILLET. Collation est fait à l'original. Du TILLET.

Lettres du Roy, à la court de parlement de Paris, au sujet des prisonniers détenus pour fait de religion.

Ce jour, les chambres assemblées, les gens du Roy ont présenté à la court les lettres missives, dont la teneur ensuyt.

De par le Roy.

Noz amez et féaulx. Pour faire cesser toutes les difficultez qui se pourroient faire à l'exécution des lettres missives que vous escripvismes d'Orléans, le xxvij^e jour de janvier, touchant les prisonniers prévenuz et accusez du fait de la religion; nous avons fait expédier noz lettres patentes que présentement vous envoyons; suivant les quelles nous voulons et vous mandons, que vous procédiez à l'effect et exécution de l'une et de l'autre de poinct en poinct, selon nostre intention contenuë par icelles, et faciez faire le semblable par tous les juges estans de vostre ressort; car tel est nostre plaisir. Donné à Fontainebleau, le xxij^e jour de février 1561. Signées. CHARLES. DE L'AUBESPINE. Et au doz. *A noz amez et féaulx les gens tenans nostre cour de parlement à Paris avec les lettres patentes dont en icelles missives est fait mention; qui ont dict quant à eulx ne pouvoir empescher l'entérinement des dictes lettres, puyisque la volonté du Roy est.*

Arrêt du parlement de Paris, qui porte que celui du 5 de mars précédent, sur les assemblées et conventicules, et sur l'impression des livres sur les matières de la religion, sera publié dans les villes de Baugé, Saumur, etc.

La court ayant égard à la requeste du procureur général du roy, pour obvier aux scandales, assemblées illicites et séditions qui s'en pourroient ensuyvre, a ordonné, comme en cas semblable elle a jà fait le vij^e jour de ce présent mois de mars, pour les villes d'Angiers, Tours, le Mans et Poitiers, que l'ordonnance par ladicte court faite le cinquiesme jour du dict présent moys, sur le fait des dictes assemblées et impression de livres reprouvez et censurez, publiez par la ville de Paris et forsbourgs d'icelle, le lendemain vj^e jour d'icelluy moys, sera semblablement publiée à son de trompe et cry publicq par les carrefours et endroitz accoustumez à faire criz et proclamations, ès villes de Baugé, Saumur, la Flesche et Chasteaugon-

tier, Laval, Sablé et Mayenne la Jenhes: enjoinct ladicte court aux juges et officiers des dictes villes, chacun endroit soy, faire faire la publication de ladicte ordonnance, entretenir, garder et observer estroitement le contenu d'icelle selon sa forme et teneur, et sur les peines portées et indictes par icelle; et aux substitutz dudit procureur général ès dictz lieux, faire les diligences requises, et en certifier icelle court dedans ung moys, sur peine de s'en prendre à eulx en leurs propres et privez noms.

Lettres du Roy, de la Reine-Mère et du roy de Navarre, au parlement de Paris, par lesquelles en lui envoyant les lettres du Roy, pour indiquer une assemblée d'estats généraux à Tours, ils lui mandent qu'il s'est fait sur l'administration du royaume, un accord entre la Reine-Mère, le roy de Navarre et les princes du sang.

Ce dict jour, la court a receu les lettres missives du Roy, de la Royne-Mère et du roy de Navarre, avec la copie des lettres dont ès missives du Roy est faite mention. De par le Roy. Noz amez et féaux. S'estant congneu en nostre conseil, que en l'assemblée des estats dernièrement tenuz en nostre ville de Paris, la résolution n'a pas esté prise telle qu'il seroit besoing pour le secours que noz si grands affaires et la nécessité d'iceulx le requièrent; aussi que plusieurs de ceulx qui se y sont trouvés se sont amusez à disputer sur le fait du gouvernement et administration (1) de ce royaume; il a esté advisé en nostre dict conseil, faire nouvelle convocation et assemblée des dictz estats, au temps et ainsi que vous verrés par la copie de la commission que en avons fait expédier partout, que présentement vous envoyons; vous voulans faire participans du contenu, pour l'asseurance que nous avons que vous aures à grand plaisir d'entendre aussi par ladicte commission, l'union, accord et parfaite intelligence bien signée (2) et arrestée, pour le fait de ladicte administration, entre la Royne nostre trèshonorée dame et mère, nostre oncle le roy de Navarre, et noz cousins les princes de Condey, duc de Montpencier, et prince de La Rochesuryon, qui tournera avec l'ayde de Dieu, à son honneur, au bien de nostre service, et repos de nostre peuple; chose que nous désirons et cherchons plus que nulle autre chose de ce monde: vous priant de vostre

(1) Les états particuliers de Paris demandaient que le roi de Navarre fût déclaré régent. (A. E.)

(2) Par cet écrit signé, il fut convenu que la Reine mère aurait l'administration des affaires, et que le roi de Navarre serait déclaré lieutenant général du Roi par tout le royaume. (A. E.)

part tenir la main et vous employer en tout ce que vous congnoistrez et verrez y appartenir, et pouvoir apporter utilité, selon la parfaite fiance que nous avons en voz prudences, et au zèle grand que vostre compaignie a tousjours porté à nostre service et à la tranquillité publique. Donné à Fontainebleau, le xxx^e jour de mars 1561. Ainsi signé : CHARLES. Et contresigné : DE L'AUBESPINE. Et sur la superscription : *A nos amez et féaulx les gens tenants nostre court de parlement à Paris.* Messieurs, vous entendrez par ceste dépesche l'occasion pourquoy il a esté advisé faire faire nouvelle assemblée et convocation des estats, et la bonne disposition, union et intelligence qui est icy pour toutes choses concernans le bien de ce royaume, et le service du Roy monseigneur mon filz, dont j'ay d'autant plus de contentement, que c'est ce que je désire le plus en ce monde; n'ayant voulu faillir à vous en advertir, et prier que en ce qui se présentera par de-là, que vous jugerez appartenir à ung si grand bien, vous y employiez de vostre part, aultant que je suis sœur que vous aimez les choses bonnes, et le bien de son service et de son peuple : priant Dieu, Messieurs, vous donner ce que plus désirez. De Fontainebleau, le trenteiesme jour de mars 1561. Signée : CATHERINE. Et contresignée : DE L'AUBESPINE. Et sur la superscription : *A messieurs les gens tenans la court de parlement à Paris.* Messieurs, vous sçauvez par ceste dépesche l'occasion pourquoy il a esté advisé faire faire nouvelle assemblée des estats; et l'union, accord et bonne intelligence qui est entre la Royne et moy, pour le fait du gouvernement et administration de ce royaume, dont, pour le plaisir que je m'assure vous en aurez, j'ay bien voulu encores particulièrement vous advertir, ad ce que vous entendiez sur ce plus avant mon intention, qui ne tend que au bien de son dict service et le repos publicq, et que, en cela, ladite dame Royne et moy n'avons que ung mesme zèle et volonté, qui sera suivant des effectz dont l'exemple servira à tous les bons subjectz, de faire le semblable, ainsi que je vous prie faire de vostre part : priant Dieu, Messieurs, vous donner ce que plus désirez. De Fontainebleau, le xxx^e jour de mars 1561. Et au dessoubz : Vostre bien bon amy, ANTHOINE. Et sur la superscription : *A messieurs les gens tenants la court de parlement à Paris.*

Charles, par la grâce de Dieu, roy de France, au.... *sic* salut. Nous avons ces jours passez, sur la résolution prise dernièrement au département des estats d'Orléans, mandé à vous, et à tous les autres baillifz et sénéchaux de nostre

royaume, faire nouvelle convocation et assemblée des dictz estatz, chascun en sa jurisdiction; pour là adviser et résoudre des moyens de nous ayder en noz si grandz affaires, sur les ouvertures qui leur en avoient esté faictes, et après convenir tous ensemble en la principale ville du gouvernement, duquel seroient les dictes villes et sénéchaucées, le xx^e de ce présent mois, en la présence de nostre lieutenant général et gouverneur, ou son lieutenant; et là faire élection de trois personnes, une de chascun estat, pour tout ledict gouvernement, pour rapporter en l'assemblée générale des estats de nostre dict royaume par nous indicté et assignée en nostre ville de Meleun, le premier jour de may prochain venant, la résolution de tous les dictz estatz, sur ledict secours et ayde; ce qui a esté fait par tous les bailliaiges, sénéchaucées et provinces de nostredict royaume, ainsi que avons entendu; et non touteffois aux fins de nostre intention : car ou lieu de regarder et adviser sur ledict secours, aucuns des dictz estats se sont amusez à disputer sur le fait du gouvernement et administration de cestuy nostre royaume, laissant en arrière l'occasion pour laquelle les faisons rassembler; qui est chose sur quoy nous avons bien plus affaire d'eulx et de leur ayde et conseil, que sur le fait dudict gouvernement; de sorte que se trouvant à ladite assemblée de Meleun, ainsi irrésoluz, nous ne serions de rien mieulx instruitz ny satisfaitz de l'ayde que nous en attendons : en quoy nous désirons bien les remectre et redresser, en leur faisant congnoistre et entendre l'estat ouquel est le fait de nostredict gouvernement et de noz affaires. Pour ce est-il que nous vous mandons et ordonnons très-expressément, que vous ayés à faire entendre et sçavoir par tout vostre ressort et jurisdiction, à son de trompe et cry publicq, ad ce que aucun n'en prétende cause d'ignorance, qu'il y a union, accord et parfaite intelligence entre la Royne nostre très-honorée dame et mère, nostre très-cher et très-ami oncle le roy de Navarre, de présent nostre lieutenant-général, représentant nostre personne par tout noz royaume et pays de nostre obéissance, et noz très-chers et très-amez cousins les cardinal de Bourbon, prince de Condé, duc de Montpencier, et prince de La Rochesuruyon, tous princes de nostre sang, pour le regard dudict gouvernement et administration de cestuy nostre royaume; lesquelz tous ensemble ne regardans que au bien de nostre service et utilité de nostre dict royaume, comme ceulx à qui et non autres, ledict affaire touche, y ont prins le meilleur et plus certain expédient que l'on sçaurait

penser; de manière qu'il n'est besoing à ceulx des estats de nostredict royaume, aucunement s'en empescher; ce que leur défendons très-estroitement par ces présentes, sur tant qu'ilz craignent nous désobéir et desplaire: ordonnant et commandant très-expressément aux gens des dictz trois estatz de vostre jurisdiction, que pour adviser sur ledict secours, ilz ayent de nouveau à se rassembler et trouver en la ville principale de vostredict ressort, ainsi qu'ilz ont faict dernièrement, le vingt-cinquiesme jour du mois de may prochain, pour résoudre d'icelluy secours et ayde, sur les dictes ouvertures, ou autres expédiens qu'ilz jugeront plus convenables et faciles à nous mectre hors des grandes deptes où nous sommes; et là, choisir et disputer trois personnages, ung de chacun estat, pour se rendre et trouver au lieu mesme où s'est faict la dernière assemblée du gouvernement où vous estes, le x^e jour de juing ensulvant; et là estans tous les bailliaiges et sénéchaucées d'icelluy gouvernement, prendre résolution sur ledict affaire, et en ladicte assemblée députer trois personnaiges, ung de chacun estat, pour tout ledict gouvernement, pour venir en ladicte assemblée de Melun (1), et se y trouver le premier jour d'aoust après ensulvant; jusques auquel jour nous avons remis et prolongé, remectons et prolongeons l'assignation que nous y avons donnée audict premier jour de may, affinque entre-cy et là, les dictz estatz scachans ledict accord, ayent plus de moyen de penser au faict dudict secours, et aux autres choses dont ilz nous voudront faire remonstrances et requestes; ce que nous entendons qu'ilz puissent faire librement. Davantage, voulons qu'ilz entendent que congnoissans combien de troubles et scrupules mect parmy noz subjectz le faict de la religion, pour la diversité d'opinions qui ont cours, nous avons par le bon, sage et prudent conseil de nostre dicte dame et mère, de nostre dict oncle le roy de Navarre, et princes de nostre dict sang, advisé mander et faire venir devers nous certain bon nombre des grandz, dignes et vertueux personnaiges de nostre dict royaume, gens de sainte vie, doctrine et sçavoir, pour prendre d'eulx advis sur ce qui se debvra faire au faict de ladicte religion; attendant le fruit d'ung bon et saint concile; par lequel moyen nous espérons avec l'ayde et immense bonté de Nostre-Seigneur, qu'il sera en brief pourveu au mal et inconvenient qui y pend, à son honneur et gloire, et au repos de nostre peuple; qui est la chose du monde que nous avons plus à cuer: dé-

(1) Cette assemblée ne se tint point à Melun, mais à Pontoise.

sirant que cependant ung chacun de nos dictz subjectz se contienne douloement et vive catholiquement, sans faire aucun scandale ne sédition; le tout selon noz ordonnances et édicts: ce que nous leur défendons très-expressément, sur peine d'estre puniz rigoureusement. De ce faire, vous avons donné et donnons plain pouvoir, puissance, auctorité, commission et mandement especial: mandons et commandons, etc. Donné à Fontainebleau, le xxv^e jour de mars, l'an de grace mil cinq cens soixante et un, et de nostre règne, le premier.

Arrêt du parlement de Paris, qui renouvelle les défenses de faire des assemblées et conventicules.

La court deurement advertie de ce que au contempt et mespris des ordonnances et constitutions de nostre mère sainte Eglise, édicts du Roy prohibitifz de faire congrégations et assemblées illicites, arrestz sur ce ensuiviz, et défenses faictes et réitérées en vertu d'iceulx, aucuns mal-sentans de la foy et religion chrestienne, séditieux et scismatiques, se sont efforcez, et de faict ont presché en plusieurs et diverses maisons de ceste ville et forabourgs, où se sont trouvez plusieurs des habitans de cestre ville et autres, en grand nombre; et après avoir veu par ladicte court les lettres du Roy à elle envoyées; oy sur ce le procureur général du roy en ses conclusions; a ordonné et ordonne, pour obvier à tout scandale, sédition et commotion populaire qui s'en pourroient ensuivyr, s'il n'y estoit promptement pourveu, que inhibitions et défenses seront faictes à son de trompe et cry publicq, par les carrefours de ceste dicte ville et forsbourgs, à toutes personnes de quelque estat, qualité et condition qu'ilz soient, de faire prédications et sermons, ne aultres assemblées et conventicules, et de n'y assister; ains leur enjoint aller aux sermons, prédications et services divin, es paroisses, églises publiques et lieux pour ce faire accoustumez, sur peine d'estre déclaréz crimineulx de léze-majesté, et d'estre puniz comme rebelles et désobéissans au Roy et à sa justice souveraine, confiscations des maisons où se feront les dictes prédications, conventicules et assemblées, suyvans les dictz édicts. Enjoint à tous les voisins des dictes maisons, et aultres, qui sçauront quelque chose de telles conventicules et prédications, d'en advertir ladicte court, sans y procéder par voye de faict en aucune maniere, sur peine de la hart; et au surplus, ordonne qu'il sera informé par les commissaires du Chastelet, tous aultres affaires proposez, contre ceulx qui ont faict les dictes pré-

et assemblées, et qui y ont assisté, sur privation des estatz des dictz commissaires aultres plus grands; pour les dictes lons rapportées et veuës par ladicte estre pourveu ainsi qu'il appartiendra.

De monsieur l'évêque du Mans, à la mère, sur une émeute des habitans de la ville, contre les huguenots.

ne. Encores qu'il soit de la charge de de Chavigny, de vous donner parti-vis de ce qui est advenu en ceste ville de la Nostre-Dame dernière, et de l'estat e retrouve à présent; je n'ay toutesfoys mettre d'en escrire à Vostre Majesté, ne semble appartenir à l'excuse de ce euple, et à la tranquillité publique de comme à celle de qui, pour la grandeur té, et pour le désir que toutes choses nt en union et concorde, on en doit le rer, et qui y peult le mieux pourvoir; ant bien que par la dépesche que en dict sieur de Chavigny, vous congnois-œll que la premiere impression qui a ée au Roy de ce faict icy, s'est conr personnes qui voulans aigrir la Ma-loy et Vostre, ont desguisé ce faict tout vantage, le faignant d'aultre nature et n'il n'est, calumniant ce peuple comme et réfractaire; auquel depuys que j'en rge et congnoissance, je n'y ay veu que sissance et douceur, avec fort grande au Roy et à ses magistratz, et grande en ce qui touche l'honneur de Dieu et igion. Vray est qu'en ce grand nombre uple, il y en a de la mauvaise semence, du repos public, qui ne pouvant gan-este par persuasion, le veulent forcer ige et violence; en quoy ilz se sont par foy et si insolemment portez contre de Dieu et de l'Eglise, et au mespris nances de la Majesté du Roy, soit de rité et folie, ou pour avoir congneu ient supportez d'aucuns des juges, que re partie du peuple qui aussy est la ide, ne y peult endurer davantaige, eu d'ordre qu'il veoit estre mis par la elz scandales; de sorte que voyans en bourg de ceste ville, nommé Saint i est réduite la pluspart des artisans, conventicule s'y faisoit en plain jour rordonnances du Roy, à l'ysue duquel ussy quelques-uns qui en sortoient armes au polng et courir sus à leurs l'assemblèrent pour leur deffence, tant

qu'il en fent tué ung du party de ces turbulens homes, et quelques-uns blécez d'une part et d'aultre; chose, Madame, qui véritablement est à plaindre et nese peult en tout excuser de témérité; mais si le meurtre est à plaindre pour la valeur de celui qui est tué, cestuy-cy ne peult estre grandement blasmé, estant advenu à la personne d'ung qui oultre les mauvaises oppinions qu'il soustenoit, estoit de vie abominable, hatant et oultrageant souventesfoys sa mère, qui pour ceste considération n'a jamais voulu faire complaincte de la mort de son filz, ne se rendre partie. Davantaige, ce pauvre peuple en ceste faulte qu'il a faict, ne peult à mon jugement estre repris de mauvaise intention, s'estant ainsy soudainement esmeu pour si justes causes que pour leur deffence, et pour maintenir la religion catholique qu'ilz sçavent estre saintement observée de la Majesté du Roy et Vostre, et de tous les plus grands de ce royaume, qui sont passions qui triomphent de bien plus solides cerveaulx que ceux d'ung vulgaire d'artisans, et les transportent à faire ce qu'ilz ne debvroient, et de tant plus les excusent et rendent dignes de miséricorde, et non de rigueur de justice. Pour ces considérations, Madame, et que je veoy tout ce peuple en extrême affliction, et crainte pour la sévérité de la commission que le Roy a décernée contre eulx, et la procédure du commissaire, je vous supplie très-humblement en l'honneur de Dieu, en vouloir avoir pitié et compassion, et faire que le Roy leur pardonne ceste premiere faulte, qui leur est advenue plus par malheur que par malice; laquelle toutesfoys ilz récongnoissent pour faulte, et en demandent pardon à Sa Majesté. Ce seul moyen me semble le plus propre pour retenir ceste ville en paix et union; parce que ceux qui auront senty après la crainte de la peine, ce bien de la miséricorde du Roy, se garderont de retomber en ceste fosse; et les adversaires de l'Eglise qui n'en désirent que le sang, se voyans descheuz de leur espoir, et le Roy ne venger leur injure, se porteront moins insolemment qu'ilz n'ont faict: aultrement ce seroient personnes trop eslevées et insurportables; dont seront à craindre une périlleuse inclination, tant pour la religion que pour le service du Roy et vostre, qui par ceste voye se fera doucement; et tirera Sa Majesté du peuple tout le secours et ayde qu'elle peult désirer de bons et fidèles sujets.

Madame, je prie Dieu vous donner en parfaite santé, très-longue et très-heureuse vie. Du Mans, ce xxliij^e jour d'avril 1561.

Vostre très-humble et très-obéissant serviteur et sujet,

CHARLES E. DU MANS.

Est écrit au dos: *A la Royne mère du Roy.*

Arrêt du parlement de Paris, portant qu'il sera informé de la sédition arrivée dans cette ville, au Pré-aux-Clercs, dans la maison du sieur de Long-jumeau.

Ce jour, les gens du Roy, par maître Baptiste Dumesnil, advocat dudict seigneur, ont dict avoir veu la requeste présentée à la court par le sieur de Long-jumeau, par laquelle il réqueroit qu'il feust informé de ce qui s'estoit faict en la maison où il est logé au Pré-aux-Clercs. Quant à culx, réquièrent trois choses; la première, que l'information qui a esté faicte, soit parachevée d'office, et à la requeste du procureur général du roy, tant des occasions de la sédition, que autrement, et de la sédition en soy. Secundo, que cela soit faict entendre au Roy. Tercio, parce que la maison est diffamée des assemblées qui se y sont faictes, le sieur de Long-jumeau soit mandé, pour luy faire les défences que la court sçaura trop mieulx luy faire; et soient faictes défences à toutes personnes, de ne faire assemblée à port-d'armes, ne autrement, audict Pré-aux-Clercs, ne ailleurs; sur peine de la hart. Eulx retirez; la matière délibérée; a esté arrêté qu'il sera parachevé informer d'office, à la requeste du procureur général du roy, tant sur les occasions des séditions, que séditions en soy; pour les informations veues, en estre ordonné; et outre, que lundy matin, le sieur de Long-jumeau sera mandé, pour luy oy, en ordonner.

Arrêt du parlement de Paris, qui fait défenses de faire des assemblées et conventicules, de porter des armes, et d'exciter du tumulte au Pré-aux-Clercs, et dans les autres endroits de cette ville.

La court, oy le procureur général du roy en ses conclusions, pour obvier à tous scandales, séditions et commotions populaires, a faict et faict inhibitions et défences à toutes personnes, de quelque qualité ou condition qu'ilz soient, de faire conventicules et assemblées, ou porter armes, ou procéder par voye de faict, au Pré-aux-Clercs, ou aultres lieux et endroitz de ceste ville et faulxbourgs; sur peine d'estre déclarez crimineux de léze-majesté, et estre puniz comme rebelles et désobéissans à sa justice souveraine, et aultres peines portées par les édictz. Et sera la présente ordonnance leue et publiée à son de trompe et cry publicq, par ceste ville et faulxbourgs de Paris, à ce que aucun n'en prétende cause d'ignorance.

Arrêt du Parlement de Paris, contenant diffé-

rents points concernans la sédition arrivée dans cette ville au Pré-aux-Clercs.

Ce jour, toutes les chambres assemblées, les gens du Roy, par M^e Baptiste Dumesnil advocat dudit seigneur, ont dict que la sédition qui se commença jeudy dernier au Pré-aux-Clercs, s'estoit continuée jusques au jour d'hier la nuit; et que ceulx qui sont cause du commencement de ceste sédition, sont plus punissables. Réquièrent samedy dernier que le S^r de Long-jumeau feust mandé et admonesté de se retirer, afin d'éviter aux meurtres qu'ilz prévoyoyent devoir advenir; que dès long-temps y avoit eu des plaintes du peuple, pour les assemblées qui s'estoient faictes en la maison du sieur Long-jumeau; *licuerat illi auferre res suas*, veoyant l'émeute du peuple; mais de garnir sa maison de gens et d'armes, faire des saillies sur le peuple à course de cheval, n'y avoit apparence, moins de faire faire les homicides qui en advindrent hier, de quatre ou cinq personnes et d'une pauvre femme qui n'y pensoit en riens, passant par là. A ceste cause, *rebus omnibus omissis*, ont supplié la court de considérer la nécessité publique; et réquièrent que le sieur de Long-jumeau soit mandé pour recevoir les commandemens et injonctions que la court sçaura trop mieulx luy faire; et s'il n'y obéist, la court avoit les moyens pour le rendre obéissant; et que ceste maison là, et une autre maison que l'on appelle la maison du Pavanier, soient mises en la main du Roy, et gardées par la force de la justice; et à l'instant, le lieutenant-civil de la prévosté de Paris, et quelques conseilliers du Châtelet, sont venus supplier la court de leur bailler advis sur unes lettres-patentes du Roy, reçues par les mains du sieur de Long-jumeau, qu'ilz estoient pressés faire publier; contenans défences à toutes personnes de ne s'entre-reprocher le faict de religion, et déclarer ceulx qui sont injurieux, qui s'entre-injurient par ces motz de papistes et huguenotz; et rappelle ceulx qui se sont retirez, à la charge de vivre catholicquement: ce qu'ilz n'ont voulu faire sans en avoir l'advis de ladicte court: ausquelz par monsieur le premier président a esté respondu, que la court avoit receu ce matin de semblables lettres, et qu'elle en délièrerait; et leur a esté enjoinct, ensemble au lieutenant-criminel, de tenir la main de leur part, à ce que les séditions ne se fassent; et mesmes de s'enquérir des placartz qui ont esté affichés aux Jacobins, et autres lieux; et se sont les dictz officiers retirez; et à l'instant, maîtres Jehan Burdelot et Estienne Charlet, conseilliers du Roy en ladicte court, ont esté députez aller

r de Long-jumeau, luy enjoindre de ladicte court, se desloger de ladicte court, et donner occasion de faire cesser laus se loger en la ville, ou faire sa rélong-jumeau; et sont les dictz Burarlet, partiz pour y aller. Ce faict, le l'université estant entre les deuxendant une audience pour l'université mandé, et luy a esté enjoinct parrt, de faire assembler les officiers de, docteurs, régens, pédagogues et principallz colléges, et les admonester de conciliers, et faire ensorte qu'ilz ne se en armes, ne aultrement, et ne voiaux-Clercs faire séditions ou tumulta respondu avoir faict tout debvoirer les suppostz, régens et pédagogues les lecteurs publicqs, et fera ce possible d'obéir aux commandemens; et peu après, Jehan Aubert huisse court, a dict avoir, de l'ordonnance té à St. Germain-des-Prés, devers leong-jumeau, pour luy dire venir en; qu'il a supplié l'excuser, parce qu'il les gentilzhommes qui faisoient escorte ns qui réparaient les bresches queer aux murailles de sa maison; et sur licet huissier retiré, sont retournez les es Jehan Burdelot et Estienne Chart dict avoir parlé au sieur de Longst à lui faict les rémonstrances de ladicte maison, pour éviter aux sédileur a dict, et l'ont veu, qu'il a faict meubles, ses gens et famille, horsuzaine de gentilzhommes qui luy te-paignye pour seurté de sa personne; ie l'on luy avoit forcé toutes ses por-verrières, et autres infiniz désordres es; et mesmes on luy avoit tué ung ui estoit tout mort en son jardin, coulle; et ayant faict emporter si peu qui es hardes, se retireroit et obéiroit; et guet ne demy, audict Pré-aux-Clercs, gens qui estoient spectateurs; et en ont commandé aux sergens de la baront Saint Michel, se tenir aux adveainct Germain-des-Prés et porte de ar obvier à ce que nul, en assemblée, et Pré-aux-Clercs; et enjoinct à ung la Mothe sergent, en dire aultant à ignons de la barrière de Petit-Pont, qu'il n'y ayt incursion par les escoliers nte de l'université; et à l'instant, le ansac, chevalier de l'ordre, mandé ladicte court, luy a esté dict par monle premier président, que ladicte court

l'avoit mandé, pour l'advertir que ayant la court commencée à opiner sur les lettres qu'il avoit apportées samedy dernier, l'affaire auroit esté interrompu pour la nécessité publique des séditions qui estoient advenues ces jours-cy, ensemble pour les lettres-patentes de déclaration du faict de la religion; et ce faict, la court continueroit l'opinion sur les dictes lettres, et a esté prié s'en retournant vers le Roy, de l'advertir des séditions, et le supplier pour ladicte court, que son plaisir soit y pourveoir.

Arrêt du parlement de Paris, du 28 avril, portant défenses de s'assembler au Pré-aux-Clercs, etc.

La court, toutes les chambres d'icelle assemblées, a ordonné et enjoinct au prévost de Paris et son lieutenant criminel, en personnes, faire publier à son de trompe et cry publicq, de par le Roy et ladicte court, que inhibitions et défences sont faictes à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soyent, d'aller ou venir au Pré-aux-Clercs, ne y faire assemblées en armes, sans armes, ou aultrement; déclarer au peuple, que le Roy a prins et mis en sa main la maison en laquelle n'aguères estoit demourant le sieur de Long-jumeau; de laquelle il est vidé, luy, sa femme, famille et biens; et en tesmoing de ladicte saisie et main-mise, y fera apposer les armes du Roy et panonceaux, avec défences audict peuple, sur peine de la hart, de faire force, ne faire assemblée, pour faire force ou rupture en ladicte maison, en quelque manière que ce soit. Pour satisfaire à ce que dessus, enjoinct aux gens du guet et archers de la ville, obéir aux ordonnances et mandemens qui leur seront faictz par les dictz prévost de Paris et son lieutenant criminel, sur peine de privation de leurs estat; et que le Roy sera par ladicte court adverty de tout ce qui a esté et sera faict cy-après, pour par luy en estre ordonné.

Lettres du Roy au parlement de Paris, du 29 avril, sur les conventicules et assemblées qui se font dans cette ville, et sur la sédition qui y est arrivée au Pré-aux-Clercs, et la réponse du parlement.

Ce jour, les grand'chambre du conseil et Tournelle, assemblées, le sieur d'Auzances, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy, a présenté à la court les lettres missives dudict seigneur, desquelles la teneur ensuict. — De par le Roy. Noz amez et féaulx. Nous avons esté advertiz qu'il s'est faict des émotions au Pré-aux-Clercs de nostre ville de Paris, et que les choses sont passées cy-avant, que les séditieux se sont

mis en effort d'y forcer des maisons ; et encores que nous nous asseurions que vous y aurez donné et fait donner tout l'ordre et provision que vous y aurez congneu estre nécessaire , et pour faire appréhender les cheffz et aucteurs des dictes émotions , si n'avons laissé d'escrire et mander à nostre cousin le mareschal de Montmorency , qu'il s'en voise incontinent et en toute diligence en nostre dicte ville , pour se y employer de sa part , et y faire le devoir tel que le péril et danger d'un tel mal le requiert ; et désirant sçavoir comme il va à la vérité du faict des dictes émotions , et ce qui y aura esté donné d'ordre et de provision de vostre part , nous vous envoyons le sieur d'Auzances , gentilhomme de nostre chambre , présent porteur , pour l'entendre de vous , et le nous venir redire incontinent , afin que si la chose a besoing de plus grand remède que celluy qui est en vostre pouvoir , nous le y facions donner incontinent ; vous mandant et enjoignant , que de ceulx qui seront prins pour le faict des dictes émotions , vous faictes faire telle punition que les aultres y prennent exemple ; et ordonnez à la chambre de la Tournelle qu'elle postpose tous aultres affaires , pour vacquer à la vuidange de leurs procès , et faire si bien chastier telz mutins , sans avoir esgard à leur qualité , condition et religion , que les aultres craignent de faire plus semblables folies , dont à la fin il ne se pourroit ensuivre que ung dommage irréparable en nostre dicte ville , au danger d'une ruyne et subversion : croyans ledict sieur d'Auzance comme vous feriez nous-mêmes. Donné à Fontainebleau , le xxvij^e avril M. V. LXI. Signé CHARLES. Et contresigné BOURDIN. Et sur la superscription. A noz amez et féaulx les genstenants nostre court de parlement à Paris.—Et a dict que sa créance, outre ladicte lettre missive, estoit que le plus grand désir du Roy , et le plus grand service que ceste sa court luy pourroit faire , estoit de fonder d'où procédoit la cause de la sédition , et quelz gens s'estoient qui provoquoient le peuple de Paris à faire les séditions ; et avoit esté adverty que par les coleiges et monastères y avoit des personnes desguisées , et d'autres personnes habillées en cordeliers et moines , qui se délibéroient de faire des séditions ; et que pour ceste raison , pour estre plus près d'icy , il ne bougeroit encores de Fontainebleau , et viendroit luy-mêmes icy en personne , s'il en estoit besoing ; et luy mandant , enverra toutes les forces qu'il sera besoing pour contenir ses subjectz en paix , et éviter aux séditions ; et a dict estre chargé d'entendre au long ce qui s'est fait par ladicte court. Auquel sieur d'Auzances , par M^e René Baillet , conseiller du

Roy et président en ladicte court , a esté , et par M^e Baptiste Dumesnil , advocat dudict seigneur , déclaré au long ce qui s'est fait , pour en advertir le Roy : et luy et les gens du Roy retirez , a esté arresté et ordonné , que response sera faicte au Roy par ledict sieur d'Auzances. Ensuivit la teneur des dictes lettres de response. — Nostre Souverain Seigneur , tant et si très-humblement que possible nous est , à vostre bonne grace nous recommandons. Nostre Souverain Seigneur , nous avons reçu ce matin par le sieur d'Auzances , gentilhomme ordinaire de vostre chambre , la lettre qu'il a pleu à Vostre Majesté nous escrire , et oy sa créance. Encores que luy ayons fait entendre bien au long le devoir que nous avons fait contre la sédition esmeue ces derniers jours au Pré-aux-Clercs de ceste vostre ville capitale pour en faire rapport à Vostre dicte Majesté , nous ferions faulte à l'obéissance et service que vous debvons plus que vos subjectz communs , estans honorez d'estre voz officiers en ceste vostre court , obligez par serment fait à Dieu et à vous , de vous céler aucune chose de ce qui appartient à Vostre dicte Majesté , et au repos de tous vos subjectz , pour ce , Nostre Souverain Seigneur , nous sommes contrainctz vous rémonstrer que les conventicules , assemblées , presches que l'on fait maintenant ordinairement contre voz saintz édictz et de vos prédécesseurs roys , vérifiez en voz cours souveraines et subalternes , engendrent les troubles et séditions ; et est à craindre que , si Vostre dicte Majesté ne fait roidement observer les dictz édictz , la cause principale des dictes séditions demourant entière , quelques aultres remèdes que l'on puisse adviser contre icelles , ilz soient plus dommageables que utiles : car , de toutes les choses , la plus incompatible en ung estat , ce sont deux religions contraires ; et n'y a préparatif de plus grande ruyne des royaumes et tentatz que cestui-là. Nostre Souverain Seigneur , nous avons tousjours fait comme nous debvons , et ferons ce qui nous sera possible à contenir par vostre justice , la tranquillité de voz subjects en ceste dicte ville ; mais si ung peuple irrité des conventicules , assemblées et presches fréquents et licentieus trop plus que devant se desborde , et possible la plus grand part qui est pauvre et insolente , ne prenant le faict de la religion pour couleur , afin de tout perdre , assemble un moment , comme quand Dieu l'a permis , l'advenu , la force de vostre dicte justice sera foible pour contenir ces trop dangereux inconveniens. Vostre Majesté fait beaucoup d'envoyer icy le sieur de Montmorency mareschal de France , gouverneur de ceste province , pour

la main forte: néanmoins, il n'y pour-
venir par la force et rigueur, remède que
rel, tant qu'elle dureroit, et seroit souvent
manquer. Il nous semble pour le mieulx
levoir supplier très-humblement, avec cest
pour guérir la maladie, tant en ceste
ille que par tout ailleurs es pais de vostre
ance, que vous debvez oster la cause d'i-
et en couper la racine, faisant cesser les
conventicules et assemblées illicites. En
sant, Dieu conservera la tranquillité de
royaume, et l'obéissance qui vous est
Nostre Souverain Seigneur, nous sup-
le benoist Créateur vous donner, en très-
santé, très-longue vie, et l'entier accom-
ent de voz très-haultz et très-nobles
Esript à Paris, en vostre parlement,
le signet d'icelluy, le xxix^e jour d'avril
LXI.

*du parlement de Paris, du 29 avril, qui
e que le seigneur de Long-jumeau et sa fa-
e sortiront de cette ville, et que les infor-
ions faites au sujet de la sédition qui y est
vée au Pré-aux-Clercs seront décrétées.*

court, les grand'chambre du conseil et
ille assemblées, oy le procureur général
en ses conclusions, a ordonné et ordonne
nmandement sera fait au seigneur de
umeau, sa femme et famille, de vider
ille et faulxbourgs de Paris dans huy, sur
l'estre déclaré rebelle au Roy et à justice;
atmoins, que toutes les charges et infor-
s faictes pour le faict de la sédition du Pré-
ercs, tant par les officiers du Châtelet de
que autres, seront veues pour decreter
ceux qui se trouveront chargez.

*du Roy au parlement de Paris, par la-
le il lui mande que la sédition arrivée
cette ville, au Pré-aux-Clercs, l'a en-
à y envoyer le roy de Navarre.*

ur, la court a receu les lettres missives du
suelles la teneur ensuivit.—De par le Roy.
iez et féaulx, le regret et le desplaisir que
essentons de la sédition qui est puis n'a-
advenues à Paris, est cause que nous y
ns nostre très-cher et très-amé oncle le roy
arre, nostre lieutenant général, repré-
nostre personne par tous noz royaumes
, pour, entre aultres choses, entendre de
iel ordre a esté donné au faict de la dicte
, et vous déclarer sur ce nostre intention,
ous vous prions le croire comme vous se-
estre propre personne. Donné à Fontaine-
le dernier jour d'avril 1561. Ainsi signé:

CHARLES. Et contresigné, BOURDIN. Et sur la
superscription: *A noz amez et féaulx les gens
tenans nostre court de parlement à Paris.*

Au mois d'avril se firent plusieurs conventicu-
les à Paris, sans quel'on y donnast aucun ordre.

Le vingt-septiesme du présent mois, grande
multitude de toute sorte de commun peuple allè-
rent en la maison là où estoit logé un nommé
Long-jumeau, laquelle estoit soupçonnée d'y faire
conventicules et presches illicites contre la reli-
gion chrestienne, ladite maison assise au Prey
au Clercs; et se mist ledit Longemeau en deffense,
accompagné de plus de trois cents hommes aians
pistolets et armes, et y furent tués de la commune
plusieurs personnes.

En cette compagnie-là étoit un nommé Rusé⁽¹⁾,
avocat en la court, qui, pour cause qu'il estoit
du conseil dudit Long-jumeau, se trouva en armes
en l'assemblée, pour deffendre la nouvelle reli-
gion, revestu d'un manteau d'escarlatte violette,
frappant, ainsi que l'on disoit, d'une espée bien
tranchante, sur la pauvre commune, dont il y
en eust de fort navrés jusques à la mort; et ob
eam causam, fust par ordonnance de messieurs
de la cour envoyé prisonnier en la Conciergerie,
le neufiesme jour de may ensuivant.

En ce mesme temps, monsieur le chancelier
de l'Hospital fist faire es villes et bailliages de ce
royaume, plusieurs publications de lettres pa-
tentes et édits, sans qu'ils eussent aucunement
esté reçeus ny vérifiés en la cour de parlement,
contre toute forme de justice et les anciennes
observances et ordonnances; de sorte que fu-
rent en propos en la court de parlement de Pa-
ris, de lui faire donner adjournement personnel
pour respondre de la publication desdittes pa-
tentes et édits sans avoir esté vérifiés, comme
dit est, en la court de parlement.

Au mesme mois d'avril, advint une grande es-
meute et sédition en la ville de Beauvais, accause
d'un faux prédicateur et séminateur de mauvaise
doctrine, lequel fust tué et massacré en sa mai-
son, et puis après bruslé et ars par la commune
au milieu du marchef de ladite ville; et ce ne
pust jamais empescher le cardinal de Chastillon,
evesque de laditte ville de Beauvais; mesme il
fust en grand dangier de sa personne.

Peu de villes en ce royaume, en ce temps, se
sont trouvées exemptes de esmeutes et séditions
pour la nouvelle religion.

Le troisieme jour de may 1561, furent en-
voyées lettres du Roy à monsieur l'evesque de
Paris, par lesquelles il lui faisoit entendre que

(1) Le président de Thou le nomme Pierre Ruzé, et parle
de lui dans son Histoire.

sur les plaintes et doléances qui lui avoient esté faictes par plusieurs des subjects de son royaume, de l'inégalité de la taxe des décimes, pour y donner ordre, il vouloit que ledit sieur évesque de Paris baillast par déclaration tous les bénéfices qui sont cures dessoubz son diocèse, et la valeur et vray revenu d'iceux, ensemble les charges.

Autre mandement au prévost de Paris de bailler au Roy par déclaration le revenu de l'évesché de Paris, des abbaies, et priorés et chapitres et communautés qui sont dedans la prévosté et diocèse; ledit mandement de la mesme datte que celuy de monsieur de Paris.

Les fins des dessusdits mandemens sont pour prendre la plus grande partie du revenu de l'Eglise, qui n'a esté donné par les fondateurs à telle fin. Voilà les incommodités de la nouvelle religion, qui tousjours aporte cela de mal, outre les autres misères, que l'on veult approprier et attribuer ce qui est à l'Eglise à toutes choses profanes et aux gens laïz; ne considérant de là où il vient, et à quelle intention il a été donné à l'Eglise.

La lecture desdites lettres fust faicte au chapitre de Paris, et fut advisé que l'on prioit monsieur l'évesque de Paris que ce fust son plaisir de temporiser et laisser couler le temps des deux mois préfix par lesdites lettres, pour bailler la déclaration dessusditte; et que en attendant, Dieu nous ayderoit, et pourroit survenir quelque autre chose. Et au regard des communautés, nous laisserions faire le prévost de Paris, lequel, par nos instructions, ne scauroit aucune chose de nostre revenu; et si besoing estoit, nous nous porterions pour appellans de l'exécution desdites lettres à luy adressantes, pour plusieurs raisons qui seroient déduites en temps et lieu.

Le jeudy, huitiesme de ce présent mois, fust fait commandement de par le Roy, monsieur le mareschal de Termes (1) exécutant ledit commandement, à monsieur Fumée, conseiller en la court, et à Martine (2), procureur du roy en Chastelet, à son frère, soy disant gentilhomme, de vider la ville de Paris dedans vingt-quatre heures; ou autrement il avoit charge de se saisir de leurs personnes, sans en dire les raisons ny l'occasion.

En ce mois de may furent envoyées lettres patentes du Roy par toutes les villes et bailliages de ce royaume, pour contraindre tous bénéficiers de bailler par déclaration tout et chacun le revenu de leurs bénéfices, de quelque qualité qu'ils soient; et à faulte de ce faire, seroit pro-

cedé contre eux par cession de tout leur revenu de leurs bénéfices. Cette ouverture fust de pernieuse conséquence; et fust advisé par l'évesque de Paris et chapitre d'en escrire à monsieur le cardinal de Lorraine.

En ce mois de may, furent assemblés les estats; et le 28^e dudit mois, en présence de ladite assemblée, furent les remonstrances qui s'ensuivent, arrestées par l'estat ecclésiastique.

REMONSTRANCES AU ROY.

« Très-humbles remonstrances et prières que font au Roy leur souverain seigneur, en toute humilité, révérence et obéissance, les évesques, chapitres, curés, abbés, prieurs, religieux et clergé de sa ville, prévosté et vicomté de Paris, ses très-humbles, très-obéissants, très-fidèles et très-affectionnés subjects et orateurs (3), sur la demande et proposition faicte aux estats, afin de luy subvenir en l'acquist de ses debtes.

« En premier lieu, plaise à Sa Majesté maintenir et garder lesdits supplians en sa bonne grace, et les prendre en sa protection, à l'exemple de ses ancestres qui, pour leur très-fervente religion et faveur qu'ils ont porté à l'Eglise ont obtenu le tiltre de très-chrestiens, sur tous autres princes.

« Qu'il ne souffre leurs estre faict tort, travail et moleste en leurs personnes et biens; par ceux qui, sous prétexte de religion et piété, veulent évertir l'estat public, et s'enparer du patrimoine de l'Eglise, pour l'employer à leurs désordonnés contre l'intention des fondateurs qui l'ont destiné au service divin.

« Que ceste description odieuse que l'on demande du bien de l'Eglise, contre les franchises et liberté du royaume, que Sa Majesté en son sacre recentemente a juré et promis garder à ses subjects, cesse conformément à la disposition du droict commun, qui l'a estimée dure et pleine d'inhumanité es républiques libres, esquelles chacun esgallement joyst du sien en pleine liberté, pour ne descouvrir la vilité des uns, et attirer à envie les facultés des autres, qui n'ont jamais esté esgallés non plus que les doigts de la main, encors qu'ils soyent membres d'un mesme corps; et à ceste fin, soyent commandées lettres de déclaration de Sa Majesté, et ce joint aux officiers de ce ressort, ne user de saisies et contraintes, et révoquer les commissions expédiées pour ce faict.

« Soient composés les troubles advenus pour le faict et estat de la religion qui avoit cy-devant esté la plus stable et paisible, pour le bon exemple que les roys et princes ont toujours donné.

(3) Ce mot a quelquefois été employé pour supplians.

(1) Paul de la Barthe, maréchal de Thermes.

(2) Jean Martine. Son frère était Pierre Louis Martine, qui se qualifiait en 1556, écuyer seigneur du Peroux.

aux subjects de ce royaume, qui a eu ce lods sur tous autres, qu'il ne s'y est jamais trouvé nonstre ny hérésie aucune.

« Que pour la diversité et contrariété des opinions de ceux qui abusants des graces du Saint-Esprit, dépravent et accommodent à leurs passions les saintes Escriptures, la foy, la religion, les bonnes mœurs et la tranquillité publique, ne soient offensés, si Sa Majesté veult régner long-temps et laisser son sceptre à sa postérité.

« Que l'ancienne religion et doctrine soient constamment tenuës, ainsi que par ses prédécesseurs et successivement par soixante roys qui ont commandé en France, a esté soigneusement gardée comme la plus certaine et approuvée, depuis la naissance de l'Eglise, par le consentement universel et continuel de la chrestienté, sans blâme, reproche, soupçon de doute et variation en quelque point et article que ce fust.

« Toutes nouvelles en ce faict soient rejetées comme de soy odieuses à cause des troubles, mes qu'elles semblassent tendre à bonne fin, et amender de ce que l'on prétendoit estre corrompu et vitié.

« A ceste fin, soient prohibés tous conventuels, presches et assemblées illicites, contre la custume et usance de l'Eglise catholique romaine, pour ne desvoyer les bons et fideles, obvier aux périls et dangers qui en peuvent venir au public. Si l'on doit s'esmouvoir par exemple et les mutations advenues en pays circonvoisins, dont les pauvres gentilshommes et autres naturels seigneurs ont esté despossédés, en changeant la religion, par le moyen de laquelle le peuple estoit contenu en la crainte de Dieu et obéissance des supérieurs par lui ordonnés, mieux et plus seurement que à port et recce d'armes.

« Et comme es républiques bien ordonnées, les bons princes et magistrats n'ont tant multiplié les loix et ordonnances, qu'ils ne se soient rudement estudiés à les faire justes, équitables et de durée, pour l'utilité et repos public, soient les édicts des roys de bonne mémoire François et Henry, que Dieu absolve, sur le dict de la religion, curieusement gardés. Où Sa Majesté sera conseillée user de miséricorde, et appeler les desvoyés pour les pratiquer et attirer au gyron de l'Eglise, soient tenus pour exemple et confirmations des bons et fideles, faire profession expresse de leur foy es mains de l'évesque, et la signer avant que de pouvoir jouir de cette grace, suivant l'édict du roy François I.

« S'il plaist aussi à Sa Majesté procurer la réformation de ce que par la malice du temps et trop grande licence, a peu estre déreglé es mœurs,

ordre et discipline ecclésiastique, ainsi que ce qui est de l'homme est peu stable et de durée, qui n'est curieux de le conserver, il a soit maturément pourveü par ceux qu'il a pleü à Dieu authentifier pour ce faire, et ausquels il en a commis la charge et direction en son lieu, sans rien immuer de la doctrine reçue en l'Eglise catholique et romaine, de laquelle la chrestienté tient ses rudiments et institution en la foy.

« Ce que sera par eux à ceste fin déterminé au concil général pour ne se séparer de l'unité de l'Eglise; ainsi se conformer au chef, et avoir mesmes sentiments avec tous ceux qui sont appelés au mesme fort et vocation, soit inviolablement gardé et exécuté sous les peines indictees de droict et par les édicts et ordonnances, sans dissimulation et espargne de personne; cependant soit mis fin et imposé silence à toutes otieuses contensions et curieuses disputes; soient les sacrements administrés, les prières, cérémonies et prédications publiques faictes et continuées en la manière accoutumée; laquelle ne se peut autrement délaissier sans l'erreur et injure des saints décrets, lesquels ont toujours esté par l'antiquité grandement révéérés.

« Que les dixmes et droits deus à l'Eglise pour le ministère du service divin, tant pour la disposition de la loy divine, naturelle et positive, que par toutes louables custumes, soient fidellement payés, à ce que dignement les sacrements soient administrés, et le peuple satisfait et sainement endoctriné; et à ceste fin, soient les édicts sur ce faicts renouvelés.

« Ce faisant, lesdits suppliants qui ne désirent que voir Sa Majesté hors d'affaire, croistre avec l'age, en toutes vertus, proïesse et perfection, pour la naturelle affection qu'ils luy portent, encores qu'ils soient grandement affoiblis et diminués en biens, tant par l'injure des guerres, nouvelles impositions qu'ils ont porté par le passé, que par les presches des faux prophètes qui divertissent le peuple de payer leurs droicts, se mettront en tout devoir de le servir d'esprit, corps et biens, et de tout ce que par puissance humaine et raisonnable se pourra faire.

« Mais parce que l'affaire est commune et touche en général et particulier le clergé universel du royaume, supplient très-humblement d'avoir permission d'assembler les députés dudit clergé, à tel jour et lieu qu'il plaira à Sa Majesté l'ordonner, pour adviser ensemble le moyen le plus prompt et facile de le secourir, à ce que ainsi que tous aient en volonté de luy faire ayde, de mesme accord et consentement se puissent tous résoudre en la forme et manière de lever le subsidie qu'il conviendra im-

poser sur eux à cet effect, et au temps dedans lequel se pourront acquitter de la promesse qu'ils feront à Sa Majesté.

« Et parceque la demande que l'on leur faict, semble incertaine et confuse, sans déclarer les debtes que l'on veult qu'ils acquittent, ni à quelles sommes de deniers elles se montent, ni dedans quel temps se pourra faire l'acquist, requièrent en estre sommairement informés, et en voir un brief estat, selon la promesse faicte aux estats tenus à Orléans, à ce qu'ils entendent à quoi ils se soubsmettront, et de bonne foy essayent s'en acquitter au contentement de Sa Majesté.

« Et à ce que les deniers soient employés en l'acquit des debtes, sans frais, abus ni fraudes des financiers, controlleurs et autres menus officiers, soit délaissé la charge d'en faire les payements et acquists aux commis et députés dudit clergé, et par leurs mains, sans que nuls autres qui ne sont de l'estat et profession s'en empêchent.

« Supplie aussi très-humblement que en mémoire de ce devoir et des services du passé, toutes décimes, angaries et autres compositions cessent, et se puisse ledit clergé ressentir du fruit de ceste paix tant désirée, et avoir enfin quelque relâche esgallement avec tous les autres subjects de Sa Majesté.

« Ce sont les remonstrances arrestées par le clergé du diocèse de Paris, lesquelles furent suivies par la pluspart des autres clergés de France. »

En ce mois furent faictes plusieurs esmeutes et divisions pour le fait de la religion, en toutes les villes du royaume de France.

Arresté de la cour du parlement de Paris, par lequel, en conséquence de la lettre du Roy, elle nomme des députez pour assister à l'assemblée des estats particuliers de Paris.

Ce jour 31 mai, la court a receu les lettres missives du Roy, par les mains de M^e Nicole Luillier lieutenant civil de la prévosté de Paris; desquelles la teneur ensuit. — De par le Roy. Noz amez et féaulx, ayant sceu les menées qui furent faictes aux estatz dernièrement tenuz en nostre ville de Paris, qui ne tendoient que à remuer et troubler beaucoup de choses, au dommaige du publicq et du bien de nostre service, nous feusmes meuz par bon et meur advis et conseil, d'indire de nouveau l'assemblée desdictz estatz, au xxv^e de ce mois; qui depuis a esté remise au xxvij^e, et pour ce que nous venons d'estre advertis que pour la contention et diffé-

prévost des marchans de ladicte ville, sur l'auctorité et prééminence de faire ladicte assemblée, plusieurs notables personnages du Tiers-Estat feroient difficulté de s'y trouver, en danger de y veoir le mesme désordre et confusion qui a esté en la première assemblée: à ceste cause, désirans y pourveoir au myeu qu'il nous sera possible, nous voulons et vous mandons, que vous ayez à députer deux des présidens de nostre court de parlement, pour se trouver en la maison épiscopale de nostre dicté ville de Paris, au jour assigné pour ladicte assemblée, et là, faire par eulx la proposition, recueillir les voix et opinions de l'assistance, et en faire et retirer la conclusion; oultre lesquels deux présidens, vous députerez encores ung bon et notable nombre de conseillers de nostre dicté court, pour comparoistre à ladicte assemblée, et tenir main avec les autres notables personnages que nous y ferons semblablement trouver, à ce que nous puissions estre aydez et secourus en noz affaires, ainsi que la nécessité qui en est, sez congneue d'un chacun le requiert nécessairement; sans permectre que pour certaines particulières passions de gens de petite condition et basse qualité, et par brigues et menées, nous soyons traversez et empeschez en choses si raisonnable, que celle dont nous faisons requérir noz bons et loyaux subjectz; et ayans donné charge à nostre amé et féal conseiller et lieutenant civil de nostre prévosté de Paris, par la présente, de vous dire sur ce aucunes choses de nostre part, vous nous ferez service de le croire tout ainsi que vous feriez nostre propre personne. Donné à Fère en Tardenois, le xi^e jour de may 1561. Ainsi signé, CHARLES; contresigné, BOURDIN. Et sur la superscription, A noz amez et féaulx les gens tenans nostre court de parlement à Paris. — Et a dict pour créance, que la Majesté du Roy luy auroit mandé dire à ceste sa court, qu'il vouloit que lesdictes lettres feussent mises à exécution; et sirant que M^{es} Christophe de Thou et Pierre Séguier, ses conseillers et présidens en icelle, feussent nommez pour présider es ditz estatz. Ledit Luillier retiré; la matière délibérée: à dicté court, suivant la volonté du Roy, a député les dictz de Thou et Séguier, présidens; et de la grand'chambre d'icelle, quatre des plus anciens conseillers assisteront, quatre des plus anciens conseillers de la chambre du conseil de chascune chambre des enquestes, ung des plus anciens et ung des plus anciens conseillers; et est nommé pour ladicte grand'chambre tres Jacques Verjus, Guillaume Viole, Gayant et Robert Bouéta.

Vers ce temps fut connu l'arrest suivant du parlement de Paris :

La cour a ordonné que pour faire les remontrances ordonnées dernièrement estre faictes au Roy et à son conseil privé, tant pour raison des lettres patentes dudit seigneur sur le faict de religion, que l'édict d'icelluy seigneur prohibitif à tous présidens, conseillers et autres officiers des cours souveraines, de prendre pension ne autres bienfaits des princes, archevesques, évesques et autres communautés, seront faictes audit seigneur par les gens du Roy ou deux ou l'un d'eulx; et que celui ou ceulx qui les ira faire, partira promptement; et sera par celluy ou ceulx qui iront faire remontrance, parlé des lettres missives envoyées le dernier jour à la dicte cour, « pour nommer au Roy dix personnes pour leur demander advis sur l'estat présent des affaires, » affin de sçavoir si l'on entend qu'ilz soyent du corps de la dicte cour; de la requête présentée par le dict procureur général du roy de ce que au contemps de l'arrest du dernier jour de mars et des édicts du Roy, on faict ordinairement en plusieurs villes et endroits de ce royaume conventicules et presches à heures indues et lieux prohibés; et aussi des informations estans devers les dictes gens du Roy sur ce qui a esté faict en la ville d'Orléans, ces jours passés.

M. Robertet, secrétaire d'estat, vient dire au parlement de Paris, que le Roy lui ordonne de surceoir l'exécution d'un arrêt portant qu'il sera fait un cry public, par rapport au procès du prince de Condé.

Ce jour, les chambres estant assemblées pour le faict du procès du prince de Condé, le sieur d'Alluye, secrétaire d'estat, est venu de la part du Roy, dire à la court, que le Roy avoit entendu que sa dicte court avoit ordonné de faire un cry ordonné par arrest du samedy dernier; à laquelle il mandoit ne passer oultre à faire faire la dicte proclamation et cry; qu'il arriveroit ce soir icy, et luy-mesmes mettroit ordre aux affaires; que ceste sa court ne pouvoit ignorer qu'il feust dict dernièrement aux députez d'icelle, estans allez vers luy à Fontainebleau, que l'on ne feist riens pour le faict de la religion que premièrement Sa Majesté n'en feust advertie.

Arrêté du parlement de Paris, sur l'ordre du Roy à lui porté le 2 de juin 1561, par M. Robertet, secrétaire d'estat.

Ce jour, la matière mise en délibération, a esté arresté, que sur la surséance de la publication de l'arrest donné samedy dernier, suivant la créance du sieur d'Alluye, secrétaire d'estat, remontrances seront faictes au Roy par ses

advocatx et procureurs généraulx : eulx mandez, leur a esté faict entendre ce que dessus; qui ont dict qu'ilz avoient délibéré ce matin en parler à la court, et la supplier de députer ceulx des conseillers qui estoient présents à la délibération de l'arrest.

M. le chancelier fait avertir le parlement de Paris, de deffendre aux petits enfans de marcher dans les rues de cette ville, avec des croix de bois et des images.

Ce jour, le lieutenant criminel de la prévosté de Paris, a dict que M. le chancelier luy avoit commandé dire à icelle court, de donner ordre que les petitz garçons ne voient par les rues, portans des croix de boys et images, pour éviter aux séditions.

En juin 1561, messieurs du chapitre de Paris, pour obvier à l'odieuse description et déclaration du bien de l'Eglise, envoyèrent vers monsieur le cardinal de Lorraine à Rheims, lettres, desquelles la teneur s'ensuit.

« Monseigneur, nous avons receu lettres du Roy, pour bailler par déclaration le revenu des bénéfices en ce diocèse, sous couleur de l'inégalité que l'on prétend estre es taxes des décimes qui se lèvent sur le clergé; nous n'avons entendu que l'on en ait faict plainte depuis l'an 1516 que l'Eglise a esté asservie à ces impositions, si ce n'a esté de ce qu'elles estoient tournées en ordinaire, contre toute disposition de droict divin et positif, et contre les franchises et libertés de ce royaume, où les roys ont esté de toute ancienneté si religieux et amateurs du clergé, qu'ils ne l'ont jamais chargé de subsides sans urgentissime nécessité, laquelle cessant, mettoient fin à tous octrois et aydes; et par ordonnance expresse, ont déclaré les vouloir incorporer en leur domaine, ny qu'ils durassent à perpétuité, comme l'on doute que l'on veult faire à présent, pour le long-tems qu'ils continuent sans interruption, à la grande foule et oppression des subjects dudict sieur, qui espéroient enfin quelque relâche, et se ressentir de cette paix tant désirée. Vous sçavés trop mieux, Monseigneur, pour le maniement qu'avés eu des affaires publiques, quel secours le clergé a toujours faict au Roy quant il en a esté besoing, jusques à faire avance sur les fruicts des bénéfices, avant que la terre futensemencée, n'y que l'on fust en espoir d'en faire la cuillette; et que l'on s'est accommodé à toutes autres inventions pour recouvrer argent, affin de secourir ledit seigneur en ses affaires, sans y espargner les reliquaires ni les vaisseaux destinés au ministère du service divin; et toutesfois nous n'en

avons en rien depuis esté mieux traictés ; ains sommes en voye d'estre indignement travaillés , si l'on use des saisies et contrainctes que l'on menace faire , pour avoir la déclaration de ce que nous reste des guerres et du mauvais temps , que pensions avoir eschappé par le moyen de la paix.

« Nous ne pouvons en ces afflictions nous adresser à autre que à vous , Monseigneur , qui tenés par deçà le premier lieu en l'Eglise , estant légat né du St. Siège Apostolique en ce royaume , pour embrasser les affaires communes du clergé , et y pourvoir selon l'exigence , ainsi que les SS. Pères s'en sont cy-devant reposés sur vous et vos prédécesseurs. Il vous plaira donc pour le zèle qu'avés à l'Eglise , nous recevoir sous vostre protection ; et en prenant en main nostre fait qui est commun à tout le clergé , remonstrer au conseil qu'il n'est besoin de bailler cette déclaration que l'on demande , puisqu'il n'y a plainte de la taxe des décimes ; et quant il y en auroit , sommes tous prests de faire raison de nous-mesmes à ceux qui se trouveroient surtaxés , et rejeter esgallement les surtaux sur nous , sans perte ni diminution de l'octroy qui se fera au Roy , et sans que nuls autres que ceux de nostre estat et profession s'en empeschent ; et aussi que pour les compositions des années 1522 et pour les amortissements avec les roys de bonne mémoire François et Henry , que Dieu absolve , avons esté relevés de bailler à jamais aucune déclaration de nostre revenu , par contrats vérifiés en la cour de parlement , à l'entérinement desquels ont obligé la foy de leurs successeurs , qui a accoustumé de se garder inviolablement de prince à subjects , pour la manutention du repos publicq et société civile ; joint que cette déclaration ne se peut faire sans excessive et vaine despence , qui sera mieux employée en acquits des débets du Roy que l'on procure , que es notaires , financiers , sergens et autres menus officiers , qui ne cherchent l'occasion que de contracter l'autrui et nous molester , pour faire leur profit. Et à ce , Monseigneur , que entendies apertement la cause de notre plainte , le commun bruiet est que l'on tend à autre fin qu'à réformer laditte taxe des décimes , de laquelle jusques à huy les roys se sont contentés , pour avoir tousjours promptement et au gré du clergé et sans frais , ce qui leur est accordé ; mais que l'on veult sçavoir au vray quel bien tient l'Eglise pour retrancher et en appliquer la meilleure part au fisque , contre l'intention des fondateurs , qui l'ont destinés à autres usages. Cette nouvelle pratique nous faict douter , si elle est vraye , de la ruine dont nous sommes menacés par les malveillans de l'ancienne religion , qui ne peu-

vent par autre moyen nous exterminer , sachans que le spirituel ne peut subsister sans l'aide du bien temporel , qui est l'instrument , nerfs et force de toutes vertueuses actions. Les autres estiment que cette contraincte se faict affin de nous intimider , et faire condescendre à quelque offre , pour satisfaire aux demandes faictes aux estats d'Orléans , sur l'acquist des debtes du Roy ; toutesfois n'est besoin de ce faire , à l'endroit de ceux qui ont tousjours eu bonne volonté ; et ne pouvons croire que le Roy et mesieurs de son conseil entendent que soyons traités de cette façon , et pirement que les autres subjects dudit seigneur qui jouissent en toute liberté de leurs biens , sans contraincte de faire cette vile et odieuse description , qui ne peut servir , sinon que à nous tirer à envie les uns contre les autres , et decouvrir aux ennemis les forces du royaume , pour se prévaloir contre le Roy , aux premières affaires qui se présenteront. La peine et la nécessité en laquelle ledit seigneur se trouve à présent , donne assés ample témoignage que la vraye richesse du prince gist en l'aisance du peuple , en mains duquel les biens plus seurement se conservent pour le secours et ayde que l'on en peust avoir au besoing : qui deffaudroit maintenant , si par le passé on eust du tout desnüé ses subjects , comme il semble que l'on veuille faire de nostre part , pour nous achever à le secourir et ayder en ce que pourrons pour son service.

« Vous supplions très-humblement vouloir faire donner permission d'assembler à certain jour et lieu les députés de tout le clergé de ce royaume , pour adviser le moyen au plus prompt et facile pour le tirer hors d'affaires , à ce que jouissant de son domayne , soyons deschargés des décimes , angaries et impositions pour l'advenir ; car , puisque ce faict communément touche en général et particulier toutes les communautés ecclésiastiques , sera bien séant , ainsi que convenons en volonté , d'entendre au secours et ayde qu'on nous demande , de mesme accord nous advisons à la forme et manière de lever sur nous le subsidie qu'il conviendra prendre à cet effect , et au temps dedans lequel nous nous pourrons acquitter de la promesse que ferons à Sa Majesté , s'il ne vous plaisoit , et à nos seigneurs les illustrissimes cardinaux de Bourbon , Guise , Tournon , Chastillon , faire quelque ouverture honnête pour le clergé , dont le Roy peust avoir contentement et satisfaction , ce que voudrions très-humblement vous supplier faire , nous remettant entièrement à ce qu'il vous plaira en résoudre ; et ayants euy nos députés , les envoirons vers vous avec mémoires

ns, quand il vous plaira le com-
vos affaires le permettront. Nous
eurs autres doléances que remet-
yage de nosdits députés, tant sur
rappel que l'on a fait des desvoyés
n, à la grande confusion des bons
que de la rigoureuse résidence en-
élats et curés, ausquels on ne donne
en l'an pour vacquer à leurs affaires,
praticqué aux officiers du Roy, qui
es saisons, leurs vacations à cette
qu'ils doivent continuer l'exercice
ats. Nous ne voulons refuser faire
notre debvoir et charge, et veiller
peaux qui nous sont commis; mais
y qui se puisse exempter de mala-
aires, pendant lesquelles, lorsque
besoing, seront saisis au mercy
eur qui coustera plus à entretenir,
is de la saisie, qui ne vaudra le
icts; et ne pouvons aussi dissimuler

l'on nous fait par lettres adres-
aillys de ce ressort, pour nommer
ibvent donner avis au Roy sur le
éformation de l'état ecclésiastique,
le notre ordre, auquel la décision
fares a toujours esté remise, ne se
gens suffisants pour satisfaire au
seigneur; et en ce, nous craignons
urs loix non exercitées en la dis-
lésiastique, et que ils établissent
trine contraire à l'Eglise romaine,
outes les autres ont pris leur estre,
et accroissement; et parce que,
r, en estes des membres principaux,
tenir la main à ce que toute nou-
té, qui ne peut estre que grande-
euse au fait de la religion, l'unité
enuë constamment despuys quinze
it gardée en son intégrité; et où se
ar l'advis et conseil des supérieurs
ust immuer aucune chose de ce qui
rdre, police et régleme[n]t de l'E-
ne il se fait avec le temps en toutes
s humaines, qu'il y soit pourveu
usquels appartient en statuer, et
a pleü à Dieu en commettre la
is en rien desvoyer de la doctrine
cette Eglise, hors laquelle ne pou-
salut; et que ce que par eux sera
inviolablement gardé, en façon
e en la chrétienté il n'y a qu'un
si, une foy, une espérance, un bap-
espoir, ainsi soit une seule voix
nent de tout le peuple en la posses-
eligion; et pour n'y avoir en vain

travaillé, Et ne retomber aux premières fautes
et erreurs, soient les désobéissants, comme
perturbateurs du repos publicq, schismatiques
et criminels de lèze-majesté, punis à la rigueur
des édicts et ordonnances, et ainsi que membres
desnués et immédicables, resequés pour ne
infecter les autres parties saines et entières, à
l'imitation du peuple d'Israël, qui punissoit
sans égard de personne ceux qui apostatoient
de la loy, au pouvoir duquel n'est moindre l'au-
thorité en l'Eglise des princes chrestiens sur
leurs subjects; et de nostre part, nous essaierons
si bien nous acquitter de nostre charge, que
nostre vie et conservation servira de toute édi-
fication au peuple et aux infirmes qui s'en se-
roient peut-estre légèrement scandalisés, au
plaisir et ayde du Créateur, que supplions vous
donner, Monseigneur, en très-bonne santé,
très-heureuse vie, avec le vouloir de retourner
en brief par deçà, pour donner le secours tel
que nous attendons de vous en toute dévotion. »

*Ensuit la response dudit sieur cardinal de
Lorraine à la lettre cy-dessus de l'évesque
et chapitre de Paris.*

« Messieurs, j'ay receu les lettres que m'avés
escriptes en datte du xxix^e jour de may, et
par icelles bien entendu le discours de vos af-
faires, et la peine en quoy vous estes pour y
donner ordre, me priant, pour le lieu que je
tiens, vouloir ayder et favoriser cette cause qui
m'est commune avec vous, comme elle est aussi
à tout le clergé de ce royaume, lequel se doit
sentir esgalement intéressé es choses dont vous
me faites vos doléances. Je ne vous feray longue
response. Vous sçavés, Messieurs, l'amour et
affection que j'ay toujours eu à l'honneur de
Dieu, n'ayant jamais rien oublié de ce qui m'a
semblé nécessaire pour conserver la religion en
son entier, et pour maintenir ce royaume en
l'obéissance de la sainte Eglise catholique ro-
maine, et suis toujours en mesme volonté.
Mais je connois bien maintenant que ces trou-
bles et choses qu'on nous demande nous doib-
vent assés admonester de nostre debvoir, et
qu'il est temps que chacun de nostre profession
s'employe pour pourvoir à tant d'affaires et de
si grande importance que ceux que nous avons
aujourd'huy. Je partiray de ce lieu vendredy
prochain, pour aller trouver le Roy et la Roynne,
suyvant le commandement qu'il leur a pleü m'en
faire; et si je puis, je m'en iray tout droit à
Paris, où je serai bien aise de vous voir, et de
communiquer avec vous sur tous les poincts
discours par vos lettres, pour adviser et ré-
soudre ensemble de ce que nous avons à faire

pour le bien de l'Eglise et conservation de nostre estat, **estant bien délibéré d'employer tous les moyens que Dieu m'a donné pour y faire et à tout le clergé de ce royaume toute l'ayde, faveur et secours qu'il me sera possible, tant pour l'obligation que j'y ay, que pour la bonne opinion et fyançe que vous avez en moy, dont je mettray peine que ne vous decepvres. Cependant je prieray le Créateur vous donner entièrement, Messieurs, ce que désirerés. De Rheims, ce 3 jour de juing.** »

En ce mois icy, le jour de la Feste-Dieu, le Roy **estant logé à l'abbaye St. Germain des Preys, assista à une procession qu'il fist faire, qui fust fort solemnelle, et y portioient les gentils-hommes, ceux de la garde, tous des torches en la main; et monsieur l'abbé de Ste. Genevieve porta le corps de Nostre Seigneur. Plusieurs des princes et grands seigneurs furent distribués par les paroisses de la ville, et assistèrent aux processions, pour monstrier bon exemple au peuple de Paris.**

Le jour St. Barnabé, fust présentée une requête par un nommé d'Esternan, gentilhomme, accompagné d'autres gentilshommes, à messieurs du conseil privé, par laquelle ils demandoient un temple pour faire leurs presches et conventicules illicites, et plus facilement prescher leur nouvelle doctrine et religion.

Le jeudy en suivant, jour des octaves de la Feste-Dieu, la procession du Roy fust encores plus excellente et vénérante que la première; et y porta le précieux corps de Nostre Seigneur, monsieur le cardinal de Lorraine, et chanta la grande messe en l'abbaye St. Germain des Preys.

Le vendredy ensuivant, treiziesme du présent mois, fust prononcé l'arrest de monsieur le prince de Condé, en robe rouge, présent le roy de Navarre, le prince de Montpensier, le prince de La Rochesurion, le cardinal de Bourbon, le cardinal de Lorraine, le cardinal de Guyse, et le cardinal de Chastillon, monsieur de Guyse, monsieur le connestable, monsieur de Nevers, monsieur de Montmorency, et autres grands seigneurs; par lequel arrest prononcé par le président Baillet, fust ledit prince de Condé absous à pur et à plein des cas à luy imposés, et son recours pour ses dommages et intérêts, contre qui il appartiendra, et à eux leurs defences au contraire; et sera publié ledit arrest en toutes les cours souveraines de ce royaume.

Le dimanche ensuivant, furent envoyées lettres par tous les bailliages de ce royaume, de surséance jusques à trois mois, pour le regard

des déclarations que le Roy demandoit et revenu de l'Eglise.

Le dix-septiesme du présent mois, le chancelier alla à la court de parlement faire entendre de la part du Roy et son privé, les troubles qui sont au royaume faict de la religion, jusques là et si plusieurs en estoient tombés en athéisme faisoit qu'ils ne recognoissoient en leurs supérieurs, ne voulant payer les dixmes pis est ne vouloient payer au Roy en villes de son royaume, les tributs, tailles sides accoustumés, ne le voulant recog seigneur; et parceque les troubles qui en la religion, sont cause en partie de bellions, le Roy vouloit avoir avis de la court, pour voir quelle forme il y garder, pour obvier à tels scandales, et sur ledict faict de la religion, *deposito more*, et toutes affections et passions eussent à en dire en leur conscience pour en ordonner, et à cette fin viendroit le royaume et tous les princes et autres seigneurs du conseil privé, pour ouïr leur avis, lequel pris par l'ordre du tableau de la court, leur ordre.

Le lundy xxij du présent mois, coururent le roy de Navarre et les autres princes seigneurs du conseil à aller en la court lement, pour entendre l'avis de messieurs laditte court, pour appaiser les troubles sont aujourd'huy sur le faict de la religion.

Sommaire récit de la calomnieuse accusation de M. le prince de Condé : avec l'avis de la cour, contenant la déclaration de nocence.

Depuis le commencement de ceste monarchie, le très-humble et très-obeissant peuple françois n'a seul porté honneur et reverence aux princes du sang de son Roy, à ceux qui pouvoient un jour parvenir mesme couronne; mais encores les nobles, jusques aux plus grans rois, princes seigneurs de la chrestienté, ont pris part beaucoup de peine à n'oublier aucunes pièces des honneurs et du respect qui moyent appartenir, et octroyent très-volontiers à la grandeur et à l'antiquité du sang en France; nos princes ayans par longue et qui surpassent de fort long-temps la réputation en toutes les parties du monde leur renommée s'estoit estenduë. Chacun juge quel fut l'esbahissement, ou à moins l'estonnement qu'engendrèrent par là

enté les nouvelles de l'emprisonnement de la personne de monsieur le prince de Condé en la ville d'Orléans, le dernier d'octobre. Lx. Et fut la frayeur du peuple d'auant grande, parce que ceste injure s'adressoit à un prince généreux et magnanime, tant Dieu, bien vu et bien aimé d'un peuple : et lequel toutes les années précédentes avoit cessé de faire preuve et démonstration de plusieurs rares et singulières vertus, en séant au lieu qu'il tenoit, et qui par là le devoient rendre très-agréable aux étrangers personnes de la terre. Et parce que les occasions de son accusation, la manière de l'emprisonnement, la forme de sa justification, et la preuve de son innocence, se pourroient réciter çà et là avec incertitude : et que non seulement les François, mais encore les étrangers très-curieux d'entendre comme ces choses se sont passées à la vérité, j'ay bien voulu recueillir sommairement en ce petit livre ce que j'en ay peu entendre, comme j'ay assisté à la conduite de la plus grande partie du négoce, et appris le surplus de très-peu.

Le feu Roy François deuxième estant à Fontenay-le-Comte au mois d'aoust m. d. lx. un gentilhomme béarnois nommé Jacques de La Sague pris en la Beausse, et par ce moyen desirant de continuer son voyage qu'il pensoit faire en Gasconne, le roy de Navarre, qui estoit lors au pays, accompagné de M. le prince de Condé son frère. Ce gentil-homme fut trouvé par les quelques missives, et entre autres d'une lettre par laquelle le feu seigneur Vidasme de Charost monsieur le prince de Condé : et ne porta point de lettre, sinon quelques honnestes et courtoises paroles de recommandation. Néanmoins le porteur interrogé en la présence du roy et de ceux qui avoyent lors les affaires du royaume entre les mains, ne se contenta de dire véritablement à ce qu'on luy demandoit, mais supposa plusieurs choses faulces contre le roy de Navarre, monsieur le prince de Condé, madame de Roye, le seigneur Vidasme et autres, M. Amaury Bouchard chancelier, Robert de la Haye conseiller, et plusieurs autres seigneurs très-affectionnez au service du roy et de son royaume. Par mesme moyen furent aussi chargés les seigneurs de Burie, Montmarçon, les contes de la Rochefoucault, de Rohan, de Grammont, de Bochaville, de Milleraye, le jeune Cani et autres. En trefaites, s'esleva presques par tous les estats du royaume, un bruit de nouvelles faulces : les uns asseurans la vérité, et les

autres le mensonge. Car les gens de bien affirmoyent que le roy de Navarre et monsieur le prince de Condé son frère n'avoient pensé à entreprendre chose qui fust contre l'estat du Roy et de son royaume ; veu qu'ils estoient de la maison de France : à la defence de laquelle ils avoyent perpétuellement employé et destiné leurs personnes et leurs biens : et que les confessions de La Sague avoyent esté tirées de luy par promesses, impressions et violences. Les autres publioient que ce qu'il en avoit dit, estoit pour complaire, et donner de luy une opinion de bon et fidèle serviteur du Roy, pensant tirer par ce moyen quelques estats ou autres biens-faicts. Mais ceux qui estoient de cerveau plus légier, et qui peut-estre estoient apostez pour semer faulces nouvelles, disoyent qu'il ne luy avoit point de feu sans fumée : et que La Sague n'avoit point dit tant de choses qu'il n'y en eust quelcune véritable. Bref chacun en parloit selon son affection. Ce dernier bruit accompagné de l'opinion de quelques seigneurs, s'accrut si fort en peu de temps, que par une vaine persuasion l'on disoit que le roy de Navarre et monsieur le prince son frère s'en venoyent par devers le Roy, accompagnés de grand nombre de gens de pied et de cheval ; et eut ceste faulce renommée jointe avec la déposition de La Sague, telle puissance sur les gouverneurs du royaume, qu'ils commencèrent à prendre soupçon des lettres qu'escrivoit le seigneur Vidasme à monsieur le prince de Condé, et qu'il y avoit quelque chose couverte et desguisée. A raison de quoy le seigneur Vidasme fut incontinent constitué prisonnier en la Bastille à Paris, ayant esté prins, par ordonnance du Roy et de son conseil privé, par le sénéchal d'Aginois, capitaine des gardes : et là tantost après fut interrogé par deux conseillers du mesme conseil privé. La Sague ayant aussi confessé ce que maistre Robert de la Haye, conseiller en la cour, luy avoit déclaré de l'entreprise du roy de Navarre et de monsieur le prince : iceluy seigneur de la Haye fut par mesme soupçon envoyé querir, et mené prisonnier par le prévost de l'hostel à Saint-Germain-en-Laye, où lors le feu Roy estoit. Cependant y eut commission donnée à M. Christophle de Thou, Barthélemy Faye et Jacques Viole, conseillers, Gilles Bourdin procureur général, et Jean du Tillet greffier, tous de la cour de parlement de Paris : par laquelle commission estoit mandé à ces commissaires de procéder à l'instruction des procès du seigneur Vidasme et autres accusez. A quoy ils s'employèrent par commandement du Roy. Et ayant fait amener lesdicts seigneurs Vidasme et de la Haye à Saint-

Germain, les recollèrent et confrontèrent à La Sague. Le feu Roy et les seigneurs de son royaume estans troublez de ces faux rapports, il fut advisé que le roy de Navarre et monsieur le prince de Condé en seroyent advertys. Et pour ce faire, monsieur le cardinal de Bourbon les alla trouver en Gascogne. Autres furent encores envoyez vers eux par le commandement du feu Roy, pour les advertir des propos qui avoyent couru d'eux par tout le royaume. Ayans au long entendu les mensonges qui estoient desjà publiés de toutes parts, ils n'en furent point si estonnez, se sentans innocens, comme ils furent esbahis de ce qu'on avoit presté l'oreille à La Sague, et aux confessions duquel on avoit adjousté foy, jusques à emprisonner le seigneur Vidasme et le seigneur de la Haye. Pour purger ces calomnies, le roy de Navarre et monsieur le prince son frère ne peurent trouver meilleur expédient que de s'acheminer vers la Majesté du feu Roy, pour luy rendre eux-mesmes ample tesmoignage de leur innocence. Et de fait, quelque temps après, ils se mirent en chemin. En ces entrefaites, un nouveau bruit augmenta grandement les suspicions précédentes : car l'on disoit que quelques-uns se vouloyent emparer de la ville de Lyon, et que monsieur le prince de Condé estant lors en Gascogne, s'entremesloit de l'entreprise. Et combien qu'il n'y eust aucune apparence en ceste faulce nouvelle, et que l'on n'en eust preuve quelconque, ni seulement indice qui peust servir d'aucune conjecture, l'on ne laissa pourtant à bailler la torture à quelques prisonniers en la ville de Lyon, pour essayer à leur faire dire contre vérité, ce qu'ils ne sçavoient point. Entre les autres qui furent très-maltraitez, un jeune gentilhomme nommé La Borde, d'autant qu'il avoit autrefois servi de page monsieur le prince de Condé, encores qu'il n'y eust aucunes informations contre luy, et qu'il eust interjeté plusieurs et diverses appellations : il eut néantmoins par deux fois en un jour, une forme de torture que l'on appelle en Italie l'astrappade : et huit jours après, l'on luy donna les escarpins avec le feu, que l'on dit estre l'un des plus cruels torments qui se peut appliquer sur l'homme : lesquelles cruautéz luy estoient aussi souvent réitérées, pour essayer, comme l'on disoit, à tirer du pauvre prisonnier quelque confession contre le roy de Navarre et monsieur le prince de Condé : contre lesquels néantmoins il ne dist chose qui les chargeast en manière quelconque. Depuis peu de temps, le procès-verbal des géhennes et tortures ayant esté envoyé par-devers la cour, l'on trouva que la constance de ce jeune homme avoit esté telle, qu'au milieu de

ses grands tormens, il n'avoit fait chose que invoquer avec grande douceur la miséricorde de Dieu à son secours, le suppliant de pardonner à ceux qui le faisoient ainsi travailler et tyranniser. Ce que j'ay bien voulu réciter en passant, afin que par ces inhumanitez et cruautéz, chacun cognoisse de quelle façon l'on a voulu rechercher monsieur le Prince en son honneur : et combien il est dangereux et pernicieux en ceux qui manient l'estat publicq, et en la main desquels Dieu a commis la distribution de la justice, de prester trop favorablement l'oreille aux délateurs et accusateurs, sans leur bailler à entendre qu'ils sont aussi prests à escouter les accusez en leur justification, comme les accusateurs en leur accusation. Car si les supérieurs se descouvrent pour gens tant commodes et opportuns aux faux rapports que chacun leur voudra faire, et qu'ils se monstrent si endormis à entendre l'innocence des accusez, il se trouvera une infinité de mauvais serviteurs, lesquels sous prétexte de justice, et sans attendre le commandement des grands, ausquels ils pensent complaire, exerceront infinies cruautéz et indignitez, espérans par telles voyes gagner le vent de la faveur, parvenir aux grands estats, ou pour le moins se tirer eux-mesmes d'ennuy sous l'espérance qu'ils bailleront de charger ceux lesquels on veut convaincre contre vérité et contre raison. Ce que l'on a peu voir pratiquer au présent négoce, auquel l'on s'est principalement aidé d'un financier nommé Cappellette, receveur pour le roy en Agenois. Cestuy-cy estant détenu prisonnier en la conciergerie du Palais, pour grande somme de deniers dont il estoit demeuré redevable envers le Roy par la closure de ses comptes, et voyant que ces impostures seroyent très-favorablement receuës, promet, comme l'on disoit, trouver preuves merveilleuses contre le roy de Navarre et monsieur le Prince son frère. Et avec ceste belle promesse, le misérable saffranier fut mis en liberté : ainsi que le commun bruit couroit, qu'on s'est aussi aidé d'un nommé Berriane, autrement le chanoine botté, lequel avoit esté dégradé de sa prestrise, et convaincu de plusieurs faucetéz par luy commises contre madame la contesse Senigan, et fait amende honorable publiquement en pleine cour, puis jeté en prisons de la Conciergerie, par faute de payer la réparation pécuniaire adjudgée à sa partie adverse. Ce pauvre malheureux ayant perdu ses biens et son honneur, et sentant sa conscience chargée de plusieurs malheuretez, dont il n'estoit encores convaincu, et ne sachant par quel moyen il pourroit échapper des prisons, et se sauver la vie qui luy restoit de toutes autres choses, »

très-volontiers pour trouver preuves monsieur le prince de Condé, desquelles il disoit ne pouvoir autrement fournir que premièrement il fust mis en liberté. Ce beau prétexte, il s'esvada et abusa de la part de ceux qui l'avoient tiré des prisons. Mais il est vray-semblable que Cappolette, qui le ressembloit, n'ayent espargné l'effice pour suborner des moins, déposer mes faulxement, et falsifier le sein de monsieur le prince, comme la cour a peu connu. Ce qui seroit principalement advenu d'avoir usé de celle singulière prudence dont eut le roy Philippes Macédon, lequel n'estant un accusateur, l'oyoit seulement de l'une et l'autre, tenant l'autre close, pour la vérité entièrement, afin d'entendre mieux la cause et justification de l'accusé. Or le prince de Navarre, et monsieur le prince soustant mis en chemin avec leur train se pourvoir venir par devers le Roy, le bruit courroit qu'ils venoyent avec grande crainte; ce que plusieurs croyoyent, tant estoit la rumeur corrompue et désvoquée de la vérité. Mais que ce fut l'une des principales occasions lesquelles le feu Roy assembla ses forces en la ville d'Orléans, où il s'en alla bien accompagné au mois d'octobre dernier : et fut logée en la maison du baillif, lesquelles plusieurs officiers, fut pour quelques jours constitué prisonnier, et bien-tost après innocent par arrest de la cour. Mais si le bruit avoit couru, la vérité se pourroit manifester, le dernier jour du mesme octobre, que le roy de Navarre et monsieur le prince, contre l'opinion de plusieurs, furent en la ville d'Orléans, sans autre aide des gentilshommes qu'ils avoyent eue d'avoir ordinairement à l'entour de leur service. Ayant fait la révérence à la Roine sa mère, et salué les autres seigneurs de la cour, monseigneur le prince fut, auquel on s'attachoit le plus, reçu au Roy en très-bons termes, et résentans de plein de bon cœur et de vertu, que monsieur le prince avoit dit contre son honneur, et donné à Sa Majesté, estoit faulx et controuvé faulxement; et au jugement de toute la cour, l'on pensa qu'il eut donné ample preuve de son intégrité, tellement que dès-lors l'on croyoit que les mauvaises opinions ne seroient conceues à l'encontre de luy, fussent elles changées. Ce néantmoins, contre l'opinion, et au grand regret des hommes de bien, monsieur le prince fut arrêté prisonnier, et mis en la garde des seigneurs de Chavigny et Brezay,

capitaines des gardes, pour tenir prison en une maison qui luy fust destinée près les Jacobins, et joignant laquelle l'on avoit nouvellement levé un bastion, pour la retraicte de gens de guerre à pied. Environ ce mesme temps, madame de Roye, belle-mère de monsieur le prince, sans charges ni informations quelconques, et par suspicion seulement, fut constituée prisonnière à Saint-Germain-en-Laye, en vertu d'une commission pleine de scandale. Un peu auparavant, le seigneur de Cany avoit aussi été arrêté prisonnier dans sa maison; et d'une autre part, l'on avoit envoyé au seigneur de Jarnac, une commission du Roy, en vertu de laquelle il se saisit de la personne de M. Amaulri Bouchart, chancelier du roy de Navarre. Cependant autre commission fut décernée aux seigneurs de Thou, Faye, Violle, Bourdin et du Tillet, lesquels furent mandez pour procéder à l'instruction du procez extraordinaire de monsieur le prince de Condé. Et à ceste fin, sur le commencement du mois de novembre, se trouvèrent en la ville d'Orléans. Le 13^e jour du mesme mois, monsieur le chancelier, accompagné de ses commissaires, se transporta vers monsieur le prince au logis où il tenoit prison, le pensans interroguer sur aucuns articles que ils disoyent leur avoir esté baillez; mais monsieur le prince sachant très-bien que tout ce qu'on vouloit faire, procédoit de la seule autorité du conseil privé, qui n'avoit aucune puissance sur luy; et s'assurant que le feu roy François en bas aage où il estoit, ne faisoit et ne vouloit rien faire de soy-mesme, il ne voulut respondre devant iceluy seigneur chancelier et autres commissaires : car, parce qu'ils voulurent passer outre, il interjeta en premier lieu un appel de son emprisonnement pardevant le Roy, séant en sa cour de parlement de Paris, suffisamment garnie des pairs de France, et les chambres assemblées, parce qu'en ceste seule manière le procez se devoit faire à un prince du sang, et non autrement. Mais cest appel fut dès le lendemain déclaré non recevable par messieurs du conseil privé, qui n'estoyent et ne pouvoyent estre juges de la matière; et en faisant droict sur l'appel, fut ordonné que monsieur le prince respondroit; suivant lequel jugement, les commissaires retournèrent par devers luy pour l'interroguer, ce qu'il ne voulut souffrir; ains appela d'eux, en adhérant à son premier appel. Mais ce second appel fut encores déclaré non recevable par l'autre jugement du conseil privé, sans ouïr ni appeler ledit seigneur prince, lequel néantmoins appela autant de fois comme l'on s'efforça de le faire parler : et autant de fois qu'il appela autant de jugemens furent donnez au conseil privé

de la mesme forme que les précédens. Et entre autres, en fut donné un par lequel ce réquerant le procureur général du roy, il fut ordonné que monsieur le prince respondroit devant les commissaires, sur peine de crime de lèze-majesté, et néanmoins que les tesmoins lui seroyent recolez et confrontez. Cependant madame la princesse de Condé, affligée en toutes extrémités pour les calomnies imposées aux deux personnes qu'elle tenoit autant chères que la sienne propre, ne succomba en ceste adversité, ains accompagnée d'une vertu et d'un courage surpassant de beaucoup le naturel de son sexe, et conseillée par le roy de Navarre, monsieur le cardinal de Bourbon son frère et monsieur le prince de la Roche-sur-Yon, se délibéra secourir à son pouvoir l'innocence de ceux lesquels néanmoins estoient assez secourus par la divine Providence, estans en la protection et sauvegarde de Dieu. Ainsi ceste bonne et vertueuse princesse, se resouvénant que Dieu nous commande, après avoir mis nostre première et entière espérance en luy, de chercher aide et secours entre les hommes, se délibéra de ne laisser plus condamner son seigneur mari sans estre ouy ni défendu, comme il avoit esté par les jugemens précédens, par lesquels les appellations interjetées des commissaires avoyent esté vidées avant qu'estre relevées, et sans avoir esté plaidées, et mesmes sans avoir ouy l'appellant en ses causes d'appel, ce qui estoit fait contre toute forme et figure de justice; suivant laquelle résolution, madame la princesse présenta requeste au Roy, le suppléant distribuer pour conseil à monsieur le prince son mari, tels personnages qu'il adviseroit. A quoy inclinant Sa Majesté, luy ordonna pour conseil messieurs Anne de Terrières, seigneur de Chappes, Pierre Robert, François de Marillac et Claude Mango, tous advocats en la cour de parlement de Paris, de laquelle ordonnance et distribution du conseil, y eut brevet expédié, signé de la main du Roy, et par de l'Aubespine, l'un de ses secrétaires d'estat; et portoit ce brevet injonction très-expresses aux advocats dessus nommez de se transporter incontinent en la ville d'Orléans, pour conseiller monsieur le prince, ainsi qu'ils verroyent estre nécessaire pour la défense de sa cause. Suyvant ce mandement, de Chappes et Mango estans absens de leurs maisons, Robert et Marillac vindrent à Orléans. Et après avoir délibéré entre eux des affaires de monsieur le prince, ils requirrent en premier lieu avoir communication du procès-verbal des commissaires, pour entendre ce que monsieur le prince par sa seule prudence, et sans aucune aide de conseil avoit fait, dit, ou répondu en la matière. Ce qui leur fut octroyé par le Roy. Et leur fut leu le procès-verbal par

le greffier du Tillet, en la présence des commissaires et du procureur général du roy. Après ceste lecture, ils supplièrent encores le Roy leur permettre de communiquer avec monsieur le prince, pour estre par luy instruits de la vérité de son faict. Ce qu'il leur fut permis avec difficulté. Car on leur limita les propos dont ils useroient envers luy. Et si fut expressément ordonné que Robertet secrétaire d'estat, et le greffier du Tillet, seroyent présens à leur communication. Avec ce congé, les advocats allèrent faire la révérence à monsieur le prince, lequel déclara qu'encores qu'il cogneust Robert pour avoir esté à son conseil de longtems, et qu'il s'asseurast bien de Marillac pour la bonne opinion qu'il avoit de luy, toutesfois il supplioit le Roy de permettre de prendre plus grande assurance d'eux par le moyen du roy de Navarre, monsieur le cardinal de Bourbon, ses frères, et de madame la princesse sa femme. Et pour cest effect luy permettre de communiquer avec eux en telle compagnie et en telle distance qu'il plairoit à Sa Majesté adviser: ce qu'il réquerroit principalement pour l'obéissance qu'il vouloit garder au roy de Navarre, sans lequel il ne vouloit rien faire. Sur ces propos, la compagnie se départit. Et après que Robert et du Tillet eurent récité au Roy la requeste que luy faisoit monsieur le prince, la communication qu'il réquerroit luy estre octroyée avec monsieur le roy de Navarre, et monsieur le cardinal de Bourbon, ses frères, luy fut refusée tout à plat, et permis seulement à madame la princesse de l'asseurer par lettres que Robert et de Marillac luy estoient distribués pour conseil, et qu'il pouvoit communiquer avec eux en assurance: de laquelle response, madame la princesse advertit monsieur le prince par lettres qui luy furent présentées le mesme jour après le disner, par Robertet et du Tillet. Et là se trouvèrent Robert et Marillac pour communiquer avec luy en la présence du mesme secrétaire et du mesme greffier, accompagnés du seigneur de Brezay, capitaine des gardes. Adonc monsieur le prince commença à déduire sommairement, et néanmoins très-disertement, que l'affliction qu'il souffroit, ne luy estoit point envoyée de Dieu pour l'offense qu'il eust faite contre la Majesté du Roy, mais bien pour l'esprouver en son adversité: et quant à luy ayant l'esprit libre, et la conscience entière, il ne pensoit estre prisonnier, encores que sa personne fust arrestée, mais beaucoup plus estimoit-il ceux-là prisonniers, lesquels avec la liberté du corps, sentoyent leur conscience asservie et affligée d'une perpétuelle souvenance de leurs vices et de leurs forfaits.

propos, il alléguoit plusieurs mémoriaires, en très-bons termes, et avec vif et assuré : ce qui ne se peut voir en ceux qui sentent leur conscience et quelque meffait, et qui ont l'esprit en confusion et de suspicion que leurs secrets soient descouvertes. Puis il donna à luy des bons mémoires et instructions de défense de sa cause, et escrivit une consolation à madame la princesse sa sœur et au département, pria Robertet par ses humbles recommandations à la Marquise et de la Roine sa mère, et encharbent et Marillac ses advocats, de faire bien envers le roy de Navarre, et monseigneur cardinal son frère. Alors le Roy estoit malade, et commençoit-on à désespérer de sa santé. Et de fait, il mourut le 5^e jour de mai ensuyvant. Quelque-temps après, le sieur de Vidasme de Chartres décéda pareillement à Tournelles, où il avoit esté transféré à la Bastille, à raison de sa maladie. Or après la mort du Roy, monsieur le prince fut mis en grande liberté; et pour prison luy fut assignée la ville de Han, et depuis la ville de Compiègne en Picardie, où il demeura jusques à ce que le Roy à présent régnant le manda à Fontenay-le-Comte, pour luy rendre tesmoignage de son contentement à quoy il obéit. Et après longues réceptions faites par Robert à la Reine mère, et par les messeigneurs du conseil privé, il n'y eut plus de difficulté que monsieur le prince pourroit estre purgé de ce qu'on luy avoit voulu imputer, tellement que le 13^e jour de mars ensuyvant, le Roy assisté de la Roine sa mère, de Monsieur de Navarre, des cardinaux de Tournon et de Guise, de monsieur le duc de Montmorency, de monsieur le prince de La Roche-sur-Yon, de monsieur de Guyse, de monsieur le comte de Montpensier, de monsieur de l'Hospital, chancelier, de monsieur le mareschal de Saint-André, de l'amiral de Chastillon, et de plusieurs autres, donna son jugement, par lequel monsieur le prince de Condé fut déclaré pur et innocent de tous cas dont on l'avoit voulu charger : que besoin estoit, le Roy le délaissoit en son conseil en tel degré, et le remettait aux juges qui luy estoient deus, comme à la Cour de France et de la maison de France; et ainsi, afin que son innocence fust connue, les princes et potentats estrangers, que les cours souveraines de ce royaume, donnèrent que ce jugement seroit publié et enregistré en toutes les cours : et les doubles et copies envoyées par devers les ambassadeurs de Sa Majesté qui estoient près des prin-

sonnes des princes estrangers; le tout, afin que l'innocence dudit seigneur prince fust aussi notoire, comme sa calomnieuse accusation l'avoit esté auparavant. Encores que le tesmoignage du Roy et de son conseil semblast estre suffisant pour contenter ludit seigneur prince, toutefois il supplia le Roy luy permettre, pour plus grande assurance de son honneur, de poursuivre en la cour de parlement de Paris une autre déclaration de son innocence, sous telle forme qu'il adviseroit luy estre convenable : ce qui luy fut accordé avec unes lettres patentes, expédiées le mesme jour à ceste fin, selon lesquelles le 20^e jour de mars subséquent, monsieur le prince, en la compagnie de monsieur le cardinal de Bourbon son frère, se présenta à la cour de parlement, à laquelle toutes les chambres assemblées, il remontra que si son emprisonnement pratiqué par ses adversaires, sous un faux prétexte, avoit esté trouvé estrange, d'autant les hommes devoient entrer en plus grande admiration de la Providence de Dieu tout-puissant, par la seule clémence duquel il avoit esté préservé des agissements de ses ennemis, et fait cognoistre son innocence, avec un exemple perpétuel à tous calomnieurs que les artifices de leurs calomnies profitent bien peu à l'encontre de ceux qui ont mis leur espérance en luy, et qui l'ont invoqué à leur secours pour leur invincible protecteur. Puis il adjousta que, au milieu de ses adversitez, il avoit toujours désiré que sa cause fust connue et jugée par la cour de parlement, qui estoit le vray temple de la justice françoise, et du corps de laquelle il estoit, comme prince du sang de France, et qu'il penseroit se faire grand tort s'il n'y représentoit, comme au plus célèbre théâtre du monde, le droict et l'équité de sa cause, avec la calomnie de ses ennemis, afin que le tout y fust jugé et décidé par un honorable arrest, digne de l'accoustumée gravité et sainteté de la cour, laquelle il supplioit de toute son affection luy garder son honneur, qu'il avoit toujours estimé beaucoup plus cher que sa propre vie. Puis se retirant, il requist que Robert, assisté des autres advocats de son conseil, fust ouy en ses remonstrances, afin que la cour peust estre amplement informée de l'entière vérité du fait : ce qui luy fut accordé, et son conseil mandé. Alors Robert print la parole, et remontra comme il avoit pleu à Dieu essayer monsieur le prince avec le mesme essay dont sa divinité avoit souvent voulu user envers ses plus loyaux et fideles serviteurs, c'est assavoir, par affliction, laquelle il envoyoit souventesfois à ses bien-aimez, mesmes à ceux qui estoient élevez en hault lieu, pour deux prin-

cipales raisons, l'une, afin que les rois et illustres princes qui tiennent les grands gouvernemens de ce monde, reconnoissent n'avoir puissance ne grandeur d'ailleurs que de la grandeur et puissance de Dieu, de la seule grâce duquel dépend leur entière ruine ou la conservation de leur estat : l'autre, afin que l'innocence de ceux auxquels sa divine Majesté a fait la grâce de les prendre en sa protection, apparaisse et se monstre d'autant plus belle et plus luisante par l'espreuve de son contraire, tout ainsi qu'on voit faire la vraie espreuve de l'or, lors que il est essayé dans la fournaise. Après ce discours, lequel est plus au long recueilli ès registres de la cour, Robert récita ce qui avoit esté fait en la ville d'Orléans par monsieur le chancelier, et par les premiers commissaires, et mesmes appellations que monsieur le prince avoit interjetées d'eux, et comme elles avoyent esté jugées sans estre ni révélées ni plaidées, et sans qu'il eust esté oui en ses causes d'appel, ni par sa bouche, ni par conseil; brief, après longues altercations qui furent débattues avec les gens du Roy, la conclusion de Robert fut qu'il pleust à la cour ordonner au procureur général délay compétent pour fournir de toutes les charges et informations qui pouvoient avoir esté faites à l'encontre de monsieur le prince; et si par les informations qui seroyent mises par devers la cour, il ne se trouvoit chargé de chose qui méritast une procédure extraordinaire, qu'en ce cas, sans faire plus long procès par interrogatoires et recollemens, il fust procédé sur le champ à la déclaration de son innocence : mais au contraire, si la cour trouvoit quelques charges par les informations qui luy pourroient estre présentées, qu'il luy pleust avant qu'y adjoûter aucune foy, ordonner que les tesmoins seroyent répétez par son autorité, sans laquelle toutes les procédures qui avoyent esté faites contre monsieur le prince, devoyent demeurer nulles, comme faites par juges incompetens, et ne ayans pouvoir de ce faire, d'autant qu'à la seule cour, qui est le siège des rois et des pairs de France, appartient d'instruire et juger les procès criminels des princes du sang, lors que leur honneur est révoqué en controverse. Sur lesquelles nullitez Robert insista longuement, afin de faire entendre que si monsieur le prince n'avoit voulu respondre devant les premiers commissaires, ce n'avoit esté pour se ressentir d'offense quelconque en sa conscience : car ceux qui sont appuyez sur l'assurance qu'ils ont en eux-mêmes de leur intégrité et de leur preud'homie, n'ont accoustumé de craindre la face des juges : encores moins, en refusant l'interrogatoire des commissaires, avoit-il entendu désobéir à la Majesté

du Roy, veu qu'il luy avoit tousjours rendu telle obéissance, qu'il avoit occasion d'en estre content : mais bien n'avoit-il voulu respondre devant tels commissaires, pour ne faire tort aux princes du sang de France, qui de long-temps ont ce droict acquis, de ne pouvoir estre jugés en ce qui touche leur honneur, ailleurs qu'en la cour de parlement, en laquelle seule, comme il a esté dit, est le siège du Roy et de ses pairs. Sur le débat de ces nullitez, les gens du Roy prièrent monsieur le prince se contenter du jugement qu'il avoit obtenu au conseil privé du 13^e jour mars précédent, disans qu'ils n'en accordoyent pas seulement la publication et émologation, mais encores qu'ils la requéroient très-justement; ne fust-ce que pour les oster d'une difficulté en laquelle ils se disoyent estre tombez, pour ne sçavoir quelle qualité ils devoyent prendre, ou de demandeurs ou de défendeurs. Après longue dispute sur ces qualitez, il fut finalement résolu, puis que monsieur le prince avoit esté jugé innocent par le Roy et son conseil privé, et qu'il ne désiroit sinon une ample déclaration de son innocence par le jugement de la cour, pour un tesmoignage de son honneur, la qualité de demandeur en déclaration d'innocence luy demeurerait, et la qualité de défendeur, aux gens du Roy : et au surplus que la cour, les chambres assemblées, verroit toutes les informations qui se trouveroyent contre monsieur le prince, afin que s'il ne se trouvoit par icelles aucune charge à l'encontre de luy, il fut promptement déclaré innocent : mais au contraire, s'il y avoit charge, qu'il seroit procédé suivant les ordonnances : et en ce cas, les qualitez changées, selon que la cour verroit estre équitable. En continuant ses premières poursuites, le 22^e jour de mars ensuyvant, la cour ordonna que toutes les charges et informations, et autres procédures faites à l'encontre de monsieur le prince, et qui se trouveroient en cette ville de Paris, soit ès mains du greffier du Tâblé ou d'autres, seroyent dans trois jours mises par devers maistres Robert Bouette, Claude Anjuran, Adrian Dudrac, et Eustace Chambon, conseillers, des plus anciens de la grand'chambre : et quant aux autres informations que l'on disoit estre à Lion, Melun, et par devers le prévost de l'hostel, et ailleurs, que commission seroit délivrée au procureur général du roy, pour les faire apporter dans le lendemain de Quinquagésime, pour le tout veu par la cour, faire droit aux parties, ainsi qu'il appartiendroit. Quelque temps après, monsieur le prince fut adverti pour certain qu'aucuns tesmoins apostez avoient déposé faulxement à l'encontre de luy, jusqu'à

à falsifier et remplir des blancs qui estoient signez de son nom. Et pour advenir ces faulcetez, fit supplier la cour de luy octroyer commissaires pour en informer : ce que les gens du Roy emeschèrent ; tellement que sur ce débat interrint arrest donné avecques grande cognoissance le cause ; par lequel il fut permis à monsieur le prince informer de ces faulcetez par les commissaires nommez par la cour ; suyvant lequel arrest les commissaires informèrent ; et se trouva par les informations , au moyen à ce que l'on en pouvoit entendre par le commun bruit, que quelques-uns avoyent déposé faulx à l'encontre de monsieur le prince , et les autres avoyent libéralement recogneu leur faulte et s'estoyent départis de leur première déposition : et mesme La Haye, duquel a esté parlé ci-dessus, et un autre appelé Gilles Triou, dit Le Gaultier. Cependant que ces choses se faisoient, les gens du Roy obéissans à l'arrest du 22^e jour de mars contenant le délai à eux donné de fournir dans le lendemain de Quasimodo des charges et informations dont ils se voudroyent aider contre monsieur le prince, fournirent de tout ce qui estoit par devers du Tillet, lequel dès le commencement avoit esté ordonné greffier en ce négoce. Ils firent aussi apporter tout ce qui estoit

Lion et es autres endroits dont ils peurent avoir advertissement, et firent en cest endroit comme en tous autres, entier devoir de chercher délement et curieusement tout ce qui pouvoit servir à la charge et à la discharge de monsieur le prince : et encorés que ce délai passé, son procès se peust juger, toutesfois son conseil en différa la poursuite, depuis le 14 avril que le délai estoit escheu, jusques au 19 de mai enrivant : auquel jour il fut mis sur le bureau au rapport de maistre Robert Bouette ; ensemble des autres procès, de madame de Roye, de maistre Robert de La Haye, du feu seigneur Viasme de Chartres, et du seigneur de Cani. Et pour procéder au jugement, après que les parties et mesmes les héritiers de feu monsieur le Viasme eurent pris leurs conclusions, toutes chambres de la cour furent assemblées : mais le procès de monsieur le prince estant fort avancé, la cour le demanda pour entendre plus amplement de luy la vérité du faict par sa propre bouche. En quoy il contenta merveilleusement ceste grande compagnie, et lui feit cognoistre évidemment, tant par ses paroles pleines de vertu et d'intégrité, que par son constant et asseuré visage, que la seule calomnie de ses adversaires l'avoit mis en peine de poursuyvre la déclaration de son innocence, affirmant par le serment qu'il devoit à Dieu, que jamais une telle meschanceté

que celle qui luy avoit esté faussement imposée, ne luy estoit entrée au cœur, comme aussi n'y avoit-il aucune vérisimilitude : et que tant s'en faloit qu'il eust cherché la diminution de la couronne de France, ayant l'honneur d'y appartenir, que au contraire il avoit tousjours désiré, comme il avoit assez fait cognoistre par ses actes passez, la conservation et augmentation d'icelle, avec telle et si franche volonté, que si ses propres enfans l'avoient autre, il en feroit de ses mains une punition si cruelle, qu'elle serviroit d'exemple mémorable à jamais. Après luy, furent ouys la dame de Roye, les seigneurs de La Haye et de Cani, qui rendirent tous très-bon témoignage de leur fidélité et de leur preud'hommie. Finablement après que tous les susdicts procès eurent esté bien veus et entendus en pleine assemblée de la cour, les arrests furent conclus par grande et meure délibération, tant à la conservation de l'honneur de monsieur le prince, que au profit des autres accusez. En quoy se doit remarquer une autre chose très-notable, c'est que monsieur le prince ni les autres seigneurs accusez ne voulurent récuser aucun de leurs juges ni des gens du Roy, encorés qu'ils semblassent en avoir très-bonne occasion, tant ils se tenoyent asseurez de leur innocence.

Lettres de monsieur le prince, pendant qu'il estoit prisonnier à Orléans, au roy de Navarre (1).

« Monsieur, quelques tribulations et afflictions grandes que j'aye eu, lesquelles j'ay toutes poisées comme de la main de celui lequel je croy par ce moyen avoir voulu humilier mes affections, et exercer ma patience, je les oublie presque toutes, voyant, ce que m'avez fait entendre, que la bonté de la Roine s'est tant déclarée, que la cognoissance de ma cause et ma justification est renvoyée à la cour de parlement de Paris : ce que dès le commencement j'avoye tousjours demandé, et qui ne m'eust pas esté, comme je m'assure, dénié, si la puissance et le crédit de ceux qui m'estoyent ennemis et parties, ne s'y fussent opposez, ne m'ayans pas seulement voulu faire recevoir une honte d'emprisonnement, sans conduire leur entreprise plus avant, sachant bien qu'ils ne pourroyent eslever leur maison à la grandeur qu'ils s'ymaginoient, que par la ruine de la nostre. Et pour ce faire, avec la force dont ils s'estoient desja appropriez, il y falloit encores joindre quelque apparence de jus-

(1) Il parait par la lecture de cette lettre et de la suivante, qu'elles ont été écrites peu de temps après la mort de François II.

tice, afin qu'il y eust moins de la malice qui estoit dessous cachée : en quoy s'ils se sont bien seu-
 alder de tous les moyens, qu'il faut que je m'en
 rapporte à ce qu'en pensez, qui avez peu voir la
 précipitation dont on m'a au commencement
 traicté, à laquelle si Dieu ne m'eust fait la grace
 résister, et mis en la bouche les responses que j'ay
 faites, je ne doute point que à tors et à travers
 ils ne eussent fait leur possible de me ruiner
 d'honneur, de vie et de biens : ce que n'ayans
 jamais eu moyen de vous faire savoir jusques à
 maintenant que m'en estant venu en ce lieu,
 délivré de toutes mes gardes, et en liberté de
 vous escrire franchement, dont il ne sera jamais
 que moy et les miens ne soyent justement obligez
 à la Roine. Je vous supplie, Monsieur, autant
 et très-humblement qu'il m'est possible, après
 avoir pris la peine pour moy de luy rendre très-
 humbles graces de l'aide et faveur que elle m'a
 donnée pour la vérification de mon innocence,
 qu'il luy plaise aussi, suyvnt ce que je luy es-
 cris, commander à ceux de Guyse, pendant la
 décision de mon affaire, se retirer de la cour,
 les tenant si capitaux ennemys de ma justifica-
 tion, qu'il n'y a invention ne artifice dont ils
 ne s'aydent pour l'empescher. Et pour ce qu'il
 leur doit, ce me semble, suffire de ce que avez
 expérimenté leur bonne volonté et quels cousins
 ce sont, faites-moi, je vous supplie, ceste grace
 employer toute la puissance que vous avez, que
 comme je luy priay devant le feu Roy, quand je
 fus arrêté, qu'ils intercédassent pour moy, qu'ils
 ne soyent point aussi en lieu où ils me puissent
 nuire; et penser que les moiens qu'ils avoyent
 pratiquez de nous abbatre, estoyent tellement
 fondez, que ceux dont ils avoyent disposé la vo-
 lonté à leur intention, qui sont peut-estre meslez
 parmi mes juges, tesmoins et autres personnes
 dont ils s'efforçoient de s'aider à ma condamna-
 tion, ne sont si dépouillez de leur mauvaise opi-
 nion, qu'ils ne leur prestassent bien encores une
 fois la conscience, les voyant autant que jamais
 au milieu des honneurs et faveurs, ils ne se lais-
 sassent sous main fort aisément séduire et cor-
 rompre : ce que je vous supplie encores un coup,
 Monsieur, faire entendre à la Roine, à laquelle
 j'espère en ce faisant, comme à tout le monde,
 tellement donner à cognoistre mon innocence, et
 après luy faire tant de grands et bons services,
 que mes œuvres me déclareront autre que ne
 m'ont jusques icy dépeint mes ennemis, des-
 quels je m'asseure que avez tel sentiment pour
 l'amitié que me portez, que vous ne vous atten-
 dez pas qu'ils me procurent jamais plus de bien
 qu'ils ont commencé. Qui sera l'endroit, Mon-
 sieur, où je finiray ma lettre, par mes très-hum-

bles recommandations à vostre bonne grace;
 suppliant Dieu vous donner très-heureuse et lon-
 gue vie. »

*Lettre de monsieur le prince prisonnier à
 Orléans, à la Roine.*

« Madame, vous ne me sçauriez jamais avoir
 tant départi de graces et de bien que je n'en ay
 encores plus tousjours espéré de vostre bonté:
 de façon que quand je viens penser le traictement
 que j'ay receu au commencement de mon adver-
 sité, lors que la persuasion de mes accusateurs
 pouvoit tout ce qu'ils vouloyent, et que mainte-
 nant je voy et entens qu'il vous a pleu, Madame,
 prenant les choses équitablement, tellement tes-
 tifier que vous n'avez dedans le cœur rien moins
 qu'une passion d'indignation contre moy, mais
 au contraire toute bonne volonté que mon inno-
 cence fust manifestée, ayant agréable que ceux
 en décidassent ausquels en appartient la cognoi-
 sance, je ne sçay comme assez très-humblement
 je vous pourray rendre graces de tant d'heur et
 de bien que je reçois aujourd'huy, me voyant la
 justice ouverte, dont après Dieu, qui dispose du
 cœur des rois et princes, comme il luy plaît,
 je ne pense estre tenu ne obligé qu'à vous : de
 quoy, Madame, ce me sera, tant que je vivray,
 un sentiment dedans le cœur de vous rendre
 très-humble obéissance, service et honneur,
 comme je n'eus jamais autre affection : mais
 parce que je ne me puis veindre ne résoudre de
 mespriser la puissance de ceux qui ont eu force
 de me nuire, et que de les avoir suspects, ne me
 peut estre attribué que à prudence, la playe que
 je ay receüe d'eux, estant encores trop fraîche
 pour ne m'en ressentir, je vous supplie très-
 humblement, Madame, que messieurs de Guyse,
 qui sont ceux-là que j'entens, et que je tiens pour
 mes accusateurs et parties, n'ayent pas cest hon-
 neur pendant que je me soumyens à justice, d'estre
 auprès du Roi et de vous, pour desfavori-
 ser ma cause, à quoi je m'asseure qu'ils n'auroient
 jamais faute de moyen, s'ils veulent; et com-
 mander qu'ils se retirent hors de la cour, afin
 que toutes choses soient conduictes à l'honneur
 de Dieu, à vostre gloire, et à la cognoissance de
 mon innocence, et au bien de l'estat et tranqui-
 lité des affaires du Roi; pour lequel et vostre
 service, toutes mes intentions ont tousjours esté
 dirigées, ainsi que j'espère vous faire cognoistre
 moyennant l'aide de celui qui fait luire la vie
 quand il luy plaît : lequel je supplie, Madame,
 après avoir présenté mes très-humbles recom-
 mandations à vostre bonne grace, vous don-
 ner en parfaite santé, très-heureuse et longue
 vie. »

Arrest de monsieur le prince de Condé.

Extrait des registres de parlement.

Messire Loys de Bourbon, prince de Condé, demandeur en déclaration d'innocence, raison des cas et charges à lui imposez d'une ; et le procureur général du roy, défendeur, d'autre :

eu par la cour, les chambres assemblées, les procédures concernans le fait dudict Bourbon : l'instruction commencée à faire du jour de l'encontre de luy, tant en la présence du deffunct, que aucuns de son conseil privé, tres commissaires par ledict seigneur commis putez : arrest ou jugemens donnez par ledict seigneur, les treize, quinze, vingt et vingt-sixième de novembre dernier passé : interrogatoires sponces de Jaques de La Sague, et Gilles Triou, Le Gautier, prisonniers examinez et reponez le vingt-six et vingt-neufième d'octobre, deuxième, troisième, vingt-septième et vingt-huitième septembre aussi dernier passé : autres interrogatoires et responses de deffunct messire François de Lorraine, chevalier de l'ordre dudit seigneur, vidame de Chartres : dépositions, mémoires ou advisemens de Jacques de La Bigne, Landier, Florent Boulanger, Jean du Plessis, Jean de La Borde, un nommé Calandrin, Coderc prisonnier au chasteau de Nismes, seigneur Bellines; et lettres missives escrites dudict de Vendosme audict de Bourbon : les lettres en forme de déclaration d'innocence, du treizième jour de mars dernier, par lesquelles le prince de Bourbon, après avoir mandé ledit de Bourbon, en la présence de la Roine sa mère, et des princes de France, et gens de son conseil, desnommez esdites lettres, et que ledict de Bourbon luy aurait rendu tesmoignage et fait preuve de sa innocence, dont ledict seigneur auroit esté suffisamment informé : autres lettres d'innocence des jours et an dessusdicts, adressantes à ladite cour, à laquelle auroit esté délégué le recevoir à faire et poursuyvre en icelle, autre déclaration plus ample et tesmoignage de sadite innocence : le plaidoyé fait en la cour, lesdites chambres assemblées, les vingt-un et vingt-deuxième mars dernier, lequel ladite cour auroit ordonné entre autres choses, que tous les charges et informations, et procédures faites à l'encontre dudit de Bourbon, estans tant en ceste ville de Paris, es maisons de maistre du Tillet, greffier civil de la cour, que autres, seroyent dedans trois mois ensuyvans mises es mains des commissaires commis par ladite cour, desnommez audict seigneur; et que audict procureur général seroit

décernée commission pour faire apporter toutes les autres pièces concernans ledict fait; et pour ce faire, contraindre tous ceux qu'il appartiendroit : ladite commission en forme de compulsoire octroyée audict procureur général, pour satisfaire au contenu dudict arrest : autres arrests donnez les vingt-huitième dudict mars, et unzième avril aussi dernier, par lesquels icelle cour auroit permis audict de Bourbon, suivant la requeste par luy faite à ceste fin, de faire ouir par lesdits commissaires les tesmoins qu'il voudroit produire sur les faits des inductions, forces et menaces par luy prétendues avoir esté faites à aucuns tesmoins, et pour examiner autres tesmoins sur plusieurs prétendues falsifications de blancs signez dudict de Bourbon : auditions et examen de tesmoins faits par lesdits commissaires de Jaques de La Sague et Gilles Triou, dit Le Gautier : autres dépositions dudict de La Borde, de François et Ymbert du Fay, frères, seigneurs de Changy, Pierre Vincent, François Le Camus, Estienne Thibaudier, Anthoine Bonyn, et Guilhard l'Advocat : trois lettres missives signées Godall, trouvées en la possession dudict Thibaudier : autres procédures faites par le prévost de l'hostel ou son lieutenant, de dépositions dudict Coderc et autres tesmoins, apportées et mises par devers ladite cour : requeste présentée de la part dudict de Bourbon, le dernier jour d'avril mil cinq cens soixante-un dernier, par laquelle il auroit requis que le procureur général du roy eust à déclarer s'il avoit ou vouloit produire autre chose que ce qui avoit esté jà par luy produit par devers ladite cour : l'arrest donné en icelle le troisième jour de may dernier, par lequel elle auroit ordonné que toutes les pièces et procédures faites audit procès dudict de Bourbon, seroyent communiquées audict procureur général, pour dire, déclarer et requérir ce qu'il verroit estre à faire : actes des diligences faites à plusieurs fois par ledict procureur général, tant à Lion, Mascon, Forest, parlement du Dauphiné que de Provence, et autres lieux, avec la déclaration par luy faite, tant par escrit que verbalement, lesdites chambres assemblées, qu'il n'avoit peu recouvrer autres pièces ne procédures concernans la charge dudict de Bourbon, que ce qu'il auroit mis par devers lesdits commissaires de ladite cour : autre arrest donné le vingt-deuxième jour de may dernier, par lequel icelle cour, lesdites chambres assemblées, en voyant ledict procez dudict de Bourbon, auroit ordonné, ouy sur ce ledict procureur général, que commandement seroit fait à maistre Jean Fournel, lieutenant général de Lion, et à

maistre Nery Torveon, lieutenant criminel, d'apporter par-devers ledict greffe d'icelle cour, toutes et chacunes les minutes et grosses, estans tant par devers eux, que ès greffes dudict lieu, concernans ledict procès, mesmement les minutes des procès-verbaux des questions, si aucunes y avoit; ensemble, la commission en vertu de laquelle il avoit besongné audict procès; et ce dedans le délai à eux préfix par ledict arrest, sur peine d'amende arbitraire et suspension de leurs offices : les procès-verbaux des questions et tortures baillées et répétées audict de La Borde, envoyés par lesdicts lieutenants, par devers ladicte cour; et tout ce qui a esté mis et produit en icelle : les conclusions tant dudict procureur général, que celles dudict de Bourbon; après que luy pour ce mandé, a esté oui en ladicte cour; et tout considéré :

Dict a esté, que ladicte cour a déclaré et déclare ledict de Bourbon, pur et innocent des cas à luy imposez, et luy a réservé et réserve son recours contre qu'il appartiendra, pour telle réparation que la qualité de sa personne le requiert; et à eux leurs défenses au contraire : et a ordonné et ordonne ladicte cour, que ce présent arrest sera leu et enregistré ès cours souveraines de ce royaume. Prononcé à huis ouvers, toutes les chambres de ladicte cour assemblées, le treizième jour de juin, l'an mil cinq cens soixante-un. *Signé MALON.*

Le treizième juing mil cinq cens soixante-un, toutes les chambres assemblées en la grand'chambre du plaidoyé, l'arrest de monsieur le prince de Condé fut solennellement prononcé en robes rouges, par la bouche de messire René Baillet, président en la cour, assisté de maistre Pierre Séguier, aussi président en icelle. A la prononciation, furent présens le roy de Navarre, monsieur le cardinal de Bourbon, monsieur le duc de Montpen-

(1) L'arrêt de la déclaration de l'innocence de monsieur le prince de Condé se trouve dans la collection de Brienne, et après cet arrêt, on lit ce qui suit :

« *Mémoire des paroles proférées par M. de Guyse et M. le prince de Condé, en faisant leur accord à Saint-Germain-en-Laye, en mois d'aoust ou septembre 1561.*

« Sire, puisqu'il vous plaist que j'esclaircisse M. le prince de Condé, de l'opinion qu'il a, je luy diray ce qui en est. Je n'ay ny ne voudrois, Monsieur, avoir mis en avant aucune chose qui fust contre vostre honneur, et n'ay esté autheur, motif ne instigateur de vostre prison.

« M. le prince respondra : Monsieur, je tiens pour meschant et malheureux celluy ou ceux qui en ont été la cause.

« M. de Guyse respondra : Je le croy ainsy : cela ne me taxe en rien. »

Il n'y a point d'apparence que ces discours ayent été

sier, monsieur le prince de la Roche-sur-Yon, monsieur de Guyse, monsieur de Nevers, monsieur le connestable, monsieur le mareschal de Saint André, monsieur le mareschal de Montmorency, monsieur l'évesque d'Auxerre, et monsieur l'évesque d'Uze; tous séans selon ce mesme ordre, du costé des laics; du costé des présidens et au-dessous d'eux, qui est le rang des conseillers clerks, estoient assis monsieur le cardinal de Lorraine, monsieur le cardinal de Chastillon, et monsieur le cardinal de Guyse. Incontinent après la prononciation solennelle de ces deux arrests, maistre Claude Mafon, greffier de la cour, leut à haute voix trois autres arrests; l'un au profit de la dame de Roye; l'autre pour la mémoire du feu seigneur Vidasme de Chartres, et le troisième, est pour le seigneur de Cani (1).

Conclusion de ce traicté.

Ces arrests bien conferez avec les desseins des adversaires, qui s'attendoyent de faire perdre à monsieur le prince et aux autres seigneurs accusez, leur vie et leur honneur, et qui par avant espoyent encores la confiscation de leurs estats, et de tous leurs biens, peuvent assez tesmoigner de combien la sapience divine surpasse la ruse des hommes, et combien leurs entreprises sont fragiles, si elles ne sont appuyées sur la foy et sur la grace de Dieu tout-puissant, qui seul despend l'événement de tous nos affaires, et sans la volonté duquel les plus ingénieuses délibérations et les plus excellentes résolutions qui se puissent conclurre au conseil des mondains, trouvent une yssuë pareille au despoir des misérables alchimistes, lesquels après une longue perte de temps et de despense, se trouvent fort estonnez sur la fin, lorsqu'ils voyent tous leurs desseings estre convertis en fumées : mais les calomnieurs et faux accuseurs, outre la douloureuse repentance de s'estre pour néant déclarés tels qu'ils estoient, et outre

faits ny au mois d'aoust ny au mois de septembre; et je croy qu'ils furent tenus avant l'arrêt.

L'arrêt de la déclaration de l'innocence de M. le prince de Condé se trouve aussi dans le vol. 333, des manuscrits de Dupuy; et après cet arrêt, on lit ce qui suit :

« Encores la déclaration et le serment que firent les princes et seigneurs du conseil privé cy-dessous nommez le unzième jour du mesme mois de juin, mil vc. lvi, fut deux jours auparavant la prononciation des arrests; mais parce que les secrétaires d'estat en firent acte, il sera plus aisé d'en entendre la teneur qui fut telle : Pareille déclaration fit le seigneur de Laubespine, secrétaire d'estat; mais parce qu'il estoit absent, il l'envoya quelque temps après, signée de sa main. Et ainsi toutes les solemnitez qu'il fut possible de garder, l'innocence de monsieur le prince fut avérée et publiée. »

les mortelles angoisses et furieuses lamentations dont ils se perçoivent en eux mesmes, pour n'avoir peu exécuter leur mauvaise volonté, ils ont encores à tout jamais un triste remors de conscience, lequel par la fascheuse recordation de leurs malheuretez et meschancetez, les tourmente perpétuellement en secret et en public : la confusion, la honte et la vergongne leur demeurent toujours painctes au visage, vivant au surplus en perpétuelle suspicion que ceux qu'ils ont osé offenser injustement, ne veulent avoir une juste réparation du tort qui a esté fait à leur innocence.

Fragmens du discours fait par M. le chancelier de l'Hospital, dans une assemblée du parlement de Paris, pour lui annoncer que le Roy lui enverra les princes du sang et les gens de son conseil, afin de délibérer avec la cour, sur les moyens que l'on doit prendre pour appaiser les troubles de la religion.

Aujourd'huy 18 juin, monsieur messire Michel de l'Hospital, chevalier, chancelier de France, entre huit et neuf heures, est venu en la court, accompagné de maistres Martin Fumée, Etienne Potier, François de l'Aubespine et Martin de Beaulne, maistres des requestes de l'hostel du Roy ; et a dict, toutes les chambres assemblées, que ledict seigneur l'avoit envoyé céans, pour rendre conseil et leur advis, sur certaines choses qu'ilz orroient de luy ; estimant qu'ilz luy eussent pour conseillers, non seulement pour juger les procès, mais aussi pour les plus grandz affaires de son estat, quant il luy plaist les en requérir : ne leur fera long discours, pour les propos qu'il a à leur déclarer, parce qu'ilz sont assez songneux, et que la court les entendra cy-après, par les princes et autres seigneurs du conseil privé, qui viendront la visiter : savent le mal qui a régné en ce royaume puis trente ou trente-cinq ans, à cause de la religion ; auquel mal a esté difficile donner bonne médecine, parce que ainsi que disent les médecins, *inveteratus morbus non facile curatur* : on a long-temps attendu à y remédier : le mal a gagné sur nous, et sur le royaume ; tellement qu'il est maintenant malaysé à y pourvoir : entendent très-bien que on dira y avoir esté fait ce qu'on a peu du temps des trois derniers roys de bonne mémoire : car dès le commencement, le feu roy François premier, puis le roy Henry second, après son filz aîné le roy François second, et cestuy-cy, ont fait des édictz et ordonnances, estably pour l'exécution d'icelles, juges ordinaires et extraordinaires : toutefois, cela n'a empesché que le mal n'ayt passé oultre : peult-estre qu'il l'a re-

tardé : a fait comme le chancre, qui gaigne tousjours ; jusques à ce que tout à un coup, il nous est venu presque accabler en temps mal-à-propos, soubz le règne d'ung jeune roy, qui n'a encores l'aage de pouvoir commander, comme l'affaire le requiert : il y a princes et seigneurs de bonne volonté : toutefois ne se peuvent en tel fait bien ayder : sentent ung mal accru par l'imprudence, et non malice des prédécesseurs : faut dire et reconnoistre la vérité, que les dictz prédécesseurs l'ont cuydé chasser, curer, et pugnir ceulx qui estoient tumbéz en erreurs, par remèdes humains ; et néantmoins, il fault confesser que c'est punition et maladie, que Dieu nous a envoyé pour nos faultes et péchez, et qu'il y falloir user de remèdes divins et spirituelz : tous juges chrestiens et ceulx de ceste assemblée, qui ont ceste honneur d'estre tenuz pour les premiers juges du monde, congnoissent assez que les faultes qui sont en l'Eglise et entre les laiz, ainsi que ont dict les anciens, que les hérésies que Dieu a permises, sont pour le faire reconnoistre, ont esté cause que ce mal a esté envoyé de Dieu : au lieu de le prendre pour médecine, nous n'avons voulu nous défendre, mais assaillir, sans penser que Dieu le nous envoyoit pour nous amander et corriger : ainsi peu de gens se sont amendez et reformez : l'Eglise n'y a voulu entendre : on a fait comme ceulx qui assaillent leurs ennemys au loing, sans laisser provisions et garnisons en leur maison : n'ont que la dextre et non la sénestre : n'a tenu aux roys qui ont fait grande instance envers les papes pour avoir ung concile universel, comme le vray remède duquel les anciens prudens et sages ont usé pour mettre fin aux hérésies ; lesquelz nous devons imiter : les papes n'y ont voulu entendre, ou pour avoir esté empeschez ailleurs pour leurs affaires, ou qu'ilz ont estimé que ce mal se dissouldroit aisément comme autrefois : y a eu depuis tel pourchas par les princes, que le concile a esté commencé et assemblé, sans résolution : après, est tourné en fumée, sans avoir rendu fruit : depuis, le mal pressant, le dernier pape et cestuy-cy, ont prié les roys et princes chrestiens pour le concile ; et semble qu'ilz en soient en bonne volonté, ainsi qu'ilz voyent par la dernière despesche qu'ilz ont reçue de Rome : pour ce, le Roy a fait appeler et semondre tous les évesques de son royaume, au xx^e jour de juillet prochain, pour se préparer et tenir prestz au voyage du concile ; et où ces choses ne seroient prestes, pour prendre leur advis sur la réformation de l'Eglise ; et est cela résolu en son conseil. Quant au fait de la réformation et religion, il se traictera en l'assemblée des prélatz :

s'ilz y sont en bonne intention, Dieu y assistera, et les inspirera : fault espérer qu'il en sortira quelque bon fruit. Au demourant, comme l'on veoid souvent que en ung corps malade, les accidens sont plus crainctz que la maladie principale, et prédisent les médecins que si la fiebvre survient, le malade est mort; ainsi est-il en ceste maladie de religion, que les accidens sont plus périlleux que le mal principal. Ceste opinion de nouvelle religion est entrée avant es espritz des hommes, qu'ilz ne veulent attendre qu'il en soit décidé par le concile. Parmy eulx, plusieurs personnes se gectent soubz le manteau de religion; combien qu'ilz n'ayent poinct de Dieu, et sont plus atteistes, que religieux : mettans la main aux armes, abbatent, non les églises, mais ce qui est dedans : menassent ne payer dixmes aux églises, ne les droictz du Roy. Il y en a de deux sortes : les ungs y vont de zèle et affection, pensans que ce soit le salut de leurs ames : mesprisent leurs vies et leurs biens; ce qu'ilz ne feroient, s'ilz cuydoient mal faire. Entre eulx, y a des gens perduz, qui ont tout mangé et despendu le leur : ne peuvent vivre que de trouble qui est parmi le royaume, et du bien d'autrui : ce sont soldatz et autres gens de mauvaise condition, qui se sont gectez parmy la religion : soubz prétexte d'icelle, y a très-grand danger que cela amène ung plus grand mal : ne récitera ce que le Roy et son conseil en ont entendu par les advis qu'ilz ont euz de toutes partz : veoid la court ce qui est icy, qui est le moins mauvais : l'on a distribué aux maistres des requestes les dictz advis, pour en faire leur rapport céans, si la court le trouve bon. Au conseil privé, l'on s'est trouvé en grand doute de quel remède on peut user, attendant le concile; et est ce que le Roy veult que ceste compagnie advise, avecques les princes et gens de son conseil, quel moyen on doit tenir; c'est assavoir, si les édictz cy-devant faictz pour les assemblées illicites et conventicules es maisons privées, se doyvent garder, ou y changer, adoucir ou aigrir les peines; ou si sur le tout, on fera nouveaulx édictz : scet bien que aucuns diront, et a ja entendu des parolles venues non seulement du peuple ignorant, mais des bien sages, comment on change ainsi les édictz : quant ilz considereront que les édictz sont faictz sur choses incertaines, journellement, ilz ne trouveront mauvais que l'on les change, selon le temps, à l'exemple du gouverneur d'un navire, lequel calle la voile et la tourne cà et là, selon que le vent est : aussi les loix humaines et politiques ne peuvent tousjours demeurer en ung estat; mais les fault changer quelquefois, selon que le peuple est. La comparaison du peu-

ple de la mer est propre, pour l'inconstance de l'un et de l'autre : quelquefois la loy sévère est bonne : quelquefois la douce; et quelquefois la médiocre. Y a ung au que à Romorantin fut faict l'édict qui n'a rendu grand prouffict : par aventure, on dira qu'il n'a esté gardé : c'est aux juges à le faire garder; aucuns s'en pourroient descharger, qu'il leur a esté mal-aysé de le faire observer. Si l'on dict qu'il fault oster les juges, et semble à aucuns que cela soit aussi facile que tourner un gand, toutefois il est notoire que ce n'est chose prompte; et que *nostris institutis*, ung officier royal n'est destituable que en certains cas : luy fault faire son procès : d'un an, on n'en scauroit avoir la raison : ne scet si les juges ont tousjours le tort : quelquefois ils ne sont les plus fortz : ilz ne peuvent avec leurs cornettes et chaperons, remédier à la force et assemblée de gens; et fault que le Roy donne la force : les roys ont les mains longues; qui s'entend par les gouverneurs, baillifz et sénéchaux des lieux, qui font les piedz et les mains des roys; lesquels on ne peult faire résider, non plus que les évêques, quelques édictz que l'on en face. Le juyf informe, gratte le papier, et décreto, sans que ses decretz soient exécutez : sans doute, il fault excuser partie des dictz juges. Diront aucuns que le Roy, la Royne, et ceulx qui gouvernent, en sont cause; excusent ceulx qui faillent, et trouvent es assemblées et conventicules des fautes; estans prins, les mectent hors de prison. Le vray office d'un roy et des gouverneurs, est de regarder le temps, aigrir ou adoucir les loix. Le Roy au commencement a usé de douceur et miséricorde envers tous, fors les principaulx que l'édict a exemptez : se sont depuis aucuns pauvres gens assemblez, seulement pour prier Dieu, sans faire autre mal : le Roy leur a donné grace : n'y a roy ny juge équitable qui puisse trouver cela mauvais : car ce n'est permission de faire les dictes assemblées; et n'a cette grace faict que le mal est si grand : n'est possible que tout à un coup il feust ainsi acréu : *Nequeo repente fiti bipissimus* : fault confesser qu'ilz estoient cachés de long-temps, et depuis, se sont descovertz parmy eulx, à l'issue des guerres, se y est mêlée une tierce espèce, comme il a dict cy-devant. Du costé des nostres qui sont catholiques, s'en trouvent qui font émotions : crocheteurs et menageurs, qui se desbauchent de leurs maisons les festes, et ne demandent que à remuer, pour piller et saccager. Le diable s'est mis parmy la contention de religion : cela est venu de ce que nul n'a pensé à s'amender et réformer : est à craindre, si on ne faict autrement, que chacun soit party; et est la main de Dieu haulte et forte : ont bon

uyr; tout à ung coup, ilz seront ruinez par pires u'eux : espère que bientost, quant au principal, sera mis ordre par l'assemblée des prélatz, qui se fera au nom de Dieu. S'ilz vont au concile niversel, y aura de la longueur : fault cependant regarder et adviser remède, que le mal ne prenne plus long traict, soit pour faire exécuter les dictz, modérer, augmenter ou les changer : en se faisant, espère quelque repoz : est temps s'ayder; et ne fault faire comme le pasteur de Virgile, qui tenoit les mains jointes. Les Roys, Roynes, princes et conseil, luy ont commandé leur dire qu'ils prient ceste compaignie, en ceste affaire, oster toutes passions et affections, si aucunes y a; et que chascun regarde à l'honneur de Dieu, et service du Roy : se recommandant à Dieu, de bonne volonté, pour estre inspiré de conseiller le Roy de ce qui sera nécessaire : à ceste fiance en ladicte court : aussi luy ont commandé leur dire, qu'ilz n'ayent aucune craincte, d'ice que aucuns par eulx ou par autres, ont dict entendre qu'ilz craignoient de parler et opiner librement : estime qu'il ne sortira de la bouche d'aucun, parole qui ne soit modeste et ligne de ceste compaignie, comme la principale court, non seulement de ce royaume, mais de tout le monde : c'est ce qu'il a eu charge de dire; et que les princes et seigneurs du conseil viendront céans demain, à sept heures du matin, pour commencer. Reste une chose qu'ilz sçavent bien, que les dictz princes et conseil ont plusieurs aultres grandz affaires : aussi à la court : prie que chascun soit brief en son opinion, sans épéter ce que aura esté dict; ains en parler seulement selon leurs consciences : *Brevitas in sententia senatoria laudem habet* : désire entendre le ladicte court, si elle trouve bon que dès le dict jour de demain, à ladicte heure, on commence, affin qu'il en face rapport.

A quoi monsieur le premier président a répondu, que messieurs penseront en cest affaire entre cy et demain; et puisqu'il plaist ausdictz leurs princes et conseil venir céans, ilz y seront les très-bien venuz; et a parlé du paiement des gaiges qui sont deubz de xvii mois. A monsieur le président Segulier faict récit de ce qui avoit esté dernièrement accordé à Fontainebleau pour le faict des dictz gaiges; et mondict sieur le chancelier a respondu qu'il ne se mesloit plus d'ordonner des finances, et ne s'en estoit guères meslé. Et a prié que demain et les jours ensuyvans, que l'on vacquera en l'affaire qu'il a proposé, tous viennent, et nul s'absente sans nécessité, veue l'importance; et que tous les matins, on lira le tableau, pour sçavoir les absens.

Le xiv^e jour du mois de juillet, la résolution

fust prise par la court en l'assemblée, après que messieurs du conseil eurent opiné, que édict seroit faict, tendant à fin que l'ancienne religion fust gardée sous les peines contenües audit édict.

En ce temps icy furent décernées lettres patentes à tous messieurs les archevesques et évesques de ce royaume, pour se assembler en la ville de Poissy, sur le faict de la religion, et subvention que le Roy demande à tous les clergés de ce royaume. L'assemblée fust destinée au xxvii^e du mois.

Peu de temps après, furent publiées lettres du Roy, par lesquelles il estoit permis à tous ses subjects, de venir en l'assemblée de Poissy, et d'y faire telles remonstrances que bon leur sembleroit. Elles estoient de ceste teneur :

« CHARLES par la grace de Dieu Roy de France. A tous nos baillifs, sénéchaux, prevoists, juges, ou leurs lieutenants, et autres nos justiciers et officiers, où il appartiendra : salut. Pour ce que en l'assemblée générale que nous faisons présentement des prélats de nostre royaume, pour les causes contenües es lettres que nous leur avons par cy-devant escriptes, il nous a semblé estre bien requils, que tous ceux de nos subjects qui auront sur icelles à faire aucunes remonstrances, ou qui voudront estre oüls en icelle assemblée, s'y puissent trouver et comparoier en toute seureté, pour l'espérance que nous avons de prendre par ce moyen une bonne et sainte résolution : A ces causes, nous par l'advis de nostre très-honorée dame et mère la Royne, de nostre très-cher et très-amé oncle le roy de Navarre, des princes de nostre sang et autres seigneurs de nostre conseil, avons permis et permettons par ces présentes à tous nosdits subjects de quelque estat, qualité et condition qu'ils soyent, qui auront, comme dit est cy-dessus, à remonstrer quelques choses, qu'ils puissent seurement, franchement et sans aucune craincte, venir, se trouver et estre oüls en ladicte assemblée que nous faisons tenir ici près, en nostre ville de Poissy, et là demeurer et séjourner tant et si longuement qu'elle durera, et après eux en retourner et se retirer en semblable seureté et liberté, où et ainsi que bon leur semblera; et à ceste fin, leur avons par ces présentes baillés et baillons bonne et loyalle seureté, en deffendant très-expressément à toutes personnes quelconques, soient nos subjects ou autres, de ne meffaire ni mesdire de ce faict ne de parolles en quelque sorte que ce soit, à ceux qui viendront, comme dit est, en ladicte assemblée, sur peine de la hart; enjoil-

« gnant pareillement à ceux de nosdits subjects
 « qui viendront pour cet effect, qu'ils ayent sur
 « les mesmes peines, à eux comporter et conte-
 « nir doucement et modestement, et sans exciter
 « aucuns troubles ne séditions. Et affin que nos-
 « tre présente permission, vouloir et intention
 « soit patente et manifeste à un chacun, nous
 « voulons, et vous mandons par ces présentes,
 « que icelles receuës, vous ayés à les faire lire et
 « publier par tous les lieux et endroits de vos
 « ressorts, accoustumés à faire cris et proclama-
 « tions, à ce que aucun n'en prétende cause d'i-
 « gnorance ; et que ceux qui auront à se trouver
 « en laditte assemblée, y puissent venir et com-
 « paroistre à temps. Donné à Saint-Germain en
 « Laye, le 25 de juillet, l'an de grace 1561, et
 « de nostre règne le premier. Signé. Par le Roy.
 Et plus bas. Robertet.

Le dernier jour du présent mois, fust publié
 édict du Roy en la cour de parlement, sur le
 faict de la religion, duquel la teneur s'ensuit :

« CHARLES par la grace de Dieu Roy de France.
 « A tous présents et à venir : salut. Comme pour
 « donner remède et pourvoir aux troubles et es-
 « motions que l'on voit pulluler et multiplier de
 « jour en jour en ce royaume, à cause de la di-
 « versité des opinions concernants le faict de la
 « religion, nous ayons faict assembler en nostre
 « court de parlement de Paris, nostre très-cher
 « et très-ami oncle le roy de Navarre, les prin-
 « ces de nostre sang, pairs de France, et autres
 « princes et seigneurs de nostre conseil privé,
 « lesquels avec les gens de nostre ditte cour, au-
 « roient par plusieurs et diverses journées, vac-
 « qué audit affaire : finalement après avoir veü
 « et entendu ce qui auroit par eux esté délibéré
 « en laditte assemblée, nous pour parvenir à l'ef-
 « fect de nostre principal desir, qui est de faire
 « vivre et maintenir nos subjects en tranquillité
 « et repos, avons par ce présent édict enjoingt
 « et enjoignons à toutes personnes de quelque
 « qualité ou condition qu'ils soient, vivre en
 « union et amitié, et ne se provoquer par inju-
 « res ou convices, ne esmouvoir, ne estre cause
 « d'avoir trouble ne sédition, ne aggression l'un
 « l'autre, de faict ou de paroles, ne faire force
 « ou violence les uns aux autres, dans les mai-
 « sons ne ailleurs, soubz quelque prétexte ou cou-
 « leur de religion ou autre, et ce sur peine de la
 « hart. Avons aussi deffendus et deffendons sur
 « mesmes peines, à toutes personnes, ne faire
 « aucuns enroullements, signatures ou autres
 « choses tendans, invitans et provocquans à
 « factions, conspirations ou partialités ; et pa-
 « reillement à tous prescheurs, de n'user en

« leurs sermons ou ailleurs de paroles scanda-
 « leuses ou tendantes à exciter le peuple à émo-
 « tion ; ains leur avons enjoinct et enjoignons
 « conduire et contenir modestement, ne dire rien
 « qui ne soit à l'instruction et édification du pe-
 « ple, et à le maintenir en tranquillité et repos,
 « sur icelles mesmes peines ; et desdites séditions
 « et cas dessusdits, nous avons attribué la co-
 « gnoissance en souveraineté à nos juges, con-
 « seillers et magistrats, establis par les sieurs
 « présidiaux de nos pais, terres et seigneuries,
 « respectivement chacun en son ressort, sans
 « qu'ils puissent toutesfois juger deffinitivement
 « ou à la torture ou question, s'ils ne sont au
 « nombre de dix pour le moins ; et néanmoins
 « si aucuns prétendent avoir occasion de se dou-
 « loir ou plaindre, ils se pourront adresser à nos-
 « dits juges, sans qu'il leur soit loysible d'entre-
 « prendre aucune chose de leur autorité privée ;
 « aussi avons deffendu et deffendons sur peine
 « de confiscation de corps et de biens, tous en-
 « venticules et assemblées publiques avec armes
 « ou sans armes, ensemble les prises où se fe-
 « roient presches et administration de sacrements
 « en autre forme que selon l'usage receu et obser-
 « vé en l'Eglise catholique dès et depuis la foy
 « chrestienne receüe par les roys de France nos
 « prédécesseurs, et par les évesques et prélats,
 « curés, leurs vicaires et députés : et pour le re-
 « gard de la simple hérésie, ordonnons et nous
 « plaist que l'édit faict à Romorantin, par le feu
 « Roy François premier, nostre très-cher seigneur
 « et frère, au mois de may 1560, soit observé et
 « gardé en ce qui concerne la cognoissance dudit
 « crime d'hérésie délaissée aux gens de l'Eglise,
 « au cas que le prévenu ou accusé dudit crime,
 « fust par lesdits juges d'Eglise délivré au bras
 « séculier, en ce cas voulons, entendons et nous
 « plaist, que nos juges séculiers, procédent contre
 « luy, sans luy pouvoir infliger plus grande et
 « grievve peine que de luy interdire la demeure
 « et habitation en nos pais, terres et seigneuries
 « seulement ; le tout par manière de provision, et
 « jusques à la détermination du concile gé-
 « ral, ou de l'assemblée des prélats de nostre
 « royaume. Et suivant ce qui a esté par nous
 « faict dès l'avènement à la couronne, et conti-
 « nuans nostre mesme clémence et miséricorde,
 « avons faict et octroyé, faisons et octroyons
 « grace, pardon et abolition à toutes personnes
 « de quelque qualité ou condition qu'ils soient,
 « et sans nuls excepter, de toutes les fautes
 « passées procédantes du faict de la religion, ou
 « sédition prouvée à cause d'icelle, depuis le dé-
 « cès du feu Roy nostre très-honoré seigneur et
 « père, en mettant au néant toutes procédures

*publicata et registrata, audito
re generali regio, per modum
s dumtaxat, et donec aliter fuerit
t.*

Le lundy dix-huictieme du mois d'aoust, monsieur le premier president le Maire fust interdit de par le Roy de ne plus entrer en la court de parlement, jusques autrement par luy en eust esté ordonné; et ce pour avoir dit en son opinion en la présence du roy de Navarre, séant en la court de parlement, que il sembloit que l'on eust gardé les cayers des estats de dessein faict, et que l'on vouloit surprendre la court, d'autant que l'on les avoit envoyé sur la fin du parlement, et que ce n'estoit chose qui se deust précipiter; et que le premier article concernant l'élection des évesques, estoit schismatique.

« CHARLES par la grace de Dieu Roy de
« France. A nostre cher et bien amé cousin le
« seigneur de Montmorency, chevalier de nostre
« ordre, mareschal de France, gouverneur et
« nostre lieutenant général en l'Isle de France,
« ou à son lieutenant audit gouvernement : salut.
« Encores que par nos prédécesseurs roys et
« nous, ayant cy-devant esté faictes plusieurs
« ordonnances et édicts pour faire vivre nos sub-
« jects en repos, et maintenir parmy eux la
« tranquillité et union qui est nécessaire, obvier
« aux injures, offenses, forces et violences qui
« se peuvent commettre les uns envers les autres ;
« néantmoins nous sommes advertis que en divers
« endroits de nostre royaume, mesmes en vostre
« gouvernement, plusieurs personnes séditeuses
« et qui ne désirent rien moins que le repos pu-
« blicq, font journellement amas de gens et d'ar-
« mes, et en grand nombre, les uns pour venger
« leurs inimitiés privées, et exercer leurs pas-
« sions, et les autres sous certain prétexte de
« religion, entrent es églises et maisons où ils
« font avec la force et les armes, infinis maux,
« pilleries, outrages, meurtres et autres choses
« estranges, qui requièrent prompte et rude pro-
« vision, telle que nous desirons y estre mise
« pour le bien de la justice, repos de nosdits
« subjects, et de l'obéissance qui nous est due ;
« nous à ces causes, considérants combien il est
« nécessaire d'y mettre la main à bon esloit,
« encores que nous soions assés assurés que de
« vostre part vous employerez tout devoir pour
« maintenir nosdits subjects en repos, et chastier

« les perturbateurs et séditieux, ~~selon~~ que il ap-
 « partient à la flance que nous avons en vous,
 « voulons, vous mandons, commettons et ordon-
 « nons par ces présentes, que vous ayez de rechef
 « à faire publier à son de trompe par tout vostre
 « dit gouvernement, les deffences à toutes per-
 « sonnes de quelques qualités qu'elles soient, de
 « s'injurier, provoquer, irriter, ne outrager l'un
 « l'autre, de faict ne de parolles, faire assemblée
 « en armes, courir sus les uns aux autres, ne
 « autrement troubler ne offenser en quelque sorte
 « que ce soit la tranquillité publique, sous cou-
 « leur de quelque religion que ce soit, ne autre-
 « ment; etsi après icelles deffences, vous trouvés
 « aucuns qui s'oublient tant que d'y contrevenir,
 « ou qui s'ingèrent de s'assembler en armes, et
 « faire insulte, outrage ne offense à qui que ce
 « soit, entrent, forcent et pillent les églises,
 « abbatent images, croix, ou facent aucun dé-
 « sordre qui nous offense, le privé et le public,
 « en ce cas faites les prendre et saisir au corps,
 « pour en estre faict la justice et punition si ri-
 « goureuse que l'exemple serve à contenir les
 « autres, et affin que l'obéissance nous y soit
 « rendue telle qu'il appartient, et que ayés mieux
 « de quoy satisfaire en cet endroict à nostre in-
 « tenton, au cas que autrement ny pourriés
 « pourvoir, et seriés contrainct venir à ce der-
 « nier et nécessaire remède, faites venir à vous
 « tous les gens de nos ordonnances qui seront
 « en vostre dit gouvernement, et si besoing est,
 « mettre sus et lever le ban et arrière-ban d'ice-
 « luy, convocquer et assembler la noblesse, et
 « toutes les autres forces qu'estimerés necessari-
 « res, pour courir sus à telles manières de gens,
 « et les chastier comme infracteurs de nos ordon-
 « nances, et ennemis de nous et du repos pu-
 « blicq de nostre dit royaume, en manière
 « que la force et l'autorité nous en demeure. De
 « ce faire vous avons donné et donnons plein
 « pouvoir, autorité, commission et mandement
 « spécial. Mandons et commandons à tous nos
 « justiciers, officiers et subjects, que à vous en
 « ce faisant, obéissent et entendent diligemment,
 « prestant et donnent conseil, confort, ayde et
 « prisons, si mestier est et requis en sont. Don-
 « né à Saint-Germain en Laye, le 16^e jour
 « d'aoust, l'an de grace mil cinq cent soixante-
 « un, et de nostre règne le premier. Signées. Par
 « le Roy en son conseil. De l'Aubespine; et scel-
 « lées en simple queue de cire jaulne, du grand
 « scel. »

*Arrêt du parlement de Paris, rendu en con-
 séquence des lettres de cachet du Roy, por-
 tant défense d'imprimer aucun ouvrage*

*sans la permission du Roy ou
 ment.*

Ce jour, la court ayant receu les li-
 sives du Roy et de la Roïne sa mèn
 insérées; les gens du Roy pour ce ma-
 a esté ordonné de faire venir et man-
 parquet, les recteur et université de l
 mes la faculté de théologie, pour
 semble du moyen plus expédient
 afin de satisfaire en cela au bon voi-
 seigneur. Ensuict la teneur des dictes
 De par le Roy. Noz amez et féaulx, l
 chacun jour icy, et se distribue en di-
 lieux de nostre royaume, infiniz livr
 autres petitz œuvres plains de scanda-
 bres et contumélies, contre l'honneur
 les plus grandz et dignes personnaige
 royaume; lesquelz (à ce que nous
 sont imprimez à Paris; choses à que-
 sions pourveoir et remédier. A ce
 nous voulons, vous mandons et ordo-
 expressément, que incontinent après
 receue, vous fassiez faire défense à sor-
 et cry publicq, à tous libraires-impri-
 peine de la hart et autres, qu'ilz n'im-
 primer ne faire imprimer aucuns livr
 ne autres œuvres ne compositions que
 de qui que ce soit, sans qu'elle ayt
 ment par eulx esté présentée en vost
 gnie, et d'icelle eu congé et permissi-
 de les imprimer; sinon qu'il y en eu
 à ceste fin; et de ceulx que vous trou-
 contrevenu à ceste défense, faites
 bonne et si roide justice, que ce se-
 aux autres. Donné à Saint-Germai-
 le XVI^e jour d'aoust 1561. Signé : C
 plus bas : DE L'AUBESPINE. Et sur la
 tion. A noz amez et féaulx les gens
 court de parlement à Paris. — Mais
 verrez parce que le Roy monsieur m
 escript, combien il trouve, avec raiso-
 que l'on imprime ainsi indifféremm
 choses, dont on veoid icy ordinaier
 coup de livres et œuvres diffammat
 quoy je vous prie, suivant son inten-
 veoir et donner tel ordre que ceste li-
 téméraire audace de ceulx qui sont
 contenuë et réprimée comme il app
 que vous jugerez assés qu'il est ra-
 priant Dieu, Messieurs, vous avoir e
 De Saint-Germain-en-Laye, le XXI^e
 Ainsi signé : CATHERINE. Et plus bas
 BESPINE. Et sur la superscription. A
 les gens tenans la court de parlemen-

advertie de ce que au contempt et mesdictz du Roy et arrestz d'icelle sur ce z, l'on imprime ordinairement en ceste sieurs divers livres plains de scanprobres et contumélies, contre l'honneur de Dieu et les plus grandz personnaiges aume; et aussi suivant les lettres esir le Roy à ladite court, pour y pourvoy le procureur général dudict seioronné et ordonne, que iteratives seront faictes de par le Roy et ladite tous imprimeurs et libraires, porte-pautes sans aucun excepter, d'imprimer nprimer et exposer en vente aucunes livres, épistres, compositions ou traic-permission et congé du Roy ou de l'at, après avoir veu les dictz livres, t choses que l'on voudra faire imprimer sur peine de la hart. Et sera le préteu et publié à son de trompe et cry par les carrefours de ceste ville et fors-t autres lieux accoustumez à faire criz nations publiques, à ce que aucun n'en étendre cause d'ignorance : enjoinct issaires du Chastelet de Paris, de s'entre les contrevenans à ceste présente ce; et au bailliy du Palais, d'icelle faire observer pour le regard des libraires, porte-paniers et autres, qui viennent en sorte que la cour n'en ayt aucune

assemblée de Poissy, fut proposé (1) l'vention que demandoit le Roy à l'ecclésiastique, duquel il desiroit qu'il racom domaine et ses aides et gabelles en temps, que il s'y trouva de grandes; ledit domaine et aydes montant à la seise millions.

mesme temps, furent lées en l'assemblée de Poissy, plusieurs lettres venans de parts du royaume, portans de grands séditions et injures faictes aux personnalités et subjects de ce royaume, aux autres; le tout pour le fait de la entre autres furent lées lettres de l'archevesque de Bourges pour le fait océe. La lecture ouye, monsieur le de Lorraine fust prié par monsieur le de Tournon qui comme plus ancien en laditte assemblée, de en aller faire strances au Roy et au conseil; et lors qu'il ne refuseroit jamais telles charoncernent le bien publicq et la tran-

est inutile et brouille le sens de cette phrase, il d'ailleurs il manque peut-être quelques

quillité universelle de toutes les églises de ce royaume; mais qu'il estoit contraint de dire, *duodecim sumus, sed unus ex nobis Diabolus est*; et passant plus outre, qu'il y avoit ung évesque de la compagnie, lequel il ne nommeroit point, mais que Dieu permettroit que il seroit connu pour tel qu'il est, avant que l'assemblée fust départie, qui avoit révélé ce qui faisoit en laditte assemblée, et avoit voulu faire trouver mauvais à la Royne mère et à son conseil plusieurs propos tenus par ledit sieur cardinal de Lorraine, dont toutesfois la Royne mère ni son conseil ne croioient rien, et l'avoit en meilleure estime et réputation. Lors monsieur le cardinal de Tournon luy fist response, *quod habet multos testes* en la compagnie, et qu'il n'avoit rien dit qui ne fust bon et saint. Monsieur le cardinal de Lorraine alla faire les remonstrances, tant sur le fait des séditions, que sur le fait de la subvention, pour parvenir à laquelle il offrist *nomine totius cleri*, seise millions; remontrant à messieurs des finances, que s'ils avoient quelque meilleur moyen, ils vissent à Poissy les proposer, et que les ecclésiastiques se efforceroient de faire et obéir au Roy en tout ce qui leur seroit possible. Suivant ce, furent envoyés de messieurs des finances audit Poissy, comme il sera dit cy-après.

En ce temps ici, fust commencé à besongner aux cayers des estats, par messieurs de la court de parlement, et continué jusques à la fin de la publication d'iceux.

Le quatriesme de septembre 1561, furent envoyés en l'assemblée de Poissy, de messieurs des finances, pour faire des ouvertures pour trouver moyen de subvenir au Roy; entre lesquels estoit monsieur de Beauvoir, chevalier de l'ordre, Mr. du Mortier, Mr. de Voesinlieu, Mr. le trésorier de l'espargne, et monsieur de Granville. Le sieur de Gonnor proposa un moyen le plus expédient, ce luy sembloit, pour acquitter le Roy; ce estoit de aliéner du bien de l'Eglise, cinq cent mille livres de rente; laquelle ouverture ne fust trouvée bonne, pour la conséquence; joinct que les ecclésiastiques n'estants qu'usufructiers des biens d'Eglise, ne doivent et ne peuvent consentir à l'aliénation d'icelle. Proposèrent encores plusieurs autres moyens, lesquels seroient longs à réciter.

Le neufiesme jour du présent mois, les protestans et adversaires de nostre religion chrestienne, furent ouïs en l'assemblée de Poissy, le Roy présent, la Royne mère, et tous messieurs de son conseil, et princes du sang. Desdits protestans qui estoient en nombre de vingt-huit, le conducteur et chef estoit un nommé Théodore

de Bèze, lequel porta la parole et proposa ce que bon luy sembla, et fust oui assés attentivement, jusques à ce que parlant sinistrement du sacrement de l'autel et du précieux corps de Nostre Seigneur, quelqu'un se levast qui criast blasphème, et fust interrompu et perdist son premier propos, sans facilement y pouvoir rentrer; où vint que pour cette occasion il fist imprimer une sommaire déclaration sur certains poincts par luy proposés en l'assemblée des cardinaux et évesques de France et des ministres de l'Eglise à Poissy, le ix de septembre mil cinq cens soixante et ung; et fust pareillement imprimée la proposition de Bèze ainsi intitulée.

« Harangue de Théodore de Bèze, ministre « du saint Evangile, prononcée au nom des « Eglises réformées, et ministres d'icelles, en « l'assemblée des cardinaux, évesques et prélats « de France, tenans concile national à Poissy, « le ix de septembre 1561. »

Le cinquiesme du présent mois, fust publiée une ordonnance du Roy prohibitive de porter habillemens de drap de soie et autres superfluités; par laquelle entre autres choses est dit que tous gens d'églises se vestiront doresnavant d'habits modestes, décens et convenans à leur profession, sans qu'ils puissent porter aucuns draps de soie, soit en robes, sayes, pourpoints ou chausses, ni lesdites chausses aucunement descouppées; et si porteront les sayes longs.

Le seiisième du présent mois, monsieur le cardinal de Lorraine fist responce à la harangue proposée par Bèze accompagné des protestans, en pareille et encores plus grande assemblée que n'estoit celle des protestans, en si bons et élégans termes, et d'une si bonne grace et asseurance, que nos adversaires mesmes l'admiroient. Laditte harangue et responce ne fust si-tost imprimée que celle des huguenots.

En ce temps icy, monsieur le Chancelier decerna lettres patentes du Roy, pour faire bailler par déclaration à tous les bénéficiers de ce royaume, tous et chacun leur revenu, et ce sur peine de saisie de leur temporel, dedans le premier jour d'octobre; ce qui fust en plusieurs lieux exécuté à grands frais et préjudice des bénéficiers.

Le xxiv, les protestans poursuivirent fort pour estre de rechef ouïs, et entendre les passages allégués par monsieur le cardinal en sa responce, et en conférer avec luy et les douze députés; et importunèrent fort la Royne mère et le conseil du Roy pour estre ouïs. La matière fust mise en délibération entre les prélats assemblés à Poissy, et résolu par eux que non

erat congregiendum cum his qui principia et fundamentum totius nostræ fidei et religionis christianæ negant; et pour ce protesterent tous de ne les ouïr, disants que ceux qui confèreroient avec eux, seroient excommuniés.

Monsieur le cardinal de Lorraine voiant qu'il passoit à la pluralité, qu'ils ne seroient ouïs, pour le désir qu'il estoit de les gagner, et aussi de satisfaire au vœu de la Royne mère, leur accorda d'estre ouïs en une chambre privée à Poissy, là où il assembla le nombre de gens doctes qu'il voulust; et eux venus, leur dit qu'il estoit d'accord de conférer avec eux de tous les poincts proposés par Théodore de Bèze, moyennant que premièrement ils accordassent et le signassent, que *sub specie panis, sacramentum corpus Christi inest, et sub specie vini, sanguis Christi inest.* En cette ditte chambre, cela estant ainsi proposé par monsieur le cardinal, en la présence de la Royne mère, et de la royne de Navarre, et de plusieurs princes et notables personnages, les protestans firent de grandes altercations sur ce poinct; *tandem* ils demandèrent délai de deux jours pour en voir respondre.

Le vingt-cinquiesme en suivant, monsieur le cardinal de Chastillon alla par devers la Royne mère, pour lui faire remonstrances de ce que tout son clergé du royaume pouvoit faire pour la subvention; et luy dit que il accorderoit par contract avec le Roy seise millions de francs, à payer dedans douze ans par esgalle portion; laquelle offre fust acceptée; et par ce moyen les lettres patentes du Roy, pour bailler par déclaration, furent révoquées; et commandement de bailler main levée à ceux qui à faulte d'avoir baillé par déclaration, auroient esté saisis; ce qui fust fait. L'exécution du payement se trouva fort difficile; et faillust la lever et esgaler par forme de décimes. Ce qui fust accordé; à la charge que le Roy maintiendrait l'Eglise en sa liberté et en ses privilèges; et aussi que les chanoines des églises cathédrales, en résidant *in cathedra*, seroient excusés de la résidence en leurs autres bénéfices; ce qui fust accordé.

En ce temps icy, le cardinal de Ferrare vint légat en France, ayant plusieurs choses à dire de la part du Pape et du Roy catholique; le tout pour le fait de la religion.

Le jour de Saint-Michel, fust marié le jeune de Roham cousin du roy de Navarre, avec une damoiseille nommée Brabançon, niepce de madame d'Estampes; et furent espousés, comme le bruit commun courut, en la mode de Geneve, par Théodore de Bèze; *idque*, au village d'Ar-

genteuil, près Saint-Denis en France; là où assista le prince de Condé et la royne de Navarre; qui fust un grand scandale, et contre la religion chrestienne.

Au commencement du mois d'octobre, fust veüe une confession faicte en la conférence qui a esté faicte à Saint-Germain, où estoient assemblés de la part des évesques, messieurs de Valence, Seés, Despences, Salignac et Bouteiller; et de la part des ministres, messieurs Martyr, Béze, de Saules, Marlorat et de Spina; desquels furent escripts les vers françois qui suivent, par les malveillans de la religion ancienne.

- « Messieurs de Valence et de Seés
- « Mettent les papistes aux septs.
- « Salignac, Bouteiller et Despence,
- « Pour servir Dieu quittent la pance.
- « Marlorat, Beze et Martyr
- « Font mourir le pape martyr.
- « Saules, Merlin et de Spina
- « Sont maris qu'encores pis n'a.

Le unsiesme jour du présent mois, vindrent nouvelles que pour départir par esgallement sur les diocèses, et fournir à la subvention du Roy, les évesques, abbés, chapitres, prieurés non cures, payeroient cinq décimes, et les cures, quatre; encores ne sçavoit-on si cela y pourroit fournir.

Le dimanche douziesme du présent mois, se fist une assemblée près Saint-Anthoine des Champs, qui estoit bien de six mille personnes; là où fust faicte une presche, dont avint une grande sédition à Paris: car voyant la multitude si grande, les portes de la ville furent fermées. Toutesfois les huguenots forcèrent la porte du temple, de telle sorte qu'elle fust par eux rompue. Sur ce faict la commune se ruast sur eux; et y en eust d'un costé et d'autre plusieurs tués.

Le Roy et son conseil estant adverty de cela, envoierent monsieur le prince de La Rochesuryon gouverneur à Paris, accompagné de monsieur de Montmorency, mareschal de France, et de monsieur de Termes, pour éviter et donner ordre à telles séditions; lesquelles assemblèrent les forces de la ville.

Le quinsiesme dudit mois, monsieur le président Pirot et le président Prevost, avec le seigneur, furent députés par le chapitre de Paris, pour aller congratuler à monsieur le prince, et lui faire les remonstrances requises en telles affaires. *Inter cætera autem quæ illi proposita fuere*, c'estoit que le principal moyen d'appaiser les troubles, c'estoit suivant les édits et ordonnances royaux, de empescher les presches et contumaces. Lors il fist response qu'il n'avoit au-

cune charge de cela; mais seulement d'appaiser et empescher les séditions; qui fust une response, sous sa correction, qui déclaroit assez évidemment le support que l'on donnoit aux huguenots et nouveaux évangelistes.

Le seisisme jour ensuivant, fust publié à son de trompe et affiché par les coings des rues de Paris, ce qui s'ensuit:

« De par le roy, et M. le prince de La Rochesuryon, lieutenant général de Sa Majesté en la ville de Paris. Il est enjoinct à tous chefs d'hostels, propriétaires ou locataires de cette dite ville de Paris et faulbourgs, de quelque qualité ou condition qu'ils soient, soient saisis dedans le jour d'hui des armes de leurs domestiques et serviteurs, tant espées, dagues, pistolets, que autres armes défensives; et icelles tenir sous bonne et saine garde, de manière qu'ils en puissent respondre, et n'en adviennent aucun inconvenient; et que leurs dits serveurs et domestiques n'en portent en manière que ce soit; n'estoit que les maistres allassent pour leurs affaires par les champs; auquel cas lesdits maistres en seront responsables sur peine de la hart; desquelles armes qui seront en leurs maisons, ils seront tenus de bailler déclaration au vray au commissaire du quartier dedans vingt et quatre heures, sur peine de confiscation desdites armes, au cas qu'il s'en trovast d'avantage en leur possession, et de cent livres d'amende; pour icelle déclaration estre portée à mondit seigneur le prince, lieutenant général; lesquelles armes ils ne pourront vendre ou prester sans son congé et permission. Et pour faire cesser ce que pourroient prétendre lesdits habitants chefs d'hostel, de n'estre obéis par leurs serviteurs ou domestiques, est enjoinct ausdits chefs d'hostel d'en advertir le commissaire de quartier, pour incessamment prendre et appréhender lesdits désobéissants, et en faire faire la justice. Aussi est enjoinct sur les mesmes peines ausdits chefs d'hostel, de ne souffrir vaguer leurs dits serveurs ou domestiques par ladite ville; ains soy contenir en leurs maisons et vacquer à leurs affaires paisiblement, sans meffaire ni mesdire en manière que ce soit, à leurs voisins ou autres personnes passans ou repassans, de quelque religion que l'on les prétende estre; et de ne jeter ou souffrir d'estre jetté de leurs maisons par leurs enfans, serviteurs et domestiques, aucunes pierres ou autres choses offensibles, sur quelque personne que ce soit; mesmement n'user ne appeller par ces mots de papiste ou huguenots, sur peine d'en respondre.

« eux-mesmes corporellement, et sus la peine
 « susdite ; et de mesmes seront tenus les pères et
 « mères et ayants charge d'enfans, de répondre
 « d'iceux, et les maistres et maistrèsses, de leurs
 « serviteurs. Et affin que le tort et injure, si au-
 « cun se faict ausdits chefs d'hostel, leurs ser-
 « viteurs et domestiques, soit réparé, et justice
 « exemplaire en soit faicte promptement, est en-
 « joint en ce cas ausdits chefs d'hostel, aller
 « promptement faire plaincte au commissaire du
 « quartier, du tort ou injure qui leur aura esté
 « faicte, sans en prendre ou faire vengeance de
 « soy-mesme, par injure ou autrement ; auquel
 « commissaire est enjoint y pourvoir, et faire
 « pourvoir par justice promptement et sans aucun
 « délai, selon que le cas le requerra, sur peine
 « de punition corporelle ; et de laquelle plaincte
 « ils prendront acte par devant deux notaires,
 « à ce que lesdits commissaires ne facent faulte
 « de leur en faire faire la raison. Aussi est en-
 « joint au procureur du roy en Chastelet, si-tost
 « que laditte plaincte sera venuë à sa cognois-
 « sance, en faire la poursuite, sans attendre ne
 « se reposer aucunement sur la partie civile.
 « Sont aussi faictes deffences à toutes personnes
 « de quelque estat ou condition qu'ils soient, de
 « soy trouver, aller ne venir sur le rempart sans
 « urgente affaire, sur peine de la hart. Pareille-
 « ment est enjoint à tous hostelliers et autres
 « personnes qui logent gens, tenir registre du
 « jour qu'ils seront arrivés et partis de leurs lo-
 « gis, et iceluy registre apporter chacune semaine
 « deux fois ; à sçavoir, le samedy et mardy, au
 « prévost de Paris ou son lieutenant, pour iceux
 « estre mis ès mains dudit sieur lieutenant. Aussi
 « est enjoint ausdits chefs d'hostel mettre lan-
 « ternes et lumières à leurs fenestres despuis sept
 « heures du soir, suivant les ordonnances cy-
 « devant faictes et peines indittes. Est pareille-
 « ment enjoint à tous vagabonds et gens non
 « ayants maistres ou adveü, de sortir dedans
 « ving-quatre heures de laditte ville et faulx-
 « bourg, et soy retirer en leurs pays et maisons,
 « sur peine de la hart. Est faicte deffence à
 « tous armuriers, fourbisseurs, et autres fai-
 « sants estat de vendre armes, ne prester soubz
 « quelque couleur que ce soit, aucunes espèces
 « d'armes, sans le congé ou permission dudit
 « sieur lieutenant ; et s'ils en ont vendu en quan-
 « tité depuis un mois en ça, qu'ils ayent à l'en
 « advertir fidellement. Pareillement sont faictes
 « deffences à toutes personnes de quelque estat
 « ou condition qu'ils soyent, de ne tirer ou per-
 « mettre tirer de nuit aucunes harquebuses ou
 « pistolets, sur peine de la hart ; et en cas de
 « contravention, enjoint aux voisins en adver-

« tir les commissaires du quartier, sans autre-
 « ment s'en pourvoir. Est deffendu à tous parti-
 « culiers très-expressément, de n'entreprendre
 « ne soy ingérer aucunement d'aller aux mai-
 « sons les ungs des autres, pour soy enquérir que
 « l'on y faict, ou d'inciter noise, querelle ou sé-
 « dition, encores qu'ils fussent soupçonnés ; mais
 « ayent à s'en plaindre et pourvoir au commis-
 « saire du quartier ; et ce sur peine de la hart.
 « Et à ce qu'aucun n'en prétende cause d'igno-
 « rance de ce que dessus, est ordonné qu'il sera
 « publié à son de trompe par cette ville, etc. »

Samedy dixneufiesme du présent mois, fust
 terminé et achevé le colloque de messieurs les
 évesques et prélats qui estoient assemblés à
 Poissy ; et furent portés les canons faicts par
 eux au conseil du Roy, pour y prester consente-
 ment.

Le dimanche vingtiesme du présent mois,
 monsieur le prince de La Rochesurayon, lieute-
 nant pour le Roy en sa ville de Paris, accom-
 pagné de monsieur le mareschal de Montmo-
 rency et de Termes, du prévost de Paris et
 prévost des marchands et eschevins de laditte
 ville, firent une reveüe par la ville, pour voirs'il
 s'y faisoit aucunes assemblées ; et ne s'en trouva
 aucune. Furent en ce mesme-temps réitérées les
 deffences de ne porter aucunes armes ; et ceux
 qui en auroient de les porter en l'hostel de
 la ville.

Le premier et second jours du mois de novem-
 bre, se firent plusieurs grandes assemblées et
 conventicules en la ville de Paris, jusques au
 nombre de deux ou trois mille personnes, en plu-
 sieurs et divers lieux ; *quod non fuit sine magno*
incommodo reipublicæ christianæ ; et le pis est,
 que combien que monsieur le prince fust à Paris
 lieutenant pour le Roy, ce néanmoins ny donna
 aucun ordre, disant qu'il avoit charge de appai-
 ser et empescher la sédition ; mais de empescher
 les presches et conventicules, cela n'estoit de sa
 charge, n'ayant la force, ainsi qu'il disoit, pour
 ce faire.

En ce temps icy, vindrent nouvelles du pillage
 de la grande église de Montpellier et du prédica-
 teur tué, et des chanoines, jusques au nombre
 de huit ; l'évesque dudit lieu estant contrainct
 d'abandonner son évesché en habit dissimulé,
 de peur que l'on ne luy en fist autant comme
 aux chanoines. Les nouveaux évangelistes firent
 ce beau mesnage là : *Videndum quæ traditio*
apostolorum et religio Christi. Au mesme-temps
 fust bruiet qu'ils en vouloient autant faire en la
 ville de Carcassonne.

En ce temps icy, les évesques furent nommés

y pour aller au conseil qui estoit ou-
verts le catalogue s'ensuit :

iers les évesques d'Avranches, de Chaalons, de Chaalons en Champagne, de l'Evreux, de Sées, d'Amiens; et douze de la Sorbonne.

temps icy, continuèrent fort les assemblées conventuelles illicites, sans que aucun fust donné; et se tenoient lesdites assemblées en plusieurs lieux de la ville et faul-

temps icy, monsieur le prince de La Rochefort et monsieur le chancelier firent à messieurs de la court de parlement, l'estoit tenu une proposition par un qui demouroit au collège de Harengue *papa potest reges et imperatores deponere*, remontrants que cette proposition estoit trouvée mauvaise et séditieuse, à qualité du temps, et la minorité de 17, et autres raisons plus amplemēt par-
ticularisées.

le dix-septiesme de novembre, sur la proposition faite au chapitre général de Paris, assemblée en la compagnie, que chacun des chanoines, chapelains, habitués et subjects de ladite Église, seroient tenus de faire audit chapitre, profession de foy, attendu la qualité du temps; et semblablement les chanoines et subjects, qui cy-après y seussent; et si feroient le semblable envers les détenteurs des maisons et locataires, qui dépendent dudit chapitre.

le septiesme du présent, la court, toutes les assemblées, manda messieurs de la court, qui estoient en fort bon nombre; ausquels remontrances en icelle monsieur le prince de Saint-André, sur la dessus dite proposition, qui se pouvoient adapter en la proposition et après les conclusions de monsieur le chancelier général du Roy, fust dit par arrest, que celui qui avoit tenu la proposition dessus dite, seroit tenu de comparoître dedans six jours; et à faulte de ce faire, seroit pris et quant à celui qui avoit présidé à ladite assemblée son collège pour prison; Seniores avoient veü et accordé lesdites propositions, seroient interrogés par monsieur des Essarts et Faie, conseillers en la grand'-

le troisiesme jour de novembre qui estoit le dimanche, heure de sept heures du matin, pour venir à l'exécution de l'ordonnance qui estoit faite au chapitre général cy-dessus dit, tous messieurs de nostre compagnie furent au chapitre, auquel fust prié mon-

sieur de Paris d'assister, ce qu'il fist; auquel lieu les articles de la foy furent lus, et puis après jurés par la compagnie; fors par maistre Jacques Rouillard, et maistre Adrian de Thou, chanoines de ladite Église et conseillers en la court. Ledit Rouillard remontra, combien qu'il n'approuvast la matière et contenu esdits articles, et dont il avoit esté fait profession par la plupart desdits du chapitre, toutesfois pour autant que l'on n'avoit pas obtenu congé et permission du Roy pour faire ladite assemblée, il cuideroit la faisant d'offenser ledit sieur Roy. M. de Thou fust de mesme opinion, néanmoins les autres suivants ne laissèrent pour leurs remontrances de passer outre. Ledit Rouillard ce voyant, menassa la compagnie de en advertir monsieur le chancelier. Tant y a que ledit affaire alla jusques aux oreilles du Roy et de son conseil, et le voulust-on faire trouver mauvais non seulement audit conseil, mais aussi à monsieur le prince de La Rochefort, lieutenant pour le Roy en la ville de Paris; dont estants advertis messieurs du chapitre de Paris, députèrent quatre de leur compagnie; sçavoir est, monsieur le chancelier du Vivier, monsieur Marca (1), M. Machecau et moy, pour aller faire les remontrances que s'ensuivent, et lui donner par icelles à cognoistre la vérité du fait.

Remontrances faites à monsieur le prince de La Rochefort, pour en faire de pareilles au Roy, et à messieurs de son conseil.

« Plaira à monsieur le prince de La Rochefort, remonstrer au Roy et à messeigneurs de son conseil, que le chapitre de l'Église de Paris, assemblé au dernier chapitre général et ordinaire d'après la Saint-Martin d'hiver, pour traiter des affaires qui concernent la réformation et correction de ladite Église et ministres d'icelle.

« Fust mis en délibération, que pour les troubles qui sont de présent sur le fait de la religion, et pour la conservation, intégrité et union d'entre eux et leurs subjects ecclésiastiques, il seroit bon faire un statut, par lequel tous chanoines, officiers, bénéficiers et habitués de ladite Église, les Églises subjectes d'icelle, seroient à l'advenir tenus faire déclaration et profession de leur foy en leur dit chapitre, auparavant que d'y estre receus.

« Et afin que ceux qui par cy-après s'y présenteront pour estre receus, ne fissent difficulté de prester ledit serment, ou faire ladite

(1) Monsieur de Marca ne se trouve point dans la liste des chanoines de l'Église de Paris de cette époque.

« déclaration et profession, et qu'ils n'alléguas-
 « sent que l'on leur feroit faire chose insolite et
 « non faite par cy-devant, fust advisé et con-
 « clud audit chapitre général, que tous les cha-
 « noines et dignités ja receüs en laditte Église,
 « feroient semblable profession de leur foy, se-
 « lon le contenu es articles arrestés par la faculté
 « de théologie de Paris, le dixiesme jour de
 « mars, l'an 1542, et comme entièrement con-
 « formes à la doctrine et observance catholique,
 « définitions et déterminations de l'Église, au-
 « thorisés du feu roy François I de ce nom, que
 « Dieu absolve, par ses lettres patentes données
 « à Paris, le xxij jour de juillet mil cinq cent
 « quarente-trois, leües, publiées et enregistrées en
 « sa court de parlement, oui et requérant son pro-
 « cureur général, le dernier jour dudit mois et
 « an, et publiées à son de trompe par les carre-
 « fours de laditte ville, de l'ordonnance de la-
 « ditte court, le premier jour d'aoust audit an;
 « avec injonction dudit sieur aux prélats et au-
 « tres ecclésiastiques, d'observer entièrement le
 « contenu esdits articles, en deffendant très-ex-
 « pressément d'y contrevenir, et souffrir pres-
 « cher es églises aucune chose contraire, ré-
 « pugnant ou dissonante au contenu desdits
 « articles, directement ou indirectement, aper-
 « tement ou par mots couverts; et faire faire
 « lecture du contenu esdits articles aux prédica-
 « teurs, affin que s'ils y contrevenoient, ils n'en
 « puissent prétendre cause d'ignorance ou ex-
 « cuse; et pour autant que plusieurs des conseil-
 « lers et présidents de ladite court de parlement,
 « estants chanoines et du corps dudit chapitre,
 « ne s'y pouvoient trouver à jour ouvrier, pour
 « leur occupation en leurs estats au service du
 « Roy, fust arresté par lesdits du chapitre lors
 « délibérants, que au premier dimanche suivant,
 « seroit faite sur ce spéciale convocation à
 « chacun, pour eux trouver audit chapitre ledit
 « jour à sept heures du matin, et assister avant
 « le service divin pour faire la profession des
 « articles.

« Ce qui auroit esté fait par lesdits du cha-
 « pitre, en présence de monsieur l'évesque de
 « Paris, lequel ils auroient prié de s'y trouver,
 « pour entendre la forme dudit serment et dé-
 « claration ordonnés estre faites es réceptions
 « desdites prébendes, desquelles la collation lui
 « appartient; et pour conférer aussi des affaires
 « communes de laditte église, avant son parte-
 « ment pour aller au concile de Trente, où il
 « s'acheminoit par le commandement du Roy,
 « pour le deub de sa charge et office, et lui dire
 « adieu en commun.

« Vray est que quant ce vint au tour de déli-

« bérer de maistre Jacques Rouillard, conseiller
 « en laditte cour et chanoine de laditte Église,
 « ledit Rouillard remonstra, combien que il ap-
 « prouva la matière et contenu esdits articles,
 « dont il auroit esté fait profession par la plus
 « part desdits du chapitre; toutefois pour autant
 « que l'on n'avoit pas obtenu congé et permis-
 « sion du Roy, pour faire laditte assemblée et
 « profession, il craignoit de la faire et offenser
 « ledit sieur Roy; et de fait ne l'auroit faite.

« Auquel fust remonstré que lesdits du chapitre
 « n'avoient jamais entendu, pensé ni voulu faire
 « chose qui pust en rien desplaire à Sa Majesté,
 « et ni commenceroient encores; ains par tout
 « se conformeroient à sa volonté, pour luy ren-
 « dre en toute fidélité, entière obéissance, bon-
 « neur et révérence; et ne s'estoient assemblés
 « à autre fin que pour convenir en unité de foy
 « et de doctrine, pour obvier aux divisions qui
 « pouvoient souldre entre eux au moyen de la di-
 « versité et contrariété d'opinions ayant cours à
 « présent au faict de la religion, en la profes-
 « sion de laquelle avoient tous conformement
 « senty suivant les edicts du roi, à l'honneur de
 « Dieu, édification du peuple, repos de leur
 « conscience, et accroissement du service qu'ils
 « entendent continuer et faire à jamais à Sa Ma-
 « jesté, de laquelle leur collège estoit approuvé
 « pour faire status et ordonnances entre eux, à
 « la décoration et direction de leurs Églises, et
 « observations de leurs louables coutumes, sans
 « en obtenir pour ce autre spéciale permission et
 « congé, dont jusques à présent n'estoient venues
 « plaintes, scandale ni inconvenients aucuns,
 « grâces à Dieu, à l'aide duquel ils offrent à
 « vertueusement se comporter, que Sa Majesté
 « en auroit entière satisfaction et contentement.

En ce mois icy, fust baptisé l'enfant d'un
 nommé Berthe, advocat en la court, en l'as-
 semblée de Copeaux (1) à la mode de Genève,
 dont advint que la femme dudit Berthe pensant
 bien faire, le fist en sa paroisse de Saint-Ger-
 main rebaptiser par son curé dudit Saint-Ger-
 main de l'Auxerrois.

En ce mesme temps, fust mariée une nommée
 la Valecourt, autrement Boucher, seur du pré-
 sident d'Orçay, président du conseil, à un nommé
 Haultement, greffier des monnoies; et ce pa-
 reillement à la mode de Genève. Semblables sa-
 crements assés souvent se ministroient de cette
 façon, au veu et sceu de la court de parlement,
 sans que toutefois on en eut aucune punition ni
 instance.

(1) C'est sans doute l'endroit où est la rue Coupeau
 ou Coupeau, qui est dans le faubourg Saint-Marcel,
 et qui aboutit à la rue Saint-Victor.

La Roynne-mère en son conseil vist les remontrances de messieurs du chapitre de Paris, lesquelles elle trouva bonnes, et osta l'opinion de la sédition que l'on luy vouloit donner; approuvant le zèle de messieurs du chapitre; estimant que d'une telle compagnie il ne pouvoit sortir que toutes bonnes choses.

Le neufiesme du mois de décembre 1561, Monsieur le premier président Le Maistre, par commandement du Roy, entra en la court le parlement, à l'exercice de son estat; dont beaucoup de gens de bien furent bien édifiés.

Le mecredi dixiesme dudit mois, le minime prédicateur pour les advents en l'église Saint-lartholomy à Paris, fust le matin, heure de dix heures, par quarante hommes en armes, mené à la court du Roy; dont la commune de la ville de Paris fust fort émeüe, ne sachant à quelle fin ledit minime avoit esté mené; toutefois des lors on eust nouvelles que ce estoit par commandement du Roy, parce que l'on le chargeoit d'avoir parlé des princes; et estoient les tesmoings des huguenots indignés de ce qu'il avoit mesché que leurs ministres estoient séducteurs du peuple et faux prophètes; lequel minime le dix-septiesme ensuivant, fust absous et renvoyé pur et à plain, pour prescher et annoncer la parole de Dieu comme devant; et à son retour, accompagnast grand nombre de marchands de Paris.

Le dixiesme dudit mois, es assemblées ordinaires à Colpeaux et Popincourt, fust publiée une police et ordre gardés en la distribution des deniers auxmonnés aux pauvres de l'Eglise prébendue réformée en la ville de Paris, secondés d'un consistoire estably en laditte ville par les ministres, diacres et députés de l'Eglise, publiés et annoncés en plaine assemblée des fideles, le x^e jour de décembre 1561 au lieu de Popincourt; et l'onziemes consécutif au lieu nommé le Patriarche, faulxbourg Saint-Marcel. Laditte police fust imprimée; de laquelle le tiltre s'ensuit.

Police et ordre gardés en la distribution des deniers auxmonnés aux pauvres de l'Eglise réformée en la ville de Paris.

Voilà ce qu'ils firent imprimer; et parce que cela fut trouvé mauvais, comme tendant à grande confusion, mesme d'autant que différentes personnes y estoient nommées, ils en firent imprimer un autre, là où ils ne mirent les noms desdites personnes, semblable au reste, avec l'addition qui s'ensuit, *his verbis*: « Advertissement à ceux qui veulent communiquer à la sainte Cène de

Nostre Seigneur, pour le commencement de ce mois de janvier. »

Ces mesmes jours, fust semblablement signifié par le ministre à toute l'assistance, que la sainte Cène de Nostre Seigneur Jésus-Christ se célébreroit au commencement du mois de janvier prochain; que ceux qui auroient vouloir d'y participer, s'y disposassent d'heure, et s'adressassent un chacun au surveillant de son quartier, pour se faire enrooller, affin de pouvoir discerner ceux qui y debvroient estre admis; que tous ni seroient pas receus pesle mesle; ains seulement ceux qui par sainte conversation feroient preuve de leur foy et répentance, et qui auroient une saine et passable cognoissance de ce saint mistère; bref qu'on ne donneroit point choses si saintes aux chiens, ni telles perles aux pourceaux; et affin que on sceut à qui se retirer pour se faire enregistrer, sur l'heure furent nommés tous les surveillants de l'église, un chacun par nom et surnom, et quel quartier.

Ne faut oublier que depuis la conférence faite à Poissy avec les ministres, le chancelier de l'Hospital fist permettre par tolérance ausdits ministres de faire presches publiques, et leur furent ordonnés deux lieux; l'un près la porte Saint Anthoine, nommé Poupincourt, et l'autre lieu près Saint Médard à la porte Saint Marceau, nommé le Patriarche, et menoient leursdits ministres en armes ausdits lieux, tenants presque toute la ville en subjection.

Ensuite la coppie de l'arrest contre messieurs de la Sorbonne, pour la proposition qui avoit esté tenue, que le Pape pouvoit déposer un prince hérétique.

« La cour a ordonné et ordonne que, suivant la « déclaration baillée par M^e Jehan Tanquerel, signée de sa main, et pour son absence et au lieu « de luy, le bédau de la faculté de théologie déclarera en pleine Sorbonne, en présence du « doyen et de tous les docteurs de laditte faculté « de théologie, mesmes de M^e Jacques Bouyn, « docteur en laditte faculté, et des bacheliers de « ceste prochaine licence, qui seront, pour cet « effect, congregés et assemblés, sur peine d'estre « privés des privilèges à eux octroyés par le Roy « et ses prédécesseurs, assistant l'un des présidents, deux conseillers du Roy en icelle cour, « et le procureur général dudit seigneur, qu'il « desplaist audit Tanquerel d'avoir tenu telle proposition qui sera leüe, que indiscrètement et « inconsidérément laditte proposition a esté tenue « et disputée, et qu'il est certain du contraire; « suppliera très-humblement au Roy luy par-

« donner l'offense qu'il a faicte, pour avoir tenu
« laditte proposition, et icelle avoir mis en dis-
« pute; et ce faict, leur seroit par laditte cour
« faictes deffenses à l'advenir de tenir telles pro-
« positions, et d'abondant que deux d'entre eux
« seront députés pour aller devers le Roy, affin
« de le supplier très-humblement qu'il leur veuille
« pardonner l'offense en laquelle ils peuvent estre
« encourus, pour avoir permis laditte dispute,
« et les tenir en sa bonne grace, en laquelle ils
« désireront demourer, comme ses humbles et
« obéissants subjects et serviteurs. Du II^e dé-
« cembre 1561. »

*Lettres du Roy et de la Reine-mère au parle-
ment de Paris, par lesquels il lui est or-
donné de procéder incessamment à l'enre-
gistrement des lettres patentes portant
abolition du faict de la conspiration d'Am-
boise.*

Ce jour 14 décembre, la court a receu les lettres missives du Roy et de la Royne sa mère, desquel- les les teneurs ensuivent. — De par le Roy. Noz amez et féaulx, nous avons, dès le moys de sep- tembre dernier, pour bonnes et grandes considé- rations et par meure délibération, accordé et fait expédier noz lettres patentes de pardon et aboli- tion générale du faict, entreprises et assemblées faictes près nostre ville d'Amboise, et autres mentionnées es dictes lettres qui vous ont esté jà présentées, dont la vérification a esté par vous remise et différée jusques à présent; qui est cause que sur ce avons faict expédier noz lettres de jussion, que présentement nous envoyons; et pour ce que nostre vouloir et intention est que nostre dicte grace ayt lieu et effect, à ceste cause, nous vous mandons et ordonnons très-expressé- ment que les chambres assemblées, vous ayez à vacquer et procéder à l'entérinement et vérifica- tion d'icelle le plustost que faire se pourra, sans plus remettre la chose en longueur, ne y faire aucune restrinction ne difficulté, car tel est nostre plaisir. Donné à Sainct Germain-en-Laye, le xliij^e jour de décembre 1561. Signées, CHARLES. Et contresignées, DE L'AUBESPINE. Et sur la superscription : *A noz amez et féaulx les gens tenans nostre court de parlement à Paris.*

Messieurs, vous verrez ce que le Roy, mon- sieur mon filz, vous escript pour l'expédition de l'abolition générale qu'il a octroyé pour le faict des assemblées d'Amboise et aultres, où il désire et moy aussy, qu'il soit mise une bonne fin; qui me faict vous prier vacquer et procéder à l'en- térinement et vérification d'icelles en la meilleure et plus briefve expédition que faire se pourra, sans permettre que la chose soit tenue en plus

grande longueur; priant Dieu, Messieurs, vous avoir en sa garde. Escript à Sainct Germain-en-Laye, le xliij^e jour de décembre 1561. Signées, CATHERINE. Et contresignées, DE L'AUBESPINE. Et sur la superscription : *A messieurs les gens tenans la court de parlement à Paris.*

*Lettre de la Reine-mère au connétable de Mont-
morency, sur différens libelles imprimez.*

Mon compère, avant que je receusse vostre lettre, j'avoys déjà bien sceu ceste police im- primée dont vous m'avez escript, et sur cella es- crit à mon frère le roy de Navarre qui estoyt encore à Paris, faire bien sçavoir d'où cella es- toyt venu, pour en faire faire la démonstration telle qu'elle mérite: ce qu'il feist; et l'imprimeur pris que l'on trouve l'avoir faict de sa pure au- thrité et sans charge aucune; de sorte que la répa- ration en sera faicte, comme aussi de ceulx qui se trouveront avoir faictz et mis les placards dont vous m'escrivez, de quoy jusques icy il ne s'est riens congneu que j'ay entendu; vous adviens que telles choses me desplaissent tant, que je ne sçauroyz assez désirer que l'on les pugnissent fust grièvement; priant Dieu, mon compère, vous avoir en sa sainte et digne garde. De Sainct Ger- main-en-Laye, le xxliij^e jour de décembre 1561.

Vostre bonne coumère et amie, CATHERINE.

Est écrit au dos de ceste lettre : *A mon com-
père le duc de Montmorency, pair et com-
table de France.*

*Histoire véritable de la mutinerie, tumulte et
sédition faite par les prestres Sainct Mi-
dard contre les fideles, le samedi xxvij^e jour
de décembre. M. D. LXI.*

Le bruit commun, dès sa naissance, et qu'il vient premièrement à sortir en évidence, et ordinairement accompagné de tant de mensonge, qu'en son accroissement elles multiplient de telle sorte, qu'avant qu'estre espandu jusques aux lieux où il prend fin, se trouve tant perverti, déguisé et corrompu, qu'il n'a plus rien de con- forme à la vérité; et ce advient principalement pour deux occasions, l'une pour estre mal af- fecté à la cause, l'autre pour se faire savaant des choses que l'on n'a veuës. Dont la première induist à enrichir le compte de ce qui sert à la cause exposée, et taire ou déguiser ce qui est au contraire; la seconde fait rapporter tout ce qu'on imagine de vray-semblable pour très-certain et véritable, par un désir de satisfaire à la curiosité de ceux qui s'en enquièrent. Or les choses où les hommes se monstrent plus curieux et se rendent plus affectez, sont celles de la religion, qui en rend la vérité si peu cogneue, qu'à grand-

paine se peut-elle savoir que bien obscurcie et masquée de quelque fiction mensongère. Ce que ayant considéré, j'ay entrepris de garantir une émotion advenue ces derniers jours de l'injure des faux rapports et déguisemens de vérité, à ce que tel événement qui est de petite importance, bien entendu au vray, retourne à la confusion et lieux de la part que l'on jugera avoir le tort; promettant de m'employer du tout à dire vérité, et ne réciter que les choses dont je suis tesmoing oculaire; me sumettant aux reproches de tous ceux qui y ont assisté, qui en voudront parler sans affection.

L'an M. D. LXI, le samedi d'après Noël, feste de Saint Jean, vingt-septième jour de décembre, les fideles faisoient, ainsi qu'il leur est permis, assemblée publique aux faubourgs Saint Marcœu, en un lieu dit le Patriarche; et faisoit l'exhortation monsieur Mallot, ministre, qui, après les prières faites et le psalme chanté, commença l'interpréter ce passage de saint Matthieu : Venez à moy, vous tous qui estes chargez, etc. Lequel avoit pris comme lieu de grande doctrine et édification, à ce que la compagnie (qui estoit plus grande que de coustume pour n'estre ce jour ouvrable) en peust, à son contentement, rapporter plus grand fruct. Ayant discuté environ un quart d'heure, commencèrent ceux de Saint Médard, paroisse dudit faulbourg, sur les trois heures (jà leurs vespres dites), de malice délibérée, à sonner toutes leurs cloches ensemble, d'un tel bransle, qu'aussi, pour n'y avoir qu'une ruelle de distance entre les deux lieux, retentissoit le son si grand dans ledit Patriarche, qu'il estoit du tout impossible d'entendre en ladite exhortation : ce que voyans ceux de l'assemblée, deux d'entr'eux s'en allèrent sans aucunes armes prier que l'on désistast de sonner, à ce que si bonne compagnie ne fust empeschée d'ouïr la parole de Dieu. A ceste prière et humble requeste, s'éleva une voix de prebstres et quelques autres mutins, criant que, en despit d'eux, l'on sonneroit; et sur ces entrefaites, s'essayent à donner plus grand bransle à leurs cloches; et à l'instant fort mutinez, fermèrent la grande porte de leur église, enfermans l'un des deux dessusdicts; l'autre se sauva de vistesse, et se retira vers les siens, et comme ainsi fust qu'il n'avoit que un petit couteau, le massacrèrent de sept coups, tant de long-bois que d'espée, quasi tous mortels, selon le récit des chyrurgiens; aussi soudain furent closes deux autres portes, l'une grande, du presbitaire, l'une plus petite, du cymetiere, isantes en la ruelle joignant le Patriarche. Et commencèrent à jeter pierres et tirer traits d'arbalèstres, dont avoyent fait bonne munition. Le

cri de ceux qui demandoyent secours donna l'alarme à toute la compagnie, qui pour lors ne présuinoit rien moins que telle esmeute, en grand effroy et confusion, et qui la redoubla plus chaude, sur le ton du toxin, que les prebstres sonnèrent aussi-tost. Or furent ces trois portes susdictes fermées, la batterie de pierres et arbalèstres commencée, et le toxin sonné en moment si subit, qu'il est à présumer qu'en tous ces lieux estoient gens disposez dès auparavant la semonce de cesser la sonnerie. Toutesfois, en une chose si subite et inespérée, fut mis si bon et prompt ordre par les évangélistes, qu'ayans tiré hors de l'assemblée tous les hommes qui se trouvèrent en estat de défense, qui estoient fort peu pour une si grande troupe, non moindre (à mon jugement) que de douze à treize mille personnes, assurèrent si bien les autres, qu'après un pseume chanté, se continua l'exhortation. Cependant se sonnoit tousjours le toxin, avec furieuse baterie de pierres et traits d'arbalèstres. Or il y avoit en l'assemblée monsieur le prévôt des mareschaux, Rouge-oreille, commis de monseigneur le gouverneur, pour la garde et seureté d'icelle, et estoit accompagné de cinq ou de six de ses archers, desquels en envoya un pour parlementer avec le curé, et faire défense de par le Roy de plus sonner le toxin et jeter pierres : puis il y voulut aller luy-mesme; mais la gresle des pierres et traits d'arbalèstres le contraignirent de se retirer bien viste et sans apporter autre response. Tel refus et rébellion faite à justice se délibérèrent les évangélistes de ne laisser bransler plus longuement cest espouvantail de peuple et appeau de sédition, discourans fort bien en quel danger évident estoit toute leur compagnie. Adonc mieux armez de bon cœur et ardent zèle qui les incitoit à la tuition de ceste troupe de leur frère, qui se reposoit sur leur défense et main forte du seigneur, que d'armes défensives à repousser l'injure de leurs ennemis, ou offensives pour les endommager, tous d'un courage firent tel effort, qu'ils enfoncèrent les portes de l'église, qui ne fut exécuté sans estre plusieurs d'entre eux blessez, qui leur augmenta la colère, estans outre plus excitez et encouragez à vengeance par la compassion dont furent saisis, quand ils trouvèrent au bas du seuil de l'église leur povre frère si outrageusement assaïsiné et meurtri, selon que ci-dessus avons récité. En ceste première furie se présentèrent nombre de prebstres et autres mutins enbastonnez d'espées, rondelles, longs-bois, gros pavez et arbalèstres, faisans armes à toute outrance, et cruelle résistance, qui dura toutesfois fort peu contre le courageux effort des autres; si que furent tanstost esprîs de

frayeur et crainte, dont une grande partie d'eux se sauvèrent dans le cloché, abandonnans laschement leur troupeau qu'ils avoyent conduit et exposé à la tuerie et boucherie. Et entre autres prebstres, y avoit monsieur le curé, chef, conducteur et entrepreneur de la mutinerie, gaigne le plus haut du cloché, dont avec ses complices ne cessa d'endommager les évangélistes, tant que les munitions qu'il avoit faites de longue main luy durèrent. Je ne puis passer sous silence une furie prodigieuse de certains prebstres enflammés de telle rage, que leur deffaillant leur amas de pierres faits dans l'église, montèrent sur les austels, et de leurs propres mains brisans les images qu'auparavant souloyent tant révéremment adorer, s'en servoyent de pièces à jeter contre leurs ennemis; chose toutesfois moins esmerveillable qu'il ne semble, veu que ceste furie leur est tournée en nature; car il seroit mal-aisé à juger s'ils estoyent plus furieux et maniaques, lors qu'ainsi irréligieusement brisoient la chose par eux tant honorée, ou quand ils adoroient choses si insensibles. Or en ce conflit, qui dura une bonne demie heure, furent blessez des mutins environs 30 ou 40, dont en furent pris prisonniers quatorze ou quinze des principaux chefs et plus apparens: plusieurs se sauvèrent; et fut pardonné à la témérité du séditieux populasse; bien qu'il n'y eust vieille qui ne eust rendu devoir à amasser et jeter pierres, ne se sçachans aider d'armes plus nuisibles; et fut chose digne d'une louable admiration, de voir des cœurs si esmeus et enflambez, si soudain convertis à pitoyable miséricorde; car chacun s'efforçoit de conserver et garantir d'estre outragé ces povres idiots populaires, ne donnant aucun lieu à cruauté ou vengeance. Ce néantmoins, ceux qui s'estoyent renfermez dans le cloché, dont estoit chef le moine curé, persistoyent en leurs entreprises de bransler tant le toxin, espérans qu'auroient secours d'autres mutins, pour mettre en pièces toute ceste innocente troupe qui persistoit à ouïr la parole de Dieu qui s'avançoit; et n'y eut autre remède pour la confiance qu'ils avoyent en la forteresse de leur cloché, de les faire cesser, que par menace de mettre le feu au pied. Et ainsi print fin ladicte esmotion; environ le quel temps survint Guabaston, chevalier du guet, accompagné de sept ou huit chevaux. Il restoit, l'exhortation finie, de conduire ce grand peuple sans défense, et rendre chacun en sa demeure en la plus grande seureté que faire se pourroit, chose qui sembloit fort difficile, et requéroit un grand ordre et prévoyance, veu l'apparente présomption qu'il y avoit en ce grand fauxbourg et mesme en la ville, qu'il ne s'esmeut quelque chose, oyant ce toxin,

appeau de sédition, sonné par si long de temps. Or se trouvèrent pour la coviron cinquante ou soixante chevaux, deux cens hommes de pied, ayans esgues, dont le tout fut ainsi disposé: des chevaux se mist avec Guabaston pour garde; l'autre demeura avec monsieur Rouge-oreille, pour l'arrière-garde des prisonniers, qui estoyent liez de d'une longue corde, dont y avoit d'entres prebstres qui portoyent fort tr. Les gens de pied avoyent deux capitaines, qui estoient divizez en deux bandes, et ma la file, tenans un costé de la rue, et l'autre, qui s'escouloit sous leur garde ordonnance, fut le tout conduit fort ment et sans aucune confusion. Près le Marceau, fut donnée une fausse alarme, qui se mirent en fuite à vauder avoir veu jeter quelques pierres en un accourir grande troupe de populasse, soit à les voir passer en ceste nouveance, comme le peuple parisien s'armait à la moindre nouveauté qui se mais le tout soudainement rappaisé, fut par la grace de Dieu, rendu en sa maison prisonniers conduits au petit Chastelet fait de toute la sédition, à la pure veu que il m'est passé devant les yeux. Mais puis contenter d'avoir si nuement narré tant mémorable, bien que j'aye quasi atteint au but que je m'estoye proposé, ainsi soit que desjà assez évidemment de quelle part tourne le tort, et qu'il plus douter qui sont les premiers de la sédition. Je me licencieray donc plus faire un brief discours de certaines circonstances dignes d'estre remarquées, par lesquelles se decouvra la source de la cause motive, et origine de toute la sédition. Je ne descouvra que c'estoit une entreprise de plus longue main que beaucoup n'en a l'apparence, aurons plus grande de rendre graces à l'Éternel, qui, par sa sainte veuille sur le troupeau, l'a dégueule gloutte des loups ravissans qui tendu leurs lacs pour le ruiner et dév fait tourner leurs machinations sur leur grande confusion. Il est donc à sçavoir ou quatre jours avant l'esmeute advenant assemblée au mesme lieu du Palais, avoyent, comme de présent, sonné les prebstres Sainct Médard à tout but, mesme intention d'empescher d'ouïr la parole de Dieu; et furent dès-lors sémons par

pparence de cesser un tel son extraordinaire, peschement trop insupportable; ce que leur force de faire, pour la crainte qu'ils eurent, voyant les plus foibles, d'estre contrains de faire par autre voye, le refusant par amitié; leur fut de si dure digestion, qu'ils en conrent tel crève-cœur, que dès-lors conspirèrent, curé et prebstres, d'un monopole, la première fois que là on s'assembleroit, de sonner que cordes pourroient tirer et cloches brasser; et, pour festoyer ceux qui les en voudroyent pescher, se fortifièrent et munirent de pierres, alestres, espées, rondelles et long-bois, s'adonnans bon nombre des plus mutins et séditeux de toute la paroisse: estoit chef de l'entreprise monsieur le curé, moine de S. Genevieve, avec ses prebstres, demanda secours de ses d'armes à son abbé, comme luy-mesme avoit demandé; mais pour estre chose de grand avis et délibération, en consultèrent avec messieurs le curé et S. André, présidens, ensemble le procureur général Bourdin, desquels eurent bon conseil et aide, avec assurance de les garantir de tout événement; et de ceste promesse fortifioit le jour de la sédition le curé, ses complices et mutins en ces termes: Ruez, frappez, et n'espargnez personne; nous avons bons gens et des plus grans de la ville. Estans donc informés de tels appuis, plus hardiment divulguèrent leur conseil envers ceux que cognoissoyent enclins à mutinerie, les sollicitans de s'adonner à leur entreprise; et par ce moyen, de l'autre fut communiqué à tant de sortes de gens, que furent advertis aucuns de ceux qui estoient les assemblées de ne s'y trouver ce jour-là samedi; et mesmes aucuns des conspirateurs, jà s'agayans comme de ville gaignée, estoient dès le matin qu'il se feroit beau jour de huguenots. Or les principaux nerfs de la sédition estoient au toxin, au son duquel devoient venir secours de Nostre-Dame des Champs (1), S. Victor et S. Genevieve; et pour l'attendre en cet état, s'estoyent reserrez et remparez les murailles dedans leur église, munis et fortifiez de toutes armes nécessaires à soustenir le siège. De faict, le premier son, s'achemina grande troupe emmenée, venant du costé des champs, au-devant desquels s'advança une troupe de chevaux; mais aussi-tost que les eurent apperceus, se retira la fuitte toute ceste canaille; et est chose à dire que telle diligence faite par les gentilshommes de cheval les intimida de telle crainte,

1) C'étoit autrefois un prieuré considérable, situé dans le faubourg Saint-Jacques, à l'endroit où a été bâti le couvent des Carmélites. Ce prieuré fut plus tard le séminaire d'Orléans.

que ceux des autres quartiers, en oyant le vent, n'osèrent s'esbranler. Aussi furent jettées force pierres de quelques maisons voisines de l'église, et faites saillies avec long-bois; mais le tout fut rombarré de si près et tindrent si peu ceux de l'église, que tous ensemble perdirent cœur; dont les prebstres et aucuns autres prisonniers, pendant qu'on les menoit, et depuis en la prison, ont fait maintes complaints, disans que trop laschement leur avoit esté rompue la foy par ceux qui leur avoyent promis secours, et qu'ils s'asseuroyent bien s'ils n'eussent manqué de promesse qu'ils n'eussent pas esté les plus foibles. Tels regrets plusieurs gens de foy leur ont ouy faire. Outre plus, est assez confirmée telle conspiration, parce que, dès le matin, avoyent les prebstres retiré de l'église, en maisons voisines de leurs plus féables, tous leurs reliques, calices, platine, chasuble et ornemens de pris, pour estre plus seurement en tout événement. Assez d'autres conjectures pourrois-je amener, si je n'estimois ceux-ci assez vailables et de suffisante attestation et preuve; laissant désormais au jugement de tous bons cerveaux à prononcer qui a le tort, qui sont les assaillans rebelles aux édicts du Roy et séditieux; et selon iceux, quelles peines méritent les auteurs, moteurs et complices d'une mutinerie de telle conséquence en la ville capitale de ce royaume, que toutes les croniques françoises tesmoignent avoir de tous temps esté fort encline à toutes sortes d'esmotions et mutineries: dont tous fidèles ont bonne occasion de glorifier le Tout-Puissant, protecteur de son Église, qui par sa main forte a préservé les siens, environnant son troupeau des légions de ses anges pour leur rempart au milieu de ses ennemis, et a tellement amoli le cœur du peuple parisien et contenu en tel devoir, qui ne monstra aucune apparence de s'esmouvoir. Or le lendemain de l'esmeute, qui estoit jour de dimanche, se fit le matin, au mesme lieu du Patriarche, l'exhortation accoustumée, à laquelle se trouvèrent les évangelistes en bon équipage d'armes accoustumées à porter, et belle ordonnance; et y avoit tel nombre de bons hommes de deffense qu'ils avoyent assez moyen de se ressentir des coups et outrages qu'avoient receu le jour précédant, et de chastier les séditieux mutins qui leur avoyent couru sus et brassé telle menée pour leur faire à tous perdre la vie: toutesfois, montrans que vouloyent oublier toutes choses pour le désir qu'avoient de vivre en paix, se comportèrent en telle patience et modestie, qu'il n'y a aucun qui se puisse plaindre d'avoir seulement esté outragé de parole; et ainsi en grande paix se retirèrent en leurs maisons après l'exhortation

finie. Mais l'après-dînée, quelques prestres qui s'estoyent sauvez de la mutinerie le jour précédant, sachans bien que de tout le jour on ne se rassembleroit plus audit lieu du Patriarche, voulant, en revenge du passé, mettre à fin ce que pourroyent de leur première entreprise, rassemblèrent grand nombre de populasse séditeux du faulxbourg, sur les quatre heures, à ce que la nuit qui estoit prosche leur donnast plus seure retraite, qui d'impétuosité brutale rompirent les portes du Patriarche, et amas de bois fait, mirent le feu dans toutes les chambres d'un grand corps d'hostel accompagné d'un petit; brisèrent en pièces la chaire du ministre, rompirent tuilles, firent brèche aux murailles d'un grand pourpris de deux jardins, avec tel dégast et débris dont se peurent adviser: dont le bruiet espars par la ville parvint aux évangélistes. Quelques gentils-hommes advertis monterent à cheval, et à la course donnèrent jusques audiet lieu, où n'arrivèrent que dix ou douze chevaux du commencement, qui mirent toute ceste canaille en fuite; survenoyent tousjours chevaux à la file, qui se trouvèrent à la fin en nombre de quarante ou cinquante; survint aussi le procureur du roy en Chastelet, avec cinq ou six sergents; luy furent livrez six ou sept prisonniers; puis, le feu esteint en toute diligence, chacun se retira. Ainsi desgorgèrent le reste de leur venin, et furent, enragés, sur les maisons, que n'avoient peu exécuter sur les personnes.

Le vingt-septiesme du mois de décembre 1561, avint une grande sédition en l'église St. Médard, par ceux qui se disent l'Eglise réformée. Avint que le jour St. Jehan après Noël, les paroissiens de St. Médard firent sonner les dernières vespres en leur église, auprès de laquelle estoit un lieu nommé le Patriarche, où se faisoit ordinairement la presche des huguenots, lesquels, indignés que tel son de cloche empeschoit que leur prédicateur ne fust bien entendu, allèrent en grand nombre en ladite église de St. Médard, laquelle ils pillèrent, blessèrent et navrèrent jusques à mort plusieurs personnes paroissiens de ladite église, rompans et abbataus les images de ladite église; et advint que un pauvre boulangier de la paroisse, chargé de douze enfans, voyant le massacre qu'ils faisoient à l'église, prist entre ses bras le ciboire où estoit le précieux corps de Nostre-Seigneur, leur disant : *Messieurs, ne touchés là pour l'honneur de celui qui repose en ce lieu.* Lors un meschant luy donna un coup de pertuisane au travers du corps, et plusieurs autres coups, desquels il mourut à l'instant près le grand autel de ladite église, et luy disoit : *Est-ce ton Dieu de paste qui te délivre maintenant des peines*

de la mort? et foullèrent aux pieds le précieux corps de Nostre-Seigneur, et le lieu là où il reposoit mirent en cent mille pièces. Les pauvres gens se voyants ainsi mutilés et traittés, se retirèrent au clocher, et sonnèrent au toxin, au son duquel ne furent aucunement secourus, à raison que ils estoient bien trois ou quatre mil en armes, qui tenoient en subjection toutes les rues delà à l'entour. Furent aussi tués deux autres personnes en ladite église, et plusieurs autres blessés et navrés : ce néanmoins menés en prison liés de gros cables, comme gallériens, sans aucune information, ne qu'ils eussent rien fait : le peuple de Paris fust fort esmeu; mesmement que le guet qui assistoit auxdits huguenots avec le lieutenant de robe courte, nommé Desjardins, souffrirent estre fait telle indignité à ceste pauvre église, sans que un seul des exécuteurs de telle entreprise fust constitué prisonnier; qui estoit une évidente injustice.

Le vingt et huitiesme ensuivant qui estoit le jour des Innocens, messieurs les gens du Roy, accompagnés de monsieur le prévost des marchands et eschevins de la ville de Paris, furent faire remonstrance au Roy et à son conseil, sur le piteux et calamiteux acte cy-devant récit. Tout ce qu'ils en purent rapporter, ce fust des prises de corps; en premier lieu, contre Desjardins, lieutenant de robe courte, et ceux que l'on sçauroit avoir esté auteurs de ladite sédition.

Fust remonstré à monsieur le connestable sur ce fait par l'état ecclésiastique, que quand telles séditions estoient adventies avec le scandale fait à l'Eglise, il falloit faire une expiation publique audit lieu de Saint Médard, pour appaiser l'ire de Dieu; lequel fist response que c'estoit la chose la plus raisonnable du monde; mais d'autant que le Roy estoit près de la ville de Paris, il seroit bon l'en advertir, pour préalablement entendre sur ce son vouloir, pour suivant iceluy se conformer.

Le vingt-huitiesme dudit mois, les huguenots allèrent de sang-froid achever d'abatre et rompre les images qui restoient en ladite église, à raison que la commune avoit mis le feu en la maison du Patriarche, lequel fust soudainement esteint par ceux qui se disoient de l'Eglise réformée.

En ce mois icy, y eust plusieurs troubles en diverses contrées et villes de ce royaume; le tout pour le fait de la religion, et sous prétexte de la querelle de Dieu. Je ne sçay pas comme le bon Dieu s'en contentera et en sera servy; mais je sçay bien que le Roy ne s'en trouvera guères bien, et que le royaume sera

en grand dangier, si les choses continuent comme elles sont commencées.

[1562]. Au commencement du mois de janvier 1562, furent assemblés de toutes les cours de parlements de ce royaume, deux, tant présidents que conseillers, pour se trouver à Saint-Germain en Laye, pour déterminer sur le faict de la religion et des temples, que les nouveaux évangélistes demandoient; la plupart desquels avoient esté élus et choisis par monsieur le chancelier de l'Hospital qui n'estoit sans grande suspicion; furent assemblés au conseil privé avec messieurs dudit conseil; auquel fust après longues journées déterminé qu'ils n'auroient des temples. Mais ce n'estoit assez; il falloit continuer; car pour ceste détermination, il en sortit un édit (1) si pernitieux pour la république et pour le repos public et pour la manutention du royaume, qu'il n'est possible de plus; par lequel édit le Roy deffend les presches dedans les villes, ny en publique ni en privé, qui est de soy chose bonne; mais ès presches que les nouveaux évangélistes feront ès fauxbourgs des villes, ne veult que on leur coure sus, et deffend aux magistrats de ne les empescher; ains permet ausdits magistrats d'y aller: et pareillement permet aux ministres tout exercice de leur religion, comme plus à plein est déclaré par ledit édict, qui est une sommaire approbation de ceste malheureuse secte calviniste, sous le seel du Roy, ce que auparavant se permettoit par tolérance seulement.

Cet édict fust envoyé au mesme mois de janvier à messieurs de la court de parlement de Paris, après que jà avoit esté envoyé aux autres parlements du royaume, contre toute forme de justice et l'ancienne observance. Laditte court du parlement de Paris ne voulust publier ledit édict, et arresta *his verbis*: *Non possumus nec debemus*; et ordonna messieurs le président de Thou et de Guerimante, conseiller en la grand'chambre, pour en aller faire remonstrances au conseil privé.

Discours et procédures faites dans le parlement de Paris, au sujet des tumultes arrivés à Saint Médard, et dans quelques autres endroits de ceste ville.

Ce jourd'huy, monsieur le connestable accompagné de monsieur le mareschal de Montmorency son fils, gouverneur de ceste ville et Isle de France, est venu en la court, et a dict que — allant devers le Roy et Roïne sa mère, à Saint-Germain en Laye, il n'a voulu faillir suivant

sa coustume et debvoir, de venir saluer ladicte court, pour lui offrir et continuer la volonté qu'il a, comme il doit, à faire plaisir et service; aussi pour entendre comme les choses passent icy, affin d'en faire rapport ausdictz Roy et Roïne, et d'advertir ladicte court des nouvelles qu'il a des assemblées qui se font en divers lieux et endroits de ce royaume, mesmes près de luy, y en a eu de cinq à six cens hommes chez des gentilzhommes; ausquelz il a mandé qu'il les iroit veoir, s'ilz ne cessent: car on ne sçayt pas bien ce qu'ilz veulent faire; et sont choses de mauvais exemples, et dangereuses. Les troys Roys derniers luy ont baillé les armes, et le Roy qui est à présent, luy faict l'honneur de les luy laisser. Est délibéré par le commandement desdictz Roy et Roïnes, les en servir. Y a des officiers de la justice qui favorisent lesdictes assemblées. En a parlé à ceulx de Senlys. Nostre Roy jeune doit plus estre obéy que s'il estoit majeur. Lors il se feroit obéyr: maintenant ses bons subjectz et serviteurs doivent garder son obéissance, les repos et tranquillités publiques; et pour ce faire, auctoriser la justice. Ledit mareschal son filz a eu lecture du Roy, pour venir icy tenir la main forte. Prendra conseil de ladicte court, qui est la plus notable compaignée de la justice souveraine du royaume. Ne faudra point avec tel conseil, ayant la volonté bonne. Quant à luy, dira de rechief qu'il y employra sa vye, ses enfans, ses parens et amys. A entendu qu'un nommé Desjardins qu'il ne cognoist, sinon qu'il a mauvais nom, assomma hyer une pauvre femme sur le pont Notre-Dame; et à Saint Médard, y a eu ung prestre tué. Fera bon rapport de tout ce dont il a esté et sera informé; mesmement par ladicte court, afin qu'il y soit pourveu: car ce sont choses de trop grande conséquence. — A quoy monsieur le premier président a faict response; que — la court mercyoit ledit sieur connestable de ce qu'il l'estoit venu visiter, et de la bonne volonté en laquelle elle le voyoit persévérer au bien du royaume: que les affaires estoient en si grandz troubles, que s'il n'y estoit pourveu, le peuple ne pourroit estre contenu. Lorsque les derniers sont advenuz, et que ladicte court y a regardé, il estoit malade. Monsieur le président de Saint André en pourra parler. — Lors ledit sieur président de Saint André a dict que lundy dernier il meyt en délibération ce qui avoit esté faict à Saint-Médard, où y avoit eu blasphèmes et impiétés contre le saint sacrement de l'autel, les images du Crucifix, de la vierge Marie et saintz. Survint mondict sieur le mareschal. En sa présence furent mandez les prévost de Paris et ses

(1) C'est le fameux édit donné le 17 de janvier 1561, et que l'on nomme ordinairement l'édit de janvier. C'est le premier de ceux qui ont été accordés aux huguenots.

officiers, les chevaliers du guet, prévost Rougeoreille, et autres : le lieutenant-criminel s'excusa de maladie : de Thou advocat, et Martine procureur du roy, vindrent et furent oyz. Appor-
tèrent une information par laquelle entre autres choses, apparoissoit des insolences, blasphèmes et excez faictz audict Saint Médard; entre autres par un qui avoit ung nez d'argent. Cependant maistre Robert Boette rapporta une requeste de trente-ung prisonniers, desquelz l'un estoit le prescheur dudict Saint Médard, auquel estant à genolz en oraison, on vouloit couper la teste, et parce qu'il se baissa, il n'y fut que blessé. A luy et autres blessez, estans prisonniers où Chastellet, furent déniés curez et médicamens. Les dictz chevaliers du guet et prévost Rougeoreille furent enquis s'ils avoient faict quelque information contre les dictz prisonniers : respondirent que non, et que Desjardins en pourroit parler; aussi qu'il y avoit des gardes de l'assemblée. Ladicte court ce veoyant, ordonna que les dictz prisonniers seroient eslargiz; et pour informer plus amplement qui avoit esté cause de la sédition, commist maistre Loys Gayant et Anthoine Fumée, conseillers céans. Depuis on luy a baillé ung mémoire pour advertir ladicte court de ce qui est advenu à la porte Saint Marceau, par laquelle plusieurs gens à cheval et en armes, sont sortiz; et que celluy qui a la garde des clefz de ladicte porte, en droit la vérité. A esté par ladicte court ordonné qu'il seroit mandé et enquis; et pour informer de l'exces faict à la porte Saint Anthoine, a esté commis maistre Eustache Chambon aussi conseiller céans; et a dict ledict sieur mareschal qu'il baillera main forte à l'huissier pour exécuter le décret de prinse de corps contre Desjardins. Peu après sont survenuz les prévost des marchans et aucuns eschevins de ladicte ville, pour le faict des lettres patentes de l'aliénation des plus valuës des aydes, jusques à dix mil livres tournois de rente; qui ont dict et enquis que l'exces faict à ladicte porte Saint Anthoine, ilz ont faict informer par le lieutenant Brajelonne; que où greffe on grossoye l'information : la feront apporter devers ladicte court, afin qu'elle y pourvoye pour la conséquence : car combien que la couleur soit prinse comme ung nommé Berthrand déclaira au portier qu'il voulut forcer, estant accompagné de quatre-vingtz ou cent hommes à cheval bien armez, que c'estoit pour garder le temple de Poupincourt, et pour ce qu'il en devoit venir après d'autres, il luy donna le mot du guet, c'est force publique faicte à ceste ville capitale.

Lettre du Roy et de la Reine-mère au parlement de Paris, au sujet du tumulte arrivé à la porte Saint Antoine de ceste ville; et arrêts donnez par ceste cour, par rapport à ce tumulte et à celui arrivé à Saint Médard.

Ce jour 2 janvier, la court, pour informer de ce que la nuict passée plusieurs gens en armes et à cheval ont faict tenir la porte Saint Marceau ouverte, a commis et député maistres Eustache Chambon et Jaques de Varade, conseillers du Roy en icelle; et pour informer concurremment avec maistres Loys Gayant et Anthoine Fumée, aussi conseillers, a commis et député chacun en leur regard, maistres Loys Derquinvillier et Guillaume Maulenault, aussi conseillers du Roy.

Cedict jour, les gens du Roy par maistre Baptiste Dumesnil, advocat dudict seigneur, ont présenté à la court les deux lettres missives du Roy et de la Royne sa mère; desquelles la teneur ensuit. — De par le Roy. Nos amez et féaulx, nous avons entendu que la nuict passée, ung nommé Bertrand sieur de Popincourt, seroit allé à main armée, accompagné de grand nombre d'hommes en armes et garniz de harquebuzes, ont contrainct celuy qui a la garde des clefz de la porte Saint Anthoine d'ouvrir ladicte porte, et laisser toute la nuict ouverte, pour faire sortir autre nombre de gens armez, comme il feist, à deux troupes, environ la minuyt et les trois heures du matin; qui est chose pour l'importance dont elle est, que ne voulons demourer impugny. A ceste cause, nous vous mandons et ordonnons très-expressément, que vous ayez à en faire diligemment et exactement informer, et contre ledict Bertrand, et autres qui se trouveront chargez et coupables d'une telle faulte, procédez à faire et parfaire leur procès, de sorte que la justice et punition exemplaire s'en ensuyve, telle que le cas le requerra. Donné à St. Germain-en-Laye, le xxij^e jour de décembre 1561. Signées. CHARLES. Et contresignées. De L'AUBESPINE. Et sur la superscription. A nos amez et féaulx les gens tenans nostre court de parlement à Paris. — Messieurs. Le Roy mon sieur mon filz et moy, ayans entendu la téméraire entreprise faicte par ceulx dont il vous escript, de forcer ainsi le portier de la porte St. Anthoine, veult, et je le désire aussi singulièrement, que la vérité en soit seuë, et que luy et sa justice en ayent la réparation telle qu'il appartient; qui ne donne occasion de vous en escrire aussi, et prie y mettre la main si à bon escient, qu'il en puisse avoir contentement, et vous asseurer que encores qu'il soit jeune, il aura perpétuellement mémoire d'une telle faulte, et du devoir que vous,

tenans le lieu que vous faictes en sa justice, ferez à chastier chose de tel poix et de si grande importance, que vous la povez assez juger, priant Dieu, Messieurs, vous avoir en sa garde. Escript à St. Germain-en Laye, le xxx^e jour de décembre 1561. *Signées. CATHERINE. Et contresignées. DE L'AUBESPINE.* Et sur la superscription. *A messieurs de la court de parlement de Paris.* — Ce faict, et à l'instant le mareschal de Montmorency, gouverneur de l'Isle de France, ayant esté mandé, venu et assis, ont dict qu'il leur desplaist grandement de veoir aujourd'huy une si grande consternation au peuple de Paris, qu'elle feroit : ont oy dire, estans ces jours passés en court, en ceste ville depuis qu'ilz sont arrivez, que ung chacun pense que *agitur hodiè de caritate et fortunis omnium* : tellement que chacun se veult retirer de son office pour crainte de sa personne. Aux églises de ceste ville y a infinies laines. Les unes demandent de la force pour se défendre, ny estans asseurez ; mesmes ceulx de St. Pol demandent avoir de l'artillerie. Ceulx de Notre-Dame de Paris demandent gens pour se défendre. Plus, ilz remonstrent que pour exier l'excès qui a esté faict en l'église de Saint Médard durant les vespres de sabmedy dernier, il y faudra avoir de la force. De ceste perturbation ne s'en peut donner blasme au simple peuple qui n'est prest de vouloir assaillir, mais seulement se défendre. Bien peult y avoir parmy eulx quelques gens malins qui ne demandent que les troubles. Or quant à eulx, ils ne se doibvent ny peuvent entremettre de la doctrine et de la religion ; encores aussi peu parler des armes. Ceulx qui en ont la charge par la providence du Roy et advis de la court, y sçauront très-bien pourveoir pour leur office et devoir. Supplient estre advisé promptement à l'assurance du peuple, et luy oster ceste crainte, affin qu'il puisse servir et prier Dieu en liberté. Les occasions de son trouble sont les exemples des choses advenues ces festes de Noël, qui sont recens. Cella est ydé de la veuë ordinaire de ceulx qui vont aux presches hors ceste ville, qui y vont armez. Ne parlent pour la noblesse : est raisonnable qu'ilz portent leurs espées, ainsi qu'ilz ont accoustumé ; mais pour tout le reste, ne le fault permettre. Et certes, aller aux presches avec armes et espées, estoit contre la profession de l'Évangile qui ne vult que toute humilité et douceur ; et ne se doit l'Évangile prescher, ny le royaume de Dieu acquérir par le sang des hommes ; qu'elle est l'Évangile fondée sur le sang de Jésus-Christ répandu pour nous. Ne sert de dire par ceulx de la religion prétendue refformée, que l'on se veult fier sur eulx : car ilz n'en ont jamais veu aucu-

nes informations. Bien y a eu quelques petites injures, dont y en a eu de prisonniers ; et mesmes ung a esté fustigé par les carrefours, pour avoir appellé ung aultre, huguenot ; dont toutefois l'on n'a faict aucun bruyt. Davantaige, ce n'est pas occasion d'y aller par force ; mais de se retirer au magistrat pour faire la justice du séditieux. Toutefois ilz vont aux presches à main armée ; et peult tesmoigner *ex visu*, en avoir rencontré allans en forme d'hostilité douze à cheval, accompagnez de vingt hommes à pied, marchans en bataille. *Accedit* que le guet, les prévostz des mareschaux, leurs archers et aultres, leur assistent et les gardent, et ne font également telle garde et support aux aultres. L'excès faict en l'église de Saint Médard ces festes de Noël, en faict tesmoignage récent, que estant le peuple à oyr vespres après le sermon, fut l'église forcée ; aucuns tuez ; les autres blessez, et bien trente-deux prins et menez prisonniers, dont la pluspart fort blessez : mais quant à ceulx de l'aultre partie, n'y en a aucun appréhendé ne prins. De cecy ils en ont adverty le Roy, la Royne sa mère, et le Roy de Navarre, et autres princes et seigneurs du conseil, qui ont advisé sur ce quelques provisions ; l'une pour mettre hors les blessez ; et quant aux assemblées que l'on faict, ilz sont après pour y pourveoir ; et ont entendu de la Royne, que sans approuver les assemblées que l'on faict hors ceste ville, la volonté du Roy et la syenne est, que l'on ne face aucunes assemblées en ceste ville : signamment ont eu regret et déplaisir que es jours de festes dernières, ilz se soyent assembléz hors la ville, pour les dangiers et inconveniens advenuz et qui en peuvent advenir. Quoyqu'il en soyt, il est fort apparrant que les ministres de la justice, qui sont les prévosts des mareschaux, leurs archers et le guet, se y portent fort mal, ne faisans leur devoir en la charge où ilz sont appelez, qui est de comprimer les séditieux : car au contraire, ils assistent et supportent les ungs et foulent les autres. Est telle inégalité mère et nourrice de la sédition. Hyer en trouvèrent à la suytte de monsieur le connestable, quelques-ungs qui possible estoient présens au faict desdictz excès et captures, ausquelz ayans demandé comment ilz s'en pouvoient excuser, ilz faisoient response qu'ilz ne les cognoissoient ; et leur ayans demandé pourquoy on prenoit plustost les ungs et laissoit-on aller les aultres, respondirent que telz ne se prennent pas sans mouffles. Partant, pour arrester en ce regard leurs conclusions, supplient que les défenses de porter armes de toutes parts, tant en la ville que faulxbourgs, soient de rechef pu-

blées, et commandées sur peines ; et qu'il plaise à monsieur le gouverneur de tenir la main à l'exécution de l'édict : pour ce regard aussi, qu'il ne se face plus d'assemblées à Paris ; et qu'il commande aux prévosts des mareschaulx, leurs lieutenans et ministres de la justice, de contenir songneusement et comprimer les séditeux d'une part et d'autre, sans acception de personne, sur peine de s'en prendre à eulx. Au surplus, entre les ministres susdictz de la justice, y a ung nommé Desjardins, lequel cy-devant par arrest a esté interdit de son office. Vérité est que pour quelque promesse qu'il avoit fait pour advérer quelques grandz cas secretz, l'interdiction fut levée ; et aussi-tost après fut trouvé couché, buvant et mangeant avec ceulx qu'il devoit amener prisonniers. Il y a plus ; est que chacun crye par ceste ville, de ce que inhumainement il a oultragé, batu et excédé une femme d'un marchand de ceste ville, du bout du pont Nostre-Dame, de bonne et honneste famille ; et l'ayant ainsi batuë et oultragée, l'a fait traîner par les cheveux et par les bouës es prisons du petit Chastellet : au moyen duquel excès, elle a esté en péril de sa personne et en danger de mort ; qui est une grande pitié, et contre toute forme de justice. Au moyen de quoy estant desjà prévenu de plusieurs cas, et actendu l'arrest, n'est plus raisonnable qu'il exerce ; et requièrent qu'il soit interdit, et défense à ses archers de luy obéyr, et qu'il soit prins au corps suivant les décretz contre luy faictz et ordonnez par la court. Au regard des autres ministres, qu'ilz soient admonestez, et à eulx enjoinct de faire leur devoir, pour appaiser et garder les séditions, et suivre le train ordinaire, sans acception de personnes. Il y a une autre chose ; c'est pour la contention de la justice d'entre les juges ordinaires, et les prévosts des mareschaulx. L'un dict que le prévost des mareschaulx n'a en ceste ville que la capture et le décret, et non pas instruire et juger ung procès : l'autre soustient au contraire, et qu'il a lettres patentes du Roy à ceste fin : et certes, il semble n'estre raisonnable que les dictz prévostz facent, instruisent ou jugent un procès contre ung citoyen en fait de sédition et religion, dont la cognoissance appartient par l'édict au juge présidial et ordinaire. Cependant il y a es prisons du petit Chastellet et du Fort-l'Évesque, plusieurs prisonniers, et de long-temps, qui demeurent sans justice. S'il plaisoit à la court les reygler et leur donner audience au premier jour, elle fera certes ung grand bien. Au surplus, ont dict que le Roy et la Royne leur ont donné charge de dire à ladicte court, qu'elle ayt à faire bonne et briefve

justice de l'excès fait à la porte Sainct Anthoine. Sur ce, a dict monsieur le mareschal, que par son ordonnance, deux commissaires du Chastellet ont informé de ce fait : a les informations devers luy qu'il baillera ce matin aux gens du Roy.

A dict maistre Eustache Chambon conseiller céans, que par ordonnance de la court, il avoit commencé à informer, et oy deux tesmoings, et prins leurs dépositions qu'il a rédigées par escript de sa main.

Luy a esté dict qu'il parachève, et qu'il baillie le tout ausdictes gens du Roy.

Plus, a dict ledict sieur mareschal, qu'il a receu lettres missives de la Royne, qu'il montrera à la court si elle les veult veoir, par lesquelles ladicte dame luy mande qu'il face veir devers luy les ministres, diacres et surveillans, et leur face entendre qu'ilz se doibvent contrer de l'honnesteté que l'on leur avoit faite, leur permectant de prescher hors la ville : qu'il a fait défense sur leur vye, qu'ilz n'ayent à prescher ne s'assembler en ceste ville en quelque maison que ce soit ; et a dict au ministre que s'il presche en ceste ville sa teste luy en respondra, et qu'il fera desmolir la maison.

Maistre Loys Gayant conseiller céans, a dict que pour cella on ne laisse de prescher parmy les maisons mesmes en son quartier ; ainsi que ses voysins et aultres luy ont rapporté, et est chez un officier du Roy ; et luy dirent ceulx qui plaignoient, que si on leur vouloit permettre, ilz les mettroient bien-tost en pièces ; ausquelz il fit response qu'il s'en falloir bien garder : bien pouvoient observer ceulx qui y vont pour les recognoistre, affin d'en informer par après, et qu'il en feroit récit à ladicte court.

Luy a esté ordonné qu'il en informe au plus-tost qu'il pourra. Dumesnil, pour le Roy, a adjousté qu'il seroit besoing leur interdire le presche es jours de feste, mesmes le jour de demain, qu'il y aura grand peuple à Sainte Geneviève pour la feste ; et si l'on preschoit au quartier de Sainct Marcel, y auroit danger qu'il n'en advienne comme il feyt sabmedy dernier à Sainct Médard ; et supplie y estre pourveu.

A dict ledict sieur mareschal, qu'il n'a charge de leur défendre les presches hors la ville : sera touteffoys ce qui sera advisé par la court.

La matière mise en délibération ; a esté arresté que ledict sieur mareschal de Montmorency parlera à eulx ; et le tout remis à sa prudente discrétion, à ce qu'il n'y ayt presche le jour de demain audict quartier ; qu'il dict qu'il fera de sorte, Dieu aydant, qu'il n'y aura sédition ni tumulte ; et obéyra tousjours à ladicte court. B

quant aux conclusions des dictes gens du Roy contre ledict Desjardins, ainsi que on y délibé-
oit, l'abbé de sainte Généviefve est venu en
a court, et dict que ceulx qui sont contraires à
nostre religion, comme il a esté adverty, veu-
ent après disner aller faire leur presche aux Pa-
riarches, ce qu'ilz n'avoient accoustumé faire
tel jour; et pource que ~~des~~ aujourd'huy qui est
a veille de la feste de sainte Généviefve, le
euple, suyvant sa dévotion, commence à aller
ladicte église faire ses oraisons, et que c'est
ng mesme chemin, est à craindre qu'il n'ayt
a tumulte et sédition, s'il n'y est sur ce pour-
eu par ladicte court, avec l'ayde dudict sieur
mareschal, gouverneur; dont il les a supplié et
quis. A quoy a dict Boucherat, advocat du
oy, que véritablement cela feroit chercher oc-
asion de sédition et querelle, parce que ce
ur de vendredy, ilz n'ont accoustumé aller à
urs presches de ce costé, mais à Poupincourt.
esté respondu audict abbé, que ladicte court
fera ce qu'elle pourra; et luy a dict icelluy
eur mareschal, qu'il gardera qu'il n'ayt pres-
hes n'y séditions, n'y empeschement baillé au
euple à faire ses dévotions. Ce faict, parce que
heure a sonné, n'a esté parachevé d'opiner sur
es conclusions des gens du Roy contre ledict
Desjardins.

*Lettre du parlement de Bordeaux au Roy, par
laquelle il lui mande les désordres que les
huguenots commettent dans ceste ville et
dans la Guienne, et lui rend compte des
mesures qu'il prend pour les arrester.*

Nostre souverain seigneur. Tant et si très-
humblement que possible nous est, à vostre
nous grace nous recommandons.

Nostre souverain seigneur, nous vous avons
y-devant adverty des infinies insolences qui se
lessent et qui se font journelement en cestuy
nostre ressort, et du peu de profit que le remède
ue vous y avez voulu tant de fois mettre, y a
orté; et puis huit jours en avons esté amplement
dverty par le maire de Libourne; et de peur
e vous ennuyer de vous ramentevoir tant de fois
s exécrables excès qui se font de jour à autre,
uns aucune punition, soit par justice ou par ar-
es, vous supplions très-humblement enten-
re que vos subjectz en ce pais sont réduictz en
ste extrémité de guerre, qui a prins a prins, qui
bruslé a bruslé, et qui a pillé a pillé, sans espoir
sur les affligés de répétition, et sans crainte
ax mauvais et séditieux, de punition. Nous
vons gardé ceste ville jusques sur la fin du mois
'aoust dernier, assez nettement, à ce que les
fectz et apparences démonstroient, jusques en

ceste saison-là que arrivèrent deux ministres en
ceste ville, lesquelz se logèrent aux deux quar-
res de la ville, commençans à dogmatiser et dres-
ser presches; là où (comme en toutes choses
nouvelles advient) y eust affluance de menu
peuple avecques peu de gens d'auctorité. Nous
volans la tollérance des dictes presches estre
contre l'intention de Vostre Majesté, amplement
déclarée en l'édict par vous ordonné estre pu-
blié ou mois de janvier dernier, arrestames entre
nous de inhiber les dictz presches. Lors le sei-
gneur de Burie, vostre lieutenant-général en ce
gouvernement, en l'absence du roy de Navarre,
ne le trouva pas bon; et nous remonstra que ce
seroit esmonvoir une sédition en ceste ville, pour
laquelle empescher, luy non aiant forces sufi-
santes, n'y sçauroit pourveoir, et que le meilleur
estoit de laisser prescher; lesquelz presches nous
avons dissimulez, faisant semblant ne les veoir;
mais voïons à présent assez ouvertement les in-
convéniens qui arrivent des dictz presches, des-
quelz sont venuz les consistoires qui se dres-
sent en chacune ville pour la distribution de
leur conseil; des consistoires, sont venuz les
synodes, qui est ung souverain conseil qui se
tient èz villes qui sont esleuës par les minist-
tres, là où se traitent toutes grandes choses. Et
pource que par le moien de celui qui a esté tenu
à Sainte Foy puis ung mois, nous nous sommes
trouvez grandement empeschez de l'exécution
qui s'en est ensuivie. En celui-là, comme il a
esté rapporté, fust arresté qu'il se feroit le di-
menche après la feste de Noël, en ceste capitale
ville de vostre duché de Guienne, une congré-
gation de tous ceulx de leur ligue; laquelle
congrégation nous ne pouvons appeller autre-
ment que une vraie réconnoissance de leurs for-
ces, pour engendrer une hayne mortelle entre
ceulx des deux religions, pour après venir à
l'entière sédition, à laquelle toutefois pour bail-
ler prétexte et couverture, ilz baillèrent nom de
Cène, pour, soubz le manteau de religion, couvrir
une si lourde entreprinse: car aïans la liberté
qu'ilz ont en ce ressort, auquel homme vivant
ne leur demande une seule chose, il leur estoit
assez aysé, chacun en sa famille, faire leur cène,
sans qu'il falust en vostre capitale ville (accompa-
gnée par le faict de vostre justice, d'ung parle-
ment; et pour le faict de la religion, d'une église
primitiale, en laquelle ilz n'ont peu encores gai-
gner la cinquième partie du peuple) assembler
une si grande compagnie; de quoy advertie ceste
vostre court, a prié ledict seigneur de Burie
prendre la peine de venir en icelle; en laquelle
luy a faict entendre tout ce que dessus: à quoy
il nous auroit faict response, qu'il failloit seule-

ment regarder si ladicte assemblée ainsi délibérée soubz le prétexte de cène, estoit dangereuse; et que si elle l'estoit, il l'empescheroit bien. Vostre court délibéra sur ledict affaire, et trouva le tout très-pernicieux : est ordonné que deux des présidens de ceste vostre court, deux présidens d'enquestes, et l'ung des plus anciens conseillers, vostre procureur général, et le greffier de vostre dicte court, présens, luy sera communiquée la délibération d'icelle vostre court : il la treuve pour ceste heure-là bonne; fait responce qu'il empeschera ladicte assemblée. Sur l'empeschement de laquelle assemblée, a esté procédé par vostre dicte court, ainsi qu'il plaira à Vostre Majesté veoir par les registres que vous envoions par vostre procureur général.

Nostre souverain seigneur, nous avons trouvé ladicte assemblée qui a esté faite dimanche dernier soubz le prétexte de cène, de très-mauvaise et périlleuse ouverture; et pource que nous n'avons autre soing ne volonté que exécuter entièrement voz commandemens, et faire entretenir voz édictz, vous avons voulu envoyer vostre procureur général, pour vous supplier très-humblement l'oyr sur ce et autres choses qui en dépendent, et nous faire entendre vostre volonté, à celle fin que cependant que nous tâchons à l'observance de vostre volonté, et à vous rendre par nous, et faire rendre par voz subjectz, l'obéissance que vous devons, n'advienne inconvenient à vostre république, et que vostre peuple (lequel est certainement en trop plus grand nombre que celui qui fait telles assemblées illicites) ne preigne damage : vous pouvant bien assurer que ladicte assemblée luy a si estrangement dépleu, que n'eust esté la grande obéissance qu'ilz vous portent, y eust heu dangier d'advenement d'ung grand scandale; et est à craindre que ceste ouverture ne porte mauvaise suite et conséquence pour l'advenir entre les sectateurs des deux religions : vous supplians très-humblement nous croire, quelques advertissemens qui pourroient venir à Vostre Majesté d'autre part, contraires à la présente.

Nostre souverain seigneur, nous supplions le benoist Rédempteur, vous donner en toute prospérité et santé, l'accomplissement de voz très-haultz et très-nobles desirs, très-longue et heureuse vie. Escript à Bourdeaux, en vostre parlement et soubz le seing d'iceluy, le deuxième de janvier 1562.

Voz très-humbles et très-obéissans serviteurs et subjectz, les gens tenans vostre parlement à Bourdeaux. DE PONTAC.

Est écrit au dos : *Au Roy nostre souverain seigneur.*

En ce mois advint de grands troubles et esmeutes en plusieurs lieux du royaume. Entre autres choses, vindrent nouvelles que la ville d'Agen avoit esté pillée, et une maison appartenant au roy de Navarre au pays de Guienne, nommée Montmaisault; et ce par les huguenots, et soubz le prétexte de la religion.

Le mécredy des Cendres en février, monsieur le président de Thou et Guermante, nommé M^e Guillaume Viole, conseiller de la grand-chambre, suivant la charge qu'ils avoient receu de messieurs de la court de parlement, allèrent en court pour faire les remonstrances sur l'édit mentionné cy-dessus, et ne profitèrent grandement, sinon qu'ils apportèrent une modification, par laquelle le Roy deffendoit à ses officiers, de n'aller ausdits presches, et assemblées, avec une jussion de le publier; et néanmoins la cour, toutes les chambres assemblées, déterminâ le dix-huitiesme du présent mois de février : *Non possumus nec debemus pro conscientia*. En quoy messieurs de la court receurent un grand honneur.

En ce temps icy, fust faite prohibition de ne vendre aucunement de la chair, sur peine de la vie, sinon à celui qui seroit député par la court pour distribuer la chair à ceux qui avoient congé d'en manger par nécessité de maladie.

Le jeudy dix-neufiesme du présent mois, la Royne mère et le roy de Navarre arrivèrent à ceste ville; et lors firent courir un bruit les nouveaux évangelistes, qu'ils estoient venus pour faire publier l'édit, ce qui toutefois ne se trouva véritable par les actes subséquens.

Le vendredy xx^e, la Roine manda messieurs les présidens de la court, pour entendre d'eux que c'est qui les mouvoit de ne vouloir publier l'édit, attendu les modifications qui estoient faites. Après avoir entendu leurs raisons, leur fit responce, que puisque ils ne le trouvoient bon, qu'ils se assemblassent, et advisassent tous les moyens pour appaiser les troubles qui s'excitoient au fait de la religion; et à ceste fin, le lundy en suivant, qui estoit le xxij^e dudit mois, furent toutes les chambres de la cour assemblées.

En ce temps icy, monsieur l'admiral et monsieur d'Andelot se retirèrent de la court en leurs maisons; qui ne fust grand perte pour la république, parce qu'ils estoient les plus fauteurs des hérétiques.

Ne fault icy obmettre chose mémorable pour l'imposture des nouveaux évangelistes, et pour découvrir leurs hypocrisies; c'est que le vendredy vingtiesme dudit mois, on leur avoit donné à entendre que la Royne mère les dé-

voit aller voir passer en la rue St. Anthoine, pour aller à leur presche. Eux advertis de cela, convièrent toutes sortes de gens à aller à la presche, revestus de leurs beaux habillemens avec cornettes, afin de donner à entendre à la Roïne, que en leurs assemblées se sont tous gens de respect et de réputation, et de fait portèrent la pluspart d'eux des cornettes; mesmes du Moulin et Rusé, advocats en la court, qui jamais ny avoient auparavant esté en tel équipage; et fault noter que les frippiers firent fort bien leur profit ce jour-là, parce que ceux qui n'avoient de bons habillemens, en louèrent à la fripperie, afin d'estre estimés de réputation. Les frais de ces louages se faisoient aux despens de la bourse commune. Toutefois la Roïne mère ne les vist passer.

La court fust assemblée par deux jours entiers suivant le commandement de la Roïne, pour luy donner advis sur les troubles qui sont en ce royaume sur le fait de la religion. Finalement le mercredi xxv de ce mois de février 1562, arrestèrent qu'il pleust au Roy faire de rechef publier l'édit de juillet dernier passé, selon sa forme et teneur; auquel seroit adjousté que les ministres et prédicants seroient tenus de vider hors le royaume; et si bon leur sembloit, se treuveroient au concile général; et pour ce faire, leur seroit baillé sauf-conduit; et pendant le temps dudit concile, on seroit tenu de vivre selon l'Eglise catholique et ancienne; et si pendant ledit temps aucuns baptêmes se faisoient en autre sorte que celle qui est receue en l'Eglise ancienne, seroient les enfans ainsi baptisés déclarés illégitimes. Ces moyens et avis de la court de parlement furent envoyés au conseil du Roy, et non toutefois bien receus, comme il sera aisé de juger cy-après. Qui fust cause et moyen aux adversaires de l'Eglise, d'estre plus orgueilleux et audacieux qu'ils n'estoient auparavant, et de continuer à aller tousjours en leurs presches, assemblées et conventicules du Patriarche et de Poupincourt, garnis de pistolets et autres armes deffensibles et offensibles.

Le premier jour du mois de mars, fust fait au diocèse de Paris un jubilé pour l'extirpation des hérésies, et pour l'ouverture du concile général de Trente.

Le mesme jour, combien que suivant le commandement de la Roïne mère, messieurs de la court se fussent assemblés pour adviser les moyens de composer les troubles qui sont au fait de la religion, et que ils eussent envoyé au conseil du Roy sur ce leur avis, fust arrêté au conseil privé, que nonobstant leur avis, l'édit

seroit publié avec les modifications qui y sont; sçavoir, que les officiers du Roy n'iront au presche, sinon ceux qui y seront envoyés pour la police; et que c'est sans approbation de la nouvelle religion.

Le lundy ensuivant qui estoit le second jour, monsieur le prince de La Rochesuryon qui avoit receu le commandement de venir par deça faire publier l'édit, arriva en ceste ville; lequel fist assembler toutes les chambres le mardy ensuivant, pour en délibérer.

Fault icy singulièrement noter que se firent plusieurs pratiques et menaces à plusieurs, tant présidents que conseillers, pour les faire descendre à la publication; et la force fust si grande, que non seulement ils furent menassés de leur faire perdre leurs estats, mais encores susciterent les escholiers pour les intimider et menasser, afin de la publication de l'édit, qui est grand force faite à justice: qui fust cause que plusieurs gens de bien voians la force que l'on faisoit à justice, s'abstindrent de se trouver en l'assemblée des chambres, ne voulants consentir à un si meschant et malheureux édit, contre leurs consciences.

Le mardy estants assemblés, fust mis en délibération, sçavoir, si ceux qui estoient du corps de la court, qui avoient esté appellés en nombre de xiiij à la confection de l'édit, pourroient opiner sur la publication de l'édit; et combien que auparavant par arrest de laditte court, eust esté dit qu'ils ny pourroient assister, toutefois par autre arrest fust dit qu'ils donneroient leur opinion sur le fait de la publication; qui fust un mauvais préjugé pour les bons catholiques.

Le mardy, advint un acte merveilleux à ung lieu nommé Vassy en la principauté de Jaligne. Monsieur de Guyse ayant envoyé son chappelain pour célébrer la messe en l'Eglise dudit Vassy, estant entré en l'Eglise pour ouïr la messe, ouïst plusieurs qui estoient assemblés en une grange devant laditte Eglise, qui faisoient leurs presches et prières comme ils appellent, faisant un fort grand bruit. Monsieur de Guyse oyant cela, leur manda par le jeune Bresé gentilhomme, qu'il les prioit de surceoir et supercéder leur assemblée jusques à ce que la messe fust célébrée. Bresé y estant allé, le ministre luy fist response que monsieur de Guyse n'estoit qu'un homme, et qu'ils estoient en ce lieu là plusieurs assemblés pour ouïr la pure parolle de Dieu, et faire prière à Dieu, et qu'ils ne le recognoissoient en rien, et qu'ils ne cesseroient; et à l'instant fut jetté quelque pierre sur ledit Bresé, et à ceux qui l'avoient accompagné. Lors M^r de Guyse estant adverty de ce, acheve d'ouïr la messe;

et quant elle fust célébrée, il heurte à la porte de la grange où ils estoient assemblés, pour leur remonstrer que es Allemagnes et autres lieux, ils luy ont bien fait cet honneur de lui laisser faire son service sans l'empêcher, et que eux qui sont ses subjects, luy tiennent plus grande rigueur que les estrangers. Le ministre fist quelque response assés audacieuse comme la première; et dit-on que en mesmes instant on lâcha un pistolet pour tuer monsieur de Guyse, et force pierres sur luy, desquelles il fust blessé. Luy voyant cela, mist la main à l'espée, et tous ses gentilshommes après, de sorte qu'il en fust fait si grand carnage, que ils furent tant tués que fort navrés, jusques au nombre de huit à neuf vingt, comme le bruict couroit.

Le dix-septiesme ensuivant, arriva en ceste ville de Paris monsieur le cardinal de Bourbon, pour y estre gouverneur; et en ceste qualité estoit logé au Louvre; et pour la force luy fust donné monsieur le maréchal de Brissac et de Termes; avec monsieur d'Avanson et de Selve, pour le conseil; tous deux du conseil privé, avec lesquels il pourroit appeller tels de messieurs les présidens de la court que bon lui sembleroit. Son pouvoir fut receu et publié en la cour de parlement à Paris, le xvij ensuivant, lequel estoit grand, jusques à pouvoir faire mener le canon si besoing estoit. Du gouvernement par ce moyen fust osté monsieur de Montmorency fils aîné de monsieur le connestable, lequel favorisait fort le party des nouveaux évangélistes, et fouloit fort les catholiques. Ce gouvernement de monsieur le cardinal de Bourbon fust fort agréable au peuple; car depuis iceluy, il n'avint que bien en la ville.

Fault icy noter que le prince de Condé, frère du roy de Navarre, favorisant le party des huguenots, les mena en armes à la presche au faulxbourg Saint-Jacques, en un lieu dit Hierusalem; et avoit avec luy grande compagnie de chevaux. Ceux pourtant qui estoient dessus, n'estoient que des belistres, se disans soubz son aveu gentilshommes. Vray est qu'il y avoit avec luy deux chevaliers de l'ordre; sçavoir est, Janlis et Jarnac. Il ne receut grand honneur à faire cet acte-là, et eust mieulx faist de ne se déclarer si fort.

Le vingt-uniesme, le roy de Navarre qui s'estoit formellement déclaré pour l'ancienne religion, arriva à Paris avec grande compagnie; au-devant duquel alla monsieur de Guyse et monsieur le connestable, et la plus grande partie des marchands de Paris. Sa venuë n'aporta que toutes choses bonnes pour l'ancienne religion, comme nous verrons cy-après.

Le vingt-deuxiesme, jour des Rameaux, auquel suivant la coustume, l'église de Paris alla faire la bénédiction du bœuf en l'église Sainte-Genevieve, et y faire la procession. Quant la compagnie de l'église de Paris fust assemblée audit lieu de Sainte-Genevieve, le roy de Navarre en un mesme instant envoya coup sur coup deux gentilshommes, pour dire aux chanoines qu'ils n'eussent à partir, et qu'il les vouloit venir prendre pour les accompagner dudit lieu jusques à l'église de Paris. Peu après, le roy de Navarre accompagné de monsieur de Guyse, le connestable, Mr. d'Aumalle, le mareschal de Saint-André, de Beauvais, de Brissac, de Sasac, de Randan, de Gonnor, de Crèveceur, de Bresé, d'Anville, du marquis d'Elbeuf, du comte de Villars, du comte de Gronières; tous lesquels vindrent à cheval, accompagnés pour le moins de deux mille gentilshommes; et estoient lesdits chevaliers de l'ordre, revestus de leur grand collier de l'ordre; et estans arrivés du logis de monsieur le connestable en l'église Sainte-Genevieve, mirent pied à terre, et conduisirent à pied la procession jusques en l'église de Paris; excepté que monsieur le connestable, à raison de son âge et de ses gouttes, estoit monté sur un mulet; auquel lieu ils oûïrent la grande messe en grand honneur et révérence.

Le mesme jour fut ordonné en la ville, que il n'y auroit plus que six portes ouvertes, et que on mettroit gardes ausdites portes, ce qui fut fait; et ce pour les factions et entreprise du prince de Condé, de l'admiral, de d'Andelot, et plusieurs autres.

Le mardy vingt-quatriesme dudit mois, monsieur le prince de Condé, par le commandement du roy de Navarre son frère, fust contraint se retirer de la ville de Paris, et madame la princesse sa femme, laquelle par effroy accoucha de deux enfans masles, avant terme, en s'en allant, pour la folie d'ung de ses gentilshommes qui l'accompagnoit, lequel voulut charger sus de pauvres gens de village qui estoient en procession sur les chemins; et toutteffois il fust luy-mesme chargé, et elle en grand dangier.

M. D. LXII.

Le dimanche ensuivant, jour de Pasques, les huguenots avoient préparé leur lieu de Poupicourt pour y faire la cène; dont adverty monsieur le cardinal de Bourbon gouverneur de Paris pour lors, manda querir Malon, la Rivière, ministres, et leur fist deffences de par le Roy de ne faire laditte cène, sur leurs vies, et que autrement y seroient chargés et mis en pièces; et de fait ne firent point la cène.

Le lundy ensuyvant xxx, monsieur le prince de Condé, avec l'admiral et d'Andelot, vint, accompagné pour le moins de huit cent chevaux, pour entrer en la ville de Paris, et se présentèrent à la porte Saint-Honoré. Ledit prince de Condé fust recogneu par monsieur de Termes, chevalier de l'ordre; auquel fust faict response que il entreroit bien luy dousiesme en la ville, mais que sa compagnie n'y entreroit point. Au mesme instant Bussy, accompagné de six cent chevaux, voulust forcer la porte Saint-Jacques; mais Dieu ne permist qu'ils entrassent en la ville. Voians qu'ils ne pouvoient entrer en la ville de Paris, s'acheminèrent peu après pour s'en aller à Paleseau pour prendre le chemin d'Orléans, et s'emparer des villes qui sont sur la rivière de Loyre, le tout sous prétexte et manteau de religion.

Lettre de la cour de parlement de Bourdeaux au Roy, par laquelle elle lui fait des représentations sur des lettres patentes, portant nomination de commissaires pour faire le procès aux huguenots dans la Guyenne.

Nostre souverain seigneur. Tant et si très-humblement que possible nous est, à vostre bonne grâce nous recommandons.

Nostre souverain seigneur, ce jourd'huy avons receu en ceste compagnie, les lettres patentes qu'il a pleu à Vostre Majesté commander estre expédiées, contenans le mandement qu'il vous a pleu faire à maistres Jehan Alesme et Arnauld de Ferron, conseillers en ceste vostre court, par lesquelles leur commandez cognoistre des cruelles et inhumaines entreprinnes, forces, violances, meurtres, homicides, crimes et délictz commis et perpétréz soubz umbre de la religion et autrement, en divers lieux et endroictz de vostre pais de Guyenne, contre et au préjudice de vos édictz et ordonnances, et ce, en l'absence de maistres Nicolas Compaing, conseiller en vostre grand conseil, et Girard, lieutenant en la prévosté de vostre hostel; et pour ce faire, eulx transporter sur les lieux et endroictz de voz Pays de Guyenne que besoing sera, où icelles choses sont advenuez; et que reprins par devers eulx toutes charges et informations, procès et Procédures qui ont esté commencez et faictz par auctorité de voz cours souveraines, et autres voz Juges et officiers, contre les auteurs, fauteurs, récollateurs et coupables, de quelque estat, qualité, condition et dignité qu'ilz puissent estre, Ecclésiastiques ou laiz, tant pour le faict des séditions, assemblées illicites avec port d'armes, émotions, homicides, que autres crimes et délictz, par eulx et chacun d'eulx, leurs aliez et

complices, commis et perpétréz; les charges desquels, avecques les procès et procédures en quelque estat qu'ilz soient ou puissent estre, par vos dictes lettres évoquez à vous, et iceulx renvoiez ausdictz d'Alesme et Ferron, en absence toutesfois des dictz Compaing et Girard; comme plus à plain est contenu par vos dictes lettres patentes, desquelles vous envoions un vidimus signé.

Nostre souverain seigneur, pour ce que estans sur les lieux, assiduz et continuelz à l'exercice de vostre justice, exécution de voz édictz, repos et soulagement de vos subjectz, lequel nous sommes certainement assurez vous estre en singulière recommandation, nous veoians et prévoians la police, maniemment et dextérité que escheoit à l'exécution de vostre très-bonne, sainte et très-louable volonté, nous a semblé advis vos dictes lettres requérir quelque interprétation, laquelle nous a véritablement semblé estre assez conforme à vostre intention; mais pour l'assurance des affaires publiques, à celle fin que les parolles se joignent à l'exécution de vostre sainte et louable volonté, qui n'est autre sinon que telz séditieux soient exemplairement pugniz, vous avons bien voulu supplier très-humblement nous en faire déclaration: car les forces que conduisent les sieurs de Burie et de Montluc sont pour le jourd'huy bien avant en Agennois; les dictz d'Alesme et de Ferron, suyvant le commandement contenu en vos dictes lettres, partent promptement pour les aller trouver. L'expérience nous apprend assez que l'espoir de tous hommes séditieux et mutins, et estans de la quallité contenuë en vos dictes lettres, consiste principalement en la fuyte. Estant doncques vos dictes forces et les députez de vostre justice en Agennois, ou aux autres endroictz de ce gouvernement, esquelz l'exécution de leur commission se dressera, toutes ces malignes personnes se retireront en ceste ville, ou autres endroictz de ce ressort, comme nous commenceons desjà nous aparcevoir; et si voz lettres patentes estoient entendues si près de la lettre, laissant la claire interprétation de vostre volonté, portant qu'avez évoqué à vous les dictes causes, ceste dicte compagnie n'auroit moien de pourvoir à l'exécution de vostre tant désirée volonté, qui est de mettre fin à ce que telles voies inaccoustumées par cy-devant en cestuy vostre royaume, ne pullulent et n'ayent cours; et cependant que voz forces et les depputez de vostre justice mettroient ordre au plat pays, voz principales et capitales villes de vostre duché de Guyenne seroient en dangier de tumber en grand inconvenient; chose que nous appert assez n'estre de vostre intention. Davantage, nous

veolons journellement en ceste ville cappitale de vostre duché de Guyenne, et métropolitaine pour le faict de la religion, et autres lieux circonvoisins et du ressort de ladicte court, grandement esloignez des lieux esquelz sont voz forces et commissaires de la justice, arriver inconvenient de la quallité et espèce portée en vos dictes lettres patentes; ausquelz si ceste dicte vostre court n'avoit moien y pourvoir, proviendroient accroissement de maulx, esclandres et infinies calamitez, qui renforceroient les mauvaises voluntez des malins, qui ne sont empeschez que pour la continuelle et soigneuse diligence de vostre justice ordinaire. Aussi si ceulx mesmes du pais d'Agennois, contre lesquelz nous avons cy-devant donné plusieurs décrets, fuyans la sévérité de vostre justice acompaignée de voz forces estans à présens sur les lieux, se retirans en ceste ville pour dresser et esmouvoir pareilz scandales et séditions qu'ilz ont faict audict pays, et que, obstant lesdictes lettres patentes, nous n'eussions moien d'en cognoistre, nous estimons que cela leur apporteroit une vraye impunité, grand dommaige à vostre service, et fouille à tous vos bons subjectz, avec une corruption de meurs, qui se pourroit engendrer entre les bons qui se sont jusques-icy très-bien maintenus en l'obéissance de voz édictz et ordonnances, par la communication et fréquentation que impunément ilz pouroient prendre avecques lesdictz malins et séditieux.

Nostre souverain seigneur, nous ne vous rementerons pas les par trop plus grandz fraiz et despense en laquelle il vous conviendrait entrer, s'il failloit conduire avec grandes forces devers lesdictz commissaires, tous les prisonniers qui seroient arrestez en ceste ville et autres lieux circonvoisins d'icelle, ou autres esloignez des lieux de voz forces. Aussi sera le plaisir de Vostre Majesté, considérer que là où la justice de telz séditieux et mutins se peult rendre par une telle compagnie qu'il a pleu aux roys voz prédécesseurs assembler en ce parlement, avec peu de despence, il n'est pas grandement besoing que soit renduë par aucuns particulliers. Parquoy, ce jourd'huy, délibérans sur vos dictes lettres patentes, avons trouvé très-bon que pour l'extermination entière de ces séditieux, les commissaires par vous depputez acompaignez de voz forces, besoignassent en tout ce qu'ilz pourront trouver et viendra par devant eulx, estant des dependances de vostre commandement; et que en ce lieu vostre dicte court de l'autre cousté besoignast en ce qui est de sa charge à l'extermination des gens de semblable quallité, avec telle prudence que l'une jurisdic-

tion n'empeschast l'autre; mais que toutes deux tendans à mesme fin qui est l'entier accomplissement de vostre volonté, sans intermission vacquent à ladicte extermination.

Nostre souverain seigneur, les roys très-chrétiens voz ayeul, père et frère, et vous, voulans mectre fin, et entièrement empescher l'accroissement de ces séditions, provenans, comme voz lettres le portent, soubz le prétexte de la nouvelle religion, ont après plusieurs commutations d'édictz et de loix, assemblé cumulativement toutes les puissances de leurs cours souveraines, juges présidiaux, sénéchaux et juges inférieurs, et voulu que tous ensemble endroit soy, en fussent juges; lesquelles loix, ordonnances et édictz tant réitérez, lesquelz vous leur avez enjoinct garder, nous n'avons pas cuydé que vous aiez entendu abolir par le moien de vos dictes lettres du vingtiesme du dernier mois; mais au contraire plustost esveiller, et sommer chacun de voz officiers d'y faire le devoir de leur charge. Surquoy supplions très-humblement Vostre Majesté nous en bailler interprétation, et considérer le grand dommaige que cela pourroit porter à vostre service, diminution en l'auctorité de vostre justice, trouble à tout vostre Estat, fouille à tous vos bons subjectz, audace et témérité aux séditieux.

Nostre souverain seigneur, nous supplions le benoist Rédempteur en bonne santé vous donner très-longue et heureuse vie, et l'accomplissement de voz très-haultz et très-nobles désirs. Escript à Bourdeaux, en vostre parlement et soubz le seing d'icelluy, le vii^e mars 1562.

Voz très-humbles et très-obéissans serviteurs et subjects, les gens tenans vostre parlement à Bourdeaux. De Pontac.

Arrêt du conseil du Roy, sur l'innocence de monsieur le prince de Condé.

Après que messire Louis de Bourdon, chevalier de l'Ordre du Roy, prince de Condé, a rendu tesmoignage à Sa Majesté, n'avoir jamais entrepris, pensé ne eu volonté d'entreprendre aucune chose contre la puissance et autorité du feu roy François dernier mort; mais luy avoir toujours rendu telle obéissance et subjection que le vassal doit à son prince et souverain seigneur; et que maistre Gilles Bourdin, procureur général du roy en la cour de parlement de Paris, en laquelle ledit prince estoit renvoyé, au dixiesme de ce présent mois de mars, a déclaré n'avoir eu ne veu, et n'avoir par devers luy, aucunes charges ne informations, ne autres pièces concernans l'accusation sur laquelle ledit prince fut constitué prisonnier en la ville d'Orléans; et que

4^{re} Michel de l'Hospital, chancelier de France, aussi dit qu'il n'avoit par devers luy veu ne oy faire rapport au conseil, ne en présence dudit feu roy François, d'aucunes informations ne autres charges contre ledit prince; et que la reine mère du Roy, messieurs le cardinal de Tournon, prince de La Roche-sur-Yon, duc de Mayse, mareschal de Saint-André et le seigneur la Mortier, qui estoient du conseil du feu roy François, lors dudit emprisonnement, ont fait pareilles et semblables déclarations;

Ledit seigneur, par l'avis de ladite dame et seigneurs de son conseil, a déclaré et déclare ledit prince absous et innocent des faitz et cas dessusditz; a ordonné et ordonne que ce présent jugement sera publié et enregistré en toutes les cours souveraines de ce royaume, et envoyé par la Majesté et ses ambassadeurs vers les empereurs, roys, princes et potentats et républicques de la chrestienté, qui peuvent avoir esté adversaires dudit emprisonnement et accusation d'icelluy, afin de leur faire entendre l'innocence dudit prince, et les desmouvoir de l'opinion qu'ils peuvent avoir conceüe contre luy, pour raison de ladite accusation.

Du huitiesme jour de mars, l'an mil cinq cens solxante et deux.

Copie des lettres (1) envoyées par la Roynne, à Monsieur le prince de Condé, par lesquelles elle le prie d'avoir en recommandation l'estat de ce royaume, la vie du Roy et la sienne, et entreprendre la deffence contre ses ennemis.

Mon cousin. J'ay entendu par le baron de la Roche que luy avez dit, et mon cousin j'en ay esté et suis si assurée, que je ne m'assure pas plus de moy-mesme; et que je n'oublieray jamais ce que ferez pour le Roy mon fils: et pour ce qu'il s'en retourne, pour l'occasion qu'il vous dira, je ne vous feray plus longue lettre; et vous prieray seulement le croire de ce qu'il vous dira de la part de celle de qui vous vous pouvez assurer, comme de vostre propre mère; qui est vostre bonne cousine, CATHERINE. Et à la superscription, est escrit: A mon cousin, monsieur le prince de Condé.

(1) Ces lettres sont très-importantes pour l'histoire de première guerre de religion. Le prince de Condé pour se justifier de ce qu'il avoit pris les armes, disoit qu'il l'avoit fait par l'express commandement de Catherine de Médicis, si l'avoit conjuré très-instamment par plusieurs lettres, de ne point abandonner son fils et elle, qui étoient retenus en captivité par le roy de Navarre, ligué avec les Guises et le connétable de Montmorency. Le prince de Condé ayant envoyé Jacques Spifame qui avoit été évêque de Ne-

Autre.

Mon cousin. J'ay parlé à Yvoy aussi librement que si c'estoit à vous-mesme, m'assurant de sa fidélité, et qu'il ne dira rien qu'à vous-mesme, et que vous ne m'alleguez point, et aurez seulement souvenance de conserver les enfans et la mère, et le royaume, comme celui à qui il touche, et qui se peut assurer qu'il ne sera jamais oublié. De brusler cette lettre incontinent. Signé, vostre bonne cousine, CATHERINE. Et à la superscription: A mon cousin, monsieur le prince de Condé.

Autre.

Mon cousin. Je vous remercie de la peine que prenez de si souvent me mander de vos nouvelles, et pour espérer vous voir bien-tost, je ne vous feray plus longue lettre; et vous prie seulement vous assurer que n'oublieray jamais ce que faites pour moy; et si je meurs avant avoir le moyen de le pouvoir recognoistre, comme j'en ay la volonté, j'en lairray une instruction à mes enfans. Je dis à ce porteur aucune chose pour vous dire, que je vous prie croire; et m'assure que cognoistrez que tout ce que je fais, c'est pour remettre tout en paix et en repos: ce que je sçay que désirez autant que vostre bonne cousine, CATHERINE. Et à costé est escrit: S'il vous plaist, votre femme et belle-mère et oncle, trouveront icy mes recommandations. Et à la superscription: A mon cousin, monsieur le prince de Condé.

Autre.

Mon cousin. Je vois tant de choses qui me desplaisent, que si ce n'estoit la fiance que j'ay en Dieu et assurance en vous que m'aidez à conserver ce royaume et le service du Roy mon fils, en despit de ceux qui veulent tout perdre, je seroye encores plus fâchée: mais j'espère que nous remédierons bien à tout avecques vostre bon conseil et aide; et pour en avoir dit à ce porteur mon avis bien au long, je ne vous en feray redite par la présente, et vous prieray le croire de ce qu'il vous en dira à tous deux de la part de vostre bonne cousine, CATHERINE. Et à la superscription: A mon cousin, monsieur le prince de Condé.

vers, et qui étoit alors ministre de la parole de Dieu, à la diète impériale qui se tenoit à Francfort, dans le mois de novembre 1562; Spifame y présenta les lettres de la Reine-mère, écrites au prince de Condé, et requit que le sceau de la chancellerie de l'Empire y fût apposé; et ces lettres ayant été lues, on en fit une copie qui fut collationnée sur l'original, et à laquelle on mit le sceau de l'Empire.

Au lecteur.

Monsieur le prince de Condé avoit receu de la Roynne sept lettres à ces mesmes fins ; mais pource que les trois d'avantage ne portent rien qui ne soit à celles-cy , nous avons seulement mis ces quatre , par lesquelles tout homme qui voudra juger sainement , pourra cognoistre quelle occasion ledit seigneur prince a eu de prendre les armes pour la deffence de la couronne de France , de laquelle il est naturel et légitime protecteur contre les entreprises de ceux qui se sont tellement portez contre l'estat de la France , que pour leur aggrandissement , ils ont pourchassé la totale ruine du royaume.

Lettre de la Reine-mère, au cardinal de Chastillon, par laquelle, après s'estre justifiée sur ce qu'on lui imputoit que c'étoit par son ordre que le prince de Condé avoit pris les armes, elle le prie d'engager ce prince à les quitter.

Mon cousin. Encore que j'euse délibéré de ne rien plus mender à mon cousin monsieur le prince de Condé , voyent que y m'avest méné par Bouchavane , le landemayn qui sortit de sette ville de Paris , que je ne trovisse mauvès , si pour sa seureté , luy ayent à la Ferté , yl estoit armés ; et que se n'estoit que pour le service du Roy mon fils , et le mien ; et que yncontinent que je luy menderés , qui se désarmeret ; et me fiant en luy , je lui mandis que ne le trove mauvès , pourveu que y ne faillit à set désarmer quant je luy manderés ; et depuis que le roy de Navarre et tous ses aultres signeurs feurent arrivés au Fontaynebleau , je luy envois heun mien valet de chambre , et luy escravis que luy priés qui set désarmat , et que les aultres en fayré le sanblable ; chause qui ne volest , disant que yl avest ayté le premier ha obéir au comandement du Roy mon fils , de sortir de Parys ; et que y li yroyt et de l'hauteur et réputation , si encore y feut le premier à se désarmer ; et voyent sela et qui me mandet aussi qui volet garder ses forces , afin que l'on ne me diminuât rien de mon autorité , et que l'on ne me autat mes enfans , qu'il avest entendu qui n'atandet que d'estre le plus fors pour luy fayre ; et pour lui mender la vérité de set que je désirés , et qui n'eut aucasion de panser que se feut par forse , je luy ranvoys Serlan , auquel je comendis lui dire que je lui priés , d'aultent que je m'aseure qui me aymest , qui se volest désarmer , et que y ne print poynt sette ayscence de dyre que se lui seret honte d'estre le premier à leser les armes ; veu que ast'eure tous avés remis le leurs entre le mayns

du roy de Navarre qui aytoyt lieutenant du Roy mon fils ; et que l'on pouret dire avec bonne rayson , qui ni avest personne armés que le Roy ; et que quant à mon respect , que je luy priés de ne le voloir retenir plus pour sela : car je aytoys contente ; et qui n'étoyt rien de tout set que l'ons avest dist ; et que si ne se désarmet , que je serés contreynte d'estre contre heulx . Je m'aseure que Serlan ne faillit pas de lui dire ; et an setpendant , yl m'anvoye Bouchavane , par lequel me manda que je luy mandise set que je volés qu'il fist ; et quant je lui demandis de ses nouvelles , il me dist qu'il étoyt à Clay , et venet coucher à Livri ; chause que je trovis si aystrange , et aylongnée de la promesse qu'il m'avest fayste , que je luy dis audist Bouchavane , que se n'étoyt pas set que y m'avest dist l'aultre fouys , et promis de par monsieur le prince ; que en lieu de se désarmer , come y m'avest asseuré quant je lui menderés , qui marchet : que je le trovés bien mauvès , et que je lui priés de s'en retourner incontinent , pour luy dyre de ma part , que s'il avest jeamès envye de fayre rien pour l'amour de moy , qui set désarmat incontinent qui seret de retour ver luy , et ranvoyt tout le monde cheulx eulx ; et en lyeu de set fayre , Serlan revynt , qui me dist le mesme que mon valet de chambre , que jamès ne le fayret d'estre le premier ; et depuis , pour chause que le Roy mon fils ni moy luy avyons méné par quelque personne que set aysté , yl a toujours continueué son antreprinse , et ne se pas contenté de navoyr voleu me tenir promesse de se désarmer , quant je luy ay mandé et prié ; mes par tout set royaume , en son nom me font set tort de dire que set moy qui l'ay fayst armer , que veulx que l'on pregne le villes que l'on print en son non . Vous pouvés panser set set aveques jeuste cause que je me deulx , et que suis fâché de voyr que le nom yra par toute la crétienté , que moy qui ay tent reseu de hauteur de set royaume , en set cause de la roynne . Car je croy que aveque vérité et à mon grant regret , je puis dire que seus qui conselle monsieur le prince de fayre set qu'il fayst , seront cause de rouyrer set royaume ; et tout le monde dist que monsieur l'amiral ayst son seul conseil . Il me sanble que je luy ay trop fayst conestre coment je l'ay toujours porté et favorisé en set que je ay peu , pour s'ayder de mon nou pour une tele aucasion , et pour heune si évidente rouyne come heun chequeun la voyt ; que j'emerés mieulx aytre morte de san mille mors , que non pas d'an estre cousantents , mes que me feust jeamès entré en la pasée de vivre tent que de voyr heun si grant malheur ; et pansés , mon cousin , que je

an suys si troublaye deu mal que je voy préparé et du tort que l'on me fayst, et an si grant colère, que je n'ay plus délybéré de tanter neule voye, sinon de ranforser si fort le Roy mon fils, qui souit le mestre, et se fase aubéyr, comme la réson le veult; et set n'eut aisté que m'a sanblé par vostre letre, qu'il y auré encore quelque moyen pour apésér ses troubles, et que j'e tent reseu de hauneur de set royaume, et ayme tent mes enfans, que je aublyré tousjour mon intérêt et ynjeure, pour la conservation de set royaume; je n'euse jeamès envoyé ver neul d'antré heulx; et me suis byen voleuë décharger de tout set que je sans qui me aufanse jeuques au cour, avant vous dire que je vous prie de considérer set que l'on dyst et pourra l'on dire par si après de monsieur l'amiral qui ayst vostre frère: car l'on ne panse pas que san luy, monsieur le prinse ne se feust déja désarmé, et moy je lay croy, puisque y me l'avest ynsin promis. Vela pourquoy je vous prie reguarder tous les moyens que vous pourés trover à fayre d'apésér sesi; et parse que j'e entendeu que monsieur le prince dyst quy veult aystre parant et amis de monsieur de Guise, et qui n'a neule querele aveque luy, y me sanble qu'yl est aysé acomoder tout: car quant à l'édyst, neul ni veult toucher. Quant à monsieur de Guise et vostre frère, je ne luy en n'é heuy parler en neule mauvese fason; et set vous voyés qui feut hésouyn que je y fise quelque chause en sela, je désire tant le repos et du royaume et de sete court, que je mi employré de bon cour; et de dyre que l'on leur fayré déplaisir à seus qui sont à Orléans, neul ne leu veult mal; mes qu'il aubéise et qui se désarmet. Quant à dire que sosi se désarmet et qui s'annallet, y ne fault plus parler de sela: car le chause sont en termes que y soyt ysi. Y n'i a plus armés que le roy mon fils, qui ne veult pas aultres armes que l'amour et l'aubéisanse de ses seugés; mes qui ne soyt poynt armés, y l'annaré poynt d'autre qui l'a acoteumé. Je vous ay voleu tout mander, afin que consyderés si avés moyen de le faire désarmer, et d'apésér set feu qui s'aleume aveque tele violanse, que je ne sé quant l'on le voldré apésér, set l'on pourra: car quant à nous, je vous aseure que ayons mandé par tout, sous péne de crime de lese-magisté, d'aler à Orléans, et de neul seugé, jeantishommes et auttres, de prandre les armes, sans aysprès comendement du Roy mon fils et de moy, et du roy de Navarre; et tout set que poveois pour nous fayr fors, aseuré vous que n'an n'oblyons ryen. Pour se, je désirés que set pouvés quelque chause, que le feysiés le plustôt que pourés; et je le désire in-

finiment, et y voldrés mestre ma vie, pour voyr tout en tel repos que le désyre; et prie à Dieu nous le donner. Vostre bonne cousine, CATHERINE.

Depuis sete letre ayscripte, monsieur de Gonnort ayst arrivé, lequel n'a raporté que set que les auttres ont tousjours dist: par ansin, je ni voy pas grant ayspéranse: car set y veulet demeuré ostinay, je voy la perte manifeste de toute sete monarchie. Pour se, vous qui avés tousjour fayst profesion de bon patre, monstré à set coup que vous et vos frères ne volés pas aytre cause de la rouine de nostre patrie; mes au contré, de la conservation; come vos ferés, si vous trovés fason de fayre desostiner monsieur le prince, et lui dyre que se né pas à heun souget, de voulouyr monstrier tant de forse à son prinse, come il a dist qui monstrieré à seus que lons y anvoyré: car je m'aseure que aystant de sete mayson, y n'an veult pas la rouyne: et que set qu'il ayst suyvi, set que l'on panse que set qui fayst, souit par comendement du Roy mon fils et de mon seu; mes je m'aseure, veu set qui m'a dist d'auttre fouys, que tout sela yra en feumée, mes que l'on sache la vérité que le Roy mon fils ne veult ni moy ausi, que neul s'asamble; et que se n'é pas por son servise; et que ne veult poynt rien toucher au fayst de la relygion: par ansi je luy conselle de s'an venyr fayre bonne chère aveques nous; au aultrement y ne se troveré pas si byen acompagné qui panse; et je désire son byen et contentement, encore qui m'aye fayst tort de ne m'avoyr tyns set qui m'avest promis; et ne me puis garder de dyre, que set yl y ana y a qui ayst donné quelque aucasion de trouble, que y ne douit pas prandre la son aysample: car yl a plus d'aucasion de yder à conserver set royaume, que les autres, pour aystre set qu'il ayst; et si set feut désarmé la seméne saynte, come je luy avés mandé, déja la plus grant part de seus qui aytoyt veneu, s'annaloient, et avest mis de son couté le droyt, au ast'eure, si ne se désarme, il y meteré le tort; chause de quoy je serés ynfiniment marrie.

Extraict d'une lettre d'un huguenot de Paris, du ij^e de avril, l'an 1562.

Je vous envoie ici la rélation du carnage du duc de Guyse, faict en la ville de Vassy; et regarderay ce que se fera encores de nouveau, lequel vous envoyray par le premier.

Je vous escripvoye par ma dernière lettre, en partie des nouvelles que estoyent en ceste ville; et pour le présent, le Roy est à Mellun près Fontaine-bleau; et dit-on qu'il viendra par-deçà.

Le premier de ce mois, revenant de presche,

y eut quelque 60 que mariniers que bouchiers, bien armés, garnis de long-boys, haqueboutez et pistoletz, qui vindrent d'une furye se gecter sur ceulx qui en retournoient; et pour ce qu'il est deffendu de porter armes au presche, il ne se trouverent pas xx personnes ayans armes, de nostre costé; ensorte qu'il y eut quelque deux ou troys de tuez; entre aultres, ung jeune homme alleman, et ung drappier, et ung chaussetier qui fut prins pour ung mynistre, lequel est fort blessé, et v ou vi aultres aussy. On est après pour en avoir la raison; mais nous avons pour gouverneur le cardinal de Bourbon; parquoy on n'y a pas grand espoir. Ledict jour, les marchans papistes firent leur monstre, pour ce que le jour précédent, on veid passer près de ceste ville, quelque quantité de chevallerye et infanterye, qui alloient trouver Mons^r le prince de Condé; tellement que les papistes furent si esmeuz, qu'ilz tendirent les chaines des coings des ruës, et abatirent les ovans; tellement que vous eussiez dict que la ville eust esté perduë: toutesfois, monsieur le prince est bien fort, et a avecq luy 10 ou 12 chevaliers de l'ordre, comme monsieur l'admiral en est ung, Mons. d'Anelot, Mons. de Nevers, La Rochefoucault, Mons^r de Rohan, le conte de Montgomery, qui est celluy qui tua en joustant le roy Henry, et beaucoup de seigneurs et gentilzhommes, avec grands forces; tellement qu'il y a quelque grand entreprise que ne se dict point; mais ayant sceu du tout, vous en escripveray la vérité. Ce jourd'huy, les souldartz qui sont en ceste ville, font leur monstre. Il n'y a aultre chose qui mérite vous escrire pour le présent; par quoy faiz fin à ma lettre.

Le second jour d'avril 1562 après Pasques, monsieur le prince de Condé entra en la ville d'Orléans, accompagné de mille ou douze cent chevaux, de laquelle il s'empara pour y tenir fort contre le Roy; et avoit avec luy l'admiral et d'Anelot, et plusieurs chevaliers de l'ordre; entre autres un nommé Janlis et Pianne, et grand nombre de gentilshommes. Ils s'emparèrent aussi par intelligence de Tours, Angers, le Mans, Blois, et quelques autres villes. Voilà la religion qui les mouvoit.

Tost après, le Roy faisant plus que il ne devoit, allant chercher son vassal pour le réunir avec luy, envola monsieur de Gonnor, chevalier de l'ordre, pour tâcher à le retirer de son entreprise; lequel fist response que on leur bailla pour ostages le fils du roy de Navarre, et qu'ils viendroient parler au Roy. Quant le Roy et son conseil eust entendu ceste response, fust renvoyé après monsieur Pot, maistre des cérémo-

nies de l'ordre, vers ledit prince et rebelles, ayant charge de leur dire que si ils ne vouloient laisser les armes, que ils renonceassent leur ordre au Roy; firent response qu'ils n'en feroient rien, et que ce qu'ils faisoient, c'estoit pour mettre le Roy en liberté et la Royne mère, qui comme prisonniers estoient détenus par ceux qui gouvernoient.

Fust pour la troiesme fois renvoyé monsieur l'évesque de Vallence vers ledit prince, et ne profitta rien.

Pour la quatriesme et dernière fois, le septiesme du présent mois, fust renvoyé vers ledit prince monsieur de Gonnor, chevalier de l'ordre, accompagné des deux Robertet, secrétaires d'Estat, lesquels revindrent le vendredy ensuyvant x du présent mois, et rapportèrent au Roy response que ils ne déposeroient les armes, si monsieur de Guise ne se retiroit de la court, et n'estoit puny de l'acte de Vassy, et ne rendoit compte de l'administration du royaume qu'il avoit eu du vivant du roy François II; si monsieur le connestable et mareschal de Saint-André ne s'en alloient à leurs gouvernements, et que l'édit de janvier dernier sur le faict de la religion ne fust entretenu selon sa forme et teneur; auquel seroit adjouté, qu'ils pourroient édifier des temples. Ceste response ouïe, on se prépare pour les aller combattre, et faire de sorte que le Roy soit le plus fort en son royaume; et de toutes parts on lève gens de guerre.

Le lundy sixiesme du mesme mois, le Roy sans aucune solemnité fist son entrée à Paris; au-devant duquel allèrent le prévost des marchands et eschevins, et les marchands de la ville de Paris, bien montés, tous revestus de noir; et ne vint le Roy en l'église de Paris comme il avoit accoustumé; ains seulement de la porte Saint-Denis, passa par la rue de la Ferronnerie, pour s'en aller au Louvre. A costé de luy estoit le roy de Navarre; de l'autre costé la Royne mère; et près de la Royne monsieur le duc d'Orléans frère du Roy; et ne fut cecy pris pour entrée, laquelle fust réservée en autre temps.

Le samedy quatriesme jour du mois d'avril, monsieur le conestable s'en alla à Poupincourt, auquel lieu il mist le feu; et les armes qu'il trouva, les donna aux soldats; et de-là s'en alla en un lieu nommé Hyerusalem, où semblablement se faisoit la presche et conventicule des huguenots, là où il fist le semblable, et rompit les selles, et bailla les bancs qui y estoient; fors et excepté qu'il ne mist le feu en la maison de peur de endommager les maisons voisines.

Lettre de monsieur le prince de Condé, aux églises réformées de France.

Messieurs et bons amis. D'autant qu'il est requis à présent de résister aux violences et efforts que les ennemis de la religion chrétienne, et qui tiennent nostre Roy et la Royne captifs, s'efforcent de faire pour empescher la délivrance de leurs Majestez, et exécuter leurs desseings qui ne tendent qu'à la ruine des fidèles, et conséquemment de ce royaume, je vous envoie ce gentilhomme présent porteur, pour entendre de vous quels moyens vous avez de fournir promptement d'hommes aguerris et armez, pour incontinent les envoyer en ce lieu. A ceste cause, suyvnt ce qu'il vous dira, je vous prie à ce coup vous esvertuer de toutes vos facultez, sur tant que désirez vous faire cognoistre affectionnez au service de Dieu, et à celuy du Roy et de la Royne : et où vous n'aurez gens prests, pour le moins mettez-vous en devoir de subvenir d'argent, pour en soudoyer, ainsi que ce gentilhomme plus particulièrement vous déclarera de ma part ; auquel partant, vous adjousterez foy comme à moy-mesme : priant Dieu, Messieurs et bons amis, qu'il vous tienne en sa sainte et digne garde. Escrit à Orléans, ce 7^e jour d'avril 1562.

Lettre des ministres estans à Orléans, aux églises réformées de ce royaume.

Messieurs. Si le désir et l'affection qu'il a pleu à Dieu nous donner avec toute ceste compagnie, pour servir à sa gloire et honneur, et maintenir à justice de nostre cause, estoient accompagnés des choses nécessaires pour acheminer et mettre à fin (moyennant la grâce de Dieu) ce que si heureusement nous avons commencé, nous ne voudrions vous rechercher d'autre chose, sinon que comme nous sommes tous membres de Jésus-Christ, aussi tous d'un mesme accord luy faisons oraisons et gémissemens, pour la conservation de sa propre Église : et serons fort joyeux de n'avoir que ce seul argument, pour vous escrire : mais ayans besoin d'estre secourus l'argent, pour supporter les frais qu'il nous convient faire, nous ne pouvons sinon recourir à ceux ausquels la cause est commune avecques nous, et qui seront participans du bien et du mal qu'il plaira à Dieu nous envoyer. A ceste cause, nous supplions au nom de Dieu, sur tant que désirez vous faire cognoistre affectionnez à son service, vous esvertuer chacun en son endroit, de vous cottiser à quelque somme d'argent, pour employer au payement des hommes d'armes qui sont en ceste compagnie, et autres

choses requises et nécessaires ; laquelle somme vous enverrez le plustost qu'il vous sera possible.

*Déclaration faicte par monsieur le prince de Condé, pour monstrer les raisons qui l'ont contraint d'entreprendre la défense de l'autorité du Roy, du gouvernement de la Royne, et du repos de ce royaume.**Avec la protestation sur ce requisite.*

Combien que soit à ceux qui s'arment les premiers, par leur autorité privée, de rendre raison de leur fait ; si est-ce que monsieur le prince de Condé, considérant combien la présente émotion, à cause de plusieurs circonstances, est sujete à beaucoup de divers jugemens, avec ce que l'intérêt public requiert un certain et prompt remède, à bien voulu, pour prévenir toutes calomnies, déclarer ainsi que s'ensuit, les raisons qui l'ont esmeu de s'accompagner de ses parens, amis et serviteurs, pour faire service au Roy, à la Royne, et à tout ce royaume, en leur grand besoing.

Chacun sçait qu'après les grans troubles advenus pour le fait de la religion, desquels il est tout notoire que plusieurs, en abusant de la bonté naturelle de nos rois, se sont servis pour fonder et entretenir leur grandeur, finalement au mois de janvier dernier, a esté dressé un édict par Sa Majesté, pour reigler les deux parties, avec l'advis de la plus notable et mieux choisie assemblée que le Roy ait peu eslire en tous ses parlemens.

Cest édict ayant esté tost après publié en la pluspart des parlemens de ce royaume, donnoit un fort grand espoir de repos, comme l'effect l'a monstré : et ne faut douter que si le parlement de Paris n'eust usé de telle longueur, la tranquillité eust esté et fust encores aujourd'huy trop plus grande que l'on ne la voit.

L'empeschement de ceste publication a engendré, à bonne et juste cause, plusieurs soupçons que cela ne se faisoit sans grandes pratiques qui tendoyent plus loing : ce qui estoit confirmé par les allées, venues et menées du prévost des marchans de Paris, avec les partialitez que chacun sçavoit estre entre les présidens et conseillers de ladite cour : joinct que nul n'ignoroit comme le connestable sollicité de quelques marchans trop partials, les avoit emplis de certaine espérance, que ceste ordonnance touchant la religion n'auroit point de durée : toutefois, cela n'a aucunement esmeu ledit seigneur prince, ny autres des églises réformées, à dire ou faire chose qui troublast le public repos

de ce royaume; ainçois, au milieu d'insinies violences et outrages, dont jamais ils n'ont peu avoir justice, ils ont attendu l'ysuë de la publication, avec la plus grande modestie et patience qu'ils ont peu.

Ceste publication estant faite à Paris, avec très-grande importunité, et plustost à la prière qu'au commandement du Roy et de la Royne, ledit seigneur prince après une griefve maladie, print congé du Roy et de la Royne, en espérance de se reposer quelque temps en sa maison.

Sur ces entrefaites, furent apportées les nouvelles du cruel et horrible carnage commis à Vassy, en la présence et compagnie de monsieur de Guyse, là où ont esté très-inhumainement occis plusieurs des sujets du Roy, tant hommes que femmes et enfans, qui s'estoyent assemblez sans armes, à leur manière accoustumée, pour oïr la prédication, et prier Dieu suyvant la religion et pure parole de Dieu, que ledit seigneur prince maintient avec eux, et espère maintenir jusques à la mort, par tous moyens licites.

Ceste cruauté ainsi rapportée à Paris, esmeut diversement l'une et l'autre des parties; de sorte qu'il y avoit dès lors fort grande apparence que quelque grand mal en pourroit advenir, estant bruit espandu que ledit seigneur de Guyse venoit en armes et en grand compagnie, avec délibération d'exterminer toutes les églises qu'ils appellent de la nouvelle religion; lesquelles aussi de leur part, en considération que l'édiet du Roy sembloit ne les pouvoir maintenir contre la violence et fureur de leurs ennemis, se tenoyent sur leurs gardes, après avoir envoyé à la Royne certains personnages de toutes qualitez, pour luy demander justice des meurtres perpétréz audit lieu de Vassy. Cela fut cause que ledit seigneur prince estant pour lors à la bonne-heure arrivé à Paris, pour aller à sa maison, et désirant remédier aux inconvéniens qui menaçoient la ville de Paris, s'en alla, au commandement de la Royne, trouver le Roy et elle à Monceaux, où il leur dit ce qu'il craignoit, et les advertit que pour éviter les troubles, il seroit bon que ledit sieur de Guyse, qu'on disoit venir à grande puissance, et à main armée (contrevenant aux ordonnances du Roy), pour le moins ne passast par la ville de Paris; et fut ce conseil trouvé bon par la Royne et par le Roy de Navarre.

Or espéroit ledit seigneur prince que ledit sieur de Guyse obéiroit au commandement de la Royne; qu'il ne passeroit à Paris, et qu'il viendrait trouver le Roy et elle à Monceaux: car ladite dame luy en avoit escrit expressément, et

l'avoit prié d'y venir; monstrant l'envie qu'elle avoit de le veoir et de le festoyer en sa maison: mais il advint tout le contraire: car la response qu'il feit à unes des lettres, contenoit qu'il ne pouvoit aller vers elle, pour ce qu'il estoit empesché à festoyer ses amis qui l'estoient venus veoir: de l'autre lettre ne tint-il conte, et ne feit aucune response; ains après avoir receu ses amis, il aima mieux prendre le chemin de Paris, qui estoit trop plus loing de luy, que d'aller trouver le Roy et la Royne, qui estoyent plus près; et accompagné du connestable, duc d'Aumale, mareschal de Saint-André, et autres de leur estroit conseil, feit son entrée en ladite ville, en armes descouvertes; et ne faut point qu'il s'excuse d'avoir pris les armes et fait un tel amas, pour crainte qu'il eust de ceux des églises réformées, qu'ils appellent huguenots: car on sait assez en quel équipage estoyent ceux qui exécutèrent la cruauté de Vassy, et comme ceux qui depuis se sont joints avec luy, s'estoyent long-temps auparavant assemblez et munis de toutes sortes d'armes; voire jusques à ce point, que mesmes le prévost des marchans de Paris, contre toute coustume, l'est allé recueillir avec grande compagnie, et a esté faite ceste entrée avec grand acclamation de gens atiltez, comme si le Roy mesme y fust entré en personne, sans que ledit sieur de Guyse ny autres de sa compagnie monstrassent que cela leur desplust aucunement.

Estant ledit sieur prince revenu de Monceaux, le jour précédent (comme dit a esté) en certaine délibération de poursuivre son voyage en sa maison, et alors adverti de la venue dudit sieur de Guyse, avec telle compagnie et main armée, se délibéra, comme prince du sang, et à qui appartient de droit naturel de défendre les subjects du Roy contre ceux qui voudroient les opprimer par force et violence; et advisa de démontrer audit lieu, et y séjourner avec ceux qui pour lors estoyent avec luy; en se tenant bien asseuré que sa présence empescheroit qu'il n'y eust aucun trouble, et que le populaire de Paris (qui jà commençoit à s'enfler d'une folle espérance pour la venue dudit sieur de Guyse) n'oseroit exécuter ni commencer une folle entreprise: et de fait, on ne peut nier, que durant son séjour, ladite ville n'ait esté en grand repos et tranquillité, et que pour le moins ceux qui avoyent mauvaise volonté, n'osèrent la découvrir.

Si est-ce que ladite venue, et autres façons de faire, les ont assez incitez à s'esmouvoir: car depuis que les susdits furent arrivez, ils tindrent tous les jours conseil, falsans venir vers eux les

le Roy, présidens, conseillers et officiers ille; faisans entendre que c'estoit le vray du Roy; veu qu'il estoit tenu par les aux officiers de ce royaume. Or ne pou conseil estre autre que suspect audit seigneur prince, et autres grands personnages, honneur et de qualité: car outre ce qu'il ne comprendre qu'il fust besoin de conseil à part et séparé de celui qui est du Roy et de la Roine, et ne poussi trouver bon que cela se feist en secret, sans luy en rien communiquer; et ce est plus, qu'on voyoit à l'œil que ce n'estoit la continuation d'une menée qui avoit commencé long-temps auparavant. Bref, il voit attendre dudit conseil, que très-mauvets et préjudiciables à l'autorité du de la Roine, et au repos public, auquel pour lors tout le royaume: car il se tenoit que si audit conseil on n'eust pris des actions contraires à l'autorité du Roy et de la Roine, ils ne se fussent dé-l'elle pour consulter ailleurs en son absence. A ceste opinion condescendoit-il si plus facilement, que ceux dudit conseil mal-contens de ladite dame: car quant le sieur de Guyse, à son département de la Roine n'avoit celé son mescontentement, le sieur de Guyse avoit depuis augmenté, à cause des propos faites contre monsieur de Nemours: en ayant à entendre qu'il y avoit esté meslé; et le connestable, il estoit en peu de temps plusieurs fois parti de la cour, et à la dernière, en telle contestation de paroles avec la Roine que cela doit servir de perpétuel tesmoignage au peu de respect, honneur et révérence due à ladite dame. Et de fait, il en a démontré bonnes enseignes: car venant à avec tout l'arrièreban de ses amis et serviteurs, il rencontra près Saint-Denis le Roy et la Roine, qui alloient à Monceaux; et sans les passer aussi irrévéremment que s'il eust traversé une troupe de gens de village; mais que le sieur de Sansac l'advertist de ce, luy disant: Voilà le Roy et la Roine; mais le sieur de Guyse, quant au mareschal Saint-Ange peut nier que un peu auparavant, non d'avoir refusé d'aller à son gouvernement, s'attacha à la Roine en plein conseil, en tenance et paroles si peu convenables, bien cognoistre à la compagnie, qu'il se seigneur d'ailleurs, pour plus ne luy rendre gloire.

Le conseil donc tenu à Paris, par mal-conseil séparé du conseil privé du Roy, et qui

se faisoit sans en communiquer à aucuns autres qu'à ceux de leur intelligence, et avec les armes en main, ledit seigneur prince de Condé ne pouvoit aucunement attendre qu'une très-mauvaise et dangereuse issue.

Outre ce que dessus, ledit sieur de Guyse, dès le commencement de sa venue à Paris, au lieu d'aller à la cour, a employé tous amis et tous moyens pour retenir la Roine à Fontainebleau, de peur qu'elle n'allast à Orléans: toutesfois, ayant obtenu ce qu'il avoit très-instamment requis, n'a pourtant bougé de Paris; qui monstre assez que son dessein n'estoit que d'avoir la personne du Roy et la ville de Paris tout ensemble à son commandement, ce qui ne se pouvoit faire, si le Roy se fust esloigné; estant ledit sieur de Guyse contraint par ce moyen de quitter l'un d'eux, ou bien de perdre l'un et l'autre, en escartant ses forces. Mais le meilleur est que, pour demeurer à Paris, il s'est aidé d'une nouvelle excuse, disant que ledit seigneur prince y estoit aussi accompagné de grand nombre de gentilshommes, et que ladite ville, craignant d'estre saccagée, l'avoit prié d'y demeurer pour la défendre. En quoy faisant, ledit seigneur prince a esté tacitement et contre vérité taxé d'une intention par trop vilaine et dangereuse. Mais le contraire s'est tantost déclaré, car ledit seigneur prince, pour luy oster tout prétexte, et pour faire entendre qu'il n'avoit rien si cher que le repos de ce royaume, offrit incontinent à monsieur le cardinal de Bourbon son frère et gouverneur de Paris, de sortir par une porte, quand ledit sieur de Guyse sortiroit par l'autre. Et depuis, estant adverti que la Roine desiroit qu'on se partist d'un costé et d'autre, et que pour cest effect, le roy de Navarre estoit arrivé en ladite ville de Paris, il fut si prompt et volontaire à obéir à ce commandement (encores qu'il eust esté malade au lit par l'espace de deux jours), qu'il se retira promptement avec toute sa compagnie, tirant droit à sa maison de La Ferté; duquel lieu il espérait renvoyer incontinent tous les siens, si ledit sieur de Guyse eust fait le semblable, et luy en eust montré le chemin, selon son devoir.

Ledit sieur de Guyse, tout au rebours, montrant par effect avec les siens, que par le département volontaire dudit seigneur prince, il estoit parvenu à ce qu'il prétendoit, est allé trouver nostre jeune Roy et la Roine sa mère, avec main armée, comme en temps de guerre et contre ses plus grans ennemis; chose non accoustumée et nullement recevable, veu le bas âge du Roy, et que la Roine sa mère, encores qu'elle soit douée d'une singulière vertu et constance, ne peut toutesfois faillir d'estre intimidée, se voyant en-

virounée de telles forces contre sa volonté et commandement exprès.

Et de cela peuvent faire suffisante preuve les larmes que nostre Roy a jettées de ses yeux et les propos qu'il tint à la Roine sa mère, estant forcé de se laisser mener à Melun ces jours passez; de quoy il plaira se souvenir à ceux qui y estoyent présens. Pourquoy une telle venue dudit sieur de Guyse, connestable et mareschal Saint André, en armes descouvertes, avec saisissement des personnes du Roy, de la Roine-mère et de monsieur d'Orléans, en conjoignant avec cela toutes les choses dessusdites, ne peuvent ni doivent estre estimées qu'une captivité d'iceux, la plus dommageable, misérable et honteuse que jamais advint en ce royaume. Et sur ce poinct, il plaira à la Roine se ramentevoir l'avertissement à elle fait, tant par un certain Portugais que par un autre venu d'Espagne, et par un tiers envoyé de Savoye, touchant les choses qu'elle expérimente aujourd'huy, au grand et extrême regret de ses très-obéissans sujets et serviteurs.

Et pource que ledit sieur de Guyse, comme grand-maistre et grand-chambellant, avec le connestable et mareschal Saint-André, font bouclier des estats et charges qu'ils tiennent en ce royaume, disans qu'à eux appartient de prendre les armes toutes et quantesfois qu'ils jugent que la nécessité le requiert; joint aussi que pour cest effect ils abusent de l'autorité du roy de Navarre, et tels autres moyens qu'ils ont de long-temps pratiquez.

A ces causes, ledit seigneur prince déclare que les dessusdits ne scauroyent mieux monstre combien ils se sont esloignez du devoir qu'ils ont à maintenir l'autorité du Roy et de la Roine sa mère; car, en premier lieu, il faudroit que l'autorité de la Roine eust précédé, attendu qu'à elle appartient le gouvernement de ce royaume, par l'accord des princes du sang, adveu des estats et consentement des parlemens. Or est-il ainsi que jamais tel faict duquel une guerre civile dépend n'a esté préallablement communiqué à la Roine, ni à son conseil; mais, qui plus est, quand elle en a veu les conjectures, elle a expressément déclaré tousjours combien telles choses estoyent désagréables. Il faut donc que les dessusdits monstrent qu'ils sont en ce royaume par dessus la Roine, voire par dessus le Roy mesme (veu que les rois n'ont jamais acoustumé de faire guerre sans communication de leur conseil), ou bien il faut qu'ils recognoissent qu'à grand tort ils tournent contre le fils l'autorité en laquelle ils ont esté eslevez par les feux rois son ayeul et père, et abusent de la charge

qui leur a esté baillée pour s'employer, non point à leur appétit, mais selon qu'il leur seroit commandé; non point pour forcer le Roy, mais pour le servir; non point pour troubler son royaume en transgressant les édits, mais pour aider à le conserver et maintenir en repos et tranquillité. Et n'est pas temps d'alléguer que depuis leur arrivée à la cour ils ont communiqué et arrêté de cest affaire avec la Roine: car il faut considérer que ce n'est pas de maintenant qu'ils ont pris les armes, ains qu'ils ont commencé ceste guerre dès-lors que ledit sieur de Guyse, au partir de Jouinville, se trouva en la cruauté exécutée à Vassy; et que depuis ils ont toujours persévéré, jusques à prendre l'autorité de faire armer et venir des compagnies d'hommes d'armes, comme en pleine guerre, dès-lors qu'ils estoyent en armes à Paris contre la volonté et déclaration de la Roine. Que s'ils veulent maintenant se fortifier de l'autorité du Roy et de la Roine et du conseil, ou de quelque parlement, pour ratifier ce qu'ils ont fait auparavant, et collorer ce que maintenant ils entreprennent à la ruine de tout le royaume, encores en cela déclarent-ils mieux que tout juste fondement leur défaut; veu qu'ils tiennent notoirement en captivité la volonté de la Roine, et n'y a nulle liberté d'opiner au conseil, auquel ils gouvernent tout avec armes et manifestes violences, après en avoir forclos ceux qui sont les principaux d'iceluy.

Finalement, pour couper chemin à toutes telles frivoles allégations, et afin que tous fideles et loyaux sujets, serviteurs, allies et confédérés de ce royaume, entendent laquelle des deux parties est coupable, ledit seigneur prince affirme ce qui s'ensuit, et que nul ne peut ignorer; c'est assavoir qu'auparavant la venue dudit sieur de Guyse, les choses estoyent tellement réglées et composées par l'édit du mois de janvier, que déjà les troubles survenus pour la religion estoyent appaisez pour la pluspart, et quant à ceux qui restoyent, il se trouvera qu'ils n'estoient tels qu'il en falust esmouvoir une guerre civile; et qui plus est, se prouvera qu'ils ne procédoient d'ailleurs, sinon de ce que certains juges et magistrats, tant de Paris que d'ailleurs, s'attendaient à ce qui s'est maintenant descouvert, ne chastioient les séditieux, selon le contenu de l'édit; de sorte qu'il a fallu qu'en Provence, monsieur de Cursol, pour chastier quelques rebelles, ait esté secouru de gens et d'argent par ceux des églises réformées; monstrans assez par ce devoir combien ils sont esloignés de toute sédition et affectionnez à maintenir l'autorité de leur Roy.

Davantage, ledit seigneur prince désire que chacun soit adverti des entreprises qu'il est très-

ile de conjecturer que les dessusdits prétendent exécuter; afin que si elles sont mises en bct par eux, nul ne puisse douter qu'ils ne archassent la ruine du Roy et de sa couronne; que, d'autre part aussi, s'ils sont autres, ils le monstrent par effect, en s'abstenant de les choses par trop dommageables à l'estat de royaume. C'est qu'en ayant environné de leurs nes, et puis pourmené le Roy, la Royne et nsieur d'Orléans, à Meleun, à Paris et au s de Vincennes, à Saint Denis, et par tout bon leur a semblé, et luy ayant fait faire des rées non accoustumées et conjointes avec duction de la grandeur du Roy, jusques vers nations estrangères (et le tout pour cuidoier la cognoissance de l'indigne captivité en nelle ils détiennent Sa Majesté), tous leurs seings tendent à se servir de leur nom et aurité contre ledit seigneur prince et contre tous res qui résistent à leurs entreprises, et les lairer coupables de ce qu'eux-mesmes ont jà exécuté en partie: et dont ledit seigneur nce ne doit prendre la peine de s'excuser, veu e l'expérience monstre que tout le temps de sa : il a mesprisé ce qu'ont cherché et pourchassé ix qui ne peuvent jamais avoir assez de rresses et d'honneur; encores qu'ils soyent creus tost en telle grandeur, qu'il n'y a nul qui ne je, avec tous les estats de ce royaume, qu'il : beaucoup plus raisonnable de leur demander non de leur faict, qu'il ne leur seroit aisé de rendre. Que si les dessusdits se sentent nets en t endroit, ils feront trop mieux de le monsr, suyvant la réquisition que les estats en ont te, que de troubler le ciel et la terre.

Puis, quant au faict de la religion, d'autant e les dessusdits donneroyent volontiers à eudre que ce n'est pas ce qui les meine, et que it seigneur prince poursuit quelques querelles ticulières, ledit seigneur prince, au contraire, e que personne ne soit trompé, déclaire à un eun que l'une de leurs intentions principales d'exterminer entièrement la religion qu'ils ellent nouvelle, soit par manifeste force et lences, soit par changement d'édicts et renouement des plus cruelles persécutions qui ja is ayent esté exercées au monde; et s'ils nient ainsi soit, la veü en descouvrira le faict. Et t, pour le moins, que le connestable rende apte des meurtres, brigandages, voleries, prisonnemens tortionnaires, bruslemens et mens de maisons, faits et exécutez à Paris e huit jours en ça, sinon en tout ou en par, pour le moins au veu et sceu, et (qui plus) par son commandement et privée autorité. Quels outrages et cruantez trop barbares et

directement contraires à la volonté et ordonnance du Roy et de la Royne sa mère, ledit seigneur prince espère obtenir quelque jour justice, et qu'à faute des hommes, Dieu en fera condigne vengeance.

L'occasion de ces conseils et entreprises, desquelles on ne peut attendre que tout mal, est toute évidente: car tels personnages monstrent assez qu'ils ne prétendent qu'à disposer tout le royaume à leur plaisir; et pourtant n'ont-ils peu endurer que la Royne gouvernast sans force ny violence, contenant un chacun en paix et mettant bon ordre à ce que le Roy fust acquité; et pourtant ont-ils pratiqué longuement ce conseil, dont il ne peut advenir qu'une subversion d'estat, mescontentement universel, désespoir des pauvres serviteurs, division de la noblesse de ce royaume, avec telle inimitié, que long-temps après les uns essayeront de se venger des autres: car voylà les fruits de ce conseil tenu par les sages testes de ce royaume, comme ils se disent; et pourtant, prévoyans qu'un chacun les remarquera par cy-après comme autheurs de la calamité publique, et voulans se servir de quelque couverture, ils publient que leur intention n'est que de conserver la religion catholique romaine; et quand on leur demande à qui ils s'en prennent, et de quoy ils se veulent plaindre, ils ne scavent que respondre à propos: car (graces à Dieu) il n'y a aujourd'huy homme en ce royaume qui voulust entreprendre d'empescher les ecclésiastiques en leur estat, et se contentent, ceux de l'Eglise réformée, de vivre sous l'obéissance et protection du Roy, selon le dernier édict de janvier; encores que par iceluy ils soyent déjettez des villes comme gens pestiférez. Qu'il se trouve quelques rebelles et séditieux (comme il n'est possible de bien retenir tous les hommes en leur devoir), tant s'en faut qu'ils les veulent soutenir, qu'au contraire, ils présentent toute faveur et assistance à la justice du Roy: mais les dessusdits ne se contentans de cela, et (qui plus est) - faisans beaucoup pis que ceux qu'ils reprenent, comme il appert par le massacre de Vassy, et autres invasions toutes publiques et ordinaires, prétendent notoirement à exterminer tous ceux de la religion réformée, commençans par les chefs et personnes plus notables, comme leur naturel est de se prendre plustost aux riches qu'aux povres; et pourtant, leurs défaillans aujourd'huy les occasions accoustumées des confusions, il ne faut douter qu'ils ne soyent en queste de quelque nouveau moyen; et pourveu qu'ils se vengent des uns, et qu'ils atrapent ceux qui, par miracle, leur sont eschappez des mains durant leurs règnes, ils ne se soucient de veoir

nostre jeune Roy en nécessité, et ses pauvres subjects consumeux; ne faisans difficulté de commencer une guerre civile, en donnant à entendre que ceux qui veulent (comme ils doyvent) contredire à leurs desseins, sont rebelles et ennemis de ce royaume.

PROTESTATION.

Ces choses considérées, avec plusieurs autres que le temps descouvrira, ledit seigneur prince proteste ce que s'ensuit devant le Roy et la Royne, et désire aussi que tous les rois, princes, potentats, amis et alliez de ceste couronne, avec toute la chrestienté, soyent advertis du faict tel qu'il est.

Premièrement donc, il proteste que ce n'est nulle passion particulière qui le meine, ains que la seule considération de ce qu'il doit à Dieu, avec le devoir qu'il a particulièrement à la couronne de France, sous le gouvernement de la Royne, et finalement l'affection qu'il porte à ce royaume, le contraignent à chercher tous moyens licites selon Dieu et les hommes, et selon le rang et degré qu'il tient en ce royaume, pour remettre en pleine liberté la personne du Roy, la Royne et messieurs ses enfans, et maintenir l'observation des édicts et ordonnances de Sa Majesté, et nommément le dernier édict entrevenu sur le faict de la religion, avec l'advis des princes du sang, seigneurs du conseil, présidens et conseillers des parlemens de ce royaume; priant affectueusement tous bons et loyaux subjects de Sa Majesté vouloir songeusement peser les choses susdites, afin de luy prêter toute ayde, faveur et assistance en une deffense tant bonne, juste et sainte.

Et pour autant que le Roy, à l'advénement de sa couronne, s'est trouvé chargé d'une infinité de debtes, avec peu de moyens de contenter la moindre partie de ses créditeurs, et que ses bons et fidèles subjects ont volontairement accordé une grande infinité de deniers, tant pour s'acquitter que pour racheter son domaine, et que ceux qui commencent de gayeté de cœur ceste guerre, n'y feront difficulté de mettre la main et à les employer en autres usages qu'ils ne sont destinez; dequoy le pauvre peuple aura juste cause de se plaindre, luy estant tollué l'espérance que la Royne et le roy de Navarre leur ont donnée, qui est de convertir tous les subsides et autre argent qu'on pourroit espargner à payer ce qui est deu, et recouvrer ce qui est aliéné, pour puis après soulager ce royaume, et le remettre en l'estat qu'il estoit du temps du roy Loys douxiesme. A ces causes, ledit seigneur prince proteste contre ceux qui oseront mettre la main à quelque somme

que ce soit des deniers du Roy, lesquels qu'ils facent bons, quoyqu'il tarde, et e comptables; et de sa part, ne luy ne saignie n'entend s'aider que de leur bien, et luy faire oppressions ny violence à aucune personne, ny faire oppressions ny violence. Proteste aussi que la clameur du pauvre quand il se verra oppressé, soit présentée à Dieu contre ceux qui en sont cause, et qu'il ne soit toutes conditions raisonnables, pour ne trairdre tant de gens de bien jusques au point.

Et pour ce aussi que l'on scait bien que le Roy et la Royne sont environnez d'armes et de gens qui forcent leurs volontez, et que la crainte de ceux du conseil sont intimidéz, tellement n'y a personne qui ose contredire à ce qu'ils pensent qu'à se venger, et exécuter ce qu'ils ont de long-temps pourpensé; ledit seigneur prince proteste et déclare dès à présent, que ce ne voudroit céder à homme vivant en l'oligarchie qu'il doit et veut rendre à Sa Majesté la Royne sa mère; aussi ne veut-il pas mettre le pied sur la gorge, sous prétexte de quelques mandemens, lettres patentes, ou dépesches des dessusdits, sous le nom et au nom de leur Majesté, jusques à ce que lesdits la Royne, et son légitime conseil, soyent en possession de telle liberté qu'il appartient à un roy et une royne, révérez, honorez, et uniquement de tous leurs subjects.

Au surplus, ledit seigneur prince proteste quant au roy de Navarre son frère, qu'il ne se libère de l'obligation d'amour fraternelle, et le particulier qu'il luy doit et veut rendre, il le reconnoistre selon le rang et degré qu'il a en ce royaume, avec toute obéissance au Roy et la Royne: comme aussi s'assure ledit seigneur Roy, considérant ce que Dieu luy aura tel esgard que la raison et la présentité le requerront, dont aussi ledit seigneur prince le supplie très-humblement et très-instamment.

Finalement, ledit seigneur prince proteste avec une grande et honorable compagnie des seigneurs, chevaliers de l'ordre, capitaines, gentes hommes, gens de guerre et plusieurs bons particuliers de tous estats, de sçavoir, de bien et de vertu, pour monstrier qu'ils parlent en conscience, qu'ils n'ont rien si cher, après l'honneur de Dieu, que le repos et grandeur du Roy, et qu'ils supplient très-humblement la Royne, que pour la libération de ceux qui l'environnent d'armes, et pour ce autrement qu'il ne fut jamais veu en ce royaume, elle ne laisse pourtant à juger librement son opinion, laquelle des deux parties elle choisira, et que pour ce faire il ne luy vienne à la pensée de s'en aller en telle ville de ce royaume

plaira, pour de ce lieu-là commander par le nom de sa maison (si elle veut) à toutes deux parties de se désarmer, et luy rendre l'obéissance telle que doyvent les sujets à leur Roy et souverain seigneur, et s'assujettissant les uns et les autres à rendre compte de leur fait, au Roy et à son ordre de justice : promettant ledit sieur prince, que de sa part il obéira à tout ce qui luy sera ainsi commandé, pourveu que les dits luy en monstrent le chemin : car là où voudroyent faire autrement, il mettra tous sa vie et celle de cinquante mil hommes à son pareille volonté, pour soutenir l'autorité du Roy et de la Roynie; et si ladite Roynie n'estoit d'avis de partir du lieu où elle est, ledit sieur prince et autres de sa part, supplient très-humblement qu'il luy plaise moins renvoyer en leurs maisons, tous ceux qui sont venus trouver avec leurs armes, mais qu'ils ont prises de leur autorité; c'est à sçavoir, ledit duc de Guyse et ses frères, avec le duc de Nemours et mareschal de Saint André; et en cas que ledit sieur prince ne soit de ce rang, qu'il ne soit renvoyé en sa maison (d'autant qu'il est d'honneur d'appartenir au Roy, et estre de son sang), ce néantmoins il offre de s'y rendre volontiers, et faire désarmer toute la compagnie qui est avec luy, aux conditions que vous verrez : y adjoustant que le conseil du Roy ne soit dorénavant intimidé ne par menaces ne par forces; et que les édits du Roy, et notamment celui de janvier, sur le fait de la religion, soyent inviolablement gardez et maintenus, jusques à ce qu'il soit en aage pour en juger par luy-mesmes, et chastier ceux qui auront abusé de son autorité. Et là où ces conditions ne seroyent acceptées, et qu'en refusant de remettre au Roy et la Roynie en leur liberté accoustumée, et de leur conseil, ils continueront d'abuser de son nom, et fouler leurs sujets; ledit sieur prince proteste que de sa part, il ne veut ny ne peut l'endurer; et que de tous les maux, misères et calamitez qui en adviendront, le tort ne luy pourra jamais estre imputé, mais bien à ceux qui en sont les auteurs et la seule cause. Fait à Orléans, le huitiesme d'avril, l'an de nostre-Seigneur, mil cinq cens soixante-deux. Fait signé. LOYS DE BOURBON.

Response à la déclaration que fait le prince de Condé, pour son excuse d'avoir prins les armes de son autorité privée contre le Roy, sous le prétexte de son service, envoyée au dit prince.

Ceux qui par légère outrecuydance ont rompu l'union de la divine religion à nous lais-

sée par nos sages et vertueux ancestres, ceux, dis-je, qui ont fait secte pour confondre l'ordre et paix du gouvernement public, cuydant par impostures fardées de langage artificiel, attraper les simples gens qui sont mal proveus de bonnes et fermes raisons à descouvrir la vanité des controuvées doctrines, font mestier de semer et publier libelles diffamatoires, desquelz la fin se descouvre n'estre, sinon de rendre odieux les bons et saintz protecteurs de la grandeur du royaume, en la paix et concorde, où par l'excellence de leur sagesse et vertu, ilz l'auroyent constitué, après si longue et dure vexation de guerre continuelle; et nouvellement ont fait un livre au nom de monsieur le prince de Condé, espérans après que sous ombre et masque de religion, se seront rendus favorables au peuple esbloüy par leur langage et hypocrisie, par iceluy parvenir à un desseing duquel nous parlerons tantost. Ce livre est d'une déclaration pour monstrier les raisons par lesquelles ledit sieur prince s'efforce excuser d'avoir prins les armes de son autorité privée, contre la couronne de France, au préjudice de l'honneur et révérence qu'il doit au Roy de Navarre son frère, légitime régent, lieutenant-général et gouverneur en France pendant la minorité du Roy nostre sire et souverain seigneur.

Le but doncques de ceste élaborée déclaration, tend à se descharger du nom de tumultueux et séditieux, pour en infamer ceux qui sans esparagner leurs corps et biens, n'estudient à autre chose, qu'à conserver le royaume, comme vives colones et propugnacles d'iceluy, en la religion patriote; en quoy ces imposteurs descouvrent une merveilleuse ignorance, voulans principalement faire accroire au Roy et à la Roine sa mère, que luy et elle sont prisonniers, violez en leurs droictz et franchises par ceux qui ne se délectent d'autre chose qu'à leur complaire et servir, ainsi que luy et elle en sentent les effectz, et ont rendu tesmoignage par lettres patentes, et par la court de parlement; de laquelle imposture et malice, ces séditieux ont prins occasion de s'armer, pour ce qu'ilz détiennent ledit sieur prince si estroitement, qu'il n'a liberté ne loysir de parler à homme quel qu'il soit, sinon en la présence des surveillans à luy ordonnez pour gardes et spéculateurs.

Ce supposé emprisonnement du Roy est le fondement de l'édifice de la déclaration des séparés de l'obéissance du Roy, et de l'ardent zèle qu'ilz feignent avoir d'exposer leurs biens et amis, au service d'iceluy.

Pour circonvenir le peuple, et les induire à ceste crédulité, ilz ordissent une longue narra-

tion, commençans aux grands troubles de la religion, comme s'ilz estoient venuz de nostre costé; pour pacification desquelz auroit esté pratiqué l'édict de janvier dernier, duquel ilz se complaignent n'avoir veu venir la déclaration selon leur affection; puis blasment et condamnent les conseillers du Roy, comme violateurs des édicts: ils se pleignent au pardessus, de la longueur usée à la publication de cest édict, comme si cela soit advenu par entreprinse et intelligence du prévost des marchands avec monseigneur le connestable (lequel je nomme par honneur); taisans cependant le décret de juillet, fait en telle diligence et solennité, que depuis l'advenement des François ès Gaules, ne se trouvera exemple de si célèbre assemblée; ayans esté les mesmes suspectz receuz à opiner, pour l'establissement de la police contenue en iceluy: lequel édict de juillet obsistant et répugnant par exprès à celuy de janvier, qui tend à la confusion et trouble de la paix, faisoit que les gens du Roy (leur conscience sauve) n'y peussent donner consentement; qui auroit esté cause de la longueur. Je mettray icy les paroles de ces impostures: « Nul n'ignoroit comme le connestable sollicité de quelques marchands trop partiaux, les avoit emplis de certaine espérance que ceste ordonnance touchant la religion n'auroit point de durée. »

Puisque ces gens n'ont autre vertu qu'à parler, c'est grande merveille qu'ilz ne donnent telle couleur à leurs langages, qu'avec quelque apparence, l'on y puisse attacher consentement: ilz commencent leurs plaintes par le trouble de la religion, et concluent la raison de leur despit, sur l'espérance de laquelle l'illustrissime et très-religieux seigneur le connestable « emplit soit les pacifiques marchands, que l'ordonnance de la religion contraire au saint édict de juillet, n'auroit durée. »

Puisqu'ilz taisent à quelle fin tendoit ceste intelligence que le bon connestable avoit avec les marchands (s'il est vray qu'il y en eust), regardons si pour néant elle se faisoit. Il n'est à présumer que les actions de telz personnaiges ne regardent quelque fin: le but et devoir des marchands est de proveoir et estudier à leurs intérestz et accroissement de facultez: de cela, le repos et tranquillité est le moyen principal. Ce trouble donques de religion duquel se prévalent noz ennemis, vient-il du costé des paysibles marchands?

« Pource que le royaume estoit en trouble pour le fait (disent-ilz) de la religion, l'on a procuré l'édict de janvier, pour appaiser iceluy trouble; ce que le connestable a voulu em-

pescher. » Quand l'on parle de trouble, l'on monstre qu'auparavant il y avoit tranquillité. De par qui donques est venu ce trouble? Est-ce des marchands, avec lesquelz cest antien chevalier d'insigne et entiere renommée, s'entend, pour faire sédition, empeschant la pacification des troubles?

Il est certain que ceux qui font les troubles, sont les perturbateurs et turbulens, et que les troubles viennent de l'interruption de la paisible possession de la religion invétérée. Quelle est elle? Est-ce celle que l'édict de janvier favorise, pour laquelle maintenir, l'on a par séditions occupé les villes et chasteaux du Roy? Si ce n'est elle, les marchands à icelle contraires ne sont les tumultueux ne perturbateurs; et l'intelligence de ce bon chevalier avec eux, tend au contraire des troubles et des travaux de la république: il tend à la conservation de la tranquillité. C'est donques une mocquerie manifeste, de dire que « les Églises difformées n'entendent faire chose qui trouble le repos publicq du royaume, » qui ne vouldroit dire que trouble soit repos; et violence, bon ordre; lumière soit les ténèbres; et au contraire:

Veu que l'on apperçoit les marchands estre esloignez de soupçon de la perturbation, obstant la commodité de leurs traffiques, soit considéré quel bien peult recevoir la vieillesse du bon connestable, à favoriser le saint édict de juillet, contre celuy de janvier, voire si cela tend à la ruine du royaume et à la sédition? Est-ce que ce bon et vertueux chevalier se délecte de veoir le royaume exposé aux dangers où les séditions l'amènent, lesquelles prévoit son antienne, meure et divine sagacité, prudence et sagesse? Seroit-il possible qu'en cest aage, il changeast de nature, l'ayant employé entièrement au bien et grandeur du royaume; pour se délecter maintenant d'en veoir la certaine désolation? S'il est ainsi, où est l'honneur de sa vie passée, où est le soing de la grandeur et haultesse de sa maison? Est-il à présumer qu'avec certaine perte de biens et d'honneurs, il vouldust empescher le bien et repos publicq, l'immortalité de sa mémoire, avec la perte de son âme et salut?

Pour vray, l'aveuglement a conduit ces pauvres mal-advisez à faire le bastiment de leurs raisons sur telz fondementz, pour descouvrir la corruption de leur intention et entreprinses.

Après avoir attempté à l'honneur de ce bon chevalier, ilz s'arment et instruisent contre le preux François duc de Guyse, par les heureuses entreprinses et conquestes duquel reluist la perpétuelle bénédiction de Dieu sur luy et sur les siens: ils s'efforcent de maculer de cruauté sa

et sainte indole et nature, et luy im-
 e que sans aucune controverse, appar-
 t freres de sédition; lesquelz estans en
 ntre non seulement le propre ~~est~~ de
 ais de janvier, preschans à Wassy ville
 saillirent désarmé, sinon de son espée,
 rent, le cuydant tuer, estant avec bien
 mpaignie de honorables chevaliers et
 ommes d'honneur de sa suite, venant
 au mandement du Roy: puis luy im-
 grand crime de ne s'estre laissé tuer,
 rent que le salut qu'il obtint par la di-
 tecton quasi miraculeusement, auroit
 ncé les séditeux ses ennemis, que ce
 sté cause de tout le mescontentement
 e de Condé, cousin germain dudict sieur.
 , luy tournent à blasma que les bons
 is et subjectz du Roy, s'esjoissans d'une
 omunion et confirmation d'amitié du
 l'avarre, des seigneurs connestable, ma-
 le Saint-André et de luy et des siens,
 allez de leur propre mouvement au-de-
 luy, jusques à Nantueil, pour se congras-
 son heureux retour, et de l'espérance
 avoit de la resurse des choses affligées
 sées par les séditions de l'Eglise diffor-
 melle au pardenus enieuse et adolorie
 il faict audict seigneur, par le dévot
 le Paris, s'efforcent de luy tourner à
 ceste démonstration d'amitié, qui luy
 : en une singulière joye. De-là viennent
 ler un peu le séjour qu'il feit à sa mai-
 stoier ses amis et serviteurs, desquelz il
 entoit une si fervente et singulière dé-
 u bien publicq: puis, pource que cest
 lme seigneur fut recueilly à Paris en
 licible, et compagnie, disent « que le
 de Condé, comme prince du sang, et à
 artient de droict naturel défendre les
 z du Roy, non toutesfois assailliz, op-
 , ne violez; mais qui avec tant d'accla-
 s et joyes, avoyent receu ledict seigneur
 1 et fidèle cousin, s'avisa de demourer
 , et y séjourner, se tenant bien asseuré,
 a présence n'y auroit aucun trouble: »
 tre intention ne détenoit à Paris le prince,
 ainte du trouble qui pouvoit advenir con-
 1 peuple, elle n'estoit fort légitime: veüe
 n du peuple envers ledict seigneur duc,
 oye: la présence dudict seigneur prince
 compagnie, dont pouvoit venir le trou-
 t plustost faict la commotion.
 ingageurs attribuent le droict naturel
 idre les subjectz du Roy, au prince de
 comme si le Roy sou frere, et révéren-
 cardinal, estoient pour rien comptez,

ou qu'ilz luy fussent suspectz de consentir aux
 tumultes et séditions; ou comme si le prince
 presumant outre mesure et raison, vouloit en-
 treprendre sur eux ceste dignité. Quelz signes
 ont veu les religieux difformez de mauvais of-
 fice et sinistre affection ausdictz seigneurs Roy
 et cardinal (lesquelz estoient à Paris, pour
 donner ordre aux tumultes), que le prince doyve
 entreprendre sur eux ce qui ne luy touche en
 rien? Le veulent-ilz ainsi servir, après qu'ilz
 l'ont esbloüy par superfluité de langages, qu'ilz
 le mettent en hayne de ses freres, et concitent
 jalousie entre eux pour le gouvernement? Je
 supplie ce bon seigneur prince, de voir en quelle
 seureté il est, et entre quelles gens. Comment
 sera-il possible, si ses deux aïsnez prennent
 garde à ces follement escriptes paroles, qu'ilz ne
 se deffient de leurdict frere; lequel sans avoir
 égard à son aage et degré (ce disent les sé-
 diteux), s'attribue l'autorité des affaires du
 royaume, par dessus eux?

Ces séditeux se plaignent, « que le roy de
 « Navarre estant arrivé à Paris, s'estant joint
 « avec les susdictz seigneurs cardinal de Bour-
 « bon, duc de Guyse, connestable, mareschal de
 « Saint-André, de Brissac, de Termes, et le
 « seigneur d'Avanson, tint tous les jours con-
 « seil: les présidens, gens du roy, conseillers et
 « principaux officiers de la ville, tenoyent tous
 « les jours conseil; faisant entendre que le con-
 « seil du Roy de Navarre estoit le vray conseil
 « du Roy. Or s'ilz eussent autrement faict enten-
 dre, qu'auroient-ilz faict? Si cestuy n'est le
 principal conseil, où le trouvera-l'on? Sera-ce
 aux tumultueux et perturbateurs? » Le conseil
 « du roy de Navarre avec les principaux du
 « royaume, estoit (ce disent) suspect au prince,
 « lequel ne pouvoit trouver bon que cela se fist
 « en sa présence. » S'il y estoit présent, il le de-
 voit dire, et en parler au Roy son frere. Si es-
 tant à Paris, il desdigna tant ledict seigneur
 son frere, qu'il ne voulust estre et assister au
 conseil, dequoy se plaint-il? » D'autant, disent-
 « ilz, qu'il veoit bien à l'œil, que ce n'estoit que
 « la continuation d'une menée qui avoit com-
 « mencé longtem^s auparavant, préjudiciable à
 « l'autorité du Roy. » Doncques le roy de Na-
 varre, avec les principaux du royaume, l'Eglise,
 la justice et les marchans, auroient conjuré con-
 tre le Roy et son service. En quoy conjuré? De
 résister aux perturbateurs, aux séditeux et dif-
 formateurs de l'Eglise? Sera-ce donc contre le
 service du Roy? Ce pourroit estre au préjudice
 des conjurez contre le Roy. Voicy en après ce
 qu'en apprendrons.

« Outre ce que dessus, ledit seigneur de Guyse

« dès le commencement de sa venue à Paris, au lieu d'aller en court, a employé tous ses amys et tous moyens, pour retenir la Royne à Fontainebleau, de peur qu'elle n'allast à Orléans. »

Voilà la somme des maléfices du seigneur duc de Guyse, c'est qu'il a empesché et détenu la Royne d'aller à Orléans. Que faisoit cependant le roy de Navarre ? Se laissoit-il circonvenir par paroles, comme les Aignos (1) s'efforcent circonvenir le prince de Condé ? N'estoient-ils pas d'un mesme conseil, d'un mesme avis ? S'ilz en estoient et d'un accord, pourquoy sera plus ceste coulpe de l'un que des autres seigneurs du conseil ? Mais quel si grand crime y a-il, que l'on eust (le cas posé, non accordé) détenu la Royne d'aller à Orléans ? La perdition du royaume gist-elle en ce voyage ? Je veux dire icy, ce que ledit seigneur de Guyse sceut par advisement d'un de ses frères Aignos, lequel s'estant venu à repentir, non pouvant assentir aux trahisons insignes (comme il disoit) de ses frères, divulgua le secret, en demandant à Dieu pardon.

Le premier article des advisemens estoit, que ce prédicant ayant eu opinion que les Aignos suyvisent la vérité de l'Évangile, ainsi qu'ilz se vantoyent, auroit esté plus de sept ans à leur escole ; mais qu'enfin il auroit cogneu, que leur religion tend à s'exempter de la subjection des hommes, pour vivre en la liberté des Suisses, et se faire cantons :

Que pour ce faire, ilz avoyent par moyens gagné grande partle de la justice et noblesse, sans lesquels il n'y avoit espérance de mettre le populaire aux armes, pour se vendiquer en liberté, et qu'il ne sembloit possible, sinon soubz prétexte de religion, de prendre et gagner les deux estats susdictz :

Que le seigneur de Guyse se gardast d'aller à Orléans, n'y laisser aller la Royne, pource que bonne et grande part de la ville estoit conjurée avec les prédictez Aignos :

Que sans sa venue à Paris, il fust arrivé vers les Pasques, plus de quinze centz chevaux de tous costez du royaume, pour saccager la ville, avec ceux qui jà estoient là :

Qu'il y survenoit infinité de peuple, prenans habit d'escoliers, et se portans pour telz, attendoyent ceste occasion.

Autres à ce propos, remonstrèrent audict seigneur, que le nom d'Aignos que les Églises difformées avoyent usurpé, donnoit grande odeur à l'avertissement : car ceux de Gènesve, dont

lesséditieux d'Amboise sont yssuz, se voulans rébeller du duc de Savoye, intromirent en leur ville bon nombre d'Aygnos, et se voyantz par ainsi fortifiés contre les fidèles, ordonnèrent que ceux qui voudroyent vivre en l'Aignossen, lévasent les mains, et se trouvant surmonter le nombre des fidèles, les chassèrent, et occupèrent leurs biens et maisons, les nommant Mammellus, dont fut la chanson : « Tes Aignos sont au-dessus : tes Mammellus sont ruez jus. »

Ces advisemens jointz avec autres, auroyent peu mouvoir les seigneurs du conseil, le roy de Navarre, cardinal son frère, le connestable, mareschaux de France et autres, à détourner le chemin de la Royne ; dont les frères conjurez se voyantz prévenuz et excluz, seroyent entrez en ceste passion.

Ilz rémonstrent de la venue du roy de Navarre à Paris, qu'elle estoit pour faire despartir les uns et les autres ; au moyen dequoy, le prince se seroit volontairement absenté de Paris, avec sa compagnie ; duquel lieu il espéroit obtenir renvoyer les siens, si ledict seigneur de Guyse eust fait le semblable. En quoy ilz n'ont honte de faire ledict seigneur prince chef d'entreprinse contraire au Roy son frère, et à ses très-intimes amis et serviteurs, tous dévoués au service du Roy, ainsi que l'on peut sçavoir par les actes des cours de parlement, faictz et divulguez à ce propos : mais comme s'il y avoit différence entre ledict seigneur Roy, et duc de Guyse, qu'iceluy duc tint un ranc à part contre la volonté dudict seigneur roy de Navarre, et seigneurs du conseil du Roy nostre sire, disent que ledict seigneur de Guyse, tout au rebours, monstroït par effect avec les siens, que par le département volontaire dudict seigneur prince, il estoit parvenu à ce qu'il prétendoit, est allé trouver nostre jeune Roy et la Royne sa mère, avec main armée, comme en temps de guerre. Ilz ne s'apperçoivent, tant sont endurciz et possédez de passion, qu'ilz accusent le roy de Navarre, cuidantz condamner le duc de Guyse, lequel duc ne s'est avancé, meü ne ingéré de faire chose contre l'express conseil et consentement du roy de Navarre, et en sa compagnie, et ne s'est armé n'accompagné, sinon entant qu'il a semblé bon au Roy, en telle concorde et amitié entre eux, que l'on n'auroit peu distinguer les serviteurs les uns des autres.

Non seulement ilz se débordent en controuvées impostures ; mais accusent soubz le nom des seigneurs de Guyse, connestable, et mareschal de Saint-André, ledict seigneur roy de Navarre, disantz « qu'en armes descovertes, ceux-là se seroient saïs des personnes de

(1) L'auteur de cette pièce nomme toujours Aignos, ceux que dans ce tems l'on commençoit à appeler Huguenots ; et il parott que ce mot venoit de Genève.

Roy, et de la Roynie sa mère, et de monsieur d'Orléans. »

Leur demandant, où cependant estoit le roy de Navarre, comment il consentoit telle violence et injure luy estre faicte, qu'en sa présence l'on recast ce qu'il a reçu en recommandation et protection; que pourront-ils respondre? Le roy de Navarre auroit-il bien esté aussi forcé sans avoir sentiment ou cognoissance? S'il est autrement, que n'en fect-il démonstration?

Ce n'est merveille de veoir les malins maliner, et se forvoyer: mais c'est merveille de voir gens se maintenir pour sages et bien avisés, de tomber en telle et si lourde ignorance de celle-cy. Le prince voudroit-il bien accuser Roy son frère, de récrées, ou d'avoir desyaument conjuré contre son seigneur, pour le rendre prisonnier? Si ainsi estoit, de quelle espérance auroit-il repeu et appasté les seigneurs maldicts, tous ayans vescu sans reproche jusques à présent, pour le servir en telle lascheté? Quelz biens leur auroit-il promis plus qu'ilz n'en ont?

Les ennemis poursuyvans leur desraison, embroillent tousjours plus fort, faisans comme des chiens prins par le col d'un fort laz, lesquels luis se secouent pour eschapper, plus fort s'esranglent: ilz disent « que pource que lesdicts seigneurs de Guyse comme grand-maistre, et grand chambellan, avec le connestable et mareschal de Sainct-André, font bouclier des estatx et charges qu'ilz ont en ce royaume, disans qu'à eux appartient de prendre les armes toutes et quantesfois qu'ilz jugent que la nécessité le requiert; joint aussi que pour cest effect, ilz abusent de l'autorité du roy de Navarre, et de telz autres moyens qu'ilz ont de longtemps pratiquiez. »

Voudront-ils bien maintenir, qu'ilz aient corrompu et pratiqué le roy de Navarre, au préjudice du Roy et de sa corone? Est cecy la reconnaissance de l'amitié fraternele du Roy envers son frère, que pour récompence, ilz s'efforcent de le rendre suspect d'avoir conjuré contre le Roy? Je ne veux pour le présent disputer de l'autorité et puissance du connestable qui est maistre de la gendarmerie de France, et lieutenant-général du Roy en ses guerres et gens d'armes: mais si ces frères Aygnos estoient bien advertiz, ilz scauroient lesdictz seigneurs ne s'esbrouvoir, n'attemper aucune chose de par eux, sans le décret de la Roynie et du sénat de Paris, avec toutes les solemnitez requises en ces choses; tellement que plustost seront-ils dictz exécuteurs des délibérations de la Roynie, et estatx de souveraines courtz, qu'entrepreneurs de la guerre.

Après tant de vanitez, ilz adjoustent, « qu'à ces causes, le seigneur prince déclare, que ces desusdictz ne scauroient mieux monstrier combien ilz sont esloignez du devoir qu'ilz ont à maintenir l'autorité du Roy. »

C'est une déclaration bien crüe, quand elle est fondée sur causes de choses controuvées et imposées: puis la raison de leur dire, est « qu'il faudroit que l'autorité de la Roynie eust précédé, attendu qu'à elle appartient le gouvernement du royaume. »

Il est possible qu'ilz n'avoient sceu encores le décret de la Roynie, ne la déclaration qu'elle a faicte en la court de parlement, sur le fait de la rébellion de ceux qui sont armez contre le Roy: toutesfois comme en se corrigeans par préoccupation, ilz parlent comme par proteste, contre tout « ce qui se fera d'ores en avant, » quoyqu'il soit fortifié de l'autorité du Roy, et de la Roynie, ou des parlementz. » En quoy ilz voudroyent monstrier ne vouloir aucune chose estre approuvée, ne bien faicte, sinon ce qui passe par leur fantaisie et entreprinse domination, contre tout le devoir de fideles subjectz et serviteurs, se déclarans forclos de son conseil; et s'ilz s'en sont de leur propre mouvement départiz: et là-dessus afferment, « que toutes choses avant la venue du seigneur de Guyse, estoient tellement réglées et composées par l'édict de janvier, que desjà les troubles survenus par la religion, estoient apaisez: et quant à ceux qui restoyent, il se trouvera qu'ilz n'estoyent telz, qu'il en faillust esmouvoir guerre: et qui plus est, qu'il se prouvera qu'ilz ne procedoyent d'ailleurs, sinon de certains juges de Paris et d'ailleurs, dissimulans de ne chastier les séditieux selon les édictz. »

Ces langagers ressemblent les enfans, lesquels de paour d'estre chastiez, ayantz battu leurs compaignons, se plaignent comme s'ilz avoyent reçu le mal. Auront-ils raison de se plaindre, ayant eu tant de faveur qu'il leur ait esté loysible, contre l'édict de juillet, faire assemblées illicites et à main armée, blasphémer Dieu par leurs faulces traditions et presches, tant en court (malgré le prince, qu'ilz feignent vouloir honorer) qu'ailleurs, impunément tuer, forcer, sacager églises, maisons, et faire tous actes hostiles à leur plaisir? Qui a ouy parler d'acte plus bestial, que le vol et meurtre du baron de Fumel? Où sont tant de monastères et religions de Guyenne, violez? Que dira-l'on de Sainct Médard de Paris? Tant de portz d'armes, desquelz le conseil du Roy et de la Roynie ont eu infinies plainctes? Et puis, l'on ne fait, disent-ils, justice des séditieux; n'est-ce à dire, des pau-

vres qui demandent justice ; car le temps estoit, que se plaindre des malins, estoit estre séditieux ; malfaire et gréver la sainte Eglise, estoit mérite. Si la venue du duc de Guyse, et union des seigneurs du conseil, a mis fin à cecy, est-ce troubler les choses composées ? Si les entreprises des Aygnos, c'est-à-dire des conjurez à mal-faire, sont compositions, il seroit vray que la béniste communion de noz bons princes à l'advènement du seigneur de Guyse, auroit dissipé les compositions des Aygnos ; mais ce seroit nommer les ténèbres, clarté, et le bien, mal.

Ils parlent fort des hommes d'armes que l'on assemble. Cela les cuist fort, voyans leur prochaine punition et coërtion s'apprester : ils veulent prétendre que ce soit contre la volonté et intention de la Royne, comme si elle estoit consentante à leur implacable male volonté, erreur et ignorance, au préjudice du Roy son fils ; mais ilz s'en appercevront en bref, s'ilz ne reviennent à santé de leurs passionnez espritz et entendementz travaillez.

Ils reprochent aussi quelque argent donné par eux au seigneur de Cursol, pour chastier aucuns qu'ilz nomment rebelles aux Eglises difformées ; et disent que par là, l'on voit combien ilz sont esloignez de sédition, et affectionnez de la majesté du Roy. Ilz s'en gaudissent par paroles transposées ; mais ilz pourront cognoistre avec le temps qu'il n'est eschappé, qui trayne son lyen.

Davantage, ilz veulent advertir des conjectures que faict le prince, des entreprises où prétendent les susdictz seigneurs ; c'est une chose en vain : il n'est besoing de conjectures : elles sont vaines et superflues, quand l'effect se présente, et parle manifestement. Ilz sentiront par iceluy, ce que (peut-estre) ilz ne pourroyent bien conjecturer, qui ne tournera à la ruyne, mais au grand bien du royaume et de la coronne ; et auront cause de se repentir tout à loisir, de ce que si légèrement et en haste, ilz auront commis, et cognoistront que le Roy voirement est environné d'armes ; mais que c'est pour les chastier, et leur faire sentir combien sont autres qu'eux, ceux qui pour conservation de Sa Majesté, l'accompagnent, persévérantz en la dévotion que le fidele vassal doit à son seigneur naturel, contre ce que ces jangleurs, par leurs irrévérentes et mal digérées paroles, s'efforcent de persuader au populaire ; sans toutesfois diminution de la grandeur du Roy ; et que toutes ces harangues et affectées puérilités de paroles, plus scolastiques que de gens d'estat et de jugement, s'esvanouyssent au lire d'icelles, et retournent contre leur auteur.

Ils ramentoyvent au Roy, ses entrées non acoustumées ; les luy imputant à diminution de sa grandeur, jusques vers les nations estranges : s'il n'y eust eu des rebelles si transportez, et insinement téméraires séditieux, que de s'emparer des villes et forteresses, usurper domination royale, cela ne fust advenu : c'est un vérin en leur conscience, qui ne se pourra jamais esteindre. Toutesfois qu'ilz auront mémoire de ceste entrée précipitée, faicte avant le temps, il leur pourra tout ensemble souvenir de l'injure qu'aura reçu le Roy, par ses infidèles subjectz, luy ayantz faict faire (comme ilz disent) entrée avec diminution de sa grandeur, jusques vers les nations estranges : c'est un signacle perpétuellement mis au-devant de leur conscience, de juste indignation du Roy leur maistre, contre eux qui résistent à l'entreprise des bons et fideles vassaulx qui environnent leurdict seigneur de leurs personnes et armes, à la craincte et estonnement de ses ennemis : cecy sera enregistré es archives des courtz de parlementz, vengereques et juges des rebelles, au deshonneur des lignées desdictz rebelles.

Si le prince de Condé, comme ilz escrivent, ne doit prendre la peine de s'en excuser, veu que l'expérience monstre que tout le temps de sa vie, il a mesprisé ce qu'ont cherché et pourchassé ceux ausquelz ilz imposent ne pouvoir avoir assez de richesses, il auroit tort : car l'expérience monstre et a monstré de ceux-ci que l'on s'efforce de calonnier, que ce qu'ilz ont principalement pourchassé, a esté de faire trésor d'honneur, ayantz constitué leur principale richesse et réputation, d'avoir si bien et si fidèlement, si grandement gouverné ce royaume, que jusques à ce qu'il y soit venu des hérétiques, il a esté tenu pour le plus beau, felice et excellent du monde, mettant terreur à tous les autres, dont la mémoire sera immortelle, quoyque abbayent au contraire leurs ennemis ; et si ce faisant, les sages gouverneurs ont augmenté leurs familles, de biens, honneurs et richesses, c'est tesmoignage de leur bel entendement, providence et économie, et de la libéralité de leur maistre, en félicité du temps auquel ilz ont si sagement administré les affaires du royaume ; et ayantz par ainsi vescu en splendeur, sans donner odeur de bassesse de cuer, ny de prodigalité, se sont mesurez de sorte, que les debtes ny engagements de leurs biens et honneurs, ne les contraignent de faire chose de gens désespérez et perduz, comme aucuns de leurs ennemis ; mais ont de quoy despendre pour la conservation de leur maistre le Roy, en réconnaissance des bénéfices receuz par les pères d'iceluy ; lesquelz roya

ses pères, maintenant reposantz avec Dieu, voyans l'injure qu'autres ingratz par leur desréglée légierete, pourchassent à leur filz, ont desplaisir incroyable, et s'esjouyssent au contraire de veoir ces bons chevaliers exposer ce qu'ilz ont espargné au temps prospère, pour soustenir la couronne et sémence royale, estans prests de donner raison de leurs faictz, vie et maintien, mieux que les ennemis du bien public ne leur pourroyent demander; lesquelz ennemis ont fait de sorte, qu'en tous leurs dictz, faictz et actions, seront tenuz pour passionnez, suspectz et illégitimes accusateurs, ayans tous besoin de pardon et abolition, pour les réintégrer à leur première fame et renommée; ne leur estant resté autre faculté ny force, que de mesdire et affliger les bons, pour troubler (s'ilz peuvent) le ciel et la terre.

Puis quant au faict de la religion dont ils parlent, l'on voit bien qu'icelle leur religion est et a esté la couleur de l'Aignossen, et qu'elle en a esté le commencement, sans que ce bon prince de Condé, qu'ilz ont induit, en ayt esté informé; et ne croit-l'on, qu'estant bien adverty du poison que les moynes réniez, et autres gens las de leur condition, tiennent caché soubz ceste hypocrisie et faulx semblant, il ne les quitte s'il peut échapper de leurs liens, et se rende autant leur contraire, que maintenant est contreinct dissimuler leur estre affectionné. Y a-il homme qui ignore que quand ceux de Genève firent l'Aignossen contre leur prince, chassantz les fideles et loyaux subjectz du duc de Savoye, qu'ilz nommerent Mammelus, le firent soubz couleur de religion? Ne voit-l'on que toute ceste querelle, qui s'offre aujourd'huy, n'est que de moines réniez; lesquelz après avoir apostatisé par leur légèreté, pour excuser leur faulte, se mettans à papelarder, voulurent monstrier qu'il ne se pouvoit faire aucuns vœuz; et que c'estoyent inventions d'hommes simples et lourdaux? Puis de-là, voulans destourner le monde de la primitive religion, afin de l'esloigner de l'enquête s'il se pouvoit faire vœu ou non, pour cacher l'ignominie d'iceux réniez, affectans avec ce domination, sachans qu'ilz ne pourroyent innover les choses ne subvertir sans l'œuvre des grands, les voulurent gaigner, leur proposant liberté de conscience, et leur justification par foy seule; donnant chemin de vivre en seureté en ce monde, et en toute liberté, sans porter autre croix, que des afflictions que le temps apporte, monstrans que le reste estoit invention des diables; en espérance que quand ilz auroyent subvertie l'invétérée religion, et que le monde ne pourroit vivre qu'il n'en eust une, la feroient

telle, qu'ilz pourroyent amener les choses à leur desseing; tellement qu'aujourd'huy ceste guerre n'est que pour l'honneur des moynes réniez et pour leurs passious, en confusion du gouvernement populaire.

Il est croyable que le seigneur prince estant de si bon et notable sang, ne peut avoir desseing de guerres particulières, quant à soy, comme il dict; mais les effectz et expérience monstrent le contraire en grande partie de sa suite: car il n'est possible qu'estans nourriz en l'Aignossen de Genève, y ayant promis fidélité, maintenant ilz se veulent remettre à l'obéissance politique de l'Estat de la couronne, sinon qu'ilz fussent perjures. Et quand l'intention du Roy seroit (dont je ne peulx ne veulx parler, n'estant de son conseil) d'exterminer ceste sottie ombre de religion qu'ilz défendent, et d'assopir l'édict de janvier, pour revivifier celui de juillet, il ne scauroit à mon advis mieux faire: toutesfoiz veu qu'il a esté républié depuis un peu, il est croyable que ce n'a esté pour l'abolir, quoyque ces passionnez fondent là-dessus l'occasion de leurs tumultes, en faisant leur reffrin, mettans avant les conjectures du seigneur prince, desquelles il auroit esté esmeu à prendre les armes, pour résister aux entreprises, ausquelles à son opinion et soupçon, les seigneurs roy de Navarre et conseil du Roy, aspiroyent.

Or si à eux a esté loysible de tumultuer pour conjectures, je les prieray de m'excuser, déduisant la cause de leur sédition, par semblables conjectures. L'on a veu Jehan Calvin, un petit pédagogue, si pauvre et nécessaire, qu'il fallut que par tel moyen il s'entretint aux estudes; et de ceste misère, par son hypocrisie et controuvé religion, monter si hault, qu'à son plaisir il commande une infinité de gens, en sa religion; s'en estant faict un pape.

Cestuy feroit-il faulte, qui conjecturerait qu'autres qui ont beaucoup meilleure condition, ayans esté nourriz en grandeur et en administration de la chose militaire, accoustumés à commander, se faschans d'obéir à l'advenir, se seroient empliz d'espérance, à l'exemple de Calvin, de parvenir, sous prétexte de sainteté, au souverain degré de leur estat en ce royaume, cuidans la saison de la minorité du Roy à ce les inviter; et pour cacher et couvrir ceste gygantale entreprinse, s'armer si fort de l'édict de janvier?

Mais les choses sont réduictes à telz termes, qu'il ne fault plus de conjectures: la conjuration faicte dernièrement à Orléans, baptisée Association en françois, et en génèvois, Aignossen, a trop descouvert le faict: car par elle s'est trop

manifestée la glorieuse ambition de ceux qui ont espérance de se faire subroguer en la place du prince, ayans fait jurer tous les confédérez devant Dieu et ses anges, de persister en ceste leur entreprise, guerre et querelle, jusques à la mort; et venant le prince à faillir, d'obéir à celui qui par luy sera nommé; chose qui doit estre très-espouventable audit seigneur prince, en certitude de courte et briefve vie; induisant par-là aucuns de sa suytte, à se défaire de luy par tous moyens.

A raison de quoy, ne fault-il plus ouïr parler de ce masque de l'édicte; veu que leur ayans esté accordé, ont proposé que les seigneurs qui couvrent le Roy de leurs armes et personnes en Sa Majesté, s'en absentent et désarment, pour après faire comme le loup, ayant persuadé aux brebis par sa capitulation, qu'elles ostassent ces fascheux chiens qu'elles avoyent tousjours à l'entour d'elles, lesquelz ne servoyent qu'à donner peine et peur aux autres bestes, par leurs aboys: dequoy ces bestelettes par leur simplicité, ne se prenans garde, s'estans séparées des chiens, incontinent furent faictes proyes du loup?

La preud'homie, haultesse et loyauté de si long-temps expérimentée du roy de Navarre, des princes et seigneurs du conseil du Roy, tesmoignent assez de leur sincérité, et que leurs actions sont fondées sur la charité, amour et recognoissance de l'obligation qu'ilz ont à la couronne. En oultre, il est assez cogneu par leur sagesse et tesmoignage de leur vie passée, qu'ilz ne voudroyent mesler ne confondre leurs affections privées ou querelles, parmy leur devoir au service du Roy, n'ayant rien de commun ensemble; et par le chemin qu'ilz ont prins et qu'ilz tiennent constamment, l'on voit assez qu'ilz préposent le bien public à leur intérêt; veu que les tumultes, s'ilz en faisoient, ne tendroyent qu'à leurs pertes et dommages; estans au pardessus si advisez et consommez au manement des affaires, si sages, sagaces et tant expérimentez par la continuelle pratique des mœurs et actions des hommes qu'ilz manient et traitent tous les jours, que si en aucun particulier estoit aucune sinistre affection, elle seroit incontinent par les autres descouverte et esteincte.

J'adjousteray encores quant à ce fait, qu'il est certain qu'en ceste division et discorde où nous sommes, que les deux parties ne s'y doivent ne peuvent maintenir estre les sages et les fideles; qu'il fault que l'une ayt commis rébellion: sera-ce celle qui vit et persévère soubz le joug des loix et constitutions de l'Estat de la cou-

ronne? Si noz ennemis ne le croyent, ilz doivent monstrier que par devers eux soit la juste obéissance et administration des loix et police. S'elle y est, eux estans en la contraire opinion qu'ilz ont au conseil du Roy, de tout le temps passé, avant leur dissension et refuyte à Orléans, les choses n'auroyent-elles esté illégitimement gouvernées, comme par abus et usurpation? Les parlemens, chancellerie, et tous autres estatz n'auroyent-ilz esté abusifz, autant qu'iceux noz contraires prétendent, qu'eux estans la vraye Église, ilz rendent tous les ecclésiastiques du temps passé jusques à eux, illégitimes et abuseurs? Mais je croy qu'ilz ne maintiendront ceste si fantastique resverie: car selon la disposition des loix et gouverneurs qu'avons de nostre costé (qui les condamnent), ilz sont parvenus aux biens, estat et honneurs où ilz ont esté élevez, qu'ilz se maintiennent bien posséder: et puisqu'ainsi est, n'est-il nécessaire de confesser que ceux que les ministres de la loy, police et justice, tiennent pour les loyaux et fideles subjectz, soyent ceux-là, et que les autres soyent les rebelles?

Eux doncques estans tenus rebelles par les ministres de la loy du royaume, ont-ilz raison d'impropérer au roy de Navarre, cardinal son frère, duc de Guyse, conestable, et seigneurs du conseil, leurs contraires, qu'ilz ayent conspiré contre le Roy et la Roynes, pour les tenir prisonniers? Ne cognoissent-ilz qu'ilz ne se peuvent excuser de crime, et qu'il fault, ou que les loix soyent subverties, et l'estat du royaume aboly, ou qu'ilz soyent asseurez de certaine punition digne de leur mesfait? Mais comment se peuvent-ilz asseurer de la totale subversion du royaume, pour s'asseurer de leur impunité, sans conjurer contre le Roy, et en poursuyvre la ruyne? Voilà le désespoir où les moynes réiez les ont voulu attirer et enfanger, afin que se voyans coupables et contaminez de leur péché, ne reviennent à santé, et ne se retournent; ains persévèrent à tout gaster, confondre et broïiller; dont j'espère que se sçauront bien prendre garde les moins aveuglez et passionnez, et se réuniront avec les bons et constans en leur devoir et loyauté.

L'on cognoissoit assez que ces harangueurs sont hérétiques, sans le faire si fort à cognoistre par l'abus de leur privilège, en parlant des bons et vertueux religieux leurs contraires, comme ilz font de monsieur le conestable, chevalier que l'on ne peult nommer sans tout l'honneur que peut en ce monde mériter chevalier de vertu; duquel toutefois ilz parlent si goffement et goulardement, qu'homme, s'il n'estoit extrêmement

hérétique, n'en auseroit avoir approché. Il est bien évident que ces gens sont sans honneur, et qu'ilz ont comme dit Hiéremie : front de pailarde eshontée. « Il faut pour le moins, disent-ils, que le conestable rende compte des meurtres, brigandages, voleries, emprisonnemens, orthonnaires, bruslements, rasemens de maisons, faictz et exécutez à Paris, depuis huit ours en ça, sinon le tout, en partie, pour le moins à son veu et à son sceu. »

Il est vray que les hérétiques peuvent alléguer prescription de mal dire et mal faire : car estans accoustumés à blasphémer Dieu, et armer leur langue contre son nom et son Église, il n'est estrange qu'ilz vomissent quelques ordes paroles contre ses serviteurs : mais il y en a qui savent user de leur privilège, moins deshonnestement les uns que les autres. Cestuy-cy est passe-morne. C'est merveille qu'il n'a crainte de se rouvrir à Orléans, veu tant de gens qui ont particulière obligation et servitude à cest insigne chevalier. Or le paillard, qui qu'il soit, tant bestial injurieux, cuidant faire tort à si grand personnage, luy a faict honneur ; monstrant qu'en luy ce bon seigneur pour la gloire et honneur de Dieu, et de la dévotion qu'il a au Roy son maistre : ilz devoient avoir souvenance, s'ilz n'ont du tout oublié Dieu, de ce qui est escript : *non male dicere*, et cohiber leur nature, parlant d'un lieutenant du Roy si digne chevalier : ilz appellent les chastimentz faictz par sentence de la court souveraine, meurtres et voleries, excusant toutes les illicites entreprises des Aygnos.

Après avoir ainsi parlé de luy, viennent à l'occasion de ses conseilz, desquelz, disent-ils, l'on ne peult attendre que tout mal : car telz personnages monstrent assez qu'ilz ne prétendent qu'à disposer de tout le royaume à leur plaisir.

Maistre Aygnos, de quel conseiller attendra-t-on bien, sinon de celui qui par son conseil a faict florir le royaume ? Et s'il entreprend contre le roy de Navarre réputant la personne du Roy en France, à qui en appartient la querelle ? Avez-vous procuration de luy, pour vous en plaindre, que ledit seigneur Roy de luy-mesme, ne l'ausast ou peust avoir faict ? Vous adjoustez qu'ilz n'ont voulu endurer que la Royne gouvernast : s'en est-elle plaincte aux rebelles ? Le roy de Navarre et elle, sont-ils en différence du gouvernement ? L'illustrissime conestable a-il mis discord ? Mais il ne souvient à cest Aygnos qu'aux Estatz, ses frères demandèrent et firent instance, que l'on ostast le gouvernement à la Royne ; ce qu'ilz eussent faict, sans ce que les catholiques leur y résistèrent ; pourquoy maintenant changent-ils de langage ? Veulent-ils

par là faire accroire qu'ilz sont repentiz, pource qu'ilz font des catholiques en cest endroit ?

Qu'ilz n'ayent soucy du gouvernement : la Royne avec le roy de Navarre et conseil du Roy, gouverneront si bien, si saintement et sagement, que l'on verra restituer et refflorir ce que les hérétiques ont dissipé, et pourvoiront au désespoir qu'ilz disent des pauvres crédeurs, division de la noblesse du royaume ; et se fera que les auteurs de la calamité publique seront cogneuz et chastiez ; et feront veoir noz bons conseillers, que leur intention n'est que de confirmer la religion catholique, en accroissement du royaume de Dieu, et qu'ilz ne se plaignent mal-à-propos des séditeux, que l'on tiendra, Dieu aydant, de si court, qu'ilz n'oseront entreprendre contre les ecclésiastiques en leur estat, et que les hérétiques comme gens pestiférés, s'ils ne changent, ne feront scandales aux villes, par leurs illégitimes assemblées ; et quoy qu'ilz ne vueillent, l'on les contiendra en office, sans avoir besoing de leur assistance, et leur fera-l'on entendre que vault commencer une guerre civile, et que ceux qui contreviennent au dessin du Roy, sont ses ennemis.

Ilz font, considérées les choses qu'ilz ont dites, protester le seigneur prince de Condé, pour le faire tenir coupable de chose qu'il ne peult ne doit avoir pensée ; afin que contaminé en sa conscience, par la mémoire du protest, il ne puisse avoir espérance du retour ; et que par ce moyen tousjours ils se servent de luy en leurs folles entreprises : mais ils perdent temps ; veu la force évidente qui luy est faicte, estant tenu si de court, qu'il ne pourroit avoir parlé, sinon tout hault et publiquement, à homme qui aille à luy de par le Roy, n'a autre, duquel les conjurez ayent opinion qu'iceluy seigneur ayt certaine confiance. Parquoy prenant le protest, tout au contraire de ce qu'il sonne, l'on croyra que le prince ne consentira jamais à la rage de telz conseilz, desquelz ces protestes l'accusent, et fera-l'on de sorte, qu'estant tiré de la captivité où il est, pourra librement expliquer et interpréter lesdictz protestes, et se revanger de l'indigne violence où il est détenu.

Lettre de mondit sieur le prince, aux princes d'Allemagne.

Monsieur mon bon cousin. Puisqu'il a pleu à Dieu réduire les affaires de ce royaume à ce but, que les ennemis de la religion chrestienne, et du repos d'iceluy, se sont violemment emparez de la personne de nostre Roy et de la Royne sa mère, pour plus facilement par après exécuter sur les pauvres fidèles,

leurs furieux desseings, et poursuivre le piteux commencement de la tragédie de Vassy; j'ay estimé que ce seroit chose par trop indigne, et de la profession que je fay, et du rang auquel il a pleu à Dieu me faire naistre, si à ce besoin vivement je ne m'opposoye; ayant pour cest effect requis et appelé avec moy au subside tous les principaux et plus grans seigneurs de France, à prendre les armes, et recourir Leurs Majestez de la captivité où ils sont détenus: chose que j'ay pensé ne vous devoir estre celée, comme à celui qui l'entendant, n'en recevra moins de déplaisir, qu'il participera à l'aise, quant Nostre-Seigneur nous aura fait la grâce d'en venir au-dessus. Et pour ce que je crain qu'ils vous ayent desjà fait entendre le rebours de la vérité, pour cuider esbranler vostre vertueuse constance à maintenir le Saint Évangile et ceux qui l'ensuivent, desguisans néanmoins leurs mauvaises intentions, suivant leur accoustumée façon de faire, les cognoissans plus prompts à mal dire, qu'à bien faire, je vous ay bien voulu envoyer la déclaration et protestation que j'en ay faite, pour vous rendre juge de l'équité de ma cause, laquelle estant maintenant commune à ce royaume, le mal en est si contagieux, qu'il y a danger qu'il ne s'espande plus avant par toute la chrestienté. A ceste cause, Monsieur mon bon cousin, d'autant que je sçay qu'elle vous est favorable, je vous supplie autant affectueusement qu'il m'est possible, vouloir à ce coup démonstrer au Roy, à la Royne, et à tous les fidèles de ce royaume, l'effect de vos bonnes intentions, suivant ce que chacun s'est toujours promis et asseuré de vous; ainsi que plus particulièrement et amplement ce mien gentilhomme présent porteur, vous fera entendre, tant de ma part que de celle de mon neveu monsieur le prince de Portien; lequel, s'il vous plaist, vous tiendrez pour excusé, si luy-mesme ne vous escrit, estant pour ceste heure détenu par maladie. Me remettant doncques sur la suffisance de ce porteur, lequel je vous prie croire comme à ma propre parole, après m'estre bien affectueusement recommandé à vostre bonne grace, je prieray Dieu vous tenir en sa sainte garde. Escrit à Orléans, ce 10^e jour d'avril 1562.

Ordre donné par le Roy et la Reine-Mère, au parlement de Paris, d'expédier le procès de ceux qui étoient prisonniers à l'occasion du tumulte arrivé à St. Médard.

Ce jourd'huy 10 avril, la court advertye que les Roy et Royne sa mère venolent oyr la messe à la Sainte Chapelle, m'a envoyé (M. Du Tillet) devers monsieur le duc de Guyse ou aultres des

seigneurs estans de ses affaires, qui je rencontrerois le premier, pour sçavoir si le-dictz Roy et Royne trouveroient bon qu'elle envoyast aucuns de messieurs les présidens et conseillers d'icelle leur faire la révérence et entendre leurs commandemens; ne voulant ladicte court faillir à son devoir, et pour donner exemple à tous les autres subjectz, de leur rendre l'obéissance deuë, ce que j'ay faict, et a esté fort agréable ausdictz seigneurs et dame, que les depputez vissent à l'yssuë de la messe; ce que j'ay rapporté; et suyvant ce, messieurs les Premier et de Saint André, présidens, accompagnez de M^{rs} Loys Gayant, Claude Anjorant, Guillaumè Viole et Jehan Jacqueslot, conseillers en ladicte court, y sont allez, et M^r Robert de Saint Germain, notaire et secrétaire du Roy, l'un des quatre notaires d'icelle court, et moy avecques eulx; et après la proposition faicte par mondict sieur le premier président, ledict seigneur a dict que l'obéissance que sa court rendroit à la Royne sa mère seroit à luy, et le vouloit ainsi: puis a esté commandé expédier le procès des prisonniers du faict de Saint Médard, et m'a esté ordonné l'aller dire à la Tournelle, où ledict procès est sur le bureau.

Dernière déclaration du Roy sur l'édit du dix-septiesme jour du mois de janvier, l'an de grace mil cinq cens soixante-un, concernant le faict de la religion.

Charles, par la grace de Dieu, Roy de France. A tous nos baillifs, sénéchaux ou leurs lieutenans, et à chacun d'eux, si comme à luy appartenra, salut. Estant assez notoire combien les subjects de cestuy nostre royaume se sont toujours monstrez loyaux, fidèles et très-affectionnez envers les rois nos prédécesseurs, et jusques à nous avoir fait en cela tel devoir, qu'il ne se peut dire que nul autre royaume ait, par la grace de Dieu, trouvé plus d'obéissance de ses peuples, que celle que nous avons eue; tellement que tant plus estrange est-il, qu'à présent aucuns d'iceux se soyent eslevez, mis en armes et assemblez en grand nombre, comme nous les voyons en divers endroits d'iceluy, mesmes en nostre ville d'Orléans, sous prétexte d'une crainte qu'ils disent avoir que l'on les veult rechercher en leurs consciences, et empêcher qu'ils ne jouissent des édits et ordonnances par nous faictes, mesmes au mois de janvier dernier, sur le faict de la religion, les vexer et travailler pour l'opinion qu'ils en ont; et sous ceste couleur attirent à eux aucuns de nos subjects auxquels ils ont fait prendre les armes; et d'autant que c'est chose trop esloignée de nostre intention, et à quoy nous n'avons jamais pensé

er, ne que pour cela ils soyent inquietez ne teuz, et à fin que nul ne prétende cause d'innée de nostre dicte intention, lever et oster nosdicts subjects le scrupule et crainte en pourroyent avoir, et se puissent discerner qui seront meuz d'autre desseing et pasque du repos de leurs consciences et zèle religion, troublans cestuy nostre royaume, sans nous et nostre autorité; avons, par délibération de la Royne, nostre très- et très-honorée dame et mère, de nostre cher et très-ami oncle le roy de Navarre, lieutenant général, représentant nostre royaume par tous nos royaume et pays, de nos royaumes les cardinaux de Bourbon et de Guyse, de Guyse, de Montmorency, connestable, d'Aumalle, chancelier, seigneurs de Saint-André, de Brissac et de Montmorency, mareschaux de France, et autres bons notables et personnages de nostrediet conseil, dit et fait, disons et déclarons, que nous n'avons ne mettons en doubte ledit édict du mois de mai, ne au préjudice d'icelui, entendu ne voulons que aucuns de nos subjects soyent pour occasion, ne aussi pour avoir prins et portés armes pour ledit fait, aucunement rechercher, molester ne travailler en leurs personnes; ce que nous défendons très-expressément à vous et à chascun de vous; à la charge de se contenir par eux et vivre paisiblement sans y contrevenir en quelque sorte que ce soit, sur les peines y contenues; sauf et excepté trois fois en ceste nostre bonne ville et cité de Paris, faux-bourgs et banlieue d'icelle, en laquelle nous n'entendons ne voulons qu'il soit fait aucunes assemblées publiques et privées, ne aucune administration de sacremens en autre que celle qui est receüe et observée en l'Eglise; et pource que nous craignons qu'il y ait aucunes opinions ou crainte de simuler et varier entre plusieurs de nos subjects, qui les pourroyent entretenir en desfiance les uns des autres, et troubler le repos de nostre royaume, l'inquiétude de nosdits subjects, nous avons fait et défendons à tous nosdits subjects, de quelque qualité ou condition qu'ils soyent, qu'ils ne soient, à peine de la vie, à s'entrequereller, quereller ne offenser, les mettans en nostre garde, et baillans en garde les uns aux autres pour vivre doresnavant en telle paix, amitié et union sous nostredite obéissance, qu'en ledit royaume tous ports d'armes cessent, et soient en repos et tranquillité. Si voulons et mandons que ceste nostre présente déclaration vous faites lire et enregistrer en vos cours, publier par vos juridictions, et du con-

tenu jouir et user pleinement tous ceux qu'il appartient; cessans et faisans cesser tous troubles et empeschemens au contraire. Donné à Paris, l'onzième jour d'avril, l'an de grace mil cinq cents soixante-deux, et de nostre règne, le deuxième.

Ainsi signé. Par le Roy, la Royne sa mère, le roi de Navarre, messieurs les cardinaux de Bourbon et de Guyse, duc de Guyse, de Montmorency, connestable, et d'Aumalle; le chancelier, les sieurs de Saint André, de Brissac et de Montmorency; mareschaux de France et autres, présents. De L'Aubespine. Et scellée de cire jaune sur simple queue.

Traicté d'association faicte par monseigneur le prince de Condé avec les princes, chevaliers de l'ordre, seigneurs, capitaines, gentilshommes et autres, de tous estats, qui sont entrez ou entreront en ladite association, pour maintenir l'honneur de Dieu, le repos de ce royaume, et l'estat et liberté du Roy, sous le gouvernement de la Royne sa mère.

Pseau. 139.

Seigneur, n'auray-je point en haine tes haineux, et ne débaîtray-je point avec ceux qui s'élèvent contre toy?

M. D. LXII.

Nous sousignez, n'ayans rien en plus grande recommandation après l'honneur de Dieu que le service de nostre Roy et la conservation de sa couronne pendant sa minorité, sous le gouvernement de la Royne sa mère, établie et autorisée par les Estats; voyans l'audace, témérité et ambition d'aucuns des subjects dudict seigneur mesprisans sa jeunesse, avoir esté si grande, qu'ils ont bien osé non seulement s'assembler et prendre les armes contre ses édicts, pour avec icelles mettre à mort un bon nombre de ses povres subjects, en n'espargnant ny aage ny sexe, sans aucune autre occasion, sinon qu'ils estoient assemblez pour prier et servir Dieu suivant la permission des édicts; mais aussi ne pouvans estre retenus par aucunes lois divines ou humaines, avec ledictes armes, se sont saisis de la personne du Roy et de la Royne, et de monseigneur d'Orléans; et ne pouvans par telle et si téméraire entreprise autre chose conjecturer, sinon une certaine délibération de ruiner, sous l'autorité du Roy détenu et captif, avec la vraye religion, la plus grande part de ceux de l'estat de noblesse et du tiers estat, et généralement tous ceux qui en font profession, qui sont des plus fidèles et obéissans subjects du Roy; qui seroit un vray moyen de mettre la couronne de France en proye: nous à ces causes, désirans à nostre

pouvoir remettre Sa Majesté et sa couronne en seureté, et la Royne en son autorité, et aussi conserver les pauvres fidèles de ce royaume en la liberté de conscience qu'il a pleu au Roy leur permettre par ses édits faits par l'advis des princes du sang, des seigneurs du conseil du Roy, et des plus notables de toutes les cours des parlemens de ce royaume assemblez, et par la délibération de la plupart des Estats, laquelle doit demeurer inviolable pendant la minorité dudict seigneur, avons esté, comme bons et loyaux subjects, forcez et contrains de prendre les armes, qui est le moyen que Dieu nous a mis en main contre telle violence; et dès maintenant, après avoir invoqué le nom de Dieu, comme bien advisez et conseillez par bonne et meure délibération, nous avons, d'un commun accord et consentement libre et volontaire, promis et juré, par le nom de Dieu vivant, une association et sainte compagnie mutuelle, aux conditions suivantes, que nous jurons et promettons devant Dieu et ses anges garder inviolablement et de point en point, comme s'en suit, moyennant la grace et miséricorde de Dieu, nostre seule espérance.

Premièrement. Nous protestons que nous n'apportons en ceste sainte alliance aucune passion particulière, ni respect de nos personnes, biens et honneurs; mais qu'entièrement nous n'avons devant les yeux que l'honneur de Dieu, la délivrance des Majestez du Roy et de la Royne, la conservation des edictz et ordonnances faictes par eux, et finalement la juste punition et correction des contempteurs d'icelles; et à ces fins et non autres, nous jurons et promettons chacun en son esgard, d'employer corps et biens, et tout ce qui nous sera possible, jusques à la dernière goutte de nostre sang; et durera ceste présente association et alliance inviolable jusques à la majorité du Roy; c'est assavoir, jusques à ce que Sa Majesté estant en aage, ait pris en personne le gouvernement de son royaume, pour lors nous soubmettre à l'entière obéissance et subjection de sa simple volonté; auquel temps nous espérons luy rendre si bon compte de ladicte association (comme aussi nous ferons toutes et quantesfois qu'il plaira à la Royne, elle estant en liberté), qu'on cognoistra que ce n'est point une ligue ou monopole défendu, mais une fidèle et droicte obéissance pour l'urgent service et conservation de Leurs Majestez.

Secondement. Affin que chacun entende ladicte présente association estre faite avec telle intention susdicte, et en toute pureté de conscience et crainte du nom de Dieu, lequel nous prenons pour chef et protecteur d'icelle, nous entendons et jurons qu'en nostre compagnie nous ne souffri-

rons qu'il soit fait chose qui déroge aux commandemens de Dieu et du Roy, comme idolâtries et superstitions, blasphèmes, paillardises, violences, ravissemens, pilleries, brisemens d'images et saccagemens des temples, par autorité privée; et en général, autres telles choses défendues de Dieu, ou par l'édict dernier de janvier; desquelles au contraire nous pourchasserons que punition et justice soit faite. Et pour estre conduits sous l'obéissance de la parole de Dieu, nous entendons avoir en nos compagnies de bons et fidèles ministres de la gloire de nostre Dieu, qui nous enseigneront sa volonté, et ausquels nous prestérons audience telle qu'il appartient.

Tiercement. Nous nommons pour chef et conducteur de toute la compagnie monseigneur le prince de Condé, prince du sang, et partant conseiller né, et l'un des protecteurs de la couronne de France; lequel nous jurons et promettons accompagner et luy rendre toute prompte obéissance en ce qui concerne le fait de ceste présente association; nous soubmettans, en cas de rébellion ou négligence, à son chastiment et correction telle qu'il advisera; et cas advenant que ledict seigneur prince, par son indisposition ou autrement, ne peust exécuter ladicte charge, celui qui sera par luy nommé sera obéy et suivy entièrement comme sa propre personne; et ledict seigneur prince, monstrans le zèle qu'il a à la gloire de Dieu et au service du Roy, a accepté ce que dessus; promettant à toute la compagnie, qu'en toute diligence et promptitude, moyennant l'aide de Dieu, il fera vray office de chef et conducteur, suivant la teneur de toutes les conditions de la susdicte association.

En quatriesme lieu. Nous avons compris et associé en ce présent traicté d'alliance toutes les personnes du conseil du Roy, exceptez ceux qui portent armes contre leur devoir, pour asservir la volonté du Roy et de la Royne; lesquelles armes s'ils ne posent, et s'ils ne se retirent et rendent raison de leur fait en toute subjection et obéissance, quand il plaira à la Royne les appeller, nous les tenons avec juste occasion, pour coupables de lèse-majesté, et perturbateurs du repos public de ce royaume.

Et pour parvenir à la fin et accomplissement de ceste dicte association (que nous protestons derechef n'estre faite que pour maintenir l'honneur de Dieu, le repos de ce royaume, et l'estat et liberté du Roy, sous le gouvernement de la Royne sa mère), un chacun de nous en son esgard, depuis le plus petit jusques au plus grand, jurons et promettons devant Dieu et ses anges, nous tenir prests de tout ce qui sera en nostre pouvoir, comme d'argent, d'armes, chevaux de

service, et toutes autres choses requises, pour nous trouver au premier mandement dudit seigneur prince, ou autre ayant charge de luy, équipez, pour l'accompagner par tout où il luy plaira nous commander, et fidèlement luy faire service pour les fins susdictes, et rendre tout devoir de corps et de biens jusques au dernier soupir; et cas advenant qu'en quelque lieu ou endroit de ce royaume, entendions qu'aucun compris en ceste présente association, reçoive outrage ou violence par les dessusdicts ou autres, contre l'édict du Roy du mois de janvier dernier, nous jurons et promettons tous le secourir promptement, et nous employer à ce que tel tort soit réparé, comme si le dommage estoit particulier à un chacun de nous, et le tout selon qu'il nous sera commandé par ledict seigneur prince, ou autre ayant charge de luy.

Davantage, s'il advient (ce que Dieu ne vueille) qu'aucun de nous, ayant oublié son devoir et son serment, eust quelque intelligence avec les ennemis, ou commis acte de lascheté ou trahison, en sorte ou manière quelconque, ou se monstreat rébelle à ce que dessus, nous jurons et promettons sur la part que nous prétendons avoir en paradis, le révéler incontinent audict seigneur prince, ou autre qu'il appartiendra, et le tenir et traicter comme ennemy traistre et desloyal: car ainsi a-il esté accordé d'un franc et irrévocable consentement. Fait, arrêté et publié, à Orléans, l'an de Nostre-Seigneur mil cinq cens soixante-deux, l'onzième jour d'avril. Ainsi signé :

Loys de Bourbon, (avec autres, princes, chevaliers de l'ordre, seigneurs, capitaines, gentilshommes, et plusieurs autres de tous les estats et de toutes les contrées de ce royaume, en grand nombre, comme il appert par le registre estant par devers ledict seigneur).

Instruction pour l'ambassadeur du prince de Condé, dépesché devers aulcuns Princes d'Allemagne.

Sera remonstré le piteux estat auquel est à présent ce royaume, estants le Roy et la Royne sa mère, captifz; laquelle captivité et aultres causes amplement narrées en la protestation cy présentée, ont esmeu et contrainct messeigneurs les princes de Condé et de Porcian, messieurs l'admiral, d'Andelot, Soubise, Genly, Piennes et Rohan, à prendre les armes, avec plusieurs, tant chevaliers de l'ordre, capitaines, gentilshommes, que aultres de toutes qualités, pour rendre au besoing le devoir que bons et loyaux subjectz doiivent à leur prince naturel, duquel la cause et calamité se rend d'autant plus recommanda-

ble, qu'il est en fort bas aage, qui le rend incapable de pouvoir donner ordre luy-mesme. Ont esté advertiz lesdictz seigneurs, que leurs ennemis sentans leur entreprinse estre condamnée par la pluspart de ce dict royaume, ont soubz le nom et autorité du Roy, envoyé lever gens de guerre en Allemagne, pour se maintenir en leur tyrannie: parquoy cognoissans bien de quelle importance pourroit estre la venue des estrangers en ce dict royaume, avec force et main armée, ilz supplient l'excellence de messeigneurs les princes d'Allemagne, anciens amis et conféderez de la couronne de France, vouloir empescher par toutes voyes et manières deuës, que telle chose ne se face au grand préjudice du Roy leur voysin et bon amy, qui pourra recognoistre le secours et bienfaict quelque jour, estant venu en aage. Et si lesdictz seigneurs princes de la Germanie trouvent bon d'envoyer ambassadeurs notables à la court, pour pacifier les grands troubles qui sont en ce royaume, mesdictz seigneurs princes de Condé et de Portian, messieurs l'admiral, d'Andelot, Soubise, Genly, Piennes, Rohan et aultres, en seront très-aises; et supplient leurs excellences de ce faire; comme ceulx qui ne désirent rien tant après l'honneur de Dieu et la liberté du Roy et de la Royne, que le repos public d'iceluy.

Loys de Bourbon, Chastillon, Andelot, Piennes, Jehan de Rohan, Soubise, Genly, Mauvillier.

Lettre de Wolphgang comte Palatin, au prince de Condé.

Très-illustre prince. Nous estimons que n'ignorez ce que la noble mère du Roy très-chrestien a traité et conféré avec nous, et le reste des électeurs et princes de l'Empire, qui font profession d'une mesme religion, par son ambassadeur M. de Ramboüillet, touchant la célébration du concile de Trente; et d'autre part, ce que nous avons aussi respondu aux demandes du Roy; de laquelle responce je vous envoie une copie avec les présentes, pour l'honneur et affection que je vous porte, et principalement pour ce regard, afin que puissiez veoir et cognoistre le désir que j'ay de faire service à l'Église de France. Or comme ainsi soit que nous ayons fort bonne espérance de vous, et que de vostre bon gré vous vous employez de tout pouvoir à dresser et avancer une sainte réformation es églises françoises, tant pour le commandement exprès qui nous est fait de Dieu, d'avoir seulement son Fils, et de croire à l'Évangile, et aussi que la nature humaine a esté créée, et puis après rachetée du Fils de Dieu, à celle fin qu'elle ho-

nore et magnifie Dieu, et aussi qu'elle espère en toute assurance le loyer et récompense de luy; toutesfois, pour l'honneur et la gloire de Dieu, nous vqus prions et advertissons que vous ne laissiez en arrière une si belle occasion de procurer le bien et proffit, non seulement de la France, mais aussi de toute la chrestienté; ayant souvenance que cela sur tout est du devoir de vostre office, et agréable à Dieu; c'est que d'un courage prompt et alaigne vous entrepreniez le soin et défense de l'Eglise de Jésus-Christ, qui est pour le jourd'huy tant affligée et vient comme en décadence: ce que nous nous tenons du tout assurez que ferez soigneusement selon vostre piété et prudence, et ne doubtons nullement que Dieu par sa miséricorde infinie et mémorable assistera à vos saintes et justes entreprises: ce que nous souhaitons de tout nostre cœur et vous offrons tout plaisir et confort.

Bien vous soit.

Escript à Neubourg sur le Danube, le 12 avril 1562. Vostre très-affectionné,

WOLFGANG COMTE PALATIN DU RIN.

Arrêts de la cour de parlement de Paris, par rapport à une lettre envoyée à ceste cour par le prince de Condé, et la réponse qu'elle lui fit.

Ce jourd'huy 14 avril, j'ay (Du Tillet) rapporté à la court, que suyvant le commandement qu'elle m'avoit fait le jourd'huy, j'allay après disner devers le Roy et Roïne, que je trouvay avec leur conseil des affaires; et aussitost que je feuz entré, ledict seigneur Roy se retira; et je deys à ladicte dame et au roy de Navarre, présens les autres princes et seigneurs dudict conseil, que le matin, l'huissier David avoit présenté à monsieur le président de Thou ung paquet ayant deux couvertures; la première, de lettres du parlement de Thoulouze à ladicte court: la seconde, de lettres de monsieur le prince de Condé, à elle; et que ayant cogneu par la lecture, que les escriptz concernoient l'Estat, non la justice, m'avoit esté commandé les leur apporter, pour en estre ordonné ce qu'ilz verroient pour le mieulx; et leur feys veoir les dictes deux couvertures: les lettres missives et déclaration signée Loys de Bourbon, furent leuës, et la signature plusieurs foys regardée; et pource que l'on doubtoit qu'elle feust de la main de mondiet sieur le prince, me fut ordonné les faire doubler à toute dilligence, signer les doubles, et les bailler au sieur d'Alluye secrétaire d'Estat et des finances du Roy, lequel devoit partir le soir dudict jourd'hyer, pour aller à Orléans devers ledict sieur prince, afin de les luy monstrier, pour veoir s'il les advoueroit.

Je feis hastivement faire les dictz doubles; mais ledit sieur d'Alluye me manda que la Roïne luy en avoit baillé aultant. Oultre, me fut commandé dire à messieurs les présidens de ladicte court, qu'ilz feissent constituer prisonnier en la Conciergerie ledict huissier David, dès ladicte après-disnée, pour luy faire dire de qui il avoit eu ledict paquet; et s'il estoit possible, reconnoistre la main de celui qui avoit escript la première couverture d'icelluy paquet; duquel commandement j'en advertys aussitost messieurs les présidens de Saint-André, Baillet et de Thou; lesquels, appelez messieurs Gayant conseiller, et le procureur général du roy, en ladicte court, advisèrent d'arrester ledict David prisonnier en la maison du premier huissier. (sic).

Ce jour 15 avril, j'ay dict à la court que hier au soir, la Roïne me manda; et entre autres choses me commanda, le roy de Navarre présent, dire à ladicte court, qu'elle eslargist Jehan David huissier en icelle, en faisant les submissions de se représenter toutesfoys et quantes qu'il sera ordonné. Sur ce, la matière mise en délibération, a esté arresté que ledict David huissier, sera eslargy, en faisant les submissions accoustumées de se représenter en l'estat, lorsqu'il sera ordonné, *sub penâ convicti*; suivant lequel arrest, est ledict Jean David huissier dessus nommé, comparu au greffe de ladicte court, et a fait les submissions acoustumées, et promet se représenter en l'estat, toutesfoys et quantes qu'il sera ordonné, sur peine d'estre attainct et convaincu des cas à luy imposez.

Ce dict jour, j'ay dict à la court que hier matin, j'avois par commandement de la Roïne, baillé à monsieur de l'Aubespine secrétaire d'Estat et des finances du roy, les doubles des lettres et déclaration estans au paquet présenté par l'huissier David, lundy dernier, signés de moy, par commandement verbal qui m'en avoit esté fait ledict jour de lundy après disner; et hier au soir ladicte dame m'avoit mandé et commandé, présent le roy de Navarre, entre autres choses, dire à ladicte court, qu'elle élargist ledict David, en faisant les submissions de se représenter toutesfoys et quantes. Sur ledict rapport, ladicte court a ordonné ledict élargissement.

Lettres du Roy et de la Reine mère au duc de Wirtemberg, sur ce que les huguenots publioient qu'on vouloit opprimer leur religion, et que le Roy et sa mère étoient dans une espèce de captivité.

Mon cousin. Je m'assure que vous avez bien entendu de ceste heure, les troubles et divisions

ai sont en mon royaume, pour la particulière passion d'aucuns de mes subjectz, lesquels ont esté si hardis et téméraires que de prendre les armes, et s'impatronir d'aucunes de mes villes, contre mes édictz et ordonnances et contre mon vouloir et intention; et pource que après les voir à diverses fois faict rechercher par tous les doux et gracieux moyens qui m'ont esté possibles, de déposer les dictes armes, ilz n'en ont faict compte; mais au contraire, pour nourrir et augmenter lesdicts troubles, et attirer le plus qu'ilz peuvent de mes subjectz à leur part, ont cherché défendre leur mauuaise volonté et réprouvée entreprinse, sur deux causes principales, qu'ilz ont pensé selon la disposition du temps, pouvoir plus servir à leur intention; l'une, que ce qu'ilz font, est pour la conservation de leur religion que l'on veut opprimer; et l'autre, pour la délivrance de la Royne madame ma mère, et de ma personne, qu'ilz chergent calomnieusement estre en la disposition des princes et seigneurs qui nous accompagnent, jusques à oser bien dire qu'ilz nous tiennent prisonniers; ne pouvant endurer que ces bruiets parviennent aux oreilles des princes mes amys et voisins, sans leur faire bien particulièrement entendre de ma part quelle est la vérité de toutes les particularitez susdictes; ay bien voulu vous dépêcher Courtelary mon touchement en langue germanique, et qui est de ma chambre, présent porteur, pour vous dire, mon cousin, que pour impugner le premier oinct de leur calumnie, je n'aurois à leur proposer et mettre au-devant aultre meilleur effence, que l'édict qui a esté faict au moys de janvier dernier, qui leur tollère de servir à Dieu la telle liberté de conscience, qu'il me semble qu'ilz ne la peuvent pas désirer plus grande d'ung prince politique qui en la diversité des opinions qui règnent pour le jourd'huy en ce royaume au faict de la religion, à conserver son estat en repos et tranquillité; mais leur ayant l'abondant faict déclarer par diverses fois, qu'il n'y a personne qui ait jamais pensé de forcer leurs consciences, et de nouveau faict expédier la déclaration que vous monstrera ce porteur, il ne semble que c'estoient choses qui devoient suffire à leur lever ceste opinion; et font bien cognoistre à tout le monde, puisque après telles déclarations et seuretés, ilz ne me obéissent et ne se despartent des armes, que leur témérité aultre carine et fondement que celluy dont ilz ne sont voulu couvrir jusques à présent. Quant au faict de la délivrance de la personne de la Royne, ma dicte dame et mère, et de la mienne, qu'ilz allèguent pour leur seconde excuse et oc-

casion; tant s'en fault que l'on ait faict chose qui ait forcé noz volentez, ou en riens préjudicié à l'autorité, pouvoir et liberté qui nous est due, et en laquelle j'ay tousjours vescu depuis mon advènement à ceste couronne, que je vous veux bien asseurer du contraire; et que je suis venu de ma franche volonté en ceste ville principale et capitale de mon royaume, pour pourvoyeur et donner ordre librement à mes affaires, par l'advis de la Royne ma dicte dame et mère, de mon oncle le roy de Navarre, et des autres princes et seigneurs, que j'ay près et à l'entour de ma personne, pour m'accompagner et conseiller, selon le devoir de la fidélité qu'ilz me doibvent, et l'acquit des grandes charges et estatz qu'ilz tiennent de leur temps en ce royaume, esquelz ilz se sont continuellement acquittés avec telle sincérité, prudence, vaillance et assiduité, à la conservation de la grandeur de ceste couronne, qu'ilz en ont mérité une perpétuelle louange et très-singulière recommandation en mon endroict : vous priant, mon cousin, que d'autant que vous desirés donner foy à ma parole, vous ne vous laissés persuader de telles impostures, et qu'il y ait aultre occasion qui ait conduit telles personnes à prendre les dictes armes, et s'impatronir de mes dictes villes, que leurs particulières passions; ce que je m'asseure que vous voudriez aussy peu louer, favoriser et approuver en mes subjectz, que vous qui estes prince commandant à ung tel Estat, voudriez mal-aisément endurer une telle faulte en aucuns de vostres, pour la passer légèrement; et pource, je vous prie encores un coup, que en cela comme en toutes aultres choses qui me pourront jamais concerner, vous me faictes cognoistre combien vous me estes bon et seur amy; croyant ce dict porteur de ce qu'il vous dira de ma part, sur toutes les particularitez susdictes, comme vous feriez à ma propre personne : priant Dieu, mon cousin, qu'il vous ayt en sa très-sainte et digne garde. Escript à Paris, le 17 d'avril 1562.

CHARLES.

Et plus bas : BOURDIN.

A mon cousin le duc de Wirtemberg.

Mon cousin. Vous verrez par la lettre que vous escript le Roy monsieur mon filz, comme les choses se passent par deçà; qui est bien au plus grand regret et enuye que je scauroye recevoir en ce monde, pour avoir toute ma vie travaillé, comme chascun sçait, à contenir les subjectz du Roy mondiet seigneur et filz, en son obéissance, union, repos et tranquillité; et encores que je m'asseure que en ce faict comme en toutes aultres choses qui le pourront toucher, il ne

recevra jamais de vous que tous offices et démonstrations d'amitié telle que vous luy avés toujours promise ; si ne laisseray-je de vous en prier de tout l'affection qu'il m'est possible , et de croire que c'est chose qu'il réconnoistra avec telle correspondance d'amitié et bénévolence , que vous pouvez espérer de vostre meilleur et plus seur amy ; et après vous avoir promis le semblable de ma part , je prieray Dieu , mon cousin , qu'il vous ayt en sa très-sainte et digne garde. Escript à Paris , le XVII^e jour d'avril 1562.

Vostre bonne cousine , CATERINE.

Et plus bas : BOURDIN.

A mon cousin , monsieur le duc de Wirtemberg ,

Lettre de monsieur le prince de Condé , à la Roine-mère , sur le massacre fait à Sens.

Madame. Je pensoye , veu les troubles qui depuis peu de jours ont commencé à s'esmouvoir en ce royaume , à cause de la religion , que la déclaration qu'il a pleu à Vostre Majesté faire dernièrement publier , pour l'observation et entretenement de l'édict du mois de janvier , deust servir de bride aux perturbateurs du repos public ; et qu'y voyans le feu desjà trop allumé , chacun se mettroit plustost en peine d'apporter les remèdes pour l'amortir , que de rechercher les occasions de l'enflammer davantage ; mais , à ce que je puis cognoistre , la malice des hommes est tellement accreüe , qu'il semble qu'ils soient maintenant parvenus au comble de leur malheur , pour en recevoir une condigne vengeance et juste punition de Dieu. Et de faict , Madame , quand vous aurez entendu le piteux massacre naguères commis en la ville de Sens , sur une grande quantité de pauvres gens faisant profession de l'Evangile , dont la cruauté n'est moins horrible à escouter , que le faict est inhumain et barbare , ainsi que plus amplement Vostre Majesté verra s'il luy plaist , par le discours cy-enclos , lequel je vous envoie ; je m'ose bien tant promettre de la bonté de vostre naturel , qu'outre le desplaisir que vous en résentirez , et remémorant les autres actes précédens , cela vous fera bien juger quelle seureté chacun doit attendre des douces et emmiellées paroles que l'on nous donne ; tellement , Madame , que ne pouvant moins faire que de très-humblement vous en présenter les plaintes , et en requérir une équitable justice , je suis contraint et à mon très-grand regret , de vous dire qu'il est à craindre , si elle nous est déniée et du Roy et de vous , à cause des obstacles qui vous empeschent d'y prester la main vive et forte , que la clameur du sang innocent ne pénètre si avant jusques au

ciel , que Dieu en son courroux , ne face tomber sur ce pauvre royaume la calamité et désastre dont tous les jours il est menacé. A ceste cause , Madame , je vous supplie très - humblement , après avoir représenté devant les yeux tant d'avertissemens de tels misérables spectacles , et considéré la patience que jusques-icy l'on a eüe pour le respect et obéissance que nous devons et voulons porter à Vos Majestez , et de laquelle il a tousjours esté abusé , vostre plaisir soit en cest endroit faire paroistre que vous voulez voz édicts avoir lieu et estre rigoureusement exécutés sur voz subjects infracteurs d'iceux ; si que la conspiration de la ruine de vostre Estat , qui sous ce prétexte se brasse , ne trouve point tant de complices et fauteurs , que par la justice d'une cause tant favorable , vous ne puissiez avoir des protecteurs ; et faisant réparer et corriger des meurtres si exécrationnels et énormes , préparer le chemin que la licence ne soit point baillée en France de faire surmonter la raison par la force ; qui sera un moyen de dompter tels esprits furieux , rendre Vos Majestez obéies , et remettre vostre peuple en paix : autrement , Madame , la chose tire une telle conséquence après soy , que la fin n'en peut estre que déplorable ; et espérant que Vostre Majesté y fera pourveoir et donner ordre. Escriit à Orléans , ce 19 jour d'avril 1562.

Lettre de monsieur le prince , envoyée à messieurs de la cour de parlement de Rouen , avec la première déclaration et protestation.

Messieurs. Veu les troubles qui sont de présent , et à mon grand regret , par trop avant espandus sur la face de ce royaume , tant à cause du faict de la religion , que pour la conservation de la liberté et autorité du Roy et de la Roynie , je ne doute point qu'une si bonne et grande compagnie que la vostre , assemblée de tant de gens de bien douez de la perfection du jugement et sçavoir , dont il faut poiser les choses de ce monde , n'ait desjà assez clairement cogneu chacun en particulier , les raisons qui m'ont meu d'entreprendre pour le service de Leurs Majestez , ce qui est maintenant notoire à tout le monde : mais comme les opinions des hommes sont diverses , et que je sçay que diversement on pourroit discourir de mes actions , les uns surmontez de passions particulières , les autres pour n'en avoir claire intelligence ; d'autant , qu'après la gloire de Dieu , j'ay toute ma vie désiré rapporter le fruit de la vertu de mes ancestres qui m'y ont acquis la marque et titre de prince , telle que vous sçavez ; je me suis advisé

faire entendre au vray le fonds de mes
ns ; à fin que si par cy-après aucuns les
nt reprendre, vous soyez tousjours prest,
lement d'équitablement en juger, mais
véritablement en respondre. Et pour ceste
1, je vous envoie le double de ma déclai-
et protestation (v. ci-dessus) que géné-
t j'en ay faite, et en laquelle je persiste
nue, pour couper, s'il m'est possible, le
à tous calomnieurs, et rendre les person-
es et de net et sain jugement, satisfaites
ntes, principalement quand ils y verront
leux et honnestes offres ausquels si fran-
t je me submets ; voire jusques à me des-
des dégrez ausquels il a pleu à Dieu
ler, pour m'esgaller aux conditions que
er de ceux qui ne peuvent prendre au-
net où je suis parvenu dès ma naissance.
cause, Messieurs, je vous prie, suyv-
ant une volonté, laquelle je veux croire ne
anquer oncques en mon endroit, vouloir
e et publier ma dicte déclaration et pro-
a, pour lever toutes les excuses qu'un
mal adverty pourroit prétendre, quand il
it à mon désavantage ; ne désirant rien
gullièrement, que tous peuples et nations
combien la fidélité et servitude premiè-
de mon Dieu, et la pureté de son Evan-
puis l'obéissance qui est deuë à leurs
s, me sont chers et recommandables : et
rant qu'y ferez pour l'amour de moy
vertueux offices, je prieray le Créateur
nner, Messieurs, avec sa sainte grace,
plus desirez. Escrit à Orléans, ce 20^e jour
1562.

*Le monsieur le prince de Condé, à l'em-
pereur Ferdinand.*

puissant et invincible César. Combien
faire présente de laquelle j'escris à Vostre
, soit de telle importance, qu'elle requiert
assade exprès vous estre envoyé de ma
uteffois j'espère qu'ayant entendu l'estat
sont nos affaires, et la grandeur des dan-
i sont éminens à tout homme de bien de
ame, recevrez aisément selon vostre sin-
clémence et douceur, nos excuses. Or en
este indicible bénévolence que si souvent
tant de lettres et ambassades avez dé-
à nostre Roy mon souverain et très-hu-
igneur, partie aussi la singulière admira-
j'ay de vostre sagesse, ont fait que n'ay
mauvais advertir Vostre Majesté des af-
agères survenus en ce Royaume ; veu
que cela est de mon office et devoir, pour
ité que Dieu et nature m'y ont donné,

ou que mal-aisément, et non sans mauvaise
conscience, me semble n'en pouvoir faillir. Ces
jours passez doncques comme nous semblions
par tout ce royaume jouir en toutes choses d'une
heureuse paix et repos commun, subit s'est ma-
nifestée une conspiration de ceux desquels je ne
faits doute que l'insatiable convoitise et désir de
régner, lequel des longues années a troublé toute
la chrestienté, ne vous soit cogneü. Après que
ce nouveau conseil duquel j'estime Vostre Ma-
jesté avoir esté bien informée, de secrètement
ravir et enlever le duc d'Orléans pour le trans-
porter en pais estrange, print une issuë, par le
bénéfice de Dieu, bien autre et contraire à celle
que noz ennemis eussent souhaitté, lors les Gui-
sars qui ne haissent rien plus et ne portent plus
impatiemment qu'une paix et repos, ont prins
nouveau conseil de se saisir de la personne du
Roy ; et pour ce faire ont admis en leur conseil
et entreprise, le connestable, le mareschal Saint
André, lesquels peu de jours auparavant, tansez
de la Royne, s'estoyent retirez de la cour, non
sans bruit et paroles pleines de menaces ; et à fin
que plus couvertement ils peussent brasser et
exécuter leur entreprinse, se sont transportez
secrettement en Lorraine, et vers les limites de
vostre Allemagne, pendant que par certains es-
pions ayans communication, et exécuteurs et
ministres de leurs conseils, ils sollicitoyent la
noblesse françoise, à fin qu'au plus grand nom-
bre qu'il seroit possible, avec leurs amis et fami-
liers, ils fussent tous prests en armes à Paris, sur
le commencement du printemps ; à savoir, au
mois de mars, temps par eux préfix. La Royne
commençant à descouvrir telles menées et prati-
que (à laquelle vous sçavez le gouvernement
de ce royaume, jusques à ce que le Roy seroit
parvenu en aage, par le consentement des prin-
ces de tous estats, et des parlemens, avoir esté
defféré), promptement leur mande venir en cour
les armes posées, avec honneste et moyen train,
leur commandant cela de son autorité, mesmes
à peine d'estre déclairez rebelles : mais eux, tous
mandemens mesprisez et mis au néant, ont pris
leur chemin droit à Fontainebleau, maison,
comme j'estime que sçavez, seulement de plaisir,
et pour la chasse, sans aucune forteresse, avec
toutes leurs forces, et se sont emparez en telle
sorte du Roy, de la Royne sa mère, et du duc
d'Orléans, que le Roy enfant de bonne nature et
grande espérance, tesmoignoit non seulement
par paroles, mais aussi avec abondance de lar-
mes, extrême dueil et tristesse ; et souventesfois
s'escriant, déplorait sa condition par telles pa-
roles : Pourquoi ne me laissez-vous ? Pour quelle
raison me voy-je circuy et environné de gens

armez ? Pourquoi contre ma volonté me tirez-vous du lieu où je prenoye mon plaisir ? Pourquoi deschirez-vous ainsi mon Estat en ce mien âge ? Mais la Royue, après avoir par plusieurs paroles, et assez courageusement résisté à leurs efforts, et tesmoigné violence et injure luy estre faite, n'a eu d'eux autre response que ceste-cy : Ou il faut que venez avec nous, ou nous emmenerons le Roy sans vous ; lesquelles paroles, invincible César, s'il semble avoir esté proférées par ceux qui seroyent libres, et non plus-tost par ceux qui contre leur gré, et estant captifs, seroyent enlevez par force, nous ne contredisons point que nous qui nous sommes alliez et associez, pour esteindre ce feu commun à toute la patrie, ne soyons estimez pour séditeux et perturbateurs du repos et tranquillité publique ; mais si elles démontrent apertement ceste indigne et inhumaine captivité, de laquelle j'appelle Dieu et les hommes à tesmoins, et fait cognoistre ouvertement nostre Roy très-chrestien, contre son vueil et ses efforts, estre tombé es mains cruelles et violentes, je vous supplie, que si vous requerez quelque fidélité et obéissance à l'endroit de vos subjets, pour la conservation de Vostre Majesté Impériale ; et nous la rendons telle à nostre très-bénin et souverain seigneur ; vous estimez ceste notre affection ou plustost piété, digne de quelque faveur vostre, et ne permettez que à l'advenir on puisse dire et réciter, que sous l'empire de César Ferdinand, on ayt entrepris et attenté contre la Majesté de nostre Roy un tel et si audacieux forfait, avec impunité ; et ne voulons pour le présent dire autre chose, ny présager plus sinistrement à la couronne de France ; mais retorquons un détestable présage sur la teste de ceux desquels ceste trop ardente convoitise et avidité de régner, non seulement enuieuse, mais aussi entièrement intolérable à toute la noblesse françoise, doit à bon droit estre haye et réputée abominable de tous roys et princes estrangers, pour l'infamie d'un tel exemple. Et pour ce que nous déclarons un peu plus exactement dans ce livre que nous envoyons à Vostre Majesté, avec ce paquet, les causes qui m'ont induit avec mes bons amis et oncles l'admiral et d'Andelot, et autres plusieurs princes et seigneurs de ce royaume, à prendre les armes, je supplie Vostre Majesté ne trouver ennuyeuse la lecture d'iceluy, et selon vostre sagesse poiser et balancer chacune d'icelles selon son poids ; afin que si (comme nous espérons) elles vous semblent assez justes et graves, pour entreprendre une sainte et juste guerre contre les autheurs et compagnons de ceste conspiration, que maintenant que l'âge du Roy le re-

quiert, le temps en demande, vous monstrez par effect vostre affection à l'endroit de luy, de la Royne sa mère, du duc d'Orléans, et finalement à l'endroit de la couronne de France, pour l'asseurer en la maison de Vallois : ce que faisant, vous ferez chose digne de Vostre Majesté Impériale, et de la très-célèbre illustre famille d'Autriche, par un tant singulier et immortel bien et faveur. Adieu invincible César Ferdinand, empereur très-puissant. Le Dieu Tout-puissant par sa singulière et unique bonté, vueille embrasser Vostre Majesté. A Orléans, ce 20 avril 1562.

Lettre du seigneur comte Palatin à monseigneur le prince de Condé.

Monsieur mon cousin. Ce présent porteur m'a rendu fidèlement conte de vos nouvelles, et de tout ce que l'aviez enchargé ; et m'a informé assez amplement de l'estat de France, pour le fait de la religion. Il me desplaist grandement que ceux desquels nous espérons beaucoup de par deça, se soyent ainsi esbranlez ; mais le seigneur Dieu vivant auquel seul appartient l'honneur et la gloire de cest œuvre excellent qui est advenu en France, sçaura bien luy seul parachever ce que tant heureusement il y a commencé ; et le prie, que de plus en plus il se vaille servir de vous en ce saint œuvre, et vous donner toute force et constance contre toutes factions et menées des adversaires ; et pource qu'en bonne conscience, on peut user des moyens qu'il nous donne, j'ay trouvé bon (selon vostre advis) que ce porteur se transporte vers le duc de Wirtemberg, puis au lantgrave de Hesse. Pour ce faire, je leur ay escrit, et prié d'avoir en ceste cause commune, souvenance de vous et de tous les fideles de France. Il vous sçaura bien réciter la response qu'ils luy ont faite, et ce que vous pouvez espérer d'eux, touchant les deux principaux poincts de vostre demande ; auquel aussi je me remettray entièrement, pour vous discourir bien à plein tout ce que je luy ay communiqué ; vous priant de l'escouter et croire, et estimer qu'il n'y en a point en Allemagne, qui de meilleure volonté désire l'avancement de l'Évangile en France, et la protection et assurance de vostre personne, avec la paix et tranquillité des églises réformées en France : qui sera l'endroit, Monsieur mon bon cousin, ou après vous avoir présenté mes bien affectueuses recommandations, je prieray ce grand Dieu de vous conserver et fortifier de plus en plus, et vous maintenir en sa grace et faveur. De Heyldeberg, ce 20^e jour d'avril 1562.

Vostre bon et affectionné cousin,
FRÉDÉRIC COMTE PALATIN, PRINCE ÉLECTEUR.

Lettre de la cour de parlement de Paris, à monsieur le prince de Condé, sur sa déclaration et protestation à elle envoyée.

Ce jourd'huy 21 avril, j'ay dict à la court, et chambres du plaidoyé et conseil assemblées, recques tous messieurs les six présidens d'icelle court, que huit jours a, la Royne, présent le roy de Navarre, me (M. Du Tillet) commanda dresser réponse au nom de ladicte court, aux lettres et déclaration à elle envoyées par monsieur le prince de Condé; et me deffendit qu'elle ne feust envoyée, ins qu'elle eust esté veuë au conseil du Roy, parce qu'elle concerne son estat, non la justice: obéissant auquel commandement, dès l'après-disnée: minuttay une lettre de ladicte court audict leur prince, laquelle le lendemain matin je monstray à messieurs les présidens de Saint André, Baillet et de Thou, lesquels furent d'advise qu'elle feust en quelques termes et endroitz adoucy; au moins dequoy, suivant leur intention, j'en dressay une autre, et les baillay toutes deux le soir au sieur de l'Aubespine, secrétaire l'estat et des finances du Roy, pour les faire veoir à ladicte dame, ausdictz roy de Navarre, et conseil. Sabmedy dernier après disner, il les me renvoya par ung de ses clerks, et me manda qu'ilz avoient choisy la première et plus grande, au marge de laquelle il avoit escript de sa main ce mot, *Bonne*, et qu'ilz vouloient que ladicte court l'envoyast par ung huissier exprès, qui feist procès-verbal de son voyage. Le soir dudict sabmedy, j'allay devers ledict sieur de l'Aubespine, qui me le confirma; et le lendemain, ainsi que ladicte dame alloit à vespres, je luy en parlay, et elle m'en commanda autant. Sur ce, mondict sieur le président de Saint André a récéu que les dictz sieur présidens Baillet, de Thou et luy, mercredy dernier au matin, avoient entendu de moy la charge que j'avoys, oy la lecture de la première minutte, et leur avoit semblé qu'il estoit meilleur la changer en quelques motz et endroitz; et les dictes deux minutes levées, la matière mise en délibération, a esté ordonné que la première, laquelle le conseil du Roy a choisie, sera despeschée; et pour le porter en diligence audict sieur prince, Jehan Acarie, huissier de ladicte court, a esté commis; auquel j'ay baillé le pacquet; et de ladicte lettre la teneur ensuyt:

« Nostre très-honnoré seigneur, humblement à vostre bonne grace nous recommandons.

« Nostre très-honnoré seigneur. Nous avons receu la lettre qu'il vous a pleu nous escrire de

l'onzième de ce mois, avec vostre déclaration et protestation dattée du jour précédent, laquelle n'avons peu ouyr lire sans grande douleur, parce que vous estes prince du sang, et maison de France la plus ancienne et éminente de toutes celles qui portent couronne en toute la terre; et ne faisons doute que vostre bon naturel n'y convienne, s'il n'estoit forcé et destourné de mauvais conseil, comme il advient quelquefois aux bons princes; et combien que nostre charge ne soit que d'administrer la justice souveraine du Roy, puisque nous avez fait entendre vos plaintes, ne voulons faillir de vous respondre en liberté par vérité, selon le devoir et dignité de ceste cour, afin que cognoissiez quel respect et affection elle vous porte, pour le grand lieu que vous tenez.

« Nostre très-honnoré seigneur, nous voyons que vos dites plaintes sont fondées sur deux pointz: le principal est que l'on vous a rapporté que les Roy et Roine sont en captivité, et plusieurs du conseil intimidéz. Nous vous supplions n'adjouter plus foy à tels mauvais rapports, qui tant plus seront publiez, tant moins seront creus; puisque non seulement les sujets du Roy, mais tous ses voisins, savent que le roy de Navarre vostre frère aîné, tant vertueux et sage, qu'il a tant par évidence monstré l'amour et obéissance qu'il porte aux magistrats, et à la conservation de ce royaume, est avec elle, ne permettroit qu'il leur fust fait tort tant petit fust-il, estant oncle et lieutenant général, représentant la personne dudit seigneur en tous les pays de son obéissance, a le moyen d'y résister, quiconque fust si osé de l'entreprendre; et que monsieur le cardinal de Bourbon vostre autre frère l'accompagne, très-prudent, et non moins affectionné à la couronne que vous, duquel ils adjousteroyent les forces aux leurs, s'il en estoit besoin: et qu'ils sont très-contens du gouvernement, vous désirent uni avec eux et les autres princes et seigneurs dudit conseil, vous doit estre preuve certaine de la malice desdits rapports, lesquels si les magnanimité et fidélité desdits roy de Navarre, et mondit seigneur cardinal de Bourbon, n'estoyent cogneuës, les offenseroyent: car ce seroit blasme infini d'endurer que Leurs dites Majestez ne fussent en leur liberté accoustumée, et qui leur appartient. S'il vous plaist y penser, tels rapporteurs vous font tort, comme à eux, puis qu'estes frères: et par vostre protestation, faites déclaration et requeste fraternelle audit roy de Navarre: adjoustez-y l'effect, vous ne sauriez mieux faire, et ne trouver meilleur conseil que le leur.

« Aussi nous voulons bien vous aviser que n'a-

vons publié la déclaration de la liberté desdites Majestez, le 8 de ce mois, sans avoir veu et sçeu la vérité, afin que ladite déclaration ne soit mesprisée; et désirons que chacun entende qu'en nous n'y a crainte d'aucun, ne regard qu'aux dites Majestez, quand il est question de leur service, pour lequel, comme nous devons, seront toujours prêts d'exposer nos vies et nos biens. Y a plus, que lesdites Majestez sont toutes obéies en ce dit royaume, et bien vouluës hors iceluy, qu'elles n'auront jamais faute de forces à soy maintenir. Pource, nostre très-honoré seigneur, rejettez lesdits rapports. Voyans davantage qu'en vostre dite déclaration, aucuns de nous sont touchez ès conseils tenus en ceste ville, lesdites Majestez absentes; pour oster tout soupçon, nous vous affermons que nul de nous y est allé sans avoir esté mandé par mondit seigneur le cardinal; lieutenant général du Roy en icelle, ou par l'édit du roy de Navarre, le jour de Pasques fleuries; et n'y a veu traicter autres choses que le service desdictes Majestez.

« Nostre très-honoré seigneur. Le second point de vosdites plaintes touche la division de la religion; et le trouvons plus estrange que le premier, auquel pouvez estre mal adverty. Pour cestuy-cy, vous sçavez que les édits faits de ce règne, quant à ladicte religion, n'ont eu autre but ou intention que pour contenir les sujets du Roy, et éviter séditions durans les jeunes ans de Sa Majesté: pource, ont tous esté provisionaux, à fin qu'on les peust changer, si par l'expérience estoit expédient. Celuy de juillet dernier arrêté en très-grande et honorable assemblée où vous estiez, a aussi-tost esté rompu que publié, et toutesfois on n'a prins les armes pour le maintenir. Celuy de janvier a depuis esté fait: craignans qu'au lieu de repos il apportast plus grand trouble, nous fismes quelque temps des difficiles à le passer, nos remonstrances manifestans nos intentions et motifs. Après, sur l'assurance qu'on nous donna de la tranquillité publique, nous le publiâmes; et ne l'eussions autrement fait. En celle espérance, le 14 de cedit mois, vérifiâmes la déclaration conforme, fors en l'exception de ceste ville capitale; et n'est sans cause qu'elle en a esté excluse, parce que la sédition que l'on a veu, n'y pouvoit estre empêchée, et y estoit plus dangereuse qu'ailleurs. La fin desdits édits n'a esté pour innover la religion en cedit royaume, ains comme dit est, pour appaiser les sujets, et les faire vivre en paix. S'il y a eu désobéissance au dernier, comme il y a eu au premier, la conservation ou changement de loix du Roy luy appartient, non aux sujets de leur autorité, et par armes: ce

que ne pouvons vous dissimuler, nostre très-honoré seigneur, ayans leu en vostre dite déclaration, que vous exposerez vostre vie et celle de 50 mil hommes de pareille volonté à vous: s'il vous plaist, ferez vostre profit de nostre remonstrance, et regarderez que l'honneur que vous avez d'estre du sang et maison du Roy, vous oblige, plus que ceux qui ne sont de ce rang, à conserver les couronne et Estat. Si par vostre faute il est troublé, les coulpes et blasmes en seront plus grans. Vous avez aperceu que nous avons gardé et déclaré vostre innocence: mais vous admonnestons user de sage conseil, et vostre droit ne faire vostre tort. Meilleur tesmoignage ne pouvez avoir de la bonne volonté à vous faire service que chacun de nous vous porte, et continuerons tant que ferez office de bon parent, sujet et serviteur du Roy et de la Roynie. Les autres choses contenues en vostre dite déclaration ne dépendent de nostre charge, mais de Leurs Majestez, auxquelles en avez autant envoyé qu'à nous: parquoy nous vous remettons à ce qu'il leur plaira vous en mander; et n'adjousterons sinon qu'ayans entendu du faict de Vassy, la cognoissance nous est renvoyée: quand nous aurons les pièces, nous chercherons la vérité, et ferons justice, sans acception de personne, de ce faict, et tous autres qui viendront devant nous, selon nos devoir et coustume.

« Nostre très-honoré seigneur, nous prions le Créateur qu'il vous donne très-bonne vie et longue. Escrit à Paris en parlement, sous le signet d'iceluy, le 21^e jour d'avril 1562, après Pasques.

« Les gens tenans le parlement du Roy, bien vostres,
« DU TILLET. »

Arrêt du parlement de Paris, qui nomme des conseillers commissaires, pour informer de la sédition arrivée dans la ville de Sens.

Ce jour 21 avril, après avoir oy maistre Yvo Rubey, conseiller du Roy, et maistre des requestes ordinaires de son hostel, qui a dict avoir en charge au conseil privé dudict seigneur, de dire à ladicte court qu'elle eust à deputer promptement deux des conseillers d'icelle, pour aller informer en la ville de Sens des excès et séditions advenuz naguères en ladicte ville; et la matière mise en délibération, ont esté commis maistre Nicolas Favier et Gabriel Myron, conseillers en icelle court.

Seconde déclaration de monsieur le prince de Condé, pour faire cognoistre les auteurs des troubles qui sont aujourd'huy en ce royaume, et le devoir en quoy il s'est mis

et se met encores à présent, pour les pacifier.

M. D. LXII.

Combien que monsieur le prince de Condé ait assez démontré par plusieurs bons effects, non seulement le grand zèle et dévotion qu'il a au service du Roy et de la Royne, et l'entière obéissance qu'il porte à Leurs Majestez, mais aussi la singulière affection qu'il a au bien et repos de ce royaume, en ce mesmement que puis naguères il a différé jusques à l'extrémité et nécessité de prendre les armes, pour s'opposer à la violence de ceulx lesquels estans encores pleins de sang et de menaces, et ayans mandé et assemblé des gens de toutes parts, s'estoyent armez contre la défense de Leurs Majestez, et estoient entrez avec leurs forces à Paris, où lors ledict seigneur prince estoit, encores qu'il eust esté long-temps auparavant bien adverti de leurs desseins et entreprises : et par après, sans avoir aucun esgard ny au degré qu'il tient en ce royaume, ny à ce qu'il n'avoit pas pris les armes le premier, au simple mandement de la Royne est le premier sorti de Paris avec sa compagnie, pour s'en aller en sa maison, en intention de renvoyer incontinent tous les siens; esperant que les dessusdicts feroient le semblable; lesquels au contraire sont demourez quelques jours audict Paris, à se renforcer : et après y avoir fait plusieurs actes de souveraineté, sont allez trouver Leursdictes Majestez avec leurs armes et forces, desquelles ils les tiennent encores environnez, et réduits en captivité de leurs personnes et volonte; et néantmoins ledict seigneur prince n'ayant rien en plus grande recommandation que la tranquillité publique, s'est toujours voulu soubmettre à telles et si raisonnables conditions de poser les armes, qu'il a esté contraint de prendre avec si justes et nécessaires occasions) que tous ceux-mesmes que les dessusdicts ont fait despescher vers luy le la part du Roy et de la Royne, ont tousjours dict que ceux qui refuseroyent lesdictes conditions, se mettroient en leur tort; desquelles ledict seigneur prince ne fait à présent autre mention ni redite, parce que elles sont portées par sa première déclaration. Mais craignant que ces raisons et les responses que (depuis avoir offert lesdites conditions) il a faictes, sur ce qui luy a esté mandé et remonstré de la part de la Royne, à l'appétit des dessusdicts, n'ayent pas esté fidèlement raportées à Sa Majesté, ou que ceux qui ont la force auprès d'elle, usans de leurs artifices accoustumez (pour faire entendre que la raison est aussi pour eux), ne les luy ayant

desguisées, afin de tousjours nourrir et entretenir ce trouble, préférans leurs passions particulières à la conservation et repos de cest Estat; ledict seigneur prince n'a voulu faillir de les faire rédiger par escrit, pour estre au vray entendus de Leursdictes Majestez, publiées par toute la chrestienté, et congneus de tous les princes, potentats, alliez, amis et conféderez de ceste couronne, et de toutes les cours des parlemens de ce royaume; lesquelles ledict seigneur prince requiert, et mesme la cour de parlement de Paris (à laquelle il a naguères envoyé sa première déclaration, de vouloir icelle faire enregistrer, ensemble ceste seconde,) afin qu'il puisse cy-après rendre plus certain et perpétuel tesmoignage de ses présentes actions à son prince, quand il aura atteint l'aage de juger du service ou de la faute qu'on luy aura faicte durant sa minorité; s'assurant tant ledict seigneur prince de l'intégrité d'une si rare et notable compagnie, et tant réputée par tout le monde, qu'elle examinera et pèsera toutes choses avec la balance de justice, et avec toute raison et équité, sans incliner à aucune passion ny affection de particuliers.

En premier lieu, on ne peut ny doit imputer audict seigneur prince, ny d'avoir commencé le trouble qui se voit aujourd'huy en ce royaume, ny d'estre cause de le continuer et entretenir; veu qu'il est certain qu'il n'a pas commencé de prendre les armes, et quand il les a prises après ceux qui s'estoyent armez contre la volonté du Roy et de la Royne, il en a eu juste occasion, luy appartenant de droict naturel de garder à son pouvoir le Roy, les subjects de Sa Majesté, et soy-mesmes, de violence; veu aussi que depuis il s'est tousjours soubmis de les poser sous conditions raisonnables, et ne tendans qu'à une bonne et paisible seureté de part et d'autre, et à la liberté du Roy et de la Royne qui peuvent par-là assez évidemment congnoistre que ceux-là en sont la cause, qui rejectent lesdictes conditions, et lesquels n'ayans peu endurer que la Royne continuast de gouverner sans force et violence (en contenant un chacun en paix, et regardant songneusement d'acquiter les debtes du Roy son fils), se sont armez, sont venus à la cour, et entrez au logis du Roy avec leurs forces, contre sa deffence, pour disposer de ce royaume à leur plaisir; ont fait des carnages des subjects de Sa Majesté, qui vivoient sous la permission de ses édits; et par conséquent, ont mis toute la France en trouble, lorsqu'elle commençoit à jouir d'un bon repos, mesmes pour le regard de la religion chrestienne, chacune des deux parties estimant avoir de quoy se contenter.

Et (sans s'arrêter ~~seulement~~ à ce qu'on voit à présent) si on veut entrer un peu plus avant, et mettre en considération l'humeur et les déportemens passez d'un chacun, et regarder de plus loing qui sont ceux qui ont cy-devant suscité et entretenu les troubles en ce royaume, on trouvera que ceux qui ont naguères commencé de prendre les armes, et esmeu ceste guerre civile, ont presque dès leur naissance conjuré de troubler la tranquillité de cedict royaume, et le repos dont ils sont ennemis, parce qu'il est contraire à leurs desseins, et coupe le chemin à leur ambition, qui ne leur semble jamais estre assez ouvert n'y bien préparé; sinon quand il y a des occasions de remuement et entreprises nouvelles. Et sans, sur ce propos, faire mention du jugement que fit d'eux un si grand roy et de tel entendement comme François premier estoit, n'y de plusieurs estranges particularités de leurs actions; chacun scait que ceux-là mesme, ne pouvans endurer le bien d'un repos public, furent cause de rompre la trefve si honorable et avantageuse, qui avoit esté faicte entre le feu roy Henry et l'empereur Charles et le Roy Catholic (dequoy non seulement nous ressentons encores, mais toute la postérité se ressentira), mettans par ce moyen toute l'Europe en trouble et confusion, et toute la France en ruine, pour parvenir à leurs fins et intentions assez cognues; et que depuis qu'ils eurent embrassé le maniemment des affaires et finances, après la journée de Sainct Laurens, et plusieurs désastres sur désastres advenus à cause de ladicte rupture, ils commencèrent incontinent à mettre les troubles en cedict royaume; de sorte que le feu roy Henry ne pouvant plus supporter auprès de luy de si violens esprits, avoit délibéré de les envoyer en leur maison, si la mort ne l'eust prévenu. Par après, durant le règne du roy François second, ayans ces gouverneurs estrangers usurpé, contre tout droict, et mesmes contre les loix et coutumes de France, l'entier gouvernement, ce pauvre royaume n'a-il pas toujours esté en trouble et en armes? N'ont-ils pas à la veuë d'un chacun essayé d'acharner ce jeune Roy sur ses propres subjects, qui estoit autrement bon et vertueux, et duquel ils ont fait ce qu'ils ont peu, pour souiller la mémoire et chronique, par leurs cruantez? Ne l'ont-ils pas fait armer et tenir camp au milieu de son royaume, contre les siens, avec une telle et si espouvantable face de misère et tristesse par tout cedict royaume, que chacun a horreur d'en parler et le ramentevoir? Et (pour achever leur tragédie) n'a l'on pas veu par la mort dudict roy François, leur violent

gouvernement estant cessé, la Royne et roy de Navarre, ayans une bonne union et correspondance ensemble, avoir gouverné tout cest Estat environ treize mois, paisiblement, avec toute douceur et justice, jusques à ce que leur ambition (qui ne leur permettra jamais de se contenir et vivre en repos) les a resveillez et poussez eux et leurs bonsagens et ministres, à troubler ciel et terre (comme chacun voit) au très-grand regret dudict seigneur prince, qui ne doute point que toutes personnes de bon et sain jugement, ne cognoissent bien ceux qui sont cause d'avoir commencé, entretenu et continué de troubler ce royaume: dont on ne peut sans calomnie charger ceux qui ont tousjours démontré par effect n'avoir jamais suivi ne recherché tels moyens, et aussi peu les honneurs et richesses, qu'au contraire ils ont pourchassé par les belles voyes que lon a veu.

Secondement. Tant s'en faut qu'on doive trouver estrange si ledict seigneur prince regarde à besongner seulement en ce faict, avec tous ceux qui tiennent aujourd'huy le Roy et la Royne en leur puissance, que ~~plustost~~ l'on luy devroit imputer à grande faute, s'il en usoit autrement, et qu'il s'oubliait tant que de se mettre à leur mercy; veu la trop estrange façon dont il a esté traité par eux par le passé, quand ils ont pris l'autorité de commander en ce royaume; aussi qu'il est certain que leur dessein ne tend à autre fin qu'à l'entière ruine de la plus grand'part de la noblesse, et de tous ceux des autres Estats qui font profession de la religion réformée, et principalement dudict seigneur prince et de toute sa compagnie: ce qui se peut évidemment tesmoigner par la bouche mesme des sieurs de Guyse, et conestable, et par les propos qu'ils ont tenus en pleine cour de parlement à Paris, usans de ces termes: qu'il faut commencer par Paris, et que par après on reiglera bien le reste, et fera-on en sorte que l'on cognoistra de quelle religion est un chacun, et principalement ceux qui ont charge; et que la principale intention du Roy est de départir la compagnie qui est à Orléans, et que puis après il n'aura pas les mains liées. Or puisqu'il a esté en la puissance d'eux, par leurs affections particulières, de rompre un édict si solennellement fait comme est celui du mois de janvier dernier, avec lequel tout ce royaume s'en alloit en repos; et qu'en outre ce qui avoit esté résolu l'onzième jour de ce mois en plein conseil (qui estoit de faire publier l'édict dessusdict sans l'exception et restriction de Paris et de la banlieue), le jour ensuivant, par leurs pratiques et par l'autorité qu'ils entreprennent, a esté rompu et violé, et ladicte res-

triction passée par après en la cour de parlement, on cognoist par cela clairement comme la Royne est obéye, combien elle a de puissance, et que leurs volonte, passions et affections particulières, sont par-dessus sa volonté et la détermination du conseil; et est pareillement aisé à juger par leursdicts propos, et par toutes leurs actions, qu'aussi-tost qu'ils pourront, ils voudront faire observer par tout ce royaume ce qu'ils font pour le regard de Paris et de la banlieue; et que par conséquent, il n'y a point de fiance ny assurance aux lettres de leur édict qu'ils ont naguères fait publier; tesmoin le cry qui depuis a esté fait par les carrefours de la ville de Paris, le vingtiesme de cedict mois, afin de convoquer tous les gentils-hommes de ce royaume, pour combattre et punir les séditieux et nouveaux chrestiens; et n'y a point d'apparence d'alléguer que le peuple dudict Paris ne pourroit jamais endurer l'édict du mois de janvier, ne s'y soumettre: car on a veu que par l'espace d'environ trois mois, monsieur le prince de la Roche-sur-Yon, et depuis monsieur le mareschal de Montmorency, avec dix ou douze harquebuziers, ont tellement contenu ledict peuple, qu'il n'estoit nouvelles de se quereller les uns les autres: ce qui a duré paisiblement jusques à la venue dudict sieur de Guyse à Paris. Surquoy il est bien à noter, qu'ayant esté sur la fin ledict sieur mareschal renforcé de quelques gens de pied et de cheval, pour empescher des monopoles qu'on voyoit se dresser de jour à autre, pour esmouvoir le peuple, il fut remonstré par le prévost des marchans et par ceux de la ville qu'il n'estoit besoin d'y tenir une telle force, qui ne serviroit qu'à incommoder le peuple; et qu'il estoit aisé sans cela, de le faire vivre paisiblement; et néanmoins, après la venue dudict sieur de Guyse, ledict peuple a si-tost changé d'humeur, et a esté si malaisé de le contenir (ainsi qu'ils veulent faire croire), qu'il a esté besoin de lever le nombre d'enseignes de gens de pied que chacun a veu, premier qu'en parler à la Royne, contre sa volonté. Au reste, ledict seigneur prince cognoist bien que c'est une œuvre de Dieu, que lesdits sieurs de Guyse et conestable n'ayent peu dissimuler leur dessein publicquement et en si grande compagnie, et qu'ils ont dit davantage qu'ils ne pensoient: chose qui est pour confirmer ce que leurs plus familiers et domestiques serviteurs disent ordinairement, et ce qu'on voit par infinies lettres qui ont esté surprises, qu'on ne demande qu'à dissoudre la compagnie qui est à Orléans, pour puis après faire l'exécution (tant sur les grands que sur les petits) que de long temps ils ont projectée. Dequoy font assez

de foy les saccagemens et cruautéz qui naguères ont esté commises à Paris, tant en présence dudict conestable, que sous son autorité privée, et qui tous les jours se commettent en divers lieux contre ceux de la religion réformée; et mesmement l'horrible et détestable massacre fait à Sens, archevesché appartenant au cardinal de Guyse, qui ne fust advenu sans leur nouvelle entreprise, et l'exemple et adveu qu'ils en ont donné. De quoy et de toutes autres désolations et calamités qui menacent la France, la faute n'en doit estre attribuée qu'à eux seuls.

Et quant à ce que la Royne mande audit seigneur prince, de se désarmer sous sa fiance et parole, et s'en venir à la cour, où il sera bien receu, et qu'elle luy fera bailler toutes telles seuretez par escript qu'il voudra; ledict seigneur prince n'a autre désir que d'obéir à la volonté de ladicte dame, et voir chacun vivre en repos; mais il entend bien que ces despèches-là et toutes choses se font aujourd'huy à l'appétit des dessusdicts; et ne voit point au reste que Sa Majesté, quelque bonne volonté qu'elle en ait, luy puisse bailler aucune seureté, pendant qu'elle sera en la puissance des dessusdicts, et qu'ils seront autour du Roy et d'elle; car quel moyen a-elle de leur résister, ny à tout ce qu'ils voudront entreprendre, estant environnée de leurs armes et forces, qu'ils ont eux-mêmes levées et assemblées, et qu'ils ont bien osé amener jusques en la maison et chambre du Roy, contre sa volonté et défense expresse? Aussi peu de seureté y a-il de dire que le Roi de Navarre (lequel ledict seigneur prince et tous ceux de sa compagnie reconnoissent après le Roy et la Royne) tiendra seul la force, comme lieutenant général du Roy; attendu mesmement la façon dont ils entreprennent de le posséder, et abuser de sa bonté: joint qu'il n'y a point de doute que leurs gens et les forces qu'ils ont assemblées, ne soyent à leur dévotion (en quelque autre main qu'elles puissent estre) et qu'elles n'obéissent à leurs volonte et intentions, et qu'ils ne s'en puissent ayder contre le vouloir de la Royne et du Roy de Navarre, et contre eux-mêmes, quand ils voudront; comme ils ont assez fait cognoistre par le passé ce qu'ils savent faire, à ladicte dame, et mesmes audit seigneur Roy, quand ils ont eu la force, le commandement et le moyen de nuire, entre leurs mains, desquelles (s'il leur plaist s'en laisser souvenir) ils trouveront que la seule bonté de Dieu les a préservez. Bref, ledict seigneur prince ne peut voir avec raison autre seureté, que leur retraicte de la cour et la première et pleine liberté de la Royne; et s'assure bien que toutes les fois qu'il restera en ceste

saison (et mesmes en temps d'une si universelle paix) autres forces en ce royaume que la garde ordinaire du Roy, et celles des places frontières, qui est accoustumée, ce ne pourra estre (veu leurs déportemens et conseils assez descouverts) que pour faire quelque exécution par force et violence; et ne doute point, puisqu'ils ont bien osé assembler lesdites forces de telle façon, qu'ils ne craindront non plus de les employer pour mettre à fin ce qu'ils ont résolu: qui fait que ceux qui ont à se garder de telles surprises, ne croient pas aisément aux parolles, si ce n'est d'autant que les effets s'en ensuyvent, qui sont évidemment contraires: car il appert que les dessusdicts font toutes les démonstrations d'animosité et d'ostilité dont ils se peuvent adviser, contre ledict seigneur prince, et contre ceux de sa compagnie; lesquels ils publient partout le monde pour rebelles et ennemis du Roy; ils font pourvoir à leurs estats; ils ne les menacent de moins que de la vie; ils font semer plusieurs faux bruits et calomnies contre les actions dudict seigneur prince; ils font davantage faire levées de gens de pied, dedans et dehors le royaume, contre ce qui a esté respondu et accordé aux estats. Ils font pratiques avec les ambassadeurs et avec les estrangers, partie sous le nom et autorité du Roy et de la Royne, et partie sans le sceu de leurs Majestez. Ils ne font point de difficulté de faire armer le Roy contre ceux de ses subjects desquels il estoit, auparavant leur belle entreprise et arrivée, fidèlement et de bonne volonté obéy, et sera toujours jusques au dernier soupir. Ils font, pour cest effect, entrer Sa Majesté en dépense mal-à-propos; ils trouvent bon d'employer les deniers qui estoient destinez pour aquiter ses debtes (qui sont telles que chacun sçait), à exterminer et destruire la plus grande part de sa noblesse et de tous les autres estats; qui est comme luy faire couper à soy-mesmes les bras et les jambes, et vouloir achever de ruiner ce royaume, qui par leur beau conseil, conduite et gouvernement, est réduit en l'estat que chacun voit; et finalement, ces sages testes de ce royaume ne se soucient point d'exposer tout cest estat en proye, estant après pour mettre dedans les estrangers, et retirer les compagnies et bons soldats des places les plus importantes; assavoir, de Calais et de Mets (sur lesquelles on ne doute point que nos voisins n'ayent l'œil de bien près), le tout pour servir à leurs passions particulières, ayans en plus grande recommandation de suyvre le cours de leur ambition, et parvenir au but de leurs desseins (à quelque pris que ce soit, fust avec la ruine de ce royaume) que d'y faillir. Quelle seurété donques voudroit-on que ledict

seigneur prince trouvast avec telles démonstrations et effects de très-mauvaises volontez et intentions?

Quant à ce qu'on remonstre audict seigneur prince, qu'il doit oublier le particulier pour le public, il luy semble que ceste remonstrance seroit mieux employée à ceux qui ayans premièrement et grandement failly, continuent si bien, qu'ils aiment mieux voir périr une grande partie de ce royaume, que (pour la conservation d'iceulx, et pour donner seurété à ceux qui ont occasion de la chercher) se départir de la cour; combien qu'il n'y a bon subject, qui n'aimast mieux s'absenter pour toute sa vie, pour rachapter un tel inconvenient, que de voir (pour estre présent) sa patrie en danger, et son Roy enuoyé. Mais pour colorer leur obstinée volonté de demeurer à la cour, ils allèguent leur charge et estats, et qu'estans officiers de la couronne, on ne les peut ny doit faire retirer d'auprès de la personne du Roy, estant en minorité. Encores ont-ils esté si insolens, qu'ils ont bien osé dire que le Roy estant mineur, n'avoit pas puissance de les en faire départir; comme si la Royne ne suppléoit pas au bas aage du Roy, et qu'il fust plus raisonnable qu'à cause de leurs estats, ils demourassent à la cour, pour désobéir et troubler l'Estat, que d'en départir, pour laisser bon exemple, autoriser le commandement du Roy, et approuver le gouvernement de la Royne: ce quoy tout bon et juste fondement leur défaut; veu mesmement l'occasion et nécessité présente: car il est bien clair qu'ils n'ont pas esté eslevez aux charges pour s'y employer à leur appétit ny pour troubler le royaume (en transgressant les édicts, s'armans non seulement sans commandement ou réquisition du Roy ny de la Royne, mais contre leur volonté, et faisant plusieurs violences) ains pour le maintenir en repos et tranquillité, comme il estoit auparavant leur venue et devant qu'ils prinsent ainsi les armes d'iceulx mesmes, abusans de leurs charges, et entreprenans plus que n'ont de tout temps fait les premiers frères des roys; lesquels encores qu'ils retournassent d'une bataille, n'ont jamais osé venir à la cour, sinon désarmez. Or pour le moins, y a-t-il qu'à cause de leur arrivée et présence à la cour ensemble de leur beaux déportemens, ils ne peuvent avoir fait un tel remuement que d'avoir mis en la France en trouble et combustion, et de susciter une guerre civile, et qu'au contraire une y a-t-il que la sçavoir et tranquillité dépend de leur venue (d'autant que ledict seigneur prince ne voit aucun moyen pour la seurété commune ny pour la liberté du Roy et de la Royne, et que de son costé il a résolu de ne se mettre jamais à leur

e chacun jugera n'estre raisonnable), il est a que s'ils sont bons et affectionnez offit- et serviteurs de ceste couronne, ils doivent cas oublier leur particulier; attendu que eigneur prince qui n'en est pas seulement r et serviteur, mais a cest honneur d'en parent et yssu de la maison et du sang, et ur ceste occasion a plus de droict et privi- u'eux de demourer auprès de Sa Majesté, la considération de ce qu'il ne s'est pas le premier, et que les dessusdicts n'ont au- ent satisfait à la réquisition des estats ne ils sont tenus premier que d'estre admis seil du Roy), offre toutesfois de se retirer maison et gouvernement, et faire à tous tres seigneurs et officiers de la couronne, nt en sa compagnie, faire le semblable; à si les dessusdicts ne condescendent, ledict ur prince s'assure qu'il n'y a personne issionnée qui ne juge que ce n'est point luy, aux seuls qui préfèrent leur particulier au

si ces bons officiers de la couronne ne se tent de raison, et demandent des exem- il faudra malgré eux qu'ils confessent yen et expédient estre raisonnable et ac- mé, puisque c'est la voye qu'on sçait assez usieurs exemples du passé, les prédéces- oys avoir suivie; lesquels, quand il est u différent entre les princes leurs subjects, s à prendre les armes d'eux-mesmes, les et poser d'une part et d'autre, et eux reti- leurs maisons, pour après les faire venir : compte de leurs faits, et ouyr leurs dif- et raisons, quand ils seroyent appelez. le moins, si on a délibéré de souffrir à la contre toute raison et coustume) ceux qui t qu'officiers de la couronne, avec les for- ils ont assemblées de leur autorité privée, sçauroit nyer qu'on ne fist un tort évident seigneur prince (qui a cest honneur d'ap- ir au Roy, et qui n'a pris les armes qu'a- ux, non à autre fin que pour garder le Roy oyne et soy mesme, de violence), s'il n'avoit privilège de estre à la cour avec ceux de sa ignie, qui ont aussi bien le serment au Roy e les autres, et lesquels il assurera sur son ur et sur sa vie, estre des plus fidèles et ans subjects et serviteurs de Sa Majesté, e ils ont fait et feront bien encores apa- ; et lors estans là, ils pourront recevoir mmandemens du roy de Navarre, lieute- général du Roy, et luy assister comme res; ensemble ayder de tout leur pouvoir tenir la liberté et autorité du Roy et de ne, pour le service desquels ils sont presta

d'employer corps et biens, jusques au dernier denier et dernier souspir. Que si les dessusdicts ne permettent que la Royne use de ceste égalité trop raisonnable, sans faire cognoistre qu'il y ait plus d'affection d'une part que d'autre (en- cores que s'il y avoit lieu d'incliner, la raison voudroit que ce fust de la part dudict seigneur, qui a cest honneur d'estre prince du sang), et que pour obvier à une si prochaine désolation, la- dicte dame n'interpose, avec si juste cause, son autorité, autrement qu'elle n'a encores fait jusques icy; l'on ne pourra pas dire qu'elle n'ait eu désir de ce faire, estant si sage et vertueuse comme elle est, et aimant tellement la grandeur du Roy son fils, et la conservation de son Estat, et sa seureté, qu'elle ne voudroit espar- gner personne en chose de telle importance, et qui menace d'une si grande ruine: mais on ne doubtera point que ce ne soit la crainte qu'elle a de ceux qui tiennent leurs forces auprès d'elle, qui l'auront empeschée de faire ce qui est si né- cessaire, suyvant les preuves assez suffisantes que on a que Sa Majesté est réduite en tel estat, qu'elle délaisse de faire beaucoup de choses, et en passe d'autres contre sa volonté: tesmoin l'es- lection nouvelle de ceux qui ont esté appelez au privé conseil; lesquels on congnoist bien avoir esté choisis pour servir de nombre, et pour la te- nir en subjection, sous prétexte d'un conseil: car on sçait assez combien autrement et sans la crainte des dessusdicts, ladicte dame estoit diffi- cile à admettre des personnes audict conseil. On sçait aussi le peu de respect que luy portent maintenant ceux qui font tous les jours des con- seils à part, puis luy font passer ce qu'ils ont arrêté: font des depeschés, puis les luy com- muniquent; et font davantage, faire et passer à une cour de parlement ce qui leur semble bon, et qu'ils ont entrepris; et monstrent bien y avoir plus de crédit et autorité que le Roy et la Royne n'y en ont peu avoir. Bref, qui est celuy qui ne confessera estre à présent plus que néces- saire que ladicte dame reprenne son autorité accoustumée, sans estre plus environnée de gens de guerre, et que les dessusdicts se reti- rent avec leurs forces, pour lever la crainte et souspeçon qu'ils ont, non sans occasion, donné à tant de gens, et pour obvier aux calamitez dont cest Estat est menacé; et mesmement parce que ledict seigneur prince et tous ceux de sa compagnie (qui font des meilleurs serviteurs de ceste couronne) et autres de tous estats, sont résolus une fois pour toutes, d'esprouver toute fortune, et employer leurs vies jusques à la der- nière goutte de leur sang, plustost que de voir la force en ce royaume entre les mains de ceux

à qui il n'appartient, qui en ont abusé par le passé avec si grande ruine des subjects du Roy, et de nouveau ont faict tels carnages et violences contre ceux de la religion que tient ledict seigneur prince, sans avoir esgard aux édicts du Roy, que pour le moins il se gardera bien, tant qu'il vivra et pourra, de se mettre en leur puissance et mercy; dont il s'est par cy-devant trop mal trouvé?

Et pour ne laisser lieu aux calomnies et plaintes que les dessusdicts font faire contre ledict seigneur prince, et mesmes à ce qu'ils mettent en avant, que luy et ceux de sa compagnie arrestent et ouvrent les paquets du Roy, il désire bien qu'on entende qu'il a toujours porté telle révérence à ce qui appartient à Sa Majesté, et portera toute sa vie, qu'il a dès le commencement très-expressément défendu de ne toucher aux paquets du Roy, de la Royne ny du roy de Navarre. Il est bien vray que ce respect n'a esté gardé (comme il n'est pas raisonnable) aux lettres de plusieurs particuliers, qui ont esté arrestées et ouvertes; par lesquelles on a veu une infinité de malédicences, calomnies, faux bruits, pratiques, desseins et entreprises incroyables, contraires aux propos de seureté qu'on fait tous les jours tenir audict seigneur prince, qui ne se répent point de ce qu'il en a fait, et ne voudroit pour ceste occasion en avoir usé autrement; ayant par là cogneu plus avant leurs mauvaises volontés.

Des brisemens d'images faits à Tours et à Bloys, ledict seigneur prince et ceux de sa compagnie, en ont receu un très-grand desplaisir; de sorte qu'il a mandé aux officiers du Roy ausdictes villes, qu'il leur ayderoit et tiendrait la main forte pour faire chastier exemplairement ceux qui ont commis telz actes. La façon dont il s'est comporté en ceste ville d'Orléans, en rend bon et suffisant tesmoignage, les louanges que luy en donnent les ecclésiastiques, les remerciemens publiques qu'ils luy ont faits, et ceux des autres estats, pour le reiglement, douceur et modération de vie, dont luy et tous ceux de sa compagnie usent, sans blasphème et sans faire rigueur, ny un seul tort ou violence à aucun, ny transgresser l'édict de janvier dernier. Encores puis naguères, s'estant trouvé quelque image brisée, il a fait mettre ceux qui s'en trouvent chargez, entre les mains de la justice, pour les punir au premier jour.

Et pour le regard de ce qu'on se plaint des villes, lesquelles les habitans mesmes gardent, et dont ils se sont saisis et asseurez, ce n'a esté en autre intention que pour faire service au Roy et à la Royne, et pour empescher que ceux qui

abusent du nom et autorité de leurs Majestez, et qui les tiennent environnez de leurs armes, s'en puissent ayder et les faire servir à leurs passions particulières: car aussi-tost que ladiete dame sera en sa première liberté, ainsi qu'elle estoit il y a deux mois, elle cognoistra que lesdictes villes sont en pareille obéissance et subjection qu'elles ont toujours esté, et veulent demeurer à jamais, et ne voudroyent céder à quelzconques autres villes de ce royaume de fidélité vers leursdictes Majestez, et moins à celles qu'on sçait avoir de long-temps comploté de commencer et entretenir sous prétexte de religion, ceste guerre civile, jusques à promettre et fournir à des particuliers argent pour cest effect.

Au demeurant, tant s'en faut que ledict seigneur prince et ceux de sa compagnie puissent mettre sous le pied ce qui s'est passé en ce faict, et n'en parler jamais (comme on luy a remonstré qu'il falloir qu'il fist), que plustost ils veulent s'en ressouvenir à jamais, peindre en tableaux, escrire en lettres d'or, faire publier et sonner hautement par toute la chrestienté, le bon devoir de fidélité qu'ils ont rendu si à propos à leur Roy exposé en cest aage à injure et violence, pour servir d'exemple et perpétuel tesmoignage de la façon dont ledict seigneur prince et la noblesse de France se sont si promptement, en si bon nombre et si unanimement assemblez, pour la seureté et la liberté de leur prince, et pour la conservation de sa personne et de son Estat. Et ne pense point ledict seigneur prince que cy-après il se puisse jamais présenter devant luy une plus belle ny plus mémorable occasion de luy faire service, ny un plus beau et digne moyen d'acquérir un vray honneur et louange; pour le moins, qu'il espère d'avoir la grace de Dieu et celle de son prince pour ce faict, quand il sera parvenu en aage d'en faire jugement, et de cognoistre et estimer cest acte de vraye et fidèle affection que ses subjects luy ont rendu en telle saison.

Ces choses considérées, ledict seigneur prince s'estant mis en tout devoir de pacifier ce trouble, qui ne semble tendre qu'à une manifeste ruine et subversion d'Estat, et s'estant soubmis à toutes les conditions raisonnables qu'il a peu, de poser les armes d'une part et d'autre (sans avoir esgard, sinon à la liberté du Roy et de la Royne, et à la seureté commune, laquelle il a occasion de chercher), proteste de rechef devant le Roy et la Royne, et toutes les cours de parlemens, et tous les estats de ce royaume, que des maux, calamitez et désolations qui pourront cy-après survenir, la faute en doit estre imputée à ceux qui en sont auteurs et la seule cause, et qui ont

résolu de plustost troubler tout cest Estat, en demeurant à la cour et au conseil du Roy (où mesmes ils ne peuvent ny doivent à présent demeurer, n'y estre admis, suyvant la réquisition des estats, et jusques à ce qu'ils y ayent satisfait), que s'en départant, y laisser un commun repos et tranquillité.

Requiert toutes lesdictes cours des parlemens, villes et communautéz de cedict royaume, de soigneusement péser les choses susdictes, et de faire tous les bons offices qu'ils doivent et qui leur sera possible, pour le service du Roy et seureté de sa personne et de son Estat, et pour maintenir l'autorité et gouvernement de la Royne, à ce que cy-après ils puissent rendre si bon compte et suffisant tesmoignage de leurs actions en ceste présente nécessité (comme ledict seigneur prince entend faire des siennes), au Roy estant parvenu en aage de commander soy-mesmes, que Sa Majesté ait plustost occasion de les en louer, estimer et remercier, que de les blâmer de peu de devoir, ou d'avoir plus suivy leurs passions, craint ou gratifié quelques particuliers (qui veulent à présent colorer, authentifier et faire ratifier leurs fautes), que regardé à la conservation de son Estat.

Prie ledict seigneur prince affectueusement tous les bons et loyaux subjects de ceste couronne, de lui prester aide, faveur et assistance en une cause si juste et sainte; appellant Dieu à tesmoin, que seulement le desplaisir de voir le Roy et la Royne traictez par les dessusdicts leurs subjects, si indignement, et environnez de leurs armes et forces (tout autrement qu'il n'avoit jamais esté veu en ce royaume), et le désir de maintenir l'honneur de Dieu et le gouvernement de ladicté dame, ensemble de conserver à son pouvoir cest Estat, et la plus grand' part des bons subjects du Roy, l'a contrainct de s'opposer à leur violence: ce qui a pour le moins tellement profité jusques icy, qu'ils n'ont encores osé exercer leurs entreprises assez descouvertes, qui eussent certainement réduit Sadicté Majesté en telle extrémité et servitude que Royne ait de long-temps esté veuë, et la pluspart desdicts subjects du Roy en très-piteux estat, et grande oppression. Il louë Dieu grandement de ce qu'il a pleu à son infinie bonté et providence, luy mettre en main le moyen de leur résister jusques à présent, lequel il espère et s'assure qu'il luy fera la grace de mener à une bonne et heureuse fin, pour son service, et pour celuy de Leursdictes Majestez. Donné à Orléans, le vingt-cinquiésme jour d'avril, l'an de Nostre-Seigneur, mil cinq cens soixante-deux. Ainsi signé.

LOYS DE BOURBON.

Lettre de monseigneur le prince de Condé, envoyée à Paris avec la seconde déclaration.

Messieurs. Si ceux qui se sont armez pour vindiquer la liberté du Roy, et conserver l'autorité de la Royne, méritent autant de louange et rémunération, comme ceux qui ont prins les armes les premiers, pour oppugner l'un, et contemner l'autre, sont dignes de condamnation et honte, il n'estoit jà besoin que je feisse plus ample justification de mon fait, que ce qui est contenu au discours que dernièrement je vous envoyay; toutesfois, pource qu'après le Roy et la Royne, je désire singulièrement que vous soyez bien esclairez de toutes choses, j'ay fait dresser une seconde déclaration, laquelle (comme je croy) vous satisfera par le menu, sur tous les poincts qui peuvent tomber en dispute, entre ceux qui me contraignent à traicter ce piteux argument et moy: vous priant de ne juger de mon intention que ce qui par les effects vous en sera bientost descouvert; lesquels je rendray (Dieu aidant) conformes au langage de ma protestation; dont encore que je soye très-certain qu'il en demeure meilleure opinion en vos jugemens, que vous ne l'avez voulu (pour plusieurs bons respectz) faire paroistre par escripture; si veux-je bien de bon cœur vous remercier de vos honnestes lettres, desquelles j'ay pour le moins recueilly ceste espérance; c'est, que m'exortant, comme vous faictes (selon vostre accoustumée prudence), de laisser les armes, je m'assure que vous avez desjà fait, et ferez encores cy-après, semblable ou plus vive instance à l'endroit de ceux qui par force, et à mon grand regret, m'ont mis en ceste peine: à quoy il ne vous faut point de plus fort argument pour les esmouvoir, que l'offre que j'ay tousjours faicte et fay encores; qui est, que se départans de la cour, messieurs de Guyse, conestable et mareschal Saint André pour eux retirer en leurs maisons et gouvernement, et par mesme moyen restituer au Roy, à la Royne, et à monseigneur d'Orléans, leur première liberté, je feray à l'heure mesmes le semblable de moy et de tous les seigneurs et gentilzhommes de toute ma troupe. Ceste seule condition, Messieurs, fera bien-tost voir à tout le monde, qu'il n'y a rébelles, séditeux ny désobéissans en tout ce royaume, que ceux qui en seront refusans; et ne faut non plus de justification à ceux qui proposent si peu de chose, pour la tranquillité publique, que d'excuse à ceux qui n'en veulent ouyr parler: veu mesmement que Leurs Majestez n'ont pas si grand' faute (Dieu mercy) de bons et fideles serviteurs en leur conseil, qu'ils ne se puissent bien passer et d'eux et de nous,

jusques à ce que le Roy ait aage pour cognoistre les fautes et les services que les uns et les autres luy auront faitz durant sa minorité. Et pour ce que c'est le plus singulier et entier désir que j'aye en ce monde, je prie Dieu nous faire bien-tost voir ce temps-là; et vous doint, Messieurs, avecques sa très-saincte et digne grace, ce que plus désirez. Éscript à Orléans, ce vingt-septiesme jour d'avril, mil cinq cens soixante-deux. Et au dessoubz est escript : Vostre bien affectionné amy. LOYS DE BOURBON.

Arrêt du parlement de Paris, sur un second paquet de lettres envoyé à ceste court, par le prince de Condé.

Ce jour 27 avril, les grant-chambre, du conseil et de la tournelle assemblées, pour délibérer sur le paquet de monsieur le prince de Condé, présentement apporté par Acarie huissier; assavoir si ledict paquet seroit ouvert par la court, ou s'il seroit porté au Roy et à la Roïne, auparavant que l'ouvrir, a esté arresté que ledict paquet seroit ouvert, ensemble les lettres closes y estans; ce qui a esté fait; et les dictes lettres closes y estans ouvertes et leues, d'autant qu'il s'est trouvé audict paquet ung paquet plyé non cloz, a esté arresté qu'il ne sera veu, ains porté présentement audict seigneur Roy et à la Roïne, par l'un des présidens de ladicte court, afin d'entendre sur ce leur vouloir; et a esté pour cest effect ledict paquet, ensemble les dictes lettres closes et la couverture d'icelluy, baillez et mis es mains de maistre René Baillet, conseiller et président en ladicte court; lequel à l'instant est party pour aller le tout porter au Roy, suivant ce que dessus; et avec luy pour l'accompagner, sont allez maistres Loys Gayant et Guillaume Viole, conseillers en ladicte court.

Procès-verbal fait par l'huissier envoyé par le parlement de Paris au prince de Condé, pour luy porter la réponse de ceste cour à la première lettre qu'il luy avoit écrite; avec une autre pièce concernant la seconde lettre écrite par ce prince au parlement.

Ce jour 28 avril, la cour, grand-chambre du conseil et tournelle assemblées, ayant commandé à Jehan Acarie, huissier en icelle court, cy-devant envoyé porter quelque paquet à Orléans, à messire Loys de Bourbon prince de Condé, faire son procès-verbal de diligences par luy faictes, l'a fait et signé tel qu'il s'en suit:

L'an mil cinq cens soixante-deux, le mardy vingt-uniesme jour d'avril, après Pasques, suivant l'ordonnance et injunction verballe faicte de nosseigneurs de la court de parlement, scéant

en la grande-chambre de ladicte court, à moy Jehan Acarie, huissier d'icelle, pour la part du paquet de ladicte court, à monseigneur le prince de Condé, estant en la ville d'Orléans, ledict jour acompagné de Michel Hucher, huissier en la court des aydes, suis parti en poste de la ville de Paris, garny d'un brevet de passeport, signé Dumas, contrôleur général des postes, portant adresse et mandement aux postes depuis la court jusques à Orléans, ne faire faute de me bailler trois chevaulx, pour aller pour les affaires du Roy audict Orléans; lequel brevet, arrivant à Estampes, j'ay présenté à Symon-le-Long, poste dudict lieu, afin de me fournir chevaulx, suivant ledit mandement; ce qu'il m'a refusé, sinon que premièrement je luy eusse fourni mandement ou permission de monsieur de Monstreul, lequel il m'a dict estre lieutenant pour le Roy audict Estampes, et qu'il luy estoit commandé de par ledit sieur Monstreul, de faire parler à luy tous courriers passans; au moyen de quoy, me suis en sa compaignie transporté par devers ledict sieur Monstreul, auquel j'ay monstre le brevet cy-dessus, et icelluy supplié commander audict poste, me fournir promptement chevaulx; à quoy il m'a dict qu'il avoit charge expresse du Roy, laquelle du jourd'huy luy avoit esté réytérée, de ne laisser passer aulcun, si ne luy monstroient mandement exprès du Roy, et qu'il failloit qu'il sceust ma charge, et veist mon paquet: luy ay remonstré que mon paquet estoit de ladicte court, adressant audict seigneur prince, scellé du scel d'icelle court, et soubzscript de monsieur du Tillet, greffier d'icelle; et que ayant le brevet de passeport à luy ci-dessus exhibé, il n'avoit que veoir ne congnoistre sur ledit paquet, ne ce qui estoit des affaires d'entre ledict sieur prince et ladicte court; le suppliant de ne riens entreprendre sur ladicte court, et de se déporter de congnoistre plus avant du contenu ou dict paquet, pour éviter que le secret de la court ne soit divulgué, et au mescontantement qui pourroit advenir, tant de la part de ladicte court, que dudict seigneur prince, s'il en faisoit ouverture; à quoy il a dict que ladicte charge luy estoit expresse et commandée du Roy; et sur ce, a ouvert ledict paquet, et d'icelluy fait lecture, puis me l'a rendu, et commandé audict poste me fournir chevaulx; ce que ayant fait, ay continué chemin; et le lendemain vingt-deux^{me} dudict moys, huit heures du matin, présenté ledict paquet avecques les recommandations de la compaignie, selon qu'il m'estoit commandé, audict seigneur prince, trouvé en ladicte ville d'Orléans; et sur la cause de l'ouverture de mon paquet par luy demandée, luy ay dict que ledit sieur

Monstreul avoit ce fait audict Estampes, notwithstanding mes remonstrances dont ledict seigneur prince me commanda faire procès-verbal, et à advertir ladicte court. Depuis ayant ledict seigneur faict lecture de la lettre estant audict paquet, sur ma supplication de donner responce à descharge de ladicte réception, ou s'il luy faisoit me dire que eusse à retourner, m'a dict qu'il vouloit faire responce à ladicte court, et que ladicte court avoit délibéré sur ce qui estoit escript, et qu'il y vouloit penser de sa part, me commandant retourner vers luy le lendemain matin : ce que voulant faire entendre à ladicte court, me suis transporté par devers Jehan le Roy, manant la poste soubz Philippes Levesque chevaucheur, son beau-père, pour luy livrer lectres, et les faire tenir en diligence à ladicte court ; à quoy il m'a dict, comme aussi a fait la femme dudict Levesque, qu'il n'y avoit pas de poste assise audict Orléans, et qu'elle estoit à Sainct Pere-Avy, sur le chemin de Chaudun ; et ne se voudroient charger de faire livrer aucun paquets pour les recherches, arrestz et ouvertures qui se font de tous paquets ; et le lundy vingt-troiesme en suivant, me suis retiré par devers ledit seigneur prince et monsieur l'admiral, et sieur d'Andelot, et iceux sollicitez de supplier de ladicte responce, descharge ou congé ; leur rémonstrant que la court vacquoit à medy prochain, à cause de la feste Sainct-Laire, et que pour le devoir, il me faillloit estre à Paris demain huit heures, sur peine d'estre blasmé ; lequel seigneur prince m'a dict qu'il ne me pouvoit expédier que dedans huy sur tout le jour, et que demain matin, il me bailleroit sa responce, et vouloit qu'elle fust par moi portée à ladicte court, laquelle il livreroit de mon séjour ; et ledict jour de lendemain vingt-quatreiesme jour dudict moys me suis adressé audict seigneur prince, lequel m'a dict avoir faict sa responce, et que dedans ce jour il me la feroit délivrer par ouvrier son secrétaire ; et peu après, me suis tiré par devers ledict secrétaire Houllier, lequel m'a dict qu'il dressoit ladicte responce, et eusse à me trouver au logis dudict seigneur prince, à l'heure de troyz heures, pour luy faire signer ; à laquelle heure, me suis transporté audict logis, où il m'a esté dict par ledict secrétaire, qu'il falloit attendre le retour de monsieur l'admiral, lequel estoit allé dîner à deux lieues d'Orléans, au lieu de l'Isle, et qu'il seroit au logis dudict seigneur prince, et que je me trouvasse à sept heures ; ce que j'ay faict, y ayant attendu jusques à heures de dix à onze heures du soir, m'a esté dict par ledict seigneur

prince et admiral, qu'ilz me expédieroient le lendemain matin ; et ledict lendemain vingt-cinquesme, me suis aussi adressé ausdictz seigneurs prince et admiral, estans au conseil, et iceux suppliez de madiete expédition, descharge ou congé, et bailler hommes pour me faire sortir hors ladicte ville ; à quoy ledict seigneur prince m'a dict qu'il falloit que demourasse jusques à la rellevée dudict jour, et qu'il me feroit bailler ma responce, et ung sien gentilhomme pour me conduire hors icelle ville ; et ledict jour de rellevée, me suis suivant que dessus, retiré par devers ledict seigneur prince, lequel sur les six heures du soir, m'a baillé sa responce et paquet, et chargé icelluy présenter à ladicte court, avecques recommandations ; et de ce faire, demandé recepissé, et promesse signée de ma main ; ce que luy ay accordé ; et icelluy paquet et recommandations présentex à ladicte court, le lundy vingt-septiesme jour dudict moys d'avril, environ l'heure de sept heures du matin : tesmoin mon seing manuel cy-mis, les an et jour dessusdictz.

Cedict jour, les grand'chambre, du conseil et tournele, assemblées, maistre René Baillet, président en ladicte court, a dict que de l'ordonnance d'icelle, maistres Guillaume Viole et Loys Gayant, conseillers en icelle court, et luy, furent devers le Roy et la Roynne, ausquelz ilz firent entendre le retour de l'huissier Acarie, ayant apporté la responce du paquet envoyé à messire Loys de Bourbon, prince de Condé, et la délibération de ladicte court, du jour d'hier ; ausquelz ladicte dame Roynne feyt responce que la dicte court avoit bien faict ; et à l'instant commanda à maistre Jacques Bourdin, secrétaire d'estat dudict seigneur Roy, lire les lectres dudict seigneur prince de Condé, et la seconde déclaration mentionnée es dictes lectres ; et ce fait, ladicte dame Roynne dist qu'elle avoit oy la lecture d'icelles ; mais qu'elle désireroit qu'on les laissast es mains dudict Bourdin, pour les faire lire au conseil, et par après les renvoyroit à ladicte court, pour en faire lecture céans, et a dict ledict M^e René Baillet, président, que la court n'avoit oncques obmys et n'obmectroit chose qui appartienne au service de Leurs Majestez, estant ladicte court, et en général et particulier, tousjours preste à recevoir les commandemens du Roy et de ladicte dame, pour y obéyr en tout et par tout ; et sur ce ladicte dame leur a faict responce que le Roy recevoit ung grand contentement de ceste compaignie, et pourroit redemander les dessus dictz Viole et Gayant, et luy, pour leur faire entendre quelque chose de la part du Roy et de la sienne ; et hier au soir, sur les cinq heures, le dict Bourdin, secrétaire,

luy renvoya par Brulard, secrétaire du Roy, les dictes lectres et seconde déclaration dudict seigneur prince de Condé, qui luy feyt entendre avoir esté leües au conseil, hier après disner, où n'en fus rien résolu; mais que la volonté du Roy et de la Roïne estoit que les dictes lectres et déclaration leües en la dicte court, fussent baillées à maistre Jehan du Tillet, prothonotaire secrétaire du Roy, greffier de la dicte court, pour les serrer soubz clef.

Ce dict jour, les grand'chambre, du conseil et tournelle assemblées, a esté leu la seconde déclaration contenuë ou paquet de monsieur le prince de Condé, reçu le jour d'hier; et a esté la dicte seconde déclaration mise ès mains de maistre Jehan du Tillet, prothonotaire et secrétaire du Roy, et greffier d'icelle court, pour la garder avec la lectre missive dudict sieur prince de Condé donnée à Orléans, le vingt-cinquième de ce mois, suivant le commandement de la Roïne.

Responses du duc de Wirtemberg, aux lettres précédentes du Roy et de la Reine mère.

Sire. J'ay receu voz lettres que m'avez envoyé par Courtelary, vostre trouchement, et par icelles entendu les troubles et divisions qui sont de présent en vostre royaume, dequoy en suis fort esbahy et marry; et d'autant plus, que ne peux encores bonnement entendre quelle est la vraye cause des dictz troubles et émotions: et combien, Sire, que je ne veulx excuser personne, si est-ce que le commun bruit a couru par deçà, que combien que l'édict que avez dernièrement au mois de janvier faict publier par tout vostre royaume, permet que ung chacun puisse vivre selon sa conscience et la religion qu'il tient; toutesfois au contraire d'icelluy, en plusieurs endroitz de vostre dict royaume, et mesmes en vostre ville capitale de Paris, sont advenu batteries, pilleries, meurtres et aultres effusions de sang, ce que peut estre cause des dictes divisions; et me semble, Sire, à vostre bonne supportation, quand monsieur le prince de Conde, ensemble aultres princes et seigneurs de vostre ordre, et aulcuns vos subjectz, faisant pareille profession de foy, seront advertis de la déclaration qu'avez faict depuis sur ledict édict, et que vous metrés tel ordre que bonne et briefve justice soit faicte et administrée aux contrevenans dudict vostre édict et déclaration, tellement que ung chacun de quelle religion qu'il soit, selon vostre dict édict au janvier passé, puisse vivre auprès de l'autre seurement et paisiblement, et aussi avec ce, toutes les partialitez qui peuvent estre encore entre aulcuns

voz princes et aultres seigneurs, soyent du tout par bons moyens appeiez et abolis, et par ainsi réconciliez les ungs avec les aultres; je ne fais aucune doubte, Sire, que lesdictz princes et seigneurs monstrent non seulement plus que très-humble fidélité et obéyssance; ains aussy, si en aucune chose ilz vous pourront avoir offensé, vous supplieront de leur pardonner: et quant au bruit, Sire, que l'on a faict de vous et de madame la Roïne vostre mère, comme si vous estiez détenus par aulcuns de voz princes, je vous advise que le bruit en est couru par certain par-deçà; de sorte que je suis esté fort joyeux d'avoir entendu le contraire par vos dictes lettres: et combien, Sire, que je sçache bien que n'avez besoin d'aucun conseil ou admonestement, si vous supplie-je bien humblement prendre en bonne part ce mien petit et simple advis. L'on trouve en toutes les anciennes histoires, et est certain que nostre bon Dieu donne et ordonne tous royaumes et monarchies selon sa volonté; et que par plusieursfois, pour les péchez et ingratitude, les charge. L'on tient aussi encores en fresche mémoire, que non seulement en France du temps du roy François vostre grand-père, du roy Henry vostre père, et dernièrement du roy François vostre frere, mais aussi en Allemagne et Bas-Pais, Italie, Espagne, et aultres endroits, ceux qui ont suivy la vérité en l'Evangile que l'on appelle nouvelle doctrine, par aulcun zèle, en pensant faire service à Dieu, ilz sont esté persécutés, tellement que non seulement aulcuns milliers, mais aussi aulcuns cent mille personnes, ont pour l'amour d'icelle espandu leur sang, et enduré et souffert martirs; laquelle persécution a esté faicte à ceste intention, pour espouvanter et distraire le monde de ladicte religion, et les réduire sous l'obéyssance de l'Eglise romaine que l'on nomme Catholique, combien que en icelle y aye plusieurs idolâtries et abuz, et par ainsi du tout abolir et exterminer la vérité du saint Evangile; néantmoins l'on voit de présent, et est tout clair devant nos yeulx, graces à Dieu, ce que par telle persécution l'on expédie, et que véritablement cest ung certain miracle et œuvre de Dieu, lequel en ces derniers jours, à nous ses pauvres créatures, par sa sainte miséricorde, faict luyre la lumière de son saint Evangile, et par icelle révéler et annoncer sa sainte volonté purement et clairement; et cela est si notoire, que nous voyons aujourd'huy que au lieu et pour ung de ceulx qui par cy-devant ont souffert et enduré martir et mort, il y en a maintenant dix qui se sont distraits de la papauté, et adjoinct à la pure parolle de Dieu: ce que

vous ay bien voulu sommairement réciter ; vous priant, Sire, encore une fois bien humblement de vouloir recevoir d'aussi bonne part que je l'ay eue d'un vray zèle chrestien, et pour l'amour que vous en portez à vostre couronne ; et le prendre tellement à cœur, que ne vous vouliez persuader à vouloir mettre fin à un si grand affaire, par effusion de sang ; mais plustost par tous bons, béninges et raisonnables moyens ; et ne vous laissez amouvoir contre voz subjectz, lesquels ne désirent aultre chose que de vivre soubz vostre obéissance, selon la parolle de Dieu contenue es escriptures saintes des prophètes et apostres, au Vieuil et Nouveau Testament, les ayans en mesme protection et recommandation, que aultres voz subjectz : ce faisant, faictes œuvre agréable à Dieu, pour laquelle en recepvrez de luy bonne récompense en ceste vie, présentement, et en l'autre, éternellement. Au demeurant, Sire, j'ay enchargé audict Courtelary, vous lire choses de ma part, comme plus amplement entendrés de luy ; que sera cause que je ne vous écray pour le présent plus longue lettre. Ainsi après m'avoir recommandé bien humblement à vostre bonne grace, je prieray le Créateur, Sire, vous maintenir en sa très-sainte et digne garde. De Tubinge, le 15 de may 1562.

Madame, j'ai reçu vos lettres que m'avez envoyées par le Courtelary, et entendu les grandes ennuys et fascherjes qui sont puis le temps ençà advenus au Roy vostre fils et à vous ; dequoy suis esté fort esbahy et marry ; priant nostre bon Dieu et Père Céleste, qu'il vous veuille octroyer la grace de son Saint-Esprit, afin que par l'invocation de son saint nom, vous puissiez patiemment endurer et porter ledict enuy et fascherjes. J'ay respondu au Roy vostre filz, sur la lettre qu'il m'a escript touchant la division, comme voyrez par madicte response.

Puis doncq, Madame, que j'ay entendu que demeurés permanente en la confession chrestienne de la sainte doctrine de l'Évangile, je vous prie bien humblement que vous, ny mon seigneur le Roy vostre filz, ne veuillez, autant que possible, entreprendre chose dommageable contre ceux qui confessent la vraye religion chrestienne, et ont abandonné les superstitions et idolâtries du pape, ains que eux puissent vivre en paix et repos avecq les aultres, et que les transgresseurs des éditz du Roy soient chastiez selon leurs démerites.

Madame, je vous prie aussi ne prendre en male part, si je ne me puis persuader que monseigneur le prince de Condé avec tant des nobles seigneurs et chevaliers de l'ordre, et aultres leurs adhérens, se soient par l'absentation de la court,

mis en rébellion ou désobéissance du Roy ; ains que plustost de ce pourroient estre causés les meurtres, pilleries, basteries et effusion de sang, qui ont esté faictes depuis peu de temps ençà, tant en la ville capitale de Paris, que en aultres endroitz et divers lieux dudict royaume, contre l'édict qui a esté publié, et pour aucunes affections privées. Ses choses qui sont advenuz, et entre aucuns princes et seigneurs dudict royaume ; ce que, Madame, sçavez avecq l'aide de Dieu, par la grace de son Saint-Esprit et à votre sage conseil, tellement moyenner, que les courages des princes seront mitigués, et aussi par ensemble réconciliez ; laquelle chose, Madame, vous redonnera à éternelle louange, et ferez en ce chose plaisante et agréable service à Dieu, de quoy il ne fault vous richement remunerer : priant, Madame, recevoir ce mien escript, procédant d'un vray zèle chrestien, en bonne part ; qui sera endroit où priéray le Roy des Roys, vous, Madame, donner vray accomplissement de ses graces et bénédictions, avecq prospérité bonne et longue vie ; me recommande humblement à vostre bonne grace. De Tubinge, ce 16 de may 1562.

Placards qui avoient esté affichez par les carrefours de la ville de Paris, par ceux de la religion réformée, le xvij jour d'avril M. D. LXII.

Les habitans Paris, qui sous la protection du Roy, suyvans son édict publié en la cour de parlement, le vj mars M. D. LXI. désirent estre maintenus es exercices de la religion réformée selon l'Évangile, prient tous leurs concitoiens, parens, voisins, hostes et amis, qu'ils advisent de près à la ruse très-pernicieuse de quelques séditions et ennemis du repos et du bien public ; lequel meuz de quelques passions privées, et pour mener à fin leurs mauvaises entreprises, voulans tirer grande somme de deniers de tous les bourgeois et habitans de ladicte ville de Paris, feignent malicieusement, et veulent contre vérité donner à entendre que les fideles de l'Église réformée (qu'ils nomment Huguenots) sont armez pour piller et saccager les maisons de ceux qui sont de religion contraire à la leur, leur ravir leurs biens, et les meurtrir et massacrer : ce qu'ils mettent en avant fausement et contre leur propre conscience, seulement pour intimider un chacun, à ce que tous, comme pour racheter leur vie et leurs biens de la main de l'ennemi, baillent sans refus l'argent que lesdits mutins veulent emprunter, pour mettre fin à ce qu'ils conspirent et couvent de longue main, sous conducteurs de plus grande autorité, contre l'Estat du royaume et repos et tranquillité

d'iceluy. A ceste cause, il est besoin que tous les citoyens de ceste ville soyent advertis de ne bailler à tels mutins leurs ennemis le moyen de continuer et exécuter leurs entreprises, en les accommodant d'argent, et remboursant ce qu'ils ont pour très-mauvaise fin presté à quelques seigneurs; attendu mesmes que ceux, lesquels on charge à tort de vouloir faire invasions, meurtres et saccagemens desdicts citoyens, peuvent protester, et de fait protestent devant Dieu, qu'ils n'ont en et n'ont de présent intention ne vouloir mesdire ne meffaire à aucuns d'entre eux, de quelque qualité qu'ils soyent; comme de faict, il ne se trouvera ni en ceste ville, ni mesmes es autres, où sans difficulté ceux de l'Eglise réformée sont les plus forts, qu'ils ayent assailli aucun, ne fait violence quelconque; ains tousjours cherché tous moyens d'éviter toutes séditions, contentions et débats, vivans avec un chacun en bonne concorde et amitié; et à ce que personne ne doute que telle soit la volonté de tous ceux de l'Eglise réformée, ils publient cest escrit, pour leur servir d'acte et tesmoignage perpétuel, afin que s'il advenoit dommage et inconvenient au bien public de ladicte ville, par les menées et conspirations des mutins, les susdicts, s'ils sont contrains de se mettre en défense, soyent trouvez innocens et nets devant Dieu premièrement (auquel ils servent par Jésus-Christ) et devant le Roi nostre souverain seigneur, et tous magistrats par luy ordonnez.

Les moyens de pacifier le trouble qui est en ce royaume, envoyez à la Roine par monsieur le prince de Condé.

Cesont les moyens qui semblent à monsieur le prince de Condé, estre nécessaires (sous l'advis et bon plaisir du Roy et de la Roine) pour pacifier le trouble qui se voit aujourd'huy en ce royaume; lesquels ces jours passez il avoit donné charge à l'abbé de Sainct Jean de Laon, de faire entendre à la Roine, qu'il a bien voulu faire mettre par escript, et signer de sa main, pour en esclaircir plus au vray Sa Majesté.

En premier lieu, ledict seigneur prince rémonstre à Leurs Majestez, qu'auparavant l'entreprise de ceux qui ont commencé à prendre les armes, et tiennent encores à présent Leursdictes Majestez environnées de leurs forces, tout ce royaume commençoit à jouir d'un bon repos, pour le regard de la religion: chacune des deux parties estimant avoir aucunement de quoy se contenter, par le moyen de l'édiet qui a esté faict en janvier dernier, avecques l'advis des princes du sang, seigneurs du conseil, et de la plus notable compagnie des présidens et con-

seillers de toutes les cours des parlemens, et quelles mesmement depuis il a esté publié: et que sans l'observation d'iceluy, il est impossible de maintenir une tranquillité entre les subjects du Roy, comme l'on voit par l'expérience. A ceste cause, requiert ledict seigneur prince Leurs Majestez, qu'il soit observé, sans restriction ne modification aucune, jusques à la détermination d'un bon conseil libre, ou jusques à ce que le Roy ait atteint l'age de commander soy-mesme, pour lors se soubmettre à sa volonté, et recevoir son commandement (auquel ledict seigneur prince, et ceux de sa compagnie aimeroient mieux mourir que d'avoir failli d'obéir), et où lors Sa Majesté ne trouveroit bon les laisser vivre selon la religion réformée qu'ils tiennent, pour luy demander congé en toute humilité et subjection de se pouvoir retirer autre part.

Que les violences et outrages faits à ceux qui vivoient sous la permission des édicts du Roy, depuis que les dessusdits ont commencé à prendre les armes, soyent réparez d'une part et d'autre, et que justice en soit faite; ensemble que tout ce qui a esté depuis ledit temps innové, soit cassé et annullé, parce que le Roy et la Roine ne pouvoyent estre en liberté de leurs personnes et volontez, ayans à l'entour d'eux des armes et forces, non seulement sans leur réquisition, mais contre leurs volontez et défenses expresses.

Et parce que tout ainsi que l'arrivée et présence à la court en la façon susdite, des sieurs de Guyse et des connestable et mareschal Sainct André, et la crainte et soupçon qu'ils ont donné à un chacun par leurs déportemens et transgressions des édicts du Roy, ont esté la cause du trouble que l'on voit aujourd'huy toute la France; aussi ledit seigneur prince voit aucun autre moyen de pacification et tranquillité, que par leur retraicte; à laquelle seigneur prince insiste, non pour estre d'aucune hayne ou passion particulière, mais seulement pour la liberté du Roy et de la Roine, pour maintenir l'autorité du gouvernement ladite dame, et l'observation des édicts, et la seureté tant de luy que de ceux qui sont de sa compagnie, ensemble de tous autres qui professent de la religion réformée, qui si ment seroyent tousjours au mesme sousperil danger où ils sont de présent. Et à ceste fin, requiert ledit seigneur prince, que les susdits sieur de Guyse, ses frères, connestable et mareschal Sainct André, posent les armes, et se retirent en leurs maisons et gouvernemens jusques à ce que le Roy estant hors de

uisse juger qui l'aura plus fidèlement servi : offrant de sa part (pour obvier à ce que tels inconvéniens n'arrivent durant ledit temps) faire semblable, et faire retirer tous ceux de sa compagnie, aussi-tost qu'il aura entendu que les dessusdits se seront mis en devoir de leur en monstrier le chemin ; sans avoir esgard au degré qu'il tient en ce royaume ; ayant si grand désir de le voir en repos et hors de trouble, qu'il référera tousjours la conservation d'iceluy, à ses affections particulaires, et à toutes autres choses, et mesmement jusques à sa vie propre.

Et afin que tout ce que dessus s'exécute et accomplisse de bonne foy, avec pareille seureté d'une part et d'autre, ledit seigneur prince, quant à luy, présente non seulement monsieur le marquis de Conty son fils aîné, mais tous ses enfans entièrement, comme les plus précieux ages qui après sa foy et sa parole, le scauyent plus seurement pléger ; à la charge d'en recevoir de leur part, réciproque et mutuelle seurance ; pour lesdites seuretez estre et demeurer sous le bon plaisir desdites Majestez du Roy et de la Roïne ; qui sont les plus douces et raisonnables conditions qu'iceluy seigneur prince ait proposer ; n'ayant aucune partialité et dison à démesler avec ledit sieur de Guyse et ses frères, les connestable et mareschal Saint André, qu'il ne rejette et mette sous le pied, pour entendre à la conservation de l'Estat, bien et repos de ce royaume, et autorité de leurs Majestez. Et où il scauroit d'autres moyens, pour avec la seureté du Roy, de la Roïne, de luy-mesme, et de toute compagnie, pacifier ce trouble (qui tend à une manifeste ruine et subversion d'Estat), il n'eust voulu faillir à les faire entendre à Leurs Majestez, et s'y submettre de sa part.

Protestant, comme il a ordinairement protesté, que là où ils refuseront tels offres si raisonnables, la faute ne luy peut ne doit estre imputée, ni des maux et désolations qui en pourroyent ci-après à ceste occasion survenir ; mais eux seuls, comme pères et autheurs de telles calamitez, qui seront sans excuse devant Dieu et devant les hommes, d'avoir mieux aimé exposer ce royaume en proye, que rien quitter de leur passion et affection particulière ; encores qu'ils cognoissent bien que par telles guerres civiles, la ruine des plus grandes monarchies du monde s'en est ensuyvie : et s'assure bien ledit seigneur prince, que la Roïne est si vertueuse, et aime tant la conservation de cest Estat, et la seureté et grandeur du Roy son fils, que si elle estoit en vraye et pleine liberté, elle auroit déjà fait les dessusdits obéir au comman-

dement réitéré que Sa Majesté leur a faict, auparavant qu'ils eussent pris les armes, et encores depuis, d'eux retirer en leurs gouvernemens, pour obvier aux maux qui nous menacent ; lesquels, s'ils rejettent des moyens si raisonnables et nécessaires, démontrent assez n'avoir autre but que de parvenir à leurs desseins, à quelque pris que ce soit, fust avec la ruine de tout ce royaume. Et a bien voulu ledit seigneur prince signer de sa main cesdits articles, tant à ce que l'on cognoisse qu'il se met en tel devoir de pacifier ces troubles, mettre un repos en ce royaume, que toute personne non passionnée jugera qu'il préfère le public au particulier, que aussi pour le rendre inexcusable, s'il contrevenoit à ce qui y est contenu. Donné à Orléans, le 2^e jour de may, l'an de Nostre-Seigneur 1562. Ainsi signé. LOYS DE BOURBON.

Lettre de monseigneur le prince de Condé, à la Roïne mère du Roy, luy envoyant les moyens de pacifier le trouble qui est en ce royaume.

Madame. La chose de ce monde qui plus me tourmente, c'est de ne vous voir de toutes pars rendre l'obéissance que vous veux toute ma vie porter ; et qu'il faille qu'il y en ait qui regardent plustost d'obéir et satisfaire à leurs volontez, qu'à accommoder leurs bons moyens, pour mettre la paix en ce royaume qui est en très-grande nécessité d'un bon repos ; et qu'il faille que nous voyons qu'il tient à si peu que vos Majestez ne soyent contentes, et vostre Estat en seureté.

Il faut, Madame, que tous cognoissent à qui il tient que ne soyez à vostre aise, et hors de ces troubles qui tourmentent infiniment vos bons serviteurs, qui ne s'attendoient de leur temps de voir telle chose.

Et pour vous faire paroistre que ce que j'ay fait jusques icy, n'a esté pour autre occasion que la fidélité que je vous doy, et que nulle particulière haine ne me l'a fait faire, je vous envoie un mémoire signé de ma main, où je mets les moyens que je cognoy estre les plus propres pour vous rendre la paix que Vostre Majesté désire tant ; et par là, chasser la guerre de vostre royaume, et toute hayne particulière mise bas ; qui sera la cause que ne vous feray ma lettre plus longue, pour supplier Dieu qui a les cœurs des rois et de tout le monde en ses mains, qu'il luy plaise vous faire si bien rendre l'obéissance qui vous est due par vos subjects, que nous luy puissions en brief rendre grace de vous voir, Madame, fort contente, comme je le dé-

sire. Escrit à Orléans, ce premier jour de may, mil cinq cens soixante et deux.

Requête présentée au Roy et à la Royne, par le Triumvirat; avec la response faicte par monseigneur le prince de Condé.

M. D. LXII.

Requête présentée au Roy et à la Royne, par le Triumvirat.

Nous duc de Guyse, pair, grand-maistre et grand-chambellan de France, duc de Montmorency, pair et conestable de France, de Saint André, mareschal de France : à ce qu'il soit notoire à vos Majestez et à tout le monde, que nos cœurs et intentions assez cogneus et déclarez par toutes nos actions passées, et tout le cours de nos aages et vies employées et despendues, non ailleurs qu'au loyal et fidèle service des Majestez de nos bons deffuncts roys (que Dieu absolve), à la conservation et augmentation de leur honneur, grandeur, estat et couronne, ne furent jamais, ne sont aujourd'huy, et ne seront (Dieu aydant) de nos vies, autres que tendans à la mesme bonne et loyalle fin que dessus, et par moyens justes, raisonnables, légitimes et louables : à quoy nous avons voué (après le service de Dieu) le demeurant de nosdictes vies, biens et fortunes ;

Supplions très-humblement les Majestez de vous, Sire, et de vous, Madame, entendre le fonds de nos intentions et pensées, que nous vous découvrons et manifestons en toute sincérité, par cest escrit ; ensemble les causes de nostre venue et séjour près de vos Majestez ; et pour lesquelles nous estimons en nos loyautez et consciences (veu les estats et charges que nous avons), ne nous en pouvoir ne devoir aucunement départir, sans encourir note et reproche perpétuelle pour nous et nostre postérité, d'estre infidèles serviteurs et officiers, déserteurs de l'honneur de Dieu et du bien de son Église, de l'honneur, bien, salut et incolumité du Roy et de nostre patrie, et de la paix et repos de l'estat d'icelle, que nous voyons sur le poinct d'évidente et inévitable ruine, s'il n'y est promptement et sans aucun délai pourveu, par le seul remède des ordonnances que nous estimons devoir par vos Majestez estre faites, scellées, émolguées et approuvées tant en vostre grand conseil, qu'en la cour de parlement de Paris, et autres cours de vostre royaume, telles qu'elles sont contenues aux articles suyvens qu'en toute révérence et humilité nous proposons.

Premièrement. Nous estimons nécessaire, non seulement pour l'acquit de nos consciences, mais pour l'acquit de la conscience du Roy, et

du serment par luy fait à son sacre, pour le repos, union de ses subjects, et pour ne confondre tout ordre divin, humain et politique ; de laquelle confusion dépend et s'ensuit nécessairement l'éversion de tous empires, monarchies et républiques, que le Roy par édict perpétuel déclare qu'il ne veut et entend autoriser, approuver ne souffrir en son royaume aucune diversité de religion ny d'église, prédications, administrations de sacremens, assemblées, ministères ne ministres ecclésiastiques ; ains veut et entend la seule Église catholique, apostolique et romaine, receue, tenue et approuvée de Sa Majesté, et de tous ses prédécesseurs, les prélats et ministres d'icelle, prédications, administrations de sacremens d'eux et de leurs commis, avoir lieu en tout son royaume et pays de son obéissance ; toutes autres assemblées pour tel effect, rejetées et réprouvées.

Que tous officiers de France, domestiques de Sa Majesté, et de messeigneurs ses freres et seur, tous officiers, tant de judicature que de la milice, comptes et finances de ce royaume, et autres ayans charge, administrations ou commissions de Sa Majesté, tiendront et observeront la mesme religion, et en feront expresse déclaration ; et les refusans, délayans ou contrevenans, seront privez de leurs estats et offices, gages, charges et administrations ou commissions : sans pour ce toucher à leurs biens ny à leurs personnes, sinon qu'ils fissent tumulte, sédition, monopole ou assemblées illicites.

Que tous les prélats, bénéficiers et personnes ecclésiastiques de ce royaume, feront semblable confession ; et les refusans et contrevenans seront privez du temporel de leurs bénéfices, qui sera regy sous la main du Roy ; et gens de bien et de bonne religion, commis à l'administration d'iceux par les supérieurs et ceux à qui il appartient y pourvoir ; lesquels, selon qu'ils verront estre à faire, les priveront du tiltre, et pourvoiront d'autres en leur lieu, par les voyes deues et légitimes.

Que toutes les églises violées, desmolies et spoliées en ce royaume, au grand mespris de Dieu et de son Église, du Roy, ses ordonnances et édicts, tant anciens que modernes (qui tous ont prohibé tels sacrilèges sur peine de la vie), soyent réintégrés, réparés et restitués entièrement en leur premier estat et deu, et les intérêts satisfaits de tous les dommages soufferts ; et les délinquans infracteurs des édictz violés, et spoliateurs, punis comme il appartient.

Que les armes prises en ce royaume par quelque personne que ce soit, pour quelque couleur, raison ou occasion que ce puisse estre, soyent

laissées et ostées par ceux qui les ont prises, sans exprès commandement du roy de Navarre, lieutenant général de Sa Majesté, et représentant sa personne en tous ses royaumes, et pays de son obéissance; et ceux qui se sont ainsi armez, et persévèrent encores à présent, déclarez rebelles et ennemis du Roy et du royaume.

Qu'audict roy de Navarre seul (comme lieutenant général de Sa Majesté, et représentant sa personne), et à qui de par luy sera ordonné et commis, soit loisible avoir et assembler forces en cedict royaume, pour l'exécution et observation des choses dessusdictes, et autres qui pourront estre advisées, pour le bien du Roy et de son royaume.

Que les forces ja commencées à assembler par ledict seigneur roy de Navarre, pour le service de Sa dicte Majesté, pour les effectz que dessus, soyent maintenues et entretenues soubz son autorité pour quelques mois; dedans lequel temps on espère, si c'est le bon plaisir de voz Majestez, voir le fruit des remèdes que dessus, et le repos de ce royaume.

Les autres provisions nécessaires et requises tendans au bien et repos de ce royaume, qui pourroyent estre ici par nous obmis, soyent prises et suppléées du conseil et avis qui fut donné par la cour de parlement à Paris, lorsque dernièrement vous envoyastes vers elle le sieur d'Avanson, pour avoir son avis sur les remèdes qui luy sembloient convenables, pour pourvoir aux troubles de ce royaume, et sur ce que ladicte cour y pourra présentement adjouster.

Ces choses faictes et accomplies entièrement, comme dessus (sans lesquelles nous tenons ce royaume ruiné), nous sommes prests de nous en aller, chacun non seulement en nos maisons, s'il nous est commandé et ordonné, mais au bout du monde (si besoin est) en exil perpétuel; après avoir eu contentement en nostre ame, d'avoir rendu à Dieu, à nostre Roy, à nostre patrie et à nos consciences, l'honneur et service, l'amour et charité; et tout autre fidèle office que nous leur devons, en si grand et évident, si important et notable péril et nécessité; pour ausquels obvier, nous sommes prests de sacrifier et vouer nos vies, et tout ce que nous avons de cher et précieux en ce monde: ce que nous signifions à Vos dictes Majestez, et au roy de Navarre, tant pour nous en estre tesmoins et juges, que pour mettre aux inconvéniens que vous voyez, les remèdes dessusdits, que nous estimons estre très-nécessaires et seuls convenables; afin qu'il vous plaise en déclarer vostre volonté et résolution.

Protestans devant Dieu et Vos Majestez, que la nostre telle que dessus, ne tend qu'au bien et

salut du Roy et de son royaume; et que nous estimons que ceux qui l'auront en recommandation, ne se pourront esloigner des choses cy-dessus recordées et remonstrées en cest escript que nous avons signé de nos mains, pour l'acquiesce de nos consciences, et nostre descharge envers Dieu, Vos Majestez et tout le monde à l'advenir. Faict à Paris, ce quatriesme jour de may, l'an mil cinq cens soixante-deux. Signé : FRANÇOIS DE LORRAINE; DE MONTMORENCY; SAINT ANDRÉ.

Autre requeste présentée à la Roine ledict jour, par ledit Triumvirat.

Madame. Outre le contenu en l'escript que nous avons ce jourd'huy présenté à Vostre Majesté, et lequel nous entendons et espérons (avecques vostre congé et bonne licence) faire manifester et publier par toute la chrestienté, afin de donner plus d'occasion à Vos Majestez de s'asseurer que nous désirons soubmettre nos opinions au jugement de Vostre Majesté et du roy de Navarre, et chercher toute pacification pour ce royaume; après qu'il vous a pleu nous déclarer que le Roy, ne vous, ne nous commanderiez jamais de nous retirer de vostre cour;

Moyennant que ceux d'Orléans se désarment, et que les pays, villes et places de ce royaume, rendent entière obéissance à Vos Majestez, et que tous facent serment d'obéir au Roy (comme à leur souverain et naturel seigneur), et à tous les édicts et ordonnances qui sont ja et pourront cy-après estre faicts par Sa Majesté, par l'avis de son conseil, et émologuez par sa cour de parlement de Paris, demourans les forces entre les mains du roy de Navarre, lieutenant général du Roy, et représentant sa personne, en tel nombre, telles et pour tel temps qu'il sera advisé estre nécessaire, sans et auparavant l'accomplissement desquelles choses, nous estimons en nos loyautéz et consciences (pour les estatz et charges que nous avons) ne nous pouvoir ne devoir départir de vostre cour et suite, sans encourir note et reproche perpétuelle pour nous et nostre postérité, d'estre infidèles serviteurs et officiers, déserteurs de l'honneur, bien, incolumité et salut du Roy et de son royaume, de nostre patrie et de la paix et repos de tous les estatz d'icelle, que nous voyons sur le point d'évidente et inévitable ruine, s'il n'y est promptement et sans aucun délai pourveu;

Nous offrons de nous retirer chacun en l'une de nos maisons, pour obéir au roy de Navarre, en tout ce qu'il nous sera commandé; durant laquelle nostre absence, tant s'en faut (Madame)

que nous désirons ne requérons de monsieur le prince de Condé semblable retraicte, en l'une de ses maisons, que nous souhaitons sa présence près de Vos Majestez; et vous supplions l'en vouloir au plustost approcher, et retirer hors du lieu et compagnie où il est: ne pouvans ne voulans espérer d'un tel prince que chose digne du sang d'où il est yssu. Faict à Paris, le quatrième de may, l'an mil cinq cens soixante-deux. Signé: FRANÇOIS DE LORRAINE; DE MONTMORENCY; SAINT ANDRÉ.

Response de la Royne.

Le Roy ayant veu le Mémoire qu'a envoyé Monsieur le prince de Condé, par l'abbé de Saint Jehan de Laon, datté du ij. de ce mois, loue grandement que Monsieur le prince remette le contenu audit mémoire sous le bon plaisir et avis de Sa Majesté, et de la Royne sa mère: comme a tousjours aussi esté leur assurance, que pour le sang dont il est yssu, il ne s'oubliera jamais, n'y ne sortira de son devoir. Et pour luy faire entendre clairement et de bonne-foy l'intention de Sa Majesté, sur ce qu'il requiert par Mémoire:

Premièrement. Quant à l'observation de l'édict du mois de janvier dernier, iceluy seigneur pour lever tout scrupule, déclare qu'il veult et entend que ledit édict demeure en son entier, et soit observé selon la forme et teneur; fors toutesfois et excepté dedans sa ville et banlieue de Paris, où ledit seigneur meut de bonnes et grandes considérations, par l'avis de ladite dame sa mère, a jà déclaré, comme encores veut et déclare que ledit édict n'ait lieu, et ne s'y feront aucunes assemblées. Et néantmoins là et partout ailleurs en ce royaume, chacun en ce que touche la religion, pourra vivre en repos de sa conscience, sans estre recherché de sa vie, inquiété en sa personne, ne en ses biens, tant pour le passé que pour l'advenir.

Au regard des violences, oppressions, meurtres et excès commis depuis ledit édict, et au préjudice d'iceluy, d'une part et d'autre, Sa Majesté en fera faire telle justice et réparation que les cas le requerront, à la satisfaction publique et particulière de ceux ausquels auroit esté fait l'injure.

Quant à ce qui concerne le partement de la cour de messieurs de Guyse, connestable et mareschal S. André, requis par monsieur le prince, pour les causes touchées en sondit mémoire; le Roy et ladite dame Royne sa mère ont tousjours déclaré, comme ils déclarent encores, n'estre leur intention qu'ils en partent, et n'ont délibéré leur faire ce commandement; mais

comme ceux qui, après l'honneur de Dieu, ont le service du Roy et de la Royne, et le bien et le repos de ce royaume en plus chère recommandation que chose de ce monde, ont eux-mêmes fait sur ce offres à Leurs Majestez, qui leur semblent si raisonnables, qu'ils estiment que mondit seigneur le prince, ayant entière et parfaite volonté au bien de cedit royaume, comme il a tousjours démontré, aura occasion de les juger telles, et s'en contenter:

Qui sont, que moyennant que la troupe qui est à Orléans se désarme, que les pays, villes et places de ce royaume rendent entière obéissance au Roy et à la Royne; que tous facent serment d'obéir au Roy comme à leur souverain et naturel seigneur, et à tous les édicts et ordonnances qui ont esté jà et pourront cy-après estre faicts par Sa Majesté, par gens de son conseil, émologuez en son parlement de Paris, demourans les forces es mains du roy de Navarre, lieutenant général du Roy, représentant sa personne, en tel nombre, telles et pour tel temps qu'il sera advise estre nécessaire;

Ils offrent et sont prests eux retirer chacun en l'une de ses maisons, pour obéir au roy de Navarre en tout ce qui leur sera commandé; et tant s'en faut qu'ils désirent, durant leur absence, que mondit seigneur le prince face semblablement retraite chez luy, qu'ils souhaitent et supplient très-humblement Leurs Majestez le vouloir au plustost approcher du Roy, où ils ne peuvent et ne veulent penser n'espérer d'un tel prince que chose digne du sang dont il est sorty: estimans aussi en leurs consciences, et pour le devoir des estats et charges qu'ils ont, ne pouvoir, ne devoir auparavant, et sans l'accomplissement des choses dessusdictes, départir de la cour et suite du Roy, sans encourir notte et reproche perpétuel à eux et à leur postérité, pour plusieurs raisons et considérables concernans l'honneur de Dieu, le service du Roy, et le bien de son royaume, lequel est, sur le point d'évidente et inévitable ruine, s'il n'y est promptement pourveu, comme de leur part ils désirent et cherchent le faire de tout leur pouvoir.

Fait à Paris, le 4 de may 1562.

Signé: CHARLES, CATHERINE, ANTHOINE, DE L'AUBESPINE.

Nota. Que Sa Majesté Catholique escripvit sur les troys escrittures précédentes, de sa propre main, ce que s'ensuit.

Gonçalo Perez. Estas doz escrituras de mossen de Guisa, conestable y maréchal de Sant Andrés, son tant honrradas y tan buenas, que merecen ser vistas por todoy; y assi sacad copias dellas en

Castellano, y las mostrad à todoz loz que os pareciere.

Response faicte par monseigneur le prince de Condé à la requeste présentée par le Triumvirat.

Encores que par plusieurs escripts qui ont esté publiez, et autres moyens, j'aye assez amplement déduict les causes qui m'ont meu à preudre les armes, et avecques quelles conditions j'estoye prest à les laisser et me retirer en ma maison; toutesfois il n'a esté possible de retirer de ceux qui tiennent le Roy et la Royne en leur puissance, autres parolles que comminatoires, pleines de reproches et de menaces; et mesmes, du commencement que je fus à Orléans, avant qu'avoir entendu ce que je vouloye dire, envoyèrent icy des lettres et des commandemens si rigoureux, et en termes si outrageux, comme s'ils eussent eu affaire à des larrons de campagne et voleurs publiques; et ayans cogneu que je ne tenois compte de leur indiscrete façon de faire, et que leurs cholères et artifices ne me pouvoient divertir du chemin que j'avoie commencé de tenir (qui estoit de continuer en ma demande juste et raisonnable, et qui n'est fondée sur ma passion, sur mon profit, ny sur mon ambition, ains sur le zèle que j'ay et doy avoir à la liberté du Roy et de la Royne, et au bien et au repos de ses subjets), ils se sont advisez de présenter à leurs Majestez un escript qu'ils appellent une requeste, en toute humilité et révérence; mais sans la regarder de près, et ne faire que passer par dessus, l'on jugera que cest un arrest, et non pas une requeste. C'est une délibération conclue et arrestée par les trois requérans, qui sont le duc de Guyse, connestable, et le mareschal Saint André, avec le légat, le nuncce du pape, et l'ambassadeur des estrangers; et ceux qui, depuis six mois, ont prins garde à leurs pratiques et menées, pourront tesmognier, et avecques vérité, que ceste conclusion a esté fondée, non pas sur le zèle de la foy et de la religion, mais sur la finesse, artifice et ambition desdits trois requérans; lesquels se voyans hors de la cour, non pour desplaisir qu'ils y eussent receu, mais parce que de tout temps ils n'ont pu endurer un prince du sang auprès des roys, et aussi qu'ils voyoyent bien que la Royne tendoit plus au profit du Roy et soulagement du peuple qu'à les contenter, ou (pour mieux dire) à saouler leur avarice jà connue et détestée d'un chacun; ils se rallièrent ensemble, et cherchèrent un moyen de revenir en leur grandeur, et reprendre l'autorité de commander, plus grande qu'ils n'eurent jamais; et sachans bien qu'ils ne pouvoient

attendre aucuns secours ny du peuple ny de la noblesse, et que tout honneste prétexte, tous moyens, toutes faveurs et assistance des subjects du Roy, leur défautroyent (tant ils se sont bien portez du temps qu'ils ont gouverné), ils fondèrent leur dessein sur la religion, espérans que les prestres et ceux qui en dépendent et ont quelque intérêt avec cest ordre, leur donneroyent secours de gens et d'argent; et pour s'asseurer de la victoire, appellèrent à leur pratique les estrangers (et cela se verra, et sera quelque jour jugé, à fin que ceux qui viennent après nous y prennent exemple); et ainsi préparez et appuyez sur folles et vaines espérances, conclurent d'appeler tous leurs amis, comme ils ont faict, de tous les endroits de ce royaume, qui toutesfois ne se sont pas trouvez en grand nombre; conclurent de venir trouver le Roy et la Royne, en tel équipage, qu'il n'y auroit personne qui osast contredire à leurs commandemens; et pour mieux s'asseurer de pouvoir longuement régner, feirent un roolle de ceux qui devoient mourir, et de ceux qui devoient estre bannis, et d'une infinité d'autres qui devoient estre démis de leurs estats, et privez de leurs biens. Au premier rang estoit monsieur le chancelier, et plusieurs bons personnages du conseil privé, et autres tenans lieux honorables auprès de Leurs Majestez. Les hommes estoient jà choisis et esleus pour tenir la place de ceux qui seroyent ou meurtris ou exiliez; et Dieu a voulu qu'ils ont montré leur bon jugement par les six qu'ils ont esleu du conseil privé, en lieu des six qu'ils vouloyent chasser. La comparaison des uns aux autres est telle, que les enfans sont contraincts d'en faire des chansons. La Royne devoit estre envoyée à Chenonceau, s'occuper à faire des jardins. Monsieur le prince de la Roche-sur-Yon, prince du sang, sage et vertueux, devoit estre esloigné du Roy, et le lieu qu'il tient, donné et assigné à autres qui instruiroyent la jeunesse de Sa Majesté à n'oyr jamais parler de Dieu, ny de ce qui peut nourrir son esprit, qui de soy est enclin à toutes choses bonnes, saintes et louables; et encores moins l'instruiroit-on d'entendre luy-mesmes à ses affaires, et se servir des hommes pour ministres, et non pas pour maistres; donner audience à un chacun, honorer sa noblesse, aymer les armes pour la nécessité, tenir la main à la justice, soulager son peuple, et singulièrement favoriser les povres, et les garder de toute oppression et violence; et sur tout de n'admettre jamais près de lui une idole; c'est assavoir, homme qui face le roy, et qui, sous prétexte ou d'amitié ou de longue servitude, usurpe son autorité sur ses subjets. C'est la nourriture que la Royne a baillée

à nostre Roy, et qui desplaist à ces seigneurs, qui désirent le former à leur façon, et en faire un roy qui sçache bien baller, picquer un cheval, porter bien la lance, faire l'amour, aymer (comme l'on dit) plus la femme de son voisin que la sienne; et au reste, qu'il soit ignorant: car il n'appartient pas à un roy (ce disent-ils) de sçavoir quelque chose: qu'il tienne sa réputation avec une grande gravité, à l'endroit des povres gens qui ont affaire à luy; qu'il agrandisse ses serviteurs, et remette sur eux tous ses affaires et le gouvernement de son royaume; qu'il ne donne audience à personne; qu'il ne voye jamais lettres, ne qu'il en signe aucune de sa main, afin qu'il ne puisse découvrir les tromperies qui se font sous son cachet; qu'il ne tienne compte que de trois ou quatre choisis par luy, qui s'entrebattent à qui sera le premier, et qui aura plus de moyen de piller: qu'il soit prodigue pour ses favoris, chiche et mécanique pour tous les autres; qu'il soit cruel envers son peuple, qu'il le despouille de toute sa substance; que les estats de judicature soyent vendus à deniers comptans, et à leur profit, et qu'ils soyent baillez ès mains d'hommes ignorans, avares, et ennemis de la justice; et enfin, que la maison du Roy soit triomphante en vanité et superfluité d'habillemens, de doreures, et un réceptacle de gens de mauvaise vie. Je ne dy point cecy sans cause; et chacun peut entendre ce que je veux dire, et la Royne en sçait des nouvelles. Ces seigneurs donc qui présentent ceste requeste, ont fait ceste belle ligue plus dommageable et pernicieuse à ce royaume, et plus sanguinaire que ne fut celle de Sylla, celle de Cæsar, et depuis, celle du Triumvirat de Rome; et l'auroient déjà exécutée, n'eust esté la grace que Dieu m'a faite à leur résister; et m'esbahy qu'ils soyent tant asseurez en leurs visages, de tenir devant la Royne le propos qu'ils tiennent: encores plus suis-je esbahy de ladicte dame, qui a patience de les escouter; attendu que dès qu'ils commencèrent à faire leurs menées, elle en fut advertie, et a sçeu jour par jour ce qu'ils ont fait et ont voulu faire; et à ceste heure, elle prend leurs bonnes parolles, tout ainsi comme si elle n'avoit esté informée de leur intention; en quoy elle monstre bien qu'elle est vraiment prisonnière, et plus que prisonnière: car d'un acte si malheureux, et qui mériteroit une vengeance publique, et duquel elle a esté pleinement informée, elle fait semblant de ne l'avoir jamais sçeu ny pensé; et sans la peur qu'elle a d'estre estranglée en son lit (comme l'on la fait menacer tous les jours, et de ce je m'en rapporte à son serment), elle n'eust pas failly de rejeter leur requeste, et leur reprocher,

que pour leur avarice et ambition, ils sont cause de tout le trouble; et puisque le danger où elle est présentement empesche qu'elle ne peut ny se recognoistre le fait comme il est, et répondre à ceux qui, par de belles parolles, luy veulent desguiser les matières, je suis contraint, pour soutenir l'autorité du Roy et la sienne, répondre à leur demande, et au nom de leurs Majestez, de la liberté desquels je me suis rendu l'un des défenseurs; espérant que si lesdicts requérans ne veulent recognoistre leur faute, Dieu m'assistera, et favorisera la bonne intention qu'il m'a donnée; et que tous les bons sujets du Roy se joindront avec moy, pour délivrer ce povre royaume des mains de ceux qui le veulent tyranniser.

Au commencement de leur escrit, pour donner lustre, et auctoriser leur dire, ils mettent leurs qualitez: ils mentionnent fort honorablement leurs grands et loyaux services, et veulent que de leurs actions passées, l'on puisse juger de leur cœur et de leur intention.

Mais il n'estoit besoin de faire un si beau commencement (selon leur advis) pour faire une si mauvaise fin: car quand ils seroyent encores plus grans qu'ils ne sont, quand leurs services seroyent dignes de plus grande recommandation qu'ils ne disent, encores ne s'ensuyvroit-il pas que leur faute qui est présente et si grande et si apparente, deust estre couverte, et encores moins acceptée pour œuvre bonne et raisonnable. Et quelques-uns d'entre eux ont fait des services (comme certes je confesseray tousjours), si faut-il pas que s'ils n'en ont esté récompensés, ils le veulent estre à présent par la ruine du Roy et de tout son royaume. Mais graces à Dieu, ils sont si bons pères de famille tous trois, et ayant tant leur profit, qu'ils n'ont si longuement attendu à demander, et en prendre la récompense, tesmoing deux cens cinquante mille livres de rente, et un million d'or en meubles, qu'ils s'asseyent aujourd'huy, plus de ce que leurs pères leur ont délaissé; outre, trois cens mille livres de rente que les leurs tiennent du bien de la glise; et s'ils ne se contentent des biens et honneurs qu'ils ont receu des prédécesseurs, et que pour répondre à leur naturel il faille braver parmy les droicts de récompense, quelques vengeances particulières, en cest endroit où ils esté assez satisfaits; et qu'il leur souviendrait tant de bons et notables personnages qui ont été emprisonnez sans charges ny informations de leur requeste; tant de charitez qu'ils ont faites à plusieurs bons serviteurs du Roy; tant de biens sans perdues, et honorables familles: durant les règnes des roys François

: François second; de sorte qu'ils se de la faveur de Leurs Majestez, non à s'agrandir et enrichir, mais à appotres, et se venger de leurs haines part s'ils veulent que leur intention soit disent) cogneue de leurs actions passera facile de juger que leur dessein est sous les bons subjects et serviteurs du Roy n'eussent opposer, et avecques toutes leurs résister.

Et par après, qu'il faut craindre une telle inévitable ruine, si par eux n'y est remédié; et à ces fins, présentent avec toute humilité et révérence. Leur demanderoit qui est cause de ceste qui l'a cherchée et procurée: s'ils voulaient la vérité, ils seroyent contraints de se couler sur eux-mêmes: car après la publication de l'édict de janvier, il y avoit paix et tranquillité par tout ce royaume; et ne savaient les deux (c'est assavoir le conestable Charles de Saint André) que tant qu'ils n'ont nion que ceux de la religion réformée enterroyent de l'ordonnance qui avoit ils firent semblant de la trouver bonne, et trouver: jurèrent entre les mains de la aussi fit le roy de Navarre, et tous les conseil) de la faire maintenir en leurs lieux, et de ne parler d'y dispenser, ou de revenir, pour une part ou pour l'autre: mais ils virent que ceux de ladicte religion ne promptement obéy aux commandemens du Roy, ils essayèrent de susciter l'autre toutesfois ils eurent si peu de suite, ne trouvèrent personne pour leur servir de, que le prévost des marchans, Marcel,

douze crocheteurs: tellement que le Roy se fut contraint d'y mettre la main es à Vassy et tailler en pièces ce povre saint leurs prières. Le conestable n'ayant endre l'église de Paris, espandit sa ire sur les chaires des prédicants, et sur les où les assemblées se faisoient, qu'il fit et voler quelques maisons de ceux de religion; et ne se faut esbahir si l'on a vu un évange sur les images en plusieurs endroits de ce royaume: parquoy s'ils estiment la ruine du peuple soit la ruine qu'ils disent si évidente, ils en sont les auteurs, ils doivent estre cogneus et blasmez; et l'humilité et la révérence qu'ils présentent au Roy et à la Roynie, encores n'ay-je point vey obéy à commandement qui leur fait de la part de ladicte dame; mais bien qu'ils ont tous trois refusé d'aller en l'ordonnement: je sçay bien qu'ils n'ont

voulu venir à Monceaux, comme je fey moy, quand la Roynie le nous commanda.

Ils sont venus armez à Paris, contre son commandement: ils n'en ont voulu sortir, quelque prière qui leur en ait esté faite; et j'en suis sorti pour obéy à la volonté de Leurs Majestez: ils sont allez trouver le Roy et la Roynie en compagnie armée, combien que cela leur eust esté expressément défendu: ils les ont tiré de Fontainebleau, et les ont menez à Melun, et de Melun à Paris; et le tout par force; et de ce je m'en rapporte à la conscience de la Roynie, et à son serment, ou à sa parole, quand elle sera en sa liberté d'en pouvoir dire ce qui en est: ils ayment mieux veoir une guerre civile en ce royaume, voire jusques à y faire venir les estrangers, plustost que de consentir qu'ils se retirent en leurs maisons, sans diminution de leurs biens ny de leurs estats: voilà la révérence et humilité de ceux qui présentent ladicte requeste: voilà le zèle qu'ils ont à l'incolumité du Roy, comme ils disent, lequel ils ayment tant et honorent, que plustost que d'aller en leurs maisons, ils ayment mieux veoir son royaume en danger d'une ruine qu'ils disent évidente et inévitable: voilà l'amour qu'ils portent à leur patrie, en laquelle ils appellent les armes estrangères pour la piller, et (si Dieu n'y met la main) l'assubjectir et la ruiner du tout.

Ils demandent puis après un édict perpétuel sur le faict de la religion; et quand nous avons demandé l'entretènement de celui qui a esté fait, jusques à la majorité du Roy, ils ont dict que c'estoit une demande incivile et desraisonnable: que c'est au Roy, quand bon luy semble, de changer, limiter, amplifier et restreindre ses édicts; et qu'en lui demandant que ce qui jà est ordonné par luy et son conseil, soit gardé et entretenu pendant sa minorité, nous voulons tenir Sa Majesté en prison et captivité; et toutesfois ils veulent que l'édict qu'ils ont fait eux trois, soit perpétuel et irrévocable; et si la raison qu'ils allèguent contre nous doit estre recene, par icelle mesme nous conclurons aussi qu'ils veulent eux-mêmes tenir le Roy prisonnier en sa minorité et en sa majorité; et faut bien dire qu'ils estiment pouvoir maistriser et commander non seulement à la personne du Roy, mais entièrement à tout le royaume, puisqu'en chose de si grande importance, et qui attire avecques soy tant d'inconvéniens, ils osent présenter une ordonnance qui n'est autorisée que de trois. Que feirent jamais davantage Auguste, Marc-Antoine et Lépide, quand par leur triumvirat meschant et infâme, ils subvertirent les loix et la république romaine? S'ils eussent esté meus de bon zèle,

(comme ils disent) pacifique, et non sédition, d'un zèle de religion, et non d'ambition, ils n'eussent pas commencé par l'exécution, comme ils ont fait : ils fussent venus sans armes : ils se fussent présentés avec humilité et révérence : ils eussent remontré les causes qui les mouvoyent à ne trouver bon l'édit de janvier : ils eussent supplié très-humblement le Roy et la Royne de regarder avecques leur conseil, avecques l'advis des parlements, et des autres estats, si par autre moyen on pourroit remédier aux troubles, à la conservation de l'honneur de Dieu, et de la sûreté et grandeur du Roy et de ce royaume : parlans ainsi, ils eussent montré qu'ils n'estoyent guidés d'autre passion, que du zèle de leurs consciences ; mais leur façon de faire descouvre assez que la religion leur sert pour avoir suyte, et mettre divorce entre les sujets du Roy ; et avec une part, conjointe avec les estrangers, se rendre maîtres et seigneurs de tout ; ausquels je suis contrainct de dire que les princes du sang (desquels ils ont esté de tout temps ennemis, et les ont reculez autant qu'ils ont peu) n'endureront point que les estrangers, et ceux qui ne sont appelez au gouvernement, se meslent de faire des édits et des ordonnances en ce royaume. Or ils veulent et demandent que l'Eglise romaine (qu'ils appellent catholique et apostolique) ait lieu, et soit seulement recogneue en France ; et à ceux de la religion réformée soyent deffendus les presches et les sacremens. C'est un duc de Guyse, prince estranger, un sieur de Montmorency, et un sieur de Saint André, qui font une ordonnance contre l'édit de janvier, accordé par le Roy et la Royne sa mère, le roy de Navarre, les princes du sang, avecques le conseil du Roy, et quarante des plus grands et notables personnages de tous les parlemens : ce sont trois qui font une ordonnance contre la requeste présentée par les estats ; c'est assavoir, la noblesse et le tiers-estat, à Orléans, et depuis, à Saint Germain ; lesquels deux estats requièrent qu'il pleut au Roy bailler temples à ceux de ladicte religion réformée : ce sont trois qui font une ordonnance qui ne peut estre exécutée sans une guerre civile, sans mettre le royaume en danger d'une évidente ruine ; et eux-mesmes le voyent et le confessent : et voilà comment ce royaume leur est obligé, et quel fruit apporte leur sçavoir et leur bon zèle, ou pour mieux dire leurs pratiques, leurs menées, et ambition de commander.

Le duc de Guyse et ses frères, faisans ceste entreprinse de déchasser ceux de la religion réformée, quelque bon zèle qu'ils prétendent avoir, ne sçauroyent nier que volontairement ils ne cherchent troubler et mettre en danger ce royaume ;

ayans veu ce que pour semblable dessein, leur succéda si malheureusement en Escosse ; auquel pays, l'une part et l'autre vivoyent en paix, soubz l'obéissance de ceste bonne et vertueuse princesse la royne douairière, jusques à ce que par l'autorité desdicts de Guyse, fut publié que le Roy n'entendoit permettre que autre religion fust receue audict pays, que celle de l'Eglise romaine ; qui fut cause que quelque petit nombre de gens de basse condition s'eslevèrent, et prièrent les armes ; qui furent en peu d'heure séparés par la prudence de ladicte dame, et l'aide de la noblesse ; et devoit ce commencement servir d'admonestement audict de Guyse, du danger qu'il y avoit de plus grands troubles, s'ils ne se désistoyent de leur entreprinse : à quoy toutes fois ils ne voulurent entendre ; ains (au contraire) plus eschauffez que jamais, escrivirent à ladicte dame des lettres fort rigoureuses, en la taxant d'avoir usé de trop de douceur, et principalement en la cause de la religion ; et que pour corriger les fautes passées, il estoit nécessaire de mettre la main au sang, et sur les principaux ; et pour ce fait envoyèrent devers elle l'évesque d'Amyens, et le sieur de La Brosse ; lesquels pour se monstrer à leur arrivée bons catholiques romains, voulurent contraindre un chacun d'aller à la messe ; reprochoyent souvent à ladicte dame, et au sieur d'Oysel, qu'ils avoyent tout gasté : publièrent leur dessein qui estoit d'user de la force. L'évesque d'Amyens, comme légat du pape, attendant les bulles de sa légation, promettoit de réduire la pluspart de ceux qu'il disoit forvoyez : le sieur de La Brosse promettoit en un mois exterminer ceux qui ne voudroyent revenir ; et pour autant que l'avarice est toujours accompagnée de la cruauté, ils regardèrent de bon œil les terres et possessions de la noblesse : escrirent à ceux qui les avoyent envoyez, qu'en rendant le peuple taillable, et faisant mourir les gentilzhommes qui avoyent suyvi la religion réformée, il y avoit moyen d'augmenter le revenu du Roy de deux cens mil escuz par an, et de pourvoir mil gentilzhommes françois, et de maisons et de biens, pour y demourer continuellement, et y servir comme pour une gendarmerie ordinaire. Ceste condition fut volontiers reçue et embrassée avec grandes louanges de ceux qui en estoyent les auteurs ; et quelque remonstration que ladicte dame et le sieur d'Oysel sceussent faire, que les Escossois n'estoyent pas aysez à dompter : que si l'on les vouloit contraindre pour le fait de la religion, ils se mettroient es mains des estrangers, avecques l'aide desquels, pour s'asseurer du tout, ils déchasseroient entièrement le nom et obéissance de l'E-

l'Église romaine; et que de-là on mettroit en danger l'État et ce qui appartenait à l'autorité du Roy et de la Reine: tout cela fut rejeté: la Reine estoit une bonne femme; mais elle avoit tout gasté: le sieur d'Oysel estoit un sot, et n'avoit point d'entendement, parce qu'il ne vouloit perdre ce qu'il avoit par son labeur et par sa diligence, si longuement et fidèlement gardé: enfin, ces messieurs (qui sont si clairvoyans) bégayèrent si bien par leurs discours, que les plus grans et la pluspart de la noblesse s'eslevèrent et prirent les armes, s'accompagnèrent de leurs anciens, et (comme par manière de dire) naturels ennemis, et en peu de temps déchassèrent tous les prestres, qui toutesfois eussent vescu et continué leur estat s'ils se fussent voulu contenter d'une paix commune entre les uns et les autres: tellement que et le nom de Guyse et le nom de l'Église romaine fut renvoyé deçà la mer; et ainsi ceux-là qui avoient voulu tout avoir, perdirent le tout. De cest exemple se devoient servir le duc de Guyse et ses frères, et recognoistre la faute qu'ils avoient faite de mettre en danger ce royaume d'Escosse: devoient s'abstenir de ces paroles qu'ils ont si souvent redites et publiées: qu'il faut que l'une des deux religions soit déchassée de ce royaume, et que les uns cèdent aux autres. Ce ne sont point paroles de subjects ou serviteurs; ce sont paroles d'un Roy en sa majorité, et qui fust conseillé non seulement de son conseil ordinaire, mais des plus sages et des plus advisez des trois estats de ce royaume: car là où il est question de diminuer la force d'un Roy, et de la moitié (pour le moins) de sa noblesse et du peuple qui est de service, il ne faut pas y aller si sommairement; tant parce qu'il n'y a Roy qui ne sentist aussi vivement telle perte, comme si l'on luy tailloit la moitié des membres de son propre corps, qu'aussi pour le danger qu'il y auroit (au moins en ce temps) que nostre Roy pour sa jeunesse ne commandât qu'à l'opinion et à l'appétit d'autrui: que ceste moitié se voyant persécutée, en lieu de s'en aller, ne voulust chasser l'autre; et quant à ce qui concerne le fait de la religion romaine, ceux qui veulent avec les armes la rendre seule en ce royaume, la mettent en danger de la faire diminuer tous les jours, puisqu'ils la remettent à la force et à la protection des armes; et eust mieux valu contenir les uns et les autres en paix et union, et ne disputer de ces matières qu'avec le papier et le parchemin, et non avec les meurtres et effusion de sang, qui (peut-estre) auront tellement irrité Dieu et appelé sa vengeance, que les prestres et ceux de leur ordre (qui pouvoient vivre en repos en leurs charges et jouissance de

leurs biens) seront les premiers à porter le hazard et le danger de l'indiscrétion, et (qui pis est) de la fureur du peuple; et quoiqu'il en soit, la protection de ces messieurs les requérans ne leur peut apporter qu'une certaine perte et le danger d'une grande ruine: car puisqu'ils estoient assurez de n'estre molestez de leurs vies, en leurs charges ny en leurs biens, ils ne pourroient dire qu'ils eussent occasion aucune de se plaindre, s'ils ne veulent faire semblant d'avoir eu pitié de la perte de nos ames: mais qui les en auroit rendus si soigneux depuis quelque temps, attendu qu'il n'y a évesque ny curé qui puisse monstrier en avoir tenu aucun compte par cy-devant? Puis donc que de nostre part estoit résolu qu'on ne leur donneroit aucun empeschement, quel besoin estoit-il de les nommer en ceste querelle, et se couvrir de leur nom et de l'Église romaine? N'est-ce pas pour irriter et acharner les uns contre les autres? N'est-ce pas le moyen de rendre odieux cest ordre à tout le peuple, qui en estoit jà par trop offensé? N'est-ce pas pour attirer, si Dieu n'y met la main, parmi ceux qui vivoient en paix, une mesme haine enragée comme celle d'Escosse? Et quelque chose qui en advienne, puisqu'il faut que l'une des deux parts soit exterminée, et que les requérans le veulent ainsi, advint-il jamais en ce royaume un si piteux spectacle que cestuy-là? Y a-t-il profit, y a-t-il commodité, y a-t-il grandeur (quand ce seroit pour le Roy mesmes) qu'on deust achepter si chèrement et avec une si grande ruine et désolation? Quels pardons, quelles indulgences, quelles bulles du Pape, pourront jamais réparer la perte du sang qui sera respandu pour ceste querelle? Ces trois requérans pourront dire au Roy quelque jour, que pour défendre ce que personne ne vouloit impugner, pour conserver la religion romaine (à laquelle personne ne vouloit donner empeschement) ils ont fait ou voulu faire perdre la moitié de sa noblesse et des meilleurs subjects de Sa Majesté: l'on leur pourra, et avec la vérité, reprocher que tout ainsi que par leurs opinions feintes et simulées, ils mirent le royaume d'Escosse en danger d'une évidente ruine, et furent cause d'une grande et piteuse effusion de sang: avec la mesme opinion, le mesme dessein, et les mesmes ministres, ils ont espandu la pomme de discorde parmy ce royaume, et tellement incité les uns contre les autres, que ces trois requérans et leurs ministres seront remarquez à la postérité, pour seuls auteurs de tous les maux et inconvéniens qui adviendront à ceux de la religion réformée et de l'Église romaine.

Or de peur de n'exciter assez de troubles, ils demandent que tous officiers soyent domesti-

ques, soyent d'ordonnance de judicature, de finances, et autres ayans administration ou commission, et pareillement les prélats et ecclésiastiques feront confession de leur foy; et les dilayans ou refusans, seront privez de leurs estats et de leurs pensions, et les gens de l'église, de leurs bénéfices. Ce sont trois personnes privées qui font une loi contre les loix de ce royaume: car il ne fut jamais veu ny entendu que les roys prédécesseurs ayent contrainct leurs subjects à faire confession de foy autre que celle du symbole. C'est une loy contre les loix ecclésiastiques; j'entend les loix ecclésiastiques à leur façon, prises des conciles et de ceux qu'ils appellent anciens pères; et ce monsieur qui leur a dicté la requeste et qui est si sçavant pour pallier son mauvais dessein, en devoit amener quelque exemple; ce qu'il ne sçauroit faire, s'il ne veut apporter en ce royaume l'inquisition d'Espagne, laquelle a esté jugée si inique de toutes les autres nations, qu'il n'en y a pas une qui l'ait voulu accepter; et pour en dire ce qu'il en est, ceste loy est la ratoire qu'ils avoyent renduë à Orléans, peu avant la mort du roy François dernier décédé, et laquelle ne peut tendre qu'à la ruine et entière subversion de tous les subjects du Roy: car lesdicts requérans sçavent bien qu'il y a dix mil gentilshommes et cent mil hommes aptes à porter les armes, qui n'abandonneront ny par autorité, ny par force, la religion qu'ils ont prinse, n'endureront qu'on leur oste les presches, ny l'administration des sacremens. Et estant le Roy mineur, comme il est, il n'appartient à personne de leur commander à vuyder le royaume; et se deffendront avecques les armes contre ceux qui en cest endroict voudront abuser de l'autorité de Sa Majesté. Ceste grande et notable compagnie ne peut estre vaincue ny deffaitte, quand bien il adviendrait (ce que Dieu ne veuille) sans la ruine de ceux qui les auroyent assaillis: tellement que les estrangers que jà ils ont appelez (qui est crime capital et de léze-majesté), rapporteront le fruit de ceste guerre civile; et pour conclusion, parlant comme je fay et pour moy et pour beaucoup de grans seigneurs de ce royaume, et pour dix mille gentilshommes, et autres de nostre suytte, qui voulons vivre et mourir sur ceste querelle, je dy que ladicte ordonnance a esté faite par trois personnes privées, qui de leur autorité ont cassé celles qui ont esté faites par le Roy et son conseil; et pour l'exécuter, avant que la consulter, ont prins les armes, et se sont saisis de la personne du Roy. Je dy davantage, que ladicte ordonnance est contre les loix de ce royaume, la coustume de toute la chrestienté, contre l'édicte de janvier, contre la requeste des

estats, contre le repos et la seureté des subjects du Roy, et contre la conscience, l'honneur, la vie et les biens d'un grand et infiny nombre de gens de bien, et lesquels ont a tasché de ruiner, de faire mourir les uns et déchasser les autres, sous le manteau et la couverture de la conscience et de la religion. Ceste ordonnance aussi est faite contre la liberté d'aller au concile; et de ce, se devoit adviser celui qui les a conseillez: car s'il est dict qu'en ce royaume on face confession de foy telle qu'ils demandent, et déclaration de retenir et conserver et la doctrine et les cérémonies de l'Eglise romaine, c'est une sentence donnée contre ceux de l'Eglise réformée; et ne faut plus que nos ministres ny ceux des autres nations aillent au concile, puisqu'ils sont condamnez sans les avoir oys; et avant que ledict duc de Guyse et le cardinal son frère puissent mettre en avant ceste ordonnance de faire confession de foy, il faut qu'ils renoncent à plusieurs articles de la confession d'Auguste, qu'ils ont accordez à Saverne, et promis à un grand prince d'Allemagne, de les faire observer en France; et s'ils disent le contraire, qu'ils le mettent par escript, et leur sera respondu par ceux à qui ils ont fait la promesse. Il faut aussi que ledict cardinal déclare par escript qui soit veu et publié, s'il persiste en ce qu'il a autresfois dict à la Royne, en présence de beaucoup de gens de bien, touchant les articles de la transsubstantiation, de garder et porter le saint-sacrement, de la justification, de l'invocation des sainets, du purgatoire et des images; desquels articles il en parloit contre l'opinion de son Eglise catholique, apostolique, romaine.

En la requeste est peu après faite mention de la rupture des images; et est requis par ceux qui l'ont présentée, que les dommages soyent restaurez, et les délinquans chastiez: surquoy je respondray ce mot, que le sang de ceux qui ont rompu lesdictes images, et qui a esté espandu par quelques-uns des nostres qui les ont voulu réprimer, et depuis par autorité de justice, en ce mesme lieu d'Orléans, tesmoignera tousjours devant Dieu et devant les hommes, combien ces exécutions faites par une populace, m'ont esté desplaisantes pour beaucoup de respects; et singulièrement parce que c'estoit contrevenir à l'édicte de janvier, et aussi à l'association que nous avons fait publier quelques jours devant; mais si la rupture des images mérite punition, comme j'en suis bien d'avis (d'autant qu'elle est faite contre l'ordonnance du Roy), quelle punition se promettent ceux qui s'accoustrent si bien du nom du Roy, des meurtres qui par eux-mesmes et à leurs exemple et sollicitation ont

esté faicts à Vassy, à Sens, à Castel-nau-d'Arry, et à Angers, esquels lieux on sçait bien qu'il y en a eu cinq cens hommes ou femmes tuez, non pour autre occasion que pour la religion? Celuy qui a dicté la requeste, devoit examiner sa conscience, et reconnoistre qu'il ne se trouve pas que l'image morte ait jamais crié vengeance; mais le sang de l'homme (qui est l'image vive de Dieu) la demande au Ciel, et l'attire et faict venir, quoyqu'il tarde.

Requièrent puis après les requérans, ou (pour mieux dire) les commandeurs, que les armes soyent ostées à ceux qui ne les ont prises par expès commandement du roy de Navarre; et que ceux qui se sont ainsi armez, soyent déclarez rebelles et ennemis du Roy et du royaume. Or je demanderoye volontiers à ces seigneurs qui se disent si sages, et tant amis du repos public, si leur requeste ne tendoit pas à tailler toute espérance d'accord, puisqu'ils requièrent que moy et ceux qui sont avecques moy, soyent déclarez rebelles et ennemis du Roy et du royaume: car ils ne disent pas que ceux qui ne voudront laisser les armes; mais ils disent, ceux qui se sont ainsi armez soyent déclarez rebelles: qui est un article qui mérite autre response que par escript; et j'espère dans peu de jours de les aller trouver, et disputer par les armes avecques eux, s'il appartient à un estranger et à deux petits compagnons tels que ceux-là, juger un prince du sang et les deux parts de la noblesse de ce royaume, rebelles et ennemis du Roy. Et ne faut point qu'ils mettent en avant le nom du roy de Navarre, duquel ils ont esté à tout jamais ennemis capitaux, du temps des autres roys: ils l'ont reculé et tenu en arriere autant qu'il leur a esté possible, voire jusques à ne vouloir faire mention de luy ny de ses droicts, quand il a esté question de faire quelque traicté de paix. Ils ne sçauroyent dire qu'il ait eu jamais chose qu'il ait demandée, soit pour luy ou pour luy truy. Ils ne sçauroyent dire qu'on ne luy ait esté en toutes occasions le lieu qui luy appartenoit à commander, soit en temps de guerre ou en temps de paix; et pour l'achever du tout, du temps du roy François dernier decédé, ils l'ont enu en moindre rang, que s'il eust esté le plus pauvre gentilhomme de ce royaume; et puis se firent venir par menaces: empeschèrent l'homme n'osast sortir d'Orléans, pour aller au-devant de luy: deffendirent à tous chevaliers le l'ordre et autres gentilshommes de le visiter, ne communiquer aucunement avecques luy: envoyèrent un mareschal de France avecques cavallerie et gens de pied, pour saisir tous ses biens, et appellèrent au butin les estrangers,

comme tout le monde sçait bien; et voyans leur dessein interrompu par la mort dudict feu roy François, l'on sçait quels conseils furent tenus pour s'en deffaire du tout: résistèrent tousjours à ce qu'il n'eust aucune autorité de commander. Ledit de Guyse, par le conseil du conestable, dist il y a un an, que à la prière ny au commandement du roy de Navarre, il ne se retireroit de la cour: le mareschal de Saint-André en plein conseil luy dist: J'obéiray au Roy et à la Royne, et non à autre; et à ceste heure ils se veulent aider du nom du roy de Navarre qu'ils ont si malheureusement traicté par le passé, et veulent se servir de son nom pour ruyner son propre frère; et d'autant que ledict seigneur roy de Navarre estoit autant aimé que il en fut jamais, ils mettent peine de le faire haïr à la plus grande part de la noblesse et du peuple, espérans que s'ils peuvent du tout le distraire de l'amour de ceux qui si longuement et si fidèlement l'ont aimé, ils auront moyen de le mespriser et mal-traicter, comme ils ont faict par cy-devant: mais la tromperie avecques laquelle ils ont cuidé parvenir à leur dessein, a esté cogneue et descoverte, et sera bien-tost publiée par toute la chrestienté, à la honte et confusion de ceux qui en ont esté les ministres.

Sur ce qu'ils demandent que le roy de Navarre assemble des forces pour exécuter les choses susdictes, ils monstrent assez ou une grande imprudence, ou un grand désir qu'il n'y ait point d'accord entre nous: car puisqu'ils ont délibéré avecques les armes contraindre ceux de la religion réformée, à ce qu'ils demandent, ils ne devoient pas le dire jusques à ce que nous eussions esté désarmez; et puisqu'ils nous ont si ouvertement faict entendre leur dessein, nous nous garderons d'estre trompez, et de laisser les armes qu'avecques bonnes enseignes.

Requièrent davantage, que l'on prenne quelques autres articles qui seront baillez par la cour de parlement de Paris; et en cela ils monstrent le peu de compte qu'ils tiennent et de la Royne et du roy de Navarre, et du conseil du Roy; et m'esbahy qu'au moins ils n'ont eu respect aux six grans et sçavans personnages qu'ils ont mis au conseil, desquels l'on pourroit bien tirer quelque bon et notable advisement; et ne fay aucun doubte qu'audict parlement n'y ait beaucoup de gens de bien, et qui en vertu, en sçavoir et en preudhommie, représentent l'ancienne intégrité de ce sénat; mais les trois requérans y ont donné si bon ordre, que par bénéfices, par offices vendus, et autres à demy donnez, et par autres moyens illicites et indignes d'estre endurez en ce royaume, ils en ont acquis un tel

nombre à leur dévotion, que les bons sont bien souvent surmontez par les mauvais; et de ce suffira alléguer que la légation a esté reffusée par deux fois, suyvant l'édiet faict et arresté à la requeste des estats, publié et émologué par toutes les cours de ce royaume; et (qui plus est) leur refus estoit fondé sur le devoir de leurs consciences, et de la conscience du Roy; et toutesfois, sans attendre autre jussion que d'une simple lettre de cachet, ils l'ont approuvée et receue par la sollicitation et menées de ces trois, et de leurs mluistres. Voilà l'espérance que nous avons d'y trouver un bon advis.

Par un mémoire présenté avecques la requeste, ils requièrent que les villes soyent remises entre les mains du Roy, avecques nouveau serment de fidélité; et voudroyent volontiers (comme ils ont fait du temps du roy François dernier décédé) persuader au monde, que ceux qui ne veulent porter leur tyrannie, sont ennemis du Roy. Il devoit suffire au duc de Guyse et à ses frères, qu'ils se soyent une fois aydez de ceste finesse, au grand desplaisir de beaucoup de gens de bien, quand pour se défendre de ceux qui leur vouloyent mal, ils couvroyent leur querelle de celle du Roy. Si quelcun par injure particulière ou publique, estoit seulement soupçonné d'avoir mal parlé d'aucun d'eux, il estoit emprisonné, persécuté, et par lettres patentes déclaré ennemy du Roy et de l'Estat; et pour autant que ceste belle invention leur a succédé une fois, et s'en fussent bien mieux aidé, si Dieu n'y eust mis la main, ils y voudroyent encores revenir. Et combien qu'il n'y ait aujourd'huy homme en ce royaume (au moins de ceux qui sont de nostre part) qui ne soit prest d'exposer et la vie et les biens pour le service de nostre Roy; et toutesfois ils nous disent rebelles. Il n'y en a point de nostre part (et Dieu en est tesmoin) qui ne hazardast volontiers sa vie, pour préserver de mal et d'inconvénient celle de nostre prince que nous aimons uniquement, et honorons comme pour un singulier et précieux don que Dieu nous a fait. Il n'en y a point d'entre nous qui ait prins les armes pour demander quelque chose que ce soit au Roy ny à la Royne sa mère, ny au roy de Navarre. Nous ne demandons point autre roy, autre prince que celui qui est nostre naturel seigneur. Nous ne demandons point avoir sa personne en main, ny l'autorité de le gouverner. Nous ne luy demandons point diminution de tailles, de subsides, et des droits qui luy appartiennent; mais au contraire, les nostres n'ont jamais murmuré, quelque charge qu'il leur ait esté imposée; et ont offert et offrent encore d'accorder libéralement

tout ce qui luy plaira leur demander, autant que leurs biens et leurs facultez se pourront estendre. Les villes qu'on dit estre rebelles, n'ont point changé de maistre ny de seigneur: réconnoissent plus que jamais l'obéissance qu'elles doivent à nostre Roy; et que l'on voye la response qu'elles ont fait, l'on trouvera que les armes ne sont pas levées contre le Roy: plustost mourir que d'y avoir pensé: l'on trouvera que nous n'avons requis chose qui concerne la personne, l'autorité, le gouvernement ny la vie de Sa Majesté: l'on trouvera que les armes sont prises contre la maison de Guyse, conestable et mareschal Sainet-André; et encores c'est avec telle modestie, que nous ne demandons leurs biens, leurs vies, ny leurs estats. Parquoy celui qui voudra dire que nous portons les armes contre le Roy (comme ils voudroyent faire entendre), il faudra qu'il confesse qu'il est calomniateur, ou bien qu'il voudroit les ayder à usurper ce royaume, et prendre le nom et les effects de roy; et ceux qui conseilleront au Roy de prendre leur protection, et de leur prester le nom, les gens et l'argent, tout ainsi que si nous faisons la guerre à Sa Majesté, tels conseillers seront (quoy qu'il tarde) quelque jour appelez en jugement; et faudra qu'ils rendent raison comment ils ont peu conjoindre la querelle de trois particuliers, avec celle de Sa Majesté, et de tout le royaume: il faudra qu'ils rendent compte de l'argent qui aura esté despendu en ceste guerre, contre les ordonnances des estats du conseil du Roy, pour défendre le bon plaisir de ces trois particuliers. Autre chose ne se peut dire que le bon plaisir; c'est asçavoir, d'estre à la cour ou en leurs maisons; et si tels conseillers ont des biens pour en respondre, j'espère qu'enfin la guerre aura esté faite à leurs despens, et des principaux auteurs, sur les biens desquels je prétends prendre ce qui aura esté despendu, et le remettre au thrésor du Roy, au soulagement du povre peuple.

Pour la fin et conclusion de la requeste, ils protestent que si l'on exécute entièrement ce qu'ils veulent, ils sont prests de se retirer en leurs maisons, voire (si besoin est) d'aller à la fin du monde; tellement que nous sçavons à présent à quel temps nous pouvons espérer qu'ils se retireront: ce sera (disent-ils) quand ces choses susdites seront faites, accomplies et exécutées; c'est-à-dire, quand l'édiet de janvier sera par leur autorité cassé: quand par leur ordonnance tous les ministres seront déchassez: quand ceux de la religion réformée ne pourront ouyr sermon, ny prendre sacrement que de ceux de l'Eglise romaine: quand tous ceux de ladicte religion seront privez de leurs estats, de leurs charges et

de leurs offices, et ainsi despoillez, et renvoyez en leurs maisons, exposez à la fureur de ceux qui les voudront manger; et avec la liberté de leur faire perdre la vie, s'ils font aucun scandale: entendant scandale (comme ils ont fait par le passé, et ainsi a esté jugé) n'aller point à la messe, s'assembler les voisins les uns avec les autres, pour prier Dieu: voilà ce qu'ils appellent scandale. Quand nous serons déclarez rebelles et ennemis du Roy et de son royaume, pour avoir prins les armes, et quand on les nous aura ostées, et que personne n'en pourra avoir que pour exécuter leur ordonnance: voilà les conditions que nous pouvons attendre de ces messieurs: voilà le plus honneste dessein où ils tendent; et se gardent bien de dire à quel point ils cuidoient par après parvenir. Or soit ma demande rapportée et mise en parragon avec la leur. Je demande l'entretènement de l'édict de janvier; et ils veulent de leur autorité le casser et abolir. Ils demandent la ruine d'une infinité de maisons, tant de la noblesse que du Tiers Estats: je demande et désire que tous les sujets du Roy de quelque qualité qu'ils soient, soient maintenus et gardez en leurs estats, en leurs biens, et préservez de toute injure et violence. Ils veulent exterminer tous ceux de la religion réformée; et je désire que nous soyons réservéz au temps que le Roy sera en sa majorité, auquel temps nous obéirons à ce qu'il luy plaira nous commander; et cependant que ceux de l'Eglise romaine ne soient troublez, molestez ny empeschez en leurs biens ny en l'exercice de leurs charges. Ils demandent une force d'armes pour exécuter ce qu'ils ont entrepris; et ne regardent pas qu'ils contraindront une infinité de gens de bien à se défendre. Ils ne regardent pas le peu de moyen qu'on a de despendre, ne les incommoditez et ruines que la guerre civile apporte; et (qui pis est) ils ont appelé, et se sont signez, à faire venir les armes estrangères; qui est à dire en bon langage mettre en proye ce royaume: au contraire, je ne demande point que les armes me demeurent en main: je n'emploie point l'argent du Roy: je n'appelle point les estrangers pour venir en ce royaume, et en ay refusé de ceux qui m'ont esté présentez; et Dieu en est tesmoin, je les ay priez de n'y venir point, et d'empescher qu'autres n'y vinsent pour moy ou contre moy, et demande et requier (comme j'ay fait par cy-devant) que les armes soient posées tant d'un costé que d'autre, me faisant fort que de nostre costé il n'y aura ny rébellion ny désobéissance, et que les armes n'auront jamais tant de force ny de vigueur en nostre endroit, que l'amour, la fidélité et obéis-

sance que nous devons à nostre Roy, pour lequel nous ne ferons jamais difficulté d'exposer nos biens et nos vies; et avons fait cognoistre que nous ne sommes pas des gueux, comme l'on disoit, et que nous avons plus de moyen et de force en main pour luy faire service à son besoin, que n'ont avec toute leur suite et pratiques, ceux qui nous veulent exterminer. Ils demandent que nous soyons déclarez rebelles; demandent nos vies, nos honneurs et nos consciences: nous ne demandons rien qui soit de leur vie, de leur honneur, de leur bien, ny de leurs consciences, ny leur souhaitons autre mal, sinon celuy auquel nous voulons nous-mesmes nous obliger; qui est qu'eux et nous, nous nous retirions en nos maisons; le tout suivant les conditions plus amplement déduites en nos déclarations et protestations cy-devant faites et envoyées au Roy et à la Royne; et ne faut point qu'ils dient que leur honneur y seroit intéressé: car puisque nous acceptons la mesme condition, il n'y a point de lieu de se plaindre ny doulour. Nostre demande est juste, d'autant qu'ils sont venus (comme plusieurs fois a esté dit) vers leur Roy, autrement qu'ils ne devoient, et avec des desseins qui ont esté cause des troubles que nous voyons à présent; et ont demandé et requis la ruine de tant de gens de bien, que quand bien nostre demande ne seroit si bien fondée comme nous l'estimons, encores faudroit-il plustost déplaire à cinq ou six qu'ils sont, que de mal-contenter les deux parts de ce royaume, et qui sont de telle qualité et de telle force, que ceux-là mesmes qui les vouloyent déchasser, reconnoissent et confessent aujourd'huy qu'il ny a ordre de les assaillir, encores moins de les vaincre, sans l'ayde des estrangers.

Or encores qu'il n'y ait aucune comparaison de l'une à l'autre requeste, d'autant que l'une est pleine de justice et d'équité, l'autre d'injustice, de tyrannie et de cruauté, et que ceux qui présentent celle qui est sanguinaire et violente, veulent, pour leur plaisir, et pour parvenir à leurs desseins, troubler ce royaume: les autres ne demandent qu'un commun repos et tranquillité, et ne prennent les armes que par contrainte et pour défendre leurs vies, leur honneur, leur conscience. La Royne peut juger laquelle des deux requestes doit estre accordée ou rejetée; et là où pour n'estre en liberté (comme elle n'est à présent) ou bien pour quelque autre respect, elle n'en pourroit décider, et ne voudroit mal-contenter ceux qui les ont présentées, il luy plaira, pour mettre fin à ces troubles, ordonner que lesdites deux requestes soient enregistrées en la cour de parlement de Paris; que l'édict de

janvier soit entretenu, et que les uns et autres posent les armes, se retirent en leurs maisons, jusques au temps que le Roy sera en sa majorité, pour juger qui a bien faict ou mal faict; ou bien que la Royne en vueille décider avec l'avis des Estats, qui à ces fins seront convoquez. Ce remède est commun à tous, et personne ne s'en peut plaindre ni douloir; et est d'exécution si prompte et facile, que celui qui ne voudra s'y accorder, ne pourra nier qu'il ne soit ennemy du Roy et de son royaume; et ne doit-on point penser qu'il y ait homme au monde (s'il n'est mené de quelque affection particulière) qui ne condamne tous ceux qui avecque si peu de chose ont peu, et n'ont voulu esteindre ce feu et la flamme qui nous menace de tant de maux et inconveniens. Pourra aussi juger un chacun qui est le rébelle et ennemy du Roy, ou celui qui offre laisser les armes et se retirer en sa maison, ou celui qui veut tout perdre plustost que de lascher la proye qu'il a faicte, de la personne du Roy; et pour autant que de toute guerre civile, l'on ne peut attendre qu'une fin calamiteuse, et qu'il est malaisé de contenir les mains et la volonté des soldats qui sont irritez contre ceux qui les veulent tyranniser, je proteste devant Dieu et devant tous les hommes, que c'est à mon grand regret que je prends les armes, et conduy ceux qui les portent, et qu'avec mon sang je voudroye pouvoir empescher les misérables effects dont la guerre nous menace; mais puisque l'on n'a tenu compte de ma demande, puisque mes parties veulent estre mes juges, et commandent aujourd'huy soubz le nom et autorité du Roy, je proteste doncques que mon intention ne tend sinon à mettre le Roy en telle liberté qu'il estoit il y a six mois, à remettre le gouvernement ès mains de la Royne, avecque l'assistance du roy de Navarre, comme il a esté dict par les Estats, et contenir et préserver la noblesse et le peuple de toute tyrannie et oppression de ceux qui ne sont appelez à leur commander; et que de tout ceste entreprinse, je n'atten ni veux attendre (et plustost mourir) aucun profit particulier, ni aucun dessein qui tende à l'avarice et ambition; mais veux rapporter toutes mes actions, et la grace que Dieu me fera, à l'honneur de Dieu, au service du Roy, et au repos et soulagement de tous ses subjectz. Faict à Orléans, le dix-neuflème jour de may mil cinq cens soixante-deux. Ainsi signé.

LOYS DE BOURBON.

Lettre de monsieur le prince de Condé, envoyée à la Royne, avec la response par luy faite à la requeste du Triumvirat.

Madame. Il faut que je vous die, que ayant

longuement discoursu sur la requeste que messieurs de Guyse, conestable et mareschal Saint-André, vous ont présenté, je m'en suis senty tellement offensé, pour les aigres propos qui y sont contenus, qu'il m'a semblé que je me fusse fait grand tort de faillir à y respondre, ainsi que par ma dernière despesche je le vous avois écrit. Pourquoy, Madame, je vous supplieray très-humblement me faire tant d'honneur et de faveur, qu'après avoir receu la response laquelle présentement je vous envoie, prendre la patience de la faire attentivement lire devant Vostre Majesté, et l'escoutant, vouloir si bien balancer mes raisons que j'y allègue, au contrepoix de ce qu'ils proposent, que vous y puissiez asseoir vostre clair et sain jugement. J'adjousteray encore, Madame, une autre requeste à ma très-humble prière, c'est, qu'il plaise à Vostre Majesté faire si bien garder et leur requeste et ma response, que elles puissent quelque jour estre représentées devant mon Roy, lorsqu'avec l'aage, Dieu luy fera la grace de se resouvenir de ses fideles et loyaux serviteurs et subjects, à celle fin que Vos Majestez cognoissent l'équité et justice des actions des uns et des autres, et de quel pied et affection chacun aura marché et se sera comporté en son devoir. Me remettant donc sur ce que plus amplement il plaira à Vostre Majesté d'en voir, Madame, je supplieray le Créateur vous maintenir en sa sainte garde. Escrit à Orléans, ce 20^e jour de may 1562.

Lettre sur ce mesme fait, dudit seigneur prince, à la cour de parlement à Paris.

Messieurs, vous sçavez, et chacun ne l'ignore point, que de tant plus tous ceux de nostre maison et moy nous sommes rendus bénins et traitables, voire jusques à nous humilier à l'endroit des hommes qui ne peuvent et ne doivent en rien s'esgaler à nous, d'autant plus aucuns personnages se sont voulu efforcer de nous abbaïsser: en quoy nostre nature (exempte de toute ambition et cupidité) les a tousjours doucement supportez: estimant bien que leur petitesse par favenr eslevée, ne sauroit effacer la grandeur en laquelle il a pleu à Dieu nous appeller et faire naistre. Mais puisqu'il y en a qui ont voulu tenter ma patience, jusques-là que d'en vouloir abuser, cuidans que ma jeune expérience ne descouvriroit leurs vieilles finesses, qui ne ont point craint de s'attacher à la chose de ce monde que je tien la plus chère et précieuse, qui est mon honneur (et de faict, je croy qu'avez bien entendu la belle requeste que messieurs de Guyse, conestable et mareschal Saint-André, ont bien osé présenter au Roy et à la Royne, non moins pleine de ca-

mnies, qu'elle est indiscretement dressée et écrite), il faut que je confesse, je m'en suis senti tellement scandalizé et offensé, que combien que la profession soit en tels actes, respondre plus-
 est par armes que de langage, si m'a-il semblé
 ue l'on m'eust réputé tout paralitique de sens et
 ntendement, si je me fusse oublié en cest en-
 roit; qui est occasion, Messieurs, que y ayant
 it response la plus modeste et simple qu'il m'a
 sté possible, je n'ay pas voulu oublier de vous
 a envoyer une copie signée de ma main, comme
 ceux ausquels je ne veux rien cacher de mes
 ctions et deportemens, et qui à l'advenir seront
 our tesmoins à la Majesté de nostre Roy, le de-
 oir et fidélité des uns et des autres. A ceste cause,
 vous prie, après l'avoir receue et distincte-
 ment leue, pesée et considérée, la vouloir faire
 igneusement conserver, pour estre représentée
 and l'opportunité et le temps le requerront,
 ainsi que bien avez accoustumé de faire es
 oses d'importance et qui le méritent. Et m'as-
 urant qu'aurez esgard à ma prière, pour vous
 tre ce que je suis, je ne vous en diray davan-
 ge: priant Dieu, Messieurs, vous donner ce
 l'en luy désirez. Escrit à Orléans, ce 20^e jour
 e may 1562.

*Arrest du parlement de Paris, sur une lettre
 écrite à ceste cour par le prince de Condé.*

Ce jour 26 may, maistre René Baillet, prési-
 ent en la court de céans, a dict à icelle, que je
 M. du Tillet) l'avois adverty que ce matin maistre
 ierre de Masparault, conseiller céans, sortant
 près la plaidoirie, a aperçu que aucuns procu-
 eurs, clerks et solliciteurs, tenoient un paquet
 ue aucuns d'eulx disoient avoir esté placqué à la
 grand'porte de la chambre du plaidoyé; et pour
 voir que c'estoit, l'a demandé, a leu la couver-
 ture, contenant lettres de monseigneur le prince
 de Condé à messieurs de la court de parlement.
 Estoit ledict paquet cloz par derrière, et es
 deux costez y avoit cyre rouge pour le placquer;
 a présenté à messieurs les présidens, oyans la
 nesse, qui l'ont chargé de le me bailler, pour
 après-disnée le présenter à ladicte court; ce que
 ay fait: et la grant-chambre dudit parlement,
 elles du conseil et de la tournelle, assemblées,
 esté mis en délibération si ledict paquet seroit
 ouvert; a esté arrêté qu'il le seroit. Après ont
 sté les lettres missives desquelles la teneur est
 sérée à la fin de ce registre, leues, et la coppie
 mentionnée, signée Loys de Bourbon. Ce fait,
 a matière mise en délibération; a esté ordonné
 ue, actandu que les Roy et Royne doivent estre
 ien-tost en ceste ville, je garderois lesdictes
 itres et coppie, et qu'il seroit escript ausdictz

Roy et Royne, que l'on a différé leur envoyer,
 pour le prochain retour, et de la façon comme
 ledict paquet a esté trouvé.

En ce temps icy, Ruse, qui se faisoit nommer
 chancelier des huguenots, fust constitué pri-
 sonnier en la Bastille, par mondit sieur le con-
 nestable.

Au mois d'avril dernier, il y eust de grands
 troubles en la ville de Tours, du Mans et An-
 gers, ausquelles villes les huguenots pillèrent
 les églises cathédrales, rompans images, et
 desmollissans les églises et pillans les maisons
 des chanoines.

En ce mesme temps, la commune catholique de
 la ville de Sens tua plusieurs huguenots, et pilla
 leurs maisons; et furent jettés dedans la rivière.

Le unsiesme du mois d'avril, avoit esté publiée
 une déclaration du Roy, sur le fait et police de
 la religion, portant deffenses de faire presches et
 conventicules en la ville et faulxbourgs et ban-
 lieue de Paris; de laquelle la teneur s'ensuit:

« Charles par la grace de Dieu Roy de France.
 « A nos amés et féaux les gens tenants nos courts
 « de parlement, baillifs, sénéchaux, ou leurs
 « lieutenants, et à chacun d'eux, si comme à luy
 « apartiendra: salut. Estant assés notoire com-
 « bien les subjects de cettuy nostre royaume, se sont
 « tousjours montrés loyaux, fidelles et très-affec-
 « tionnés envers les roys nos prédécesseurs, et
 « jusques à nous avoir fait en cela tel devoir,
 « qu'il ne se peult dire que nul autre royaume ait
 « par la grace de Dieu trouvé plus d'obéissance
 « de ses peuples, que celle que nous avons eüe;
 « tellement que tant plus estrange est-il qu'à pré-
 « sent aucuns d'iceux se soient eslevés et mis en
 « armes, et assemblés en grand nombre, comme
 « nous les voions en divers endroits d'iceluy; mes-
 « mement en nostre ville d'Orléans, sous prétexte
 « d'une crainte qu'ils disent avoir que l'on les
 « veuille rechercher en leurs consciences, et em-
 « pêcher qu'ils ne jouissent des édits et ordonnan-
 « ces par nous faictes, mesmement au mois de
 « janvier dernier sur le fait de la religion, les
 « vexer et travailler pour l'opinion qu'ils en ont;
 « et sous ceste couleur, attirent à eux aucuns de
 « nosdits subjects, ausquels ils ont fait prendre
 « les armes; et d'autant que c'est chose trop éloi-
 « gnée de nostre intention, et à quoy nous n'avons
 « jamais pensé toucher, ne que pour cela ils soyent
 « inquiétés ne molestés, afin que nul n'en pré-
 « tende cause d'ignorance de nostre ditte in-
 « tention, lever et oster à tous nosdits subjects
 « le scrupule et crainte qu'ils en pourroient avoir;
 « et se puissent discerner ceux qui seront mehus
 « d'autre desseing et passion que du repos de
 « leur conscience et zèle de la religion, troublants

« cestuy nostre royaume, et offensans nous et nostre auctorité; avons par l'advis et délibération de la Roïne, nostre très-chère et très-honorée dame et mère, de nostre très-cher et très-ami oncle le Roy de Navarre, nostre lieutenant général, représentant nostre personne par tous nos royaumes et pays, de nos cousins les cardinaux de Bourbon et de Guÿse, ducs de Guyse, Montmorency, connestable, et d'Aumalle, chancelier, seigneurs de Saint-André, de Brissac et de Montmorency, mareschaux de France, et autres bons, grands et notables personnages de nostredit conseil, dit et déclaré, disons et déclarons, que nous n'avons mis ni mettons en doute ledit édict du mois de janvier, ne au préjudice d'iceluy entendu et n'entendons que aucuns de nos subjects soyent pour ceste occasion, ne aussi pour avoir pris et porté les armes pour ledit fait, aucunement recherchés, molestés ny travaillés en leurs personnes et biens; ce que nous deffendons très-expressément à vous et à chacun de vous; à la charge aussi de se contenir par eux, et vivre pacifiquement, sans y contrevenir en quelque sorte que ce soit, sur les peines y contenues; sauf et excepté toutefois en ceste nostre bonne ville et cité de Paris, faulxbourgs et banlieüe d'icelle, en laquelle nous n'entendons, ne voulons qu'il soit fait aucunes assemblées publiques et privées, ne aucune administration de sacrements en autre forme que celle qui est receüe et observée en nostre Eglise; et pour ce que nous craignons qu'il y ait aucunes opinions ou crainte de similités et inimitiés entre plusieurs de nos subjects qui les pourroient entretenir en deffiances les uns des autres, et troubler le repos de nostre royaume et tranquillité de nosdits subjects, nous avons défendu et défendons à tous nosdits sujets, de quelque qualité et condition qu'ils soient, qu'ils n'ayent, à peine de la vie, à s'entrequereller, provoquer ny offenser; les mettant à notre sauve-garde, et baillants en garde les uns aux autres, pour vivre dorénavant en telle paix, amitié et union sous nostre obéissance, qu'en nostredit royaume, tout port d'armes cessés, demeure en repos et tranquillité. Si voulons et vous mandons, etc. Donné à Paris, le 11^e jour d'avril, l'an de grace 1562, et de nostre règne le deuxième. Ainsi signé : DE L'AUBESPINE. »

En ce temps icy, fust envoyé de la part du Roy par plusieurs fois monsieur de Gonnor, chevalier de l'ordre, et autres, vers monsieur le prince de Condé et ses complices, à Orléans, pour voir s'ils voudroient laisser les armes. Et encores, le xxvij^e jour du présent mois, monsieur

l'évesque d'Orléans, nommé Morvillier, conseiller du conseil privé, et monsieur de l'Aubespine, secrétaire d'estat et des finances, furent envoyés vers ledit prince, de la part du Roy.

Le dimanche xxvi dudit mois, plusieurs gens ramassés furent en la rue Saint-Denis, près le pillier vert, pour voler des maisons, où ils disoient que l'on faisoit presches et conventicules; dont adverty monsieur de Montmorency, par le commandement du Roy, accompagné de monsieur le prévost de l'hostel, y fust pour y donner ordre; et trouvant un homme saisy de quelques meubles, le fist sur le champ pendre et estrangler à la croisée des fenestres de la maison où la pillerie se faisoit; les autres qui en estoient coupables, furent constitués prisonniers.

En ce temps icy, le Roy leva sur ses subjects de la ville de Paris, par forme d'emprunt, la somme de deux cent mille escus, pour fournir aux fraix de la guerre contre les séditieux.

En ce mois de may, fust exécuté par monsieur le prévost de l'hostel un homme que l'on trouva volant une maison, et saisy de meubles, auprès le Ponseau à la rue Saint-Denis, et ce sous prétexte de dire qu'elle appartenoit à ung huguenot. Ledit homme saisy de meubles fust pendu sur le champ, sans figure ni forme de procès, aux lucarnes de la maison où il avoit fait le pillage; et peu après y en eust un autre pour le mesme fait exécuté, et quelques femmes qui eurent le fouët.

Le lundy, quatriesme de ce mois, vindrent nouvelles au Roy et à son conseil, comme toutes les églises de la ville de Rouen avoient esté pillées par les nouveaux évangelistes, et les images rompues et abbatues, les titres et ornemens bruslés, tous les livres, manuels, messels et psaultiers servants à l'usage du service, tous bruslés, le précieux corps de Dieu foulé aux pieds, portants des hosties au bout d'une lance où il y avoit un dragon, disants en dérision que le dragon avoit mangé la messe; ceux du parlement dudit lieu chassés, et le parlement cessant; et escripvoient en ceste façon au Roy : « Les biens vestres humbles et obéissants serveurs et subjects de vostre court de parlement de Rouen, qui a esté et qui n'est plus. »

En ce mesme-temps, les églises d'Orléans furent toutes pillées; nonobstant que le prince de Condé y fust, l'admiral et d'Andelot, qui avoient néanmoins promis par leur association de ne desmollir croix, ni abbatre images, ni piller les églises. Le semblable fust fait es églises de Tours et villages circumvoisins. Le semblable es églises de la Guienne, en la pluspart d'icelles.

Le jedy vingt et uniesme du présent mois,

vindrent nouvelles au roy de Navarre, que en la ville de Vandosme en laquelle estoit sa femme, toutes les églises avoient esté pillées; mesme l'église du chasteau en laquelle estoient les ancestres, ayeuls et père du roy de Navarre, desquels ils avoient, en dedain de luy, destruisit, brisé et rompu les monuments.

Furent envoyés, en ce-mesme-temps, monsieur le comte de Villars et monsieur de Vieilleville vers monsieur le prince de Condé, pour voir s'il y avoit moyen d'accorder. Estant de retour, rapportèrent qu'il ne vouloit aucun accord, sinon que les églises desquelles ils s'étoient emparés et les villes, demeurassent en liberté de vivre selon leur religion.

Le dimanche vingt et quatriesme, vindrent nouvelles que les catholiques avoient defaict grand nombre de huguenots en la ville de Toulouse, et que les capitouls de laditte ville avoient aïct pendre jusques au nombre de dix-sept ministres. Vindrent en ce mesme-temps nouvelles que les gentilshommes de Provence avoient defaict beaucoup de huguenots.

En ce temps icy, monsieur le cardinal de Lorraine prescha le jour de la Pentecoste, et au matin et après-disner, et emporta l'honneur d'estre le premier de l'Europe tant en doctrine, érudition, que facundité de langue et de biendire. A son sermon assistèrent le roy de Navarre, nonsieur le connestable, monsieur de Guyse, nonsieur le mareschal de Saint-André, et plusieurs autres gentilshommes et chevaliers de l'ordre. Ledit sieur cardinal continua ledit sermon à Saint-Germain, le jour de la Trinité, et soir et matin; et au mesme lieu prescha le jour du saint Sacrement, et le lendemain ensuivant, accompagné de grands, princes et seigneurs qui assistèrent à sa prédication.

Le dernier jour du mois, vindrent nouvelles que ceux qui avoient pillé les églises à Vandosme avoient retenu sur la récepte dudit Vandosme, et pillé la somme de vingt-cinq mille livres appartenantes au Roy de sa récepte générale.

Le premier jour du mois de juing, partist l'armée du Roy, en laquelle estoit lieutenant-général pour le Roy, le roy de Navarre: monsieur de Guyse y allast, et monsieur le connestable de France nommé Montmorency, et monsieur le mareschal de Saint-André, avec plusieurs chevaliers de l'ordre; lesquels partirent tous d'une mesme volonté, accompagnés de grande noblesse de France, pour aller contre les rebelles qui s'estoient emparés des villes du royaume, et avoient pillé les églises.

Le mardy second dudit mois, la Roïne-Mère

partyst du bois de Vincennes, pour aller entre les deux camps, au lieu nommé Toury, pour parlementer avec le prince de Condé. Toutefois ledit prince de Condé ne s'y trovast pas; dont le peuple de Paris ne fust malcontent, d'autant que l'on se doubtoit que elle faisoit ce à l'intention de moyenner quelque accord que l'on craignoit estre plus au désavantage de la religion chrestienne que autrement.

Peu de temps après, laditte Roïne-mère retourna à un lieu nommé Janville, pour parlementer avec le prince de Condé; et le roy de Navarre l'accompagnoit.

Le mardy neufiesme dudit mois, tous messieurs de la court du parlement de Paris, unanimement et d'une mesme volonté, firent profession de leur foy, conformément aux articles arrestés par la Sorbonne, contenus en l'édit faict par le roy François I^{er}, sur le faict de la religion, en l'an 1543, et jurèrent de garder et observer lesdits articles, et qu'ils croyent lesdits articles. Et parceque il y en avoit plusieurs absents suspects de la nouvelle religion, fust ordonné que ils ne seroient receus à l'exercice de leur estat à leur retour, que premièrement ils ne fissent semblable profession de foy. Fust pareillement ordonné que les avocats et procureurs feroient le semblable, sur peine d'estre dématriculés et interdits de jamais ne postuler.

Le mercredi ensuivant, dixiesme du mesme mois, les advocats firent profession de leur foy en pleine audience, l'un après l'autre; puis après allèrent au greffe de la court la signer.

Le vendredy dousiesme, les procureurs de la court firent le semblable; ausquels fust enjoinct de se trouver tous à la procession ordonnée par laditte court, pour l'expiation de saint Médard.

Le dimanche quatorziesme fust faicte une procession par l'Eglise de Paris, accompagnée des quatre mandians et de leurs filles, et furent en l'église de Sainte-Geneviève prendre le corps de Dieu, lequel fust porté à Saint-Médard en grande révérence et dévotion; et estoient tendués les rues. Les religieux de laditte abbaie estoient au costé gauche, et messieurs de l'Eglise de Paris tenoient le costé droict. Messieurs de la court de parlement accompagnèrent, tous en robbe rouge, laditte procession jusques audit lieu de Saint-Médard; lesquels estoient suivis par la pluspart des avocats et procureurs de laditte court; messieurs les cardinaux de Bourbon, d'Armagnac, de Lorraine et de Guyse, assistèrent à laditte procession, revêtus de leurs rochets, et accompagnés de dix évesques semblablement revestus de leurs rochets et camails; monsieur le mareschal de Brissac, gouverneur à

Paris, s'y trovast. La messe fust célébrée par monsieur l'évesque d'Avranches, doyen de l'Eglise de Paris, et fist le diacre l'abbé de Sainte-Geneviève, et le sousdiacre monsieur Bénédicti, abbé du Val, chef d'ordre de Sainte-Catherine des Escoliers. La prédication publique fust faicte par un nommé Hungarius, jacobin, au mesme lieu où les ministres de Calvin faisoient leurs presches, nommé le Patriarche.

Le samedi précédant la procession, monsieur le cardinal de Lorraine fust en la court de parlement, leur faire quelques remonstrances; mesmement pour subvenir au Roy en une telle nécessité quise presentoit pour le fait de la religion, leur faisant entendre que la Roynie-mère avoit essayé tous les moyens pour parvenir à quelque accord; mais que il n'y avoit point de moyen du costé des adversaires qui sont de la religion nouvelle.

La Roynie mère partist le mecredi xvij du présent mois pour aller trouver le prince de Condé à Saint Symon près Orléans, pour voir s'il y auroit moyen de faire aucun accord; et ce à la requeste dudit prince.

Le dix-neufiesme jour de juin, il fust proclamé pour la seconde fois que tous soupçonnés de la nouvelle religion eussent à se retirer hors la ville de Paris, et dans vingt-quatre heures, à peine de la hart, s'ils ne venoient à pénitence.

Le dimanche xxi, fust faicte procession générale, et fust descendue la chasse de madame Ste. Geneviève et de monsieur St. Marceau; et à laditte procession assista la court de parlement en robe rouge, et la maison de ville accompagnée des eschevins et archers, et des lieutenans capitaines érigés de nouveau en laditte ville.

Le lundy xxij, le lieutenant de Bar-sur-Seine fust condamné par arrest de la court, à faire amende honorable en chemise en la grand-chambre, et devant la pierre de marbre, et de mettre le feu aux libelles diffamatoires dont il avoit esté treuvé saisy, et fust condamné à estre envoyé à cinq ans aux galères, et banny après les cinq ans, à perpétuité du royaume, et déclaré inhabile de jamais tenir estat. Et au cas qu'il fust treuvé n'ayant rappel de ban, sera pendu par ledit arrest, sans autre forme ni figure de procès.

Le mecredi xxliij de juin, y eust paix et articles accordés entre les deux armées estants une lieue l'une de l'autre, par le moyen de la Roynie mère estant lors à St. Simon, où elle estoit allée pour moyenner laditte paix. Le jeudy xxv subséquent, le Roy estant au bois de Vincennes, eust nouvelles de ceste paix, et partist dudit lieu pour aller à Fontainebleau.

Le vendredy vingt-sixiesme, toutes les églises et monastères de la ville de Meaux et des environs, furent pillés et saccagés; et les catholiques chassés et mis hors de ladite ville par ceux de la nouvelle religion.

Le samedi xxvij, au matin, messieurs de la ville de Paris se assemblèrent aux Bernardins; et après disner, fust crié que tous ceux de laditte nouvelle religion jusques aux soupçonnés, qui avoient esté déferés par leurs dixeniers, eussent à sortir hors de la ville et banlieue dedans vingt-quatre heures, à peine de la hart; encorés qu'ils eussent baillé confession de leur foy.

Le mardy dernier jour de juin, il fust publié un arrest de la court, par lequel tous ceux qui ont pillé et saccagé les églises et maisons, tant de Meaux que autres lieux, sont déclarés rebelles au Roy, crimineux de lèze-majesté divine et humaine; permettant au peuple de leur courir sus, et tuer ceux qu'ils trouveroient faisant tels saccagements et pilleries.

Ledit jour, le Roy estant à Fontainebleau, eust nouvelles, à dix heures du soir, de la rupture de laditte paix; et le lendemain matin partist dudit lieu pour aller à Melun.

Le mecredi premier de juillet à quatre heures du soir, fust crié que tous gendarmes qui seroient retirés en la ville de Paris, sous prétexte de laditte paix ou autrement, eussent à aller au camp en toute diligence, et partir de laditte ville incontinent, sur peine de la hart; et parceque l'arrest publié le mardy précédent, fust si mal entendu par le peuple, que depuis laditte publication jusques au jeudy après-dine il fust tué, saccagé et jetté en la rivière plus de soixante que hommes que femmes, il fust ledit jour de jeudy après-dine, cryé et deffendu sur peine de la hart, de ne tuer personne; mais rendre à justice ceux qu'ils prendroient; si ce n'estoit qu'ils fussent trouvés en flagrant delict, comme il est contenu par ledit arrest; ce qui modéra la fureur du peuple.

Le septiesme jour dudit mois, fust donné arrest de la court de parlement contre tous bénéficiers qui ont pris les armes contre le Roy. Par ledit arrest laditte court en ayant egard à la requeste de monsieur le procureur général du Roy, et enterinant icelle, a ordonné et ordonne, etc.

Le troisieme de juillet, fust publié arrest et ordonnance en la court de parlement, par lequel est enjoinct à tous officiers royaux et autres, de faire profession de leur foy et religion catholique.

Le mesme jour, avoit esté publié arrest en la court de parlement, par lequel fust permis au

communes, tant des villes que villages, de prendre les armes contre les pilleurs des églises et maisons, et faiseurs de conventicules et assemblées licites.

Le dix-septiesme de juillet, fust donné arrest de la court de parlement, sur l'emprisonnement et punition de tous prédicants, ministres et autres officiers de la nouvelle secte; et defenses à toutes personnes de les receller.

Le vingtiesme du mois de juillet, le lieutenant général de Pontoise nommé Bauchenu, fust exécuté par justice et arrest de la court, et fust pendu en Grève, pour avoir fait prescher sous le nom du Roy dedans la ville de Pontoise et aux circonvoisins, en autre forme que l'Eglise ancienne.

En ce mois icy, il y eust plusieurs huguenots tués et tués par le populaire, en la ville de Paris.

lettre de monsieur le prince, au roy de Navarre son frère, sur les violences et efforts qu'il souffrit faire en la ville de Bloys, après la prise d'icelle.

Monsieur. Plusieurs personnages de l'Eglise réformée de Bloys, lesquels se sont retirez en ce lieu, m'ont fait entendre comment ils ont esté divertis que depuis que vous estes-là, il s'y fait de grandes persécutions et cruautéz contre tous ceux de ladite Eglise, que l'on y a peu appréhender, combien qu'ils ne puissent estre chargez de n'avoir fait profession en ladite Eglise, ou d'estre employez aux affaires d'icelle, au reste yans tousjours esté congneus pour gens de bien en leurs estats; tellement que tout ce qu'on leur ait souffrir, ne peut estre que pour exercer la vengeance d'aucuns de contraire opinion; pour laquelle occasion, ceux-cy qui m'en ont parlé, n'ont requis et supplié de vouloir avoir pitié de leurs frères et amis, et leur ayder du moyen que je puis avoir, pour faire cesser telles cruautéz, comme je désirerois bien pouvoir faire: et pour ceste cause, je vous ay bien voulu escrire la présente, pour vous supplier très-humblement, Monsieur, qu'il vous plaise tenir la main à ce que telles pauvres personnes qui ont jà souffert beaucoup d'affliction, ne soient traitées si inhumainement; ains se ressentent de votre bonté et clémence: car je m'asseure bien que telles cruautéz procèdent principalement de la poursuite des dessusdits de ladite ville, pleins de malice et indication; et lesquelles vous y incitent tant qu'ils peuvent; ne considérans pas que si telles cruautéz continuent, j'en prendray occasion comme est mon intention de traicter d'une mesme façon, ceux de vostre costé qui sont

entre mes mains, ou y tumberont par cy-après; mais devant que d'en venir à ces termes, je vous ay bien voulu advertir, d'autant que vous avez tout pouvoir d'obvier à cela: me recommandant sur ce très-humblement à vostre bonne grace, et suppliant le Créateur, Monsieur, qu'il vous doint très-bonne et longue vie. D'Orléans, ce 23 jour de juillet, 1562.

En ce mois icy, fust publié en la court un arrest contre les rebelles et séditieux, qui en forme d'hostilité ont pris les armes contre le Roy en son royaume, et pillé les églises et maisons des catholiques; duquel arrest la teneur s'en suit.

« Veu par la court, toutes les chambres assemblées, les lettres patentes du Roy, du huitiesme jour d'avril dernier passé, vérifiées et enregistrées en icelle le neufviesme jour dudit mois; autres lettres patentes dudit seigneur, du cinquiesme jour de may ensuivant, signées, Bourdin, et seellées; du vingtiesme jour de ce mois, aussi signées Bourdin; concernant les rebelles et séditieux qui ont pris les armes contre le Roy, desmoly et pillé les églises et maisons des catholiques; les conclusions du procureur général du Roy, et sur le tout la matière mise en délibération; la cour ayant esgard aux conclusions dudit procureur général du roy, et lettres patentes dudit huitiesme jour d'avril, et suivant icelles, a déclaré et déclare rebelles et ennemis du roy et de la couronne de France, séditieux et perturbateurs du repos publicq, criminels de lèze-majesté divine et humaine, tous ceux qui en forme d'hostilité ont pris les armes contre le Roy en son royaume, tant es villes d'Orléans, Lion, Rouen, Meaux, Bourges, Poitiers, Angers, Angoulesme, Mans, Bloys, Tours, Vendosme, Beaumont, et autres villes, chasteaux, bourgades et villages de ce dit royaume, pillé, saccagé, volé et desmoly les églises et monastères, attenté contre les saints sacrements, bruslé les reliques et ossements des corps saints, abbatu les croix et images, ravy et desrobé les croix, calices, ornements, joiaux et meubles précieux desdites églises et monastères, violé les sépulchres des prédécesseurs roys, princes, ducs, comtes et seigneurs, pillé et saccagé villes, chasteaux, villages et maisons des gentilshommes et autres bons et loyaux subjects du Roy, saisy et pris les deniers et finances dudit seigneur; ensemble leurs faulx, complices et adhérents, qui leur ont donné confort et ayde, soit de vivres, armes et argent; déclare laditte cour tous les héritages féodaux appartenants à ceux de la qualité dessusdite, tenus et mouvants

« immédiatement du Roy, réunis et incorporés
 « au domaine et couronne de France ; et tous et
 « chacuns leurs autres fiefs, héritages et biens,
 « tant meubles que immeubles, acquis et confis-
 « qués au Roy ; et comme tels les a privés et
 « prive de tous les estats, offices et charges,
 « qu'ils et chacun d'eux peuvent avoir en ce
 « royaume ; lesquels dès à présent laditte cour
 « a déclaré et déclare supprimés, quant à ceux
 « qui par les édicts du Roy sont subjects à sup-
 « pression ; et les autres vacans et impétrables ;
 « sur tous lesdits biens les églises pillées et
 « parties intéressées, préalablement récompen-
 « sées. Faict icelle court inhibitions et deffences
 « à toutes personnes de quelque qualité et condi-
 « tion qu'ils soient, de porter ou envoyer vivres,
 « argent, armes ne autres choses quelconques,
 « au camp et villes dont lesdits rebelles se sont
 « emparés, sur les peines cy-dessus contenües ;
 « et pour s'enquerir qui sont ceux de la qualité
 « dessusditte, sera baillée au procureur général
 « du roy commission de laditte court, adres-
 « sante à certains des conseillers d'icelle, juges
 « royaux, commissaires et enquesteurs des lieux,
 « sur ce requis, pour l'information faicte et rap-
 « portée devers elle, y estre pourveu ainsi qu'il
 « appartiendra par raison. Faict en parlement,
 « le xxvij^e jour de juillet, l'an 1562. Ainsi signé.

« BERRUYER. »

« La cour a déclaré et déclare, que par l'ar-
 « rest par elle donné ce jourd'huy contre les re-
 « belles et désobéissans à Dieu, au Roy et à
 « son royaume, elle n'a entendu et n'entend y
 « comprendre messire Loys de Bourbon prince
 « de Condé, pour les causes et raisons contenües
 « ès lettres patentes dudit seigneur Roy, du hui-
 « tiesme jour d'avril dernier passé, et en celles
 « du vingtiesme jour de ce mois, portants qu'il
 « a esté contrainct à force de faire ce qu'il a faict.
 « Faict en parlement, le vingt-septiesme jour de
 « juillet, l'an 1562. Signé. » « BERRUYER. »

Le pénultiesme jour du présent mois de juillet, passèrent par le milieu de la ville de Paris, six mille lansquenets, pour aller au service du Roy, et entrèrent par la porte Saint-Anthoine, et sortirent par la porte Saint-Jacques ; et fault noter que toutes les dixaines de Paris estoient en armes, faisant hayes des deux costés et des champs et de la ville, depuis le petit Saint-Anthoine jusques au rempart qui estoit au faulxbourg Saint-Jacques, sur lequel y avoit quatre mil hommes en armes, et autant sur le rempart de la porte St. Anthoine.

*Extrait de l'instruction du prince de Condé,
 pour traicter avec le duc de Wirtemberg.*

Pour ce que la Roynne mère a veu que nous avyons espérance de secours en plusieurs endroits, et que les choses succèdent plus mal qu'ilz n'estimèrent, et que mesmes ilz ne se pouvoient asseurer des estrangiers qu'ilz ont fait venir, dont le plus grande part dict qu'ilz ne combatront point contre la religion ; s'estans desjà une cornette de Reïstres rendu à nous ; cela, avec la doubte qu'ilz ont de la part d'Angleterre, a esté cause que Ramboillet a esté dépesché icy vers monsieur le prince, où il arriva le xxvij de ce mois, ayant charge de nous parler de moyenner de la pacification, d'en faire ouverture, et d'en demander de telles secretez que nous pensions estre nécessaires pour cest effect, sans offenser personne ; lequel est retourné dès le lendemain, sans remporter choses de nous dont il puisse grandement faire son prouffit ; mais pour ce que nos ennemis sont artificielz, ilz ne fauldront de faire courir un bruit de paix, et mesmes supposer lettres escriptes en nostre nom, et comme venants de nostre costé, pour eslongner ou divertir nos forces, et divertir ceulx qui veulent favoriser une sy juste querelle ; nous avons bien voulu vous envoyer ce porteur, pour vous advertir de diligenter nostre secours. Depuis que Dieu nous a mys ceste occasion en main d'avancer sa gloire et planter son Évangile en ce royaume, n'adjoustés foy à nouvelle ou escrit quelconque, parlant de paix, laquelle ne se fera point sans que les messieurs les princes protestans ny interviennent, ny que leur ayons le tout premierement communiqué, et sur ce eu leurs bons advis.

*Autre lettre de monsieur le prince, à monsieur
 le duc des deux Ponts.*

Monsieur mon bon cousin. Afin que tout le monde cognoisse avec quelle sincérité et ouverture de cœur, j'ay tousjours voulu conduire mes actions et déportemens en la querelle que maintenant je soustiens, il faut que je vous die, que l'un des plus grans plaisirs que j'eusse peu recevoir, a esté celuy, quand pour cest effect, les plus clairs esprits et meilleurs jugemens de ceulx qui sont venus à la suscitation et pratique de Rockendolph, à leur arrivée par deçà, ont voulu entendre les causes et raisons qui ont mis les perturbateurs du repos public de ce royaume, conjurez à la ruine de l'Évangile d'un costé, et moy à la deffendre de l'autre, et prendre les armes pour se ranger avec ceux qui estoient les mieux fondez, et soustenoyent le plus saint et

équitable parti; entre lesquels s'estant retrouvé le seigneur Gaspar présent porteur; après avoir esté bien amplement informé et au vray, de l'origine, de l'occurrence et du succès des choses, et s'estant retiré du mien, je l'ay prié vouloir prendre ceste peine de s'acheminer par devers vous, non seulement pour vous rapporter fidèlement ce qui est digne d'en estre creu (d'autant que la subtilité et artifice de nos adversaires n'est qu'à semer mensonges et calomnies), mais aussi pour vous prier de n'adjouster foy à ce que par eux vous sera ci-après mandé : et cependant pour ce que la nécessité nous presse de haster le secours que nous espérons et attendons de vous et de tous nos bons amis, donnez ordre, s'il vous plaist, qu'il soit chaudementoursuyvi, et non moins vivement conduit et envoyé. Je ne vous diray point combien la diligence sera grandement utile et profitable, parce qu'avec la considération que vous en pourpenez en vous-mesmes, la suffisance d'iceluy seigneur Gaspar vous en sçaura très-bien rafraichir la mémoire. M'en remettant doncques sur la dextérité de son bon entendement, après m'estre bien affectueusement recommandé à vostre bonne grace, je prieray le Créateur, Monseigneur mon bon cousin, vous donner en parfaite santé, très-heureuse et longue vie.

Escrit à Orléans, ce dernier juillet 1562.

Le premier jour d'aoust, la Roynie mère alla en l'Hostel-de-Ville, pour remonstrer la nécessité du temps, et prier messieurs de la ville de vouloir secourir le Roy son fils, et que les deniers qui lui seroient baillés, seroient rendus à Noël prochain; ou bien que l'on en feroit rente à ceux qui les voudroient mettre à rente.

Le lundy ensuivant qui estoit le troisième jour dudit mois, fust faicte assemblée de ville de toutes gens, en laquelle se trouva monsieur le cardinal de Lorraine qui proposa l'intention du Roy et de la Roynie sa mère; et ce faict, plusieurs offrirent deniers au Roy volontairement. La subvention qu'on demandoit estoit de cinq cent mille livres.

Le quatriesme jour qui estoit le mardy, quatre furent exécutés pour le fait de St. Médard, dont y en eust deux qui eurent le poingt couppé devant l'église, et l'un d'eux la langue percée; et furent tous quatre pendus et estanglés dedans le lieu du Patriarche, qui estoit le lieu où les ministres de la nouvelle secte faisoient leurs synagogues et presches; et puis après leurs corps mis en cendres.

Le mesme jour, le Roy s'achemina pour aller

à son camp avec toute sa maison, et arriva à Blois le xi^e jour d'aoust.

En ce mesme-temps, se respendit la nouvelle que les huguenots qui s'estoient emparés de la ville d'Orléans, avoient perdu en laditte ville une grande partie des munitions de poudre, par inconvénient du feu; et que le couvent des cordeliers de laditte ville en avoit esté ruiné, avec plusieurs maisons circonvoisines, et vingt hommes qui y moururent.

En ce mesme temps, vindrent nouvelles que monsieur le mareschal de St. André avec monsieur le comte de Villars, et toute leur gendarmerie, entrèrent de force pour le Roy dedans la ville de Poitiers, où ils firent grandes exécutions; et y eust beaucoup de gens tués. En mesme temps vinrent nouvelles que dedans la ville d'Angoulesme, ceux qui y estoient allés pour le Roy, avoient faict le semblable, et avoient esté les plus forts.

Le vendredi veille de la Nostre-Dame d'aoust, fust exécuté le lieutenant de Senlis, pour avoir faict la Cène à la mode de Genesve.

Le dimanche xvi d'aoust, furent à la requeste de monsieur le procureur général du roy, jetées monitions, *ad finem revelationis*, de ceux qui sçavent et cognoissent les officiers du Roy qui ont esté à la presche, et faict la Cène ou exercice des sacrements en autre forme que l'Eglise catholique a receu, comme baptêmes, mariages et autres. Ce mesme jour, vindrent nouvelles que en la ville d'Orléans, il avoit esté faict commandement de par le prince à tous papistes, de vuidier la ville dedans deux heures, sur peine de punition corporelle; et de n'emporter avec soy que douze livres dix sols.

En ce temps icy, la mortalité de peste fust grande; mesmes en la ville de Paris, et en la plus grande partie des villes du royaume.

Le vingt et uniesme du présent mois, par arrest de la court du parlement, un nommé Babaston, chevalier du guet, fust exécuté devant l'hostel de la ville, et eust la tête tranchée; et ordonné que son corps seroit mis en cendre, et la teste portée à la porte Saint-Marceau; et ce pour le faict de la sédition de Saint-Médard; et est à noter que combien que ledit Babaston fust mort bon chrestien et repentant des fautes qu'il avoit commises, si est-ce que l'insolence du peuple après sa mort fust telle, que le corps estant au feu, le tirèrent hors du feu, et le traîsnèrent depuis ledit Hostel-de-Ville jusques au logis dudit chevalier du guet, baillants des coups de bastons sur ledit corps; qui estoit chose pitoyable à voir.

Lettre de monseigneur le prince au Roy, sur le mandement des eschevins d'Orléans, pour aller trouver Sa Majesté à Bloys.

Sire. J'ay receu la lettre qu'il a pleu à Vostre Majesté de m'escire, à ce qu'il ne soit donné aucun empeschement aux eschevins de ceste ville de vous aller trouver, pour leur faire entendre aucunes choses concernans vostre service: à quoy Vostre Majesté, s'il luy plaist, me permettra de librement dire que ceste façon m'a autant contristé et serré le cœur, que autre nouvelle que d'ailleurs l'on m'eust sceu rapporter; m'estant advisé, Sire, que si ceux qui sont auprès de vous, eussent bien voulu considérer l'honneur que j'ay de vous estre ce que je suis, et consciencieusement ballancer avecques ma géniture, l'inclination de mon cœur, ensemble la fidèle dévotion que j'ay au bien de vos affaires, et que le bandeau de leurs animositez et mauvaises affections qu'ils me portent n'eust voylé et obscurcy les yeux de leurs entendemens, tant s'en faut qu'ils eussent poursuyvi une telle despesche, que plustost ils vous eussent conseillé me recommander vostre bon plaisir en ce que voudriez requérir de vos subjets en ce lieu, afin de vous y faire rendre la très-humble obéissance qui par devoir et par naturelle obligation vous est due d'un chacun; mais puisque par tous apparens tesmoignages, ils taschent de démonstrer l'envie qu'ils ont de continuer à faire toutes les tristes offices dont ils se pourront adviser à l'encontre de moy, et vous imprimer toutes sinistres opinions de mes actions, il me suffira pour ceste heure, de très-humblement vous remonstrer, Sire, que combien que j'aye assez et trop d'occasion et d'argument pour justement me complaindre de tant d'indignitez que l'on s'efforce me faire ordinairement souffrir, toutesfois mon intégrité et ma loyauté, desquelles je ne veux céder à créature vivante en ce monde, rendent ma conscience si nette et repurgée de tout soupçon et doute, que toutes calomnies et impostures ne la scauroyent aucunement maculer; tellement que j'espère que Dieu me fera la grace que la vérité (sa fille aînée) avecques le temps, vous descouvrira clairement et la sincérité de mes intentions, et le mal talent de mes ennemis; ne me pouvant derechef contenir de me complaindre à vous et non de vous, Sire, du tort qui m'a esté fait de ne me commander ce qui est icy nécessaire pour vostre service, et de la mesfiance en quoy l'on vous veut faire entrer en mon endroit.

Sire, je supplie le Créateur vous continuer en toutes vertueuses prospéritez, très-longue et très-

heureuse vie. Escrit à Orléans, le 13 d'aoust 1562.

Autre lettre du mesme sujet, à la Roine.

Madame. Entre tous les malheurs dont je me suis jamais senty assailly, je répute celui par trop grand, qu'il faille que les effects de mes sincères affections soyent récompensés par les indignitez que l'on me fait ordinairement souffrir, et que pour avoir rendu une très-humble et dévoute obéissance à vos commandemens, pour la conservation de l'autorité et vie de vos Majestez, qui est l'une des principales occasions de m'avoir fait prendre les armes, je voye vos ennemis secrets et les miens, les seuls manifestes perturbateurs du repos public, vouloir tant entreprendre, que de commander à vos volentz, si que par ces moyens vous déclariez une ouverte mesfiance de ceux dont la fidélité ne donna jamais un simple argument de scrupule ou doute, et vous confier maintenant en leurs conseils et persuasions, quoyque Vostre Majesté sache assez qu'ils n'ont espargné aucuns artifices pour vous faire perdre ce qui si solennellement vous a esté desferé et acquis. Je le dy, Madame, suivant la dépesche qui a esté envoyée aux eschevins de ceste ville, par laquelle il leur est mandé aller trouver vos Majestez, pour leur faire entendre aucunes choses qui importent au bien de vostre service; de quoy je ne me puis contenir de me plaindre, n'ayant eu cest honneur de leur commander de vostre part, estant sur le lieu comme je suis, le bon plaisir de vos Majestez: me faisant par là cognoistre le peu de gré que l'on me sçait de mes passez services, et la défaveur que je reçoÿ d'estre privé de vos bonnes graces. Si est-ce que encores qu'avecques extresme regret je sois contraint d'en remascher à part moy la patience, je ne délaisseray pourtant à persévérer en mon premier et ancien devoir, lequel continuera jusques au dernier soupir de ma vie, avecques l'aide de mon Dieu; lequel, Madame, je supplie vous donner en parfaite santé, très-longue et heureuse vie. Escrit à Orléans, ce 13^e jour d'aoust 1562.

Lettre dudit seigneur prince, au landgrave de Hessen, le remerciant de ce qu'il a fait pour l'acheminement des Allemans.

Monsieur mon bon cousin. Encores que vos Vertueuses actions ayent cy-devant assez fait cognoistre la singulière et dévoute affection que vous portez à la gloire de Dieu et la pureté de son service, n'y ayant jamais espargné facultez ne moyens qui fussent en vostre puissance, mais comme tout le monde sçait, pour cest effect

béalement exposé jusques à vostre propre me ; et que d'autre part , l'affinité et con- n dont vous estes naturellement lié en avecques ceste couronne, vous rendent tant à désirer la grandeur et conservation d'i- que vous estes ; toutesfois , quoyque ces es offices soyent dignes d'une grande ré- issance et gratification , si est-ce que le ignage et démonstration de la continuation tel et si saint zèle en l'une et en l'autre , que vous avez faites pour le regard de la e maintenant affligée , sont tellement re- tables et dignes d'un prince véritablement ien, que je veux bien croire qu'elles outre- nt les précédentes , et penseroye faire trop t et à la réputation de ce royaume et à mesme , si j'en cachois le mérite : car unt mon oncle monsieur d'Andelot , bien ment fait entendre avecques quelle ouver- de cœur vous vous estes franchement pré- au secours dont il vous a requis en la qué- que maintenant accompagné de la meilleure is saine partie , tant de la noblesse que des s estats de deçà , justement je soustien , qui nd qu'à défendre nostre religion , et faire e à nostre Roy et à la Royne sa mère , non ment leur pleine et entière liberté , mais l'autorité et le devoir qui leur appartient, sen en moy-mesme tant grand , tant avan- ix et offert si à propos , que véritablement recognois et advoue en tenir après Dieu la obligation de vostre bon moyen , comme la de cause et premier motif de suader aux s princes de de-là , d'y entendre et nous ; aussi vous prieray-je , Monsieur mon bon in , estre certain que ce bien-fait me tiendra ille souvenance , qu'après qu'il aura pleu à réduire toutes choses en bon estat , je ren- telle peine et devoir de le faire entendre à s Majestez , et à tous les plus grands , pour avoir gré , que je suis certain que n'aurez t de regret de vous y estre employé et l'avoir rti. Cependant vous en recevrez , s'il vous it , pour arres, l'humble et affectionné remer- ient que je vous présente ; et au demeurant , er que j'estimeray tousjours à bien grand et contentement, quand par une bonne oc- on , je vous pourray faire paroistre ce que je beaucoup mieux dans le cœur , que je ne le puis déclarer par lettre : et sur ce , me ré- mandant très affectueusement à vostre bonne e , je supplieray le Créateur , Monsieur mon cousin , vous continuer en toute prospérité , le s encommencé de vostre heureuse vieillesse. scrit à Orléans , ce vingt et sixième jour ust 1562.

*Lettre du prince de Condé , au duc de Wir-
temberg.*

Monsieur mon bon cousin. Quant encores le désir que j'ay de souvent me ramener en vostre bonne souvenance , cesseroit , touteffois l'infinité des plaisirs avec lesquels vous vous ef- forcés testifier l'affection que vous portés à la gloire de Dieu , subvenant comme vous faictes de voz moyens , à ceux qui en deffendent la querelle ; et la particulière amytié que vous avez en mon endroit , me contraindroient à la satisfaction de mon devoir : car ayant claire- ment cogneu par ce que m'a mandé mon oncle monsieur d'Andelot , les honnestes propos que luy avés tenu , dont je ne vous sçaurois assés à mon gré affectueusement remercier , cela m'a confirmé ceste bonne opinion , de laquelle je m'es- tois tousjours promis et assuré de vous , et que s'il vous plaist , vous ne vous laisserez de pour- suivre et continuer ; ne voulant au demeurant , Monsieur mon cousin , oublier de vous faire la déclaration de bonne volonté que nous a faicte la royne d'Angleterre , princesse véritablement chrestienne , nous favorisant et de gens et d'ar- gent : et au contraire , les indignes actes que le Ringraff , contre ses promesses , a exécutés à son pouvoir , allencontre de nous , dissimulant néan- moings estre de nostre partie ; n'ayant cessé jus- ques à ce qu'il ayt conduit celui qui commandoit dedans Bourges , rendre la place entre les mains de nos ennemis ; chose qui luy cause telle ré- putation envers ceux-là mesme qu'il tasche de gratifier , que par toutes ses menées il faict as- saillir la religion en France , par ceux qui en leurs pàys font profession de la deffendre ; ainsy que plus amplement vous sçaura bien faire en- tendre mondit oncle monsieur d'Andelot ; sur la dépesche duquel je me remectray ; et sur ce , après m'estre bien affectueusement recommandé à vostre bonne grace , je prieray le Créateur vous donner , Monsieur mon cousin , en parfaicte santé , très-longue et heureuse vie. Escript à Orléans , ce 13^e de septembre 1562. Dessoubz est escript : Vostre humble et affectionné cousin et parfaict amy. Et plus bas. LOYS DE BOURBON.

En ce temps icy , vindrent nouvelles de la prise de Mascon par monsieur de Tavanès , contre les nouveaux évangelistes , laquelle ville fut remise en l'obéissance du Roy.

Le second jour du mois de septembre , estoient venu de mauvaies nouvelles , que le premier jour dudit mois les munitions de pouldre avoient esté prises et bruslées près Chasteaudun par les ennemis du Roy. Toutefois l'artillerie ne fut prise par eulx , mais remenée dedans Chasteaudun.

Le jeudy au soir, troisième du mois, vindrent nouvelles de la prise de Bourges, laquelle ne fust prise d'assault, mais par composition. Les articles de la composition ne se disoient point au vray le jour que les nouvelles vindrent.

Depuis, le Roy repassa à Montargis, où il réduisit la ville en son obéissance; de-là on laissa près d'Orléans huit mille hommes; et partyst le camp du Roy pour aller à Rouen assiéger la ville.

Le sixième du présent mois, fust donné arrest de la cour en la chambre des vacations, portant permission aux capitaines de Paris de constituer prisonniers ceux qui sont revenus de Poitiers, Bourges, et autres lieux rebelles au Roy; ensemble ceux ausquels a esté fait commandement de vuidier la ville de Paris, encores qu'ils ayent fait profession de leur foy.

En ce temps icy, monsieur de Boissy, grand escuier, fust envoyé, par le commandement du Roy, en la ville de Meaux, où le vingt-huitiesme ensuivant, pour les rebellions et indignités commises par les huguenots, par le commandement dudit seigneur Roy, fist dismanteler le marché dudit Meaux, qui estoit le plus fort et principal lieu de laditte ville, et là où tous les huguenots se retiroient.

Au commencement du mois d'octobre, la ville de Rouen fust assiégée, en laquelle estoit Montgommery, celui qui tuast le roy Henry second du coup de lance; et disoit-on, qu'il portoit en ses armes un heaume percé d'une lance, qui estoit chose fort dure à croire.

Le mardy, sixiesme dudit mois, le fort Ste. Catherine, près la ville de Rouen, fust pris d'assault, où il y eust grand nombre de gens tués; auquel assault fust monsieur de Guyse vaillamment et hardiment.

En ce mesme-temps, monsieur de Selve, conseiller du conseil privé, accompagné de Mr. Sapin, conseiller de la court, et du fils de feu monsieur le président Riant, furent pris par ceux d'Orléans, estant envoyés en ambassade par le Roy de France vers le Roy Catholique en Espagne.

En ce temps icy, ceux d'Orléans firent de grandes incursions par tout le pays de la Beauce prochaine d'Orléans, jusques à deux lieues près de Chartres; et firent grands dégats, dévastations et pilleries sur les pauvres gens.

Dans ce mesme-temps, un gentilhomme nommé Malligny, visdame de Chartres, vendist aux Anglois un lieu et place nommé le Havre de grace, qui appartenoit au Roy, et se retira en Angleterre; et par ce moyen introduisit les Anglois, anciens ennemis de la France, dedans le royaume.

En ce mesme-temps fust grand brulet que d'Andelot amenoit grand nombre d'Allemands contre le Roy, et estoient ja en la Lorraine.

En ce mesme-temps, vindrent nouvelles que le roy de Navarre, estant devant Rouen à la tranchée, pour donner courage aux soldats d'aller à l'assaut, fust fort blessé d'un coup d'arquebouse.

Le lundy, vingt-sixiesme d'octobre, fust prise la ville de Rouen d'assault, à l'heure de deux heures après le disner; et il y eust peu de gens du Roy tués; entre lesquels y eust deux grands personnages occis, dont l'un estoit chevalier de l'ordre, nommé Mr. Gedoy; et l'autre Castelpers, gentilhomme et unique fils d'une maison de vingt-cinq mille livres de rente. Audit assault et à l'entrée et furie, y eust beaucoup de gens tués en laditte ville de Rouen; et ne fust possible d'empescher que la meilleure partie de la ville ne fust pillée. La ville estant ainsi prise, les principaux facteurs et entrepreneurs de la sédition, comme un nommé Cotton, riche marchand de laditte ville, et un nommé Mandreville, président des monnoyes à Rouen, se retirèrent avec quatre cent hommes dedans le vieux palais, pensants tenir fort; mais ils furent contraincts le mardy ensuivant de se rendre à la mercy du Roy.

Le comte de Montgommery se sauva au Havre de grace; mais en la ville de Rouen fust pris un nommé Mandreville, président des généraux audit Rouen, lequel le vendredy suivant fust mis à mort, traîné sur une claye, et puis après eust la tête tranchée, parce qu'il étoit des principaux auteurs de la sédition. Marlorat, qui étoit le principal ministre de leur secte, et qui les avoit confirmés en leur religion et troubles, fust pendu et étranglé. Fust octroyé pardon à tous ceux de la ville, fors et excepté à un nommé Cotton, eschevin de laditte ville; à un nommé Chocause, et à un nommé de Croisie; et deux autres, lesquels estants fabricateurs et instigateurs de la sédition, furent pendus et étranglés.

La veille St. Simon et St. Jude, furent publiées lettres en la court de parlement, séant la chambre des vacations, requérant le procureur général du roy, par lesquelles le Roy vouloit que l'on aliesnast, sur les biens immeubles des églises du royaume, cent mil livres de rente, pour la somme de douse cent mil livres, soit par aliénation perpétuelle, soit par engagement. Cette ouverture fust trouvée de périlleuse conséquence.

Le sixiesme jour de novembre, vindrent nouvelles que ceux d'Orléans, indignés de l'exécution que le Roy et son conseil avoit fait faire et

la ville de Rouen, firent pendre et estrangler Mr. Sapin, conseiller en la court de parlement, beau-frère du premier président Magistri, et avec luy son clerc, et Mr. l'abbé de Gastines, homme plus que sexagénaire. Cette façon de faire estonna beaucoup de gens, et non sans cause; car ledit Sapin estoit fort homme de bien, *et in quo non erat dolus*.

Le septiesme jour de ce mois, fust pourveu sur les lettres patentes du Roy, qui auparavant avoient esté publiées pour l'aliénation des cent mil livres de rente, et autres lettres de déclaration du Roy, par lesquelles il entendoit laditte aliénation estre faicte seulement sur les archeveschés de Sens et Rheims, dont le département par mesmes lettres fust faict sur les communautés et gras bénéfices, selon la volonté du Roy.

Mandement fait au nom du prince de Condé, pour engager les François à se joindre à lui; sur peine d'être traités comme adhérens aux perturbateurs du repos public.

DE PAR LE ROY ET MONSIEUR LE PRINCE DE CONDÉ, protecteur de la maison et couronne de France.

On faict à sçavoir à tous en général, que la paix est présentée de la part dudict sieur prince, à tous ceux qui voudront entrer en alliance et ayde, soit de leurs personnes, biens, conseil ou autrement, selon leur commodité, pour la conservation de la couronne de France et de la patrie, à l'encontre des perturbateurs et ennemys d'icelle, et leurs adhérens : à ceste occasion, pour éviter à tout erreur, et à ce que les bons et loyaux soyent distinguez des aultres, est enjoinct à toutes personnes qui voudront entrer en laditte alliance, et se faire cognoistre vrayz vasaux de la couronne et amis de la patrie, rendre et monstrier par effect prompt tesmoignage de leur volonté, et ce dedans six jours; à faute de quoy faire, leur est déclaré au nom et en l'autorité dudict seigneur prince, qu'ilz seront tenez et réputés desloyaux et adhérens desdictz ennemys et perturbateurs, et en ceste qualité, chastiez comme de rayson; et que pour ce faire, ilz ayent à se retirer dans ledict temps, vers la personne de monsieur le comte de Montgomery, chief et conducteur de l'armée mise sus en ce pays-bas, sous l'autorité dudict seigneur prince de Condé, et ce faisant on les assure de n'estre troublez en leurs personnes, familles et les biens, en aucune façon que ce soit.

Lettre de M. le prince de Condé, à M. de Gonnort, pour servir de sauf-conduit à celui-ci,

qui devoit se rendre au camp des huguenots, pour y conférer avec l'amiral de Coligny.

Monsieur de Gonnort. Parce que mon oncle monseigneur l'amiral m'a faict entendre que vous esties prest de partir de Paris, afin de le venir trouver, et communiquer vous deux ensemble, suyvant ce que auparavant luy aviez escript; mais que vous desiriez avoir une seureté de moy, laquelle vous attendriez à Estampes, premier que d'en partir; j'ay à ceste cause bien voulu vous envoyer la présente par ce porteur, laquelle vous servira de toute seureté pour vostre voyage, tant pour l'aller et retour, que pour le séjour que vous ferez en nostre camp, avec vingt-cinq ou trente chevaux de vostre train et suyte : sur ce, priant Dieu vous tenir, Monsieur de Gonnort, en sa très-saincte et digne garde. D'Orléans, ce 8^e novembre 1562.

Vostre bien bon cousin et mylieur amy.

LOYS DE BOURBON.

Est écrit au dos de ceste lettre : *A Monsieur de Gonnort, chevalier de l'ordre du Roy et conseiller en son privé conseil.*

Le dousiesme jour de ce mois, vindrent nouvelles que la ville d'Estampes avoit esté prise et pillée par les ennemis du Roy et de la religion; et de-là allèrent à la ville de Dordan laquelle ils bruslèrent, parce que elle estoit à monsieur de Guyse. En ce mesme temps, se firent plusieurs pilleries es villes et bourgades de la Beausse.

Le quinziesme du présent mois, le camp des adversaires de nostre religion s'en alla près Corbeil, pour l'assiéger. Touttesfois volants qu'ilz n'estoient assés forts, et que il y avoit beaucoup de forces dans ledit Corbeil, se retira et tourna visage, et prit le chemin de la rivière, par lequel chemin il estendit son armée sur tous les villages de ces quartiers-là, esquels ils pillèrent les églises et abbatièrent les images, et ruinèrent plusieurs maisons; et vinrent jusques à Gentilly, et avoient leurs corps de garde jusques au chasteau de Bicestre; dont la ville de Paris fust fort esmeuë; non touttefois pour s'en fuir, ni faire transporter aucuns biens de laditte ville, mais parce que l'armée du Roy n'estoit preste. En ce temps-là, on fist faire par dessus les faulxbourgs des tranchées, là où l'artillerie fust assise, pour saulver les faulxbourgs et la ville; car si les ennemis se fussent emparés des faulxbourgs, ils eussent fort estonné la ville. Cependant par toutes les villes du royaume, couraient ambassadeurs de la nouvelle religion, asseurants que Paris estoit en leur puissance et possession.

L'armée des ennemis fust au village de Gen-

tilly et es environs à une petite lieüe près de Paris, l'espace de quinze jours; pendant lequel temps il y eust pourparler de paix; mais ne fust possible d'accorder pour plusieurs raisons que il faut laisser discourir à ceux qui estoient du temps, manians les affaires du royaume, et lesquelles *non esset tutum scribere*.

Le mecredy dix-septiesme, par ordonnance de la court, fust faict un service solemnel en l'église de Paris, pour l'âme de deffunct monsieur Sapin, conseiller en laditte court, malheureusement occis et mis à mort par les adversaires et ennemis de nostre religion; et à son dict service, assista toute la court de parlement.

Le dix-septième du présent mois, vindrent nouvelles certaines de la mort du roy de Navarre.

Lettre de monseigneur le prince de Condé, à la roïne de Navarre.

Madame. Quand encores la mesme douleur que le sang et la nature me font justement ressentir, n'auroit telle vigueur sur moy, que de me condouloir avec vous, l'argument d'un semblable ennuy de la perte qu'en affliction commune et en regrets particuliers, j'ay premièrement receue, et que je ne doute point ne vous ait pareillement saisie et possédée; si est-ce que j'eusse pour beaucoup de raisons fait très-grande difficulté d'estre le premier annonciateur d'une nouvelle non moins amère en vostre endroit, que grandement difficile à comporter au mien, sans que je considère que Nostre-Seigneur qui vous a assez fait goûter la faveur des fruicts de ce monde, vous a quant et quant fortifiée de sa vertu et constance en luy, et en long cours d'adversité et prospérité, pour maintenant vous savoir reigler et conformer sous le bon plaisir de sa sainte volonté: ce que je di, Madame, pour le renouvellement du deuil que ceste lettre vous apportera, sans que mon peu de moyen puisse appliquer grand remède à un mal si pregnant, quand vous entendrez ce qu'il a pleu à Dieu ordonner du feu Roy vostre mary et mon frère très-regretté. Mais tout ainsi que la condition de nostre nature est à tous esgalement bastie avec subjection du naistre et du mourir; aussi cest accident estant commun à tous ceux qui restent, je ne m'efforceray davantage à vous alléguer ni ce qui se doit faire, ne ce que debvons laisser; sachant bien que n'ignorez point le chemin que l'on doit tenir aux choses irrécouvrables; et pour ceste cause, Madame, à fin de ne m'esgarer par trop en ce discours, je tourneray tout court pour vous supplier très-humblement me faire cest honneur de croire que l'estroicte

obligation que j'ay à vous faire très-humble service, accompagnée d'une naïve et sincère affection, me font franchement à ce coup vous offrir ce que vous scauriez désirer et attendre d'un très-fidel et plus affectionné frère et serviteur, pour en disposer en tous endroits que me voudrez employer, selon que vous jugerez mes moyens se pouvoir estendre: et au demeurant, pensez que si la mort vous a osté et à moy aussi, un support qui appuyoit et fortifioit vos affaires, si vous a-il encore réservé en moy une reconnoissance de vous porter la mesme obéissance, l'amour et la révérence que par sa présence vous eussiez peu désirer et attendre de tous ceux qui vous eussent voulu pour ce mesme effect gratifier; et au demourant, Madame, d'autant que suyvant ce qu'il vous a pleu naguères m'escire pour le regard de monsieur le prince vostre fils, je craindrois la calomnie et imposture de ceux qui ne sont que trop prompts à mal parler; je vous suppliray très-humblement vouloir faire entendre à la Roïne, sur ce, la fondation de vostre intention, pour puis après me commander ce qu'il vous plaira, à fin que chacun congnoisse ce que pour ce regard je sens dedans mon cœur; et que pour ceste occasion, les choses passent avec la dignité et la douceur que chose si grave et précieuse le mérite: n'ayant autre plus grande affection, si non de me maintenir et continuer en vostre bonne grâce, à laquelle, Madame, je présente mes très-humbles recommandations: priant Dieu vous continuer en toute consolation, tres-heureuse et très-longue vie.

Ecrit au camp devant Corbeil, le xxij^e jour de novembre 1562.

Vostre très-humble et très-obéissant frère et fidelle serviteur, LOYS DE BOURBON.

Le dimanche second jour de l'Advent sixiesme du mois de décembre, décéda heure de trois heures du matin, monsieur le premier président Le Maistre, lequel peu de temps auparavant avoit résigné es mains du Roy purement et simplement son estat; et lors la Royne Mère lui fist promesse de faire récompense à ce qui despendoit de luy. Il fust inhumé le septiesme dudit mois, en grande pompe, en l'église et couvent des cordeliers à Paris.

En ce temps icy, il y eust pourparler d'accorder; mais il ne fust possible d'accorder au moyen que les ennemis du Roy demandoient pour leur seureté des ostages; entre autres un fils de France, un des enfans de monsieur de Guyse, et un de monsieur le connestable.

Le lundy septiesme dudit mois, monsieur de Janlys, chevalier de l'ordre, qui avoit tenu

le party de monsieur le prince contre le Roy, voyant qu'il avoit refusé les belles offres que le Roy leur avoit fait, sachant que elles estoient plus que raisonnables, se retira du camp des ennemis avec quelques capitaines, et se mist sous la miséricorde du Roy.

Ce mesme jour, arrivèrent à Paris trois mille Gascons et quatre mil Espagnols, pour la defence du Roy; dont les ennemis advertis, craignant d'avoir le mecredy suivant la bataille, descampèrent et s'enfuirent sans trompette, et laissèrent beaucoup de butin dedans le lieu où s'estoit assis leur camp; et nos gens leur donnèrent sur la queue, où il y en eust beaucoup de deffaits; et faut icy noter que depuis leur partement, nos gens mesmes mis pour la defence du Roy, pillèrent tous les villages circonvoisins de la ville de Paris, jusques à vendre huits, fenestres, contrefenestres, serrures, vitres, et toutes autres choses, encores qu'elles tinssent à fer et à cloud.

Le unsiesme du présent mois, partist l'armée du Roy avec ses forces, pour aller trouver ses ennemis qui faisoient contenance de vouloir aller assiéger la ville de Chartres; mais c'estoit pour tirer vers Dreux, pour se joindre vers les Anglois en la Normandie.

En la place de feu M. le premier président Le Maistre, succéda M. de Thou, auparavant président du nombre des quatre; et fust receu le quatriesme dudit mois en laditte court.

En ce mesme-temps, vindrent nouvelles de la descente des Anglois en France, par le moyen des ennemis du Roy; et voulurent lesdits Anglois surprendre Onfleu, auquel lieu ils furent bien frottés.

Le mecredy seisiesme dudit mois, vindrent nouvelles que l'armée du Roy avoit deffait quatre cent reistres de l'armée du prince.

Le vendredy dix-huitiesme dudit mois, messieurs de la court de parlement firent une procession à la Sainte Chapelle, là où ils assistèrent tous, et y fust portée la vraye croix, afin d'apaiser l'ire de Dieu, et de donner victoire au Roy des ennemis de Dieu et de son royaume et du repos public, contre lesquels on estimoit avoir en brieif la bataille.

Brief discours de ce qui est advenu en la bataille donnée près la ville de Dreux, le samedi dix-neufiesme de ce mois de décembre mil cinq cens soixante-deux.

Monseigneur le prince, après avoir présenté aux ennemis de Dieu et du Roy, tous honnestes moyens et convenables au lieu et degré qu'il tient en ce royaume, pour faire une bonne et

sainte paix, ou bien pour déflnir tous ces troubles par l'issue d'une bataille, en laquelle il a toujours espéré que Dieu luy aideroit pour une si juste querelle; finalement, ce jourd'huy, voyant que nos ennemis avec toutes leurs forces, estoient campez à deux petites lieues françoises près de luy, à fin de l'empescher de se joindre aux Anglois, résolut de les assaillir et combattre, combien qu'ils fussent de beaucoup les plus forts d'infanterie recueillie d'Allemagne, de Suyasse, d'Espagne, et de divers lieux de ce royaume, avec trente pièces d'artillerie, et qu'ils eussent pour leur prochaine retraicte, la ville de Dreux, et le village de Tryon, avec une rivière à leur dos, et un bois en flanc, pour leur défense.

Ainsi donques sur ceste délibération, estant parti de son camp environ les huit heures du matin, après avoir choisi ses ennemis le mieux à propos que le lieu le permettoit, donna dedans si courageusement, que de la première charge, gagna six pièces d'artillerie, rompit leur infanterie et cavallerie, et print prisonnier monsieur le connestable, après avoir tué une grande partie des Suysses.

La deuxiesme charge ne fut moins furieuse; et est certain, que si l'infanterie françoise et allemande eust aussi bien fait son devoir, comme elle s'y porta laschement; et si les reistres eussent peu mieux entendre ce qu'on ne leur pouvoit dire que par truchement (qui ne se présenteoit tousjours à la nécessité), l'entière victoire estoit entre les mains dudit seigneur prince: mais au lieu d'un si grand bien, la volonté de Dieu (qui dispose de toutes choses selon sa sagesse incompréhensible) fut telle, que ledit seigneur prince très-vaillant et très-magnanime, ne peut estre secouru d'un cheval frais, au lieu du sien blessé en une espaule, d'une harquebouzade; et par ce moyen tomba entre les mains des ennemis qui le prindrent captif, sain et sauf au demeurant, graces à Dieu, hors mis en un petit coup d'espée sur le visage.

Cela estoit bien pour non seulement empescher le cours de la victoire, mais aussi pour la tourner en une pitoyable desconfiture (comme de fait l'armée en fut esbranlée, qui fut cause que l'artillerie conquise ne se peut garder): mais ce nonobstant, par une singulière grace de Dieu, suyvnt la charge que ledit seigneur prince m'a donnée, de commander en ceste armée en son absence, je ralliay soubdain tant de cavallerie françoise et allemande, que voyant approcher pour la troisieme charge, trois gros bataillons que ledit connestable avoit dès le commencement réservés expressément pour le dernier effort de ceste bataille, je leur allay au-devant de telle

sorte, qu'après avoir longuement combattu, les ennemis furent rechassés bien avant; et là (avec plusieurs autres gentilshommes) fut tué, et puis despoillé le mareschal Sainct André, l'un des chefs du Triumvirat, et monsieur de Momberon fils dudit sieur connestable, pareillement occis, à ce qu'on nous a affermé. Davantage, le sieur de Guyse, fort blessé en deux endroits, qu'aucuns le tiennent pour mort; dont toutesfois je ne suis encores assuré. Outre cela, le sieur d'Aumale son frère y a eu le bras rompu d'un coup de pistolle, et monsieur de Nevers, la cuisse rompue d'un pareil coup au-dessus du genouil; lesquels on tient estre en danger de leurs personnes. Le grand prieur aussi frère dudit sieur de Guyse, le comte de Charny, et le sieur de Piennes, y sont ou morts, ou bien blessez.

Les sieurs de Beauvais et de Roche-fort, chevaliers de l'ordre, avec plusieurs autres chefs, lieutenans et hommes d'armes, jusques au nombre de cent ou environ, prisonniers; de sorte que pour vérité il leur estoit malaisé de souffrir une plus grande perte, si leur armée n'eust esté entièrement ruinée.

De nostre costé, la captivité dudit seigneur prince nous est un grand meschef; combien qu'il soit en la puissance de Dieu, comme nous espérons, d'en tirer occasion de quelque grand bien, estans maintenant les auteurs de ces troubles, ou morts, ou autrement esloignez de Sa Majesté.

Outre cela, nous avons perdu quelques capitaines d'infanterie, et quelques gentilshommes; mais en petit nombre, Dieu mercy; et de soldats, sans comparaison, beaucoup moins que nos ennemis; et nul de nos principaux chefs n'a esté seulement navré, hors mis le sieur de Mouy, que nous pensons estre mort ou prins.

Sur cela, estant la nuit presque close, nous nous contentasmes de ce que dessus; et par ce moyen nous retirasmes à leur veue, et en bataille, au son de la trompette, avec trois canons que nous y avions amenez. Par ainsi leur est demeuré le camp (auquel nous les allasmes assaillir), comme aussi à nous le nostre, duquel nous estions partis: et s'ils ont prins nostre principal chef d'armes, aussi tenons-nous le leur prisonnier.

Il y a davantage ce seul point pour eux, que nous leur avons laissé (à cause de la nuit, et par faute de chevaux) quatre pièces d'artillerie de campagne; mais nous estimons cela trop bien récompensé par la perte qu'ils ont faite de tant de grans seigneurs et capitaines; de sorte qu'il faut confesser que le Seigneur a gouverné l'issue de ceste bataille, ainsi comme toutes autres cho-

ses, avec une égalité et proportion très-admirable, à fin que ce royaume ne soit du tout ruiné par soy-mesme.

Voylà le discours de ceste journée. Depuis, c'est assavoir, le vingtiesme dudit présent mois de décembre, nous sommes départis pour tirer vers Orléans, voyans la saison de l'hyver fort avancée, et le passage de la Normandie rendu beaucoup plus difficile: et combien que soyons partis en bataille devant leurs yeux, avec délibération de les combattre, s'ils s'approchoyent, si n'ont ils trouvé bon de faire seulement semblant de nous charger jusques à présent; et là nous espérons, moyennant la grace de Dieu, et le secours des princes fidelles et vrais alliez de la couronne de France, non seulement ne perdre courage, mais aussi nous conduire tellement, qu'en brief ces troupes prendront quelle heureuse fin à la ruine des ennemis de Dieu et soulagement de tout l'estat de ce royaume.

Le dimanche 20 du dit mois fust faite procession générale qui fust fort solemnel; et alla laditte procession à madame Sainte Geneviève qui est *Parisiorum patrona*, aux mesmes fins que dessus.

Le dimanche mesme jour après-diné environ midy, vindrent nouvelles que l'armée du Roy avoit perdu la bataille, dont le peuple parisien et françois estoit fort estonné et fasché, et non sans cause; d'autant que de ceste bataille dependoit tout l'estat de la religion chrestienne et du royaume; ce qui fust cause de ce bruit, fust à l'occasion que les ennemis de Dieu, du Roy et du repos publicq, faisant contenance de assaillir l'avantgarde où estoit monsieur de Guyse en grande force, ledit sieur de Guyse ne bouge et regarde leur contenance, cependant ils vont par derrière charger la bataille où estoient les Suisses et M^r le connestable, lesquels Suisses firent grand debvoir; toutteffois furent forcés et non soutenus par les hommes d'armes, la plupart desquels se mirent en fuite, et y fust pris monsieur le connestable par les reistres. Quoy voyant quelques-uns des nostres qui se enfouirent, vindrent en diligence à Paris dire que la bataille estoit perdue. Cependant les adversaires se amusants au pillage, monsieur de Guyse avec toutes ses forces et l'infanterie françoise et des Espagnols et Gascons, donne dedans de telle sorte, qu'il deffaict l'armée et prent le prince de Condé, sans luy faire aucun mal n'y l'offencer; et par ce moyen toute leur infanterie fust deffaicte, et leurs chevaux deffaicts, à la réserve de sept cent qui se retirèrent en un petit taillis près d'eux; et disoit-on, qu'ils avoient emmené avec eux monsieur le connestable; toutteffois l'on ne s'en

donnoit pas grande peine, parceque l'armée du Roy les tenoit si bien environnés, que eux-mêmes estoient prisonniers de monsieur de Guyse. Cette deffaicte fust le samedy et dimanche, ainsi que l'on dict.

Le lundy matin jour de Saint Thomas, vindrent nouvelles en la ville de Paris, de la bataille gagnée; et à l'instant le Roy accompagné de la Royne sa mère, de messieurs le cardinal de Bourbon, et princes du sang, de Montpensier, de la Rochesuryon, et de plusieurs seigneurs et chevaliers, entre autres de monsieur d'Estampes et du comte de Villars, vint du bois de Vincennes descendre en l'église de Paris, pour rendre graces à Dieu de la victoire qu'il luy avoit pleu donner de ses ennemis. Les particularités des seigneurs deffaicts en la bataille, ne se disoient pas encores, ni d'une part ni d'autre.

Le mardy vingt-deuxiesme, fut faicte procesion par le Roy, pour remercier Dieu, en laquelle furent portées les saintes reliques; et y assista le Roy avec la Royne sa mère, monsieur le duc d'Orléans, les princes du sang, monsieur le cardinal de Bourbon, messieurs de Montpensier et de la Rochesuryon, monsieur le cardinal de Guyse, le légat cardinal de Ferrare, et plusieurs chevaliers de l'ordre, et autres seigneurs.

Lettres du Roy, par lesquelles il charge le mareschal de Dampville, de la garde du prince de Condé, fait prisonnier à la bataille de Dreuz.

Charles par la grace de Dieu Roy de France. A tous ceulx qui ces présentes lettres verront : salut. Comme en la dernière bataille donnée prez de Dreuz, nostre très-cher et très-ami cousin Loys de Bourbon prince de Condé, ayt esté faict et arresté prisonnier; au moyen dequoy soit beisoing pour l'importance de sa personne, establir à la garde d'iceluy quelque bon, digne et grand personnaige, sur lequel nous puissions nous en asseurer et reposer : sçavoir faisons que nous, congnoissans les sens, vertu et fidélité de nostre cher et ami cousin Henry de Montmorency sieur de Dampville, admiral de France, et l'affection et vraye dévotion qu'il nous porte, et à tout ce qui deppend du bien de nostre service et affaires; considérant aussy que nostre dit cousin le prince de Condé a par luy esté pris et arresté en ladite bataille : pour ces causes, et aultres bonnes grandes et raisonnables considérations à ce nous mouvans; après avoir sur ce pris l'advis de nostre très-honorée dame et mère la Royne, des princes de nostre sang, gens de nostre conseil privé, et de plusieurs notables personnaiges et chevaliers estans auprès de

nous; avons à icelluy sieur de Dampville donné et donnons par ces présentes, la charge et garde de la personne de nostredit cousin le prince de Condé; luy commandans et ordonnans très-expressément par cesdites présentes, qu'il ayt à le garder si soigneusement et seurement, avec ceulx qui luy seront par nous baillez pour ladite garde, qu'il n'en advienne aulcun inconvéniement; faisant par luy en ce que dessus et ce qui en deppend, tout ce qu'il verra et cognoistra estre requis et nécessaire, selon la parfaicte et entière flance que nous avons en luy; encores qu'il y eust chose qui requist mandement plus espécial qu'il n'est contenu par ces présentes; par lesquelles donnons en mandement à tous gentilzhommes, et aultres estans auprès de nostredit cousin le prince de Condé, ordonnez pour la garde de sa personne, et aultres noz officiers et subjectz qu'il appartiendra, que es choses dessus dictes et deppendances d'icelles, ilz obéissent et entendent audit sieur de Dampville, tout ainsi que à nostre propre personne : car tel est nostre plaisir. En tesmoing de ce, nous avons signé ces présentes de nostre main; et à icelles faict mettre nostre seel. Donné à Paris, le xxj^e jour de décembre, l'an de grace mil cinq cens soixante et deux, et de nostre règne, le troisiemesme. CHARLES.

Est escrit sur le replis : Par le Roy; la Royne sa mère, messieurs le cardinal de Bourbon, duc de Montpensier, cardinal de Guyse, duc d'Estampes, le grant escuyer, estans présens. DE L'AUBESPINE.

C'est la forme qui a esté observée, pour le traitement de monsieur le prince de Condé.

Le Roy veult et entend que les compagnies d'hommes d'armes de monsieur le connestable, de monsieur l'amiral de Dampville et du sieur de Thoré; ensemble celles de gens de pied du cappitaine Nancey et cappitaine Goard, seront establies pour la garde dudit sieur prince.

Que la garde se fera tant jour que nuit en sa chambre, d'un des membres des dictes compagnies de gens d'armes, d'un cappitaine de gens de pied, ou son lieutenant, de deux hommes d'armes, et quelquefois quatre, selon la nécessité des lieux.

Qu'il couchera en la chambre dudit sieur prince, deux de ses valletz de chambre; ausquelz avec le reste de ses gens, il pourra communiquer et parler en l'oreille.

Que ledit sieur prince pourra aller en sa garde-robbe, sans qu'aucun desdits gardes y entrent.

Que la garde se fera devant le logis des domestiques dudit sieur prince scullement, sans qu'ils puissent estre veuz en leur chambre ne en leur

cuisine; ausquelz, gardes seront baillez, quant allant et venant ilz seront employez pour le service dudit sieur prince.

Faisant au reste si bonne garde tout autour le logis dudit sieur prince, qu'il n'en puisse arriver aucun inconvenient.

CHARLES. CATHERINE.

Le mecredy xxiiij, fust faicte semblablement procession générale pour remercier Dieu de ce qu'il avoit donné victoire à l'armée du Roy. Laditte victoire ne fust sans grande perte de gens de bien, et tenants de grands lieux.

Le dimanche xxvij^e dudit mois, partist la Roynne-mère accompagnée de monsieur le cardinal de Bourbon, prince du sang, et de monsieur de Montpensier, pour aller trouver monsieur le duc de Guise à Rambouillet, pour adviser s'il y auroit quelque moyen d'accord.

Le lundy vingt-huitiesme, furent en l'église de Paris célébrées vigilles solennelles pour ceux qui estoient morts en la bataille, pour la querelle de Dieu; et le mardy suivant, fut célébrée la messe et fait le service comme l'on faict pour les chanoines, avec toute telle pompe et sonnerie.

[1563] Le dimanche troisieme de janvier 1563, partirent de cette ville quatre de messieurs de la court, par le commandement de la Roynne-mère, pour l'aller trouver à Chartres; sçavoir, monsieur le président Picot, messieurs d'Egremont, d'Espece et Grassin, conseillers en la court, avec M. le greffier du Tillet.

Lettre de la Reine-mère, à l'amiral de Damville, par laquelle elle le prie de garder lui-même en personne, monsieur le prince de Condé.

Mon cousin. Depuys vostre partement de ce lieu, j'ay advisé qu'il est plus que nécessaire que vous demeuriez auprès de mon cousin le prince de Condé, pour le garder seurement. Je vous pryé doncques en vouloyr prendre la charge que le Roy monsieur mon filz et moy, vous en donnons; et de croyre que ung plus grand service en ceste sayson, ne nous sçauriez vous faire que de le bien garder, et de vous résoudre à demeurer auprès de luy, suyvant ce que je vous mande cy-dessus: priant Dieu, mon cousin, qu'il vous doint ce que désirez. De Chartres, ce iij^e jour de janvier 1563.

Mon cousin. Je vous prie ne vous fâcher d'i demeurer, et aveque vous les sieurs d'Oysel et de Cheameau, continuant come avez jeuques ysi fayst; et j'espère qui se metra tant à la rayson, qui ne vous donnera pas longuement sete pouine;

dequoy je sayré byen ayse; et en setpendent que neul ne le voye ni parle à luy, de quelque qualité qui souit, si ne vous aporte letre ayscripte de ma mayn.

CATHERINE.

Est écrit au dos de la lettre: *A mon cousin monsieur l'admiral Danville.*

Lettre de la Reine-mère, au parlement de Paris, par laquelle elle lui fait part des suites heureuses de la victoire remportée à Dreux.

Ce jour 5 janvier, la court a receu les lectres missives de la Roynne mère du Roy, desquelles la teneur ensuit.— Messieurs, estant venue jusques icy pour voir et entendre aux choses nécessaires au bien de ce royaume et repos d'icelluy, et pour essayer de tirer tout le fruit qu'il seroit possible de la victoire, qu'il a pleu à Dieu nous donner, j'ay trouvé qu'elle a porté desjà tant d'utilité, que tout le pays deça la rivière de Loyre, se trouve quasi nectoyé de ceulx qui la troublent; lesquelz ont passé ladicte rivière où ilz sont de présent. Davantaige, je trouve mon cousin le prince de Condé tellement disposé de s'accomoder à la volonté du Roy monsieur mon filz, et luy faire service, que j'ay pensé, pour ne perdre ceste occasion, que le meilleur seroit faire approcher d'icy le Roy mondiet filz, afin qu'il puisse donner plus de faveur à son armée; laquelle je fais cependant marcher et acheminer après les aultres; et aussi d'autant mieulx fortifier l'intention dudit prince, à leur confusion: dequoy je n'ay voulu faillir vous advertir, et vous faire part de mes bonnes intentions dispensées avecques le conseil des princes et seigneurs que j'ay icy auprès de moy, et de l'espérance grande que j'ay que Nostre-Seigneur ne nous a pas donné ce bon commencement, qu'il ne nous veuille encores mieulx faire: vous pryant, Messieurs, suyvant le zèle et fervente affection que j'ay tousjours congneue en vous, tant envers l'honneur de Dieu, que le bien du service du Roy mondiet filz, vous veuillez continuer aussi à tenir main de vostre part, à ce que toutes choses de de-la soient contenues en la tranquillité et obéissance accoustumée, avecques espérance que nous ne tarderons guères à retourner vous veoir, selon le singulier désir que nous avons d'estre souvent auprès de vous, comme de meilleurs et plus fidelles et affectionnez subjectz, que nous ayons point: priant Dieu, Messieurs, vous donner ce que plus désirez. De Chartres, le iiij^e de janvier 1563. Ainsi signé.

CATHERINE.

Et plus bas.

DE L'AUBESPINE.

Le mardy cinquiesme dudit mois, le Roi partist de ceste ville pour s'en aller à Chartres; et fut

noter que en ce temps icy le prince de Condé qui estoit prisonnier à Dreux, fust mené près de Chartres en lieu appartenant à M. Bersaine conseiller en la court, nommé Leneville, qui est un chasteau près de Chartres, distant de cinq quarts de lieues de laditte ville.

Le samedi sixiesme de ce mois, sur la cause qui avoit esté plaidée, et requeste présentée par les capitaines de Paris le vendredy précédent, la court ordonna par son arrest, que lesdits capitaines assembleroient les plus gens de bien de leurs quartiers, pour sçavoir et entendre d'eux ceux qui sont suspects de la nouvelle secte, et les raisons de la suspicion; ce qui est entendu de toutes personnes de quelque qualité qu'ils soient. Puis après lesdits capitaines en feroient leur rapport à la court.

Oultre, par laditte court le mesme jour fust ordonné, que monsieur le procureur général iroit faire remontrance au corps de la chancellerie, à ce qu'ils eussent à faire tous profession de foy, tant les secrétaires que rapporteurs, et autres officiers de laditte chancellerie; et où ils ne voudroient faire laditte profession, déclaroit laditte court leurs estats vacquants et confisqués au Roy; et deffense au procureur du collège de ne donner bourses à ceux qui ne feroient laditte profession.

Oultre ce, fust encores advisé par laditte court, que à tous huguenots qui poursuivroient quelques parties en demandant, toute audience leur seroit desniée; et au contraire ceux qui les poursuivroient en demandant, seroient ouïs.

Le vingt-huitiesme du présent mois, jour de Saint Charlemagne, le feu fust mis aux poudres en la maison où elles se faisoient. On ne sçavoit par quel moyen. Les ungs disoient que c'estoit par inconvenient; les autres que les huguenots avoient dressé telle partie; et de ce en advint grande sédition en laditte ville, parce qu'il y eust plusieurs personnes noyées, tués et massacrés par la commune incitée et irritée du désastre advenu; disant que c'estoient huguenots. Le désastre fust si grand des poudres bruslées, que une grande partie des maisons voisines dudit lieu et près de la Bastille et Arsenac, furent toutes ruinées et mises par terre; et les gens qui y estoient, tués. L'offence ne fust seulement esdittes maisons, mais en la pluspart des églises de la ville; mesmes en l'église de Saint-Paul et des Célestins, esquelles y eust dommage de bien douse mil livres. La tempeste qui advint desdites pouldres, s'estendit jusques au cloistre de Paris, où il y eust grand dommage en plusieurs maisons; spécialement aux vitres de l'église de Paris.

Février, M. D. LXIII. En ce mois icy, furent apportées par monsieur de Gonnor, superintendant des finances, et chevalier de l'ordre, lettres patentes du Roy, par lesquelles vouloit ledit seigneur estre allié sur toutes les églises du royaume en trèsfond, cent mil livres de rente, selon les rooles et despartements, qui à ceste fin cy-après envoiés seroient; et contenoient lesdites lettres deux clauses manifestement iniques; sçavoir est, que deffenses estoient faites à tous juges de ne recevoir à opposition ou appellation pour ce faict les personnes ecclésiastiques, sur peine d'estre privés de leurs estats et offices de judicature: outre que les requestes ou libelles présentés à ceste fin par lesdits gens d'église, seroient en leur présence lacérés, et avec ce condamnés à lx livres parisis d'amende.

En ce mesme temps, le Roy se remu de Chartres, pour s'en aller à Blois; et fist-on partir le prince de Condé du chasteau de Leneville, pour ainsi que l'on disoit, le mener à Loches.

En ce mesme temps, vindrent nouvelles que les huguenots avoient entré par surprise en la ville de Bar-sur-Seine, auquel lieu avoient tué tous les catholiques, et pillé ladite ville, dont indignés ceux de la ville de Troyes prochaine dudit Bar-sur-Seyne, tuèrent tous ceux qui estoient soupçonnés estre de la nouvelle secte; et par tel moyen y eust de grandissimes meurtres, tant d'une part que d'autre.

Le septiesme jour du présent mois, vindrent nouvelles que le v précédent, le portreau d'Orléans avoit esté pris par force, où il y eust bien huict cent des huguenots que tués que noyés. Peu de temps après, la tour du port fust prise.

En ce mesme temps, on fist courir un faulx bruit, que d'Andelot avoit esté tué par un soldat d'un coup d'arquebouse. Depuis on dit que c'avoit esté quelque grand seigneur qui ne se nommoit point.

Au mesme temps, les reystres conduits par l'admiral, coururent fort le royaume; spécialement vers la Normandie, pour penser se joindre avec les Anglois anciens ennemis de France, et firent lesdits reistres par où ils passèrent, plusieurs massacres et saccagements et impiétés incroyables.

Le xiiij du présent mois, fust donné un arrest en la cour de parlement, pour la saisie, vente et adjudication des biens meubles, immeubles, estats et offices, et saisie du revenu des bénéfices de tous ceux qui se sont desvoyés de la religion chrestienne, et qui ont porté les armes contre la Majesté du Roy.

Le dimanche xiiij de febvrier, vindrent nou-

velles que plusieurs huguenots qui se estoient assemblés à la Ferté-sur-Jouare près Meaux, prindrent le marché de Meaux, et pensèrent surprendre la ville dudit Meaux; mais à l'instant que la ville de Paris en eust les nouvelles, sachant de quelle conséquence leur estoit ceste ville, despéchèrent forces et capitaines, qui dès le xv ensuivant, heure de cinq heures après-dinner, reprirent par force ledit marché, et chassèrent lesdits huguenots.

La court, depuis le lundy quinziesme de ce présent mois jusques au vendredy dix-neufviesme, toutes les chambres assemblées, procéda à la vérification de l'édict portant la vente du temporel de l'Eglise jusques à la somme de cent mille livres de rente : finalement fust résolu que le bien de l'Eglise est inaliénable; et que à ceste fin seroient faictes remonstrances au Roy; mais parce que la nécessité du temps et les affaires du royaume requièrent qu'il soit secouru, l'on accorderoit au Roy l'engagement de deux cent mil livres de la subvention qui luy a esté accordée à Poissy, plustost que de venir à ceste vile et misérable distraction du bien de l'Eglise, en laquelle ses prédécesseurs roys, pour quelque nécessité qu'ils ayent eu, soit de guerres ou d'emprisonnemens de leurs personnes, ne sont jamais entré.

Mémoire de l'amiral de Coligny sur les conventions qu'il conviendra faire, par rapport à l'entrevue que doivent avoir le prince de Condé et le connestable, pour traiter de la paix.

Sur ce que la Royne a mandé par les sieurs du Plessis et de La Rivière, qu'elle trouve bon que monseigneur le prince de Condé et monsieur le connestable se peussent veoir pour aucuns jours, au lieu qui sera trouvé le plus à propos, pour par ensemble adviser de quelques bons moïens de pacifier les troubles de ce royaume; ce qui a semblé bon à ceux qui sont avec monsieur l'amiral.

Premièrement. Veu que tous deux sont prisonniers, et par mesme qualité se peuvent obliger, qu'il suffira que ung chacun desdits seigneurs envoie sa foy par escript l'un à l'autre; promettans, après avoir avisé à toutes choses qu'ilz penseront nécessaires pour cest affaire, chacun retourner au lieu d'où il sera party.

Et pour oster toute occasion à ceux qui voudroient interrompre une si bonne entreprise, pour faire tort à l'un desdits seigneurs, qu'un chacun d'eulx, avant partir dudit lieu où il est de présent, donne sa foy aux principaulx de la compagnie de laquelle il départira, que nulle ré-

course, quelle qu'elle soit, ne le gardera de ne venir remettre au mesme estat qu'il estoit avant son partement; et que la foy qui sera donnée, soit signée de sa main et scellée, pour s'en servir si bésoing est.

Que, pour le temps qui sera avisé entre eulx pouvoir estre requis, tant pour aller et venir, que pour avoir loisir de mûrement considérer aux affaires de telle importance, sera faict suspension d'armes, et ne se pourra pas une des deux armées approcher ny remuer, si ce n'est cherchant la commodité des vivres, ou reculer, ou, pour le moins, ne pouvoir nullement s'avancer.

Quant à la compagnie que pourront avoir lesditz seigneurs, la principale sera de ceulx qu'ils ont de présent près d'eulx pour leur service; et pour ce qu'elle est par trop petite selon leurs qualitez, ilz accorderont parenssemble, quel nombre de gentilzhommes ilz auront agréable qui les accompagnent.

Il a aussi esté dict par ledit sieur du Plessis, qu'accordant de l'entrevue desditz seigneurs, monsieur de Danville pourroit amener monseigneur le prince, et monsieur d'Andelot faire le semblable de monsieur le connestable.

Il faudra demander seureté de la part de monsieur de Guyse, s'accordant l'abouchement desditz seigneurs, que durant ledit temps, nul de son armée n'entreprendra de faire tort à la partie contraire; comme le semblable se fera de la part de monsieur l'amiral.

Articles envoyez par le Roy à monsieur le prince.

Le Roy et la Roïne désirent que monsieur le prince croye qu'estant du lieu et du sang dont il est, ils ne feront jamais doute qu'il soit pour faillir à sa foy, ni manquer à promesse qu'il a faite : mais les choses estans aux termes enquelles elles sont, luy accompagné de gens estrangers, dont on ne sçait quelle obéissance il peut tirer; ayant d'ailleurs leurs Majestez à contenter leur peuple tant affligé qu'il est et fort irrité pour la douleur du mal qu'ils ont senty et sentent tous les jours, et beaucoup d'autres raisons et considérations, ils trouvent, par l'avis et conseil des princes, seigneurs et gens de son conseil, qu'il ne seroit à propos mettre mondit seigneur le prince, sur sa foy, en liberté, tant que l'on verra la pacification de ce royaume en si bon chemin, qu'il en felle espérer une certaine tranquillité à cedit royaume, et repos des subjects, à l'honneur de Dieu, et bien du service du Roy.

Pour ce faire, semble raisonnable que monsieur le prince doit se contenter de venir à l'é-

bouchement qu'il désire faire avec monsieur le connestable, sous la foy et garde du Roy et de ladite dame Roine sa mère, y appellant tels de sa part que bon luy semblera.

Monsieur le connestable y viendra aussi, et s'y trouvera avec tels autres que par mondit seigneur le prince sera avisé; pour le retour duquel, au lieu et en l'estat qu'il est, seront envoyées à Orléans, telles seuretez que l'on voudra demander; et le semblable pour les autres qui viendront de-là.

Leursdites Majestez prendront les uns et les autres (qui y viendront privément et avecques leur train limité) en leur garde et protection; nommeront le lieu, non suspect des armes et de tout autre dangier, et y mettront la seureté fortifiée de la parole et promesse de leurs Majestez.

Pour lever tout scrupule, et afin que l'on ne pense qu'il y ait aucune surprise cachée pour le présent ni pour l'advenir, tant pour l'honneur, que pour l'argument de penser que les subjects raillent avec leur prince, leurs Majestez s'accommoderont de commander et ordonner à toute ceste assemblée et conférence, pour, comme nous subjects, et ses principaux conseillers et les dignes serviteurs, adviser aux moyens pour mettre ce royaume en repos, ayant délibéré y suivre leur avis et bon conseil.

Si mondit seigneur le prince trouve bon, pour cheminer cest affaire, faire venir à luy deux de ceux de de-là, pour y adviser avec eux et prendre leur avis, sera baillé seureté pour les faire venir; moyennant qu'il en aillent deux autres d'ici vers monsieur le connestable, pour l'informer aussi de tout ce que dessus, et leur faire entendre sur ce l'intention de leursdites Majestez, afin que d'un costé ou d'autre, chacun regarde par où on pourra prendre pied pour forger une si nécessaire et utile paix.

Pour faire entendre tout ce que dessus à mondit seigneur le prince, et le rendre d'autant plus capable de la sincère, bonne volonté et intention de leurs Majestez, ils ont prié et donné charge à messieurs le cardinal de Bourbon son frère, duc de Monpencier, duc de Guyse, et cardinal de Guyse son frère, ses plus proches parens, aller levers luy; espérant que ces choses par luy bien considérées, nostre seigneur voudra qu'il s'accommodera à ce qui se peut faire, et qui est sans dangier d'une part et d'autre.

Si tous les moyens dessusdicts ne se peuvent recevoir, et qu'il y ait de la difficulté, leursdites Majestez trouveront bon que ceste négociation se traicte par escrits qui se enverront une part et d'autre, ou par gens et députez qui iront, et seront envoyez des deux costez.

Le mémoire est double sur celuy que Sa Majesté m'avoit envoyé, lequel j'ay voulu signer de ma main.

LOYS DE BOURBON.

Le jeudy gras, dix-huitiesme du présent mois, monsieur le duc de Gyuse fust frappé proditoirement, estant lieutenant pour le Roy au camp devant Orléans, d'un coup d'harquebouse, en laquelle y avoit trois balles, par un homme attiré pour le tuer, qui estoit dedans une haye; duquel coup le mecredy suivant xxliij dudit mois, décéda au grand regret des gens de bien, et au dommage de tout l'estat du royaume. Ledit seigneur fust fort ploré. Celuy qu'il avoit opinion avoir fait le coup, fust constitué prisonnier; mais pour cela la plaie ne fust guarie. Les huguenots se pouvoient hardiment vanter avoir tué le plus vertueux, héroïque et magnanime prince qui fust en Europe, et lequel estoit redouté par toutes les nations estrangères, pour la vertu qui estoit en luy.

Lettre de la Reine-mère à monsieur de Gonnor sur la négociation de la paix, etc.

Je vous prie envoyé-nous de l'argent; car autrement vous fayré désespérer vostre frère qui sera demayn icy, et moy aussi, car nous n'avons pas heun sul; et tous les soldats se qui ne aypargné poynt pour fayre servise, sont en très-grande nécessité. Au reste, je vous veulx byen avertir que nous sommes au milieu du pont, et que yncontinent que l'artillerie sera arivé, si n'avons le pays que j'espère, entreron dans la ville. Dieu aydant, elle arrivera samedy; et dimanche mon cosin le prinse de Condé et conestable doivent parler ensemble au desebez du portereau, dans heun bateau, au milieu de l'eau; et le fayst venir ysi, où il arrivera samedy, bien guardé, et le loge à Saint Memin, acompagné de dix enseigne de suise. Set qui susédera, je ne fauldré vous en avertir. Enn atendent que mon cousin le cardinal de Bourbon alle à Paris, pour fayre entendre le tout à la court et à la vile, en setpendent, disposé toutes chause, de fason que l'on trove bon set que avons le plus de bésouin d'avoyr, qui ayst la pays. Le prince de la Rochesur-Yon ha esté voyr, par l'auinion de nous tous, le prince de Condé à Amboyse; lequel m'a mandé qu'il a tiré de luy, qui se contenteron, pourveu que les jeantishommes ayst liberté de leur consience en leur mayson, et seurté de leur vie et byen, et du pasé et de l'avenir. Si sela est yusi, je croy que Paris et tout le reaume sera contans. Mandé m'ent vostre aupinion.

CATHERINE.

Du camp de St. Mesmin, ce iij^e mars 1563.

Le dimanche, septiesme du présent mois, l'on commença vigilles solennelles pour le service de monsieur de Guyse, lequel, le lundy huitiesme, fust solennellement fait; et y assista la court de parlement et messieurs de la ville; et fust célébré ledit service en l'église de Paris, et par toutes les autres églises de la ville, tant collégiales, abbatiales, que paroissiales.

Le mesme jour du lundy, fust fait un échange du prince de Condé avec monsieur le connestable, et furent tous deux mis en liberté; sçavoir est, le prince retourna en la ville d'Orléans, et monsieur le connestable au camp du Roy.

En ce temps icy vindrent nouvelles que monsieur l'admiral avoit pris la ville et chasteau de Caen en Normandie, dedans lequel estoit monsieur le marquis d'Elbeuf, lequel se sauva; et fust rendu ledit chasteau par composition, faulte de vivres.

Le vendredy xix du présent mois, le corps de monsieur le duc de Guyse fust, en grande pompe funèbre, apporté des Chartreux en la grande église de Paris, où son cœur fust enterré, et les vespres des morts solennellement dittes; les obsèques et fraiz faictz aux dépens de la ville. Le samedy suivant xx dudit mois, fust ditte la grande messe de Requiem pour son service; et y assistèrent messieurs de la court de parlement et tous messieurs de la ville; et fust faite une oraison funèbre par monsieur Le Hongre, de l'ordre des jacobins, docteur en théologie.

Le jeudy précédant les obsèques de monsieur de Guyse, qui estoit le 18 du mois, par arrest de la court, un nommé Jean Poltrot, soy disant escuyer, seigneur de Meré, fust condamné à estre tenaillé devant l'hôtel de ville de Paris, et puis après tiré à quatre chevaux, ce qui fust fait; et ce pour estre atteint et convaincu du meurtre malheureux fait en la personne de monsieur de Guyse, le tout par sa confession; et enquis qui lui avoit fait faire, a tous jours persisté, et avant l'arrêt prononcé et après la pronuntiation, *ante tormenta, in tormentis, tum demum in executione rei judicatae*, a toujours persisté que l'admiral, d'Andelot et Soubise luy ont fait faire; et à ceste fin avoit receu la somme de six vingt escus dudit sieur admiral.

Le lundy xxij de ce présent mois, fust apporté un édict à la court de parlement, par lequel le Roy approuvoit tout ce qui s'estoit fait par les huguenots, et déclaroit que c'estoit pour son service; et par ce moyen toutes impiétés, indignités et meschancetés, sont approuvées; et les bons et fidels serviteurs du Roy, déclarés infidèles; et força-on la court de passer ce bel édict;

ou autrement ne rendoient au Roy les villes et lieux qu'ils détiennent; et faut noter que furent envoyées plusieurs lettres particulières à de messieurs les conseillers pour consentir à tel édit.

Cet édict fust présenté en la court de parlement et trouvé fort mauvais; toutteffois, pour la nécessité du temps, passa *de expresso Regis mandato iteratis vicibus facto*; et à ceste fin furent députés messieurs le cardinal de Bourbon et de Montpensier, princes du sang, lesquels assistèrent à la publication faite en la court, le samedy xxvij^e jour de mars.

Avril. Le premier jour d'avril, la Roynne mère entra dedans la ville d'Orléans; et par ce moyen fust laditte ville remise en l'obéissance du Roy; auquel lieu mist six enseignes de Suisses pour la garde de la ville, et y laissa pour gouverneur monsieur Cypierre, chevalier de l'ordre.

Le lundy xxvj dudit mois, le Roy fist son entrée en laditte ville d'Orléans, sans aucune solennité. Peu de temps après, le Roy alla à St. Germain en Laye, et monsieur le prince de Condé l'y accompagna.

En ce temps icy, le bruit courut que ceux de Lyon ne vouloient rendre la ville au Roy, sinon que au cas que il n'y eust aucun exercice de la religion ancienne et romaine en laditte ville, et que les magistrats establis par ceux de la prétendue nouvelle religion demeurassent et jugeassent en dernier ressort.

May M. D. LXIII. Arrest de la court sur une requeste présentée par le chapitre de Paris.

« Sur la requeste présentée à la court par les
« chanoines et chapitre de Paris, par laquelle,
« attendu que, par l'édict de pacification publié
« et enregistré en laditte court, a esté expressé-
« ment convenu qu'il ne se feroit aucun presche
« ni exercice de la nouvelle secte et opinion es
« terres des hauts-justiciers, sans leur gré et
« consentement; et que lesdits du chapitre, à
« cause de la fondation de leur Église, out plu-
« sieurs petites villes, bourgades et villages es-
« quels ils ont toute justice et droit de seigneurie,
« requéroient iceux du chapitre à ce que eux et
« leurs hostes, subjects et justiciables, à leur
« exemple et imitation, puissent, soubz l'obéis-
« sance et auctorité du Roy, servir à Dieu en
« toute crainte, honneur et révérence, selon
« leur estat et profession, suivant les saintes tra-
« ditions, commandemens, louables costumes
« et observances de l'Église catholique et ro-
« maine, sans aucune novation ou immutation de
« l'ancienne et vraye religion, et conformément
« audit édit, et à l'intention du Roy portée en

qu'il leur fust par laditte court permis son de trompe et cry publicq, faire def- en leurs terres et seigneuries, à tous s, hostes, subjects, justiciables et fer- de faire presche ni exercice de laditte le religion et secte, ne d'y assister en lites terres, à peine d'estre déclarés in- rs dudit édict, et comme tels punis cor- ment, suivant iceluy. Ouy sur ladite e le procureur général du roy, tout ré, la court ayant esgard à icelle re- a permis et permet ausdits chanoines itre de faire faire à son de trompe et cry en toutes leurs terres et seigneuries as- t situées en la prévosté et vicomté de et autres, esquelles ils ont haute-justice, ions et deffenses expresses à tous leurs s, hostes, subjects, justiciables et fer- et autres personnes quelconques, esdites et lieux, de faire aucune presche ou as- e, ne exercice de laditte secte nouvelle, assister en leurs dites terres et seigneu- r les peines indites et contenües par le- ic, en cas de contravention à iceluy. » anche 9 du mois de may, fust résolu au u Roy, que les officiers du Roy, mesmes illers des cours souverainnes, ne seroient revenir à l'exercice de leurs estats, sans ment avoir faict profession de leur foy ; st pratiqué en la personne de plusieurs rs, mesme de la court de parlement de queiss'estoient absentes pour la religion. nedy 15 du mois de may, messieurs de , par le commandement du Roy, toutes essantes, procédèrent à la vérification de : lettres patentes du Roy, portants l'alié- e cent mil escus d'or de rente en fonds , du temporel et domaine de l'Église, venir aux affaires et nécessités du Roy yaume : monsieur de Montmorency pré- quel ainsi que l'on disoit, voiant que s de la court, et spécialement la plus rt des conseillers de la grand'chambre, ient consentir à la vérification desdites stants le bien de l'Église inaliénable, se er par un huissier, puis après aporta let- oy, par lesquelles le Roy lui mandoit que urs de la court n'avoient encores terminé dudit affaire, ils eussent à supercéder cet affaire. La court qui ouist la lec- lites lettres, désista de opiner en ceste

nanche 16, le Roy, messieurs les prin- x de son conseil privé, vindrent à Paris, s délibéré de faire publier par le Roy t.

Le dix-septiesme suivant, qui estoit le lundy, le Roy accompagné de la Royne mère, de messieurs les princes, de monsieur le chancelier de l'Hospital, et plusieurs seigneurs du conseil privé et chevaliers de l'ordre, vint à sa court de parlement, et après avoir recommandé l'état de la justice, et exposé à messieurs de la court les nécessités de ses affaires, monsieur le chancelier prit la parolle, lequel ainsi que l'on disoit, haren- gua assés mal, puis après monsieur le premier président de Thou harenqua. Après, le chance- lier fist ouvrir les portes de la grand'chambre, où la pluspart des advocats entrèrent, et lors fist faire lecture des lettres patentes ; après laquelle monsieur l'avocat du Mesnil plaida pour le procureur général du roy, et consentist à l'alié- nation, sous les modifications qui seroient dé- clarées. Après le plaidoyer de l'avocat du Mesnil, ledit sieur chancelier allast au conseil ; sçavoir, est en premier lieu de la Royne mère et des princes qui y estoient, et aux quatre présidents de la court, avec quelques maistres des requestes ; et sans autrement prendre l'avis de la court, publia l'édict selon sa forme et teneur, et sans aucunes modifications ; et combien que les sindics des clergés du royaume de France eussent présenté requeste pour estre ouis, portant opposition à laditte aliénation, si est-ce que sans les ouir, ne laissast-ont de passer outre.

Juin, M. D. LXIII. Le jour de la Feste-Dieu, le Roy vint à Paris faire sa procession, magni- fiquement accompagné, de la grand'église, et alla tout le long du pont Nostre-Dame, puis par la Cité, dedans le cloistre, accompagné des princes et grands seigneurs en grand nombre. Le mesme jour, le Roy retourna au bois de Vincen- nes, et pour l'accompagner y avoit bien huict cents chevaux en armes, tous arrangés vers Saint Anthoine des Champs. Et peu de temps auparavant que le Roy partist, estoit partie ma- dame la princesse de Condé, qui estoit suivie de plusieurs personnes mal notées ; entre autres, d'un nommé le cappitaine Coupe-Rufian de Heulen, lequel passant par à travers les chevaux rangés audit lieu de Saint Anthoine des Champs, irrita et injuria ceux de sa compagnie, de faict qu'il tira le premier un coup de pistolet, dont il tua un fort beau cheval, pensant tuer l'homme qui estoit dessus. Lors à l'instant il fut tué et massacré sur le lieu ; dont monsieur le prince de Condé fist grande instance ; toutesfois sachant la faulte première estre venuë dudit Coupe, il s'appaisa.

Au mesme mois, fut faicte une déclaration du Roy, par laquelle il n'entendoit qu'aucun pres- che se fist en sa court ni au lieu où il seroit, ni

semblablement aucun exercice de la prétendue nouvelle religion ; et vouloit estre faict le semblable dix lieues à la ronde, à l'entour du lieu où sera sa court.

Le mecredy xxij dudit mois, messieurs du chapitre de Paris accompagnés de quelques autres clergés du royaume, allèrent en court pour faire quelques remonstrances au Roy et à son conseil, pour empescher et obvier, si faire se pouvoit, à la vendition et distraction du domaine de l'Eglise ; et pour rédimier telle vexation, offrir au Roy la somme de soixante mil livres pour une fois, aux conditions qui seront présentées au Roy par ledit clergé de Paris, parlants seulement pour ledit clergé, et ne se faisants fort pour les autres clergés ; toutefois lesdits offres pour lors ne furent receuës ; obstant que messieurs de Gonnor et Chausne, surintendants des finances, désirants avoir des terres des églises, sous ombre d'une prétendue retardation des affaires du Roy et du royaume, l'empeschèrent.

Le lundy xxvij dudit mois, avoient esté condamnés à estre pendus deux hommes, par le prévost de Paris, pour avoir despendu un homme qui avoit esté exécuté par justice, et l'avoir traisné, puis mis en la rivière ; lequel jour, les menant exécuter, furent recourus par le commun populaire, et ostés hors des mains de justice ; quoy faisant, il y eust le clerc d'un notaire, jeune homme qui se trouva à l'esmeute, tué d'un coup de pistole.

Juillet. En ce mois, on procéda à l'aliénation du temporel de l'Eglise, nonobstant opposition ou appellation quelsconques.

En ce temps icy, furent faictes assemblées du clergé de Paris, pour adviser à faire des offres au Roy, pour empescher ladicte aliénation ; et à ceste fin, y eust des députés vers le Roy.

En ce mois icy, le Havre fust assiégé par le Roy, y estant conducteur de l'armée monsieur le mareschal de Brissac, lequel s'y conduisist si vertueusement, qu'il contrainct les Anglois rendre ledit Havre en l'obéissance du Roy, le xxix^e du présent mois, combien que plusieurs luy voulurent desrober l'honneur, et l'attribuer à monsieur le connestable, qui y arriva quand toutes les approches furent faites.

Aoust M. D. LXIII. Le dix-septiesme jour dudit mois, le Roy se déclara majeur, tenant son lit de justice en sa court de parlement de Rouen ; et fist une ordonnance par laquelle il vouloit en premier lieu que, sur peine de confiscation de corps et de biens, tous ses sujets eussent à garder la déclaration par luy faite le dix-neuvième jour de mars dernier, sur la pacification des troubles, en tous ses poincts et articles ; enjoignant pour cet effect à tous bourgeois, manans et habitans des

villes de son royaume, que vingt-quatre heures après la publication de son ordonnance, ils ayent à laisser et déposer les armes, sans plus en porter par lesdites villes, ne s'entremettre de faire aucun guet ne garde aux portes, ne par lesdites villes, de jour ne de nuit, faire sonner tabourin, lever ne porter enseignes par icelles villes, sans congé, commandement et commission expresse dudit seigneur, et scellé de son sél ; et eussent à porter lesdites armes dedans semblable temps entre les mains des lieutenants généraux et gouverneurs des lieux, ou ceux qui par eux seront à ce députés, qui les recepvront par inventaire, pour estre mises en bonne et seure garde dedans les maisons et chasteaux desdites villes, et là conservées à ceux ausquels elles appartiendront, pour leur estre rendus quand par le Roy sera ordonné, ainsi qu'il promets qu'il a délibéré faire aux bons et notables bourgeois, et ceux que il congnoistra amateurs du repos publique et zélateurs de nostre service et bien de son royaume. Ceste ditte ordonnance fust imprimée, contenant plusieurs autres articles plus à plain contenus en ladicte ordonnance.

Conclusions du procureur général du parlement de Paris, sur les lettres d'attribution au grand conseil, de tous les procès de M. le prince de Condé et de ses domestiques.

Ce jour 21 aoust, avant que les chambres fussent assemblées, les gens du Roy par la voix de maître Baptiste Dumesnil advocat dudit seigneur, ont dict avoir eu communication de l'ordonnance de ladicte court, d'unes lettres patentes du Roy, données à Gaillon, le quatorze^{me} juillet dernier, contenant évocation à luy et à sa personne, de tous et chacuns les procès civilz et criminelz, que messire Loys de Bourbon chevalier de l'ordre, prince de Condé, et ses domestiques ont à présent pendans en ladicte court, respectivement, contre quelques personnes, et pour raison de quelque chose que ce soyt, tant en demandant que en défendant ; et les renvoyé en son grand conseil, pour en décider et terminer ; ensemble de tous autres procès civilz et criminelz que ledict messire Loys de Bourbon et ses domestiques pourront cy-après avoir, tant en demandant qu'en défendant, pardevant les gens des requestes du palays, juges ordinaires, bailliz, sénéchaux, et autres où les dictz procès sont instruits ; et les appellations qui de leur nature doibvent ressortir es cours souveraines, ressortiront et seront rellevées oudit grand conseil ; inhibe à ladicte court et tous autres, d'en prandre cognoissance ; l'entérinement desquelles lettres, quant à eulx, ilz empeschent

ormellement, et requièrent estre retenues, comme périlleuses et de grande conséquence; et supplient la court en délibérer, toutes les chambres d'icelle assemblées.

Acte par lequel monsieur le prince de Condé déclare que tout ce que M. l'amiral de Coligny et M. d'Andelot son frère, ont fait pendant les troubles, ils l'ont fait à sa réquisition et par ses ordres.

Nous Loys de Bourbon prince de Condé, suffisamment records, instruit et adverty de tout ce qui s'est fait et passé es entreprises et expéditions dressées et conduites en ce royaume et ailleurs, durant les guerres civiles, et à l'occasion d'icelles, qui ont eu cours en ce dit royaume, depuis le commencement de l'année 1562, jusques à la fin d'icelle ou environ, certifions, déclarons et reconnoissons que tout ce qui a esté fait, géré, manié et négocié en ce regard, par nos chers et bien-aimés oncles le sieur de Chastillon amiral de France, et le sieur l'Andelot, frères, chevalier de l'ordre du Roy nonseigneur; et jusques après que le traitté de paix a esté publié en ce dit royaume, a esté à vostre prière et réquisition, et pour la manutention de nostre dignité, autorité et conservation de nostre maison; et en tant que besoin se voit, ainsin le maintenons et advouons par ces présentes escrites et signées de nostre main, et icellées du scel de nos armes. A Falaize, le 30^e jour d'aoust 1563. *Signé* : LOYS DE BOURBON.

En ce mois fust fort procédé à la vente du temporel, ordinairement et extraordinairement; et les clergés du royaume assemblés pour adviser à faire quelques offres au Roy, pour éviter la litte aliénation.

Septembre, M. D. LXIII. En ce mois icy, l'ordonnance faicte à Rouen, fust envoyée par la Majesté du Roy à la court de parlement de Paris, par le sieur de Lanssac, chevalier de son ordre et conseiller en son conseil privé, avec lettres par lesquelles leur estoit mandé icelles faire publier; résolurent faire sur ce aucunes remonstrances audit seigneur; et pour cet effect léputèrent et vindrent devers luy en sa ville le Mantes, messire Christoffe de Thou, chevalier, premier président, M^{re} Nicole Prevost, président aux enquestes, et Guillaume Viole, conseiller de ladite court; lesquels furent de Salitte Majesté bien au long et benignement ouïs en leurs dites remonstrances; sur quoy après les avoir bien et meurement considérées en sondit conseil, leur fit response telle que s'ensuit.

« J'ay entendu vos remonstrances, et comme ont accoustumé mes prédécesseurs roys de les

« prendre de bonne part, et après les avoir entendues, vous commander leur volonté. J'en « fay de mesmes; m'assurant que ne fauldrés à « m'obéir aussi-bien comme vous aviez acoustumé faire les roys mes père et grands-père; « car je ne suis moins vostre Roy qu'ils estoient, « encores que je sois plus jeune et moins expérimenté. Avec le conseil de la Roynne ma mère « qui me faict ce bien de prendre la peine de « manier mes affaires, j'ay espérance que Dieu « me fera la grace que je ne feray rien contre son « honneur ni contre ce que je désire pour la conservation de mon royaume; et affin que voiez « que je ne fais rien de si grande importance « sans mon conseil, je veux que vous les oyés « tous opiner, et qu'ils vous dient si ce n'a esté « par leur advis que je l'ay faict. Quant à la déclaration de ma majorité, je l'ay faict ainsi « que j'ay cogneu que mes affaires le requéroient, n'estant obligé de faire ceste déclaration que où il me plaist, comme ont faict les « autres roys. Je vous prie, Messieurs, dire devant eux comme tous m'avés conseillé ce que « j'en ay faict, non pour introduire deux religions; car quant le voudriés, je n'ay ceste « volonté; mais volant la nécessité aussi grande « comme le jour mesmes que la paix fust faicte, « de entretenir et establir par ce moyen si bien « mon obéissance, que quand le concile général « ou national aura faict une bonne réformation, « ou que je cognoistray que pour mon service je « doibve autrement ordonner, que je le puisse « faire au contentement d'un chacun, et qui ne « rapporte plus de trouble en mon royaume, ni « occasion à mes subjects de prendre les armes, « d'autant que je veux que à ceste heure tous « les posent pour nostre service, ainsi que « pour nostre service les ont prises. Voilà l'occasion pourquoy je veux que la publication de cet édict soit faicte; et l'ayant faict « publier en ma présence, n'entends qu'il y « soit rien réformé; car je ne le réconfirme que « conditionnellement, puisque conditionnel est, « comme vous dites, celui de la paix. Pour ce « n'en faictes plus de difficulté; car je le veux « ainsi. Mon cousin, commencés à dire comme « l'avez trouvé, et vous prie n'avoir respect à « moy ny autre chose, que ne disiés la vérité, « si me l'avés conseillé ou non; » adressant ledit seigneur ces parolles à monsieur le cardinal de Bourbon, premier prince du sang, lequel et après luy les autres princes du sang, et autres seigneurs du conseil dudit seigneur, là présents en bon nombre, dirent, présents lesdits desputés, que laditte ordonnance avoit esté faicte par leur conseil et advis, comme très-néces-

saire et utile au bien de ce royaume ; déclarants les causes et raisons qui les avoient à ce meüz. Et là-dessus le Roy commença à dire derechef ausdits députés :

« Vous avez entendu ma volonté, et comme
« je n'ay fait ceste ordonnance de mon opinion
« seule, ny de celle de la Royne ma mère, enco-
« res que je n'eusse que faire à vous en rendre
« compte, pour estre vostre Roy, et chose que
« les autres n'ont accoustumé ; mais pour ce
« coup, je l'ay voulu faire ; aussi je vous veux
« dire, affin que ne continués plus à faire
« comme avés accoustumé en ma minorité, de
« vous mesler de ce qui ne vous appartient et ne
« debvés, et que à ceste heure que je suis en ma
« majorité, je ne veux plus que vous vous mes-
« liés que de faire bonne et briesve justice à mes
« subjects ; car les roys mes prédécesseurs ne
« vous ont mis au lieu où vous estes tous, que
« pour cet effect, affin que leur conscience en
« fust deschargée devant Dieu ; et que leurs sub-
« jects en vescuissent en plus de seurété sous
« leur obéissance, et non pour vous faire ny mes
« tuteurs ny protecteurs du royaume, ny con-
« servateurs de ma ville de Paris ; car vous vous
« estes fait accroire jusques icy qu'estes tout
« cela ; et je ne vous veux plus laisser en cet er-
« reur, mais vous commande, qu'ainsi que du
« temps des roys mes père et grand-père, n'aviés
« accoustumé de vous mesler que de la justice,
« que doresnavant ne vous mesliés d'autre chose ;
« et quant je vous commanderay quelque chose,
« si y trouvés aucune difficulté pour ne l'enten-
« dre, je trouveray tousjours bon que m'en faciés
« remonstrance, comme souliés faire aux roys
« mes prédécesseurs, et non comme mes gouver-
« neurs ; et après me les avoir faictes, ayants
« ouy ma volonté sans plus de réplique, y
« obéir ; et si faictes ainsi, vous me trouverez
« aussi bon et doux icy en vos endroits, que
« en eustes jamais ; et usans comme avés fait
« depuis que vous vous estes fait accroire
« qu'estiés mes tuteurs, vous trouverez que je
« vous feray cognoistre que ne l'estes point ;
« mais mes serviteurs et subjects, que je veux
« qui m'obéissent à ce que je vous commanderay. »

Ces paroles là sont venues de la boutique de monsieur le chancelier et non du Roy, ainsi qu'estoit le bruit commun, parce que l'age du Roy ne permettoit que il peust tenir tels propos ; nonobstant lesquels, la court députa derechef messieurs le président Seguier et le président Dormy pour aller faire itératives remonstrances ; lesquelles ils firent en court, et fort mal receus ; et receurent grosses parolles et comminatoires, dont ils firent rapport à la court.

Et le lundy xxvij du présent mois, ledit seigneur Roy envoya lettres adressants à la court, par lesquelles il vouloit et entendoit que toutes affaires cessantes, toutes les chambres assemblées, laditte ordonnance fust publiée, sur peine de privation de leurs estats.

Le mardy suivant xxviij laditte ordonnance fust publiée, toutes les chambres assemblées, selon l'express commandement du Roy. Vray est que combien que le Roy eust mandé à messieurs de la court qui avoient esté partis en leurs opinions sur le fait de la publication de laditte ordonnance, qu'ils eussent à lacérer, rayer et biffer du registre de la court ledit partage en la publication de laditte ordonnance, ne fust biffe ny rayé du registre de la court pour lors.

Le trentiesme dudit mois, madame de Guyse la douairière, nommée de Bourbon, accompagnée de monsieur de Guyse son petit-fils, et de madame de Guyse la veufve, ensemble de monsieur de Nemours, de M. d'Aumalle, M. le marquis d'Elbeuf, firent requeste par leur advocat Versoris, en plaine court, tendant affin qu'il pleust à la court permettre d'informer des complices de la mort de feu M. de Guyse ; et à ceste fin, leur décerner commission ; et combien que la requeste fust en termes généraux, sans spécifier ceux que l'on avoit opinion estre des complices, si est-ce que de la part de monsieur l'admiral de Chastillon fust présentée une évocation de la matière, dattée deux jours après que le Roy eust accordé à messieurs de Guyse de pouvoir poursuivre lesdits complices en sa court de parlement ; en quoy fault noter que le xxvij^e auparavant, le Roy après avoir communiqué à la Royne mère et à son conseil, la requeste qui luy avoit esté présentée de la part de ma ditte dame de Guyse, accompagnée des seigneurs cy-dessus nommés et de monsieur de Vauldemont, leur accorda que justice leur fust ouverte ; mesmes es lieux où les causes des pairs de France ont accoustumé estre traitées.

La dessusdite évocation présentée à la court le xxx, et mesme jour ; nonobstant laquelle, la court ordonne que la requeste de messieurs de Guyse sera enregistrée es registres de la court ; et permis à eux d'informer contre les complices, et de compulser tous registres qu'ils verront pour la preuve du fait estre nécessaires ; et à ceste fin, leur a décerné commission pour informer des dessusdits complices.

Le dimanche troisième du mois d'octobre, le Roy vint disner du bois de Madry au faulxbourg St. Germain, en la maison de monsieur le prince de la Rochesurion. Et là y estant monsieur le premier président se voulut enque-

rir de la Royne mère, quand messieurs de la court luy pourroient aller faire la révérence; auquel fust respondu que le Roy ne les vouloit voir, que premièrement ils n'eussent biffé et lacéré de leur registre le partage de l'édict de sa majorité; ce que le quatriesme jour d'après, qui estoit jour St. François, fust faict, les chambres assemblées.

En ce mesme temps, les armes furent mises bas en la ville, selon la volonté et commandement du Roy; et les pauvres gens les portèrent à l'Arsenac, auquel lieu leur estoit rendu l'argent de ce que leurs armes estoient prises; et les armes des marchands et bourgeois de la ville estoient envoyées à l'Hostel-de-Ville, sur lesquelles estoit mise une estiquette et marque, pour les rendre à ceux à qui elles appartenoient, quant par le commandement du Roy elles seroient rendues. Les sentinelles pareillement et gardes des portes furent par mesme moyen ostés. En ce mesme temps, nonobstant les remonstrances faictes par les clergés du royaume, l'on procéda toujours à la vente et aliénation du temporel de l'Eglise, fort sommairement et sans grande cognoissance de cause.

Novembre M. D. LXIII. Au commencement du présent mois, le bruit fust que l'on démanteloit la ville d'Orléans, par le commandement du Roy; dont ceux de la religion réformée estoient fort estonnés. Par là le service qu'ils avoient faict au Roy, estoit manifeste.

Le samedi xx du présent mois, l'admiral et d'Anelot avec le cardinal de Chastillon leur frère, arrivèrent au Louvre en ceste ville de Paris; et lors messieurs de Guyse se retirèrent en l'hostel de Guyse, et semblablement monsieur le duc de Nemours; la venue desquels Chastillons mist la ville en grand danger d'avoir de grands troubles, au moyen que lesdits Chastillons avoient amené avec eux quatre ou cinq cents chevaux; joint qu'il faschoit beaucoup aux bons citoyens de la ville de voir dedans la ville autour de la personne du Roy, ceux qui l'an passé estoient devant ladicte ville pour y entrer de force et la piller. Pendant le temps que lesdits Chastillons furent logés au Louvre, le logis du Louvre estoit ordinairement fermé, et bien difficilement on y entroit; desorte qu'ils tenoient le Roy en subjection.

Décembre M. D. LXIII. En ce mois, fust publiée une déclaration du Roy sur le faict de la religion, qui sembloit estre une approbation toujours de la nouvelle religion; mais par ladicte déclaration, il n'y avoit chose qui fust fort à l'avantage des nouveaux évangelistes; sinon que il estoit permis les enterrer de nuit aux cemetières des catholiques.

Le vingt-deuxiesme de ce mois, advint un malheureux acte en l'église Ste. Genevieve. Un malheureux hérétique, comme le prestre tenoit le précieux corps de Dieu pour le monstrer au peuple, luy osta des mains, et le conculca aux pieds, tenant une dague nue pour tuer le prestre. Il fust pris à l'instant, et soudain condamné par le lieutenant criminel, et le mesme jour exécuté et bruslé en la place Maubert; à laquelle exécution, par le commandement du Roy, assista monsieur le mareschal de Montmorency avec sa compagnie.

Faut noter que le iij de ce mois, fust publiée en la cour une ordonnance du Roy, mise en avant pour l'abréviation des procès; mais le but estoit pour certaine consignation de deniers par ceux qui plaideront en toutes juridictions. Ladicte ordonnance fust publiée après plusieurs remonstrances faictes par messieurs de la court, pour la conséquence de l'édict, et combien il seroit à la foule du peuple.

Le vingt-septiesme du présent mois, le Roy partist de la Sainte Chapelle pour aller en procession à Sainte Genevieve du Mont, accompagné de la Royne sa mère, et des princes et chevaliers de l'ordre, catholiques, en fort bon ordre; et en ladicte procession le précieux corps de Dieu y fust porté, et pris en l'église de Paris, par monsieur le cardinal d'Armagnac qui le porta de l'église de Paris, accompagné de toutes les églises de la ville, jusques à la Ste. Chapelle; et du lieu de la Ste. Chapelle, jusques au lieu de l'église de Ste. Genevieve; auquel lieu fust faicte l'expiation publique de l'exécrable et énorme cas advenu le xxij dudit mois auparavant.

Le dernier jour du présent mois, fust commis un meurtre et assassinat de guet-à-pend, par un nommé Chastellier, guidon de monsieur l'admiral Chastillon, avec ses complices, en la personne d'un nommé le capitaine Charry, coronel d'un régiment de dix enseignes, et d'un nommé le capitaine Agorrette et d'un autre soldat, lesquels accompagnoient ledit Charry, pour s'en aller au Louvre où le Roy estoit, pour luy faire service: et ce meurtre exécrable fust commis au bout du pont St. Michel, entre huit et neuf du matin, an veu et sceu de tout le monde; dont le Roy et la Royne portèrent un grand ennuy, parce qu'il leur estoit fidelle serviteur, qui fust la cause de sa mort. Ledit Charry avoit esté faict de la main de feu monsieur de Guyse, qui luy causa l'envie que l'on avoit sur luy, parce que il aimoit la maison de Guyse et en estoit serviteur; ledit Charry fust massacré et tué sans avoir jamais loisir de mettre la main aux armes.

FIN DES MÉMOIRES DU PRINCE DE CONDÉ.

MÉMOIRES
INÉDITS
D'ANTOINE DU PUGET,
SIEUR DE SAINT-MARC,
CONCERNANT LES TROUBLES DE RELIGION DANS LE MIDI DE LA FRANCE, DEPUIS L'ANNÉE 1561
JUSQU'A 1597.
PUBLIÉS SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL
PAR MM. CHAMPOLLION-FIGEAC ET AIMÉ CHAMPOLLION FILS.

1

NOTICE

SUR

ANTOINE DU PUGET,

SIEUR DE SAINT-MARC,

ET SUR SES MÉMOIRES.

dans la *Bibliothèque historique de la* ar Fontette, à l'occasion de l'ouvrage is le n° 38084, ce qui suit :

le Du Puget, sieur de Saint-Marc, gen- de Provence, a servi sous quatre de il est mort en 1625. Ses Mémoires, écrits dans le goût de ceux de Brantos- tiennent tout ce qui s'est passé de son oit en Provence ; soit dans le reste du (depuis l'an 1561 jusques et y compris riginal s'est perdu, et il ne s'en trouve opie. »

rte a été longuement déplorée par les le la Provence, et l'on avait cherché vai- qu'à ce jour les Mémoires de Du Puget. icise de l'année à laquelle ils commen- elle à laquelle ils s'arrêtent, devaient tant un indice utile à leur recherche, les faire reconnaître facilement. La Bi- historique constate, du moins, qu'en ient complètement ignorés et considérés dus.

int le siècle précédent, il s'était trouvé collecteurs de documents historiques, alacer au premier rang les frères Du- nt sauvé de la destruction un grand : papiers importants pour l'histoire. s qu'ils entretenaient avec les hom- de toutes les provinces, et les pré- recevaient à Paris, leur procurèrent e pièces sur des sujets très-variés. Ils t cartonner dès qu'ils en avaient assez rmer un volume : méthode excellente e d'abord le document des dangers nt. Ceci explique aussi le peu d'analogie n général entre les sujets des pièces s le même volume.

nce a toujours occupé une place impor- les révolutions politiques et littéraires e, aux temps des guerres de religion époques antérieures, et il paraît aussi oire attira particulièrement l'attention upuy. Des scènes sanglantes attristèrent ce pendant près d'un siècle; les relations

qui en étaient faites avaient la couleur du parti que suivait l'auteur, et la vérité ne s'y montrait pas tous- jours. La réunion d'un très-grand nombre de docu- ments de toute origine était le seul moyen efficace de parvenir à la discerner, et de connaître à fond des troubles que plusieurs grands personnages, s'efforcèrent en vain d'apaiser.

Les Pièces et les Mémoires historiques sur la Provence occupent une place considérable dans la Collection des frères Dupuy. On y trouve pres- que tout ce que l'ouvrage de Fontette indique comme curieux à consulter sur l'histoire de cette partie de la France, surtout pendant les guerres de religion.

Parmi les Mémoires de la Collection Dupuy, il en est un qui commence à l'année 1561. Il a pour sujet les troubles qui bouleversèrent le midi de la France. Saint-Marc y est désigné par son nom comme tout autre personnage, et la narration y est écrite à la troisième personne. Cependant, comme les moindres actions, les conseils et les opinions de Saint-Marc y sont attentivement rapportés, que souvent même l'auteur des Mé- moires s'applique à rappeler que si l'on avait suivi l'avis de Saint-Marc dans telle occurrence, un siège, un combat dont l'issue avait été malheu- reuse, n'auraient pas eu lieu ; ce soin de faire res- sortir un personnage et de le montrer avec affec- tation dans l'action et dans le conseil, nous a porté à présumer que ces Mémoires avaient pour auteur Saint-Marc lui-même.

Certains indices nous ont entraîné vers cette opinion, et nous les avons trouvés dans la Biblio- thèque historique même, dont l'auteur avait connu le petit fils du sieur de Saint-Marc. L'on trouve en effet dans le Mémoire manuscrit « les événe- ments principaux qui se sont passés de son temps, soit en Provence, soit dans le reste du royaume » ; et ces Mémoires finissent réellement avec l'an- née 1596. Enfin les frères Dupuy eux-mêmes ont coupé court à tous les doutes à ce sujet ; en insérant ces Mémoires dans leur riche collection, ils ont écrit au titre le nom de Saint-Marc comme étant bien celui de l'auteur. L'on doit remar-

quer aussi que les frères Dupuy possédèrent ce document à une époque à peu près contemporaine de l'écrivain, qui mourut en 1625, puisque ce fut en 1657 qu'ils cédèrent au roi leur précieuse Collection, commencée depuis longues années, et Ce Mémoire en faisait partie. C'est donc à tous ces indices que nous avons dû reconnaître les Mémoires inédits sur les guerres de religion dans le midi de la France, depuis l'année 1561 jusques et y compris l'année 1596, comme étant l'ouvrage de Du Puget, sieur de Saint-Marc.

La famille Du Puget (*Pugeti*) est fort ancienne en Provence; elle tirait son origine de la ville de Saint-Maximin. La suite chronologique de ses générations n'existe pas pour les époques reculées; quelques-unes d'entre elles figurent cependant pendant le XIII^e et le XIV^e siècle, dans l'histoire de Provence; mais à partir du commencement du XV^e, l'on peut en suivre et en justifier la descendance. Jean Du Puget, seigneur de Brénon, Chastueil et Aures-Frèdes, en est le chef connu dès cette époque. Il avait acheté cette dernière seigneurie de la princesse femme du roi René, comte de Provence. Il eut de dame Clapier, qu'il avait épousée en 1414, sept enfants. Deux moururent sans postérité; un troisième fut chanoine de l'église de Saint-Sauveur d'Aix; un quatrième s'engagea dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et les trois autres furent les chefs d'autant de tiges distinctes. La tige paternelle fut continuée par le second des fils de Jean Du Puget; un autre forma la branche des seigneurs de Prats, Blegiers et Chanolles, et enfin le troisième, celle des barons de Saint-Marc.

Bertrand Du Puget, cinquième fils de Jean, a donné commencement à la branche des barons de Saint-Marc. Il fut légataire de la plus grande partie des biens de son frère, situés dans la ville de Saint-Maximin. Il épousa en secondes noces Dauphine de Garde, fille d'Honoré Garde, seigneur de Vins, qui lui apporta la terre de Saint-Marc; et de ce mariage naquit André, qui s'allia à Honorade d'Agout, fille d'Honoré d'Agout. De cette alliance naquit Antoine, l'auteur des Mémoires que nous publions.

Antoine Du Puget, seigneur de Saint-Marc, co-seigneur de Chastuel et de Merveilles, embrassa la carrière des armes, et étant encore fort jeune, fut capitaine d'infanterie. Il assista à la bataille de Bazac, et obtint, quelque temps après, le gouvernement de Saint-Maximin et de Forcalquier. Lorsque la Provence eut pour gouverneur M. de La Valette, Saint-Marc fut chargé par lui de former un régiment d'infanterie, et eut ensuite une commission pour commander l'artillerie sous le gouvernement du duc d'Épernon. Élevé au grade de maréchal de camp, il mourut bientôt après, en 1625. Le fils aîné qu'il eut de son mariage avec Philippe de Renaud de Grasse, dame d'Escragnoles, avait obtenu du roi Henri IV l'érection de la terre de Saint-Marc en baronnie. Le roi avait accédé facilement à la demande de César Du

Puget pour qui il avait une grande estime; cette érection date de l'année 1603.

Ces notions biographiques sur Antoine de Saint-Marc et sur sa famille, quoique peu étendues, ne laissent pas de prouver qu'il était très-bien placé pour recueillir et retracer, d'une manière authentique et fidèle, les événements sanglants survenus en Provence, pendant le temps où il prit lui-même une part active dans ces luttes, soit pour aider à les réprimer, soit pour défendre les seigneurs de son parti dont l'existence était menacée. Proche parent de la famille de Vins, qui a toujours joué un rôle important dans les troubles de la Provence, il était aussi allié aux d'Agout, dont l'intervention puissante en Dauphiné fut souvent invoquée par les différents partis qui, sous le prétexte du bien de la religion et de l'État, se disputaient la prépondérance et l'autorité. Antoine Du Puget avait débuté dans la carrière des armes sous le comte de Tende, et depuis cette époque il avait toujours eu des commandements importants, des expéditions périlleuses à diriger.

Dans ses Mémoires, il se contente de tracer méthodiquement le récit des événements dont il fut le témoin; son esprit tout préoccupé de l'état militaire ne le porte pas à rechercher les causes de ces événements, ni à considérer leurs effets. A propos de la mort du roi, il dit tout simplement: « Lors l'on sceut la mort du roy Henry troiziesme. » Il ne s'en émeut pas plus qu'il ne le fait des massacres qui suivent la prise d'une ville. « La ville de Barjaulx fut saccagée et l'église violée; on y geyoit les hommes par les fenestres, qui estoient resceus sur les pointes des albardes. » Et ces meurtres où l'on s'exerçait souvent à des raffinements de cruauté, il les rappelle par des termes fort peu en rapport avec l'action même. « Ce furent, dit-il, des insolences, de grands et épouvantables désordres; » « On rembarroitt, ajoute-t-il, tantost l'un tantost l'autre. » La rudesse du soldat se montre à chaque instant dans les récits des combats auxquels il a assisté. « On fut assiégé telle ville, on y amena du canon et on la battit. Les habitans se retirèrent dans le château, l'on mit le feu aux maisons et l'on continua de battre le château, qui fut obligé de se rendre. Il fut pendu un très-grand nombre d'habitans et les autres furent rançonnés. »

Dans d'autres circonstances, il ne fait que mentionner un événement, « à cause que plusieurs en ont écrit. » Le ton général de son récit est un grand calme, un grand sang-froid; il raconte un assassinat avec autant d'impassibilité que s'il s'agissait d'un événement ordinaire. « Monseigneur, dit-il, s'allakger à Châteauneuf. Le propre jour, l'armée du prince de Condé vint passer au delà la rivière vis-à-vis du dit Châteauneuf. Il fut tiré quelque barquebusade le long de la dite rivière; le prince de Condé vint loger à Bassac et à Gernac. Aussitôt que le château dudit Châteauneuf fut rendu à monseigneur, il fit redresser le pont et celui des bateaux en telle diligence, qu'en une heure de jour

« toute l'armée eut passé l'eau. Le prince fut at-
 « trapé et tué ; mais à cause que plusieurs en
 « ont écrit nous laisserons ce discours pour
 « dire que le sieur conte de Tande se remaria à
 « ce voyage, et print la sœur du viconte de Tu-
 « raine ; c'estoit en l'an mille cinq cens soixante
 « et neuf. »

Saint-Marc s'empessa cependant de constater
 « qu'après la journée de la Saint-Barthelemy, le
 « sieur de La Molle vint de la part du Roi, mandé
 « à monseigneur le conte de Carces, pour faire
 « l'exécution des huguenots de Provence, comme
 « on avait fait à Paris et ailleurs. Ledit sieur conte
 « ne le mist pas en exécution, ains fit si bien qu'il
 « ramena tous ces messieurs les huguenots, mesme
 « la noblesse, au service du Roy, qui estoient pour
 « la pluspart de ceste religion, qui ne fut pas ung
 « petit service au Roy. »

Le style des Mémoires de Saint-Marc est donc
 empreint de cette froide austerité du soldat accout-
 tumé à vivre au milieu des désordres et des mas-
 sacres de la guerre civile ; et si on l'a comparé à
 Brantôme, on peut présumer que la même profession
 et des rapports essentiels dans leur caractère éta-
 blirent entre ces deux hommes des ressemblances,
 qui ne se bornèrent pas au style de leurs écrits.

Le manuscrit autographe d'Antoine Du Puget,
 sieur de Saint-Marc, est un cahier in-4°, dont la
 plus grande partie est d'une écriture fort difficile
 à déchiffrer. On le trouve dans le tome 455 de la
 Collection Dupuy, avec plusieurs autres mémoires
 sur la Provence. On remarque deux écritures bien
 distinctes dans ce cahier. La première est évidem-
 ment la mise au net du manuscrit de l'auteur, par
 une main étrangère, et cette portion du manuscrit
 en occupe environ la première moitié ; la se-
 conde, qui offre souvent des difficultés réelles
 de lecture, paraît être de la main de l'auteur même
 des Mémoires, et celle-ci se continue jusqu'à la
 fin de l'ouvrage. Cette distinction entre la partie
 autographe et la partie transcrite par un copiste
 est fondée sur l'état même du manuscrit, et sur
 cette circonstance que la première partie transcrite
 par une plume étrangère est surchargée de correc-
 tions qui sont précisément de la même écriture
 que la partie considérée comme autographe ; c'est
 de la main même d'Antoine Du Puget.

En examinant, sous le rapport de la rédaction,
 les deux parties de ces Mémoires, on remarque fa-
 cilement que la partie copiée est plus méthodique-
 ment arrangée que la partie autographe, et que les
 mêmes mots s'y trouvent moins souvent répétés que
 dans la seconde, et on pourrait penser, d'après ces

circonstances, que la personne qui a mis au net la
 première partie des Mémoires, n'a pas été absolu-
 ment étrangère à sa rédaction. Deux passages des
 Mémoires paraissent confirmer cette conjecture : une
 note de la main du copiste, écrite sur un feuillet
 volant placé dans le corps du manuscrit, porte en
 effet ce qui suit :

« Monsieur de Saint-Marc m'a du depuis dit la
 « ruse de laquelle il usoit pour changer les corps
 « de gardes, etc. »

Une autre note sur la marge du 37° feuillet du
 manuscrit, et également de la main du copiste,
 contient ces mots : « Il ne s'est peu ressouvenir du
 « nom de ce capitaine. » Mais l'auteur des Mémoires
 en revoyant ce travail a effacé cette seconde note,
 et a écrit le nom propre d'abord oublié.

Du reste, le contenu de l'ouvrage est inexacte-
 ment indiqué dans son ancien titre manuscrit en
 ces termes : « Mons. de Saint-Marc, depuis l'an
 « 1561 jusques en 1595 ; » ce n'est véritablement
 qu'à la fin de l'année 1596 que s'arrête la rédaction
 historique d'Antoine du Puget, comme l'indique
 plus exactement l'ouvrage de Fontette.

Les deux derniers alinéa de son travail sont
 consacrés au portrait des deux principaux gouver-
 neurs de la Provence, « le seigneur de La Vallette
 « et le duc d'Espéron. » Il ne manque pas, en
 terminant, de faire des vœux pour que « Dieu veuille
 que la paix qui fut crüe au grand contentement
 du peuple, soit pour longues années. »

En publiant aujourd'hui ce document inédit,
 relatif à l'histoire de France, nous nous sommes
 appliqué à reproduire fidèlement le texte. Les noms
 propres d'hommes et de lieux y sont d'ordinaire
 inexactement orthographiés ; mais ils ne nous ont pas
 paru assez défigurés pour qu'il ne fût pas possible
 de les reconnaître à l'aide de quelque attention.
 Nous n'avons donc pas cru nécessaire de les rectifier
 dans des notes spéciales, moins encore à l'égard des
 noms des personnages qui figurent dans cette relation
 historique, et qui, se trouvant déjà mentionnés dans
 d'autres Mémoires de la Collection de MM. Michaud
 et Poujoulat, sont suffisamment connus du lecteur
 au moyen des notes biographiques dont ils sont
 le sujet.

C'est une chose bien digne de remarque, que le
 grand nombre de guerriers qui, au xvi^e siècle, fu-
 rent en même temps historiens. Le sieur de Saint-
 Marc, qui avait guerroyé, voulut aussi écrire ;
 il céda à l'exemple que lui donnaient tant d'autres
 chefs militaires de son temps, de son pays et de sa
 religion.

A. C.



MÉMOIRES

D'ANTOINE DU PUGET

SIEUR DE SAINT-MARC,

RELATIFS AUX TROUBLES DE PROVENCE.

1561—1596.

nille cinq cens soixante et ung, après
sieur le conte de Tande, nommé Claude,
t gouverneur pour le Roy en ce pais,
arré le sieur de Mauvans, qui avoit
quelques troupes appellées les Luthériens,
s de Flassans, de Baudimant, et plus-
tres priindrent les armes, et se levèrent
rir contre les Luthériens, et s'armèrent
diligieux cordelier, auquel ilz faisoient
g crucifix qui leur servoit d'enseigne,
encèrent à ramasser forces gens de tout-

Quoy voiant, le seigneur gouverneur
da quelques seigneurs et gentilzhom-
pais, pour sçavoir d'iceux l'occasion de
ée et leur remonstrer qu'ilz eussent à se
en leur devoir ; et dès l'heure il manda
s les villes de se prendre garde, et se
estat pour ce garder desdictes trou-
leur donner ayde, assistance et autre

s avoir eu responce ledict seigneur gou-
, et voiant que ces dictes troupes et
le luy vouloient pas obéir, ains com-
ut à ravager et piller par tout où elles
t, il commença à lever des trou-
donner des commissions pour dresser
s de pied, et manda quérir les compa-
s gendarmes (outre la siene) des contes
ol, de Roussilon, de Clermont et celle du
e Salerne ; et fut le rendez-vous pour
lesdites troupes à la ville de Saint-
n, s'estant logé ledict sieur de Flaçans,
indes dans la ville de Bariaux (1).

et seigneur conte part de Saint-Maxi-
it conduire le canon et va audict Ba-
l'assiége, le bat ; ceux de dedans ne
jols.

rendirent pas grand combat, se laissèrent for-
cer ; là fuit qui peut : et les chefs des fuians, et
quelques autres des leurs s'assemblèrent par les
montagnes des environs ; la plus part y furent
tués et beaucoup de pendus. La ville fut sacca-
gée et l'église violée, mesme les reliques de
Saint-Marcel n'y furent pas espargnées : car
après avoir pris l'agentrie et orfeuverie, tout
fut jesté et perdu. On y gestoit les hommes par
les fenestres, qui estoient resceus sur les poin-
tes des albardes. De là, ledict seigneur gouver-
neur alla à Aix. Se fut la première esmute et
sédition qui fut en ce pais, et puis après la guere
s'eschauffa de tous costés : et furent les premiers
troubles l'an mille cinq cens soixante et deux.

[1562]. Le dict seigneur conte avoit espousé
en première nopce la fille du sieur de Lapal-
lice, de laquelle il eut ung filz, qui pour lors
des troubles pouvoit avoir vingt et tant d'années.
Il se nommoit Honnoré, conte de Sommerive ;
il receut lettres du Roy et de la Roynie mère
pour le gouverneur (*sic*) de ceste province, en
l'absence du sieur conte de Tande, son père. En
seconde nopce, ledict seigneur conte de Tande
espousa la dame de Fois ; et d'elle il eut ung
filz nommé le sieur de Sipière, très gentil sei-
gneur, qui toutes fois après avoir suivi mon-
sieur son père une espace de temps, print enfin
le party des heugnotz (1). Or le seigneur conte
des Sommerive niant obtenu ladicte charge de
lieutenant de Roy, s'en vint à Aix accompagné

(1) Une note complémentaire de l'auteur et relative au
comte de Tande et à ses fils, se trouve à la fin de ses mé-
moires écrite entièrement de sa main ; la rédaction est
semblable sur plusieurs points à ce que l'on trouve dans
les Mémoires sur ces personnages. Elle contient cependant
quelques détails particuliers. Nous l'avons insérée à la
page 719 de notre volume.

des sieurs de Carces, Flaçans, Mondragon, Mérargues et plusieurs autres gentilzhommes. Peu auparavant, son père le conte de Tande estoit party dudict Aix, aiant pris le chemin de Salon : et aussy tost, les troupes heuguotez allèrent assiéger la ville de Pertuis, sans canon toutes fois. Ledit seigneur conte de Sommerive, après avoir fait vérifier ses lettres à messieurs de la cour de parlement, distribua cens ou six vingt compagnies de gens de pied, de trois cens hommes chacunes, qui furent mises en diligence par toute la province ; puis partit pour aller secourir lesdictes villes susnommées. Il donna aussy à forces commissions pour faire levée d'harquebuziés à cheval.

Il faut noter que le sieur de Flaçans et ceux qui l'avoient assisté dans Bariaux, se resouvenant du mauvais traitement qui leur fut fait audict Bariaux par les huguenots, pour revanche, autant qu'ilz en pouvoient attraper dans Aix, estoient conduictz sans forme ny figure de procès hors la ville, à ung pin qui estoit vis-à-vis la porte de Saint-Jehan, là où ilz estoient pendus et estranglés ; de manière qu'ilz commettoient ung grand et espouvantable desordre. Il y fut ausy pendu ung conseiller de la cour nommé Salomon. Le seigneur conte de Sommerive rappella une grande partie des troupes qu'il avoit distribué par la province et le rendezvous se fit à Malemort. Ledit seigneur conte avoit dressé une compagnie de gendarmes et fait son lieutenant le sieur de Mondragon, le sieur Dupui Saint-Martin enseigne.

Ceux qui assiégeoient Pertuis, craignant ceste grosse armée, abandonnèrent le siège (aussy n'avoient-ilz point de canon), et se retirèrent vers Manosque, Folcauquier. Le sieur baron de Montaigu, gendre du comte de Carces, fut fait coronnel des compagnies qui estoient demourées dans le pais vers Riés, et ce rendit à Quinçon, où estoit le sieur de Saint-Marc avec une compagnie de gens de pied. Pendant l'arrivée dudict sieur de Montaigu au dict Quinçon, le capitaine Léon, frère du sieur Mirabeau, ayant avis que le sieur de Mirabeau, son frère aîné, estoit engagé audict Mirabeau, voulant y aller pour luy aider, pria le dict sieur de Saint-Marc luy vouloir prester cinquante harquebuziés à cheval, ce qu'il fit : et davantage, y alla luy-mesme, passant souz Riés, à travers la campagne, et allèrent repaistre à Saint-Julian. Le sieur de Tournon, Dubard, qui estoient dans Riés, eurent avis que nous avions passé ; aussy tost montèrent à cheval pour nous venir surprendre audict Saint-Julian. Et estoient les dictz sieurs accompagnés de plusieurs gens de

pied ; mais ilz ne nous y trouverent pas ; car, en aiant esté advertis, nous deslogames promptement, et bien nous servit, car autrement nous eussions esté tous mis en pièces. Et partant dudict Saint-Julian, nous allames à Courbons, où le sieur de Mirabeau et Chastueil, que nous allions secourir, s'y rendirent avec quelques harquebuziés, qui estoient au nombre de cinquante ou soixante. Ces dictes troupes de Riés y vindrent, et aussy celles de Digne, qui se joindrent toutes ensemble, et estoient conduictes par le lieutenant de Digne.

Nous avions proposé aux sieurs de Mirabeau de ne nous pas arrester à Courbons ; mais la jalousie de sa maison fut cause qu'on y séjourna trop ; car s'ilz eussent voulu partir, nous avions le temps pour en sortir honnorablement. Mais il n'y eut pas moien de les y faire mordre, jusques à ce que nous nous vismes assaillir de tous costés de ennemis, qui nous y assiégèrent fort impétueusement. Le combat dura tout le jour, qui estoit le propre jour de la Feste-Dieu. Ilz mirent le feu à la grande porte qui fut toute brulée. Mais nous nous servismes fort de ce qu'ilz pensoient nous nuire beaucoup : car ilz espéroient qu'après que la dicte porte seroit brulée entrer tout aussy tost ; mais se fut ung vray moien pour les en empêcher ; car nous y festions sans cesse du bois et autre chose pour y maintenir le feu, et par ce moien ilz n'y peurent entrer pour la grande abondance du feu. Voiant que leur invention leur tournait à mespris, ilz commencèrent à sapper et miner de tous costés ; si bien, qu'en ce faisant, ilz rencontrèrent quelques trous qui respondoient dans des estables, où ilz mirent le feu, de telle façon que la fumée nous estouffoit. Et voiant le peu de pouvoir qu'on avoit pour défendre ung sy misérable lieu que celui là, fut cause que le sieur de Saint-Marc (par le conseil de quelques vieux souldars) print résolution de desloger : et pour ce faire, l'alla proposer à ces messieurs de Mirabeau, qui firent beaucoup de difficulté à se résoudre. Enfin ilz prindrent nostre avis et se délibérèrent sortir. Et pour ce, le sieur de Mirabeau pria le sieur de Saint-Marc de descendre à la porte pour voir s'il y avoit beaucoup de feu : lequel sieur de Saint-Marc n'y en trouva plus personne, dont il fut fort effrayé ; car si les ennemis s'en fussent apperçus, sans doute il nous eussent tous esgorgés. Mais parceque ilz y avoient veu continuellement le feu, ilz crurent que nous le dussions toujours continuer et ne faisoient pas grand garde de ce costé là. Enfin nous nous mîmes tous en ordre, car il nous faillloit rompre ung corps de garde, et sortir tous, ormis nos chevaulx que nous y laissâmes

tous. Ces meschantes troupes huguenotes, lorsqu'elles nous venoient faire la chamade, ils nous crioient : « A Bariauz ! à Bariauz ! avec trois pans de corde ! » Voulant dire par là que si nous ne nous rendions, qu'ilz nous feroient comme ilz avoient fait à ceux du dict Barlau. Le sieur de Saint-Marc se trouva à pied, avec vingt ou trante de ses souldars, et print le chemin de Senes, et de là, audict Quinçon, où estoit sa compaignie. Ledict sieur de Mirabeau, pour estre du pais, la nuit ne luy fut point fascheuse : car il se trouva bien tost à couvert, et nous laissa parmy l'obscurité de la nuit, et par le plus meschant pais du monde, et sans conduite.

Cependant, l'armée du conte de Sommerive passa la Durance à Cavaillon, et va investir la ville d'Orrange, où se trouvèrent les forces du Conta et prou du Dauphiné. Ils la battèrent et la prindrent de force : il s'y fit beaucoup de desordre, et tout ce qu'une mauvaise guerre, comme estoit celle là, peut permettre. L'on y mint le feu, et plusieurs autres insolences s'y commirent. De là l'armée repassa en Provence et vint le long de la Durance, campant à Pertuis, Manosque et ainsy partout où elle passoit. Ceux qui estoient dans Riès, voiant que l'armée prenoit ceste route, et se ressouvénant du mauvais traitement qu'elle avoit fait à ceux d'Orrange, deslogèrent promptement, gagnant la montagne, pour se rendre dans Cisteron, comme ilz firent.

Le sieur de Montaigu, qui estoit à Quinçon, s'en va jecter dans Riès, qui luy ouvrirent les portes, et ne bouga de là jusques à ce qu'il eut ramassé ses compaignies ; puis alla camper à Bosset, vis-à-vis de Manosque, où la Durance est entre deux. Et là se trouvèrent les deux armées, sçavoir : celle du conte de Sommerive et celle du sieur de Montaigu ; l'une de çà et l'autre de là. Là firent montre tous les deux camps audict Manosque et Bosset, puis poursuivirent le chemin de Cisteron et marchèrent ainsy les deux armées le long de la rivière ; sçavoir l'une de çà, l'autre de là, jusques à ce qu'on arrivast au dict Cisteron, où les deux armées se joignèrent ensemble dans la plaine qui est entre le chemin de Cisteron et de Pépin. La cavallerie fut logée dans les vignes ; il fut aussy mis quelques compaignies sur la montagne. Quoy que ce soit, ceux de Cisteron pouvoient sortir librement des deux costés, sans danger, comme ilz faisoient ordinairement. Cependant on commença à travailler aux tranchées près l'église des cordeliers, où l'on y fit conduire le canon. Le sieur conte de Suze se trouva audict camp avec une belle troupe de gens de cheval. L'armée eut advis que le sieur de Monbrun venoit avec quelques troupes pour se-

courir la ville ; elle desputa ledict conte de Suze pour luy aller ampescher le passage. De fait, il y alla et les rencontra et défit près la Gran, sans défence ; car l'effroy fut si grand parmy eux, qu'ilz sautoient la pluspar sur les arbres, d'où ilz furent presque tous tués. Estant donc le canon placé, où dict a esté, la ville fut batue du costé de la Durance et brèche y fut faicte, par laquelle on alla à l'assault, sans toutesfois s'approcher de guères près ; aussy n'estoit la dicte brèche raisonnable.

Monsieur le conte de Sommerive avoit fait faire ung fort sur la montagne et y avoit mis deux compaignies, estant ledict lieu en part qui descouvroit toute la dicte ville, et rien ne pouvoit sortir de dedans qu'il ne fut veu de la dicte montagne. Ceux de dedans se délibérèrent de l'oster. Et de fait une nuit viennent l'attaquer. L'alarme se donne au camp et y fut envoyé secours ; le combat dura longuement ; ledict fort fut quitté, et quant se vint le point du jour, le combat recommença plus fort qu'aparavant ; car il dura longtemps, et tantost l'un estoit rembaré, et tantost l'autre : on vint jusques aux coups de pierres. Sur les huit heures du matin, chacun se restira et il y eut forces tués et forces blessés. Nouveau secours vint du costé de Dauphiné, dans la ville, de manière qu'il fallut parler de se retirer, comme l'on fit ; et le camp vint toute la nuit passer la Durance à Chasteau-Arnoul et de là aux Mées, campant aux coins de la Durance, audelà la rivière d'Asse, dans les prairies, où tout aussy tost on se retrencha fort, et le canon fut bien accommodé.

Faut noster que l'effroy se mit si grand parmy nos souldars, que dans vingt et quatre heures le camp s'affoiblit de dix à douze mille hommes, de manière qu'il y avoit telle compaignie de gens de pied où il n'estoit demouré que les officiers.

Le conte de Tande, qui avoit amené ledict secours dans la ville, nous suivit le lendemain et se vint camper à Lescalle ; et dès lors, il se fit de grands combats, et venoient ordinairement jusques dans les tranchées ; et en ung combat qui s'y donna, le sieur de La Verdière y fut tué avec plusieurs autres ; et pour parler sans passion et à la vérité, si ledict sieur conte de Tande n'eust arrêté la chaleur des siens, estant le camp si affoibli (comme dict a esté), il y eust eu danger de quelque grand inconvenient. Mais les choses s'allongeant, nostre camp se renforça plus que jamais ; ce qu'ayant esté recogneu par le conte de Tande, il se restira dans la ville de Sisteron avec ses troupes ; et nostre armée tourna la teste droit à Cisteron recommencer les tranchées du costé de la montagne, tirant vers le

bords de la rivière. Lesquelles achevées, on y conduit le canon, non sans grande difficulté pour les sorties que faisoient ceux de la ville. Enfin la batterie se fit au plus hault coin de la ville qui regarde le Dauphiné, et y fut fait fort grande brèche. Il faut noter qu'il y avoit deux coulevrines logées à la plaine vis-à-vis de l'hospital, qui bastoient ceux qui défendoient la brèche tout à découvert. L'assaut fut donné et dura six ou sept heures. Les Italiens voulurent estre des premiers; le combat fut grand, mais on ne le seut forcer. La nuit vint : ceux de dedans alant veu l'avantage qu'on avoit sur eux, par le moien desdictes coulevrines, tel qu'à peine y auroit-il moien de soustenir ung pareil assault que celuy qui avoit esté donné, se résolurent abandonner ladicte ville, laissant une compaignie à la brèche, comme ilz firent, sçavoir ceux de Mirindol; puis commencèrent à se retirer, passant sur le pont et furent tous passés avant jour.

Le lendemain de matin, le camp aiant reconnu ce deslogement, il fut impossible d'empescher les souldars de n'aller à l'assaut, et tout sans ordre ny conduite, bien qu'ilz vissent ceux qu'on avoit laissé à la brèche. Ils tuèrent et forcèrent tout ce qui leur faisoit résistance, la ville fut sacagée et pillée. Le sieur de Montaignu fut laissé pour gouverneur audit Cisteron, avec ung régiment. L'armée se retira par garnisons; peu après la paix se fit l'an mille cinq cens soixante sept.

A la Saint-Michel, les huguenots prindrent les armes et marchèrent à grands troupes vers les montaignes, sans offencer personne. Aussi nul ne leur faisoit déplaisir, tout le monde estoit esbahy de ceste levée et ne sçavoit-on que c'estoit. Le conte de Tande estoit mort en sa maison de Cadrache. Monsieur son filz (qu'on appellera d'Issy en la conté de Tande) avoit eu le gouvernement de ce pais et ne se pouvoit imaginer que signifioit ceste levée, estant à Aix, bien accompagné de noblesse, où arriva le sieur du Vallon mandé au Roy, qui dict au sieur conte que le Roy avoit failli d'estre pris par les huguenots. Lequel conte de Tande donna des commissions pour dresser des forces, afin de chasser iceux huguenots qui s'estoient desjà saisis de Cisteron (1).

Quoy exécutés, il dressa son armée et fit cou-

(1) L'auteur des Mémoires donne à la fin de son manuscrit, une autre relation du même événement en termes à peu près semblables : c'est ce qui nous a déterminé à l'insérer comme note.

[1567] A Saint-Michel, les uguenotz prirent les armes et aloint à grandes troupes vers Digne sans fère nul mal, payoint les vivres. Personne aussi ne leur disoit rien. Le compte de Tande Honoré estoit tout estoy,

rir le bruit qu'il alloit au Conta, à Orange; et fit dresser estape à Cavailon et se rendit avec toute la chavallerie à Apt.

Le sieur conte de Carces amassa toute l'infanterie et marcha avecque icelle, conduisant le canon du long de la Durance, pour se rendre à Cisteron. Le sieur conte de Tande se rendit à Pépin, sans que ceux de Cisteron en sceussent rien, de manière qu'ilz furent surpris. Le sieur de Saint-Martin commendoit audict Cisteron et avoit fort peu de gens avec luy. Cependant tout le camp arrivé, la ville fut aussy tost assiégée. Les troupes des Gapances vindrent au secours. Cependant il fut parlé de quelque accord, et le sieur de Saint-Marc y fit deux ou trois voiage, pour cest effait, dans ladicte ville, et parla audict sieur de Saint-Martin, de Sénes, Montclair et autres gentilzhommes de ceste province. Les choses estoient en bon chemin pour ceux du pais; mais les Gapances destournerent tout, de manière qu'on commença à battre fort la ville, du costé de l'hospital. Le sieur de Cipièrres, frère du sieur conte de Tande, avoit esté fait chef de cesdictes troupes huguenotes, et pour ce vint au secours dudit Cisteron, ayant avec lui une bonne troupe de gens de cheval et de pied; où arrivant, le pourparler desjà commencé se continua, et fut dict que le seigneur conte et son frère parleroient ensemble avec toute assurance. Le soir, après avoir mis ordre à toute sureté, le sieur de Cipièrres, accompagné de dix à douze gentilzhommes, sortit de la ville, et parlèrent les deux frères longuement ensemble, à la veue du camp et de la ville. Quoy que s'en soit, la nuit le canon fut retiré et le camp deslogea prenant le chemin de Manosque. Il faisoit ung extrême froid; nous estions en plain hyver.

Touttefois, ceste deslogé ne se peut si bien faire que ceux de la ville n'en entendissent le bruit; ce qui les fit entrer en conseil pour voir s'ilz devoient sortir après nous. Ceux qui avoient traité n'estoient pas de cest advis, et estant en ce différant, il y en eut plusieurs, tant de pied que de cheval, qui sortirent sans ordre. Nous avions desjà passé la rivière de Livron, où fut mis le sieur de Mométié du Dauphiné avec une troupe de gens de pied, le long de l'eau, pour favoriser les derniers qui passoient à la file. Le canon faisoit tousjours chemin; le conte de

comme nous l'étions tous, ne sachant pourcoy, jusques que le sieur de Vallon vint de la part du Roy avec luy, où il escrivoit qu'il avoit failli d'estre prins et qu'en la guerre aux uguenotz, qui estoient saizies de Cisteron; auquel lieu ilz furent assiégés en plein jour et batus, secourus du sieur de Sipièrres, qui nous fit retirer pour celle fois de nuit, ramenant le canon à Manosque.

se parqua avec quarante ou cinquante
cens pas près de ladicte rivière, et
le sieur Du Puis Saint-Martin avec vingt
chevaux sur le passage de la dicte ri-
vière commandement de charger tout ce
qui eprendroit de passer; car desjà l'on avoit
bruit de leur sortie. Ce quy fut cause
bon nombre des nostre prindrent si fort
(et non pas des plus petis) qu'ils se trou-
verent Manosque devant jour.

L'ennemy estant sorty donne sur les der-
rières et fit passer l'eau bien viste, et quel-
ques de cheval de l'ennemy passèrent aussy
le sieur Du Puis Saint-Martin que ledict
contende Tande avoit laissé pour garder le pas-
sage qu'il fut du tout brave gentilhomme,
au lieu de charger ces passants, vint au
galop luy-mesme dire au sieur conte que
il y passoit. Il pouvoit librement exécuter
le dict sieur luy avoit commandé; car il
estoit assy clair que de jour pour estre la lune
nette. Tout aussy-tost le dict conte part
en avant avec sa troupe, et donne sur ceux qui
jà passé la rivière. Ilz furent renversés
et tués. Le sieur d'Espernont y fut re-
par le sieur de Saint-Marc, qui luy
vint en aide et demoura prisonnier.

La charge fut de grand importance, car, à la
fin estoit dangereux de sordre n'estant
suffisamment armé, comme dict a esté, auprès dudict
contende, cens chevaux de quatre à cinq
cens il y avoit en sa compaignie. Du depuis
il y eut point de troubles, et continuames
le chemin de Manosque.

Il apparut que le pourparler servit, car
il sent esté tous d'accord dans la ville, ilz
de quoy faire effait. Peu après, le sieur
de Saint-Martin quitta la ville et se retira à
avec la pluspart de la noblesse du pais;
le sieur de Saint-Marc fut mandé à Espi-
rant fait traité, et puis le sieur de Saint-
sortit de Digne et se retira à sa maison
de Saint-Martin, où l'accompagna le sieur de
Saint-Marc, et la dame de Sénas à Varages.

Quelques jours aprais, le sieur de Montclair vint à
avec le sieur de Beaujeu parler à mon-
seigneur de Tande : et n'ayant pas bien
leur voyage, ilz furent retenus et en-
fermés, où ilz furent jusques à la paix,
receu toutes les courtoisies et bon trai-
tement qu'ilz eussent sceu désirer. Le dict sieur
leur permit à touplein desdictes troupes
de se retirer de leurs maisons.

Le sieur de Suze et le seigneur Fabrice, qui
doient pour nostre Saint Père des forces
à, prièrent le sieur conte de Tande de

les vouloir assister de ses forces, pour desnicher
quelques heugnots qui s'estoient saisis de quel-
que place; ce qu'il leurs accorda et y alla luy
mesme. De manière qu'estant toutes leurs trou-
pes assemblées, elles allèrent assiéger Tulette,
petite ville à la principauté d'Orange, qui fut
battue, et brèche faite on alla à l'assaut; mais il
ne fut point forcé. Le capitaine Fayllon, qui avoit
une compaignie de gens de pied, y mourut au-
dict assaut, et plusieurs autres. La nuit sépara
le combat; le lendemain au matin on y entra
sans deffiance, s'estant les heuguenots effrayés et
cachés la plus grand part dans des caves, ha-
billez d'abis des paissans; et par ce molen, ilz
espéroient estre eschapés du danger de la mort,
mais tout fut tué et la ville saccagée.

De là, le camp marcha à Mornas, où le sieur
du Bart y estoit arrivé avec quelques gens de
cheval, et si dressa une grand escarmouche, où
mourut le sieur d'Entragues et plusieurs autres.
Le dict du Bart en délogea tout aussytost. Le
canon fut approché du costé où l'on va du dict
Mornas à Lion, et fut fait batterie et brèche là
où le régiment du sieur de Sarlebois fut com-
mandé de donner. Mais arrivant sur la brèche,
ilz se trouvèrent qu'il falloit sauter en bas en-
viron deux canes : ce qui ne se pouvoit faire
sans grand péril. Cependant, l'on fit dresser des
eschelles de charettes au droit de la porte, et y
monterent quelques avanturiers sans grande
résistance; ceux de dedans s'enfuirent et se
restirent au chasteau qui est sur ung grand
roc.

C'estoit en hyver, la neige visita le camp; le
chasteau fut tout aussy tost bloqué de tous cos-
tés. Ilz tindrent peu de jours, n'ayant pas bien
pourvu à leur fait; et en se voulant sauver de
nuict, la pluspart se perdirent et furent presque
tous tués : et aussy estoient-ilz tous des brigans
et gens de mauvaise vie. Il y mourut le sieur de
Venterol, de Rousset et plusieurs autres honnes-
tes hommes, par la plus part des pierres qui
furent jettées du dict chasteau.

Ceste exécution achevée, le camp marcha au
pont Saint-Esprit, logeant du costé de Dauphiné;
car la ville tenoit pour les heuguenots. Le dict
pont fut attaqué; il s'y fit d'aussy beaux et bra-
ves combats qu'il est possible de voir. Enfin, à
l'ayde du canon, la tour Saint-Nicolas assise sur
le dict pont fut emportée de force; le pont fut
coupé de toute une arquade. Il y fut mis des
estançons de bois, cuidant que les brulant le
dict pont tomberoit; mais il advint tout autre-
ment : car estant les dictes estançons brullés, le
dict pont se rejoignit et demeura comme il est
encores. L'on laissa une compaignie à ladicte

tour, laquelle a une vissete qui va jusques au Rhosne. On y laissa ung batteau attaché, et le camp reprit le chemin d'Avignon, estant les hugueots du Dauphiné venus bloquer le dict pont; le capitene qu'on y avoit laissé s'embarqua et abandonna le dict pont.

Estant en Avignon, le cardinal d'Armeignac, le conte de Tande, sieur de Joyeuz, de Suse, délibérèrent d'aller attaquer Aramon, qui est au long du Rhosne, du costé de Langued'oc. Le canon y fut conduit par eau et placé à une lieue vis-à-vis du dict Aramon, d'où la batterie fut faite, et le camp estoit logé autour de la ville. Brèche fut faite, et y fut donné ung assaut, qui fut soustenu. La nuit ceux dedans s'effrayèrent et se rendirent le matin, vie sauve, quoy que leur secours fut à Tessieux, que leurs amenoit le sieur de Baudins, frère du duc d'Asses. Tessieux est en vue une petite lieue loing d'Aramon. Lequel secours les seigneurs délibérèrent aller combattre; on y alla.

L'ennemy fit comme mine de vouloir combattre; mais, quant ce vint à donner le choc, ilz tournèrent tout aussy tost la teste et ce débàndèrent. La chasse leur fut donnée, il en fut attrappé plusieurs, mesme de l'infanterie, qui furent pris et tués. Ils avoient Monfrein, Thesiées tout auprès, où ilz se sauvèrent; nostre camp se retira d'où il estoit party.

Il y avoit deux compagnies du sieur de Sarlebous, logées à Saint-Lorens-de-Aubres, entre Avignon et Baygnolez; le dict sieur craignoit de perdre ses compagnies à cause que toutes les forces des hugenots estoient assemblées au Saint-Esprit et à Baygnolz. Il fut donct arrêté que pour aller desgager ces deux compagnies qui estoient audict Saint-Lorens, que la chavallerie iroit avec quelques gens de pied s'embuscher au bois qui est entre Baygnolz et Saint-Lorens, où estoit le seigneur mareschal d'Anville, conte de Tande, de Suse, de Joyeuse, et fut pour cest effect, mandé au seigneur Scipion, logé à Rocquemaure, de se rendre au dict bois avec chevaux légers, cuidant nous autres y estre devant jour. Mais la plus part de la noblesse d'Avignon, qui fut si longue à partir, fut cause qu'on demeura plus qu'on ne devoit. Ouy bien le seigneur Scipion, qui se rendit au dict bois, comme on luy avoit mandé; et cuidant nous y trouver, il y trouva les hugenots qui s'y estoient logés, de manière que le dict Scipion fut merveilleusement chargé de quatre ou cinq cens chevaux qu'ilz estoient, et le poussèrent jusques aux portes de Rocquemaure. Il y perdit des siens qui furent tués, et de prins prisonniers. Ung cheval qui fut tué sur le chemin joignant le Rhosne ayda

fort à leur retraicte, parcé que il servit de baricade contre les hugueots.

Cependant, toute ceste belle troupe marchoit; et comme nous arivâmes à ces grands sables, qui sont en vue de la porte de Saint-Lorens, nous descouvristmes toute ceste chavallerie hugenote espendue parmy la plaine, venue de chascher le dict Scipion. Nous fumes tous chahys, ne pouvant imaginer que c'estoit. Le soleil estoit ja haut: car nous demeurâmes trop de partir; et comme nous faissions alte sur ces sables, il y en eut quelques-uns qui descendirent à la dicte plaine, où il fut tiré quelques coups de pistolet, et non pas beaucoup. Le seigneur de Cipières, qui estoit leur conducteur, parla aux nostres tant ilz s'approchèrent de près. Le sieur de Sarlebous, présent, insistoit de toute sa puissance ces messieurs à parfaire ce que nous avions délibéré, qui estoit d'aller secourir ces deux compagnies qui estoient dans Saint-Lorens, à nostre vue. Mais il luy fut impossible, de sorte que tout s'en restourna: les hugueots vers Baygnolez, et les catoliques vers Avignon.

Le sieur conte de Tande se retira en Provence, et aussy tost qu'il y fut, il eut commandement du Roy de luy mander en France trois mille harquebuziers, et tant de gens de cheval qu'il pourroit ramasser. Peu auparavant, la dame comtesse de Tande, qui estoit fille du feu mareschal Astrocy, estoit décédée. Le dict conte se résolut d'aller luy mesme trouver le Roy et y conduire les gens de guerre qu'il avoit levé. C'estoit en l'année mille cinq cens soixante et huit, environ le mois de novembre; il fit coronnel des gens de pied le conte de Grignan; plusieurs gentilshommes accompagnèrent le dict conte de Tande, comme les sieurs d'Aubres, Caumons, d'Oye, Baumettes, Saint-Marc, Saint-Martin, Baudimant, Mirebeau, Maiastre, Mazan, Le Pelles chevalier de Cryllon, d'Aups et quelques autres. Il partit d'Orgon. Le conte de Carce demeura au pais pour y commander.

Le voyage fut fort aspre, pour l'extreme hiver qu'il fit, ayant eu tout au long la glace et la neige. L'ordre fut mal gardé en chemin par les gens de pied, qui faisoient ung million de désordre partout où ilz passoient. L'on passa à Saint-Serre, qui estoit assiégé par le conte de Martinenc. De là l'armée print le chemin de Xaintonges pour se rendre au camp du Roy, et le sieur conte alla vers Paris, et l'accompagnerent les sieurs Du Puis Saint-Martin, Baumettes, Saint-Marc, Saint-Martin: et de Paris, après avoir baisé les mains au Roy, s'alla rendre à l'armée, traversant toute la Beauce, la Touraine, payant partout comme marchans.

Estans arrivés au camp de Monseigneur frère du Roy, ledict conte fut prié de remettre ses gens de pied au conte de Brissac, qui estoit colonnel de France. Le jour que Monseigneur devoit venir voir les troupes du conte de Tande estoit fort sombre et couvert; il eut quelques empeschemens, et manda vingt-cinq ou trente seigneurs gentilzhommes audict sieur conte, qui avoit mis tous ses gens en bataille, s'excuser de ce qu'il n'y estoit point venu. Ces seigneurs vindrent au grand gallop, je ne sçay qui en fut la cause; mais tandis qu'ilz parloient au dict sieur conte, tous ses gens de pied, ormis les capitaines, se prirent à courir en grand désordre; et nous qui estions à cheval eusmes prouvéine à les arrester. Du depuis Monseigneur ne les vit point en troupe, on ne sçait pourquoy. Or n'ayant le dict conte de Tande voulu remettre ses gens de pied au dict colonnel de Brissac, comme il avoit esté prié, estant logé le dict conte près de Vertueil qui appartient au conte de La Rochefoucault, Giroar et Caucene, tous eux maistres-de-camp du conte de Brissac, vindrent appeller le dict conte de Tande avec espée et dague pour s'aller couper la gorge avec le dict de Brissac.

Ils trouvèrent le dict conte de Tande dans son logis, où il n'y avoit que le sieur de Mondragon et de Mirebeau. Le dict conte de Tande n'y alla point; il en fut fait plusieurs discours. Monseigneur estoit logé dans Vertueil; l'armée demeura tousjours en son estat.

Monseigneur partit de Vertueil, et va marchant le long de la rivière de Charante. Le camp des huguenots conduit par le prince de Condé, au partir d'icelluy, vint loger à Congniac, mesme le sieur admiral de Chastillon. Monseigneur estant adverty, fit monter à cheval toute sa cavallerie, qui estoit de cinq à six mille maistres, y compris les raistres, et va se présenter devant Congniac. Il fut tiré quelques coups de canon de la ville et sortit ung jeune gentilhomme portant casaque blanche, ung capitaine et quelques harquebuziers, tous à pied, sortirent de la dicte ville à la faveur de quelques murailles rompues et pallis qu'il y avoit. Tout auprès se trouvèrent les sieurs d'Aubres Caumont, Bonfilz, Baumettes, Saint-Marc, lesquelz sans marchander donnèrent à toute bride sur ces sortans. Bonfilz, toute-fois, comme le premier de six ou sept, passa à la mercy des harquebuzades de ceux qui estoient sur la muraille de la ville. Ce jeune gentilhomme fut prins et le demeurant tué; et estant ce jeune homme conduit vers Monseigneur, il fut recogneu; c'estoit Chasteauneuf, de fort grosse maison. Il y eut de ses parens qui luy

furent une grande bravade devant mon dict seigneur, à cause qu'il portoit les armes contre luy. Monseigneur le retint et le donna en garde à ses parens, et il n'y eut rien de blessé en ceste charge que le cheval du sieur de Caumonts, qui eut le col percé d'une harquebuzade.

Quelques jours après, Monseigneur s'alla loger à Chasteauneuf sur la mesme rivière. Le propre jour, l'armée du prince de Condé vint passer au-delà de la rivière, vis-à-vis dudit Chasteauneuf. Il fut tiré quelques harquebuzades le long de la dicte rivière; le prince de Condé vint loger à Bassac et Gernac. Aussy tost que le chasteau du dict Chasteauneuf fut rendu à Monseigneur, il fit redresser le pont et celui des batteaux, en telle diligence, qu'en une heure de jour toute l'armée eut passé l'eau. Le prince fut attaqué et tué. Mais à cause que plusieurs en ont écrits, nous laisserons ce discours, pour dire que le sieur conte de Tande se remaria à ce voyage et print la sœur du viconte de Turaine; c'estoit en l'an mille cinq cens soixante et neuf.

Le sieur de Cipières, après la paix, se restitroit et logeoit ordinairement à Besse. Il avoit ung testament de feu son père, le conte Claude, qu'il vouloit faire ouvrir. Cependant il luy print envie d'aller à Nice voir le duc de Savoye, et en s'en retournant il logea à Fréjuls, où de malheur, ou à propos, s'y trouva le baron des Arcs et quelques autres, qui commencèrent incontinent à faire rumeur et esmouvoir le peuple; ce que entendant le dict sieur de Cipières, qui avoit avecque luy environ quarante chevaux, dict à ceux de sa troupe: « Messieurs, je ne crains pas pour moy; s'il y a quelques-uns de vous qui soit prévenu de justice, je vous conseille vous en aller. » Et quoy que tous le priassent instamment de vouloir monter à cheval et de desloger, il n'en voulut rien faire, disant qu'il n'avoit rien à desmêler avec le baron des Arcs. Cependant la rumeur croissoit et s'eschafoit encontre ledit seigneur et ses gens, qui furent tous tués et esgorgés; et le sieur de Cipières se flant à ung qui luy promist le sauver, fut tué comme les autres. Ce fut grand dommage; car hors la religion, c'estoit ung des gentils seigneurs qui furent en France (1).

Après la paix, le conte de Tande s'en revint

(1) La note suivante, recueillie par l'auteur des Mémoires, se lit à la fin de son manuscrit. Nous la rapportons ici, quoiqu'elle soit à peu près semblable au texte même des Mémoires.

« Le compte Claude de Tande estoit filz de monseigneur le bastart de Savoye et de la fille du conestable de Monmoranti. Ledict Claude, en premières nobces, espouza madamoizelle de La Pallice, de laquelle il eust le compte de Sommerive nommé Honoré et deux filles. Ledict Honoré fut lieutenant du Roy, vivant son père, aux

en Provence, et se préparoit pour recevoir la dame sa femme, et voulut aller en Avignon à son rencontre, là où le dict seigneur tomba malade et y mourut n'ayant laissé aucun enfans.

En l'an mille cinq cens septante et trois, le conte de Carces estant lieutenant de Roy, la guerre se releva; il despescha quatre compagnies de gens de pied de deux cens hommes chascune, et en donna la charge au sieur de Saint-Martin, baron de Cereste, sieur de Saint-Marc et autres dignes de ceste charge. La guerre n'estoit pas fort eschauffée; les huguenots faisoient la guerre au conte et y desrobboient fort et y ravagoient partout.

Après la journée de Saint-Barthelemy, le sieur de la Molle vint, de la part du Roy, mandé à monsieur le conte de Carces pour faire l'exécution des huguenots de Provence, comme on avoit fait à Paris et ailleurs. Le dict sieur conte ne le mint pas en exécution; ains fit si bien qu'il ramena tous ces messieurs les huguenots, mesmes la noblesse, au service du Roy, quitant pour la plupart ceste religion, qui ne fut pas ung petit service au Roy. Monsieur de Tavannes, après la mort du conte de Tande, eut le gouvernement de ceste province, sans toutesfois qu'il y vint jamais; et peu après le mareschal de Rays en fut pourveu.

Sur ces entrefaites, Riés, où commendoit le sieur de Tournon, fut surprins par le sieur d'Estoublon et autres huguenots, qui fut cause que le sieur conte de Carces despescha à forces compagnies de gens de pied, faisant ses régimens, sçavoir, le sieur commandeur de Briançon, le

premiers troubles, estant bon chatolique. Du second mariage, espoza madamoizelle de Fois, de laquelle eust le sieur de Sipières, qui tint le parti uguenot, se tenoit à Bease. Il eust envie d'aler voir ledict de Savoye, son parent, à Nice, et menoit trante et tant de chevaux tous de la religion. A son retour logeant à Fréjus, où estoit le baron Des Arcz, soit de fortuit ou de propos délibéré, peu après l'arrivée de Sipières, il se fit de la ruheumeur; coy oyant ceux qui l'accompagnoient lui vindrent dire et persuader de desloger de là, ce qu'il ne voulut fere, disant qu'il n'avoit rien à démeler avec les Arcz; que s'il y avoit quelqu'un d'eux préveneurs de justice qu'ilz se sauvassent. Tousjours la ruheumeur croisoit, tant qu'on comança d'enfonser portes des logis où estoient logés ses gens. Là il y eust quileun qui ala trouver ledict Sipières lui promectant le sçauver; ce que enfin fuégnant de fere, il le mena en parti qu'il fut esguorgé. Tous ses gens seurent tués; presque peu s'en sauva; à la vérité c'estoit un brave seigneur s'il y en eut de son temps, accompagné de beaucoup de belles vertus, et grand daulmage. Le compte de Tande, son frere, n'en fit pas le cas qu'on cuidoit, car le pere estoit mort. L'on disoit que c'estoit à cause que ledict Sipières avoit un testament solannel qui le fesoit heretier. Ceste race a prins fin au pere; car le comte Hororé mourut sans enfens et tout revint au marquis de Villar, qui n'a eu que des filles.

sieur du Bart, marquis de Trans, Saint-Marc, la Verdière, Saint-Martin. C'estoit en l'an mille cinq cens septante et quatre.

Monseigneur le mareschal de Rays vint en Provence, et amena quant à luy des troupes de gens de cheval, où estoit sa compagnie de gendarmes, conduite par le sieur de Monperons, et amena aussy deux ou trois mille Souisses. Il délibéra d'aller assiéger le dict Riés, comme il fit le vingtiesme de novembre; et y ayant conduit le canon, après y avoir campé quelques jours, le dict Riés se rendit vie et bague sauve. L'armée estoit extremement belle et y avoit d'aussy bons régimens qu'il y en eust en France. Le sieur de la Verdière demeura à Riés pour y commander.

Au party de Riés, le camp marcha à Piedmoisson; le sieur de Saint-Marc fut commandé d'aller, avec son régiment, investir le dict Piedmoisson, ce qu'il fit et en plain jour; après quelques résistances, ledit lieu se rendit. Le camp se rompit et fut distribué par garnisons. Le seigneur mareschal s'en retourna en France et ramena les Suisses.

L'an mille cinq cens septante et cinq, le conte de Carces recouvra trois cens raistres du Languedoc, conduits par le coronnel Stobi; et, aiant dressé son armée, alla attaquer Espinouse, maison d'ung sien nepveu germain; lequel se rendit vie sauve. Il fit démolir le chasteau, et de là il alla assiéger Gauber, qui se fit battre, et soustint ung assaut. La nuit venant, ilz proposèrent de se sauver et abandonner la place; mais il y en eut qui n'eurent pas le courage, à cause du grand effroy qui se mint parmie eux: si bien qu'une bonne partie demeueroient musés dans les maisons et les autres sortirent; mais ils furent presque tous tués, tant ceux qui demeurèrent que ceux qui se cachèrent.

Au party de là, l'on alla attaquer Monfort, où estoit Verdelet. Il se laissa battre. Durant la batterie, il y eut quelque traicté d'accord, et tant fut mené qu'ils se rendirent moyennant qu'ilz fussent conduies en sauveté, et que cependant on mettroit dans le chasteau quelques personnages telz qu'il plairoit au dict conte, attendant l'effait de la dicte composition. Le sieur de Saint-Estienne fut nommé et de fait y alla, et pour ce que la porte estoit barriquée, ilz descendirent une eschelle pour le monter. Et tout aussy tost que ledit sieur fut sur le rempart, les huguenots tirèrent promptement l'eschelle et commencèrent à tirer d'harquebuzades, qui blessèrent et tuèrent quelques-uns. Ilz n'avoient garde de manquer: car la plus par de l'armée estoit venue voir ce spectacle. Monsieur le conte fut ci-

tresmement marys de recepvoir ceste escorne; nussy commanda-t-il de redoubler la butte, quoy que ceux de dedans menaçaissent de mettre en butte ledict sieur de Saint-Estienne, qui se trouva dedans, comme nous avons dit.

Le chasteau ne valloit guerres et fut incontenant tout fraquassé; les soldarts donnoient de tous costés pour y entrer. Verdelet tenoit une grosse bource à la main, appelloit le sieur de Vine, qui enfin s'y approcha et print ledict Verdelet, et n'oublia pas la bource, le mena au sieur conte, qui le fit aussy tost pendre à ung arbre et quelques autres ses compaignons. Or les soldarts en fouillant ledict chasteau, par mauvaise fortune firent le feu à la poudre, la violence de laquelle renversa une tour, où furent accablés beaucoup de braves hommes.

Au party de Montfort, le camp marcha vers Montjustin, qui fut pris et abattu.

De là on alla à Lourmarin qui fut abandonné de ceux de dedans. Les raystres furent congédiés et la plus par des compaignies cassées.

Le seigneur Alphonce estoit au pais avec quelques siennes compaignies, le sieur conte avec la siene et celle du sieur de Montdragon, et force noblesse allèrent à Lavaldaignes attaquer la tour Saint-Martin, qui se laissa battre; ilz furent forcés et tous taillés en pieces. De là on alla à Apt.

Les huguenots qui estoient dans Gignac l'abandonnèrent. De là l'on marcha à Cisteron. Le pont qui est tout auprès dudict Cisteron estoit tenu par le sieur de Gouvernet; estant donc nous autres logés dans Cisteron, le soir le dict sieur conte fit allumer à forces flambeaux et fit provision de forces fouets de chartiers, et puis se mit au chemin dudict pont, qui voit jusques dans les portes de Cisteron; et faisoit faire ledict conte grand bruit, comme si l'on eust conduit le canon. N'estant ledict lieu du pont tenable, le sieur de Gouvernet l'abandonna; il fut abattu, et Thèse aussy.

Au retour, le sieur de Vine attrappa Sainte-Croix à Gignac; mais il trouva moyen de se sauver. La trêve se fit environ le mois de décembre.

Le lieu de Salerne fut saisi par quelques huguenots, et voulant monsieur le conte y remédier, manda le sieur de Saint-Marc, vers Brignole, Lorques, Draguignan, Fréjuls, Grasse, avec tout pouvoir et commission pour faire levée de douze cens hommes.

La ligue des Razatz commençoit à se former; le baron des Arcs estant ung des promoteurs fit sy bien avec ses adhérens, qu'ils empeschèrent que partout le pais il ne se leva pas ung seul

homme; et si le dict sieur conte de Carces eut voulu croire le sieur de Saint-Marc, au retour qu'il fit, qu'estoit que le sieur conte s'allast parquer dans Draguignan avec sa compaignie et la noblesse qui le suivoit, les choses eussent pris autre chemin. C'estoit en l'an septante et quatre, au mois de juillet, avant la venue du sieur mareschal.

La paix se fit mille cinq cens septante et six, et lors le dict sieur mareschal revint en Provence, au mois de septembre, et ammena le présidant des Arches avec pouvoir de prendre des conseillers de la court de parlement, tel nombre et telz qu'il adviseroit pour faire justice. C'estoit à la requeste des Razatz, qui avoient mandé des députés au Roy, et obtenu de Sa Majesté ceste dépesche. Le lieutenant Bonfilz estoit le principal autheur et proumoteur de ceste affaire.

Le sieur conte de Carces assembla ses amys à Salon. Ilz se trouvèrent environ quatre ou cinq cens chevaux pour aller au rencontre du dict seigneur mareschal. Mais ledict seigneur en estant adverty, manda au sieur conte de ne bouger dudict Salon et luy vouloir attendre. Toutes fois ledict sieur conte n'en fit rien; ains l'alla trouver à Tarascon où il estoit pour lors, ce qui ne fut trouvé guères bon par le sieur de Torretes. Les Razatz envoièrent dire au sieur mareschal que s'y l'avoit agréable, ilz iroient vers luy avec cinq cens chevaux et mille harquebuziers: ce qu'il refusa, leur mandant de ne bouger sans mandement, et pareillement renvoia ledict sieur conte. Puis le seigneur mareschal print son chemin pour Aix, passant par Aiguères, et lors manda à ces Razatz, qui estoient desjà à Saint-Maximin, de venir à Gardane, où ledict seigneur se rendit avec le sieur président des Arches.

Au dict lieu de Gardane, les Razatz, noblesse commune, formèrent leur plainte, demandant justice; auquelz fut respondu que le Roy les avoit envoiés pour cest effect qu'ilz y travailloient de sorte qu'un chacun seroit content, leur disant qu'ilz vinsent à Aix pour y proposer leur requeste; et ayant séjourné lesdicts Razatz six jours audict Aix, on leur donna congé le dix d'octobre pour y admettre le conte de Carces, qui y vint soudain.

Les Estats furent mandés, et à tous les gentilzhommes Razatz le seigneur mareschal manda particulièrement d'y venir sur sa parole; ce qu'ilz ne voulurent faire: pour cela les Estats ne furent pas moins tenus dans Aix. Le clergé députa monsieur l'évesque de Toulon, le sieur de Porrières pour la noblesse, et le sieur de Rouille premier consul d'Aix pour le pais. Le président

des Arches se tint toujours à Aix ; le seigneur mareschal alla visiter le pais de Provence, puis retourna audict Aix.

Peu avant Noel, le conte de Carces qui n'avoit bougé d'Aix du depuis les Estats, s'empartit pour aller à sa maison de Carces. Puis le sieur mareschal alla passer les festes à Marseille. C'estoit l'an mille cinq cens septante et six.

Il sembloit que la Provence se fut my partie pour se plustost mettre en ruine ; car pour en parler avec vérité, il n'y avoit pas beaucoup d'occasion de se département. Les huguenots qui avoient esté sauvez par la bonté et discrétion du conte de Carces s'en devoient resouvenir, car s'il eut voulu effectuer la créance que le sieur de La Molle luy apporta de la par du Roy, ilz estoient tous mors et leurs biens cōouroient fortune ; pour le moins eussent-ils eu leurs maisons saccagées : au contraire, comme dit a esté, il s'aprochoit d'eux, les caressant et traitant fort amiablement. Pour les communes, elles en avoient encore moins d'occasion et n'eussent sceu, comme ilz ne sceurent faire voir chose d'importance ny qui fut de valeur. Mais l'on recogneut bien tost que ce n'estoit que certaines gens mescontans et trops difficiles à contenter, et tout plein d'autres qui cuidoient avoir fait de grands et signalés services, desquelz ilz n'avoient pas esté (à leur advis) récompensés : si bien que par leurs artifices et menées ilz incitèrent les communes à faire ceste rumeur.

Les principaux auteurs estoient les sieurs d'Oraison, du Bart des Arcs, Torrettes, Carbrières, Sénas, Flaçans, Entrequesteaux, La Molle. Pour les communotés, c'estoient : Grasse, Fréjuls, Fayanse, Draguignan, Hières, Toulon, Barjau, Brignole, Saint-Maximin, Antibes, Castelane, Lorgues. Il y eut une entreprise dans Arles, conduite par Arbant Spiar ; tous ses complices estoient de ladite ville ; le sieur mareschal de Retz y alla tout aussi tost ; et du dict Arles manda par toute la province de prendre les armes et se garder. Pour luy il print le chemin de Nice, passant par Carces, où il luy fut fait la plus grand chère qui se peut dire, et continuant son chemin, passa par Canes, où arrivé il cheut de son cheval et demeura assés de temps comme mort ; estant revenu, ledict seigneur se treuva en paralysie de tout le costé droit.

Le huit janvier 1577, il fut tenu une assemblée à Brignole, où estoit présent le président des Arches, audevant duquel fut fait l'union de ceux de la religion qui promirent de servir le Roy et les communes, et fut mis ung homme pour feu. Le sieur de Sainte-Croix se saisit du lieu de Vians, où tout aussitost il y fut assiégé et

contrainct capituler pour la rédition d'yceluy, comme il fit.

En ce mesme temps, le conte de Carces eut déclaration du Roy que ce qu'il avoit fait, il l'avoit comme chose faite pour son service, ne voulent qu'il en fust recherché. Il vint à Aix, et de là avecque le sieur président des Arches allèrent en Arles pour faire le procès à ces entrepreneurs. Le seigneur de Saint-Andiol prisonnier pour ce fait mourut en la prison ; le bruit est que ce fut par poison. Monsieur le mareschal alla à Luques en Italie. Le lieu de la Sainte-Baume fut saisi par ung nommé le capitaine Rabberry serviteur du sieur de Vins. Les Razatz tindrent une assemblée aux Arcs, où fut levée d'hommes et de vivres ; lesdicts Razatz députèrent vers le Roy le baron d'Orraison, sieur de Carbrières, et la commune d'Antibes contre le conte de Carces, auquel conte de Carces le Roy manda peu après que le plus grand service qu'il luy désiroit rendre, c'est qu'il accommodast les choses de façon que Sa Majesté n'en entendist plus parler.

Le capitaine Férier, huguenot, qui estoit logé dans Menerbe, commença à courir en Provence. Le conte de Carces estant en Arles, quelques troupes du Languedoc vindrent courir au Baron une lieux près d'Arles, dans la Camargue, qui fut cause que ledict conte commanda à quelques gens de cheval, qui estoient auprès de luy, qu'ilz passassent au Languedoc pour revanche. Ledit conte s'en revint à Aix, où arriva le sieur des Bourbiques, l'un des maistres d'ostel de Sa Majesté, par lequel Sadiets Majesté mandoit d'obéir au conte de Carces, et fist ledict Bourbiques plusieurs remonstrances aux Razatz sur ce subject ; mais tout fut en vain. Monsieur de Paris vint aussi en mesme temps et fit de son costé tout son pouvoir pour ledict accord sans effect.

Le mareschal de Bellegarde vint en Avignon ; le conte de Carces l'alla voir et le sieur cardinal d'Armeignac aussy. Sur les entrefaictes, le sieur Stoublon se vint loger à Courbon avecque des troupes huguenotes. Les sieurs de Vins, de la Verdière, Saint-Martin se minrent aux champs dressant des gens de pied ; d'ailleurs les Razatz s'esmurent faisant des troupes. Cependant revint le sieur mareschal de Retz à Toulon, et manda à tous ces élevés qu'ilz n'eussent à bouger, et manda au sieur de Saint-Martin commission pour lever quatre compaignies de gens de pied ; manda ledit sieur mareschal à toutes les villes ne laisser entrer gens de guerre sans son exprès commandement, et print le chemin d'Arles. Le conte de Carces alla à Tarascon.

Le Roy avoit donné une compaignie de gen-

darmes au comte de Sault, laquelle il dressoit à Salon. Or est-il que voyant le Roy ces inimitiés de Provence si endurcies, pour avoir temps d'y remédier, il despescha ledit seigneur grand-prieur de France pour commander en Provence durant la maladie du mareschal de Retz, et arriva en Avignon au mois d'ost; où l'ala visiter ledit ~~sieur~~ mareschal de Retz, qui s'aresta audit Avignon, et le grand-prieur vint à Aix faire vérifier son pouvoir.

En Avignon, cependant, fut résolu d'aller assiéger Menerbe. Les troupes de Provence y allèrent en septembre; ladite place fut assaillie et battue de quinze canons, et y fut traicté accord, et accordé qu'ilz rendroient la place vies, armes et bagues sauves, en recevant une somme d'argent.

L'accord fait, ceux du camp alloient librement dans la ville, et ceux de dedans sortoient à son plaisir. Mais y arrivant le sieur de Saint-Aubin à l'improviste et s'estant glisé dedans ledit Menerbe, il troubla bien l'acor; car d'abor il poignarda le capitaine Férier qui y commandoit; plusieurs du camp, que ledit Saint-Aubin y trouva dans la ville, furent retenus prisonniers. La batterie recommença plus fort que jamais. Il fut fait de grands combats. Le sieur de Sénas y fut tué et plusieurs autres. Enfin il fallut bloquer ledit lieu, ne pouvant estre forcé, et y fit-on trois fors, dans l'un desquelz estoient logés les François, aux autres deux les Corces et Italiens.

Cela fait, le sieur grand-prieur vint à Aix en novembre, et fist publier la paix.

Je ne veux pas oublier de dire que le comte de Monttafier, qui estoit venu avecque le grand-prieur, s'estant départi du camp de Menerbe pour aller à Aix, il loga au logis de la cloche audit Aix. Il fut suivi peu après par le sieur de Saint-Martin, qui alla audit logis accompagné de Siguirany, Bastier, Bovions et ung laquay, lequel portoit une pistole en sa main, et entra dans la salle où disnoit ledit comte; et iceluy laquay gagna le derrière de la chéze, où il estoit assis, et luy délascha sa pistole, qui luy brisa ce grand os de l'échine, de manière que ce pauvre seigneur ne peut bousger de la place. Le sieur de Saint-Martin entre dans ladicte salle l'espée au poing, de laquelle il donna ung grand coup sur la teste dudict comte; et se voulant sauver, passant devant la porte de la cuisine, il receut ung coup de broche au travers du corps, qui le porta par terre. Il fust aussitost porté à ladicte salle par les gens du conte, lequel voyant rendre l'esprit audit Saint-Martin, luy dist: « Pauvre gentilhomme que t'avois-je fait qu'autant d'honneur qu'à un prince. » Il en fut parlé diversement; mais il ne faut pas tout

dire ce qu'on sçait. Ledit conte mourut de ce coup.

Le mareschal de Retz s'en retourna en France, et fist avecque le Roy que le comte de Suze eut le gouvernement de Provence; de quoy advertit, le comte de Carces délibéra de l'empescher et y résister de tout son pouvoir: et de faict il manda à tous ses parens et amis de venir à Salon où il estoit. D'autre part, monsieur le grand-prieur, qui commençoit à s'aymer fort en Provence, donna ordre que messieurs de la cour du parlement et la noblesse du pais mandèrent en avril au Roy pour supplier Sa Majesté laisser ledit sieur grand-prieur au gouvernement; ce que le Roy ne voulut accorder. Ains, continua ledit de Suze. Le baron de La Garde mourut, et le sieur grand-prieur fut pourveu de l'estat de général des galères.

Le sieur du Bart, qui estoit gouverneur d'Entilbe, fut tué par un sien serviteur domestique, dans sa maison du Bart. Le baron d'Oraison fut pourveu dudict Entilbe.

Le comte de Suze ayant sa despesche du gouvernement de Provence s'en vint à Suze, ce que sceu par ledit grand-prieur, qui estoit à Marseille, ce manda descharges à messieurs du parlement du commandement de Provence, et quelques prières que tout le pays luy en peult faire, il ne s'en voulut plus mesler; ains monta sur ses galères et s'en alla à Toulon.

Le sieur de Baudiment, disant vouloir mener des troupes à monseigneur le duc, frère du Roy, en Irlande, se saisit du lieu de Saint-Pol-de-Durance, et y assembla tant de gens de guerre qu'il peut. Messieurs de la court du parlement firent ung arrest enjoignant audit Baudiment de marcher sans s'arrester, ny audit Saint-Pol, ny autres lieux du pais, sur grosse peine. Or ledict Baudiment ayant amassé trois cens et tant d'hommes de pied, et trante à quarante de cheval, partit dudict Saint-Pol avecque une partie d'icelles troupes, pour aller au Canet secourir ung sien frère, que les Razatz avoient assiégé; et passant par Besse, se saisit du chasteau.

Messieurs de la cour mandèrent d'abondant à tous les deux partis de se retirer et poser les armes; ce que ne fut fait. Le baron d'Allemagne et les troupes des Razatz se logèrent au Luc, et se fortifièrent de leur costés. Et les sieurs de Vins, de Biost, d'Oize, Le Gant et plusieurs autres, avecque forces gens de pied et de cheval, se logèrent à Contignac et aux environs. La ville de Brignole appella le sieur de Pontèves pour son gouverneur; tout branloit pour la guerre.

Le vingt huit septembre en l'an mille cinq cens septante huit, fut tenu une assemblée à

Aix, où fut délibéré advertir le Roy de ces désordres, et de prier le conte de Suze, qui estoit en Avignon, de retarder sa venue, attendant la volonté du Roy. Et ung peu auparavant ladite assemblée, le conte de Suze avoit envoyé à messieurs de la cour sçavoir s'il entreroit dans Aix avecque son train seulement, ou avec forces; et par le mesme envoia interriner ces lettres du gouvernement (et ce fut par le sieur d'Alain). Et envoia aussy ledict sieur conte, le jeune La Coste aux sieurs d'Allemaigne et Beaudiment, desquelz il n'eut réponse qu'ambigue.

Le sieur de Vins envoia dire à messieurs de la cour qu'il avoit esté contraint avec ses parens et amis prendre les armes pour se défendre du conte de Suze, son ennemy capital; ayant esté adverty que le mareschal de Retz n'ayant peu effectuer son mauvais dessein contre le conte de Carces, il avoit practiqué ledict de Suze, et l'avoit fait pourvoir du gouvernement à fin de mieux exécuter son entreprize; et pour luy, qu'il en estoit marry; délibéré toute fois de défandre ledict conte de Carces de tout son pouvoir. La dicte assemblée sy dessus mentionné députèrent pour aller parler au dict conte de Suze le sieur président Quariollis et les sieurs conseillers de Chasteauneuf, d'Auribeau, de Masarques, et deux consuls d'Aix, sçavoir : Sainte-Croix, de Nas, pour l'effaict que desus est dict, sçavoir, pour arrester la venue dudict conte en Provence.

Ledict conte de Suze après avoir ouy ces messieurs, il se mint en colère et usa de paroles rudes. Enfin il dit qu'il atenderoit enquore huit jours pour veoir que voudroient faire ces eslevés en arme: et pour responce de l'advis qu'il avoit demandé à la cour de venir fort ou peu accompagné, la cour le remint à sa volonté, l'assurant que venant de la part du Roy, comme il faisoit, il seroit tousjours le bien venu. Les députés revindrent à Aix ormis le président Quariollis, qui demeura en Avignon.

Arrivé à Aix, le sieur de Sainte-Croix et autres furent despeschés vers le sieur de Vins, pour le prier au nom de messieurs de la cour et du pais, attendu que s'estoit la volonté du Roy, que le conte de Suze eust le gouvernement, de pozer les armes et se retirer à leurs maissons. Leur responce fut qu'ils estoient advertis que du Dauphiné descendoient des troupes huguenotes pour se joindre avecques leurs ennemis, et qu'ilz estoient sur leur défensive. Aussi estoient-ils alors bien renforcés, ayant plus de quatre cens chevaux et douze à quinze cens hommes de pied. Le conte de Suze en estant adverty despescha forces commissions qu'il manda en Provence, pour fere lever des gens de pied.

Le seigneur Alfonse estoit logé dans la ville d'Aix avecque des compaignies de Corces, et n'estoient guère bien avecque la ville, qui voulut avoir la garde de la porte Saint-Jan; et le sieur Alfonse se logea dans les Augustins à la tour desdict Augustins, du costé des jardrins. Il y eut quelque reumeur à laquelle moururent quelques hommes, entre autres de ceux de la ville le capitaine Michel Brienson.

Quoy voyant, messieurs du parlement fermerent la cour et fisrent sortir tous les estrangers indiféremment, et donna la garde des Prêcheurs et maison-de-ville au sieur Alfonse; le palais aux marchands.

Après que le sieur de Vins eut recouvert des forces nouvelles, tant de gens de pied que de cheval, que luy amena le sieur baron de La Roche et autres du Conta et du Dauphiné, il s'ataqua premièrement à Draguignan.

Le sieur de Suze mande le sieur d'Alain à Aix, et peu après luy mesme monte à cheval sans mot dire et avecque sa compaignie de gardarmes, tout d'une traicte, se vint jeter dans Aix, commensa à dreser tant de forces qu'il peut. Il y trouva ledict sieur Alfonse et quelque noblesse qui le vindrent veoir. Le baron des Arcs, Le Muys et prou d'autres estoient dans Draguignan, et le sieur de Vins à Trans, Baediment à Flayos-au-Val, et se faisoient la guerre.

Peu de jours après, voyant que le conte de Suze ne bousjoit d'Aix, vindrent les dites troupes carsistes à Tourves. Le baron des Arcs despescha La Barlière avecque traize enseignes pour aller à Brignolle: où estant, Ilz démollirent tous ces beaux bastimens du sieur de Vins. Ilz luy compairent tous ses arbres et dicipairent tout. De Brignolle vont loger à Courrans.

Le sieur de Vins y despescha les sieurs de Buoux et Du Buisson, qui allèrent assiéger ledict Courrans. Ceux de dedans sortirent la nuit en effroy; il en fut tué trois ou quatre cens, presque sans défance, par lesdictes troupes de Buoux et Du Buisson, aydées pour le sieur de Vins, qui par cas fortuit revenoit passer chemin. Le sieur de La Verdière surprint le lieu du Puis, près d'Aix, par escallade. Il fut fait aussy une embuscade près de Brignolle; ceux de Brignolle sortirent et furent attrapés. Il y en mourut à force et furent menés batant jusques aux portes.

Le conte de Suze, qui estoit à Aix, oyant toutes ces nouvelles et se voyant mal accompagné et mal servy, estoit en grand peine et craignoit de recevoir quelque honte; et de faict, un soir monte à cheval avecque le sieur de Gladage, a peu de troupes, part dudict Aix et s'en va rendre à Cadenet et de là s'en retourna; son

filz le suivit avec le reste de ses gens et print le mesme chemin.

Le chevallier de Clavaison venoit pour ledit sieur de Suze avecque des troupes. Il fut rencontré à la plaine de Senés par le baron de La Roche; et estant ledit Clavaison plus foible, promit s'en retourner et ne revenir plus en Provence, comme il fit. Le sieur de Solies, revenant de la cour, trouvant le sieur de Vins si fort comme il estoit, print envie de faire la guerre à ses subjects de Solies et print les troupes du sieur Du Buisson pour cet effait, et se firent fort la guerre. La fin fut que la gallerie de Solies fut abatue et tout ce qui estoit de beau discipé.

Beaudiment alla attaquer Congolin qu'il print. De là, faisant la guerre à ceux de Saint-Tropes et Grimault, tomba dans une embuscade où il fut attend d'une arquebuzade, duquel coup il mourut lors mesme (c'estoit ung bien brave et honneste gentilhomme).

L'an mille cinq cens septante neuf, le sieur d'Estoublon descendit avec des forces huguenotes et alla trouver le sieur de Pontèves à Brignole, et le sieur de Muy et Tanneron se joignèrent avec eux et allèrent faire tous ensemble une embuscade à Cabasse, où estoient logés les troupes du Buisson qui estoient sur son départ, ayant mins tout son bagage dehors, sur lequel se rua la dicte embuscade. Tout fut prins et ravagé; Le Buisson sort et y eut quelque combat, auquel le sieur Du Muy resut une arquebuzade en ung bras; il n'i eut pas autre grand effait.

Le sieur d'Espinouze venant de la gallerie de Solies avecque sa compaignie, logeant à Saint-Martin, il fut surprins par le sieur de Pontèves et fait son prisonnier, on le mena à Barjau où commandoit ledit de Pontèves. Peu après il conjédia ledit Espinouze, qui fut cause que la ditte ville de Barjau s'esleva et failirent à tuer ledit de Pontèves et le menrent dehors et tous les gens de guerre qui y estoient logés.

Fut tenu une assenblée à Lambesc des communes, où il fut deslibéré mander au Roy; et cependant fournirent des vivres aux troupes du sieur de Vins et point aux autres. La cour de parlement ne voulant octorizer ladicte assenblée, fit une déclaration, le dix de mars, par laquelle elle desclaroit tous élevés en armes crimineux de lés-majesté, permettant qu'on leur courast sus et les mint-on en pièces.

Le vingt sept mars audit an, le conte de Grignan et le sieur des Taillade vinrent de la cour apportant lettres du Roy, par lesquelles Sa Majesté mandoit qu'il avoit remis le gouvernement au mareschal de Rets et qu'il estoit de vollonté de remettre le conte de Carces, pourveu qu'il

mint le pais an paix. Il ne fut guerre bien reseau à Aix. Toutte la cavallerie du sieur de Vins estoit logée à Cuers; le sieur d'Oize y commandoit. Il s'i laissa surprendre. Il y eut quelques hommes tués et de chevaux prins; sans l'arrivée du sieur de Vins il fut allé plus mal. Mais y arrivant à propos, comme il fit, il rembara ces gens là et recouvra la plus part des chevaux prins.

Le sieur de Bargème estant à son chateau de Millas, il fut assailly par ses sugets, tué, estant agé de plus de quatre vingtz ans, sa femme blessée, ses enfans tués et la maison rassée, sans avoir fait la guerre. Pareillement fut abbattue Sainte-Maxime et le chateau de Cuers qui appartenoit au sieur de Baudiment.

Le quinze apvril audit an, le seigneur cardinal d'Armaignac vint à Aix. Il y fut receu avecque beaucoup d'honneur; le Roy le mandoit pour commander. Les Razats se mettent aux champs. Plusieurs villes qui n'avoient encore bougé s'en meslèrent; disant qu'elles ne vouloient point de paix tant que le conte de Carces aura commandement.

Le sieur de Mérargues, consul, sortit d'Aix, et tous ceux qui dépendoient du conte de Carces furent maltraités et plusieurs enprisonnés. Le sieur d'Estoublon, estant à Brignolle, dresse ung piége à ceux du Val, qui, voulant sortir, furent bien battus et tués. Le sieur de Vins, avecque ses troupes, logeoit à Varages Tavernes, où il receut lettres du sieur cardinal, le priant de ne s'approcher point d'Aix, afin de leur donner moien d'accommoder toutes ces affaires suivant l'intention du Roy.

Il vint ung secrétaire du Roy qui trouva ledit de Vins en campagne avecque sept cens chevaux, fist response qu'il ne désiroit rien que d'obéir au Roy, offrant pour ce faire toute chose, despescha le sieur d'Oize vers ledit cardinal pour le prier luy ferre fournir vivres, afin qu'il n'eust occassion de courir pour en avoir. Cependant deffaillant vivres, il fallut changer de logis, et vinrent à La Roque et Saint-Zacarie.

Le premier jour de may audit an, passant le sieur de Vins auprès de Très, ceux de dedans sortirent à l'escarmouche de gayeté de cœur, qui fut cause qu'on leur fit une charge, où moururent quelques uns; et y fut bruslé quelques moulins.

Le sieur cardinal manda incontinent le porte notaire du Renest au sieur de Vins, se pleignant qu'il s'aprochoit d'Aix, s'estoit la faute des vivres qui en estoit cause. Toutefois il reboursa chemin et print le chemin de Besse le troiziesme jour de may.

Le quinziesme, la paix fut publiée par arrest, portant abolliion de tout le passé, laissant aux

Razatz à se pourveoir par la voïs de justice, enjoint à tous de passer les armes, rendre les lieux occupés dans six jours, à faute de quoy sont déclarés criminelz de lès majesté et désobéissans.

Le seigneur cardinal s'asambla à Saint-Carnart avecque le comte de Carces, quelques présidens et gentilz hommes, et résollurent qu'attendant ce que voudroient dire les Razatz, le sieur de Biost et de Mont-Dragon seroient mis, l'un au Puis et l'autre à Saint-Paul, pour garder les cources, et que on leur fourniroit des vivres. Ceux d'Aix ravirent les vivres qu'on portoit au Puis. Cependant la Royne mère, qui estoit en Languedoc, manda un gentilz homme à la cour de parlemens d'Aix leur dire qu'elle arrivera audict Aix dans dix ou douze jours. Après cependant on donnoit ordre que toute chose allasse bien, par quelque traive ou autrement.

Les Razatz cependant attaquèrent Congolin, où estoit le sieur de Gien et quelques autres, qui furent forcés et tous tués.

Le quinze may, entrant le sieur président Des Arches dans le pallais, comme il avoit accoustumé, il se dressa une si grande rumeur contre luy, que sans le seigneur Alphonse, il estoit mort sans respir. Ce jour mesme, fut fait ung arrest que puis que les ellevés en armes n'avoient satisfait et rendu les places, qu'il seroit procédé contre eux par main millitaire, pour avoir les dittes places occupées, et permins au peuple leur courir sus et mettre en pièce; et sera requis ledit cardinal de commander au Puis pour le Roy bailler main forte aux demandeurs.

Aussitost le viconte de Cadenet fut despesché pour commander jusques que le Roy y auroit pourveu, et commensa d'enprisonner ceux qui s'estoient retirés des troupes. Il se fit une ligue à Aix, et dans Marseille plusieurs levées d'hommes se falsoient de tous costés, et toute chose se disposoit à la guerre.

Quoy voyant le sieur cardinal, le dix huictiesme may party d'Aix pour s'en retourner en Avignon, et le sieur Des Arches le suivit, le lendemain, partant de nuit. Ceux de Draguignan vont assiéger Trans, où estoit le baron dudit Trans, sa femme et enfans, de mauvaise fortune. Les soldarts estoient dans le villaige, qui y furent pour la pluspart attrappés et tués: de manière que ledit baron se trouvant mal accompagné, manda au sieur de Vins pour avoir secours. Il y alla tout aussi tost; mais à cause de la rivierre qui touche ledict chasteau, il ne peut mettre personne. Il y retourna encores pour la seconde fois et y mit ung capitaine avecque

quinze soldarts. Ceux du siège voulant empêcher ledict secours et s'esloignant ung peu trop furent chargés et bien battus.

De là le sieur de Vins se retira à Salcone. Le sieur de La Molle, nepveu germain du comte de Carces, alla vers la Royne au Languedoc, menant quelques communes avecque luy pour demander justice. La Royne le tensa fort, manda le sieur de Vêrac, avecque une ordonnance, faisant commandement à tous ellevés en armes qu'ilz eussent à les passer, dans le quatorzième de juin, et dans ledit an rendre les places, eslargir les prinssonniers, à peine d'estres déclarés rebelles à Sa Majesté, quassant tous arrests et ordonnance précédentes.

Le dit sieur de Vêrac alla à Trans; mais les Razatz ne vollurent quitter le siège, durant lequel le sieur d'Estoublon, qui y commandoit, estant derrière la porte d'un jardin, fut atteint d'une arquebuzade, duquel coup il mourut. Peu après ceux du chasteau se rendirent contre la vollonté de la damme dudit lieu; ilz furent tous tués, la maison rassée, laditte damme et ses enfans furent détepus prisonniers. Le dit Vêrac qui estoit présent audit siège, dist après à la Royne, que s'il y eust eu seulement six hommes dans ledit chasteau de la vollonté de ceste damme, qu'il n'auroit point esté prins. La Royne manda encores de rechef l'abbé de Gassaine et le sieur de Montmorin pour commander à ces ellevés de quitter les armes. Le comte de Carces offrit d'obéir pourveu que les Razatz en fissent de mesme.

Cependant la Reine part du Languedoc, et s'en vint en Provance par Arles, et arriva à Marseille le jour de juin. Il lui fut fait une belle antrée. Les cartiers sortirent hors en armes; l'artillerie joua et tout de ce quoy ilz se peurent aviser. Elle avoit son conseil, manda incontinent le baron de Curton, le sieur de Maligni, Grignan, Vêrac au compte de Carce, qu'il eut à randre le Puis audict Maligni, et Saint-Pol à Vêrac; ce qui fut fait; et de là Curton alla vers les Razatz, manda ladite damme quérir une chambre, ausquelz elle bailla le pouvoir du sieur Grand Prieur et le governement de Provance, leur commandant le vérifier.

Les Razatz prirent Pierrefeu et tuerent tout ce qui y fut trouvé.

Le pouvoir du Grand-Prieur fut vérifié le 12 juin audit an; et places randues, les armes posées.

Le cappitaine Piard détenu dès long-temps prisonnier à Arles, évada; il y eust une grande reuthmeur à laquelle Letalier dudit Arles fut pandu, et quoy qu'en le jetant la corde se rom-

pit, il fut relé et pandu. La fureur du peuple fit cela.

La Reine manda venir le compte de Carces à Marseille, le baron Des Arz.

Le capitaine Boyn arriva aussi en Marseille, accompagné de carante hommes, portans tous chapeaus bleus, bravant fort; le compte de Carces fut averti et s'embarqua; prit le chemin de Scalon le 13 juin. La Reine vint à Marignane, où le compte de Carces la vint trouver; de là ala à Aix le 25 juin, et le darnier du mois se randit à Mannezin près Aix, tousjours accompagnée du cardinal de Bourbon, Mioseps et de Monmoranti sieur le Lièvre, là où le compt de Carce la vint trouver avec cinq cens chevaux; estoient encores avec la Reine, le Grand Prieur, Lansac, de Foix, Des Arches. Le sieur de Vins parla à la Reine et lui fit une belle remontrance. La Reine y prit plézir, commanda audit de Carces revenir le landemain.

Landemain, premier juillet, la Reine y amena le viscompt de Cadenet, le sieur de Faulion, baron d'Oraison, Des Arz, Pontèves, Terrettes, Vantabron, Cabrier, La Barbine, d'Allons, Le Mul, Thaneron.

Le compt de Carces y mena Vins, La Verdère, Croze, Oize, Saint-Audiet, Saint-Marc, Bessadin, de Vilar, Bagnes, Blosen, Le Cardinal, Saint-Janet, Buoulz et d'Aux.

Tous arrivés dans la chambre la Reine, elle fit une belle remontrance, voulant que tout le passé fut oblié, et que tout se rangeat pour le service du Roy, le Roy n'estant pas moins qu'avoit esté ses prédécesseurs; ce quelle vouloit; et nous amonestoit de vivre tout aultrement, et amplifia fort ce discours en bons termes, fit lire une ordonnance par laquelle y promettoit ne prendre les armes sans l'expres commandement du Roy et voulut que le signissions tous. Le compte Carces refusa, disant qu'il estoit lieutenant de Roy. La Reine replique: « Signés, si-gnés, nous sçavons bien que vous avez tenu la main à tout ce que est fet. » Il signa et parafa. Il y avoit prou querées particulières.

La Reine command au sieur mareschal et Grand Prieur d'acomoder le tout, comme il fut fet. Quoy fait, la Reine ala à Aix et le compte à Saint-Pons, où il congédia la pluspart de la troupe; et le landemain se randit à Aix, où fut travaillé pour afermir la paix entièrement. Les prisoniers furent relachés.

La Reine partit pour son retour le 6 juillet. Le sieur Grand Prieur l'accompagna, et revenant, il fut fort malade à Arles.

Le 11^e jour d'aoust, il y eut une grande reuthmeur à Aix la ville, contre les Corces;

l'arrivée du Grand Prieur et collonel Alphonse y remédia, et firent lequels Corces mis dehors moyennant quelque argent qui leur fut baillé.

Le filz du sieur de Bargenne, estant à son chasteau de Bargenne, fut creuelemant asasiné par ses sugets et ses frères aussi.

Le Grand Prieur fit sa visite et fit abattre barricades et tant fit exécuter quelques mauvais guarnemens.

[1580]. Furent mandés les Estatz à Saint-Maximin le 3 janvier; fut député le sieur de Vauclauze et Guanteri pour aler en court.

Le baron d'Oraison, logeant au chateau de Manosque, la vile s'esmeut et l'asiégèrent. Le Grand Prieur y ala; le président de Moncal conseilla sursis; et tout fut apaisé.

Le combat du sieur de Mazas, de Vaucluze et du frère du recteur de Carpantras se fit hors. Il y avoit cent chevaux entre les deux parties; et y mourut d'un et d'autre d'onnestes hommes. Se fut la ruyne de la méson de Vaucluze.

Monrond du Dauphiné, logé à Saint-Vincent, commença à courir par la province et à faire contribuer en avrill.

Le seigneur Grand Prieur asambla à Aix asforce noblesse et comunes pour achever à pasifier tout, et manda au compte de Carces; mais qu'il n'amenat point avec lui de ceux qui s'estoient trovés au combat du Contat.

Peu après, arriva le sieur de Baux de la court, qui avoit commandement du Roy de travailler à pasifier toutes choses.

Le sieur de Vins eut alhors mil escus de rante pour l'affère de Pignans.

Le sieur Alphons fut dépéché de là la Durance pour s'oposer à ceux de Saint-Vincens, avec pouvoir de commander; et furent drées quatre compagnies commandées par le Revest de Brouse, Tribolet de Forcalquier, Constans de Sisteron et Bolisoni d'Aix, contenant de pou près soixante homes par compagnies.

Le compte de Carces vint à Aix le 16 may audit an. Ceux qui s'estoient trovés au combat du Contat feurent refusés à la porte, et landemain appelés; tout s'acomoda.

Le 16 y eut un axes de peste audit Aix, qui si eschaufa après, exterminant et tout presque feuit.

Le sieur Patris d'Avignon fut tué, et ceux qui le tuèrent ne bougèrent d'Avignon. Il appartenoit au cardinal d'Armagnac.

Corut la coceluche tout partout, qui offensa fort un chaseun, corut par tout le pais.

Le Grand Prieur manda secourir Tulard assiégé des uguenotz. Y ala le sieur de Saint-Maximin, lieutenant de la compagnie des gensdarmes.

mes du Grand Prieur, et les Corces qui y firent bon devoir et y mirent du secours.

Les ugenotz vindrent geter une embuche près Cisteron. Les Corces voulurent sortir; il en fut tué quinze ou sèze.

La chambre tenant les vacations ala d'Aix à Cucuron, causant la peste, à la fin de septembre, et delà à Pertuis, et venant la Saint-Rémi, le présidant de Tetz vint establir la grand chambre à Saint-Maximin au nombre de vint conseillers et le cart et quint présidant.

Le sieur de Lauriz second présidant s'areta à Pertuis avec une chambre. Le sieur Cariolis à Sçalon.

Les ugenotz en nombre de catre à cinq cens chevaux vindrent ravager jusques à Oreson, et ceux d'Orange vers le Bourmarin; fut cauze que le Grand Prieur dressa des forces qui ne durarent que vint jours.

[1581]. Gourvernet se saizit du chateau de Coipin près Cisteron.

La paix fut publiée à Saint-Maximin le 17^e mars audit an par la court y estant.

Pour recovré Poipin et Saint-Vincens, l'on paya trente trois mil livres.

La vile d'Aix eut entrée le jour Saint-Roc 16 aoust.

Le duc de Savoye se maria à la fille d'Espaigne.

Mille cinq cens huicttante deux, aparut en may une grande comette ayant longue queue.

Le conte de Carces mourut en ceste année là en sa maison de Flassans. Et au mesme an le pape leva dix jours du mois de décembre.

Le capitaine Enselme fut prins au bourg de Sainct Jehan d'Aix, par le sieur Alphonse, qui le fit conduire au chasteau Dié de Marseille, ou peu de jours après il mourut (1).

L'occasion de la prinze du cappitaine Anselme, fut que le Roy eut avis que ledict Anselme entreprenoit sur ceste province, et manda au seigneur Grand-Prieur de s'en saizir, ce que fut exécuté par le sieur Alphonse, collonel des Corces, y mandant le cappitaine Guis d'Aix, avec ses soldartz, qui l'ataquèrent au fauxbourg Saint-Jehan d'Aix, au logis de la Madaleine. Ledit Enselme ce mit en défance, où ledict Guiz fut blessé. Enfin demanda la vie; ce que le sieur Alphons lui accorda: et sortant de la chambre où il estoit, commansa à dire qu'il trovoit es-

trange qu'on l'asaillit; car puis la grâce qu'il avoit pleu au Roy lui fere, il n'avoit rien entreprins. Sodain ledict Alphonse lui sortit une letre de sa poche et la lui fit lire, qui l'estonna du tout, et demanda miséricorde. Ses ardes feurent inventorisés et fut trouvé des billés qu'Espiard lui mandoit et prou aultres baguattes. Il fut estranglé au chateau d'If par deux esclaves turcz.

Le capitaine Cartier et autres se saisirent de la ville de Caumars; et en octobre, le sieur Grand Prieur fit levée de deux mille hommes pour aller assiéger ledict Cartier; et comme il se préparoit, la ville se rendit et fut démantelée.

L'an mille cinq cens quatre vingt, et le cinq d'avril le conte de Sault, sieur de Vins, sieur de Saint-André, sieur de Mairargues, de Rosset, de Mons, de Griouls, de Salernes et autres prirent les armes pour le prince, et amassèrent environ deux mille harquebuziés et cinq cens chevaux, sans tenir toutesfois aucunes villes. Que si monsieur le Grand Prieur fut monté tout aussy tost à cheval qu'il en eut le vent, à la vérité ilz n'eussent pas eu le loisir de faire cest amas. Car le sieur de Vins, qui se jetta le premier à Romolles, fut plus de dix ou douze jours sans avoir cinquante hommes. Le sieur Grand Prieur leva des forces et donna des régimens aux sieurs de Pontèves, de Tournes, de Saint-Janet; et avoit le sieur Grand Prieur, outre ces dictes forces, le sieur Alphonse avec son régiment de Corces.

Le sieur Grand Prieur part sur la my may et va loger, avec toutes ces dictes troupes, à Barjaux, estant accompagné du conte de Grinan, du baron d'Oraison et des sieurs de Beaujeu, de Sainct-Marc, de Jançon, de Buouls et plusieurs autres; et du dict Barjaux alla à Aups, et de là à Riés et à Cisteron, poursuivant tousjours ces messieurs, qui gaignoient desjà le Daulphiné.

Or, estant dans Cisteron, nous eusmes advis que l'ennemy estoit logé à Valence. Le sieur de Sainct-Marc proposa audict sieur Grand Prieur, dans sa chambre (après soupé), que s'il vouloit desfaire ses ennemys, qu'il en avoit l'occasion en main s'il l'a vouloit prendre; c'est qu'il faloit partir sur la minuict avec la compaignie des Corces et toute la chevalerie et aller droit à eux; l'asseurant sur son honneur qu'il les desferoit et metteroit tous en pièces.

Le sieur Grand Prieur avoit aucunement ledict sieur de Sainct-Marc pour suspect, à cause de la proximité et amitié de luy et du sieur de Vins: de sorte qu'il ne voulut entendre à ceste faction sans advis, et pour ce manda appeller ces messieurs de sa compaignie, auxquels il proposa l'advis du sieur de Sainct-Marc, qui se retira; et

(1) L'auteur des Mémoires a lui-même, au moyen d'un renvoi dont nous avons placé le texte après cette première relation, expliqué plus au long les causes de l'arrestation et de la mort du capitaine Anselme. Ceci peut faire excuser l'espèce de répétition dont cet événement est le sujet.

ependant s'entretint avec le secrétaire dudict eigneur. Ces messieurs approuverent l'advis du leur de Saint-Marc, et de fait conclurent que le sieur Alphonse monteroit à cheval avec trente ou quarante pour avoir nouvelles certaines de l'estat des ennemys : ce qu'il fit. Et à son retour vint librement au sieur Grand Prieur que s'il eut un avec luy jusques à cens chevaux, qu'il avoit rencontré l'ennemy en tel estat qu'il y eut esté plus facile de le desfaire que le dire. Davantage, dudict Cisteron fut proposé au sieur Grand Prieur de se joindre avec les huguenots, quoy que ledict seigneur eut des forces pour battre les susdictes troupes et les huguenets, quant ilz nussent esté tous ensemble : aussy ce conseil fut rejetté.

De là, l'armée s'en revint sans aucun effect, ayant l'ennemy gagné le Dauphiné. En s'en retournant, le sieur Grand Prieur se trouva malade, et arrivé à Aix, il demeura quelques jours au lit : et estant retourné en convalescence, et, ayant recoumandé le gouvernement à messieurs de la cour, s'en alla à Salon, où il séjourna quelque temps.

Cependant le conte de Sault avec ses troupes descendirent et s'allèrent loger à la Tourdaignes, Ansois et Saint Paul. Messieurs de la cour appellèrent le sieur Alphonse à Aix ; les dictes troupes provençales se cassèrent. Les huguenots surprindrent Sault ; mais les habitans les en chassèrent bravement. Le cadet de Pontèves, s'en allant avec un nommé Delfin d'Aix, le quinze le juillet, fut rencontré par le chevalier Du Revest, son ennemy, qui le tua et le dict Delfin aussy.

La paix fut faite, qui ne dura guère ; car le baron d'Allemagne et de Cereste reprindrent ces armes et se logèrent à Seine, où ilz firent une entreprinse sur Apt, et de fait la mirent en exécution. Ilz allèrent donc audict Apt et firent ouvrir le perron et enforcèrent la porte. Le sieur le Buouls, qui y commandoit, à l'ayde des habitans défendit vaillamment la dicte porte et repoussa les ennemys. A ce combat fut prins le sieur d'Aramon ; lequel, conduit à Aix, fut condamné d'avoir la teste tranchée. Le dict sieur de Buouls non content d'avoir repoussé l'ennemy, comme tout plain de courage, monte à cheval, sort. Mais tout aussy tost fut fort chargé et eut un bras brisé d'un coup de pistolet et eut prou à faire à se retirer.

Le sieur de Lesdiguières, pour ne perdre pas temps, alla attaquer la ville de Castellane, d'où il fut repoussé avecque perte ; comme fut aussy en mesme temps le sieur de Mombrun à Grand-bois.

Le sieur d'Espinouze ayant ramassé des troupes audict Espinouze couroit et ravageoit toute la montagne. Allemagne et le Luc tinoient pour les huguenots. Le sieur Grand Prieur dressa des forces et alla attaquer le Luc, qui luy fut rendu par composition. Il y lessa le baron du Bart pour commander, qui estoit beaufrère dudict sieur d'Allemagne, à qui appartenoit le Luc. Le sieur du Muy, qui avoit une compagnie sous le sieur Grand Prieur, luy remit sa compagnie et s'en alla au Muy et dressa des troupes pour les huguenots ; auquel lieu se rendit le sieur d'Allemagne pour aller exécuter une entreprise qu'ilz avoient sur Draguignan. Mais y allant ilz furent decouverts et par ainsy leur entreprinse fut rompue.

Le sieur mareschal de Montmorancy avoit une entreprinse sur Arles, et comme il eut passé le Rhosne avec ses troupes, prenant le chemin de ladicte ville, quelque souldard-fugitif de la ville d'Arles, voyant prendre ce chemin et se doutant bien que c'estoit pour surprendre la ville, se déroba et alla advertir ceux d'Arles qui n'en sçavoient du tout rien. Le sieur Grand Prieur y alla et mena une chambre, et furent exécutés quelques uns qui estoient de la dicte entreprinse et mesme de la ville, où entre aultres estoit le chevalier d'Esguières. Le sieur de Vins, qui n'avoit bougé de sa maison du depuis son retour, et s'il n'y estoit pas bien asseuré, estant furieusement poursuivy à cause de la mort du cadet de Pontèves, que le chevalier Du Revest avoit tué, qui pour lors suivoit le sieur de Vins, et aussy que le sieur Grand Prieur employoit tout son crédit contre luy.

Ledict seigneur en ce temps là tint une assemblée à Aix, où durant laquelle on fit tant de rapports à ce seigneur qu'ilz le mirent en furie contre Artivity de Marseille ; de sorte que ledict seigneur alla luy mesme au logis dudict Artivity, qui estoit près les carmes dudict Aix, et monta dans la chambre d'Artivity, qu'il trouva assis sur son lit, auquel il montra une lettre, luy demandant s'il ne l'avoit pas escripte. Soudain ledict Artivity luy demanda pardon ; le sieur Grand Prieur luy saulta dessus et s'embrasèrent de telle façon qu'il tombèrent tous deux. Ledict Artivity foura au petit ventre du sieur Grand Prieur une courte dague qu'il portoit. Chacun y accourut, mesme le chevalier de Mairargues, qui entra premier. On releva le sieur Grand Prieur, et Artivity n'eut pas faulte de coups, car après l'avoir tué on le jecta par les fenestres (1).

(1) Lestoile rapporte d'une manière différente cet événement (page 203 de notre édition de Lestoile, t. 1^{er}, 11^e).

Le sieur d'Arènes de Marseille étoit par cas fortuit en ce logis, où il fut aussy tué par ceux de la garde du Grand Prieur. Le sieur Grand Prieur mourut le lendemain. Ceux de la ville de Marseille envoyèrent demander les corps d'Arivity et d'Arènes, qu'y leurs furent refusés; et aussy-tost renvoyèrent les demander disant que sy on ne les leurs donnoit, qu'ilz les viendroient quérir si bien accompagnés qu'ilz en seroient les maistres. Pour obvier à plus grand mal, ils leurs furent délivrés et les portèrent à Marseille, où ilz leurs firent ung magnifique convoy.

Il faut noter que, le jour que le sieur Grand Prieur fut blessé, il arriva une si grande et extravagante rumeur meslée d'esfroy, que toute la ville, en général et en particulier, fut troublée; chacun fuioit, qui deçà, qui delà, avec ung confus désordre et sans sçavoir pourquoy: comme aussy à la mesme heure, le lendemain, lorsqu'il rendit l'esprit, il y eut une pareille ou plus grande confusion (1). Messieurs de la court de parlement prindrent le gouvernement en main. Le sieur de Saint-Marc commença à parler pour le sieur de Vins au sieur président Carliolis et à quelques autres de la cour, qui furent d'avis qu'il vint à Aix; ce qu'il fit. Et après avoir visité messieurs, il offrit avec ses parens et amys qu'il feroit teste aux huguenots. Cela fut remontré par messieurs de l'assemblée à messieurs de la cour, et tant fût conduit que le sieur de Vins fut nommé chef des troupes; et luy fut despesché commission lendemain, sixième jour de juin mille cinq cens octante six, pour commander l'armée avec le sieur de Castellers, conseiller de la cour de parlement. Le baron d'Allemagne avec trois cens chevaux vint loger à Peilobier, où il coucha.

Le bruit en vint tout aussy tost à Aix. Le sieur de Saint-Marc étoit en sa maison d'Aix; messieurs les consuls luy allèrent trouver et le prièrent, de la part de messieurs de la court et d'eux aussy, de vouloir monter à cheval pour aller sçavoir que vouloient dire ces troupes huguenotes. Après que ledict sieur eut parlé à messieurs de la court, il monta à cheval

et print le chemin dudict Peilobier. Il n'eut pas fait une bonne lieue de chemin qu'il rencontra ces huguenots, qui venoient ravageant toutes les granges et alloient fort mal pour gens de guerres; et fut esté fort aisé de les rompre, et crut ledict sieur qu'avec cinquante chevaux on eût peu faire éfait. Ilz passèrent tout après d'Aix; il leur fut tiré quelque coups de canon de la ville. Le dict sieur de Saint-Marc print ung de ces huguenots, nommé Disdier, de la ville d'Embrun; et pour le sçavoir il passa par sa maison de Saint-Marc, où il le laissa et s'en retourna à Aix, et par ung autre chemin que celui où ledict sieur passoit. Le prévost des mareschaulx alla audict Saint-Marc et y print ledict Disdier et son cheval et ses armes; l'ayant ainsy la court commandé. Ce pauvre diable fut gardé six mois en prison et après fut pendu.

Tous ces messieurs qui estoient malveillans à monsieur de Vins prindrent les armes, sçavoir: le vicomte de Cadenet; les barons d'Oraison, de Sénas, de Vance, les sieurs de Jançon, Pontèves, Tournes, Bormes, Soulellac, et dressèrent leurs troupes à Sénas et autres lieux, et commencèrent à courir de tous costés. Le sieur de Vins se rendit dans Péroles bien accompagné, et envola à messieurs de la court, s'ilz luy vouloient envoyer quelques harquebuziés, qu'il garderoit le passage de la Durance du costé de Cadenet; ce que la court trouva fort bon, et despechèrent le sieur de Saint-Marc avec huit cens harquebuziés, partie de la ville d'Aix; et allèrent à Lambesc et au Vernégue, et le sieur de Vins à Allen pour empêcher le passage aux ennemis. Mais ilz eurent gagné Sénas et prins le chemin de Borbon, avant que fussions arrivés aux passages. De là ilz firent passer quelques troupes au Languedoc qui ravageoient partout. Le sieur de Vins ramassa ses troupes qui estoient les régimens du sieur de Saint-Canat, Ventabren, La Malle, Ampus, Gréouls, Mirebeau, Saint-Marc qui commandoit l'estat de mareschal de camp, et marchèrent toutes vers Salon, Pélissans et aux environs, parceque ces messieurs faisoient bruit de venir

série de la collection de MM. Michaud et Poujoulat. Voici sa relation :

« Au commencement du mois de juin, à Aix en Provence, le bastard d'Angoulesme, grand prieur de France, adverti qu'Altoviti.... contre lequel il avoit des piéça conceu quelque haine et inimitié, avoit escrit de Marseilles à la court une lettre contenant quelques mesdits et blâmes, taxant l'honneur du dit grand prieur, se rencontrant un jour avec le dit Altoviti, et ne pouvant dissimuler une telle supercherie, lui demanda qui l'avoit mené d'ainsi le blâmer par ceste lettre. A quoi ledit Altoviti fist response qu'il n'y avoit jamais pensé: et soutenant le dit grand prieur que si, et qu'il en avoit eu avis de fort bonne part, persiste le dit Altoviti en sa dénégation, mesme tant oser

que de dire au grand prieur qu'il en estoit rien. De quoi le dit seigneur grand prieur irrité et prenant ceste parole pour un démenti, vint l'espée au poing et en donna un roide coup au travers du corps du dit Altoviti, lequel outré dudit coup tumba à genoux aux pieds du dit grand prieur, et se ressentant du coup mortel qu'il avoit receu, tira un dague qu'il portoit, et en donna dans le ventre du dit grand prieur, lequel sept ou huit heures après mourut du dit coup, et Altoviti du coup d'espée qu'il avoit receu, demeura mort sur la place. »

(1) Lestoile, si empressé à recueillir et à rappeler les interprétations des sinistres présages qui accompagnoient les grands événements de son temps, paraît avoir même ignoré cette circonstance.

là, nous allâmes à Tarascon, où l'armée se joignit entre la chaussée qui vient de l'Avignon et le Rhosne; la chavalerie se joignit dans ladite ville.

Nous escharmouchions fort avec ceux de l'ennemy. Nous demandâmes quelques canons à Monel Alphonse pour effectuer quelque chose sur nos ennemis; ce qu'il nous accorda estants montés et prest à marcher, il manda à ses gens de ne les laisser sortir; et de fait, ilz ne nous les voulurent sortir. Ce que voyant, nous nous enmes à Salon, où trouvâmes que le cartier s'estoit saisi du vieux chasteau, et avoit destroussé vingt ou trente larges de draps. Nous l'assiégeâmes quinze jours, au bout desquels il se rendit. Il fut conduit à Aix par le premier-mareschal avec le capitaine Salon et ses complices. Ilz furent tous exécutés à Aix. Le reste des souldars se mit avec ses troupes.

De là nous allâmes assiéger le chasteau d'Allemagne, où estoit l'aesné d'Espinouze, qui nous le mandoit. L'on y fut quinze jours ou deux, et le sieur de Saint-Marc fut malade et se résigna, là où il eut nouvelles que le sieur de Saint-Marc venoit au secours d'Allemagne avec ses gens chevaux qu'on avoit cotés sur un gage. Il fut tantost ledit Saint-Marc despêché le sieur de Castelars, pour advertir le sieur de Saint-Marc de s'en venir audict Ries; et fit dire audict Scimon qu'en cas que le sieur de Saint-Marc se voulust restirer, de parler à tous les gentilshommes, et leur dire sur les induire à ceste retraicte.

Un messager arriva en Allemagne à onze heures, et la deffaicte ne se fit que le lendemain à dix ou onze heures. Ledit Scimon audict sieur de Saint-Marc qu'après difficulté, le sieur de Vins luy dict qu'il ne se feroit rien.

Le sieur de Vins voulut attendre l'ennemy à son grand dard, et il laissa perdre sept à huit cens hommes qui furent tous tués sans se deffendre. Mais qu'au commencement furent tirées vingt ou trente harquebuzades; l'une tua le baron d'Allemagne. Tout ce qui fut tué se jeta dans Ries, et le sieur de Vins se alla loger dans Romolles; et à ce point de temps, ledit sieur de Vins ne fut pas content de ceste deffaicte, et monstroient à son discours en estre des-

Le lendemain vint un trompette audict Ries apportant un cartel au sieur de Vins, de la part du sieur de Jançon, pour s'aller couper la gorge avec luy, lequel cartel ledit sieur de Vins ne voulut pas recevoir.

Le lendemain le sieur de Lesdiguieres se retira. Il mourut à ceste miserable deffaicte dix sept gentilshommes, entre autres le sieur de Ventabren, du Touret, du Cartier, Chasteaufort, Fontenille. Le sieur de Vins arriva fort tant audict Ries, et eut tout plain de repentir. Sans la mort du baron d'Allemagne, nous n'eussions pas esté bons à donner aux chiens; cela accoustra quelque peu nostre faicte.

Huit jours après, la cour manda de casser les troupes; aussy personne ne nous vouloit plus. La cour nous fit, je croy, ce commandement à cause de la venue du duc d'Espérnon, qui estoit pourveu du gouvernement de ce pais. Nous allâmes à son rencontre vers Salon et logeâmes à Pélissane. Le sieur de Vins alla seul audict Salon; parceque il fut treuvé bon qu'il n'y allast pas accompagné; il y trouva le sieur d'Espérnon arrivé, lequel le receut et caressa fort.

Le lendemain, nous baillâmes les mains audict seigneur, sur le grand chemin de Salon à Aix. Il estoit fort accompagné de gens de cheval et de pied, mesmes les régimens des gardes du Roy. Audict chemin fut dict au sieur de Vins de se retirer à sa maison, sans venir à Aix; ce qu'il fit: et la plus part des nostres le suivirent, hormis le sieur de Saint-Marc qui alla audict Aix.

Le conte de Saulx accompagnoit ledit seigneur, et la pluye aussy de son costé, qui fust si grosse et avec telle impétuosité, qu'il est impossible de plus, et le conduisit jusques dans Aix. Ledit seigneur alla deçandre à l'église de Saint-Sauveur, où il fut receu du clergé; et de là alla loger au palais; il y séjourna quinze jours avec toutes ses troupes. Il y avoit plus de cens grands seigneurs auprès de luy.

Au partir d'Aix il s'en alla assiéger Seines, qui se rendit à discrétion; de là il alla battre Bréoule, en novembre mille cinq cens octante six, qui se rendit par composition. Le capitaine Bourgecy qui y commandoit et dix des siens furent menés à Saint-Maximin, où la cour de parlement estoit à cause de la contagion. Ilz y furent tous pendus, et le ministre fut pendu au camp; ledit lieu de Breoule fut desmentelé.

De là, le camp marcha à Chorges en Dauphiné, où le sieur de Lavalette y vint, qui commandoit audict Dauphiné, avec son armée et commençèrent à battre ledit lieu, qui se deffendit furieusement et n'y avoit guère à gagner que des

coups. C'estoit en plain hyver; il y mourut à forces souldars du grand froid : le sieur de Termes et le comte de Sault y moururent. Le sieur de Lesdiguières se tenoit à Vantavon pour secourir ladite place; et tout ce que l'on peut gagner fut de composer qu'ilz sortiroient à cheval et à pied, et l'enseigne desployée, tambour battant, et tout ce qu'ilz voulurent. Le lieu de Corges fut desmentelé et à Seine fut laissé le sieur de Tournabon avec garnison.

Cela fait, le sieur d'Espèrnon s'en revint à Aix ayant passé par Toulon; c'estoit l'an mille cinq cens octante sept.

Les Estas furent teneus à Salon, après lesquels ledict seigneur s'en revint à Aix, où il fit son charesme prenant; l'amour y jouoit fort bien son rolle. Il y eut forces combats, courses de bagues, de faquin et tout autres choses servant à ce mestier, et durèrent ces jeux l'espace de vingt et tant de jours.

Ledict seigneur fit faire les obsèques du sieur Grand Prieur, et y assista, comme firent tous messieurs, marchant en corps de cour. Le Roy envoya des provisions au sieur de La Valette pour commander en Provence à l'absence du sieur d'Espèrnon. Elles furent vérifiées par la cour de parlement, et ledict seigneur d'Espèrnon s'en alla à Arles, où l'accompagna une grande partie de la noblesse contraire au sieur de Vins.

Le sieur de La Valette vint à Aix et y fit son entrée en mars. Il estoit bien accompagné et il n'y arresta pas longtemps; car il s'en restourna bien tost en Daulphiné, à cause que environ deux ou trois mille Suisses y estoient entrés. Le sieur Alphonce et autres forces du Daulphiné les combattirent et desfirent tous ensemble, avec peu de peine, et iceux Suisses ne rendirent pas grand combat; toutes leurs enseignes furent portées au Roy par ledict sieur Alphonce. Il fut fort bien receu de Sa Majesté; mais non pas guère contenté.

La ville de Monttélimar fut surprise par les catholiques, qui s'estoient assemblés, tant de Provence, du Contat que du Daulphiné; et en demeurèrent maistres. Le conte de Suze y vint avec son filz et plusieurs autres des environs, de manière qu'il y avoit plus de désordre que d'ordre, car chacun vouloit commander. Cependant le sieur du Poit, qui en estoit dehors, y arriva bien accompagné, et entra par le chasteau, et tout aussy tost donne dans la ville, si bien qu'il s'en rendit le maistre. Il y mourut à forces braves gens, mesme le conte de Suze et son filz y fut fait prisonnier, qui depuis paya dix mille escus de rançon. Le sieur de Ramefort, qui estoit de l'entreprise, gagna une tour avec quelques uns

des siens; et pour en sortir, ilz eurent composition fort honorable.

En ce temps là, le sieur de Vins partit de Provence avec cens chevaux pour aller trouver le duc de Guize en France.

En novembre, le sieur de Ramefort, qui estoit en garnison à Apt avec le baron de Montaut, capitène de gens d'armes, firent une entreprise sur Jonquières, et de fait le surprindrent par eschallades. Les huguenots, qui estoient dedans, au nombre de quarante, se restirèrent dans une tour et combattirent fort; durant lequel temps du combat, le sieur de Ramefort fut blessé et contrainct de s'aller faire penser. Et ne pouvant le sieur de Montaut forcer promptement ladite tour, et craignant d'y estre enveloppé, se retira.

Mille cinq cens octante huit, le sieur de La Valette eut le gouvernement en chef de la Provence. Le sieur d'Espinouze l'aisné, voulant surprendre le chasteau de Piémoïçon, fut découvert et tué dans les fossés; la cour manda quérir le corps, qui fut long temps aux prisons d'Aix. Les huguenots vindrent courir jusques auprès de Riès.

Cependant le sieur de La Valette vint en Provence par Pertuis et suivit la Durance, en hault, faisant le tour de la Provence; et passant à Fréjuls, il y laissa garnison, et se rendit à Marseille, où il en fit pendre quelques uns qui furent condamnés par le provost des marchaulx. Il y séjourna tout le charesme prenant, et puis retourna à Aix, estant accompagné de beaucoup de noblesse, et il ariva audict Aix une grosse heure de nuict, qui fit douter ung chacun; car les troubles se préparoient fort à la guerre de tous costés.

Il y avoit à forces gens à la porte de St. Jehan qui attendoient ledict seigneur, et les premiers qui arrivèrent furent les sieurs de Sénas, de Buisson, qui s'estoient trouvés à la desfaiete d'Allemagne; et lorsqu'ilz se présentèrent à la dite porte pour entrer, ceux qui estoient à icelle en grand nombre commencèrent à faire rumeur et à dire qu'il y avoit de la trahison, et commencèrent à braver et menacer fort rudement, tant, qu'ilz les repousèrent; si bien que ledict seigneur arivant fut contrainct d'aller loger au bourg dedit Saint-Jehan.

Le lendemain, messieurs s'assemblerent, et en corps de cour allèrent quérir ledict seigneur au bourg, et le conduirent jusques aux Augustins, où il logea. Il y eut quelque rumeur parmy la ville; mais la cour le fit cesser.

Madame de La Valette vint à Aix, et ledict seigneur peu après en partit, dont il fit fort mal pour luy; car aiant la cour à sa faveur, comme

il avoit, il eut esté le maistre s'il n'eut bougé du dit Aix. Car le sieur de Vins n'y fut pas venue, comme il y vint, et fort accompagné; de quoy la cour s'en ombragea, et lui ~~manda~~ ^{fit} dire de desloger: ce qu'il voulut faire tout aussy tost. Mais voulant sortir, il se trouva si grande quantité de toute sorte de gens à la porte de la ville, qui erioient qu'ils ne permetteroient qu'il sortit: et de ~~faict~~ ^{faict} l'arrestèrent par force. Ce ~~que~~ ^{qu'} voiant, madame de La Valette deslogea, d'où elle fit une ~~grosse~~ ^{grosse} faute, et s'en alla à Pertuis. Ces sorties furent la cause de tant de ruines qu'a soufert ceste province; car dès lors ledict sieur de La Valette alla attaquer Vallençole. Et le sieur de Vins fit une entreprise sur Pertuis; il y entra avec le conte de Carces; mais le chasteau et la bayée tindrent fort, de manière qu'il leur en faillut desloger, y venant le sieur de La Valette avec beaucoup de forces.

La cour s'entremettoit du gouvernement; ce qu'entendu par le Roy, envola en ceste province le sieur de Pontcars et le sieur de Sainte-Marie pour quelque pacification au pais, et révoqua le pouvoir du sieur de La Valette, lequel ne laissoit pour tout cela de commander.

De faict il attaquâ, comme nous avons dit, Vallençole, où il fut blessé d'une harquebuzade. Toutesfois il print ladicte ville, et puis alla attaquer Peiroles, qu'il battit et print aussy. Ce que voiant ~~messieurs~~ ^{messieurs} de la cour, mindrent le pouvoir et les armes en main au sieur de Vins, et donnèrent à forces commissions pour faire levée de gens de pied et de cheval.

(1) *Lettre de Henri III à monsieur de La Vallette, par laquelle il lui annonce son rétablissement provisoire dans son gouvernement de Provence, et lui donne des conseils sur la manière dont il doit s'y conduire.*

« Monsieur de La Vallette, sur le voyage que le sieur de Massé estoit venu faire vers moy de la part de mon cousin le duc d'Espèrnon, vostre frère, avant l'arrivée du sieur de Ramefort et sur la délibération où il me dict que vostre dit frère estoit en délibération d'aller en mon pays de Provence pour m'y faire service, sy je l'avoys agréé, j'avois trouvé bonne ceste résolution, ainsy que ~~des~~ ^{des} lors je le fis entendre aux sieurs de Pontcarre et Sainte-Marie, par un homme qui estoit venu de leur part, vous ayant ~~aussy~~ ^{aussy} escript une lettre sur ce subject, qui fut mise dans leur pacquet pour la vous faire tenir; et estoient sur le point d'envoyer à mondict cousin les ~~dépêches~~ ^{dépêches} qui luy estoient nécessaires, faisant ledict voyage, lors que ledict sieur de Ramefort arriva avec celle dont vous l'avez chargé, pour me représenter ce qui estoit passé audict pays depuis le mois de may et l'estat où les affaires y estoient. Sur quoy, après l'avoir ouy et veu les mémoires et lettres qu'il avoit apportées, je trouvai bon qu'il passast outre vers vostre dit frère pour résoudre avec luy de sondict voyage, et ay differé de vous faire response jusques à son retour. Cependant le sieur Belloc est encores venu de vostre part avec nouvelle dé-

Ledict sieur de Vins print Beaumont et mit garnison à Manne, à Jonques. Et le premier jour de l'an mille cinq cens octante neuf, il print Brignols par eschallade, où le sieur de Pontèves commandoit et y avoit ses deux frères. La ville fut saccagée et pillée. Ceux qui la prendrent estoient les compagnies de gens d'armes du conte de Suze, du sieur de Paris, du baron de Montfort, du sieur de Panice, tous chevaux légers; les compagnies de gens de pied du sieur de Vins, du sieur de Saint-Marc, du sieur d'Entragues, du sieur de Boniparis, du ~~sieur~~ ^{sieur} Léon, du sieur de Lapalun.

Ce ~~est~~ ^{est} là qu'on eut nouvelles que le duc de Guise avoit esté tué à Blois, de manière que ledict sieur de Vins s'en retournâ tout aussy ~~tost~~ ^{tost} à Aix, et laissa le sieur de Saint-Marc à Brignole pour commander, avec onze compagnies de gens de pied et quatre de cheval. Le sieur de La Valette distribua les places qu'il tenoit, sçavoir: Pertuis, au sieur de Jançon; Folcauquer, au sieur de Buouls; Manosque, au baillif de Briançon; Cisteron, au sieur de Triman; Riès, au sieur de Tournon; Saint-Maximin, au lieutenant Bonfilz; Fréjuls, au baron de Montault; Grasse, au baron de Vance; Toulon, au sieur d'Esgravagues; le Puis, au sieur Sigaudy; Bévre, au sieur Distre; Besse, au sieur de Tourves.

Le Roy, après la mort du duc de Guise, remit le sieur de La Valette en son gouvernement de Provence (1), lequel fit venir des troupes du Languedoc et se rendit fort et redoutable.

pesche, sur les occurrences de la Provence, laquelle ayant veu ensemble ce que ledict sieur de Ramefort a rapporté de devers vostre dit frère, j'ay résolu de luy envoyer les commissions et expéditions qu'il a désiré de moy pour aller audict pays. Ce que je seray bien aise qu'il puisse faire au plustost, comme je cognois que les affaires y ont besoing d'un bon et prompt remède; j'ay aussy advisé, en attendant qu'il s'y puisse rendre, de vous envoyer le rétablissement de vostre pouvoir et du sien pareillement, et parceque l'on m'avoit aussy poussé à le révoquer, dont furent les lettres baillées à personnes qui vous affectionnoient fort, ladicte révocation qui fut toutefois peu de jours avant la mort du feu duc de Guise: de sorte que je ne sçay ce qu'elles seront devenues, dont en ceste incertitude j'ay estimé estre mieulx vous envoyer le rétablissement, pour recueil de la publication d'icelle, sy elle avoit esté faite, sy non il ne sera besoing d'en parler. J'escri par mesme moien à ma court de parlement et au sieur de Pontcarre, Sainte-Marie, et aux principaux seigneurs gentilshommes, ensemble aux villes et communautés du pays, affin que vous y soyés recogneu et obey comme auparavant vostre dicte révocation. Mais d'autant que la crainte où chacun sera que ~~veillez~~ ^{veillez} vous resenter contre ceulx qui se sont opposés à vostre autorité, dont mesmes ceulx qui se sont retirés d'avec vous, depuis ladicte révocation, ne seront hors d'opinion pour leur regard, qui pourroit beaucoup vous accroistre la difficulté d'y estre recogneu et mon service en recevoir grand

Le sieur de Tourves avoit une entreprise sur Brignole, et son marchand estoit le chevalier Du Rèves, qui promettoit luy rendre la ville. Le sieur de Saint-Marc les descouvrit et les laissa continuer, et par le chevalier de Lamolle en donna advis au sieur de Vins, et du moyen qu'il vouloit tenir pour attraper ces marchands. Ledict sieur de Vins le trouva bon et luy envoya

destrement et préjudice, il est très-nécessaire que vous facez telle démonstration de ne vous vouloir aucunement souvenir des choses passées, que cela les puisse ramener à meisme oubliance et à prendre la confiance de vous qu'il est besoing, pour y pouvoir bien faire ce qui appartient à nostre service et au repos de la province, conviant un chacun par vostre exemple, au moins ceux desquels la rebellion contre moy n'a point saisi les mœurs, à se mettre en bonne intelligence avec nous pour empêcher les mauvais desseins qu'aucuns pourroient avoir au désavantage de mondict service et du pays. Et encores que vous eussiez la preuve toute claire de ce que vous me mandés, pour le regard du baron de Mülion, sy est-ce qu'il n'est à propos de luy faire paroistre que vous en ayés la coignoissance ny opinion; mais plus tost luy monstrer que vous croyez que ce qu'il a fait en vostre endroit a esté pour suivre mes commandemens, comme ausy il est vray qu'il me la ainsy fait entendre, et que non seulement vous luy en voulliez mal, mais qu'ayant entendu par mes lettres que je luy escrivois que je luy avois commandé ne laisser entrer aucun plus fort dans la place où il estoit, vous l'en estimés davantage et voullés faire plus d'estat de luy que jamais, d'autant que procédant de ceste façon vous le pourés retenir ou ramener s'il estoit ja lasché de quelque mauvaise pratique, et pour le moins la luy faire tenir en plus grande longueur, pendant laquelle l'on y pourroit trouver quelque autre remède; au lieu que s'il pense que l'on le soupçonne de quelque mauvaise vollonté, cela le pourroit inciter à faire plus promptement ce que l'on craindroit de luy. — Pour le regard des sieurs de Pontcarré et Sainte-Marye, je les estime tant mes serviteurs, que tout ainsy qu'ils ont exécuté ce que portoit la charge que je leur avois donnée, selon l'estat où j'estois lors réduit, ils feront le semblable ayant aultre commandement de moy, comme je leur fais à présent. Il faut que vous vous comportiez en cela de sorte que je cognoisse que vous voulliez préférer ce qui est de mon service à toutes passions particulières, quelle cause que vous puissiez avoir de vous tenir offensé, en quoy le respect que vous monstrés voulliez rendre à mes commandemens me servira non seulement à me donner contentement, mais fera que chacun se rassurera plus facilement à se remettre soubz vostre charge. La lettre du sieur Alphonse, escripte à ceux de Tarascon, sur laquelle vous fondés un argument qu'il vous est ennemy ne parle nommement de vous, et orres que ce fut son intention, vous le devez plus tost imputer à l'opinion en laquelle l'on taschoit lors de vous mettre devers moy et qu'il ne pouvoit monstrier avoir quelque vollonté qu'il eust de vous faire mauvais office. Il a tousjours monstré de n'embrasser ny affectionner ce que qu'il a estimé estre de mon service et de ma vollonté, et sçavés qu'il est personnage capable de bien servir, comme il en a fait assez de preuves. De sorte que j'ay occasion de faire estat de luy, et ne me scauriés mieulx faire cognoistre que vous desirés le bien de mes affaires qu'en vous disposant à reprendre la bonne intelligence que vous avés aultres fois eue ensemble: ny ayant rien eu qui ayt tant ruiné mesdictes affaires, ny qui plus les désadvantage, que les in-

(dire) que tout seroit prest à point nommé.

Le jour estant venu, le sieur de Saint-Marc, à qui touchoit l'affaire, avoit pourveu à tout; mais la nuit vint sans qu'il descouvrit personne de la part du sieur de Vins. L'ennemy ne manqua pas de venir. Faut noter que le sieur de Saint-Marc avoit toute la ville contre, à cause du sieur de Vins; si bien que, n'ayant reçu le secour

mitiés ou peu de correspondance de ceux qui commandent en mes provinces. Vous pouvés assés juger le mal que particulièrement peut recevoir mon service en mes pays de Dauphiné, où je luy ay donné la charge de commander en mon armée, sy ne se peult assurer de servir des commodités de mes villes de Vallence et Romans. Ce que je me promets que vous mettrés en telle considération, que vous ne voudrés qu'à ceste occasion rien soit retardé ou interrompu au préjudice de mesdictes affaires. Pour le regard de ma ville de Marseille et de ce qui y est advenu, les consuls de Vento, Sainte-Chamas et Montolieu qui estoient ja pour les affaires dicelle, s'y en retournent plains de bonne vollonté, à ce qu'ils m'ont promis d'y faire tout ce qu'ils pourront pour faire revenir le peuple à son devoir; et encores que les actes qui y ont esté faits soient très indignes et détestables, sy estre que sur la remonstrance qu'ils m'ont faite que cela est plus tost à imputer à quelques particuliers qu'à une mauvaise affection du peuple, séduit par les faulx prétextes qui leur ont peu estre fait entendre, je suis condescendu à leur bailler l'abolition du fait de Vento et de ses derniers excès, conditionnée que au cas qu'ils ne se contenteroient à l'advenir en l'obéissance qu'ils me doivent, qu'ils seront descheus du bénéfice dicelles. S'ils acceptent ce sera une espérance et achèvement de mieux: car s'ils n'ont vollonté de bien faire ils ne se soucient pas recevoir ce remède à leurs fautes passées. Vous prendrés garde de quelle façon cela sera reçu et y apporterez de vostre part toute la dextérité que vous pourés, mesmes à rendre capable par lettres ou par confiance y vous les y pouvés attirer aucuns des plus pacifiques et advisés d'entre eux de la bienvéillance que j'ay toujours portée à ladite ville, des faveurs que je leurs ay faites en toutes occasions, dont j'ay esté requis de leur part, les beaux privilèges, franchises et libertés dont ils jouissent par grâce et concession tant de moy que des roys mes prédécesseurs, le bonheur en quoy ladite ville a accoustumé vivre soubz mon auctorité et la ruïne qui peut apporter le changement. S'ils s'y laissent persuader, vous donnerés ausy en cela toute l'instruction que vous pourés auxdicts sieurs Vento, Saint-Chamas et Montolieu, leur faisant premièrement cognoistre que vous y apportés une vollonté toute nette d'aucune aigreur et qui n'a autre but que mon service et ledict repos. Je vous diray, pour la conclusion de la présente, que combien que vous ayés fait beaucoup de despences par cy-devant, il est besoing que vous vous efforciez et esvertuiez encores de soutenir les affaires de ladite province le mieux qu'il vous sera possible; car ceulx que j'ay par deça, desquels ledict sieur de Ramefort vous pourra informer particulièrement, m'ostent tout le moien et commodité de vous pouvoir rien secourir pour ceste heure, espérant néanmoins que Dieu me donnera la grâce pour demeurer à maistre, et les choses estant amises en meilleur estat, je pouray recognoistre mes bons serviteurs qui se sont montrés tels par effect en ceste nécessité, comme je vous promets que vous sèrés de ceux qui y voudront acquiescer plus de mérite; priant Dieu, etc. »

promis, ledict Saint-Marc fit tirer à ces approchans, qui s'en retournèrent plus viste qu'ilz n'étoient venus, sans avoir rien fait que veoir les rempars. Si le sieur de Vins eut effectué ce qu'il avoit promis, il s'i fut bien tué des gens. C'estoit grant pitié que d'estre dans ceste ville, où tous les habitans estoient ennemys du sieur de Vins, mesme les femmes, et ne cessoient de faire d'entreprise tous les jours. Et estoit quelque fois ledict sieur de Saint-Marc contraint de changer tous les corps de garde dans une nuit, tant ilz corrompoient les souldars et capitaines (1).

Le sieur de La Valette vint assiéger Beaumont, où estoient les capitènes Léon et Du Pré avec leurs compagnies. Il le fit battre tant qu'il luy fut rendu par composition. De là il alla attaquer Montjustin, qu'il print; puis au mois de may audict an alla assiéger Lambesc, le battit et le print, comme il fit Pélissane, Orgon, Chasteurenart. Le sieur de Vins estoit à Aix, n'ayant de quoy résister, il prit secours du duc de Savoye d'hommes et d'argent.

Le marquis de Traves, qui avoit surpri Fréjuls, se laissa luy mesme surprendre et fut fait prisonnier. Le sieur de Saint-Marc remit Brignole au sieur d'Ampus, en juillet, et s'en alla à Aix trouver le sieur de Vins. Le sieur de Vitellis, avec cent chevaux légers, arriva à Brignole, mandé par le duc de Savoie. Lors l'union se fit audit Aix.

Le sieur de La Valette assiégea Vitrole, la battit et la prist; et le douziesme d'aoust, il se rendit à Trés, où il laissa le sieur de La Tour, du Dauphiné, pour y commander, avec quatre compagnies.

Le lendemain, il alla à Saint-Maximin. Le sieur Dampus, que ledict sieur de Saint-Marc avoit lessé à Brignole, print l'alarme quant il sceut l'arrivée dudit seigneur à Saint-Maximin, et deslogea dudit Brignole avec tous les gens de guerre qu'estoient dedans et avec beaucoup de dessordre. Ceux de la dicte ville vindrent querir le sieur de La Valette; lequel y alla et y mit le sieur de Tourves pour com-

(1) Monsieur de Saint-Marc m'a du depuis dit la ruse de laquelle il usoit pour changer les corps de gardes, savoir; en sortant il prenoit du premier corps de garde vingt souldars, et visitant tous les autres d'un à ung, il en laissoit et en prenoit par mesme moien, de façon qu'il se trouvoit capitaine au matin qui n'avoit pas dix hommes de la compagnie. Et toute la nuit les gens de cheval estoient en rondes sur les murailles. Et luy servit ceste diligence; car sans cela ils eussent esté prins et reprins.

Cette note, qui est écrite par la personne qui a mis au jour les Mémoires de Saint-Marc, se trouve sur un fragment de feuillet volant joint au manuscrit autographe.

mander. Ledit sieur Dampus et Vitellis arrivèrent à Aix le dix-sept d'aoust et apportèrent quinze mille escus que le duc de Savoye envoioit.

Lors on sceut la mort du roy Henry troizième.

De là le sieur de La Valette alla à Toulon et manda le marquis d'Oraison à Hières, qui fit tirer le canon contre le chasteau de la dicte ville, qui se rendit incontinent. Le sieur de La Valette en donna le commandement au sieur de Sinan. Ledit sieur de La Valette estant à Toulon manda querir le sieur de Berre, qui commandoit à la tour dudit Toulon, et le retint prisonnier, et bailla ladicte tour au sieur d'Esgravaques.

Le sieur de Vins, estant au large, alla attaquer Cabriès, où commandoit le capitaine La Vigne, qui se rendit et fut pendu auprès d'Aix. Ledit sieur de Vins attaqua aussy Mariguane et Saint Mittre qui se rendirent.

Le sieur d'Istre va attaquer Pellissane; ce qu'estant sceu par le sieur de Vins, par d'Aix et vint enveloper ledit sieur d'Istre. Ceux dudit lieu ouvrirent les portes; et par ainsy ledict sieur d'Istre fut prins et mené à Aix.

Le comte de Carces, qui estoit à Marseille, vint attaquer Aubagne avec le canon; le capitaine Guize y commandoit; mais il n'y gagna rien et s'en retourna.

Le sieur de Vins alla assiéger le chasteau de Bouc; ceux de dedans se défendirent fort. Le sieur de Saint-Marc parla long temps au capitaine Sautric qui y commandoit, et le persuada fort de se rendre, parceque c'estoit ung gentil souldar; mais il n'en voulut rien faire. Ains combatit vaillamment et fut forcé et tué; tout ledict chasteau fut desmolly.

Peu après l'on alla attaquer Aubagne, où commandoit le capitaine Guize d'Aix, qui se défendit bravement (aussy n'avions nous point de canon). Le sieur de La Valette se mit en chemin pour le secourir; qui fut cause qu'on se retira près Saint-Marcel, où l'on campa. Le sieur de La Valette y vint et il y eut quelques harquebuzades tirées, et non pas guères. Il s'en retourna à Aubagne, et le lendemain en sortit.

Les cartiers de Marseille, qui nous estoient venus assister contre Aubagne, sachant que ledict sieur estoit sorty, ils y coururent tous; et saccagèrent sans qu'on y sceut mettre remède.

L'an mille cinq cens octante neuf il se tint une assablée à Pertuis, où le sieur de La Valette assista. Le dict sieur faisoit venir mille harquebuziers du Languedoc et devoient passer le Rhosne près de Tarascon, pour venir en Provence; et pour les recevoir, avoit mandé forces gens de

cheval. Le conte de Carces y alla pour les empêcher de passer, comme il fit; car estoit assuré que ceux de Tarascon ne bougeroient. Il chargea ces troupes et les desfit. Le sieur de Rouques s'y noya; les sieurs de Lussans, des Tampes furent prins prisonniers à ceste desfaicte. Il s'y gaigna cens cinquante chevaux.

La ville de Digne, où commandoit Signat pour le sieur de La Valette, fut attaquée par les troupes du sieur évesque de Cisteron. La dicte ville leur fut rendue par composition. Ledit sieur de La Valette envia querir autre secours au Languedoc, qui estoit de quinze cens harquebuziés et de cens cinquante chevaux, que conduisoit le sieur Dalain et le sieur Francisque Marie. Et en passant icelles troupes près Mallemort, furent chargées par le sieur de Saint-Marcellin, lieutenant de la compagnie des gens d'armes du conte de Suze, et par les sieurs de Labarben, Ampus, Panice, qui les rompirent; et les gens de cheval se sauvèrent à Rongue, et la plupart des gens de pied furent tués en pièces.

Le sieur de Vins estoit jà party pour aller à Nice recevoir le secours que le duc de Savoye mandoit en Provence, et, l'ayant recouvré, vint attaquer Saint-Laurans, première ville de Provence, qui luy fut rendue, puis alla attaquer Valavoire, qui se rendit.

De là il alla assiéger Grasse, qu'il fit battre; et estant ledit sieur à la batterie, fut atteint d'une harquebuzade à la teste, dont il mourut, le vingt et unguiesme novembre audit an. Dans la ville commandoit le baron de Vance, assisté des sieurs de Prunière, Taneron et Callian. La batterie ne laissa pas de continuer. Le sieur de La Valette vint à Draguignan pour secourir Grasse. Mais la route de Mallemort l'incommodoit beaucoup. Le sieur de Ligny fut mandé au camp pour y commander après la mort du sieur de Vins; et de fait il reçut ladicte ville de Grasse à composition, vie et bagues sauvées, qui fut très-mal gardée; car en sortant la plupart furent tués. Le sieur de Tannaron, qui avoit receu une mousquetade durant le siège, mourut dans la ville. Le sieur de Callian, auquel le canon avoit emporté le bras droit, sortant, fut sauvé miraculeusement, ayant esté laissé parmy les morts.

Cependant les forces qui estoient demourées decà, vers Aix et aux environs, furent employées au siège de Trèves, où commandoit le sieur de La Tour, assisté des capitaines La Violette et Gouvenon. Le canon n'y peut pas aller à cause des grandes pluyes; de sorte que ceux de dedans s'estans fort bien défendus, on n'y fit pas grand effect; de sorte que le siège fut levé, et les

troupes, d'anviron douze ou quinze cens harquebuziés, deus cens chevaux, prindrent le chemin de Grasse, conduites par le sieur de Saint-Marc, y estant le sieur conseiller Agar, desputé de la cour, pour y commander. L'armée coucha à Pourcieux.

Le landemain, passant pardevant Saint-Maximin, il s'y dressa une grande escarmouche; mais ceux de dedans commandés par le sieur de Vallenoire se retirèrent prontement et furent poussés jusques aux fossés, où il y eust des blessés dans les mesmes fossés, et allèrent loger à Tourves, où le conte de Carces se vint rendre.

Le lendemain on passa devant Bignole, où il y eut aussy combat jusques sur le pont de Caramy, et continuant le chemin, nous logeasmes à Salernes, puis à Figaniers et Callas. Le sieur de Saint-Marc eut la nouvelle que le chasteau de Caillan estoit assiégé, où estoit le baron de Vance et la dame d'Escainolle, belle-mère dudit sieur de Saint-Marc, lequel print la compagnie de chevaux légers du sieur de Vitellis et alla droit audict Caillan. L'on avoit déjà fait une mine audict chasteau pour faire sauter une tour; le dict baron de Vance se rendit par composition, vies sauvées; il y fut laissé le chevalier de-Caussans.

De là l'on alla à Graces; le seigneur de Ligny nous receut avec beaucoup de démonstration de contentement. La plupart de la chavalerie du duc de Savoye estoit logée dans ladicte ville, et quelques compagnies de gens de pied.

Le lendemain, il nous convia à dîner à l'évesché, nous qui estions arrivés et tous ceux qui y estoient et qui s'estoient trouvés au siège. Il me souvint de ceux qui y estoient: messieurs les conseillers Sommemat et Agar, le conte de Carces, sieurs de Beaujeu, Vaucloze, Besandus, Ampus, de Biost, Le Bart, Le Gaust, Saint-Marc, Saint-Janet, et autres en nombre de vingt-cinq ou trente, et plusieurs de la noblesse de Savoye et Piedmont, même le conte de Buell.

Après dîné, il nous fit entrer en conseil et nous fit lire en somme que depuis la mort du sieur de Vins il estoit venu à l'armée, non pour y commander, mais pour assister, ayant entendu que le sieur de La Valette se renforçoit fort, que cela les avoit induis de despescher le baron de Mevillon vers son altesse de Savoye, pour le supplier de prendre la Provence sous sa protection et sauve garde; le commandeur de Montfort à messieurs de la cour de parlement pour le mesme estat, et demanda à la compagnie et qu'il luy en sembloit. Chacun demeura muet. Le sieur de Saint-Marc, qui estoit tout joignant messieurs les conseillers et conte de Carces, se

dressant dit : « Messieurs, il semble que puis qu'on attend responce du duc de Savoye et de messieurs de la cour, qu'il n'y a rien à dire jusque au retour de messieurs les députés. » Lors chascun se leva et y en eut bien d'estonnés. Ledict Sainct-Marc eut la charge de tout et murmuroit-on fort là dessus. Quoy que ce soit, chacun se retira.

Le soir, le sieur de Ligny manda prier le sieur de Sainct-Marc de venir parler à luy ; ce qu'il ne voulut faire, ayant esté adverty de se prendre garde ; et alla parler au sieur Agar, conte de Carces et Beaujeu quy estoient au logis de Massin, et protesta devant iceux que s'il failloit signer cest escrit, qu'il le feroit y estant contraint et les en appella tous à tesmoins. Ledit sieur de Carces et Beaujeu firent pareilles protestations devant ledict sieur d'Agar.

Le lendemain de matin, ledict sieur de Sainct-Marc alla à l'esvesché trouver le sieur de Ligny, qui estoit à la mesme chambre où avoit esté ce conseil, parlant au capitaine Massin et quelques autres, et avoit encore sa robe et bonnet de nuict. Il salua le sieur de Sainct-Marc, et continuant de parler audict Massin, commença à le menasser de luy faire donner des bastonnades, et luy donna congé et fermèrent la porte. Aussy tost il commença à faire une grande acollade audict Sainct-Marc, et le fit soir auprès de luy et commença ung grand discours des prétentions du duc de Savoye et de prou d'autres choses servant à gagner un homme, y entremeslant beaucoup de grandes offres et de bien et de grandeur, sans y rien oublier, comme il estoit grand personnage qui disoit bien et estant des premiers auprès du duc de Savoye. Le sieur de Sainct-Marc luy montra sa barbe et luy dict qu'il l'avoit blanchie au service des roys de France, et que ce peu qu'il avoit encore à estre, ne voudroit faire chose qui offencast son honneur, et qu'il choisiroit plustost la mort. Il lui dit les mesmes mots : « Je n'ay point ouy parler à homme de vostre province ces langages, je vous en estime davantage. Mes prédécesseurs ont fait ainsy avant que le duc de Savoye fut maistre du Piedmont. Mais après, nous nous sommes accommodés et vous voies le rang qui icy je tiens, et ainsy sera de vous. » Et continuant son discours : « Mais, il faut que vous vous résolvies à le servir. J'entens que vous commendiez l'infanterie ; je vous donneray les payeurs qui pairont suivant voz mandemens ; il n'y aura point faulte d'argent. Je vous donneray d'aussy bons canonniers qu'il y en ay point en l'Europe, de canons, poudre et boulets,

tant que vous en vodres. » Et recommença à luy faire tant d'offres qu'il n'y en avoit que ledict sieur de Sainct-Marc consultoit son fait, et voiant qu'il failloit passer par là, luy dict : « Je feray ce que je pouray. » Il m'offrit d'argent ; j'en suis net et n'en ay point touché ny autre chose ; si ont-ilz bien d'autres, que je nommerois bien si je voulois, et qui ne s'en sont pas mal trouvés. Nous signasmes ce papier, et le sieur de Ligny s'en retourna et nous prîmes le chemin du retour vers Aix, et estions desjà fort désunis et n'avions pas envie de tenir pour le duc. La plupart de nos troupes vouloient aller à Toulon, qui n'estoit point encore fortifié en deffence ; mais nous prîmes le chemin droit à Aix et passâmes par la Verdière et Rians.

Arivés que nous fumes à Aix, on nous dressa une querelle d'Alleman au logis de la contesse de Sault. Ce fut Beaumont de Laccreau, consul d'Aix, qui la commença ; il y eut danger, mais le cœur fallit aux entrepreneurs.

L'armée estant redressée, l'on alla assiéger Salon, où le canon fut conduit. Le bourg fut prins, le canon aproché vers la tainteure et fut fait bresche à la ville, qui fut assaillie et donna-on ung assaut, sans l'emporter toustefois. L'on eut nouvelles du secours qu'amenoit le sieur de La Valette, qui fut cause qu'on restira les canons et qu'on abandonna ledict siège de nuict. Le sieur de la Commète y arriva sur le deslogement et entra dedans, d'où aussy tost il sortit avec ceux de la garnison, criant : Vive le Roy ! et donnent dans le bourg, où ilz esgorgèrent à forces souldars, quy si estoient oubliés dans les logis.

Au party dudict siège, le sieur conte de Carces et lieutenant du sénéchal d'Arles, les sieurs de Beauie, de Sainct-Marc, de Ventabren, allèrent à Cavaillon parler au sieur de Grimaldy et à l'évesque de Cavaillon pour une belle entreprise, qui n'eut point de lieu. De là ledict conte se restira à Marseille. Le sieur de Sainct-Marc y alla et n'y aresta guerre ; et en fallut desloger pour ce retirer à toutes peines et hazard, ayant perdu la plupart de ses chevaux et mullets en chemin, à Sainct-Martin de Paillières, à la maison de son amy sieur dudict lieu. Ceux d'Aix allèrent assiéger Bariau où commandoit le sieur de Pontèves pour le Roy, le bastirent et prirent. Mais au sortir, tout fut tué ; Pontèves se sauva, estant bien monté.

De là, l'armée alla au Luc, batirent une église barisquée, la forcèrent et tuaient tout. Quand le sieur de La Valette alla secourir Salon, il y eut quelque combat près Pélisane, où furent tués quelques uns d'un costé et d'autre, mesme le

sieur Du Buisson, qui s'estoit esquarté vers Aix. Le sieur de La Valette, le sieur d'Esdiguières, mille cinq cens nonnante, défendit et força Montaignac, qui fut desmantelé, le chasteau mis par terre, et vint à Foulière, où commandoit le capitaine Beaulague et Pencisques, Corce, le bastirent ayant amené le canon de Toulon, et se rendirent à composition, vies sauves, en payant une somme d'argent, mesme onze mille escus au sieur de Solles.

De là, Pignas fut ataqué, et, après quelques voies de canon, l'on entra dans la ville. Le chasteau tint, fut bastu et se rendit vies sauves. Le capitaine Roquefueille y commandoit. Ilz sortirent et devoient estre conduis par le sieur de Censouby : mais les soldars du camp se souvenant de Bariauz tuèrent presque tout, au grant regret du sieur de La Valette, qui, pour y remédier, tua quatre ou cinq soldars de sa main.

L'ennemy avoit retiré son canon à Folqualquer, et s'estoit logé à Gonsfaron. Il fut dict d'aller voir leur contenance. A la vérité, il faisoit beau voir l'armée du sieur de La Valette, qui estoit composée des troupes du Dauphiné, où estoit entièrement toute la noblesse et cavallerie. L'on marcha : il y eut quelques combats ; mais ce fut peu de chose. Que si monsieur de La Valette eust voulu croire les sieurs de Tourves et de Sainct-Marc, qui avoient gagné le sieur d'Esdiguières, ce jour ce faisoit ung grand service au Roy et grand bien à la province, on ne s'en pouvoit desdire. Le dict sieur de La Valette en fut destourné par les sieurs du Passage et de La Roche. Soudain le sieur d'Esdiguières s'en voulut retourner, estant logé à Oraison, estant ledict seigneur dans le chasteau avec toute la noblesse dauphinoise et provençalle, ainsy que le sieur de Sainct-Marc taschoit de gagner le sieur d'Esdiguières à n'abandonner la Provence. S'en volant ainssy pressé, il dict qu'il falloit avoir de l'argent pour paier son armée. Ledict sieur de Sainct-Marc respondit que c'estoit marchander en ralstre ; que tous servions ung mesme maistre ; qu'il avoit veu une lettre que le duc de Savoye escrivoit ; qu'il ne falloit craindre le sieur d'Esdiguières, encore que le Roy lui mandast, il ne viendroit point en Provence ny pour la première, ny pour la seconde. Ledict sieur d'Esdiguières respondit : « Dites-nous, ouy, je l'ay veu et teneu entre mes mains. » — « Je vous diray, dict lors le sieur d'Esdiguières, si le duc de Savoye n'estoit point venu prendre Moubonaut, je n'y serois point venu ; » cela qui doit estre cause d'ung grand dessordre, parceque ces messieurs, comme du Poet, Gouvernon, Morges, Blaçons et autres cuidèrent faire rumeur, n'ayant pas bien pris les paroles dudict sieur d'Esdiguières. Le

sieur de Sainct-Marc fut bien mary d'avoir dict ces parolles. Le sieur de La Valette estoit allé premier à Mées où cela luy fut dict.

Aussytost que ledict Sainct-Marc fut audict Mées, le sieur de La Valette luy demanda s'il estoit véritable qu'il eust tenu ce propos ; il l'assura que ouy ; il s'en esmerveilla et n'en fut pas mari, car il demouroit fort foible.

L'ennemy se remit soudein en campagne, et estant renforcé du conte Martine agit ses troupes, vindrent à Sainct-Maximin, feignant de passer outre, vont camper près Méroune, qui est entre Saint-Maximin et Sillon. Le sieur de La Valette avoit commendé au sieur de Chambaut tenir l'œil où ledict ennemy se voudroit adresser pour s'y getter avec son reagment, qui estoit beau et fort. De fait, il s'estoit jeté audict Sainct-Maximin, où commandoit le sieur de Vallennoire. Il s'y fit une grande faulte : car voyant passer l'ennemy tout outre, comme dict est, ledict Chambeau sortit à cheval et à pied assez loin, et fut assailly et ramené bien viste. Ces gens de pied furent deffais et y en demoura beaucoup et afforces blésés : s'il eust eu à faire à gens de mestier, ils courroient grand danger de perdre la vie. Et le landemain, soit pour cest avantage, ou qu'il fut ainssy ressolu, ils vindrent assiéger la ville et la bastirent, sans avoir gagné la contre escarpe, et firent breche tirant plus de mille coups de canon. Le sieur de Sainct-Marc, qui avoit sa mère, femme et seurs audict Sainct-Maximin, estant à Pertuis près dudict de La Valette, le sollicitoit pour secourir ladite ville, ayant advis qu'ils avoient faute de poudre ; et par ce que le bruit parmy les ennemy courroit que ledict sieur de La Valette estoit esvanouy, je luy fis entreprendre d'aller forcer Mirabeau près dudict Pertuis ; et de fait nous y menasmes une coullevrine et batismes la courtine, et emportames le village de force. Les paisans se retirèrent au chasteau, et quoy que nous les sommions de se rendre, ilz ne le voulurent pas faire : qui fut cause qu'on mist le feu au village, et y fut fait prou de mal.

Après je fus despesché pour le secours, et me fut donné le sieur de Censouby avec partie de la compaignie du sieur de La Valette et deux compaignies de gens de pié : et vins à Tres, y arivant à la pointe du jour, portant lettres du sieur de La Valette pour estre obéy. Je fis fermer les portes, passer les santinelles, personne n'entra ny sortit de ce jour là. Le soir je despesche le capitaine La Violette, huict ou dix autres capitaines, six vingt harquebuziers portant chacun cinq livres de poudre derrière le dos dans des sacs faitz pour cest effect. Je leur donnay de

bonnes guides, et leur ayant remontré ee qu'ilz avoient à faire et l'honneur qu'ilz acquéroient s'ilz faisoient leur debvoir, je les flet partir. Ilz arivèrent sains et sauves deux ou trois cens pas de la contre-escarpe et fossé, et trouvant ung homme à cheval, ilz le chargèrent ; sept ou huit donnent l'alarme. La teste de cesecours va droict à la ville et y antre ; la queue s'effraie et vont, quy ça, quy là ; et presque tout fut tué et pris. Leurs guides entrèrent à la ville. J'escriveis à sieur de Chambaut, qui fut bien aise d'avoir de mes nouvelles, aussy l'asseurois-je de tout secours. J'avois tous les jours de ses nouvelles, et luy mandois des mienes. Je n'y pouvois aller, m'ayant esté deffendu par le sieur de La Valette.

Après avoir tenu ledict siège dix huit jours, ilz s'en allèrent disant aller assaillir Tres. Je m'y enfermay, mais ilz n'y vindrent point. Le sieur de Chambaut et moy allasmes trouver ledict sieur de La Valette à Manosques où il estoit.

En juillet audiet an, la cour de parlement se tenoit audiet Manosques pour le Roy. Le capitaine Baraste y commendoit. Ledict sieur de La Valette vint à Ries, Lorgues, Brignolle, et de Brignolle vint à pied à Sainct - Maximin en dévotion, puis à Toulon, qu'il faisoit fortifier et la rendoit bonne, belle et forte place, composées de sept grands bastions, beaux et grandz fossés et la contre escarpe de mesme. Le sieur d'Egrava-gnes, gentilhomme picard, y commendoit. Peu après alla ledict sieur attaquer Congollin ; aiant fait venir quelques pièces de Sainct-Tropès, le village fut forcé. Les souldars de Sainct-Romman se sauvèrent au chasteau et se rendirent, et eurent la vie sauve. De là nous allasmes à Hières, où commendoit le sieur de Signay, guascon, et retournasmes à Toulon : nous eumes nouvelles que le duc de Savoye venoit en Provence. Toutes les forces de la cour estoient allées à Sainct-Lorans pour le recevoir : il entreprend.

Greauliays va assiéger Mons à la requeste du sieur de Gault, qui commendoit à Grace pour Son Altesse. Il y avoit dedans les capitaines La Violette et Gouvernon avec leurs compagnies. Ledict lieu fut batu ; le duc y quida estre tué d'une harquebuzade ; les soldars composèrent vies, armes et bagues sauves ; les paisans à discrétion. Il en fut beaucoup pendus, à la poursuite dudict sieur de Gault leur seigneur.

Le duc vint à Draguinan, à Bariau et de là à Aix, où il fut receu comme roy. Il avoit dix sept cens maistres, quatre mille harquebuziés. Bientost après va assiéger Salon, où commendoit le sieur du Vernégue, Istre et Aiguères et Halter. Durant le siège tomba ung grand pan de muraille, quy occasionna ceux de dedans à ca-

pituler. Ils rendirent la place et furent conduis à Pertuis en seurté.

Le sieur de La Vallette part de Thoulon pour porter remède et mestre ordre aus places qu'il tenoit, et va à Brignole, à Riès et à Manosque, qu'il commansa avec grande diligence à fere fortiffier, ayant quant et lui le sieur de Chambaud et tout ce qu'il avoit de meilleur ; manda les sieurs de Sensoulz, de Collet l'aisné et quelques aultres à Pertuis, où commandoit, comme dict est, le sieur d'Allein. Le duc fit samblant le venir atiquer, et glisant, va surprendre Grambois où estoit le sieur dudict lieu, les cappitaines Sigaut, Le Turguet, Guasions, Bonneval et La Hère daulphinois avec lheurs compagnies. Le canon du duc joua et fit brèche, où il fut donné deux asautz, qui feurent fort bravement soubtenus. Le sieur de Grambois pour coy que ce fut se retira au chateau. Les cappitaines susnommés se déflarent et entrèrent en doute de ce retret ; et de fait ilz capitularent randant la place au duc, le vint décembre. Lesdits cappitaines feurent prisonniers de guerre. La dame de La Valette, qu'estoit à Manosque, s'en départ avec messieurs de la court de parlement et vont à Cisteron.

Velà les nèges en grand abondance qui cheurent, et le froit fut si extrême que falut qu'on se retirat. Le duc vint à Aix et y passa partie du caresme entrant. Peu après le sieur de La Vallette, qui n'estoit guières volentiers en repos, ala assiéger Beines et le batit ; et survenant le sieur d'Esdiguières avec ses troupes, on quita ledict Beines, et le camp marcha droit à Vinon. Le duc estoit alé en Espagne et ses troupes estoient venus loger à Rians, Sparron, des Palières, Sainct-Martin, faisant corir le bruit de nous combatre ; car ce voyalge se fesoit pour secourir Berre, et menions le canon. Vinon ne se volut randre et y falut conduire le canon ; l'ayant, le chasteau se randit. Il n'y avoit que péisans ; les gens de pié du sieur d'Esdiguières y logèrent. Le canon estant mal atellé, fut ranvoyé à Manosque. Nous estions logés à Greoulz, Sainct-Martin du Levalge.

Le jour de Pasques, l'on marcha dret à Sparon, cuidant trover les annemis asamblés, comme ilz avoint esté le jour devant. Drès qu'illa nous virent venir, estans séparés, tout court, et venoint de tous coustés pour s'assembler. Nous voyions tout cela des costau, fort près, et desandismes. L'escarmouche commansa par nous gens de pié au pié du village. La pluspart de lheur cavalerie estoit près le chateau, et là s'asamblaint le sieur de Sainct-Marc, qui avec le sieur du Passage, mareschal de camp, avoit esté des premiers, suadoit au sieur de La Vallette le combat et d'aler atiquer ceste cavalerie et y in-

cistoit fort. Maitz ledict sieur du Passage fut de contrère oppinion, se metant en bataille dans la pleine en vue des ennemis. Coy voyant ledict Saint-Marc, il va persuader le sieur d'Esdiguieres de monter la hault, et tant lui remonstra que ledict sieur d'Esdiguieres se résolut, après avoyr faict un tour avec sa troupe, qui estoit à la vérité fort belle, en nombre de catre cens chevaux bien armés. Le sieur de Saint-Marc la conduisit comme estant du péis. Le sieur du Poet avec trante chevaux prit le devant, et le sieur de Polligni, lieutenant du sieur d'Esdiguieres, venoit après avec cent chevaux. Le sieur d'Esdiguieres demora devant le château avec le reste. Le sieur du Poet, homme sans peur, joignit prontement ses ennemis qui avoient torné le dos, les joignit et mit en routte; aseurement il chassoit plus de cinq cens chevaux. Il en morut quelques uns et en fut prins, mesme le sieur de Magnan, cappitaine de chevaux légers d'Aix, et trois cornetes. Le sieur de Polligni craignant de s'anguaiger et ne voyant personne après lui tint bride, que si le sieur de La Vallette eust suivi tout estoit guaté, mesmes l'infanterie espagnole, qui venoit de Rians, estoit jà arrivée à la grand pleine, qui eurent esté tous défaitz, baste qu'il y eut de ses fuyars qui tirarent jusques à Aix cinq grands lieues de là. L'infanterie provansale estoit enguagée dans le village d'Esparron. Les sieurs de Saint-Roman et Vitelli avec l'heur compagnies de chevaux légers se trouverent enfermés, qui feurent investis de tous costés. Le sieur d'Esdiguieres entra au château; le sieur de Saint-Marc, parent du sieur d'Esparron, fit ouvrir, et y coucha ledit sieur avec beaucoup des gentilshommes de sa troupe. Le sieur de La Vallette campa à la pleine où le sieur de Saint-Marc l'ala trouver à plus d'une heure de nuict et ala pour quérir le mot du guet, lui compta tout ce que dessus; car il n'en sçavoit encores rien. Il en fut bien aize et marri n'y avoir esté le sercher au village, continua landemain; le sieur de Cucuron logé à la meson du curé se randit avec sa compagnie; l'on tréta pour ceux du village. La nuit venant, Vitellis vint sur saufconduit parler au sieur de La Vallette dans le château, et tant fut mené qu'ilz se randirent la vie sauve, demorant prisonniers de guerre, toutz les chevaux et armes furent perdues. Il y avoit mil arquibuziés et bien deux cens chevaux. Le sieur du Passage et quelques aultres mêtent toutes les armes à un monseau ainsi qu'en les prenoit aux soldartz, tant que quelque mal avizé mit le feu. Il y eut une escarmouche qui tua quelques uns et en blessa d'autres. Cela rompit tout l'ordre et fut eauce qu'il y eut quelques chevaux esguarés. Le

reste fut desparti. Les sieurs de Vitelli et Saint-Roman feurent menés en seurté, et l'armée continua le chemin de Berre, passa à Guardanne, les fors que le duc avoit faict à Berre abandonnèrent, de manière que Berre fut avitouallée. Le sieur de Saint-Marc fut desrobé par un prisonnier nommé Laplanche de Marseille, qui estoit sur sa foy parmi la troupe, lui print deux chevaux, armes et hardes de la valeur de mil escus.

[1691]. C'estoit mil cinq cens norante un d'avrill, au partir de Berre, l'on ala pour loger à Grans qui refusa l'antrée; maitz soudain fut asailli et forcé. L'on fit pandre afforce peisans et tout fut sacgé. De là à Saint-Audial et Mésages, passames la Durance, et le sieur d'Esdiguieres ce retira. Le sieur baron de Montand revint de Guascoige et amena cent metres et catre cens arquibuziés qui pasarent à Cisteron, audit an et le mois de may. Le duc de Savoye soudain que nous fusmes retirés réasiégea Berre. La dame de La Vallette morut en ce mesme temps à Cisteron, regretée d'un chascun pour ses rares vertus et piété.

Le sieur de La Vallette manda prier le sieur de Guavernet le vouloir acister pour secourir Berre qui estoit fort pressée; du fet il y vint non pas fort acompagné. Nous partismes de Sisteron venant aux Mées, Ries, Correus, le val Saint-Maximin, Rousset, Saint-Marc et Pierricar.

Le vint huit juillet audit an, arrivames à Condoulz, terroir de La Fare, près Berre.

Le 29, alames présanter la bataille au duc, qui ne voulut bouger de ses tranchées, hormis quelques uns qui vindrent nous reconoistre et tuaient quelques mal avisés qui s'estoient trop avancés, non gens de callité. Nous nous en retornames donc et vinsmes loger à Aguilles. Il fut mis le feu à quelques gerbiens de blé, mesmes aux granges du sieur de Saint-Jehan et de Poiras.

Landemain, nous vinsmes passer à Pierricard, et pasant aupré Sainte-Reparado. Le sieur de Saint-Cana y fut laissé pour y commander. Le cappitaine Siguandl, qui y avoit esté fort longtemps, c'estant émanpé de l'obéissance du sieur de La Vallette, refusant ses troupes quant ilz y aloit, fut tué quelques jours auparavant. Vinsmes à Pertuis et de là alames asiéger la tour d'Aigues. Le 4 aoust nous la batismes d'un canon et une colevrine, l'en y fit brèche. Ceux qui estoient dedans mirent le feu à la brèche qui nous empêcha d'y entrer. L'on fit jouer une saïsse, qui fet un grand effet. Enfin le village fut abandonné, et se retirarent les gens de guerre du chasteau: c'estoient gens du Languedoc qui se randirent enfin vies et bagues sauvés.

De là nous tirames dret à Saint-Michel avec

canon, le batismes. Il avint le premier coup ai fut tiré sur la pointe du jour, ayant esté laissé a sac de poudre à canon par mesgarde, le feu y print et fit un grand fracas, brulant la plupart des officiers de l'artillerie et prou aultres, batit le guabion qui fut aussitost relevé. L'on ersa une tour et fut fait brèche ases résonable. ar cela en composant se randirent, furent mul- s de l'argent; c'estoit le 8 aoust audit an 1591.

Tout aussi tost, le camp marcha vers Berre, il estoit bien mal et prêt à ce randre; alasmes cher au Roret près Cavaillon, le 18 aoust, et continuâmes le chemin jusques à Barbantane. Le eur de La Vallette ala dret à Tarascon, où es- it le sieur Alphonse avec partie des forces du auphiné; y vint aussi le mareschal de Monmo- nci avec les forces du Languedoc; fut résolu ler atiquer Graveson, y conduisant trois ca- ns et une colevrine. C'estoit pour destorner le uc, qui dès le 19 avoit resceu Berre par com- sission, lui ayant esté randue par Mesples.

Nous batismes Graveson, sur coy la nouvelle nt que le duc estoit arrivé à Erguon avec son mée belle et gaillarde; de sorte qu'il fut ar- té de tirer le canon jusques à Fenoillet, à Bagie tre Graveson et Tarascon, laissant partir des ns de pié au siège de Graveson, et campasmes idiet Fenoillet.

Le 28 aoust, le canon fut ramené à Graveson : sismes brèche. Nous avions mis notre canon ans le jardin du seigneur dudiet lieu et ne ti- on pas à plus de vint cinq ou trante pas loin e la muraille, aussi se fit-il un grand effet. L'on onna l'asault qui fut soutenu ayant sus dedens ariqué par dedens. Le sieur Distre de Vaucluze y it blessé et morut peu après de ladite blesseure.

Le 29, ilz se randirent. Les soldarts feurent randés au gualères et les habitants ransonés. on y laissa les sieurs de la Commette et Allison n guarnison, qui n'y demoraient guières; ains e voulurent atandre le duc de Savoye et l'a- andonairont. Nous retornasmes les canons à arascon; toute la cavalerie fut mize en bataille t s'y trouva douze cens mètres en beau équipage; ut proposé aler assillir Arles. Le canon fut em- arqué et y ala-on. Maiz à l'arrivée, nous cognu- nes bien que se n'estoit viande pour nous. Ilz nous aluèrent d'aforce canonades, qui ne fesoient pas randeffect. Ceux du Languedoc ravagèrent toute a Camargue et prirent infinité de bestaill. Il faut quiter ceste entreprinze et tout prit parti.

Le 12 septambree 1591, le sieur de La Vallette 'en revint prenant son chemin par le Langue- loc; vinsmes passer au Pont Saint Sperit, et par e Dauphiné arrivasmes à Cisteron 19 septambree.

Durant nostre voyage, le sieur d'Esdigières

desandit, vint asiéger Lus, le batit et lui fut randu, d'où avant il s'en retourna pour s'oposer au sieur Ollivat qui conduisoit une armée d'Es- pagnolz et Napoliteins, le combatit et défit avec beaucoup de réputation.

Le duc de Savoye ala à Harles, prit Forgues, baron La Motte, et s'amusa audit Arles, au lieu de suivre sa fortune, revint à Aix, entreprit le siège du Pui qui travailloit ceux d'Aix. Il y avoit trois cens arquibuziés et cinquante armes, le fit battre feurieusement et uza entièrement toutes les défanses pour le secourir. Le sieur de La Val- lette rapela le sieur d'Esdigières, qui vint à Digne. Nous y conduisimes catre canons et pa- sant par Quambort nous l'atacames, batismes. Ilz se randirent; c'estoint tout gens de corde, aussi n'ayant pas bien sceu fère son fet, ilz feurent pandus pour la pluspart.

De là alasmes atiquer ceste grand église qui est hors la vile de Digne, où il y avoit de gens de guerre; la batismes. Ceux qui estoient dedens se nichaient sur la grand voulte de manière que ne les sceusmes forcer. Lhors nous eusmes noveles que le Pui estoit en denger de ce perdre; qui fut cauze qu'on resceut ceux de Digne à composition, y comprins l'église et payèrent une somme d'argent, et nous ayant mis les ca- nons à l'évêché, où fut pour y commander le sieur de Lartigue et à la vile le sieur Des Crottes, Dauphinois. Nous vinsmes en diligence à Per- tuis, où, dès l'arrivée, le sieur d'Esdigières avec cinquante et tant de chevaux ala passer la Durance et voir le camp du duc d'Asès près le Pui avoit esté batu feurieusement et y avoit esté tiré deux mil trois cens quarante coups de ca- non. Y avoit esté donné afforces asautz, où il y morut afforce gens, mesmes le sieur de Rogies d'Aix et le baron de Monfort de Provance. Le duc voyant le secours se résout ne rien azarder moins l'atandre; et de fait, tout la nuit avec ex- trême diligence fit conduire son canon à Aix et filer son infanterie; de manière que landemain l'on n'y trouva que quilques troupes de cavalerie qui fesoient lheur retrète.

Le cinq novembre 1591, arrivant au diet Aix, le duc trouva la comtesse de Sault changée et trouva les portes fermées; falut qu'il entrat par la porte des frères mineurs, où il y eut de la reuhmeur. Le duc fit le plus fort et fet saizir ladite comtesse, qui fut prisonière dans sa méson avec gardes qu'elle trompa; car s'abillant en homme elle se sauva. Tout son parti fut dissipé.

Le sieur de La Vallette ayant secouru le Pui s'en retourna et alasmes assiéger Brives, y con- duisant deux canons, le batismes et prinsmes une tour; quant le compte de Carces le vint se-

corir, nous y avions tiré deux cens coups de canon, estoit le 25 novembre au dict an. Ce secours nous fit retirer nostre canon à Mezel, où nous nous campasmes entre le village et la rivière, laissant fere l'aviteallement audict comte, à son aize, de plein jour, estans tous en bataille dans nostre camp. La nuit le comte se campe lonc la rivière à une portée d'une colevrine loin de nous, sur le chemin de sa retere. Le sieur de La Vallette sort de son camp et suivismes la rivière gens de pié et de cheval. Le comte ayant repu, desloge sans bruit; nous le suivismes tout de nuit. Il fut arivé à Vausole et logé; nous alasmes loger à Pimoison et retornasmes à Mezel, bloquant Brives de fors qu'on y fit au tour, porveus de soldartz; j'y conduisis deux canons à Manosque et les deus demorarent à l'evesché de Digne; c'estoit en desambre.

Le sieur d'Aleis qui commandoit à Pertuis morut de maladie. A sa place fut mis le sieur de Saint-Cana et au Pui le sieur de Sensoulz. Mesples sorti de Berre, fut mandé avec ses troupes se barriquer à Vinon. Le sieur Lamanon eut entreprinze sur Saint-Maximin, lui ala donner du petard ayant abatu le pontlevis, il fut bravement repoussé par les habitans. Le sieur de Saint-Cana s'ambatit sur le chemin de Jonques avec le sieur Mac Anthoine, cappitaine de chevaux légers, qui fut rompu par ledit Saint-Cana. Le duc voyant Mesples à Vinon se résout l'aler forser, et part d'Aix y conduisant deux colevrines, l'ala battre. Il avoit catre mil arquibuziés et après de deux mil chevaux. Le sieur de La Vallette se dispoze aler au secours, mande au sieur Guovernat; pour cest effet il vint avec environ cent chevaux. Nous alasmes loger à Oreson et vinsmes audict Vinon du costé de Rousset pour voir d'y metre du secours, et fut résolu de ce fere la nuit, et nous alasmes retirer à Saint-Tulle vis-à-vis dudict Vinon, la Durance entre deux. Le secours n'eust point d'éfet.

Landemain matin nous vismes redoubler la batarie, et fut dit monter à cheval pour empêcher l'asault. L'on vint en veue de l'annemi, ayant faict le sieur de La Vallette trois troupes; l'une conduite par le sieur de Buons, où estoient sa compagnie, celles des sieurs de Saint-Cana, Mirabeau, Mérargues, Ramafort, Valanaire, Esgravagues. . (sic) . tous chevaux légers; l'autre conduite par le baron de Moutaud; et la troizieme ledit Sigues la comandoit. Le sieur de Guovernat estoit par si par là, pour se prendre garde de toutz événemens. Or ne cuidoit pas pourtant venir aux mains; car la rivière de Vendon estoit entre deux, qui joint le village; comme il n'y avoit point d'aparance; car à dire vérité,

si le duc n'eust point la rivière, il eust prins Vinon à nostre veue et ne l'en eussions sceu empêcher, bloquant le lonc de la rivière comme il avnet de coy le fere. Maiz au lieu de prandre ce conseil, ils pasent l'eau et perdirent par ce moyen leur avantage, de fet que l'ataque ce commence. Ledit Buons fit bien, aussi estoit-il brave du tout et rompit ses gens qui tornarent le dos; dès lors tout fut ranvercé, que si toutes les trois troupes eussent donné, il s'y fesoit une grosse boucherie. Le duc se retira à Saint-Pol, l'artillerie fut abandonné et tout fount; et ainsi Vinon et Mesples furent delivrés. Les colevrines, je les conduisis à Manosque sur les memes roues, coy qu'ilz eussent esayé les rompre.

Le huit janvier 1592, les Estatz furent mandés à Ries et feurent casées à fere compagnies de gens de pié.

Peu après, le sieur de La Vallette manda le sieur de Saint-Marc pour tenir pretz cinq canons, fit levée d'afforce beufs, lesquelz il logea à Vileneuve et Vins près Manosque, et partit pour aler à Frejus, fuellit Bariaux et prit Flasans, aséegea Rocabrune, la fit battre, durant laquelle batarie, le pouvre seigneur y allant, fut atteint d'une arquibuzade à la teste, duquel coup peu après il morut; c'estoit le 12 febvrier, dernier jour du carnaval. Peu après, ceux qui defaudoient Rocabrune se randirent, n'ayant eu cognoissance de la mort dudict seigneur. Au partir de là, toute ceste armée se retira. Ce fut grand daulmage de la mort de ce seigneur, car c'estoit homme craignant Dieu, bon serviteur du Roy, sage, pasiant, libéral, grand justisier et qui ne permetoit point au soldat trop de liberté, qui avec une poignée de gens, si ce peut dire, avoit résisté au duc de Savoye. Ayant la pluspart du péis à sa dévotion, n'ayant point aultre secours d'argent que ce qu'il pouvoit tirer du péis. Car pour ses moyens il les avoit tous despandus, je le puis dire; car je l'ay veu plusieurs fois ayant disné ne sçavoir de coy souper. Et parce qu'il avoit esté fort trompé et de plusieurs, il c'estoit randu fort mesfiant.

Le compte de Carces ce mit aussi tost aus chans, prit Figuenières. Le sieur du Passage, qui estoit venu frèchement du Dauphiné avec des forces de cheval et de piet, oyant ceste nouvelle à Ries, où il estoit, s'en retourna. Les gentishomes tenant le parti du Roy mandarent au Roy qu'il lui pleut mander le sieur d'Epemon. Le sieur Alphons, qui fut le premier adverti de sa mort par le sieur de Saint-Marc, manda au Roy et eut mandat de Sa Magesté pour venir en Provance; ce qu'il fit. Mais il se guoverna mal, car il vint à Tarascon, où il séjourna, au lieu de

venir promptement aux Troppès et à Sisteron, où la court de parlemant estoit. Les sieurs marquis d'Oreson et baron de Montaud vindrent à Sisteron pour avoir le commandement l'un desca la Durance, et l'autre de là, comme ilz s'estoit jà promis. Maiz la court print le guovernement en mein, manda au sieur d'Esdiguières vouloir venir secourir le péis, et y mandarent les sieurs de Penefort. .(sic). .conseller pour cest effet.

Le 13 mars 1592, Bras d'Assé fut saizi par les ligueurs; le compte de Carces vint ravitoaller Boines. Le duc de Scavoye s'en estant jà retourné à Nice, quelques jours après, Pignaus fut asailli et y menalrent les Savoyartz deux pièces qu'ilz prirent à Forcalquier et le prindrent. Le sieur de Castillon, Guascon, qui comandoit à Brignole, et le sieur Des Ternes, ayant asamblé ce qu'ilz peurent, vont voyr ses gens là et les trovans mal conduitz, les chargent, mectent en route, lui ostalrent les pièces; c'estoit le chevalier du Rest qui conduisoit cela.

Le 26 avrill audiet an 1592, le sieur de Triguan guovernateur de Cisteron morut; le sieur de Ramafort alla demander le guovernement au sieur Alphonse, qui le lui acorda et depecha commission pour ce fet. Le capitaine Barate, qui comandoit à Manosque, aussi morut de maladie. La court en prevent le marquis d'Oreson. Cepandant vela arriver le sieur d'Esdiguières, le cinq^e jour de mai, conduisant sis cens chevaux et trois mil fantasins, et manda quérir les canons; ala asiéger Boines qui lui fut randu moyenant quinze mil frans forniz au chevalier de Moriès, qui la comandoit, désandit à Auphons près Barioulz, où il laissa les canons. Barioulz se randit; il y mit le sieur de Chaumians pour y commander; ala, prit le Mai, la Cadière, la Sioutac qu'il multa pour de l'argent. Il atqua Evènes sans le prandre; et ayant avis de la venue du sieur de Pernon, il se retira, laissant les canons à Saint Maximin.

Peu après Codenet, qui comandoit à Grambies, fut tué et le lieu reprins, comme fut aussi Brasdasse. Castelane, qui n'avoit voulu recevoir guarnison, se supmit. Le sieur de Thoron de Saint-Pol y fut mis pour y commander. Le marquis de Trans avec environ cent chevaux vint corir à Saint-Maximin. Il se rencontra que le marquis d'Oreson y estoit avec sa compagnie et le sieur de Tornes. Il fut prins quelques beufz et mules. Le sieur de Saint-Marc à qui touchoit se bestaill monte à cheval; c'estoit sur les neuf heures de matin, estant suivi de vint cinq ou trante chevaux, et poursuivit l'annemi environ trois cartz de lieu, et l'agent recogneu il mande aus sieurs d'Oreson, de Tornes, de Valanoire, les prie de venir. Ledicts Tornes et Valanoire vin-

drent avec trante et tant de chevaux et ne peurent arriver que ledict ennemi ne fut au dret de Puilobier, tirant le retour d'Aix. Le marquis de Trans pour coy que se fut, laissa la troupe et se geta dans le chateau de Puilobier. Nous poursuivions la troupe, qui nous voyant si près, tuaient les beufz sur le chemin estroit pour nous destorner. Cela, et l'afère que nous avions fet, fut cause que ne les sumes atraper; et nous en retournant, quelqu'un nous dit la retrète du marquis de Trans: qui fut cause que nous alames dret audiet Puilobier fraper à la porte du chateau, les sieurs de Saint-Marc et Valanoire. Le sieur duduict lieu nous ovrit sans sérémonie, et mal lui en print, car tout y entra; et estans dedens l'on demanda ledict marquis. Maiz ni pour prières, ni menaces, on ne le voulut montrer, qui fut cause que quelques uns de la troupe du marquis d'Oreson fouillaient ledict chateau rudement; de coy ledict sieur Puilobier s'effraya, craignant d'ester sacagé. De fet, il ne survesquit pas lone temps, après coy qu'il ne fut touché à rien du sien ormi les armes et cheval dudict marquis de Trans qui furent prins. Quant à lui il ne fut point trové, et toutesfois il estoit dedens. L'on laissa des gens audiet Puilobier pour quelque jours.

Sur la fin de juillet, le duc de Savoye asiégea et batit Antibon, où comandoit le sieur Dubart, qui le randit. Parrères et Rians se remirent du costé d'Aix; Saint-Roman avoit une entreprinze sur Marseille, et en alant, il volut bailler de la poudre aux soldartz. Le feu se mit, qui fracassa quelques-uns. L'entreprinze fut rompue. La comtesse de Sault, estant à Marseille avec lesieur Bezaudin, fut mize hors la ville et ledict Bezaudin aussi.

Le Roy manda au sieur Alphons, qui avoit mal vérifflé son pouvoir à la court de parlemant estant à Sisteron, que s'il n'estoit point encores entréen Provance qu'il n'y ala point, et acorda au sieur de Pernon le commandement à icelle.

Ledict sieur de Pernon y vint en septembre, conduisant de belles forces à pié et cheval, et vint parler à messieurs de la court, qui estoient à Manosque, et de là s'en va atquer les ennemis qui estoient logés à Montauroux. Ayant appelé à lui les forces du feu sieur de La Valette, il atrapa les annemis audiet lieu de Montauroux, les atqua et forsa. Il fit pandre la pluspart des chefs, et pour le soldat il fut mandé aux gualères. Soudain vint à Brignole, où il tint une assemblée des communes.

Après prit le chemin d'Antibon, y conduisant les canons commandés par le sieur de Saint-Marc, en nombre de six pièces. Fuyance et le Biot se randirent. Asiégea Antibon la ville, où il avoit afforce Scavoisiens, la batit par trois

endroitz, ayant recouvré trois canons des gualères. Ladite vüle se randit; c'estoient de fort povres gens. Soudain on conduit le canon contre le fort, qui fut batu de neuf pièces, contre un bastion auquel on fet choir un grand morseau, tant, que pour l'épessueur qu'il avoit, il servist d'eschèle pour y monter. L'on fit quelque traité d'acord et feurent baillés d'ostages par ceux de dedens.

Cependant les soldartz montaient par la ruine; ces manans qui estoient dedens les regardoient monter sans se défandre, et ainsi ilz feurent prins. Le compte qui y commandoit fut prins avec sa robe forrée sur le dos. Les ostages feurent mandés aux gualères. La pluspart de ceux qui furent trovés dans le fort feurent tués. Il fut laisé à ce fort le cappitaine Sguiroli pour y commander et à la vüle le sieur de Guaces, Guascon, avec un regimant de gens de pié.

D'Antibon, nous alasmes ataquier Cannes, où estoit le sieur de Vaubres, qui y commandoit, et le marquis de Trans. Après les avoir investis, ilz composèrent, sortant bagues et harnes sauves. Le canon avoit esté ambarqué audiet Antibon.

De là, le sieur de Pernon ala à Saint-Tropès et y fit construire une citadelle, y metant le sieur de Noillan pour y commander, Mesples à la vüle; puis ala à Tholon où commandoit le sieur Desgravagnes comme dit est; il y fist aussi construire une citadelle où il mist le sieur de Signac, Guascon, qui ne la guarda guières bien.

Pasant à Braganson, y fit des fortz et y laissa La Roderie, avec son régimant, qui peu après y fut deffet. Et vint lediet seigneur fere caresme prenant à Brignole 1593.

Y eut une conférence à Saint-Maximin, où feurent, du costé de la court, les sieurs conseliers Arnault et Thoron; du parti d'Aix et du parlement de Manosque, les sieurs évesque d'Apt, conselier Des Guardanne, nommé d'Artovici et Suffrein. Y estoient encores les sieur..... (sic) Il n'y fut rien conclu, parceque ceux d'Aix ne voulurent point parler du Roy.

L'on print le chemin d'Oriol où il y avoit catre compagnies de gens de pié, sçavoir: celle de Lamotte, d'Audibert, de Blanc et de Boulaigues. Le canon joua contre la vüle qui fut aussi tost abandonnée, se retirans toutz au chasteau, qui est sur un hault, et comande toute la vüle. Le canon fut gaindé sur un cotau vis-à-vis du chasteau, où il fut asis trois canons. Les aultres estoient logés à bas à la pleine et tous batoit le chasteau. Il fut faict brèche à une tour dudiet chasteau, qui fut asaillie, et de faict il y entra cappitaine et soldartz. La nuit se fit qui sépara combat. Lhors ceus de dedans se reconoisant prainent corage, asaillent ladite tour, et de

faict la forsaièrent et reprindrent, fesant tous ceux qui y estoient entrés prisoniers.

Landemain, on recommansa la batterie; il y eut quelques-uns et entre aultres le sieur de Pernon, qui avoit un régimant, qui commansa à parler aus assiégés, qui commansoient à s'effrayer, et tant continua qu'il persuada sur sa parole lesdits Motte et Audibert venir parler à monsieur de Pernon; ce qu'ilz firent, comme mal avisés, et feurent amenés au logis des seigneurs, armés comme ilz estoient; et estans devant ledit seigneur il lui demanda qu'esse qu'ilz demandoient. Ilz répondirent qu'ilz estoient venus sur la parole dudiet cappitaine et se retournèrent pour le voir. Ilz n'avoient garde; car il c'estoit retiré. Ilz feurent bien esbais et se demandoient. Ledit seigneur lheur dit pour coy ilz avoient atandu la baterie et qui les avoit mis là; ilz répondirent que c'estoit le comte de Carces. Réplia lediet seigneur qu'ilz avoient mal faict, mesmes Audibert, qui estoit du lieu, qu'ilz estoient cauze que ce lieu estoit ruiné. Ilz supplièrent qu'il eut pitié d'eux et qu'ilz lui feroient service: à coy lui fut respondu, qu'il ne lheur vouloit pas donner tant de peine et apela le cappitaine de ses gardes auquel les bailla en garde. Cependant aultres parloient tousjours aus asiégés, de fet que Broulaigne fut atrapé de mesme et vint, fut arreté comme les aultres. Il y eut quelque soldat qui s'élansa par la muraille, qui fut mené au logis dudiet seigneur, qui le resceut avec fort bon visage, le fit bien trater et lui fit prou caresses; de manière qu'estant ce soldart ramené, il sceut si bien parler à ses compaignons que afforce firent le mesme choiz; tous feurent bien resceus. De ceste manière le chateu fut prins sans resistance. Le cappitaine Blanc, qui n'avoit point voulu sortir, fut prins dedans et pandu, comme feurent la nuit les aultres trois à un noyet près la porte de la vüle. Tout fut sacaigé: fut laisé audit chateau guarnison et le sieur d'Aubin pour y commander.

De là, l'armée ala asléger Recenaire, lieu très fort, asis sur un roc presque inacésible. Il fut batu, et n'y avoit que pélsans et un cappitaine nommé Bordon pour commander. Ilz se défendirent quelques temps. Maiz s'estonant se randirent. Le cappitaine fut pandu. Il fut tiré mil coups de canon à ses deus lieux là.

Durant le siège, le sieur de Pernon dressa une belle entreprinze sur Marseille, qu'il voloit prendre par pétart. L'on ala loger à Aubaigne. La nuit tout marcha; le pétart fut appliqué et fit effet à la première porte. A la seconde porte le pétart ne fit qu'un trou, et fault noter qu'il y avoit encores afforce pétartz sur les mules; mais

demorés bien loin ; de manière que ceste treprinze faillit pour se défaut, car s'ilz stés portés, aseurément, veu le peu de qui se présenta, l'on emportoit ceste ace. Ledit seigneur cuida morir de des-je le vis. Tout s'en retourna mal content ointe du jour, et de la vile nous fut tiré trois volées de canon qui ne firent point des soldartz, qui ont acoustumé de fure-granges, alèrent attaquer la grange du don de Marseille, où il estoit, et n'ayant ni de l'armée, cuidant que se feussent des coreurs, il tira et tua deus soldartz ; il y en avoit un cadet. Aussi tost pleu-acoururent, mesmes le sieur de Pernon. saillit la grange, qui fut incontinent for-povre Léon cuida estre étranglé, et s'ilz trouvé une fenestre pour le jeter, c'estoit lui. Aussi eut-il le cou tout escorché des qu'on lui avoit mis. Enfin estant mené le seigneur de Pernon, il fut mené pri-L'armée ala logger à Coulongé Guardane revint à Roconaire. L'on dressa peu après besoegne à ceux d'Aix, metant toutes pes aus environs, comme à Vautabron, ana, Marignans, le Pui Roygues, Trotz, q où l'on mit le canon. Ceux d'Aix pri-carrabin qui firent pandre. La court de ent d'Aix remist le commandement au de Carces. Le seigneur de Pernon ala au doc, laissa le sieur de Castillon pour nder l'armée.

etour du Languedoc, ledit seigneur de vint à Pierricard et entreprit de dresser le Saint-Strophe près d'Aix ; que ne fut aucoup de difficultés, ayant affaire à braves hommes qu'il y en ait en Provence. e randit-il d'aussi grans combats qu'il se alieurs de lonc temps ; y morant afforce e bien et d'un et d'autre costé. Coyque fort fut achevé et mis en défance.

in jour que ledit seigneur jouoit dans sa l fut tiré de la vile deus coups de canon lairent dans ledit pavillon, tua le sieur Vincens d'Echarpe, dauphinois ; le filz pte de La Roche, le sieur Du Poet, gus-iboris d'Estrés et quelques autres ; les os z blessèrent ledit seigneur, de manière t lonc temps tenu pour mort ; coy que la il ne voulu bouger dudit fort, chose à é de grand remarque. Aussi voyoit-il en fut deslogé que tout fut allé à vau-quelques jours auparavant, passant près le l'Arc, près d'Aix, où avoit des gens de à un molin qui joint ledit pont, ledict r le fit attaquer et battre. Ilz feurent for-

cés et pandus ; pour revanche de coy, le compte de Carces fit prendre aus prisons d'Aix quelques huit prisonniers et les fit pandre à la veue du camp. Le péis estoit si au bas qu'il ne pouvoit plus et mancoint les vivres tout par tout.

Fut tenue une assemblée de communes à Per-tuis, où il fut mis afforce impotz sur la fin de juillet. Le camp se rapetisoit fort et ceus d'Aix mirent dehors dix ou douze compagnies qui alarent logger à Rians et autres lieux vuides. Le compte de Carces avec ceux d'Aix ala commander un fort au coteau de la Justice, où on met les corps des justisiés et d'alleurs.

Au grand fort fut faict feu de joye ; le canon tira à la catholisation du Roy : ce fut 1593, le 22 aoust. Aix, Marseille, en fit aultant. Le 28, la treuve mandée du Roy fut criée pour trois mois.

Le darnier aoust, nouvelles forces vindrent du Languedoc de cheval et de pié ; et incontinent le canon tira contre la vile en ruhine, disant que puisque Aix tenoit pour le duc de Savoye il fa-loit sçavoir si ledict duc de Savoye la vodroit rescevoir ; que jusques alors il feroit la guerre comme auparavant. Cependant arriva de la part du Roy Pluvineau, l'un de ses escuyers, pour fere observer ladite trêve et ala dans Aix, et tant fut travaillé que le catre septembre ladicta treuve fut criée et resceue de tous cotés.

Ledit Pluvineau partit le 21 dudict mois, ayant rescu de messieurs d'Aix un beau présent et s'en retourna en France. Les playes vindrent en grand abondance, qui contraignirent le seigneur de Pernon de rompre son camp. Se retira à Saint-Cana et mist ses troppes en garnison, le seze septembre, laissant au fort force guarnison de cheval et de pié. Le duc de Savoye aussi rompit son camp et resceut la treuve en ses terres, estant campé devant Caours.

Le seigneur de Pernon eut noveles de la mort de madame de Pernon sa fame : ceux du fort fe-soient bien la guerre aux olliviers d'Aix.

Au commandement d'octobre, le sieur Du Guand, filz du sieur de Moutz, fut tué à Grace, où il commandoit, par ses soldartz, dans son logis.

Le dix huit dudict mois, entrèrent en Pro-vance, pour le sieur de Pernon, de six à cept ceus arquibuziés à cheval.

Sur la fin d'octobre fut faict une crié par tout que tous ceus qui s'estoient retirés dès la treuve eussent à vuider sur peine d'estre prisonier de guerre, et le donjon de la citadelle fut com-mancé et le canon y fut logé. Le seigneur de Pernon alla au Languedoc et laissa à Raignes afforce troupes. L'ons avoit set battre ses mé-chantes penatèles, qui troublait le peuple ; car les soldartz n'en vouloint point.

La trêve fut prolongée par tout. Le mois de novembre, la povreté estoit grande; aussi il coroit quelque bruit, qui fut cauze que le marquis d'Oreson, sieur de Sollers, de Saint-Cana, Valanoire et aultres traitèrent avec le comte de Carces, qui promit servir le Roy, le sieur de l'EsdiGUIÈRES y tenant la main; de fet le Roy manda à tous ceux qui commandoient dans les places du costé du sieur de Pernon, commissions pour les places et gouvernemens qu'ilz avoient, de manière que on commansa à crier: Fore Guascons. Le sieur de Saint-Cana commença à Pertuis à mestre hors la compagnie de gens d'armes du dict sieur de Pernon. Aussi la pluspart des compagnies qui estoient à l'escard se getent dans Brignole et font grosse garde.

Le sieur du Biosq, qui commandoit à Saint-Pol, refuze le passage à la compagnie du marquis d'Oreson de la Durance, se déclare pour le seigneur de Pernon.

Le compte de Carces mande à la court de parlement, séant à Manosque, que puisque Dieu avoit permis la catolisation du Roy, qu'il estoit résolu le recognoistre comme son tres-humble sujet, offrant tout debvoir; maitz qu'ayant cognen que le sieur de Pernon se vouloit emparer de la province, il délibéroit s'y opposer de tout son pouvoyr, priant un chascun s'y vouloir emplir.

Les Guascons désarmaient les habitans de Brignole; les viles de Pertuis, Manousque, Digne, Castelanne, Saint-Maximin, Tholon furent de ce parti, et à Tholon, par l'entremise du sieur Solier, l'on ataquâ la citadele qui fut battue le 25 novembre, et y fut donné un asaud qui fut repossé. Ceux de dedens se voulurent refrechir; sur coy l'on donna, et fut ladite citadele emportée sans grand défense par l'eschele. Tout fut tué mesme Signac. Le sieur d'Esgravagnes fut blessé durant la baterie, au canon duquel coup il morut peu après. C'estoit un brave gentilhomme. La citadelle fut razée.

Le compte de Carces rompit la treuve et fit la guerre au fort d'Aix. Ceux de dedens estoient tous estonnés voyant un tiel remuemant. Le cappitaine Boyn qui avoit failli de secourir la citadele de Tolhon ce vint geter à Brignole, où il s'y trouva une très-belle troupe. Le compte de Carces se mit aux chans, va attaquer Marignan qui lui fut randue, vies et bagues sauvés, par Saint-André. Le sieur de Mérangues print le prévost de mareschal à Aguille et le mena à Aix. Le sieur du Biosq, à Saint-Pol, nese decouvroit point et ne scavoit ce qu'il vouloit fere. Le seigneur de Pernon estoit au Languedoc, comme dict est, et . . . menasser ceux qui n'obéiroient au Roy.

Le 15 dessambre fut mandé une assemblée à Aix.

Le 10 dessambre ledict seigneur revint de Languedoc amenant 300 metres et 500 arquibuziers, et le 11 fet tirer toute son artillerie contre Aix et s'ala loger à Roegnes où il fit son amas.

Le sieur de Castillon ala à Brignole; le sieur de Tornos amena des forces du Dauphiné et vint à Pertuis. Le sieur de Pernon de Roignes ala à Rîes et Sisteron, fort acompagné. Les sieurs de Saint-Marcelin et Saint-Roman, du tiers parti, surprindrent Pellisane sur deux compagnies de chevaux légers de Pernon; Saint-André estoit en une. Le sieur de Valanoire atanta l'asaut de Pertuis, laissa Saint-Maximin ases mal, de manière que ceux mesme de sa compagnie se saizirent du couvant et getèrent hors les soldartz et la dame de Valanoire ausi. Le 21 dessambre se saizirent du couvant, attirèrent partie des gens de vile. Peu après déclarèrent pour le sieur de Pernon, qui leur bailla des commissions pour gens de pié, sçavoir: au sieur Faulquette, Gaurrat et Melis tous trois de Saint-Maximin gens de petit estoppe; ausi feurent-ilz cauze de beaucoup de mal que resceut ladicte vile; car ledict seigneur de Pernon s'en servit fort. Le compte de Carces s'ala randre metre de l'isle du Martigues.

Le 29 dessambre, le fort du pont de Beraudlès-Aix, tenu par les Guascons, fut assailli et forcé; l'ayant, ceux qui le tenoient, abandonné après un lonc combat.

Le seigneur de Pernon fesoit grand amas de farines et vint à Brignole. Les troupes qu'avoit amené Tornos, qu'estoient six compagnies de chevaux légers, logèrent à Rîans. Le sieur de Pernon vint à Vinon, et le 19 janvier, arriva au fort d'Aix, y faisant porter afforce provisions de toute sorte, et resceut letres du Roy qui lui commandoit de fere la guerre, lui promettant le gouvernement. La compagnie du sieur de La Roche, de chevaux légers, estant logée à Manne, fut a demi surprinze et defecte. Le compte de Suze vint pour essayer de rompre ce coup du compte de Carces qu'il ne revint au service du Roy, et voyant n'en pouvoir venir à bout, il se résout de sotenir la ligue avec ses adérans, qu'estoient Saint-Maurice, Saint-Marcelin, Saint-Roman et Vitelli; tenant Scalon, Berre, Pellisane; Arles estoit du mesme parti.

Après l'avitoallement du fort, le sieur de Pernon torna vers Rîes, où il resceut les troupes du sieur du Pnsaige. Le sieur de Laffin arriva venant de la part du Roy pour composer les affaires; aporta la nouvelle que le Roy avoit fait conestable le seigneur de Monmoranci.

Le seigneur de Pernon revint au fort et changea la guarnison; ostant le sieur de Signac, qui y avoit esté durant lonc temps, y mit le baron

de Connisson et Saint-Maurice du Languedoc avec ses régimens, et tira deux pièces : ala asléger Aguilles, le . . febvrier 1594, où ayant esté tiré deus volés, ledict lieu fut forcé, et tués la pluspart. Le sieur du Passaige y fut blessé d'une arquibuzade à une jambe. De là Saint-Cana fut asailli, où estoient Chateau Vions et Saint-Maurice du Comptat, qui se randirent vies et bagues sauves, feurent conduitz à Sannete; de là on marcha à Saint-Pons; fut mis guarnison au château de Vantabron; Marignans se vint randre, où fut remis le sieur de Saint-André.

Le 8 febvrier, le camp marcha à Cenolonge et Guardanne, puis à Porrières et Rosset. Le sieur de Tetz vint remettre ledict Tetz audict seigneur, qui y ala loger et mit guarnison au château, et là se treta la rédition de Rocafuill asis sur un roc de fort mauvaize venue, et permis au cappitaine Boulaigne, qui le tenoit, se retirer audict Tetz, d'où il estoit natif. Le froit estoit si extrême qu'on feut contrainct laisser les pièces à mi la plaine de Parrières sans garde. L'on les vouloit conduire à Rians; maiz la guarnison ayant deslogé les consulz vindrent offrir ledict lieu au sieur de Pernon. Il y fut mandé le chevalier et sieur de Famigières, cosins du Dauphiné.

De Porrières on print le chemin de Porcelz Tornes, d'où avant fut conduit un canon à Brignole et les deus autres menés vers Signe, pour ataquier un vieux chateau près de Signe, où il y avoit de gens d'Aix. Maiz il n'atandit pas le canon; ains se randit et les soldatz se remirent au régiment de Boya.

Le sieur de Solles avoit une entreprinze sur Mirabeau et Durance; ce que sceu par le sieur de Pernon, estant à Porrières, il monta à cheval avec un temps désespéré: maiz il rebrocha chemin et revint à Porrières, ayant eu avis l'entreprinze avoir esté rompue. L'on continua le chemin au Luc et puis au Mui, où estoit le sieur baron d'Ales, lieutenant du marquis de Trans, qui se randit, laissant les enseignes et tambours, et promirent ne porter les armes de six mois. Ledict baron se réunit à nos troupes.

De là alames à Draguignan; le sieur de Pernon prit le chemin de Riès, et le canon de Salernes avec les troupes commandées par le sieur d'Amblui, cappitaine de gens d'armes et parent du sieur de Pernon. Salernes se randit et y fut mis guarnison. De là à Silans, la Verdière et le canon remis à Riès, où feurent tenus les Estatz.

Là le sieur de Pernon eut novele que le sieur d'Esdiguières désandoit en Provance avec ses forces, qu'il estoit arrivé à Ribies, et suivant son chemin, vint à Manosque, où le parlemant estoit. Incontinent, le seigneur de Pernon part

dudict Riès avec toutes ses forces, qui estoient belles et grandes. Le premier avrill logea à Rians, Saint-Martin, Jonques, Peiroles, pour ce opposer à l'annemi. Lesdiguières suivant son chemin logea à Mirabeau, Pertuis; l'en tira deus colevrines de Brignole et feurent menées à Peiroles. Le sieur Lafin aloit et venoit parlant d'accord; il n'estoit guières bien venu ne d'un costé, ni d'autre, s'en ala vers le conestable au Languedoc audict mois.

Le baron de Tetz, qui estoit logé à Rians avec sa compagnie de chevaux légers, part et va à Tetz, fit appeler le cappitaine qui estoit en guarnison à son château, feignant estre mandé là; et l'ayant surprins, il recovra sa meson et changea de parti. Saint-Pol rescut des gens du sieur d'Esdiguières; estant le sieur de Pernon à Peiroles, il aloit au fort ordinerement; mist de hors la guarnison qui estoit et y mist le sieur de Bellet avec vint cinq compagnies, l'avitoialla bien fort.

Le sieur d'Esdiguières ala passer la Durance à Orguon, et le compte de Carces avec ses forces ala le trover, et se logèrent et campèrent près Orguon, venant à Senas avec deux colevrines.

Coy sceu par le sieur de Pernon, il part, va loger à Lambesq, Senas et environs. Landemain 27 avrill monte à cheval à Lambesq, où il logeoit, va à Sénas; tandis il y eut alarme. C'estoit le sieur de Morges, des Crottes, Mecarges, Bezaudin, Grambois, Limaille, Bulson et autres qui venoient recognoistre et prandre langue; et rencontrant Boya, le chargent et chassent. Boya voyant venir la troupe du sieur de Pernon, torne; coy voyant Morges charge et se mesle. Le chemin est estroit, de manière qu'ils se présentent et ambarassent parmi les fosés. Le cheval de Bezaudin se cabra et mist son metre à terre, qui fut prins. Y morut la cornete de Morges, nommé le sieur Vaches, et quelques autres; car la charge pour peu de gens fut aspre. Bezaudin est mené au sieur de Pernon et aussitost lui dit: « A! traistre, je te tiens, tu morras. » Il demande miséricorde et la vie, promettant mil services. Maiz il n'y avoit ordre, car il avoit fait offance. Ledict seigneur aussi lui répliqua: « Rien que ta vie me peult satisfere. » Et de fet il lui fut tiré deux pistolades qui ne le blesèrent comme rien. Lhors les lacaitz l'ataquèrent et le laissèrent pour mort. Il fut porté à Senas et fut demandé permission de le panser. Maiz il falloît qu'il morut, comme il fit la nuit, après avoir fet son testamant. L'on parla de ceste mort; et fut dit audict seigneur que le sieur de Saint-Marc en avoit parlé; il le fit appeler à son logis à Lambesq, et lui dit les mesmes propos: « L'on m'a dit que vous trouvés la mort de Bezaudin et

trange; je vous veus randre compte. Il m'a tué le sieur d'Estampes à Aix, qui estoit mon parant. Il avoit fui le duc de Scavoye, je lui avois tout pardonné comme vous sçavés et lui avois donné décharge, et ten s'en fault qu'il m'en ait secu gré, qu'au contraire il s'est bandé contre moy, a faict un manifeste et l'a mandé au Roy, et trouvant un des miens ses jours passés à Aix, lui dit: Vostre mestre, ce parloient de moy, dites lui que j'ai mis sa vie par escript et que je lui dis bien ses véretés; je les ay dans ma poche. Et lorsqu'il fut tué, l'on les lui trova.» Ledict seigneur vouloit montrer lesdicts papiers, ce que ledict sieur de Saint-Marc ne voulut voir lors. Lhors dit ledict seigneur: « Je ne pouvois moins fere; et si Mérargues me tombe en main, il en ara autant.»

Le 27 avril, arriva de la part du conestable le sieur de Saint-Senas, commandant aux deus armées de bouger de tout ce jour, atendant les députés qu'estoient le baron des Arcz, Chateaucneuf et Thoron, les sieurs Sufen et Bras, conseillers à la court. Le 29 avrill, revent Lafin, dit que le sieur conestable prandroit le fort d'Aix et Garde, Lesdiguières s'en retourneroit et les forces du Languedoc aussi. Cependant cherchoit-on toutes occasions pour se batre, et asseurément si le seigneur de Pernon l'eut peu fere, il se fut porté. Maiz l'annemi estoit campé fort bien et ne pouvoit estre forcé.

Le 3 mai, vint le sieur de Lègues qui rapporta la trêve pour tout le mois; que le fort qu'avoit esté donné au sieur Lafin jusques qu'il fut revenu estet alé au Languedoc, fut es mains du sieur de Péraud, ce que fut faict; et y demora ledict Péraud jusques au neuf jour du dict mois que Lafin revint avec des forces qu'il avoit levé pour cest effet; et lui fut remis ledit jour. Les troupes du Languedoc se retirèrent, estoient les compagnies de gens d'armes du seigneur conestable, comte de Tornon, chevalier de Monmoranti, ballif de Manoasque, du Péraud, deux d'Italiens et Brevec.

Le sieur d'Esdiguières vint à Aix et fit démolir le fort de la Justice, puis feignant alé visité le grand fort, il le surprit et fit desmolir du tout. Cela fut bien tost fait, le peuple y acorant à la foule. Le sieur de Pernon se retira à Brignole, mit le sieur de Miron à Saint-Maximin et chassa ses cappitaines qui l'avoient saizi. Mandonville qui commandoit à Fréjus se laissa metre hors par le peuple.

La court de parlement séant à Manosque vint à Aix le 6 juin, et notés, ils firent fere le sermant à ceux qui avoient résidé à Aix, c'estoit grant pitié du péis estant chargé de tant de troupes de cheval et de pié. Il y eut un combat particulier entre le sieur de Tornes et chevalier

de Mérargues, à cheval, près Aix. Le chevalier eut le cors persé de deus grans coups, desquelz il réchapa. Le sieur de Lafin fut faict prisonnier par les gens du sieur du Passage, conduit à Roncaire et après mené à Brignole, où estoit le sieur de Pernon, qui lui fit bon acueil et le lissentia; il vint à eux.

Le 27 juin, fut orié à Aix le pardon du Roy, et manda Sa Majesté au sieur de Pernon de venir le trover à Lion où il s'acheminoit, et au sieur de Danville de venir en Provance pour y commander durant l'apsance dudict Pernon. Ceux d'Aix depputèrent le sieur président Cariolis, les conseillers Bermont, Séguiran, du parlement, et le sieur de Monfuron, conselier aux comptes, au conestable, le prier mander ledict seigneur Danville suivant l'intantion du Roy.

La court prit le gouverneman en main le 4 juillet 1594.

Le 12 dudict mois, la trêve fut prolongée jusques à la fin d'aoust. L'anseige du cappitaine Marguot, logé à Vinon, pris la route, se remit de l'autre parti. Le sieur de Pernon le manda aussi tost asiéger par le sieur d'Ambleville, il se randit.

Il se tint à Beauquère une assemblée, où ala le seigneur de Pernon fort acompagné. Aussi y alairent le compte de Carces, marquis d'Oreson et prou noblesse du péis, le président Chariolis, le conselier Brémond et aultres.

Le cinquiesme aoust, le seigneur Vitelis, Saint-Roman, qui commandoit à Scalon et à Berre dresèrent une embuche aux compagnies de Lamanon et Magnan, les rompirent et prirent douze chevaux légers qu'ils menaient à Berre. Il eut un combat en duil, le sieur de Raillanete et le chevalier de Famigières estans à Beauquère a ladicte assemblée. Raillanete fut tué, ayant refusé la vie que le chevalier lui offrit. A ladicte assemblée de Beauquère fut arrêté que le sieur de Pernon commanderait en Provance, que la court n'auroit point d'autorité sur les viles qu'il possédoit, que les procureurs du péis de Pernon continueroient, atendant la voulonté du Roy. Messieurs d'Aix ne voulurent atandre à cela et délibèrent de mander quérir le sieur d'Esdiguières. Le sieur de Saint-Roman et Vitelis parlent audict sieur de Pernon, et avec l'aide de Marseille, Cazal, ataquèrent la tour de Bère, la bantent et prirent; y metent guarnison: c'estoit en septanbre 1594. Le 16 septanbre, par grande assemblée tenue à Aix, fut résolu de tenir ce qu'avoit ordonné le conestable et de bailler une chambre au sieur de Pernon pour le metre là où il aviseroit. La comtesse de Sault s'y repposa, Soliers, Lafare; la trêve fut prolongée par tout septanbre.

Le bruit de la venue du sieur de Guize fit

rompre la treuve. La guerre recommansa. Le sieur d'Esdiguières manda demander quelques gens de cheval à la Revet, qui y mandèrent Magnon et aultres que le sieur de Pernon surprit et démontra, la pluspart sans combat, vers Sisteron, le 4 d'octobre, et fit une cource en Dauphiné, y ravageant afforce bestaill.

Aix estoit fort tormanté des guarnisons voisines. Le sieur de Beloy arrive de la part du Roy.

Le xxix la trêve fut criée à Aix. Le sieur de Pernon la refusa; il vouloit ataquier Digne. Mes il y arriva des troupes du Dauphiné qui rompirent ce coup. Ledict Pernon vint à Brignole. Ceux d'Aix chassèrent afforce compaignies et mandèrent au sieur de Pernon, pour la treuve, le marquis d'Oreson, Soliers, Valanoir et aultres, disent ne vouloir point chasser ses gens, ni fère la trêve. Le sieur de Pernon manda le sieur Guarron à Aix, qui acorda quinze jours de trêve, finissant le huict désambre 1594.

Il demandoit d'estre recogneu et une chambre à Brignole. L'avocat Dufort va à Brignole, prolongea la treuve par tout décembre, et fut criée à Aix, le 15 dudict mois. Tout ce mois et celui de janvier 1595 se passa en parlemens, au bout desquelz l'on comansa à recorir contre Aix. Le marquis d'Oreson y vint à Aix fère le carem-antran, où l'amour trotait en deue forme, ne se parloit qe de plaisir. Le sieur de Pernon fit prisonnière la dame de Solies et sa fille, d'Esgravagnes, le sieur d'Ardène, et feurent menés à Brignole. Ceux d'Oriol corant atraparent le filz du sieur de La Gualicière; le père, logeant à Rousset, sort et rancontre cuidant que ce fut. Le baron de Tetz fut tué, et le baron de Tretz geté hors de Tetz par ses sugetz. Le sieur conselier de Penefort, député de la court, ala vers le sieur de Pernon à Brignole pour fère la treuve. Il ne le volut acorder ou de fère la paix qu'il fut retenu pour général; qu'il ne demandoit point d'entrer à Aix; qu'on mandat au Roy, et qu'il oseroit obéyr à ce que Sa Majesté manderoit: c'estoit le 8 febvrier 1595.

Les sieurs de Mirabeau, et qui commandoit à Caumars et Castelane, firent entendre à la court qu'ilz l'heur obéiroient comme serviteurs du Roy. Aussi tost le sieur de Pernon tint une assemblée à Brignole, où se trova afforce noblesse et communes, là où fut délibéré d'y obéir au sieur de Pernon. La guere se fesoit tousjours aus environs d'Aix, par courses, de manière qu'ilz ne pouvoient plus sortir, ni les villages y ausoient aler; de sorte que la court permit de corir. Le sieur de Lafin c'en retourna en court.

A Scalon tunba un grand pan de muraille; coy entendant, le compte de Carces s'y en va et

y entra. Saint-Roman se retira au chateau qui fut bloqué; il y vint afforce gens de tous cottés pour ce siège. D'aulture part, le sieur de Pernon amassa ses forces, et part et va le secourir le 16 febvrier; y conduit les pièses et le bat. Il s'y combatit fort et y morut afforce gens de bien. Saint-Roman se défandoit fort au chasteau et fesoit prou de mal. Il y fut donné un grand asaut, qui fut longuemant débatu sans rien avanser Il y avoit neuf pièces, y arivoit afforce secours à la ville. Saint-Laurens, l'église dans Scalon, fut prins et reprins, et se donna ancores un grand asaut où le sieur de Belloc fut tué et afforce aultres. Il fut bien défandu; enfin parti du bonc fut abandonné par les gens du compe. Le sieur Vitelli y fut blessé, porté à Berre, où, dudict coup, il morut peu après. Tandis, la court de parlement, voyant ses choses, et que le sieur de Pernon secoroit Saint-Roman, qui tenoit pour le duc de Savoye, fit un arrest déclarant ledict seigneur d'Épernon crimineux de lèze-magesté, comandant à toutz sugetz du Roy, estans avec lui, se retirer, sur mesme peines; aux villes ne le rescevoyr; que le conestable seroit adverti: mande aus sieur Alphons et Lesdigulères de venir secorir le compte de Carces, qu'il seroit informé contre le sieur de Mérargues, qui avoit resceu des gens de Pernon et apointé avec lui.

Le 20 mars, la Revet resceut letre du sieur d'Esdiguière, lor mandoit qu'il seroit en Provence le 25, qu'ilz lui fissent préparer de vivres. Tout aussi tost feurent dépéchés commissères pour cest effet. Le sieur de Pernon sentant venir ses troupes, retire son canon à Lauson, Lesdiguière à Orgnon, et avitoalla ledict Scalon de tout ce qui y falloit, puis se retira par Pertuis. Le sieur Pernon vint loger à Venetes avec toutes ses forces et au Pui, le 13 advrile; le 16 va vers Rians, Peiroles, Saint-Maximin.

Lhors arrivèrent le compte de Brienne et le sieur Forget de la part du Roy, le trouverent à Peiroles, apportoient la treuve pour huit mois. Le Fresne ala à Aix le 24 avril, avec ledit pour les ménagiers, qui ne pvoient estre prins au corps, ni guaigés à l'heur bestaill. Saint-Roman, hors d'espoir de secours, se sauva du chateau de Scalon la nuit du catre, se rompit une cuisse. Le compte de Carces en fut bien marri; car il lui estoit enuemi capital avec beaucoup de réson; car il l'avoit trompé, lui ayant baillé en quart ledict Scalon. Le sieur d'Esdiguières s'en alant manda court qu'il reviendrait dans quinze jours; qu'ilz dresassent afforce gens de pié, et l'heur nommoit les cappitencs; pasant à Digne, y laissa le sieur d'Espinouze avec des forces, et prit quelques villages qui tenoient pour Pernon.

Il fut tenu une assemblée à Aix et à Saint-Maximin : celles d'Aix fut délibéré, ayant sceu par Le Fresne que le Roy appelloit le sieur de Pernon avec toutes ses forces à Lion, (afin) d'essayer la paix, cependant la treuve; et ala ledict Fresne vers Pernon, d'où il raporta la treuve jusques à la fin de juin, se nommant ledict Pernon chef d'armée. Messieurs de la court y firent prou de difficulté, d'ant, puis qu'il n'y avoit point de guerre, il ne faist point de chef d'armée; enfin le sieur Forget acorda tout. Mesples arriva; le Roy mandoit au péis le rescevoir et lui entretenir trois compagnies pour Saint-Tropès. Le sieur Forget manda, par un trompette d'Aix, nommé Cotoufin, les lettres du Roy. Cazan lui fit couper les oreilles à Marseille. Ceux du chateau de Scalon, le 26 avrile, composèrent, vies sauves, porteroient deux charges de baguaige; les tambours et armes, les enseignes, poudres, bastardes et chevaux demoraient. Ilz feurent conduitz à Pellisane en seureté. Ces pièces feurent sodain employés contre les églizes qu'avoit fortifié le sieur de Pernon, qu'enfin se randirent.

Le sieur de Fresne travailloit tousjours pour la paix, et alloit de Brignole à Aix, et d'Aix à Brignole. Il fit lascher les dames de Soliers, à qui le sieur de Pernon demandoit les canons qu'estoit à la citadele de Tholon et la quatre du sieur d'Esgravagues. Le sieur d'Esdiguières resceut au Piémont, alant avitoaller quelques places qu'il y tenoit. Les canons, en nombre de catre, qu'estoit à Ronques, feurent menés à Brignole; fut tenue une assemblée à Aix, où fut dit que si le sieur de Pernon ne rescevoit la treuve, qu'on rapeleroit le sieur d'Esdiguières.

Le 15 juin 1595, le sieur de Pernon tint les Estatz à Ries, où fut délibéré d'entretenir les forces, et furent mis sus afforce incidens. Le conestable partit pour aller à Lion atandre le Roy avec forces; arriva pour lhors encores queleques Guascons de nouveau à Marignane.

Le sieur d'Espinouze, que le sieur d'Esdiguières avoit laisé à Digne, fortifioit : ce que le sieur de Pernon trova mauvais, et le manda à messieurs de la court de parlement, qui n'avoient pas cela et mandaient l'ampécher. Le sieur de Beloy revint; aporta la treuve encores pour un mois, que si le sieur de Pernon ne la rescevoit qu'on appelast le sieur d'Esdiguières, auquel le Roy bailloit le commandement de l'armée. Le sieur de Pernon vint à Brignole après les Estaz, et feoit travailler en grand diligence à la fortification et à Saint-Maximin; aussi tousjours sous prétexte des contributions, on couret aus environ d'Aix.

Le 20 juillet, Masses fut rancontré par la compagnie du marquis d'Oreson et fut rompu. Le

chevalier de Formigères arrêta les sieurs conseillers Chailge, Thoron, qui revenoient de Digne. Le sieur de Belloy revint encores aportant lettres du Roy au sieur de Pernon pour se randre à Valance, le 16 aoust, ce qu'il acorda et la treuve: aussi se préparèrent avec catre ou cinq cens chevaux et plus.

Cependant se fesoit tousjours quelque cource, entre aultres les sieurs de Centsoulz, Madane et Masses près Pertuis, où ledict Mases fut blessé en aoust. Le sieur de Pernon ala vers Tholon et Grace, en coy il n'avansa pas beaucoup. Sur la mi-aout, revint à Ries, se préparant pour Lion, voulant toutesfois voyr partir ceux du péis, qui estoit le présidant Charriolis, conselier Bermond et Griffon; gens du Roy, Mannet et Aimar; le sieur Sainte-Croix, consul d'Aix, sieur Mainier, asesseur, Rigulzier, le compte de Carces, marquis d'Oreson. Le Roy estoit arrivé à Lion à l'imporveue; la vile fut surprinze. Mais après fit une belle entrée. Ceux de la vile de Scalon chassèrent gens de guerre hors.

Le 15 septambre, le sieur de Pernon partit de Brignole fort accompagné, menoit dame de Castelane et Marseille sa fille fort belle; passe à Scalon, priat la vile ne rescevoyr pas le comte de Carces, que tout ce qu'il avoit fait contre eus estoit à l'occasion dudict comte.

Le Roy ouit les deputés, donna charge au conestable d'accommoder tout ce fet, et ne peut guères areter audict Lion, ayant noveles de l'ennemi. Il en partit donq sans voyr le sieur de Pernon, qui estoit à Valance, et bailla le gouvernement de Provance au duc de Guize, et fit mareschal de France le seigneur Alphonse d'Ornano; commanda audict Ornano et d'Esdiguières, si le sieur de Pernon s'opiniastroit en Provance, acister le duc de Guize.

Les députés feurent de retour à Aix le 8 octobre; ilz eurent commandement du Roy acister le duc de Guize, que nul favorisat Pernon, que s'il s'en trovoit quelqu'un, voire fut de parlement, qu'il les fissent exécuter avec l'heurs robes et toques.

Le 13 octobre, ledict Pernon arriva à Lambesq, puis sortit le canon pour aler attaquer Pellissane; mais ilz se randirent. De là, ala à Rians, Saint-Maximin et à Brignole; fit une ordonnance que toutz les vilages eussent à apporter les vivres dans les viles, lui limitant un temps sur peine du feu; délibéra de fere le guast partout; ala à Ries et à Sisteron. Autretant le chevalier de Buoux, qui commandoit à Mostiés, fit crier vive le Roy! et vint à Riès où il en fit aultant; print le sieur de Saint-Oin et Tabaret. Le sieur de Pernon revint à Saint-Maximin, le 29 octobre.

Le darnier dudict mois, la court fit un arres

commandant à tous ceux qui suivoient le sieur de Pernon, eux retirer dans trois jours à peine de confiscation de corps et de bien, et fut publié à son de trompe dans Aix. Le sieur de Guize manda à la court de parlemant rescevoyr une compagnie de gens de cheval que le conestable avoit cassé, atendant sa venue : ceux de Roignes et Saint-Cana vindrent saizir Saint-Jehan de Lasale où il avoit afforce blé.

Le 25 novembre, le duc de Guize arriva à Forcalquier ; la Baulme de Sisteron fut surprinze par le sieur Doriat. Le sieur d'Esdiguières s'aprocha ; le sieur de Ramafort traita et remit Sisteron au sieur de Buoux. Le sieur du Belloc revint, ala trover le sieur de Pernon, qui dit qu'il estoit contant du Roy, qu'il demandoit deus mois pour s'en aller et qu'on fit treuve.

Cependant durant ce temps, le 18 novembre, le pouvoir du duc de Guize et arrest déclarant le sieur de Pernon crimineus de lèze-magesté et tous ceux qui l'assisteroient. Cependant ledict Pernon avitoalloit ses places ; le duc de Guize vint à Sisteron où il entra ; les soldartz feurent conduitz à Vinon ; Ramafort demora au fort Nostre-Dame de Sisteron. De Sisteron vint le duc de Guize à Ries ; le chateau tenoit Pernon.

Le 14 décembre vint à Aix et y tint les Estatz et fit assiéger Vinon. Le reste de ses forces et d'Esdiguières furent logée aux anvirons d'Aix. Il sortit dix canons d'Aix pour Vinon. Mais les ployes empêchèrent les y conduire et falut-il retourner. Afforce lieus se remirent au service du Roy.

L'armée du sieur duc de Guize consistoit deus cens mètres, six cens carrabins, deux mille hommes de pié ; les Dauphinois qu'avoit amené le sieur d'Esdiguières, catre cens mètres, trois cens carrabins et trois mil hommes de pié. Les forces de péis montoient à trois cens mètres et deux mil hommes de pié. L'on surprint Oriol par le pétard et par l'échèle, où le sieur de Chatellie fut faict prisonnier et prins quelques chevaux ; le chateau tint bon. Le cappitene Sperit de Plane, qui avoit tué le sieur Du Guaust à Grace, y fut aussi tué par les siens et la vile réduite au service du Roy. Le compte de Carces se retira à Scalon.

La veille de Noël, un païsan porta du blé à Brignole, fort beau, et le vandit au bolangier du sieur de Pernon, et furent portés les sacz au logis dudict de Pernon. Celui qui les porta, les trova fort pesans, les ovrirent et trouverent afforce sachetz, lesquelz voulant tirer le feu se mit par le moyen des roetz qui y estoient atachés, qui amporta tous ceus qui estoient présens, emporta le planchier de la sale où le sieur disnoit, qui tunba à bas avec sa chèse et tous ceus qui estoient à table, sans aultre mal ; qui est un faict fort ami-

nable et dangereux. Il s'en parla diversement.

Ceux qui avoint assiégé Vinon l'abandonnèrent et vindrent loger à Vauvenargues, près Aix ; et de là, tout marcha à Marseille, la cuidant surprendre ; toutes les forces y estoient ; mais tout fut failli.

Le second janvier 1596 revindrent tout autour d'Aix, fezant beaucoup de mal par la trop grande lisance. Il n'y avoit homme rancontré qu'il ne fut despoillé mesme de solies ; aussi estoit ilz très de chaus, puis tornaient à Vinon. Les grans chevas et équipage du sieur de Morges feurent prins par la guarnison de Saint-Maximin le cinq.... 1596. Le sieur d'Esdiguières partit d'Aix. Vinon se randit, Pimoison aussi, au sieur d'Esdiguières. La guarnison fut conduit à Baricatz, à Laverite. Le peuple s'enfroit fort par ses troupes pillardes ; rien n'estoit asseuré parmi eus. Aussi estoit-ilz ais de toute sorte de gens.

Le duc de Guize retourna à Marseille, mais en vain ; et partit après la crié fete à Aix, que tous les soldartz des villes rebelles seroient bien prins où qu'ilz feussent trovés, que tous soldartz eussent eus retirer à l'heures garnisons, et ala assiéger la Garde près Tholon, ou commandoit le sieur de Montestruc, guascon, la batit et fit donner pluzieurs asautz qui furent soubtenus ; et de fet il la laisa. Il print Saint-Tropes et la vile d'Ières, non les chateaus ou citadelle.

Le 17 febvrier audit an, Marseille, où il y avoit marchandize dès lonc temps, voyant ceus qui la menoient, qu'elle s'aloit perdre, que Cazan l'aloit metre es mains de prince Doria, qu'estoit avec les galères d'Espagne là, ilz criaient qu'il y avoit aux environs quelque cavalerie qu'il seroit bon aler voyr que c'estoit. C'estoit Libertat qui disoit cela. Cazen va à la porte ; Libertat voyant son coup lui tire un coup de pistolet dans la teste et le tua seur l'heure.

Le duc de Guize avoit là près tout son fait préparé, et sorti de son embuche, va dret à la porte et entre dans la vile. Ainsi elle fut receuse. Lois d'Aix et ses adérans, compagnons de Cazan, guaignent les gualères d'Espagne et s'en vont. Le filz de Cazan, qui comandoit à Nostre-Dame de La Garde, tient ; maitz peu après la rendit. Il fut prins quelques Spagnolz, qui ne peuvent s'ambarquer. Ce fut une bonne journée pour le service du Roy et pour le péis ; car c'est une vile de conséquence et n'en y a pas demi dozème en France.

Le vint febvrier, la court fit fère prossession générale pour remertier Dieu d'une si belle conquête. Le duc de Guise avoit laisé le siège à la citadelle de Saint Tropes ; le sieur de Pernon la volut secourir ; et de fet il part le 19. Pour ce, fut

le duc de Guize ndverti, part de Marseille le 21 jour, marche en diligence et aconsulvit ledit Pernon à Vidaubon; le charge et rompt, de sorte qu'il lui fit passer la rivière d'Argens bien vite, où il y avoit afforce eae, tant qu'il touchoit la celle des chevaux; et s'y perdit des hommes et afforce manteaux. Le duc de Guize suit et passe; peu le suivirent, voyant floter ses manteaux; car ilz croyoient que les hommes se fussent niés, se qe sauva le sieur de Pernon, qui tiroit vers Bariaulz; tout le baguaige et avitoalle fut perdu. Les sieurs de Chateaneuf et Lamanon se naïerent, qu'estoint procureurs du péis de chasque cotté. Le sieur de Pernon s'arreta au chateau d'Aufens fort peu de temps, se retira, et le duc de Guize nla à Saint-Tropes peu après. Arriva, le 21 mars, le sieur de Rocolaure de la part du Roy pour composer ses affères, parla au duc de Guize, qui vint à Aix, et au sieur de Pernon à Brignole, tant qu'il avansa que si le péis payoit audict Pernon quelques sommes qu'il disoit avoir avancé pour ledict péis, qu'il partirait avec toutes ses forces et remettrait la citadelle de Saint-Tropes audict sieur de Rocolaure, comme despuis il fit.

L'on tint à Aix une assemblée le 23 avrill, où fut dit qu'on ranbourseroit ledict Pernon, et pour se fet fut mis sept escus pour fere qu'on passerait les obligations nessessères paravant qu'il délogeat, protestant qu'à faulte de ce fere on lui feroit la guerre. Le sieur de Rocolaure va à Brignole propozer tout cela et revint le 4 may; dit qu'il avoit acordé, moyenant ce que desus est dit; que le sieur de Pernon estoit prest à partir; qu'on lui fit fournir vivres, ce que lui fut acordé. Et en effet il partit de Brignole le 20 mai 1596; passa à Saint-Maximin, Rians, Peiroles; et à cauze qe la Durance ne pouvoit passer, il ala à Roignes, où il séjourna jusques à la fin de mai, et passa la rivière à Mirabeau, s'en alant de lonc.

Incontinent toutes les compagnies feurent cassées, hormis cinq cens hommes pour metre sur les frontières, et la compagnie de gensd'armes du duc de Guize. La justice dès lhors print son lustre et antra à sa vigueur. Chascun commensa à fere ses affères avec beaucoup de contantement, ayant esté huit années empêchés et rhuinés. Le lieu de Saint-Pol, qui avoit tousjours tenu le parti de Savoye, se remit, Dieu ayant eu pitié de ceste province si affligée, ayant soup-tenu trois partis tous ensamble. Le Roy fit un édit et fesoit perdre à ceus qui avoient de pan-tions le tiers dernier de cinq années. Berre fut bloquée; et fut tenu une assemblée à Riès, résolu la treuve avec Berre. Le cappitaine Bausset de

Marseille, gouverneur de Chateaudif durant les guerres, il avoit prins aide du duc de Florance; c'est une isle près Marseille très-forte et lavoint fortifiée, mis des soldartz florantins ayant apporté de Liguorne tous matériaux pour ladiete fortification.

Or en l'an 1597, lesdictz Florentins se saizirent du fort et mirent la guarnison dehors. Cuy voyant, ceux de Marseille firent construire un fort, y mirent guarnison. Quelque temps apres le duc de Guize y alla; les gualères de Florence firent bon marché de balles et fut combattu a coups de canon. Liles fut mis à ce fort pour y commander.

Le Roy manda establir une chambre du parlement à Marseille, et y establil le sieur de Vair pour y présider. La paix fut criée au grand contentant de peuple, qui ne pouvoyt plus porter le fardeau. Dieu veille qu'ele soit pour longues années.

Durand ses guerres et désordres les sieurs conseillers de Tourtour, Chateaneuf, Dezideri et Agaar feurent faitz prisonniers, conduitz au chateau de Meirville, près Aix, où ilz furent detenus fort long temps.

Le seigneur de la Vallette estoit homme erig-nant Dieu, brave de sa personne, bon serviteur du Roy et bon chatholique, point voluptueux, non suget ni à fames, ni au jeu, ni à la chasse, toujours plongé aux affères, soub-soneux, toutesfois libéral; il aloit en guerre avec trop de creinte de perdre; grand justicier, maiz pourre et fort pénible et grand politique.

Au contrere le duc de Pernon, son frere puisné, brave, sévère, hault à la main, juditieux, pénible, azardeus et fort libéral, riche et bien sage; fort voluptueux, aimant ses plaisirs, suget aux fames, grand desplaindeur, tousjours fort acompagné, voire aultant que seigneur de l'Europe; grand cappitaine, digne de commander une armée, un peu argneus; que sans le conseil du sieur du Passage et de Peiroles, il seroit encores en ceste province.

Les Uguenotz avoint digne à lheur volente et mirent garnison à l'Évesché d'environ deux cens hommes. Le sieur de Vins y fut mandé par le comte de Carces pour l'asiéger; ce qu'il fit, se hariquant à la vile. Le sieur baron d'Allemagne, qui estoit chef des Uguenotz vint au secours, maiz en vain, quoy qu'il ataquat les barricades fort bravement, et falut que les assiégés se randisent à discrétion; feurent tous tués, ormis ce qui fut mandé à Aix, où ilz furent exécutés, et quelques jeunes gentilhommes qui furent mis à rançon.







